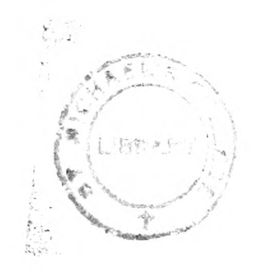


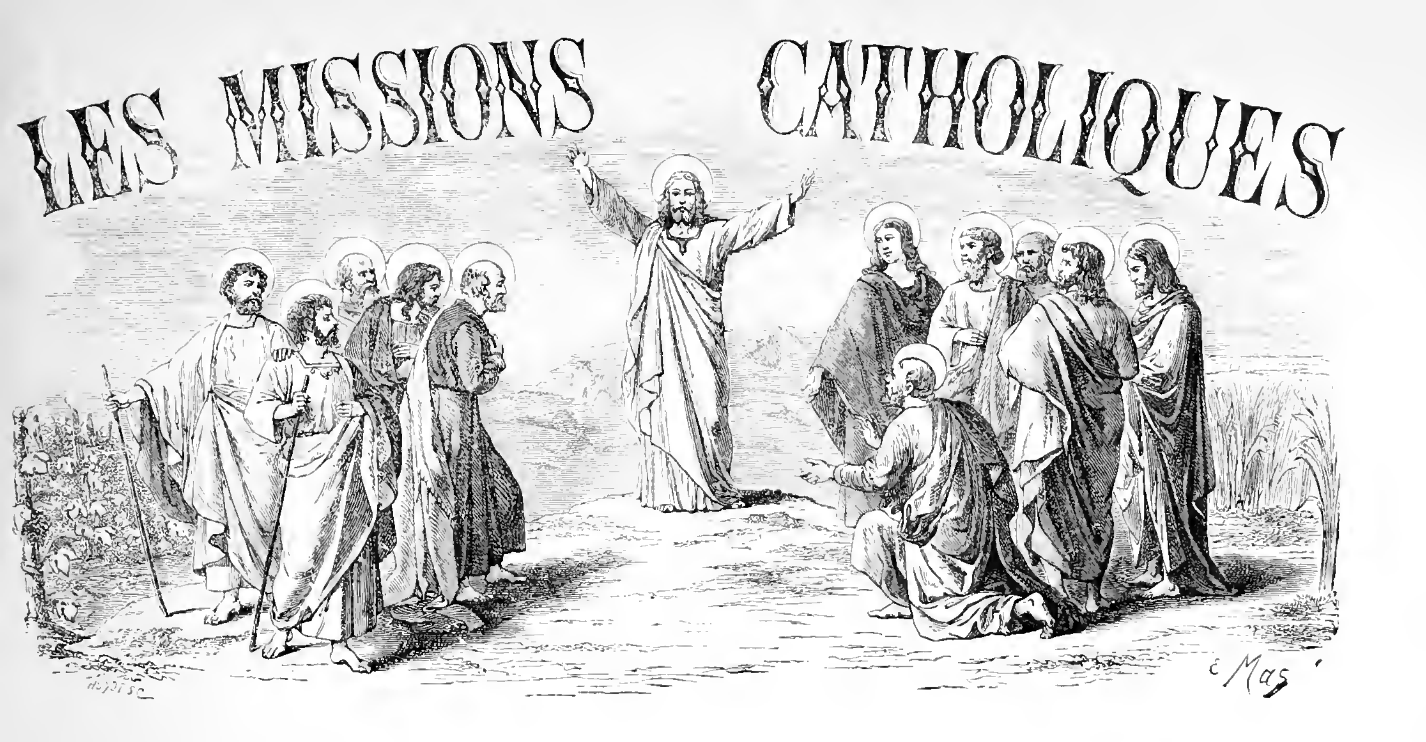
LES

MISSIONS CATHOLIQUES

TOME DIX-SEPTIÈME

JANVIER-DÉCEMBRE 1885

LYON. — IMPRIMERIE MOUGIN-RUSAND, 3, RUE STELLA, 3.



BULLETIN HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

DE

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

TOME DIX-SEPTIÈME

JANVIER-DÉCEMBRE 1885

LYON

BUREAUX DES *MISSIONS CATHOLIQUES*

6, RUE D'AUVERGNE, 6

PARIS

VICTOR LECOFFRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

90, RUE BONAPARTE, 90

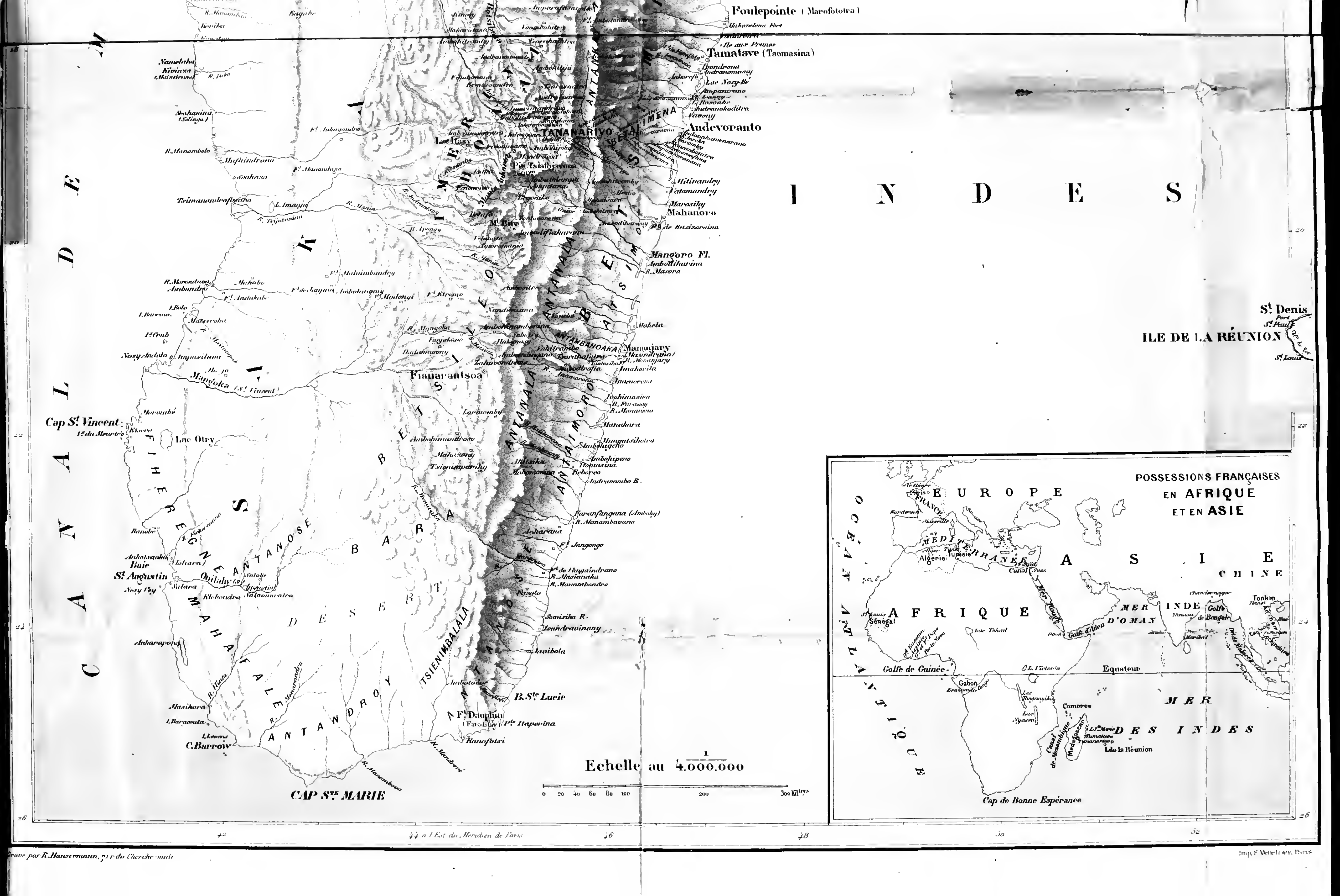
BRUXELLES

ALBANEL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

12, RUE DES PAROISSIENS, 12

1885


MADAGASCAR
dressée
d'après les documents
du R.P. DE LA VAISSIÈRE et de M. A. GRANDIDIER
par
R. HAUSERMANN.
ILES COMORES
Comore
Johanna
(Anjuan)
Mohilla
Mayotte
Iles Glorieuses
CAP D'AMBRE
Baie Diego Suarez
(Antomboka)
C. St. Sébastien
Port Lokia
Baie Andravina
Nosy Mitsio
Nosy-Bé
Baie Pasandava
Vohemar
Iles Radama
Baie Narinda
Port Moramba
Baie Majamba
Baie Bombetok
Baie de Boina
Mojanga
CAP St. ANDRÉ
Lac Saly
L. Kinkony
MILANJA
Cap Est
(Ngontsy)
Cap Tanjakatafa
Port Vinambé
Cap Masoala
Baie d'Antongil
Ile Ste Marie
Fenerive
Mahambo
Foulepointe (Marofototra)
Tamatave (Taomasina)
Lac d'Alaotra
MOZAMBIQUE
MER DES


Foulepointe (Marofototra)
Tamatave (Taomasina)
Andevoranto
TANANARIVO
Lac Itasy
Pic Tsiafajavona
Mt Bity
Mitinandry
Vatomandry
Marosiky
Mahanoro
Mangoro Fl.
Ambodiharina
R. Masora
Mahela
Mananjary
Fianarantsoa
Manakara
Ambohipeno
Vohemar
Farafangana (Ambalay)
R. Manambavana
Ankarana
Ft Jangongo
R. Mananara
Somisiha R.
Manambondro
Vaibola
B. Ste Lucie
Ft Dauphin (Faradifay)
Pte Itaperina
Ranofotsi
R. Mandrere
R. Manambova
CAP STE MARIE
C. Barrow
I. Lavens
Masikora
I. Baracouta
Ankarapotsy
St Augustin
Baie
Nosy Vey
Onilahy
Ranobé
Cap St Vincent
Ie du Meurtre
Lac Otry
Mangoka (St Vincent)
Nosy Andolo
Pt Crab
R. Morondava
Ambondro
Tsimanandrafozana
R. Manambolo
Soahanina (Solinga)
Namelaha
Kivinxa
C A N A L   D E   M
K
I M E R I N A
B E T S I L E O
B E T S I M I S A R A K A
ANTAMBAHOAKA
ANTAIMORO
ANTANALA
ANTANOSY
ANTANDROY
FIHERENANA
MAHAFALE
ANTANOSE
TSIENIMBALALA
BETANIMENA
B A R A
D E S E R T
I N D E S
St Denis
St Paul
St Louis
ILE DE LA RÉUNION
Echelle au 1/4.000.000
0 20 40 60 80 100 200 300 Kiltres
POSSESSIONS FRANÇAISES EN AFRIQUE ET EN ASIE
E U R O P E
FRANCE
Bordeaux
Marseille
MÉDITERRANÉE
Algérie
Tunisie
A S I E
CHINE
Tonkin
Canal de Suez
Mer Rouge
Golfe d'Aden
Obock
MER D'OMAN
INDE
Golfe de Bengale
A F R I Q U E
St Louis
Sénégal
Lac Tchad
Golfe de Guinée
Gabon
Equateur
L. Victoria
Lac Tanganyika
Lac Nyassa
Comores
Canal de Mozambique
Madagascar
Ile de la Réunion
MER DES INDES
OCÉAN ATLANTIQUE
Cap de Bonne Espérance
42
44 à l'Est du Méridien de Paris
46
48
50
52
20
22
24
26
Gravé par R. Hausermann, 71 r. du Cherche-midi
Imp. F. Menetrier, Paris



Kouang-Si (Chine). — Départ de Kouy-hien en palanquin (Voir page 10).

VUE D'ENSEMBLE

SUR LES

TRAVAUX DE L'APOSTOLAT CATHOLIQUE

EN 1884

Le plus beau titre de gloire de notre époque, celui qui chètera dans l'histoire bien des faiblesses et des erreurs, est, sans contredit, l'élan généreux qui pousse les na-ons les plus favorisées du monde à porter chez des peu-es, hier encore inconnus, les bienfaits et les lumières la civilisation. Aussi l'Église catholique encourage bénit ces tentatives hardies, elle y consacre le sang, s prières et les aumônes de ses enfants, et, dans le ta-eau qui, chaque année, ouvre les *Missions catholiques,* ous avons à montrer des progrès accomplis, un chemin ouveau parcouru par l'apostolat dans l'univers entier; bleau trop rapide à notre gré, parce que sa brièveté ême nous oblige à laisser dans l'ombre des choses ad-irables que les anges ont écrites dans le ciel, et qui trou-eraient si bien leur place au livre d'or de notre Œuvre.

N° 813. — 2 JANVIER 1885.

I

En Europe, si les gouvernements des nations catholiques n'ont pas renoncé à prendre des mesures de défiance contre l'Eglise, si l'Allemagne n'a pas encore fait un pas décisif vers la paix religieuse, partout cependant s'affirme l'action bienfaisante de la Papauté. Le Pontife suprême résume plus que jamais en lui-même l'Église tout entière; amis et adversaires attendent et redoutent un mot de sa bouche, et alors que les pouvoirs sont tous discutés, sa puissance morale est universellement reconnue.

Grâce à une fermeté qui s'allie si bien à la prudence, S. S. Léon XIII renouait hier avec la Suisse des relations depuis de longues années interrompues, et, chose qui ne s'était jamais vue depuis l'apparition du protestantisme, son ambassadeur traitait directement avec la Confédération; demain, nous l'espérons, il verra son nonce rentrer de nouveau à Bruxelles, dans cette Belgique si chère à son cœur, où lui-même représenta jadis la Papauté. Le temps n'est pas loin peut-être où les envoyés officiels de ce souverain désarmé seront accrédités auprès des cours de Russie et d'Angleterre.

A Constantinople enfin s'est fait sentir son influence. Rien de plus touchant que la récente entrevue du sultan et du délégué apostolique, Mgr Rotelli! Rien de plus flatteur que les paroles prononcées dans cette circonstance par Abdul-Hamid! Ce souverain, que nous sommes tentés d'appeler barbare, mieux que les peuples les plus civilisés comprend que l'Église seule peut soutenir les trônes, proclame comme ses plus fidèles enfants ses sujets catholiques, et remercie Léon XIII du rôle de pacificateur qu'il remplit auprès des communautés religieuses soumises à son empire. Plus que jamais, en un mot, au milieu des obéissances qui s'en vont et de l'esprit d'indépendance qui s'affirme, l'Église catholique apparait aux chefs des peuples comme une grande école de respect.

Bénis, encouragés par le Pontife suprême, les missionnaires continuent en Europe leur pacifique apostolat. Les nations protestantes les accueillent et facilitent leur ministère par une large et libérale hospitalité.

Pendant que Mgr Mermillod est reçu presque en souverain dans l'antique palais de ses prédécesseurs par le gouvernement protestant de Lausanne, pendant que, le jour de l'inauguration d'un hospice, il harangue une foule respectueuse presque entièrement composée d'hérétiques, en Hollande, en Suède, en Norwége, en Danemark, les missionnaires bâtissent des églises et prêchent Jésus-Christ au milieu d'un protestantisme d'État qui, par la bouche de ses pasteurs eux-mêmes, avoue avec effroi que leur doctrine religieuse se confond avec le rationalisme. En Bulgarie enfin, la hiérarchie est rétablie et Mgr Paoli, l'illustre et sympathique archevêque de Bucharest, consacrait dernièrement, en présence d'une cour encore schismatique, cette magnifique cathédrale qui verra, on peut l'espérer, le retour à la foi de ces beaux pays, endormis dans le schisme depuis tant de siècles.

Sans doute il y a des ombres au tableau que nous traçons, bien des indifférences et des ingratitudes parmi les peuples que l'Église a bercés dans ses bras, mais ils ont conservé comme suprême sauvegarde la charité, et nous, historiens et témoins de tant d'actes de courage et de générosité, nous aimons à éclairer les incertitudes de l'avenir par cette parole d'un admirable évêque qui fut missionnaire et martyr : « La Propagation de la Foi sauvera l'Europe dans les jours mauvais. »

II

De l'Europe, si nous jetons les yeux sur l'Asie, la lutte de la vérité contre l'erreur nous apparait plus active que jamais. Un réveil presque inespéré se produit parmi ces peuples endormis depuis si longtemps par la double influence délétère de Photius et de Mahomet. Lorsqu'on voyait, il y a quelques années, l'esprit de division régner parmi ces Églises désolées qui avaient entendu la parole forte et brillante des grands docteurs, lorsqu'on apercevait de faux pasteurs commander dans l'oppression et obéir dans la servilité, on se demandait où étaient ces évêques héroïques qui résistaient jusqu'au martyre aux ordres iniques des Césars, et on était tenté de désespérer de l'avenir de ces peuples. N'avait-on pas vu dernièrement, du reste, les éléments fidèles qui devaient reconstituer cette glorieuse Église, se séparer violemment dans un jour d'erreur et, par le néo-schisme arménien, démontrer une fois de plus l'inconstance, l'amour des innovations, signes distinctifs du génie oriental? Le chef de l'Église, éclairé par la lumière d'en haut, a porté un jugement différent; jetant, dès l'aurore de son pontificat, un regard d'amour sur l'Orient, s'appuyant à Rome sur le vénérable Cardinal Hassoun et à Constantinople sur l'éminent Patriarche de Cilicie, Mgr Azarian, il crée dans la ville éternelle le Collège Arménien et, faisant un appel aux œuvres d'apostolat, il demande et envoie des ouvriers plus nombreux. Pères de la Compagnie de Jésus, Fils de Saint-François, de Saint-Dominique et de Saint-Vincent-de-Paul, religieux de l'Assomption et de la Résurrection, Frères des écoles chrétiennes, Sœurs de la Charité et de l'Immaculée-Conception, furent les auxiliaires fidèles des évêques et des clergés en communion avec le Saint-Siège. Au nom du grand Pontife, ils pouvaient promettre l'intégrité de leur rites vénérables à ces communautés jalouses de leurs traditions et de leur liturgie nationales; leur zèle ne devait désirer qu'une chose : les ramener dans le bercail où sont confondues les brebis de toutes tribus et de tout langage, *ex omni tribu et linguâ.*

Aussi, après quelques années, les efforts de l'apostolat ont été bénis, partout s'élèvent des écoles et les Musulmans eux-mêmes y envoient leurs enfants apprendre avec la langue de l'Occident, le nom de Jéhovah dans le ciel, celui de Jésus dans la crèche et sur la croix. Par une sainte rivalité, autour de l'Université de Beyrouth, œuvre magnifique de la France et des Jésuites, se fondent des collèges où est donnée, avec la science de l'Europe, cette science plus grande, plus profonde, qui apprend à bien vivre. Sièges épiscopaux érigés, écoles et hôpitaux créés de toute part, évêques catholiques officiellement reconnus par le pouvoir impérial et pouvant défendre devant les fonctionnaires de la Porte leurs prérogatives quelquefois méconnues, villages entiers demandant à embrasser la religion de Rome, voilà les miracles opérés par l'heureuse initiative de Léon XIII. Aussi un des prêtres les plus vénérables du rite syrien nous écrivait dernièrement ces paroles qui montrent la reconnaissance de ses frères et autorisent nos espérances : « Peu de papes ont été respectés, aimés et loués par nous autant que notre saint et glorieux Père Léon XIII. Lui qui a la sollicitude de l'Église universelle, veut bien s'abaisser jusqu'à nous, pauvres Orientaux de tous les rites, et il nous comble de-

es bienfaits et de sa paternelle bienveillance. Que le on Dieu donne à notre bien-aimé Père de longues anées; qu'il lui permette de voir la victoire de l'Église ! »

Avant de pénétrer dans l'Extrême-Orient, donnons en assant un souvenir et à Mgr Thomas, qui continue en erse les grandes traditions de son prédécesseur de s[1] ouce mémoire, et à toutes ces familles religieuses qui, ans les Indes, sous la protection intelligente de l'Anglerre, évangélisent les tribus encore barbares, font disaraître les préjugés de castes et couvrent de collèges, écoles et de chapelles, ce sol si apte à recevoir la vraie vilisation.

Nous arrivons enfin aux pays où l'Église a versé penant tant de siècles son sang le plus pur. Le grand événement qui domine tout et absorbe l'attention, c'est la uerre du Tong-King et l'état de malaise, sinon de lutte averte, qui en résulte entre la France et la Chine. Les cteurs des *Missions catholiques* sont suffisamment au urant de la situation et il n'est pas nécessaire de nous endre sur ce point. En ce qui concerne les missions de hine et d'Annam, les événements dont le Tong-King et sud de l'Empire Céleste sont actuellement le théâtre, ont déjà leur contre-coup, le sang des missionnaires et des rétiens a coulé, et de grands désastres sont à craindre ns un avenir prochain, si Dieu ne prend en pitié ces ssions infortunées.

Le Japon assiste, témoin pacifique, mais sympathique a France, à ce grand drame qui se joue sur le contint asiatique, c'est dire que sa bienveillance à l'égard notre sainte religion et des missionnaires n'a pas angé. Même le gouvernement japonais, en enlevant au uddhisme et au chintoïsme leur caractère officiel, a fait nouveau pas vers la liberté de religion. Profitant de s bonnes dispositions, au nord et au sud les missionires continuent leurs travaux et le succès répond à urs efforts. L'Église du Japon cependant est aujourhui dans le deuil, elle a perdu Mgr Petitjean, qui fut, tre les mains de la divine Providence, l'instrument de s miséricordes pour la résurrection de la foi dans ce ys si longtemps arrosé du sang des martyrs.

La Corée, elle aussi, pleure son père bien-aimé, gr Ridel, sans avoir eu la consolation de le revoir et posséder ses restes mortels. Mais, à défaut de ce rps affaibli dans les prisons de Séoul, le vénérable nfesseur de la foi lui a laissé le souvenir de ses vertus de ses combats; il a fait mieux encore: son âme, cette ne si apostolique, demeure au milieu de ses enfants, son esprit inspire celui qui fut son premier collaboteur. Actuellement, la tolérance semble avoir succédé a persécution. Les missionnaires ne laissent pas toufois de prendre les précautions que la prudence cominde devant une situation favorable sans doute, mais nt l'avenir n'est pas encore assuré.

La Mandchourie est, comme toutes les missions de Chine, dans une attente anxieuse des événements dont le sud est le théâtre. Aussi son évêque, que la maladie retenait en Europe, n'attend pas que sa guérison soit parfaite : il a hâte d'aller consoler et fortifier par sa présence ses missionnaires et ses néophytes.

Au Su-tchuen, au Kouy-tcheou, au Yun-nan, au Chensi, au Chan-si et dans le Sud surtout, la situation est la même ; partout les mandarins sont ouvertement hostiles, partout les populations sont excitées contre les Européens en général, les missionnaires et leurs néophytes en particulier. Toutes les vexations sont permises contre eux et ils n'ont rien à attendre de la justice des prétoires. Dans toutes les villes, sur tous les murs, ils peuvent lire les placards incendiaires qui les dénoncent à la haine populaire et fixent le jour de leur extermination.

A Péking, au cœur de l'empire, les missionnaires jouissent d'une tranquillité relative, car le pouvoir central redoute les représailles de l'avenir. Mais cette mission a été éprouvée cruellement aussi par la mort du vaillant évêque qui, pendant trente-trois ans, a été le père et le modèle de ces fils de Saint-Vincent-de-Paul qui comptent tant de modèles dans leurs rangs.

Au Tong-King occidental, si les missionnaires et leurs chrétiens sont tranquilles dans les villes occupées et défendues par la France, le pays est continuellement parcouru, ravagé par des bandes de pirates et de brigands à qui les événements eux-mêmes semblent assurer l'impunité. Le Laos ! Cette belle mission, si pleine d'espérances, dont la fondation avait coûté tant de sacrifices, est détruite, emportée par la tourmente ; sept missionnaires la dirigeaient, six sont tombés martyrs de l'apostolat; un seul a échappé par miracle au même sort.

Le Tong-King méridional et la Cochinchine orientale, plus éloignés du théâtre des événements, ont été plus épargnés, mais là aussi l'avenir demeure inquiétant. La Cochinchine septentrionale, dont le centre est Hué, la capitale du royaume annamite, s'est cruellement ressentie des événements politiques et le sang des martyrs y a coulé ; comme au Tong-King, nous l'espérons, il sera une semence féconde de chrétiens.

Les missions de la presqu'île de Malacca, de Siam, de la Birmanie méridionale et septentrionale, les missions de l'Inde, de la Mongolie, du Thibet, éloignées du théâtre de la guerre, ont joui des bienfaits de la paix et les missionnaires y ont, comme par le passé, donné libre cours à leur zèle. La question de l'enseignement y est devenue une question vitale; aussi partout évêques et missionnaires en comprennent l'importance au double point de vue de la persévérance dans la foi et de l'influence de notre sainte religion. Partout des collèges, des écoles paroissiales s'élèvent et se fondent, et les enfants catholiques, les dissidents et les païens eux-mêmes accourent en grand nombre y chercher une instruction solide et surtout chrétienne.

III

L'Afrique ne nous offre pas un spectacle moins intéressant. Ce sol si longtemps mystérieux et maudit, objet aujourd'hui des convoitises des grandes nations européennes, est sillonné par de hardis explorateurs : mais, spectacle plus consolant, toutes les Congrégations religieuses s'y sont donné rendez-vous et cette terre, bénie et fécondée autrefois par l'apostolat, accueille avec respect et empressement les messagers de la bonne nouvelle.

A la tête de ce glorieux cortège, s'avance celui que Léon XIII appelait hier, dans une circonstance solennelle, l'apôtre de l'Afrique. Lorsque, plus tard, l'histoire racontera qu'en quelques mois le Cardinal Lavigerie a fait sortir de terre une cathédrale, une résidence épiscopale, un collège, un hôpital ; a couvert la Tunisie d'écoles, d'asiles pour toutes les souffances, d'églises paroissiales ; lorsqu'elle le montrera comme le représentant le plus écouté de cette France qui, grâce à lui, continue à être là-bas le soldat de Dieu, lorsqu'elle dira que, dominant toutes les susceptibilités, toutes les rivalités jalouses des nations, il recueille un égal respect auprès des Français, des Maltais, des Italiens, des Arabes, nos neveux et nos fils pourront croire à peine qu'une existence, enfermée dans les limites ordinaires, ait pu suffire pour soutenir tant d'œuvres, inspirer tant de créations magnifiques.

Tout en organisant l'Église ressuscitée de Cyprien, l'Archevêque de Carthage prépare encore de nouvelles caravanes d'apôtres. Bientôt Mgr Livinhac, le premier évêque choisi dans la jeune Société des missionnaires d'Alger, retournera vers les grands Lacs et donnera à son tour sur son passage aux autres chefs des vicariats confiés à ses frères, l'onction qui fait les Pontifes.

Près des Pères d'Alger luttent depuis cinq ans les Jésuites du Zambèze, cette laborieuse mission fondée par un enfant de la catholique Belgique, le R. P. Depelchin. Après les tribulations, les incertitudes, les angoisses qui l'ont assailli, après avoir vu succomber quinze compagnons d'apostolat, dix prêtres et cinq Frères, après avoir lui-même couru tous les dangers, le vaillant apôtre épuisé de fatigues a pu remettre en d'autres mains l'œuvre sainte si bien commencée. Le sillon est ouvert, en effet : déjà les missionnaires ont vu par eux-mêmes les tribus cafres, leurs mœurs, leur genre de vie, les chefs qui les gouvernent. Si, pour le moment, ils doivent se borner à conserver les postes conquis et ne peuvent s'établir au-delà du Zambèze, il fonderont sur des bases solides l'apostolat des Noirs dans la colonie portugaise où tant de malheureux Cafres vivent encore étrangers à toute idée de religion et de civilisation.

A côté des Jésuites si éprouvés du Zambèse, n'oublions pas leurs frères de Madagascar. Chassés de leurs missions florissantes, par haine du nom français, ils attendent à Tamatave, consolés par l'affection et la fidélité de leurs néophytes, le moment où ils pourront rentrer dans leurs stations pacifiées.

Puisque, sur cette liste d'honneur, nous plaçons au premier rang ceux qui sont les premiers dans la lutte, inclinons-nous en passant devant les Sœurs et les missionnaires prisonniers du Madhi qui, toujours sous le coup du fanatisme arabe, attendent depuis vingt-sept mois l'armée libératrice. Ils ne sont pas les seuls, hélas, que menacent les hordes du faux prophète ; les missionnaires d'Abyssinie surtout ont ressenti le contre-coup de cette révolte : depuis le départ des Egyptiens, la station de Keren est très exposée, Mgr Touvier a été insulté, menacé par des pillards. Là encore peut-être la prudence conseillera aux missionnaires de se retirer.

Au milieu de ces tristesses, quelques congrégations plus favorisées moissonnent dans la joie. Citons d'abord les enfants du Vénérable Libermann, les Pères du Saint-Esprit. En Sénégambie, pendant qu'à Tombouctou on pourra bientôt enseigner librement la langue et la religion de la France, voici que la tribu importante des Bambaras établie sur les plateaux de Kita et qui a jusqu'ici résisté à la propagande armée du mahométisme, demande à grands cris des missionnaires. Dans le Vicariat apostolique de Sierra Leone, voici que le Président de la République de Liberia accueille, quoique protestant, les Pères avec bienveillance et assure liberté et protection à leurs nombreux catéchumènes.

Dans la mission des Deux-Guinées, la première des missions modernes, Mgr Le Berre qui, depuis trente-deux ans, féconde de ses sueurs cette partie de l'Afrique équatoriale, a eu la consolation de bénir une belle église élevée au Gabon aux frais de la colonie, et de voir s'ajouter à la station de Lambaréné deux nouveaux postes, l'un sur la côte, à l'embouchure de l'Ogowé, l'autre dans l'intérieur, au milieu de la paisible tribu des Adoumas.

L'antique mission du Congo se relève de ses ruines. Favorisés par la bienveillance de M. de Brazza et des autorités portugaises, les Pères du Saint-Esprit ont fondé deux établissements, l'un au Loango, l'autre à Linzolo, non loin de Brazzaville. Par des miracles de patience et de charité, ils gagnent la confiance des indigènes, et, pénétrant plus loin dans l'Afrique australe, ils forment des centres de chrétientés près du Cunène et dans la région du haut Zambèze. Ajoutons enfin que le vicariat apostolique du Zanguebar, sous la direction de son premier évêque, Mgr de Courmont, développe ses cinq établissements déjà existants, et se prépare à de nouvelles conquêtes dans l'intérieur.

Au milieu des congrégations qui font dans le noir continent l'œuvre de l'Église, nous ne saurions laisser dans l'ombre la Société des Missions Africaines de Lyon. Fière

s traditions de dévouement que lui a léguées son saint ndateur, Mgr Marion de Brésillac, elle multiplie partout s œuvres de son zèle. Elle est bénie en Egypte avec ses spensaires et ses écoles ; elle est connue et aimée dans grande ville noire d'Abéokouta, à Lagos, à Porto Novo, Elmina, au Dahomey. Demain on la trouvera sur la te occidentale, sur le Niger, car déjà ses missionnaires, pelés par les vœux des indigènes, sont en route pour tte nouvelle préfecture apostolique.

Couronnons cette liste glorieuse par un souvenir à la ssion des Gallas. Au moment où nous écrivons ces nes, elle vient d'être honorée dans la personne du vérable Mgr Massaïa. Le premier évêque des Gallas qui, ndant quarante ans, a soutenu le poids d'un héroïque ostolat, qui, dans le triomphe et la défaite, a conservé n inaltérable sérénité et son admirable confiance en la ovidence, a reçu de Sa Sainteté Léon XIII la pourpre maine. C'est la seconde fois en deux années que le and Pape glorifie ainsi l'Eglise renaissante d'Afrique. esormais, pendant que le cardinal Lavigerie couvrira le l africain de fondations grandioses, le cardinal Massaïa, ns son humble cellule, bénira les ouvriers et la moisson i blanchit.

IV

En Amérique, sur cette terre hospitalière où fleurisnt dans la liberté les œuvres les plus hardies, tout efface aujourd'hui devant un événement considérable e nous avons déjà fait connaître à nos lecteurs. L'ane dernière, à pareille époque, les archevêques de la ande République préparaient sous le regard du Sourain Pontife les constitutions de leur jeune Église. Hier, ès de cent évêques étaient réunis en concile à Baltiore. Nous l'espérons, notre Œuvre n'a pas été oubliée r les vénérables Pères. L'Amérique, conquise par nos frandes et nos prières, devenant apôtre à son tour, endra bientôt, au milieu de nos bienfaiteurs, une place gne de ses richesses et de son cœur.

Ne quittons pas l'Amérique sans envoyer au Nord nos mpathies à la mission si pénible et si austère des blats de Marie Immaculée, à l'Athabaska Mackensie, et ns saluer au Sud à l'arrivée de ces phalanges de misonnaires formés par Dom Bosco, et l'acte admirable r lequel le Président de la République de l'Equateur nsacrait hier solennellement son peuple au Sacréeur.

V

Le temps n'est plus où l'Océanie accueillait avec dénce et récompensait par le martyre ses premiers issionnaires. Aujourd'hui les Pères Maristes moissonent dans la joie ce que leurs aînés ont semé dans les rmes. Sans doute, le ciel, moins clément que les indigènes, détruit par des cyclones, comme à Samoa et à Wallis, des chapelles, des presbytères, des maisons d'école qui avaient coûté tant de travail et tant de sollicitude, mais les missionnaires relèvent courageusement ces ruines et, touchés des bonnes dispositions des peuplades qui leur sont confiées, redisent avec angoisse la parole évangélique : la moisson est abondante, mais les ouvriers sont peu nombreux.

Toute l'Océanie semble, du reste, préparée à recevoir la bonne nouvelle. Pendant que les missionnaires des Sacrés Cœurs continuent, non sans succès, leur œuvre laborieuse dans les vicariats des Sandwich, des Marquises et de Tahiti, les Pères d'Issoudun fondent des stations dans cette Nouvelle Guinée devenue aujourd'hui une terre hospitalière.

En Australie enfin, le nouveau prélat irlandais, qui succède aux Polding et aux Vaughan sur le siège métropolitain de Sydney, est reçu en triomphe dans la grande île des Antipodes, tandis qu'à l'autre extrémité du continent australien, l'intéressante colonie bénédictine de la Nouvelle Nursie, ce Paraguay moderne, attend le retour de son pieux fondateur, Mgr Salvado.

Ce coup d'œil rapide sur les travaux actuels de l'apostolat dans le monde renferme pour nos bienfaiteurs toute une exhortation et un encouragement. A l'héroïsme et au dévouement des apôtres qu'ils répondent par des prières plus ferventes, par des aumônes plus généreuses ! Et, pour terminer par une parole de l'illustre évêque d'Autun : « Que le souvenir de nos missionnaires augmente parmi nous le zèle pour les progrès du règne de Dieu sur la terre. Ce sont les aumônes des associés de la Propagation de la Foi qui suscitent les prédicateurs de la Bonne Nouvelle et leur fournissent les moyens d'accomplir leur sublime mission. Qu'il nous soit donné de voir grandir toujours cette Œuvre si catholique, la mère nourricière des vaillants ouvriers qui renoncent à tout pour aller jusqu'aux extrémités du monde annoncer aux hommes l'Évangile de paix et leur frayer le chemin du salut éternel ! »

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Durant la fin de l'année 1884, sont partis pour les Missions les Pères Jésuites dont les noms suivent :

Le 29 août 1884, les RR. PP. Georges Baurens et Etienne Talon, pour le Maduré; le 21 décembre 1884, les PP. Antoine Marqués, René de Blanchaud, Alexandre Martin, pour la même mission;

Le 21 septembre 1884, les PP. Vincent Douste et Ferdinand Pradt, pour la Syrie ;

Le 22 octobre 1884, les PP. Henri de Villèle et Léopold Pic, pour Bourbon et Madagascar.

LA PERSÉCUTION EN CHINE

KIANG-NAN

Expulsion des missionnaires de Ou-Ho. — Pillage de leur résidence.

LETTRE DU R. P. DURANDIÈRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS A MGR GARNIER, VICAIRE APOSTOLIQUE DU KIANG-NAN.

Ou-Ho, 18 octobre 1884.

... Après une absence d'un mois, je suis rentré à Ou-ho avec le P. Gain. Notre voyage n'a point eu le succès que nous en attendions.

Nous étions déjà bien installés, contents et pleins d'espérance pour l'avenir. Tout semblait en paix. Nous n'attendions qu'un beau jour pour nous diriger vers Soei-ning-hien, lorsque nous avons été tout à coup victimes d'une violente persécution. En un quart d'heure tout s'est évanoui: consolation, paix et projets d'avenir.

Nous avons été expulsés de notre maison et chassés de la ville par une bande de lettrés secondés de quelques vauriens prêts à exécuter tout ce que leur dirait la malice de ceux qui les dirigeaient.

Le 10 octobre, fête de Saint-François de Borgia, nous venions de dîner et nous étions réunis dans ma chambre vers une heure après midi, quand, apercevant un homme qui poussait la porte, je m'avançai pour le recevoir. En un instant la maison fut envahie par une foule nombreuse s'avançant en silence, mais d'une manière insolente. Quelques-uns se dirigent vers notre appartement et y entrent effrontément.

« Venez, me dit le Père Gain, je crois que ces gens ont quelque affaire à traiter. »

Je m'avance et les invite à s'asseoir. Trois ou quatre des principaux prennent place, et tous ceux qui sont dans la cour jusqu'à la porte d'entrée nous regardent en silence.

A peine avons-nous échangé les premières salutations d'usage que je vois quelques individus s'efforcer d'arracher nos portes de leurs gonds. Je demande doucement la raison de cet acte : pas de réponse : on continue sans rien dire. Je sentis alors que nous étions victimes d'un complot mystérieux et entre les mains d'une puissance occulte à laquelle il nous était difficile d'échapper. Le Père Gain, qui de son côté faisait bonne contenance, eut également la même pensée et la même impression, et, sans rien nous communiquer, nous nous résignions à souffrir tout ce qu'on voudrait nous faire subir, sans toutefois rien faire pour provoquer nos insulteurs.

Bientôt l'un de ceux qui étaient venus s'asseoir s'avance vers un groupe et crie à la foule.

« *Ta-cha, tue*, frappe. »



MGR LIONS, vicaire apostolique du Kouy-Tchéou, d'après une photographie. (Voir page 9).

Immédiatement deux ou trois brigands se précipitent dans la salle et dans nos deux chambres qui étaient contiguës, renversent et brisent tout.

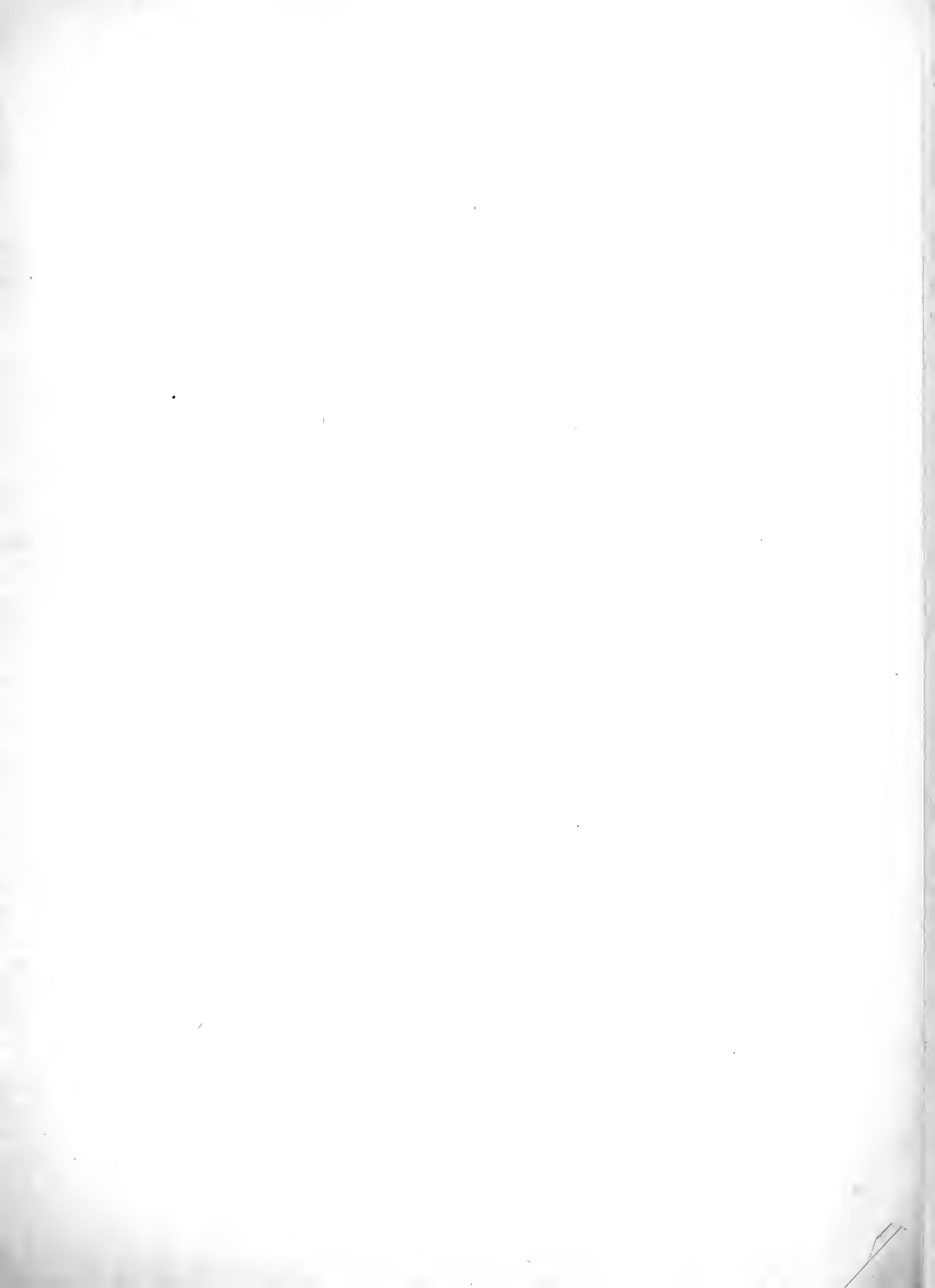
J'eus alors la pensée de me rendre au tribunal pour demander protection; mais je fus arrêté à la première porte de notre maison: un grand gaillard à figure patibulaire, brutal et féroce entre tous, m'arrache mes lunettes... Je ne vis presque plus rien....

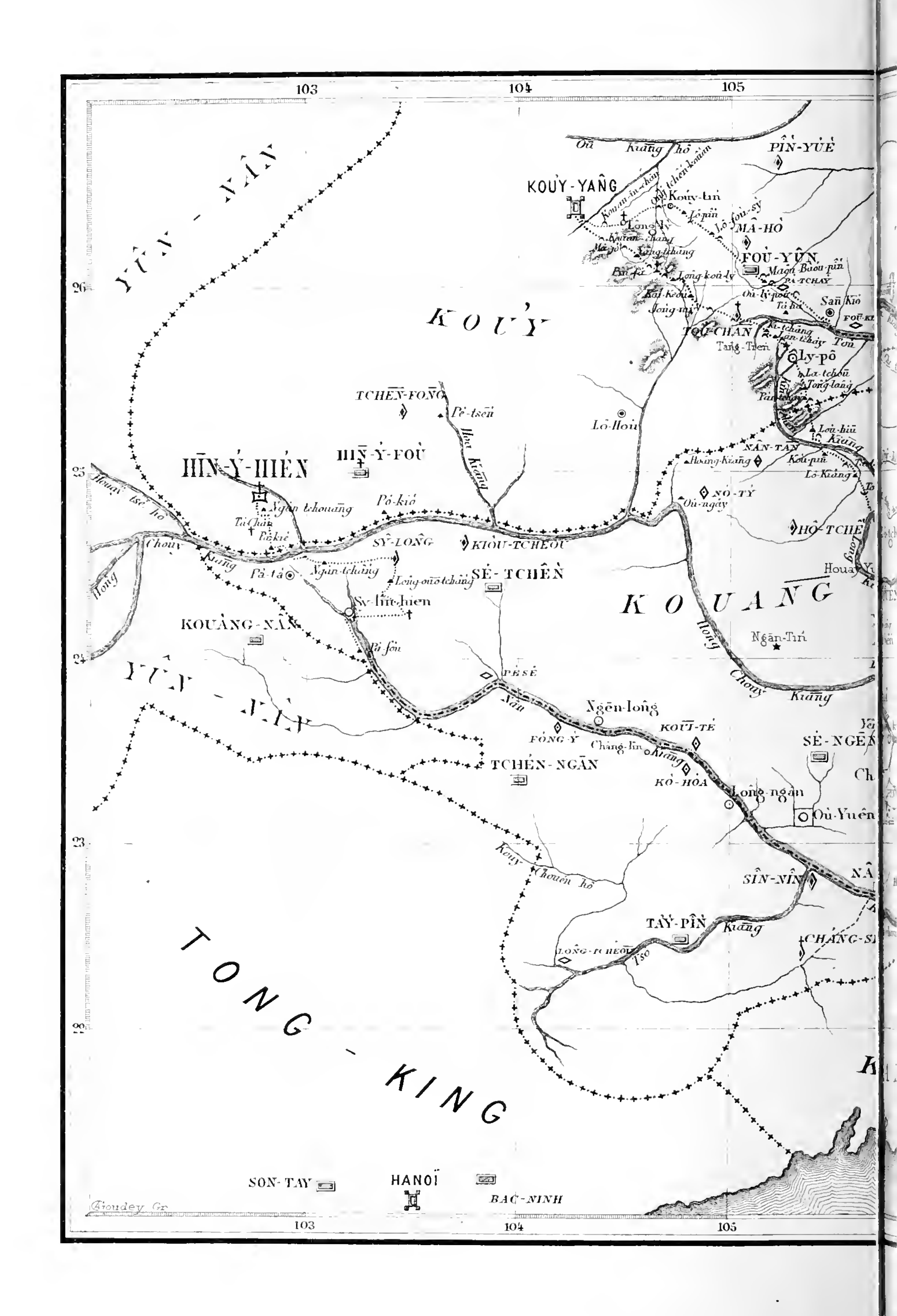
Au bout de quelques minutes je fus saisi par quelqu'un qui s'était blessé à la main en brisant le mobilier, il me traîne hors de la maison, tandis que d'autres me poussent par derrière. Je leur observai doucement qu'il était inutile de me traîner, que j'étais prêt à marcher librement là où l'on voudrait me conduire. Alors on me lâche sans rien me répondre.

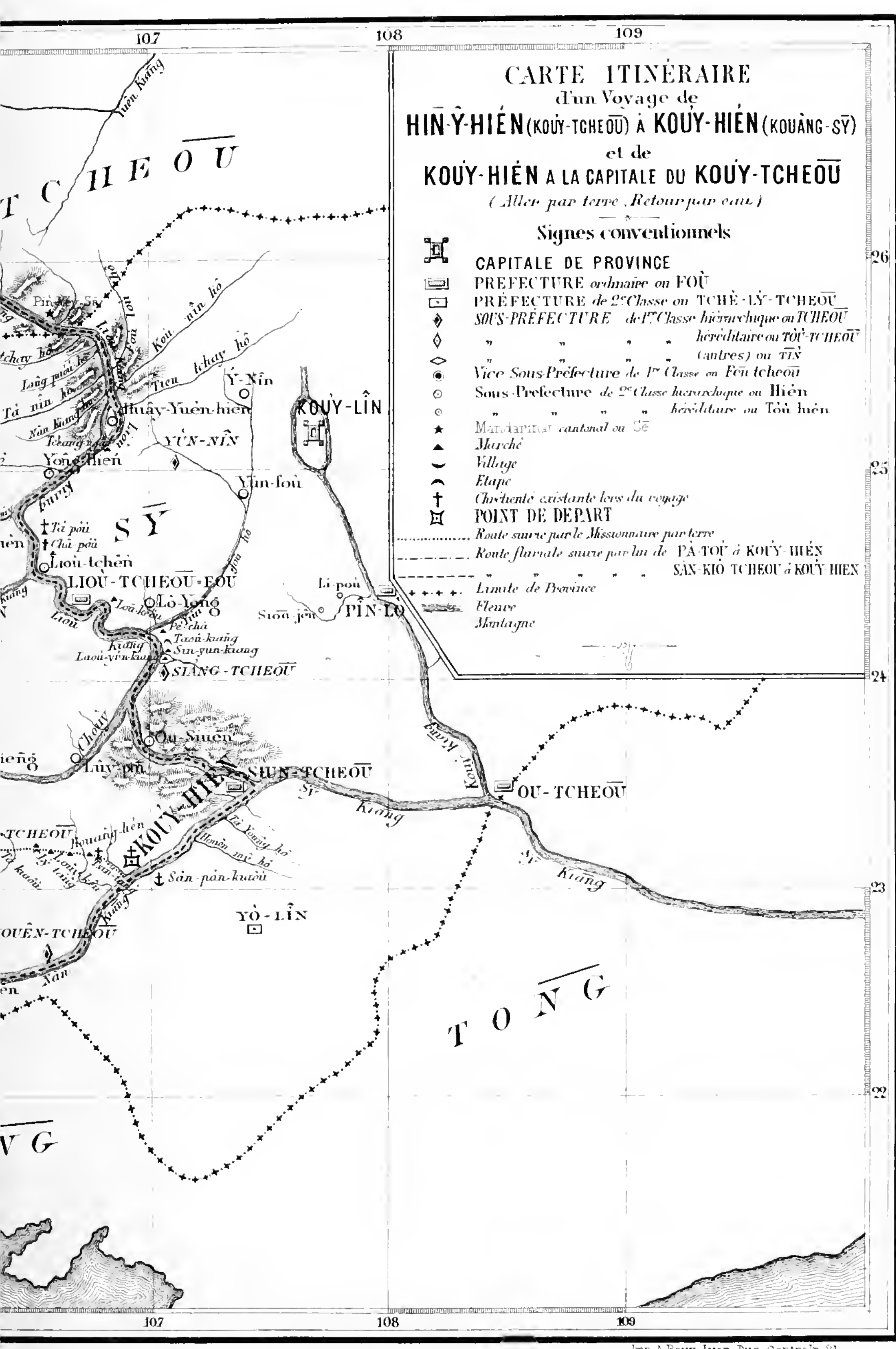
De son côté le P. Gain se trouvait au milieu de débris de caisses, de livres, de tables, etc. Un moment il se baisse pour ramasser sous le lit, son crucifix qu'un bandit plus endiablé que les autres venait d'y jeter, avec son bréviaire et son chapelet. Il se sent alors saisi par derrière et violemment entraîné dehors. Il crut son heure dernière arrivée et offrit sa vie à Notre Seigneur. Mais au milieu de la cour, on s'écarte pour le laisser passer. Il m'aperçoit alors sans lunettes près de la porte extérieure.

« Allons au tribunal », lui dis-je.

« J'y pensais, répondit-il, mais on barre le chemin. »




103
104
105
YÛN - NÂN
KOUY-YANG
PIN-YUÉ
MA-HO
FOU-YÛN
KOUY
TCHÊN-FONG
HIN-Y-HIEN
HIN-Y-FOU
SY-LONG
KIOU-TCHEOU
SÉ-TCHÊN
KOUANG-NAN
KOUANG
Ngân-Tin
YÛN-NÂN
PÉ-SÉ
Ngên-long
KOUI-TÉ
FÓNG-Y
TCHÉN-NGÂN
KÓ-HOA
Long-ngân
Où-Yuen
SÉ-NGEN
SIN-NIN
TAY-PIN
LONG-TCHEOU
TONG-KING
SON-TAY
HANOÏ
BAC-NINH
Gioudey Gr.


CARTE ITINÉRAIRE
d'un Voyage de
HIN-Ŷ-HIÉN (KOUŶ-TCHEOŪ) À KOUŶ-HIÉN (KOUÀNG-SŶ)
et de
KOUŶ-HIÉN A LA CAPITALE DU KOUŶ-TCHEOŪ
(Aller par terre, Retour par eau)
Signes conventionnels
CAPITALE DE PROVINCE
PREFECTURE ordinaire ou FOŪ
PRÉFECTURE de 2e Classe ou TCHÈ-LŶ-TCHEOŪ
SOUS-PRÉFECTURE de 1re Classe hiérarchique ou TCHEOŪ
héréditaire ou TOŪ-TCHEOŪ
(autres) ou TIN
Vice Sous-Préfecture de 1re Classe ou Foū tcheoū
Sous-Préfecture de 2e Classe hiérarchique ou Hién
héréditaire ou Toū hién
Mandarinat cantonal ou Sē
Marché
Village
Étape
Chrétienté existante lors du voyage
POINT DE DÉPART
Route suivie par le Missionnaire par terre
Route fluviale suivie par lui de PÀ-TOŪ à KOUŶ-HIÉN
SĀN-KIŌ TCHEOŪ à KOUŶ-HIEN
Limite de Province
Fleuve
Montagne
107
108
109
26
25
24
23
22
TCHEOU
SŶ
TONG
KOUŶ-LÎN
Ŷ-Nîn
YUN-NIN
Yûn-foū
Yong-hién
Liou-tchén
LIOU-TCHEOŪ-FOŪ
Lô-Yong
Li-poū
Sioū-jén
PÎN-LO
SIANG-TCHEOŪ
Ou-Siuen
SIUN-TCHEOŪ
KOUŶ-HIÉN
OU-TCHEOŪ
Kouang-hién
Sān-pān-kuoū
YÔ-LÎN
Kiang
Ta poū
Chā poū
Pè-chā
Taoū-kiang
Sin-yun-kiang
Laoū-yun-kiang
Ta-nin-ho
Tien-tchay-ho
Koui-nin-ho
Hoay-Yuen-hién
Pin-Ma-Sē
Tchay-ho
Lang-pioui-ho
Nân-Kiang
Yuen-Kiang
Kouy-Kiang
Luy-pin
Yu-lin
Nân
Imp. A. Roux, Lyon, Rue Centrale, 21

Nous délibérons un instant, puis apercevant nos catéchistes dans un coin, tristes et abattus, je vais leur demander si on leur a fait du mal. « Non, répondent-ils, nous ne comprenons rien à tout ce qui se passe. »

Tout s'était passé en silence, et c'est précisément ce qui nous donnait raison de craindre. On aurait dit un acte officiel, il ne manquait que la *carte* du mandarin, pour croire qu'on agissait en son nom.



M. Chouzy, des Missions Étrangères de Paris, missionnaire en Chine (Voir page 9).

Quand le P. Gain m'eut rejoint, on cria :

« A la porte de l'Est, hors de la ville ! »

Le P. Gain avait perdu sa calotte et un de ses souliers. Nous marchons alors côte à côte vers la porte de l'Est, escortés par une foule menaçante et cependant relativement silencieuse. Je crus qu'on voulait peut-être nous conduire hors des murs dans un lieu écarté pour nous tuer. L'un des catéchistes qui nous suivaient eut la

même pensée. Et en effet, on avait vu des enfants s'armer de briques... Nous nous suggérâmes alors mutuellement quelques bonnes paroles de la Sainte Ecriture pour nous réconforter et nous aider à faire généreusement et gaiement notre sacrifice ! Je priai le P. Gain de vouloir bien me donner l'absolution au premier danger de mort, je lui rendrais la pareille....

Nous passons la première porte de la ville, et la foule nous accompagne toujours... Nos persécuteurs nous indiquent clairement la route à suivre; pas moyen de s'en écarter... Quand nous eûmes passé la seconde enceinte et l'ancienne digue du Hoang-ho, nous n'étions accompagnés que par les *exécuteurs* aux ordres des lettrés. Enfin, nous restâmes seuls dans la campagne aux pieds des collines situées à l'est de la ville. Deux catéchistes et deux de nos amis païens nous avaient accompagnés. Que faire ? Où aller ? Pas d'habits, pas d'argent, on nous a tout volé, et nous n'avons pas même pu sauver notre bréviaire. On nous apprend que nos vêtements, caisses, lits, ont été pillés et enlevés jusqu'au dernier en moins de deux heures par les fumeurs d'opium et les mauvaises femmes du quartier, pendant qu'on nous escortait hors des murs.

Ce qui nous inquiétait le plus, c'était la pensée de deux catéchistes que nous avions laissés malades, dont un, assez grièvement. Nous renvoyâmes alors l'un des deux qui nous avaient suivis, avec les deux païens pour leur porter secours. Ils étaient à peine arrivés à la porte de l'Est, qu'ils rencontrèrent le Tche-hien faisant semblant de courir après nous. Celui-ci, ayant reconnu le catéchiste, cessa de nous poursuivre et retourna avec lui dans notre résidence. A la vue du vide complet qu'on y avait fait, il fit entendre un vigoureux « il ne reste rien ! » et versa un pleur de crocodile...

« Fuyez vite, dit-il au catéchiste, je ne puis vous protéger, le Ti-pou gardera la maison. »

Après avoir marché longtemps à travers champs, nous trouvâmes enfin, à 18 lis de la ville, entre deux montagnes, une misérable auberge, véritable écurie, ayant une ouverture de huit à dix pieds de large, sans porte pour la fermer. Le temps était froid et pluvieux, et nos habits fort légers : nous passâmes là une première nuit couchés sur de la paille chèrement achetée. L'un de nos catéchistes avait heureusement sauvé quelque argent, mais nous étions huit personnes, *quid hoc inter tantos?*

Le lendemain, je fis mon possible pour avoir accès auprès des tribunaux civils. Ce fut en vain ; depuis le Tao-tai, qui était absent, jusqu'au Tche-hien, j'éprouvai un refus significatif, c'est-à-dire qu'on me fit comprendre qu'on ne voulait s'occuper de nous que pour nous renvoyer. Cependant un employé du tribunal consentit à nous prêter 6,000 sapèques, et cela pour huit personnes devant faire 3 à 400 lis à travers des chemins affreusement détrempés par les pluies depuis près de dix jours.

Il n'y avait plus moyen de songer à rester davantage sous les murs de Su-tcheou : il fallait promptement reprendre le chemin de Ou-ho, sous peine de souffrir de la faim et du froid. Après avoir passé deux jours et trois nuits dans notre pauvre auberge, nous quittâmes le pays avec un véritable serrement de cœur. Nous avions retrouvé nos deux malades.

Nous sommes arrivés sains et saufs à Ou-ho. Dieu soit béni toujours ! A plus tard les autres détails.

Nos pertes matérielles sont relativement considérables. Le P. Gain a absolument tout perdu. Nous n'avons point visité Soei-ning, de peur de tout compromettre ; nous sommes en ce moment trois Pères à Ou-ho, et, dans les circonstances actuelles, nous croyons imprudent de sortir. S'il y avait espoir de traiter cette affaire, je ne balancerais pas à faire le voyage de Ngan-hoei, mais je crains de faire des dépenses inutiles et de laisser les Pères dans l'embarras.

Si nos pertes sont grandes, l'espérance, la confiance, en Dieu et le courage nous restent plus grands qu'auparavant.

INFORMATIONS DIVERSES

Kiang-nan. — Dans notre numéro du 19 décembre 1884, nous avons annoncé par erreur que l'auteur du *Cursus litteraturæ sinicæ* récemment couronné par l'Académie des inscriptions, est franciscain. Le P. Zottoli est religieux de la Compagnie de Jésus ; il appartient à la mission du Kiang-nan depuis trente-sept ans, et réside actuellement à Zi-ka-wei.

Japon. — Le R. P. Ferrié, missionnaire au Japon méridional, nous écrivait dernièrement :

« Le Japonais écoute volontiers la parole de Dieu ; son esprit aussi pénétrant, sans contredit, que celui du peuple français, saisit facilement les raisons qu'on lui donne à l'appui de notre sainte religion ; vous l'entendrez même avouer tout haut qu'il n'y a rien dans les sectes païennes d'aussi beau ni d'aussi vrai que le christianisme. Mais tout se borne là : le cœur est plus difficile à changer ; rien, en effet, dans les sectes du Japon, n'élève ce cœur à des sentiments nobles et généreux. Au contraire, elles ne tendent qu'à favoriser la passion. Certains excès, pour nous révoltants, ne sont pas même considérés ici comme des péchés. Ainsi un père chargé d'enfants et qui tue son nouveau-né, qu'il prévoit ne pouvoir nourrir, est chez eux chose toute naturelle.

« Cependant, depuis quelques années, les lois du Japon sont devenues plus sévères sur ce point ; mais trop souvent, si ces lois existent, ceux qui sont chargés de les appliquer ferment les yeux. Je recueille des enfants autant que je le puis ; j'ai fait bâtir une maison pour les élever, j'en ai actuellement treize. Deux jeunes filles ont bien voulu se charger de cette œuvre et s'en acquittent avec un zèle admirable. Mais que d'enfants encore leur échappent ! Il ne se passe pas de mois sans que j'apprenne la mort de quelqu'une de ces infortunées victimes. Je pourrais en recueillir davantage, si mes ressources me permettaient de les nourrir et de donner aussi une petite récompense à ceux qui me les apportent. »

Saint-Albert. — Nous extrayons d'une lettre récente de Mgr Grandin, le passage suivant :

« Je me propose de faire le voyage d'Europe l'été prochain. Autant que possible, je tâcherai de voir les parents de mes bons missionnaires, puis j'irai en Belgique, en Bavière et en Angleterre.

Il faut qu'à tout prix je me procure des secours! Nous manquons de tout : de missionnaires, de Frères, de ressources. J'ai passé tout l'été à visiter la partie nord; je viens de rentrer à Saint-Albert. Je n'ai pu, dans l'espace de six mois, voir tous les missionnaires qui évangélisent ces régions si ingrates; il me serait plus facile et moins coûteux de faire le voyage de Paris que d'aller chez le bon Père Gasté, par exemple. La partie que cet infatigable apôtre administre depuis longtemps déjà, n'a aucun avenir, matériellement parlant; mais c'est là que les sauvages donnent le plus de consolations, parce qu'ils ne sont pas perdus par le contact des Blancs... »

Etats-Unis. — La ville de Baltimore, où vient de siéger le troisième Concile général des Etats-Unis, est peut-être la plus vieille ville catholique de l'Amérique septentrionale. La vraie religion y fut apportée par des enfants de la France, et son sol fourmille encore de souvenirs qui parlent de la fille aînée de l'Église.

Baltimore renferme une population de 350,000 à 400,000 habitants. De ce nombre, plus du tiers est catholique, ce qui donne une population catholique de 115,000 à 125,000. Sur ce nombre de 125,000 catholiques, il y a environ 6,000 nègres. La population noire de cette grande ville dépasse, dit-on, soixante mille. Il y a deux paroisses catholiques exclusivement composées de nègres. Un grand nombre de ces Noirs sont dans des conditions d'existence tout à fait favorables; beaucoup exercent, avec intelligence, des métiers lucratifs; ils forment une partie importante des classes ouvrières et les deux tiers de la domesticité. Grand nombre parmi les catholiques sont très pieux et sont, pour tous, un sujet d'édification.

Voici la traduction d'une partie du compte-rendu qu'a donné une feuille protestante, le *Morning Herald*, de l'ouverture du Concile. Parlant de la procession qui se rendait du palais archiépiscopal à la cathédrale, l'organe protestant dit :

« Cette démonstration n'a été égalée en grandeur par aucune autre démonstration religieuse en ce pays, et même probablement n'a été surpassée que par les plus imposantes cérémonies d'ouverture des Conciles dans le vieux monde. Au moins mille dignitaires faisaient partie de la procession, laquelle était remarquable, non-seulement par le nombre, mais encore par la haute distinction de ceux qui y prenaient part.

« Réunis dans le Grand Séminaire de Baltimore, qui fut, il y a dix-huit ans, le théâtre d'une démonstration de même nature, ceux qui gouvernent l'Église sur les lointains rivages du Pacifique siégeaient à côté de leurs pairs, les dignitaires des sièges illustres de la Nouvelle-Orléans, de Philadelphie, de Baltimore. Plusieurs d'entre eux se voyaient pour la première fois.

« Des régions brûlantes du Nouveau-Mexique, des pays situés même au-delà de Santa-Fé, sont venus des hommes au teint cuivré dont les figures distinguées dénotent l'ascétisme et la haute science. Ils se trouvent réunis à leurs collègues, non moins brillamment doués, revêtus d'un caractère non moins auguste et de qualités non moins éminentes, des régions septentrionales du Montana, du Minnesota et du Michigan.

« Les dignitaires d'origine française s'entretenaient avec les prélats anglais, avec les pontifes espagnols, avec les Allemands qui dirigent l'Ordre des Rédemptoristes, et par là donnaient une preuve frappante de la haute sagesse de l'Église leur mère qui a perpétué chez ses prêtres la langue latine comme langue universelle de la hiérarchie catholique, établissant par là un lien qui unit ensemble les fidèles de toutes les nationalités. »

Australie. — Le *Catholic Standard* de Tasmanie contient un intéressant article sur le trente-huitième anniversaire du sacre de Mgr Murphy, évêque d'Hobart-town. Des fêtes solennelles auxquelles se sont associés de cœur tous les catholiques de l'île de Van Diémen, ont célébré ce touchant anniversaire.

---

400 LIEUES A TRAVERS LE KOUANG-SI & LE KOUY-TCHEOU.

Journal de M. Chouzy.

Au moment où les regards de l'Europe se tournent vers la Chine, il nous semble opportun de publier ce voyage d'un des plus anciens missionnaires de la Chine, M. Chouzy. Avec des notions géographiques du plus haut intérêt, nos lecteurs trouveront dans ce récit les détails les plus complets et les plus précieux sur le caractère chinois, sur les mœurs et la manière de vivre des habitants du Céleste Empire.

VOYAGE DE LA VILLE DE KOUY-HIEN (KOUANG-SI) A KOUY-YANG, CAPITALE DU KOUY-TCHÉOU

(Mars à juin 1881.)

J'avais durant sept ans exercé le saint ministère au Kouy-tchéou : en attendant que des circonstances plus favorables me permissent d'entrer au Kouang-Si (1); j'y avais rencontré de la part de Mgr Lions (2) et des confrères de la mission une hospitalité capable de me faire oublier les rigueurs de mon exil; je m'étais fait à son climat et j'avais surtout apprécié la liberté relative dont y jouissent les missionnaires. Après y avoir beaucoup souffert les premières années, j'avais réussi à m'y créer une position convenable et je m'y étais attaché surtout depuis que le pays était devenu le théâtre d'un mouvement vers notre sainte religion.

Ce fut sur ces entrefaites que je dus tout quitter pour entrer au Kouang-Si, dont les portes enfin étaient ouvertes aux missionnaires et exercer désormais mon apostolat sur un terrain entièrement neuf. Je n'ai pas à faire ici le récit des souffrances de tous genres que j'eus à endurer dans ce pays jusqu'à présent obstinément fermé à l'Évangile. Tout était à tenter et à faire et cela malgré le mauvais vouloir des mandarins et les préjugés des populations.

J'étais au Kouang-Si, dans la ville de Kouy-hien, où, depuis un an, j'étais tenu et surveillé comme un véritable prisonnier, quand les circonstances me ramenèrent au Kouy-tchéou. Je saisis l'occasion avec empressement et me disposai aussitôt à partir de manière à arriver à Kouy-yang-fou (3) à l'époque de la retraite qui devait réunir tous les confrères de la mission autour de leur vicaire apostolique. Le 24 mars fut le jour fixé pour mon départ.

Comme le pays que j'allais parcourir est demeuré jusqu'à ce jour inexploré et presque inconnu des Européens, je me fis un devoir d'observer beaucoup et de prendre des notes. C'est le résultat de mes observations et des renseignements recueillis que j'ai le plaisir d'offrir aux lecteurs des *Missions catholiques*. Quoique mon but ait été surtout

(1) Jusqu'à ces derniers temps le traité de Péking qui reconnait aux missionnaires le droit de circuler et de se fixer, moyennant un passeport, dans toutes les provinces de la Chine, a été lettre morte au Kouang-Si. Ce n'est que depuis quelques années qu'ils ont pu s'y établir et encore leur position y est-elle toujours aussi précaire que périlleuse.

(2) Evêque de Basilite et vicaire apostolique du Kouy-tchéou.

(3) Capitale du Kouy-tchéou.

d'étudier les pays que j'ai parcourus, au point de vue des espérances d'évangélisation qu'ils donnent, je n'ai pas négligé toutefois le côté géographique et ethnographique. J'ai conservé à mon récit la forme de journal, laquelle, si elle a l'inconvénient de mettre trop souvent l'auteur en scène, lui permet d'entrer dans tous les détails qui sont nécessaires pour donner une idée vraie et complète des lieux, des personnes et des choses. J'ajouterai que ma première préoccupation a été, comme il convient à un missionnaire, la plus scrupuleuse exactitude.

Malgré les inévitables imperfections d'une rédaction sans cesse interrompue par les occupations de mon ministère, peut-être ces notes ne seront-elles pas sans intérêt non seulement pour mes confrères appelés à défricher cette portion de la vigne du Père de famille, mais aussi pour ceux qui s'occupent de géographie, qui aiment les missions et se plaisent à voir déchirer de plus en plus le voile qui dérobe encore certaines régions à l'investigation européenne et chrétienne, dans la persuasion que les faire connaître, c'est préparer l'heure où l'univers entier sera réuni sous la houlette d'un seul et même pasteur.

Ire PARTIE

De la ville de Kouy-hien, à la frontière du Kouy-tchéou.

Mars-avril 1881

I.

De la ville de Kouy-hien à celle de Pin-tchéou.

Départ de Kouy-hien. — Description d'un palanquin de voyage. — Chars. — Brouettes. — Transports à dos d'homme. — Mines d'argent, d'étain et de fer. — Troupeaux au pâturage. — Chrétienté de Houen-chan. — Marchés de Tsin-tang et de Hoang-tien. — La race Tchouang-Kou. — Incident à Hoang-lien. — Le marché de Ly-tang. — Incident à Ta-Kiaou. — Pin-tchéou. — Auberges chinoises. — Incident.

De Kouy-hien à Kouy-yang, capitale du Kouy-tchéou, qui était mon objectif, le trajet devait se faire tout entier par la voie de terre et en palanquin. Le palanquin au Kouang-Si est une espèce de cage de 70 centimètres environ de large sur un mètre de long et 1 mètre 40 de haut. La carcasse est en bambous de la grosseur du pouce, attachés ensemble par des liens également de bambous ; le tout est recouvert de papier huilé afin de mettre les voyageurs un peu à l'abri de la pluie. A l'intérieur il y a un siège garni de coussins : une petite ouverture de chaque côté et sur le devant des rideaux de papier huilé que l'on peut fermer à volonté. Le palanquin est disposé de façon que, sur chacun des côtés, on peut adapter un fort bambou que l'on y fixe solidement ; les extrémités des deux brancards sont reliées par une traverse. Quand il n'y a que deux porteurs, la manœuvre est facile : l'un se met devant et l'autre derrière mais, quand il y a trois porteurs, celui de derrière reste seul et les deux autres sont par devant : on attache alors au milieu de la traverse de devant, au moyen d'une corde solide et parallèlement au brancard, un bâton long d'environ 1 mètre 20, dont chaque extrémité repose sur l'épaule d'un homme.

D'après la description qui vient d'être faite, on voit sans peine que le système tout entier n'est pas compliqué, il est surtout très léger, qualité appréciable quand il s'agit d'une longue course et qui le fait souvent accepter, malgré son aspect disgracieux et l'état de gêne où s'y trouve le voyageur, surtout s'il est d'une taille tant soit peu élevée et si c'est durant les chaleurs de l'été. C'était donc dans un semblable véhicule que je devais gagner le Kouy-tchéou, c'est-à-dire parcourir au moins 160 lieues, j'entends 160 lieues d'une heure à la lieue (1).

Comme il n'y avait pas en ce moment à Kouy-hien de porteurs qui connussent la route, j'en louai seulement pour Pin-tchéou, ville distante de trois journées de marche et qui se trouve sur la grande voie centrale du Kouang-Si au Kouy-tchéou. Le prix de cinq hommes fut fixé à 4 taëls 40 (37 fr. environ). Mon bagage suivait le palanquin, porté à dos d'homme, de la manière suivante : les couvertures, habits, livres, provisions de bouche, etc. tout était mis dans des paniers, à raison de 30 livres par panier ; un homme en suspend un à chaque bout d'un solide bâton de 1 mètre 70 environ de longueur, soulève le tout, et, après avoir placé son épaule au milieu du bâton, s'en va emportant la charge de 60 livres.

Nous partîmes le 24 mars par un temps magnifique qui succéda aux pluies des jours précédents ; quatre hommes du prétoire, deux satellites et deux soldats formèrent mon escorte, tandis qu'une estafette allait porter au mandarin de Pin-tchéou la nouvelle de mon passage (2).

24 *mars*. — La première étape devait être seulement de 60 ly, par une route constamment en plaine. Le départ eut lieu un peu tard ; mais les porteurs se trouvèrent être de forts gaillards et l'on avança rapidement. En 10 minutes nous eûmes parcouru l'espace qui sépare ma maison des murs de la ville, franchi la porte de l'Ouest et dépassé le faubourg qui s'étend au-delà du champ des exécutions.

Alors se déploie à votre vue une plaine immense, bornée seulement au nord et à la distance d'une quinzaine de *ly* (3), par des montagnes assez élevées, et à l'ouest et à une distance de 60 *ly* par des rochers ou des monticules couverts d'herbages. Tout d'abord ce sont des rizières qui parais-

(1) Dans l'intérieur de la Chine un Européen ne peut guère voyager qu'en palanquin, s'il veut échapper à la curiosité indiscrète et parfois dangereuse de la populace, curiosité contre laquelle le costume chinois, que portent les missionnaires catholiques, ne suffit pas toujours à les garantir.

(2) Malgré les réclamations réitérées de Mgr Foucard, préfet apostolique du Kouang-Si, les mandarins du Kouang-Si exigeaient des missionnaires qu'ils prévinssent les autorités locales du but de leur voyage et de leur itinéraire, et ils leur imposaient une escorte qui, sous prétexte de veiller à leur sécurité, les empêche trop souvent de communiquer avec les populations et d'exercer leur ministère.

(3) Le *ly* chinois est de 600 mètres environ : *10 ly* font une lieue, qui par conséquent est de 6 kilomètres.

sent suffisamment arrosées, mais qui naturellement sont encore incultes, puisque le riz se plante ordinairement en avril et mai. On longe à peine quelques instants la rive gauche du Siaou-kiang, rivière de médiocre importance qui vient des montagnes du nord et dont l'embouchure est près du faubourg de l'ouest ; puis, la route s'engage au milieu de terrains incultes ou propres tout au plus à la culture des patates, des arachides, du sorgho ou du maïs : c'est un terrain maigre et sablonneux qui me paraît offrir peu de ressources, puisqu'on en laisse une si grande partie en friche.

La route ! ceci demande une explication : quand dans mon récit je parlerai de route, on se tromperait grandement si on se figurait une large voie, bien entretenue, dans le genre de celles qui sillonnent la France, ou même de celles que possèdent certaines autres provinces de la Chine, comme par exemple le Kouang-tong, le Kouy-tchéou, le Sutchuen : c'est le plus souvent un simple sentier, passable dans la saison sèche, mais atroce en temps de pluie, tellement étroit qu'un homme et un buffle ne peuvent y passer de front et qu'à la rencontre d'un palanquin les piétons doivent se garer dans le fossé ou dans la rizière voisine.

Dans les grandes plaines de certaines contrées, comme dans le Kouy-hien où existe l'usage des chars à buffles, les voies sont nécessairement plus larges, quoique non mieux entretenues, mais aussi beaucoup plus défoncées quand il pleut. C'est un spectacle curieux de voir ces chars à charpente primitive s'avancer lentement sur des plans parfois tellement inégaux qu'il y a, entre les niveaux que suivent les deux roues, une différence de quarante à cinquante centimètres, et finalement sortir intacts et sans accident de ces impasses où nos chars perfectionnés se briseraient, ou du moins verseraient inévitablement. Quelques détails suffiront à donner l'explication de la chose.

(*A suivre*).

BIBLIOGRAPHIE

Du Brahmanisme et de ses rapports avec le judaïsme et le christianisme, par Mgr F. Laouénan, de la Société des Missions Étrangères, évêque titulaire de Flaviopolis, vicaire apostolique de Pondichéry. — Deux vol. in-8, ornés de cartes (1). — Pondichéry, imprimerie de la Mission catholique.

Le chef vénéré de l'une des plus importantes missions de l'Indo-Chine, Mgr Bigandet publiait, il y a quelques années, dans un livre justement remarqué, ce que ses études et son ministère auprès des populations malaises et birmanes lui avaient appris sur les origines du bouddhisme. Aujourd'hui un éminent vicaire apostolique de l'Inde fait paraître sur le brahmanisme un ouvrage appelé au même retentissement que celui de son savant collègue. Ces deux publications, auxquelles le renom scientifique, la longue expérience et l'auguste caractère de leurs auteurs attachent une valeur toute particulière, permettent d'acquérir une idée très juste de deux cultes que des publications plus ou moins fantaisistes ont signalés à l'attention publique en ces dernières années. Où trouver des renseignements plus exacts, plus complets, plus sérieux ? Quels auteurs sont plus dignes de foi que ces illustres prélats obligés par leur vocation même à étudier soigneusement, afin de pouvoir mieux les combattre, ces doctrines mystérieuses qui revendiquent pour leurs adeptes le tiers du genre humain ?

(1) Le deuxième et dernier volume n'a pas encore paru ; il est actuellement sous presse.

*
* *

« Il y a trente-cinq ans, raconte Mgr Laouënan dans sa préface, que j'ai conçu la première idée de cet ouvrage et que j'ai commencé à en recueillir les matériaux. Récemment arrivé dans l'Inde, je désirais connaître à fond le pays et le peuple auxquels j'avais dévoué ma vie ; j'écoutais avec avidité tout ce que j'entendais raconter par mes anciens confrères ; je lisais tous les livres qui en parlaient ; j'observais avec curiosité ce monde si nouveau pour moi

« Bientôt un grave problème vint préoccuper mon esprit. Il existe entre le brahmanisme, le judaïsme et le christianisme des analogies, des similitudes nombreuses et remarquables. Or la plupart des livres affirmaient que le brahmanisme, avec ses institutions religieuses et sociales, est beaucoup plus ancien que le judaïsme et le christianisme : par conséquent, que c'est Moïse et le Christ qui ont dû lui faire des emprunts .. J'étais certain que ces prétentions étaient fausses ; mais je ne connaissais aucun moyen de les réfuter....

« Enfin je compris qu'il était possible de trouver la preuve scientifique que les institutions et les livres sacrés de l'Inde sont postérieurs à Moïse et, en bien des cas, à Jésus-Christ. Je me mis donc à la recherche de cette preuve.

« Vu mes nombreuses occupations, je n'ai pas toujours eu le loisir de continuer mes études. Toutefois je puis me rendre le témoignage de n'avoir jamais omis de noter ce qui, dans mes lectures et mes observations, pouvait m'aider à atteindre mon but. Mes longs et fréquents voyages m'ont été particulièrement utiles : il m'a été donné de visiter l'Inde entière depuis le cap Comorin et l'île de Ceylan jusqu'au pied de l'Himalaya ; depuis la côte malabare et Bombay jusqu'à Chittagong dans le Bengale oriental et Rangoon dans la Birmanie. J'ai tenu dans les mains à Kandy la prétendue dent de Bouddha qui y est conservée... Les livres m'ont fourni leur contingent de renseignements... »

On voit par ces citations combien la préparation de cet ouvrage a été laborieuse et soignée.

*
* *

Une savante introduction expose en cinq chapitres la géographie ancienne de l'Inde, d'après divers auteurs hindous, grecs et romains. Deux cartes de l'Asie ancienne et de l'Inde centrale enrichissent le tome premier.

Quant à l'ouvrage lui-même, il est divisé en quatre parties. La première montre les principales analogies qui existent, au point de vue des traditions historiques, des croyances et des pratiques religieuses, entre le brahmanisme d'une part, le judaïsme et le christianisme de l'autre. La deuxième partie de l'ouvrage est consacrée à l'exposition des ori-

gines ethnographiques, des mœurs et des cultes des races chamites, touraniennes et aryas qui constituent le peuple indien. Ce tableau fait comprendre l'influence que les peuples aborigènes, antérieurs dans l'Inde aux Aryas, ont exercée dans l'ancien culte védique. Dans la troisième partie, Mgr Laouënan étudie les transformations qu'a subies le brahmanisme depuis les temps les plus antiques jusqu'à nos jours. Le savant évêque démontre victorieusement que le culte de Brahma, dans sa forme actuelle, est relativement moderne, postérieur à Moïse et même à Jésus-Christ. Une étude sur les temples souterrains ou hypogées et les pagodes brahmaniques, dont les *Missions catholiques* ont publié d'importants extraits en 1882, confirme très heureusement la thèse de Mgr Laouënan; aucun de ces monuments ne remonte en effet,à plus de quinze cents ans. Enfin, dans la quatrième partie, pour expliquer la présence dans les livres et les institutions des Indiens, de tant de traditions, de prescriptions, de doctrines analogues à celles des Juifs et des chrétiens, l'auteur place un aperçu complet des relations que les Hindous ont entretenus, depuis Salomon jusqu'à Saint-François-Xavier, avec les Israëlites, puis avec les chrétiens.

Telles sont les grandes lignes de cet ouvrage auquel feront le plus chaleureux accueil tous les esprits sérieux qui, soit en France, soit en Angleterre, soit en Allemagne, cherchent à pénétrer le mystère qui enveloppe les origines du brahmanisme. Dans les pages de ces deux volumes est contenu le fruit de trente années de travail et d'un travail consciencieux : « Je puis affirmer, dit l'auteur, que j'ai composé ce livre avec la plus entière bonne foi, avec la certitude morale de ne dire que la vérité. » Cette attestation du grave et éminent écrivain est la meilleure recommandation qu'il pouvait donner à son bel ouvrage.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

(ÉDITION FRANÇAISE)

M. X... à Fort Augustus (Ecosse) avec demande de prières pour la conversion d'une personne protestante 5
M. P... professeur au collège Saint-Benoît, à Fort Augustus 5
M. M... professeur au collège Saint-Benoît 5
M. C. P. P. à Fort Augustus 5
M. J. B. professeur au collège Saint-Benoît 12
Mme Leroy à Corbeil, diocèse de Versailles 20
Un prêtre du diocèse de Viviers 20
Mme de Chavaudon, diocèse de Troyes 20
M. l'abbé Biseau, diocèse de Soissons 88
M. Ernest Hugon à Bordeaux 5
M. de Lichy, diocèse de Dijon 15
Anonyme du diocèse de Cambrai 5
L. L. D. du diocèse d'Amiens, avec demande de prières 15
M. Thiébaux, diocèse de Verdun 4
M. Martin, diocèse de Limoges 5
Mme Brossard, diocèse de Sens 10
M. l'abbé Prax, diocèse de Carcassonne 10
Une abonnée du diocèse d'Aix 100
Un abonné de Redon, diocèse de Rennes 20
M. Jean de Balanda, diocèse de Perpignan 40
Mlle Mesplain, diocèse d'Amiens 5
M. l'abbé Poussan, diocèse de Montpellier 10
Un anonyme du diocèse de Rouen 2 60
M. Wilhelm Kloske, à Berlin 10
F. R. de Pau, diocèse de Bayonne 10

Pour les missions les plus nécessiteuses (Kouy-tchéou).

Mme Marie du Bois, diocèse de Périgueux, avec demande de prières pour une grâce spéciale 10
Anonyme du diocèse de Rouen 10
Un curé du diocèse de Luçon 10
Une abonnée du diocèse de Saint-Jean-de-Maurienne 10

A Mgr Azarian, pour l'église N.-D. du Spasme à Jérusalem.

Une famille alsacienne 25
M. Dupont, à Pau, diocèse de Bayonne 5
Un abonné du diocèse de Strasbourg 7

Pour le collège de N.-D. de Lourdes, à Salima (Liban).

Anonyme du diocèse d'Amiens 14

Pour Mgr Lazare Mladenoff, vicaire apostolique des Bulgares de Macédoine.

Anonyme du diocèse d'Amiens 50

Au R. P. Mathieu Lecomte, pour la construction du mur du Saint Rosaire, à Jérusalem.

Anonyme du diocèse d'Amiens 10

Pour le patriarcat de Cilicie.

Anonyme du diocèse d'Amiens 40

Au R. P. Mayoyer, pour les missions des Pères Jésuites en Arménie.

Anonyme de Paris 150

A Mgr Puginier, pour le baptême d'enfants païens, sous les noms d'Albert, Etienne, Rose et Camille, Joseph.

Un abonné du diocèse de Verdun 5
Un autre abonné du même diocèse 15
Mme du Roscoat, diocèse de Saint-Brieuc 3

Pour les missions de Chine les plus éprouvées (Kouy-tchéou).

Mme Estève de Bosch, à Perpignan 10
Anonyme de Belgique 30
Anonyme du diocèse de Nice 15
Melle de Beaurepos à Angers 200
Melle Maria Ussou, diocèse de Montpellier 10

A Mgr Puginier pour la mission du Tong-King la plus éprouvée.

M. Dupont, diocèse de Bayonne, avec demande de prières 20
Un prêtre du diocèse de Bayeux 20
M. Delert, diocèse de Montpellier 3

A Mgr Chausse, pour la mission du Kouang-Tong.

C. F., à Gand (Belgique) 40
Un curé du diocèse d'Amiens, demandant des prières pour sa paroisse 10
M. Lamblin, diocèse de Dijon 5

A Mgr Puginier, pour les victimes de la persécution au Tong-King occidental.

Anonyme du diocèse d'Amiens 60

Pour les missions du Kouy-tchéou.

M. l'abbé Lhuissier, à Champvert, diocèse de Nevers 10

Pour la mission du Houpé nord-ouest.

Anonyme du diocèse d'Amiens 40

A Son Em. le cardinal Lavigerie pour ses missions d'Afrique.

M. Lippé à Quebèc (Canada) 2 50

Pour les missions d'Afrique, Mgr Lavigerie.

Anonyme de Fribourg (Suisse) 100

Pour les missions d'Afrique équatoriale.

Un pauvre alsacien de Rodern (Haute-Alsace) 1 80

A Mgr de Courmont, vicaire apostolique de Zanguebar.

M. Pélot, à Autbume, diocèse de Saint-Claude 10

Aux PP. du Saint-Esprit à la mission de Zanguebar, pour le rachat et le baptême d'un petit nègre sous les noms d'Antoine-Aimé.

Anonyme du diocèse de Lyon 100

Pour la propagande du Bulletin.

Un abonné du diocèse de Saint-Brieuc 10

Pour les prêtres polonais.

Une abonnée du diocèse de Cambrai 5
M. Barateau, diocèse de Toulouse 10

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



YORUBA. — Halte sous les arbres verts; d'après le dessin d'un missionnaire (Voir page 17).

LETTRE

DE

MGR L'ARCHEVÊQUE DE BALTIMORE

Au nom des Pères du Concile

A MM. LES DIRECTEURS DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Depuis de longues années nous appelions de nos vœux le jour où l'église des Etats-Unis, en faveur de qui a été créée notre Œuvre, nous aiderait de ses richesses et tournerait vers les missions sa générosité si connue. L'heure semble être venue où nos souhaits seront réalisés. Voici la lettre que l'éminent président du Concile de Baltimore, Mgr Gibbons, vient d'écrire aux directeurs de la Propagation de la Foi. Nos lecteurs, nous en sommes certains, adresseront avec nous des actions de grâce à Dieu dont la miséricorde ouvre de nouveaux horizons et promet de nouvelles ressources à l'apostolat catholique. Désormais l'ancien et le nouveau monde se donneront la main pour aider les missionnaires à porter partout la foi et la vraie civilisation !

N° 814. — 9 JANVIER 1885.

Baltimore, 6 décembre 1884.

Messieurs,

Avec la sagesse admirable qu'il avait reçue de Jésus-Christ, le Docteur des Gentils nous a tracé de sa main apostolique l'image figurée de l'Eglise. Il nous la représente comme son corps vivant, dont nous sommes les membres et dont le Sauveur est la tête. Comme l'influence, la direction et l'empire de la tête s'étendent sur le corps tout entier, ainsi les membres réunis en un corps compact se transmettent les influences qu'ils reçoivent de leur chef. Voilà pourquoi le divin Sauveur considère comme fait à lui-même le bien ou le mal qu'on fait à son Eglise ; voilà pourquoi aussi, dans le langage de saint Paul, si un membre de ce corps mystiquement organisé est en souffrance, tous les membres sympathisent avec lui, et si un membre est dans la joie, tous prennent part à la réjouissance.

Cette doctrine si belle, si juste et si édifiante, vous l'avez constamment présente à la mémoire, Messieurs, lorsque, d'un pays prospère et généreux, vous étendez votre charité inépuisable à toutes les contrées, à toutes les peuplades du monde catholique. Vous volez au secours

de ceux qui ont besoin, vous fournissez à ceux qui sont dans la détresse les moyens de faire le bien, vous aidez à édifier, vous contribuez à réparer les ruines, avec la persuasion intime que Jésus-Christ lui-même vous tiendra compte du bien que vous faites aux membres lointains de son corps mystique.

C'est un devoir bien doux que la reconnaissance nous impose, de reconnaître publiquement les services signalés que l'Œuvre bénie de la Propagation de la Foi a rendus à la jeune église des Etats-Unis. Si le grain de sénevé, planté dans le sol vierge de l'Amérique, a poussé de fortes racines et a crû en un arbre gigantesque, qui étend ses branches des rivages de l'Océan Atlantique jusqu'aux côtes de l'Océan Pacifique, c'est principalement au concours de votre Œuvre admirable, Messieurs, que nous en sommes redevables.

Rassemblés pour la troisième fois en Concile Plénier, les archevêques et évêques de la République des Etats-Unis d'Amérique éprouvent un légitime sentiment de joie en constatant la coopération constante que vous n'avez cessé de prêter aux apôtres de la foi catholique dans le Nouveau-Monde depuis l'année 1822 ; et la somme considérable que vous avez répartie, depuis cette époque, aux différents diocèses et missions de ce vaste pays, est une preuve éclatante du zèle et de la charité avec lesquels vous n'avez jamais négligé de nous secourir.

A notre tour, nous désirons ardemment contribuer au bien immense que vous faites dans toutes les parties du globe ; et si jusqu'ici nos provinces les plus prospères n'ont encore réussi qu'à vous fournir une somme relativement modique, c'est qu'il y a encore parmi nous de grands vides à combler et de pressants besoins à soulager. Cependant le temps est proche où nous serons à même de vous prouver que le peuple catholique de ce pays ne se laisse pas devancer en générosité et bienfaisance dans la grande Œuvre de la Propagation de la Foi, et pendant que nous recommandons encore, avec les plus vives instances, à votre charité dont nous avons reçu tant de marques, les églises les plus pauvres et les plus délaissées de cette République, nous osons vous donner la douce espérance que, si la divine Providence bénit nos efforts, les dons de nos fidèles deviendront à la fois un moyen puissant de vous aider à continuer votre œuvre et comme une restitution des bienfaits dont votre sollicitude nous a comblés.

Implorant la bénédiction divine sur vous et votre Œuvre, nous demeurons, Messieurs, vos très humbles serviteurs en Jésus-Christ.

Au nom du Concile plénier de Baltimore :

JAMES GIBBONS,

Archevêque de Baltimore et délégat apostolique.

ARMÉNIE

LETTRE DE M. BAHABAN, PRÊTRE ARMÉNIEN, A S. B. MGR AZARIAN, PATRIARCHE DE CILICIE.

Voyage du nouvel évêque de Mouch, Mgr Djiandjian, de Constantinople à Mouch.

Mgr Pascal Djiandjian, sacré dernièrement évêque du nouveau diocèse arménien catholique de Mouch dans l'Arménie majeure, diocèse érigé par S. S. le pape Léon XIII, vient d'arriver dans sa ville épiscopale après un voyage de trente-deux jours. M. Joseph Bahaban, ancien élève arménien du Séminaire de Saint-Sulpice à Paris, qui accompagnait le prélat, vient d'adresser à S. B. Mgr Azarian, leur patriarche, le rapport détaillé de ce voyage. Nous sommes heureux de le communiquer à nos lecteurs en appelant leur sympathie sur ces missions de l'Orient qui donnent au Saint-Siège de si grandes espérances.

... En sortant du port de Constantinople nous avons été assaillis par une grande tempête que Mgr Marmarian appelait *initium dolorum*. La mer était furieuse. Couché dans le petit lit, je repassais dans mon esprit les vers d'Ovide appris dans mon enfance et dans lesquels ce pauvre poète dépeint amèrement son voyage sur la mer Noire ; mais je pensais aussi que notre sort était bien différent : il allait en exil, nous allions en mission ; il invoquait ses faux dieux, nous nous étions mis sous la protection maternelle de l'Étoile de la mer. Enfin, dans le port de Samsoun, nous avons joui du calme après l'orage.

A Trébizonde nous avons reçu le meilleur accueil. Presque tous les consuls et toutes les notabilités de la ville vinrent rendre visite aux deux évêques. M. Jean Messirian drogman du consulat français, témoigna une grande amitié à Mgr Djiandjian. Tous les consuls nous promirent leur assistance au besoin. Après sept jours passés dans cette ville, le lundi 10 novembre il fallut prendre l'habit civil, mettre les pieds dans de grandes bottes et endosser des manteaux de caoutchouc Les chevaux des muletiers lazes ne savent marcher que guidés par un homme. Au bout de neuf heures de voyage, notre guide nous dit de descendre ; Monseigneur, n'étant pas habitué à monter à cheval, était tellement fatigué qu'il fallut le soutenir pour le conduire dans notre hôtellerie. C'était une espèce d'étable ; en y entrant, le prélat me demanda :

« Est-ce ici que nous devons passer la nuit ?

« Oui, Monseigneur, » lui répondis-je avec une sorte de confusion.

Souvent dans notre voyage nous avons regretté cette hôtellerie du premier jour.

Le Lazistan est bien pauvre, il y a de belles montagnes couvertes de sapins, mais c'est la seule beauté du pays.

De petites cabanes perchées sur ces pics escarpés, montrent combien les habitants sont misérables ; on n'y trouve pas même à manger du pain de froment, mais seulement du maïs. Heureusement nos provisions nous suivaient depuis Trébizonde, nous nous étions munis pour dix jours.

Ce voyage à travers le Lazistan dura neuf jours, il fut très pénible : le froid glacial sur les montagnes, la chaleur ardente dans les plaines, la pluie, souvent la neige, une fois même une grêle terrible vinrent tour à tour éprouver notre patience, mais notre devise était : *Ad majorem Dei gloriam!*

Un tremblement de terre survenu la nuit du 17 novembre ruina un mur du khan où nous étions couchés. Enfin après toutes ces difficultés, le 18, nous étions à Erzeroum. Votre Béatitude peut concevoir avec quelle dévotion nous avons dit le *Te Deum* en entrant dans la cathédrale. Mgr Melchisédechian nous fit le meilleur accueil. Ici, comme à Trébizonde, les consuls vinrent rendre visite à Mgr Djiandjian. Pendant sept jours nous nous sommes remis de nos fatigues. Mgr Melchisédechian nous disait : « Il faut faire provision de forces, car un voyage plus pénible vous attend encore. » En effet, le voyage du Kurdistan est bien autre chose que celui du Lazistan : là, pas de route faite, il faut chercher son chemin sur les pics des montagnes, dans des rivières et des lacs, et souvent par cinquante centimètres de neige. Les pauvres chevaux enfonçaient jusqu'aux genoux. Dans le Lazistan nous pouvions marcher un peu pour nous reposer, mais là impossible à cause de la boue. Les hôtelleries surtout sont fort incommodes. Ce sont des écuries hantées par toutes sortes d'animaux. Monseigneur les appelait l'Arche de Noé. Le pays en général est habité par des Kurdes ; rarement on rencontre des villages arméniens ; ces Kurdes sont bien pauvres, bien sales, et surtout très voleurs, les enfants et souvent de grandes personnes sont entièrement nus. La plupart s'enfuyaient à notre approche, car ils nous prenaient pour des soldats, nom devenu terrible pour eux. Quelques-uns venaient nous exposer leurs souffrances, nous priant de les assister, de les aider dans leurs suppliques au gouvernement. Quelle pauvreté, quelle misère universelle, un pays glacial, pas une plante, des montagnes couvertes de neiges! La campagne pourtant doit être bien ornée de fleurs au printemps, car non seulement la neige y séjourne longtemps, mais encore l'Euphrate et le Tigre, divisés en mille petits ruisseaux, arrosent ce pays de l'Ancien Eden.

Après six jours de voyage, nous voyons déboucher soudain une petite troupe à cheval, c'étaient le clergé et les notables de Mouch, qui venaient à la rencontre de leur nouveau pasteur. Après les témoignages ordinaires de respect et d'amour on continue la route, le cortège augmente à chaque pas; on est déjà sur la plaine de Mouch. Des villages arméniens commencent à paraître, de loin on aperçoit le mont de Taurus où le grand Chrysostome eut tant à souffrir de la brutalité des soldats ; de l'autre côté se dressent les montagnes de Faron.

De tous les villages on vint à la rencontre de l'évêque, les prêtres et les laïques schismatiques même lui baisent la main.

Devant l'évêché M. l'abbé Lazarian, curé de la ville, reçoit le prélat et le conduit à la chapelle; après l'action de grâces, on se rendit dans le petit appartement préparé pour Monseigneur, la foule était immense, je donnai lecture du Bérat impérial, je fis ensuite des souhaits pour la vie de Sa Majesté le Sultan, pour Sa Sainteté, pour Votre Béatitude, pour le Vali, et la population répondit par de chaleureux *Amin*...

Un télégramme adressé au Patriarcat arménien catholique annonce l'heureuse arrivée de S. G. Mgr Joseph Férabian, évêque arménien catholique de Diarbekir.

INFORMATIONS DIVERSES

Tong-King occidental. — Le *Journal officiel* du 29 décembre enregistre la nomination au grade de chevalier de la Légion d'Honneur, de Tran-Van-Luc, dit P. Sixte, missionnaire annamite, curé de Fat-Diem, province de Ninh-Binh, « pour services exceptionnels rendus par ce Père à nos troupes, grâce à son influence dans le pays. »

Fo-Kien (*Chine*). — Le R. P. Sautel, Dominicain, ancien missionnaire au Fo-Kien, écrit de Rijckholt près Maëstricht (Hollande), le 28 décembre 1884 :

« Comme les dernières nouvelles de la mission du Fo-kien, publiées dans votre numéro du 14 novembre et remontant au 12 septembre étaient très alarmantes, je m'empresse de vous communiquer celles plus consolantes que me transmet de Hong-Kong le R. P. Bourneau à la date du 11 novembre :

« Les affaires du Fo-Kien ne vont pas mal, les églises et les « chapelles sont encore debout, malgré les craintes que l'on avait « conçues.

« L'île Formose est bloquée par l'escadre française et nous « n'avons aucune nouvelle de Mgr Chinchon, ni de nos mission- « naires. Par des journaux d'Amoy nous savons qu'il y a eu quel- « ques troubles à Ta-Kao (un des ports de Formose). Que Dieu « protège Monseigneur et ses compagnons! »

« Il résulte de cette lettre que Mgr Chinchon, vicaire apostolique d'Amoy, s'est établi avant le blocus dans l'île Formose qui fait partie de son administration. Avant son élévation à l'épiscopat, il y remplissait les fonctions de vicaire provincial (supérieur local) auprès de ses frères en religion, les Dominicains de la province du Saint-Rosaire des Philippines. »

Gallas. — Mgr Taurin Cahagne, vicaire apostolique des Gallas, écrit d'Aden, le 2 décembre 1884 :

« Je suis à Aden depuis quelques jours et je ne veux point retourner à la côte d'Afrique sans vous donner de mes nouvelles.

« Il y a un mois que j'ai quitté Harar en compagnie du premier détachement de l'armée égyptienne qui abandonne ce pays. Notre voyage a été heureux; l'eau était abondante, la température un peu fraîche, les marches bien réglées, le camp militaire gardé pendant la nuit, de telle sorte que l'on jouissait de la plus grande sécurité. Je suis donc arrivé sans trop de fatigue à notre maison de Zeyla, qui s'achève et où nous aurons bientôt une habitation salubre.

« Depuis, j'ai vu Obock où nous avons été appelés ; là tout est à créer. La plage donne une eau assez bonne, de la pierre à bâtir et un peu de bois; tout le reste doit être apporté du dehors. Il y avait en vue de gros bâtiments de guerre français, les uns pour la garde de la côte et les autres qui déposeront à terre tout un matériel de construction. Bientôt sur le cap Obock, il y aura une petite ville; on nous y a concédé un terrain et j'espère, suivant nos petites ressources, y faire construire une modeste maison qui contiendra une chapelle provisoire. A cause de la chaleur du pays, on est obligé d'élever des bâtiments plus spacieux non sans de gros frais.

« Je songe maintenant à repartir pour Harar où le retrait des troupes égyptiennes crée un ordre de choses tout nouveau. Nous espérons en tirer avantage, mais nous ne savons pas ce que nous réserve l'avenir; nous comptons toujours sur Dieu qui nous a toujours si merveilleusement gardés. Si, comme nous l'espérons, notre ministère n'est plus entravé auprès des Gallas, il n'est pas à douter que nous n'obtenions des conversions. A coté de cela, il y aura toujours l'instabilité et les périls qui viennent du caractère brouillon et querelleur des Gallas ; mais un peu de patience et de longanimité pour le salut de ces pauvres âmes ! »

VOYAGE DANS LE YORUBA

Des RR. PP. Chausse et Holley, de la Société des Missions Africaines de Lyon.

Voici une nouvelle relation du R. P. Holley ! Le nom seul de ce missionnaire, dont le récit de voyage à travers le Niger a été si remarqué, promet à nos lecteurs de nouveaux et intéressants détails sur ces contrées de l'Afrique qui offrent au catholicisme les plus riches espérances.

I.

DÉPART. — UN CHEF QUI NE SAIT PAS VIVRE. — LE NOIR UN PEU CHINOIS.

Au mois de janvier 1883, le P. Chausse achevait le premier voyage d'exploration sérieuse entrepris dans notre vicariat. En quatre mois, il avait visité la partie septentrionale du Yorouba ; restaient à connaître les villes intérieures de cet intéressant royaume. En janvier 1884, une nouvelle expédition était formée ; comme la première fois, j'ai eu le bonheur d'accompagner notre vénéré Supérieur dans cette pénible exploration.

La saison était avancée, nous n'avions pas à craindre les pluies, mais la chaleur la plus intense de l'année se faisait déjà sentir et nous présageait des fatigues exceptionnelles. Dès les premiers jours de janvier, le Révérend Père Supérieur arrivait à Abéokuta pour prendre le chemin de l'intérieur.

Or, il est bon de savoir que, depuis huit années, les chemins sont fermés aux Européens. Malgré des tentatives souvent réitérées de la part des ministres protestants, aucun d'eux n'a réussi à franchir la triple ou quadruple muraille réelle ou imaginaire qui interdit toute exploration aux gens de couleur. Cette barrière réelle n'existe que dans la volonté bien arrêtée des autorités d'Abéokuta, qui nous témoignent une grande sympathie et n'ont pas été fâchées en cette occasion de montrer la différence qu'elles faisaient entre les Anglais (aux yeux des Noirs, tout anglais est nécessairement protestant) et les Aguda (Aguda c'est définitivement le synonyme de catholique, de Français). Dociles à leur tactique de politiciens consommés, les chefs nous engagèrent à quitter la ville sans bruit pour ne pas donner aux malveillants ou aux mécontents l'occasion de faire une manifestation contre nous.

Il faisait nuit noire, quand nous franchîmes les remparts d'Abéokuta, prenant notre direction sur le nord-ouest. Le pays est très accidenté ; des pics rocailleux, des gorges profondes, des vallées resserrées présentaient un coup d'œil des plus enchanteurs. A l'est, au contraire, une immense plaine, un horizon sans limites offraient un contraste frappant. Après trois heures de chemin, nous arrivions sur les bords de l'Ogun, qui baigne les remparts d'Abéokuta, à l'ouest, et s'en détourne tout à coup, pour faire un grand coude et reprendre ensuite son cours à travers les immenses plaines du Yoruba.

La première ville que nous trouvâmes sur notre chemin est Bérékudo, rendez-vous des trafiquants qui viennent d'Abéokuta échanger leurs produits, ou mieux, des tissus européens et du tafia, contre les denrées de l'intérieur. C'est en cette ville, qu'abondent, en toute saison, les esclaves jeunes et vieux, parlant différentes langues, et venant des extrémités du Yoruba, soit du royaume de Tapa, soit des plaines de Haoussa.

Bérékudo est une ville de quatre à cinq mille habitants, bâtie au milieu d'une grande plaine à peu près complètement dénudée. Les remparts qui l'entourent sont de construction récente. Il n'y a pas longtemps, cette ville n'avait pour se protéger contre les visites de l'ennemi que des broussailles épaisses qui lui servent d'ornement.

Il ne faut pas moins de dix heures pour franchir l'espace compris entre les remparts d'Abéokuta et Bérékudo; aussi était-il presque nuit, quand nous arrivâmes vers le chef de la ville : un vieillard sec et méticuleux, qui ne savait comment nous recevoir. Après des pourparlers qui menaçaient de traîner en longueur, on finit par nous offrir l'hospitalité; nous étions épuisés de fatigue, nos hommes harassés et leurs membres endoloris ; nous aurions voulu un accueil cordial, on nous vendait chèrement le trou où l'on nous permettait de dormir.

De plus ces braves gens se mirent dans la tête de nous faire retourner sur nos pas, sous prétexte que nous n'avions pas de passeport, qu'on ne les avait pas avertis, que les Blancs ne passaient plus et cent autres raisons.

Il fallut jouer de ruse avec ces gens soupçonneux et craintifs, pour obtenir la permission de continuer notre chemin : et encore envoya-t-on prévenir les Egbas d'Abéokuta de notre sortie, ce qui ne causa pas un petit scandale parmi les protestants. Ces derniers, jaloux de nos succès et humiliés de se voir devancés par les Aguda, résolurent de rendre notre retour désastreux en nous suscitant une palavre (procès). Nous avions déjà quitté Bérékudo, que nos ennemis s'agitaient pour entraver notre voyage. Plus tard, j'aurai à raconter comment on essaya de profiter de notre voyage qu'on représentait comme une trahison, pour nous faire honteusement expulser d'Abeokuta ; on verra

enfin que toutes ces misérables intrigues ne servirent qu'à nous grandir aux yeux des Egbas.

Au Nord de Bérékudo, se trouvent d'immenses plantations, les plus belles que nous ayons encore vues. Des plaines, coupées de petits ruisseaux qui donnent à toute cette partie du Yoruba une fertilité peu commune, sont plantées çà et là de rares palmiers.

Mais le maïs, l'igname, les haricots de toute grosseur abondent dans les nombreuses fermes situées immédiatement au Nord de Bérékudo que nous quittons. Soit crainte, soit paresse, soit pour d'autres raisons, les Noirs du pays concentrent tous leurs efforts dans les environs de leurs habitations, et ne se hasardent pas à aller cultiver au loin d'immenses plaines qui restent en friche.

Toute cette partie du Yoruba ressemble assez aux grandes prairies des environs de Caen, si belles, si fertiles. Ce qui manque, ce sont les bras et les comices agricoles, pour multiplier les récoltes, doubler la richesse.

Le Noir suit toujours la même ornière, il n'améliore rien : comme on plantait du temps de Cham, il plante aujourd'hui et plantera demain, il se contente de ses ignames et de son sorgo, de son maïs et de ses haricots. Qu'un étranger, venu de l'intérieur, lui apporte un fruit inconnu, avant qu'il ait droit de cité, il lui faudra vingt ans; cet étranger devra, lui-même, faire une fois, deux fois, vingt fois produire son fruit, avant qu'on ne le croie.

Si c'est un instrument dont on tente l'introduction, peine perdue. Un siècle ne suffira pas à le faire accepter.

« Nos pères ne connaissaient pas cet engin, il ne vaut donc rien, car les vieux ont toujours plus d'esprit que les jeunes! »

Ainsi raisonne le Noir.

II

Iséhin. — Manque d'eau. — Un porteur retrouve son père. — Le roi d'Iséhin. — Les mahométans; leur influence.

Partis d'Eseado, vers sept heures et demie du matin, nous marchâmes longtemps au milieu d'un cortège d'honneur formé par le roi et toute la population valide du village qui nous souhaite un heureux voyage et un prompt retour.

Sous un soleil brûlant, nous fûmes obligés vers dix heures de faire halte au beau milieu d'un champ d'ignames. L'eau était plus que rare, et nous dûmes la payer bien cher pour nous et nos porteurs.

A l'ouest dans le lointain, nous voyions les dernières traces de la chaine de montagne, qui commence à Eruwa. Çà et là dans le fond des vallées, de petits bosquets verdoyants avaient échappé aux ardeurs du soleil dévorant de l'Harmattan.

Cette vue nous faisait du bien, et l'espérance de trouver un peu d'eau nous faisait presser le pas.

Mais que de déceptions! Sous ces arbres verts, toutes les caravanes allaient creuser un petit trou, et s'y disputer l'eau épaisse qu'elles venaient d'y puiser. Nous faisions comme tout le monde et par précaution, nous prenions cette eau nauséabonde dans nos mouchoirs, au grand scandale de nos porteurs qui buvaient avec parcimonie le peu que nous voulions répandre.

Nous gravissions péniblement une colline rocailleuse; un des porteurs qui nous précédait aperçut de loin un homme coiffé d'un énorme chapeau de paille.

« Oh! cet homme qui vient, nous dit-il, c'est mon père. »

Pris un jour par les habitants d'une ville voisine, il avait été vendu par eux à un riche catholique d'Abéokuta. Depuis plus de six ans, il n'avait pas revu son pays; grâce au bon vouloir de son maître, il avait pu nous suivre comme porteur, et maintenant la première personne de son pays qu'il rencontrait, c'était son père qui accourait pour le revoir. Le fils salua son père, lequel, après quelques instants, éclata en sanglots qui fendaient le cœur. A peine avions-nous franchi l'enceinte d'Iséhin, que toute la famille, les amis, les connaissances de notre porteur arrivèrent pour le féliciter d'être tombé entre les mains d'un Blanc qui le ramenait gros, gras, sain et sauf.

Au milieu d'une escorte de plus de mille personnes, femmes et enfants, nous parvînmes sur la place du palais royal. Prévenu de notre arrivée, le roi envoya aviser le catéchiste de la mission protestante, établie depuis dix ans dans la ville. Ce dernier, nommé Dadi Foster, nous présenta au roi qui nous fit l'accueil le plus cordial. Vêtu à l'orientale d'un immense agbada, composé de pièces de soie de différentes couleurs, le roi qu'on appelle Lawore était assis assez nonchalamment sur une peau d'once très belle et très soyeuse. Deux énormes coussins servaient à donner au monarque une pose assez majestueuse.

La figure du roi est avenante et son sourire gracieux et bienveillant. Il nous donna du lait et des colas, puis le catéchiste nous conduisit dans la maison de sa mission, où il nous offrit, à nous et à nos porteurs, la plus cordiale, la plus franche hospitalité, tout en nous laissant toute liberté, pour vaquer à nos différentes occupations, et goûter un repos bien mérité.

La journée avait été pénible, la chaleur étouffante, nous avions gravi des collines où l'herbe avait été récemment brûlée et la reverbération d'un soleil de feu sur ces immenses blocs de granit, semés çà et là au sommet des collines, n'avait pas peu contribué à nous fatiguer.

La ville d'Iséhin s'étend sur une grande superficie; mais la population est relativement peu dense. La partie ouest de la ville qu'on pourrait appeler la ville nouvelle, est assise dans la vallée, et assez bien bâtie; les autres quartiers sont plus ou moins accidentés, divisés par de petits fossés creusés par les pluies torrentielles de l'hiver.

Quelques bosquets d'arbres, mais d'arbres géants, servent de retraite aux aigles, aux vautours, aux corbeaux et aux écureuils.

La ville est d'ailleurs assise sur un petit plateau rocailleux en beaucoup d'endroits, entourée de murailles assez élevées, et d'un fossé bien entretenu. Des collines se prolongent sur l'ouest et le nord-est; un petit ruisseau, bourbeux pendant la plus grande partie de la saison sèche, sépare la partie basse de la ville, d'avec la partie haute.

Deux quartiers principaux sont exclusivement habités par les Mahométans qui travaillent avec acharnement à acquérir dans le pays une prépondérance définitive.

Naguère encore, les Malais de ce pays allaient chaque année en pèlerinage à Ilorin, d'où ils semblaient tirer leur appui, et d'où ils rapportaient le mot d'ordre pour toutes leurs intrigues politiques et religieuses. Il a fallu plusieurs années pour faire cesser cet ordre de choses, rendre cette partie de la population indépendante et la constituer définitivement séparée d'Ilorin; c'était, on le devine, un danger permanent pour Iséhin qui allait insensiblement à l'esclavage.

La population, en grande partie païenne, est fortement attachée à ses fétiches et de plus sous la main des Malais qui la terrorisent avec leurs pratiques entachées de fétichisme et de superstitions.

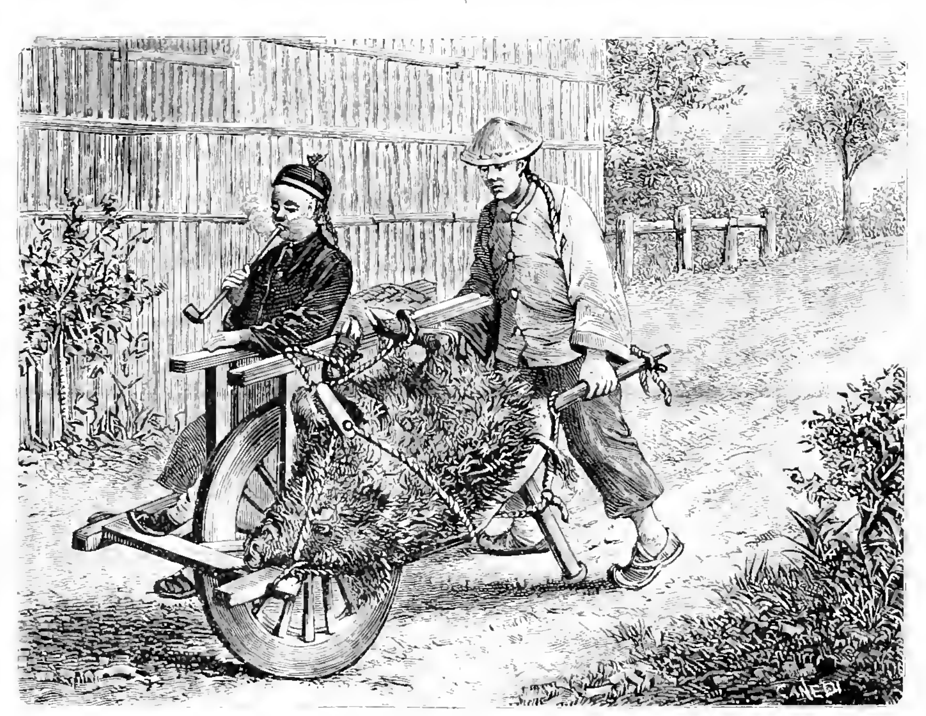
Ces farouches fils de Mahomet menacent de mille maux quiconque n'a pas recours à leurs maléfices et ne leur donne pas l'occasion de grossir leurs richesses. Force est donc à tous ces pauvres païens de consulter les sortilèges des maléficiers du pays.

Veulent-ils connaître l'avenir, les Malais sont prêts à mentir pourvu qu'on les rétribue grassement. Veulent-ils un remède souverain contre toutes les maladies, avec une feuille de papier recouverte de signes cabalistiques plus bizarres les uns que les autres, les Malais se chargent de conjurer le danger. Chevaux, bœufs, volailles, rien n'échappe aux soins obséquieux et intéressés de ces charlatans.

Ces saintes gens ont des talismans pour tous les besoins, des bénédictions pour toutes les personnes, des paratonnerres pour toutes les maisons, des malédictions pour toutes les bourses qui ne s'ouvrent pas assez vite, des poisons prêts contre ceux qui leur sont dénoncés et dont la mort a été payée assez chèrement.

Le catéchiste protestant leur fait la guerre la plus suivie qu'on puisse désirer; mais, réduit à ses propres forces, il n'avance pas et, depuis dix ans, n'a presque fait aucune conquête; il est loin de tout secours, et d'ailleurs dans les missions paisibles de la côte, les ministres, bien rétribués et grassement entretenus, semblent se désintéresser de la petite mission d'Iséhin, condamnée d'avance, faute de ressources, il est vrai, mais aussi faute de principe vital.

(A suivre).



KOUANG-SI (Chine) — Brouette chinoise (Voir page 23).

LA QUESTION RELIGIEUSE AU JAPON

Les *Missions Catholiques* ont publié, il y a quelques semaines, le texte du décret par lequel le gouvernement japonais brise à peu près complètement les liens qui, depuis des siècles, l'attachaient au boudhisme et au chintoïsme. Ce décret a incontestablement une grande portée ; aussi est-il intéressant de se rendre compte du mouvement d'opinion qu'il a provoqué et d'en prévoir les conséquences au double point de vue politique et religieux.

Nous devons à une bienveillante communication le remarquable travail que nous publions aujourd'hui sur cette question; il nous paraît répondre parfaitement à l'attente de nos lecteurs. Ce travail est extrait du compte-rendu annuel, adressé par M. l'abbé Midon, provicaire apostolique du Japon septentrional, à Messieurs les Directeurs du séminaire des Missions Étrangères de Paris.

Vous savez que le gouvernement japonais, désireux de se donner le lustre d'un Etat civilisé, s'applique de jour en jour à faire oublier au monde que le Japon moderne sort à peine des langes. Rien ne blesse intérieurement les hommes de gouvernement, comme de penser qu'aux yeux des nations de l'Europe et de l'Amérique, le Japon est toujours un pays en dehors de la civilisation, et qu'elles le mettent sur le même rang que la Turquie. Les têtes intelligentes comprennent que le paganisme est pour leur pays une tache originelle, qui l'empêche d'être accepté dans le concert des nations vraiment civilisées, d'obtenir cette juridiction sur les étrangers, dont ils sont si jaloux. Aussi la tolérance, *tacite* au point de vue religieux, tend-elle à augmenter, et si aucun événement politique fâcheux ne vient se mettre en travers, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que, dans un avenir peu éloigné, la liberté des cultes fût officiellement proclamée.

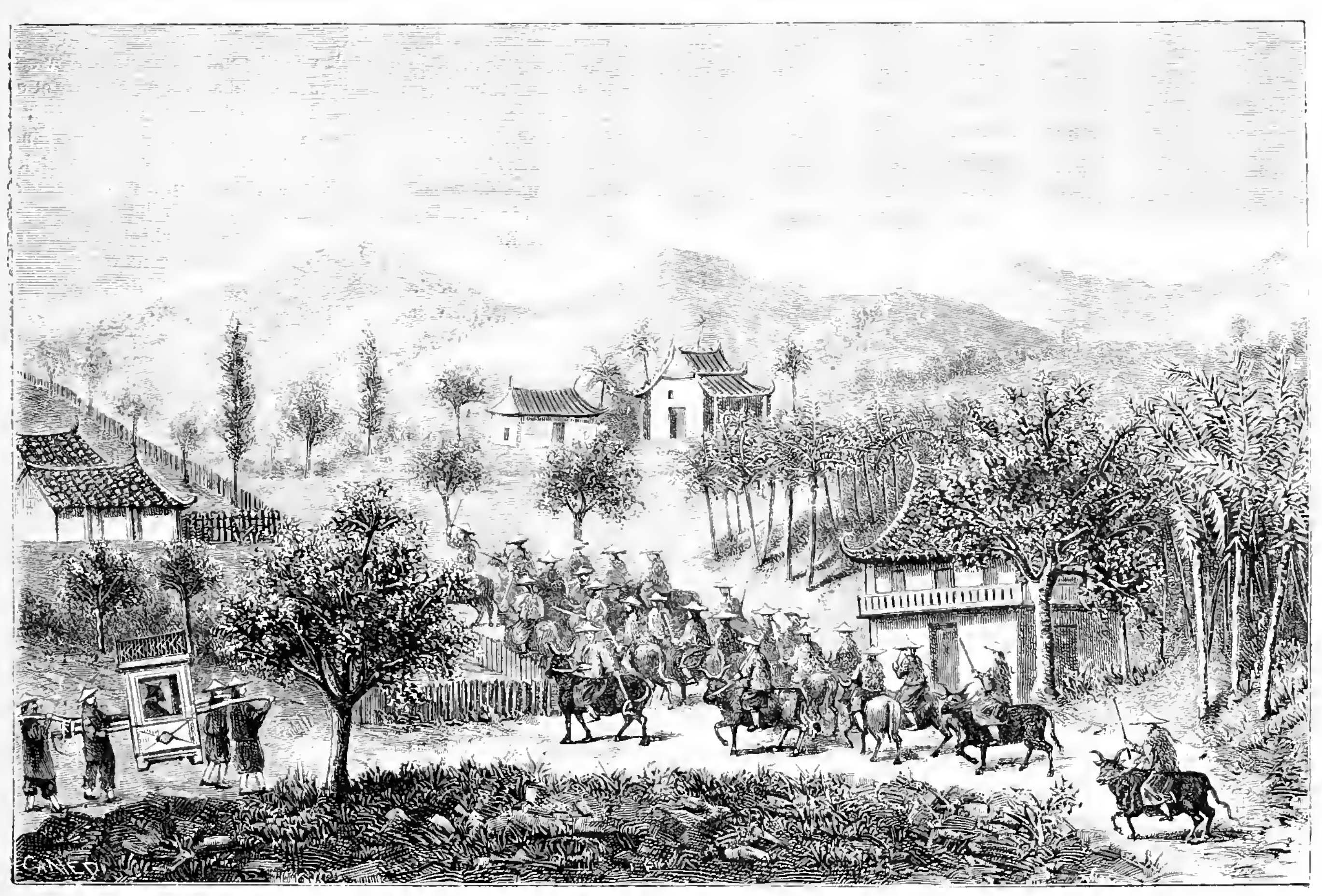
Durant les mois de février et mars, les questions religieuses ont occupé une place notable dans la presse, et l'opinion publique s'est montrée favorable à la séparation de la religion et de l'Etat, et à la liberté égale pour toutes les croyances.

Afin de se rendre un compte plus exact du mouvement qui se produit à ce sujet dans les esprits, il n'est pas inutile de jeter un coup d'œil en arrière, et d'étudier le rôle que jouait la religion au Japon, la place qu'elle y tenait.

Le Boudhisme, religion sans contredit la plus répandue dans le pays, date du sixième siècle. Il fut importé de Corée au Japon, comme un présent du souverain coréen et grâce à la faveur impériale ; cinquante ans après son introduction, cette doctrine comptait déjà beaucoup de temples et de monastères : plusieurs empereurs même abdiquèrent pour devenir moines.

A côté du Boudhisme se dressait le « Chintoïsme », religion originaire du Japon, qui rend un culte aux ancêtres des *Mikados* et à ces derniers après leur mort. Mais, tandis que le Boudhisme possédait un corps de doctrine, le Chintoïsme se bornait à quelques cérémonies extérieures. Les Bonzes, au lieu de s'en tenir rigoureusement à la doctrine boudhique, se relâchèrent et, pour se concilier les esprits, ou plutôt les induire en erreur, mirent au rang des divinités boudhiques, les «*Kami* » ou dieux du « *Chinto* ». Ils firent même si bien, qu'ils absorbèrent le Chintoïsme, en introduisant les divinités et les emblèmes boudhiques dans les temples chintoïstes. Il n'est pas rare de voir s'élever dans l'enceinte d'un « *Miya* « (temple chintoïste) un certain nombre de chapelles boudhiques.

Le Boudhisme gagna en puissance, à mesure que l'autorité mikadonale disparut, et, lorsque, il y a trois siècles, la dynastie « *Tokou gava* » usurpa les fonctions de grand lieutenant du royaume et voulut anéantir le christianisme, elle combla de faveurs les Bonzes et leur confia les fonctions d'officiers d'état civil. Chaque année, ils étaient tenus de faire un recensement et de s'assurer que personne n'était chré-



KOUANG-SI (Chine). — Rencontre d'un troupeau de buffles (Voir page 24).

tien ; de plus, ils devaient présider aux enterrements, et le refus de recourir à leur ministère était regardé comme une profession de christianisme et puni en conséquence.

Pendant la durée du « Chôgounat », le Chintoïsme ne conserva quelques apparences extérieures d'existence que dans le palais impérial. Mais, lors de la Restauration (1868), les choses changèrent de face. Le Boudhisme reçut l'ordre de rendre au Chintoïsme ce qui lui appartenait ; il lui fut interdit de placer les divinités chintoïstes dans ses temples, et les divinités boudhiques furent expulsées des temples des « *Kami* ». Pour pouvoir être nommé titulaire d'un temple, il fallut obtenir un titre du gouvernement, qui faisait de tous les membres du clergé autant de fonctionnaires. Car le titre n'était accordé que moyennant un serment tout à fait en faveur de l'état. Néanmoins, comme l'apparence extérieure de fonctionnaire public donne une grande force aux personnes qui en jouissent, la situation des Bonzes était importante ; ils en profitaient pour accaparer l'esprit des populations. Sans recevoir aucun subside du gouvernement, ils savaient se compenser sur la crédulité de leurs fidèles. On ne saurait nier que l'influence du clergé boudhiste soit considérable, du moins dans certaines provinces, et, malgré le désir que quelques membres du gouvernement avaient de rompre avec le Boudhisme, on reculait devant une décision qui pouvait être la cause de troubles fâcheux.

Toutefois, le Christianisme, depuis dix à douze ans,

s'était introduit au Japon et y avait fait un grand nombre de prosélytes. On peut estimer à trente mille les catholiques, et à quinze mille les hérétiques et les schismatiques. Les chrétiens se sont répandus dans tout le pays, faisant partout des conférences publiques, qui ont rendu familier le nom de la religion chrétienne. Les Bonzes, de leur côté, ont fait des instructions, pour essayer d'arrêter le mouvement chrétien. Au lieu de l'entraver, ils n'ont contribué qu'à le faire connaître davantage. Ne se contentant plus alors de paroles haineuses, ils en sont venus aux actes. Les feuilles publiques ont raconté comment à « Kiôto », à Gei-chou » à « Kichou », à « Mino » et ailleurs, les Bonzes arrivaient aux conférences avec des partisans armés de pierres, et, à un signal donné, déchargaient sur les personnes présentes leur fureur de sectaires. Il y eut des blessés, au grand scandale de tout le monde.

Le gouvernement était regardé comme complice; mais, en face de l'Europe, il ne pouvait continuer à endosser cette responsabilité. C'est pourquoi il a publié, au commencement du mois d'août, un décret, dont on ne connaît pas toute la portée, mais qui dégage sa responsabilité touchant les extrémités auxquelles peuvent se laisser aller les ministres de la religion nationale. Il a rendu à chaque secte religieuse, dont le nombre n'est pas inférieur à trente-sept, son autonomie : chacune s'administrant d'après les principes de sa croyance et se nommant un patriarche qui est le supérieur de toute la secte, sous le contrôle toutefois du ministre de l'intérieur.

Aux termes de la loi, il n'y a plus de religion d'état. Cela n'empêche pas que le Chintoïsme reste toujours la religion du souverain et que les cérémonies chintoïstes ne soient obligatoires pour un bon nombre de fonctionnaires. A ne considérer que le décret en lui-même, il semblerait que les Bonzes devraient plutôt se féliciter, puisqu'on leur rend cette liberté d'action, dont ils jouissaient avant la Restauration. Mais, ce qui prouve que le décret actuel n'est que le premier d'une série devant se terminer par la proclamation de la liberté religieuse, c'est l'espèce de fureur avec laquelle ce décret est accueilli par toutes les sectes. On entend dire de partout que cet acte a affaibli le Boudhisme. Puisse le décret présumé arriver bientôt et donner au Christianisme toute sa liberté d'action !

De l'aveu des Japonais eux-mêmes, le boudhisme ne saurait tenir contre le christianisme. On peut citer ici les témoignages de la presse tout entière; je vais essayer d'en donner des extraits.

Extraits des journaux.

Le *Ji-Ji chim-pô*, qui jusqu'à présent avait été fortement opposé à l'introduction du christianisme, sous prétexte qu'il serait la cause de troubles dans le pays, contient, sur la nécessité pour le Japon d'adopter le christianisme et sur la ruine plus ou moins prochaine, mais certaine, du boudhisme, des articles très longs qu'il suffira d'analyser.

C'est un fait indéniable, que les pays civilisés de l'Europe et de l'Amérique ne sont pas seulement supérieurs à cause de leurs institutions politiques, mais encore à raison de leur religion, de leurs mœurs et de leurs usages. Ces caractères constituent une sorte de couleur distinctive, et les peuples qui en sont privés sont exposés à être, de la part des autres, un objet de dérision. C'est pourquoi l'adoption de la religion, des coutumes et des usages de l'Occident est le seul moyen d'arriver à un degré d'assimilation suffisante pour écarter les barrières à nos relations et nous concilier les sympathies.

Il existe une loi internationale entre les puissances européennes, loi basée sur le christianisme, et dont toute l'efficacité est fondée sur ce fait que toutes les nations intéressées sont chrétiennes. Toute nation non chrétienne en est exclue. C'est pourquoi, si nous voulons maintenir nos relations avec l'Occident sur le pied de ce droit international, il est de toute nécessité pour nous d'effacer ce stigmate d'anti-christianisme et de nous faire admettre dans la grande famille des peuples civilisés par l'adoption de la couleur sociale. Ce que nous disons peut paraître dicté par une vile faiblesse; il n'en est rien, car il est de règle que les faibles ne peuvent en imposer aux forts. Et même quelle que soit la puissance d'un pays, il peut être exclu de la société des autres s'il vient à abandonner les lois, les usages et les divers caractères qui forment la base de la société.

En nous plaçant à ce point de vue, il semble que nous devions adopter une religion, qui, universellement suivie en Europe et en Amérique, exerce une influence aussi considérable sur les affaires de ce monde et sur les relations sociales; nous prendrions ainsi place dans la chrétienté et nous partagerions les avantages et les désavantages du monde civilisé. A notre avis, il n'y a pas d'autre moyen de résoudre le côté diplomatique de nos relations avec les puissances étrangères. L'adoption de la religion chrétienne mettra les sentiments des Japonais en harmonie avec ceux des peuples d'Occident. Nous désirons donc vivement, dans l'intérêt de notre gouvernement, lui voir prendre des mesures pour l'introduction du christianisme comme religion du Japon.

Comme nous le disions tout à l'heure, l'influence du christianisme se fait sentir dans toutes les relations des Occidentaux entre eux. C'est lui qui a rétabli l'égalité entre les hommes, qui a aboli l'esclavage, ce à quoi n'avaient jamais songé les plus célèbres philosophes de la Grèce et de Rome; la législation est également imbue des principes du christianisme. Sans doute notre législation ancienne était empruntée aux doctrines boudhiques et confucianistes. On peut ne trouver qu'une différence très faible entre leurs dispositions respectives, mais il n'en est pas moins vrai qu'en prohibant le christianisme, nous restons séparés des peuples européens. D'ailleurs, nous aurions beau lui refuser la liberté, nous n'empêcherions pas sa propagation au Japon. Il serait donc plus sage de lui donner résolûment la liberté, pour en rendre légitime la propagation.

Il paraît évident (les choses étant ce qu'elles sont) que la religion chrétienne doit réussir au Japon, et le boudhisme disparaître. Nous ne voulons pas dire que le Japon fera dès demain partie de la chrétienté; mais la victoire du Christianisme n'est qu'une affaire de temps; elle arrivera infailliblement. Car, pour qu'une propagande religieuse ait chance de réussite au Japon, elle doit avoir à sa disposition des ressources matérielles, être conduite par des hommes sages, savants et vertueux, et revêtus d'un caractère officiel.

Il serait intéressant d'examiner en détail dans quelle mesure chacune des deux religions, chrétienne ou boudhiste, possède les précédents moyens de propagande. En ce qui regarde les ressources matérielles, les aumônes des fidèles chrétiens pour la propagation de leur foi et pour assister les nécessiteux, sont infiniment supérieures à celles faites par les boudhistes. Ce qui en rend le mérite plus grand, c'est l'absence d'intérêts personnels, tandis que, chez les sectateurs du *Bouppô*, l'intérêt personnel est le plus souvent le seul mobile. Les boudhistes se bornent à entretenir leurs temples; mais les chrétiens font, en outre, des dépenses considérables pour faire partager par d'autres les bienfaits de leur croyance. Ajoutez à cela les œuvres de bienfaisance qui ont été fondées par les secours et les dons privés des fidèles.

Tandis que nous remarquons l'ignorance parmi les Bonzes, comme parmi leurs fidèles, nous constatons chez les chrétiens des connaissances en toutes matières bien supérieures aux nôtres, et les prêtres sont encore infiniment au-dessus des fidèles;

en Europe et en Amérique, personne n'est admis dans les rangs du clergé avant d'avoir satisfait à des examens sérieux, qui roulent sur des matières extrêmement variées, tant religieuses que profanes. Autrefois le boudhisme comptait au Japon un certain nombre de Bonzes savants ; mais ce temps est passé depuis longtemps. Les Bonzes ont désormais perdu l'ascendant qu'ils exerçaient sur le peuple au moyen de leur science...

Le *Hôu-tchi chin-boun* s'exprime en ces termes :

La tendance vers le christianisme s'accentue chaque jour davantage et a mis l'alarme dans le camp du Boudhisme : prêtres et fidèles sont dans une grande agitation. Ils tiennent des réunions, dans lesquelles ils recherchent les moyens d'empêcher les progrès du christianisme. En différentes localités, des troubles ont été causés par des partisans du boudhisme, mais on n'a pas pu encore savoir quels en étaient les instigateurs. On suppose que ce sont les Bonzes ; mais c'est, de leur part, une ligne de conduite défectueuse ; car, au lieu d'agir ainsi, ils devraient plutôt faire ressortir les mérites du Boudhisme. Or, jusqu'à présent ils ne l'ont pas fait, et leur conduite n'a servi qu'à jeter du discrédit sur leur religion.

Mais sans nous arrêter à ces actes puérils, qui méritent à peine de fixer l'attention, il nous paraît plus intéressant de faire quelques réflexions sur l'avenir des religions au Japon.

Nous avons déjà exposé sans détour notre opinion sur la nécessité de séparer la religion de la politique. Aussi accueillons-nous avec satisfaction le bruit qui circule, à savoir que le gouvernement va supprimer le clergé officiel et abandonner aux patriarches des différentes sectes l'administration de leurs affaires religieuses. Malgré l'insuffisance de nos renseignements, nous avons cependant tout lieu de croire nos informations fondées et nous pensons voir bientôt réalisé ce que nous désirons depuis longtemps. Un pas en avant dans cette direction sera la liberté des funérailles, c'est-à-dire la liberté de recourir à tel ministre de religion qu'on voudra, et de ne plus être astreint à avoir recours uniquement aux prêtres boudhistes ou chintoïstes. Chacun serait libre de faire les inhumations comme il l'entendrait, à condition de se conformer aux règlements administratifs sur la matière. Nous ne connaissons pas exactement les intentions de notre gouvernement en matière religieuse, mais nous sommes assurés que les bruits qui circulent ne sont pas purement gratuits, et nous désirons que les choses se passent dans le sens où la rumeur les annonce...

D'après ce qui précède, on voit très bien l'opinion des Japonais relativement à la question religieuse. Leur impression est qu'en présence du christianisme dont la vitalité est si apparente, le boudhisme ne saurait se soutenir. Néanmoins, tout en faisant cet aveu, on sent que ce n'est point l'amour de la religion qui le leur arrache et on lit entre les lignes que l'écrivain ne croit à rien, ou serait honteux d'admettre les vaines doctrines du boudhisme.

Quelles qu'aient été les impressions des écrivains, il n'en est pas moins vrai que, pendant plusieurs mois, il n'était question que de la séparation de la religion et de l'Etat ; et, de tous côtés, il semblait y avoir entente pour la réclamer. Enfin, le 11 août dernier, a paru un décret, qui, sans prononcer encore d'une manière définitive la séparation de l'Église et de l'État, en pose les bases.

Depuis la publication de cette notification, l'attention publique s'est tournée vers d'autres questions ; et tout ce qu'on sait aujourd'hui, c'est que les bonzes tiennent fréquemment des réunions et y discutent la ligne de conduite à tenir pour s'opposer aux progrès toujours croissants du christianisme.

Sur la population chrétienne le décret précité a produit une bonne impression, il a ranimé la foi et le zèle des néophytes.

Ces réflexions et ces extraits, que je pourrais multiplier, donnent une idée suffisante de la situation des esprits. Dieu veuille que le gouvernement ne se laisse pas tromper par les protestants, qui se mêlent fort mal à propos de politique, et flattent certains rêves japonais, par exemple en offrant, *eux, ministres protestants*, de se soumettre sans arrière-pensée aux lois du pays.

En ce qui touche à la situation intérieure, les idées de représentation nationale préoccupent toujours gravement les esprits. La presse, bien que soumise à une réglementation passablement draconienne, ne se fait pas faute d'entretenir une certaine agitation. De nombreuses conférences vulgarisent des idées plus ou moins avancées. Le peuple est loin d'être satisfait au point de vue de l'aisance : le commerce n'est nullement florissant, et, malgré les efforts du Gouvernement pour se mettre au niveau des grandes Puissances, il y a bien des questions dont la solution semble fort obscure.

Le travail de la révision des traités marche à pas de tortue et l'on se demande comment il aboutira. Enfin attendons patiemment l'heure de la Providence, et remercions Dieu de la marche progressive, quoique lente au gré de nos désirs, que suit la propagation de notre sainte religion.

---

400 LIEUES A TRAVERS LE KOUANG-SI & LE KOUY-TCHÉOU.

Journal de M. Chouzy.

Ire PARTIE

De Kouy-hien a la frontière du Kouy-tchéou.

Mars-avril 1881

I.

De la ville de Kouy-hien à celle de Pin-tchéou.

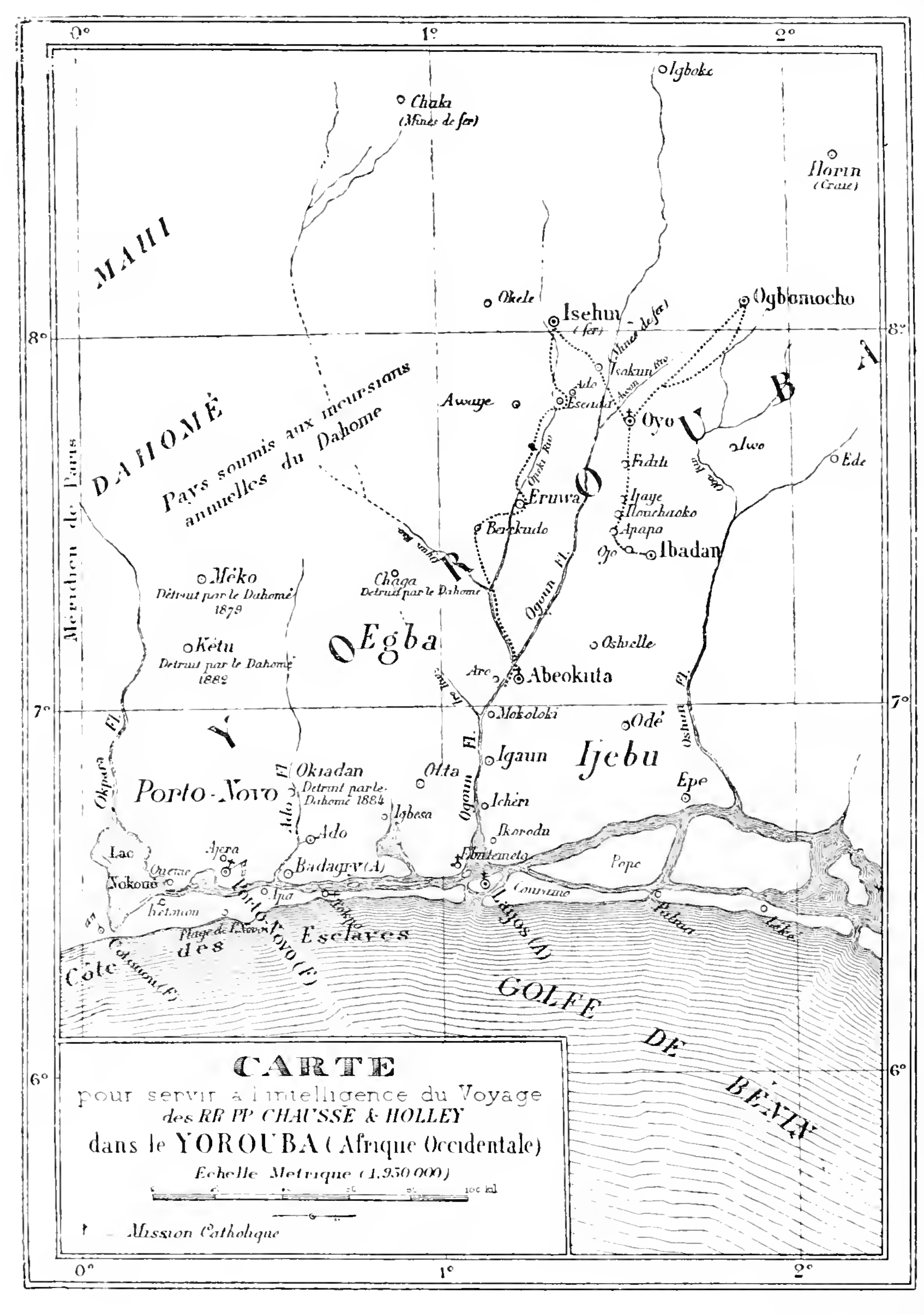
Départ de Kouy-hien. — Description d'un palanquin de voyage. — Chars. — Brouettes. — Transports a dos d'homme. — Mines d'argent, d'étain et de fer. — Troupeaux au paturage. — Chrétienté de Houen-chan. — Marchés de Tsin-tang et de Hoang-tien. — La race Tchouang-Kou. — Incident a Hoang-lien. — Le marché de Ly-tang. — Incident a Ta-Kiaou. — Pin-tcheou. — Auberges chinoises. — Incident.

(Suite 1)

Le char chinois consiste en deux perches de sapins, longues d'environ 4 mètres sur une dizaine de centimètres de diamètre reliées ensemble par six pièces de bois transversales de la même grosseur et longues de 1 mètre 20 à 1 mètre 30 c. Quelques bambous, placés parallèlement par dessus, servent à diminuer la largeur des vides : quelques

(1) Voir les *Missions catholiques* du 2 janvier 1885 et la carte envoyée à nos lecteurs avec le premier numéro de l'année.

autres, fixés verticalement dans les deux perches latérales et tenus par deux bâtons, font l'office de barrières. Quand il s'agit de transporter de la terre, des cendres et généralement tout ce qui est menu, on ajoute au système ci-dessus décrit une grande corbeille tressée en bambous que l'on a coupés en lanières minces et maniables, dans laquelle on entasse le chargement sans crainte de le voir s'écouler aussitôt à terre.



L'essieu est toujours en bois et dépasse à droite et à gauche la caisse du char de près de deux fois la largeur du moyeu de la roue ; une forte cheville de bambou, fixée à 8 ou 10 centimètres du bout de l'essieu, empêche la roue de déserter sa position ; mais il reste à celle-ci assez d'espace encore entre la susdite cheville et le char pour pouvoir sortir ou se mouvoir selon la nécessité. Je crois que c'est dans ce genre d'évolution qu'il faut chercher l'explication de la facilité avec laquelle le char sort victorieux des bourbiers les plus dangereux et cela en dépit de l'inégalité du

plan sur lequel il roule. Les roues ressemblent aux roues de construction européenne, avec la différence que le travail est d'une simplicité primitive. Comme sur bien d'autres points, les chinois ont eu l'idée première, mais ils se sont bien gardés de faire aucun progrès.

Il existe pourtant encore un autre système de roues en planches épaisses, au milieu desquelles est fixé l'essieu : je dis fixé, car alors ce ne sont plus les roues qui tournent mais l'essieu. Un morceau de bois, arrondi comme un arc et retenu près de l'extrémité antérieure des deux longues perches parallèles, remplit l'office de joug ; en cette qualité il se place sur le cou d'un buffle, d'un bœuf ou d'une vache auquel il est fixé par une corde passant en dessous et complète ainsi un des plus singuliers appareils champêtres de la contrée.

On n'y attèle jamais qu'un seul animal de front ; si ses forces sont insuffisantes, on lui adjoint un compagnon qui marche devant lui comme un cheval de renfort. Le chargement ordinaire est de 400 livres (environ 240 kilogs). Le conducteur, nonchalamment assis au-dessus, subit tous les cahotements sans broncher, sans presque avoir l'air de s'en douter. Il faut que les roues s'enfoncent dans les bourbiers presque jusqu'à l'essieu et que le buffle soit hors d'état de s'en tirer pour arracher l'homme à son flegme et le décider à descendre à terre au secours de sa bête. En dehors de ces cas extrêmes, il se contente de diriger plus ou moins l'animal au moyen d'une corde passée dans le cartilage de séparation des narines et sortant par chacune d'elles, corde qu'il tient dans sa main pour s'en servir en guise de rênes. Souvent aussi le conducteur, au lieu de se hisser sur son chargement, enfourche tout simplement sa bête dont la lente démarche s'harmonise si bien avec le caractère chinois.

Il existe dans ces contrées un autre véhicule, la brouette, dont le système est le même que celui de la brouette de France avec cette différence qu'elle est un peu plus étroite, et que l'homme s'aide par une courroie attachée aux deux brancards et qu'il se passe au cou. Il peut ainsi charrier de 160 à 180 kilogrammes, dans les chemins plats, plus de cent kilomètres de distance, parcourant 26 à 40 kilomètres par jour. Le bruit aigu et monotone des roues peu graissées, de la multitude des brouettes qui circulent les jours de marché, constitue pour l'Européen une distraction des plus singulières, quand il n'est pas pour ses nerfs un agacement des plus pénibles.

Mais le système de transport le plus commun dans les pays plats, et l'unique dans les contrées les plus accidentées, c'est celui dont j'ai parlé en commençant et qui consiste à porter sur l'épaule une charge de 60 à 70 livres, divisée en deux ballots de poids égal fixés sur une corde à chacune des extrémités d'un bambou : celui-là est général dans toute la Chine. Dans les pays tout-à-fait montagneux, c'est la hotte qui le remplace.

Après cette digression, je continue ma route et mon récit. A trois quarts de lieue de Kouy-hien, près de deux huttes où l'on vend de l'eau de riz et quelques desserts chinois, on passe le Siaou-Kiang sur un beau pont de pierre, et l'on poursuit vers l'ouest, ayant à gauche l'immensité de la plaine parsemée çà et là d'énormes rochers, à droite et à gauche, à la distance d'environ une lieue, la longue chaîne de montagnes qui, venant du nord ouest, s'étend jusqu'à la ville de Siun-Tchéou-Fou vers le nord est, et mesure ainsi 30 à 40 lieues. Au soleil qui perce les nuages, lesquels bientôt se dissipent, j'augure que le début de mon voyage sera agréable. Quelques portefaix, quelques piétons, quelques paysans s'en allant à leurs travaux, parfois un char, sont les seules distractions qui nous sont offertes.

A 20 lieues de Kouy-hien, on stationne un instant sous un gros et grand arbre, appelé Yong-chou (1), près d'une pagode dédiée au *Vainqueur du dragon*, c'est-à-dire une idole à laquelle la crédulité publique attribue la délivrance du pays des ravages d'un monstre. Là encore, on vend des gâteaux et l'inévitable eau de riz qui rend au Kouang-Sy de si grands services au voyageur. Peu après, la route s'engage à travers des rizières abondamment arrosées par une rivière qui coule des montagnes signalées plus haut, pour déboucher à une lieue et demie plus loin dans le petit marché de *Ken-tchou*. Ce marché a une certaine importance grâce au voisinage de mines d'argent et à la circulation qu'elles provoquent.

Ces mines furent découvertes, il y a une quarantaine d'années, dans une montagne d'environ une lieue de diamètre, qui se dresse solitaire à 18 kilomètres de Ken-Tchou et tout près de la grande chaîne dont j'ai parlé : ce n'est point la haute montagne que l'on aperçoit de loin ; elle est située au second plan, masquée par cette première. Rares sont les exploiteurs qui font fortune, tandis que nombreux sont ceux qui se ruinent. Mais la faute en est plutôt aux moyens dont ils disposent qu'à la pauvreté des mines.

Tout le travail à exécuter dans le sol se fait avec la pioche, et par un seul homme pour chaque filon d'argent : le mineur, sans habit, se creuse un trou juste suffisant pour se mouvoir ; et malheur à qui s'aviserait de toucher au filon qui est devenu sa propriété par le fait même du travail commencé ! Il s'en suivrait inévitablement une lutte meurtrière, mortelle peut-être.

Les procédés dont se servent les Chinois pour séparer l'argent des alliages auxquels il est mêlé, sont aussi trop disproportionnés pour permettre de gagner de quoi même couvrir la main d'œuvre. Il faudrait qu'il se formât une seule et grande compagnie qui, moyennant une redevance payée au gouvernement, obtiendrait, avec *garanties*, le monopole de l'exploitation, concentrerait dans ses mains tout le rendement des mines, et partant serait à même de rompre avec la mesquinerie des procédés : voilà ce que demanderait autant le bien public qu'une bonne administration. Mais, soit manque de capitaux, soit manque de confiance aux mandarins qui, après avoir garanti le monopole, laisseraient sans pudeur librement entraver moyennant finances, soit insouciance ou manque d'intelligence de la part des gouvernants, le système de l'exploitation privée et multiple se continue au détriment des bourses particulières et de la paix publique.

Combien de fois la population honnête n'a-t-elle pas tremblé devant l'appréhension de voir ce millier de mineurs

(1) C'est le *ficus pyrifolia* qui acquiert parfois des proportions gigantesques et peut abriter sous son ombrage plusieurs centaines de personnes.

descendre dans la plaine pour s'y dédommager de leurs déceptions par le pillage ! Et les mandarins ne sont-ils pas obligés d'entretenir constamment un corps militaire au pied de la montagne ? Il est vrai que d'ordinaire c'est surtout un moyen de gruger les pauvres mineurs, sous le prétexte spécieux que les soldats stationnent par ordre supérieur pour empêcher toute exploitation, et dans le plus grand intérêt de la paix publique : maintes fois j'ai pu, comme tout le monde, constater cette indigne comédie.

Il est permis de conjecturer sans témérité que ces montagnes recèlent bien d'autres richesses que le hasard, seul guide des Chinois dans ces sortes de découvertes, n'a point encore révélées à la cupidité. C'est ainsi que, l'an dernier, on a commencé, à une quinzaine de lieues plus bas, à extraire de l'étain. La science européenne trouverait dans les montagnes du Kouang-sy de quoi faire ouvrir un commerce lucratif, puisque les Chinois, conduits par le simple hasard et disposant seulement de moyens primitifs, y ont découvert déjà tant de mines et exploitent avec profit du magnifique étain dans les pays de Tong-làn-tchéou et de Hô-tchêtcheou, ainsi que du fer sur divers autres points.

Toutes ces montagnes, comme d'ailleurs celles du reste du Kouang-sy, étant presque complètement incultes, sont hantées de tigres, de panthères et de loups : on y trouve aussi le cerf, le chamois, la chèvre sauvage. Quant au gibier, les faisans, les perdrix, les tourterelles y abondent.

Au sortir du petit marché de Ken-tchou, où je suis bien connu pour y passer souvent en me rendant à la petite chrétienté de Houen-chan, située à une douzaine de kilomètres au N.-O., la route traverse quelques rizières, et laisse apercevoir à droite et à gauche plusieurs villages à une distance de quelques lys, surtout au pied de la chaîne de montagne ; puis elle coupe la rivière qui descend des mines d'argent. Il me faut, comme beaucoup d'autres, passer à gué, sauf à risquer d'être submergé ou à se résigner, au moment des grandes pluies, à attendre patiemment la décrue ; c'est pourtant une route départementale, mais dont jamais, suivant l'usage, l'administration ne s'occupa.

Il y a aussi bien des terrains incultes, à côté d'autres un peu meilleurs où l'on plante annuellement le maïs, le sorgho, la patate et l'igname.

Mes porteurs marchent admirablement. Vers trois heures de l'après midi nous apercevons à l'O. le gros marché de Tsintang, le second de l'arrondissement de Kouy-hien par son importance et au N.-O. le mont au pied duquel se trouve ma petite chrétienté. Au moment où nous quittons la route pour prendre le sentier qui conduit à Houên-Chan, les soldats et les satellites de mon escorte poursuivent vers Tsin-tàng où ils trouveront plus facilement un logement et surtout de l'opium à fumer : un de mes porteurs de chaise qui était alors à vide, s'avise de les suivre sans mot dire ; mais bientôt ses associés s'étant aperçus de sa disparition, déposent mon palanquin, épuisent contre lui leur répertoire de malédictions, si bien qu'il vient docilement les rejoindre sans la moindre réplique.

Bientôt voici un autre spectacle assez vulgaire pour un vieil habitué de la Chine, mais des plus pittoresques pour un œil européen ; celui d'un détachement de cavalerie débouchant gravement, juste en face de nous sur une voie à chars. Trente à quarante buffles, vaches ou bœufs, c'étaient les coursiers : les bergers et bergères, la tête couverte du légendaire chapeau de tresses de bambous en guise de casque, la main armée d'un bâton pour remplacer la cravache, tenant la corde qui est passée dans les narines de la monture, et qui sert de bride, c'étaient les cavaliers. Les troupeaux étaient conduits au pâturage. (Voir la grav. p. 19) Ce coup d'œil devient encore plus bizarre en temps de pluie par l'addition du manteau de joncs que portent les cavaliers et qui leur donne un aspect de sauvages.

(A suivre).

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(ÉDITION FRANÇAISE)

Anonyme du diocèse de Lyon, avec demande de prières pour une grâce particulière ... 2 50
Anonyme de Périgueux ... 10
M. l'abbé Berseau, diocèse de Nancy ... 50
M. Lamothe à Tours ... 190
Les religieuses trinitaires de Saint-Martin-en-Haut (Rhône) ... 31 75
Anonyme du Tarn, diocèse d'Albi, à l'intention de parents défunts 100
M. P. Coste, diocèse de Viviers ... 5
M. F. Gruet à Saint-Claude ... 10
Une abonnée de Lisieux, diocèse de Caen ... 10
M. Alexandre aux Grandes-Ventes, diocèse de Rouen ... 5
Un abonné de Mourmelon-le-Grand, diocèse de Châlons-sur-Marne 2
Anonyme de Saint-Ouen près Paris ... 3
Mme veuve Richard, diocèse de Poitiers, avec demande de prières ... 100
Mme D. de Condrieu, don recueilli par l'*Echo de Fourvière* ... 5
Famille C., don recueilli par l'*Echo de Fourvière* ... 45

Pour les missions les plus nécessiteuses (Kouy-tchéou).

Anonyme du diocèse de Sion ... 8
M. Pierre, diocèse de Bayeux, demandant des prières pour son fils malade ... 2
Un abonné du diocèse de Toulouse avec demande de prières spéciales ... 20
M. X., de Langres ... 10

Pour la mission de Chine, la plus éprouvée par la persécution (Kouy-Tchéou).

M. Corlay, prêtre du diocèse de Saint-Brieuc ... 20
Un anonyme d'Agen ... 40

A Mgr Puginier pour les missions du Tong-King occidental.

A. X. C., à Autun ... 15
Une abonnée du diocèse de Quimper ... 10
Un abonné J. S. d'Halluin, diocèse de Cambrai ... 3
E. D., d'Halluin ... 1

A Mgr Chausse pour les victimes de la persécution au Kouang-Tong.

Une abonnée du diocèse de Quimper ... 10
M. Auzias à Grenoble ... 10

Pour M. l'abbé Damien Grangeons, missionnaire à Quin-Hon, Cochinchine Orientale.

Mme Serciron à Saint-Gervais-d'Auvergne, diocèse de Clermont. 3
Mme Forestier à Saint-Gervais-d'Auvergne ... 2 60
Mme Boudole à Saint-Gervais-d'Auvergne ... 1 30
Mme Marie Peinet à Saint-Gervais-d'Auvergne ... 1 30

Pour aider à la construction d'une église sous le vocable de Saint-Pierre (Abéokouta).

Un prêtre de Savoie, diocèse d'Annecy ... 5

A Mgr Lavigerie pour les missions d'Afrique.

A. X. C., à Autun ... 15
Un pauvre abbé du diocèse de Sens ... 2 50

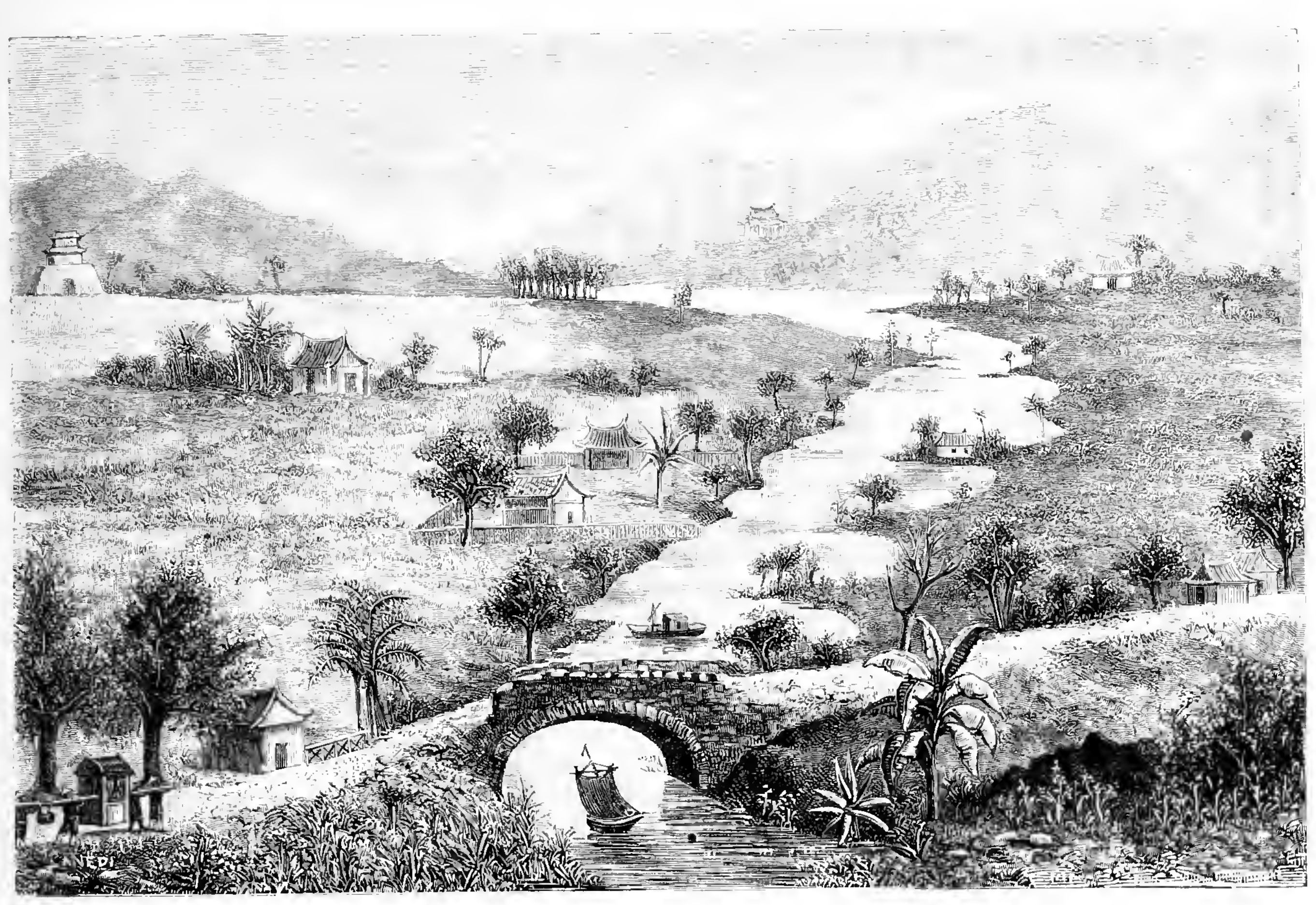
Au R. P. Gommenginger, missionnaire au Zanguebar.

A. X. C., à Autun ... 10

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



CHINE. — Vallée de Hoang-Lien (Kouang-si) (Voir page 33).

CORRESPONDANCE

BULGARIE

LETTRE DE DOM CONSTANTINESCOU, PRÊTRE GREC CONVERTI, A M. FAVEYRIAL, PRÊTRE DE LA MISSION.

Pour permettre à nos lecteurs de comprendre le récit suivant, nous devons reproduire la lettre qu'adressait M. Faveyrial, prêtre de la Mission, à son supérieur général, M. Fiat, en lui envoyant ce document.

« Je ne doute pas que le rapport ci-joint ne vous intéresse vivement. Il a été rédigé en valaque macédonien par le prêtre Constantinescou quelques jours après son retour à Grébéna. Au mois de février, il y a deux ans, ce prêtre vint nous trouver à Monastir. Le pays était alors couvert de neige. Ne sachant pas d'ailleurs les chemins, il s'était égaré dans les bois et avait failli être dévoré par deux ours. Les ayant aperçus de loin se diriger sur lui, il fit un trou dans la neige et s'y cacha. Les ours passèrent à côté et continuèrent leur chemin. Quand il put supposer qu'ils s'étaient éloignés, il sortit de son asile, atteignit Clissoura et y reçut de Mgr Apostol Margont, directeur des écoles valaques, une lettre de recommandation pour moi.

« Il ne resta ici que huit à dix jours. Nous eûmes plusieurs entrevues. M'ayant ensuite donné une pièce où il abjurait l'autorité du patriarcat grec, il repartit avec une déclaration où il était reconnu pour prêtre catholique : toujours soumis au sultan pour les affaires civiles, mais ne relevant que du pape pour les affaires religieuses.

« De retour à Grébéna, il devait provisoirement ne s'occuper que de son école. Mais à Périvoli une partie des habitants, ses compatriotes, lui firent célébrer la messe dans une des églises communales. Le *protosinguel* de l'évêque phanariote n'attendait que cela pour le dénoncer à l'autorité civile comme réfractaire.

« Appelé à Grébéna et voyant que le protosinguel Sotir jouissait d'un crédit illimité auprès du sous-gouverneur, il se sauva auprès du gouverneur général à Servidje. Ce gouverneur le connaissait déjà, et à Volo, en Thessalie, il lui avait donné raison contre l'évêque qui ne voulait pas qu'un prêtre enseignât le valaque aux petits enfants.

« Le même gouverneur ne trouva pas encore que ce fût une faute punissable d'enseigner leur langue maternelle à des enfants valaques, il le renvoya à son école.

« C'est alors que les grecs s'adressèrent au gouvernement central et en obtinrent un ordre d'exil contre le prêtre Constantinescou. La chose leur fut d'autant plus facile que, d'une part, le prêtre avait négligé de se faire reconnaître civilement pour prêtre catholique, et que, d'autre part, l'évêque de Grébéna avait été élu membre du synode grec.

« Comme le patriarche lui-même qui a démissionné, cet archevêque avait favorisé de tout son pouvoir les annexions à la Grèce. Trois années consécutives il avait été l'espion et le correspon-

dant entre le gouvernement d'Athènes et le chef des Antartés ou brigands révolutionnaires. A la fin, des correspondances signées par son secrétaire furent saisies, et il se sauva en Grèce. Le prêtre, dont les enfants servaient à répandre les journaux et les lettres, fut lui-même arrêté et ne dut sa délivrance qu'à force d'argent.

« L'archevêque de Grébéna lui-même s'était vu reprocher en face, par un général, d'être un chef de brigands, mais un chef qu'il ne pouvait saisir à cause de son bérat. Cependant le général Redjeb fit son rapport au gouvernement, et la Sublime-Porte ordonna son rappel. Mais, au lieu de l'envoyer au Mont Athos, le patriarche, son complice, le fit membre du synode.

« Le patriarche Joachim et l'archevêque Cyrille surprirent donc facilement un ordre qui exilait le prêtre Constantinescou à Zaborda.

« Quant à moi, apprenant par une lettre son arrestation, je me hâtai de le rassurer par télégramme, informai de même le gouverneur de Servidje que, le prêtre Constantinescou étant catholique, le patriarche grec ne pouvait le faire exiler.

« D'autre part et en même temps, j'informai M. Bonetti de ce qui se passait et le priai d'agir activement. Le directeur des Ecoles valaques, devant passer à Constantinople, s'aboucha avec Mgr Rotelli. Le Pape lui-même avait donné ordre à Mgr Rotelli de recourir au besoin à l'ambassadeur de France.

« Finalement, je reçus un télégramme, puis une lettre de Mgr Azarian, patriarche des Arméniens catholiques, qui avait agi au nom de Mgr Rotelli, auprès de la Sublime-Porte. Sa lettre contenait une copie de l'ordre envoyé au procureur, par l'autorité centrale.

« Ce télégramme à la main, je fus trouver le procureur impérial. Il m'accueillit très bien, et me dit que Grébéna, ne dépendant pas de Monastir, il avait dirigé ce télégramme sur Yanina.

« D'autre part, Mgr Azarian m'ayant dit de poursuivre l'affaire, je demandai en son nom au gouverneur de Servidje si les ordres supérieurs, relatifs au prêtre catholique Constantinescou, avaient été exécutés oui ou non. Le gouverneur ne répondit pas directement à mon télégramme, mais seulement au gouverneur.

« A ce moment j'avais été avisé et de Grébéna et de Servidje que le prêtre Constantinescou était libre.

« Cette nouvelle me réjouit d'autant plus que, vu les ordres transmis par le patriarcat grec, le prêtre Constantinescou n'avait pas donner de ses nouvelles, et qu'aucune des personnes envoyées de Grébéna ou de Cojana n'avait pu voir le pauvre exilé.

« Maintenant jugez la conduite des Grecs par ce que raconte le prêtre Constantinescou. »

Ma troisième persécution par le clergé grec

Au moment où j'étais occupé de mon école à Périvoli, deux gendarmes et un sergent, Chabani Effendi, se présentèrent chez moi. Ils me dirent que le caïmacan de Grébéna m'invitait à venir le trouver. Sur ma réponse que j'irais dans deux jours, ils se retirèrent.

Deux jours après, je me rendis en effet à Grébéna et me présentai au Tribunal ; mais le caïmacan n'y était pas. On me dit qu'il était allé à Servidjé ; et en attendant son retour, son remplaçant me demanda deux garants ; je les donnai : c'étaient deux marchands de Périvoli.

Le caïmacan étant arrivé, on me fit venir au Tribunal ; et, sans alléguer aucun motif, on me jeta en prison. Cependant, avant le retour du caïmacan, j'avais, moi aussi, averti le moutassarif (préfet). Or, j'étais en prison depuis trois jours quand on m'appela de nouveau au Tribunal.

Le caïmacan (sous-préfet) me demanda quel était mon chef religieux.

« — Mon chef civil, répondis-je, est le Sultan ; mais mon chef religieux est le Pape de Rome, » et, disant cela, je présentai la déclaration que vous m'aviez donnée l'année dernière comme prêtre catholique.

« — Cela ne peut vous sauver, répliqua le caïmacan ; et bien que vous n'ayez fait aucun mal au gouvernement, j'ai ordre de vous exiler à Zaborda. » Il me permit cependant d'aller à l'église et en ville : à l'église, je me recommandai à Dieu, et en ville je cherchai un asile pour une famille qui venait d'arriver et qui était sur le pavé. Deux jours après, on me jeta de nouveau en prison. En attendant, quel mouvement ne se donnaient point le protosinguel et son conseil pour m'exiler au plus tôt !

Le monastère de Zaborda où j'allais être exilé appartient civilement au district de Cojana ; mais il est situé dans le diocèse de Grébéna sur la rive gauche de l'Alivemon au sommet d'un très haut pic. Il relève directement du patriarcat grec. Sa distance de Grébéna est d'à peu près douze heures.

Avant la perte d'un procès qu'il soutint pour la propriété d'un village qu'on lui a repris, ce monastère était très riche. Cependant il a encore deux grandes fermes, 4,000 brebis, 100 juments, 100 vaches, 40 mulets, 30 bœufs... Les moines ne sont qu'une vingtaine ; mais il y a quarante cellules. Il aurait largement de quoi nourrir le personnel. Néanmoins les moines vont quêter dans les diocèses voisins.

On conserve à Zaborda les reliques de saint Nicanor qui fonda le couvent en 1404 sur le mont Callistrate. Saint Nicanor défendit alors aux femmes de monter sur la crête de la montagne où est le monastère. Il en est encore ainsi.

Non loin et sous la dépendance du grand monastère, se trouve un autre couvent plus petit dédié à la sainte Vierge. Mais on n'y dit pas la messe et on donne pour raison de cette interdiction qu'un pape de Rome l'y aurait célébrée autrefois.

Je vous donne ces détails sur le monastère où l'on m'exilait afin de ne pas interrompre ensuite le récit des souffrances que j'allais endurer. C'est le samedi 30 octobre, à trois heures du soir, qu'arriva Djulli-siouli, l'homme chargé par le protosinguel ou épitrope de l'évêque Cyrille, de m'accompagner à Zaborda. L'épitrope Sotir lui avait remis une lettre où il recommandait aux moines de m'infliger toutes sortes de mauvais traitements. Sotir avait donné l'ordre de partir à minuit ; mais le sergent et les soldats ne voulurent obéir qu'au jour. Nous ne partîmes donc que de très grand matin.

J'avais demandé aux soldats et à Djulli de pouvoir dire adieu à ma famille et de prendre un cheval, attendu que je ne pouvais faire à pied une aussi longue route. Mais le protosinguel avait ordonné de me conduire à pied.

Après trois heures de marche, nous arrivâmes à Copriva et nous allâmes chez le prêtre Sterio pour prendre quelque nourriture. J'étais tellement fatigué qu'il me fut impossible de rien manger. Le soir on s'arrêta tout près de la résidence du *mudir* (juge) de Vendja : j'aurais eu besoin de dormir, mais l'homme du Protosinguel avait dit au soldat que je profiterais des ténèbres pour me sauver; ils passèrent donc toute la nuit sur pied faisant grand bruit à ma porte. C'était le dimanche 30 octobre.

Le lundi nous étions près de Molinsev. Comme je tremblais de froid, je marchais un peu plus vite que les autres afin de pouvoir me réchauffer dans ce village. Je ne savais pas qu'il fût désert. Mais l'homme du Protosinguel le savait et il dit aux soldats que je voulais me cacher dans les masures. Me couchant donc en joue, un soldat me cria d'arrêter. Armé d'un *Martini*, l'homme du Protosinguel s'apprêtait lui-même à faire feu sur moi.

Je m'arrêtai donc et, pour attendre les autres qui venaient lentement, je contractai la pleurésie dont je souffre encore. A midi nous étions à Palleontourion, ferme du monastère, et à onze heures du soir à Zaborda.

Les moines du couvent m'avaient fait un très bon accueil. Mais, au moment où nous nous chauffions autour du feu, entre Néophite, le supérieur. On lui avait remis la lettre du Protosinguel et il l'avait lue. En entrant, il jette sur moi un regard si effrayant que je ne saurais l'oublier.

Les soldats et l'homme du Protosinguel devant partir le lendemain, je demandai du papier et de l'encre pour écrire à ma famille. La lettre faite, je la portai à *l'igoumène* (supérieur). Il la lut et la jeta au feu disant qu'il ne m'est pas permis d'écrire et qu'à la moindre désobéissance il me plongera dans le *zindan* (prison-oubliette). C'est un cachot de douze à quinze mètres de profondeur, sans porte et sans fenêtre, au-dessous du niveau du monastère. L'humidité en est effrayante. On y descend les criminels par une corde.

Les soldats partis, le supérieur m'appelle dans son cabinet et dit :

« Prêtre, tu as mal fait de ne pas obéir au Protosinguel. Ne sais-tu pas que le patriarche est plus puissant qu'un empereur, que d'un mot il peut te faire mettre à mort? J'ai ordre de te jeter dans le *zindan* et de t'y laisser mourir. Je veux bien cependant avoir pitié de toi, parce que tu me parais un brave homme. Je ne t'enfermerai donc que dans une cellule et j'ordonnerai à quelqu'un de te servir. Mais il faut écrire une lettre au patriarche et lui demander pardon. »

Ces mots dits, il me fit donner une cellule ; trois jours apres, il se rendit à Cojana (sous-préfecture) où l'évêque Eughénios l'invitait à venir et il ne revint qu'au bout de quatre jours amenant avec lui un certain Eftimi, âgé de cinquante-cinq ans, natif de Copriva et qui devait être mon geôlier, pour ne pas dire mon bourreau.

A son arrivée, Eftimi entre dans ma cellule et me dit :

« Prêtre, le supérieur m'a chargé de te garder, tu es entre mes mains : j'ai tout pouvoir sur toi. A la moindre insubordination, je dois te jeter dans le *zindan*. »

Quinze jours durant, mon geôlier ne me donna à manger par jour que deux ails et un morceau de pain. La nuit, je n'avais aucune couverture et le jour pas de feu, bien que le froid fût extrême. Ma cellule était très obscure ; pour y entrer, il fallait traverser cinq portes, c'était plus qu'une prison.

Un jour de bon matin mon geôlier fut à la chasse, et il ne revint que le soir à dix heures et demie. En partant il avait fermé à clef la porte de ma cellule, j'avais faim, et de toute la journée personne ne m'apporta à manger. Un moine ayant passé, je le priai de me donner un morceau de pain.

« C'est impossible, me répondit-il. Le gardien a pris la clef. »

Enfin le geôlier arrive, mais, au lieu de nourriture, il me fait balayer les chambres, la cuisine, les cours, en compagnie de fous chargés de ce service. On m'obligea à faire ce balayage jusqu'à l'arrivée du bey turc dont je parlerai bientôt.

Un jour Eftimi, mon geôlier, me dit :

« J'ai parlé au Supérieur de ton affaire. Pour être délivré, tu n'as que deux moyens à prendre : ou bien faire une pétition au patriarche, et l'igoumène te la rédigera ; et alors dans un mois tu seras libre ; ou bien passer durant la nuit sur le territoire grec. D'ici au territoire grec, il n'y a que cinq heures et demie. Le Supérieur te donnerait une lettre de recommandation pour ses parents à Tricalla, et tu en serais bien reçu. »

« Je ne puis, lui répondis-je, rien faire de ce que tu me dis. La seule chose que je demande, est la permission d'écrire une lettre au pacha de Servidje. C'est lui qui me délivra à Volo en 1880. C'est lui qui me délivra encore le 26 juin de l'année dernière. »

Le supérieur me refusa cette permission. Il voulait bien me faire écrire au patriarche ou favoriser ma fuite en Grèce. Mais il ne voulut pas me permettre d'écrire au *mutessarif* turc.

Cependant la seule personne à laquelle j'ai dû un adoucissement dans mes inexprimables souffrances, c'est un turc, le bey Hussein du village d'Egaleos dans le mudirat de Vendja. Je lui avais secrètement fait connaître ma situation et l'avais prié d'obtenir du supérieur qu'il me tyrannisât moins; qu'il ne me tînt pas toujours enfermé dans la cellule et qu'il me donnât un peu de feu, attendu que moi-même je suis homme et qu'un jour ou l'autre je succomberais à ces horribles traitements.

Hussein bey tient une ferme du monastère depuis trois ans. Ayant occasion d'y venir pour ses affaires, il ne parla pas seulement en ma faveur à l'igoumène, il vint encore me voir dans mon cachot. Dès lors, grâce à lui, on

me traita mieux, je veux dire qu'on me laissa me promener dans la cour accompagné de mon gardien, que parfois on me donna tantôt du café, tantôt quelque autre chose. Mais presque toujours on me confiait du travail à faire, par exemple coudre les habits des moines.

Un jour que j'étais très malade, je demandai à boire au moine Christandou. Il y consentit de très bonne grâce. Il me donna aussi les habits que ma famille venait de m'envoyer. Mais, de retour dans ma cellule, mon geôlier furieux voulut me battre parce que j'en étais sorti sans sa permission. Or je ne la lui avais pas demandée parce qu'il était ivre et qu'il dormait. Quelques Valaques de Beassa et l'albanais Tatili, gardien d'Hussein, étant survenus, m'arrachèrent aux coups de ce monstre. Un autre jour il me battit de nouveau, et ce fut encore l'albanais Tatili qui m'arracha de ses mains.

Le jour de Noël, le Supérieur me dit de chanter à vêpres. Ce jour là beaucoup d'hommes étaient venus à l'église des villages voisins. Je commençai donc à chanter. Mais aussitôt un prêtre du village de Gredadzli s'approcha de moi par derrière et me donna de grands soufflets : « Comment, disait-il, oses-tu chanter à l'église, toi qui blasphèmes la grande Église (patriarcat grec)? » Or j'ai su qu'il en avait agi de la sorte, par l'ordre de l'igoumène : d'une part donc cet Igoumène me faisait chanter et d'autre part il me faisait battre parce que je chantais.

Permettez-moi de rapporter ici le songe que cet Igoumène avait eu sept jours après mon arrivée à Zaborda.

« Mes Pères, disait-il aux moines, cette nuit j'ai rêvé beaucoup; mais quel rêve ! Nous étions tous revêtus d'habits dorés et nous dînions à l'ombre d'un grand arbre. En face de nous se trouvait une fontaine aux eaux claires et limpides. Perchés sur les branches de l'arbre, divers oiseaux nous charmaient par leurs harmonieux concerts. Nous les écoutions avec ravissement, et nos verres étaient pleins d'un vin délicieux. Mais une chose nous attristait tous : c'était la présence d'un homme galeux au milieu de nous. Cet homme doit être le pauvre prêtre qu'on vient de nous amener. Oui, il est bien galeux, bien malheureux ! et s'il ne demande pas pardon au Patriarche, il est perdu. »

Quelle faute avait faite mon geôlier? je l'ignore; toujours est-il qu'après la fête de Noël il fut chassé de Zaborda. Sans être encore bien traité, je le fus mieux à partir de ce jour.

Enfin le 29 janvier, deux gendarmes et un officier arrivent à Zaborda. L'officier était Hassan aga, homme de confiance du Pacha de Servidjé. En arrivant ils remirent à l'igoumène une lettre du Pacha. Ce jour-là plusieurs réunions extraordinaires eurent lieu dans le cabinet de l'igoumène ; et le soir l'igoumène ne mangea pas avec les autres. Il avait dîné avec Hassan aga, et il y avait eu une grave discussion entre eux. Plus tard seulement j'en connus la cause et les détails.

Le lendemain, après la messe, le supérieur m'appelle dans son cabinet, me fait apporter du café, me donne des cigares... et finalement il me dit :

« Le Pacha de Servidjé vient de m'écrire une lettre, et il m'ordonne de vous envoyer chez lui. Je puis sans doute ne pas obéir, parce que cet ordre ne me vient pas d'un évêque et, en ma qualité de prêtre, je ne connais pour chef que le patriarche. Mais, parce que je veux qu'on vous délivre le plus tôt possible, je vous enverrai à Servidjé ; seulement ne divulguez pas ce que je vous confie. Après déjeuner l'officier vous appellera et il vous dira qu'il a ordre de vous emmener à cheval ; mais vous, n'acceptez pas cette proposition, et dites-lui que vous pouvez faire la route à pied ; parce que, si l'évêque Cyrille vient à savoir que je vous ai laissé partir à cheval, il me grondera.»

Lorsqu'ensuite on me présenta à l'officier, Hassan aga me dit :

« Voulez-vous venir à cheval ?

« Sans doute », lui répondis-je, et aussitôt l'officier me trouva un excellent cheval.

Alors seulement j'appris la cause de la querelle qu'il y avait eu à table entre Hassan et l'igoumène; celui-ci prétendait n'avoir pas à recevoir des ordres du Pacha ; et l'officier irrité de cette réponse lui avait répliqué :

« Si vous ne me donnez point ce prêtre, je vous conduirai à Servidjé, vous et les autres, les mains liées. »

C'est à quatre heures du matin que nous partîmes de Zaborda. Au coucher du soleil, nous étions à Servidjé. On me présenta au Pacha qui me reçut en père. Après s'être fait raconter comment on m'avait traité au couvent, il me donna un peu d'argent et me fit conduire à une hôtellerie. Le soldat, mon conducteur, devait recommander d'avoir bien soin de moi.

Quelques jours après, je fus encore trouver le moutassarif.

Il me dit d'écrire à ma famille que j'étais libre et que dans quelques jours j'irais à Grébéna. Enfin le 9 février je me rendis auprès du gouverneur. Son Excellence m'adressa d'abord plusieurs questions. Entre autres choses, Elle me dit :

« C'est mon désir qu'on enseigne le valaque tout comme les autres langues, et que dans toutes les écoles on fasse beaucoup de progrès. »

Puis Elle me demanda si je voulais être prêtre et professeur.

« Jusqu'à présent, lui répondis-je, j'ai été l'un et l'autre. Mais, s'il ne m'est pas permis d'exercer les fonctions ecclésiastiques, je me bornerai à celles de professeur.

« Vous êtes libre, me répliqua Son Excellence, d'être professeur et prêtre. Cependant, il vous faudrait attendre un peu, pour exercer librement les fonctions ecclésiastiques. »

C'est alors que je lui présentai la contre-déclaration, que, l'hiver passé, vous me donnâtes, lorsque, renonçant à reconnaître l'autorité du patriarche grec, je me soumis à celle du Pape. Son Excellence la lut deux fois très attentivement, me questionna sur la signature et me la rendit; puis il me donna une lettre pour le caïmacan de Grébéna, avec l'argent nécessaire pour la route.

En chemin je rencontrai le turc Hussein, le même qui était venu me voir à Zaborda et qui avait obtenu de l'igoumène qu'on me traitât plus humainement. Avec quelle effusion ne remerciai-je pas mon bienfaiteur!

C'est le 10 février que j'arrivai à Grébéna. Cinq jours après, j'allai trouver le caïmacan et lui remis la lettre du pacha. Il la lut en plein tribunal et me dit que j'étais libre. Actuellement, je suis occupé à mon école, et tout va bien.

Avant de finir, permettez-moi de vous raconter ce qui arriva à Grébéna après mon départ. Le Protosinguel Sotir réunit tous les prêtres, les éphores et plusieurs autres citoyens, et leur parla en ces termes :

« Eughenios, l'évêque de Cojana, m'a dit que le prêtre Constantinescou, exilé à Zaborda, a été délivré par le pacha de Servidjé à la suite d'une dépêche du consul d'Autriche à Monastir. Ce misérable affirme avoir renié l'autorité du patriarche grec et ne reconnaître que le Pape de Rome pour son chef religieux. J'ai écrit sur cette affaire à Constantinople.

« Oui, ajouta-t-il ensuite, cet exécrable prêtre est devenu catholique et il a rejeté la vraie foi. Vous donc, prêtres et citoyens, ne reconnaissez pas ce misérable pour prêtre et ne le saluez jamais. J'ai écrit là-dessus à notre évêque Cyrille et je ne doute pas que Sa Grandeur n'ordonne de lui couper la barbe... »

INFORMATIONS DIVERSES

Rome. — Mgr Bonjean, vicaire apostolique de Colombo, et Mgr Laouënan, vicaire apostolique de Pondichéry, sont arrivés à Rome, le 9 janvier, et ont été reçus par S. Em. le cardinal Siméoni, préfet de la Propagande.

Chine. — Le R. P. Seckinger, S.J. écrit au P. Carbonnel à Ngan-King, de Tsin-chan-kiao, 11 novembre 1884, trois heures du matin.

« Une bande de brigands armés venus du Kiang-si (Pen-tse-hien) s'est jetée sur notre maison de Tsin-chan-kiao à minuit. Les portes volent en éclats sous les coups de hache. Ces forcenés se précipitent à l'intérieur, proférant des cris de pillage et de mort. Leur opposer la moindre résistance eût été le signal d'un carnage universel. Pour éviter ce malheur et mettre au moins les vies en sûreté, j'ai crié le sauve qui peut à nos Pères. Le P. Pouvreau et moi avons pu escalader le mur d'enclos au coin du jardin, le P. La Rivière n'a eu que le temps de se cacher au fond du jardin.

« Ma chambre a été la première envahie, celle du P. Pouvreau ensuite. Cependant, dès les premiers coups de hache, j'avais dit au P. Pouvreau de sonner la cloche. Celle-ci a donné l'éveil aux voisins. Aussitôt le tam-tam retentit et tout le bourg se lève courant à notre secours. Les brigands par vengeance mettent le feu aux deux chambres des Pères et prennent la fuite. On est heureux de trouver vivant le P. La Rivière; mais on est fort inquiet sur nous. On se met à dire que les brigands nous avaient pris par la barbe, dépouillés, etc. Aussitôt on fait la battue sur trois routes différentes.

« Les SS. Anges toutefois nous avaient pris sous leur garde. Nous avions marché deux lis, et par des sentiers détournés de la grande route, nous allions vers la maison d'un chrétien. Le P. Pouvreau, pieds nus, et n'ayant que le strict nécessaire, gelait de froid; moi, j'avais ma robe.

« Une bonne vieille païenne nous a reçus, car le chrétien n'était pas chez lui. Deux veilleurs de nuit à cet endroit nous ont suivis d'assez près, et ont pu aller l'un au guet, l'autre à la recherche d'habits et de lits. La vieille païenne de son côté alluma un grand feu. Un bon païen arrive et tout ému se défait de son *mou-kouo-tse* (pardessus) et de ses souliers pour le Père Pouvreau, puis il nous quitte pour aller aux écoutes. Il ne marche pas longtemps sans rencontrer nos gens partis à notre recherche. Jugez de la joie qu'éprouvèrent en ce moment les cherchants et les retrouvés.

« Aussitôt nous reprîmes le chemin de Tsin-chan-kiao où nous attendait une foule de chrétiens et de païens. Nous allâmes tout droit à l'église pour remercier le Sacré-Cœur, la Sainte Vierge et Saint Joseph de la protection accordée à nos personnes.

« Le P. Pouvreau et moi devions partir aujourd'hui même, lui pour Seu-li-kiai, moi pour Ngan-king. Le départ est nécessairement retardé peut-être d'une semaine. Nos Pères vont bien. »

Corée. — Mgr Blanc, vicaire apostolique de Corée, nous écrit de Séoul :

« Depuis que je suis missionnaire en Corée, en voyant le bien qu'il y a à faire, et celui que nous faisons grâce aux généreuses offrandes que nous envoie l'Œuvre de la Propagation de la Foi, bien souvent j'ai supplié le divin Maître de payer en faveurs de toute sorte les sacrifices de tant de chrétiens dont la foi est si vive et la charité si ardente. Puissent nos faibles prières être exaucées afin que chaque jour des bénédictions plus abondantes et plus spéciales soient accordées à tous ceux qui font partie de cette Œuvre si chrétienne, si catholique, si nécessaire!

« Vous le savez, nous sommes toujours proscrits, toujours au ban de l'Empire, à la merci du premier satellite venu, mais Dieu nous garde et cela nous suffit pour porter avec joie et bonheur le joug du divin Maître et échapper à nos ennemis. Pour le moment nous avons les mains liées; mais, vienne un peu de liberté, nous allons être accablés de besogne et comment faire face à tant de besoins? Tout est à organiser, nous ne possédons aucun de ces établissements qui font la gloire du monde catholique, nous en sommes encore à l'Église des Catacombes. Il y a à peine cent ans que notre sainte religion a pénétré en Corée; mais, durant ce court espace, que de ruines amoncelées, que de sang versé!

« Pour le moment, nous sommes ici huit missionnaires avec 12,000 chrétiens; à voir la tournure que prennent les choses, peut-être pouvons-nous compter sur une amélioration de notre position dans un avenir prochain. Mais laissons cela à la Providence, qui sait mieux que nous la part de liberté qui nous convient.

« La grande préoccupation actuelle est la cherté des vivres et de toutes choses, ce qui est dû en partie à la consommation des denrées que font les troupes chinoises d'occupation et à l'introduction d'une nouvelle pièce de monnaie très dépréciée dès son apparition. Nous ne sommes pas précisément menacés de la famine; mais on aura beaucoup à souffrir, et nous en particulier, nous aurons beaucoup à dépenser pour l'entretien du collège que nous avons réussi à établir à la capitale. C'est une école pour enseigner le chinois et le coréen aux enfants de la ville, mais, outre la gratuité, nous sommes obligés de nourrir presque tous les enfants qui, pour la plupart, sont des fils de pauvres veuves, ou habitent trop loin pour pouvoir aller et venir, ce qui nécessite tout un personnel. Nous avons été forcés d'agir ainsi afin de faciliter à ces enfants plus ou moins délaissés les moyens d'apprendre les prières et le catéchisme. Vous savez que, malgré la pauvreté proverbiale de nos chrétiens, nous avons pu organiser parmi eux l'œuvre des dizaines, et l'année dernière, ils ont prélevé sur leur nécessaire, la somme de 263 fr. pour la Propagation de la Foi. »

VOYAGE DANS LE YORUBA

Des RR. PP. Chausse et Holley, de la Société des Missions Africaines de Lyon.

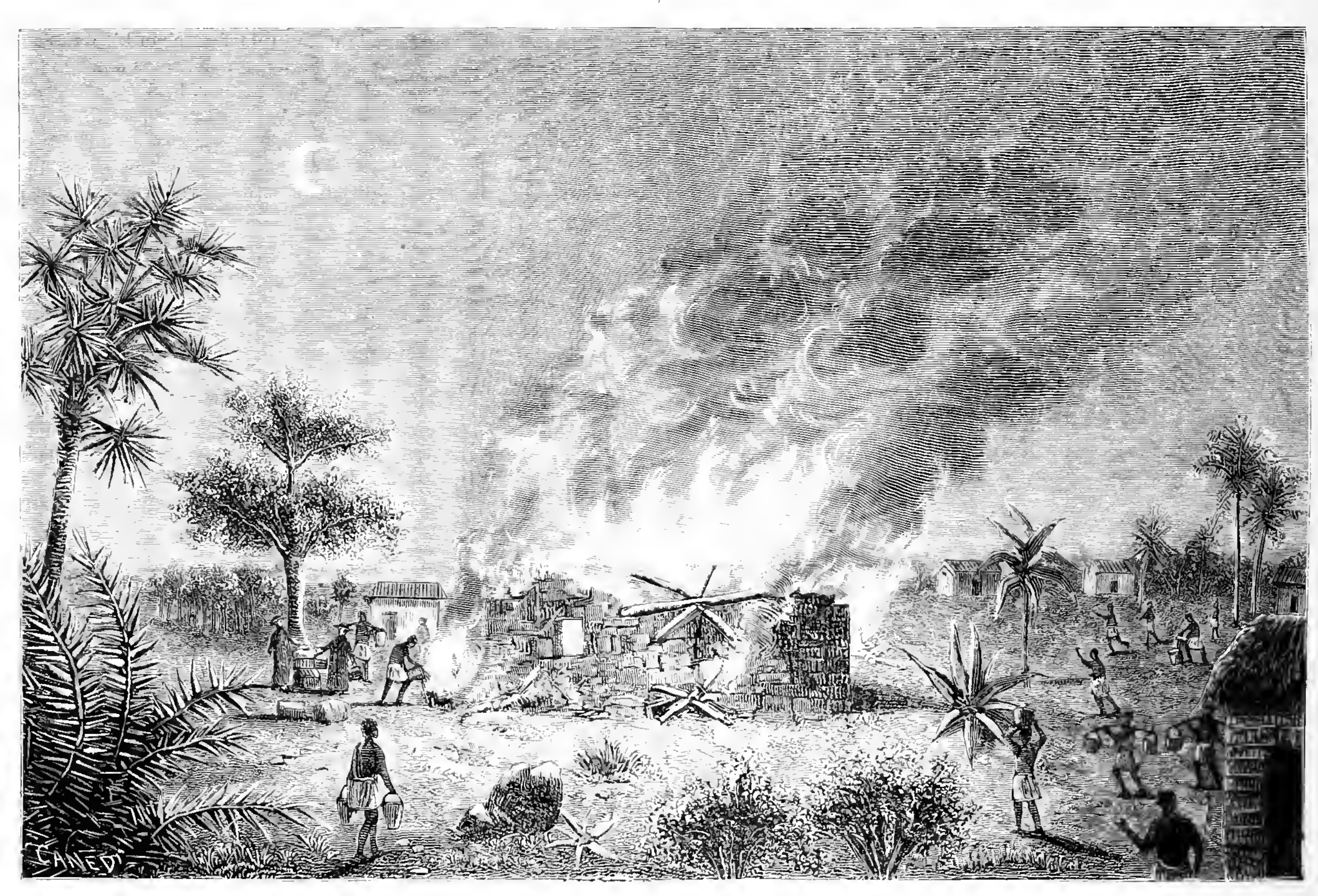
(Suite 1)

III

CADEAUX OFFERTS PAR LE ROI D'ISEHIN — LE BOUFFON DU ROI. — GUERRE AVEC LE DAHOMEY.

Le roi d'Isehin habite un palais composé d'un amas de maisons entassées, juxtaposées sans ordre. La partie occupée par le roi est un peu plus grandiose, grâce aux immenses vérandas qui entourent une cour carrée. C'est là que le monarque reçoit tous les jours les nombreuses visites qui l'importunent. Chaque fois que nous le visitâmes, il était au milieu d'une trentaine de femmes qui sortaient du sérail allant et venant pour nous voir et nous examiner curieusement.

Content des cadeaux que le R. P. Supérieur lui avait offerts, Lawore donna en retour deux porcs, un mouton, trois sacs de cauris, du lait, des œufs de dinde et des colas. A Isehin le roi est tout et il sanctionne tout de son autorité. C'est qu'en effet, ici, rien n'est valide si le roi n'y



YORUBA. — Incendie à Oyo; d'après le dessin d'un missionnaire (Voir page 35).

met la main. Il perçoit un droit sur les naissances, les mariages et les enterrements. Bâtit-on une maison, le roi perçoit une somme qui équivaut pour le propriétaire à un droit de cité. Une dette est-elle risquée, le roi devient l'huissier, l'avocat, le juge et la force armée : les frais extraordinaires sont à lui. Il perçoit des impôts sur tout ce qui entre dans la ville et lui seul les perçoit. Mais les charges qu'il a à supporter sont considérables; à certains jours il donne à manger à tous ses officiers qui sont nombreux ; il les héberge largement, mais il est grassement payé de tous ces ennuis.

La seule chose remarquable d'Isehin est l'immense avenue qui aboutit au palais du roi. Elle a près de cinq cents mètres de long sur vingt, trente et quelquefois quarante de large. Elle est ornée de quelques beaux arbres vraiment gigantesques.

Pour être une ville admirablement située, il ne lui manque que d'être pourvue d'eau dans tous ses quartiers. Telle maison est éloignée de l'eau de plus d'une demi-heure et encore faut-il dans la saison sèche que nous traversons en ce moment, savoir se lever de grand matin sous peine de rencontrer sur les bords d'un puits mal creusé ou sur les rives desséchées d'un petit ruisseau qui traverse la ville, des centaines de personnes qui se disputent une eau noire et bourbeuse.

On pourrait compter au nombre des merveilles de la cité le bouffon du roi, qui nous arriva un jour à l'improviste

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 9 janvier et la carte publiée page 22.

pour nous faire connaitre son talent de parleur. Il montait un petit cheval arabe qu'on dit très intelligent, mais qui fit seulement preuve d'une patience admirable.

Le bouffon a une figure ordinaire et est de petite taille : « On dit que je suis fou, criait-il à tue tête, parce que je dis la vérité », et il entra en matière, parla deux heures de suite, souriant à volonté, riant aux éclats, prenant des airs sérieux, qui contrastaient singulièrement avec son accoutrement assez comique. « A chacun le sien, disait-il, mon père était très fort, le roi a des femmes, le blanc est riche, la mer a de l'eau, et moi j'ai des mots dans la bouche, tellement que, si vous voulez m'écouter, je parlerai sans respirer jusqu'à ce soir, » et il babillait avec une telle volubilité qu'on ne s'apercevait pas qu'il respirait. Il avait encore moins le temps de réfléchir. Ayant le droit de tout dire, il en profitait largement et son babil, écho de tous les scandales de la ville, est loin de respecter les oreilles de ceux qui l'écoutent. Il censure avec une liberté d'un autre âge tous les travers qu'il découvre chez les autres.

La population d'Isehin peut être évaluée à six ou sept mille habitants. Le peuple parait on ne peut plus simple, doux et sympathique. Quoique fortement attachés à leurs divinités, les Noirs se laisseront facilement convaincre quand une mission catholique sera établie à Isehin.

Le roi, quoique à moitié fasciné par les Malais, obéit à leurs prescriptions plus par politique que par conviction.



YORUBA. — Le bouffon du roi d'Isebin ; d'après le dessin d'un missionnaire

Il serait un des premiers à aider de son argent et de son influence l'établissement d'une mission dans sa capitale et ne serait pas le dernier à envoyer ses enfants entendre la parole divine. Lui-même est venu écouter un petit sermon que nous avions improvisé pour la circonstance et, à toutes les raisons qu'on lui donnait de se convertir, il ne savait que répondre : « *Amin.* »

Pendant que nous étions dans sa ville, Lawore reçut l'ordre de se préparer à rejoindre l'expédition que le roi du Yoruba envoyait contre le Dahomey.

Quand nous le vîmes, quelques heures avant son départ, il était au milieu de ses femmes. Un Malais en guenilles lui récita sur un ton mielleux toutes les prières de son répertoire; les féticheurs de Chango, d'Obatalla, d'Ifa et autres se succédèrent dans cette pieuse besogne et le roi répondait toujours : « *Amin.* »

Il essayait bien de composer son visage, mais ses sourires étaient forcés, son front chargé de noirs soucis. Il paraissait redouter l'issue de cette colossale expédition.

Le chef des Eunuques du roi d'Oyo dirigeait l'armée que nous vîmes défiler. Il y avait beaucoup d'hommes, mais peu de soldats ; assez de chevaux, mais pas trois cavaliers. Le malheureux général en chef lui-même fut assez infortuné pour se laisser démonter par son cheval, nous dûmes lui donner notre tente pour en faire un hamac. Imaginez un eunuque en hamac allant à la conquête du Dahomey. On aurait dit une parade. Pour de la poudre, il y en avait et des balles aussi, mais pas un fusil qui fût en état.

Nos vaillants n'avaient pas oublié les cordes, ils s'en étaient chargés, pensant arriver facilement à capturer les amazones, ces intrépides soldats du roi Dada.

Toute cette expédition offrait plutôt l'aspect d'une retraite désordonnée que d'une armée régulière marchant sur le Berlin africain..... On s'est battu, mais l'eunuque s'est précieusement gardé pour son roi en prenant la fuite. Lawore, cerné par les amazones qu'on ne savait pas si près et qu'on cherchait sans désir de les rencontrer, s'est vaillamment conduit : il a réussi à s'échapper ! Sa fuite est le plus haut fait d'armes de cette malheureuse expédition.

Le roi, en colère, a voulu renvoyer son eunuque et se faire tuer par le Dahomey. Le pauvre chef du palais a excité une révolte à Oyo. Cette ville intéressée dans la question a pris fait et cause pour lui.

IV.

A Oyo, capitale du Yoruba. — Arrivée. — Incendie de notre maison. — Cadeaux offerts par le roi.

Nous arrivâmes à Oyo, la capitale du Yoruba le 17 février, après une marche de onze heures sous un soleil dévorant.

Le roi qu'on appelle Alafin (qui a le palais, ou qui entre dans le palais) ne se laisse pas voir facilement, mais ses officiers avaient donné des ordres pour nous installer dans la maison d'un protestant, fils d'un ancien esclave du roi. Ce brave homme, au caractère douteux, nous donna pour nous et notre monde un petit oratoire où, chaque dimanche, il fait le catéchisme et chante des cantiques avec sa famille.

C'était une magnifique installation pour le pays : un vaste jardin, planté d'arbustes, de lilas, de citronniers, d'orangers, de cotonniers, d'ignames, de bambous des Indes, de quelques beaux arbres et complètement clos par un mur, était à notre disposition. Nous nous proposions de passer quelques jours en paix au milieu de notre famille chrétienne qui nous paraissait très dévouée, mais nous avions compté sans l'ennemi.

Le jour qui suivit notre arrivée se passa à recevoir des visites et les félicitations des envoyés du roi. Ce dernier, tout en différant l'audience solennelle qu'il nous réservait, nous fit offrir de grand matin un sac de cauris, une corbeille de belles ignames et un coq vraiment royal. Dans la soirée nous avions fait une chasse abondante, tué force pigeons, aigles, lékéléké, etc, etc... En rentrant nous trouvâmes les ambassadeurs du roi, qui nous annoncèrent pour le lendemain l'audience promise. Tout nous souriait.

La soirée fut plus joyeuse que la veille, car nous étions déjà reposés.

Vers neuf heures, nos hommes s'endormirent autour de nous dans un désordre admirable.

Tout le monde était plongé dans un sommeil profond, quand, vers une heure et demie du matin, un de nos hommes fut réveillé par le feu qui l'éblouissait et nous réveilla tous en sursaut par les cris répétés de : « Au feu ! au feu ! Le feu est à la case ! » Il était temps. On avait mis le feu au-dessus de ma tête. Le R. P. Supérieur roule sa natte et ses couvertures, j'en fais autant et, au milieu d'un tumulte indescriptible, nous les portons dans le jardin qui est, en quelques minutes, jonché de tout ce que nous pouvons arracher aux flammes. La selle de l'un de nos chevaux fut la proie de l'incendie et il ne s'en fallut que d'un instant pour que le cheval ne fût aussi victime de cet élément en fureur.

En moins de cinq minutes deux énormes compounds de cases furent complètement envahis par le feu. On n'eut pas le temps de sauver la moindre chose. Ce fut un sauve qui peut général au milieu des cris des femmes et des enfants. Les chèvres qu'on emmenait à la hâte poussaient des bêlements criards auxquels répondaient ceux plus plaintifs des moutons et des agneaux. C'était une confusion générale !

Nous essayâmes de mettre un peu d'ordre au milieu du pêle-mêle de nos affaires, puis aux dernières lueurs de l'incendie qui achevait d'accomplir son œuvre de destruction, nous tentâmes de prendre quelque repos couchés à la belle étoile au milieu des plants de maïs et d'ignames.

Nous étions à peine endormis que le roi, averti de ce sinistre, nous envoya saluer et *compter*. Il voulait que son ambassadeur s'assurât que personne n'avait péri et que notre vie était sauve.

La première ambassade nous avait à peine quittés qu'il en arriva une seconde pour mettre à la disposition du maître de la maison ruiné par ce désastre, des esclaves du roi, des bois et de la paille en quantité suffisante pour réparer de suite ce qui était nécessaire pour donner un abri aux Blancs.

Avant le jour, chacun était à son poste, et l'endroit où nous avions passé la moitié de la nuit se trouva reconstruit le soir.

Au milieu des centaines de visiteurs distingués qui vinrent nous saluer, apparut vers dix heures du matin un homme aux allures embarrassées : il allait et venait, nous saluait sans faire attention à ce qu'il disait ; puis, s'adressant à notre hôte et jetant les yeux sur les ruines encore fumantes de la maison : « Est-ce possible qu'il soit assez méchant pour avoir fait tout cela ? En vérité, c'est trop méchant. » Puis il s'en alla sans avoir conscience de ce qu'il avait dit, revint à la charge et, toujours sous le coup de la même pensée, répéta la même parole accusatrice.

Le malfaiteur qui avait osé incendier notre case est bien connu, il n'est autre qu'un des chefs d'esclaves du roi, devenu puissant et reconnu comme le protecteur des protestants. Froissé de ce que les Blancs n'avaient pas été dirigés chez lui et qu'au contraire on nous avait adressés chez son ennemi mortel, il avait résolu de se venger : la seconde nuit que nous passâmes à Oyo lui en offrit l'occasion, il prit ses précautions et réussit à brûler deux vastes rangées de maisons pour satisfaire sa rancune.

C'était, il faut l'avouer, un mauvais début dans la capitale : on avait failli nous ruiner en cinq minutes et nous ne savions pas si nous n'étions pas encore à la merci de la même main ennemie. Sans trop nous préoccuper de ce qui pourrait arriver, nous nous en remîmes à la divine Providence du soin de veiller sur nous et de nous protéger au milieu des dangers qui pouvaient nous environner.

(A suivre).

400 LIEUES A TRAVERS LE KOUANG-SI & LE KOUY-TCHÉOU.

Journal de M. Chouzy.

Ire PARTIE

De Kouy-hien a la frontière du Kouy-tchéou.

Mars-avril 1881

I.

De la ville de Kouy-hien à celle de Pin-tchéou.

Départ de Kouy-hien. — Description d'un palanquin de voyage.— Chars.— Brouettes.— Transports a dos d'homme. — Mines d'argent, d'étain et de fer. — Troupeaux au paturage. — Chrétienté de Houen-chan. — Marchés de Tsin-tang et de Hoang-tien. — La race Tchouang-Kou. — Incident a Hoang-lien. — Le marché de Ly-tang. — Incident a Ta-Kiaou. — Pin-tcheou. — Auberges chinoises. — Incident.

(Suite 1)

Avant quatre heures nous étions à Hoûen-Chan où j'étais attendu. Il y a là seulement trois familles chrétiennes et en outre trois ou quatre dans les environs : j'y ai une école tenue par un bachelier catéchumène, et dont presque tous les élèves sont des enfants païens du voisinage. Cet endroit retiré ne se recommanderait guère à notre considération s'il n'était propriété de la mission, et s'il n'avait été le premier berceau du christianisme au Kouang-Sy dans les temps modernes. Ce fut là que Mgr Foucard, alors simple missionnaire, envoya ses premiers catéchistes, acquit quelques terrains pour y caser les premiers néophytes, vint faire plusieurs visites, et préluda à l'établissement de Kouy-hien.

25 mars. — La nuit a été froide. Avant l'aurore nous sommes sur pied; des coups redoublés sur un bambou creux appellent les chrétiens à la prière, je ne dis pas à la messe, parce que, faute d'ornements, je fus privé du bonheur de célébrer. Au Kouang-sy, le missionnaire est obligé de porter sa chapelle entière avec lui; cette fois, comme je devais voyager dans une contrée toute païenne et loger constamment à l'auberge, naturellement je m'étais gardé de me charger d'un bagage qui m'aurait été inutile. Le rosaire remplaça donc la messe, comme c'est d'usage en l'absence du prêtre ; et, après une simple tasse de café (c'était un vendredi de carême et partant jour de jeûne), je me casai dans ma chaise, et la caravane se mit en marche vers Tsin-Tang, c'est-à-dire vers l'Ouest, à travers des rizières.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 2 et 9 janvier 1885.

Ce marché est à environ une lieue ; il y a d'assez belles boutiques et deux Monts-de-Piété. La population est composée en grande partie d'émigrés cantonais appartenant à la race des Ké-Kia, dont une portion éprouva des bienfaits signalés de la part de la Mission de Canton durant leur guerre avec la race indigène ; aussi, loin de nous être hostile, elle nous est presque sympathique ; et il est probable que, une fois les craintes dissipées, nous y compterons dans un avenir prochain un certain nombre de prosélytes.

Mes porteurs y stationnent pour y prendre leurs repas ; quant à moi, je restai impassible dans ma chaise, me contentant d'examiner la rue et les allants et venants. Quoique fenêtres et devantures fussent ouvertes, personne ne s'arrêta pour m'examiner.

Au sortir du marché la route est assez large, mais souvent défoncée, le pays est plat ; je pus donc, sans trop de préoccupations, méditer sur le grand mystère de l'Incarnation que l'Église célébrait en ce jour.

A huit lis de Tsin-Tang, nous nous trouvons en présence d'une rivière assez forte venant du nord, des montagnes voisines du marché de Che long, de 8 à 9 lieues de distance : elle va se mêler à une lieue plus bas à la rivière de Hoang-lien, pour aller, après avoir passé près du marché San-ly, se jeter ensemble dans le Nân-Kiang à une quarantaine de lis au-dessus de Kouy-hien. Au temps des grandes crues, les barques de petite dimension peuvent pénétrer jusqu'à San-ly. Quoique les eaux fussent assez fortes, il n'y avait pas d'esquif, et l'on dut passer à gué : mes trois porteurs, aidés d'un porteur de bagages, me transportèrent dans ma chaise sur la rive opposée, sans broncher et sans me mouiller; tant l'habitude les a formés à cette sorte de manœuvre sur les routes primitives de la Chine ! Les bagages n'eurent non plus à déplorer aucune avarie.

On entre ensuite dans une gorge entre des montagnes de granit pendant un parcours d'environ 10 kilom. Rien de sauvage comme ce paysage : il n'y a de cultivé et de cultivable que quelques étroits vallons. Puis on débouche dans la belle et riche vallée de Hoâng-lien, qui a près de trois lieues de long sur tantôt une demi-lieue, tantôt un quart de lieue de large ; elle est de chaque côté bordée par des montagnes. Ce sont de magnifiques rizières arrosées par une assez grosse rivière venant, ce semble, des montagnes situées au Sud. Pour cette fois on la traverse sur un pont, et l'on atteint le petit marché de Hoâng-lién, à 30 lis de Tsin-Tâng.

La population de cette contrée se compose, en majeure partie, de Tchouang-Kou, race qui, si elle ne s'identifie pas, a du moins des liens de bien proche parenté avec les Kiang-pien (ripuaires), les Pou-la-tsé, et surtout avec les Pen-ty (indigènes) des frontières du Kouy-Tchéou.

Comme ces derniers, les *Tchouang-Kou* ont adopté le costume, la religion et presque entièrement les mœurs des Chinois proprement dits.

Ils ne sont pas les aborigènes, mais du moins les premiers colons du Kouang-Sy; ils se rattachent par la langue, ainsi que je l'ai observé ailleurs, à la race siamoise. Je ne sais s'il sera jamais possible de tirer au clair l'histoire de ces immigrations ou émigrations opérées dans des temps si éloignés de nous, à moins qu'on ne vienne à en découvrir des vestiges dans quelque ouvrage ancien ; car ici le

défaut de traditions se joint au manque d'uniformité dans celles qui existent pour permettre une affirmation absolue. Aujourd'hui, du reste, la race *Tchouang-Kou*, surtout dans le centre du Kouang-Sy, est loin d'avoir conservé son homogénéité; bon nombre de familles, qui tirent leur origine du Kouang-tong ou du Hou-nan, se sont laissées absorber par l'élément prédominant de la population avec lequel elles se sont confondues, tout en conservant leurs traditions particulières.

Les *Tchouang-Kou* ont, avec les Chinois proprement dits, cela de différent, qu'ils violent, sans scrupule et sans être inquiétés de personne, la loi de l'Empire qui défend à tous les degrés le mariage entre les personnes de même nom de famille; qu'ils sont de mœurs beaucoup plus libres, moins laborieux; que, vaquant à tous les métiers et commerces, ils sont d'ordinaire plus pauvres. Sans dédaigner diverses cultures autres que celles du riz, ils sont généralement si peu jardiniers qu'en leurs parages il est presque impossible de se procurer des légumes, à moins qu'il n'y ait des colons *Ke-Kia* venus du Kouang-tong. Quoi qu'il en soit, cette race forme la majeure partie de la population des deux tiers de la province, c'est-à-dire l'emporte presque partout par le nombre, excepté dans l'est et le sud-est. Longtemps elle a supporté impatiemment le joug, et sous la dynastie actuelle des *Tsings*, presque chaque règne a eu à enregistrer une révolte de sa part : on sait combien longue et sanglante fut



KOUANG-SI (Chine). — Le premier qui dit un mot de travers, empoignez-le! (Voir page 35).

la dernière; aujourd'hui encore une prise d'armes peut avoir lieu à la moindre occasion; d'autant plus que l'antagonisme prononcé qui existe avec les nombreux émigrés venus du Kouang-tong depuis une vingtaine d'années, peut facilement fournir un prêtexte de plus.

Les habitants du pays, situé entre Hoang-lien et la ville de Hin-tchéou, connaissent pour la plupart, outre leur langue maternelle, le Cantonais un peu bâtard de Kouy-hien, et le mandarin plus ou moins pur de Pin-tchéou : beaucoup savent en sus le *Ke-Kia* de Canton, parce que des colons de cette caste abondent dans les deux territoires.

Nous entrons dans une auberge assez vaste pour procéder à une opération importante en voyage, je veux parler du dîner; car midi approchait, et nous étions encore à jeun.

Pendant qu'on préparait la pitance et que j'étais à me reposer dans une petite salle donnant sur une cour intérieure, la nouvelle de mon arrivée s'était répandue dans le marché, sans doute par suite du bavardage des soldats de mon escorte ou bien de mes porteurs; car personne n'avait eu l'air de me remarquer. Aux curieux, qui vinrent d'abord furtivement regarder à travers les fentes des portes, succédèrent ensuite des gens plus nombreux et plus insolents qui s'attroupèrent devant l'auberge et firent, de temps à autre, entendre le cri insultant de *Fan-Kouay lo* (diable d'étranger) dont la race cantonaise est si prodigue à l'égard de quiconque n'est pas né dans l'Empire du Milieu. Aux remontrances de mes gens ils répondaient d'une manière inconvenante, et d'un autre côté les prétoriens agissaient sans

énergie : évidemment l'heure était venue pour moi d'intervenir, afin de faire tout rentrer dans l'ordre. Je sortis donc gravement de l'appartement que j'occupais; aussitôt, silence complet : moi, d'un ton de voix élevé et impératif en m'adressant aux satellites, je dis en langue mandarine :

« Le premier qui dit un mot de travers, empoignez-le. »

Sur leur réponse affirmative, la foule s'écoule et sans faire la moindre réflexion. Et quand, au départ, je traversai la place publique, il me fut aisé de constater sur les visages que l'insolence avait fait place à une crainte respectueuse. Ainsi sont faits les Chinois, à moins qu'ils ne soient tout à fait surexcités, avec un peu d'audace, du sang-froid et de la gravité, surtout si on a l'air d'avoir l'autorité pour soi, on leur en impose toujours.

(A suivre).

UNE EXCURSION APOSTOLIQUE AUX TERRES DE MASSANGANO

PAR LE R. P. COURTOIS, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Nos lecteurs n'ont pas oublié les articles si remarquables sur les mœurs et les pays cafres publiés dans le Bulletin depuis trois années. A l'intérêt qui accompagne toujours les études de ce genre s'allie le pittoresque du récit. Grâce au talent de l'écrivain, nous croyons assister nous-mêmes à ces scènes imprévues, émouvantes, qui parsèment la vie du missionnaire. Aussi est-ce avec empressement que nous publions cette nouvelle lettre du P. Courtois : elle montre une fois de plus les espérances que promet à l'Église l'apostolat dans ces pays reculés du noir continent.

. . . . .

Par mes précédentes lettres ou par celles d'autres Pères vous avez certainement entendu parler du fameux Choutare, plus vulgairement connu sous la dénomination de Bonga de Massangano ; ce chef n'est pas précisément en odeur de sainteté parmi ceux qui naviguent sur le Zambèze. Nommer Bonga, c'est nommer le *chat-tigre*, car Bonga, en cafre, signifie le *chat-tigre* qui guette sa proie. Avoir affaire au chef de Massangano, c'est jouer le rôle de l'agneau sans défense qui aurait à traiter avec le lion rugissant, car cet homme est roi-lion, *mambo pondoro* ! Plus d'un voyageur a éprouvé les vexations de ce petit tyran ou des gens de son entourage. Moi-même, le premier, ai été volé et menacé de mort par l'un de ses frères des gorges de Lupata. Vols, tributs, meurtres, tous les moyens lui sont bons pour arriver à ses fins. Sa vie, dit-on, est une longue suite de crimes et de forfaits dont Dieu seul connaît le nombre et la malice !

Or, le 21 juin dernier, sur l'invitation de ce même Bonga, je me mis en route pour les terres de Massangano dans le but d'étudier le terrain pour l'établissement d'un poste de mission ; et, grâce à Dieu, le succès a dépassé mes espérances.

Oui, le succès a dépassé mes espérances ! car, jusqu'au dernier jour, mes meilleurs amis s'étaient opposés à mon départ, l'un me disait :

« Père, méfiez-vous de son invitation ; c'est pour vous donner un baiser de Judas qu'il vous appelle. »

Un autre embellissait le tableau :

« Cet individu est à peu près ivre tous les jours et, à la moindre opposition, il insulte ses hôtes et ne sait plus garder les limites de l'honnêteté. »

« Un troisième enchérissait :

« Si j'ai à vous donner un conseil d'ami, abstenez-vous de ce voyage. C'est un monstre qui a les mains teintes du sang de ses victimes. »

Un quatrième venait à l'appui des autres et m'assurait que ce fils dénaturé, comme un nouveau Néron, aurait tué sa propre mère. Le sacristain lui-même, dès qu'il apprit mon départ, vint me demander si c'était vrai que j'allais à Massangano ; et, sur ma réponse affirmative, il me fit les mêmes remontrances que les précédents.

J'étais donc bien peu encouragé à entreprendre cette expédition apostolique dont le succès paraissait si peu certain. Cependant, j'avais donné, huit jours auparavant, ma parole d'honneur aux envoyés du potentat et je ne pouvais m'aliéner par un refus l'esprit de cet homme que, peut-être, Notre-Seigneur veut convertir et sauver ! Je me déterminai donc à partir.

Le jour de la fête de Saint-Louis de Gonzague, samedi 21 juin, à deux heures de l'après-midi, vous auriez pu voir à la plage un canot monté de huit mariniers, d'un Père missionnaire, accompagné d'un jeune enfant, Octavien du Valle, et de deux nègres, comme domestiques : François et Cériza ; c'était votre serviteur qui se mettait en route pour Massangano. On descend le fleuve une journée de chemin. Le ciel était pur et une brise légère tempérait heureusement les ardeurs du soleil. Quand le canot s'ébranle, les mariniers se mettent à chanter pour se donner du courage, et moi, je m'arme d'un grand signe de croix, me recommande aux bons anges, et adresse intérieurement au ciel la prière qu'Esther faisait à Dieu avant de se présenter devant le roi Assuérus.

..... Seigneur, conduis mes pas,
Devant ce fier lion qui ne te connaît pas.

Pendant le chemin, nous nous offrons le plaisir d'envoyer quelques balles aux nombreux hippopotames qui prennent leur saison de bain dans les eaux limpides du fleuve, mais tous en sont quittes pour la peur. A la tombée de la nuit, nous nous arrêtons à l'île de Machiroumba pour y prendre notre repos. Les mariniers s'occupent aussitôt de ramasser du bois pour faire du feu, et mon domestique François, en compagnie d'Octavien, fait un tour de chasse pendant que j'achève de réciter mon bréviaire perché sur un grand rocher au pied duquel viennent se briser les flots du Zambèze. Bientôt des centaines de pintades sauvages et de tourterelles volent inquiètes et troublées dans toutes les directions, car elles sont peu habituées à entendre parler la poudre dans ce lieu désert où elles ont établi leur demeure de prédilection. La nuit, qui nous entoura tout à coup de ses voiles sombres, vint mettre fin à la chasse et rendre la paix aux habitants de l'île.

Les mariniers allument de grands feux et, pendant que le Vatel de chaque groupe fait rôtir une côtelette de chevreau

et remue, dans la casserole, la masse indispensable, les autres causent et jasent comme des pies. Assis sur un tronc d'arbre qui flambe par un bout comme une grosse bûche de Noël, je prête une oreille attentive à leur entretien, cherchant à suivre le fil de la conversation et même à y mêler quelques mots en cafre. Mes hommes, tout héroïquement, se communiquaient leurs craintes au sujet de leur séjour à Massangano. Au bout d'une demi-heure, François se lève et me dit :

« Le dîner est prêt; où voulez-vous dresser la table? »

« Dresser la table? Mais ici même, lui répondis-je, à terre; sur la natte, à côté du feu. »

Je mangeai de bon appétit, et, bientôt, je sentis que le sommeil appesantissait mes paupières. J'appelai les mariniers :

« Nous allons nous mettre à genoux, leur dis-je, pour adorer Dieu, pour le remercier de ses bienfaits et lui demander de bénir notre voyage. Et puis, ajoutai-je, n'ayez pas peur de Bonga ; si vous devez laisser chez lui votre peau, j'espère bien que je n'en rapporterai pas la mienne !

« Nous n'avons pas peur, répondirent-ils, car Dieu est avec le Père, et, par lui, avec nous... »

Nous récitâmes la prière du soir, à genoux, sur le sable autour du feu. Ce premier acte religieux, imposé à des païens qui n'avaient jamais prié, fut accepté volontiers de tous et je vis les mains qui s'agitaient pour imiter notre signe de croix. La prière terminée, je dis à mes hommes.

« Bonne nuit, mes amis, à demain de grand matin, pour aller célébrer la messe à Notre Dame de Marangué. »

Puis nous nous plions dans nos couvertures, et chacun appelle un bienfaisant sommeil. Mais toute la nuit fut agitée; les mariniers, à tout moment, se levaient pour entretenir ou attiser le feu, et les hippopotames faisaient entendre autour de nous leurs bruyants hennissements. Ils se débattaient si près de nous qu'ils menaçaient d'envahir notre *escaler*.

Le lendemain, Mahoussa, le capitaine de la flottille, vint secouer son monde, donnant, en guise de *Benedicamus Domino*, un éclatant « *Adaramoukani* (levez-vous !), *Kouachêna* (il fait jour !) » Nos couvertures et nos habits étaient tellement humides de rosée que je fus obligé de les remettre au domestique pour les faire sécher au feu, avant de plier bagage. Vers les cinq heures, nous quittons notre gîte de Machiroumba et nous nous mettons en route pour aller célébrer la sainte messe au milieu des ruines de l'antique chapelle de Notre-Dame de Marangué.

(A suivre).

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(ÉDITION FRANÇAISE)

Un abonné du diocèse de Toulouse, avec demande de prières.... 20
C. B de Niort, diocèse de Poitiers.......... 5 50
M. Guitterel, diocèse de Saint-Brieuc.......... 20
Z. M., diocèse d'Albi.......... 100
M. l'abbé Pion, diocèse d'Angers. 6 85
Mlle Arsène Joyaux, de Brain-sur l'Authion, diocèse d'Angers... 20
M. Victor de Lapeyrière, diocèse d'Agen.......... 10
Une famille de Sainte-Marie-la-Blanche, diocèse de Dijon, se recommandant aux prières des missionnaires.......... 16 80
Anonyme de Lyon.......... 10
Un prêtre du diocèse d'Autun.......... 200
Mlle B. Z. et G R., de Caen, diocèse de Bayeux.......... 10
Anonyme de Lyon, avec demande de prières.......... 60
M. L. Bergasse à Marseille.......... 25
F. T, abonné niortais, diocèse de Poitiers.......... 5
Un prêtre de Lyon.......... 5
M. Labado, diocèse de Vannes.......... 10

Pour les missions les plus nécessiteuses (Kouy-tcheou).

L. L., diocèse de Bayeux.......... 10
M. Gérardin, diocèse de Nancy, les épargnes de ses trois enfants : Eugène, Antoine et Marie, demandant des prières pour leur mère défunte.......... 20
Une anonyme de Nimes.......... 10

A Mgr Azarian, pour l'église du Spasme à Jérusalem.

Anonyme du diocèse de Luçon, demandant des prières pour une défunte.......... 10
Un prêtre d'Autun.......... 4
L. L. diocèse de Bayeux.......... 5
M. J Nicolet à Mazan, diocèse d'Avignon.......... 5
La Révérende mère abbesse des Clarisses à Darlington (Angleterre). 12

A Mgr Chausse, pour les victimes de la persécution au Kouang-Tong (Chine).

M. Prévol jeune, à Avignon.......... 15
Anonyme de Bordeaux.......... 10

A Mgr Chausse pour la mission de l'île Sancian.

C. F. à Gand (Belgique).......... 20

Pour les missions de Chine (à Mgr Raimondi, pour les religieuses canossiennes de Hong-Kong).

M. de Garnier à Cassis, diocèse de Marseille.......... 1000
Anonyme de Nantes.......... 5

A Mgr Puginier pour la mission du Tong-King occidental.

Un abonné de Rodez.......... 100

Pour les missions de Cochinchine occidentale.

Mme veuve Bernier, à Loudun, diocèse de Poitiers.......... 10

Pour les missions de Mandchourie.

L. G. diocèse de Bayeux.......... 3

Pour les missions du Thibet.

L. G. diocèse de Bayeux.......... 3

A Mgr de Vos, vicaire apostolique de la Mongolie occidentale.

Un anonyme de Belgique.......... 5

Pour M. Félicien Maillard, missionnaire au Cambodge.

Anonyme du diocèse de Saint-Claude.......... 20

Pour le baptême d'enfants païens (Côte d'Or).

La paroisse de Virigneux.......... 30

A Mgr Lavigerie pour ses œuvres d'Afrique.

L. L. diocèse de Bayeux.......... 5

Pour la mission de Saint-Joseph de Mandéra au Zanguebar.

M. l'abbé Larue, diocèse de Séez.......... 10

Au R. P. Le Roy, missionnaire au Zanguebar.

Les élèves de rhétorique du petit séminaire de Richemont, diocèse d'Angoulême.......... 9

A Mgr Le Berre, vicaire apostolique des Deux-Guinées.

M. l'abbé Le Moué à Vannes.......... 5

Pour la léproserie d'Ambahivoraka (Madagascar).

L. G. diocèse de Bayeux.......... 3

Pour la léproserie de Molokai.

L. G. diocèse de Bayeux.......... 3

Pour la léproserie de Cocorite (Trinidad)

L. G. diocèse de Bayeux.......... 3

Pour les prêtres polonais.

L. G. diocèse de Bayeux.......... 5

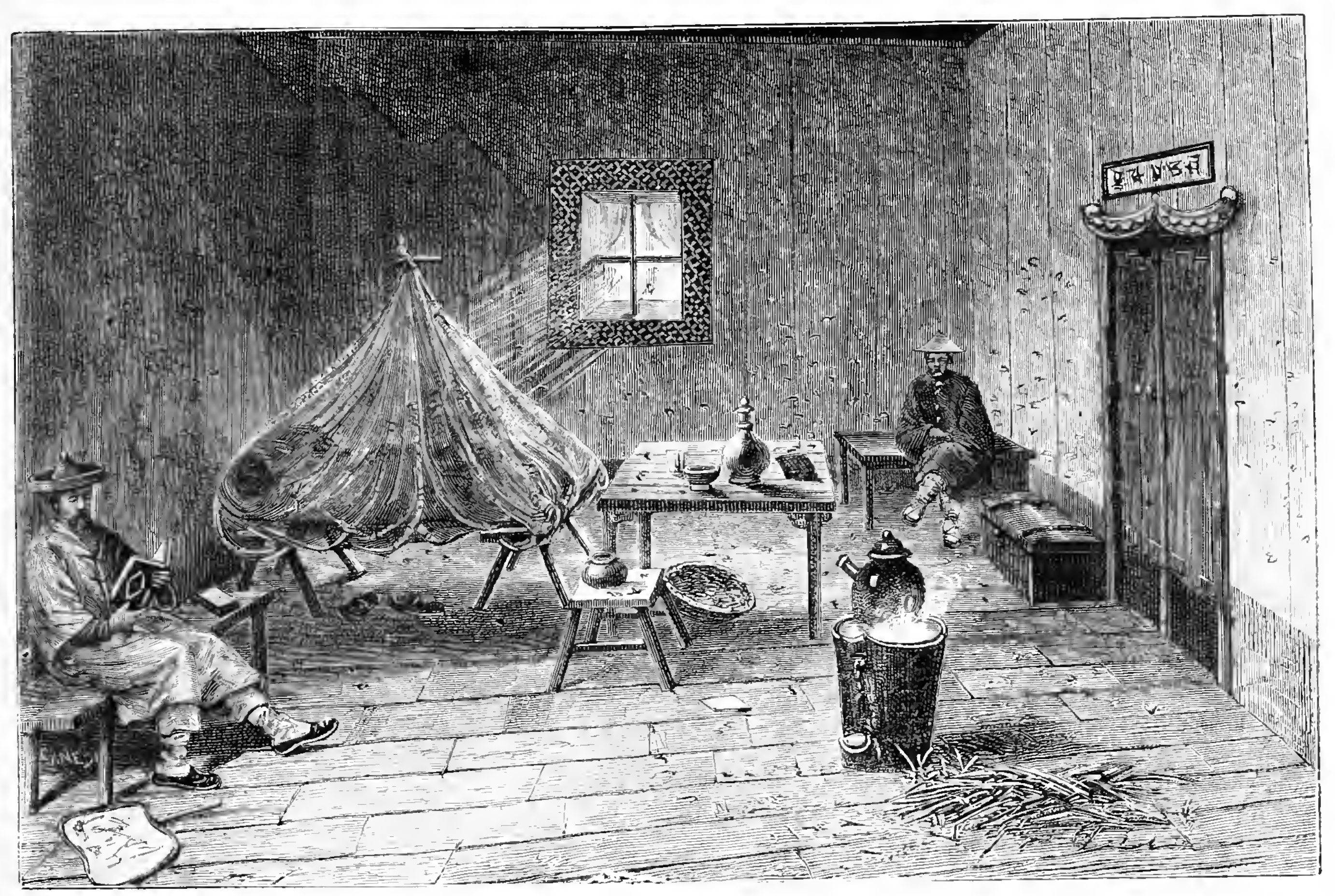
Pour la propagande du Bulletin.

M. Jean de Busson, diocèse d'Angers.......... 10

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



Kouang-si. — Chambre d'auberge chinoise (Voir page 45).

LA PERSÉCUTION EN CHINE

Nous insérons sans les commenter les graves nouvelles qui nous arrivent de Chine par l'entremise de M. Martinet, procureur du Séminaire des Missions Etrangères de Paris, à Shang-Hai. Nos lecteurs comprendront la portée de l'arrêté, cité plus loin, contre les missionnaires et les chrétiens. Si ces mesures se généralisent, c'est la proscription en masse et toutes les exactions autorisées et excusées d'avance. Puisse une action prompte et énergique de la France ramener bientôt la paix dans nos chrétientés persécutées et menacées d'une ruine complète !

Lettre de M. Martinet, procureur des Missions Étrangères a Shang-hai, a MM. les Directeurs du Séminaire des Missions Étrangères.

Shang-hai, 10 décembre 1884.

Comme je crois vous l'avoir dit précédemment, nos confrères des districts persécutés ont reçu ordre de quitter le pays. M. Terrat est déjà à Tchong-King. Le sous-préfet de Tsen-y exigeait que M. Bodinier fixât lui-même le jour de son départ, et cela afin de pouvoir dire que le missionnaire avait demandé à quitter le pays. Notre confrère s'y est refusé :

« Ce n'est pas à moi à fixer le jour du départ, a-t-il répondu, mais à vous : nous ne voulons partir que forcés. »

Le sous-préfet n'osa presser davantage, et les choses en restèrent là. Huit jours après, le 21 novembre, le prétoire envoya à M. Bodinier une pièce officielle venant de la capitale. Elle contient un ordre formel du gouverneur de quitter les églises pour rentrer à la capitale ou être reconduits à la frontière hors de l'empire. Voici la traduction de cette pièce, telle que me l'a envoyée M. Bodinier.

Ordre du Tao tay Tchou à son susbstitut à Tsen-y, pour l'expulsion des missionnaires.

Nous, Tao-Tay Tchou, donnons connaissance des ordres du Gouverneur :

Nous Tao-Tay, avons présenté un placet au Gouverneur dans lequel nous disions : Comme les missionnaires de

chaque juridiction, s'obstinent à rester hors de la capitale, les troubles de chaque endroit sont difficiles à apaiser, nous invitons en conséquence le Gouverneur à donner de nouveaux ordres à l'évêque, afin qu'immédiatement il appelle chaque missionnaire à la capitale pour apaiser les esprits.

A ces causes, le gouverneur a répondu :

Nous avons pris connaissance de votre placet, en conséquence nous ordonnons ce qui suit : Dans les juridictions où les églises n'ont pas encore été pillées, les susdits missionnaires devront venir à la capitale ou passer dans une autre province selon leur commodité. Là où ils habitent une église ou autre lieu dans lequel se font des cérémonies religieuses, les susdits missionnaires devront désormais faire ces cérémonies en leur particulier, et les chrétiens chacun dans sa maison : il ne leur sera pas permis de se rassembler en grand nombre ni d'entrer dans l'église, de crainte d'exciter des rumeurs. Il en sera de même pour les femmes chrétiennes. Nous craignons que le peuple sans intelligence ne profite de cela pour faire naître des troubles. Quant aux églises qui ont déjà été pillées, le mandarin local devra disposer des gardiens à la porte pour empêcher païens et chrétiens d'y entrer. Les missionnaires devront se retirer *ad tempus*, et ne pas pénétrer dans les églises pour éviter le renouvellement des mêmes troubles.

Si, les missionnaires et les chrétiens manquant de prudence et de circonspection et refusant d'obéir à nos ordres, il survient quelque accident non voulu par nous (un massacre), le mandarin local ne pourra être rendu responsable de cette grave affaire et la faute en sera imputée aux missionnaires et aux chrétiens, le mandarin local étant mis par leur faute dans l'impossibilité de les protéger.

A ces causes, nous déléguons le *Gnié-tay* pour transmettre nos ordres par toute la province. Il fera un monitoire officiel à l'évêque pour que celui-ci ait à avertir chaque missionnaire et par eux tous les chrétiens, d'obéir à nos ordres.

De plus il devra ordonner au substitut *Kiang*, en mission à Tsen-y, de faire savoir à qui de droit :

Que les missionnaires, recueillis dans les prétoires, doivent se tenir prudents et réservés, afin de ne pas susciter des affaires;

Que les mandarins chargés de leur garde doivent veiller à ce que personne ne vienne les voir, de crainte de susciter d'autres affaires au détriment des deux parties.

Ensuite on attendra que le *Gnié-tay* ayant adressé un monitoire officiel à l'évêque Ly, celui-ci ait ordonné aux susdits missionnaires de revenir ensemble à la capitale pour apaiser les esprits et mettre terme aux dangers subséquents. — Que si les susdits missionnaires désirent retourner dans leur propre royaume, on devra immédiatement les conduire et les accompagner jusqu'à la frontière. Quant à leurs propriétés, champs et maisons, tout sera livré au Mandarin local qui les gouvernera.

Que si, en ce moment, il y a quelque achat ou quelque construction en train de se faire, il devra y être sursis *ad tempus*.

Ces ordres seront donnés aux missionnaires de chaque église, quelle que soit leur nationalité, parce que, le peuple ne pouvant distinguer à quel royaume appartient chacun d'eux, il convient de les traiter tous de la même manière.

Tels sont la réponse et les ordres du Gouverneur.

A ces causes, nous *Tao-Tay*, ordonnons à notre substitut d'obéir à ces instructions et d'exécuter ces ordres vite et sans retard.

Le présent ordre est adressé à notre substitut *Kiang tcu fang* en Mission à *Tsen-Y* pour l'examen des affaires.

Donné la 10me année de l'Empereur *Kouan-Siu*, le 29 de la 9me lune.

Il n'y a donc plus à espérer que nos confrères puissent tenir longtemps dans leurs malheureux districts. Et cette mesure inique ne sera-t-elle pas appliquée à tous les missionnaires, non seulement du Kouy-Tcheou, mais du Yun-Nan, du Thibet et encore du Su-Tchuen ? Déjà les menaces faites à nos confrères du Yun-Nan semblent se réaliser. A la capitale, les soldats ont lancé des pierres contre la résidence de Mgr Fenouil et brisé des vitres ; au collège, des malfaiteurs se sont introduits en plein jour dans l'établissement et ont blessé grièvement un élève.

Au Thibet l'on parle de piller et de détruire la résidence de Mgr Biet et de chasser les missionnaires. Pao, tao-tay de Ya-tcheou, a lancé dans le Thibet une proclamation embrouillée, disant que la France attaque injustement la Chine, et que, partout où l'on rencontre des Français, s'ils sont insolents et orgueilleux, on peut les chasser et les battre, sans avoir à craindre de représailles. Cet écrit a été traduit en thibétain et livré à tous les chefs indigènes soumis ou non à Lhassa. Les mandarins chinois craignent que les chefs thibétains n'abusent de cet écrit, en se croyant autorisés à attaquer les missionnaires à Yerkalo et à Bathang, et ils conseillent à nos confrères de déménager et de fuir. Ces nouvelles sont communiquées par Mgr Biet en date du 13 novembre.

Dans le Su-Tchuen, on craint des soulèvements à cause de la misère par suite de la sécheresse et du manque de commerce.

Le *Tsong-ly-Ya-Men* a répondu à M. le Ministre de Russie : « Que, s'il y a eu des soulèvements contre les chrétiens, c'est tout à fait contre sa volonté, puisque ordre avait été donné de protéger les missionnaires et les chrétiens ; que ces ordres allaient être renouvelés ; et que, relativement aux faits du Kouy-Tcheou communiqués par le procureur des Missions Etrangères de Chang-hai, enquête serait faite. »

Nous pouvons deviner dès maintenant quel sera le résultat de cette enquête : le *Tsong-ly-Ya-Men* dira : « Les chrétiens se sont révoltés et l'on n'a fait que réprimer la révolte. »

Je tiens M. le Ministre de Russie au courant des nouvelles les plus importantes. Oh ! vienne donc au plutôt une paix solide et honorable qui mette fin aux maux de nos missions !

La préfecture apostolique de Canton, déjà si éprouvée, donne, au milieu de ses malheurs, un spectacle bien consolant par la fermeté et la constance de ses néophytes. Nos lecteurs en jugeront par la lettre suivante.

LETTRE DE MGR CHAUSSE, PRÉFET APOSTOLIQUE DU KOUANG-TONG.

Au milieu du désordre actuel, quoiqu'il soit assez difficile d'avoir des relations suivies avec l'intérieur de la province, bouleversée par la persécution, il nous arrive

cependant de tous les côtés des nouvelles, qui nous permettent de juger de la violence exercée contre nos néophytes jusque dans les moindres hameaux.

L'orage déchaîné sur la mission par le vice-roi, aidé de Pang-yoc-luu, commissaire impérial, s'est promené partout avec une rage inouïe. Près de trois mille familles ont été ruinées par le pillage, qui continue encore en ce moment, livrées à toutes les brutalités d'une populace surexcitée et sauvage et jetées sans asile à la merci des âmes compatissantes et charitables. Que de souffrances et que de misères! Ah! vous, riches et puissants du monde, qui nagez dans l'abondance, que n'employez-vous un peu de votre superflu à soulager vos frères persécutés pour la foi et pour la France; votre dette serait moins écrasante au tribunal du souverain Juge.

En couvrant de ruines et de désolations le champ du Père de famille, le but de nos persécuteurs était d'arracher du sol la semence de la foi, qu'une génération de vaillants apôtres y avaient plantée avec quelques succès. Le moment était favorable. Les pamphlets du commissaire, les édits des mandarins, engageant ouvertement à l'apostasie, les menaces du peuple, tout cela ne laisse aucun doute.

La malice des autorités chinoises était d'autant plus à craindre, qu'elle se cachait sous les formes de la légalité. En nous renvoyant, les mandarins semblaient subir une nécessité, pour nous soustraire à la vengeance populaire, vengeance pourtant que les gouvernants peuvent toujours modérer; et, aux yeux des autres nations, dont ils cherchent avec tant de soin l'approbation et l'appui, afin de passer pour un peuple civilisé, ils avaient l'avantage de paraître agir correctement.

Mais, par notre départ, ils enlevaient aux chrétiens leurs protecteurs naturels et tout moyen de défense, et ils pensaient que le pillage et la perte de leur fortune suffiraient à les éloigner d'une religion, cause de leurs malheurs. De cette manière, ils auraient atteint facilement leur dessein et enlevé ceux qu'ils regardent comme les auxiliaires de la France. Personne n'ignore en effet que la plupart des Chinois anti-européens croient que les missionnaires sont l'avant-garde des royaumes de l'Occident pour envahir l'empire : de là l'opposition incessante contre la propagation de la Foi.

Heureusement la grâce divine opère toujours des prodiges et donne des forces surhumaines à ceux qui combattent sous son étendard. C'est ce qui est arrivé pour nos chrétiens; c'est ce qui a dérangé les projets des persécuteurs.

Pillés, battus, réduits à la dernière indigence, ils ont répondu, comme les premiers chrétiens, à ceux qui leur disaient : « apostasiez et on ne vous inquiètera plus »; oui, malgré la terreur à l'ordre du jour, ils n'ont eu qu'une voix à l'orient comme à l'occident : « Mieux vaut mourir » et des milliers de victimes préférant au danger de renier leur foi, l'exil et la misère, ont abandonné leur village avec leurs femmes et leurs enfants.

De rares exemples, comme toujours, ont sans doute attristé nos cœurs; mais déjà plusieurs renégats sont revenus de leur faiblesse; et quand la paix ramènera l'espérance dans ces campagnes dévastées, j'ai la confiance que ces plantes, desséchées par la peur, reprendront leur sève première aux rayons du soleil qui éclairera notre retour parmi eux. Que ce temps nous paraît long!

Vers la partie orientale de la province où sont nos plus belles chrétientés, les coups, dès le début, ont été moins violents. Les mandarins semblaient s'engager avec timidité parmi ces montagnards pleins de foi et de vigueur. Les chapelles n'avaient pas été scellées et les payens faisaient cause commune avec les chrétiens, pour empêcher le désastre. Les districts du P. Laurent et du P. Verchère avaient été presque indemnes de toute vexation.

Cela ne devait point durer; le démon veillait à son poste : *circuit quærens quem devoret*; il préparait ses moyens d'attaque, et il faut croire qu'il avait pris conseil, car ses plans étaient si bien inventés, que, sans un point un peu faible, il eût remporté une victoire complète.

Il machina dans l'ombre la trame d'un complot dont il avait tous les fils et en mit toute la responsabilité sur le compte des chrétiens. Ils devaient se soulever en masse et venir en aide aux Français : les canons, les fusils, les armes de toute espèce étaient prêts et cachés sous terre. On n'attendait plus que le moment favorable. Dans la pièce d'accusation adressée secrètement au vice-roi, le nom des principaux chefs choisis parmi les chrétiens les plus influents, était désigné avec précision... Il y avait même trois missionnaires qui se tenaient cachés pour prendre, à l'heure voulue, la direction des rebelles !

Tout était si clairement établi, que le vice-roi effrayé, envoya aussitôt un commissaire avec plein pouvoir, et donna l'ordre à l'autorité militaire de se transporter immédiatement avec un corps de troupe, dans le district indiqué.

Heureusement dans le voisinage, vivait un petit mandarin, dont la vigilance aurait été en défaut, si le complot eût été réel. Comment? une rébellion se serait organisée à ses côtés et à son insu ! Le cas était grave : son globule et sa place étaient menacés.

Averti de l'accusation, il fait venir les chrétiens qu'il connaissait de longue date et les interroge. Ceux-ci, étonnés, protestent avec force.

Alors le mandarin s'empresse de démentir l'accusation auprès du vice-roi, l'assurant que le pays était tranquille et que les chrétiens ne songeaient à rien moins qu'à la révolte.

Mais les ordres étaient reçus... trois cents soldats arrivaient à marches forcées et envahissaient bientôt la contrée.

Ce fut comme une nuée de sauterelles s'abattant sur un champ de verdure... La chapelle du Père Verchère reçut la première visite ; elle fut pillée, selon l'habitude, puis scellée... Les portes des chrétiens furent enfoncées, les images déchirées, et les meubles brisés. A Nopo, où le P. Laurent administre de 1,500 à 2,000 fidèles et possède deux ou trois oratoires, outre le pillage habituel, le mandarin avait donné l'ordre de saccager dix-huit chapelles. Où les trouver? Bah ! Vous croyez qu'un Chinois est embarrassé pour si peu ! Détrompez-vous. Le voilà en règle. Les dix-huit chapelles sont scellées !... Il a chassé les chrétiens de leurs maisons et a apposé son papier à cachet rouge sur les portes.

« Ce sont nos maisons, disaient les chrétiens, nous n'avons pas d'autre habitation. »

« Et qu'importe ? Ne priez-vous pas dans cette pièce ? Donc c'est une chapelle, je dois la sceller... »

Et voilà nos pauvres néophytes sans asile, obligés de chercher ailleurs un abri.

Le plus grand mal produit par le passage des soldats est l'excitation générale contre les chrétiens. Depuis lors plus de vingt familles ont été chassées ; tout le pays est en feu. Les payens les pressent d'apostasier. Mon Dieu ! Quel avenir ! Et ce district était si beau !

Tout près de là dans le *Loc fong*, se trouvait le centre de la prétendue rébellion. Le P. Tourrie me donne les détails suivants :

« Le pillage des maisons chrétiennes, me dit ce missionnaire, continue dans mon district, si bien qu'aujourd'hui, il y a plus de 150 familles ruinées. Grand nombre de fidèles ont quitté leur village ; d'autres sont partis à l'étranger. Beaucoup d'entre eux, n'osant sortir de peur des payens, sont peut-être condamnés à mourir de faim, car j'ai appris que, dans nombre d'endroits, les chrétiens n'ont pu faire la récolte du riz, et que les payens se sont chargés de le couper.

« A Sin-Tien, où j'avais une petite chapelle, les Chinois se sont précipités en foule dans les habitations, vociférant mille blasphèmes contre la religion ; ils pillent et brisent tout ce qu'ils ne peuvent pas emporter. Dans une chambre, ils rencontrent une pauvre chrétienne, allaitant son enfant de trois ou quatre jours ; mais les monstres s'avancent, arrachent l'enfant du sein de sa mère et le jettent violemment par terre. Le pauvre petit meurt. Mais un ange de plus montait au ciel.

« D'autre part, les payens se rassemblent et cherchent le moyen d'attaquer le village de Na pou ; mais, comme les chrétiens sont nombreux, ils n'osent pas en venir aux mains. Pour compenser cet échec, ils attendent la nuit et se dirigent vers les montagnes où habite seul un pauvre charbonnier, qu'ils haïssent tout particulièrement. Au bruit qu'il entend, le malheureux se lève et sort. Il est saisi et garrotté, puis chacun le frappe à l'envi. Il est sans connaissance et l'un d'eux veut encore le transpercer de sa lance ; les autres l'arrêtent en disant qu'il est mort, et tous se retirent fiers de leur exploit. Ce brave chrétien a été broyé sous les coups, il a les bras et les jambes rompus et tout le corps meurtri.

« A Taï-hui-Tsia, les mandarins accompagnés du commissaire, sont venus six fois, et six fois ils ont poussé les pauvres néophytes à renoncer à la religion des Français. Grâce à Dieu, aucun n'a failli, ils se sont tous montrés fermes dans la foi.

« Un jour plusieurs mandarins viennent s'installer à la chapelle, ne trouvant pas ma chambre assez convenable. L'un des chrétiens les prie de ne pas entrer parce que c'est le temple de la prière.

« —Je suis mandarin, répond le plus exalté, j'entrerai si cela me plaît. »

« Tous alors de pénétrer dans le Shong-tang, où, après avoir tourné en ridicule les images et les inscriptions pieuses, ils procédèrent à l'interrogatoire.

« — Toi, qui es-tu ?

« — Je suis Chinois, comme le *grand homme*.

« — Tu es chrétien.

« — Oui, je suis chrétien.

« — Tu veux te révolter contre l'empereur et ainsi « aider les Français ?

« — Le grand homme sait bien que ce n'est pas vrai.

« — Vous êtes accusés auprès du vice-roi et vous « savez que je puis vous condamner.

« — Le grand homme jugera comme il lui plaira; mais « il sait bien que nous ne sommes pas coupables.

« — J'ai appris que vous étiez très contents quand les « *diables d'etrangers* avaient la victoire ; c'est déjà un « crime contre l'Empire.

« — Le grand homme a été mal renseigné. Nous sommes « Chinois et nous désirons que la Chine soit prospère.

« — Il faut abandonner la religion des étrangers et « reprendre la religion de l'empire, sinon malheur à « vous !

« — Le grand homme fera ce qu'il lui plaira, mais je « désire conserver ma religion. »

« Alors tous les mandarins en fureur se répandaient en imprécations violentes contre la religion, contre les Français et contre les chrétiens.

« Le magister qui me racontait ces interrogatoires m'a affirmé que les mandarins ressemblaient à des tigres furieux... »

Telles sont les nouvelles de cette région naguère encore si prospère. Les mandarins n'ont pas osé emprisonner les néophytes, parce que leur innocence était palpable ; mais le mal grandit ; les payens se croient maintenant obligés de persécuter les chrétiens pour être de bons patriotes.

En ce moment plus de la moitié de nos villages sont détruits et chaque jour le nombre augmente. Jusqu'ici nous avons pu subvenir aux besoins de nos malheureux

chrétiens qui ont fui à Hong-Kong et à Macao. Mais, dans l'intérieur, combien de misères qu'il est impossible d'atteindre : combien peut-être sont destinés à périr de faim durant l'hiver!

Ayons confiance cependant et espérons que la tempête passagère que nous traversons nous purifiera, et que, lorsque la paix reviendra, le bon Dieu saura nous dédommager de ces tristesses par une moisson plus abondante.

P. S. — Nos prêtres chinois commencent à pouvoir parcourir les districts persécutés, ce qui a été impossible pendant les mois de septembre et d'octobre aux environs de Canton. Les PP. Bernon, Ferrand, Mérel, restés dans l'intérieur, se portent bien. J'espère qu'ils n'ont plus rien à craindre. Le P. Ferrand n'est cependant pas sans inquiétude.

LA PERSÉCUTION AU TONG-KING

Lettre de M. Lesserteur, directeur au séminaire des Missions Étrangères de Paris

Il n'est pas de courrier venant du Tong-King qui ne nous apporte l'annonce de quelque nouveau désastre subi par la mission du Tong-King occidental. Le nombre des chrétientés ruinées par les brigands qui désolent le pays dans tous les sens est incalculable.

Je vous envoie aujourd'hui quelques extraits d'une lettre que m'a adressée le P. Hébert (1), dont le district comprend six paroisses administrées par des prêtres indigènes, et situées dans la province de Thanh-hoa, non occupée par nos troupes.

C'est dans cette province que commença, il y a quatorze mois, la persécution par laquelle les mandarins cherchèrent à se venger des glorieux faits d'armes de notre corps expéditionnaire et dont furent ensuite victimes, dans le district de la partie montagneuse, six missionnaires et de nombreux catéchistes.

« ... Jusqu'ici la province de *Thanh-hoa* n'est pas encore en paix. Les prêtres indigènes chargés des paroisses de *Nhan-lo* et de *Ké-bên* sont toujours obligés de se tenir cachés, et les chrétiens, loin d'avoir été indemnisés, sont toujours exposés aux vexations des mandarins. Ceux-ci, voyant que les Français ne réclament rien d'eux, obligent nos néophytes à livrer l'impôt des champs qu'ils n'ont pu ensemencer, et forcent les villages chrétiens incendiés et ruinés de fond en comble à fournir leur contingent de soldats, comme avant les massacres.

« *Thanh-hoa* est actuellement un foyer de révolte contre les Français; c'est là que se retirent tous les mécontents et tous les mandarins chassés des provinces du nord. Un grand nombre de mandarins de la capitale y ont établi leur résidence, et le trop fameux ennemi de la France et des chrétiens *Tôn-thât-Tuyêt* vient d'y envoyer sa femme et ses trois fils. L'anarchie la plus complète règne dans la partie montagneuse.

« Quant aux coupables qui ont massacré et pillé les chrétiens, non seulement on ne les recherche plus, mais on a même relâché ceux que l'on avait emprisonnés d'abord. Les deux principaux organisateurs des massacres se promènent librement et avec éclat dans les rues du chef-lieu de la province.

« Je suis toujours à *Phuc-nhac*, dans la province de *Ninh-binh*. Je me suis rendu à *Ké-bên*, pour la première fois depuis les massacres, le 2 novembre dernier, et j'y ai célébré la Sainte Messe afin d'administrer le viatique à un malade. Les pauvres chrétiens des villages environnants sont venus me raconter leurs malheurs : leurs maisons ne sont pas encore reconstruites, et il ne reste plus rien des anciennes. Les païens ont tout emporté, jusqu'au charbon provenant de l'incendie.

« J'ai visité avec la plus profonde tristesse le tombeau, ou plutôt l'amas de terre qui recouvre les restes de 80 chrétiens de Ké-bên, brûlés ensemble dans l'église du village (1).

« En voyant le dénûment absolu de ces pauvres chrétiens, en entendant sur les lieux le récit de leurs malheurs sans nombre, dans l'impuissance de leur venir en aide, je me mis à pleurer avec eux. Ils me supplièrent de rester, mais Mgr Puginier venait de m'écrire que la prudence ne me permettait pas encore de le faire.

« Dans mon seul district, le nombre des chrétiens massacrés est de plus de 250; plus de 40 chrétientés ont été brûlées ou saccagées, et les églises livrées aux flammes... »

(1) Dans une lettre à Mme Béchet, la mère du jeune martyr lyonnais, M. Robert, missionnaire à Ké-rua, donne les détails suivants :

« Le jour anniversaire de la mort du P. Béchet, le P. Girod s'est rendu à Ké-Dai pour célébrer le glorieux triomphe de votre bien aimé Gaspard. C'est à Ké-Dai, non loin de la cure, que son corps attend le jour de la résurrection.

« Une circonstance que vous ne connaissez peut-être pas : le P. Hébert est détesté des mandarins de Thanh-hoa, car il leur a donné plusieurs fois du fil à retordre, et c'est lui que l'on croyait massacrer lorsqu'on a mis votre fils à mort. Il est à peu près sûr que, si les bourreaux de Gaspard avaient su que celui qu'ils avaient entre leurs mains n'était pas le P. Hébert, ils l'auraient relâché sans lui faire aucun mal... »

(1) V. *Missions cathol.* n. 771, 14 mars 1884.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Mgr Tagliabue, vicaire apostolique du Pé-tché-ly méridional, ayant été transféré au Pé-tché-ly septentrional, la Sacrée Congrégation de la Propagande a proposé au Saint-Père M. Jean-Baptiste Sarthou, lazariste, pour le remplacer dans son ancienne mission. Dans l'audience du 11 janvier, le Souverain Pontife a approuvé ce choix et

nommé M. Sarthou, vicaire apostolique du Pé-tché-ly méridional avec caractère épiscopal. Le nouveau prélat est né à Doazit (France) le 24 avril 1840; il a fait ses études à la Maison Mère des Lazaristes à Paris et a enseigné la philosophie au séminaire de La Rochelle; il est missionnaire en Chine depuis 1870.

— Mgr Martin Crane, des Ermites de Saint-Augustin, évêque de Sandhurst, souffrant depuis deux ans d'une grave maladie d'yeux, a obtenu du Saint-Père, par l'intermédiaire de la Propagande, un coadjuteur dans la personne du R. P. Etienne Réville, prêtre du même Ordre. Le R. Père Réville est né dans le diocèse de Ferns (Irlande) en 1844 : après avoir fait ses études à Gand, il vint en Australie et fut nommé curé de Sandhurst; depuis 1881 il est vicaire général du diocèse.

— Le siège de Scio étant vacant par la mort de Mgr Giustiniani, la Sacrée Congrégation de la Propagande a présenté pour ce diocèse Mgr Fidèle Abbati, ancien évêque de Santorin, et Sa Sainteté a daigné approuver ce choix.

— Dans une circulaire, adressée le 6 janvier par S. E. le cardinal Siméoni, préfet de la Propagande, à tous les évêques du monde. Son Eminence proteste encore une fois contre la spoliation des biens de la Propagande et recommande chaleureusement au zèle des prélats, l'Œuvre de la Propagation de la Foi. L'Éminentissime Préfet loue notre Œuvre de « ses efforts vraiment prodigieux pour recueillir, aussi bien que la somptueuse offrande du riche, l'humble obole du fils du peuple. »

Birmanie méridionale. — Mgr Bigandet, des Missions Étrangères de Paris, évêque titulaire de Ramatha et vicaire apostolique de la Birmanie méridionale, écrit de Rangoon, le 7 décembre 1884, à MM. les directeurs de la Propagation de la Foi :

« Je suis heureux de vous signaler les résultats que l'on commence à obtenir parmi les Birmans, soit à Rangoon, soit dans la banlieue. Nous venons de bâtir une jolie église dans le quartier où les conversions sont les plus nombreuses. Il faut, pour travailler efficacement à la conversion des Birmans, une grande patience à cause de leur grossièreté et de leur orgueil, et de plus une connaissance approfondie du bouddhisme; car tous professent cette religion et beaucoup en ont une connaissance surprenante.

« L'œuvre des Chinois marche lentement à cause des persécutions des païens contre les catéchumènes. La plupart de nos néophytes sont des ouvriers tailleurs ou cordonniers; les maîtres païens refusant les services de tous ceux qui embrassent le christianisme, cette considération arrête beaucoup de Chinois bien disposés.

« Quant à la mission cariane, elle continue à prospérer. M Bringaud, au nord de la mission, voit son zèle récompensé par les plus consolants succès. Dans ses courses il s'est mis en rapport avec une tribu qui habite le versant oriental des montagnes de l'Arrakan : c'est un rameau de la famille des Singphos que les Birmans appellent Khyins. Cette peuplade qui parle le birman, semble offrir à l'évangélisation de grandes espérances; il faudrait seulement que nous puissions placer chez elle un missionnaire à poste fixe.

« Chez les Papous, M. Kern a deux écoles florissantes. Son église, bâtie en bois du pays, est vieille et menace ruine; les fourmis en ont rongé les planchers; aussi M. Kern a résolu d'en élever une en pierres.

« La mission malabare ou tamoule a passé par une rude épreuve : le démon y a, durant plusieurs mois, soufflé le feu de la discorde parmi les chrétiens; mais, grâce à Dieu, le calme se rétablit et bientôt la paix y régnera comme autrefois.

« Nos écoles dirigées par les Frères des Ecoles chrétiennes et par les Sœurs du Bon-Pasteur et de Saint-Joseph, sont admirablement tenues; à chaque examen elles reçoivent les plus grands éloges des officiers du gouvernement... ».



Mgr Bigandet, des Missions Étrangères de Paris, né en 1813, dans le diocèse de Besançon, parti pour les missions de l'Indo-Chine en 1837, nommé, en 1856, coadjuteur du vicaire apostolique de la Malaisie et, en 1870, vicaire apostolique de la Birmanie méridionale.

INFORMATIONS DIVERSES

France. — Le *Journal officiel* a publié la nomination suivante dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Est nommé chevalier :

S. G. Mgr Altmeyer, archevêque titulaire de Chalcis, délégué apostolique pour la Mésopotamie, le Kurdistan et l'Arménie, en résidence à Bagdad; ancien aumônier divisionnaire au 22e corps, armée du Nord. A opté pour la France en 1871. S'emploie à répandre la langue et l'influence françaises dans les pays dont l'administration spirituelle lui est confiée. Services exceptionnels.

Canada. — Le 10 mai dernier s'embarquait à Liverpool un petit groupe de religieux et de religieuses, qui s'en allaient porter la bonne Nouvelle vers les régions polaires. Tous s'attendaient aux fatigues et aux privations qu'ils allaient rencontrer. Dans ces vastes régions, la culture étant à peu près inconnue, il faut vivre du produit de la chasse et de la pêche. Les missionnaires avaient à parcourir 3,000 lieues de pays. Ils ont traversé la longue ligne des lacs Huron et Supérieur, puis, s'avançant vers l'Ouest à cent lieues au-delà du lac Winnipeg, ils se sont dirigés vers le Nord,

et ont franchi le lac Athabaska, puis le grand lac de l'Esclave lui-même.

Après plus de trois mois de voyage, et après avoir eu la consolation de baptiser plusieurs sauvages, ils ont atteint, le 6 septembre, la mission de la Providence. Dès leur arrivée, les voici avec la perspective de la famine. La récolte a été mauvaise, le blé n'a pu mûrir, et la pêche n'a point été assez abondante. Quand les provisions viendront à manquer, il faudra, par un froid de 30 à 40 degrés, se tenir devant une ouverture pratiquée dans la glace dans l'espoir que quelques poissons se feront prendre. Mais les missionnaires comptent sur la charité de leur chère France, sur laquelle leurs travaux attireront les bénédictions d'en haut.

Dahomey. — Un témoin oculaire nous écrit :

« Cette année le roi du Dahomey a célébré l'abominable fête des Coutumes avec plus de barbarie que jamais. Chaque jour, pendant les trois mois que je suis resté à Abomé, je voyais à la porte du palais du roi six têtes fraîchement coupées, sans compter les cadavres cloués aux arbres, la tête en bas, ou cloués par les mains seulement ou par les pieds dans différentes positions et mourant ainsi, à la suite de leurs souffrances, de la faim et des piqûres des insectes.

« J'ai aussi été témoin des derniers jours de deux femmes et de deux hommes qui avaient, avec le frère du roi, tramé un complot contre celui-ci pour le détrôner. Le frère du roi, ne pouvant, d'après les lois du pays, être tué, a été enfermé dans une sombre prison. Les deux femmes, dont l'une était femme du frère du roi et l'autre esclave, ont été ensevelies jusqu'au cou, et, comme après sept jours elles vivaient encore, quoiqu'elles n'eussent rien mangé, on les a déterrées jusqu'à la ceinture et on leur a donné à manger, puis on a rempli le trou de poudre à laquelle on a mis le feu. Malgré les horribles brulûres, elles vivaient encore ; alors les bourreaux leur ont versé de l'huile de palme bouillante sur la tête que la foule s'est empressée ensuite de couper en morceaux et de réduire en poudre. Quatre jours plus tard les cadavres ont été déterrés et coupés en mille morceaux. Les deux hommes du complot ont été attachés à un pieu et toute la foule avec des fers rougis au feu les a percés en mille parts ; l'un a vécu une demi-heure et l'autre près d'une heure. »



YOLUBA. — Audience du roi d'Oyo ; d'après le dessin d'un missionnaire (Voir page 46).

Réunion. — M. le chanoine Murat, curé de la cathédrale de Saint-Denis, nous écrit le 23 décembre 1884 :

« Je puis vous donner des nouvelles des missionnaires de la Société du Sacré-Cœur d'Issoudun, dont votre revue du 3 octobre annonçait le départ pour la nouvelle mission de Papouasie ou Nouvelle Guinée.

« Les RR. PP. Couppé et Verjus, trois jeunes Frères italiens et cinq religieuses devaient s'embarquer à Marseille le 22 octobre. Au moment du départ, le P. Verjus manqua à l'appel : il venait d'être atteint de la fièvre typhoïde. Après quelques jours de navigation, le P. Couppé se trouva frappé du même mal qui prit des caractères fort graves. Heureusement notre colonie de Bourbon se rencontrait sur la route, le P. Couppé débarqua ici et fut porté à l'hôpital militaire. Pendant plusieurs jours, il resta entre la vie et la mort. Enfin Dieu lui rend la santé Son compagnon, le P. Verjus, le rejoint et ils achèvent leur convalescence en attendant le prochain courrier. M. Chalvet, vicaire général, administrant le diocèse en l'absence de Mgr Coldefy, leur a offert la plus cordiale hospitalité.

« Nous possédons toujours une partie des missionnaires expulsés de Madagascar. Ils rendent à notre diocèse les services les plus signalés. Je ne sais comment on aurait pu, sans eux, pourvoir aux besoins du diocèse dont le clergé, trop peu nombreux, se trouvait encore réduit par la mort ou la maladie. A l'Ile Maurice, leur présence n'est pas moins utile. »

400 LIEUES A TRAVERS LE KOUANG-SI & LE KOUY-TCHÉOU.

Journal de M. Chouzy.

Ire PARTIE

DE KOUY-HIEN A LA FRONTIÈRE DU KOUY-TCHÉOU.

Mars-avril 1881

I.

De la ville de Kouy-hien à celle de Pin-tchéou.

DÉPART DE KOUY-HIEN. — DESCRIPTION D'UN PALANQUIN DE VOYAGE. — CHARS. — BROUETTES. — TRANSPORTS A DOS D'HOMME. — MINES D'ARGENT, D'ÉTAIN ET DE FER. — TROUPEAUX AU PATURAGE. — CHRÉTIENTÉ DE HOUEN-CHAN. — MARCHÉS DE TSIN-TANG ET DE HOANG-TIEN. — LA RACE TCHOUANG-KOU. — INCIDENT A HOANG-LIEN. — LE MARCHÉ DE LY-TANG. — INCIDENT A TA-KIAOU. — PIN-TCHEOU. — AUBERGES CHINOISES. — INCIDENT.

(Suite [1])

A quinze *ly* (environ neuf kilomètres) de Hoâng-lien, dans la direction nord-ouest, se trouve le marché de Loùy-Chèn (Esprit du Tonnerre), marché de médiocre importance en un pays pourtant assez peuplé.

A trois *ly* plus loin, on traverse une petite rivière qui sert de limites entre les territoires de Kouy-hien et de Pin-tchéou. Nous étions déjà à 66 kilomètres de la première, il nous en restait encore 78 à faire pour arriver à la seconde.

Comme la voie que nous suivons est étroite et bordée des deux côtés par des rizières inondées, c'est toute une affaire quand nous avons à croiser des passants : or, précisément ceux-ci abondent ce jour-là, à cause de la coincidence avec le marché de Houen-tchâc-Sin-hiu, situé à 10 *ly* au delà de Louy-chèn et à quelques pas de la route. Nous rencontrons surtout des femmes chargées de riz ou d'autres provisions et qui souvent, malgré l'usage reçu, font difficulté de céder le chemin à mon palanquin ; un soldat et un satellite furent obligés de marcher devant, et de décliner mon titre de *grand homme* (ta-jen), pour décider ces robustes et peu timides *Tchouang-Kou* à se ranger sur la côte et à me dispenser d'être, peut-être involontairement, jeté dans l'eau.

La plaine se resserre, est inculte, puis s'élargit de nouveau sans être beaucoup cultivée, avant d'arriver au marché de Li-tang. C'est à environ *26 ly* de cette localité que se fait la division des deux bassins du Nan-Kiang et du Hong-Phoui-Kiang : les eaux du versant est s'en vont dans la direction de Kouy-hién se jeter dans le Nàn-Kiàng, tandis que celles du versant ouest s'en vont dans le Où-lin-Kiang, pour tomber avec lui à Tsien-Kiang-hién dans le Hông-Choui-Kiang.

Li-tang est un marché assez important, plutôt comme champ de foire que comme entrepôt de marchandises, à 60 *ly* de Hoang-lien. Il y a dans le voisinage un petit mandarinat relevant de Pin-tcheou. Les satellites me trouvent une auberge petite, mais paisible, où logent d'ordinaire les mandarins de Kouy-hien quand ils sont de passage dans ce bourg.

26 mars. — Comme nous avions à parcourir 90 *ly* (environ 54 kilomètres), avant l'aurore tout le monde est sur pied ; dès qu'on peut distinguer le chemin, mes porteurs qui sont alertes et se sont déjà lesté l'estomac, sont à leurs pièces, et, frais d'auberge soldés, voilà toute la petite caravane en mouvement.

Au sortir de Li-tang, la plaine s'élargit considérablement, atteignant 12 à 13 *ly* de largeur, moitié cultivée, moitié en friche. Çà et là quelques petits bois de pins, de grands arbres près des villages, l'horizon toujours borné au nord et au sud par les deux mêmes chaînes de montagnes, un terrain presque toujours jaune, voilà le paysage. On descend en pente douce d'abord, plus prononcée et plus accidentée ensuite, vers le Ou-lin-kiang, rivière assez forte qui coule des montagnes voisines situées au sud. Pour passer les voyageurs dans sa barque, le nautonnier n'use ni de rames, ni de bâton ; il se contente de tirer des deux mains sur un cable tendu d'un bord à l'autre, tandis que des pieds il presse sur l'esquif qui suit docilement la direction, grâce à l'absence presque complète de courant.

On marche ensuite vers l'ouest dans une plaine qui au nord n'a presque pas d'horizon. Après une montée de 4 à 5 *ly*, on descend une pente douce, quoique plusieurs ruisseaux semblent encore se diriger par des détours vers le Ou-lin-kiang.

A 30 *ly* de Li-tang se trouve sur le bord d'un étang un charmant petit marché, appelé Ouang-lin-tang ; nous y déjeunons. Je m'installe sous un petit belvédère ouvert, en face d'un restaurant qui, grâce à une table bien servie, attire en ce moment presque tous les voyageurs. Comme il me répugnait d'aller m'asseoir au milieu de tous ces gens-là dont la propreté est le dernier des soucis, je pus rester seul à ma table dans mon belvédère, tout en profitant des mets du voisin qui ne fit aucune difficulté de m'en vendre, comme si je fusse entré chez lui ; du reste, de la part des voyageurs pas un mot de travers, pas une réflexion saugrenue, c'est l'attitude que j'ai constatée en Chine, voire même au Kouang-si, partout où l'insolence n'a pas pour s'étayer l'avantage du nombre.

Quand tout mon monde fut rassasié, nous poursuivîmes par un temps magnifique notre route vers l'ouest, à travers l'immense plaine dont l'aspect est toujours à peu près le même. Elle est assez peuplée, mais la nature du sol doit l'exposer souvent à l'épreuve de la sécheresse. Elle se resserre avant d'arriver à Ta-kiaou, marché qui se trouve à 35 ly de Ouang-lin-tang ; elle est bornée au sud et à l'ouest par des monticules, entre lesquels il y a des rizières et çà et là quelques petits bois.

A Ta-kiaou il y a quelques maisons assez bien bâties notre caravane y stationne un instant, tant pour se reposer

(1) Voir les *Missions catholiques* du 2, 9 et 16 janvier 1885, et la carte envoyée avec le numéro du 2 janvier.

que pour se rafraichir. Ne désirant rien prendre et ne voyant pas d'endroit convenable où m'asseoir, je restai dans mon palanquin. Or, il arriva que, parmi les curieux accourus pour voir un Européen et qui, pour me dévisager, s'accroupissaient devant l'ouverture de devant ainsi qu'à côté des vasistas, il s'en trouva quelques-uns qui poussèrent l'indiscrétion jusqu'à la malhonnêteté ; comme d'ailleurs ils ne se permettaient aucun propos offensant, je prenais patience ; mais un des satellites crut devoir faire des observations et éloigner la foule.

A ce moment, une voix proféra le mot : *diable d'étranger*, en l'accompagnant d'une des plus grossières malédictions à l'adresse du satellite. Celui-ci, aussitôt de retrousser ses manches, d'enrouler sa queue autour de sa tête et de bondir sur l'insolent en appelant ses compagnons, et en le déclarant en état d'arrestation. En un clin d'œil le coupable est saisi par les cheveux, bousculé et frappé. J'allais intervenir pour l'arracher des mains de mes trop zélés satellites quand des gens du marché me prévinrent en adressant des excuses aux sbires et en semonçant le coupable. Ainsi finit cette scène qui menaçait de tourner au tragique.

La route, après avoir longé quelques monticules, rentre dans la plaine. Celle-ci est plus accidentée et mieux cultivée quand on approche de Pin-tcheou. Cette ville de deuxième ordre est en bon état, ayant été réparée depuis la dernière rébellion ; elle est peu animée ; les principaux magasins sont dans le faubourg du sud. Le gros marché de Lou-hin, le plus important peut-être de la province, est dans la même direction, à 8 *ly* de la ville ; il doit le développement de son commerce à ce qu'il est le point d'intersection de toutes les routes principales du Kouang-si.

Du port de mer cantonais le moins éloigné, Pé-hay, qui est à 300 kilom. de Pin-tchéou-fou, pour aller à Lin-tchéou-fou, à Kouy-lin-fou, à Kin-yuen-fou et même au Kouy-tcheou, c'est par Lou-hin qu'il faut passer. De la préfecture de Nan-nin-fou à Kouy-hien, à Liou-tchéou-fou et à la capitale de la province Kouy-lin-fou, c'est encore par Lou-hin qu'il faut passer. On va à Nan-nin en deux jours et demi, à Liou-tcheou-fou en quatre ou cinq journées, à Kouy-hien en trois, à la capitale du Kouy-tchéou en vingt, et au port cantonais de Pé-hay en six.

A Lou-hin et à Pin-tchéou, comme dans presque tout le Kouang-Si, tout le gros commerce est entre les mains des Cantonais. Les transports se font presque exclusivement par porte-faix, vu l'éloignement des voies fluviales navigables. Il y a trois journées jusqu'aux deux fleuves Nan-kiang et Hong choui-kiang ; seulement les petites barques peuvent remonter de la ville de Tsien-kiang-hien le Sé lan-kiang jusqu'à Tchéou-hin à 30 ly de Lou-hin, et, quand les eaux sont fortes, jusqu'à Leaou-pin-hien à 8 ly du susdit marché.

Il y avait longtemps que je désirais faire connaissance avec ce pays de Pin-tchéou, qui m'intéressait à cause des nombreux commerçants qu'il envoie au Kouy-tchéou. Maintes fois dans mes voyages en cette province, j'avais rencontré des gens de ce pays ; j'avais été en rapport avec quelques-uns d'entr'eux, et j'ai conservé surtout le souvenir d'un aubergiste qui me questionna un soir, pendant un temps notable, sur le christianisme. En les voyant si répandus, je m'étais figuré que leur pays devait être singulièrement peuplé. Or, j'ai constaté que le motif qui les fait émigrer, c'est moins l'exubérance de population que la pauvreté du sol d'un côté, et de l'autre, l'occasion fournie par les allées et les venues que nécessite le commerce.

Quant au caractère, leur réputation n'est que l'expression de la vérité, en le dépeignant comme énergique et batailleur. Grâce à cette énergie, le christianisme trouverait peut-être chez ce peuple plus de ressources, une fois que son esprit aurait pénétré les cœurs et que la loi évangélique, en les adoucissant, aurait tourné vers le bien leur ardeur native. Mon rêve serait de créer une résidence de missionnaire à Pin-tchéou ou du moins dans le marché de Lou-hin : le plus grand obstacle à cette entreprise, comme à beaucoup d'autres, c'est le manque de catéchistes. Dieu daigne aplanir les voies et lever cette dernière difficulté !

Après avoir longé quelque temps les remparts de la ville, construits en briques avec base de pierres de taille et ayant environ cinq mètres d'élévation, nous pénétrons dans le faubourg du Sud, et bientôt nous entrons dans l'auberge où nous devons passer la nuit. Il était quatre heures du soir. Il y avait heureusement une chambre disponible pour mes gens et pour moi, au lieu d'un grand dortoir commun pour tous les voyageurs, ainsi que la chose existe dans bien des auberges chinoises. Mes effets allaient donc être plus en sûreté, en même temps que je serais plus tranquille et moins exposé aux regards des curieux.

Un mot sur l'installation ordinaire des auberges au Kouang-si. Ce sont le plus souvent des bâtiments en pisé ou en briques simplement séchées au soleil. Les murs en briques cuites sont une rareté. A l'entrée est une salle vide, lieu de passage et de réunion, où l'on devise et prend le frais. Elle est suivie d'une petite cour après laquelle vient une espèce de salle à manger, qui sert en même temps de corridor et souvent aussi de dortoir à plus d'un voyageur. Quand l'installation est plus confortable, il y a sur les côtés ou sur l'arrière une chambre ou deux à donner ; mais ces chambres sont toujours à plusieurs lits. Au-dessus de ces chambres et de la salle à manger ou du dortoir commun est d'ordinaire un grenier où l'on monte par une échelle et où dorment les gens de moindre qualité. La cuisine, accompagnée d'une petite cour pour se laver chaque soir le corps avec de l'eau chaude suivant l'usage du pays, se trouve généralement dans le fond ainsi que les appartements du patron et de sa famille.

Quatre planches recouvertes d'une mauvaise natte et placées sur deux bancs, voilà votre lit. A vous d'avoir dans vos bagages une moustiquaire et de la suspendre dans chaque auberge, si vous ne tenez pas à devenir la proie des moustiques ; à vous de traîner partout votre couverture si vous ne voulez pas grelotter en hiver : de matelas et de drap on n'en use pas ici. Une table plus ou moins haute, rarement solide sur ses bases, mais par compensation, recouverte le plus souvent d'un vernis vraiment chinois qui a quelque chose de la couleur, sinon du brillant, de la laque et auquel chaque passant a soin d'ajouter une couche plus ou moins épaisse ; un banc ou deux, voilà l'ameublement de votre chambre (voir la gravure p. 37).

Généralement le sol est parsemé de paille, de papiers et de toute espèce de débris, os, écorces de fruits, crachats,

etc.; car autant les hôtes sont peu gênés, autant le patron est peu pressé de balayer après leur départ ce qu'ils ont laissé. A vous donc, si vous avez quelques notions élémentaires de la propreté, de réclamer cette opération à votre arrivée ou d'y faire procéder par votre domestique.

Mais vous avez beau faire, vous n'échapperez pas au tribut que, de tout temps, les cancrelas de céans se sont attribué le droit de prélever sur votre nourriture si vous ne les surveillez de près, ni à celui que les punaises réclameront sans pudeur sur votre sang pendant votre sommeil; à moins que vous n'ayez la précaution de parsemer votre couche de camphre ou de poudre, ou que la rigueur de la saison ne tienne en respect ces dégoûtants insectes. Quant aux puces, elles prennent sans vergogne garnison dans vos bas et le reste de vos habits, sans parler de certains grenadiers qui parfois viennent faire *chorus* avec elles. Gare aux rats pendant la nuit! bien heureux s'ils ne vous soustrayent pas vos jarretières, ne rongent pas vos bottes et ne prennent pas indiscrètement des reliques de vos vêtements, ainsi que la chose m'est arrivée.

Rien de pénible pour un Européen comme le séjour d'une auberge chinoise en été. Tandis que vous y étouffez d'un côté, vous êtes, le jour, harcelé, agacé, tourmenté, mis à bout de patience, littéralement sucé par des myriades de mouches qui pullulent en cette contrée où l'on pratique si peu la propreté. La nuit, c'est surtout le tour des moustiques et des punaises. Malheur à vous si vous avez dans vos paniers, quoique bien fermés, quelques provisions de bouche! à votre lever, vous les trouverez envahies par des milliers de petites fourmis qui abondent sur ce sol humide. Aussi est-il prudent d'éviter, quand on le peut, les voyages en été; je me hâte d'ajouter que, pour lors, je m'épargnai une bonne partie de ces épreuves, grâce à la fraîcheur de la saison.

Le maître d'hôtel fournit le sel, l'eau, le bois pour la cuisine, et l'huile d'éclairage, le tout à raison de 30 sapèques par tête, soit environ 30 centimes. Ses ustensiles de cuisine et de table sont à votre disposition, mais à vous d'acheter votre riz et votre pitance. La *bourgeoise* cuit le riz; quant aux sauces, ragoûts, fritures ou bouillis, c'est votre affaire. Les hôtes de distinction payent le plus souvent un écot surérogatoire, parce qu'on a d'ordinaire pour eux certains égards et qu'on est censé avoir des soins spéciaux de leur personne. Le patron sait d'ailleurs spéculer sur le commun des voyageurs et se rattraper sur le prix des denrées qu'il leur vend. Aussi,malgré la modicité du droit proprement dit de logement, la plupart des aubergistes vivent tout doucement; quelques-uns même font fortune, parce que, comme on dit vulgairement, tout en gagnant peu sur un individu en particulier, ils se rattrapent sur le total.

Avant de clore cette digression, je dois réparer une omission involontaire et cela afin de compléter la nomenclature des tourments de l'homme paisible durant les nuits passées à l'auberge. A côté de vous, des joueurs attablés jurent, hurlent et se taisent alternativement; plus loin, parfoisau-dessus de vos têtes, des fumeurs d'opium crient à gorge déployée, rient aux éclats, se disputent et devisent jusqu'après minuit, souvent jusqu'au point du jour. Le moyen de dormir au milieu de ce vacarme? Il faut que la fatigue ou l'habitude se charge de résoudre le problème. Quand vous n'avez pas la chance d'avoir une chambre particulière, vous êtes condamné à subir le tapage en dépit de l'agacement d'autant plus prononcé qu'il produit sur vos nerfs, qu'il est plus rapproché de vous.

Et puis, le souci de vos bagages exposés à des enquêtes indiscrètes. Souvent, malgré la précaution de faire coucher mes gens à côté et de glisser les paniers sous les lits, j'avoue que, pour ma part, je ne dors guère que d'un œil après minuit; auparavant j'ai peu d'inquiétude, parce qu'il y a encore trop de monde éveillé. De cette façon, dans mes nombreuses et lointaines pérégrinations, je n'ai encore jamais rien perdu dans les auberges du *Céleste Empire*.

Enfin, pour achever le tableau, disons que souvent ces établissements sont dépourvus d'endroit pour les nécessités de la nature : le jour, on est obligé d'aller au dehors chercher quelque recoin; la nuit, la rue est à votre disposition, car on s'en rapporte à la sollicitude des chiens du quartier.

Outre les épreuves énumérées et communes à tous les voyageurs, le missionnaire européen est exposé, en sus, à celle de se voir considéré comme une bête curieuse en certaines localités qui ne sont pas habituées à sa visite, et dont la population est plus remuante et moins polie. Pourtant, sans en avoir été complètement exempt durant mon long voyage au Kouy-tchéou, à travers des contrées qui n'avaient jamais vu de missionnaire, je me hâte de dire, à la louange des populations des lieux que j'ai traversés, qu'à peine en trois ou quatre rencontres, j'ai eu à souffrir sous ce rapport. Est-ce à la douceur des caractères qu'il faut attribuer la chose? Ou bien est-ce à ma manière officielle de voyager, ou au bénéfice de n'avoir pas été reconnu comme étranger que j'en ai été redevable? Je ne sais; toujours est-il que c'est un fait que je tiens à constater.

(A suivre).

VOYAGE DANS LE YORUBA

Des RR. PP. Chausse et Holley, de la Société des Missions Africaines de Lyon.

(Suite 1)

V

Le palais et la cour du roi du Yoruba, a Oyo. — Le Bafin. — Un condamné a mort.

Le soir du jour où l'on avait essayé de nous ruiner, le roi, touché de notre détresse, envoya en cadeau un beau cheval noir au R. P. Supérieur, lui demandant d'oublier la disgrâce que son peuple nous avait infligée, puis il nous fit appeler en audience privée.

L'Eunuque en chef vint nous recevoir et nous introduisit auprès du roi, devant lequel il resta à plat ventre tout le

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 9 et 16 janvier, et la carte publiée page 22.

temps de l'audience. Le roi était vêtu d'une grande robe en fine soie d'Italie, couverte de dessins variés et de fleurs richement coloriées. Il est gros, court et d'un embonpoint excessif. Il paraît avoir au plus une cinquantaine d'années. Sa figure respire la douceur, il a une parole excessivement composée et où perce de temps à autre un accent de résolution qui ne messied pas dans la bouche d'un roi du Yoruba. Séance tenante, il nous fit les offres les plus gracieuses. Plus tard, j'aurai à raconter comment il sut les mettre à exécution. Il nous dit que nous lui faisions un honneur qui avait été refusé à son père, lequel n'avait jamais vu les Alufa-Aguda (prêtres catholiques) dans son royaume. Avant de nous congédier, il nous fit cadeau d'un taureau, de quatre sacs de cauris, chose rare ici, et de plusieurs corbeilles d'ignames très belles.

Les seules choses remarquables à Oyo sont la place du palais royal et le palais lui-même. Il est bâti sur un plateau élevé qui domine toute la partie nord-est et sud-est de la ville. Son enceinte occupe une superficie de plusieurs kilomètres carrés. Cet immense espace est renfermé par une muraille de 12 à 14 pieds de hauteur, percée de six portes ouvrant d'une part sur des salles d'attente et de l'autre sur les principaux quartiers de la ville.

Le palais proprement dit comprend les maisons du roi et de ses femmes ; de jolies vérandas longues de quelques centaines de mètres font fort bel effet, et de vastes cours extérieures l'entourent complètement.

Les profanes peuvent y pénétrer et les visiter.

Les maisons royales forment un immense quadrilatère au centre duquel se trouve une cour intérieure vaste et ornée de fétiches, exclusivement destinée au roi et à ses femmes. D'autres cours intérieures, cachées aux yeux du public, sont encore réservées aux femmes du roi.

Le palais est flanqué d'une douzaine de pavillons qui ne sont, à vrai dire, que des salles d'attente où se réunissent les flâneurs, les courtisans, les politiciens et les colporteurs de nouvelles. On les voit étendus du matin jusqu'au soir, professant en apparence l'indifférence la plus complète, mais en réalité cherchant l'occasion de se faire remarquer et de saisir au besoin le prix de leurs basses flatteries et de leurs délations intéressées. A Rome, au temps de Sylla, on ne pratiquait pas mieux la délation.

Le roi a une cour des plus curieusement composées. Immédiatement après Sa Majesté qui est inviolable et jouit du pouvoir le plus absolu, vient le Bafin, ou chef des eunuques, espèce de premier ministre du roi, qui jouit de la confiance entière de son souverain.

Après le Bafin, vient le fils aîné du roi qui possède la plénitude du droit d'aînesse. Les autres fils ou filles du roi n'ont qu'un privilège d'inviolabilité, sans aucun pouvoir reconnu officiellement à la cour : toute leur influence est due à la faveur, à leur habileté et à la popularité dont la ville les honore.

Parmi les charges de la cour du Yoruba, la plus curieuse et la moins enviée sans doute, est celle de l'Olokun-esin « celui qui a la corde du cheval. » Le titulaire de ce poste est libre et jouit d'un très grand pouvoir d'exaction, on ne lui refuse rien. Mais c'est un condamné à mort, car il doit mourir doucement le même jour que le roi. C'est pour cela qu'il est le premier favori, le seul mignon qui ne puisse pas tomber en disgrâce. Nous avons vu cet intéressant personnage, c'est un jeune nègre d'une taille commune, d'une figure assez avenante, qui porte très gaîment la sentence de mort qu'on lui rappelle sans cesse par les flatteries dont on l'accable et les nombreux privilèges qu'on lui reconnaît.

A peine la mort du roi est-elle connue dans le palais que le Bafin envoie prévenir l'Olokun-esin qui doit immédiatement mettre ordre à ses affaires et dormir du dernier sommeil, avant que la nouvelle de la mort du roi ne soit répandue dans le public...

VI

La cour d'Oyo. — Les musiciens du roi. — A propos de politique. — Les esclaves, richesse du pays.

On ne serait pas juste si on ne comptait pas au nombre des curiosités de la cour du Yoruba les six musiciens en titre. La musique joue un grand rôle parmi les Noirs ; mais, à la cour d'Oyo, c'est une affaire de tous les instants. Chaque soir nos artistes yorubas font raisonner de grandes trompes de cuivre, longues de six ou sept pieds. C'est un son grave mais peu varié, qui ressemble assez à une plainte longuement accentuée. Des tambours de tous timbres et de toutes grosseurs mêlent leur vacarme au son de ces instruments. Cette musique tout africaine est l'accompagnement nécessaire des passe-temps du roi ; elle marque à différentes reprises les veilles de la nuit et, le jour, elle semble plusieurs fois indiquer les heures.

Après avoir pénétré dans les cours extérieures du palais royal, les musiciens sont tenus à l'écart et commencent leur vacarme plus ou moins dansant. Les nombreuses femmes du roi peuvent alors, sans être vues des autres mortels, danser devant leur maître et seigneur et lui faire oublier ains les soucis et les dégoûts de la vie politique.

La politique occupe, en effet, une grande partie des journées du roi d'Oyo. L'esprit artificieux des gens du Yoruba est devenu proverbial parmi les autres Noirs ; sans paraître manquer à leur parole, ils savent toujours habilement, à l'aide de suppositions et d'hypothèses, tromper un ennemi qui a eu le malheur de se fier à eux. En principe, le roi d'Oyo est reconnu roi de tout le Yoruba : les villes d'Ogbomoho, d'Ibadan, d'Iseyin, de Fiditi, et vingt autres petites villes, ainsi qu'une centaine de villages, reconnaissent sa suzeraineté et lui paient tribut. Mais Ibadan s'est rendu puissant ; l'esprit militaire et guerrier que les rois d'Oyo ont développé chez les habitants de cette ville, l'amour exclusif des expéditions au point de ne plus tenir compte des ordres et des défenses du roi de la capitale ont donné naissance à une rivalité dangereuse pour tout le royaume ; car Ibadan, se sentant fort, ne vise qu'à se rendre indépendant vis-à-vis d'Oyo et, pour arriver plus sûrement à son but, il s'est allié secrètement avec le roi d'Iseyin, lui promettant aussi son indépendance le jour où celle d'Ibadan serait assurée. De là une politique tortueuse qui nécessite de la part du roi d'Oyo et de ses agents une grande habileté pour résister aux empiètements des uns et pour ne pas être la cause indirecte de la ruine des autres.

Quelques jours après notre arrivée, le général en chef de l'armée d'Ibadan campant devant Ogedengbe a eu l'audace d'envoyer demander au roi d'Oyo sa tête dans un bassin, puisqu'il prenait parti contre eux en faisant alliance avec leurs ennemis. Le roi fut averti, par un espion de sa police secrète, de l'intrigue ourdie contre lui. A l'arrivée des messagers qui n'étaient pas moins de quarante et tous armés, le roi les fit désarmer et leur demanda le but de leur démarche. Intimidés par le ton décidé du monarque, ils ne lui délivrèrent que la moitié du message et n'osèrent pas lui demander sa tête. Le roi les menaça de les décapiter tous lui-même s'ils ne délivraient le message en entier et sur le champ..... Et il leur montrait du doigt la hache qui était à ses pieds..... On voulut protester... mais il fallut délivrer le message. Le roi se prit à rire et humilia ces pauvres gens qu'il obligea sous peine de mort à retourner au camp et à y publier à leur tour un message menaçant à l'adresse de tous ceux qui avaient trempé dans ce complot politique. Les ambassadeurs souffletés retournèrent au camp, délivrèrent le royal message devant lequel les chefs s'humilièrent, et demandèrent publiquement un pardon qui leur fut généreusement accordé.

La politique du roi du Yoruba est-elle honnête? Il faut bien le croire, car il ne jure que par le Dieu vivant et parle comme un véritable missionnaire; mais il y a loin sans doute de ses sentiments exprimés à ceux qu'il cache dans son cœur. Il faudrait être élevé dans le palais même pour comprendre toutes les roueries des agents politiques et de la nombreuse police habilement organisée. Les femmes prennent une part active à la police du palais, de la capitale et des différentes villes du royaume. Le roi est très affairé, mais il ne laisse pas ses femmes dans l'inaction. Ces dernières, occupées à tresser des nattes, fournissent en abondance les grands marchés qui se tiennent chaque jour à Oyo. C'est là un revenu considérable pour le palais qui a de si nombreuses charges.

Tous les cinq jours, le roi a son jour férié, dans lequel il est occupé à faire des sacrifices, à consulter les devins, les sorciers et les Babalawo. Le roi est féticheur et il est l'esclave obligé des féticheurs du pays. Il a aussi son fétiche propre qui passe pour très puissant aux yeux des gens de la ville et qui lui apprend, dit-on, bien des choses cachées !

Le vendredi, jour saint des Malais, il est accablé de visiteurs qui viennent prier dans le palais pour le roi et la famille royale. Le roi accepte sans façon les talismans des Malais : les portes de son palais en sont toutes décorées et il passe pour être assez favorable aux fidèles dévots du faux prophète. Cependant, il est toujours païen et rien ne fait croire qu'il soit en voie de devenir mahométan.

Les esclaves du roi sont très nombreux : c'est par milliers qu'on les chiffre. C'est la seule richesse du pays, car on ne peut être à l'aise si on n'a pas quelques esclaves. On ne peut avoir d'immenses plantations si on n'a pas des centaines d'esclaves ; on ne peut être chef de guerre, si on ne peut armer un millier d'esclaves.

Le roi nous dit que son père possédait douze mille esclaves tous par lui achetés. « Pas un seul n'avait été *volé(?)* ou pris à la guerre tandis, ajoutait-il avec une satisfaction visible, que Latossa, le chef des Ibadans, est un voleur et un ambitieux. Un jour il a pu donner à douze cents guerriers (ses esclaves) un équipement complet. Que lui manquait-il alors ? Pourquoi ne pas mettre des bornes à son ambition? Il a voulu encore voler et conquérir, il est en lutte depuis sept ans avec un peuple qui ne se rendra pas. Il se le reproche maintenant, mais il est trop tard. »

Pour en finir avec les détails sur la cour du roi d'Oyo, ajoutons que jamais cour plus corrompue n'a mieux sauvegardé la décence. A notre approche les femmes du roi, d'ailleurs très-décemment vêtues, se retiraient sur un signe, chaque fois que nous avions l'honneur d'être admis en audience privée.

(*A suivre*).

La publication des longues correspondances sur la persécution en Chine et au Tong-King, nous oblige à renvoyer au prochain numéro la suite du voyage du R. P. Courtois.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(ÉDITION FRANÇAISE)

Une tertiaire de St-François, diocèse de Paris	20
Au nom de feue Jeanne-Marie Thivard, de la paroisse de Virigneux	23
P. M., à Lyon	10
Anonyme, don recueilli par l'*Echo de Fourvière*	7
Mlle T..., don recueilli par l'*Echo de Fourvière*	1 30
Anonyme de la paroisse de Colombier, don recueilli par l'*Echo de Fourvière*	10
A. C., don recueilli par l'*Echo de Fourvière*	30
M. l'abbé Reboursier à La Flèche, diocèse du Mans	5
Anonyme du diocèse du Mans	5
Anonyme du diocèse de Poitiers	10
Une pauvre confrérie de jeunes gens de Nancy	10
Un curé du canton de Saint-Georges de Vièvre, diocèse d'Evreux.	5
M. Clouet à Saint-Mandé, diocèse de Paris,	9 35
Quelques paroissiens d'Odensée, (Danemark	19 85

A Mgr Azarian, pour l'église N.-D. du Spasme, à Jérusalem.

Anonyme, don recueilli par l'*Echo de Fourvière*	5
Mme veuve Mas, don recueilli par l'*Echo de Fourvière*	10

Pour les missions des Pères Jésuites en Palestine et en Syrie.

Mme Chavannes-Gaulis près Lausanne (Suisse).	17

A Mgr Puginier, pour les victimes de la persécution au Tong-King occidental.

M. P. Menard, à Avranches, diocèse de Coutances	10
M. J. Benoit au Puy, diocèse de Lyon	10

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Puginier).

Au nom du comte Hermann de Stainlein, diocèse de Liège	200
Un abonné du diocèse d'Angers	2 50
Mme A. M. C. de M., diocèse de Lyon	600
Un anonyme du diocèse de Bourges	40

A Mgr Chausse, pour les chrétientés de l'Ile de Sancian.

Anonyme du diocèse de Versailles	10

Pour les missions de Chine les plus éprouvées (Kouy-Tchéou).

Mlle Caillet à Orléans	5
Mme d'Arlempde, diocèse d'Autun	10
Mlle Amédée Barbery, diocèse de Chartres	50

Pour M. de Noailles, missionnaire au Japon septentrional.

Anonyme du diocèse de Lyon	200

A M. Ligneul, missionnaire au Japon septentrional.

M. l'abbé A. Barbery du diocèse de Chartres	50

Pour la mission belge du Zambèze.

Un abonné du diocèse de Liège	200

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



CHINE. — Vallée de Pin-tchéou (Kouang-si) (Voir page 56).

LA PERSÉCUTION AU TONG-KING

Le long silence de Mgr Puginier nous faisait espérer que sa mission, si éprouvée au début de la guerre franco-chinoise, était actuellement occupée à réparer les désastres anciens et n'avait plus à redouter le mauvais vouloir des mandarins annamites. Notre espérance est cruellement déçue! Déjà, dans le dernier numéro, nous avons publié de graves nouvelles sur la situation des chrétiens au Tong-King. Aujourd'hui cette lettre navrante du vénérable vicaire apostolique ne nous laisse aucune illusion sur l'impunité dont, jusqu'à ce jour, ont joui les persécuteurs et sur l'abandon dont souffrent les victimes.

LETTRE DE MGR PUGINIER, VICAIRE APOSTOLIQUE DU TONG-KING OCCIDENTAL.

Hânôi, 5 décembre 1884.

Dans le district de Son-Tay, la paroisse de Sông-Chay est toujours dispersée. Le curé avec ses catéchistes et ses élèves, les religieuses annamites et les chrétiens se sont fait des radeaux en bambous et ont descendu le Sông- Câ, jusqu'auprès de Tuân-hac où ils mènent une existence misérable, sous la protection de quelques canonnières de guerre françaises, vivant de tubercules qu'ilsvont chercher dans les montagnes voisines.

C'est déjà la troisième fois, depuis le mois d'avril dernier, que ces malheureux chrétiens ont dû fuir de leurs villages pour échapper à une forte bande de Pavillons Noirs qui ravagent le pays, pillent et incendient les maisons et massacrent ou emmènent prisonniers les habitants dont ils peuvent se saisir. Un grand nombre de jeunes gens et de jeunes femmes sont tombés entre leurs mains, et il ne nous a pas encore été possible de les racheter ou de procurer leur évasion. Ces pauvres chrétiens ont tout perdu et sont ruinés par les privations et les souffrances qu'ils subissent depuis huit mois. Pour surcroît de malheur, ils n'ont pu faire la récolte du riz d'automne et ils vont perdre les graines oléagineuses que rapportent leurs forêts, car la saison de les cueillir est déjà avancée. A différentes reprises, je leur ai envoyé des secours que je trouvais considérables, vu la modicité de nos ressources, mais qui en réalité n'étaient pour eux qu'un léger soulagement de deux ou trois jours.

Dernièrement le colonel Dugenne, de la Légion étrangère, a été envoyé par le général Brière de l'Isle, commandant en chef, pour attaquer avec une colonne de 700 hommes, cette bande de Chinois forte de 2,000 brigands, et solidement retranchée dans plusieurs forts au-dessous de Tuyen-Quang. L'attaque a été vive et le combat a duré quatre heures. L'ennemi, se voyant cerné, a abandonné subitement ses positions, laissant au pouvoir des Français une bonne quantité d'armes et 60,000 cartouches de fusils se chargeant par la culasse. Il a eu de 450 à 500 hommes tués; on ne connait pas le chiffre de ses blessés. Ce brillant fait d'armes a coûté aux Français la perte d'un lieutenant et de onze soldats tués; un sous-lieutenant et 23 hommes ont été blessés. Le lendemain, 21 novembre, la colonne attaquait une seconde bande de Pavillons Noirs forte de huit cents hommes, retranchés dans un autre poste où elle gardait un grenier de riz couvert par les forêts. Là, il n'y a pas eu de combat sérieux, car l'ennemi s'est enfui, laissant ses provisions au pouvoir des Français. Les Chinois se sont retirés, partie vers le Nord-ouest, partie vers l'Ouest, dans les forêts situées entre le fleuve Rouge et la rivière Claire.

La paroisse de Sông-Chay reste toujours exposée aux ravages de ces bandes ennemies, et je crains bien que les chrétiens ne puissent regagner leurs anciens villages d'ici à quelque temps.

La paroisse de Ban-No, relevant aussi du district de Son-Tây, a pareillement eu beaucoup à souffrir des incursions des Pavillons Noirs. Bon nombre de chrétiens, qui s'étaient réfugiés à Son-tay au mois de février dernier, ont voulu, au mois de juin, regagner leurs villages respectifs. Ils ont eu quelques jours de tranquillité, mais les bandes ennemies que l'on croyait plus éloignées ont envahi les villages à l'improviste, ont pillé les biens, massacré grand nombre d'habitants qui ont été surpris la nuit, et ont emmené prisonniers des centaines de néophytes. Les deux tiers de la paroisse de Ban-No, forte de 2,500 âmes, ont été saccagés par les brigands et ont perdu le peu de biens qu'on avait pu sauver lors des pillages précédents.

La paroisse de Du-Bo, dépendant du même district, vient aussi d'être ravagée en partie. Le curé dénoncé aux Pavillons Noirs a dû s'enfuir au moment où il était occupé à reconstruire quelques cases pour servir d'église et d'habitation, car tout avait été pillé et brûlé précédemment. Il n'a pas encore pu rentrer dans sa paroisse où sa vie serait en très grand danger.

Dans la province de Thanh-hoà, les chrétiens Chau et laotiens qui ont eu dernièrement leurs villages détruits, comme je vous l'annonçais dans ma dernière lettre, errent encore dans les montagnes, sans prévoir le jour où ils pourront rentrer dans leur pays.

Leur récolte d'automne est perdue et ils restent exposés pour longtemps à toutes les horreurs de la famine.

Les deux paroisses de Nhânh-lo et de Ké-bên, appartenant au district de Thanh-hoà, et qui ont été complètement dévastées, lors des massacres de janvier, sont toujours soumises aux plus cruelles épreuves.

Malgré mes incessantes réclamations au sujet des massacres *de sept missionnaires, d'un prêtre indigène, de soixante-trois catéchistes et de plus de deux cents néophytes*, et au sujet du pillage et de l'incendie des villages chrétiens, crimes commis officiellement en plein jour par les autorités annamites de la province, je n'ai encore pu obtenir, depuis un an, aucune justice, aucune réparation. Nos ennemis restent toujours paisibles possesseurs des biens qu'ils ont volés à la mission et aux néophytes et continuent à chanter victoire, se prévalant de leur impunité. Que d'avanies ils ont fait subir aux chrétiens après leur rentrée dans leurs anciens villages, que de vexations ils ont exercées contre eux! Le poison, les assassinats en secret, tout a été employé pendant plusieurs mois, sans qu'il m'ait été possible d'obtenir la moindre protection en faveur de ces malheureuses victimes de la haine de la religion et surtout de la France. Les mandarins les forcent depuis longtemps à livrer l'impôt, même des champs qui leur ont été enlevés par leurs ennemis, à fournir les corvées militaires, et cependant tout le monde connaît leur profonde misère et leur dénûment le plus complet.

Mais si je m'intéresse à la misère corporelle de ces néophytes abandonnés, je suis bien plus sensible à leur abandon spirituel. Voilà, en effet, un an que les deux districts de Chau et Laos et les deux provinces de Nhanh-lo et de Ké-bên, appartenant les uns comme les autres à la province de Thanh hoa, voilà, dis-je, *un an*, qu'ils sont privés de leurs pasteurs. La gravité de la situation et les dangers imminents auxquels seraient exposés les prêtres, ne me permettent pas de leur en envoyer sans les vouer à une mort certaine. Voilà donc huit mille néophytes privés depuis un an de tous les secours spirituels et des consolations de la religion qui leur seraient cependant nécessaires maintenant plus que jamais, pour les soutenir dans les épreuves et, au moment de la mort, les préparer à paraître devant Dieu!

Quand je songe à cet état de choses, et j'y réfléchis souvent, j'éprouve une profonde tristesse, et je trouve la vie pénible, voyant surtout que je n'ai encore rien obtenu pour améliorer la situation spirituelle et corporelle d'un si grand nombre de chrétiens. Dans l'amertume de mon âme, je me surprends à penser que ceux qui devraient rendre justice à des innocents opprimés et ne le font pas, assument une responsabilité énorme. Ils n'y songent pas, mais ce n'est pas l'oubli qui leur en fera éviter les conséquences funestes. Cependant au milieu de ces pénibles impressions, je me sens rappelé à la patience en songeant que la justice n'est pas de ce monde et que la persécution est l'état habituel de l'Église. Ce sont les tribulations qui

la purifient, la fortifient, lui donnent de la vertu et la font grandir par la grâce de Dieu qui sait tirer le bien du mal, et la rend plus florissante que jamais au moment où l'on croyait tout perdu.

Oui, j'ai la ferme confiance, je dirai même la conviction intime que Dieu réserve à la mission du Tong-King occidental, des jours heureux et des grâces de conversion éclatantes. Je n'en serai peut-être pas le témoin, car me voilà dans la cinquantaine, et la vie s'use vite au milieu des tribulations. Mais, peu importe, j'ai succédé à mes prédécesseurs qui n'ont pas eu moins de mauvais jours, et, à plusieurs époques, j'ai eu la consolation de cueillir dans la joie ce qu'ils avaient semé dans les larmes. D'autres récolteront après nous la moisson que les apôtres d'aujourd'hui auront arrosée de leur sueur et, les plus heureux, de leur sang.

Je reçois à l'instant des nouvelles inquiétantes pour les districts des Chau et Laos et pour les paroisses de Thanh-hoa. Un des auteurs des massacres précédents a dit à un catéchiste envoyé par moi pour visiter secrètement les néophytes, victimes de la persécution, que l'on préparait de nouveaux massacres et que, cette fois, tous les chrétiens doivent être exterminés. Il lui a dit aussi que l'un des mandarins, principaux auteurs des derniers malheurs, rappelé d'abord à Hué pour donner un semblant de satisfaction, venait d'être renvoyé à son poste et replacé dans ses anciennes fonctions pour exécuter le complot. Le catéchiste entendant ces communications s'est enfui secrètement, et, arrêté en route, il n'a échappé à la mort que par une protection spéciale de Dieu, car on avait déjà décidé de l'exécuter avec son guide chrétien. Je vous donne la nouvelle telle que je l'ai reçue du catéchiste lui-même, sous toute réserve, sans oser encore croire au rétablissement du mandarin dans sa place précédente. Cet acte, en effet, serait, de la part du gouvernement annamite, une insulte et une provocation trop évidente contre les représentants de la France que l'on a intérêt à ménager au moins extérieurement.

Quant au projet de massacres, je n'ai que trop de raisons de les craindre. Bien que l'on prétende que de pareils excès ne sauraient recommencer sans danger pour les mandarins, moi je suis convaincu et j'ai malheureusement les antécédents pour preuves, qu'ils peuvent encore être commis avec la même chance d'impunité pour ceux qui ourdiraient le complot dans le secret et pour ceux qui l'exécuteraient. Après les atrocités dont nous avons été témoins et l'impunité que tout le monde trouve étrange, nous devons nous attendre à tout, et être toujours prêts aux plus grands malheurs.

P.-S. — Après avoir écrit cette lettre, je reçois de M. Lemaire, nouveau ministre de France à Hué, la promesse qu'il s'occupera prochainement de nos affaires et nous fera rendre justice. Ce n'est point lui qui est responsable des retards apportés dans le jugement de la cause si grave et si importante des massacres de missionnaires et de chrétiens et des incendies dont nous avons été victimes, il y a déjà un an. Je compte sur sa bienveillance, sur sa loyauté et sur sa connaissance des vrais intérêts de la France qui ne sauraient être séparés des nôtres.

CONSTANTINOPLE.

Le patriarche grec schismatique et Mgr Rotelli. — Réception de Mgr Ferahian à Diarbékir. — Arrivée à Artvin de Religieuses arméniennes. — Conversions à Marach et à Malatia.

On nous écrit de Constantinople, le 17 janvier 1885.

I

L'initiative que Mgr Rotelli, le délégué apostolique, avait prise pour renouer des rapports avec le Patriarcat grec de Phanar (1), n'est pas demeurée sans résultat. Le Patriarche grec, Mgr Joachim IV, a envoyé à son tour, le jour de l'Epiphanie, son grand vicaire à la résidence de Mgr Rotelli pour lui présenter ses compliments.

Le délégué apostolique était alors absent, mais le lendemain il s'empressa d'envoyer au Patriarcat grec son vicaire général, Mgr C. Testa, avec son secrétaire et le frère de ce dernier, M. l'abbé Celli, pour remercier Mgr Joachim de sa gracieuse démarche.

Mgr Testa et ses deux collègues ont été reçus au Patriarcat grec avec beaucoup d'égards et la conversation a été on ne peut plus bienveillante de part et d'autre. Le même jour étant la fête de S. B. Mgr Azarian, Mgr Rotelli se trouvait en visite chez le Patriarche arménien catholique, lorsque le grand vicaire de Mgr Joachim s'est présenté avec le référendaire patriarcal, pour offrir les félicitations du Patriarche grec : un nouvel échange de vœux pour l'union des deux Eglises s'est passé en cette circonstance entre les trois hauts Dignitaires, et les nombreux ecclésiastiques et notables, qui affluaient, ce jour là, chez Mgr Azarian, furent remplis de joie devant ces symptômes d'un événement tant désiré. La joie n'est pas moindre parmi les notables grecs. Ils auraient fait déjà des démarches pour accentuer d'une manière plus formelle leur désir ardent d'union ; mais ils ont cru devoir ménager les susceptibilités d'une classe de la population grecque qui n'est pas encore préparée à cette heureuse conversion. Ils sont par conséquent d'avis d'aller lentement mais sûrement.

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 13 décembre 1884.

Le grand *Logothète* du Patriarcat grec, un des promoteurs de cette union, dans une visite faite le 7 janvier à S. B. Mgr Azarian, lui a affirmé que Mgr Joachim avait choisi de propos délibéré la fête de l'Epiphanie pour complimenter le délégué du Saint Siège, afin de montrer au public que ses tendances d'union n'avaient pas un simple caractère de courtoisie, mais bien celui d'une entente fraternelle sur le terrain *ecclésiastique*. Mgr Azarian qui, dès le début, profitant de son amitié soit avec l'archevêque de Dercon, plus tard Joachim IV, soit avec le grand Logothète, Aristarchi Bey, préparait les voies à cette union, ne manqua pas d'encourager ce dernier à persévérer dans le chemin heureusement entrepris. En cette occasion, il y a eu entre eux échange d'idées, toutes pour faciliter l'union en écartant un à un les obstacles qui jusqu'à présent l'avaient rendu impossible. On peut être sûr en Occident que Mgr Rotelli, le savant et zélé délégué apostolique, et Mgr Azarian n'omettront pas la moindre occasion de poursuivre une œuvre inaugurée sous de si favorables auspices. Il leur faut pourtant l'aide et le secours des fidèles de l'Occident et, comme cette union intéresse au plus haut point la propagation de la foi, vos lecteurs devront adresser au ciel les prières les plus ardentes, afin que le Bon Dieu achève l'œuvre que ses ministres ont commencée avec sa divine bénédiction.

II.

Le télégramme annonçant la magnifique réception faite à Mgr Joseph Ferahian, à son arrivée à Diarbekir, sa résidence, a été pleinement confirmé par les lettres qu'on vient de recevoir. Le clergé et les fidèles des différents rites catholiques se sont empressés d'aller à la rencontre du nouvel évêque à la distance de trois heures au-delà de la ville. L'entrée de Mgr Ferahian a été vraiment triomphale : les autorités civiles se sont également empressées de lui rendre les honneurs dus à son rang. Le Valy (Gouverneur général) S. Exc. Sami Pacha a reçu le prélat avec une grande bienveillance et lui a déclaré que son siège au conseil administratif du Vilayet était prêt et que tous désiraient être aidés de ses sages avis dans l'expédition des affaires graves d'une Province, qui embrasse la partie supérieure et la plus importante de la Mésopotamie.

Un accueil du même genre a été fait par la population arméno-catholique d'Artvin aux trois Sœurs arméniennes de l'Ordre de l'Immaculée-Conception, envoyées par Mgr Azarian sur la prière de l'évêque, Mgr Jean Zacharian. Aussitôt qu'on apprit dans la ville que les Sœurs, parties de Batoum, se dirigeaient vers Artvin, en longeant le Djorokh, un grand nombre de jeunes gens se portèrent à cheval à leur rencontre, accompagnés de plusieurs prêtres. A leur arrivée les pères et les mères de plusieurs familles s'empressèrent de leur souhaiter la bienvenue.

Tous pleuraient de joie en pensant que ces Sœurs n'avaient pas hésité, dans leur zèle, à braver les fatigues d'un voyage à travers des rochers et le long d'une rivière redoutable par son cours rapide et ses bords escarpés. Aussi les Sœurs firent-elles une entrée solennelle dans la ville d'Artvin. Le bon évêque les attendait devant son évêché et, à leur vue, remercia Dieu qui avait écouté ses prières. Les Sœurs, après avoir reçu la bénédiction du prélat, prirent possession du local que Mgr Zacharian leur avait fait préparer.

Après les premiers travaux d'installation, elles commencèrent leur saint apostolat. L'empressement des mères à conduire le lendemain leurs filles à l'école inaugurée par les bonnes Sœurs, fut indescriptible. Mgr Azarian, qui s'est imposé de sérieux sacrifices pour créer cette importante école, doit ressentir une sainte joie en apprenant toutes ces bonnes nouvelles. Il désire, nous assure-t-on, établir de pareilles stations à Pirkinik et à Mouch, deux localités qui promettent également un succès éclatant, aussitôt que les ressources lui permettront d'exécuter ses projets.

Nous avons la consolation, en finissant cette correspondance, d'enregistrer de nouvelles conversions : six familles, parmi lesquelles trois ou quatre assez distinguées, ont abjuré à Marach le schisme arménien. D'autres retours ont eu lieu récemment à Ghevrek et à Ghantara, villages situés dans le diocèse de Malatia.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Le siège archiépiscopal de Corfou étant vacant depuis le 1er août 1884, par la mort de Mgr Spiridion Maddaléna, LL. EE. les cardinaux de la Propagande ont, dans leur réunion du 5 janvier, choisi pour succéder au vénérable et regretté défunt Mgr Evangéliste Boni, des Mineurs Capucins, et ont décidé de prier le Saint-Père de daigner transférer ce prélat du siège de Zante et Céphalonie dont il est évêque, à celui de Corfou. Sa Sainteté a daigné ratifier ce choix et a nommé Mgr Boni, archevêque de Corfou.

Approuvant également une autre proposition des Éminentissimes cardinaux de la Propagande, le Saint-Père a daigné nommer vicaire apostolique d'Arizona avec caractère épiscopal, M. Pierre Bourgade, en remplacement de Mgr Salpointe, nommé coadjuteur de l'archevêque de Santa-Fé. Mgr Bourgade est Français : il a fait ses études au séminaire de Clermont ; il exerce le saint ministère dans l'Arizona depuis 1870 ; il est âgé de trente-huit ans.

INFORMATIONS DIVERSES

Angleterre. — On lit dans les journaux anglais que sir Philip Rose, lady Rose et leurs cinq enfants viennent d'être admis dans l'Église, à l'Oratoire de Londres, après avoir abjuré la religion protestante. Sir Philip Rose, deuxième baronnet du nom, est le fils de l'exécuteur testamentaire de lord Beaconsfield.

Cette conversion, due en grande partie à l'influence de lord A. Lennox, frère du duc de Richmond, a produit une très grande sensation dans la société anglaise.

Etats-Unis. — L'épiscopat des Etats-Unis vient de publier, à l'occasion de la clôture du Concile de Baltimore, une lettre admirable sur la situation de l'Eglise en Amérique. C'est un magnifique document qui témoigne de l'incomparable vitalité du catholicisme. Cette lettre touche à tous les points importants de la vie intérieure et publique, les rapports des évêques avec Rome, l'éducation du clergé, les droits des curés, le droit de propriété de l'Eglise, la famille chrétienne, la sainteté du mariage, la presse, les Sociétés secrètes, les associations catholiques, les missions, l'épanouissement du catholicisme, le but du dernier Concile, etc... Toutes ces grandes questions sont traitées avec une largeur de vue et une précision remarquables.

En même temps les évêques ont décidé de former une Université catholique. Il y a déjà un fonds assez considérable de 800,000 dollars. Un comité de huit évêques et de trois laïques s'est constitué pour étudier l'organisation de l'institution future. Il est question de l'établir ou à New-York ou à Chicago.

On le voit, la vie catholique coule à pleins bords dans cette jeune Église qui va être constituée sur les bases de la hiérarchie traditionnelle.

Ce Concile, entre autres décrets importants, en a porté un qui se rapporte à la célébration *nationale*, pratiquée depuis longtemps par les États-Unis, d'un jour de fête annuel pour rendre grâce à Dieu des bienfaits reçus dans le cours de l'année. Cette fête vraiment chrétienne sera désormais rehaussée par les imposantes cérémonies du culte catholique, devenu le plus important de l'Union, quant au nombre des fidèles.

Mgr Spalding, évêque de Peoria, ancien étudiant de Louvain, a prononcé, dans la métropole de Baltimore, un éloquent discours, dont le texte a été publié par la plupart des journaux. Ce prélat a fait ressortir l'union qui existe entre les citoyens sur la base de la liberté, quelle que soit la communion à laquelle ils appartiennent et les progrès réalisés par cette union en Amérique.

VOYAGE DANS LE YORUBA

Des RR. PP. Chausse et Holley, de la Société des Missions Africaines de Lyon.

(Suite 1)

VII

FÊTE DE LA PAILLE. — TRIBUTS OFFERTS AU ROI DU YORUBA.

Le feu est un terrible instrument dans la main des Noirs et surtout à Oyo. De toutes les villes que nous avons parcourues soit dans le royaume de Tapa, d'Ilorin, des Ijechas, ou même des Egbas, aucune n'est plus tristement célèbre que celle d'Oyo, grâce à ses nombreux incendies. Pour la moindre chose on met le feu à la maison de son voisin, et si l'on ne peut, sans se compromettre, franchir les murs qui entourent la maison à brûler, on a recours à une flèche enflammée.

Nous avons chaque jour été témoins de quelque désastre de ce genre. Deux jours après celui qui avait failli nous ruiner, on essaya en plein soleil de brûler la maison du fils aîné du roi ; la nuit suivante une main plus exercée livrait aux flammes la maison du chef des Eunuques adossée au mur d'enceinte du palais royal.

Aussi ne faut-il pas s'étonner si, chaque année, tous les chefs de cases sans exception coupent une grande réserve de paille qu'ils gardent en tas dans les champs jusqu'au jour où l'on a le droit de la faire entrer dans la cité.

Le roi du Yoruba, exposé comme tous les autres mortels de la capitale aux vengeances de ses sujets, oblige toutes les villes du royaume à lui payer un tribut de paille fine et proprement arrangée, ce qui est l'occasion d'une fête annuelle.

Pendant la semaine qui précéda la fête, toute la ville et tous les villages envoyèrent à Oyo la paille officielle destinée à l'entretien des couvertures du palais royal.

Le tribut de paille n'est qu'un prétexte pour obliger les villes du Yoruba à payer un tribut de servitude au roi d'Oyo ; car ce dernier a plus d'esclaves qu'il n'en faut pour couper dans un seul jour assez de paille pour couvrir toutes les maisons de la ville.

Une triple décharge d'artillerie annonça le commencement de la fête. Une foule immense stationnait sur la grande place qui est immédiatement devant la porte principale du palais. Les députations avec leurs chefs respectifs attendaient le moment d'être introduites.

Sous des pavillons qui flanquent le palais royal, le roi tenait cour plénière ; il était vêtu d'un riche pagne de soie dans lequel il se drapait majestueusement. Une tiare colossale, formée d'une espèce d'agate qu'on tire d'Ilorin, lui couvrait la tête et le visage. Pareille couronne vaudrait à Abéokouta quelques milliers de sacs de cauris, plus de mille livres sterling.

Une immense avenue conduisant au trône du monarque était formée par les officiers du palais. Six énormes parapluies rouges, capables d'abriter tout un bataillon, étaient symétriquement arrangés de chaque côté de cette avenue vivante et tenus par des nègres vigoureux, nus jusqu'à la ceinture.

Immédiatement devant le roi, un peu à gauche, se tenait debout le bourreau, vrai géant athlétique et également nu.

A quelques pas du roi, étaient les quatre chefs eunuques, chargés de porter çà et là les différents messages de leur maître.

De distance en distance étaient échelonnés les hallebardiers et les suisses ; il y en avait partout ; leur charge était de faire avancer les députations et d'écarter les curieux indiscrets.

Les nombreuses princesses du sang, filles du roi actuel, étaient assises à la droite du monarque. Pour la circonstance elles s'étaient barbouillé le visage et le corps d'une couche de vermillon qui faisait ressortir la blancheur de leurs yeux.

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 9, 16 et 23 janvier, et la carte publiée page 22.

Du même côté se trouvaient les femmes du roi, jeunes et vieilles, toutes également brillantes, fardées et richement vêtues. Elles portaient un bonnet de soie rouge et vert.

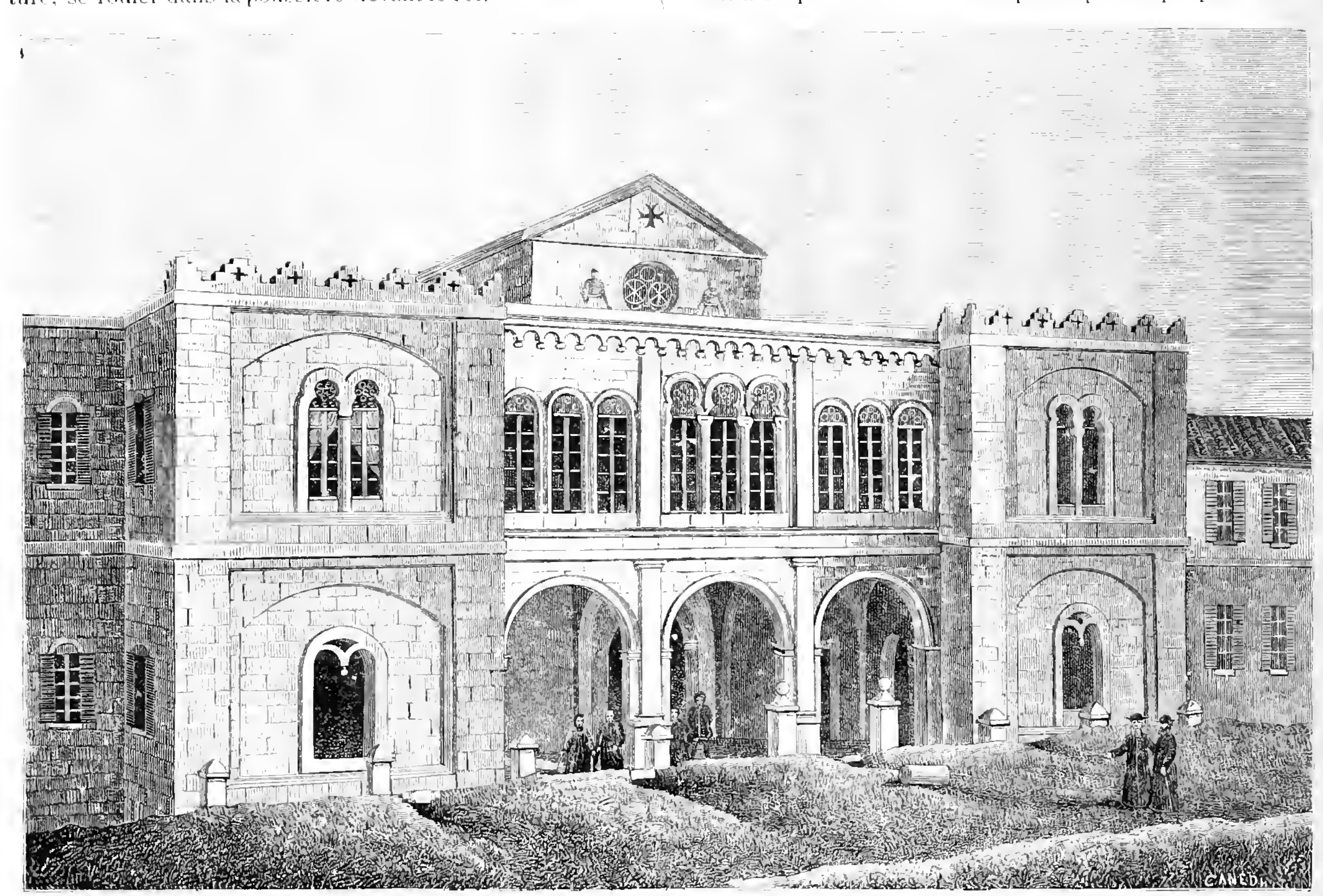
A gauche étaient les awewa et, sous un parapluie de famille, les musiciens et les tambours qui faisaient un vacarme épouvantable.

Une fois l'ordre assuré, on nous présenta au roi qui nous reçut avec une exquise courtoisie et nous témoigna sa plus grande satisfaction ; il nous fit asseoir sous un arbre touffu d'où nous pûmes tout voir et tout entendre.

Le Basorun, chef militaire de la ville, suivi d'une quarantaine d'esclaves presque nus, vint, le pagne noué à la ceinture, se rouler dans la poussière devant le roi.

Il se coucha à plat ventre, baisa la terre, collant ses lèvres sur le sol ; ses esclaves en firent autant sans mot dire, puis, d'un bond ils furent sur pied, retournèrent en arrière, se couvrirent la tête de poussière et revinrent se prosterner comme auparavant; ils firent jusqu'à trois reprises ces humiliantes manœuvres. C'est ainsi que, pendant plus de trois heures, défilèrent les députés d'Ogbomocho. Fiditi, Isehin, Awaye, Eruwa, Berekudo, Idolin, Akemorin, Awe, Okefo, Saki, Ilorin, Ibadan, et les peuples tributaires de cette ville et plus de soixante villages conséquents dont plusieurs comptent comme Iwo des milliers d'habitants.

Il n'est pas une humiliation que ce pauvre peuple asservi



ALEP. — Façade de l'église Saint-Ignace et de la résidence des RR. PP. Jésuites (Voir page 59).

ne croie capable de plaire au roi ; aussi, après tant de servitude, celui-ci dut-il se montrer satisfait.

Il fit une large distribution de bière de sorgho, de viande, de bouillie de maïs et d'igname que se partagèrent très-habilement les habitués du palais.

Pour clore cette solennelle journée, le roi, entouré de ses femmes qui dansaient à se rompre les jambes, prit le chemin de la cour extérieure pour aller visiter les tas de paille, tribut de tout le royaume.

Cette procession bruyante dura plus de vingt minutes, après quoi le roi qui paraissait en avoir assez rentra au palais, où il dut trouver doux et consolant d'oublier les grandeurs et la majesté royale pour respirer librement comme les simples mortels.

Après avoir assisté à de pareilles fêtes, on est écœuré de voir l'orgueil des uns, la platitude des autres, la rapacité des officiers du roi et la bêtise du plus grand nombre.

Malgré cette pompe extérieure et cet asservissement, en dépit des formules basses et rampantes répétées à satiété en ce jour de gala, on voit que ce vieux royaume du Yoruba, après avoir eu des jours de gloire, touche déjà à sa fin.

Trop d'exactions de la part des grands ont fait naître des défiances chez les esclaves qui n'attendent pour les traduire qu'une occasion favorable. Ils changeront de maître, mais ils seront satisfaits ; ils obéiront, mais ils auront un chef de leur choix.

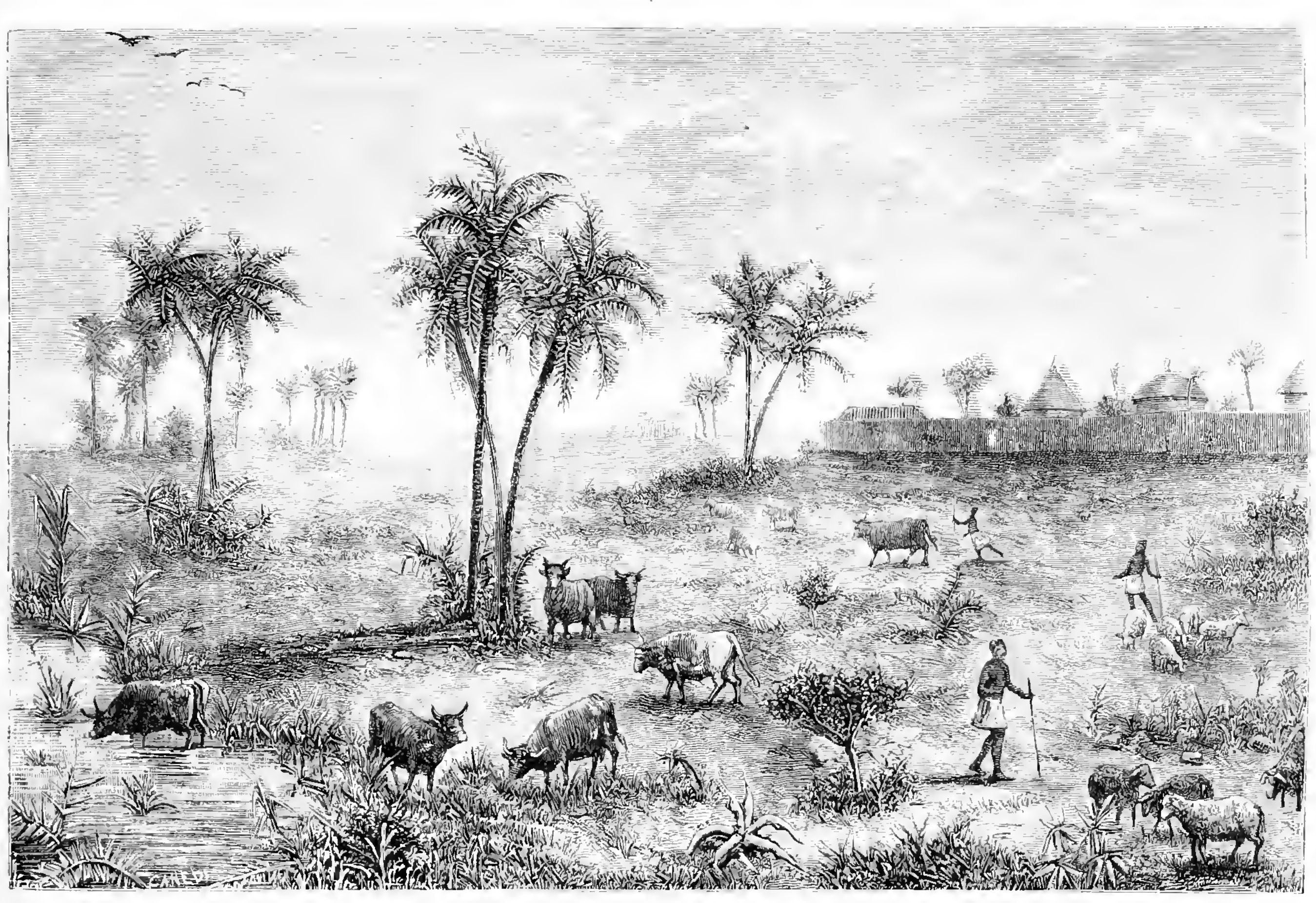
VIII

OGBOMOCHO. — UN CHEF QUI N'Y ENTEND RIEN. — LE PARC DE LA VILLE. — LE TEMPLE DES DIEUX.

Le ville d'Ogbomocho est située à douze ou quatorze lieues de marche au nord-est d'Oyo. Les environs de la cité sont plantés de nombreux palmiers. Pendant des heures ce sont d'immenses plaines où paissent de nombreux troupeaux de vaches et de moutons. Mais, comme partout, l'eau est rare dans la saison sèche ; à quelques mille mètres de la ville coule un petit ruisseau où se rafraichissent tous les esclaves qui reviennent des fermes chargés d'ignames, de sorgho, d'*ila*, de haricots petits et gros, de quelques fragments de bois sec ou à moitié brûlé.

Le pays abonde en perdrix, lièvres, pigeons, aigles échassiers blancs, corbeaux, cerfs, buffalos, etc.

A peine entrés dans la cité africaine, le gouverneur, nous fit aviser qu'il nous attendait. Il ne nous fit pas faire longtemps antichambre; mais,du premier coup,nous prouva qu'il était peu au fait des coutumes des Blancs. Le soleil dardait ses rayons brûlants sur le petit carré de mosaïque où il essaya de nous mettre en souffrance, la tête découverte. Force nous fut de refuser cet honneur périlleux vu que nous n'avions pas des crânes de nègres. Il comprit la leçon et nous fit les honneurs de son siège quasi royal, couvert de peaux de bœufs, de moutons, de chèvres, etc.



YORUBA. — Les environs d'Ogbomocho ; d'après le dessin d'un missionnaire.

Le chef nous reçut très cordialement; c'est un beau Noir, aux traits assez réguliers, à la figure douce, et au regard très bienveillant. Séance tenante, il nous offrit un beau chevreau et une corbeille de cauris, puis il nous congédia et nous donna toute liberté pour visiter la ville et faire une chasse en règle aux aigles et aux oiseaux de proie si nombreux dans le pays.

La ville d'Ogbomocho a une vaste superficie, et est entourée de belles et fortes murailles entretenues avec soin. Il y a çà et là des marécages où paissent des troupeaux de vaches et de moutons. De nombreux fossés rocailleux et profonds, tracés par les eaux, sillonnent la ville en mille endroits. Pendant la saison pluvieuse on doit courir plus d'un danger à cause des pentes rapides qui aboutissent souvent à des fosses profondes qu'on a l'habitude de creuser dans les places et les carrefours qui, soit dit en passant, ne seraient pas trop désagréables sans ces fosses.

Les rues sont sales au dernier point ; les indigènes qui nous accompagnaient dans nos excursions ne pouvaient s'empêcher de le témoigner en certains endroits par des gestes d'un caractère non douteux.

De la porte d'Oyo jusqu'à celle d'Ilorin, il faut à cheval plus de trois quarts d'heure de course, tant la ville est étendue ; en maints endroits il faut gravir plusieurs éminences d'où l'on a une vue des plus variées et un horizon des plus vastes.

Ogbomocho ne compte pas moins de trente mille habitants entièrement adonnés à l'agriculture, la seule richesse du pays.

L'ornement principal d'Ogbomocho est un très beau bois planté d'arbres magnifiques, véritables géants, admirablement bien distribués. Pour faire de ce bois fétiche un parc merveilleux, il suffirait aux nègres d'Ogbomocho de le considérer comme très sacré et de ne pas le laisser profaner par tous les passants. Ce bois a plus d'un kilomètre de circonférence et est situé à peu près au centre de la ville. Une mission catholique serait admirablement placée au milieu de ce parc, et les Noirs du pays se laisseront facilement persuader quand on fera briller à leurs yeux quelques pièces de soie ou d'étoffe aux couleurs tapageuses.

D'après ce qu'on nous a dit, cette cité est un ramassis de petits villages ayant leur autonomie personnelle pour les affaires particulières.

Les lois qui regardent l'intérêt général sont édictées par les préposés du roi d'Oyo. Ce dernier impose à la ville un chef qui prend le nom d'Olugbon; c'est lui qui est chargé de faire respecter les lois établies par son roi et seigneur d'Oyo.

Ce dernier a des espions dans toutes les villes de son empire, il sait tout ce qui se fait ou se dit contre lui.

Le chef de notre case a eu le malheur, il y a quelques temps, de critiquer Alafin, roi d'Oyo; celui-ci, averti par sa police secrète, fit enchaîner ce pauvre vieux qui arriva tout meurtri à Oyo, où il est resté prisonnier pendant vingt-deux semaines.

Pour le dire en passant, la vie est à bon marché dans le Yoruba, et ici plus qu'ailleurs. On trouve à volonté des pintades, des dindons, des poules, des canards; on cultive une espèce d'igname succulente qui, pour la grosseur, rivaliserait avec nos plus monstrueuses betteraves. Avec la farine de sorgho on fait une espèce de bouillie excellente pour les estomacs qui ne sont pas trop accoutumés aux truffes. On peut arranger l'igname de vingt manières et on ne s'en lasse jamais. C'est le pain de tout le monde.

Ogbomocho a un temple fétiche, le plus remarquable de tout le Yoruba. Une porte basse, ornée de figures en reliefs, lui donne un cachet tout particulier. Une galerie, longue de vingt-cinq ou trente pieds, offre un asile aux dévots. Elle est formée par huit ou dix piliers dans lesquels on a taillé, tant bien que mal, autant de fétiches monstrueux qui ont dû exiger un travail incroyable.

Ici c'est une femme de trois pieds, allaitant son enfant, qui montre les dents; les traits particuliers aux nègres sont assez bien réussis. A côté, c'est un guerrier à cheval. Le cheval est remarquablement fait, le tout est taillé dans un seul et même bloc. Non loin de là, c'est une négresse vigoureuse, qui allaite deux jumeaux avec une égale affection: cela se voit.

Ces blocs grimaçants ont leur couleur propre, celui-ci d'un blanc jaune, cet autre d'un blanc clair; plus loin c'est le rouge qui est représenté et tout à côté le rose un peu pâle.

Les Noirs connaissent donc les couleurs, disons-en quelques mots en passant.

(A suivre.)

---

400 LIEUES A TRAVERS LE KOUANG-SI & LE KOUY-TCHÉOU.

Journal de M. Chouzy.

Ire PARTIE

De Kouy-hien a la frontière du Kouy-tchéou.

Mars-avril 1881

II

De la ville de Pin-tchéou au fleuve Hong-chouy-kiang.

Topographie du pays au sortir de Pin-tchéou. — Les femmes a la campagne. — La San-ly-sé. — Celle de Tchéoungan-sé avec sa belle plaine. — Le marché de Toukéou. — Un mot sur la préfecture de Se-ngen-fou. — Le Hong-chouy-kiang ou fleuve aux eaux rougeatres.

(Suite 1)

Pin-tchéou fournit une exception à cette courtoisie générale. A peine étais-je installé, et le satellite que j'avais envoyé au prétoire avec ma carte pour saluer le mandarin n'était pas encore de retour, que déjà une foule considérable de gens de tout âge avait pénétré dans l'auberge pour voir, suivant leur gracieuse expression, le *Diable d'étranger*. On se demandait où il était; ma chambre fut désignée; quelques-uns des plus hardis viennent d'abord heurter la porte, puis s'aventurent jusqu'à l'ouvrir brusquement. Sur les remontrances de mes gens au sujet de la grossièreté de leurs procédés, ils se retirent pour revenir presque aussitôt. Sur ces entrefaites, se présente l'assesseur du mandarin civil pour me saluer de la part de son maître, s'informer de la route que je voulais suivre et m'offrir ses services. Je répondis qu'on n'avait qu'à s'en tenir aux conventions passées entre les deux gouvernements, que, pour le moment, je le priais seulement d'empêcher les badauds de la ville de continuer les actes d'insolence auxquels ils se livraient, comme il en était lui-même le témoin. Et il se retira en me le promettant et en m'exprimant son étonnement sur la pureté de mon langage.

Il venait de sortir quand on heurta de nouveau ma porte d'une manière qui indiquait qu'on se préparait à l'ouvrir. Je prévins le téméraire qui se trouva face à face avec moi, et, avant qu'il eût eu le temps de fuir, je lui demandai d'une voix sévère raison de sa conduite avec menace de le livrer aux satellites. Les curieux qui s'étaient retirés à distance, avaient fait silence; j'en profitai pour leur recommander le respect d'eux-mêmes et le respect dû à un hôte. A ces

(1) Voir les *Missions catholiques* du 2, 9, 16 et 23 janvier 1885, et la carte envoyée avec le numéro du 2 janvier.

mots ils se retirèrent en disant qu'on en avait menti et que je n'étais point un étranger. Un instant après vint une nouvelle bande sous prétexte que le véritable étranger n'était pas celui qui était sorti ; mais, avant qu'elle eût eu le temps de renouveler les malhonnêtetés des premiers, je pus entendre de ma chambre les coups de bâtons que les soldats faisaient pleuvoir sur les épaules des curieux qui se dispersèrent pour ne plus reparaître ; et le lieutenant, chargé de la place, put venir triomphant me demander audience et se détromper sur l'idée qu'il avait eue que je ne devais pas connaître leur langue.

Quoiqu'à Pin-tchéou on parle surtout le mandarin, le cantonais et le *Ké-kia* du Kouang-tong (souvent désigné par les missionnaires sous le nom d'Auvergnat) y ont aussi cours. On a l'occasion de se servir de ces trois langues dans au moins la moitié du Kouang-Si, et, comme je les parle toutes les trois, que de fois j'ai interloqué des gens, qui croyaient n'être pas compris de moi !

27 *mars*. — C'est le quatrième dimanche de Carême : dans une auberge païenne, nous sommes réduits, mes gens et moi, à faire nos dévotions chacun en notre particulier, puis, comme il est difficile de sanctifier ce jour en pareil lieu et que tous nos porteurs sont infidèles, on se dispose à partir vers le milieu de la matinée. Les satellites et soldats de Kouy-hien reçoivent un petit pourboire ; nos joyeux et robustes porteurs, qui rebroussent aussi chemin, en touchent également un, en sus de leur salaire ; ils se mettent sur deux rangs au moment où je parais pour monter dans ma chaise et m'adressent leurs remerciments, tandis que mes nouveaux porteurs, presque tous fumeurs d'opium, mais habitués à la route du Kouy-tchéou, chargent sur leurs épaules, les uns mon palanquin, les autres mes bagages pour défiler aussitôt, précédés par deux soldats de Pin-tchéou, au milieu de vingt à trente curieux dans l'attitude du respect. La démonstration, faite la veille par le lieutenant, avait refroidi toutes les impétuosités ; tant il est vrai que d'ordinaire les mandarins font marcher le peuple comme ils veulent et que, quand le gouvernement chinois invoque contre les missionnaires les antipathies des populations, c'est un flagrant aveu de sa mauvaise volonté, sinon de sa connivence, quand ce n'est pas un gros mensonge !

On se dirige vers le nord-ouest, ayant à gauche une magnifique plaine toute couverte de rizières, mais sans arbres, comme tous les terrains destinés à la plantation des céréales.

Puis le sol devient plus accidenté, et à 5 *ly* de la ville on trouve une rivière de médiocre largeur qui vient des montagnes sud-ouest environnantes, le Lìn-pòu-kiang. Il va, à trois lieues nord-est au-dessus de Pin-tchéou, se joindre au Oû-lìn-kiang pour recevoir, à environ 20 *ly* plus bas, l'importante rivière de Chàng-lìn, et former le Sé-lân-kiang qui est navigable aux barques de médiocre dimension. A l'est, la plaine s'étend à perte de vue, mais paraît n'être pas fort riche. A 9 kilomètres environ de Pin tchéou, le sol devient légèrement montueux ; terre jaune, assez aride ; dans les bas-fonds quelques rizières arrosées seulement par la pluie, et partant très exposées à la sécheresse ; des pins sur les hauteurs qui bornent l'horizon ; à l'ouest, de hautes montagnes dans la direction de Oû-yûen-hien que l'on me dit être pourtant un pays relativement riche ; au nord, dans la direction de Chàng-lìn-hien, des monticules nus, voilà le paysage.

A 30 *ly* de Pin-tchéou, on quitte le territoire dépendant de cette ville pour entrer dans celui de Chàng-lìn-hien, ville de troisième ordre, située à 7 lieues plus loin au nord-ouest et comptant à peine 300 habitants ; nous la laissâmes à notre gauche le lendemain pour ne pas allonger notre route de 18 kilom. de plus.

Nous avancions assez rapidement par un beau soleil, quand, un craquement s'étant fait entendre, mon palanquin pencha de côté, et fut en un clin-d'œil déposé à terre ; un des brancards s'était brisé, et cela après quelques lieues de chemin, en dépit des recommandations réitérées d'installer solidement le véhicule pour un si long voyage. Mais le chef des porteurs avait pensé pouvoir réaliser une économie : il s'était trompé. Force lui fut d'aller au loin dans un village acheter un bambou convenable, tandis que mes gens dormirent au soleil, et que moi je m'ennuyai durant près de deux heures : n'est-ce pas le cas d'énoncer le principe capital qu'en Chine, avant tout, il faut de la patience ? Nous ne rencontrâmes ce jour là rien de remarquable, si ce n'est un beau pont en pierres près du marché de Se-lo, sur un des affluents du Tsin-choui-kiang ou rivière de Chàng-lin. Pendant que nous étions à prendre de l'eau de riz dans le restaurant voisin, survint un voyageur qui nous dit revenir de *Tou-chan-tchéou*, du Kouy-tchéou, et avoir fait le trajet en onze jours ; les Chinois, endurcis par la nécessité et l'habitude, sont sans contredit de rudes marcheurs !

Rien donc de plus faux pour la Chine en général et pour le Kouang-sy, le Kouy-tchéou et le Yun-nan, que je connais mieux, en particulier, que de dire que c'est un pays qui fourmille de population, où pas un coin de terre n'est laissé sans culture, et où chaque arpent est un riant jardin dans lequel l'industrie humaine unie à la nature prodigue et multiplie la richesse.

Cette somptueuse description est tout au plus applicable à quelques points privilégiés des environs de Canton ou de Chang-hay, dont l'aspect a provoqué l'enthousiasme de quelque touriste, qui se sera figuré avoir en ce moment sous les yeux toute la Chine en miniature. Je mets en fait que les deux tiers du Kouang-sy et du Kouy-tchéou, provinces que j'ai traversées en grande partie, sont en friche et sans culture.

Si les Chinois étaient plus industrieux et moins pauvres, nul doute qu'ils ne pussent en grande partie remédier à l'ingratitude du sol ; mais, comme je l'ai déjà observé, ils se contentent de cultures de première nécessité sans songer à améliorer leur sort en demandant davantage à leurs terres ; ils ignorent d'ailleurs les procédés pratiqués en Europe avec tant d'avantages ; puis, la population n'est pas assez considérable pour exiger des défrichements. Partout où vous les voyez entrepris, vous avez un indice presque certain de la présence de colons *Auvergnats* du Kouang-tong implantés sur ces terrains inoccupés. Si, du moins, ils avaient l'idée d'élever des troupeaux, ils feraient, à peu de frais, une fortune presque certaine, puisque moutons, chèvres, vaches et bœufs trouveraient, toute l'année, dans la plaine et sur les montagnes incultes, une nourriture facile et suffi-

sante. Mais ce n'est pas l'usage ; et eux, à qui ne répugnent ni les rats, ni les crapauds, ni les serpents, ni certains vers, reculent devant la proposition d'user pour l'alimentation du lait de vache ou de chèvres, ainsi que de se servir du beurre et du fromage.

Au reste combien d'espèces de cultures réussiraient en ce terrain convenablement ouvert et engraissé, surtout dans les endroits où il serait possible de procurer une irrigation artificielle !

Après avoir traversé un pays de plus en plus accidenté, on passe dans de belles rizières, et on entre dans le bourg important de Pé-hin (marché blanc).C'était jour de marché, mais,comme il était déjà quatre heures du soir, la foule s'était presque entièrement écoulée. On s'engage assez avant dans la principale rue pour me trouver un logis passable : ce fut inutilement, toutes les auberges étaient pleines, ou n'avaient pas de chambres à donner. Force nous fut de revenir sur nos pas et de me caser dans une petite maison moins encombrée, et où il n'y avait qu'un seul compartiment servant à la fois de dortoir commun et de lieu de passage. Mes soldats s'installent près de la porte, mes gens ensuite et moi enfin ; les bagages sont glissés sous le lit, et l'on prépare le repas du soir, dont tous sentent le besoin.

Quand je fus un peu restauré, je m'étais mis en train de faire mes exercices de piété, afin d'être à même de dormir de bonne heure et partant de surveiller mes effets durant la seconde moitié de la nuit, lorsque trois hôtes de l'auberge vinrent me saluer et lier conversation avec moi en cantonais. C'étaient des médecins ambulants qui vont de marché en marché, se fixant un temps plus ou moins long là où ils trouvent plus de pratiques. Ils étaient à Péhin depuis un mois. Ils parlaient un cantonais très pur et se disaient originaires de Pé-liou, ville située dans la partie sud-est du Kouang-sy, quoique mes gens, qui sont allés en cette contrée, prétendent que tel n'est point le langage qui y est en usage. Comme je leur dis que mon habitation était à Kouy-hien, ils me demandèrent comment il se faisait que mon accent était celui de Canton ; à quoi je répondis que cela venait du long séjour que j'y avais fait. Nous causâmes assez longtemps sur divers sujets, sans qu'ils aient eu l'air de me reconnaitre comme étranger : puis, ils m'invitèrent à aller avec eux à la comédie qui se jouait non loin dans le marché. Sur mon refus, ils s'y rendirent pour en revenir bientôt, comme je le vis au travers de ma moustiquaire sous laquelle je m'étais étendu. Pour eux la majeure partie de la nuit se passa à fumer l'opium et à deviser ensemble en un langage si bien accentué, que malgré moi j'y prêtais l'oreille, au détriment de mon sommeil. Quant aux gens du dehors, soit tranquillité de caractère, soit ignorance de ma qualité d'étranger, nul ne se présenta à la porte de notre auberge, aucun curieux ne parut.

Quoi qu'il en soit, je priai de bon cœur pour la conversion de ce peuple, parmi lequel le vrai Dieu ne compte pas un seul adorateur, et qui me paraissait bon et simple.

(A suivre).

UNE EXCURSION APOSTOLIQUE AUX TERRES DE MASSANGANO

PAR LE R. P. COURTOIS, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

(Suite 1)

Marangué où les Pères de la Compagnie de Jésus avaient une résidence, au siècle dernier, est située à deux ou trois lieues plus bas sur la rive droite du Zambèse. Elle appartient présentement à une des Sœurs de Bonga, à D. Maria, noble et vieille matrone qui est à la tête du prazo.

Depuis longtemps je désirais visiter ces ruines où tant de souvenirs, chers au cœur d'un enfant de saint Ignace, se trouvent réunis ; et, le dimanche matin, j'eus la consolation de voir mes désirs réalisés ! Il me fut donné de fouler cette terre bénie et de prier à l'endroit même où tant de glorieux apôtres de l'Afrique australe ont souffert, combattu et prié. Assurément, depuis l'expulsion de nos Pères, j'étais le premier Jésuite revenant s'agenouiller en ce lieu solitaire à jamais célèbre dans nos annales religieuses.

Cette résidence, dont le Père Antoine Carreiro était supérieur en l'année 1624, n'est maintenant qu'un amas de pierres recouvert d'arbustes et de broussailles. Elle est située à deux ou trois cents mètres du fleuve, sur une petite élévation qui lui donne un aspect pittoresque et riant. Tout autour sont éparpillées, au milieu des bosquets de verdure, les humbles huttes des habitants de Marangué. A l'ouest, une chaine de montagnes, dont l'une assez élevée, ayant quelque ressemblance avec le mont Victoire près Aix, en Provence, forme un demi-cercle et l'enserre comme d'un abri protecteur. A en juger par les décombres qui restent, la résidence des missionnaires devait être considérable : du côté nord, on voit encore l'emplacement d'un vaste perron, ayant issue sur le corps principal du bâtiment, auquel venaient s'ajuster deux ailes de peu d'étendue, probablement deux pavillons. A l'aile droite communiquait la chapelle jadis célèbre de N.-D. de Marangué, chapelle qui a servi au culte divin jusqu'à la mort du dernier missionnaire de Saint-Dominique, à Tété, Frère Antoine Nunès, de la Grâce.

Les murs de la chapelle s'élèvent encore à une hauteur considérable. J'invitai la maitresse du *prazo*, Dona Maria, à entendre la sainte messe. Elle se rendit à mon invitation en compagnie du second de ses fils, Dom Gaëtan, et des esclaves de sa maison. Ce fut au milieu même des ruines que je dressai un autel rustique à peu près semblable à ceux des anciens patriarches. Je le couvris d'étoffe blanche et de rameaux de verdure. J'y plaçai ma chapelle portative et je célébrai le saint sacrifice de la messe devant une assemblée de 50 à 60 personnes attirées principalement par la curiosité de voir le Cacice de Tété faire les cérémonies saintes dans ce lieu abandonné.... N'était-ce pas un jour de prise de possession ? Et la bonne Vierge de Marangué, N.-D. de l'Assomption, ne doit-elle pas régner de nouveau dans ces lieux qui lui furent consa-

(1) Voir les *Missions catholiques* du 16 janvier 1885.

crés ?.... Je me sentis particulièrement attendri en voyant autour de moi ces pauvres païens et en lisant les consolantes paroles de la messe du troisième dimanche après la Pentecôte ! Tout m'annonçait l'espérance, la résurrection et la vie.

« Que toute la terre tressaille en Dieu ! chantez des psaumes à son nom !.... Que tes œuvres sont redoutables, Seigneur !.... »

Puis venait l'humble prière du suppliant.

« O Dieu, qui montrez la lumière de la vérité à ceux qui errent afin qu'ils puissent rentrer dans le chemin de la vérité... »

Ensuite les admirables paroles du prince des apôtres si bien appropriées aux envoyés de Dieu :

« *Conversationem vestram inter gentes habentes bonam ut.... ex bonis operibus vos considerantes, glorificent Deum, in die visitationis.... Subditi estote in omni timore dominis, non tantum bonis et modestis, sed etiam dyscolis...* »

Enfin, celles de Notre Seigneur rappelant son départ à ses disciples suivi bientôt d'une prompte résurrection.

« *Modicum, et jam non videbitis me : et iterum modicum et videbitis me !...* »

La cérémonie terminée, je remontai en barque, et j'allai environ à cinq ou six cents mètres plus bas, donner à déjeuner à mes hommes. Pendant qu'ils préparent le repas, je m'empressai d'offrir mes humbles hommages à la noble matronne de Marangué.

La réception se fit en plein air, au bord du fleuve, à l'ombre d'un énorme tamarinier. Nous nous assîmes sur les flancs d'une almandie renversée que l'on était à réparer. Il fallut quelque effort pour rompre la glace et ouvrir les cœurs. Après deux ou trois minutes d'hésitation, je trouvai enfin un thème d'entretien et nous pûmes échanger quelques bienveillantes paroles. J'exposai à Dona Maria le but de mon voyage à Massangano, et lui demandai si elle désirerait avoir une église et une maison de missionnaires sur ses terres. Elle me répondit qu'elle en serait très flattée, mais que l'argent et les hommes lui manquaient pour conduire à bonne fin une entreprise si coûteuse. Elle me présente les deux plus jeunes filles de son fils Gaetan, dont l'une seulement, D. Eugénie, est baptisée. Elle me demanda quelques colliers de verroterie pour ses protégées, et je m'empressai de satisfaire à ses désirs. Ensuite j'invitai D. Gaëtan à venir prendre une tasse de café avec moi dans ma barque, ce qui se fit sur le champ sans difficulté et sans cérémonie. Nous nous séparâmes bons amis, dans l'espérance de leur procurer une autre fois un plus grand bien.

Nous reprenons notre route et le voyage s'opère avec une facilité admirable, car il est plus doux de se livrer au courant que de lutter contre lui ! Vers les dix heures, nous contemplons sur notre droite l'embouchure de *l'Aroenha* que nous laissons au loin, afin de ne pas nous engager dans les tourbillons. D'énormes crocodiles se reposent au soleil sur les îlots de sable qui se sont formés dans le delta de *l'Aroenha*. Plus bas, sur la même rive, apparait sombre et imposante la maison du chef de Massangano. Nous rencontrons des mariniers qui remontent le fleuve avec quatre almandies chargées de marchandises. Ils nous annoncent qu'au palais de Bonga, on fait grand tapage parce que, à l'approche de la nouvelle lune, le Choutare est en proie à ses hallucinations de *mambo-lion*, ou obsession des esprits. C'est alors qu'ont lieu ces fameuses danses du *morombo* dont j'ai parlé dans mes précédentes lettres. Dans ces circonstances, le patient n'est plus maître de soi et tout le monde semble avoir perdu la tête : de nouveau pour moi, c'était peu rassurant. En avant quand même ! Dans quelques instants nous jugerons par nous-mêmes de la situation.

(*A suivre*).

NÉCROLOGIE

Une dépêche de Hong-kong, arrivée le 19 janvier au séminaire des Missions Étrangères de Paris, annonce la mort de Mgr Joseph Laucaigne.

Né à Gardères (Hautes-Pyrénées), le 13 mai 1838, il était entré au séminaire des Missions Étrangères, à Paris, le 4 novembre 1859. Il reçut la tonsure le 2 juin 1860, les ordres mineurs à Noël, fut ordonné sous-diacre le 25 mai 1861, diacre le 21 décembre 1861, et prêtre à Noël de 1862. Il partit pour la mission du Japon le 16 mars 1863, passa par Rome et s'embarqua à Messine sur la malle-poste du 22 avril 1864. Il a succombé le 18 janvier, victime de son dévouement à son vicaire apostolique. Mgr Laucaigne avait été consacré évêque d'Apollonie et auxiliaire du Japon en 1873.

VARIÉTÉS

A TRAVERS LA SYRIE

Alep (1)

Les Orientaux, prêts à faire ressortir par des expressions imagées où ne manque pas toujours l'emphase le moindre mérite de leur pays souvent si déshérité, font Alep (Haleb) synonyme de belle et blonde. Au printemps, elle se détache en effet toute gracieuse du fond de verdure qui l'encadre, et plus tard, quand le soleil a séché la campagne d'alentour, il lui reste encore l'avantage de ses jardins et de sa position : étagée sur une colline, une rivière baigne ses pieds, et lui fait une ceinture verte et toujours fraîche.

Alep se partage assez nettement en deux villes : l'ancienne qu'abrite la citadelle et que ferment des murs à peu près tombés et des fossés comblés aux trois quarts ; la nouvelle, ou les quartiers du nord et du nord-ouest, dont quelques parties entièrement neuves et même encore inachevées.

Cette deuxième est la ville chrétienne. Là, du milieu des constructions se détache à nos regards, sous les derniers rayons du soleil, une grande maison blanche, c'est la résidence de la Compagnie, dont nous ne voyons que le côté ouest ; la façade et l'entrée de l'église regardent le midi (voir la grav. p. 54). L'église a 28 mètres de long sur 12 de large ; ses bas côtés, devant servir de corridors au pre

(1) Cette notice et la gravure qui l'accompagne nous ont été communiquées par le R. P. Mazoyer, procureur des missions des R. P. Jésuites en Orient.

mier étage, n'ont que 5 m. 50 c. sous clef de voûte, et la grande nef en a 12. Chaque nef se termine par une abside proportionnée et renferme un autel. Les arcs du rez-de-chaussée sont supportés par 22 colonnes en marbre blanc d'Alep; ils sont de style toscan, le seul assez simple pour être exécuté avec les ouvriers de ce pays. Les colonnes du premier sont à chapiteaux cubiques et octogonales; elles sont en marbre blanc et en marbre rose alternés. La maçonnerie pleine, ménagée pour la solidité, entre chaque paire d'arcs est masquée par des colonnettes de zinc peintes en blanc. Enfin l'arcade du second compte seize fenêtres de deux mètres vingt-cinq de haut sur deux de large, formés de deux petits arceaux surmontés d'une modeste rosace. La voûte simulée est en forme de voûte d'arête; sur les bas-côtés et la petite galerie qui abrite les trois portes de la chapelle sont les corridors qui mettent en communication les chambres du premier étage. La façade, malgré sa simplicité, attire les regards des passants dans un pays où tout ce qui a un aspect de régularité est nouveau.

Le gouvernement d'Alep est un des plus considérables de l'empire; il n'a d'égal en superficie que celui de Bagdad. Comme on le traverse pour aller de la Méditerranée à l'Euphrate, au Tigre et au golfe Persique, un jour viendra, du moins on veut le croire, où des voies nouvelles, le coupant de l'ouest à l'est, mettront en communication rapide avec l'Europe des plaines immenses où ne manquent déjà ni la culture, ni surtout la fertilité. L'administration intelligente et ferme dont il jouit maintenant prouve bien qu'il est susceptible de fournir à l'État des revenus sérieux et de faire mentir la fameuse allégorie du chameau. On a voulu, en effet, représenter la rentrée des impôts en Turquie sous l'emblème d'un chameau partant du fond des provinces chargé d'or et d'argent et laissant partout sur son passage tomber un peu de ses trésors, si bien qu'en arrivant à Stamboul, il ne lui restait sur l'échine à peu près que le bât.

Djemil Pacha, c'est le nom du gouverneur actuel, est à la tête de quatre Sandjaks ou Livas (provinces) qui comptent plus de vingt arrondissements, nommés Kazas, le Sandjak d'Alep, en ayant douze à lui seul entre Aïtab au nord et Maarra au sud de Hama, qui appartient au Vilayet de Damas.

Dans sa ville ou résidence, le Gouverneur ou Wali se trouve en rapport avec les consuls des puissances européennes et en particulier le consul général de France; les Etats-Unis sont également représentés. Nombreuses aussi sont les autorités ecclésiastiques à Alep : le patriarche syrien l'habite, ainsi qu'un évêque arménien, un évêque grec, un évêque maronite et chacun de ces prélats a son clergé comme son église et ses fidèles; un prêtre chaldéen dessert une chapelle de son rite.

Quelle conquête serait pour la sainte Église l'immense cité nommée jadis Hiéropolis et dominant une contrée où de nombreuses ruines, survivant aux fureurs de l'Islam et aux ravages du temps, nous rappellent la ferveur des populations disparues et une prospérité merveilleuse de la vie monastique aux premiers siècles!

Hâtons ce jour de nos prières et travaillons tous à ramener du schisme nos pauvres frères séparés!

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(ÉDITION FRANÇAISE)

M. J. Boulade, diocèse d'Albi	5
Un abonné du diocèse de Liège	100
Révérend C. O'Haulac à Port d'Espagne (Trinidad)	13 85
Anonyme du diocèse de Périgueux	2 60
Anonyme de Lyon	5 25
M. Goumas, diocèse du Mans	5
M. Mainet à Neuville, diocèse de Rouen	5
Un abonné Belge à Hirent	100

A Mgr Lazare Mladenoff, pour les missions de Bulgarie.

M. l'abbé Ravut, diocèse de Lyon	5

Pour les enfants des missions les plus nécessiteuses (Mgr Puginier).

Fr. X., diocèse de Lyon	3

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Puginier).

La classe de cinquième de l'Ecole diocésaine du Sacré-Cœur de Villeneuve-sur-Lot, diocèse d'Agen	8
M. Duhourcau, diocèse d'Aire	5
M. Lévesque à Angers	5
M. l'abbé Rousselot à Nancy	10

A Mgr Puginier pour les pauvres persécutés du Tong-King

Un ancien missionnaire de Toronto (diocèse de Valence)	200

Au R. P. Bonvoisin de Mossoul, pour missions parmi les nestoriens.

Diverses personnes de Guines, diocèse d'Arras	50 50

Au R. P. Guerlach, missionnaire chez les Bah-nars (Cochinchine orientale).

Quelques élèves du collège de la Malgrange, diocèse de Nancy	5

Pour les missions de Chine les plus éprouvées (Mgr Chausse).

Anonyme de Provins, diocèse de Meaux, avec demande de prières pour une conversion	100
Anonyme de Londres	33
Anonyme de Rodez	500
Une Sœur de Saint-Joseph de Clairvaux diocèse de Rodez	40

A Mgr Chausse, pour la mission du Kouang-Tong si éprouvée.

Anonyme de Chaumont, diocèse de Langres	10

A Mgr Lions, pour les missions du Kouy-Tchéou.

M. de Bernoville à Versailles	10
Un ancien missionnaire du diocèse de Torento	200

Pour les missions du Japon.

Anonyme de Dernone, canton du Valais (Suisse)	40

A Mgr Jamot, évêque de Péterboroug (Canada).

Un ancien missionnaire du diocèse de Torento (diocèse de Valence)	200

Au R. P. Picardat, de la Congrégation du Saint-Esprit, supérieur de Mandéra (Zanguebar), pour le rachat et le baptême d'un petit nègre à baptiser sous le nom de Nicolas

M. Georges Speth à Rilly, diocèse de Blois	100

A Mgr Touvier, pour le rachat et le baptême d'un petit Abyssin sous le nom de Jean-Baptiste-Marie-Joseph.

Un anonyme du diocèse du Puy	30

Pour rachat et baptême d'une petite négresse sous le nom de Marie-Anne-Thérèse (Côte-d'Or).

Anonyme du diocèse de Strasbourg	25

Pour le baptême d'un enfant païen, sous le nom de Joseph (Côte-d'Or).

Anonyme de Rome	5

A Mgr de Courmont pour le R. P. Charles Gommenginger, missionnaire à Mrogoro (Zanguebar).

M. l'abbé Hilsz à Strasbourg	15

Au R. P. Planque, pour ses missions d'Afrique.

Anonyme du diocèse du Mans	50

A Mgr Salvado pour la Nouvelle Nursie.

Mlle M. la G. de Ligugé, diocèse de Poitiers	10

Pour les prêtres polonais.

M. de Garnier à Cassis, diocèse de Marseille	500
C. F. à Gand (Belgique)	20

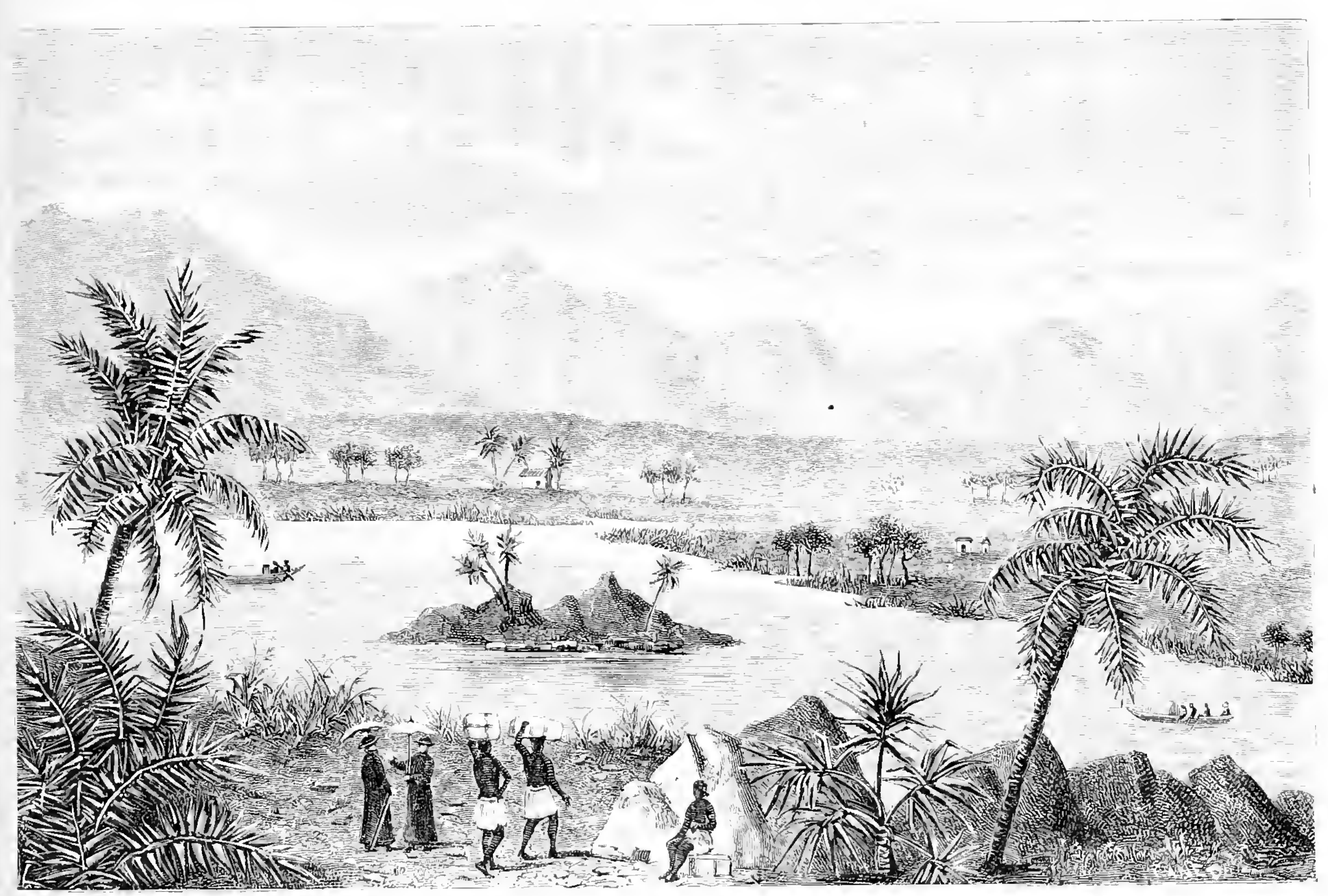
Pour la propagande du Bulletin.

M. Barbraud, diocèse de La Rochelle	5

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



YORUBA — Le fleuve Ogun ; d'après le dessin d'un missionnaire (Voir page 64).

LA PERSÉCUTION EN CHINE

EXTRAITS D'UNE LETTRE DE M. MARTINET AUX DIRECTEURS DU SÉMINAIRE DES MISSIONS ETRANGÈRES DE PARIS.

Chang-hay, 23 décembre 1884.

Les nouvelles de nos missions de l'intérieur de la Chine sont à peu près les mêmes qu'il y a quinze jours, rien de nouveau ne m'a été signalé du Kouy-Tchéou ; M. Bodinier est arrivé à Tchong-Kin le 3 décembre et devait en partir vers le 12 pour descendre à Chang-hay.

Au Yun-nan, les Mandarins redoutant qu'on en vint aux dernières extrémités, ont enfin donné un édit pour la sécurité du collège de la Mission. Nos confrères sont un peu rassurés, et Mgr Fenouil croit pouvoir faire sa visite dans la mission comme les autres années. Enfin, au Thibet, tout était assez calme en date du 22 novembre, malgré les excitations du mandarin de Yatchéou.

De graves événements se sont passés en Corée dans le commencement de ce mois, le 4 décembre. Les récits que l'on a reçus jusqu'à présent sont un peu contradictoires. Les uns disent que les Japonais, voulant expulser les Chinois de Corée, auraient massacré les principaux ministres coréens s'appuyant sur les Chinois. D'autres, et c'est la version qui semble aujourd'hui la plus probable, prétendent au contraire que les Chinois, ou mieux le parti que les Chinois soutiennent, le parti antiprogressiste, aurait essayé de massacrer les ministres coréens du nouveau régime. Quoi qu'il en soit, l'émeute a commencé pendant un dîner donné pour l'inauguration du nouvel hôtel des postes, dîner auquel se trouvaient les principaux résidents européens et japonais et les ministres du nouveau régime.

Un des ministres fut grièvement blessé. Les soldats japonais se massèrent autour du palais du roi pour le protéger... Ils y furent attaqués par un millier de soldats chinois et la populace de Séoul... Accablés par le nombre, les Japonais n'étaient que cent-quarante, et voyant leurs provisions s'épuiser, ils battirent en retraite juqu'au port de Ien-Chuan, d'où ils renvoyèrent à Nagasaki les blessés, les femmes et les enfants. Chinois et Japonais lancent

maintenant des navires de guerre en Corée, mais le bruit court que le gouvernement chinois a déjà infligé un blâme au général qui commande ses troupes à Séoul, et qu'un grand mandarin a reçu ordre de se rendre immédiatement en Corée pour rétablir la tranquillité.

La Chine craint des complications avec le Japon et paraît disposée à faire des excuses. J'ignore si nos confrères auront eu à souffrir dans cette émeute. Je n'ai reçu d'eux aucune lettre depuis ces affaires.

LETTRE DE MGR CHAUSSE, COADJUTEUR DE CANTON, A M. LE SUPÉRIEUR DU SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS.

Hong-Kong, le 18 décembre 1884

Quoique la persécution sévisse avec moins de vigueur dans les environs de Canton, faute d'aliments à dévorer, elle trouve encore le moyen de nous suivre dans bien des endroits.

Le 8 décembre, à neuf heures du matin, notre résidence de Canton a été incendiée et complètement brûlée; elle était située dans notre enclos, entourée de murailles de tous côtés. Personne ne pouvait y pénétrer que les soldats chargés de garder notre propriété. D'où est venu le feu? Je l'ignore : mais tout le monde s'accorde à dire que ce sont les soldats eux-mêmes qui sont coupables. Comment et pourquoi? je dois le dire : il paraît que tous les objets ayant de la valeur avaient été volés par ces braves; malgré les scellés des mandarins, ils avaient enfoncé les portes et les fenêtres et mis la main sur tout ce qu'ils avaient rencontré. C'est d'ailleurs une manière employée en Chine par les vaillants défenseurs de la patrie. Ils se compensent ainsi de l'argent que les mandarins ne leur donnent pas.

Le bruit courait alors que nous allions rentrer : comment cacher leur larcin? Vite, ils mettent le feu. On dira que c'est un accident, que c'est quelque malveillance de la rue, enfin je ne sais quoi. Toujours est-il que c'est une perte considérable pour la mission. Outre qu'il nous avait été impossible d'emporter beaucoup d'objets, pour ne pas trop épouvanter nos chrétiens et ne pas attirer l'attention de la foule qui s'était ameutée le jour précédent, nous comptions aussi sur la parole des principaux mandarins qui nous avaient promis de conserver intact, jusqu'à notre retour, tout ce que nous laisserions dans nos chambres.

La maison n'était pas belle; mais nos archives, nos livres, nos meubles, nos ornements et mille autres objets que l'on se procure avec le temps, tout cela a disparu. Nous n'aurons plus même le nécessaire pour célébrer la messe à notre retour.

Aujourd'hui, il ne reste plus que notre église et les deux orphelinats. Encore il paraît que ces derniers ont été complètement dévalisés. Nos enfants n'avaient pu emporter leurs couvertures et habits d'hiver.

D'ailleurs personne ne soupçonnait, au moment du départ, que les choses tourneraient de cette manière. Nous avions laissé un prêtre chinois à l'orphelinat des garçons avec une quinzaine d'élèves, espérant que leur qualité de Chinois leur permettrait de garder le poste. Mais tout changea, quand le vice-roi voulut publier ses édits barbares contre les Français. Le chef militaire qui veillait sur notre propriété reçut l'ordre d'expulser nos enfants et de ne laisser pénétrer personne dans notre enclos.

Nous sommes donc à peine rassurés sur nos deux orphelinats. Cependant j'ai la confiance que les Chinois reculeront devant les conséquences d'un crime pareil. Depuis le 8 décembre, il paraît en effet qu'on a augmenté le nombre des soldats et que des ordres sévères ont été donnés.

Ce sont probablement les ordres de Péking qui ont produit un léger revirement dans les esprits. Par une dépêche qui m'a été transmise de la légation, le Tsong-li-yamen a répondu favorablement à M. Popoff, ministre de Russie, qui avait, sur ma demande, adressé une lettre énergique à la Chancellerie chinoise. Le gouvernement impérial affirme qu'il a envoyé l'ordre au gouverneur général des Deux-Kouang, de faire respecter les chrétiens dans toute l'étendue de sa juridiction, et de s'en tenir aux dispositions développées dans l'édit impérial du 26 août.

Tout cela est très bien; mais, comme nous n'avons pas d'agent russe dans la province, cette bienveillance restera lettre morte. Tant que nous n'aurons pas obtenu officiellement de rentrer au Kouang-tong et de rouvrir nos chapelles scellées par les autorités, il est évident que nos chrétiens seront dans une position très difficile, et soumis aux vexations d'un voisinage hostile.

Dans l'incendie de notre résidence, j'ai absolument tout perdu. De tous mes livres, il ne me reste plus qu'un bréviaire et l'ouvrage du P. Caussette que j'avais apporté avec moi. Si, par votre influence, vous pouviez nous aider à remplacer quelques objets des plus nécessaires, je vous serais très reconnaissant. Il nous faudrait des missels, des livres de piété, des ornements, du linge. Je me permets de rappeler que nos besoins sont immédiats et qu'il est de toute nécessité de venir à notre secours le plus tôt possible (1).

(1) Les dames de l'Œuvre apostolique qui fournissent des ornements d'église aux missions étrangères, font un appel aux lectrices du Bulletin des *Missions catholiques* en faveur de ces églises dévastées

On recevra avec grande reconnaissance les étoffes de soie et de toile. Prière de les envoyer avec désignation de chaque mission de la Chine ou du Tong-King, au bureau de l'Œuvre apostolique, place Bellecour, 26, ou au bureau des *Missions catholiques*, 6, rue d'Auvergne

---

Lettre de M. Barbier, a Mgr Foucard, préfet apostolique du Kouang-si.

Koui-tsin, 25 octobre 1884.

..... Je viens ajouter une petite page à l'histoire de nos persécutions au Kouang-si. Le 19 de ce mois, vers le milieu de la nuit, j'ai reçu la visite des voleurs. Comme signal d'attaque, une énorme pierre lancée contre la porte de la maison la brise et l'enfonce. Aussitôt commence un tapage d'enfer : ce ne sont que des cris furieux, des coups de feu nombreux, des coups de hache contre les portes. Mes gens plus morts que vifs n'opposent pas la moindre résistance. La porte de ma chambre cède enfin ; alors je me présente devant les envahisseurs :

« — Me voici, prenez ce que vous voudrez, ne faites de mal à personne. »

Mais eux, sans rien entendre, ont déjà fendu mes habits avec leurs coutelas et me dépouillent presque complètement. Ils me prennent par les cheveux et me traînent par terre. Ils se mettent deux à me frapper, à coups de pied, à coups de poing, dans le dos, sur la poitrine. L'un d'eux me pose le pied sur les épaules et, au moyen de la queue chinoise, me tenant la tête un peu relevée, il me crie :

« — Je veux te tuer. »

« — Comme tu voudras, lui répondis-je, mais épargne les personnes qui sont ici. »

Et comme s'il voulait ajouter l'effet aux paroles, je sens le froid du couteau qui me frise le cou, et m'attends à sentir s'il est bien difficile de mourir. La pensée me vint alors que le disciple n'est pas au-dessus du Maître et j'éprouvai un sentiment de joie intense, car somme toute, n'est-ce pas pour Jésus et les âmes que nous venons en Chine et que nous sommes exposés à toute persécution ? Je ne sais trop si les voleurs voulaient seulement m'effrayer ou me tuer plus tard, toutefois ils me relèvent brusquement et me conduisent dans ma chambre. Ils me présentent deux revolvers sur la poitrine :

« — Ne remue pas ou nous te tuons. »

Je vois le pillage de la maison. Ils sont une vingtaine, armés jusqu'aux dents : tout est emporté, brisé.

En fouillant partout, ils trouvent une petite caisse, qui ne contient guère que des médailles, des crucifix et des chapelets : elle rend un son qui les charme. A ce bruit les deux brigands qui me surveillent et qui paraissent être les chefs de la bande s'emparent de la précieuse caisse et l'emportent. Les autres voleurs continuent toujours à piller. Pour moi, n'étant plus surveillé, je me sauve, franchis le mur et me mets hors de l'atteinte des bandits. Je remercie Dieu d'en avoir été quitte à ce prix. J'ai écrit force lettres aux mandarins ; toujours belles promesses, et satellites toujours aussi insolents.

L'unique cause qui a amené ce nouveau malheur vient de mauvais bruits qui ont cours ici depuis la reprise des hostilités entre la France et la Chine. Ce qui nous a fait le plus de mal, c'est la proclamation du vice-roi de Canton qui promettait de fortes primes à qui s'emparerait des *soldats français*, ici on traduisait *soldat français* par *Diable d'etranger*. Les satellites ont donné le branle et ont crié plus fort à Koui-moui d'abord :

« On le tuera votre *Diable d'etranger*, et, vous chrétiens, vous y passerez comme lui. »

A Koui-tsin ensuite : « Nous verrons s'il restera encore longtemps ici, et si dans un mois la maison sera debout. »

A Pin-tien enfin, les satellites emportent une image de la Sainte Vierge qui est à l'école, renversent bancs et tables, vont déchirer les inscriptions pieuses dans les maisons des néophytes et leur disent qu'on a promis 800 taels à qui s'emparerait du Père et 50 à qui prendrait un chrétien.

Après cela, inutile de vous dire que les chrétiens sont épouvantés et que j'ignore si je pourrai moi-même tenir le poste bien longtemps. Je vous prie de demander au au bon Dieu pour moi la grâce de dire : « *fiat voluntas tua* » avec toute la sincérité et le zèle possibles.

INFORMATIONS DIVERSES

Houpé oriental. — Le R. P. Boniface Omsels, des Mineurs Observantins, écrit de Taie, le 5 décembre 1884.

« Dans mon district on ne fait que parler de la guerre que les Français font aux Chinois. Par suite le peuple est très irrité contre les Européens, dont il ne sait distinguer la nationalité. Partout, sur les places publiques, les mandarins ont fait afficher des édits promettant de grosses récompenses à quiconque tuera un soldat français ou un partisan des Français. Les mandarins savent bien qu'à plusieurs centaines de lieues à la ronde il n'y a pas un seul soldat français, mais ils trouvent ce prétexte bon pour exciter les païens contre les missionnaires et les chrétiens... »

Pondichery. — M. Dupas, missionnaire à Pondichéry, nous écrit de Cuddalore, le 31 décembre 1884.

« Vers le milieu du mois de novembre dernier, des pluies incessantes firent déborder une des deux rivières au centre desquelles la ville de Cuddalore est bâtie ; les huttes, aux murs de terre et aux toits de feuillages des pauvres gens, s'affaissèrent, l'humidité et la privation occasionnèrent parmi mes chrétiens la fièvre et le choléra ; et le mois de novembre s'écoula bien péniblement. Mais ce n'était que le prélude de nos maux.

« Le 15 décembre, les averses recommencèrent avec une violence terrible et durèrent jusqu'au soir du vendredi 19. Ces quatre jours d'une pluie diluvienne causèrent, sur un vaste espace, des débordements et des inondations, sans exemple depuis des siècles peut-être. Sur toute la côte à plus d'un mille au large, l'eau des pluies avait rendu la mer toute jaune. La ville de Cuddalore, bâtie entre deux larges fleuves, disparut bientôt couverte par une immense inondation qui, de toute la contrée, ne faisait plus qu'un lac fangeux ; mille courants rapides et contraires roulaient pêle-mêle des cadavres d'hommes et d'animaux, et une masse indescriptible d'objets informes. Ma maison avait de cinq à six pieds d'eau, mon église était aussi envahie à une hauteur considérable. Linge, livres, ornements, tous mes objets mobiliers, plongés pendant plusieurs jours dans une boue liquide, sont perdus. Une partie du presbytère n'est plus que ruines, les murs de clôture sont par terre : ce qui reste debout est enduit d'une fange

tenace et tellement rongé par l'humidité que tout menace de s'écrouler; car notre pauvreté ne permet point de bâtir avec de la chaux; ma chapelle et ma maison ne sont faites que de briques et de terre...

« Si je suis à plaindre, que dire de mes chrétiens, presque tous très pauvres et déjà rudement éprouvés par les malheurs de la première inondation? La plupart n'ont plus de maison; leur petit mobilier a disparu, leurs lambeaux de vêtement sont toujours humides; leurs corps sont épuisés; ils sont là immobiles et presque stupides, accroupis sur le sol, ne sachant que faire, où aller. Dans les plus mauvais jours de la famine, je ne crois pas que pareille misère ait existé..... »

Vizagapatam. — Un catholique anglais, M. Innes, fixé dans l'Inde et actuellement en Europe pour cause de santé, nous écrit la lettre suivante :

« Cocanada est la principale ville du district du Godavery. Située à 300 milles au nord de Madras et dans le vicariat de Vizagapatam, elle contient une population de 30,000 âmes dont 320 sont catholiques. Le district du Godavery a une population de quatre millions d'Hindous et de musulmans et ne possède pas un seul couvent catholique. Le R. P. Deléaval est désireux de fonder un couvent dirigé par les Sœurs de Saint-Joseph d'Annecy, afin de donner de l'instruction et une bonne éducation religieuse aux jeunes filles catholiques.

« Les protestants ont beaucoup d'établissements dans notre district, surtout la secte des Baptistes qui est fortement appuyée par l'Amérique. Ils sont venus longtemps après nous ; mais, ayant des fonds considérables à leur disposition, ils ont pu créer des centres de propagande.

« Le plan du nouveau couvent a été préparé par un ingénieur du gouvernement et approuvé par l'ingénieur en chef. Le devis monte à 40,000 francs. Nous espérons obtenir le quart de cette somme du gouvernement de l'Inde qui est très généreux quand il s'agit de l'éducation. En dehors de cette somme, sur laquelle nous comptons, le R. P. Deléaval a pu réunir 7,000 francs parmi les catholiques et les protestants bienveillants de l'Église anglicane, qui sont très bons pour nos missionnaires et qui admirent leur vie d'abnégation et de privation. Mais il reste encore une somme de 23,000 fr. à trouver. Vous pourriez peut-être penser qu'une somme beaucoup moindre suffirait, mais il faut dire que, pour obtenir une subvention du gouvernement et pour mettre nos écoles sur un pied convenable, il est de rigueur de passer par les ingénieurs du gouvernement lui-même et de bâtir sur des plans approuvés par eux... »

Birmanie septentrionale. — Mgr Bourdon, des Missions Étrangères de Paris, vicaire apostolique de la Birmanie septentrionale, nous écrit de Mandalay, le 21 décembre 1884 :

« Déjà vous aurez appris par le télégraphe la nouvelle de la prise de Bhamo par les Chinois. Voici quelques détails qui pourront vous intéresser.

« Au mois de mars dernier, le Gouverneur de Bhamo et les marchands chinois établis dans cette ville avaient loué quelques centaines de Chinois pour défendre la ville contre les incursions des sauvages Kakhyens, alors en pleine révolte. Les troubles apaisés, le gouverneur et les marchands refusèrent de payer aux soldats chinois engagés, toute la somme convenue; les soldats repartirent pour leur pays en jurant de revenir se venger, et ils ont tenu parole. Une troupe de trois cents Chinois bien armés arrivait à Bhamo dans la nuit du 7 au 8 décembre; soixante ou soixante-dix des plus déterminés pénétraient dans la ville gardée par cinq cents soldats birmans, mettaient le feu partout, et, par ce hardi coup de main, s'emparaient de Bhamo. Le Gouverneur s'est échappé le premier. Les soldats birmans ont fui lâchement sans même essayer de se défendre. Tous les habitants, réveillés en sursaut, ont couru vers la rivière et ont pu gagner les villes voisines. Bhamo n'est plus maintenant qu'un monceau de ruines. Notre résidence, fortement bâtie en briques et couverte en tuiles, a pu résister à l'incendie. Malheureusement les PP. Fercot et Cadoux étaient descendus à Mandalay pour assister aux exercices de la retraite annuelle et notre maison restait sous la garde de deux jeunes séminaristes. Naturellement les pauvres enfants ont pris peur, et se sont sauvés avec les petits élèves. Ils m'arrivent à l'instant même, sains et saufs, Dieu merci, et me communiquent les détails que je vous expédie en toute hâte. Notre maison ainsi abandonnée sera certainement livrée au pillage, peut-être cependant laissera-t-on les ornements d'églises, Missels, bréviaires, livres dont on ne saurait que faire et tout ce qui ne sera pas considéré de bonne prise. Dans cette calamité qui est un vrai désastre pour nous, et ruine les espérances de dix années de rudes travaux et de dépenses très considérables, nous devons cependant encore rendre grâce au ciel qui nous a laissé à tous la vie sauve. »

Abyssinie. — Le procureur des Lazaristes de Massaouah nous écrit, à la date du 7 janvier, que les Sœurs de Kéren, se trouvant à la merci des tribus arabes qui dévastent ces régions, ont dû quitter Kéren avec tous leurs orphelins. Elles sont entrées sur le territoire abyssin, se dirigeant vers Massaouah sous la protection d'un détachement de soldats du roi Jean.

A cette même date, 7 janvier, elles étaient arrivées à vingt-quatre heures de marche du but de leur voyage. L'escorte du consul de France, composée de vingt-cinq soldats égyptiens, devait les conduire de la frontière d'Abyssinie jusqu'à Massaouah, qui se trouve sur le territoire égyptien.

VOYAGE DANS LE YORUBA

Des RR. PP. Chausse et Holley, de la Société des Missions Africaines de Lyon.

(Suite 1)

IX

Teintures et couleurs. — Un barbier nègre.

Les Noirs connaissent le bois de campêche. Ils s'en servent pour peindre les peaux de mouton ou de chèvre. Ce bois séché, réduit en poudre, forme avec l'eau un onguent dont les négresses font un véritable abus. Fardées avec cet onguent depuis la pointe des pieds jusqu'à la racine des cheveux, elles paraissent avoir passé entre les mains d'un coiffeur qui se serait amusé à leur mettre du vermillon par tout le corps.

Le fard national rend, paraît-il, le corps souple et fait disparaître chez les négresses les traces de la petite vérole et autres défauts de corps assez communs en Afrique.

Ce pays abonde en arbustes appelés *Elou*. La feuille de cet arbuste sert à faire une teinture d'un bleu très foncé. Encore tendre, la feuille écrasée et jetée dans de la lessive donne une couleur réellement admirable et vraiment digne de ce nom. Les boutons de fleur sur le point d'éclore sont facilement réduits en pâte et produisent une essence riche et puissante d'un bleu vif. Cette essence est très recherchée des négresses riches qui veulent pour leurs vêtements des teintes plus brillantes et moins à la portée du commun des femmes.

Avec une espèce d'argile, les Noirs font une couleur rose assez pâle et s'en servent beaucoup pour varier la figure de leurs fétiches.

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 9, 16, 23 et 30 janvier, et la carte publiée page 22.

Le rouge vif se tire de certaines fleurs très communes dans la partie sud du Yoruba, particulièrement aux environs d'Abéokouta.

Quant au noir, on l'extrait d'un fruit qui ressemble assez à une pomme reinette. Les femmes désireuses d'être remarquées, en font un grand usage pour se faire des signes sur le visage et par tout le corps. Ce noir est excessivement foncé et les Noirs ont beau être noirs, le noir de ce fruit tranche encore sur leur teint.

On tire encore le noir d'un arbuste qui donne des grappes de petits fruits excessivement riches en un liquide qui n'aurait besoin que d'être modifié pour fournir à la teinture une précieuse ressource.

Les protestants et les baptistes d'Amérique ont établi deux pauvres temples à Ogbomocho. Ces temples sont adossés aux remparts de la cité. Les conversions sont rares, paraît-il, et je ne m'en étonne pas, car les ministres respectifs, d'ailleurs très insignifiants par eux-mêmes, ont trop peur de se compromettre pour exercer un zèle qu'ils n'ont probablement pas.

Une mission catholique prendra racine ici comme ailleurs; car il y a peu ou point de Malais. Il n'y a que des païens simples, crédules, travailleurs, ne s'occupant ni de politique, ni de guerre, vivant paisiblement du fruit de leurs travaux.

A quelques jours d'Ogbomocho, on trouve des gisements de pierres qui ressemblent assez à notre ardoise et dont les barbiers et les médecins du pays se servent pour repasser leurs rasoirs, ciseaux et instruments de chirurgie.

Les Noirs du Yoruba ont des ciseaux et de petits couteaux faits dans le pays et dont les Gambaris se servent très habilement.

Les barbiers peuvent rivaliser avec les plus experts de d'Europe, et, chose curieuse, ils rasent sans savon, ce qui laisse soupçonner que leur cuir a une certaine résistance.

Qu'un Européen entende parler de gens qui se font raser les poils qui poussent dans le nez, il ne le croirait qu'à demi; et cependant il n'est pas ici un jouvenceau qui ne subisse cette délicate opération pour que sa toilette soit complète.

Nous avons laissé des amis à Ogbomocho, ils nous ont dit : « au revoir! » Que cet « au revoir » soit un « à bientôt! » car nous trouverons là un peuple tout prêt à l'évangélisation.

X.

D'Oyo a Ibadan. — Fiditi. — Ijaye, son histoire. — Alabata. — Olorissa-Oko. — Ojo.

A six heures du matin, précédés de notre fidèle Bada-Massi, ambassadeur du roi d'Oyo, nous prîmes la direction d'Ibadan. Il est impossible de rêver un paysage plus enchanteur, des collines plus riches, des falaises mieux boisées.

Ce sont des palmiers assez parcimonieusement distribués sur le sommet des collines, mais semés avec profusion dans le fond des vallées. Nous traversons d'immenses plantations de sorgho, de maïs, d'ignames; nous ne pouvions nous lasser d'admirer la fécondité de cette partie du Yoruba, d'ailleurs si pittoresque et si digne d'être visitée.

Onze heures sonnaient, nous franchissons les remparts de Fiditi qui compte de 6 à 7,000 habitants. La moitié de la population obéit et paie tribut au roi d'Oyo, l'autre partie reconnaît le chef d'Ibadan, Latossa.

Les mahométans n'ont rien à faire à Fiditi, il suffit d'inspecter la ville et de compter les milliers de porcs qui se font la guerre dans les rues pour le deviner du premier coup.

Grâce à la prodigieuse activité de ces gens, les voyageurs renouvellent leurs provisions sans peine et sans presque rien débourser; plus d'un bourgeois, avec la modique somme de deux ou trois sous, peut, plusieurs fois le jour, s'endormir sous les arbres de la place publique après avoir fait de copieuses libations.

A deux heures de Fiditi, se trouve le petit village d'Ijaye : c'est le petit camp repeuplé par le roi d'Oyo, après la destruction de la grande ville d'Ijaye, en 1852.

Quelques instants après, sortis de l'Ibudo, nous franchîmes les remparts détruits de la ville qui est couverte de broussailles, de gros arbres, de buissons. Ça et là, on voit de nombreux débris de murailles, anciennes demeures d'une population qu'on n'évaluait pas à moins de trente mille habitants.

En 1852, la ville d'Ijaye était florissante, elle faisait partie du Yoruba, alors dans toute sa splendeur. Oyo, la capitale était le Versailles africain ; l'autorité de ses rois était reconnue au loin ; tout y était ordonné avec une sagesse admirable. La grande ville d'Ibadan protégeait le pays contre les incursions des voisins. Ogbomocho et les autres villages pacifiques se partageaient avec cette dernière les charges imposées par les guerres que le pays faisait pour se défendre ou pour s'agrandir.

A Ijaye appartenait le monopole des jugements et des exécutions capitales. Enivrée de sa puissance, Ijaye prépara son indépendance : Oyo la prévint et déchaîna contre elle ses fidèles Ibadans, dont le chef Ogunmokola mit le siège devant la ville qui se défendit pendant quatre ans.

La famine, compagne inséparable des guerres en pays africain, se fit bientôt sentir dans la ville assiégée. Ijaye aux abois envoya demander du secours aux Egbas, qui, moitié par ruse, moitié par force, finirent par délivrer en grande partie la population assiégée et la transportèrent à Abéokuta où elle forme aujourd'hui une des classes les plus intéressantes de la population dite des Egbas.

A peine sortis d'Ijaye, dont nous visitions les ruines, pendant qu'on nous racontait ce que je viens d'écrire, nous traversons successivement les petits villages d'Alabata qui compte environ quarante maisons et d'Olorisa-Oko, où nous résolûmes de passer la nuit. Ce dernier village est un peu plus important, si on y joint le hameau d'Apapa situé à quelques vingt minutes de là.

Partout la population est sympathique.

Le propriétaire de la maison où nous devions passer la nuit est un féticheur, un sorcier qui spécule en particulier sur la crédulité des femmes enceintes ou qui viennent d'enfanter. Il était fort occupé quand nous arrivâmes; mais, sans se soucier de nous, il continua d'interroger Ifa. La réponse fut telle que la voulait la pauvre femme à genoux, car le charlatan sourit en imposant les mains sur cette ignorante, qui se releva le cœur content, sûre qu'Ifa ne lui prendrait pas son enfant *(Voir la gravure page 67)*.

Au point du jour, le lendemain, nous étions sur pied et arrivions après deux heures d'une marche assez accidentée à travers de riches plantations, auprès d'un ruisseau à moitié desséché qu'on appelle Odo-Ona : petite foire, ou première étape de la journée pour beaucoup de pèlerins.

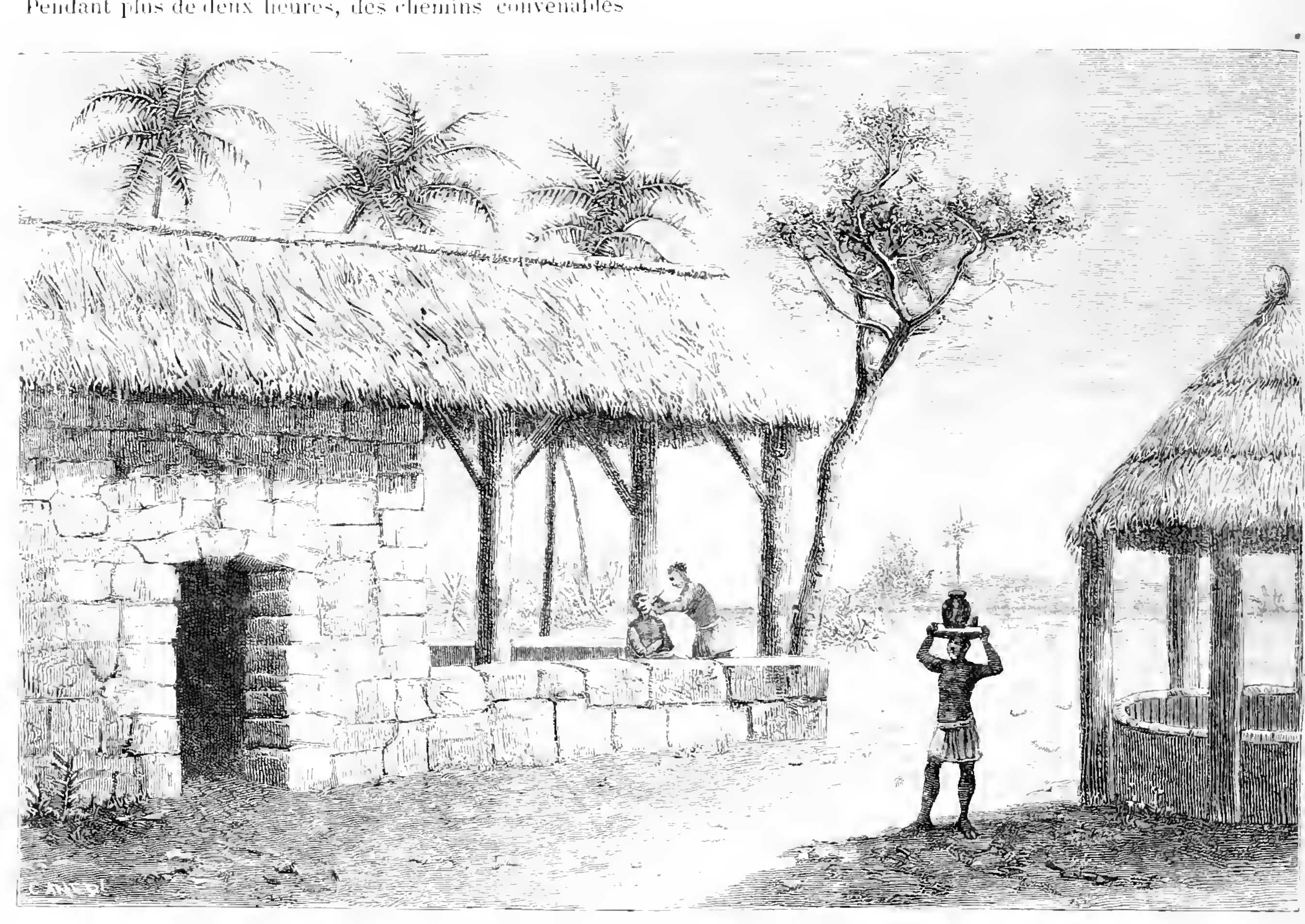
A Ojo, qui n'est qu'à une heure de là, nous trouvâmes un fort village très affairé et encombré d'esclaves qui venaient d'Ibadan.

Les environs d'Ibadan sont très variés; des collines bien cultivées, séparées entre elles par des vallons très bas et très boisés d'innombrables palmiers principale richesse du pays.

Pendant plus de deux heures, des chemins convenables conduisent à l'entrée de la grande ville. A vingt minutes de nous, deux autres chemins serpentent sur les flancs d'une colline et dans la vallée, et présentent une grande animation : on dirait des fourmillères d'êtres humains se croisant dans tous les sens.

Il pouvait être midi quand nous fîmes notre dernière étape aux portes de la ville pour attendre notre monde attardé par la fatigue, les ardeurs du soleil et le besoin de se rafraîchir dans un petit ruisseau que nous avions laissé derrière nous.

(A suivre).



YORUBA. — Un barbier nègre ; d'après le dessin d'un missionnaire (Voir page 65).

TROIS SEMAINES EN PRISON

ARRESTATION ET CAPTIVITÉ DE M. GUILLON.

Récit adressé à Mgr Dubail, vicaire apostolique de Mandchourie.

Voici un émouvant épisode de la persécution de Chine dont nous donnons presque chaque semaine les douloureux détails! Nous nous empressons de publier ce journal que le missionnaire écrivit jour par jour pendant sa captivité. Il offre des idées précises, exactes sur la politique tortueuse des mandarins, sur les prétoires et les prisons du Céleste Empire.

Kien-Kia-tien, 1er octobre 1884.

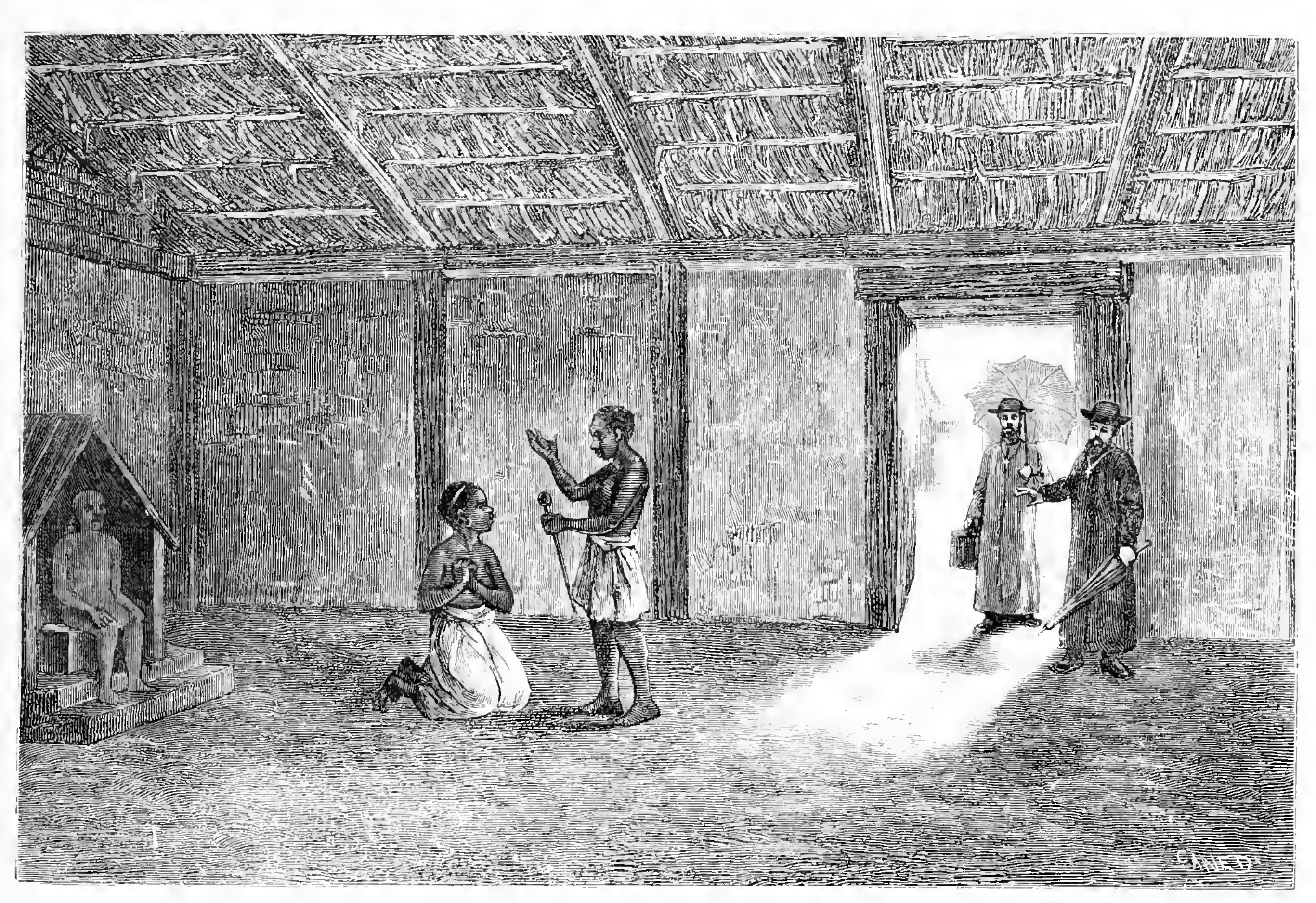
..... Le 15 septembre, j'étais parti de N.-D. des Neiges pour visiter les chrétientés du nord. Les bruits de guerre étaient déjà parvenus jusque dans nos montagnes, et les païens en profitaient pour intimider les chrétiens.

A *Yong-Kouan*, à *Siuong-iao*, les néophytes étaient menacés par les païens qui racontaient que la tête des missionnaires était mise à prix, et que tout adorateur du Seigneur du ciel serait décapité. A ces nouvelles, je m'empressai d'aller rassurer ces néophytes effrayés ; car un édit venait d'arriver de Péking en notre faveur, et j'en avais une copie. Le gouvernement chinois, après y avoir énoncé ses prétendus griefs contre la France, disait en terminant que, malgré la

guerre, il continuerait comme auparavant à protéger les missionnaires et les chrétiens. Tous les mandarins avaient l'ordre formel de s'y conformer et de punir sévèrement quiconque oserait nous molester sans motif.

J'étais donc sans inquiétude, surtout de la part des autorités chinoises, quand, le 25 suivant, je recevais à *Yang-Kouan* une lettre des catéchistes de N.-D. des Neiges ; ils me faisaient part de leurs craintes à l'occasion de certains bruits de persécution, qui circulaient autour d'eux, et qui provenaient du mandarinat même de la sous-préfecture de *Sioou-ien*. Je n'y ajoutai pas foi, et leur répondis en leur communiquant l'édit en notre faveur.

Le 28 septembre, ayant terminé toutes mes affaires dans cette partie du district, je me mis en route pour N.-D. des Neiges en compagnie du Père Bareth, mon cher commensal, qui était allé, quelques jours auparavant, faire un voyage au port d'*Ing-tze*. Il montait précisément une de nos mules et j'avais moi-même un cheval de la famille chrétienne Tou de N.-D. des Neiges. Nous avions fait à peine une lieue de chemin lorsqu'à midi juste, nous rencontrâmes deux chrétiens qui arrivaient tout haletants. Leur visage abattu me fit de suite penser à un malheur ; et je ne me trompais pas. La persécution était à N.-D. des Neiges. Une troupe de soldats armés avait déjà envahi le village et en gardait toutes les issues, quand ils parvinrent à s'échapper pour m'en apporter la nouvelle. « Le



YOURBA. — Féticheur du dieu Ifa ; d'après le dessin d'un missionnaire (Voir page 65)

mandarin de *Sioou-ien*, ajoutèrent-ils, suivait ses soldats de près. »

Je n'eus alors d'autre pensée que de voler au secours des chrétiens. Je priai le Père Bareth de retourner sur ses pas avec le chariot pour aller informer M. Emonet et le consul anglais de ces graves événements, tandis qu'avec sa mule je précipitai ma marche vers N.-D. des Neiges.

Après avoir fait soixante *ly*, je parvins à quatre heures à Yang-mou-lin-tze où je fis de nouveau la rencontre de deux Chinois arrivant également de *Tcha-Koou*. Ils en étaient aussi partis furtivement la veille au soir, pendant que le mandarinat faisait subir un interrogatoire aux chrétiens dans ma propre maison, et les y excitait officiellement à l'apostasie. Il avait fait même plusieurs prisonniers et déclarait n'être venu que pour m'enchaîner. C'est pourquoi les pauvres chrétiens me faisaient prier de ne pas me rendre auprès d'eux, car je serais inévitablement arrêté.

Mais, persuadé que ce mandarin agissait sans ordre et qu'il devait ignorer l'édit arrivé de Péking, je pris l'avis des catéchistes de *Yang-mou-lin-tze*, et continuai ma route encore de plus belle. La nuit me surprit bientôt au milieu des hautes montagnes et des gorges profondes, que vous connaissez. La lune était voilée par de gros nuages et l'obscurité la plus profonde régnait autour de moi ; j'étais seul, car je n'avais pu trouver une autre monture pour mon servant, qui était obligé par conséquent de me suivre à pied, mais à une grande distance.

Arrivé au sommet de la montagne la plus escarpée que

j'avais à gravir, la mule que je conduisais par son licou prit peur, et, retournant brusquement sur ses pas, me traîna pendant quelques minutes sur les rochers qui dominaient un précipice très dangereux. Enfin épuisé, je demeurai étendu à terre presque sans mouvement. Au bout de quelques instants, je repris un peu de forces, j'implorai le secours de mon bon ange, et je parvins, malgré l'obscurité, à saisir ma monture, qui m'attendait immobile à l'entrée d'une gorge. Je continuai mon chemin avec bien des difficultés; mais la pensée de secourir mes chrétiens dominait tout; et ni les ténèbres, ni les précipices, ni la crainte des bêtes fauves n'étaient capables de m'arrêter.

J'arrivai à N.-D. des Neiges à quatre heures du matin, ayant fait plus de 100 ly durant cette nuit. Quelques chrétiens, aux aguets, accoururent aussitôt me saluer, les catéchistes les suivirent, et bientôt un bon nombre se trouvaient à mes genoux, me suppliant de fuir pour éviter d'être pris; car le mandarin avait laissé, en quittant N.-D. des Neiges, sept satellites chargés de m'attendre, et, disaient-ils, de m'arrêter. Mais j'étais exténué de fatigue; de plus ma fuite ne pouvait qu'aggraver la situation de mes chrétiens, pensai-je, tandis que je ne courais aucun danger, vu les ordres venus tout récemment de la capitale. Je me décidai donc à rester au milieu d'eux, ils s'empressèrent de me raconter tout ce qui s'était passé les jours précédents.

C'est le 27, à l'heure de midi, que la chrétienté fut tout à coup envahie par une vingtaine de soldats. Le mandarin de *Sioou ien* les rejoignit aussitôt après, accompagné de trente autres satellites bien armés; il avait lui-même sur lui un long poignard et un revolver. C'est ainsi qu'ils firent irruption tous ensemble dans la cour, pénétrèrent par la force dans l'église et dans ma maison, s'en firent ouvrir les portes, les armoires, menaçant, en cas de résistance, de tout briser. Furieux de mon absence, le mandarin fit aussitôt amener les catéchistes et les chefs de famille; cela était facile, car personne n'avait eu même le temps de penser à fuir. Il changea en tribunal une salle de la maison, et fit comparaître les néophytes pour subir un interrogatoire, comme au temps des persécutions. Il n'avait pas besoin de leur demander s'ils étaient chrétiens, mais il usa tour à tour de promesses et de menaces pour les pousser à l'apostasie.

Le brave *Tou-huong ten*, le premier, au nom de tous, fit cette admirable réponse :

« Le mandarin peut nous trancher la tête, mais jamais nous ne renierons la religion du Seigneur du ciel. »

Devant cette résistance inattendue, il n'osa pousser plus loin ses excitations à l'apostasie : mais il leur demanda s'ils seraient heureux de voir les Français vainqueurs, et s'ils ne les aideraient pas à combattre, dans le cas où ils viendraient faire la guerre dans nos parages. Ils lui répondirent :

« Nous sommes chrétiens, mais nous sommes aussi sujets de l'Empereur, et nous lui devons obéissance dans tout ce qui n'est pas contraire aux lois de Dieu; en nous faisant chrétiens, d'ailleurs, nous ne nous faisons pas Français, mais les serviteurs du vrai Dieu, qui est le Dieu de tout l'univers. »

Après les chrétiens de vieille date, le mandarin s'attaqua aux néophytes, il appela par son nom un homme d'une quarantaine d'années et père de famille, qui n'était baptisé que depuis Pâques. En ayant reçu les mêmes réponses, il lui demanda si je ne lui avais pas donné une médecine pour l'ensorceler de la sorte. Le brave chrétien lui répondit comme il convenait.

N'importe, après avoir déblatéré, jusque vers le coucher du soleil, contre la superstition étrangère qu'il disait avoir en horreur, il se retira avec sa cohorte chez *Tchang-loüng*, riche famille païenne à dix *ly* de N.-D. des Neiges. Il y emmenait prisonniers le néophyte dont je viens de parler, mon domestique et les catéchistes, donnant aux chrétiens l'ordre de se rendre auprès de lui dès le lendemain matin.

Le lendemain, en effet, il leur fit subir de nouveau un interrogatoire pareil à celui de la veille; et, pendant ce temps là, une seconde invasion avait lieu dans la chrétienté. C'était une nouvelle troupe de soldats, venue de *Tà-Kou-Sàn*, ville à quatorze lieues de N.-D. des Neiges, sans doute pour prêter main-forte au mandarin, en cas de résistance. Arrivés trop tard, ils recommencèrent pour leur propre compte les investigations de la veille, mais d'une manière plus brutale encore. Ils mirent tout à sac dans l'église et dans ma maison, ouvrant toutes les armoires, touchant à tout et renversant tout. Les linges sacrés, les chasubles, les chandeliers, tout passa par leurs mains. Ils enfoncèrent les vitrines qui protègent sous les autels les saintes reliques, malmenèrent l'harmonium et sonnèrent la cloche, selon leur bon plaisir. Toutefois ils n'osèrent pas piller; ils s'emparèrent seulement de quelques linges, des burettes, des verroteries dans la sacristie; et dans ma maison, de quelques serviettes, couteaux, cuillers, fourchettes, bâtonnets, verres à boire et autres objets faciles à emporter. Dans le jardin les arbres fruitiers furent brisés.

Lorsqu'ils se retirèrent, c'était midi passé. Le Mandarin également se mit en chemin pour rentrer dans sa ville. Il voulait emmener ses prisonniers, mais, sur la caution et les instances de notables païens amis des chrétiens, il consentit à les laisser en liberté pour deux jours, après lesquels ils avaient ordre de se rendre d'eux-mêmes au prétoire. L'exception ne fut que pour le pauvre néophyte, qui fut gardé et traîné à la suite des satellites. Le mandarin laissa aussi à N.-D. des Neiges un poste de satellites chargés d'attendre mon arrivée.

Cette mesure explique les prières que me faisaient les chrétiens de repartir aussitôt. Mais je n'avais garde de les abandonner ainsi à la rapacité du persécuteur. Je restai donc, attendant tranquillement l'arrivée des satellites dans ma maison. Ils n'avaient pas été sans remarquer, au point du jour, quelques mouvements insolites dans ma cour, le va-et-vient des chrétiens qui accouraient pour me voir.

Ils se présentèrent donc avec leur chef, qui portait un globule blanc : en pénétrant dans la cour, ils avaient laissé devant la porte d'entrée leurs chevaux tout sellés et prêts à partir. Mais, au lieu de se livrer à des voies de fait, ils arrivèrent en ma présence assez poliment. Ils avaient, disaient-ils, reçu l'ordre, non de m'enchaîner, mais de me signifier de la part du Mandarin civil de *Sioou-ièn*, que j'avais à quitter la Chine sur le champ et à regagner la France.

Je leur demandai aussitôt l'arrêté qui me chassait de Chine. Ils n'en avaient pas.

« En ce cas, leur dis-je, allez rapporter à votre maître, qu'étant venu en Chine au su du gouvernement et avec les passeports émanant de Péking, je ne saurais en repartir que sur un ordre motivé d'une autorité compétente, sinon je ne céderai qu'à la force. »

Cette réponse parut les satisfaire, puisque, sur le champ, ils enjambèrent leurs montures et repartirent bride abattue pour *Sioou-iên*. Ils y arrivèrent à minuit, et le 30 au matin ils étaient en possession d'un mandat d'arrêt, lancé contre moi par le Mandarin, qui ne leur donna que trois jours aller et retour, pour remplir leur mission.

C'est aujourd'hui 1er octobre qu'ils ont été de retour à N.-D. des Neiges. J'aurais pu leur échapper, mais le néophyte prisonnier, mais les chrétiens qui doivent en vertu de la parole donnée par leurs amis païens,se rendre au prétoire et y rester prisonniers, qu'allaient-ils devenir entre les mains du persécuteur? En ce temps de guerre, quels moyens aurai-je de les secourir? En me rendant, le Mandarin n'avait plus de motifs de sévir contre eux, et je n'y voyais pour moi qu'un danger éloigné, puisque la Russie nous avait pris sous sa protection, et que l'édit impérial était là pour me défendre. D'ailleurs, j'étais trop heureux de donner ma vie pour mon troupeau.

Le mandat d'arrêt portait que je devrais être conduit d'abord à *Sioou-iên*, puis à la capitale. Les satellites mirent un cheval à ma disposition, et à trois heures je quittai mes chrétiens éplorés. Deux d'entre eux, dont l'un Maurice, élève du collège et mon servant, l'autre *Tou-inong-li*, ont voulu absolument me suivre, emportant avec eux un paquet de linge et une couverture à mon usage.

Nous venons d'arriver à cette auberge d'où je vous écris, après le coucher du soleil; elle n'est qu'à trente ly de N.-D. des Neiges. Nous y passerons la nuit, et nous ferons demain les cent dix ly qui nous séparent de la ville et du prétoire de *Sioou-iên*. Que m'y fera-t-on? A la grâce de Dieu! Jusqu'ici le chef des satellites m'a traité avec beaucoup d'égards, car sa famille n'est pas très éloignée de N.-D. des Neiges, et est amie des chrétiens. A tout instant il déplore la nécessité où son devoir l'a mis de me faire prisonnier.

Siu-tien, 2 octobre à midi.

Partis ce matin à six heures, nous sommes arrivés à cette auberge vers dix heures, après cinq heures ou cinquante ly de marche; notre dernière étape sera donc certainement au prétoire où nous pourrons arriver vers le coucher du soleil.

J'ai appris l'origine étrange de cette persécution. Le Mandarin civil, *Ché-tà-lào-iei*, arrivé tout récemment à *Sioou-iên*, par haine et aussi pour faire preuve de zèle devant ses supérieurs, voulut me faire repentir des bons rapports que j'ai toujours eus avec son prédécesseur. Pour parvenir à ses fins, il m'accusa par devant le Gouverneur de *Chèn-Yàng*, de construire à *Tchà-Koôu* une forteresse dans le but de prêter aide aux Français, et de faire venir chaque jour dans l'église plus de cent hommes, que j'exerçais dans l'art militaire.

Cette accusation, quoique ridicule, reçut assurément quelque créance, puisqu'il obtint un ordre de faire main basse sur moi. Mais, en m'accusant, il accusait aussi indirectement le mandarin militaire de *Sioou-iên*, à qui revient la charge de connaître les dangers que court l'empire dans ce district, et d'en faire part à ses supérieurs. Aussi le Gouverneur le gourmanda-t-il amèrement de cette insouciance.

A cette nouvelle, le mandarin militaire, qui ignorait auparavant même le départ du mandarin civil pour *Tchà-Koôu*, se hâta de partir lui-même pour aller s'assurer de la vérité de ces faits. Il y arriva le jour de mon arrestation avec trente soldats, reconnut bien vite la fausseté de l'accusation et rédigea sur place son rapport en notre faveur, signé par plus de quarante chefs de familles païennes; il l'expédia directement au vice-roi, en le prévenant aussi de son départ immédiat pour *Chèn-Yàng*, afin de l'instruire de vive voix de tout ce qui s'était passé.

N'est-ce pas là un secours inespéré que la bonne Providence nous envoie? C'est pourquoi je ne doute pas que notre innocence soit bientôt reconnue. Jusqu'ici, à part l'étonnement que produit l'arrestation d'un Européen parmi les populations où nous passons, je n'ai eu qu'à me féliciter des bons procédés des satellites à mon égard. Les populations, du reste assez pacifiques de nos montagnes, ne manifestent aucun sentiment d'hostilité sur notre passage.

Du prétoire de Sioôu-iên, 3 octobre, sept heures du soir.

Me voici donc en prison! Malgré tout, je suis calme, et sens la joie inonder mon cœur; j'offre volontiers ma vie pour ce pauvre peuple, qui ne sait ce qu'il fait. Mon servant et le chrétien qui m'ont accompagné sont également retenus prisonniers, et logés dans la même cellule que la mienne. Dix satellites sont chargés de nous garder jour et nuit, et reçoivent pour cela une ligature par jour en plus de leur ordinaire.

Nous sommes arrivés hier soir vers les cinq heures, après une marche forcée. Dans les faubourgs de la ville sur notre route, on jouait la comédie et des milliers de personnes y assistaient. Les satellites durent prendre un autre chemin, mais l'éveil était donné. Une multitude de gens quittent la comédie pour nous poursuivre. Des soldats, postés çà et là au coin des rues, désignent une pagode qui m'avait été assignée pour prison. Mais, craignant l'effervescence de la foule qu'ils n'étaient pas en état de repousser, les satellites n'osèrent pas s'arrêter, ils se dirigèrent droit au prétoire, où nous pénétrâmes bride abattue.

Ce fut pendant quelque temps un tohu-bohu indescriptible, ordres contradictoires, cris à étourdir. De nombreux satellites, armés de bâtons et de cravaches, ne parvenaient pas à se rendre maîtres de la foule envahissante. Pour me soustraire au danger d'être accablé, on m'écroua sur le champ dans une cellule de la deuxième cour du prétoire, laquelle cellule me fut ensuite assignée définitivement pour prison. Cela ne déconcerta pas encore la multitude qui en assiégeait la porte, et qui remplissait littéralement la première et la deuxième cour du prétoire. C'était entre la populace et les satellites une bousculade effroyable, personne ne semblait faire attention ni aux menaces, ni aux

bâtons, ni aux cravaches. La nuit seulement parvint à disperser tout ce monde et à me procurer un peu de calme.

Le globulé qui nous avait arrêtés nous fit apporter à souper, et, durant ce repas, quelques personnages de la ville, avec qui j'avais été déjà en très bons rapports, vinrent m'offrir leurs condoléances, exprimant l'espoir que l'on ne me ferait aucun mal, et que notre innocence au contraire serait bientôt proclamée. Ensuite je me reposai sur un petit *Kiang* assez large pour me contenir avec mes deux compagnons de captivité. J'en avais besoin, j'étais littéralement harassé de fatigue. Les dix satellites préposés à notre garde, occupent le reste de la salle qui en tout n'a guère plus de trois mètres de large sur cinq de long. Nous nous trouvons donc les uns sur les autres, et pas trop à l'aise. Je ne saurais faire un pas au dehors sans être dûment accompagné par cette troupe de geôliers, qui du reste me paraissent assez bienveillants. J'avais pendant la nuit une soif dévorante ; je leur ai demandé par deux fois de l'eau fraîche, et ils se sont empressés de m'en procurer.

Ce matin, les curieux sont encore nombreux ; mais pas de foule semblable à celle d'hier, et surtout aucune parole hostile. J'attends en paix ce que va décider le mandarin à notre égard. Nous conduira-t-il à Chèn-Yâng, selon les termes de son mandat d'arrêt. Je n'en sais encore rien. Quoi qu'il en soit, à la garde de Dieu! Notre divin Maître a-t-il été mieux traité dans son ministère ici-bas ?

(*A suivre*).

UNE EXCURSION APOSTOLIQUE AUX TERRES DE MASSANGANO

Par le R. P. Courtois, de la Compagnie de Jésus.

(Suite 1)

A onze heures, nous arrivâmes en face du palais de Bonga. Dès que ma barque se dirige vers la place et semble vouloir aborder, un grand concours de personnes a lieu. Chacun veut voir le Père dont on a réclamé la présence. Cependant, le Choutare, qui m'avait personnellement prié de venir, ne m'attendait nullement ce jour là. Il est bon de savoir la raison du malentendu. Le dimanche précédent, Bonga m'avait envoyé deux domestiques m'exprimer ses volontés, leur remettant en même temps pour moi un présent d'or en poudre, la valeur qui peut entrer dans les canons de deux plumes d'oie, environ quarante ou cinquante francs. Les domestiques me communiquèrent le message de Bonga, me firent promettre d'aller le dimanche suivant à Massangano, disant que je serais attendu... mais, du présent, il n'en fut pas question. Ils le gardèrent pour eux, le dérobant frauduleusement et, de peur de payer de leur tête leur facile larcin, ils prirent la fuite et ne sont plus retournés à la maison de leur maître. Choutare, n'ayant pas reçu de réponse, était donc incertain du jour de mon arrivée, bien qu'il eût appris que j'avais l'intention de me rendre auprès de lui.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 16 et 30 janvier 1885.

Cependant on alla aussitôt l'avertir que j'étais là et que j'attendais ses ordres pour me présenter à lui. Pris à l'improviste, car, de fait, il avait un peu ses rêveries de *mambalon*, il me fit prier de l'attendre quelques instants, jusqu'à ce qu'il eût fait balayer la maison et disposé sa toilette. J'attendis donc à l'ombre d'un grand arbre, mais je commençais à être donné en spectacle à une troupe de nègres qui me considéraient de la tête aux pieds. Tout les intéressait, jusqu'à me voir moucher et cracher dans un mouchoir !

Las d'attendre, mon domestique demande si l'on ne pourrait trouver un siège pour son maître. Trois nègres entrent en pourparlers; enfin le plus vieux, doué de plus de bon sens que les autres, va me chercher un mortier, morceau de bois creux qui sert pour piler le mapira et me le présente pour siège moelleux.

Après trois quarts d'heure d'attente, je vois enfin sortir du palais un homme de haute taille, mulâtre, encore dans la vigueur de l'âge, la figure enflammée, allègre et majestueux, marchant quelque peu en titubant, suivi d'un long cortège de courtisans, de bouffons et de serviteurs. Il porte un pantalon blanc, une jaquette de capitan-môr toute chiffonnée, une chemise à col droit fraîchement repassée, la tête coiffée d'un képi, les bras ornés de bracelets, de grosses perles de verre rouge et jaune, et les pieds chaussés dans des brodequins pantoufles, sans courroie. Il agite dans la main un grand foulard rouge et s'avance vers moi, descendant le sentier abrupte qui conduit au palais. A peine a-t-il fait trois pas qu'il roule à terre et mille mains se tendent pour le relever... C'était Vincent de la Croix-Saint-Antoine Choutare-Bonga, chef de Massangano, qui venait recevoir l'envoyé de Dieu et lui souhaiter la bienvenue !

« — Vous m'avez prié, lui dis-je, pendant qu'il me présentait la main, de venir vous visiter. Je n'ai pas hésité un seul instant à affronter les fatigues d'un long voyage, assuré que j'allais à la maison d'un ami et d'un hôte loyal... »

« — Bon, bon, me dit-il, pauvre Père!... Pourquoi ne m'avez-vous pas envoyé un exprès ce matin de Marangué pour m'annoncer votre arrivée ?... Moi qui voulais vous récompenser... et l'on a volé mon or !... »

Il faisait allusion au présent d'or qu'on avait détourné et l'on sentait dans ses paroles que cette mésaventure lui pesait sur le cœur !...

Il m'invite alors à le suivre..., mais à chaque pas qu'il fait, il perd ses chaussures qui manquent de courroies ; l'une d'elles lui sort entièrement du pied et le fait trébucher :

« — Ah çà ? dit-il, le Père vient-il pour m'ensorceler? »

Puis tout en marchant, il se met à marmotter je ne sais quelles menaces qui n'ont rien d'agréable :

« — Moi, je suis lion, disait il ; le Père pense-t-il me vaincre par ses maléfices ? Non, non, je serai le plus fort, j'ai de la poigne... Le pauvre Père va recevoir quelques bonnes volées de coups de poings... »

Et le mauvais drôle, ivre, exalté, était capable de tout... Disons que son nom est prétentieux, car Choutare signifie « l'homme de fer, l'invincible, » comme Chamuara, nom de son prédécesseur : pierre, roche indestructible.

J'entre dans la maison, mais avec un effort inouï, car le

perron d'entrée surplombe une pente rapide et l'on n'a que trois ou quatre pierres pour affermir le pied et prendre les deux sentiers latéraux. Je suis introduit dans la salle principale, encore remplie d'un nuage de poussière, tant les négresses s'étaient dépêchées de nettoyer l'appartement. L'ameublement était des plus simples : deux nattes à terre et trois chaises dont l'une n'avait que les montants du dossier ; la seconde en peau était percée au milieu et la troisième chancelait sur ses quilles ! Pour lit, un pliant tout poudreux, qui, en temps ordinaire, servait de nid aux rats de la case, était recouvert d'une couverture et d'un oreiller qui, de leur vie, n'avaient connu le savon ; enfin une grande table où vingt personnes auraient pu prendre place à un festin royal, parée d'une nappe aussi blanche que la tête de mes cuisiniers! Mes moulèques furent installées dans deux paillotes au bord du fleuve ; quant à moi, j'eus l'honneur de loger à l'ombre même du vieux castel des chefs de Massangano !

Dès que je me vis seul avec mon hôte, je lui exposai nettement le but de ma visite et lui demandai qu'il me fût permis de traiter avec les gens de sa maison en toute liberté, selon l'esprit de ma vocation. Toute permission me fut donnée. Il fit venir devant moi les enfants de son frère dont il est le tuteur comme successeur du défunt Chamuara ; et du coup comparurent en ma présence une jeune fille de quinze à seize ans, D. Catherine, et neuf autres filles ou garçons tous presque du même âge et de même taille, de six à douze ans. Le jour suivant, cinq autres arrivèrent de prazos lointains, trois filles et deux garçons. Notons que tous les enfants n'avaient pu être informés de ma visite. Car, au dire de mes néophytes, la famille Chamuara compte encore cinquante garçons, dont vingt en bas âge et les autres déjà établis J'estime que le nombre de filles doit être égal.

Et puis allez dire qu'au Zambèze on ne rencontre pas des familles patriarcales !...

Le Bonga actuel a, lui aussi, une bonne troupe d'enfants, éparpillés dans les villages qui lui appartiennent. Il est curieux de voir avec quels sentiments d'affection et de tendresse il traite ses pauvres petits. Il m'en présenta un, de trois ou quatre ans, qui venait d'arriver d'un village lointain attaché au dos de sa nourrice, selon l'usage des femmes cafres. Quand on l'eut démaillotté, je lui dis de baiser respectueusement la main de son père et de lui demander une caresse. Mais le Chat-Tigre, l'homme de Fer, le repousse vivement et répond avec dédain :

« Je ne puis lui donner ma main à baiser ; mon fils n'est pas chrétien ! »

Cette parole, qui eût été sublime dans la bouche d'un croyant, n'était que brutale dans le cœur de ce mauvais père.

Tous les autres enfants se présentaient devant lui en tremblant et ne reçurent jamais une parole amie, ou une marque d'affection. L'un deux appelé *Zoka-Zoka* (c'est assez), un peu défiguré par une énorme verrue qui s'épanouit sur la joue gauche en forme de figue magnifique, éprouva surtout le mépris et les railleries de son oncle intraitable.

« *Zoka-Zoka*, disait-il, n'est bon à rien, il a une tête de crocodile et du sang d'hippopotame... »

Et le pauvre jeune homme était le plus docile, le plus posé de la bande et celui qui profita le plus de mon enseignement.

Un autre, d'un tempérament un peu mélancolique et souffreteux, Nicolas, se voyant méprisé de son oncle, ne voulut presque jamais manger avec ses frères, au plat de masse que Chontare leur faisait servir à terre sur la natte, mais il allait mendier sa pitance de chaque jour. Ces pauvres enfants, réunis de tous les points de Massangano, ne s'étaient, pour la plupart, jamais vus et se trouvaient tout étonnés de se rencontrer et de se donner le nom de frères.

Je donnai mes ordres à ceux qui me furent amenés et leur assignai les heures pour leur enseigner la doctrine chrétienne, matin et soir. Quand les enfants se furent retirés, Chontare, qui était assis de travers sur sa chaise et paraissait assoupi et rêveur, rompt le silence et me demande si je ne lui offre aucun cadeau.

En Afrique, ne vous présentez jamais chez un souverain les mains vides, au risque d'être battu. Il s'informa si j'apportais avec moi quelques bonnes bouteilles de vin... Hélas! ma provision de vin était minime ; deux bouteilles restaient encore pour le nécessaire du voyage. Toutefois je m'en défis pour satisfaire aux désirs de cet habitué du dieu Bacchus. Je lui offris trois cruches de genièvre, quelques paquets de verroteries et d'autres bagatelles, un peu de savon et un flacon d'eau de toilette qu'il accepte de meilleure grâce. Je m'excusai alors de n'avoir chose meilleure à lui présenter, disant que le Père était pauvre, qu'il n'était pas venu pour faire négoce, etc.

« Oh ! répétait Chontare, le Père ne peut manquer d'avoir du vin et du bon vin, car il y en a beaucoup à Tété !... »

Cependant il parut satisfait, et il dit depuis à mon domestique :

« Le Père est bon ; je le récompenserai, je ne veux pas que l'on dise à Tété que Chontare est un chien et qu'il a laissé le Père sortir, sans égard pour ses services. »

Les heures cependant, portées sur les ailes du temps, s'enfuyaient rapides et légères ; midi avait sonné depuis longtemps et je n'avais qu'une tasse de café dans l'estomac. Rien n'était prêt pour me donner à manger, car tout était à l'imprévu, le jour, les gens et le dîner. Il fallait sur le champ improviser un plat de masse et un ragoût de porc. Or le mapira était encore en grain et le porc se promenait dans les champs!... Moi qui, en attendant, sentais mes dents s'allonger plus que de mesure, je me rendis à la barque pour inspecter le sac aux provisions. Il y avait encore une croûte de pain et je me sentais de force à lui faire bonne mine ! Mais voilà une troupe de nègres qui m'accompagnent, me dévorant des yeux. J'entre dans la barque. J'ouvre mon parasol pour m'abriter contre l'importunité des curieux et je pris le repas d'Elie assaisonné d'un verre d'eau claire. Jamais je n'ai mangé de meilleur appétit :

« A la garde de Dieu, me dis-je, je puis aller maintenant jusqu'au soir !... »

Enfin, vers les quatre heures du soir, deux *manamambos* (officiers du palais) viennent m'inviter à me mettre à table. Voici le menu du repas qui, du reste, sera invariablement le même durant le temps de mon séjour à Massangano :

Déjeuner : un plat de bouillie (masse cafre), quelquefois du riz cuit à l'eau avec une sauce de poulet, ou du lard, ou du chevreau. De temps en temps une espèce d'épice faite au piment, au citron et à l'orange fermentée dans du *pombé* et que l'on tirait d'une énorme jarre placée sur la table ! Un verre d'eau surmonté de l'indispensable soucoupe, qu'un manamambo me mettait délicatement sous le menton chaque fois que je portais la coupe à mes lèvres. Jamais ni vin, ni dessert, ni liqueur quelconque. On m'offrit plusieurs fois du pombé, mais je refusai chaque fois disant que le Père ne buvait jamais de liqueur. Mes moulèques en retour ne refusaient jamais : ils étaient sans cesse à la piste de quelque jarre de pombé, et je dus leur recommander la modération.

Le soir, à cinq ou six heures, dîner ; de nouveau : masse, riz, ragoût pimenté qui me forçait à boire plusieurs verres d'eau pour modérer le feu dévorant dont ma bouche était remplie. Je voulus faire l'expérience si je pouvais m'habituer à l'ordinaire des Cafres et, pendant mon séjour à Massangano, je n'ai pas éprouvé de difficulté à me passer de la cuisine européenne.

Pour me servir, j'avais à mes ordres environ douze domestiques, trois manamambos et un cuisinier qu'on avait appelé de loin pour la circonstance. Pauvre homme ! Que n'ai-je pas le ruban ou l'Ordre du mérite culinaire, il l'a bien mérité !...

Dès que je me désemparais de mon assiette, toutes les mains se tendaient pour la recevoir et se disputer l'honneur de gober mes restes que quelques-uns léchaient littéralement avec la langue comme les chats ! Mes commensaux habituels étaient le jeune Octavien que Chontare traita comme son propre fils et à qui il fit présent de deux esclaves, et Antoine, neveu du même Chontare, que j'ai eu comme élève pendant deux mois et qui me reviendra après les vacances. Le peu de temps qu'il a passé chez nous lui a donné une teinte de civilisation qui le rend aimable. Il ne me quittait jamais, ni de jour, ni de nuit, car il dormait à terre sur la natte dans le même appartement.

Et de la nuit, que vous en dirai-je ? Je dormais dans ladite pièce dépourvue de porte, ouverte à tout venant. C'était un peu la nuit du soldat qui est sans cesse sur le qui-vive. La chambre que j'occupais communiquait avec une seconde de même grandeur et aussi bien meublée. Elle servait de dortoir aux rats, aux poules et aux canards. Quel sabbat toutes les nuits ! Les rats, par myriades, pleuvaient dru comme grêle, venaient danser sur mon lit, sur la table, me passaient sur les pieds, sur la figure ; bref, c'était une audace qui méritait châtiment ! Je m'armai d'un grand bâton et dès que j'entendais le trottinement de ces incommodes visiteurs, je donnais des coups à tout rompre de droite et de gauche. Je ressemblais à l'ours tuant une mouche avec un pavé. La pauvre poule qui dormait dans la pièce voisine avec ses poussains était assaillie par la canaille nocturne et ne cessait de piauler toute la nuit et de recommander par des *krous krous* maternels le calme et la patience à sa famille épouvantée. Et au dehors c'étaient des chants et des danses, suivies de copieuses libations, qui souvent n'avaient de terme qu'au lever de l'aurore !...

(*A suivre*).

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(ÉDITION FRANÇAISE)

M. l'abbé Prax, à Narbonne, diocèse de Carcassonne 7 50
M. Billon, curé de Cuissay, diocèse de Seez.. 10
M. Chevrier, diocèse de Dijon 10
M. Laurent à Leyr, diocèse de Nancy 15
Anonyme du diocèse de Nancy 140
M. Philip.-J.-M. Sidney à Cowpen (Northumberland) 31 10
M. Zayas à Bilbao (Espagne)... 8
Anonyme de Lyon 50
M. de V. de F., don recueilli par *l'Echo de Fourvière*. 50
Déposé dans le tronc de Fourvière..... 5
Au nom de Mlle Tournu, don recueilli par *l'Echo de Fourvière*... 687
M. Fabre, recueilli par *l'Echo de Fourvière*.. 100
. D. de St A., don recueilli par *l'Echo de Fourvière* 10
Un anonyme de l'Antiquaille, diocèse de Lyon.................. 100

A Mgr Azarian, pour l'église de N.-D. du Spasme à Jérusalem.

M. l'abbé Gotte à Odeigne, diocèse de Liége (Belgique)........ 40
M. Stelin à Paris.............................. 1
Une enfant de Marie du diocèse de Chartres, avec demande de prières 5
M. Rochard à Paris............... 50

Au R. P. Mathieu Lecomte, pour l'église Saint-Étienne à Jérusalem.

Un anonyme de Belgique, diocèse de Liége 20

Pour les missions des Pères Jésuites en Palestine et en Syrie.

M. Rochard à Paris.. 200

Pour les missions des Pères du Saint-Esprit.

Au nom de Mlle Foucnu, don recueilli par *l'Echo de Fourvière*... 878

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Chausse).

Au nom de deux orphelins, Armand Tardiveau et Oury Léon, du diocèse d'Évreux..... 5

Pour le baptême de deux enfants, sous les noms de Joseph-Albert et de Marie-Céline (Mgr Chausse).

Deux anonymes du diocèse de Verdun...... 10

Pour les missions de Chine les plus éprouvées (Mgr Chausse).

M. Stelin à Paris 3
M. E. Mistral à Aix.............. 90
Un anonyme du diocèse d'Annecy.............. 100
Une enfant de Marie du diocèse de Chartres 2
Anonyme de Lyon. 600
M. Rochard à Paris.. 200
M. Mathieu à Nîmes 10

A Mgr Chausse, pour le Kouang-Tong.

Mme Berthelon à Lyon. 50
Anonyme du diocèse de Tarbes 2

Pour les missions les plus nécessiteuses au Tong-King.

Un anonyme du diocèse de Quimper........ 50
Mlle L. d'Oullins, don recueilli par *l'Echo de Fourvière*.......... 5

A Mgr Fenouil pour le Père Chicard, missionnaire au Yun-nan.

Anonyme du diocèse de Poitiers................. 4

A Mgr Lavigerie pour le rachat et le baptême de deux enfants en Afrique équatoriale, sous les noms de André-Jean et Pierre-Jacques.

Un anonyme du diocèse de Montpellier, qui se recommande tout spécialement ainsi que sa famille, aux prières des missionnaires.. 200

Au R. P. Picarda de la Congrégation du Saint-Esprit pour offrir un présent à Kingarou, chef de Mandéra.

M. l'abbé Georges Speth, au château de Rilly, diocèse de Blois ... 40

Au R. P. Picarda, supérieur de la mission de Mandéra, pour le rachat et le baptême d'un petit esclave sous le nom de Jacques.

Mme la marquise de Chauvelin, au château de Rilly............ 100

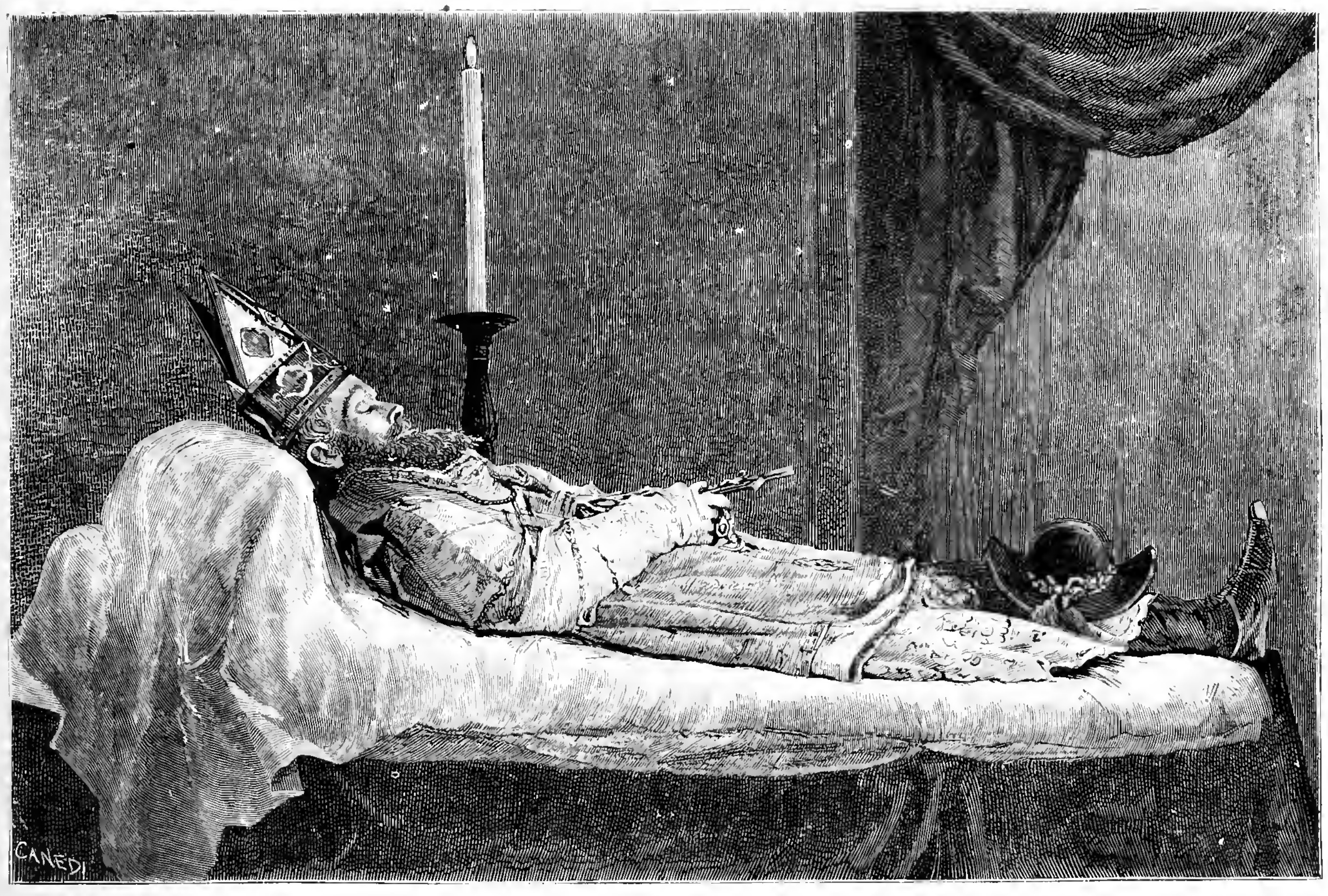
Pour la propagande du Bulletin.

M. P. Brau à Bordeaux. 10
Anonyme du diocèse de Poitiers.................................. .. 2

(*La suite des dons prochainement*).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



JAPON MÉRIDIONAL. — Mgr Petitjean sur son lit de mort; d'après une photographie (Voir page 82).

NOUVELLES DU TONG-KING

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. MARCOU, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS.

Je ne vous apprendrai rien de nouveau en vous disant qu'au Tong-king, nous sommes encore loin de la paix et de la tranquillité. Mon district s'étend de Ké-Sét (tout près de Ha-noï), jusqu'aux montagnes de Ké-Saï.

La proximité de Ha-noï semblerait lui assurer une tranquillité entière; mais hélas! depuis deux ans, les brigandages n'ont guère cessé de temps en temps que pour recommencer de plus belle quelques jours après.

Dans les limites de ce district seulement, sans parler des villages païens, la seule liste des villages chrétiens pillés ou incendiés serait déjà longue. A plusieurs reprises, les colonnes françaises ont sillonné tout le pays, mais ce n'est pas aux soldats français qu'iront s'attaquer les brigands; ils seront au contraire les premiers à saluer le passage des troupes, sauf à reprendre leurs armes lorsque la colonne est passée, et à recommencer de piller, quelquefois dès la nuit suivante. Soit peur, soit politique, les mandarins ne songent guère à inquiéter les brigands et rien ne fait encore prévoir cette tranquillité après laquelle tout le monde soupire.

Il y a deux mois, une petite chrétienté, Dinh-Quan, de la paroisse de Ké-Rua, a été pillée, puis incendiée par les brigands. Ce malheur était d'autant plus déplorable que depuis longtemps ces pauvres gens faisaient des économies dans le but de reconstruire leur église. Tout le travail préparatoire était terminé, les colonnes, les poutres étaient prêtes, lorsque, la veille même de l'érection de l'église, les brigands arrivent, pillent et mettent le feu au village. A peu près tous les matériaux de la nouvelle chapelle ont été la proie des flammes; de toute une grande partie du village, il ne restait plus que des cendres. C'était la ruine complète pour cette chrétienté. Mais, dans cette désolation, quelle n'a pas été ma joie en voyant la résignation et le courage de ces bonnes gens. Sans songer même à se faire un asile pour la nuit, ils prennent la résolution de reconstruire aussitôt leur église. Mgr Puginier, touché de leur malheur, leur envoie des secours; de leur

côté ils empruntent de l'argent, achètent du bois et se remettent à l'œuvre. Aujourd'hui l'église est à peu près terminée, et j'étais profondément touché, il y a quelques jours, en disant la sainte Messe dans cette chapelle, qui se dresse au milieu des cendres et des ruines amoncelées par l'incendie...

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Par un décret de la Sacrée Congrégation de la Propagande en date du 29 janvier, le Saint-Père a érigé une préfecture apostolique dans la région du fleuve des Amazones: ce fleuve donnera son nom à la nouvelle mission. Cette mission est fondée, sur la demande de Mgr Antoine de Macedo Costa, évêque de Para (Bélem) au Brésil, qui a l'intention d'évangéliser les peuples sauvages de cette immense contrée encore inconnue.

La nouvelle préfecture comprendra le municipe civil de Manes et tout le territoire inexploré qui s'étend à l'est jusqu'au fleuve Japaioz et de la cascade de ce fleuve jusqu'aux limites de la province de Goyaz. Pour propager la foi dans cette région, un grand navire servira aux missionnaires d'église et de résidence; cette sorte de cathédrale mobile s'arrêtera sur les différents points du fleuve des Amazones où les missionnaires voudront entrer en rapport avec les sauvages.

— Depuis que le vicariat apostolique du Mangalore ou Canara dans les Indes orientales a été confié à la Compagnie de Jésus, la religion catholique et la vraie civilisation y ont fait de grands progrès grâce au zèle des missionnaires. Le nombre des chapelles ou stations s'est accru; plusieurs écoles ont été ouvertes; une imprimerie a été fondée et on y a imprimé pour la première fois des catéchismes, des manuels de lecture et des opuscules catholiques en langue concany. Jusqu'ici ce vicariat a été administré par un Père Jésuite, simple provicaire apostolique sans caractère épiscopal, les supérieurs de la Compagnie de Jésus ayant toujours déclaré, mais avec la soumission due à l'égard du Saint-Siège, qu'ils devaient, d'après leur règle, s'opposer à l'élévation à l'épiscopat d'un missionnaire de leur Institut. Mais la Congrégation de la Propagande, jugeant nécessaire de placer à la tête de cette importante mission un vicaire apostolique avec caractère épiscopal, a, dans sa réunion générale du 26 janvier dernier, décidé de soumettre ce projet au Saint-Père et proposé pour cette charge le R. P. Pagani, provicaire du Mangalore depuis l'année 1879. Sa Sainteté a daigné approuver, dans l'audience du 1er février, la résolution des Eminentissimes cardinaux en nommant le R. P. Nicolas Pagani, vicaire apostolique de cette mission avec caractère épiscopal. Le R. P. Pagani, italien d'origine, est né à Nocera dei Pagani, le 9 août 1835; il a commencé ses études théologiques à Naples et les a achevées en France au collège des Pères de la Compagnie de Jésus à Laval.

— Dans cette même audience du 1er février, le Saint-Père a, également sur la proposition des Cardinaux de la Propagande, nommé archevêque d'Orégon-City (Etats-Unis), Mgr Guillaume Gross, précédemment évêque de Savannah.

DÉPART DE MISSIONNAIRES

Le 6 février, sont partis de Rome pour la Chine deux prêtres du séminaire pontifical des saints apôtres Pierre et Paul, MM. François Giulianelli et Henri Scalzi. Ils se rendent au Chen-si méridional, mission cédée à leur séminaire, avec l'approbation de la Propagande, par les RR. PP. Franciscains. A leur passage à Ceylan, ils prendront avec eux un ancien élève du même séminaire, M. Tarquin Tanganelli.

INFORMATIONS DIVERSES

Carthage. — Son Eminence le Cardinal Lavigerie vient de publier une lettre pastorale portant communication de la nouvelle protestation du Saint-Siège apostolique contre la spoliation de la Sacrée-Congrégation de la Propagande et d'un appel relatif à la Propagation de la Foi et aux autres œuvres des missions; voici le passage qui concerne notre Œuvre :

« A la tête des œuvres d'apostolat, le Cardinal préfet de la Propagande place, à bon droit, l'Œuvre de la Propagation de la Foi: la première de toutes dans l'ordre des temps, comme elle l'est par son étendue et par le bien qu'elle opère. Œuvre vénérable et sainte, dont le nom se trouve en tête de ceux que prononcent, chaque jour dans leurs prières, les missionnaires et les néophytes du monde entier. Œuvre non moins admirable par sa modestie, son humilité, celle des membres qui la dirigent, que par les ardeurs persévérantes de leur zèle...

« Depuis son origine elle a créé, elle soutient, elle fait vivre chaque année, dans les missions, des centaines de diocèses. Mais que sont les *six millions* qu'elle reçoit, divisés entre des missions si nombreuses? Juste ce qu'il faut pour ne pas laisser mourir de faim les ouvriers évangéliques. Aujourd'hui avec ces mondes qui s'ouvrent, avec les missionnaires qui seraient nécessaires en si grand nombre pour répondre à tant de besoins, combien il faudrait que ces ressources fussent augmentées! Elles ne le seront que par la multiplication des donateurs : des riches, qui ne peuvent faire un meilleur emploi de leurs richesses; des pauvres qui, en s'associant par les simples cotisations hebdomadaires, finissent par constituer les trésors de ces autres pauvres, qui sont les envoyés de Dieu... »

Gallas. — Mgr Taurin Cahagne, des Mineurs capucins, vicaire apostolique des Gallas, écrit d'Aden le 2 décembre :

« Notre situation ne cesse point d'être critique. Comme j'avais besoin de venir à la côte pour les intérêts de la mission, je suis parti d'Harar avec le premier détachement de l'armée égyptienne. Le départ s'est fait régulièrement sous la direction d'un officier anglais qui était là pour inspirer confiance aux Issa, chargés de fournir des chameaux.

« En douze jours nous atteignîmes heureusement Zéila. Je trouvai le P. Césaire, notre procureur, et le Frère Stanislas en bonne santé et très affairés. Nous achevons, en effet, de bâtir notre maison de procure. Nous y aurons une chapelle convenable, mais sans aucun signe extérieur, une demeure pour quatre ou cinq religieux, un enclos assez considérable, le tout sur les bords de la mer. Aboubeker-Pacha, apprenant que l'on construisait une église a bien fait quelques difficultés; il lésinait beaucoup sur le terrain à nous concéder. Mais, depuis l'occupation anglaise, tout s'est amélioré. Le major Hunter, dont l'autorité s'étend sur toute la

côte, a approuvé ce que nous faisions, nous permettant de nous étendre à notre gré sur les terrains vagues environnants. Zéila est donc sur le point d'être constituée et, pour la première fois, on a vu les soldats catholiques anglais assister à la messe dans notre église improvisée.

« C'était surtout Obock qui m'attirait à la côte. J'ai trouvé notre colonie en assez bonne situation et j'y ai été parfaitement accueilli soit par M. Lagarde, gouverneur, soit par les employés et autres habitants; tous ont manifesté l'intention d'avoir un missionnaire. Afin de répondre à ce désir, j'ai demandé et obtenu une concession de terrain pour bâtir et une autre portion pour un futur jardin. Mais là, tout est à créer. La ville gouvernementale est, ou plutot sera sur le cap d'Obock : actuellement on y établit les armatures en fer de ce qui sera la maison du gouverneur, la caserne, l'ambulance, etc. L'emplacement qui nous est concédé est bien aéré, en vue de la mer et à une petite distance des édifices du gouvernement. Les habitations civiles se grouperont auprès de la mission. Je vais prendre mes mesures afin de construire une maison modeste, mais salubre, pour que le missionnaire, à son arrivée, puisse s'installer chez lui. J'avais d'abord pensé demeurer six mois à la côte pour mettre tout en bonne voie, mais je suis obligé de hâter mon retour à l'intérieur.

« La ville d'Harar va reprendre son autonomie vers la fin de janvier. Les quatre grandes tribus Galla retrouveront également leur indépendance sous leurs chefs nationaux. On se propose, il est vrai, d'établir un *modus agendi et vivendi* et je suis disposé à favoriser le nouvel ordre de choses, si j'en suis capable. Il semble que nous allons obtenir la liberté de notre ministère, mais au détriment de notre sécurité.

« Afin d'être prêts à tout événement, outre la maison d'Harar, nous avons celle des Annia-Galla indépendants et celle des Nollé-Galla qui recouvrent leur indépendance et où tout un groupe a résisté au mahométisme. J'ai là le P. Ferdinand, qu'une longue habitude rend plus apte à traiter avec les Galla et qui a retrouvé sa santé sur nos plateaux élevés. Des Nollé nous avons de nombreuses relations chez les tribus du nord-ouest, moins entamées par le mahométisme, tandis que les tribus du sud-est sont presque entièrement gâtées. Je chercherai par tous les moyens à nous maintenir à Harar, mais, s'il fallait céder pour un temps au fanatisme, nous aurions un refuge et un champ d'apostolat chez les Galla non mahométans. Nous pourrions y attendre sans trop de danger que la Providence vienne à notre secours par une occupation réellement européenne. Reste la question de la route à travers les Issa. Les Anglais n'ont pas l'air de douter qu'ils puissent la maintenir ouverte par une forte influence à la côte, et nous serons placés nous-mêmes assez avantageusement pour conserver de bons rapports avec les Issa.

« Tout cela est bien incertain, mais nous sommes entre les mains de Dieu, notre divin Maître, et c'est avec une pleine confiance en sa bonté que nous jetterons le filet dans cette mer houleuse.

« Maintenant tout irait assez bien s'il m'arrivait un missionnaire de France. Nous ne pouvons, en effet, distraire personne de nos stations de l'intérieur où chacun est à son poste.

« Je n'ai aucune nouvelle du Chewa, mais c'est dans les conditions normales de la correspondance avec ces pays-là : les courriers ne partent, en effet, que vers le milieu de novembre. Je pense que tout va bien, malgré la situation précaire. Tant que la politique d'Ati-Joannès prévaudra, il faudra attendre dans la patience l'œuvre de Dieu. »

Bornéo. — Le R. P. Dunn, un des missionnaires qui se dévouent à l'évangélisation des Dyaks, écrivait le 13 novembre 1884, de la mission de Saint-François Xavier à Kanowit, à son supérieur, le T. R. P. Jackson, actuellement en Angleterre :

« Notre œuvre commence à être visiblement bénie de Dieu. Les villages Dyaks des rivières voisines de Kanowit, et même des villages situés à des distances considérables, sollicitent la faveur de notre visite. Partout on nous témoigne la plus vive sympathie : nos instructions sont religieusement écoutées. Nous sommes malheureusement en trop petit nombre!... »

TROIS SEMAINES EN PRISON

—

ARRESTATION ET CAPTIVITÉ DE M. GUILLON.

Récit adressé à Mgr Dubail, vicaire apostolique de Mandchourie.

(Suite 1)

3 octobre 1884, 11 heures du matin

Je viens de prendre un petit déjeuner avec mes deux compagnons, et de recevoir quelques informations sur l'état du pauvre néophyte que le mandarin avait fait prisonnier sur le champ. Il se trouve dans une cellule de la première cour du prétoire. Le jour, il est gardé à vue par des satellites; la nuit, on l'enchaîne. Et pour quel crime? parce qu'il a embrassé tout récemment la religion chrétienne.

Il se nomme *Ouàng King tsoung* : dans les deux interrogatoires qu'il a subis à *Tch-a-Koou*, il confessa qu'il était chrétien. Mais le mandarin, qui le savait nouveau converti, espérait encore pouvoir le faire apostasier, et c'est pour cela qu'il l'emmena dans l'espoir aussi de lui faire avouer des calomnies qui justifieraient son accusation et prouveraient ma culpabilité devant le gouverneur de la province. Car non seulement ce mandarin m'a accusé comme excitant le peuple à la révolte, mais aussi comme sorcier, usant de sortilèges pour attirer le peuple après moi.

Maurice, accompagné d'un satellite, a pu voir un instant ce néophyte, qui s'est mis aussitôt à fondre en larmes.

Notre arrivée au prétoire l'a grandement fortifié; car, malade de fatigues et de privations, il commençait à faiblir, et à nous reprocher de l'abandonner parce qu'il est pauvre. A cette nouvelle, je fus encore bien plus heureux de n'avoir pas fui la persécution, comme on m'en priait. Car, dans les dispositions où se trouve aujourd'hui le gouvernement chinois vis-à-vis de la France, j'aurais été impuissant pour arracher les néophytes aux griffes de ce mandarin ; tandis que je surabonde de joie à la pensée de souffrir avec eux, et le mandarin, m'ayant en sa possession, laissera peut-être les chrétiens tranquilles. Je prie le bon Dieu de les épargner et de faire tout retomber sur moi, s'il y a quelque souffrance à endurer.

4 octobre.

Nous avons failli passer la journée sans manger, et personne autour de nous ne semblait y faire attention. J'avais eu la bonhomie de croire que le mandarin, en me faisant son prisonnier, me nourrirait à ses frais. Erreur! jusqu'ici, c'est le chef des satellites qui, de sa propre bourse, nous faisait apporter notre ration d'une auberge voisine. Je le remerciai aussitôt et le priai de vouloir bien continuer, mais à mes frais.

C'est le sort des prisonniers dans le Céleste Empire :

(1) Voir les *Missions catholiques* du 5 février 1884.

chacun doit pourvoir à sa nourriture, s'il ne veut être exposé à mourir de faim.

J'ai voulu ce matin faire deux pas hors de ma cellule pour examiner un peu le prétoire; mais, bien que je fusse accompagné des satellites, ceux-ci n'en reçurent pas moins de sévères réprimandes et l'ordre de me garder plus étroitement encore. J'ai pu toutefois me rendre compte de la disposition des bâtiments.

Ce prétoire peut se diviser en quatre cours, dont trois extérieures affectées spécialement aux officiers publics, et une intérieure où se trouve l'habitation privée du mandarin et de sa famille. La première cour suit immédiatement l'entrée principale. De chaque côté il y a un poste de satellites, et une prison, la prison de l'est *Toung-Foung*, et celle de l'ouest *Si-iu*; une deuxième porte d'entrée, et l'on arrive dans la seconde cour: celle-ci est entourée à droite et à gauche de cinq à six bureaux, chargés, chacun selon sa spécialité, des affaires contentieuses ou criminelles.

Un de ces bureaux, qu'on appelle *Ping-fang*, me sert de prison, c'est un simple *Kien* de maison, c'est-à-dire un seul appartement, trop étroit assurément pour contenir trois prisonniers et dix satellites de garde. Aussi nous y sommes les uns sur les autres. Le plafond est si bas que sur le *Kiang* je ne puis me tenir à genoux sans que ma tête le touche.

Cette cour fait face au grand Tribunal, où se jugent la plupart des affaires, surtout celles de quelque importance. Ce tribunal est précédé d'une grande porte cochère, qui donne entrée dans la troisième cour, dont les côtés sont occupés par le bureau des deux principaux ministres du mandarin, le *Toung-men-fang* et le *Si-men-fang*.

Elle est fermée par le deuxième tribunal, où se traitent aussi nombre d'affaires, mais en général de moindre importance. Si quelque personnage de distinction vient faire visite au mandarin, sa voiture ou son cheval peut avancer jusque dans la deuxième cour, au pied du grand tribunal: alors il descend sur l'invitation des soldats ou satellites pour saluer le mandarin, qui a dû venir jusque vers le milieu de la troisième cour. Après cette cour et derrière le second tribunal, se trouve la cour et les appartements privés du mandarin, de sa famille et de ses serviteurs. Si je devais rester quelques jours encore dans cette prison, il me serait facile de faire des études de mœurs: car ma cellule est admirablement située, pour que, sans sortir dehors, je puisse apercevoir à peu près tout ce qui se passe dans le prétoire.

Les curieux s'arrêtent chaque jour devant ma porte; mais quelle n'a pas été ma surprise en apercevant aujourd'hui au milieu d'eux un chrétien de N.-D. des Neiges. Il était envoyé par les catéchistes pour s'enquérir furtivement de ma situation, et n'osait par conséquent se faire connaître. Mon servant, l'ayant également aperçu, put obtenir de le faire entrer. Il doit repartir dès demain avec une lettre pour rassurer les chrétiens sur mon compte. Quant au néophyte prisonnier, j'ai demandé à le voir, pour l'encourager et le fortifier de quelques bonnes paroles: j'ai éprouvé un refus absolu. J'en souffre d'autant plus que sa situation est plus pénible que la nôtre. Pour mes compagnons, ils se résignent facilement à leur captivité.

5 octobre.

Ce matin, vers les deux heures après minuit, je fus réveillé en sursaut par un tintamarre effroyable. Je demande à mes geôliers quelle en est la cause: « l'éclipse de lune » me répondirent-ils. J'avais en effet oublié que l'éclipse totale, visible à Paris le 4 de huit heures et demie à minuit, devait être visible ici le 5 de deux heures et demie à six heures du matin. Tous connaissent les superstitions que font les Chinois en ces circonstances; mais j'ignorais encore que cette cérémonie burlesque prît de telles proportions dans les prétoires mêmes. Elle eut lieu justement devant ma porte près du grand tribunal.

Dès deux heures après minuit, une fanfare, accompagnée du *tam-tam* et de la grosse caisse, fit entendre ses harmonies épouvantables, et, comme partout la variété fait la beauté, parfois tous ces instruments vibraient ensemble, d'autres fois chacun faisait sa partie séparément. La grosse caisse d'abord simulait le tonnerre, les *tam-tam* représentaient assez bien le bruit de toute une armée frappant sur des marmites fêlées, puis venaient les trompettes avec leurs sonneries inimitables. Après quoi, tous les instruments se réunissaient dans une indicible cacophonie.

Tout ce vacarme pourtant ne suffit pas; au milieu de la cour on dresse un autel, sur lequel est une tablette ornée de quelques caractères chinois avec deux cierges allumés. Devant cet autel un tapis est étendu à terre, et c'est là que le mandarin doit venir s'agenouiller par trois fois et faire les prostrations d'usage pour *sauver la lune*, au commencement de l'éclipse, au milieu et à la fin. Un bonze, faisant l'office de maître de cérémonies, commande à haute voix le nombre des prostrations à faire, et le mandarin obéit très humblement.

Cette cérémonie est d'une telle importance dans le Céleste-Empire, qu'à chaque occasion le tribunal des rites de *Pékin* envoie à tous les gouverneurs, préfets et sous-préfets des provinces, une ordonnance annonçant l'éclipse, et réglant dans les moindres détails les rites à accomplir. Est-il par conséquent étonnant de voir le peuple persister dans ces ridicules superstitions, quand l'exemple lui vient de si haut, des premiers dignitaires, des mandarins et des gens de lettres? Ceux-ci ont pu apprendre des Européens un peu de science astronomique: mais leur sot orgueil les empêche de rompre avec les anciens préjugés. Pauvres aveugles! Voilà pourquoi ils refusent d'embrasser notre sainte religion, quoiqu'ils en comprennent la beauté.

Hier, j'avais demandé à visiter un instant le néophyte prisonnier, je n'avais rien obtenu, sinon la promesse qu'il serait bien traité. Quelle a été ma surprise en le voyant aujourd'hui pénétrer dans ma cellule, accompagné de ses geôliers! Sa vue cependant ne me procura autre chose qu'un accroissement de tristesse. Son visage morne et décharné me disait assez ce qu'il avait dû souffrir. Depuis deux jours, il n'avait presque rien mangé. Les quelques sapèques qu'il possédait en entrant dans la prison, avaient été bientôt dépensées ou extorquées par les satellites. Comme il n'avait plus rien pour se procurer un peu de nourriture, personne dans le prétoire ne se souciait de lui en apporter.

Tout cela me fit grand peine. Je pouvais bien lui venir en aide, ayant en ville des amis qui m'avanceraient volontiers de l'argent ; mais la manière indigne dont on agissait envers ce pauvre homme, coupable seulement de s'être fait chrétien, m'exaspéra. Je m'en suis plaint vivement auprès du chef des satellites. Celui-ci croyait-il à mon exécution prochaine, et craignait-il par là même de ne pouvoir rentrer dans ses frais ? Je l'ignore ; mais il fut bien morfondu, et me promit d'aviser à l'avenir à ce que le prisonnier ne manquât de rien.

J'exhortai ensuite ce bon chrétien à faire comme mes deux compagnons et moi, à prendre patience jusqu'à ce que le bon Dieu eût décidé de notre sort.

(A suivre).

---

400 LIEUES A TRAVERS LE KOUANG-SI & LE KOUY-TCHÉOU.

Journal de M. Chouzy.

1re PARTIE

De Kouy-hien a la frontière du Kouy-tchéou.

Mars-avril 1881

II

De la ville de Pin-tchéou au fleuve Hong-chouy-kiang.

Topographie du pays au sortir de Pin-tchéou. — Les femmes a la campagne. — La San-ly-sé. — La rivière de Tchéou-ngan-sé avec sa belle plaine. — Le marché de Toukéou. — Un mot sur la préfecture de Se-ngen-fou. — Le Hong-chouy-kiang ou fleuve aux eaux rougeatres.

(Suite 1)

28 mars. — Dès le point du jour, nos porteurs, l'estomac déjà lesté, étaient à leurs pièces. Tous étaient originaires de Yô-lin-tchéou dans la partie du sud-est de la Province, et parlaient plus ou moins bien les trois langues qui ont le plus cours dans le centre du Kouang-Sy ; deux de mes porteurs de chaise faisant seuls exception et ne sachant que le mauvais mandarin du Hoû-Nân leur pays, amusaient beaucoup et déconcertaient mes gens par leur *baragoin* inintelligible. Le prix de Pin-tchéou à la capitale du Kouy-tchéou était convenu à raison de 19 taels (environ 152 fr.) pour les porteurs de chaise, et de six jen (environ 0, 50 c.) par livre pour les porteurs de bagages.

Au sortir de Pé-hù s'étend une plaine irrégulière peu cultivée. A cinq *ly* de distance, il y a deux routes, dont l'une conduit à Châng-lin-hién vers le N.-O.-O., tandis que l'autre mène vers le N.-O. à la petite ville de Sàn-ly qui dépend de la même sous-préfecture ; les deux villes sont à égale distance, c'est-à-dire, à quarante *ly* du point d'intersection.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 2, 9, 16, 23 et 30 janvier 1885, et a carte envoyée avec le numéro du 2 janvier.

Dans toutes les directions, sauf au midi d'où nous venons, l'horizon est borné par un cercle de montagnes. Çà et là quelques bouquets de bois de pins : peu de rizières, peu d'eau, peu de terrains cultivés. Au-delà de Ki-lông-chân, hameau situé dans un petit enfoncement à dix *ly* de Pé-hiu, voici, spectacle nouveau en Chine ! des femmes qui hersent des champs fraîchement labourés !

En cette contrée, aucun des travaux les plus rudes de la campagne n'est étranger aux personnes du sexe qui y vaquent absolument comme les hommes, et souvent plus que les hommes moins laborieux qu'elles. Aussi fut-ce pendant quelque temps entre mes porteurs un échange non interrompu de réflexions sur la différence immense entre les femmes de cette contrée, si utiles à leurs maris, et celles de tant d'autres pays où elles sont une charge pour la famille. La question commençait à s'épuiser, et, après avoir défilé durant quelque temps au milieu de nombreux monticules de roes nus, des interstices ou des fissures desquels s'élèvent des arbustes variés, nous venions de déboucher dans une petite plaine, où je fus heureux de rencontrer quelques champs de froment et de sarrazin, quand soudain un homme, tombant à genoux devant mon palanquin, me présenta la carte du sous-préfet de Châng-lin, m'invitant gracieusement à passer par sa ville. Averti de mon arrivée par une dépêche du Mandarin de Pin-tchéou, et sachant que mon intention était de suivre la voie la plus directe, il m'avait envoyé de grand matin cet exprès pour m'engager à faire route par Châng-lin. Comme c'eût été un détour de trente et quelques *ly* et partant un retard d'une demi-journée, je présentai mes excuses, donnai une carte, et nous poursuivîmes dans la direction de Yâng-tou, où nous arrivâmes bientôt, après avoir passé sur un radeau en bambous la rivière assez considérable de Châng-lin, désignée sur les cartes sous le nom de Tsin-choui-kiang.

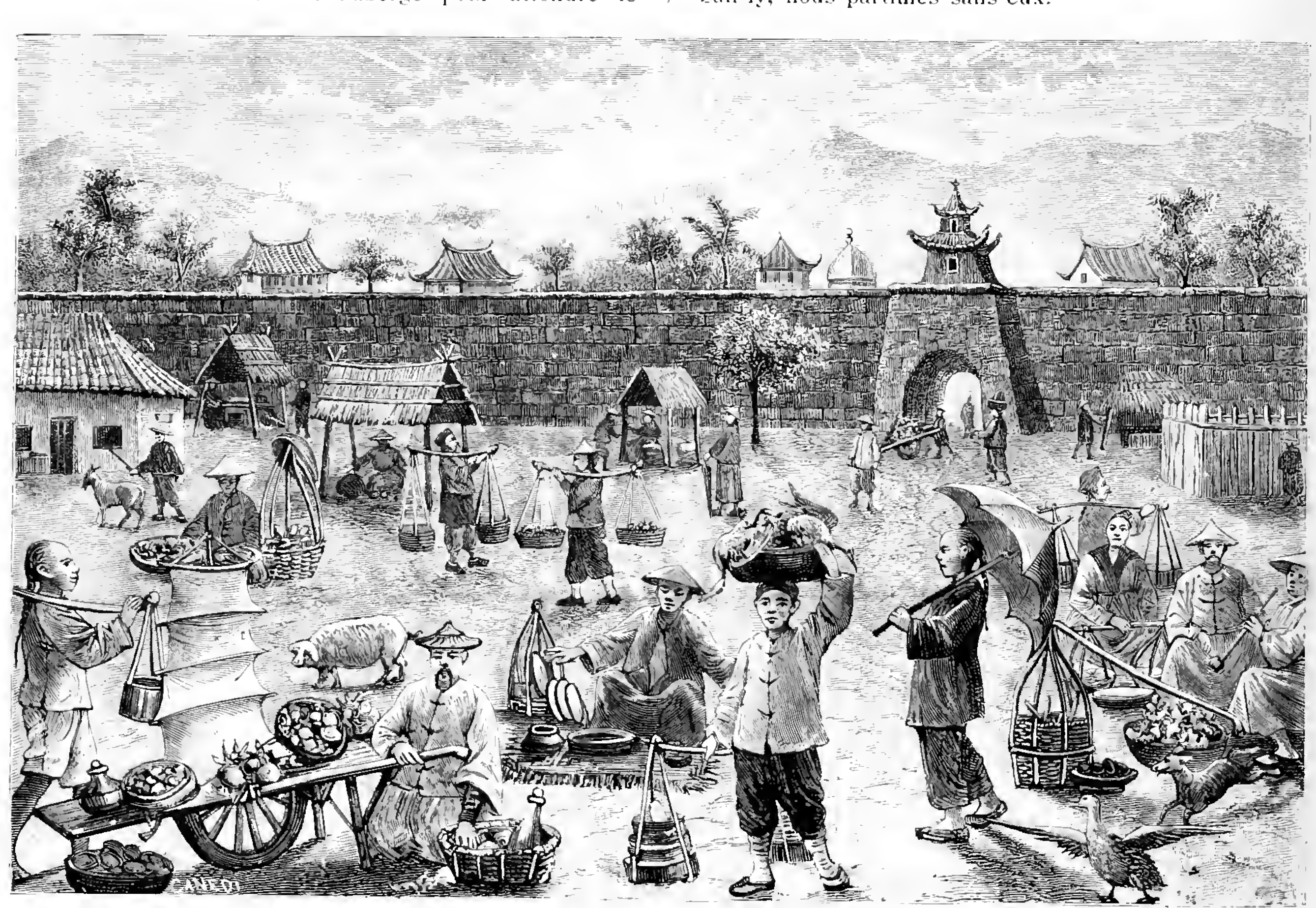
Yâng-tôu, marché passable à vingt-cinq ly de Pé-hiu, est situé sur la rive gauche, au confluent de la rivière de Sàn-ly et de celle de Châng-lin : on y trouve des vivres en abondance, et les habitants sont des plus pacifiques ; je pus donc déjeuner confortablement et tout à mon aise. Soit dit en passant, nulle part dans le Kouàng-sy je n'ai trouvé les buffets chinois mieux fournis que dans le territoire de Sè-Ngen-fou ; la boisson seule y fait défaut pour quiconque, comme moi, ne peut avaler l'arak ou eau-de-vie de riz.

La route longe, durant deux ou trois *ly*, la grosse rivière de San-ly, dans une étroite vallée, entre des monticules rocailleux. Les environs sont assez boisés ; et un gracieux souvenir de la France vint épanouir mon cœur quand j'aperçus des églantiers et à leurs pieds la timide violette. J'en fis cueillir quelques-unes, mais je fus un peu déçu en les trouvant presque sans parfum. Peu à peu la vallée s'élargit en petite plaine étroite et longue, dans la direction de San-ly, c'est-à-dire vers le N.-N.-E. De nombreuses roues à amener l'eau de la rivière dans les rizières environnantes sont disposées sur les deux bords. Comme j'ai déjà fait ailleurs la description de ce mécanisme d'irrigation, je m'abstiens de la répéter ici.

Un peu avant de parvenir à San-ly, on traverse la rivière sur un beau pont de pierres à trois arches, et le reste de la plaine sur une belle chaussée également en pierres, construite pour obvier aux inconvénients des inondations, et ménager en tout temps une voie commode aux voyageurs. Au milieu de magnaniers, on arrive sous les murs de la petite ville de San-ly-se, située à 20 *ly* de Yang-tou. Ces murs, qui ont neuf ou dix pieds d'élévation, sont vieux, mais réparés à neuf dans les endroits où la rébellion les avait endommagés.

La cité compte à peine deux mille âmes; tout le commerce se fait dans le marché qui se trouve en dehors de la porte du Nord.

Nous entrâmes dans une auberge pour attendre le renouvellement de mon escorte ; les prétoriens de Pin-tchéou ne devant venir que jusque là, et mon non-acquiescement à l'invitation du sous-préfet de Chang-lin ayant nécessairement, par les allées et les venues, provoqué quelque retard. Quoique ce fût jour de marché et qu'il y eût foule sur la place publique, on me laissa assez tranquille, et les quelques indiscrétions qui se produisirent furent réprimées sans peine par un des satellites de Pin-tchéou, qui redoublait de zèle en proportion du désir qu'il avait d'un pourboire. Il l'eut en effet. Les prétoriens de Chan-lin ne paraissant point au bout d'une heure et demie d'attente, non plus que les soldats du sous-lieutenant de San-ly, nous partîmes sans eux.



CHINE. — Marché de San-Ly-Sé.

Chose surprenante pour moi au Kouang-sy! La route est pavée; mais la vallée se rétrécit, et au-delà de la petite localité de Kiaou-Kan, à 8 *ly* de San-ly, et où l'on vend de l'eau de riz, elle est plus accidentée, offrant çà et là à l'œil des champs de patates et quelques rizières au milieu d'énormes rochers couverts d'arbustes : le passage a quelque chose qui rappelle le plateau de Long-ou-tchang au pays de Si-long-tchéou. Deux soldats de San-ly envoyés pour m'accompagner nous rejoignirent : c'était deux gaillards décidés, d'une cinquantaine d'années, habillés à neuf des pieds à la tête et qui, soit spontanément, soit en vertu d'ordres reçus, se mirent en train de faire descendre de cheval, pour me faire honneur, tous les cavaliers que nous rencontrions.

J'eus beau réclamer ; on me répondit que telle était la consigne, que tel était l'usage!

Nous allâmes coucher au village de Kong-tang, à 40 *ly* de San-ly dans une bonne auberge toute neuve, sans chambre, mais à deux compartiments, tenue par un *Tchouang-Kou* qui comprend à peine assez de mandarin pour les choses usuelles de la vie.

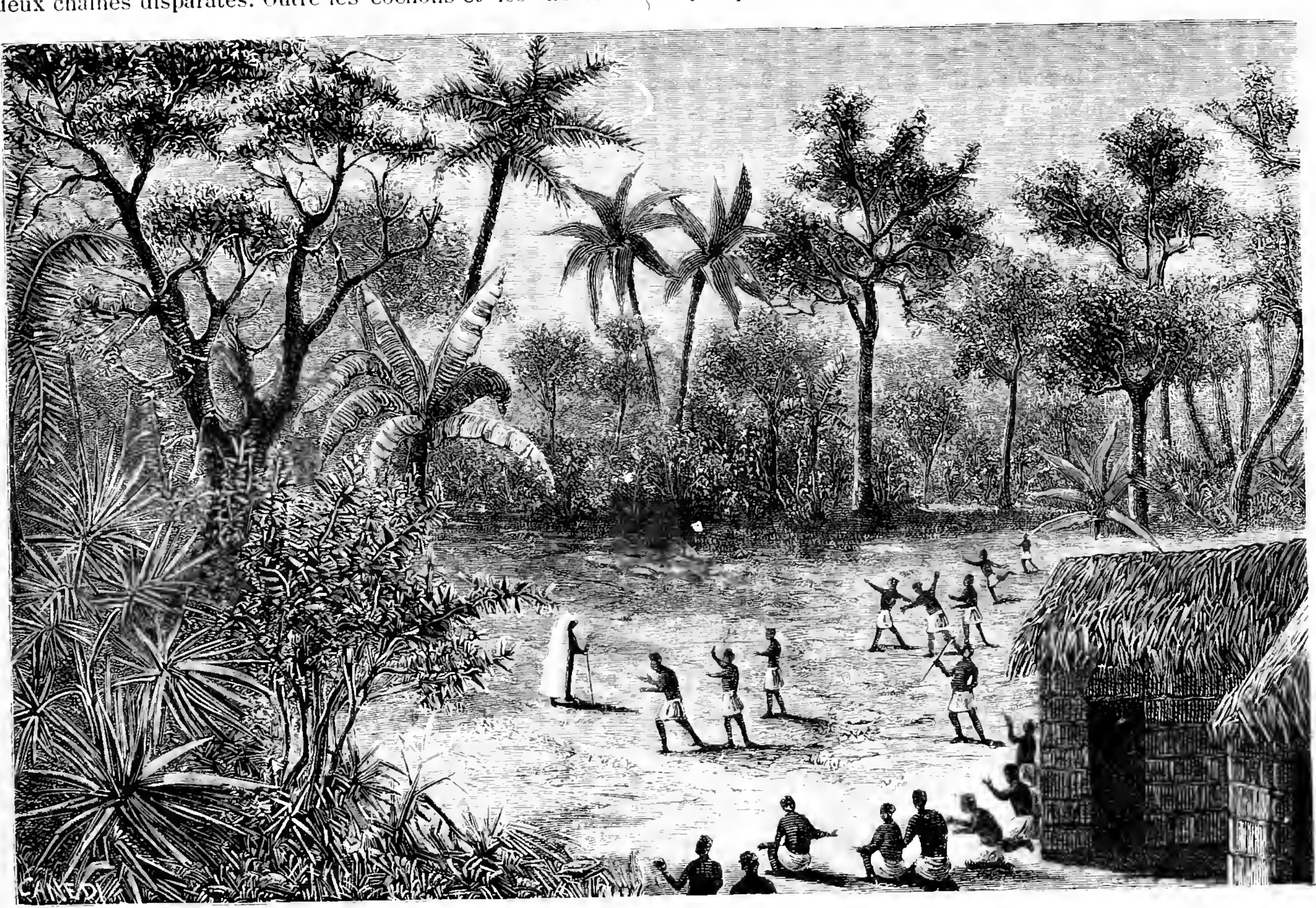
Malgré nos porteurs, fumeurs d'opium qui sont dans le compartiment voisin, et à qui j'enjoins de modérer le timbre de leur voix, je réussis à goûter un sommeil passable ; l'habitude commençait à me rendre moins sensible au tapage.

29 mars. — Comme nous avions une forte journée à faire, dès l'aube tout le monde fut sur pied, et nous partîmes par un temps légèrement brumeux et un peu froid. Je

m'aperçus que nous avions couché à un point culminant ; les eaux du versant sud se rendent dans la rivière de San-ly, tandis que celles du versant opposé coulent vers le nord-est pour se jeter dans la rivière de Tcheou-Ngan-se, qui va tomber à son tour dans le Hong-choui-Kiang au dessous de *Tou-Keou hiu.*

Nous suivons une vallée fort bien arrosée, mais étroite : à droite, de nombreux monticules de rocs; à gauche il y en a tout autant, avec la différence que leur surface est une glèbe légère et nue, sans aucun arbre, comme presque toutes les montagnes de ce genre, soit au Kouang-si, soit au Kouy-tchéou ; ces monticules forment de chaque côté deux chaînes disparates. Outre les cochons et les chèvres qui abondent en ces parages, le chant des loriots, le gazouillement des rossignols chinois(*hoa-mey*), les cris des perdrix et des faisans qui se répondent et saluent le retour du printemps, la physionomie du pays, tout se combinait et semblait s'allier pour me rappeler le Kouy-tchéou où si souvent j'avais goûté le spectacle de ces fraîches matinées, reflet incomparablement doux, quoique bien pâle, de celles de la patrie.

Après deux heures de marche, nous arrivons à des hangars de restaurateurs *Tchouang-Kou*, fournis de poules, de canards et de viande de porc, le tout bouilli ou rôti et prêt à être servi ; seulement pas de légumes et riz médiocre. Quoique la route soit de première classe, elle ne paraît pas



YORUBA. — Résurrection d'une vieille ; d'après le dessin d'un missionnaire (Voir page 81).

avoir reçu de réparations depuis l'époque dont une grande pierre avec inscription conserve le souvenir aux générations futures, arrivées trop tard pour profiter du bienfait dont fut gratifié le pays dans les années de Taou-Kouang, vers 1844 ; les pavés en effet sont défoncés, disjoints ou épars : tel est le triste sort des voies publiques dans le *Céleste-Empire.*

En cette contrée, apparaissent des vallées médiocrement larges, assez bien cultivées, moitié arrosées, moitié desséchées, au milieu de monticules en pain de sucre, comme dans les parages de Hoang-Tsaou-pa et de Pou-ngan-tchéou dans le Kouy-tchéou : des champs de sarrazin en fleurs, des pins, des longaniers, quelques goyaviers sauvages, comme on en trouve dans presque tout le Kouang-si.

Les maisons sont généralement construites en pisé, mais couvertes de tuiles ; groupées en villages près des monts, elles ne sont jamais disséminées comme au Kouy-tchéou et au Su-tchuen, parce qu'elles seraient trop exposées aux visites des voleurs. Ce pays paraît bien peuplé ; de nombreux villages, tantôt de dix, tantôt de vingt à trente maisons, se dressent à cinq ou dix minutes de distance au milieu de belles plantations de bambous qui croissent en abondance. Que d'âmes créées à l'image de Dieu, et dont pourtant pas une seule ne connaît son créateur ! N'y a-t-il pas de quoi navrer un cœur apostolique, d'autant plus que cette population paraît pacifique et bonne? *Mitte Domine operarios in messem tuam.* Ah! si j'avais des catéchistes capables et nombreux ! *(A suivre).*

VOYAGE DANS LE YORUBA

Des RR. PP. Chausse et Holley, de la Société des Missions Africaines de Lyon.

(Suite 1)

VI

IBADAN. — SA SITUATION PITTORESQUE. — PRISE D'IJAYE. — RÉSURRECTION D'UNE VIEILLE.

Vue de la porte, dite porte d'Abéokuta, la ville d'Ibadan présente un tableau pittoresque au possible. A l'horizon apparaît cette longue et haute colline coupée, flanquée de huit ou dix mamelons, dont trois, entièrement dépouillés d'arbres et excessivement rocailleux, supportent des milliers de cases tellement entassées les unes sur les autres que la circulation est difficile dans la plupart des quartiers.

La ville a deux ou trois immenses places qui sont aussi littéralement couvertes d'habitations; un ruisseau, dont les bords sont marécageux, la traverse dans sa longueur.

Des sentiers rocailleux, creusés par les pluies torrentielles de mai et de juin, rendent cette partie de la ville fort peu intéressante. A voir les maisons bâties sur le flanc des rochers, on dirait des nids d'aigles accrochés à quelque hauteur sauvage et inaccessible. Ce pittoresque caractérise bien d'ailleurs ces brigands d'Ibadan dont la vie est un pillage continuel.

Les maisons de la ville tombent en ruine pour la plupart, grâce à l'absence de la population vigoureuse occupée à faire la guerre depuis huit années successives.

Les murs ne tiennent plus debout, les toitures ont disparu en beaucoup d'endroits : les petits jardins qu'on rencontre çà et là sont en friche ; on sent qu'il manque à ce peuple des lois et la paix. La vengeance divine pèse sur cette cité que la guerre a tirée de l'obscurité. Devenue par le fait la rivale d'Abéokuta, elle affiche orgueilleusement sa puissance et ses désirs insatiables de conquête.

D'une porte à l'autre, la ville mesure bien une lieue et demie de long.

Sa superficie est moins étendue que celle d'Abéokuta, mais sa population est relativement plus dense. On y compterait facilement de cent trente à cent cinquante mille habitants.

La ville est gouvernée par un chef puissant, Latossa, qui est allé mettre le siège devant le camp des Ijéchas à quelques cinq jours N.-E. d'Ibadan. Il n'y a pas moins de vingt-cinq mille âmes dans ce camp, si l'on compte les femmes et les enfants.

Ainsi cette grande cité nègre d'Ibadan, affaiblie par la guerre, paraît-elle être un vrai corps sans âme. Point de vie, point de cette activité fébrile qu'on remarque à Abéokuta et dans les autres villes qui jouissent du bienfait de la paix. Ce n'est partout qu'inquiétude par crainte de quelque désastre.

Les protestants d'Angleterre se sont établis avec l'appui de leur gouvernement sur trois points différents de la ville, et, redoutant le feu ou l'ennemi, ont adossé leur station aux remparts extérieurs.

Les maisons des Révérends de Kudetti et d'Aremon ont été depuis quelque temps la proie des flammes. Les temples sont passables, mais le fanatisme de messieurs les adeptes du *Church* est loin d'en faire une société intéressante et ne dispose pas le cœur des gens en leur faveur.

On ne trouverait pas quatre cents baptisés dans ces trois temples, et l'œuvre de ces hérétiques date de 1853, tant il est vrai que, là, il manque quelque chose.

Parmi le peuple, les femmes, les cultivateurs et les enfants surtout sont assez maniables, nous dit-on : mais il faudrait les chercher et ne pas les attendre.

Espérons que la mission catholique résoudra ce problème et qu'avant peu nous aurons fait des conquêtes dans ce pays.

A Ibadan, c'est, chaque nuit, un vacarme épouvantable. On pleure les morts, les vaillants tombés sous le fer de l'ennemi. Les fiancés, les veuves et les orphelins se lamentent sur leurs chers défunts ; ce sont des chants, des cris, des gémissements qui ne finissent qu'avec le jour. C'est une confusion indescriptible.

Pour beaucoup, tout cela est de la mise en scène, mais enfin il faut pleurer, pleurer fort et longtemps. Peu importe les sentiments.

Sans Egun, selon la croyance populaire, la ville serait bientôt anéantie : Egun, c'est le policier universel qui n'épargne personne, châtie publiquement ceux qui lui sont légalement dénoncés et met à mort dans sa fureur vengeresse les victimes qui ont mérité le dernier châtiment.

Egun cependant, le terrible et juste Egun, n'est autre chose que l'âme des morts, un revenant dissimulé sous un masque quelconque, et jamais, certes, supercherie plus notoire n'a eu plus de crédit. Pendant notre séjour dans la ville, nous avons assisté au retour d'une de ces âmes qui venait saluer sa famille.

Une vieille négresse, notre voisine, venait de mourir ; quelques jours après, dans un petit bois adjacent à notre maison, eut lieu sa résurrection.

Il pouvait être quatre heures du soir; le plein jour, il faut le remarquer, n'est pas favorable à ces sortes d'opérations ; quelques centaines de personnes, parents, amis, curieux, stationnaient depuis longtemps sur la petite place du bois sacré. Les tambours battaient aux champs, on attendait l'heure propice, l'heure solennelle, car elle l'était ! L'évocateur, un *ressuscité* lui aussi (il le fallait bien !), drapé du costume d'Egun, commença les évocations sur un ton de ventriloque, mais la vieille se faisait prier ; le terme sacré n'avait pas été prononcé. L'évocateur poussa enfin le cri sacramentel et la vieille, encore invisible et cachée dans le bois sacré, répondit d'une voix sourde et caverneuse. Quoi ?... l'on n'entendit rien, mais enfin elle répondit !

Les parents alors et la fille de la ressuscitée surtout écla-

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 9, 16, 23, 30 janvier et 6 février et la carte publiée page 22

tèrent en cris d'allégresse, et des chants de triomphe s'élevèrent sur toute la ligne des spectateurs stupéfaits... La vieille cependant n'avait pas encore paru :... l'anxiété restait donc grande encore... On attendait la nuit !

La nuit vint enfin, et avec elle on vit apparaître au contour d'un sentier quelque chose qui, tout courbé, s'avançait lentement, c'était l'heureuse ressuscitée ! Un linceul, plus blanc que de coutume, l'enveloppait fortement de la tête au pieds ; un chiffon qui ne le cédait pas en blancheur au linceul lui ceignait la tête.

L'enthousiasme des parents était à son comble, la fille de la revenante s'élança, tenant entre ses mains l'instrument de cuisine le plus indispensable.

En le recevant, la négresse essuya de la main une larme qu'on ne vit pas, mais qui fit bel effet... Les présents commencèrent, c'était le motif de la résurrection ! La vieille parut entendre ; car elle dansa gracieusement un tout petit rigodon qui nous divertit beaucoup.

Il faisait nuit ; la vieille, toujours dansant, accompagna sa fille jusqu'à la maison d'où elle revint voilée de son linceul et chargée de présents pour rentrer dans le petit bois ; elle en sortira chaque fois qu'on lui fera savoir qu'il y a des présents à recevoir.

La peine de mort est décrétée contre quiconque dévoilerait en public les mystères d'Egun ou de la résurrection. Il ne faut donc pas s'étonner qu'un pareil policier soit puissant et jouisse à Ibadan d'un pouvoir absolu. A lui seul il vaut un roi, des juges et des bourreaux.

Malheur aux débiteurs assez infortunés pour tomber entre les mains d'un pareil huissier. Si la dette est énorme, il ne recule devant aucun moyen pour se faire payer, il vendra femmes, enfants et esclaves.

(A suivre.)

UNE EXCURSION APOSTOLIQUE AUX TERRES DE MASSANGANO

PAR LE R. P. COURTOIS, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

(Suite 1)

Le lundi je célébrai le saint sacrifice de la messe dans cette salle qui servait à la fois de lieu de prières, d'école, de réfectoire et de dortoir. Je dressai ma chapelle sur cette grande table que j'eus soin d'orner le plus décemment possible. Chontare, ses enfants et un grand nombre d'esclaves assistèrent ce jour là et les suivants à la sainte messe. Leur attention et leur tenue furent irréprochables, à part le premier jour où il y eut de fortes tentations de parler et de pousser des exclamations. Mais mon domestique, avec une autorité que lui donnait son titre de chrétien, sut les rappeler à l'ordre et au silence, et les fit agenouiller au moment voulu. Ce qui captivait le plus l'attention de Bonga, c'était de me voir parler à voix basse, lentement depuis le *Sanctus*.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 16, 30 janvier et 6 février 1885.

« Maintenant, disait-il, le Père parle avec Dieu .. Cela est bon... Je veux qu'on fasse ainsi dans ma maison. »

Une autre fois, au sortir de la messe, il dit au domestique en plaisantant :

« Le Père veut m'ensorceler, en priant de manière que personne ne peut entendre ce qu'il dit. »

Mon domestique eut la présence d'esprit de lui répondre que je parlais pour lui, seul à seul avec Dieu, présent sur l'autel.

Durant mon séjour, je célébrai un sacrifice expiatoire pour le repos éternel de son illustre frère Chamuara, lequel avait reçu le caractère de chrétien et est mort l'âme chargée du meurtre des innombrables officiers qui, en 1869, succombèrent trahis et massacrés dans ces tristes parages. Le Bonga actuel est lui-même chrétien, car il a été baptisé jeune encore, mais il a été élevé dans l'ignorance des vérités de la religion et dans l'oubli de la loi de Dieu. Oh ! si l'infortuné n'avait pas un sérail de femmes et de concubines, et qu'il voulût renoncer à ses coupables habitudes d'ivrognerie et de rapines, ce serait une belle âme à gagner à Dieu !... Mais, hélas ! que la chaîne est lourde et difficile à briser !...

Cette cérémonie expiatoire plut beaucoup à Chontare. Il m'entoura dès lors d'estime et me prodigua les marques d'honneur que, selon l'usage du pays, on a l'habitude de rendre au seul *sabouira ikourou* (enfouisseur) des Cafres. Ce jour là, Bonga, d'un air satisfait, dit à mon domestique :

« Le Cacice me traite en ami ; je veux, moi aussi, me montrer généreux envers lui. J'ai l'intention de lui donner ma terre de *Manzadje*, et j'enverrai mes manamambos lui en faire cession solennelle. »

On tint conseil à ce sujet et les confidents du chef furent d'avis que l'on pouvait faire cette donation au Cacice de Tété, en reconnaissance des services rendus par lui à la famille Chontare.

Chaque jour, mon hôte vint régulièrement entendre la sainte messe, excepté deux fois qu'il était souffrant de la migraine. Je lui donnai un peu d'alcool camphré pour se frictionner les tempes. Et il s'en trouva bien. Assez souvent, il assista à l'enseignement du catéchisme que je faisais en langue cafre. Dans ces circonstances, il était obligé d'entendre parler de Dieu souverainement bon, juste, puissant, seul seigneur du monde, de la loi divine imposée à tous les hommes, du péché horrible que commettent ceux qui volent, qui tuent ou se livrent à l'impudicité, etc. Un jour, je disais que ceux-là seuls qui meurent en état de grâce iront jouir de Dieu dans le ciel, mais que ceux qui sortent de cette vie avec le péché mortel dans l'âme, brûleront éternellement dans le feu de l'enfer, mon disciple de bonne volonté se lève soudainement comme un homme irrité et s'en va disant :

« S'il faut aller brûler en enfer, je n'y tiens pas... Je n'en ai nullement envie. »

Cependant il oublia bientôt mes dures admonestations, car, au sortir du déjeuner, il vint m'inviter à faire un tour de promenade avec lui. Une autre fois, le samedi, nous allâmes conjointement respirer l'air frais en dehors de l'Aringa. J'eus la chance de tuer deux tourterelles dont je lui fis cadeau. En passant dans le bois, je vis une hutte

couverte de paille, dont les parois étaient faites d'étoffe; à l'intérieur, quatre ou cinq grandes jarres étaient renversées sur le sol. Je demandai à quoi servait cette hutte et l'on me répondit que c'était le lieu sacré où l'on venait déguster le *pombé* en l'honneur des esprits. Et chacun, en passant, coupait une poignée d'herbes et la mettait en tas au bord du chemin, comme remède infaillible contre toutes sortes de maléfices. En rentrant, nous visitâmes l'atelier et la forge, établis en plein air sous un tamarinier. Les forgerons affilaient deux longs couteaux et les charpentiers ajustaient ou rabotaient des planches pour faire une porte.

Le lendemain de mon arrivée, de très grand matin, à mon insu, eut lieu l'exécution sanglante d'un nègre venu de l'intérieur. Cet individu, dit-on, avait fomenté le trouble et la sédition dans l'un des prazos soumis à Bonga, jusqu'à exciter ses compagnons à faire la guerre contre la volonté du chef. Choutare envoya des affidés se saisir du rebelle et le lui amener. Toutes les volontés du tyran furent ponctuellement exécutées: on tint conseil pendant la nuit; le nègre fut reconnu coupable de lèse-majesté et immédiatement livré aux exécuteurs des hautes-œuvres! On lui coupa la tête d'un coup de hache. Etant allé ce jour là par hasard me promener au bord du fleuve où se dressent d'énormes rochers, je m'assis sur une plate-forme d'où l'on jouissait d'une vue fort belle. Les nègres qui m'accompagnaient commencèrent à parler bas et mystérieusement; mais le jeune Octavien n'avait rien perdu de la conversation et ne put s'empêcher de me dire :

« Père, voyez du sang; là même où vous êtes assis, ce matin on a tué un nègre. »

Je regarde, et, en effet, il y avait encore une mare de sang frais recouverte d'un peu de terre, et j'avais justement par mégarde choisi cet endroit, comme le plus propre, pour me reposer.

A la vue de ces gouttes de sang frais et vermeil, répandu sur la roche déserte du rivage où les vautours seuls ont établi leur demeure, je sentis un frisson d'horreur parcourir tous mes membres... Je me levai soudain; il me semblait entendre retentir à mes oreilles les paroles lugubres de Dieu à Caïn, qui tant de fois ont eu leur application dans ces parages maudits : « Qu'as-tu fait? La voix du sang de ton frère crie de la terre vers moi. Désormais donc tu seras maudit sur la terre qui a ouvert ses entrailles et a bu le sang de ton frère que tu as égorgé de ta propre main!... »

En ce même jour, une vingtaine de nègres, venus de l'intérieur, reçurent des armes et des munitions, probablement pour continuer la guerre contre le capitan-mór de Manica qui gagne chaque jour du terrain sur son rival de Massangano. On dit que les troupes de Manica ne se raient seulement qu'à une journée ou deux de Tété.

C'est une chose admirable de voir comme sont célébrées, à peu près tous les jours, ces assemblées solennelles appelées *milando* (conseil), assemblées que préside Choutare accompagné de ses manamambos et de sa suite. Là sont admis les nègres de Massangano, les ambassadeurs extraordinaires et délégués d'autres tribus et les vassaux fidèles qui viennent rendre un compte exact de ce qui se passe au dehors. C'est un va-et-vient continuel d'individus qui se succèdent presque sans interruption au tribunal du potentat. J'ai vu les types les plus bizarres et les plus variés. L'un surtout m'amusa beaucoup, c'était le mambo *Chipiriro* de *Nhachutare* qui se distinguait entre tous par ses allures, sa jovialité, son embonpoint et ses cheveux coupés en tortillons et formant cinq pompons à la cime de sa tête. Il ne brillait pas par le luxe des habits, mais il n'en marchait que plus allègre. A la fin, il était devenu mon ami, grâce à une pincée de tabac que je lui avais offerte.

Le conseil se tient en plein air; tout le monde est accroupi à terre. Celui qui parle, qui répond ou fait une question doit battre continuellement des mains et donner les marques non équivoques d'une servile adulation. J'ai vu de pauvres nègres qui tremblaient devant leur maître comme une feuille d'arbre agitée par le vent, et qui applaudissaient respectueusement, l'appelant roi *(mambo)*, père *(mbouia)*, lion *(pondoro)*, seigneur *(mouzoungo)*, l'homme de fer *(choutare)*. Je ne crois pas que l'on puisse pousser plus loin la crainte et l'adulation, envers une personne que l'on sert et que l'on redoute!

(A suivre).



JAPON MÉRIDIONAL. — Mgr Laucaigne, évêque auxiliaire du Japon, décédé le 18 janvier 1885

NÉCROLOGIE

Mgr PETITJEAN

Evêque de Myriophyte, vicaire apostolique du Japon méridional,

et son auxiliaire

Mgr LAUCAIGNE

Evêque d'Apollonie.

Le 7 octobre dernier, dans la ville de Nagasaki, au Japon, Mgr Petitjean terminait sa précieuse existence, entouré de ses missionnaires qui, après avoir partagé ses travaux, avaient voulu assister à ses derniers moments et recevoir son suprême adieu. A la première nouvelle du danger,

Mgr Laucaigne était accouru d'Osaka et, pendant plus de quarante jours, il ne quitta pas son vicaire apostolique et lui prodigua les soins les plus tendres avec un dévouement tout filial.

Après avoir fermé les yeux au vénérable défunt et présidé à ses funérailles, Mgr d'Apollonie retourna à Osaka pour mettre ordre à ses affaires et revenir se fixer à Nagasaki. Mais, à peine arrivé, le pieux évêque, succombant à la fatigue, dut s'aliter; un érésipèle se déclara et, par suite de l'extrême faiblesse du malade, le danger devint bientôt imminent. Le prélat ne se fit pas illusion sur la gravité de son état ; dès le 13 novembre, il demandait et recevait les derniers sacrements.

« Je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle piété il s'y disposa, écrivait un des missionnaires qui l'assistaient, ni combien nous sommes chaque jour édifiés de sa patience qui ne se dément jamais et de sa soumission entière à la volonté de Dieu. C'est à se sentir jaloux de voir une âme si bien préparée à entrer dans son éternité! Nous nous reprenons cependant à espérer que le bon Dieu ne nous demandera pas ce nouveau sacrifice. »

Cette espérance, hélas! devait être trompée. Malgré les soins qui lui furent prodigués, les prières que missionnaires et chrétiens adressèrent pour le rétablissement de leur évêque, Mgr Laucaigne est allé à Dieu, et le télégraphe vient d'apporter la nouvelle de sa mort.

Lorsqu'en 1863 Mgr Laucaigne arriva au Japon, Mgr Petitjean y était depuis trois ans et depuis un an il habitait Nagasaki où le nouveau venu ne tarda pas à le rejoindre. Dieu, en les réunissant, avait ses desseins : l'Église du Japon allait renaître de ses cendres, et ces deux hommes devaient être pour elle les instruments de la miséricorde divine.

L'un et l'autre avaient les qualités requises pour le rôle que la divine Providence leur avait assigné. Le futur évêque de Myriophyte était prêtre depuis dix ans : avant de partir pour les missions lointaines, il avait exercé tous les genres de ministère ; successivement vicaire, professeur, missionnaire diocésain, aumônier de religieuses, il était préparé à toutes les sortes de dévouements. A la maturité que donne l'âge et à l'expérience qu'on acquiert dans la pratique du ministère sacerdotal, il joignait une exquise bonté, beaucoup de tact et de jugement, en même temps qu'une grande piété et une solide vertu.

Son collaborateur débutait dans la carrière, il avait 24 ans; il était petit de taille ; son air maladif, sa froideur apparente cachaient un zèle infatigable, un dévouement qui ne reculait devant aucune privation, devant aucune fatigue.

Pour ceux qui vécurent dans son intimité, sa vie fut incompréhensible ; il était difficile de s'expliquer comment ce tempérament si frêle pouvait résister et aux labeurs d'un ministère pénible, et aux austérités d'une vie toute mortifiée. Ses veilles étaient continuelles, à peine accordait-il à la nature défaillante trois heures de repos ; son jeûne dura autant que sa vie, et tout le temps qui n'était pas absorbé par le travail, il le consacrait à la prière. C'est ainsi que vécut l'évêque d'Apollonie pendant les vingt et un ans que dura son apostolat, et si un pareil régime à la longue exerça sur son tempérament une influence fâcheuse, il n'ébranla jamais sa constance, et on peut dire que, jusqu'à la fin, sa vie fut un acte de mortification perpétuelle.

Il y avait près de deux ans que MM. Petitjean et Laucaigne étaient ensemble, menant une vie d'étude et de prière, lorsqu'il plut à Dieu de les tirer de leur solitude. Nous ne referons pas ici l'histoire de la découverte des anciens chrétiens, ni de la mission qui échut à Mgr Petitjean ; qu'il nous suffise de dire que, dans ces circonstances si graves, il trouva toujours dans son jeune confrère un collaborateur infatigable, un conseiller fidèle et un confident dévoué.

Nommé évêque de Myriophyte et vicaire apostolique du Japon, le nouveau prélat associa M. Laucaigne au gouvernement de la mission. C'était à lui qu'il confiait le soin de diriger la chrétienté renaissante, alors en butte à la plus cruelle persécution. Et, tandis qu'il allait plaider la cause des persécutés et défendre les intérêts de sa mission en péril, ou qu'il siégeait parmi les Pères du Concile du Vatican, M. Laucaigne, devenu son provicaire, demeurait sur la brèche, et assistait aux désastres de la chrétienté qu'il avait formée au prix de tant de sueurs et de fatigues, consolant les prisonniers pour J.-C. et les encourageant à demeurer fidèles.

Sur la demande de Mgr Petitjean, M. Laucaigne fut élu, en 1874, évêque d'Apollonie et auxiliaire du Japon, charge qu'il continua de remplir après la division du Japon en deux vicariats. Mais sa santé était fortement ébranlée ; déjà en 1870, après l'enlèvement de la population chrétienne d'Ouracama, succombant à la fatigue et aux émotions, il était tombé gravement malade et son état avait inspiré les plus vives inquiétudes. Rendu comme par miracle à la santé, il avait repris, il est vrai, ses travaux et ses austérités, mais non ses forces, et on peut dire qu'à partir de ce moment, sa vie languissante ne fut plus qu'une souffrance perpétuelle, à laquelle se joignirent des peines intérieures de toutes sortes.

C'est ainsi que Dieu acheva de purifier cette âme si sainte en la faisant passer par le creuset de l'épreuve.

Une suprême douleur lui était réservée, l'évêque d'Apollonie devait rendre les derniers devoirs à l'évêque de Myriophyte. Mais son rôle finissait avec celui dont il avait été le collaborateur : Dieu qui avait uni ces deux existences allait les briser en même temps.

Encore quelques semaines et tous deux se retrouvaient dans les joies sans mélange de la bienheureuse éternité. Aussi peut-on appliquer aux deux prélats, dont le Japon porte aujourd'hui le deuil, ces paroles de David :

Saül et Jonathas amabiles et decori in vita sua ; in morte quoque non sunt divisi.

BIBLIOGRAPHIE

Le jeune martyr du Laos, Joseph-Auguste Séguret, *épisode de la dernière guerre du Tonkin*, par l'abbé Ernest Ricard, docteur en théologie, chanoine honoraire, secrétaire particulier de Mgr l'évêque de Rodez ; — avec portrait du martyr. — Paris, V. Palmé, rue des Saints-Pères, 78. — Un beau volume in-12, prix : 3 francs.

Nous annoncions, il y a quelques mois, la mort du jeune

missionnaire dont ce livre est appelé à conserver la sympathique et glorieuse mémoire. Le P. Séguret a été le premier martyr du Laos; c'est par lui, en effet, que commença le massacre de la petite phalange apostolique de cette sauvage mission du Tong-King. Le 3 janvier 1884, ce vaillant apôtre de vingt-huit ans, surpris dans sa station de Ban-Kieng par les brigands annamites, leur offrait généreusement sa tête en compagnie du P. Antoine, précédant de trois jours dans le sentier du martyre les PP. Gelot, Rival et Manissol.

Avant de l'arroser de son sang, le P. Séguret avait arrosé le Laos de ses sueurs, mais pendant deux années seulement. Si la trop courte durée de son ministère ne lui a pas permis de réaliser les espérances que faisaient concevoir les trésors de grâces dont Dieu l'avait comblé, le tableau de son angélique jeunesse, de sa laborieuse et sainte préparation à l'apostolat ne laissera pas d'être édifiant.

L'auteur de ce livre, l'un des prêtres les plus distingués de Rodez, a écrit, avec une tendresse fraternelle, une émotion respectueuse et un remarquable talent, la biographie de celui qu'il a intimement connu. Les minutieux détails qu'il donne sur l'enfance et l'adolescence du futur martyr intéressent d'autant plus vivement que tous révèlent une âme prédestinée.

En félicitant M. Ricard d'avoir recueilli les souvenirs et si bien raconté la vie du premier martyr de son diocèse, Mgr Bourret lui décerne ce juste éloge auquel nous sommes heureux de souscrire : « La forme que vous avez donnée à votre récit est des plus dramatiques et de plus attrayantes. On s'étonne de voir sortir d'une existence des plus humbles et des plus courtes un volume de quatre cents pages où rien ne languit, où rien ne traine et où l'intérêt va toujours croissant... Réjouissez-vous de commencer votre mission d'écrivain par une œuvre pareille... » Le vénérable prélat ajoute : « Le diocèse de Rodez s'est toujours fait gloire d'être des premiers dans les labeurs de l'apostolat; ses enfants peuplent les missions des deux hémisphères et cette générosité ne nous a point appauvris: les fils ont remplacé les pères. »

La place de cette touchante biographie est tout indiquée à côté des Vies des Vénard, des Néron, des Perboyre, des Gagelin, des Chanel, des Bonnard, des Marie, des Durand..., tous tombés prématurément et glorieusement pendant qu'ils traçaient leur sillon dans le champ de l'apostolat. Le nom de Joseph-Auguste Séguret figurera dignement dans cette pieuse galerie de martyrs contemporains.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(ÉDITION FRANÇAISE)

M. l'abbé Berseaux à Pagny-sur-Moselle, diocèse de Nancy	10
M. Duval à Segré, diocèse d'Angers	10
M. Paschal à Oran	10
Famille C., don recueilli par l'*Echo de Fourvière*	100
B. A., don recueilli par l'*Echo de Fourvière*	25
Anonyme, don versé à la sacristie de Fourviere	5
M. Lemazurier au Havre, diocèse de Rouen	20

A Mgr Azarian, pour l'église de N.-D. du Spasme à Jérusalem.

M. l'abbé Pillon, diocèse de Dijon	5

A Mgr Bracco, pour dom Belloni pour l'œuvre de la Sainte Famille à Bethléem.

Un abonné de Caen, diocèse de Bayeux	2

Au R. P. Moyse d'Orléans pour le collège de N.-D. de Lourdes à Salima (Liban).

Un abonné de Caen, diocèse de Bayeux	2

A Mgr Chausse, pour la mission du Kouang-Tong.

Une anonyme du diocèse de Rouen	16 25
Anonyme d'une communauté du diocèse de Lyon	100
Mlle Félicité ***, diocèse de Lyon	1

A M. Delpech, supérieur du séminaire des Missions Étrangères, pour les missions de Chine et du Tong-King.

Anonyme du diocèse de Bayeux	844

A Mgr Puginier pour la mission du Tong-King la plus nécessiteuse.

M. l'abbé X... à Châlons-sur-Marne	150

A Mgr Puginier, pour les victimes de la persécution du Tong-King occidental.

Une anonyme du diocèse de Rouen	16 25
M. Honoré à Paris	8
M. de Lesquen à Dinan, diocèse de Saint-Brieuc	10

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Puginier).

Mlle Ch. G., à la Chablière près Lausanne (Suisse)	10
Anonyme de Belgique, don recueilli par M. Albanel de Bruxelles.	50
Un recteur breton du diocèse de Vannes	100
M. l'abbé Pillon, diocèse de Dijon	35
A. B., de Nice	50
Anonyme de Lyon	100
Une abonnée de Tourcoing, diocèse de Cambrai	20
M. Richard à Laval, avec demande de prières pour lui et sa famille	14 50

Pour le baptême d'une enfant sous le nom de Louise dans la mission la plus nécessiteuse (Mgr Puginier).

Une anonyme du diocèse de Saint-Claude	15

Pour les missions de Chine les plus nécessiteuses (Kouy-Tchéou.)

Un prêtre du diocèse de Séez	50
M. l'abbé X... à Châlons-sur-Marne	150

A M. Bodinier, missionnaire au Kouy-Tchéou.

Un abonné de Caen, diocèse de Bayeux	2

A Mgr Balsiéper, pour le R. P. Amandolini, pour les victimes du cyclone d'Akyab.

Un abonné de Caen, diocèse de Bayeux	2

A M. Bonnétraine, pour l'hospice de Bangalore (Mayssour).

Un abonné de Caen, diocèse de Bayeux	2

Au R. P. Planque, pour la mission du Dahomey

Anonyme du diocèse de Dijon	50

Au R. P. Cado Picardat, missionnaire au Zanguebar, pour le baptême d'un petit nègre sous les noms de Charles-Antoine.

M. Charles Roger, du collège Saint-Nicolas de Rambervillers, diocèse de Saint-Dié	5

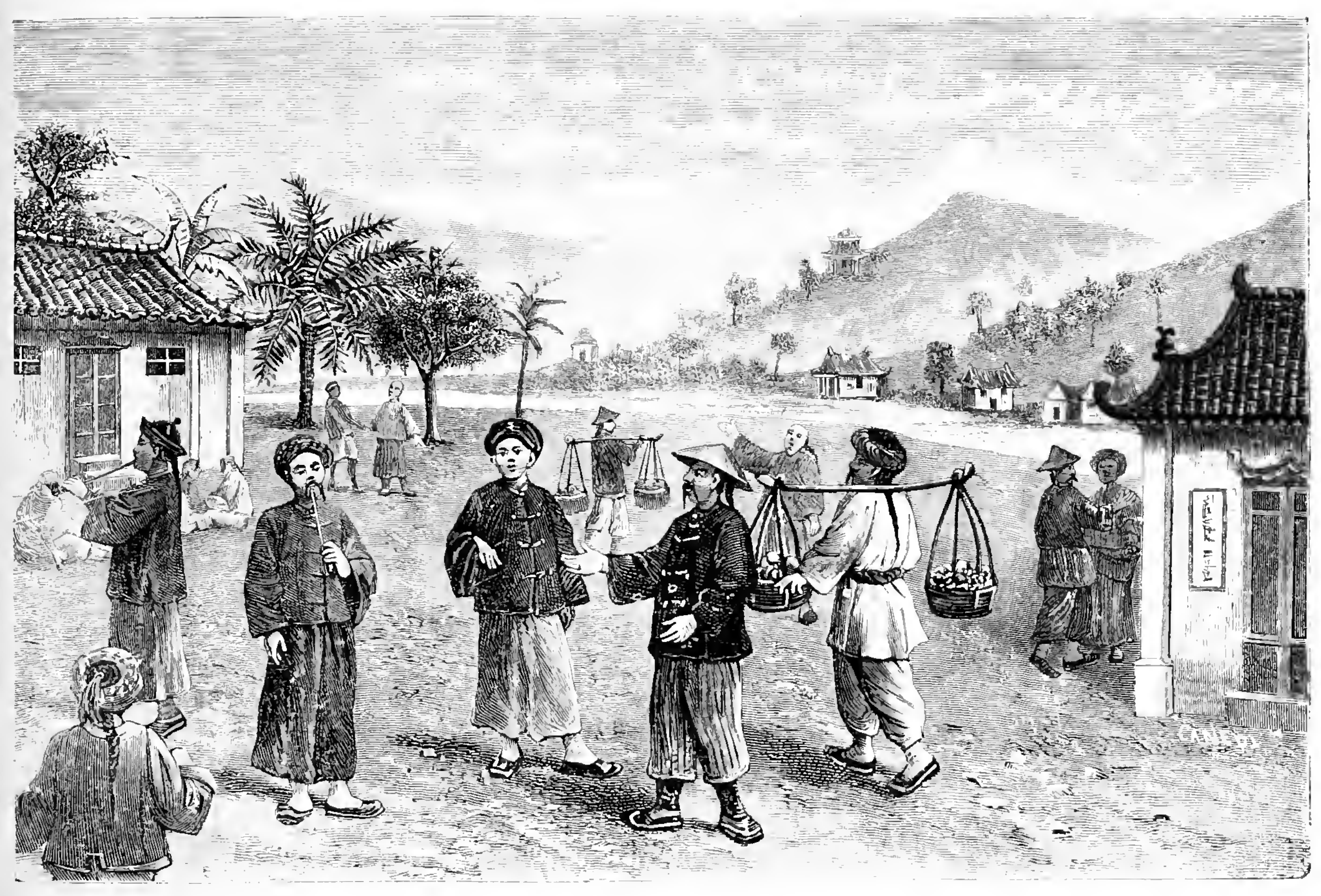
Pour la mission de la Providence dans l'Athabaska Mackenzie.

Mlle Riquier à Bayeux, avec demande de prières pour ses parents défunts	5

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



CHINE. — Types du Kouang-Si et du Kouy-Tchéou (Voir page 93).

CAMBODGE

Meurtre d'un missionnaire.

M. Delpech, supérieur du séminaire des Missions Étrangères de Paris, a reçu, le 5 février, un télégramme daté de Saïgon 2 février et lui annonçant que le plus jeune des missionnaires du Cambodge, M. Louis Guyomard, venait d'être massacré dans cette mission. Les détails sur la mort de ce missionnaire ne pourront arriver qu'au milieu du mois prochain.

Né à Baud (diocèse de Vannes) en 1858, M. Guyomard était entré au séminaire des Missions Étrangères de Paris en mars 1881. Il fut ordonné prêtre le 17 février 1883 et partit pour les missions d'Orient le 28 mars de la même année. Sur la liste de ses compagnons de voyage figure le nom d'un autre futur martyr : M. Manissol devait trouver au Tong-King la fin glorieuse et prématurée qui attendait M. Guyomard au Cambodge.

BULGARIE

Pauvreté et espérances.

LETTRE DE MGR LAZARE MLADENOFF, ÉVÊQUE DE SATALA, A MM. LES DIRECTEURS DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Salonique, le 22 janvier 1885.

Vous avez déjà appris, par des lettres précédentes, les origines du mouvement catholique bulgare en Macédoine, ses développements providentiels, ses accroissements inespérés, les épreuves sans nombre qui l'ont assailli sans entraver ses progrès. Aujourd'hui, tout est prêt : la moisson est mûre : les esprits mieux éclairés commencent à se tourner vers nous avec moins de défiance; les missionnaires se multiplient, et, après une préparation longue et pénible, commencent à pouvoir exercer efficacement leur ministère; les filles de la Cha-

rité à leur tour sont entrées dans la lice, et ne craignent pas, elles aussi, d'affronter, jusque dans des villages pour ainsi dire perdus, les rudes labeurs de l'apostolat : nos ennemis, affaiblis et découragés, sont presque réduits à l'impuissance. Cependant l'esprit du catholicisme n'a pas encore pénétré ces masses, venues à nous comme par hasard et sans s'en rendre compte ; mais elles ne demandent plus qu'à être éclairées : ce sont ces multitudes dont parlait Notre Seigneur, qui réclamaient du pain, sans pouvoir en trouver. Au moment, en effet, d'entrer dans la phase véritablement féconde de notre ministère, au moment de recueillir les fruits de nos premiers travaux, nous nous voyons menacés de tout perdre, obligés peut-être de tout abandonner, et pourquoi ? A cause des persécutions? Nullement : jamais nous n'avons été libres comme aujourd'hui. D'un revirement des esprits ? Pas davantage, ils nous sont de plus en plus dévoués, et le nombre des nouveaux villages catholiques continue de grossir de jour en jour. Que nous manque-t-il donc ? Les ressources, les ressources les plus indispensables, les ressources les plus urgentes.

Mais, dans des œuvres de cette nature, on ne peut s'en tenir à des considérations générales. Dans la multitude de nos besoins, je choisirai donc les quatre principaux.

1° *L'église de Salonique.* — Vous avez affaire aujourd'hui à un pauvre évêque, accablé du poids d'une chrétienté de 60,000 néophytes, ou plutôt de vieux chrétiens bien jeunes dans le catholicisme, et qui n'a pas dans sa résidence de Salonique, dans sa ville épiscopale, l'ombre d'une chapelle, d'un oratoire où il puisse accomplir les offices divins suivant les exigences de son rite. Salonique, capitale de la Macédoine, compte un grand nombre de Bulgares; parmi eux, beaucoup déjà sont catholiques; le nombre en triplerait rapidement, s'ils avaient une église. Au lieu de cela, ils doivent venir à la mission, non à l'église latine de la mission (leurs préjugés sont tels sur ce point qu'ils ne se croiraient pas bons chrétiens, s'ils suivaient en quelque manière le rite latin), mais à l'oratoire particulier des prêtres de la Mission, seul endroit où je puisse actuellement dire la messe, et où, tout bien compté, on peut tenir, en se serrant, quatorze à quinze personnes. Les églises schismatiques abondent : plusieurs sont vastes et riches : n'est-ce pas une rude tentation pour ces pauvres gens, qui veulent à tout prix entendre la messe et qui ne le peuvent chez nous, d'aller à l'église schismatique où tout les convie. Et le pauvre pasteur ? Quand parlera-t-il à ses brebis ? Où pourra-t-il les réunir pour les éclairer ? Il n'a que sa chambrette, dans laquelle ces braves gens viennent à tour de rôle écouter sa parole et ses conseils : on y étouffe quand on est plus de dix. Y a-t-il un apostolat possible en de pareilles conditions ?

Un généreux catholique de la ville nous a, on peut dire, fait cadeau, tant le prix est minime, d'un magnifique terrain pour y bâtir une église. Voilà trois ans que ce terrain, considéré comme abandonné, sert de lieu de décharge aux tombereaux de démolitions. Pauvre Jésus ! combien de temps attendras-tu donc encore qu'une église sorte de ces ruines, qu'un peuple fidèle y vienne prier avec amour et bénir ses bienfaiteurs ?

2° *Le Séminaire.* — Pour évangéliser, pour instruire ce peuple bon, mais ignorant, il faut des prêtres. Nous ne pouvons compter sur les prêtres sortis du schisme, bien disposés pour la plupart, mais aussi ignorants que leurs ouailles, mariés et chargés de famille, pauvres et obligés de travailler pour vivre. Seule une génération nouvelle de lévites élevés dans la piété, dans le zèle du catholicisme, pourra nous seconder efficacement. Le séminaire, à défaut d'autre établissement, devra encore nous fournir des instituteurs instruits et fidèles, pour former la jeunesse, seule capable de régénérer ce peuple élevé dans l'ignorance et les préjugés du schisme. L'œuvre du séminaire est l'unique base assurée, durable de notre édifice. C'est la première à laquelle nous avons pensé ; c'est celle aussi qui jusqu'ici a absorbé presque toutes nos ressources.

Un bâtiment vaste, solide, dans les meilleures conditions d'hygiène et de salubrité, est prêt à recevoir les âmes que le Seigneur a confiées à nos soins. Les vocations abondent : un noyau de vingt-quatre séminaristes, animés des plus consolantes dispositions, va donner, dès l'inauguration du séminaire, l'exemple de la vertu et du travail à la jeune génération qui aspire à recevoir chez nous le bienfait de l'éducation. Ici encore, il n'y a qu'à moissonner. Mais il faut entretenir gratuitement toute cette jeunesse, il faut lui donner des maîtres, des livres, des habits, du pain : vous n'ignorez pas quelles dépenses entraîne un établissement de ce genre. Ne serait-ce pas une aumône souverainement bien placée, que celle d'une ou de plusieurs bourses de 500 francs, ou même d'une demi-bourse payée tout d'une fois, ou payée annuellement, et qui vaudrait au bienfaiteur, non pas seulement la bénédiction de Dieu pour un jour, mais les prières reconnaissantes de ces enfants ?

3° *Les écoles de filles.* — Nous avons déjà un certain nombre d'écoles de garçons, et le séminaire pourra, dans un avenir plus ou moins prochain, leur assurer des instituteurs éclairés et pieux. Mais les filles, hélas ! croupissent dans la plus complète ignorance. Ne sachant pas lire, elles ne peuvent même pas apprendre le catéchisme. Cette absence totale d'instruction et d'éducation n'a pas peu contribué à l'état d'infériorité dans lequel se trouve, en Bulgarie, la femme vis-à-vis du mari. Cette bienfaisante influence de la femme, qui a fait en partie, on peut le dire, la gloire de la société française, est absolu-

ment inconnue dans ces pays d'Orient. Certes, une œuvre comme celle de relever la femme au sein de la famille, de lui rendre son rôle véritablement chrétien d'épouse et de mère, ne peut pas être l'œuvre d'un jour. Et pourtant il faut la commencer, cette œuvre! Elle est d'autant plus urgente, qu'elle sera plus longue à réaliser.

Combien de fois n'a-t-on pas dit que rien ne saurait remplacer la première éducation, l'éducation de la mère? Il est vrai qu'ici, l'enfant passe bien jeune sous l'autorité directe et exclusive du père. Mais si encore la mère, une mère vraiment chrétienne et pieuse, avait tracé le premier sillon, le sillon ineffaçable, quel immense progrès! Hélas! ce premier sillon de la foi, c'est nous qui devons le creuser dans de jeunes âmes de huit, de dix, de douze ans. Que d'autres traces à effacer, avant que la bonne semence puisse à germer!

Telle est l'œuvre que les Filles de la charité vont entreprendre à Koukousck. Déjà nos Sœurs de Salonique ont adopté quelques jeunes filles bulgares, qu'elles espèrent pouvoir former à ce nouvel apostolat. Puisse des femmes françaises se laisser tenter par l'espérance de régénérer leurs sœurs de l'Orient!

4º Enfin, car il faut que je me borne dans mes désirs : les *églises de villages*. Sur nos soixante-dix villages, dont la plupart ont une population variant de mille à cinq mille âmes et même plus, plusieurs n'ont pas d'églises; d'autres ont des églises en ruines ou délabrées, quatre ou cinq seulement ont des chapelles neuves bâties aux frais des catholiques. Or, il se trouve que la Sublime Porte, cédant aux instances des Grecs, furieux d'avoir perdu leur empire dans ces contrées, vient de réitérer l'ordre, heureusement encore inexécuté, de rendre au culte schismatique ces églises, qui seront par suite, pour la plupart, vides de fidèles, puisque ces villages sont tous composés d'une grande majorité de catholiques. M. Bonetti et moi nous avons lutté, non sans quelque succès, contre cette mesure absolument désastreuse. Nous sommes prêts à lutter encore, Dieu aidant, et quoique la partie semble bien compromise, nous n'avons pas encore perdu confiance dans la Providence. En attendant, c'est pour nous un devoir de prévenir, autant que possible, les conséquences désolantes du décret impérial et, pour cela, de fournir d'églises, dans le plus bref délai, les localités populeuses qui n'en ont pas encore. Ces églises, bâties à nos frais, seront inaliénables; elles pourront, au besoin, servir de refuge momentané à la piété des chrétientés avoisinantes.

Dans ces églises, on ne célèbrera pas la messe rarement, seulement au passage du missionnaire, comme en Chine; tous les jours la divine victime s'immolera pour un peuple fidèle, heureux de joindre sa prière à la voix du prêtre, quand, dans la lecture des sacrés diptyques, suivant l'usage de l'Eglise orientale, il recommandera spécialement au divin Sauveur, la personne et la famille des bienfaiteurs, et cela pendant des siècles.

Cette lettre, que la poste, indifférente pour tous, va transmettre comme les autres à son adresse, oh! que de pieux désirs vont l'accompagner! Si ma faible voix d'évêque missionnaire ne peut réveiller les heureux de ce monde, faites-la au moins entendre à ces âmes affligées, à ces âmes compatissantes et douces qui sauront comprendre les douleurs, les aspirations de celui qui voudrait pouvoir donner sa vie pour son troupeau. L'aumône n'est-elle pas la plus douce des consolations? N'est-elle pas la plus efficace des expiations? N'est elle pas la plus assurée de toutes les prières? Donner pour le soulagement des pauvres, c'est une bien belle œuvre, sans doute, mais donner pour l'extension du royaume de Dieu, donner pour Jésus, pour ce divin pauvre qui a faim et soif des âmes, n'est-ce pas une œuvre encore cent fois plus méritoire, encore cent fois plus chrétienne?...

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Par suite de la mort de Mgr Cosi, des Mineurs Observantins, évêque titulaire de Priène et vicaire apostolique du Chan-tong, le R. P. Benjamin-Jérémie, déjà nommé son coadjuteur, a été choisi par le Saint Père, sur la proposition de la Sacrée Congrégation de la Propagande, pour succéder au vénérable défunt. Ce religieux a été élevé à la dignité épiscopale sous le titre d'Usola.

DÉPART DE MISSIONNAIRES

Le 18 janvier, s'est embarqué à Marseille le R. P. Philippe, premier assistant de la Congrégation des missionnaires de Saint-François-de-Sales d'Annecy, envoyé par son supérieur, avec l'agrément de S. Em. le cardinal préfet de la Propagande, pour visiter le vicariat apostolique de Vizagapatam. Ce missionnaire accompagne trois religieuses de Saint-Joseph d'Annecy destinées à la même mission.

INFORMATIONS DIVERSES

Angleterre. — Pour se faire une idée exacte des progrès du catholicisme en Angleterre, on peut consulter avec fruit l' « Annuaire catholique » (*Catholic Directory*) pour 1885 qui vient de paraître.

Cette publication, dont l'auteur est le chanoine Johnson, le savant secrétaire de l'archevêché de Westminster, contient les renseignements les plus intéressants et les plus authentiques.

Le Sacré-Collège compte trois cardinaux anglais. Dans l'empire britannique il y a quinze archevêques catholiques, quatre-vingts sièges épiscopaux, trente-cinq vicaires apostoliques et dix préfectures apostoliques. Il y a dans le Royaume-Uni, quarante pairs

catholiques, dont trente-trois siègent dans la Chambre des lords. La Chambre des communes renferme soixante députés catholiques.

Dans la Grande-Bretagne seule (c'est-à-dire l'Angleterre et l'Écosse, à l'exclusion de l'Irlande), il y a vingt-deux évêques, deux mille cinq cent vingt deux prêtres tant séculiers que réguliers, et mille cinq cent soixante-quatre églises ou chapelles. Quarante sanctuaires nouveaux ont été ouverts au culte depuis l'année dernière. Tous les Ordres religieux sont représentés en Angleterre; les plus nombreux sont les Jésuites et les Bénédictins.

Hindoustan. — L'*Indo-European Correspondence* annonce que Mgr Goethals, archevêque catholique de Calcutta, est à la veille d'y ériger une université catholique. Les plans de ce vaste édifice sont dressés. Le style roman a été adopté comme étant le moins coûteux et le mieux approprié aux exigences climatériques. Le collège des RR. PP. Jésuites de Calcutta, dont la future université est destinée à être le complément, occupera le rez-de-chaussée, tandis que les locaux universitaires, laboratoires, collections, etc., absorberont le reste de l'édifice.

Madagascar. — On nous communique le nº du 20 novembre dernier, du journal officiel de Tananarive *Ny Gazety Malagasy*. Il contient un article sur le concours public des écoles catholiques qui a eu lieu à Tananarive le 6 du même mois, et qui a consisté, comme les années précédentes, en un examen sur les diverses matières apprises durant l'année scolaire.

Les détails donnés par le journal sont très laconiques ; on en devine facilement la raison. Il en dit cependant assez pour confirmer officiellement ce que nous savions déjà, de source certaine, que les écoles catholiques n'avaient pas cessé de fonctionner malgré l'expulsion des missionnaires et des Français.

N'est-ce pas par une permission providentielle que le gouvernement malgache refusa au Frère Raphaël (malgache) des Écoles chrétiennes la permission de partager l'exil de ses collègues? C'est lui qui est à la tête des œuvres et des écoles catholiques, soit en ville, soit à la campagne. Quelle consolation pour les Frères de retrouver à leur retour leurs anciens élèves dont la persévérance promet tant pour l'avenir religieux de Madagascar!

Voici la traduction de l'article de la *Gazety Malagasy*.

« Les maîtres d'école catholiques à Ambodinandohalo (à Tananarive) ont informé le Gouvernement qu'ils allaient faire le concours public annuel. C'est pourquoi le jeudi 6 novembre, les envoyés de la reine Rakoton et Edouard, sous-ministres de l'instruction publique, Rataralahibeay, 10e honneur, aide de camp du premier ministre, et Paul Rafiringa, aide de camp du premier ministre, ont assisté à ce concours. Ces officiers ont apporté les paroles de la reine et du premier ministre : paroles de félicitation pour les élèves studieux et pour ceux qui avaient fait des progrès, et pour tous, vive exhortation à bien s'appliquer à l'étude. Quant au savoir des élèves, on a vu que tout sans exception a été bien, soit le calcul, soit l'écriture, soit le solfège. Il y en a eu aussi qui, par quelques exercices, ont montré qu'ils savent la langue française.

« (Le Frère) Raphaël Rafiringa, directeur des maîtres d'école parmi les catholiques, a pris la parole au nom de tous, et après avoir remercié la reine, le premier ministre et les officiers présents, il a donné l'assurance qu'ils s'acquitteront avec zèle de tout ce qui peut contribuer au bien du pays, en quoi que ce soit, mais surtout en ce qui concerne les progrès de l'enseignement. »

A la lecture de cet article, les bienfaiteurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi auront une preuve de plus que leurs aumônes et leurs prières ne sont pas tombées sur un champ stérile. « Tout en leur témoignant ici notre vive reconnaissance, nous espérons, écrit un missionnaire, qu'ils voudront bien nous continuer leurs précieux secours, afin que le bien déjà produit se maintienne parmi nos chers néophytes et qu'il puisse s'étendre aux nombreux fidèles qui n'ont pas encore eu le bonheur de connaître et d'embrasser notre sainte religion. »

Puissent-ils par leurs ferventes prières obtenir bientôt une paix durable et le retour des missionnaires au milieu des fidèles Malgaches, qui ont montré tant de courage, de zèle et de persévérance!

VOYAGE DANS LE YORUBA

Des RR. PP. Chausse et Holley, de la Société des Missions Africaines de Lyon.

(Suite 1)

XII

Marché d'Ibadan

Une des curiosités d'Ibadan est une grande foire qui se tient sur une immense place formée, on le dirait, par la lave refroidie de quelque volcan. Il y a çà et là quelques arbres, mais pas un endroit qui soit nivelé; ce sont des aspérités aiguës, et il faut que le pied du nègre soit singulièrement habitué à ces tranchants pour que son cuir ne s'y endommage pas en quelque endroit.

Quand nous avons parcouru ce marché, les produits n'y faisaient pas défaut, les ignames, le maïs, le sorgho, le mandoubi ou arachide occupaient un coin de la place ; plus loin les nattes, au milieu les tissus, sur les bords, les poules, les chèvres, les moutons.

Beaucoup de vendeuses, peu d'acheteurs. Les transactions mêmes les plus insignifiantes sont assez difficiles.

Mais, quand on parle d'acheter un cheval, c'est toute une affaire, car on ne demande pas en échange des cauris : ils sont trop rares, mais bien une, deux, trois jusqu'à quatre esclaves, selon qu'il s'appelle Rossinante ou Bucéphale.

Et les réquisitions forcées ? Il faut compter avec elles à Ibadan. Tel quartier est désigné, les envoyés de Latossa arrivent en amis, pillent quand on ne s'exécute pas de bon gré, et traitent la mère-patrie en pays conquis.

XIII

Montagnes du Yoruba. — Fer. — Fonderies. — Mica. — Quartz. — Granit. — Craie. — Soude. — Fleuves.

Le système de montagnes du Yoruba est la continuation de celui du Dahomey. C'est une chaîne tortueuse de l'ouest à l'est avec des contreforts du nord au sud qui ressemblent au premier abord à des monts isolés, mais qui se rattachent sans nul doute au système général.

Du sud aux environs d'Abéokuta, commencent deux séries de collines assez peu élevées jusqu'aux environs d'Ogbomocho et qui deviennent de véritables montagnes dans le pays d'Ife et des Ijechas. Dans cette dernière partie du Yoruba, ce sont des pics boisés, rattachés les uns aux autres par des plateaux tantôt rocailleux, tantôt plantés d'arbres vigoureux, quelquefois recouverts de riches plantations, mais le plus souvent annonçant une puissance de végétation peu commune.

A part le mica et le quartz qui abondent un peu partout et que nous avons distinctement remarqués en plusieurs

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 9, 16, 23, 30 janvier, 6 et 13 février, et la carte publiée page 22.

endroits où l'on creusait des puits, je ne saurais m'aventurer à caractériser les autres roches qui n'appartiennent pas à la classe de celles qui sont simplement granitiques.

Le mica pur se rencontre partout, tantôt seul, tantôt adhérent à d'autres roches, et forme ainsi différentes variétés de granit qu'un géologue classerait d'après ses principes et qui éclaireraient sans doute la géologie du Yoruba. On tire du fer à Abéokuta, à Isehin, à Isokun, près de la rivière Ogun entre Isehin et Oyo, à Ilora tout près d'Oyo, et à Saki à quatre jours au N.-E. d'Oyo.

Le petit village d'Isokun est, paraît-il, le plus célèbre et ses environs passent pour être très riches en minerai de fer. Nous avons visité en détail les fonderies qu'on a établies dans ce petit village.

On a creusé quelques galeries peu profondes et peu longues d'où l'on a extrait ce qu'on a pu de minerai; les instruments pour poursuivre ce travail avec profit font défaut. Quand on l'a commencé, les indigènes ne savaient pas tirer parti du minerai, ils en gâtaient la moitié faute de moyens.

Il a dû arriver un accident dans les mines, car les Noirs prétendent qu'ils ne veulent plus se faire enterrer vivants. Des nègres du pays, ayant vu Sierra-Léone dont ils ont retenu le jargon anglais et incompréhensible, sont venus s'établir dans ce petit coin de terre. Ils ont construit des fours assez habilement faits et emploient un charbon de bois qui ne le cède en rien à celui qui se fait en Europe.

Ils ne creusent plus de galeries, car les indigènes effrayés ont pris la fuite; ils se contentent de remettre dans leurs fours l'ancien minerai qui a déjà subi l'action du feu, mais d'un feu impuissant à le dégager de tout son fer.

Les Noirs du pays ne font pas un mystère de leur impuissance à extraire le minerai de fer qui se trouve en abondance dans le Yoruba. Ils attendent que les Blancs viennent leur apprendre à tirer parti de ces richesses cachées.

Les pierres calcaires existent également dans la partie nord du Yoruba, à quelques jours de marche à l'ouest d'Ilorin.

La craie blanche n'est pas rare : il y a des monts entiers d'où l'on extrait cette substance qui devient sacrée entre les mains des féticheurs et des vieilles sorcières qui s'en servent pour marquer au front les initiés aux mystères du fétiche.

Pour le dire en passant, le Yoruba n'est pas très riche en productions minérales; il faut aller jusque dans l'Haoussa d'où l'on exporte en abondance la soude, le cuivre, les pierres fines à repasser les couteaux, une pierre bleue dont les négresses font un grand usage pour se décorer le pourtour des yeux, et une agate de trois ou quatre qualités qui est une grande source de richesses pour le pays. Les colliers fabriqués dans l'intérieur sont d'une valeur incroyable, au moins ceux dont l'agate au grain fin et serré est exclusivement la parure des rois et des princes.

Parmi les petits ruisseaux qui sillonnent le Yoruba et vont se jeter les uns dans l'Ogun et les autres dans l'Oshun, il y en a quelques-uns qui sont en grand honneur dans le pays.

Sur les bords de la rivière Awon, qui coule entre Isehin et Oyo, on ne doit pas manger d'ignames pilées, car, disent les indigènes, le lit du fleuve, quoiqu'à moitié desséché, deviendrait tellement plein en un instant qu'il déborderait et emporterait l'audacieux qui s'aviserait d'en faire l'expérience.

Odo-Ogun et Odo-je sont les fleuves chers aux femmes. Ces rivières n'ont pas, comme la fontaine de Jouvence, le pouvoir de rajeunir, mais elles donnent la fécondité aux femmes stériles qui viennent se baigner dans leurs eaux. L'enfant du miracle qui naît à la suite de ce bain, porte le nom du fleuve, lui est consacré et doit suivre en tous points les obligations imposées par les prêtres de l'onde sacrée.

Le fleuve le plus remarquable de la partie orientale est l'Oshun qui se jette dans la lagune à Epe.

Un de ses affluents passe à six ou sept heures d'Ogbomocho et s'appelle rivière du roi. Le cours d'eau qui conserve le nom d'Oshun se dirige vers l'Est, passe près d'Ilecha, capitale des Ijéchas, et se divise en plusieurs branches qui gardent le même nom dans leur course capricieuse.

XIV

LE ROCHER D'ADO. — EXCURSION. — LE YOROUBA VU DU SOMMET DE L'ADO. — CHASSE FORCÉE.

Nous quittâmes Isehin vers une heure du matin, malgré le temps qui était des plus menaçants, pour prendre le chemin d'Ese-Ado (pieds d'Ado). Le sentier est passable en beaucoup d'endroits, mais il y a tant de détours, de rochers granitiques, de blocs abrupts jetés sur le chemin, de descentes, de montées, que la marche est assez difficile. Le paysage cependant est des plus variés : des gorges profondes, des plaines à perte de vue, des pics rocailleux plantés de quelques arbres qui font très bien dans le tableau.

Les arbustes qui avaient l'air d'être brûlés reverdissent après un mois et font pressentir pour le printemps un magnifique renouveau.

Enfin le grand rocher d'Ado apparaît caché, dissimulé dans le lointain et dessinant peu à peu ses proportions colossales. Il est flanqué vers la partie nord de gros rochers détachés qui forment des vallées étroites et profondes du plus grand pittoresque.

Au pied de ce monstrueux rocher se trouve un petit village de soixante ou soixante-dix maisons, où l'on nous offrit la plus généreuse hospitalité. Ce village en formation est une partie d'un grand village appelé Lawaiyé, situé à quelques heures de là et qu'une guerre civile a morcelé.

On nous disait que le rocher d'Ado, haut de plus de neuf cents pieds, était habité à son sommet. Nous nous refusions à le croire, car que faire sur un rocher à pic et aride ? Nous résolûmes d'éclaircir la question.

Vers onze heures, nous prenons un sentier rocailleux semé de grosses pierres de granit mobiles qui ne rendent pas l'ascension peu difficile; puis, sans hésiter, nous quittons ce chemin pour attaquer le rocher lui-même sur les flancs duquel les pieds du Noir ont marqué un sentier devenu glissant.

La pente était rapide, le soleil des plus ardents, car l'harmattan ayant cessé depuis quelques jours, il n'y avait aucune végétation; çà et là seulement quelques blocs détachés.

Nous prenons sur la droite et nous continuons notre exploration. Après avoir marché et exploré le sommet de ce premier plateau pendant près de vingt minutes, nous faisons l'ascension d'un autre qui paraissait aussi escarpé et aussi désert.

A notre grande surprise nous découvrons un petit village d'une quarantaine de maisons entièrement caché derrière un pli de rocher. Les maisons sont faites d'une argile qu'on trouve dans le village même : quelques arbres rabougris sont plantés dans les petites places publiques et offrent aux oisifs un abri et un gracieux ombrage. Les buissons y sont nombreux et les chèvres et les moutons rencontrent de l'herbe et des chardons à volonté.

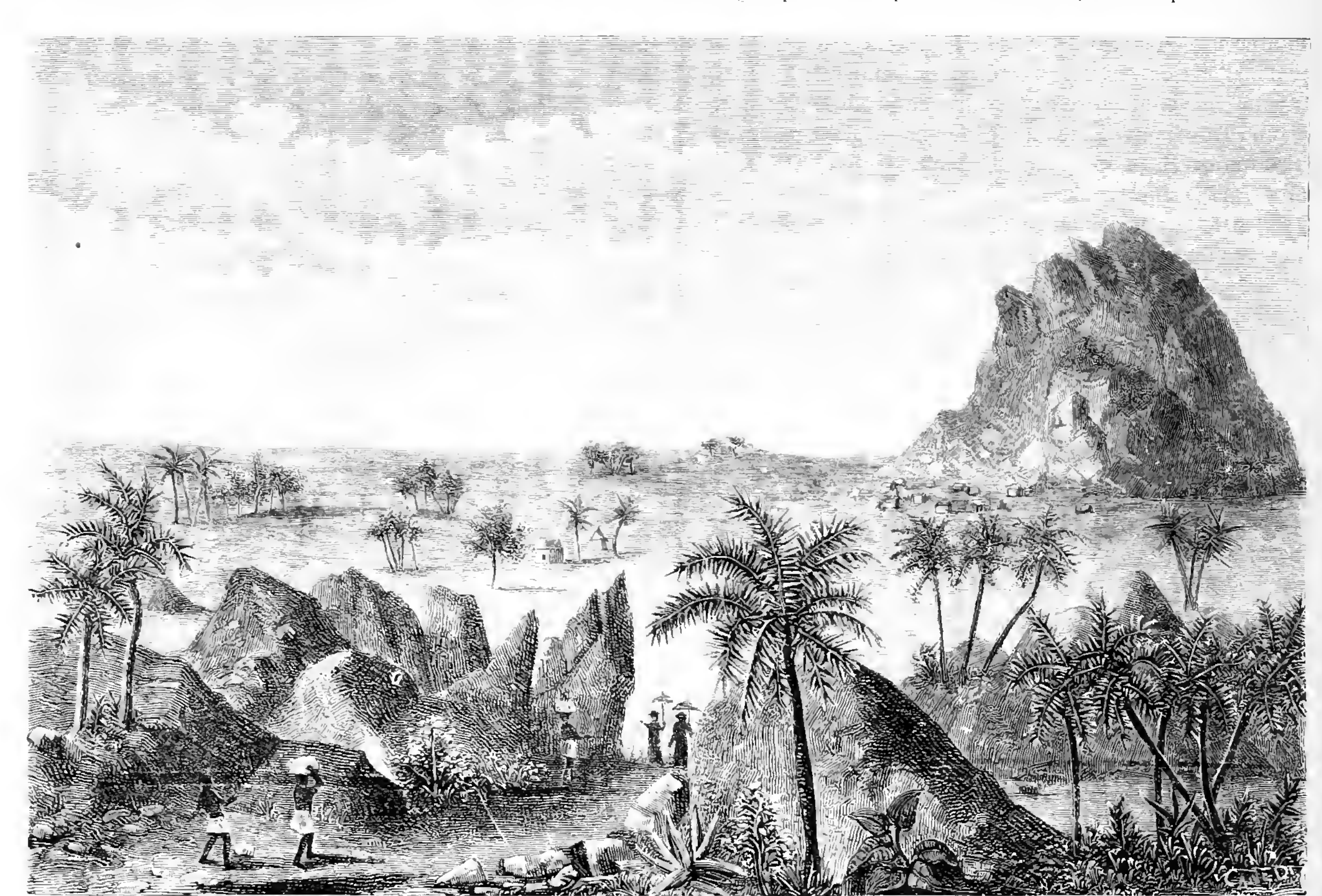
Les indigènes nous regardaient et paraissaient plus étonnés que nous; ils n'avaient pas l'air de se douter qu'on pût être surpris de leur existence.

Les enfants, les jeunes filles qui descendent rarement dans la plaine étaient ébahis et nous examinaient avec enthousiasme.

Nous demandâmes le roi :

« Oh ! le roi, il n'est pas dans ce village-ci, il est dans le second ! »

Il y avait donc encore un second village plus élevé, sur un autre plateau, dont il nous fallut faire l'ascension assez péniblement, car nos bottes n'étaient pas un petit surcroît de fatigue pour entreprendre sans danger une pareille excur-



YORUBA. — Le grand rocher d'Ado ; d'après le dessin d'un missionnaire.

sion. Chemin faisant nous découvrons une immense citerne où l'eau potable ne tarit jamais : tant il est vrai que le bon Dieu avait pensé à ces pauvres gens. Des arbustes rabougris poussent sur les bords de ce précieux étang et le protège contre les ardeurs du soleil.

Nous franchissons un dernier rocher, puis nous entrons dans un nouveau pays.

Il y a une couche de terre glaise assez épaisse, un gazon verdoyant, des arbres, des arbustes, force moutons et chèvres, des poules, des oiseaux, des pigeons, jusqu'à un petit cheval dont la présence nous stupéfie ; rien ne manque à ces heureux montagnards.

Nous entrons dans le second village, précédés de la population valide du premier, qui nous faisait une bruyante escorte. Le roi se préparait ! Pour nous faire prendre patience, on nous offrit, en grande abondance, de la bière du pays, que chacun apprécia sous l'ardeur d'un soleil dévorant.

Une biche magnifique avait été tuée, on en avait fait cadeau au fétiche que l'on consultait quand nous arrivions.

Le roi protégé par tous ses fétiches, dont plusieurs comme travail étaient assez bien réussis, trônait au milieu d'une centaine d'hommes qui avaient assisté aux mystères d'Ifa.

Le roi nous salua avec beaucoup de démonstrations d'amitié et, pour nous prouver son contentement, il nous fit donner sans plus tarder une corbeille pleine de cauris et une magnifique chèvre qui venait bien à propos.

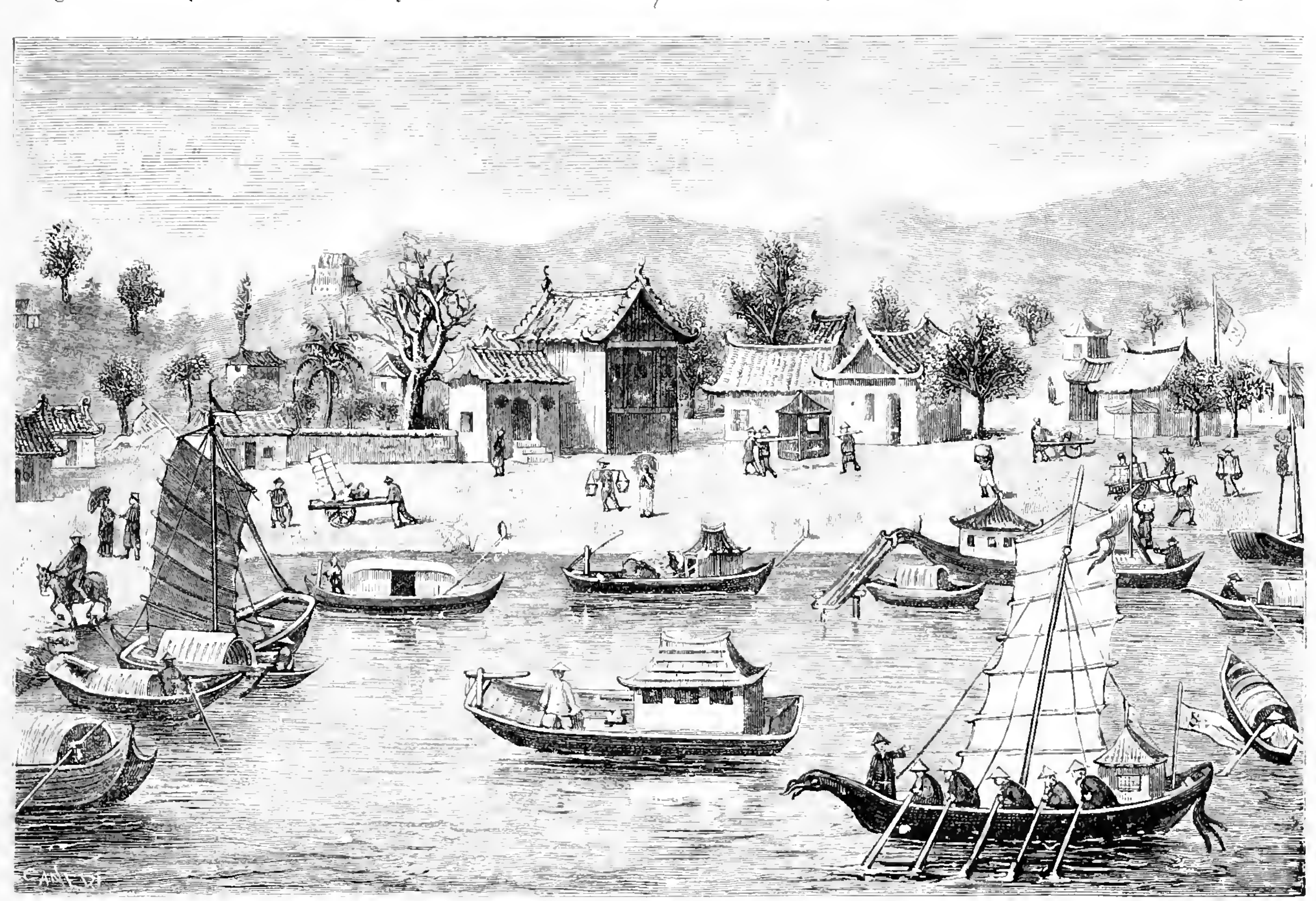
Non content de ces avances, le roi fit préparer pour nous et pour notre monde un gros caloulou de chevreuil ou de

singe, puis fit une distribution de bière à nos gens, et, sachant que notre excursion n'était pas finie, il nous fit suivre d'une immense jarre de cette même bière. Restait en effet la troisième ascension, la plus difficile de toutes, sans doute à cause de notre grande fatigue. A l'ombre d'un arbre touffu était bâtie la case du chef de ce troisième hameau.

Nous n'en pouvions croire nos yeux, car comment expliquer qu'une population de plus de mille habitants préfère cette vie sur un rocher aride, à plus de neufs cents pieds au dessus de la plaine, à une existence douce, sans fatigue, à laquelle peut aspirer tout Noir qui veut cultiver un champ d'ignames ou de sorgho ?

La guerre seule peut éclaircir ce mystère : la crainte de devenir captifs, d'aller figurer sur les marchés du Dahomey, a confiné ces pauvres gens au sommet de ce rocher vraiment remarquable, car il faudrait plus de dix heures pour en faire le tour.

Du haut de cet observatoire sans pareil dans tout le Yoruba, nous découvrons aisément la ville d'Isehin, celle d'Oyo, les forêts d'Ibadan et les collines à l'est d'Ilorin. A perte de vue, vers le nord et l'ouest, des plaines peu accidentées. Le sud, au contraire, est des plus pittoresques : des ondulations, des pics, des mamelons, etc. ; mais pas de fleuve important qui vienne apporter la richesse dans le pays. Des ruisseaux sans nombre qui grossissent vite et sont encore plus vite desséchés. L'Ogun seul, qui passe à



CHINE — Port de Ou-Ngay (Voir page 92).

Abéokuta, serpente dans les plaines du Yoruba, s'approche un peu d'Oyo, et va prendre ses sources au nord d'Ilorin à l'est d'Isehin, dans des directions encore peu déterminées; mais l'Ogun est un torrent rocailleux qui n'est plus navigable après Abéokuta. Plus haut, ce ne sont que rochers saillants, bords abrupts, cascades bruyantes, fosses dangereuses, etc.. Donc point de navigation possible. C'est, on le voit, un fleuve qui manque dans ce beau pays que nous avions sous les yeux.

Contents de notre laborieuse excursion, nous descendions avec peine quand notre chèvre, furieuse de quitter les hauteurs pour la plaine, fit tant qu'elle rompit sa corde et échappa à celui qui la menait.

Elle reprit presque à pic le chemin de la maison du roi. Traquée de côté, elle descendit dans la plaine pour nous tenter, nous l'y suivîmes; elle passa au beau milieu de nous et se mit à grimper de nouveau ces murs à pic où nous avions de la peine à la suivre des yeux.

Nous eûmes recours au fusil que nous avions envoyé chercher dans notre case : après ces péripéties de chasse vraiment intéressantes, mais par trop fatigantes, nous finîmes par lui envoyer une décharge qui la fit rouler au pied du rocher dans les broussailles.

Jamais chasse n'avait été si curieusement organisée et si gaiement conduite.

Le soleil nous avait obséquieusement accompagnés tout le temps et nous rentrions dans notre case complètement accablés de fatigue.

(A suivre).

400 LIEUES A TRAVERS LE KOUANG-SI & LE KOUY-TCHÉOU.

Journal de M. Chouzy,
des Missions Étrangères de Paris

Ire PARTIE

DE KOUY-HIEN A LA FRONTIÈRE DU KOUY-TCHÉOU.

Mars-avril 1881

II

De la ville de Pin-tchéou au fleuve Hong-chouy-kiang.

TOPOGRAPHIE DU PAYS AU SORTIR DE PIN-TCHÉOU. — LES FEMMES A LA CAMPAGNE. — LA SAN-LY-SÉ. — LA RIVIÈRE DE TCHÉOU-NGAN-SÉ AVEC SA BELLE PLAINE. — LE MARCHÉ DE TOUKÉOU. — UN MOT SUR LA PRÉFECTURE DE SE-NGEN-FOU. — LE HONG-CHOUY-KIANG OU FLEUVE AUX EAUX ROUGEATRES.

(Suite 1)

Nous stationnons à peine un instant au petit marché de Kiäou-Yuèn. Avant d'arriver à San-lang-tang, se trouve une rivière qui descend dans la direction du Nord-Ouest. On fait deux lieues à travers des monts en pain de sucre et çà et là au milieu des champs de froment déjà à moitié en épis. A trois lieues de Tchéou-Ngan, on rencontre de nouveau la même rivière qui, grossie par de nombreux affluents, est considérable : on la traverse sur un pont de bois soutenu par des piliers de briques.

Je ne la trouve marquée sur aucune carte, quoique par son importance elle me semble mériter, mieux que beaucoup d'autres, d'être mentionnée. Descendant des montagnes du Sud-Ouest, elle va porter ses eaux à quelque pas de Tchéou-Ngan, traverse la plaine dont elle fait la richesse et se jette vers le Nord-Est dans le Hong-Choui-Kiang. Oh! la belle plaine, toute couverte de froment et de pois en fleurs, excepté dans les rizières inondées !

La petite ville non murée de Tchéou-Ngan-se, siège d'un mandarinat central dépendant de Chang-lin-hien, est située à l'extrémité nord de la plaine, au pied de monticules rocailleux, dans une magnifique position. Avant d'y arriver, deux choses me frappèrent : la première, ce fut la vue d'une maison en construction bâtie d'après le système du Kouy-tchéou. Il consiste à exécuter en bois de charpente et à dresser sur des colonnes la carcasse entière de la maison : souvent on couvre le toit avant de faire les murs ou les cloisons si, comme il arrive souvent, on n'élève pas de murs. Un autre point de ressemblance avec le Kouy-tchéou, c'est que les toits en chaume deviennent moins rares à mesure que nous avançons.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 2, 9, 16, 23, 30 janvier, et 13 février 1885, et la carte envoyée avec le numéro du 2 janvier.

La seconde chose qui me frappe, c'est la présence d'un nombre considérable de tombeaux sur la rive gauche de la rivière; si les Chinois, d'ordinaire soucieux du choix d'un terrain sec pour enterrer leurs morts, donnent sur les montagnes voisines la préférence à ce sol bas et exposé aux inondations, il faut que les sorciers locaux en aient exalté bien haut les propriétés magiques et l'influence salutaire sur la prospérité des familles des défunts; telles sont, en effet, les considérations qui, dans l'esprit du superstitieux et stupide païen, président avant tout au choix d'un lieu de sépulture et l'emportent sur le désir de conserver le plus longtemps possible le cercueil et les ossements de ses parents.

Nous avions fait une forte étape de 30 *ly*, c'est-à-dire d'environ 50 kilomètres. Nous trouvâmes une auberge relativement confortable, quoique naturellement dans le style chinois : j'y eus même une chambre que je fis balayer à deux reprises différentes, mais, hélas ! sans venir à bout de faire déguerpir les compagnies de puces qui, y tenant garnison depuis un temps immémorial, se prévalurent sans doute du droit de prescription contre les intolérances d'un Français. Les hommes, du moins, me laissèrent parfaitement tranquille; personne ne vint me déranger, pas même les gens du mandarinat qui, occupés à prendre l'air ou à promener leurs chevaux, m'avaient pourtant examiné avec soin. Au reste cette population, plutôt rurale que citadine, me parut fort pacifique; et de plus, de Tchéou-Ngan à Kin-Yuen-fou, le type me sembla plus beau; je remarquai plus de figures bien faites, de physionomies ouvertes. Quand donc la grâce divine embellira-t-elle tant d'âmes qui sont les esclaves du démon !

Plus nous avançons, plus aussi le langage s'épure et se rapproche de la vraie langue mandarine.

30 Mars. — Départ vers le lever du soleil. Après avoir traversé la plaine large d'un quart de lieue, on la longe, puis on chemine par le milieu. La route mesure environ un mètre de large; en beaucoup d'endroits elle est fraîchement pavée, mais non d'une manière continue; cela vient de ce que chaque portion a été exécutée par un individu en particulier, condamné à ce travail par les chefs du pays en punition de quelque méfait; ce n'est donc nullement l'œuvre de l'administration publique. Elle est d'ailleurs fort fréquentée; ce à quoi contribue en une certaine mesure la multitude des villages que l'on aperçoit au pied des monts rocailleux en pain de sucre qui bordent chaque côté de la plaine. Quel beau froment ! les tiges ont près de quatre pieds de haut; les pois de l'espèce de ceux qu'on appelle dans le Lyonnais, *pois gourmands*, partie en fleurs, partie en gousse, déploient aussi une luxuriante végétation. Je ne pouvais me lasser de contempler cette nature qui me rappelait si bien les champs de mon pays, et dont la perspective aurait été capable de provoquer en moi une délicieuse illusion, si la présence de nombreuses roues à irrigation, rangées sur les bords de la rivière, ne m'avait empêché d'oublier que j'étais toujours en Chine.

A quatre lieues de Tcheou-Ngan, un poteau porte qu'il n'y a plus que quinze *ly* jusqu'au marché de Tou-Kéou, sur la rive du fleuve Hong-Choui-Kiang. La plaine finit; on descend au nord. Une singularité frappe nos yeux; ce sont

deux arbres énormes, tout défeuillés, dont les racines forment, à un pied au-dessus du sol, un banc naturel de 7 à 8 mètres de long. On atteint bientôt le petit marché de Se-Ki, situé au pied des monts à une lieue de Tchéou-Ngan. Nous y déjeunons. On y sert d'excellents poissons. Ils sont pêchés dans la rivière dont j'ai parlé. Tout en mangeant, je fais sur les allants et venants des études de mœurs : je remarque pas mal d'hommes, même des enfants en longue robe, quelques-uns avec turban blanc autour de la tête : ce que l'on ne rencontre pas dans la partie inférieure du Kouang-Si ; les modes du Kouy-tchéou commencent donc là à avoir cours dans la région supérieure de notre province *(voir la gravure page 85)*.

L'attitude des habitants est d'ailleurs fort convenable : à peine quelques curieux qui regardent de la rue en circulant lentement, et de gentils enfants qui se tiennent à distance sur le seuil de la porte. Au dehors, à côté de beaux bambous, les acacias et les orangers s'épanouissent en fleurs et embaument l'air de leur odeur parfumée. L'aspect des monts voisins me rappelle les hauteurs de Ta-chan ; c'est là que j'ai débuté dans mon ministère au Kouy-tchéou.

Quand on a dépassé de cinq *ly* le marché de Se-ki, ce sont des plateaux aux trois quarts incultes, d'où on descend vers Tou-kéou. On rencontre quantité de porteurs d'étain venant des mines de Tong-lan-tchéou ; ce métal, fort beau et fort cher ici, est transporté surtout par eau sur le Hong-choui-kiang jusqu'à Tou-kéou.

A cinq ou six *ly* de Se-ki, quelques marchands d'eau de riz et de gâteaux ; à Lèang-tin pou et à quelques *ly* plus bas, un petit lac aboutissant au fleuve.

Tou-kéou-hin est un petit marché de peu d'apparence sur le Hong-choui-kiang. On y parle un mandarin assez pur, presque semblable à celui du Kouy-tchéou ; plusieurs boutiques sont tenues par des *kékia* venus du pays de Kia-yn-tcheou dans le Kouang-tong ; ils fraternisent vite avec mes gens, qui sont de leur race, et ils leur racontent combien le christianisme est florissant dans leur pays. Quelques curieux, des enfants surtout, s'approchent pour me dévisager ; d'ailleurs pas une parole, pas une réflexion malsonnante : cette population me paraît douce et civilisée. On dit que les jours de marché, marchandises et chalands abondent à Tou-kéou. Il y avait, dans le port, seulement une quinzaine de barques, d'environ 5 à 6 mètres de long sur 1 mètre 30 c. de large et autant d'élévation, capables de contenir un chargement de sept cents livres.

Quant au fleuve, il est à Tou-Kéou, comme dans le reste de son long cours, peu large, mais profond et encaissé dans des rochers ; en ce moment, comme le temps des pluies n'est pas encore arrivé, il fait mentir son nom de *fleuve aux eaux rougeâtres* ; son onde est claire et couleur d'azur(1).

Quoique le territoire de la Préfecture de Sé-Ngèn-foù s'étende au-delà du Hông-Choui-Kiang à la hauteur de Ngàn-tin-sé, à Toù-Kéoù, c'est le fleuve qui lui sert néanmoins de limite avec celui de *Kin-Yuèn-foù*. Un mot donc sur ce pays avant de le quitter.

Très resserré dans sa largeur du sud au nord, ce territoire mesure de l'est à l'ouest une largeur de près de cent lieues, depuis la frontière de la sous-préfecture de Koûy-hien jusqu'aux confins de la Province du Yûn-Nân. Il ne comprend pourtant que trois villes dignes d'être mentionnées, non tant par leur population que par leur commerce et leur position : ce sont Pin-tchéou dont j'ai parlé plus haut, Oû-Yuèn-hièn située sur la rivière de son nom, accessible aux grandes barques, à deux journées et demie de Pin-tchéou, dans une belle et riche contrée, et Pè-sè, centre d'un mouvement considérable, à cause de sa position de tête de ligne fluviale sur le Nân-Kiâng pour le Yûn-Nân et la partie sud-ouest du Koûy-tchéou. Les grandes barques de Canton peuvent monter jusqu'à Pè-sè, grâce à la jonction de trois rivières en cet endroit : les marchandises vont encore un peu plus haut par de petites embarcations, mais le gros du commerce se fait surtout par des caravanes à dos d'hommes, de chevaux et de mulets.

La ville préfectorale est si peu importante, avec ses quelques centaines d'habitants ; les routes tracées souvent à travers les montagnes sont tellement difficiles et les distances si considérables, que les examens triennaux pour les grades civils et militaires, au lieu de s'y tenir, suivant l'usage, se font à Pin-tchéou pour la partie est, et à Pè-sè pour la

(1) Le *Hong-Chouy-Kiang*, à ne considérer que la longueur du parcours, est sans contredit le principal des nombreux cours d'eau qui, réunis à Oû-tchéou-fou, portent dès ce point le nom de Sy-Kiang (fleuve de l'ouest). En effet, il prend sa source près de Tchan-y-tchéou à vingt *ly* au-dessus de la cité préfectorale de Kiou-tsin-fou dans le Yun-Nan. Après avoir laissé à droite cette dernière ville et avoir coulé quelque temps vers le sud, il tourne vers l'ouest, baigne presque les murs de *Lou-lèang-tchèou*, pour reprendre plus bas la direction du midi, recevoir les eaux des lacs *Sien-hou* et *Sin-Yn-hou*, puis virer vers l'est et se grossir du *Pa-pan-kiang* dont il prend la dénomination, et dont la source se trouve au-dessus de *My-lè-hien* dans la dépendance de Kouang-sy-fou. Après avoir absorbé, quelques lieues plus loin, le *Lou-Kiang-ho*, qui sort des environs de *Chè-pin-tchèou* non loin d'un des affluents du Ly-hoa-Kiang, connu par les Français sous le nom de *Song-Ca*, et qui coule vers le nord-est, il reçoit une rivière assez considérable dont la source est sur le territoire de *Kay-hoa fou* : et se dirige ensuite vers l'est pour se grossir dans la dépendance de *Lo-pin-tcheou*, des eaux du *Kouay-tse-hô*. Cette dernière rivière forme, de ce côté, la limite du Yûn-Nân et du Kouy tchéou, après quoi elle se mêle au Hong-chouy-Kiang après un parcours assez court, quoique ayant sa source dans la même montagne et presque au même point que lui.

C'est à partir de ce confluent que le *Hông-Chouy-Kiang* commence à porter son nom, forme la frontière d'une pointe du Yûn-Nân d'abord, puis l'une longue ligne du Kouang-Sy avec le Kouy-tchéou. Durant ce parcours, il voit de cette dernière province affluer dans son lit plusieurs rivieres assez considerables, savoir : 1° *le Pe-pan-Kiang* ou *Hoa-Kiang* descendu aussi des montagnes de Tchan-y-tchéou et qui, combiné avec la rivière de *Pou-Ngan-tin* et celle de *Kouy-hou-tin*, est navigable depuis son embouchure à Tchè-hiang jusqu'à trente *ly* de la ville de Tchèn-fong-tchèou, au gros marché de *Pe-tsen* où abondent les marchands cantonais ; 2° le *Mà-pie-hô* dont une des sources sort de *Pou-Ngan-hièn* et l'autre du territoire de Pou-Ngan-tin, et qui recueille toutes les eaux du plateau de *Hin-y-hien* pour aller avec elles se jeter dans le *Hông-Chouy-Kiang* à une dizaine de lieues de cette dernière ville ; 3° *le Môny-Kiang* qui vient, partie de *Tin-fan-tchèou*, partie du territoire de *Kouy-hou-tin*, et au-dessous du confluent duquel le fleuve *aux eaux rougeâtres* cesse de constituer la frontière du Kouang-Sy.

C'est non loin de l'endroit où cette dernière Province commence à étendre sa juridiction sur la rive gauche, que se trouve le port de *Oû-Ngay* à l'embouchure d'une rivière qui vient d'au-dessus du marché de *Kôang Kiang* situé à une dizaine de lieues plus haut vers le nord.

Sans m'arrêter à décrire son parcours, qu'il suffise d'ajouter que son volume d'eau se trouve immédiatement plus que doublé, le Lioû-Kiang lui apportant le triple tribut du *Kôu-tcheou-Kiang*, du *Lông-Kiang* et du *Yun-fou-ho*, c'est-à-dire toutes les eaux des versants du nord-ouest, du nord et du nord-est ; que dès lors il est accessible aux grandes barques, le Lioû-Kiang l'étant lui-même ; qu'après avoir absorbé à Siûn-tchéou-foû le *Nân-Kiang* ou *fleuve du Midi*, combinaison des deux rivières navigables de *Pè-Se* et de *Lông-tchéou* et plus bas la rivière de *Kouy-lin* à la hauteur de *Oû-tchéou-foû*, il réunit dans un seul lit la somme presque complète des eaux de la province et devient, dès cette dernière ville, praticable même aux bateaux à vapeur de médiocre dimension : ce qui amènera peut-être un jour l'ouverture du port de *Oû-tchéou-foû* au commerce européen.

partie occidentale. Mais les campagnes, surtout dans la première portion, comprennent, au milieu de nombreuses montagnes sans culture, des vallées et de petites plaines qui nourrissent une population douce et pacifique, presque exclusivement composée de la race Tchoûang-Koù, dont la simplicité offrirait peut-être plus de prise et plus de chances à l'Évangile. C'est donc en formant des vœux pour que les événements et le nombre des missionnaires permettent bientôt d'entamer cette portion jusqu'ici délaissée de la Providence, et de remplacer les ronces qui la couvrent par la semence fécondante de la foi, que je fais, en descendant en barque, mes adieux au pays de Sè-Ngèn-foù. Pour la première fois, il a été parcouru, exploré : son sol a été foulé par un missionnaire catholique, qui a adressé au vrai Dieu des supplications pour la conversion des habitants. Puisse le Seigneur avoir égard à la ferveur de la prière plutôt qu'à l'indignité de son serviteur!

En traversant le Hong-Choui-Kiàng, je trempai avec bonheur mes deux mains dans ses eaux dont une partie vient des pays que j'avais évangélisés et aimés au Koùy-Tchéou. Un instant après nous abordions à la rive opposée, c'est-à-dire au territoire de Kin-Yuen-foù.

(*A suivre*).

TROIS SEMAINES EN PRISON

ARRESTATION ET CAPTIVITÉ DE M. GUILLON,

des Missions Étrangères de Paris.

Récit adressé à Mgr Dubail, vicaire apostolique de Mandchourie.

(Suite 1)

6 octobre 1884

Le bruit court que des lettres à mon sujet sont arrivées hier au prétoire de la part du *Tao-tay* d'*Iny-tze*. Serait-ce la délivrance? Il y a lieu de l'espérer, mais rien encore ne m'a été signifié. Je sais aussi que le mandarin a, dès mon arrestation, expédié des courriers à la capitale. Il espère recevoir l'ordre de m'y conduire avec les chrétiens prisonniers.

D'un autre côté, comme on l'avait annoncé, le mandarin militaire, *Ita-jen*, est parti pour *Chen-Yang* avec une suite de vingt soldats. Il est tout à fait en rupture avec le mandarin civil. Sa démarche par conséquent ne pourra que nous être grandement utile, d'autant plus qu'il a visité par lui-même N.-D. des Neiges, et qu'il sait parfaitement la fausseté des accusations portées contre nous. Son influence d'ailleurs n'est pas moindre que celle du mandarin civil, le prétoire militaire étant tout à fait indépendant du prétoire civil.

Chacun connaît leurs attributs respectifs : tandis que celui-ci ne s'occupe que des affaires au contentieux et au criminel, celui-là commande la garnison.

Cette garnison n'est composée que de Mandchoux appartenant aux huit bannières, auxquels cependant on a ajouté plus tard une tribu de Mongols, que l'on appelle *Pa-eul-hou* et qui est la neuvième bannière. A *Siouu-Ien*, ils sont en tout cinq cents soldats. Leur chef, comme le mandarin civil, relève directement du vice-roi. Il a aussi son tribunal, et, comme en Mandchourie les hommes des drapeaux ou mandchoux sont nombreux et leurs terres tout à fait distinctes, il peut recevoir leurs plaidoiries et trancher les difficultés qui ne sont pas d'importance capitale. Son autorité par conséquent n'est pas petite. De plus, le mandarin militaire actuel, *Ita-jen*, est une ceinture jaune, c'est-à-dire de la famille impériale. Toutes ces circonstances nous donnent à espérer que sa requête en notre faveur sera bien reçue du vice-roi, et que, malgré les temps difficiles que nous traversons, justice nous sera bientôt rendue.

Les chrétiens de N.-D. des Neiges viennent de me faire parvenir une lettre par un païen employé à leur service, et envoyé de préférence pour qu'il puisse nous être de quelque utilité ici, personne de nous ne pouvant faire un pas hors de cette cellule. Cette attention, ainsi que leurs ferventes prières pour obtenir notre délivrance, m'a fait un grand plaisir. Nous prions bien aussi, nous n'avons que cela à faire dans cette prison ; mais, au milieu de ces dix satellites qui ne nous quittent ni jour ni nuit, avec le va-et-vient des curieux, qui ne discontinue pas, quelles prières, grand Dieu! Hier cependant nous fîmes notre possible pour célébrer le dimanche en nous associant à tous les chrétiens qui avaient le bonheur d'entendre la sainte Messe. Mes compagnons récitaient dévotement leur chapelet, pendant que je disais mon bréviaire, le seul livre que j'aie pu apporter avec moi. Les premiers jours, cela amusait un peu nos geôliers de nous voir prier à genoux; mais ils s'y sont bien vite habitués, et paraissent même un peu plus convenables pendant nos prières.

Le mandarin ne m'a pas encore donné le plaisir de le voir. Je lui ai fait demander de renvoyer chez lui le néophyte prisonnier pour recueillir ses moissons; car le temps presse et le malheureux n'a chez lui que des enfants en bas âge, encore incapables de travailler. Ses récoltes sont par là même exposées, non certes à rester sur place, mais bien à être volées. Toutes ces considérations n'ont pu adoucir le persécuteur. Il attend les ordres qu'il a sollicités de la Capitale, puis il agira. Telle a été sa réponse.

Et cependant, la surveillance devient de jour en jour plus sévère.

7 octobre.

J'espérais ces jours-ci recevoir des nouvelles du port d'*Iny-tze*, rien cependant n'arrive; et les jours se succèdent sans apporter aucun changement à notre situation. On dit que les courriers, expédiés d'ici à diverses reprises pour *Chèn-Yáng*, ne tarderont pas à revenir; que nous apporteront-ils ? Je n'ai en tout cela qu'à dire *fiat !*

Un incident de la nuit précédente a fait redoubler de précautions à mon égard. Un bonze, prisonnier pour une affaire de terrain, ne se trouvait, paraît-il, pas trop à

(1) Voir les *Missions catholiques* du 6 et 13 février 1885.

l'aise; aussi ne vit-il rien de mieux que de prendre la fuite à la faveur des ténèbres. Cela lui était facile, car, au lieu de l'écrouer, on l'avait mis simplement au corps de garde, voisin de la porte, et sans l'enchaîner. D'un autre côté le prétoire n'est jamais fermé la nuit, et l'obscurité est favorable à une évasion!

Les satellites s'aperçurent bientôt de sa fuite et partirent dans toutes les directions à la poursuite du bonze, espérant le rattraper avant d'en informer les gens du mandarinat. Leurs recherches, bien difficiles d'ailleurs durant une nuit obscure, n'aboutirent pas; le lendemain matin, ils durent non seulement rentrer, mais encore avertir le mandarin.

Celui-ci tenait beaucoup à son prisonnier, car sur le champ il ordonna aux satellites de repartir bien vite, en leur adjoignant quelques cavaliers, et en promettant 500 ligatures de récompense à qui rattraperait le fuyard.

Ce fut ensuite au tour du chef du corps de garde, sur qui retombait toute la responsabilité, et qui avait depuis deux jours reçu l'ordre de transférer le bonze dans la prison commune. Il tremblait, et tous les gens du prétoire étaient dans l'attente de ce qui allait être décidé à l'égard de ce malheureux. La nuit arriva, rien ne lui avait été encore fait, et les satellites lancés à la poursuite de l'évadé étaient déjà en partie revenus, et sans nouvelles.

Il était nuit noire, je me disposais à faire ma prière quand un mouvement inaccoutumé se fit parmi les gens du prétoire: ils couraient de ci, de là, donnaient des ordres; ils vinrent appeler deux ou trois satellites qui nous gardaient. On verrouilla la porte de notre cellule au dedans et même au dehors. Tout ce remue-ménage et ces précautions nous intriguaient fort. J'allais interroger les geôliers, quand tout à coup des cris de détresse effroyables partirent du deuxième tribunal. Le mandarin y punissait le malheureux en faute pour la fuite du bonze. Trois cents coups de bâton lui furent administrés sur les cuisses et les jambes mises à nues.

Nous entendions distinctement chaque coup, ainsi que la voix de celui qui les comptait, mêlés aux plaintes, au râle, dirai-je, du pauvre patient: ils résonnaient lugubrement dans le silence de la nuit. Le malheureux fut relevé tout sanglant, et transporté dans la prison, où on lui mit les entraves aux pieds. De plus, il fut démis de ses fonctions; mais, avant qu'il puisse recouvrer la liberté, il peut s'attendre à souffrir encore bien des tortures.

Ce supplice du bâton n'est pas des plus doux. En Chine, selon les lois de l'Empire, dit-on, il ne devrait pas être appliqué plus de quarante coups, et encore bien des mandarins n'usent jamais de ce droit. Aussi tout le monde ici est indigné de la conduite de ce mandarin, qui, plusieurs fois déjà, depuis son arrivée à *Sioou-ién*, fait battre les gens de trois à six cents coups. Ces bâtons sont ronds, et d'une longueur de trois à quatre pieds sur deux pouces d'épaisseur: on ne doit pas les confondre avec la planche dont le supplice est plus léger. Celle-ci, large de trois à quatre pouces, longue aussi de trois à quatre pieds, ne cesse presque jamais de fonctionner durant les séances judiciaires. On l'applique sur les mains, sur les cuisses et sur les jambes par centaines et quelquefois par milliers de coups.

9 octobre.

Je me promenais hier soir à la porte de ma cellule, en disant mon chapelet, lorsqu'à la faveur des ténèbres un homme s'approcha et me remit un pli à la dérobée, sans que les satellites pussent l'apercevoir. Ces précautions étaient du reste inutiles, je crois; car les satellites deviennent chaque jour de plus en plus mes amis. Le pli était du P. Emonet, et arrivait directement du port d'*Ing-tze*; c'étaient les premières nouvelles que je recevais depuis l'arrestation. Figurez-vous le plaisir que j'en éprouvai.

« Le consul anglais, m'écrivait-il, fait son possible pour vous venir en aide. Il s'indigne qu'on n'ait pas fait droit à sa requête, en vous reconduisant à *Ing-tze* sur le champ. Il a adressé ses plaintes au gouvernement, et fait encore démarches sur démarches près du *Tao-Tây*, pour qu'on vous délivre au plus tôt. »

Avec le secours du Bon Dieu, notre délivrance ne me paraît par conséquent pas trop éloignée. On se fait à tout d'ailleurs à la longue, même à la vie de prison. Les geôliers sont de jour en jour plus prévenants à notre égard. Dans les commencements, leur compagnie était pénible surtout à cause de leur langage. Des grossièretés sans nom faisaient ordinairement le sujet de leurs conversations abominables. Je m'en suis plaint d'abord vivement en leur faisant sentir toute la honte de tels propos. Ensuite, je les ai exhortés et j'ai tâché de leur faire comprendre la dignité de l'homme. Ils parurent rougir en effet, et peu à peu ils m'écoutèrent, et se tinrent sur une assez grande réserve. Ils s'oublient bien encore quelquefois, mais c'est de plus en plus rare. Durant le jour, je leur parle des vérités de la religion, que quelques-uns écoutent avec un véritable plaisir. Cependant ce qui les intéresse davantage, ce sont les mœurs et coutumes de l'Europe et surtout les produits industriels, si admirés dans ces parages. Leurs questions sur ce sujet ne tarissent pas, de sorte que, soit en priant, soit en causant, la journée s'écoule assez vite.

On nous apporte notre repas, deux fois par jour, le matin à neuf heures et le soir à trois heures. A la nuit, les dix satellites, nos geôliers, reçoivent leur paye, et se mettent aussitôt à jouer aux cartes jusqu'au lendemain matin. Cela les empêche de s'endormir, disent-ils; et moi-même j'en suis bien aise: ils parlent moins au jeu, tiennent moins de propos légers, et nous laissent plus tranquilles.

N'est-ce pas étrange! ces gens du prétoire sont continuellement à la recherche des joueurs de sapèques, comme violant les lois de l'Empire, et ils ne font que cela au prétoire même. Chaque nuit il y a ici certainement cinq à six salles de jeux. Qu'auraient-ils à craindre? Du mandarin au dernier des satellites, ne sont-ils pas tous les mêmes sous ce rapport? Ils recherchent les voleurs, et sont les premiers, les pires voleurs de grand chemin. Mes geôliers ont la bonhomie de me raconter leurs exploits, ils en devraient rougir, ils en sont fiers au contraire. Je leur souhaite bonne chance dans leurs jeux, je prie le Bon Dieu de les convertir un jour, et je m'étends sur le *kang* pour oublier un instant que je suis prisonnier, et rêver peut-être que je rentre tout joyeux au milieu des chrétiens de N.-D. des Neiges.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE

Vie du Vénérable P.-M.-L. Chanel, *prêtre de la Société de Marie et premier martyr de l'Océanie*, par un prêtre de la même Société. — Un fort vol. in-12 de 400 pages — avec portrait du martyr et carte. — Lyon, VITTE et PERRUSSEL, éditeurs. — — Prix : **3** francs.

Le nom de ce missionnaire, la gloire de la Société de Marie, est bien connu de nos lecteurs. Tous savent comment, le 28 avril 1841, à peine âgé de trente-huit ans, il tomba sous les coups de quelques fanatiques dans l'île païenne de Futuna que son martyre a rendue célèbre et que l'effusion de son sang devait convertir tout entière. Son corps, rapporté à Lyon, est, depuis 1851, pieusement conservé à la Maison-Mère des RR. PP. Maristes, en attendant l'heure, que nous espérons prochaine, où il sera placé sur les autels. Quant à la hache qui servit à lui donner la mort, elle constitue l'une des insignes reliques du Musée lyonnais de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Pie IX déclara Vénérable le P. Pierre Chanel, le 24 septembre 1857, vingt-unième anniversaire de la constitution canonique de la Société de Marie et de la protession religieuse de ses premiers membres, parmi lesquels figurait notre martyr. Sa cause de béatification a fait depuis des progrès si consolants qu'on demandait avec instance la publication d'une biographie du saint missionnaire. Celle que le R. P. Bourdin a publiée il y a vingt ans ne conduit le lecteur que jusqu'à l'introduction du procès de béatification. On désirait une *Vie* nouvelle, plus complète, moins volumineuse et plus accessible à tous.

Le R. P. Cl. Nicolet, à qui l'exécution de ce travail a été confiée, s'en est acquitté de la façon la plus heureuse. Grâce aux nombreux documents qu'il a su se procurer par ses patientes investigations, l'auteur a eu l'occasion de rectifier sur un assez grand nombre de points la narration du R. P. Bourdin. Ecrit dans un style d'une agréable simplicité, son livre offre une lecture fort intéressante et fait connaître dans tous ses détails la vie sans tache et la mort précieuse de l'apôtre de Futuna. La physionomie du Vénérable apparaît radieuse de sainteté dans les diverses situations qui mirent en lumière sa rare prudence et son éminente piété : à Ambérieu où il fut vicaire, à Crozet où il fut curé, à Belley, etc.

« Qui fut plus digne que lui de la sublime vocation de l'apostolat et du martyre, écrivait Mgr Depéry, évêque de Gap, au premier biographe du P. Chanel. J'ai connu presque dans l'intimité cet homme au cœur d'or, à la foi naïve, aux mœurs angéliques. Je l'ai vu dans l'humble presbytère de nos montagnes ; puis, s'étant incorporé à votre Société, remplir successivement les fonctions de professeur, de préfet spirituel et de supérieur au collège de Belley. Plus tard je l'ai suivi, à travers l'Océan, dans ses courses apostoliques avec tout l'intérêt qui s'attache à un compatriote et à un ami. Partout et toujours je l'ai trouvé semblable à lui-même, modeste dans ses habitudes, doux et humble de cœur, pratiquant avec simplicité les suprêmes sacrifices. »

Un beau portrait en taille douce et une carte à grande échelle de l'île de Futuna, ornent la première et la dernière page de l'ouvrage.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(ÉDITION FRANÇAISE)

M. le chanoine Guillermin à Veyrier sous Salève, diocèse d'Annecy	5
Mlle Pauline Jendet, diocèse de Belley	60
M Pierre Pique à Mesnières en Bray, diocèse de Rouen	5
M. l'abbé Paris, curé de Graye et Charnay	90
Anonyme du diocèse de Chartres	1 50
Un prêtre de Paris	5
M Corbel à Montataire, diocèse de Beauvais	10
Anonyme d'Aiguebelle, diocèse de Valence	283 50
Anonyme du diocese d'Arras	10
Don transmis par l'*Echo de Fourvière* Anonyme	20

Pour les missions les plus nécessiteuses (à Mgr Mladenoff, pour l'église de Salonique).

M. Durbet, diocèse de Chambéry	5
Anonyme du diocèse d'Autun	50

A Mgr Mélizan, pour les victimes du cyclone de Jaffna.

Anooyme de Lyon	300

A Mgr Laouënan, pour les victimes du cyclone, à Pondichéry.

Anonyme de Lyon	300

Pour les missions de Chine les plus nécessiteuses des Pères Lazaristes (Kiang-si).

Anonymes de Chasseneuil, diocèse d'Angoulème, avec demande de prières pour plusieurs intentions	40

Pour le baptême d'enfants païens (Mgr Puginier).

Anonyme de Lyon	350

A Mgr Chausse, pour les victimes de la persécution en Chine.

Anonyme de Cessenon, diocèse de Montpellier	50

A Mgr Chausse au Kouang-Tong, pour achat d'ornements.

Anonyme de Lyon	400

Pour les missions de Chine les plus nécessiteuses (à Mgr Chausse).

Une abonnee de Lyon, avec demande de prières pour une conversion	50

A Mgr Puginier, pour les victimes de la persécution du Tong-King occidental.

Un abonné de Lyon, avec demande de prières pour une conversion	50
Anonyme de Lyon	400
J.-G. diocèse de Dijon	20

A Mgr Lavigerie pour Mgr Livinhac, vicaire apostolique des lacs Nyanza pour rachat et baptême de petites négresses, sous les noms d'Agathe, Marguerite et Antoinette.

Agathe Treynet à Sainte-Catherine, diocèse de Lyon	20
Marguerite Fontanière, à Sainte-Catherine	15
Antoinette Bertrand à Sainte-Catherine	5
P. Josserand à Sainte-Catherine	10

A Mgr Lavigerie, pour le baptême de deux enfants en Afrique Equatoriale sous les noms de Léon-Jules-Irénée et Joseph-Emile-Louis.

Un abonné de Cambrai	10

Au R. P. Picarda, missionnaire au Zanguebar, pour rachat d'enfants.

Anonyme de Lyon	100

A la mission de Mrogoro (Zanguebar), pour réparer les pertes causées par l'incendie.

Une abonnée de Paris avec demande de prières pour une jeune mère et ses deux fils Jacques et Jean-François	10

A Mgr Jamot, évêque de Péterborough (Canada).

Un ancien missionnaire de Toronto, diocèse de Valence	200

Pour les prêtres polonais.

Anonyme de Lyon	200

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



CHINE. — Une halte incidentée (Voir page 104).

NOUVEAUX MARTYRS EN CHINE

LETTRE DE M. BOURGEOIS, DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, PROVICAIRE APOSTOLIQUE DU YUN-NAN, A M. CHIROU, DIRECTEUR AU SÉMINAIRE DES MISSIONS-ÉTRANGÈRES DE PARIS.

28 novembre 1884

Je reçois à l'instant la nouvelle de désastres plus grands encore que ceux qui accompagnèrent le massacre de M. Terrasse et de ses chrétiens. Je n'ai que le temps de vous copier une partie de la lettre de M. Chareyre adressée à Mgr Fenouil. Ce missionnaire administre le district de la ville de *Kiéou-tó-pin* sur la frontière du Su-tchuen ; il était en butte depuis plus d'un an aux persécutions des païens. Nos réclamations auprès des grands mandarins n'obtinrent aucun résultat ; les petits mandarins de la ville profitèrent de ce silence des autorités supérieures pour fermer les yeux, eux aussi, sur les menées des brigands ; enfin les choses en arrivèrent à un tel point que, fort heureusement, la plupart des chrétiens allèrent se cacher dans la campagne chez leurs parents ou leurs amis. M. Chareyre resta à son poste jusqu'au dernier moment et, comme on le verra, n'échappa à la mort que par une protection visible de la divine Providence.

« Hèng Poû So, le 19 novembre 1884.

« Monseigneur,

« *Consummatum est !* L'œuvre d'iniquité est accomplie. Le sang des Martyrs a coulé plus abondant que dans n'importe quelle persécution suscitée en Chine. Je vais vous donner les détails parvenus à ma connaissance. Vendredi dernier, toute la journée se passa dans la tristesse ; à chaque instant on venait m'avertir que la nuit suivante devait voir l'extermination du nom chrétien. J'envoyai encore mes deux catéchistes au prétoire : les deux mandarins leur conseillèrent de traiter avec les brigands. Je donnai plein pouvoir à mes catéchistes, leur disant que j'offrais de bon cœur ma tête et tout ce qui m'appartenait pour sauver mes néophytes. Afin de mieux

nous tromper, les mandarins dirent qu'il ne s'agissait que de trouver quelques centaines de taels pour les distribuer aux neuf ou dix chefs de brigands, que le lendemain on traiterait à l'amiable, qu'en attendant on devait se tenir tranquille, et surtout qu'aucun chrétien ne devait paraître dans les rues.« Ils allaient, ajoutaient-ils,envoyer « des exprès dans toutes les directions,pour empêcher les « divers corps d'entourer la ville et le *Kin tàng* (Église). « Toutes les portes et les murs eux-mêmes étaient gar- « dés. » Ce jour-là, une bonne partie de mes chrétiens étaient sortis de la ville pour aller chercher un asile dans la campagne, soit chez des païens, soit dans les ravins et les rochers : il n'y avait avec moi que dix hommes capables d'opposer un peu de résistance.

« Mes dix chrétiens voulurent rester avec moi malgré le danger certain qui les menaçait. Vers les neuf heures du soir, je leur dis, inspiré par mon bon ange :

« Toute résistance est inutile, le meilleur parti est « encore de chercher à nous évader: c'est chose difficile « humainement, mais rien n'est impossible à Dieu. Si « c'est sa sainte volonté, il saura bien nous protéger « dans notre fuite : s'il veut que nous mourions, soyons « heureux de verser notre sang pour sa cause, mais « prenons en même temps tous les moyens de la pru- « dence ordinaire pour nous sauver. »

« Mes deux catéchistes furent de cet avis, et nous nous préparâmes aussitôt à exécuter notre projet. Le jardin du *Kin-tàng* donne sur les murs de la ville, mais le *Sy-mên* (porte de l'occident) est aussi à côté et est rempli de gardes en bas et en haut. Mes chrétiens sont d'avis d'attendre après minuit, alors que les gardiens sont endormis : mais, en sortant à pas de loup dans le jardin, j'entends un homme du prétoire dire aux gardiens :

« Veillez bien, le mandarin va venir inspecter les « portes après minuit. »

« Je soupçonne une ruse et je presse mes chrétiens de partir. On applique une échelle contre le mur intérieur et chacun de nous, muni d'un drap attaché aux créneaux, descend ou plutôt se laisse glisser en dehors de la ville à cinquante mètres du poste du *Sy-mên*, dont les lumières de l'étage supérieur s'éteignirent juste au moment de l'évasion. Malgré le bruit de plusieurs tuiles qui roulèrent à terre, par une protection visible de Dieu,nous n'attirons l'attention de personne. Décrire toutes les vicissitudes, toutes les chutes, tous les divers accidents de la route, par une nuit obscure, serait trop long.

« Nous n'avions pas fait trois *ly* à travers des chemins détournés, que nous voyons brûler la maison d'un chrétien nommé *Niên*, à quatre *ly* de la ville. Peu de temps après, nous entendons un tumulte épouvantable sur les remparts parcourus en tous sens par des hommes armés de torches. A un coup de canon dirigé sur le *Kin tàng* succède une immense clameur : bientôt la façade extérieure de ma maison,des deux écoles,d'une autre maison chrétienne contiguë, apparaît en flammes. Tout a été pillé, consumé, et ce qui dépendait de l'église, et ce qui était la propriété des chrétiens. En ville et à la campagne on a tué, saccagé, brûlé ce qui appartenait aux néophytes.

« Après avoir tout ruiné à *Kiéou-ia-pin*, ces bandits se sont portés à *Lo-he* (à deux lieues de *Kiéou-ia-pin*), qui, dit-on, a été encore plus maltraité. Les hommes, les femmes et les enfants, qui ont refusé d'afficher le *On-tsy-pay* (tablette païenne), ont été passés au fil de l'épée. La rage de ces monstres n'est pas encore satisfaite, ils cherchent dans les montagnes, dans les forêts même distantes de plus de cent *ly* (dix lieues), les maisons de païens soupçonnées de receler des chrétiens ou des objets leur appartenant, et ils tuent ou pillent les païens qui ont offert un asile à de malheureux innocents...

« N'ayant aucune nouvelle certaine, je ne puis vous énumérer exactement les victimes : mais, d'après la renommée et vu la rage des persécuteurs obéissant à un mot d'ordre venu d'en haut, et se sachant parfaitement sûrs de l'impunité, le nombre des martyrs est très considérable, et dépasse peut-être plusieurs centaines. Les pertes matérielles sont immenses. A *Kiéou-ia-pin* et à *Lo-he*, plusieurs centaines de mille francs en maisons, marchandises, meubles et immeubles, ont été pillées ou brûlées. A part deux familles qui ont accepté le *On-tsy-pày*, tous ces héroïques chrétiens ont mieux aimé mourir que de se souiller par une apostasie. D'après les pièces qui m'ont été communiquées, je suis sûr que cette persécution vient de nos mandarins locaux et de notre vice-roi, qui a envoyé à tous ses subalternes un ordre secret d'exterminer les chrétiens et de tuer les missionnaires français. .

« Voici maintenant les principaux épisodes de notre évasion. Après six heures de marche au milieu des champs de riz, des rochers et des difficultés de toutes sortes, nous étions parvenus sur la crête de la montagne. Nous devions passer à *Sin-Kai-tsy*, gros marché à six lieues de *Kiéou-ia-pin*, vers les dix heures du matin. Nous craignions fort qu'on ne vînt nous arrêter : le marché était en armes. Tout était en émoi à notre passage, on nous regardait comme des bêtes fauves. Quelques cris : « Arrêtez-les » se firent entendre, nous fîmes semblant de ne pas comprendre, et continuâmes tranquillement notre route.

« Arrivés à *Mà-Chàng*, chrétienté où réside un prêtre chinois, nous avons pu prendre enfin un peu de repos et de nourriture : je pensais passer la nuit chez le Père *Mêy* et partir le lendemain, dimanche, après la messe. Nous avions compté sans nos ennemis qui . ous poursuivaient jusqu'à *Mà-Chàng*.Ma tête était mise à prix à quatre-vingts taels : celles de mes catéchistes à quarante. Dieu nous entoura encore de sa protection : un ami païen de *Sèn-*

-tsy nous envoya prévenir en toute hâte et nous pûmes gagner le fleuve avant l'arrivée des brigands. Tous les chrétiens de *Ma-chang* ou presque tous passèrent le fleuve et se mirent à l'abri. Pour nous, nous louons une barque dans le dessein d'aller jusqu'aux limites du Su-tchuên, mais, après nous avoir conduits six ou sept *ly*, les barquiers s'arrêtèrent et nous envoyèrent coucher chez une famille de Lolos. Le lendemain dimanche, on nous fit dire qu'il n'y avait plus de barque disponible. Nous prîmes alors la route de terre et nous parvînmes vers les dix heures à *Pè-ngy-po*, chez une pauvre famille chrétienne *Lièou*.

« Le lendemain lundi, une dizaine de chrétiens de *Tay-pin-tchang* vinrent se joindre à nous et nous conduisirent, à travers des chemins impossibles au sommet d'une montagne où nous fîmes halte, puis nous revînmes à *Mà-chang* par une autre route. A *Mà-chang* et à *Kè-ti-jin*, on n'a pas encore brûlé les maisons, mais on a enlevé toutes les provisions, pillé tout ce qui peut s'emporter. Un chrétien, nommé *Tang*, a été tué; un autre a été pendu par les bras et les cheveux, j'ignore s'il est mort; l'institutrice *Tchèn*, qui n'avait pas fui avec les autres, a été dépouillée de ses habits et a subi d'horribles traitements. Il y a bien d'autres victimes probablement, mais je n'ai pas encore de détails.

« Nous avons pu enfin louer une barque et arriver ici. En l'absence du Père Barry, les chrétiens de *Hông-poù-so* nous ont cordialement reçus. Tout danger n'est pas passé; cependant, dans cette province, je me crois plus en sûreté que partout ailleurs. D'ici j'enverrai le plus tôt possible prendre des nouvelles de mes pauvres chrétiens; grâce à des emprunts, je porterai tous les secours possibles à mes chers persécutés, dont beaucoup mourront de faim et de misère dans leurs retraites au milieu des forêts et des montagnes. Que le Bon Dieu ait pitié d'eux ! »

DÉTAILS SUR LA DERNIÈRE RÉVOLUTION DE CORÉE

Les journaux ont annoncé, il y a quelque temps, d'après une dépêche, que des troubles avaient éclaté en Corée, et que ce pays si tourmenté avait passé sous la domination exclusive des Chinois; mais on ne connaissait pas les détails sur cet événement. Nous recevons d'une source certaine le récit suivant; nous ignorons encore quelles seront, pour les missionnaires, les conséquences de cette révolution.

On nous écrit de Séoul (Corée), sous la date du 16 décembre.

Il est inutile de vous rappeler que, depuis la révolution de 1882, il y a à Séoul une garnison de soldats chinois et une de soldats japonais. La haine qu'ils se portent réciproquement est un fait connu de tout le monde; plusieurs fois déjà, elle avait menacé de se traduire en rixe violente et la politique du gouvernement, jusqu'à ce jour, avait consisté à maintenir l'équilibre entre les deux partis, quoique ses préférences fussent pour les Japonais. Dans les hautes classes, on suivait l'exemple du roi; le peuple, lui, détestait les uns et les autres, avec cette différence qu'il haïssait mais redoutait les Chinois, tandis qu'il détestait et méprisait les Japonais. Le gouvernement, voulant se constituer une armée, avait choisi et réuni plusieurs centaines de jeunes gens que l'on désignait sous le nom de *Ho-pyang-tai* ou *Oai-pyang-tai* suivant que leurs instructeurs étaient pris parmi les Chinois ou les Japonais, ou même parmi les Coréens formés par des Japonais. Ce système avait le tort de déplaire beaucoup aux Chinois, et de former deux armées animées chacune d'un esprit différent.

On venait aussi d'installer le service de la poste d'Intchyen à Séoul. Pour fêter cette nouvelle institution, le mercredi 4 décembre, dans la soirée, on donna à l'hôtel des Postes un banquet solennel auquel furent invitées les principales autorités européennes, chinoises, japonaises et coréennes. Vers la fin du repas, la maison voisine ayant pris feu comme par hasard, *Min-yang-i-ki*, nommé récemment général d'un corps d'armée, sortit aussitôt pour aller donner des ordres; mais à peine avait-il franchi la porte, qu'il fut assailli par des inconnus, et reçut plusieurs coups de sabre sur l'oreille et sur l'épaule. Vous vous imaginez facilement quelle émotion et quelle épouvante se produisirent lorsqu'il rentra tout ensanglanté dans la salle du festin. Ce fut aussitôt une débandade générale, car tous se croyaient perdus.

Pendant ce temps *Palk-keum-moun-youi*, *Kim-ok-kyoum*, *Saye-koun-pou*, *Hong-yeng-syetri* se précipitaient au palais pour porter la nouvelle au roi. Ils lui présentèrent la chose de telle façon, parlant d'émeutes, de révolution, etc., qu'ils le décidèrent à abandonner le palais royal et à se retirer dans un palais voisin, ce qui fut exécuté avec une escorte de soldats japonais.

On dit qu'en se rendant au palais, les quatre nobles étaient entrés chez le ministre japonais, lui avaient représenté la situation comme très grave et avaient demandé une escorte pour sauver la vie du roi.

Le 5 au matin, grand fut l'émoi de la population lorsque se répandit le bruit de l'attentat commis contre Min-yang-i-ki; mais cet émoi redoubla lorsque, dans la soirée, on apprit que, vers dix ou onze heures du matin, sept des principaux dignitaires du pays avaient été massacrés dans le palais où le roi s'était réfugié. Voici les noms des victimes: *Min-tai-ho*, *Min-yeng-mouk*, *Tjyo-yeng* (c'est le seul qui se soit montré fidèle au roi à la révolution de 1882), *Mi-tjyo-yeng-i*, *Hang-kiou-tjyk*, *Youn-thai-ou-on-i* et un eunuque *You-tji-ta*. On ne savait d'abord à qui faire remonter la responsabilité d'un massacre si odieux:

on accusa les Japonais qui faisaient la garde dans le palais ; mais bientôt on apprit que les vrais auteurs étaient douze Coréens costumés en Japonais.

Dans la nuit, il y eut un conseil royal et, le lendemain, paraissait une liste proclamant les nouveaux dignitaires et fonctionnaires pris presque tous parmi les partisans des Japonais. Le 6, le roi effectuait son retour au palais toujours escorté par une cinquantaine de soldats japonais et de Oai-pyeng-tai coréens.

Les Chinois, apprenant ces nouvelles, écrivirent au roi pour lui demander ce que cela signifiait ; point de réponse : toutes les lettres furent interceptées. Dans la soirée, le général chinois Yuen se rendit en personne au palais sous prétexte d'y faire ses adieux au roi avant de se retirer en Chine. Il était escorté d'une quarantaine de ses soldats. Arrivé à la porte du palais, on lui en refuse l'entrée. Il y eut alors bousculade et finalement des coups de fusil.

On ne sait au juste de quel coté sont partis les premiers coups de fusil. Le bruit public accuse le noble Palk d'avoir le premier commandé le feu aux soldats coréens. Dans la mêlée, il y eut des morts et des blessés des deux côtés, car les Japonais ayant eu dès le principe un de leurs officiers atteint, se mirent aussi à tirer sur les Chinois. Après quelques instants de fusillade, les soldats chinois se retirèrent laissant sur le terrain un certain nombre de morts ou de blessés.

Dès lors ce fut une guerre déclarée ; des cris de mort contre les Japonais poussés par les Chinois et la populace coréenne, on en vint bien vite aux voies de fait. La foule se porta contre un des principaux établissements japonais, y mit le feu et pilla tout ce qui s'y trouvait. Dans la nuit, on détruisit l'imprimerie nationale en haine des Japonais qui y coopéraient ; les pertes sont très considérables. Pendant cette même nuit, la populace se mit à garder l'issue des rues afin d'arrêter tous les Japonais qui passeraient.

Dès le lendemain, par ordre de je ne sais qui, des Chinois, affirme-t-on, les arsenaux furent ouverts et tout ce qui s'y trouvait : fusils, lances, flèches, etc., distribué aveuglément à ceux qui se présentaient. Aussi, à partir de ce moment, la foule exaltée ne sut plus se contenir : de tous côtés on parlait de Japonais massacrés et traînés dans les rues, de résidences japonaises renversées ; la populace incendiait aussi la maison de Kim-ok-kyoun, un des auteurs présumés de la révolution. La terreur était grande dans toute la ville.

Vers midi, l'ordre ayant été donné de rapporter les armes à l'arsenal et de ne plus massacrer les Japonais, la populace se calma peu à peu. Vers deux ou trois heures, les coups de fusils recommencèrent. C'étaient les Japonais qui opéraient leur retraite pendant que leur légation flambait de toutes parts. Je ne pus savoir qui y avait mis le feu. Les uns disent que ce sont les Japonais eux-mêmes, ce qui semble peu probable ; les autres, que c'est la populace après l'abandon de la légation par les troupes. Ce qui est certain, c'est qu'il ne reste que les quatre murs ; les voleurs et le feu ont fait disparaître tout le reste.

Comme ce jour-là les portes de la ville avaient été tenues fermées pour empêcher, dit-on, les Japonais de sortir, les troupes japonaises en se retirant brisèrent plus ou moins la nouvelle porte Sai-moon et opérèrent leur retraite en bon ordre et sans obstacle jusqu'à Intchyen. Leur troupe ne comptait guère plus d'une centaine de soldats, tandis que le garnison chinoise se composait de huit ou neuf cents hommes.

Le départ des soldats japonais fut un grand soulagement pour la population ; car, si le combat s'était engagé entre les troupes régulières dans l'intérieur de la ville, il y aurait eu des désastres sans nombre.

Pendant tout le temps de l'émeute, l'inquiétude a été grande dans la colonie européenne. Tous les résidents européens s'étaient réunis à la légation américaine dont la garde avait été confiée à un officier de marine, M. Bernadou, qui a rendu bien des services par son dévouement et par sa connaissance de la langue coréenne. M. le ministre d'Amérique, ayant ouvert les portes de la légation aux fugitifs japonais, a sauvé la vie à plus d'une trentaine qu'il a fait ensuite conduire sous escorte à Intchyen.

On se demande maintenant quel était le but de cette révolution. Quels en sont les auteurs ? Quelles en seront les suites ?

1° A en juger par toutes les apparences, le but était de se débarrasser des Chinois et de l'influence chinoise ; de là le massacre des sept grands dignitaires supposés à tort ou à raison partisans des Chinois, et la nomination aux charges publiques de gens réputés partisans des Japonais.

2° Les auteurs avoués sont les quatre nobles nommés plus haut. Ce sont eux qui ont fait préparer le repas à l'Hôtel des Postes, qui ont imaginé l'attentat contre Min-yeng-i-ki, fait déménager le roi, appelé les troupes japonaises, fait massacrer, par douze étudiants à leurs ordres, les sept grands dignitaires. On se demande si les Japonais ont été trompés ou bien s'ils étaient dans le complot. Quelques-uns vont jusqu'à prétendre que le roi lui-même connaissait tout, et qu'il s'est prêté au complot, ce qui est peu probable. Il y a donc trois opinions en face. L'avenir seul apprendra quelle est la vraie.

3° Les suites immédiates ont été tout le contraire de ce que cherchaient les conjurés. Les Chinois, appuyés sur la populace, sont redevenus plus puissants que jamais et ils l'ont fait voir aussitôt en proclamant la Corée comme vassale de la Chine, en faisant arrêter et massacrer tous ceux qui avaient pris part, de près ou de loin, à la révolution. Des satellites sont lancés dans toutes les direc-

tions pour arrêter les nobles dont le nom se trouve sur le *To-rok* proclamé dans la nuit du 5. On parle aussi de plus de vingt Japonais massacrés dans les rues par la populace. Tous les établissements japonais, y compris la légation, incendiés et détruits, les Japonais honteusement chassés, et le roi plus que jamais entre les mains des Chinois devenus les vrais maîtres de la situation, tel est le bilan actuel.

INFORMATIONS DIVERSES

Afrique centrale. — M. Bouchard, des Missions Africaines de Vérone, nous écrit :

« Depuis quelques mois on a beaucoup parlé des bateliers canadiens qui ont fait partie de l'expédition du Nil. Peut-être aimerez-vous à connaître quelques détails concernant ces braves jeunes gens. Canadien moi-même, j'étais missionnaire à Khartoum depuis deux ans lorsque Dieu appela à lui Mgr Comboni. Par ordre de mes supérieurs, je revins en Europe, puis je retournai au Canada pour solliciter la charité de mes compatriotes en faveur de notre Mission. Je me disposais à rentrer en Afrique lorsqu'on m'offrit le poste d'aumônier des bateliers canadiens de l'expédition du Nil. J'acceptai volontiers, et le 18 septembre dernier je partais de Québec en compagnie d'environ quatre cents Canadiens, français, anglais et irlandais. Dans ce nombre il y avait environ soixante-quinze indiens presque tous catholiques. Le général Wolseley, qui avait connu le mérite des bateliers canadiens pendant l'expédition de la Rivière Rouge, les avait priés de faire partie de l'expédition du Nil, et, pour la plupart, ils répondirent à l'appel du général. Pendant la traversée de Québec à Alexandrie, ils m'ont donné beaucoup de consolations. Tous se sont confessés et ont communié le jour où nous sommes arrivés à Alexandrie.

« Vers la fin d'octobre, les Canadiens ont commencé à passer les rapides du Nil et les chefs ont dit à maintes reprises que, sans eux, il aurait été impossible de remonter les cataractes. Il faut avoir vu la difficulté de cette entreprise pour se faire une idée du courage des bateliers et des soldats anglais qui les ont assistés. C'était vraiment beau de voir ces braves enfants du Canada aussi fermes, aussi tranquilles au milieu de ces rapides, à donner le vertige, que s'ils avaient été en sûreté sur la rive du fleuve. Leur sang-froid a maintes fois mérité les éloges des officiers anglais. Mais ce qui était encore plus beau, c'était leur confiance en Dieu et en sainte Anne.

« La dévotion à la mère de la sainte Vierge est très répandue parmi les Canadiens. Nous avons un grand pèlerinage national à Sainte-Anne de Beaupré, près de Québec. Des milliers de pèlerins s'y rendent chaque année et il s'opère un grand nombre de miracles. Les mères canadiennes avaient recommandé à leurs fils en partant de prier la bonne sainte Anne et ils ne l'ont jamais invoquée en vain. Un jour, un brave batelier voit son bateau se briser sur une roche au milieu d'un rapide épouvantable. Prenant le seul aviron qui lui restait, il se jette au milieu du rapide en s'écriant : « Bonne sainte Anne des Canadiens, sauvez-moi ! » Après avoir passé dans des tourbillons de deux kilomètres de longueur, il arriva sain et sauf sur la rive. « L'aviron « de la bonne sainte Anne, disait-il, m'a sauvé la vie. » Quelques jours après, ce brave enfant voit un de ses compagnons près de périr dans un rapide que lui-même venait de traverser difficilement. Comme il n'y avait pas moyen d'aller à son secours, il lui jette son aviron et lui crie : « Prends l'aviron « de la bonne sainte Anne et ne crains rien. » En effet, le jeune homme abordait en quelques minutes. Alors on décida d'emporter l'aviron miraculeux au Canada et de le placer devant la statue de sainte Anne de Beaupré.

« Que de fois j'ai admiré la piété des voyageurs canadiens. Nous avions la messe aussi souvent que possible. Ces braves enfants étaient fréquemment obligés de prendre sur leur repos bien nécessaire pour y assister. Le jour des morts j'ai célébré la messe avant le jour. C'était vraiment touchant de voir ces rudes travailleurs à genoux sur les rives du Nil, priant pour leurs chers morts à quelques pas d'une cataracte qui faisait un bruit épouvantable. La veille de Noël, nous recevions l'ordre de partir de bon matin le jour suivant ; cela faisait mal au cœur des Canadiens de travailler en un si beau jour ; mais à la guerre comme à la guerre ! Je célébrai les trois messes pendant la nuit. Tous les catholiques reçurent la sainte communion. Nous avions orné de notre mieux la tente qui me servait de chapelle. Les bateliers ont chanté nos beaux cantiques de Noël. J'en ai vu plus d'un verser des larmes au souvenir de leur patrie où cette belle fête est si bien observée.

« Environ trois cents de nos Canadiens, joyeux et contents, sont en ce moment en route pour leur pays, car leur engagement est terminé. Dieu les a visiblement protégés. Six seulement se sont noyés et cinq sont morts de mort naturelle. Sur ce nombre il n'y a que deux Canadiens français. Une centaine ont pris un second engagement ; presque tous sont des Anglais du Manitoba, de la Rivière Rouge, et tous sont protestants.

« Je dois en justice dire un mot des officiers anglais de l'expédition qui ont été si bons pour les canadiens. Ils n'ont rien épargné pour leur faire plaisir. A leur retour au Caire, les bateliers ont été reçus à la station par les officiers supérieurs qui avaient organisé en leur honneur une véritable fête. Un magnifique déjeuner nous attendait. Des voitures étaient prêtes pour promener les bateliers par la ville et aux pyramides où fut servi un grand dîner.

« Comme vous le savez, Mgr Sogaro a envoyé à Dongola un de nos Pères, le P. Dominique Vincentini, pour travailler à la délivrance de nos prisonniers. Le Père a dépêché un messager au Mahdi, mais il n'a reçu encore aucune réponse. Mgr Sogaro a rappelé le Père Dominique qui doit être maintenant en route pour le Caire. »

Etats-Unis. — Mgr Maes, le nouvel évêque de Covington, a été sacré le 25 janvier dernier dans son église cathédrale, par Mgr Elder, archevêque de Cincinnati. Au nombre des prélats dont la présence a rehaussé l'éclat de la cérémonie, on remarquait Mgr Osouf, vicaire apostolique du Japon septentrional.

— Le même jour, Mgr Leray, le nouvel archevêque de la Nouvelle-Orléans, a reçu le pallium des mains de Mgr Gibbons.

VOYAGE DANS LE YORÛBA

Des RR. PP. Chausse et Holley, de la Société des Missions Africaines de Lyon.

(Suite 1)

XV

Eruwa. — Position géographique. — Voisinage avec le Dahomey.

Des pieds d'Ado jusqu'à Eruwa, c'est-à-dire sur un parcours de onze à douze lieues, le pays est très accidenté ; la nature a été tourmentée, et autrefois remuée, dirait-on, jusque dans ses profondeurs. Nous longeons pendant des heures des collines rocheuses, coupées çà et là par des gorges profondes qui font ressortir la hauteur étonnante de

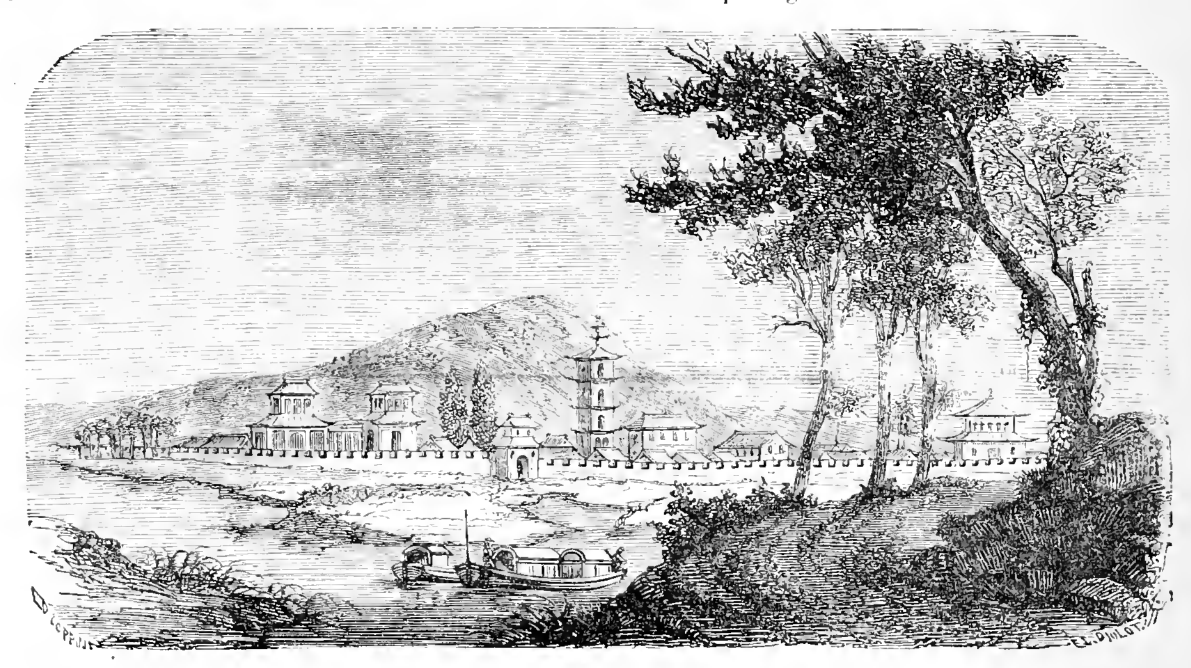
(1) Voir les *Missions Catholiques* du 9, 16, 23, 30 janvier, 6, 13 et 20 février, et la carte publiée page 22.

ces rochers granitiques. En plus d'un endroit, des blocs énormes sont juxtaposés d'une façon si bizarre, si capricieuse qu'on se perdrait en vaines conjectures pour arriver à connaître la raison de ces caprices. Ces blocs, équilibrés d'une façon si légère, font rêver le voyageur qui demeure tout interdit.

Dans un faible espace de quelques kilomètres carrés, il y a là une vingtaine de pics ou mamelons rocailleux, rochers sauvages, entassés, presque dénudés et qui ne paraissent accessibles qu'aux singes et aux oiseaux de proie. Des plaines, assez fertiles, font ressortir l'horrible aspect de ces pics jetés au hasard. Cependant c'est sur un de ces plateaux qu'est bâtie Eruwa (*Ero*, pèlerin : *wa*, être), ville de quelques milliers d'habitants, très importante par sa situation. Après Abéokuta, c'est la clé du Yoruba, c'est le rendez-vous de tous les Noirs avides de faire fortune, de tous les audacieux qui ne craignent pas de courir les hasards des chemins mal famés.

Cette voie, jadis fermée, est aujourd'hui ouverte à tout le monde ; jeunes et vieux, hommes et femmes, forment des caravanes allant d'Abéokuta à Eruwa pour échanger les produits européens : sel, poudre, plomb, eau-de-vie, tissus, fil, coton, sabres, etc... contre les produits de l'intérieur, tels que nattes, graines de concombre, pagnes, tissus indigènes des plus variés et des plus recherchés, chapeaux de paille, volailles, chevaux, bœufs et *esclaves*. C'est un va-et vient continuel ; on déploie dans ce grand marché une activité fébrile, qui s'est emparée de tout le monde. A tout prix on veut s'enrichir, et pour cela les Noirs s'imposent des privations, des fatigues qui en feraient des héros si elles avaient un but plus noble.

Le Noir est avide d'argent, c'est son dieu; il n'a pas d'autre rêve, s'enrichir. Il voudrait être blanc, non pas pour échapper aux malheureuses destinées du peuple noir ou à la malédiction lancée sur lui, mais pour avoir de l'argent, beaucoup d'argent.



Chine. — Tai-ho-hien, sous-préfecture du Yun-nan (Voir page 97).

Il faut cependant rendre cette justice au Noir qu'il sait reconnaître les mérites du missionnaire et au besoin admirer son humble dévouement.

A une demi-heure d'Eruwa, dans une vallée profonde et étroite, les deux petits villages d'Aborerin et Aruho ne comptent pas plus de quatre-vingts cases. Ils sont fortement défendus par un triple cordon de rochers abrupts, sur lesquels ne se hasardera pas un ennemi qui ne les connaît pas. Outre cette défense naturelle, on a bâti doubles remparts; ils sont flanqués çà et là de rochers, admirables contreforts qui servent d'observatoire à l'occasion et d'épouvante pour les ennemis. Malgré ces précautions, on est toujours sur le qui-vive. Le Dahomey, le vrai fléau du Yoruba, est sans contredit l'ennemi le plus terrible dont on ait conservé le souvenir dans le pays, et le seul qui soit pour toute cette partie une menace permanente. Cinq jours séparent Abomey d'Eruwa, il n'en faut pas davantage pour qu'on craigne une attaque soudaine.

XVI

Une mission catholique a Oyo. — Un essai de persécution a Abéokuta. — A propos des protestants. — Conclusion.

J'ai dit qu'à Oyo, le roi nous fit, dès notre arrivée, des promesses magnifiques et j'ai promis de vous raconter comment il sut tenir parole. La veille de notre départ, le Père Supérieur demanda un terrain au roi du Yoruba et, voyant un sourire gracieux sur les lèvres du monarque, il ajouta : « Un beau terrain dont le roi se chargerait de faire les murs d'enclos. » Composant son visage et prenant son ton le plus mielleux, Alafin répondit qu'il ne pouvait fermer un terrain qu'il ne connaissait pas.

A bon entendeur demi-mot suffit. Nous quittons brusquement le roi, montons à cheval et parcourons la ville de nouveau, puis nous nous décidons à prendre possession

d'un vaste terrain comprenant un plateau magnifique propre à bâtir la maison, et une petite colline aboutissant à un ruisseau qui passera dans le futur jardin de la Mission catholique d'Oyo.

Pour ne pas être inférieur aux peuples qui jouissent déjà du bienfait de la civilisation depuis des années, le roi nous fit accompagner de deux ambassadeurs qui ont suivi le Père Supérieur à Lagos. Par ordre d'Alafin, ils ont mesuré nos établissements à Lagos : fiers de leurs exploits d'arpenteurs, ils ont repris le chemin de la capitale, munis des cordes éloquentes qui doivent rappeler au roi ses promesses et lui tracer son devoir.

Vous le voyez, la mission d'Oyo est déjà fondée, si on le veut. Avant tout le roi désire qu'on s'établisse dans sa capitale : son orgueil de Noir l'exige et, pour arriver à ses fins, il s'imposera des sacrifices que beaucoup de chrétiens ne s'aventureraient pas à faire.



Le R. P. Galabert, fondateur des missions des Augustins de l'Assomption en Orient; né en 1838, mort à Nîmes le 7 février 1885 (Voir page 107).

A Isehin également, le roi nous attend; là, peut-être plus qu'à Oyo, les débuts et les succès seraient consolants, car la population est plus simple, le roi plus facile à contenter, et la politique moins tortueuse.

De l'aveu de tous les chrétiens que nous avons vus et entretenus, le peuple le mieux disposé à recevoir la parole de Dieu est celui d'Ibadan. La cause? on la chercherait longtemps. La grâce de Dieu seule et un appel particulier peuvent expliquer ce phénomène en faveur d'un peuple guerrier, pillard et tracassier. Le fait est que les protestants ont essayé de faire quelque chose à Ibadan et ils ont réussi.

Mais disons-le et répétons-le partout, pour que chacun en soit bien convaincu et que les futurs Apôtres de l'Afrique se lèvent soudain et travaillent sans arrière-pensée, le catholicisme seul peut relever les pauvres Noirs. La civilisation incomplète offerte par cette religion bâtarde, le protestantisme, qui s'abâtardit encore entre les mains des protestants noirs réduits à eux-mêmes, ne peut rien ou presque rien pour l'affranchissement des Africains.

Ce qu'il faut au Noir menteur, impudique, adultère et rancunier, c'est une religion qui a pour base la vérité, la chasteté et le pardon des injures. Un mélange de religion chrétienne, de paganisme mitigé de superstitions reçues partout, de traditions paternelles, de polygamie sans frein, de pratiques occultes, d'affiliations secrètes et abominables, un tel mélange, dis-je, est incapable de sauver un peuple qui, avant tout, a besoin de la vérité qu'il n'a pas connue et que malheureusement il fuit comme le hibou fuit la lumière du jour.

Notre départ avait soulevé le clan des protestants, des fanatiques, jaloux de voir que des enfants résolvaient le problème que les vieux du pays n'avaient même pas compris. Aussi un des chefs d'Abéokuta, circonvenu par ces chrétiens que vous connaissez et qui préfèrent l'éclectisme à la vérité pure, avait résolu notre expulsion pendant notre absence.

A peine de retour, je fis saluer ceux que je savais dévoués à la mission : le roi qui avait décidé notre renvoi dut en rabattre singulièrement. Un de nos protecteurs le prit à partie dans la loge des Ogbonis et, dans son langage figuré, lui dit :

« C'est pas ça, les Anglais, oui, ce sont des menteurs; ils le prouvent depuis vingt ans qu'ils sont ici; mais les catholiques (*aguda*) ça! non, ils ne mentent pas : Roi, laisse-les tranquilles. Les agudas, ça fait pas de politique, ils aiment les Noirs, soignent les malades, rachètent les esclaves. Les Anglais, ça ne veut qu'une chose, vendre le pays aux Blancs. »

Convaincu ou non, le roi a dû se taire; hier, il faisait une visite officielle à la mission. Dans cette circonstance solennelle, il a publiquement, devant tous les chefs du pays, juré de ne plus se laisser tromper, et, dans une embrassade à l'orientale, il a fait oublier au Père les ennuis que ses hésitations lui avaient causés.

L'Afrique! Son avenir est aux catholiques : le dévouement que rien ne remplace, pas même l'argent, le dévouement qui croît chez les catholiques et le désintéressement le plus entier, plante exotique parmi les ministres protestants, nous assurent la conquête pacifique de toute cette partie du Yoruba que nous avons scrupuleusement observée.

Puissent ces quelques notes sur le Yoruba faire naître dans le cœur d'apôtres zélés le désir de connaître plus à fond ces peuples païens, d'étudier leur langue, leurs usages, leurs traditions, pour être plus à même de mesurer leurs besoins et de travailler plus sûrement à leur civilisation chrétienne!

Fin.

400 LIEUES A TRAVERS LE KOUANG-SI & LE KOUY-TCHÉOU.

Journal de M. Chouzy,

des Missions-Étrangères de Paris.

Ire PARTIE

DE KOUY-HIEN A LA FRONTIÈRE DU KOUY-TCHÉOU.

Mars-avril 1881

(Suite 1)

III

Du fleuve Hông-Choûy-Kiâng à la ville de Kin-Yuên-Foû.

AVENTURE D'UN CANTONAIS. — LA VILLE DE HIN-TCHÈN-HIEN. — LA PLAINE DE LONG-TANG-KIANG. — INSTALLATION DES LITS AU KOUANG-SY. — SOLLICITUDE DU SOUS-PRÉFET. — LE VOL ET LE COMMERCE DES FEMMES. — LE MANDARIN CANTONAL DE YUN-TIN-SE. — MANIÈRE DE PLANTER LE MAIS. — PRÉJUGÉS SUR LE CHRISTIANISME. — VALLÉE DE LO-MONG-KIANG AVEC BLÉS ET COLZAS. — KIN-YUEN-FOU, VILLE DE PREMIER ORDRE. — LA RIVIÈRE DU DRAGON. — LES CANTONAIS A KIN-YUEN-FOU. — TENUE DE DEUX MINISTRES PROTESTANTS ANGLAIS. — LES MANDARINS SOMMÉS DE PUBLIER L'ÉDIT VICE-ROYAL EN FAVEUR DU CHRISTIANISME. — ENTREVUE AVEC DEUX MANDARINS INFÉRIEURS. — EFFET QU'ELLE PRODUIT.

Après avoir gravi les bords escarpés du fleuve, on monte en pente douce à travers un pays accidenté, parsemé de rizières entre des mamelons généralement incultes. Il faut pourtant que le sol offre des ressources assez grandes à en juger par le nombre des villages parfois considérables que l'on aperçoit dans toutes les directions. Nous rencontrons beaucoup de charges de peaux de buffles et quantité de porteurs de *tong-iou* (huile à vernis), qui se transporte dans des paniers en tresses de bambous enduits intérieurement de papier huilé, comme cela se pratique dans les parages du Kouy-tchéou.

A une dizaine de kilomètres environ du fleuve, mes gens et mes porteurs prenaient pour la deuxième fois, durant un si court trajet, leur eau de riz sous les huttes du hameau de *Tâ-tin*. Sentant le besoin de me rafraîchir, je m'étais mis en devoir d'en avaler aussi un bol, lorsqu'un des portefaix de passage se permit de me traiter de *diable d'étranger*; c'était comme d'habitude un Cantonais, ou du moins un Kouâng-sien des parages où l'on parle le cantonais. Aussitôt mes deux soldats, sans doute pour faire du zèle, afin de mériter un plus fort pourboire au moment de me quitter, lui sautent au collet, le saisissent vivement et font mine de le lier pour le traîner au prétoire. Je laisse faire pour imposer un peu à cette race par trop insolente. Le pauvre hère, éperdu, s'évertue en excuses, mais inutilement, jusqu'à ce que, à l'instigation de ses compagnons, il vient se jeter à mes genoux en me demandant pardon. Après lui avoir administré une bonne semonce, je commande de le lâcher; et il se retire avec mille saluts et remerciements à mon adresse. Et tout le monde de lui tomber encore dessus en le gourmandant de sa grossière insolence. Ainsi se passent souvent les choses chez les Chinois, il le faut dire, à leur louange, quand un individu a mis évidemment les torts de son côté.

A un quart d'heure plus loin, se trouve la bifurcation du chemin qui conduit à la sous-préfecture de *Hin-Tchèn* d'où dépend toute cette contrée. Ce chemin tire vers le Nord-Est, tandis que la grande route va directement au Nord. Hin-Tchèn est plutôt un village qu'une ville; sans murs, presque sans commerce, elle compte à peine sept à huit cents habitants. Le pouvoir est entre les mains d'une famille qui le possède de père en fils; en d'autres termes, cette sous-préfecture est un de ces mandarinats héréditaires, comme il en existe encore dans les provinces du Kouâng-sy et du Yûn-Nân, mais que le gouvernement central tend à faire disparaître peu à peu.

A la bifurcation des routes, mes deux soldats, après m'avoir donné, pour me conduire, un homme réquisitionné dans un des relais de la poste, prirent le chemin de la ville afin de remettre au mandarin la lettre de leur maître annonçant mon passage.

Sur cette grande route, un homme ou deux sont chargés dans chaque village de porter les dépêches officielles jusqu'au village suivant; c'est un de ces individus que les soldats m'avaient donné pour guide. Il n'alla que jusqu'à Lông-tèou-tâng qui est à huit *ly* de distance, et où il fut remplacé par un autre. Lông-tèou-tâng est un village de peu d'apparence, quoique assez grand, à l'entrée d'une plaine bien cultivée. Les maisons, construites en briques et couvertes en tuiles, sont généralement plus basses que dans les contrées traversées jusqu'ici. Sur les bords de la rivière, des bambous en quantité, près des villages, des arbres de diverses grandeurs, et dans la plaine, des champs de blé en épis.

Quoique mes gens voulussent aller au marché suivant, force nous fut de coucher à Kaou-Yâng, hameau de cinq à six maisons, situé à quarante-cinq *ly* du fleuve et à quinze *ly* de Hin-tchèn-hien. Notre auberge se composait d'un compartiment unique avec une médiocre cloison d'un côté pour la chambre nuptiale : le patron me trouve deux bancs et quelques planches, voilà mon lit, mes gens pendent comme ils peuvent ma moustiquaire; on étend ma natte sur les planches, puis ma couverture; et me voilà installé! Ce fut là que je m'assis pour tâcher de dire mon bréviaire à la lumière incertaine d'une lampe en terre, et pour prendre mon repas, que l'on me sert sur une petite table à peu près de la même hauteur que mon lit, et que l'un de mes hommes s'escrime vainement à approprier d'une manière passable.

La description d'un tel lit, vraie en tout point dans le Kouâng-sy, même hors des auberges, va peut-être faire

(1) Voir les *Missions catholiques* du 2, 9, 16, 23, 30 janvier, 13 et 20 février 1885, et la carte envoyée avec le numéro du 2 janvier.

croire que je suis mortifié comme un chartreux : qu'on se détrompe, car telle est l'installation en usage même chez les riches. Mais, pensera-t-on, une simple natte sur des planches, ce doit être bien dur ; comment dormir là-dessus ? C'est le cas de dire qu'il n'y a que les débuts qui coûtent, et que par l'habitude le corps se façonne à tout. A mon arrivée en mission, je passai, durant les premières semaines, des nuits réellement pénibles, presque sans sommeil, et je me levais, le matin, le corps tout endolori. Au bout de ce laps de temps, je commençai à m'y faire ; et en quelques mois mon apprentissage fut tellement complet que je pus dormir impunément, n'importe où, même sur la planche nue, et que, lors de mon voyage en France pour rétablir ma santé délabrée, j'eus quelque peine à me réhabituer aux lits moins austères de la patrie.

L'installation sommaire des lits du midi de la Chine est d'ailleurs basée sur la nécessité et même sur un motif de bien-être, la chaleur du climat ne comportant pas l'usage du matelas ni du reste de l'agencement de nos couches européennes. Sans doute il y aurait exception pour la saison d'hiver ; mais on se contente d'y suppléer par la largeur de la couverture dans laquelle on s'enroule et qui, en remplissant sa destination naturelle, sert en même temps de matelas ; cependant on fait usage alors d'une espèce de matelas de quelques centimètres d'épaisseur, que l'on met de côté au printemps.

Nous dormions depuis un peu plus d'une heure, quand j'entends appeler du dehors ; comme mes gens ne s'éveillaient point, je cherche moi-même à savoir à quoi m'en tenir sur ce bruit. On me répond que c'est une escouade de prétoriens envoyés par le mandarin pour faire la garde à ma porte contre les voleurs, que je puis reposer sans inquiétude, et qu'ils vont eux-mêmes se réfugier dans la *varanda* de l'auberge. C'est ce qu'ils firent, en effet, après avoir reçu mes remerciements à l'adresse de leur soigneux maître et mes recommandations pour eux de ne pas trop faire de tapage, afin de ne pas troubler notre sommeil.

Evidemment ces pourparlers se firent de mon lit, et sans qu'on ouvrît la porte. Mes gardes furent assez fidèles à la consigne, et causèrent à peine quelques instants : tout se passa sans incident. A l'aurore, au moment où nous nous levions, ils plièrent bagage et regagnèrent le prétoire, sans même (ô merveille !) m'avoir demandé le pourboire : ce qui ne donnait que plus de prix à la courtoise sollicitude du sous-préfet, sollicitude malheureusement trop motivée, s'il faut en croire les affirmations de notre hôte, qui nous raconta que, la nuit, le pillage des maisons à la sourdine ou à main armée n'est que trop fréquent en ces parages.

31 mars. — Départ à six heures et à jeun. On suit, en se dirigeant vers le nord, une série de petits mamelons entre deux chaines de monticules en pain de sucre. Les principales productions de ce sol peu arrosé sont : le riz de montagne, qui pousse comme le blé, sans avoir besoin d'être constamment inondé comme le riz ordinaire, le sarrazin, le sorgho, le maïs, le tabac, l'igname et toute espèce de potirons et concombres. Ce qui frappe surtout, comme au reste dans l'immense généralité du Kouâng-sy, c'est l'absence presque complète d'arbres, hormis près des villages et des cours d'eaux.

Tous les travaux des champs sont exercés indistinctement par les deux sexes, et rien de plus commun que de voir la charrue et la herse dirigées par des femmes. Mais les habitants avouent que, outre la licence des mœurs, il règne parmi eux le détestable abus de voler et d'enlever les femmes et les filles, non seulement par motif de passion, mais surtout dans des vues d'intérêt pécuniaire, et afin de spéculer sur ces pauvres créatures qui seront vendues chèrement dans les régions de *Siûn-tchéou fou* ou de *Yo-lin-tchéou*. Ces hardis flibustiers pratiquent une ouverture dans le mur de la maison ; deux ou trois pénètrent dans l'intérieur, ouvrent la porte, et tandis que les uns intimident et menacent les parents ou le mari, un autre s'empare de la fille ou de la femme, la pousse au dehors : là un cavalier la prend en croupe et s'enfuit avec elle au galop ; s'il s'agit d'une fille encore jeune, un homme se contente de la charger sur son dos, et s'en va à toutes jambes : parfois, on force la victime à marcher elle-même, recourant, s'il le faut, aux coups, quand les menaces sont insuffisantes. Ce n'est que lorsque les ravisseurs sont hors d'atteinte, que leurs associés quittent le théâtre de leurs exploits et se sauvent eux-même au plus vite. Quand ils sont en nombre et que la maison est isolée, ils enfoncent brutalement la porte sans user de précautions, et obtiennent ainsi une proie facile. C'est pour eux un bénéfice de cinq à huit mille francs, suivant l'âge et les qualités de la personne.

Quoique le texte de la loi sur ce point soit sévère, il est absolument impuissant à réprimer un si atroce brigandage, parce qu'en Chine, le code est lettre morte, et que la vraie règle de la justice mandarinale, c'est le montant des sommes que les parties versent dans la bourse du juge. Croirait-on que souvent, après avoir tiré de l'argent des deux côtés, le magistrat laisse sans solutions des causes de ce genre, renvoie le plaignant débouté de son accusation, faute de piastres pour la soutenir, et remet, sans honte, en liberté l'infâme ravisseur qui a eu de quoi acheter l'impunité, et qui se hâte de retourner à son hideux trafic ?

(A suivre).

UNE EXCURSION APOSTOLIQUE AUX TERRES DE MASSANGANO

PAR LE R. P. COURTOIS, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Suite et fin (1).

Il sera intéressant de noter, en terminant, les circonstances dans lesquelles fut établie, à proprement parler, la mission naissante de Massangano. Le jour même de la fête de la Nativité de saint Jean-Baptiste, j'achevais à peine de déjeuner que Choutare arrive et me dit :

« Père, voulez-vous avoir ici une maison pour y établir une église et une école ?... Eh ! bien, venez avec moi, nous allons choisir l'emplacement, je désire avoir un Père près de moi pour instruire mes fils... Peut-être qu'avec le Père d'autres Européens viendront s'établir ici. »

(1) Voir les *Missions catholiques* des 16, 30 janvier, 6 et 13 février 1885.

Profitant de ces bonnes dispositions et de l'offre généreuse qui m'était faite, je suivis le Choutare qui me précédait en compagnie de deux manamambos. Dans la prévision d'une offre de ce genre, j'avais déjà, le jour précédent, étudié le terrain et arrêté mon choix. Je n'avais plus qu'à proposer la chose et à en obtenir l'approbation. Au nord près de la plage et à peu près au centre de l'Aringa, se trouve un emplacement vaste, élevé, d'où l'on a une vue magnifique sur le fleuve. Si j'en crois la renommée, ce serait l'emplacement même d'une ancienne résidence de missionnaires; et, de fait, on y voit encore les débris d'une maison en pierre. Ce fut ce terrain que je proposai. Choutare approuva mon choix, prit les dimensions de la future église et donna ses ordres pour recueillir les pierres et couper le bois de charpente dans la forêt.

Ce jour-là même, on se mit à l'œuvre. Béni soit Dieu qui tient dans sa main le cœur des rois et des princes et les tourne à sa volonté !... Ce fut donc le jour de saint Jean-Baptiste, 24 juin, que fut fondé ce nouveau poste de mission, que furent désignées les limites de la concession et que nous fut donnée liberté d'action sur les terres de Massangano. Voilà un vaste champ ouvert à l'apostolat où nous pourrons, Dieu aidant, recueillir une riche moisson d'âmes pour le ciel !

Après deux semaines d'attente, le jour choisi pour le baptême brilla enfin solennel et riant. Outre les adultes que j'avais préparés, avec grand soins, à cet acte religieux, on me présenta, à la dernière heure, encore sept ou huit jeunes enfants en bas âge, dont cinq appartenaient à Antonio Manoel, Bonga de *Nhamoutongo*. Le nombre s'éleva ainsi jusqu'à vingt-un.

Quelques instants avant le baptême, le Choutare me fit apporter une bouteille dans laquelle, disait-il, était de l'eau de Dieu. Je crus tout d'abord à quelque diablerie et j'en demandai la provenance. Il me répond que c'est le *sabouira ikourou* (Fernandez, ancien curé de Tété), qui la lui a laissée et que depuis on l'a conservée avec le plus grand respect. J'eus alors l'explication de la chose. C'était l'eau bénite dont s'était servi le P. Fernandez, le 25 septembre 1879, pour bénir la tombe du défunt Capitan-môr de Massangano, Vincent de la Croix Chamuara, Bonga père du roitelet actuel. Je louai Choutare de sa fidélité à garder chez lui les choses saintes; mais je lui dis que, pour le baptême, il fallait renouveler l'eau tous les ans et que j'en avais apporté de la nouvelle. A mon tour, je lui laissai un demi carafon d'eau bénite lui indiquant l'usage qu'il devait en faire principalement contre les mauvais esprits. Il y plongea la main et fit une espèce de signe de croix qui, sans être parfait, aurait pu faire honneur à beaucoup de chrétiens d'Europe.



CHINE. — Laboureur chinois (Voir page 104).

Je voulus donner à l'administration de ces sacrements toute la solennité possible, afin d'inspirer au peuple le respect de nos cérémonies saintes. Je fis élever un autel en plein air, à l'ombre d'un grand arbre qui laissait tomber en forme de guirlandes ses rameaux verdoyants. On balaya le sol que l'on couvrit de nattes; on orna la table d'une nappe avec des bouquets de verdure. Les néophytes étaient agenouillés autour de l'autel tenant leur chapelet à la main. Choutare était présent et une foule de nègres, soit de la maison, soit de l'extérieur, me dévoraient des yeux. Je célébrai d'abord la sainte messe, ensuite j'administrai le saint baptême à ces nouveaux élus de Dieu qui, je l'espère, formeront le noyau de la chrétienté naissante de Saint-Jean-Baptiste de Massangano. La cérémonie achevée, les négresses se mirent à chanter en battant des mains, les tambours résonnèrent et plusieurs détonations se firent entendre; il y eut ce jour là une véritable fête à Massangano. Puisse-t-elle être le lever d'une aurore de bénédictions sur ce peuple plongé dans les ténèbres de la mort ! *Illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent.*

Je passai encore cette journée au palais de Bonga, car ce dernier ne consentit à aucun prix à me laisser partir. Deux jours auparavant, mes mariniers, voyant que mon séjour se

prolongeait, essayèrent de m'effrayer, disant qu'ils voulaient retourner par terre à Tété. C'était pour avoir nouveau gain Cependant le capitaine était d'avis contraire.

« Si nous partons, s'écriait-il, on croira en ville qu'il est arrivé quelque malheur au Père, et que nous l'avons lâchement abandonné; on nous jettera en prison. Il vaut mieux nous mettre à sa disposition. »

Sur le soir, ils se présentent à moi.

« Mes amis, leur dis-je, le chemin est ouvert ; vous pouvez tous partir. Nos conventions sont faites, je n'ai plus à revenir sur ma première détermination. »

De nouveau, mécontement, murmure. La nouvelle en vint aux oreilles de Choutare.

« Qu'ils partent! dit-il ; en route, j'envoie du monde à leur poursuite et je les fais tous égorger! »

Ils se le tinrent pour dit et désormais ne soufflèrent mot de leur mauvais dessein. La peur alla si loin qu'ils se faisaient passer pour des gens de la maison de M. Martins, l'ami de Bonga, bien que tous fussent étrangers à ce négociant.

Enfin, le lendemain, je pus reprendre le chemin de Tété. Je célébrai une dernière fois la sainte messe dans la maison de Choutare, et j'admis à la sainte table pour la première fois D. Maria et D. Catherine, celle-ci baptisée la veille et l'autre depuis cinq mois. L'heure des adieux était arrivée.

Avant de me séparer de Choutare, je désirai obtenir une nouvelle grâce. Je vous ai déjà parlé des horreurs qui ont été commises à Massangano en 1869. Le Portugal voulut revendiquer ses droits les armes à la main. La victoire était assurée sans la trahison et l'abandon de certains chefs. Ce fut alors une vraie boucherie des soldats qui tombèrent au pouvoir de l'ennemi. On les massacra sans pitié et leurs têtes furent empalées aux pieds de l'Aringa du vainqueur. Ces têtes humaines, tristes débris de ces hommes vaillants et dévoués, sont encore exposées en grand nombre aux portes du cantonnement de Massangano. J'en comptai environ une centaine sans parler de celles qu'on a fait disparaître, et je ne pouvais faire trois pas de promenade sans avoir nécessairement sous les yeux cet affligeant spectacle.

En présence de pareilles horreurs, je me sentis poussé, fallût-il affronter la colère du tyran, à implorer grâce pour ces restes mutilés. Je demandai une audience spéciale, seul à seul, avec le Choutare, avant de quitter sa maison. Je le remerciai d'abord de la généreuse hospitalité qu'il m'avait accordée, du terrain qu'il venait de me céder pour bâtir une église et de la liberté qu'il voulait bien me donner dans toute l'étendue de ses domaines: je lui promis, en retour, de n'épargner ni soins, ni travaux, dès que je le pourrais, pour apprendre à ses sujets à marcher droit avec Dieu et leur souverain. Jusque-là tout alla bien. J'arrivai enfin à la question brûlante. Je pris le langage de la foi et de la persuasion pour émouvoir ce cœur insensible. Ma prière fut écoutée.

« Vous pouvez, me dit-il, agir comme vous l'entendrez. »

Mon but était de recueillir tous ces ossements épars, de les envelopper dans une étoffe, de faire creuser une fosse et de les y déposer avec une dernière prière. Je fis venir des nègres et préparer des instruments. Un moment après, je revois le Choutare et lui annonce que tout est prêt. Il me prie d'attendre quelques instants et me dit qu'il a envoyé appeler les manamambos... Hélas! j'avais compté sans les manamambos, sans ces hommes inexorables qui, pour faire la cour au tyran, sont à plat ventre devant lui! On réunit le conseil. Voici la résolution qui prévalut :

« Nous ne pouvons, de notre autorité, accorder ce qui est demandé, sans avoir la permission du mambo-lion Chamuara, car, comme c'est ce dernier qui a fait mettre ces têtes à cet endroit, c'est à lui aussi qu'appartient le droit de les faire enlever. »

Ma demande fut donc ajournée par les membres du conseil, mais le Choutare me promit que, dès que le mambo-lion Chamuara viendrait à Massangano (car il habite dans un prazo lointain), il ferait des instances auprès de lui, pour m'obtenir la grâce demandée. Fasse le ciel que ces flatteuses promesses ne soient pas mensonges, ruses de guerre et fourberie, et que nous puissions sans entraves exercer le ministère apostolique dans ces lieux si riches d'espérance et que nos devanciers ont arrosés de leur sueur et de leur sang!

Quand ma barque s'ébranle pour le départ, Choutare m'adresse un dernier remerciement et les nouveaux chrétiens me demandent encore une fois ma bénédiction. Je leur promis de revenir bientôt. Nous gagnons le large et, après une journée et demie de navigation laborieuse, nous étions heureusement de retour à Tété au milieu de nos frères et de nos amis.

FIN.

NÉCROLOGIE

R. P. GALABERT

Fondateur des Missions des Augustins de l'Assomption en Orient

Né à Montbazin (Hérault) en 1830, Victorin Galabert fit ses études de médecine à la faculté de Montpellier. Au lendemain de son examen de doctorat, au moment où ses parents le félicitaient de ses succès, il leur annonça qu'il quittait le monde et entrait à l'Assomption. En 1855, une petite colonie de jeunes étudiants fut envoyée à Rome. Frère Galabert eut le bonheur d'en faire partie, quoique son noviciat ne fût pas encore terminé, ce qui lui obtint une faveur très rare, celle de prononcer ses vœux à la Confession de Saint Pierre.

Revenu en France, il enseigna l'histoire naturelle au collège de Nîmes, vint ensuite présider à l'inauguration de la chapelle de l'Assomption, rue François I[er], d'où il devait partir en 1861 pour la mission de Bulgarie.

Pendant qu'à Rome, Pie IX canonisait les martyrs du Japon, une grande agitation régnait dans la Turquie d'Europe. Tyrannisés à la fois par les Turcs et par les Grecs, les Bulgares tournaient leurs regards vers le Saint-Siège, et le Pape, plein de sollicitude pour eux, s'adressait au P. d'Alzon, et, en pleine audience publique, semblait lui donner cette mission nouvelle en disant tout haut, au grand étonnement de tous et même du P. d'Alzon : « Je bénis vos œuvres d'*Orient* et d'Occident. »

Le P. d'Alzon n'avait aucune œuvre en Orient et le nombre de ses fils était trop petit pour qu'on pût oser rien entreprendre : mais le Pape avait parlé, il fallait faire l'impossible. Le P. Galabert se présenta et partit seul pour commencer cette grande mission. Dieu connaît la patience, le travail, les humiliations, les sacrifices qui ont dû marquer ces années de la fondation de Philippopolis.

Bientôt, le P. Galabert fut choisi, par la Propagande, comme théologien de l'évêque bulgare, Mgr Popoff. Il sut se concilier, à la fois, l'amitié de son évêque et la confiance du Saint-Siège. A Rome, en 1867, Mgr Popoff se plaisait à répéter en parlant de lui : « *Galaberte mon ami!... Galaberte mon ami!...* » et Pie IX, après la consécration de Mgr Hassoun, patriarche arménien, l'appelait vers lui avec bonté et le sourire sur les lèvres : « *Venga il teologo a la cucasa bianca* », et, appuyant les mains sur cette tête dénudée, il ajoutait avec tendresse : « *Ecco l'Angelo custode di Popoff.* Voici l'ange gardien de Popoff. » Cette confiance était partagée par tous les évêques orientaux.

Lors du concile, ils furent jusqu'à quarante et cinquante venant lui demander la traduction des *schemata* et des discours. Il dut interpréter le concile jusqu'en cinq langues : bulgare, turc, grec, français et italien.

Son respect, sa discrétion, lui ménageaient une influence dont personne ne s'est douté et dont ses amis intimes n'auraient pas osé eux-mêmes lui parler.

Nature lente et timide, il n'hésita pourtant pas à entreprendre de grandes choses et à s'exposer à de grands dangers.

Lors de la dernière guerre des Russes, on vint un jour lui annoncer que, dans les villages et les campagnes, gisait une multitude d'hommes, de femmes, d'enfants blessés par les bachibouzoucs d'un côté et les orthodoxes de l'autre.

« — Vite, qu'on prépare notre hospice et les bâtiments de notre école et qu'on reçoive tous ces pauvres blessés ! »

Il sortait pour aller au-devant de ces malheureux, lorsqu'une délégation du pacha vint lui apporter la grande décoration : il remercia par un sourire, mit la décoration dans sa poche et continua son chemin. Il devait faire de même plus tard, lorsque les Russes lui firent offrir la même distinction.

Il n'y avait pas un sou vaillant à la maison ; mais qu'importe ? Dieu n'est-il pas là? Dieu se servit d'un Anglais protestant pour porter les premiers secours. Tous les malheureux furent recueillis. Trois cents enfants moururent après avoir reçu le baptême et deux cents restèrent à la charge de la mission. Il a fallu faire des dettes pour les élever : mais, du haut du ciel, l'homme de Dieu y pourvoira.

Lorsqu'il s'agit de fonder une maison à Constantinople d'où doivent partir toutes les œuvres de la Turquie d'Europe, ce n'est point le quartier chrétien où l'on peut vivre en paix, que choisit notre timide missionnaire. C'est au centre de Stamboul, dans un quartier où aucune église catholique n'avait existé depuis la prise de Constantinople, qu'il loua deux maisonnettes, l'une pour les religieuses et l'autre pour les religieux, et c'est là qu'il vient d'implanter définitivement les œuvres.

Jusqu'au bout il a été bon, patient, aimable et reconnaissant. Il souriait à la souffrance, comme à ses visiteurs, et tous ceux qui l'ont vu ne pouvaient s'empêcher de s'écrier : « C'est un saint. »

En apprenant la mort du P. Galabert, Mgr Rotelli, délégué apostolique de Constantinople, a écrit au T. R. P. Picard pour lui faire part du profond regret que lui causait cette perte si imprévue : « Tout le clergé séculier et régulier de mon vicariat patriarcal, écrit Sa Grandeur, pleurera longtemps cet incomparable missionnaire apostolique et je me fais l'interprète de toutes nos missions et de la Sacrée-Congrégation de la Propagande pour exprimer à Votre Paternité les plus sincères condoléances. »

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(ÉDITION FRANÇAISE)

Une famille du diocèse de Lyon 600
Déposé dans le tronc de Fourvière par un anonyme 5
Mme C. de Boissieu, don transmis par l'*Echo de Fourvière* 500

Pour les missions les plus nécessiteuses (à Mgr Fenouil, vicaire apostolique du Yun-nan).

Mlle Chupin à Dinan, diocese de Saint-Brieuc 5
Mlle Félicité Huet de Condé-sur-Noire, diocèse de Bayeux, pour ses parents défunts 20
Anonyme de Saumur, diocèse d'Angers, avec demande de prières 100
Anonyme d'Allonnes, diocèse d'Angers, avec demande de prières. 20
Une personne charitable de Saint-Mayeux, diocèse de Saint-Brieuc 20
Mme A. M. C. de M., diocèse de Lyon 600

Pour les missions de Chine les plus éprouvées par la persécution (à Mgr Fenouil).

M. et Mme de S..., diocèse de Luçon 250
Mme A. de F. diocese de Coutances 50
Mlle Marie de Reuille à Bitche (Lorraine) 25

A Mgr Chausse pour les victimes de la persécution au Kouang-Tong.

Un anonyme de Billom, diocèse de Clermont, se recommandant aux prieres 200

A Mgr Puginier pour les missions du Tong-King les plus éprouvées pour la persécution.

M. et Mme de S., diocèse de Luçon 250
Un anonyme du diocèse de Lyon 100

Pour M. Boyer, missionnaire en Mandchourie.

M. l'abbé B... du diocèse d'Aix 50

Pour les missions d'Afrique les plus nécessiteuses (au R. P. Planque, mission du Niger).

M. Voirgard, du diocèse d'Aire 5

A Mgr Lavigerie, pour ses missions d'Afrique.

Anonyme du diocèse de Lyon 100

A Mgr Lavigerie, pour contribuer au baptême et au rachat d'un petit nègre sous le nom de Charles Paul.

Mlle Paseaud, diocèse de Bourges 20

Au R. P. Planque, pour ses missions d'Afrique.

A. D. L. A. du diocèse du Mans 100

Au R. P. Holley, supérieur de la mission d'Abéokouta, pour le rachat et baptême d'enfants nègres.

Anonymes de Sourdeval, diocèse de Coutances 47 50

Au R. P. Picarda, de la mission Saint-Joseph de Mandéra (Zanguebar), pour le rachat d'un petit nègre à baptiser sous le nom d'Edouard.

Mme Edouard Brabant à Cambrai 100

Pour la propagande du Bulletin.

M. Georges Speth à Rilly, diocèse de Blois 1

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



ADEN — En vue de Djebel Ishan ; d'après un dessin du R. P. Le Roy (Voir page 115).

CORRESPONDANCE

MÉLANÉSIE & MICRONÉSIE

Coutumes et traditions curieuses des Canaques. — Instruction des enfants et des adultes. — La mission de la Nouvelle-Guinée.

De nouvelles lettres nous sont récemment arrivées de la Nouvelle-Bretagne : elles font suite à celles que nous avons déjà publiées ; nous en extrayons les passages suivants :

Il est une cérémonie toute mystérieuse dont nous avons eu connaissance en ces derniers temps, et qui est remarquable surtout par le symbole dont les Canaques font usage. Ce symbole est un serpent, et la cérémonie s'appelle la *Malira*, nom donné aussi au serpent.

A certaines époques de l'année, les hommes de plusieurs tribus se réunissent devant ce serpent ; puis un chef prononce quelques paroles et pose, sur l'image de la bête, de la chaux et certaines herbes, qu'il distribue ensuite à son entourage. Quelquefois les Canaques mâchent ces herbes qui paraissent produire en eux une sorte d'hallucination.

Nous nous sommes procuré un de ces serpents, qui a été taillé dans un arbre à pirogue. Il a de nombreux replis, et, déroulé, il ne mesurerait pas moins de huit à neuf mètres. Il est assez bien sculpté et peint avec les couleurs que possèdent les Canaques, c'est-à-dire le blanc, le rouge, le bleu et le noir.

Les femmes sont sévèrement exclues de la cérémonie de la *Malira* ; et, du reste, elles sont convaincues qu'elles ne pourraient regarder le serpent sans mourir, ou sans s'exposer aux plus graves accidents.

Si quelque Canaque, par sa mauvaise conduite, porte le trouble dans les ménages, les chefs de famille se réunissent et lui imposent la *Malira*, c'est-à-dire qu'ils lui attachent aux cheveux, par derrière, un petit sachet contenant de la poussière de la *Malira*. Ce sachet est ter-

miné par des plumes qui paraissent de loin. Dès que les femmes aperçoivent ces plumes, elles prennent la fuite.

Les Canaques ne veulent pas s'expliquer sur le véritable sens de la cérémonie de la *Malira*. C'est un secret que nous découvrirons plus tard ; mais n'est-il pas permis de voir dans ce serpent quelque chose qui se rapporte au Serpent de l'Eden, quelque reste corrompu des vérités premières?

D'ailleurs, ce ne sont pas les seules traces que nous en rencontrions. Nous trouvons, chez nos sauvages, le fond ou plutôt l'ombre de la vraie religion, comme dans les nations païennes les plus civilisées.

L'enfant, à sa naissance, est passé sur les flammes. Il semble bien qu'il y ait là l'idée d'une purification par le feu ; par conséquent la preuve d'une croyance implicite à une souillure originelle.

Les Canaques ont aussi l'idée confuse de la nécessité de mérites acquis pour arriver, après cette vie, au lieu du bonheur. Ainsi, ils disent que l'âme, après la mort, avant de parvenir au beau pays où elle doit se rendre, a une large rivière à franchir, et qu'un homme l'attend sur le rivage pour lui faire faire la traversée, si elle apporte avec elle assez de *divarah*, ou monnaie. Si elle n'en a pas, elle demeure sur le rivage, ou revient parmi les siens pour se plaindre et réclamer le *divarah* dont elle a besoin. Aussi, est-ce le *divarah* que les Canaques recherchent avec le plus d'avidité durant leur vie, puisque, à leur mort, ce *divarah* doit être employé à payer ceux qui viendront visiter leur cadavre avant qu'il soit mis dans la natte ; à payer à l'inexorable nautonnier le prix de leur passage ; à solder un service d'un genre particulier que leur légataire doit faire à chaque lune, durant trois mois. Ce service consiste en un repas solennel où sont exposées avec assez d'art toutes les choses qui ont appartenu au défunt, et pendant lequel des femmes exercées, parées de feuilles, de fleurs et de plumes, les cheveux peints en rouge, chantent une chanson funèbre ou *angara*, en marquant le rhythme avec un morceau de bambou dont elles frappent la terre en cadence. Quelquefois la danse accompagne le chant, et des tambours marquent la mesure : c'est ce qu'ils appellent la *Malanghen*.

L'idée qu'ont les Canaques que les richesses matérielles sont le moyen d'arriver au bonheur, leur fait considérer la possession de ces richesses comme la seule vertu. Nous aurons bien à faire pour les tirer de cette erreur : elle leur est commune, hélas ! avec bien des gens civilisés et même avec bien des chrétiens...

A ces détails, ajoutons ceux que nous donne une lettre plus récente du Révérend Père Hartzer, adressée à son frère :

... Ce n'est pas, comme vous le pensez peut-être, de notre résidence de Wlavollo que je vous écris aujourd'hui, mais bien de Cooktown, où nous ne ferons que passer, car nous devons de là nous rendre à Thursday-Island. Telle est la vie du missionnaire : un jour ici, demain là, jusqu'à ce que vienne le dernier voyage et le grand repos de l'éternité. En attendant, il faut être prêt à planter sa tente un peu partout, à faire des prières de l'itinéraire sa prière quotidienne et à n'appliquer qu'aux choses du ciel les mots : *redeamus ad propria*. Le missionnaire n'a pas de *propria* ici-bas.

Après un séjour de deux ans, nous semblons toucher à d'heureux résultats. Notre installation est satisfaisante ; nos maisons sont achevées. Nous catéchisons nos chers Canaques avec tout le zèle possible ; ils nous aiment, les enfants progressent dans l'étude du catéchisme ; ils répondent en latin aux litanies de la Sainte Vierge, et montrent beaucoup de goût et d'empressement pour les cérémonies du culte extérieur. On vient fidèlement à la messe le dimanche. Nous avons une fois compté jusqu'à cent cinquante indigènes. Dès le samedi soir, on sonne la cloche pour avertir les Canaques que le lendemain est le jour du Seigneur et qu'il faut, par conséquent, songer à venir à la prière et à la parole. Le dimanche matin, bien que la messe ne soit célébrée qu'à neuf heures, nos paroissiens empressés sont déjà dans la cour à sept heures, demandant à chaque instant si l'on va bientôt sonner la cloche ou sonner de la conque ; car notez qu'en Nouvelle-Bretagne, nous avons la même coutume que le peuple israélite : dans le désert ou au temple, les lévites annonçaient au son des trompettes l'heure de la prière et les sacrifices du soir et du matin, de même à Wlavollo nous annonçons la messe et le catéchisme au son de la conque marine.

Vers neuf heures, nous introduisons d'abord les petits garçons. Il faut un peu de temps pour les ranger, les faire asseoir sur leurs talons, leur recommander de ne point tourner le dos à l'autel et surtout de se taire. Les enfants placés, les hommes entrent à leur tour. Je me tiens ordinairement à la porte pour permettre ou défendre l'entrée, selon le costume de chacun. Ceux là seulement qui ont un vêtement quelconque, en reçoivent la permission. Nous leur avons dit que, chez nous, la coutume était de n'aller jamais à l'église sans porter ses vêtements les plus beaux ; aussi, dès lors, les vîmes-nous venir avec leurs accoutrements des grandes fêtes. Les uns mettaient des plumes dans leurs cheveux, les autres suspendaient un morceau de miroir à leur cou, etc. Les hommes une fois rentrés, déposent les fusils et les lances dans un coin ; les femmes et les petites filles se groupent à la porte et aux fenêtres ; puis, l'office commence. La messe est chantée à tour de rôle par les Pères. Le R. P. Navarre tient le petit harmonium et prêche à l'Evangile ; pour moi, je suis tout à la fois grand chantre, suisse, bedeau, chargé de surveiller, de faire chanter ceux qui le peuvent, et d'imposer silence aux autres. Après la messe, les hommes et les enfants entrent dans notre jardin ; là, chacun s'assoie, regarde, fait claquer sa

langue en signe d'admiration et parle beaucoup. Ce moment est choisi pour la distribution des récompenses aux enfants qui ont le mieux répondu pendant la semaine.

L'après-midi, nous n'avons que le catéchisme. Les enfants se réunissent à trois heures, chantent les litanies de la Sainte Vierge, apprennent à faire le signe de la croix, à se mettre en procession, récitent encore une fois les leçons expliquées pendant la semaine et reçoivent de nouveau quelques récompenses. Vous voyez que, peu à peu, on apprend à sanctifier le dimanche à Wlavollo. L'œuvre de l'évangélisation de nos chers sauvages étant ainsi en bonne voie, le R. P. Navarre a pensé qu'il était opportun d'aller fonder une station dans la grande île de la Nouvelle-Guinée, sur laquelle nous jetons depuis longtemps des regards de sainte convoitise. Que ne sommes-nous une légion pour commencer ce beau travail sur plusieurs points à la fois?

Le Révérend Père Navarre nous écrit, de son côté, pour nous faire connaître sa détermination de se rendre en Nouvelle-Guinée.

Cooktown, 14 octobre 1884.

Les choses sont allées plus vite que je ne l'espérais. Mes dernières lettres vous ont dit l'assiduité de nos Canaques à venir à l'école et à suivre les catéchismes. L'élan étant donné, deux Pères pouvaient suffire à Wlavollo pour continuer l'œuvre commencée, et j'ai cru nos nouveaux confrères assez formés pour me permettre de songer à une nouvelle station.

Je fis part à nos confrères du dessein que j'avais formé de me rendre le plus tôt possible en Nouvelle-Guinée. Tous furent unanimes pour reconnaître l'opportunité de cette entreprise, et il a été décidé qu'au lieu de fonder de suite de nouvelles stations en Nouvelle-Bretagne, il était plus urgent, dans l'intérêt général de la mission, d'évangéliser la Nouvelle-Guinée. Huit jours après cette décision, un navire de M. Hernsheim allait partir de Matoupi pour Cooktown. Je le pris, accompagné du Père Hartzer et du Frère Joseph, laissant la direction de Wlavollo et de Malagouna à nos autres confrères.

Que Dieu bénisse cette nouvelle organisation et notre future installation! Nous avons beaucoup souffert sur le petit navire qui nous a déposés hier à Cooktown. Nous avons mis cinq semaines pour faire un trajet qui ne demande ordinairement que huit ou dix jours.

Nous recevons à Cooktown la meilleure hospitalité chez le nouveau provicaire apostolique de l'ordre des Augustins.

Nous ne tarderons pas à nous rendre à Thursday-Island, où nous trouverons une quarantaine de catholiques, en grande partie Tagols-Manillois. Chaque mois, sept steamers venant de Sydney ou de Brisbane et allant en Europe ou en Chine passent à Thursday. Le climat en est sain. J'espère que bientôt je pourrai vous donner de plus longs détails.

Arrivé dans sa nouvelle mission, le R. P. Navarre nous communique ses premières impressions et ses espérances.

Le jour même de notre arrivée, je tins à faire visite au gouverneur, M. Chester, dont la femme est catholique. Je lui fis part du projet que nous avions formé d'établir une mission en Nouvelle-Guinée, à Port-Moresby, ajoutant que nous regardions comme nécessaire de commencer une station à Thursday. Il partit le soir même pour se joindre au commandeur de Sydney qui allait planter le drapeau du protectorat sur les côtes de leurs nouvelles possessions.

Si jamais j'ai été tenté de déplorer notre pauvreté, c'est bien en ces derniers temps. Nos ressources touchaient à leur fin quand nous sommes venus à Thursday, et nous devions nécessairement songer à bâtir, pour éviter des loyers exorbitants. Un terrain fut acheté, et, bien que complètement impropre à la culture, il ne nous fut cédé qu'à un prix fort élevé. Je m'adressai alors au R. P. Joly, mariste de Sydney, qui est vraiment notre Providence, pour le prier de nous avancer le plus tôt possible ce qui était nécessaire à notre modeste installation. Mais le plus tôt possible est toujours long, quand on est séparé par douze ou quinze jours de trajet, et nous commençâmes nos constructions sans avoir le premier *penny* pour payer les ouvriers. Le secours demandé arriva; mais si j'eusse eu une certaine somme à ma disposition, j'aurais pu, laissant le Père Hartzer chargé de surveiller les travaux de construction, louer un bateau et visiter les côtes de la Nouvelle-Guinée, prendre connaissance des lieux, avoir une entrevue avec les missionnaires protestants de Port-Moresby avec lesquels il faut nécessairement compter, et, après une entente, j'aurais choisi l'emplacement de notre première station. Lors de mon long voyage de Matoupi à Cooktown, en septembre, j'ai pu, tout à mon aise, étudier le directoire du capitaine du navire et me renseigner exactement sur les côtes de la Nouvelle-Guinée et des îles environnantes, sur les lieux où les missionnaires protestants ont placé leurs catéchistes, sur la description des côtes par rapport à l'abordage, sur la configuration du terrain, sur le nombre et la position des villages côtiers, sur les endroits sains et ceux qui ne le sont pas et une foule d'autres renseignements dont le missionnaire ne doit pas se désintéresser. Il m'eût été utile de contrôler de *visu* cette importante étude, qui me remet en mémoire la parole du grand apôtre des nations: *ostium magnum apertum est*.

Il y a cinq jours de traversée de Thursday-Island à Port-Moresby. Le prix pour chaque passager est de 250 fr. et de 75 fr. par tonne de marchandise. Ces prix, très onéreux, nous font sentir de jour en jour le grand avantage, pour ne pas dire l'absolue nécessité d'avoir un petit navire au service de la mission. Un de nos bons catholiques manillois nous suffirait comme capitaine, même pour aller chez nos confrères de Nouvelle-Breta-

gne, qu'il nous serait utile de visiter de temps en temps. Ce sont d'excellents marins qui connaissent par cœur toutes ces mers. M. Nelty, qui se livre à la pêche des perles ou plutôt des nacres, nous offre un de ses bâtiments blindés en cuivre, jaugeant 50 tonnes, au prix de 10,000 fr. Il a coûté bien davantage : malgré le rabais qui nous est fait, le prix est encore bien élevé, vu nos ressources et les nécessités multiples auxquelles nous avons à subvenir.

Il est très probable que les ministres protestants ont exagéré, et pour de bonnes raisons, les difficultés de la position, les conditions défavorables du climat, la pauvreté du terrain, la méchanceté des indigènes. Depuis la visite de Mgr Cani, ils ont su que Rome allait envoyer des missionnaires catholiques. Aussi, se sont-ils empressés d'occuper les postes les plus favorables sur la côte, mettant dans quelques endroits, comme catéchistes, de simples Canaques n'ayant aucune notion de religion. Leur but est de garder la place et de nous éloigner...

INFORMATIONS DIVERSES

Bucharest. — Le *Vaterland* de Vienne annonce la mort dans cette ville, de Mgr Paoli, archevêque de Bucharest. Ce zélé prélat était âgé de 67 ans.

Chan-tong. — Le R. P. Césaire, Mineur Observantin, missionnaire au Chan-tong, écrit de Ché-fou, le 24 novembre 1884 au R. P. Marie de Brest, procureur des missions franciscaines :

Je viens d'apprendre par deux de nos missionnaires, les Pères Zéno et Wang, qu'un grand nombre de chrétiens des districts qu'ils évangélisent, se trouvent dans la plus profonde misère. Depuis cinq ans, des inondations périodiques détruisent toutes les récoltes ; cette année-ci même, les habitations ont été emportées : les missionnaires se sont adressés au vicaire apostolique ; mais vous savez que Mgr Cosi est malade. Sa Grandeur m'a dit, en outre, qu'on lui a répondu de Shang-Haï que tous les secours ont été distribués et que le Chan-tong est venu trop tard.

« Mgr Cosi ne pouvant rien faire, les chrétiens sont obligés d'aller mendier chez les païens et d'y chercher un refuge. J'ai l'intention, sur la demande des missionnaires, de faire venir ici un certain nombre de familles connues pour leur piété, et de leur obtenir du travail. Les habitations sont déjà assurées ; mais il faudra les aider à s'établir, à faire le voyage. Je ferai de mon côté tous les sacrifices possibles, selon mes faibles ressources, parce que ce sera une chose de haute importance pour la misssion catholique à Ché-fou. Nous avons une grande église : il nous faudrait aussi beaucoup d'adorateurs du vrai Dieu : nous aurions ainsi un noyau de bons chrétiens et ce serait plus facile pour nous de gagner des néophytes. »

Afrique Equatoriale. — On annonce la mort du roi Mtésa, dont le nom avait acquis en Europe une certaine célébrité grâce aux récits de Stanley qui avait fait à sa cour un assez long séjour lors de sa traversée du Continent mystérieux. Le nouveau souverain de l'Ouganda serait, paraît-il, un neveu du monarque défunt, instruit par Mgr Livinhac. Le fait, s'il est vrai, ouvre le plus brillant avenir au vicariat apostolique du Victoria Nyanza.

---

400 LIEUES A TRAVERS LE KOUANG-SI & LE KOUY-TCHÉOU.

Journal de M. Chouzy,

des Missions-Étrangères de Paris

Ire PARTIE

DE KOUY-HIEN A LA FRONTIÈRE DU KOUY-TCHÉOU.

Mars-avril 1881

III

Du fleuve Hông-Choûy-Kiâng à la ville de Kin-Yuèn-Foû.

AVENTURE D'UN CANTONAIS. — LA VILLE DE HIN-TCHÈN-HIEN. — LA PLAINE DE LONG-TANG-KIANG. — INSTALLATION DES LITS AU KOUANG SY. — SOLLICITUDE DU SOUS-PRÉFET. — LE VOL ET LE COMMERCE DES FEMMES. — LE MANDARIN CANTONAL DE YUN-TIN-SE. — MANIÈRE DE PLANTER LE MAÏS. — PRÉJUGÉS SUR LE CHRISTIANISME. — VALLÉE DE LO-MONG-KIANG AVEC BLÉS ET COLZAS. — KIN-YUEN-FOU, VILLE DE PREMIER ORDRE. — LA RIVIÈRE DU DRAGON. — LES CANTONAIS A KIN-YUEN-FOU. — TENUE DE DEUX MINISTRES PROTESTANTS ANGLAIS. — LES MANDARINS SOMMÉS DE PUBLIER L'ÉDIT VICE-ROYAL EN FAVEUR DU CHRISTIANISME. — ENTREVUE AVEC DEUX MANDARINS INFÉRIEURS. — EFFET QU'ELLE PRODUIT.

(Suite 1)

On entre bientôt dans le territoire de la sous-Préfecture de *Y-chân-hièn*, dans le district de Yûn-tin-sè. Les mandarins, désignés par la particule *Sè*, sont comme les subrogés du sous-préfet, des espèces de chefs de canton ; leur autorité est fort bornée, et leur juridiction embrasse d'ordinaire un pays assez restreint. La petite magistrature de Yûn-tin est héréditaire. Quant au sous-préfet, il réside dans la ville même de *Kin-Yuèn-foû*. La vallée toujours verdoyante va se rétrécissant, jusqu'à ce qu'au-delà du pont de *l'Eau-froide* (Len-choûi-Kiâoû), jeté sur la rivière de Yûn-tin, elle devient à peu près inculte. Le chemin, parfois pavé, paraît assez fréquenté ; nous rencontrons des porteurs d'une espèce de plante médicinale, appelée *tông-taiou* ; c'est un tube blanc allongé dont on n'a pas su m'indiquer les propriétés curatives.

Yûn-tin-sè, où réside le chef cantonal, n'est pas même une petite ville ; c'est tout simplement un gros village situé au pied des monts, à l'extrémité-ouest de la plaine. Il est d'un aspect à intéresser vivement un catholique, surtout un missionnaire ; une espèce de tour qui s'élève probable-

(1) Voir les *Missions catholiques* du 2, 9, 16, 23, 30 janvier, 13, 20 et 2 février 1885, et la carte envoyée avec le numéro du 3 janvier.

ment dans la dépendance du prétoire, donne à cette agglomération, par sa ressemblance avec un clocher, une physionomie qui rappelle singulièrement un bourg chrétien.

Nous couchâmes à quinze ly au-delà de Yûn-tin-sè, dans le gros marché de Chè-piè (tortue de pierre) ; nous avions, ce jour-là, fait seulement trente-six kilomètres.

Le patron de la première auberge dans laquelle nous entrâmes, ayant prétendu exiger de nous autant d'argent qu'il avait de lits à donner, quoique nous fussions bien loin de devoir les occuper tous, nous l'invitâmes à *s'asseoir* (expression chinoise pour prendre congé de quelqu'un), et nous nous transportâmes en face chez un hôte moins rustre, sinon moins cupide dans le fond. C'était un marchand de *téou-fou* (espèce de fromage blanc fabriqué avec de la farine de pois). Quand il sut qui j'étais, et qu'on lui parla du christianisme, il exprima brutalement d'un mot l'idée que s'en forment ses compatriotes :

« Le christianisme, dit-il, oh ! je connais çà; c'est la religion des *diables d'étrangers* ; ce n'est pas notre affaire, à nous. »

Pauvres gens ! ils dédaignent la vérité qu'ils ignorent, et que leurs préjugés leur font croire n'être pas faite pour eux ! Du reste, cette population ne paraît pas méchante ; à peine quelques curieux se permirent-ils de stationner un instant devant la porte ; et on me laissa paisiblement aux prises avec le froid qui m'incommodait un peu à cause des innombrables courants d'air se croisant dans cet appartement unique. Mon lit avait été installé tant bien que mal à l'endroit le moins encombré. Assis là en attendant les préparatifs du repas, je pus suivre à loisir toutes les conversations : quoique encore un peu bâtard, le langage devient de moins en moins dur à mon oreille.

Vers les sept heures et demie arrivent les satellites du mandarin cantonal pour m'escorter le lendemain : en déclinant leur titre et l'objet de leur mission devant un de mes hommes, ils ont l'impolitesse ou plutôt la grossièreté d'employer l'expression usitée à l'égard des étrangers; ce qui provoque de la part de mon homme un prompt rappel à l'ordre, et de leur part des excuses immédiates.

1er avril. — Il a plu un peu la nuit, et il brouillasse ce matin. Grâce aux lenteurs des portefaix, on part seulement à sept heures. Au sortir du marché de *Chè-piè* qui s'élève sur le point culminant, je m'aperçus que nous quittions le bassin du Hông-choûi-kiâng (fleuve aux eaux rougeâtres) pour passer dans celui de Lông-kiâng (fleuve du Dragon).

On trouve à 15 *ly* (environ 9 kilom.) de Chè-piè, quelques hangars ouverts où l'on vend du riz et du porc, et à quelques pas de là deux *pierres* abritées par un peu de paille et qui sont les divinités de céans. C'était la première fois que je rencontrais au Kouàng sy des dieux si brutes; malheureusement ce ne fut pas la dernière. J'en fus douloureusement affecté, J'ignorais encore que tel était l'objet principal des adorations de toutes les populations des contrées qui s'étendent depuis Chè-Piè jusqu'à la capitale du Kouy-tchéou.

Faut-il que l'homme soit dégradé pour se ravaler jusqu'à prodiguer ses adorations à la pierre brute et à reconnaître en elle un maître et le pouvoir de distribuer aux humains le bonheur et l'infortune ? A ces réflexions qu'il m'est arrivé maintes fois de communiquer à ces pauvres païens, on me répondait en souriant par des paroles approbatives, mais on ajoutait : « C'est l'usage du pays ». Pauvres aveugles! Quand leurs yeux s'ouvriront-ils à la lumière évangélique!

Les bambous abondent en ces parages; je remarque des grottes dans les monts rocheux; les villages sont plus clair-semés, mais les maisons sont beaucoup plus communément couvertes de tuiles que de chaume. Enfin voici une vaste plaine où coule un ruisseau qui aboutit au Lô-Mông-Kiâng; une médiocre élévation de terrain sert de cimetière ; la ville de *Kin-yuèn-foù*, cité de premier ordre, se dresse au N.-N.-O., avec ses remparts noirâtres et peu élevés.

Nous entrons par le faubourg du Midi où, au milieu de quelques chaumières, s'élèvent aussi de belles maisons. Je suis frappé de voir un certain nombre de petites filles de douze à quatorze ans portant la charge comme des crocheteurs en apprentissage. Le langage que j'entends offre à peine quelques différences avec le mandarin qui m'est familier. Je vois aussi en vente des chapaux de paille de la même forme qu'au Koûy-tchéou ; des petites filles ont des calottes, et quantité de gens des bottes, quoiqu'il ne pleuve pas, absolument comme au Koûy-tchéou : me voilà donc en pays connu.

La rue du Nord (Pè-kài) que nous enfilons, est garnie de magasins bien tenus ; c'est la plus belle de la ville ; nous prîmes logement dans une auberge de ce quartier. Outre que j'y eus une chambre pour moi et mes gens, j'eus l'avantage de rencontrer dans le maître d'hôtel, originaire de la province du Hôu-Nân, un homme complaisant et bien renseigné sur un pays qu'il habite depuis de longues années; il me fournit plusieurs données utiles.

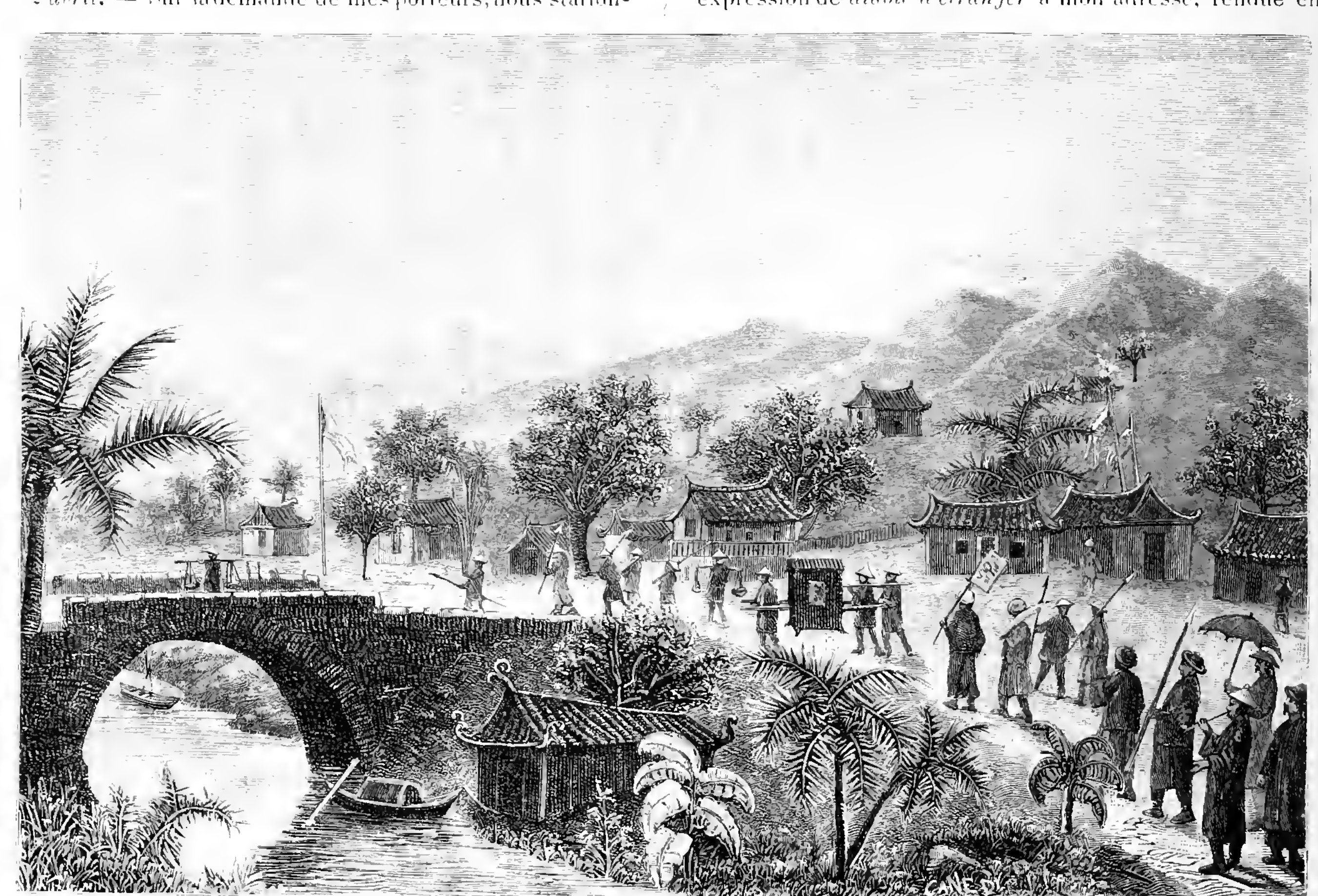
Les grandes barques remontent par le *Fleuve-du-Dragon* jusqu'à Kin-yuèn-foù, dont le port est en dehors et tout près de la porte du Nord ; mais le commerce est en rapport avec la modicité de la population de la contrée. Au moment de la crue des eaux, le chargement des barques est peut-être de trente à quarante mille livres (dix-huit à vingt-quatre mille kilos), tandis qu'en temps ordinaire, elles transportent seulement trois ou quatre mille livres (dix-huit cents à deux mille quatre cents kilos) (1).

A peine installé dans mon auberge, j'envoyai un de mes

(1) Le Lông-Kiâng, ou Fleuve ou plutôt *Rivière du Dragon*, prend sa source dans les montagnes, qui se dressent au nord de la ville sous-préfectorale de Ly-pô-hièn dans le S. S. E. de la Province du Kouy-tchéou. Sous le nom de Liou-tsèn-Kiâng, rivière du village Laôrt, il reçoit non loin de la frontière des deux Provinces, mais, contrairement à l'indication des cartes, dans le Kouàng-Sy, la grosse riviere Yun-tchâng-ki venant de la région Sud-Est du Kouy-tchéou, puis un peu plus bas la rivière de Nân-tân-tcheou, pour prendre ensuite la dénomination de *Rivière de la ville d'Or* (Kin-tchên-Kiâng) jusqu'à son confluent avec le Siou-choui, qui descend des montagnes de No-ty-tchéou, et passe par Hô-tchéou, confluent au-dessous duquel il commence à s'appeler Lông-kiâng, nom qu'il conserve jusqu'à son absorption par le Liou-Kiâng, à la hauteur de la ville sous-préfectorale de Liou-tchên-hièn, c'est-à-dire à environ quatre-vingt-dix kilomètres au dessous de Kin-Yuên-fou. Souvent encaissé et resserré entre les montagnes, il est navigable, en temps ordinaire, aux petites barques jusqu'à l'entrepôt important de Houây-Yuèn, à cinquante ly au-dessus de Kin-Yuên-fou, et au moment des crues jusqu'au marché de Kou-pin, à l'embouchure du Siou-Choûi, c'est-à-dire à deux cent cinquante-quatre ly (environ cent cinquante-deux kilomètres), plus haut. Au-dessus de Houây-Yuèn, il se grossit du Tay-Kiâng qui coule des environs de la frontière Sud-Est du Kouy-tchéou, et, vers le susdit marché lui-même, il s'accroit encore d'un cours d'eau important venant du Nord, ainsi que de la rivière de Tièn-hô-hièn un peu au-dessus de Kin-yuèn-foù.

hommes porter ma carte aux divers prétoires, et saluer les autorités civiles et militaires. Quelques-uns me rendirent mes politesses, tandis que d'autres s'en abstinrent. Néanmoins ma subite apparition était un événement pour ces Messieurs, comme je le sus ensuite : et ce fut encore pire à l'arrivée des satellites de Chàng-lin-hién, porteurs de la dépêche m'annonçant, et qui n'avaient pu m'atteindre en route. En vain ceux-ci voulurent-ils essayer d'obtenir des étrennes : je refusai obstinément à cause de leur lenteur. Quoiqu'il en soit, après avoir pris notre réfection et récité nos prières, nous nous abandonnâmes à un repos dont tous nous avions grand besoin.

2 avril. — Sur la demande de mes porteurs, nous stationnâmes une journée pour nous remettre un peu des fatigues d'une marche non interrompue de neuf jours. J'étais loin de le regretter, afin d'avoir l'occasion de mieux connaître la position et de prier davantage le bon Dieu pour ce peuple entièrement assis à l'ombre de la mort. Mais la nouvelle de ma présence s'étant répandue, les Cantonais, toujours plus insolents, envahissent la cour, ouvrent brusquement deux ou trois fois la porte de ma chambre, et trouent avec les doigts le papier qui sert de vitres à mes fenêtres. Je constate avec plaisir que, parmi les curieux, le contingent fourni par la population indigène se compose presque exclusivement d'enfants. Quant aux Cantonais, leur gracieuse expression de *diable d'étranger* à mon adresse, rendue en



CHINE. — Le pont de l'Eau froide, près de Yun-tin-hien (Kouang-si) (Voir page 112).

leur langue, ne laissait aucun doute sur leur origine. Comme ce tapage peu parlementaire finit bientôt par m'agacer, j'envoyai ma carte au sous-préfet en lui demandant quelques prétoriens pour dissiper cette foule impertinente : ce qui fut aussitôt exécuté.

J'appris que ces inconvenances commises à mon égard étaient dues, moins peut-être à ma qualité d'étranger, qu'à la conduite de deux ministres protestants anglais qui étaient venus à Kin-Yuèn en 1879, et avaient eu, par suite de leurs allures peu chinoises, à essuyer les huées de la populace. La mesure dont j'ai parlé plus haut, ainsi que mon attitude sévère, firent dire que j'étais un grand personnage; aussi, quand j'eus à paraître hors de ma chambre, au lieu de l'insolence, ce fut de la politesse que je rencontrai.

Mais il s'agissait de profiter de mon passage pour commencer à préparer les voies de l'évangélisation, le but premier de toutes mes démarches. Le vice-roi des deux Koùang avait, au mois d'octobre précédent, rendu, sur la demande du consul de France à Canton, M. Lemaire, un édit en faveur du christianisme avec ordre de l'afficher partout dans l'étendue des deux provinces. Comme je n'en avais presque pas rencontré d'exemplaires sur ma route, j'envoyai prier le sous-préfet d'exécuter à la lettre la circulaire vice-royale, ajoutant qu'à mon retour du Koùy-tchéou, je passerais par Lioû-tchéou-foù pour adresser au *Tào Tày* (Intendant de zône) mon rapport sur la manière dont auront été remplies les intentions si précises de l'autorité suprême. La réponse fut que l'édit avait été publié sur

plusieurs points, mais qu'ayant disparu sous l'action de la pluie et du vent, on allait le placarder à nouveau. Que ces promesses aient été fidèlement exécutées, j'ai peine à le croire, et je n'ai évidemment pu le constater. Du moins, les mandarins ont vu qu'on s'occupait de l'exécution des ordres reçus, puisque je déclarai qu'un des buts de mon voyage était de prendre des informations à ce sujet.

Toujours est-il que ma présence intriguait de plus en plus ces dépositaires de l'autorité et qu'ils tinrent à savoir au juste qui j'étais.

(A suivre).

UN COIN DE L'ARABIE HEUREUSE

Par le R. P. Le Roy

de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, missionnaire au Zanguebar.

Nos lecteurs se souviennent du travail si intéressant que nous avons publié l'année dernière : *A travers le Zanguebar*. Le Père Le Roy y avait révélé, comme écrivain, des qualités de premier ordre. Le récit était accompagné de dessins remarquables. Nous avons aujourd'hui la bonne fortune de commencer la publication d'une œuvre nouvelle du même auteur. Nous sommes certain qu'elle sera accueillie avec une égale faveur par tous ceux qui s'intéressent aux progrès de la civilisation chrétienne et par tous les amis de bonne et saine littérature. Une carte et de nombreuses gravures faites sur des dessins envoyés par le R. P. Le Roy permettent de le suivre dans son excursion sur ce coin de l'Arabie heureuse.



Chine. — Aux approches de Kin-yuen-Fou, ville préfectorale du Kouang-si (Voir page 113).

ADEN, SHEIHK-OSMAN & LAFFADJ

Parmi les ports de mer où les plaisirs et les affaires amènent un perpétuel courant d'étrangers, nulle ville, peut-être dans le monde entier, n'a vu autrefois et ne voit aujourd'hui passer plus de « messagers de la bonne nouvelle », que le port et la ville d'Aden, en Arabie.

Située comme au point de jonction des trois parties de l'ancien monde, entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique, Aden est, pour ainsi dire, la seule porte par où sortent les missionnaires, lorsqu'ils abandonnent les pays éclairés par l'évangile pour entrer dans ceux que les ténèbres du paganisme couvrent encore : l'Arabie, l'Inde, la Birmanie, le Thibet, la Malaisie, le Tonkin, la Chine, la Corée, la Mandchourie, le Japon, l'Océanie, et tout le versant oriental de cette mystérieuse terre d'Afrique, l'Abyssinie et le pays galla, Madagascar et les Grands Lacs, le Zambèze et le Zanguebar.

A ce titre seul, et en faisant abstraction de l'intérêt grandissant tous les jours qui s'attache aux contrées baignées par la Mer Rouge, Aden mériterait dans les

Missions Catholiques une mention particulière. Et puisque, plusieurs fois déjà, j'ai dû y passer et y séjourner, je serais heureux si les notes que j'ai eu occasion de recueillir sur ce point célèbre pouvaient intéresser les nombreux amis des missions et des missionnaires.

I. *Premier aspect d'Aden.*

Dans un ouvrage remarquable, écrit par ordre des rois de Portugal et assez rare aujourd'hui (*Historiarum indicarum libri* XVI. *Coloniæ agrippinæ*. A MDXC), le P. Maffei, de la Compagnie de Jésus, donnait en 1590 cette description d'Aden :

« La ville est d'un bel aspect. Beaucoup d'édifices. Beaucoup d'habitants. Ce n'est pas toutefois la nature de son sol (tout y est importé), mais c'est sa position favorable qui lui a valu cette importance. Baignée presque de tous côtés par la mer, comme une péninsule, et reliée par un isthme au continent, une abrupte montagne la domine. Elle est, en outre, bien défendue par une enceinte de forts et de murailles. »

Il y a trois siècles que cette description est écrite : elle est encore juste.

Quand, après avoir passé le détroit de Bab el Mandeb, « *la Porte des Larmes*, » on arrive pour la première fois devant ces inaccessibles rochers nus, on ne peut d'abord retenir l'expression de son étonnement. Le matin, le soleil encore caché envoie dans le ciel pur et profond d'Arabie des lueurs qui retombent en reflets orangés sur ces flancs abrupts, sur ces vallées profondes, sur ces pics élancés, les colorant de mille nuances et variant d'admirables effets. On regarde, on attend. Tout à coup, le globe étincelant de l'astre paraît, comme si, d'un bond, il s'était élancé au-dessus de l'horizon. Et presque aussitôt, sans transition marquée, la lumière ruisselle sur toute cette nature sauvage : le ciel perd les teintes adoucies de l'aurore, les vagues de la mer étincellent, le sable du désert paraît danser, et là, devant vous, les montagnes se dressent, désertes, affreuses, et déchirant de leur profil fantastique l'horizon enflammé. On dirait des masses liquides, qui, sorties d'une fournaise énorme et lancées vers le ciel, ont été saisies par un froid subit et coagulées dans leur forme première. Pas un brin d'herbe : rien que de la lave, du soleil et du feu.

II. *Position géographique.*

Comme on vient de le dire et comme tout le monde le sait, Aden est située dans cette partie de l'Arabie qui porte le nom d'*Yémen* ou *Heureuse*, en face de la cité africaine d'*Adel*, à l'entrée de la Mer Rouge et sur l'Océan Indien.

La rade est formée par deux péninsules, deux massifs de montagnes reliés à la terre ferme par des langues de terre très basses et en partie inondées par la marée haute : *Djebel Ishan* à l'ouest, et *Djebel Shem-Shem* à l'est. Le plus haut sommet de ce dernier s'élève à mille sept cent septante-six pieds anglais au-dessus du niveau de la mer.

III. *Géologie.*

Au point de vue géologique, les roches des péninsules, et particulièrement de Shem-Shem, des deux la plus importante, sont formées d'une lave qui prend diverses couleurs, brune, grise, noire, même verte, et qui ressemble ici à des éponges, là à des scories, qui, ailleurs, est très compacte. La nature de cette lave est le plus souvent schisteuse ; mais on trouve aussi des tufs et de la pierre ponce, et, quoique en très petite quantité, de l'obsidienne, du gypse et de la calcédoine.

IV. *Flore.*

Sur un pareil sol, où l'on ne rencontre que quelques poignées de terre végétale et où le ciel ne laisse tomber de l'eau qu'une fois tous les cinq, six et sept ans, sur ce sol, on le conçoit sans peine, la flore n'est pas riche, et celui qui ne fait que passer à Aden emporte assez facilement l'impression que, dans toutes les possessions de Sa Majesté Britannique en Arabie, il n'y a pas de quoi nourrir une chèvre. Les botanistes cependant, d'après le major Hunter, ont trouvé là et dans les environs, quatre-vingt-quatorze espèces de plantes, mais toutes plus ou moins rabougries, disproportionnées et offrant des particularités singulières qu'on ne retrouve nulle part ailleurs. C'est au reste la végétation du désert. Chose curieuse! Sur ces quatre-vingt-quatorze espèces, soixante sont épineuses.

V. *Faune.*

La faune d'Aden est pauvre aussi : peu d'insectes, peu d'oiseaux. On trouve cependant douze ou quatorze espèces de papillons, dont quelques nocturnes, le sphinx, par exemple, dont la larve se nourrit des euphorbiacées qui croissent péniblement dans les ravins. Les coléoptères sont mal représentés. De temps à autre, des sauterelles s'égarent jusque-là, des mantes, des fourmis, des scorpions, la mouche ichneumon, l'inévitable mouche domestique, et le non moins inévitable moustique.

Au dessus des montagnes, dans la rade, partout, de nombreux milans décrivent en l'air leurs perpétuels circuits. Et quand une proie s'offre à eux, dans les rochers, en ville, sur la route, sur la plage, dans le port, on les voit s'abattre par bandes, en criant et en se battant, pour se la partager avec les corbeaux et les mouettes. Lors de mon premier passage à Aden, deux voyageurs étant morts en mer la nuit qui suivit le départ, le commandant, pour répondre au désir de leurs familles qui étaient là, voulut bien rentrer à Steamer-Point pour que leurs restes fussent inhumés en terre sainte. A peine le bâtiment fut-il dans le port que, sentant le cadavre, des centaines d'oiseaux de proie s'abattirent sur nous, tournant autour du navire, jetant des cris discordants, féroces, suivant les embarcations qui transportaient à terre les restes des malheureux passagers, et semblant réclamer avec colère une proie qu'on leur enlevait (*Voir la gravure page 109*). Les femmes et les enfants des défunts étaient là, qui pleuraient. C'était navrant !

La mer qui baigne la presqu'île renferme des coquillages assez intéressants. Sur les rochers on trouve des huitres ; mais la chair en est peu délicate et peu abondante. Des requins viennent jusque dans le port, et au large on aperçoit quelquefois des baleines.

Il y a deux espèces de serpents et deux de lézards.

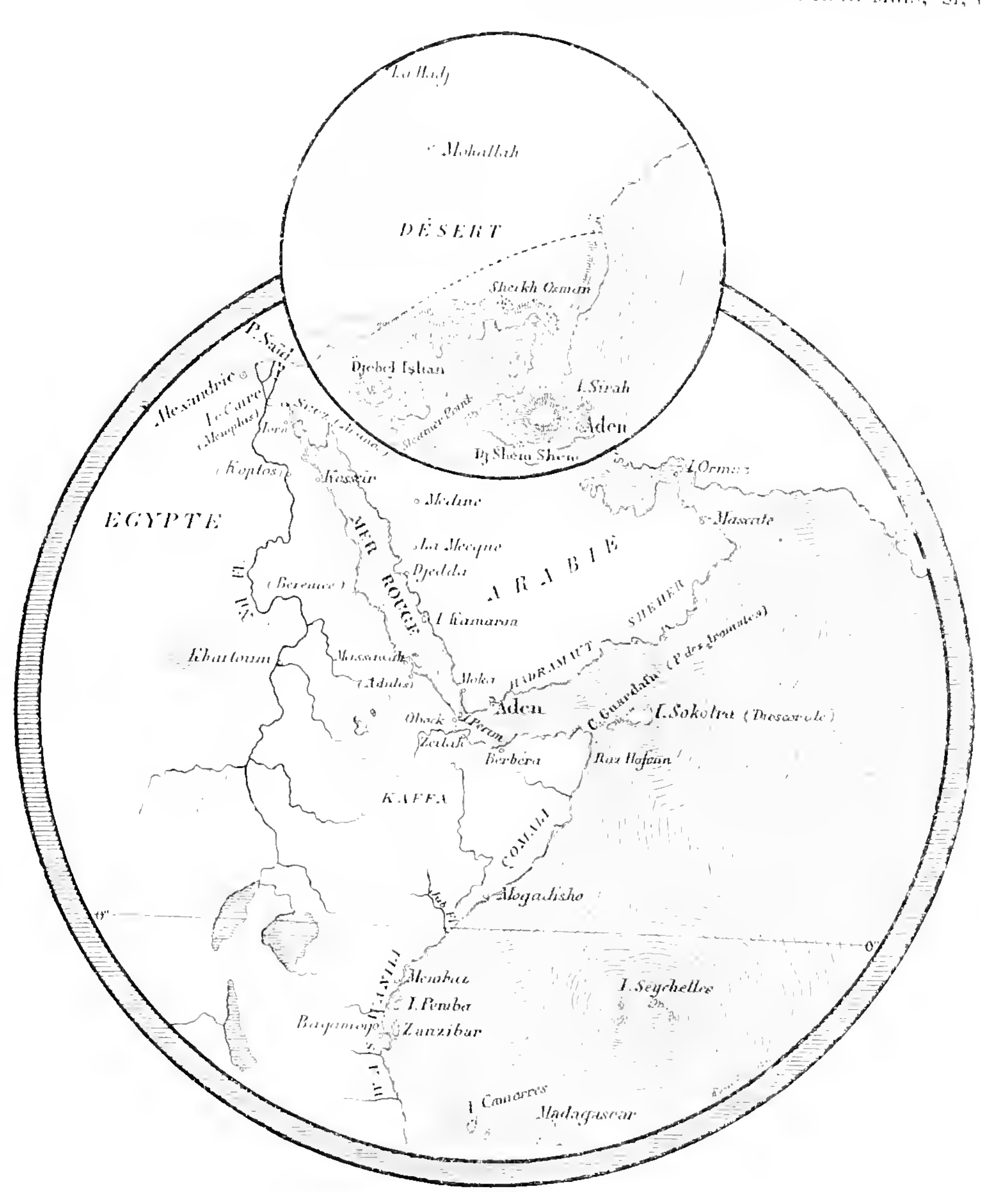
Par ailleurs, on rencontre, en fait d'animaux sauvages,

quelques chacals, quelques hyènes, des rats et des souris, et, de temps à autre, des singes cynocéphales qui viennent gambader dans les rochers et voler tout ce qui se trouve à leur portée.

Les animaux domestiques sont le chat, le chien, un petit âne très sobre, très vigoureux, très remuant, le cheval arabe, et, le plus utile de tous en ces pays de sable et de soleil, le chameau.

VI. *Histoire d'Aden.*

Aden et Éden ; le tombeau de Caïn. — Arrivons à l'homme. L'histoire humaine d'Aden ne date pas d'hier. D'après une tradition, laquelle, d'ailleurs, est aussi respectable que beaucoup d'autres, les premiers habitants du lieu furent Adam et Ève, ni plus, ni moins. Sans doute, il est assez difficile d'établir scientifiquement la chose, faute de documents... Mais, si, un jour, Aden s'est



ADEN

et les Pays qui l'entourent

Nota : (*Les noms anciens sont entre parenthèses*)

appelé Éden, on ne peut disconvenir que l'aspect du Paradis terrestre a beaucoup changé et que le berceau de la famille humaine est devenu bien dur !

Adam, selon la tradition juive continuée par la tradition chrétienne, fut enterré à Jérusalem, sur le Calvaire ; et les Arabes vénèrent près de la Mecque le tombeau d'Ève, notre commune et malheureuse mère.

Exilés du Paradis, nos premiers parents eurent ensuite la douleur de perdre Abel, qui fut le premier mort, et Caïn, qui fut le premier assassin. Or :

> Lorsque avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes,
> Échevelé, livide, au milieu des tempêtes,
> Caïn se fut enfui de devant Jéhovah,
> Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva

Au bas d'une montagne en une grande plaine.
Sa femme fatiguée et ses fils hors d'haleine
Lui dirent : « Couchons-nous sur la terre, et dormons. »
Caïn, ne dormant pas, songeait, au pied des monts.
Ayant levé la tête, au fond des cieux funèbres,
Il vit un œil tout grand ouvert dans les ténèbres
Et qui le regardait dans l'ombre fixement.
« Je suis trop près, » dit-il avec un tremblement.
Il réveilla ses fils dormants, sa femme lasse,
Et se remit à fuir, sinistre, dans l'espace.....

mais partout, sur la grève d'Assur et sous la tente de Jabel, et derrière le mur de bronze de Jubal, et dans l'enceinte de tours de Hénoch, et au centre de la ville de Tubalcaïn, le regard de Dieu suivait le maudit.

Et lui restait lugubre et hagard. « — O mon père !
L'œil a-t-il disparu ? » dit en tremblant Tsilla.
Et Caïn répondit : « Non, il est toujours là. »
Alors, il dit : « Je veux habiter sous la terre,
Comme dans son sépulcre un homme solitaire ;
Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien. »
On fit donc une fosse et Caïn dit : « C'est bien ! »
Puis il descendit seul sous cette voûte sombre.
Quand il se fut assis sur sa chaise, dans l'ombre,
Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,
L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

(V. Hugo.)

Caïn resta donc là, et l'on dit que *là*, c'est Aden. Aujourd'hui encore, les Arabes montrent, dans les rochers de Shem-Shem l'endroit où fut enfermé le corps de « l'aïeul farouche ». Mais personne n'y a vu ses ossements...

Aden et le prophète Ézéchiel. — Quoi qu'il en soit, le nom d'Aden ou d'Éden (en arabe comme en hébreu l'orthographe permet de lire l'un comme l'autre) se retrouve dans Ézéchiel (ch. XVII, v. 23). Le prophète annonce la chute de Tyr : « O Tyr, tu as dit : « Je suis d'une beauté sans égale ; mon « siège est au cœur de la mer... » Et Ézéchiel énumère ensuite, dans un ordre géographique remarquable, les pays et les villes avec lesquels la cité menacée était en relations commerciales ou politiques : les contrées limitrophes, le Liban, Sidon, l'Égypte, la Perse, la Lydie, la Lybie, puis Carthage, l'Espagne (sous le nom de Thubal), l'Italie, la Grèce, Rhodes ou Dédan, la Syrie, Juda, passent tour à tour dans l'esprit et sous la plume du prophète. Puis, continuant sa revue des pays et des peuples vers lesquels Tyr envoie ses vaisseaux et d'où elle retire « l'ivoire, l'ébène et les aromates », il passe en Arabie, et il dit : « L'Arabie et tous les princes de Cédar furent aussi les marchands de ta mer (v. 23)... Ils furent tes marchands, les habitants de Saba et de Reema (villes de l'Yémen, disent les Commentateurs)... Ils vinrent à toi avec les *aromates* de premier choix, avec les *pierres précieuses*, avec l'*or* (v. 22). Ils furent tes marchands, les habitants de Haran et de Chene, et d'*Éden*, les habitants de Saba et d'Assur, et de Chelmad (v. 23). Ils furent tes marchands. Ils t'apportèrent des charges d'hyacinthe, des broderies, des meubles précieux soigneusement emballés et liés avec des cordes. Et ils trouvaient (en retour) des bois de cèdre sur ton marché (v. 24)... Les vaisseaux, etc... »

Dans l'Éden ou l'Aden dont parle Ézéchiel, les Commentateurs ne semblent pas généralement avoir lu l'Aden d'Arabie, et ils mettent cette ville ignorée, soit en Syrie, soit en Mésopotamie, soit quelque part ailleurs, un peu partout où ils trouvent une place libre...

Cependant, l'ordre géographique observé par l'écrivain sacré qui parle d'abord des pays limitrophes de Tyr, passe ensuite à l'ouest jusqu'en Espagne et revient à l'est vers l'Arabie pour s'arrêter là ; les vaisseaux dont il est question et qui ne pouvaient aller en Mésopotamie chercher les richesses indiquées ; les articles de commerce, ivoire, aromates de premier choix, broderies, meubles précieux soigneusement emballés pour être transportés par mer, tous articles dont Aden a eu longtemps le monopole dans les temps anciens, d'après Ptolémée, Strabon et autres qui apporteront plus tard leur témoignage ; enfin les villes ou les pays dont le nom est cité avec celui d'Éden et dont la position est ou bien ignorée des géographes ou fixée par eux dans l'Orient, dans l'Arabie heureuse, vers le golfe Persique, tout semble se réunir pour faire de l'Éden du prophète Ézéchiel l'Aden de la reine Victoria.

(*A suivre*).

TROIS SEMAINES EN PRISON

ARRESTATION ET CAPTIVITÉ DE M. GUILLON.

des Missions Étrangères de Paris.

Récit adressé à Mgr Dubail, vicaire apostolique de Mandchourie.

(Suite 1)

10 octobre 1884

A part la triste séance d'avant-hier soir, le mandarin n'a pas encore siégé sur son tribunal, depuis mon arrivée. On s'y attendait cependant ; les habitants désœuvrés de la ville arrivaient déjà en grand nombre assister à de si plaisants spectacles, heureux, dirait-on, de voir leurs semblables succomber sous les tortures. Aujourd'hui, concours très nombreux, car la rumeur était que nous devions passer en jugement. Mes compagnons de chaînes commençaient déjà à craindre. Je ne pense pas toutefois que ce mandarin, malgré sa haine, ose nous traduire à sa barre, et encore moins nous frapper. Quoi qu'il en soit, tous attendaient l'ouverture de la séance ; les satellites étaient prêts, les employés des différents barreaux avaient pris leur bonnet de cérémonie. La séance n'eut pas lieu, et chacun rentra dans ses appartements respectifs, comme les jours précédents.

Tous ces employés du mandarinat peuvent être divisés en trois catégories bien distinctes et qui correspondent aux trois cours principales du Prétoire, savoir : les satellites, les scribes ou la bureaucratie, et les conseillers ou hommes d'affaires du mandarin.

Les satellites sont les plus nombreux ; ils comprennent quatre corps formés chacun de quarante à cinquante hom-

(1) Voir les *Missions catholiques* du 6, 13 et 20 février 1885.

mes et ayant à leur tête un chef que l'on appelle ici *Lào-tsòung*. Celui-ci doit acheter sa place et nourrir ses hommes; mais pas plus ceux-ci que leur chef, ils ne reçoivent de paye ; ils doivent compter uniquement sur ce qui leur est offert par les prisonniers, et bien plus sur leurs exactions, chose dont ils s'occupent avec un zèle admirable. Pour eux une bonne prise, c'est un prisonnier qui a quelque argent, ils le lui extorqueront certainement jusqu'à la dernière obole ; et, si la persuasion ne suffit pas, ils y ajouteront les tortures. C'est là le préambule attrayant de toute procédure en Chine.

Ces quatre corps de satellites ne fonctionnent pas en même temps; mais chacun est de service pendant un mois, à tour de rôle. Ils sont chargés de la police et de la garde du prétoire, de l'arrestation des accusés et des délinquants, et de la surveillance des prisons. De plus, ils peuvent être aussi expédiés comme courriers partout où le mandarin a des affaires. Tels sont les satellites que les Chinois appellent *Ià-i*.

Dans cette catégorie, peut être aussi compris un autre corps un peu plus honorable que l'on nomme *Oû-ing*. C'est comme une espèce de gendarmerie du prétoire, composée de vingt hommes ayant un chef à leur tête, appelé *Ouai ouei lào iei*. Ils sont tous à cheval, et reçoivent une paye déterminée de cinquante à soixante ligatures par mois. Leur nourriture, ainsi que celle de leurs chevaux, est à leur propre compte. Ils sont là pour suppléer aux satellites dans les cas exceptionnels ; par exemple, si la capture d'un accusé, d'un malfaiteur, présente de graves difficultés, ce sont eux qui sont envoyés. Si des dépêches sont extrêmement pressantes, ils sont aussi requis pour les porter à destination. Pour l'honnêteté, ils sont bien au-dessus des satellites. Leur chef a un globule blanc : c'est lui et ses hommes qui ont opéré mon arrestation. Aujourd'hui encore il y en a quatre pour nos geôliers ; les six autres sont simples satellites. Je n'ai pas eu trop à me plaindre d'eux jusqu'ici, car ils m'ont toujours traité avec beaucoup d'égards.

La deuxième catégorie des gens du Prétoire comprend les scribes ou préposés aux divers bureaux qui occupent la deuxième cour; chacun dans son ressort, ils rédigent les accusations, préparent les procédures, et écrivent tous les actes provenant du tribunal. Ils n'ont aucune rétribution officielle, et doivent encore se loger, se nourrir et s'habiller à leurs frais. Ils n'arrivent à cet emploi que par des protections ou en achetant chèrement leur place. C'est dire assez qu'ils y trouvent des moyens aussi excellents que multiples de faire fortune, en grugeant les amateurs ou victimes de procès et en leur soutirant le plus d'argent possible. Si le mandarin voit leur caisse se remplir à souhait, il se permet quelquefois de l'alléger de quelques lingots. Cette amabilité les encourage à voler encore davantage leurs clients.

La troisième catégorie enfin occupe la troisième et la quatrième cours du prétoire. Ce sont les conseillers et les hommes d'affaires du mandarin ; ils accompagnent ordinairement celui-ci dans les divers prétoires qu'il peut être appelé à gouverner. Leur maître les rémunère bien un peu de leurs services, mais cela ne compte pour rien à leurs yeux. Ils savent où puiser pour garnir leur gousset. Si les satellites volent dix ligatures dans un procès, les scribes cent, eux en auront certainement mille. Le mandarin qui n'est ordinairement que le trop digne chef de cette bande de brigands, ne laisse pas de se réserver la part du lion. Vraies sangsues du peuple, par qui ils se feront appeler *père et mère*, et qu'ils appauvrissent par la plus dure tyrannie : pour eux la justice, c'est l'argent ; et si quelqu'un y trouvait à redire, les tortures sont là pour le lui faire comprendre.

Cette page est bien la pure vérité. Si, en Europe, on loue tant dans les livres la civilisation chinoise, c'est que l'on n'en a entrevu que le beau dehors dans leurs lois et leur littérature. Mais, en réalité, c'est le vol officiel organisé par les autorités qui vendent la justice à prix d'argent, c'est l'asservissement du peuple, j'allais dire simplement la barbarie. Et je ne pense pas que la civilisation européenne, qu'on veut y introduire sans le christianisme, apporte un grand changement dans ce Céleste Empire. C'est aux missionnaires seuls que reviendra cet honneur.

12 octobre 1884.

Encore un dimanche qu'il me faudra passer en prison. Des courriers sont expédiés chaque jour dans diverses directions, il en arrive aussi d'*Ing-tze*, de la capitale, etc., mais sans modifier ma situation ni celle de mes chrétiens. Le mandarin continue à se tenir à l'écart, et semble ne pas trop faire attention à ses prisonniers. J'ai pu expédier hier par le païen qui était ici à notre service, une lettre au port d'*Ing tze* pour faire part au P. Emonet et au consul de ce qui se passe ici, et les rassurer en même temps sur notre compte.

Aujourd'hui, vers midi, le mandarin a siégé. Les prisonniers, qui devaient subir un interrogatoire, ont tous passé devant la porte de notre cellule, les uns enchaînés deux à deux, d'autres conduits ou plutôt traînés par des satellites, absolument comme l'on mène le bétail à l'abattoir. Les gémissements et les cris des patients ne tardèrent pas à nous faire savoir que la séance avait commencé. Je pus entrevoir la triste scène.

Le mandarin, assis devant une table et entouré de ses officiers, interrogeait ; sur les marches du tribunal étaient rangés de chaque côté des satellites avec les instruments de supplice. Les accusés répondaient à genoux ; bientôt quelques-uns furent étendus la face contre terre. Les satellites leur enlèvent leurs vêtements, et, pendant que les uns tiennent en respect les bras et les pieds des patients, deux d'entre eux leur appliquent des coups de planche ou de bâton en cadence. S'il s'agit de coupables auxquels on veut arracher un aveu, ce sont alors des supplices effroyables, qui peuvent quelquefois entraîner la mort.

Un de mes geôliers raconta s'être trouvé dans ce cas ; il avait été arrêté dans sa jeunesse comme chef de brigands, et on voulait absolument lui arracher cet aveu. C'était lui faire prononcer son arrêt de mort, il ne le savait que trop : aussi préféra-t-il endurer tous les tourments, et persister dans sa négation. On en cite beaucoup d'autres encore, qui, en de pareilles circonstances, ont montré une fermeté inébranlable, au milieu des plus cruelles souffrances.

Comme les Chinois ont bien vite une explication pour

toute chose, ils racontent qu'il existe une médecine, dont les effets ne sont pas moins étonnants qu'incroyables. Le coupable qui doit passer en jugement et qui s'attend à être battu, boit auparavant ce breuvage magique : il est aussitôt si bouleversé, ses nerfs sont tellement surexcités, que les coups de bâton seuls peuvent lui procurer du soulagement. Si on tarde à le frapper, il maudit le mandarin en face pour provoquer sa colère.

Quoi qu'il en soit, deux accusés furent mis aujourd'hui à la question : on voulait leur arracher des aveux, ce fut inutilement. On les assujettit alors sur un instrument de supplice, ressemblant parfaitement à une croix. Les bras étaient fixés de manière à ce que le supplicié ne pût faire un seul mouvement, pendant que les jambes, fortement repliées en arrière, laissaient les deux genoux avec tout le poids du corps retomber lourdement sur des chaînes de fer. Les chaînes ne tardent pas à pénétrer dans la chair des genoux, et à occasionner les plus vives souffrances. Nos deux victimes y demeurèrent deux heures, pendant lesquelles leurs gémissements ne cessèrent pas. Le mandarin avait depuis longtemps quitté son tribunal qu'ils lui criaient encore miséricorde ! Quand on les délivra, j'éprouvai ma part de soulagement. *(A suivre).*

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres choisies de S. Em. le cardinal Lavigerie, archevêque d'Alger. — Première partie. *Œuvres concernant les Missions.* — 2 forts vol. in-8. — Paris, Poussielgue, rue Cassette.

Ces volumes contiennent la correspondance et les principaux discours de Mgr Lavigerie depuis son élévation au siège métropolitain de l'Algérie jusqu'à sa prise de possession du titre cardinalice de Sainte-Agnès hors les murs. C'est à ces deux événements, les plus remarquables de la brillante carrière de l'illustre prélat, que sont consacrées la première et la dernière pièce du recueil. L'une remonte au 27 mars 1867 ; l'autre a été écrite en 1882 : entre ces deux dates que de grandes choses !

Transféré, après quelques années d'épiscopat à Nancy, sur un théâtre vraiment digne de son génie, le jeune archevêque (Mgr Lavigerie n'avait alors que quarante et un ans) se dévoue à cette œuvre avec un zèle incessamment entretenu par l'enthousiasme qu'éveillent dans son âme les immortels souvenirs de sa nouvelle Église. « J'ai tout aimé dans notre Afrique, dit-il, son passé, son avenir, ses montagnes, son ciel pur, son soleil, les grandes lignes de ses déserts, les flots d'azur qui la baignent. »

Toute l'histoire religieuse de l'Algérie pendant quinze années est résumée dans ces magnifiques documents où l'ancien professeur de la Sorbonne se trahit à chaque page par des accents de la plus haute éloquence. Adressés aux personnages les plus divers : membres des grands corps de l'État ou de Sociétés savantes, dignitaires ecclésiastiques, officiers généraux, Directeurs d'Œuvres, représentants de la presse, etc. ; ayant trait aux sujets les plus variés, ils témoignent de l'activité de l'archevêque d'Alger : rien de ce qui touche aux intérêts de ceux qui lui sont confiés ne le laisse indifférent. Toutes ces lettres montrent l'éminent prélat avec sa magnanimité, son courage, sa noble passion des grandes choses, sa haute intelligence, sa tendresse pour les âmes.

Parmi ces lettres, quelques-unes sont plus particulièrement intéressantes pour nous ; ce sont celles qui ont pour objet les missions récemment confiées à la jeune et héroïque famille religieuse dont il est le Père. Rien de plus beau que les deux rapports adressés aux Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi sur les missions de l'Afrique équatoriale et du Sahara. Rien de plus paternel, de plus tendre, de plus émouvant que les lettres de condoléances aux pères et aux mères des neuf missionnaires ravis à son affection par la barbarie africaine.

Nos lecteurs ont déjà pu les juger, d'après les extraits que nous en avons publiés lors de leur apparition. Beaucoup d'entre eux voudront posséder ces chefs-d'œuvre dans leur teneur *in extenso* et s'empresseront d'acquérir une publication à laquelle sont tenus de souscrire tous les admirateurs du grand cardinal.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(ÉDITION FRANÇAISE)

Au nom de Mme veuve Dulac-Orsel, diocèse de Lyon	1000
M. le curé de l'île de Groix, diocèse de Vannes	2 25
Un abonné de Cognac, diocèse d'Angoulême	20
Une anonyme de Cognac	20
Anonyme du diocèse de Carcassonne	700
Un anonyme de Tarascon (Bouches-du-Rhône)	550
Anonyme, don transmis par *l'Echo de Fourvière*	20
Mlle A. G. don transmis par *l'Echo de Fourvière*	10
Anonyme du diocèse de Périgueux	2

A Monseigneur Melchisedechian, pour son petit séminaire arménien.

Deux anonymes du diocèse de Bayeux	500

Pour la mission de Salonique.

Anonyme de Lons-le-Saunier, diocèse de Saint-Claude	5

A Mgr Lazare Mladenoff, évêque de Satala (Bulgarie).

Anonymes de Saint-Rambert-sur-Loire, diocèse de Lyon	100
Un anonyme du diocèse du Puy, avec demande de prières pour une grâce particulière	100
A. X. C., diocèse d'Autun	10
A. D. D., diocèse d'Amiens	100
Deux anonymes du diocèse de Bayeux	500
Anonyme de Nantes	5

Pour les missions les plus nécessiteuses (Yun-nan).

Mme Veuve du R...., diocèse de Saint-Brieuc	12
Anonyme de Rodez	10

A Mgr Puginier pour les victimes de la persécution au Tong-King occidental.

M. Talobre, diocèse d'Alby, avec demande de prières	50
B. V., diocèse d'Autun	25
Anonyme de Lons-le-Saunier, diocèse de Saint-Claude	10

A Mgr Chausse pour les victimes de la persécution au Kouang-Tong.

Une abonnée de Belgique	3 50

Pour les missions de Chine les plus éprouvées par la persécution (Yun-nan).

Un abonné du nord de l'Angleterre	125
Anonyme de Lons-le-Saulnier, diocèse de Saint-Claude	5

Pour la propagande du Bulletin.

Mme M. D. à Lyon	50

Pour les prêtres polonais.

Anonyme d'Anvers (Belgique)	50
Anonyme de Tournai (Belgique)	4 75

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



ADEN. — Dès que la mousson s'élève, les boutres s'en vont...; d'après un dessin du R. P. Le Roy (Voir page 125).

CORRESPONDANCE

CAMBODGE.

M. le Supérieur du séminaire des Missions-Étrangères nous communique les premiers détails qui lui sont parvenus sur le massacre de M. Guyomard, missionnaire au Cambodge.

On nous écrit de Saïgon, à la date du 4 février :

Le P. Guyomard a été massacré dans la nuit du 29 au 30 janvier à Tomlong (Traho). On n'a aucun détail sur sa mort. Il a été tué avec plusieurs chrétiens dont on ne connait pas encore le nombre. Son corps se trouvant, dit-on, sur le bord du fleuve, les PP. Combes et Cagnon sont allés immédiatement pour le chercher et l'ensevelir.

Le P. Guyomard était venu faire sa retraite dix jours avant sa mort, et c'est presque en rentrant chez lui qu'il a été tué. Son église et les maisons de ses chrétiens ont été brûlées...

ARCHIPEL DES NAVIGATEURS (Océanie).

Dans la dernière visite qu'ils firent aux chrétientés de l'archipel des Tokelau, les RR. PP. Didier et Garnier s'arrêtèrent successivement dans les groupes de Fakaofo et de Nukunonu. Ils trouvèrent partout chez leurs néophytes les meilleures dispositions; et ils durent plusieurs fois les défendre contre l'arbitraire des chefs et des sectaires hérétiques. La lettre suivante contient de curieux détails, soit sur l'état social, soit sur les productions des ces îles perdues du Grand Océan.

LETTRE DU R. P. DIDIER, MARISTE, A MGR LAMAZE, VICAIRE APOSTOLIQUE DE L'OCÉANIE CENTRALE ET ADMINISTRATEUR DE L'ARCHIPEL DES NAVIGATEURS.

I

Une nouvelle constitution aux Antipodes.

Un soir, le roi de Nukunonu, son fils, Mateo, et les principaux chefs, vinrent nous trouver, et après des préambules extraordinairement longs pour le pays, ils nous

prièrent de les ériger en *Royaume*. L'idée était aussi inattendue qu'originale ; mais le premier moment de surprise et de rire passé, nous ne nous trouvâmes pas au-dessous de notre tâche. Au temps où nous vivons, quel est celui qui n'est pas appelé, au moins une fois dans sa vie, à constituer des rois et à réglementer des peuples ? Notre tour était venu, il aurait été mal à nous de manquer l'occasion. Mais voyons d'abord quel était l'important motif d'une telle demande. Fakaofo, gouverné par l'*aoao*, avait une constitution représentée surtout par les gendarmes, et sanctionnée par des punitions sans nombre et vraiment draconiennes. En règle générale, tous ces législateurs protestants ne sont pas tendres pour le pauvre peuple.

Or, il advint que le royaume de Fakaofo, avec ses cent quatre-vingts sujets, s'enfla de vanité et d'orgueil à la pensée d'être un gouvernement constitué, et conçut un souverain mépris pour ces gens de Nukunonu, de vrais sauvages, qui n'avaient pas de constitution, encore moins de gendarmes, et surtout pas d'amendes. Cela ne pouvait durer, et demandait réforme ; il fallait les civiliser, et, pour ce, leur faire la guerre, s'emparer de leur pays, et les doter ainsi de tous les bienfaits de leur propre civilisation. Ils ne parlaient rien moins que d'arriver en masse, et déjà deux sommations avaient été faites aux gens de Nukunonu de se rendre sans coup férir. Une troisième venait de leur parvenir, il fallait se hâter de répondre. Dans leur détresse, ils ne trouvèrent pas de meilleur moyen que de s'ériger eux-mêmes en gouvernement, et c'est nous qui devions leur donner l'investiture. Bon gré, mal gré, il nous fallait jouer à la Solon et à la Lycurgue, avec la faculté cependant de substituer à ces deux vieux païens, le grand législateur de la Bible.

C'est ce que nous fîmes. Notre nouveau code en six chapitres ne fut que la reproduction amplifiée du Décalogue. Nos réglementations commencent au nom de la Très Sainte Trinité, et se terminent par l'appel des bénédictions divines sur ceux qui observeront bien la loi. La religion, l'église, le catéchisme ont une place particulière dans notre code, tout nouveau malgré son ancienneté. Une clause spéciale interdit complètement et annule dans l'avenir la vente des terrains aux Européens. Cette clause a sauvé plusieurs peuplades de l'Océanie d'une destruction complète par les Blancs ; en ce moment les Samoans sont en train de disparaître comme les Maoris, comme les Australiens, comme une foule d'autres peuples, pour n'avoir pas suivi cette sage mesure, qui, après tout, ne lèse en rien les droits des autres peuples. Quant à l'impôt, il doit se payer en cocos ; le gouvernement en fera lui-même du *copra* qu'il vendra aux navires marchands pour son propre compte.

Naturellement, le vieux roi est maintenu ; son fils, Falevai, qui est bien l'homme le plus intelligent et le plus instruit de l'île, est nommé secrétaire d'État avec le portefeuille de tous les ministères ; ces divers attributs ne l'empêcheront pas d'aller à la pêche, et de faire sa cuisine tous les jours : il lui restera même encore du temps. L'ancien catéchiste, Susitino, l'homme le plus vénéré de l'île, est nommé juge ; enfin Telakau et Falekie, les deux plus grands chefs du pays, ceux qui ont le droit d'élire le roi, sont installés sénateurs à vie et députés, en compagnie de Susitino ; juste de quoi avoir une majorité au moins d'un. Deux jeunes gens mariés sont élevés à la dignité de gendarmes, et prêtent serment en conséquence. Le dimanche soir, toute la population est réunie à l'église, la constitution lue et expliquée, tous en avaient besoin, et les bénédictions du ciel invoquées sur tous ceux qui l'observeront fidèlement.

Le lendemain, une lettre était écrite à ceux de Fakaofo pour leur enjoindre de rester chez eux et de ne plus se mêler des affaires d'autrui ; ce même jour, on décida que le village, qui était un peu négligé, prendrait une forme plus civilisée ; une grande place publique serait disposée au centre avec une croix au milieu ; de là partiraient quatre routes pour aller aux quatre coins de l'île. Une autre croix devait être érigée au *Calvaire* (c'est le nom de leur cimetière). Ce jour-là encore, on donna une grande maison au catéchiste, près de l'église, et de l'autre côté, un beau champ de cocotiers ; plus tard, on devait élever une maison d'école pour les enfants, et de la sorte *Nukunonu* devait sortir des ténèbres, et ne plus être réputé le pays le plus ignorant du monde. N'est-il pas vraiment amusant de voir ces petits peuples, que l'on pourrait à peine égaler à nos moindres hameaux de France, le prendre de si haut entre eux, et être mus par les mêmes aspirations et les mêmes secrètes passions que les grandes nations de la terre.

Depuis notre retour, nous avons appris que tout allait assez bien dans le nouveau *royaume*. Quant aux ambitieux de Fakaofo, ils ne parlaient plus de descendre à Nukunonu et de combattre les grands combats ; le souffle des conquêtes s'était éteint, le petit monde respirait dans la paix !

II.

Productions du pays

Le groupe Clarence peut compter une centaine de petits îlots, dont dix plus grands que les autres, tous couverts de cocotiers et d'autres arbres très touffus. Une seule île est habitée ; elle est assez longue, mais très étroite. D'un rivage, l'on aperçoit aisément à travers les cocotiers l'autre rivage, et le *lagon* qui forme comme une mer intérieure. Les maisons sont éparpillées sans ordre dans le centre même de l'île. Des deux côtés du village s'étend un massif de végétation luxuriante, et d'arbres

séculaires. Le *Fala* (*pandanus*) est une des principales plantes qui croissent dans le pays ; il y en a de diverses espèces : le *Fala kai* et le *Fala vao* ; les fruits de la première espèce se mangent ; les feuilles de la seconde servent à couvrir les maisons ; le *Fala kie* est utilisé pour le tissage de leurs nattes fines. Parmi les grands arbres, on voit le *Puapua* (*Guettarda speciosa*), le *Puka kokai* et le *Puka vaka* (*Hernendiapeltata*). Cette dernière espèce sert à fabriquer leurs embarcations ; il ne faut pas oublier le *Futu* (*Barringtonia speciosa*), un des grands arbres qui ne craignent pas les bords de la mer. On compte aussi plusieurs espèces de *Nonu*, charmant petit arbuste dont le fruit acidulé et blanc ressemble assez à celui du mûrier ; seulement il est bien plus gros. Cet arbre donne son nom à l'île, *Nuku-nonu*, le pays du *nonu*. Une autre espèce de *Nonu* s'apppelle *Nonu fiafia* ; on dit que ceux qui mangent de son fruit ont une belle voix. Une légende raconte que le *Nonu-fiafia* est l'arbre de la science du bien et du mal, placé par Dieu dans le Paradis terrestre ; Adam et Eve mangèrent de ce fruit rosé et savoureux, et ce fut la cause de leur chute ; son nom veut dire : *Nonu qui fait plaisir*.

Il y a de nombreuses espèces de cocotiers ; presque tous ont leur *tugu*, ou réservoir d'eau ; c'est l'unique ressource de ces pauvres gens en temps de sécheresse. Autrefois, ils avaient une citerne d'eau douce, mais, dit la tradition, un *aitu* (mauvais génie) vint et jeta l'amertume dans la citerne ; depuis il fut impossible de boire de son eau. Si nous nous rappelons que ces îles ne sont que le produit du corail, et que bien souvent d'immenses excavations laissent pénétrer l'eau de mer bien avant sous les terres, nous aurons facilement l'explication de ces infiltrations d'eau salée dans la citerne de Nukunonu, et leur *aitu* sera obligé de revêtir une forme moins mythologique et plus vraisemblable. Nous essayâmes de faire passer notre sentiment dans leur esprit, mais inutilement. Ils disaient bien :

« *E moni lava* ! » (c'est bien vrai !) ; mais nous voyions qu'intérieurement leur opinion n'avait pas changé.

Le plus piquant de la chose est que, nous-mêmes, leur ayant proposé de creuser une citerne au centre même du village, ils nous répondirent que le terrain était creux par-dessous, et que parfois ils entendaient le mugissement des eaux sous leurs pieds. Si donc on creusait dans le village, ajoutaient-ils, on pourrait faire jaillir l'eau de l'Océan, et submerger peut-être l'île entière. Pour le coup, ils n'attribuaient rien à l'intervention de l'*aitu*, mais leur appréhension n'en était pas moins grande ; aussi nous gardâmes-nous de pousser plus loin nos indiscrets conseils. Autant le lagon est calme et paisible, autant la grande mer est houleuse et terrible. Que de richesses le naturaliste recueillerait sur ces rivages sans cesse battus par la vague ! Coquillages, coraux, oursins, une infinité de curiosités sont amoncelées sur la plage, et augmentent peu à peu les domaines de Te Ulua. Sur cette grève à peine échappée du sein de l'Océan, les plantes rampantes forment l'avant-garde de l'empire végétal ; ensuite quelques arbres rabougris hasardent leurs racines à travers ces débris de la mer, et enfin dans l'intérieur, les *Fala* et les *Futu* se développent sans crainte sur des terres plus anciennes.

Si la flore est passable à Nukunonu, la faune laisse bien à désirer. Parmi les quadrupèdes, les porcs sont en première ligne ; j'ai cru voir un petit chien, quelques chats ; dans toutes les îles de la ligne, les chats sont très recherchés par les indigènes. En revanche on compte par milliers les souris et les rats, apportés par les navires qui font le commerce dans ces parages. Quant aux chevaux, bœufs, moutons, on ne peut même s'en former une idée. Outre les poules, ils ont quelques oiseaux de mer, mais aucun oiseau de terre. Pour les poissons, ils varient presque à l'infini ; je crois n'en avoir vu nulle part une si grande quantité dans les pêches que les indigènes faisaient pour nous. Dieu, dans sa bonté, sait distribuer ses dons, et les mesurer aux besoins de ses enfants ; s'il les prive de certains avantages, jamais il ne les laisse sans compensation ; aussi nos insulaires n'ont pas même la pensée de désirer des biens autres que ceux qu'ils ont sous la main. Pourquoi faut-il que des peuples plus richement doués soient si loin de cette heureuse médiocrité de désirs, et ne sachent pas même se contenter des nombreux bienfaits dont Dieu les a comblés ! ... »

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Le diocèse de Vancouver était vacant depuis le mois de janvier 1884 par suite de la translation de Mgr Brondel au nouveau siège d'Héléna. Mgr Charles Seghers, archevêque d'Orégon-City, dans son zèle pour le salut des âmes, a offert d'abandonner son siège archiépiscopal pour reprendre l'administration de son ancien diocèse. La Sacrée-Congrégation de la Propagande, appréciant l'abnégation du prélat et le bien qui résulterait de sa nomination, a accueilli sa demande et prié le Saint-Père de le replacer à la tête du diocèse de Vancouver avec le titre d'archevêque-évêque, la faculté de porter le pallium et le maintien de tous les privilèges que comporte sa dignité. Sa Sainteté a, dans l'audience du 10 février, approuvé cette proposition et a nommé, par bref apostolique, Mgr Seghers, archevêque-évêque de Vancouver.

Sur la demande des Eminentissimes cardinaux de la Propagande, le Saint-Père a nommé archevêque d'Orégon City, Mgr Guillaume Gross, ancien évêque de Savannah.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Les missionnaires de la Compagnie de Jésus dont les noms suivent, sont partis pour les missions d'Orient (Egypte, Syrie et Arménie) pendant les mois de septembre, octobre et novembre 1884.

Pour l'Egypte, à Alexandrie : PP. Paul Besson, Henri Ménard, Maurice Beck, Jules Saillard ; au Caire : PP. Antony Fonjols, Ernest Gavoty, Elisée Hugonot, Henri Grémillon, Edmond Barbeirassy, Jean-Marie Ravier.

Pour la Syrie : à Beyrouth : PP. Lucien Cattin, Jean-Baptiste Maujay, Théodore Malley, Vincent Donste, Auguste Buisson, Hippolyte Marcellier, Joseph Zelle, Alfred Durand, Ferdinand Pradt, Michel Vello, Vincent Leza, Jean Roussel, F. Théodore Zœpfel ; à Saïda, P. Pierre Peyron ; à Bikfaïa, P. Augustin Chabrand ; à Ghazir, F. Philippe Piétri ; à Damas, F. François Mourier.

Pour l'Arménie ; à Adana, P. Augustin Chartron ; à Césarée, P. Désiré Girard ; à Amasia, P. Jean-Marie Berlo ; à Siwas, P. Antoine Oddon.

En tout, 19 prêtres, 9 scolastiques, 3 Frères coadjuteurs.

— Deux missionnaires de la Société de Saint-Joseph de Mill-Hill partiront, le 19 mars, pour les missions de Madras ; un troisième missionnaire de la même Société s'embarquera le même jour pour l'Amérique.

— Cinq missionnaires de l'Ordre des Mineurs Observantins vont prochainement être envoyés par la Sacrée Congrégation de la Propagande à la tribu des Danakils, peuplade riveraine de la mer Rouge et fixée dans le voisinage d'Assab, la nouvelle colonie italienne.

— Le 21 février dernier, se sont embarquées au Havre pour les Etats-Unis d'Amérique, les Petites Sœurs des pauvres dont les noms suivent :

Sœur Joseph de Saint-Vital, sœur Antoinette, sœur Marie-Raphaël et sœur Angèle de Marie.

INFORMATIONS DIVERSES

Norvège. — Le R. P. Besson, missionnaire de la Salette, a écrit au R. P. Supérieur de Grenoble la lettre suivante, de Cuxhaven (Allemagne), le 27 février 1885.

« J'ai une nouvelle lamentable à vous apprendre. Nous avons fait naufrage dans la mer du Nord et le R. P. Berthier n'a pu être sauvé. Notre navire, le vapeur *Norden*, allant de Hambourg à Gotborg, a heurté le navire anglais le *Cumberland* et s'est brisé aujourd'hui, vers les cinq heures du matin. Le P. Berthier, dès que le choc s'est produit, est venu me réveiller et me demander les secours religieux que ma qualité de prêtre pouvait lui accorder. Nous nous sommes ensuite précipités vers le navire qui pouvait nous sauver, je veux parler du *Cumberland* qui n'avait pas été endommagé par le choc. Le P. Berthier a disparu aussitôt, car nous ne l'avons plus revu.

« Moi-même j'ai pu lutter contre les vagues et me faire apercevoir d'un matelot du navire sauveur et aussitôt ce brave homme m'a jeté une corde qui, en me soutenant au-dessus des flots, m'a permis d'attendre qu'une chaloupe vint me recueillir.

« De dix-huit passagers que nous étions, quatorze ont été sauvés : le P. Berthier et trois femmes ont péri... »

Afrique centrale. — Mgr Sogaro, vicaire apostolique de l'Afrique centrale, nous écrit du Caire, le 2 mars 1885 :

« Après avoir passé deux mois dans la plus amère incertitude, voyant que le messager que le R. P. Vicentini avait envoyé au Mahdi ne revenait plus, et que les affaires de Dongola ne faisaient qu'empirer, j'ai rappelé ce même Père, qui est de notre mission de l'Afrique centrale, et non capucin, comme quelques journaux l'ont annoncé. Peu de jours après son départ de Dongola, l'envoyé du Mahdi arriva portant une lettre de la sœur Thérèse Grigolini, datée du 3 février et d'Underman vis-à-vis de Khartoum.

« D'après cette lettre, nos confrères se trouvent dans d'inexprimables souffrances, et nous conseillent de ne pas insister à demander leur délivrance au Mahdi parce que cela pourrait être dangereux. Permettez-moi de les recommander encore une fois aux prières de vos lecteurs ! »

Iles Seychelles. — Mgr Symphorien Mouard, vicaire apostolique des Seychelles, écrit de Victoria (Seychelles), le 30 décembre 1884 :

« L'année qui touche à sa fin a été féconde en fruits de salut. Nous avons baptisé plus d'infidèles et reçu plus d'hérétiques que les années précédentes. Nos premières communions et confirmations ont été très nombreuses.

« C'est toujours un bonheur pour un évêque de présider une première communion et d'administrer le sacrement de confirmation ; mais les évêques missionnaires, et je pourrais dire en particulier le vicaire apostolique des Seychelles, jouissent d'une consolation toute spéciale en distribuant le pain des Anges à ceux qui le reçoivent pour la première fois, et en leur donnant le sacrement qui fait les bons et parfaits chrétiens. Car, ici, ce ne sont pas seulement des enfants qui font la première communion et sont confirmés, mais des personnes de tout âge : les hommes et femmes mariés, les vieillards, y sont généralement plus nombreux que les enfants. Tout ce monde vient au catéchisme cinq ou six mois avant le grand jour ; les pères y sont avec leurs fils, les mères avec leurs filles. On apprend les prières et les principaux mystères de la religion, quoiqu'on ne sache pas lire : on les récite à l'église, puis on les répète dans les cases au milieu des bois ; enfin on se confesse plusieurs fois et, quand l'évêque arrive, tous viennent au-devant de lui. Vous croiriez alors être dans une campagne de France, sans les visages africains qui paraissent d'autant plus noirs, qu'à côté d'eux s'épanouissent de blanches figures d'enfants d'origine européenne. Au prix de grands sacrifices, les hommes ont pu se procurer un habit noir et un petit ruban blanc : les femmes une robe blanche et une couronne de fleurs. Beaucoup sont pieds nus, mais qu'importe ? la propreté ne laisse rien à désirer, et puis ils se présentent à la Table sainte avec une piété si touchante ! On fait aussi la rénovation des vœux du baptême, et tous viennent déposer couronnes blanches et rubans blancs aux pieds de Marie, en signe de consécration à la Reine du Ciel.

« Le jour de l'octave de l'Immaculée-Conception, je présidai une première communion et administrai la confirmation à cent trois personnes, dans la paroisse de l'Anse-Royale. Après les cérémonies, nous eûmes une procession générale pour l'inauguration d'une statue de Notre-Dame de Lourdes, arrivée ici dernièrement. La statue était portée par quatre hommes suivis d'un cortège de jeunes filles en robes blanches, voiles blancs et ceintures bleues. Hommes et femmes, au nombre de sept cents, marchaient sur deux lignes à l'ombre des cocotiers, chantant les litanies et des cantiques. Dans une niche naturelle au milieu d'une masse de rochers, un piédestal avait été préparé pour recevoir la statue. Je la bénis sur place après avoir adressé une allocution au peuple groupé autour de moi. »

UN COIN DE L'ARABIE HEUREUSE

PAR LE R. P. LE ROY

de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, missionnaire au Zanguebar.

ADEN, SHEIHK-OSMAN & LAFFADJ

VI. *Histoire d'Aden.*

(Suite 1)

Aden et les temps anciens. Sésostris, Salomon, Homère, Alexandre, Hérodote. — Une chose, en tout cas, est certaine : c'est que la ville d'Aden remonte à la plus haute antiquité. Peuplée sans doute, comme le pays qui l'avoisine, par la famille de Kush à laquelle plus tard des enfants d'Ismaël unirent leur sang, ses habitants, avant l'apparition de Mahomet, comptaient peu dans l'histoire. Mais, de tout temps, les Arabes ont eu cet esprit aventureux et hardi qui devait leur assurer dans la suite une si prodigieuse influence; de tout temps, la passion du négoce les a poussés hors de leur pays; de tout temps, profitant des moussons qui soufflent dans l'Océan indien, ils ont aimé à se lancer vers l'inconnu, sur ces grosses embarcations que l'on appelle aujourd'hui des *daous* ou des *boutres* et dont la forme n'a pas varié depuis des siècles *(Voir la gravure page 121)*. Par eux, l'Occident se trouvait mis en rapport avec l'Orient, et ils ont alimenté successivement les marchés des Pharaons et des Ptolémées, ceux des Phéniciens, des Grecs et des Romains.

Quand donc Sésostris, au XVII[e] siècle avant Jésus-Christ, envoyait ses flottes vers les bouches du Gange, après avoir soumis les provinces et les îles de la mer Erythrée, les Arabes durent servir d'intermédiaires pour la réalisation des grands desseins du monarque égyptien.

Et, plus tard, lorsque Salomon, en relations avec la reine de Saba qui vivait dans ces parages, faisait chercher l'or d'Ophir, les Tyriens s'unissaient aux fils de Kush et d'Ismaël, pour procurer au roi de Jérusalem, les trésors qu'il demandait. (*Hérod.* ; *Diod. Sic.* ; *Lib. Rég. III.*)

Homère est poète avant d'être historien ou géographe. Mais s'il représente Ménélas (*Odys. l. IV*) naviguant sur le golfe Arabique et s'il nomme une partie des peuples qui habitaient le long des côtes, c'est que, de son temps, le golfe Arabique n'était pas inconnu.

Au IV[e] siècle (av. J.-C.), Alexandre le Grand, qui comprenait l'importance de ces points déjà célèbres, y envoya Néarque, et, avec celui-ci, des Grecs s'établirent à Dioscoride ou Sokotra. Par suite de la mort prématurée du conquérant, la colonie n'eut jamais beaucoup d'importance, mais, plusieurs siècles après (vers 519 après J.-C.), un écrivain d'Alexandrie qui, de commerçant, devint voyageur et qui de voyageur se fit moine, Cosmas Indicopleustès, visita ces pays et il rapporte dans sa *Topographie chrétienne* qu'il y avait alors à Dioscoride et en Arabie beaucoup d'églises, des fidèles, des prêtres, des évêques.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 6 mars 1885.

Dans ses *Histoires*, Hérodote (456 av. J.-C.), qui du reste ne s'est pas proposé d'exposer l'état des connaissances géographiques à son époque, ne parle ni d'Aden ni des pays environnants. Mais ce qu'il dit de la circumnavigation de l'Afrique entreprise par Néchos, roi d'Egypte, montre, du moins, que la mer Rouge et l'océan Indien étaient dès lors fréquentés : « La Lybie (ou Afrique), écrit le *Père de l'Histoire*, est environnée de la mer, excepté du côté où elle confine à l'Asie. Néchos, roi d'Egypte, est le premier, que nous sachions, qui l'ait démontré. Lorsqu'il eut fait cesser de creuser le canal qui devait conduire les eaux du Nil au golfe Arabique, il fit partir des Phéniciens sur des vaisseaux (ils s'embarquèrent à *Klysma*, près de Suez) avec ordre d'entrer à leur retour, par les colonnes d'Hercule, dans la mer septentrionale, et de revenir de cette manière en Egypte... Ils racontèrent à leur arrivée qu'en faisant voile autour de la Lybie, ils avaient eu le soleil à leur droite. Ce fait ne me paraît nullement croyable; mais peut-être le paraîtra-t-il à quelque autre. C'est ainsi que la Lybie a été connue pour la première fois. » Le voyage avait duré trois ans.

Aden et Alexandrie. — Alexandrie était au reste bien placée pour avoir des nouvelles d'Orient. Longtemps avant Cosmas, un bibliothécaire de cette ville, Agatharchides (150 av. J.-C.), voyant sa patrie inondée de richesses orientales, faisait du pays des Sabéens (Arabie heureuse) une description enthousiaste et donnait, comme produits de l'Yémen, la myrrhe, l'encens, la casse, la cannelle, tous les aromates et toutes les épices. C'est que ces produits si recherchés étaient concentrés à Aden, nommé dès lors et depuis longtemps Ἀραβίας ἐμπορίον (*Entrepôt de l'Arabie*).

Le *livre de Job*, le premier peut-être qui ait été écrit, vient à son tour confirmer toutes ces preuves, et c'est la remarque que fait M. Maupied dans son *Essai sur l'origine des peuples anciens*. L'or d'Ophir, l'onyx et le saphir, le cristal, l'émeraude, le corail et le béryl, les perles de la mer, la topaze d'Ethiopie, les tissus les plus précieux, les meubles admirablement fouillés qu'on trouve encore aujourd'hui dans l'Inde, les épices, les aromates, la myrrhe, l'encens, l'ivoire, l'ébène, alimentaient le commerce de tous ces peuples d'autrefois, et, par les Arabes, ces articles, très recherchés, étaient dispersés dans toutes les parties du monde alors civilisé.

Au reste, les expéditions maritimes dont il a été parlé ne se réduisaient pas à de simples incursions ; elles avaient pour objet des conquêtes, des établissements sur les côtes, des colonies. Indépendamment des témoignages des historiens, ces rapports assidus entre l'Occident et l'Orient sont attestés par des monuments, des inscriptions, des médailles. « Dans les environs de Nellour (Présidence de Madras), dit W. Jones (*Recherches asiatiques*, t. XI.), on a découvert, parmi les restes d'un petit temple hindou, un vase rempli de monnaies et de médailles romaines du deuxième siècle de notre ère; il y en avait de Trajan, d'Adrien et de Faustine. Le P. Pavone, de la mission du Mayssour, a trouvé, dans la rivière de Cavéri, une médaille de l'empereur Claude. (M. Maupied). Et dernièrement, M. Georges Revoil, l'explorateur connu et apprécié des pays somalis, a découvert, au cap Guardafui, en face d'Aden, dans les ruines d'une

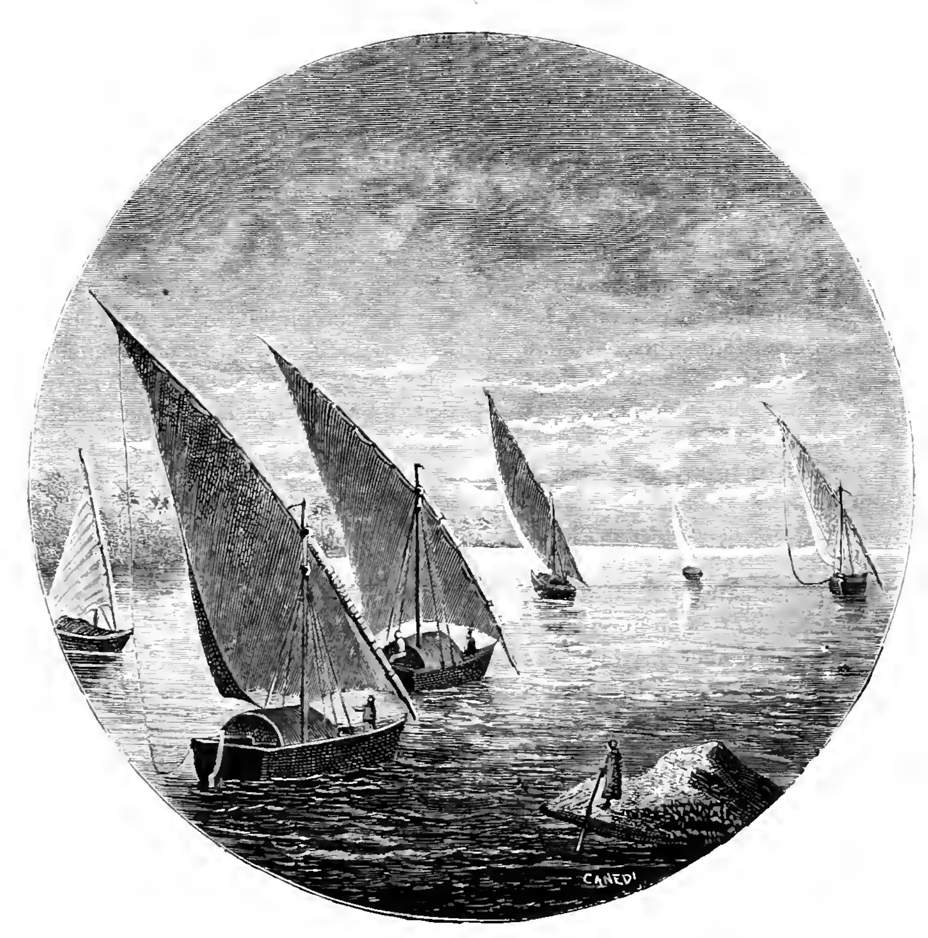
ancienne ville, des poteries assez bien conservées et dont la forme et les dessins indiquaient assez l'origine grecque.

Aden et Rome. — A cette époque, Alexandrie, avec son phare célèbre, ses palais, ses temples, ses académies, ses obélisques, sa bibliothèque de 700.000 rouleaux et sa population de 900.000 hommes, était l'une des premières villes du monde. Mais déjà la puissance romaine, comme une marée montante, s'était au loin répandue et l'Egypte se trouvait sous le gouvernement d'un Proconsul, si fière qu'elle fût. Alexandrie devait donc prélever sur ses richesses pour fournir à Rome ce que Rome exigeait.

C'était beaucoup, mais c'était trop peu. Auguste, jaloux de voir entre les mains des Arabes un monopole qu'il enviait, dirigea contre eux l'expédition d'Œlius Gallus. Malheureusement celui-ci, trahi par Sylloeus, ministre du roi de Pétra, essuya une déroute humiliante et sa flotte fut dispersée dans la mer Rouge.

Sous Claude, de nouvelles tentatives furent faites, et la septième année de son règne, les Romains, toujours jaloux d'une concurrence active, détruisirent en partie la ville d'Aden à laquelle ils imposèrent le nom de Romanum Emporium.

Du reste, le temps était venu où ces mers qui avaient déjà vu tant de boutres arabes et hindous allaient être sillonnées par des Européens. Un affranchi d'Annius Plocamus, chargé de percevoir, pour le compte de Rome, les revenus de l'Oman, ayant été surpris par les moussons et chassé vers Taprobane (Ceylan), revint vers Claude avec une ambassade du roi de cette île. Ce que l'affranchi de Plocamus avait fait par hasard, un marchand d'Alexandrie voulut le faire de propos délibéré, et, sans astrolabe ni boussole, se fiant à son génie et s'abandonnant à la mousson, il s'élança sur l'océan Indien. Les vents le conduisirent à Ceylan ; les vents le ramenèrent en Arabie. Et les Grecs-Romains, reconnaissants, donnèrent à la Mousson d'été ou du S.-O. le nom de l'heureux et hardi navigateur, le nom d'Hippale.



ADEN. — Embarcations sur le Nil ; d'après un dessin du R. P. Le Roy.

Ces détails sont fournis par Ptolémée d'Alexandrie qui vivait sous le règne d'Adrien. Le *périple de la Mer Erythrée* (198-210) les confirme à son tour, en y ajoutant des données intéressantes, quoique assez confuses, sur la côte orientale d'Afrique.

VII. *Histoire d'Aden* (suite).

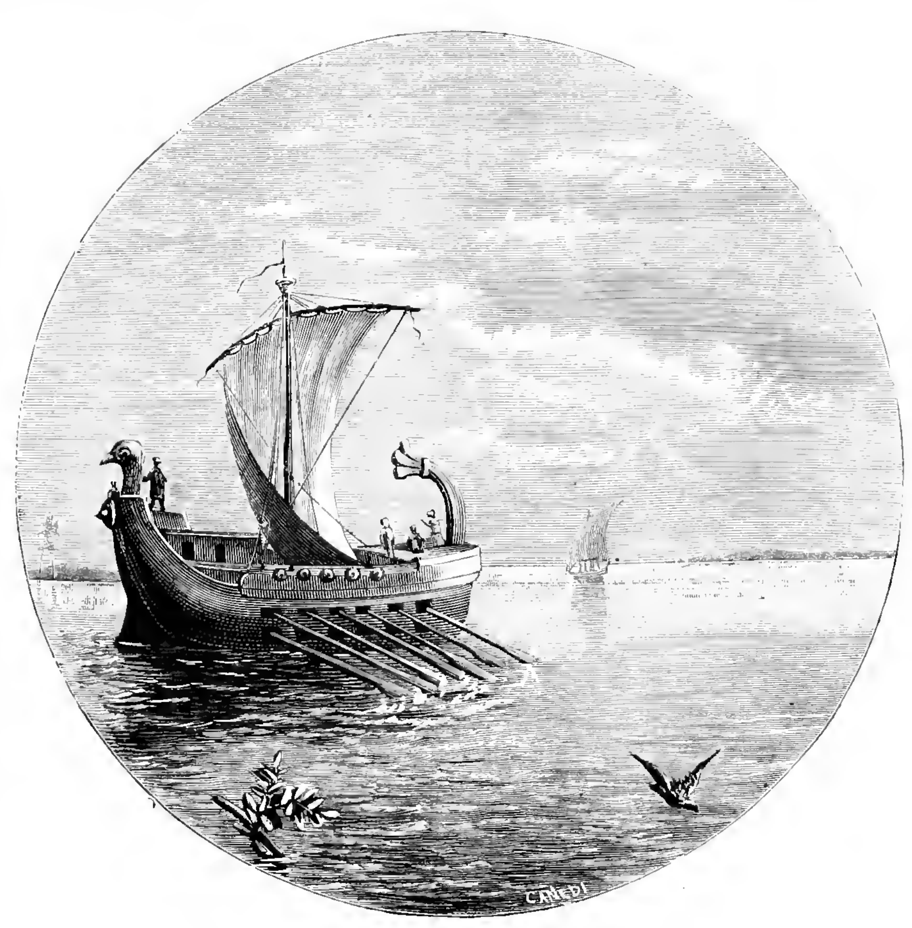
Le christianisme. — S. Thomas à Aden. — Pantène ; Frumentius ; Théophile. — Constantin. — *L'auri sacra fames* paraît avoir été jusqu'à présent le principal mobile qui a poussé vers l'Orient les peuples de l'Europe. Mais, aux marchands et aux soldats, d'autres voyageurs vont maintenant s'unir, ou, pour parler plus exactement, puisque nous sommes déjà au règne de Claude, d'autres voyageurs se sont unis. Celui que, depuis longtemps, ces peuples attendaient, le Messie, est né, il est mort et il est ressuscité.

Donc, au lendemain de la Pentecôte, les apôtres s'étaient partagé le monde pour y répandre la religion dont leur maître leur avait laissé le dépôt; l'Orient ne fut point excepté. Dans l'un de ses remarquables ouvrages, *Le christianisme en Chine, en Tartarie et au Thibet*, M. Huc cite un fragment de *l'histoire des combats apostoliques*, d'Abdias, dont le témoignage, s'il ne mérite pas une confiance absolue dans les détails, peut au moins être admis dans l'ensemble : il s'agit de l'apostolat de saint Thomas dans les Indes. Je cite : « Comme Thomas l'apôtre était à Jérusalem, Notre-Seigneur lui apparut et lui dit : « Le roi de l'Inde Gondaphorus a envoyé son ministre Abban en Syrie afin de « chercher des hommes instruits dans l'art de l'architecture. « Va, et je t'enverrai à lui. » Et Thomas dit : « Seigneur, « envoyez-moi partout, hormis aux Indes. » Et Notre-Seigneur lui dit : « Va, car je veille sur toi... » Et Thomas dit : « Vous êtes mon Maître, et moi je suis votre serviteur : « que votre volonté soit faite ! »

« L'Apôtre ayant donc rencontré Abban comme celui-ci allait à travers le marché, les deux firent connaissance et s'embarquèrent.

« Et Thomas convertit sur la route un grand nombre d'infidèles, surtout à Aden, ville située à l'entrée de la mer Rouge, où ils s'arrêtèrent quelque temps. »

Plus tard, pendant que le saint Apôtre, débarqué dans l'Inde comme architecte, ouvrait au roi Gondaphorus les portes d'un palais, celui du ciel, un autre envoyé de Dieu, saint Barthélemy, prêchait aussi dans l'Ethiopie et dans l'Arabie Heureuse.



ADEN. — Bâtiment phénicien ; d'après un dessin du R. P. Le Roy.

A cette époque, remarque avec raison M. Huc, les hommes étaient beaucoup plus mêlés entre eux qu'on ne le suppose communément ; les relations entre l'Orient et l'Occident étaient fréquentes ; il y avait alors plus d'énergie que de nos jours, on supportait plus aisément les fatigues, on n'avait pas tous ces besoins factices et souvent ridicules que la mode, la mollesse et la vanité nous ont imposés, et la vapeur n'était point nécessaire pour faire entreprendre de lointains et périlleux voyages. Il a déjà été question d'une ambassade de Ceylan que reçut l'empereur Claude. Avant lui Auguste avait vu les envoyés de Porus qui allèrent le trouver jusqu'en Espagne où il était alors. D'autres, auxquels s'étaient joints ceux de Pandéon, le rencontrèrent à Samos, et un brahmane qui faisait partie de l'ambassade s'attacha à lui en qualité d'augure et de devin. Antoine le Pieux, Dioclétien, Maximien, Théodose, Héraclius, Justinien virent aussi des Hindous venir à eux, et ces relations se perpétuèrent jusqu'au VIIme siècle, époque où Mahomet mit entre l'Occident et l'Orient l'infranchissable barrière de son fanatisme.

On le comprend sans peine, si l'intérêt ou la curiosité suffisaient alors pour susciter tant de voyageurs, ceux auxquels parvenait l'écho de cette parole d'un Dieu : « Allez et enseignez, » ne devaient pas être moins ardents pour aller porter à d'autres l'enseignement qu'ils avaient

reçu et plusieurs d'entr'eux, qui n'étaient pas des moindres, abandonnaient volontairement toutes choses pour propager la vérité qu'un Dieu venait d'apporter aux hommes et dont personne n'avait été exclu. Pour eux, comme pour leurs maîtres, l'apostolat n'était point une œuvre simplement utile et surérogatoire, c'était un devoir et c'était un bonheur.

Pantène fut un de ces premiers missionnaires de l'Extrême Orient. Sicilien d'origine et professeur à l'École d'Alexandrie, il embarqua pour les Indes en 189, où il fut plus tard suivi par Frumentius et par beaucoup d'autres.

En ce même temps, on sait par saint Ambroise (*De moribus Brachmanorum*) que Museus était évêque d'Adulis, ville de la côte d'Abyssinie, et qui fait aujourd'hui partie des possessions françaises sur la mer Rouge. Pendant qu'il s'en allait dans l'Inde, l'évêque Théophile, natif de Diu et surnommé le *moine noir* à cause de sa couleur, passait, lui, de l'Inde en Arabie, malgré l'opposition des Juifs, et fondait trois églises, l'une à Dafar, une autre à Ormuz et une autre à Aden. Malheureusement, plus tard, Théophile adhéra à l'hérésie d'Arius et la sema parmi ses néophytes (Huc, *Le Christianisme en Chine*).

On était en l'an 325, époque à laquelle se tint le concile de Nicée. En 342, Constantin envoya de nouveau des missionnaires à Aden et en Arabie.

Chute de l'Empire romain. Les Abyssins et les Persans. — Mais déjà, l'Empire romain était arrivé à cette période de son existence où, pour les peuples comme pour les individus, il faut penser à mourir. Après une laborieuse enfance, un âge mûr fortifié par de grands travaux et de grandes vertus, une vieillesse passant vite à la décrépitude à travers le luxe et tous les vices que le luxe engendre, l'Empire tombait en dissolution. De tous les points de l'horizon vers lesquels il avait établi son pouvoir ou étendu son influence, les hordes des Barbares se ruaient maintenant sur lui, et, comme des vautours font d'une proie qui vit encore mais qui ne se défend plus, chacune en emportait un lambeau. Peu à peu, les légions se repliaient des contrées lointaines vers le centre de l'Empire, pauvre géant à l'agonie, dont le sang corrompu abandonne les membres pour se refouler vers les organes vitaux, jusqu'à ce que, enfin, le cœur cesse de battre et livre l'énorme cadavre à la curée de ses ennemis.

Les ennemis des Romains, c'étaient tous les peuples. L'Empire, ayant donc abandonné ses colonies l'une après l'autre pour essayer de sauver au moins la métropole, les chrétiens d'Abyssinie jetèrent les yeux sur l'Yémen et en firent alors la conquête.

Pendant septante-deux ans, les choses allèrent ainsi : les Abyssins étaient maîtres de l'Arabie-Heureuse, mais le commerce était encore tout entier entre les mains des Persans. Chosroès II (590-628) trouva bientôt qu'il était anormal d'avoir le commerce d'un pays sans avoir le pays lui-même et il envoya une armée contre les Abyssins. La bataille eut lieu près d'Aden : Masrouk, roi d'Abyssinie, y périt, et les Persans, maîtres de la ville et du pays qui l'entoure, le gouvernèrent par des vice-rois jusqu'à ce qu'un nouvel et terrible adversaire vint le leur enlever.

(*A suivre*).

TROIS SEMAINES EN PRISON

Arrestation et captivité de M. Guillon, des Missions Étrangères de Paris.

Récit adressé à Mgr Dubail, vicaire apostolique de Mandchourie.

(Suite et fin).

13 octobre 1884.

On nous annonce aujourd'hui l'arrivée prochaine d'un envoyé extraordinaire de la capitale. Il viendrait pour nous délivrer et se rendrait aussi à Notre-Dame des Neiges pour constater, de la part du vice-roi, la fausseté des accusations portées contre le missionnaire et les chrétiens. Je n'ai donc plus grand danger à courir

Le mandarin m'a donné aujourd'hui le spectacle d'une sortie et d'une entrée solennelles au prétoire, en chaise à porteurs. Quelques satellites, armés de bâtons et de cravaches, ouvraient la marche, puis venait le parasol indispensable, avec les cavaliers qui entouraient la chaise. Quand le mandarin arrive vers le grand tribunal, tous ceux qui s'y trouvent crient à se rompre les poumons : *Ouei, ouei où*, paroles qui indiquent la majesté de celui qui passe et devant laquelle tout doit trembler. La même chose se renouvelle sur la première porte d'entrée ; mais ici il y a encore une autre coutume, digne de remarque ; aux deux côtés de la porte se tiennent agenouillés tous les criminels qui portent le cangue. L'autorité en Chine est ce qu'il y a de plus sacré, et on ne saurait se faire une idée en Europe du culte servile que le peuple lui rend.

14 octobre.

L'envoyé de la capitale a fait hier son entrée dans la ville et s'est rendu droit à son hôtel, où il a passé la journée d'aujourd'hui. Il n'est pas venu au prétoire et n'y viendra peut-être pas avant son retour de N.-D. des Neiges. Il partira, dit-on, dès demain, et nous serons obligés d'attendre son retour : car rien d'officiel ne m'a été communiqué. Voici bientôt quinze jours que je suis enfermé dans cette étroite cellule avec mes deux compagnons. L'ennui frappe quelquefois à la porte, mais nous n'avons garde de l'y laisser pénétrer ; nous sommes si heureux de souffrir pour le Bon Dieu !

Ce que nous ne parvenons guère à éloigner, c'est la vermine. Elle me dévore, le jour et la nuit. Les satellites et mes compagnons en sont également couverts, et ils semblent, eux, ne pas en souffrir beaucoup. Tout le monde cependant se livre au plaisir de la chasse.... dans ses habits. Malgré toute la répugnance et le dégoût de cette besogne, il faut en passer par là.

15 octobre.

Un fort vent du nord ayant refroidi considérablement la température, nous avons été saisis de frissons ; car nous

(1) Voir les *Missions catholiques* du 6, 13, 20 février et 6 mars 1885.

n'avions apporté avec nous que très peu d'habits. Comme notre séjour ici paraît se prolonger indéfiniment, j'ai fait demander au mandarin de vouloir bien nous envoyer à N.-D. des Neiges pour chercher nos vêtements. Cette fois encore, je n'ai obtenu qu'un refus. Ma demande cependant n'avait rien que de juste, puisque nous ne connaissions personne qui pût nous rendre ce service. Nous devons encore accepter cet agrément de la captivité.

16 octobre.

Grâce à une faveur spéciale de mes geôliers, j'ai pu aujourd'hui visiter mes confrères des prisons voisines, avec assez de précautions toutefois pour que les hauts employés du prétoire ne s'en aperçussent pas. Les prisons, sont, comme je l'ai dit, situées dans la première cour du prétoire, à côté des postes des satellites. Il y en a deux principales, que l'on nomme ici *Hoàng-foàng*, la prison de l'est ; *Si-iù*, la prison de l'ouest. La première contient les prisonniers dont la cause ou procédure n'est pas encore terminée. Tant que leur jugement n'est pas rendu, ils y souffrent des peines incroyables.

J'ai vu ces misérables ressemblant plutot à des squelettes qu'à des hommes vivants. Le corps, presque dépouillé de vêtements, laisse béantes d'horribles plaies, reçues pendant les interrogatoires. Ne pensez pas que des médecins puissent les visiter et les aider à guérir; si au moins ils avaient à manger, mais chacun ici doit se nourrir à ses frais. Si donc ce sont de pauvres diables sans fortune, ils sont condamnés à mourir de faim ou de froid. Ce cas n'est pas rare pendant l'hiver où le froid est si rigoureux en Mandchourie. Jamais le *Kiang* n'est chauffé. Aussi, chaque mois, en trouve-t-on plusieurs morts de froid et de faim. Le froid et la faim ne sont pas les seuls supplices; une ressemblance de plus avec l'enfer, c'est qu'ils y sont encore tourmentés par leurs geôliers et même par leurs compagnons. Aussitôt arrivés dans cette prison, le misérable doit y subir des avanies que la plume se refuse à décrire. On le suspend par les deux pouces des mains, on le frappe, on lui attache la tête sur l'orifice du vase innommé, le visage tourné à l'intérieur, etc., etc. Tout cela pour lui arracher de l'argent. Les geôliers, bien loin de s'opposer à de telles infamies, y prêtent leurs concours.

Ceux de la prison de l'ouest, où se trouvent surtout les détenus pour crimes avoués, et pour un laps déterminé de temps, ou même pour la vie, sans être mieux traités, sont cependant dans de meilleures conditions. Ils reçoivent du prétoire chaque semaine une maigre pitance, et ils peuvent se livrer à quelques travaux manuels, comme tresser des jarretières, imprimer des jeux de cartes, etc., travaux dont le prix peut leur venir en aide. Ils sont cependant loin encore de la condition des prisonniers en Europe.

18 octobre

J'ai eu le bonheur de recevoir aujourd'hui une lettre d'*Ing-tze*, de la part de notre cher Procureur, M. Emonet, avec les meilleures nouvelles possibles. Le Gouverneur de *Chèn-Yang* aurait répondu à M. Gardner, consul anglais, par une lettre magnifique en notre faveur. En présence de tous les rapports qui lui arrivent d'*Ing-tze* et de *Sioou-ièn*, il ne doute aucunement de notre innocence. En conséquence, il se charge de traiter cette affaire de concert avec le *Tao-tày*. Le consul, selon sa requête, m'attendait ces jours derniers à *Ing-tze*; et il apprend tout à coup que le mandarin civil de *Sioou-ièn* a mis opposition aux ordres du *Tao-tày* d'*Ing-tze*, sous prétexte qu'il dépendait directement du *Tao-tày* de *Feuny-hoùang-tchèng*, et non de celui d'*Ing-tze*. A cette nouvelle, ce brave consul, dont le dévouement pour nous ne s'est jamais démenti, aurait fait de nouvelles démarches pour exiger ma délivrance immédiate; sinon, aurait il ajouté, il en référerait à Péking, au ministre russe. Le Père Emonet m'annonce qu'un petit mandarin doit partir pour *Sioou-ièn*, et ne peut point en revenir sans nous.

L'envoyé de Chèn-Yàng est aussi de retour de N.-D. des Neiges. Son rapport, parfaitement identique à celui du mandarin militaire, en notre faveur, serait déjà, dit-on, expédié à la capitale.

19 octobre.

Ce dimanche devait être la date de notre délivrance. A trois heures de l'après-midi, nous avons été transférés avec honneur à la même auberge et dans les mêmes appartements, qu'avait habités l'envoyé de *Chèn-Yàng*.

Ce matin, vers les sept heures, j'avais une première entrevue avec lui; il m'avait pour cela envoyé chercher par son propre chariot et ses gens de service. Il me fit une réception des plus cordiales, m'adressa les plus humbles excuses pour la persécution injuste dont j'étais victime, avec la promesse que justice nous serait bientôt rendue. Après être restés ensemble assez longtemps, il me fit reconduire au prétoire, disant qu'y étant entré avec ignominie, je devais en sortir avec honneur.

Bientôt après il s'y rendit lui-même pour communiquer au mandarin civil les ordres du gouverneur. En y entrant, il me fit la politesse, devant bon nombre de spectateurs, de visiter d'abord notre prison, où nous avons eu encore un petit entretien, même avant de se rendre chez le mandarin, qui était déjà venu au-devant de lui jusque dans la troisième cour. Il paraissait heureux de me faire cet honneur en présence du mandarin, qui non seulement ne m'avait jamais accordé une entrevue, mais avait eu même l'espoir, dit-on, de me faire trancher la tête.

Dès ce moment, tout changea autour de nous, et nos geôliers disparurent comme par enchantement. Après midi un petit chariot, accompagné d'un mandarin au globule blanc, et de cinq ou six cavaliers, vint nous chercher et nous reconduisit honorablement au milieu de la population, cette fois très pacifique, à l'auberge où nous nous trouvons en ce moment. Nous avons été remis entre les mains d'un mandarin du prétoire militaire, chargé de par le gouverneur de nous accompagner jusqu'à *Ing-tze*. Le néophyte prisonnier fut délivré en même temps que nous.

A Ing-tsé, le consul anglais, M. Gardner, si dévoué pour nous, me reçut avec les démonstrations de joie les plus vives. Le Père Émonet accourut chez le consul, et me ramena à la Procure.

Mille actions de grâces au Bon Dieu! Que cette courte captivité tourne à sa plus grande gloire, c'est là tout mon espoir et mon bonheur!

FIN.

———

400 LIEUES A TRAVERS LE KOUANG-SI & LE KOUY-TCHÉOU.

Journal de M. Chouzy,
des Missions-Étrangères de Paris.

Ire PARTIE

DE KOUY-HIEN A LA FRONTIÈRE DU KOUY-TCHÉOU.

Mars-avril 1881

III

Du fleuve Hông-Choùy-Kiâng à la ville de Kin-Yuèn-Foù.

AVENTURE D'UN CANTONAIS. — LA VILLE DE HIN-TCHÈN-HIEN. — LA PLAINE DE LONG-TANG-KIANG. — INSTALLATION DES LITS AU KOUANG-SY. — SOLLICITUDE DU SOUS-PRÉFET. — LE VOL ET LE COMMERCE DES FEMMES. — LE MANDARIN CANTONAL DE YUN-TIN-SE. — MANIÈRE DE PLANTER LE MAÏS. — PRÉJUGÉS SUR LE CHRISTIANISME. — VALLÉE DE LO-MONG-KIANG AVEC BLÉS ET COLZAS. — KIN-YUEN-FOU, VILLE DE PREMIER ORDRE. — LA RIVIÈRE DU DRAGON. — LES CANTONAIS A KIN-YUEN-FOU. — TENUE DE DEUX MINISTRES PROTESTANTS ANGLAIS. — LES MANDARINS SOMMÉS DE PUBLIER L'ÉDIT VICE-ROYAL EN FAVEUR DU CHRISTIANISME. — ENTREVUE AVEC DEUX MANDARINS INFÉRIEURS. — EFFET QU'ELLE PRODUIT.

(Suite 1)

Entre huit et neuf heures du soir, au moment où je viens de me mettre au lit, on entend dans la cour un certain bruit de pas, puis le maître d'hôtel frappe à la porte de ma chambre en appelant un de mes gens. Celui-ci sort et se trouve en face de l'assesseur du préfet (*foù-kin-tin*), de l'assesseur du sous-préfet (*yoù-tìng*), et d'une dizaine de suivants avec des lanternes au chiffre des deux magistrats. Ces fonctionnaires déclarent venir me saluer de la part de leur supérieur respectif. La politesse exigeant qu'on s'annonce d'abord par une carte quand on se présente chez un homme respectable, je fais demander leurs cartes, afin, dis-je, de savoir pertinemment qu'ils sont les assesseurs et les envoyés des deux mandarins, et partant sur quel pied je dois les recevoir.

Ils répondirent qu'ils n'avaient pas apporté de cartes.

Après avoir manifesté mon étonnement, je fais examiner les lanternes, afin de bien m'assurer de la vérité. C'est alors seulement que je les fais inviter à s'asseoir, en attendant que je m'habille. Si je me tins tant sur l'étiquette, c'était uniquement afin de montrer à ces gens-là qu'avec un étranger et surtout un prêtre, il était malséant de se dispenser des formalités les plus élémentaires de la politesse usitée en Chine entre hommes bien élevés, les Chinois étant trop portés à dédaigner quiconque est né hors de leur Empire. Plût à Dieu que ces procédés ne fussent pas souvent autorisés par le sans-façon, le peu de formes et la rusticité de plus d'un Européen !

Enfin, je sors, nous nous saluons mutuellement, suivant l'usage, en nous courbant de manière à joindre les mains à la hauteur de mi-cuisse, et en les portant ainsi jusqu'au front pour les laisser ensuite retomber gravement sur la couture de la culotte, comme on dirait en France et comme on peut dire aussi en Chine sans inexactitude. Puis, avant de les inviter à s'asseoir :

— « Est-ce bien, demandai-je, réellement aux assesseurs du Préfet et du sous-Préfet que j'ai l'honneur de parler ?

— « Certainement, me répond le *foù-kin-tin ;* c'est par oubli qu'on a omis d'apporter nos cartes, et nous présentons nos excuses ; mais il n'est pas moins vrai que nous sommes envoyés par nos supérieurs respectifs pour saluer le *sè-to* (expression qui désigne les missionnaires catholiques).

— « Oh ! c'est trop d'honneur, répliquai-je ; en ce cas, veuillez vous asseoir. »

Tout cela se passait dans le salon ouvert de l'auberge dans lequel on avait apporté des sièges, une table et des lumières. Suivant l'usage chinois, on se demande d'abord mutuellement ses noms de famille et de personne, son pays, son âge.

Le représentant du préfet était un homme du Tchê-Kiàng, celui du sous-préfet était originaire de la capitale du Koùy-tchèou ; il avait connu, prétendait-il, Mgr Faurie et le P. Vielmont, il savait les histoires de Tiên-tà-jên à leur sujet ; mais la suite de la conversation me prouva qu'en tous cas, il était peu au courant de ce qui concerne le christianisme en lui-même.

Interrogé si nous n'étions point envoyés et défrayés par l'État, sur la hiérarchie ecclésiastique, etc., je répondis que, recevant notre mission du Chef suprême de l'Église, nous ne touchons aucun subside de notre gouvernement dont le rôle se borne à sauvegarder notre sécurité, en tant que nous sommes ses nationaux, et à veiller à l'observation des clauses arrêtées d'un commun accord avec la Chine au sujet de la liberté religieuse, que nos ressources proviennent uniquement de la charité des fidèles d'Europe qui sont pleins de sollicitude pour le bien moral de leurs frères de l'Extrême-Orient ; car tous les hommes sont frères et issus d'une même souche.

Quand j'eus fini, et avant que j'eusse eu le temps de parler de la hiérarchie, l'assesseur du sous-préfet me questionna sur les Orphelinats, leur but, et sur la provenance des sommes que nous y consacrons ; il avait vu, ou du moins connu par ouï-dire, les nombreux établissements de ce genre que possède la Mission du Koùy-Tchèou.

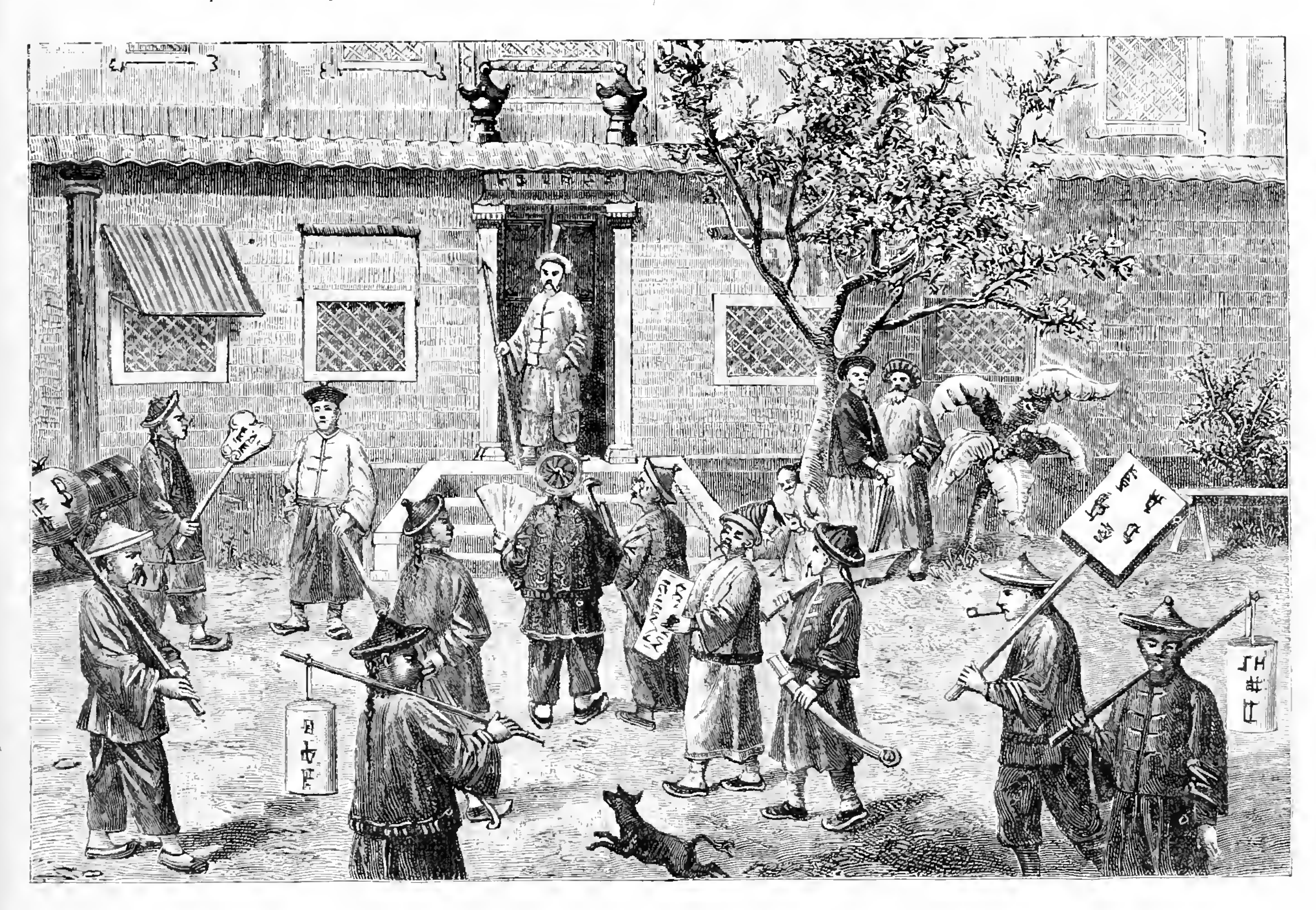
« Le but des Orphelinats, répondis-je, est de recueillir les enfants pour leur sauver la vie du corps, et en faire d'honnêtes citoyens, en leur enseignant leurs devoirs envers le Créateur, envers les autres hommes et envers eux-mêmes ; après l'instruction de l'enfance, on leur apprend un métier, et quand ils sont en âge et en état de se tirer

(1) Voir les *Missions catholiques* du 2, 9, 16, 23, 30 janvier, 13, 20, 27 février et 6 mars 1885, et la carte envoyée avec le numéro du 3 janvier.

d'affaire, on les marie. Combien par là sont arrachés à une mort certaine ! Combien d'autres sont ainsi préservés du vagabondage et de tous les vices, et vivent ensuite en braves gens, tandis que, sans les Orphelinats catholiques, ils auraient été des scélérats qui, après avoir été le fléau de leurs semblables, auraient péri sous le couteau du bourreau ! En un mot, les Orphelinats sont une œuvre éminemment philantropique qui remédie, autant qu'elle peut, à l'inhumanité des parents, à l'indifférence égoïste des citoyens et à l'insouciance des gouvernants. Et les frais considérables qu'entraîne une telle entreprise, ce sont les enfants d'Europe, de France surtout, qui les couvrent en se privant volontairement et par amour pour les petits Chinois, des friandises et des joujoux dont leur âge est d'ordinaire si avide. Après cela qu'on m'explique les calomnies et la haine dont le paganisme poursuit ces œuvres, noircissant le bien qu'il n'a pas le cœur de faire, et payant de si grands bienfaits par la plus détestable ingratitude. »

— « Oh ! c'est vraiment admirable, dit l'assesseur du préfet ! Voilà qui est digne de louange ! Mais le *Sé-tô* me permettrait-il de demander quelques explications sur la hiérarchie ? »

— « Je vais vous satisfaire. Dans l'Eglise catholique, il y a un chef suprême dont l'autorité s'étend à l'univers entier, sans distinction de nations ni de contrées ; sa résidence est à Rome. En seconde ligne viennent les évêques qui sont



CHINE — Réception et arrivée des assesseurs du préfet (Voir page 130)

comme les gouverneurs de provinces dans l'ordre civil, avec la différence qu'il peut y en avoir plusieurs dans une même province, quand le nombre des fidèles l'exige. Les *Sé-tô* (prêtres) viennent au troisième rang, exercent une juridiction plus ou moins grande et plus ou moins étendue suivant la volonté de l'évêque, et sont en quelque sorte comme les divers mandarins dans l'ordre civil. »

— « Ainsi, reprit mon interlocuteur, les *Sé-tô* sont d'un rang élevé, puisqu'ils appartiennent au troisième ordre de la hiérarchie. »

Et il se leva en m'adressant un salut d'honneur. A partir de ce moment, tous les deux redoublèrent de politesse à mon égard, et évidemment je les laissai faire en y répondant de mon côté, tout en dominant toujours la position.

— « Les Anglais, comme ceux qui vinrent il y a deux ans, sont-ils aussi des *Sé-tô* ? » me demande l'assesseur du sous préfet !

— « Non, répondis-je ; ceux-là ne reçoivent pas leur mission du Pape et n'appartiennent pas à la même religion. » Et j'expliquai l'origine de l'anglicanisme, et touchai les procédés d'évangélisation employés par les ministres hérétiques, en même temps que j'esquissai les différences notables qui existent entre eux et nous.

— « D'ailleurs, interrompit le même personnage, quelle dissemblance entre votre conduite et la leur ! Ils vinrent deux ; ils se mirent à parcourir les rues, s'arrêtant devant les magasins ou ailleurs pour examiner ceci ou cela sans tenue et sans réserve, si bien que la foule les hua. Vous

au contraire, vous avez gardé une attitude digne, et en tous points analogue à celle des gens de condition. Nous avons tous remarqué la chose ; voilà pourquoi il nous est facile de comprendre que vous leur êtes de beaucoup supérieur. »

Ils me questionnèrent alors sur Mgr Foucard, préfet apostolique, dont les circulaires des autorités supérieures faisaient mention depuis quelque temps, et qu'ils savaient être allé à Péking pour se plaindre des entraves que les mandarins du Kouàng-si apportaient trop souvent à notre ministère. Ma réponse fut que le prélat était encore à la capitale où ses négociations étaient en bon train.

Ils abordèrent alors le point qui était l'objet principal de leur visite ; il s'agissait de pénétrer le but de mon voyage et de sonder mes intentions relativement à *Kin-yuen-fou*, où leurs supérieurs craignaient que je ne vinsse fonder un établissement, comme il me fut facile de le voir par leurs paroles, quoique habilement déguisées. Après avoir déclaré que, pour le moment, je me rendais réellement au Koùy-tchéou, j'ajoutai que mon but était de constater par moi-même si l'édit vice-royal avait été publié conformément aux ordres précis qui avaient été donnés, que mon droit était de propager la religion chrétienne partout et quand bon me semblerait, et qu'en ce cas les autorités locales me devaient protection et sécurité en vertu de la loi naturelle et des conventions passées entre nos deux gouvernements. Là dessus vint la ritournelle ordinaire sur le mauvais esprit de la population dont on ne pouvait rien attendre de bien, ainsi que le prouvaient les insolences dont je m'étais plaint le matin.

Ma réplique était facile ; durant un parcours de cent cinquante *ly* sur le territoire de la préfecture, je n'avais eu qu'à me louer de l'attitude des habitants ; le fait objecté n'incriminait en rien les indigènes, puisque ses auteurs étaient des étrangers cantonais, comme me l'avait indiqué leur langage.

— « Au reste, ajoutai-je, si les populations sont mauvaises, c'est aux mandarins de les mettre à la raison et de leur faire observer les traités ; si elles pèchent par ignorance, c'est aux mandarins de les instruire ; et pour cela, sur le point spécial qui nous occupe, rien de plus opportun que de publier partout les édits vice-royaux en faveur du christianisme et de la liberté de propagande garantie aux missionnaires catholiques. »

L'argument portant par trop juste, mes deux interlocuteurs me promirent la publication au nom de leurs maîtres, m'adressèrent, pour faire diversion, beaucoup d'éloges sur la pureté de mon élocution, burent leur tasse de thé servie depuis longtemps, et prirent congé de moi avec force politesse et en me souhaitant bon voyage.

Si je suis entré dans quelques détails sur cette entrevue, c'est à cause des instructions qui en ressortent, afin de tracer un aperçu du thème habituel des conversations avec les mandarins. Au reste, la leçon que j'avais voulu donner avait réussi ; depuis, je ne reçus plus que des marques de respect, soit de la part des prétoires, soit de la part du vulgaire, au point qu'ayant eu à passer dans une salle de l'auberge, où étaient installés des joueurs, ils se levèrent tous à mon arrivée.

Le territoire de la préfecture de *Kin-yuen-foù*, dont la partie septentrionale est contiguë au Koùy-tchéou, a en largeur du nord au sud quatre cent quarante ly (c'est-à-dire à peu près deux cent soixante-quatre kilomètres) et mesure en longueur, de l'ouest à l'est, c'est-à-dire des frontières de *Sé-tchin-fou* à celle de *Liou-tchéou-fou* environ six cent soixante-dix ly (à peu près quatre cents kilomètres).

C'est un pays moitié plaines, moitié montagnes dans la partie inférieure ; près du Koùy-tchéou, il n'y a guère que des montagnes. Quoique aux trois quarts inculte, cette préfecture a quelques plaines riches ; mais dans sa dépendance il n'y a pas de ville importante. La population est peu considérable en proportion du territoire ; mais elle est généralement douce et pacifique ; le christianisme y prendrait, ce m'a semblé, facilement racine ; quand pourra-t-on en commencer l'évangélisation ? *(A suivre.)*

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(ÉDITION FRANÇAISE)

Un R. P. Chartreux, diocèse d'Annecy, avec demande de prières pour une grâce spéciale. 10
Mlle M. C. du diocèse de Paris 300
Anonyme de Belgique 1000

Pour les missions les plus nécessiteuses (Kouy-tchéou).

F. D. V. de Lyon 300
Une abonnée de Paris, avec demande de prières pour deux grâces spéciales 10
Anonyme de Saint-Martin-la-plaine, diocèse de Lyon 100
M. Gouleyrat, diocese de Poitiers 72 50

A Mgr Mladenoff, pour son église de Salonique.

Un abonné du diocèse de Toulouse, demandant des prières spéciales 20
Anonyme du diocèse de Luçon 10
Anonyme d'Orléans 60
Anonyme du diocèse de Dijon, avec demande de prières 20
M. Blanchard, diocèse de Saint Claude 100
Anonyme de Nantes, demandant des prières pour une guérison et plusieurs conversions 100
Mlle du Merle, diocese de Bayeux 2 50
Anonyme de Belgique 1000

Pour les missions de Chine les plus éprouvées par la persécution (Yun-nan).

M. J.-B. Taylor, à Darjeling (Inde anglaise) 26
Un prêtre, anonyme de Séez, avec demande de prières 50
Anonyme de Nancy 21
Anonyme du diocèse de Dijon, avec demande de prières 10

Au P. Victor Bouchard, missionnaire au Su-Tchuen occidental.

Anonyme de Nantes 40

Pour baptême d'enfants païens (Niger).

Un R. P. Chartreux, diocèse d'Annecy, avec demande de prières pour une grâce spéciale 5

A Mgr Puginier, pour les missions du Tong-King occidental.

Une anonyme de Bayeux 100
Anonyme de Paris, pour être employé par les missionnaires en faveur des soldats français blessés ou malades 300

A Mgr Chausse pour les victimes de la persécution au Kouang-Tong.

Anonyme d'Orléans 40

Pour M. Guillaume, missionnaire au Kouang-Tong.

Anonyme de Nancy 6

A Mgr de Courmont, pour le R. P. Picarda, supérieur de la mission Saint-Joseph de Mandéra (Zanguebar) pour le rachat et le baptême d'une petite fille sous le nom de Marguerite.

M. l'abbé Georges Speth, au château de Rilly, diocèse de Blois 100

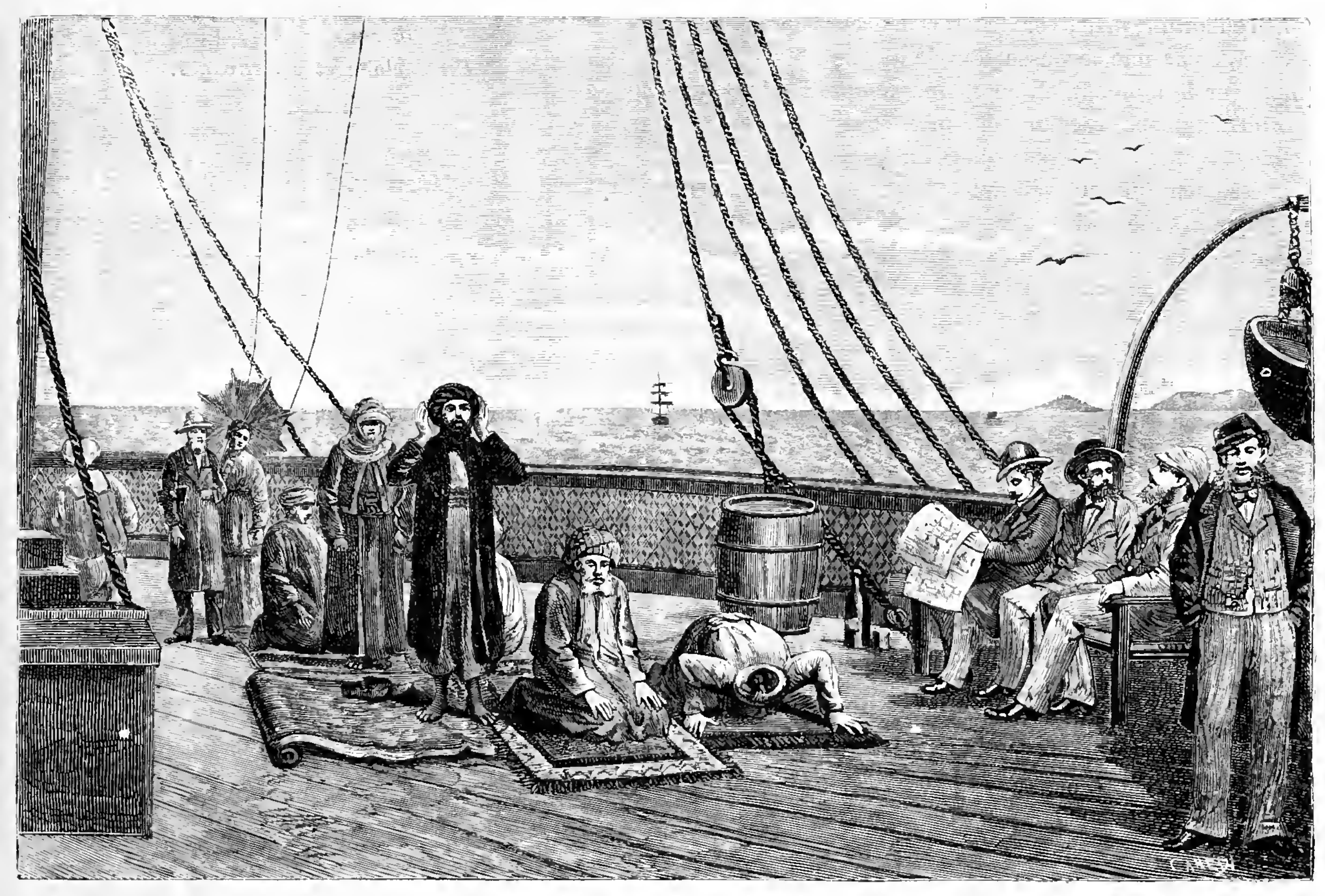
A Dom Bosco, pour Mgr Cagliero, vicaire apostolique de la Patagonie.

Anonyme du diocèse de Carcassonne 200

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



ADEN. — Musulmans en prières à bord d'un bâtiment européen; d'après un dessin du R. P. Le Roy (Voir page 136).

CORRESPONDANCE

NORWÉGE

Les *Missions Catholiques* ont publié récemment une intéressante lettre du R. P. Berthier, de la Congrégation de N.-D. de la Salette. Ce zélé religieux, rappelé en France par les intérêts de sa mission, retournait en Norwége et conduisait avec lui un nouvel ouvrier apostolique lorsque la mort, une mort tragique, est venue récompenser avant l'heure le bon et fidèle serviteur. Nous donnons, d'après la lettre du compagnon de voyage du R. P. Berthier, le récit de ce douloureux événement.

LETTRE DU R. P. ALPHONSE BESSON, MISSIONNAIRE DE N.-D. DE LA SALETTE.

Naufrage et mort du R. P. Berthier.

Christiania, 7 mars 1885, église catholique.

C'est dans le deuil, la souffrance et les larmes que j'aborde pour la première fois comme missionnaire cette chère terre de Norwége, terme de mes aspirations. Comment ne serais-je pas dans la douleur, ayant perdu, par la mort du R. P. Berthier mon supérieur, un père, un ami dévoué sur les conseils de qui je comptais pour être dirigé au début de ma carrière dans notre mission du Nord ! Voici quelques détails :

Lorsque nous arrivâmes le mercredi soir, 25 février, à Hambourg, j'étais très souffrant d'une dyssenterie dont je ressentis les premières atteintes en quittant Cologne. Voyant ma fatigue, mon supérieur jugea à propos de me faire reposer un jour avant de continuer notre voyage. Le jeudi soir, comme j'étais beaucoup mieux, nous pûmes repartir ; mais le R. P. Berthier pensa qu'il était prudent de prendre, de préférence au chemin de fer, un bateau suédois qui devait aller à Gothembourg. Dans sa pensée, je pouvais sur un navire être plus facilement secouru en cas de nouvelles fatigues. Il était onze heures du soir quand nous quittâmes le port de Hambourg. Le bon Père me persuada de me coucher dès que nous fûmes installés sur le vaisseau, et, afin que mon repos ne fût aucunement troublé (c'était la première fois que je voyageais sur mer), il me dit de ne pas m'effrayer si je venais à entendre du bruit, comme un cliquetis de verres, de bouteilles et d'assiettes s'entrechoquant. Cela prouve-

rait uniquement, ajouta-t-il, qu'il fait du vent et que la mer est agitée. Rassuré par cette observation, je ne tardai pas à m'endormir, mais, vers les trois heures et demie, je fus réveillé par une secousse dont je ne me rendis pas compte sur le moment, et, en même temps, j'entendis un bruit semblable à celui dont m'avait parlé le R. P. Bertiier. Je me tranquillisai alors en me souvenant de l'avertissement qu'il m'avait donné la veille et j'allais me rendormir lorsque je vis le Père se précipiter vers mon lit :

« Levez-vous vite, me dit-il, nous sommes en péril : notre vaisseau a sombré. » En même temps il se jette à genoux en me priant de l'absoudre.

Ce fut fait à l'instant même. Mon intention était bien aussi de recevoir l'absolution ; mais, comme je me figurais que mon Supérieur s'exagérait le péril, je voulus auparavant aller sur le pont me faire une juste idée de la situation. Je mets donc à la hâte ma soutanelle et ma douillette, les deux seuls vêtements que j'ai sauvés et suis le Père qui se précipite hors de ma cabine. Arrivé sur le pont, je constate que notre navire coule à fond. Près de nous je vois un grand vaisseau immobile vers lequel se dirige mon Supérieur. Je cours dans la même direction.

« Est-ce par là qu'il faut passer ! » demande mon compagnon à quelqu'un que je ne vois pas.

Il n'a pas plus tôt posé cette question que je sens le parquet se disjoindre sous mes pieds... Je tombe à la mer. Je n'ai plus revu mon bien-aimé Père. Il était tout habillé. Probablement le poids de ses vêtements imprégnés d'eau l'a entraîné au fond de la mer. Pour moi, moins chargé et les jambes libres, après avoir un instant disparu sous les vagues, je reviens bientôt à flot. Je puis nager et atteindre une épave qui me permet de tenir la tête au-dessus de l'eau. Je crie : « Au secours ! » On me jette une échelle de cordes que je saisis avec un empressement frénétique. Pendant que j'étais suspendu, une chaloupe vint me recueillir et, un instant après, j'étais sur le vaisseau anglais *le Cumberland*.

Maintenant, comment est arrivée la catastrophe ? C'est ce qui me reste à dire en peu de mots.

Le navire anglais *le Cumberland*, dans une manœuvre non loin de la rade de Cuxhaven en Allemagne près de l'embouchure de l'Elbe, a heurté notre vaisseau et lui a fait une trouée immense qui a occasionné le naufrage. Il y avait dix-huit personnes seulement sur le navire qui a sombré. Sur ces dix-huit personnes, quatre ont péri. Parmi les victimes se trouve, hélas ! notre bon Père. Quel malheur immense ! A côté de cette perte les autres malheurs que j'ai eu à supporter ne sont rien. Qu'importe d'être revenu à Hambourg, dénué de tout, obligé de recourir à la charité ! Dans cette ville M. le Curé de l'église catholique de St-Michel m'a fourni les ressources suffisantes pour continuer mon voyage jusqu'à Christiania.

Mgr Bernard, préfet apostolique, accompagne cette lettre d'un mot dans lequel il exprime sa profonde douleur.

JAFFNA (Ceylan)

Un cyclone et ses ravages.

Lettre de Mgr Mélizan, Oblat de Marie Immaculée, vicaire apostolique de Jaffna, à MM. les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Un grand désastre vient de frapper notre mission de Jaffna. Un cyclone, comme on n'en avait jamais vu de mémoire d'homme, s'est abattu sur notre péninsule et les districts environnants. Il est impossible encore de connaître toutes les pertes causées en une seule nuit ; à chaque instant nous apprenons de nouvelles ruines dans les environs.

Après s'être annoncé par trois jours de pluie continue et de vent violent, le terrible ouragan se déchaina dans toute sa fureur : le roulement des vagues, le grondement non interrompu du tonnerre, les sinistres lueurs de l'éclair au milieu de l'obscurité, tout se réunissait pour ajouter à l'horreur de la scène.

La mer, s'élevant de plus de neuf pieds au-dessus de son niveau ordinaire, s'élança avec fureur dans l'intérieur des terres ; bon nombre de barques, emportées par la vague envahissante, vinrent se briser contre les arbres ; la plupart des habitations furent renversées ou submergées par l'inondation : nos pauvres Indiens, hommes, femmes, enfants, obligés de fuir dans l'obscurité, couraient dans toutes les directions, criant et se lamentant ; menacés à chaque instant de se voir écraser, ils durent passer le reste de la nuit dans des endroits découverts, exposés au vent et à la pluie, et grelottant sous leur toile légère.

Le lendemain matin, le plus navrant spectacle s'offrait à nos yeux : on ne voyait partout qu'arbres abattus, murs renversés, maisons écroulées ; mais le plus triste sans contredit est le nombre considérable des victimes qui ont péri, écrasées par les arbres, ou étouffées dans l'eau. On en a compté déjà plus de cinquante : parmi les morts il y a eu à Jaffna sept chrétiens ; dans une seule famille, le père et la fille ont été écrasés par un cocotier, la mère a eu les deux jambes brisées ; dans une autre, une pauvre fille estropiée, ne pouvant fuir comme les autres devant la marée montante, fut étouffée dans l'eau, puis emportée au loin par le courant de l'inondation ; deux charrettes chargées de riz, qui suivaient la route du bord de la mer, ont été entraînées, avec charretiers et bœufs. A quelques milles de Jaffna, un Indien et sa femme, entendant le bruit de la vague qui s'avançait, sortirent de leur cabane avec précipitation : l'homme, grimpant sur un arbre, tendait déjà la main à sa femme pour l'aider à mon-

ter, lorsque la vague arrivant avec fureur entraîna la malheureuse qui n'a plus reparu. On frémit en entendant raconter les scènes de cette nuit si féconde en désastres.

Les pertes matérielles dans toute l'étendue de la Péninsule sont énormes. C'est par milliers qu'il faut compter les arbres de toute espèce qui ont été arrachés et brisés par la tempête : cocotiers, palmiers, manguiers, aréquiers, rien n'a été épargné ; les jardins, plantés de bananiers, ont été complètement détruits : près d'un tiers du bétail, bœufs, vaches, chèvres, moutons, ont péri emportés par l'inondation, ou écrasés par les arbres ; enfin, pour comble de malheur, les vastes rizières qui font la principale ressource du pays, ont été en grande partie submergées, et il faudra des années et des années avant qu'elles puissent être cultivées de nouveau.

Une année de grande misère va donc commencer pour nos pauvres Indiens, et sans de généreux secours de l'Europe catholique, comment pourrons-nous leur venir en aide, quand nous-mêmes nous aurons tant de ruines à réparer ? Pour ce qui est de la ville seule de Jaffna, l'église de Saint-Jacques, la plus belle et la plus grande, a eu sa toiture emportée, et la pluie entrant de toutes parts a causé de grands dommages dans l'intérieur. Dans le collège Saint-Patrick, quantité de livres et d'instruments de classe ont été détériorés. Au couvent de la Sainte-Famille, cinq colonnes ont été renversées et une partie de la toiture gravement endommagée. Plusieurs de nos écoles tamoules dans la ville ont été fortement éprouvées, et il nous faut tout réparer au plus tôt, sous peine de perdre le petit secours que nous recevons du gouvernement.

Les diverses missions de la Péninsule n'ont pas moins souffert : le R. P. Lafarge nous écrit de Valigam ouest :

« Les jacquiers, aréquiers, bananiers, sont pour la plupart déracinés ou brisés : les dommages sont incalculables, l'église d'Eulavâlai a eu son toit, ainsi que celui de la résidence, fortement endommagé ; l'autel était sur le point d'être renversé, j'ai pu le consolider pour le présent. J'espérais pouvoir reprendre bientôt la construction du chœur ; mais, après ces désastres, je perds tout espoir : un grand nombre de nos chrétiens sont réduits à la misère... les murs seuls sont restés aux églises de Périavoulam et de Pandatéruppu... Si la générosité des catholiques d'Europe ne vient pas à mon secours, je ne sais comment reconstruire jamais ces églises. »

Les mêmes cris de détresse nous parviennent des missions de Valigam est, Mirusivillu, Caïts. L'île de Nédunlivou, située à vingt milles sud-ouest de Jaffna, où nous comptons près de mille chrétiens, a été envahie par la mer sur une étendue de plusieurs kilomètres : le bétail a péri en grande partie : le catéchiste, arrivé aujourd'hui sur un radeau, nous a donné les détails les plus navrants ; les quatre écoles que nous avions établies récemment dans cette île ont été renversées par l'ouragan, et une des églises a été détruite.

Voilà un faible aperçu des ruines causées par le cyclone dans notre pauvre vicariat. Dans notre détresse, nous tournons les yeux vers l'Europe, surtout vers la France, la mère et la nourricière de toutes les missions.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Sur la demande de Son Em. le cardinal Lavigerie, le Saint-Père a, par un décret de la Propagande daté du 10 mars, nommé provicaire apostolique du Tanganika le R. P. Jean-Baptiste Charbonnier, de la Société des Missionnaires d'Alger.

INFORMATIONS DIVERSES

Philippopoli. — Le R. P. Marcel de Mondaillé, vice-préfet des Capucins de Constantinople, écrivait dernièrement :

« Au premier coup d'œil, Philippopoli ne ment pas à la vieille réputation des villes turques : pittoresque de loin, laide de près, elle est vraiment originale : mettez trois rochers surgissant à pic au milieu de la mer de Marmara, faites grimper jusqu'au sommet un fouillis inextricable de maisons rouges, bleues, jaunes, rondes, carrées, entremêlées d'églises, de mosquées, de clochers et de minarets ; jetez sur tout cela une lumière éclatante, mais froide pourtant comparée à la chaude lumière de Constantinople ; puis là-bas, à une dizaine de lieues, fermez l'horizon par le Balkan et le Rhodope qui se joignent pour former amphithéâtre et vous aurez Philippopoli : un îlot perdu dans une mer immense.

« Le train s'arrête ; nous sommes en gare. Voir arriver le train de Constantinople est encore la grande curiosité de Philippopoli, et les oisifs de la ville se donnent ce petit agrément tous les soirs. Vous pouvez donc, avant même de descendre de voiture, vous faire quelque idée des populations de villes orientales, où plusieurs races se coudoient sans jamais se mêler. Voici le Bulgare que l'on reconnaît facilement : épais, à la physionomie lourde, bien campé sur des jambes solides qui ne fléchissent pas sous ses larges épaules. Dans cette tête ronde, il n'y a peut-être pas une intelligence bien vive ; mais, sous ce crâne résistant, il doit y avoir du bon sens et de la ténacité : il y a certainement de la bonhomie et de la droiture. Ce n'est pas comme chez ce voisin plus svelte : vous devinez au premier coup d'œil que la droiture n'est pas là. C'est un Grec. Il a une certaine élégance native, il est bien fait, a beau visage, la peau fine et les yeux si larges, si profonds, si veloutés, que l'on ne sait s'ils sont noirs, gris, etc. ; ce sont des yeux grecs et c'est tout dire en beauté. Mais comme cette physionomie est gâtée par la fatuité, la fourberie, par un odieux mélange de bassesse et de sot orgueil ! J'ai affection malgré moi à ce Turc que vous apercevez derrière les Grecs bruyants et effrontés. Le Turc n'est pas sans défauts ; mais, dans la vie privée il est si bonhomme, si tolérant, si respectueux sans bassesse aucune, si hospitalier et même si juste et si droit ; avec cela comme il est calme, comme il est digne sans raideur et même parfois comme il est beau ! Je n'en dis pas autant du Juif qui, lui aussi, se retrouve en toute ville d'Orient. Il est absolument laid au physique et au moral : il est faux, bas, sale, hypocrite, et tout cela se lit mieux que dans un livre, sur sa face blémie et allongée, encadrée de cheveux plats en baguettes de tambour.

« Tout le séminaire et plusieurs Pères étaient venus à notre arrivée. Je fus heureux de retrouver les PP. Cherubino et Francesco que j'avais connus à Constantinople. On nous conduisit à notre voiture, une voiture épiscopale dans toute la force du terme et qui devait avoir grand air..., quand elle était neuve, il y a de cela quelque temps ! Les deux chevaux noirs étaient superbes. Le cocher était un jeune Bulgare des plus élégants, à bonnet de peau d'agneau, bien frisé, chemise ou plutôt camisole à fond blanc semé de petites fleurs rouges, large ceinture nationale. Il se faisait ouvrir un chemin avec autorité au milieu d'un dédale de voitures de place. Les abords de la gare sont tout aussi encombrés de ces véhicules qu'en nos grandes villes de France ; la Roumélie se civilise depuis qu'elle s'appartient.

« Ce n'est pas ce qu'il y a de moins intéressant à observer à Philippopoli que ce relèvement d'un petit peuple qui essaie de se mettre au niveau des nations civilisées de l'Occident. Les Bulgares de Roumélie ont fait de notables efforts de ce côté là. On s'en aperçoit dès qu'on a franchi la frontière turque : les champs sont mieux cultivés, les soldats et les gendarmes sont propres, il y a de l'ordre dans les gares et une certaine activité parmi le peuple. Mais c'est dans la grande ville surtout que brille de tout son éclat la civilisation nouvelle. Philippopoli a son palais de gouverneur où on tient une vraie cour. Il y a un corps législatif où siègent une soixantaine de députés ; l'évêque catholique en fait partie de droit. On bâtit des écoles, des lycées : celui de Philippopoli peut contenir près de neuf cents pensionnaires qui n'y sont pas, mais qui pourront y venir ; on crée des fermes-modèles, on trace des routes mesurées au kilomètre comme chez nous ; la liberté de conscience est absolue et aussi la liberté de la presse, etc., etc.

« Tout cela réussira-t-il ? Plusieurs bons esprits en doutent. Il y a bien de la gaucherie, bien de la maladresse dans cette civilisation plaquée. On va peut-être un peu vite, on veut être du premier coup à la hauteur de l'Europe et souvent en ce qu'elle a de mauvais. Croiriez-vous, par exemple, qu'on a bâti à Philippopoli un lycée de filles abritant plusieurs centaines de jeunes personnes ?

« Vous ne sauriez croire combien ces civilisations chauffées donnent quelquefois à rire. Je ne veux vous citer qu'un fait que je vous garantis absolument authentique. Tout le monde voulant se civiliser et se mettre à l'européenne, on inventa de fonder à Philippopoli une conférence de Saint-Vincent-de-Paul. C'est parfait, direz-vous. Mais, comme il faut montrer de la largeur d'esprit et de la tolérance, on mit, comme présidents, l'évêque catholique, l'évêque grec schismatique, le grand iman musulman et le grand rabbin juif. Le bon saint Vincent de Paul a dû rire en se voyant de si singuliers enfants. La Conférence tint trois séances et tomba dans l'eau de la Maritza. Je souhaite à la civilisation roumélioto de ne pas faire de même... »

Syrie. — On nous écrit de Jérusalem, le 25 février 1885 :

« Nous devons désirer que le prestige de notre France en Orient s'accentue de jour en jour, car le catholicisme, vous le savez, s'identifie avec la fille aînée de l'Église dans la pensée du peuple arabe et même du gouvernement ottoman.

« Je vous disais, il y a un an, que nous étions en instance près de la Sublime Porte pour obtenir l'autorisation de construire deux églises, un monastère de carmélites et un hôpital ; la question n'a pas fait un pas.

« Dans la nuit du 3 février, des voleurs ont fait une descente dans la maison d'un de nos missionnaires et ont complètement dévalisé sa cuisine et le petit office contigu. Le missionnaire a porté plainte au tribunal de Jérusalem par l'entremise du consulat de France. Les voleurs sont à peu près connus, mais les employés du commissariat de la police, probablement soudoyés par le Patriarcat grec schismatique, ont empêché le procès d'aboutir.

« Quelques jours avant, un coup de fusil avait été tiré à une fenêtre de la maison de M. Joly, missionnaire à Barzeth. C'est au domestique, paraît-il, qu'on en voulait, car la balle lui a passé sur la tête. En pareille circonstance, il est d'usage dans ce pays de rendre responsable du fait les chefs du village députés par le gouvernement pour le maintien de la police et de l'ordre. Le Pacha a répondu à notre consul qui, justement ému, lui faisait les plus sérieuses représentations :

« Nous sommes *un gouvernement constitutionnel* et de telles « mesures ne nous sont point permises par la constitution : « faites-nous connaître l'assassin, nous lui mettrons la main « dessus. »

« Un Grec schismatique du village de Taibeh s'était marié il y a quinze ans à une femme musulmane et avait apostasié la foi chrétienne. Poursuivie par des remords à lui suggérés par le zèle du missionnaire latin de ce village, Khalil Mansour abandonna Mahomet, il y a trois ou quatre ans, et revint entièrement à la foi catholique. Sa femme elle-même commençait à incliner vers notre religion et son fils encore payen était préparé au baptême, lorsque le Pacha de Jérusalem envoie deux gendarmes pour l'arrêter, lui et sa famille. Instruit par l'exemple d'une autre famille barbarement traitée par le Pacha l'an passé au mépris de la loi qui donne la liberté de conscience, il se cache et réussit à échapper aux limiers du gouverneur de Jérusalem. Or qu'est-il arrivé ? Le chef latin du village et lui seul a été rendu par le Pacha responsable de l'évasion de Khalil ; il a été garrotté, maltraité par les gendarmes et traîné en prison. Il lui a fallu verser une somme relativement considérable. »

Afrique equatoriale. — C'est par erreur que nous avons annoncé que le successeur du roi Mtésa est un de ses neveux. C'est Mouanga, fils de Mtésa, qui vient de monter sur le trône de l'Ouganda. Le nouveau roi est un jeune homme, il s'est toujours montré bien disposé à l'égard des missionnaires, et a même été instruit par eux des principales vérités de notre foi.

UN COIN DE L'ARABIE HEUREUSE

PAR LE R. P. LE ROY

de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, missionnaire au Zanguebar.

ADEN, SHEIHK-OSMAN & LAFFADJ

VIII. *Histoire d'Aden.*

(Suite 1)

Les Arabes. — Mahomet. L'Islamisme. — A cette époque, on l'a déjà vu, les Arabes étaient connus depuis longtemps comme navigateurs, voyageurs et commerçants. La position de leur pays, autant que leur humeur, en avait fait les intermédiaires naturels entre l'Orient et l'Occident. Mais, divisés en plusieurs tribus, sans lien, sans intérêts communs, sans histoire, sans loi arrêtée, sans but à atteindre, ils étaient aussi sans influence politique comme sans renommée guerrière, lorsque parut Mahomet

Comprenant tout ce qu'il pouvait faire avec cette race forte et fière qu'il dominait de son intelligence, cet épileptique de génie s'empara du ressort qui, dans l'homme et surtout dans l'Arabe, est le plus capable de faire opérer de grandes choses : il leur donna une religion. Car c'est une chose que l'histoire enseigne avec une suite, une persistance merveilleuse : un peuple sans croyance a toujours été un peuple sans puissance.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 6 et du 13 mars 1885.

Cette religion qu'arrangea Mahomet moyennant les éléments dont il disposait : l'idolâtrie, le judaïsme et le christianisme, est, du reste, une religion étonnamment bien construite, eu égard au but que se proposait son fondateur et aux races qui devaient l'embrasser. Dans l'espèce humaine, on peut rencontrer et on rencontre des matérialistes, comme on y rencontre des albinos; mais l'*homme* n'est pas albinos, et il n'est pas matérialiste. Si loin qu'il se trouve aujourd'hui du Paradis terrestre, le fils d'Adam a besoin de croire, et le fils de Sem, s'il est aussi fils d'Abraham, en a, si j'ose le dire, un triple besoin. Donc, l'homme voulant croire, Mahomet lui donna une foi ; l'Arabe ayant besoin d'offrir un aliment à son âme, Mahomet lui montra un Dieu unique, Créateur de tout et maître de tout ; l'Arabe se sentant vivement attiré vers les jouissances matérielles, Mahomet ouvrit la porte à ses instincts ; l'Arabe aspirant à vivre et devant toujours être heureux de mourir, Mahomet lui fit un ciel où, s'il demeurait croyant, il trouverait infailliblement toutes délices, toute satisfaction, tout bonheur. Donner sur cette terre les jouissances que le corps et l'âme réclament, et au-delà du tombeau, jouir encore, jouir toujours, qu'est-ce que l'homme qui se connaît peut avoir de plus agréable à proposer à l'homme ? Aussi, fier de sa foi, sûr de son salut, libre de sa morale, le musulman va droit en avant, ignorant les faiblesses ridicules du respect humain, méprisant tous nos progrès matériels et consciencieusement persuadé que sa religion le met au-dessus de tous les infidèles, noirs, jaunes ou blancs, qui couvrent le reste de la terre.

Ayant donc réuni tous ces tronçons épars, Mahomet en fit un peuple qu'il lança sur le monde. Il fallait croire ou mourir. Généralement on préférait croire, d'autant que la morale proposée rendait plus aisée l'adhésion au dogme. Et c'est pourquoi nous voyons aujourd'hui encore l'Islamisme couvrir et stériliser tant et de si beaux pays, depuis l'Atlantique jusqu'au grand Océan, depuis Constantinople jusqu'au Cap. Mais les premières contrées qui tombèrent au pouvoir des disciples du Prophète furent naturellement les plus rapprochées : l'Arabie, l'Yémen, Aden.

Jusque-là, les communications avaient été fréquentes entre l'Orient et l'Occident. Mais, à partir du jour où Mahomet dressa l'infranchissable digue de l'Islamisme contre l'envahissement bienfaiteur de la civilisation chrétienne, les relations d'autrefois cessèrent pour ne reprendre qu'après plusieurs siècles.

IX. *Histoire d'Aden* (suite).

L'Europe chrétienne. — Ses relations avec l'Orient. — Cependant l'Europe, envahie autrefois par les barbares, pillée, saccagée, se laissait peu à peu, elle aussi, conquérir par une influence religieuse et, sous cette influence, les hordes indisciplinées des Goths, des Vandales et des Francs devenaient des peuples nouveaux. Ces sauvages dont nous sommes les fils, avaient leurs qualités et leurs défauts ; mais, en somme, on ne voit pas qu'ils aient été supérieurs ni aux Arabes, ni aux Persans, ni aux Turcs. Au reste, la tâche du christianisme était bien autre que celle de l'islam. Car pendant que Mahomet proposait, le cimeterre sous la gorge, une religion simple et commode, les papes, au nom de Jésus-Christ, prêchaient un dogme relevé et une morale sévère, sans avoir pour les faire accepter d'autres armes que celles de la persuasion et de la grâce. L'apôtre musulman tuait pour convertir ; pour convertir, l'apôtre chrétien se faisait tuer.

Bientôt, les deux civilisations se trouvèrent en présence, et les chocs répétés que se portèrent ces deux grands corps furent terribles.

Il s'est trouvé des hommes, et des académies les ont couronnés, qui se sont reconnus assez forts pour écrire des volumes contre les croisades et contre les papes. S'il n'y avait pas eu de papes et s'il n'y avait pas eu de croisades, « nous serions aujourd'hui des Turcs, et nous ne serions pas des Francs. » La parole est du P. Lacordaire qui a raison.

Cependant, vers le XIIe siècle, les communications recommencèrent, timides et cachées d'abord, comme des infiltrations latentes qui devaient plus tard aboutir à un immense courant, à une inondation. Pendant qu'on voyait des Mongols à Rome, à Paris, à Avignon, à Londres, à Barcelone et ailleurs, les *Francs*, comme on appelait alors les Européens, se trouvèrent transportés jusqu'aux extrémités de l'Asie pour s'acquitter des missions diplomatiques qui leur étaient confiées ou pour prêcher l'Évangile aux infidèles. C'est à cette époque que remontent les voyages du Frère Mineur Jean du Plan de Carpin, député par Innocent IV vers le grand Khan (1246), du cordelier Guillaume de Rubruquis, envoyé par S. Louis en Tartarie (1253), de Jean de Monte-Corvino (1289) qui mourut archevêque de Péking, d'Odéric de Frioul qui passa à Ormuz vers 1315, du plus fameux voyageur du Moyen-Age, le vénitien Marco Polo, (1250-1323), qui séjourna dix-sept ans en Chine et qui revint en Europe par Ormuz et par Aden, enfin et surtout des membres de la « *Société des Frères voyageurs pour Jésus-Christ*, » pour lesquels saint Thomas d'Aquin composa sa Somme contre les gentils, des religieux de Saint Dominique et de ceux de Saint François.

Grâce en partie aux récits de ces hardis pionniers de la civilisation occidentale, du zèle des papes, de la légitime ambition des rois, de l'ardeur intéressée des marchands, l'Europe, à travers ses luttes et ses préoccupations, avait conservé un vague et brillant souvenir de l'Orient et de ses merveilles. Les croisades étaient venues raviver le goût des conquêtes lointaines, en même temps qu'elles avaient nourri la juste inimitié contre un irréconciliable et mortel ennemi, celui qu'on appelait alors le *Sarrazin* ; mais plus tard, lorsque, d'un autre côté, le génie de Christophe Colomb eut donné à l'Espagne un empire sur lequel le soleil ne se couchait jamais, on se sentit partout pris du besoin de pousser en avant les vaisseaux que depuis longtemps la boussole dirigeait déjà.

Venise et Gênes. — Venise et Gênes s'étaient rendues célèbres dans le commerce qui avait autrefois et tour à tour enrichi Tyr, Carthage, Alexandrie, Rome. Ces deux grandes Républiques avaient maintenant en mains les clefs de l'Orient méditerranéen. Mais, pour passer au-delà, les terres s'élevaient comme une barrière ; et comment les franchir ?

Les Portugais. — Don Henri, le Navigateur. — Placés sur un autre point de l'Europe, en face d'une autre mer qu'on

allait bientôt interroger, les Portugais, eux aussi, se voyaient arrêtés par les Arabes, et eux aussi, eux surtout, commençaient à jeter un œil avide sur cet Orient qui leur promettait de si grandes choses. D'un côté, Jean Ier venait de prendre Ceuta sur les musulmans, et le Pape Martin V excitait les chrétiens à de nouveaux efforts ; d'autre part, les ambassadeurs du fameux prêtre Jean étaient venus solliciter les secours du roi d'Aragon, et, au concile de Florence, en 1439, l'envoyé du patriarche et du roi d'Ethiopie avait reçu et accepté, au nom de tous les Jacobites, le décret d'union des Grecs et des Latins. Une immense espérance avait traversé le monde chrétien ; mais, en dehors des Souverains Pontifes, nulle part elle n'avait trouvé plus d'écho que dans le cœur généreux du troisième fils de Jean Ier de Portugal, Don Henri. Chasser toujours plus loin les Sarrazins, doubler la pointe australe de l'Afrique pour rejoindre par mer les chrétiens d'Ethiopie et ceux des Indes, porter secours à ses frères dans le Christ et attaquer avec eux l'islamisme, puiser librement aux sources mystérieuses des richesses orientales, faire sortir enfin la moitié du globe de l'inconnu et de la barbarie pour la placer sous la loi de l'évangile, et dans ce but fonder la *Compagnie des Chevaliers du Christ*, rassembler les vagues notions de géographie léguées par l'antiquité, former des marins, réunir des savants, provoquer des expéditions, telles furent désormais les préoccupations du prince que l'histoire, parfois juste, a surnommé le *Navigateur*. Etabli à la porte du Cap Saint-Vincent, sur ce promontoire sacré qui garde encore aujourd'hui son ancien nom de *Sagre*, et promenant de là son regard sur les profondeurs de l'Océan, il lança en 1418 sa première expédition de découvertes, et, jusqu'en l'année 1460, qui fut celle de sa mort, il ne se laissa décourager ni par les dangers réels qu'il rencontra, ni par les craintes imaginaires qu'inspirait sa gigantesque entreprise. C'étaient des courants formidables qui emportaient au loin les caravelles, des bas-fonds d'où l'on ne sortait plus, des vents qui rendaient impossible le retour dans la patrie, des sables brûlants, des cannibales, la zone torride enfin qui changeait la race blanche en nègre... Rien n'y fit, et bientôt on doubla le cap Noun, qui est l'extrémité occidentale de l'Atlas, plus tard le cap Bojador, plus tard le cap Vert, et, s'il ne lui fut pas donné de lancer jusque dans l'Inde les marins qu'il avait formés, il dut mourir du moins avec l'espérance que la route cherchée ne tarderait pas à être parcourue.



ADEN. — VASCO DE GAMA ; d'après une ancienne gravure.

Covilham et Payva. — L'élan était donné. Sous Jean II, de nouvelles tentatives furent faites, tentatives décisives. Pendant que Bartholomeu Dias, en 1486, s'en allait par mer avec une flotte, Pero da Covilham et Alfonso de Payva étaient envoyés par terre à la recherche d'une route vers cet Orient, vers cette *Arabia felix*, dont l'imagination grossissait les richesses, dont l'ambition faisait désirer la conquête, dont l'esprit de prosélytisme annexait déjà les peuples à l'empire universel de Jésus-Christ.

Covilham et Payva partirent donc, et leur histoire est assez étonnante en même temps que assez oubliée pour mériter d'être rapportée sommairement. Munis de lettres de recommandation et déguisés en marchands, parlant d'ailleurs assez bien l'arabe, ils arrivèrent à Alexandrie, et, s'étant joints à des caravanes, ils passèrent sans encombre à Memphis, de là à Elana ou Toro et enfin à Aden. A Aden, ils se séparèrent, l'un Payva, pour aller en Abyssinie, l'autre, Covilham, pour se diriger vers l'Inde ; au bout d'un certain temps qui fut fixé, ils devaient se rejoindre à Memphis. « Mais, dit le P. Maffei, qui raconte ces détails dans un latin rappelant celui du siècle d'Auguste, le sort des deux voyageurs fut bien différent. » Le dernier, Covilham, arriva heureusement au but qu'il s'était proposé. Après avoir visité successivement Goa, Calicut, Cochin et toute la côte de Malabar, il traversa de nouveau l'Océan, vit la côte des Aromates, le Jub, Zanzibar, Melinde, Kiloa, Sofala, où, en même temps qu'il apprit l'existence de mines d'or à l'intérieur du continent africain, il conclut, d'après le témoignage de navigateurs arabes et « la couleur noire des Ethiopiens du Sud », que cette côte devait aboutir à un cap, le cap cherché ! Ce cap pouvait donc être trouvé, il pouvait être doublé, et c'était, par mer, la route des Indes !

Heureux de ses découvertes et riche d'espérances, Covilham remonte vers le Nord et revient à Memphis au temps fixé, s'y croyant attendu par son ami Payva. Hélas ! Payva est mort ! Peu de temps après son départ d'Aden et avant d'avoir atteint la cour de l'empereur d'Abyssinie, on n'avait jamais su où ni comment il avait disparu.

Frappé de cette nouvelle comme d'un coup de foudre, Covilham a d'abord la pensée de rentrer, mais (et il y a dans cette détermination et dans ces motifs un héroïsme

vraiment antique), se rappelant combien son souverain désire avoir des nouvelles de l'Abyssinie chrétienne, il se remet en marche après avoir prié le roi Jean d'envoyer des vaisseaux au-delà du cap austral pour remonter la côte qu'il venait de visiter. A ses lettres, il joignit des cartes marines, les premières sans doute qui aient été faites de l'Océan Indien, et le tout fut confié à des juifs de Memphis en relation avec leur coréligionnaires de Lisbonne.

Bien reçu par Alexandre, roi d'Abyssinie, Covilham fut ensuite retenu prisonnier par Nahum, successeur d'Alexandre, et longtemps, dans sa patrie, il passa pour mort. Trente-trois ans plus tard, Rodrigo de Lima, ayant à son tour pénétré en Abyssinie, y retrouva le voyageur, qui y finit ses jours.

Telle fut la vie de Pero da Covilham. Il est le premier Européen des temps modernes qui paraisse avoir visité les côtes de l'Océan Indien, dans toutes leurs parties, qui ait vu le Malabar, l'Arabie, l'Afrique orientale, signalé les mines d'or du haut Zambèze, reconnu l'existence du cap Austral, donné des cartes de ces terres et de ces mers, et exécuté avec une héroïque abnégation les ordres de son souverain. Les dictionnaires ont oublié son nom !

Bartholomeu Dias et Vasco de Gama. — Parti, comme on l'a vu, en 1487, avec ses vaisseaux, Bartholomeu Dias, de son côté, était allé plus loin qu'aucun de ceux qui l'avaient précédé dans cette voie. Arrivé bien au-delà de l'Equateur, il avait été, en un point dont il avait gardé souvenir, assailli



ADEN. — Bâtiments portugais (XVme et XVIme siècles); d'après un dessin du R. P. Le Roy.

par de violentes tempêtes et chassé ensuite vers le nord. Revenant alors sur ses pas, il avait réussi à regagner le port de Lisbonne. Et comme il rendait compte de son voyage, nommant le *cap de la Tourmente*, celui où il avait failli périr. « Non, dit Jean II, c'est le *cap de Bonne Espérance.* »

Dix ans plus tard, un jour de juillet 1497, plusieurs hommes au teint basané et à la figure énergique s'étant dirigés vers une chapelle que Henri le Navigateur avait fait bâtir non loin de Lisbonne, sur le bord de la mer, en l'honneur de N.-D. des Matelots, y passèrent la nuit en prières. Le lendemain, après avoir confessé leurs péchés, entendu la messe et communié, on les vit repasser à Lisbonne, en ordre de procession, chacun portant un cierge à la main. Puis, ayant été ainsi conduits jusqu'au port, il se mirent à genoux, reçurent de nouveau l'absolution générale, et, pendant que, de tous côtés, on pleurait sur cette magnifique jeunesse qui allait affronter tant de périls, eux s'embarquèrent et disparurent dans l'immensité des mers inconnues.

Ces hommes étaient Vasco de Gama et ses compagnons : comme Jean avait envoyé Covilham et Dias, Emmanuel de Portugal les envoyait à leur tour. Mais cette fois l'Océan livra son secret. L'amiral doubla le cap fameux, remonta courageusement vers le nord, visita successivement Sofala, Mozambique, Kiloa, Mélinde, puis Calicut et Goa, et en revenant, Mogadisho et Zanzibar.

Cabral vint ensuite, d'autres encore : c'était bien là la route des Indes, la route depuis si longtemps cherchée !

(A suivre.)

PRÈS DES GRANDS LACS

—

LE NYANZA

Par Mgr LIVINHAC, évêque de Pacando, vicaire apostolique du Nyanza

Depuis trop longtemps, au gré de nos lecteurs, nous n'avions publié que de rares nouvelles des missions laborieuses de l'Afrique équatoriale. Décimés par le martyre, les rangs des missionnaires se sont reformés plus compactes et aujourd'hui quatre églises créées par le Souverain Pontife montrent que Dieu a béni les plans grandioses du cardinal Lavigerie. A la tête du vicariat apostolique du Nyanza a été placé Mgr Livinhac, tandis que l'église du Tanganika est dirigée par le R. P. Charbonnier, ancien supérieur général des missionnaires d'Alger. Les chefs de ces deux missions nous envoient le récit complet de leurs travaux et de leurs espérances.

Nous publierons tour à tour ces deux documents et nous faisons précéder le premier de la lettre adressée aux directeurs de l'Œuvre par Mgr Livinhac.

« Le premier sentiment que j'éprouve en commençant cette lettre est un sentiment de vive gratitude pour l'intérêt que vous n'avez cessé de prendre, vous et vos généreux associés, à nos lointaines missions de l'Afrique équatoriale. Après Dieu, c'est grâce à vos aumônes, que nous avons pu entreprendre les voyages les plus longs et les plus difficiles, et arriver jusqu'aux malheureuses populations que nous devons gagner à J.-C. Dans l'impuissance où nous sommes de vous payer notre dette de reconnaissance, nous conjurons Celui qui a promis de ne pas laisser sans récompense un verre d'eau froide donné en son nom, de se faire lui-même notre caution, et de combler de ses plus précieuses faveurs, ceux qui nous ont libéralement fourni les ressources nécessaires pour l'accomplissement des œuvres entreprises.

« Ces œuvres, vous les connaissez en grande partie : car, depuis notre départ d'Alger, nous n'avons cessé, autant que les distances presque infinies et les difficultés de communications nous l'ont permis, de vous envoyer les nouvelles pouvant intéresser nos bienfaiteurs.

« Je me contenterai donc de vous parler de l'état actuel de nos missions et de vous donner quelques détails sur les pays où se sont fixés les missionnaires, et sur leurs habitants, espérant que ces détails ne seront pas pour vous sans intérêt, dans un moment où l'Europe entière a les yeux fixés sur l'Afrique équatoriale. »

I

L'Ounianyembé. — Les négrillons. — Premiers baptêmes. — Prudence nécessaire dans l'apostolat. — Superstitions.

Notre station la plus rapprochée de la côte du Zanguebar, est celle de l'Ounyaniembé. Les caravanes parties de Zanzibar mettent environ deux mois et demi pour atteindre Tabora, centre commerçant de cette tribu. Vos *Annales* ont parlé de l'orphelinat fondé par le P. Guillet dans cette capitale, dès l'année 1881. Depuis cette époque, les enfants arrachés à l'esclavage devenant plus nombreux de jour en jour, et la maison de Tabora étroite, le P. Hauttecœur dut chercher un endroit plus convenable. Après plusieurs excursions dans le voisinage, il choisit un terrain situé sur un plateau boisé, à deux heures de marche S.-E. de Tabora, et à vingt minutes de Kouikourou, résidence de Siké, roitelet de l'Ounyaniembé. Un cadeau, accompagnement indispensable de toute demande à un roi nègre, fut offert à Siké, et le terrain demandé fut concédé, ou plutôt prêté, car, dans ces pays, les chefs n'entendent généralement pas renoncer à leur droit de propriété.

En quelques mois, une maison provisoire fut construite. C'était une habitation à la mode du pays : deux longues rangées de pieux, crépis de terre et surmontés d'un toit de branchage et de terre battue. L'orphelinat y fut transféré, et consacré au saint nourricier de la Sainte Famille. C'est saint Joseph de Kipalapala, nom indigène de l'endroit.

Autour de la maison s'étendent des terres fertiles que nos jeunes nègres sont en train de défricher sous la direction des missionnaires, en même temps qu'ils construisent une maison plus convenable pouvant abriter une centaine d'orphelins. Jusqu'ici les missionnaires se sont appliqués à instruire les jeunes nègres libérés, et à les former à divers travaux manuels. Ils ont cependant commencé à les exercer à la lecture et à l'écriture.

Le Père Faure écrivait dernièrement :

« Nos enfants rachetés apprennent bien le catéchisme en kiswahili ; ils commencent à lire en cette langue ; malheureusement nous manquons de livres élémentaires convenables. Je viens d'établir une classe d'écriture pour les plus avancés ; mais, sous ce rapport, nous manquons encore plus du matériel classique... Le P. Hauttecœur, qui a demandé des modèles depuis plus d'une année, a fini par en recevoir quelques-uns ; mais les premières séries, les plus utiles pour le moment, sont restées en route. Peut-être finiront-elles par nous parvenir. Mes négrillons se montrent très attentifs à mes leçons, et bon nombre sont très intelligents. Ce n'est pas à dire qu'ils soient tous de petits anges... C'est l'âge des espiègleries. Tout en les excusant dans mon cœur, je dois cependant mettre en pratique la maxime : *qui amat castigat*. Une des privations qui font ici le plus d'impression, c'est la privation du dessert qui vient, le dimanche, relever le frugal repas de mes enfants ; il consiste, tantôt en une pincée de sel, tantôt en deux ou trois épis de maïs... »

Nous avons pris pour règle de donner à ces enfants un grand désir du saint Baptême, mais de ne les admettre à le recevoir qu'après quatre années d'épreuve, afin de leur inculquer par là une haute idée de la dignité du chrétien, et les exciter à faire tous leurs efforts, pour les préparer à le recevoir dans de saintes dispositions.

Les premiers baptêmes solennels n'ont donc pu avoir lieu dans l'orphelinat que dans le cours de l'année 1884.

« Le Samedi-Saint, m'écrit le P. Hauttecœur, j'ai baptisé François, Timothée, Charles, Auguste et Michel, tous venus de l'Ouganda. Le plus heureux changement s'est opéré en ces chers enfants. Ce changement m'a surtout frappé en Timothée, qui, de fort sournois, est devenu on ne peut plus aimable et pour les missionnaires et pour ses camarades. Je leur ai fait faire la première communion le jour de leur baptême, et je vois avec bonheur qu'ils ont compris que c'est à la réception fréquente du pain descendu du ciel, qu'est surtout attachée leur persévérance ; car ils viennent, sans y être poussés, me demander la permission de s'approcher de la table sainte... Tout me fait espérer que ces pauvres enfants seront de bien bons chrétiens... Bientôt

je conférerai encore le saint baptême à quelques autres, de sorte que, quand vous reviendrez, vous aurez à donner la confirmation à plus de vingt néophytes. »

Dans une lettre plus récente, le P. Hauttecœur me dit sur le même sujet :

« Nos enfants vont bien. Le changement qui s'est opéré dans les nouveaux baptisés est évident. Sans doute ils ne sont pas parfaits ; mais les arbres n'arrivent pas à toute leur croissance dès leur première année... Sachons attendre, et ne soyons pas plus pressés que le bon Dieu... J'ai pu, dans ces derniers temps, libérer quatorze jeunes esclaves. Je pourrais en racheter plusieurs autres, mais je crains de ne pouvoir les nourrir... »

Le P. Faure, parlant d'un des derniers rachetés :

« L'un d'eux, me dit-il, ne sait pas encore parler, et nous appelle tous du doux nom de *Mama*, le P. Hauttecœur, le Frère et moi... Nous ne négligerons rien pour remplacer, près de lui, la pauvre mère à laquelle les barbares l'ont arraché, et qui doit le pleurer. Il ne fait encore que bégayer, mais je crois que, quand vous viendrez, il parlera fort bien, car il a l'air d'avoir la langue déliée. Voyant qu'il ne pouvait comprendre la règle du silence et que, par son babil, il provoquait des explosions de rire parmi mes négrillons, je n'ai pu le garder dans le dortoir et l'ai confié au Frère Marie. »

A côté de l'orphelinat Saint-Joseph, nous fonderons, dès que nous le pourrons, un collège pour compléter l'éducation de nos enfants plus intelligents, de ceux surtout qui paraîtraient avoir les aptitudes convenables pour devenir catéchistes. Mais jusqu'ici nous avons manqué et de ressources et de missionnaires pour cette importante fondation. C'est la même pénurie qui empêche les missionnaires de Kipalapala de faire des excursions apostoliques dans les nombreux villages de l'Ounyaniembé. Ils doivent se contenter de gagner l'affection des indigènes par le soin des malades qui viennent leur demander des remèdes.

« Nos malades, écrit le P. Hauttecœur, sont toujours assidus à recevoir nos soins. Ils nous écoutent volontiers quand nous leur parlons de Dieu. L'un d'eux, qui s'était logé dans le bras un morceau de fusil, long de cinq centimètres, ne veut plus s'en retourner chez lui. A force de soins, le P. Faure est parvenu à le guérir ; et maintenant, le brave *Mniamouézi*, qui cependant est un homme de condition, désire vivre en paix à l'ombre de notre maison... Il m'a déjà demandé de lui désigner un endroit pour bâtir sa case. Sa blessure, qu'il regarde comme l'effet d'un sortilège, lui ouvrira les yeux, je l'espère, et sera la cause de sa conversion. Que ne sommes-nous assez nombreux pour commencer la mission dans l'Ounyaniembé, et aller à la recherche des brebis égarées ! Deux prêtres et un Frère peuvent à peine suffire pour un grand orphelinat ; nous ne pouvons guère que prier pour les âmes qui nous entourent, et attendre qu'elles viennent nous chercher. »

« Nous sommes cependant bien vus des populations, écrit le P. Faure. Le soin des malades fait bonne impression. Ils viennent de tous les côtés, et nous avons dû bâtir des huttes non loin de notre maison, pour les loger. Je vais les soigner tous les matins. Plusieurs sont gravement atteints : blessures de lances, de flèches, d'armes à feu, plaies anciennes, rhumatismes, rien ne manque, si ce n'est un peu plus d'habileté de la part du médecin. Quand le bon Dieu nous fait la grâce de les soulager, surtout de les guérir, leur affection nous est gagnée. Je profite de toutes les occasions pour leur parler de Dieu et des grandes vérités de notre foi. A tous ceux qui viennent dans ma chambre, je montre une image du jugement dernier, leur expliquant le sens de cette scène, si terrible pour les méchants, si consolante pour les bons. J'ai remarqué que cette manière d'instruire fait le plus souvent une vive impression. Mais ces pauvres gens sont plongés dans des ténèbres si épaisses que le jour ne se fera que peu à peu dans leurs âmes.

« Comme tous les nègres, ils sont les esclaves de mille superstitions. Ces jours derniers, le Mtémi nous en a donné une nouvelle preuve : une main inconnue avait planté un petit bonhomme de terre devant la résidence royale. A sa vue le Mtémi est saisi de crainte et croit que quelque malheur va fondre sur lui. Il appelle les sorciers, les consulte, fait immoler des poules, imagine des expédients. Les uns opinent pour qu'on brûle le malencontreux petit bonhomme ; d'autres veulent que les plus braves guerriers se précipitent sur lui et le frappent tous à la fois. Ce dernier parti est pris, et en un instant le terrible ennemi s'émiette sans dire mot. Nous aurions bien désiré, le P. Hauttecœur et moi, aller l'abattre, non pas à coups de bâton, mais à coups de pieds. Mais le maléfice était, dit-on, l'œuvre d'un grand qui aspire à régner : aller détruire son œuvre, c'était nous exposer à nous en faire un ennemi d'autant plus dangereux que nous ne le connaîtrions pas.

« Bien souvent les craintes superstitieuses de nos Noirs n'ont pas un dénouement aussi innocent. Le Mtémi, qui, à tort ou à raison, croit toujours que ses sujets en veulent à sa royale personne, ne cesse de faire des sortilèges, pour découvrir les auteurs des complots tramés contre lui. Malheur à celui que les entrailles des poules ou la voix du devin signalent comme coupable de haute trahison ! Il est invité par le Mtémi à boire le pombé ; à un signal donné, au milieu des libations, il est saisi, garrotté, mis à mort sur place.

« Plusieurs, se doutant du coup, déclinent l'invitation, et se tiennent prudemment éloignés de la capitale. Le roi a alors recours à d'autres expédients... Dernièrement il a même essayé de mettre à contribution notre science médicale. Il voulait se débarrasser de son général, d'une ancienne femme de son père et de son troisième frère, fils de cette femme, lesquels, disait-il, complotaient contre lui. Mais le général était puissant. Le Mtémi voulut donc, pour ce cas difficile, essayer d'un moyen nouveau qui lui parut fort simple :

« Je te les enverrai, dit-il au P. Hauttecœur, et tu leur « donneras un remède qui les dispense de revenir. »

« Le P. Hauttecœur s'efforça de lui faire comprendre, combien une pareille proposition était horrible. Il profita de la circonstance pour lui parler de la justice de Dieu, qui connaît tout, et qui, en ce monde ou en l'autre, punit tous les crimes. Le Mtémi aura-t-il été touché ! Je le désire, mais je crains bien qu'un beau matin on entende circuler cette nouvelle : « Mouana Katoné (c'est le nom du général) « est mort, c'était un *mlozi* (faiseur de maléfices). »

La religion seule pourra détruire ces coutumes barbares.

(A suivre.)

400 LIEUES A TRAVERS LE KOUANG-SI & LE KOUY-TCHÈOU.

—

Journal de M. Chouzy,

des Missions-Étrangères de Paris.

—

1re PARTIE

DE KOUY-HIEN A LA FRONTIÈRE DU KOUY-TCHÉOU.

—

Mars-avril 1881

—

(Suite 1)

IV

Depuis le départ de Kin-Yüen-fou jusqu'à la frontière du Kouy-tchéou.

DÉPART DE KIN-YUEN-FOU. — SÉVÉRITÉ DU PAYSAGE. — CARACTÈRE DOUX DE LA POPULATION. — HOUAY-YUEN-TCHÉN, MARCHÉ DE PREMIÈRE CLASSE. — LE TSIN-MIN OU JOUR DES SACRIFICES AUX ANCÊTRES. — AVENTURE D'UN SOLDAT. — LES SACRIFICES AUX MORTS. — LA VILLE DE TÉ-CHÉN. — RÉFLEXIONS SUR LES HABITANTS DE CETTE CONTRÉE. — ON MANGE DES CRAPAUDS. — LES TEMPLES DE CONFUCIUS. — SE-NGEN-HIEN, VILLE DE TROISIÈME ORDRE. — ÉPISODE D'UN HOU-NANAIS. — ADORATION DE LA PIERRE BRUTE. — LA RIVIÈRE SIOU-CHOUY. — LE VILLAGE DES FORGERONS. — MAISONS DES INDIGÈNES. — MARCHÉ DE KOU-PIN. — SIMPLICITÉ FAMILIÈRE DES HABITANTS. — BÊCHE ORIGINALE. — MARCHÉ DE CHÉ-TSEN-LOU-HIN. — LA RIVIÈRE YUN-TCHANG-KY. — ENTRÉE DANS DES MONTAGNES ALPESTRES. — ARRIVÉE A LA FRONTIÈRE DU KOUY-TCHÉOU.

3 avril. Dimanche de la Passion. — Je me lève à quatre heures et demie, et j'appelle aussitôt mes gens. Tandis que je fais mon oraison, ils récitent leur chapelet et les prières du dimanche pour suppléer à la messe. Pour moi, je m'unis d'intention à tant de prêtres qui ont le bonheur de célébrer le saint sacrifice et j'offre à Dieu le Père le sang du divin Agneau pour le salut de cette ville jusqu'à ce moment si délaissée. Puis, il faut songer à déjeuner pour se mettre en route, nos porteurs païens ne tenant pas à dépenser plus longtemps leurs sapèques à l'auberge. On s'était reposé, on avait lavé ses habits; on partit joyeux à huit heures et demie. Les soldats étaient arrivés de bonne heure en veste bleue à bandes blanches, en savates de paille, avec parapluie et paquet comme des voyageurs; c'étaient deux cantonais de *Kia-Yu-Tchéou* (*Voir la grav. page 143*).

Après avoir suivi la rue du Nord, nous tournons vers la porte de l'ouest par laquelle nous sortons : sur tout le parcours, pas un mot d'insulte, quoique mon palanquin soit ouvert de tout côtés; seulement un peu de curiosité, mais de curiosité réservée et respectueuse.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 2, 9, 16, 23, 30 janvier, 13, 20, 27 février, 6 et 13 mars 1885, et la carte envoyée avec le numéro du 3 janvier.

J'aperçois en passant une scène de mœurs que je ne décrirai pas, mais qui suffit à montrer combien le paganisme a émoussé dans les âmes le sentiment des convenances, pour ne rien dire de plus, en un certain ordre d'idées. Pourtant les enfants, jusqu'à l'âge de dix ans, portent sur la figure une expression frappante de naïveté, qu'ils n'ont plus, hélas ! passé cet âge.

Au-delà du faubourg de l'ouest, qui est petit et vilain, s'étend une plaine assez large et assez belle, toute découpée en rizières, quoique hérissée de bois par ci par là. La route est pavée. Des tombeaux et des violettes! la fleur du printemps près de l'hiver de la mort!

Au bout de trois quarts d'heure, la route atteint et longe la rive droite du *Lòng-Kiàng*, qui est encaissé et coule à l'ouest et à l'est au pied des montagnes. La plaine qui, partant de cette ville, se déploie jusqu'à sept à huit *ly* vers le sud, est médiocrement cultivée, elle offre aux regards des espaces immenses, couverts uniquement d'herbes et de tombeaux, voire même, sur certains points, des rizières abondonnées, faute de bras pour les cultiver.

Les villages sont rares et situés à l'extrémité méridionale de la plaine. En présence d'une telle solitude et de la désolation du pays, on serait tenté de croire qu'une armée ennemie a passé par là : impression qu'est loin de détruire l'aspect du village de *Tchou-chàn-tàn* où l'on vend du riz ; c'est une agglomération de chaumières à murs en pisé avec devantures en bambous et portes en lanières de bambous, absolument comme dans les villages ruinés du Koùy-tchéou après la rébellion. Au reste, non seulement le style des maisons, mais le genre, le costume et le langage des habitants, tout me rappelait le Koùy-tchéou. Je remarquai pourtant une nouvelle manière de planter le maïs : au lieu d'employer la pioche pour faire le trou destiné à recevoir la semence, on se sert d'un simple pilon. Malgré leur pauvreté, je préfère ces bonnes gens aux populations méridionales de la province pour leur simplicité et leur douceur de caractère; je ne cesse de former des vœux pour que, dans un avenir prochain, ils trouvent dans les biens éternels une compensation à leurs privations.

A cinquante-cinq *ly* de la ville préfectorale, après avoir traversé une espèce de faubourg, et passé en barque la *Rivière du Dragon* qui est étroite, on se trouve à *Houày-Yuèn-tchèn*, un des plus gros marchés du Kouàng-sy et l'un des entrepôts des articles européens et cantonais pour cette partie de la province et pour le sud-est du Kouy-tchéou.

Je pris logement dans une bonne auberge avec une chambre pour moi seul. Le patron, homme du *Hôu-Nàn*, mais naturalisé depuis longtemps, se montra fort aimable et fort complaisant. Son fils, enfant de neuf ans, vint gentiment me saluer et causer avec moi ; j'avais un livre sur la table, je l'ouvris et lui en demandai un certain nombre de caractères dont il put lire une partie ; je lui dis les autres, et il les répéta sans broncher. Ce m'était réellement un plaisir de me trouver dans un milieu, où l'on parlait le mandarin avec l'accent qui m'est familier, et où il n'était plus nécessaire de veiller sur soi afin d'être compris en tout. Cette jouissance que j'avais déjà éprouvée à *Kin-Yuèn-fou*, devait désormais passer en habitude jusqu'à

mon retour. Les enfants de ces parages ne sont pas du tout sauvages, comme plus d'une fois j'ai eu l'occasion de le constater.

Pendant ce temps-là, quelques Cantonais avaient pénétré dans l'auberge pour voir le *diable d'étranger;* mes deux soldats les eurent bientôt mis à la raison en les menaçant d'arrestation, et en forçant à faire des excuses l'insolent qui avait proféré le mot. Quant au reste de la population, son attitude à mon égard fut des plus correctes: bon esprit! gens tranquilles! Seulement la chaleur est accablante.

Aujourd'hui, 5 avril, c'est le *Tsin-min* des Chinois, c'est-à-dire le jour du *Ciel pur*, celui qui marque l'époque des grands sacrifices aux ancêtres et de l'adoration des tombeaux. Pourtant le ciel est sombre, le temps lourd; j'entends des individus qui se font part de leur étonnement à ce sujet :

« Comment se fait-il qu'il y ait tant de nuages aujourd'hui, alors que, d'après le calendrier impérial, le ciel devrait être serein? »

Pauvres superstitieux! Déjà ils sont occupés à marquer les tombeaux, avec du papier blanc, dans ce pays retiré, absolument comme à *Kouy-hièn* et à Canton. C'est singulier comme les Chinois ont partout répandu et uniformisé leurs pratiques superstitieuses!

Nous rencontrons des gens qui portent au marché du riz non battu avec demi-longueur de paille, à la manière des *Ripuaires* et des *Pou-lâ-tsè* dans les parages de *Sin-tc'héou* et de *Sy-li-hien*. C'est une preuve de parenté entre ces races et celle qui habite ces parages; il y en a, au reste, bien d'autres. Au lieu de battre le riz après la moisson, comme cela se pratique généralement, on le conserve dans l'épi laissé adhérent à une demi-longueur de la paille; on suspend ainsi le tout dans un endroit sec et aéré; on bat au fur et à mesure la quantité dont on a besoin; puis chaque matin, une heure ou deux avant l'aurore, les femmes se lèvent pour procéder, au moyen d'un pilon que fait manœuvrer le pied, à l'opération de la décortication, mais comme elles préparent seulement ce qui est nécessaire à la consommation de la famille, malheur au voyageur qui arrivera à l'improviste vers le soir! Il aura peine à trouver du riz pour son repas au milieu même d'une nombreuse et riche population agricole. Cette mésaventure que j'ai expérimentée moi-même plusieurs fois, je l'attribuai longtemps à des mœurs inhospitalières, jusqu'à ce qu'il m'ait été donné de constater que, quand ces cultivateurs m'assuraient n'avoir pas de riz décortiqué, tandis qu'ils en avaient de non décortiqué pour mon cheval, leur affirmation était la simple expression de la vérité et nullement une taquinerie.

A deux ou trois *ly* de *Tà-pin*, est un hameau, récemment incendié, et où l'on vend du riz clair. J'en profitai pour prendre une petite réfection assaisonnée de quelque

CHINE. — Deux cantonais au Kouang-si (Voir page 142).

provisions tirées de mon panier; un soldat tenait la bouteille de vin doux et m'en versait avec de l'eau. Or, à un moment où l'attention de celui-ci et de mes gens était attirée ailleurs, un soldat qui accompagnait un sous-lieutenant de Tông-làn-tchéou vint aussi s'attabler pour se restaurer; après avoir reçu de la marchande un bol de riz clair, et promené sur les mets servis un œil scrutateur, ne voilà-t-il pas que ses préférences s'arrêtent sur mon plat de provisions et qu'avec ses bâtonnets il saisit un des plus beaux morceaux. Malheureusement je m'en aperçois et mon soldat de s'écrier:

« Pas gêné; piquer dans le plat du *grand homme* ! »

Aussitôt part un éclat de rire général. Le pauvre homme, tout confus et déconcerté, prend le parti de se taire, en continuant pourtant d'avaler son bol de riz clair qu'il se contente d'assaisonner avec les mets de l'hôtesse.

(A suivre).

BIBLIOGRAPHIE

La Cochinchine religieuse, par M. LOUVET, missionnaire apostolique de la Congrégation des Missions Etrangères de Paris. — 2 volumes in-8°. Prix : 12 francs. — Ouvrage orné de 2 cartes de la Cochinchine et du Tonkin (1er vol.) et de la Cochinchine française (2e vol.)

Nous n'avons pas besoin de présenter à nos lecteurs le missionnaire dont nous venons d'écrire le nom. La longue et si remarquable série d'articles qu'il a fournis en 1883 à notre Bulletin ont donné à nos souscripteurs une juste idée de sa science et de son talent. Son ouvrage sur la Cochinchine n'est précisément qu'une reproduction considérablement augmentée de cette brillante étude.

Ces deux volumes ont pour but d'exposer ce que les missionnaires ont fait jusqu'à ce jour dans la Cochinchine française et au Cambodge. C'est une réponse péremptoire aux attaques dirigées contre leurs œuvres. L'auteur prouve, chiffres en main, que, depuis quarante ans qu'elle existe, la mission a toujours progressé et que le nombre des néophytes s'est accru des deux tiers.

Une savante introduction de deux cents pages ouvre le premier volume et contient les détails les plus intéressants sur la situation géographique du pays, le climat, les productions, les mœurs des habitants, les sectes religieuses, l'administration civile, l'attitude des Européens en face des indigènes, etc.

L'auteur retrace ensuite l'historique de l'évangélisation de l'empire annamite depuis saint François Xavier et déroule sous nos yeux les pages tour à tour consolantes, tristes, brillantes, héroïques des annales cochinchinoises. Enfin il expose la situation actuelle de l'Eglise annamite; il énumère ses œuvres, son clergé, ses paroisses, ses Ordres religieux, ses écoles; il apprécie les résultats de tant de laborieux efforts; il laisse entrevoir ses espérances pour l'avenir, sans toutefois dissimuler ses inquiétudes.

« L'Orient, dirons-nous avec notre historien, a fermé ses portes à l'Europe et mis à mort les apôtres de l'Evangile qui lui apportaient la vraie civilisation avec le christianisme. Vains efforts ! Dieu ne permet pas plus aux peuples qu'aux individus de s'isoler. La brèche que n'a pu faire la parole pacifique de l'apôtre, le canon sera chargé de l'ouvrir; les anciennes barrières tomberont les unes après les autres... Souvent les peuples de l'Europe n'auront pas même conscience de l'œuvre qu'ils accomplissent. Ils croiront simplement ouvrir de nouveaux débouchés à leur activité commerciale: mais la Providence de Dieu marche à ses fins et dirige à son gré les passions des hommes vers un but qu'ils ne soupçonnent pas. Il faut que tous les peuples se mêlent, que toutes les civilisations soient en présence, afin de préparer les jours prédits par le Christ, où, la divine parole ayant retenti sur toutes les plages, il n'y aura plus dans le monde qu'un troupeau et, qu'un Pasteur : *Et erit unum ovile et unus Pastor.* »

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(ÉDITION FRANÇAISE)

M. Lagorce à Saint-Priest la Prugne, diocèse de Lyon.......... 43
Anonyme de Vienne, diocèse de Grenoble.......... 2546
Mlle Pitrel à Saint-Malo, diocèse de Rennes.......... 5
J. D. don recueilli par l'*Echo de Fourvière*.......... 100
Anonyme, don recueilli par l'*Echo de Fourvière*.......... 5

Pour les missions les plus nécessiteuses.

M. Ducq, à Hasparren, diocèse de Bayonne.......... 6
Une mère et ses enfants, don recueilli par l'*Echo de Fourvière*... 25
Mme A.-M.-C. de M., diocèse de Lyon.......... 600

A Mgr Azarian, pour l'église de Notre-Dame du Spasme à Jérusalem.

Une anonyme du diocèse de Bordeaux.......... 10

A Mgr Lazare Mladenoff, évêque de Satala (Bulgarie).

Une anonyme du diocèse de Bordeaux.......... 10
Un anonyme de Cessenon, diocèse de Montpellier, qui se recommande aux prières.......... 20
M. de Brieux, à Paris, *pour une demi-bourse au séminaire de Salonique*.......... 250
Un abonné de Caen, diocèse de Bayeux.......... 2
Anonyme du diocèse de Lyon.......... 500

A Mgr Piavi pour Mgr Grégoire Kalikian pour l'école d'Aïntab (Syrie).

Un abonné de Caen.......... 2

A Mgr Piavi pour Mgr Kalikian, pour la mission de Kessab (Syrie).

Un abonné de Caen.......... 2

Pour le baptême d'une enfant païenne sous le nom de Berthe (Niger).

Anonyme du diocèse de Verdun.......... 5

Pour les missions de Chine les plus éprouvées (Kouang-tong).

Une anonyme du diocèse de Bordeaux.......... 5
Une abonnée de Saint-Amour, diocèse de Saint-Claude.......... 34 5

A Mgr Puginier, pour les victimes de la persécution au Tong-king occidental.

M. Bernar à Marmoutiers (Alsace).......... 20
Au nom des zélateurs de l'institution Saint-Jean à Saint-Quentin, diocèse de Soissons.......... 2 20

Au R. P. Césaire pour les victimes de la famine au Chan-tong.

Un abonné de Caen.......... 2

A Mgr Tissot, évêque de Vizagapatam, pour le baptême d'un enfant sous le nom de François.

Un abonné de Verdun.......... 20

A M. Dupas, missionnaire à Pondichéry, pour sa mission ravagée par les inondations.

Un abonné de Caen.......... 2

Pour Mgr Lamaze, vicaire apostolique de l'Archipel des Navigateurs.

Anonyme de Paris.......... 2

A Mgr Salvado, pour la Nouvelle Nursie.

Anonyme du diocèse de Lyon.......... 500

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



CHINE. — Le repas offert aux ancêtres dans le cimetière de Ma-Tsaon (Voir page 147).

CORRESPONDANCE

CONSTANTINOPLE

Difficultés dans le patriarcat grec non-uni. — Mandement de Mgr Rotelli. — Synode arménien pour l'élection de l'évêque d'Adana.

On nous écrit de Constantinople :

I

Le patriarche grec, Mgr Joachim IV, étant souffrant, n'a pas pu se rendre au patriarcat depuis quelques semaines. Mgr Rotelli et Mgr Azarian ont envoyé prendre des nouvelles de sa santé. Mgr Joachim, d'une constitution délicate, devait, de l'avis de ses médecins, passer au moins trois hivers à Palerme et à Nice. Or il n'a passé qu'un seul hiver à Palerme et son élection au patriarcat du Phanar ne lui permet plus de répéter ce voyage. Il y a deux jours, le prélat a pu cependant présider le synode pour l'expédition de plusieurs affaires importantes. L'une vient de se terminer au plus grand déplaisir du Gouvernement russe. Vos lecteurs savent que l'ex-métropolitain de la Serbie, Mgr Michel, créature de la Russie, était, par conséquent, très hostile au catholicisme. Depuis que la Serbie s'est émancipée de l'influence moscovite, et qu'elle a embrassé la politique conservatrice du gouvernement austro-hongrois, Mgr Michel s'était attiré, par ses agissements, l'antipathie du Synode et du gouvernement serbes. Aussi, le Synode a prononcé la déchéance du prélat et l'a remplacé par le métropolitain actuel dévoué à la politique austro-hongroise.

Le patriarcat du Phanar se trouvait dans un grand embarras devant le changement du chef hiérarchique de cette Église. L'ex patriarche Joachim III n'avait pas eu de relations hiérarchiques avec le nouveau métropolitain. Or, Mgr Joachim IV, suivant l'usage ancien, devait communiquer sa nomination à tous les patriarcats, ainsi qu'aux Églises *autocéphales* ; sous cette dénomination, les Grecs comprennent les Églises de Chypre, de la Grèce, de la Roumanie, de la Serbie, de la Russie, du Monténégro et de la Croatie. Mgr Joachim IV envoya ses encycliques à toutes ces Églises à l'exception de celle de la Serbie; mais en même temps il négocia indirectement afin d'amener le nouveau métropolitain à lui adres-

ser le premier une lettre respectueuse de félicitations à laquelle il s'engageait à répondre ; c'est ce qui a été fait ; les rapports hiérarchiques ont donc été rétablis entre le patriarche du Phanar et l'Église de la Serbie. L'ambassade russe a regardé cette démarche du patriarche du Phanar comme un acte d'hostilité : aussi S. Exc. M. Nélidoff, ambassadeur du czar, n'a pas fait encore la visite d'usage au nouveau patriarche grec. Celui-ci a déclaré, pour sa justification, que, puisque l'Église du Phanar avait reconnu comme *autocéphale* l'Église de la Serbie et l'avait même appelée *Église sœur*, on ne pouvait plus, par conséquent, intervenir dans son administration intérieure ; or le choix des évêques et des chefs hiérarchiques était précisément de ce domaine : que, d'ailleurs, ayant, lors de son avènement au trône patriarcal, fait appel à la conciliation et à la concorde, il ne devait pas occasionner un nouveau schisme semblable à celui de l'Église bulgare. Le gouvernement russe ne se montrera pas certainement satisfait de ces explications. Pour les catholiques, ils n'ont qu'à se réjouir de ce revirement et ils peuvent espérer plus que jamais un rapprochement entre l'Église serbe et l'Église romaine, grâce au nouveau métropolitain de la Serbie, tout dévoué à la politique sage et conservatrice du Cabinet de Vienne.

Une chose déplorable, c'est l'insouciance avec laquelle les autorités ottomanes de la Macédoine compromettent les intérêts du catholicisme en Macédoine. S. E. Ghalib-pacha, gouverneur général de Salonique, homme d'ailleurs d'expérience mais probablement travaillé par son entourage, a abandonné depuis quelque temps la juste protection des intérêts de la communauté bulgare-catholique de la Macédoine à la merci d'employés subalternes, soumis à l'influence de la majorité grecque ou bulgare non-unie. Les trois églises de Pirava, Monin et Sehovo, que les Bulgares catholiques possédaient depuis longtemps, demeurent fermées à la suite du retour au schisme de quelques habitants de ces trois villages. Le Valy, au lieu de repousser leurs prétentions, a cru bon de fermer les églises et de déférer la cause à la Sublime-Porte : l'affaire traîne naturellement en longueur et les catholiques bulgares de ces localités seront pendant longtemps obligés de faire le service divin dans des maisons privées. Le simple bon sens aurait dû conseiller au valy de Salonique et aux fonctionnaires subalternes de protéger plutôt le catholicisme, opposé à la fois au panbulgarisme et au panhellénisme. Il y aurait beaucoup à dire sur ce point, mais la prudence ne permet pas d'aller plus avant ; d'ailleurs Ghalib-pacha vient d'être nommé au Vilayet de l'Archipel : nous verrons quelle sera la conduite de son successeur Hakky-pacha.

Puisque nous parlons des Grecs, je vous annonce la conversion d'une vingtaine de familles du village d'Attoun-tache dans le vilayet d'Andrinople. Le R. P. Isaïa, missionnaire grec catholique de Malgara, qui se trouve dans le même district, a visité ces néophytes : mais que de difficultés ! que d'obstacles ! que de chicanes ! Le parti fanatique l'accusait auprès de l'autorité locale de troubler la tranquillité du pays ; d'autres en faisaient un émissaire du parti bulgare. On voulait à tout prix étouffer ce premier mouvement de conversion d'Attoun-tache, qui était, d'ailleurs, tout à fait spontané. S. B. Mgr Azarian, informé de cet état de choses, a présenté au ministère des cultes la pétition de ces néophytes et a obtenu un ordre ministériel qui ordonne au valy d'Andrinople d'assurer la liberté de son ministère sacerdotal au R. P. Isaïa, au milieu de sa petite communauté.

II.

Mgr Rotelli, le délégué apostolique, a publié à l'occasion du carême un mandement, dans lequel, prenant pour thème la célèbre formule de saint Augustin : *In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus charitas*, il a développé ces trois points avec une logique serrée, et un style aussi persuasif qu'attrayant. Ce prélat a fait l'application de ces maximes aux efforts multipliés actuellement pour amener l'union des Églises d'Orient avec l'Église romaine. Le public non seulement catholique mais aussi grec non-uni a fort goûté le ton pacifique de ce beau mandement. Le *Neologhos*, le plus important journal grec de cette capitale, tout en n'adhérant pas aux pensées développées par l'éminent prélat, sur la suprématie de juridiction du Saint-Siège, a fait l'éloge du document, et en a surtout relevé le caractère pacifique. *La Vérité ecclésiastique*, qui s'imprime dans la typographie du Patriarcat du Phanar et qui en est l'organe officiel, n'a pas parlé jusqu'ici du mandement du délégué du Saint-Siège. En général l'effet a été salutaire, et on doit féliciter Mgr Rotelli d'avoir choisi un sujet si actuel.

III.

Mgr Azarian vient de clôturer le synode patriarcal convoqué pour l'élection de l'évêque du siège vacant d'Adana. Il n'attend que la confirmation apostolique afin de donner l'institution canonique à l'élu et de procéder à son sacre.

Le patriarche a chargé Mgr Melchisedech, son évêque suffragant d'Erzeroum, qui était au synode, d'aller visiter de sa part Mgr Pierre Tilkian, évêque de Brousse, très gravement malade. Les renseignements que Mgr Melchisedech a fourni à son patriarche ne laissent pas beaucoup d'espoir. Mgr Tilkian est âgé de 76 ans ; il a évangélisé plusieurs points de l'Anatolie ; il a dirigé même pendant trois ans la mission arménienne catholique d'Ispahan en Perse. Le diocèse de Brousse est un des plus importants du patriarcat arménien catholique.

INFORMATIONS DIVERSES

Rome. — La *Gerarchia cattolica*, ou Annuaire pontifical pour 1885, vient d'être publiée à l'imprimerie du Vatican. Dans la partie relative au Sacré-Collège, on voit que le Sénat de l'Eglise comprend maintenant cinquante-neuf cardinaux, de sorte qu'il reste onze chapeaux vacants. Il n'y a plus qu'un seul cardinal survivant créé par Grégoire XVI, Mgr Schwarzemberg; il y en a vingt-neuf dont la création remonte au pontificat de Pie IX et vingt-neuf qui ont été créés par Léon XIII.

Après les données relatives au Sacré-Collège, l'Annuaire pontifical publie le tableau de la hiérarchie de l'Eglise universelle, avec douze sièges patriarcaux, cent septante-cinq sièges archiépiscopaux, sept cent seize sièges épiscopaux et cent soixante-cinq délégations, vicariats et préfectures apostoliques.

Léon XIII a érigé sept archevêchés, vingt-trois évêchés, une délégation, vingt vicariats et sept préfectures apostoliques; en tout cinquante-huit nouveaux titres marquent le développement de la hiérarchie sous le pontificat actuel. Après le dénombrement des chefs de l'Eglise militante, le volume de la *Gerarchia* donne la liste des Ordres religieux et de leurs supérieurs généraux, du personnel de la Cour ou Famille pontificale; des Congrégations romaines ou ministères ecclésiastiques du Saint-Siège, du corps diplomatique accrédité près le Souverain-Pontife et des nonces à l'étranger, des séminaires et collèges que toutes les nations ont fondés à Rome, etc.

Syrie. — M. Auguste Devin, Préfet apostolique en Syrie, supérieur et visiteur des Lazaristes, à Beyrouth, écrit de cette ville le 18 février 1885.

« Le bon Dieu a d'admirables manières de faire faire leur salut à ceux qui n'y pensent pas. Un ouvrier parisien du faubourg Saint-Antoine qui ne croyait à rien vient de faire sa première communion, hier, à notre hôpital à l'âge de 44 ans.

« Il était tapissier de son état et était venu ici avec son patron, pour orner une maison de la ville. Le patron avait la foi; sa fille lui avait écrit qu'elle priait Dieu pour qu'il ne lui arrivât pas d'accident. L'ouvrier, entendant lire cette lettre, se moqua de la religion et des prières de cette enfant.

« Quelques jours après le patron et l'ouvrier étant sur un échafaudage, une corde se brise, et les deux hommes tombent de très haut sur le pavé. Le patron n'a que des contusions insignifiantes, il se relève et se met à genoux pour remercier Dieu et sa fille; l'ouvrier, lui, est horriblement blessé. Il est apporté à l'hôpital. Nos deux Frères Verney et Lambert se dévouent à son service; le blessé ne veut être soigné que par eux. Il admire leur charité et leur douceur. Les Frères profitent de ses bons sentiments pour le faire prier; ils lui conseillent de recevoir les derniers sacrements, ce qu'il accepte de bon cœur. Hier soir, M. Broquin l'a confessé, et lui a donné le saint-viatique et l'extrême-onction. Il sera sans doute mort quand cette lettre vous arrivera. »

Afrique équatoriale. — Les missionnaires de l'Afrique équatoriale viennent de faire imprimer à Paris une grammaire ruganda. C'est le premier travail qui ait été publié sur cette langue des riverains du lac Victoria Nyanza. Le *Ruganda* appartient à la grande famille des langues bantu. Le système grammatical en est compliqué et savant. Les missionnaires ne sont parvenus à le découvrir qu'après bien des recherches et des tâtonnements, l'absence de texte écrit les privant de tout moyen d'étude autre que la conversation des indigènes.

Cette grammaire est le résultat de trois années d'observations. Un dictionnaire, contenant de six à sept cents mots, ainsi qu'un choix de contes et légendes, devait lui servir de complément. Le manuscrit a été malheureusement perdu dans le naufrage de l'*Immaculée Conception* qui a sombré, le 11 juin 1884, près de Bone. Les missionnaires travaillent activement à réparer cette perte.

400 LIEUES A TRAVERS LE KOUANG-SI & LE KOUY-TCHÉOU.

Journal de M. Chouzy,

des Missions-Étrangères de Paris

Ire PARTIE

DE KOUY-HIEN A LA FRONTIÈRE DU KOUY-TCHÉOU.

Mars-avril 1881

(Suite 1)

IV

Depuis le départ de Kin-Yüen-foù jusqu'à la frontière du Kouy-tchéou.

DÉPART DE KIN-YUEN-FOU. — SÉVÉRITÉ DU PAYSAGE. — CARACTÈRE DOUX DE LA POPULATION. — HOUAY-YUEN-TCHÉN, MARCHÉ DE PREMIÈRE CLASSE. — LE TSIN-MIN OU JOUR DES SACRIFICES AUX ANCÊTRES. — AVENTURE D'UN SOLDAT. — LES SACRIFICES AUX MORTS. — LA VILLE DE TÉ-CHÉN. — RÉFLEXIONS SUR LES HABITANTS DE CETTE CONTRÉE. — ON MANGE DES CRAPAUDS. — LES TEMPLES DE CONFUCIUS. — SE-NGEN-HIEN, VILLE DE TROISIÈME ORDRE. — EPISODE D'UN HOU-NANAIS. — ADORATION DE LA PIERRE BRUTE. — LA RIVIÈRE SIOU-CHOUY. — LE VILLAGE DES FORGERONS. — MAISONS DES INDIGÈNES. — MARCHÉ DE KOU-PIN. — SIMPLICITÉ FAMILIÈRE DES HABITANTS. — BÊCHE ORIGINALE. — MARCHÉ DE CHÉ-TSEN-LOU-HIN. — LA RIVIÈRE YUN-TCHANG-KY. — ENTRÉE DANS DES MONTAGNES ALPESTRES. — ARRIVÉE A LA FRONTIÈRE DU KOUY-TCHÉOU.

Nous descendons dans une plaine à rizière, qui n'est autre que celle de *Té-Chén*, renommée pour la bonne qualité de son riz. Elle mesure plus de deux lieues d'étendue. Vers l'extrémité, elle se rétrécit et devient aride. C'est un vaste cimetière, dans lequel çà et là sont réunis des groupes nombreux occupés à dépecer les porcs offerts aux ancêtres, ou à attendre la distribution des viandes ou le repas. Les enfants y abondent, voire même les femmes; pour tout ce monde c'est plutôt une fête qu'un deuil; car il y a à manger et surtout du *tchoü-yoü* (viande de porc), ce mets favori des Chinois.

A voir les préparatifs et les ustensiles apportés, il est facile de juger que le repas aura lieu sur les tombeaux mêmes, tandis qu'en certains endroits, on se contente de distribuer à chacun sa portion qu'il emporte et va manger en sa maison (*Voir la gravure page 145*).

Les sacrifices aux ancêtres ne s'adressent pas au-delà de la cinquième génération; et, quand il s'agit de déterminer la quantité de viande à offrir, nos païens, toujours

(1) Voir les *Missions catholiques* du 2, 9, 16, 23, 30 janvier, 13, 20, 27 février, 6, 13 et 20 mars 1885, et la carte envoyée avec le numéro du 3 janvier 1885.

pratiques, ont égard non au nombre des morts qu'ils prétendent honorer, mais des vivants qui doivent se régaler de la victime. Voilà deux points qui suffisent à prouver la fausseté du soi-disant culte : car enfin, si réellement on tient à honorer la souche d'où l'on tire son origine, pourquoi s'arrêter à la cinquième génération et ne pas remonter plus haut ? Et si c'est aux morts que sont offerts les mets, pourquoi en proportionner la quantité au nombre des convives vivants ?

Cet argument laisse les Chinois sans réplique ; combien m'ont avoué que si les offrandes étaient réellement consommées par les ancêtres, bien minimes d'ordinaire seraient-elles de la part des descendants. Ceux-ci sans doute aviseraient à un expédient économique en substituant des porcs de papier aux porcs véritables, comme ils ont fait pour les habits et la monnaie qu'ils sont censés envoyer aux trépassés au milieu de la septième lune ; alors, en effet, ils ont bien soin de garder pour leur propre usage les piastres, les sapèques et les étoffes diverses, se contentant d'envoyer à leurs parents d'outre-tombe des sapèques et des habits de papier achetés au rabais. Voilà, réduite à sa véritable valeur, la piété filiale de nos païens, tant vantée par une certaine classe philosophique !

Les habitants de ces parages sont doux de caractère, aussi civilisés, aussi honnêtes, aussi lettrés qu'ailleurs, et non à demi-sauvages comme on me les avait dépeints avant mon voyage.

Le long de la route, chaque localité a des écoles ; ce qui prouve que l'instruction n'y est nullement négligée. J'ai même vu des maisons de *Tsin-sé*, c'est-à-dire de gradués ayant obtenu le bonnet de docteur. Les gens sont assez bien mis ; il y en a même à manières distinguées. Quand les habitants du marché surent que j'étais un étranger, ils se réunirent au nombre d'une trentaine à la porte de l'auberge ; mais, au lieu de faire irruption et de se permettre des appellations malsonnantes, ils se tinrent sans bruit et se contentèrent de me faire inviter par un des porteurs à sortir pour me faire voir. Sur ma réponse que je n'en avais pas le temps, ils se retirèrent paisiblement sans mot dire : d'où je conclus qu'ils surpassent de beaucoup en politesse ceux qui les traitent de sauvages.

Ces réflexions, relatives à *Tê-Chên*, peuvent se généraliser pour toute la sous-préfecture de *Y-chün-hien*. J'ajouterai que, si la beauté des types est plus fréquente qu'ailleurs, j'ai rencontré aussi, depuis Kin-Yuên-fou, beaucoup d'aveugles, de louches et de gros cous.

Le territoire de *Y-chün-hien*, comme du reste les autres dépendances de la même préfecture, produit du bon coton, du riz, du blé et surtout du maïs et du sarrazin en abondance.

A vingt *ly* (environ douze kilomètres) de Tê-chên, on gravit une petite hauteur, au sommet de laquelle est une porte surmontée d'un poste militaire qu'y entretient le *hiê-tây* (Major général) de Kin-Yuên-fou pour veiller à la sécurité de la route, naguère hantée par les voleurs : les gardiens se trouvent être des Cantonais qui échangent quelques mots avec ceux de mon escorte. Cette porte qu'on appelle *Mi-lin-tông-mên*, sert de limite entre les deux sous-préfectures de *Y-Chün* et de *Sê-Ngên*.

On descend dans une gorge entre des montagnes incultes et couvertes çà et là de broussailles, le tout ayant un aspect singulièrement sauvage.

Les gens ont l'air misérable ; nonobstant, les longues robes deviennent plus communes et se portent même sans chemise de dessous, comme dans les campagnes du Koûy-tchéou. Un individu s'arrête à quelques pas de moi, pendant que je suis à me rafraîchir, et, après m'avoir contemplé, s'en va en disant :

« Si celui-là n'est pas de Péking, il est certainement de loin. »

Pour moi, j'avais bien d'autres préoccupations, appliqué que j'étais à lire une longue affiche, composée indubitablement par un philanthrope, dans le but de détourner le peuple de la manducation des *crapauds*, en en faisant ressortir les funestes conséquences avec force exemples d'empoisonnements ou de délétères infiltrations. Après cela, qu'on vienne encore nier que les Chinois mangent des *crapauds* ! Voilà, à l'appui de l'assertion, une preuve non moins plausible que le sont, pour établir l'existence de l'infanticide sur une grande échelle, les édits prohibitifs des mandarins. Mais les esprits de parti pris continueront de nier l'un et l'autre fait, et me traiteront de conteur exagéré quand je dirai ce que j'ai vu et que j'assurerai qu'un chef de district demanda à mon domestique si je ne serais pas bien content d'avoir un crapaud pour mon souper et quand je parlerai des scènes atroces dont j'ai été témoin au sujet des meurtres d'enfants. Au reste, je doute que notre philanthrope ait mieux réussi dans sa thèse que les mandarins dans la leur ; les incorrigibles abondent en Chine.

On descend par un chemin pavé, et en longeant la montagne, dans la plaine de Sê-Ngên, couverte d'abord de rizières et plus loin de tombeaux.

Le premier bâtiment qui se présente à la vue, est le *Ouên-Miaou* ou temple de Confucius et des autres sages de la Chine. Il n'est aucune cité de l'empire, tant piètre soit elle, qui n'ait son *Ouên-Miaou*, où, le 1er et le 15 de chaque lune, les mandarins viennent en cérémonie rendre leurs hommages au grand philosophe, et où, après chaque examen, les nouveaux gradués doivent aussi aller se prosterner devant leur premier maître. C'est là aussi que les lettrés se réunissent pour délibérer sur ce qui concerne leur corporation et en général sur toutes les questions qu'ils règlent exclusivement. Dans ce temple, il n'y a pas de statues, mais seulement des tablettes avec inscription ; on ne brûle pas de bâtonnets sacrés comme dans les pagodes ordinaires ; on ne brûle pas de papier superstitieux ; le culte qu'on y rend aux sages consiste en des prostrations et, dans certaines circonstances, en des sacrifices de chèvres ou de bœufs. Le plus souvent les murs du *Ouên-Miaou* sont peints en rouge ; ce qui lui a valu la dénomination assez commune de *pagode rouge (Hông-Miaou)*.

A Sê-ngên-hién, le *temple des lettrés Ouên-Miaou* est séparé de la ville par un étang. La ville elle-même, aux remparts ruinés, avec son quartier de chaumières d'abord, puis son quartier de maisons à toits en tuile, est sans importance.

Les denrées y sont à bon marché ; les légumes y abondent ; surtout (avis à ceux qui en sont amateurs !) l'excellent *tien-tsiou*, vin doux extrait de riz gluant (no-my !) est à

prix réduit. Cette boisson me rendit à moi et à mes gens d'éminents services, vu que ni les uns ni les autres nous ne buvons l'eau-de-vie de riz. Là, comme dans le reste de la préfecture de *Kin-yuen-fou*, ce sont les mauvaises petites sapèques, rejetées ailleurs, qui servent de monnaie courante. On en avait, lors de mon passage, deux mille pour un *taël* (environ 8 fr.) : ce qui est fort cher comparativement aux contrées où on se sert de bonnes sapèques et où, pour le même poids d'argent, on en a de 1600 à 1660.

6 *avril*. — Les voyageurs sur la route deviennent aussi rares que les arbres de la contrée : à peine quelques porteurs de nattes, d'huiles dans des paniers imperméables, et du légendaire piment du Kouy-tchéou dont la consommation, très restreinte dans le reste du Kouàng-sy, est regardée ici comme indispensable à toute réfection. Combien de paysans et de travailleurs n'ont au Kouy-tchéou d'autre condiment pour faire passer leur riz ou leurs granules de maïs cuit à l'eau, que la poudre de piment pilé grossièrement ? Et ce condiment figurera toujours invariablement sur la table du riche au milieu des bols de viandes et des meilleurs légumes. Mes gens, dont le palais n'est guère habitué à cette épice, ne lui font pas plus d'honneur que moi, au déjeuner que nous prenons à la source de la rivière dont j'ai parlé, et dans la *boutique* d'une marchande de riz installée sous la protection des divinités du lieu, qui siègent dans une niche voisine. Si la pauvre femme compte sur leurs bénédictions pour faire fortune, elle n'est pas prête de réussir : au reste, elle y a médiocre confiance, à en juger par le sourire avec lequel elle accueille mes plaisanteries sur ses dieux qui ne sont autre chose que deux *pierres brutes*.

Après une longue étape (environ quarante-cinq kilomètres), mes porteurs en ont assez, et, du reste, il se fait tard ; nous gravissons l'escalier d'une maison *tou-jên* d'assez belle apparence, et nous nous installons au premier étage, accueillis d'un air avenant par le propriétaire.

Au village des *Maréchaux*, les maisons sont presque toutes construites dans le style de celles des *Ripuaires* des frontières occidentales du Kouàng-sy, en d'autres termes, d'après le système malais et siamois. Le rez-de-chaussée est réservé aux bestiaux : les hommes habitent au premier étage. Le bâtiment est d'ordinaire tout en bois ; on a seulement soin de ménager sur le plancher un espace assez étroit pour y faire la cuisine et placer sur un trépied de fer la marmite à cuire le riz et la pitance. Il n'y a qu'un appartement unique servant de cuisine, d'évier, de salle à manger et de dortoir commun : un coin, séparé par une cloison, constitue la chambre de famille. On installe donc d'un côté mon lit et ceux de mes gens ; les soldats et les porteurs se casent de l'autre, et tandis que les plus vaillants préparent le repas, les autres s'étendent nonchalamment sur la natte pour humer leur opium. Grâce à l'excellent vin doux que me vendit l'hôtesse, je parvins néanmoins à prendre une réfection suffisante, non toutefois sans être préoccupé par le soin de ne laisser tomber aucun objet, le plancher étant composé d'ais mal joints qui laissent aux menus objets un passage facile pour descendre dans l'écurie.

Quoique le temps soit excessivement lourd, la fatigue fait que chacun dort passablement : nous n'avions rien à craindre du dehors : le patron, après s'être mis dans le costume le *plus léger* possible, s'était couché avec son fils en travers de la porte pour veiller à notre sécurité. C'est, en dehors du territoire de Su-tchuen-fou, la première fois que je constate au Kouang-sy l'usage, universel au Kouy-tchéou et au Su-tchuen, de se coucher sans aucun vêtement, sauf à user de couvertures, si la saison le comporte. Les pauvres allèguent un motif d'économie ; les gens à l'aise prétendent mieux reposer. Quoi qu'il en soit, cette singulière coutume n'existe point dans le Kouàng tong ni dans le reste du Kouàng-sy, quoique les chaleurs y soient beaucoup plus fortes. Il est vrai que, pour ce qui regarde notre hôte dans la conjoncture présente, elle lui aurait fourni en cas de visite de la part des voleurs, l'avantage d'offrir, comme aux athlètes de l'antiquité, moins de prise à l'adversaire.

(A suivre).

UN COIN DE L'ARABIE HEUREUSE

PAR LE R. P. LE ROY

de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, missionnaire au Zanguebar

ADEN, SHEIHK-OSMAN & LAFFADJ

IX. *Histoire d'Aden.*

(Suite 1)

Le commerce d'Aden. — Arabes et Portugais. — Sans doute, l'imagination occidentale s'était exagéré les richesses de ces pays mal connus. Mais pourtant, à cette époque et depuis de longs siècles déjà, les transactions dans ces mers étaient considérables. L'auteur anonyme du *Périple de la mer Erythrée* ou mer Rouge, « ainsi nommée, dit Agatharchides (150 av. J.-C.), à cause des rochers rouges qui la bornent du côté de l'Orient, » en mentionne les ports les plus fréquentés, ainsi que les articles de commerce les plus en cours, et, bien des années après, Marco-Polo (1269-1295) écrit de la province d'Aden : « En ce pays est le port où les vaisseaux de l'Inde abordent avec toutes leurs marchandises... C'est par cette voie d'Aden que les Sarrazins d'Alexandrie ont le poivre, les épices et les autres marchandises précieuses... » Plus tard, les relations commerciales s'étendirent encore vers l'Extrême-Orient, et, dès que la mousson commençait, dès que s'élevait le vent favorable, les *daous* et les boutres « *cousus*, disent les relations de voyages de l'époque, à cause des montagnes d'aimant qui auraient attiré les vaisseaux garnis de fer, » tous les voiliers levaient l'ancre et sillonnaient l'Océan. Les tissus, la soie et les riches travaux de la Chine, le girofle des Moluques, le sandal de Timor, le camphre de Bornéo, les pierres précieuses, les épices, les parfums, l'or et l'argent venaient s'amonceler à Malacca ; Java, Siam, le Pégu, le Bengale, Ceylan, la côte de Coromandel et la côte de Malabar apportaient de nouveaux produits ; l'Afrique fournissait à son tour de l'ivoire, des cornes de rhinocéros, de

(1) Voir les *Missions catholiques* du 6, 13 et 20 mars 1885.

l'écaille de tortue, de la myrrhe, de la cannelle, des aromates, surtout des esclaves. Le tout venait se concentrer à Ormuz et à Aden, où l'on trouvait en échange les produits de l'Europe, de l'Égypte, de l'Arabie, de la Syrie : des étoffes grossières, des cotonnades, des tissus à franges, des verroteries, des bracelets, des ustensiles de cuisine, des lances, des haches, des couteaux, quelquefois du blé, même du vin. (v. Amiral Jurien de la Gravière. *Le commerce de l'Orient. Revue des Deux-Mondes, 15 nov. 1883*). On le voit, les choses étaient alors un peu ce qu'elles sont aujourd'hui : seulement, dans ses articles d'exportation, l'Europe moderne a ajouté les armes à feu, la poudre à canon, les cigarettes et les liqueurs fortes.

D'Ormuz, le courant suivait le golfe Persique et s'en allait vers Bassorah, Alep, Damas et Constantinople.

D'Aden, les produits orientaux passaient à Ocelis à l'entrée de la mer Rouge, de là à Adulis, à Bérénice, à Kosseïr, à Arsinoë (Suez). De Bérénice et d'Arsinoë sur la mer Rouge à Koptos sur le Nil, des caravanes de chameaux faisaient perpétuellement le trajet, et de Koptos au Caire et à Alexandrie les marchandises précieuses descendaient le Nil sur de grandes embarcations, pour de là être dispersées dans toutes les parties du monde occidental.

Longtemps, les Arabes avaient eu le monopole presque absolu de cet immense commerce. L'Islamisme était venu les fortifier dans leurs positions, et Aden était bien vite tombé au pouvoir de l'iman de l'Yémen. Depuis 1180 jusqu'en 1239, cet iman fut un prince de la famille de Saladin, mais ensuite il fut remplacé par un turcoman du nom de Noureddin-Omar, dont la famille a possédé l'Yémen jusqu'après l'an 1397 (*De Guignes. Tabl. chronol., l. VII*).

Là surtout les Musulmans se sentaient chez eux. Et



ADEN. — L'île de Périm; d'après un dessin du R. P. Le Roy (voir page 152).

regardant volontiers les limites du monde habité comme celles de leur futur empire, ils étaient bien éloignés de penser que leur puissance dût leur être contestée si près du berceau du prophète, lorsque devant leurs yeux étonnés parut tout à coup un vaisseau d'« infidèles ».

Déjà, un gentilhomme de Bologne, Louis de Vartema, avait excité dans le pays des craintes et des jalousies sérieuses. Parti de Venise en 1502, il était arrivé à Aden après avoir visité l'Égypte, la Syrie et une partie de l'Arabie. La description qu'il en donne est celle des autres voyageurs : « Cette ville est la plus belle de toute l'Arabie. Elle peut contenir de cinq à six mille feux. Elle est ceinte de fortes murailles et défendue par cinq forts châteaux. C'est le rendez-vous de tous les vaisseaux de la Perse, de l'Inde et de l'Éthiopie, soit quand ils vont à la Mecque, soit quand ils en reviennent. » Arrivé là, le voyageur fut reconnu comme européen et comme chrétien. Jeté aussitôt en prison, il y resta trois mois, et il ne parvint à sortir de ce mauvais pas qu'en contrefaisant l'insensé. Relâché par pitié, il parcourut ensuite l'Arabie Heureuse, passa à Zeilah, puis à Ormuz et, en compagnie d'un marchand persan avec lequel il s'était lié d'amitié, il visita successivement l'Inde, les Moluques, Sumatra, Java, Bornéo, et rentra à Lisbonne en 1507 sur un navire de Tristan d'Acunha (v. *Magasin pittoresque*, a. 1842).

La lutte commence; Soliman de Mitylène; Albuquerque. — Tentatives contre Aden; Un mot de Périm. — Mais le trouble passager occasionné par l'aventureux gentilhomme se changea en une véritable panique, une colère formidable, lorsque l'on vit les marins portugais, leurs vaisseaux et leurs soldats.

Aussitôt, l'approche d'un péril commun réunit dans une

étroite alliance contre les étrangers, les Hindous de la Côte de Malabar, les Turcs de Constantinople, Kansou al Kouri, soudan du Caire, et Ihamed, sheikh d'Aden : ce dernier gouvernait la ville pour le compte de l'Égypte, depuis quelque temps maîtresse de ces contrées. Aidés par Venise qui, jalouse du Portugal, fournit aux Sarrazins des hommes de mer, des ouvriers et du matériel, les Égyptiens équipèrent une flotte à Suez et en donnèrent le commandement, dit le P. Maffei (*Histor. indic. l. XVI*), « à l'archipirate Soliman de Mitylène (Lesbos), chassé de chez les Turcs de Constantinople à cause de ses vols. » La flotte comptait environ vingt-sept voiles, trois mille Mamelucks, des Arabes et des Chrétiens renégats.

De son côté, Emmanuel de Portugal comprenait, d'après les cartes et les relations de ses voyageurs, que les *præsidia* du commerce et de la puissance de ces contrées étaient au nombre de trois : Malacca, Ormuz et Aden. S'il avait ces trois villes, il avait l'Orient.

Le 6 mars 1506, sous le commandement supérieur de Tristan d'Acunha, une flotte de quatorze voiles quittait donc Lisbonne; quatre de ces navires étaient commandés par Affonço d'Albuquerque, un nom que les Indes allaient apprendre à connaître.

La flotte double le cap de Bonne-Espérance, visite Madagascar, remonte la côte africaine, passe à Sokotra (Socotora) où l'on convertit une mosquée en église sous le vocable de N.-D. de la Victoire, et arrive heureusement à Goa. Dès lors la vie d'Albuquerque n'est plus qu'une suite ininterrompue de campagnes. Pour exécuter les ordres d'Emmanuel, il parait successivement devant la ville fortifiée de Mascate qu'il met à sac, devant Soar dont les habitants se déclarent tributaires du Portugal, devant Ormuz qu'il assiège sans pouvoir la prendre et devant Sokotra dont il secourt la garnison.



CHINE. — Un indigène du Kouang-si et sa femme portant un porc (Voir page 145).

Il se préparait à attaquer Aden, lorsqu'un ordre lui arrive de Lisbonne : Emmanuel nommait Albuquerque à la place de Francisco d'Almeida, gouverneur des possessions portugaises dans les Indes. Rentré à Goa, il se jette en 1511 sur Malacca, qui entre dans son alliance.

Mais une nouvelle mission le ramène bientôt après vers la mer Rouge : Emmanuel lui demande de faire arriver, « de gré ou de force » le soudan d'Aden à composer avec lui. Il prépare donc une flotte de vingt-trois vaisseaux; mais, repoussé par des vents contraires, il se porte encore une fois vers Malacca, Sumatra et l'Extrême-Orient.

Revenu des Moluques, l'infatigable marin reprend bientôt l'expédition d'Arabie, tant de fois interrompue. Laissant donc à Goa le gouvernement à Pierre Mascarenhas, il part cette fois avec vingt navires, passe à Sokotra et jette enfin l'ancre dans le port d'Aden. C'était en 1513.

Le gouverneur de la ville était alors un certain Amirian, abyssin, chrétien et renégat, que l'amiral cherche d'abord

à gagner. Pris à l'improviste, le rusé gouverneur accepte tout : mais, pendant qu'il fait les promesses les plus belles et gagne un temps précieux, il rassemble des soldats dans le Yémen, et, se trouvant enfin assez fort, il rompt tout-à-coup l'amitié conclue.

« Le jour suivant, dit Maffei, qui écrivait à Lisbonne au XVIe siècle, sur l'ordre du roi et d'après les manuscrits originaux, Albuquerque fit débarquer une partie de ses troupes sur le rivage : une autre partie reçut l'ordre d'occuper l'isthme pour prendre l'ennemi à dos. Des deux côtés on se battit vaillamment, et la résistance des Sarrazins fut très vive. A la fin, les quelques Portugais qui avaient déjà escaladé les murs étant tombés sur leurs échelles cassées et beaucoup de cavaliers et de piétons ennemis apparaissant dans la ville, Albuquerque fit jeter des cordes aux créneaux pour que ses soldats puissent descendre. On sonna la retraite. Et laissant une ville si bien défendue par la nature, le courage et les travaux des hommes, l'amiral se contenta de brûler dans le port près de trente navires mahométans. »

Ayant ensuite levé l'ancre, Albuquerque se dirigea vers le golfe de Lujan. Mais là, jeté sur des bancs de sable et des récifs, il se vit bientôt à deux doigts de sa perte. « Dans cet extrême danger, il invoque le secours de la bienheureuse Vierge : et c'est en mémoire du grand bienfait qu'il en reçut alors que, dans la suite, il lui éleva un temple dans la ville de Goa et que, aussitôt, il donna à la Syrte de Lujan le nom de *Banc de Sainte-Marie.* »

Arraché à ce péril, Albuquerque arrive ensuite avec toute sa flotte à l'île de Kamaran, dans la mer d'Erythrée. L'endroit n'est pas désagréable : on y trouve de l'eau et des troupeaux en abondance. Des ruines imposantes attestent à la fois sa célébrité et ses richesses antiques. Les Portugais y passent l'hiver.

« Là, ajoute Maffei, il arriva deux choses admirables.

« Un jour, à l'occident, où l'empire du roi d'Abyssinie est situé, une croix brillante d'un rouge de pourpre apparut dans le ciel. A sa vue, tout le monde se prosterne et adore pendant que Albuquerque, homme d'une très grande piété, fait à haute voix cette humble prière :

« O Croix, dit-il, instrument de notre rédemption, signe « de la victoire du christianisme, décoré du sang très pré- « cieux du Seigneur Jésus ! Arbre divin, dont le fruit de vie « a remplacé le fruit de mort de l'arbre antique, en toi nous « plaçons toutes nos espérances : nous te reconnaissons, « nous te confessons, nous t'adorons, et nous te prions « aussi, ô Croix ! parmi tant de périls sur terre et sur mer, « d'être partout notre sauvegarde !... »

« Cette prière fit couler les larmes de tous les yeux. Et aussitôt, en signe de foi et de religion, des acclamations générales furent poussées, les trompettes sonnèrent et une décharge de tous les canons fut commandée. Un blanc nuage parut ensuite qui voila peu à peu la croix aux yeux toujours fixés vers le ciel des Portugais, et, par la première occasion, Albuquerque écrivit à Emmanuel la relation du prodige. »

Dans le même temps une épidémie se déclara à bord de la flotte et emporta plusieurs hommes. L'un d'eux, un soldat qui était mort subitement, « fit grand peur à tout le monde, ajoute Maffei. Ayant été jeté à la mer, la nuit suivante on entendit sous la cale des coups vigoureux et maintes fois répétés. Etonnés de ce bruit, les hommes de quart prennent un canot et descendent : tout à coup le cadavre leur apparait embarrassé dans la carène, sous le gouvernail. Chacun sent ses cheveux se dresser sur sa tête. Puis, revenant peu à peu de leur frayeur, les marins remontent à bord et rapportent la chose au commandant qui, sans hésiter, part porter le cadavre sur le rivage et l'ensevelir dans la terre. Mais le lendemain, sur le tombeau même, son ombre se dresse sans sépulture. Et, comme étonnés de ce fait extraordinaire, tous en demandaient la cause, un moine nommé François (on ne sait de quel Ordre, dit le P. Maffei), soupçonna avec raison que cet homme était mort frappé de quelque anathème. Il descendit donc à terre, et, à l'exemple du saint abbé Benoit, il récita la formule pontificale pour le repos de l'âme du défunt. Chose admirable ! la paix fut rendue au mort par cette cérémonie, et ses os errants purent enfin reposer dans leur tombeau. »

L'hiver passé, Albuquerque se porta sur l'île Meho, dans le détroit même de la mer Erythrée. L'endroit y parut très favorable pour y bâtir une citadelle, mais le manque de matériaux nécessaires fit remettre la chose à plus tard. On se contenta d'élever une grande croix qui pouvait se voir de quatre mille pas au large. L'île reçut de là le nom de Sainte-Croix ou Vera-Cruz.

Il s'agit ici de Périm, que le *Périple de la mer Erythrée* appelle l'île de Diodore et que les Arabes nomment Mayun, d'où le nom de Meho du P. Maffei. Cette île, dont la position stratégique, en plein détroit de Bab el Mandeb, et entre les trois colonies d'Aden qui est aux Anglais, d'Obock que la France semble enfin vouloir occuper, et d'Assab où l'Italie s'établit, cette île dont la position stratégique est très importante, possède d'ailleurs un port. Elle est formée d'un sol volcanique couvert de collines dont la plus haute s'élève seulement à 245 pieds. On n'y trouve pas d'eau. En 1857, l'empereur Napoléon III avait envoyé un capitaine de vaisseau avec mission secrète de planter sur ce point le drapeau tricolore. Arrivé à Aden, l'honorable envoyé fut reçu par le gouverneur anglais avec tant d'empressement, de bonhomie affable et de champagne, que, dans un moment d'épanchement, il confia (sous secret, naturellement) à son hôte et à son ami le but de sa mission. La soirée se passe, le matin vient... mais, lorsque le bâtiment français parut devant Périm, le capitaine y aperçut le pavillon britannique qui venait d'y être hissé. Depuis cette époque, l'Angleterre a élevé un phare sur Périm et elle y entretient un détachement de soldats. — Revenons à Albuquerque.

En repassant à Aden, Albuquerque livra de nouveaux combats, qui n'eurent point de suite, et mettant à profit le première occasion, il se décida enfin à rentrer à Goa.

Une dernière et grande épreuve l'y attendait. A son arrivée il trouva l'ordre de remettre le commandement à son ennemi personnel, Lopo Soarez d'Albergaria. Déjà triste et malade, celui que la reconnaissance tardive de ses compatriotes a surnommé plus tard *O grande Affonso de Albuquerque*, se sent mortellement atteint par ce coup imprévu et, le 15 décembre 1515, il s'éteint à Goa dans les sentiments de foi profonde et ardente qu'il avait montrés toute sa vie et qui étaient son principal soutien dans son héroïque carrière.

(A suivre.)

PRÈS DES GRANDS LACS

LE NYANZA

Par Mgr LIVINHAC, évêque de Pacando, vicaire apostolique du Nyanza.

(Suite 1)

II.

MIRAMBO. — UNE AUDIENCE ROYALE. — LE FILS DE MIRAMBO. — VALEUR ET FÉROCITÉ. — CROYANCES RELIGIEUSES DE CES PEUPLADES. — TRAVAUX D'INSTALLATION. — ESPÉRANCES.

En partant de Kipalapala dans la direction nord-ouest, vers l'Ourambo, on traverse durant les quatre premiers jours des plaines assez bien cultivées; la dernière étape se fait à travers une vaste forêt. Le terrain va toujours s'élevant, et, si l'on regarde derrière soi, l'Ounyaniembé, qui a cependant une altitude d'environ mille mètres, paraît se perdre dans le fond d'une immense vallée brumeuse.

Ceux qui ont lu les récits des explorateurs de l'Afrique équatoriale, connaissent le nom de Mirambo. Ils savent que ce chef, par sa bravoure et son génie militaire, est parvenu à se faire un royaume considérable dans le vaste pays désigné dans les cartes sous le nom d'Ounyamouezi, et à se rendre redoutable depuis le Nyanza jusqu'au Tanganika.

Il était très important, pour l'avenir de nos missions, de gagner les bonnes grâces de ce chef et de fonder une station dans ses États. Le P. Lévesque se rendit chez lui dans le mois de novembre 1883. Mirambo l'accueillit avec joie, et lui permit de s'établir où bon lui semblerait. Je me préparais à aller rejoindre ce confrère, lorsque nous reçûmes l'ordre de partir pour Alger. Obligés de renvoyer à plus tard la fondation projetée, nous nous rendîmes chez Mirambbo, pour lui expliquer les motifs de notre départ, dont il aurait pu s'offenser. Le 3 janvier, nous arrivions à Kanongo, capitale de son royaume. C'est un grand village bâti sur un plateau découvert; il n'a de remarquable que la forte palissade, qui lui sert de rempart.

Nous fûmes reçus par Mouana Mtalioué, premier ministre et conseiller de Mirambo, et Kirounga, frère du Mtémi. Ils nous dirent que ce dernier se trouvait depuis quelques jours dans son district d'Oukeroué, distant de quatre ou cinq heures de marche de la capitale. « Plusieurs commerçants arabes, ajouta Kirounga, l'attendent avec impatience, mais il ne se dérange pas pour eux. Dès qu'il saura que les *Padre* français sont ici, il se hâtera de venir. » En effet, un courrier ayant été dépêché en toute hâte à Mirambo, il partit à l'instant et, avant le coucher du soleil, il venait nous saluer dans notre tente. Un tel empressement, preuve non équivoque de l'intérêt qu'il nous portait, nous fit le plus grand plaisir. C'était la première fois que je voyais ce chef dont j'avais si souvent entendu vanter les exploits. Je fus frappé par son air de bonté et de patriarcale simplicité. On est tout de suite à l'aise avec lui : rien dans sa personne n'annonce le terrible guerrier, si ce n'est la vivacité de son regard. Il cause avec affabilité ; mais il est sobre de paroles et paraît même par moments un peu sombre.

Nous lui exposons les raisons qui nous obligent, à notre grand regret, à quitter momentanément ses États; nous le prions de ne pas revenir sur l'autorisation qu'il nous a donnée, et de bien traiter les confrères qui reprendront le plus tôt possible l'œuvre commencée.

« Je n'ai qu'une parole, nous répondit-il, je vous ai dit que j'étais heureux de vous ouvrir mon royaume. Venez quand vous voudrez; vous serez toujours bien reçus. »

Nous le remercions et il se retire.

Le soir, par un beau clair de lune, nous nous dirigeons vers son habitation. Après une première cour, qu'encombrent un millier de vaches, nous en trouvons une seconde aussi vaste. Le roi Mirambo est assis dans un fauteuil de voyage devant un petit feu en plein air; en face de lui, sur un tabouret, siège son premier ministre. Il fait porter des tabourets, et nous prenons place à ses côtés. Nous lui disons que, devant partir le lendemain, nous venons prendre congé de lui et lui offrir un petit présent en signe d'amitié. Sachant, que depuis longtemps, il désire une cartouchière, je lui offre la seule qui me restait, ayant soin de lui faire remarquer que je tiens beaucoup à cet objet ; mais que, voulant lui donner un grand témoignage d'amitié, je lui en fais cadeau de bien bon cœur. Il paraît enchanté. Le lendemain, il nous fait offrir deux magnifiques bœufs nous accompagne jusqu'à un kilomètre de la capitale, et nous quitte en nous serrant affectueusement la main, et nous répétant qu'il sera heureux de recevoir nos confrères.

Il a tenu parole.

Quand, dans le mois d'avril, le P. Lourdel est allé reprendre la fondation commencée, Mirambo l'a accueilli avec empressement.

« J'arrive à Kanongo, m'écrit ce missionnaire à la date du 3 avril, et je trouve Mirambo souffrant. Assis dans son fauteuil, il rit cependant, et cause avec son amabilité ordinaire. Il me dit que le sultan de Zanzibar n'a pas voulu laisser vendre de la poudre à ceux de ses hommes qu'il avait envoyés à la côte, pour en acheter. Cela lui a fait beaucoup de peine : car il n'a d'autre ambition que de faire régner la paix dans tout l'Ounyamouézi et de permettre aux voyageurs et commerçants de circuler en toute sécurité. Mais, pour obtenir ce résultat, il est obligé de combattre les Watouta, brigands de profession, et tous les chefs qui leur prêtent appui.

« Il ajoute que je puis m'établir dans le Boukoumé, district choisi par mes confrères : mais qu'il ne permettra pas que je bâtisse sur l'emplacement qu'ils ont désigné, car il est trop exposé aux incursions des Watouta : un malheur pourrait m'arriver, et on le lui reprocherait. Il veut que la résidence des missionnaires soit près de Djioué la Singa, principal village du Boukoumé, où ils seront plus en sûreté.

« Le 10, au matin, je prends congé du roi Mirambo, et poursuis ma route vers le Boukoumé. Le 13, nous rencontrons un de ses enfants, Mtenguégna, jeune homme

(1) Voir les *Missions catholiques* du 20 mars 1885 et la carte des Missions de l'Afrique équatoriale que nous avons publiée en 1881.

de dix-huit ans environ. Il ressemble à son père et paraît ardent comme lui. Il revient du quartier général de l'armée envoyée contre les Watouta. Un panache blanc, parsemé de plumes rouges de perroquet, orne sa tête. On le dit brave dans les combats; jusqu'à présent cependant, s'il faut en croire la renommée, ses prouesses se bornent à des espiègleries de collégien en vacances. Voici un de ses faits d'armes : dernièrement, rencontrant un Arabe partant pour Oujiji, il lui demande son âne. L'Arabe refuse, et offre de l'étoffe à la place. Mtenguégna prend l'âne de force, et, sans autre forme de procès, envoie à la pauvre bête une balle qui met fin à sa vie. L'Arabe de se lamenter sur la triste fin de sa monture, aux grands éclats de rire du jeune brave. Mirambo, mieux avisé, envoya bientôt plusieurs défenses d'éléphant à l'Arabe, pour le consoler et lui fournir le moyen de se procurer un nouveau coursier aux longues oreilles.

« Le 15 avril, j'arrive à Djioué la Singa, où je m'installe de mon mieux dans une des trois grandes huttes qu'on met à ma disposition.

« Kirounga, frère de Mirambo et chef du village, arrive deux jours après. Mirambo, ne pouvant se mettre à la tête de ses troupes à cause de sa maladie, lui en a confié le commandement. Kirounga est grand; sa physionomie est douce. On dit qu'il est loin d'avoir la valeur militaire de son frère. »

« Dans le courant du mois de mai, m'écrit le même missionnaire à une date plus récente, j'ai pu racheter quelques enfants. L'un d'eux, pris dans la guerre contre les Watouta, semble avoir quelque lien de parenté avec ces derniers; car, comme eux, il a les oreilles fendues. Cependant, voyant deux de ses dents de la mâchoire supérieure limées à la manière des Wanyamouézi, je lui demande d'où il est. Il me raconte alors que son père et sa mère étaient en effet Wanyamouézi : mais que, dans une guerre, sa mère fut emmenée en esclavage chez les Watouta, et que, quelques semaines après, il vint au monde chez ces brigands. On voit qu'il a grandi parmi ces terribles hôtes des forêts : il a leur humeur hardie et belliqueuse; il tourne et retourne tout dans ma pauvre hutte. Quelqu'un a-t-il l'air de se moquer de lui, il lui riposte violemment. Aux bruits de guerre qui courent, un de nos enfants ayant manifesté quelque crainte : « Pourquoi avoir peur de mourir? lui dit-il, bon gré « mal gré il faudra y passer tôt ou tard. »

« Le Watouta ou Mouongoni, comme on l'appelle encore, est dans ces parages la terreur des voyageurs. C'est, au dire des nègres, comme la panthère qui se cache des journées entières dans les forêts pour attendre sa proie. Guerrier intrépide, mais féroce, il ne connaît d'autre loi que la force.

« Dans ses excursions, il conduit presque toujours avec lui sa famille et ses troupeaux, qui occupent ordinairement le centre de l'armée. Ses armes sont la lance et le bouclier. Il cache sa marche dans les sombres forêts, à la faveur desquelles, il peut, sans être vu, s'approcher des habitations. Soudain la troupe fond sur le malheureux village : les maisons sont livrées aux flammes, et les habitants, pris à l'improviste, sont massacrés ou chargés de chaînes et conduits en esclavage. Quand les Watouta ne se sentent pas assez forts pour attaquer le village de front, ils arrivent, en rampant à travers les plantations de sorgho, jusqu'auprès des palissades qui l'entourent. Les femmes ne tardent pas à sortir pour aller chercher l'eau et le bois. Les féroces Watouta se précipitent sur elles, les enchaînent et s'enfuient en les entraînant ou en massacrant celles qui refusent de marcher. L'émoi est à peine donné dans le village, qu'ils sont déjà bien loin. Lorsque, dans la mêlée, un Watouta tombe frappé mortellement, ses compagnons font leur possible pour emporter son cadavre, et ôter ainsi à leurs ennemis la joie de l'avoir tué.

« Leur ville principale est Mougamba, et leur chef, Mdini. L'année dernière, Mirambo, aidé des Massai, les a chassés jusque dans l'Ouroundi. Mais Kapéra, roi d'une tribu de l'Ounyamouézi, les a rappelés, leur assurant que Mirambo était mort. De là, la guerre entre Mirambo et Kapéra. Cette guerre rend la mission difficile pour le moment, la grande préoccupation de mes braves Wanyamouézi étant de songer à se défendre. En attendant des temps meilleurs, je tâche de préparer les indigènes à la mission, en gagnant leur confiance, et de m'y préparer moi-même par la prière, l'étude de la langue et des superstitions du pays. »

Voici ce que j'ai appris sur leurs croyances religieuses. Ils admettent deux grandes divinités : Kubi, qu'ils appellent encore Nkassa, le soleil, dieu du jour, et Seda, dieu de la nuit. Le premier règle les destinées des hommes pendant le jour, le second, pendant la nuit. Kubi est supérieur à Seda. Cependant bien des Wanyamouézi les confondent ensemble et n'en font qu'une seule divinité. Le *mzimou* ou âme de leur parent défunt est aussi pour eux une sorte de divinité. Ils ne reconnaissent pas de création proprement dite de l'homme et semblent croire qu'il a toujours existé.

Leur demande-t-on si Kubi a créé les hommes. « Non, répondent-ils : il règle seulement leurs destinées. » — La vie et la mort, la paix et la guerre, la richesse et la pauvreté, maux et biens en un mot, sont dans sa main. C'est Kubi ou Seda que le Muyamouézi invoque dans les grandes circonstances : quand il entreprend un long voyage, quand il part pour la guerre. Pour ces invocations, il mêle de la farine de mtama avec de l'eau dans une cruche; il en prend une gorgée, la répand par terre en crachant, et dit : « Toi, Kubi, l'arbitre des hommes, donne-moi un voyage heureux, délivre-moi des maladies. Que je revienne apportant beaucoup d'étoffe dans ma maison; que ma famille reste en paix pendant mon absence. » — S'il va à la guerre : « Toi, Kubi, donne-moi d'être invulnérable; que les flèches et les balles passent près de moi sans me toucher. Accorde-moi un riche butin de vaches et d'esclaves. Que je sois victorieux; et quand je reviendrai, que l'on dise de moi : « C'est « véritablement un homme de fer, un guerrier indomptable... » Puis il ajoute : « En retour je t'immolerai une chèvre... une vache... je te donnerai du pombé... » (selon le goût de chacun).

Dans ces mêmes circonstances, il fait souvent des sortilèges sur la tombe de ses parents ou à l'endroit où sont censés résider leurs mzimu, pour se les rendre propices. Il y a quelques jours, Kirounga, avec les principaux du pays, est allé au village d'Isoura apaiser par des sacrifices les

mânes de sa mère, qui était aussi celle de Mirambô. Il y a immolé une vache et une chèvre noires. Les enfants et les femmes pouvaient seuls manger la viande des victimes.

Le soir, un nouveau sorcier qui survint prétendait, à son tour, qu'il aurait fallu immoler, non une chèvre noire, mais un mouton noir.

Lorsqu'un Muyamouézi est malade, il va consulter un sorcier, qui lui dit : « Prends quelque ornement, que ton père ou ta mère ait porté pendant sa vie ; tu te l'attacheras au cou ou au bras, et alors tu retrouveras le sommeil ; tu guériras de ta maladie. » Aussi les bracelets et les perles qu'on voit aux bras et au cou des Wanyamouézi, ne sont pas de simples ornements, mais des souvenirs, soit du père, soit de la mère, portés en l'honneur de leurs mzimu pour se les rendre favorables. Beaucoup croient que, s'ils venaient à se dépouiller de ces objets, le mzimou de leurs parents, ainsi méprisé, les tuerait ou les rendrait malades. Les mzimu sont comme les dieux lares des Wanyamouézi. Quand dans la guerre quelque chef est vaincu, c'est son mzimou qui l'a abandonné, qui ne l'aime plus. « Kapéra, me disait dernièrement le fils du ntémi des Bikandi, est encore un peu aimé de ses mzimu, c'est pour cela qu'ils ne l'abandonnent pas tout à fait, et qu'il peut encore nous résister. »

Dans ses lettres de juin, le P. Lourdel m'apprend qu'il a entrepris et qu'il pousse avec ardeur les travaux d'installation, toujours pénibles. Il est aidé dans ces travaux par des catéchumènes venus de l'Ouganda, qui se sont groupés autour de lui, et par quelques enfants rachetés. « Mes catéchumènes, m'écrit-il, ont déjà fait plusieurs milliers de briques, séchées au soleil ; avec ces briques j'essayerai de bâtir une maison d'une dizaine de mètres de long. Cette maison et mon *tembé* (habitation indigène) suffiront amplement pour abriter les missionnaires, les catéchumènes et les enfants. Quelques indigènes ont déjà manifesté le désir de se joindre à nos catéchumènes, pour prier et se faire instruire. Inutile de vous dire avec quelle joie je les accueillerai... Sous le rapport matériel, je manque de bien des choses, qui me seraient pourtant très utiles. Pas de montre, pas de réveille-matin autre que le chant des oiseaux et d'un vieux coq que j'ai mis dans ma hutte, pour m'avertir de l'approche de l'aurore. Nous faisons la prière avant le jour, et mes gens vont au travail, tandis que je fais l'oraison et célèbre la sainte Messe. Après mon léger déjeuner je vais les visiter et les diriger. Au milieu de la cour j'ai planté un grand bâton en guise de cadran solaire. L'ombre arrivée à un certain point, on cesse le travail, on dîne, on se repose quelques instants ; puis je fais le catéchisme et tout mon monde se remet au travail jusqu'au coucher du soleil. Nous soupons à la lumière d'une lampe primitive entretenue avec du beurre. Puis nous faisons en commun la prière du soir, et chacun va prendre sur sa natte un repos bien mérité. »

Enfin par les dernières lettres, datées du mois de novembre, j'apprends que les travaux de construction sont fort avancés. Mais la guerre dure toujours. Les soldats de Mirambo, que ne commandait plus leur vaillant capitaine, ont essuyé plusieurs défaites : « Les gens de Kapéra, me dit le P. Lourdel, ont eu jusqu'ici de grands avantages. Le village de Chimona, qu'on regardait comme le rempart du Boukoumé, et plusieurs autres ont été réduits en cendres, et ceux de leurs habitants qui ont échappé au massacre, traînés sur les marchés de l'Ounyaniembé. Jusqu'ici le bon Dieu nous a couverts de sa protection, et nous avons la ferme confiance qu'aucun mal ne nous arrivera. Cependant nous nous ferons un devoir de prendre toutes les précautions suggérées par la prudence.

« En voyant tant de désastres, Mirambo a appelé à son secours les Massai, qui viennent d'arriver avec leurs familles, et il s'est mis lui-même, quoique malade, à la tête de ses troupes. Actuellement il assiège Kapéra dans sa capitale. A son passage à Itoro, il s'est détourné de sa route pour venir voir les missionnaires, et, selon son habitude, s'est montré très affable à notre égard. La guerre a eu le précieux avantage de me faire faire connaissance avec tous les grands chefs de pays, depuis le Bonigo jusqu'au Bouchirambo... Si nous étions un plus grand nombre de missionnaires, nous pourrions nous établir dans plusieurs tribus, qui, ayant entendu parler de nous et du bien que nous faisons, désirent nous avoir au milieu d'elles. Puissions-nous ne pas y être précédés par les Arabes et autres étrangers ! »

Le Boukoumé est un plateau salubre, élevé d'environ 1,700 mètres au-dessus du niveau de la mer, et d'une grande fertilité. Les villages sont nombreux ; la population en est paisible et laborieuse. Tout nous faisait espérer que l'œuvre de Dieu y serait facile. Puisse la malheureuse guerre qui a éclaté ne pas ruiner de si belles espérances ! *(A suivre).*

NÉCROLOGIE

Mgr Cosi, vicaire apostolique du Chan-tong

Ce vénéré prélat, qui comptait vingt années d'épiscopat, a succombé, le 24 janvier, après une longue maladie qui avait décidé la Propagande à lui donner un coadjuteur, dans la personne de Mgr Benjamin Jérémie.

Mgr Eloi Cosi était né à Pontassieve, diocèse de Florence, le 6 mai 1819. Nommé le 5 février 1865, évêque de Priène et coadjuteur de Mgr Moccagata, il lui avait succédé, le 27 septembre 1870, lors du transfert de ce prélat au vicariat apostolique du Chan-si.

Voici en quels termes le *London and China Telegraph* parle du vénérable défunt :

« On nous annonce le décès, dans sa résidence épiscopale de Zi-nan-fou, de Mgr l'évêque Eloi Cosi, de l'Ordre des Frères Mineurs, vicaire apostolique du Chantong, province chinoise qu'il a évangélisée durant plus d'un quart de siècle : avant d'être chargé de son administration, il avait travaillé comme simple missionnaire pendant dix ans. D'excessives fatigues ont hâté la fin du zélé prélat : il traversa, en effet, toute la partie occidentale du Chan-tong de [illegible] à Zi-nan-fou, durant le rigoureux hiver de 1883-1884, administrant le sacrement de confirmation dans les nombreuses villes et villages où se trouvent des chrétiens. Quand il rentra dans sa résidence un peu avant Pâques, il était complètement épuisé. Il fut bientôt frappé d'une attaque de paralysie et ne fit plus que languir jusqu'à sa mort. »

LE R. P. BERTHIER, MISSIONNAIRE EN NORVÈGE

Nous avons déjà annoncé la mort tragique de ce saint missionnaire ; nous nous faisons un devoir de reproduire les détails biographiques suivants que nous communique le R. P. Plasse :

« M. Berthier était né à La Motte-d'Avellians, non loin de Lamure en février 1833. Orphelin très jeune, il fit ses études à Grenoble, encouragé par Mgr Bruillard, alors évêque de ce diocèse. N'étant encore que sous-diacre à Lamure, il prépara les mourants, pendant que le choléra y exerçait de grands ravages et lui enlevait un frère. Vicaire à Mans, curé à Saint-Jean-d'Hérans, deux paroisses mixtes, il eut occasion d'y exercer son zèle et sa charité envers les protestants. Il s'associa aux missionnaires de la Salette, et pendant de longues années prêcha avec fruit des missions en diverses localités du diocèse.

« Enfin, quand ses confrères eurent décidé de venir en aide à Mgr Bernard, préfet apostolique de la Norvège, il s'offrit pour cette mission, espérant, s'il ne pouvait lui-même assez apprendre une langue étrangère, au moins la faire étudier parfaitement aux jeunes aspirants au sacerdoce. Il avait presque terminé cette tâche et était venu en France spécialement pour s'occuper de leur prochaine ordination, quand Dieu lui a demandé le sacrifice de sa vie. Il s'était fait estimer d'un grand nombre de protestants riches et pauvres, et les journaux du pays, en apprenant sa mort, ont partout parlé de lui avec éloge et regret. »

LE R. P. SABON, OBLAT DE MARIE IMMACULÉE, MISSIONNAIRE A NATAL.

Le 10 février dernier mourait à Durban le doyen des missionnaires de Natal, le R. P. Sabon. Nous trouvons, dans le *Natal Mercury*, un long article nécrologique auquel nous empruntons les détails suivants :

« Toute la province, dit ce journal, a éprouvé un sentiment de regret, en apprenant la mort de ce vieux prêtre qui avait assisté aux commencements de la colonie, avait vu plus particulièrement naître et grandir la ville de Durban et avait eu la joie de voir croître et prospérer son œuvre en même temps que les autres institutions du pays. Le bon Père était populaire au plus haut point ; on aimait à rencontrer dans les rues sa vénérable et sympathique figure.

« C'est en 1851 qu'il était arrivé avec trois autres missionnaires, conduits par Mgr Allard. Maritzburg eut les prémices de son zèle apostolique. Au bout de treize mois, Durban ayant demandé un missionnaire, le R. P. Sabon fut envoyé dans cette ville qui n'était alors qu'un village misérable. A cette époque, des troupeaux d'éléphants se promenaient la nuit, là où se trouvent aujourd'hui les plus belles rues. Tout y était à créer ; mais le zèle de ce saint prêtre était infatigable et Durban lui doit les institutions catholiques qu'elle possède.

« La vie entière du P. Sabon s'est écoulée dans cette ville, la plus importante du vicariat de Natal. Pendant la longue durée de son apostolat, il ne revint qu'une fois en France, en 1867, et c'était pour plaider auprès des personnes charitables la cause de sa chère mission. »

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

ÉDITION ALLEMANDE

4e trimestre 1884.

Pour le rachat d'enfants païens (Mgr Balsieper). . .	225 15
Pour le séminaire d'Andrinople (Mgr Mladenoff). . .	2 50
Pour les missions de Moldavie (Mgr Camilli) . . .	37 60
Pour les missions de Bulgarie	3 10
Pour les missions d'Asie (M. Delpech, Missions Étrangères).	62 50
Pour les missions de Chine (M. Delpech)	25 30
Pour les missions de Chine et du Japon (M. Delpech) .	115 80
A Mgr Puginier, pour le Tong-King occidental. . .	3 75
Pour le Houpé oriental	12 50
Pour le Bengale occidental	10 »
Pour la Cochinchine orientale	3 75
Au R. P. Lanslots à Dacca pour aider à la construction d'une église à Bandoura	12 50
Pour les missions des PP. Franciscains (Tripoli) . .	25 »
Pour les missions d'Afrique (Côte d'Or).	149 85
Pour les Trappistes en Afrique (Natal)	7 50
Pour les missions des PP. Jésuites au Zambèze . .	359 50
Pour le Père Stéphane Hammer, missionnaire à Natal.	255 20
Pour les missions de la Haute-Égypte	3 75
Pour les missionnaires à Alexandrie (Lazaristes) . .	28 75
Pour la mission des Gallas	5 »
Pour le rachat d'enfants nègres (Gallas).	195 »
Pour le rachat et le baptême d'enfants païens sous les noms de Hermann, Joseph, Élisabeth, Marie, Henri, Aloyse, Catherine, Julienne, Cécile, Félix (Mgr Livinhac)	366 »
Pour le vicariat d'Athabaska Mackensie	280 85
Au R. P. Lecorre pour son orphelinat	12 50
Pour les missions d'Amérique (Dom Bosco). . . .	50 »
Pour les missions de l'Océanie (Mgr Lamaze) . . .	50 »
Pour les prêtres polonais.	15 35

ÉDITION POLONAISE

4e trimestre 1884.

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Mladenoff).	276 65
Pour les missions de Bulgarie	286 20
Pour les sœurs de l'hôpital d'Ourmiah (Perse) . . .	40 60
Pour le rachat d'enfants et d'orphelins (Dahomey). .	32 25
Pour l'établissement des Visitandines à Bangalore (Indes)	46 65
Pour les missions de Chine et du Tong-King (à M. Delpech)	159 80
Pour les missions d'Afrique (Niger)	13 »
Pour la mission du Zambèze.	97 25
Pour le P. Hiller, missionnaire au Zambèze. . . .	216 20
Au R. P. Sébastianski, pour la mission de Nebraska .	105 55

ÉDITION ITALIENNE

4e trimestre 1884.

Pour l'Œuvre.	204
Pour les missions les plus nécessiteuses (à Mgr Raimondi, pour les Canossiennes de Hong-Kong). . .	224 »
A Mgr Lazare Mladenoff, pour la Bulgarie	5 »
Pour les missions de Chine (Mgr Raimondi). . . .	29 »
A Mgr Puginier pour le Tong-King occidental. . . .	8 »
Pour les prêtres polonais.	15 »

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



Lettre de S. S. le pape Léon XIII à S. M. l'empereur de la Chine

Profondément ému des persécutions qui éprouvent depuis plusieurs mois la plupart des missions du Céleste Empire, le Souverain Pontife vient d'adresser la lettre suivante à l'empereur Kouang-su par l'entremise du R. P. Giulianelli, chef d'une nouvelle mission établie au Chen-si. Puisse ce touchant appel au cœur du jeune souverain être entendu et permettre aux ministres du Dieu de paix, de reprendre partout leur apostolat interrompu!

A l'illustre et très puissant Empereur des deux Tartaries et des Chinois

Très grand Empereur,

La guerre qui a éclaté dernièrement dans certaines régions de Votre Empire Nous presse de faire tous nos efforts pour gagner Votre bienveillance et Votre clémence, afin qu'il ne résulte de ces luttes guerrières, aucun dommage pour la religion catholique. En cela, Nous accomplissons un légitime devoir, puisqu'il Nous appartient de protéger, autant que nous le pourons et en tout lieu, le catholicisme. Nous suivons l'exemple de Nos Prédécesseurs, qui, plus d'une fois, ont imploré les puissants Princes, Vos ancêtres, en faveur des missionnaires d'Europe et du peuple chrétien.

Ce qui Nous inspire un grand espoir, c'est que Vous avez donné, en ce temps même, plusieurs témoignages de Votre bon vouloir à l'égard des chrétiens : Nous avons su, en effet, qu'au début de la guerre, Votre autorité a décrété que les chrétiens devaient être respectés, et qu'on ne fit aucun mal, même aux missionnaires de la nation française.

Il n'est personne qui, en cela, grand Prince, n'ait reconnu Votre équité et Votre humanité, d'autant plus que tous les prêtres, habitant Votre florissant empire pour y prêcher l'Évangile, sont envoyés par les Pontifes Romains, de qui ils tiennent leurs charges, leur mandat et toute leur autorité. Ils ne sont pas recrutés dans une seule nation : on en compte aujourd'hui un grand nombre de l'Italie, de la Belgique, de la Hollande, de l'Espagne, de l'Allemagne, qui habitent dix provinces de Votre vaste domination. Les prêtres, tant de la Compagnie de Jésus que de la Congrégation des Missions, qui travaillent en d'autres provinces, viennent de nations très diverses. Et cela est pleinement d'accord avec la nature de la religion chrétienne qui n'est pas faite pour un seul peuple, mais pour tous, qui unit tous les hommes par des liens fraternels, sans aucune distinction de pays ni de race.

L'œuvre de ceux qui travaillent au nom de l'Évangile est très salutaire, même aux choses publiques. Ils doivent s'abstenir des affaires politiques, et se donner tout entiers à la propagation et à la sauvegarde de la doctrine de Jésus-Christ. Or les principaux préceptes de la religion chrétienne sont : craindre Dieu, conserver en toute chose entièrement et inviolablement la justice, d'où cette conséquence qu'il faut se soumettre aux magistrats, honorer le roi non seulement par crainte de sa colère, mais surtout par conscience. Rien certes n'est plus propre que ces vertus à tenir la multitude dans le devoir et à conserver la sécurité publique.

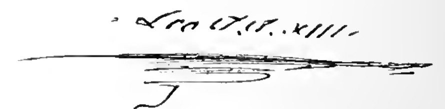
A la vérité, les prêtres catholiques venus d'Europe, qui, depuis quelques siècles déjà, exercent les fonctions apostoliques dans le puissant empire chinois, loin d'avoir apporté aucune gêne à la puissance publique et aux affaires civiles, ont, au contraire, de l'aveu de tous, rendu de grands services. Ils y sont arrivés d'abord par la propagation de la discipline morale du christianisme, ensuite par la diffusion des lettres et des autres

arts, qui constituent la civilisation. Puisque la même pensée, la même intention animent ceux qui instruisent à présent les Chinois dans la doctrine chrétienne, Vous ne pouvez douter de les trouver toujours, avec même volonté et fidélité, soumis à Votre nom et à Votre Majesté.

Pour Nous, puissant Empereur, Nous Vous exprimons et témoignons la plus grande reconnaissance à cause des preuves de bienveillance que Vous leur avez données : et en même temps, au nom de cette clémence qui Vous distingue, Nous Vous adjurons vivement, dans les circonstances présentes, de les couvrir de Votre bienveillance, de les prendre sous Votre haute protection, afin qu'ils ne souffrent aucun dommage, et qu'ils jouissent, par Votre faveur, de la pleine liberté de leur ministère.

En attendant, Nous supplions Dieu, maître du ciel et de la terre, afin qu'il vous accorde sans cesse, très illustre Prince, l'abondance des grâces de sa bonté.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 1er février 1885, la sixième année de Notre Pontificat.



M. GUYOMARD, missionnaire, né au diocèse de Vannes en 1858, parti pour le Cambodge en 1883, martyrisé à la fin du mois de janvier dernier.

LA PERSÉCUTION AU CAMBODGE

La guerre du Tong-King et de Chine devait avoir dans l'Extrême-Asie tout entière de terribles contre-coups. Il y a quelques semaines, le télégraphe nous annonçait la mort de M. Guyomard, un jeune missionnaire de vingt-sept ans, parti il y a à peine deux ans pour cette lointaine mission. Aujourd'hui une lettre de Monseigneur Cordier, vicaire apostolique du Cambodge, nous apporte les premiers détails de ce douloureux événement. Le tableau que trace le vénérable prélat de ses chrétientés désolées est navrant ; aussi, nous en avons l'espérance, nos lecteurs soutiendront de leurs prières et de leur charité ces infortunés néophytes massacrés et ruinés en haine de l'Église et de la France !

LETTRE DE MGR CORDIER, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, VICAIRE APOSTOLIQUE DU CAMBODGE.

Détails sur le martyre de M. Guyomard. — Massacres et incendies.

Phnôm-Penh, le 19 février 1885.

C'est le cœur navré de douleur que je vous envoie à la hâte quelques nouvelles de ma mission. Le télégraphe vous a déjà fait connaître le meurtre du P. Guyomard. Voici les détails que j'ai pu recueillir sur cet événement

à la fois glorieux et triste. Ce cher confrère était de retour chez lui, venant de la retraite, depuis à peine huit jours, lorsqu'il a été massacré avec un grand nombre de ses chrétiens par les Cambodgiens révoltés. Le P. Combes, qui, aidé par l'administrateur de Tan-an, a pu se rendre, avec le P. Cagnon, sur le théâtre du massacre, me raconte, ainsi une partie de son voyage.

« A Bac-Chiên, je rencontre un enfant de quinze ans, le fils de Tho-Lieu, qui arrivait en même temps que moi : il venait de Tra-hô fuyant les rebelles. Je l'interroge.

« Père, me répond-il, j'ai été pris par les Cambodgiens « dans la nuit du 29 au 30 janvier ; le 30 au matin, en « allant puiser de l'eau pour eux, j'ai vu le corps du « P. Guyomard décapité, devant la maison des bains ; la « tête était suspendue au peuplier planté devant l'église. »

« Évidemment, je n'avais plus aucun doute à conserver sur la mort de notre cher confrère. Arrivé à la chrétienté de Tra-hô presque entièrement réduite en cendres, je cours vers la maison des bains ; l'enfant avait dit vrai. Près de cette maison, je trouve une partie de la soutane du Père ; quelques pas plus loin sur la berge, j'aperçois son corps dont il ne reste plus que le tronc et les jambes ; la tête, les pieds et les mains ont été coupés. J'entre à l'église heureusement conservée, et, après m'être dépouillé de ma soutane, j'en enveloppe le corps du Père Guyomard que je dépose dans la bière servant de catafalque. Je fais aussitôt creuser dans la sacristie une fosse où l'on place le cercueil. C'est là que repose notre cher confrère en attendant le jour où nous pourrons lui rendre solennellement les honneurs funèbres. »

Le P. Combes ne me dit rien de plus, il n'a pu savoir ni le lieu précis où le missionnaire a été pris, ni le genre de mort qu'il a subi. D'après les témoignages de plusieurs personnes qui l'ont rencontré à un kilomètre de Tra-hô, le P. Guyomard, à la nouvelle de l'arrivée des rebelles, aurait essayé de fuir, il aurait été vu, son chapelet à la main, traversant le petit cours d'eau qui passe près de l'église, et il se serait ensuite enfoncé dans les hautes herbes. A force de recherches, les insurgés l'auraient découvert, ramené près de l'église et mis à mort sur le théâtre même de son apostolat. Quant au genre de sa mort, quel fut-il? A-t-il eu la tête tranchée, a-t-il été assommé avec un pilon retrouvé près de l'église et décapité ensuite? Nous l'ignorons encore, et c'est pour nous un vif regret de ne pouvoir satisfaire vos pieux et légimes désirs ; mais, si, un jour, la Providence nous accorde d'apprendre ce que furent les derniers moments de notre cher martyr, nous serons heureux de vous faire connaître tous les détails.

Je vais maintenant vous donner quelques renseignements incomplets, mais absolument certains sur treize chrétientés dont les unes ont été entièrement ou en partie dévastées par les insurgés et les autres abandonnées par les chrétiens fuyant pour sauver leur vie.

Tra-hô. — Voici ce que le P. Combes m'écrit au sujet de cette chrétienté. « En arrivant au village, nous rencontrons flottant dans la rivière des corps de femmes et d'enfants : sur la berge, nous voyons des squelettes de grandes personnes dont la chair a été complètement dévorée. Cette chrétienté se composait de trois cent trente néophytes et vingt-cinq catéchumènes ; nous n'avons aucune nouvelle de cent trente-sept d'entre eux : les uns ont été jetés à la rivière, d'autres sans doute ont été assommés dans les broussailles ; un grand nombre sont morts de faim ; car, pour éviter les Cambodgiens, il leur a fallu pendant deux jours fuir à travers les hautes herbes qui recouvrent l'immense plaine des joncs ; et sur cette route déserte, sans secours, sans abri, femmes et enfants ont dû succomber à la fatigue et à la faim.

Bissac. — Sur les cent vingt chrétiens de ce village, soixante-dix ont disparu.

Sofidoc. — Des soixante néophytes qui composaient cette station, on n'en a retrouvé que cinq ou six.

Bung-trai et *Tralôc*. — Ces deux chrétientés ont été abandonnées par leurs habitants qui ont pu, dit-on, se réfugier en Cochinchine.

Som-rong. — Nous n'avons aucune nouvelle de cette station, mais, comme elle se trouvait sur le passage des insurgés, il est bien à craindre qu'elle n'ait été dévastée.

Ces six chrétientés composaient le district du P. Guyomard.

Le district de *Banam* a eu aussi beaucoup à souffrir. Dans ce district, la station de Trabec a été complètement anéantie. J'ai appris par plusieurs voies que les hommes ont été massacrés. J'ignore encore ce que sont devenus les femmes et les enfants, s'ils ont péri dans les flammes qui ont consumé l'église et toutes les maisons du village ou s'ils ont été emmenés par les rebelles.

Banam a eu douze maisons brûlées.

Nomlich a été abandonné.

Les quatre chrétientés du P. Pianet ont toutes plus ou moins souffert, les églises et bon nombre de maisons ont été incendiées ; je ne saurais vous en dire davantage sur ce district, les détails me manquent.

En remontant le fleuve nous rencontrons la station de Phlou-trey dont tous les chrétiens ont fui.

Des provinces de l'ouest, voici les renseignements que j'ai reçus du P. Joly en date du 10 février.

« Les villages de Ta-ke, Coprâm, Luc-son, ont été abandonnés par les chrétiens dont un grand nombre est sans ressources. Je tâche de les rassembler à Châu-dóc. Comment ferai-je pour les nourrir? »

Que de ruines! Quelle désolation! Au moins est-ce fini, et verrons-nous bientôt luire des jours meilleurs? Qui pourrait le dire? Le calme ne se rétablit pas ; dispersées sur un point, les bandes de rebelles se reforment sur un autre et parcourent le pays en le dévastant partout sur leur passage.

Que, dans son infinie bonté, le Seigneur daigne avoir pitié de nous ! Pour vous, ne nous oubliez pas dans vos prières.

Le 21 février, Mgr Cordier envoyait la relation suivante en l'accompagnant de ces mots :

Je vous adresse la lettre que je viens de recevoir du P. Pianet : l'insurrection, bien loin de s'apaiser, semble vouloir redoubler. La situation du P. Lazard sur le grand fleuve me donne des inquiétudes.

Vinh Loi, 21 février 1885.

Monseigneur,

Voici le récit des faits qui se sont passés dans le district de Banam et dans le mien, pendant que j'étais seul chargé de l'administration de l'un et de l'autre.

Le samedi 31 janvier, nous apprenions le massacre du P. Guyomard et de nombreux chrétiens annamites ; je vous en informai aussitôt. Le lendemain dimanche, une barque que j'avais envoyée aux informations revenait au bout de quelques heures jeter l'effroi dans la population. Les chrétiens de Trà-Bèc près Banam avaient été massacrés, le village pillé et livré ensuite aux flammes. Un témoin oculaire m'a dit que les rebelles se sont jetés à l'improviste sur cette chrétienté dans la journée du samedi 21 janvier. Le grand nombre a pu échapper au danger par une fuite précipitée ; dix seulement ont été saisis. Amenés devant le chef de la bande cambodgienne, ils ont confessé leur qualité de chrétiens, les rapports qu'ils avaient avec le Père ; après cet aveu généreux, huit sur dix furent massacrés. Celui qui me raconte ces détails fut épargné avec un autre. N'étant que catéchumène, il crut pouvoir se permettre une réponse évasive, c'est probablement ce qui l'a sauvé. L'église, le village, tout devint ensuite la proie des flammes.

Il y avait quelques heures à peine que j'avais appris ces tristes événements, quand M. Sandré me fit appeler en sa nouvelle résidence de Ba-mé. C'était pour me dire qu'ayant voulu pousser une reconnaissance dans l'intérieur, il avait été rencontré dans la nuit par une colonne de huit cents rebelles, forcé de rebrousser chemin, de se jeter à la nage pour sauver sa tête, abandonnant au pouvoir de l'ennemi quatorze de ses gens, vingt-huit fusils et toutes ses munitions. « Nul doute, me disait-il, qu'avant la fin de la journée, nous ne soyons attaqués de nouveau, ici ou plus bas dans les derniers villages. » Les bruits les plus alarmants circulaient à Ba-mé ; un de mes chrétiens de Vinh-phuoc, disait-on, avait été saisi à Sroc-càs par les Cambodgiens rebelles et massacré comme chrétien. Toutes ces nouvelles, arrivées coup sur coup et amplifiées encore par les nombreux fuyards qui descendaient du haut Cambodge vers la Cochinchine, avaient jeté la terreur parmi nos gens. Il était impossible de défendre à la fois Banam et les chrétiens en aval de ce village ; je laissai donc ces derniers se retirer en lieu sûr, pour donner tous mes soins à Banam où le nombre des bras et quelques armes permettaient d'organiser une résistance.

En quelques heures un retranchement, formé d'une double haie de bambous, fut improvisé à l'entrée du village. Le lendemain, nous étions effectivement attaqués de ce côté par une troupe de trois cents Cambodgiens armés de piques, de coutelas et d'un seul fusil ; quant à nous, nous disposions, comme moyens de défense, de vingt-cinq fusils et des canons, qui, une fois déjà, ont, sous vos ordres, sauvé Banam. Les chrétiens s'en souvenaient, et, si votre présence n'eût dépendu que de leurs vœux, vous eussiez encore une fois été à notre tête pour nous commander et nous défendre.

Les munitions nous manquaient, aussi nos moyens de défense étaient-ils plus apparents que réels ; cependant, après Dieu, c'est à ce déploiement de forces que nous sommes redevables de notre salut. Au moment de l'attaque, assiégeants et assiégés poussèrent de grands cris, puis les cris cessèrent tout à coup du côté de l'ennemi qui parut prendre conseil avant d'avancer. Les chrétiens profitèrent de ce moment pour penser à Dieu et à leur âme. Un notable récita à haute voix une prière à la Sainte Vierge, tout le monde y répondit avec ferveur, puis chacun vint à moi décharger sa conscience. Un grand nombre, du reste, salutairement conseillés par la peur, avaient profité de la nuit précédente pour se confesser. Ils s'étaient souvenus de Dieu au moment du péril, Dieu se souvint aussi et combattit pour eux.

Les rebelles, nous croyant sans doute plus nombreux et mieux armés que nous ne l'étions, disparurent successivement dans les bambous, et bientôt on ne vit plus que l'immense incendie allumé par eux dans les maisons en dehors du cercle protégé par nous. J'eus l'idée alors que, repoussés de Banam, les assaillants trouveraient dans les chrétientés situées plus bas une proie trop facile pour échapper à la destruction. Mes pressentiments ne me trompaient pas et l'enfer pour les réaliser nous suscitait un autre ennemi aussi implacable que les rebelles. L'occasion était belle, en effet, pour les païens d'assouvir leur vieille haine contre les chrétiens ; ils en profitèrent.

Pendant plusieurs jours la sentinelle postée sur une hauteur à l'entrée de l'arroyo de Banam n'annonça qu'incendies sur les deux rives. Les quelques barques arrivées ces jours là m'apportèrent les détails de la destruction complète des chrétientés confiées à ma garde. Les PP. Janin, Lavastre et Valour arrivèrent sur ces entrefaites, me prêtant le secours de leur courage, de leurs lumières et de leur bonne amitié. J'appris d'eux que la frontière du royaume était infestée de pirates, qui, profitant du désordre général, pillaient et frappaient odieusement les fuyards.

C'était donc pour nos chrétiens, ennemis de toutes parts, dangers de toutes sortes, et ces malheureux, que l'enfer poursuit ainsi de sa rage, ne sont comme à Trà-Hô, que des néophytes dans la foi. Dieu voudrait-il passer au crible ses élus, ou veut-il seulement enseigner par la pratique à toutes ces nouvelles recrues de la milice chrétienne que le royaume du ciel est aux vaillants ?

L'arrivée des Pères ranima le courage de tout le monde, et la confiance revint quand on vit les troupes françaises s'engager dans l'intérieur à la poursuite des rebelles. Ma présence n'étant plus nécessaire à Banam, je pris avec moi

quelques jeunes gens armés et je descendis le fleuve pour aller constater nos pertes. A Vinh phuoc toute la partie basse du village a été détruite par les flammes. Un incendiaire a été saisi la torche à la main dans l'église ; elle a dû sans doute sa conservation à la précaution que j'avais prise d'enlever le chaume qui la couvrait. A Vinh Loi, en une seule nuit, on a brûlé toutes les maisons que les chrétiens avaient abandonnées pour fuir. J'ai constaté d'autre part, là comme ailleurs, que tout ce qui appartenait aux païens a été épargné sans exception. De l'église et de ma maison je n'ai trouvé que des ruines et quelques débris calcinés qui fumaient encore. J'ai perdu dans ce désastre la moitié de mes ressources.

A Qui-Da l'église et quelques maisons ont été brûlées. Il était nuit quand je passai à Vinh-Thành. J'essayai vainement de réunir quelques chrétiens, tous avaient fui abandonnant à la destruction leur petite église et leurs maisons qui n'étaient plus que cendres. Je me plaignais de ma pauvreté, mais aujourd'hui ma pauvreté d'autrefois serait richesse. Plus d'églises, plus de maisons, mes chrétiens morts ou dispersés sur tous les chemins de Cochinchine; leurs maisons brûlées, leurs biens pillés, leurs récoltes dévastées, leur petit commerce anéanti. Je crains, en outre, que, pressés par la nécessité, ils ne contractent chez les payens des dettes à gros intérêts, que la charité chrétienne devra ensuite éteindre pour les ramener au bercail.

Voilà, en quelques mots, la situation de mon district et la mienne. Croyant interpréter vos intentions, je travaille en ce moment à réunir mon troupeau dispersé, parce qu'un trop long retard pourrait entraîner sa ruine. La chrétienté de Vinh-Loi est la plus exposée, je m'y suis donc installé avec les vingt fusils que M. le représentant m'a envoyés par votre entremise. Nous n'avons plus de riz, et il n'est plus possible à nos gens de pénétrer dans l'intérieur pour y faire leurs échanges habituels. Puissé-je, Monseigneur, m'autoriser de votre voix pour obtenir de la charité chrétienne les secours dont j'ai besoin afin de continuer l'œuvre de Dieu au milieu de l'orage et des ruines!

LA PERSÉCUTION AU TONG-KING

LETTRE DE MGR PUGINIER, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES, VICAIRE APOSTOLIQUE DU TONG-KING OCCIDENTAL.

Ké-sô, 27 janvier 1885.

Dans le courant de 1884, j'ai écrit en Europe un certain nombre de lettres ; elles vous ont fait connaître la situation de la mission du Tong-king occidental. Je me bornerai dans celle-ci à vous signaler les événements les plus récents.

La première nouvelle que je reçus au commencement de cette année fut une nouvelle de mort et de malheurs. Elle m'était apportée par le vicaire de la paroisse de Bâu-no, district de Son-tây. Ce prêtre venait m'annoncer à la hâte l'assassinat d'un élève de la mission, de plusieurs chrétiens, l'enlèvement d'un grand nombre de femmes et d'enfants, l'incendie de l'annexe de la paroisse, de l'église et d'une dizaine de villages chrétiens. Il me priait de faire connaître au général en chef le danger que courent particulièrement les cinq paroisses supérieures du même district exposées aux ravages de fortes bandes de brigands qui préparent les voies aux troupes de Chine et aux Pavillons-Noirs. Ces derniers sont campés sur le fleuve Rouge et sur un affluent de la rivière Claire appelé Sông-chây. Leurs avant-postes sont établis dans deux chefs-lieux de paroisse dont les chrétiens ont dû fuir ; de là ils ont imposé plusieurs villages chrétiens de dix mille francs chacun, menaçant de les détruire s'ils ne livrent pas cette somme.

Il est vrai que là ce n'est plus, comme l'an dernier dans la province de Thanh-hoa, une guerre déclarée officiellement aux chrétiens par les autorités annamites, les villages païens ne sont pas plus épargnés ; mais le malheur des uns ne diminue pas la grandeur de celui des autres. Voilà un an que ce district de Son-tây est continuellement ravagé, tantôt par les Pavillons-Noirs, tantôt par des bandes de pirates qui y ont accumulé des désastres incalculables. Quatre prêtres de ce district ont dû récemment quitter leurs paroisses parce qu'ils avaient été dénoncés aux Pavillons-Noirs qui cherchent à se saisir d'eux pour les mettre à mort. Je ne puis prévoir encore le moment où il leur sera possible de rentrer au milieu de leurs ouailles.

L'année 1884 a été une année d'épreuves incessantes, tantôt pour la mission tout entière, tantôt pour différents districts ; aussi, notre compte-rendu d'administration des sacrements est-il en tous points inférieur à celui des années précédentes. Ce n'est pas que nous ayons eu moins de travail, moins de fatigues que de coutume ; mais vous savez bien que les Apôtres s'étaient donné beaucoup de peine pendant toute une nuit et ils n'avaient rien pris. Puissions-nous, après nos malheurs, voir aussi une pêche miraculeuse, des conversions nombreuses et sincères, et l'établissement solide de la foi dans ce pays qui, en passant par de grandes tribulations, a donné de nombreux exemples de vertus héroïques.

Déjà nous entrevoyons des grâces de salut ; une seule paroisse du district de M. Ramond compte plus de 1,500 catéchumènes, dont 400 au moins sont prêts à recevoir le baptême, sans parler de plus de 200 que le Père a déjà baptisés au mois de novembre dernier. Si je n'étais éprouvé par un de ces forts rhumes que le bon Dieu m'envoie souvent dans cette saison humide et froide, j'irais moi-même parcourir ces chrétientés naissantes où le passage de l'évêque contribue puissamment à remuer les cœurs et augmenter le mouvement des conversions. J'ignore s'il me sera possible d'entreprendre cette tournée qui menace

d'être pénible. Je consulterai mes forces après la retraite que je suis en train de donner aux prêtres indigènes, et après l'ordination très nombreuse qui la clôturera. Dans huit jours, en effet, j'aurai, grâce à Dieu, cinq prêtres indigènes de plus, et, même avec ce renfort, je ne comblerai pas encore les vides faits par la mort.

La mauvaise situation du Laos ne m'a pas permis d'envoyer, à la fin de l'année, des missionnaires et des catéchistes porter des secours spirituels à ces néophytes si éprouvés.

Aucune justice n'a encore été rendue ; les ennemis de la religion et de la France, qui ont massacré des missionnaires, des prêtres, des catéchistes, des chrétiens et qui ont incendié et pillé plus de cent villages, sont toujours fiers de leurs exploits et de leur impunité.

Envoyer, dans les circonstances actuelles, des missionnaires et des catéchistes au Laos, ce serait les voyer à une mort certaine sans profit pour les âmes.

Demandez pour nous la foi et la patience, le courage et la force, et par-dessus tout, l'amour pour ce vrai Dieu auquel nous avons consacré notre vie et notre mort.



CHINE. — Porte de Mi-lin-tang-men (Voir page 158).

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Dans le consistoire du 27 mars, S. S. le pape Léon XIII a préconisé un grand nombre d'évêques. Parmi les Églises déjà pourvues par bref et que Sa Sainteté a publiées dans ce consistoire, nous relevons les suivantes :

L'Eglise Archiépiscopale titulaire de Péluse, pour Mgr Joseph-Sadoc Alemany, démissionnaire du siège de San Francisco en Californie ;

L'Eglise Métropolitaine de Corfou, pour Mgr Evangéliste Boni, des Mineurs Capucins, transféré des sièges unis de Zante et Céphalonie ;

L'Eglise Cathédrale de Scio, pour Mgr Fidèle Abbati, des Mineurs Réformés, transféré de l'église titulaire de Gerra ;

L'Eglise Episcopale titulaire de Myriophyte, pour M. Jean-Baptiste Sarthou, de la congrégation de la Mission, délégué Vicaire apostolique du Pé-tché-ly occidental (Chine).

L'Eglise Episcopale titulaire de Tamace, pour M. Pierre Bourgade, élu Vicaire apostolique d'Arizona ;

L'Eglise Episcopale titulaire d'Apollonia, pour M. Alphonse Glorieux, choisi comme Vicaire apostolique d'Idaho ;

L'Eglise Episcopale titulaire de Tricomie, pour le R. P. Nicolas-Marie Pagani, de la Compagnie de Jésus, député Vicaire apostolique de Mangalore ;

L'Eglise Episcopale titulaire de Cérame, pour le R. P. Etienne Reville, de l'Ordre des Ermites de S. Augustin,

député Coadjuteur avec future succession de l'évêque de Sandhurst ;

L'Eglise Episcopale titulaire de Milo, pour M. Jean Butt, chanoine, député auxiliaire de l'évêque de Southwark ;

L'Eglise Episcopale titulaire de Facusa, pour le R. P. Charles Testa, Vicaire général de la Curie de Constantinople.

Enfin, on a fait au Saint-Père la demande du sacré Pallium pour les Églises de San-Francisco et de Corfou, et pour Mgr Charles-Jean Seghers qui, de l'Eglise métropolitaine d'Orégon-City, est retourné au siège de Vancouver.

INFORMATIONS DIVERSES

Rome. — Le Souverain Pontife, voulant témoigner à S. M. Kalakaua Ier, roi des iles Sandwich, sa satisfaction pour la protection qu'il accorde aux missions catholiques, lui avait conféré la grand'Croix de l'Ordre de Pie IX. Pénétrée de gratitude pour cette distinction si flatteuse, Sa Majesté a envoyé à LL. EE. les cardinaux Louis Jacobini, secrétaire d'État. et Siméoni, préfet de la Propagande, la grand'Croix de l'Ordre royal de Kalakaua, et a nommé commandeur du même Ordre, Mgr Dominique Jacobini, secrétaire de la Propagande.

On annonce que S. M. le Sultan vient de donner le grand cordon du Medjidié à Mgr Louis Rotelli, délégat apostolique et vicaire patriarcal de Constantinople.



CHINE. — Déjeuner dans la boutique d'une marchande de riz (Voir page 149).

Grèce. — Le retour des Grecs schismatiques à la vraie foi est, on le sait, une des préoccupations du magnanime Pontife qui gouverne l'Eglise universelle. Nous recevons le premier numéro d'une publication mensuelle qui se propose de seconder les intentions du Saint-Père. *La Revue de l'Eglise grecque-unie* est exclusivement une œuvre d'études et d'informations. Elle paraît à Mesnil-Saint-Loup, par Estissac (Aube). Son sous-titre *Μια ποιμνη, εις ποιμην*, *unum ovile, unus pastor*, indique le but élevé qu'elle poursuit.

D'autre part, depuis quelques années déjà, un journal hebdomadaire catholique, le premier qui ait été publié en grec, paraît à Syra. Entièrement dévoué aux intérêts de la religion, il a contribué pour une large part au mouvement qui rapproche les Grecs schismatiques de l'Eglise romaine. Il a pour titre Ανατολη (l'Orient).

Bulgarie. — M. Bonetti, procureur des missions lazaristes, nous écrit de Constantinople le 18 mars 1885 :

« Notre œuvre a plus que jamais besoin de prières et de protection. Le vicariat confié à Mgr Mladenoff manque absolument de tout : écoles, églises, missionnaires et prêtres du rite bulgare. La construction d'un séminaire bulgare est sur le point d'être achevée. Ce séminaire pourra contenir cent cinquante élèves. De là sortiront les vocations pour l'état ecclésiastique. Ceux d'entre les élèves qui manifesteront du goût pour l'enseignement seront placés dans les villages catholiques comme professeurs et, en cette qualité, ils pourront rendre de grands services. Mais, pour former de bons prêtres et de bons maîtres d'écoles, il faut du temps.

« Quinze villages sont encore privés de prêtres et ils doivent se contenter de la visite qui leur est faite trois ou quatre fois par an. Mgr Mladenoff n'a pas encore pu pourvoir de prêtres les cinq importants villages qui se sont convertis depuis le commencement de cette année.

« Les écoles de garçons devraient être augmentées, car les Grecs et les exarchistes, aussi bien que les protestants, s'em-

pressent d'ouvrir une école dans chaque village qui s'unit à l'Eglise catholique. Faute de ressources, nous n'avons pas encore pu nous occuper des écoles de filles, tandis que les Grecs et les exarchistes en ont ouvert dans tous les centres. Nous espérons toutefois installer sous peu à Koukouch les Filles de la charité.

« Un grand moyen d'action consisterait à pouvoir disposer d'une église du rite bulgare dans la ville de Salonique où Mgr Mladenoff n'a pas encore une église pour célébrer le messe en son rite.

D'après un édit viziriel de date récente, toutes les églises bâties en vertu d'un firman obtenu par l'entremise du patriarche grec phanariote, doivent, sur leur demande, être rendues aux Grecs. Nous en possédons trente et une qui se trouvent dans ce cas, et, quoique la grande majorité des prêtres soient catholiques, trente et une églises sont menacées de passer aux schismatiques, parce que ceux-ci les réclament. Nous ne les perdrons peut-être pas toutes; mais nous serons obligés d'en rebâtir plusieurs. »

Afrique centrale. — Mgr Sogaro, vicaire apostolique de l'Afrique centrale, nous écrit du Caire, le 20 mars :

« Le 10 de ce mois, est arrivée de Dongola une lettre de Sœur Thérèse Grigolini. Elle est datée d'Undurman, 3 février. Ecrite au crayon sur un mouchoir en cotonne, elle est illisible en plusieurs endroits. Elle raconte brièvement les indicibles souffrances auxquelles les prisonniers sont en proie. Elle expose un plan pour leur porter secours et recommande de leur envoyer des thaleris plutôt que de l'or, parce que l'or perd les deux tiers de sa valeur. Elle dissuade d'écrire au Mahdi en leur faveur, cette intervention pouvant leur coûter la vie. Elle annonce que tous les habitants de Khartoum ont été massacrés et que le nombre des morts tués avec le général Gordon et le consul autrichien M. Hansal, monte à 2,000.

« Huit jours après la réception de cette lettre, nous parvint une seconde datée du 28 février et envoyée par M. Santoni. Elle contenait onze réponses correspondant à autant de demandes toutes relatives aux moyens de porter secours aux missionnaires. Pour des raisons faciles à comprendre, nous n'en pouvons rien publier.

« M. Santoni raconte ensuite les péripéties de son voyage : il est allé d'abord à Abou Gussi, puis à Ambilila par la voie du Kordofan ; enfin, après quinze jours de voyage, il arriva à Undurman. S'étant rendu au bazar, il se mit à vendre des marchandises qu'il avait apportées avec lui. Un Blanc qu'il distingua parmi la foule et à qui il demanda des renseignements, le conduisit à quatre pauvres cabanes ; deux étaient occupées par les missionnaires, deux par les Sœurs. M. Santoni leur remit une lettre du P. Vicentini et leur montra celle adressée au Mahdi : tous furent d'avis qu'il était dangereux de la lui faire parvenir et on la détruisit. M. Santoni fut, peu de jours après, arrêté et emprisonné comme espion des Anglais. Au bout de trois semaines, on le relâcha et il put nous rapporter la lettre de Sœur Grigolini dont on a parlé plus haut. Pour cacher cette lettre, la bonne religieuse l'avait cousue dans un pli de la chemise du messager sur son épaule gauche.

« La prudence nous interdit d'entrer dans de plus amples détails soit sur les faits passés, soit sur nos projets. Bornons-nous à dire que, si, avec la grâce de Dieu, nous sommes secondés comme nous l'espérons, la réussite de notre tentative est assurée. »

Constantine. — Mgr Clément Combes, le nouvel évêque de Constantine et d'Hippone, a recommandé, à la fin de son mandement de carême, notre Œuvre à son clergé et aux fidèles de son diocèse.

Toronto. — Nous recevons également le mandement de Mgr Lynch. Ce document, qui porte à la connaissance des fidèles du diocèse de Toronto la lettre de protestation de S. Em. le cardinal Simeoni contre la spoliation de la Propagande, contient un éloquent éloge des missionnaires et un pressant appel en faveur de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

---

400 LIEUES A TRAVERS LE KOUANG-SI & LE KOUY-TCHÉOU.

Journal de M. Chouzy,

des Missions-Étrangères de Paris.

Ire PARTIE

De Kouy-hien a la frontière du Kouy-tchéou.

Mars-avril 1881

(Suite et fin)(1).

IV

Depuis le départ de Kin-Yuen-fou jusqu'à la frontière du Kouy-tchéou.

Départ de Kin-Yuen-Fou. — Sévérité du paysage. — Caractère doux de la population. — Houay-Yuen-Tchén, marché de première classe. — Le Tsin-min ou jour des sacrifices aux ancêtres. — Aventure d'un soldat. — Les sacrifices aux morts. — La ville de Té-chén. — Réflexions sur les habitants de cette contrée. — On mange des crapauds. — Les temples de Confucius. — Se-Ngen-Hien, ville de troisième ordre. — Episode d'un Hou-Nanais. — Adoration de la pierre brute. — La rivière Siou-Chouy. — Le village des forgerons. — Maisons des indigènes. — Marché de Kou-pin. — Simplicité familière des habitants. — Bêche originale. — Marché de Ché-tsen-lou-hin. — La rivière Yun-tchang-ky. — Entrée dans des montagnes alpestres. — Arrivée a la frontière du Kouy-tchéou.

Kou-pin est situé dans la plaine à trente *ly* du village des *Maréchaux*. C'est un assez pauvre petit marché, où pourtant il y a une bonne auberge, dans laquelle nous déjeunons. Des mœurs plus que légères, et des autels dressés çà et là à la *pierre brute*, indiquent une grossière superstition; néanmoins je ne peux refuser à cette population *Tchoûang-Koû*, simple et douce, mes plus sincères sympathies; il me semble que si un missionnaire venait y arborer la croix, sa prédication trouverait peut-être un écho facile. Mon opinion sur ce point n'a-t-elle pas été confirmée depuis par le magnifique mouvement vers le christianisme sur le territoire du Kouy-tchéou ?

« Les Toû-jèn (ou Tchoûang-Koû) sont mûrs pour la foi, m'a écrit depuis le Père Saby, chargé des deux districts. »

Ce fut en considération de la simplicité dont j'ai parlé, que je m'abstins d'adresser des observations à deux femmes qui se tinrent debout à côté de ma table pour examiner mes mets et ma personne. Je ne sais à quoi tient la chose, à la licence des mœurs ou à une autre cause; mais, à part

(1) Voir les *Missions catholiques* du 2, 9, 16, 23, 30 janvier, 13, 20, 27 février, 6, 13 20, et 27 mars 1885, et la carte envoyée avec le numéro du 3 janvier 1885.

certaines exceptions parmi les enfants au-dessous de dix ans, la population est dans cette contrée généralement laide.

Tout en absorbant la réglementaire eau de riz, je remarque deux choses dignes d'être mentionnées; la première, c'est la race des chiens du *Sè-Nyàn-hién* : ils sont petits, trapus et presque toujours chassieux, sans contredit les plus vilains que j'aie jamais rencontrés ; la deuxième chose, c'est une espèce de bêche originale, sorte d'abrégé de la charrue, laquelle est aussi en usage dans les pays limitrophes dépendant du Kouy-tchéou. Le manche est celui d'une bêche ordinaire, avec addition d'une petite traverse sur le côté droit à environ un pied au-dessus du sol. La partie inférieure ressemble plutôt à une charrue, avec la différence qu'elle n'est pas horizontale ; elle peut avoir 80 centimètres de long ; le bout est armé d'un petit soc mi-fer, mi-acier, tandis que le manche est fixé au-dessus à quelques centimètres de l'extrémité opposée qui ressemble quelque peu à un talon. Pour s'en servir, on enfonce le soc dans le sol en appuyant sur le manche avec les mains, et sur la traverse avec le pied, puis on pousse de manière à tracer un petit sillon de la longueur de l'instrument, et enfin on retourne la terre par un mouvement brusque des mains. Ce système est assez ingénieux pour les terrains pierreux où la charrue ne saurait opérer; car il est plus expéditif, sinon moins fatigant, que la pioche.

Quant au peu de profondeur du sillon ainsi ouvert, cela ne préoccupe guère nos paysans qui, même avec d'autres instruments, se contentent le plus souvent d'égratigner simplement le sol, s'en rapportant pour le reste au terroir et aux vertus fertilisantes de leur climat.

A deux lieues et demie de Kou-pin, on traverse en barque la *Rivière de la Ville d'or* pour en remonter la rive gauche. Le nautonier m'assure qu'elle n'est jamais navigable, même au temps des crues.

7 avril. — Il pleut ; ce qui ne nous empêche pas de partir de bonne heure : mais le retour du vent du nord nous ramène bientôt la fraîcheur et le beau temps. En avançant toujours vers le N.-O. par une voie généralement pavée, on a devant soi, à l'horizon, de hautes montagnes crénelées par la nature, mais la majeure partie du sol est inculte. Des troupeaux de chèvres bêlent, gambadent et broutent sur les versants les herbes nouvelles ou les tendres pousses des arbrisseaux; près des hameaux, les femmes et les jeunes filles portent l'eau ou reviennent de la montagne avec une charge de bois ou d'herbes desséchées, les épaules recouvertes d'une espèce de col fait exprès pour préserver les habits du frottement du bambou auquel s'adaptent le faix ou les seaux, col qu'elles prennent seulement quand elles vaquent à ce genre de travail.

Sur une des cimes du N.-O., mais située sur la rive droite, se dresse une assez grande pagode flanquée d'une tour à six étages, monument qui, s'il surprend en ce pays reculé, montre que les habitants ne sont ni moins imbus de superstitions, ni plus étrangers à la civilisation et aux arts que les autres contrées de la Chine.

8 avril. — Il retombe une pluie fine. On part dans la direction du N.-O., en longeant un ruisseau que l'on passe et repasse plusieurs fois sur une pierre d'une seule pièce en guise de pont : tout autour sont des rizières entre une double haie de monts couverts de tombeaux qui, avec leurs drapeaux de papier blanc découpé, offrent, en ce moment du *Tsin-min* (1), un gracieux coup d'œil; sur le nombre il y en a quelques-uns d'assez beaux.

A quatre *ly* au-delà de *Loà-hin*, on traverse une grosse rivière venant du nord-est pour aller un peu plus bas vers l'ouest se jeter dans le Laò-tsèn-kiàng. C'est évidemment le *Yàn-tchàng-ki* marqué sur certaines cartes, avec la différence qu'au lieu d'être dans le Kouy-tchéou, son embouchure se trouve dans le Kouàng-sy.

Tout en remontant la rive droite bordée de rizières, entre des pics assez élevés de rocs revêtus de broussailles, je me plais à admirer les beaux ponts en pierres jetés sur les torrents un peu considérables qui coulent des montagnes et le pavage en bon état de la route, sans m'expliquer avec quelle sollicitude on a pu répandre en ces lieux des bienfaits refusés souvent aux pays les plus peuplés, quand le son de la cornemuse, retentissant à mon oreille, appelle mon attention sur un village d'assez bonne apparence, situé sur la rive gauche. Je jouis de l'agréable spectacle de troupeaux de vaches et de chèvres conduits aux champs au bruit de cet instrument. Admirable promptitude de l'imagination ! A l'instant je me crois transporté dans une de mes chrétientés du Kouy-tchéou. Dans un village un homme se charge, moyennant certaine rétribution, de la garde des troupeaux ; matin et soir, à une heure réglée, il parcourt le village en sonnant de la cornemuse, et il réunit ainsi tous les bestiaux que chaque propriétaire se hâte de lâcher; au retour des champs, c'est encore la même musique qui avertit chacun d'ouvrir son écurie et d'enfermer les bêtes qui lui appartiennent. Ce système a l'avantage d'affranchir chaque famille de la nécessité d'avoir un berger parmi son personnel.

Nous atteignons le hameau de *Hià-tòng-tàng*, misérable réunion de pauvres chaumières à une lieue de notre point de départ. C'est à partir de là que la route, toujours bien pavée, s'engage dans des montagnes alpestres, souvent abruptes et d'un pittoresque sauvage, pour n'en guère sortir que par intervalles jusqu'à la capitale du Kouy-tchéou.

De loin en loin quelques plateaux plantés de maïs avec quelques chétives cabanes de *Tchouang-koà* qui paraissent néanmoins fort gais, et vendent du riz et du vin doux. Je prends dans l'une de ces cases, à *Chang-tòng-pin*, mon repas de vendredi de carême, bien heureux d'y trouver quelques œufs que l'hôtesse a l'honnêteté de ne pas me faire payer trop cher. L'Église honore la compassion de la sainte Vierge ; n'est-il pas bon de souffrir en union avec Jésus-Christ et sa mère ?

Pauvres habitants de ces montagnes ! N'ont-ils pas eu, eux aussi, part aux mérites du Rédempteur? Hélas! ils l'ignorent encore et prodiguent leurs adorations à la *pierre brute*, au lieu de les adresser au seul Dieu vivant et véritable ! Je rencontre une de ces divinités dressée en guise de borne.

Tandis que je montre à mes gens quantité de vignes sauvages en fleurs, on annonce la frontière du Koùy-tchéou, marquée par un endroit blanchâtre de la montagne. Il est une heure vingt-cinq minutes. Le cœur ému, la joie dans

(1) Epoque de l'adoration des tombeaux.

l'âme, j'envoie un chaleureux salut à l'excellent Mgr Lions, à tous les confrères de la mission pour qui j'ai autant d'affection que d'estime, aux chrétiens à qui je m'étais attaché, au pays qui me donna naguère l'hospitalité durant sept ans. Sur un mot de ma part, un de mes hommes décharge toute notre artillerie en leur honneur. Elle consiste en un pistolet à deux coups, dont les échos d'alentour semblèrent prendre plaisir à multiplier les détonations. Mais ce qu'ils ne répétèrent point, ce qui pourtant suppléa à l'insuffisance de mes démonstrations extérieures, ce furent les vibrations d'un cœur apostolique accouru de si loin pour avoir le bonheur et l'honneur de vous revoir, de s'édifier encore une fois à votre contact dans les exercices d'une retraite !

J'embrassai alors d'un regard mes souffrances et les résultats qui avaient couronné mes travaux au Koùy-tchéou. J'avais tout quitté pour le Koùang-sy ! Dans cette mission qui avait été longtemps pour moi, comme la terre promise pour les Hébreux, tout jusqu'ici a été croix, peines, larmes et mort ; me sera-t-il donné de voir se lever l'aurore de la consolation et de la récolte dans la joie ?

Mon Dieu ! C'est votre secret ! Il est bon quelquefois que le voile de l'avenir ne soit pas déchiré trop tôt. Je demande seulement la force et le courage d'être à la hauteur des épreuves et d'accomplir votre volonté : quant au succès, il dépend de vous, afin que la gloire en revienne à vous ! *Tibi soli honor et gloria.*

FIN DE LA 1re PARTIE.

PRÈS DES GRANDS LACS

LE NYANZA

Par Mgr LIVINHAC, évêque de Pacando, vicaire apostolique du Nyanza.

(Suite 1)

III

LA TRIBU DES BOUSAMBIRO ; LES FORGERONS. — ROUOMA, ROI DU MOUÉRI, ET LES MISSIONNAIRES : CORDIALE RÉCEPTION. — MŒURS DE CETTE PEUPLADE. — LA TRIBU HOSPITALIÈRE DES BOUKOUMBI : PREMIERS TRAVAUX ET ESPÉRANCES DES MISSIONNAIRES ; LE BON ROI KIGANGA.

De Djoué à la Singa au Boukoumbi, où se trouve notre troisième station, il y a huit étapes de caravane. Les plateaux que l'on traverse sont très élevés et généralement parsemés de nombreux villages, les plus grands que j'aie rencontrés dans l'Afrique équatoriale. Les productions du pays sont le sorgho, le maïs, les patates, les arachides, le sésame. De nombreux troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres paissent dans les campagnes. Les populations paraissent plus simples et mieux disposées que celles qui sont en relations fréquentes avec les commerçants du Zanguebar. Une des plus remarquables de ces tribus, est celle de Bousambiro, renommée pour ses forgerons. Le minerai de fer est abondant dans le pays ; mais jusqu'ici on n'en a employé d'autre que celui qu'on trouve à la surface du sol, à l'état de cailloux de toute grosseur. Porté dans des paniers, sur les épaules des Noirs, à des forgerons, installés dans de pauvres huttes couvertes de paille, ceux-ci parviennent à en tirer, avec l'outillage le plus imparfait, un nombre prodigieux de pioches, de hachettes, de fers de lances et de flèches. La réputation des forgerons du Bousambiro s'étend au loin, et grand nombre de tribus viennent, de cinq, dix et quinze jours de marche, se pourvoir dans leurs ateliers.

En quittant Bousambiro, on entre dans le Mouéri, dont le roi est Rouoma. Ses immenses forêts sont remplies d'animaux de toute espèce, en nombre prodigieux ; girafes, ânes sauvages, zèbres, buffles, rhinocéros, antilopes, autruches, prennent en toute liberté leurs ébats dans ces plaines, et bien qu'ils se tiennent à une distance respectueuse, la vue des voyageurs ne paraît pas les épouvanter.

Le Mouéri est un des plus grands royaumes des bords du Nyanza. Nous essayâmes, il y a quelques années, d'y fonder une mission. Le P. Girault fut d'abord bien accueilli par Rouoma. Mais bientôt Mtésa, roi de l'Ouganda, jaloux de voir des Blancs s'établir chez un voisin, qui pouvait devenir son rival, s'efforça d'inspirer à ce prince de la méfiance à l'égard des missionnaires. Sans se montrer hostile, Rouoma refusa à nos confrères la liberté nécessaire, et bientôt la mort du P. Combarieu mit le P. Girault dans l'impossibilité de continuer l'œuvre commencée. Depuis lors, Rouoma nous a fait dire qu'il reconnaissait ses torts, qu'il s'était laissé tromper sur notre compte, que son désir ardent était de nous voir revenir dans ses États.

Connaissant ses dispositions, j'allai, accompagné du P. Girault, lui rendre visite avant mon départ. Dans la crainte d'être surpris par la flotte de Mtesa, qui venait de prendre parti pour Kikadjo son voisin et son ennemi mortel, Rouoma s'était réfugié vers le sud dans une vaste et épaisse forêt. C'est là que nous le rencontrâmes. Quelques huttes, élevées à la hâte et entourées d'une forte palissade, l'abritaient, lui et ses gens. Informé de notre arrivée par notre guide, il vient à notre rencontre ; il est enchanté de revoir le P. Girault, qu'il appelle son vieil ami, et nous reçoit de la façon la plus cordiale.

« Je regrette, nous dit-il, de n'avoir pas été averti à l'avance. Je ne pourrai vous traiter convenablement : dans cette forêt, que puis-je avoir à vous offrir ? »

Tout en se lamentant, il nous fait conduire une belle vache, et tandis que nos hommes dressent la tente, nous nous rendons à la hutte royale. Notre hôte nous fait servir du lait frais, et la conversation s'engage. Il nous répète ce qu'il nous a fait dire plusieurs fois :

« Mtésa m'a trompé... Revenez chez moi. Vous bâtirez là où vous voudrez, vous couperez les arbres qu'il vous faudra : vous aurez la plus grande liberté. Mais je ne veux pas que vous veniez avant que la guerre que Mtésa m'a déclarée soit finie : vous courriez ici de trop grands dangers. »

Le soir, il vint nous offrir une cruche de vin de bananes, et le lendemain, quand nous voulons prendre congé de lui, il se fâche, nous disant que des amis ne se séparent pas si

(1) Voir les *Missions catholiques* du 20 et 27 mars 1885 et la carte des Missions de l'Afrique équatoriale que nous avons publiée en 1881.

vite. Force nous fut de différer notre départ. Rouoma, toujours préoccupé de l'invasion des Baganda, réunit les sorciers pour consulter les entrailles des poules. On y lit que les Baganda sont en route; mais Rouoma fait le brave, et assure qu'il sera victorieux. Le soir arrive et notre hôte, pour noyer les soucis de la guerre et se donner du cœur, passe une partie de la nuit dans de copieuses libations. Grand vacarme dans les huttes royales : Rouoma, poussé par son ardeur guerrière qu'active le pombé, saisit son arc et ses flèches, s'élance hors de la palissade, provoque et Kikadjo et Baganda, qui, heureusement pour lui et pour nous, sont trop loin pour l'entendre. Ce manège dure ainsi toute la nuit.

Le matin, de bonne heure, nous allons prendre congé du roi. Il ne s'est pas couché. A peine nous a-t-il aperçus :

— « Vous ne pouvez partir aujourd'hui, s'écrie-t-il. Vous voyez que le pombé m'a fait mal. Oh ! qu'il est méchant, le pombé. Je ne puis vous congédier aujourd'hui. Que diriez-vous de moi. A tout prix, attendez à demain; je vais vous faire conduire un jeune veau. Mangez-le; demain vous partirez. » Nous redressons notre tente.

Le soir, Rouoma arrive avec ses cruches de pombé, nous en offre, et, pour ne pas s'exposer à la tentation, distribue le reste à ses hommes. Le lendemain, au matin, nous pouvions nous séparer dans les meilleurs termes.

Les Bamouéri sont très habiles à travailler le fer. Ils forgent de belles lances et des flèches artistement travaillées. Ce sont des archers par excellence; le buffle le rhinocéros, tombent percés de leurs longues flèches. Ils savent réduire le fer et le cuivre en fils très minces, pour les rouler autour de longues ficelles de crin, qu'ils portent aux jambes; c'est là leur ornement de prédilection. Leur costume ordinaire se compose d'une ou plusieurs peaux bien préparées et enduites de beurre. Hommes et femmes usent avec profusion du beurre rance, comme cosmétique. Aussi exhalent-ils un parfum, qu'ils disent suave, mais qui est bien loin de flatter les odorats novices en ce genre. Rouoma se fait graisser tout les jours des pieds à la tête : le graisseur de Sa Majesté s'acquitte royalement de son emploi. Aussi le roi laisse-t-il à tout ce qu'il touche une empreinte durable. Invitant Rouoma à s'asseoir sur mes couvertures, j'avais soin d'interposer mon manteau de grosse toile imperméable: il a conservé jusqu'à la côte l'odeur de la pommade du roi.

Dans leurs danses, par une exception à ce qu'on voit chez tous les autres nègres, les Bamouéri ne se servent pas de tambours. Ils chantent en chœur et les femmes accompagnent le chant, frappant de leurs mains, en cadence, la peau de bœuf roulée autour de leur corps. Ils trouvent ravissante cette singulière musique. Un soir, un bal s'étant organisé dans le village où nous campions, nous fûmes condamnés à la subir une partie de la nuit sans pouvoir fermer l'œil.

Le but de notre voyage chez Rouoma était d'obtenir liberté et protection pour nos courriers et nos caravanes, obligés de passer sur ses terres pour se rendre dans l'Ounyaniembé. Il nous le promit et donna à l'instant des ordres en conséquence.

Au-delà de la profonde baie, qui borne le Mouéri à l'est, s'étend la tribu du Boukoumbi, dans laquelle se trouve la mission de Notre-Dame de Kamoya. Quand nous dûmes quitter le Bouganda, cette tribu nous fut signalée comme la plus hospitalière du sud du Nyanza. Des missionnaires furent donc députés vers le roitelet du pays pour lui faire connaître notre désir d'aller nous établir dans son royaume. Chose qui nous étonna singulièrement, Kiganga (c'est son nom) et ses sujets, qui n'avaient jamais vu de Blanc chez eux, loin de paraître surpris de notre arrivée, eurent l'air de nous attendre depuis longtemps, et se hâtèrent de nous dire qu'ils ne demandaient pas mieux que de faire amitié avec nous, ajoutant que nous pouvions venir quand bon nous semblerait; qu'ils nous regarderaient désormais comme leurs frères. Remerciant la divine Providence de nous avoir si bien préparé les voies, nous nous hâtâmes d'organiser notre petite caravane et, avant la fin de janvier 1883, nous étions dans le Boukoumbi. Comme la plus grande liberté nous était assurée, nous voulûmes, avant de déterminer le lieu de notre résidence visiter toute la tribu, et nous nous contentâmes d'élever une case provisoire. Quelques poteaux, quelques branches, des tiges de papyrus, de l'herbe, furent les seuls matériaux employés dans la construction de cette habitation primitive, terminée en quatre ou cinq jours, qui nous abrita durant près de trois mois. Après plusieurs excursions, nous choisîmes le penchant d'une colline, couronnée de gigantesques blocs de granit au pied de laquelle l'eau abonde, et qui ne se trouve qu'à un kilomètre du Nyanza.

Là encore nous dûmes commencer par bâtir une misérable case, qui nous servirait de logement pendant que nous construirions une habitation un peu plus convenable. Notre expérience de la susceptibilité des nègres, qu'épouvante tout ce qui sort de l'ordinaire, nous fit juger prudent de demander à Kiganga l'autorisation de bâtir en briques séchées au soleil, sur des fondements en pierre. Il nous déclara qu'étant ses amis et ses enfants, nous pouvions adopter le genre de construction que nous voudrions. Cependant, quand les murs d'une maison de trente-trois mètres de long sortirent de terre, quelques vieillards, qui se croyaient plus sages que leur chef, lui firent observer qu'un monument si étrange irriterait les génies et attirerait les plus grands malheurs sur la tribu : « Et, ajoutaient-ils, où vont s'arrêter ces murs ? Ils s'élèveront pour le moins aussi haut que les énormes roches qui dominent tout le pays... Et du haut de ces murs, que ne pourront pas faire les Blancs? »

Kiganga, qui n'était peut-être pas lui-même très rassuré, ne voulut cependant pas retirer l'autorisation qu'il nous avait donnée; et, au bout de quelques mois, un toit de chaume, en tout semblable à celui des huttes indigènes, venait prouver à nos bons nègres que la maison des missionnaires serait loin d'aller se perdre dans les nues. Aussi les plus opposés à sa construction s'empressèrent-ils de venir nous féliciter, nous assurant qu'ils étaient nos meilleurs amis.

Tout en poursuivant ces travaux matériels, nous nous étions mis à l'étude de la langue du pays et nous nous efforcions de gagner la confiance des populations, en soignant les nombreux malades qui venaient tous les jours nous demander des remèdes. Les plaies, aux jambes surtout, sont ce qu'on rencontre le plus fréquemment; elles sont

causées par l'humidité des huttes et l'absence de toute propreté, dont les Bakoumbi semblent ignorer les premières notions, couchant à côté de leurs moutons et de leurs chèvres, et ne se lavant presque jamais.

Le costume du plus grand nombre de ceux qui n'ont pas conservé la tenue primitive, se compose de peaux qui n'ont subi aucune préparation. On ne rencontre, du reste, chez eux, rien qui mérite le nom d'industrie. Ils se contentent de soigner leurs troupeaux, et de cultiver leurs terres avec des pioches qu'ils achètent aux tribus plus industrieuses du Moueri et du Bousambiro. C'est aussi chez ces mêmes tribus qu'ils vont se fournir de lances et de flèches. La poterie leur est apportée en partie par les habitants des îles Oukéréoné, qui viennent l'échanger contre du sorgho et autres productions du Boukoumbi.

Comme tous les nègres, ils sont partisans de la danse ; ils chantent en parties, et leurs chants ne manquent pas d'harmonie. Les tambours grands et petits sont de toutes leurs fêtes et ils n'y sont pas muets. On serait tenté de croire qu'en frappant ces bruyants instruments, les nègres ne visent qu'au tapage : mais il paraît qu'il n'en est rien ; et, si l'on s'avise de leur donner une leçon de tambour, on voit tout le monde éclater de rire et s'écrier : « Tu n'y entends rien. »

Depuis mon départ, le Boukoumbi a failli être ravagé par la guerre. Des bandes de guerriers, envoyées de l'Ouganda contre Rouoma, avaient dévasté le Mouéri. Elles se disposaient déjà à porter dans le Boukoumbi, l'incendie et la mort, lorsque deux des chefs déclarèrent qu'on ne pouvait attaquer une tribu où se trouvaient des amis de Mtésa. La présence des missionnaires sauvait ainsi ce malheureux pays. Les indigènes l'ont volontiers reconnu, et leur confiance envers nous n'a fait depuis qu'augmenter.

Dans ses dernières lettres, le P. Girault écrivait : « Les adultes viennent avec plus d'empressement écouter mes instructions. L'œuvre sera d'autant plus facile que ces gens sont laborieux, sobres et de mœurs très douces. Leur roitelet Kiganga, âgé d'une cinquantaine d'années, se fait remarquer par sa simplicité toute patriarcale, par son amour de la justice et du travail. Comme tous les nègres, il est vrai, il a mille superstitions qui sont pour lui des articles de foi : mais l'instruction religieuse, fécondée par la grâce, les dissipera peu à peu, et nous espérons que cette âme droite ne quittera pas ce monde sans être régénérée par les eaux du baptême. »

(A suivre.)

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(ÉDITION FRANÇAISE)

G. V. abonnée du diocèse de Clermont avec demande de prières. 50
Anonyme du diocèse de Nantes 2 60
M. et Mme André Blanchon, don recueilli par l'*Echo de Fourvière* 100
Mme Givord, don recueilli par l'*Echo de Fourvière* 3
M. V. G. M. à Nantes 5
Anonyme de Lyon, par l'entremise de M. l'abbé R. 50
Mme B.., diocèse de Bayonne..................... 100
M... don transmis par l'*Echo de Fourvière* 25

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Puginier).

Un élève du séminaire de Namur.. 4
C. F. près Lausanne (Suisse)..................... 10
J. B. R. du diocèse de Bâle (Suisse)..................... 100
Mlle Cuny et Mme Chavannes à Épinal, diocèse de Saint-Dié, en mémoire de leur père recommandé aux prières des missionnaires..................... 1.000

A Mgr Lazare Mladenoff, pour la Bulgarie.

Un prêtre du diocèse de Tournay (Belgique)..................... 500

Au R. P. Moyse, pour la statue de N.-D. de Lourdes au Liban.

Ses petits amis du collège de la Malgrange, diocèse de Nancy .. 10

A Mgr Chausse, pour les missions de Chine persécutées.

Marie Bourgoin du diocèse de Séez..................... 5
Anonyme de Lyon.. 100
Anonyme d'Ant. , diocèse de Rennes..................... 20

Pour M. Charles-Jean-Baptiste Jacquemin, missionnaire en Chine.

La famille Léopold Marchal, de Serres, diocèse de Nancy...... 50

A Mgr Puginier pour les victimes de la persécution au Tong-King.

P. P., du diocèse de Meaux..................... 10

Pour l'établissement d'une nouvelle mission au Thibet.

J. D. H , du diocèse de Digne..................... 140

Au R. P. Soleur, missionnaire à Pédong (Thibet).

Mme Vve J... a Paris 100
M. Saleur à Burey en Vaux, diocèse de Verdun..................... 65

Pour M. Guillaume, missionnaire en Chine.

La famille Léopold Marchal, de Serres..................... 25

Pour M. Thiriet, supérieur du séminaire de Saïgon.

La famille Léopold Marchal, de Serres..................... 25

A Mgr Mélizan, pour les victimes du cyclone de Jaffna (Ceylan)

M. Benoit Vacquerie, a Alençon, diocèse de Séez..................... 10
Anonyme de Nantes..................... 5
Anonyme d'Ant..., diocèse de Rennes 20

Pour les missions des Pères du St-Esprit (Bagamoyo).

M. Bigot, diocèse de Montpellier..................... 10

Au R. P. Marie de Brest, pour les missions de Tripoli de Barbarie.

M. L. de T., diocèse de Belley..................... 30

A une mission d'Amérique, pour le baptême d'infidèles sous les prénoms de François, Marie, Joseph (Père Le Corre).

F.-M.-J. Blanchetière, diocèse de Coutances..................... 100

A une mission d'Océanie, pour le baptême d'infidèles sous les prénoms de Marie, Euphrasie, Hélène (Mgr Lamaze).

M.-E.-H. Joubin, diocèse de Coutances 100

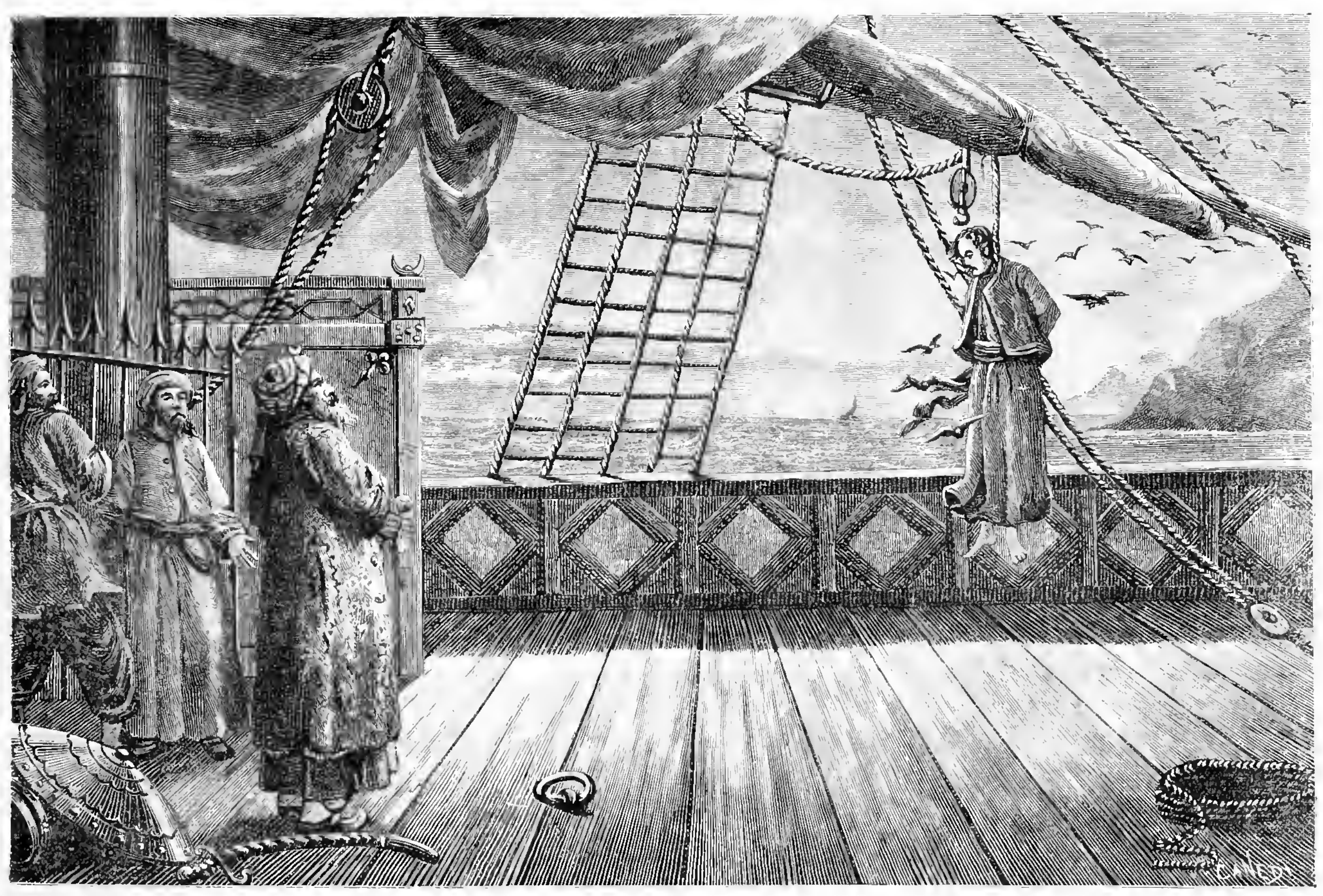
A Mgr Salvado, pour la colonie bénédictine de la Nouvelle Nursie.

Anonyme du diocèse de Clermont, avec demande de prières... 5

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



ARABIE. — La fin d'un gouverneur; d'après un dessin du R. P. Le Roy (Voir page 177).

CORRESPONDANCE

TONG-KING

Comme, au double point de vue catholique et français, tout ce qui regarde le Tong-King excite le plus haut intérêt, nous nous empressons de publier cet article extrait des lettres et des renseignements envoyés par les missionnaires dominicains. Nos lecteurs y trouveront des détails précieux sur l'organisation des chrétientés et sur les sympathies réciproques que se témoignent les soldats français et les Pères espagnols.

Les Missions dominicaines au Tong-King.

I

Indépendamment des missions du Fo-kien et de Formose confiées par la Propagande à l'Ordre de Saint-Dominique, les Frères Prêcheurs évangélisent une grande partie de l'Annam comprise entre l'Empire chinois et la Cochinchine. Leurs missions sont divisées en trois vicariats apostoliques qui portent le nom de Tong-king central, de Tong-king septentrional et de Tong-king oriental.

Le vicariat septentrional, placé sous la juridiction de Mgr Colomer, représente en étendue la valeur d'une quinzaine de départements français et forme une sorte de carré ayant deux cents kilomètres de côté, situé entre le 21e et le 23e degré de latitude nord, et entre le 102e et le 104e degré de longitude est du méridien de Paris. C'est dans ce vaste territoire, sillonné aujourd'hui dans tous les sens par nos troupes, que se trouvent les villes, devenues célèbres, de Bac-Ninh et de Lang-Son.

La population est d'environ 3.000.000 d'habitants, parmi lesquels on compte 25.000 chrétiens groupés dans 128 centres principaux ou chrétientés, dont quatre-vingts possèdent une église ou pour le moins une maison spécialement affectée au culte catholique. Pour évangéliser une contrée si étendue et où les moyens de communication sont si difficiles, nous ne possédons que vingt-quatre prêtres, dont cinq religieux dominicains espagnols et deux dominicains tonkinois auxquels il faut ajouter dix-sept prêtres séculiers indigènes élevés dans les deux séminaires de la mission.

« Je n'ai actuellement, écrit Mgr Colomer au P. Provincial, que cinq Pères européens. L'un d'eux, le Père Iglesias, ne connait pas encore l'idiome, et se trouve par là entravé dans ses fonctions apostoliques. Puis à la tête de ce vicariat est un pauvre pécheur, qui s'avance à grands pas au terme de sa course ici-bas. Ah! comme il est bien vrai de dire qu'une vieille chose et une vieille inutilité sont des termes synonymes. Depuis le dimanche des Rameaux jusqu'à Pâques, j'ai dû tout abandonner pour me mettre entre les mains des médecins. J'écris cela à Votre Révérence, afin qu'elle ait pitié de nous et qu'elle envoie de nouveaux ouvriers à la vigne du Seigneur. Aux difficultés qu'occasionne notre petit nombre, il faut encore joindre celles qui proviennent de l'état de misère où sont réduits nos néophytes, car, depuis la guerre, nous pouvons tous dire avec l'apôtre Philippe : « *Unde ememus panes ut manducent hi ?* Où achèterons-nous du pain pour nourrir tous ces pauvres gens? »

Le vicariat central comprend les deux provinces de Hong-Yen et de Nam-Dinh au sud de Hanoï, le long de la rivière de Son-Coi (fleuve Rouge). Il se trouve placé entre le 103e et le 105e degré de longitude est. Moins considérable par l'étendue, cette portion du Tong-king l'emporte sur les autres par le chiffre de sa population, plus dense en certains endroits que celle de la Belgique et qui ne compte pas moins de quatre millions d'habitants. Les Pères évangélisent là plus de 150,000 chrétiens, groupés en 572 centres principaux ou chrétientés, dont 470 possèdent une église ou une maison affectée au culte catholique. Le premier pasteur de ce vicariat vient de rendre sa belle âme à Dieu dans le couvent d'Avila, en Espagne, après une laborieuse carrière.

Mgr Wenceslas Onate, évêque d'Ipsopolis, a dû prendre la direction du vicariat central. Malgré la difficulté des voyages occasionnée par les troubles de la guerre, plus de 2,000 chrétiens ont voulu assister au sacre de leur évêque qui a eu lieu avec le concours des autres évêques dominicains de la contrée. Le personnel du vicariat central se compose de cinquante-un prêtres, dont huit religieux dominicains espagnols et cinq religieux dominicains tonkinois, auxquels il faut ajouter trente-huit prêtres séculiers indigènes élevés par les Peres.

Le vicariat oriental, le moins considérable des trois, est situé au sud de la Chine, le long du golfe du Tong king. Il comprend 36,000 catholiques environ, répandus dans cent quatre-vingt-dix-sept chrétientés. Ce vicariat est placé sous la conduite de Mgr Joseph Ferres, évêque titulaire de Cydisse. Le nombre des prêtres est de vingt-sept, dont trois Pères Dominicains espagnols et trois Pères Dominicains tonkinois auxquels viennent s'adjoindre vingt-un prêtres séculiers élevés dans les séminaires de la mission.

Pour mettre nos lecteurs au courant du mode d'évangélisation employé dans ces contrées, il nous faut encore faire mention des catéchistes. Ces derniers appartiennent presque tous au Tiers-Ordre de Saint-Dominique et consacrent d'ordinaire leur vie entière à l'instruction des enfants et des néophytes, sous la haute direction et le contrôle des Pères missionnaires. Ces catéchistes sont divisés en trois ordres différents, selon les services déjà rendus par eux, et jouissent au milieu de leurs coréligionnaires de certains privilèges reconnus par l'Église. Ces précieux auxiliaires sont au nombre d'environ trois cents répartis dans les trois vicariats. Une des œuvres les plus importantes de nos missions au Tong-king consiste donc à former des jeunes gens capables de remplir ces fonctions de l'apostolat élémentaire. Les Pères ont construit à cet effet plusieurs collèges, pour recevoir les aspirants à l'état de catéchistes. Le vicariat central compte cent vingt-cinq de ces jeunes gens, le vicariat septentrional cent trente-quatre et le vicariat oriental cent soixante-onze.

Enfin les religieux dominicains, dans le but de recruter le personnel sacerdotal de leur mission, ont encore à leur charge l'entretien de plusieurs séminaires, dans lesquels ils enseignent aux clercs indigènes la langue latine et les connaissanes de théologie morale nécessaires au ministère des âmes. Le vicariat central entretient une centaine d'étudiants séminaristes et chacun des deux autres vicariats, une trentaine.

Nos missions du Tong-king possèdent encore un grand nombre de Sœurs vivant en communauté dans des béguinages où elles s'adonnent à différentes œuvres de miséricorde et en particulier à l'éducation des petits enfants. Le vicariat central, dont la population plus considérable donne lieu à de plus grands besoins, a organisé dix-neuf de ces béguinages, dans lesquels on ne compte pas moins de quatre cent trente-quatre Sœurs tertiaires dominicaines. Les enfants, confiés à leurs soins et achetés la plupart du temps à des parents infidèles, sont au nombre de près de sept cents réunis dans deux grands hospices élevés par les soins des Pères missionnaires. Chacun des deux autres vicariats possède également un béguinage avec plusieurs hospices consacrés à l'œuvre de la Sainte-Enfance.

Nous n'entrerons pas ici dans les détails de statistique dont nous avons sous les yeux le tableau. Nous nous contenterons de relater, comme édification, le chiffre des nouveaux convertis. Le vicariat central a baptisé dans l'année qui vient de s'écouler près de 60,000 enfants en danger de mort, et chacun des deux autres vicariats environ 15,000, dont six cents à peine ont survécu : c'est donc en réalité 90,000 âmes envoyées au ciel dans le cours d'une année. Les baptêmes d'adultes, malgré la difficulté des temps et le peu de facilités accordé aux missionnaires, pour l'évangélisation de leurs troupeaux, en raison des périls de la guerre, n'a pas laissé que d'atteindre cette année le chiffre de sept cents.

II

Tel est, en résumé, l'état des missions dominicaines au Tong-king.

Le pays évangélisé par les Pères est en ce moment exposé à toutes les horreurs de la guerre. Les bandes de pillards qui désolent la contrée et qui ont été le motif des hostilités entre la France et la Chine, sont, de la part de nos troupes, l'objet d'une chasse à outrance. Malheureusement leur fureur à l'égard des Européens, fureur que notre intervention n'a fait qu'augmenter encore, se manifeste surtout contre les missionnaires et leurs chrétientés. Toutefois, nous ajouterons que les Pères dominicains espagnols ont eu relativement moins à souffrir que d'autres.

« Nous vivons ici, écrit Mgr Colomer, au milieu du pillage, des incendies, des vengeances. Bien souvent nous voyons autour de nous des victimes sans défense livrées à la mort. Quelle douleur, mon Dieu, que d'entendre tant de cris d'angoisses et de ne pouvoir apporter aucun remède à de si grands maux !... Les vices de toutes sortes qui règnent ici parmi des gens courbés sous le joug de l'idolâtrie, expliquent la formation de ces bandes de voleurs qui sont le fléau du pays. L'anarchie dans laquelle la cour du Tong-king a laissé tomber ses sujets, permet aux particuliers d'exercer leur vengeance privée : de là grand nombre d'assassinats commis sous prétexte de guerre. Les Chinois auxquels se sont joints une partie des indigènes cherchent à repousser les Français. Vains efforts de tous ces pauvres gens qui ne peuvent pas lutter à armes égales avec les Européens ! Plus ils résisteront à la France, et plus ils rendront critique la situation de leur pays.

« Les jugements de Dieu sont toujours justes et équitables. Dans les événements qui se passent ici depuis quelques années, on ne peut s'empêcher de trouver une analogie frappante avec les malheurs de la nation juive après la mort de N. S. Jésus-Christ. La haine contre la croix et les fidèles adorateurs du Christ, au lieu de diminuer, croît de jour en jour dans le cœur de tous ceux qui occupent une situation élevée dans le pays. Quant aux Chinois, leur aversion profonde pour tout ce qui touche à la religion chrétienne est un fait bien connu. Leur domination sur le Tong-king n'a jamais été qu'un obstacle au développement de nos missions. On voit ici tous les symptômes qui ont précédé la grande catastrophe des Juifs : même aveuglement dans les résolutions à prendre, même dureté de cœur et même entêtement en toutes choses, et plus spécialement encore de la part des Chinois. C'est une antipathie générale contre tous les Européens et une haine toujours croissante contre les chrétiens. La France, à mon avis, est l'instrument de la justice divine. C'est seulement ainsi que je puis m'expliquer les calamités et les infortunes de ce peuple. »

Les Pères, appartenant à la nation espagnole, ont dû, dans l'intérêt de leur troupeau, profiter du privilège de leur nationalité, pour échapper autant que possible aux désastres de la guerre. Ils ont eu recours tout d'abord aux mandarins chinois et ont obtenu de deux d'entre les principaux une déclaration solennelle dans laquelle ils ordonnaient de ne point molester les chrétiens pour cause de religion et de ne lutter contre les Européens, qu'autant qu'ils seraient Français ou alliés des Français. Les missionnaires se sont ensuite adressés au gouverneur des Philippines qui, par l'intermédiaire du ministre d'Espagne à Péking, a fait déclarer neutres les missionnaires espagnols et leurs chrétientés. Un peu plus tard, le même gouverneur envoyait sur les côtes du Tong-king le vapeur *Velasco,* pour recueillir les missionnaires, en cas de besoin. Malgré ces précautions et en face du danger continuel dont ils étaient menacés, les Pères ont dû grouper dans des lieux de refuge le personnel de leurs missions et principalement les femmes et les enfants. A la porte des demeures qui leur ont servi d'asiles, on a arboré la croix et le drapeau espagnol.

Cette neutralité qu'imposaient aux religieux les devoirs les plus élémentaires de la prudence chrétienne, ne les a point empêchés de rendre à la France et à son armée de nombreux services, dont nous trouvons la trace à chaque pas dans la correspondance des Pères avec leurs supérieurs espagnols. Mgr Colomer entre autres, dans une de ses lettres, explique comment les aumôniers militaires sont si peu nombreux, au sein de notre corps expéditionnaire, et si insuffisants pour les besoins de notre armée, que les religieux dominicains ont dû négliger en ces derniers temps toutes leurs autres œuvres, pour offrir à nos pauvres soldats les secours de leur ministère spirituel.

A Haï-Phong, par exemple, que les journaux nous signalaient, il y a quelques jours, comme ayant été choisi par le gouvernement français, pour y établir un de ses principaux centres d'influence, le P. Félix Fuentes a dû se charger tout à la fois de l'aumônerie de la garnison, de la desserte, de l'hopital et des Sœurs de charité.

Dans la capitale du vicariat oriental, Mgr Ferres a gardé avec lui un missionnaire, pour remplir les fonctions de chapelain de la garnison française.

A Quang-yen, un autre Père Dominicain sert également d'aumônier à nos troupes. A Dong-Xuyen, le P. Juan Viade remplit les mêmes fonctions.

Les Européens et surtout les Français commencent à être en si grand nombre dans ces contrées que Mgr Colomer écrit dans une autre occasion au T. R. Provincial des Philippines :

« Je crois que, pour le bien des âmes, il est absolument nécessaire de fonder des écoles à Haï-Phong pour les fils des Européens. Mais pour cela il nous faudrait du monde et des ressources. »

Le service d'aumônerie auprès de nos troupes n'est pas le seul titre de nos missionnaires, à la reconnaissance de la France. En plus d'une occasion les représentants de notre gouvernement ont dû se servir de leur intermédiaire pour entrer en négociations avec les autorités du pays.

« Quand, l'année dernière, écrit Mgr Colomer, j'étais à Hanoi, les députés royaux m'ont supplié de parler aux chefs français ; je le fis volontiers ; mais il est bien difficile que la France accède aux demandes de la cour du Tong-king parce qu'il n'y a pas entre ces deux puissances toute la confiance désirable. Je suis persuadé que les Chinois et les Annamites, par leur manière d'agir toujours perfide, forceront les Français à s'emparer de tout le Tong-king. »

L'influence acquise dans le pays par les Pères est assez considérable, pour qu'au milieu de tant de troubles, ils puissent encore exercer avec une sécurité relative les fonctions de leur saint ministère. La plupart du temps quand les Français s'emparent d'une ville ou occupent militairement une contrée, les mandarins chinois et les intendants tonkinois se retirent aussitôt ; l'autorité de nos officiers est alors la seule garantie contre l'anarchie qui désole ce pays. Mais, d'autre part, comme les Français sont obligés de concentrer leurs forces sur les principaux points stratégiques, un grand nombre de localités sont fatalement abandonnées à l'arbitraire des petits tyrans de village et livrées aux incursions des nombreux bandits qui infestent tout le pays. Telle est pourtant l'autorité morale dont jouissent les Pères, qu'ils peuvent encore circuler librement au milieu de tant de périls, sans voir leurs jours mis en danger, comme il arrive trop souvent pour le reste des indigènes.

« Les Français, écrit un des principaux missionnaires, s'étonnent beaucoup de nous voir marcher sans armes et seulement accompagnés d'un pauvre catéchiste. C'est qu'ils ne connaissent pas la puissance de la foi, c'est qu'ils ne voient pas que Dieu veille sur nous et de fait, grâces en soit rendues au Seigneur, nous sommes encore respectés. A chaque instant les chrétiens et, même les infidèles accourent auprès de nous pour nous demander de les protéger contre leurs vainqueurs. Nous les accueillons de notre mieux dans les asiles que nous avons ouverts à cet effet. D'autre part, les chefs français voient avec plaisir les missionnaires et les catéchistes se prêter à cette œuvre d'humanité qui est le meilleur moyen pour pacifier le pays. Grâce à l'activité du commandant supérieur de la province, M. Brianval, et à l'appui que nous lui avons procuré par notre influence morale, les incursions des voleurs ont peu à peu disparu, les troubles ont cessé et le peuple est dans un état assez tranquille. Mais lors du départ de M. Brianval, tous nos projets, pris de concert avec ce fonctionnaire, ont été suspendus dans leur exécution. Le nouveau gouverneur, M. Pomier, quoique animé d'excellents sentiments à notre égard, n'a pas encore pu jusqu'à ce jour assurer complètement la sécurité du pays, soit parce qu'il n'est pas encore pleinement au courant de la situation, soit parce qu'en vue de la difficile expédition de Lang-Son, il n'a pas pu, jusqu'à ce jour, disposer de toutes ses forces, comme il me l'a avoué lui-même. »

Les officiers de notre armée et les représentants de notre gouvernement s'efforcent de reconnaître les bons offices des Pères à leur égard, en les couvrant à leur tour de la protection de leurs armes. C'est un témoignage que ceux-ci aiment à leur rendre et que nos lecteurs seront heureux de trouver ici.

« Il est arrivé, ces derniers jours, une chaloupe française, dans un de nos villages chrétiens où je me trouvais alors, écrit Mgr Colomer. Le capitaine et quelques officiers sont venus nous visiter et nous offrir leur respect. Ils se sont empressés de nous déclarer qu'ils étaient prêts à nous servir, en tout ce qui était en leur pouvoir. Nous avons répondu à ces aimables procédés avec toute l'urbanité chrétienne qu'il convenait de montrer en cette occasion et nous avons offert à ces messieurs tout ce que nos faibles ressources nous permettaient de mettre à leur disposition. »

« Je pense, écrit une autre fois Mgr Colomer au P. Provincial des Philippines, que Votre Révérence voudra savoir comment se conduisent les militaires français à notre égard.

« Jusqu'à présent nous n'avons eu de leur part que des marques de respect et d'amitié ; il est vrai que nous tâchons de les aider en tout ce qui n'est pas contraire à notre ministère sacré. Mais il faut avouer que, de leur côté, officiers et soldats s'en montrent très reconnaissants. Comme la guerre se fait en ce moment contre les rebelles qui ne veulent point respecter les traités passés avec la Cour du Tong-king, notre situation vis-à-vis des belligérants est moins embarrassante que quand la lutte est entre gouvernements réguliers. Plaise à Dieu que le triomphe des armes françaises soit en même temps celui de la religion !

« Les prêtres français des Missions-Étrangères, nos voisins, ont plus souffert que nous de tous ces troubles, ceux du Laos ont été tout particulièrement éprouvés. Si, par la miséricorde de Dieu, nous n'avons pas eu dans notre vicariat de tels malheurs à déplorer, nous avons eu cependant quelques éclairs et quelques coups de foudre, derniers échos de la formidable tempête qui a éclaté chez nos voisins. En plusieurs occasions, les autorités françaises nous ont puissamment secourus. Le 28 avril dernier, le colonel commandant les forces militaires de la province a envoyé trente soldats à Ke-Ne, pour défendre ma résidence épiscopale. Au mois de juillet suivant, les populations étaient dans un tel état de désordre que nous avons cru nécessaire de demander du secours. Les au-

torités françaises nous ont alors envoyé une petite chaloupe, en même temps qu'une compagnie de cent hommes venaient par terre pour protéger notre demeure. Par ordre du commandant supérieur, M. Ponnier, un mandarin intendant a été envoyé à Ke-Ne pour y assurer l'ordre public. Que Dieu soit béni ! c'est la troisième fois que nous avons eu besoin de recourir aux autorités françaises et qu'elles nous ont, par leur intervention, soustraits à une catastrophe. »

Malgré ces douloureux épisodes, inévitables d'ailleurs au milieu des horreurs de la guerre, et surtout d'une guerre de sauvages, comme celle que nous font les Chinois, les Pères, quoique Espagnols, ne se trompent point sur le résultat bienfaisant que peut avoir la conquête française, et ils semblent attacher au succès de nos troupes et à notre établissement définitif dans le pays, de grandes espérances de progrès, pour la cause du catholicisme et de ses missions.

Après le guet-apens de Lang-Son, Mgr Colomer écrivait à ses supérieurs des Philippines :

« L'échec des Français à Hao-Lac, dans le territoire de Lang-Son, est un mal pour le moment, mais Dieu a eu ses desseins dans cet événement. La Providence a sans doute voulu par là forcer la France à prendre des mesures énergiques pour purger des bandes de pillards qui sont le fléau du pays, les plaines désertes de Lang-Son, de Cao-Bang, et les autres provinces limitrophes des frontières chinoises. Lorsque la France aura rempli sa mission, nous pourrons alors porter dans ces lieux la lumière de l'Evangile. Nous craignons parfois que les Français ne viennent à abandonner un pays qui leur coûtera tant d'argent et tant de sang. S'il en était ainsi, il nous faudrait peut-être, nous aussi, battre en retraite, et nos ennemis n'auraient plus besoin alors de mettre à prix la tête d'un évêque pour trente barres d'argent, et celle d'un missionnaire pour vingt barres, comme on l'a fait dernièrement... »

P. S. — Après les graves nouvelles de l'évacuation de Lang-Son par nos troupes et du mouvement de retraite de celle-ci, il est bien à craindre que les appréhensions exprimées dans cet article même par Mgr Colomer ne se réalisent aujourd'hui, et que les Pères du Tong-king, enveloppés dans la haine furieuse que nos ennemis portent à la France, n'aient à souffrir grandement, eux et leurs missions, de la colère des Chinois.

DEPARTS DE MISSIONNAIRES

A la fin du mois dernier, Mgr Alphonse de Vos, évêque d'Abdère et vicaire apostolique de la Mongolie occidentale, s'est embarqué à Marseille pour Shang-hai. Le prélat retournait dans sa mission avec huit prêtres, membres comme lui de la Congrégation du Cœur Immaculé de Marie de Scheutz-lez-Bruxelles.

— Le 15 mars, Mgr Cagliero, de la Congrégation des Salésiens de Dom Bosco, évêque titulaire de Magida et vicaire apostolique de la Patagonie, est parti pour sa mission emmenant dix-huit prêtres et six religieuses de Marie Auxiliatrice.

INFORMATIONS DIVERSES

Syrie. — Nous avons publié, il y a quelques années, le portrait de Mgr Youssef, patriarche grec melchite. Nous devons à la bienveillance d'un de nos correspondants de Saint-Jean d'Acre communication des notes biographiques suivantes sur le vénérable prélat qui a succédé à ce patriarche sur le siège de Saint-Jean-d'Acre.

Mgr Agapite Doumani (voir son portrait p. 175) est né à Deir-el-Kamar au Mont-Liban le 2 janvier 1811 ; à l'âge de 20 ans il entra dans l'Ordre de Saint-Basile à Saint-Sauveur près de Sidon, où il fit ses études et se fit remarquer par sa piété et sa science. A l'âge de trente ans, il fut ordonné prêtre et exerça le saint ministère à Damas, à Deir-el-Kamar, à Sidon, à Jaffa et à Acre.

Sacré évêque de cette ville à l'âge de cinquante ans, il n'a cessé de déployer un zèle tout apostolique. La population lui est très-attachée et l'a surnommé le Saint. Il a construit dix églises en pierre, fondé huit écoles, construit quinze presbytères et s'est épuisé sans pouvoir accomplir ce qu'il a à faire encore, car son diocèse compte plus de quarante paroisses et les ressources lui manquent.

L'évêque de Saint-Jean-d'Acre n'a ni revenus, ni rentes, ni traitements ; les notables de son diocèse lui donnent seulement chaque année ce qu'on appelle la dîme, elle va de mille à deux mille francs. Sur ce modique casuel, Mgr Doumani doit pourvoir à sa subsistance, à son évêché qui est (selon l'usage du pays) l'hôtel de tous les passants, à la construction de ses églises, de ses écoles, de ses presbytères et enfin à l'entretien de son clergé.

Syrie. — On nous écrit de Bikfaïa :

« Sur une des dernières assises de la grande et majestueuse chaîne du Liban, à quatre heures seulement d'une de ses plus haute cimes, se trouve un petit village. Là le jour même de l'Assomption de Marie, dès le 15 août 1833, le Père Ricadonna, missionnaire de la Compagnie de Jésus, l'infatigable apôtre des plaines de la Békaa, fonda une résidence, c'est Bikfaïa. En peu d'années, ce village où régnaient depuis longtemps les haines héréditaires de famille à famille et les coutumes superstitieuses les plus déplorables acquit la réputation d'un des villages les plus religieux et les plus policés de la montagne.

« Ses coteaux, jadis stériles, se couvrirent de vignes et se reboisèrent : des plantations de mûriers s'échelonnèrent sur les flancs des montagnes. Un de nos missionnaires, frappé de cette prospérité, concluait l'un de ses rapports par cette pensée : « C'est ainsi « que toutes les grâces viendront de la Sainte Vierge sur notre « Mission de Bikfaïa, nous sommes ce que nous sommes par « Marie et en Marie ».

« Montrons comment la Vierge du Liban a été pour Bikfaïa N.-D. de la Délivrance. C'est elle d'abord qui a préservé ce village de l'invasion du farouche Ibrahim-Pacha. Le vainqueur détruisait tout sur son passage ; déjà Beït-Chébab était la proie des flammes ; Bikfaïa allait subir le même sort, mais Marie veillait sur lui. Elle députa vers l'ennemi son apôtre le vénéré P. Estève, qui assura Ibrahim des intentions pacifiques des Bikfaïens. Bikfaïa fut épargné et proclama tout entier qu'il devait son salut à sa céleste Patronne.

« Quelques années plus tard, nos Bikfaïens confondaient en un même élan de confiance les noms de leur puissante protectrice et de son fidèle serviteur : « Lorsque j'arrivai en Syrie, à la suite « des massacres, écrivait, en mars 1863, le Père de Damas, je « m'étais arrêté sur le chemin de Bikfaïa, dans une pauvre maison « pour m'y reposer. Je causais avec les chrétiens assis à terre ; « je leur parlais de leurs malheurs et, pour les encourager, je « leur montrais les tentes de l'armée française déployées aux en- « virons de Beyrouth. « Oh ! me dirent ces bonnes gens, avec une « naïveté que je n'oublierai de ma vie, nous nous regardons « comme sauvés, depuis que la Vierge et *Abouna-Soleyman* « (nom arabe du Père Estève) ont amené les troupes françaises. »

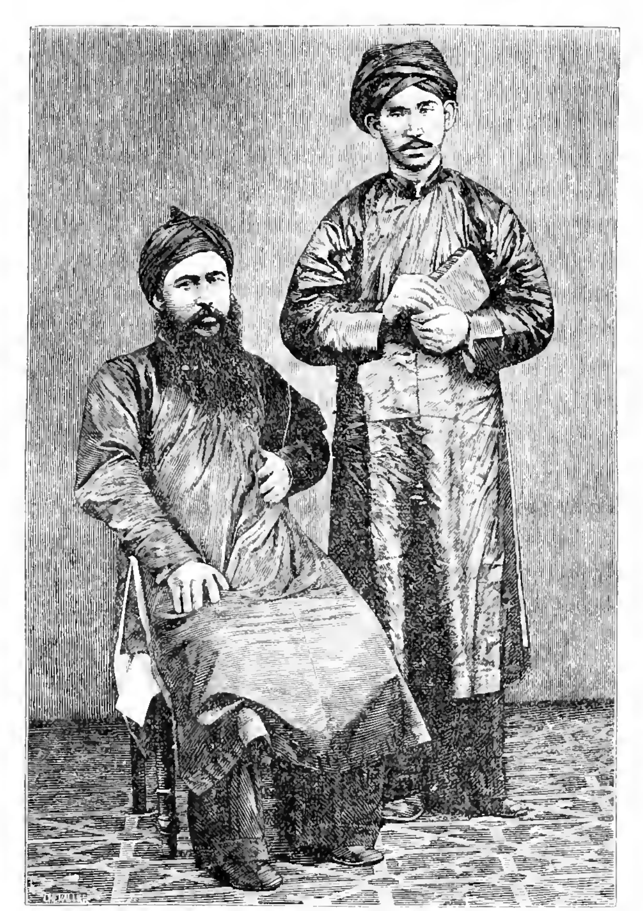
« Marie empêchait, quelques années plus tard, la peste d'exercer ses ravages à Bikfaïa. Voici ce qu'écrivait encore le Père de Damas dans ses souvenirs du Liban : « Il y a trois ans, lorsque le « choléra vint infester la montagne, les Bikfaïens firent vœu « d'élever un clocher à l'église de « Saidat-En-Najah, si Notre-Dame « les préservait du fléau. L'air resta « pur de toute influence maligne. « De nombreux habitants de Bey- « routh et des environs vinrent se « réfugier dans le village protégé « par Marie ; et le pays ne dut pas « seulement la santé à sa protec- « trice, mais encore les biens tem- « porels qui lui vinrent avec les « riches émigrants. »

« Le vœu de nos Bikfaïens nous amène à parler de l'origine du sanctuaire dont le clocher votif fut plus tard le couronnement. Ce sanctuaire, un des plus beaux de la montagne, est l'œuvre d'un de nos Frères coadjuteurs, à qui la B. Vierge accorda, quelques années plus tard, la mort glorieuse des martyrs. Quand le Frère construisit ce sanctuaire, les habitants de Bikfaïa ne demeurèrent pas étrangers à ses travaux. Ils promirent les uns quatre, les autres cinq journées de travail. Quand les chefs envoyaient quelque don pour l'église, ils employaient cette humble et pieuse formule : Servez-vous de cela pour mettre une pierre en notre nom sous les pieds de Notre-Dame.

« Cette église de Marie, œuvre de foi généreuse et d'ardent amour, est aujourd'hui surmontée d'un clocher qui domine la vallée jusqu'à la mer et le supérieur général de nos missions a couronné l'édifice par une belle statue de la Sainte Vierge.

« Nous avons dû songer à la décoration du sanctuaire. Les Orientaux sont sensibles, plus que tout autre peuple, à la pompe et à la splendeur du culte. Il y a quelques années, un artiste de passage à Bikfaïa, nous proposa de peindre la chapelle : nous acceptâmes. Les peintures murales qu'il exécuta, produisirent sur les âmes simples et naïves de nos bons Bikfaïens un effet merveilleux.

« Toutefois, le principal restait à faire. L'image miraculeuse de Notre-Dame de la Délivrance n'avait pas encore de monument digne d'elle. On construit en ce moment un autel en marbre qui sera surmonté d'un trône où l'image de Notre-Dame siègera avec honneur. L'édicule est en style roman et s'harmonise bien avec le style de l'église. »



TONG-KING CENTRAL (Annam). — R. P. Michel PORTELL, vicaire provincial et Luc MICHEL, missionnaire.

DONS RECUEILLIS PAR LE BULLETIN DANS L'ANNÉE 1884

L'un de MM. les Directeurs de l'Œuvre veut bien nous communiquer cette intéressante étude. Nous nous empressons de la publier.

I

Les dons recueillis par le Bulletin dans l'année 1884 se sont élevés à la somme de . . . . . . 155.637 fr. 85

Ils ont surpassé de 21.249 fr.60 ceux de 1883, et si, remontant de trois ans en arrière pour trouver une année d'un type ordinaire — puisque 1882 fut une année jubilaire, — nous faisons la comparaison entre 1884 : 155,637 fr. 85 et 1881 : 158,288 fr. 70, nous ne trouvons plus qu'une diminution insignifiante : 2,650 fr. 85, trop explicable par les charges nouvelles que le malheur des temps ou la malice des hommes impose chaque jour au budget de la charité. Notre situation ne s'est donc point amoindrie ; il serait ambitieux de la caractériser par le mot célèbre : vaincre, c'est avancer ; mais il serait plus inexact encore de s'en décourager, car, coucher sur ses positions n'a jamais été reculer.

Sur ces 155,000 fr., une forte partie, — les trois cinquièmes environ, — provient de la France, qui, cette année, figure sur cette liste charitable pour quatre-vingt-treize mille deux cent quatre-vingts francs quatre-vingt-dix centimes. . . . 93,280 90

Mais que notre pays y prenne garde ! si cette primauté lui est encore probablement assurée pour longtemps comme chiffre, voici, comme proportion, un pays qui nous serre de près, c'est la Belgique dont l'apport, quoique diminué cette année, est encore de neuf mille trois cent cinquante-deux francs . . . 9.352 »

C'est exactement un dixième, et comme population il ne s'en faut pas de beaucoup que celle de la France ne soit dix fois celle de la Belgique. Nos compatriotes objecteront que les Belges inscrivent à leur actif les infatigables libéralités de Mme de Stainlein qui, cette année encore, s'approchent de six mille francs (5,700 fr.). Mais on leur répondra peut-être de Bruxelles qu'il y a, dans un coin modeste de la Provence, un bienfaiteur des missions (M. de G.) qui, dans ses dons, ne procède que par des billets de cinq cents ou mille francs, qu'un vénérable prêtre du diocèse de Belley a donné d'une seule fois 3,200 fr. pour une chapelle du Maduré, et qu'un anonyme de Paris nous remettait, comme étrenne au début de l'année, la somme de 6.000 francs.

Si de l'ordre purement mathématique, nous passons à

l'ordre moral, il faudra constater plus encore cette émulation généreuse même chez des nations qui avaient semblé sommeiller jusqu'ici. On ne prononce pas le nom de Pologne sans qu'immédiatement s'y associe l'idée du deuil et de la détresse. Eh bien, cette Pologne a su cette année prélever sur sa misère une aumône plus que double de celle de 1883, elle nous a donné quatre mille sept cent quatre-vingt-dix francs quatre-vingts centimes . . . 4.790 80 tous, sauf un don de cent francs venant de la Lithuanie, récoltés par l'édition polonaise des *Missions catholiques*. S'il y eut à l'origine quelques légers sacrifices à faire pour cette publication, on ne doit pas, ce semble, à l'heure qu'il est, les regretter.

Quant à l'édition italienne des *Missions Catholiques*, elle est restée de plus de trois cents francs en dessous de l'édition polonaise, 4,368 fr. 15. Un léger contingent de dons (13 fr.) est venu s'y greffer et le chiffre total pour cette péninsule a été de quatre mille trois cent quatre-vingt-un francs, quinze centimes. 4.381 15

La Hollande baisse aussi sur la dernière année qui nous avait apporté 4,909 fr. 85, mais elle dépasse de quelques centaines de francs le chiffre de 1882. L'Edition hollandaise des *Missions* a recueilli huit cent soixante et un francs cinq centimes : un autre journal de Bois-le-Duc, le *Katholische Illustrate*, nous a envoyé quatre cent six francs. C'est une compensation pour le *Maasbode*, autrefois si généreux et si constant et dont nous n'avons pas vu cette année reparaître le nom. D'autres dons sont venus s'adjoindre à ces deux affluents les plus importants, mais il n'ont élevé le contingent de la Hollande qu'à quatorze cent quatre-vingt-sept francs cinq centimes 1.487 05



Mgr Doumani, évêque grec melchite de Saint-Jean-d'Acre (Voir page 173).

Si la Hollande a un mouvement de recul, l'Allemagne est en progrès et ses recettes de cette année surpassent de près de quinze mille francs, 14,877 fr. 35, celles de 1883. Comme toujours, c'est l'édition allemande qui a été notre grand canal collecteur. En dehors d'elle nous n'avons recueilli que 65 05

C'est donc pour ces quatre trimestres, car cette fois nous en avons touché quatre, près de quarante mille cinq cents francs quarante. Dieu fait bien tout ce qu'il fait; en particulier, il a bien fait de rendre riches les vallées du Rhin et du Mein, on y fait bon usage de la fortune.

Le chiffre total des dons de l'Allemagne est de quarante mille cinq cent soixante et un francs. . . . . . 40.561 »

Mais si l'Allemagne est fortunée, est-ce donc que l'Angleterre serait gênée? On serait tenté de le croire à voir l'exiguïté des dons du Royaume-Uni : 316 fr. Je consens bien à y ajouter ceux des colonies anglaises où habitent des enfants de la race anglo-saxonne, le Canada toutefois étant réservé ; mais, même avec cette adjonction, nous n'atteindrons que le chiffre de cinq cent trente-trois francs quatre-vingt-dix centimes 533 90

Retomber à un chiffre de trois cents francs inférieur à celui que nous inscrivions l'année dernière, c'est une épreuve. M. de Maistre disait un jour en termes qui ne nous reviennent qu'approximativement à la mémoire : « Si l'Église catholique parlait une fois en ce siècle anglais et français, où ne l'entendrait-on pas? » Nous disons, nous : « Si la charité catholique pouvait disposer pour ses missions, des guinées de l'Angleterre aussi bien que des épargnes de la France, où s'arrêterait l'expansion de la lumière de l'Évangile, la floraison sur le sol racheté des églises, des monastères, des hôpitaux, des écoles, de toutes les grandes œuvres qui sont l'épanouissement d'une civilisation chrétienne ? »

Avant de sortir de l'Europe, nous avons encore à mentionner les dons, bien réduits cette année, de la Suisse, quatre-vingt-dix-sept francs trente centimes. 97 30

Et un don de huit francs venant de Bilbao. . 8 »

Enfin une enfant de Marie du Danemark nous a fait un don de six francs . . 6 »

Qu'elle soit bénie la main pieuse qui nous a fait toucher cette obole, la première peut-être depuis trois siècles nous venant de cette terre, qui eut de grands apôtres, et que le patron de Copenhague, saint Anschaire, la récompense !

Ne cherchons des dons ni en Afrique, ni en Asie, puisque nous avons réuni aux dons anglais ce qui venait des Indes. Passons aussi très rapidement sur ce que nous envoie l'Amérique. Qu'est-ce, hélas, que deux cent quarante-cinq francs vingt-cinq centimes. . . . . 245 25 sur lesquels le Canada a à revendiquer 229 fr. Il faut croire que le Chili, le Brésil, les Etats-Unis, où plus d'un missionnaire va demander des ressources, soit pour sa maison-mère, soit pour son prosélytisme apostolique, sont épuisés par ces œuvres particulières.

Que ne nous est-il donné de mettre sous les yeux de ces chrétiens de Baltimore, de Rio, de New-York, de Buénos-Ayres ce qu'ont fait dans l'Océanie leurs coreligionnaires! N'est-ce pas un exemple admirable que celui qui nous vient de l'Océanie où les insulaires de la mission de Tahiti ont su trouver huit cent quatre-vingt-six francs. . 886 » à nous envoyer, où, d'une terre qui semblait encore plus perdue, la Nouvelle Zélande, un pauvre colon, peut-être un indigène converti, nous fait passer huit francs . . 8 » sans doute le fruit de méritoires économies.

Que ne nous est-il donné surtout de pouvoir afficher dans les bureaux de toutes les *Semaines Religieuses*, qui jadis nous aidaient si largement, à Langres, à Arras, à Agen, à Saint-Claude, etc., les résultats obtenus par la seule publication qui jusqu'à cette dernière heure nous soit restée fidèle. On prétend qu'il est doux aux directeurs de ces *Revues* de correspondre sans intermédiaire avec les apôtres des infidèles, que peut-être, humainement parlant, leur crédit s'en accroît, c'est un calcul qui est resté bien étranger au directeur de *l'Echo de Fourvière*. Que n'aurait-il pas pu se promettre dans ce sens, lui qui, au cours d'une seule année, nous versait près de neuf mille francs . (8.930 ») il n'a pas hésité à les faire passer par nos mains. Et la Providence, en bénissant et faisant réussir ses autres souscriptions, a bien prouvé que la multiplicité des œuvres a moins de dangers qu'on ne le suppose dans le monde.

(A suivre).

UN COIN DE L'ARABIE HEUREUSE

PAR LE R. P. LE ROY

de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, missionnaire au Zanguebar.

ADEN, SHEIHK-OSMAN & LAFFADJ

IX. *Histoire d'Aden.*

(Suite 1)

La lutte continue. — Soliman, Amirian; Soarez. — Cependant, les deux ennemis restaient toujours en présence : d'un côté les Egyptiens, de l'autre les Portugais, Aden au milieu.

En 1516, Soliman de Mitylène, qui guerroyait pour le compte du soudan d'Egypte, ayant été, lui aussi, repoussé devant la citadelle enviée, s'était replié sur l'île de la Kamaran et plus tard sur Djedda. A Djedda, il apprend que le soudan Kansou al-Kouri, son maître, vient d'être vaincu et tué par Sélim Ier, de Turquie, et que Hocus, son ami et son concurrent, s'est noyé. A ces *heureuses* nouvelles, Soliman rentre vite en grâce avec Sélim, lui donne tout, sa flotte et ses conquêtes, et devient en récompense préfet du Caire, où, quelque temps après, il mourut.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 6, 13, 20 et 27 mars 1885.

Soarez, de son côté, était parti de Goa, et peu de temps après Soliman, il se présente devant Aden. Amirian, surpris sans avoir eu le temps de réparer ses murailles, s'excuse, s'humilie, remet les clefs de la ville aux Portugais et se déclare prêt à tout.

C'était une occasion magnifique. Le gouverneur de l'Inde allait donc enfin abriter sa flotte dans ce port d'où le grand Albuquerque avait été repoussé, il allait faire flotter le pavillon de son roi sur ces inaccessibles rochers encore teints du sang portugais, il allait ajouter à son empire ce poste si longtemps, si ardemment désiré. Soarez attendit.

Apprenant que Soliman est dans ces parages, il fait voile vers Kamaran où la tempête lui fait perdre quatre vaisseaux, se transporte à Djedda à la poursuite du Sarrazin, et, trouvant enfin l'ennemi qu'il cherche, il a peur d'une défaite et revient en hâte à Kamaran passer l'hivernage « aux applaudissements et aux sifflements des barbares », ajoute, avec une patriotique indignation, le P. Maffei.

Là, pendant qu'il s'amuse à détruire les ouvrages de Soliman « gloire facile », la peste se met parmi ses hommes, et la disette se fait sentir. Il passe alors à Zeilah qu'il détruit et, enfin, il reparait devant Aden, heureux et confiant, car Aden est à lui et il va s'y reposer...

Hélas! Aussitôt après le départ des Portugais, Amirian, se sentant soulagé d'un grand poids, avait rapidement refait ses murailles, rassemblé des provisions, organisé des troupes; et quand l'imprudent Soarez revint de son inutile campagne contre Soliman, il put voir à sa grande douleur « combien l'occasion est fugitive et comme l'opportunité des choses a bientôt fini de s'envoler sans retour. » Pauvre, malade, plein de tristesse, sans provisions, sans eau, sans gloire et presque sans hommes, il regagne enfin l'Inde et Goa.

La lutte continue. Etienne de Gama. Soliman du Péloponèse. — Malgré ces déplorables insuccès, les Portugais n'avaient pas renoncé néanmoins à chasser leurs ennemis du golfe Arabique et de l'Océan indien.

Quelques années plus tard, Carvalho, après s'être emparé de Cambaye et de Diu, détachait Etienne de Gama, descendant du célèbre Vasco, pour incendier à Suez la flotte des Sarrazins. Etienne part, mais, pendant qu'il s'arrête le long des côtes, les autres se préparent et si bien qu'ils rendent impossible l'exécution du dessein des Portugais. Forcé de revenir sur ses pas, il détruit quelques villes, se présente devant Massawah, et apprenant par là que l'empire d'Abyssinie est en guerre avec les Musulmans, il envoie dans les terres, avec des soldats et des canons, le jeune Christophe da Gama, qui, du reste, rentre vainqueur, mais ce fut tout.

En 1538, le Turc fait contre Aden un nouvel effort, un effort décisif. Soliman le Magnifique, fils de Sélim, était alors à la tête de l'Empire ottoman. Il rassemble à Suez une flotte de soixante-quatre vaisseaux, portant sept mille rameurs et six mille soldats, dont quinze cents janissaires et deux mille Turcs; le reste était un ramassis de diverses nations. Ces forces sont mises sous le commandement de Soliman du Péloponèse, gouverneur de l'Egypte, « homme non moins connu, dit Maffei, par son avarice et sa cruauté, que par son énorme embonpoint. »

Après s'être emparé de Djedda, de Kamaran et de Zebith, le nouvel amiral arrive à Aden. Mais, jugeant bien vite que

cette place ne peut être prise autrement que par la famine ou la ruse, le Turc entre en relations amicales avec le gouverneur; il lui demande des vivres, de l'eau, et comme il a sur ses navires un grand nombre de malades, il le supplie, au nom du Prophète, de vouloir bien mettre à sa disposition quelques édifices inoccupés afin qu'il y puisse transporter ses pauvres mourants. Le gouverneur essuie une larme, la seule sans doute qu'un Musulman ait versée, et il accepte. Aussitôt, Soliman organise des convois, et, quatre hommes valides portant un malade, les soldats se trouvent bientôt introduits dans la ville au nombre d'environ cinq cents. La nuit commençait. Tout à coup, à un signal convenu, les infirmes se lèvent, saisissent les armes cachées sous leurs lits, se jettent sur le palais du soudan, s'emparent de sa personne et le conduisent à Soliman, qui, sans plus tarder, le fait pendre à une vergue de son vaisseau. (Voir la gravure, p. 169).

De là, l'amiral se porte sur Diu; mais, repoussé par les Portugais, il est forcé bientôt de rentrer en Égypte. Sa carrière était finie. Deux esclaves de sa nation, Mustapha et Sofar de Chio, ayant réussi à le mettre à mort et à voler les trésors du gouvernement, partent pour Suez avec une armée, qui, forte d'abord de six cents hommes, se grossit rapidement en chemin de tous les voleurs et de tous les aventuriers. Autrefois ils étaient nombreux dans ce pays-là.

Où iront-ils? A Aden, car décidément, Aden est le but vers lequel tendent tous les efforts, le Paradis perdu à la conquête duquel il faut se porter.

Hector Sylveira. — Aden gagné; Aden perdu. — A ces nouvelles, Hector Sylveira, qui venait de s'emparer de la riche cité de Mangalore et qui se trouvait alors au Promontoire des Aromates, accourt vers le point menacé, propose son alliance au Soudan en péril et celui-ci, reconnaissant, se déclare aussitôt tributaire de Jean III, s'engage à lui payer chaque année 10 écus sarrazins et, pour commencer, offre à Sylveira 1500 pièces d'argent qu'il fait frapper à Ormuz à l'effigie du roi de Portugal. Les Égyptiens s'éloignent et Sylveira rentre à Goa, heureux et fier d'avoir enfin pu exécuter l'ordre tant de fois donné par ses souverains: car, cette fois, Aden est bien à lui! Quelques mois plus tard, un navire portugais, chargé de poivre, ayant relâché dans le port de la ville tributaire, le soudan fait piller le navire, tuer tous ceux qui le montent et massacrer jusqu'au dernier les chrétiens de ses États.

C'était en 1630. Dix ans auparavant, Ormuz avait été déjà perdu, et Abbas le Grand, secondé par les Anglais, avait remplacé sur cet îlot fameux le drapeau du roi de Portugal par le pavillon persan.

Le Portugal. — Pourquoi il grandit: pourquoi il tomba. — Telle fut dans ces mers l'élévation du Portugal, et telle fut sa chute: élévation prodigieuse, chute déplorable.

Et il y a dans cette puissance, qui rappelle à la fois celle de Tyr, de Carthage, de Londres, quelque chose de si rapide et de si grand qu'on est involontairement porté à se demander pourquoi cette élévation extraordinaire, et pourquoi cet affaiblissement soudain.

Quelles sont les causes qui ont valu à ce petit pays du Portugal son antique prestige et sa réelle puissance? Il est facile de les trouver quand on se rappelle le caractère de ces navigateurs et de ces conquérants dont les noms de quelques-uns ont figuré dans les lignes qui précèdent. Une foi profonde, source d'héroïques vertus, une simplicité de mœurs patriarcale, des habitudes austères, une vie frugale, une santé robuste, un courage chevaleresque et bouillant, une exubérance de vie, une ambition immense, un orgueil national que les premières conquêtes ne firent que développer, des traditions à maintenir dans de nobles familles où la gloire du père empêchait, comme autrefois, le fils de dormir; par-dessus tout, en ces âmes nobles et vaillantes, la conviction d'avoir à accomplir une tache héroïque et sainte, celle d'étendre toujours plus loin le royaume de leur Roi et celui de leur Dieu, d'abaisser le Croissant et d'élever la Croix bien haut, de conquérir le ciel en même temps que la terre; peut-être enfin, car il faut tout dire, l'absence d'adversaires sérieux, voilà des qualités que la Providence bénit et qui, émanant d'un même principe, la foi et la vertu, sont suffisantes pour faire sortir d'un territoire borné un grand peuple.

Et cependant, ce peuple est tombé.

Dans les remarquables Mémoires qu'il a publiés (*Mémoires pour servir à l'histoire de la Côte orientale d'Afrique*), le capitaine Guillain cherche également à se rendre raison de cette chute, et il dit avec beaucoup d'élévation et de sens: « A ce colosse il manquait d'abord une condition première de stabilité: une largeur suffisante à sa base. Le Portugal et son empire d'Afrique et d'Asie, c'était comme une pyramide mise en équilibre debout sur sa pointe et que le dérangement d'un grain de sable peut faire vaciller. »

En effet, bornée dans sa population et obligée de pourvoir à la défense d'un immense territoire qui, du Brésil, s'étendait jusqu'en Chine, la métropole, à mesure qu'augmentaient ses conquêtes, se trouvait embarrassée pour les garder.

Ses flottes et ses forteresses demandaient des hommes, et ils en demandaient un si grand nombre que le « Bossuet du Portugal » Viyera, a pu s'écrier un jour: « Si les morts qui ont été jetés par dessus bord entre la côte de Guinée et le cap de Bonne Espérance et entre le Cap et Mozambique, si tous ces morts pouvaient avoir des monuments placés à l'endroit où chacun fut englouti, la route entière apparaitrait comme un cimetière sans fin. »

Et puis, au milieu de toutes ces richesses et après toutes ces gloires, il arriva ce qui trop souvent arrive: la voix de la foi, jadis si pressante, fut peu à peu couverte par le bruit des gains faciles, par l'appat des intérêts matériels, par le retentissement des jouissances scandaleuses; le mépris de la mort fit place aux désirs d'une vie enivrante; la valeur ancienne s'attiédit; tout s'abaissa, excepté l'orgueil, et un souffle des peuples conquis suffit bientôt pour renverser cette puissance alanguie. Voilà pourquoi le Portugal déclina; mais, en occupant les Arabes en Orient et en les obligeant de diviser leurs forces, il serait injuste de ne pas le reconnaitre, le Portugal amena pour sa grande part l'abaissement de l'Islamisme en Europe et servit puissamment alors les intérêts du christianisme et de la civilisation.

Ainsi l'a toujours répété l'histoire: quand la foi en un principe supérieur qui domine le monde sert de règle au gouvernement d'un peuple, ce peuple est grand ou le

devient; mais lorsque à l'abri d'une morale de fantaisie, la vie facile remplace la vie austère, alors les gens qui posent et qui parlent remplacent bien vite les véritables hommes d'État, et on est à la merci du premier conquérant qui surgit.

« En faisant un récit lamentable de la perte de leurs belles colonies, ajoute l'auteur déjà cité, les historiens portugais semblent avoir cherché un soulagement à leur douleur dans des récriminations contre les hommes qui ont figuré au milieu de ces événements. Ils ont accusé la lâcheté des uns, l'insouciance des autres, les mauvaises passions de tous, l'insolence des Anglais contre les Portugais, la duplicité d'Abbas-Shah; que savons-nous encore? des retards apportés aux secours par des accidents de mer. Pauvres raisons dont se payent l'orgueil et l'imprévoyance des peuples!

« Il ne faut jamais attribuer à de petites causes les grands événements. Les Portugais étaient partout ce que les avaient faits la nature de leur conquête et la manière de l'exploiter: fautes semblables et semblables désastres. L'histoire a sa logique, et, avec des prémisses identiques, elle conclut toujours de la même manière. » *Guillain*, t., p. 439.

A la fin cependant, on crut, sur les conseils de Pombal et de ses amis, que, en se débarrassant des Jésuites, des Augustins, des Dominicains, et en enlevant au clergé colonial toute initiative et tout crédit, on pourrait arriver à exploiter plus aisément les vieilles conquêtes, à s'enrichir avec moins de peine, à jouir avec moins de remords.

Si l'on ne voulut que cela, peut-être réussit-on pour un temps, mais, jusqu'à présent, la franc-maçonnerie, qu'on a mise à la place de l'Eglise catholique, n'a pas eu la gloire de maintenir debout une puissance que, en grande partie, l'Eglise catholique avait faite. Et aujourd'hui, sur ces terres orientales où le drapeau d'un roi chrétien flotta si glorieux, des broussailles épineuses couvrent quelques ruines informes, des familles de lézards se chauffent au soleil sur un reste de blason taillé dans la pierre, des serpents nichent dans la gueule d'un vieux canon rongé par les siècles, et si ces mers sont encore sillonnées par des hommes répondant aux noms superbes de Cabral, de Diaz, de Carvalho, de Soarez, de Souza, d'Albuquerque, de Mascarenhas, on croit assister à une dérision de la Providence en voyant ces noms portés par des cuisiniers et des tailleurs au service des matelots anglais...

Aden au Sultan de La Hadj. Sa ruine. — Quand, en 1630, le Portugal perdit définitivement la ville et le territoire d'Aden, l'Yémen s'en réempara, et l'Yémen à son tour, ayant été fractionné en plusieurs petits États plus ou moins indépendants, le Sultan de La Hadj devint, en 1735, maître de la citadelle fameuse.

Dès lors Aden tomba rapidement. Sans commerce et sans population, la ville était en 1838 entre les mains d'un Sheikh, vieillard imbécile, qui semblait vouloir prendre les mesures les plus propres à réduire toujours davantage l'importance de ce port autrefois si florissant.

(A suivre.)

PRÈS DES GRANDS LACS

LE NYANZA

Par Mgr LIVINHAC, évêque de Pacando, vicaire apostolique du Nyanza.

(Suite 1)

IV

MOYENS DE NAVIGATION SUR LE NYANZA: LES PIROGUES. — ASPECT ENCHANTEUR DU ROYAUME D'OUGANDA. — CULTURE PRINCIPALE: LE BANANIER. — AUTRES PRODUCTIONS. — LA FAUNE, LES BŒUFS, L'ÉLÉPHANT.

Dans le cours de cette dernière année, le P. Girault a pu visiter les chefs de plusieurs tribus voisines: ils l'ont tous très-bien accueilli, et lui ont manifesté le plus vif désir de voir les missionnaires se fixer chez eux. Mais hélas! si la moisson est abondante, les ouvriers sont bien peu nombreux, et à notre grand regret, nous ne pouvons obéir à l'invitation que semblent nous faire les eaux du Nyanza, en nous offrant un moyen de communication plus facile. Il est vrai que ces eaux ne sont pas encore sillonnées par les bateaux à vapeur. Les voiliers eux-mêmes n'y sont représentés que par un petit bateau construit sur les bords de la Tamise et porté à grands frais à travers l'Afrique par les missionnaires anglais. C'est donc encore aux vieilles pirogues que nous devons avoir recours pour naviguer sur le Nyanza.

Vers le sud, elles ne sont le plus souvent qu'un énorme tronc d'arbre creusé en forme d'auge et parfois agrandi par deux planches grossièrement travaillées, et plus grossièrement encore fixées à ses bords.

Dans la région du nord, au contraire, les pirogues sont construites avec un certain art. Leur quille, taillée dans un tronc d'arbre, est arrondie à l'extérieur. Ses deux extrémités se relèvent légèrement pour se terminer en pointe.

Deux planches, ordinairement très larges, se fixent de chaque côté de la quille, ce sont les flancs de l'embarcation; elles supportent deux autres planches, qui en forment les bords; les bancs des rameurs se disposent transversalement au nombre de huit à quinze. Aucun clou, aucune cheville n'entre dans leur construction. Le tout est cousu ensemble par des câbles faits d'herbes et d'écorces, passés dans des trous pratiqués dans le bois avec un fer rouge. A l'avant, la quille se prolonge, et soutient une pièce de bois, qui se redresse semblable au long cou d'un oiseau aquatique gigantesque. Son extrémité est ornée de deux cornes d'antilopes, ou d'un bouquet de plumes, et reliée à la proue par une sorte de large frange d'herbes fines, imitant la crinière du cheval.

Pour le calfatage, on se sert de l'écorce du bananier, et les rameurs ne s'embarquent jamais sans en emporter une bonne provision pour boucher les voies d'eau qui pourraient se produire dans la traversée. L'extérieur de l'embarcation est peint avec une couleur rouge, qui a, dit-on, la propriété de conserver le bois.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 20, 27 mars et 3 avril 1885 et la carte des Missions de l'Afrique équatoriale que nous avons publiée en 1881.

Les constructeurs ne connaissent ni la scie, ni le rabot, ni la tarière ; une petite hache, une sorte d'herminette, une pointe de fer, sont à peu près les seuls instruments qu'ils emploient. Cependant leurs pirogues, toutes primitives qu'elles sont, ne manquent ni d'élégance, ni de solidité· Elles sont parfaitement équilibrées; je les ai vues plusieurs fois se jouer de la fureur des vagues. Ce n'est pas à dire toutefois que l'eau n'y puisse pénétrer ; un homme de l'équipage n'a d'autre emploi que celui de vider sans cesse la barque, avec un grand vase de bois.

Le Bouganda et ses tributaires sont seuls, je crois, à posséder les barques que je viens de décrire. Avant Mtésa, au dire des nègres, ces pirogues n'avaient jamais atteint le sud du Nyanza; on assurait même que,de ce côté, le lac était une mer sans rivage. Mais, depuis quelques années, elles transportent, plusieurs fois par an à Kaguéïé, les commerçants arabes et leur ivoire, et reprennent le chemin du Bouganda, amenant les voyageurs qu'elles y rencontrent. Elles ne s'aventurent jamais au large; mais, longeant la côte, elles gagnent chaque jour le rivage, après cinq ou six heures de navigation. Alors voyageurs et rameurs descendent; la barque est déchargée et bientôt poussée à terre.

Dans les longues traversées, les pirogues ne voyagent jamais isolées, mais en flotilles de cinq ou six et plus souvent de vingt, trente ou quarante. Chacune d'elles a de huit à vingt rameurs. L'usage des longues rames s'appuyant sur les bords de la barque est inconnu; on se sert de pagaies, en forme de pelles pointues, et le pilote n'a pas d'autre gouvernail pour diriger sa barque. Les pagayeurs rament avec ensemble et le plus souvent en chantant des airs dont la monotonie se confond avec le mouvement uniforme des rames. Ces airs paraissent pourtant les charmer, et l'artiste qui fait le solo, reçoit de chaleureuses félicitations :

« Comme tu chantes bien! lui disent ses compagnons; nous te félicitons de tout notre cœur. »

Le chantre se garde bien de décliner le compliment, et répond :

« Vous avez raison, je chante à ravir. »

Avec le beau temps quinze jours suffisent pour se rendre de Kaguéïé à Ntébé, port de la capitale du Bouganda. Mais, avec la tempête, l'équipage ne veut jamais se risquer sur le lac et le voyage peut alors durer plus d'un mois.

Le royaume de l'Ouganda, ou, pour parler comme les indigènes, le Bouganda, s'étend au nord et au nord-ouest du Nyanza. C'est le plus beau pays que l'on rencontre depuis Zanzibar : collines verdoyantes, frais vallons, plaines fertiles, partout la végétation luxuriante des régions équatoriales, avec ses hautes herbes et ses arbres gigantesques ; çà et là, des nappes d'eau bordées de forêts de roseaux et de papyrus : c'est véritablement le séjour de l'éternel printemps, et durant toute l'année,à côté des fruits mûrs, les fleurs étalent leurs vives couleurs et répandent les parfums les plus suaves.

Le climat est loin d'être de feu comme dans le Sahara. La température, à peu près la même durant toute l'année, varie dans la journée de treize à trente-trois centigrades, limites extrêmes qu'elle ne dépasse pas.

Les indigènes distinguent deux saisons de pluies correspondant aux deux équinoxes; elles durent chacune plusieurs semaines : les pluies sont alors fréquentes sans être continuelles. Généralement la pluie tombe par fortes averses de deux ou trois heures, et il est rare de voir une journée entière de mauvais temps.

En dehors de ces deux saisons, il pleut assez souvent et c'est ce qui explique en partie la richesse de la végétation, que favorise aussi un terrain rouge des plus fertiles.

La principale culture du pays est celle du bananier. Autour de chaque habitation s'étend une grande bananerie, où le Mganda puise toute l'année ; il n'a pas d'autre provision.

Il y a plusieurs espèces de bananes : les unes se mangent vertes,on les pèle et on les cuit dans une immense marmite en terre préalablement tapissée à l'intérieur de grandes feuilles de bananiers. Ainsi préparées, les bananes ressemblent à des pommes de terre écrasées, et prennent le nom de *mmere*, mets favori des Baganda. Cette nourriture est des plus saines et, sans valoir le pain, peut au besoin le remplacer, sinon le faire oublier.

D'autres plus longues,ayant la forme d'un croissant, sont, après avoir été cueillies, conservées durant quelques jours, en attendant qu'elles jaunissent. C'est alors le moment de les manger. Grillées sous la cendre ou auprès d'un brasier, elles ont un goût exquis et pourraient figurer avec honneur sur une table européenne. Ces bananes sont appelées *goudja*.

Une troisième espèce, la bidde, sert à fabriquer la boisson désignée sous le nom de muengué, ou vin de banane. Le régime de bidde coupé, on le laisse jaunir ; puis on jette les bananes pelées dans une grande auge en bois, en y mêlant une certaine quantité d'herbe fine. On pétrit le tout avec les mains ou les pieds ; on y verse un peu d'eau, et peu à peu la pulpe s'attache à l'herbe. Le liquide séparé est recueilli dans de grandes calebasses. C'est le moubissi (le doux). Il ressemble à de l'eau sucrée aromatisée. Plusieurs Baganda se contentent de cette boisson ; mais le plus grand nombre préfèrent le mouengué, qui n'est autre chose que le moubissi fermenté. Pour faire entrer le moubissi en fermentation, on y mêle une bonne quantité de sorgho rouge grillé. La fermentation commence au bout de quelques instants, et dure deux ou trois jours. On passe enfin la liqueur à travers une couche d'herbe, et on peut la boire. Son goût a quelques rapports avec celui du cidre. C'est le nectar des Baganda. Ils n'en abusent cependant pas, et il est rare de voir des hommes ivres.

Les grands personnages du royaume se font accompagner d'un esclave portant une petite calebasse de la précieuse liqueur. Un long tube artistement travaillé, recourbé à son extrémité supérieure (à la manière de certains tuyaux de pipe), plonge dans le liquide. Tout en conversant avec ses amis,le *moami* aspire quelques gorgées de mouengué pour se réjouir le cœur et s'illuminer l'esprit.

Le Mganda ne tire pas seulement du bananier sa nourriture et sa boisson préférées ; cet arbre précieux lui fournit encore ses fraîches et larges feuilles pour lui servir d'assiette et de coupe, son écorce pour envelopper : café, tabac, beurre, haricot, etc. etc. : il en fait aussi des liens. Les racines sont une dernière ressource dans les temps de disette. Le bana-

nier est donc comme l'arbre de vie du Bouganda, aussi les indigènes ont-ils de la peine à comprendre qu'on puisse vivre dans un pays qui en est privé, et dans leurs pérégrinations à travers des contrées moins fortunées, ne cessent-ils de se plaindre et de soupirer après le jour où ils reverront l'arbre aux larges feuilles, et son délicieux *mmèrè*.

Outre le bananier, on cultive dans le Bouganda les patates douces, le maïs, le manioc, une grande variété de pois et de haricots, le tabac, le sorgho rouge, etc... Le café y pousse presque sans culture. Les indigènes en font tremper les graines dans l'eau bouillante, et les emportent en petits paquets dans leurs voyages; elles sont pour eux comme des bonbons qu'ils savourent avec délices.

Le Bouganda possède la plupart des animaux domestiques d'Europe. La poule, désignée sous le nom de *nkoko*, se rencontre autour de toutes les maisons : elle est très petite. La chèvre, à poil court et fin, s'engraisse facilement et fournit une viande excellente: mais elle ne donne que peu de lait, et les indigènes n'ont jamais songé à la traire. Le mouton se distingue par sa grosse queue, énorme boule de graisse qu'on utilise pour la cuisine. La Providence ne l'a pas chargé d'un habit, qui lui eût été inutile sous le doux ciel de l'Ouganda et au lieu de laine lui a donné un poil d'un pouce de long à peine. Le chien a l'instinct peu développé, et aboie rarement. Les Baganda s'en servent surtout pour la chasse.

Le roi des animaux domestiques, aux yeux des indigènes, est le bœuf. Ils en élèvent de nombreux troupeaux, dont le soin est confié à une caste particulière connue sous le nom de Baïma ou Batousi. Ces Baïma sont un peuple pasteur répandu dans toutes les tribus qui avoisinent le lac. De tous les Noirs, ce sont ceux qui, par le type, se rapprochent le plus de la race caucasique, quelques-uns même sont plutôt jaunes que noirs. Les bœufs du Bouganda ont au-dessus des épaules une bosse charnue plus ou moins grosse. Avec cette particularité qui leur est commune, ils semblent se diviser en diverses races : les uns manquent complètement de cornes; d'autres en ont de très petites; quelques-uns d'énormes sans aucune proportion avec leur taille. Le Mganda n'a pas encore essayé d'utiliser la force du bœuf pour les travaux domestiques; il ne demande à ses troupeaux, que la viande dont il est friand, le lait qu'il fait aigrir avant de le boire, et les peaux qui lui servent de vêtement.

Le plus remarquable des animaux sauvages du Bouganda est sans contredit l'éléphant qu'on a appelé avec raison le géant de la faune africaine. Malgré la guerre acharnée qui leur est faite, les éléphants, au dire des indigènes, sont encore nombreux dans le pays. Ils se réunissent en troupes, cachées durant le jour dans l'épaisseur des forêts. La nuit, ils sortent de leur retraite, ravagent sur leur passage toutes les plantations, et deviennent un véritable fléau. Heureusement une seule défense de ce voisin incommode dédommage de bien des pertes. On en trouve du poids de soixante à septante kilogr., que l'on vend à la côte plus de deux mille francs. Le roi du Bouganda, assure-t-on, a dans ses magasins plusieurs milliers de ces énormes défenses.

On rencontre aussi dans le Bouganda, le rhinocéros à une et à deux cornes, le buffle, le zèbre, une grande variété d'antilopes et de gazelles, plusieurs sortes de lapins, des rats et des souris, etc...

Lions, léopards et hyènes abondent dans les jongles et les forêts. Mais, comme ils ont à leur portée quantité de gibiers, il est rare qu'ils s'attaquent à l'homme. Le chacal fait de grands ravages dans les plantations de maïs, et le chat sauvage est la terreur des poulaillers.

Parmi les nombreux oiseaux, nous nous contenterons de citer la caille, la perdrix, la pintade, le canard et l'oie sauvages, qui abondent aux environs du lac. Dans ces contrées les oiseaux se font remarquer par la beauté de leur plumage aux couleurs les plus brillantes et les plus variées; mais ils sont presque tous muets et ne savent pas célébrer par leurs chants joyeux les magnificences de la nature qui les entoure.

(A suivre.)

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(ÉDITION FRANÇAISE)

Un anonyme du diocèse de Lausanne et de Genève........... 196
Anonyme, don recueilli par l'*Echo de Fourvière*............... 1
T. B. M. C., don recueilli par l'*Echo de Fourvière*............ 100
M. Burseaux à Pagne-sur-Moselle, diocese de Nancy........... 10

Pour Mgr Lazare Mladenoff, vicaire apostolique des Bulgares de Macédoine.

Mme A. M. C. de M., diocèse de Lyon 1000

A Mgr Azarian, pour l'église de N.-D. du Spasme.

M. Pagès oncle, diocèse de Viviers.... 10

A Mgr Puginier pour les victimes de la persécution au Tong-King occidental.

Mlle Véronique Astoin à Aix en Provence..... 10
Un abonné du diocèse d'Orléans, pour obtenir deux grâces spéciales.. 40
Mme Vve Granier, née Amadou, à Montpellier, avec demande de prières... 50

Pour les missions de Chine les plus éprouvées (Mgr Chausse.)

Mlle Véronique Astoin, à Aix en Provence.................... 10
Anonyme de Dommartin-les-Remiremont, diocèse de Saint-Dié, avec demande de prières.................................. 50
Mlle Berne à Saint-Symphorien de Lay, diocèse de Lyon...... 5
Don recueilli par l'*Édition hollandaise*........................ 4 20

Au R. P. Saleur, missionnaire au Thibet.

M. Michel, diocèse de Verdun.................................. 100

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Cordier, pour ses missions dévastées du Cambodge).

Anonyme de Pau, diocèse de Bayonne, avec demande de prières.. 1.181 85
Un abonné, diocèse de Lyon, avec demande de prières pour une grâce...................................... 20

Pour la mission du Cambodge.

En mémoire et au nom du comte Hermann de Stainlein, diocèse de Liège.. 1000
M. Louis Salgé, à Carcassonne................................ 10

A Mgr Mélizan, pour les victimes du cyclone de Jaffna.

M. Jean Duhoureau, diocèse d'Aire.......................... 5

A M. Bonnétraine, pour l'hôpital de Bangalore (Indes).

Don recueilli par l'*Édition hollandaise*........................ 15 80

A Mgr Lavigerie, archevêque de Carthage, pour ses missions d'Afrique.

Mme G..., diocèse de Clermont, se recommandant à Notre-Dame d'Afrique 50

Au R. P. Picarda, supérieur de la mission Saint-Joseph de Manuéra (Zanguebar), pour le rachat d'une petite fille sous le nom d'Adèle.

Mme la marquise de Beaucorps, diocèse de Blois............... 100

Pour la propagande du Bulletin.

M. Georges Speth, à Rilly, diocèse de Blois.................... 5

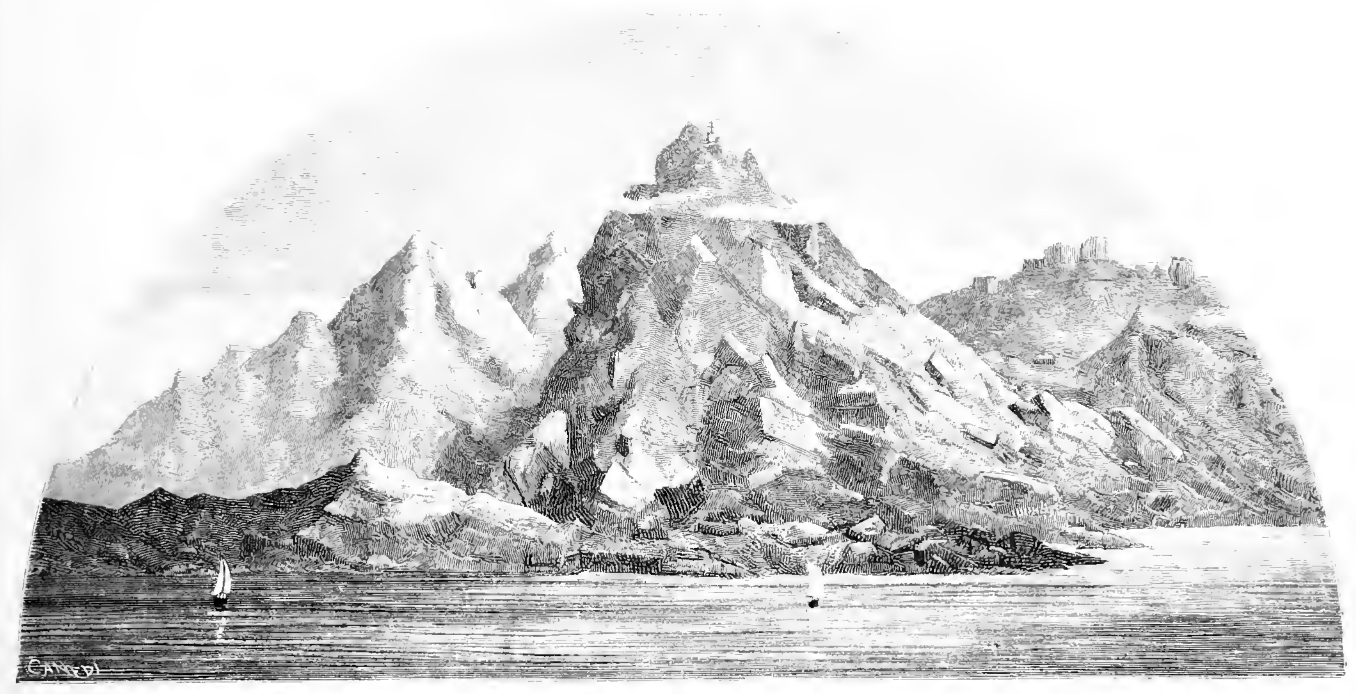
Pour les prêtres polonais.

Don recueilli par l'*Édition hollandaise*........................ 606 90

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



ADEN (Arabie). — La vigie de Shem-Shem ; d'après un dessin du R. P. Le Roy, missionnaire au Zanguebar (Voir page 192).

LA PERSÉCUTION EN CHINE

Quoique cette lettre soit antérieure aux derniers événements accomplis en Extrême-Orient, elle donne cependant des détails précis sur le vice-roi du Yun-nan, le promoteur de la guerre franco-chinoise, sur la fourberie des mandarins et sur l'état des esprits dans le Céleste-Empire. Aussi, nous empressons-nous de la publier ; elle servira à éclairer la situation actuelle de toute l'expérience d'un évêque qui évangélise ces pays depuis près de quarante ans.

LETTRE DE MGR FENOUIL, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, A MM. LES DIRECTEURS DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Yun nan sên, Février 1885.

Au Yûn-nân les jours sont mauvais, le chiffre des baptêmes d'adultes est tombé de douze cents à sept cents, et pour combler la mesure de nos désastres, la mission a subi une perte douloureuse par la mort inattendue et presque subite de M. Pourias. Ce cher et digne confrère nous a été enlevé au moment où il paraissait avoir recouvré toutes ses forces, et reconquis sa première santé. Enfin, pour vous faire connaître au juste l'état de la mission et l'étendue de nos besoins, il me suffit de dire : seul, notre courage est debout, aussi fort que jamais, mais tout le reste est en souffrance.

Cependant le châtiment est déjà commencé. Nos plus grands ennemis succombent ; l'avenir est à Dieu.

Tsèn-yo-yn, notre trop fameux vice-roi, celui-là même qui fit assassiner M. Margary, et qui l'an dernier a permis ou ordonné le massacre de M. Terrasse, avait, dans ces derniers temps, fait tous ses efforts pour arrêter les progrès du christianisme, et avait semé autour de sa personne la haine du nom français à l'occasion de la guerre du Tong-King. Une troupe d'affamés, mandarins en espérances, beaucoup de gens sans place, de grands mérites méconnus, s'étaient attachés à la fortune de notre proconsul et lui faisaient la cour. Les intentions et les désirs du maître étaient pour ses flatteurs une loi absolue. Chacun rivalisait de zèle contre les chrétiens et promettait bien qu'aussitôt en place, il les exterminerait tous. Combien notre ciel était sombre alors et l'horizon gros d'orages ! Telles étaient nos craintes et nos alarmes quand éclata la guerre du Tong-King, guerre malheureuse, mais qui, contre toutes nos prévisions, a eu son bon côté pour le Yûn-nân.

C'est notre vice-roi qui, en haine de la France, l'a provoquée ; sans lui Péking n'y aurait probablement pas songé. C'est pourquoi, l'an passé, quand les affaires de la Chine allaient mal au Tong-King, il dut se rendre sur les lieux en personne pour soutenir le courage des troupes, en relever le moral et protéger des intérêts qu'il avait lui-même engagés et compromis. Tout son entourage le suivit ; plusieurs même l'avaient précédé. C'était, en effet, le cas ou jamais de déployer ce grand zèle dont chacun se parait pour la personne du maître. Aussi nos ennemis les plus puissants sont allés à la guerre, et sont déjà morts pour la plupart. Plusieurs ont été emportés par la peste ; c'est le plus grand nombre ; très peu ont vu l'ennemi de près ; tous les autres sont morts sans même avoir aperçu

la main qui les frappait. Ainsi, par exemple, trois barques presque exclusivement montées par des globulés de tous les grades, devaient aller surprendre l'ennemi, qu'on soupçonnait ne pas être fort loin. Le butin serait considérable; mais surtout que de gloire! Avoir battu et, qui sait? peut-être pris des Français! Enfin nos guerriers lèvent l'ancre, le reste de l'armée les accompagne de ses vœux. Cette joie ne fut pas de longue durée. En effet ils n'avaient pas fait un mille, les barques étaient encore en vue, quand elles furent brisées et sombrèrent presque en même temps. Les eaux restèrent couvertes de débris, et les hommes périrent tous. Le reste de l'armée, témoin de cette catastrophe tout à fait imprévue, convaincue d'ailleurs que les Français arrivaient par un tunnel pratiqué sous les eaux, prit aussitôt la fuite, comme si elle avait été poursuivie par tous les *Iàng jèn* de la terre. Celui qui m'a raconté ce fait était lui-même un des fuyards. Encore tout essoufflé d'une aussi longue course, huit ou dix jours de marche forcée, ce brave jeune homme ne savait que dire : « *Yeoù koùi, yeoù koùi* : ce sont des engins diaboliques, impossible autrement. » Pour nous, nous regrettons sincèrement la mort de ces malheureux; mais nous ne pouvons en même temps que louer le Seigneur, qui prépare l'avenir de notre mission, et semble vouloir nous consoler des misères présentes.

La paix qui vient d'être signée entre la France et la Chine n'inspire aux populations qu'une confiance médiocre: à leurs yeux c'est à peine un armistice, tant chacun est persuadé ou soupçonne du moins que le dernier mot n'est pas dit. Ces craintes sont communes, le malaise est général, et nos chrétiens ont le droit d'être les moins rassurés. Car notre bon vice-roi, avant de partir contre les Français au Tong-King, a bien voulu prendre le soin de leur faire connaître, une fois de plus, le sort qu'il leur prépare à son retour, s'il est vainqueur. Son Excellence, voulant sans doute effrayer le peuple et arrêter les conversions, a fait dire partout qu'aussitôt qu'il aurait délivré les provinces envahies par l'étranger, il ferait bonne justice de tous les chrétiens du Yûn-nân, et leur ôteraient l'envie de trahir encore l'empereur. Heureusement pour nous tous ici, *Tsen yò yn* n'a pas eu la dernière victoire.

Maintenant que la guerre est finie, que la paix est faite, on ne comprend pas pourquoi ce prêteur ne rentre pas à son poste, où l'appellent tous ses devoirs aussi bien que ses intérêts. A cette heure que fait-il aux frontières du Tong-King? Voir un vice-roi frayer avec des voleurs bien connus, avoir des accointances avec des pirates avoués, quoi de plus anormal? Les missionnaires sont parfaitement tranquilles; mais les païens espèrent et nos néophytes ont peur. Tant qu'a duré la guerre du Tong-King, contenu sans doute par une crainte salutaire sur l'issue de cette guerre, le gouvernement chinois a eu pour nous des égards qu'on pourrait presque appeler bienveillants; au moins il nous a souvent traités avec tous les ménagements convenables. Maintenant que la paix est faite, on nous mène avec le dernier sans façon; on semble nous mettre au rang de ceux avec qui on n'a plus à compter et qu'on suppose morts ou disparus. Evidemment la Chine se croit pleinement victorieuse, et par suite une arrière-pensée la tourmente.

Les lettres que m'adressent les missionnaires, ne parlent que de bruits qui circulent sur tous les points.

M. Chareyre m'écrit : « Les résultats de mes travaux cette année ne répondent ni à mes désirs, ni à mes premières espérances. Votre Grandeur en connaît la raison aussi bien que moi. Les douze mois qui viennent de s'écouler n'ont été qu'une suite d'injustices, de calomnies et de chicanes de la part de tous les mandarins, grands et petits : aussi nos ennemis, se sentant si bien appuyés, ne manquent jamais de donner libre carrière à leur mauvais vouloir. Ils saisissent toutes les occasions de nous nuire, et savent même en faire naître quand on ne leur en fournit point. Un malaise général pèse sur toutes nos stations; on croirait que le pays s'affaisse. La persécution plus ou moins déguisée est quasi permanente. D'ailleurs nos mandarins de province, ils le disent bien haut, n'agissent contre nous que par les ordres du vice-roi. »

Ce que dit là M. Chareyre n'est pas exagéré; car on lui fait plus de misères qu'on ne saurait en raconter. Plus d'une fois l'ennemi a cherché à le prendre en défaut, pour lui intenter ensuite un procès personnel; sa malice a toujours échoué même contre les néophytes. Mais enfin on vient de prendre un chrétien sur le fait : celui-ci paiera pour les autres. Ly-ky-tây est accusé d'avoir nié le culte des ancêtres et refusé l'obéissance due aux mandarins. On dénonce partout la gravité du cas. L'accusation arrive presque au vice-roi lui-même. Le grand homme en paraît effrayé : il ordonne que le prévenu soit conduit à la Métropole, attendu que son cas ne peut être jugé que par un tribunal spécial et nommé pour la circonstance. Tous ces préparatifs extraordinaires annonçaient une sentence capitale, très grave pour le moins. Voyant cette affaire prendre une aussi mauvaise tournure, j'allai moi-même au prétoire demander des explications, et au besoin fournir des renseignements.

« Mais, dis-je au mandarin, vous donnez à ce procès un éclat et des proportions qu'il ne comporte pas, ce me semble. Votre Excellence voudrait-elle bien me dire de quoi il s'agit, quelle faute a été commise ? »

— « Ho! votre chrétien est horriblement coupable! Tel jour, à telle heure, dans la pagode Chéu-yù-tâng, il a troublé l'instruction qu'on faisait au peuple, combattu le culte des ancêtres, et nié l'obéissance que chacun doit aux mandarins. N'est-ce pas très grave ? »

— « Excellence, il m'est facile de montrer que le christianisme rend aux ancêtres le culte qui convient, et aux

mandarins l'obéissance qu'on leur doit; mais il sera bien plus court et aussi clair de vous prouver que le *Ly-ky-tày* n'a point mis ce jour-là les pieds dans la pagode *Chên-yù-tòng*, attendu qu'il était ailleurs. Il y a plus de cinq cents témoins, à peu près tout le village de Kiéou-yà-pin. Nos ennemis sont faux et maladroits. Voyez-vous même, Excellence, ce qui reste de leur triple accusation. »

Mes raisons étaient sans réplique possible, et le mandarin fut assez courtois pour ne pas insister. Entre autres choses aimables, il me dit combien il était fâché qu'on eût commis une erreur aussi grave. Il promit, en même temps, de terminer ce malheureux procès à mon entière satisfaction. Après de telles promesses, comment ne pas croire que le procès allait finir, et que l'accusé en sortirait avec honneur? Ly-ky-tây ne fut point conduit à cette capitale; mais, dans son pays, il reçut mille coups de rotin, et fut mis à la cangue pendant un mois. Quand nous avons réclamé contre l'iniquité d'un pareil jugement, on s'est contenté de nous répondre : « *Nous avons exécuté les ordres du vice-roi et rien de plus.* »

Cette persécution sourde et opiniâtre se fait sentir à peu près sur tous les points de la mission. Elle paralyse nos efforts, rend le plus souvent nos peines inutiles et les dépenses sans fruit. Et en effet combien peu de païens consentiront à se faire baptiser avec la perspective d'être prochainement dépouillés de tous leurs biens et peut-être mis à mort!

En outre, les meurtriers de M. Terrasse n'ont pas été punis, tout le monde le sait, et cependant un des articles de notre accord avec le gouvernement portait que les coupables seraient jugés et châtiés d'après la loi chinoise. Depuis un an, on ne parlait plus de ce procès; mais je savais positivement que les prisonniers avaient tous été successivement renvoyés dans leurs pays et sans jugement aucun. En juin, après mon retour de la visite pastorale, je reçus une dépêche du Tao-tay des sels : Tchong-nién-tsoû me faisait officiellement savoir que les coupables venaient de partir pour l'exil, après avoir reçu cent coups de verge. Le grand homme mentait sans vergogne. Cette peine cependant, aurait-elle réellement été infligée, serait encore tout à fait dérisoire. Des assassins qui égorgent quatorze victimes, éventrent des femmes enceintes, pillent, ravagent tout un pays, devraient, ce semble, subir des peines plus rigoureuses. Ce devrait être, mais cela n'est pas. Bien plus, il est aujourd'hui certain et avéré pour tout le monde qu'il n'y a pas eu de peine infligée, ni bastonnade, ni exil, et qu'il n'est pas même intervenu de jugement. Les accusés ont été renvoyés avec tous les honneurs de la guerre; dans leur pays le peuple les a reçus en triomphe. Il s'est même trouvé un mandarin en place, le préfet de Làn-kòng-hién, pour adresser à ces brigands des remerciments et faire leur éloge :

« Citoyens vertueux, leur a dit ce magistrat en purgeant le pays de cette vilaine race d'étrangers et de chrétiens, vous avez tous bien mérité de la patrie, vous n'avez encouru aucune peine, nous ne devons à votre courageuse conduite que des récompenses et des remerciments. »

Un des principaux accusés avait été son satellite; il le reprit immédiatement à son service. En sorte qu'à cette heure, tous ces brigands, rentrés dans leurs foyers, jouissent en paix au sein de leur famille des biens que, l'an passé, ils ont volés à l'Église et aux chrétiens.

Dans des circonstances aussi difficiles, aller recueillir la succession de M. Terrasse, et relever les ruines de cinq grandes chrétientés, au milieu de païens féroces de leur nature et fortement prévenus contre nous, était une besogne dangereuse, un travail qui exigeait une entière abnégation. Un de mes provicaires, M. Le Guilcher, digne enfant de la vaillante Bretagne, prévint mes désirs, il s'offrit lui-même pour remplir cette lourde tâche, au risque de succomber à son tour. Mais qui vit jamais un Breton reculer devant un grand dévouement ?

Le cher provicaire a eu toutes les peines du monde à pénétrer dans le pays, où il allait, avant tout, pour enterrer nos morts. Sous prétexte de prévenir de fâcheuses complications, en réalité pour nous empêcher d'aller plus loin, les mandarins avaient promis une escorte qu'ils ne donnaient jamais. Bien plus ils mettaient tous leurs soins à nous susciter de nouveaux embarras, à nous créer des difficultés plus grandes. Enfin aux fêtes du nouvel an, vers la fin de janvier, M. Le Guilcher reçut la visite du mandarin, et passant alors par-dessus l'étiquette, qui défend de traiter aucune affaire sérieuse dans un moment aussi solennel, il lui rappela ses anciennes promesses. Le procédé de mon provicaire était en Chine très irrégulier; mais le mandarin eut assez de courtoisie pour ne pas s'en offenser. Bien que pris au dépourvu, il fit bonne contenance, promit ses hommes pour tel ou tel jour, en ajoutant : *cette fois vous pouvez y compter.* Le jour fixé, M. Le Guilcher se mit bravement en route; mais l'escorte ne vint pas. La loyauté européenne sera toujours dupe de la diplomatie chinoise. Quand il vit qu'on l'avait trompé encore une fois, M. le Guilcher dit à ses gens : « Nous voilà trop avancés pour revenir sur nos pas. Allons au moins jusqu'au premier obstacle, et là nous verrons. » La petite troupe arriva ainsi au village sans rencontre fâcheuse, sans la moindre opposition. On ne s'attendait pas à une pareille visite : les chrétiens qui persévéraient encore furent agréablement surpris, tandis que les païens parurent dans la consternation. Ces derniers, étonnés de tant d'audace, ne surent ni cacher leur défiance, ni dissimuler leur mauvaise humeur.

« *Tiens*, se disaient-ils entre eux, *tous les chrétiens ne sont donc pas morts!* »

Bref, ils se tinrent à l'écart et comme sur leurs gardes, presque sur la défensive. La mine de ces gens n'était ni

rassurante, ni rassurée. Des explications étaient devenues nécessaires, un rapprochement était requis pour la sécurité publique et le repos de chacun. Mon Provicaire dut faire les premières avances et se montrer de facile accommodement. Mais comme c'est un homme habile, un vrai gentleman de missionnaire, la glace fut facilement rompue, la situation commença à se détendre, bientôt les deux camps furent heureux de se trouver sinon bons amis, du moins dans les meilleurs termes.

A cette nouvelle, le mandarin de Lân kông-hièn devint furieux : il blâma sévèrement la conduite de ses administrés, qui se montraient assez lâches pour faire la paix avec les chrétiens, après avoir essayé de les détruire. De plus, il défendit de rien vendre au missionnaire, pas même des cercueils pour ses morts.

Depuis, une lettre de mon cher Provicaire m'apprend que tous ses petits travaux sont déjà terminés : la nouvelle chapelle est debout ; M. Terrasse et ses compagnons de martyre reposent dans des tombeaux convenables à l'abri de la croix ; les chrétiens sont en paix, et le pays est tranquille.

Nos vieilles chrétientés du bas Yûn-nân, celles qui jusqu'à ces derniers temps constituaient à elles seules la Mission tout entière, depuis deux ans environ sont cruellement éprouvées par des pluies trop abondantes, une sécheresse prolongée, une mauvaise récolte dévastée encore par des bandes de sangliers. Le pays est dans une extrême misère ; une nourriture, souvent malsaine et toujours insuffisante, cause de fréquentes maladies, et ces malheureux, dont les forces sont depuis longtemps épuisées, succombent avec une étonnante facilité. Toute la population est profondément découragée. Plusieurs de ceux qui peuvent fournir aux dépenses d'un long voyage, vont au loin avec toute leur famille, souvent au milieu des païens, chercher une existence tolérable. A l'occasion de la visite pastorale, cette année, j'ai laissé aux missionnaires qui dirigent ces districts de quoi faire d'assez larges aumônes : mais, si le bon Dieu ne vient à notre secours d'une manière véritablement efficace, ces chrétientés, autrefois si prospères, ne peuvent que disparaître très prochainement. Le pays restera désert, car les païens meurent ou émigrent dans la même proportion. C'est pourquoi, nous crions vers vous, au milieu de cette mer de tristesse et de douleur : *mens pressuris et ærumnis se gemit obnoxiam ; præsens n alum anget boni perditi memoriam.*

Cependant le Seigneur, dans sa bonté, a bien voulu nous ménager quelques consolations. Le district de Tong-tchouân et ceux de Kiû-tsin se sont assez bien soutenus. Leurs pertes sont moins considérables et seront plus faciles à réparer quand il plaira au Seigneur de nous rendre l'heureuse protection dont sa miséricorde nous couvrait autrefois.

Tong-tchouân est, de toute la mission, le district qui a le moins souffert dans ces derniers temps. Les menaces du vice-roi contre les chrétiens n'ayant point trouvé d'écho chez les deux premiers mandarins de la ville, n'ont point laissé de traces dans l'esprit de la population. Depuis deux ans, d'ailleurs, cette ville est gouvernée par deux mandarins dignes sous tous les rapports du haut rang où les a fait monter leur mérite personnel. Ce sont des hommes justes, intègres, et, ce qui est incroyable en ces pays, *non cupides.* Ils sont probablement les seuls dans tout l'empire. Partout et toujours ils traitent tout le monde, chrétiens et païens, sur le même pied. Ils ne s'informent pas de quelle religion est l'accusé, ils demandent quel crime il a commis.

En mai dernier, j'étais de passage à Tong-tchouân, il y eut une petite rixe entre chrétiens et païens, la bonne harmonie courait des risques. J'allai moi-même prier le premier mandarin civil de vouloir bien s'occuper de cette petite affaire. Voici le décret ou mieux les avis paternels qu'il donna à son peuple à cette occasion :

Moi Yû-tché-foû-tchén-tâng, de droit préfet de première classe, de fait mandarin suppléant à Tong-tchan-foû, je donne cet édit pour maintenir la paix entre les chrétiens et le reste du peuple.

A cette heure, les chrétiens élèvent partout des églises, et cela d'après l'autorisation expresse de l'empereur ; car Sa Majesté sait parfaitement que traiter les étrangers avec clémence et libéralité, c'est acquérir pour soi-même des mérites considérables. Ceux qui des royaumes étrangers viennent en Chine prêcher la religion sont tous des hommes éclairés, droits, habiles à gouverner le peuple comme des mandarins ; en un mot ils sont à la hauteur des mandarins eux-mêmes. Les hommes que l'Église emploie, ministres, serviteurs et autres, sont tous choisis par le missionnaire. Ce sont des gens capables et intelligents. Ceux qui vont prêcher et expliquer les règles qui gouvernent les chrétiens ne doivent pas, sous prétexte de religion, protéger les méchants. La doctrine qu'ils enseignent porte les hommes à la vertu, leur apprend à faire le bien et à gouverner leur langue. Elle leur enseigne encore la piété filiale, les rapports entre frères, la fidélité, la confiance, les cérémonies, la justice, la modestie et la pudeur. Ils savent honorer la vieillesse et traiter miséricordieusement l'enfance. Enfin ils sont pleins de respect et de vénération pour les mandarins, et s'efforcent de vivre en bonne intelligence avec ceux qui les approchent. Ils suppléent ainsi à ce que ne peut faire le gouvernement civil. La religion catholique est donc bien loin d'apprendre aux hommes à devenir méchants, à faire le mal, à transgresser les lois et à marcher dans des voies tortueuses. Vous donc qui êtes déjà chrétiens, vous devez répondre à ses enseignements par la religieuse observance de toutes ses lois. Vous devez en outre vous conformer exactement aux articles qui vous concernent dans le traité de paix. Votre conduite ne doit jamais s'écarter des sentiers de la raison. Ainsi vous ne rendrez pas inutiles et vains les travaux de l'évêque et de ses missionnaires venus de si loin pour vous enseigner la religion.

Il y a des hommes pervers qui, sous prétexte de religion, espèrent pouvoir mal agir impunément, se comporter avec violence et se rendre intolérables à tous leurs voisins. Quand il se rencontrera des gens incorrigibles qui, avant d'être chrétiens, ont amplement violé toutes les lois, et que le baptême n'aura nullement amendés, le missionnaire sans nulle doute ne manquera pas de faire tous ses efforts pour amener ces récalcitrants à résipiscence, à une pleine conversion. Quand ses soins ne seront pas heureux, il n'aura qu'à mettre ces indociles à la porte de son église, et à les livrer au mandarin qui saura bien les faire marcher droit. Pourquoi ne protége-t-on pas ces gens endurcis dans le mal, et qui refusent de venir à résipiscence? La raison en est bien simple,

en Chine comme ailleurs, tout le monde déteste ces sortes de gens, et les lois les punissent avec rigueur. Vous tous donc qui êtes déjà chrétiens, vous devrez à l'avenir exactement et religieusement observer les lois de votre religion, vivre en toute probité, faire le bien, respecter les rites et être pleins de déférence pour autrui. Gardez-vous surtout, pleins d'une sotte confiance dans votre titre de chrétien, de vous mal conduire tout comme avant votre conversion : évitez le mal avec grand soin ; ne trompez, n'opprimez qui que ce soit de ceux qui vous approchent. Montrez ainsi votre reconnaissance envers le missionnaire, qui se dépense tout entier pour vous exhorter et vous instruire.

Quant à vous qui n'êtes pas encore chrétiens, vous devez également aimer la concorde, et avoir la paix avec un chacun. Vous ne devez pas regarder les chrétiens comme des étrangers, des gens à part. Pas d'injures, pas de gros mots à leur adresse ; tout cela n'est bon qu'à rompre la concorde, à produire la haine. Toutes les fois que des prédicateurs des royaumes étrangers viendront chez vous, il faudra les traiter avec toute l'urbanité chinoise, tout comme quand il s'agit d'honorer vos propres mandarins. Evitant de les blesser en quoi que ce soit, vous userez toujours envers eux de manières prévenantes.

Cet édit s'adresse aux païens, aux chrétiens, à tous, afin que personne n'en ignore. Que chacun donc s'y conforme avec respect et vénération ; que pas un n'ose y contrevenir.

Donné la dixième année de Kouâng-sù, le 20 de la 4e lune. (Le 14 mai 1884).

Dans le gouvernement de Lô-pin-tchéou, territoire de Kiû-tsin, district confié aux soins de M. Henri Maire, en une seule année vingt-cinq villages se sont déclarés chrétiens, et ont fait le *pait-choù* ou première adoration. C'est quelques milliers de catéchumènes à instruire. Après des pertes aussi nombreuses, il était assez étonnant que le démon n'eût pas encore donné le signal d'alarme, car, nous y sommes habitués, le Seigneur nous fait payer avec des larmes quelquefois bien douloureuses les grandes faveurs que sa bonté nous accorde. Voici donc la campagne ouverte contre nos néophytes.

Le mandarin de Pin-y-hién vient de mettre en prison un des principaux chrétiens de cette ville. A la première audience il lui a dit :

« Tu as étudié les livres, tu es un lettré, pourquoi donc te faire chrétien ? »

Et là-dessus, sans attendre de réponse, il lui a fait donner mille coups de rotin, et l'a renvoyé en prison sans ajouter un seul mot. Le jour suivant comme le prisonnier demandait les motifs de son arrestation, et la cause des mauvais traitements qu'il avait d'abord subis, le mandarin le fit venir en sa présence, et lui dit seulement :

« Tu donneras quatre-vingt-dix ligatures (de quatre à cinq cents francs) pour contribuer à l'érection d'une pagode, ou tu mourras en prison ».

Ce n'est que plus tard que nous pourrons connaître l'issue de cette malheureuse affaire. Tout cela dépendra beaucoup de la marche des événements. Impossible de le persuader à la chevaleresque loyauté des Européens ; mais moi, qui vis avec les Chinois depuis bientôt quarante ans, j'affirme que c'est un peuple de grands et quelquefois de méchants enfants, qui n'ayant point d'honneur à défendre, ne craignent que les coups et les pensums. Si d'abord la France avait exigé une bonne indemnité, il n'y aurait pas eu la dernière affaire de Lang-song.

Quoi qu'il arrive, soyez sans inquiétude à notre sujet. Je réponds de mes missionnaires, aucun ne fléchira, et j'ai la confiance que nos néophytes feront honneur à leur foi.

Une lettre de Mgr Foucard, préfet apostolique du Kouang-Si, arrivée trop tard pour être publiée, donne de navrants détails sur l'état de ses chrétientés : les missionnaires ont dû prendre la fuite et les néophytes sont dans le dénuement le plus complet.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Le missionnaire porteur de la lettre, que le Souverain-Pontife a écrite, le 1er février, à l'empereur de la Chine, et dont nous avons récemment publié la traduction, M. François Giulianelli, a été reçu en audience particulière par ce Souverain qui a fait un excellent accueil à la lettre pontificale.

— Tous les archevêques et quelques évêques d'Irlande, invités par la Propagande à se réunir au Palais de la Sacrée Congrégation, arriveront à Rome vers le 15 avril. Leurs réunions seront présidées par LL. EE. les cardinaux Simeoni, préfet, Franzelin et Ange Jacobini, choisis à cet effet par le Saint Père.

INFORMATIONS DIVERSES

Turquie d'Asie. — On nous écrit de Buyukdéré (village du Haut-Bosphore), en date du 22 mars :

« La pose de la première pierre de l'église arménienne catholique de notre village s'est faite hier, dimanche, avec grande pompe.

« S. B. Mgr Azarian, assisté d'un nombreux clergé, présidait cette cérémonie. Le presbytère était orné de drapeaux et de laurier. Un autel magnifique s'élevait sur l'emplacement de l'église, il était placé sous une tenture et entouré de drapeaux. Voici les noms des prélats qui assistaient Sa Béatitude : Mgr O. Kupélian, archevêque titulaire d'Adalia ; Mgr E. Melchissédech, évêque d'Erzeroum, Mgr G. Arakelian, évêque d'Angora, Mgr Paul Marmarian, évêque de Trébizonde et Mgr O. Holas, vicaire patriarcal. Une grande foule se pressait dans l'enceinte, où l'on remarquait beaucoup de personnages influents.

« La cérémonie a commencé par la lecture du firman impérial autorisant la construction de l'église, lecture faite par Arakel effendi, secrétaire du patriarcat pour le turc. Des souhaits furent ensuite récités en cette langue pour la conservation des jours précieux de S. M. I. le Sultan, souhaits suivis d'*Amin*, poussé par l'assistance.

« Après les psaumes d'usage, on procéda à l'installation des dix-sept reliques, tenues par autant de laïques sur des pierres, que Sa Béatitude posa une par une aux places désignées d'avance, en les couvrant de terre ; l'opération fut achevée par des maçons qui les enduisirent de maçonnerie et les couvrirent de grandes pierres. M. l'abbé Adjémian, secrétaire du patriarche et maître des cérémonies, donna ensuite lecture d'une inscription écrite sur parchemin signée par les ecclésiastiques cités plus haut et les notables de la communauté. On introduisit ce parchemin dans un étui cylindrique où l'on mit également quelques pièces de

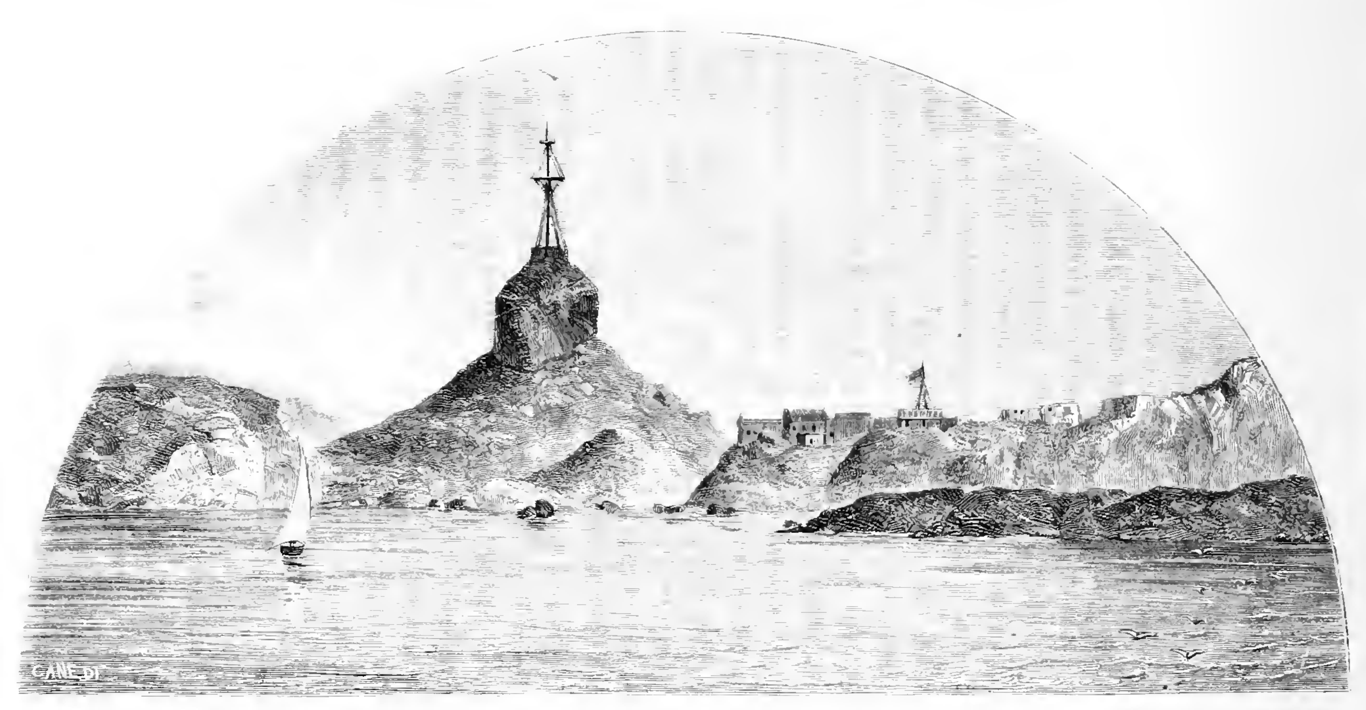
monnaie. Cet étui fut placé dans une cavité réservée sous les fondations.

La cérémonie terminée, Sa Béatitude reçut, au presbytère, les félicitations des notabilités présentes. »

Maduré. — On nous communique, avec prière de l'insérer, l'extrait suivant d'une lettre du R. P. Victor Delpech, de la Compagnie de Jésus, missionnaire à Callicoulam (Indes orientales). Nous sommes d'autant plus heureux d'accéder à cette demande que le R. P. Delpech est un de nos collaborateurs; nos lecteurs n'ont pas oublié les beaux dessins à la plume, avec notices sur l'architecture hindoue, que nous avons publiés à plusieurs reprises et qui ont été particulièrement remarqués à la dernière exposition nationale de géographie de Toulouse, où nous les avions envoyés.

« Callicoulam, 21 janvier 1885

.... Le temps est venu vraiment de me démener comme un zouave pour trouver des ressources à mes chers catéchumènes ruinés par la famine et décimés par le choléra, nourrir les petits orphelins néophytes qui sont à ma charge, donner quelques pièces d'étoffes aux pauvres jeunes filles dont la nudité me déchire le cœur, acheter des terrains et bâtir deux églises indispensables dans deux villages éloignés. Enfin, pour mettre ma patience et mon industrie à une nouvelle épreuve, Notre Seigneur permet que ma vieille église de Callicoulam fasse eau de partout comme un navire vermoulu. Malgré les fentes énormes des murs de côté, ils tiendront encore j'espère quelques années, laissons-les donc; mais la place de l'autel, un petit sanctuaire dont le toit tout pourri tombe en morceaux pendant que j'offre le Saint-Sacrifice, ne faut-il pas que j'avise promptement à le refaire entièrement? Il a fallu étayer tout cela tant bien que mal, et étendre sur l'autel misérable une grande toile qui arrête en même temps la poussière du toit et les immondices des chauves-souris. Quel dommage que vous ne soyez pas millionnaire! M'aimant comme vous le faites, un joli sanctuaire, une petite sacristie, un bel autel seraient un jeu pour vous. Contentez-vous de prier pour que le Bon Maître inspire à nos bienfaiteurs de la Propagation de la Foi de m'envoyer les trois ou quatre mille fr. qui me seraient nécessaires et que nos supérieurs ne peuvent certes prélever sur la généreuse allocation de l'Œuvre destinée à des besoins plus urgents encore. Malgré tout cela, patience et joie en Notre-Seigneur! »



ADEN (Arabie). — Steamer-Point, d'après un dessin du R. P. Le Roy, missionnaire au Zanguebar (Voir page 190).

UNE NOUVELLE CARAVANE POUR L'AFRIQUE ÉQUATORIALE

Comme le savent déjà nos lecteurs des *Missions catholiques*, la Société des missionnaires d'Alger a préparé, dans ces derniers temps, de nouvelles caravanes de missionnaires pour les quatre vicariats apostoliques que le Saint-Siège lui a confiés dans le centre du continent africain.

Le jour de Pâques, quatorze missionnaires, ayant à leur tête Mgr Livinhac, évêque de Pacando et vicaire apostolique du Nyanza, et Mgr Charbonnier, vicaire apostolique du Tanganika, ont fait, dans la cathédrale d'Alger, leurs adieux au clergé et à la population catholique.

Alger avait été déjà témoin de cérémonies semblables. Mais l'empressement, malgré un temps peu favorable, était encore plus grand que d'ordinaire. Bien longtemps avant l'heure fixée, les nefs de la cathédrale étaient déjà combles. On peut sans exagération porter à plus de quatre mille les fidèles qui ont dû rester dehors. Mais, ce qui est plus admirable encore, c'est le recueillement d'une aussi nombreuse assemblée pendant plus de trois heures.

C'est S. E. le cardinal Lavigerie, fondateur et premier supérieur de la Société des missionnaires d'Alger, qui a présidé la cérémonie. En face de lui on remarquait Mgr Dusserre, archevêque de Damas et son coadjuteur, en qui les missionnaires ont, de tout temps, trouvé un second père. Autour des deux pontifes se pressaient les vicaires généraux, le chapitre de la cathédrale, tout le clergé de la ville et de la banlieue, les séminaires, un grand nombre de membres de la Société des missionnaires qui avaient pu se rendre à la cérémonie.

Après une chaleureuse allocution, dans laquelle le R. Père Bayonne, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, prédicateur de

la station, a tracé un tableau éloquent des coups portés à l'Islamisme depuis Lépante jusqu'à la prise d'Alger, et montré comment les missionnaires sont appelés à s'opposer à ses progrès dans l'intérieur de l'Afrique. S. E. le cardinal a pris la parole à son tour. Une émotion profonde dominait le vénérable prince de l'Eglise, et cette émotion s'est communiquée bien vite à son immense auditoire.

Comparant la cérémonie actuelle aux scènes les plus sublimes de la primitive Eglise, l'éloquent pontife a montré, dans la personne des missionnaires, ces confesseurs de la foi et ces martyrs que les fidèles des premiers siècles allaient visiter dans leurs prisons, pour s'en faire des intercesseurs auprès de Dieu. Le même esprit d'héroïque charité anime encore aujourd'hui ceux qui vont porter au loin, au péril de leur vie, sa sainte doctrine; par conséquent, les chrétiens peuvent encore obtenir de tous les missionnaires la réconciliation et la paix.

Après l'allocution de S. E. le Cardinal, les missionnaires désignés pour les lointaines contrées de l'Equateur africain sont venus, l'un après l'autre, s'agenouiller devant leur Père vénéré, pour recevoir, avec le baiser de paix, une dernière bénédiction.

Les missionnaires ont alors gravi lentement les marches de l'autel, et debout, sur le plus haut degré, ils se sont tournés vers le peuple pour la cérémonie du baisement des pieds.

Tandis que le chœur chantait le psaume *In exitu*, S. E. le Cardinal est venu le premier, accompagné de son vénérable coadjuteur, s'agenouiller devant ses enfants, et baiser leurs pieds qui vont porter au loin la Bonne Nouvelle.

Quel spectacle sublime et touchant à la fois, que celui de ce Prince de l'Eglise, revêtu de la pourpre romaine, courbé avant le temps par les fatigues d'un long et rude apostolat, se prosternant devant ces jeunes hommes, devenus ses enfants par le sacerdoce, et les continuateurs de ses grandes œuvres par leur vocation héroïque! On comprend mieux alors, on se redit avec un saint enthousiasme ces paroles de nos Saints Livres: « Qu'ils sont beaux « les pieds de ceux « qui annoncent la « paix, qui annon- « cent les biens! »

Mgr le Coadjuteur a baisé, à son tour, les pieds des missionnaires et, après les Pontifes, tout le clergé, tous les membres de la Société des missionnaires d'Alger présents à la cérémonie, tous les élèves du grand séminaire et des écoles apostoliques, sont venus, tour à tour, accomplir le même acte dont la foi seule fait comprendre le sens si élevé et si profondément chrétien.

Les fidèles auraient voulu, eux aussi, rendre aux missionnaires le même honneur; mais leur nombre était trop considérable pour qu'on pût accéder à leur pieux désir.

Depuis longtemps déjà le clergé était rangé dans la cour intérieure du palais archiépiscopale, et S. E. le cardinal n'avait pas encore paru. Il avait dû céder à l'enthousiasme de la foule massée sur la place et laisser baiser sa main par ceux qui n'avaient pu, malgré leur vif désir, baiser les pieds de ses enfants.

ADEN (Arabie). — Un Çomali; d'après un dessin du R. P. Le Roy (Voir page 192).

DONS RECUEILLIS PAR LE BULLETIN DANS L'ANNÉE 1884

(Suite et fin).

II

La provenance des dons une fois élucidée, notre étude chaque année porte sur leur répartition, et avant tout nous cherchons ce que l'Œuvre elle-même de la Propagation de la Foi a eu à en retirer.

Ce profit pour cette année a été de cinquante-sept mille cinq cent quatre francs, soixante centimes. . . 57.504 60 car, aux 51.168 fr. 55, offerts à l'Œuvre sans désignation autre, il convient d'ajouter ceux dont les désignations sont excessivement vagues et élastiques, comme, par exemple, les dons pour missions en pays païens . . . . . 2.473 10 les dons pour les missions les plus nécessiteuses. 2.948 25 les dons pour la propagande du Bulletin . . . . 532 30 et enfin les dons pour orphelinats, rachats et baptêmes d'enfants sans indication de lieu, soit. . . . . . . 382 40 Ces chiffres sont bien supérieurs à ceux de l'année dernière dont le total n'avait pas été à quarante mille francs. C'est dix-sept mille cinq cent soixante-cinq francs vingt centimes de plus, dont il a été permis aux directeurs de l'Œuvre de disposer avec liberté.

Quant aux dons à destination spécifiée,nous n'étonnerons aucun de nos lecteurs en leur disant que la plus forte quantité a été destinée aux pays où a sévi cette année une persécution sanglante, où se réunissaient à la fois la haine infernale contre notre religion et l'animosité jalouse contre la grandeur de la France. J'ai nommé la Chine, la Cochinchine, le Tong-King. Plus de quinze mille francs (15.017 ») ont été envoyés à Mgr Chausse et à Mgr Puginier. Le premier a reçu, pour le Kouang-tong, trois mille huit cent vingt et un francs cinquante; tout le reste, à l'exception de quelques centaines de francs appliqués à la Cochinchine, a dû être le petit secours apporté aux tribulations quotidiennes du Tong-King occidental.

Comme importance de dons, ce serait le Zanguebar qui viendrait immédiatement après l'empire chinois, car il a reçu, cette année, surtout en vue de son bel établissement de Bagamoyo, plus de neuf mille francs. 9.264 35

Les fléaux qui désolent le monde ne se bornent pas aux persécutions : il y a les inondations et les cyclones, les famines, les désastres de la guerre, et, lors même qu'il n'y a pas effusion de sang, nos confesseurs ont bien souvent à connaître les rigueurs de la captivité ou de l'exil.

Ces épreuves les atteignent aussi bien auprès de l'équateur que dans les climats les plus glacés : voilà de longs mois que nos missionnaires de l'Afrique centrale sont retenus comme otages par cet étrange personnage qui semble vouloir, au XIXe siècle, faire revivre Mahomet. Pendant que l'Europe se préoccupe de l'insurrection du Soudan et de cette nouvelle explosion du fanatisme musulman, y a-t-il quelqu'un qui ait pensé aux privations et aux dangers de ces prisonniers abandonnés au caprice et à l'arbitraire du Mahdi? Quelques-uns de nos abonnés en ont eu le souci, et, sans même avoir la certitude que leurs offrandes pourraient arriver à leur destination, ils nous ont remis pour eux une somme de près de dix-neuf cents fr. 1.896 30

Plus belle encore a été la part faite à ces pauvres prêtres polonais qui s'éteignent graduellement et en silence sous les frimas éternels de la Sibérie. Elle s'est élevée à trois mille deux cent quatre-vingts francs. . . . . . 3.280 » et encore ce chiffre représente-t-il à peine le tiers de celui qui avait été souscrit pour eux en 1883. Du reste, les soubresauts ne nous étonnent plus dans les dons à cette intention. 1882 avait donné environ quatre mille (4.475 »). 1883 s'était relevé d'une manière fébrile; mais, après la fièvre, il y a l'intermittence de la prostration.

Malgré les sécheresses si redoutées dans l'extrême Orient, le fléau de la famine a été à peu près épargné en 1884 à nos missions. Il n'a guère été signalé qu'en Chine et plus particulièrement au Hou-pé, et c'est à ce pays qu'ont été envoyés plus de sept cents francs (704. 25) sur les neuf cent vingt-huit francs cinquante centimes recueillis parmi nos associés. 928 50

Deux cent vingt francs ne portaient d'autre désignation que celle-ci : Pour les affamés de la Chine, et quatre francs vingt-cinq centimes se répartissaient en parts à peu près égales entre le Chantong 2 fr. et la Grande Comore.

C'est encore en Chine et encore dans ces deux pays du Chan-tong et du Hou-pé, que nous trouvons les victimes des inondations. Cinq cent cinquante francs. . . . 550 » ont été recueillies pour elles, 320 à l'adresse du Chan-tong, 230 pour le Hou-pé oriental. On ne s'étonnera pas si ce pays si éprouvé est un de ceux que nos donateurs ont le plus favorisés. Il est le troisième comme importance de dons, mais à une certaine distance du Tong-King et du Zanguebar. Son lot a dépassé un peu cinq mille deux cents francs : (5.203 fr. 05.)

Les terribles cyclones, les tremblements de terre et les incendies qui naissent souvent des tremblements de terre ont sévi, surtout dans le Bengale, à Akyab,et, dans l'Océanie, à Samoa. Il a été donné en vue de ces catastrophes six-cent trente-cinq francs vingt-cinq centimes. . . . 635 25 La majeure partie, 525 fr., était pour Akyab et nous avons vu en 1885 continuer les souscriptions pour ce pauvre pays; 101 francs sont allés à l'Océanie, le surplus est une obole pour la Mésopotamie et pour les incendiés de Marasch.

La conséquence ordinaire de tous ces fléaux : guerre, inondations, famine, etc., c'est une recrudescence considérable de la mortalité ou au moins des maladies. Combien d'hôpitaux, d'hospices, de dispensaires, il faudrait créer ou au moins développer et élargir en prévision de ces tristes éventualités. Nos donateurs y ont consacré sept cent douze francs. . . . . 712 » sur lesquels les Indes ont à réclamer 225 fr. pour un hospice de vieillards au Maduré et 60 francs pour l'hôpital de Bangalore, et la Perse 250 fr. pour l'hôpital d'Ourmiah. La Chine n'a eu qu'un don de 100 fr. pour un hospice d'enfants au Su-tchuen, et les dispensaires de Tantah et de Zagazig, Basse-Egypte, quoique bien appréciés des pauvres fellahs pour leurs ophtalmies et autres maladies, ont eu moins encore : 72 francs. Enfin, un don de cinq francs a été fait à un hôpital de Jérusalem sous le vocable de Saint-

(1) Voir les *Missions catholiques* du 10 avril 1885.

Étienne. C'est un nom nouveau pour nous qui connaissions Saint-Louis ou Saint-Joseph. Est-ce le patron de l'hôpital, œuvre de M. le comte de Piellat?

Les léproseries, Dieu merci, ne répondent pas à un besoin aussi universel que les hôpitaux. C'est sans doute pour cela que les dons à cette intention n'ont atteint, cette année, que cent dix francs cinquante centimes . . . . . 110 50 Sauf seize francs à répartir entre les léproseries de Cocorite — 11 fr. — et de Ambahivoraka à Madagascar — 5 fr. — tous les dons ont été pour Molokaï dans les îles Sandwich.

Mais, malgré tous les bons soins, on ne guérit pas toujours dans les hôpitaux. On guérit plus rarement encore dans les léproseries, et combien de pauvres parents, en quittant la terre, se demandent avec anxiété ce que deviendront leurs petits orphelins.

C'est à cette inquiétude que répondent les trois mille cent trente-sept francs cinquante cent . . . . 3.137 50 de dons faits à dix orphelinats. Le mieux traité est un orphelinat des solitudes glacées de l'Amérique du nord, dans le vicariat apostolique d'Athabaska-Mackenzie. Il reçoit un peu plus de douze cents francs (1,205 65). Puis vient celui de Scheikh-Osman, pointe d'Aden, avec 840 55, en troisième ligne Bagamoyo doté de 608 francs. La descente est brusque pour ceux du Haut Congo 259 et de Tabora 177 60, puis l'on ne descend plus, l'on tombe, et ce sont cinquante-cinq francs seulement (55, 70) qui se répartissent entre les orphelinats d'Afrique, du Thibet, de Nazareth, du Su-tchuen et de Beyrouth.

La population des orphelinats ne se compose point exclusivement d'enfants à qui Dieu a retiré leurs parents. Il en est bien d'autres qui ont encore ou leur père ou leur mère, ou tous deux, et qui ne les reverront jamais, parce qu'enlevés dans ces odieuses chasses à l'homme qu'on nomme razzias, ils ont été dépaysés par de cruels traitants, promenés par eux sur des marchés à des distances immenses de leur terre natale. C'est là un de ces spectacles devant lesquels la conscience chrétienne se révolte le plus, c'est un de ceux qui pressent le plus la générosité naturelle et qui font sortir de toutes les bourses, les aumônes les plus nombreuses. Depuis le jour où un grand évêque, renouvelant pour les Noirs la croisade de Las-Cases, en faveur des Indiens, dévoila une partie de ces horreurs auxquelles s'associent parfois des chrétiens pires que des renégats, que de dons nous sont arrivés dont il a eu le mérite sans en avoir la consolation, puisque les vicariats de l'Afrique équatoriale n'ont recueilli que 1,137 50. *Sic vos non vobis.* C'était la voix de l'archevêque de Carthage qui avait parlé et c'était la main de Mgr de Courmont qui recueillait au Zanguebar ce qu'on peut bien appeler les dépouilles opimes, puisque, avec les 8,440 fr. 40 par lui touchés, il a pu présenter à Dieu, comme trophée, tant d'âmes arrachées aux supplices d'un autre enfer et d'un enfer éternel. En réunissant à ces souscriptions importantes celles qui ont été faites pour le Bénin et la Côte d'Or, un peu plus de treize cents francs, les dons pour la Cochinchine et le Tonkin 1,399 fr. les dons pour les Deux Guinées, la Chine (1), les Indes, plus de deux mille francs donnés sans affectation spéciale comme localité, on atteint le chiffre de dix-neuf mille trois-cent onze francs quatre-vingt-quinze centimes. 19.311 95

L'enfant une fois sauvé et conservé jusqu'au moment où il peut quitter l'asile de l'enfance, l'Église songe de suite qu'il faut l'élever, et il n'est peut-être pas une lettre de nos missionnaires qui ne réclame quelques secours pour faire vivre ses écoles. Malheureusement les dons de nos bienfaiteurs s'éparpillent sur bien des vicariats, et n'arrivent pas avec des proportions assez fortes pour pouvoir faire fleurir, comme on le voudrait, ces indispensables établissements. Il y a des dons pour les écoles de Syrie, 202 francs, des dons pour celles de la Cochinchine occidentale, 101 fr. 50, des dons pour les écoles de la Bulgarie 159 fr. Avec quelques aumônes imperceptibles pour la Mésopotamie et le Bengale Oriental, le chiffre total est de 467 francs. Nous le grossirons d'une somme de 65 francs donnée pour le collège de Salima dans le Liban, d'une autre de 22 fr. pour un collège au Tonkin, et avec ces adjonctions nous ne dépasserons pas cinq cent cinquante-quatre francs 554

Il est vrai que les collèges sont surtout à l'intention de ceux qui tendent à une certaine culture intellectuelle, et que, parmi les enfants qu'adopte la charité, le plus grand nombre se contente d'une éducation professionnelle, d'un profit immédiat et applicable à la vie matérielle. Rien ne répondait mieux à cette aspiration que les fermes-écoles. Il y en avait jadis une à la Côte du Benin, celle de Saint-Joseph de Toepo, pour laquelle nos colonnes avaient enregistré jadis quelques dons, nous avons eu le regret de ne pas les voir se reproduire cette année. Mais celle de l'Australie, la ferme bénédictine de la Nouvelle Nursie, n'a point faibli dans la faveur populaire. Elle se représente encore cette année avec des dons qui atteignent quatre cent soixante-dix-neuf francs, cinquante centimes. . . 479 50

Petit est le nombre des enfants qui entrent dans nos collèges : plus petit encore est celui des jeunes lévites que Dieu, par une vocation plus sublime, veut élever jusqu'au sacerdoce. Pour leur formation il y a bien dans nos missions un certain nombre de séminaires, mais je dois constater qu'ils n'ont pas été bien libéralement traités par nos bienfaiteurs. En dehors de l'empire ottoman où quelques dons ont été envoyés au séminaire d'Angora 100 fr., au séminaire d'Andrinople 10 fr., à l'école apostolique de Beyrouth 15 fr., nous ne trouvons qu'un seul don, 20 fr. pour un séminaire de Mgr Biet au Thibet. Nous n'inscrivons donc à ce chapitre que cent quarante-cinq francs . . . . 145 »

Les monastères ont été mieux traités que les séminaires. Ils ont été dotés d'une somme totale de huit cent sept fr. soixante-quinze centimes . . . . 807 75 mais, sauf une attribution assez sérieuse aux Franciscains de Valachie, 626 fr., tous les autres dons qui sont allés au Carmel, 123 fr., en Égypte, 42 fr. 50, à Jérusalem, en Chine, etc., ne peuvent être considérés que comme d'affectueux encouragements.

Il en est autrement des églises, et le chiffre de cinq mille trois cent quatre-vingt-sept francs . . . . 5.387 75 formerait, s'il était réparti d'une manière égale entre les quinze ou dix-huit églises qui ont été secourues, un quotient assez acceptable pour chacune d'elles. Mais une seule église au Maduré, celle du P. Mengelle, en absorbe déjà 3.200 ; l'église de N.-D. du Spasme à Jérusalem a eu des dons

(1) Le Hou-pé Oriental à lui seul a eu 2.405 fr. 75.

répétés jusqu'à concurrence de 914 fr., une église du Kouang-si, 369 fr., et une église au Texas, Uvalda, 221 fr. 50. On voit par là ce qu'il peut rester pour l'église d'Abéokouta (151.25), de Salonique (100), de Durban à Natal (100). Celles de Phu-tuong en Cochinchine, de la Dominique, de Damas, etc., reçoivent moins encore, et on peut à peine parler de ce qui est offert à l'église de Samoa, de Saint-Étienne à Jérusalem, du Sacré Cœur à Bethléem, etc.

De ces églises, une au moins, Notre-Dame du Spasme, appartient à une communauté orientale unie, aux Arméniens. Les dons perçus par Mgr Azarian, qui de 216 francs ont passé à plus de 900, qui cette année, si l'on en juge par les premières semaines, dépasseront peut-être mille, ne sont pas la seule marque d'intérêt que nos souscripteurs ont donnée aux Rites orientaux. On sait que sa Sainteté Léon XIII a conservé à ces rites leur liturgie propre et qu'en ce moment même l'on prépare pour les Chaldéens-unis une édition du Bréviaire. L'œuvre des Écoles d'Orient a fait dans ce but d'assez notables sacrifices. Nos donateurs n'ont pas été jusque là, mais ils ont apporté cependant leur pierre à cette œuvre et leur pierre a été un chiffre de deux cent soixante et onze francs quatre-vingts centimes 271 80

Aux yeux des Orientaux cette démarche paraîtra-t-elle de quelque signification et contribuera-t-elle à effacer de leur esprit cette prévention ombrageuse qui se méfie si souvent de Rome, comme si Rome voulait les absorber. Que nos frères de l'Orient ne l'oublient pas! La déplorable inconsistance des Grecs leurs voisins, au XIIIme et au XVme siècle, ne fut pas seulement un blasphème contre l'Esprit-Saint, elle fut aussi, au point de vue humain, le prologue de leur ruine et de leur ruine à courte échéance. Que leur cœur et leur confiance se dilatent! Qu'ils apprennent mieux que jamais quelle noble politique est celle de la foi, de la générosité, de l'obéissance désintéressée. C'est celle qui sauve les nations comme les individus, et, s'il est permis ici d'user des paroles de la Sainte Écriture, on peut la caractériser par ces mots si connus : *promissionem habens vitæ quæ nunc est et futuræ.*

UN COIN DE L'ARABIE HEUREUSE

PAR LE R. P. LE ROY

de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, missionnaire au Zanguebar.

ADEN, SHEIHK-CSMAN & LAFFADJ

X. *Histoire d'Aden.*

(Suite 1)

Aden et l'Angleterre. Transformation. Prospérité. Importance. — Légataire universelle de tous les pays que la négligence ou l'ineptie abandonne, l'Angleterre, en devenant maîtresse de l'Inde, de Malacca, de cent autres comptoirs, l'Angleterre déjà bien des fois s'était demandée si, ayant Gibraltar aux portes de l'Atlantique, Malte au milieu de la Méditerranée, devant plus tard avoir l'Egypte, il ne lui serait pas utile d'avoir aussi Aden sur l'Océan Indien.

Donc, à partir de 1829, l'Angleterre fit d'abord déposer un peu de charbon sur la pointe, puis quelques hommes pour garder le charbon, puis des baraques pour garder les hommes, puis son pavillon pour garder le tout, et elle-même enfin pour garder son pavillon.

Ce furent le capitaine Haines et le major Baillie qui, définitivement, le 19 janvier 1839, s'emparèrent de la presqu'île, au nom du gouvernement de Sa Majesté Britannique. La ville comptait alors 600 âmes, dont 250 Juifs et 50 Banians. L'antique *emporium* était misérable. Mais les ruines d'un long aqueduc, des citernes colossales et les restes d'une route magnifique de douze pieds de largeur, conduisant aux hauteurs du Shem-Shem, attestaient l'importance passée de ce point fameux et la possibilité d'en relever la splendeur. Depuis lors, en effet, sous la direction habile, tenace et toujours suivie de ses nouveaux maîtres, Aden n'a fait que grandir et se fortifier.

L'Angleterre, on le sait, était opposée au percement du Canal de Suez, et un ingénieur envoyé par elle avait déclaré la chose impossible, pour ne rien dire de plus. Le canal a été creusé, et, à son entrée du côté de la mer Rouge, on a eu la délicate attention de dresser une statue à cet excellent homme qui, tourné vers le canal, est aujourd'hui condamné à voir, de sa figure de bronze, les navires de commerce et de guerre passer malgré lui. Mais, de l'heureuse issue du projet que l'Angleterre n'a point voulu, l'Angleterre a su tirer profit, et, pour ne parler que du point qui nous occupe, Aden, depuis le percement du canal, a acquis une importance commerciale et stratégique de premier ordre. Sans doute, le port italien d'Assab et le port français d'Obock n'ont pas été ouverts pour favoriser son développement : mais Aden n'est pas un point que l'Angleterre sacrifiera jamais, et, l'année dernière encore, de nouveaux et considérables subsides ont été votés par le Parlement pour renouveler et perfectionner le système de ses fortifications.

XI. *Description.*

Les deux Péninsules. Steamer Point. Mala. Le Main Pass Gate. Le Cratère. — La colonie comprend les deux péninsules de Djebel Ishan, à l'ouest, et de Djebel Shem-Shem à l'est : entre elles, s'ouvre la baie, dans laquelle on remarque la petite île de l'Esclave. En dehors et à l'est, s'élève, à quatre cent trente pieds au-dessus du niveau de la mer, l'îlot fortifié de Sirah. On y trouve des citernes, et une route y donne accès.

La rade est belle, très sûre dans les deux moussons. La mer y monte de quarante-cinq centimètres environ.

Des deux presqu'îles, Shem-Shem est la plus importante, la seule habitée. Reliée à la terre ferme par un isthme très bas, elle apparaît de loin comme une île, à l'aspect grandiose, pittoresque et sévère. On peut la diviser en deux parties : Aden ou le Cratère, et Steamer-Point.

Steamer-Point se trouve à l'extrémité Ouest de la Péninsule. C'est le point le plus frais, ou pour parler plus juste, le moins embrasé de ce terrible pays. Aussi, c'est là que

(1) Voir les *Missions catholiques* du 6, 13, 20, 27 mars et 3 avril 1885.

généralement les Européens s'établissent, là que se trouvent la résidence du général gouverneur, les consulats, les agences maritimes, les hôtels, le télégraphe, un sémaphore, une garnison.

De Steamer-Point au Cratère où se trouve la ville d'Aden proprement dite, *Aden-Town*, il y a 4 kilomètres. A mi-chemin, sur le bord de la mer, près de la douane et d'un poste de *policemen*, on rencontre l'intéressant village de Mala, dont une grande partie est bâtie de huttes en bois ou en chaume. C'est là que viennent mouiller les boutres qui apportent des côtes voisines les produits les plus divers, et là que demeurent passagèrement des émigrants, des aventuriers, des marins et des marchands, représentants curieux, dit M. Georges Revoil (*Les Pays çomalis*), de près de quinze tribus de l'Afrique orientale.

Longeant toujours cette route qui, après avoir suivi le rivage, monte ensuite au S.-E., on arrive, par une rampe taillée dans des rocs abrupts et brûlés, à l'étroite anfractuosité qui sert de porte : c'est le *Main-pass gate*. Un poste de Cipayes, commandé par un sergent européen, stationne là nuit et jour, et, à neuf heures du soir, la porte est fermée.



LA PÉNINSULE
de
SHEM-SHEM

Bientôt, au-delà, après avoir passé sous un pont qui relie deux rochers et suivi un chemin creusé profondément dans la montagne, on aperçoit tout à coup comme un vaste amphithéâtre formé par une série de vallées d'une stérilité horrible et aboutissant à un centre commun : c'est là, au fond, que repose la ville d'Aden, comme dans un énorme fourneau.

Point d'air et point d'eau. Seule, une échancrure donnant sur l'île de Sirah permet à la chaude brise de l'Inde d'arriver jusque-là. Quant à l'eau, les citernes essayent de la recueillir au pied de Shem-Shem. Ces citernes, une merveille, sont d'immenses réservoirs creusés au N.-O. de la ville. La construction en remonte à la plus haute antiquité, à Salomon, dit une tradition locale; elles ont été intelligemment restaurées par les Anglais. Elles sont au nombre de neuf, encaissées au bas des vallées, recouvertes de stuc et disposées les unes au-dessus des autres de manière que

la citerne supérieure débordant, l'autre se trouve remplie, et ainsi du reste, jusqu'à la neuvième. Toute l'eau qui tombe sur les crêtes et les vallées d'alentour est ainsi recueillie. La seule citerne du fond peut contenir plus de deux millions d'hectolitres. Mais ces énormes bassins n'ont été entièrement remplis que deux fois en ces derniers temps, en mai 1864 et en mai 1870. Aussi est-on obligé, pour suppléer au manque d'eau, de distiller l'eau de mer qui est ensuite vendue très cher aux consommateurs. Un aqueduc amène aussi, par l'isthme, l'eau, légèrement jaunâtre, mais potable, de la contrée voisine.

La ville compte, sans parler des habitations en paille et en torchis, environ deux mille maisons en pierres et trente mille habitants. Au centre une grande place, autour de laquelle s'étendent divers bazars et où demeurent quelques commerçants européens, est presque tout le jour occupée par une foule de chameaux venus de l'Yémen pour apporter à la ville les provisions nécessaires.

Au nord et près du *Main Pass Gate* qui donne accès sur la Pointe, on a pratiqué dans la lave un long tunnel (trois cent cinquante yards) qui fait communiquer la ville d'Aden avec l'Isthme. Ce tunnel, éclairé par des lampes, est ouvert jour et nuit. Il est étroit; mais on y a ménagé trois gares où les voitures peuvent se ranger. Au-delà, se trouvent les barraques, l'arsenal, le champ de manœuvres, l'isthme, Sheikh-Osman, l'Yémen, l'Arabie.

Venant de la Pointe et passant près de ce tunnel, le voyageur aperçoit à sa gauche l'église catholique et le couvent des RR. PP. Capucins, un peu au-dessus le temple protestant, devant soi une belle et large route qui mène au fort de Sirah, et à droite, le marché, les citernes, et enfin la Tour du Silence où les Parsis exposent aux rayons embrasés du soleil les cadavres de leurs morts.

Que si, maintenant, du fond de ce cratère où l'on croit sentir encore le pétillement de la braise sous ses pieds, si on lève les yeux vers le ciel où planent les milans, de quelque côté qu'on porte ses regards, ici tout près, et là haut sur ces crêtes dentelées irrégulières et qu'on dirait inaccessibles, on n'aperçoit que des bastions reliés entr'eux par un chemin de ronde, des ponts jetés d'une roche à l'autre, des tunnels, et, sur le plus haut sommet, à 1,776 pieds d'altitude, une vigie surveillant, comme un vautour, l'horizon lointain et prête à donner le signal d'alarme à des centaines de canons accroupis sur toutes les cimes : lions immobiles, mais dont la gueule béante s'ouvre comme une menace perpétuelle et dont la voix que les échos font terrible en se la renvoyant, gronde quelquefois pour célébrer les fêtes de la Reine et semble vouloir dire qu'ils seraient heureux de prendre au besoin sa défense.

XII. — *Races humaines.*

Arabes. Çomalis. Waswahili. Juifs. Hindous. Européens. — Voilà donc Aden. — Sur ce coin de terre qui parait inhabitable et qui néanmoins a été témoin de tant d'évènements, bien des races se sont succédé et bien des races subsistent encore. Dans les temps historiques (car pourquoi essayer de remonter au delà), il est probable que la presqu'île, comme le sud de l'Arabie, comme le Shcher et le Hadramaut, a été peuplé par des membres de la familles de Chus ou Kus, alliés ensuite aux Sémites. Cette race a encore, à Aden et à Steamer-Point, de nombreux représentants, qu'on retrouve au reste partout les mêmes, en Arabie, sur la Côte africaine, à Lamo, à Mombaz, à Zanzibar : leur teint est bronzé, leur taille ordinairement élancée, leurs membres grèles et leur type qui tient visiblement du fils de Chus a plus ou moins emprunté de son expression au fils de Sem. Pendant que les vrais arabes, à la peau blanche et au nez aquilin, se sont maintenus riches et solennels, pour la plupart, eux sont restés dans une condition presque toujours inférieure et on les retrouve aujourd'hui comme porte-faix, comme voituriers, petits pêcheurs et petits marchands; d'autres parmi eux sont de pauvres diables de montagnards qui viennent en caravanes apporter sur leurs chameaux les produits de l'Yémen. Tous ces Arabes, les noirs et les blancs, les enfants de Chus et ceux d'Ismaël, les conquis et les conquérants ont embrassé avec une nouvelle ardeur et surtout avec une ferveur pareille la loi de Mahomet.

(A suivre).

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

ÉDITION ALLEMANDE

1e trimestre 1884.

Pour l'Œuvre	322 25
Pour les missions de Bulgarie	2 50
Pour les œuvres de Mgr Paoli à Bucharest	44 10
Pour les missions de Perse	39 75
Pour les missions d'Arménie (PP. Jésuites)	45 65
Pour les missions de Chine (Mgr Fenouil, Yun-nan)	1647 35
Pour le R. P. Athanasius Gœtz, missionnaire à Han-Kéou (Houpé)	205 25
Pour les missions franciscaines de Chine	68 85
Pour les missions de Canton	37 50
Pour les missions du Tong-King (M. Delpech)	206 85
Pour le Bengale occidental	3 75
Pour le Bengale oriental	12 50
Pour les missions de Jaffna (Ile de Ceylan)	126 25
Pour les missions d'Egypte et du Soudan (Mgr Sogaro)	2 50
Pour les missions des PP. Jésuites au Zambèze	862 70
Pour les missions de l'Afrique Centrale	15 »
Pour les Trappistes au Sud de l'Afrique	40 »
Pour le R. P. Haas, missionnaire en Afrique	5 »
Pour les missions de Madagascar	3 »
Pour le rachat et la subsistance d'enfants nègres (Niger)	229 70
Pour le rachat et le baptême d'enfants nègres sous les noms de François-Xaxier, Thérèse, Rose (Mgr Touvier, Abyssinie)	365 »
Pour la mission du Texas (Amérique du Nord)	112 50
Pour le vicariat d'Athabaska-Mackensie	98 88
Pour le R. P. Fourmont, diocèse de Saint-Albert (Amérique du Nord)	50 »
Pour la mission de la Jamaïque	15 »
Pour les missions d'Océanie	14 »
Pour rachat et subsistance d'enfants païens (Mgr Livinhac	1570 45
Pour le rachat et le baptême d'enfants païens sous les noms de Marie-Thérèse, François-d'Assise, Catherine Joseph, Marie, Théodore, Théodora, Jacques, Anne, Sibylle, Antoine, Elisabeth, Thérèse, Laurent, Marie-Anne, Bernard, Marie-Aloïse, Marie-Joséphine, Ottilia-Barbara (Mgr Charbonnier)	676 30
Pour les prêtres polonais	215 10

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



Mgr FORCADE, archevêque d'Aix, premier missionnaire du Japon, nommé évêque de Samos *in partibus* le 27 mai 1846 (Voir page 201).

NOUVELLES DE CHINE

KOUANG-SI (Chine)

Voici la lettre de Mgr Foucard que nous annoncions dans notre dernier numéro. Elle ajoute de nouvelles chrétientés à la liste si longue déjà, de nos missions dévastées.

LETTRE DE MGR FOUCARD, PRÉFET APOSTOLIQUE DU KOUANG-SI, A M. LE SUPÉRIEUR DU SÉMINAIRE DES MISSIONS ETRANGÈRES.

J'avais appris dernièrement que le Père Renault et ses deux compagnons se dirigeaient sur Pak-koï. Or voici qu'on vient d'annoncer le blocus de ce port par les armes françaises. Jugez de mes inquiétudes ! Les habitants de ces pays ont déjà beaucoup souffert de la guerre et maintenant ils la voient arriver jusque dans leurs foyers. N'avons-nous pas à craindre que leur exaspération ne se tourne contre les missionnaires français et contre nos chrétiens? Aussi j'apprends que nos pauvres néophytes se réfugient en masse vers les montagnes, au risque d'être dévorés par les tigres ou emportés par la fièvre des bois.

Les Pères Chouzy, Lavest et Pernet, expulsés de Kouy-hien, viennent d'arriver à Hong-Kong. Pour prévenir cette expulsion, en avisant M. le Ministre de France du pillage de Chang-Sé, je l'avais prié de faire tout ce qui était en son pouvoir pour que nos autres postes ne fussent pas inquiétés. Le 12 février, Son Excellence avait bien voulu me répondre que M. le Ministre de Russie allait faire des démarches en notre faveur et qu'il y avait tout lieu d'espérer qu'elles seraient couronnées de succès. Mais le gouverneur du Kouang-si n'a pas attendu les ordres de Péking et, dès le 11 février, il a fait signifier par le mandarin de Kouy-hien à nos confrères qui habitaient cette ville qu'ils eussent à quitter le pays, car, disait-il, il ne pourrait plus répondre de leur sécurité.

Plus tard on a eu des preuves que les plus pressés pour faire partir les missionnaires étaient le sous-préfet et surtout le préfet local qui parait avoir eu l'initiative de cette démarche. Quoi qu'il en soit, le chef de cette station importante, M. Chouzy, espérant gagner du temps, proposa au mandarin d'attendre l'ordre du consul

de France ; mais le récent pillage de Chang-sé lui fut objecté et la conclusion bien arrêtée fut qu'il fallait se décider à partir sous peine d'être privé de protection : parole qui équivaut à la menace d'un pillage à courte échéance. En conséquence, nos confrères ont pris le chemin de l'exil d'où les communications, je vous l'ai déjà dit, deviennent de plus en plus difficiles avec les autres missionnaires et avec nos chers chrétiens, abandonnés, nouveaux dans la foi, à la fureur de tant d'ennemis de toute sorte. Comme nous allons prier pour eux !

Notre chapelle de Sen-Ly a été entièrement pillée. Une troupe considérable d'enfants de nos orphelinats et un bon nombre de néophytes accompagnent les Pères. Comment nourrir tout ce monde ? Comment accorder quelques secours aux chrétiens de l'intérieur réduits par les païens à la dernière misère ?

Je remercie les directeurs de la Propagation de la Foi pour le subside extraordinaire qu'ils vous ont mis à même de pouvoir m'envoyer. J'espère que, sous une forme ou sous l'autre, la Divine Providence continuera de nous venir en aide, en tournant vers le Kouang Si la pensée des âmes généreuses et, de notre côté, nous ne cesserons pas de prier pour nos bienfaiteurs, et d'appeler sur eux et sur leurs familles les plus abondantes bénédictions de Dieu.

CONSTANTINOPLE

On nous écrit de Constantinople, le 11 août 1885.

I

S. G. Mgr Rotelli, qui avait été nommé à la nonciature apostolique de Bruxelles, vient d'être réintégré dans sa charge de délégué apostolique de Constantinople, le Saint-Père, dans sa haute sagesse, ne voulant pas priver l'Orient des lumières et de l'expérience d'un prélat distingué qui, en peu de temps, a su se faire aimer et respecter par toutes les populations orientales de la Turquie.

Comme vous l'avez déjà annoncé, S. M. le Sultan a honoré le délégué apostolique du grand cordon de l'Ordre de Medjidié ; aussi Mgr Rotelli s'est rendu au palais pour présenter suivant l'usage, par l'entremise du chambellan, ses remerciments au Sultan. Sa Majesté a fait connaître au prélat par l'entremise du deuxième chambellan, Hadji Ali Bey, qu'il agréait d'une manière spéciale les compliments du délégué du Saint-Siège, et qu'il avait voulu honorer par cette distinction ses éminentes qualités.

Mgr Rotelli a fait en cette occasion des visites aux ministres de la Sublime-Porte et il a été reçu partout avec la plus parfaite courtoisie.

Cette distinction honorifique a produit dans toute la Turquie l'impression la plus heureuse.

II

Le jour de Pâques, un nouvel échange de visites entre la délégation apostolique, le patriarcat arménien catholique et le patriarcat grec du Phanar.

L'élection du nouveau patriarche arménien grégorien schismatique a enfin reçu la sanction impériale. Mgr Vehabedian, qui se trouvait depuis quelque temps à Jérusalem, a été invité, par un télégramme du Ministère de la Justice et des Cultes, à se rendre à Constantinople pour occuper le trône patriarcal. On affirme que Mgr Khoren Kalfayan, un des concurrents au patriarcat, a employé beaucoup de moyens pour empêcher la sanction impériale de l'acte d'élection.

Cette même communauté grégorienne se préoccupe, en même temps, de l'élection du *catholicos* d'Etchmiazin, en Russie. Le Gouvernement russe n'entend pas reconnaître à l'assemblée générale des grégoriens de Constantinople le droit de participer à l'élection du *catholicos*, qui est considéré par l'Église grégorienne comme son patriarche suprême. Aussi a-t-il invité directement les évêques grégoriens de la Turquie à envoyer leur vote au synode d'Etchmiazin avant le mois de mai prochain. La communauté grégorienne de Constantinople est très irritée de ce procédé.

Un autre motif d'irritation est la fermeture de toutes les écoles arméniennes grégoriennes en Russie, excepté les séminaires. Les *catholicos* d'Etchmiazin avaient refusé de se soumettre aux lois du Gouvernement russe concernant les écoles en général, et voulaient garder leur autonomie administrative. Mais la Russie n'a pas consenti à admettre des exceptions et, à l'expiration du dernier délai, a fait fermer, sur toute l'étendue de l'Empire russe, toutes les écoles arméniennes grégoriennes. Ce fait a provoqué des cris d'indignation dans le sein de cette communauté.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Approuvant une proposition de la Sacrée Congrégation de la Propagande, Sa Sainteté a nommé vicaire apostolique de Madagascar le R. P. Jean-Baptiste Cazet, de la Compagnie de Jésus, et lui a assigné un siège épiscopal titulaire. Le R. P. Cazet est français. Il est né le 31 juillet 1827 ; il se trouve depuis vingt-deux ans à Madagascar et, depuis le mois d'avril 1872, il dirige la mission en qualité de préfet apostolique.

— Cédant aux instances de Mgr Jean Tuigg, évêque de Pittsburg (États-Unis), la Sacrée-Congrégation de la Propagande a demandé au Saint-Père et obtenu pour lui la nomination d'un évêque coadjuteur dans la personne de M. Richard Phelan, son vicaire général.

— Par bref apostolique du 31 mars 1885, S. S. le Pape Léon XIII a supprimé le vicariat apostolique de Tunis et a annexé à l'archidiocèse de Carthage le territoire qu'il comprenait. Les limites de cet archidiocèse se confondent donc désormais avec les anciennes limites du vicariat de Tunis et comprennent, outre Carthage, siège de l'archevêque, quatorze villes dont voici les principales : Tunis, Adrumète, Ruspine, Mehedia, Meninx, Taphrura, Véga, Sicca Veneria, Putput, La Goulette, Tacape, Tabraca et le village August. (Voir notre carte de la Tunisie ancienne, publiée le 3 novembre 1875.)

INFORMATIONS DIVERSES

Zanguebar. — Le R. P. Licarda, supérieur de la mission de Mandéra, écrit à Mgr de Courmont, vicaire apostolique du Zanguebar, le 15 février.

« J'ai le regret de vous annoncer encore une triste nouvelle. Mrogoro a eu son épreuve : Mandéra vient d'avoir son tour.

« Un orage épouvantable s'est abattu sur nous lundi dernier, 9 février. Vers deux heures de l'après midi, le ciel se couvrit soudain de gros nuages noirs qui tourbillonnaient sur eux-mêmes avec un bruit effrayant. Bientot l'orage nous atteignit. Un vent violent lui servait d'avant-coureur. En un instant, nos toits de chaume furent à moitié emportés. Tous les arbres pliaient ou tombaient renversés. Les éclats de la foudre étaient l'accompagnement de cette scène terrible.

« Au bout d'un quart d'heure de résistance, tous les poteaux de la chapelle cédérent et elle s'écroula sous l'effort de la tourmente, ensevelissant sous ses ruines l'autel, le meuble de la sacristie avec tous ses ornements, notre belle statue de la Sainte Vierge, en un mot toutes les richesses dont les pieux donateurs avaient orné notre pauvre sanctuaire.

« Aussitôt que l'ouragan nous le permit, nous accourûmes sauver le tabernacle qui, par bonheur, était entier : une traverse de bois le protégeait, après en avoir seulement brisé les ornements. Le saint-ciboire n'était pas renversé. L'autel s'était affaissé sous le poids de la toiture ; mais la pierre d'autel était également intacte. Notre statue de la Sainte Vierge, en fonte fort heureusement, n'avait subi que de légéres avaries Mais les chandeliers, les lampes, les livres de chant, les burettes et plusieurs ornements sont entièrement perdus.

« Du moins, les vies ont été épargnées. Nous nous plaisons à l'attribuer à la protection du bon saint Joseph. Les toitures de plusieurs cases de notre village ont été enlevées, et si l'ouragan eût continué de souffler avec la même violence, ces cases auraient été renversées sans aucun doute.

« Une partie du toit de notre maison a été découverte et, la pluie jetant à bas le plafond, l'eau coulait dans ma chambre comme si un ruisseau y eût fait irruption. Le P. Oscar, luttant contre la fureur du vent, s'efforçait de tenir close la porte de sa chambre. A bout de forces, il dut déloger. A peine fut-il sorti qu'une partie de la muraille en briques s'écroula.

« Notre atelier a été aussi anéanti. De tous côtés, ici et dans les campagnes, de gros arbres jonchaient la terre de leurs débris : et les villages voisins durent à leur position au milieu des fourrés de n'avoir pas entièrement été ravagés.

« Nos chrétiens se sont mis avec ardeur à déblayer le terrain ; ils préparent de nouveaux matériaux pour la reconstruction de la maison de Dieu. Encore un mois et notre chapelle sera relevée. Après notre magasin en pierre, où nous dûmes d'abord déposer le Saint-Sacrement, c'est la maison d'école qui nous sert actuellement de chapelle. C'est bien pauvre ; mais à Bethléem, ce ne devait pas être plus riche ; et Jésus, sur son autel provisoire, est encore pour notre consolation le Dieu qui fait ses délices d'être avec les enfants des hommes. »

Australie. — Mgr Moran, archevêque de Sydney, peu de jours après avoir pris possession de son siége, a consulté les évêques d'Australie sur les mesures à prendre pour procéder à la tenue d'un synode.

Il a été décidé que ce synode s'ouvrira à Sydney le 8 septembre de cette année. Il sera présidé par Mgr Moran, en qualité de délégat du Pape, et sera composé des archevêques des deux provinces, ainsi que des évêques de Maitland, de Bathurst, de Goulbourne, d'Armidale, de Brisbane, de Rockhampton, de Perth, de Hobart-town, de Wellington et d'Auckland. Mgr Crane, évêque de Sandhurst, étant en ce moment en Europe pour motifs de santé, ne pourra probablement pas y assister.

Le synode s'occupera de la situation générale de l'Eglise dans les colonies, et surtout de la question de l'éducation. Ce sera le premier qui se tiendra en Australie.

PRÈS DES GRANDS LACS

LE NYANZA

Par Mgr LIVINHAC, évêque de Pacando, vicaire apostolique du Nyanza.

(Suite [1])

V

MŒURS ET COUTUMES DES HABITANTS DE L'OUGANDA ; — AGRICULTURE ; HUTTES ; COSTUMES ; INDUSTRIE ; GOUVERNEMENT.

Les Baganda abandonnent aux femmes, surtout aux plus âgées, le soin de leurs cultures. Munies pour tout instrument d'une pioche légère ficelée à un manche court qu'elles manient de la main droite, tandis que la gauche égalise le sol et ramasse les herbes, elles continuent leur travail jusqu'à midi sans prendre aucune nourriture. Alors elles se retirent dans leur hutte, et le soir est consacré aux soins du ménage.

Les huttes du pays se trouvent généralement au milieu des bananeries. Quelques poteaux, des roseaux, des papyrus et de l'herbe suffisent à leur construction. Elles sont de forme conique ; le toit descend jusqu'à terre, et les herbes qui la recouvrent, disposées avec art par des ouvriers spéciaux, garantissent entièrement l'intérieur et de la pluie et du soleil. Inutile de dire que fenêtres et cheminées n'entrent point dans le plan de nos architectes. Les cases ordinaires n'ont d'autre ouverture que la porte, au-dessus de laquelle le toit se prolonge pour former un petit portique. C'est par la porte que pénètrent l'air et la lumière, et, comme si les habitants en étaient incommodés, ils les interceptent par des cloisons de roseaux, qui laissent dans l'obscurité la plus grande partie de la hutte. Derrière ces cloisons se trouve le foyer, un simple carré formé par quatre troncs de bananiers et hérissé de grosses pierres qui servent de support aux marmites. Quant à la fumée, tournoyant dans la case, elle finit par s'ouvrir un passage à travers l'épaisse toiture. Le sol de la hutte est recouvert d'une couche d'herbe fine qui sert de tapis, de siège et souvent

(1) Voir les *Missions catholiques* du 20, 27 mars, 3 et 11 avril 1885 et la carte des Missions de l'Afrique équatoriale que nous avons publiée en 1881.

de lit. Quelques marmites de terre, quelques jarres pour puiser l'eau, des calebasses, des amulettes constituent tout le mobilier de la maison.

La résidence des personnages importants se compose d'un grand nombre de cases, construites avec soin, spacieuses, et s'ouvrant sur des cours, qu'entourent des palissades de roseaux.

Avant l'arrivée des commerçants de la côte du Zanguebar, qui n'ont pénétré dans le pays que depuis une trentaine d'années, le costume des Baganda était aussi primitif que leurs habitations : il consistait en étoffes d'écorce d'arbre et en peaux préparées. L'étoffe d'écorce d'arbre ou *loubongo* est fabriquée avec l'écorce d'une espèce de ficus très commun dans le pays. Par des incisions, on l'enlève d'une seule pièce, et elle renait bientôt sous une enveloppe d'écorce de bananiers que les nègres ont soin de lui substituer. L'écorce détachée est trempée dans l'eau, puis battue avec un maillet sur une sorte d'établi à petites rainures. On obtient ainsi des pièces d'étoffe rougeâtre d'environ quatre mètres de long sur deux de large, d'assez belle apparence et qu'on prendrait pour de véritables tissus : elles sont loin toutefois d'en avoir la solidité. La moitié d'une pièce suffit pour un habit. Les femmes roulent ce manteau autour du corps, tandis que les hommes le portent sous forme de large écharpe nouée sur l'épaule gauche.

Ils remplacent assez souvent le loubongo par des peaux de bœuf, d'antilope, de chèvres et de léopard, qu'ils nouent de la même manière. La finesse et la souplesse sont les qualités qu'on cherche à obtenir dans la préparation de ces peaux dont quelques-unes sont en réalité fort belles. Je me souviens d'avoir vu des manteaux composés de plusieurs peaux de chèvres finement cousues ensemble, qu'on aurait pris pour des manteaux de mousseline blanche.

Les Baganda vont généralement pieds-nus. Ils fabriquent, il est vrai, avec la peau du buffle des sandales élégantes ; mais les grands seuls portent cette chaussure, dont ils se dispensent même bien souvent. Pour la tête, ils aiment à l'entourer de deux coudées de cotonnade ; mais, comme le plus grand nombre ne peuvent s'offrir ce luxe, ils vont tête nue par le soleil le plus ardent, sans avoir l'air d'en être incommodés.

Ils sont plus sobres d'ornements de perles, de cuivre, de fer que les autres nègres. Les grands se contentent le plus souvent du collier, insigne de leur dignité, et de simples bracelets et anneaux aux jambes ; quelques amulettes complètent le costume. Ils se distinguent aussi par leur propreté, se lavent fréquemment, et, n'usant du suif ou du beurre que pour rendre leur peau luisante, ils n'exhalent pas l'odeur repoussante des nègres du sud du lac.

Le costume que je viens de décrire est le costume national. Depuis quelques années, il est vrai, les étoffes apportées de la côte tendent à remplacer peaux et loubongo. Mais, tant que les communications ne seront pas plus faciles, ceux qui pourront, des pieds à la tête, s'habiller d'étoffes, formeront la minime exception : à moins qu'ils ne se mettent eux-mêmes à fabriquer des tissus, ce qui leur serait assez facile, le coton poussant à l'état sauvage dans leur pays. Il suffirait donc de leur apprendre à en tirer parti et on y arriverait sans peine, grâce à leur adresse naturelle.

Cette adresse parait dans les produits de leur industrie qui, toute rudimentaire qu'elle soit, est de beaucoup supérieure au plus grand nombre des tribus que nous avons visitées. A la fabrication du loubongo et à la préparation des peaux, ils joignent le travail du fer, dont ils tirent : couteaux, hachettes, pioches, lances et ornements divers. Le feu de leurs forges est entretenu avec du charbon de bois, et activé à l'aide d'un soufflet à courant continu assez ingénieux en usage dans le pays de temps immémorial. Le fer rougi est retiré avec des pinces de bois, qui, on le comprend, doivent être souvent renouvelées ; on le bat sur un enclume de granit avec une sorte de pilon de fer. Les forgerons sont nombreux dans le pays ; ce sont eux qui travaillent le cuivre apporté par les commerçants, pour en faire des bijoux.

Nous signalerons, en passant, les boucliers de forme ovale faits avec des planchettes d'un bois léger, habilement recouvertes de minces lanières de rotin, les cannes et bâtons aux formes variées, polis avec les feuilles rugueuses d'une plante indigène.

La poterie est fabriquée avec la terre provenant des fourmilières des termites, vraies citadelles de plusieurs mètres d'élévation. Elle consiste en marmites hémisphériques, parfois très grandes, en jarres pour conserver l'eau, en écuelles et coupes de toute forme et de toute grandeur, en pipes, etc. Ces divers objets, bien travaillés, sont peu solides faute de cuisson suffisante ; car le four et tout ce qui lui ressemble est encore inconnu dans le Bouganda.

Remarquable par la richesse de son sol et la perfection relative de son industrie, le Bouganda se distingue aussi par sa forme de gouvernement. Contrairement à ce qui se voit dans la plupart des tribus de l'Afrique équatoriale, où l'autorité du chef est trop souvent peu respectée, ici tout plie sous la main du monarque, ou Kabaka en langue indigène. Il est le maître absolu de la terre et de tous ceux qui l'habitent et peut en disposer à son gré sans que personne y trouve à redire. Quand, à notre arrivée dans ses Etats, nous le priâmes de nous assigner un endroit pour nous y établir, il fit donner l'ordre à ceux qui avaient leur case dans la bananerie qu'il voulait nous céder, de se retirer sans retard et de nous abandonner habitations et cultures. Une pareille mesure nous paraissait bien dure, et nous aurions voulu dédommager ces pauvres gens. Mais on nous fit remarquer que ce serait faire injure au roi, de regarder comme lésés ceux qui cédaient la place à ses hôtes. De fait, ils se retirèrent sans proférer la moindre plainte, ayant l'air de trouver tout naturel l'ordre qui leur était intimé.

Le royaume est partagé en grandes provinces qui se composent elles-mêmes de plusieurs districts, divisés à leur tour en cantons. Les chefs, qui, revêtus de titres variés, gouvernent les provinces, les districts et les cantons, sont créés par Kabaka et dépouillés, quand bon lui semble, de leur charge et de leur grandeur. La hiérarchie gouvernementale se trouve ainsi parfaitement organisée, et l'on peut dire à la lettre que le roi tient dans sa main les rênes du pouvoir.

La royauté est héréditaire. Mais, parmi les enfants du Kabaka défunt, les grands choisissent celui qui leur convient ; et s'il y a désaccord, ce qui n'est pas rare, la mort du monarque est suivie de troubles et de guerres intestines

La résidence royale porte le nom de Kibouga. Assez souvent, pour une raison ou pour une autre, surtout pour se soustraire à l'influence des mauvais génies, le roi change de résidence. De là vient le désaccord des voyageurs sur le nom de la capitale. A notre arrivée, Mtésa habitait sur le penchant de la colline appelée Roubaga. Plus tard les sorciers lui dirent que, pour guérir d'une maladie, dont il fut atteint, il devait porter ses pénates au sommet de la colline, ce qu'il fit à l'instant. Une année après, le kaoumpoulé, sorte de choléra foudroyant, s'étant déclaré, et une dame de la cour étant tombée morte à ses côtés, Mtésa, sur l'avis des sorciers appelés en toute hâte, se fit transporter au milieu même de la nuit sur la colline de Namoulagala, ancienne résidence de son père Souna. Toute la nuit, les tambours royaux firent le plus grand vacarme pour annoncer au public que la capitale était changée, et pour inviter les grands à venir s'établir aux environs de la nouvelle Kibouga. Le roi dut se contenter, durant les premiers jours, de quelques vieilles huttes délabrées. Mais des milliers d'ouvriers, appelés de tous les coins du royaume, eurent bientôt tout rajeuni.

La résidence royale, y compris les maisons des reines et de leurs servantes, et celles des serviteurs du roi, ne compte pas moins de quatre ou cinq cents huttes, dont quelques-unes ont plus de vingt mètres de diamètre. Elles sont séparées par de vastes cours, entourées de palissades de roseaux qui sont reliés entre eux par des écorces de papyrus. Dans celles qui précèdent la hutte royale se trouvent de petites huttes recouvertes de peaux de bœufs, qui servent de logement aux soldats de garde.

(A suivre.)

UN COIN DE L'ARABIE HEUREUSE

Par le R. P. Le Roy

de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, missionnaire au Zanguebar.

ADEN, SHEIHK-OSMAN & LAFFADJ

XIII. *Races humaines*

(Suite 1)

Voilà donc le fond de la population d'Aden. Mais à côté des Arabes, il faut mentionner les Çomalis (je prends l'orthographe donnée par M. Revoil, explorateur de ces contrées), qu'une tradition fait descendre de quelques émigrés du Hadramaut et des Gallas. Ils viennent de la côte africaine où ils sont divisés en un nombre considérable de tribus indépendantes. Leurs ports principaux sont Berbéra, Zeilah et Tadjourah, que l'Angleterre vient de faire entrer sans bruit dans son empire colonial : Assab, que l'Italie s'est réservé ; et Obock enfin, que la France paraît vouloir se décider à occuper.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 6, 13, 20, 27 mars 3, 10 et 17 avril 1885.

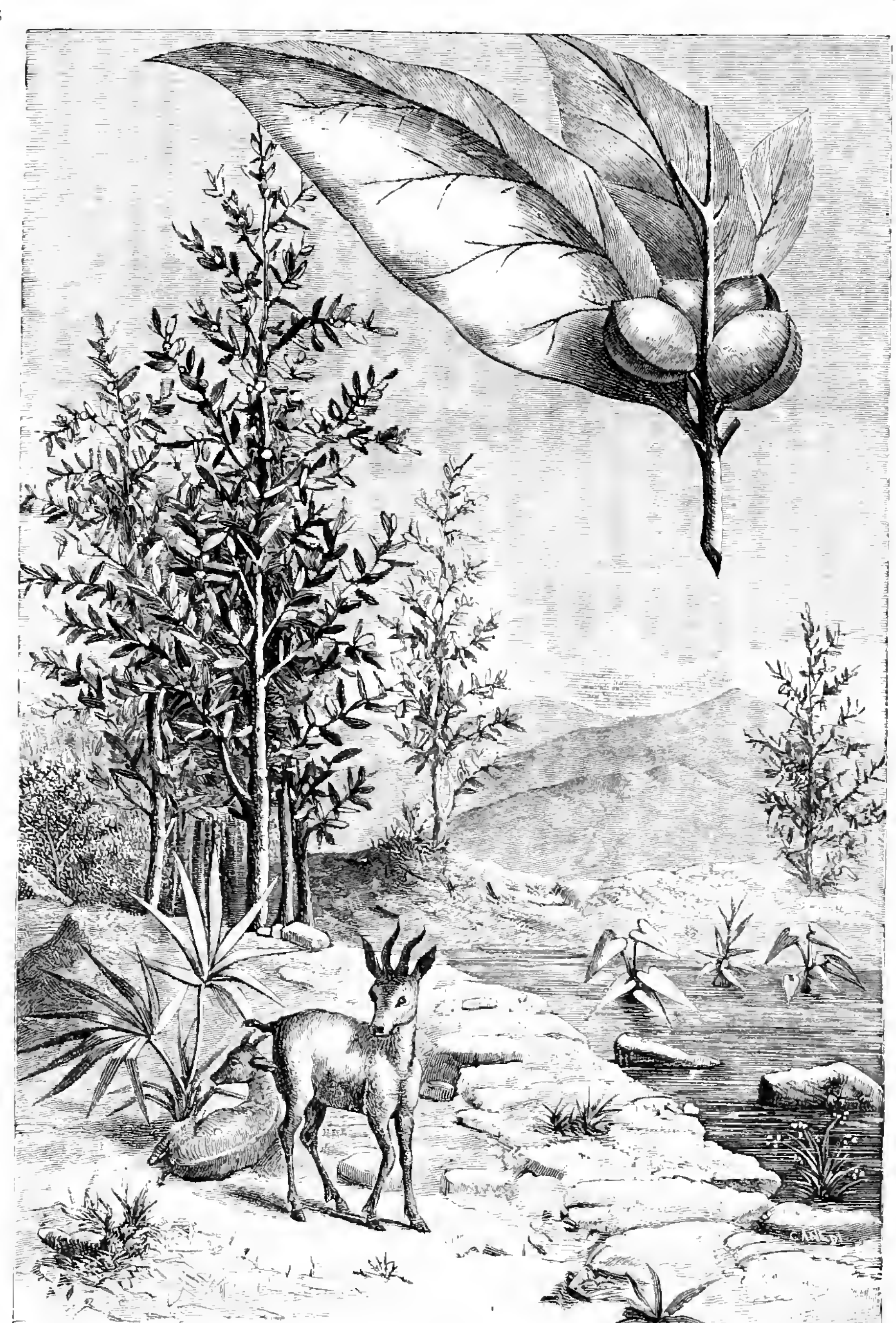
Le Çomali offre un type d'une régularité et d'une beauté remarquables. Droit, grand, efflanqué, il a une peau noire avec une nuance rouge variable d'intensité suivant les individus et les tribus, une chevelure abondante et frisée, le profil facial assez droit, une tête longue et élégamment tournée, un nez parfois aquilin, une bouche assez mince, des dents d'une blancheur d'ivoire, enfin tout un ensemble d'élégance libre, vive et sauvage qui intéresse et qui surprend. Avec cela, intelligent, malin, rusé, mais d'une paresse, d'une légèreté et d'une mobilité étonnantes, il ne peut se fixer sur rien ni nulle part. C'est la structure et le tempérament du lézard : il lui faut la liberté, l'air, le soleil et l'espace. Vous le croyez pauvre, parce qu'il n'a rien. Mais il a ses guenilles dans lesquelles, drapé comme un sénateur antique, il est cent fois plus beau que les paysans d'Europe dans leurs gilets et leurs pantalons du dimanche : il a son *gourbi* où il dort mieux qu'on ne le fait dans beaucoup de palais; il a ses armes, et il se défend; il a le ciel sur sa tête, et il espère : il a la terre devant lui, et il marche (*Voir la gravure page 187*).

Au cap Guardafui, à Raz Hafoun et sur tous ces points dangereux de la côte, les Çomalis font parfois de bonnes aubaines. En passant près de là, on les voit souvent sur leurs rochers, veillant comme des vautours qui attendent leur proie. Cette proie ne leur fait point toujours défaut, et il n'y a pas d'année que des navires ne viennent se perdre sous leurs yeux. Alors un grand cri s'élève, un cri triomphant de convoitise satisfaite. Il y a peu de temps encore, en pareil cas, ces terribles sauvages tuaient tout pour tout avoir. Depuis, un contrat a été passé avec eux, d'après lequel la cargaison leur est abandonnée pourvu qu'ils laissent aux hommes la vie sauve. Jusqu'à présent, la convention a été strictement exécutée : les naufragés sont respectés, et même il leur est gracieusement accordé d'emporter, avec la vie, un chapeau, parfois une chemise, parfois une cravate ; mais, par ailleurs, les soieries, les glaces, l'argenterie, le fer, le cuivre, les provisions, tout est pillé, tout est pris. Plus tard, les juifs accourent et échangent avec eux contre quelques verroteries le riche butin que les terribles caprices de la mer leur ont apporté.

La langue çomalie est un composé de galla et d'arabe ; mais aucun travail complet ne l'a encore fait parfaitement connaître.

A Aden, ces redoutables enfants de la côte africaine n'ont pas la permission de paraître armés. Ils y viennent cependant en grand nombre, et les moins paresseux d'entr'eux se font conducteurs de voitures, domestiques, porte-faix. Dans le port, aussitôt qu'un navire a mouillé, les passagers sont régulièrement témoins d'un spectacle curieux. En un instant, de petits Çomalis de huit à dix ans, aux membres grêles, à l'œil malin, à la voix criarde, à la chevelure longue, frisée et souvent couverte d'une couche de chaux qui a la double vertu de la purger de toute vermine incommode et de lui donner une teinte estimée d'un rouge fauve, gambadant comme des singes, nageant comme des poissons, frétillant comme des êtres à part, en un instant ces petits sauvages sont accourus dans de légères pirogues creusées dans des troncs d'arbre et qu'ils dirigent avec de courtes et larges pagaies. Alors ce sont des chants répétés en chœur,

des cris, des sauts qui ne finissent plus : « *à la mer, à la mer, à la mer!* » Les passagers se précipitent, regardent, lancent une pièce. Vite, comme autant de grenouilles surprises au bord d'un étang, tous les enfants poussent du pied pirogues et pagaies, font une pirouette en l'air, plongent, cherchent, et, en une seconde, l'un d'eux reparait avec la pièce entre les dents. Malheureusement, ce qui est jeté ainsi n'est pas toujours du meilleur argent; mais on sait tirer parti de tout. Un jour, (c'était à mon premier voyage) un riche anglais voulut rire. Il s'en va trouver le maître d'hôtel du bord, achète de lui deux douzaines d'œufs et les lance, l'un après l'autre, sur les petits Comalis qui nageaient là. La séance fut intéressante : c'était des cris et des gambades comme on n'en avait point vu depuis longtemps. Beaucoup d'œufs furent cassés; beaucoup ne le furent point. Or, un instant après, le noble gentleman, ayant fini de s'amuser, regardait le paysage. Tout à coup, des œufs lancés d'en bas pleuvent sur lui comme une grêle, et, avant qu'il ait eu le temps de se retourner, une épouvantable omelette lui a été appliquée sur son chapeau, sur sa barbe, sur son superbe gilet de soie blanche. C'était une émotion, mais l'honorable lord n'avait point compté sur celle-là.

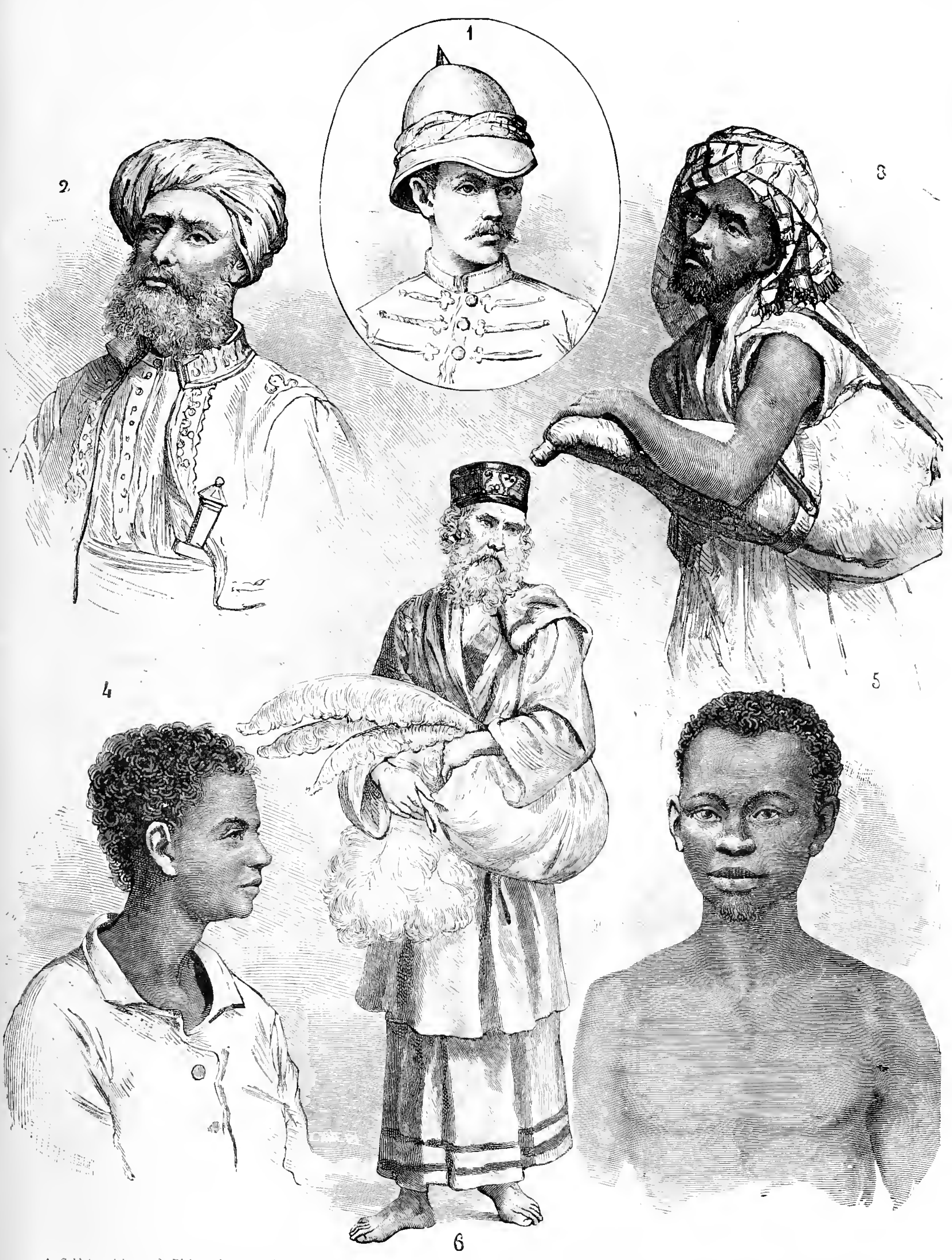


ADEN. — Le café d'Arabie, d'après un dessin du R. P. Le Roy, missionnaire au Zanguebar (Voir page 200).

Les Comalis sont musulmans et primitivement païens comme les Gallas. L'islamisme a été prêché chez eux dès l'an 75 de l'hégire par un Arabe féroce et fanatique dont ils ont fait un saint, Jabarti-ben-Ismael. Au reste, on les retrouve partout les mêmes, partout, mais surtout chez eux, fanatiques, pillards, voleurs, menteurs, traitres au besoin et ne laissant personne pénétrer en leur pays. Ce sont eux qui ont jadis assassiné le baron Van der Decken, et, depuis, d'autres voyageurs européens; dernièrement encore, M. Georges Revoil, qui voulait passer de Mogadisho à Berbéra, a échoué et il a dû s'estimer très heureux de revenir vivant à Zanzibar d'où il s'était embarqué pour ces contrées inhospitalières.

Avec les Comalis, il y a encore à Aden quelques Abyssins, mais en petit nombre. Les Abyssins, on le sait, sont chrétiens schismatiques.

Viennent ensuite les Waswahili. Ce sont des Noirs appartenant à plusieurs tribus africaines, mais qui ont presque tous passé par Zanzibar. Ils sont nombreux à Aden. Capturés par des négriers de contrebande, achetés, vendus, revendus, ils se trouvent aujourd'hui les uns, esclaves d'Arabes, les autres, manœuvres pour leur compte, portefaix, terrassiers, hommes de peine. On les appelle en général *Mabruki*, qui est le nom de plusieurs d'entre eux, et on aime leur caractère soumis et bon enfant. Il y a longtemps, au reste, que cette race inférieure des *Zendjs*, comme on disait autrefois, est au service des Arabes, qui ont même sur leur compte des proverbes en vogue. En veut-on deux spécimens, l'un qui les flatte sans le vouloir, l'autre, qu'il n'est guère permis de regarder comme un compliment? « Il y a quatre qualités reconnues chez quatre peuples, dit le premier, savoir : la libéralité chez les Grecs, la bonne foi chez les Turcs, la bravoure chez les Coptes, la tristesse chez les Zendjs. » Le



1. Soldat anglais. — 2. Riche arabe — 3 Arabe porteur d'eau. — 4. Enfant somali de la Mission. — 5. Travailleur noir. — 6. Juif marchand de plumes d'autruche.

ARABIE. — Physionomies d'Aden ; d'après un dessin du R. P. Le Roy, de la Congrégation du Saint Esprit, missionnaire au Zanguebar.

second dit : « Affamé, le Zendj vole ; rassasié, le Zendj outrage. » (Preytag. Prov. ar.)

Quant au type qui leur est particulier, tout le monde le connaît : « C'est, plus ou moins, ce qu'on est convenu d'appeler le *type nègre*. Pourquoi ce type? Un philosophe arabe, Al Kendi, l'explique comme il suit : « Le pays des Zendjs étant très chaud, les corps célestes y exercent leur influence et attirent les humeurs dans la partie supérieure du corps. De là, les yeux à fleur de tête de ces peuples, leurs lèvres pendantes, leur nez aplati et gros, et le développement de la tête par suite du mouvement ascensionnel des humeurs... » (*Cité par Maçoudi, Les Prairies d'or. Trad. de Barbier de Meynard et Pavet de Courteille.*)

Pour le reste, le sentiment religieux n'est pas ce qui étouffe ces braves *Mabruki* : mais, comme leurs maîtres sont musulmans, ils sont musulmans comme leurs maîtres.

La colonie juive a ici également bon nombre de représentants. A Aden, les enfants d'Israël tiennent des boutiques de bric à brac, sont marchands de plumes d'autruche, bijoutiers ou changeurs. Couverts de la tunique ancienne et coiffés d'un petit bonnet rond sous lequel pendent, à droite et à gauche, de longues mèches de cheveux frisés, maigres, sales, le nez en pointe et l'œil en feu, ils viennent offrir aux passagers les derniers de leurs articles, comptant justement sur l'ignorance et la facile crédulité du public qui voyage pour faire de petits et de gros profits. Ici, comme en beaucoup d'endroits, la population les méprise, les insulte et les bat : mais ces mauvais traitements sont toujours vaillamment supportés, si, en fin de compte, il doit y avoir un sou de profit.

A côté de cette population, il faut maintenant placer le contingent fourni par l'Inde. Ce sont d'abord ceux qu'on appelle proprement Hindous, qui sont musulmans, et dont la plupart sont dans le commerce ; puis des Banians, qui viennent de Katche, et qui presque tous sont riches, avares et bouddhistes ; des Parsis, derniers représentants des anciens Guèbres, actifs, instruits, fidèles à leurs antiques coutumes, et, pour l'ordinaire, commerçants, employés, médecins et hommes de loi ; enfin des Cipayes, qui forment la majeure partie de la garnison anglaise.

A ces éléments déjà si divers, si l'on ajoute quelques Portugais de Goa et quelques Européens dont la plupart sont des militaires ou des fonctionnaires du gouvernement britannique, on aura une idée de la population d'Aden, où, comme on le voit, les enfants de Sem, de Cham et de Japhet ont leurs représentants, comme si la dispersion de Babel n'avait jamais existé.

XIV. *Administration.*

Aden, au point de vue administratif, dépend de la présidence de Bombay ; c'est de là que les autorités de la colonie reçoivent leurs ordres et leur argent, de là que la colonie elle-même tire ses fonctionnaires et ses soldats.

Mais Aden est avant tout un poste militaire. Le gouverneur est général. La France y est représentée par un vice consul, un agent de la Compagnie des Messageries maritimes, quelques commerçants, et enfin par la mission catholique, confiée aux RR. PP. Capucins de la Province de Toulouse.

XV. *Le commerce d'aujourd'hui*

Café. Plumes d'autruches. Gommes. Résines. Gommes-résines. Baumes. Aromates. — Sous l'administration anglaise et grâce à elle, Aden est aussi redevenu une importante place de commerce, et, qui plus est, les articles d'échange sont restés les mêmes à peu près qu'aux temps passés. Ce n'est pas que la colonie elle-même produise et exporte : la colonie ne produit rien. Elle est exactement ce que les anciens l'avaient nommée, un *Entrepôt (Emporium)*. Tout se vend à Aden, la poignée de terre, le verre d'eau, le brin d'herbe, tout, excepté l'un des rares articles que la Providence de Dieu n'ait point encore livré au commerce : le soleil.

Aden est un port franc. Les principales agences maritimes de l'Europe et de l'Inde y ont des dépôts considérables de charbon, et c'est à cela précisément que la colonie doit, en partie, son existence et sa prospérité.

Mais, en dehors de là, les principaux articles de commerce sont le café, les plumes d'autruche, les gommes et résines, l'encens, la myrrhe, le copal, le benjoin, l'aloès, le sang-dragon, la girofle, le gingembre, le poivre, tout ce qu'on appelait jadis les parfums, les épices et les aromates. Je regrette mon peu de compétence en ces questions. Mais en disant ce que l'on sait, tout en taisant ce que l'on ignore, on fait au moins preuve de bonne volonté, et c'est à ce titre que je hasarde quelques détails pour le lecteur, s'il en est, dont la patience a tenu bon jusqu'ici.

Le commerce du café est peut-être le principal, et il est presque tout entier entre les mains d'un français, M. César Tyan, qui en expédie des quantités considérables en Europe. C'est de là que vient le *moka*, car la ville de ce nom a été depuis longtemps ruinée par Aden. Il y a, du reste, le café d'Arabie et le café d'Afrique.

Le premier vient de l'Yémen, de Moka, de Djedda, de Hodaida, de Lohaia, etc. Il arrive à Aden par mer ou à dos de chameau. Le café de l'Yémen est, d'après Niebuhr, cultivé sur les collines, dans des jardins disposés en terrasses les uns au dessus des autres.

Le caféier (*coffea arabica. L.*) est, comme on le sait, un charmant arbrisseau de trois à quatre mètres de hauteur, à feuilles persistantes, glabres, oblongues et d'un vert foncé : les fleurs sont blanches, odoriférantes et réunies en faisceaux autour de la branche ; quelques jours après leur épanouissement, elles sont remplacées par des fruits verts qui sont retenus par une queue très courte et qui, au bout de trois mois, commencent à blanchir, à jaunir, pour devenir enfin rouges comme de petites cerises. C'est le moment de la cueillette : le fruit mûr est détaché de l'arbre et desséché au soleil, et le péricarpe enlevé dans un moulin à mains et en pierre (je parle de ce qui se fait en Arabie), laisse échapper les deux précieux grains que tout le monde connaît et apprécie.

Pour les semer, on retire le péricarpe, on mêle la graine à des cendres et on l'arrose à l'ombre. La jeune plante est ensuite placée dans des lits préparés d'un sol riche et couverts de branches d'arbre pour la protéger contre le soleil. Après six ou sept semaines, les plantes sont soigneusement enlevées le soir, mises dans des paniers et transplantées près de l'eau. On les dispose en sillons, à une

distance de deux ou trois pieds l'une de l'autre et on les arrose tous les quinze jours. Dans l'Inde, sur les montagnes, où les pluies sont fréquentes, ces soins ne sont point nécessaires. Après trois ou quatre années l'arbre rapporte. Ce café se vend à Aden de trois à six piastres (15 à 30 fr.) les trente-cinq livres.

Le café d'Afrique vient du Harrar et du Kafa par l'Abyssinie par Zeilah et Berbéra. C'est ce café que l'on vend aujourd'hui sous le nom de *Moka-Zanzibar* : il est excellent, mais Moka n'y est pour rien, non plus que Zanzibar.

On a cru longtemps que le pays d'origine du café est l'Arabie; mais depuis, on a dit que ce précieux arbrisseau est tout africain et que son nom même vient de *Kafa*, où on le trouve aujourd'hui partout. Ce qui est certain, c'est que le caféier croît à l'état sauvage dans une grande partie de l'Afrique : les missionnaires l'ont trouvé dans les forêts de la côte occidentale, et dernièrement encore les PP. Cado, Picarda et Machon ont rapporté de l'intérieur du Zanguebar des graines, des fleurs et des branches d'un arbrisseau qui est bien le caféier.

D'après une vieille histoire, les propriétés du café, avant d'être analysées par les « princes de la science », auraient été trouvées par des chèvres. Celles-ci, chaque fois qu'elles broutaient certains arbustes et certaines graines, veillaient toute la nuit, sautaient, cabriolaient, deux fois plus gaies que de coutume : un moine arabe ou peut-être abyssin, averti par le gardien de ce troupeau singulier, crut que ce qui était bon pour des chèvres ne serait point mauvais pour lui. Il essaya, fit essayer, et c'est ainsi que, de proche en proche, l'usage du café est passé des chèvres aux moines, et des moines à tout le monde. Ingratitude et partialité ! on n'a point cessé d'estimer les chèvres, et l'on dit que les moines ne sont bons à rien !

(A suivre.)

LE PREMIER MISSIONNAIRE DU JAPON AU XIXme SIÈCLE.

C'était en 1844, l'Angleterre venait d'humilier le Céleste Empire; et ses armes victorieuses avaient contraint le *Fils du ciel* de lui ouvrir plusieurs de ses ports et de lui reconnaître le droit d'importer avec l'opium la dépravation et la ruine dont le funeste narcotique est le principe. Les circonstances étaient favorables pour assurer à la France la liberté de son commerce et de ses croyances. Le gouvernement de Louis Philippe chargea de cette mission M. de Lagrenée, son ministre plénipotentiaire, et l'amiral Cécille eut ordre d'appuyer les négociations, en faisant avec sa division navale une démonstration qui, d'après ses instructions, ne devait pas cesser d'être pacifique.

Tandis que M. de Lagrenée négociait avec le gouvernement chinois et en obtenait un traité favorable tout à la fois à notre commerce et à notre sainte religion, l'amiral Cécille profitait de l'occasion favorable et cherchait à entrer en relations et à conclure, si c'était possible, avec l'Annam, la Corée, le Japon et le royaume de Lieou-kieou des traités qui, dans sa pensée, ouvriraient ces pays au commerce et à la civilisation de la France.

Dans ce but, l'amiral résolut de visiter ces diverses contrées, mais il ne put exécuter de suite son projet. Retenu lui-même en Chine durant les négociations de M. de Lagrenée, il détacha de sa division, commandée par le capitaine de vaisseau Fournier-Duplan, la corvette *l'Alcmène*, et l'envoya reconnaître les îles Lieou-kieou. Sur la demande qu'il en fit au procureur général des Missions Étrangères, un jeune missionnaire, nouvellement arrivé d'Europe, M. Forcade, et un catéchiste chinois, Augustin Ko, que l'amiral venait de tirer des prisons de Canton où il était détenu pour la foi, prirent passage à bord en qualité d'interprètes, et dans le but de se fixer au Lieou-kieou, pour de là passer au Japon si les circonstances le permettaient. Ce fut ce missionnaire et ce catéchiste qui eurent, les premiers, la gloire de commencer ce grand travail de la résurrection de l'Église du Japon.

L'Alcmène mit à la voile le 3 avril, et, après vingt-cinq jours de navigation, arriva heureusement en vue des îles Lieou-kieou. Nous reproduisons le journal de Mgr Forcade (1) où nous trouvons consignés jour par jour les détails de son séjour dans ces îles et des premières relations de la France avec les Japonais.

Rien n'est plus capable de nous donner une idée des préjugés qui existaient alors chez ce peuple et de son aversion pour les étrangers, en même temps que de ses coutumes et de ses mœurs. Quelqu'un qui ne connaîtrait les Japonais que par ce qu'il en voit aujourd'hui, et qui jugerait du passé par le présent, se tromperait étrangement. En quelques années, cette nation a marché à pas de géant dans ce qu'il est d'usage d'appeler le progrès moderne, et son engouement actuel pour la civilisation européenne n'a d'égal que l'horreur qu'elle lui inspirait dans le passé. A ce point de vue, le journal de Mgr Forcade est doublement intéressant, c'est une page de l'histoire et, pour ainsi dire, de l'archéologie d'un peuple qui n'est plus.

I

Arrivée de M. Forcade a Lieou-Kieou. — Entrevue avec le gouverneur de Nafa.

28 avril 1844. — Fête du patronage de Saint-Joseph.

Le temps s'est remis au beau, le soleil se lève brillant, nous sommes favorisés par la brise. Dès que le jour paraît, nous nous dirigeons vers la baie de Nafa. Chemin faisant, nous remarquons plusieurs fois des insulaires qui nous observent de la côte; nous rencontrons aussi des bateaux de pêcheurs, nous passons près d'eux, mais aucun ne nous accoste.

Enfin, à neuf heures précises, nous sommes en rade et nous laissons tomber l'ancre. Les voiles ne sont pas encore entièrement pliées qu'un bateau nous aborde. Il nous amène le fameux Aniah, que nous a déjà fait connaître *Dumont d'Urville*, et un autre mandarin qui prend le pas sur lui, quoiqu'ils portent tous deux le même bonnet et le même costume : quatre officiers subalternes les accompagnent, deux d'entre eux, les interprètes sans doute, *écorchent* tant bien que mal un peu d'anglais. Ces six personnages portent des vêtements qui diffèrent peu de ceux des Japonais : ils parlent et entendent fort bien le chinois-mandarin, quoique entre eux ils se servent d'une autre langue qui nous paraît fort douce à l'oreille.

Le commandant les reçoit dans ses appartements; seul avec Augustin j'assiste à l'entrevue. Il est inutile de donner ici la réponse aux questions : « D'où venez-vous ? qui êtes-vous ? » et autres semblables. Nous leur demandons à notre tour leurs titres et qualités, et, comme ils se disent seulement les envoyés du gouverneur, M. Duplan réclame une

(1) Mgr Forcade occupe aujourd'hui le siège d'Aix, et c'est avec l'autorisation du vénérable archevêque que nous publions le précieux document en question.

audience de ce haut personnage pour lui faire connaître lui-même le but de son voyage. Ils ont alors manifesté le désir d'avoir par écrit les noms, titres et qualités du commandant, de votre serviteur et d'Augustin, le nom du bâtiment, ses dimensions, le nombre de ses canons et autres choses insignifiantes. Le tout a été écrit par Augustin. La séance s'est terminée par une collation que le commandant leur a fait servir et à laquelle ils ont fait honneur. Puis, après avoir conversé amicalement avec nous pendant près d'une heure, nos visiteurs, qui ont bien la meilleure figure qu'on puisse imaginer, ont regagné leur embarcation et repris le chemin de leur cité.

Remarquons-le cependant, sous une apparente bonhomie, ils se montrent d'une extrême réserve sur tout ce qui concerne leur pays. Je leur ai demandé plusieurs fois quelle était la langue qu'ils parlaient entre eux, si c'était une langue propre à leur île ou la langue japonaise, et jamais je n'ai pu obtenir de réponse. Tantôt ils feignaient de ne pas comprendre, tantôt ils donnaient une réponse qui ne concordait en aucune manière avec la question. Augustin leur ayant demandé, de son côté, où demeurait leur roi, ils ont paru tout interdits; et, après s'être concertés d'un air inquiet, ils ont fini par ne donner aucune réponse.

Entre cinq et six heures du soir, les officiers subalternes reviennent avec trois embarcations; ils apportent de l'eau, du bois, des poules, du *Sa Ki*, liqueur fermentée du pays, des œufs et d'autres provisions, avec une lettre du gouverneur pour le commandant.

Prosterné aux pieds de l'excellent M. Fournier-Duplan, il lui offre tout ce que nous venons d'énumérer, et lui accorde pour demain l'audience demandée. Dès que le jour paraîtra, un pilote doit se rendre à bord pour conduire la corvette à un meilleur mouillage que celui où nous sommes actuellement; après quoi aura lieu la solennelle audience.

Pendant qu'on décharge les provisions apportées, les bateliers circulent librement dans le navire, ils se montrent gais et aimables à ravir; ils ont généralement l'air intelligent. Les mandarins descendent au carré où les officiers les régalent. Augustin les y accompagne afin de les faire jaser, et ces messieurs ne se retirent qu'à la nuit tombante.

Je n'ajoute rien sur la ville de Nafa, sur les jonques assez nombreuses qui sont au mouillage; je veux mieux voir et m'informer encore avant d'en parler.

En montant sur le pont pour faire ma prière, je remarque une chose assez singulière et dont je ne puis imaginer, pour le moment, aucune explication. Tandis qu'un village, situé à la pointe nord de la baie, paraît illuminé, comme la rue de Rivoli ou le passage d'Orléans à Paris, on ne voit pas briller le bout d'une chandelle dans la ville de Nafa.

29 avril. — Dès le matin, comme on l'avait promis, nous arrivent à bord deux pilotes conduits par des officiers subalternes. On nous change de mouillage, on nous met plus à l'abri dans la baie; mais en même temps on a le talent de nous conduire aussi loin que possible de la ville, pour nous rapprocher du village, si brillamment illuminé hier soir. On prétend sans doute nous le faire prendre pour la capitale. C'est aussi dans ce village qu'a lieu aujourd'hui notre entrevue avec le gouverneur de la ville. Aidé de notes prises au crayon pendant la séance même, je vais tâcher d'en rendre compte, et j'espère le pouvoir faire avec l'exactitude la plus minutieuse.

Vers une heure de l'après-midi (c'était l'heure convenue), deux de nos canots parfaitement équipés nous conduisent à terre. Le commandant est accompagné de son second, du chirurgien-major et de plusieurs autres officiers, tous en demi-tenue; Augustin et moi, nous portons nos meilleurs habits européens, sans aucun insigne distinctif. Trois mandarins à bonnet jaune avec quelques autres officiers d'un rang inférieur nous attendaient sur le rivage; autour d'eux se pressait une foule nombreuse qui ne paraissait généralement composée que d'hommes de la dernière classe.

A peine avions-nous fait quelques pas sur la plage que déjà nous étions rendus au lieu de l'entrevue. Un homme, vêtu de soie bleuâtre, couvert d'un bonnet violet, dans une tenue propre, mais qui n'annonçait pas le luxe, y parut aussitôt pour nous recevoir. Il semblait avoir soixante ans et avait une figure respectable. On nous dit que c'était le gouverneur.

Maintenant, qu'on s'imagine, si l'on veut, dans un enclos assez vaste mais mal tenu et entouré de mauvais murs, une espèce de masure en bois; qu'on en couvre le plancher de simples nattes, qu'on en décore les murailles de deux ou trois magots peints sur papier bleu, et l'on aura une idée passable du palais où nous entrons. C'est, du reste, évidemment à dessein qu'on nous reçoit dans ce lieu misérable. Les gens de *Lieou Kieou* visent, avant toutes choses, à se faire passer pour pauvres et très pauvres aux yeux des étrangers.

Quoi qu'il en soit, nous allons essayer d'entrer en matière. Le commandant, m'ayant à sa droite et son lieutenant à sa gauche, s'est assis au fond de la salle, à l'ouverture d'une sorte d'alcôve, sur une planche élevée au-dessus de terre d'un demi-pied environ. Les officiers français, les mandarins et le gouverneur lui-même sont accroupis sur le sol et nous voilà en solennelle séance diplomatique :

Le commandant :

Avant de parler, il désigne le mandarin à bonnet violet qui est allé se poster à l'autre bout de la salle, de manière à ce qu'on ne puisse réciproquement s'entendre.

— « Ce mandarin est-il le gouverneur de Nafa ? »

— « Oui. »

— « Le gouverneur voudrait-il se rapprocher de moi, afin que je puisse communiquer plus aisément avec lui ? »

— « Tout à l'heure. »

Cependant on fait circuler du thé, des pipes et du tabac. Le service est fait par de robustes gaillards couverts de bonnets rouges, mais qui ne paraissent être que des domestiques ou des satellites. Ils sont bien une douzaine.

Enfin, leur service est fini et ils se retirent.

Le Commandant :

— « Maintenant le mandarin voudrait-il se rapprocher?

— « Le gouverneur ne comprend pas la langue chinoise, vous ne pouvez communiquer avec lui. »

— Il y a ici des interprètes qui savent le chinois et qui parlent aussi sans doute la langue de leur pays. Nous pouvons communiquer par leur moyen. Pourquoi le gouverneur s'est-il déplacé pour nous ? Nous pouvions aller le trouver dans sa propre maison, à Nafa. »

— « Vous êtes dans la ville de Nafa, dans la maison du gouverneur ».

— « Mais non, nous n'y sommes pas : la ville n'est pas ici, elle est là-bas ».

— « C'est aussi ici la maison du gouverneur ».

— « Ce n'est certainement pas ici son séjour habituel ; je demande pourquoi il s'est donné la peine de se déplacer. »

— « C'est pour vous faire plus d'honneur ».

— « Vous êtes bien honnête, » répond le commandant d'un air peu convaincu.

Il continue :

« Depuis deux cents ans les Empereurs de France et de Chine ayant été perpétuellement amis, notre Empereur (1) a toujours envoyé quelques bâtiments de guerre en Chine ; mais, les relations entre les deux empires s'étant accrues, maintenant il envoie de plus nombreux navires. Il a donné l'ordre aux commandants de ces navires de visiter les contrées voisines, pour voir si leurs rois ne voudraient pas recevoir son alliance et ouvrir avec lui des relations commerciales. Il fait d'ailleurs savoir qu'il n'entre aucunement dans ses intentions de vexer en quelque manière que ce soit les peuples étrangers : qu'il sera, au contraire, toujours disposé à défendre les lois de l'équité : qu'il prêterait même secours au faible contre le fort, si la justice le voulait ainsi... Voilà pourquoi moi, Fournier-Duplan, capitaine de vaisseau, j'ai relâché dans votre île; je n'ai pas d'autre but que celui d'offrir à votre Roi l'amitié de notre Empereur ».

— « Nous sommes déjà les amis de votre Empereur ; vous voyez que nous vous recevons bien, et nous ne demandons pas mieux que de vous fournir tout ce dont vous avez besoin. Quant au commerce, notre pays est petit: il est pauvre, il n'a rien à échanger contre vos objets européens qui sont tous comme autant de pierres précieuses ».

Cette réponse est donnée par un interprète du pays. Cet homme paraît fort intelligent, nous l'avons déjà vu deux fois à bord; d'après toutes ses allures, nous nous accordons à le considérer comme un grand personnage déguisé. Il répond comme de lui même, sans avoir soufflé mot au gouverneur...

Le commandant reprend :

— « Ce n'est pas votre réponse que nous vous demandons, c'est celle du gouverneur. Traduisez-lui donc ce que nous vous disons ; donnez-nous sa réponse et non la vôtre ».

— « Le gouverneur ne comprend pas le chinois ».

— « Mais, vous, vous le comprenez et vous parlez sans doute aussi la langue de votre pays ; communiquez donc nos paroles ».

— « Le gouverneur ne parle pas le chinois, mais il en lit les caractères; il faut lui faire vos demandes par écrit, après cela il vous répondra. Moi, je craindrais de lui mal traduire vos paroles ».

— « Comme il paraît très probable que vous ne pourrez me donner une réponse sans réflexion préalable; comme, d'un autre côté, nous ne devons rester que peu de jours ici, je vous avertis que, dans quelques mois, viendra un plus grand bâtiment, amenant le commandant supérieur de tous les navires français qui sont dans ces mers. C'est à ce commandant qu'il faudra donner votre réponse ».

— « Ecrivons tout cela. »

L'annonce de la prochaine arrivée de la *Cléopâtre* (1) paraît, du reste, les flatter assez peu. Sur ces entrefaites apparaissent pour la seconde fois les officiers à bonnet rouge, portant de jolies petites tables chargées de friandises. Bonsoir la politique!

— « Mais je n'ai pas fini, s'écrie le commandant, j'ai encore quelque chose à dire ».

Pas de réponse, mais le gouverneur impassible vient se placer devant la table du commandant, tandis que les mandarins à bonnet jaune se partagent avec notre état-major les autres tables. On mange à l'aide de bâtonnets chinois, leurs pâtisseries et leurs ragoûts qui sont, en vérité, très proprement servis et que nous ne trouvons pas du tout désagréables.

Le commandant, après un laps de temps convenable :

— « Cela suffit, j'ai encore d'autres choses à vous dire. Le commandant supérieur devant avoir, comme moi, besoin d'interprètes auprès de vous, m'a donné l'ordre de laisser dans votre île le premier interprète impérial, nommé Forcade, et l'autre interprète d'un rang inférieur. Je vous prie d'en avoir le plus grand soin et de leur fournir toutes les choses nécessaires à la vie. Ils vous paieront, du reste, toutes leurs dépenses et se soumettront aux lois de votre royaume ».

Sensation profonde, l'émotion est peinte sur toutes les figures.

— « Ne dites point de telles choses publiquement ».

— « Devant mes officiers, c'est sans inconvénient; si vous avez autour de vous des gens qui vous gênent, libre à vous de les faire sortir ».

On fait éloigner, en effet, un assez bon nombre de curieux postés autour de la salle largement ouverte.

Cette opération faite, nous répétons les mêmes paroles :

— « Ecrivez ceci, écrivez ceci. »

Cependant l'émotion paraît toujours croissante parmi les mandarins. Dominés par la crainte, ils n'osent dire non ; mais au fond de leur âme ils en ont bien envie.

— « Selon vos désirs, reprend le commandant, demain on vous donnera le tout par écrit; puis vous répondrez à loisir... Je rends grâces au gouverneur pour ses générosités d'hier à mon égard ; mais, comme il me faudra une plus grande quantité de vivres frais, je le prie de vouloir bien me désigner un homme honnête qui pourra me fournir à juste prix de l'eau, des bœufs, des moutons, des porcs, etc... Mon intention est de payer toutes choses. C'est l'usage des Français d'en user ainsi avec les nations étrangères.

— « On vous donnera tout ce dont vous aurez besoin ; mais ce que vous demandez est de trop peu de valeur pour que nous recevions votre argent ; notre royaume, quoique pauvre, peut vous en faire don. »

— « J'ai 140 hommes d'équipage ; un bœuf par jour nous suffirait à peine; nous ne pouvons vous imposer une aussi

(1) On était alors sous le règne de Louis-Philippe; mais, en Chine et dans les pays voisins, les autorités françaises lui donnaient le titre d'Empereur pour qu'il ne parût pas inférieur au Souverain du Céleste Empire.

(1) Nom de la frégate sur laquelle l'amiral Cécille avait arboré son pavillon.

lourde charge que celle de nous nourrir. Si nous ne payons pas, nous serons très embarrassés, nous n'oserons par délicatesse vous demander les choses qui nous seraient nécessaires. »

— « Ne craignez pas de demander, ces choses sont de peu de valeur. »

— « Je veux absolument payer: encore une fois, nos usages l'exigent. »

— « Et nos usages, à nous, défendent de recevoir de l'argent. Au reste, prenez toujours: écrivez et nous verrons plus tard. »

— « Un coup de vent ayant brisé une pièce de bois de notre navire, nous voudrions en acheter une autre. »

— « Nous pouvons facilement vous fournir cette pièce de bois, et vous n'aurez pas besoin de la payer. »

— « Nous voulons la payer. »

— « On vous la donnera: nous verrons après: il nous faudrait connaître votre mesure française. »

Je présente un mètre; on se le passe de main en main, il paraît faire l'admiration générale.

— « Pourrions-nous avoir une peinture de cette pièce? »

Le commandant la dessine au crayon: on leur passe le dessin; cette affaire leur paraît plus claire que les autres.

— « Je demande pour tous mes officiers, ajouta le commandant, la permission d'aller se promener dans la campagne et dans la ville même de Nafa. »

— « Ils pourront aller se promener sur le rivage, dans cette partie de l'île où nous sommes, mais ils ne devront point aller en ville. »

— « Pourquoi n'iraient-ils pas dans la ville? »

— « C'est plus agréable de se promener hors de la ville. »

Quelque mauvaise que soit cette réponse, le commandant ne juge pas à propos d'insister.

— « C'est après-demain la fête de notre Empereur. Or, c'est la coutume, en un tel jour, de pavoiser et de tirer à midi 21 coups de canons, chargés à poudre seulement; je préviens le gouverneur de cet usage. S'il prévoit cependant que le bruit du canon puisse effrayer la population, nous nous en abstiendrons. J'invite aussi pour ce jour-là le gouverneur à dîner avec un mandarin, le premier de ceux qui viennent après lui. Le dîner sera à quatre heures. »

— « On peut tirer le canon, nous désirons même l'entendre. Le gouverneur accepte avec reconnaissance l'invitation à dîner. »

— « Quand les officiers iront à terre, ne pourront-ils pas chasser? »

— « Oui, pourvu qu'ils ne se servent pas de fusils. »

— « Pourquoi donc? et avec quoi voulez-vous qu'ils chassent? »

— « Le bruit du fusil pourrait faire peur au peuple; on pourrait aussi tuer quelqu'un. »

— « Le bruit du canon vous fait plaisir et vous avez peur du bruit du fusil! Soyez tranquilles, on ne tuera personne. A qui faudra-t-il remettre l'écrit que vous avez demandé? »

— « On viendra le chercher à bord. »

(A suivre).

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(ÉDITION FRANÇAISE)

Anonyme du diocèse de Nancy	5
Anonyme du diocèse de la Rochelle	240
Anonyme de Lyon	0 40
M. Berthelot-Potelais à Saint-Brice en Cogles, diocèse de Rennes.	42
M. Bohuau, diocèse de Paris, pour une conversion	5
C. D. L. R. de M., diocèse du Mans	25
Anonyme de Lyon	0 50

Pour les missions les plus nécessiteuses (à Mgr de Courmont, pour la station de Mandéra, éprouvée par un cyclone).

Une personne de Neuville-sur-Saône, diocèse de Lyon	40
F. D. V. du diocèse de Lyon	300
L. R. diocèse du Mans	2
Un abonné du diocèse de Montpellier recommandant des membres de sa famille aux prières des missionnaires	100
Anonyme du diocèse d'Alby	100

A Mgr Azarian pour aider à la construction de l'église de Jérusalem dédiée à la Sainte Vierge et érigée sur l'emplacement de la quatrième station.

Mme Fradin, à Saint-Clément, diocèse de Moulins	50
Un prêtre du diocèse de Lyon	25
Anonyme du diocèse de Nancy	10

A Mgr Lazare Mladenoff pour la Bulgarie.

T. A. des environs de Dreux, diocèse de Chartres	5
Un recteur breton, diocèse de Vannes	50
Anonyme du diocèse de Rennes, se recommandant aux prières.	100

Au R. P. Moyse, pour le Collège Notre-Dame de Lourdes à Salima.

Une abonnée de Paris demandant des prières pour une jeune famille	50

A Mgr Puginier, pour être employé en faveur des soldats blessés ou malades au Tong-King.

La confrérie de N.-D. des armées de Séez	100

A Mgr Puginier, pour les victimes de la persécution au Tong-King occidental.

Un prêtre abonné, de Valence	10
T. A., des environs de Dreux, diocèse de Chartres	5
Anonyme du diocèse de Grenoble	160
Un prêtre du diocèse de Malines (Belgique)	100
Anonyme, du diocèse de Rennes, se recommandant aux prières.	100

Pour les missions de Chine les plus éprouvées par la persécution.

Anonyme de Liège (Belgique)	5
Mlle Maria Usson, à Clermont-l'Hérault, diocèse de Montpellier	5
Anonyme de Castres, diocèse d'Alby	100 75

Pour les missions les plus éprouvées de la Chine et de l'Annam (à M. Delpech).

Mme Marie V. B. d'A., diocèse de Laval, avec demande de prières.	200

A Mgr Cordier, pour ses missions dévastées du Cambodge.

Anonyme du diocèse de Rennes, se recommandant aux prières.	100
Anonyme de Torvilliers, diocèse de Troyes	5
M. Michaud, du diocèse de La Rochelle	3

Pour le R. P. Delpuech, missionnaire en Cimbébasie.

Mme D*** à Labruguière, diocèse d'Alby	100

A Mgr Mélizan, pour les victimes du cyclone de Jaffna.

M. Michel à Rougemont, diocèse de Besançon	10

A Son Éminence le Cardinal Lavigerie, pour ses œuvres.

Un prêtre du diocèse de Lyon	100

Pour le R. P. Lourdel, missionnaire à Boukouné (Afrique Équatoriale.

Mme T***, diocèse de Bayonne, une montre	»

Au R. P. Picarda, supérieur de la mission de St-Joseph de Mandéra (Zanguebar), pour le rachat et le baptême d'un nègre sous le nom de Georges.

M. Jacques de Chauvelin, à Rilly, diocèse de Blois	100

A la mission des Pères Oblats à Natal, pour le rachat et baptême d'un petit païen, sous le nom de Marie-Joseph-Paul Denis.

Une famille de la paroisse de Saint-Denis, à Montpellier, en action de grâce de la mission prêchée par les R. P. Oblats	100

Pour les prêtres polonais.

Au nom et en mémoire du comte Hermann de Stainlein, diocèse de Liège	1000

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



MADAGASCAR. — L'*Oise* en détresse, en vue de Tamatave, d'après un dessin du R. P. Taix, missionnaire à Madagascar (Voir page 208).

LA PERSÉCUTION EN CHINE

Massacres au Yun-nan.

Nous avons parlé longuement déjà des épreuves supportées par le vicariat apostolique du Yun-nan. Les détails commencent à nous parvenir, détails héroïques qui trouvent leur place dans le livre d'or de l'Église catholique. Nous en détachons ces lignes d'une nouvelle lettre de Mgr Fenouil. Elles parleront au cœur et exciteront davantage, s'il se peut, la générosité de nos lecteurs.

Dans le courant du mois de novembre, les chrétientés du Bas-Yun-nan ont été en butte à une persécution ouverte qui a fait de nombreuses victimes. Jusqu'à présent, nous n'en connaissons que vingt-neuf. Leur mort a été héroïque, ce sont vingt-neuf martyrs. En effet, d'un seul mot, ils pouvaient racheter leur vie, procurer la sécurité de leurs familles et en protéger la fortune. Ce mot, ils ne l'ont pas dit. Tous, jusqu'au dernier moment, ont tenu haut et ferme l'étendard de la foi.

Ces héros de la croix ont versé leur sang avec une joie sainte et un courage aussi fort que paisible. L'un d'eux, voyant depuis quelques instants l'arme suspendue sur sa tête (on attendait sans doute quelque lâcheté de sa part) :

« — Mais dépêchez-vous donc, s'écria-t-il, ou bien donnez-nous le temps de réciter nos prières, car c'est aujourd'hui dimanche. »

La matrone de la maison, digne compagne de ce chrétien, avait dit en voyant les meurtriers entrer chez elle : « Ah ! vous voilà, braves gens ; vous ne savez pas quel service vous allez nous rendre. »

Au milieu des pieux fidèles dont je viens de parler, se trouvaient quatre bandits baptisés dans leur enfance ; ils avaient à peu près tous les vices et si peu de vertus qu'on en voyait rarement quelque trace. Ces malheureux étaient la honte de la chrétienté et le désespoir du missionnaire. Malgré d'aussi mauvaises dispositions, quand on vint leur proposer l'apostasie, la foi de leurs ancêtres se réveilla dans leur cœur avec tant de force qu'ils ont tous les quatre victorieusement combattu pour la cause de Dieu et versé leur sang jusqu'à la dernière goutte. L'un d'eux dit à ceux qui lui apportaient les tablettes païennes :

« Amis, nous nous connaissons tous; vous savez que je n'ai pas la conscience délicate. Pour n'importe quoi, j'ai toujours été des vôtres; mais renier Dieu, adorer des idoles, jamais. Et il est bien certain que je casserai la tête à celui qui tentera d'installer ces diableries dans ma maison. »

Après cette vigoureuse profession de foi, le lendemain, lui et ses trois compagnons mouraient pour la cause du bon Dieu qu'ils avaient d'abord si mal servi.

Je serais heureux de pouvoir ajouter que, dans toute la province, nos néophytes ont montré partout le même courage. Mais, hélas! je le crains bien, quand le calme sera rétabli, quand nous pourrons nous compter, nous aurons peut-être à déplorer de nombreuses défections.

MÉSOPOTAMIE

LETTRE DE DOM JACQUES FARAGE, CURÉ DE TELL-ARMEN (DIOCÈSE DE MARDIN).

Tell-Armen, 28 février 1885.

I

Conversions de jacobites au catholicisme. — Je tiens des renseignements précis sur ces faits si consolants, de Mgr Mathée, vicaire patriarcal des Syriens catholiques à Mardin.

« Nous avons eu, m'écrivait dernièrement ce prélat, de nouvelles conversions aux alentours de Mediathe. Dans un village nommé *Caffra*, nous venons de gagner trente-cinq familles comptant cent quatre-vingt-cinq personnes et dans un autre village nommé *Carboranès*, le curé Marc, prêtre converti lui-même du jacobitisme, vient de convertir trente autres familles. Dans un troisième village, appelé *Anhil*, cent soixante personnes ont embrassé la foi catholique. »

Au mois de janvier dernier, dans le vilayet de Diarbekir, à neuf heures au nord de Mardin, vingt-cinq familles du village de *Scasié* ont demandé un prêtre catholique. Au cours de l'hiver, alors que les neiges couvraient les montagnes entre Mardin et ce village, Mgr Mathée s'est rendu lui-même chez eux. Il les a encouragés et leur a promis sous peu un prêtre.

L'unique moyen pour tenir tête au protestantisme qui, hélas! se glisse partout, ce sont les écoles tenues par des Jésuites, des Dominicains ou des Capucins.

On vous a informés peut-être des conversions faites à *Djezireh* sur le Tigre. L'évêque jacobite de cette ville, les prêtres et tout le peuple, près de quatre cents familles, s'étaient convertis au catholicisme; mais, plus tard, tout le peuple retomba dans le schisme à l'instigation du patriarche qui réside à Mardin; l'évêque cependant, avec un prêtre et un diacre, sont demeurés fermes dans la foi orthodoxe.

Dans les villages, aux alentours de cette ville, le patriarche jacobite, Mgr Boutros, avait envoyé, au mois de janvier 1885, deux prêtres pour les faire revenir au jacobitisme: mais, par une grâce spéciale du Très-Haut, les émissaires se sont faits eux-mêmes catholiques.

D'autres conversions ont eu lieu dans sept villages autour de Geziréh, mais le nombre n'en est pas encore connu: demandons à Dieu de donner à tous les pauvres égarés dans les ténèbres de l'hérésie, la lumière de la foi et de la vérité.

II

Nouveau monastère de Saint-Ephrem à Mardin. — Les ministres américains ont, depuis près de quinze ans, fait élever trois bâtiments sur les remparts de Mardin. Cette ville est le centre de leur mission. Ils y entretiennent un docteur en médecine américain; ils y ont une riche pharmacie et un magnifique laboratoire de physique. De là, part la distribution effrayante de livres de tout genre qu'ils répandent gratuitement et à profusion dans toute la Mésopotamie.

En face, dans une position plus importante encore, Mgr Georges Schelhot, patriarche des Syriens catholiques, a jeté les fondements du nouveau monastère de Saint-Ephrem, pour une Société de missionnaires dont ce prélat est le fondateur.

Ce monastère possède déjà une vingtaine de chambres pour les religieux avec une belle église. Mais il est loin d'être achevé.

Mgr Mathée Ahnardacnou, vicaire patriarcal, m'a invité, l'année dernière, à la bénédiction de l'église et à l'ouverture du monastère. La solennité fut pompeuse; Mgr Mathée célébra la messe; les RR. PP. Capucins et le clergé arménien et chaldéen y assistèrent avec les principaux personnages de Mardin et tout le peuple catholique.

Cette nouvelle congrégation a pour supérieur le R. P. Abraham Ahnardacnou, neveu de Mgr Mathée, illustre personnage d'une profonde piété et d'un zèle ardent pour le salut des âmes. Il a actuellement dix religieux sous ses ordres et il en attend d'autres.

III

Révolte des montagnards. — Les habitants du *Gibal-chasse* (Mont des Glands, continuation de la chaîne du Taurus) à deux ou trois heures de Tell-Armen, se sont, au mois de décembre 1884, révoltés de nouveau. Plus de mille hommes se sont jetés sur un village qui leur a vaillamment tenu tête. Le chef des brigands, honteux de ne

pouvoir vaincre ce petit village, demanda une entrevue aux notables. Ceux-ci, se fiant à ses promesses, sortirent du village et se rendirent à l'assemblée. Là, au mépris de la foi jurée, on les égorgea tous les quinze avec leur chef. Les habitants, épouvantés, abandonnèrent leurs biens et leurs maisons et s'enfuirent. On les poursuivit et l'on tua encore vingt-cinq hommes. Toute la montagne courut aux armes à la nouvelle de cette action barbare et on se prépare à faire payer cher aux bandits leur lâche cruauté.

IV

Eglise de Tell-Armen. — Je vous ai déjà annoncé que la construction de notre église est achevée. Nous l'avons terminée dans l'espace de cinq mois.

Tous les anciens matériaux de l'enceinte du presbytère ont été employés dans l'église, et actuellement nous sommes sans cour, sans enceinte, de sorte que les voleurs pourraient facilement et sans obstacle faire main basse sur nos biens.

Dernièrement, on m'a demandé six mille piastres, seulement pour entourer les murs de l'enceinte.

Je remercie infiniment les vaillants et généreux directeurs de l'Œuvre, et les abonnés des *Missions catholiques* pour leur sympathie.

Tous, chaque jour, participent à mes saints sacrifices, à mes prières et à celles plus ferventes encore de mon petit troupeau. .

INFORMATIONS DIVERSES

Pondichery. — Les détails suivants sont extraits d'une lettre du P. Prieur au P. Fleury, directeur du séminaire des Missions-Étrangères de Paris :

« La première tournée de Mgr Gandy, coadjuteur de Mgr Laouenan, a eu lieu dans le sud du vicariat. Partout où il y avait un groupe de chrétiens assez considérable, on commençait une mission. Trois fois par jour nous réunissions les fidèles à l'église. Les Indiens sont de grands enfants ; pendant qu'on parle à leur cœur, il faut frapper leurs yeux par quelque pompe inusitée. Aussi nous déployions toute la solennité possible. Vers quatre heures du matin, on commençait par tirer des coups de boîtes, puis une musique, composée de tam-tam, trompettes, clarinettes... parcourait toutes les rues du village et faisait un affreux tapage pour réveiller tout le monde. Un instant après, l'église se trouvait pleine : on commençait les prières du matin, la messe, puis une instruction. A neuf heures, seconde instruction. Là, pour parler aux yeux en même temps qu'au cœur, j'étalais quatre grands tableaux dont la vue et l'explication produisaient sur eux un effet remarquable. Le soir, après l'*Angelus*, nouveaux coups de boîtes ; la musique parcourait une dernière fois les rues. Tout le monde revenait à l'église, on commençait alors le chapelet, puis venait une instruction, le tout se terminait par la bénédiction du Saint-Sacrement. Quand, pendant huit jours, on avait ainsi remué les chrétiens, de merveilleux fruits de salut se produisaient en eux. Ne suffisant pas à entendre les confessions, nous étions parfois obligés d'appeler à notre secours les prêtres les plus rapprochés, car tous les chrétiens voulaient se confesser. J'ai souvent été ému jusqu'aux larmes en voyant la douleur avec laquelle ces braves gens se frappaient la poitrine en accusant leurs fautes. Aussi, quand je leur faisais renouveler les vœux du baptême, de toute l'église ils me répondaient d'une voix forte et unanime qu'ils renonçaient au démon et à ses pompes.

« Ces missions sont d'un avantage immense pour nos chrétiens. Nous avons évangélisé ainsi plus de 35.000 hommes. J'ai vu des exemples admirables de leur force d'âme. En voici un trait.

« Dans un village, les idolâtres, faisant une fête païenne, envoyèrent aux chrétiens, leurs subordonnés, l'ordre de participer à cette fête. Les chrétiens répondirent : « Nous sommes les « enfants de Dieu, nous ne pouvons pas venir. » Les païens furieux arrivèrent armés de bâtons, pensant avoir raison des chrétiens par les mauvais traitements. Les néophytes se jetèrent à genoux dans la rue et dirent à leurs persécuteurs : « Frappez, tuez-nous ; mais, quant à participer aux cérémonies du diable et à faire injure à notre Dieu, jamais ! » Les païens se retirèrent sans oser insister. Je pourrais vous citer bien d'autres traits qui vous montreraient que nos chrétiens ne font pas trop mauvaise figure dans la sainte Église de Dieu.

« Dans plusieurs localités, les chrétiens vinrent solennellement saluer l'Évêque et le remercier de ce qu'il avait fait pour eux. Ils arrivaient successivement, chaque village ayant en tête une musique assourdissante et se faisant précéder par deux ou trois jongleurs ou joueurs de bâton qui exécutaient les danses et les sauts les plus curieux, tout cela pour donner plus de solennité à leur visite. Ensuite ils se jetaient tous aux pieds de l'Évêque, déposant devant lui quelques fruits, un peu de sucre, du riz et quelquefois un mouton comme gages de leur soumission et de leur bonne volonté.

« Après six mois passés dans ces exercices pénibles, notre vénéré coadjuteur vint prendre deux mois de repos à Pondichéry. Puis nous fîmes une nouvelle expédition du côté du Nord, dans les missions télingates. Là encore j'aurais bien des traits édifiants à vous raconter ; mais je craindrais d'abuser de votre patience... »

Vizagapatam. — Le R. P. Dupont, missionnaire de la Société de Saint-François de Sales d'Annecy, écrivait dernièrement à son supérieur général, le R. P. Tissot, qu'il vient d'acheter à Catinga un terrain pour un presbytère et une église. Le petit rajah de l'endroit s'est montré très hostile à cette installation ; il avait même juré de « s'arracher les moustaches, » s'il ne parvenait pas à expulser le missionnaire. Mais les habitants aiment le prêtre et se confient à lui ; ils viennent le trouver pour toutes sortes de maladies, des visiteurs lui arrivent même de bien loin. Et l'on a observé plus d'une fois que le rajah aurait déjà dû mettre à bas sa moustache ; la crainte va en diminuant, et le nombre de nos disciples en augmentant. Plusieurs villages sont tout disposés à recevoir le missionnaire et déjà des accords ont été passés avec des chefs de villages pour commencer à bâtir de suite après les pluies.

Extrême-Orient. — Malgré les persécutions qui ont sévi en 1884 sur plusieurs missions de la Chine et de l'Indo-Chine, la foi fait dans l'Extrême-Orient les plus consolants progrès. Dans leurs vingt-cinq vicariats ou préfectures apostoliques, les missionnaires des Missions-Étrangères de Paris ont reçu, l'année dernière, l'abjuration de 16.185 païens et de 300 hérétiques. Quant au chiffre des enfants de païens baptisés à l'article de la mort, il est de 129.678. Les vingt-neuf évêques et les six cent quatre-vingt-treize missionnaires de la Société sont dispersés au milieu d'une population infidèle de deux cent vingt millions d'âmes et donnent à un peuple catholique de 861.000 néophytes les secours et les consolations de leur ministère.

États-Unis. — Le sacre de Mgr Antoine Durier, évêque de Natchitoches, a eu lieu le 19 mars, dans la cathédrale de Saint-Louis, à la Nouvelle-Orléans. Le prélat consécrateur était Mgr Leray, archevêque de la Nouvelle-Orléans, assisté de Mgr Néraz, évêque de San-Antonio, et de Mgr Gallagher, évêque administrateur de Galveston. Étaient en outre présents NN. SS. Fitzgerald,

évêque de Little Rock, Janssens, évêque de Natchez, et Manucy, évêque de Mobile. Il y avait encore un nombreux clergé et plusieurs prêtres du diocèse de Natchitoches.

Le nouveau prélat est né en 1833, dans la paroisse de Saint-Bonnet-des-Quarts, canton de la Pacaudière (Loire). Il vint en Amérique avant d'avoir achevé son cours de théologie. Il fut ordonné prêtre à Cincinnati, le 27 octobre 1856. Il fut d'abord curé de Chillicothe, dans l'Ohio, puis vicaire de la cathédrale de la Nouvelle-Orléans. En 1859, il fut nommé curé de la paroisse de l'Annonciation, dans cette ville. Là, pendant un quart de siècle, il a travaillé avec un grand zèle et une grande énergie pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

LE NAUFRAGE DE L'*OISE*

DANS LA RADE DE TAMATAVE

D'après le récit du R. P. CHEVALIER, de la Compagnie de Jésus, missionnaire à Madagascar.

Tamatave, le 3 mars 1885

Nous sortons de l'église : la ville de Tamatave vient d'assister à une des cérémonies les plus imposantes ; c'est une manifestation éclatante de notre sainte foi au milieu des protestants et des païens. Presque tous les officiers de terre et de mer, M. l'amiral et son état-major en tête, M. le consul français, toute la population de la ville sans distinction de nationalité honoraient de leur présence le service funèbre pour le repos des malheureuses victimes du cyclone qui nous a visités. Le R. P. préfet apostolique de Madagascar a célébré la sainte Messe, les chants étaient exécutés par les PP. missionnaires, exilés de Tananarive, aidés des voix enfantines des garçons de l'école ; par intervalles, la musique de l'Amiral faisait entendre de douces mélodies.

Le 24 février, le vent était devenu plus violent et la mer plus menaçante qu'à l'ordinaire dans notre immense rade en fer à cheval, rade, d'ailleurs, mal protégée contre les vents et peu sûre pendant la tempête à cause de son fond sablonneux : l'on s'attendait vers quatre heures du soir, au moins, à un gros raz-de-marée : le baromètre baissait et la mer devenait de plus en plus mauvaise. Six de nos bâtiments de guerre se trouvaient mouillés à l'entrée de la rade, où la mer est plus calme et le fond moins dangereux : dans l'enfoncement, non loin du rivage, était l'*Oise*, petit transport de l'État, qui, récemment arrivé de France, opérait son déchargement pour reprendre sa route vers l'Europe dans une huitaine de jours. Cependant la nuit arrive ; la mer redouble de fureur : nous éprouvons les effets d'un cyclone dont le centre est un peu au nord de l'île Sainte-Marie. Les navires sont si violemment agités que plusieurs chassent sur leurs ancres, d'autres brisent leurs chaînes et quelques-uns sont jetés sur le rivage. Ces accidents mettent toute l'escadre en péril ; à bord de la *Naïade*, l'on en est quitte cependant pour la peur et quelques avaries ; mais l'*Oise* n'a pas la même chance. Durant la nuit, malgré tous les efforts des marins, ce bâtiment est entraîné vers la côte N.-O. de la rade. Nous l'apercevons aux premières lueurs du jour à deux cents mètres environ de la plage N.-O., le pavillon en berne, en signe de détresse, et à chaque instant poussé par d'énormes vagues qui menacent de le jeter à la côte. Il n'y a qu'une voix : ce navire est perdu si l'on ne va à son secours. Mais d'où pourrait venir ce secours ? De l'escadre ? Par une mer si furieuse, quel vaisseau oserait, sans s'exposer à une perte certaine, lever ses ancres et venir le remorquer ? Nos bâtiments, aidés de la vapeur, peuvent à peine tenir ! De la terre ? Tous les officiers, tous les gendarmes, tous les soldats, tous les employés du gouvernement sont debout sur la plage ; le consul français, le R. P. préfet apostolique accompagné de plusieurs missionnaires sont là sous la pluie, exposés au vent, aux lames, mais dans l'impossibilité absolue de secourir le bâtiment : tous attendent dans l'angoisse le dénouement tragique que l'on peut aisément prévoir.

Enfin, vers dix heures et demie, l'arrière de l'*Oise* touche à la côte ; bientôt la mer pousse l'avant encore retenu par ses ancres vers l'ouest et les lames viennent se briser désormais sur le flanc du navire, qui ne tarde pas à se diviser en deux parties. Les hommes de l'équipage se réfugient sur l'arrière, qui offre plus de résistance parce qu'il est maintenu par le poids de la machine ; quant à l'avant, il est presque entièrement enseveli dans l'eau : son mât a été brisé comme un fétu en plusieurs pièces et le bastingage de babord s'est affaissé sur celui de tribord. Cependant les lames viennent incessamment s'abattre sur le dernier abri de l'équipage, entraînant avec elles des planches, des poutres, des caisses, des barils, etc., qui s'échappent de l'intérieur du navire et couvrent la mer de débris. Plusieurs hommes en sont blessés ; leur position devient extrêmement difficile : on se hâte d'établir un va et vient pour opérer le sauvetage.

A peine le câble est-il fixé à la dunette qu'un vigoureux matelot le saisit et se dirige vers le rivage. Mais bientôt la fatigue et plus encore la violence des vagues lui font lâcher le câble : pendant qu'il lutte contre les flots pour le ressaisir, de malencontreuses planches viennent couper le cordage : l'infortuné se débat encore quelques instants, puis disparaît sous une lame qui le dérobe à nos yeux.

Le sombre tableau de cette mer en furie, avide de victimes humaines, inspire de tristes réflexions aux naufragés, et les inutiles efforts, faits pour communiquer de nouveau avec le navire, semblent les engager à prendre patience. Heureux, mille fois heureux ! si tous avaient su attendre encore quelques heures ! Nous aurions moins de victimes à déplorer. Plusieurs en effet, voyant que toutes nos tentatives n'aboutissaient à rien, se précipitent à la mer, dans l'espoir de se sauver à travers les flots : les uns réussissent à gagner quelques débris flottants et arrivent heureusement jusqu'à la portée des hommes qui font la chaîne pour aller les saisir, d'autres, moins fortunés, sont entraînés par les lames loin du rivage, paraissent et disparaissent ; puis, enfin, épuisés de fatigue, cessent de se mouvoir et sont engloutis dans les flots ; quelques-uns, roulés contre la coque du navire, sont broyés avant d'avoir pu se mettre à nager ; il en est qui, après une lutte longue et stérile, reviennent à bord et reprennent place au milieu de leurs camarades, ou bien vont se reposer quelques instants sur le mât brisé de l'avant d'où, après avoir repris haleine, ils s'élancent de nouveau vers la plage ; d'autres enfin, déjà parvenus tout près de nous, sont soudain couverts par une immense lame, qui, en les

dérobant pour jamais à nos regards, refoule sur la plage tous les hommes de la chaîne, au moment où ils s'élançaient pour le saisir.

Parmi les victimes se trouve le docteur de l'*Oise* : c'était un homme de trente-un ans, excellent chirurgien,très affectionné à ses malades, bon camarade, et surtout fils exemplaire : il soutenait du fruit de ses épargnes sa nombreuse famille. Depuis quatre jours seulement il se trouvait sur l'*Oise*.

Vers quatre heures la mer semble moins agitée, un Malgache accepte le périlleux message de porter une corde aux naufragés. Grâce à cet intrépide nageur, un nouveau cable communique avec le navire. Quatre Malgaches de Sainte-Marie, robustes et nageant comme des poissons, se chargent de faire le sauvetage des dix-neuf hommes qui restent encore sur l'*Oise* : ils vont, glissant le long du cable, jusqu'au navire, prennent un à un les matelots transis de froid, exténués de fatigue et de faim, quelques-uns même grièvement blessés, les portent doucement et viennent les déposer entre les mains du major et des infirmiers qui leur prodiguent les soins dont ils ont besoin. Treize hommes, douze Européens et un Africain, ont trouvé la mort dans le naufrage de l'*Oise*.

Deux autres bâtiments mouillés à côté de l'*Oise* ont subi le même sort : la *Clémence* s'est jetée à la côte un peu au nord et l'*Argo* entre les deux. Un navire américain, entré pendant la tempête dans la rade, a fait naufrage également dans la baie qui se trouve immédiatement au nord de la pointe Anio. L'Américain a perdu un homme, l'*Argo* deux ; tout l'équipage de la *Clémence* a pu heureusement se sauver.

Avant de vous parler des honneurs funèbres que l'on a rendus aux seize victimes que nous avons à déplorer, laissez-moi vous raconter brièvement un trait que je regarde comme l'effet d'une protection céleste. Vers trois heures et demie du soir, se trouvait à genoux dans l'église un jeune officier qui versait des torrents de larmes : il suppliait à haute voix la patronne des marins de sauver son frère officier de l'*Oise*. Un Père qui récitait alors son bréviaire, entendant ses soupirs, s'approche de lui, le console, lui promet la protection de la Très Sainte Vierge et se met à réciter le chapelet avec lui. Après l'avoir terminé, le jeune homme veut se confesser; la grâce du sacrement remplit son âme de confiance : il se lève et court vers le lieu du sinistre. Quelle n'est pas sa surprise, quand il remarque que la mer est moins agitée, quand il aperçoit un nouveau cable qui rejoint le navire à la terre et des hommes qui font le sauvetage de l'équipage ! Il arrive sur la plage, et après une courte attente, il a le bonheur d'embrasser son frère. Celui-ci et un autre officier avaient, de leur côté, fait vœu de faire célébrer à Ste-Anne d'Auray une messe d'action de grâces s'ils échappaient au naufrage. Leur reconnaissance ne s'est pas bornée à des remerciements stériles, ils ont voulu s'approcher des sacrements, en attendant qu'il leur soit donné d'aller à Auray s'acquitter de leurs promesses sacrées.

Dans la soirée du 26 février, l'on a retrouvé le corps du docteur. A cette nouvelle l'amiral ordonne que ses funérailles se fassent avec le plus de solennité possible. Le R. P. Cazet, préfet apostolique, va, accompagné de deux autres Pères, faire la levée du corps : quatre marins portaient la bière, et autant d'officiers tenaient les cordons du poêle. M. l'amiral, M. le consul, les officiers et de nombreux soldats formaient le cortège; venait ensuite toute la population de Tamatave. Le 1er mars, le commandant en chef de l'escadre invita les officiers supérieurs au service qu'il fit célébrer, sur son navire, *la Naïade*, pour les victimes du naufrage, et, le 3 mars, toute l'escadre et toute la ville assistaient au service solennel dont je vous ai parlé en commençant ce long et lamentable récit.

UN COIN DE L'ARABIE HEUREUSE

PAR LE R. P. LE ROY

de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, missionnaire au Zanguebar.

ADEN, SHEIHK-OSMAN & LAFFADJ

XV. *Le commerce d'aujourd'hui.*

(Suite 1)

2° Les plumes d'autruches viennent du pays Comali, surtout de Raz Hafony, où l'on tue à la chasse un assez grand nombre de ces animaux. On distingue dans le commerce trois espèces de plumes dont la valeur est bien différente : les blanches qui se vendent trois cents et quatre cents roupies la livre (de six à neuf cents francs) ; les brunes qu'on a pour vingt-quatre à trente roupies ; les noires, qui se cèdent pour quatorze et seize. Le commerce de plumes d'autruches, comme leur préparation, est presque tout entier entre les mains des Juifs, qui s'entendent, au reste, mieux que personne à vendre comme intactes des plumes rapiécées en cent endroits et comme blanches des plumes qu'eux-mêmes ont blanchies.

La préparation des plumes d'autruches dont les Juifs font grand mystère, consiste simplement à les débarrasser des matières huileuses. A cet effet, on les plonge dans l'eau de chaux et on les sèche ensuite dans une chambre ventilée.

Il a régné longtemps et il règne encore une assez grande confusion dans ce qu'on appelle gommes, résines, baumes, aromates, épices, etc. De plus, ces produits venant généralement d'Aden, on a cru, dans les temps anciens et parfois de nos jours, qu'ils étaient tous originaires de l'Arabie. Il ne serait donc pas sans utilité ni intérêt de savoir au juste à quoi s'en tenir sur quelques-unes de ces substances.

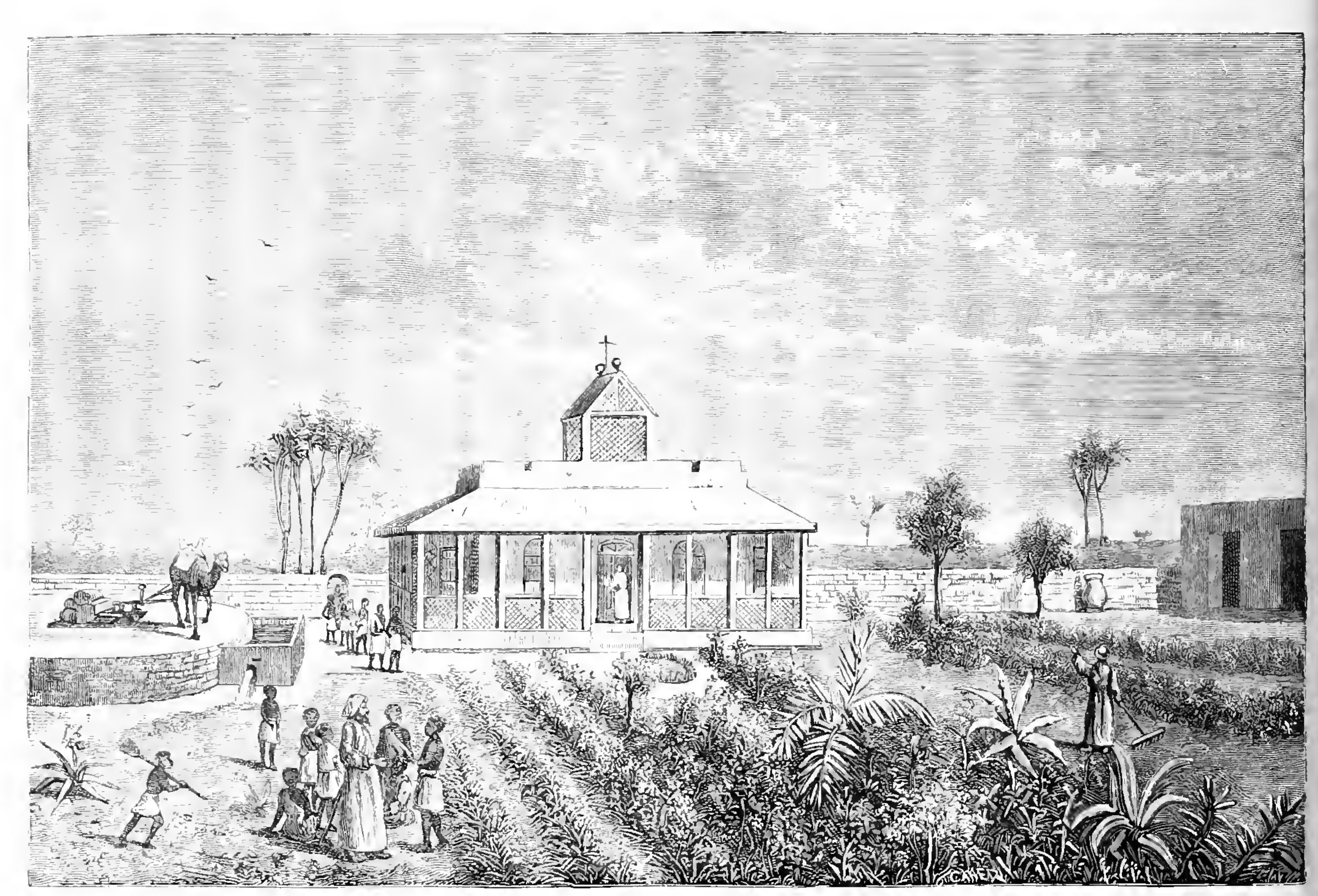
3° En réalité, on doit appeler *gomme* une excrétion de certains végétaux, comme les pruniers, les cerisiers, les acacias, etc., plus ou moins soluble dans l'eau et formant avec elle un mucilage inodore. Telle est la gomme arabique, qu'on exporte d'Aden et qui est fréquemment employée dans la pharmacie, dans l'industrie et dans l'économie domes-

(1) Voir les *Missions catholiques* du 6, 13, 20, 27 mars, 3, 10, 17 et 24 avril 1885.

tique. Elle vient surtout des pays çomalis où elle exsude, par suite d'incisions pratiquées par les indigènes, de plusieurs arbres du genre acacia (*Ac. arabica, Ac. vera, Ac. tortilis, Ac. Ehrenbergii*, d'après le major Hunter).

4. Les *résines* dérivent aussi du règne végétal, mais elles sont insolubles dans l'eau, fusibles par l'action de la chaleur et combustibles. Ainsi en est-il du copal, improprement appelé gomme-copal, puisqu'il n'est pas gomme, mais résine. A Aden on le reçoit de la Côte orientale d'Afrique, surtout du Zanguebar. C'est le produit de vastes forêts disparues de grands et beaux arbres qu'on nomme en kiswahili *msandarasi*, arbres à sandaraque, et dont il reste encore d'assez nombreux représentants. Cet arbre produit une substance résineuse qui, ensevelie depuis longtemps en terre, loin de toute influence atmosphérique, se durcit, prend une couleur jaune pâle, devient transparente et laisse fréquemment voir des corps étrangers qu'elle s'est assimilés lorsqu'elle n'était point encore solidifiée : ce sont des feuilles légères, des fourmis, des ailes de mouches, des insectes. Le copal sert à la préparation des vernis siccatifs.

Le sang-dragon est aussi une résine d'une couleur rougeâtre, d'une saveur astringente, quelquefois employée en médecine et servant à colorer certains vernis. Celui que l'on voit à Aden vient principalement d'un arbre (*Pterocarpus Draco*) qui croît, dit-on, sur les hautes collines de l'île Sokotra et des pays çomalis.



ARABIE. — Orphelinat de Sheikh-Osman (mission d'Aden) ; d'après un dessin du R. P. Le Roy, missionnaire au Zanguebar (Voir page 212).

5. Par *Gommes-résines* on entend, comme leur nom l'indique, des substances qui s'écoulent de certains végétaux et qui se composent à la fois de gomme et de résine. Tel est l'encens.

L'encens d'Aden vient encore du Çomal où on le récolte sur le tronc de plusieurs arbres, dont le principal a été nommé *Boswellia papyracea* par les botanistes, et qui croissent généralement sur un sol de pierres calcaires. Son nom d'*oliban*, quelquefois employé, lui vient de l'arabe.

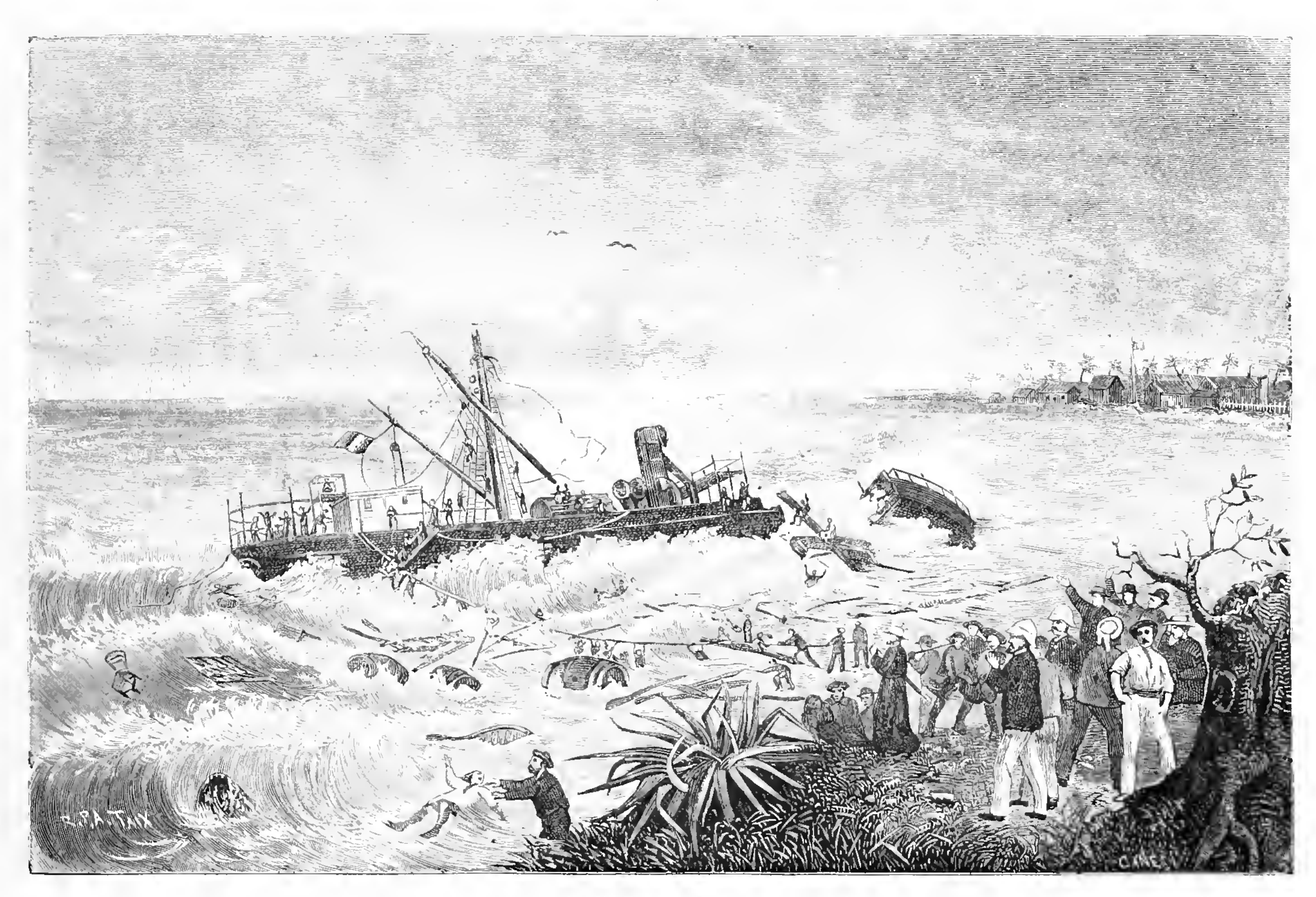
La myrrhe est encore une gomme-résine, dont l'usage remonte, comme celui de l'encens, à la plus haute antiquité. C'est une substance qui arrive à Aden en morceaux irréguliers de la grosseur d'une noix, rougeâtres, demi-transparents, à saveur âcre et au parfum très agréable. Elle vient du Çomal et de l'Arabie, où on la recueille, d'après Hunter, sur deux arbres principaux, le *Balsamodendron myrrha* et le *Ehrenberghiam*. On l'appelle en arabe *mûr*, en çomali *mulmal*, en grec *murra*, en latin *myrrha* : c'est-à-dire que la myrrhe a le même nom dans toutes les langues.

L'aloès officinale, « sans lequel, dit un vieil auteur, il n'y a point de drogue parfaite, » vient de l'île Sokotra, et est pour cette raison appelé *succotrin*. C'est un suc résineux qui n'est autre que le jus desséché des feuilles de l'aloès. La saveur en est très amère. Il est, comme on le sait, très employé en médecine et forme la base de presque toutes les pilules purgatives.

6. Le nom de *baumes* s'applique à des substances résineuses découlant par incision des végétaux, insolubles

dans l'eau, inflammables et brûlant en dégageant une vapeur blanche d'une odeur pénétrante et aromatique due à la présence de diverses huiles essentielles. Tel est, par exemple, le benjoin, qu'on trouve également à Aden, mais qui vient des îles de la Sonde.

7. Le mot *aromates* a une signification plus générale : il désigne des substances qui répandent des odeurs plus ou moins pénétrantes, plus ou moins suaves et qui sont employées comme médicaments, comme parfums et cosmétiques, ou comme assaisonnements : ces derniers sont aussi désignés sous le nom d'*épices*. Parmi les aromates, les uns, la plupart, sont tirés du règne végétal, tels que la cannelle, le girofle, le gingembre, le poivre, le curcuma, etc. les autres sont fournis par le règne animal, comme le musc, l'ambre, etc. Toutes ces substances se trouvent à Aden, mais aucune n'est fournie par le pays même : elles viennent d'Afrique, des Indes ou des îles de la Sonde. Leur usage est fort ancien. Toniques et échauffantes, agréables, rares à cause de la difficulté des communications, ces productions furent autrefois très recherchées, très chères et donnèrent lieu à un commerce considérable. Le monopole en a passé tour à tour entre les mains des Arabes, des Grecs, des Romains, des Égyptiens, des Portugais, des Hollandais, des Anglais. Alors, ces condiments ne figuraient que sur la table des riches; on en distribuait dans les noces, on les offrait en cadeaux aux juges et aux avocats, comme dans



Madagascar. — Naufrage de l'*Oise* en vue de Tamatave; d'après un dessin du R. P. Faux, missionnaire à Madagascar (Voir page 519).

les campagnes de France on offre aujourd'hui des lièvres, et saint Louis se vit obligé de défendre à ceux qui rendaient la justice en son nom de recevoir pour plus de dix sous d'épices par semaine. Aujourd'hui, les routes se sont ouvertes, les plantes aromatiques se sont multipliées, les monopoles ont disparu, et les peuples d'Occident ne se font plus la guerre pour une livre de poivre.

XVI. *Religion.*

Au milieu de tant d'affaires, de tant de races et de tant de croyances, on comprend combien doit être faible la place laissée à la Vérité, à la Religion, aux préoccupations éternelles.

Cependant, ne fût-ce que pour prouver qu'elle est de tous les temps et de tous les lieux, la religion catholique, à Aden comme partout, a ses représentants. En 1840, Aden fut érigé en une préfecture apostolique qui fut confiée en 1855 aux RR. PP. Capucins de la Province de Toulouse. Ils ont aujourd'hui deux postes dans la presqu'île : l'un au Cratère, où une église a été bâtie en 1852, et l'autre à Steamer-Point qui possède une chapelle depuis 1860. Les Pères sont chargés de la paroisse catholique, ils sont aumôniers des soldats irlandais qui sont en assez grand nombre, et ils dirigent une école d'enfants. Les Sœurs du Bon-Pasteur, établies à Steamer-Point, sont là pour les seconder dans leurs travaux. Dernièrement, les missionnaires ont établi un orphelinat à Sheikh-Osman, et il va en

être question. C'est le R. P. François, l'un des plus anciens, sinon le plus ancien résident européen d'Aden, qui dirige la Préfecture. Dans une circonstance où il a dû faire appel à la charité publique, les *Missions Catholiques* ont publié son portrait et les lecteurs l'ont vu (1). Quand quelques-uns d'entre eux passeront à Aden, ils pourront le connaître mieux encore, et quelques minutes d'entretien avec lui suffiront pour leur inspirer une impression de cordialité sainte et touchante qui les reportera au temps où vivait le bienheureux patriarche d'Assise.

Les Protestants ont un temple à Steamer-Point depuis 1864 et un au Cratère depuis 1871. Les ministres, qui sont de la Haute-Église, ont l'aumônerie militaire et font peu ou point de propagande.

Par ailleurs, l'Islamisme réunit dans une croyance à peu près commune tous les Arabes, tous les Comalis et la plupart des Hindous. C'est la religion dominante.

XVII. *L'Isthme.*

En sortant de la ville d'Aden par le tunnel dont il a été parlé pour se diriger vers la terre d'Arabie, on arrive d'abord à cette partie de la colonie anglaise connue sous le nom d'Isthme (*Isthmus*). C'est une plaine de sable, resserrée entre deux mers, basse, misérable, sans autre végétation que quelques herbes marines et souvent inondée par la marée montante. Une partie de ce terrain, la partie sèche, est utilisée pour l'exercice du tir au canon. Une autre partie, celle qui est périodiquement couverte par l'eau de mer, avait été jusqu'à présent abandonnée. Mais une Compagnie italienne compte y établir des salines. Il est certain que, dans le monde entier, on pourrait difficilement trouver un endroit plus propre à ce genre d'industrie : De larges espaces inoccupés, un terrain plat, bas et sans valeur, une évaporation prompte sous ce soleil de feu, des débouchés faciles sur l'Europe, sur l'Afrique, sur l'Arabie et sur l'Inde, une main d'œuvre à bon marché, tout y semble réuni pour promettre un succès réel à ceux qui doivent tenter l'entreprise.

XVIII. *Sheikh Osman.*

Le village ancien et le village actuel. Orphelinat des PP. Capucins. — Au-delà, à sept kilomètres environ du cratère, le terrain s'élève assez pour ne plus être envahi par la marée. On se trouve alors sur une immense plaine d'alluvion tombant en pente douce des montagnes de l'Yémen vers l'Océan indien.

A seize ou dix-sept pieds de profondeur, on rencontre une large nappe d'eau légèrement saumâtre, mais potable. Le stratum qui la porte parait parallèle à la surface du sol.

Cette plaine, formée d'une glaise sablonneuse mêlée de coquillage et de gravier, retient l'humidité et est capable de culture.

C'est là que se trouve le village de Sheikh-Osman, qui, jusqu'en 1858, appartenait encore au Sultan de La Hadj. Cette année-là, le gouvernement anglais ayant senti le besoin d'agrandir l'emplacement de son ancien « dépôt de charbon » acheta le village au Sultan, et depuis, en 1882, ce village ne suffisant plus, on a acquis les environs. Plus tard, on verra. En attendant, le Sultan de La Hadj ayant besoin d'argent, la main libérale de l'Angleterre sa voisine lui en donne tant qu'il veut, jusqu'au jour où, ses dettes égalant à peu près la valeur de ses terres, on se verra forcé de mettre définitivement la main sur La Hadj et les environs vers le cœur du fertile Yémen. Car il est bien d'avoir Aden ; mais qui contestera qu'il n'est pas mieux encore d'avoir avec Aden, le pays qui l'alimente?

Sheikh-Osman a dû être autrefois riche et peuplé, du temps de la gloire de la presqu'île. Ce qui le prouve suffisamment, ce sont les ruines d'un magnifique aqueduc, une antique et superbe mosquée, la présence d'une eau fertilisante dans le sous-sol, la tradition locale enfin qui garde le souvenir de jardins et de forêts aujourd'hui disparus sous les sables.

Mais, depuis longtemps déjà, Sheikh-Osman n'était qu'un misérable village et le pays qui l'entoure un désert, lorsque, il y a trois ans, des troubles survenus parmi la population arabe d'Aden firent comprendre aux Anglais que le jour était venu de procéder à des mesures nouvelles, à une épuration salutaire. Dès lors, chaque matin, pendant longtemps, arriva ou fut supposé arriver du Gouvernement de Bombay un télégramme signalant tel ou tel n° parmi les cases de la ville comme ayant à déguerpir au plus tôt ; il fallait obéir, car la police était sur pied. Peu à peu, sans révolution, sans émeute, Aden se trouva ainsi expurgé de tous les éléments incommodes, et sous la direction de l'Administration qui assignait à chacun sa case et son terrain, le désert de Sheikh-Osman s'est trouvé peuplé de tout ce qui est sorti du Cratère.

Le village compte aujourd'hui dix mille habitants Arabes, Comalis et Hindous. C'est une série de cases assez convenables, bâties sur un modèle imposé et disposées en lignes sur de larges rues tirées au cordeau où l'air circule librement et où la police veille à ce que la propreté règne. Au centre, s'ouvre une grande place : d'un côté le marché ; près de là une fontaine, et, en face, la mosquée.

Aux environs, le gouvernement fait des concessions de terrain à qui en demande. Et déjà des Banians, des Parsis, des Arabes mêmes ont fait des essais de culture qui ont réussi. Mais, dans ce genre, le grand succès de Sheikh-Osman appartient aux Pères Capucins, et le jour où le gouvernement de S. M. B. voudra récompenser les colons de ce désert, c'est à la robe de Saint-François qu'il devra attacher sa médaille.

Donc, il y a trois ans, mettant à profit quelques épargnes, le P. François voulut essayer un orphelinat agricole près de Sheikh-Osman, à neuf kilomètres environ du Cratère, et il se fit concéder à cet effet un terrain suffisant. Là, secondé par l'ardeur intelligente du F. Roger, il eut bientôt fait de bâtir une maison convenable. Hélas ! elle allait être achevée, lorsque les pluies torrentielles étant survenues sur la maçonnerie encore fraîche, une nuit les murs tombèrent et le travail de plusieurs mois fut perdu. Tout était à refaire.

Le courage ne manquait pas ; c'était l'argent. On s'adressa donc comme toujours à la charité publique, et comme tou-

(1) *Missions catholiques*, année 1883, page 271

jours la charité publique répondit. Les lecteurs des *Missions Catholiques* ont donné à cette époque deux mille francs moyennant lesquels on a pu, sinon achever, du moins recommencer sur un plan nouveau la maison détruite et tracer devant elle un beau jardin : la main habile du F. Vérance y a déjà, à l'heure actuelle, fait pousser des légumes qui, pour le pays, sont un succès réel, presque une merveille. Dans un angle du jardin, un puits a été profondément creusé et une noria installée. Matin et soir, un chameau fait fonctionner le mécanisme et une chaine sans fin,à laquelle sont fixés des godets, amène l'eau du sous-sol dans un bassin d'où elle passe en de petits canaux habilement distribués et va répandre sur ce coin du désert la vie et la verdure, presque la fertilité.

C'est un bon exemple donné non seulement aux pauvres habitants de Sheikh-Osman, non seulement aux Arabes et aux Européens d'Aden, mais encore et surtout aux enfants de toute race et de toute provenance que les Pères élèvent et auxquels ils inspirent le goût d'un travail intelligent en leur en montrant les fruits. Encore quelques années, et, pour peu qu'on imite cette heureuse expérience et cette belle leçon, le désert qui s'étend aux portes d'Aden sera couvert d'arbres et d'arbustes, de villages et de villas, qui rendront presque agréable le séjour de ce pays longtemps maudit des voyageurs et qui attireront peut-être des pluies moins rares sur la presqu'île elle-même. *(A suivre).*

PRÈS DES GRANDS LACS

LE NYANZA

Par Mgr LIVINHAC, évêque de Pacando, vicaire apostolique du Nyanza.

(Suite 1)

V

AUDIENCES ROYALES : CÉRÉMONIES ET PRÉSENTS. — RÉCEPTION D'UN PERSONNAGE IMPORTANT. — MANIÈRE DE RENDRE LA JUSTICE. — ÉPREUVE JUDICIAIRE.

Tous les jours, dès le matin, on voit sur la large allée qui conduit à la Kibouga les grands du royaume suivis de leur escorte, qui vont faire la cour au roi, les députés des tribus voisines, et nombre d'esclaves, chargés de bananes, de mouengué, ou conduisant des bœufs et des chèvres. Les nombreux visiteurs se réunissent dans les cours de la hutte royale. Ce sont des envoyés des roitelets du Bousoga, vêtus d'un loubougo grossier. Ils se distinguent surtout par l'arrangement singulier de leurs cheveux : ils les tressent avec des herbes, et en font des baguettes, qui tantôt s'élèvent parallèlement vers le ciel, et tantôt se réunissent par leurs sommets, pour former un bonnet d'astrologue percé à jour. Ils sont toujours accompagnés de tambours et tambourins, de joueurs d'une sorte de harpe à six cordes, dont les montants sont couronnés d'un bouquet fait du poil soyeux de leurs chèvres, de joueurs de flûtes et d'un instrument composé de plusieurs bouts de roseaux de diverses longueurs, donnant chacun une note différente. Quand tout cet orchestre se met à jouer, il en résulte une harmonie sauvage qui ne manque pas de charme.

A côté des Basoga, on voit assez souvent des députés du Bounioro, royaume situé au nord du Bouganda dont il est tributaire. Leur costume et leur langue les rapprochent des Baganda ; on les dit de mœurs plus paisibles.

Ils viennent offrir à Kabaka soit de l'ivoire, soit du sel tiré des cendres de certaines plantes et de lacs salés,soit des jeunes filles qui seront vendues comme esclaves.

Les tribus qui habitent l'Ouest du Nyanza envoient aussi leurs députations. On les reconnait à leurs traits réguliers, à leurs habits de peaux beurrés à profusion. Leur instrument de musique de prédilection, est la corne d'antilope. Ils en jouent et exécutent en même temps une danse mimique des plus intéressantes. Ces cornes, percées sur le côté à la manière des flûtes, produisent un son, qu'on prendrait de loin pour celui de nos fanfares. Ils apportent au roi des pioches et des poteries.

Il n'est pas rare de voir, mêlés à la foule des visiteurs, quelques habitants des lointaines tribus de l'Ounyamouézi. Leurs longs cheveux pendants en ficelles sur le front et les épaules, leur pagne de cotonnade bleu, et leurs allures un peu embarrassées les font discerner facilement parmi les autres.

Les plus privilégiés pénètrent dans la cour où se trouve la hutte d'attente du premier ministre (ou Katikiro). Assis sur une natte, il attend que sa Majesté noire veuille bien se montrer.

Grands et petits se font un devoir de le saluer, au moins de loin, si la foule ne leur permet pas de l'approcher. Car il y a foule dans sa hutte : foule de plaideurs et foule de flatteurs. Quand il n'est pas occupé à juger quelque différend, il devise gaiement avec son entourage.

Si un personnage important venu de loin, doit paraître devant le roi pour la première fois, Kabaka lui envoie nombre de pages le saluer dès la pointe du jour. Dès qu'il prend le chemin de la cour, les pages porteurs de saluts se succèdent toutes les deux ou trois minutes.

Ils arrivent en courant, puis, s'inclinant devant le visiteur, ils lui disent :

« Le roi m'envoie te voir. »

Après quoi ils retournent avec la même vitesse dire au roi :

« J'ai vu l'étranger, je l'ai vu ; il te salue ; il est à tel endroit. »

Ce va et vient continue jusqu'au moment de la réception.

Il n'y a pas d'heure fixée pour les audiences royales ; mais la politesse veut qu'on arrive de bonne heure et qu'on attende patiemment jusqu'à midi. Un page vient de temps en temps voir quels sont les visiteurs qui se présentent et va les annoncer au roi ; enfin il revient dire au premier ministre :

« Le roi va se montrer. »

Aussitôt le ministre se lève et se dirige vers le lieu de l'audience. En un clin d'œil, tous les visiteurs sont sur pied, et se précipitent à sa suite.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 20, 27 mars, 3, 11 et 24 avril 1885 et la carte des Missions de l'Afrique équatoriale que nous avons publiée en 1881.

Les portiers doivent distinguer ceux à qui l'entrée est interdite, et les forcer de reculer par des paroles menaçantes et au besoin à grands coups de bâton. Le premier ministre et les grands emploient aussi ce moyen pour empêcher la foule de les écraser.

Cet empressement, qui produit parfois un tohu-bohu indescriptible, fait grand plaisir au monarque : il voit là un touchant témoignage d'affection.

Le roi se tient dans une hutte, à porte large et ouverte. Les hauts personnages seuls pénètrent jusqu'à lui ; le reste de la foule doit s'asseoir dans la cour en plein soleil.

Quand Sa Majesté est indisposée, elle reçoit étendue sur sa couche royale, qui se compose de plusieurs pièces de loubougo. Dans les autres circonstances, il est assis dans un fauteuil des plus primitifs et sous ses pieds, en guise de tapis, sont étendues des peaux de lions.

L'audience dure plusieurs heures. La conversation roule sur toute sorte de sujets : mais c'est le roi qui la dirige. Veut-il confier un secret à quelqu'un, il l'appelle près de lui : alors tambours et musiques se font entendre et ne permettent plus aux paroles royales de parvenir aux oreilles indiscrètes.

Si quelqu'un des grands a une anecdote curieuse à raconter, il le fait librement, et, s'il parvient à exciter l'hilarité du monarque, il ne se possède plus de joie.

Bien entendu quand le roi rit, tout le monde doit rire ; quand il admire, tout le monde doit admirer; s'il pleure, on doit pleurer. Les nègres font tout cela avec un naturel admirable.

Mtésa ayant perdu plusieurs membres de sa famille, dans nos visites de condoléance, nous avons pu admirer la facilité avec laquelle le nègre passe de la tristesse à la joie. Le roi, entouré de ses grands, commençait par leur dire quelques mots du malheur qui venait de le frapper : puis soupirant se mettait à pleurer : aussitôt tous les yeux de se remplir de larmes. Après quelques instants donnés à la douleur, le roi disait qu'il fallait bien se consoler, à l'instant tous les visages s'épanouissaient, et l'on causait comme d'ordinaire.

Durant les audiences royales, se plaident parfois les procès portés à la cour suprême de Kabaka. Généralement, c'est le Katikiro ou premier ministre qui rend la justice. Il n'est pas rare cependant que les parties en appellent au roi lui-même.

Au-dessous de cette cour suprême se trouvent échelonnés des tribunaux inférieurs qui correspondent aux provinces, districts et cantons. Chaque chef juge par lui-même le différend, s'il ne préfère se décharger de ce soin sur son propre katikiro. Les Baganda sont d'ailleurs grands plaideurs, et il est intéressant de voir l'habileté avec laquelle chacun se fait son propre avocat, et l'adresse des juges à découvrir la vérité malgré les artifices de l'éloquence.

La justice se rend d'après les lumières de la raison ou certains usages que la tradition orale transmet d'âge en âge. Malheureusement les cadeaux pèsent souvent dans la balance et, au mépris de l'équité naturelle, font condamner l'innocent pour le coupable.

Dans les cas difficiles, on a recours à diverses épreuves dont la plus commune est celle du *madoudou*, plante narcotique de la famille des solanées. L'accusateur et l'accusé, ou deux esclaves à leur place, doivent avaler une potion préparée avec le fruit de cette plante. Celui-là aura gain de cause que l'assoupissement n'empêchera pas d'entendre l'appel des témoins qui surveillent l'épreuve et de marcher jusqu'à eux.

On nous a assurés que cette potion produit sur le cerveau des effets très curieux : le patient se figure qu'il a une tête démesurément grosse où il éprouve de pénibles démangeaisons. On le voit étendre ses bras et faire bien haut, au-dessus de sa tête imaginaire, les mouvements d'un homme qui se gratte. On dit même que la mort s'ensuit quelquefois.

Ceux qui ont une faveur à demander profitent de l'audience pour exposer leur requête, et, si leur désir est exaucé, ils tombent à genoux, et répètent en joignant et écartant les mains le mot : *nianzé! nianzé!* Souvent même ils se couchent à plat ventre et se frottent les joues dans la poussière.

Si la faveur obtenue est plus qu'ordinaire, ils se relèvent, bondissent dans la cour, saisissent deux lances de la main droite et, les brandissant, s'avancent vers le roi, lui protestant qu'ils sont prêts à se faire massacrer pour lui.

Au bout de deux ou trois heures d'audience, le roi congédie les visiteurs par un signe de main. La politesse veut qu'on se retire à l'instant sans regarder derrière soi.

On a eu l'honneur de voir le roi : grande faveur! Toutes les connaissances que l'on rencontre sur la route, après vous avoir salué, vous disent :

« *Kabaka omoulabiè?*

« Le roi, l'as-tu vu? »

— On répond :

« Je l'ai vu. »

Et l'autre d'ajouter :

« Je te félicite. »

Ce grand respect des Baganda pour l'autorité, l'obéissance aveugle à tout ce qu'elle commande, joints à leur bravoure naturelle, en font des guerriers intrépides. Chaque année des armées, fortes de plusieurs milliers d'hommes, sont envoyées au loin, pour soutenir les alliés de l'Ouganda contre leurs ennemis.

La guerre décidée, Kabaka désigne aussitôt le chef de l'expédition et les grands du royaume qui devront l'accompagner. L'usage veut que ce chef aille le soir même camper sur la route que suivra l'expédition. Y manquer serait s'exposer, non seulement à se voir dépouiller du commandement de l'armée, mais à être rejeté au dernier rang du royaume.

Dès lors il devient le représentant du roi dont il prend le titre, et a droit de vie et de mort sur tous les hommes. Les sous-chefs se hâtent de leur côté de réunir tous leurs subordonnés en état de porter les armes, et les divers corps d'armée se dirigent vers la frontière, vivant de ce qu'ils trouvent sur leur passage.

(A suivre).

LE PREMIER MISSIONNAIRE DU JAPON AU XIXme SIÈCLE.

I

Arrivée de M. Forcade a Lieou-Kieou. — Entrevue avec le gouverneur de Nafa.

(Suite 1)

29 avril 1844. — Notre premier soin, au sortir de l'audience, fut de circuler dans l'enclos où nous nous trouvions. Il nous a paru triste et assez mal tenu. A l'extrémité, faisant face à la porte, se trouve un petit bâtiment sur pilotis, passablement délabré et de mesquine apparence, il était fermé et nous n'avons pas demandé qu'on nous l'ouvrît. On nous a dit que c'était un temple des *Cami* (2). Le gouverneur était encore là quand nous sommes sortis. Il avait attendu, dit-on, *pour nous faire honneur!*

Le commandant désirant faire avec nous une petite promenade, nous avons d'abord tourné à gauche en suivant le rivage de la mer. La foule que nous avions vue au moment de notre débarquement, nous précédait, nous suivait, nous environnait de toutes parts : mais son attitude était respectueuse et elle gardait un profond silence dont nous étions singulièrement étonnés. Que si, parfois, certains *audacieux* se permettaient de nous approcher de trop près, des hommes de police tombaient sur eux à grands coups de bambous, et les pauvres gens, sans mot dire, se retiraient aussitôt avec une docilité vraiment admirable.

Jusque là les choses allaient bien; mais, lorsque bientôt après, nous écartant un peu du rivage, nous avons voulu faire seulement quelques pas dans l'intérieur, aussitôt ce furent des supplications à n'en plus finir : « N'allez pas par « là, nos femmes et nos enfants y sont, ils ont peur... passez « par ici, suivez ce sentier. » Bref, ces ennuyeux personnages, après nous avoir fait traverser un petit bosquet, eurent l'habileté de nous ramener, en quelques minutes, précisément au point d'où nous étions partis. Ennuyé et fatigué, le commandant a jugé que le mieux pour nous était de regagner nos canots, et à quatre heures moins dix minutes, nous étions de retour à bord.

Tel est le récit fidèle de la première entrevue, je l'ai lu à Augustin, je l'ai lu au commandant, et l'un et l'autre l'ont trouvé d'une exactitude parfaite.

30 avril. — Dès le matin, quelques-uns de nos officiers se rendent à terre, se dirigeant sur divers points, avec la volonté de n'user d'aucune violence, mais d'avancer résolûment, partout où bon leur semblera, sans excepter la ville même de Nafa. Pour ne pas compromettre imprudemment mon futur ministère, je leur laisse faire cette utile mais délicate expérience et je reste à bord, attendant les résultats.

Il est à peine trois heures quand nous reviennent deux ou trois des aventureux promeneurs. Comme hier, les petits mandarins ont voulu les empêcher de quitter le rivage; mais, sans s'inquiéter des prières, des protestations, des prostrations, ils n'en ont pas moins continué paisiblement leur chemin. Le simple peuple, loin d'avoir un air hostile ou craintif, paraissait, au contraire, enchanté de les voir. Il cherchait tous les moyens de les aborder, de leur faire des politesses: il n'y avait que d'épouvantables coups de bambous qui fussent capables de les éloigner.

Vers midi, trois des petits mandarins de la ville arrivent à bord. Parmi eux, se trouve le petit interprète, nommé *I kazadziki*, qu'on rencontre toujours et partout et qui décide seul toutes les questions. Ils se donnent comme envoyés par le gouverneur pour chercher l'écrit qui leur a été promis hier et pour nous demander ce que nous voulons en fait de provisions; mais leur premier but est évidemment de se plaindre des officiers en promenade qui se sont permis de s'avancer dans l'intérieur des terres et de la ville. On leur remet l'écrit avec la note des provisions; quant au principal chef de la requête, on leur répond : « qu'il « est déraisonnable et impossible d'assujettir les officiers à « ne se promener qu'au soleil, sur le rivage; qu'en consé- « quence, tant qu'ils n'auront fait aucun tort, ils iront où bon « leur semblera, sans que le commandant s'y oppose. »

— « Mais le peuple n'est pas accoutumé à voir les étrangers et il a peur. »

— « Cela n'est pas vrai; hier nous avons, au contraire, constaté que le peuple nous faisait le plus gracieux accueil.

— « Mais les femmes et les enfants ! »

— « S'ils ont peur de nous, qu'ils restent chez eux; nous n'irons pas enfoncer leurs portes. Encore une fois, nous ne voulons vous faire et nous ne vous ferons aucun mal: mais nous ne pouvons nous soumettre à vos exigences déplacées : nous irons partout où il nous plaira, en dehors des maisons dans lesquelles nous n'avons pas la moindre intention de pénétrer. »

Pendant que cette conversation se tenait à bord, un officier s'embarquait sur un canot avec l'intention de remonter le cours d'une rivière qui traverse la ville. Il put y lire, comme à la campagne, sur toutes les physionomies des gens du peuple, la satisfaction. Mais il n'eut pas moins à subir les protestations des petits mandarins qui le supplièrent vainement de ne pas continuer son excursion. A son retour il fut très étonné de voir son canot rempli de gâteaux, de sucreries et de provisions de toute espèce. Des hommes du peuple, en cachette des mandarins lancés sur la piste de l'officier touriste, s'étaient jetés à l'eau pour prendre les matelots sur leurs épaules et les porter à terre. Ne pouvant y réussir au gré de leurs désirs, ils leur avaient apporté des friandises pour eux et leurs camarades.

Le soir, un peu avant la nuit, I kazadziki et un bon vieux nous amenèrent un bœuf, des cochons, des chèvres et une magnifique pièce de bois. On les fit descendre au carré des officiers, et, comme ils n'avaient pas encore vu de Français, à ce qu'ils disaient, ils paraissaient avoir beaucoup de peine à nous distinguer des Anglais. Des cartes de France et d'Angleterre, mises sous leurs yeux, éclairèrent médiocrement la lanterne; mais ce qui leur causa une véritable stupéfaction, ce fut une vue passablement exacte de Nafa qu'on leur montra dans le voyage de *Dumont d'Urville*.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 24 avril 1885.
(2) Divinité chintoiste

Ils furent de plus en plus ébahis en reconnaissant, sur trois ou quatre autres lithographies, leurs costumes et jusqu'aux traits de leurs amis du vieux temps. Quand enfin on leur raconta les aventures d'Aniah avec les Européens et qu'on leur affirma que toute leur histoire était écrite dans ce livre, ils ne purent dissimuler leur profonde inquiétude.

(A suivre)

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(ÉDITION FRANÇAISE)

Anonyme, don recueilli par l'*Écho de Fourvière* 100
S. J., don recueilli par l'*Écho de Fourvière* 500
Don transmis par l'*Édition hongroise des Missions catholiques* . 100
T. G. de L., diocèse de Montpellier 50
M. Fain Joseph, à Romans, diocèse de Valence 15
Don recueilli par l'entremise de M. l'abbé Jacquet, curé de Chatellus, diocèse de Lyon 50
Anonyme de Lyon 500
Mme Anatole Meplain, au château de la Varenne, diocèse de Moulins 100
M. Labade, à Belle-Isle-en-Mer, diocèse de Vannes 10
M. Cornus, à Lavaur, diocèse d'Albi, avec demande de prières pour des grâces spéciales 10

A Dom Farage, curé de Tell-Armen (diocèse de Mardin).
Anonyme du diocèse de Lyon 200

A Mgr Doumani, évêque de Saint-Jean-d'Acre, pour ses œuvres.
Anonyme du diocèse de Lyon 500

A Mgr Lazare Mladenoff pour l'église de Salonique.
M. L. L., à Beaufort, diocèse d'Albi 2 50
Anonyme du diocèse de Lyon 500
C. F., à Gand 20

A Mgr Mladenoff, pour la Sœur Pucci, à Salonique.
C. F. à Gand 10

A Mgr Mélizan, pour les victimes du cyclone de Jaffna (Ceylan).
M. Michaud, diocèse de La Rochelle 3
Anonyme du diocèse de Lyon 500
C. F. à Gand 20

A Mgr Puginier, pour les victimes de la persécution au Tong-King occidental.
A. S. du diocèse de Lyon 25
Anonyme de Paris 10
C. F. à Gand 30

A Mgr Puginier, pour l'église votive de Lourdes, au Tong-King.
R. C. du diocèse de Limoges 100

A Mgr Colomer, vicaire apostolique du Tong-King septentrional.
C. F. à Gand 20

A Mgr Cordier, pour les victimes de la persécution au Cambodge.
C. F. à Gand 20
M. L. Dupont, à Pau, diocèse de Bayonne 20

A Mgr Fenouil, pour les missions du Yun-Nan.
C. F. à Gand 20

A Mgr Chausse, pour les victimes de la persécution en Chine.
A. S. diocèse de Lyon 25

A Mgr Foucard, pour les chrétiens du Kouang-Si.
M. Benoit, au Puy 25

A Mgr Foucard, préfet apostolique du Kouang-Si, pour M. l'abbé Barrier, à Kou-Tsin.
C. F. à Gand 20

A Mgr Biet, vicaire apostolique du Thibet.
Plusieurs anonymes de Nancy 27

Pour M. Desgodins, provicaire du Thibet.
M. Ferraud, au château de Laurière, diocèse de Séez 5
M. le capitaine de Maillier, à Nancy 5
Mme veuve Chatelain, à Nancy 10
M. Hip. Hémard, à Pont-à-Mousson, diocèse de Nancy 25
M. le chanoine Chauveau, à Luçon 10
Mme veuve Cornu, à Verdun 10
Une anonyme de Verdun 20
M. le baron et Mme la baronne de Pintaville à Toul, diocèse de Nancy, avec demande de prières 100

A Mgr Tissot, pour ses missions de Vizagapatam.
Anonyme du diocèse de Lyon 100

A Mgr Laouënan, pour M. l'abbé Dupas, missionnaire à Pondichéry.
C. F. à Gand 10

A Mgr Laouënan, pour les victimes du cyclone de Pondichéry.
Anonyme du diocèse de Lyon 300

Au R. P. François, pour l'orphelinat d'Aden.
Anonyme du diocèse de Lyon 100

A Son Éminence le cardinal Lavigerie, pour ses œuvres.
A. D. D. du diocèse d'Amiens, avec demande de prières pour une personne malade 50
Un anonyme de Paris 10

A Mgr Lavigerie, pour un orphelinat du Haut Congo.
Anonyme du diocèse de Lyon 150

A Mgr Lavigerie, pour l'orphelinat de Tabora.
Anonyme du diocèse de Lyon 150

Au R. P. Planque, pour le dispensaire de Tantah.
Anonyme du diocèse de Lyon 100

Au R. P. Planque, pour le dispensaire de Zagazig.
Anonyme du diocèse de Lyon 100

Au R. P. Planque, pour la ferme de Saint-Joseph de Tocpo.
Anonyme du diocèse de Lyon 200

Au R. P. Planque, pour le rachat et la subsistance de jeunes nègres au Niger.
Anonyme du diocèse de Lyon 250

Pour le rachat et le baptême d'enfants païens sous les noms de Edmond, Georges, Paul et Marie (à Mgr Touvier).
Une mère qui recommande son fils et sa famille aux prières des missionnaires, diocèse de Paris 40

A Mgr Janssens, pour M. Van Houver, missionnaire à Louisville (Mississipi).
Anonyme du diocèse de Lyon 500

A Mgr Farand, pour l'orphelinat de la Providence d'Athabaska.
Anonyme du diocèse de Lyon 250

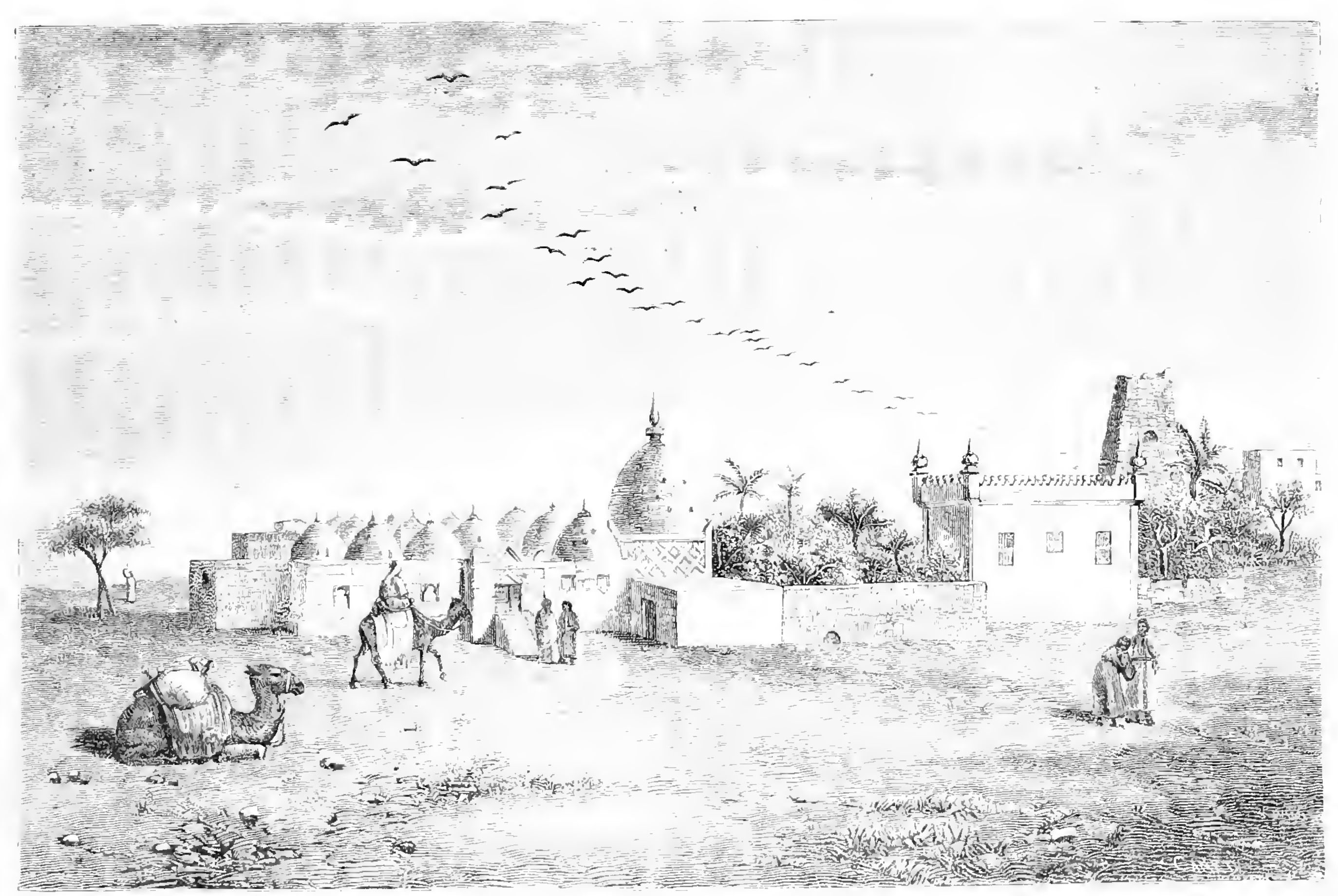
Pour la léproserie la plus nécessiteuse (Molokai).
Une mère, du diocèse de Paris 10

Pour les prêtres polonais.
M. Bergerot, diocèse de Dijon 3

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



ARABIE. — Ancienne mosquée de Sheikh-Osman, près d'Aden, d'après un dessin du R. P. Le Roy, missionnaire du Saint-Esprit (Voir page 212).

LA PERSÉCUTION EN CHINE

KOUANG-SI

Expulsion des missionnaires.

Les lettres suivantes, arrivées par la dernière malle, ajoutent une nouvelle page à l'histoire désolante des persécutions au Kouang-si. Comme dans les autres missions, les mandarins de cette province profitent du prétexte de la guerre pour se débarrasser plus ou moins violemment des missionnaires ; il n'y aura bientôt plus un seul prêtre européen dans cette préfecture apostolique : la plupart ont dû se réfugier à Hong-Kong. Dieu veuille abréger les jours d'épreuve et ménager aux vénérables expulsés un prompt retour au milieu de leurs néophytes laissés sans défense à la merci des persécuteurs !

LETTRE DE MGR FOUCARD, PRÉFET APOSTOLIQUE DU KOUANG-SI, A M. LE SUPÉRIEUR DU SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

Hong-Kong, le 22 mars 1885.

Le mois de Saint-Joseph est bien rempli !

Après les Pères de Ko'ti-Tsin arrivés ici avec leurs orphelins le 4 courant, M. Guimbretière a été expulsé à son tour et conduit à Canton ; il est arrivé le 17 par le bateau. En même temps j'apprenais que, le 26 février, MM. Renault et Poulat avaient quitté leur mission des *Cent mille monts*, comptant sur une barque qui devait, le 1er mars, les conduire au bateau à vapeur de Pakhoï. Malheureusement, le bateau n'a pu se rendre au lieu fixé que le 15 du même mois, retard fâcheux, car, dans l'intervalle, le 7 mars, toute la côte limitrophe du Tonkin a été bloquée, y compris le port de Pak-hoï. S'il n'y a rien de surprenant à ce que nos deux chers voyageurs ne soient pas encore arrivés, nous ne laissons pas cependant de concevoir des craintes assez vives à leur sujet. Le blocus a affolé les gens paisibles, qui se sauvent de toutes parts, laissant la place aux voleurs et aux soldats fugitifs, très nombreux depuis la prise de Lang-son ; ceux-ci en profitent pour tuer et piller à leur aise. Peut-être nos confrères trouveront-ils à se cacher dans quelque famille chrétienne. S'ils pouvaient franchir la frontière annamite, ils trouveraient non loin un Père tonquinois ; ce serait mieux encore, s'ils rencontraient un de nos vaisseaux

qui font croisière sur les côtes. Peut-être enfin apprendrons-nous qu'ils sont retournés aux *Cent-mille monts*. D'après les dernières nouvelles, le P. Lacaille y vivait en paix, paix relative évidemment, car il lui fallait à toute heure être prêt à fuir. Il a dans les montagnes une cachette où il a déjà passé une nuit: la faim est le seul ennemi qui pourrait le forcer dans cet asile.

Chez le P. Barrier, c'est tout différent: le mandarin et les notables intriguent pour le faire partir. Sans doute il ne pourra tenir plus longtemps.

P.-S. — Le Père Patriat a reçu pour quelque temps à son Sanatorium MM. Pernet et Guimbretière, qui ont souffert plus que les autres des derniers événements. — Le 23 mars, à 3 heures et demie du soir, un télégramme de Haifang m'est parvenu; il contenait ces mots: *Renault et Poulat arrivés.*

Lettres de M. Barrier a Mgr Foucard

Koû-Tsin, 24 janvier 1885

Monseigneur,

Quoiqu'il me soit pénible de vous parler toujours de persécution et de pillage, je veux cependant vous renseigner sur tout ce qui se passe ici: c'est mon devoir.

Le 13 janvier, le village de Koû-tsin célébrait la fête de son *poû-sà*: des bonzes avaient été invités. Beaucoup de monde, beaucoup de bruit; la fête dura quatre jours. Quelque temps auparavant, un bachelier, chef du village, avait signifié à mes chrétiens d'abord, à moi ensuite, que nous ne devions pas prier pendant ces jours de fête, de crainte, sans doute, d'effrayer le *poû-sà*. Je lui fis remarquer combien ses prétentions étaient injustes. N'ayant aucune bonne raison à me répondre, il finit par me dire: « Priez si vous voulez, mais vous ne vous en prendrez qu'à vous-mêmes des difficultés qui pourront en résulter. » Quoiqu'il m'en coûtât de céder, parce que, la fête revenant tous les trois ans, je créais un antécédent fâcheux, je crus opportun de défendre aux chrétiens de prier à haute voix.

Quelques jours après la fête, un soir, plusieurs individus vinrent, à moitié ivres, se ruer contre notre porte d'entrée en criant et jurant. La première porte fut vite enfoncée, et ils se dirigèrent vers ma chambre. J'eus le temps de fermer au verrou la porte de la résidence, et je courus aux greniers. Portes et fenêtres cèdent bientôt à leurs coups réitérés, ils entrent. Pendant qu'ils me cherchaient dans tous les coins et recoins, le chef du village arriva et fit évacuer la maison. Je descendis aussitôt et lui demandai la raison de toutes ces scènes. Il me pria d'excuser ceux qui y avaient pris part. Le lendemain j'informai le mandarin de ces faits. Le mandarin reçut très mal le porteur de la lettre en lui disant qu'en m'introduisant au pays, il avait introduit un bandit. Comme je ne citais aucun nom, le magistrat força ce chrétien, sous peine d'être battu, à lui donner les noms de ceux qui avaient assisté à l'attaque de ma maison. Il conserve ces noms, et je le regrette vivement; car il pourra s'en faire une arme contre moi, et jeter tous ces Chinois contre ma résidence.

Koû-Tsin, 18 février 1885.

Les craintes que je vous exprimais dans ma lettre du 24 janvier se sont réalisées. Le 23 février au soir, arrivaient trois satellites avec ordre écrit et en forme de saisir treize personnes du village et de les conduire au prétoire. Aux noms arrachés au porteur de ma lettre, le mandarin, qui voulait me rendre odieux et me faire chasser, en avait ajouté quelques autres; il avait choisi les plus riches du village et des gens qui n'avaient pris aucune part au coup de main tenté contre moi; il les donnait tous comme dénoncés et accusés directement par moi. Vous pouvez vous figurer quelle tempête souleva dans le village l'arrivée de ces satellites; les voilà, à peine arrivés, de courir chez les familles accusées, réclamant opium et sapèques, s'emparant de tout ce qui est à leur convenance. Heureusement, le porteur de ma lettre était absent, sans cela il ne serait plus en vie aujourd'hui.

Les païens furieux vinrent ensuite s'installer dans la chapelle; ils étaient là plus d'une centaine, m'insultant à qui mieux mieux, bouleversant tout. Mes gens avaient fui, et j'étais seul en face de cette cohue. Enfin, quand ils furent bien repus de viande et de vin, ils se retirèrent. Une personne influente du voisinage eut pitié de moi et parvint à chasser les satellites. Cependant les familles pillées par les satellites veulent être indemnisées.

Je passai une nuit sans sommeil. Le 5, les plus acharnés contre moi s'assemblent et me réclament une somme énorme. Comme je ne me rendais pas assez vite à leurs exigences, ils se précipitent dans ma chambre au nombre d'une dizaine et m'entraînent dehors; leur intention, ils l'ont dit, était de me jeter à l'eau. Je ne fis aucune résistance, j'aurais été même heureux de donner ma vie pour ces chères âmes. Mais, voyant que cette scène tournait au tragique, quelques hommes du village, parmi lesquels mon maître d'école, me défendent bravement, échangent quelques coups de couteau avec les forcenés, me délivrent, et me ramènent dans ma chambre. Les chefs du village se réunirent ensuite, on délibéra une grande partie de la journée, enfin je parvins, mais non sans peine, à terminer cette affaire. Soit argent donné aux satellites, soit compensation aux familles accusées et pillées, soit gratification aux chefs qui m'ont aidé, j'ai déboursé cent soixante francs, mais à la condition expresse que l'affaire serait entièrement ter-

minée, et que si les satellites revenaient encore pour le même motif, tous les gens du village s'entendraient pour les chasser.

Voilà ma triste épopée. Les choses en resteront-elles là? Si le mandarin ne fait qu'envoyer encore des satellites, le chef du village m'a promis qu'il n'y aurait rien à craindre, et qu'on les recevrait de manière à leur ôter l'envie de revenir. Mais qui pourrait connaître toutes les ruses de ce mandarin? Il est vendu aux notables de Lioû-tchèn qui font l'impossible pour me faire partir.

Priez pour moi, car parfois l'épreuve est trop forte pour mes faibles épaules ; alors on se jette sur son crucifix et on pleure. Etre insulté ou battu, cela m'importe peu, n'est-ce pas le pain quotidien du missionnaire en Chine et ailleurs? Mais voir périr une œuvre qui promettait tant et sombrer toutes ses espérances, c'est le calice que je demande à Dieu d'éloigner de moi. Cependant que sa sainte volonté soit faite, que sa divine main soit bénie, même lorsqu'elle frappe !...

LETTRE DE M. CHOUZY, MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE AU KOUANG-SI, A M. LE SUPÉRIEUR DU SÉMINAIRE DES MISSIONS ETRANGÈRES A PARIS

Hong-Kong, 19 mars 1885

La persécution poursuit son œuvre dans notre mission du Kouàng-Si. Après les brigandages exercés chez MM. Barrier et Gaimbretière, arriva le pillage de l'établissement de Chàng-sè-tcheoû, et cinq semaines plus tard l'expulsion des missionnaires de Kouy-hien. C'est de ce dernier fait que j'ai à vous entretenir aujourd'hui.

Vour savez combien était précaire depuis dix-huit mois notre situation dans les parages de Kouy-hien. Au sac de Sàn-pàn-kiaò et à la captivité de M. Pernet avait succédé la destruction complète de l'établissement ; des menaces continuelles pesaient sur nos chrétientés alarmées et l'œuvre des conversions était presque partout arrêtée. Depuis que MM. Lavest et Pernet avaient dû se réfugier chez moi, nous étions trois confrères à Kouy-hièn où il semblait y avoir plus de sécurité.

La population était si pacifique, que le bruit des événements paraissait devoir passer inaperçu sur nos têtes. Malgré la connaissance que nous avions des dispositions peu bienveillantes du sous-préfet local, rassurés par l'attitude correcte du gouverneur de la province, nous espérions échapper à l'orage. Mais l'homme ennemi tramait secrètement contre nous depuis la tentative avortée des soldats cantonais contre notre maison le 2 janvier et surtout depuis le pillage de Chang-sè le 7 du même mois. Sur une pétition de notre préfet, à l'instigation sans doute de notre mandarin, le gouverneur prononça notre expulsion. Notre sous-préfet m'envoie la pièce le 10 février en nous pressant de quitter la ville le plus tôt possible. Après avoir pris copie de la note, je me rends moi-même au prétoire pour demander des explications.

A mes objections tirées du texte même de la pièce officielle, ainsi que de l'absence de communications dans ce sens, soit du consul, soit de l'évêque, on me représente sous les couleurs les plus vives les dangers de notre situation, me faisant entrevoir sans détour le sort de Chang-sè.

« — Pourtant, répondis-je, nos rapports avec la population sont excellents ; le passé et le présent me semblent un garant de l'avenir. »

« — Peut-être, en effet, n'auriez-vous rien à craindre de la part de la population, mais votre position sur la grande voie de communication entre Canton et le Tong-King, vous expose à des coups de main subits de la part des troupes de passage. Voilà les Français presque à la frontière, la surexcitation peut me mettre hors d'état de vous protéger. Vous savez les violences récentes des recrues cantonnaises ici. Vous devez partir au plus vite. Vous reviendrez après la paix. »

« — J'en conférerai d'abord avec mes confrères. Mais en tout cas il me faut protection pour mes établissements et pour nos chrétiens, si nous partons. Il nous faut aussi protection dans la route. »

Tout m'est promis, sera-ce tenu? Il est permis d'en douter, malgré les airs courtois sous lesquels le fonctionnaire a essayé de cacher sa haine. Nous n'avions qu'à nous exécuter pour éviter de plus grands maux, c'est-à-dire prévenir un pillage et une expulsion plus violente.

Les derniers jours de l'année chinoise, toujours si dangereux par les brigandages qui se commettent, se passèrent pour nous sans incident. Au premier de l'an, nous reçûmes cartes et visites des mandarins et des notables, comme si de rien n'était : contre notre attente et à notre grande consolation, pas la moindre manifestation hostile, pas même une parole. Les quelques jours qui nous étaient laissés furent employés à organiser nos catéchistes, nos maîtres d'école, et pourvoir, autant que possible, au maintien des œuvres qui existent. Après plusieurs tentatives infructueuses pour obtenir que l'un de nous pût rester au poste, j'adressai au prétoire une protestation pour réclamer de nouveau l'exécution des promesses faites, avec la publication d'un arrêté dans ce sens. Le quatrième jour de la lune (18 février) notre retraite s'effectua.

L'embarquement de nos effets se fit de grand matin pour plus de sûreté ; au point du jour c'était fini, mes deux confrères avaient aussi quitté la maison. Le mandarin se présenta avec les deux commandants militaires pour procéder à l'inventaire du mobilier ; l'opération

terminée, le sous-préfet arriva. Avec le commandant de place, il constate les bons rapports qui ont existé entre nous, les dispositions pacifiques de la population à mon égard, et me renouvelle ses promesses à l'égard de ma maison et de mes chrétiens. Tout en prenant acte de ces déclarations sans trop me fier à ce type de fourberie, j'exige, avant de me retirer, qu'il appose son sceau sur l'inventaire de mon mobilier et, qu'en ma présence, il placarde sur ma porte l'arrêté demandé, ce qu'il exécute devant mon parti-pris de ne pas en démordre.

Quand les principaux appartements ont été cadenassés, nous sortons dans la rue. Quel moment d'angoisses! quel serrement de cœur! La porte d'entrée se ferme aussi; les scellés y sont apposés, celui du mandarin et le mien : j'avais obtenu ce dernier point afin d'atténuer aux yeux du public la portée de notre retraite. Cent cinquante spectateurs de tout rang étaient réunis dans la rue. J'échange avec les mandarins les dernières politesses et je monte dans une chaise louée pour gagner la barque. Je remarque dans les figures et les gestes plus d'un témoignage de sympathie: Dieu en tienne compte à ces pauvres païens! Il reste donc bien constaté que notre expulsion est le fait des mandarins seuls et qu'elle ne saurait en aucune façon être imputée aux habitants.

En gagnant le rivage, je jette encore un regard ému sur ma pauvre maison où, depuis cinq ans, j'ai tant souffert, mais d'où aussi étaient parties toutes les tentatives qui avaient abouti à la fondation des districts occupés depuis par MM. Lavest, Barrier et Guimbretière. Au lieu de secouer la poussière de mes pieds, je donne une dernière bénédiction à cette ville endurcie, sur laquelle est inutilement tombée, pendant tant d'années, la semence évangélique. J'arrive enfin à notre embarcation où je trouve mes deux confrères dont le cœur n'est pas moins serré que le mien. Le pauvre P. Lavest s'éloignait de ses œuvres déjà en bonne voie et d'un district plein d'avenir.

Nous restons encore deux heures dans la rade sans entendre un mot d'insulte de la part des allants et venants qui se succèdent sur la rive; tous pourtant savaient notre départ et connaissaient notre barque. C'est seulement à dix heures qu'on partit. A onze heures nous avions perdu de vue la ville de Kouy-hièn. A Dieu seul maintenant de veiller sur nos stations! Espérons que nos saints protecteurs les garderont.

Le trajet jusqu'à Macao par le grand fleuve (Sy-Kiang) qui descend du Tong-king à la mer, s'est effectué sans accident ni entrave en quatorze jours. Nous sommes à Hong-Kong depuis le 4 mars.

Notre confrère, M. Guimbretière, qui résidait à San-ly, à vingt lieues de Kouy-hièn, vient d'arriver aussi, expulsé par le sous-préfet de son arrondissement.

Dieu veuille hâter le retour d'une bonne et solide paix qui nous permette de réparer les désastres occasionnés par la guerre entre la Chine et la France!

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

A la demande des cardinaux de la Propagande, le Saint-Père a nommé évêque arménien d'Adana, M. Charles Astanian, prêtre du même rite.

— Mgr Jean-Augustin Paradis, évêque de Ruremonde (Hollande), a obtenu du Saint-Père, à cause de son grand âge, un coadjuteur dans la personne de M. Hubert Boermans, chanoine de son diocèse.

— La Sacrée Congrégation de la Propagande a nommé préfet apostolique de la Guyane française le R. P. Joseph Guyado, prêtre de la Congrégation du Saint-Esprit.

— Le 1er mai a eu lieu la première réunion des évêques d'Irlande, sous la présidence des cardinaux Simeoni, Franzelin et Ange Jacobini. Prennent part à ces réunions : Mgr Croke, archevêque de Cashel, et ses suffragants, NN. SS. Fitzgerald, évêque de Ross; Higgins, de Kerry; O'Callaghan, coadjuteur de Cork. Parmi les suffragants d'Armagh : NN. SS. Dorian, évêque de Down et Connor; Nulty, de Meath; Woodlock, d'Ardagh; Logue, de Raphoë. Parmi les suffragants de Dublin : NN. SS. Browne, de Ferns; Lynch, coadjuteur de Kildare; Donnelly, ancien auxiliaire de Dublin. Mgr Mac Evilly, archevêque de Tuam, et parmi ses suffragants : NN. SS. Gillooly, évêque d'Elphin; Mac Cormack, évêque d'Achonry; Carr, de Galway, et Healy, coadjuteur de Clonfert. Sa Sainteté a député, en outre, pour assister aux réunions, Mgr Dominique Jacobini, archevêque de Tyr, secrétaire de la Propagande, et Flavien Simoneschi, évêque d'Hélénopolis et consulteur.

INFORMATIONS DIVERSES

Chine. — S. M. l'Empereur de la Chine a fait un excellent accueil au R. P. Giulianelli, porteur de la lettre que S. S. le Pape Léon XIII a adressée, le 1er février, au Souverain du Céleste-Empire. Le R. P. Giulianelli doit revenir à Rome pour transmettre de vive voix au Saint-Père les sentiments de reconnaissance et les remerciements de S. M. l'empereur Kouang-su.

Hindoustan. — Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que, parmi les livres récemment couronnés par l'Académie française, se trouve l'important ouvrage de Mgr Laouënan, auquel nous avons consacré un compte-rendu dans notre numéro du 2 janvier dernier : *Du brahmanisme et de ses rapports avec le judaïsme et le christianisme.* Cette œuvre consciencieuse et savante de l'éminent vicaire apostolique de Pondichéry méritait, entre toutes, d'être distinguée et récompensée par l'illustre Compagnie.

Mayssour. — M. Bonnétraine, des Missions Étrangères de Paris, missionnaire au Mayssour, nous écrit de Bangalore :

« Vous avez eu la bonté d'insérer l'appel que j'ai adressé à la charité catholique pour bâtir un hôpital dans la ville de Bangalore. Depuis ce temps, des dons me sont arrivés de différentes personnes, dont beaucoup me sont inconnues. Je saisis cette occasion d'offrir l'expression de ma profonde gratitude à tous ces bienfaiteurs ignorés. Afin de leur montrer aussi les résultats de leur charité, je me permets de leur parler un peu plus longuement aujourd'hui de l'œuvre qu'ils ont bien voulu aider.

« La ville de Bangalore se divise en deux parties complètement distinctes. L'une est la ville européenne, où se trouvent les soldats, les employés du gouvernement anglais et les commerçants européens. Cette partie renferme aussi un grand nombre d'indigènes plus ou moins attachés par leurs occupations au service des Anglais. Cette ville, outre les hôpitaux militaires qui sont de magnifiques monuments, possède un hôpital civil où sont reçus européens et indigènes. L'autre partie de la ville, qui est entièrement indigène, est éloignée de la cité européenne d'environ deux milles et demi. Elle dépend du Rajah de Mysore, et depuis son émancipation de la domination anglaise, elle n'a aucun établissement hospitalier pour les 80.000 habitants qu'elle renferme, à l'exception d'un petit *Dispensary* où l'on donne quelques remèdes pour les maladies les plus communes.

« Cette pénurie d'hôpitaux dans la ville indigène de Bangalore nous décida à y fonder le nôtre, au lieu de nous établir dans la ville européenne qui en a déjà un où sont établies cinq religieuses de Saint-Joseph de Tarbes. Nos propositions à la municipalité furent très bien reçues, et si l'ancien ministre du Rajah avait vécu, sa faveur aurait été d'une importance décisive dans cette question. Celui qui l'a remplacé agit avec une très grande circonspection et, bien qu'approuvant nos plans, il n'a pas voulu s'engager dans des promesses trop onéreuses pour le commencement. Au lieu des 40.000 francs votés par la municipalité pour nous aider dans notre projet, il n'a sanctionné que 12.000 francs pour bâtir l'hôpital et réduit de 880 à 440 francs la subvention mensuelle consentie pour payer le médecin, les employés, la nourriture et les remèdes.

« Munis de la permission du Gouvernement indigène, nous avons choisi un magnifique emplacement sur la limite de la ville qui, de ce côté, est entourée d'un mur de deux mètres d'élévation. Ce terrain mesure seize acres anglais (six hectares et demi) et sous tous les rapports, est ce que l'on peut rêver de mieux pour un hôpital. Le jour de la sainte Marthe, j'allai en prendre possession, et comme il ne possédait aucun abri, mon premier soin fut de bâtir une petite maisonnette provisoire d'où je peux surveiller les travaux.

« Nos plans sont grandioses à première vue; car, en Europe, lorsqu'on parle de missions, on s'imagine que des établissements d'une simplicité primitive peuvent toujours suffire. Il n'en est pas ainsi à Bangalore qui est la capitale réelle du royaume et une très belle ville renfermant une dizaine de grandes écoles ou collèges, des églises et des temples qui seraient remarqués même en France. Ensuite, il faut toujours tenir compte des castes qui, avec leurs sots préjugés, créent à toute œuvre des difficultés inconnues en Europe. C'est pourquoi, afin de concilier toutes choses, nous avons l'intention de construire un bâtiment central où se donneront les consultations et les remèdes. Au premier étage nous recevrons les malades européens ou de sang mêlé qui viennent des plantations et des districts. Nous devrons élever pour les indigènes huit bâtiments différents pour dix malades chacun, quatre pour les hommes et quatre pour les femmes. De cette façon les brahmes, les musulmans, les chatryas et les parias auront chacun un bâtiment séparé qui les mettront à l'abri de perdre leur fameuse caste, cette invention diabolique avec laquelle il faut absolument toujours compter. L'hôpital offrira ainsi cent vingts lits pour les malades. Outre cela, il faudra un logis pour les religieuses, et la nécessité d'un presbytère se fera sentir un peu plus tard. Il y aura encore d'autres dépendances à bâtir, puis à meubler l'hôpital, à le fournir de médicaments, etc. Tout cela fera monter la dépense à 200.000 francs, chiffre effrayant quand je regarde nos petites ressources.

« A l'heure actuelle, notre bâtiment central est à la hauteur de cinq mètres. Le rez-de-chaussée est terminé, et déjà 15.000 francs ont passé en pierres et mortier. Pour l'achever, il en faudra au moins autant. Après cela j'entreprendrai la construction des pavillons séparés pour les malades et la maison des religieuses. Notre souscription est toujours ouverte et reçoit tous les jours des offrandes dont le total se monte actuellement à 32.500 francs. Si l'on ajoute les 12.000 francs donnés par le Gouvernement, cela fait 44.500 francs. C'est une belle somme, sans doute, mais elle est loin de celle qui nous est nécessaire pour finir notre œuvre.

« Une autre considération nous soutient dans les efforts que nous tentons pour bâtir cet hôpital; c'est l'espoir de livrer un combat au protestantisme sur un terrain où il ne peut nous suivre. Les protestants sont très forts dans cette ville. Ils ont de l'argent et s'en servent pour établir des écoles. Outre trois grands établissements de ce genre, ils ont dans tous les quartiers une vingtaine d'autres petites écoles pour garçons et filles et plusieurs temples. Les catholiques n'ont qu'une pauvre église dans un des faubourgs mal famés de la ville indigène. Notre mission est trop pauvre pour lutter avec avantage, par l'éducation, contre les protestants. Bien heureux nous nous estimons d'avoir pu procurer une classe aux enfants catholiques afin de les détourner des écoles sans Dieu du Gouvernement ou des classes sectaires des protestants. La question change quand il s'agit d'hôpitaux. Tout l'or des protestants ne pourra jamais créer un cœur de Fille de charité et c'est là que nous les attendons.

« Déjà, de toutes parts, les habitants accourent visiter les travaux et tous manifestent leur admiration pour la belle œuvre que nous entreprenons. Nous sommes certains que les malades qui se feront traiter dans notre hôpital prêteront l'oreille à la voix de la charité et que beaucoup seront gagnés par ce moyen à la vérité. Nous espérons recevoir des malades dans six ou huit mois, pourvu que les aumônes nous arrivent. C'est le siège d'une grande ville que nous commençons; les Sœurs sont l'avant-garde, le prêtre et les écoles suivront bientôt. »

UN COIN DE L'ARABIE HEUREUSE

PAR LE R. P. LE ROY

de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, missionnaire au Zanguebar.

ADEN, SHEIHK-OSMAN & LAFFADJ

(Suite 1)

XIX. *Autour de Sheikh-Osman.*

La mer de sable. — Le Simoun. — Les Trombes. — Le Mirage. — Les charmes du Désert. — J'avais trois semaines à passer à Sheikh-Osman en attendant le bâtiment anglais qui devait m'emporter vers Zanzibar. A l'abri de toute préoccupation, de tout souci, grâce à la fraternelle hospitalité qui m'était donnée sous le toit récemment élevé par ce cher et excellent F. Royer que le bon Dieu devait appeler à lui quelques mois après, j'étais heureux de profiter de cette sorte de congé pour jouir en passant du désert et essayer un peu de la vie des ermites...

Le désert! Ce mot ne suffit-il pas pour éveiller à lui seul tout ce que l'esprit peut imaginer de plus triste sur terre, de plus désolé, de plus vide? Eh bien! non, le désert n'est pas cela, du moins le désert de Sheikh Osman.

Il a déjà été fait mention du nouveau village indigène, de ses cases, de ses rues. L'ancien n'était pas là; mais de celui-ci il reste peu de chose, excepté quelques vieilles maisons en terre et, en face, une mosquée qui ne manque ni de caractère ni de grandeur. Elle est en briques sèches; quelques-uns de ses murs sont couverts d'un lait de chaux,

(1) Voir les *Missions catholiques* du 6, 13, 20, 27 mars, 3, 10, 17, 24 avril et 1er mai 1885.

pendant que l'aspect terne des autres se marie à la couleur du sol et fait mieux ressortir l'éclatante blancheur des minarets. Quelques pèlerins la fréquentent exceptionnellement mais, pour les prières de chaque jour, on se rend à la mosquée du village.

Près de là commence l'aqueduc construit par le gouvernement anglais pour alimenter de l'eau nécessaire la garnison et la population de la ville. Il longe la route qui mène à Aden et porte au loin l'eau potable du sous-sol, élevée et chassée par un mécanisme toujours en travail : la somme énorme que ce canal a coûté se paye avec le prix de l'eau qu'il fournit.

Les anciens maîtres du pays avaient fait mieux encore. ils avaient construit un canal en pierres, à deux compartiments, qui devait amener l'eau dans la presqu'île jusque des montagnes de l'Yémen. C'est dans ces derniers temps qu'on a trouvé les restes de ce travail cyclopéen enfoui à plusieurs mètres sous le sable. On en tire aujourd'hui les pierres pour les faire servir aux constructions nouvelles. Près de là, M. G. Revol a récemment découvert les traces d'une verrerie antique.

Ailleurs il y a peu à voir. Aux environs des essais de culture, de maigres plantations de sorgho, une briqueterie, quelques maisons de campagne au milieu de jardins isolés ; en dehors de là le désert.

Il y a peu à voir, et cependant plus on voit cette nature, plus on s'y attache et plus on l'aime : car c'est la grandeur, c'est l'espace, c'est l'infini. Et en contemplant ici ces trois océans voisins, un océan de sable et un océan d'eau sous un océan d'air, qui ne se sentirait élevé au-dessus de ces petites régions tumultueuses où l'espèce humaine, comme une fourmilière dont le bâton d'un enfant vient de troubler la paix, se démène, s'agite, se roule, se bat, se mord à travers ses champs en damier, ses jardinets et ses maisonnettes? Ici, on est libre enfin. Ici, en s'apercevant combien on est petit, on voit combien le Créateur est grand. Et voilà pourquoi saint Paul, saint Antoine, saint Pacôme et tant d'autres aimèrent si passionnément leur désert. Ils y trouvaient mieux leur âme et leur Dieu que partout ailleurs.

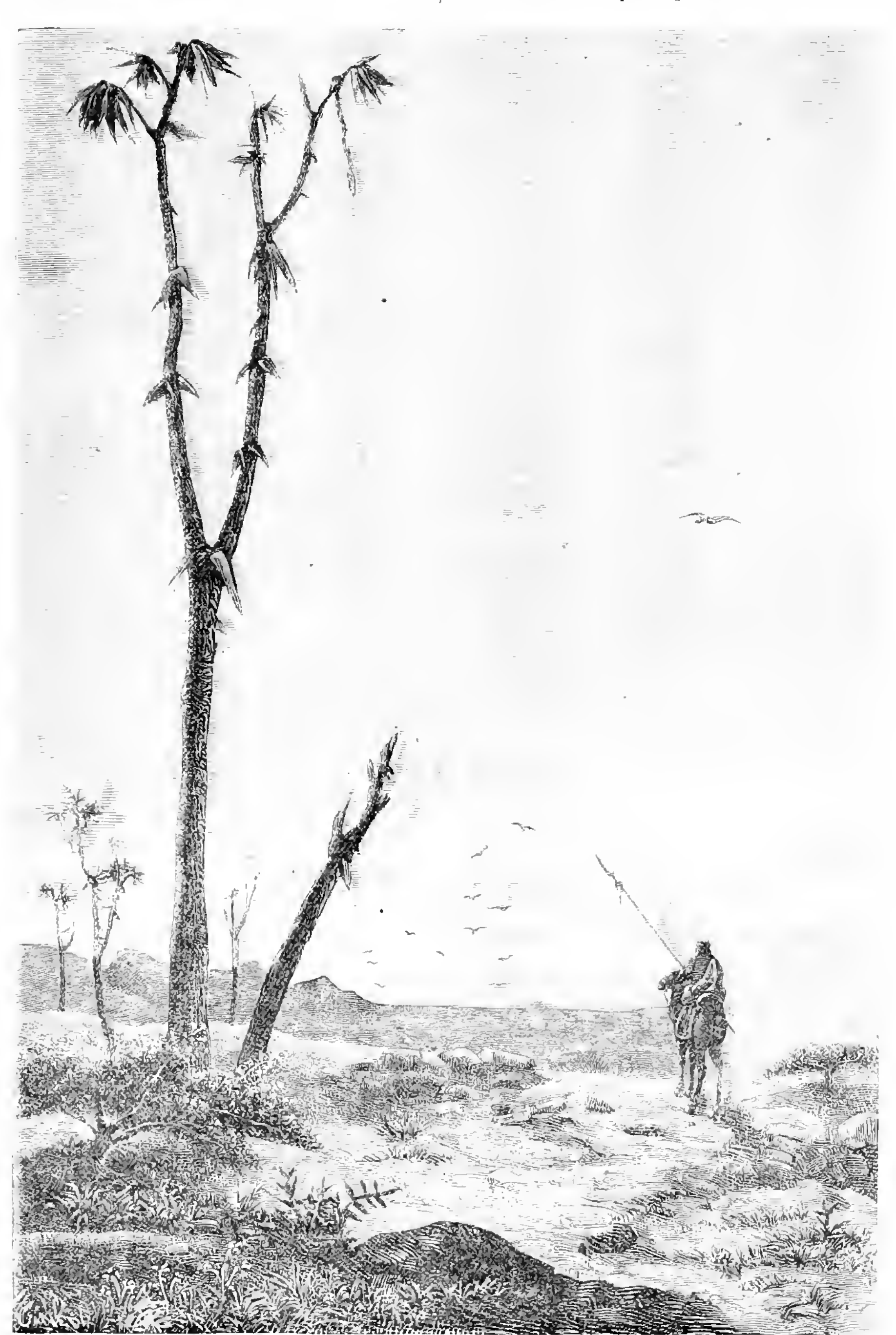
Mais à quoi comparer le désert? Je l'ai dit après beaucoup d'autres, à un océan, à une mer de sable qui aurait été tout à coup solidifiée pendant une violente tempête. Là, comme sur mer, le souffle capricieux du vent dessine de molles ondulations de poussière et soulève des vagues faites de sable fin comme les autres sont faites de gouttes d'eau. Il les agite, il les tamise, il les façonne, il les retourne, il les détruit pour les refaire encore : on dirait un esprit qui s'amuse. Mais quand enfin il se repose, ces dunes ainsi formées présentent toujours des contours si moelleux ou des angles si finement coupés qu'on les croirait taillés par la main d'un artiste ; et leur surface est en même temps si polie et si mobile que le plus petit insecte y laisse sa trace en passant. Çà et là, comme des algues sur l'eau, des

ARABIE. — Une trombe de sable ; d'après un dessin du R. P. Le Roy, missionnaire au Zanguebar.

plantes d'un vert foncé se traînent sur le sable jaune, des arbustes rabougris et épineux, en forme d'îlot, projettent l'ombre épaisse et mobile de leurs têtes sur l'éclat miroitant des efflorescences salines, et, au loin, des troncs de palmiers qui surgissent ressemblent aux mâts d'une flotte engloutie. Ailleurs quelques carcasses blanchies d'animaux abandonnés paraissent errer comme des épaves, et, pour faire la ressemblance plus complète, des caravanes, pareilles à des navires en marche, traversent ces longs espaces en soulevant la poussière.

Du reste, cette mer aussi a ses orages, ses phénomènes.

Il est une saison de l'année surtout, où le vent souffle avec une persistance inaccoutumée et soulève un sable travaillé, tamisé depuis des siècles et si fin qu'il pénètre partout, dans les habitations les mieux closes, dans les vêtements, dans la bouche. On l'avale, on le respire. Alors, pendant que le soleil pâlit, la chaleur devient accablante, et le malaise qu'on ressent paraît s'associer à celui de la nature en souffrance dont les bouffées saccadées sortent de son sein comme la chaude respiration d'un malade que la fièvre dévore. C'est le *simoun*.



ARABIE. — Le désert ; d'après un dessin du R. P. Le Roy, missionnaire au Zanguebar.

Quelquefois, mais ce phénomène est rare en Arabie, les vents, au lieu de souffler d'un seul côté, accourent de directions différentes. Ils se rencontrent, ils luttent, ils se heurtent avec violence, et parfois la mêlée devient terrible. Alors, les sables soulevés sont aspirés en masses énormes qui tournoient sur elles-mêmes, s'allongent, se tordent, sifflent, mugissent, comme autant de serpents gigantesques qui se dresseraient tout à coup dans une agonie furieuse pour retomber ensuite dans le calme de la mort. Ces *trombes de sable* durent peu ; mais malheur à ce qu'elles trouveraient sur leur passage ! Arbres, chameaux, voyageurs, tout serait emporté dans les airs, rejeté violemment sur terre et peut-être englouti pour jamais.

Un autre phénomène particulier aux déserts et dont tous les voyageurs font mention est celui du *mirage*. Ce sont tantôt des rochers, tantôt des arbres, des animaux, des bâtiments, des villes, dont les images paraissent, debout, renversées, multipliées, suivant les cas, mais presque toujours au-dessus d'une couche d'air horizontale, parallèle au sol, de chaleur plus grande et de densité moindre, qui ressemble à une large nappe d'eau dans laquelle ils semblent se *mirer*. Les yeux les mieux exercés peuvent être trompés. Voici au loin des palmiers qui se reflètent dans un lac. Est-ce illusion, est-ce réalité ? Si l'on ne connaît pas le pays, il sera souvent impossible de répondre d'une manière assurée. Le voyageur qui veut voir, celui surtout que la fatigue accable, que la soif dévore, ira donc en avant, pressera sa marche, et que trouvera-t-il ? Les mêmes palmiers se reflétant toujours plus loin dans le même lac. Tous les traités de physique donnent au long l'explication du *mirage*.

Ainsi apparaissent Sheikh-Osman et la plaine qui l'environnent : de larges espaces inoccupés, un sable jaune et fin maintenu cependant en certains endroits par une assez forte portion d'argiles, çà et là de petits monticules, des

herbes rampantes, des touffes de buissons sous lesquels se cachent les lièvres, des arbustes rabougris, ailleurs des palmiers de la Thébaïde tantôt isolés, tantôt réunis en assez grand nombre pour former une sorte de claire forêt, de loin en loin un puits à la forme primitive, comme dut être celui dans lequel Joseph fut descendu par ses frères, et, pour achever le tableau, des nuées de corbeaux dans le ciel, de longues files de chameaux sur les sentiers ; avec cela, quand le jour fuit, un superbe soleil à l'horizon, rouge, énorme, cachant ses rayons comme pour se laisser mieux voir, et laissant derrière lui, dans le ciel immense et sans nuages qu'il vient de parcourir, des teintes si belles, si légères, si douces, si admirablement fondues, que l'œil, les voyant à regret insensiblement disparaître, voudrait pouvoir les fixer pour toujours sur ce grand tableau que, à chaque instant, la main de Dieu couvre d'un nouveau et resplendissant paysage.

Voilà le désert : il a son horreur, mais il a ses charmes !

(A suivre).

LE PREMIER MISSIONNAIRE DU JAPON AU XIXme SIÈCLE

Par Mgr FORCADE, archevêque d'Aix

(Suite 1)

II

NÉGOCIATIONS AVEC LES AUTORITÉS LOCALES. — SUCCÈS DE CES NÉGOCIATIONS. — M. FORCADE AUTORISÉ A SÉJOURNER A LIEOU KIEOU.

1er mai. — Depuis mon départ de Macao, il ne m'a pas été possible d'offrir une seule fois le saint sacrifice de la messe. Aujourd'hui, fête des apôtres S. Philippe et S. Jacques et premier jour du cher mois de Marie, je veux à toute force me procurer cette consolation. Je prends mes mesures en conséquence et à cinq heures du matin je célèbre dans l'hôpital de la corvette. Après la messe, en exécution d'un vœu fait précédemment, je mets ma mission sous la protection spéciale du Saint Cœur de Marie, promettant que si jamais le christianisme s'établit de mon vivant à Lieou-kieou, je mettrai tout en œuvre pour obtenir du Saint-Siège que ces îles soient placées sous le patronage de ce Cœur immaculé (2).

La sainte messe célébrée, je me sens le désir bien naturel d'aller visiter un peu ces parages auxquels je venais de donner, autant qu'il dépendait de moi, une si bonne et si puissante patronne. L'expérience d'hier m'avait, d'ailleurs, suffisamment rassuré sur la possibilité et l'opportunité d'une pareille entreprise. Je laisse Augustin à bord où il est nécessaire pour servir de truchement aux allants et venants, et, accompagné d'un officier, du chirurgien-major et d'un élève de marine, je me dirige vers Nafa.

En remontant la rivière, nous remarquons au moins quinze grandes jonques au mouillage ; elles sont toutes, à en juger par la chevelure des matelots, ou du pays, ou du Japon : pas l'ombre de Chinois. Nous passons devant un chantier de construction où de nombreux ouvriers travaillent activement à une jonque déjà très avancée. Enfin, après avoir circulé tout à loisir sur le cours de la rivière, agréablement distraits par la vue des curieux, accourus sur les deux rives pour nous voir, et par la poursuite d'un petit bateau de mandarin, qui ne put jamais nous atteindre, nous débarquons paisiblement sur le quai et nous renvoyons notre canot à bord.

Nous eûmes exactement la même histoire que l'officier de la veille : semblable accueil de la part des gens du peuple ; semblable embarras pour les gens de la police ; autant de sang-froid et d'aplomb de notre part. Du reste, pour mon compte, je tombai vraiment dans les mains d'un brave homme. A peine avais-je fait deux pas que, m'offrant son bras, il me dit :

« *On ne peut pas aller, on ne peut pas aller.* »

Je lui réponds :

« *On peut aller* », et, lui prenant le bras, me voilà en route.

A chaque instant, à chaque détour de rue, arrivait toujours le mot de la consigne : *On ne peut pas aller*, et je répondais non moins invariablement : *On peut aller*. Pendant trois heures, je le promenai ainsi, bras dessus bras dessous, par la ville et à la campagne, par toutes les rues, par tous les chemins et, notez ceci, la pluie sur le dos ; sans qu'un seul instant il ait perdu patience. Tout en répétant son refrain, il se montra constamment pour moi plein d'égards et d'attentions.

Au moment où il me quitta, je voulus, pour le récompenser de ses peines et aussi pour voir ce qu'il ferait, lui laisser en cadeau mon parapluie qu'il avait admiré et porté. Je ne pus jamais le lui faire accepter. Désireux cependant de lui prouver de quelque manière que j'étais content de ses services, je le recommandai à un mandarin qui paraissait être son supérieur, en disant simplement : « Cet homme est un excellent garçon et il a eu grand soin de moi. » Ce compliment si naturel parut embarrasser le pauvre malheureux, il semblait que je l'eusse compromis.

Au terme de cette course, je fis là, sans y penser et comme par hasard, une découverte qui peut-être ne signifie rien, mais qui peut avoir aussi son importance. Pendant que j'étais debout, attendant le canot, à l'extrémité d'une jetée qui s'avance dans la baie et qui sert d'embarcadère, là même où l'on met le pied en débarquant, quelle ne fut pas ma satisfaction en remarquant, sur une assez large dalle, une croix latine parfaitement dessinée. Je la regardai plus d'une fois, croyant rêver ; mais impossible de s'y méprendre. Je signalai la chose au docteur qui ne put, comme moi, y voir qu'une croix.

« Qu'est-ce que ce signe ? » demandai-je à deux ou trois mandarins qui nous accompagnaient et qui parlaient chinois. Ils parurent embarrassés et ne me répondirent pas ;

(1) Voir les *Missions catholiques* du 24 avril et 1er mai 1885.

(2) Le vœu du pieux missionnaire fut accompli. En 1862, M. Girard, supérieur de la mission du Japon, obtint du S.-Siège l'autorisation de célébrer la fête du très saint et immaculé Cœur de Marie, sous le rit double de première classe et avec octave.

seulement l'un d'eux passa légèrement le pied sur la pierre en suivant l'empreinte de la croix, et balbutia : « Je ne sais pas, cela ne signifie rien. » J'ajoutai : « N'est-ce pas le caractère *che?* » (Ce caractère chinois, qui signifie *dix*, a la forme d'une croix).

Ils parurent enchantés de l'interprétation et, me montrant leurs dix doigts, ils me témoignèrent avec empressement que j'avais bien deviné. Je crus prudent de paraître ajouter foi à cette explication ; mais, tout bien pesé, il me semble que ce pourrait bien être un vestige de l'usage qui existe au Japon, de faire fouler la croix aux pieds, quoiqu'un des mandarins ait dit à Augustin, contre toute vraisemblance, que, jamais à Lieou-Kieou, on n'a entendu parler de la religion des Européens. Quoi qu'il en soit, de retour à bord, le docteur ayant proposé d'aller enlever ou effacer cette croix, j'ai cru, pour beaucoup de raisons, devoir m'y opposer. Je pense que le mieux est de n'y voir que le caractère d'un chiffre, ainsi qu'on l'a dit, et de n'y pas faire attention.

Mais revenons à notre promenade. Nafa m'a semblé une assez grande ville; deux forts défendent l'entrée de la rivière, et ils seraient peut-être redoutables, s'ils n'étaient complètement désarmés. Les quais sont passablement établis; les rues sont généralement propres et bien alignées; mais les maisons, presque toutes en bois, n'ont qu'un rez-de-chaussée et de la plus mesquine apparence. La seule chose qui leur donne quelque charme, c'est le petit jardin qui les entoure d'ordinaire. Je ne puis dire ce qu'elles sont à l'intérieur, nous n'avons pu entrer que dans l'une d'elles et ce n'était qu'une misérable cabane de très pauvres gens. Il y a une espèce de bazar assez considérable; seulement, grâce à la politique du gouvernement local qui veut nous faire croire qu'il n'y a pas de commerce, toutes les boutiques sont hermétiquement fermées. Quoique les pagodes aient un peu plus d'apparence, il n'y a néanmoins à Nafa aucun édifice remarquable.

En sortant de Nafa, nous avons suivi, pendant une demi-lieue environ, une assez belle route pavée qui nous a conduits au village où nous avions eu notre première entrevue avec le gouverneur. Nous n'y avions réellement rien vu la première fois; les maisons, sans être magnifiques, y sont généralement mieux bâties qu'en ville; elles paraissent être presque toutes le séjour de l'opulence et de l'aristocratie.

Nous sommes enfin revenus à notre hôtel diplomatique de lundi dernier. Aujourd'hui, c'est le quartier général de l'interprète *factotum*, que nous appellerons désormais le *courrier de la cour*, car, selon toute apparence, c'est le titre qui lui convient. Il avait là, à ses ordres, sans compter les hommes, douze chevaux sellés-bridés. Nous recevons de lui un accueil que je n'appellerai pas très gracieux, mais assurément très empressé; la pipe, le thé, les gâteaux nous sont offerts. Après quelques instants de repos, nous allons au rivage attendre notre canot.

A deux heures environ de l'après midi, arrivent à bord le gouverneur, trois mandarins à bonnet jaune et le *courrier de la cour* qui seul, comme de coutume, se charge de tout. Les illustres personnages sont salués de sept coups de canon. On les promène dans la batterie, on flatte agréablement leurs oreilles des sons discordants d'un vieil orgue de Barbarie; on les bourre bon gré mal gré de mets européens jusqu'à ce que, rendant les armes, ils lèvent tous le camp sur la fin du second service. En vain nous leur disons que ce n'est pas encore fini : « *C'est assez, c'est assez!* » et ils s'éclipsent prestement. A ce banquet, auquel tout l'état-major assistait, le bon M. Duplan avait eu l'attention de me placer entre le gouverneur et le *courrier de la cour*.

Celui-ci que les officiers auraient bien voulu, pour plusieurs raisons, rendre loquace, était loin de se prêter à ce dessein. On avait beau porter la santé de notre auguste empereur et de son illustre roi, celle du gouverneur et de qui vous voudrez, il faisait semblant de boire; mais il ne buvait pas. De plus, il savait fort bien utiliser son temps, honorant en apparence Augustin de ses confidences, lui faisant part de ses craintes, lui demandant ses conseils, etc. ; il visait surtout, comme on dit vulgairement en France, à lui *tirer les vers du nez*. Augustin, bien entendu, m'a tout rapporté plus tard.

2 mai. — Il m'est impossible de transcrire ici toute la conversation d'Augustin avec le diplomate de Lieou-Kieou. De concert avec le commandant, j'avais recommandé à mon fidèle serviteur, de ne plus cacher sa nationalité, mais de dire qu'il avait été confié aux officiers français (1) pour leur servir d'interprète ; que ceux-ci remarquaient avec peine la défiance dont ils étaient l'objet ; qu'ils n'étaient animés d'aucune mauvaise intention..., qu'ils voulaient solder toutes leurs dépenses parce que ce n'était que justice... que, d'autres navires devant venir prochainement, le commandant avait l'ordre de laisser dans le pays deux interprètes pour se perfectionner dans l'étude de leur langue, et qu'il ne lui était pas loisible de ne pas exécuter cet ordre, etc., etc.

L'occasion de mettre ces instructions à profit ne s'est pas fait attendre. Le *courrier de la cour* arrive dans la matinée; il a avec Augustin une très longue conversation à laquelle, bien entendu, je n'assiste pas. Je ne sais pas encore ce qui s'est passé, mais je tiens des témoins de la scène que les deux interlocuteurs paraissaient très animés et grandement préoccupés. Mon pauvre Augustin est tellement ému qu'il est incapable de me raconter les détails de l'entrevue. Il faut lui laisser le temps de se calmer. En tout cas, il paraît que les chefs des Lieou-Kieou font une opposition très vive à mon séjour dans l'île.

3 mai. — Dès le matin, j'interroge Augustin sur la conversation qu'il a eue hier avec le *courrier de la cour*. Tout s'est passé comme je l'avais prévu ; on veut absolument m'empêcher de demeurer dans le pays.

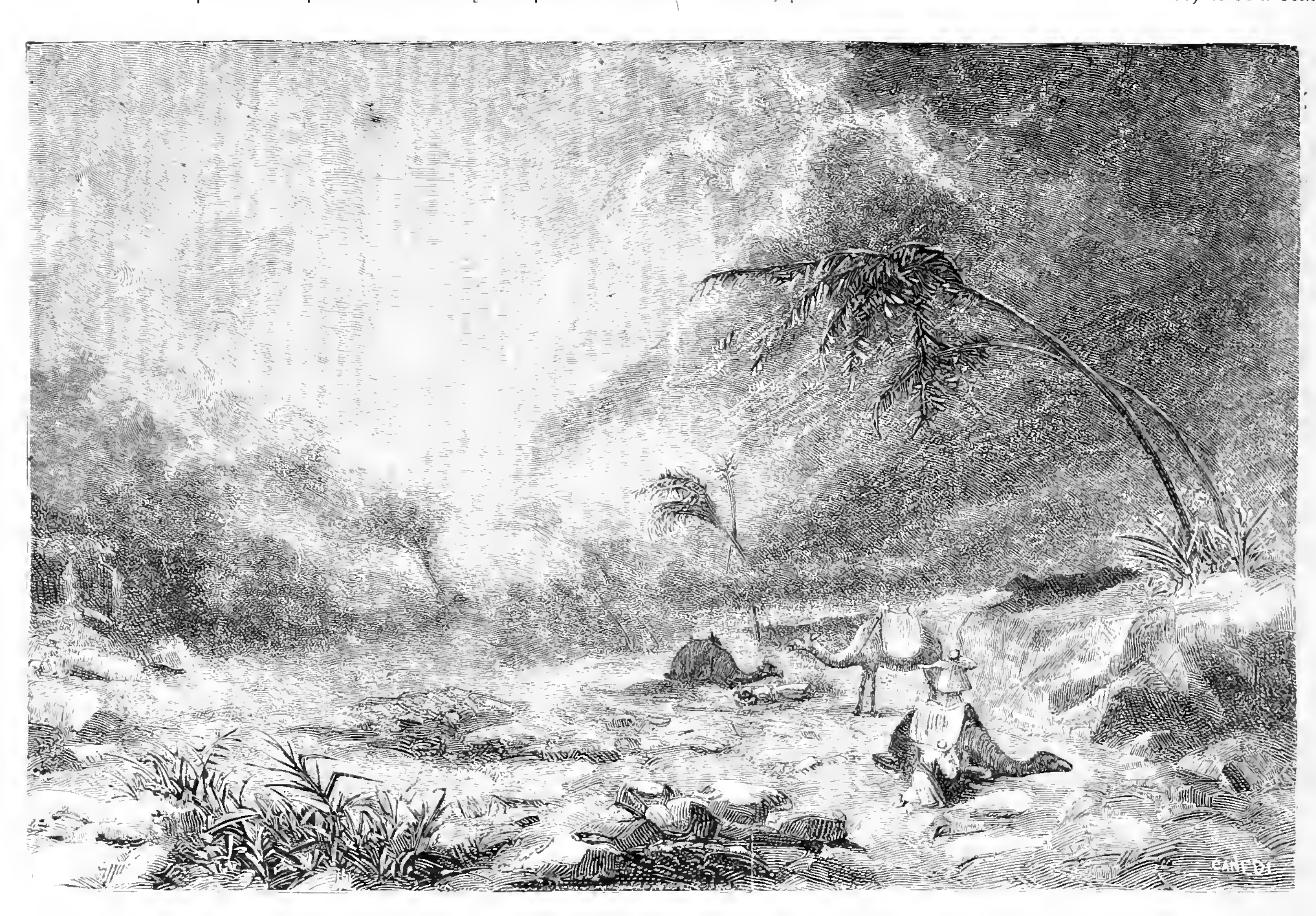
J'apprends de plus qu'il y aura aujourd'hui à la bonzerie de l'entrevue une grande réunion de mandarins pour terminer l'affaire. Il paraît qu'on désire que je m'y trouve, mais sans avoir trop l'air d'y aller à dessein; il faudrait par exemple que j'entrasse là sous prétexte de me reposer. Après avoir consulté le commandant sur ce sujet, je me décide à me rendre avec Augustin au rendez-vous indiqué. Nous partons tous deux après le déjeuner. Chemin faisant, je pense à la fête du jour et, portant sur moi un reliquaire de

(1) On se rappelle que ce fut grâce aux démarches de l'amiral Cécille qu'Augustin, détenu pour la foi dans les prisons de Canton, recouvra sa liberté.

la vraie croix, je prie de tout mon cœur Celui qui mourut pour nous sur la croix, de daigner l'exalter au milieu de ces contrées, où elle n'est connue que pour être foulée aux pieds.

La pluie qui tombe au moment où je descends à terre, me fournit un excellent prétexte d'entrer dans la bonzerie. J'y trouve bien, outre les mandarins, une centaine d'hommes réunis. Le *courrier de la cour* nous reçoit et nous entreprend : il ne peut comprendre pourquoi je tiens tant à rester; ma persistance dans mon dessein paraît l'inquiéter, je dirai même le terrifier au-delà de toute expression. Les autres mandarins partagent les mêmes appréhensions. J'essaie de leur persuader par tous les moyens qu'ils n'ont rien à craindre de moi, je mets tout en œuvre pour les disposer à me garder; je finis par leur dire d'un air assez ému, et je l'étais en effet : « Vous ne savez pas pourquoi je veux rester avec vous ! Je ne viens pas pour vous perdre, mais pour vous sauver. J'espère vous le prouver plus tard... Ah ! si vous saviez ! au lieu de chercher à m'éloigner de vous, vous me demanderiez avec les plus vives instances de ne pas vous quitter. Ce que je vous dis est très vrai et je ne mens pas, je le jure devant le Dieu que je sers !... »

Ceci paraît faire quelque impression sur eux, je ne puis toutefois obtenir une réponse définitive. Ils me disent seulement que la décision me sera transmise par écrit le soir même, qu'ils me la remettraient séance tenante, si ce n'était



ARABIE. — Le simoun ; d'après un dessin du R. P. Le Roy, missionnaire au Zanguebar (Voir page 221).

manquer aux convenances. Le reste de la séance se passe en conversation insignifiante.

Pendant que nous étions ainsi devisant de choses et d'autres, tout à coup on vient offrir des présents à Augustin et à moi. C'était pour chacun dix éventails, deux petits rouleaux de toile peinte, une rame de papier, une pipe et une blague. Je refusai d'abord, disant que puisqu'ils ne voulaient rien recevoir de nous, je ne pouvais décemment rien accepter d'eux. Mais enfin ils me firent tant d'instances, ils se montrèrent si contristés de ce refus que je crus devoir prendre ce qu'ils nous offraient ; ce n'était pas la peine de se fâcher pour si peu. Je disposai de ces objets en faveur des officiers de la corvette, afin de leur témoigner ma gratitude des bons soins qu'ils ont eus pour moi.

A cette première scène en succède une autre plus solennelle encore. Le gouverneur à bonnet violet arrive entouré de son état-major et me remet avec la réponse promise toutes sortes de petits cadeaux pour le commandant. Il faut noter cependant que tout ce qui nous est donné est plus grossier que ce que nous voyons tous les jours sur le dos ou entre les mains des gens. Ceci dénote l'intention de nous prouver de plus en plus que le pays est très pauvre, qu'il n'a aucun produit remarquable et, partant, qu'il ne peut être avantageux de s'y établir ou d'y faire le commerce.

Il ne me restait plus qu'à retourner à bord, mais, le canot tardant à venir, les mandarins voulurent sans doute utiliser agréablement leurs loisirs, en me demandant si je ne savais pas jouer du violon. (Quelque bateau européen leur aura

sans doute laissé cet instrument de musique). Sur ma réponse négative :

— « Mais, au moins, vous savez chanter. Chantez-nous donc quelques airs de votre pays. »

J'y consens, quoique je sois un piètre chantre, et, dans cette maison vouée au démon, j'entonne successivement le *Magnificat*, le *Stabat*, etc., et je termine par le *Te Deum*. Ces pauvres gens semblaient trouver ces chants admirables; dès que je m'arrêtais, ils me priaient de continuer : je n'ai pu cesser que lorsque je fus à bout de forces.

« Ce doit être beau, disaient-ils, c'est bien dommage que nous ne puissions pas comprendre ! »

A mon tour, croyant devoir répondre à leur politesse, je les priai de me faire entendre aussi les chants de leur patrie. Ils le firent aussitôt de la meilleure grâce du monde. Je ne dirai pas ce que valent ces chants, je n'y connais rien. Ils terminèrent par une chanson en chinois, à laquelle ils nous prièrent de faire tout particulièrement attention. Je n'y compris rien, mais, d'après ce que m'a dit Augustin, en voici à peu près le sens :

« Pour venir à Lieou-Kieou la route est difficile ; pour y rester, c'est plus difficile encore. Comment quitter son pays quand il est beau, pour venir dans une pauvre contrée ? etc. »

On ne pouvait pas dire : *Allez-vous-en*, d'une manière plus aimable.

De retour à bord, nous ouvrons la fameuse dépêche, en voici la traduction :

« L'ordre d'un grand Empire étant à craindre, nous prions qu'on daigne recevoir l'hommage d'un petit royaume. Nous demandons, en conséquence, qu'on nous fasse la miséricorde de ne pas établir le commerce.

« D'après le rapport du gouverneur de la ville de Nafa, nommé Chang-Léang-Pi, un grand commandant français a ordonné de faire amitié et d'établir le commerce avec le royaume de Lieou-Kieou, puis de donner réponse après beaucoup de réflexions. Il est tout à fait conforme à la raison que nous fassions connaître les motifs de cette réponse.

« Or, en réfléchissant humblement en nous-mêmes sur la volonté où vous êtes de faire le commerce, nous avons pensé qu'elle ne partait pas d'une autre source que de l'amitié. Mais notre royaume est un pays de très petite importance : ses îles sont stériles, elles ne produisent qu'un peu de riz ; elles n'ont ni or, ni argent, ni cuivre, ni fer. Le peuple tout entier peut à peine subvenir à sa nourriture quotidienne : il manque généralement d'ustensiles. Or, de toute antiquité, nous échangeons le riz et les autres productions de notre royaume avec les îles voisines et c'est ainsi que nous subvenons un peu à nos besoins. Mais survient-il de la sécheresse ou des orages, alors il y a une grande disette de produits, et nous ne pouvons faire le commerce avec ces îles, comme nous le voudrions. Que si maintenant nous faisons le commerce avec votre royaume, il est vrai que notre royaume n'y suffira pas.

« D'un autre côté, notre royaume reçoit toujours de l'empire chinois la dignité royale, quoique la couronne y soit héréditaire, et il paie tribut à la dynastie régnante. Or, tout ce qui est de grande importance, nous ne le décidons pas de nous-mêmes. C'est pourquoi dans les années 1803, 1827 et 1832, les royaumes *mongiali* (j'ignore de quelle nation il s'agit), *iamilikani* (américain), *ingili* (anglais) voulant établir le commerce, nous leur avons donné la même réponse et en même temps nous les avons priés de nous excuser.

« Nous prions donc le grand commandant d'examiner avec soin nos véritables motifs, de nous faire l'insigne grâce d'avoir pitié de nous et de nous dispenser de l'alliance et du commerce. Nous le conjurons de vouloir bien, à son retour dans sa patrie, se faire notre intercesseur auprès de l'Empereur et de nous obtenir ce que nous demandons ; et alors, tous les mandarins et les grands du royaume allumant des bâtonnets, nous lui rendrons un culte immortel.

« Du règne de Tao-Kouan, la 24e année, le 16e jour de la 3e lune (4 mai 1844).

« Le gouverneur général de Chang-Lang, ville de premier ordre, au royaume de Lieou-Kieou.

« HYAM-NEM-PAO. »

« Le grand capitaine veut que deux interprètes soient laissés à terre. Nous avons examiné. Or, jamais auparavant des hommes d'un pays étranger n'étaient descendus à terre et n'y étaient restés. Et parce que le pays est malsain, nous craignons beaucoup que ces deux hommes, en restant, ne contractent quelque infirmité, par suite de la mauvaise température. C'est un grand inconvénient, nous prions qu'on y fasse attention. »

La réponse à la question qui me concerne n'est, dans ses expressions, ni un oui, ni un non. Je crois cependant qu'on s'attend parfaitement à ce que nous la prenions pour un oui. C'est, selon toute apparence, par crainte soit du Japon, soit de la Chine, soit même de ces deux empires à la fois, qu'ils ont répondu en ces termes vagues et qu'ils n'ont mis la chose qu'en *post-scriptum*.

4 mai. — Nous répondons à la lettre d'hier dans les termes suivants (1):

« Le capitaine de vaisseau, Fournier Duplan, etc...

« J'ai reçu votre lettre en date... je l'ai lue avec attention, j'ai reçu aussi vos présents, c'est pourquoi je vous rends grâces.

« Vous avez pensé avec raison que la proposition d'établir le commerce ne venait pas d'une autre source que notre amitié pour vous. Pour que le commerce s'établisse entre deux nations, il faut qu'il y ait avantage pour l'une et pour l'autre et qu'elles y consentent toutes deux. Ceci est conforme à la justice et nous ne voulons en aucune manière enfreindre ses lois.

« C'est pourquoi je ferai savoir à notre Empereur que vous ne pouvez pas faire le commerce avec nous et je le prierai de daigner accepter vos excuses ; je lui dirai aussi que vous nous avez fait un très bon accueil, que vous avez subvenu à nos besoins avec une générosité sans exemple, ne voulant accepter aucun argent pour nos dépenses. Et, je suis assuré que S. M. ordonnera à tous les capitaines de ses navires de vous traiter avec bienveillance et amitié.

« Je suis heureux que vous n'ayez pas refusé de recevoir les deux interprètes ; car, comme j'avais reçu l'ordre de les laisser dans votre pays, malgré votre refus, j'aurais été contraint de les laisser également, et le chagrin que je vous aurais alors causé, m'en aurait fait beaucoup à moi-même. Pour les observations que vous faites par rapport au climat, à la crainte où vous êtes que la santé de ces deux hommes ne se trouve dérangée, elles témoignent de votre bon cœur. Mais vous saurez que les Français, quand ils ont reçu un ordre, l'exécutent même au péril de leur vie. Ainsi, je les débarquerai demain avec leurs effets, en les recommandant de nouveau à vos bons soins. Je partirai après-demain si, comme je l'espère, le temps me le permet. »

Le commandant a la bonté de porter lui-même cette lettre à la maison de l'entrevue, il me permet de l'accompagner. Chemin faisant, nous visitons l'intérieur d'une jonque. La réception qui nous est faite à Po-tsung est excellente. On compte sur Augustin et sur moi, on paraît même résigné. On nous prie seulement, pour le cas où, malgré les meilleurs traitements, nous viendrions à tomber malades et même à mourir, de laisser aux chefs une lettre de recommandation afin que la France ne leur demande pas compte

(1) Le texte de cette réponse est en chinois.

de notre disparition. Le survivant, en cas de mort de l'un des deux, fera la chose pour le défunt; si lui-même se voit atteint par la maladie, il s'empressera de remplir ce devoir pour lui-même, dès que le mal commencera à prendre un caractère sérieux. Nous le promettons. — Le temps ne me permet pas d'entrer dans de plus longs détails.

5 mai. — Les petits mandarins viennent à bord pour faire leurs adieux. On ne peut leur faire accepter l'argent des vivres qu'ils ont fournis à l'équipage pendant huit jours : on a même toute la peine du monde à leur faire recevoir une longue-vue et quelques bagatelles qu'on veut absolument leur laisser. Se trouvant seuls quelques instants avec Augustin et moi, ils prennent le ciel à témoin qu'ils nous traiteront toujours en frères et en amis. Ils nous prient de la manière la plus touchante de ne pas leur vouloir du mal : ils me conjurent en particulier de soutenir leurs intérêts auprès des grands chefs français. Inutile de donner ici la réponse, elle n'est pas difficile à deviner.

Je ne descends pas à terre aujourd'hui, ce sera pour demain matin.

(A suivre.)

NÉCROLOGIE

Mgr Riano, dominicain, vicaire apostolique du Tong-King central.

Mgr Wenceslas Onate nous fait part de la mort du vénéré prélat dont il a été le coadjuteur pendant près de trois ans et qu'il remplace dans le gouvernement de l'Eglise du Tong-King central. L'année dernière, Mgr Riano était revenu demander à l'air natal de l'Espagne la guérison des graves infirmités qu'il avait contractées dans un apostolat de trente années au milieu des plus cruelles persécutions. Impossible d'énumérer ce que le vaillant apôtre eut à souffrir : échappé presque par miracle aux mains des satellites, il erra longtemps, forcé de se cacher dans les bois et les cavernes. Survivant à tous les missionnaires du vicariat, il fut, durant plusieurs années, le seul prêtre européen du Tong-King central. Mgr Emmanuel Riano avait été nommé évêque de Taumaque *in partibus* le 20 août 1866.

Le R. P. Pouzin, oblat de Marie, missionnaire a Jaffna.

Un des plus anciens missionnaires de Jaffna, le R. P. Jean Pouzin est mort dans cette ville, le 9 mars 1885, après une maladie de quelques jours.

Né au diocèse de Valence, le 10 juillet 1831, il était entré tout jeune dans la Congrégation des missionnaires Oblats. Ordonné prêtre à Marseille, le 9 juin 1856, il partit l'année suivante pour Ceylan (mars 1857). Ce regretté religieux a donc passé vingt-huit années complètes dans cette mission pour laquelle il s'est dévoué avec tant de zèle.

Pendant dix ans il fut chargé de l'administration de la vaste mission de Mantotte, une des plus sauvages de tout le vicariat. Epuisé avant l'âge par les travaux et les privations, le R. P. Pouzin fut rappelé à Jaffna et c'est aux néophytes de cette ville et des environs qu'il a consacré les dernières années de sa sainte vie.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(ÉDITION FRANÇAISE)

A. G., don recueilli par l'*Écho de Fourvière* 300
Anonyme (remis au secrétariat de l'archevêché) 50
M. Graindépice, diocèse de Meaux 10
Anonyme du diocèse de Lyon 2 30

Pour le baptême et le rachat d'enfants païens (Niger).
F. P. de Saint-Malo, diocèse de Rennes 40
Anonyme de Lyon 280

A Mgr Piavi, pour Mgr Doumani, évêque de Saint-Jean-d'Acre.
Un abonné du diocèse de Nantes 100

A Mgr Azarian, pour l'église N.-D. du Spasme, à Jérusalem.
Un abonné du diocèse de Nantes 50

A Mgr Foucard pour ses chrétiens persécutés au Kouang-Si.
M. Michaud, diocèse de La Rochelle 3
Un abonné de Caen 2

Pour les missions de Chine les plus éprouvées (Yun-Nan).
M. G., à Thiers, diocèse de Clermont 26
La famille S. d'Oderen (Haute-Alsace) avec demande de prières pour une grâce spéciale 22

A Mgr Fenouil, pour les victimes de la persécution au Yun-Nan.
M. Th. J., diocèse de Soissons 5
M. Michaud, diocèse de La Rochelle 3
Un abonné de Caen, diocèse de Bayeux, avec demande de prières spéciales pour une personne gravement malade 2

Au R. P. Delpech, missionnaire à Calliconlam (Maduré) pour son église et ses pauvres.
Anonyme belge, diocèse d'Anvers 2000
Un abonné de Caen 2
Un abonné du diocèse de Nantes 100
La famille S. d'Oderen (Haute-Alsace), diocèse de Mulhouse, avec demande de prières pour une grâce spéciale 100

A Mgr Cordier, vicaire apostolique du Cambodge pour le P. Pianet pour ses chrétientés ravagées.
Un abonné de Caen 2

Pour les missions les plus nécessiteuses (à Mgr Mélizan à Jaffna).
M. l'abbé Rousselot, directeur de la Sainte-Enfance de Marie, à Nancy 10
M. Th. J., diocèse de Soissons 5
M. l'abbé Peneau, diocèse de Blois 40
Anonyme du diocèse de Laval 20
M. Ledieu, diocèse d'Amiens 2 50

A Mgr Mélizan, pour sa mission de Jaffna ravagée par un cyclone.
Un abonné de Caen 2

Au cardinal Lavigerie, pour ses missions d'Afrique équatoriale.
Anonyme du diocèse d'Orléans 200

Au cardinal Lavigerie, pour ses missions et le baptême d'un petit nègre sous le nom de Georges.
E. P. à Laval 20
Un abonné du diocèse de Nantes 50

A Mgr de Courmont pour le R. P. Em. Goepfert, pour la mission du Zanguebar.
Mme de Champigny, à Paris 15

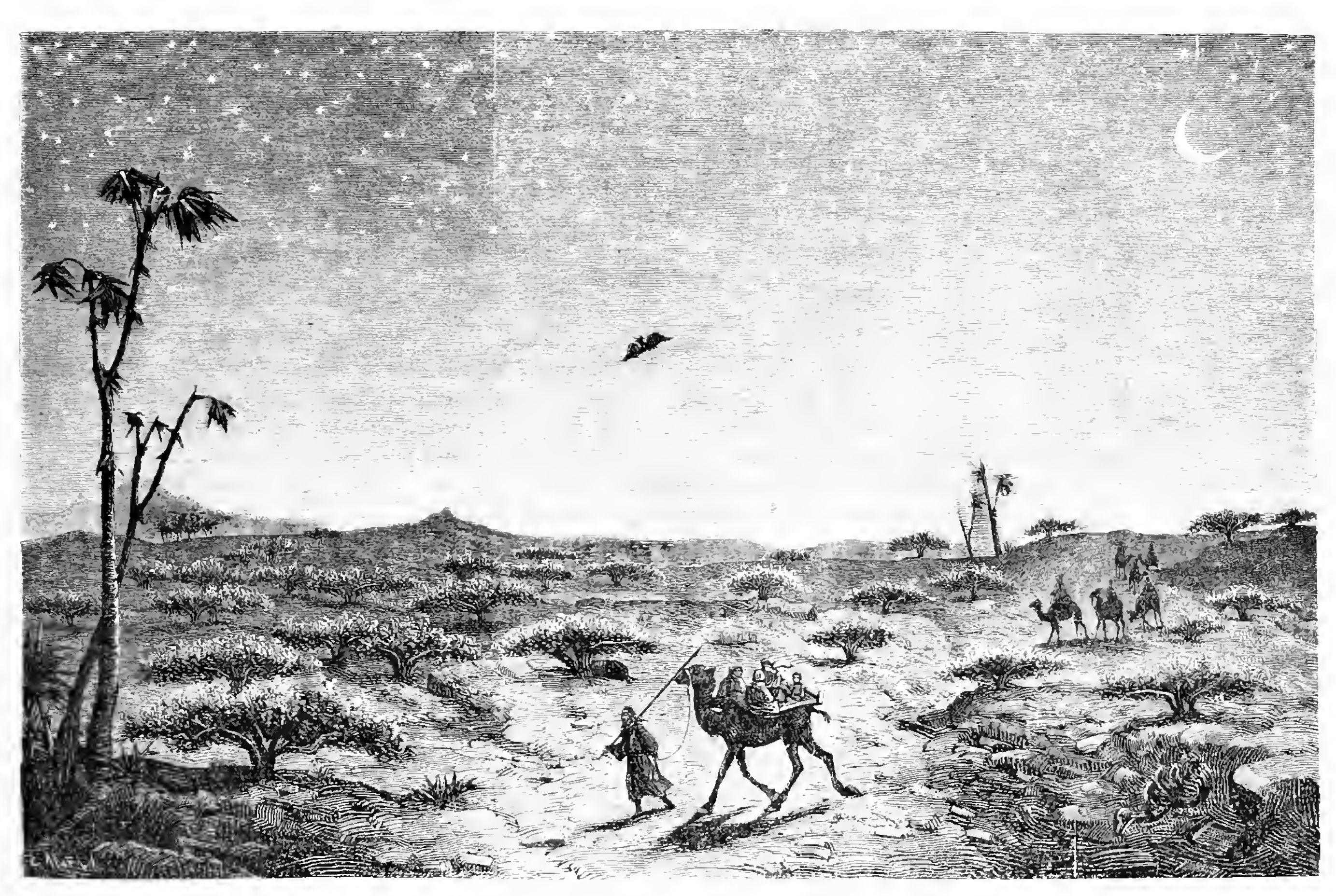
A Mgr de Courmont, pour le R. P. Em. Goepfert, pour le baptême et le rachat d'enfants païens au Zanguebar sous les noms de Léonie, Rosine, Victorine, Amélie, Jeanne, Joséphine.
Mme de Champigny, à Paris 35

Pour les prêtres polonais.
Un abonné du diocèse de Nantes 100

(La suite des dons prochainement).

Th. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



ARABIE. — La nuit au désert; d'après un dessin du R. P. Le Roy, missionnaire au Zanguebar (Voir page 232).

LE SOUVERAIN PONTIFE

ET LES

MISSIONS CATHOLIQUES

Le Directeur du journal *les Missions catholiques* a eu l'honneur d'être admis, vendredi 8 mai, en audience particulière par S. S. le Pape Léon XIII, et de lui offrir au nom de MM. les directeurs de l'Œuvre le volume 1884 du Bulletin. Le Souverain Pontife a daigné agréer cet hommage avec une bonté toute paternelle, et, après une longue conversation sur les intérêts de l'Œuvre qu'il a toujours entourée d'une si touchante sollicitude, il a béni avec effusion et MM. les Directeurs de la Propagation de la Foi et nos abonnés et tous nos bienfaiteurs.

Puisse ce nouveau témoignage de haute protection être un encouragement pour nos lecteurs! Puissent leurs offrandes en faveur des missions si éprouvées actuellement, devenir plus généreuses encore et nous permettre d'aider dans une plus large mesure les grands projets du Pape Léon XIII!

N° 832. — 15 MAI 1885.

CORRESPONDANCE

CONGO

La Mission de Stanley Pool.

Nous avons raconté, dans les précédents volumes des *Missions Catholiques*, les débuts de la station de Saint-Joseph de Linzolo, établie par le R. P. Augouard dans le voisinage de Stanley-Pool. Le jeune et vaillant fondateur de ce poste avancé avait dû, l'année dernière, faire un voyage en France pour les intérêts de cette mission. A peine de retour dans sa petite chrétienté, le zélé missionnaire nous adresse le récit suivant que nous nous empressons de publier : nos souscripteurs le liront avec le plus vif intérêt.

LETTRE DU R. P. AUGOUARD, MISSIONNAIRE DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT CŒUR DE MARIE AU T. R. PÈRE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE SA CONGRÉGATION.

Saint-Joseph de Linzolo (Stanley-Pool), 15 février 1885.

Enfin me voilà revenu dans ma chère mission, et j'ai déjà même eu le temps de payer le tribut au climat par

une bonne fièvre de trois jours. Alors avalanche de quinine et de tout ce que les pharmaciens ont inventé de plus désagréable ; après quoi je suis de nouveau naturalisé africain.

En retournant dans la mission du Congo, après une absence de six mois, la première station que je rencontrai fut celle de Loango, que je n'avais point vue depuis sa fondation. Je fus heureux de constater les progrès consolants de cette mission, qui promet beaucoup pour l'avenir, et, après m'être entretenu pendant quelques heures seulement avec le P. Janny, je dus reprendre le paquebot, qui me débarquait le lendemain, 19 décembre 1884, à Landana. Inutile de vous dire la joie que je ressentis en me trouvant au milieu de mes confrères, au centre de la préfecture apostolique! La barre était superbe, et le P. Carrie,avec tout le personnel de la mission, nous attendait sur la plage où le P. Sand, le F. Philomène et moi, nous débarquâmes très heureusement.

Aussitôt arrivé, je m'occupai des préparatifs de départ pour l'intérieur; je savais que mes confrères attendaient du renfort avec impatience ; et je me remis bien vite à cette vie africaine qu'on ne peut plus oublier lorsqu'on l'a une fois goûtée.

De son côté, le P. Janny, avec son amabilité et son dévouement ordinaires, avait bien voulu se charger de recruter les porteurs au Loango ; le 20 décembre, il nous arrivait à Landana avec cent soixante hommes. Dès le lendemain, le P. Sand et le F. Philomène, qui étaient désignés pour renforcer le personnel de la nouvelle mission de l'intérieur, prirent avec moi le chemin de Banane.

Après avoir reçu la bénédiction du préfet apostolique, nous nous mîmes donc à la suite de nos cent soixante hommes qui marchaient en file indienne à travers les sentiers tortueux du sol africain. Nous fûmes obligés de prendre la voie de terre, car aucun navire ne se présentait ; et, une fois la caravane formée, il ne faut plus lui laisser le temps de se débander. Ce fut une bonne marche de quatre jours qui mit à l'épreuve les jambes de mes compagnons de voyage. Toutefois nous arrivâmes sans encombre à Banane, où nous fûmes reçus avec la plus grande amabilité par M. Paul Béraud, chef de la maison française qui porte son nom. Nous restâmes là pendant trois jours, attendant une occasion pour remonter dans le haut du fleuve ; tout notre personnel avec le matériel ne laissait pas que d'être très encombrant.

Je dois dire, à la louange de M. P. Béraud, que son amabilité ne se démentit pas un instant, qu'il rendit toute espèce de bons offices aux trois missionnaires et à leurs cent soixante hommes, qu'il mit ses magasins et ses embarcations à notre disposition, et qu'enfin son personnel blanc et noir nous fut d'une grande utilité lors de notre embarquement. Du reste, ce n'est pas seulement cette fois que la maison française nous aida de tout son pouvoir ; depuis longtemps nous n'avons qu'à nous louer de l'amabilité de ces Messieurs, qui nous ont, en outre, accordé de grands rabais sur les prix des marchandises de leurs factoreries.

Trois jours après mon arrivée à Banane, comme j'attendais avec impatience le départ d'un petit vapeur qui devait transporter ma caravane à Vivi, je vois arriver, en rade de Banane, la *Mésange*, navire de guerre français attaché à la station du Gabon : il vint se ranger près d'un navire de guerre anglais et d'un navire portugais, à la place d'une frégate américaine, partie le matin même. Chaque jour, c'est un va et vient de navires de guerre de toutes nationalités depuis la discussion de la question du Congo.

Aussitôt mouillé, le commandant du navire français demande si j'étais encore à Banane, et il me fait prier d'aller immédiatement à son bord. Je me rends à son invitation ; il m'introduit dans son salon et, sans rien dire, referme la porte. A ce moment, je vois quelqu'un se dresser devant moi, la figure amaigrie et le teint brûlé par le soleil : j'étais en présence de M. de Brazza.

M. de Brazza, ayant descendu l'Ogowé, était arrivé au Gabon quelques jours après mon départ. Ayant appris mon passage, il fit immédiatement chauffer un vapeur pour se mettre à ma poursuite. Il espérait me rencontrer au Loango, où on lui avait dit que je devais recruter la caravane : mais elle était déjà partie, en route à toute vapeur pour Landana, où il constata également mon absence : enfin il arrivait à Banane, juste au moment où j'allais partir.

Je fus heureux de la rencontre de M. de Brazza, qui me parla en ami. Je lui répondis de la même manière et lui demandai certaines explications qu'il me donna franchement. Nous causâmes longtemps des affaires du Congo, et je pus me convaincre que nous avions en lui un protecteur puissant et dévoué. Il approuva hautement la conduite que j'avais tenue lors de notre arrivée à Brazzaville ; il croit, comme moi, qu'il faut toujours éviter d'entrer en hostilité avec les indigènes, notre mission étant une mission de paix et de civilisation. Enfin il me dit qu'il était heureux de nous voir installés dans un pays nouveau où déjà nous avions acquis une grande influence sur les indigènes, et qu'il était tout disposé à nous seconder dans notre œuvre éminemment civilisatrice et chrétienne.

Pour première preuve de ces assertions, il voulut bien accéder à la demande que je lui fis de faire transporter à Vivi toute la caravane par la *Mésange* ; dès le soir même, le personnel et le matériel furent embarqués à bord du petit vapeur fort étonné de voir pareil équipage. Le commandant fut d'une complaisance sans bornes et voulut bien me prendre à sa table avec M. de Brazza. Je lui dois, ainsi qu'à ses officiers, des remerciements tout spéciaux pour leurs bons offices.

Le 4 janvier au matin, nous quittions Banane pour nous engager au milieu des nombreuses îles et remonter le courant du grand fleuve. Les deux journées que nous passâmes à bord furent employées à faire les derniers préparatifs, à régulariser toutes les charges et à donner les rations de nourriture pour les premières journées de marche.

En remontant à Mboma avec le navire de guerre, il faut passer par dessus des bancs de sable qui rendent absolument nécessaire la présence d'un pilote expérimenté. En arrivant près du banc, nous redoublons de précautions et nous déplorons la situation d'un collègue échoué là depuis quatre jours. Nous l'avons presque dépassé et nous lui souhaitons bonne chance en pensant qu'il aura toujours la ressource de chasser l'hippopotame qui abonde dans ces parages, lorsque, crac!... nous voilà à notre tour montés sur le sable d'où ne peut nous retirer la force de la machine mise aussitôt en arrière à toute vapeur.

On s'inquiète vivement à bord, le pilote déconcerté ne reconnait plus sa route et va sonder avec une petite embarcation; le banc s'est déplacé par la force du courant. Mais, comme nous sommes à l'extrémité de la pointe de sable, une habile manœuvre nous délivre après une demi-heure d'attente. Nous partons heureux d'en être quittes à si bon marché et en nous moquant quelque peu du collègue moins heureux qui jette toutes ses ancres et fait force manœuvres inutiles.

Le soir, nous arrivons à Mboma où nous surprenons le bon P. Giron qui ne savait pas que j'étais arrivé de France. Nous le prenons à bord, et le lendemain à une heure, nous étions à Noki, point extrême de la navigation pour les grands bateaux sur le bas Congo.

Là, j'eus la bonne fortune de trouver sous vapeur *la Belgique*, de l'Association internationale africaine, et j'y pris immédiatement passage pour aller demander au chef de Vivi l'autorisation d'embarquer tout mon matériel et mon personnel et de lui faire franchir les 10 milles qui séparent Noki du chemin où les caravanes prennent la voie de terre.

A Vivi, je trouvai le colonel de Winton, directeur de l'expédition à la place de Stanley; il me reçut avec la plus grande amabilité, mettant à ma disposition toutes les embarcations dont j'avais besoin. Je dois enfin une mention toute spéciale à M. le major Parmenter, chef de Vivi, qui, quoique protestant, nous a rendu bien des fois les plus signalés services.

Le lendemain matin, je descendis à Noki avec *la Belgique* qui, dans la journée, transporta tout ce que j'avais à débarquer à Vivi.

M. de Brazza profita de la présence du colonel de Winton à Vivi pour lui faire une visite et s'entretenir avec lui de la situation des deux expéditions sur le Haut Congo; les entrevues furent très courtoises et M. de Brazza insista sur les intentions formelles où il était de maintenir toujours la paix et la concorde vis-à-vis de l'association.

Pendant ce temps, j'organisais l'expédition, prenant le nom de chaque homme et le numéro de chaque ballot, et le 7 janvier, la plus nombreuse caravane que j'aie jamais conduite s'engageait de nouveau dans l'intérieur et se déroulait péniblement dans les sentiers sinueux des montagnes escarpées qui font le désespoir des porteurs.

Les premiers jours, le voyage est pénible, car les hommes ne sont pas encore habitués à la marche avec trente ou trente-cinq kilos sur la tête par des chemins difficiles; mais, peu à peu, ils s'y habituent et à la fin on est réellement étonné de la longueur des étapes qu'ils font avec de pareils fardeaux sans se reposer un seul instant.

De Vivi à Issanghila, la marche fut un peu lente à mon gré et les traînards me faisaient tristement songer aux nombreux malades et aux six morts de la dernière caravane; mais heureusement le voyage se fit, sinon sans pluies, du moins sans incidents, et nous arrivâmes à Issanghila le 12 janvier. Le chef de station, M. de Montgommery, nous accueillit avec cette exquise affabilité que les familles canadiennes ont conservée pour la France et il mit toute sa station à notre disposition.

Le F. Philomène étant un peu souffrant, je profitai des offres obligeantes du chef de station pour le faire voyager par les bateaux jusqu'à Manianga et son voyage par eau sur les cataractes et les rapides se fit très heureusement.

Pour nous, nous prîmes la voie de terre et en une semaine nous atteignîmes le poste de Manianga : ce trajet demande ordinairement dix jours. Rien de particulier à signaler pendant ce voyage où tous les jours se suivent et se ressemblent; du reste, il serait inutile de renouveler une description faite bien des fois. Je dois seulement vous faire remarquer qu'au-dessus d'Issanghila, à moitié chemin de Linzolo, le chef, mon ami, accueillit avec transport mes ouvertures. Il me dit que je prendrais tout le terrain que je voudrais et il insista longtemps pour avoir la mesure d'une grande case qu'il voulait construire à ses frais en attendant mon arrivée. Je l'engageai à patienter un peu, car j'avais d'autres ordres du P. Carrie, mais je lui promis que, plus tard, nous nous établirions certainement chez lui. Il m'accompagna pendant cinq jours jusqu'à Manianga et il me fit renouveler ma promesse avant de nous séparer. C'est ainsi que le bon Dieu nous ménage des entrées pacifiques dans ces pays et parmi ces peuples complètement inconnus, il y a dix ans.

Donc le P. Sand et moi, nous parvenions, le 22, à Manianga et nous y trouvions le Frère arrivé depuis deux jours. Comme lui, nous fûmes reçus avec la plus grande courtoisie par M. Burns, chef de la station, qui peut nous rendre les plus grands services par suite de son voisinage avec Linzolo.

La caravane se reforma de nouveau au grand complet à Manianga, et en six jours nous atteignîmes Saint-Joseph de Linzolo, où grande fut la surprise de nos confrères qui me croyaient à peine parti de France et qui n'avaient aucune nouvelle de mon arrivée.

A la mission, je trouvai également M. de Chavannes, chef de Brazzaville, dont la conduite à notre égard est au-dessus de tout éloge.

Je ne saurais vous dire combien j'ai été heureux de me retrouver parmi mes confrères auxquels j'amenais du renfort et dans cette mission de Stanley-Pool où j'avais eu tant à souffrir dans le principe. Je commençai à goûter un peu les fruits de nos travaux, car les chefs vinrent à l'envi me souhaiter la bienvenue et me dire qu'ils avaient trouvé mon absence bien longue. Les trois chefs, qui avaient fait un traité avec nous, me demandèrent en particulier s'ils avaient manqué à leur promesse et si les Pères avaient eu à se plaindre d'eux et de leurs sujets (1). J'eus la consolation de leur dire que j'étais très satisfait de leur conduite et, en effet, notre influence dans le pays est aujourd'hui sérieuse et inébranlable. Que je bénis le bon Dieu de nous avoir établis au milieu d'une population si paisible et si bien disposée !

L'œuvre se développe et, maintenant que nous avons du renfort, nous allons terminer rapidement les constructions pour catéchiser et ouvrir sérieusement les écoles. C'est, en effet, par là que nous obtiendrons les plus grands résultats, et c'est pourquoi, sur ma route, j'ai recueilli douze petits noirs, ce qui porte à vingt-deux le nombre de nos enfants : ce chiffre sera facilement doublé lorsque notre école sera achevée.

Vous le voyez, le bon Dieu nous console un peu après nous avoir rudement éprouvés. Que son saint Nom soit toujours béni !

INFORMATIONS DIVERSES

Bulgarie. — M. Bonetti, supérieur de la mission à Salonique, écrit au Frère Genin, à Paris :

« Pour empêcher nos églises bulgares de tomber au pouvoir des schismatiques, tout a été mis en œuvre auprès du Gouvernement turc. En désespoir de cause et en présence des portes que j'ai trouvées presque partout fermées, je me suis arrêté au moyen de laisser agir les femmes bulgares.

« Or, voici comment elles s'y prennent pour empêcher que les schismatiques ne s'emparent de nos églises. Elles s'y opposent tout d'abord, puis, lorsque l'autorité a fermé l'église, elles brisent les portes et, si les femmes schismatiques surviennent pour les en empêcher, la lutte entre femmes et femmes commence. La victoire reste presque toujours aux catholiques, parce qu'elles sont plus nombreuses.

« L'autorité survient-elle au milieu de la mêlée ? Les femmes se retirent pour recommencer le lendemain. Les Turcs respectent les femmes, et la loi turque ne poursuit pas les différends qui surgissent entre femmes. Grâce à ce procédé, le prêtre catholique a pu pénétrer et célébrer dans quatre églises qui étaient déjà au pouvoir des schismatiques.

« Nous prions saint Joseph et les apôtres bulgares saint Cyrille et saint Méthode ; car, jusqu'à présent, l'horizon est toujours un peu noir. L'action est engagée sur toute la ligne. Cependant je puis dire que nous n'avons pas encore perdu de terrain ; mais nous avons affaire à un puissant ennemi.

« Nous avons à construire trois églises pour le moment, car, dans ces trois villages, la majorité est schismatique. »

Maduré. — Mgr Canoz, de la Compagnie de Jésus, vicaire apostolique du Maduré, nous écrit de Trichinopoly, le 17 mars 1885 :

« Vous savez que la Propagande avait recommandé depuis longtemps aux vicaires apostoliques de fonder des collèges pour préparer aux grades des universités anglaises de l'Inde. C'est ce qui nous avait déterminés à faire de grandes dépenses pour notre collège catholique de Trichinopoly. Les écoles du gouvernement et celles des Sociétés protestantes avaient jusqu'à présent dominé de beaucoup les collèges catholiques de la présidence de Madras. Vos lecteurs apprendront avec plaisir que nous commençons enfin à prendre un rang honorable dans l'enseignement.

« Nous avons obtenu, cette année, des succès consolants dans les examens universitaires. Notre collège Saint-Joseph de Trichinopoly a été le premier de tous les collèges de la Présidence pour le nombre des élèves reçus.

« Pour l'examen de *Master of Arts*, qui est le plus élevé de tous et correspond au doctorat en France, le seul élève reçu en première classe dans toute la Présidence, est un de nos élèves. Les journaux protestants eux-mêmes ont fait l'éloge des brillants succès de ce lauréat, qui, grâce à ses titres, pourrait prétendre aux plus hauts emplois du gouvernement. Le nombre de nos élèves est de 900, comme l'année dernière, tandis que notre voisin, le collège protestant, n'en a guère plus de 500. »

UN COIN DE L'ARABIE HEUREUSE

PAR LE R. P. LE ROY

de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, missionnaire au Zanguebar.

ADEN, SHEIKH-OSMAN & LAFFADJ

(Suite et fin)

XX. *Vers La Hadj.*

La nuit au désert. Le lit du lézard. — La Hadj se trouve à vingt-cinq kilomètres environ de Sheikh-Osman. Un jour, une excellente occasion se présenta pour y aller : j'en profitai.

Nous étions trois, un jeune Français d'Aden, parlant bien l'arabe, le F. Roger et moi ; cinq petits Çomalis nous accompagnaient, les meilleurs marcheurs de l'orphelinat. Le plan dressé, les provisions faites et les ânes prêts, un soir, nous partîmes.

La belle soirée et la belle nuit !

Pas un nuage au ciel, pas un bruit sur terre. La lune, qui parut bientôt, semblait porter entre ses cornes argentées l'éclatante étoile du berger et répandait à nos pieds cette

(1) Ils me tirent cadeau d'une très belle vallée, d'une fertilité extraordinaire, ce que nous désirions depuis longtemps.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 6, 13, 20, 27 mars, 3, 10, 17, 24 avril, 1er et 8 mai 1885.

clarté mystérieuse et amie qui invite si doucement et si fort à rêver et à chanter. Aussi, quand on voyage la nuit dans le désert, instinctivement, personne ne parle : on rêve ou on chante. La tête des arbustes, arrondie et étendue en forme de parasol, se laissait mouvoir légèrement par la brise et donnait au paysage une expression nouvelle : on eût dit le désert assoupi et respirant, qui se faisait éventer pendant son sommeil, comme les riches personnages de l'Orient. De temps à autre, un renard surpris passait en courant, sa large queue balayant le sol, à travers la route incertaine que suivaient nos montures.

Enfin, plus nombreuses et plus rapprochées les unes des autres à mesure que nous avancions, des caravanes nous croisaient, se dirigeant vers la ville. C'étaient de pauvres montagnards qui descendaient de l'Yémen et s'en allaien porter les provisions nécessaires à l'alimentation d'Aden et de Steamer-Point : de l'herbe, du bois, des grains, du café, des fruits, des poules, des chèvres, des moutons. Plusieurs de ces Arabes allaient à pied ; mais plusieurs étaient sur leurs chameaux, où ils dormaient aussi paisiblement qu'un enfant dans son berceau. Dans toutes ces caravanes cependant il y avait quelqu'un qui veillait et qui chantait ; et cette chanson, toujours différente, semblait toujours être la même, toujours languissante, toujours monotone, mais d'une langueur et d'une monotonie charmante, parce qu'elle s'harmonisait admirablement avec la nature A celui qui chantait, d'autres répondaient, et il y avait dans tout cet ensemble quelque chose de si naturel, de si mesuré, de si beau, de si vraiment oriental, que l'on ne pouvait s'empêcher de préférer ce spectacle et ce concert à tous ceux, plus riches et plus bruyants, que la vie « civilisée » aurait, à la même heure, voulu nous offrir.

Quelquefois, c'était une seule famille qui cheminait ainsi ; et, par cette nuit magnifique et sur cette étendue sans fin, ce n'était pas le cas le moins curieux. Qu'on se le figure : d'abord un chameau, grand, efflanqué, mal bâti, drôle et bête, comme ils le sont tous ; sur son dos, une sorte de lit mis en travers ; sur le lit, trois ou quatre femmes, sans compter les chèvres, accroupies et disant à demi voix leur chanson ; en bas, conduisant le tout et suivant le pas de sa bête en trottinant, un homme, le chef de la famille, répétant d'un ton grave le refrain, un refrain de deux mots, de la chanson que ses femmes, de là-haut, jetaient discrètement dans l'immensité du désert. Encore une fois, tout cela est beau, parce que cela reporte l'esprit aux âges de la vie patriarcale, qui fut la vraie vie.

Vers minuit, nos pauvres ânes ayant besoin d'un peu de repos, et nous aussi, on s'arrêta.

Dans ces pays de sable que, pendant le jour, l'ardeur du soleil dévore, mais où, la nuit, nuls miasmes fiévreux ne s'exhalent, il est facile de se trouver un lit, c'est le lit du lézard.

Sur la pente d'une de ces petites collines formées par les vents et surmontées d'un arbuste qui la couvre de sa tête large et élégante, chacun de nous s'étend dans une couverture, se creuse dans le sable fin un gîte qui prend la forme de son corps, et, tout en laissant s'exhaler vers Dieu « notre Père » une prière qui sort spontanément du cœur de l'homme sous un ciel si vaste, si brillamment éclairé et si beau, on s'endort doucement, pendant que les chants des derniers voyageurs qui passent, devenant plus rares, devenant plus faibles, devenant plus doux, le silence couvre de sa majesté sereine toute cette nature ensevelie dans un même repos.

XXI. *Entre Sheikh-Osman et La Hadj.*

Une fin de procès. Mohallah. — Deux heures après, un signal convenu se fait entendre : tout le monde se lève, car il faut profiter de la nuit pour voyager, et la petite caravane se remet en marche.

Sur les trois quarts de ce parcours, l'aspect du pays est presque constamment le même : du sable, de petites élévations, des herbes appartenant pour la plupart à la famille des soudes (*salsola*), des arbustes épineux, quelques palmiers *doums* ; mais, à mesure qu'on avance, la végétation devient plus abondante, plus verte, plus riante.

A quelque distance de Sheikh-Osman, on rencontre d'abord une ligne de petites colonnes en pierre : c'est la limite des possessions anglaises. Peu de jours avant notre passage, ce terrain avait été le théâtre d'un drame sanglant. Sept Arabes d'Aden avaient eu des querelles qui étaient graves, paraît-il, ou qu'ils jugeaient telles, si graves qu'on avait résolu de les trancher à coup de dagues recourbées que tout bon enfant du prophète porte toujours à la ceinture. Mais, comme on ne pouvait se battre sur le territoire anglais, on s'en alla à la frontière, et là, trois contre quatre, chacun satisfit si bien à ses rancunes, que, le lendemain matin, les sept *héros* furent trouvés sur le lieu même, baignés dans leur sang. Le procès était fini !

A mi-chemin à peu près, le sultan de La Hadj a fait bâtir quelques huttes en briques sèches où des soldats gardent les provisions que les caravanes destinent à Aden et qu'elles laissent parfois dans ce dépôt. Ailleurs, sur le désert, des tours rondes s'élèvent : ce sont des postes d'observations pour surveiller les contrebandiers.

Plus loin, se trouve le village de Mohallah, où le sol déjà fertile est couvert de plantations de maïs, de sorgho, de légumes de toutes sortes. De beaux palmiers élèvent au-dessus des champs cultivés leurs têtes gracieuses, de vertes broussailles ombragent les chemins poudreux, un énorme figuier couvre l'entrée du village. Nous avançons : deux petits garçons qui s'en vont à l'école, le Coran sous le bras, des femmes qui reviennent de puiser de l'eau, de vieux patriarches, qui prennent tranquillement au seuil de leur maison l'air frais du matin, regardent sans trop d'émotion passer les infidèles et plusieurs poussent même la courtoisie jusqu'à répondre à leurs *salams*.

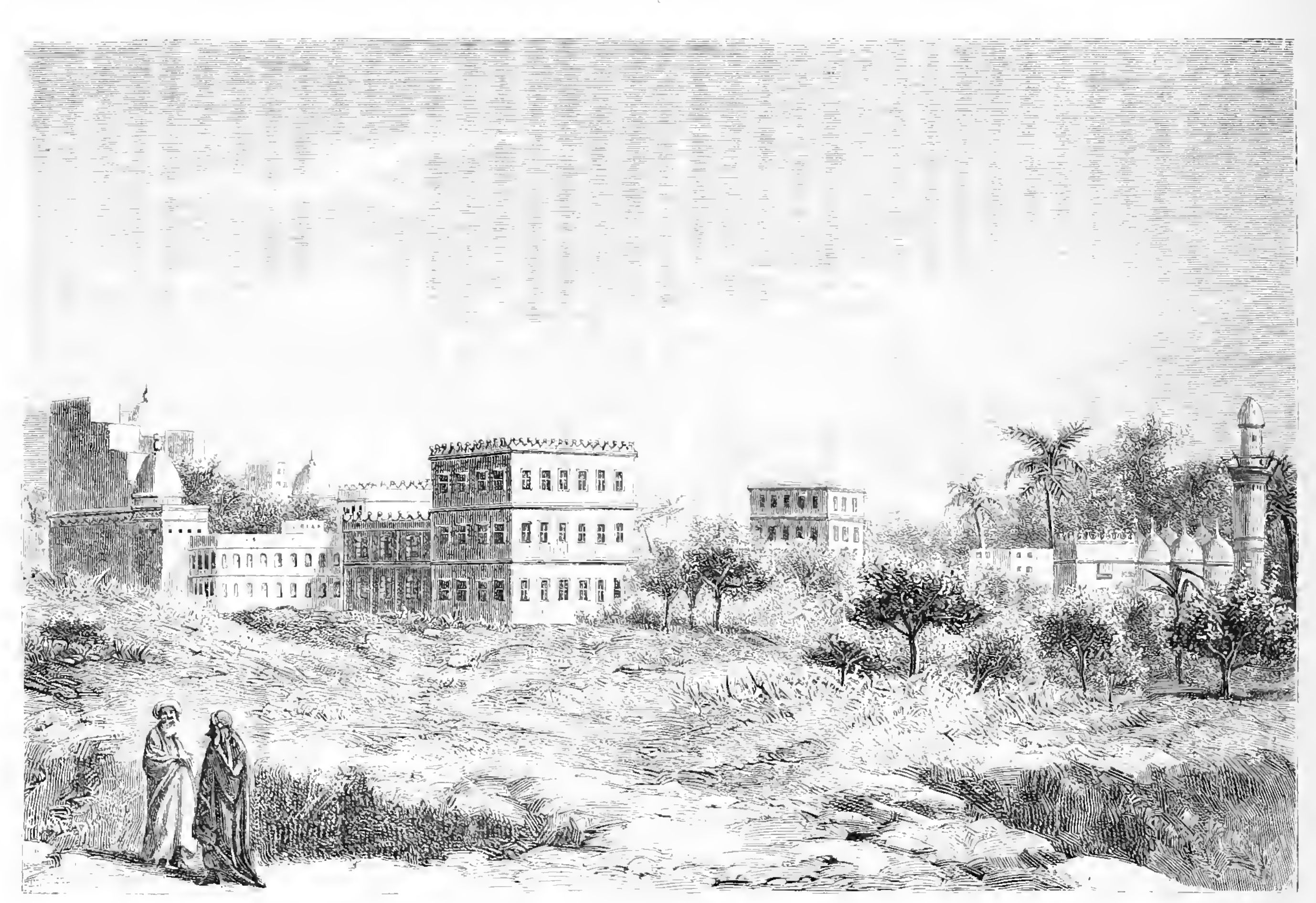
XXII. *L'Arabie Heureuse.*

La Hadj. — Une oration. — « Les gens de Zanghebar. » — Au-dessus de Mohallah, le désert a décidément cessé ; et, quand on arrive en face de La Hadj, on se sent tout à fait, mais non sans un certain étonnement, dans l'*Arabie heureuse*. Il est donc vrai ! si près de cette fournaise embrasée qui s'appelle Aden et dont on aperçoit encore à l'horizon, les bords rougeâtres et ébréchés, il est donc vrai et l'on ne nous a point menti, il y a de l'herbe verte

des fleurs, des fruits, des arbustes, des arbres, des jardins, des champs, des forêts! Les voilà.

La ville de La Hadj est considérable, et son aspect très pittoresque. En avant et à droite, s'élève le palais du sultan construit dans le goût oriental, tout en briques : mais une partie seulement est couverte d'une blanche couche de chaux. A côté, une mosquée, un agréable bosquet; plus loin, des jardins où poussent tous les arbres et où se recueillent tous les fruits des pays chauds. A gauche du palais, la ville, et derrière, très loin, formant le fond du tableau, les sommets élégamment découpés des roses montagnes de l'Yémen. Tout autour, des trous larges et profonds indiquent que de là la ville est sortie : car elle est entièrement bâtie de briques épaisses, que, pour la plupart, on s'est contenté de faire cuire au soleil. Comme dans toutes les cités arabes, les rues sont sales, mal entretenues, couvertes d'ordures et de fumier. De l'autre côté s'étend le cimetière où les tombeaux, blanchis à la chaux et tous à peu près construits dans le même style, marquent l'endroit où les fidèles croyants dorment leur sommeil.

L'hospitalité nous fut donnée à La Hadj avec une libéralité patriarcale dans la propriété d'un ami du P. François, Hassan Ali Bey, riche Arabe d'Aden et consul de l'Empire ottoman. La maison était occupée; mais on s'installa, simplement et largement, dans le jardin près d'un puits et sous le toit de feuillage d'un énorme manguier.



ARABIE. — Palais du sultan de La Hadj ; d'après un dessin du R. P. Le Roy, missionnaire au Zanguebar.

La population, du reste, ne paraît pas hostile aux Européens. Elle se compose en grande majorité d'Arabes. Mais parmi eux il y a quelques Çomalis, qui vivent là comme partout, pauvres et libres, et un assez grand nombre de Waswahili de Zanzibar, qui sont esclaves.

Le costume de tout ce monde, excepté celui des esclaves, est à peu près le même : ce sont des vêtements flottants, qui ne sont parfois que des guenilles, mais dans lesquels le plus misérable se drape avec une élégance et une dignité qui font penser à Cincinnatus ou à Scipion.

Chose singulière et capable de donner à réfléchir à un philosophe, qui n'aurait point d'autre sujet de réflexion! Comment se fait-il que les peuples européens, qui paraissent avoir le sens artistique plus développé que tous les autres, soient cependant ceux qui, de tous, sont le moins artistement habillés? Car enfin, qu'y a-t-il de plus drôle, de plus laid, de plus ridicule, de plus niais, qu'un bonnet de coton, par exemple, un petit chapeau rond, une large casquette, même un grand chapeau haute forme, en face d'un simple turban? qu'un gilet, une veste courte ou longue, un pantalon ample ou collant, quand on les compare à un vêtement oriental?

Mais où le problème se complique singulièrement, c'est lorsque l'on pense que des hommes et des femmes d'Occident ont, depuis des siècles, passé les soixante ou soixante-dix années de leur vie à s'habiller, à se déshabiller, à se regarder, à poser, pour trouver une mode nouvelle, et que, en fin de compte, ils n'ont abouti qu'à se

mettre, eux et leurs semblables, dans un ridicule fourreau.

Il y a plus : on s'aperçoit que ces façons de se couvrir sont inadmissibles, et on les garde.

On s'en aperçoit : quand un grand homme est mort et qu'on a décidé de l'habiller pour le faire poser en bronze ou en marbre sur une place publique, quel est l'artiste qui osera lui donner le costume qu'il portait de son vivant? S'il le faisait, ses concitoyens ne pourraient s'empêcher de faire cercle autour de leur héros pour rire de son accoutrement. Il faut donc qu'on le drape, qu'on dissimule ses pantalons, qu'on cache cet habit *à la française* qu'il porta dans les circonstances les plus solennelles de sa vie, qu'on lui ôte son chapeau.

Or, si le pantalon est trop vulgaire pour figurer sur une place publique, pourquoi le pantalon, inventé par les Scythes, a-t-il peu à peu fait le tour du monde et, après avoir été adopté par les peuples européens, pourquoi se retrouve-t-il aujourd'hui sur toutes les latitudes et menace-t-il de devenir universel?

L'Académie seule, en proposant cette question avec l'espérance d'un prix, est capable de provoquer une réponse.

Quoi qu'il en soit, l'habit européen, neuf ou troué, est misérable; l'Arabe, lui, peut n'avoir que des guenilles, mais il est toujours drapé, et il est toujours beau.

Au-delà de la ville de La Hadj s'étendent les campagnes, cultivées et fertiles. Une rivière qui descend des montagnes lointaines passe par ce pays et l'arrose; mais, cette année et à cette saison, son lit était à sec. La raison nous en fut donnée : il y a dans les environs cinq ou six petits sultans, et, d'après un arrangement mutuel, la rivière est détournée et passe tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Au reste, des puits profonds ont été partout creusés, et les pluies sont fréquentes.





ARABIE. — Enfant allant à l'école; d'après un dessin du R. P. Le Roy, missionnaire au Zanguebar.

Après avoir assez longtemps erré dans les champs, dans les bananeries, le long des sentiers, vers les montagnes, il fallut enfin songer à partir.

Nous étions entrés bien paisiblement à la Hadj, et c'était à peine si quelques curieux nous avaient remarqués. Il n'en fut point de même en sortant. Mes compagnons de route ayant pris les devants, j'étais resté un peu en arrière pour essayer de dessiner quelques croquis en ville. Or, au moment où je passais devant une case, on m'adressa de l'intérieur le salut arabe : sans y penser, je réponds en *kiswahili*, la langue du Zanzibar. Aussitôt, comme si j'avais touché un ressort électrique, cinq ou six figures noires et épaisses, surmontées d'une chevelure crépue, sortent tout épanouies, toutes rayonnantes.

La conversation s'engage, on se questionne, on se répond, on rit, on s'admire, et, au bout de quelques minutes, j'étais entouré de tous les esclaves du quartier. C'était la première fois que, depuis leur séjour en Arabie, ces pauvres gens entendaient un étranger leur adresser la parole dans la langue de leur pays. Je dus m'éloigner au plus vite. On m'aurait peut-être porté en triomphe, et qui sait? Le sultan de la Hadj aurait pu se croire obligé d'appeler aux armes pour chasser l'infidèle et sauver son trône!...

Pauvres gens!

Lorsque Marco-Polo passa par là, il les vit aussi, et il en a laissé le portrait :

« Les gens du Zanghebar sont grands et gros, mais ne sont pas si grans comme ils sont gros : car je vous di qu'ils sont si grans qu'ils ressemblent jayans (géants), et sont si forts que l'un porte bien la charge de quatre autres hommes, et menguent bien autant que cinq autres hommes. Et si sont touz noirs et vont touz nus, fors de leur nature que ils cuevrent. Ils ont les cheveux crespés et noirs si comme poivre. Et si ont si grans bouches et le nez si rebiffé et les lèvres si grosses, les ieus si grans et si esroilliez et si rouges qu'ils semblent tuit diables ; et sont si hideux et si laiz qu'ils semblent la plus horrible chose du monde à veoir... » (*Marco Polo*, éd. Pauthier, ch. 168.)

Le lendemain, je rejoignais Mgr de Courmont resté à Steamer-Point, et, dix jours plus tard, après une navigation heureuse à bord du *Mélika*, Sa Grandeur bénissait, pour la première fois « les gens du Zanghebar, » dont les corps, Marco Polo dit vrai, « sont noirs si comme poivre », mais dont les âmes, longtemps abandonnées, doivent être enfin blanchies à leur tour dans le sang du Rédempteur !

FIN

MÉLIK-HAROUN

Chef catholique dans la tribu du Djélo (Kurdistan turc).

NOTICE DU R. P. RHÉTORÉ, MISSIONNAIRE EN MÉSOPOTAMIE.

Nous écrivons ces lignes pour ne pas laisser périr la mémoire du généreux chrétien Mélik-Haroun, montagnard chaldéen, que la mort vient de ravir à son pays et qui, par les vertus dont il a fait preuve dans sa longue carrière agitée par des tribulations de tous genres et de cruelles persécutions, peut être regardé comme un honneur pour sa nation aussi bien que pour la religion catholique qu'il professait.

I.

ORIGINE DE MÉLIK-HAROUN ; SA CONVERSION — IL EST PERSÉCUTÉ PAR LES HÉRÉTIQUES ET OBLIGÉ DE S'EXPATRIER.

Mélik-Haroun naquit dans le Kurdistan turc, dans les âpres et froides montagnes de la tribu du Djélo, au village de Zer. Il était de famille mélikale, c'est-à-dire de celles qui ont le pouvoir en ces contrées et d'où sortent les chefs. L'autorité de ses pères s'exerçait sur la partie de la tribu appelée le petit Djélo. Jusque vers l'âge de trente-cinq ans, ce chef professa le nestorianisme qui, on le sait, s'est réfugié dans les montagnes sauvages du Kurdistan, comme dans un repaire où il s'est maintenu jusqu'à ce jour par l'ignorance, la superstition et la violence. L'extrême pauvreté de ces pays oblige la population à émigrer chaque hiver dans des contrées plus favorisées pour y réaliser quelque petit gain et s'y approvisionner du nécessaire. A l'âge dont nous parlons, Mélik-Haroun descendit au village catholique d'Alcoche, dans la plaine de Mossoul, où il eut l'occasion d'entrer en relations avec Mgr Audo, patriarche chaldéen. Comme il était doué d'une nature droite, honnête, ouverte et polie, il fut apprécié du patriarche, qui le prit en affection et songea à le gagner à la religion catholique.

Mélik-Haroun comprenait déjà instinctivement la vérité de notre religion, mais il voulait prendre le temps de réfléchir avant de l'embrasser; toutefois ces retards contrariaient les désirs empressés de son vénérable maître et ami. Celui-ci, croyant sans doute qu'il hésitait à cause des dommages matériels auxquels pouvait l'exposer sa conversion, lui dit un jour : « Quand vous serez catholique, nous tâcherons de vous faire agréer par la Sublime-Porte comme mélik du Djélo avec un traitement fixe. » A ces mots l'extrême droiture de caractère de Mélik-Haroun s'offensa.

« Monseigneur, répondit-il, puisque vous faites valoir devant moi ces motifs humains, qu'il ne soit plus question de ma conversion : je ne veux point qu'on puisse croire que je me suis vendu au catholicisme. » et il retourna à ses montagnes.

L'année suivante, il passa l'hiver à Telkef, autre village catholique près de Mossoul. Ame religieuse, il recherchait la conversation des prêtres et il se lia avec ceux de ce village; près d'eux, il acheva de s'éclairer sur notre religion, apprit les prières, et, à la fin de la saison, il embrassa le catholicisme. Il fit cet acte dans toute la conviction et la générosité de son âme, sans arrière-pensée, et ne voulant compter que sur Dieu pour les épreuves auxquelles il savait que sa conversion l'exposait. Il repartit pour ses montagnes, y rapportant la belle fleur du catholicisme qui, depuis des siècles, y avait été étouffée sous les glaces de l'erreur. A peine de retour, la persécution se déchaîna contre lui ; ses collègues les Méliks du Djélo, poussés bien moins par le zèle de la religion que par celui de la rapacité, coururent chez le chef de la nation l'accuser d'avoir renié la foi nationale pour embrasser celle des Francs. Aussitôt il est déclaré déchu de son titre héréditaire de Mélik et des droits y attenant ; plus tard sa maison est pillée, puis ses biens ravagés, et enfin il est obligé de s'expatrier pour sauver sa vie et celle des siens. Il passa plusieurs années dans cet exil, réduit à la pauvreté, mais ne regrettant point ce qu'il avait fait pour Dieu. Il s'était retiré parmi les catholiques de la plaine et la ferveur religieuse qui régnait alors dans ces populations contribua à le fortifier dans la foi et dans les pratiques de la religion.

II

VOYAGE A CONSTANTINOPLE ; EFFET QU'IL PRODUIT EN CETTE VILLE. — LETTRES DU SULTAN. — IL RENTRE DANS SON VILLAGE.

Cependant Mgr Audo voulant lui venir en aide, et, dans la pensée de se servir de lui pour la cause du catholicisme en ces montagnes reculées, reprit son idée de lui obtenir de la Sublime-Porte le titre de Mélik du Djélo avec un traitement assuré. Ce titre constituait Mélik Haroun intermé-

diaire officiel entre le gouvernement et la tribu pour la perception des redevances annuelles en ces pays insoumis où les officiers turcs ne peuvent pénétrer. Après s'être entendu avec le consul de France de Mossoul, Mgr Audo envoya son protégé à Constantinople avec des lettres de recommandation pour l'ambassade française. Mélik Haroun eut la bonne fortune de trouver là, comme attaché d'ambassade, M. Eugène Boré qui l'avait connu autrefois et apprécié à Mossoul ; il en fut accueilli avec de grands témoignages de sympathie ; par ses soins il fut installé honorablement pendant son séjour et en lui il trouva un appui dévoué pour les démarches qui faisaient l'objet de son voyage.

Mélik Haroun fut un événement à Stamboul, et même, sans qu'il s'en doutât, il devint une célébrité. Sa provenance éloignée, son costume original relevé par une belle et fière prestance, son titre de Mélik ou *petit roi* d'un pays alors un peu mystérieux, excitaient la curiosité au suprême degré. Les photographes se disputaient ses traits, son image était exposée à toutes les vitrines, et, quelques années plus tard, un de ses amis la retrouva même à Londres exposée au rang des portraits des hommes célèbres du temps. C'est une de ces photographies que nous reproduisons ici. Plusieurs personnages turcs et européens voulurent le voir et tous s'étonnaient de l'aisance, de la dignité, de l'intelligence de ce montagnard illustre. Grâce à ses protecteurs, et, on peut le dire, grâce aussi à l'intérêt sympathique qu'il excita partout, son affaire put obtenir un heureux résultat.



Mésopotamie — Mélik Haroun, chef du Djelo ; d'après une photographie.

Mélik Haroun quitta Constantinople muni de lettres du sultan Abdul Medjid, par lesquelles il était constitué mélik officiel du Djélo avec un traitement mensuel de trois livres turques. Malgré la majesté du nom dont ces lettres étaient revêtues, elles n'eurent pas l'honneur d'être exécutées par les officiers de la contrée. Ceux-ci, gagnés par les ennemis du Mélik, allèrent même jusqu'à le représenter à la Sublime-Porte comme un homme indigne de ses faveurs. Mgr Audo, informé de ce qui se passait, fit des réclamations et, deux ans après, des lettres nouvelles du Sultan Abdul Aziz étaient obtenues en confirmation des premières ; de son côté, l'ambassade de France écrivait à ses agents de recommander le mélik catholique aux autorités locales comme un chef *soumis* et *fidèle* à la Sublime-Porte.

Fort de ces pièces et aidé par une escorte de soldats turcs que lui avait fourni l'autorité de Diza, Mélik Haroun se mit en devoir de rentrer dans sa tribu pour y occuper le poste qui lui appartenait. Le chef de la nation nestorienne, qui lui avait été opposé jusqu'alors, comprit qu'il ne pouvait rien contre un homme si bien appuyé, et, d'autre part, craignant ses vengeances, il lui envoya des exprès le saluer et lui dire qu'il se ferait un devoir de le rétablir lui-même sur ses terres et dans ses titres héréditaires. Mélik Haroun, ne s'inspirant que de sa droiture naturelle, crut à ce langage trompeur, et voulant même ménager la susceptibilité du chef des nestoriens, il congédia son escorte de soldats et se rendit presque seul auprès de lui à Zérini, village principal du grand Djélo, où il se trouvait alors. Haroun reçut force compliments et flatteries, mais ce fut tout ; las enfin d'attendre l'exécution des promesses qui lui avaient été faites, il retourne auprès de l'autorité de Diza, reprend des soldats et, renforcé de quelques autres compagnons, il vient se jeter sur son village natal de Zer où ses ennemis épouvantés le laissent se rétablir dans ses maisons et sur ses terres.

III

Nouvelle attaque des hérétiques; son frère est tué. — Il est fait prisonnier par les Kurdes. — Il se retire a Echtazen.

Pendant quelque temps, il put jouir d'une certaine tranquillité ; mais l'hérésie, redoutant à bon droit l'influence naturelle de cet homme pour rallier ses compatriotes autour de lui sous la bannière catholique, ne cessait de méditer

sa ruine. Les ennemis de Mélik-Haroun parvinrent à se reformer, et ayant réuni une troupe, ils allèrent de nuit l'assaillir dans sa demeure. Il était absent : son frère et ses gens soutinrent courageusement l'attaque; à la fin, manquant de munitions et ne se sentant plus en force, le frère capitula en remettant, suivant l'expression du pays, sa vie et son honneur à la conscience des vainqueurs. Dans ces tribus guerrières, où l'honneur des armes n'est pas inconnu, c'est une honte de tuer celui qui s'est rendu de la sorte; mais la haine religieuse étouffe parfois les plus nobles sentiments de la nature. A peine le vaincu se fut-il remis aux mains de ses vainqueurs qu'ils le massacrèrent.

Mélik-Haroun accourt pour venger son frère et défendre les siens; ses gens, irrités par la vile trahison de leurs adversaires et par tant d'iniques persécutions, se battent comme des lions et le frère du Mélik ennemi tombe sous leurs coups. A cette mort, la lutte s'exaspère et, pour en finir, les adversaires appellent à leur secours une tribu kurde voisine. La petite troupe de Mélik-Haroun ne put tenir devant le nombre et lui-même tomba captif aux mains de l'agha des Kurdes. Six mois on le retint enfermé dans un cachot, exposé à toutes sortes de privations et de mauvais traitements; enfin on lui promit la vie sauve moyennant une forte rançon. Il la paya, mais ensuite le chef musulman voulut l'obliger à renoncer à sa foi. « J'ai donné tous mes biens pour sauver ma vie à cause de ma famille, mais jamais je ne donnerai ma foi, répondit ce valeureux chrétien; Dieu aura soin des miens si je meurs pour lui. » Souvent l'agha, pour vaincre sa résistance, l'effraya par l'appareil du dernier supplice, mais cet homme d'une foi héroïque vit toujours sans trembler les glaives prêts à trancher sa tête. Après ces épreuves, Dieu changea le cœur de ses vainqueurs qui le relâchèrent.

Alors Mélik-Haroun comprit qu'il devait renoncer pour toujours à habiter son pays natal à cause du fanatisme violent de ses concitoyens. Faisant donc le sacrifice de tout ce qu'il possédait dans son village, il se retira dans le canton d'Echtazen à la pointe orientale du Djélo où le gouvernement turc commençait à dominer et où, par suite, la sécurité était plus assurée. Il se fixa au petit village de Matourna et il servit fidèlement le gouvernement turc, comme chef de ce canton, jusqu'aux deux années qui précédèrent sa mort.

Cependant il ne goûta point le repos que semblait lui promettre cette retraite. Ses ennemis ne cherchaient qu'à le perdre pour que sa religion ne s'implantât pas avec lui; plusieurs fois ils attentèrent à sa vie par le fer et par le poison. Ils ne cessèrent surtout de travailler à le déconsidérer devant le gouvernement pour lui enlever les faveurs, dont il jouissait si justement; mais il déjoua leurs artifices par la droiture invariable de toute sa conduite, et à ce propos il aimait à répéter que « celui qui se confie en Dieu et marche droit son chemin triomphe toujours, quoi qu'il ait à souffrir. » C'est la leçon qu'il donnait à ses enfants pour leur conduite dans l'avenir. *(A suivre.)*

Nous donnerons dans le prochain numéro la suite du remarquable et intéressant Journal de Mgr Fo cade.

PRÈS DES GRANDS LACS

LE NYANZA

Par Mgr LIVINHAC, évêque de Pacando, vicaire apostolique du Nyanza.

(Suite et fin).

VII

EXPÉDITIONS MILITAIRES DES BAGANDA. — IDÉES RELIGIEUSES. — SUPERSTITIONS. SORCIERS. — BONNES DISPOSITIONS DES BAGANDA; LEUR DÉSIR DE S'INSTRUIRE; LEUR SYMPATHIE POUR LES MISSIONNAIRES. — MORT DE MTÉSA. MOUANGA, NOUVEAU ROI. — ESPÉRANCES POUR L'AVENIR.

Autrefois le guerrier maganda n'avait pour toute arme qu'un bouclier et deux énormes lances. Depuis quelques années, les fusils tendent à remplacer ces armes primitives, mais terribles autant et même plus que les baïonnettes françaises. Le Maganda, habile à manier la lance, peut, en effet, percer un homme de part en part à plus de vingt mètres. Les guerriers allant au combat n'ont pour tout uniforme qu'une ou deux peaux de chèvres, attachées autour de la ceinture; ils se peignent le corps, y compris la figure, avec de la terre rouge et blanche, qui leur donne un aspect des plus fantastiques. Ils fondent comme une avalanche sur les villages qu'ils veulent emporter d'assaut et ne reculent qu'à la dernière extrémité. On raconte d'eux de véritables traits de bravoure. Tel celui d'un jeune chef, qui, voyant le roi Mtésa en danger, lui fit un rempart de son corps, et fut assez heureux pour échapper à la mort en sauvant la vie de son roi; tel encore ce chef, dont le corps d'armée, écrasé par le nombre, commençait à battre en retraite : « Les Baganda reculer ! s'écrie-t-il, que penseront de nous nos ennemis ? » et, en disant ces mots, il se précipite seul au milieu de la mêlée, et périt en vendant chèrement sa vie.

Les expéditions durent plusieurs mois, et presque toujours l'armée rentre, poussant devant elle, comme témoins et récompense de ses exploits, des milliers de bœufs et de prisonniers de guerre. Le roi prend sa part du butin et distribue le reste. Les femmes et les enfants deviennent malheureusement, comme les bœufs, la propriété de ceux qui les reçoivent et, comme les bœufs, peuvent être vendus et revendus.

C'est là, on l'a dit bien des fois, la grande plaie qui ronge le monde africain, plaie invétérée, qui ne pourra être guérie que peu à peu par notre sainte religion. Car elle seule apprendra aux Noirs à s'aimer comme des frères, et à ne pas abuser de la force, même contre leurs ennemis. Jusqu'ici ils ne reconnaissent, en effet, pas d'autre droit international que la loi du plus fort, et toutes les horreurs de l'esclavage leur paraissent des usages très légitimes.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 20, 27 mars, 3, 11, 24 avril et 1er mai 1885 et la carte des Missions de l'Afrique équatoriale que nous avons publiée en 1881.

Ce n'est pas à dire cependant qu'ils soient privés de tout sens moral et de toute idée religieuse. Mais tout cela est fort confus dans leur esprit, et la passion étouffe sans peine la faible voix de la conscience.

Quelles sont, au juste, les idées qu'ils ont du monde invisible, de la divinité, de l'âme, du bien et du mal, il serait difficile de le dire avec précision. Ce que nous pouvons cependant affirmer, c'est qu'ils admettent tous l'existence d'êtres invisibles, supérieurs à l'homme, qu'ils désignent sous le nom générique de *loubali*. L'un de ces esprits porte même le nom de Katonda qui traduit assez bien le mot de Créateur.

Chaque génie a ses attributions particulières : les uns sont bons et ne savent que faire du bien aux hommes ; les autres méchants, et c'est à eux qu'on attribue tous les maux qui affligent l'humanité. Chaque loubali a ses représentants particuliers parmi les sorciers qui prennent son nom, et prétendent être en rapport avec lui.

Les sorciers se distinguent par leur costume bizarre, qui n'est qu'un fatras de peaux de singes, de chats sauvages, d'amulettes et de calebasses. Ils ont horreur de l'étoffe et des objets européens. Plusieurs, soit par affectation, soit en réalité, gardent toute leur vie une voix d'enfant des plus fluettes.

Les Baganda les craignent : ils achètent leurs conseils, remèdes et amulettes, ou s'efforcent de gagner leurs bonnes grâces par des cadeaux.

La croyance aux sortilèges est générale. Les maladies et la mort sont presque toujours imputées à quelque maléfice. Celui qui est accusé d'en être l'auteur est obligé d'établir son innocence, et, quand les épreuves auxquelles on le soumet, prouvent contre lui, de payer une forte amende, si même il n'est pas condamné à mort.

Durant notre séjour dans le Bouganda, la mère adoptive du roi, femme déjà avancée en âge, étant morte, on s'empressa de consulter les sorciers, pour savoir qui avait mis fin à ses jours. Ils désignèrent un grand du royaume, que la défunte avait fait déchoir d'un rang plus élevé. La grande preuve qu'on apportait contre lui était qu'il s'était assis sur son tambour en passant devant la demeure de la reine. La preuve paraissait sans réplique, et le malheureux allait être livré aux bourreaux, quand le P. Lourdel, présent au jugement, conjura le roi de faire grâce au prétendu coupable. Il le prit par son faible :

« Tu es un grand roi, lui dit-il. Le propre des grands rois est de savoir pardonner. »

Le roi pardonna en effet, à la grande surprise et au grand mécontentement des accusateurs.

La divination est à l'ordre du jour. C'est près du devin qu'on va chercher la solution de toutes les difficultés, le remède aux maladies, les nouvelles des personnes absentes.

Les idées des Baganda sur la vie future sont très vagues. Ils croient cependant que tout ne meurt pas avec le corps, mais qu'il s'en dégage le *mzimou* ou esprit, qui n'est ni heureux ni malheureux ; il peut entrer dans le corps des vivants, les tourmenter, les rendre malades, et même les tuer.

Un jour, un homme du peuple se présente à la cour, et, sans même saluer le roi, lui dit d'une voix caverneuse : « Je suis ton père Souna. » Mtésa le fait approcher et lui demande ce que désire le royal défunt. Hélas, peut-être voulait-il que quelques victimes humaines vinssent rougir de leur sang, la terre qui couvre ses restes. Ces sortes de sacrifices ne sont malheureusement pas inconnus dans le pays ; mais Mtésa, sachant que les Missionnaires condamnaient de pareilles barbaries, avait soin de les cacher au public. Sur la tombe de Souna s'élève une hutte, qui doit être reconstruite tous les quatre ou cinq ans ; elle est inaugurée par un grand sacrifice. Dans celui qui se fit durant notre séjour, on immola trente-trois hommes, trente-trois bœufs, trente-trois moutons, trente-trois chèvres, trente-trois poules, etc. Les victimes furent égorgées dans la cour sur laquelle s'ouvre le monument funèbre. Nous n'apprîmes cet horrible sacrifice que par les confidences des catéchumènes, dépendant du chef chargé de l'exécution.

Nous n'avons cessé de faire tous nos efforts pour dissiper les ténèbres dans lesquelles ce pauvre peuple est enseveli, et ces efforts, fécondés par la grâce, n'ont pas été inutiles. Peu de temps après notre arrivée dans le pays, quand nous commencions à peine à en bégayer la langue, plusieurs jeunes gens vinrent nous prier de les instruire. Le premier qui se présenta nous dit que, depuis longtemps, il entendait dans le cœur une voix qui l'invitait à chercher la vérité.

« Je me suis adressé, ajouta-t-il, aux Arabes venus de la côte. Ils m'ont parlé de Dieu et des ablutions qu'il faut faire pour se purifier de ses péchés. Mais je n'ai pu trouver la paix, et il me semble que mes péchés sont restés dans mon cœur. C'est pourquoi je vous prie de m'instruire. »

Cette ouverture, faite avec tant de simplicité, nous étonna. Nous encourageâmes cette âme privilégiée et commençâmes à l'instruire. Quelques jours après, il nous amenait son frère, avide comme lui de la vérité. Vinrent ensuite leurs amis, et notre petit troupeau s'augmenta peu à peu.

Ce qui frappe chez le Baganda, c'est le vif désir de s'instruire, qui anime le plus grand nombre des jeunes gens, non moins que leur générosité dans la pratique des préceptes évangéliques. Dieu seul connaît tous les efforts héroïques qu'ils ont faits, et les victoires qu'ils ont remportées sur eux-mêmes.

Vous savez comment les méfiances de Mtésa nous ont obligés à nous éloigner d'eux. Fidèles aux recommandations que nous leur fîmes avant notre départ, ils ont persévéré dans leurs saintes dispositions, et se faisant à leur tour apôtres de leurs frères encore payens, ils en ont converti un bon nombre ; de sorte que le nombre des adorateurs du vrai Dieu s'est accru de jour en jour. Ils se réunissent le dimanche pour prier et réciter ensemble le catéchisme. Dernièrement l'un d'entr'eux, rendant visite au P. Hauttecœur, lui apprit qu'une épidémie ravageait depuis plusieurs mois le Bouganda, et décimait la population. Quatre-vingts de nos catéchumènes avaient été atteints par le fléau. Leurs amis ont déployé tant de zèle, qu'un seul est mort sans avoir reçu le baptême. Cet empressement à secourir leurs frères malades, est d'autant plus extraordinaire que les Baganda ont une peur terrible des maladies épidémiques, et surtout du *kaoumpoulé* ou choléra. Sévit-il dans un endroit, tout le monde s'enfuit, abandonnant les malades, et les cadavres restent sans sépulture. La religion seule a pu faire triompher nos catéchumènes des répugnances de la nature,

Depuis notre départ, une vingtaine d'entr'eux, impatients de revoir les missionnaires, ont entrepris le long voyage de Tabora où ils sont arrivés, après avoir couru les plus grands dangers. L'un même, Louis, a été tué dans une forêt par les Rouga-rouga (brigands). Craignant que leur départ ne fît dans leur pays une fâcheuse impression, et ne nous en rendît l'accès plus difficile, nous avons essayé de leur persuader d'y retourner et d'y attendre notre retour. Ils ont déclaré que, pour rien au monde, ils ne s'éloigneraient de ceux qui, seuls, pouvaient leur donner les secours spirituels, plus précieux à leurs yeux que la patrie et que la vie. L'un d'eux cependant a fini par consentir à porter de nos nouvelles à notre chère chrétienté. Le P. Lourdel l'a donc baptisé, et Léon (c'est le nom qu'il a reçu au baptême) a repris le chemin du Bouganda, chargé de faire connaître à nos néophytes le grand désir que nous avons de retourner au milieu d'eux, dès que les circonstances le permettront.

La divine Providence semble vouloir nous faciliter ce retour. Un télégramme de Zanzibar nous apprenait, il y a quelques jours, la mort du roi Mtésa, et l'avènement au trône de son fils *Mouanga*.

Mouanga est un jeune homme d'une vingtaine d'années, qui n'a cessé de nous témoigner le plus grand intérêt. Il a même demandé à être instruit de la religion ; mais, les susceptibilités de son père ne lui permettant pas de se mêler à nos catéchumènes, il venait, en se glissant à travers les broussailles, recevoir en secret les premières notions du christianisme. Il avait surtout soin d'envoyer ses amis et serviteurs écouter nos leçons pour se les faire répéter. Notre départ l'affligea profondément. Le jour où je m'éloignai de la capitale pour aller m'embarquer, il alla m'attendre sur le sentier qui conduit au lac, pour me faire ses adieux. La plus profonde tristesse était peinte sur son visage : il me répéta que c'était avec douleur qu'il nous voyait obligés de partir. Je lui dis à l'oreille : « Si jamais tu deviens roi du Bouganda, tu nous appelleras et nous nous hâterons de venir. » Il répondit en me serrant affectueusement la main.

Le successeur de Mtésa devant être choisi parmi ses nombreux enfants, nous n'osions espérer que le choix tomberait sur le seul qui nous eût témoigné un véritable attachement. Dieu a daigné exaucer les prières de nos néophytes et les nôtres. Puisse-t-il conserver le roi dans ses heureuses dispositions !

Je finis cette lettre qui a pris les proportions d'une interminable causerie, en recommandant aux prières de vos généreux associés, l'œuvre importante que le Saint-Siège daigne me confier. Je vais reprendre le chemin de mon vicariat, dans un moment où l'islamisme et l'hérésie redoublent leurs efforts, pour entraîner l'Afrique entière dans leurs tristes voies. Les populations nègres se livreront au premier qui les instruira. Quel malheur si elles ne sortaient du paganisme que pour tomber dans de nouvelles erreurs !

Nous ne le savons que trop, l'éloignement, les difficultés de communication, le manque de moyens de transport, occasionnent de grandes dépenses. Mais nous espérons que l'Œuvre si sainte de la Propagation de la Foi, qui fait partout des prodiges de charité, soutiendra les œuvres commencées et nous aidera à en former de nouvelles.

FIN.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(ÉDITION FRANÇAISE)

Anonyme du diocèse de Châlon-sur-Marne 400
Deux anonymes du diocèse de Besançon 3 25

Pour les missions les plus nécessiteuses (M. Chaffanjon, au Kouy-tchéou).
Une famille de Bordeaux qui se recommande aux prières des missionnaires 100
La famille de M. Joseph Guillermet, diocèse de Lyon, avec demande de prières 100
Un abonné du diocèse de Toulouse demandant des prières spéciales 10

A Mgr Azarian, pour l'église N.-D. du Spasme, à Jérusalem.
Mlle L. L. de Lyon 10
Anonyme du diocèse d'Avignon, avec demande de prières pour sa famille 6

A Mgr Bracco, pour l'église du Sacré-Cœur à Bethléem.
Anonyme du Beusq, diocèse de Fréjus 5

A Mgr Lazare Mladenoff, pour les missions de Bulgarie.
La famille de M. Joseph Guillermet, diocèse de Lyon, avec demande de prières 200

Pour les missions de Chine les plus nécessiteuses (M. Chaffanjon, au Kouy-tchéou).
Une anonyme du diocèse de Saint-Claude, demandant des prières pour une grâce spéciale 20
Une anonyme de Fougerolles, diocèse de Besançon 18

A Mgr Chausse, pour ses missions de Chine persécutées.
Mme la supérieure du premier monastère de la Visitation à Rouen 30

A Mgr Puginier, pour les missions du Tong-King éprouvées par la persécution.
Anonyme du diocèse d'Avignon, recommandant sa famille aux prières des missionnaires 6
Mme la supérieure du premier monastère de la Visitation à Rouen 25
Anonyme de Saumur, diocèse d'Angers 50

A Mgr Cordier, pour ses missions du Cambodge.
Mme la supérieure du premier monastère de la Visitation à Rouen 25

A Mgr Foucard, pour ses missions du Kouang-Si.
Mme la supérieure du premier monastère de la Visitation à Rouen 25

A Mgr Mélizan, pour sa mission de Jaffna ravagée par un cyclone.
Mme la supérieure du premier monastère de la Visitation à Rouen 25
Anonyme de Saumur 50

Au R. P. Delpech, missionnaire à Calliconlam (Maduré), pour son église.
M. Georges Speth, diocèse de Toulouse 20

A Mgr Lavigerie, pour ses missions.
Anonyme du diocèse d'Avignon 8

Pour le baptême de deux petits nègres sous les noms de Jules et Clémence (Mgr Lavigerie).
H. G., Belgique 5

Pour la léproserie de Molokai.
C. F., à Gand (Belgique) 25

Pour les prêtres polonais.
C. F., à Gand 25

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



Prêtre et chef. Un chef et ses deux filles.

JAPON — Chef des iles Lieou-Tchéou et sa femme; types d'indigènes; d'après un dessin (Voir page 244)

CORRESPONDANCE

CONSTANTINOPLE

On nous écrit de Constantinople, le 9 mai 1885.

I.

Depuis la mort de Mgr Alexandre Balgy, archevèque arménien catholique, la place d'*évêque ordonnant* de rite arménien à Rome était vacante. Sur les recommandations de S. B. Mgr Azarian, patriarche des Arméniens catholiques, Sa Sainteté le pape Léon XIII a daigné nommer à cette fonction Mgr Jean Kupélian qui, après avoir donné son nom à la secte du Kupélianisme ou Néoschisme arménien, s'était rétracté de la manière la plus édifiante et, depuis ce temps là, demeurait au patriarcat arménien de Constantinople, en qualité d'évêque assistant au trône patriarcal.

Cette nomination est une juste récompense de la soumission exemplaire et de la conduite correcte que Mgr Kupelian a tenue depuis. L'office de l'évêque ordonnant à Rome est de conférer les ordres sacrés aux élèves orientaux de son rite, et de représenter ce rite dans les fonctions et solennités accomplies par le Saint-Père. Mgr Kupelian a quitté Constantinople le 22 avril dernier pour se rendre à Rome par la voie d'Ancône.

Un autre fait qui mérite une mention spéciale, c'est le sacre de Mgr Charles Testa, vicaire général du vicariat latin de Constantinople. C'est le 26 avril qu'a eu lieu cette imposante cérémonie dans la cathédrale latine du Saint-Esprit à Pancalti. S. G. Mgr L. Rotelli, vicaire et délégué apostolique, assisté de Mgr Benjamin Eusevides, archevêque du rite grec, et de Mgr Paul Marmarian, évêque arménien de Trébizonde, a donné le sacre épiscopal à Mgr Testa, à qui le Saint-Père avait assigné le titre de l'ancien siège épiscopal de Facusa. S. B. Mgr Azarian, Mgr Nil Isvoroff, archevêque des Bulgares-Unis, Mgr Michel Petkoff et d'autres prélats rehaussaient la cérémonie de leur présence; ce mélange de rites et de nationalités montrait en même temps la majesté de

l'Église catholique par l'union et la subordination hiérarchique de tous les rites au chef suprême de l'Église.

L'ambassade de France s'était fait représenter par M. Imbert, premier secrétaire, qui occupait la place d'honneur. L'ambassadeur d'Allemagne, qui est catholique, assistait à la cérémonie avec sa femme et ses filles, ainsi que M. le baron Testa, premier drogman de ladite ambassade et cousin de Mgr Charles Testa. L'ambassade d'Autriche s'était fait représenter par M. de Webennes, conseiller de l'ambassade. Rustem pacha, ex-gouverneur du Liban, plusieurs autres notabilités et amis de Mgr Testa s'étaient empressés d'assister à cette intéressante cérémonie. Mgr Testa est chargé de mérites et d'années (il est plus que septuagénaire). Malgré le poids de l'âge, sa santé est excellente et, pendant toute la fonction qui a duré deux heures, il n'a pas montré le moindre signe de fatigue. Doyen du clergé de Constantinople, aimé et respecté par tout le monde, ayant rempli plus d'une fois les fonctions de *locum tenens* du vicariat et de la délégation apostolique, il avait plus d'un titre à un tel honneur.

C'est sur la recommandation de Mgr Rotelli que le Saint-Père a bien voulu conférer à Mgr Testa cette dignité d'évêque titulaire près de la Délégation apostolique. Tout le monde a félicité Mgr Rotelli de cette heureuse idée. Cette promotion honore aussi la famille du nouveau prélat qui a donné plusieurs drogmans, secrétaires, conseillers, et des chargés d'affaires d'ambassades et de légations étrangères.

II

Le nouveau patriarche des Arméniens Grégoriens (schismatiques) est arrivé de Jérusalem. Une députation des membres notables de sa communauté s'est rendue sur un bateau spécial du *Lloyd* à la rencontre de Mgr Vehabedian jusqu'aux Dardanelles. Le lendemain de son arrivée, le conseil ecclésiastique et l'assemblée générale se sont réunis dans l'église patriarcale de Koum-Kapou et le nouveau patriarche a prêté le serment de gouverner sa nation *conformément à la constitution nationale*. Cette constitution est l'œuvre d'un groupe d'Arméniens Grégoriens qui ont voulu par là séculariser l'Église grégorienne et ils y ont réussi à merveille. On croit pourtant que le nouveau patriarche, doué d'un caractère indépendant, possédant une fortune considérable, par conséquent n'ayant pas de sujétion à la classe des notables de sa communauté, voudra s'émanciper plus ou moins, malgré son serment, des étreintes que le texte de la constitution lui impose.

D'une autre part, le patriarche grégorien de Sis dévoile de plus en plus son penchant vers le protestantisme : il a inauguré et continue la guerre contre le culte des saintes images ; il est presque entièrement soumis à l'influence des comités anglo-protestants.

III

Nous assisterons, dans une ou deux semaines, au sacre de Mgr Charles Astanian, nommé évêque arménien catholique d'Adana. Ce diocèse, depuis sa création, n'avait pas eu de pasteur à cause de différentes vicissitudes. S. B. Mgr Azarian, voyant le travail des comités anglo-protestants dans l'importante province de la Cilicie, a sagement résolu de pourvoir d'un évêque le diocèse d'Adana. C'est Mgr Astanian, natif de la même ville, qui a réuni les voix du dernier synode patriarcal. Vu la grande agitation qui travaille la communauté arménienne grégorienne de cette vaste province à cause des tendances de son patriarche vers le protestantisme, on espère que la présence d'un évêque, arménien catholique et originaire d'Adana, dans le chef-lieu de la province décidera un grand courant de conversions vers le catholicisme.

Mgr Charles Astanian a fait ses premières études au séminaire patriarcal de Bzommar au Liban, et il les a complétées au collège de Ghazir dirigé par les RR. PP. Jésuites. Il a gouverné pendant plusieurs années le diocèse d'Adana en qualité de vicaire patriarcal et il a donné des gages d'une sagesse et d'une constance inébranlables, surtout pendant la période la plus aiguë de la dernière persécution. S. B. Mgr Azarian l'avait appelé, il y a quatre ans, auprès de lui pour lui confier l'office de secrétaire pour les langues arménienne et française. Plus tard, il l'a nommé aussi supérieur de sa cathédrale. C'est Mgr Astanian qui a prêché la retraite au clergé arménien pendant le dernier carême. Ses sermons, par leur onction et l'élévation des sentiments, ont été écoutés avec le plus grand recueillement.

MONGOLIE

LETTRE DE MGR VRANCKX, SUPÉRIEUR DU SÉMINAIRE DE SCHEUT-LEZ-BRUXELLES.

Envoi de nouveaux missionnaires. — Vexations à Lao-hou-kou.

Nous avons reçu, il y a quelques jours, une dépêche de Tien-tsin, annonçant que Mgr de Vos, parti de Marseille le 15 février dernier, avec six prêtres de notre Congrégation (1), avait obtenu du gouvernement chinois l'autorisation de traverser la Chine pour se rendre en Mon-

(1) Voici les noms de ces missionnaires : M. Dierickx, du diocèse de Malines, destiné à la Mongolie centrale ; M. de Groef, du diocèse de Malines, à la Mongolie orientale ; MM. Van Reusel et Vertommen, du diocèse de Malines, à la Mongolie occidentale ; MM. de Leuze, du diocèse de Tournai, et de Moerloose, du diocèse de Gand, au Kan-sou.

golie. Selon toute apparence, cette marque de bienveillance du Tsong-ly-Yamen est due à la magnifique lettre de Sa Sainteté à l'Empereur de Chine. Le Saint-Père a vraiment eu une inspiration providentielle en recommandant les missionnaires et les chrétiens à la protection des autorités chinoises, car, même dans la mission de Mongolie, si éloignée pourtant du théâtre de la guerre, nos prêtres n'étaient plus à l'abri des tracasseries des mandarins. Voici, à ce sujet, quelques détails tirés d'une lettre du R. P. Bruylant, missionnaire dans la Mongolie orientale.

« Vous n'ignorez pas que je résidais à Lao-hou-kou, la vallée des tigres, où repose en paix le regretté M. Verbist, le vénérable fondateur de notre Congrégation. Nous possédons dans cette résidence un important établissement de la Sainte-Enfance. Il m'a été donné d'y baptiser, en quelques mois, une cinquantaine d'enfants à l'article de la mort, et nos bonnes Sœurs chinoises y élèvent, avec une sollicitude vraiment maternelle, soixante-quinze malheureuses orphelines abandonnées par leurs barbares parents. Dans la ville voisine de Pa-kan, nous avons récemment ouvert un autre orphelinat, et déjà nous y comptons quarante enfants.

« Pour pourvoir à la subsistance de ces orphelinats, la mission a acquis des terres qu'elle fait cultiver par les chrétiens. Depuis les bruits de guerre, les mandarins, s'attendant à une persécution en règle contre les chrétiens, nous suscitaient mille vexations à propos de ces terres. Ils ne prétendaient à rien moins qu'à faire annuler les contrats par lesquels nous les avions régulièrement acquises. Il va sans dire que je résistai énergiquement à cette injuste prétention. Mais, au moment de la moisson, notre récolte fut enlevée en plein jour par des bandes de païens ouvertement soutenus par les mandarins. Bien plus, une centaine de brigands vinrent m'assiéger dans ma résidence, exigeant avec force menaces les titres de propriété de nos terres.

« Je ne vis d'autre moyen de les sauver que de les transporter secrètement à Péking, où je les déposai à la légation de France. A peine arrivé dans la capitale, j'y fus rejoint par deux de mes chrétiens ; ils venaient m'annoncer que, le lendemain de mon départ, une troupe de soldats avait fait irruption dans l'église pour s'emparer des principaux néophytes ; mais que ceux-ci, secrètement prévenus, avaient cherché un refuge dans les montagnes.

« Je repris aussitôt le chemin de ma résidence. Le lendemain de mon retour, au moment où je sortais de la sacristie après avoir célébré la sainte Messe, je fus tout à coup saisi par les satellites qui me gardèrent à vue en m'accablant des plus terribles menaces. A la tombée de la nuit, on me remit secrètement un avis officieux de Péking, m'avertissant que les relations entre la France et la Chine venaient d'être complètement rompues : on me conseillait, vu les circonstances critiques où l'on allait se trouver, de céder au torrent et d'éviter toute discussion avec les autorités mandarinales. Profitant de cet avis, je pris la résolution d'aller conférer avec mon vénérable évêque, et, me recommandant à la Providence, je m'éclipsai pendant la nuit, passant, sans être remarqué, à travers les escortes de soldats qui gardaient ma résidence. Huit jours plus tard, j'arrivais sain et sauf chez Mgr Rutjes où j'attends que l'orage soit calmé. »

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Par suite de la translation de Mgr Evangéliste Boni à l'archevêché de Corfou, le siège de Zante et Céphalonie, que ce prélat occupait, se trouve vacant. Dans leur réunion du mois de mars, les cardinaux de la Sacrée Congrégation de la Propagande ont décidé de proposer au Saint-Père pour cette charge M. le chanoine Denis Nicolosi. Sa Sainteté a approuvé ce choix et a nommé M. Nicolosi, évêque de Zante et Céphalonie. M. le chanoine Nicolosi est né à Zante le 22 juin 1838 et, bien que de rite latin, a été élevé au collège grec ruthène de Saint-Athanase à Rome.

— Le Saint-Père a nommé évêque de Bathurst (Australie) M. Joseph Byrne, prêtre du même diocèse.

— Mgr F. Dominique Raynaudi, des Mineurs Capucins, vicaire apostolique de Sofia et Philippopoli, a imploré de Sa Sainteté la faveur d'être déchargé, à cause de son grand âge, de l'administration de son vicariat. Le Saint-Père ayant accédé à la demande du vénérable prélat, Mgr Robert Menini, son coadjuteur, lui a succédé.

— Mgr Palma, de la Congrégation des Passionistes, nommé archevêque de Bucharest, vient d'arriver à Rome pour recevoir la consécration épiscopale.

— Parmi les évêques de pays de missions actuellement à Rome se trouvent NN. SS. Scarisbrik, de Port-Louis ; Vaughan, de Salford ; Clifford, de Clifton ; Marty, du Dakota ; O' Connor, du Nébraska.

— Le 11 mai, les élèves de la Propagande ont offert une académie de musique et de poésie aux évêques irlandais venus à Rome. Le 18, les mêmes élèves ont soutenu au Vatican une dispute de théologie en présence de Sa Sainteté le Pape Léon XIII.

INFORMATIONS DIVERSES

Bulgarie. — L'*Union catholique ouvrière* de Salonique a reçu dernièrement aux pieds des autels la bénédiction de l'Église, pour sa nouvelle bannière, don envoyé de France par l'entremise d'un ami généreux.

La petite église paroissiale, ornée comme aux jours des plus grandes fêtes, ne suffisait pas à contenir la foule.

Recouverte d'un grand voile blanc, la bannière de l'Union était placée au milieu du sanctuaire. Les ouvriers, un ruban au bras, devaient occuper des places de distinction près de la balustrade. Au premier rang était un siège particulier pour le Président d'honneur, M. Frédéric Charmand, auquel N. S. P. le Pape, sur la demande de Mgr Vannutelli, vient de conférer le titre de baron, en récompense des éminents services rendus par ce généreux catholique à notre mission bulgare en Macédoine. La direction de l'Union ouvrière l'a reçu à la porte de l'église, et lui a fait avec tous les membres une escorte d'honneur jusqu'au sanctuaire, où il a pris place à côté de la bannière.

La Société philarmonique de la ville, qui compte parmi ses membres quelques associés de l'Union ouvrière, a bien voulu prendre part à la cérémonie et elle n'a pas peu contribué, en effet, à en relever l'éclat. Dès le début, elle a exécuté une entrée qui a fait un peu oublier la privation de l'orgue, encore inconnu dans ces parages. Le célébrant et ses ministres ont ensuite découvert la bannière, qui a été aussitôt saluée avec enthousiasme par le chant d'une hymne composée en langue italienne et mise en musique par un membre de la Société.

En voici la traduction :

« Cher et glorieux drapeau, avec amour l'humble bataillon des soldats du Christ te salue !

« Un jour, au grand Constantin tu apparus dans les airs avec ces mots plus lumineux que le soleil : *In hoc signo vinces*. Le pieux empereur vainquit ; il remporta sur le païen une victoire définitive.

« A nous aussi, à cette heure, tu apparais, ô croix bénie, gracieuse et rayonnante de lumière. Tu seras notre bouclier dans les combats. Avec toi nous terrasserons le monstre infernal.

« Le Dieu qui, dans tes bras, pour nous a versé tout son sang, avec ce même sang a écrit et gravé ton amour dans nos cœurs. O amour qui nous lie, qui nous subjugue, sois désormais la règle immuable de notre vie.

« O croix bénie, nous te jurons un amour éternel ! Cher étendard, sois notre compagnon dans tous les chemins de la vie. Sois notre guide et notre introducteur au ciel. Cher et glorieux drapeau, avec amour l'humble bataillon des soldats du Christ te salue ! »

Après ce chant exécuté avec beaucoup d'entrain par quelques ouvriers, et accompagné par la Société harmonique et par les élèves de la mission, M. Bonetti a fait, selon les prescriptions du rituel romain, la bénédiction de la bannière. Après quoi il a interpellé en ces termes, les membres de l'Union ouvrière :

« — Êtes-vous des ouvriers catholiques ?

« — Oui, nous le sommes.

« — Voulez-vous être les vrais fils de l'Union catholique ouvrière de Salonique ?

« — Nous le voulons.

« — Aimez-vous cette bannière qui vient d'être bénite ?

« — Nous l'aimons sous les auspices de Jésus, Marie et Joseph.

« — Jurez donc que vous lui resterez toujours fidèles ?

« — Nous le jurons. »

On comprend avec quelle religieuse émotion ces questions et ces réponses ont été prononcées, et quel effet saisissant elles ont dû produire sur toute l'assistance.

Ce drapeau ainsi arboré, n'était-ce pas comme une prise de possession de la ville infidèle, qui n'est plus, depuis des siècles, la ville si catholique de saint Paul, de saint Cyrille et de saint Méthode ? Ce n'est plus, il est vrai, contre la puissance ottomane que le combat chrétien aujourd'hui est engagé, c'est contre la puissance autrement tyrannique et subversive des incrédules. Les bataillons armés de cette croisade moderne, le S. Père les a désignés dans son immortelle encyclique *Humanum genus* : ce sont, avec le tiers-ordre de saint François d'Assise, les corporations ouvrières et les conférences de saint Vincent de Paul.

Palestine. — On nous écrit de Jérusalem le 29 avril 1885 :

« Les fêtes de Pâques sont passées. Elles ont été assez tranquilles ; la cérémonie schismatique du feu sacré elle-même a été relativement calme grâce à l'énergie du gouvernement qui a fait acte de présence avec un déploiement de force militaire extraordinaire.

« Les pèlerins n'étaient pas nombreux cette année. Selon l'évaluation approximative qu'on en a faite, ils n'atteignaient pas le chiffre de 7,000, ainsi répartis :

Grecs et Arabes.	2,600
Russes.	2,100
Arméniens.	1,200
Catholiques latins, arméniens et maronites.	800
Touristes, protestants et autres, environ.	100

« Parmi les nôtres, d'illustres et pieux pèlerins nous ont édifiés. Le comte et la comtesse de Clapiers, de la meilleure noblesse de Provence, le baron et la baronne d'Aubigny, du Bourbonnais. Ce dernier surtout a laissé à Jérusalem les meilleurs souvenirs. Mgr le Patriarche l'a nommé commandeur de l'Ordre du Saint-Sépulcre. Le fils de M. le vicomte du Coëtlosquet, de Metz, a profité de son pèlerinage pour rechercher les ossements de son oncle le comte du Coëtlosquet, mort pieusement dans la ville sainte, en 1842. Mgr le Patriarche lui a donné l'autorisation d'en faire l'exhumation et de les transporter, selon le désir de la famille, dans une église de la ville.

« On attend le pèlerinage national français. Grand mouvement des moucres et drogmans pour la préparation des tentes et autre mobilier de voyage. D'autre part, les marchands d'objets de piété regarnissent leurs magasins et se préparent à alléger autant que possible la bourse des pèlerins. Ils n'ont pas encore perdu le souvenir du grand pèlerinage de 1882.

« S. Exc. M. Mansouroff, conseiller d'État, président de l'œuvre des pèlerinages russes, etc., etc., vient de quitter Jérusalem. Il était venu ici au mois d'octobre, avec un pompeux apparat, annonçant de grands projets qui devaient accroître sans mesure le prestige de la Russie. Un million était mis à sa disposition, tant par la couronne que par le comité des pèlerinages, pour agrandir l'établissement des pèlerins et acheter tous les terrains disponibles aux alentours de la ville. Il paraît que ce personnage important a eu ici plus d'une déception. Il repart sans avoir fait autre chose que de jeter les fondements d'une aile nouvelle à l'hôpital déjà existant. Le patriarche grec, qu'il appelle son ami, n'a pu lui être d'aucune utilité dans la réalisation de ses plans grandioses.

« Pendant que M. Destrées, notre consul, partait pour Tripoli de Barbarie, sa nouvelle destination, les deux consuls russes de Jaffa et de Jérusalem partaient pour l'éternité à peu de jours de distance.

« M. Destrées a été remplacé par M. Lucien Mange, qui était consul à Alexandrie et avait été précédemment chancelier du consulat de France à Jérusalem. »

LE PREMIER MISSIONNAIRE DU JAPON AU XIXme SIÈCLE

Par Mgr FORCADE, archevêque d'Aix

(Suite 1)

III

INSTALLATION DE M. FORCADE. — SON SÉJOUR AUX LIEOU-KIEOU. — SURVEILLANCE ET TRACASSERIES DONT IL EST L'OBJET.

Le 6 mai, dans la matinée, M. Forcade et Augustin firent leurs adieux au brave commandant de l'*Alcmène* et à son état-major et descendirent à terre. Une grande foule les attendait sur le rivage. Les officiers qui accompagnaient le missionnaire ne purent se défendre d'une émotion bien naturelle, lorsqu'il leur fallut se séparer d'un homme, leur compatriote, dont ils avaient apprécié les qualités et le dévouement et qu'ils laissaient seul, sans dé-

(1) Voir les *Missions catholiques* du 24 avril, 1er et 8 mai 1885.

fense, sur une terre étrangère. Bien qu'ému lui-même, M. Forcade était soutenu par l'espérance de sauver quelques-unes de ces âmes qui déjà lui étaient si chères et celle de voir bientôt un ou plusieurs confrères venir partager ses travaux et ses souffrances. Cette double espérance ne fut pas réalisée : le missionnaire ne put travailler au salut de son peuple que par ses larmes et ses prières ; et, par suite de circonstances inattendues, il dut demeurer seul, pendant deux ans, avec son cher Augustin, dont la vertu et le dévouement ne se démentirent jamais.

Nous empruntons à une lettre de M. Forcade, en date du 12 août 1845, quelques détails sur son séjour à Lieou-Kieou, la manière dont il y fut traité et les obstacles qu'il y rencontra pour prêcher l'Évangile (1).

« Au moment de notre débarquement dans cette île, le 6 mai 1844, on nous conduisit tout droit à la bonzerie de Tu-maï (vrai nom de Po-tsoum) : c'était la demeure ou plutôt l'honorable prison qu'on nous destinait ; nous n'avons pu l'éviter, et nous y sommes encore aujourd'hui.

« Nous trouvâmes là, outre une nombreuse garde postée dans tous les alentours, un fort joli cercle de petits mandarins, installés près de nous dans l'unique but, nous dit-on, de charmer nos loisirs, et, de plus, je ne sais combien de domestiques.

« Les attentions ne nous manquèrent pas dans ces premiers temps ; la nuit comme le jour, nous ne pouvions nous moucher, cracher ou tousser, sans nous voir assaillis par une douzaine d'individus, qui, l'air effaré, venaient nous demander si nous nous pâmions. La table répondait à ce grand train de maison ; le pays était censé épuiser ses produits pour nous sustenter ; dans le fond, nous l'avons reconnu depuis, tout ce qu'on nous présentait alors avec tant d'étalage, n'était que fort peu de chose eu égard aux ressources indigènes. La pauvreté n'est pas si grande à Lieou-Kieou qu'on voudrait le faire croire. J'ai dit *nous* jusqu'ici, car bien que M. Duplan ait toujours présenté Augustin comme d'un rang très inférieur au mien, bien qu'il se soit lui-même toujours tenu vis-à-vis de moi à la distance convenable, on affectait, je ne sais pourquoi, de nous traiter sur un pied d'égalité absolue. Les choses ont changé depuis, et il y a longtemps que, mon catéchiste et moi, nous avons pris, aux yeux de tous, la place respective qui nous appartient.

« Quoi qu'il en soit, c'était l'espérance des maîtres de céans, qu'ébahi de tant d'éclat, nageant dans une telle abondance, il ne me resterait rien à désirer dans ce monde, et qu'ainsi, riant, mangeant, et surtout dormant bien, j'attendrais patiemment qu'on vînt me reprendre sur ces rivages. Grande fut donc la stupeur de mon entourage, quand, paraissant plus qu'indifférent à tout ce carillon, je demandai, au bout de quelques jours, une audience, non pas du roi (je ne l'aurais jamais obtenue), mais pour le moins du gouverneur de la province. On mit tout en œuvre pour esquiver le coup, mais je tins ferme, et on finit par en passer par là.

« Ce fut à Tumaï, dans une maison que je crois être un collège, qu'eut lieu l'entrevue. J'aurais mieux aimé que ce fût à la capitale, dans le palais du gouverneur ; on s'y refusa. Celui qu'on me donna pour ce personnage était un grand bel homme d'une quarantaine d'années, assez richement vêtu, et traînant après lui une nombreuse suite. Il avait de la dignité et il était d'une incroyable gravité. Pendant les deux ou trois heures que dura la conférence, raide comme un Fotoque(1) dans sa pagode, s'il desserra les dents, ce ne fut que pour absorber les mets de l'indispensable dîner diplomatique. Cette importante fonction, il la remplissait à merveille. Un petit interprète, accrédité comme *courrier de la cour*, parlant, répondant, décidant et tranchant comme bon lui semblait, fit, à lui seul, tous les autres frais de l'entrevue.

« Mon but, en demandant cette audience, n'avait été que d'entrer en matière et de me mettre en rapport avec les hautes autorités. C'était un résultat peu difficile à obtenir, et j'y parvins alors. A dater de cette entrevue, qui fut suivie d'une seconde un mois après, plusieurs lettres ont été écrites de part et d'autre, et bien des communications furent échangées de vive voix.

« Ce que je réclamais avant tout, c'était ma liberté : sans elle, que pouvais-je faire ? Or, dans les commencements, je ne jouissais pas même d'une ombre d'indépendance. Je n'étais point libre à l'intérieur de ma maison, puisque j'avais nuit et jour, à mes côtés, cette foule importune de mandarins et de domestiques, dont je vous ai déjà entretenu ; puisque je ne pouvais faire un pas qui ne fût suivi, un mouvement qui ne fût observé. Je n'étais point libre au dehors ; car c'était à peine si l'on me permettait un peu d'exercice, au milieu du sable ou de la boue, sur le bord de la mer ; et encore ne pouvais-je y aller seul, j'étais entouré de mes inévitables mandarins, précédé de satellites armés de bambous pour frapper le pauvre peuple et éloigner les passants (ce qui devait naturellement me rendre assez odieux).

« Après bien des difficultés, on consentit à m'abandonner, pour rester seul, la chambre où je couche dans la bonzerie et un petit jardin qui y est attenant.

« Quant à mes excursions au dehors, voici par quels procédés, peut-être un peu hasardeux, j'ai fini par obtenir aussi quelque amélioration. Voyant que je ne gagnais et ne gagnerais jamais rien par les voies diplomatiques, tout d'un coup, sans faire la moindre attention aux clameurs de ma suite, je me mis à circuler à mon aise partout où bon me semblait, sans toutefois m'écarter jamais des chemins de circulation publique.

« D'abord, on se contenta de crier, de mettre en jeu toutes sortes de petits moyens, usités dans le pays en pareille circonstance ; mais, quand on vit bien qu'on y perdait son temps, on résolut d'user de violence, et un beau jour, tandis qu'à un quart de lieue de ma bonzerie, je m'avançais paisiblement sur la grande route de *Nafa*, un mandarin me saisit des deux mains et m'empêcha de passer outre. Je demandai à cet homme s'il agissait au nom de l'autorité souveraine ; sur sa réponse affirmative, je rétrogradai et rentrai chez moi ; mais écrivant, dès le lendemain, au gouverneur, je le priai de me faire savoir pour quel délit, pour quel crime j'avais été arrêté comme un malfaiteur. Son Excellence me répondit que je n'étais coupable d'aucun délit, ni d'aucun crime ; mais qu'une loi de l'État défendait aux étrangers de se promener ailleurs que sur le rivage de la mer, et il me rappela que le commandant du navire qui m'avait amené avait promis que je me soumettrais aux lois du royaume. Je répliquai entre autres choses : que

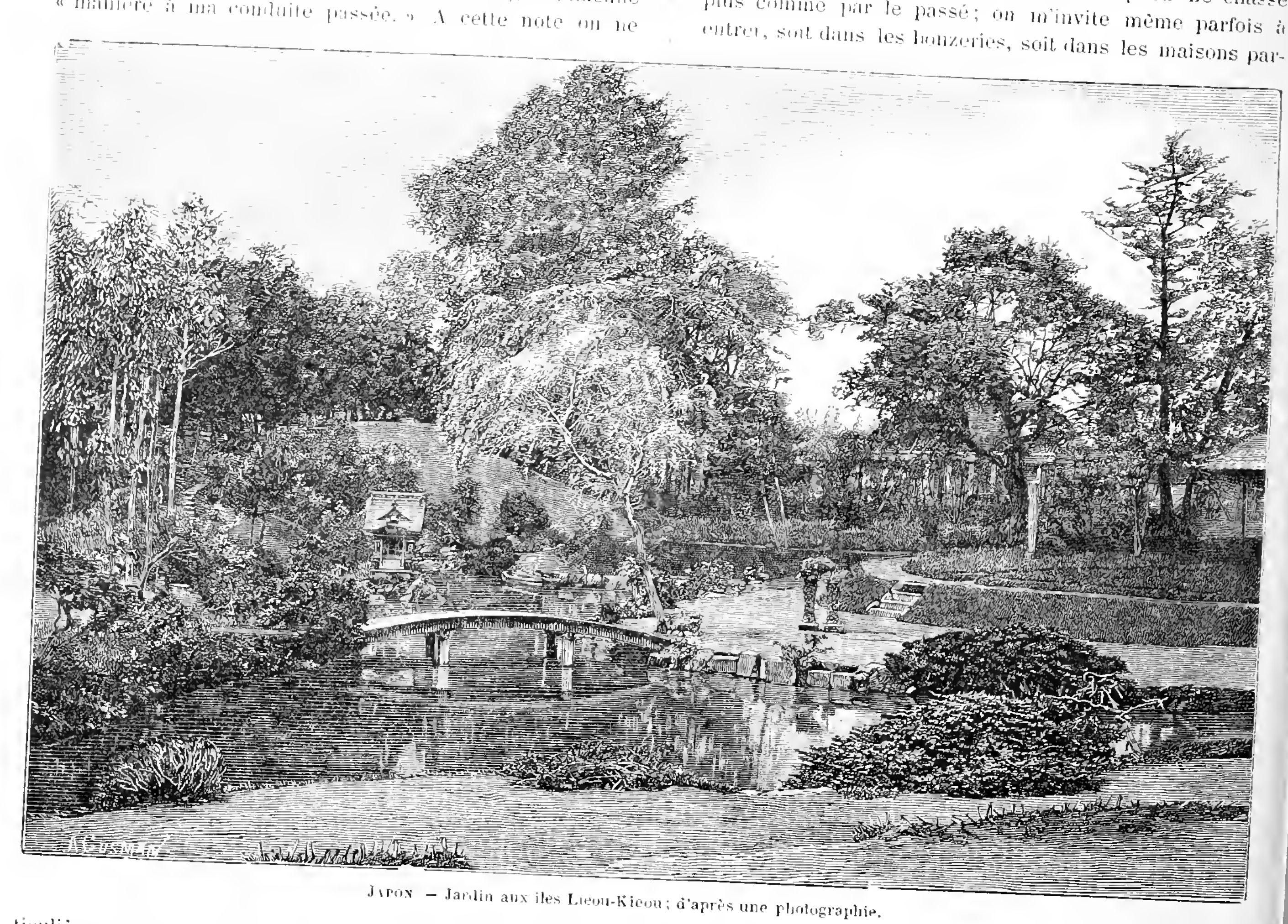
(1) Cette lettre a paru dans les *Annales de la Propagation de la Foi* (an. 1846, p. 363).

(1) Idole bouddhique

le commandant, en promettant, de ma part, soumission aux lois du pays, avait voulu dire que, devenu semblable aux autres particuliers, j'obéirais à toutes les lois justes qui les obligent, ce que je désirais de tout mon cœur; mais qu'il n'avait certainement pas entendu parler d'une défense arbitraire, qui me plaçait en dehors du droit commun; défense que lui-même avait assez prouvé ne pas reconnaître, puisqu'il était allé se promener partout où il avait voulu.

« J'ajoutais en finissant : « Jusqu'à ce qu'il me soit dé-« montré que j'ai tort, le gouverneur ne s'étonnera point, « si, m'appuyant sur ma conscience, je ne déroge en aucune « manière à ma conduite passée. » A cette note on ne répliqua rien, et dès lors je pus circuler à loisir sans subir de nouveau la moindre violence.

« Restait à me débarrasser des mandarins et des satellites. Pour y parvenir, voici à quel expédient j'eus recours. Plus ma suite était nombreuse, plus elle faisait tapage et frappait le pauvre peuple, plus aussi je marchais vite et j'allais loin. Quand on vit cela, on diminua peu à peu mon escorte, et aujourd'hui je ne suis plus accompagné, dans mes sorties et promenades ordinaires, que d'un ou de deux mandarins avec un seul domestique. On me laisse converser, chemin faisant, avec les passants qu'on ne chasse plus comme par le passé; on m'invite même parfois à entrer, soit dans les bonzeries, soit dans les maisons par-



JAPON. — Jardin aux îles Lieou-Kieou; d'après une photographie.

ticulières, pour y prendre le thé ou me reposer un instant. En un mot, bien que je sois loin d'être libre, puisqu'on ne me laisse jamais aller seul, mon esclavage est devenu pour moi, comme pour le public, un peu plus tolérable.

« Vous m'aviez recommandé, Monsieur et cher confrère (1), de prendre aussitôt que je le pourrais, l'habit du pays. Fidèle observateur de vos instructions, je n'ai point tardé à réclamer des indigènes l'honneur de porter leur costume. Vous croyez peut-être que ces braves gens, flattés de cette demande, se sont empressés d'y répondre; pas du tout. Quelques instances que nous ayons faites, ils n'ont jamais voulu permettre, ni à Augustin, ni à moi, d'acheter ou de confectionner une de leurs robes. Tout ce que j'ai pu adopter de l'équipement local, a été la chaussure, parce qu'il m'a suffi pour cela de mettre mes pieds nus dans une sorte de sandales aussi difficiles à décrire qu'incommodes à porter.

La grande affaire était d'obtenir pour moi la liberté de prêcher notre sainte religion, et, pour les gens du pays, la liberté de l'embrasser. Sans cette permission authentiquement donnée, sans cette garantie pour le peuple que je crois dans un état d'oppression, il nous était bien difficile d'avoir quelques succès; mais, cette concession une fois faite, j'avais lieu d'espérer qu'avec la grâce de Dieu, il y aurait bientôt des conversions et qu'elles seraient même assez nombreuses.

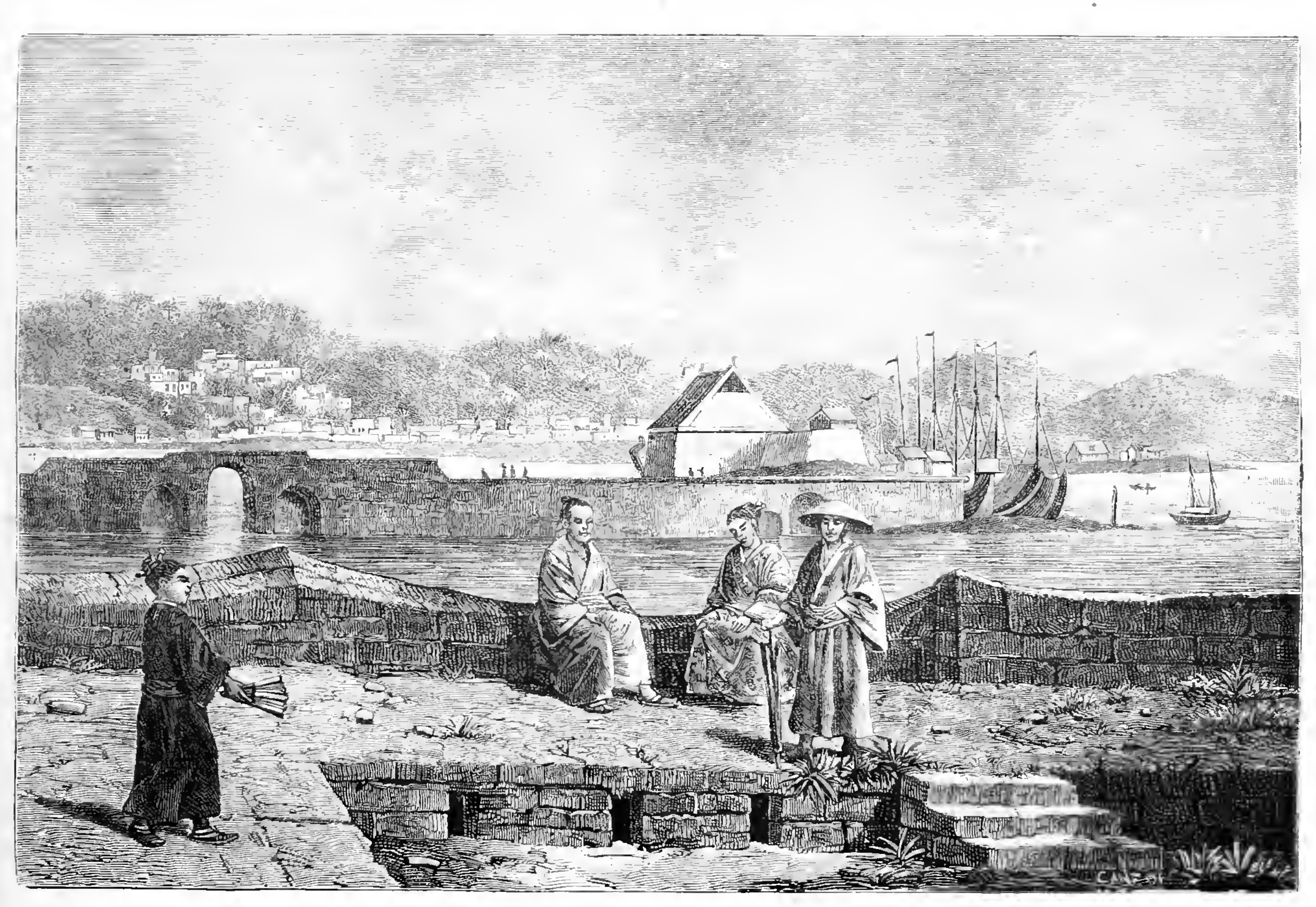
« Je n'ai point débuté par cette question en traitant avec

(1) Cette lettre est adressée au procureur des Missions-Étrangères à Macao, supérieur *par intérim* des îles Lieou-Kieou, par délégation des Vicaires apostoliques de Corée.

les mandarins ; j'y suis venu cependant à la longue, et après l'avoir abordée, c'est celle que j'ai poursuivie avec le plus de persévérance. Ma première demande a été suivie d'un refus, mais si faiblement motivé qu'il ne m'a pas été difficile de revenir à la charge. Cette fois, la réponse du mandarin, quoique toujours négative, était mieux fondée en raisons. Il s'appuyait principalement sur ce motif, que, si la tolérance m'était accordée, d'une part, la Chine, dont on est tributaire, romprait tous ses rapports avec le royaume ; d'autre part, le Japon, qui seul fait ici le commerce, retirerait ses navires : double malheur d'où résulterait infailliblement la ruine du pays.

« Il fallait réduire ces appréhensions à leur juste valeur ; je répondis donc : 1° Que je savais des royaumes tributaires de la Chine, le royaume annamite et celui de Siam, par exemple, qui avaient accordé le libre exercice de la religion, à des époques où elle était proscrite en Chine, sans que cet empire eût pour cela rejeté le tribut ou même fait entendre des plaintes ; 2° que, s'il s'agissait d'ouvrir le port de Nafa au commerce européen, le Japon, qui pourrait en souffrir, aurait sans doute quelque titre à faire des réclamations ; mais que, s'agissant ici d'administration intérieure, je ne voyais pas en quoi cette affaire regardait un État voisin, dont on prétend ne relever en aucune manière.

« Un autre point sur lequel, pour des raisons que je crois



JAPON. — Vue de Nafa, capitale des îles de Lieou-Kieou ; d'après un dessin.

bonnes, je n'ai fait aucune demande formelle aux autorités, mais qui a été, dès les premiers jours, l'objet de toute mon application, c'est l'étude de la langue du pays, ou, si vous l'aimez mieux, de la langue japonaise. Je ne crois pas me tromper, en avançant que le même idiome, ou peu s'en faut, est à l'usage des deux peuples. Cette langue est la seule qu'on parle ici ; le Chinois n'est entendu que de quelques interprètes issus d'anciens émigrés du Fokien ; encore ne s'en servent-ils jamais dans le commerce ordinaire de la vie.

« Je ne saurais vous redire tout ce qu'on a fait pour me rendre cette étude impossible. Non seulement on n'a jamais voulu me donner de leçons, ni me procurer aucun livre ; mais on s'est même refusé longtemps à me faire connaître le nom des choses les plus simples quand je le demandais : souvent on se plaisait à me tromper sur le sens des expressions que j'avais saisies par hasard, ou bien on m'enseignait malicieusement des mots de la langue écrite, qui ne sont point usités dans le langage usuel.

« Cependant, par une grâce toute spéciale de Dieu, nos petits mandarins de la bonzerie ont, depuis sept à huit mois, changé subitement de dispositions à cet égard. L'un d'eux, surtout, qui semble m'avoir pris en amitié, m'a rendu et me rend encore de très grands services ; il va même jusqu'à me dicter de petits dialogues qui me sont bien utiles, et qui ne le seront pas moins un jour à nos confrères. Bref, je me suis fait actuellement un dictionnaire de plus de dix mille mots ; je puis à peu près tout entendre,

et soutenir une conversation quelconque sans trop de difficulté. Ce matin, on m'a prié, à plusieurs reprises, de servir d'interprète auprès d'un capitaine anglais qui vient de relâcher à Nafa, et je me suis tiré d'affaire sans aucun embarras.

« Voilà quelles ont été mes tentatives sur les points les plus importants : je vous en ai fait connaître les résultats aussi nettement que je l'ai pu. En somme, nos affaires ne sont pas brillantes. Je résume la situation en trois mots : 1° Je me trouve à cette heure prisonnier de fait, soit dans ma bonzerie où personne ne peut m'aborder sans l'autorisation et la surveillance des mandarins, soit au dehors de ma résidence, dont je ne puis m'écarter d'un pas sans être suivi. 2° Je suis en butte à l'opposition la plus formelle de l'autorité. Si elle ne me persécute pas ouvertement parce qu'elle ne l'ose point, elle ne néglige aucun moyen de me susciter en dessous toutes les petites vexations qu'elle peut imaginer. 3° Comme prédicateur de l'Evangile, je ne trouve pas dans la langue indigène des mots correspondants à nos dogmes, et je crains de les compromettre par un essai de traduction qui peut-être les défigurerait. Dans cet embarras, j'ai recours à vous ; tâchez de me trouver des livres, de bons livres que les PP. Jésuites ont dû nécessairement écrire quand ils étaient au Japon : cherchez-les je ne sais où, mais enfin trouvez-les.

« Faut-il pourtant nous décourager ? Oh ! non. Dieu nous fasse la grâce de ne jamais perdre confiance ! C'est Lui qui m'a envoyé dans ces îles, qui m'y a conservé jusqu'à ce jour et qui paraît vouloir m'y garder encore ; je mets en lui toute mon espérance, il ne m'abandonnera point. Peut-être jetterons-nous le filet pendant une longue nuit, sans rien prendre ; mais, quand viendra l'heure du Seigneur, la pêche miraculeuse nous dédommagera bien de l'attente.

« Nous devons d'autant plus l'espérer, qu'ici le pauvre peuple est excellent. Il ne demande pas mieux que de me voir, de me parler et de m'entendre ; j'en ai plus d'une fois acquis la preuve.

« Ainsi, l'an dernier, j'étais sorti avec Augustin pour faire une promenade. Mes petits mandarins qu'une longue course contrariait, trouvèrent que j'allais bien loin ; mais, leurs remontrances n'étant point accueillies, ils eurent recours à un autre procédé, à une ruse de leur façon, employée souvent avec succès : se donnant l'air de gens fatigués, harassés, ils semblaient n'avoir plus la force de mettre le pied l'un devant l'autre ; ils me suivaient en se traînant à distance et s'asseyaient à tout instant, persuadés que, selon ma coutume, je les attendrais, j'aurais pitié d'eux et rebrousserais chemin. Mais, ce jour-là, fatigué à l'excès de leurs grimaces, et certain d'ailleurs que je n'avais rien à craindre, je double tout à coup le pas avec mon catéchiste, et bientôt une colline nous dérobe aux yeux de notre escorte.

« Elle ne sait plus où nous sommes ; pour la première fois, nous nous trouvons seuls. Profitant de l'occasion, nous nous avançons, par toute espèce de sentiers, jusqu'à quatre grandes lieues de notre bonzerie et nous arrivons jusqu'aux ruines d'une ville, qui fut probablement autrefois la capitale du royaume du Sud. Partout sur les chemins, dans les hameaux, les paysans nous saluent et nous font politesse.

« Arrivé au terme de ma course, tandis qu'Augustin allait encore plus loin à la découverte, j'étais resté assis sur le haut d'une colline. Les villageois ne m'ont pas plutôt aperçu, qu'ils quittent leurs champs et s'empressent autour de moi ; les uns m'offrent leurs pipes, leur tabac, et vont me chercher du feu dans une maison isolée ; d'autres me parlent, m'interrogent, et, bien que j'aie beaucoup de peine à comprendre leur patois, j'engage, comme je puis, la conversation avec eux. C'était la première fois qu'ils me voyaient : ils ne pouvaient me connaître que par les calomnies semées partout contre moi, et jamais, selon toute apparence, aucun Européen n'avait paru chez eux ; cependant, nos premiers rapports étaient déjà ceux d'une mutuelle bienveillance. J'étais là depuis quelque temps et les choses allaient au mieux, quand tout à coup apparaît mon éternelle escorte. A sa vue, mes pauvres gens de céder le terrain et de se sauver effrayés dans toutes les directions.

« Une autre fois, je rencontrai, dans une de mes promenades, un bon villageois à qui j'adressai quelques mots et qui m'amusa beaucoup par ses réponses, car c'était la simplicité même. Je dis à un petit mandarin qui m'accompagnait :

« — En vérité, voilà un brave homme : sa franchise ne « sait rien dissimuler, on peut le croire sur parole. »

« Mon surveillant jugea que l'occasion était bonne pour me faire la leçon.

« — N'est-il pas vrai, dit-il à cet ingénu, que, quand « le maître s'en va partout dans vos villages, vous autres « paysans, avez grand peur ? »

« Le ton sur lequel la question était faite, dictait clairement le sens de la réponse ; il n'y avait ni à se méprendre, ni à délibérer, le bonhomme n'hésita point non plus :

« — Oui, nous avons grand'peur ; mais je vais vous « dire : ce n'est point le maître européen que nous crai- « gnons, car nous savons bien qu'il ne nous fera pas de mal ; « mais c'est des mandarins et des satellites que nous « sommes effrayés. »

« Bien que ce ne fût pas précisément la réponse demandée et attendue, celle-ci était si vraie, empreinte de tant de bonne foi et si naïve dans ses termes, que mon jeune lettré ne put retenir un éclat de rire.

« Ces mandarins, quoiqu'ils soient ici comme partout des gens de la pire espèce, ces mandarins eux-mêmes ne sont pas tous mauvais : il en est plusieurs qui entendraient facilement raison, s'il leur était permis de prêter l'oreille à la vérité. Dès les premiers temps de ma résidence à Lieou-Kieou, un de ceux qui étaient auprès de nous, et qui nous a toujours paru, du reste, un homme droit, capable et fort instruit pour un pays si peu avancé, ayant provoqué Augustin par ses questions, eut avec lui une petite conférence sur l'existence d'un Dieu Créateur, sur le culte que nous devons lui rendre, etc. A peine eut-il entrevu nos vérités saintes, que, touché sans doute par la grâce et subitement frappé de la sublimité d'une doctrine qu'il entendait pour la première fois, il ne put déguiser son admiration. Ce ne fut point assez pour lui de l'exprimer par ses paroles, il alla jusqu'à improviser une jolie pièce de vers chinois, où il vantait la science de mon catéchiste, et manifestait son désir de l'entendre tous les jours de sa vie.

« Ce début me donnait les plus belles espérances. Mal-

heureusement notre futur néophyte nous fut immédiatement enlevé, et nous ne l'avons jamais revu : peut-être a-t-il payé cher cette expression si franche de ses nobles sentiments ? Daigne le Seigneur, dans sa miséricorde, lui tenir compte de cet hommage à la vérité, en découvrant à ses yeux le divin flambeau de la foi dont la première lueur a fait sur son âme une si vive impression !

« Depuis ce triste incident, il n'y a plus eu moyen pour mon catéchiste, dans ses rapports avec les mandarins, de parler de religion. Toutes les fois que, d'une manière ou de l'autre, il a voulu amener la conversation sur ce chapitre, il a vu toutes les oreilles se fermer, et ses auditeurs s'esquiver sous un prétexte quelconque. On ne dispute point, on ne conteste pas, on ne veut rien entendre. Ne croyez pas, cependant, que ce soit par indifférence ou par apathie qu'on agit de la sorte : cette conduite, je n'en doute pas, est dictée par des ordres qui partent de Chou (1). Quoi qu'il en soit, même aujourd'hui, je me flatte d'avoir parmi mes mandarins au moins un *demi-prosélyte* : mais je crains fort qu'il ne soit déjà suspect à l'autorité, et, par prudence, nous sommes obligés de nous montrer assez froids envers lui. Oh ! si nous étions libres! Espérons en Dieu, et cela viendra.... »

Après quelques détails sur les rapports du royaume de Lieou-Kieou avec le Japon, rapports que, par politique, les autorités du pays s'efforçaient de dissimuler, mais que trahissait la presque identité de langage, de coutumes, etc.... M. Forcade, à l'aide de plusieurs documents historiques et de ses observations personnelles, dit quelque chose de la prédication de l'Evangile dans l'archipel, prédication qu'il regarde comme un fait très probable et il laisse entrevoir la possibilité de retrouver des vestiges vivants de cette prédication.

Je terminerai, ajoute-t-il, ces observations par l'anecdote suivante, qui est encore pour moi une énigme, bien que je me sois maintes fois creusé la tête pour l'éclaircir. Dans les commencements de notre séjour ici, Augustin avait pris l'habitude d'aller tous les soirs, à la nuit tombante, réciter son chapelet sur les bords de la mer qui baigne les murs de notre jardin ; il ne savait alors ni dire, ni entendre quatre mots de la langue, et, comme d'ailleurs, grâce aux postes établis près de nous, il ne pouvait s'éloigner sans qu'on s'en aperçût, on le laissait ordinairement seul.

Or, le 2 octobre dernier, par un temps très obscur, tandis que tout était en émoi, par suite de la mort du prince royal arrivée dans la matinée, Augustin entend tout à coup comme le bruit d'un homme qui marchait dans l'eau. C'était un homme, en effet ; il paraît devant lui, une rame à la main et parlant à demi-voix, montrant du geste la bonzerie, il semble lui demander quelque renseignement avec beaucoup d'insistance. Mon catéchiste surpris, ne sachant ce qu'on lui veut et craignant que ce ne soit un malfaiteur, fait mine de se mettre en défense. L'inconnu s'éloigne alors, court porter, je ne sais où, sa rame, pour qu'elle ne soit plus un objet d'effroi, puis il revient en toute hâte, et renouvelle salutations, génuflexions et prières.

Cette mystérieuse entrevue durait depuis quatre ou cinq minutes, et Augustin n'y comprenait encore rien, quand deux jeunes gens du poste, attirés probablement par la voix émue des deux interlocuteurs, accourent sur les lieux.

(1) Nom de la capitale du royaume.

Le solliciteur ne les a pas plus tôt aperçus qu'il se sauve du côté de la mer plus vite qu'il était venu. Un second personnage qu'Augustin n'avait pas d'abord remarqué, mais qui était resté près de là en observation, s'enfuit avec le premier, et tous deux, se jetant dans une barque, s'éloignent à force de rames.

Là dessus je me suis perdu et me perds encore en conjectures. Ces hommes ne seraient-ils pas des descendants d'anciens chrétiens ?..... Croyez-moi, si nous étions libres, nous découvririons peut-être ici bien des choses dont on ne se doute guère. Oh ! la liberté ! demandez bien pour nous à Dieu l'heureuse et sainte liberté ! » *(A suivre).*

MÉLIK-HAROUN

Chef catholique dans la tribu de Djelo (Kurdistan turc).

NOTICE DU R. P. RHÉTORÉ, MISSIONNAIRE EN MÉSOPOTAMIE.

(Suite et fin)

IV.

SA FIDÉLITÉ AU GOUVERNEMENT EST CALOMNIÉE. — IL EST DÉPOSÉ DE SON TITRE OFFICIEL DE MÉLIK. — DERNIÈRES ÉPREUVES.

En 1882, aux derniers temps de sa vie, l'arme de la calomnie, si souvent employée contre lui par ses ennemis, le frappa douloureusement ; on le dénonça comme étant de connivence avec le célèbre cheikh Obeidullah dans sa rébellion contre le sultan et on prit pour prétexte d'accusation une visite qu'il fit à ce personnage. Cette visite, il la rendit, en effet, avec d'autres méliks de son pays sur un appel que le cheikh avait adressé aux chefs nestoriens ; celui-ci, sentant qu'il ne pouvait compter sur la fidélité et encore moins sur la bravoure de ses Kurdes, songeait à s'allier les tribus nestoriennes plus braves et plus unies entre elles. Les méliks qui se rendirent chez le cheikh, n'entendaient donner à leur démarche qu'un caractère de politesse, comprenant bien qu'il n'était nullement de leur intérêt de s'unir à un soulèvement parce qu'ils en auraient été plus tard les victimes. Cependant, se trouvant en face du cheikh, ils n'osèrent pas le contredire dans l'exposition de ses projets de rébellion, et, agissant à l'orientale, ils répondirent timidement *amen* à toutes ses paroles. Seul, Mélik-Haroun eut le courage de ses convictions et lui dit sans détours qu'il tentait une vaine entreprise et que ceux qui le poussaient seraient les premiers à l'abandonner au moment des difficultés, puis il l'engagea à tenter plutôt une réconciliation avec le gouvernement turc.

Le cheikh, dont les affaires commençaient à prendre une mauvaise tournure, vit dans ces paroles celles de la raison et il dit devant ses gens réunis : « Ce chrétien est sage et,

(1) Voir les *Missions catholiques* du 15 mai 1885.

si j'en avais trois comme lui autour de moi, mes affaires ne seraient pas aussi compromises. » Dès lors il songea à entrer en composition avec les Turcs. Quelques jours après, son fils se soumettait pour son propre compte et Mélik-Haroun fut un des négociateurs de sa reddition. Sa conduite en cette visite, dont on lui a fait un crime, loin donc d'être blâmable, n'est que digne d'éloge et a fourni une preuve patente de ses sentiments de fidélité au gouvernement.

On a aussi accusé Mélik-Haroun d'avoir servi d'intermédiaire entre le cheikh et Mar-Chimoun pour gagner ce dernier à son parti. Mais il eût fallu que le cheikh fût bien peu soucieux du succès de sa cause pour choisir, comme négociateur en cette circonstance, un homme dont toute la vie n'avait été qu'une lutte contre le chef des nestoriens et qui n'avait aucun crédit chez lui. Cette accusation calomniatrice tombe donc d'elle-même. Tous ceux qui ont connu Mélik-Haroun et sa droiture de caractère savent qu'il n'était nullement capable de pareille félonie envers le gouvernement turc, auquel il se regardait comme lié autant par le devoir que par l'intérêt. L'imputation de trahison qui lui a été faite doit être rapportée à la même source que toutes les autres persécutions, auxquelles il a été en butte depuis sa conversion, c'est-à-dire à la malice de l'hérésie et à la haine du nom catholique, ravivée par la crainte qu'elle avait du prestige de cet homme de bien. Que de fois la voix du peuple n'a-t-elle pas dit : « Mélik-Haroun n'a des ennemis que parce qu'il est catholique; sans cela il serait le plus honoré des chefs de la montagne. »

Les ennemis du mélik parvinrent à rendre l'autorité locale complice de leur intrigue; celle-ci accepta leurs dénonciations, retira à l'accusé son titre officiel de mélik et lui substitua un homme sans nom comme sans honneur. Mélik-Haroun se trouva privé de son modique traitement, dernière ressource qui allégeait sa pauvreté. Il protesta contre sa destitution, d'autant plus injuste qu'elle n'avait pas et n'eut jamais la sanction de la Sublime-Porte, requise cependant pour sa validité, puisque c'était par lettres directes du sultan qu'il avait été établi Mélik du Djélo et rétribué à ce titre. L'autorité locale, en agissant sans cette sanction nécessaire, montrait elle-même qu'elle suivait moins les voies de la justice que celles du bon plaisir ou d'un intérêt particulier. Mélik-Haroun protesta en vain; il eut même la douleur de se voir abandonné par ceux qui auraient pu le protéger, prévenus qu'ils étaient par l'inculpation produite contre lui et qu'ils n'étaient pas en mesure de pouvoir vérifier. Il supporta ces épreuves en chrétien. « Dieu sait mon innocence, disait-il, cela me suffit. Il m'a tiré de bien d'autres embarras, j'espère qu'il m'aidera cette fois encore. » La mort n'était pas loin de lui et Dieu voulait lui donner le sceau de la purification chrétienne par ces épreuves accumulées aux derniers jours. Avant d'arriver à ses derniers moments, arrêtons-nous pour considérer les traits de sa noble physionomie.

V.

Son portrait comme homme et comme chrétien.

Tant de luttes et de persécutions, tant de souffrances morales et physiques, tant de noires calomnies jetées sans cesse sur son nom, auraient dû, ce semble, aigrir son âme et le dégoûter des hommes; mais non; Mélik Haroun était un aimable et souriant vieillard, d'une conversation toujours agréable, d'une belle et digne simplicité, poli, condescendant, sans l'ombre de rancune pour ses ennemis qu'il plaignait bien plus de se laisser entraîner au mal qu'il ne se plaignait lui-même d'être leur victime. La religion avait façonné en lui ces belles qualités et il les avait puisées tout particulièrement dans son esprit de soumission à la volonté de Dieu. « Dieu l'a voulu ainsi, concluait-il toujours en racontant ses longues tribulations; que son nom soit béni, car il sait mieux que nous ce qu'il nous faut. Je ne regrette qu'une chose, ajoutait-il, c'est de n'avoir pas pu faire dans nos montagnes pour notre religion ce que mon cœur aurait désiré, mais Dieu a permis que mes ennemis fussent toujours plus forts que moi; que pouvais-je faire? »

La crainte de Dieu était sa seule science, mais elle lui avait donné d'admirables lumières dans la conduite des affaires de ce monde et pour celles de l'éternité. C'était l'homme de bon conseil dont les avis étaient recherchés avec empressement.

Doué d'un cœur excellent, il regardait à juste titre la charité et la paix entre chrétiens comme le plus grand des biens; il donnait lui-même généreusement l'exemple du pardon aux ennemis en accordant, le premier, le *salut de paix* à ceux qui l'avaient offensé, fussent-ils des gens vils et indignes de considération. « Nous ne serions pas chrétiens, disait-il, si nous ne faisions pas ainsi. » Cet esprit de charité lui avait, en particulier, appris un art parfait d'exercer l'hospitalité; assis près de ses hôtes, on le voyait attentif à tous leurs moindres besoins sans en paraître préoccupé et charmant leur temps par son intéressante conversation. Sans maître, sans modèle, ce montagnard kurde était devenu, sous la seule influence de la religion, un homme parfaitement élevé et les plus nobles personnages des pays civilisés auraient pu envier ses manières distinguées. Le peuple en était frappé et il disait : « Quoi qu'on fasse et quoi qu'on dise, Mélik Haroun reste le *seigneur* de la montagne. »

Les longues épreuves bien supportées exercent l'âme à s'élever vers Dieu; la sienne avait acquis cette heureuse habitude, aussi se portait-il naturellement et doucement à la prière dès que les occupations lui en laissaient le temps; il tirait alors son chapelet et se mettait à l'égrener avec une piété d'une touchante simplicité. « La prière à la Vierge Marie, disait-il, fait toujours du bien au cœur. »

Aucun prêtre catholique ne résidant dans son pays à cause du fanatisme des hérétiques, il ne pouvait recevoir le bienfait des sacrements qu'à de longs intervalles, quelquefois à des années de distance, cependant sa foi n'avait pas souffert de l'absence de cet aliment nécessaire, elle se maintint jusqu'au bout ferme et vive et l'on était touché de la vénération qu'il professait pour tout ce qui se rapporte à la religion. Son intelligence, aidée de la grâce, lui faisait trouver de belles et justes réponses aux doctrines contraires à la religion catholique, il put ainsi préserver son canton de l'envahissement du protestantisme.

« La doctrine de notre mère la sainte Eglise catholique est de lait, aimait-il à dire, les autres sont marquées d'un

cachet de réprobation qui les rend froides et sans douceur pour le cœur. » — « Parlez-moi de cette belle doctrine, disait-il à un missionnaire, je ne me rassasie pas de l'entendre. » — Plusieurs des siens, à cause du manque de prêtre, n'avaient pu être admis aux sacrements catholiques, « Avant de mourir, disait-il, je ne désire rien tant que de les voir réunis au sein de notre Mère la Sainte Eglise. » Dieu lui fit cette grâce par l'intermédiaire d'un missionnaire qui passa dans son village quelques jours avant sa mort et il eut en particulier la consolation de voir sa plus jeune fille, ange d'innocence et de piété et la prédilection de son cœur, admise à la sainte communion pour la première fois : il ne manqua pas de s'asseoir à ses côtés à la table sainte. « Que je suis heureux, disait ce père chrétien à propos de cette enfant; que je suis heureux de la voir craignant Dieu et le servant de tout son cœur! mon plus grand souci est que le monde ne lui enlève ces vertus. »

La pieuse enfant doit aux bons exemples de son père d'avoir contracté de bonne heure d'aussi belles inclinations.

Plusieurs familles de son village abjurèrent l'hérésie dans la même circonstance, et comme elles hésitaient dans la crainte des persécutions : « Ne craignez point, leur disait-il, et voyez comment Dieu m'a aidé et comment il a prolongé mes jours malgré les efforts de mes ennemis pour les abréger. »

Bien qu'il eût beaucoup de raisons pour ne pas se mêler des affaires de ses collègues les méliks nestoriens, cependant, quand leurs querelles nuisaient au pays, il oubliait ses propres griefs et, ne voyant plus que le bien de sa nation, il se prêtait volontiers à la tâche ardue de la réconciliation; les derniers jours de sa vie se passèrent ainsi à réconcilier sa tribu divisée et celle de Boz ravagée aussi par des hostilités intestines.

Son dernier acte fut de satisfaire à une obligation dont il se trouvait chargé et qui était arrivée à échéance. C'était une assez forte somme que sa pauvreté ne lui permettait guère de payer. Cependant il vendit quelques moutons de son petit troupeau, fit argent de quelques ustensiles de ménage : mais, après ces sacrifices, sa dette étant encore loin de pouvoir être comblée, il pria simplement le Seigneur de lui venir en aide et Dieu qui n'abandonne jamais ses amis lui fournit une occasion par laquelle il put compléter ce qui manquait.

Devant les hommes comme devant Dieu, cet honnête homme, ce bon chrétien, était en règle, et, quand l'heure suprême sonna pour lui, il était prêt.

VI.

Sa mort, son éloge dans la bouche du peuple. — Effet de ses exemples. — Sara de Charsuwa et lui.

Il avait toujours dit : « Je ne crois pas que mes ennemis me laissent finir mes jours naturellement. » Ses prévisions semblent avoir été justifiées.

Dans ses derniers jours, le ciel parut s'éclaircir pour lui : plusieurs circonstances se présentèrent qui semblaient devoir l'aider à se relever de l'abaissement où l'avaient précipité ses ennemis, et, entre autres indices, le gouverneur général de la Province avait accueilli ses plaintes et promis d'examiner son affaire. Son triomphe n'eut pas manqué de causer une forte humiliation à ses adversaires ; on croit qu'ils voulurent prévenir cette épreuve en mettant fin aux jours du mélik. En effet, le bruit a couru dans tout le pays qu'il avait été empoisonné par eux, on nommait même les coupables; beaucoup, même parmi les musulmans, allaient jusqu'à dire : « Nous sommes prêts à témoigner en justice sur le fait de l'empoisonnement », enfin des paroles révélatrices auraient, dit-on, été recueillies de la bouche de gens attachés au service de ceux qui avaient commis le crime.

Quoi qu'il en soit de ces bruits graves, mais auxquels on ne peut encore accorder une pleine créance, la mort du Mélik Haroun eut lieu dans les circonstances suivantes.

Le 31 août 1884, il était encore en parfaite santé dans la matinée ; vers le soir, il sentit du malaise, puis se produisirent des coliques violentes et sèches, accompagnées d'un brûlement dans les intestins, lequel peu à peu se fit sentir dans tout le corps. Le lendemain 1er septembre, son corps devint noir sous l'influence de cette forte chaleur intérieure et ses forces l'avaient complètement abandonné. Sentant qu'il allait mourir, il fit ses dernières recommandations à sa famille et recommanda lui-même tranquillement son âme à Dieu en le remerciant de lui avoir envoyé un missionnaire quelques jours auparavant. Une inflammation intérieure semblait le consumer. Le 2 septembre au matin, il expira dans ces souffrances sans que les siens aient pu soulager son mal, ni s'en expliquer la cause. Il avait environ 72 ans.

En l'absence du prêtre, il fut porté à sa dernière demeure par les siens et les quelques catholiques de son village; leurs sanglots et leurs pleurs tinrent lieu des prières liturgiques. Triste fin au bout de tant de tribulations amères! Mais nous aimons à croire qu'elle aura été glorieuse devant Dieu; surtout, nous ne doutons pas que les miséricordes divines n'aient été grandes pour ce généreux et fidèle chrétien.

Sa mort fut un deuil pour les catholiques qui disaient : « La lumière de la montagne s'est éteinte. » Il était vraiment pour eux un phare lumineux et tous ceux qui étaient éprouvés pouvaient se consoler en jetant les regards sur lui et en voyant sa piété et sa constance. Son éloge sortit tout à coup de la bouche de tous, musulmans ou nestoriens : « Homme craignant Dieu, disaient les uns ; — homme juste, disaient les autres ; — homme qui ne connaissait ni les tromperies ni les malices de ce monde, répétaient ceux-ci ; — homme vraiment digne et honnête, disaient ceux-là ; — homme le plus noble de toute la montagne, disait-on encore. »

Ses belles qualités et l'influence de son nom avaient fait espérer qu'il servirait au développement du catholicisme dans son pays. La persécution acharnée contre lui ne lui a pas laissé faire cette œuvre, qui était aussi, nous l'avons vu, un des désirs de son cœur ; mais il a laissé à l'avantage de la religion mieux que les œuvres extérieures, c'est la lumière bienfaisante de ses exemples. Pour les peuples faibles de caractère et grossiers qui habitent ces montagnes, Dieu comprit qu'il devait susciter un homme de leur terre et de

leur sang qui leur fût un exemple vivant de ce qu'ils devaient être eux-mêmes dans les conditions difficiles où se passe leur existence. Nous avons rassemblé les principaux traits de cette belle physionomie pour les donner à contempler à ceux de son pays, principalement aux catholiques infortunés des montagnes qu'il a habitées, afin de les aider à imiter la foi vive et ferme, la patience inébranlable, la confiance en Dieu, la piété sincère qu'il montra dans ses tribulations, lesquelles sont aussi les leurs. Et si sa triste fin les effraie, qu'ils pensent à la grandeur des récompenses qu'il n'a pu manquer de recevoir de la main de celui qui rémunère le juste au centuple de ce qu'il a souffert. Le monde et ses épreuves passent, mais l'éternité bienheureuse reste à ceux qui ont été fidèles jusqu'à la fin.

Mélik Haroun est un des derniers de ces chrétiens héroïques suscités par Dieu il y a quarante-cinq ans environ pour la résurrection de la foi dans la Chaldée et dont les actes, racontés par M. E. Boré, ont fourni de si belles pages à Rhorbacher à la fin de son histoire ecclésiastique. Heureux les pays où surgissent de tels hommes! quels que soient leurs malheurs ou leur décadence, il n'y a pas à désespérer de leur relèvement.

Mélik Haroun et Sara la jeune martyre de Charsuwa (1877) sont deux victimes que la Chaldée catholique a offertes à Dieu en ces dernières années : puissent-elles mériter à cette nation un attachement constant à la vraie foi et une piété sincère envers l'Église romaine, vertus qui seront pour elle les meilleurs gages des bénédictions de Dieu et qui, en même temps, ne peuvent manquer de contribuer puissamment au retour du grand nombre de ses enfants restés encore ensevelis dans les erreurs de la vieille hérésie nestorienne, malgré les efforts des ouvriers évangéliques pour les ramener à la vie et à la lumière!

BIBLIOGRAPHIE

Le R. P. Barbe, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, MISSIONNAIRE A MADAGASCAR, *mort à Tamatave, le 22 octobre 1883*; par l'abbé Lamaignère, prêtre du diocèse d'Aire, 1 vol. in-12, 1 fr. 50. H. Oudin, éditeur, Paris, rue Bonaparte, 17.

Depuis quelques années, la France a les yeux fixés sur Madagascar, la reine des îles que voudrait nous ravir l'influence anglaise. La Vie du R. P. Barbe nous transporte au milieu de ce pays ; elle nous fait connaître les mœurs, le degré de civilisation des peuples qui l'habitent. Certaines pages tout intimes nous révèlent le patriotisme infatigable des missionnaires jésuites, disputant les droits de la France contre les envahissements des pasteurs protestants, soutenus par le gouvernement britannique.

Autobiographie du R. P. Chaumonot, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, MISSIONNAIRE AU CANADA, et son complément, par le R. P. Martin, de la même Compagnie. (H. Oudin, éditeur, Paris.)

Sur l'ordre de ses supérieurs, le R. P. Chaumonot, ancien missionnaire des Hurons, a écrit sa propre biographie. Il était intéressant de compléter son œuvre et de suivre jusqu'au terme sa longue carrière si mouvementée et si édifiante.

Personne mieux que le R. P. Martin n'était apte à continuer ce travail. Longtemps missionnaire au Canada, il a vu le théâtre des travaux du R. P. Chaumonot. Il a même reçu du gouvernement canadien la mission d'explorer l'ancien pays des Hurons et de lever le plan des deux forts bâtis autrefois par les missionnaires, plan qu'il publie dans l'appendice.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(ÉDITION FRANÇAISE)

Une abonnée de Genève	50
Le couvent des Bénédictines d'Ardouanne, diocèse de Montpellier	40

A Mgr Azarian, pour l'église N.-D. du Spasme, à Jérusalem.

M. Lippé, à Québec (Canada)	10

Pour les missions de Chine (à M. Delpech, pour le Kouang-Si).

Anonyme de Cassis, diocèse de Marseille	500

A Mgr Puginier, pour les victimes de la persécution au Tong-King occidental.

Un abonné du diocèse de Valence	7

A Mgr Fenouil, pour les victimes de la famine au Yun-Nan.

Un abonné du diocèse de Valence	7

Pour M. Damien Grangeon, missionnaire en Cochinchine orientale.

B. A. prêtre du diocèse de Clermont	10
M. l'abbé G., professeur, diocèse de Clermont	20
M. l'abbé L. P. G. aumônier, diocèse de Clermont	20

A Mgr Foucard, pour ses missions dévastées du Kouang-Si.

Un abonné du diocèse de Valence	7

Pour M. Barrier, missionnaire apostolique au Kouang-Si.

B. A. prêtre du diocèse de Clermont	10

Au R. P. Delpech, missionnaire à Callicoulam (Maduré), pour ses pauvres et son église.

Mme E. R. L. diocèse de Marseille, avec demande de prières pour plusieurs grâces	300

Pour les missions d'Afrique (à Mgr Charbonnier).

Anonyme de Cassis, diocèse de Marseille	500

A Mgr Balsiéper, pour la mission de l'Arakan.

M. Lippé à Québec (Canada)	10

ÉDITION POLONAISE

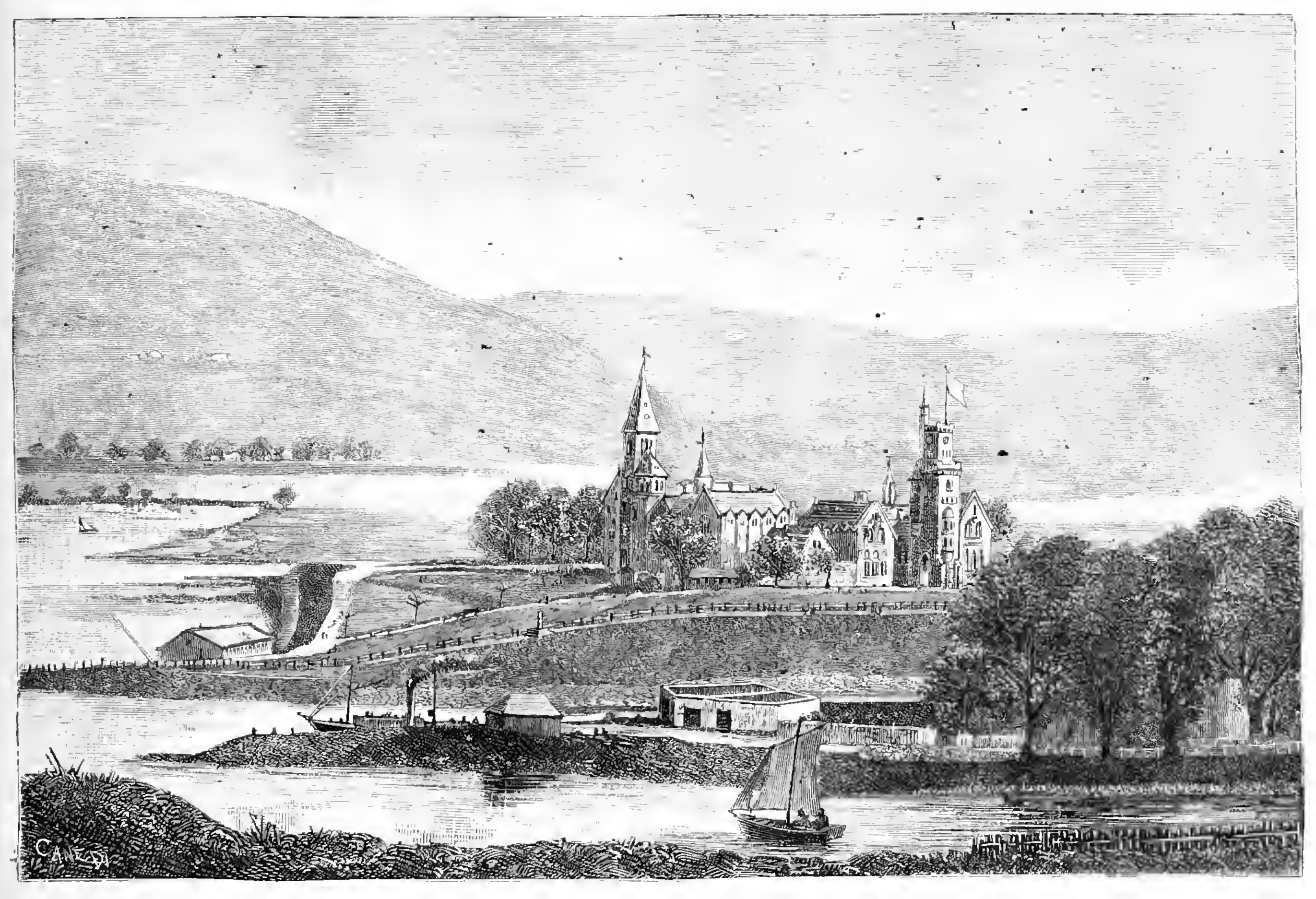
1er trimestre 1885.

Pour l'œuvre de la propagation de la Foi	12 80
Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Mladenoff)	555 90
A Mgr Mladenoff, pour la Bulgarie	108 90
Pour les RR. PP. Résurrectionnistes à Andrinople	231 70
Pour l'hôpital des sœurs d'Ourmiah (Perse)	9 25
A Mgr Puginier pour les missions du Tong-King	45 40
Pour les missions de Chine (P. Marie)	131 30
Pour le R. P. Mengelle, au Maduré	51 »
Pour le rachat d'enfants païens (Jésuites au Zambèse)	62 10
Pour les missions d'Afrique (Zambèze)	54 65
Pour les missions du Zambèse	76 30
A Dom Bosco, pour les missions des Salésiens	46 95
Pour la mission du P. Sebastianski au Nebraska (États-Unis)	102 55
Pour le P. Rogalski à Sevenhill (Australie)	15 90
Pour les missions de Mgr Lamaze en Océanie	44 80

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



ÉCOSSE — Vue générale de l'abbaye bénédictine de Fort-Augustus; d'après un dessin (Voir page 261).

CORRESPONDANCE

PONDICHÉRY (Hindoustan)

Mgr Laouënan, vicaire apostolique de Pondichéry, actuellement à Rome où le retiennent des travaux importants confiés par le Saint-Père, nous envoie la lettre suivante. Le vénérable prélat la fait précéder de ces lignes : « La situation du P. Gabillet est réellement telle qu'il la décrit, aussi pauvre, aussi misérable que possible. Il ne s'épargne pas, il a bon courage; mais cela ne suffit pas toujours !... »

LETTRE DE M. GABILLET, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, MISSIONNAIRE A PONDICHÉRY.

La mission de Gengy.

Il y a trois ans que vous m'avez envoyé à Gengy pour y fonder une nouvelle chrétienté. Fort du secours de Dieu, j'obéis et m'empressai de me rendre au lieu du combat.

La fièvre si renommée de Gengy, le tracas d'une installation provisoire, une maladie d'yeux qui me condamnait au repos pendant trois longs mois : voilà le début. Les nombreux missionnaires qui moururent pour la foi dans les cachots de la citadelle et le Bienheureux Jean de Britto, apôtre de ces parages, n'avaient-ils pas porté leurs croix ?

Rentré à mon poste, car j'étais allé réclamer les secours de l'art médical, les payens riaient et répétaient :

« Ah ! ah ! le petit Père a voulu se moquer de notre *sâmi* en bâtissant une chapelle au-dessus de notre pagodin, mais notre *sâmi* l'a bien châtié. *Pârounguel*, disaient-ils, en montrant mon bandeau à leurs petits enfants. Ce *sakili sâmiar*, prêtre cordonnier, ce *paria padri*, père des parias, qu'il vienne encore se moquer de notre Dieu ! etc. »

Ce *sakili sâmiar*, ce *paria pâdri*, me restèrent sur le cœur. Il faut, me dis-je aussitôt, pour l'honneur de notre sainte religion et pour ouvrir les yeux à ces pauvres païens, établir ici quelques familles de haute caste. Ce n'était pas petite besogne, mais il fallait s'y résigner, autrement la position n'était pas tenable. J'étais au ban

de la caste. Le blanchisseur et le barbier me refusaient leurs services. J'étais obligé d'envoyer mon linge jusqu'à douze milles pour le faire blanchir. N'ayant rien, mais fort du secours de la divine Providence, j'entrepris mon œuvre.

Après bien du temps, un terrain m'avait été accordé par le maire du village pour bâtir une première maison. Au moment où j'allais commencer les constructions, les gens viennent en foule s'y opposer. C'était une entente secrète avec le chef, qui, pour se ménager l'avenir, n'avait pas osé m'opposer un refus direct. Je cherchai ailleurs, il fallut deux longues années pour arriver à bâtir la première cahute.

Mon premier colon s'était établi; n'ayant pas de terrain, il vivait au jour le jour. Les païens paraissaient tranquilles; ce n'était qu'une fausse paix. En avril dernier, le gros tamarinier, voisin de la case de mon unique néophyte, s'enflamma un beau matin comme par enchantement. C'était un arbre dédié au diable, on lui en offrait les fruits tous les ans. J'étais parvenu, après bien des tracas, à m'en emparer en dépit des païens. Ces derniers, furieux, voyant qu'ils ne gagnaient rien à montrer au grand jour leur haine, la gardèrent secrète. Pour se venger, ils introduisirent du feu au milieu du tronc de l'arbre qui était poreux. Leur but était ni plus ni moins de faire tomber le colosse sur la case de mon colon pour l'écraser, lui et sa famille; mais Dieu veillait sur les siens; le feu prit si lentement que l'arbre ne tomba que le lendemain matin. La case cependant fut à moitié ruinée.

Cette fois, j'eus peine à retenir mon homme, je finis cependant par le rassurer. Mais quelle souffrance pour lui d'être seul! Sans cesse il me dit :

« — Voilà plus d'un an que je suis isolé de tout le monde.

« — Tu n'as ni bœufs, ni terrain; si je ne te donnais par-ci par-là quelque peu d'ouvrage, si je ne t'avançais pas de temps à autre quelques fanons, tu mourrais de faim avec ta nombreuse famille. Ce ne seront pas les païens qui auront pitié de toi. Attends, attends qu'on t'ait procuré le nécessaire, ensuite on amènera une à une d'autres familles. »

Il avait raison, le brave homme; dans mon for intérieur, j'abondais dans son sens, tout en le contredisant. Je cherchais partout des terrains; grâce à Dieu, j'ai fini par découvrir un bel emplacement, qui me permettra, si j'en fais l'acquisition, d'établir une dizaine de familles. D'autre part, je cherchais aussi des hommes qui voulussent se fixer à Gengy. Parmi ceux qui m'avaient donné leur parole, plusieurs se dédirent à la vue des difficultés qu'ils auraient à subir avec les païens. Quitter son village, ses parents, toutes ses connaissances, ce n'est pas petite affaire pour un campagnard indien! ça lui coûte presque autant qu'à un conscrit bas breton pour aller sous les drapeaux. A force de recherches, j'ai fini par trouver plusieurs familles qui sont décidées à tout, pourvu toutefois que je leur donne les moyens de vivre de leur propre travail, sans avoir besoin d'aller faire continuellement la journée chez les païens.

Ayant été chargé de leur paroisse pendant quelques mois, j'ai eu le loisir d'examiner ces pauvres gens et j'ose assurer que, si je leur procure ce qu'ils me demandent, je puis compter sur eux. Ils resteront solides au poste. En outre, la plupart sont nouveaux chrétiens; leur condition mérite la compassion des âmes charitables; voici en un mot leur histoire :

Rayappen de Papambâdy, homme d'une haute taille, blanchi un peu avant l'âge (il a à peine cinquante ans), d'une physionomie qui annonce quelque chose de plus qu'ordinaire, est le premier nouveau chrétien qui s'offre à moi. Il a quitté ses parents, sa fortune, il a même renoncé au titre de maire de village pour venir à notre sainte religion. Depuis ce temps, avec toute sa famille il est à Velantanguel, sans maison, se contentant d'un petit coin dans l'appentis de l'habitation d'un ancien chrétien. Lui, son fils et toute sa famille sont doués d'une foi vive, si vive que, malgré son indigence, il veut toujours, pour ce qui regarde les cérémonies du culte, faire les choses en grand, coûte que coûte. De plus, il est parent par alliance d'un des chefs de Gengy. Il ferait fort bien ici. Il a déjà décidé un autre nouveau chrétien à le suivre.

Moutoussâmi, de Vesteramberaudey, sera mon deuxième locataire. Je passe sous silence l'histoire de ce dernier, je serais trop long si je voulais tout raconter.

Mon troisième est un jeune homme de Atréian, Pierre est son nom. Il y a à peine quatre ans qu'il a reçu l'eau régénératrice. Il avait d'abord refusé de venir avec son père et sa mère, il s'était enfui chez ses parents païens en disant :

« — Que voulez-vous que j'embrasse cette religion de parias et de sakilis? »

Ses parents lui expédiaient-ils quelqu'un pour l'appeler, il les insultait sur tous les tons. La grâce aidant, il finit par recevoir le baptême.

Depuis c'est un chrétien modèle, il a passé par toutes sortes d'épreuves, mais il n'a jamais chancelé. Moi-même, j'ai été témoin de toutes les avanies que lui, son vieux père, sa vieille mère, son frère aîné et sa jeune sœur ont eues à subir. Que de difficultés se sont présentées pour son mariage! Grâce au secours que les âmes charitables nous accordent pour l'œuvre des mariages des nouveaux chrétiens, je suis parvenu à lui faire épouser une fille d'anciens chrétiens très respectables.

Après son mariage, il demandait instamment à venir à Gengy; comme je n'avais pas le moyen de l'établir, je l'ai pris à mon service. Quel caractère heureux! Quelle riche nature et quel bon travailleur! Plus je l'étudie, plus il m'étonne.

« — Permettez-moi, me dit-il, d'aller dans mon village natal; je vous amènerai mes deux cousins orphelins. »

« J'en ai débité bien plus que vous autres, répète-t-il aux païens, et cela à mon père et ma mère qui m'appelaient à la vraie religion. »

Ne vous étonnez pas si je vous annonce un beau jour qu'il en a converti plusieurs.

Mon ancien domestique, qui, lors de mon installation et dans mes démêlés avec les païens, a montré une grande prudence et s'est fait une réputation rare, veut absolument quitter ses parents (qui en font volontiers le sacrifice), s'établir ici, devenir mon catéchiste et prêcher notre sainte religion.

Son jeune frère le suivra de près.

Pour ne pas trop allonger ma lettre, je passe sous silence l'histoire de deux ou trois autres qui veulent se dévouer à la même œuvre.

Vous le voyez, ce ne sont pas les sujets qui me manquent, mais les ressources; je n'ai rien. Où aller quêter? Je ne connais personne.

C'est à vous, c'est aux bienfaiteurs de la Propagation de la Foi que j'ose m'adresser. Puissent quelques bonnes âmes prendre en pitié la fondation du nouveau village Saint-Michel de Gengy.

Dans cette mission, la plus pauvre de notre vicariat, nous n'avons pour chrétiens que des parias et des sakilis, le rebut de la société. Si nous n'y établissons pas quelques familles nobles, nous ne pourrons jamais arriver à entamer les païens tamoujères qui nous confondront toujours avec les protestants.

Quelle somme nous faudrait-il ? ... Je pense qu'à moins de deux à trois mille francs, on ne peut rien faire de durable.

Nous extrayons de diverses correspondances adressées de Pondichéry et que nous communique M. Fleury, directeur au Séminaire des Missions-Étrangères de Paris, les détails suivants sur les désastres dont ce même vicariat vient d'être victime.

Les télégraphes et les journaux vous ont appris que, dans les derniers mois de l'année 1884, le sud de l'Inde avait eu à subir de terribles inondations.

Le Père Renevier, procureur de la mission de Pondichéry, en annonçant l'arrivée des jeunes missionnaires partis de Marseille en novembre, écrivait : « Ce n'est pas sans peine que nos nouveaux confrères ont pu débarquer le 19 décembre. Ils nous sont arrivés par un vrai déluge et ceux d'entre eux qui étaient destinés au Maïssour et au Coimbatour, après vingt-quatre heures passées avec nous, ont dû se rembarquer pour gagner leurs missions respectives. Une inondation épouvantable venait de couper toutes les voies de communication par terre. De Pondichéry à Madras, le railway est rompu en huit endroits. Le pont suspendu, près de Villenour, a été précipité dans un gouffre de vingt-trois pieds d'eau.

« A Villenour, la chapelle de Notre-Dame de Lourdes a été inondée jusqu'au marche-pied de l'autel. Le P. Rattinan s'est fait apporter ici sur une chaise, après avoir jeûné pendant deux jours.

« Comme la poste ne circule que difficilement et d'une manière irrégulière, nous n'avons que peu de nouvelles de l'intérieur. Mais tout fait craindre qu'elles seront lamentables. »

« Nous pensions, écrit le P. Fourcade à la fin de décembre, nous pensions qu'il n'était guère possible d'avoir des pluies plus abondantes et plus désastreuses que celles qui, en novembre dernier, ont causé tant de ravages. Hélas! nous nous trompions. Le 15 décembre, en effet, un vrai déluge a commencé,et la pluie a persisté ainsi pendant cinq jours consécutifs. Mais la journée du 18 a été de beaucoup la plus terrible pour nous. L'étang de Talavanon s'étant rompu, les eaux se sont précipitées avec fureur dans celui d'Alladhy. Les digues de ce dernier n'ont pu résister à la violence du choc ; elles ont cédé. Le torrent alors est venu fondre sur le village que des secours d'Europe m'avaient permis de bâtir à nos nouveaux chrétiens ; en un instant, toutes les maisons en terre ont été détruites. Me voilà donc condamné à les rebâtir!

« Je recueillis les naufragés et partageai ma maison avec eux. Comme elle ne suffisait pas, j'ouvris aussi la chapelle qui ne leur procura qu'un bien insuffisant abri ; car son toit de chaume laisse en maints endroits passer la pluie qui continue toujours. Pourtant une centaine de personnes ne peuvent se réfugier ailleurs. J'ai enlevé les statues qui ornaient l'autel, la fumée des foyers les aurait détériorées.

« Tous accourent vers moi, me suppliant d'apaiser leur faim. Ma provision de riz y a passé, mes quelques ressources en argent aussi. Maintenant j'emprunte pour les secourir.

« Vous rappelez-vous les tristes tableaux que nous avions sous les yeux pendant la dernière famine, vous à Tindivanam, moi à Alladhy. Eh bien! je suis en face des mêmes misères. La position est même plus horrible. Non seulement mes pauvres chrétiens n'ont pas de quoi se nourrir, mais encore, pour la plupart, ils sont privés de tout abri. Et vous savez leur dénûment! »

« Avec l'inondation, écrivait le P. Prieur, est arrivée la famine, famine locale, j'espère, mais terrible quand même; car les trois quarts des Indiens n'ont pas de quoi acheter du grain.

« Naturellement ce sont les parias qui auront le plus à souffrir de la faim. Leurs maîtres, n'ayant rien récolté cette année, ne peuvent les soutenir, et il leur est impossible de trouver du travail à présent.

« La moitié des maisons en terre se sont écroulées, et j'ai dû donner asile dans mon étroit presbytère à un grand nombre de chrétiens que je nourris.

« Comme les bœufs périssent en masse, faute de nourriture, les parias ne trouvant rien autre chose à manger, se portent avec avidité sur les cadavres de ces animaux atteints, à la suite des pluies, de maladies diverses. Une telle nourriture devait, nécessairement, amener le choléra. Déjà, il a fait son apparition dans trois ou quatre de

mes villages, et bon nombre de chrétiens sont morts sans que j'aie pu leur administrer les derniers sacrements ! Il faudrait un bateau pour aller d'un village à l'autre.

« Aujourd'hui cependant, apprenant que trois personnes étaient atteintes du choléra dans une paroisse voisine, n'écoutant pas les représentations des chrétiens qui voulaient me retenir, je me suis aventuré, un bâton à la main et les habits retroussés jusqu'à la ceinture, dans cette mer qui m'environne. La Providence a béni ma témérité. J'ai pu arriver sans accident et administrer les pauvres moribonds. Mais je n'oublierai jamais le triste spectacle que j'ai eu sous les yeux.

« L'eau ayant détrempé fortement le sol, l'intérieur des chaumières ressemble à un véritable marais. Les malades sont couchés dans cette boue. Autour d'eux se tiennent des gens au regard hébété, que la faim et la peur ont complètement démoralisés. Je leur ai donné quelques roupies pour acheter du riz. *Sed quid hoc inter tantos* ? »

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Le 15 mai, les évèques d'Irlande ont terminé leurs séances. Dans le discours qu'il leur a adressé avant de clore la session, S. Em. le cardinal Siméoni leur a chaleureusement recommandé l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Le 24 mai, l'illustre cardinal préfet de la Propagande, assisté de NN. SS. Dominique Jacobini, archevèque de Tyr, et Flavien Simoneschi, évèque d'Hélénopolis, a conféré la consécration épiscopale à Mgr Paul-Joseph Palma, archevèque de Bucharest.

INFORMATIONS DIVERSES

Tong-King. — Un ami et bienfaiteur des missions nous adresse la savante et intéressante notice suivante, au sujet de l'érection au Tong-King d'une église votive à Notre-Dame de Lourdes.

I

C'était en 1590 ; une princesse du sang royal annamite, qui portait le titre de reine de Champa, ayant entendu parler de la religion chrétienne, avait fait demander des prêtres à l'évêque de Macao. Deux prêtres portugais, le docteur Alphonse d'Acosta et le maître Gonzalez de Sao, furent envoyés par cet évêque à Van-Lai-Sach, en Thanh-Hoa, où se tenait alors la cour annamite. Mais le roi, frère de la princesse, ne permit pas que les prêtres portugais exerçassent leur ministère.

Cependant un navire espagnol venait d'arriver à la côte, au port que les relations du temps appellent Picipuri, et qu'on doit chercher dans la province de Thanh-Hoa (Il se trouve marqué sur une carte de l'*Atlas de Mercator*, édition de 1623). Ce navire avait été frêté à Acapulco, au Mexique, par un prêtre espagnol, Ordonez de Cevallos, lequel voulait retourner en Nouvelle Grenade, où était son diocèse. Mais un ouragan avait chassé ce navire à travers toute l'Océanie, jusqu'aux îles Mariannes. De là Ordonez de Cevallos s'était rendu à Canton, puis au Japon ; et, comme il revenait à Canton, une nouvelle tempête l'avait détourné de sa route et poussé vers les côtes de l'Annam.

Il abordait en novembre au port de Picipuri ; mais ce n'est que le 8 décembre, jour de l'Immaculée Conception, qu'il obtenait la permission de débarquer. Il était aussitôt appelé à la cour. Là il convertit la sœur du roi et la baptisa sous le nom de Marie (22 mai 1591). Plusieurs dames du palais suivent l'exemple de la princesse Marie. Une église et un couvent de religieuses sont fondés près de Van-Lai-Sach, sous le vocable de Notre-Dame de l'Immaculée Conception (1) (juin 1591). La princesse Marie est la première abbesse de ce couvent. Autour du couvent se groupe un village chrétien.

Peu de temps après, Ordonez de Cevallos est obligé de quitter le royaume par suite d'une sentence d'exil. Mais les deux prêtres portugais restent au Tong-King comme directeurs du couvent et du village de l'Immaculée Conception.

II

Qu'est devenue cette chrétienté de l'Immaculée Conception ? On n'en parle nullement dans les récits des missionnaires jésuites qui abordèrent au Tong-King trente-cinq ans plus tard. Toutefois il est certain qu'il y avait des chrétiens au Tong-King avant 1626, date de la venue en ce pays du P. Busomi, de la Compagnie de Jésus. En effet, dans un voyage publié à Paris en 1630, dont l'autorisation d'imprimer est datée de 1628 et qui naturellement ne relate que des faits antérieurs à 1626, dans le *Voyage jusqu'à la Chine* de De Feynes, il est dit qu'au Tong-King (on l'appelait alors Cochinchine) il y avait quelques chrétiens, en petit nombre, il est vrai. Au reste, vers 1614 ou 1615, l'évêque de Macao avait envoyé à la petite chrétienté annamite trois nouveaux missionnaires (2).

III

D'après la description des lieux que fait Ordonez de Cevallos, il semble que le couvent de l'Immaculée Conception de 1591 ait été situé aux environs du confluent du Sông-ma et de son affluent appelé Sông-cai.

C'est en ce point, là où la Sainte Vierge a été pour la première fois invoquée au Tong-King sous le nom de l'Immaculée Conception, que je voudrais voir notre nation élever une église *votive* à Notre-Dame de Lourdes.

C'est en France, à son sanctuaire de Lourdes, que la Sainte Vierge fait les miracles de guérison les plus éclatants. Mais la guerre n'est-elle pas une maladie des nations, et l'Écriture Sainte ne nous enseigne-t-elle pas que Dieu a fait les nations guérissables ?

C'est par suite d'un vœu national, fait pendant la guerre de 1870, que l'œuvre de la basilique du Sacré-Cœur de Jésus, à Montmartre, a été entreprise. Pourquoi un autre vœu ne serait-il pas fait à l'Immaculée Conception, afin d'obtenir la prompte conquête de tout le Tong-King par la France et la fin de la guerre avec la Chine ?

Chan-si. — Mgr Louis Moccagatta, vicaire apostolique du Chan-si, écrit à MM. les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi :

« Les missionnaires à l'ouest et au nord de Zi-nan-fou m'adressent lettres sur lettres pour me signaler l'extrême misère qui sévit dans leur chrétienté et implorent des secours. Le manque de pluies a forcé, l'année dernière, ces malheureuses populations à différer jusqu'à la fin de juin les semailles du printemps ; aussi, quand arrivèrent les premiers froids, si précoces dans nos contrées, la moisson fut en beaucoup d'endroits totalement perdue. Dans plusieurs villages, il n'y a plus que les vieillards, les femmes et les enfants. Tous les hommes valides se sont dispersés au loin pour tâcher de gagner leur vie. La misère des malheureuses familles est indicible ; elles sont réduites à vivre d'herbes et de racines. Les missionnaires sont navrés de ne pouvoir soulager tant d'infortunés... »

(1) *Nuestra Senora de lo Limpisima Concepcion.*

(2) Ordonez de Cevallos. *Historia y viage del Mundo*, Madrid, 1614 — *Tratado de los relationes verdaderas de los Reynos de la China, Cochinchina y Champaa*, Madrid, 1628.

LE PREMIER MISSIONNAIRE DU JAPON AU XIXme SIÈCLE

Par Mgr FORCADE, archevêque d'Aix

(Suite 1)

IV

Arrivée et installation a Nafa d'un ministre protestant. — La Sabine dans les eaux de Lieou-Kieou. — M. Leturdu a bord, son débarquement, résultats de son apostolat sur le navire.— Relations du commandant Guérin avec le gouverneur de Nafa.— Le toast au roi de l'archipel. — Départ de la Sabine pour Port Melville.

Le navire qui porta à Hong-Kong la lettre de M. Forcade était une frégate anglaise, la *Samaring*. Elle était arrivée en vue de Nafa le 19 juin 1845.

Il y avait alors plus de treize mois que M. Forcade résidait dans le pays. Depuis le départ de l'*Alcmène*, il avait vécu avec son fidèle Augustin dans l'isolement le plus complet, au milieu d'une population sympathique en apparence, mais que la peur tenait éloignée de lui, sous la garde de mandarins sinon hostiles, du moins défiants et remplis de préjugés. A la vue de cette voile qu'un vent favorable conduisait rapidement au port, le cœur du missionnaire éprouva un moment de bonheur : « Ne pouvant distinguer le pavillon, écrivait-il, j'aimais à me persuader que ce devait être un bâtiment français; mais toutes mes conjectures se trouvèrent en défaut, et j'appris le soir, de la manière la plus positive, que c'était une frégate anglaise. »

La déception dut être d'autant plus pénible que, parti de Hong-Kong à l'improviste et en secret, ce navire n'amenait à Liou-Kiou ni le confrère impatiemment attendu, ni les ressources nécessaires, pas même une lettre de la famille et des amis. Le commandant et les autres officiers témoignèrent cependant beaucoup de bienveillance au missionnaire et, à leur retour à Hong-Kong, ils voulurent bien mettre à sa disposition l'argent qui lui était nécessaire. La *Samaring* demeura quelques jours seulement en rade de Nafa, d'où elle partit pour le Japon. Vers le milieu du mois d'août elle revint à Liou-Kiou où elle rencontra un autre navire de l'escadre anglaise, le *Royalist*, mais leur séjour fut très court et, dès le 29 août, les deux bâtiments levèrent l'ancre pour retourner à Hong-Kong.

Après le départ des vaisseaux anglais, M. Forcade continua sa vie d'isolement, sous la surveillance de ses aimables geôliers. Les nouveaux efforts qu'il tenta pour se débarrasser de ces entraves, obtenir un peu de liberté et se procurer des livres et des maîtres capables de le diriger dans ses études de la langue, ces efforts n'eurent pas un meilleur résultat que les précédents. Il avait aussi demandé au ministre du royaume si, dans le cas où la Chine accorderait le libre exercice de notre sainte religion, les craintes alléguées ayant alors disparu, on lui permettrait enfin de la prêcher dans le royaume. On ne lui répondit que par des faux-fuyants et finalement la situation du missionnaire ne fut pas améliorée.

Cet état de choses dura jusqu'au mois d'avril 1846. Le journal de M. Forcade que nous reproduisons nous donne le récit des événements qui suivirent.

30 avril. — Une goëlette anglaise mouille dans la rade de Nafa, c'est le premier navire européen paraissant ici, depuis le départ des deux frégates qui, l'an dernier, se sont chargées de mes lettres; je ne tarde pas à me rendre à bord et j'y trouve un individu du nom de Bettelheim, qui me dit être envoyé à Liou-Kiou en qualité de médecin par une Société philanthropique. Il a avec lui, outre de nombreux bagages, sa femme, deux petits enfants (le dernier n'a que 5 ou 6 mois), une bonne anglaise et un domestique chinois. Le soi-disant docteur (il paraît que c'est un ministre protestant) me reçoit bien, il me donne quelques nouvelles de Chine et d'Europe, me fait en revanche une foule de questions sur le pays, m'offre ses services et au besoin jusqu'à sa bourse, me dit enfin qu'il est protestant, mais que, bien que nos idées religieuses ne soient pas tout à fait les mêmes, il espère cependant que nous nous verrons et que nous vivrons ensemble en bonne intelligence.

1er mai. — (2e anniversaire de ma première messe dans cette mission et de sa Consécration au Saint-Cœur de Marie).

« Mon docteur d'hier descend à terre bon gré mal gré avec tout son personnel. L'autorité du pays, ne pouvant s'en débarrasser, l'installe comme moi dans une bonzerie à l'entrée de *Nafa*, on l'y surveille et l'y garde non moins bien que moi. Nous sommes à une bonne demi-lieue l'un de l'autre.

« Au moment où cette affaire se passe, des voiles européennes apparaissent dans le nord, et à midi, bien que je ne puisse encore distinguer le pavillon, une salve d'artillerie m'apprend, à ma très grande satisfaction, que c'est bien certainement un bâtiment français. Le vent est contraire et la brise très faible; la marche du navire est d'une lenteur désespérante; il est probable qu'il n'entrera pas aujourd'hui.

« Cependant je remue ciel et terre pour me procurer une grande barque, et aller rejoindre la corvette en vue, avant son entrée dans le port; mais on se joue de moi une bonne partie du jour, et je ne peux partir que fort tard. Il est nuit close, depuis quelque temps déjà, et personne ne m'a vu venir, quand à mon cri de *France* on met en panne. J'accoste, je monte à bord, je suis sur la *Sabine*; un homme me saute au cou et me dit : « Un ancien élève et maintenant un con- « frère !... »

« C'était le cher M. Leturdu. Je reçois également du commandant et des officiers un excellent accueil; mes lettres si longtemps attendues me sont remises, etc., etc.

« Il y avait plus de deux ans que je n'avais vu de confrères, deux longues années que je vivais comme abandonné sur cette plage étrangère... Inutile et impossible de dire tout ce que j'éprouvai alors.

2 mai. — « La *Sabine*, qui avait mouillé hier soir après mon arrivée à bord, appareille dès le matin, entre dans la rade, et vient jeter l'ancre près de la bonzerie de Tumaï, que j'habite.

« Un petit mandarin à bonnet jaune y arrive bientôt, et pose, selon l'usage du pays, les questions : — « D'où venez- « vous? — Quelle est la dimension du navire? — De combien, « d'hommes se compose l'équipage? etc. » On offre aussi quelques présents; mais le commandant ne les reçoit pas, et il fait bien !

« La grande politique du pays vis-à-vis des Européens, est de leur offrir avec force salutations quelques présents de fort peu de valeur : 1° pour affecter vis-à-vis de l'étranger, à qui l'on semble offrir ce que l'on a de plus beau, une pauvreté qui est loin d'être aussi grande qu'on veut le dire; 2° et surtout, pour se mettre à même de refuser, sans fâcher les gens, les choses utiles ou nécessaires, les seules pour lesquelles on vient chez eux.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 24 avril, 1er, 8 et 22 mai 1885.

« Dans l'après-midi, le commandant va faire sa visite au gouverneur de *Nafa*, et je l'accompagne. On est disposé à lui redire toutes les belles histoires inventées depuis longtemps pour les Européens ; mais le digne capitaine déclare formellement qu'il ne s'agit point d'affaires avec lui, qu'il n'a aucune mission, qu'il vient tout simplement annoncer la prochaine arrivée de M. l'amiral Cécille qui traitera les affaires. Cette déclaration paraît loin de faire plaisir, et grande est la peur de ces braves gens !

« Nouveaux présents offerts, nouveaux refus.

« M. Guérin (1) obtient, sans trop de difficulté, ce que nul capitaine n'avait obtenu avant lui, le très important privilège de payer les dépenses.

« Dans la soirée, le médecin anglais vient me faire visite ; je le reçois poliment, mais sans lui faire grandes avances.

5 *mai.* — « Je me mets en marche pour rendre à M. Bettelheim la visite qu'il m'a faite ; je le rencontre sur ma route ; il vient à l'audience du gouverneur général, dont il espère obtenir une maison. On ne veut pas lui amener de malades ; il se trouve fort mal dans la bonzerie où on l'a bioqué et, pour comble de malheur, la bonne qu'il avait avec lui n'ayant point osé débarquer, *Madame*, laissée seule avec ses deux enfants, est dans le plus grand embarras. — Vous en verrez bien d'autres, mon pauvre homme !

« L'un de ces deux jours aussi, on m'abandonne entièrement la bonzerie que j'habite depuis deux ans, et dont je n'occupais qu'une seule chambre. Les petits mandarins quittent leur poste intérieur ; le bonze emporte ses diables et leur train. Bon augure ! Qu'ils n'y reviennent jamais !


JAPON. — Jeune Daimio, ancien seigneur ; d'après une photographie.

« Ce résultat, grâce à la présence du pavillon français, ne m'a pas été difficile à obtenir. J'ai seulement fait observer au gouvernement, que, les officiers venant souvent me visiter, ma chambre était trop petite pour les recevoir, que je priais en conséquence qu'on voulût bien me concéder toute la maison.

« A la première réquisition on s'est empressé de faire évacuer la place.

6 *mai.* — « Aujourd'hui, comme tous ces jours-ci, les officiers vont se promener de tous côtés, jusque dans la ville, jusqu'auprès du palais du roi. On ne les en empêche point ; on ne leur dit rien ; on leur loue, on leur prête même des chevaux toutes les fois qu'ils en demandent. Cela n'allait pas ainsi pour les officiers de l'*Alcmène* ; les choses ont bien changé depuis deux ans. Les récentes nouvelles de Chine y sont, je crois, pour beaucoup, si ce n'est pas pour tout.

7 *mai.* — « Au moment où je finis mon déjeuner, le gouverneur général de *Choui* arrive avec un nombreux cortège et un grand carillon à la porte de ma bonzerie. Son Excellence n'entre pas, mais m'envoie, par deux ou trois de ses suivants, une invitation à dîner pour le jour même. On ajoute que ce sera en compagnie du commandant de la corvette. L'invitation n'étant pas encore faite au commandant, je réponds qu'il n'est pas convenable que j'accepte avant lui et sans savoir ce qu'il fera, qu'on commence donc par l'inviter ; quand il aura pris une décision à cet égard, je verrai ce que j'aurai à faire pour mon propre compte. Le gouverneur me fait alors prier de le suivre à bord pour y servir d'interprète. Ne trouvant pas fort à propos d'aller me mettre à la suite de l'honorable Excellence, parmi ses scribes et ses satellites, je réponds qu'il a été convenu entre le commandant et moi, qu'on m'enverrait chercher par un canot du bord, toutes les fois qu'on y aurait besoin de moi. J'attendrai l'arrivée de ce canot. Sur ce, le grand mandarin descend au quai, monte dans sa barque et se dirige vers la *Sabine*. Le commandant, qui ne l'attendait pas, était allé se promener en rade ; l'officier de quart, qui ignore la condition du visiteur et qui n'entend rien à son beau langage, ne lui fait pas grand honneur. On s'en va comme on était venu.

« Vers deux heures, M. Guérin, qui ne savait pas grand chose de tout cela, descend près de ma maison en veste blanche, dans le simple dessein de venir me faire une visite, puis de se promener. Il est fort étonné de se voir accosté à sa descente par des mandarins en tenue qui semblent postés au rivage pour l'attendre et le recevoir. Je lui explique la chose, et, comme on insiste pour lui faire accepter le dîner, il fait répondre : qu'il ne peut, dans le costume où il est, se rendre décemment chez le grand mandarin ; que, du reste, une invitation de ce genre doit être faite la veille, si l'on ne veut s'exposer au désappointement que l'on éprouve aujourd'hui. Sur ce, on demande le jour du capitaine : c'est demain vendredi, après-demain samedi, chose incommode à cause du maigre ; la fête est remise à dimanche.

(A suivre.)

(1) Commandant de la *Sabine*, qui plus tard, devenu contre-amiral, conclut un traité avec le gouvernement du Licou-kicou.

LES PRISONNIERS HOVAS

Lettre d'un missionnaire de Madagascar.

Chassés de Tananarive et de leurs établissements de Madagascar depuis le commencement de la guerre franco-malgache, les Pères Jésuites ont continué de veiller sur leurs chrétientés avec la plus grande sollicitude. Les néophytes, de leur côté, ont donné les preuves d'une admirable constance, et, après les hostilités, les missionnaires pourront reprendre leur œuvre que la persécution aura rendue plus facile et plus féconde.

Les Pères, retirés à Tamatave sous la protection du pavillon français, ne sont pas demeurés inactifs. Pendant qu'ils encourageaient de leurs lettres et de leurs conseils leurs enfants orphelins, ils prêtaient dans les hôpitaux le secours de leur ministère, soit à nos soldats blessés, soit aux malades, soit aux guerriers hovas que le sort des armes faisait tomber entre les mains des Français. La lettre suivante, accompagnée d'un dessin dû au crayon habile du R. P. Taïx, si connu de nos lecteurs, nous apporte d'intéressants détails sur ces pauvres captifs ramenés pour la plupart à la lumière de la vérité par le zèle et la charité des prêtres et des religieuses catholiques.

Je suis chargé de vous transmettre, en même temps que ces lignes destinées aux *Missions Catholiques*, le dessin ci-joint du Père A. Taix. C'est le croquis d'un guerrier hova prisonnier des Français à Tamatave. Un simple coup d'œil sur la tournure de ce brave de l'Imérina vous convaincra que le dessinateur a sagement fait d'écrire au-dessous de son œuvre la profession de celui dont il a tracé les traits. A voir en effet ce visage décoloré, ces yeux larmoyants et tout le personnage soigneusement drapé, selon la mode du pays, dans son lamba de toile blanche, lequel de vos lecteurs aurait ici soupçonné l'image d'un guerrier? C'est bien cependant un soldat hova que le P. Taix a fidèlement reproduit, mais un soldat captif, et par conséquent triste et découragé.

Quelle que puisse être d'ailleurs la contenance du soldat hova, tant qu'il est à Tananarive, à portée du regard de ses chefs et obligé, pour leur plaire, de faire parade de son ardeur martiale contre les ennemis du pays, en vociférant et gesticulant contre eux, selon la mesure de ses forces, il est certain aussi que son maintien devient modeste, dès qu'il tombe au pouvoir du vainqueur. Rien ne trahit plus alors, extérieurement du moins, le guerrier encore fier de son ancienne valeur. Sa souplesse, sa retenue et une timidité ombrageuse frappent tous ceux qui l'approchent, c'est qu'il est tout juste rassuré sur son sort. Ses chefs et les Anglais lui ont tant de fois parlé des atrocités dont il deviendra la victime, s'il se fait prendre par les Français, qu'il voit partout des embûches. Les procédés obligeants dont nos soldats sont d'ordinaire si prodigues envers leurs prisonniers, lui paraissent, au début de sa captivité, autant de pièges et de raffinements de cruauté. Un peu plus tard, quand les sinistres préoccupations ont fait place à une douce confiance, le hova captif reste confondu ; la bonté et la magnanimité de ses maîtres le déroutent. Il ne sait que dire et guère plus que penser.

MADAGASCAR. — Un prisonnier hova à Tamatave; d'après un dessin du R. P. A. Taix, missionnaire de la Compagnie de Jésus.

En voilà assez, je pense, pour justifier l'air rêveur et mé-

lancolique du sujet dessiné d'après nature par le Père A. Taix.

Un mot maintenant sur l'histoire de quelques-uns de nos prisonniers hovas.

Le premier habitant de l'Imérina réduit en captivité, au début de l'expédition, fut un pauvre soldat blessé à la tête, au combat du 25 juin 1883 devant Tamatave. Arrêté sur les bords du Manangareza par des Français qui n'étaient rien moins que soldats, le malheureux pleura d'abord vivement son infortune. Aujourd'hui ses sentiments ont changé. Bien guéri, bien nourri, bien logé à l'île de la Réunion, il se trouve heureux quand il compare son sort à celui de ses compatriotes, obligés malgré eux de continuer la guerre contre les Français, au prix de mille travaux et de privations de toutes sortes. C'est un gâté de la Providence! Outre le bienfait de la guérison, le Seigneur lui a fait la grâce de devenir enfant de l'Église catholique qu'il ne connaissait pas, et il a été baptisé, le 17 janvier dernier, sous le nom de Polycarpe.

D'autres blessés hovas furent recueillis par nos soldats autour de Tamatave, notamment après les combats du 5 et du 17 juillet 1884. Plusieurs expirèrent des suites de leurs blessures, mais avec la grâce du baptême pour leur ouvrir le ciel. Un seul n'eut pas ce bonheur. Il mourut à une époque où les missionnaires ne jouissaient pas encore de la faveur de visiter à loisir les prisonniers de guerre.

Parmi les survivants se trouvait un grand jeune homme froid, défiant et avare. Il avait la cuisse fracassée. Les médecins lui proposèrent l'amputation. Il s'y refusa, souffrant en stoïcien, ou mieux en protestant, ombrageux pour tout ce qui portait le nom de Français. Ce ne fut pas sans peine que les missionnaires et les infirmiers gagnèrent ce cœur; mais, peu à peu la grâce et la douleur travaillant avec eux, il demanda à s'instruire, lui aussi, à l'exemple de plusieurs compagnons. La gravité de son état n'admettait point de retard. On le baptisa, après instruction sommaire, sous le nom de Joseph.

Quelque temps après, il recevait l'extrême-onction et était embarqué pour la Réunion où il fut déposé à l'hôpital militaire de Saint-Denis. Là des Sœurs venues de Madagascar, les missionnaires en résidence à Bourbon et tout le corps médical de l'établissement rivalisèrent de bons offices à son égard. C'était au point que les soldats français, innocemment jaloux, le surnommèrent le *roi de l'hôpital*, et disons à leur louange qu'ils n'étaient pas les derniers à aller lui faire leur cour. Gagné enfin par tant de bontés, il se décida à accepter l'amputation. C'était trop tard; les médecins la déclarèrent inutile, et il mourut, après s'être bien confessé de nouveau et avoir confié à la Sœur qui jouissait de toute sa confiance la somme de sept francs cinquante centimes, qu'il avait serrée précieusement jusque-là :

« Quand vous remonterez à Tananarive, ma Sœur, ayez la bonté de remettre ces sept francs cinquante à ma famille établie dans tel village. »

Il avait aussi enterré 75 fr. à Tamatave; mais il ne voulut jamais donner les indications suffisantes pour qu'ils fussent retrouvés.

Des reconnaissances hardiment conduites aux avant-postes hovas par M. Gaudelette, capitaine de gendarmerie, et quelques officiers, ses dignes émules, amenèrent encore entre nos mains d'autres prisonniers. On les consigna à bord de la *Creuse*, ainsi que quelques-autres Malgaches dont la situation à Tamatave paraissait fort peu correcte. Leur nombre s'éleva à une quinzaine environ. L'un d'eux mérite une attention spéciale.

C'était un pauvre jeune homme adhérant de cœur au catholicisme, mais non encore baptisé. Il s'était fait prendre avec deux de ses compatriotes dans une cabane isolée au milieu de la campagne. Rien ne saurait donner une idée de sa frayeur, lorsqu'il fut introduit à Tamatave. La sueur ruisselait par tout son corps, il tremblait de tous ses membres et ne savait que répéter ces mots : « Hâtez-vous, et ne me faites pas trop souffrir. » Impossible de se méprendre sur les intentions qu'il prêtait aux Français: croyant qu'on allait l'écarteler ou le brûler vif, il demandait la décapitation comme une faveur. Rien ne fut négligé pour le rassurer. Les missionnaires, le R. P. Cazet lui-même, ses compagnons enfin, déployèrent à cet effet les ressources de leur zèle et de leur charité : tout fut inutile. Une fièvre violente, dont la frayeur paraissait la cause à peu près unique, s'empara de lui. Comme il connaissait déjà les principaux mystères, on compléta son instruction rapidement, et il fut baptisé. Quelques jours après, la peur achevait son œuvre en lui arrachant la vie.

Lorsque, au mois d'août ou de septembre dernier, la *Creuse* transporta ce petit bataillon de prisonniers à la Réunion, deux ou trois autres de ces heureuses victimes des lois de la guerre, l'avaient suivi devant le Seigneur, et on n'en comptait plus que douze qui débarquèrent à Saint-Denis. Deux furent dirigés sur la caserne. Aux dix autres on assigna, je ne sais trop pour quel motif, la prison centrale comme résidence, avec le régime des militaires en prévention. Moins la liberté de circuler à loisir, rien ne leur manque. Aussi ne se plaignent-ils pas, mais témoignent-ils au contraire de temps à autre combien leur sort leur paraît doux auprès de celui qu'ils ont quitté à Sarafaty.

Ils étaient à peine arrivés à Saint-Denis qu'un des Pères expulsés de Madagascar obtint la permission d'aller les catéchiser trois fois par semaine. Ce missionnaire n'a eu qu'à se louer de la bonne volonté et même de l'intelligence de ses catéchumènes. L'un d'eux, ancien élève de nos écoles à Tananarive et chrétien déjà bien instruit, a rempli auprès de ses compagnons les fonctions de catéchiste. Le Père arrivant faisait donc seulement réciter la leçon déjà apprise et en expliquait le sens. Deux mois d'instruction paraissaient suffisants. On jugea bon néanmoins de différer le baptême jusqu'au 17 janvier de cette année, fête du Saint Nom de Jésus. La cérémonie eut lieu en présence de tous les détenus: le gardien en chef, sa femme et ses deux filles faisant les fonctions de parrain et de marraine. Ainsi se trouva réalisé un des plus chers désirs de ces pauvres jeunes gens, d'avoir pour parrain et marraine des Français venus de France.

Je les appelle jeunes gens; l'expression n'est pas très exacte; plusieurs d'entre eux ont bien la quarantaine, tandis que Paul Saralahy grisonne notablement. Ce Paul est un bon *vonizongo*, à l'œil vif, au caractère ouvert et

jovial. Dans son pays, il était prêcheur protestant et propriétaire aisé. Muni du baptême de la secte méthodiste, il avait part à la manducation du pain. Il lit assez bien et pérore parfaitement. La vivacité de son intelligence et son zèle à se rendre compte de la vérité de notre religion ont édifié maintes fois le Père chargé de l'instruction : « Vous n'avez pas de meilleur élève que ce vieux papa boiteux, disaient de lui au missionnaire les militaires détenus dans le même préau que Paul. » Ce brave Paul Saralahy a eu, en effet, la cuisse fracassée au combat. Sa blessure est bien guérie, mais il sera boiteux le reste de ses jours.

Je ne puis m'empêcher de mentionner, parmi les prisonniers hovas déposés à cette école, une espèce de gros païen sournois et défiant qui n'a jamais voulu entendre parler de religion et de baptême. Désireux d'éluder toute communication relative à ce sujet, il allait se cacher soigneusement aussitôt que le missionnaire paraissait ; on le voyait constamment se tenir à l'écart avec tous les airs d'un rêveur satisfait, pendant que ses camarades répétaient ensemble la leçon apprise sous la conduite du catéchiste. Autant qu'on peut le conjecturer, cet homme a des liens spéciaux avec le démon, ou bien les fumées du chanvre, que plusieurs Malgaches emploient comme nous faisons du tabac, et dont il a abusé, ont notablement altéré ses facultés.

Un autre hova,mieux doué que celui dont nous venons de parler, sinon du côté de l'intelligence, du moins par le cœur, tomba malade pendant le premier mois de son séjour à Saint-Denis. Il fut transféré à l'hôpital colonial, où il a langui pendant près de trois mois. Le Père le visitait fréquemment et lui inculquait les vérités les plus nécessaires au salut. Son état empirant chaque jour, on se décida à lui administrer le baptême, bien que le danger ne parut pas imminent.Le pauvre catéchumène reçut cette grâce dans de grands sentiments de repentir, de résignation et de reconnaissance. Le missionnaire fit un tour dans l'établissement. Il s'apprêtait à en sortir, quand le nouveau baptisé rendit le dernier soupir. Un dénouement aussi rapide fit dire à ses compagnons d'hôpital : « Ce brave homme n'attendait que le baptême pour mourir ! »

A peu près vers la même époque, de la ville de Vohémar on envoyait à Saint-Denis trois prisonniers hovas, dignes d'intérêt chacun à son point de vue.

Le premier,Laurent Andrianosy, était un jeune catholique assez instruit, mais en rupture ouverte avec les commandements de Dieu et de l'Église,depuis quelques années déjà, à raison d'une union mal assortie contractée à Tananarive. Le malheur l'a ramené au devoir. Sa blessure était grave quand il a été fait prisonnier. Il en guérit assez rapidement. Aujourd'hui,en parfaite santé à la caserne, il se rend quatre fois la semaine à notre résidence de Saint-Denis, afin d'aider le P. Callet dans ses travaux sur la langue malgache.

Le second était un pauvre jeune homme, relevé non loin du champ de bataille, dix-huit jours après le combat, dans un état pitoyable.

Avec une cuisse fracassée,il avait d'abord vécu trois jours entiers auprès d'une mare d'eau, dénué de tous secours. Des femmes Antankaratra, l'ayant ainsi rencontré, lui avaient donné quelques bananes et un peu de manioc. Leur compassion lui fit ensuite trouver un abri provisoire dans la forêt et dirigea enfin les Français à son secours. Débarqué à l'hôpital militaire où il n'a vécu que quatre jours, il a édifié tout le monde par ses admirables dispositions de reconnaissance et de résignation. C'était une âme naturellement chrétienne. On le baptisa la veille de l'amputation de sa cuisse ; quatre heures après l'opération, il rendait son âme à Dieu.

Le troisième prisonnier de Vohémar est une femme des environs d'Ambohibeloma. Elle a perdu, elle aussi, une jambe à la bataille ; mais sa langue n'a subi aucun dommage : on peut le constater tous les jours à l'hôpital colonial de Saint-Denis où nous la voyons assez fréquemment. Il serait fâcheux de vous donner un récit tronqué de ses aventures. Je m'armerai un jour de quelques feuilles de papier et j'irai écrire sous sa dictée. Le morceau pourra être intéressant pour les lecteurs des *Missions Catholiques*.

CAUSERIE SUR L'ÉCOSSE

Par un professeur du collège bénédictin de Fort-Augustus.

Nous offrons avec empressement à nos lecteurs cette intéressante relation que nous envoie un éminent professeur du collège de Fort-Augustus, collège ouvert il y a neuf ans en Écosse par les Bénédictins. Nous verrons par ce récit que le catholicisme continue laborieusement et avec succès sa lutte contre la réforme. Puisse l'hospitalité accordée si généreusement par la Grande-Bretagne aux missionnaires et aux différentes familles religieuses avancer pour l'île des Saints l'heure du réveil et de la miséricorde !

... Majestueusement assis, sur les rives pittoresques du *Lock Ness*, dont il commande l'une des entrées, le monastère des Pères Bénédictins de Fort-Augustus attire nécessairement les regards du voyageur, qui descend le canal Calédonien ou qui se dirige d'Inverness vers l'intérieur. Bâti, grâce à la munificence de lord Lovat, chef d'une noble famille écossaise, dont le nom est depuis longtemps synonyme de générosité, agrandi et embelli par les mains princières des grands seigneurs anglais catholiques, le magnifique monastère de Fort-Augustus voit revivre dans son enceinte les vertus si noblement pratiquées autrefois dans l'île des Saints.

Un beau collège, encore à ses débuts et déjà florissant, est annexé à la pieuse demeure des disciples de Saint Benoît, qui y forment à la piété par leur exemple et aux connaissances libérales par leur science, les fils des gentilshommes et des riches landlords qui désirent donner à leurs enfants une éducation distinguée et surtout parfaitement catholique. Les élèves entendent tous les jours la messe conventuelle et sans y être le moins du monde astreints, on les voit souvent assister aux Matines et aux Laudes des grandes fêtes. C'est encore en compagnie de leurs professeurs religieux qu'ils parcourent la contrée sauvage et agreste environnant le monastère, ou qu'ils font de *belles parties de bateau* sur le *Loch Ness*. Rien d'agréable, en effet, comme une promenade sur le lac en été, surtout

par un beau jour du mois de juin, le soir, lorsque les rayons du soleil couchant inondent la vallée et dorent les sommets abruptes des montagnes environnantes. On voit, d'un côté, le monastère-collège dont les tours et les campaniles se mirent dans les eaux bleues du lac Ness, de l'autre les forêts et les chaumières égayées par les teintes roses du soleil couchant, tandis qu'au loin, les vagues s'ébattent joyeusement dans une brume d'or. Le dimanche, lorsque la voix solennelle et puissante de la grosse cloche appelle les catholiques à la grand'messe, la modeste chapelle provisoire du monastère est bientôt remplie d'étudiants, de propriétaires et de paysans des environs qui assistent tous à l'office divin dans l'attitude la plus religieuse.

Toutefois, parmi ces derniers, ceux-là seuls qui connaissent bien l'anglais viennent au monastère, les autres vont entendre la messe et le sermon prêché en *gaelic*, à la petite église paroissiale desservie par un prêtre du clergé séculier. A la sortie de la sainte messe, les élèves se livrent à différents jeux particuliers à l'Ecosse, tels que le *football*, etc., au grand scandale des pharisiens protestants qui ne peuvent pardonner aux catholiques de *profaner* ainsi le jour du Seigneur en jouant comme un autre jour de la semaine. Quant aux moines, ils vont se promener en grand costume bénédictin, car on ne peut les forcer de changer leur habit monastique lorsqu'ils sortent du couvent: ils sont dans la propriété privée du lord donateur dont il a été parlé plus haut et peuvent s'habiller comme ils le jugent préférable.

Presque tous les religieux du monastère de Fort-Augustus sont des convertis et, ici comme ailleurs, les circonstances qui ont amené ou accompagné leurs conversions sont des plus intéressantes. Je ne m'arrêterai pas à celles qui concernent quelques-uns des Révérends Pères que j'ai l'honneur de connaître à Fort-Augustus, je ne suis nullement autorisé à entrer dans de semblables détails. Qu'il me suffise de dire que nous retrouvons à notre époque les mêmes exemples d'abnégation et de générosité qui faisaient autrefois la gloire des Ordres monastiques. On rencontre au XIXe siècle, comme au temps de saint Bernard, des personnages d'extraction noble et illustre, maîtres de fortunes magnifiques et qui, après avoir trouvé la vérité religieuse, viennent mettre joyeusement leurs richesses au pied d'un prieur ou d'un abbé, et leur science et leur expérience au service de l'Église et de leur Ordre. Le spectacle quotidien d'hommes de ce caractère contribue plus éloquemment que les beaux discours à la formation de la jeunesse catholique; aussi les élèves des Jésuites ou des Bénédictins ont-ils ici, comme en France, la réputation très méritée d'être de ceux dont la libre Angleterre a le droit d'être fière. Les brillants examens que passent ces jeunes gens et l'exercice journalier des vertus qui leur ont été enseignées surtout par l'exemple de leurs maîtres, sont là pour attester que, par ses écoles, l'Angleterre catholique est à la veille de reprendre, avec les glorieuses traditions du passé, la place élevée qui lui revient de droit.

L'abbaye de Fort-Augustus, grâce à la position centrale qu'elle occupe dans les Highlands, est appelée à devenir un grand foyer apostolique, d'où la lumière de la vraie foi rayonnera sur les pauvres populations hérétiques, dispersées dans les vallées solitaires, sur les plateaux dénudés ou au pied des montagnes abruptes de cette sauvage contrée. Ce serait vraiment une noble tâche que de reprendre l'œuvre d'apostolat si dignement inauguré au VIe siècle par saint Columba et les moines irlandais d'Iona. Aussi bien, ce sont les fils de saint Patrice que l'on trouve aujourd'hui encore dans presque tous les presbytères de l'Écosse, surtout depuis le rétablissement de la hiérarchie. Ils se dévouent avec le même zèle que leurs compatriotes, les moines d'Iona, à la seconde conversion des Ecossais. Comme eux, sous l'habit du rédemptoriste, du jésuite ou du prêtre séculier, ils parcourent les Hautes-Terres, traversant les torrents, les rivières et les lochs nombreux qu'ont traversés jadis les premiers missionnaires de la Calédonie. Et, si les prodiges ne marquent plus chacune de leurs étapes, comme à l'époque où Dieu se plaisait en quelque sorte à semer les miracles sous les pas des moines, du moins les miracles de la grâce s'opèrent encore, nombreux et remarquables dans les âmes bien disposées.

Mais laissons le premier monastère bénédictin établi en Écosse depuis la réforme et redescendons le canal calédonien. Nos regards sont plus d'une fois attirés par des ruines nombreuses dont quelques-unes rappellent les plus grands souvenirs monastiques des siècles heureux où l'Écosse était fille de l'Église et amie de la France. Je me souviens d'avoir rencontré, dans une de ces traversées, un gentilhomme écossais, converti depuis peu. Il était de ces hommes de la montagne qui, à trente-cinq ou quarante ans, peuvent se dire revenus de bien des aventures. D'abord officier dans l'armée des Indes, puis planteur de thé jusqu'à trente-cinq ans, il avait eu trop à faire, paraît-il, pour s'occuper de controverse religieuse et il avait dû pousser jusqu'au mont Himalaya avant de trouver son chemin de Damas. Nous eûmes bientôt fait connaissance. L'occasion était aussi trop favorable pour que je ne misse pas les missions catholiques sur le tapis.

« Vous me prenez par mon faible, me dit-il, aux premiers mots. J'aime les missionnaires catholiques; j'aime ces hommes admirables, modèles achevés d'honneur, de patriotisme et d'héroïsme. D'ailleurs, c'est à eux que je dois ma conversion. Le jour où, devenu presque riche, je me mis à étudier sérieusement les deux cultes, je n'eus pas de difficulté à convenir avec les missionnaires que ma religion, prétendue réformée, était absurde. Ce fut dans les Himalayas que j'eus l'occasion de m'aboucher, pour la première fois, avec un vrai catholique, avec un Irlandais. Ce monsieur, qui dirigeait alors une plantation de thé, se faisait un plaisir d'entretenir les indigènes des beautés de sa religion, surtout le dimanche. Les préjugés et les haines qui séparent nos deux nations me tinrent pendant quelque temps éloigné de cet excellent homme. Heureusement pour moi, il joignait les œuvres aux paroles, car il se faisait un bonheur de soulager les pauvres non seulement de sa bourse, mais de ses propres mains. Il ne reculait pas devant une nuit passée tout entière du samedi au dimanche à soigner un pauvre malade qu'il s'accordait volontiers la satisfaction de baptiser, s'il le voyait en danger de mort. J'ai l'habitude d'aller rondement en matière de présentation, je ré-

solus de connaître le plus tôt possible cet excellent catholique et je me présentai moi-même. Au bout d'un mois, je n'étais plus incrédule ; il y avait dix ans au moins que j'avais cessé d'être protestant !

« Cette réflexion vous étonne peut-être, j'ajouterai que nous sommes des milliers en Écosse, qui ne nous soucions pas plus de la doctrine protestante que de la doctrine catholique, nous sommes *infidels* ou libres-penseurs.

« Mes affaires m'ayant amené à Calcutta, j'entrai en rapports avec un vénérable religieux, qui, après quelques entretiens sur les doutes qui me restaient encore, parvint, sans trop de peine, à compléter l'ouvrage commencé par l'Irlandais catholique. Toutefois, après mon abjuration, je passai deux ans dans une véritable indifférence pratique en matière religieuse. Il me suffisait d'être dans la vérité ; ma raison était parfaitement satisfaite, je ne crus pas devoir me troubler beaucoup des avertissements de ma conscience. Evidemment, ma conversion était incomplète.

« Je quittai les Indes et je revins en Ecosse. Un peu plus tard, je me rendis à Londres. Là, un prêtre auquel j'avais été recommandé, m'introduisit dans une famille des plus honorables dont le chef, ancien clergyman de la Haute Église, était récemment converti au catholicisme avec ses cinq enfants. La femme est restée protestante. Cet homme très instruit, gentleman dans la plus haute acception du mot, avait, pour obéir à la voix de la vérité et de sa conscience, renoncé à une charge dont le revenu s'élevait au moins à vingt mille francs par an et s'était résigné joyeusement à vivre au cinquième étage d'une maison de Londres, dans un état voisin du dénûment. Voilà l'homme qui acheva ma conversion. Mais sa digne épouse, quoique protestante, est plus admirable encore. Ses amies lui objectant un jour, sur le ton que durent prendre les amis du saint homme Job lorsqu'ils lui reprochaient son malheur, l'état humiliant où la conversion de son mari l'avait réduite, elle et ses cinq enfants, elle leur répondit :

« — J'aimerais mieux le voir mort que de savoir qu'il « pense et agit contre sa conscience. »

« La pratique de mes devoirs religieux que l'ex-ministre anglican m'enseignait par son exemple et par celui de ses enfants, me devint facile ; j'ajouterai même que la ferveur entra dans mon âme depuis longtemps fermée aux émotions dont la piété est la source. »

Lorsque mon compagnon de voyage eut terminé son récit, je crus devoir le féliciter sur la connaissance approfondie de la langue française dont il avait fait preuve durant notre entretien, car il s'exprimait tantôt en anglais, tantôt en français.

« — C'est à Cambridge, me répondit-il, que j'ai pris goût à votre littérature. Je crois pouvoir affirmer que je la connais presque aussi bien que celle de mon pays. Et tenez, ajouta-t-il, en tirant un petit livre de dessous son plaid écossais, voilà l'auteur auquel je dois mon enthousiasme pour la langue française. »

C'était une petite édition des œuvres de Racine.

« Il est vraiment étrange, continua-t-il, que l'on ne se nourrisse ici-bas que de préjugés, sous tous les rapports. Le grand Racine est traité même par les Français, comme Shakspeare l'était dans ce pays, il n'y a pas encore un siècle. On ne lui a pas rendu les hommages dus à son vaste et sublime génie. Plus je lis les chefs-d'œuvre de ce grand homme et plus j'adhère fortement à l'opinion de mon professeur de littérature étrangère à Cambridge, opinion qui était celle de Diderot même, que Racine est peut-être le plus grand poète qui ait jamais paru. »

Nous arrivâmes enfin en vue d'Oban, résidence épiscopale de l'évêque catholique d'Argyll et des îles. Il faisait vraiment beau ce jour-là dans le golfe brumeux et pittoresque au fond duquel est assise Oban. Tous les voyageurs en exprimaient leur étonnement aussi bien que leur admiration.

M. le marquis de Bute fait bénir son nom en Écosse et dans le pays de Galles par des bienfaits de toute sorte. Grâce à lui, une floraison d'écoles et de chapelles catholiques s'épanouit aujourd'hui sur la terre libre de l'antique Calédonie, car il n'est pas jusqu'à cette dentelle de rochers, découpée par les eaux et par les siècles, sur la côte occidentale d'Écosse, qui ne cache, dans ses replis profonds, quelque jolie chapelle, ou tout au moins quelque modeste oratoire.

La communauté catholique est admirable en Écosse. Malgré la pauvreté, apanage presque général, les catholiques ne se fatiguent jamais de répondre par d'abondantes aumônes aux fréquents appels de leurs pasteurs. Aussi, Dieu récompense leur générosité par le don d'une foi aussi vive que robuste, la foi irlandaise. Il est beau de voir prier ces chrétiens d'un autre âge, surtout dans leurs églises. A genoux depuis le commencement jusqu'à la fin de la messe, même chantée, ils ne s'asseyent que pendant le sermon qu'ils écoutent toujours avec une grande attention. Si le premier pasteur du diocèse est de passage dans la paroisse et s'il monte en chaire pour leur adresser la parole, vous devinez au recueillement des visages, au silence profond qui règne dans l'édifice sacré, que celui qui parle est un évêque et que ceux qui l'écoutent sont des Irlandais.

Mais il est temps de terminer ce rapide voyage à travers l'Écosse catholique et protestante. Les œuvres catholiques sont entre les mains d'évêques, de prêtres, de religieux, qui arrachent, par leur dévouement, des cris d'admiration à leurs ennemis mêmes. L'Écosse, grâce à eux, n'aura bientôt rien à envier à l'Angleterre où les institutions catholiques sont si prospères. Les écoles d'instruction primaire supérieure, les collèges s'ouvrent dans toutes les grandes villes. Il y a quelques jours, M. le marquis de Bute inaugurait le nouveau collège des RR. PP. Jésuites à Glasgow, tandis que Mgr l'évêque d'Oban jetait les fondations d'une cathédrale et organisait des missions et des écoles dans les Highlands de l'ouest.

Le mouvement des conversions, si visible en Angleterre, s'est communiqué à la vieille Calédonie. Le *tractarianisme*, commencé à Oxford, vers 1842, grâce à la courageuse initiative du docteur Pusey et du docteur Newmann, aujourd'hui cardinal de la sainte Église romaine et qui en était le véritable *leader*, a eu son contre-coup à Édimbourgh et à Glasgow. Nous comptons aujourd'hui de nombreux retours dans la haute classe de la société écossaise.

L'anglais du XVIII[e] siècle, comme celui du moyen-âge, ne peut vivre longtemps sans religion, il peut étonner le monde par ses écarts, voire même par ses scandales; mais

il saura l'étonner aussi par son repentir. Voilà pourquoi le mouvement des conversions en Angleterre et en Écosse, sans être très considérable, est cependant toujours remarquable.

C'est surtout en Grande-Bretagne et en Irlande que l'on voit de nombreux jeunes gens, des jeunes personnes renoncer au protestantisme, braver la colère et trop souvent la malédiction de leurs parents pour embrasser la vraie foi et entrer courageusement, après Notre Seigneur, dans la voie douloureuse qui conduit au salut.

Tantôt, c'est un fils de famille à qui son père accordait volontiers avant sa conversion, quatre cents livres sterling (10,000 fr.) par an, pour s'amuser à Paris et plus tard pour entrer au barreau ; après un refus respectueux mais formel de renoncer à la religion catholique, cet excellent père lui retire jusqu'à la dernière obole et le met ainsi dans la nécessité d'accepter, dans une petite école catholique, des honoraires qui ne s'élèvent pas à mille francs par an.

Tantôt, c'est une fille qui est chassée de la maison paternelle. Elle avait quinze ans à peine, lorsque le bon Dieu, sans doute pour récompenser son innocence, la conduisit sur le chemin d'un vénérable prêtre séculier qui la fit rentrer dans le sein de la véritable Église. Son père, officier d'un grade assez élevé, était alors aux Indes. La mère, quoique vivement contrariée de cette conversion, ne s'était pas senti le courage de rejeter et de maudire sa fille. La noble enfant restait donc dans la maison paternelle, où elle se montrait la plus aimante et la plus tendrement dévouée. Un jour, la mère reçut une lettre qui lui annonçait le prochain retour de son mari. La jeune convertie n'était pas sans inquiétude, mais la joie de revoir son père l'emportait sur toutes les autres impressions. Un soir ou plutôt une nuit son père arriva. A la première nouvelle de la conversion de sa fille, il entra dans une violente fureur et, sans égard pour les caresses et les larmes de la pauvre enfant, il lui ordonna de sortir de chez lui à l'instant même. Or, il était minuit. L'infortunée jeune fille dut traverser plusieurs rues avant d'arriver à la demeure du vieux prêtre qui avait reçu son abjuration. Ce ne fut qu'à une heure après minuit qu'elle put se faire ouvrir la porte de son bienfaiteur. Celui-ci la trouva brisée de fatigue et d'émotion, tremblante de froid et à peine en état de se faire comprendre. Il la fit aussitôt conduire chez des religieuses du Bon Pasteur qui habitaient dans une rue assez éloignée.

Inutile de dire qu'elle fut accueillie à bras ouverts et qu'elle reçut aussitôt les soins que réclamait son état. Quelques mois après, sur sa demande, elle fut admise dans la Congrégation. On l'envoya sur le continent dans l'espoir d'améliorer sa santé. Mais il était trop tard ; au bout de quelques mois de souffrances supportées avec une patience angélique, elle mourut. Elle n'avait pas seize ans ! Les émotions qu'elle avait éprouvées dans la nuit terrible où son père l'avait repoussée brutalement et l'avait chassée de sa maison, au moment où elle allait se jeter avec amour dans ses bras, avaient, comme disent les Anglais, broyé son cœur et elle est morte de chagrin ; tendre petite fleur brisée au matin de sa floraison et qui n'aurait demandé qu'un peu de patience et quelques sourires pour s'épanouir dans toute sa fraîcheur, pour répandre tout son parfum.

Je pourrais multiplier ces exemples du courage qui distingue ces nouveaux catholiques à quelque rang de la société qu'ils appartiennent : en Ecosse et en Angleterre, ces exemples sont nombreux et admirables et ils se renouvellent tous les jours. Dieu se laissera toucher par tant de sacrifices et d'héroïsme. Il est impossible qu'une nation qui coûte tant de douleurs et tant de larmes ne se convertisse pas un jour. Sa première conversion n'a pas été l'œuvre d'une année, ni même d'un siècle. La seconde ne saurait donc être l'œuvre d'un jour. L'édifice vermoulu de la religion de Henri VIII et de John Knox ne peut que s'écrouler bientôt sous l'effort de quelque main robuste et vaillante. Le bras des Augustin et des Columba n'est pas raccourci. Ils sauront susciter des apôtres dignes d'eux.

L'avenir est aux missionnaires, car on peut appliquer à la Grande-Bretagne les paroles que prononçait naguère le héros de Khartoum au sujet du Congo :

« — Vous ne ferez rien de sérieux sans la religion, disait-il. Envoyez des missionnaires.

« — Protestants? demanda quelqu'un.

« — Oui, répondit-il, des protestants ; ...mais surtout des catholiques, beaucoup de *roman catholics.* »

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(ÉDITION FRANÇAISE)

M. Cadel, à Saint-Étienne, diocèse de Lyon		37
M. André Liénard, à Lyon		2 60
Mme Alix, don recueilli par l'*Echo de Fourvière*		3
C. R.	Idem.	200
E. M	Idem.	7 60
Anonyme	Idem.	20
M. A B.	Idem.	10
Un abonné de la Haute-Alsace		25

A Mgr Puginier pour les missions du Tong-King éprouvées par la persécution.

M. et Mme F. R , don transmis à l'*Echo de Fourvière*		100
Obole du pauvre,	Idem.	1

A Mgr Laouënan, pour la mission de Gengy.

Anonyme du diocèse de Lyon 200

A Mgr Osouf, vicaire apostolique du Japon septentrional.

Anonyme du diocèse de Lyon 300

Pour les missions les plus nécessiteuses (Kiang-Si).

C. P., abonné de Toulon 20

Pour Mgr Faraud, vicaire apostolique d'Athabaska-Mackensie.

Mme de R., diocèse de Quimper 20

A Son Éminence le cardinal Lavigerie pour ses œuvres.

M. Ph. Prévot jeune, à Avignon 2

A Son Éminence le cardinal Lavigerie, pour le baptême d'une enfant sous le nom de Marie.

A. du diocèse de Lyon 10

Pour les missionnaires prisonniers au Soudan.

Anonyme du diocèse d'Agen .....

Pour les premiers apôtres de la Nouvelle-Guinée (missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun).

M. l'abbé Georges Speth, précepteur, diocèse de Tours 100

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



Frère Gérard. P. Wincke. P. Landeau R. P. Coulbois. P. Giraud. Frère Martin.

AFRIQUE ÉQUATORIALE. — Missionnaires de la quatrième caravane; d'après une photographie (Voir page 272).

CORRESPONDANCE

CORÉE

On se souvient des longues épreuves de l'Eglise de Corée, de la captivité de l'héroïque confesseur de la foi Mgr Ridel, de ses missionnaires obligés de quitter leurs chrétiens bien-aimés. Aujourd'hui la persécution semble cesser et, si la prédication n'est pas encore libre, les autorités coréennes ferment les yeux et laissent rentrer les missionnaires. La lettre suivante du successeur de Mgr Ridel donne les détails les plus touchants sur cette chrétienté et sur ces néophytes dignes des premiers siècles de l'Eglise.

LETTRE DE MGR BLANC, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, VICAIRE APOSTOLIQUE DE CORÉE, A MM. LES DIRECTEURS DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Seoul (Corée), 1er mars 1885.

L'année dernière, nous avons joui d'une tranquillité relative. Nous avons entendu près de 9,000 confessions et donné 520 baptêmes d'adultes. C'est la première fois que nous atteignons ce chiffre depuis notre rentrée en 1876.

Malheureusement, dans les premiers jours de décembre, la révolution, commencée par les partisans du progrès et de l'ouverture du pays à l'influence étrangère, s'est retournée contre eux à l'avantage du parti des rétrogrades. Nos chrétiens, regardés comme sympathiques aux étrangers et aux Japonais, en ont ressenti le contre-coup, et, depuis cette époque, on m'a signalé de divers côtés un certain nombre de vexations locales dont on n'avait pas entendu parler depuis longtemps. Deux ou trois affaires sont encore pendantes; les autres se sont arrangées à la plus grande satisfaction de nos chrétiens.

Je ne vous dirai ici deux mots que de la persécution du district de Ouen-San, province de Han-Kyeng-to, celle qui nous a causé le plus d'inquiétude, parce que plusieurs de nos néophytes avaient été arrêtés comme chrétiens et jetés en prison. Voici ce que m'écrivit à ce sujet un de nos confrères, M. Poisset, chargé du district du nord :

« Je crois que vous éprouverez une grande joie en apprenant la ferme et noble confession que les chrétiens

ont faite de leur foi, et la prudence si évidemment inspirée de Dieu, avec laquelle ils ont su déjouer les ruses des satellites. Du reste, ils n'ont eu aucun tourment à subir, aucun mauvais traitement sur la route, rien que des prévenances dans les auberges de la part des satellites. En fin de compte, ils ont été relâchés comme chrétiens, publiquement, sans condition, et avec espoir de rentrer même dans les biens qui leur ont été enlevés. Les satellites, qui avaient sans ordre commencé cette campagne inopportune, ont été cassés, battus, condamnés à payer ou à restituer ce qu'ils avaient endommagé ou volé.

« De Ouen-San jusqu'à la capitale de Han-Kyeng-to, toute cette affaire a eu un grand retentissement. On peut croire que c'est la première prédication de la sainte Religion dans la contrée, et le moyen providentiel dont Dieu a voulu se servir pour répandre dans le nord la connaissance du nom chrétien. Malgré la défection bien regrettable d'un nouveau chrétien et d'un enfant, on peut encore dire de bon cœur : *Gratias Deo, qui dedit nobis victoriam per Dominum Jesum.*

« Les Japonais de Ouen-San se sont, paraît-il, assez bien montrés dans la circonstance en faveur de nos néophytes. Ils ont, au moment où on pouvait craindre une arrestation en masse des fidèles de la ville, recueilli chez eux ceux qui se sont présentés, et ont empêché les satellites de faire main basse sur les marchandises appartenant aux chrétiens. »

Je vous envoie la traduction d'une partie de la relation coréenne qui m'a été adressée au sujet de cette affaire : elle ne manque pas d'intérêt comme étude de mœurs.

« ...Six chrétiens furent emmenés et mis dans la prison de la ville. Quelque temps après, le chef des satellites vint les trouver et leur dit solennellement :

« — Le mandarin m'a donné l'ordre de vous faire subir « un interrogatoire. Si vous promettez de ne plus prati- « quer la religion chrétienne, je vous renverrai aussitôt, « mais, si vous dites que vous la pratiquerez encore, j'ai « l'ordre de vous faire mourir. Répondez, que voulez- « vous faire ?

« Cinq chrétiens s'écrièrent d'une seule voix :

« — Quand nous devrions mourir, nous ne voulons pas abjurer la sainte religion. »

« Le sixième, pris de peur, ayant répondu qu'il ne pratiquerait plus, le chef des satellites lui donna aussitôt une ligature (environ huit fr.) en disant :

« — Puisque celui-ci promet de ne plus pratiquer la « religion chrétienne, je le renvoie libre en lui donnant « même de l'argent pour la route. Vous autres aussi, si « vous disiez seulement un mot, je vous renverrais « également. »

« Les cinq chrétiens fidèles répondirent :

« — Nous au contraire, nous sommes des gens prépa- « rés à mourir pour la justice. Fallût-il endurer la mort, « nous ne voulons pas vivre au prix d'une apostasie. »

« Le chef des satellites, voyant qu'il n'y avait rien à faire, ferma les portes de la prison et s'en alla. Mais, dans la soirée, étant venu de nouveau, il dit :

« — Moi aussi, j'ai des enfants et je n'aime pas faire « mourir qui que ce soit. Pendant la nuit, je laisserai les « portes de la prison ouvertes, profitez-en et échappez- « vous tous. »

« Les chrétiens répondirent :

« — Si le mandarin nous renvoie, nous sortirons ; pour « ce qui est de nous évader, nous ne le ferons pas. »

« Le chef des satellites s'en alla sans rien dire. Le lendemain pendant la nuit, il revint apportant trois ligatures qu'il présenta aux chrétiens en les invitant à s'échapper. Le vieux catéchiste Ou lui répondit :

« — Nous ne le ferons pas sans l'ordre du mandarin. »

« Le chef des satellites ajouta :

« — Ce que je vous ai dit devrait vous suffire pour « comprendre ce que l'on veut de vous ; pourquoi vous « obstinez-vous ainsi ? »

« Puis, leur remettant les ligatures, il sortit laissant ouvertes les portes de la prison.

« Le lendemain, en plein jour, les chrétiens quittèrent tranquillement la prison et se rendirent à Ouen-San, où ils rencontrèrent une chrétienne qui avait été arrêtée en même temps qu'eux, mais enfermée dans une prison séparée. Celle-ci leur apprit qu'elle venait d'être délivrée par ordre du gouverneur de la province, lequel avait ordonné de leur restituer ce qui lui avait été volé ; elle avait donc recouvré à peu près tout ce qu'elle avait perdu.

« Le vieux catéchiste Ou, en apprenant cela, adressa au mandarin une supplique en faveur des chrétiens de son village. Le mandarin lui ayant demandé des explications, le chrétien raconta tous les détails de l'affaire et les dommages subis. Le mandarin fit aussitôt arrêter le principal auteur du désordre et le faisant mettre à la question :

« — Coquin que tu es, lui dit-il, prétextant ton état « de valet du mandarin et embauchant des satellites du « gouverneur qui passaient, tu as, sans aucun motif, au « plus fort de l'hiver, chassé de leur demeure trente à « quarante familles innocentes et, ajoute-t-on, tu as pillé « ce qu'elles possédaient ! Quand bien même on te ferait « mourir, ta faute ne recevrait pas tout son châtiment. »

« L'accusé répondit :

« — J'ai agi ainsi parce que ces gens pratiquent la re- « ligion chrétienne. »

« A ces mots, le mandarin, entrant dans une grande colère, s'écria :

« — En l'année 1866, on a mis à mort tous les chré- « tiens ; comment peux-tu dire qu'il y en a encore ? »

« Le satellite répliqua :

« — En vérité je possède des pièces de conviction. »

« Le mandarin se fâche de nouveau :

« — D'après ce que j'ai entendu dire, ce coquin, en « 1866, ayant obtenu on ne sait d'où des livres chrétiens, « a été la cause de la mort de beaucoup de gens, injuste- « ment accusés ; il paraît qu'il ne s'est pas corrigé de sa « misérable habitude. »

« S'adressant alors aux valets du prétoire, le mandarin ajouta :

« — Fustigez ce misérable jusqu'à ce qu'il déclare « que les livres dont il parle sont des livres qui lui « appartiennent. »

« Ayant reçu quelques coups de verge, le satellite se hâta de dire :

« — En vérité, ces livres sont des livres qui étaient « dans ma maison. »

« La question ayant cessé, le mandarin lui demanda pourquoi il avait agi ainsi, combien de complices il avait, combien d'argent il avait volé et dissipé, etc. Sur les dépositions de l'accusé, les autres complices furent arrêtés et ne furent relâchés que sous promesse de rendre à une époque déterminée tout ce qu'ils avaient volé. Quoique le mandarin ait fait promettre restitution, on ignore s'il y aura moyen de recouvrer tout ou au moins partie de ce qui a été perdu. »

Je n'ajouterai qu'un mot pour vous faire remarquer la manière habile dont le mandarin a traité cette affaire. Comme la religion catholique est toujours prohibée par les lois du pays, il était difficile à un simple mandarin de province de trancher cette question de sa propre autorité et de déclarer libre l'exercice de la religion ; aussi a-t-il mieux réussi en la mettant de côté et en faisant avouer au satellite, moyennant quelques coups de bâton, que les livres chrétiens saisis appartenaient, non à des chrétiens, mais au satellite lui-même. C'est aussi une allusion à nombre de faits très déplorables dont chrétiens et païens ont été les victimes durant la grande persécution de 1866 à 1876, pendant laquelle il suffisait de la moindre accusation de christianisme ou du moindre objet de religion saisi pour être déféré aux tribunaux et mis à mort.

En terminant, permettez-moi de vous offrir mes sentiments de profonde reconnaissance pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi aux aumônes et aux prières de laquelle l'Eglise de Corée doit d'avoir donné au ciel de si nombreux martyrs et confesseurs. C'est elle encore aujourd'hui qui nous nourrit et nous soutient, et c'est sur elle que nous comptons pour le jour où, quittant ses vêtements de deuil, l'Eglise de Corée serait appelée à témoigner publiquement de sa foi en érigeant des églises, des écoles, des hôpitaux, etc.

Les prédicants de l'erreur qui, tant qu'il y a eu péril, se sont tenus prudemment à l'écart, menacent aujourd'hui de nous envahir, soutenus par l'or de leurs sectes hérétiques ; de divers côtés on annonce déjà leur arrivée. Dans les ports ouverts au commerce, ils ont liberté d'action, tandis que nous avons encore les mains liées. Tout ce que je demande aujourd'hui à nos associés et bienfaiteurs, c'est le secours de leurs saintes prières pour que le divin Maître hâte le jour de notre délivrance et ne permettre pas à l'homme ennemi de faire tout le mal qu'il se propose.

CONTINUATION DE LA PERSÉCUTION AU TONG-KING

Les mauvaises nouvelles continuent à nous arriver du Tong-King, comme nos lecteurs le verront par la lettre suivante adressée aux *Missions Catholiques* par Mgr Puginier. Puisse bientôt la paix clore l'ère des persécutions et permettre aux missionnaires de faire l'œuvre de Dieu en toute sécurité et en toute liberté !

LETTRE DE MGR PUGINIER, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, VICAIRE APOSTOLIQUE DU TONG-KING OCCIDENTAL.

Hà-nôi, 13 avril 1885.

La mission du Tong-King occidental, si cruellement éprouvée depuis trois ans, passe en ce moment par une nouvelle crise.

Le district du nord, formé des provinces de Son-tây, Hung-hoa, Tuyên-Quang, comprend six paroisses ayant une population chrétienne de douze mille âmes. Cinq de ces paroisses sont présentement ravagées par les Pavillons Noirs et de fortes bandes de rebelles, qui font cause commune avec eux. Six prêtres ont dû se réfugier à Son-tây pour échapper à une mort certaine.

L'un d'eux, curé de la paroisse de Hung-hoa, a été arrêté, le 7 avril, à six kilomètres au sud de cette ville. Il fuyait aussi devant les Chinois avec plus de trois cents femmes et enfants de sa paroisse, lorsqu'au passage de la Rivière Noire, il est tombé entre les mains d'une bande qui les attendait. Cependant les femmes et les enfants n'ont pas eu de mal ; les brigands, les voyant en guenilles, les ont relâchés, se contentant de garrotter le curé et son servant. Qu'ont-ils fait de ce prêtre, je l'ignore : je sais seulement qu'ils l'ont conduit dans un village occupé par les Pavillons Noirs ; j'ai essayé de le faire racheter, mais, malgré la forte rançon que l'on offrait, nous n'avons pu obtenir sa délivrance.

Une trentaine de chrétientés viennent d'être détruites par les Chinois : l'une d'entre elles, forte d mille âmes, a eu vingt personnes massacrées et une centaine emmenées prisonnières ; les autres ont perdu moins de monde. Les chrétiens sont en fuite, la plupart dans les montagnes et quelques-uns dans les villages païens où ils ont des connaissances. Un millier de femmes et d'enfants ont pu gagner Hà-nôi et Son-tây ; la mission doit pour-

voir à leur entretien, car la plupart sont venus les mains vides. Même les familles à l'aise n'ont rien pu emporter, elles auraient été certainement pillées en route et peut-être assassinées. Tout a été abandonné à la merci des ennemis, maisons, bestiaux, etc., pour avoir la vie sauve par une fuite précipitée.

Ce district de Son-tây est bien éprouvé depuis dix-huit ans. De 1867 à 1875, les bandes de rebelles, Pavillons Jaunes et Pavillons Noirs, le ravagèrent à différentes reprises, et y commirent des atrocités effrayantes. Une paroisse de 3,500 âmes eut, dans l'espace de cinq ans, 2,500 personnes massacrées ou mortes de misère. Depuis trois ans, ce même district n'a pas cessé d'être en butte aux plus grands malheurs. S'il a eu par intervalles quelques mois de répit, il a payé bien cher une tranquillité apparente qui avait engagé les chrétiens à rentrer dans leurs foyers. A différentes reprises, les Pavillons Noirs ont fait des incursions subites, pillé et brûlé les maisons; ils ont massacré grand nombre de personnes, et ont emmené prisonniers des centaines de femmes et d'enfants.

On m'annonce la destruction de quatre autres chrétientés. Dans l'une appelée Duc-Phong, chef-lieu de la province de ce nom, située à six kilomètres au-dessus de Hung-hoa, les néophytes ont essayé de se défendre, mais ils ont dû céder devant un ennemi nombreux et bien armé. Plusieurs d'entre eux ont été blessés et se sont dispersés dans les forêts. La situation des chrétiens du district nord devient de plus en plus critique. Priez le bon Dieu pour notre mission!

Partout la guerre fait des désastres, mais en Europe le mal est passager et restreint; au Tong-King, elle est un fléau pour tout le pays et pour tout le monde, parce qu'elle entraine avec elle le brigandage, l'incendie, les assassinats particuliers et souvent de grands massacres. Cependant, si toute la population en souffre, il est incontestable que les chrétiens sont particulièrement éprouvés. Les païens finissent par s'arranger avec l'ennemi, font cause commune avec lui et deviennent brigands à leur tour. Mais nos néophytes n'ont d'autre ressource que la fuite, et doivent sacrifier tous leurs biens pour sauver leur existence. D'ailleurs, il n'est pas rare de voir un petit hameau chrétien perdu au milieu des païens, pillé et brûlé, tandis que ces derniers n'ont aucun mal. Les Chinois et les bandes de rebelles soudoyés par les mandarins savent très bien faire la distinction, et ils n'ignorent pas que les catholiques sont les amis de la France.

Oh! que la situation présente est pénible pour nos malheureux néophytes et pour nous, missionnaires! Notre vie se passe dans la sollicitude, dans les alarmes, dans les plus vives anxiétés. Pas de semaine qui n'amène de nouveaux malheurs; pas de jour sans mauvaises nouvelles: tantôt c'est une chrétienté persécutée, une paroisse entière bouleversée, souvent tout un district, formé de plusieurs paroisses, ravagé par des bandes de Chinois.

Le journal les *Missions Catholiques* rend, depuis longtemps, à la mission du Tong-King occidental, des services immenses et ses lecteurs nous ont montré une générosité qui ne nous a point trouvés ingrats. Ne pouvant payer notre dette de reconnaissance que par des prières, nous ne manquons pas à ce devoir, et, tous les jours, nous demandons au Seigneur de répandre sur nos bienfaiteurs les bénédictions de la vie présente et celles de la vie future.

DÉPART DE MISSIONNAIRES

Le 12 avril dernier, huit nouveaux missionnaires de la Congrégation des Missions Étrangères de Paris se sont embarqués à Marseille pour les destinations suivantes :

M. Claudius-Marie-Justin Journoud, du diocèse de Lyon, pour le vicariat apostolique de Pondichéry; — M. Jules Guillou, du diocèse de Nantes, pour le vicariat apostolique de Siam; — M. Lucien-Joseph-Guillaume Migeon, du diocèse de Metz, pour le vicariat apostolique du Cambodge; — M. Auguste-Alexandre Chaiget, du diocèse de Saint-Claude, pour le vicariat apostolique de la Cochinchine septentrionale (Annam); — MM. Francisque Roux, du diocèse de Clermont, et Yves-François-Marie Le Gall, du diocèse de Saint-Brieuc, pour le vicariat apostolique du Tong-King méridional (Annam); — MM. Louis-François-Joseph Nempon, du diocèse de Cambrai, et Jean-Baptiste-François Beaumont, du diocèse de Bayeux, pour le vicariat apostolique du Tong-King occidental (Annam).

INFORMATIONS DIVERSES

Rome. — Le Saint-Père a accordé, le 25 mai, une audience solennelle à tous les évêques irlandais, et le 26, aux pèlerins hollandais conduits par Mgr l'archevêque d'Utrecht.

Constantinople. — Le sacre de Mgr Aslanian, évêque d'Adana, a eu lieu, le 23 mai, en l'Église patriarcale arménienne-catholique de la rue Sakiz-Aghadj, à Péra.

Dès neuf heures du matin, des membres du corps diplomatique se présentaient à l'église Agha-Djami, entre autres, MM. Jaroszynski et Trubert, secrétaires de l'ambassade de France, venus au nom de S. E. le marquis de Noailles, indisposé; M. le comte Coello, ministre d'Espagne, et son drogman; Sir Arthur White, ministre plénipotentiaire d'Angleterre, et sa fille; M. de Borchgrave, ministre de Belgique; M. Simondetti, consul-général d'Italie, et le vice-consul de la même puissance, avec leurs familles. On a remarqué aussi la présence de NN.SS. Testa, nouvellement sacré évêque, Benjamin, évêque catholique grec, et Holas, vicaire patriarcal arménien. Signalons également un grand concours de notabilités de la communauté et d'ecclésiastiques représentant les divers Ordres catholiques de la capitale.

S. B. Mgr Azarian, patriarche arménien catholique, assisté de Mgr Paul Marmarian, évêque de Trébizonde, et de Mgr Moïse Amberboyan, évêque titulaire de Croya, officia pontificalement.

Mgr Garabet Aslanian est originaire d'Adana, où il a exercé l'apostolat pendant quinze ans environ, en qualité de vicaire du patriarche de Constantinople. Ce prélat s'est toujours distingué par son zèle et la plus complète abnégation. Il n'a jamais cessé d'être entouré du respect de tous, et, en lui conférant la mitre, le synode des évêques a fait un excellent choix.

Birmanie septentrionale. — On se souvient du hardi coup de main tenté, il y a quelques mois, par les Chinois contre Bhamo. Cette ville fut prise sans difficulté, puis, peu après, rendue aux Birmans. Les œuvres de la mission ont énormément souffert de ces bouleversements et les Pères travaillent actuellement à relever les ruines matérielles et morales, tristes conséquences de la guerre.

M. Simon écrit à Mgr Bourdon, son vicaire apostolique :

« Enfin nous sommes à peu près à flot. Les réparations essentielles sont terminées et nous n'avons plus qu'à nous remettre au travail; nous sommes tous bien résolus, et avec l'aide de Dieu pourquoi ne réussirions-nous pas ? Francis (jeune clerc indigène), tout en préparant sa théologie et en faisant la classe aux enfants, reprend avec courage ses excursions autour de Bhamo, pour réunir les Shans dispersés par les troubles. Le P. Cadoux part, après Pâques, pour Ten-tzaw afin d'y créer une petite station. Nos chrétiens chinois ne sont pas revenus. Plusieurs sont à Si-Kaw sur le Tapin-Kiang et n'osent descendre encore. Nous avons quatre nouveaux catéchumènes qui paraissent bien disposés. Avec les deux Chinois qui nous ont suivis de Mandalay, cela nous fait six disciples. Ce petit nombre effraie déjà les autorités birmanes. Je crois que, dans l'état de panique où sont encore les esprits, cinquante Chinois recommenceraient avec succès ce que leurs compatriotes ont fait il y a quelques mois. A la moindre alerte, nos gens de Bhamo repasseraient la rivière.

« Sur la défense qui nous avait été intimée de recevoir aucun Chinois venant de Chine, nous sommes allés trouver le gouverneur. Il nous a très courtoisement accueillis, nous a fait des lamentations sans fin sur ses pertes (10.000 roupies), dans la nuit de la prise de Bhamo. Nous tenons de lui que les assiégés, en quittant Bhamo, sont partis au nombre de quatre cent quatre-vingts, qu'un chef aurait été emprisonné par les autorités chinoises à son arrivée à Ten-Yué-tchéou, un autre décapité à Yong-tchang et le reste licencié. Plus de trois cents Birmans auraient péri sous les balles des Chinois, qui n'ont perdu que deux ou trois des leurs. Quant à nos disciples chinois, le gouverneur birman, nos explications entendues, nous a permis de les garder chez nous; mais il exige que nous lui donnions avis de toute nouvelle recrue dans notre petit troupeau.

« La ville essaie de renaître de ses ruines, mais lentement; la confiance fait défaut. J'ai entre les mains la lettre qui nous fut envoyée trois jours avant la prise de Bhamo pour nous en prévenir. Elle nous était adressée par le grand chef chinois lui-même et écrite de sa propre main.

« *Au grand homme, le prêtre missionnaire résidant au Tien-tchou-tang, Sin-Kay (Bhamo).* »

« Je viens respectueusement et sous le plus grand secret vous « parler d'une chose. De la part des autorités de mon pays, je vais « m'emparer de la Birmanie. J'y entrerai par trois routes diffé« rentes avec de grandes armées. La première, composée d'in« nombrables soldats, descendra sur Sin-Kay par la route supé« rieure (celle de l'est); la seconde, par la route du Tapin-Kiang; « la troisième, plus nombreuse encore, entrera par Thi-Baw, pour « emporter d'assaut la capitale. Les commerçants de votre nation « peuvent continuer leur trafic. Nous n'avons affaire qu'au pays « birman, dont nous voulons nous emparer. Comme auparavant, « vous pouvez, avec vos navires, monter et descendre. Mais nous « ne permettrons pas que vous les mettiez au service des Birmans.

« Dans quelques jours, nos armées arriveront à Sin-Kay. Qu'il ne « s'élève en vous aucun soupçon. Ayez soin de fermer exactement « vos portes. Je ne permettrai pas que vous subissiez le dommage « même d'un brin d'herbe, même d'une sapèque.

« Soyez donc sans crainte. Je vous envoie à dessein cette lettre « en vous demandant le plus grand secret. il s'agit d'une chose « très importante. Qu'il n'en transpire rien au dehors, car, à notre « arrivée à Sin-Kay, la bataille deviendrait pour nous pleine de dif« ficultés si les oreilles étaient déjà prévenues. Voilà ce que j'avais « à vous dire. Puissiez-vous toujours jouir d'une bonne santé! Je « vous offre mes salutations.

« Kin-Kouy-Yu. »

« Le 19me jour de la dixième lune, 10me année du règne de Kouang-« Su. »

Mgr Bourdon, qui nous transmet cette lettre, ajoute :

« Malheureusement, le P. Simon n'était pas alors à Bhamo, et l'avis ne put nous arriver en temps utile... Peut-être aussi nous serions-nous contentés de rire de ce document s'il nous avait été remis avant l'arrivée des Chinois à Bhamo. La pauvre Birmanie, débarrassée des ennemis extérieurs, souffre encore de la part de ses propres enfants, et les troupes royales n'arrivent pas à réprimer le brigandage... »

UNE EXCURSION

Dans la terre de Gessen

Et sur la route que suivit vraisemblablement le peuple juif quand il sortit d'Egypte et traversa la mer Rouge.

Par le R. P. Jullien, de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Caire.

C'est pour nos lecteurs une bonne fortune, chaque fois qu'il nous est donné de publier un travail du R. P. Jullien. Les récits de ses excursions aux déserts de Scété, de la Basse Thébaïde, à l'Arbre de la Vierge, etc., écrits avec verve, entrain et pleins d'une érudition consciencieuse, sont sinon surpassés, du moins égalés par la nouvelle relation que le sympathique et savant religieux nous adresse aujourd'hui, relation qu'il fait précéder d'une introduction.

INTRODUCTION

Des écrivains de mérite ont écrit des dissertations sur la route que suivit le peuple de Dieu à sa sortie d'Egypte, et sur l'emplacement du miraculeux passage de la mer Rouge. Chacun a proposé sa route et son système d'explications; il était impossible de savoir la vérité, les documents manquaient.

Aujourd'hui une connaissance certaine et chaque jour croissante de la langue et des caractères hiéroglyphiques, un grand nombre de documents nouveaux, une étude géologique et topographique fort exacte de l'Isthme de Suez, faite pour la construction du canal maritime, ont jeté un nouveau jour sur l'histoire et la géographie des temps de l'Exode.

M. Lecointre, ingénieur de marine, dans son ouvrage *La campagne de Moïse pour la sortie d'Egypte*, mettant à profit les documents nouveaux et ses propres recherches, a tracé une route qui nous paraît, du moins quant aux grandes lignes, être bien celle de l'Exode. Les récentes découvertes de M. Naville de Genève ont confirmé cette opinion.

Les Hébreux qui avaient immolé l'agneau, chacun dans sa maison, se réunirent le jour suivant dans le district de Soccoth entre Mahsamah et Tell-el-Machouta. Ils y passèrent la nuit. Le lendemain, ils s'avancèrent dans l'ouadi Toumilat, et allèrent camper au bord méridional du lac Timsah, non loin de Néfich. Là, sur l'ordre de Dieu, au lieu de continuer leur route à l'est dans le désert, ils tournèrent au sud et vinrent entre le mont Géneffé et les *Lacs Amers*. Ils y furent surpris par l'armée de Pharaon, et, dans la nuit, ils traversèrent les lacs Amers qui à cette époque faisaient partie de la mer Rouge. Le passage eut lieu probablement entre le grand et le petit bassin. Après avoir rendu grâces

à Dieu, ils continuèrent leur route, au sud, sur la rive asiatique de la mer, durant trois jours sans trouver d'eau. Enfin ils atteignirent des sources. Elles font aujourd'hui la petite oasis de Moïse, *Aïn Moussa*, à quinze kilomètres sud-est de Suez.

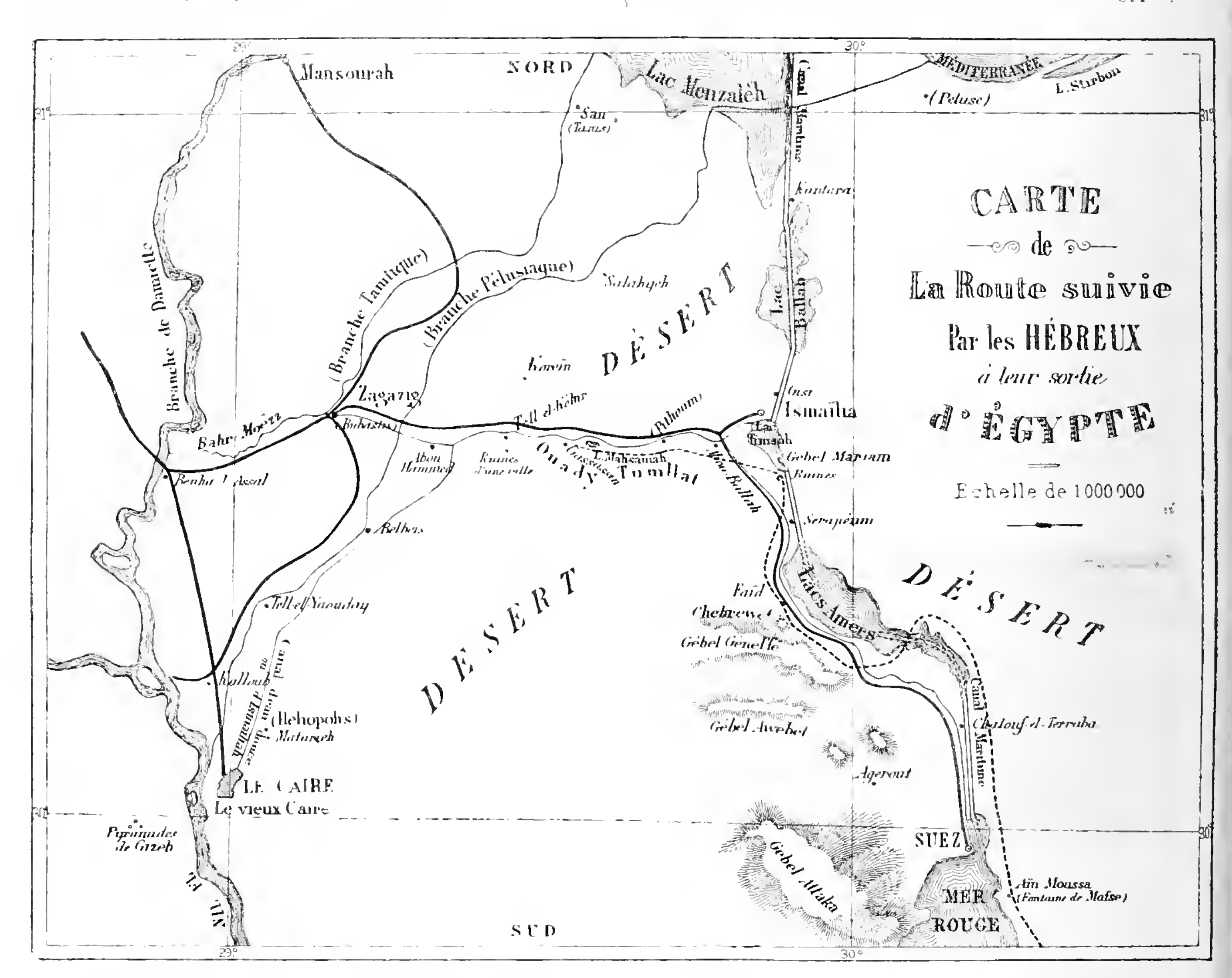
Nous n'avons point l'intention d'écrire une dissertation nouvelle, ou de prouver une thèse ; nous venons dire seulement ce que nous avons vu en visitant ces lieux et rapporter quelques-unes des réflexions qu'ils nous ont inspirées.

Une carte et des dessins, exécutés avec une grande fidélité par mon aimable compagnon de voyage, le R. P. Gallen, supérieur des Pères des Missions africaines à Zagazig, compléteront ce récit et lui donneront, je l'espère, un intérêt spécial.

I

Terre de Gessen, son état actuel. — Du Caire a Ismaïlia.

La terre de Gessen, assignée pour demeure aux Hébreux, comprenait tout le pays cultivable situé à l'orient de la branche pélusiaque du Nil, depuis Péluse jusqu'en face de Memphis à trois lieues au sud du Caire. C'était sans doute une excellente terre, une des meilleures de l'Egypte, car



Pharaon dit à Joseph : (Gen. XLVII, 5, 6.) « Votre père et vos frères sont venus vous trouver. Vous pouvez choisir dans toute l'Egypte ; faites-les demeurer dans l'endroit le meilleur et donnez-leur la terre de Gessen. »

Dans cette région on ne voit de cultures que sur deux bandes étroites. L'une longe le fleuve sur un parcours de cent soixante kilomètres, depuis Hélorian, au sud, jusqu'à Salahyed au nord ; sa largeur moyenne est d'environ huit kilomètres. L'autre s'étend de l'ouest à l'est sur une longueur de cinquante kilomètres depuis Abou Hamed jusqu'au lac Timsah. Elle n'a que deux ou quatre kilomètres de large ; on la nomme l'Ouadi Toumilat.

Le chemin de fer du Caire à Ismaïlia traverse la terre de Gessen dans sa plus grande longueur. Comme tous les voyageurs, nous suivrons cette voie, seul chemin praticable.

Du Caire à Zagazig, c'est le paysage calme et riche des campagnes du Delta. Tous ceux qui sont venus d'Alexandrie au Caire le connaissent. Des champs interminables de blé, de coton, de maïs, de trèfle blanc et de riz, tous très verts, sauf au temps de la moisson qui se fait en avril. Des arbres, il y en a peu : quelques lignes d'acacias-gommiers le long des canaux, quelques sycomores à la magnifique tête arrondie et sombre au-dessus des norias, et des touffes de palmiers autour des villages, sont à peu près tout ce

qui domine la verte plaine. Ces campagnes sont très animées, elles ont un air d'abondance et de bien-être malgré les vilaines huttes de boue où habitent les fellahs. On dit cependant que la terre s'appauvrit, car elle ne se repose que le temps nécessaire à donner son fruit et à recevoir une nouvelle semence : on lui demande toujours des récoltes épuisantes et on ne lui rend rien, si ce n'est la petite couche annuelle du limon du Nil, contenant 7 à 8 % de matières organiques et moins de 1 % d'azote. D'engrais animal, il n'en est pas question pour les terres, il sert de combustible. On peut, dit-on, calculer dans combien d'années ce magnifique coton d'Egypte, l'achmouni, qu'on ne vend qu'en Angleterre pour des tissus spéciaux, sera devenu une rareté.

Il y a cependant bien longtemps que l'Egypte est fertile et que la Bible vante en particulier la terre de Gessen. Le désir d'acheter l'Egypte à plus bas prix, ne serait-il pas pour quelque chose dans ces plaintes et ces mauvais présages ?

En deux heures le train atteint Zagazig, la plus grande ville de la terre de Gessen après le Caire. Cette ville est à quatre-vingt-quatre kilomètres nord-est du Caire, sur un magnifique canal de soixante-dix mètres de large, le Bahr-el-Moëzz (1), qui remplace la branche tanitique. Vers l'année 1830, Mohammed-Ali visitait les travaux pour la construction d'un grand pont-barrage sur le Bahr-el-Moëzz. Voyant de riches campagnes et de nombreux canaux :

« — C'est là, dit-il, qu'il faudrait mettre la moudirieh de Belbeïs. »

« — Prince, lui répond un de ses officiciers, vous pouvez tout ce que vous voulez. Dites que la moudirieh soit ici, les employés se hâteront d'accourir et vous aurez là une ville. »



ÉGYPTE. — Village de Tell-el-Kébir, dans la plaine de Gessen ; vue prise du midi ; d'après un dessin du P. Gallen. Camp d'Arabi et lieu de la bataille de Tell-el-Kébir.

Telle est, dit-on, l'origine de l'agrandissement de Zagazig, qui n'était alors qu'un misérable village ; son nom lui est venu d'un petit poisson, le zaghzigh, qu'on pêche dans les canaux voisins.

On raconte que le premier moudir eut fort à faire pour établir quelque sécurité dans la population nouvelle, et qu'il abrégea les jours de plusieurs malfaiteurs.

Zagazig, au premier aspect, rappelle quelque nouvelle ville américaine des Etats-Unis du Sud. Les hautes cheminées et les longs murs de dix usines à égrainer le coton, un assez grand nombre de maisons européennes toutes récentes et sans architecture, des rues plus larges que celles des villes arabes et à peine nivelées, des chemins de fer en quantité (quatre lignes) avec le premier buffet d'Egypte, six canaux dérivés du Bahr-el-Moëzz, trois à l'est, trois à l'ouest, partout d'immenses tas de sacs de coton ou de fèves selon la saison, voilà ce que remarque le voyageur. C'est évidemment le centre d'une riche province agricole, une ville d'avenir. Elle compte aujourd'hui trente mille habitants, parmi lesquels plus de trois mille Grecs ou Coptes schismatiques et seulement trois cent cinquante catholiques. Les musulmans forment l'immense majorité.

Les Pères des Missions Africaines de Lyon y possèdent un fort beau terrain sur le bord du Bahr-el-Moëzz. Ils y ont un petit collège dont la chapelle sert de paroisse aux cathoques, et un dispensaire tenu par des Sœurs. Chaque jour, près de deux cents malades y sont secourus.

(1) Ce canal doit son nom au premier sultan fatimique d'Egypte, El-Moëzz. Le général Djohar, qui commandait son armée, fit élever le Caire sur l'emplacement actuel en 969, et y fonda la célèbre mosquée d'El-Azhar.

Au sortir de Zagazig, jusqu'à la première station d'Abou-Hammed, le chemin de fer traverse encore les plaines fertiles du Delta en longeant le canal Ouadi qui apporte à l'Ismaïlieh les eaux du Bahr-el-Moëzz.

Au delà d'Abou-Hammed on est dans l'Ouadi Toumilat. Au nord il n'y a que le désert. Cependant, si l'on marchait dans cette direction pendant quelques heures, on arriverait aux magnifiques forêts de palmiers de Koreïn et de Salahyeh desservies par un petit chemin de fer à la saison des dattes. Ces fruits y sont superbes ; à la station de Tell-el-Kébir, on nous offrit des dattes jaunes qui avaient sept centimètres de long et plus de trois centimètres de diamètre.

Au midi on voit, tout proche du chemin de fer, le canal Ismaïlieh, puis une bande de verdure large de deux à quatre kilomètres que terminent des buttes de sable tachetées de broussailles, et enfin le sable et le rocher indéfinis. Le paysage sera le même jusqu'à Néfich près d'Ismaïlia. L'Ouadi Toumilat paraît formée en grande partie de vagues pâturages : demain nous examinerons de plus près son sol et son état de culture.

En approchant de la station de Tell-el-Kébir, on aperçoit dans l'Ouadi, à travers les plaines, les longues murailles blanches d'un camp de cavalerie construit par Ismaïl pacha ; il est abandonné, comme bien d'autres constructions du prodigue Khédive. A côté de la station est le cimetière, très propre et très convenable, garni de croix de marbre, où les Anglais ont enseveli leurs soldats.

Le camp retranché d'Arabi était au nord-est sur un sol relevé de quelques mètres : on y voit des fossés à parapets et des bastions de terre pour l'artillerie, qui ont l'air intacts. Si personne n'y met la main, on pourra voir encore ces petits ouvrages dans quelques centaines d'années, car au désert il n'y a guère d'agents de destruction, l'empreinte du pied sur la terre humide peut y subsister deux ans et plus.

Après Tell-el-Kébir, il n'y a plus de village dans l'ouadi ; seulement quelques huttes placées çà et là selon la convenance des bergers. Gassassin, où le général Wolseley avait son quartier général, ne mérite pas le nom de village.

On aperçoit dans les roseaux le petit lac de Mahsamah, puis sur un relèvement du sol, le minaret moderne à assises rouges et blanches de Tell-el-Menhoutah. Il marque le lieu où l'ingénieur français Félix Paponnot, chargé de construire le canal Ismaïlieh dans cette région, avait établi son principal chantier et sa demeure. Depuis 1875, tout est abandonné et tombe en ruines ; il ne reste plus là qu'un gardien grec et quelques arabes locataires des pâturages voisins.

A Néfich, le canal et le chemin de fer envoient des embranchements à Ismaïlia et tournent au midi pour descendre à Suez. Nous nous arrêtons là à deux kilomètres dans l'ouadi ; une famille française exploite, pour une société agricole, l'immense domaine de Bir-Abou-Ballah. Heureux de retrouver la langue et la foi de notre pays, nous allons lui demander l'hospitalité.

(A suivre).

PRÈS DES GRANDS LACS

DEUXIÈME PARTIE

LE TANGANYKA

Par Mgr CHARBONNIER, de la Société des Missionnaires d'Alger, provicaire apostolique du Tanganyka.

Nous achevions, dernièrement, la publication du travail de Mgr Livinhac sur les missions du Nyanza. Pour être complet et pour que d'un regard d'ensemble on puisse suivre les fils du cardinal Lavigerie dans leur lointain apostolat, il nous fallait un tableau des efforts tentés sur le Tanganyka par les mêmes Pères. Mgr Charbonnier, provicaire, nous l'envoie aujourd'hui et le fait précéder de cette lettre adressée à MM. les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

« La reconnaissance m'impose le devoir, d'ailleurs bien doux à mon cœur, de venir vous entretenir de nos missions du lac Tanganyka, dont la direction m'a été confiée, malgré mon indignité, par S. Em. le cardinal Lavigerie, fondateur et bien aimé Père de notre petite Société, avec l'assentiment du grand et saint Pontife Léon XIII dont la puissante et paternelle sollicitude s'étend jusque dans les profondeurs les plus reculées de notre Afrique. Je ne vous parlerai pas encore en témoin oculaire ; je me contenterai de me faire l'écho de mes confrères, en vous rapportant les faits les plus intéressants choisis dans leur correspondance ou leurs notes journalières que je viens de relire attentivement et de résumer.

« L'année prochaine, s'il plaît à Dieu de me conduire sain et sauf au Tanganyka, je serai heureux de joindre le témoignage de mon expérience à celui des ouvriers apostoliques de cette mission ; elle a déjà été consacrée par le sang des RR. PP. Deniaud, Augier et de l'auxiliaire M. Dhoop, sans parler des autres missionnaires d'Alger, qui, à la suite du bon Père Pascal, sont tombés victimes de leur dévouement avant d'arriver à destination, et dont les restes reposent le long de cette voie ouverte par eux à l'apostolat. En attendant, je vous prie, ainsi que les pieux et charitables associés de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, nos insignes bienfaiteurs, d'agréer le rapport ci-joint sur l'état des missions du vicariat apostolique du Tanganyka.

« Pour mettre un peu d'ordre dans cet entretien, je vous invite à considérer nos missionnaires dans les stations qu'ils ont déjà fondées, de les entendre parler des œuvres qu'ils ont pu établir, grâce aux prières et aux offrandes de leurs excellents bienfaiteurs, de celles qu'ils espèrent pouvoir créer encore, de leurs succès, de leurs difficultés et aussi de leurs bienveillantes relations avec les nombreux rois nègres dont les États forment comme une grande et riche couronne au lac Tanganyka.

I.

A OUJIJI. — ASPECT D'OUJIJI. — OUJIJI ET LA MISSION. — L'ŒUVRE DES PAUVRES ABANDONNÉS.

Le Père Coulbois, dans une lettre au directeur des novices de Maison-Carrée, résume comme il suit ses impressions et celles des confrères de la quatrième caravane à leur arrivée dans la capitale du Tanganyka.

« Oujiji, d'où je vous écris, est regardé comme une cité de grand nom ; or, croyez-le bien, ce n'est pas même une pe-

tite ville. Figurez-vous, en effet, éparses au milieu des bananiers, palmiers, citronniers, etc., des cases en forme de ruche, sans ordre et j'ajoute sans rue : les habitations étant simplement reliées entr'elles par d'étroits et tortueux sentiers. En cette saison, qui est celle des pluies et comprend ordinairement les mois de février, mars, avril et une partie de mai, ces sentiers disparaissent même sous les hautes herbes.

« Il faut, pour s'y mouvoir, fendre des flots de verdure, action peu agréable et tout juste rassurante, car on ne peut savoir ce que cette verdure recèle. Çà et là apparaît un *tembé* arabe, grosse construction en briques séchées au soleil; devant le tembé s'élève une sorte de véranda, le tout couvert par un toit en herbe de vingt centimètres d'épaisseur.

« Ces tembés forment la résidence des Arabes venus ici pour leur commerce. Bien qu'ils soient peu nombreux, une dizaine en tout, ils ont ici une réelle et puissante influence, surtout au nord du lac et jusqu'au Manyéma.

« Vu de près, Oujiji n'est donc pas merveilleux; mais, de loin, l'aspect en est tout autre. Il se montre assis au fond d'un léger pli de terrain orné de gracieux festons, presque enseveli dans le feuillage et à l'ombre des palmiers. Tout auprès, s'étend le lac bordé sur la rive occidentale d'un puissant rempart de superbes montagnes. En arrivant ici pour la première fois, un sentiment d'admiration pour ce bel horizon remplit toutes nos âmes.

« Voilà ce que l'on voit dans ce pays, objet des rêves de plus d'un de nos novices; ce que l'on ne voit pas, mais que l'on sent bien, c'est la fièvre. Elle nous a déjà fait maintes visites; bien que les confrères en résidence à Oujiji trouvent qu'elle nous épargne, à notre avis elle est assez assidue. Naguère, elle m'a tenu huit jours au lit, sans m'avoir donné même une heure de répit.

« Après tout, elle a son utilité : nous venant de la main de Dieu, elle nous montre que, même physiquement, nous ne sommes pas grand'chose. Puis, dans la solitude qu'elle procure, on a le loisir de songer à Notre Seigneur, prisonnier, là tout près, dans son pauvre petit tabernacle, aussi immobile que son missionnaire fiévreux. Je me souviens de ces huit bons jours : pourtant je n'en désire pas une seconde édition; si elle se présente, je me contenterai de lui donner mon approbation. Après qu'on lui a payé environ deux ans de tribut plus ou moins onéreux, elle finit par s'éloigner et vous laisser tranquille. C'est ainsi, me dit-on, que les confrères des deux premières caravanes n'en souffrent plus depuis longtemps. Il est donc à espérer que tous les missionnaires qui, arrivés sains et saufs au Tanganyka, résisteront aux deux premières années d'acclimatation, pourront envisager avec confiance la perspective d'une assez longue vie de travaux apostoliques dans cette grande et chère mission. »

Nonobstant son peu de salubrité, Oujiji est resté jusqu'à ce jour le centre où tout vient aboutir et d'où l'on peut rayonner autour du Tanganyka. « C'est, dit le P. Guillet, le meilleur point de tout le lac pour le rachat des enfants esclaves, parce que c'est là que passent toutes les caravanes. En y résidant, on peut profiter d'excellentes occasions pour acheter à bon marché étoffes, perles, sel, etc, tout ce qui sert comme articles d'échange. De là, on peut favoriser la rapidité relative des correspondances avec le P. Procureur de Zanzibar et les Supérieurs majeurs, entretenir les rapports qu'il faut avoir avec les Arabes, signer les traités et se tenir au courant de tout ce que font les ministres anglicans et les explorateurs au Tanganyka. En résumé, Oujiji paraît offrir toutes les conditions voulues pour une procure intermédiaire avec celles de la côte et d'Alger.

« De plus, ajoute le P. Guillet, toutes les caravanes passant à Oujiji, il y aurait une belle œuvre de charité à y établir en faveur des pauvres porteurs qui meurent, par centaines, de maladies, de faim, de misère, car personne ne songe à eux. Quand ils sont morts, leurs camarades les jettent dans les herbes où ils deviennent la pâture des hyènes et des oiseaux de proie. Il suffit de se promener aux environs pour juger, par les ossements que l'on trouve partout, du nombre de ces infortunés.

« Mon désir aurait été de faire construire plusieurs cases autour de notre maison.

« Là, nous les aurions recueillis, soignés, nourris et instruits des premières vérités de notre sainte religion. Ceux que nous n'aurions pu guérir, nous les aurions baptisés à la mort et enterrés chrétiennement. Les autres auraient, du moins, eu l'occasion de connaître la charité des missionnaires et, en nous quittant, en auraient emporté le souvenir jusque dans leur tribu.

« En construisant un hôpital indigène, nous ferions, je crois, beaucoup de bien. Pour Oujiji même, où, à cause de la corruption de la population, on ne peut tenir un orphelinat, ni annoncer facilement l'évangile, cet hôpital serait une excellente prédication de charité ; mais, pour le moment, nous n'avons pas les moyens nécessaires pour entreprendre une telle fondation.

« Ah! qu'il est pénible au cœur du missionnaire de ne pouvoir soulager tant de misères, sauver tant d'âmes, faute d'ouvriers apostoliques et de ressources... *Mitte, mitte, Domine, operarios!...* »

II

LE LAC TANGANYKA. — SON ÉTENDUE. — PIROGUE INDIGÈNE. — SUR LE LAC, DU MASSANZÉ A OUJIJI. — CANOTIERS NÈGRES. — LEURS CHANTS. — LEUR ENTRAIN A LA RAME. — LES CROCODILES.

Il ne sera pas inutile de donner un aperçu du lac qui fait part de son nom à notre vicariat apostolique et dont nous aurons si souvent à parler. Le Tanganyka, découvert en 1858, par Burton et Speke, est situé entre le 27° et le 29° longitude Est, et le 2° 18' et 8° 47' de latitude sud, soit une longueur de 629 kilomètres, sur une largeur variant de 18 à 83 kilomètres. D'après la constatation faite par M. Stanley, le 15 juillet 1876, il a un déversoir dans le Congo par la rivière Loukouga et de là dans l'Océan Atlantique. La côte du Tanganyka a un développement d'environ mille quatre cents kilomètres.

Pour avoir une idée de la navigation des Noirs sur le Tanganyka, ainsi que des mœurs de ces marins aussi primitifs que leurs frêles embarcations, écoutons le Père Moinet dans son récit du voyage qu'il fit avec le P. Dromaux sur le lac du Massanzé à Oujiji.

« Lorsqu'on a pas vu le lac Tanganyka, on peut difficilement se faire une idée de sa navigation. Il ne faut pas oublier que nous sommes en pays sauvage et qu'il faut se servir de moyens tout à fait sauvages pour naviguer. J'ai été tellement surpris de la nouveauté du fait, que je ne puis m'empêcher de décrire, quoique d'une façon bien imparfaite et qui restera au-dessous de la réalité, les agréments et les désavantages d'un voyage sur le lac.

« Nous avons pour barque un arbre creusé, long de onze mètres et large de un mètre vingt centimètres. Ce bateau est orné d'un mât garni de sa voile qui devra servir lorsque le vent voudra bien souffler. Outre la charge de nos objets d'échange pour Oujiji, le bateau est monté par treize nègres rameurs et deux Pères. Au signal donné, cri caractéristique : *Hélée ! Hélée !* les rames s'agitent, le bateau sort du rivage. Aussitôt commence un chant véritablement magnifique, tant pour l'air que pour les paroles. Il faut bien se rappeler que jamais un nègre ne fera aucun travail sans chanter. Celui qui vient de commencer est un chant à la divinité, chant qui pourrait être chaque matin dans la bouche d'un chrétien, au début de ses actions.

« En voici les paroles :

Kwanza m'ombé Mounza Kwanza
Voute Kassia Kasema
Kwanza m'ombé Mounza.

« Il faut prier Dieu d'abord,
« Ensuite nous ramerons avec force;
« Prions donc Dieu d'abord! »

« C'est une espèce de refrain que tout le monde répète avec des accords propres au pays; puis les couplets continueront tant que l'improvisateur, d'une fécondité surprenante, aura conservé la voix et la respiration; car les mots ne lui manqueront pas. Il invoquera Dieu, il invoquera la mer, il la priera de porter ses enfants, il demandera au vent de venir décharger ses enfants du travail de la rame, il demandera que le bateau les conduise au terme après un heureux voyage. Il priera pour le Bwana Mkouba, le grand maître du bateau, afin que la mer lui soit favorable, qu'elle le berce doucement et n'engloutisse pas ses biens, puis vient enfin la prière qui les fait tous sourire. « Si nous arrivons ainsi, le Bwana Mkouba nous donnera à « manger la chair d'une chèvre ! »

« Nous nous éloignons du rivage; le chant a duré près d'une heure, la brise souffle, on lève la voile; les rameurs respirent, et, bercés par la vague grossissante, nous voguons au gré du vent. La force du vent viendra-t-elle à cesser, il faudra reprendre les rames, et ainsi de suite. Une fureur de courage prendra-t-elle les rameurs, ce sera une véritable mécanique qui jouera des rames sous un soleil de plomb, répercuté par l'eau. Sans abri, nos nègres, le corps presque nu, soufflent, suent, chantent, se détendent les nerfs, font des contorsions avec les bras, avec la tête, et malgré cela, ne cessent pas la cadence de leurs chants et de leurs mouvements. Cependant tout a une fin, la fureur comme le reste. *Hélée ! Hélée !* c'est le signal du travail à la rame, comme c'est aussi le signal du repos. Il n'est pas facile, dans une semblable embarcation, de coucher en pleine mer et de s'exposer à la fureur des vagues du lac. Il faut donc s'approcher du rivage et, comme les endroits protégés et pouvant servir de port, sont peu nombreux, il faut presque tous les jours décharger sa barque et la retirer sur le rivage. Aussitôt à terre, on songe à la préparation du repas.

« C'est bien vite fait : un peu de farine de moutama, délayée dans de l'eau, servira de pain, un morceau de viande embrochée dans une petite tige de bois au-dessus du feu, quelques patates sous les cendres, voilà le menu du souper des missionnaires.

« En se tournant vers le lac, on aperçoit bientôt comme de longues poutres qui se balancent lentement à la surface de l'eau. Ce sont de longs crocodiles dont plusieurs mesurent cinq et six mètres. Un immense rocher semble parfois sortir de l'eau, disparait pour revenir ensuite. C'est un hippopotame qui vient respirer et se retire ensuite avec un grognement sourd qu'on entend d'assez loin. Les sauvages de la côte viennent à leur tour saluer les Blancs, et, la plupart du temps, le chef apporte une chèvre et des fruits, demandant à faire *rafiki* (amitié avec les Blancs). Ce n'est plus notre tour d'admirer; car il n'y a rien de bien curieux dans la personne dénudée d'un sauvage, c'est nous qui sommes un spectacle aux indigènes : « Vois comme ils sont blancs ! « Comme ils ont le nez fait ! Vois ces barbes ! Et de « l'étoffe, en ont-ils pour se couvrir? On ne leur voit que la « figure et les mains ! » Tout cela est entremêlé de rires ineffables, signe certain d'une curiosité satisfaite.

« Cependant il faut prendre du repos ; la nature grandiose qui nous entoure, avec ses merveilles sur les bords du lac, nous inspire une prière particulière en l'honneur de Dieu qui a tout fait. Après cette action de grâces du plus intime de notre cœur, nous disposons tout pour partir de grand matin. Remettre notre bateau à la mer, le charger est l'affaire d'un instant; après quoi, nous recommençons la même histoire que la veille. Le 29, après une marche des plus rapides, nous arrivions heureusement au but de notre voyage. » (*A suivre*).

LE PREMIER MISSIONNAIRE DU JAPON AU XIXme SIÈCLE

Par Mgr FORCADE, archevêque d'Aix

IV

ARRIVÉE ET INSTALLATION A NAFA D'UN MINISTRE PROTESTANT. — LA SABINE DANS LES EAUX DE LIEOU-KIEOU. — M. LETURDU A BORD, SON DÉBARQUEMENT, RÉSULTATS DE SON APOSTOLAT SUR LE NAVIRE. — RELATIONS DU COMMANDANT GUÉRIN AVEC LE GOUVERNEUR DE NAFA. — LE TOAST AU ROI DE L'ARCHIPEL. — DÉPART DE LA SABINE POUR PORT MELVILLE.

(Suite [1])

10 mai. — « D'après les instructions à lui données par M. l'amiral Cécille, le commandant de la *Sabine* ne devait

(1) Voir les *Missions catholiques* du 24 avril, 1er, 8, 22 et 29 mai 1885.

débarquer M. Leturdu que sur ma réquisition. Dimanche dernier, s'il m'en souvient bien, M. Guérin m'avait fait part de ceci, et m'avait prié, quand j'aurais pris un parti à cet égard, de lui adresser par écrit la demande de débarquement. J'avais besoin d'avoir quelque temps devant moi pour voir, examiner et considérer avant d'en venir à un fait de cette importance; puis le zèle de M. Leturdu lui avait créé à bord des occupations qui ne lui permettaient guère d'aller immédiatement à terre: pour des raisons et d'autres encore, l'affaire avait été différée jusqu'ici. Aujourd'hui enfin, voyant, tout bien pesé, beaucoup d'avantages et nul inconvénient à la chose; sans présenter M. Leturdu au gouvernement, sans faire savoir ce qu'il est, sans dire s'il s'agit d'un séjour passager ou définitif, etc. (M. l'amiral saura le faire beaucoup mieux que moi): je me décide à amener tout simplement mon cher confrère à la maison, et je remets à cette fin la lettre suivante au commandant de la corvette :

« Monsieur le Commandant,

« Bien que je ne puisse encore considérer comme certain, le séjour définitif de M. Leturdu dans ce royaume; cependant l'habileté connue de M. l'amiral Cécille, son dévouement à la cause de nos missions et les récents succès en Chine, m'étant de bien suffisants garants de ce qui se fera ici, j'ose prendre sur moi de vous demander dès aujourd'hui le débarquement de mon cher confrère.

« Il m'a redit toute la bienveillance dont vous, Monsieur le commandant, comme à votre exemple Messieurs les officiers, avez daigné constamment l'honorer pendant son séjour à votre bord, tous les bâtiments de guerre français, et ceux de la station de Chine en particulier, nous ont accoutumés depuis longtemps, nous autres pauvres missionnaires, à semblable traitement; mais ce n'en est pas moins un devoir et un besoin pour moi de vous témoigner, dans la circonstance présente, au nom de mon bien aimé confrère comme en mon propre nom, la bien vive reconnaissance, avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc. »

« Vers les neuf heures du matin, je célèbre la sainte messe sur le pont de la *Sabine*, où les matelots nous ont organisé au moyen de pavillons une assez jolie chapelle. Le commandant, les officiers et tout l'équipage y assistent en tenue; vingt matelots, préparés par l'excellent M. Leturdu, s'approchent avec recueillement de la sainte table. Un assez bon nombre de petits mandarins et autres gens du pays qui se trouvent à bord, vont se poster sur la dunette et sont témoins de la cérémonie qui se passe fort bien. Après l'action de grâces, mon confrère et moi nous déjeunons chez le commandant, puis je retourne seul à la maison laissant M. Leturdu édifier quelques instants ses chers matelots.

« Vers deux heures de l'après-midi, M. le Commandant de la *Sabine*, entouré de son état-major en grand uniforme et suivi d'une compagnie de matelots en grande tenue, vient me trouver à la bonzerie de *Tamai*, me priant de le conduire au dîner du gouverneur général et d'y servir d'interprète. J'y vais en soutane; pour M. Leturdu, qui est aussi de la partie, il n'est qu'en habits laïcs.

Le grand mandarin nous reçoit au collège de *Tamai*, où déjà j'avais été reçu deux fois par lui en 1844, quelque temps après le départ de l'*Alcmène*. La réception, le dîner ne diffèrent en rien de ce que j'ai déjà vu, de ce dont j'ai déjà parlé, s'il m'en souvient bien, dans ma longue lettre de 1845. On en revient encore à offrir des présents: mais M. Guérin les refuse, comme il avait refusé ceux du gouverneur de *Nafa*. La séance dure deux ou trois heures.

« Au commencement du dîner, le Grand Mandarin parle des alarmes que cause dans le pays la présence de la corvette, etc., etc. M. Guérin répond que les Français sont loin de venir ici avec des intentions hostiles, qu'ils y viennent au contraire dans le but arrêté d'avoir avec le royaume les rapports les plus amicaux et les plus pacifiques, d'établir une bonne et sincère amitié entre la France et *Lieou-Kieou*. Cette déclaration, quelque gracieuse qu'elle soit, paraît loin cependant de calmer les alarmes.

11 Mai. — M. le Commandant vient me trouver dès le matin, me priant de lui servir de guide dans une excursion. Nous montons à cheval et allons d'abord à une vieille muraille en ruines qui, je le crois, séparait jadis le royaume du Nord de celui du Milieu. Du haut de ce mur bâti sur une haute montagne, et dans un lieu où l'île est extrêmement resserrée, la vue est magnifique. Au nord et au sud, on peut au loin porter les regards sur les belles campagnes et les charmants villages de Lieou-Kieou; à l'est vous voyez le grand océan Pacifique; à l'ouest la mer Bleue. De ce même lieu, au mois d'août de l'an dernier, le capitaine anglais Sir Edward Belcher avait remarqué sur l'océan un mouillage qu'il jugeait être excellent, et qu'il regrettait de ne pouvoir examiner de plus près. Je signale ce point au commandant; il ne paraît pas éloigné; on se résout à s'y rendre immédiatement. La hauteur d'où nous mesurions nos chemins avait trompé nos yeux, et la route fut longue. Pour comble de malheur, ce port, qui, de loin, semblait être si beau, fut trouvé de près très mauvais: il n'a point de profondeur et est entouré de récifs qui en empêchent l'accès. En revenant à *Tamai*, nous traversons la capitale par son beau milieu; nous faisons trotter nos chevaux jusqu'autour des murs, jusqu'à la porte du palais du roi. Personne ne souffle mot.

12 Mai. — Dans la matinée, un élève de la *Sabine*, faisant le service d'officier, m'arrive en tenue, chargé de lettres de M. le commandant Guérin pour le gouverneur général de *Chouï*. Jusqu'à présent, quand j'étais seul dans le pays, il m'avait toujours été impossible de faire remettre directement aucune lettre de moi au grand personnage en question. Pour que mon moindre billet arrivât jusque-là (si tant est qu'il y allât), il fallait qu'il passât par je ne sais quelle filière interminable, et ordinairement pas moyen de s'assurer clairement de ce qu'il était devenu. De là beaucoup d'inconvénients, comme il est facile de le comprendre. L'occasion d'aujourd'hui me semble belle pour faire changer la méthode. L'élève, ne sachant trop de quelle manière s'acquitter de la corvée et m'interrogeant à ce sujet, je lui dis qu'il lui faut remettre lui-même ses lettres entre les mains de celui à qui elles sont adressées: je lui offre de le conduire et de lui servir d'interprète auprès du grand mandarin. Ma *garde d'honneur* qui n'a pas encore abandonné son poste, nous voyant tous deux en honnête tenue nous acheminer vers Chouï, me fait plus d'une question; mais pas un mot sur l'affaire jusqu'aux portes de la ville. Arrivé là, je dis nettement ce qui en est et je prie qu'on veuille bien me conduire tout droit au palais de Son Excellence.

On fait semblant de ne pas entendre : on cherche à nous faire entrer successivement dans quelques bonzeries qui se trouvent à l'entrée de la ville ; mais temps perdu, nous en revenons toujours à notre texte, et, comme on semble peu disposé à nous conduire au lieu désigné que je ne connais pas, nous allons toujours de l'avant en attendant, jusqu'à la porte du palais du roi que je connais très bien. Elle était fermée ; je réitère aux petits mandarins au nom du porteur des lettres, dont je me dis tout simplement l'interprète dans la circonstance, la demande déjà faite de nous conduire au palais du gouverneur. J'insiste sur la justesse de cette demande :

« Quand Son Excellence envoie quelqu'un en tenue vers « le commandant de la corvette, fût-ce un mandarin du « plus bas étage, il est toujours conduit dans la chambre « du commandant et peut s'adresser directement à lui ; « pourquoi le grand mandarin de *Choui* n'en userait-il pas « de même à l'égard des envoyés du mandarin français ? « Le royaume de *Lieou-Kieou* est-il plus grand et plus puis- « sant que le royaume de France ?

« De plus, en Chine et dans tous les royaumes du monde, « les mandarins daignent admettre devant eux les envoyés « des Mandarins français : comment le royaume de *Lieou-* « *Kieou* peut-il ne pas se conformer à cet usage fondé sur la « raison ? Le royaume de *Lieou-Kieou* est donc un royaume « bien fort pour traiter avec si peu d'égards les mandarins « français ? »

« On ne répond pas à tout cela, parce qu'on ne sait qu'y répondre ; on nous fait seulement l'honneur de nous inviter à entrer dans un bâtiment qui est là devant nous, en dehors de l'enceinte du palais, et qui, autant que j'ai pu en juger, en découvrant du dehors un de ses habitants quadrupèdes, est une écurie des nobles chevaux de Sa Majesté. Nous remercions, et en attendant que nos gens délibèrent et prennent un parti, nous allons fumer un cigare (ce qui est de fort bon ton dans ce pays), sur une espèce de banc de pierre, près de la porte. Cette innocente occupation n'effarouchant personne, on ne se presse pas ; on délibère ou l'on ne délibère point : tout ce que je sais, c'est que l'on ne répond mot... Tant que le cigare dura, on se contint, la chose put aller : mais quand le cigare fut fini, ce fut une tout autre affaire. Le représentant de la France se lève, borde son claque au plus près, fait trois pas en avant, saisit son grand sabre, et de sa *garde dorée* il frappe *ter quaterque* la porte étonnée. Depuis le déluge jusqu'à nos jours, jamais pareil attentat ne s'était vu, ne s'était ouï dans ces contrées !...

« La porte ne s'ouvrit point ; mais un petit mandarin bonnet jaune, suivi de deux plus petits bonnets rouges, sort à l'instant de je ne sais où, et s'avance gravement vers nous. Il se dit envoyé du gouverneur général : on peut lui remettre les dépêches dont on est chargé. Nous répondons :

« Ce n'est pas dans la rue, mais dans un prétoire qu'on « reçoit un envoyé d'un mandarin français ; ce n'est pas à « un inconnu, mais au gouverneur lui-même que les dé- « pêches peuvent être remises. »

« Sur ce on nous conduit dans une grande maison qui n'est pas celle du gouverneur, mais qui paraît être cependant une maison où l'on traite des affaires publiques, et après quelque temps, après quelques histoires encore, apparaît enfin la Haute Excellence. Le porteur des lettres les lui remet en main propre avec une dignité et un aplomb admirable.

— « Excellence, dis-je alors, les lettres sont en français ; si « vous désirez en prendre connaissance, vous pouvez les « ouvrir immédiatement et je vous les traduirai de vive « voix. »

« Le grand mandarin hésite..... le cas est si nouveau ; il est si étrange !..... il se décide pourtant, il tombe à genoux et d'une main tremblante ouvre la première lettre. Il me la remet avec la physionomie d'un homme qui pense qu'on va lui demander sa tête ou quelque chose d'équivalent. Jugez de l'ébahissement de sa figure et de l'épanouissement de ses traits, quand il voit qu'il ne s'agit que de remerciements pour son dîner monstre de dimanche dernier, et d'une invitation à dîner à bord pour jeudi prochain. Le digne homme nous fait apporter immédiatement du thé et des gâteaux, fume lui-même avec nous un cigare de Manille et l'on se quitte bons amis.

(A suivre).

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

ÉDITION ALLEMANDE

1er trimestre 1885.

Pour l'Œuvre	561 85
Pour les missions les plus nécessiteuses (Corée)	188 50
Pour la mission de Roumanie	52 50
Pour la mission de Bucharest	12 50
Pour Mgr Azarian, patriarche de Cilicie	18 75
A M. Delpech, pour les missions de Chine persécutées	2.699 05
Pour les PP. Franciscains en Chine (Chan-si)	62 50
Pour les missions du Tong-King (Mgr Puginier)	697 25
Pour le R. P. Athanasius Gœtse, missionnaire au Houpé	337 90
Pour Mgr Pagnucci au Chen-Si (Chine)	205 »
Pour la mission du Chan-tong méridional	3 75
Pour les missions des Indes (Mgr Balsiéper)	71 85
Pour la mission des Indes orientales (Mgr Balsiéper)	6 25
Pour les missions d'Afrique (S. E. le cardinal Lavigerie	1.320 »
Pour les missions d'Afrique (Mgr Riehl, Sénégambie)	1.000 »
Pour les missions des PP. Jésuites au Haut-Zambèze	596 50
Pour les missions franciscaines en Afrique (Mgr Chicaro)	62 50
Pour les missions du Congo	22 95
Pour la mission de Zanzibar	6 25
Pour la mission de Guinée	3 75
Pour le P. Dosch, missionnaire oblat, à Kocksadt (Natal)	32 50
Pour les missions d'Afrique Centrale	6 25
Pour le R. P. Bastian, missionnaire en Afrique	117 50
Pour la mission française d'Alger	6 25
Pour le rachat et la subsistance d'enfants nègres (Niger)	458 85
Pour le baptême d'un nègre sous le nom de François-Paul	30 »
Pour le vicariat d'Athabaska-Mackenzie	88 75
Pour les lépreux les plus nécessiteux (Molokai)	3 75
Pour la mission bénédictine d'Océanie (Mgr Luck)	6 25
Pour la mission de Samoa	3 75
Pour la subsistance d'enfants païens (Mgr Osouf	1.015 70
Pour le rachat et le baptême d'enfants païens sous les noms de Marie, Hedvige, Hélène, Barbara, Marthe, Marie-Joséphine, Marie-Antoinette (P. Marie de Brest)	182 50
Pour les prêtres polonais	169 10

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



MADURÉ (Hindoustan). — Notre-Dame des Sables; d'après un dessin du R. P. Delpech, missionnaire de la Compagnie de Jésus (Voir page 279).

LA PERSÉCUTION DANS L'INDO-CHINE

TONG-KING

LETTRE DE MGR PUGINIER, DES MISSIONS-ÉTRANGÈRES DE PARIS, VICAIRE APOSTOLIQUE DU TONG-KING OCCIDENTAL.

Hanoi, le 25 avril 1885.

Par le dernier courrier, je vous annonçais les malheurs du district de Son-tây; aujourd'hui j'ai encore à vous apprendre de mauvaises nouvelles. Deux autres chrétientés du même district ont été détruites par les bandes de rebelles, qui font cause commune avec les *Pavillons noirs*. Les églises et les maisons des chrétiens ont été entièrement brûlées. Le prêtre indigène, arrêté le 7 avril, a été conduit dans un fort des *Pavillons noirs*, et depuis lors je n'en ai plus eu de nouvelles.

L'évacuation des troupes chinoises commence à s'effectuer, conformément à la signature des préliminaires du traité de paix; mais les *Pavillons noirs* vont-ils aussi se retirer? Cela devrait être, puisque, depuis deux ans, ils ont été reconnus par la Chine et acceptés comme faisant partie de son corps expéditionnaire du Tong-King; ils sont armés et approvisionnés par elle, et leurs chefs Liu-Vinh-Phuoc, Hoàng-thu-trung, etc..., ont reçu des grades élevés de la cour de Pékin.

Le retrait des troupes chinoises va diminuer la gravité de la situation; mais la question du Tong-King n'est pas encore finie et elle n'est pas aussi simple, ni aussi facile qu'on se le figure en France. On aura à lutter contre les révoltes intérieures, fomentées par des ennemis irréconciliables qui font extérieurement bonne figure et favorisées secrètement par des mandarins chinois, qui officiellement en déclineront toute responsabilité. Le foyer de révolte existe depuis que le Gouvernement annamite a extérieurement renoncé à la lutte par le traité de juin 1884 et il a pris des proportions considérables, qui vont en grandissant de jour en jour. Pour ne pas s'apercevoir de cela, il faudrait ne pas connaître le pays et

n'avoir aucun renseignement sur ce qui se trame dans l'ombre. D'anciens mandarins annamites vaincus sont restés dans le pays et ont réussi à former peu à peu de fortes bandes de rebelles. Ils ont aussi gagné à leur cause des chefs de brigands qui leur ont amené des renforts considérables. Avec ces bandes qui sont devenues une véritable force et dont on doit tenir compte, ils ravagent, surtout depuis quatre mois, les provinces de Son-tây, de Hung-Hoa et de Tuyen quang. Une de ces bandes, qui avait Cai-Châng à sa tête, a fait beaucoup de mal dans une partie des provinces de Ninh-Binh et de Hanoï.

Cette révolte a un foyer, et ce foyer est entretenu de haut ; mais il suffirait d'une main forte et habile pour arrêter le mal et l'empêcher de prendre de l'extension. Si l'on n'agit pas promptement avec intelligence et vigueur, la révolte gagnera du terrain, achèvera de ruiner le pays et deviendra bien plus difficile à dominer.

Je me réjouis de voir la paix se faire avec la Chine, laissant aux diplomates le soin de stipuler des clauses honorables et avantageuses pour la France ; mais je n'ose me faire illusion et compter sur une tranquillité parfaite et durable. Je crains que les chefs des troupes chinoises, en se retirant, ne laissent dans le pays des bandes d'aventuriers bien armés, qui continueront à piller, à massacrer les populations et à harceler les troupes françaises. Heureusement le gouvernement français vient de prendre une détermination énergique en envoyant au Tong-King un corps d'armée, mais il serait regrettable qu'une confiance prématurée en l'avenir fît diminuer l'effectif des renforts ou fit retirer trop tôt une partie des forces.

Pour terminer ma lettre, j'ajouterai comme conclusion pratique : confions-nous en la Providence et ce que ne feront pas les hommes, Dieu le fera pour sa gloire et pour le bien des âmes.

CAMBODGE

Lettre de M. Bouchut, missionnaire au Cambodge, à M. Pernot, directeur du séminaire des Missions Étrangères a Paris.

Phnôm-Pênh, 1er mai 1885

De nouveaux désastres viennent de fondre sur nos chrétientés du Cambodge. Déjà, lors de la mort du P. Guyomard, bien des ruines avaient été amoncelées : un district détruit entièrement, les autres en partie, des villages incendiés, des églises brûlées, du sang chrétien répandu. Ces derniers jours, vient de s'achever la ruine totale du Sông-Sau.

Le vendredi 25 avril, des rumeurs sinistres portaient l'épouvante dans la population. Les rebelles, ayant à leur tête un ancien bonze, se formaient en bandes nombreuses des deux côtés du fleuve à deux heures de chez moi, en bas de Loang. J'envoyai immédiatement la nouvelle de ces préparatifs à Phnôm-Pênh, espérant qu'une colonne serait dirigée contre les rebelles.

Dans la nuit du dimanche au lundi, le danger devient plus pressant ; j'ordonne aussitôt aux femmes et aux enfants de se mettre en barque, aux hommes de se réunir près de moi. Vers minuit, j'envoie faire une reconnaissance vers le bas. Tout paraît tranquille ; la confiance commence à renaître dans les cœurs. Je m'étends un instant sur une chaise pour me reposer un peu. Personne ne dort encore, lorsque, soudain, une voix nous crie de l'autre côté du fleuve :

« Les rebelles sont là. Fuyez au plus vite. »

On se précipite et l'on me fait monter en barque. Des cris déchirants se font entendre, les femmes et les enfants, affolés de terreur, mêlent leurs plaintes aux clameurs féroces des ennemis. Les barques se sont à peine éloignées de quelques mètres de la rive, déjà les Cambodgiens et les Chinois incendient l'église, et me cherchent dans ma maison qu'ils brûlent également. Du fleuve on les entend dire :

« Le Père ne nous échappera pas, au jour nous le chercherons dans les herbes. »

J'étais alors dans une petite barque, étendu et recouvert d'une natte. J'ordonne à mes chrétiens de me suivre et de ramer vers Phnôm-Pênh. Dans cette sombre nuit, éclairée seulement par l'incendie, quelques familles s'égarent et disparaissent. Cependant les rebelles ne perdent point de temps, ils promènent la flamme dans toute la chrétienté. Je me recommande à Dieu, je fais le sacrifice de ma vie, et sens renaître en moi l'espérance. Les rameurs redoublent d'efforts. Nous devançons les rebelles, et arrivons à l'île de Lon-chôn, qui nous sépare désormais des ennemis. Mais si nous étions sauvés, d'autres chrétiens ne l'étaient point encore. Le poste de Sachthbô, à une heure au-dessus de Pvê Trêng, nous apparaît tout en flammes. Que vont devenir les dix familles qui l'habitent ?...

Nous arrivons à Phnôm-Pênh vers midi, chez Mgr Cordier. Je fais l'appel de mes chrétiens. Un grand nombre manquent et ceux qui sont là se trouvent dans un état des plus lamentables. Obligés de se jeter pêle-mêle dans des barques insuffisantes, ils n'ont presque rien pu sauver. Beaucoup n'ont même pas emporté leur moustiquaire, meuble indispensable, qui accompagne toujours l'Annamite.

Le lendemain quelques familles, qui n'avaient pu se sauver en barque, après avoir été poursuivies et traquées comme des bêtes fauves, parviennent à s'échapper, et m'apportent la nouvelle qu'un jeune chrétien de vingt-

deux ans a été massacré devant l'église. Les rebelles lui ont enlevé la peau de la tête pour se faire un étendard superstitieux.

Chaque jour amène de nouveaux désastres : les chrétiens de Sachthbô, nourris pendant trois jours dans la forêt par des païens amis, viennent de m'arriver hier sains et saufs, mais sans ressources. Ceux de Barèm et de An-hôi n'ont pu encore parvenir jusqu'à moi. Leurs maisons ont été brûlées ; eux sont cachés, mais ne peuvent sortir de leur retraite, sans courir le danger d'être saisis. Plusieurs, dit-on, sont déjà entre les mains des brigands.

Pour résumer en quelques mots, la dernière tourmente vient d'anéantir au Sông-Sau le travail de deux ans : quatre chrétientés détruites, quatre chapelles brûlées, cent maisons incendiées, par conséquent cent familles sans asile, sans habits, sans nourriture. Soixante sont actuellement avec moi à Phnôm-Pènh, la mission est obligée de les nourrir et d'ajouter ce sacrifice à tant d'autres. Les chrétiens du P. Misner leur ont offert avec cordialité un logement dans leur village, quarante familles sont encore à errer. Mes chrétiens ne sont pas découragés. Dieu, qui donne aux oiseaux leur pâture, ne les laissera pas périr. Dès que la paix sera rétablie un peu, ils iront avec moi relever de leurs ruines leurs villages, et montrer aux païens que l'enfer ne saurait vaincre les serviteurs du vrai Dieu.

INFORMATIONS DIVERSES

Rome. — Un artiste italien, M. de Federicis, vient de faire paraître à Rome une publication des plus intéressantes, la *Gerarchia cattolica illustrata*. Il se propose de donner successivement les portraits et les biographies de toutes les notabilités du monde catholique: hauts dignitaires de la cour romaine, cardinaux, évêques, chefs d'Ordres, ambassadeurs près du Vatican, prélats, savants, artistes... Le premier fascicule que nous avons sous les yeux contient les photographies de Sa Sainteté le Pape Léon XIII, de quatre cardinaux, de seize évêques ou prélats (parmi lesquels plusieurs évêques missionnaires), les généraux de la Compagnie de Jésus et de l'Ordre des Frères Prêcheurs, des ambassadeurs de France et d'Autriche, et de plusieurs prêtres et laïques éminents, parmi lesquels M. de Rossi.

Cette publication, unique en son genre, paraît tous les mois, par série de trente-deux portraits grand format : elle formera donc à la fin de chaque année un magnifique album de trois cent quatre-vingt-quatre photographies. Au verso de chaque portrait se lit en quatre langues : italien, français, anglais et allemand, la biographie du personnage. Dans quelques années, la collection de la *Gerarchia illustrata* offrira le livre d'or complet de l'univers catholique. Le prix de l'abonnement pour la France est de 12 fr. 50 pour six mois et de 27 fr. pour un an.

Bulgarie. — Sœur Elisabeth, Fille de la charité à Salonique, nous écrit de cette ville :

« Les Bulgares unis de la Macédoine ont célébré, le 18 avril, le millénaire de la mort de leur apôtre saint Méthode. Salonique étant la ville natale de ce saint et la résidence actuelle de Mgr Mladenoff, cette fête y a été célébrée avec la plus grande solennité.

« Plusieurs prêtres bulgares convertis s'étaient rendus auprès de leur évêque. Depuis le schisme, consommé en 1054, il n'avait jamais été donné à un évêque bulgare catholique, d'officier pontificalement en Macédoine, avec toute la pompe extérieure qu'exige ce rite.

« Quatre prêtres devaient célébrer le saint sacrifice concurremment avec l'évêque. La messe commença vers neuf heures. Quel beau spectacle pour des cœurs chrétiens que ces prêtres offrant la sainte Victime avec le successeur de saint Méthode sur le siège épiscopal de la Macédoine ! L'un des concélébrants est un jeune missionnaire italien, qui a quitté le rite latin pour embrasser le rite bulgare, espérant par là opérer un plus grand bien parmi ce peuple. Le second célébrant est le premier prêtre ordonné par Mgr Mladenoff. Les deux autres étaient deux prêtres nés dans le schisme et qui l'ont abjuré il y a quelques années.

« A l'Evangile, le prélat a prêché d'abord en langue bulgare, puis en français. On remarquait, parmi les assistants, M. de Sainte-Marie, consul de France, et M. Pons, chancelier du consulat. Après la messe qui a duré jusqu'à onze heures, Mgr Mladenoff s'est rendu à l'entrée du chœur, accompagné de ses concélébrants et du diacre. Les assistants se sont avancés les uns après les autres et ont reçu de la main de l'évêque un morceau de pain bénit. La cérémonie terminée, on a reconduit processionnellement le prélat à la mission. »

Maduré. — Le R. P. Mengelle, missionnaire de la Compagnie de Jésus, écrit à Mgr Canoz, vicaire apostolique du Maduré :

« Vous avez déjà reçu un dessin de Notre-Dame-des-Sables, dû à la main du P. Delpech *(Voir la gravure page 277)*. Voici quelques notes sur l'origine du pèlerinage, son état actuel et sur la dévotion des Indiens pour la Madone des Sables.

« D'après les renseignements que j'ai pu recueillir, il y a près de trois cents ans que le petit sanctuaire a commencé d'exister. Comme il est tout proche de Taley, à moins d'un mille de la mer, il n'est pas improbable que saint François Xavier, du temps qu'il était à Manapare et parcourait fréquemment cette côte, ait visité aussi cet endroit. Toujours est-il que la première chapelle fut construite par un pauvre Indien des environs, sur la demande même de Notre-Dame. La tradition rapporte en effet que la Très-Sainte-Vierge lui apparut et lui indiquant l'emplacement :

« Je veux, lui dit-elle, que tu me construises là une chapelle. »

« Le chrétien obéit et, au moyen de quelques pieux et de feuilles de palmier, fit ce que la bonne Dame avait demandé. Il faut remarquer qu'il y avait là, à cette époque, un village considérable (*Perupatunam*), entièrement païen et, ajoute-t-on, très corrompu ; il n'en reste aujourd'hui, pour tout vestige, que des débris de tuiles mêlés avec le sable sur une longue étendue. J'ai interrogé, à plusieurs reprises, les plus anciens de mes chrétiens de Sokencoudiroupou pour savoir comment avait disparu ce grand village. On m'a toujours répondu qu'il avait été détruit comme par une malédiction du ciel à cause des crimes de ses habitants.

« La chapelle construite en l'honneur de la Sainte Vierge, très pauvre à son origine, fut améliorée à mesure qu'elle fut visitée par les chrétiens. Plusieurs d'entre eux s'établirent tout près. Le fondateur fut chargé d'en prendre soin et c'est de là que vient son nom ancien de *Canakencoudiroupou covil*. La chrétienté de Sokencoudiroupou, formée plus tard, se rattache sans doute à cette église, qui fut durant longtemps l'église commune des chrétiens de tout ce pangou. Aujourd'hui encore la chapelle nous appartient, mais non le terrain sur lequel elle se trouve. En 1869, le prêtre goanais de Taley essaya de s'en emparer par le moyen de quelques mauvais chrétiens de Septiveley, village situé à côté de la chapelle ; mais il ne parvint qu'à semer dans ledit village un mauvais esprit qui n'a pas encore entièrement disparu.

« La piété et la confiance des Indiens pour Notre-Dame-des-Sables se manifeste surtout au jour de l'épreuve. La maladie vient-elle les visiter, surtout le terrible choléra apparait-il dans la contrée, on accourt se réfugier auprès de Notre-Dame ; on lui apporte des présents, plusieurs fixent là leur tente pour des semaines entières. Une fois par an, pour conserver les usages et attester notre droit de propriété, le pangou Sonami de Sokencoudiroupou

y va dire la messe en pèlerinage et les chrétiens ne manquent pas de l'y accompagner au bruit des tambours et avec toute la pompe possible.

« Voilà juste une année que Notre-Dame-des-Sables nous a amené les premiers convertis du village païen d'Ossakecondiroupou. Vous aimerez sans doute à recevoir quelques nouvelles de ces néophytes et de quelques autres encore que Notre-Dame m'a aidé à faire en différents villages dans ces derniers mois. C'est au commencement de novembre que j'ai donné les vingt-cinq premiers baptêmes à Ossakecondiroupou ; le lendemain de la purification, huit autres catéchumènes reçurent la même grâce et je dois, ces jours-ci, en baptiser une nouvelle douzaine. La recrue se fait trop lentement au gré de mes désirs ; mais il faut aller prudemment. J'ai dans ce village une petite école de trente enfants qui marche assez bien et m'aidera à gagner de plus en plus la sympathie des païens. Que n'avons-nous, comme les protestants, des secours abondants, au moins suffisants, pour augmenter nos écoles ! Les protestants n'ont que cette arme, avec celle de l'argent, pour faire des adhérents ; mais il faut reconnaître qu'ils s'en sont, sinon bien, du moins beaucoup servi ; on les trouve partout, dans presque chaque village.

« Vous avez, je crois, déjà appris que le Sacré-Cœur m'a aidé à acquérir un poste bien autrement avantageux que celui d'Ossakecondiroupou. A Tisseianviley, petite ville ou gros village d'environ deux mille âmes, au centre même de tous mes pangous, j'ai, depuis le mois de décembre, une petite chapelle, bien entendu encore en feuilles de palmier, comme toutes celles qui commencent. J'ai déjà baptisé une quarantaine de catéchumènes ; plus de vingt se préparent encore, et d'autres païens promettent de venir. J'ai grand espoir d'avoir, sous peu de temps, en cet endroit une bonne petite chrétienté ; elle est dédiée, ainsi que la chapelle, au Sacré-Cœur. Je prie saint Joseph de me procurer l'argent nécessaire pour acheter un terrain et bâtir une église plus convenable. Chaque vendredi, se tient à Tisseianviley un des plus grands marchés de la contrée ; tous mes chrétiens ont là leur rendez-vous commun. Les païens eux-mêmes visitent notre chapelle et offrent quelques petits *canikei* (offrandes). Le dernier vendredi que je me trouvais là, une pauvre femme païenne vint déposer un quart de sou : « J'avais, dit-elle, promis ce présent à « l'*Iratsaguer covil*, si je vendais mon fagot de liens. »

PRÈS DES GRANDS LACS

DEUXIÈME PARTIE

LE TANGANYKA

Par Mgr CHARBONNIER, de la Société des Missionnaires d'Alger, provicaire apostolique du Tanganyka.

(Suite 1)

III

Au Massanzé.

1. *La Prédication.*

Le roi Loukandamiza et sa suite au sermon. — Le répétiteur nègre. — Les dames négresses aux écoutes. — Leur admission aux instructions. — Clôture d'un nouveau genre. — La fête de Pâques. — Pénurie d'ornements.

Le Massanzé, par sa position sur la côte occidentale du Tanganyka, isole les Noirs du contact malsain des Wangouanas, porteurs et askaris venus de la côte par caravanes et, par là même, offre un champ plus apte qu'Onjiji, à recevoir et à faire fructifier la semence de la divine parole.

Les missionnaires le comprirent peu de temps après leur arrivée au Tanganyka, aussi accédèrent-ils avec joie à l'invitation qui leur fut faite par Kaponora, roi du pays, de s'établir sur son territoire. Le 25 novembre 1880, le Père Delaunay, accompagné de deux confrères, allait prendre possesion de cette nouvelle station et se fixait au village de Moulouéva. Les missionnaires du Massanzé crurent prudent d'employer d'abord leur temps à apprendre la langue des Noirs et à gagner leur estime par l'exercice de la charité dans le soin des malades et leurs relations bienveillantes, avant de commencer à parler en public de notre sainte religion. Comme l'écrivait le Père Guillet, ce fut seulement à la fin du mois d'août 1882, au sortir de leur retraite annuelle de huit jours, que les Pères de cette station commencèrent leurs instructions en règle. Le nombre des auditeurs fut, dès le premier jour, plus grand que les missionnaires n'avaient jamais osé l'espérer. Les détails intéressants de la première prédication de la bonne nouvelle au Massanzé ont été déjà publiés dans le journal des *Missions catholiques* du 2 mars 1883 ; nous n'y revenons pas, et nous nous hâtons, comme nous nous le sommes proposé, de mettre nos vénérés bienfaiteurs au courant des faits qui se sont passés à ce sujet au Massanzé depuis cette époque.

Laissons la parole au Père Moinet.

« L'œuvre de la prédication continue et le nombre de nos postulants est loin de diminuer. Au début, nous avions à nos instructions quarante et bientôt quatre-vingts hommes qui tous se sont montrés assidus à venir nous entendre. Depuis deux mois nous voyons ce nombre s'accroître fort sensiblement sous l'action puissante de la grâce divine ; nous avons eu, en effet, jusqu'à deux cent cinquante hommes réunis ensemble pour l'instruction. Sur un désir de notre part, ils accourent se faire instruire de tous les villages environnants.

« Le matin, au son de la trompe et du tambour, qui nous tiennent encore lieu de cloches, les Noirs qui nous entourent se joignent à nos enfants rachetés, pour s'agenouiller, réciter la prière en commun et offrir ainsi à Dieu, qu'ils commencent à connaître, les prémices de leur journée ou leurs actions de grâce pour les bienfaits reçus.

« Les chefs de familles de notre village, appelés Mtouarés, sont les premiers à prier et à écouter nos instructions. Loukandamiza, le nouveau roi du Massanzé y assiste lui-même, bien qu'il soit éloigné de notre habitation d'une demi-lieue de chemin. Il se fait accompagner de toute son escorte. Les deux frères de Kaponora, l'ancien roi du Massanzé, dont l'un porte le nom de Kissamba et l'autre de Si-Massa, viennent régulièrement aussi nous écouter et se disent nos hommes dévoués en tout, ne cherchant qu'à nous suivre dans nos enseignements. Nous avons beaucoup d'espoir dans ces exemples partis de si haut et nous voyons qu'ils ont une heureuse influence sur tous les habitants des villages rapprochés de notre tembé. Profitant de ces bonnes dispositions, nous avons voulu étendre le champ de notre action apostolique jusqu'à une agglomération

(1) Voir les *Missions catholiques* du 5 juin 1885.

de villages assis le long d'une rivière appelée Lougomba et éloignée de trois quarts d'heure de la mission.

« Après plusieurs visites infructueuses chez ces Noirs, nous en avons décidé un certain nombre à venir nous écouter; mais, voyant que, pour beaucoup, la distance était une réelle difficulté, à l'exemple du Bon Pasteur, nous sommes allés à eux; nous leur avons proposé de construire une grande maison, c'est-à-dire un grand hangar, où nous viendrions une fois chaque semaine pour les instruire. Nous aurions fait une semblable proposition, il y a une année, on en aurait ri! aujourd'hui, ces braves Noirs la prennent tellement au sérieux que, séance tenante, ils se partagent le travail et se mettent à l'œuvre; les uns apportent le bois, les autres les paquets d'herbe et en peu de temps nos constructions sont terminées, notre salle de réunion se remplit d'auditeurs. Ici comme à Moulouéva, nos instructions sont très suivies. Un détail dont nous sommes témoins tous les dimanches, vous en donnera la preuve: Kissamba, petit chef du village, comme je l'ai déjà dit, et frère du roi défunt Kaponora, prend la parole après le Père qui a fait l'instruction et répète de point en point tout ce qui a été dit pour le faire comprendre à ceux qui ne l'auraient pas saisi.

« L'autre jour, après leur avoir expliqué les actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition, nous sommes arrivés à leur parler de l'efficacité du désir du baptême et du baptême lui-même. Notre auditoire nègre écoute alors avec une attention nouvelle ce que nous lui disions sur le moyen (le *daoua*, remède) par excellence que nous leur donnerions pour les envoyer au ciel et, bientôt, chacun de s'écrier:

« Nous voulons recevoir le baptême avant de mourir;
« quand nos enfants seront malades, quand nos femmes
« seront sur le point de nous quitter, nous vous ferons
« avertir afin que vous puissiez leur donner le remède qui
« leur ouvrira le ciel. »

« Ces paroles étaient prononcées avec une force et une conviction qui mettaient hors de doute la sincérité du désir manifesté par nos catéchumènes. »

Nous lisons d'autre part dans le journal de la station de Moulouéva, à la date du 8 mars 1883. « Le nombre de nos catéchumènes augmente; le local, qui nous tient lieu d'église, est insuffisant; nous prolongeons donc la chambre qui nous sert d'oratoire, ainsi que le pauvre hangar dans lequel nous faisions nos instructions et la prière en kissouahili. Cet agrandissement est d'autant plus nécessaire que nous avons l'intention d'admettre les femmes aux instructions; le moment nous semble venu pour cela. Elles ne seront pas les moins exactes à y assister, si nous jugeons de leurs dispositions par leur empressement à se grouper derrière le mur qui ferme le hangar de deux côtés et se mettre aux *écoutes* des sermons adressés aux hommes. Daigne le Seigneur leur conserver cette pieuse curiosité!

« Nous avons donc fait annoncer à ces négresses que désormais elles seraient admises à nos instructions. A notre grand étonnement, la plupart ont d'abord fait la sourde oreille. Que s'est-il donc passé? Bientôt nous avons appris qu'elles étaient intimidées par les regards des hommes.

« Cette difficulté a été tranchée par une clôture à hauteur d'appui que nous avons élevée pour partager la salle destinée aux instructions, au moyen de quelques bois supportant des nattes descendant jusqu'à terre. Tous les auditeurs étant assis sur des tapis indigènes étendus sur le sol, cette hauteur de séparation était suffisante pour atteindre le but proposé, sans empêcher le prédicateur, placé seul en avant sur un siège, de se faire entendre jusqu'aux extrémités de la salle. Les négresses ont témoigné leur satisfaction de cet arrangement en promettant de venir désormais très nombreuses. Elles ont tenu parole.

« Le saint jour de Pâques, la salle était comble d'auditeurs, tant du côté des femmes que de celui des hommes. Le Père Moinet fit transporter pour la première fois l'harmonium au milieu de l'assemblée et, avant et après l'instruction, fit chanter aux enfants des cantiques en langue kissouahili. Elle était grande, en ce moment, la joie de nos sauvages, qui aiment tant la musique. Ce jour-là, notre chapelle était ornée de tout ce que nous avions de plus beau et de plus précieux; c'était bien pauvre quand même; néanmoins, aux yeux de nos auditeurs, qui n'ont jamais rien vu, c'était magnifique!

« Par le soin que nous mettons à décorer la maison de Dieu, nous voudrions leur donner une idée du soin qu'ils devront mettre à orner leur âme, quand, par le baptême, elle sera devenue le temple du Saint-Esprit; mais, nous vous prions de solliciter en notre faveur l'assistance des personnes charitables et surtout celle des Œuvres apostoliques. Nous manquons encore d'ostensoir, de chape, d'encensoir, d'ornements et de linge d'autel convenable. Les chasubles que nous avons reçues dernièrement ont été avariées et mises à peu près hors d'usage par les pluies ou les chutes des porteurs dans les rivières qu'ils avaient à traverser. Pour nous les faire parvenir en bon état, il serait nécessaire de les enfermer dans des caisses en fer blanc ou en zinc soudées. Je dois ajouter que le besoin d'une cloche se fait de plus en plus sentir au milieu de notre nombreuse communauté. »

Les missionnaires du Massanzé, au touchant spectacle de cette chrétienté naissante, se réjouissent dans le secret de leur âme: mais ils ne se font pas illusion sur les obstacles humainement insurmontables contre lesquels ils ont à lutter pour retirer les peuples qui les entourent de l'abîme de ténèbres dans lequel ils sont plongés.

Les difficultés principales qui se dressent devant eux, sont la mobilité et la faiblesse du caractère nègre; le défaut au Massanzé d'une autorité ferme et sage; le contact avec la civilisation musulmane; l'esclavage, la superstition et l'action du démon.

La persévérance dans la prière et une inébranlable confiance en Notre Seigneur Jésus-Christ, leur divin général, qui est toujours avec eux pour les conseiller, les consoler, les fortifier, les défendre et faire fructifier leurs travaux apostoliques: voilà les armes mises en œuvre par les missionnaires pour vaincre ces obstacles, christianiser leurs nègres bien-aimés, refaire en leurs âmes l'image de Dieu défigurée.

(A suivre).

UNE EXCURSION

Dans la terre de Gessen

Et sur la route que suivit vraisemblablement le peuple juif quand il sortit d'Egypte et traversa la mer Rouge.

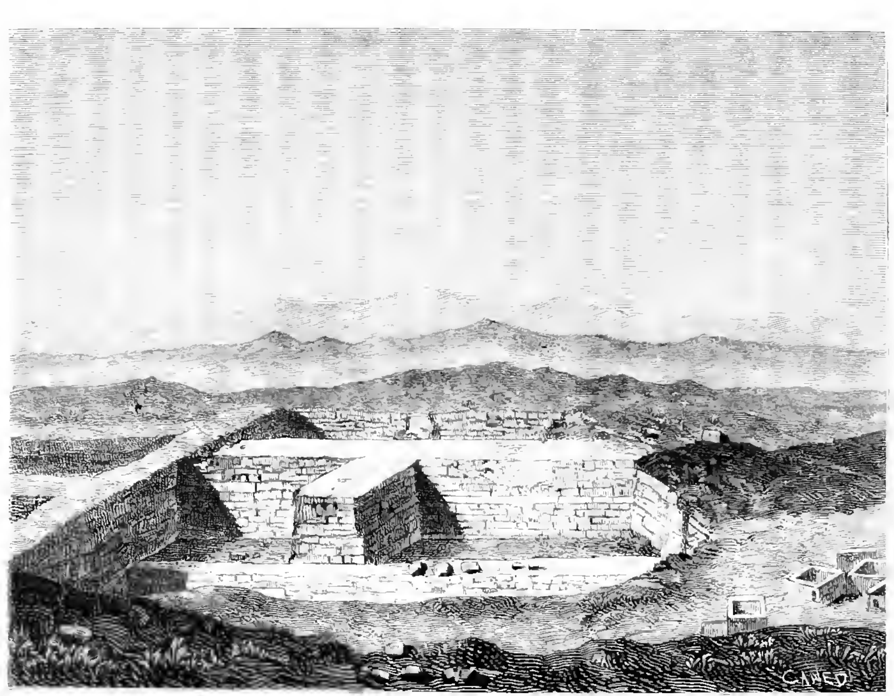
PAR LE R. P. JULLIEN, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, MISSIONNAIRE AU CAIRE.

(Suite 1)

III

LE SEL DESTRUCTEUR.

Le vice-roi Saïd pacha, pour hâter la construction du canal d'eau douce, avait concédé à la Compagnie de Suez tous les terrains que ce canal peut arroser naturellement, sans machines élévatoires. Son successeur Ismaïl, ne voulant pas laisser à des étrangers une si belle portion de la terre d'Égypte, racheta la concession au prix de dix millions de francs. Par ses ordres un ingénieur italien construisit le chalet de Bir-abou-Ballah, et planta des jardins princiers.



EGYPTE. — Ruines des magasins de Pitoum, au sud de Tell-el-Kébir; d'après un dessin du R. P. Gallen.

Aujourd'hui, les magnifiques allées de sycomores (*ficus sycomorus*), de la plus belle venue, perdent leurs feuilles et se meurent; des plantations de superbes palmiers, naguère en plein rapport, se dessèchent et tombent; des vergers, encore jeunes, de pêchers, d'abricotiers, d'orangers, etc., etc., se couvrent de lichen et dépérissent. Avant deux ou trois ans, il n'y aura plus un seul arbre vigoureux. Dans les champs, la ramie (*Urtica tenacissima*), qui promettait beaucoup, pâlit et s'arrête avant d'atteindre la hauteur utile d'un mètre; ailleurs l'alfa et de petits roseaux envahissent tout. Cependant on est sur une épaisse couche de limon rendu plus léger par le sable du désert qui s'y est mêlé, l'eau douce abonde, de belles prises sur le canal, bâties avec soin, la versent dans des rigoles qui la distribuent aux diverses cultures.

Si nous nous avançons dans l'ouadi, nous trouvons partout le même spectacle désolant et pis encore : de maigres troupeaux paissent dans les joncs, et seulement de temps à autre nous rencontrons quelques petits champs de maïs entourant les huttes des Fellahs. Ce n'est pourtant ni la fertilité du sol, ni l'eau, ni le soleil qui manquent. Qui a donc réduit cette terre excellente, cette *meilleure* terre d'Egypte à l'abandon, à la misère ?

Avant la construction du canal d'Ismaïlieh, le déplorable état de la culture dans l'ouadi était le fait de la négligence, de l'inertie musulmane ; on avait négligé d'entretenir les canaux, l'eau n'arrivait plus, le désert s'était formé sur ces riches plaines. Nos ingénieurs français crurent qu'en établissant le canal d'eau douce au-dessus de l'ouadi, ils allaient rendre à cette vallée son ancienne fertilité. Les premières années d'arrosage produisirent, en effet, une magnifique végétation. Mais nos ingénieurs n'avaient pas tenu compte de la nature du sous sol et du soleil d'Egypte. Le canal répandit sur la vallée un ennemi aussi désastreux que la sécheresse et le sable du désert.

Voyez sur la crête des mottes de terre, sur le bord des fossés, sur le sol même du chemin que vous foulez, ces efflorescences blanchâtres qui rappellent la gelée blanche de nos pays. Tout est du sel, il y en a partout, il en sort de partout, et le sel, c'est la mort pour la plupart des végétaux utiles.

Les eaux du canal se sont infiltrées dans les couches inférieures, toutes sablonneuses et salées comme le désert ; elles sont remontées à la surface et en s'y vaporisant sous l'action du soleil, elles y ont déposé le sel dont elles étaient chargées. Ce phénomène, sans cesse renouvelé, produit dans les terres de l'ouadi un courant ascendant d'eau salée qui dépose chaque jour une nouvelle quantité de sel dans les couches supérieures où se nourrissent les végétaux. C'est la stérilité à courte échéance.

Pour ramener la fertilité dans ces champs désolés, il faudra creuser dans le *thal-weg* de l'ouadi un canal qui recueille les eaux salées et les porte à la mer. Ce canal abaissera le niveau des infiltrations et permettra d'enlever le sel de la surface en le dissolvant dans des eaux d'arrosage qui s'écouleront.

Au sud d'Alexandrie est un grand lac, le lac Mariout, dont le sol est plus bas que les eaux de la mer. On dit que des ingénieurs hollandais ont proposé de dessécher ce lac

(1) Voir les *Missions catholiques* du 5 juin 1885.

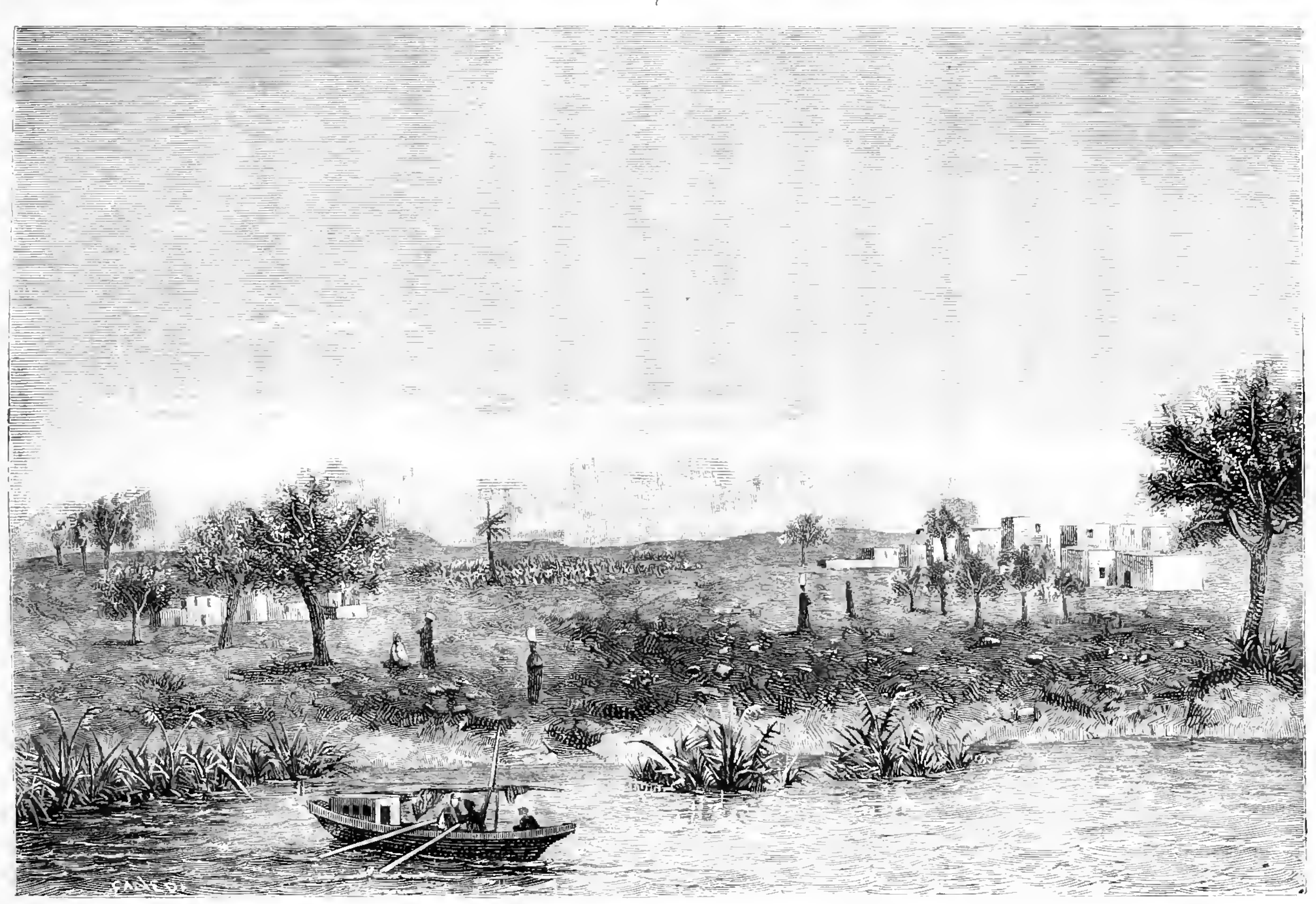
et de le rendre à la culture. Cette opération réussirait sous le soleil de Hollande; mais, sous le soleil d'Egypte, elle ne donnera qu'une surface de plus en plus salée et stérile.

Dans l'ouadi, sur les bords des lacs Amers et de la mer Rouge, on voit des champs, qui de loin paraissent d'une bonne terre, récemment remuée et toute prête à recevoir la semence. En approchant, on reconnaît que ce sont des terres fortement salées et tout à fait stériles. Ici la surface est une couche de terre meuble, reposant sur un sol dur; là ce sont des croûtes soulevées qui craquent sous les pas, absolument comme dans nos terres humides par un temps de gelée.

Le sel, en absorbant l'humidité de l'air, a dilaté la terre que le soleil a ensuite desséchée; la gelée, on le sait, produit le même effet de dilatation et de sécheresse.

Ailleurs et surtout près de la mer, on remarque, sur un sol parfaitement sec, de longues bandes humides, larges de un ou deux mètres qui suivent d'ordinaire le bord de légères élévations de la surface. La terre y est sans végétation et d'une grande amertume. Sans doute cette humidité vient des chlorures déliquescents accumulés dans ces endroits.

Ajoutons que si, dans les ruines pharaoniques de la Basse Egypte, on trouve si peu de pierres, en dehors des rochers granitoïdes de Syène, qui ne pouvaient être employées que dans les plus riches monuments, il faut l'attribuer au sel qui imprègne toutes les roches calcaires des bords du



Egypte. — Ruines de Bubastis, vues du côté de la gare de Zagazig; d'après un dessin du P. Gallen.

Nil, dans la Basse et la Moyenne Egypte; les pierres s'effritent à l'air comme les pierres gélives par le gonflement qu'éprouve le sel en absorbant l'humidité. Les architectes des Pharaons, qui voulaient donner à leurs temples et à leurs mausolées une sorte d'éternité, rejetèrent ces matériaux caducs, sauf pour les immenses amas qui forment les grandes pyramides.

Les architectes musulmans et nos modernes entrepreneurs emploient, il est vrai, ces pierres salées sous toutes les formes, ils les taillent, les sculptent, les gravent. Aussi voyez ces innombrables mosquées du Caire avec leurs dentelles d'arabesques, regardez nos édifices modernes, nulle part les pierres de revêtement n'ont échappé aux dégradations du sel. Que de maisons neuves dont les sculptures sont rongées avant l'achèvement de l'édifice !

IV

Onion. — Bubastis. — Ville inconnue.

Jusqu'ici, les savants, à la recherche de documents antiques, ont fort peu fouillé dans la Basse Egypte. Les villes anciennes, les temples, les tombeaux, y sont enfouis sous une épaisse couche de limon qui rend les fouilles plus dispendieuses que dans la Haute-Egypte. La pierre y est plus rare; puis c'est plus près du Caire, on aura toujours la facilité de fouiller là.

Parmi les inscriptions que l'on y a découvertes, il en est peu qui parlent des Juifs. On n'est pas même tout à fait sûr d'avoir retrouvé leur nom (1). Les Juifs, comme des captifs,

(1) On pense que les Hébreux sont désignés dans plusieurs documents par le nom Hapériu, dérivé de Hibriu, en hébreu Hibrun et au singulier Heber.

travaillaient la pierre et construisaient des villes pour leurs maitres et non pas pour eux-mêmes. D'ailleurs les Egyptiens n'avaient rien à dire sur les Juifs qui fût bien glorieux pour les Pharaons.

En partant du Caire, le premier souvenir des Juifs qu'on signale aux voyageurs, est le village de Tell-el-Yahouday, ou monticule des Juifs, situé à un kilomètre et demi au levant du gros village de Chibin-el Kanater, deuxième station du chemin de fer. Comme son nom l'indique, Tell-el-Yahouday est l'emplacement d'une colonie juive. On y a trouvé quantité de débris et de très fraiches peintures, qui semblent avoir appartenu à quelques somptueux palais. C'est là, dit-on, que le grand prêtre Onias IV, en l'année 150 avant Jésus-Christ, fit bâtir un temple sur le modèle de celui de Jérusalem : il est d'ailleurs certain que ce temple, construit avec la permission du roi d'Egypte, Ptolémée Philometor, était situé dans la préfecture d'Héliopolis. Le peuple l'appela Onion du nom de son fondateur. Ses ruines, encore peu connues, appellent de nouvelles recherches.

En arrivant à la gare de Zagazig, on aperçoit sur une hauteur, à deux kilomètres au sud, quantité de pans de murs noirâtres, de formes bizarres, ce sont les ruines de l'ancienne Bubastis, ville célèbre par son oracle de la déesse Sacht, à tête de chat. Ces ruines se nomment actuellement Tell-el-Bastah *(Voir la gravure page 283)*.

Partis de la gare, nous nous trouvons, après un quart d'heure de marche, sur un sol tout fouillé et couvert d'une épaisse couche de petits ossements blanchâtres. Nous n'avons pas de peine à y reconnaître les mâchoires de petits carnassiers. Ce sont des ossements de chat. Il y en a près de cinquante centimètres d'épaisseur sur une étendue de quatre à cinq hectares. Jugez du nombre des chats qui ont eu l'honneur d'être ensevelis en ce lieu, auprès du temple de la déesse. Hérodote rapporte, que, de toute l'Égypte, on envoyait des chats embaumés à Bubastis, pour les y ensevelir.

Les Arabes viennent prendre en cet endroit une terre noirâtre pour amender les champs. Persuadés que les os de chat sont nuisibles à la végétation, ils les séparent en tamisant la terre et les laissent sur le sol.

De ces fouilles on a retiré un grand nombre de chats en bronze, de toute grandeur, depuis celle d'une breloque, jusqu'à celle des plus beaux matous : on en a même trouvé de grandeur héroïque. Ils sont tous assis dans l'attitude de l'observation, les pattes de devant bien verticales et la queue embrassant les pieds. M. Micalef, drogman-chancelier de l'agent consulaire de France à Zagazig, possède une magnifique collection de ces chats sacrés : il y en a qui ont des boucles d'oreilles, des colliers, quelques-uns ont des beaux yeux d'agate à pupille brune.

Arrivés aux ruines, nous traversons un dédale de murailles en grosses briques noirâtres de limon cru, souvent mêlé de paille. Çà et là quelque Arabe renverse à la pioche des pans de murs pour porter le limon dans son champ.

De ces ruines élevées comme les gradins d'un cirque, nous dominons une vaste cuvette circulaire dont le fond ondulé est parsemé de gros blocs de syénite rouge et de diorite noire, débris des statues et des inscriptions du temple bâti en ce lieu. « Il y avait en Égypte, dit Hérodote, des temples plus grands et plus riches que celui de la déesse Sacht à Bubastis, il n'y en avait pas de plus élégant. Des foules immenses se rassemblaient de toute l'Égypte pour les fêtes de la déesse, on y a vu jusqu'à 700.000 personnes. »

La carte du Delta, publiée récemment pour l'administration des Domaines, porte écrit, au sud-est d'Abou Hammed, « Ruines de Pitoum » sans aucun signe qui fixe l'emplacement de la ville. Nous avions intérêt de visiter ces ruines, non pas que nous pensions retrouver là le Pitoum des Hébreux : il est ailleurs, comme on le verra bientôt ; mais ces restes ne marqueraient-ils pas l'emplacement encore inconnu de Ramessès, la seconde ville construite par le peuple d'Israël aux jours de l'oppression ?

Descendus à la station d'Abou-Hammed, nous interrogeons les employés de la gare, puis l'éclusier du canal, et tous les Arabes qui nous paraissent un peu intelligents. Personne ne connaît de ruines antiques de ce côté. Cette ignorance ne nous étonne pas et ne nous décourage point malgré la nuit qui pourrait nous surprendre ; nous sommes habitués à l'Égypte. Jugeant que la ville doit être dans le désert, puisqu'elle est inconnue, et qu'elle doit être peu éloignée de l'ouadi, parce qu'autrefois elle était nécessairement approvisionnée d'eau par un canal, nous nous mettons à suivre la lisière du désert à un kilomètre environ de la limite des pâturages. Après deux heures et demie de marche, nous nous trouvons sur un sol relevé, littéralement couvert de morceaux de briques et de poteries. Ces débris s'étendent à deux kilomètres au moins de l'est à l'ouest et à un kilomètre et demi du nord au sud ; nous trouvons là des enduits coloriés, des éclats de pierres taillées ; dans des trous nous remarquons des pans de murs en grosses briques jointées au mortier en tout semblables aux murs du vrai Pitoum. Ces restes d'une ville sont situés au sud du village de Tell-el-Kébir ; ils commencent à un kilomètre de l'ancien canal qui sépare l'ouadi du désert. Comme ils n'ont pas encore été fouillés, le nom de la ville reste inconnu.

La nuit nous avait surpris. Heureusement un berger se trouve là pour nous servir de guide, il nous fait marcher à travers les grandes herbes du marais, plus hautes que nous, et nous laisse sur le bord dans un café arabe. Tous les importants du village y font la veillée autour d'un petit feu de bois résineux.

Ces bonnes gens ont l'air heureux de nous recevoir, ils nous préparent de suite le café. Pour cette opération, ils pourraient peut-être donner des conseils à nos gourmets.

La graine est torréfiée devant nous sur une petite poêle, écrasée sans choc avec la pointe d'un bâton dans un mortier de bois et immédiatement infusée dans la cafetière que l'on retire aux premières traces d'ébullition, ainsi est évitée presque toute déperdition d'arôme.

Pendant cette opération, nos quinze Arabes, accroupis le long des murs, fument gravement leur chibouk, les yeux fixés sur nous, et répondent honnêtement à nos questions : « Vous ne pouvez pas partir pour Zagazig, nous disent-ils, il vous arrivera malheur en chemin, les voleurs vous dépouilleront, etc., etc. » — Pauvres musulmans ! ils ont toujours peur de la solitude et de la nuit. Si ce ne sont pas les brigands qu'ils craignent, ce sont les mauvais esprits.

Ils me rappellent ces sorcières coréennes, dont parle Monseigneur Ridel, dans l'émouvante histoire de sa captivité ; le soir, elles tremblent au moindre souffle, tant elles ont peur des démons auxquels elles se sont vouées. Pendant cette conversation, nous sommes charmés par un chant mélodieux, tout nouveau pour nous ; il sort d'une petite caisse de bois suspendue au mur : « C'est un pigeon, » nous disent-ils. Assurément les pigeons d'Europe n'ont pas ce chant-là !

Le Père Gallen connaît la route et ne partage nullement les craintes de nos arabes ; il me conduit bravement à Zagazig, où nous arrivons à trois heures du matin, sans avoir rencontré un seul être humain dans nos quatre heures de marche.

Un trait de l'insouciance arabe. En entrant dans la ville, nous sommes éblouis par un beau feu et nous nous demandons ce que cela peut bien être : il était difficile de le deviner. C'est un gaffir ou gardien de nuit, perché sur une montagne de sacs de coton qui, pour se réchauffer, avait allumé un magnifique feu dans une médiocre plaque de tôle posée sur les sacs. *(A suivre.)*

LE PREMIER MISSIONNAIRE DU JAPON AU XIXme SIÈCLE

Par Mgr FORCADE, archevêque d'Aix

IV

Arrivée et installation a Nafa d'un ministre protestant. — La Sabine dans les eaux de Lieou-Kieou. — M. Leturdu a bord, son débarquement, résultats de son apostolat sur le navire.— Relations du commandant Guérin avec le gouverneur de Nafa.— Le toast au roi de l'archipel. — Départ de la Sabine pour Port Melville.

(Suite 1)

14 mai. — M. le commandant Guérin, entouré de son état-major, donne au grand mandarin de la capitale, le dîner pour lequel il a été invité mardi dernier. M. Le Turdu et moi nous sommes aussi du repas. Au dessert, M. le Commandant, à la gauche de qui j'étais assis, me prie, pendant qu'on verse le champagne, de porter en japonais le toast suivant : « A la bonne amitié et..... de l'empereur des Français et du roi de *Lieou-kieou* ! » Je traduis de mon mieux et d'une voix sonore.

Jusque-là (rien que des riens avaient été mis sur le tapis), on avait parfaitement entendu et compris tout ce que j'avais traduit ; mais du coup on n'entend plus, on ne comprend plus. On me fait répéter cherchant en vain à dissimuler son émotion. Je répète et je dis la chose si clairement qu'il n'y a pas moyen de faire une seconde fois la sourde oreille. Le grand mandarin se trouble ; il ne sait que dire, il ne sait que faire.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 24 avril, 1er, 8, 22, 29 mai et 5 juin 1885.

Un seul convive est entré avec lui dans la salle à manger, c'est le vieil Agina, homme habile, expérimenté, et toujours en avant dans les relations avec les Européens. Il est là derrière son dos. Son Excellence et lui s'entretiennent à voix si basse que je ne puis rien entendre ; mais ils se concertent, à n'en point douter, sur le parti à prendre dans cette grave circonstance..... Déjà cependant la mousse du champagne peu à peu s'est affaissée, elle s'est évanouie, elle n'est plus !.... l'électrisant liquide sans mouvement et sans vie stagne au fond des verres :

Conticuere omnes, intentique ora tenebant.....

Enfin *le vieil Agina* vient me parler à l'oreille (Agina à ce repas était l'interprète du grand mandarin auprès de moi et *vice versâ*). Ceci paraît singulier ; car tous trois nous parlions une même langue, mais c'était l'habitude de Son Excellence. Jamais elle ne s'adressait directement à moi, ni ne daignait me répondre, si j'avais l'audace de m'adresser directement à elle.

C'est toujours la même ritournelle : « Notre royaume est petit, notre royaume est pauvre..... *et reliqua*..... comment faire amitié avec le *grand*, le *riche*, le *noble* (style de politique extérieure) royaume de France ? »

Je répète la chose à M. le commandant Guérin ; il répond :

« — Ce n'est pas de cela qu'il s'agit maintenant ; je ne fais pas de politique à table, je n'en fais pas même ailleurs ; c'est avec l'amiral que se traiteront les affaires ; je n'ai fait qu'exprimer un vœu de mon propre cœur ; il n'y a rien de plus. »

Quelque rassurante que soit la déclaration, l'Excellence ne peut se décider à accepter le toast. Tandis qu'il hésite, qu'il regarde Agina et lui raconte je ne sais quoi, chacun de son côté, l'un après l'autre, expédie son verre en silence.

Après le dîner, on voulait égayer le noble personnage, mais la mort était dans son âme et il ne rêvait qu'au moyen de s'évader au plus vite. Sur le point de quitter le bord, il fit recommencer sa rengaine. On lui répond tout simplement, comme de juste, ce qu'on lui avait déjà répondu.

A peine embarqué pour regagner la terre, il fut salué par la France de neuf coups de canon, et par le ciel d'une belle et copieuse ondée : l'un et l'autre salut parurent lui faire, dit-on, un égal plaisir.

16 mai. — Je vais enfin faire une visite au docteur Bettelheim : il n'est plus dans la bonzerie à l'entrée du port de *Nafa*, mais dans une autre bonzerie de la même ville, que le grand mandarin lui a permis d'échanger pour la première. Cette maison est beaucoup plus propre et plus belle que la mienne. Le pauvre homme, du reste, a autant de difficulté que moi avec les autorités du pays ; elles ne veulent ni de sa personne ni de sa médecine. Il me fait beaucoup d'avances ; il paraît vouloir se lier intimement avec moi ; mais c'est une chose qui ne se peut pas.

17 mai. — Quelques officiers s'étant mis en tête d'aller visiter une jonque japonaise, dans le port de *Nafa*, M. Le Turdu et moi nous les accompagnons. Au moment où nous accostons le bord, on nous retire l'échelle et on nous ferme le passage. Deux effrontés matelots, sur un mot des offi-

ciers, grimpent je ne sais comment et en un clin d'œil se trouvent sur le pont. Les japonais, pris d'assaut, ouvrent en riant l'ouverture fermée et remettent l'échelle. Nous montons tous fort paisiblement. « Où est le capitaine? dis-je alors à un homme de l'équipage, mène-nous au capitaine. »

On nous conduit dans la grande chambre, qui ne laisse pas que d'être assez belle. Nous sommes reçus poliment; le thé et des navets confits nous sont offerts; j'engage bientôt la conversation avec les Japonais. Bien que leur langage me paraisse assez différent de celui de *Lieou-Kieou*, je les comprends et ils me comprennent. Leur air n'est point hostile, il est plutôt aimable. Ils causent volontiers et répondent à mes questions, pourvu toutefois que je ne me donne pas la licence de les pousser trop loin; dans ce cas, on fait la sourde oreille, et l'on me dit : « Nous ne vous comprenons pas. »

Ces gens sont de simples commerçants qui, de leur nature, ne feraient peut-être pas tant de mystères; mais une volée de petits mandarins, montés et entrés à notre suite, les surveillent et les tiennent en respect. Quoi qu'il en soit, M. Le Turdu et moi nous buvons une tasse de thé à leur heureuse conversion. Ils n'entendirent point ce toast porté en français : que Dieu qui l'entendit daigne l'exaucer!

Au moment de nous retirer après avoir remercié le capitaine, je l'engage à venir faire une visite au navire français; il me répond *oui;* mais, quoique dans son cœur il ne demande sans doute pas mieux, il est sûr qu'il n'y viendra pas. Ce serait pour lui trop compromettant.

En passant dans notre canot près d'une autre jonque japonaise, nous avons remarqué un homme, qui de la main semblait nous faire signe d'accoster à son bord. Le Lieutenant, avec qui nous étions, ne jugea pas à propos de répondre à l'appel. Pour moi qui commence à connaître un peu les us et coutumes de ces pays-ci, plus j'y réfléchis, moins je puis croire que ce fût à nous que cet appel s'adressât; c'était sans doute à quelque bateau du Japon ou de Lieou-Kieou. En tout cas, on ne peut supposer raisonnablement que ce fût un motif de curiosité, le désir de nous voir de près, qui ait porté cet homme à un acte aussi hardi. On était en plein midi, entouré de jonques au mouillage; tous les yeux étaient braqués sur nous; on ne joue pas sa tête si facilement.

21 mai. — Je fais de vive voix, à trois des principaux mandarins, de la part de M. le commandant Guérin, la communication suivante :

« Aujourd'hui le commandant de la corvette est descendu à terre, et cette fois, comme toutes les fois précédentes, il s'est vu précédé et suivi d'une foule de petits mandarins et de satellites qui chassaient les femmes et faisaient fermer les maisons devant lui. Agir de la sorte, c'est déclarer évidemment que vous considérez le commandant français, soit comme un homme sans mœurs, capable d'outrager les femmes; soit comme un voleur, capable d'entrer de force dans les habitations et d'y prendre ce qu'il y trouvera sous la main. C'est là une grave injure, et elle peut avoir pour vous de fâcheuses conséquences. Le pavillon que le commandant hisse tous les jours sur son navire, c'est le pavillon de la France, dont il est ici le représentant. En l'insultant, vous insultez la France; et il manquerait à son devoir s'il le supportait. Il vous invite donc à dénoncer cet acte à votre gouvernement, et il espère qu'un pareil outrage ne se renouvellera pas. Non seulement on ne lui fermera plus les portes, mais il n'aura plus même de gardes, ni de suivants : leur seule présence est une injure ».

Les malheureux à qui s'adresse cette mercuriale *perdent face* (style du pays) immédiatement. Ils demandent la permission de prendre des notes et on y met le temps! Ces notes étant écrites en chinois) je charge Augustin de m'en donner la traduction. La voici : « Son Excellence le grand mandarin militaire étant hier descendu à terre, il a vu des hommes qui chassaient les gens du pays comme si c'étaient des voleurs : cela ne lui parait pas convenable : il prie qu'on ne recommence plus... »

O dures et sourdes oreilles! O gens de mauvaise foi!... « Mais ce n'est pas là ce qu'on vous a dit. Qu'est-ce que cela fait au commandant que vous preniez vos gens pour des voleurs? Est-ce que cela le regarde? Aurait-il le droit de s'en plaindre? Ce dont il se plaint et doit se plaindre, c'est que *lui*, vous le traitiez comme un voleur, en lui faisant fermer les portes au nez! C'est que *lui*, vous le traitiez comme un homme sans mœurs, en faisant fuir les femmes à son approche!... »

Enfin, enfin, non sans peine, on écrit à peu près ce que j'avais dit. J'ajoute alors :

« Et notez bien ceci : ce qui est dit du commandant doit s'entendre de la même manière et pour la même raison de tous les Français qui viennent à terre. Nul d'entre eux ne parait ici sans l'ordre ou la permission du commandant. Si l'on se conduit mal, faites-le lui savoir, et, soyez-en sûrs, bonne justice vous sera rendue; mais si les Français à terre se conduisent bien, en les traitant comme vous le faites, non seulement vous outragez des hommes honorables qui méritent tout respect à différents titres; mais vous outragez dans leur personne celui par l'ordre ou la permission de qui ils sont descendus; et, en outrageant le commandant, vous savez que vous outragez le pavillon de la France, que vous outragez la France! »

La *face se perd* de plus en plus; on ne sait où l'on en est, on n'ose souffler mot... Je termine :

« Ce que l'on vous demande en ce moment, ce n'est pas une faveur; si vous l'accordez, vous ne nous ferez pas une grâce, mais vous nous rendrez simplement justice; si vous ne l'accordez point, il y *sera pourvu*... et, de quelque manière que ce soit, la chose se fera. »

Il est dix heures du soir; on se retire en nous honorant de tout ce qu'il y a de plus profond en fait de salutations.

22 mai. — Un peu avant midi m'arrivent les trois mandarins d'hier soir. Ils ont rendu compte au gouverneur général des plaintes et de la requête du commandant de la corvette. Son Excellence avoue qu'en effet il est inconvenant qu'on chasse les femmes et qu'on fasse fermer les portes devant le grand mandarin français.

« Mais ne serait-il pas bon, ajoute-t-on, qu'au moins deux ou trois interprètes suivissent toujours les Français dans leurs excursions à terre? »

« — Ce n'est pas à moi qu'il appartient de vous répondre sur ce point; je ne puis qu'en référer au commandant et vous transmettre sa réponse ».

Je me rends à bord : M. Guérin, pour plusieurs bonnes raisons, ne veut pas de ces prétendus interprètes.

De retour à terre, je rends de sa part la réponse suivante :

« M. le Commandant remercie Son Excellence d'avoir bien voulu faire droit à sa juste requête. Quant aux interprètes proposés, il remercie également de la proposition; mais il n'a pas besoin de ces hommes, puisqu'ils ne savent pas plus le français qu'il ne sait, lui, la langue du pays et que, de part et d'autre, il n'y a pas moyen de s'entendre. De plus, quand les Français vont à terre, ce n'est point ordinairement pour y traiter d'affaires, mais tout simplement pour se promener et voir la campagne. Cette occupation ne réclame pas d'interprète; que si, par hasard, on avait quelque chose à dire, je suis là avec Augustin, on s'adresserait à nous. A la connaissance du commandant, nous sommes seuls en état de servir d'interprètes entre la France et *Lieou-Kieou*, et nous serons toujours disposés à le faire ».

Comme, sous ce titre spécieux d'interprètes, on ne cherche autre chose que le maintien pour *tous* de cette insupportable garde qui, depuis deux ans, sous le même nom ridicule, me fatigue perpétuellement de sa disgracieuse présence et de sa vigilante inspection, la réponse du commandant est fort loin de satisfaire. On insiste beaucoup sur l'adoption des interprètes postiches : « C'est pour nous faire honneur; c'est pour empêcher les plébéiens de nous manquer de respect sur les chemins, etc., etc. Ce qui nous les fait refuser, c'est sans doute un sentiment de délicatesse, la crainte de la peine que nous leur occasionnons; mais il ne faut pas que cela nous inquiète... *et reliqua* ».

Il n'est pas besoin d'être sorcier pour répondre à des arguments de cette force-là. Comme du reste, pendant vingt-quatre bons mois, j'ai eu souvent l'occasion de les entendre et de les réfuter, je suis ferré à glace sur l'article, et en peu de minutes je mets nos trois mandarins à *quia*. Ils paraissent se rendre à mes raisons; je crois l'affaire finie.

Voulant alors remettre à ces pauvres gens quelque peu de baume dans le cœur, je prends une assez bonne figure (ce que je dois rarement me permettre avec cette engeance), j'essaie de leur donner quelques avis charitables pour la circonstance. Je leur parle amiablement de l'ambassade française en Chine, des succès qu'elle a obtenus, des bons résultats qui doivent en découler pour les deux nations. Je leur dis : « Aujourd'hui vous dites souvent que vous avez peur; eh bien! oui, si vous continuez à procéder avec les Français par des mensonges, de petites ruses, de grandes courbettes et *rien de plus*, vous n'avez peut-être pas tort d'avoir peur; mais si vous voulez agir franchement et sincèrement avec nous, croyez-moi, vous n'avez rien à craindre. Les Français ne vous veulent que du bien; ils ne vous feront aucune injustice, aucun tort, et tout s'arrangera pour le mieux, etc., etc. ».

A ce beau discours savez-vous quelle fut la réponse! La voici : « Ainsi on fera suivre par deux ou trois interprètes; c'est le grand mandarin qui l'a dit ». Il fallait remontrer les dents, et c'est ce que je fis :

« Comment, après que l'affaire est terminée, vous y revenez encore! Non, sachez-le bien, il n'y aura désormais âme qui vive à notre suite, sous quelque titre ou prétexte que ce soit... Voilà ce qui est certain! »

La séance est levée.

Ceci se passait à l'heure du dîner : notre réfection prise, nous allons nous promener, et pour la première fois enfin, on ne nous suit plus ; ou si on le fait encore, c'est de si loin que nous ne pouvons nous en apercevoir.

Voilà un beau succès, il me semble, et un grand pas de fait! Rendons-en grâces à Dieu. — Oh! oui, quand viendra l'Amiral, s'il le veut (et qui peut douter qu'il ne le veuille ?), les choses pourront s'arranger, et on viendra à bout de tout sans grand fracas. — Espérons dans Notre Seigneur et dans le cœur de la bonne Mère qui plaide notre cause auprès de Lui!

26 Mai. — Dans la soirée, je déclare aux mandarins, de la part du commandant Guérin, que, samedi prochain 30 mai, la corvette doit appareiller pour le port Melville. Nous prions, puisqu'on ne veut pas nous permettre d'acheter chez les particuliers, qu'on veuille bien envoyer sur ce point des agents du gouvernement, chargés de fournir au navire les vivres frais qui lui seront nécessaires.

27 Mai. — Je vais faire avec le commandant une belle promenade à cheval aux ruines très curieuses de *Timi-Gousi-Kou*, au sud-est de *Nafa*. C'est un vieux château admirablement situé, dont il ne reste plus que les gros murs. Il paraît remonter à une haute antiquité, et a dû être jadis le palais ou l'un des palais du roi du Sud. Sa triple enceinte, où il ne croit que des arbustes et des herbes inutiles au milieu des décombres, me semble *une fort belle place vacante*. S. M. le Roi de Lieou-Kieou me ferait un sensible plaisir, si elle me cédait cette ruine pour bâtir une église et un séminaire ; mais hélas! que nous sommes encore loin d'en être là! Le bon commandant, à son retour, partage sans façon le frugal dîner de la mission.

Il vient à peine de regagner son bâtiment quand on lui apporte la lettre suivante :

« Moi qui ai préparé cette lettre, je suis du royaume de *Lieou-Kieou*, gouverneur de la ville de *Tchong-Chan*; je me nomme *Kiâng-iung-pao*. Je viens demander une grâce.

« En considérant attentivement ce vil royaume, quoiqu'il soit pauvre et que les produits y soient peu nombreux, cependant dans ce port, comme il est voisin de *Choui* et de *Nafa*, il y a encore quelques marchands; et aussi les productions, que donnent les campagnes adjacentes, comparativement à celles des campagnes plus éloignées, sont plus abondantes. C'est pourquoi depuis que Son Excellence est arrivée dans ce royaume, nous avons pu lui procurer en quelque manière, avec toutes sortes d'angoisses et un travail sans relâche, les choses qui lui sont nécessaires. A l'avenir, nous ne savons comment nous pourrons y subvenir. — Tandis que précisément nous étions dans ce souci, voici que nous recevons avis de Son Excellence :

« Que, le 6 de cette lune, elle doit partir sur son navire à la
« partie septentrionale, pour y rester trente jours et plus. Et si l'on
« ne permet pas les transactions avec les particuliers, on doit en-
« voyer des hommes qui lui fournissent les choses nécessaires à
« son usage, etc., etc... »

« Or, ce que maintenant nous osons prier de considérer, quoique avec une grande crainte, c'est ce que nous avons en vue, savoir : que la partie septentrionale n'a que de nombreuses forêts; les terres grasses et fertiles y manquent ; ses productions, comparativement à celles de ces lieux voisins, ne vont pas à deux ou

trois dixièmes. Les routes sont montueuses, escarpées, inégales, difficiles pour la course et pour la marche; il serait impossible d'y transporter sur le champ des denrées de toute espèce. Le peuple, outre le soin diligent de l'agriculture, a encore le travail de couper du bois de chauffage, chose certainement très pénible. D'un autre côté, cette année il y a famine et pénurie; il n'y a rien à manger: on ne trouve que du *sortitsi* (1). C'est ainsi qu'en quelque manière on se sauve l'existence. Que si le navire allait à la partie septentrionale, non seulement il serait privé des commodités de la vie, mais bien plus, il serait à craindre qu'à cause de la pénurie des productions de la terre et de la pauvreté du peuple, il ne pût se procurer les choses les plus nécessaires. Quand bien même on enverrait des hommes pour les procurer, ils ne pourraient cependant apporter aucun remède à un tel état de choses. — Oh! lorsque le pauvre peuple ne peut se livrer à l'agriculture, et que le temps lui manque pour couper du bois à brûler, la pauvreté est ajoutée pour lui à la pauvreté, la misère à la misère! Qu'elle est excessive, la tristesse où nous sommes!

« C'est pourquoi nous prions avec instance Son Excellence de daigner examiner les raisons précédentes, de dilater sa miséricorde, et d'abandonner son projet d'aller en la partie septentrionale. Et alors nous rendrons sans fin des actions de grâce pour sa vertu.

« Quant à la demande qu'on n'envoie pas d'interprètes pour suivre, etc., dès que nous avons reçu l'avis de Son Excellence, nous avons dû obéir avec respect. Mais comme, dans ce vil royaume, la *plébécule* est nombreuse comparativement à la noblesse, et que ceux qui savent les cérémonies sont en très petit nombre: c'est pourquoi j'ai établi que les interprètes, toutes les fois que leurs Excellences (les Français) sortiraient, iraient à la suite, tant pour être à portée de recevoir les ordres et de préparer facilement toutes choses, que pour ordonner en même temps à la populace grossière de ne pas manquer aux cérémonies. Que si l'on n'envoyait pas des interprètes pour l'honneur et le service, pour suivre, garder et protéger, non seulement on manquerait à ce que l'on doit, mais bien plus il y aurait à craindre que parfois le peuple stupide, manquant aux cérémonies, ne vînt à offenser. Or, si le peuple grossier commettait quelque offense, certainement il y aurait chez Son Excellence magnanimité et indulgence: mais le cœur de l'humble préfet ne serait vraiment pas tranquille. Nous demandons la permission d'envoyer des interprètes à la suite, et nous avons très grande espérance qu'on nous l'accordera. — Nous parlons sincèrement. — L'an 26 de *Tao-Kuang*, le 3e de la 5e lune, le gouverneur de la ville de *Tchong-Chan*, Kiang-iûng-Pào, offre cette lettre avec respect. »

Je ne m'amuserai point à critiquer, phrase par phrase, article par article, cette trop longue lettre. Mes lecteurs en savent assez déjà sur ce pays pour être à même d'apprécier, du premier coup d'œil, la plupart des choses ci-dessus énoncées. Tout ce que je puis dire, c'est que plus d'une fois, pour mon propre compte, je crois avoir vu mieux que cela encore: mieux, dis-je, en fait d'exagération, de mensonge, d'hypocrisie et de ridicule.

28 mai. — En portant au commandant la traduction de la précédente lettre, je lui remets en même temps cette lettre de moi.

« Monsieur le commandant,

Lorsque, le 10 du présent mois, je vous demandais le débarquement de M. Le Turdu, j'avais l'honneur de vous prévenir que je ne pouvais cependant considérer *comme absolument certain* son séjour définitif dans le royaume. Je comptais alors, comme je compte encore maintenant, sur la présence de M. l'amiral Cécille, pour la régularisation de cette affaire. Mais aujourd'hui 28 mai, la frégate amirale n'ayant pas encore paru, et vous, M. le Commandant, vous trouvant sur le point de quitter la rade, la chose me devient, je vous l'avoue, assez embarrassante. Garder avec moi M. Le Turdu sans qu'il ait été présenté au gouvernement, peut avoir, on le comprend, plus d'un inconvénient. Vous prier de le présenter, ou essayer de le présenter simplement moi-même, ne concorderait point avec les instructions qui me recommandent de ne rien faire avant l'arrivée de l'Amiral. Une seule ressource me reste dans cette difficulté, c'est de vous prier, Monsieur le Commandant, de vouloir bien embarquer de nouveau mon cher confrère, et l'emmener avec vous au port Melville. J'ose attendre cette grâce de votre bonté, qu'un mois de la plus heureuse expérience m'a permis d'apprécier, et par là tout s'arrangera pour le présent. Quant à l'avenir, il pourrait redevenir embarrassant si M. Cécille n'arrivait point, mais, dans cette hypothèse qui ne se réalisera pas, je l'espère, je me rendrais vers vous par terre à la fin de juin, et nous nous concerterions alors sur ce qu'il y aurait de mieux à faire dans la conjoncture!

« Vous m'avez dit dernièrement, Monsieur le Commandant, que vous seriez bien aise d'avoir encore un interprète auprès de vous au port Melville, à la fin de pouvoir procurer des vivres frais à votre équipage. Je m'empresse de mettre à votre disposition et même *à vos ordres* Augustin *Ko*, mon catéchiste: sa bonne volonté vous est déjà connue, et j'espère que vous continuerez à être content de lui. Pour moi, je m'estime heureux de trouver cette occasion de m'acquitter quelque peu de ma grosse dette de reconnaissance envers vous.

« Agréez, etc. »

(A suivre.)

(1) Espèce de bruyère dont, en cas de famine, on mange la racine. C'est un mets détestable.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(ÉDITION FRANÇAISE)

Deux futurs sous-diacres du Grand séminaire de Bourges, se recommandant aux prières	5 10
J. B à Rome	60
Mme V., en reconnaissance d'une grâce obtenue, recueilli par *l'Écho de Fourvière*	5
Au nom d'une défunte avec demande de prières spéciales, transmis par *l'Écho de Fourvière*	500

Pour les missions les plus nécessiteuses (Chen-si).

Don recueilli au secrétariat de l'évêché de St-Claude	20
Mlle de Ganay, à Paris	25
Un recteur breton	50
Anonyme du diocèse de Séez	50

Pour le rachat et le baptême d'enfants païens sous les noms de Berthe et Olivier (Niger).

Anonyme du diocèse de Paris	10

Pour les missions des Pères Jésuites en Syrie et en Arménie.

Anonyme de Paris	250

A Mgr Puginier, pour la mission du Tong-King occidental.

Don recueilli par le secrétariat de l'évêché de St-Claude	5
Le séminaire de Lons-le-Saulnier	18
Anonyme du diocèse de Paris	10

A Mgr Laouënan, vicaire apostolique de Pondichéry, pour ses missions les plus éprouvées.

Un abonné du diocèse de Versailles	5

A Mgr Laouënan, pour la mission de Gengy.

Anonyme d'Anvers (Belgique)	500
C. F. à Gand (Belgique)	20
Anonyme du diocèse de Paris	10

A Mgr Laouënan, pour le R. P. Fourcade, pour les victimes des inondations dans le vicariat de Pondichéry.

Anonyme d'Anvers (Belgique)	500
C. F. à Gand (Belgique)	20

Pour M. l'abbé Maillard, missionnaire en Cochinchine orientale.

Don recueilli au secrétariat de l'évêché de St-Claude	10

A Mgr Moccagatta, vicaire apostolique du Chan-si.

C. F. à Gand	20
M. Labado, diocèse de Vannes	15

Pour la mission du Kouang-Si.

Anonyme d'Oullins, *don recueilli par l'Écho de Fourvière*	5

Pour les missionnaires prisonniers du Mahdi.

M. l'abbé Samain, diocèse de Cambrai	10

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



Au dernier plan, berges du canal Ismailieh — Dunes de sable du désert.

EGYPTE. — Ouadi Toumilat, dans la terre de Gessen ; d'après un dessin du R. P. Gallen (Voir page 290)

CORRESPONDANCE

PERSE.

Les Missions Catholiques ont parlé souvent des travaux des Lazaristes en Perse et de la grande influence que s'était acquise dans ce pays Mgr Cluzel. Cette influence ne s'est pas affaiblie et Mgr Thomas continue aujourd'hui les traditions de son prédécesseur, nous avons vu en effet les honneurs que lui prodigue en toutes circonstances la cour de Téhéran. La lettre suivante d'un missionnaire, M. Lesné, permettra à nos lecteurs d'embrasser d'un seul regard les missions de Perse, d'en suivre les développements et d'en prévoir les succès.

Lettre de M. Lesné, lazariste, missionnaire en Perse.

Ourmiah, le 3 mai 1885.

La belle saison étant arrivée, nos néophytes ont repris les travaux des champs interrompus depuis l'automne et nous avons dû suspendre le cours de nos missions qui se sont élevées à trente pendant cet hiver. Jusqu'à l'automne, nous nous contenterons de visiter les chrétiens et d'administrer les sacrements sur notre passage. Maintenant nous sommes donc plus libres pour écrire et aussi pour donner un aperçu de notre petite mission.

Notre mission comprend toute la Perse; mais notre action principale s'exerce surtout dans la province de l'Azerbeïdjan dont je vous parlerai principalement, les chrétiens y étant plus nombreux que dans le reste de l'empire.

L'Azerbeïdjan forme un quadrilatère borné au nord par l'Araxe ; à l'est, par le Guilan ; au sud-est, par l'Irak-Adjemi ; à l'ouest et au sud-ouest, par les montagnes du Kurdistan, qui séparent la Perse de la Turquie. Il se compose : au nord, d'un versant dont les eaux s'écoulent dans l'Araxe ; à l'est, d'un plan incliné vers la mer Caspienne ; au centre et au sud-ouest, d'un plateau allongé et entouré de hautes montagnes dont les eaux, ne trouvant aucune issue ni vers la mer Caspienne, ni vers le golfe Persique, viennent se réunir dans un vaste entonnoir de trente lieues de long sur huit à peu près de large, et qu'on appelle lac ou mer d'Ourmiah, car ses eaux sont salées.

Les villes principales de l'Azerbeïdjan sont Koï et Marand pour le versant septentrional; Ardebil pour le versant oriental; Tauris, Ourmiah et Maragha pour le plateau central et méridional.

Cette dernière région, pour ainsi dire isolée du reste du continent, forme le tiers et la meilleure partie de l'Azerbeïdjan, qui est lui-même la meilleure province du royaume. Bien que la sécheresse l'éprouve de temps à autre, cette province est cependant, chose rare en Perse, assez abondamment pourvue d'eau et les deux plaines de Salmas et d'Ourmiah notamment offrent le spectacle d'une belle végétation. Si l'on n'y rencontre pas, comme dans le Guilan et le Mazandéran, des terrains naturellement boisés, en revanche, les arbres cultivés, le platane, le saule, le tremble, le peuplier et des arbres à fruits de toute espèce, jujubiers, amandiers, noyers, vignes, abricotiers, pêchers, poiriers, pommiers, cerisiers, etc., y forment, à l'entour des villages et des villes, de si épais massifs de verdure, qu'on les prendrait de loin pour de véritables forêts.

D'après les géographes, l'altitude de ce plateau est d'environ 1.520 mètres. Son climat est excessif, la moyenne du mois de janvier, le plus froid de l'année, étant de — 9° 44, et celle du mois de juillet, le plus chaud de + 24° 47, soit une différence moyenne de 33° 91. — La moyenne hivernale est de — 4° 00, celle du printemps de + 8° 36, celle de l'été de + 22° 75, celle de l'automne de + 9° 56. La terre produit l'orge, le blé, le riz et le tabac. Le mûrier prospère, il pourrait être cultivé sur une plus grande échelle, non seulement à Ourmiah, mais encore sur toute la superficie du plateau de l'Azerbeïdjan.

Les habitants de cette contrée sont fort mêlés de race, de langue et de religion; c'est là dans ce canton reculé de l'Asie centrale, que se trouve une des dernières chrétientés, celle des Nestoriens et des Arméniens. Après eux, en effet, il n'y a plus à l'est que des musulmans et quelques familles arméniennes, dispersées ci et là comme à Ispahan et à Téhéran.

D'après ce qu'on peut en juger, la ville d'Ourmiah, chef lieu du district, renferme de 30 à 35,000 habitants, savoir :

Catholiques chaldéens ou arméniens.......	450
Arméniens et Chaldéens hérétiques de toutes les sectes, soit eutychéens, soit nestoriens, soit protestants..........................	650
Juifs..................................	1.000
Musulmans sunnites.....................	1.500
Musulmans chiites, presque tous de race turque..................................	28.000
Total *approximatif*.....	31.600

Les villages du district d'Ourmiah auraient une population totale de 90 à 100.000 habitants, savoir:

Quatre villages arméniens................	1.500
90 à 92 villages chaldéens hérétiques, sauf 3.000 à 3.500 catholiques dispersés dans plus de 70 villages............................	20.800
30 villages kurdes sunnites...............	7.500
215 villages chiites de race turque.........	60.000
24 villages mixtes de Chaldéens, d'Arméniens et de Musulmans.....................	6.000
Total *approximatif*.....	95.800

Dans le canton de Salmas, qui fait administrativement partie du district de Koï, bien qu'il ne soit pas situé sur le même versant et que ses eaux soient tributaires du lac d'Ourmiah, le chef-lieu, Diliman, compte 5.000 habitants, tous musulmans.

Il y a deux villages exclusivement peuplés de catholiques, presque tous Chaldéens: Khosrova (près de 2.000 âmes), siège archiépiscopal; Patavour (350); cinq villages arméniens; seize villages mixtes de Chaldéens catholiques ou de Nestoriens, d'Arméniens et de Musulmans; en tout de 30 à 40.000 âmes. Salmas, ancienne capitale de la contrée, et qui lui a laissé son nom, n'est plus guère qu'un village de 800 maisons: 50 arméniennes, 50 juives et 700 musulmanes. On peut voir par ce détail que, dans la plaine d'Ourmiah, les nestoriens sont en majorité, par rapport aux autres chrétiens et que, dans la plaine de Salmas, ce sont les Arméniens et les Musulmans.

Quant aux Kurdes nomades qui occupent les montagnes, ils se dérobent à toute appréciation. A cheval sur la frontière, ils sont tantôt en Turquie, tantôt en Perse, selon les convenances de leur brigandage et l'emploi que l'on veut bien faire de leur talent pour garder les routes, ils sont quelquefois réunis, plus souvent divisés et même en guerre les uns contre les autres. C'est le fléau de la contrée.

On voit de combien d'éléments divers se compose la population de cette partie de l'Azerbeïdjan.

II

Bien que la situation des chrétiens ne soit pas encore sur tous les points aussi brillante qu'on pourrait le désirer, nos néophytes trouvent cependant dans la présence des missionnaires catholiques et même des prédicants protestants une garantie utile et sérieuse.

Il y a plus d'un demi-siècle, un voyageur anglais, nommé Martin, fut frappé de l'analogie qu'il crut reconnaître entre le protestantisme et le nestorianisme. Les nestoriens, en effet, n'admettent ni la confirmation, ni la confession, ni l'Extrême-Onction. La plupart du temps leurs prêtres ne prononcent pas les paroles de la consécration lorsqu'ils célèbrent le Saint-Sacrifice. Ils ont presque oublié le signe de la croix et n'usent pas d'images dans les églises. Les rapports de M. Martin

émurent les Sociétés bibliques. On vit dans l'ancienne Médie un terrain admirablement propre à recevoir la semence du protestantisme et la mission protestante fut fondée à Ourmiah, en 1835. Elle est confiée à des prédicants du Nouveau-Monde au nombre desquels se trouve un médecin, car, en Orient, la médecine est l'auxiliaire obligé de l'apostolat vrai ou faux.

Ces Messieurs, entourés de leur famille, ont une installation confortable à la ville et à la campagne. A un quart d'heure de la ville ils possèdent un collège et un hôpital où l'on garde et traite les malades presque gratuitement ; ils ont aussi en ville une presse avec laquelle ils impriment en chaldéen l'Ancien et le Nouveau Testament et quantité d'autres livres de morale ou d'instruction élémentaire. Ils entretiennent des écoles dans soixante à quatre-vingts villages et ont à Ourmiah, outre le collège, une école de filles. Les subsides considérables qu'ils reçoivent de l'Amérique leur assurent de nombreux adhérents ; peut-être en auraient-il davantage s'ils admettaient la carême auquel les Nestoriens attachent beaucoup d'importance. C'est jusqu'à ce jour la pierre d'achoppement du protestantisme.

J'arrive enfin à l'origine de notre mission dans ce pays et à ce qu'elle est actuellement.

Un catholique français, M. Boré, qui plus tard est devenu lazariste et même supérieur général de notre Congrégation, visitant la Perse en 1839, pensa qu'il y avait danger à laisser se développer la propagande protestante parmi les Chaldéens et les Arméniens sans lui opposer le contre-poids d'une mission catholique. Rome informée s'émut à son tour et il fut décidé qu'on enverrait dans l'Azerbeïdjan et toute la Perse une mission de prêtres lazaristes. On en fixa d'abord le siège à Tauris et à Ispahan ; mais l'hostilité des Arméniens en motiva bientôt l'éloignement. C'est à Khosrova, village catholique de la plaine de Salmas, et à Ourmiah, ville de la plaine du même nom, qu'après bien des traverses, les missionnaires transportèrent leur mission. A Khosrova est un séminaire où l'on forme des prêtres destinés à convertir leurs compatriotes sous la haute inspection de l'archevêque chaldéen et la direction du préfet apostolique et des missionnaires tant de Salmas que d'Ourmiah. Le nombre des étudiants de ce séminaire a toujours été de vingt à vingt-cinq. Le préfet apostolique, chef de la mission, fixé à Khosrova et aidé de deux ou trois missionnaires, s'occupe de cette œuvre et des missions dans cette contrée, du ministère paroissial de la cathédrale et des autres villages de la plaine.

La mission d'Ourmiah, établie au centre du nestorianisme, a toujours eu deux ou trois missionnaires occupés, tant dans les villages qu'à la ville, à la conversion des nestoriens, soit par les visites des villages et par les écoles, soit par les missions données chaque hiver dans les principaux centres.

A l'arrivée des missionnaires à Ourmiah, il n'y avait que quelques familles catholiques dispersées dans plusieurs villages ; peu à peu le nombre s'est accru. En 1874 le Saint-Siège érigea la mission de Perse en Délégation apostolique et M. Cluzel, qui était le préfet, fut nommé délégué avec le caractère archiépiscopal. Alors la résidence du nouveau délégué, qui restait chef de la mission, fut transférée de Khosrova à Ourmiah, devenu plus important par ses nombreuses conversions et son plus grand centre d'action. Depuis cette époque, la mission d'Ourmiah a toujours eu, outre son délégué, quatre missionnaires assistés d'un Frère qui pratique avec succès la médecine et la chirurgie.

Nos œuvres actuelles sont : le service paroissial de la ville, les missions dans les villages, la visite presque mensuelle des chrétientés, la direction générale des écoles établies dans bon nombre de localités, de plus en ville la direction d'un collège auquel on a adjoint depuis deux ans un petit séminaire destiné à fournir des sujets au grand séminaire de Khosrova.

Nous sommes secondés dans notre apostolat par les Filles de la charité qui ont une maison à Ourmiah et une autre à Khosrova. Le personnel de chaque maison n'est pas inférieur à sept personnes. Outre le catéchisme qu'elles font au moins une fois la semaine dans les villages les plus rapprochés, ces bonnes Sœurs ont à s'occuper d'un internat de filles, d'un externat, d'un asile, de la visite des malades à domicile, d'un dispensaire où affluent quantité de malades de toutes les nationalités. C'est en exerçant la médecine qu'elles trouvent surtout le moyen de donner le passe-port pour le ciel à quantité de petits musulmans moribonds.

Nous avons aussi à Téhéran une résidence de missionnaires et deux maisons de Filles de la charité.

Nous devons encore nous occuper des affaires de justice, accorder les chrétiens entre eux et surtout les protéger contre les musulmans toujours disposés à les tracasser. Jusqu'à ce jour, toute affaire d'intérêt commun ou privé se traite dans la maison des missionnaires et s'y résoud à l'amiable le plus souvent. Les musulmans nous estiment et nous respectent ; auprès d'eux nous avons une certaine autorité à cause de notre qualité d'étrangers et de notre franc-parler, ce qui fait que nous sommes non seulement les éducateurs, mais encore les avocats de tous les chrétiens. Pour les Chaldéens catholiques, comme pour les Chaldéens nestoriens, la présence des missionnaires, armés d'un pouvoir purement moral, est à elle seule un bienfait sérieux.

En terminant, permettez-moi un mot sur l'hospitalité en Perse et les charges qu'elle nous impose. Ici, comme dans tout l'Orient, du reste, l'hospitalité est un devoir sacré ; refuser l'entrée de sa maison à un étranger, quel qu'il soit, aussi bien qu'à un ami, est une chose des plus odieuses et des plus déshonorantes. En Perse, on ne

trouve pas comme en Europe des hôtels pour les voyageurs et les étrangers; alors que fait-on, on s'arrête à la principale maison et là on se fait héberger tout le temps, en partant on dira tout au plus merci. Nous sommes de ceux qui reçoivent le plus de ces gens. D'après les calculs faits jour par jour, il passe chaque année dans notre maison 11,000 personnes qu'il faut loger et nourrir sans que nous recevions un sou à cet effet. C'est une charge bien lourde qu'il est difficile de supporter longtemps si la divine Providence n'y pourvoit...

L'Amiral COURBET

Un télégramme dont nos missionnaires compléteront bientôt, nous en sommes certains, la douloureuse concision, nous apprenait hier la mort de M. l'amiral Courbet.

L'Église et la France lui prodiguaient de son vivant les mêmes témoignages d'admiration; elles se réunissent aujourd'hui dans un même deuil. Si la France, en effet, pleure le héros qui, à Fou-tchéou surtout, s'était acquis une place éminente parmi les marins les plus illustres de notre histoire nationale, l'Église se souvient du grand chrétien qui entoura nos missions et nos néophytes désolés de l'Extrême Orient de sa protection et de sa sympathie. Nul mieux que ce glorieux soldat ne sut apprécier le dévouement, le rôle patriotique et civilisateur de nos missionnaires, nul aussi ne sut affirmer plus noblement aux yeux de ses soldats comme devant les indigènes, l'union indissoluble qui existait dans son cœur entre Dieu et la Patrie, entre la religion et l'honneur!

C'est donc au nom de nos Églises de l'Extrême-Orient, au nom de nos missionnaires, que nous répétons, devant les dépouilles de ce vaillant homme la parole que Judas Machabée prononçait de la part de Dieu sur ses frères morts pour la patrie : *Ad memoriam æternam!* C'est en leur nom que nous demandons à nos lecteurs, pour cette âme généreuse, ce souvenir chrétien qu'on appelle une prière!

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Le siège épiscopal de Southwark en Angleterre étant vacant par la mort de Mgr Robert Coffin, la S. Congrégation de la Propagande a proposé pour l'occuper, Mgr Jean Butt, précédemment auxiliaire du prélat défunt et depuis vicaire capitulaire. Le Saint-Père a daigné approuver ce choix et a nommé Mgr Butt, évêque de Southwark.

— Mgr Dominique Manucy, évêque de Mobile (États-Unis), a prié le Saint-Père d'accepter sa démission à cause de son grand âge et du mauvais état de sa santé. Sa Sainteté a consenti à faire droit à la requête du vénérable évêque et a choisi pour lui succéder sur le siège épiscopal de l'Alabama, M. Jérémie O'Sullivan, prêtre du même diocèse.

— La glorieuse Église du Japon, illustrée par la prédication de saint François Xavier, par le nombre de ses martyrs et par sa miraculeuse conservation durant plus de deux siècles de persécution, a subi, au mois d'octobre dernier, une perte sensible par la mort de Mgr Bernard Petitjean, le premier vicaire apostolique qui ait pu exercer son zèle pastoral dans l'empire du Soleil levant. Déjà en effet, le pape Grégoire XVI avait érigé, en 1846, le vicariat du Japon et de l'archipel Lieou-Kieou et nommé vicaire apostolique M. Forcade (1), de la Société des Missions Étrangères de Paris, qui s'était établi dans l'île Lieou-Kieou. Mais vingt années se passèrent avant qu'on pût pénétrer dans l'empire du Mikado. M. Colin, qui succéda à Mgr Forcade comme simple préfet apostolique, ne réussit pas non plus à entrer au Japon. Cette consolation était réservée à M. Petitjean. Profitant du traité franco-japonais qui ouvrit en 1858 au commerce français les ports de Yokohama, d'Hakodaté et de Nagasaki, il fonda, avec M. Furet, dans cette dernière ville une chapelle que les indigènes fréquentaient non moins que les Européens, malgré la rigueur des lois interdisant aux premiers l'exercice du christianisme. C'est là que, le 17 mars 1865, le jeune missionnaire eut l'inexprimable joie de rencontrer, parmi les visiteurs de sa chapelle, plusieurs descendants des anciens néophytes, restés chrétiens et suffisamment instruits des vérités de la religion.

Au mois de mai de l'année suivante, M. Petitjean était nommé vicaire apostolique du Japon et, le 22 octobre, sacré évêque de Myriophyte. Malheureusement, le retentissement qu'eut en Europe la découverte des chrétiens indigènes attira l'attention du gouvernement de Yédo et déchaîna contre eux une violente persécution : des familles entières furent emprisonnées ou bannies. Ce n'est qu'au mois d'avril 1873 que les odieuses lois portées contre le christianisme cessèrent d'être appliquées, grâce à l'intervention des ambassadeurs.

Le 3 juin 1876, Mgr Petitjean obtint la division en deux de son vicariat, afin d'opposer à la propagande russe et protestante une résistance plus efficace. Mgr Petitjean garda le vicariat méridional où se trouvaient les anciens chrétiens; le Japon septentrional fut donné à Mgr Osouf. Enfin, en décembre 1882, Mgr Petitjean conféra l'ordination sacerdotale aux trois premiers prêtres indigènes du Japon, tous descendants d'anciens martyrs et fils de confesseurs de la foi.

Le Japon méridional étant actuellement privé non seulement de son vicaire apostolique, mais encore de son évêque auxiliaire, Mgr Laucaigne, passé à une vie meilleure le 18 janvier dernier, la S. Congrégation de la Propagande a, dans sa réunion générale du 8 juin, décidé de proposer au

(1) Mgr Théodore-Augustin Forcade, archevêque d'Aix, dont nous publions les curieux Mémoires sous le titre de *Le premier missionnaire du Japon au XIXe siècle*, fut nommé vicaire apostolique du Japon et évêque de Samos le 27 mai 1846; Mgr Forcade conserva cette charge jusqu'à sa nomination à l'évêché de la Guadeloupe en 1853.

Saint-Père pour cette charge M. Jules-Alphonse Cousin, de la Société des Missions Etrangères de Paris. Sa Sainteté a approuvé ce choix.

M. Cousin est né dans le diocèse de Luçon (Vendée) en 1842. Ordonné prêtre en 1865, il partit en 1866 pour le Japon. Depuis huit ans, il était provicaire de la mission.

— Sur la proposition des évêques des Etats-Unis, la S. Congrégation de la Propagande a nommé recteur du collège américain à Rome M. Denis O'Connell, secrétaire de Mgr l'archevêque de Baltimore.

— S. Em. le cardinal Lavigerie est arrivé à Rome le 10 juin.

INFORMATIONS DIVERSES

Tong-King méridional. — M. Ch. Blanck, des Missions Etrangères de Paris, missionnaire au Laos Tonkinois, écrit de Khe-nây, le 18 mars 1885, à Mgr Croc, son vicaire apostolique :

« On dit généralement que le refrain du missionnaire, c'est de demander. Je puis moins que tout autre, échapper à cette loi. Notre famille augmente toujours, et nous n'avons plus rien pour subvenir à sa subsistance. De tout le riz que le P. Huè a acheté, il ne reste plus qu'une centaine de mesures. Pour l'argent, il est complètement dépensé. Je vous envoie donc l'acolyte Thae vous supplier de faire un achat considérable de riz pour empêcher nos néophytes de mourir de faim. Après les avoir adoptés et instruits dans la religion, pouvons-nous les abandonner? Un grand nombre sont baptisés; des centaines de catéchumènes étudient encore, et tous les jours nous inscrivons de nouveaux adorateurs. Sachant la pénurie de la mission, nous économisons tant que nous pouvons. La nuit est consacrée à l'enseignement; le jour, nos catéchistes, dont l'entrain est admirable, défrichent la montagne de leurs propres mains pour semer du maïs et font des jardins productifs. Chacun dépense ses forces pour l'évangélisation des sauvages. Grâce à Dieu, tout marche bien. Mais, hélas! nous sommes pour ainsi dire réduits à abandonner toutes ces pauvres familles qui ont coûté tant d'argent, de soucis et de travaux. La famine règne dans le haut du Sông-con et du Ngân-cà. Nos néophytes ne savent à qui s'adresser pour emprunter. Autrefois, quand ils étaient dans la misère, ils recevaient de leurs chefs des avances d'argent et de riz. Aujourd'hui qu'ils se sont donnés à nous pour se faire chrétiens, ils s'adressent à nous dans le besoin. J'ai confiance que saint Joseph viendra à notre secours. Réduit à mes propres ressources, comment ferai-je pour nourrir une si nombreuse famille pendant les longs jours qui nous séparent de la moisson du dixième mois? Je ne vous demande pas d'argent, car il n'y a pas moyen d'acheter du riz par ici; quelques ligatures pour mon entretien et celui de mes gens me suffiront. Mais je demande à grands cris pour nos néophytes du riz en quantité suffisante pour les nourrir jusqu'au dixième mois. Je prie Dieu de nous exaucer et de nous aider à faire le bien sur une aussi grande échelle que possible. Voilà, en peu de mots, la triste situation de nos pauvres sauvages. Que de mendiants on rencontre partout! Ce sont des sauvages qui n'ont jamais exercé aucun métier de leur vie... »

Cambodge. — Le R. P. Lazard, des Missions Etrangères de Paris, missionnaire au Cambodge, écrit le 1er mars :

« Je ne veux pas vous laisser plus longtemps sans nouvelles sur notre situation dans cette contrée autrefois si tranquille et bouleversée aujourd'hui par la révolte.

« Dimanche dernier, depuis cinq heures du matin jusqu'à huit heures, nous entendions le canon gronder non loin de la mission. Vous dire la terreur de mes pauvres chrétiens durant la sainte messe, je ne le puis. Et quelles n'étaient pas aussi mes appréhensions pour une petite chrétienté, plus rapprochée encore que nous du champ de combat? Toutefois une dépêche du Résident français venait me rassurer le lendemain, en m'apprenant que ces pauvres gens s'étaient réfugiés chez lui. Mais, s'ils avaient pu dérober leurs personnes à la fureur des rebelles, ceux-ci avaient livré leurs habitations aux flammes et ils avaient, en signe de victoire, hissé le drapeau de la rébellion en face du drapeau de la France; puis, continuant leur marche le long du grand fleuve, ils tiraient du haut de la berge sur les bateaux qui passaient.

« Au milieu de ces alertes, je suis calme et plein d'espoir. D'ailleurs nous prenons les précautions que conseille la prudence. J'ai fait jeter une ancre au milieu du fleuve, qui a bien 1500 mètres de largeur. Nous avons construit des maisons flottantes sur des quantités de bambous, formant un immense radeau, auquel le tout est amarré. Bien habiles seront les rebelles s'ils viennent nous atteindre; car nous n'avons laissé aucune barque sur le bord du fleuve.

« Voilà, direz-vous, une vie bien étrange. Eh bien! croyez qu'elle n'est pas sans charme. On est constamment, mais tout doucement, bercé par le mouvement des eaux et rien n'est agréable comme la légère brise, qui tempère la chaleur des mois les plus chauds de l'année. Oublierai-je de vous parler du spectacle dont je suis témoin tous les soirs? A la tombée de la nuit, à l'heure de l'*Angelus*, mes bons chrétiens chantent leurs prières tous ensemble. Je ne saurais vous exprimer les émotions dont mon cœur est saisi en entendant s'élever vers Dieu, du milieu du grand fleuve, cette prière chantée par toutes ces voix qui dominent le bruit des flots.

« Nous dormons tranquilles sous les regards de la bonne Providence et dans les bras de *Thánh-Máu — la Sainte Mère.* — Si les rebelles veulent brûler nos maisons, nous trouverons bien, quand on les aura chassés, malgré notre pauvreté, les moyens de nous construire de modestes cases. N'est-ce pas pour moi une consolation immense d'avoir traversé tous ces mauvais jours où tant d'autres chrétientés ont été dispersées, sans avoir perdu un seul de mes enfants? Tout au contraire, plusieurs païens sont venus se réfugier chez moi et ils vont apprendre les prières pour recevoir le baptême quand le moment sera venu... »

San-Francisco. — Le vénérable Mgr Alemany, ancien archevêque de San-Francisco, dont nous avons annoncé la démission et la nomination à l'archevêché titulaire de Péluse, a quitté sa ville épiscopale le 17 mai dernier.

Le *San Francisco Monitor* annonce en termes émus le départ du pieux prélat :

« Après une longue vie de travail dans cette bien-aimée province de la Californie, Mgr Alemany lui dit adieu pour jamais. Il s'en va dans sa terre natale demander un abri pour sa vieillesse à l'une des maisons de l'Ordre des Frères Prêcheurs, cette famille religieuse qui l'avait accueilli dans sa jeunesse; il revient s'asseoir à son foyer, aussi dénué des biens de ce monde qu'avant son élévation sur le siège métropolitain du Far West..... »

Avant d'être nommé premier archevêque de San-Francisco, le 29 juillet 1853, Mgr Alemany avait été, durant trois ans, évêque de Monterey. Il est remplacé par son coadjuteur, Mgr Patrice Riordan.

Arizona. Etats-Unis. — Les journaux d'Amérique annoncent que, le 1er mai dernier, a eu lieu dans la cathédrale de Santa-Fé le sacre de Mgr Bourgade, le nouveau vicaire apostolique de l'Arizona.

Né en 1847, dans le diocèse de Clermont, M. Pierre Bourgade partit jeune encore pour Tucson, où Mgr Salpointe l'ordonna prêtre et lui confia la paroisse de Silver City, qu'il a administrée jusqu'à sa nomination au titre épiscopal de Taumacum, le 23 janvier dernier.

PRÈS DES GRANDS LACS

DEUXIÈME PARTIE

LE TANGANYKA

Par Mgr CHARBONNIER, de la Société des Missionnaires d'Alger, provicaire apostolique du Tanganyka.

III

AU MASSANZÉ

(Suite 1)

II. *Industrie et attraction de la charité apostolique.*

MOYEN DE S'ATTACHER LES NÈGRES. — LE SEL DE LA SAGESSE. — VIE DE SAUVAGE AVEC LES SAUVAGES. — BATAILLE ENTRE LES BUVEURS DE POMBÉ. — VICTOIRE REMPORTÉE SANS COMBAT PAR LES MISSIONNAIRES SUR LES PARTIS HOSTILES. — TOIT DE LA MAISON DES PÈRES ENLEVÉ PAR UN OURAGAN. — GÉNÉREUX SENTIMENTS DES NOIRS DE MOULOUÉVA EN CETTE ÉPREUVE. — TÉMOIGNAGE DE LEUR ATTACHEMENT POUR LES MISSIONNAIRES.

Les Noirs, à l'âge même de trente, quarante et soixante ans, sont encore de grands enfants, suivant les caprices de leur nature, peu impressionnables pour ce qui ne frappe pas les sens et par suite, dès l'abord, d'un esprit peu accessible au vrai, au bon et au bien présentés sous une forme abstraite. Il faut les attirer, les fixer par des bienfaits, stimuler leur indifférence pour les biens spirituels qu'ils ne voient pas, par la mise en scène des bons exemples, du culte extérieur, par les faits historiques attestant la magnifique récompense des hommes vertueux et la terrible punition des hommes livrés au vice et transgresseurs obstinés de la loi de Dieu.

C'est bien dans cet esprit que nos missionnaires travaillent à la conversion de ces peuples qu'ils regardent comme leur grande famille adoptive. « D'après l'expérience que nous avons acquise chez les Nègres, il est évident, nous écrit l'un de nos confrères du Massanzé, qu'il faut commencer par attirer ces âmes plongées dans la matière par la bienveillance extérieure et même par de petits cadeaux pour arriver à les captiver, à les cultiver progressivement et à déposer en elles les germes des vertus chrétiennes.



R. P. HOLLEY, des Missions Africaines de Lyon, supérieur de la mission d'Abeokouta, décédé le 14 avril, à Lagos (Voir page 29[illegible])

« Permettez-moi de vous citer un fait de ce genre entre bien d'autres. Une dizaine de mois après notre installation au Massanzé, le 17 septembre 1880, vers cinq heures et demie du soir, un grand bruit, je dirai plus vrai, un grand vacarme s'élève tout à coup dans notre village de Moulouéva, à une centaine de pas de notre demeure. Mouenghé, notre homme d'affaires, part au premier signal avec un bâton à la main pour voir ce qui se passe. Bientôt le calme se rétablit et Mouenghé est de retour, il nous rapporte le fait en ces termes :

« Les Wabembés ont amené aujourd'hui beaucoup de pombé, plusieurs en ont bu plus que leur part : voilà la source de la querelle et du combat. Quelques-uns de ceux qui sont troublés par la boisson en viennent aux mains, un habitant de Moulouéva reçoit au poignet un coup de couteau qui lui fait une profonde blessure, un autre est assommé d'un coup de bâton ; la lutte et le bruit continuent, moi Mouenghé, votre ami, je cherche à mettre la paix parce que je sais que vous n'aimez pas à voir la guerre entre vos enfants ; je leur reproche leur mauvaise action, puis je crie à la réunion qui fait silence pour entendre mes paroles :

— « Que faut-il que je dise « aux Blancs qui m'ont en« voyé ? »

« — Dis-leur, me répon« dent plusieurs, que tout est « fini et qu'il n'y aura plus « rien. »

« Mais ils n'ont pas tenu parole.

« Mouenghé achève à peine de nous donner ces détails, que les cris recommencent plus perçants. En même temps, nous apercevons des femmes et des enfants qui s'enfuient en jetant des cris d'épouvante. Les hommes apparaissent ensuite vociférant les uns contre les autres, ils envahissent la plateforme qui s'étend devant notre maison. Ils tendent leurs arcs, brandissent leurs lances, tous sont prêts à frapper : au nombre de deux ou trois cents, ils vont engager le combat. Déjà, comme signe avant-coureur, des pierres, des racines, des pieux volent de toutes parts, tout ce qui tombe sous la main sert de projectile à ceux qui n'ont pas d'autres armes. Devant l'animation croissante, nous croyons devoir nous interposer pour essayer d'arrêter cette rixe qui menaçait de prendre des proportions effrayantes et cela sur notre terrain. Nous partons sans armes, nous ne nous munissons pas même de bâton ; le P. Delaunay, le P. Moinet et moi, nous

(1) Voir les *Missions catholiques* du 5 et 12 juin 1885.

nous plaçons entre les combattants qui se trouvaient assez bien divisés en deux camps. Sous la grêle de pierres qui volaient par-dessus nos têtes pour tomber d'un camp sur l'autre, nous courons désarmer les plus furieux. Animés nous-mêmes par les cris des combattants, nous cherchons à les dominer ; nous ne tardons pas à obtenir une trêve entre les deux partis et bientôt tout était fini, le calme était rétabli et assuré. Nous dûmes cependant protéger la retraite des Noirs du village voisin, ils avaient peur : aussitôt, en effet, qu'ils furent à l'abri des coups de pierres, ils se sauvèrent à toutes jambes dans leurs cabanes; nous défendîmes aux autres de les y poursuivre et nous fûmes obéis. Les femmes pourtant à leur retour à Moulouéva, après que tout danger fut passé, chargèrent les échos des montagnes de répéter l'expression de leurs injures à ces méchants Wabembés qui leur avaient causé tant de frayeur. Notre œuvre de pacification étant terminée, nous rentrons à la maison. Le P. Moinet soigne les deux blessés du commencement du combat ; ils étaient les seuls, car chacun avait eu soin d'éviter les projectiles qui lui étaient destinés. J'avais remarqué que, dès notre arrivée sur le champ de bataille, on prenait garde de ne pas lancer de pierres du côté où nous dirigions nos pas pour ne pas nous atteindre. Le lendemain, ils étaient tout honteux de leurs écarts de la veille : aussi ont-ils accepté avec respect les sévères réprimandes que nous leur avons adressées sur leur penchant à se livrer avec excès à la boisson du pombé, dont la grande quantité finit par échauffer, troubler le cerveau et donner lieu à ces funestes disputes. Reconnaissant la justesse de nos observations paternelles, ils nous répondirent : « *Wio Bwana, pombé mbaya!* c'est « vrai, maître, le pombé est mauvais. » Leurs paroles, prononcées avec l'accent du regret, paraissaient sincères ; puissent-ils ne pas les oublier et profiter de cette leçon !

« Dans tous les cas, ils semblent nous savoir bon gré de l'intérêt que nous leur témoignons et compatir à nos épreuves, comme nous compatissons à leurs malheurs. Venons-en aux preuves. Le 29 janvier 1882, un tremblement de terre se fait sentir : de même que ceux qui l'ont précédé depuis notre arrivée au Tanganyka (1), il s'avance dans la direction du nord au sud du lac, avec un grondement sourd et des secousses bien sensibles, mais sans accident grave. Le tonnerre faisait entendre sa voix menaçante dans le lointain depuis le lever du jour. Au nord, le ciel était noir comme l'ébène, lorsqu'à huit heures et demie, un vent furieux sort du lac auquel il a donné l'aspect d'une mer courroucée et s'élance sur terre s'avançant droit vers notre habitation. Il fait son entrée tumultueuse par les ouvertures qui servent de portes et de fenêtres et qu'on n'a pu fermer

Afrique Équatoriale. — Bwana Mkombi et Tipo-Tipo, les deux chefs de la quatrième caravane des Missionnaires d'Alger.

(1) Le journal de la station d'Oujiji, en date des 6 et 7 novembre 1880, rapporte ce qui suit :

« A une heure de l'après-midi, raconte le P. Déniaud, j'étais tranquillement assis et j'écrivais quand la maison fut tellement secouée que le mot que j'avais commencé fut terminé par un affreux griffonage.

« Pendant la nuit, il y eut encore quatre tremblements de terre assez forts. La plupart des maisons arabes d'Oujiji furent crevassées. Le beau

puisqu'il n'y a ni portes, ni vitres, ni volets. Entré avec précipitation et pressé de sortir, ne trouvant pas d'issue assez grande, il enlève notre toit en paille, l'emporte au loin et nous laisse à ciel ouvert dans notre demeure, sous un torrent de pluie qui le suit. Nous nous hâtons de couvrir nos objets les plus précieux et attendons patiemment la fin de la tempête. Une demi-heure après, elle s'était éloignée, nous laissant trente-trois millimètres d'eau dans le pluviomètre ; notre maison, le dortoir des enfants, les étables sans toit étaient tout inondés.

« S'étant aperçus des ravages de l'ouragan sur notre maison, les habitants de Mouloueva accourent en foule et se laissent aller aux plus tristes lamentations sur notre état, au point que nous sommes tentés de les consoler.

« Émus jusqu'aux larmes, ils nous disent :

« — Pères, que faut-il faire pour vous aider à sortir de « ce malheur ? »

« — Allez nous chercher de l'herbe, leur répondons-nous « gaiement, et vous verrez que le malheur sera bientôt « réparé. »

« Aussitôt, malgré la pluie qui tombe encore, ces braves Noirs se dispersent dans la campagne : à midi, notre cour était remplie de fagots de paille et, le soir, notre toit tout neuf nous mettait à l'abri de l'eau et du vent. Nos paroissiens rentraient chez eux, heureux et fiers d'avoir pu ainsi nous être utiles.

« Pour nous, nous demeurions satisfaits de leurs excellents sentiments, remerciant la divine Providence du prompt secours qu'elle nous avait envoyé danscete épreuve et lui demandant d'accorder à nos Noirs la récompense promise à tous ceux qui assistent les messagers de la bonne nouvelle. »

Ces faits, rapprochés de l'assiduité de ces deux ou trois cents hommes et presque du même nombre de femmes nègres, ne permettent-ils pas de conclure qu'avec la grâce de Dieu et de la persévérance, on peut arriver à fixer la mobilité de caractère de ces noirs enfants de l'Afrique et leur inspirer peu à peu un vif attrait pour les biens invisibles, mais incomparablement plus précieux et plus désirables que tous les biens périssables de ce monde (1) ?

Voilà pour la première difficulté, abordons maintenant la seconde, savoir : le défaut d'une autorité ferme et sage.

(A suivre).

tembé des Anglais eut le même sort. Dans la crainte qu'il ne s'écroulât sur eux, ils allèrent dresser leurs tentes au milieu de la cour et résolurent d'y passer les nuits jusqu'à ce que les secousses souterraines eussent cessé. Pendant la nuit du 8 au 9 octobre, il y eut également plusieurs tremblements de terre ; ceux qui n'eurent pas le sommeil trop profond en comptèrent jusqu'à quatre ou cinq. Cette fois, la frayeur des habitants fut à son comble. Cependant les Arabes ne s'éloignèrent point, leur fatalisme traditionnel ne leur permettant pas d'agir de la sorte. »

(1) Dans la lettre magnifique qu'il adressait, en 1881, à MM. les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi et que les *Annales* ont reproduite (numéros de mars et de mai 1881), S. Em. le cardinal Lavigerie énumérait toutes les difficultés rencontrées par l'apostolat auprès des riverains des lacs équatoriaux et en traçait un tableau qu'il est intéressant de rapprocher de ces récits du zélé provicaire des missions du Tanganyka.

UNE EXCURSION

Dans la terre de Gessen

Et sur la route que suivit vraisemblablement le peuple juif quand il sortit d'Egypte et traversa la mer Rouge.

PAR LE R. P. JULLIEN, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, MISSIONNAIRE AU CAIRE.

(Suite 1)

IV

LE DÉPART DES HÉBREUX.

Nous allons entrer dans la route des Hébreux; prenons la Bible au chapitre XII du livre de l'Exode :

1. — *Le Seigneur dit à Moïse et à Aaron, lorsqu'ils étaient en Égypte :* — 3. — *Parlez à toute l'assemblée des enfants d'Israël, et dites-leur qu'au dixième jour de ce mois chacun prenne un agneau pour sa famille et pour sa maison.* — 6. — *Vous le garderez jusqu'au quatorzième jour de ce mois ; toute la multitude des enfants d'Israël l'immolera au soir de ce même jour.* — 7. — *Ils prendront de son sang et ils en mettront sur les deux poteaux et sur les portes des maisons où ils le mangeront.* — 12. — *Je passerai cette nuit-là par l'Égypte, je frapperai dans la terre des Égyptiens tous les premiers-nés, depuis l'homme jusqu'aux bêtes.* — 13. — *Le sang sur vos portes sera un signe qui me fera connaître les maisons où vous demeurez ; je verrai ce sang et je passerai outre et la plaie de mort ne vous touchera point lorsque j'en frapperai l'Égypte.*

18. — *Depuis le quatorzième jour de ce mois, sur le soir, vous mangerez des pains sans levain jusqu'au soir du vingt-et-unième jour.* — 17. — *Vous garderez cette fête des pains sans levain, car en ce jour je ferai sortir toute votre armée de l'Égypte.*

28. — *Les enfants d'Israël étant sortis, firent ce que le Seigneur avait ordonné à Moïse et à Aaron.*

29. — *Sur le milieu de la nuit, le Seigneur frappa tous les premiers-nés de l'Égypte, depuis le premier-né de Pharaon qui était assis sur son trône, jusqu'au premier-né de la femme esclave qui était en prison et jusqu'au premier-né de toutes les bêtes.*

30. — *Pharaon s'étant donc levé la nuit, aussi bien que tous ses serviteurs et les Égyptiens, un grand cri se fit entendre dans toute l'Égypte, parce qu'il n'était aucune maison où il n'y eût un mort.*

31. — *Et Pharaon ayant fait venir cette même nuit Moïse et Aaron, leur dit : « Retirez-vous promptement d'avec mon peuple, vous et les enfants d'Israël ; allez sacrifier au Seigneur comme vous le dites.* — 32. — *Menez avec vous vos brebis et vos troupeaux selon que vous l'avez demandé, et en vous en allant, priez pour moi. »*

(1) Voir les *Missions catholiques* des 5 et 12 juin 1885 et la carte page 270.

33. — *Les Égyptiens pressèrent aussi le peuple de sortir promptement de leur pays en disant : « Nous mourrons tous. »*

34. — *Le peuple prit donc la farine qu'il avait pétrie avant qu'elle fût levée et, la liant en des manteaux, la mit sur ses épaules. — 35. — Les enfants d'Israël firent aussi ce que Moïse leur avait ordonné ; ils demandèrent aux Égyptiens des vases d'or et d'argent et beaucoup d'habits. — 36. — Et le Seigneur rendit favorables à son peuple les Égyptiens, afin qu'ils leur prêtassent ce qu'ils leur demandaient ; ainsi ils dépouillèrent les Égyptiens.*

37. — *Les enfants d'Israël partirent donc de Ramessès et vinrent à Soccoth, étant près de six cent mille hommes de pied, sans compter les femmes et les enfants. — 38. — Ils furent suivis d'une multitude innombrable de petit peuple, et ils avaient avec eux une infinité de brebis, de troupeaux, et de bêtes de toute sorte. — 39. — Ils firent cuire la farine qu'ils avaient emportée...., car les Égyptiens les avaient si fort pressés de partir qu'ils ne leur avaient donné le temps de rien préparer à manger pour le chemin.*

40. — *Or le temps que les enfants d'Israël avaient demeuré en Égypte, et que leurs pères avaient demeuré dans la terre de Chanaan, à compter depuis la vocation d'Abraham, fut de quatre cent trente ans, — 41. — Après lesquels toute l'armée du Seigneur sortit de l'Égypte en un même jour, et parmi eux il n'y avait point de malades.* Ps. CIV, 37.

Quel est ce Pharaon ? Où cela se passe-t-il et comment ?

Le Pharaon oppresseur, celui qui obligea les Juifs à lui construire deux villes, Ramessès et Pitoum, (*præposuit itaque eis magistros operum ut affligerent eos oneribus : ædificaveruntque urbes tabernaculorum Pharaoni Phithom et Ramesses*) (*Ex.* I-11) est Ramsès II, le Sésostris d'Hérodote.

Le Pharaon de l'Exode est Menephtah, fils et successeur de Ramsès II. Il avait sa capitale à Tanis, non loin de la frontière nord-ouest de la terre de Gessen.

Soccoth, d'après Bruchs pacha, est un district dont la ville principale est Pitoum. Pitoum, c'est actuellement Tell-el-Machouta, comme l'ont prouvé les récentes fouilles de M. Naville.

Sur tous ces points les égyptologues sont aujourd'hui à peu près d'accord. Nous pouvons considérer, au moins provisoirement, ces interprétations comme acquises à l'histoire. Si les documents égyptologiques relatifs à Soccoth laissent encore quelque hésitation dans certains esprits, la facilité avec laquelle se déroulent le chemin et les principaux faits de l'Exode, en partant de Tell-el-Machouta, comme premier campement, constitue une induction puissante qui achève la preuve.

Qu'était-ce que Ramessès, d'où partirent les Hébreux ? (*Profecti sunt filii Israël de Ramessès in Soccoth.* Ex. XII, 37).

Il est certain qu'il y avait dans la terre de Gessen une ville portant le nom de Ramessès, construite par les Hébreux eux-mêmes (Ex. I, 11). Il est également certain qu'une partie de la terre de Gessen, peut-être même toute cette terre, est appelée dans la Bible du nom de Ramessès. (Gen. XLVII, 6, 11).

Ici (Ex. XII, 37), il s'agit, pensons-nous, de la terre de Ramessès et non point de la ville ; cette terre de Ramessès d'où partent les enfants d'Israël est toute la terre de Gessen où sont dispersées leurs habitations. Le soir du quatorzième jour, les fils d'Israël mettent le sang de l'agneau sur les portes de leurs maisons, « où ils le mangent la nuit suivante. » C'est le lendemain qu'ils partent de Ramessès et vont camper à Soccoth. — *Profecti igitur de Ramessès, mense primo, quatuordecima die mensis primi, altera die Phase... castrametati sunt in Soccoth. (Num.* XXXIII, 3, 5). Sans doute ils partirent de leurs maisons, c'est-à-dire de la terre de Gessen ou de Ramessès ; le texte n'exige pas qu'ils soient réunis préalablement dans la ville de Ramessès, ce qui serait vraiment trop pour un seul jour. Il est même difficile de concevoir comment un peuple aussi nombreux et dispersé sur une aussi grande étendue de terrain, a pu en un seul jour se rassembler à Soccoth.

Moïse et Aaron, dans l'attente des grands événements qui suivraient la mort des premiers-nés, devaient se tenir à la portée du roi et s'étaient sans doute ménagé la facilité de transmettre rapidement leurs ordres au peuple entier. Malgré la distance de quarante-cinq kilomètres en ligne droite qui sépare Tanis de Pitoum, il n'est pas impossible que Moïse et Aaron se soient trouvés au milieu de la nuit dans le palais de Pharaon à Tanis, qu'ils aient transmis pendant la nuit l'ordre du départ à tout le peuple, et que, le lendemain au soir, tous se soient trouvés réunis aux environs de Pitoum, ville située au centre de la terre de Gessen, à égale distance des extrémités, Héliopolis et Péluse.

Au reste, l'histoire du peuple de Dieu, depuis les dix plaies d'Egypte jusqu'à son entrée dans la Terre Promise, est tout imprégnée de surnaturel ; l'assistance visible de Dieu sur son peuple va par tous les degrés jusqu'au miracle, selon qu'il en est besoin.

Ce n'est pas le peuple d'Israël qui se sauve de l'oppression ; c'est le Seigneur, c'est Dieu qui tire son peuple de la terre d'Egypte. *Eduxit Dominus filios Israël de terra Egypti* (Ex. XII, 51.). Aussi cherchera-t-on vainement un agencement de lieux, de temps, de circonstances probables, qui explique naturellement tous les faits relatés par Moïse, en dehors des grands faits miraculeux que tout le monde connaît et dont Dieu se glorifie lui-même dans maints passages des Saintes-Ecritures.

Il n'en est pas moins intéressant d'étudier les causes naturelles qui ont concouru à l'œuvre divine.

VI.

Pitoum et Soccoth.

C'est de Bir-Abou-Ballah que nous partirons pour visiter les ruines de Pitoum, l'un des points les plus importants de notre voyage. On nous prête une barque et deux jeunes Arabes pour remonter le canal d'eau douce jusqu'à Tell-el-Machouta. Nos jeunes Arabes, qui ont pris leurs robes de fête, blanches comme neige, nous halent à la corde en trottant gaiement sur la rive à travers les roseaux et les tamaris.

Nous remarquons dans le sable humide quantité de touffes de *Lippia nodiflora (Lin.).* Cette jolie petite plante rampante

à fleurs blanches et violettes réunies en capitule, si souvent employée comme bordure dans les villas de Marseille et de Nice, est venue d'Egypte.

Il nous faut près de cinq heures pour atteindre Tell-el-Machouta. Descendus à terre un peu auparavant, nous remarquons dans les déblais jetés sur la berge de grosses huitres. C'est l'*Œtheria chambardi*, trouvée la première fois par le docteur Chambard, attaché aux travaux du canal de Suez. En creusant le canal dans cet endroit, on a découvert deux bancs d'huitres fluviatiles, l'*Œtheria chambardi* et l'*Œtheria calliaudi*, séparés l'un de l'autre par trois ou quatre mètres de sable un peu terreux. Le tout repose sur un lit de cailloux roulés. Au-dessus du banc supérieur se trouve un dépôt de quatre à cinq mètres, dans lequel sont enfouis de nombreux sarcophages à momies. Les deux bancs d'huitres sont donc antérieurs à la fondation de la ville égyptienne, et les espèces qu'ils contiennent sont les représentants de l'antique faune d'une branche du Nil, disparue depuis les temps les plus reculés (1), qui passait en cet endroit et se jetait probablement dans le lac Timsah.

Le soir, au retour, nous constaterons que ces huitres fossiles deviennent phosphorescentes dans l'obscurité, dès qu'on les frotte de la main.

Tout proche, nous remarquons, en effet, rangés sur la berge, des deux côtés du canal, de gros sarcophages en calcaire blanc : plusieurs ont un couvercle sculpté comme les sarcophages des momies de Memphis de la Haute Egypte. Un ingénieur qui a suivi les travaux nous a dit qu'au-dessus de ces cercueils égyptiens étaient des tombes grecques.

Les restes de Pitoum, mis à découvert, s'étendent au sud depuis la berge jusqu'aux constructions modernes, aujourd'hui abandonnées, qui ont servi aux ingénieurs du canal. Ce sont, pour la plupart, de gros murs en briques de limon cru formant de vastes chambres rectangulaires sans architecture et sans ornements. Ces briques sont celles que l'on retrouve dans toutes les constructions du temps de Ramsès II en Basse Egypte ; elles ont à peu près 40 centimètres de long, 20 de large sur 10 d'épaisseur. Ici elles sont séparées par une couche de mortier de sable et de chaux fort régulière, épaisse de deux centimètres. Les murs sont encore revêtus, en plusieurs endroits, d'une bonne couche de mortier. On a cru y reconnaître des greniers ou des magasins publics (2).

Non loin de là sont les ruines du temple. Ce qui frappe surtout les regards, c'est un gros bloc de syénite rose où sont taillées trois statues assises, de grandeur héroïque. Au milieu est Ramsès II, à droite et à gauche le dieu Râ et le dieu Toum. Un bloc semblable, provenant du même temple, se voit à Ismaïlia, sur la place Champollion. Çà et là gisent sur le sol des débris de statues en diorite noire d'Assouan, des morceaux d'inscriptions hiéroglyphiques. Ces murs, ces statues, ces pierres taillées, sont sans doute l'œuvre des Juifs, les monuments de leur oppression qui a touché le cœur de Dieu et a provoqué les plus grands miracles de la divine Puissance.

(1) Bourguignat, *Matériaux pour servir à l'histoire des mollusques acéphales*.

(2) Nous en avons donné le dessin, page 282, année 1885.

On voit encore quelques constructions en briques cuites qui paraissent plus récentes et sont probablement de l'époque romaine. Nous trouvâmes, tout proche, sur le sol, une médaille de Probus, empereur romain, qui, dans un règne de six ans, fit frapper plus de six cents espèces de médailles. Il comprima des révoltes en Haute Egypte.

Bien des choses nous disent que nous sommes réellement sur les ruines de l'ancienne Pitoum, il n'est guère possible d'en douter. L'ancienne Pitoum était une ville frontière, une ville d'approvisionnements, construite en briques de limon et de paille sous Ramsès II : *Edificaveruntque urbes tabernaculorum Pharaoni, Pithom et Ramesses..... ad amaritudinem perducebant vitam eorum operibus duris luti et lateris* (Ex. I, 11. 14). Elle était la capitale du huitième des trente-six nômes ou provinces de l'Egypte. Son nom, qui signifie maison de Toum, indique qu'elle était spécialement consacrée au dieu Râ sous l'aspect de Toum, c'est-à-dire du soleil levant, le protecteur de la contrée.

Le lieu où nous sommes est en effet proche de la frontière de l'Egypte : nous y avons vu de grands et solides magasins qui rappellent les constructions de Ramsès II. Aucune des inscriptions qu'on en a retirées ne contient de cartouche plus ancien que celui de ce prince. Ramsès II y a sa statue dans le temple entre les dieux du pays. On y a retrouvé dans des fouilles récentes les noms de toutes les villes, de tous les canaux du huitième nôme, noms connus d'ailleurs. Enfin M. Naville nous a dit y avoir recueilli quatre inscriptions au moins qui expriment assez clairement que ce lieu est Patoumi ou Pitoum (1).

Pitoum portait aussi le nom de Tuccuth ou Soccoth. Ce nom de Tuccuth revient souvent dans les inscriptions, spécialement dans une stèle du musée de Boulaq ; Bruchs pacha a prouvé, nous l'avons dit, que c'était le nom du district dont Pitoum était le chef-lieu. Ce district comprenait sans doute les localités de Mahsamah et de Gassassin, situées au couchant de Tell-el-Machouta dans l'Ouadi. Il est probable que c'est vers ces lieux peu éloignés de leurs habitations, et abondamment pourvus d'eau et de bois, que les Hébreux vinrent le soir du premier jour et là qu'ils firent cuire la farine qu'ils avaient emportée toute pétrie pour les pains azymes.

Il paraît que la même ville, dont nous connaissons le nom égyptien et religieux, Pitoum, le nom hébreu et civil, Soccoth, est aussi celle que les Grecs appelèrent Héroopolis. Quand Joseph alla au-devant de Jacob, il vint dans la terre de Gessen, dit la Vulgate ; dans la ville d'Héroopolis, disent les Septantes ; dans la terre de Ramessès à Pitoum, dit la version copte. (Gen. XLVI, 28).

Un auteur des premiers siècles, Hermapion, décrit un obélisque dans lequel Toum serait appelé Héro. Par conséquent Pitoum se traduirait en grec par Héroopolis. Enfin M. Naville a trouvé, dans les ruines de Pitoum, une inscription romaine parlant d'Héroopolis, et aussi une pierre qui semble avoir été placée au-dessus d'une porte et qui a pour toute inscription *Héroopolis Hérocastra*.

Nous quittons à regret cette terre célèbre, aujourd'hui désolée, qui renferme sans doute bien des documents pré-

(1) M. Naville doit publier prochainement à Londres un ouvrage sur ses découvertes dans les fouilles de Tell-el-Machouta.

cieux pour l'histoire profane et sacrée. Notre petite barque, à la faveur du vent et du courant, franchit assez vite les quinze kilomètres qui nous séparent d'Ismaïlia. Les enfants d'Israël, au sortir de Soccoth, suivirent à peu près le même chemin.

VII

ETHAN.

Les Hébreux, pour sortir de l'Egypte et pénétrer dans la péninsule sinaïtique, pouvaient choisir entre les deux routes qui conduisent d'Egypte en Syrie: l'une passant au nord par Kantara et se rapprochant de la Méditerranée vers le lac Sirbon, l'autre suivant l'ouadi Toumilat, passant à Néfich non loin d'Ismaïlia et s'enfonçant à l'Est dans la terre de Chanaan. C'étaient les routes des marchands et des armées; la première est encore aujourd'hui la route des caravanes. Du reste, la trace de ces routes serait perdue qu'on la reconnaîtrait par une série de plantes asiatiques qui sont échelonnées sur ces deux chemins et ne se trouvent dans aucune autre localité de l'Egypte. Telles sont; le *Dianthus Cyri*, originaire de Mésopotamie; le *Silene conoïdea*, qui vient de Syrie; la *Scrofularia Hypericifolia; l'Alyssum Aucherii*, qu'on trouve à Massama; le *Verbascum sinuatum* qui se rencontre en France, mais qui est venu certainement de Syrie dans l'ouadi Toumilat et le long du canal Ismaïlieh, etc, etc.

Moïse choisit la plus courte de ces deux routes, celle qui traverse la contrée la plus fertile, la mieux pourvue de canaux, celle de l'ouadi Toumilat *(Voir la grav. page 289).*

Ecoutons le récit de Moïse, Ex. XIII.

17. — *Or Pharaon ayant fait sortir de ses terres le peuple d'Israël, le Seigneur ne les conduisit point par le chemin du pays des Philistins, qui est voisin de cette terre, de peur qu'ils ne vinssent à se repentir d'être sortis d'Egypte s'ils voyaient s'élever contre eux des guerres de la part des Philistins et qu'ils ne retournassent en Egypte pour les éviter.* — — 18. — *Mais il leur fit faire un circuit par le chemin du désert qui est près de la mer Rouge.* — 20. — *Etant donc sortis de Soccoth, ils campèrent à l'extrémité du désert.* — 21. — *Et le Seigneur marchait devant eux pour leur montrer le chemin, paraissant durant le jour en une colonne de nuée et pendant la nuit en une colonne de feu, pour leur servir de guide le jour et la nuit.*

Ex. XIV, 1. *Le Seigneur parla encore à Moïse et lui dit :*

2. — *Dites encore aux enfants d'Israël qu'ils retournent et campent devant Phihahiroth (reversi castrametati sunt) qui est entre Magdalum et la mer, vis-à-vis Béelséphon : vous camperez vis-à-vis de ce lieu sur le bord de la mer.*

Il ne reste aucune trace d'Ethan. Il est probable que c'était le nom du dernier district continant le désert. La Bible emploie ce même nom d'Ethan pour désigner cette partie du désert qui s'étend jusqu'à la mer Rouge.

C'est à l'entrée du désert d'Ethan que les Hébreux ont reçu l'ordre de se détourner; s'ils avaient continué leur route à l'est, ils eussent rencontré les Philistins. Il était naturel qu'en descendant au sud, ils vinssent sur la rive asiatique de la mer; mais Dieu, qui voulait montrer son amour et sa puissance à son peuple choisi et qui voulait châtier l'orgueil de Pharaon (Ex. XIV, 4), les fit rester sur la rive africaine. Précédés par la colonne miraculeuse de feu et de nuée, ils durent suivre une route voisine de celle que marque aujourd'hui le chemin de fer de Néfich à Faïd.

Pour étudier l'ensemble de ces lieux, le meilleur point d'observation est le chalet du khédive, construit à l'embouchure nord du canal maritime dans le lac Timsah, sur une hauteur de la rive africaine. De là on voit à ses pieds le lac Timsah. Il était autrefois le bassin naturel où se déversait le canal de Séti Ier après avoir arrosé l'ouadi Toumilat. Son nom, Timsah, qui signifie crocodile, semble, en effet, indiquer que c'était un lac d'eau douce alimenté par les eaux du Nil. D'ailleurs une inscription du temple de Karnak dit que le canal de Séti Ier était rempli de crocodiles. A l'ouest on domine les gracieux jardins d'Ismaïlia, au delà desquels on aperçoit la grande ligne verte de l'ouadi Toumilat; au nord et à l'est, c'est la solitude indéfinie; au midi, le lac est terminé par une grosse falaise plate, nommée Gebel Mariam ou Montagne de Marie. D'après une légende du pays, Marie la prophétesse, sœur de Moïse, arrivée sur cette montagne, se serait plainte au Seigneur de la témérité de son frère, et celui-ci l'aurait réprimandée. Ces dires d'Arabes ont sans doute bien peu de valeur, ils peuvent tout au plus témoigner d'une vague tradition du passage de Moïse en ces lieux. Au-delà de la falaise, des collines de sable nous cachent les lacs Amers.

Nous cherchons à nous représenter le campement du peuple hébreu, entre la falaise et Néfich, à nous faire une idée de cette immense caravane et de la colonne de feu qui la conduit. *(A suivre.)*

NÉCROLOGIE

R. P. HOLLEY

DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS AFRICAINES DE LYON, SUPÉRIEUR DE LA MISSION D'ABÉOKOUTA.

Le 14 avril 1885, mourait à Lagos un missionnaire bien connu des lecteurs des *Missions Catholiques.*

Le R. P. Holley, de la Société des Missions Africaines de Lyon, était né à Gorges, diocèse de Coutances, le 21 juin 1852. Ordonné prêtre en 1877, il partit le 30 décembre 1878 pour la mission de la Côte de Bénin (Guinée). Le jeune missionnaire s'adonna avec ardeur à l'étude de la langue indigène. Les difficultés de cette langue sont encore augmentées par le défaut de livres et de méthode. N'importe, c'est la langue qui permettra de sauver des âmes; aussi le Père y travaille-t-il avec ardeur au milieu des préoccupations de la journée et des insomnies de la nuit.

Dieu bénit tant d'efforts et, quelques mois après, le P. Holley commençait à se faire comprendre. Bientôt il lui est permis d'évangéliser les Noirs de l'intérieur. Il visite avec le P. Chausse la grande cité d'Abéokouta, et le chef de guerre, le fameux Ogudipé, réclame le « petit Père Holley » pour commencer une mission chez lui.

Là, chaque jour, il explique avec bonheur le catéchisme

aux Noirs qui viennent l'entendre en foule. Le P. Holley avait un talent spécial pour faire passer de l'esprit dans le cœur les vérités de notre foi. il charmait son auditoire par la vivacité de son esprit et par l'onction de sa parole.

Le samedi soir, aidé de ses enfants, il réunit des arbustes verts, des branches de palmier, des fleurs etc., pour faire un temple à son Dieu et attirer les Noirs, par cette pompe extérieure, aux offices du dimanche.

C'était un plaisir de voir chrétiens, musulmans et païens se presser vers cette église improvisée, en assiéger les portes et fenêtres dans le recueillement le plus complet. Ils admirent l'ornementation, écoutent les chants yorubas composés par le P. Holley; ils sont suspendus à ses lèvres pendant qu'il leur parle en leur propre langue.

Dans la semaine, il visitait chrétiens et païens à domicile pour affermir les uns et gagner les autres, recevait leurs visites avec tant de bonté que la maison ne désemplissait jamais de visiteurs. Les pays environnants sont très peuplés. Pour les connaître et voir leurs besoins, il fit avec le R. P. Chausse, supérieur de la mission, un voyage de 400 lieues, visita le Niger, le Bénué, le Nupé, les villes importantes d'Onitcha, Egga, Bida, Ilorin, Awton, Ilecha, Odé-Ondo, etc. Ce voyage amena la création de la Préfecture apostolique du Niger. L'année suivante, il accompagnait encore le P. Chausse dans un autre voyage à travers le Yoruba, à Iselhin, Ogbomocho, Ibadan, ville de 150.000 âmes, et Oyo, capitale du Yoruba. Le récit de ces deux voyages a intéressé vivement les lecteurs des *Missions Catholiques*.

De retour à Abéokouta, le missionnaire infatigable a fait achever une maison pour les religieuses. Désormais les enfants des deux sexes pourront être élevés chrétiennement.

Sa couronne était prête : une maladie, occasionnée par ses longs travaux et le rude climat de la Guinée, emporta subitement le vaillant apôtre, au moment où il se disposait à aller rétablir ses forces en France.

Les funérailles du P. Holley ont été un triomphe. « Bien que peu connu à Lagos, écrit le R. P. Chausse, le cher défunt a excité toutes les sympathies. Les ministres protestants de chaque secte ont assisté à ses funérailles. Les Anglicans ont sonné leur cloche lorsqu'on déposait le corps dans la tombe. Le gouverneur de Lagos nous a adressé une lettre de condoléance. »

De son côté le Père Brun nous écrit d'Abéokouta :

La nouvelle de la mort du Père Holley s'est propagée avec la rapidité de l'éclair. Ce fut un vrai coup de foudre non seulement pour nous, mais pour nos enfants et tous nos chrétiens. Le bruit des enfants qui jouaient se changea tout à coup en un morne silence auquel succédèrent bientôt les sanglots les plus déchirants.

En moins d'une demi-heure, la maison se remplissait de visiteurs qui venaient nous faire leurs condoléances. Les chrétiens nous serraient la main : s'ils voulaient dire un mot, leur voix était étouffée par les larmes; mais leur silence exprimait assez leur douleur.

Durant la maladie du Père, c'était déjà un va-et-vient continuel de personnes qui venaient s'informer de sa santé; après son départ pour Lagos, les visites s'étaient encore multipliées: chacun voulait exprimer son regret et ses vœux. Les Ogbonis d'Ilesi furent des premiers à nous dire combien ils prenaient part à notre douleur. Les païens eux-mêmes vinrent en foule : le deuil fut général.

Il était déjà tard quand je reçus la nouvelle ; la nuit commençait à tomber. Mais les ténèbres, qui d'ordinaire retiennent les Egbas dans leurs demeures, ne purent les arrêter. Ils se précipitèrent à la mission et la maison ne désemplit pas jusqu'à sept heures et demie.

Le lendemain, la messe était annoncée pour sept heures. A six heures, les vérandahs et ma chambre étaient déjà remplies de monde. La scène la plus émouvante devait avoir lieu à la chapelle, durant la messe. Il me fallut les plus grands efforts pour ne pas éclater en sanglots. L'excès de la douleur était tel que plusieurs personnes furent obligées de quitter le saint lieu pour ne pas troubler l'ordre des cérémonies. Représentez-vous une famille que la mort de son chef a plongée dans la douleur; figurez-vous le désespoir d'enfants accompagnant leur père jusqu'à sa dernière demeure et vous aurez l'idée exacte de cette scène.

Les visites à la mission continuent encore. Le souvenir du P. Holley demeurera longtemps au milieu de nos chers chrétiens; son nom restera gravé dans leur cœur, et, sans aucun doute il est inscrit au grand livre de vie !

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(ÉDITION FRANÇAISE)

Anonyme du diocèse de Lyon	2
M J C à Lavaur, diocèse d'Albi, avec demande de prières spéciales	5
M H. diocèse d'Amiens	25

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mélanésie).

Un prêtre de Toulouse	20
Mlle Marie de Clisson, diocèse de Poitiers	5

Au R. P. Victor Jouet, procureur général des missionnaires du Sacré-Cœur à Rome (pour la Mélanésie).

L'abbé Georges Speth, à Billy, diocèse de Blois	10

A Mgr Puginier, pour les victimes de la persécution au Tong-King occidental.

Un abonné du diocèse de Toulouse, se recommandant aux prières	10
Anonyme de St-Rambert-sur-Loire, diocèse de Lyon	30

A Mgr Laouënan, pour les missions du vicariat de Pondichéry.

Un abonné du diocèse de Périgueux	50
Mlle Vant, diocèse de Lyon	50

A Mgr Laouënan, vicaire apostolique de Pondichéry, pour la mission de Gengy.

Un abonné du diocèse de Toulouse	10

A Mgr Louis Moccagatta, pour la mission du Chan-Si.

Un abonné du diocèse de Toulouse	10

Pour les missionnaires prisonniers du Mahdi.

La paroisse de Thaon, diocèse de St-Dié	15

Pour le baptême de neuf petits enfants sous le nom de Joseph (Bagamoyo).

Anonyme de Bruxelles	250

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



Egypte — Vue des lacs amers, prise du chemin de fer du Caire; d'après un dessin du R. P. Gallen (Voir page 30.).

CORRESPONDANCE

SÉNÉGAL

Lettre du R. P. Guillet, de la Congrégation du Saint-Esprit, missionnaire au Sénégal.

La mission de Dakar.

Commencements de cette ville. — Ses agrandissements. — Bénédiction de la voie ferrée.

La presqu'île du Cap-Vert, qui forme l'ancienne principauté de Dakar, a été découverte la première fois en 1364, par des navigateurs de Dieppe (1). En 1446, Denis Fernandez passa l'embouchure du Sénégal, et, à son tour, pénétrant plus loin, arriva à l'extrémité occidentale de l'Afrique, jusqu'à la presqu'île du Cap-Vert, dont nous allons parler. Il la nomma ainsi à cause de la magnifique pelouse de verdure dont elle était couverte à son passage. C'était sans doute immédiatement après la saison des pluies, que le célèbre navigateur fit cette découverte, car c'est à cette époque seule de l'année que cette pointe de terre mériterait son nom de Cap-Vert. Le reste du temps, c'est un point obscur, sec et aride.

Le district de Dakar comprend toute la presqu'île du Cap-Vert, dont Dakar est le chef-lieu. Elle est fermée au nord par la baie d'Yof, si célèbre en naufrages, et au sud par la baie où se trouve l'île de Gorée. On voit à Dakar d'immenses dunes de sable. Le centre de la presqu'île paraît reposer sur des laves argileuses et en décomposition.

Dakar n'était, à l'arrivée des premiers missionnaires du Saint-Cœur de Marie (1855), qu'une réunion de quelques misérables cases, fabriquées entièrement de paille, sans en excepter la demeure du roi. L'établissement de la mission fut la première construction en pierres. Aussi le P. Warlop, qui le fit bâtir en 1846, passait-il aux yeux des Noirs pour un homme incomparable. Certes, s'il était donné à nos premiers missionnaires de faire une nouvelle apparition sur ce sol aride qu'ils ont arrosé de leurs sueurs, ils trouveraient les choses bien changées. Ces dernières années surtout, la ville de Dakar a certainement triplé d'importance. Cela est dû principalement à la construction d'une voie ferrée qui reliera très prochainement Dakar à Saint-Louis.

« Le 27 juillet 1883, date qui marquera désormais au premier rang dans les éphémérides du Sénégal, a eu lieu, après réception des travaux dans les formes réglementaires, l'inauguration de la section du chemin de fer com-

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 15 juin 1877, pages 292-294 et du 19 décembre 1879, page 608.

prise entre Dakar et Rufisque ; on peut dire que c'est avec enthousiasme que la population de ces dernières villes, ainsi que celle de Gorée, a célébré cette fête coloniale. Tous les hauts dignitaires et fonctionnaires avaient été invités, et le clergé ne fut point oublié. A sept heures et demie, l'aviso portant le gouverneur arrivait en rade de Dakar. A peine descendu à terre, où l'attendaient tous les invités, le chef de la colonie était salué par une salve d'artillerie, et les navires de guerre présents en rade arboraient le grand pavois. Le cortège se mit aussitôt en marche vers une tente décorée avec beaucoup de goût par les soins de la Compagnie. Là, en présence des Etats-majors de la *Sarthe*, de la *Seudre* et de l'*Estafette*, des officiers des différents corps de la garnison de Dakar, du personnel de l'exploitation du chemin de fer et d'une grande partie de la population de Dakar et de Gorée, M. le gouverneur, puis M. le maire de Gorée et M. Bois, directeur de l'exploitation, parlèrent successivement. Le P. Lopeoton dut aussi s'exécuter : ses paroles furent très goûtées et produisirent la meilleure impression sur toute l'assistance. Les discours terminés, le P. Lopeoton, en habit de chœur, fit le tour du train en bénissant locomotive, voitures et rails. « Voyageurs en voitures ! » Un coup de sifflet retentit, le train s'ébranle, le train est en marche (*Moniteur du Sénégal*, 31 juillet 1883).

Depuis cette date du 27 juillet 1883, les travaux du chemin de fer se sont poursuivis avec activité ; et la Compagnie espère livrer la voie entière dans le cours du mois de juin de cette année. Voilà donc, répètent les feuilles publiques, voilà un grand pas vers le progrès au Sénégal, et nous, nous espérons que c'est un grand pas vers le bien ; car certainement Dieu en tirera sa gloire. Déjà de nombreux villages noirs, que nous ne pouvions visiter, nous deviennent d'un accès facile. *Messis quidem multa, operarii autem pauci.*

Le progrès appelle le progrès. Le port de Dakar est visité par une flotille assez considérable, navires de guerre, navires marchands, vapeurs de tout genre. Aussi le besoin d'agrandir le quai et de multiplier les jetées se fait-il de plus en plus sentir. En ce moment, une commission d'ingénieurs étudie la création de nouveaux quais, celle d'un port de guerre avec bassin de radoub, travaux qui donneront à la ville une plus grande importance.

II

POPULATION. — BLANCS. — WOLOFS. — LEBOUS

La ville de Dakar, autrefois occupée presque exclusivement par la population noire dite Lebou, est aujourd'hui habitée par un bon nombre d'Européens. Les travaux entrepris dans ces dernières années à Dakar, ont augmenté beaucoup la population blanche. Mais ici malheureusement, comme partout, les Européens ne sont pas toujours un appui pour le bien.

Cependant nous devons comme toujours rendre hommage au corps de la marine. Chaque dimanche, un certain nombre d'officiers ne manquent pas d'assister à la messe et aux vêpres. Par leur présence et leur bonne tenue, ils font une excellente impression sur nos pauvres Noirs. Aux dernières fêtes de Pâques, le commandant de la *Reine Blanche*, de passage à Dakar, est venu à la grand'messe avec tout son état-major. Mieux que cela, il avait eu la bonne idée de se faire accompagner de sa musique. Aussi notre solennité en a-t-elle été grandement rehaussée. Sur l'invitation pressante de ce même commandant, un Père a été dire une messe basse à bord pour tout son équipage, trop nombreux pour descendre à terre. De nouveau, pendant l'office, la musique a exécuté plusieurs morceaux d'une grande mélodie. Le lendemain, lundi de Pâques, une foule de matelots sont venus assaillir nos confessionnaux. Rien d'étonnant, le commandant de la *Reine-Blanche*, M. Mathieu, est un excellent chrétien ; aussi l'appelle-t-on généralement le saint Père Mathieu.

La population noire, ainsi que nous venons de le dire, a aussi considérablement augmenté à Dakar ces dernières années. Elle est attirée par le travail, c'est tout naturel. Pour la plupart, tous ces ouvriers nous viennent de Gorée et sont par conséquent chrétiens. Mais comme ils n'ont, hélas ! pas toujours de bons exemples devant les yeux, il nous faut une grande vigilance pour les maintenir dans la bonne voie.

Comme moyens assez efficaces jusqu'ici, nous avons la prière en wolof qui se fait tous les soirs à l'église. Les noirs y assistent assez régulièrement. Aussi, le Père qui en est chargé, profite-t-il de leur présence pour leur faire de temps en temps un peu de catéchisme et pour leur rappeler leurs devoirs, surtout à l'approche des grandes solennités. La prière est toujours suivie d'un cantique en langue indigène (1).

III

ÉCOLES. — HOPITAL MILITAIRE.

La ville de Dakar, comme celle de Saint-Louis de Gorée, est favorisée de deux écoles, l'une pour les gar-

(1) Nous n'avons point oublié que les catéchismes sont un des moyens les plus puissants pour faire le bien, aussi en faisons-nous le plus possible. En dehors du catéchisme régulier qui se fait à l'église pour les enfants des écoles, nous avons toujours quelques jeunes gens ouvriers pour la plupart, qui, après leur travail, viennent à la maison se faire instruire afin de pouvoir faire la première communion. Pour les vieux ou vieilles, nous sommes heureux d'aller les instruire à domicile. En France aujourd'hui on parle beaucoup d'un catéchisme en images, pour graver plus profondément dans l'esprit de l'enfant les principales vérités chrétiennes. Assurément c'est surtout ici que ce catéchisme aurait son utilité, et de quel puissant secours il serait pour nous ! Espérons que Dieu enverra à une bonne âme la pensée de nous en faire l'aumône.

cons, l'autre pour les filles. L'école des garçons est confiée aux Frères de Ploermel. Jusqu'au mois de janvier 1885, ces Frères n'étaient que deux; dans sa dernière séance le Conseil général a compris la nécessité de leur adjoindre un troisième, afin de permettre à l'un d'entre eux de faire l'école du soir.

Aujourd'hui l'école du jour comprend un nombre de soixante-dix élèves à peu près et l'école du soir une trentaine. Ces élèves sont, pour la plupart, des enfants de parents chrétiens; cependant, ce qu'on n'avait pas vu jusqu'ici, il y a aussi quelques enfants de mahométans, désireux d'apprendre à lire, écrire et calculer, afin, disent-ils, de pouvoir faire le commerce dans l'intérieur et surtout de ne pas se faire voler par les Blancs.

L'école des petites filles est l'œuvre des Sœurs de l'Immaculée-Conception de Castres, qui secondent les missionnaires depuis de longues années. Le nombre des petites filles externes qui fréquentent cette école des Sœurs, s'élève à une trentaine. C'est peu, mais par contre le nombre des enfants internes augmente sensiblement. Ainsi aujourd'hui l'ouvroir comprend près d'une cinquantaine d'enfants. Ces petites filles appartiennent, pour la plupart, à des familles chrétiennes, cependant un tiers au moins sont nées de parents infidèles ou mahométans.

Outre le ministère paroissial, nous avons encore la desserte de l'hôpital militaire situé à deux kilomètres à peu près de la mission en se dirigeant vers la pointe du cap Vert. Les travaux sont loin d'être achevés, cependant déjà l'on voit s'élever quatre ailes parallèles d'un bâtiment qui doit former un immense quadrilatère. C'est là que nos soldats de Dakar et des environs viendront retrouver la santé, quand ils seront minés par les fièvres sénégalaises. Le nombre des malades est habituellement d'une quarantaine; on pourrait dès maintenant en recevoir une centaine, quoiqu'il n'y ait encore qu'un tiers des bâtiments d'achevé. Il a été inauguré au mois d'août 1884; on n'avait jusque-là que quelques baraques provisoires bien insuffisantes et en mauvais état.

La desserte de cet hôpital est confiée aux Sœurs de St-Joseph de Cluny. Pendant assez longtemps elles n'étaient qu'au nombre de trois, aussi étaient-elles surchargées de travail; enfin dernièrement on leur a adjoint deux nouvelles compagnes, ce qui porte leur cadre à cinq. Jusqu'au mois d'octobre dernier (1884), ces religieuses étaient obligées pour pouvoir assister à la sainte messe de se rendre à l'église de la paroisse, distante de deux kilomètres. Cette course était un peu pénible, aussi elles ont fait placer un autel provisoire dans une des pièces à leur usage. L'endroit est étroit, mais suffisant pour permettre au prêtre d'y célébrer la sainte messe et aux Sœurs d'y assister. Une porte de communication, donnant accès sur un parloir, permet aux soldats malades de venir aussi entendre la messe tous les dimanches et jours de fête.

Monseigneur Riehl, se trouvant de passage à Dakar, a tenu à célébrer lui-même la première messe dans ce nouvel oratoire. Tous les soldats malades étaient présents. Ils ont même chanté des cantiques pendant le saint sacrifice, et Monseigneur leur a adressé quelques bonnes paroles. Depuis ce jour, chaque dimanche, un des Pères de la communauté de Dakar va y célébrer la sainte messe, et les soldats se font toujours un bonheur d'y assister. Leur présence permet au prêtre de leur adresser quelques paroles et de leur rappeler leurs devoirs de chrétiens.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Mgr Léonard, vicaire apostolique du district occidental du cap de Bonne-Espérance, à qui la Propagande avait confié en 1882 l'administration de la Préfecture centrale de Pella, située dans la province même du Cap, avait obtenu l'envoi dans cette contrée de plusieurs prêtres de la Congrégation des Oblats de Saint-François de Sales fondée dernièrement par le R. P. Louis Brisson. Mgr Léonard, ayant constaté les excellents résultats obtenus par les Oblats dans cette mission, s'est adressé à S. Em. le cardinal préfet de la Propagande pour obtenir de la Sacrée Congrégation l'érection, sur l'ancienne préfecture apostolique de Pella, d'une nouvelle préfecture à laquelle serait donné le nom du Fleuve Orange et qui serait confiée aux prêtres de la Congrégation de saint François de Sales.

Les Eminentissimes cardinaux de la Propagande, ayant, dans leur réunion générale du 8 courant, examiné la proposition de Mgr Léonard, décidèrent de prier le Souverain Pontife d'ériger cette nouvelle préfecture du Fleuve Orange en lui donnant pour limites: au nord, le Fleuve Orange; au midi, les provinces civiles de Clanwilliam et de Tulbagh; à l'ouest, l'Océan atlantique, et à l'est, les provinces de Clanawon et de Fraserbourg. Ils décidèrent aussi qu'il était convenable que cette nouvelle préfecture fût confiée à la Congrégation des Oblats de saint François de Sales, parce que ces prêtres, pleins de zèle et d'expérience, s'occupent, à l'exemple des anciens moines, de travaux manuels et d'agriculture, et peuvent ainsi rendre les plus grands services à ces peuples barbares et tout à fait ignorants des avantages de la civilisation.

Cette résolution de la Propagande, transmise au Saint-Père dans l'audience du 14 juin, a été approuvée par Sa Sainteté. Le Saint-Père a donc ordonné l'érection de la nouvelle préfecture apostolique du Fleuve Orange et prescrit qu'elle serait confiée aux Oblats de saint François de Sales. Le tout a été exécuté par un décret de la S. Congrégation de la Propagande, daté du 17 juin.

— Mgr François-Marie Redvood, évêque de Wellington (Nouvelle-Zélande), et Mgr Paul Marmarian, évêque arménien de Trébizonde, viennent d'arriver à Rome.

DÉPART DE MISSIONNAIRES

Sont partis de Hambourg, le 31 mai, pour la mission des Deux-Guinées, deux nouveaux missionnaires de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie : le R. P. Sébastien Fuchs, du diocèse de Strasbourg, et le R. P. Léon-Alexandre Lejeune, du diocèse de Séez.

Ils sont accompagnés d'un Frère de la même Congrégation, le Frère Maclou Meyer, du diocèse de Strasbourg, destiné à la mission du Congo.

Un autre Frère, originaire de Lisbonne, s'est embarqué, le 6 juin, pour la mission du Cunène : c'est le Frère Alvarès de Silva.

INFORMATIONS DIVERSES

Candie. — Le R. P. Jean de Lannion, capucin, missionnaire dans l'île de Candie, nous écrit de La Canée, le 8 juin 1885.

« Le jeudi de la Fête-Dieu, malgré la petite émeute qui a accueilli ce jour-là, l'arrivée de notre nouveau gouverneur, les catholiques de la Canée n'ont pas été privés de leur manifestation religieuse. A dix heures, la messe fut chantée et la procession sortit de l'église. En l'absence de Mgr Cannavo, elle fut présidée par le T. R. P. Giannantonio de Milan, préfet apostolique de la mission des Capucins en Mésopotamie. Les enfants de l'école des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition ouvraient la marche ; les unes étaient vêtues de blanc et portaient des oriflammes, d'autres mêlaient leur voix à celles des chantres ; venaient ensuite les petits garçons en habit de chœur, puis la communauté des religieux Capucins. Derrière le cortège du Roi des rois, se pressaient des brebis, hélas ! n'appartenant point au vrai bercail ; mais vous auriez été surpris de leur attitude sympathique. Des têtes turques se découvraient, d'autres s'inclinaient. Les Grecs se signaient à leur façon. Pas un mot, pas un geste improbateur. Seulement à cause de l'effervescence de la population, la procession n'a fait que se déployer dans la rue, puis est rentrée aussitôt dans la cour devant notre église. Là se dressait un modeste reposoir.

« Pour nous dédommager de la courte durée de notre procession du matin, nous avons jugé à propos d'en faire une seconde le soir à l'issue des vêpres. Tout s'est exécuté dans un ordre parfait, et même des familles grecques se sont plaintes de n'avoir pas été prévenues de la cérémonie du soir : elles auraient mieux approprié le sol et l'auraient arrosé d'eau de rose. Les Turcs, très nombreux ici, nous regardaient en silence et plusieurs témoignaient leur respect par des signes non équivoques.

« Ce qui nous manque à La Canée, c'est un établissement de Frères pour les garçons ; cela nous aiderait à relever l'éclat de nos cérémonies. Puis nos Sœurs de Saint-Joseph, avec leurs orphelines, respirent un air très malsain. Les ressources nous manquent pour acheter un local plus vaste. Alors elles pourraient ouvrir un pensionnat et augmenter le nombre de leurs protégées. »

Détroit (*Etats-Unis*). — Le *Kalamazoo Telegraph* du 24 mai dernier donne de longs et intéressants détails sur la conversion d'un ministre protestant, le Rév. Henry Koehler. Ce missionnaire luthérien avait pris ses grades à l'Université de Bonn et était ministre du synode évangélique allemand depuis vingt-cinq ans. Il a prononcé son abjuration dans l'église St-Augustin de Kalamazoo.

Saint-Albert (*Canada*). — Nous recevons trop tard pour la publier une lettre de Mgr Grandin, annonçant le massacre de deux missionnaires et la destruction complète de quatre de ses établissements. Nous donnerons cette lettre dans notre prochain numéro.

UNE EXCURSION

Dans la terre de Gessen

Et sur la route que suivit vraisemblablement le peuple juif quand il sortit d'Egypte et traversa la mer Rouge.

PAR LE R. P. JULLIEN, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, MISSIONNAIRE AU CAIRE.

(Suite 1)

VIII

LE NOMBRE DES HÉBREUX

Il n'est pas facile de se figurer la marche d'une aussi grande foule d'hommes, de femmes, d'enfants, emmenant leurs troupeaux, emportant tout ce qu'ils ont de plus précieux et ce qu'ils ont pu se procurer de vêtements, de provisions pour les nécessités du voyage.

La Bible nous dit qu'ils étaient près de six cent mille hommes capables de porter les armes et qu'ils furent suivis d'une innombrable multitude de petit peuple, sans doute de pauvres familles égyptiennes et étrangères, qui habitaient avec eux la terre de Gessen.

On admet que, dans nos populations d'Europe, le nombre d'hommes capables de porter les armes est à peu près le 30 0/0 de la population totale. Au temps de l'Exode, la longévité plus grande augmentait un peu cette proportion. En supposant qu'elle fût de 40 0/0, on arrive, pour les juifs seuls, au chiffre d'un million et demi, de sorte qu'on peut estimer à deux millions d'âmes, la multitude entière qui sortit d'Egypte à la suite de Moïse. C'est beaucoup, mais ce n'est pas incroyable.

A l'arrivée de Jacob en Egypte, toute sa maison ne comptait que soixante-dix personnes (Gen. XLVI, 26). Pour que deux cent quinze ans plus tard, au temps de l'Exode, le nombre des Hébreux soit monté à un million et demi, il suffit qu'ils se soient multipliés comme un capital de 70 fr. placé à intérêts composés au taux 5 1/2 0/0.

Sans doute la terre de Gessen, actuellement cultivable, est loin de pouvoir fournir une telle émigration, bien que l'Egypte ait une population moyenne plus dense qu'aucun Etat de l'Europe, sans excepter la Belgique : 202 habitants par kilomètre carré. Mais, au temps de Moïse, les terres cultivées s'étendaient beaucoup plus loin. On trouve bien avant dans le désert, le limon du Nil sous une couche de sable, et l'on voit les restes de villes anciennes, jusque dans les eaux du lac Menzaleh.

Il est bien probable que le sol était plus productif et la population plus abondante, sous les industrieux et riches Pharaons, que sous la domination musulmane.

Quoi qu'il en soit, il nous paraîtrait téméraire de mettre une faute de copiste dans les chiffres de la Bible, ou de les prendre pour un nombre indéterminé. Le texte est précis.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 5, 12 et 19 juin 1885 et la carte publiée page 270.

Du reste ce que David nous dit au Psaume CIV, 37 : « que, dans cette grande multitude, il n'y avait pas un seul malade », est assurément tout aussi extraordinaire que le nombre du peuple fugitif.

On aura de la peine, il est vrai, à se représenter ce qu'il faut d'eau et de provisions pour deux millions de personnes, ce qu'il leur faut d'espace pour marcher et pour camper. Mais, comme nous l'avons dit, on doit admettre dans tout l'Exode une assistance spéciale de Dieu sur le peuple qu'il veut délivrer de la servitude.

Assurément ce n'est pas à travers les défilés du désert ou dans d'étroits passages que Moïse choisit la route d'une aussi grande multitude. Il dut suivre les grandes plaines et ne pas s'éloigner des canaux ; il dut rester, autant que possible, sur les terres cultivées. Sa route est celle que suivent encore nos canaux et nos chemins de fer, celle que tracent nos cultures dans les sables du désert.

IX

Phihahiroth.

D'après M. Lecointre, le passage des Hébreux au travers de la mer Rouge eut lieu proche de la station de Faïd. Heureusement pour nous, cette station du chemin de fer n'a pas été supprimée comme les trois autres stations établies, au temps des grands travaux, à Sérapeum, Géneffé et Chalouf.

On est bien un peu étonné à la gare d'Ismaïlia, quand nous demandons des billets pour Faïd ; on nous avertit charitablement que Faïd n'est qu'un poste des ouvriers de la voie, au milieu du désert, un relais où la machine prend de l'eau.

De Néfich à Faïd, le chemin de fer suit exactement le canal d'eau douce, qui lui-même est à peu près sur l'emplacement de l'ancien canal des Pharaons. Le canal maritime est à deux ou trois kilomètres à l'Est, au-delà du canal d'eau douce. Quelques maigres cultures apparaissent çà et là aux environs du canal ; puis le sol s'élève un peu et on traverse quelques jardins, d'assez bonne apparence, au milieu desquels est l'ancienne gare de Sérapeum. Ce nom de Sérapeum est un nom de fantaisie imaginé pour rappeler un monument de destination inconnue, dont on a trouvé des restes non loin de la station. Quelques inscriptions cunéiformes, tirées de ces ruines, les ont fait classer parmi les monuments persépolitains. On connaît dans l'isthme plusieurs autres ruines persépolitaines : il en est une, dit-on, dans la dune de sable au sud de Pitoum ; une autre proche de Kabret, entre le grand et le petit bassin des lacs Amers. Toutes ces ruines sont peu considérables et n'ont d'intéressant que des inscriptions cunéiformes, incomplètes et profondément mutilées. C'est à peu près tout ce qui reste en Egypte de la domination persane qui commença à Cambyse en 525 avant Jésus-Christ et dura plusieurs siècles.

Proche de Faïd on nous fait remarquer que le canal d'eau douce s'écarte un peu de la ligne droite pour y rentrer un peu plus loin. Les Arabes chargés du curage, nous dit-on, au lieu d'enlever le limon, ont préféré creuser un canal, un nouveau lit, à côté de l'ancien. C'est très égyptien.

En arrivant à la gare, la vue est magnifique : devant soi, une belle plaine de six à sept kilomètres de large, qui se prolonge jusqu'à Suez ; à gauche, les lacs Amers ; à droite, le pic Chébrewet qui domine tout et la chaîne du Mont Géneffé, parallèle aux lacs Amers ; au fond du tableau, au-dessus du mont Géneffé, la croupe bleuâtre et dentelée du mont Attaka, situé au delà de Suez. D'après les auteurs que nous suivons, la plaine est le Phihahiroth où campèrent les Hébreux, la chaîne de Géneffé est le Magdalum, les lacs Amers sont la mer, le pic de Chébrewet est Béelséphon.

Nous lisons de nouveau le second verset du chapitre XIV de l'Exode : « *Castrametentur e regione Phihahiroth, quæ est inter Magdalum et mare contra Beelsephon : in conspectu ejus castra ponetis.* » et, jetant les yeux sur la contrée qui est devant nous, nous éprouvons la satisfaction que produit la vue de la vérité ou la joie du voyageur qui atteint le but de son voyage. Cette belle plaine, si bien faite pour le campement d'une grande armée, est entre la mer et la montagne : elle est en face de ce pic majestueux que Dieu a désigné au peuple fugitif, qu'il lui a indiqué comme un signal de repaire. Il est, en effet, ce qu'il y a de plus saillant, de mieux reconnaissable dans la contrée. Nous aurons toute une journée pour visiter ces lieux.

Le chef de gare, un bon Turc, nous donne l'hospitalité pour la nuit ; au lever du soleil, nous faisons l'excursion du mont Chebrewet. C'est un pic isolé, situé à huit kilomètres au sud-ouest de la gare, formé de roches calcaires, assez abrupt, élevé de cent quatre-vingts mètres au-dessus de la mer. Le sommet présente un petit cratère de quatre à six mètres de diamètre, où s'est accumulé le sable du désert, porté par le vent jusque sur ces hauteurs. Nous nous établissons dans ce cratère et nous continuons la lecture de l'Exode.

« *Pharaon va dire en parlant des enfants d'Israël :*
« *Ils seront embarrassés entre des lieux étroits, et enfermés*
« *dans le désert.* » XIV, 3.

Oui, ils sont bien enfermés là et ils ne peuvent avancer ; ils ont devant eux la mer et l'infranchissable Attaka, à droite la chaîne du Géneffé et le désert, à gauche les lacs, autrefois la mer.

Le Seigneur a conduit son peuple dans cette impasse, contre toute prudence humaine, dans des vues de justice et de miséricorde, pour punir l'orgueil de Pharaon et convertir les Égyptiens au vrai Dieu. En effet, Dieu dit à Moïse :

4. — *Je lui endurcirai le cœur et il vous poursuivra et je serai glorifié dans la défaite de Pharaon et dans la perte de toute son armée ; et alors les Égyptiens sauront que je suis le Seigneur.*

5. — *Et l'on vint dire au roi des Égyptiens, que les Hébreux fuyaient. En même temps le cœur de Pharaon et de ses serviteurs fut changé à l'égard de ce peuple d'Israël, et ils dirent : « A quoi avons-nous pensé de laisser ainsi partir les Israélites afin qu'ils ne soient plus nos esclaves. »* — 6. — *Il fit donc préparer son chariot de guerre et prit avec lui tout son peuple.* — 7. — *Il emmena encore avec lui six cents chariots et tout ce qui se trouva de chariots de guerre en Égypte, avec les chefs de toute l'armée.* — 9. — *Les Égyptiens, poursuivant donc les Israélites qui étaient devant*

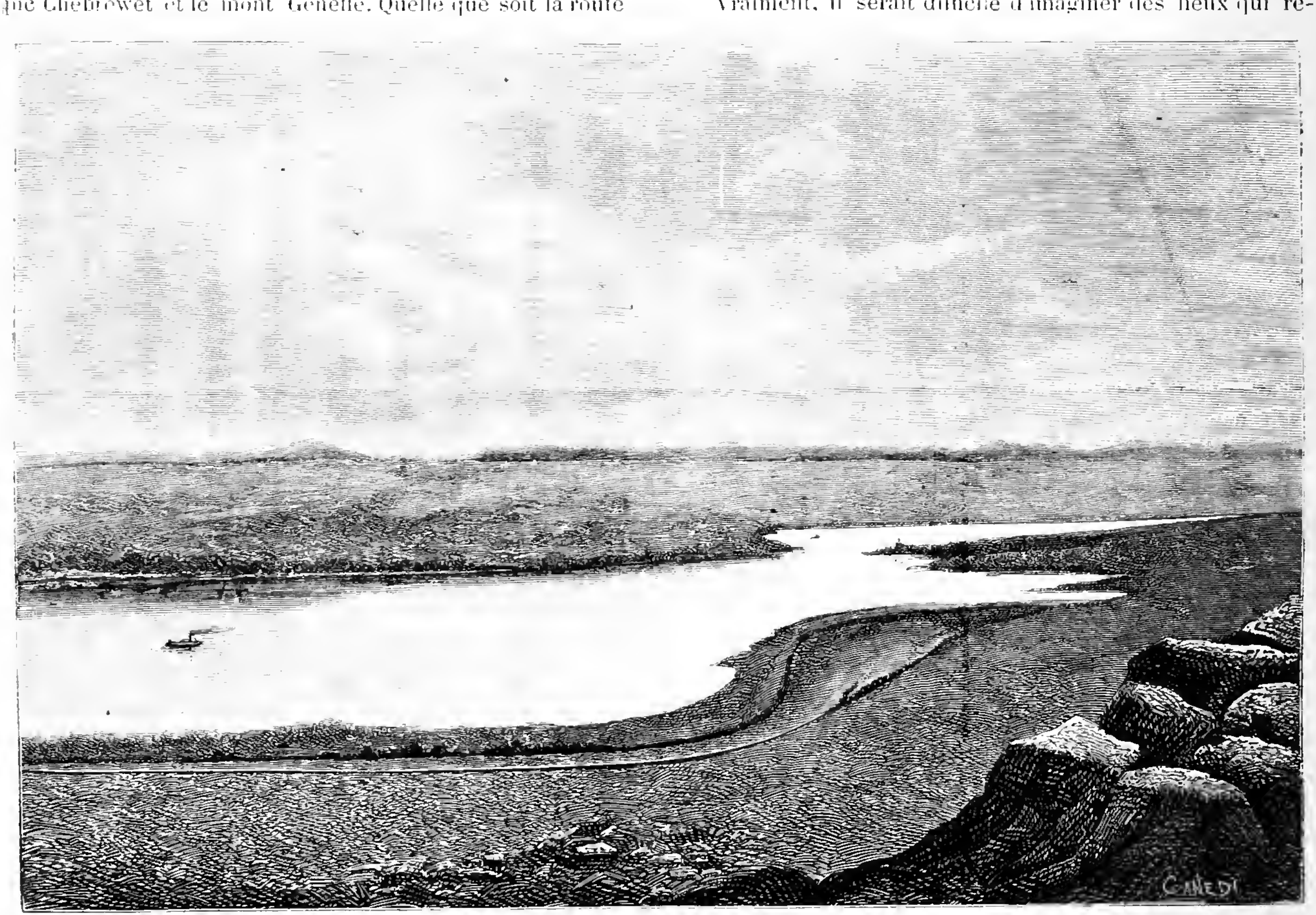
et marchant sur leurs traces, les trouvent dans leur camp, sur le bord de la mer; toute la cavalerie et les chariots de Pharaon étaient à Phihahiroth, vis-à-vis de Beelséphon. — 10. — Lorsque Pharaon était déjà proche, les enfants d'Israël, levant les yeux et ayant aperçu les Égyptiens derrière eux, furent saisis d'une grande crainte; ils crièrent au Seigneur.

Les Égyptiens, venus des environs de Pitoum, suivirent la même route que les Hébreux et apparurent dans la plaine, au nord, après qu'ils eurent franchi le pli de terrain de Sérapeum; ou bien ils arrivèrent par le désert et débouchèrent dans la plaine par la vallée comprise entre le pic Chébrewet et le mont Géneffé. Quelle que soit la route qu'ils aient choisie, ils n'ont été aperçus des Hébreux, que quand ils étaient proches de leur campement.

15 — *Le Seigneur dit à Moïse : « Dites aux enfants d'Israël qu'ils marchent sans rien craindre (ut proficiscantur). — 16. — Et pour vous, élevez votre verge et étendez votre main sur la mer et la divisez, afin que les enfants d'Israël marchent à sec au milieu de deux mers. »*

Sans doute les Hébreux, pour mettre quelque distance entre eux et l'ennemi, se sont un peu avancés au midi, dans la plaine, et sont arrivés en face de l'endroit où le lac est moins large. C'est probablement là qu'ils passèrent la mer Rouge.

Vraiment, il serait difficile d'imaginer des lieux qui répondent plus exactement aux indications de la Bible. Les noms manquent, il est vrai; mais les choses sont là.



ÉGYPTE. — Vue des lacs amers prise du pic de Chébrewet; d'après un dessin du R. P. Jullien.

Avant de descendre de la montagne, nous promenons notre lunette, de l'autre côté des lacs, pour nous assurer qu'il n'y a sur la rive asiatique aucun point remarquable qui puisse être le Béelséphon de la Bible, en face duquel les Hébreux devaient camper. Nous n'apercevons qu'une dune blanchâtre et arrondie, haute de soixante à quatre-vingts mètres, qui n'a rien de remarquable, et dans le lointain, à l'horizon, les prolongements vaporeux de la chaîne sinaïtique, beaucoup trop éloignés, pour marquer, aux Israélites, le campement que Dieu leur avait choisi. Béelséphon ne peut pas être une montagne autre que le pic d'où nous dominons la contrée.

Le sol de la plaine est uni, dur, très sec et parsemé de petits cailloux roulants; il est propre à la marche et au campement d'un grand peuple. En s'éloignant de la montagne, on trouve, à fleur de terre, beaucoup de petits cristaux de gypse en forme de fers de lances et agglomérés ensemble; quelques restes de fours à plâtre prouvent que le gisement a été exploité.

Pour atteindre les lacs, il nous faut traverser le canal d'eau douce. Évidemment, ni les hommes de la gare, ni les Bédouins n'ont songé à construire un pont, ou à se procurer une barque pour aller aux champs qu'ils cultivent de l'autre côté. Ils passent à la nage, portant sur leur tête leurs habits liés en un petit paquet et aussi les quelques galettes qui font leur repas. Le chef de gare a cependant compris de

lui-même nos délicatesses. Il fait apporter quelques vieilles planches clouées sur des chevrons; et nous passons un à un sur ce méchant radeau suivis d'un homme d'équipe, à la nage, qui ramènera les planches.

En approchant des lacs, le sol devient fangeux, extrêmement salé, il n'a d'autre verdure que quelques buissons de tamarin. La plage est sablonneuse, ferme et très peu inclinée. On peut avancer dans l'eau à plus de deux cents mètres sans perdre pied. L'eau est fort limpide, elle nourrit beaucoup de coquillages et de petits poissons. Reposant dans la partie profonde sur un banc de sel de plusieurs mètres d'épaisseur, elle est constamment salée à saturation, ce qui lui donne une densité manifestement supérieure à celle des eaux de la mer. Le nageur s'y soutient sans peine; mais il éprouve, ce semble, quelque difficulté à maintenir les pieds sous l'eau.

Ce n'est pas sans quelque émotion que nous lisons, sur la rive, le récit divin de ce miracle grandiose rappelé d'âge en âge par tous les écrivains sacrés : Josué, Esdras, Judith, Job, David, Salomon, Isaïe, Nahum, Habacuc, l'auteur du livre des Machabées, saint Luc et saint Paul; miracle qui fut la figure du baptême chrétien, qui servit comme d'en-tête divin à l'histoire du peuple choisi : « Les nations les plus barbares et les plus éloignées, nous dit Diodore, ont entendu parler de ce prodige et y croient. »

Ex. XIV, 19, 20. — *Alors l'ange de Dieu qui marchait devant le camp des Israélites alla derrière eux; et en même temps la colonne de nuée quittant la tête du peuple se met aussi en arrière, entre le camp des Egyptiens et le camp des Israélites; et la nuée du côté des Egyptiens était ténébreuse, tandis que, du côté des Israélites, elle éclairait le chemin. Ainsi les deux armées ne purent se rapprocher durant tout le temps de la nuit.* — 21. — *Moïse ayant donc étendu sa main sur la mer, le Seigneur en divisa les eaux et, faisant souffler un vent violent et brûlant pendant la nuit, il en dessécha le fond.* — 22. — *En sorte que les enfants d'Israël marchèrent à pied sec au milieu de la mer, ayant l'eau à droite et à gauche qui leur servait comme d'un mur.*

SAP. XIX, 7. — *Un passage libre s'ouvrit en un moment au milieu de la mer Rouge en un champ couvert d'herbes au plus profond des abîmes des eaux.* » (1).

Ex. XIV, 23. — *Et les Egyptiens qui les suivaient entrèrent dans la mer avec la cavalerie et les chariots.* — 24, 25. — *Mais, lorsque la veille du matin (2) fut revenue, le Seigneur, déchaînant le vent de sa colère sur les Egyptiens, renversa les roues des chariots; et ils s'enfoncèrent dans le fond de la mer, et les Egyptiens effrayés se dirent :*

« Fuyons les Israélites parce que le Seigneur combat pour eux et contre nous. » — 26, 27. — *Le Seigneur dit à Moïse : « Etendez votre main sur la mer, afin que les eaux retournent sur les Egyptiens...» Ainsi, lorsque les Egyptiens s'enfuyaient, les eaux revinrent au devant d'eux et le Seigneur les enveloppa au milieu des flots.* — 28. — *Et il n'en échappa pas un seul.*

(1) La carte de l'isthme, dressée par MM. Voisin et Larousse en vue des travaux du canal, porte dans la partie étroite des lacs l'indication suivante : « Terrains parsemés de plantes d'un vert noir. »

(2) La nuit était partagée en quatre veilles égales. A l'époque de l'équinoxe la veille du matin commençait à trois heures.



ÉGYPTE. — Vue de la chaîne du Gebel-Géneffé ; d'après un dessin du R. P. Gallen.

Ex. xv, 1. — *Alors Moïse et les enfants d'Israël chantèrent ce cantique au Seigneur... « Chantons des hymnes au Seigneur... » Marie la prophétesse, sœur d'Aaron, voulant témoigner sa reconnaissance au Seigneur, prit un tambour, et toutes les femmes marchèrent après elle avec des tambours, formant des chœurs de musique.*

Nous reviendrons demain sur ces lacs par la voie du canal.

En retournant à la station, nous cueillons, dans les buissons, plusieurs branches de tamaris en fleur. Cet arbuste parait se plaire dans les terrains salés. Nous en trouvons de trois espèces : le *Macrocarpa*, à grandes fleurs, au bord des lacs : le *Nilotica*, qui forme des buissons, un peu partout, et le *Mannifera*. Tous exsudent du sel. Dès qu'on place leurs petites branches sur la langue, on éprouve une sensation de salure très prononcée. Chose singulière, le *mannifera*, dont le feuillage est ici salé, quand il croit sur les roches siliceuses du Sinaï, incapables de s'imprégner de sel, exsude une manne sucrée que les moines schismatiques du couvent de Sainte-Catherine vendent aux voyageurs comme la manne des Hébreux.

Dans la plaine et sur le versant de la montagne, la flore est celle du désert à l'orient du Caire. Nous retrouvons là en abondance les fort jolies touffes de la *Fagonia Kahirina* toutes couvertes de fleurs roses et jaunes, la *Fagonia Glutinosa*, la *Broconia Tinella*, le *Calligonum comosum*, etc., etc.

(A suivre).

PRÈS DES GRANDS LACS

DEUXIÈME PARTIE

LE TANGANYKA

Par Mgr CHARBONNIER, de la Société des Missionnaires d'Alger, provicaire apostolique du Tanganyka.

III

AU MASSANZÉ

(Suite 1)

III. *Le défaut d'une autorité ferme et sage.*

LES FAMILLES PATRIARCALES AU MASSANZÉ. — KAPONORA, LE ROI DÉFUNT. — LOUKANDAMIZA, LE ROI ACTUEL.

« Au Massanzé, nous écrit le P. Moinet, ce qui fait défaut et entrave indirectement notre œuvre apostolique, c'est un chef capable de faire respecter son autorité et de gouverner son peuple avec justice, fermeté et sagesse. La population de ce pays se compose de réunions de familles dirigées par le père ou le frère aîné. Cette organisation tient du régime patriarcal.

« Un homme qui porte le titre de Mtouaré, chef de famille, a, de ses quatre ou cinq femmes, vingt ou trente enfants, dont les aînés sont mariés dans la maison et ont aussi leurs enfants. De sorte qu'une seule famille, surtout si l'on tient compte des esclaves et des parents collatéraux, arrive à compter cent cinquante et jusqu'à trois et quatre cents personnes, dont un tiers sont capables de manier l'arc et la lance, et, à l'occasion, savent prendre l'offensive ou la défensive contre d'autres familles rivales. De là, des dissensions, des jalousies ou des hostilités ouvertes qui inspirent à plusieurs de la répugnance à venir assister à nos instructions, à nos prières, non point à cause de nous, mais par crainte d'y rencontrer leurs adversaires. Nous nous efforçons de remédier à cet inconvénient en allant faire des visites et des instructions dans les villages ou dans les familles ; mais vous comprenez aisément toute la peine que ces excursions nous donnent, eu égard à notre petit nombre et aux autres occupations qui nous incombent à chacun pour le soin des malades, la classe aux enfants et les catéchismes de nos catéchumènes.

« Encore une fois, si nous avions un roi qui eût assez de prestige pour s'imposer à ces petits chefs, se concilier la confiance de tous et devenir, par lui-même ou par les siens, le juge impartial de leurs différends, notre mission, ce nous semble, y gagnerait sous tous les rapports. Kaponora, dont tous les nègres du Massanzé, aussi bien que nous-mêmes, déplorent encore la mort, était le roi qu'il nous fallait. Homme intelligent, bon, sachant par son autorité dominer les Mtouarés, il était aimé, estimé et respecté de tous ses sujets. Il était de plus notre intime ami, et nous fondions sur lui les plus belles espérances avec la grâce de Dieu.

« Ce bon prince était venu lui-même nous chercher dans l'Ouroundi et avait travaillé avec courage à notre installation dans ses États. Tout dévoué, en particulier, pour le regretté Père Deniaud, il avait pleuré son massacre comme un enfant pleure la mort de son père.

« Ce fut le 21 janvier 1882 que le roi Kaponora perdit tout à coup connaissance et rendit le dernier soupir. Daigne le Seigneur des miséricordes lui avoir inspiré dans ce moment suprême, la contrition parfaite de ses péchés avec le désir du baptême et l'avoir récompensé de tous les services qu'il nous a rendus ! Comme, dans ces contrées, le peuple croit généralement que les chefs ne peuvent mourir autrement que par le poison, on dit de Kaponora, comme des autres, qu'il est mort empoisonné.

« Au premier bruit du malheur qui vient de frapper le Massanzé, nos Noirs font entendre des cris perçants, les villages des montagnes environnantes y répondent : une multitude innombrable accourt auprès de la demeure du royal défunt et toute la nuit on se laisse aller aux pleurs et aux gémissements sur la mort de cet homme de bien qu'on aimait comme un père. Le deuil fut universel dans le pays. Tous les cœurs se réunissaient dans un même sentiment de douleur et chacun en portait les signes extérieurs. Ici le deuil consiste à se ceindre la tête et la poitrine de filaments de bananier d'une largeur de trois ou quatre centimètres. Tous les parents et amis du défunt, hommes et femmes, portent le deuil durant un temps qu'ils déterminent eux-mêmes. Pendant les huit premiers jours, on s'abstient aussi d'aller se baigner au lac, et de bêcher la terre pour ne pas troubler, dit-on, le repos du défunt, qui est inhumé devant

(1) Voir les *Missions catholiques* du 5, 12 et 19 juin 1885.

la porte de sa demeure. On punirait sévèrement ceux qui ne se conformeraient pas à cet usage. Pour ce qui nous concernait, en cette circonstance, nous demandâmes combien de jours nous devions nous abstenir de travail ; il nous fut répondu que cette loi était pour les Noirs et non pour nous.

« Dans l'Ouroundi, à la mort d'un proche parent du roi, on s'était montré plus sévère à l'égard de nos ouvriers qui, n'ayant pas eu connaissance de ce décès, étaient allés travailler la terre comme à l'ordinaire.

« A la mort de Kaponora, ce qui nous préoccupait vivement, c'était le choix de son successeur. Nous demandions à Dieu de nous épargner les troubles qui se produisent ordinairement en pareille occasion, et ensuite de nous donner un souverain, au moins aussi favorable à notre mission que celui que nous venions de perdre.

« Nous avons été exaucés seulement en partie. La paix n'a pas été altérée, et nous avons eu un roi bien disposé pour nous, mais sans fermeté suffisante. Loukandamiza, en effet, d'un caractère trop paisible, ne sait malheureusement pas dominer la situation au Massanzé, et se laisse mener par une bande d'hommes audacieux, qui abusent de son autorité pour troubler le repos public par des vexations contre leurs craintifs voisins, ou par le prélèvement arbitraire d'impôts qu'ils prétendent être dus au grand chef. Néanmoins, ils ne laissent pas que de venir assister aux instructions avec le roi, ainsi que nous l'avons dit ; ils nous écoutent même avec grande attention. Puissions-nous, aidés de la grâce divine, les changer en d'autres hommes, et en faire, avec leur grand chef, les auxiliaires de la vérité et de la justice. Quoi qu'il en soit, ils ne nous ont encore donné aucune marque d'hostilité ; au contraire, par la confiance qu'ils nous témoignent, ils nous attirent des auditeurs.

« Les autres petits chefs nous sont aussi favorables. Un seul s'était mis contre nous, c'était Longwé Mtouaré, nègre d'un caractère très brusque, s'imposant à ses compatriotes bien plus par la violence que par ses qualités, d'autant plus qu'il est neveu de Loukandamiza. Nous n'en connaissons pas d'autre qui ait fait une opposition systématique à notre installation au Massanzé. Selon la recommandation de St Paul « *Vince in bono malum* », nous cherchions depuis longtemps à le gagner en le payant de son mauvais vouloir par des bienfaits. Dieu toucha ce cœur endurci et le disposa en notre faveur. Reconnaissant nos bonnes intentions à son égard, il vint un jour nous trouver et nous dit :

« Je suis maintenant assuré que les Blancs ne sont pas
« mes ennemis, je veux être bien avec vous. Voici un petit
« enfant dont je vous fais présent en signe de mon amitié.
« Si cela vous est agréable, venez semer et récolter sur
« mon terrain comme sur le vôtre. »

« Nous témoignâmes à Longwé notre satisfaction de ses bons sentiments et nous acceptâmes ses offres généreuses. Sur son territoire, en effet, se trouve une rivière qui coule toute l'année et dont nous convoitions le rivage depuis longtemps, pour nos plantations de riz et de froment.

« Longwé partit content, nous laissant de bonnes paroles avec son petit Katamoua, l'enfant qu'il nous avait amené.

« Bénie soit la divine Providence qui nous assiste souvent au moment où nous nous y attendons le moins ! C'est sur elle que nous comptons, pour suppléer à ce qui manque d'énergie à Loukandamiza pour bien gouverner son peuple et devenir un bon chrétien. »

IV. — *Contact avec la civilisation musulmane.*

LE GOUVERNEUR D'OUJIJI, AMI DES MISSIONNAIRES CATHOLIQUES. — MUSULMAN LIBÉRAL, — PARTISAN DE LA PRIÈRE.

Nos relations avec les Arabes qui résident à Oujiji, ne sont pas moins bonnes qu'avec nos nègres du Massanzé, et, nous tâchons de demeurer en bons termes avec eux, afin de faire servir, à la mission, l'influence dont ils jouissent ici par leur commerce. Mounié khéri, gouverneur d'Oujiji au nom du sultan de Zanzibar, nous informait, au mois de juin 1882, qu'il allait venir bientôt dans nos contrées, pour nous aider à fonder un nouveau poste. Il sait maintenant, et les Arabes qui sont avec lui savent aussi, que nous sommes venus ici uniquement pour enseigner notre Religion aux sauvages. En musulman libéral, il approuve notre présence parmi les nègres. Interrogé sur notre compte par ceux de ses coreligionnaires qui nous voient pour la première fois, il leur répond simplement que, comme lui, nous prions, que, comme lui, nous reconnaissons un Dieu, mais que nous différons *un peu* de religion, sous le rapport du prophète, ce qui ne nous empêche pas d'être bons.

Quand il vint nous faire visite, il parut touché en voyant que nous enseignions la prière aux sauvages : « Ce que vous faites là est bien, dit-il, car un homme qui ne prie pas ne peut être qu'un méchant homme ; soyez assurés que tant que je serai chef à Oujiji, vous aurez toute ma protection, et cette protection, ajouta-t-il devant tous les assistants, vous ne la partagerez pas avec les ministres anglicans, auxquels je serai toujours opposé. Combien ces Anglais n'ont-ils pas porté de plaintes contre vous à Saïd Bargache, le sultan de Zanzibar. Tenez, j'ai reçu de lui, ces jours-ci, une lettre dans laquelle il me fait connaître et les plaintes des Anglais et la réponse qu'il leur a faite ; voici ce qu'il leur a répondu : « A Oujiji, il y a des Français et des Anglais, les
« Arabes n'ont pas deux poids et deux mesures avec les
« étrangers ; pourquoi donc ai-je reçu tant de plaintes de
« vous et rien des autres ? »

Nous sommes donc bien vus des commerçants arabes d'Oujiji et, grâce à Dieu, nous n'avons pas à combattre ici les pernicieux effets que le fanatisme musulman produit dans d'autres parties de l'Afrique et ailleurs.

Ce que nous aurions à redouter, ce serait plutôt le contact fréquent de nos Noirs avec les Wangouanas, gens que les Arabes amènent de la côte comme porteurs ou comme soldats, pour leur commerce. Ce sont des nègres *musulmanisés*, ou, comme ils le prétendent, *civilisés*, mais, à notre avis, de cette civilisation qui consiste, pour un grand nombre, dans le raffinement des vices que les sauvages, eux-mêmes, ne connaissent pas. Aussi prenons-nous des précautions pour empêcher nos postulants et nos catéchumènes de communiquer seuls habituellement avec eux, sauf pour les relations nécessaires ou très utiles.

(A suivre).

LE PREMIER MISSIONNAIRE DU JAPON AU XIXme SIÈCLE

Par Mgr FORCADE, archevêque d'Aix

IX

Arrivée et installation a Nafa d'un ministre protestant. — La Sabine dans les eaux de Lieou-Kieou. — M. Leturdu a bord, son débarquement, résultats de son apostolat sur le navire. — Relations du commandant Guérin avec le gouverneur de Nafa. — Le toast au roi de l'archipel. — Départ de la Sabine pour Port Melville.

(Suite [1])

24 mai. — Deux élèves de la *Sabine*, qui sont sur le point de passer officiers, tous deux capables, instruits et parfaitement distingués, mais ci-devant assez gâtés d'esprit et de cœur, comme la plupart des hommes d'aujourd'hui, viennent communier très pieusement à la messe de M. Le Turdu. Cette double conversion est sans contredit la plus belle conquête de mon cher confrère à bord de la corvette. Pour son bon effet moral auprès de l'état-major et des hommes de l'équipage, elle vaut plus à elle seule que la première communion des vingt matelots. — M. Le Turdu paraît gratifié à un degré peu commun du don de la conversion des âmes. Que Dieu qui le lui a donné en soit mille fois béni! — Un tel homme était bien nécessaire ici; *c'est facile à comprendre.* En vérité, mon bien vénéré confrère et ami, M. Libois, m'a fait un beau cadeau... je lui en suis vivement reconnaissant, et je puis l'assurer que, tant qu'il m'enverra des confrères de cette qualité, *ne fût-ce qu'un à la fois tous les deux ans,* nous ne nous fâcherons jamais ensemble.

Pendant le déjeuner, un volontaire de la *Sabine* vient me remettre, pour être traduite et présentée, la réponse de M. le commandant Guérin à la dernière lettre du gouverneur de *Choui.*

M. le Commandant s'étonne de la difficulté si grande qu'on a eue à lui procurer les vivres qu'il a demandés. Cependant, ayant l'air d'admettre l'hypothèse sur parole, il témoigne sa reconnaissance en faisant observer seulement qu'il a tout payé, sans marchander, et qu'on n'y a pas perdu.

Il ne peut renoncer au voyage du port Melville : il a un ordre de l'amiral, et son premier devoir est d'obéir. Il insiste pour obtenir des aliments frais : on demandera moins, si moins il y a, et on est tout disposé au besoin à payer plus cher pour tenir compte des difficultés.

Il admire qu'on en revienne encore au chapitre de ces ridicules interprètes qui n'entendent pas un mot de français... Il rappelle pourquoi il a demandé d'être délivré de leur poursuite, et demande si l'on a eu un seul sujet de plainte sur la conduite des Français, depuis qu'ils ne sont plus suivis. Il ne dissertera pourtant pas davantage; il ne peut rien trancher de lui-même. Que Son Excellence fasse ce qu'elle voudra, il supportera tout sans mot dire. C'est M. l'amiral qui, lorsqu'il viendra, traitera de cette affaire et de plusieurs autres. — *Vale.*

Dans l'après midi, je vais conduire à bord M. Le Turdu et Augustin; ils sont embarqués tous deux au carré d'état-major.

30 mai. — La corvette appareille dès le matin pour le port Melville, et me voilà tout seul dans ma bonzerie. Je ne m'en trouve pas trop mal; j'ai passé tout ce mois de mai dans un tel brouhaha que je sens le besoin de repos au physique et au moral. — Il m'est bien doux aussi de pouvoir me recueillir un peu pour la Pentecôte et les autres grandes fêtes qui la suivent. Hélas! c'est souvent lorsque nous aurions le plus besoin d'examiner à chaque pas la volonté de Dieu, d'écouter à chaque instant sa voix, que précisément les agitations des hommes viennent nous distraire, leurs discours nous assourdir et nous empêcher de prêter l'oreille à la voix de Dieu!

Le besoin de recueillement, voilà la première raison qui m'a détourné de suivre actuellement M. Le Turdu et la corvette. Il en est d'autres encore : l'amiral paraît désirer vivement que je me rende près de lui dès qu'il paraîtra, que je le voie même avant son mouillage, s'il y a moyen; je le désire non moins que lui : du port Melville je ne le verrais pas arriver. — Il faut enfin que quelqu'un reste maintenant ici, pour avoir constamment l'œil ouvert sur plus d'un événement qui se prépare.

X

Arrivée de l'escadre française. — L'amiral Cécile. — Négociations avec le ministre du roi. — M. Le Turdu s'installe a Tumai. — Un diner diplomatique. — Excursion dans le voisinage de Port Melville.

3 juin. — Dans l'après midi, je reçois une lettre de M. Le Turdu qui m'écrit par voie de terre du Port-Melville. La *Sabine* qui s'est amusée, chemin faisant, à faire de l'hydrographie, a mis deux jours pour s'y rendre. Après le mouillage, un petit mandarin, accompagné de deux suivants, est venu offrir à M. le commandant Guérin quatre poules, cinquante œufs et quelques morceaux de bois pour faire cuire le tout. Refus net, comme bien s'entend. — Mon cher confrère a obtenu pour lui une maison où il pourra dire la sainte messe. Je lui réponds immédiatement, et je lui envoie divers objets qu'il m'a demandés.

4 juin. — Vers neuf heures du matin, on m'annonce un vaisseau européen. A l'aide de ma longue vue, je distingue parfaitement le bâtiment et le pavillon. C'est une corvette française, et par conséquent la *Victorieuse.* Je demande une barque, que je ne puis obtenir aussitôt que je le voudrais; dès qu'elle arrive, me voilà parti. M. Guérin m'a appris un peu le métier de pilote pour ma rade; mon dessein est d'en faire profiter le navire en vue. Je me hâte et je fais dépêcher autant que je le puis ma demi-douzaine de mauvais rameurs, car la corvette favorisée par un excellent vent approche vite; déjà elle a le cap sur *Nafa*, et carguant ses basses voiles, elle semble se préparer au mouillage. — Mais, ô profonde déception! déjà je suis loin de terre et assez près par conséquent du terme très désiré de ma

(1) Voir les *Missions catholiques* du 24 avril, 1er, 8, 22, 29 mai, 5 et 12 juin 1887.

peu gracieuse navigation, quand l'indigne *Victorieuse* tout à coup largue ses voiles, et, changeant de route, prend son vol vers le nord. Elle n'aura vu ni ma personne, ni mon mouchoir rouge qu'en manière de signal j'agitais au-dessus de ma tête. Ne découvrant point en rade sa sœur la *Sabine*, elle va sans aucun doute au Port Melville, où elle espère la trouver. — Pour moi, perdant l'espoir de la rattraper, je regagne la terre comme j'étais venu, clopin-clopant.

De retour à la maison, vers midi, j'écris immédiatement la chose à M. Le Turdu. Les petits mandarins et les satellites, qui circulent journellement de la capitale au Port-Melville, et *vice versâ*, nous font en ces jours une poste assez commode.

5 juin. — La Providence elle-même avait ménagé ma mésaventure d'hier. Si j'avais rattrappé la *Victorieuse*, elle m'eût, selon toute apparence, emmené au Port-Melville, et j'aurais à mon grand regret manqué l'amiral, dont la belle frégate, la *Cléopatre*, ma vieille connaissance, apparait aujourd'hui dès le matin.

Je pars, comme hier, dans une barque fort mal équipée, quoique la mer soit mauvaise et qu'il tombe une pluie diluvienne. Trempé d'eau salée autant que d'eau douce, je rejoins non sans peine et j'accoste plus difficilement encore la *Reine de nos mers.* — Avec l'aide du maître charpentier, du maître calfat, et de je ne sais combien de matelots experts, je passe enfin par un sabord et me voilà sur le pont. L'amiral Cécille m'y attendait avec anxiété : « Vous êtes fou, me dit-il, de venir me rejoindre au large dans un pareil bateau et par un pareil temps! » Puis il me prend par la main, me conduit chez lui, et, me sautant au cou, m'embrasse sur les deux joues. Je fus vivement ému de ces affectueuses démonstrations. Celui qui me les prodiguait est l'ami et le bienfaiteur des missionnaires, le libérateur des chrétiens de la Chine!

M. Cécille ne savait trop s'il devait entrer ou non en rade de *Nafa*; ma présence et ce que je lui dis le déterminèrent à aller rejoindre les corvettes au Port-Melville; il en prend immédiatement la route.

Après le déjeuner, le brave amiral me conduit dans sa propre chambre à coucher, et me dit que ce sera la mienne pendant mon séjour à bord. Pour lui, il a l'habitude de coucher tout simplement dans un cadre suspendu au plafond de sa galerie. Il daigne aussi m'inviter à partager sa table. Ainsi, me voilà traité tout à fait en grand seigneur, et je ne m'y reconnais plus après mes deux ans de captivité dans une vieille et sale bonzerie.

6 juin. — Le vent nous a singulièrement contrariés la nuit dernière et la journée d'hier : ce matin nous sommes encore assez loin de Melville qui n'est pourtant qu'à une quinzaine de lieues de *Nafa*.

Une corvette apparait dans la matinée, et à mon grand étonnement on reconnaît le pavillon français. C'est la *Victorieuse* que j'ai vue passer avant hier avec une brise excellente; je la croyais rendue depuis longtemps. Un coup de vent (nous l'avons su depuis) était venu l'assaillir dans l'après midi de jeudi, et l'avait rejetée au large, elle n'a pu encore rejoindre le port.

Vers deux ou trois heures, le commandant de la *Sabine*, après avoir guidé la *Victorieuse* au mouillage, vient dans son canot nous prendre au large pour nous y conduire à notre tour. Sous la direction de cet excellent pilote, la *Cléopâtre* franchit heureusement l'étroite et difficile passe qui mène au port. Déjà nous touchons au lieu choisi pour jeter l'ancre, quand la frégate vient donner du nez sur un banc que la carte n'indique pas et que l'approche de la nuit empêche de distinguer. Nous sommes engravés. Ce ne fut point une petite affaire que de nous tirer de là : grâce, toutefois, aux habiles moyens employés par l'amiral, aux efforts de nos nombreux matelots et aux secours donnés par les deux corvettes, à onze heures du soir nous nous retrouvions à flot.

Nous venions d'échouer, quand deux petits mandarins à bonnet jaune arrivent à bord pour honorer l'amiral de tous leurs *salamalecs*. Les pauvres gens avaient mal choisi leur temps; on les envoie lestement promener, pour ne pas dire *à tous les diables*.

7 juin. — Dès le matin, je descends à terre pour aller célébrer la sainte messe dans la maison qu'a obtenue M. Le Turdu. Elle est plus grande et mieux disposée à tous égards que ma bonzerie de Tumaï; déjà une petite chapelle provisoire, qui n'est pas mal du tout, y a été installée.

La journée se passe à bord à remettre les choses en ordre, car l'aventure d'hier soir a tout mis sens dessus dessous. Le pauvre M. Cécille qui a passé la nuit entière sur pied est horriblement fatigué; il éprouve dans les jambes de cruelles douleurs et se couche sans pouvoir dîner.

8 juin. — Le bon amiral a reposé cette nuit, et il se trouve assez bien ce matin. — Sur le midi, nous arrive un bonnet violet, suivi d'une assez nombreuse escorte de bonnets jaunes et de bonnets rouges. — L'amiral reçoit ce personnage qui se dit gouverneur de la ville de *Fou-Kou-Zan* (la montagne du nord). Nous sommes ici dans sa province.

Après les compliments d'usage, M. Cécille demande à ce qu'un grand mandarin d'un rang égal au sien lui soit envoyé de la capitale pour traiter avec lui. On répond qu'il faut trois jours pour aller à *Choui*, autant pour en revenir, et qu'ainsi l'on ne pourra faire droit à cette demande avant six jours.

« J'attendrai tout le temps nécessaire, réplique l'amiral.»

Il réclame de plus que, moyennant finances, on procure à ses navires les vivres nécessaires. Il prévient que les matelots n'iront point à terre dans la crainte de quelque désordre, mais qu'il se réserve à lui et à ses officiers le droit de s'y promener. Ces deux points, depuis longtemps emportés d'assaut, passent aujourd'hui sans opposition.

« Quand vous en irez-vous? demande le mandarin.

« Quand j'aurai fini mes affaires, fut la réponse. Si vous allez vite en besogne, je m'en irai tôt; sinon je m'en irai tard. »

Il va sans dire qu'on en revient encore aux inévitables cadeaux, et qu'on a recours aux plus vives instances pour les faire accepter. L'amiral, qui connaît le dessous des cartes, ne veut rien recevoir, et, quoique l'on puisse dire ou faire, persiste dans son refus. Voici la liste des présents qui lui étaient destinés : un bœuf, deux chèvres, quinze poules, cent cinquante œufs, cinquante livres de légumes, cinquante fagots.

Le mandarin se disposait à passer de la frégate aux corvettes et à aller recommencer ses histoires vis-à-vis des commandants de ces deux bâtiments. L'amiral, prévenu par moi de cette intention, déclare que sa présence annule ici l'autorité des capitaines ses inférieurs, qu'il est le seul chef, et que c'est uniquement à lui que l'on doit s'adresser pour quelque affaire que ce soit.

Avant de laisser le gouverneur se retirer, l'amiral charge le baron Reilla, son aide-de-camp, de lui faire visiter la frégate. C'est le plus grand et le plus beau bâtiment qui ait jamais paru dans ces îles : ses dimensions étonnent, son armement effraye.

« — Est-ce tout ce qu'il y a de plus grand en fait de « vaisseaux, me demandent nos insulaires ébahis ?

« — Non, répondis-je, c'est un bâtiment de cinq cents « hommes d'équipage : il y en a de mille et douze « cents hommes. »

A cette réponse le gouverneur ne daigna pas me faire part de ses réflexions : mais sa figure me les disait assez.

Les visiteurs partis, l'amiral, accompagné des commandants des trois bâtiments, de son aide-de-camp et de votre serviteur, va faire dans son canot la visite du port. Il se compose d'une longue suite de beaux bassins suffisamment profonds et parfaitement protégés par les montagnes qui les entourent ; c'est, en un mot, un mouillage magnifique. Malheureusement, sur deux entrées que lui a données la nature, l'une n'est pas navigable, et l'autre, étroite et bordée de récifs, est d'un difficile accès. Il paraît cependant que, si ce port était en mains européennes, on pourrait, en canalisant et en faisant quelques autres travaux, remédier assez facilement à cet état de choses.

10 juin. — Dans l'après-midi, j'accompagne l'amiral dans une promenade à terre. La campagne près du port est moins riche que celle des environs de la capitale : elle ne laisse pourtant pas que d'être fertile encore et très bien cultivée. Rien de plus charmant à l'œil, rien de plus pittoresque que les sites sur lesquels s'étendent nos regards.

11 juin. — Je vais avec l'amiral faire une promenade à l'île d'Herbert appelée *Koui* par les indigènes. C'est, comme on peut le vérifier sur les cartes, une fort petite île : elle n'a qu'un village qui porte le même nom. Il y a là quelques terres cultivées ; mais la plus grande partie est occupée par des rochers et des bois si touffus qu'on les prendrait pour des forêts vierges. Un paysagiste y trouverait bonne fortune : il pourrait à chaque pas exercer son talent.

On fait bonne garde jusque sur ce point isolé : comme nous passions dans un étroit bassin cultivé, je remarquai un petit garçon occupé tout seul à cueillir du millet. Je m'approche de lui et lui adresse quelques petites questions auxquelles il s'empresse de répondre de très bonne grâce. Mais la conversation ne fut pas longue : quatre individus à face patibulaire, sortant de je ne sais où, s'élancent aussitôt et le pauvre enfant terrifié se sauve à toutes jambes.

12 juin. — Assisté de M. Le Turdu, je procède à l'enterrement d'un matelot de la *Victorieuse,* mort hier avec les secours de la religion et dans les meilleures dispositions. Cette lugubre cérémonie s'accomplit selon toutes les règles. On a choisi pour le lieu de la sépulture un endroit très pittoresque, à l'extrémité d'une pointe qui s'avance dans le port, et une croix de bois a été élevée sur la tombe. Le respect que l'on a ici pour les tombeaux et *pour les canons européens*, préservera sans doute de toute insulte ce signe sacré que les chefs du pays sont loin de considérer comme celui de leur rédemption.

Dans l'après-midi, l'amiral me donne communication des notes qu'il a préparées pour le grand mandarin qu'on attend de Choui et daigne me permettre de lui faire part de mes vues sur la manière de traiter les affaires dans la circonstance présente. J'étais déjà préparé sur ce chapitre ; car, depuis l'arrivée de la *Sabine*, j'ai pu y songer plus d'une fois et en causer avec M. Le Turdu. Je lui expose donc sans plus tarder, franchement et simplement, ma façon de penser. Mes observations sont parfaitement accueillies.

(A suivre).

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(ÉDITION FRANÇAISE)

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Puginier).

M. Albert à Beaucaire, diocèse de Nîmes 20
Une personne de Notre-Dame d'Alençon, diocèse de Séez 25

Pour la mission la plus nécessiteuse établie sous le vocable de Saint-Joseph (pour Saint-Joseph de Tocpo).

Anonyme du diocèse de Rennes, en reconnaissance d'une guérison inespérée 100

Pour la mission la plus éprouvée (Chan-Si).

Anonyme du diocèse de Rennes 200

A Mgr Bracco, pour l'orphelinat de Nazareth.

M. Clerjault à To ey, diocèse de Sens 5

A Mgr Puginier, pour les victimes de la persécusion au Tong-King occidental.

M. Deschamps à Bruyères et Montbérault, diocèse de Soissons 5
Anonyme du diocèse de Quimper 10
Anonyme du diocèse d'Amiens 5

Pour les chrétiens de l'Annam et du Tong-King.

Les élèves du petit séminaire de B.. diocèse de Bourges 10

Pour M. Bonchut, missionnaire au Cambodge.

M. l'abbé Josserand à Sainte-Catherine, diocèse de Lyon 50

Pour M. Poulat Fleury, missionnaire au Kouang-Si.

M. l'abbé Josserand à Sainte-Catherine 50

Pour M. l'abbé de Noailles, missionnaire à Niigata (Japon).

Mme la comtesse Remy de Lacroix-Laval, diocèse de Lyon 100

A Son Eminence le cardinal Lavigerie, pour ses œuvres.

C. B. à Niort diocèse de Poitiers 2

A S. E. le cardinal Lavigerie pour la Tunisie.

M. Deschamps, diocèse de Soissons 5

A Mgr Lavigerie pour les missionnaires du Tanganyka pour le rachat et le baptême d'un enfant sous le nom de Jean-Claude-Antoine-Marie.

La famille Bertrand à Sainte-Catherine 40
Mlle Antoinette Pl nchet à Sainte-Catherine 10

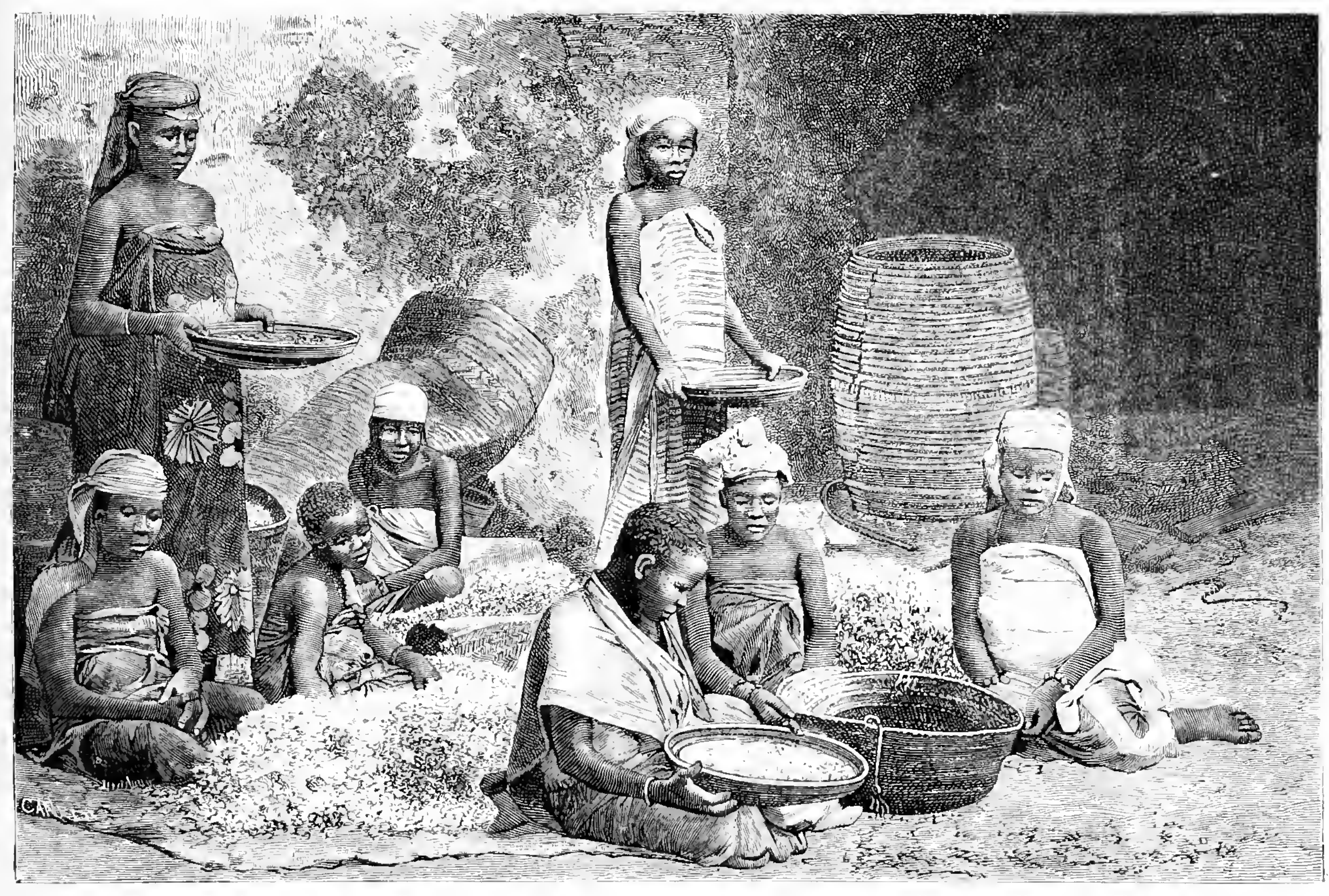
Pour Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert (Canada).

Trois personnes de Notre-Dame d'Alençon, diocèse de Séez 2 50

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



Afrique équatoriale. — Femmes et enfants nègres préparant un repas de moutama; d'après une photographie (Voir page 318).

CORRESPONDANCE

SAINT-ALBERT (Canada)

La révolte des Métis.

Nous avons attendu, pour parler des troubles si graves qui ont ensanglanté une partie du haut Canada, que ce soulèvement ait été réprimé. Maintenant que les révoltés sont en pleine déroute et les principaux *leaders* (meneurs) arrêtés, le moment est venu d'exposer le triste tableau des pertes de la mission.

Lettre de Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert, a Mgr Desgeorges, l'un des Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi a Lyon.

Saint-Albert, district de Alberta, Canada, 12 mai 1885

...Depuis le milieu du mois de mai, une grande partie de mon pauvre diocèse est livrée aux horreurs de la guerre civile. Depuis longtemps nos métis réclamaient, auprès du gouvernement, certains avantages qu'on leur avait fait espérer lors de l'annexion du pays au Canada. On a trop différé de leur rendre justice. Ils prétendent en outre, et je crois avec raison, avoir été maltraités par certains agents, sinon mal intentionnés, au moins fort maladroits. Des meneurs, qui avaient intérêt à la révolte, en ont profité pour les soulever. Ces braves métis ont été jusqu'à présent très soumis aux prêtres ; mais les idées d'émancipation et de civilisation moderne ont pénétré chez nous. On n'a pas osé cependant leur dire que nous étions leurs ennemis, mais on leur a répété sur tous les tons, que, tout en nous restant soumis pour la religion, ils pouvaient nous tourner le dos quand il s'agissait de politique. Il a été facile aussi de soulever les sauvages qui prétendaient avoir bien des raisons de se plaindre du gouvernement. Craignant notre influence auprès d'eux, on l'a prévenue en représentant le missionnaire comme vendu au gouvernement et s'entendant avec lui pour les rendre malheureux. Ces raisonnements ont eu d'autant plus d'effet que la grande majorité des sauvages de cette partie de mon diocèse sont encore infidèles ; ils ont cru facilement que nous sommes en effet vendus au gouvernement parce que, en toutes circonstances, nous

tâchions d'apaiser leurs emportements. Plus d'une fois les menaces des sauvages nous ont été attribuées par certains employés du gouvernement : parce que nous prenions les intérêts des sauvages et des métis, on nous accusait de les pousser à la révolte. Je ne dirai pas que le gouvernement nous a soupçonnés officiellement, mais ses employés nous ont accusés. Il est bien certain que nous avons usé de tout notre pouvoir tant auprès du gouvernement qu'auprès des révoltés pour empêcher cette guerre civile. Le premier a voulu économiser quelques milliers de piastres et il va en débourser des millions sans compter le sang qui déjà a été versé en abondance, et qui sait quand cela finira ?

Malgré les efforts que nous avons faits pour détourner le fléau, nous n'y avons pu réussir, au moins dans une partie du diocèse : car, grâce à Dieu, nos Métis de Saint-Albert et des environs, ainsi que les sauvages, tout en partageant le mécontentement des autres, ne les ont pas imités dans leur révolte. Dans le pays révolté j'avais au moins treize missions desservies par onze Pères Oblats et quelques Frères convers, j'avais en outre deux établissements de religieuses; qui sait ce que tout cela est devenu ? Malheureusement, je n'en puis plus douter, au moins deux de nos Pères ont été massacrés et je crains bien que deux autres n'aient partagé le même sort. Je ne doute pas de la destruction complète de quatre établissements, et je redoute beaucoup pour huit autres qui probablement n'auront pas été plus épargnés. Les Métis et les chrétiens ne massacreraient pas les missionnaires : mais les infidèles, qui voient en nous des bourreaux vendus au gouvernement, ont montré ce dont ils sont capables. Nos églises et chapelles sont les seuls grands établissements du pays; elles servent, paraît-il, de prison, de lieu de refuge aux révoltés, etc. Ces révoltés, ne pouvant vivre que de pillage, se sont emparés de tous les animaux domestiques des pays, c'est l'unique ressource des missions de cette contrée : si les missionnaires ont pu échapper aux balles des révoltés, échapperont-ils à la famine ? J'ai le cœur gros de douleur et d'inquiétude, je sens que la main du bon Dieu s'est appesantie sur nous.

Depuis mon dernier voyage en Europe, j'ai perdu huit missionnaires, dont six prêtres ou Frères convers, et un jeune scolastique. Sur ces huit, deux seulement sont morts dans leur lit, les autres sont morts gelés, noyés ou massacrés par les sauvages.

20 mai 1885.

Je ne puis plus avoir aucun doute sur la mort de deux de nos Pères, les Pères Fafard et Marchand.

Le pauvre P. Fafard appartenait au diocèse de Montréal. Il entra dans notre congrégation en 1872, et reçut son obédience pour mes missions en 1875. Je l'ordonnai prêtre le 8 décembre 1875 et le lançai de suite dans les missions sauvages, sous la direction d'un Père expérimenté. Il s'est toujours distingué par son zèle. Depuis près de deux ans il était supérieur d'un district. Il avait réussi à se faire un magnifique établissement ; pour cela, il a travaillé lui-même comme un mercenaire afin de diminuer les dépenses.

Le P. Marchand, le second martyr, est du diocèse de Rennes. Il entra dans notre Congrégation en 1880. Après avoir fait son noviciat en Hollande, il fut envoyé à Ottawa (Canada), pour y terminer ses études théologiques. Je l'ordonnai prêtre en septembre 1883 et le donnai pour compagnon au P. Fafard. Afin d'apprendre plus vite la langue cri, il fut chargé de l'école des petits enfants. Il devint bientôt capable d'être missionnaire et son supérieur lui fit bâtir une maison-chapelle sur une réserve sauvage à huit ou dix lieues de la sienne. Il était à la tête de ce nouvel établissement depuis l'automne dernier et il se trouvait avec son confrère et supérieur lorsqu'il a été massacré. Quand les sauvages eurent consommé leur forfait, ils portèrent les corps dans la chapelle. Sans doute déjà le remords se faisait sentir, la vue d'un tableau du Sacré-Cœur les épouvanta, assure-t-on : il leur semblait que l'image était animée et leur lançait des regards menaçants, ils sortirent effrayés et d'autres mirent le feu à la chapelle sans y entrer. Le Saint Sacrement devait y être.

Dès que les voyages seront possibles, je visiterai mes missions si éprouvées, j'irai prier et pleurer sur des ruines, sur les cendres de mes pauvres missionnaires. On dit qu'après avoir été fusillés, ils furent transportés dans leur maison que l'on incendia ensuite. Je donne ces renseignements sous toute réserve, car je ne suis sûr de rien, que de la mort de deux Pères et je regarde comme très probable que quatre ont été massacrés.

LETTRE DU R. P. FOURMOND, AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES OBLATS.

Saint-Antoine, le 11 mai 1885.

Voilà près de deux mois que nous sommes comme prisonniers, sans pouvoir donner de nouvelles ni à vous, ni à Mgr Grandin, ni même à notre cher supérieur, le R. P. André. Tout le temps nous avons été au milieu de la rébellion.

Une vingtaine de rebelles obstinés, victimes des paroles fallacieuses du trop fameux Riel, ont commencé la guerre par la proclamation du gouvernement provisoire, avec Gabriel Dumont pour président, assisté d'un conseil d'une douzaine de métis les plus âgés. Puis à l'aide de cette petite bande armée, il a réuni de force à Batoche (Saint-Antoine) tous les autres métis en les menaçant de pillage et même de mort s'ils ne prenaient pas eux-aussi les armes pour soutenir *leurs droits*. Quelques-uns ont résisté, le plus grand nombre a cédé à la force.

Alors Riel a voulu singer le Madhi et, tout à la fois pour satisfaire son orgueil et se venger de notre résistance et de la terrible opposition que nous lui avons faite, il s'est fait sectaire, fascinant nos pauvres gens par ses trompeuses paroles, rejetant le pape et l'Église parce qu'ils condamnaient sa rébellion, faisant du samedi comme autrefois le jour du Seigneur, renouvelant les erreurs des anciens et des nouveaux hérétiques, se donnant comme le grand réformateur de la religion, obligeant ses gens jour et nuit à la prière...

J'ai eu plusieurs disputes publiques avec lui. Les bons en ont été affermis; mais beaucoup, terrifiés par ses menaces ou séduits par ses promesses et ses airs hypocrites, ont renoncé à tout ce qu'il a voulu pour croire ses rêveries, le regardant comme un saint, un persécuté, et nous comme des esclaves de Rome, des gens vendus au gouvernement, des traîtres, des ennemis de notre peuple. Il n'y a pas de sottises qu'il ne nous ait dites, de menaces qu'il ne nous ait faites pour nous ébranler et faire de nous ses premiers apôtres.

Sous prétexte de nous défendre, il nous a tous réunis avec nos fidèles religieuses de Saint-Laurent ici à Saint-Antoine de Padoue, où nous n'avons plus la permission de circuler librement même pour les besoins du saint ministère. Il était défendu à nos gens de venir nous visiter et nous demander conseils et consolations.

Que de terreurs, de dangers, de peines de tous genres sont venus fondre sur nous pendant tout ce temps! Voilà le troisième jour que nous sommes au milieu de la bataille entre l'armée canadienne, commandée par le général Midleton, et nos pauvres gens qui se battent avec un courage et une habileté digne d'une meilleure cause. La fusillade et la canonnade nous assourdissent sans pourtant faire grand ravage. Les uns et les autres se cachent dans des trous et des tranchées. Nous n'avons pas plus d'une vingtaine de tués ou blessés. J'ai été mis par erreur au nombre des premiers et j'ai eu la surprise de lire, dans le *Soleil* de Vinnipeg, *l'annonce de ma mort*.

Un événement plus triste et plus sérieux, c'est la blessure du R. P. Moulin, frappé ce matin d'une balle égarée. Par une assistance visible de N.-D. de la Miséricorde dont nous faisons la fête, la blessure n'est pas grave. J'ai pu, malgré la fusillade qui nous entoure, faire entrer quelques soldats canadiens qui ont emmené le cher blessé à l'ambulance. Le général vient à l'instant de nous dire que la balle est heureusement extraite et que la guérison ne sera pas longue.

L'armée canadienne a le dessus. Nos gens se sont retirés en grande partie sur la rive opposée de la Saskatchevan; une bande seulement tient encore dans un ravin qui nous avoisine, en sorte que nous sommes maintenant hors de danger et en liberté. J'en profite pour vous rassurer par cette lettre. Les religieuses se portent bien.

JÉRUSALEM

Une nouvelle mission à Hosson.

Nous savons tout l'intérêt qu'inspirent à nos lecteurs les nouvelles de la Terre Sainte. Aussi nous empressons-nous de publier la lettre suivante de M. le chanoine Goderc. Elle fait connaître les progrès de la vraie foi au milieu des nombreuses sectes rivales qui se disputent la possession des Saints Lieux.

LETTRE DE M. GODERC, SECRÉTAIRE DE MGR LE PATRIARCHE BRACCO.

Jérusalem, le 3 juin 1885.

Nous avons enfin reçu une petite relation de notre missionnaire de Hosson et je m'empresse de vous la communiquer, selon la promesse que je vous faisais dans ma dernière lettre.

Je vous enverrais cette relation telle quelle; mais outre qu'elle est écrite en langue italienne, elle a besoin d'être complétée par quelques renseignements pour être parfaitement entendue de vos lecteurs.

Hosson est une sous-préfecture de la province d'Ajeloun. Elle est située dans une immense plaine au croisement du 36e degré de longitude avec le 30e de latitude. Quelle est la population musulmane et chrétienne de cette ville? Nous ne pouvons le savoir encore, notre missionnaire n'a pu en faire le dénombrement. Mais une chose est certaine, c'est que les chrétiens schismatiques y sont relativement nombreux et que par conséquent un vaste champ est ouvert en cette localité au zèle du missionnaire qui y plante aujourd'hui sa tente.

Depuis plus d'un an, un groupe de cette population chrétienne faisait instance auprès de Monseigneur le patriarche pour avoir un prêtre qui lui enseignât la religion catholique. Mais, d'après les nouvelles instructions de la Congrégation de la Propagande, Son Excellence devait se borner à encourager ces bonnes gens dans leur dessein d'embrasser le catholicisme et les exhorter à réaliser cet excellent désir sans changer de rite. C'était donc au patriarche grec-catholique qu'était dévolue l'évangélisation de cette chrétienté. Il s'y prêta avec d'autant plus d'ardeur, qu'il avait lui-même provoqué la mesure prise par le Saint-Siège, de laquelle il résulte que les schismatiques grecs doivent, en rentrant dans le giron de l'Église, conserver leur rite oriental et passer sous la juridiction du patriarche grec catholique. Cependant rien ne put déterminer les Hossonites à accepter cette mesure; ni les exhortations paternelles de Mgr Bracco, ni l'habileté déployée par un prêtre grec envoyé par Mgr Grégorios-Youssef ne purent amener ces braves gens à changer de résolution.

« Nous voulons être Francs, nous le serons, ou

nous restons ce que nous sommes, » telle fut toujours leur immuable réponse.

Disons ici que le patriarche grec schismatique n'a pas manqué de se prévaloir de la situation pour retenir cette population dans le schisme. Une lettre autographe de Sa Béatitude étant restée sans résultat, un évêque a été envoyé à Hosson porteur des plus séduisantes promesses comme aussi des plus terribles menaces et des plus formidables malédictions Tout est tombé dans le vide et nos braves Hossonites ont vu enfin leur persévérance couronnée de succès. Rome a agréé leur désir et Mgr Bracco a reçu l'ordre de leur envoyer le prêtre, objet de tant d'instances.

Ils sont venus l'attendre à Nazareth et l'ont emmené triomphants dans leur ville où il est installé avec un jeune confrère depuis le 2 mai.

La relation du missionnaire porte la date du 22. Elle dit qu'à son arrivée, quarante familles se sont faites immédiatement inscrire au catalogue des Latins ou Francs, selon leur expression favorite. Il a été étonné de trouver parmi eux quelques familles grecques catholiques d'origine mêlées avec les schismatiques et vivant comme eux parce qu'elles n'avaient point de prêtre de leur religion.

La chapelle provisoire à peine ouverte s'est remplie non seulement de la population urbaine : mais aussi de plusieurs autres chrétiens disséminés dans les villages environnants. Quelques-uns viennent à la messe d'une distance d'une lieue et d'une lieue et demie. Et chose étonnante, que nous n'avons vue dans aucune autre mission nouvelle, les femmes mêmes et les jeunes filles se pressent à l'église. Une école de filles fera là un bien immense.

En attendant, nos missionnaires ont installé l'école pour les garçons. Elle est tenue par le plus jeune des deux prêtres jusqu'à ce qu'on trouve un instituteur capable.

Dernièrement un chef de famille encore schismatique est venu trouver le prêtre latin : « Et moi aussi, dit-il, je veux devenir occidental (*sic*). » Sa famille et parenté forment un groupe d'environ 60 âmes.

Ces pauvres gens sont en butte à toute sorte de vexations de la part du gouvernement local et au brigandage indompté des Bédouins des alentours sans que le gouvernement se mette en peine de les protéger. Si, avec l'aide de Dieu, nous pouvons arriver à modérer un peu le despotisme du gouvernement et à mettre quelque borne au brigandage des Bédouins, tous les chrétiens de ces pays viendront se réfugier à l'ombre de notre drapeau.

Cette mission sera dispendieuse assurément : mais il y a tout lieu d'en espérer de grands fruits.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Dans l'audience du 23 juin, le Saint-Père a nommé archevêque de Dublin Mgr Guillaume Walsh, qui gouvernait l'archidiocèse en qualité de vicaire capitulaire depuis la mort de S. Em. le cardinal Mac-Cabe.

— Le 25 juin, Sa Sainteté a reçu en audience particulière M. François Giulianetti, missionnaire en Chine, revenu de Pékin pour apporter au Souverain Pontife la lettre de réponse de S. M. l'empereur du Céleste-Empire.

Voici la traduction de la lettre officielle du gouvernement chinois à M. Giulianetti. L'adresse était ainsi conçue :

Les princes et grands ministres du Conseil des affaires des royaumes étrangers, par l'autorité de la grande (*dynastie*) *Ta-thsing, envoient une lettre officielle*

Au légat de la Grande Rome, Giulianelli, pour être ouverte en sa présence.

Voici le contenu de la lettre :

NOTIFICATION

Les princes et grands ministres du Conseil des affaires des royaumes étrangers, par l'autorité de la grande (*dynastie*), *Ta-thsing, notifient : le vingt-troisième jour de la deuxième lune* (8 avril 1885), *l'illustrissime légat étant venu en notre palais et en notre présence ayant remis les lettres royales*

DU SOUVERAIN PONTIFE ROMAIN,

Ledit Conseil, le vingt-cinquième jour de la deuxième lune (10 avril), *les a de son côté présentées*

AU GRAND EMPEREUR

Qui a déclaré les avoir lues avec beaucoup de plaisir et de consolation.

En conséquence il a ordonné à nous, grands ministres, de faire savoir à l'illustrissime Légat que, lorsqu'il sera de retour en son royaume, il offre des félicitations

AU SOUVERAIN PONTIFE.

Cette notification doit être portée à l'illustrissime Légat, à qui elle est adressée, afin qu'il soit parfaitement au courant de ce qui a été fait.

La déclaration ci-dessus a été donnée au Légat Giulianelli de la Grande Rome, la onzième année du règne de Kouang-su, le vingt-cinquième jour de la deuxième lune (10 avril 1885).

— Mgr Lamaze, évêque titulaire d'Olympe et vicaire apostolique de l'Océanie centrale, a dernièrement adressé à S. Em. le cardinal Simeoni, préfet de la Propagande, une lettre de la reine de Wallis (Océanie centrale) écrite en langue aveana ; c'est une protestation contre la sentence de la conversion des biens de la Propagande.

Mgr Lamaze fait précéder cette lettre des lignes suivantes : « La reine de Wallis, bienfaitrice providentielle de notre œuvre a appris avec la peine la plus vive les injustes violations exercées sur les biens de la Propagande.

Voici la traduction de la lettre royale :

« Eminence,

« J'ai appris de Monseigneur l'évêque d'Olympe dans la visite qu'il m'a faite cette année-ci comme les années précédentes, que le gouvernement italien persécute le Souverain-Pontife et le collège de la Propagande. C'est pourquoi je fais cette lettre, comme celle que je fis en 1871 à Pie IX, pour renouveler l'expression de mon amour filial pour l'Église, et pour protester contre ceux qui la persécutent.

« Pour moi, je gouverne mon pays en m'appuyant sur l'Église et je m'en trouve bien, et mon pays est heureux. Je suis étonnée et attristée qu'on ose porter une main sacrilège sur les biens de l'Église, d'autant plus que ce sont ces biens qui permettaient de porter les lumières de l'Évangile dans les pays encore païens. Sans les ressources de la Propagation de la Foi et le zèle de la sainte Église, mon pauvre pays aurait-il connu la religion? J'étais encore jeune lorsque les premiers apôtres de l'Évangile sont arrivés ici, et depuis lors nous n'avons pas encore assez de ressources pour soutenir nos missionnaires. C'est pourquoi mon plus grand désir serait de voir cesser cette persécution contre une œuvre si utile.

« Je prie aussi pour que le Souverain Pontife Léon XIII gouverne heureusement pendant de longues années la sainte Église, et que l'Eminentissime cardinal qui le représente à la Propagande, jouisse de toutes les prospérités désirables.

« Veuillez, Eminence, m'obtenir une bénédiction spéciale pour ma personne et mon petit pays. Permettez-moi aussi, en terminant, de baiser avec respect votre pourpre sacrée et de me dire

« De votre Eminence,

« L'humble fille et servante,

« Amélia LAVELUA,
Reine de Wallis.

Wallis (Océanie Centrale), 12 décembre 1884.

INFORMATIONS DIVERSES

Natal (*Afrique*). — Le *Monthly Record* de Pietermaritzburg nous apporte une belle lettre pastorale de Mgr Jolivet, vicaire apostolique de Natal. Ce document, consacré tout entier à l'Œuvre de la Propagation de la Foi, contient un éloquent appel de l'évêque oblat en faveur de notre Association qu'il désire implanter dans le vicariat apostolique de Natal.

Zambèze. — Le R. P. Victor-Joseph Courtois, de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Zambèze, écrit de Tété, le 17 mars 1885 :

« Voici encore une lettre du pauvre missionnaire du Zambèze. Depuis bientôt cinq mois je suis accablé de travail. J'ai entrepris la traduction du dictionnaire portugais en langue cafre et, le 4 courant, je suis arrivé au bout, une bagatelle d'environ 900 pages. Il ne reste plus que la peine d'une seconde lecture et ce sera prêt pour l'impression. En ce moment je m'occupe de traduire le cafréol en portugais et je suis arrivé aux deux tiers de la besogne. Ce travail ingrat m'a coûté bien des veilles et de l'argent, obligé de tout faire par moi-même, n'ayant ni livres, ni documents écrits, aidé seulement d'un jeune cafre qui connaît un peu le portugais. Enfin, nous aurons bientôt les armes indispensables à tout missionnaire, c'est-à-dire un dictionnaire aussi complet que le comportent les circonstances. Je le ferai suivre d'une grammaire en langue cafréole.

« L'œuvre de la mission marche doucement; jusqu'à présent j'étais resté seul sur le champ du combat, et je me voyais dans l'impossibilité de donner un plus grand développement à l'évangélisation des Noirs. Grâce à Dieu, la petite communauté de Tété s'est accrue; nous sommes trois Pères et deux Frères. L'un des Pères est allé à Quelimane pour chercher des provisions; il y a déjà deux mois qu'il est en route. Je l'attends cette semaine; dès qu'il sera de retour, nous fonderons un nouvelle station à Boroma dans une tribu pacifique qui paraît bien disposée.

« Il y a quelques jours, j'ai reçu la députation des envoyés du roi Makonga me demandant d'aller le visiter et baptiser ses enfants. Il y a longtemps que j'ai l'intention de me rendre aux désirs du prince noir; mais jusqu'à présent la guerre qui régnait entre les tribus voisines ne m'avait pas permis d'entreprendre l'expédition. Cette fois je vais m'en occuper sérieusement et je pense prochainement me mettre en route pour Makonga.

« Dans le courant de l'année 1884, j'ai eu la consolation de baptiser quatre-vingts personnes tant adultes que jeunes enfants. J'ai à mes frais une école de quarante-cinq enfants. Depuis trois mois, je suis obligé de recevoir une dizaine de jeunes filles qui n'avaient point de maîtresses pour les enseigner; impossible jusqu'à présent de faire venir des Sœurs dans ces parages. Je souffre beaucoup de cet état de choses : mais je ne puis que gémir en attendant des jours meilleurs. Assurément vos bonnes prières m'ont obtenu force et courage pour porter la croix; car, sans une grâce spéciale du Sacré-Cœur, j'aurais été écrasé. »

Sydney (*Australie*). — Dans le Consistoire qui aura lieu dans le courant du mois de juillet, le Saint-Père élèvera au cardinalat Mgr Moran, archevêque de Sydney.

PRÈS DES GRANDS LACS

DEUXIÈME PARTIE

LE TANGANYKA

Par Mgr CHARBONNIER, de la Société des Missionnaires d'Alger, provicaire apostolique du Tanganyka.

III

AU MASSANZÉ

(Suite 1)

V. *La polygamie.*

RAISONS INGÉNIEUSES DES SAUVAGES POUR SE LA PERMETTRE. — MOYENS POUR LES EN DÉTOURNER.

Un obstacle, plus difficile à vaincre que tous ceux que nous venons d'énumérer pour la vraie conversion de nos Noirs, c'est la polygamie.

Aux yeux de ces pauvres gens, qui ne connaissent, ni la loi de Dieu, ni aucune loi humaine défendant d'avoir plusieurs femmes, la fortune d'un homme consiste à s'en procurer beaucoup, parce qu'à leur avis, il ne serait pas facile de trouver un meilleur placement de ses biens.

« Le mari, en effet, disent-ils, va à la pêche, fait le commerce, se repose quand il veut, pendant que les femmes donnent à la famille la nourriture quotidienne; ce sont elles seules, à peu près, qui piochent pour planter le champ de maïs, de cacaouettes, de sorgho, de patates, de manioc ; à elles aussi revient le soin de les sarcler, de recueillir les diverses récoltes, d'écraser le grain pour le réduire en farine, de faire cuire la bouillie, etc.

« S'il y a guerre, assurément, disent-ils encore, le mari est bien exposé à perdre ses femmes, car ce sont les femmes

(1) Voir les *Missions catholiques* du 5, 12, 19 et 26 juin 1885.

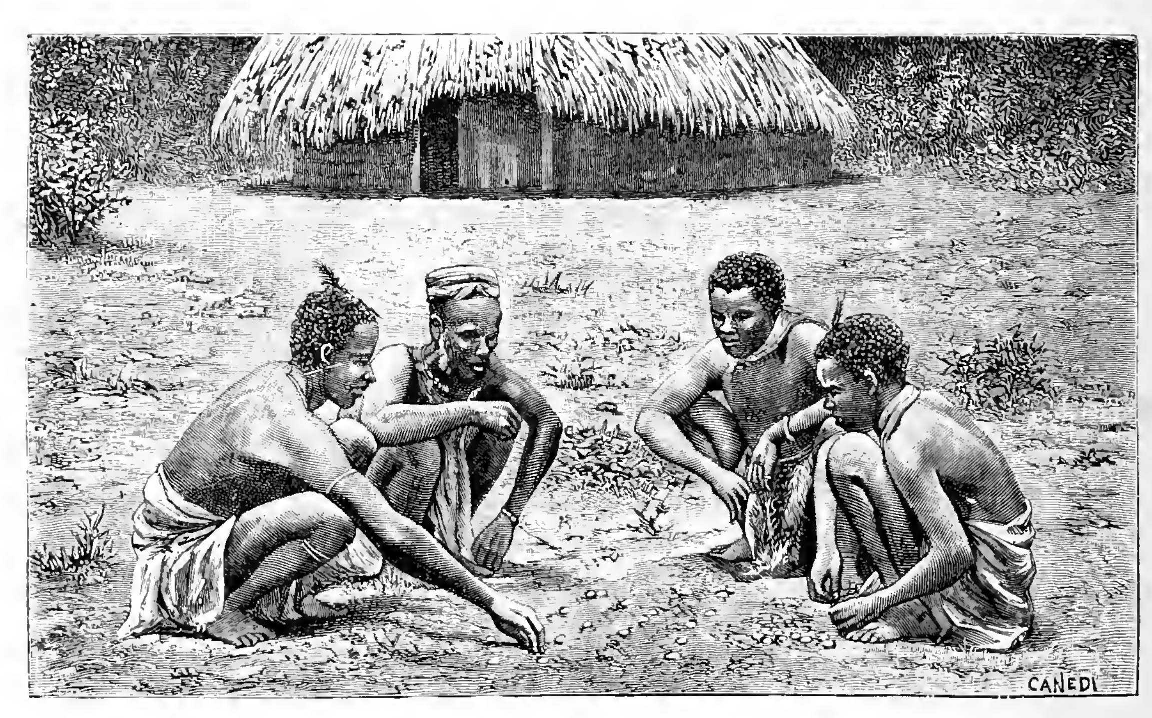
surtout qu'on cherche à réduire en esclavage avec les enfants, et c'est là souvent le seul motif de la guerre ; mais alors tout le bien qu'on a dans sa maison se trouve également exposé et on ne peut facilement l'emporter, tandis que les femmes peuvent fuir et aller se cacher, sans gêner la marche des hommes, avantage qu'on n'aurait pas avec du *pembé* (ivoire), des étoffes, du fil de cuivre et des troupeaux.

« D'ailleurs, en temps de paix, un homme n'est guère libre possesseur de ces derniers biens ; s'il tue une chèvre, il n'en a qu'une petite part, le reste devant être partagé entre ses parents et ses amis ; s'il a de l'étoffe ou du fil de cuivre, tous les jours, les uns ou les autres viendront lui en demander un morceau: ce qui n'arrive pas aussi facilement pour les grains récoltés par la femme, parce que presque tout le monde en a pour se suffire. »

Tel est le raisonnement que font nos sauvages pour faire valoir les avantages de la polygamie.

Pour détourner l'esprit de nos nègres de ces motifs, dont ils s'autorisent pour entretenir le mal qui ronge leur société, il suffirait, ce semble, de leur assurer une protection efficace contre la rapacité des peuplades voisines et la cupidité de leurs concitoyens, d'amener les hommes à prendre l'habitude des travaux des champs, enfin, par-dessus tout, de leur inspirer l'amour et la crainte de Dieu, par l'exemple en même temps que par la parole.

Bien que, jusqu'à ce jour, depuis notre arrivée au Tanganyka, la divine Providence ait permis que notre prestige d'hommes blancs ait suffi généralement pour garantir les peuplades, au milieu desquelles nous sommes installés, des incursions des ennemis, au point, comme nous le verrons plus loin, que, principalement pour ce motif, plusieurs grands chefs recherchent notre amitié ou réclament des missionnaires pour leurs Etats, nous ne pouvons cependant pas espérer humainement qu'il en sera toujours ainsi, et,



AFRIQUE ÉQUATORIALE. — Indigènes du Tanganyka jouant au mbao; d'après une photographie (Voir page 320).

par suite, nous ne pouvons promettre à nos nègres une protection assurée pour l'avenir. Peut-être avec le temps, Dieu y pourvoira-t-il par l'entremise d'un gouvernement vraiment civilisateur, c'est-à-dire sincèrement chrétien. Pour ce qui est du respect de la propriété d'autrui, de l'amour du travail et de la crainte de Dieu, nous avons eu déjà des résultats consolants, et nous en espérons de plus grands encore, en comptant sur la charité de nos bienfaiteurs pour l'œuvre du rachat des esclaves et de l'établissement des villages nègres chrétiens. Nous en avons déjà jeté les premiers fondements avec succès, comme on pourra s'en rendre compte dans ce qui suit.

VI. *L'orphelinat des petits nègres rachetés.*

LE VILLAGE DES NÈGRES CATÉCHUMÈNES. — COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE. — FONDATION DU PREMIER VILLAGE NÈGRE CHRÉTIEN. — NOS RACHETÉS RECHERCHÉS EN MARIAGE PAR LES FILLES NOBLES DU PAYS. — DISPOSITIONS DE NOS PETITS NÈGRES. — ILS ONT PEUR DES BLANCS. — ILS S'APPRIVOISENT. — LEUR AMOUR DE L'ÉTUDE. — LEURS PROGRÈS. — LETTRE ÉCRITE PAR EUX. — LEURS RÉCRÉATIONS. — LEUR CONFIANCE ET LEUR ATTACHEMENT POUR LES PÈRES. — LEUR PIÉTÉ. — LEURS EFFORTS POUR LA VERTU.

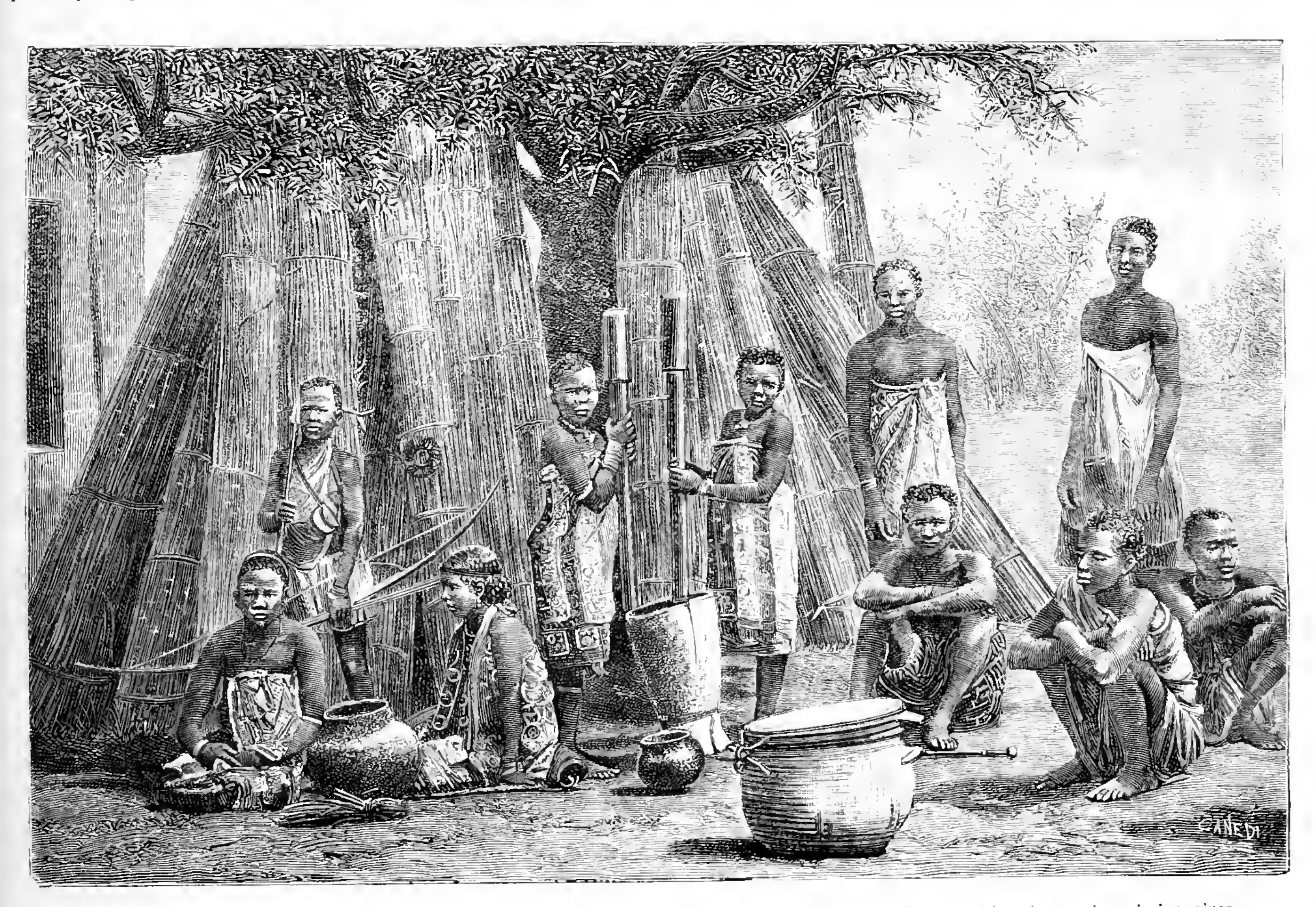
Racheter du double esclavage des hommes et du démon, les pauvres petits enfants nègres arrachés par les impitoyables traitants à leurs parents et à leur pays, fut la première œuvre à laquelle s'adonnèrent, de tout leur cœur, nos missionnaires, dès leur arrivée au Tanganyka.

Les élever dans la connaissance et le service de Dieu, les instruire pour se servir des plus capables en temps opportun, comme auxiliaires de leur mission, les former tous au travail des champs ou à un métier utile dans le

pays, puis, quand ils ont grandi, les marier convenablement dans des villages, formés par eux à peu de frais, comme les prémices des chrétientés naissantes sous la direction paternelle de leurs sauveurs, bien que jouissant de leur liberté, telle a été, telle est et telle sera l'occupation constante des Pères du Tanganyka : c'est le moyen par excellence dont ils se servent, soit pour attirer à eux et à leurs prédications de l'Évangile et du bon exemple les adultes des villages environnants, soit pour remédier aussi peu à peu à la plaie hideuse de la polygamie dont nous avons parlé, et amener ces malheureux sauvages à la vérité, ainsi qu'à la pratique des commandements de Dieu et de l'Église.

Pour se rendre compte du travail d'heureuse transformation, qui se fait sur ces natures encore neuves mais perverties, écoutons quelques-uns des détails donnés par les missionnaires du Massanzé.

« Notre orphelinat de Saint-Joseph de Moulonéva, écrivait le P. Moinet au mois d'avril 1883, dans ses deux années et demi d'existence, a reçu depuis sa fondation, cent jeunes nègres rachetés, dont dix-huit se sont envolés au ciel. Parmi ceux qui nous sont venus d'Oujiji ou d'Ouroundi, nous avons choisi les plus grands qui étaient déjà capables de se suffire par leur travail, pour les marier et former ainsi notre premier village nègre catéchumène : il



AFRIQUE ÉQUATORIALE. — Groupe de jeunes Noirs au repas, à l'ombre d'un manguier ; d'après une photographie prise par les missionnaires.

compte maintenant une quinzaine de familles et quatre nouveau-nés.

« Cette fondation, si extraordinaire pour ce pays, a profondément touché et édifié les habitants du Massanzé, au point que Kissamba, frère du roi défunt, et, à sa suite, Mengi et d'autres chefs des villages voisins, sont venus nous dire que leurs filles regarderaient comme un honneur d'être unies en mariage à nos orphelins ; déjà même quelques propositions ont été faites et nous espérons qu'elles réussiront : ce serait un lien de plus pour attacher ces petits chefs et leurs familles à la mission. C'est aussi une preuve que, même aux yeux des sauvages, les enfants que nous avons rachetés ne sont plus esclaves chez nous, car il est inouï parmi eux qu'un esclave épouse une fille libre. Enfin c'est un avantage obtenu pour l'extirpation de la polygamie ; il est bien entendu, en effet, que nous posons et qu'on accepte la clause de l'unité et de l'indissolubilité du mariage. »

« Pour ce qui est de l'installation de ces jeunes ménages de Noirs, il nous en a coûté sans doute, écrivait le P. Delaunay au R. P. Supérieur général, mais il ne faut pas vous inquiéter outre mesure. Ici, ces établissements exigent beaucoup moins de dépenses qu'en Algérie, parce que, nos nègres étant habitués à se contenter de peu, nous pouvons les maintenir dans cette heureuse habitude, qui nous permettra, ainsi qu'à nos bienfaiteurs, de faire un plus grand nombre de familles chrétiennes.

« N'ayant pas l'idée du bien-être des pays civilisés, ils ne

sont pas tourmentés par des désirs qu'ils ne pourraient satisfaire et vivent très sobrement. Le jour du mariage, on donne à chacun des époux quelques mètres d'étoffe pour s'habiller un peu convenablement, on remet une pioche au mari, une autre à la femme, on leur assigne un coin de terre et un emplacement dans le village où ils se construisent eux-mêmes leur modeste demeure, dont des branches d'arbres et de la paille font tous les frais, se réservant de bâtir plus tard une case en terre. Quand ils ont fait leur petite récolte d'arachides, de patates, de maïs et de sorgho, nous les occupons à d'autres travaux pour ne pas les laisser dans une dangereuse oisiveté, et nous leur donnons une rétribution qui, jointe aux produits de leurs champs, suffit pour les habiller et les nourrir.

« Pour assurer l'installation d'un ménage nègre chrétien, pourvoir à sa subsistance, et faire une modique réserve pour la famille que Dieu lui donnera, la somme de cinq cents francs, ce me semble, pourrait suffire. Parmi nos généreux bienfaiteurs, il s'en trouvera, j'en suis persuadé, qui prendront à cœur de nous doter d'une semblable fondation et d'attacher leur nom à une de ces pépinières de gentils négrillons, qui, devenus enfants de Dieu et participants de sa divine lumière, seront un jour au ciel une couronne de gloire pour leurs bienfaiteurs.

Parlons un peu maintenant de nos plus jeunes rachetés

« Je vous ai entretenu déjà bien des fois de nos petits négrillons de Saint-Joseph de Mouloüéva, écrivait le Père Directeur de l'orphelinat au R. P. Supérieur général au mois d'octobre 1882 ; mon affection paternelle ne me fait, peut-être, voir en eux que leurs qualités et leurs progrès, mais, si je m'écoutais, je ne me fatiguerais pas de faire des éloges sur leur conduite, leur bonne volonté et leur attachement sincère envers leurs sauveurs.

« Il est loin le temps où ces pauvres créatures se croyaient chez nous à l'engrais pour être servies, un jour de fête, sur notre table ! Il est loin le temps où presque tous redoutaient notre présence, où plusieurs étaient dominés par la peur des hommes blancs ! Depuis quelques mois surtout, attentifs aux leçons de catéchisme, de lecture, d'écriture, ils se rendent aussi avec entrain au travail des champs, aux heures marquées par le règlement ; quand ils en reviennent, ils n'en sont pas moins gais et nous manifestent toujours une respectueuse confiance.

« En récréation, ils nous proposent souvent d'eux-mêmes une partie de leur jeu favori, le *Mbao*; c'est un jeu de calcul en usage chez les nègres, au moyen d'une planche ayant 32 cases et 64 petits grains que l'on distribue dans les cases (*voir la gravure page 318*). Ce sont toujours les Pères qu'ils choisissent comme juges de leurs paris et de leurs débats enfantins. Ces jours-ci, deux d'entre eux viennent à moi en me disant :

« Père, n'est-il pas vrai que les Blancs n'ont pas de doigts « aux pieds? » L'autre jour, ils avaient vu chez le Frère Jérôme un pied en fer n'ayant pas de doigts, et ils s'étaient figuré que c'était le pied de quelque Blanc : c'est sur ce fait qu'ils se basaient pour parier que les hommes blancs n'ont pas de doigts aux pieds.

« Dans une autre circonstance, plusieurs vinrent me consulter pour savoir si Joseph, fils de Jacob, était blanc ou noir ; nécessairement ma réponse ne fut pas favorable à ceux qui prétendaient contre leurs camarades qu'il était noir, mais je fus heureux de voir comment ils s'entretenaient de ces questions d'histoire sainte qu'ils lisent tous les jours, et cherchaient à satisfaire leur légitime curiosité.

« Il faudrait les entendre juger les personnages dont il est parlé dans leurs livres!... Quand ils choisissent leurs noms, ils ne s'y trompent pas : ce sont toujours les plus glorieux qu'ils préfèrent :

« Moi je veux m'appeler David et non pas Saül, vous dira « l'un d'eux, parce que celui-ci n'en a tué que mille et « celui-là dix mille. »

« Je vous donne ces détails pour mieux vous faire connaître l'esprit qui anime nos enfants.

« Nous sommes parvenus à leur faire aimer l'étude, et les progrès de quelques-uns sont vraiment surprenants. Deux des plus intelligents, mais qui n'ont commencé à écrire que l'année dernière, viennent d'envoyer au R. P. Guillet à Oujiji, une lettre qu'ils ont faite complètement seuls, et tous nos enfants, aussi bien que les adultes, ont été ravis de voir arriver une réponse à cette lettre, et de l'entendre lire par ceux auxquels elle était adressée. Nous pouvons donc donner un formel démenti à Burton qui avance, sans preuve aucune, et proclame bien haut que le sauvage de l'Afrique équatoriale perdrait plutôt la tête que d'apprendre à lire et à écrire. Nos enfants n'aiment pas moins à prier et à s'instruire de notre sainte Religion qu'à étudier ; nous en jugeons tous les jours par leur tenue recueillie à la prière et à l'instruction. Le plus avancé de tous a poussé le zèle jusqu'à transcrire sur son cahier toutes nos prières et le catéchisme en kisswahili, afin de mieux les apprendre.

« Nous sommes aussi satisfaits de leurs efforts pour se corriger de leurs défauts et bien se conduire : ces pauvres enfants entrent pour la plupart chez nous avec tous les vices de leur sauvage nature déjà développés par les mauvais exemples dont ils ont été les victimes dans leur esclavage. Ils ignorent ce que c'est que le pardon des injures, la justice, la retenue de leurs passions mauvaises ; s'ils obéissent, c'est plutôt par crainte que par vertu ; mais la grâce de Dieu, venant féconder nos efforts, les transforme peu à peu et leur donne une vie nouvelle, la vie du chrétien de N. S. J.-C.

« L'autre jour, dans les jeux, j'entendais un de ces enfants reprendre son frère sur le point de se laisser aller à une action que nous avions défendue :

« Tu ne sais donc plus que le Bon Dieu te voit, le Père « nous l'a dit cependant. »

« Que de fois, pendant que les missionnaires récitent leur office, n'entendons-nous pas quelques-uns de ces enfants dire à leurs camarades : « Les Pères prient, pas de bruit. »

« Le jour, où, ayant fini leur épreuve de postulants, ils sont admis simplement au catéchuménat, c'est pour eux un vrai jour de fête ; que sera-ce quand nous pourrons leur administrer le saint baptême qu'ils nous demandent si souvent avec tant de ferveur !

« Vous le voyez, l'œuvre de Dieu grandit à Saint-Joseph de Mouloüéva. Ah ! que n'avons-nous assez de ressources et de missionnaires pour racheter et élever comme ceux que nous avons là, ces milliers d'enfants qui sont

exposés en vente chaque année à Oujiji, ou que même l'on vient nous offrir! Priez le Seigneur de multiplier le nombre de nos charitables bienfaiteurs. »

VII. *L'esclavage*

SPECTACLE AFFREUX D'UN MARCHÉ D'ESCLAVES A OUJIJI.

L'esclavage se fait ici en grand ; on ne tient aucun compte, à cet égard, des prohibitions faites à la côte orientale d'Afrique. C'est, sur une vaste échelle, la chasse et l'asservissement, la dégradation et la destruction de l'homme par l'homme. Tel est le navrant spectacle dont nos missionnaires du Tanganyka ne sont que trop souvent les témoins affligés et impuissants. Entre bien d'autres horreurs, qui vous ont été dépeintes dans leur réalité et sous des traits si émouvants par notre illustre Fondateur et Père, le cardinal Lavigerie, surtout dans son mémorable rapport à la S. C. de la Propagande au sujet de la création de nos missions de l'Afrique équatoriale, comme confirmation de ce qui vous a été dit de plus lamentable, voici quelques nouveaux détails dont le Père Dromeaux a été le témoin oculaire dans un voyage à Oujiji, après une de ces chasses abominables faites par les Wangouanas au nord du Lac, dans l'Ouroundi, là même où les vénérés Pères Deniaud et Augier, l'année précédente, étaient tombés victimes de leur dévouement pour ces pauvres sauvages.

« J'ai été bien douloureusement impressionné, dit ce Père, à la vue de ces milliers d'esclaves exposés comme une marchandise à la convoitise des acheteurs. En peu de jours, une mort prématurée a fait de grands vides dans leurs rangs. Des femmes assez riches, portant encore des débris de leur parure, parcourent aujourd'hui les sentiers d'Oujiji, trainant de longues chaines et faisant les fonctions de terrassiers ou d'aides-maçons. Plusieurs que j'ai reconnues pour être venues autrefois à notre habitation de l'Ouroundi nous vendre du lait ou des légumes, sont là exposées à l'encan ; si elles refusent d'obéir aux ordres qui leur sont donnés, une mort instantanée les attend. Des enfants sont massacrés sous les yeux de leur mère et si vous demandez raison de ces atrocités à leurs maitres barbares, ils vous répondent avec un diabolique dédain :

« Nous ne pouvons les vendre ! il restera toujours assez « de ces petits chiens que nous ne voulons pas nourrir, et « qui, une fois grands, tenteraient de se venger ; puis il nous « plait de faire de la peine à leurs mères en les égorgeant « ainsi sous leurs yeux ! »

Peut-on envisager rien de plus affreux !

Ah ! quand donc ces malheureux seront-ils mis à l'abri de cet infâme trafic dans le bercail du bon Pasteur sous la protection efficace de la croix ! C'est là notre œuvre de tous les jours, c'est l'œuvre de toutes les personnes charitables qui viennent par leurs aumônes à notre secours. Car, dès le jour où nous aurons converti tous ces peuples à la vraie foi, ce hideux esclavage sera aboli.

(A suivre).

LE PREMIER MISSIONNAIRE DU JAPON AU XIXme SIÈCLE

Par Mgr FORCADE, archevêque d'Aix

V

ARRIVÉE DE L'ESCADRE FRANÇAISE. — L'AMIRAL CÉCILLE. — NÉGOCIATIONS AVEC LE MINISTRE DU ROI. — M. LE TURDU S'INSTALLE A TUMAI. — UN DINER DIPLOMATIQUE. — EXCURSION DANS LE VOISINAGE DE PORT MELVILLE.

(Suite 1)

15 juin. — Promenade avec l'amiral à l'île Lyra, appelée par les indigènes *Yagadji* : elle n'a que quatre villages et il s'en faut que tout son territoire soit cultivé ou même cultivable. Nous remarquons une jolie petite rivière assez considérable pour une île d'aussi peu d'étendue.

16 juin. — On m'annonce après déjeuner l'arrivée du ministre du roi, nommé *Rodjo* en langue du pays, et *Chang-ting-Tchou* en chinois. Le haut personnage, réclamé depuis huit jours, s'est un peu fait attendre ; mais enfin le voilà. L'amiral le recevra demain à une heure de l'après-midi.

17 juin. — Entre midi et une heure, nous allons, l'aide-de-camp et moi, prendre à terre, avec le canot de l'amiral, le ministre attendu. Deux autres canots sont destinés à recevoir les hommes de la suite de Son Excellence. — Après quelques moments d'attente au rivage, le personnage arrive en assez bel équipage. C'est un gros bonhomme d'une soixantaine d'années ; il a une excellente figure : il est beaucoup plus aimable et communicatif que le gouverneur général de *Choui*, avec qui nous avons été précédemment en rapport. — L'Amiral, les commandants des trois bâtiments, un nombreux état-major et tout l'équipage de la frégate étaient sur le pont en grande tenue et en très bel ordre, quand y monta le haut fonctionnaire. Après les saluts d'usage, il est conduit dans la galerie de l'amiral. Là, après quelques banales questions qu'il est inutile de rapporter, la diplomatie commence ainsi :

L'amiral (2). — « Lorsque j'étais à Canton, et que je traitais d'affaires avec *Kiing*, le commissaire impérial, Son Excellence me dit que le roi de *Lieou-Kieou* avait écrit à l'empereur de Chine, au sujet des deux hommes qu'a déposés dans ce royaume la corvette *l'Alcmène*. Est-il vrai qu'une telle lettre ait été écrite et envoyée en Chine ?

— « Oui, nous avons écrit à ce sujet, non à l'Empereur, mais au *Fou-King-tay-fou* de *Fou-tcheou* ; c'était notre devoir.

— « Dans cette lettre, dont j'ai une copie sous les yeux, il est dit, entre autres choses, que Fornier-Duplan, capitaine de l'*Alcmène*, a déposé ces deux hommes *par force* sur votre territoire : est-il vrai qu'on ait eu recours à la violence dans cette occasion ?

(1) Voir les *Missions catholiques* du 24 avril, 1er, 8, 22, 29 mai, 5, 12 et 26 juin 1885.

(2) Il y a certainement des différences dans les termes ; je n'ai pas assez de mémoire pour me rappeler tout mot à mot, mais rien n'est changé pour le fond. — Soit cette observation pour toute circonstance semblable.

— « Non, il n'y a point eu de violence, et jamais nous n'avons écrit une telle chose en Chine. Nous avons dit seulement que deux hommes avaient été déposés fortuitement, sur notre territoire par un navire français.

« — Depuis que ces deux hommes sont dans votre royaume, ont-ils violé en quelque chose les lois du pays ?

« — Jamais, nous n'avons eu aucune plainte à faire contre eux.

« — Quoique *Kiing* n'ait dit le contraire, je suis heureux d'apprendre qu'il en soit ainsi; je suis heureux surtout que Fornier-Duplan n'ait point usé de violence : car alors il aurait formellement agi contre mes ordres.

« Parmi les plaintes que vous avez faites en Chine, se trouvait celle-ci : qu'un des deux hommes laissés chez vous, était un malfaiteur chinois, un homme échappé aux rigueurs de la loi. Il est vrai que précédemment il fut arrêté et même condamné à un exil perpétuel, parce qu'il est de la religion du Maître du ciel, et qu'il a refusé d'y renoncer. Mais cette religion était celle de son père et de sa mère, et ce n'est point un crime d'être attaché à une religion bonne que nous ont transmise nos parents. Aussi à peine arrivé en Chine, ayant appris son malheur, je m'empressai de réclamer en sa faveur auprès du vice-roi de Canton et du commissaire impérial. On écrivit à *Péking*, on révisa la cause, on reconnut son innocence, et, rendu à la liberté, il me fut ramené à Macao. Sachez-le bien, Augustin est un homme honorable; il jouit de mon affection et de mon estime; il est digne de l'amitié et du respect de tous les gens de bien. »

(Trouble profond sur toutes les figures. L'interprète du ministre lui redit la chose en quatre mots; il en passe plus de la moitié. — J'en préviens l'amiral).

— « Ce n'est pas ainsi qu'il faut faire; vous devez redire tout ce que je dis, sans en omettre un mot. »

L'interprète :

— « Quand c'est si long, je ne puis pas tout retenir.

— « On vous en dira dorénavant moins long à la fois ; prenez aussi des notes si bon vous semble ; mais ayez soin de redire tout ce que je dis. »

(On écrit, non sans peine, le panégyrique d'Augustin, et il en est donné au ministre connaissance complète.)

— « Ah ! jamais nous n'avons rien dit de semblable. »

L'amiral (d'un air peu convaincu) :

« Je suis heureux alors que vous ayez tenu une conduite aussi sage ; car si vous eussiez livré ces deux hommes aux Chinois, et que, venant ici, je ne les eusse point trouvés, vous auriez été dans de grandes difficultés. »

L'amiral donne ensuite lecture de la note suivante qu'il a préparée à l'avance : l'interprétation s'en fait difficilement à cause du mauvais vouloir des interprètes du ministre qui, feignent de ne pas comprendre et usent de toutes leurs ruses, pour que, de patience lasse, on laisse la chose là.

Note de M. l'amiral Cécille (1).

Excellence,

« Comme déjà je vous l'ai fait connaître, la nation française « est une nation puissante, et, comme tout ce qui est fort, elle est « généreuse, parce qu'elle n'a rien à craindre. Vous n'avez donc « rien à redouter de la France. Je suis venu ici, ne cherchant que la « justice et n'ayant que des sentiments pacifiques. Mon désir est de « ne causer aucun trouble dans votre pays, de respecter vos usages « et vos lois, de ne rien faire enfin qui puisse contrister le roi du « noble royaume et les grands mandarins. Jusqu'ici vous ne nous « connaissez que très imparfaitement, puisque les relations que « vous avez eues avec les Européens n'ont point été très fréquentes, et que vos défiances les ont rendues difficiles. Je suis venu « pour dissiper tous ces malentendus, établi, des relations d'amitié « et c'est pourquoi je vous parlerai avec vérité. Je désire que vous « ajoutiez foi à mes paroles ; car elles partent d'un cœur bienveillant et sincère.

« Jusqu'à présent vous n'avez vu ici que les Anglais, et, je pense « que vous ne vous repentez point des relations que vous avez « eues avec eux. Vous leur avez rendu des services dont, je le « sais, ils vous sont reconnaissants ; vous n'aurez point non « plus à vous repentir de vos relations avec les Français. « Il est probable que vous verrez les Américains qui font « un grand commerce avec la Chine. Vous connaissez aussi les « Russes qui ont une légation à *Péking*; quelques-uns de vos « mandarins ont visité leur Archimandrite, en allant en Chine « payer le tribut. La France, l'Angleterre, la Russie sont les trois « premiers Royaumes de l'Europe ; leurs Empereurs commandent à plusieurs millions d'hommes ; les mers sont couvertes de « leurs vaisseaux, et leur commerce s'étend à toutes les parties du « globe. Ces trois grands peuples sont en paix ; les Empereurs « et leurs sujets vivent dans la plus parfaite concorde, et maintenant même la Reine d'Angleterre est en France auprès de « notre grand Empereur, à qui elle est venue faire une visite, « comme à son meilleur ami.

« Jamais peuple ne s'est repenti d'avoir la France pour amie. « plus d'une fois l'Empereur s'est posé comme intermédiaire pour « protéger les faibles contre les forts. Par son génie et le respect « qu'il inspire aux autres rois, il a pu arrêter des guerres prêtes « à éclater.

« Le système d'isolement dans lequel, comme le Japon et la « Chine, vous avez vécu jusqu'en ces derniers temps est mauvais. « L'exemple de la Chine le prouve ouvertement ; quand lui est « survenue la guerre avec les Anglais, on l'a vue comme un homme « sans ami, qui dans le malheur est réduit à ses seules ressources, « qui n'a, de personne, ni secours ni conseil. Aussi l'empire de la « Chine a-t-il succombé. Que si alors l'illustre *Tao-Kouang* avait « eu, comme maintenant, l'Empereur des Français pour ami, il est « probable que la guerre n'aurait point éclaté, et que toutes les « difficultés auraient été résolues par notre grand Empereur, qui, « comme je l'ai déjà dit, est aussi lié d'amitié avec la reine d'Angleterre.

« L'empereur des Français a fait dernièrement un traité d'amitié « et de commerce avec l'empereur de la Chine. Pour en venir là « il n'a pas été nécessaire de faire la guerre. Le traité a été de « part et d'autre volontaire ; il a été pour l'avantage des deux « parties ; il a été fait par le mutuel désir de lier une amitié éternelle. D'après ce traité, les navires de commerce français peuvent trafiquer dans cinq ports de la Chine, savoir : Canton, « Amoy, Fou-tchéou, Ning-Po et Chang-Haï. Quant aux bâtiments « de guerre, ils peuvent aller dans tous les ports sans exception « pour y faire reposer leurs équipages, s'y réparer, acheter des « vivres ou autres choses nécessaires. — Ce qu'a accordé à la « France le grand empereur de la Chine, l'illustre roi de *Lieou-Kieou*, qui n'est ni moins éclairé, ni moins sage, peut bien, ce « me semble, nous l'accorder dans les ports de son royaume.

« L'exemple qu'a donné le grand empereur de la Chine est bon « à suivre. C'est par le commerce que les royaumes acquièrent de « la prépondérance, des richesses et de la force ; il donne de l'activité aux peuples, il répand de l'aisance sur toutes les classes « de la société ; par le commerce, les famines deviennent impossibles. Rappelez-vous les temps glorieux du roi *Chang-Pa-tse*, « sous le règne de qui les royaumes de *Fou-Kou-zan* et de *Nou-zan* furent réunis à celui de *Tchou-zan* ; les jours du roi *Chang-tchông* qui fit tant pour l'industrie et le commerce de ces îles. « Alors le noble royaume brilla d'un grand éclat et jouit d'une « prospérité inouïe. Alors vous aviez de nombreuses relations

(1) Je donne ici cette note traduite de la version latine que j'avais faite pour Augustin ; l'original n'est plus entre mes mains.

« avec l'étranger ; alors vous aviez un grand commerce avec la « Chine, Formose, et dans le Japon avec Hinga, Satsouma, Arima, « Amakousa et Hocata. On dit même qu'on vit alors de vos jonques en Cochinchine, en Corée et jusqu'à Malacca. Le commerce « avait procuré au noble royaume une si grande quantité de « monnaie d'argent et de cuivre, que, dans le *Fo-Kien* et le *Tché-Kiang*, elle en devint rare, et que les Chinois en portèrent des « plaintes à l'Empereur.

« Que sont devenus ces beaux temps du noble royaume ? Où « sont allées ces richesses dont se glorifiaient vos ancêtres ? Où « est aujourd'hui la puissance et la gloire des anciens rois du « noble royaume ? Tout cela s'est évanoui. Mais cette gloire, ces « richesses, ces splendeurs des âges passés peuvent renaître, et « c'est par le commerce que vous y arriverez. Si vous établissiez « des relations intimes avec les Européens, votre royaume redeviendrait, comme autrefois, le centre du commerce de la Chine, « de Formose, du Japon et de « la Corée. Vos rois repren- « draient cette position élevée « et cette grande puissance dont « ils jouissaient autrefois. C'est « pourquoi je vous propose de « faire avec la France un traité « semblable à celui que nous « venons de conclure avec la « Chine. »

Enfin, vers les six heures du soir, la difficile lecture de cette note étant achevée, sur la demande du ministre, on promet de la faire traduire en chinois et de lui en donner une copie, afin qu'il puisse, sans crainte de se tromper, référer du tout au roi. Son Excellence ne peut rien décider par elle-même.

L'Amiral : — « Quel jour et à quelle heure pourrai-je avoir l'honneur de rendre à Son Excellence la visite qu'elle m'a faite ?

— « Je suis ici dans la campagne, dans une petite et sale maison ; je prie le grand mandarin de se dispenser de me rendre ma visite ; je ne pourrais le recevoir convenablement.

— « Je sais fort bien que Son Excellence n'est point ici dans son palais. Quelle que puisse être la maison où elle se trouve, j'irai de très bon cœur, et je saurai tenir compte des circonstances. »

On insiste de plus d'une manière pour détourner l'amiral de son projet de visite, mais, comme il tient bon, on finit par lui dire qu'on lui fera savoir plus tard le jour où il pourra être reçu ; on a besoin de faire des préparatifs, etc.

Le ministre, conduit par l'amiral, visita avant de se retirer la batterie de la *Cléopâtre*, beaucoup trop belle sans doute à ses yeux. Il s'en retourna à terre comme il était venu ; l'aide-de-camp et moi, nous l'accompagnons encore.

Le salut de neuf coups de canon dont on l'honora à son départ, fut magnifique, grâce à l'écho des montagnes qui entourent l'étroit bassin où est mouillée la frégate. Le bonhomme n'avait jamais entendu pareil fracas : mais, loin d'être effrayé ou de paraître l'être, suivant l'usage de ses honorables compatriotes, il se contentait à chaque coup de rire en se bouchant les oreilles. Je vis aussi avec plaisir qu'il écoutait sans morgue, les mots que çà et là je lui adressais, et qu'il me répondait de bonne humeur. Voilà qui est rare et beau de la part d'un grand mandarin ! *(A suivre).*

NÉCROLOGIE

Mgr Ignace Bourget, ancien évêque de Montréal, archevêque titulaire de Martianopolis.

Le doyen de l'épiscopat américain, Mgr Bourget, est mort le 7 juin dernier, dans sa retraite du Sault en Récollet. Nous empruntons au *Nouveau Monde* de Montréal les principaux traits de l'article qu'il consacre à l'illustre défunt dont le Canada pleure la perte.



Mgr Ignace Bourget, ancien évêque de Montréal, archevêque titulaire de Martianopolis, né le 30 octobre 1799, mort le 7 juin dernier.

« Soixante et treize ans ; trente-quatre d'épiscopat, et cinquante de sacerdoce. C'est par ces mots que, il y a douze ans, M. David saluait le 50me anniversaire de l'ordination de Mgr Bourget.

« Les cheveux blancs, lisses et soyeux ; les yeux bleu-pâle, le regard doux et placide que donnent la vertu et l'habitude de la méditation, le front haut, saillant, tous les signes de l'énergie dans le haut de la figure, et de la douceur dans la bouche, dans le sourire ; le teint frais et coloré de la jeunesse ; une physionomie pleine de bienveillance et de recueillement ; nous avons tous encore présent devant les yeux le visage du bon archevêque que Dieu vient de rappeler à lui.

« C'est en 1821 que commença la vie publique de Mgr Bourget. Mgr Plessis ayant obtenu la division de son vaste diocèse, M. Lartigue, prêtre du séminaire de Saint-Sulpice, fut nommé évêque auxiliaire. Le nouveau prélat ayant demandé à Mgr Plessis un secrétaire, l'évêque de Québec lui indiqua un jeune ecclésiastique du collège de Nicolet. « On le dit un peu scrupuleux, ajoutait « Mgr Plessis, mais nul ne fera mieux votre affaire. »

« Ce jeune ecclésiastique était né, le 30 octobre 1799, dans une concession de la Pointe-Lévis, connue sous le nom de « Arlaka ». L'humble maison où il vit le jour est devenue célèbre ; les gens de l'endroit la montrent avec orgueil au touriste curieux, en disant : « C'est là qu'est né « Mgr Bourget. »

« Son père, Pierre Bourget, était à la tête d'une famille de treize enfants ; Ignace était le onzième. Après avoir été à une école de la paroisse de Beaumont, il entra au séminaire de Québec et fut ordonné prêtre le 29 novembre 1822.

« Le jeune secrétaire fut d'un grand secours à Mgr Lartigue ; son zèle, son activité et son dévouement lui gagnèrent en peu de temps la confiance de tous. Aussi lorsque, en 1836, Mgr Lartigue fut nommé évêque de Montréal, il se hâta de s'adjoindre comme coadjuteur celui qui, depuis dix ans, partageait ses labeurs. Le 25 juillet 1837, le modeste enfant de Lévis était consacré évêque de Telmesse, dans la nouvelle cathédrale, au milieu d'un concours immense du peuple et du clergé. Ce fut un grand jour, une fête brillante pour le diocèse.

« Trois ans plus tard, la population de Montréal se pressait dans la même enceinte pour rendre ses derniers devoirs aux restes mortels de son premier évêque.

« Son successeur était tout nommé d'avance. Mgr Bourget prit possession du siège épiscopal, le 23 avril 1840.

« Il faudrait bien des pages pour raconter tous les bienfaits et les événements glorieux de son épiscopat, la fondation de nombreuses communautés, de maisons de charité et d'éducation, et d'une vingtaine de Sociétés, confréries ou pieuses congrégations ; l'établissement dans le diocèse des membres de la Compagnie de Jésus et des RR. PP. Oblats, si populaires parmi nous : des dames de la Providence, du Bon-Pasteur, de la Miséricorde, des Frères Joséphites et de St-Viateur, des Pères et Religieuses de Sainte-Croix ; l'institut des Sourds-Muets, l'Association des Dames de Charité, la Société Sainte-Blandine, l'Hospice Saint-Joseph pour les prêtres vieux et infirmes, plusieurs salles d'asiles, etc.

« Il s'est associé à toutes les généreuses aspirations, à tous les dévouements qui avaient pour but de développer les vocations religieuses dans son diocèse.

« Il a écrit de trois à quatre cents mandements et lettres pastorales dont plusieurs sont fort remarquables.

« En 1873, le vénérable vieillard demandait et obtenait un coadjuteur dans la personne de Mgr Fabre. Trois ans plus tard, il donnait sa démission comme évêque de Montréal, était nommé archevêque de Martianopolis et laissait à Mgr Fabre le soin de gouverner le diocèse.

« Depuis lors Mgr Bourget a vécu dans sa retraite du Sault-au-Récollet, retraite qui n'a été interrompue que par un voyage de quelques mois à la Ville Eternelle, en 1881.

« Mgr Bourget laisse après lui une mémoire impérissable et vénérée de tous ; les fidèles du diocèse de Montréal, en particulier, l'invoqueront avec une confiance d'autant plus grande que, de son vivant même, ils attachaient à sa personne la vénération qu'on attribue aux saints. »

M. Bourelle, des Missions Etrangères de Paris, missionnaire au Japon méridional.

Les journaux de Nagasaki annoncent la mort tragique d'un jeune missionnaire de cette ville, M. Florentin-Auguste Bourelle. Voici en quels termes le *Rising Sun* (Soleil levant) s'exprime au sujet de ce déplorable événement :

« Nous sommes vivement affligés de la triste nouvelle arrivée de Goto à la mission catholique. Le R. P. Bourelle a fait naufrage le 16 avril à la hauteur des îles Goto et s'est noyé avec douze chrétiens dans un voyage en bateau de Nagasaki à Goto. Au moment du départ, le temps était au beau : mais, peu après, un violent orage s'éleva. La barque n'atteignit pas sa destination ; seulement, le 18 avril, le chapeau du Père Bourelle et plusieurs autres objets reconnus pour appartenir au bateau perdu, furent trouvés sur le rivage ; le bateau lui-même fut également trouvé ; mais aucune des personnes qui le montaient n'a reparu.

« Le missionnaire défunt, né à Hermonville, diocèse de Reims, était venu au Japon en 1876. Il n'était âgé que de trente-huit ans. Bien connu pour son zèle et son urbanité, il se dévouait plus particulièrement à la classe pauvre de son nombreux troupeau : il était aimé de tous et sa perte est vivement regrettée. »

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(Édition française)

Mme de Chazotte à La Palud, diocèse d'Avignon.................. 5
J. C. à Lavaur, diocèse d'Alby, avec demande de prières pour des grâces spéciales 20
M. Drouhin, à Dijon 10

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Puginier).

Anonyme du diocese de Luçon, plusieurs intentions........... 5

A Mgr Bracco, patriarche de Jérusalem, pour l'église du Sacré-Cœur de Bethléem.

Une anonyme du diocese de Cambrai............................ 100

A Mgr Azarian, pour l'église Notre-Dame du Spasme, à Jérusalem.

Une anonyme du diocèse de Cambrai............................ 100

Pour les missions de Chine les plus éprouvées (M. Delpech).

Anonyme du diocèse de Saint-Brieuc 80
M. et Mme de G... diocèse de Luçon............................ 500

Pour les missions du Tong-King les plus éprouvées (M. Delpech).

M. et Mme de G... diocèse de Luçon 500

A Mgr Puginier, pour les victimes de la persécution au Tong-King occidental.

Anonyme de Chaumont............................ 10
M. l'abbé Bonjour, à St-Martin d'Estreaux, diocèse de Lyon...... 10

A Mgr Croc pour les missions du Tong-King méridional.

C. F. à Gand, Belgique 30

A Mgr Puginier, pour l'église N.-D. de Lourdes, au Tong-King.

Une abonnée de Paris............................ 100

A Mgr Croc, pour M. Ch. Blanck, pour les victimes de la famine au Laos Tonkinois.

Un abonné de Caen, diocèse de Bayeux............................ 2[illegible]

A Mgr Laouënan, vicaire apostolique de Pondichéry, pour la mission de Gengy dévastée par les inondations.

Anonyme de Chaumont, diocèse de Langres... 30

A M. Gabillet, missionnaire à Pondichéry, pour la fondation du village de St-Michel de Gengy.

Un abonné de Caen............................ 2[illegible]

A Mgr Lavigerie, pour élever une chapelle à sainte Perpétue et sainte Félicité.

Un abonné de Caen............................ 2

A Mgr Riehl, pour la mission de Sénégambie.

Un abonné de Caen 2

Pour la mission du Niger en souvenir du R. P. Holley.

Un abonné de Caen............................ 2

(La suite des dons prochainement.)

Th. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



ÉGYPTE. — La ville de Suez, vue de la mer à l'est; d'après un dessin du R. P. Gallen (Voir page 334).

LA PERSÉCUTION AU TONG-KING

Dans notre numéro du 5 juin, nous avons publié une lettre de Mgr Puginier, dans laquelle il nous fait part de ses appréhensions au sujet d'un prêtre indigène. Les craintes du vénérable évêque se sont malheureusement justifiées; la relation suivante nous montre et la patience de la victime et la cruauté des bourreaux.

LETTRE DE MGR PUGINIER, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, A MM. LES DIRECTEURS DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Hà-nôi, 22 mai 1885.

Mes craintes au sujet du prêtre indigène arrêté le lendemain de Pâques, se sont malheureusement réalisées: il a été tué d'une manière horrible. Après avoir essayé de le faire racheter à prix d'argent, une fois que les préliminaires de la paix ont été connus, j'ai prié le général Brière de l'Isle, commandant en chef, d'écrire au mandarin supérieur des troupes chinoises pour obtenir la délivrance de notre prisonnier. Le courrier porteur de la lettre du général venait de partir, lorsque je reçus un télégramme de Son-Tây, par lequel le Père Richard, m'annonçait brièvement : « *Curé Câp* (nom du prêtre) *tué par Chinois.* » Deux jours après, je recevais du même Père une lettre me donnant des détails sur l'exécution.

Après son arrestation, ce prêtre avait été conduit successivement dans cinq ou six forts occupés par les Chinois. Malgré son âge avancé, il avait soixante ans, et son état de faiblesse, car il avait été miné par les fièvres et les fatigues du ministère dans une paroisse montagneuse et malsaine ; malgré cela, dis-je, et ses cheveux blancs, on lui avait mis la cangue au cou, et il devait la porter nuit et jour même dans ses voyages. On le conduisit enfin à un grand fort, situé à trois journées de marche de Hung-hoá, sur le fleuve Rouge : c'était là le quartier général du grand chef des Chinois.

Le prêtre avait pu conserver un petit christ qu'il portait sur sa poitrine, et les Chinois l'ayant aperçu, lui demandèrent ce que c'était. Il leur répondit : « C'est mon maître et c'est aussi le vôtre. » Alors, sur l'ordre du chef, il fut enterré vivant, la tête en bas et les pieds en haut. Ses jambes sortaient de terre depuis les genoux, et on y avait attaché un écriteau sur lequel étaient tracés des caractères chinois dont voici la traduction : « C'est ainsi que seront traités les sectateurs de la religion perverse. » Son corps fut laissé plusieurs jours dans cet état et des personnes qui l'ont vu, ont raconté que la partie de ses jambes qui sortait de terre, était enflée outre mesure et de la grosseur d'un sac.

Il est certain que le prêtre a été tué par les Chinois : il paraît certain aussi qu'il a été enterré vivant, car plusieurs témoins l'ont affirmé. Quant aux autres détails, ils ont été racontés par des personnes dignes de foi, et je les rapporte tels qu'on me les a donnés, en attendant que je puisse interroger des témoins présents à l'exécution. On m'a dit aussi qu'on avait voulu faire apostasier le prêtre et que, sur son refus, il avait été condamné à mort. Il ne m'a pas encore été possible de vérifier ces faits, attendu que les prêtres des paroisses supérieures n'ont pu rentrer à leur poste à cause des rebelles qui continuent à infester le pays et qui sont particulièrement ennemis des chrétiens.

Avant de terminer ce récit, je dois ajouter quelques détails intéressants sur le prêtre dont je viens de parler. Je l'ordonnai au sacerdoce le 6 janvier 1871, et je l'envoyai comme vicaire dans la paroisse dite Dice phong, qui comprend la province de Kiòng hoa et une petite partie de celle de Son tây. Le nombre des chrétiens de cette paroisse est environ de mil huit cents, mais ils sont disséminés dans dix-sept villages très éloignés les uns des autres. Il faut une bonne journée de marche pour traverser la paroisse du nord au sud et autant pour aller de l'est à l'ouest. Six chrétientés se trouvent enfoncées au loin dans les montagnes et on n'y arrive que par des chemins peu pratiqués et très escarpés. En résumé la paroisse de Dice phong est très malsaine et très difficile à desservir.

Ce prêtre a payé un dur tribut à l'acclimatement, et, pendant plus de quatorze ans qu'il a été dans sa paroisse, d'abord comme vicaire et ensuite comme curé, il n'a pas passé de semaine sans éprouver au moins un fort accès de fièvre, et souvent trois et même quatre.

Il était un modèle de dévouement pour assister les chrétiens moribonds. Que de fois on est allé le chercher par un temps de pluie, alors qu'il avait lui-même la fièvre, pour des malades éloignés de sept ou huit heures de marche, auprès desquels on n'arrivait que par de très mauvais chemins ! Sans se plaindre, sans songer s'il était souffrant lui-même et sans considérer la longueur et les difficultés de la route, il se faisait jeter sur son filet, et partait de nuit par le mauvais temps, subissant l'accès de fièvre dans le voyage. Dans sa vie de prêtre, c'est par centaines qu'on peut compter les cas de dévouement de ce genre.

Lorsque j'ai appris son arrestation, la perte d'un prêtre m'était pénible, mais ce qui m'affligeait particulièrement, c'était la pensée qu'il serait privé à ses derniers moments des sacrements de la Sainte Église, lui qui avait montré un si grand dévouement pour assister les fidèles à leur lit de mort. Aussi, lorsque j'ai reçu les renseignements dont j'ai parlé plus haut, bien que je n'aie pas encore pu les contrôler, je me suis réjoui dans la pensée que le Seigneur, en sa miséricordieuse bonté, lui avait accordé des grâces particulières pour le dédommager de la privation des derniers secours de la religion. Lorsqu'il m'aura été possible de prendre de nouveaux renseignements, je m'empresserai de vous les communiquer. En attendant, je me recommande et je recommande ma mission si éprouvée à vos bonnes prières et à celles de vos religieux lecteurs.

A la même date, Mgr Puginier écrit les lignes suivantes à M. le Supérieur du séminaire des Missions Etrangères de Paris, qui lui avait fait connaître l'impatience avec laquelle on attendait en France quelques détails sur les missionnaires massacrés au Laos au commencement de l'année dernière :

« Je comprends le désir et l'impatience que l'on éprouve en France de recevoir des renseignements sur les confrères massacrés au Laos. Mais je n'ai moi-même rien pu apprendre de nouveau. Le Père Tamet seul aurait pu nous donner des détails, et il a été tué lui-même avant que j'aie pu me mettre en relation avec lui. La seule lettre qu'il m'ait écrite, je l'ai communiquée dans mon rapport sur les massacres. A diverses reprises, j'ai essayé d'envoyer des personnes au Laos, mais les communications sont extrêmement difficiles et même dangereuses. Il ne m'a pas encore été possible non plus de me procurer un seul objet qui ait appartenu à ces chers confrères. La situation reste toujours telle que je ne prévois pas le moment où il me sera permis de faire un premier envoi de missionnaires pour aller visiter, consoler et réconforter les catéchumènes et néophytes du Laos si éprouvés et si délaissés. Je voudrais bien pouvoir les envoyer l'hiver prochain, mais il faudra pour cela un changement bien prompt que Dieu seul peut amener. »

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Le Saint-Père, approuvant une proposition de la Sacrée Congrégation de la Propagande, a élevé à la dignité épiscopale M. Auguste Bonetti, prêtre de la Congrégation de la Mission (Lazaristes), curé depuis quinze ans de la paroisse de l'Immaculée Conception de Salonique. L'église titulaire de Cardica en Thessalie a été assignée au nouveau prélat par bref apostolique. Mgr Bonetti se rendra à Paris pour recevoir la consécration épiscopale dans la maison mère de sa Congrégation, puis il retournera à Salonique où il fixera sa résidence.

— Mgr Moran, archevêque de Sydney, mandé à Rome par le Saint Père, pour être élevé au cardinalat, est parti le 6 juin et arrivera dans la ville éternelle le 13 ou le 14 du mois courant.

— Dans l'audience accordé le 2 juillet à S. Em. le cardinal préfet de la Propagande, Sa Sainteté a nommé camériers secrets MM. Hugues O'Kourke et Patrice Mac-Daughlin, prêtres de l'archidiocèse de Tuam (Irlande).

DÉPART DE MISSIONNAIRES

Dans le courant de l'année 1884, l'Ordre Séraphique a envoyé aux missions étrangères trente-huit religieux.

Aux missions de Terre Sainte, les RR. PP. Jérôme, de Siycies; Louis Cimarelli, de Foligno; Jean, de Malte; Michel, de Cori; Nicolas, de Monte Vidone; Augustin Holohan, irlandais; Thomas, de Cori; Apollinaire Leibert, de Saxe; Hermann Dreimuller, de Saxe; et les Frères Louis, de Castelnuovo; Isidore, de Roscoff, français; François Echevarria et Raymond de Villalbe, espagnols; Marcart Timpller, Romuald d'Arpino, Joseph d'Alexandrie et Prosper de Saint-Donat, tyroliens.

Aux missions de Chine : Au Chan-tong, les RR. PP. Pie de Nettuno et Roch d'Arena; — Au Chan-si, les RR. PP. Hugolin Villaret et Théodoric Balat, français; — Au Chen-si, les RR. PP. Etienne Rougé, de Beauteville, et Amédée Tissot de La Barre, de Paris; — Au Hou-nan méridional, les RR. PP. Edmond Rœdiger et Jean de Capistran Goelte.

A Constantinople, les RR. PP. Pacifique, de Collepardo; Odoric, de Gènes, et Simon Wilizynski, polonais;

En Albanie, les Frères Pascal Menes et Jovite Ravagni.

Aux missions d'Amérique : En Bolivie, pour le collège apostolique de Tarata, le R. P. Ange Grosso, de Malte, et le Frère Gabriel de Teano; pour le collège apostolique de Tarija, le R. P. Zacharie de Saluces et Térence de Villa di Roti; — Au Chili, pour le collège apostolique de Castro, le Frère Louis Melloni, bolonais; — Dans la République argentine, pour le collège apostolique de Salta, le R. P. François-Marie, de Novare, et le Frère Pierre Papini.

INFORMATIONS DIVERSES

Salonique. — Sœur Elisabeth, Fille de la Charité à Salonique, nous écrit le 19 juin 1885.

« Le jeudi 4 juin, la petite église de Salonique réunissait à la grand' Messe, une nombreuse assistance de fidèles. On devait promulguer les bulles pontificales élevant à l'épiscopat, sous le titre d'évêque de Cardica, le respectable Mgr Bonnetti, leur pasteur et leur père depuis vingt-cinq ans. Non seulement les catholiques, mais tous les cultes et toutes les nationalités y avaient pris place, car tous les enfants de notre ville, quels qu'ils soient, ont su toujours avoir recours au dévouement du vénéré missionnaire; aussi ont-ils tenu à honneur de lui prouver combien ils étaient heureux de se joindre aux catholiques en cette circonstance.

« MM. les Consuls des différentes nations s'y étaient rendus, à l'invitation de M. le Consul de France; le gouverneur général s'y était fait représenter.

« Mgr Mladenoff, qui avait été chargé par le délégué du Saint-Siège, Mgr Rotelli, de remettre le bref pontifical à Mgr Bonetti, en a donné lecture après l'Evangile, l'a traduit et commenté; ensuite il a remercié MM. les Consuls, il a adressé au nouvel élu quelques mots profondément sentis, tels que sait en dire un cœur reconnaissant à un père affectueusement aimé.

« Mgr Mladenoff a remis ensuite le bref pontifical à Mgr Bonetti et celui-ci a continué d'offrir le divin sacrifice. Tous les assistants, turcs, israélites, grecs, bulgares et protestants sont restés jusqu'à la fin de de la messe dans un silence et un ordre parfaits.

« Cette journée demeurera à jamais mémorable chez les habitants de notre ville, qui désiraient vivement posséder un évêque latin, comme l'avaient eu jadis leurs pères dans la foi. »

Kiang-Si méridional. — Mgr Rouger, vicaire apostolique du Kiang-Si méridional, écrit de Ki-Ngan, le 30 mars 1885 :

« ... Nos épreuves ne sont point encore terminées. M. Liou, confrère chinois, qui était en mission chez les catéchumènes de Yun-Sin, à trois journées de Ki-Ngan, vient d'être dépouillé de tout : vases sacrés, ornements, habits, couvertures, viatique, etc., etc... son catéchiste de même. Les maisons des néophytes chez lesquels il logeait, ont été démolies par les ennemis du nom chrétien; et nous voilà, comme tout l'hiver passé, obligés de subvenir aux nécessités de familles entières. Notre argent s'en va tout comme l'eau de la rivière....

« Toutefois nous ne perdons point courage, et nous espérons que de bonnes âmes, touchées de notre misère et de celle de nos infortunés chinois, nous aideront à réparer tant de pertes et à relever tant de ruines. D'ailleurs, la persécution, dans les desseins du bon Dieu, sert merveilleusement à séparer la paille du bon grain. La plupart des néophytes, après avoir passé par le creuset des souffrances, sont plus forts dans la foi, et nous consolent par leur courageuse persévérance; quelques autres, catéchumènes seulement de nom, retournent en arrière, et c'est un bien pour leurs voisins, qui n'auront plus à souffrir du contact de gens, manquant de vraies convictions, et ne voulant se soumettre qu'à demi aux commandements de Dieu et aux lois de la sainte Église... »

Afrique centrale. — Mgr Sogaro, vicaire apostolique de l'Afrique centrale, a reçu à Vérone la dépêche suivante du R. P. Dominique Vicentini, supérieur de la procure du Caire :

A MONSEIGNEUR SOGARO.

Le Caire, 25 juin.

Bonomi arrivé hier soir sain et sauf à Dongola. Ohrwalder et Rossignoli sont à El-Obéid.

VICENTINI.

Les RR. PP. Bonomi, Ohrwalder et Rossignoli sont trois missionnaires de l'Afrique centrale. On les savait tous les trois dans la capitale du Kordofan. Le R. P. Louis Bonomi a seul réussi à franchir l'immense désert qui sépare El-Obéïd de Dongola.

En nous transmettant cette nouvelle, le R. P. Sembianti, supérieur de l'Institut de Vérone, ajoute :

« Peut-être l'heureux échappé nous suggèrera-t-il un moyen de venir en aide aux missionnaires et aux pauvres Sœurs qui languissent depuis trois ans entre les mains du Madhi. »

La situation des infortunés captifs est toujours des plus lamentables. Mais on ne sait rien de nouveau sur leur sort. Les renseignements publiés dernièrement à leur sujet sont contradictoires. D'après les uns, le Mahdi refuserait de les rendre. D'autre part, le journal arabe l'*Akbar* publie cette lettre que le Madhi envoyait récemment à l'émir de Shendy :

« Tu me dis, lui écrit le faux Prophète, que la résidence des anciens sultans de Shendy a été détruite et que les lions et les chacals vivent dans leurs palais. Tu recevras ci-joint la somme de six cents tallaris pour couvrir les frais de réparation du palais, car je compte y fonder une *medresseh* (école de théologie) pour 250 talamiars (étudiants en théologie). Je compte affecter à cette institution le tiers de la rançon que je recevrai pour les missionnaires et les religieuses qui sont entre mes mains. »

— Nous apprenons que Mgr Sogaro sera élevé prochainement à la dignité épiscopale.

PRÈS DES GRANDS LACS

DEUXIÈME PARTIE

LE TANGANYKA

[illegible] CHARBONNIER, de la Société des Missionnaires d'Alger, provicaire apostolique du Tanganyka.

III

Au Massanzé

(Suite [1])

VII. *La superstition et les sorciers.*

Épreuve du poison et du feu. — Résultats obtenus contre cette superstition. — Superstitions au sujet des Wamzimous (esprits) du lac. — Des plantations de bananiers. — Les sorciers, leur singulier costume. — Les Wagangas ou sorciers médecins. — Instruments de sorcellerie. — Un sorcier confondu.

Aux yeux des nègres, ni les maladies, ni les décès, ni les accidents de tout genre, ni aucun fait un peu extraordinaire n'arrivent naturellement : en tout cela, ils croient voir une cause secrète, un sort, une malveillance de la part de leurs ennemis et, souvent, ils se mettent à la recherche du prétendu coupable par des épreuves terribles dont les plus usuelles sont celles du poison ou du feu : pour eux, si l'accusé est innocent, il résistera à cette épreuve, sinon il périra et ce sera une preuve irrécusable de sa culpabilité.

Il est difficile de faire entendre à nos sauvages du Massanzé qu'ils sont, sur ce point, dans une grossière erreur, qui les expose tous à des malheurs irréparables. Dieu aidant, nous avons cependant obtenu de bons résultats.

Citons quelques faits. Au mois de novembre 1881, le roi vient chez nous et nous demande ce que nous pensons d'un conseil, auquel il doit assister ce jour-là même ; il nous expose ainsi l'affaire, qui doit y être traitée : « Il y a quelques jours, le chef de Lougomba, village à une heure de Moulonéva, a perdu une de ses femmes, qui, malgré sa jeunesse et sa forte constitution, est morte subitement, sans cause apparente. On appelle en même temps les sorciers, (*Nganga*s) et les empoisonneurs, ainsi que tous ceux qui peuvent être accusés de haine contre la personne défunte : devant le conseil réuni, il sera distribué aux accusés un poison violent ; ordinairement, c'est du jus d'euphorbe. Ceux qui sont coupables du crime, dont les sorciers les accusent, ne peuvent vomir le poison et expirent bientôt dans des souffrances atroces ; les innocents, au contraire, rejettent immédiatement le poison. Nous disons au roi que tout cela est de la superstition et qu'il fera bien de ne pas aller autoriser de sa présence le meurtre de plusieurs personnes innocentes. Nous lui expliquons ensuite comment certains des accusés plus faibles ou plus jeunes que les autres ne peuvent résister à la violence du poison, comment aussi il arrive que les plus robustes résistant mieux peuvent rejeter le poison qui produit l'effet d'un vomitif et ont ainsi la vie sauve. Nous lui faisons remarquer encore que les sorciers, dans leur fourberie, administrent souvent une plus forte dose à telles personnes, objets de leur malveillance, ou qu'on leur a signalées et font ainsi périr ceux qu'ils ont désignés d'avance. Le roi, frappé de ces explications que nous lui donnons, nous dit qu'il n'ira pas assister à ce conseil auquel il est invité.

Voici un autre cas dans lequel nous avons encore remporté un petit avantage contre la superstition. Le Père Dromeaux venait un jour d'Oujiji avec des étoffes et du sel qu'il y avait achetés. Dans le parcours du lac à notre demeure, quelques charges de sel disparaissent. Après des recherches faites chez les hommes qui nous avaient aidés à faire le transport, nous ne pouvons rien trouver. En ce temps le roi et quelques chefs étant venus à la maison apprennent ce qui vient de se passer. Furieux en entendant le récit de ce méfait, ils tiennent conseil ; puis, venant à nous, le roi dit :

« Demain sera un jour de serment, tout le village sera convoqué et il y aura l'épreuve pour tout le monde ; on appliquera à votre choix à chacun l'épreuve du fer rougi au feu ou bien celle du poison, les innocents résisteront à l'épreuve, tandis que les coupables seront brûlés ou empoisonnés. »

Ce fut l'épreuve du poison qui fut proposée, mais nous nous opposâmes absolument à ce qu'elle fût appliquée. Nous primes de là occasion de démontrer à ces pauvres sauvages que ces pratiques étaient bien inutiles pour reconnaître les vrais coupables, et que d'ailleurs nous préférions perdre notre sel et ne pas exposer inutilement plusieurs personnes à la mort, d'autant plus que cette épreuve barbare ne nous ferait pas retrouver ce que nous avions perdu.

Voici encore une source de pratiques superstitieuses que nous avons découverte dans un voyage sur le lac. Nous avons observé que chaque tête de cap qui s'avance un peu en mer, ou bien un îlot, séparé du rivage de quelques mètres, sont appelés par les sauvages Mzimou. C'est là, disent-ils, l'habitation d'un esprit plus ou moins redoutable, suivant sa puissance et ses hauts faits que l'on rapporte comme étant arrivés aux voyageurs. Ces esprits président à la mer, accordent aux navigateurs un voyage plus ou moins heureux, suivant la valeur des présents qui leur sont offerts. Dans la barque que nous montions, il y avait un enfant d'une douzaine d'années, voyageant pour la première fois sur le lac. Comme, en passant devant chaque cap, on lui faisait boire de l'eau qui lui était présentée découlant d'une rame, nous demandâmes aux bateliers ce que cela signifiait : « Ah ! répondent-ils, c'est pour le rendre ami des Wamzimous. »

A une étape de Moulonéva à Oujiji, se trouve un rocher habité, disent les nègres, par un esprit très redoutable. Aucun d'eux ne consentirait à aller pêcher la nuit avec une lumière auprès de ce rocher, il serait irrésistiblement attiré par l'esprit et englouti dans l'onde, car il dit malheur à qui le réveillera. Quand il fait jour, il permet cependant qu'on approche sa barque pour prendre du poisson. Au milieu du fourré épais qui couvre la crête du rocher, nous entendons chanter un coq. Les nègres nous disent que ce coq a été placé là par les voyageurs pour apaiser le Mzimou et le rendre favorable.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 5, 12, 19, 26 juin et 3 juillet 1885.

Nos enfants commencent à rire de la frayeur des indigènes et lorsque nous leur demandons quel est l'esprit qui habite là, ils nous répondent : « C'est le démon qui cherche à tromper les gens. » L'un d'entre eux qui faisait la traversée pour la première fois refusa avec indignation la libation qu'on lui offrait comme de coutume. « Je laisse le démon tromper ceux qui lui appartiennent, dit-il ; pour moi je prie Dieu qui est plus fort que le diable. » Enfin voici un dernier trait de superstition que je puis vous citer, dit le Père Moinet. Un chef de village nous avait offert des bananiers, disant qu'il présiderait lui-même à leur plantation sur notre terrain. Je le laissai faire tout en examinant comment il faisait pratiquer cette plantation. Il commença par se fixer sur la tête le pied du bananier qu'il voulait planter, puis, s'agenouillant près du trou préparé d'avance, il fit un mouvement de tête. Lui ayant demandé raison de cette simagrée, il me répondit : mais, c'est pour que l'arbre apprenne par là à ne pas trop grandir et qu'ainsi les fruits soient faciles à recueillir. Les hommes firent un signe d'approbation avec un Konelli (c'est la vérité).

« Quoi qu'il en soit, leur dis-je, je vous ordonne de laisser de côté cette superstition » et ils m'obéirent, suivant en tout la direction que je leur donnai pour continuer la plantation.

Nous faisons ainsi notre possible pour combattre les superstitions de nos Noirs. Ce qui paralyse beaucoup nos efforts, ce sont les agissements et la fourberie des nombreux sorciers qu'on trouve dans tous les villages et qui sont d'autant mieux acceptés qu'ils portent le nom et exercent la profession de Wagangas (médecins). On les reconnait facilement à leur calotte en écorce d'arbre, à la terre rouge qui enduit tout leur corps, à une quantité innombrable d'amulettes suspendues aux bras, au cou, aux jambes et à un pinceau qu'ils tiennent toujours à la main. Dans leurs allures, on remarque une gravité qui n'est pas habituelle chez les nègres. Ils font toujours payer fort cher leurs remèdes et leurs visites aux malades et souvent ne font qu'aggraver leur mal. Alors ceux-ci se contentent d'user de superstitieuses habitudes, se couvrent d'amulettes et font des offrandes à leurs Mzimous (esprits) pour les apaiser.

Quand nous pouvons faire tomber en défaut ces sorciers et désabuser le peuple qui a une confiance absolue en leurs sortilèges, nous ne nous en privons pas. C'est ainsi qu'un jour nous avons démasqué les mensonges de l'un d'entre eux d'une façon bien humiliante pour lui. Il s'agissait d'un morceau de bois, n'importe de quelle forme et de quelle qualité, qu'il aurait préparé d'avance au moyen de quelques simagrées, de quelques évocations et d'une petite corne de chèvre, contenant des poils, du cuir, de la viande, un petit os du même animal, le tout haché et mêlé avec de la terre rouge, non point par les gens de la tribu, mais par les Wabembés nos voisins. Ce bois ainsi préparé devait être si puissant que six hommes des plus forts ne pourraient l'empêcher de s'agiter à son commandement ; si intelligent, qu'il connaitrait au milieu d'une foule nombreuse un assassin, un empoisonneur, le poursuivrait, le terrasserait comme il l'avait fait tant de fois en présence de plusieurs assistants qui étaient là. En ce moment il voulait, disait-il, découvrir et confondre un voleur qui se trouvait parmi les gens de notre maison. Déjà le morceau de bois magique se mettait en mouvement et grâce à l'habileté de l'opérateur allait frapper un de nos ouvriers, lorsque s'apercevant de la supercherie, l'un d'entre nous s'avance, prend le bois en question, le met sous le bras et défie le Mganga (sorcier) de le faire encore manœuvrer ; puis il fait remarquer comment s'y prenait notre homme de concert avec un de ses compères pour tromper le public aux dépens d'un innocent. Notre ouvrier ainsi réhabilité et délivré du mauvais parti qu'on lui aurait fait sans notre intervention, ne ménagea pas le sorcier qui, avec complice, s'esquiva au milieu des rires des assistants.

IX. — *L'action du démon.*

DEUX POSSÉDÉS. — CROYANCE DES NÈGRES ET DES ARABES A LA POSSESSION. — MOYENS EMPLOYÉS.

Le dernier obstacle que nous avons signalé comme nuisible à l'efficacité de notre ministère apostolique au Tanganyka, c'est l'action du malin esprit, non seulement sur les âmes de nos infidèles qu'il tient asservies, mais quelquefois même sur les corps. En 1882, il s'est produit ici, dans notre maison de Mouloüéva, des faits inusités, chez deux de nos rachetés, qui nous ont portés à croire que ces pauvres enfants étaient tourmentés par le démon. D'abord c'est une femme récemment rachetée et mariée à un de nos jeunes gens ; un jour, elle est violemment secouée, profère des paroles extravagantes, veut s'enfuir ; elle ne paraît plus savoir ce qu'elle dit, sinon qu'elle est possédée par l'esprit.

Quand elle retrouve un peu de calme, elle nous répond : « Bwana (Père), j'ai un esprit, il a fait mourir ma sœur ; mon père et ma mère ont rejeté sur moi cet esprit mauvais et après sont allés me vendre aux Blancs. Oh ! que je souffre ! par moment je suis saisie à la gorge et je suis étouffée. »

L'autre fait s'est produit sur un homme marié. Un soir, sans rien dire à personne, il quitte secrètement sa maison, il va se coucher dans l'herbe ; le lendemain, non plus que les jours suivants, il ne revient pas ; il va de côté et d'autre, passe dans les cases qu'il rencontre, prend la nourriture qui lui tombe sous la main sans rien dire et sans que personne songe à l'inquiéter. Ces malades sont supportés, en effet, par les sauvages, tant qu'ils ne cherchent pas à faire de mal ; mais quand on s'aperçoit qu'ils veulent faire tort aux gens du pays, ils sont traqués et jetés dans le lac.

Notre homme, que nous avions cherché sans pouvoir le trouver, revint de lui-même à la maison après trois jours d'absence et reprit ses occupations comme auparavant.

Les Arabes eux-mêmes croient à la réalité de ces possessions : pour chasser le démon, ils emploient les moyens en usage dans le pays. Le principal est de frapper du tambour et de danser jusqu'à ce que l'esprit ait disparu.

Plus tard, nous pourrons avoir des éclaircissements plus satisfaisants sur cette question ; mais nous ne trouvons rien d'étonnant à ce que le démon, dont nous combattons la puissance, se venge visiblement en mettant la main sur un de nos enfants rachetés, comme il le fait sur d'autres personnes. Un jour viendra où il sera vaincu comme dans les autres contrées régénérées par la miséricorde divine.

(*A suivre*).

LE PREMIER MISSIONNAIRE DU JAPON AU XIXme SIÈCLE

Par Mgr FORCADE, archevêque d'Aix

V

ARRIVÉE DE L'ESCADRE FRANÇAISE. — L'AMIRAL CÉCILLE. — NÉGOCIATIONS AVEC LE MINISTRE DU ROI. — M. LE TURDU S'INSTALLE A TUMAI. — UN DINER DIPLOMATIQUE. — EXCURSION DANS LE VOISINAGE DE PORT MELVILLE.

(Suite 1)

18 juin. — Vers quatre heures de l'après-midi, au moment où l'amiral, le commandant et moi, en vue de faire une promenade, nous allions pousser de bord, arrive dans deux mauvaises pirogues accouplées ensemble, un *bonnet jaune*, envoyé par le ministre. Il me dit qu'il est chargé par Son Excellence de prier l'Amiral de vouloir bien venir, demain à midi, accepter du thé et quelques gâteaux, en faisant la visite qu'il désire rendre. Il prie en même temps qu'on veuille bien envoyer du bord deux tables et des chaises, vu que, dans ce pays perdu, il serait impossible de s'en procurer autrement. La chose lui est promise.

— « Les commandants sont-ils invités ? »

Le bonnet jaune :

— « A la volonté du grand mandarin : il amènera qui il voudra. »

Nous allons faire une nouvelle excursion sur l'île *Yagadji*. Dans cette promenade où nous n'étions pas suivis, nous rencontrâmes un bonhomme d'une soixantaine d'années avec qui j'engageai la conversation. Après quelques dires sans importance, il nous quitta, mais nous le retrouvâmes bientôt à la porte de sa chaumière avec son vieux père âgé de quatre-vingts ans et ses deux fils. Pendant que l'amiral allumait son cigare au feu qu'on s'était empressé de lui apporter, je repris sans peine le discours. Ces bonnes gens qui paraissaient enchantés de m'entendre parler leur langue, conversaient avec autant de confiance que de simplicité. Nous les quittâmes en nous disant : « Si l'on était libre ici, les choses ne tarderaient pas à bien aller. » C'est ma conviction.

19 juin. — A midi moins un quart, l'amiral, suivi des commandants et d'une partie de l'état-major des trois bâtiments, se rend en grande tenue au village de *Chimo-Ounting* (Bas-Ounting) près duquel la frégate est mouillée. Deux petits mandarins à bonnet jaune viennent en manière de guide lui offrir leurs services au rivage, où l'attendait déjà une compagnie de ses matelots. On se met en route, fifres et trompettes en avant, tambours battants, enseigne déployée, et, après environ vingt minutes d'une marche solennelle par un joli petit chemin coupé dans les montagnes, nous arrivons au bourg de *Oy-Ounting* (Haut-Ounting), où se trouve la maison qui sert actuellement de quartier-général au ministre de *Chouï*. Le gouverneur de Fou-Kou-zan en bonnet violet était à la porte ; le grand mandarin posait dans la cour pour la réception (1).

Le palais improvisé, quoique couvert de chaume, n'est pas trop mal au dedans; la salle du moins où nous fûmes reçus, était assez grande, propre et bien aérée. Une table d'acajou apportée du bord était placée pour l'amiral *seul* au lieu le plus honorable, et il fallut auprès du ministre de grandes instances pour la lui faire partager. Je me plaçai au bout de cette table, à la gauche de l'amiral, pour lui servir d'interprète ; l'état-major s'installa comme il put, à une longue table de bois blanc. Le gouverneur *violet* avait disparu. Il n'y avait là que cinq ou six petits mandarins, parmi lesquels les fameux *Ania* et *Okouma* qui s'aplatirent contre la cloison et restèrent sur leurs jambes. Après la présentation des cartes de visite, les compliments d'usage et tout ce qui s'ensuit, on servit le dîner. Il n'était ni compliqué, ni brillant : quelques bouchées de porc ou de poisson et quelques mauvais gâteaux, le tout empilé dans d'assez vilaines assiettes, en firent tous les frais ; en revanche, le thé était bon, et le *saki* (vin de riz) pas mauvais. On aime toujours ici à affecter la pauvreté et, pour être juste, il faut avouer aussi que le lieu et les circonstances ne permettaient guère de mieux faire.



JAPON. — Dame japonaise de la cour du Mikado ; d'après une photographie.

Bientôt notre bon amiral entame ainsi la conversation :

(1) Voir les *Missions catholiques* du 24 avril, 1er, 8, 22, 29 mai, 5, 12 et 26 juin et 3 juillet.

(1) La seule soutane que j'eusse alors en ma possession étant tout à fait hors de service, on avait voulu me costumer pour la circonstance d'une façon un peu plus brillante. Le commandant Rigault de Genouilly m'avait prêté à cet effet un de ses pantalons, et l'amiral, un habit bourgeois bleu de ciel, à boutons dorés et ciselés, qu'il avait fait confectionner, une vingtaine d'années auparavant, pour aller dans le monde, sous la Restauration. On m'avait de plus couronné d'un chapeau à claque d'officier. J'en étais devenu une caricature à faire pâmer de rire toute figure française. Mais l'habit et le pantalon dépassant tellement ma taille que j'avais dû retrousser les manches de l'un jusqu'au coude et les jambes de l'autre jusqu'au mollet, cela me valut un rare succès auprès des gens du pays. Ils disaient de moi : « C'est bien lui qui est le plus grand seigneur; il n'épargne pas l'étoffe comme les autres. »

— « Y a-t-il longtemps que vous n'avez reçu des nouvelles de Chine ?

— « L'an dernier, à la cinquième lune, nos navires sont revenus ; depuis lors nous n'avons eu aucune nouvelle.

— « Vos navires, en revenant, l'an dernier, vous ont-ils parlé des décrets que l'empereur de la Chine venait alors de publier en faveur des chrétiens ?

— « Nous n'avons rien ouï dire à ce sujet. (Or, M. Bettelheim a apporté ces décrets, et, sans doute, les a déjà présentés).

— « Je l'admire, car c'est un événement qui a eu du retentissement en Chine, qui y a été, pour tous les chrétiens, le sujet d'une grande joie. Mais enfin, je puis vous faire voir ces décrets, et les voici. »

On présente les trois décrets. Ania, Okouma et les autres mandarins se mettent à les lire immédiatement. On leur permet de les garder quelque temps et d'en prendre copie. — L'offre est acceptée. — A quelque temps de là, l'amiral reprit :

— « On s'occupe actuellement à traduire en chinois ma communication d'avant-hier ; dès que cette traduction sera terminée, elle sera remise à Son Excellence, afin qu'elle puisse la faire porter au roi.

— « Mon intention est de retourner moi-même demain à *Choui*, afin de faire mon rapport au roi.

— « Il vaudrait mieux que Son Excellence fît porter la pièce et demeurât ici ; j'aurai sans doute plus d'une fois encore à m'entretenir avec elle ; j'ai d'autres demandes à lui adresser, et il faut que je puisse lui faire entendre mes observations quand la réponse sera venue.

— « Il s'agit d'une affaire de haute importance ; il n'y a que moi en personne qui puisse en référer au roi.

— « Mais Son Excellence ne peut toujours pas partir demain, elle doit attendre que mes notes soient traduites. Comment pourrait-elle, sans cette pièce, rendre un compte exact au roi ?

— « Au moment de mon départ, le roi avait un commencement d'indisposition ; il peut être malade aujourd'hui, et mon prompt retour devient nécessaire.

— « Mais encore une fois, que ferez-vous sans mes notes ? Elles seront traduites après-demain soir ; Son Excellence doit attendre jusque-là et promettre à tout le moins de revenir ici avec la réponse. »

On finit, non sans peine, par accepter ces deux points.

L'amiral présente ensuite au grand mandarin une lettre d'invitation à dîner pour dimanche prochain. Cette lettre est écrite en français de sa propre main. Il prie Son Excellence de vouloir bien la décacheter, lui promettant que, sans plus tarder, on va lui en donner lecture. Les pauvres gens de ce pays sont si défiants dans leurs rapports avec les Européens, que cette très petite affaire les met tout en émoi. On ne sait ce dont il s'agit ; on craint de découvrir là dessous quelque affreux mystère ; on n'ose pas même décacheter la lettre. — L'amiral s'en charge, me passe la pièce et j'en donne à Augustin la traduction en latin, pour qu'il la transmette en chinois. Augustin n'est pas compris, tant est grand sans doute le trouble des interprètes. Pendant qu'il pérore sans fin avec eux, essayant de se faire entendre, je perds patience, et m'adressant directement au grand mandarin, je lui révèle en quatre mots de la langue du pays l'épouvantable secret. Le bonhomme me comprend ; sa figure s'épanouit et l'invitation est joyeusement acceptée.


JAPON. — Dame japonaise de Yokohama ; d'après une photographie.

Autre grave affaire !

— « Jusqu'ici on écrit mon nom en Chine, dit l'Amiral, d'une manière fort imparfaite : on écrit *Si-Sié*, et je m'appelle Cécille ; ces deux mots sonnent à l'oreille d'une manière bien différente. — Voudrait-on écrire mon nom plus exactement en caractères du pays ? »

Grand embarras, trouble profond parmi messieurs les mandarins, interprètes ; ils se parlent à l'oreille et se concertent d'un air consterné sur le moyen de se tirer d'affaire dans une si effroyable conjoncture. Le grand mandarin, à qui on n'a encore rien dit, veut être mis au courant de la question. *Okouma* se jette à ses genoux et lui expose le fait aussi bas que possible, pas si bas cependant que je n'aie pu l'entendre.

Enfin on semble se résoudre ; le conseil passe dans la salle voisine, et au bout de près d'un quart d'heure, il apporte sur un chiffon de papier la pièce demandée.

M. Forcade. — « Mais ces caractères sont chinois ; et ce sont des caractères du pays que l'amiral désire. »

Un petit mandarin : — « Avec les caractères du pays, ça ne peut pas s'écrire ? »

« — Pourquoi ça ne peut-il pas s'écrire ? »

Point de réponse. — Nouvelle délibération, nouvelles hésitations, jusqu'à ce qu'enfin, comme nos instances continuent, on en prenne bravement son parti ; en moins d'un clin d'œil le mot *Cécille* se trouve enfin écrit différemment.

J'examine, ce sont précisément des caractères japonais du syllabaire *Kata-kana*.

La séance est levée. — Nous retournons majestueusement à bord par le même chemin et dans le même ordre que nous étions venus.

20 juin. — Le chirurgien-major m'envoie réveiller au milieu de la nuit pour le second maître-armurier qui languissait depuis longtemps, et qui vient de tomber tout à coup dans un état désespéré. Le pauvre homme avait toute sa connaissance, mais paraissait loin de se croire aussi près de sa fin. Quoi que je puisse lui dire, il ne peut se résoudre à se confesser immédiatement : il veut absolument remettre l'affaire au lendemain matin. — Après mon départ, le 2e et le 3e chirurgiens qui veillaient le malade, firent à plusieurs reprises les plus grands efforts pour l'engager à me faire rappeler; ils ne purent rien obtenir. Le moribond ne disait point un *non*, mais renvoyait toujours la chose à plus tard.

A peine réveillé, entre cinq et six heures du matin, je cours à l'hôpital.

« — Où est notre malade?

« — Il ne va pas bien; il est très bas. »

J'approche; je veux lui parler; il venait de passer sans que personne s'en fût aperçu. Une minute auparavant il avait encore parlé. On lui avait demandé s'il avait besoin de quelque chose :

« — Non, avait-il répondu, je n'ai besoin de rien... »

Ce fut son dernier mot. — Triste exemple de l'abus de la grâce! *Ne differas de die in diem.*

Toutefois pareil fait est heureusement rare. En général, nos matelots malades accueillent le prêtre avec empressement et reçoivent en bonnes dispositions les derniers sacrements.

Dans la soirée, l'amiral m'engage à envoyer à *Tumai* M. Le Turdu, dont le séjour est inutile ici. Quoiqu'il ne soit pas encore présenté au gouvernement, il doit préalablement aller s'établir, sans dire mot, dans mon ancienne bonzerie, où sont toujours nos effets, et dont bientôt nous deviendrons les maîtres. — De sages raisons engagent M. Cécille à me conseiller cette ligne de conduite. — Augustin doit accompagner mon cher confrère: il prendra à la maison son bagage et le mien, et reviendra seul rejoindre la frégate au plus vite. — Cette expédition se fera par terre; nous sommes en pleine mousson de S. O., à l'époque des typhons, et il ne serait ni facile ni sûr d'envoyer *ad hoc* un bâtiment à *Nafa*.

21 juin. — Vers trois heures de l'après-midi, je vais chercher à terre dans le canot de l'amiral le ministre du roi qui doit aujourd'hui venir dîner à bord. Le gouverneur de Fou-Kou-Zan, invité aussi, vient derrière nous dans un autre canot.

Tout le monde sait la magnificence ordinaire de M. l'amiral Cécille. Comme il voulait donner ici une haute idée de la France, il essaya de se surpasser encore et il y réussit. Il avait fait préparer et servir splendidement une table de 20 converts, où prit place, avec les deux mandarins, la majeure partie de son Etat-major. Les pauvres Excellences, qui ne sont jamais sorties de leur île, se montraient fort étonnées de l'abondance des mets et des vins; mais elles étaient surtout éblouies du luxe de l'argenterie. Ces bonnes gens prenaient, je pense, pour de l'argent massif, les cloches et les réchauds en plaqué. La porcelaine même, qui était fort belle, et mieux encore les cristaux regardés comme des pierreries dans ces contrées, avaient aussi de quoi les émerveiller. Si l'on avait ici la moindre idée des fées, on se serait cru transporté dans un de leurs palais.

Mais ce qui fit par dessus tout une étonnante impression, fut un assez bel orgue de Barbarie, qu'un matelot faisait ronfler dans un petit salon de la dunette. Les sons venaient droit à nous par un escalier dérobé; la machine paraissait présente, et l'on ne voyait rien! — Le brave ministre, tout oreilles, tout yeux, allongeait et retirait sa tête, regardait à droite, à gauche, en haut, en bas, par tous les coins et par tous les bords, et entendant toujours l'admirable concert, sans pouvoir découvrir ni l'artiste ni l'instrument, il ne savait qu'imaginer, et semblait se demander s'il dormait ou était éveillé, s'il était encore dans ce monde ou dans l'autre. Sa figure ébahie nous prêtait singulièrement à rire.

On le conduisit après le repas dans le petit salon où l'orgue était installé: on le lui ouvrit; on lui en montra les cylindres. Ne voyant que des morceaux de bois qui tournaient, il ne pouvait sans doute comprendre qu'une si simple machine produisît de tels effets; il n'en revenait point. Nous faisons approcher un des mandarins de sa suite; nous lui mettons bon gré mal gré la manivelle en main.

« Tourne, lui dit-on. »

Il tourne et voilà qu'il se trouve musicien sans le savoir. Sa terreur parut grande à cette révélation inattendue d'un talent qu'il se connaissait si peu: il décampa au troisième tour comme s'il eût craint qu'un diable ne lui sautât au visage. L'amiral, voyant l'engoûment de son hôte pour ce merveilleux objet, s'empressa de le lui offrir; il ne put jamais le lui faire accepter. Ce n'était pas manque d'envie; mais Son Excellence avait ses raisons pour cela !.....

M. Le Turdu et moi nous étions, bien entendu, de ce dîner. L'amiral avait eu la bonté de me placer à la droite du ministre, et j'eus le glorieux avantage de remplir auprès de lui l'estimable fonction de *bonne d'enfant*. Quoique novice dans ce métier, j'essayai de m'en bien acquitter; je me mettais en quatre pour lui choisir les morceaux les plus distingués, et je lui taillais des bouchées parfaitement proportionnées à l'ampleur de sa bouche. Ces appréciables services eurent un bon effet. Son Excellence et moi nous devînmes bientôt une paire d'amis; et je fus le premier à qui il daigna sur la fin du repas faire les honneurs de sa pipe.

Les petits mandarins de l'escorte eurent aussi leur tour. Dès que nous fûmes passés au salon, ils prirent nos places à table; Augustin, réservé pour eux, leur en fit les honneurs.

Avant que le ministre se retirât, l'amiral lui remit sa note du mercredi 17, traduite en chinois.

Vers neuf heures du soir, je conduis à terre M. Le Turdu et Augustin; ils partent demain pour *Tumai* à quatre heures du matin. C'est avec bien du regret que je laisse aller tout seul mon pauvre confrère; je sais par expérience tout ce qu'une telle position peut avoir de pénible. Mais il n'y a pas moyen de faire autrement. M. Le Turdu est parfaitement résigné, et j'espère par-dessus tout que ce ne sera pas long.

(A suivre).

UNE EXCURSION

Dans la terre de Gessen

Et sur la route que suivit vraisemblablement le peuple juif quand il sortit d'Egypte et traversa la mer Rouge.

PAR LE R. P. JULLIEN, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, MISSIONNAIRE AU CAIRE.

(Suite 1)

X

LE GOLFE DE SUEZ AU TEMPS DE L'EXODE.

La mer Rouge, au temps de l'Exode, comprenait-elle réellement, comme nous l'avons supposé, ces étendues d'eau, aujourd'hui séparées, que nous nommons les lacs Amers? Telle est la question qui va nous occuper. A cet effet, nous avons visité avec soin le canal maritime, depuis Suez jusqu'au milieu des lacs. MM. les directeurs des travaux du canal, à Ismaïlia et à Suez, eurent la bonté de mettre à notre disposition un canot à vapeur; ils nous firent accompagner par un jeune ingénieur, fort instruit et fort aimable, M. Reupper, muni de tous les documents qui pouvaient être utiles à nos recherches.

Le canal entre d'abord dans une plaine aride que les eaux de la mer couvrent dans les hautes marées. Au vingt-unième kilomètre, au lieu dit Chalouf-el-Terraba, il traverse une élévation de terrain, le *seuil de Chalouf*, qui est de cinq mètres au-dessus du niveau des basses mers. Un peu plus loin, au vingt-septième kilomètre, le canal entre dans les *lacs Amers*, dont la longueur totale est d'environ trente-huit kilomètres. Entre les lacs Amers et le lac Timsah, il traverse une seconde élévation, nommée *Seuil de Serapeum*, dont le point culminant, situé au soixante-dixième kilomètre, s'élève de huit mètres et demi au-dessus du niveau de la mer. Au soixante-dix-septième kilomètre, le canal entre dans le lac Timsah.

Le Seuil de Chalouf a-t-il été autrefois sous les eaux de la mer? Le soulèvement, qui l'a fait émerger et qui a séparé les lacs de la mer, est-il postérieur au temps de l'Exode? Toute la question est là.

En parcourant les environs du canal à Chalouf, là où le sol n a pas été remué, nous avons trouvé quantité de coquillages des mêmes espèces qui habitent aujourd'hui la mer Rouge, dans un état de conservation si parfait, qu'en un autre pays, on ne craindrait pas d'affirmer que ces coquilles ne sont hors de l'eau que depuis peu d'années. Dans la traversée du canal, nous avons trouvé, à fleur de terre, une couche de ces petites huitres violettes (*Mytilus exustus*) qui garnissent les roches plates au bord du golfe.

Il ne peut y avoir de doute, ce sol était recouvert par les eaux à une époque relativement récente. Ces eaux y ont déposé un banc d'argile noire de deux mètres d'épaisseur sur un banc d'huitres fossiles que l'on voit très nettement dans les talus de la tranchée.

On peut même reconnaître facilement le bord asiatique de la mer en cet endroit. En s'avançant à l'est, perpendiculairement au canal, on rencontre, à quinze cents mètres environ, une berge élevée de trois mètres et sensiblement parallèle au canal, au delà de laquelle on ne voit plus de coquilles sur le sol.

Pour connaître avec quelque précision l'époque du soulèvement, il faut avoir recours aux documents historiques. Strabon, qui vivait vingt ans avant le commencement de l'ère chrétienne, dit (*Géog.* XVII) que la ville de Péluse est à vingt stades de la Méditerranée et que, de Péluse au golfe Héroopolite, il y a un désert de mille stades. Cette distance, comptée en ligne droite avec le petit stade de cent mètres (1), met le fond du golfe à Chalouf.

Hérodote, qui vivait plus de quatre siècles avant Strabon, nous apprend (Liv. II, 158) que, « pour aller de la mer du Nord à celle du Sud, qu'on appelle aussi Rouge, le chemin le plus court partirait du mont Casius, qui se trouve entre l'Egypte et la Syrie. Il n'y aurait par là que mille stades. » Nous connaissons le mont Casius, il est sur cette petite langue de terre qui sépare le lac Sirbon de la Méditerranée, au-dessus du village moderne de Hattieh. Mesurant à partir de ce point les mille stades de cent mètres dans la direction de Suez, nous arrivons à Sérapeum, c'est-à-dire un peu au-delà de l'extrémité nord des lacs Amers. Ainsi, quatre cents ans avant l'ère chrétienne, les lacs Amers faisaient encore partie de la mer Rouge ; on ne peut douter qu'ils n'en fissent partie au temps de l'Exode, huit cents ans avant Hérodote.

Ce que nous savons des anciens canaux, creusés par les Pharaons et leurs successeurs, prouve également qu'au temps de Moïse, les lacs étaient joints à la mer et qu'ils n'en ont été séparés que par le soulèvement progressif du seuil de Chalouf. D'après un bas-relief du temple de Karnak, il existait, sous Séti Ier, père de Ramsès II, un canal de Bubastis à Héroopolis, ville située près de l'extrémité du golfe. Ramsès II fit agrandir ce canal, pour établir une voie commerciale entre la mer Rouge et la Méditerranée. Les vaisseaux partis d'Héroopolis suivaient le canal jusqu'à Bubastis où ils entraient dans la branche pélusiaque du Nil et de là dans la Méditerranée. Ce canal s'obstrua dans la suite et Nékao (590-573 av. Jésus-Christ) le fit réparer.

Plus tard, le soulèvement du sol empêchant les navires de pénétrer au fond du golfe, Darius, fils d'Hystaspe, successeur de Cambyse (523-485 av. Jésus-Christ), fit creuser dans le seuil de Chalouf, un canal par lequel les navires pouvaient facilement franchir la barre : enfin Ptolémée Philadelphe (285 avant Jésus-Christ) approfondit et élargit le canal de Darius.

C'est probablement ce canal que l'on voit près de Chalouf, sur la rive africaine, à quelques pas du canal maritime. Il y est dans un merveilleux état de conservation. Des ingénieurs qui sont venus là avec M. de Lesseps, au

(1 Voir les *Missions catholiques* des 5, 12, 19 et 26 juin 1885 et la carte publiée page 270.

(1) Il ne peut être question ici du grand stade de 185 mètres. Car, en comptant mille grands stades au sud de Péluse, on arrive à 75 kilomètres au midi de Suez.

commencement des travaux, disent avoir distingué, sur les bords, les petits tas de terre formés par les couffins de déblais du dernier curage. On le nomme le *canal des Pharaons*. Dans plusieurs endroits on a pu, presque sans travail, emprunter son lit pour le canal qui mène l'eau douce à Suez.

Il fut réparé, modifié plusieurs fois, sous la domination romaine et sous les princes arabes. Au huitième siècle, il servait encore au transit entre les deux mers. Depuis cette époque le soulèvement a continué ; car aujourd'hui le fond du canal, parfaitement plat et sans traces d'ensablement, n'est plus qu'à soixante centimètres au dessus du niveau moyen de la mer, profondeur bien insuffisante même pour les petits navires.

L'immense banc de sel qui forme le fond du grand lac est encore un magnifique et singulier témoin de l'époque où ces vastes bassins ne recevaient plus les eaux de la mer que par intervalles, aux grandes marées, ou aux grands vents de midi. Ces eaux, se vaporisant après chaque remplissage du bassin, laissaient une couche de sel, et ces couches superposées ont constitué un banc long de treize kilomètres, large de six et épais de dix mètres. Il a fallu des milliards de mètres cubes d'eau de mer vaporisée pour produire un tel dépôt.

On montre, dans la cour des bureaux de la Compagnie du canal à Ismaïlia, un bloc de sel de deux mètres cinquante à trois mètres de haut, taillé dans ce banc. Il est composé de couches de sel gris, d'épaisseurs fort inégales, séparées par de légères mises de sable. Il semble que chacune de ces couches corresponde à un déversement des eaux de la mer dans les lacs. Actuellement le canal maritime ayant rétabli la communication permanente avec la mer, cet énorme banc de sel se redissout peu à peu. On dit qu'il perd en épaisseur de huit à dix centimètres par an.

Quoique l'exhaussement du seuil de Chalouf se soit produit en grande partie par une action lente et continue durant plusieurs siècles, il est probable qu'à diverses époques des convulsions violentes ont causé dans ces régions des soulèvements subits. Le psaume 113 nous décrit, dans un langage magnifiquement poétique, l'une de ces révolutions qui eut lieu peu de jours après le passage des Israélites au travers de la mer Rouge. — *In exitu Israël de Ægypto... Quand Israël sortit d'Egypte, la terre a tremblé à la face du Seigneur, à la face de ce Dieu de Jacob qui a changé la pierre en un lac et le rocher en une source d'eau... Les montagnes ont bondi comme des brebis et les collines comme des agneaux; la mer a vu et s'est enfuie, le Jourdain* (qui se jetait dans la mer Rouge à la pointe orientale) *a retourné vers sa source* (et s'est arrêté dans la mer Morte).

Il paraît que la même oscillation de la croûte terrestre, qui a soulevé le sol de l'Isthme dans la partie qui avoisine la mer Rouge, l'a abaissé proche de la Méditerranée. Autrefois les lacs Menzaleh et Ballah n'avaient pas, à beaucoup près, l'étendue qu'ils ont aujourd'hui ; une grande partie de leur surface était cultivée et habitée. Il y a eu même de ce côté des bouleversements violents ; car, en creusant le canal maritime, on a trouvé, en plusieurs endroits de ces lacs, sous 50 ou 60 centimètres de vase, des champs couverts encore de leurs moissons de maïs et de dourah.

En résumé, le sol actuel de l'Isthme est manifestement érythréen de Suez à Sérapeum ; il est d'alluvion fluviale de Sérapeum à Kantarat et méditerranéen de Kantarat à Port-Saïd.

XI

LE CANAL MARITIME.

Quelques mots sur le canal maritime, quoiqu'en dehors de notre sujet biblique, seront peut-être agréables à quelques-uns de nos lecteurs. Cette grande voie du commerce et des armées, dont se préoccupent si fort toutes les grandes nations de l'Europe, est pour nous le chemin de la foi allant de Rome à la moitié de l'univers. Jadis, sur cet isthme de Suez, les nations affluaient du levant au couchant à travers le sable du désert; aujourd'hui elles le traversent du nord au sud dans de grands édifices de fer et de feu, chefs d'œuvre de l'industrie de plusieurs siècles.

En partant des bureaux de la Compagnie, établis sur le quai des Nouveaux-Ports en avant de Suez, on traverse un petit bras de mer, qui va au Nord-Ouest former la lagune de Suez; puis on entre dans une côte plate et aride.

Deux lignes de bouées, rouges du côté Afrique, noires du côté Asie, marquent le chenal dont les vaisseaux ne peuvent s'écarter sans s'exposer à échouer dans le sable. Ces bouées sont maintenues en place par de gros disques de fonte posés au fond de l'eau.

Les tamaris qu'on a plantés sur les berges, presque partout, ont été emportés par l'énorme remous d'un mètre qui se produit au passage des gros navires. Il n'est resté un peu de verdure, sur les bords, qu'entre Sérapeum et le lac Timsah, entretenue sans doute par les infiltrations du canal d'eau douce, très voisin du canal maritime, en cette partie du parcours.

Le plafond du canal est à sept mètres cinquante ou huit de profondeur; il a dans le parcours une largeur fixe de vingt-deux mètres, qui, dans les gares ménagées pour le croisement des navires, s'étend jusqu'à cinquante-six mètres. Quant à la largeur de la surface d'eau, elle varie un peu avec l'inclinaison des talus. Là où les talus sont de sable ou de terre sans consistance, l'inclinaison est plus faible, la surface d'eau est plus large qu'ailleurs. C'est entre 1/2 et 1/4 que varie l'inclinaison des talus. On a le projet de porter à quarante mètres la largeur du plafond en prenant l'élargissement sur la côte Asie.

Il est aisé de constater à la surface de l'eau des courants alternatifs et de sens contraires, produits par les marées de la mer Rouge. Ils sont assez puissants pour influer notablement sur la marche des navires entre Suez et les lacs Amers ; au-delà ils ne se font plus sentir.

Dix-huit gares sont échelonnées sur la longueur du canal, qui est de cent seize kilomètres ; elles ont toutes une station télégraphique et un mât de sémaphore qui signale au moyen de ballons et de drapeaux le sens du courant, le passage libre ou empêché.

D'énormes *dragues à longs couloirs* sont occupées à curer le canal qui s'ensable toujours un peu par la descente ou la dégradation des talus. Ces dragues, inventées par l'ingénieur Lavalley, sont munies d'une pompe puissante qui

déverse un ruisseau d'eau dans le long couloir où tombe le contenu des godets dragueurs. L'eau entraîne la vase et le sable jusque sur les *cavaliers* de la berge. La drague a une hélice, et peut se mouvoir d'elle-même. Elle contient des logements pour une trentaine d'ouvriers, pour la famille du chef et du sous-chef: c'est un navire. Construites à Marseille par la Compagnie des Forges et Chantiers, plusieurs d'entre elles sont venues à Port-Saïd sans remorqueur, avec leur propre machine, quoique leur centre de gravité soit de dix à vingt centimètres au-dessus du pont.

Nous avons rencontré, près des lacs Amers, une de ces dragues munie de fanaux électriques. Sa lumière nous avait singulièrement frappés pendant la nuit que nous passâmes à la gare de Saïd. La lumière électrique au milieu d'un désert : c'était un mystère.

Presque tous les navires qui traversent le canal sont à vapeur; à peine si l'on voit chaque année un ou deux voiliers. En un seul jour on a compté quatre-vingt-dix-sept navires transitant.

Le navire ne peut entrer dans le canal qu'après avoir reçu le permis du bureau du transit, qui touche les droits et fournit un pilote.

Les droits perçus par la Compagnie sont de 10 fr. par passager et de 10 fr. par tonne de *nett-tonnage*, quel que soit le chargement du navire, qu'il soit vide ou plein. Les barques au-dessous de huit tonnes ne payent aucun droit et peuvent transiter sans pilote.

Le nett-tonnage s'estime par la capacité de tout l'espace fermé du navire. Mesurez combien il y a de fois cent pieds cubes anglais, ou 2m. c, 838406 dans la somme de toutes les parties fermées du navire, vous avez exprimé en tonnes ce qu'on nomme le *gross-tonnage*. Déduisez de ce volume tout l'espace occupé par la machine, les soutes à charbon, les caisses d'eau, l'espace consacré à l'habitation de l'équipage et des officiers, mais non pas du capitaine, vous aurez alors le *nett-tonnage* du navire, qui est en général à peu près les 2/3 du *gross-tonnage*. On nous a cité le navire *Cefalonia*, affecté à la ligne d'Australie, qui a payé 49.000 francs pour un seul passage; il jaugeait 4,600 tonnes. Le droit de dix francs par tonne vient d'être abaissé à neuf francs cinquante.

Le pilote ne doit pas mettre la main à la barre; il signale seulement la route, avertit des obstacles, des dangers et veille à l'exécution des règlements, spécialement pour la vitesse, qui ne doit pas dépasser quatre nœuds. Ces pilotes de la Compagnie du canal se recrutent généralement parmi les capitaines de la petite marine marchande; ils touchent trois à quatre cents francs par mois, plus une gratification d'un centime par tonne. Ils sont divisés en deux séries : l'une conduit les navires de Suez à Ismaïlia, l'autre fait le service d'Ismaïlia à Port-Saïd.

Les bateaux s'arrêtent la nuit dans les gares; ils mettent généralement deux jours pour traverser l'isthme.

La Compagnie entretient un certain nombre de puissants remorqueurs pour déséchouer les navires. Jadis les frais de déséchouage étaient supportés par le bateau; mais, comme les capitaines, dans l'espoir d'éviter ces frais, faisaient de longs efforts pour se délivrer eux-mêmes et arrêtaient ainsi la navigation sans nécessité, la Compagnie vient de prendre à sa charge tous les frais de déséchouage.



Mgr Pierre FILKIAN, évêque arménien de Brousse, né à Angora, le 27 février 1809, sacré le 31 octobre 1850, décédé le 4 juin dernier : d'après une photographie (Voir page 336).

A dix-sept kilomètres de Suez, sur le canal, est un pont volant de bateaux, sur lequel passent les caravanes de la Mecque et les pèlerins du Sinaï. Le jeune ingénieur qui nous accompagne nous raconte combien il fut ému en voyant passer là un pèlerinage de trois cents pauvres paysans russes, qui se rendaient au Sinaï à pied ou sur de misérables baudets.

A Chalouf nous allons à la recherche des *vestiges d'une ancienne route*, marqués sur la carte de Desbuissons à quelque distance du canal, sur la côte d'Asie. Nous trouvons en effet, à deux kilomètres du canal, deux lignes de pierres blanches, parfaitement droites et parallèles, à douze mètres l'une de l'autre, se prolongeant à perte de vue du nord au sud. Ce n'est pas assez pour une route que les Européens auraient construite, c'est trop régulier pour un travail des Arabes d'aujourd'hui. Tout l'intérêt que nous y trouvons est dans la pensée que les Hébreux en se rendant des lacs Amers aux sources de Moïse ont dû suivre à peu près le tracé de cette route.

Vers le cent vingt-huitième kilomètre, le canal entre dans le petit bassin des lacs Amers. Sur tout le parcours des lacs, ces deux lignes de bouées qui marquent la route des navires, sont à trente-six mètres l'une de l'autre. Au-delà des bouées sont deux lignes de balises, ou bâtis de fer surmontés d'un disque et plantés dans le sol; la distance des deux lignes est de quatre-vingts mètres. Au-delà encore on voit deux lignes de pieux d'amarre, à deux cents mètres l'une de l'autre. Ici le lit du canal est plus large et plus

profond : les navires peuvent se croiser sans danger. Aussi leur permet-on, dans les lacs, de dépasser la vitesse réglementaire. Il n'est pas rare qu'ils se lancent à toute vapeur pour se dépasser les uns les autres.

Une jolie goëlette noire et blanche se balance gracieusement au milieu du petit lac. C'est la demeure d'un de ces épiciers grecs, intelligents, actifs, qu'on rencontre en Égypte partout où il y a un acheteur. Il a mis son magasin sur l'eau et va dans sa nacelle offrir sa marchandise aux ouvriers et aux stationnaires du canal.

Les rives se rapprochent entre le petit et le grand bassin. A l'extrémité de ce détroit, sur une pointe de la rive africaine qui s'avance dans le grand lac, est l'importante station de Kabret, où arrive une rigole dérivée du canal d'eau douce. Il y a là trente-cinq habitants.

Un bon Père Franciscain de Suez nous avait demandé à profiter de notre canot pour aller voir dans les campements et sur les dragues, s'il n'y avait pas quelque enfant à baptiser. Il eut le bonheur d'exercer son saint ministère à Kabret dans de braves familles italiennes.

(A suivre.)

NÉCROLOGIE

Mgr Pierre Tilkian, évêque arménien de Brousse.

On nous écrit de Constantinople :

Mgr Pierre Tilkian, évêque arménien catholique de Brousse, est décédé le 4 juin dernier dans sa ville épiscopale.

Mgr Tilkian était atteint depuis quelque temps d'une maladie de cœur. Depuis quatre mois il n'avait pas pu se coucher : ses souffrances étaient atroces ; mais il les supportait avec la plus profonde résignation et, pendant toute sa maladie, il répétait des oraisons jaculatoires, ne pouvant pas réciter de prières suivies.

Ses funérailles ont eut lieu à Brousse avec le concours de presque toute la population, dont il était aimé et respecté : les autorités locales, les consuls et tous les hauts personnages de la ville s'étaient empressés de prendre part à cette cérémonie. Lorsqu'il était simple prêtre, Mgr Tilkian avait dirigé pendant trois ans la mission d'Ispahan en Perse : il a représenté deux fois le patriarcat à Constantinople et avait rempli dignement d'autres fonctions. Évêque de Brousse depuis 1858, il a assisté au concile du Vatican. On l'avait surnommé le *saint* évêque, et il est mort saintement à l'âge de soixante-seize ans. Mgr Azarian a assisté à une grand'messe de *Requiem* chantée dans la cathédrale de Péra par son vicaire général pour le repos de l'âme de l'évêque défunt, et il a envoyé une circulaire à tous les évêques suffragants de son patriarcat leur annonçant la mort de Mgr Tilkian et demandant des prières publiques pour le repos de son âme.

BIBLIOGRAPHIE

Souvenirs de Malaisie. — *Onze ans sous l'Équateur (Indo-Chine)*, par M. A. Péré, ancien missionnaire.

C'est pour satisfaire la pieuse curiosité de ses amis et gagner des sympathies à la chère mission qu'une santé prématurément ruinée ne lui permet plus d'évangéliser, que l'auteur a réuni tous ses souvenirs et groupé en douze chapitres les diverses phases de sa vie, depuis son séjour au petit séminaire de Montfaucon (Lot) où il eut pendant deux ans Léon Gambetta pour condisciple, jusqu'à son retour en France après un laborieux apostolat sous les tropiques. Cette autobiographie de 300 pages est des plus intéressantes. Des anecdotes piquantes, narrées dans un style d'un naturel et d'un pittoresque charmants, se présentent à chaque page et tiennent éveillée l'attention du lecteur.

Puisse, selon le vœu du zélé missionnaire, ce livre provoquer des prières et des aumônes en faveur de sa regrettée mission de la Malaisie !

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(Édition française)

Et. D. don recueilli par l'*Écho de Fourvière*	5
Pour les missions les plus nécessiteuses (Tong-King).	
B. R. du diocèse d'Arras	10
A Mgr Puginier, pour les victimes de la persécution au Tong-King.	
Anonyme du diocèse de Lyon	20
Anonyme du canton de Roisel, diocèse d'Amiens, avec demande de prières pour une parente	20
M. Petit-Mangin, diocèse de Nancy	10
A Mgr Laouënan, pour la mission de Gengy.	
Un prêtre Breton qui se recommande aux prières des missionnaires, diocèse de Fréjus	100
Pour les œuvres du cardinal Lavigerie.	
M. l'abbé Caussé à Buzet, diocèse de Toulouse	10
Anonyme de Saint-Germain de Tallevende, diocèse de Bayeux, recommandant ses parents défunts aux prières des missionnaires	100
Mlle Jenny Pones à Toulouse	60
Pour le baptême d'enfants païens (Mgr Cazet).	
Anonyme du diocèse de Lyon	250

ÉDITION POLONAISE

2me trimestre 1885

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Mladenoff)	272 40
Pour les résurrectionnistes d'Andrinople	402 60
A Mgr Mladenoff, pour la Bulgarie	402 60
Pour les missions de Chine (Mongolie)	280 55
Pour les missions du Zambèze	98 80
Pour les missions d'Afrique (Zambèze)	51 »
Pour le rachat d'enfants païens (Mgr Lavigerie)	99 40
Pour les prêtres Polonais	» 65

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



AFRIQUE ÉQUATORIALE. — Baie de Kakonoo, dans l'Ougouha; d'après une photographie (Voir page 345).

CORRESPONDANCE

MADAGASCAR

Comme la conclusion de la paix entre la France et la Chine semble assurer des jours meilleurs à nos Eglises persécutées, les regards des catholiques se tournent vers Madagascar. On le sait, les missionnaires ont été chassés de l'intérieur de la grande île et ils attendent avec impatience le jour où ils pourront rentrer au milieu de leur troupeau fidèle. Cependant nos lecteurs verront avec bonheur que les Pères jésuites occupent leur exil, sous la protection du pavillon national, à évangéliser les tribus soumises à la France.

LETTRE DE MGR CAZET, VICAIRE APOSTOLIQUE DE MADAGASCAR.

Vous devinez sans peine avec quelle ardeur nous soupirons après une solution de la question de Madagascar qui soit à la fois honorable pour la France et utile à la religion catholique et aux Malgaches. Je vous ai déjà parlé d'une manière générale du courage, de la persévérance, du zèle de nos néophytes, et par l'article sur le concours des écoles catholiques à Tananarive publié par le Journal officiel (1), vous avez constaté une fois de plus que nos œuvres se sont maintenues.

En attendant qu'il plaise à Notre Seigneur de nous rappeler dans l'intérieur pour donner à nos œuvres un nouvel élan, nous établissons des centres de missions sur les points occupés par les Français. Je me fais un devoir de vous envoyer quelques détails.

1° *Moujanga.*

Il y a déjà environ dix-huit mois que le Père Abinal et le Père Valette ont été envoyés sur la Côte Nord-Ouest à Moujanga, la ville la plus commerçante après Tamatave avant les hostilités, et dont l'amiral Pierre s'est emparé le 8 mai 1883. Là, encouragés et soutenus par l'amiral Miot et le commandant supérieur qui comprennent l'importance de l'enseignement de la langue française, ils ont établi une école qui compte une cin-

(1) Voir les *Missions catholiques* du 20 février dernier, p. 88.

quantaine d'élèves. « De plus, dit un document officiel, les Pères remplissent auprès des troupes toutes les fonctions des aumôniers militaires. Ils visitent les malades dans les ambulances et rendent les devoirs religieux aux marins et militaires décédés qu'ils accompagnent jusqu'au cimetière. Le dimanche, ils célèbrent la messe pour les soldats et marins qui désirent y assister. »

« Le Père Faure vient d'arriver, m'écrivait le P. Abinal, il a déjà fait entendre sa belle voix dans ma cathédrale, peu propre, hélas ! à la faire ressortir. Car elle est construite en feuilles de pandanus et de latanier ; de plus le vent y secoue abondamment la poussière. C'est vous dire que j'ai une messe militaire le dimanche, et une paillotte-caserne pour la dire. Cette messe a été inaugurée le jour du Saint-Rosaire, il y avait une soixantaine de soldats ou marins et quelques officiers. Hier l'assistance était plus nombreuse ; quelques-uns se sont mis à genoux et tous ont fait le signe de la croix à la dernière bénédiction. Sous peu nous aurons, je l'espère, des chants formidables. »

Je pourrais citer bien des traits qui vous montreraient combien sont bonnes les relations entre les officiers et les missionnaires. Qu'il me suffise de transcrire les lignes suivantes d'une autre lettre du P. Abinal : « ... Nous continuons à avoir les meilleurs rapports avec le commandant supérieur, le commandant de place et les officiers des navires et de la garnison. Durant ma maladie les deux commandants sont venus me voir à peu près tous les jours. Les docteurs X. et X m'ont traité comme aumônier et surtout comme ami. Plusieurs officiers de terre et de mer m'ont aussi visité régulièrement. »

Les œuvres de nos Pères auprès des adultes indigènes se réduisent à bien peu de chose. Depuis le bombardement de Moujanga, il n'y a presque plus de Malgaches. La population est composée d'Indiens, de Mahométans et de Malais, qui sont bien loin du royaume de Dieu, et qui, en fait de religion, ont assez de leurs absurdes superstitions et des faciles prescriptions du Coran.

2° *Ambarioutelou.*

Ambarioutelou est une petite île située dans la vaste baie de Passandava, et qui touche presque à la Grande Terre. C'est là que, dès le commencement des hostilités entre la France et Madagascar, se sont réfugiés beaucoup de Malgaches pour être à l'abri des attaques des Hovas. Ils y ont formé deux villages qu'ils habiteront jusqu'à ce que la paix soit faite et leur permette de retourner à leurs rizières et aux pâturages de leurs troupeaux. Le P. Cassagne et le P. Valette, remplacé à Moujanga par le P. Faure, sont chargés de ce poste. Ils y ont formé une école qui compte une trentaine de garçons et quelques filles. Mais, comme à Moujanga, on remarque une grande différence entre les enfants Hovas et les enfants des Sakalaves, sous le rapport de l'intelligence, du goût et de l'application pour l'étude et la religion, de la tenue, de l'obéissance, etc. Les Sakalaves, on l'a dit et répété avec raison, offrent à la civilisation infiniment moins de ressources que les Hovas, et ceux-là seuls conseillent de détruire les Hovas pour les remplacer par les Sakalaves, qui n'ont pas la moindre connaissance des uns et des autres. N'importe ! nous avons voulu essayer de nouveau et, quelque ingrat et stérile que paraisse le terrain, nous espérons avec du temps, de la patience et surtout avec la grâce de Dieu, nous espérons, dis-je, le défricher un peu et y jeter la bonne semence.

3° *Vohémar.*

Les journaux d'Europe ont annoncé la prise de Vohémar, au nord-est de Madagascar, et la sanglante défaite que les Hovas y ont subie. Les détails sont connus ; il serait donc inutile d'y revenir.

Quelques jours après que la nouvelle en fut parvenue à Tamatave, je reçus la visite de l'amiral Miot, commandant en chef la division de la mer des Indes. Durant la conversation, je lui offris d'envoyer, s'il le désirait, deux missionnaires à ce poste.

« Justement, me répondit-il, c'est pour vous les demander que je suis venu. J'attends le *Scorff* (bâtiment à vapeur de l'État), et dès qu'il sera arrivé, je vous avertirai.

« Amiral, repris-je, les deux Pères seront à vos ordres, prêts à partir quand vous le voudrez. »

C'était le 13 décembre. Toutefois les Pères Berthieu et Cros ne partirent pour Vohémar que le 30 janvier.

Quelques extraits d'une lettre du Père Cros et d'une lettre de M. Guinet, qui a été nommé *Directeur des Indigènes*, vous feront assez exactement connaître la situation telle qu'elle est en ce moment.

« C'est le 1er février, écrit le P. Cros, que nous avons mouillé dans la rade de Vohemar ; le 3, nous quittions ce poste pour aller nous installer à Ambouanio, village à environ dix-huit kilomètres au sud, non loin de la mer ; la colline qui nous en sépare laisse arriver jusqu'à nous le bruit des vagues. Vis-à-vis à l'ouest, dans l'intérieur des terres, à seize kilomètres d'ici, se trouvaient le village et le fort d'Andriamparona, où les Hovas ont été défaits et où ils ont perdu deux cent cinquante-quatre hommes sans compter les blessés et quelques prisonniers. Ce village et ce fort ont été brûlés par les Français pour empêcher les Hovas de s'y établir de nouveau dans le cas peu probable où la leçon reçue le 5 décembre ne leur aurait pas suffi.

« Ambouanio est un grand village situé sur un mamelon qui domine d'immenses vallées où coulent d'un côté le fleuve Tanambaka et de l'autre la rivière Manambery. Il y a, dit-on, trois cents cases et treize à quatorze

cents habitants. A côté du village et le dominant se trouve un plateau d'environ cent vingt mètres de côté, et entouré d'une forte palissade en bois, haute de deux mètres cinquante : c'était le fort des Hovas le plus rapproché de Vohemar. Ils n'eurent pas le temps, avant de fuir, de le détruire et de le livrer aux flammes, quand, le 27 novembre, nos marins et nos soldats s'en emparèrent sans coup férir. Une partie de nos troupes est solidement établie dans ce fort.

« Pour nous, nous logeons dans une case malgache de cinq mètres de long sur deux mètres cinquante de large. Là sont nos malles, les caisses contenant les objets de la mission et de l'école future, etc., là nous disons la messe ; là nous prenons nos repas. C'était l'infirmerie des soldats que le commandant a eu l'obligeance de mettre à notre disposition. L'exiguïté du local ne nous permet pas encore de commencer nos œuvres ; mais patience !

« L'administration militaire fait réparer une très vaste case, où nous pourrons réunir les grandes personnes et les enfants. Mais quand seront finies les réparations ? Ici commence le problème ; les gens du pays débarrassés des corvées, que les Hovas leur imposaient, se fatiguent de celles des *Blancs* et la civilisation qu'on leur montre au bout, ne semble pas les séduire encore. Chaque jour la police rompt des lances avec les ouvriers qui se cachent ou s'enfuient. Les soldats souffrent de ce mauvais vouloir ; de là pour eux, comme pour nous, la difficulté de se loger convenablement. Dans cet état de choses, nous nous gardons bien de faire songer à notre case, de peur que les bonnes dispositions des Malgaches à notre égard ne se changent en dégoût et en haine et que nous ne soyons bientôt à charge à nos protecteurs et amis.

« Le commandant supérieur nous a indiqué au fond du village un vaste terrain planté de grands arbres, et il nous en a fait la concession pour la future école. Les chefs étaient présents ; ils approuvèrent ce choix et promirent d'y disposer toutes choses. Le lendemain, sur l'invitation du commandant, ils commencent à faire nettoyer ce terrain ; mais le surlendemain on cesse, obligé qu'on est de passer à des travaux plus urgents. Il est nécessaire de bien ménager ces pauvres Sakalaves, si paresseux, si amateurs de leur liberté, afin de leur inspirer peu à peu l'amour de la France, et de ne pas leur faire regretter la domination des Hovas, qui, il faut bien le dire, n'est pas aussi cruelle, aussi tyrannique qu'on le prétend parfois à l'égard des tribus sincèrement soumises.

« Le village fourmille d'enfants. Au commencement, quand nous passions dans les rues, ils couraient se cacher ; les parents seuls tenaient bon ; mais, à force de nous voir et de nous revoir, ils se sont apprivoisés. Ma petite boîte de sucre m'en fit gagner quinze le troisième jour. Faute de case, je les groupai sous un arbre et commençai une série de divers exercices. Les grandes personnes malgaches qui passaient par là, s'arrêtaient et exprimaient le plaisir qu'elles éprouvaient de me voir caresser leurs enfants ; des soldats et même des officiers venaient aussi en passant jeter un regard sur cette petite réunion ; ils m'encourageaient surtout quand je faisais dire à toute la marmaille à haute et distincte voix : *bonjour capitaine! bonjour sergent!* A cette heure, les enfants nous connaissent et s'approchent de nous; aussi, dès que nous pourrons ouvrir l'école, il y a lieu d'espérer qu'ils y viendront en foule. »

De son côté, en date du 1er mars, M. Guinet écrivait au Père Berthieu et au P. Cros :

« Et vous, comment êtes-vous installés à Ambouanio ? Que vous devez être mal à votre aise ! je parle au point de vue physique d'abord et surtout au point de vue moral je ne crois pas non plus que vous soyez fort heureux : 1° parce que vous avez à côté de vous des protestants qui sont habitués à dénigrer systématiquement tout ce qui est catholique ; et 2° parce que, règle générale, qu'ils soient anglicans ou méthodistes, je ne pense pas que la foi les tracasse beaucoup. Ils ont été habitués à aller aux temples à coup de bâtons. Les bâtons supprimés, que feront-ils ?

« Dans tous les cas, je suis tout entier à votre disposition, comme ami et comme Français. Oui, le Père Cazet a raison quand il dit qu'à Madagascar le mot *catholique* est synonyme de *Français*. De ce côté, vous pouvez compter absolument sur moi... Soyez sûr que je vous donnerai toute l'aide et tout l'appui qu'il me sera possible. »

Ce monsieur Guinet habite Madagascar depuis plus de trente ans.

4° *Diego-Suarez.*

Le port de *Diego-Suarez* est le plus beau de Madagascar et le mieux situé de l'Océan Indien. Cette vaste baie en comprend cinq autres, où s'élèvent cinq ilots, dont l'un, appelé le *Pain de sucre*, se voit de plus de trois lieues en mer et sert de point de reconnaissance aux marins.

C'est un des points où, d'après le programme tracé par la commission parlementaire formée pour étudier la question malgache, la France devait s'établir. Au moment où je vous écris, on est en train d'exécuter ce programme.

Le 9 février, le grand transport à vapeur de l'Etat, *La Creuse*, partait pour Diego-Suarez. Sur le désir et la demande de M. Michel, capitaine de frégate, commandant ce bâtiment, le P. Fabre a pris passage à bord pour faire les fonctions d'aumônier, avec la promesse de recevoir un compagnon dès qu'il pourrait s'établir à terre pour y fonder une mission et une école.

Depuis le 14 février, jour où la *Creuse* a mouillé dans ce magnifique port, le commandant a fait faire plusieurs reconnaissances dans les diverses directions. Un petit fort occupé par les Hovas, mais évacué à la hâte à l'approche de nos soldats, a été pris et les quarante à cinquante cases qui étaient dans l'enceinte de la palissade, ont été brûlées avec la palissade elle-même. Ces Hovas sont allés sans doute se réfugier dans un autre fort, situé au sud à huit heures de marche, sur un petit plateau très élevé, escarpé de tous côtés et assez éloigné de la mer pour être à l'abri des canons des navires. C'est là que se trouve le gros des troupes Hovas; pour les en déloger, il faudra, dit-on, un siège en règle et des pièces de longue portée. Déjà, avant l'arrivée de la *Creuse*, on leur avait écrit une lettre de Vohémar pour les engager à se rendre. Mais le commandant, peu touché des promesses et menaces contenues dans la lettre, se contenta de répondre : *Rien ne presse*.

Dans ce moment les Français font un blockaus aux environs duquel viennent bâtir leurs cases ceux des indigènes qui se rallient à la France et qui n'osent pas rester dans l'intérieur à cause des excursions inévitables des Hovas. Le commandant Michel agit avec beaucoup de prudence et de bonté à l'égard des habitants pour les gagner à la cause française. « Ne craignez rien, leur a-t-il dit, ainsi qu'aux capitaines des cinq boutres qui chargeaient dans le port du riz et des peaux de bœuf : on ne vous fera aucun mal à vous autres, ni aux Autalaotra, ni aux Betsimisaraka, ni aux Sakalaves : vos biens, comme vos personnes, seront en sûreté. Nous achèterons vos bœufs, vos volailles, vos fruits. »

Ces paroles, sans dissiper toutes leurs préventions, ont cependant produit sur eux un très bon effet et semblent leur inspirer de la confiance.

Quels sont le nombre et l'importance des villages de cet extrême Nord? Ces populations viendront-elles se grouper en masse autour du pavillon français? Quelle est, en dehors des immenses troupeaux de bœufs qui paissent dans ces vastes et riches pâturages, la nature du commerce du pays? Et, pour ce qui nous concerne spécialement, quel est le plus ou moins de facilité que nous espérons rencontrer pour l'évangélisation chrétienne auprès des enfants et des grandes personnes? Ce sont là des questions auxquelles il m'est impossible de répondre aujourd'hui : la prise de possession est trop récente et trop incomplète encore, l'esprit des indigènes trop anxieux de l'avenir, le pays trop peu connu pour apprécier sainement la situation. Quand j'aurai reçu des renseignements précis, je me ferai un devoir et un bonheur de vous communiquer ceux qui me paraîtront propres à intéresser les lecteurs des *Missions catholiques*.

CONSTANTINOPLE

On nous écrit de Constantinople, le 28 juin 1885.

I.

Mgr Rotelli, délégué du Saint-Siège, est parti le 11 de ce mois pour Rhodes afin de rétablir sa santé un peu altérée à la suite des fatigues et des mauvais temps du dernier hiver. Mgr Rotelli sera de retour dans une dizaine de jours.

Le 17 de ce même mois, Mgr Garabet Aslanian, dernièrement sacré évêque du siège arménien catholique d'Adana, est parti pour sa destination, en compagnie de M. l'abbé Apakian. C'est un vaste champ qui s'ouvre devant le zèle apostolique du nouvel évêque. Le patriarche arménien schismatique de Sis, affilié au comité anglo-protestant, cherche à introduire le protestantisme dans la population arménienne non unie de la Cilicie. Il a déjà rallié quelques prêtres de son clergé, qui vont de ville en ville prêcher, bien entendu avec les précautions nécessaires, l'inutilité du culte des images. C'est le premier pas qui sera suivi d'autres pour introduire insensiblement dans la Cilicie la soi-disant Réforme.

Mgr Aslanian a le zèle et toutes les qualités voulues pour combattre l'action du comité anglo-protestant et attirer ces bonnes populations à l'Église catholique. Avant son départ, il a acheté un terrain à Hadjin pour construire l'église et l'école détruites pendant le dernier grand incendie. Plusieurs autres villages attendent l'arrivée du prélat pour solliciter de lui la faveur d'être admis dans l'union de l'Église catholique. Il faut espérer que l'Occident catholique et surtout la noblesse de la France et de la Belgique, dont les ancêtres ont illustré ce pays des croisades, voudront bien par leurs prières et leurs secours soutenir l'œuvre de Mgr Aslanian.

II.

Plusieurs lettres arrivées d'Erzeroum annoncent que Mgr Étienne Melchisedech a fait son entrée dans sa ville épiscopale au milieu de la joie de la population. Le prélat a aussitôt entrepris les travaux destinés à agrandir le pensionnat de jeunes filles dirigé par les Sœurs arméniennes de l'Immaculée Conception. Il a dû acheter un bâtiment adjacent à l'ancienne maison habitée par les religieuses et par suite contracter une dette. Ce pensionnat fournit en même temps des postulantes pour le noviciat de la maison-mère de Constantinople et toutes les religieuses de cet établissement ont obtenu le meilleur succès ; quelques-unes même, après avoir professé, sont actuellement en mission sur les différents points du patriarcat arménien catholique. Parmi elles se trouvent la sœur et des nièces et cousines du pieux évêque d'Erzeroum.

III.

D'autres nouvelles consolantes sont parvenues des diocèses arméniens d'Alep et de Diarbékir. Une pétition, signée par cent personnes arméniennes non unies du village d'Enhèze près de Nisibe, de ce côté de l'Euphrate, village à cinq heures de distance de Biredjik, est parvenue récemment au patriarcat arméno-catholique. C'est une belle profession de foi catholique, dans laquelle ces nouveaux fidèles prient Mgr Azarian de leur envoyer un prêtre, d'improviser une chapelle et une école et de les prendre sous sa protection. D'autres lettres, arrivées récemment de Diarbékir, annoncent la conversion de trente familles arméniennes grégoriennes appartenant à un village nommé Gorile. Mais, comme le curé ne s'est pas converti, il sera nécessaire de bâtir aussi une chapelle et une école. De plus quinze individus également schismatiques sont arrivés en députation de la part des habitants d'Hoboum et ont demandé à Mgr Ferahian d'être admis dans l'Église catholique. Mgr Ferahian, en donnant avis de ces bonnes nouvelles à son patriarche, lui demande des prêtres et les fonds nécessaires. Il serait impossible de créer une nouvelle mission sans le secours des âmes charitables.

Une communauté arménienne catholique s'est formée aussi à Eski-Chehir, l'ancienne Dorylaeum dans le diocèse de Brousse sous la sage direction de M. l'abbé André Vortanian. Jusqu'ici le service divin se faisait dans une chambre louée dans un khan de la ville où descendent tous les voyageurs qui traversent cette province. Il y avait plus d'un inconvénient à pratiquer le culte religieux dans ce caravansérail, surtout pour les femmes et les jeunes filles qui ne pouvaient s'y rendre sans entendre parfois des propos inconvenants. Cette bonne population s'est cotisée pour acheter le terrain et il lui reste encore environ deux mille cinq cents francs pour la construction de l'église. Or, comme cette somme ne suffit pas, Mgr Azarian, voyant la ferveur et la piété de ce peuple, a promis de parfaire le reste, bien que les ressources du patriarcat ne soient pas suffisantes pour faire face à tous ces besoins extraordinaires. Outre la construction de l'église en question, il faut aussi pourvoir à tous les objets et ornements sacrés et aux saintes images qui doivent orner les trois autels.

Une nouvelle église commence à être bâtie à Mardin en Mésopotamie par les soins du zélé archevêque, Mgr Nazarian. Ce prélat avait acheté le terrain sur un point central de la ville, et c'est à force de sacrifices qu'il a réuni les fonds nécessaires. Mgr Azarian a obtenu le firman nécessaire à la construction et, à l'heure qu'il est, les fondements de l'église doivent être jetés suivant le cérémonial imposant du rituel arménien.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

S. S. le pape Léon XIII vient d'élever à la dignité épiscopale Mgr Sogaro, vicaire apostolique de l'Afrique centrale, pour témoigner sa satisfaction du zèle et de la prudence de ce prélat et pour encourager et consoler ses missionnaires au milieu de leurs épreuves. Mgr Sogaro a appris de source sûre que les prêtres, les Sœurs et les chrétiens, prisonniers du Madhi, supportent avec héroïsme leur captivité et, contrairement aux rumeurs perfides répandues dernièrement, sont demeurés fermes dans la foi.

— Mgr Hyland, des Frères Prêcheurs, évêque coadjuteur de Port d'Espagne, étant mort au mois d'octobre 1884, le Saint Père a nommé, sur la proposition de la Propagande, le R. P. Vincent King pour le remplacer. Ce prélat, né à Middlesborough en 1837, appartient à la province dominicaine d'Angleterre, dont il a été supérieur durant huit ans.

— Le vicariat apostolique du Kiang-si, confié aux Lazaristes, avait été partagé en 1879 en deux vicariats : le septentrional et le méridional. Mgr Bray, qui administre le premier, a proposé à la Propagande de partager sa mission encore en deux parties. Les cardinaux de la Sacrée-Congrégation, dans leur réunion générale du 5 juillet, ont examiné ce projet. Sur leur avis favorable, le Saint Père, dans son audience du 7 juillet, a approuvé l'érection du nouveau vicariat sous le nom de Kiang-si oriental, et a nommé M. Casimir Vic, vicaire apostolique, avec caractère épiscopal. M. Vic, de la Congrégation des Lazaristes, est né à Mourmentras, diocèse d'Albi, en 1852. Il est, depuis plus de sept ans, missionnaire au Kiang-si.

Le Kiang-si septentrional garde les six préfectures de Kiou-Kiang, de Nan-Kang, de Nan-tchang, de Choui-tchéou, de Lin-Kiang et de Yuen-tchéou avec leurs sous-préfectures : 3,000 chrétiens. Le Kiang-si oriental aura les quatre préfectures de Yao-tchéou, de Kouang-sin, de Fou-tchéou et de Kien-tchang, avec leurs sous-préfectures : 10,000 chrétiens.

INFORMATIONS DIVERSES

Kouang tong. — M. Brugnon, des Missions Étrangères de Paris, chassé de Chine, a obtenu d'exercer son ministère auprès des Français, à Formose. Il écrivait dernièrement :

« La guerre menaçant d'être longue, je demandai à rentrer en Chine par des voies détournées et en secret. La prudence de mon évêque, responsable de la vie de ses missionnaires, ne me le permit pas. Je songeai alors à ces milliers de soldats, laissés à Kélung, sans secours religieux, sans consolation sur leur lit de mort, sans une prière sur leur tombe ; je songeai que c'étaient les fils de ces mères chrétiennes qui, par leurs prières et leurs aumônes, soutiennent les missions : c'est à elles que je dois tout ce que j'ai fait ici depuis dix ans. J'écrivis alors à l'amiral Courbet, qui accepta mes offres de service avec un empressement vraiment chrétien ; et, depuis deux mois, je suis ici au chevet des blessés et des malades. Je suis heureux du bonheur qu'éprouvent ces braves enfants d'avoir un aumônier au milieu d'eux ; je suis heureux quand je pense que ces cent et quelques hommes que j'ai administrés et consolés seraient morts sans sacrements si je n'étais pas venu ici... »

UNE EXCURSION

Dans la terre de Gessen

Et sur la route que suivit vraisemblablement le peuple juif quand il sortit d'Egypte et traversa la mer Rouge.

PAR LE R. P. JULLIEN, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, MISSIONNAIRE AU CAIRE.

(Suite et fin).

XII

FONTAINES DE MOISE.

Le lendemain nous partons de Suez dans une barque de pêcheur, pour aller visiter les Fontaines de Moïse (*Aïn Moussa*) situées à quinze kilomètres sud-est de la ville et à cinquante-cinq kilomètres sud de l'endroit où les Hébreux, pensons-nous, traversèrent la mer. Cette distance, cette situation, ces sources abondantes donnent lieu de croire que c'est là la Mara de la Bible.

Ex. XV, 22. — *Après donc que Moïse eut fait partir les Israélites de la mer Rouge, ils entrèrent au désert de Sur; et, ayant marché trois jours dans la solitude, ils ne trouvèrent point d'eau.*

23. — *Ensuite ils arrivèrent à un lieu nommé Mara, et ils y trouvèrent de l'eau; mais ils ne pouvaient boire des eaux de Mara parce qu'elles étaient amères. C'est pourquoi on lui avait donné un nom qui lui était propre en l'appelant Mara, c'est-à-dire amertume.*



ÉGYPTE. — Oasis des Fontaines de Moïse, vue de la plage de la mer Rouge; d'après un dessin du R. P. Gallen.

24. — *Alors le peuple murmura contre Moïse, en disant : « Que boirons-nous? »*

25. — *Mais Moïse cria au Seigneur, lequel lui montra un certain bois qu'il jeta dans les eaux, et les eaux, d'amères qu'elles étaient, devinrent douces. Dieu leur donna en ce lieu des préceptes et des ordonnances.*

Une heure après avoir quitté Suez, on aperçoit quelques bouquets d'arbres sur la rive asiatique à deux ou trois kilomètres de la mer. C'est la petite oasis des *Fontaines de Moïse*. En avant, sur le bord de la plage, est une médiocre maison de pierres et deux baraques de bois; nos bateliers nous expliquent que ces constructions sont le lazaret où l'on parque, sous le plus beau soleil, les pèlerins de la Mecque et les autres pauvres voyageurs dont la patente sanitaire n'est pas nette. La mer étant fort peu profonde le long de cette plage, on a construit une longue jetée où les barques peuvent toujours aborder. De grandes caisses de tôle, posées sur la jetée, contiennent l'eau que l'on apporte de Suez au lazaret.

La plage s'élève en pente douce jusqu'à l'oasis; elle est couverte de cristaux de gypse feuilletés qui sortent de terre semblables à des éclisses de bois qu'on aurait fichées debout dans le sable.

L'oasis est composée de quatre ou cinq jardins échelonnés sur une ligne qui va du nord au sud, plantés de palmiers, de caroubiers, de mimosas, de térébinthes, etc. Elle est habitée par une trentaine d'Arabes qui gagnent leur vie en vendant à Suez les broussailles du désert. Pour les habitants de Suez, ces pauvres jardins, entretenus à l'arabe, sont un lieu de plaisance. Il y a si peu de verdure

(1) Voir les *Missions catholiques* des 5, 12, 19, 26 juin et 10 juillet 1885 et la carte publiée page 270.

autour de Suez! Et puis le désert a toujours ses charmes.

Les sources sont au nombre de huit; elles sortent au sommet de monticules de sable, où elles forment un petit cratère et descendent par une rigole naturelle. Leur eau est saumâtre, on peut pourtant la boire sans inconvénients.

Ces sources, au sommet de monticules isolés, élevés de huit à dix mètres au-dessus de la plaine, étonnent le voyageur. Voici l'explication qu'en a donnée l'un des savants de l'expédition française : L'eau entretenant l'humidité a fait croître quelques touffes d'herbes autour de la source; ces herbes ont arrêté le sable charrié par le vent. Le petit amas de sable, toujours imprégné d'eau, s'est agglutiné par les sulfates et les carbonates que l'eau y déposait en se vaporisant sous l'influence d'un puissant soleil. Ainsi le bord de la source s'est exhaussé, le niveau de l'eau a dû monter. Le phénomène en se reproduisant a élevé le monticule, tant que les parois du canal vertical ont pu résister à la pression d'eau.

L'eau des sources est reçue dans un grand réservoir maçonné avec soin. Autrefois elle se rendait de ce réservoir au bord de la mer pour l'approvisionnement des navires. On voit encore sur une longueur de mille cinq cent mètres un aqueduc voûté qui se termine au bord de la plage par les ruines d'une fontaine.

Nous allons reprendre notre barque à l'extrémité de la jetée; nos bateliers nous offrent d'énormes *bénitiers* (*Tridakna gigas*), de magnifiques madrépores blancs et rouges, des oursins à larges épines, etc., etc., qu'ils ont pêchés pendant notre absence. Ils nous invitent à manger l'animal d'un gros *bénitier*, une huitre grosse comme une tête d'homme. Il ne fut pas facile d'ouvrir la coquille; si le doigt se fût engagé entre les deux valves, il eût été certainement coupé. Cet énorme mollusque n'a point de goût désagréable. On y trouve des muscles blancs, gros comme le poignet, qui ont un goût de noisette.



ÉGYPTE — Sources jaillissant du sommet de monticules de sable; d'après un dessin du R. P. Gallen.

Quant aux madrépores rouges, nous ne les croyons pas assez abondants pour qu'ils aient donné à la mer Rouge son nom. Il est plus naturel d'attribuer l'origine de ce nom aux varechs rougeâtres qui garnissent le fond de la mer en bien des endroits de la côte.

XIII

AUTRES OPINIONS SUR LA ROUTE DES HÉBREUX.

Nous terminons ici l'exposé de l'interprétation géographique de l'Exode qui nous paraît la plus probable. Un mot seulement des autres interprétations.

Nous rejetons absolument, comme contraires à la Bible et à toute la tradition chrétienne, les explications qui enlèvent au passage de la mer Rouge son caractère miraculeux, le faisant dépendre de la direction du vent ou de l'heure de la marée; comme si Pharaon, ses généraux et ses sol-

dats eussent ignoré ce que sait fort bien le pauvre pêcheur de la côte. Il n'est pas dans tout l'ancien Testament de prodige dont Dieu se soit si souvent glorifié par ses prophètes. Ainsi Philahiroth n'est pas la place d'un gué dans le golfe, et Magdalum une tour pour le défendre.

Le savant Bruchs Pacha fait passer les Hébreux non pas au travers de la mer Rouge, mais au travers des lagunes de la Méditerranée, près du lac Sirbon. Nous ne saurions admettre cette interprétation. Elle est contraire à toute la tradition, qui connaît le passage de la mer Rouge et non pas celui de la Méditerranée. Elle n'est fondée que sur des ressemblances de noms : et on sait combien ces analogies peuvent tromper, si elles ne sont pas appuyées de preuves réelles.

L'explication du Père Sicard (*Lettres édifiantes*, tome III, année 1727) est vraiment séduisante. On l'a considérée comme la meilleure jusqu'au commencement de ce siècle. Aujourd'hui les savants l'ont abandonnée. Le Père Sicard suppose que la cour de Pharaon était à Memphis, à trois lieues au sud du Caire, sur la rive gauche du Nil. D'après lui les Hébreux se sont assemblés sur la rive opposée, près du petit village de Bassatin, à une lieue sud-est du vieux Caire, là où sont encore les cimetières juifs. Ils se sont dirigés à l'est vers la mer Rouge à travers la magnifique vallée de l'*Égarement, Oaadi Ti*, qui débouche en face de Bassatin. Comme cette vallée se perd aux deux tiers du chemin de la mer Rouge, ils ont dû faire un détour à gauche pour aller prendre une autre vallée un peu plus au nord, qui descend sur la mer Rouge, le long du flanc méridional du mont Attaka.

Ce bout de la vallée, c'est l'Ethan, l'extrémité du désert où les Hébreux doivent tourner. La plage de la mer Rouge au sud du mont Attaka est Philahiroth. Le mont Attaka est lui-même Béelséphon. Les Hébreux passent la mer Rouge en face de cette plage et arrivent à l'autre bord un peu au sud des fontaines de Moïse.

Voici quelques-unes des difficultés que soulève cette explication.

A l'époque de l'Exode, la ville de Memphis était bien déchue et voyait rarement les Pharaons. La vallée de l'Égarement est déjà le désert, tandis que d'après la Bible le désert ne commence qu'à une journée de marche, au-delà d'Ethan. Les Hébreux auraient manqué d'eau depuis Ramessès jusqu'à la mer, car on ne trouve dans ces vallées que quelques puits tout à fait insuffisants pour deux millions d'hommes.

On ne comprend pas comment l'armée de Pharaon aurait pu passer entre le mont Attaka et la mer, sur une plage étroite et incommode, ni comment les Israélites, plus de deux millions d'âmes, pendant la nuit, avant trois heures du matin (*jam advenerat vigilia matutina*) auraient pu traverser la mer Rouge qui, en cet endroit, a près de vingt-cinq kilomètres de large.

D'autres ont dit que les Hébreux sont partis de Matarieh en face d'Héliopolis, qu'ils sont allés à Suez par le désert, suivant la route qui devint plus tard celle de la malle anglaise et que prend encore aujourd'hui la caravane de la Mecque; qu'à Suez ils ont traversé les lagunes de l'extrémité du golfe.

Cette explication n'est appuyée sur aucun fondement solide ; Héliopolis n'était pas certainement, à cette époque, la résidence des Pharaons.

XIV

Suez.

Suez, ville d'agences de toutes sortes, d'hôpitaux et d'hôtels anglais : de tout côté on y voit des mâts de pavillons dominant des maisons de toute forme; sans cesse on y entend la respiration précipitée des petits vapeurs, le sifflement des locomotives, les hurlements des gros paquebots.

Le climat y est très sec malgré la mer; beaucoup de personnes le disent très salubre, d'autres se plaignent des fièvres. Je pense qu'il en est de ce climat comme de plusieurs autres; il convient à certains tempéraments, non pas à tous. J'ai souvent entendu dire que le climat d'Aden est insupportable : voici qu'on me cite tel médecin anglais revenu d'Aden, qui regrette ce beau pays, disant que nulle part il ne s'est mieux porté que dans cette station.

Les Pères Franciscains ont, tout proche de la mer, un petit couvent bien commode, où nous avons trouvé la plus cordiale hospitalité, une église bien propre, assez fréquentée, et une école de garçons. Je crois que la population catholique est ici plus pratiquante que dans les autres villes de l'Égypte.

A l'autre extrémité de la ville, au nord-ouest, les Sœurs du Bon-Pasteur tiennent une école de jeunes filles et un hôpital.

Sur la porte nous lisons : *Hôpital Français*. Le jardin et la maison sont d'une propreté parfaite ; tous les services sont fort bien installés : il y a place pour cinquante malades.

Les bonnes Sœurs sont de tous les pays, comme les habitants de Suez : deux sont Françaises, les autres sont Italiennes, Allemandes, Anglaises, Maltaises, etc. Elles nous disent avec bonheur que, depuis plusieurs années, aucun de leurs malades catholiques n'est mort sans sacrements.

Le gouvernement français leur donne un petit traitement pour leur entretien, mais rien pour les malades, ni pour la pharmacie. Ce serait une bien bonne œuvre de fonder là quelques lits pour les indigents.

* *

L'Egypte, comme au temps des Pharaons, est riche et belle des biens de la terre, pauvre et aride par la rareté des biens du ciel. Comme au temps de Moïse, le peuple de Dieu, celui de la nouvelle alliance, y était naguère captif sous des maîtres durs et sensuels. Plus heureux que le peuple d'Israël le peuple chrétien, l'opprimé d'hier, ne fuit pas et devient le maître.

Puisse-t-il être reconnaissant et plus fidèle à Dieu que le peuple murmurateur de l'ancienne loi ! Puisse-t-il, suivant la loi nouvelle, rendre le bien pour le mal à son ancien oppresseur, lui donner le seul vrai bien, la foi et les vertus chrétiennes !

Fin.

PRÈS DES GRANDS LACS

DEUXIÈME PARTIE

—

LE TANGANYKA

Par Mgr CHARBONNIER, de la Société des Missionnaires d'Alger, provicaire apostolique du Tanganyka.

(Suite [1])

—

IV

A KIBANGA, CHEZ LE ROI PORÉ.

———

I. *Translation d'une partie de l'orphelinat de Moulouéva.*

ARRIVÉE DES MISSIONNAIRES ET DES ORPHELINS A KIBANGA. — CAMPEMENT SUR LES BORDS DU LAC. — LA RIVIÈRE MAONGOLO. — ASPECT DU PAYS. — CHOIX D'UN EMPLACEMENT. — SOLENNELLE ÉRECTION DU SIGNE DU SALUT.

Le 11 juin, vers sept heures du matin, après une nuit entière de rames, les PP. Moinet et Moncet, les auxiliaires, le capitaine Joubert et M. Visser, débarquèrent à Kibanga, pour y établir le poste de l'orphelinat de la mission du Tanganyka, dont la fondation avait été décidée en conseil au Massanzé.

Ce voyage un peu pénible, que nous venions de faire, nous fit trouver douces les premières heures de repos, que nous prîmes sous notre tente. Il n'y a point ici, en effet, d'habitations rapprochées du lac. Nous établissons notre camp à quelques mètres du rivage, dans une forêt de *louminou,* bois tendre et vivace qui pousse et grandit rapidement dans les endroits abandonnés par le Tanganyka, dont les eaux, depuis quatre ans, ont toujours été en diminuant. Nous sommes également à petite distance de la Maongolo, rivière dont l'embouchure est très large (environ quatre-vingts mètres) et remonte ainsi à un kilomètre dans les terres. Cette rivière est peuplée de crocodiles que nous voyons souvent huit et dix ensemble, semblables à des soliveaux, se promenant lentement sur l'eau.

Durant les premiers jours, nous fortifions provisoirement notre camp, car le terrain est tapissé d'empreintes d'hippopotames, qui pourraient bien encore nous rendre visite pendant la nuit. Nous construisons une petite remise pour nos objets d'échange, une hutte qui nous servira de chapelle et une véranda pour y prendre nos repas.

La contrée a pour habitants des Noirs de la race des Vayovas ou Wamassanzés et par suite ayant la même langue qui se parle au Massanzé. Elle a pour roi Poré et est située environ à 5° de latitude sud, et au sud de l'isthme qui relie la presqu'île Oubouari à l'Oubembé au centre du Massanzé au nord et à l'Ougoma au sud. C'est un emplacement des plus beaux et des plus fertiles et le plus propice à notre but que nous puissions trouver dans les environs; le pays, un peu ondulé, est traversé par de petits cours d'eau, qui vont grossir des rivières voisines pour se jeter ensemble dans le lac. La Maongolo à elle seule en reçoit trois.

Ce magnifique pays, qui pourrait avoir de si belles cultures, est un peu boisé, mais complètement couvert de grandes herbes et de roseaux. Une raison toute naturelle a causé son dépeuplement et son déboisement; car elle a été autrefois très habitée. C'est la visite des Warooros, habitants de l'Ourouα, qui venaient régulièrement, chaque année, y faire leurs provisions de céréales, de troupeaux et d'esclaves, surtout d'enfants qui sont fort recherchés pour l'esclavage. C'était pour eux un trésor caché. Ces Warooros sont, à juste titre, la terreur de la contrée. Ces jours-ci, on disait encore devant nous : « Lorsque les Warooros voulaient de l'huile, des chèvres, du sel, etc., ils venaient puiser ici; c'est ici que restait la vache à lait qui les nourrissait; » avec leur butin, en effet, ils se rendaient à Oujiji pour faire leurs provisions.

Nous avons craint nous-mêmes un instant de nous établir à Kibanga; mais, devant cette splendide position et l'assurance qu'on nous a donnée que les Warooros ne viendraient pas nous attaquer, estimant aussi, comme on ne peut plus favorable à notre œuvre, la protection que nous pouvons accorder à ces gens, qui se groupaient autour de nous à cause de la sécurité offerte par notre présence, nous avons cru que nous ne devions pas hésiter plus longtemps à choisir ce pays immense, pour y transporter notre orphelinat, qui ne pouvait plus rester au Massanzé, à cause de l'exiguïté du terrain.

Notre camp formé, nous choisissons un emplacement pour nos constructions. Déjà nous avions décidé que la petite colline auprès du lac, sur le bord de la Maongolo, colline qui longe le lac à l'est dans un parcours de dix-huit cents mètres, jusqu'à une autre rivière le Lofou, serait l'emplacement le plus favorable à notre installation, à cause de ses défenses naturelles, de la proximité de l'eau, et d'une grande plaine très propre aux cultures. Après avoir mis le feu aux grandes herbes, nous eûmes devant nous un beau bouquet de palmiers à huile et des bananiers abandonnés. Nous taillâmes dans cet emplacement les mesures d'un *boma* (enclos) de cent cinquante mètres de long sur cinquante de large; nous décidâmes que le bouquet de palmier serait laissé au-devant de notre maison principale et nous nous mîmes à l'œuvre pour nous entourer d'une forte clôture. Dès les premiers jours, les indigènes nous ayant apporté quelques arbres, nous choisissons le plus beau et nous en fabriquons une croix; le soir, après une instruction à nos catéchumènes sur l'emblème de notre salut, la croix est solennellement portée par tous nos enfants qui sont fiers d'être chargés de ce précieux fardeau. Les femmes suivent et, tous ensemble, nous allons la planter au-devant du bouquet de palmiers qui sera devant la façade de notre maison.

C'est donc la croix qui, la première, a été dressée à Kibanga, et c'est en son nom et sous sa protection que nous avons pris possession de ce terrain.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 5, 12, 19, 26 juin, 3 et 10 juillet 1885.

Le roi Poré, avec lequel nous nous étions entendus déjà pour venir habiter chez lui, et qui attendait avec une certaine impatience notre arrivée, se fait néanmoins longtemps désirer. Son palais est, il est vrai, sur la presqu'île, à cinq heures de Kibanga, et il paraît d'ailleurs que, même au Tanganyka, il est de bon ton pour une Majesté de se faire attendre. Ses sujets nous apportent des vivres chaque jour, répondant aux questions que nous leur adressons pour savoir le jour de la visite que nous attendons du roi, par l'inévitable *Moukechi*, demain, toujours demain.

Ce n'est qu'après six jours de présence à Kibanga que nous voyons défiler une caravane avec des provisions qui nous sont destinées, signe avant-coureur de la venue de Sa Majesté.

II. *Visite du roi Poré.*

La suite du roi. — Sa nombreuse famille. — Sa bonté pour nous — Il nous procure le bois de construction.

Le dimanche 17 juin, Poré, qui s'est arrêté hier dans un petit village à un quart d'heure d'ici, vient à notre camp nous faire sa visite ; il a toute sa cour avec lui. Les uns l'accompagnent simplement, les autres sont chargés de porter les objets à son usage. A l'un est confiée la natte royale, à l'autre l'arc et les flèches, à celui-ci deux grelots en fer, à plusieurs autres les lances. Inutile de demander au roi si notre présence chez lui lui est agréable, son sourire le dit assez : sa première parole fut celle-ci :

« Ah ! que je dors bien tranquille, depuis que mes frères les Blancs sont arrivés ! »

Poré est un vieillard encore vert, à l'air pacifique, mais fin et rusé. Il a une très nombreuse famille et en fait sa plus grande gloire. On nous assure qu'il a cent femmes et quatre cents enfants. Y a-t-il exagération dans ces chiffres? Peut-être, car les nègres ne savent guère compter, surtout jusqu'à ce nombre.

Il paraît certain néanmoins que tous ces nombreux sauvages qui actuellement nous entourent, sont les frères, les fils, petits-fils, beaux-pères ou beaux-frères de Poré et il y a sur la grande partie des visages un air de famille assez remarquable. Autour de nous le pays est à peu près déboisé ; il n'y a que quelques palmiers à huile, tout à fait impropres aux constructions. Les bois que nous voyons sont au loin dans des ravins de la presqu'île, et il serait assez difficile pour nous d'aller les chercher. Aussi, voyant notre embarras, Poré nous promet d'envoyer tout son monde, pour couper le bois et l'apporter sur les lieux de nos constructions, et tout cela *gratis*.

« Si vous manquez de quelque chose, nous dit-il, faites moi avertir. Je resterai auprès de vous tant que ma présence vous sera utile, et je ne m'éloignerai que lorsque vous aurez construit. »

Le bon roi tient sa promesse, il va habiter un village situé à un quart d'heure de la mission, et le bois vient, je puis dire avec une abondance surprenante, vu la distance et les difficultés que l'on pouvait rencontrer. Les sauvages nous veulent à tout prix ; à leurs yeux, nous sommes leurs remparts contre leur ennemi annuel. Nous n'exigeons rien d'eux pour les protéger, ils ne veulent rien nous demander non plus pour être protégés. Sur un simple soupçon, en effet, que nous voudrions les abandonner, ils se jetteraient je crois, à nos genoux, implorant à grands cris que nous ne les délaissions pas. Voilà la position qui nous est faite à Kibanga.

III. — *Nos constructions.*

Entrain dans les travaux. — Le roi auprès de la croix. — Importance de notre installation dans ce poste.

Le 21 juin, nous commençâmes à tracer les limites de notre enclos. Nous avons conduit ici avec nous huit de nos ménages chrétiens, dix enfants parmi nos plus grands et quatre indigènes, qui nous ont suivi de Moulouéva, pour habiter chez nous. Nous hâtons la construction de notre ruche avec la précipitation des abeilles ; la meilleure volonté d'ailleurs anime ceux qui nous voient si mal à l'aise dans notre hutte provisoire; les pluies, en effet, ne semblent pas devoir cesser, et nous sommes à la belle étoile, ou à peu près.

Du bois, toujours du bois, et le roi qui vient presque tous les jours nous faire visite, se complait à regarder le travail qui commence à paraître, l'entrain qui fait remuer tout notre monde. Mais ce que nous avons remarqué, c'est qu'il affectionne, pour se reposer, lui et sa suite, l'emplacement que nous avons choisi pour y dresser notre croix, et c'est là que nous nous entretenons avec lui.

Il ne faut pas croire que ce signe de la Rédemption du monde soit passé inaperçu, chacun pouvait le remarquer, et on se demandait ce que signifiaient ces bois en croix. Nos enfants étaient déjà à même de satisfaire aux questions qui leur étaient faites. Le P. Moinet l'expliqua au roi, qui ne parut pas comprendre grand'chose; mais du moins, il ne fut pas effrayé.

La question de construire une maison, d'ériger en l'air un morceau de bois n'est pas aussi simple qu'on pourrait le croire, dans ce pays. On sait ce qu'il en coûta aux Anglais à Oujiji et dans l'Ougoua, pour avoir voulu dresser un mât et y faire flotter leur drapeau. Et pour nous au Massanzé, des bruits ne furent-ils pas répandus, lorsque nous construisions un bâtiment en briques simplement séchées au soleil, que nous aillions élever notre oriflamme et qu'alors nous nous emparerions du pays; que, notre maison une fois élevée, tous les chefs mourraient, et, comme le mensonge est toujours plus facilement accepté que la vérité, on n'avait plus de doute sur ce point. Poré nous croit plus fort que lui; il nous donne, dit-on, son pays, il nous voit chez lui avec plaisir, parce que nous lui favorisons un sommeil paisible, et il nous laisse libres de faire chez lui ce que bon nous semble sans contrôle de sa part.

(A suivre).

LE PREMIER MISSIONNAIRE DU JAPON AU XIXme SIÈCLE

Par Mgr FORCADE, archevêque d'Aix

V

ARRIVÉE DE L'ESCADRE FRANÇAISE. — L'AMIRAL CÉCILLE. — NÉGOCIATIONS AVEC LE MINISTRE DU ROI. — M. LE TURDU S'INSTALLE A TUMAÏ. — UN DINER DIPLOMATIQUE. — EXCURSION DANS LE VOISINAGE DE PORT MELVILLE.

(Suite 1)

22 juin. — Vers les neuf heures du matin, le ministre arrive sur le rivage en grand équipage, et fait raisonner le *tam-tam*. J'étais alors à terre dans une maison mise à notre disposition au village d'*Ounting*. Je me rends auprès de Son Excellence pour lui demander ce qu'elle veut. Elle me dit qu'avant de partir pour la capitale, elle vient donner à l'amiral le salut d'adieu; elle me prie de lui faire part de ses intentions et elle s'en retourne. — Bon voyage!

Dans le même temps, le gouverneur de la province s'était, à mon insu, rendu à bord pour restituer à l'amiral l'exemplaire du traité de la France avec la Chine et les décrets en faveur de la religion qui lui avaient été communiqués. L'amiral, qui ne s'attendait pas à cette visite et ne comprenait pas ce qu'on lui disait, ne peut s'imaginer ce dont il s'agit; il m'envoie au plus vite un canot, me priant de venir le trouver. J'expliquai le tout en arrivant. Notre état-major fut fort étonné de ces politesses si extraordinaires et si inattendues; pour moi, je ne m'en étonne pas beaucoup; je connais un peu les us et coutumes de céans, et je ne me fais pas d'illusion sur la valeur de ces démonstrations.

Le gouverneur, avant de quitter l'amiral, lui offrit de la part du ministre une jarre de *Saki*, quelques livres de pain d'épice et un assez bon nombre de petits gâteaux. L'amiral crut, eu égard aux circonstances, devoir accepter pour la première fois ces humbles présents. Il lui eût été, en effet, difficile de les refuser.

Après dîner, jolie promenade avec l'amiral et les commandants sur l'île *Ya-ga-dji*. Je parvins encore à entamer sans témoins, une petite conversation avec un pauvre paysan. C'est toujours la même espèce d'hommes, bonne et simple. On donna un cigare et une prise de tabac au brave homme, il nous quitta content comme un roi.

23 juin. — Au moment où nous sortions de table après dîner, arrive, de la part du gouverneur de *Fou-Kou-Zan*, un petit mandarin à bonnet jaune, qui demande si l'amiral agrée que l'on érige des tombes sur les fosses de deux de nos matelots récemment enterrés.

L'amiral (et il avait ses raisons pour cela) répond froidement :

« Oui, je le veux bien! »

J'ajoute :

« Quand Augustin sera revenu, il vous donnera l'inscription à faire graver. »

Mon intention est de donner en caractères chinois l'épitaphe qu'on a coutume de mettre en Chine sur le tombeau des chrétiens. Des croix de bois déjà placées seront conservées; on doit écrire au-dessus en français le nom des défunts, leur âge, la date de leur décès, etc., etc... Nos mandarins se montrent de plus en plus prévenants.

Après avoir expédié cet envoyé en moins d'une minute, nous allons faire une fort agréable promenade jusqu'à un assez beau cours d'eau, une véritable petite rivière appelée Foundja-gawa, que nous rencontrons sur la grande île, à environ une demi-lieue de notre mouillage. De magnifiques rizières s'étendent çà et là sur les rives.

25 juin. — Dans la matinée, j'accompagne l'amiral à la rivière de Foundja-gawa, que nous avions déjà reconnue. Nous y entrons par son embouchure, et nous la remontons assez loin dans les terres, jusqu'à ce qu'enfin une digue, établie pour servir de chemin, nous coupe le passage et nous force à nous arrêter. Le cours d'eau est encaissé entre des montagnes couvertes de bois et du plus charmant aspect; le terrain qui s'étend du pied des montagnes jusqu'à ses rives, est couvert de belles rizières. Tout le pays est magnifique; je ne sais combien de délicieuses villas et de châteaux en Espagne nous bâtissons chaque jour en le parcourant.

Le gouverneur a fait commencer aujourd'hui le tombeau de nos deux matelots. Nous laissons faire, sans avoir l'air d'y prêter la moindre attention. C'est pour donner à comprendre que nous ne sommes pas dupes des flagorneries dont nous sommes l'objet.

26 juin. — Dès le matin je reçois une lettre de M. Le Turdu, arrivé à *Tumaï*. En voici quelques passages qui pourront intéresser.

Tumaï, jour de saint Jean-Baptiste, 1846.

Me voici de retour à *Tumaï*, après une route de trente heures. Nous avons marché jour et nuit, d'abord à cheval, puis en chaise. Le pauvre Augustin est couvert de plaies et de contusions que lui ont faites tour à tour les chaises et les chevaux auxquels il n'était pas accoutumé. Quelle route nous avons suivie! Nous avons parcouru tout le littoral depuis le Port-Melville jusqu'à *Tumaï*. Tantôt il nous fallait passer dans l'eau, tantôt grimper sur les rochers; quelquefois descendre de cheval pour monter à perte de vue. D'abord je pensais avec Augustin, que ce ne pouvait être la vraie route, qu'on nous conduisait ainsi pour nous fatiguer et nous empêcher de voir l'intérieur. Néanmoins nous avons vu sur le rivage beaucoup de traces de voyageurs; nous avons rencontré des gens chargés, qui nous disaient venir de la capitale, et vos effets qui suivaient la même route, ont achevé de nous persuader. Plusieurs villages, grands et très propres, ont de temps en temps charmé nos yeux fatigués par le sable de la mer...

« Au village où nous nous sommes arrêtés pour dîner, j'ai invité le *Rieur* et l'*Astronome* (nous avons donné des noms de ce genre à certains mandarins de ma garde, pour pouvoir en causer librement, même en leur présence), et deux autres *Pékins* (*Pékin* est le titre des petits mandarins à bonnet jaune) qui faisaient route avec nous, à goûter notre thé et notre pain. Je n'ai qu'à me louer d'eux. Dans un village la population s'est réunie autour de nous; j'ai offert du thé et du vin au maire et à l'homme qui paraissait le plus vieux; ils étaient bien contents l'un et l'autre. Je les ai priés de ne pas m'oublier, parce que je ne les oublierais pas et que je les reverrais peut-être encore. Nous avons fait aussi une petite halte au grand pont qui est à deux lieues de *Tumaï*, dans une maison située sur la hauteur, où se trouvent un vieillard et la mère bisaïeule, et où vous êtes allé deux ou trois fois. Le vieillard n'y était pas, mais sa nombreuse famille est venue nous saluer, sauf la bonne vieille qui ne s'est pas présentée. Elle n'a pas été oubliée pourtant; je lui ai fait porter du vin et du pain. J'en ai mis de côté pour le vieillard; tous les

(1) Voir les *Missions catholiques* du 24 avril, 1er, 8, 22, 29 mai, 5, 12, 26 juin, 3 et 10 juillet.

enfants ont eu leur petit morceau. Je pense que cette bonne famille se souviendra des Pères. Les porteurs de chaises et de bagages, les conducteurs de chevaux ont eu aussi part à nos largesses. De temps en temps je leur faisais distribuer un petit verre de *saki* et un morceau de pain. Le soir du même jour ils ont eu du riz et des œufs pour dîner. Leurs fatigues n'ont pas été petites. Nous sommes arrivés à six heures et demie du soir au village d'*Ouenno* : nous y avons pris quelque chose. Là, les chevaux ont été remplacés par les chaises, et à onze heures de la nuit la caravane s'est remise en route. Nous étions plus de vingt. Six hommes pour chaque chaise : deux qui portaient, deux qui avaient des torches et deux qui se reposaient. La marche a été le pas de course ; ces pauvres gens perdaient le peu de graisse qu'ils avaient. A deux heures on a fait halte sur le rivage, et nous leur avons donné du *saki*, puis ils ont recommencé comme de plus belle. Nous sommes arrivés à *Tumari* à neuf heures et demie du matin, courant presque continuellement depuis onze heures. Avant cela nous avions fait neuf heures de cheval ; jugez de la distance. On nous avait dit qu'il y avait dix-neuf lieues; je crois qu'ils auraient pu mettre le compte rond. Cinq ou six heures avant d'arriver, la côte s'abaissant, la route est moins rude. A chaque quart d'heure, nous trouvions un ruisseau; jamais je n'ai vu de pays si arrosé. Nous avons passé des vallons où le riz était d'une hauteur admirable....

« Ma solitude me plaira, je me trouve déjà tout à moi. Que le bon Dieu néanmoins vous conserve et vous ramène bientôt !... Je vous renverrai Augustin quand il sera reposé de ses fatigues. »

Je réponds immédiatement à mon cher confrère, et je lui envoie quelques petits objets qu'il me demande.

29 juin. — Une petite histoire apprise aujourd'hui, et qui peut donner une idée de la facilité avec laquelle, sans l'œil partout présent des satellites, on établirait de bonnes relations avec le simple peuple. — Derrière le mouillage de la *Sabine*, dans un petit trou resserré entre les montagnes et caché par elles, descend tous les jours un matelot de la corvette, qui y soigne deux ou trois vaches appartenant au bord. Là se trouvent également, loin de la surveillance ordinaire, trois ou quatre cabanes de pauvres gens. — Eh bien ! notre matelot est déjà devenu le meilleur ami du monde avec les quelques habitants de ce lieu. Il a ses entrées libres sous chaque toit ; la ration du bord et les patates de la chaumière s'y partagent habituellement en commun. Les femmes, loin de fuir, comme partout ailleurs, le *Sauvage d'Occident*, viennent s'asseoir très tranquillement devant lui auprès de leurs maris.

Pour moi, non seulement je ne puis m'introduire aussi familièrement dans les chaumières ; mais il m'est toujours bien difficile d'avoir, quelque part que ce soit, un instant de tête à tête avec le dernier paysan. Les satellites, depuis les réclamations du commandant Guérin, ne nous poursuivent plus officiellement dans nos promenades ; mais ils ont été remplacés par une nuée de mouchards qui les valent bien. On se défie surtout de moi, vu que je parle tant bien que mal la langue du pays et que l'on sait pourquoi je suis venu : tout est en émoi dès que je pousse du bord ; les yeux suivent, observent et comptent mes pas de quelque côté que je les dirige, d'indiscrètes oreilles sont en tous lieux, au guet pour m'écouter, elles se dressent sur les routes ou se cachent derrière les murs et les buissons.

Ce soir, j'étais allé me promener avec l'amiral sur l'île Yagadji ; nous étions assis depuis quelque temps auprès d'un village ; arrivent quelques paysans, je commence la conversation ; mais un vieillard, le maire du village, survient à l'instant avec quelques espions et plus moyen de rien dire. Nous fîmes toutefois politesse à ce magistrat ; nous lui offrîmes un cigare, et, faute de mieux, ce fut avec lui que j'entrepris de causer. Il ne tarda pas à nous demander agréablement quand nous nous en irions.

« — Je n'en sais rien : l'époque n'est pas fixée.

« — Le plus tôt serait le mieux ; car ici les femmes ont bien peur, elles sont toujours en fuite.

« — Pourquoi ont-elles peur ? Leur avons-nous jamais fait la moindre insulte ?

« — C'est qu'elles n'ont jamais vu d'hommes comme vous et elles ont grand'peur ! »

Sur ce, l'amiral à qui, en pareille circonstance, j'interprète à peu près tout ce que j'entends :

« Dites-lui donc que ce n'est pas de nous qu'elles ont grand'peur, mais des satellites envoyés par les mandarins. »

Je traduis à haute voix les paroles de l'amiral. — Explosion de rire dans l'auditoire ; par l'expression de sa figure chacun semble nous dire : « Oh! que c'est bien cela ! » M. le maire, complètement démonté, juge à propos d'abandonner la partie. Il s'en va beaucoup moins fier qu'il n'était venu.

(A suivre).

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(ÉDITION FRANÇAISE)

M. F. P., don transmis par *l'Écho de Fourvière* 1
Anonyme de Brest par l'entremise de M. l'abbé Marsille, diocèse de Quimper 35
Mlle Lebon, diocèse de Quimper 15
M. Bazot à Sept-Fonts, diocèse de Moulins 2 60

Pour les missions les plus nécessiteuses (à M. Delpech).
Un abonné de la Lorraine, demandant des prières pour les défunts de sa famille 8

A Mgr Puginier pour ses missions les plus éprouvées.
A. X. C., Autun 50

A M. Gabillet, missionnaire à Pondichéry, pour sa mission de Gengy.
Mme Méda, à Fontordine, diocèse de Luçon 100

A la mission de Chine la plus nécessiteuse, pour le baptême d'un petit Chinois, sous les noms de Jean-François-Marie (M. Delpech).
Anonyme du diocèse de Versailles 15

A M. Victor Delpech, missionnaire à Calicoulam (Maduré) pour son autel.
Mme Méda à Fontordine, diocèse de Luçon 50

Pour les missions du Maduré.
Anonyme d'Amiens 20

Au cardinal Lavigerie, pour ses œuvres.
Un abonné de Saint-Priest-la-Prugne, diocèse de Lyon 85

Au même, pour rachat d'esclaves en Afrique.
En mémoire de M. le comte Louis de Stainlein, diocèse de Liége 500

Pour les missions du Tanganyka.
Anonyme de Lavaur, diocèse d'Alby 10

Au R. P. Planque, pour le rachat et la délivrance d'esclaves en Afrique.
En mémoire de M. le comte Louis de Stainlein, dioc. de Liége 500

Pour les missions de la Côte-d'Or (Afrique).
Un abonné du diocèse de Liverpool 112 50

Pour le rachat d'esclaves à Oujiji (Tanganyka).
F. P. à Saint-Malo, diocèse de Rennes 20

Pour le baptême d'une enfant sous le nom de Marie (Bagamoyo).
Une abonnée du diocèse de Grenoble 6

Pour les léproseries les plus nécessiteuses (Cocorite).
Mme Méda, à Fontordine, diocèse de Luçon 40

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



AFRIQUE ÉQUATORIALE. — Groupe d'enfants à Kibanga avec tambours, lances, haches, etc. ; d'après une photographie envoyée par les missionnaires du Tanganyka (Voir page 352)

CORRESPONDANCE

Comme nous l'avons annoncé dans notre numéro du 6 mars dernier, la laborieuse mission de la Mélanésie et Micronésie entre dans une période pleine de succès et d'espérances. Il semble que l'heure est venue où cette terre, fécondée par le sang et les sueurs de l'apostolat, donnera à l'Église une riche moisson.

MÉLANÉSIE ET MICRONÉSIE (Océanie)

LETTRE DU R. P. VERIUS, MISSIONNAIRE DU SACRÉ-CŒUR, AU R. P. V. JOUET, PROCUREUR GÉNÉRAL DE LA MÊME SOCIÉTÉ, A ROME.

Thursday-Island (détroit de Torrès), le 22 avril 1885.

Bien des choses se sont passées dans notre mission. Voyant des difficultés de toutes sortes s'accumuler pour nous empêcher d'aller en Nouvelle-Guinée, nous résolûmes tout d'abord de faire nous-mêmes un bateau, et nous commençâmes par une petite barque. L'essai est de nature à nous encourager. Avec la grâce de Dieu, nous ferions le gros comme le petit bateau. Mais ce sont les fonds qui manquent. Nous fûmes donc obligés de recourir à un autre moyen. Le meilleur eût été d'acheter ou de louer un bateau ; mais, pour la même raison, la chose est impossible. Puis personne ne veut et ne peut nous conduire. Comment faire?

« Remettons-nous-en à la Providence, » dit le R. P. Navarre.

En attendant, nous faisons tout ce que nous pouvons pour entamer sérieusement ce district du détroit de Torrès. Tous les dimanches, il y a messe solennelle à dix heures. On chante, on prêche en espagnol et en anglais, et nos bons catholiques sont contents. Seulement nos voix sont faibles et un petit harmonium a été commandé, il nous sera d'un grand secours. La cloche que les catholiques eux-mêmes ont voulu payer est aussi en route. Ce sera la merveille du pays, et dès que la petite église que nous venons de commencer sera terminée, nous aurons ici une véritable paroisse marchant comme en Europe.

Je vous ai parlé tout à l'heure d'un petit harmonium : La musique, direz-vous, n'est qu'accidentelle en mission. Et bien, c'est juste le contraire qui est vrai. Que voulez-vous!... il faut prendre les hommes comme ils sont, et nos sauvages et nos Manillois sont de vrais *dilettanti*... Nous les attirerons donc comme cela, et une fois dans la chapelle, avec une parole sûre, ferme et vraie, en leur témoignant de l'intérêt, on fait d'eux tout ce que l'on veut.

Le vendredi soir comme le dimanche, nos catholiques se réunissent pour le Chemin de la Croix. Je vous assure que vous seriez bien touché de voir tous ces pêcheurs venir avec la plus grande simplicité baiser le crucifix, comme on le fait le Vendredi Saint. Ces catholiques manillois sont près de mille dans les diverses stations de pêche du détroit. Ils sont tout fiers d'avoir maintenant « *Los Padres* » avec eux. A chaque instant ils viennent à nous, nous consulter, nous dire leurs peines. C'est un vrai ministère, et, dès que nous aurons une grosse barque qui puisse tenir contre la haute mer, nous les visiterons tour à tour dans leurs diverses stations. Nous profiterons de ces petits voyages de deux ou trois jours pour visiter et réunir les sauvages des diverses îles. Dès que nous le pourrons aussi, nous prendrons avec nous un de ces Noirs pour apprendre sa langue et nous ferons dans chaque île du détroit une petite hutte, qui servira de chapelle et de refuge au missionnaire. Si le Bon Dieu nous fait la grâce de réaliser bientôt ces projets, le district de Thursday, qui, selon l'intention du R. P. Navarre, comprend toutes les îles du détroit de Torrès, sera le premier où l'on procédera régulièrement à l'évangélisation des Noirs.

Vous ne sauriez croire dans quelle abjecte dégradation ces pauvres sauvages sont tenus ici. On les séquestre dans certaines îles, et, quand ils consentent à travailler pour les Blancs, on se croit tout permis à leur égard, même les injustices les plus criantes. On refuse quelquefois de les payer suivant les contrats passés avec eux. Ces contrats étant faits de vive voix, et ces pauvres sauvages ne sachant pas écrire, il n'y a pas moyen de réclamer, et ces malheureux sont obligés de courber la tête et de s'en retourner les mains vides. Vous jugez s'ils aiment les Blancs après de pareilles injustices; aussi, se méfient-ils de tous en général et ils ne peuvent pas encore croire sérieusement à l'affection désintéressée que nous leur portons. On se plaint de la cruauté des Noirs, ici et en Nouvelle-Guinée! Il est cependant incontestable que tous les sinistres signalés ici comme à *Fly-River* et à *Cloudy-Bay* ne sont que des représailles. Il est vrai que souvent les innocents payent pour les coupables, mais il n'en est pas moins vrai que jamais le Noir n'a attaqué le Blanc sans motifs de vengeance. C'est ce que nous disait tout dernièrement encore le capitaine de l'*Espiègle*, qui a mouillé quelques jours dans notre port, en face de notre maison, en se rendant à Singapour.

Notre ministère auprès des Manillois commence à nous apporter quelques consolations. Tout dernièrement, le P. Hartzer a eu le bonheur de convertir et de baptiser un Japonais qui tient ici un hôtel. Il l'a nommé Xavier-Marie. Le même jour, j'ai eu aussi, moi, la consolation bien douce de donner le baptême à un petit Noir de quatre ans et demi. Il est charmant. Son père est un catholique manillois aussi noir que sa femme qui est une sauvagesse du pays. Ils ont promis de faire valider leur mariage. Le petit se nomme *Antoine*. Son père veut nous le donner. Nous l'accepterons dès qu'il sera un peu plus grand. Lorsque les bagages seront arrivés et que j'aurai l'appareil photographique, je vous enverrai le portrait de mon petit Antoine.

Comme il serait à désirer que nous eussions un hôpital dans ce district de Thursday Island! Cela nous donnerait beaucoup de prestige dans tout le détroit et nous ouvrirait bien des portes pour aborder les diverses îles où nous voulons visiter nos catholiques et nos chers sauvages. Je vous raconterai tout à l'heure une histoire toute providentielle qui vous montrera le bien que nous pourrions faire avec un hôpital.

Vous savez déjà sans doute toutes les nouvelles de Sydney, où le P. Hartzer doit être arrivé. Monseigneur offre Botany et plus tard Randwick comme annexe. Les religieuses se font construire une maison et les œuvres vont commencer. Dieu soit béni!... Le climat de Thursday serait excellent pour elles : c'est une véritable Nice! Jamais de froid, pas de transitions brusques, jamais trop de chaleur. Quand vous aurez des malades, envoyez-les à Thursday. Je vous assure qu'ils s'en trouveront le mieux du monde.

Le général Scratchlez, gouverneur de la Nouvelle-Guinée, nous est bien connu, ainsi que sa bienveillance pour la mission; mais les Allemands sont venus embrouiller la question du protectorat et maintenant que les colonies australiennes voient ce qu'il leur en coûte de s'annexer la Nouvelle-Guinée, elles font mille difficultés pour payer les sommes promises.

La crainte d'une autre complication de la part de la Russie tient tout en suspens. Défense absolue aux navires d'aller en Nouvelle-Guinée. Les colonies qui manquent de bras ont peur de se dépeupler. Personne donc ne part et personne, même pour de l'argent, ne veut nous conduire à Port-Moresby. Cependant les protestants, qui y sont depuis dix ans, avancent toujours; sachant que nous devons arriver, ils se hâtent de prendre toutes les positions avantageuses au moyen de leurs catéchistes noirs. Voici en deux mots leur organisation et leur plan.

Les missionnaires protestants sont trois : M. M. F est envoyé, comme ses deux autres collègues, par la Société de Londres. Il a avoué au R. P. Navarre, à qui il a fait une visite, que son but n'est pas de convertir... il regarde la chose comme impossible; mais il fait tout pour l'ar-

gent et s'étonne hautement que nous venions avec d'autres vues. Il avoue cependant que, si le bien est possible, nous seuls pourrons le faire et qu'il ne pourra pas nous résister. Pour tout arranger (et le R. P. Navarre croit que c'est le mieux pour le moment), il est convenu avec lui que nous irons où il ne sera pas. Nous faisons une exception pour Port-Moresby où il nous faut un pied-à-terre. M. F. a son siège à Murray, petite île du détroit au nord-est de Thursday ; il a là ce qu'il appelle son Séminaire, où il instruit ses *teachers* ou catéchistes enseignants. Il les envoie, dès qu'ils sont formés, sur toute la côte ouest du golfe des Papous, spécialement autour de Fly-River.

Le second ministre est M. Lowes, qui est en ce moment à Sydney, où il recueille des fonds pour son œuvre.

M. Chalmers est son collaborateur. Leur siège est à Port-Moresby. Ils envoient des *teachers* depuis Airol-River jusqu'à la pointe est de la Nouvelle-Guinée. Ces messieurs paraissent à certains capitaines fort zélés pour le bien des Noirs. Au fond, ils avouent eux-mêmes qu'ils ne convertissent personne. Tout ce qu'ils font est de faire habiller les sauvages, de leur apprendre à lire, à écrire et à montrer sur la carte les cinq parties du monde. Ils leur apprennent aussi des cantiques. Tout cela ne va pas loin et nous conviendrons volontiers avec eux de leur abandonner cette partie, pourvu qu'ils nous laissent les âmes. Mais cette entente n'est pas possible. D'autre part, ces messieurs voient bien qu'ils ne peuvent tenir devant la vérité. Déjà M. F. parle de se retirer. M. L. et M. C. finiront leur temps cette année !...

Je veux terminer par un trait de la Providence qui vous fera plaisir.

Dimanche dernier, nous désespérions d'aller en Nouvelle-Guinée. Il n'était moyen que nous n'eussions tenté. Nous pensions d'abord nous y rendre par l'*Elsea* qui va tous les mois de Thursday à Port-Moresby. Mais voilà qu'il ne peut partir. On cherche à louer un petit voilier... Impossible... On pense alors à acheter un bateau, pensée qui nous avait toujours poursuivis ; car, enfin, la dépense sera forte, mais le bateau serait à nous et, après quelques voyages, les frais seraient compensés amplement. Désespérant de pouvoir partir de longtemps, samedi soir, le R. P. Navarre dit à Notre-Seigneur : »

« J'ai fait tout mon possible, je n'ai pas réussi..., maintenant c'est votre affaire, je n'y pense plus. »

Or, voilà qu'après la grand'messe, un monsieur fait demander le R. P. Supérieur.

« Mon Père, dit-il, je suis capitaine de pêcherie à l'île Jorett, à quelques lieues d'ici. Dernièrement, me trouvant à Coocktown où j'ai fait une forte maladie, je fus cordialement soigné par Mgr Hutchisson(1). Je parvins à guérir, grâce à ses bons soins, et quand je fus rétabli, je lui demandai par quel moyen je pourrais lui témoigner ma reconnaissance. « Je vous ai parlé durant votre maladie, me répondit-il, des missionnaires du Sacré-Cœur « établis à Thursday. Je viens d'apprendre qu'ils cher- « chent en vain le moyen de se rendre en Nouvelle-Gui- « née. Vous avez un bateau, allez, conduisez-les, et « vous m'aurez témoigné toute votre reconnaissance. »

Le bon monsieur se le tint pour dit, et, ce même dimanche, il venait tout exprès de sa station pour nous offrir ses services.

« Je suis protestant, ajoutait-il, mais j'admire les catholiques, surtout les missionnaires. Je vous prête mon bateau pour trois mois. »

Jugez de notre reconnaissance, et voyez en même temps combien il serait utile à la Mission d'avoir un hôpital pour toutes les stations du Détroit. Nous ne manquerions pas de clientèle, et par le corps nous gagnerions bien des âmes, et nous n'aurions plus de ces spectacles qui nous navrent, comme celui que nous eûmes ces jours derniers. On portait en terre un Noir mort dans une maison de l'île. On n'aurait pas porté plus irrespectueusement un animal. C'est révoltant. Tout le monde le comprend, et je vous assure que les Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur auraient là un vaste champ pour servir la mission. Elles feraient plus de bien que nous, car elles nous ouvriraient les cœurs.

Le R. P. Navarre est toujours un peu souffrant, mais sa santé se soutient encore, grâce au ciel. Le vénéré Père ne pense plus qu'à la Nouvelle-Guinée, où nous attendent bien des croix. Ah ! voir la Nouvelle-Guinée, y travailler beaucoup et mourir !...

(1) Provicaire apostolique du Quensland.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Par bref apostolique du 10 juillet dernier, le Saint-Père a décrété la division du diocèse de Trois-Rivières, dans la province de Québec (Canada), et l'érection du nouveau diocèse de Nicolet. Ce nouveau diocèse aura pour limites : au nord, le fleuve Saint-Laurent qui forme la ligne de démarcation entre les deux diocèses de Nicolet et de Trois Rivières ; à l'est, l'archidiocèse de Québec ; au midi, le diocèse de Sherbrooke ; à l'ouest, celui de Saint-Hyacinthe.

L'évêque du nouveau diocèse aura son siège et sa résidence dans la ville de Nicolet, dont l'église paroissiale de Saint-Jean-Baptiste sera érigée en cathédrale.

Le diocèse de Trois-Rivières embrassera le reste du territoire compris dans l'ancien diocèse et aura pour limites : au nord, le vicariat apostolique de Pontiac ; à l'est, l'archidiocèse de Québec ; au midi, le fleuve Saint-Laurent ; à l'ouest, le diocèse de Montréal.

Le Saint-Père a nommé pour premier évêque de Nicolet M. Elphège Gravel, vicaire général et curé du diocèse de Saint-Hyacinthe.

INFORMATIONS DIVERSES

Chan-tong (*Chine*). — Nous lisons dans le dernier numéro du *London and China Telegraph* (14 juillet) :

« L'église catholique de Ste-Marie, qu'on vient de construire à Che-fou, a été bénite et livrée au service divin, le 24 mai, par le R. P. de Mardic, vicaire général du Chan-tong et représentant du nouvel évêque qui n'a pas encore reçu la consécration épiscopale. Après les cérémonies ordinaires pour la bénédiction d'une église, eut lieu la grand'messe solennelle. »

Etats-Unis. — Le *North Western Chronicle* contient les détails suivants, de source officielle, sur l'Université catholique américaine :

« L'Université catholique de l'Amérique (voilà quel sera le titre légal de l'institution) sera ouverte au mois de septembre de l'année 1886, dans la ville de Washington.

« Le terrain acheté est de 65 acres et se trouve à trois milles au nord du Capitole, au commencement de l'avenue Lincoln, dans la partie la plus salubre de la ville. On a payé ce terrain 29.500 dollars (147.500 fr.).

« On a choisi Washington, parce que cette ville est le centre politique et social de l'Amérique, et qu'elle possède des musées et des bibliothèques qui peuvent être de grande utilité à la noble institution catholique.

« On commencera au printemps prochain la construction des bâtiments pour le Collège théologique, qui comprendra huit chaires : celle de philosophie, de théologie dogmatique, de théologie morale, de droit canon, d'écriture sainte, d'histoire, de sciences et de littérature.

« Le prix d'une bourse sera de 5.000 dollars.

« Le recteur de l'Université sera un homme de réputation européenne et américaine, et les professeurs seront choisis tant en Europe qu'en Amérique. Leurs émoluments seront de nature à attirer à l'Université les talents de premier ordre.

« Le prix total de l'Université sera de 1.000.000 de dollars, dont 500.000 sont déjà entre les mains du comité fondateur.

« On s'adressera au Congrès pour obtenir une charte en faveur de cette Université. »

PRÈS DES GRANDS LACS

DEUXIÈME PARTIE

LE TANGANYKA

Par Mgr CHARBONNIER, de la Société des Missionnaires d'Alger, provicaire apostolique du Tanganyka.

IV

A KIBANGA, CHEZ LE ROI PORÉ.

(Suite [1])

IV. *Chasse aux crocodiles.*

LES WABEMBÉS MANGEURS DE CROCODILES ET DE CHAIR HUMAINE.

Ce qui étonne beaucoup le roi Poré, c'est l'adresse de nos deux auxiliaires et la puissance de leurs fusils. La Maongolo, rivière qui coule au pied de notre établissement, est un vrai nid de crocodiles; tous les jours nous en voyons huit ou dix se promener lentement sur l'eau, se chauffer au soleil, sur le sable. Comme ce sont de fort mauvais voisins, le capitaine Joubert et M. Visser leur ont fait la chasse et ce ne fut bientôt plus de bonne volonté qu'ils vinrent prendre le soleil sur le rivage; plusieurs y vinrent bien malgré eux, rejetés par la vague, y étendre leur peau percée de balles. Un des premiers qui fut tué, mesurait 3 m. 20 c. de longueur sur 1 m. 30 c. de circonférence. C'était un des petits; celui-là fut dépouillé, nous voulions avoir un spécimen de la peau, et les Wabembés se firent un régal de sa chair.

Nos Wayoas ne veulent pas manger du crocodile.

« — Mais pourquoi, leur demandons-nous ?

« — Parce que le crocodile mange l'homme !

« — Mais les Wabembés ?

« — Ah ! les Wabembés n'y trouvent aucune répugnance, puisque eux aussi mangent l'homme. »

Les crocodiles que nous avons tués n'ont pas tous la tête semblable. Quelques-uns ont la tête large et légèrement aplatie ; d'autres ont comme un museau très effilé ; mais les deux têtes sont bien semblables pour la bonne armature de leurs dents.

La tunique écailleuse de ces amphibies si redoutés est loin de résister à l'action des balles, et ces masses, si dures en apparence, ne sont pas encore si difficiles à immobiliser qu'on pourrait le croire. Le voisinage en est dangereux si l'on ne se tient pas sur ses gardes ; mais, avec un peu d'attention, il n'y a absolument rien à craindre de ces bêtes. Lorsqu'elles sont à terre, elles fuient l'homme. Il n'en est pas de même dans l'eau, c'est là qu'elles sont redoutables; aussi, sommes-nous surpris que les pêcheurs, qui sont jour et nuit dans l'eau pour leur pêche, ne payent pas plus souvent tribut à ces autres pêcheurs qui les guettent.

V. *Prise de possession.*

DU CAMP A NOTRE INSTALLATION PROVISOIRE. — DÉLIMITATION DU TERRAIN. — NOTRE RÈGLE DE CONDUITE AVEC LE ROI PORÉ. — NOUVELLE VISITE DU ROI. — NOS CONSTRUCTIONS TERMINÉES. — PETITE ÉPREUVE.

Le 4 juillet, nous abandonnions notre camp des bords du lac, et nous nous installions dans notre *Boma*, où nous avions construit une habitation provisoire, qui servira, plus tard, de dépense et de magasin. Nous serons, là, mieux à même de surveiller nos travaux.

Le R. Père Guillet, arrivé ici depuis quelques jours, avait, de concert avec Poré, décidé qu'une grande réunion aurait lieu à la mission afin de déterminer complètement quelle serait notre position dans ce pays. Peu d'indigènes manquent à l'appel, qui leur a été fait; mais, devant la viande de deux gros buffles tués à la chasse par nos auxiliaires, impossible de tenir conseil : il était plus simple de faire des heureux et de remettre la réunion au lendemain, d'ailleurs cela donnerait plus d'importance au conseil.

Le 16, dans l'après-midi, Poré revient et une foule considérable l'entoure. Devant lui et tout son monde, nous lui indiquons le terrain que nous désirons pour nos cultures,

(1) Voir les *Missions catholiques* du 5, 12, 19, 26 juin, 3, 10 et 17 juillet 1885.

celles de nos enfants, et un emplacement pour les sauvages qui voudraient un jour se placer sous notre protection. Le R. P. Provicaire fait ensuite connaître, afin d'éviter tout soupçon, quelle sera notre conduite dans l'administration du pays; nous voulons qu'elle reste entière entre les mains de Poré, tandis que, seule, l'administration de notre village nous regardera. Quant aux affaires mixtes, nous nous entendrons. Or, comme nous devons suivre pour règle de conduite la loi évangélique,nous leur annonçons que, du jour où nous serons installés, nous les inviterons à venir se faire instruire de la religion que nous leur apportons. Nous ne rencontrons aucune difficulté à nos demandes.

Nos affaires ainsi réglées, Poré s'en va chez lui dans la montagne de l'Oubouari. Sa présence nous a été très utile, car sans lui nous n'aurions pas eu sous la main le bois nécessaire à nos constructions. Voulant nous procurer toutes les choses dont nous avions besoin avant de partir, il fit dire à tout son monde qu'il ne jetterait pas au lac le sortilège pour prendre du poisson, avant que les Blancs n'aient du bois. Avec de tels moyens, on est sûr d'être bien servi et de se faire obéir.

VI. *Fausse alerte.*

UN CROCODILE EN EST LA CAUSE. — HOSPITALITÉ DONNÉE PAR LES MISSIONNAIRES. — PLUS DE PEUR QUE DE MAL.

En octobre, Poré vient encore faire visite à la mission, il passe une partie de ses journées chez nous; il est surpris de voir notre habitation terminée et on dirait qu'il l'envie pour lui-même. Nous promettons de lui en faire construire une semblable, il est fort satisfait de notre proposition et de notre hospitalité. Il se sent rajeunir, dit-il, au milieu de notre monde avec lequel il sympathise à la perfection. Il est cependant une épreuve qui tempère notre joie, c'est la présence des habitants de l'Ouroua. L'année dernière et les années précédentes, en dépeuplant le pays de Lounona (nom du pays de Poré), ils l'ont aussi dépouillé de ses cultures; nous sommes ainsi sur le point de souffrir de la faim, surtout à cause de nos nombreux enfants. Nous commençons à cultiver, il est vrai; nous avons déjà planté quelques patates douces et du manioc, nous semons du maïs, mais nous ne sommes pas encore à l'époque de la récolte; les rares cultures des sauvages qui nous entourent, ne sont pas suffisantes, loin de là, pour notre commune subsistance: aussi sommes-nous obligés de demander des vivres aux Watembés qui ont moins souffert de l'invasion.

Les Wayoas, tant de fois éprouvés par les Waorooros, les croient toujours à leurs portes et ne s'adonnent aux cultures qu'avec crainte, dans le doute où ils restent de voir leurs récoltes enlevées par les ennemis; nous les rassurons; ils ne veulent point croire à nos paroles, tant est forte chez eux la crainte d'un ennemi qu'ils regardent comme terrible. Ne connaissant pas du tout la manœuvre d'un fusil, ils nous demandent néanmoins des armes à feu,ayant la persuasion qu'avec la présence de ce fameux *doua* (remède), ils feront mordre la poussière aux audacieux voleurs.

Le 29 novembre, sur le soir, fuite générale de tous les habitants de l'isthme, depuis chez nous jusqu'à la côte de l'Ougoma; nous voyons d'un seul coup d'œil vingt-cinq bateaux qui gagnent la presqu'île Oubouari. Les fuyards qui ne peuvent monter les pirogues courent à pied chargés de nattes, d'ustensiles de cuisine, de poules, de chèvres, etc., et suivent le rivage en passant devant la mission. Nous apprenons par ces pauvres gens que les Waorooros sont tout près, à Kouvounouvé, c'est-à-dire à trois kilomètres d'ici et que demain, au chant du coq, ils auront envahi tout le pays. Nos voisins arrivent à la mission et demandent à y passer la nuit sous notre protection. Nos bâtiments libres, notre village, tout se remplit de sauvages, nous distribuons des fusils à nos grands enfants et nous attendons des nouvelles, car rien de sûr.

Le jour et le lendemain s'écoulent et l'ennemi n'arrive pas, que s'est-il donc passé? Bientôt on rapporte qu'un enfant de l'Ougoma ayant été saisi par un crocodile, les parents, les voisins et les amis avaient poussé les cris habituels sur la disparition de l'enfant et que les Wayoas,ne comprenant pas bien, s'étaient imaginés que les ennemis accouraient. Ils avaient pris peur et le cri d'alarme avait causé cette fuite générale! Bien heureux d'en être quitte pour la frayeur, chacun des fuyards rentra dans ses foyers.

Traitons maintenant de choses plus consolantes.

VII. *Premier baptême solennel.*

HEUREUSES DISPOSITIONS DES BAPTISÉS. — LEUR PREMIÈRE COMMUNION. — DÉSIRS DU BAPTÊME CHEZ LES CATÉCHUMÈNES.

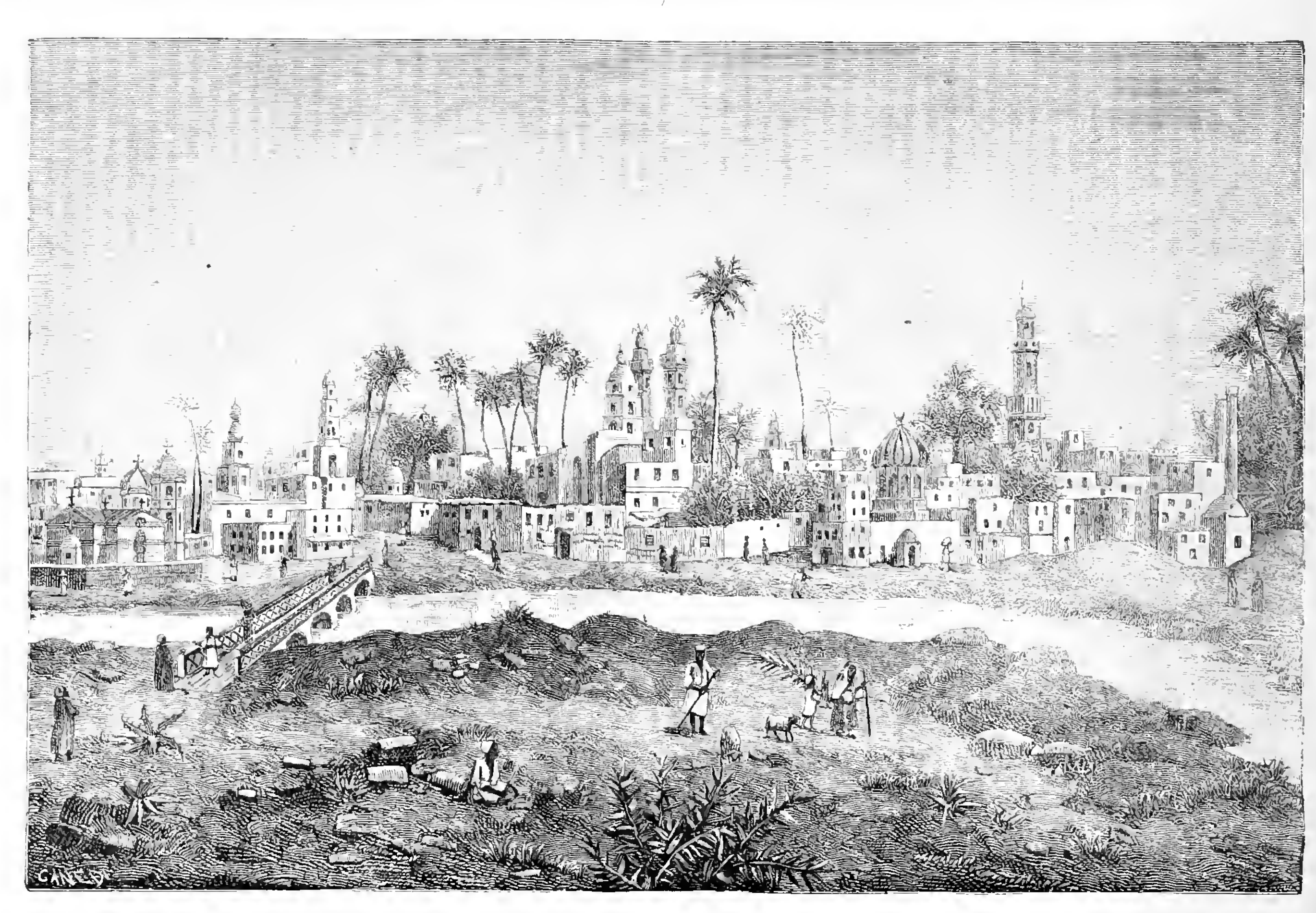
Depuis les premiers exercices de notre retraite annuelle clôturée le 8 décembre, le P. Moinet s'est occupé, d'une façon toute spéciale, de préparer nos premiers rachetés qui attendaient avec impatience le jour si désiré de leur baptême. Les instructions ne leur avaient pas manqué, et elles excitaient en eux un désir raisonné du baptême. L'examen qu'ils ont passé ces jours-ci en est une preuve, examen auquel ils ont répondu avec autant d'exactitude, plus peut-être, que la plupart des enfants de nos campagnes de France. Nous recueillons dans cette petite épreuve les fruits de nos instructions journalières depuis quatre années, et ils étaient capables de nous dédommager de nos soins. L'un de ces enfants surtout nous a surpris par ses connaissances approfondies de notre sainte religion, Gabriel Kissouroura. Déjà, dans un voyage qu'il fit, comme courrier, au Massanzé, il trouva un enfant frappé de plusieurs coups de couteau donnés par un pauvre insensé, et dont les plaies béantes laissaient échapper les entrailles; n'ayant point d'autre remède à lui donner, il l'instruisit sommairement de notre religion et lui administra la grâce du baptême. Nous aurions bien voulu pour celui-là abréger l'épreuve, car il va sans dire qu'il désirait sincèrement pour lui-même la grande grâce qu'il avait procurée à un indigène.

Ce jour si désiré et attendu depuis quatre ans, est arrivé le 24 décembre. Ceux de nos enfants qu'on a choisis pour le baptême, entourés de soixante-dix de leurs frères, viennent à la porte de la chapelle et demandent à entrer. Nous avons mis à cette cérémonie le plus de solennité que nous

avons pu, le rituel a été suivi à la lettre et nous n'avons trouvé aucun obstacle à ce que nos enfants, qui désiraient y assister y fussent présents. C'était la première fois que le Tangamyka était témoin d'une pareille cérémonie qui a bien dû réjouir les anges.

Après les prières préparatoires, les avertissements, les exorcismes, les signes de croix prodigués comme à profusion sur tous leurs sens, sur tout leur corps, indice que le bon Dieu en prenait possession, l'eau sainte du baptême coula sur leur tête et la marque ineffaçable du baptême s'imprima dans leur âme, dont la blancheur, vue des yeux de la foi, faisait un contraste frappant avec la couleur noire de leur enveloppe corporelle. Nous étions tous émus à ce spectacle attendrissant, émus jusqu'aux larmes mêmes, et le ciel, à qui nous offrions les prémices de notre mission, nous payait, dès cette terre, le salaire des premières années de travail. Nos heureux choisis étaient tout entiers à leur bonheur, et leurs frères, plus jeunes, s'éloignaient de la chapelle avec un vif désir de les imiter et de posséder un jour le même bonheur.

Pendant l'action de grâces, ils ont demandé à Dieu de persévérer dans leur heureux état, de ne jamais souiller la blancheur immaculée de leur baptême, ils ont prié pour le Souverain Pontife, pour Son Eminence le cardinal Lavigerie leur vrai père, pour les bienfaiteurs de la mission, et spécialement pour ceux qui ont procuré leur rachat ; ils ont prié



ÉGYPTE. — Vue de Mahallet-El-Kibir ; d'après le dessin d'un missionnaire (Voir page 356).

pour l'Eglise et pour la France. Prières ferventes que le ciel a entendues, nous en sommes persuadés !

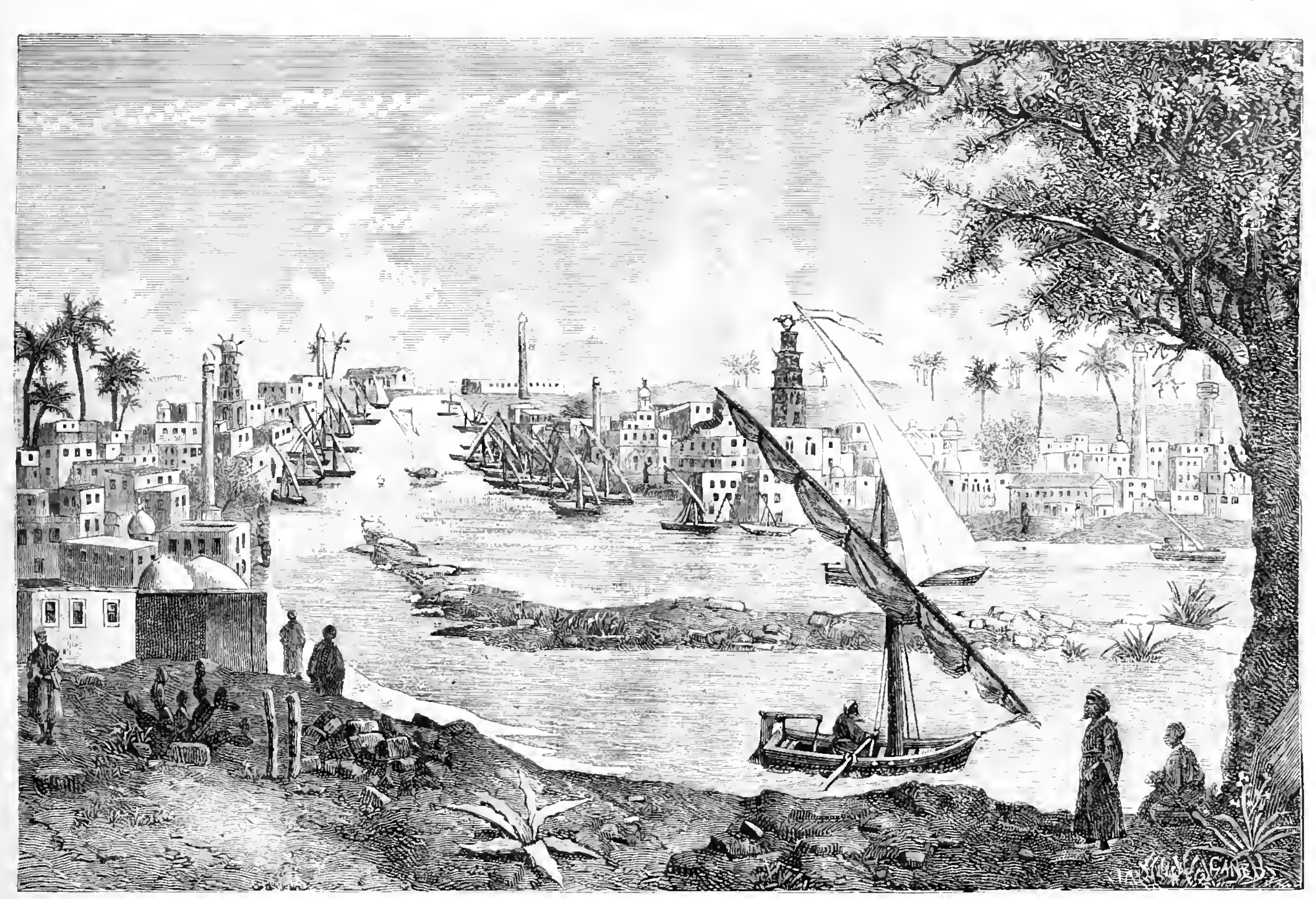
A trois heures du soir, après un cantique en l'honneur de la Sainte Vierge, chanté par tous nos enfants, comme ils en ont l'habitude, avant leur promenade, nos chrétiens prononçaient leur consécration à Marie qu'ils prenaient solennellement pour mère. Après avoir participé avec nous au banquet eucharistique, nos chrétiens partagent aussi avec nous le repas du missionnaire. Les voilà, ces enfants qu'on nous accuse de faire esclaves ! Eh bien, oui, ils sont esclaves ! Comme saint Paul, ils peuvent dire : *Servus Jesu Christi sum*. C'est l'esclavage qu'ils ont choisi eux-mêmes, mais qui leur donne la plus grande liberté, la liberté des enfants de Dieu.

Le 28 décembre, le R. P. provicaire arrivait avec le P. Coulbois, le P. Delaunay vient du Massanzé le 29, et aujourd'hui 31, les supérieurs réunis en conseil déterminent la fondation de deux nouveaux postes, dont l'un chez Boussavia, dans Louzighé et l'autre au sud, au Maroungou, ou dans l'Oufipa, après exploration de ces provinces, afin de pouvoir s'établir dans l'endroit le plus favorable. Le personnel est également désigné pour les quatre postes. Le R. P. provicaire restera à Kibanga ; le P. Coulbois ira au Louzighé, le P. Delaunay reste au Massanzé, et le P. Moinet ira au Sud.

Voici ce qu'écrivait, au sujet de cette même cérémonie de nos premiers baptisés, le R. P. Guillet à Son Eminence notre très vénéré Père, au mois de janvier 1884 :

« En passant à Kibanga, nous avons eu le bonheur de saluer les prémices de la mission du Tanganyka. Plusieurs de nos enfants, dont deux mariés, avaient été baptisés solennellement la veille de Noël et fait leur première communion le lendemain, jour de la fête. Ces enfants avaient régulièrement suivi les deux années de postulat et les deux années de catéchuménat requises par Votre Eminence avant l'admission au baptême. Ils avaient de plus pleinement acquis la science et les dispositions nécessaires. Jusqu'ici, nous conformant respectueusement aux règles de la primitive Eglise, que Votre Eminence a eu l'idée si sage et si hautement approuvée du Saint Siège de faire refleurir dans nos missions d'Afrique, nous n'avions administré le baptême que dans les cas *in extremis*. Nous attendions presque impatiemment la fin de cette épreuve de quatre ans que nous-mêmes reconnaissions nécessaire.

« Aujourd'hui que la longue et salutaire période de l'épreuve est enfin passée, que nous avons enfanté à Dieu nos premiers-nés dans la foi, nous avons oublié du coup toutes les peines de l'attente ; comme une mère, dès qu'elle a donné le jour à un fils, oublie toutes ses douleurs. La mission du Tanganyka est donc fondée depuis Noel 1883, date mémorable où elle a compté ses premiers chrétiens. Désormais leur nombre grandira vite. Pour plusieurs les années d'épreuve s'avancent et quelques-uns seront bientôt au terme. Les cérémonies solennelles de Noël, auxquelles



ÉGYPTE. — Vue des villages de Ziftah et Mit Camar ; d'après le dessin d'un missionnaire (Voir page 356).

tous ont assisté, ont allumé en leurs âmes un plus ardent désir du baptême. Presque tous venaient dire aux missionnaires :

« Père, et moi, quand serai-je baptisé ? »

« Comme nous avons déjà des chrétiens et un bon nombre de catéchumènes, lisons-nous dans le journal de Kibanga, nous avons voulu avoir ici une chapelle moins indigne de son hôte, et grande de façon à pouvoir y faire entrer deux cents personnes ; nous avons fait, à cette fin, une aile à notre maison construite avec du bois, de la paille et de la terre.

« Ce n'est pas grandiose, n'est-ce pas ? et cependant, c'est la plus grande, sans contredit, de nos missions de l'Afrique équatoriale ; n'oubliez pas que nous sommes en pays sauvage. N. S. J.-C. s'en contente, nous ne serons pas plus difficiles que lui.

« Nous attendrons avec patience que nos bien-aimés et généreux bienfaiteurs nous envoient des ressources pour en bâtir une plus convenable. Toutefois, ce que nous pouvons vous assurer, c'est que cette chapelle, pour si modeste et si primitive qu'elle soit, consacrée, en quelque sorte, par le baptême de plusieurs de nos jeunes Noirs et embellie par leur présence aux offices, nous inspire facilement des sentiments de piété et de sainte joie. »

(A suivre).

UNE EXCURSION DANS LA BASSE ÉGYPTE

Par M. Barron

Missionnaire à Tantah, de la Société des Missions Africaines de Lyon.

Pendant que les hommes d'État tournent leurs regards vers l'Égypte et que la terre des Pharaons est convoitée par les grandes nations européennes, l'Église catholique redouble ses efforts et multiplie les œuvres de charité et d'éducation. La relation suivante dont nous commençons aujourd'hui la publication contient de très intéressants détails sur un pays si riche en souvenirs chrétiens et illustré par le passage des croisés et par l'héroïsme du plus grand roi de l'histoire de France, saint Louis.

C'est un plaisir bien doux de m'arracher aux occupations du professorat et à l'étude de l'arabe pour vous envoyer quelques notes sur la visite que j'ai faite, avec un de mes confrères, au temps pascal, à Mahalleth-el-Kibir et à Zifta.

A midi, le mardi de Pâques, nous prenions le train pour Damiette. A peine avions-nous laissé Tanta depuis une heure et demie que nous étions à la gare de Mahalleth-el-Kibir, notre première étape. C'est un gros village de trente à trente-cinq mille âmes, au nord-est de Tanta. Ville ancienne, bâtie, dit-on, à l'époque des croisades, elle servit de refuge aux musulmans après la prise de Damiette par saint Louis. Autrefois Mahalleth-el-kibir était la troisième ville de la Basse-Égypte. Tanta n'avait alors que peu d'importance. Depuis que le gouvernement a transporté le Tribunal à Tanta, Mahalleth a perdu beaucoup en nombre et en prestige et Tanta est devenue une ville de premier ordre.

Mahalleth est célèbre par la victoire que Napoléon Ier y remporta sur les Arabes. Poussés par la crainte des Français, quatre mille musulmans s'entr'égorgèrent. Le quartier de la ville qui occupe la place où eut lieu ce carnage inhumain, est toujours en ruine.

Tout près de là se trouve l'arrondissement réservé aux Juifs : cent familles environ. Ils ont une synagogue et plusieurs rabbins. Comme dans tous les villages arabes, les rues sont étroites et tortueuses ; quantité de maisons tombent en ruine. On pourrait avec justesse comparer la vieille ville à un vaste bâtiment à compartiments nombreux pour la plupart délabrés (*Voir la gravure p. 354*).

On parle d'un souterrain au-dessous de la ville, où se réfugièrent les catholiques au temps des persécutions qui dévastèrent ce pays alors si riche en saints. Que les temps sont changés ! Mon Dieu, souvenez-vous de vos saints !

En parcourant la ville, j'ai trouvé plusieurs débris de pierres hiéroglyphiques. La plus remarquable est un énorme bloc de granit enchâssé dans une vieille muraille, les caractères en sont très bien conservés. C'est tout ce que je puis vous en dire.

Sur les trente-cinq mille habitants de Mahalleth-el-kibir, plus de vingt-cinq mille sont musulmans, descendant pour la plupart des Turcs. On les dit moins fanatiques que les mahométans de race égyptienne. Cependant les mosquées pullulent ; dans la ville vous en rencontrez dans toutes les rues. Dix-sept minarets avec leur croissant s'élèvent dans les airs. C'est bien une ville du Prophète ! Cela fait mal au cœur du missionnaire.

Après la population musulmane, vient celle des Cophtes schismatiques, ils paraissent nombreux. Ils ont une église et des prêtres. Les Grecs schismatiques sont de 3 à 400 et seuls possèdent une église convenable, bien située sur le bord du canal, à l'entrée de la ville, en face de la gare. Les deux petites tourelles feraient plaisir à voir, si on ne les savait aux mains des schismatiques. Pour les Grecs catholiques, leur chapelle n'est qu'une simple chambre, trop loin du centre de la population, en dehors de la ville, dans une usine appartenant à un commerçant grec-catholique, qui met cet appartement à la disposition de ses prêtres et de ses coréligionnaires. Seuls les Latins n'ont rien ici, ni chapelle, ni école. Les soixante Syriens et Maronites de Mahalleth sont donc obligés d'aller à la messe chez les Grecs et de suivre ce rite, sous peine d'être privés de tout secours religieux ; car, dans l'état actuel des choses, nous ne pouvons venir de Tanta que trop rarement, pour que nos courtes apparitions suffisent à leur foi et à leur piété.

Ces braves gens, heureux de notre arrivée, dès le lendemain sont tous venus se confesser et remplir leur devoir pascal. C'est dans l'église grecque-catholique, gracieusement mise à notre disposition, que nous les avons réunis. Trois Maronites tenaient à honneur de nous servir la messe ensemble, bien que deux d'entre eux ne sussent presque plus rien des réponses. Ils n'ont pas hésité à fermer leurs maisons (ces Levantins sont presque tous marchands de tabac). Ils ont passé ensuite une matinée avec le bon Maître, dans cette humble chapelle qui rappelle, sinon Bethléem, au moins la pauvre maison de l'artisan de Nazareth.

Ces bons chrétiens ne nous ont point laissé partir de Mahalleth-el-kibir sans nous supplier de venir nous établir chez eux. S'ils étaient riches, certainement nous pourrions compter sur eux pour la construction d'une maison, d'une petite chapelle, mais ils sont tous bien pauvres. Nous avions en les quittant le cœur serré de douleur, car nous ne pouvions rien leur promettre de certain, avant de connaître les intentions de notre Supérieur général, intentions qui seraient certainement toutes à leur avantage, si nous n'étions pas dépourvus de ressources. Il ne faut pas nous faire illusion, tout sera à notre charge.

Je crois que ce serait une bonne position pour nous. Les schismatiques ont 135 élèves dans leur école. Dès le premier jour, nous leur en enlèverions un grand nombre, nous aurions les enfants des catholiques de tous rites, latin, grec, maronite, cophte, etc., et même des schismatiques et des musulmans : nous en avons fait l'expérience ailleurs. Nous semons ; plus tard sans doute d'autres récolteront dans la joie. Cependant il est hors de doute que le moyen de faire du bien ici, c'est d'ouvrir des écoles : les résultats sont là pour en donner la preuve. Un fait acquis, c'est qu'aujourd'hui nous jouissons d'une certaine influence dans le pays, nous sommes bien vus de la population elle-même et non moins bien des autorités locales. Nous sommes français et on aime la France en Egypte.

Dans nos écoles, par nos dispensaires, etc... nous la faisons aimer chaque jour davantage. Il n'y a pas jusqu'à la

triste campagne des Anglais dans le Soudan qui ne contribue à ce résultat ; par antipathie pour l'Angleterre, on se tourne vers nous.

Quel bien ne feraient pas ici les Sœurs, en soignant les malades, soit au dispensaire, soit à domicile ! Les Arabes ne prennent aucune précaution pour prévenir les maladies et ne savent rien faire pour guérir les choses les plus simples. La malpropreté, l'agglomération des maisons, l'air vicié, les grandes chaleurs, tout contribue à faire estimer et aimer les Sœurs. Que d'enfants moribonds baptisés par elles !

Benha, Chibine-el-Com, etc., ont aussi un noyau de catholiques, quoique aussi dépourvus de tout secours religieux, sans prêtre, sans église, sans école. Pour le moment, il ne faut penser qu'au plus urgent ; c'est pourquoi je ne mentionne pas même d'autres localités où nous serions également bien reçus, et non sans utilité pour la civilisation et le bien des âmes.

En chemin pour Zifta, nous dûmes attendre pendant cinq heures dans une gare intermédiaire, à Mahalleth-el-Roth. Faute de mieux, nous entrons dans une gargotte pour souper. On nous répond qu'il y a de la salade et du vin. Nous nous mettons à table sans cérémonie. Le repas fut on ne peut plus frugal : impossible de tirer partie de la salade qui n'était que du persil nageant dans un seau de vinaigre, de sel et de tout ce que vous voudrez. Nous avions la bouche emportée. Nous demandons le vin. Mais le vin n'était autre chose que ce que nous avions dans le saladier, du pur vinaigre.

Le train arriva cependant pour nous débarquer à Zifta à onze heures et demie. Toutes les portes sont closes : situation assez intéressante pour des étrangers. En vain nous frappons à la porte d'un ami ; à la fin, un Grec nous ouvre et nous offre le couvert jusqu'au lever du soleil, bien entendu moyennant salaire.

Zifta n'est éloigné de Tanta que de deux heures en chemin de fer, quoique cette voie fasse un détour.

Au sud-est de Tanta et presque en ligne droite sur Zagazig, Zifta est agréablement assise sur la rive gauche de la principale branche orientale du Nil. La population compte quinze à seize mille âmes. Mit-Kamar, qui lui fait pendant sur la rive droite, a environ dix-neuf mille habitants. Il est regrettable qu'un pont ne relie pas entr'elles ces deux villes, qui semblent n'en faire qu'une. Tous les intérêts réclament cette facilité de communication (*Voir la gravure page 355*).

Les bateaux qui montent ou descendent le Nil ne manquent jamais de s'arrêter devant Zifta. De là son commerce et son mouvement.

La fondation de Zifta remonte à l'expédition de saint Louis en Égypte. Après la prise de Damiette, en 1249, notre saint roi se mit en marche sur le Caire avec toute son armée, car là était la tête du mahométisme en Égypte. Bien des obstacles entravèrent la marche des croisés : les maladies, le scorbut, la dyssenterie, la fièvre pernicieuse, sévissant tour à tour et simultanément, firent de grands vides dans les rangs des Français. Sarrasins et Mameluks tombaient sur eux de tous côtés avec une rage toujours nouvelle. Arrivée sous les murs de Mansourah, l'armée française renonça à en faire le siège, en voyant en quel état elle était réduite. Elle voulait regagner Damiette ; mais saint Louis fut fait prisonnier et enfermé dans Mansourah. De nombreux navires musulmans descendaient le fleuve venant du Caire pour renforcer Mansourah. Ils avaient çà et là sur le Nil des postes provisoires qui servaient d'entrepôt. Zifta n'était qu'un magasin de goudron (1) pour le service des navires de guerre. On y ajouta ensuite des chantiers pour la réparation et la construction des vaisseaux

(A suivre).

LE PREMIER MISSIONNAIRE DU JAPON AU XIXme SIÈCLE

Par Mgr FORCADE, archevêque d'Aix

(Suite 2)

VI

M. LE TURDU A TUMAI, SES RELATIONS AVEC LE RÉVÉREND BETTELHEIM. — CONTINUATION DES NÉGOCIATIONS AVEC LE MINISTRE DU ROI A PORT-MELVILLE.

30 juin. — Dans la matinée, je reçois de M. Le Turdu une lettre en date du 27. En voici les principaux passages :

« J'allais vous écrire, quand j'ai reçu votre lettre. Ce matin Aniah est venu me demander quelques explications sur la lettre de l'amiral ; il m'a dit que le conseil était bien indécis. Leur grande objection au traité est la crainte de ne pouvoir plus par la suite faire avec les Japonais un commerce pour eux nécessaire, parce que tous leurs fers et leurs cuivres viennent du Japon. Ils craignent que les Japonais ne veuillent plus venir dans un pays ouvert aux Européens.

« J'ai tâché de le rassurer là-dessus, disant que l'amiral prendrait les mesures nécessaires pour qu'ils ne souffrissent aucun dommage, et pour qu'ils fussent munis de fer comme auparavant : qu'un traité semblable à celui de la Chine ne pouvait en aucune manière leur être nuisible, mais qu'il leur procurerait beaucoup d'avantages, comme l'amiral le leur a si bien dit dans sa lettre ; qu'ils ne peuvent, d'ailleurs, demeurer longtemps dans l'état où ils sont : que tôt ou tard il faudra fraterniser avec tous les autres peuples, parce que tous sont comme les frères de la grande famille humaine, et qu'il leur convient de vivre en bonne intelligence et bonne amitié ; qu'ils seraient plus sages s'ils acceptaient cette nécessité de bon cœur plutôt que de s'y laisser forcer, au risque de se voir dépouillés d'une partie de leur pays ; qu'une fois le traité fait, ils n'ont plus rien à craindre des autres royaumes, parce que ceux-ci ne peuvent déranger ce que la France a fait, et que d'ailleurs ils n'auront plus de raison de guerre, etc.

« Puis je lui ai fait de l'histoire et de la géographie et je me suis résumé ainsi : Vous devez accepter le traité qu'on vous propose, parce que vous ne sauriez l'éviter longtemps, car l'Europe veut ouvrir absolument tous ces

(1) Zifta signifie en Arabe : *poix* ou *goudron*.

(2) Voir les *Missions catholiques* du 24 avril, 1er, 8, 22, 29 mai, 5, 12, 26 juin, 3, 10 et 17 juillet.

pays fermés ; parce que vous serez agréables à l'empereur de la Chine dont vous suivrez l'exemple, tandis qu'agir autrement, ce serait critiquer et condamner sa conduite ; parce qu'il ne peut vous causer aucun dommage ni de la part du Japon, ni de la part de qui que ce soit ; parce qu'il vous rapportera les grands avantages énumérés dans la lettre de l'amiral ; parce qu'il vous mettra à l'abri de toute chicane avec les autres puissances ; parce qu'enfin c'est une chose juste que les enfants d'une grande famille ne soient pas toujours divisés, mais se rapprochent et se voient enfin, et que telle est la volonté des puissances européennes.

« Après cela, il m'a demandé un délai, disant que huit jours, le voyage et le retour compris, ne sont pas suffisants. Je lui ai répondu que ce n'était pas à moi de prolonger ou de hâter l'arrivée du grand mandarin, que je pouvais seulement avertir l'amiral de leur requête. Il doit venir ce soir me dire le nombre de jours qu'il me demande : il fixera aussi le jour de l'arrivée du grand mandarin à *Outing*. »

(En P. S.). « Aniah a rendu réponse ; la lettre de l'amiral doit être communiquée à tous les ordres de l'Etat, et pour cela il faut en faire des milliers de traductions ou d'exemplaires. Le ministre pourra partir vers le 10 de la lune, du 8 au 12, et il ne pourra faire la route qu'en trois jours. Le 10 de la lune tombe le 3 juillet, samedi : ainsi trois jours en route, il arriverait du 5 au 6. Augustin partira mercredi. »

Autre fragment.

« J'ai rendu visite mercredi soir au docteur anglais. Il était bien portant, mais sa femme et sa petite-fille ne vont pas bien. Madame ne peut pas boire l'eau du pays sans y mêler du vin, ce qui a bien diminué la provision qu'ils avaient ; il vous prie de voir si on ne pourrait pas lui en donner quelques bouteilles, et aussi quelques journaux. Il vient de m'écrire pour m'avertir que, si Augustin n'est pas parti lundi, il ira avec lui au port Melville, pour avoir l'honneur de saluer l'amiral et pour voir le pays. Du reste, à part ma visite qu'il ne m'a pas rendue, il s'est montré honnête, obligeant même à mon égard. Il m'a invité par deux fois à aller dîner chez lui tous les dimanches ; il a invité Augustin pour demain. Vous sentez bien que je n'ai rien accepté ; il m'invitera encore et je lui répondrai nettement que mes règles ne me le permettent pas ; je crois que c'est le meilleur moyen de me tirer d'embarras : que vous en semble ? Il a exposé sur le mur de son jardin une tablette en chinois pour inviter les malades à recourir à son art ; il promet de donner du riz à ceux qui n'auront pas de quoi s'en procurer... Il est content de ses gardiens, il trouve qu'ils lui enseignent bien la langue. »

M. Le Turdu me dit ensuite que lui aussi est content, sous ce rapport, de ceux qui l'entourent. Ces braves gens sont plus heureux que moi ; ils arrivent en de meilleures circonstances.

Cette lettre fait plaisir à l'amiral ; elle lui donne bonne espérance, lui met en tête de nouvelles idées pour nous très avantageuses, il me demande copie de la partie qui concerne ses affaires. Je réponds à M. Le Turdu, que l'amiral, comprenant parfaitement l'importance et les difficultés de la situation, accorde de grand cœur au gouvernement autant de temps qu'il lui en faudra pour prendre sagement son parti. J'engage pour mon propre compte mon cher confrère à continuer de donner de bons conseils aux mandarins qui s'adresseront à lui. Si l'on consentait ici à un traité avec la France, ce serait (du moins, je le pense) une excellente affaire pour notre mission.

Pour ce qui est de l'Anglais, je réponds que je ne puis me charger de lui procurer du vin. Je loue mon cher confrère de n'avoir point accepté ses dîners, et lui conseille de se montrer toujours envers lui poli, charitable, mais plein de réserve.

Pendant que j'écris cette réponse, je reçois une nouvelle lettre de M. Le Turdu; elle est en date du 28, et m'annonce l'expédition de mes bagages par mer. Ils viennent d'arriver à bon port dans un bateau du pays. Augustin partira demain de *Tumai*, et nous rejoindra probablement jeudi soir.

2 juillet. — Augustin arrive de Tumaï dans la soirée. Cette fois-ci il a fait le voyage en chaise et en deux jours ; il n'est pas trop fatigué. M. Le Turdu a assez bien organisé ses petites affaires ; à en juger par la lettre que je reçois de lui, il ne paraît pas effrayé, mais tout résigné à sa prochaine solitude.

Chose assez singulière pour ce pays ! M. Le Turdu et Augustin étaient partis d'ici par la route de l'ouest ; on a ramené Augustin par la route de l'est, de manière que dans ce voyage il a fait le tour d'une bonne partie de l'île. Il a rencontré des sites charmants et de riches campagnes sur la côte orientale, peu connue des Européens ; il a cru découvrir quelques bons mouillages. A quatre lieues et demie de *Choui*, il a passé près des murs en ruines d'une ancienne ville : il aurait bien voulu aller reconnaître la place, mais les mandarins qui le conduisaient ont trouvé le moyen de lui faire éviter cette direction.

4 juillet. — Après dîner, promenade avec l'amiral sur l'île *Yagadji* : nous nous arrêtons près d'une claire fontaine, dans un bosquet d'arbres magnifiques, qui semblent vieux comme le monde : c'est un bois sacré, un lieu vénéré, où les pauvres gens du pays viennent adorer leurs *kamis* (les esprits). M. le Maire, ce vieux bonhomme dont j'ai parlé lundi 29 juin, nous avait rejoints depuis quelques instants ; il s'arrête là et reste avec nous, dans le but unique *sans doute* de nous honorer de sa compagnie. Il se montra du reste parfaitement affable, nous parlant et laissant même parler quelques-uns de ses administrés qui n'avaient pas tardé non plus à nous rejoindre.

A notre arrivée à bord, nous trouvons sur le pont un *bonnet jaune*, qui nous annonce l'arrivée du ministre, et nous demande de sa part à quelle heure l'amiral pourra demain lui donner audience. Son Excellence sera reçue demain à une heure, mais, d'après ce que m'avait écrit M. Le Turdu, nous ne l'attendions pas sitôt.

5 juillet. — Vers une heure, je vais dans le canot de l'amiral, prendre le ministre à terre : il est reçu par l'amiral, les trois commandants et une partie de l'Etat-major. Après les compliments d'usage, Son Excellence remet avec beaucoup de cérémonie la réponse qu'elle apporte ; puis suivent d'une façon fort touchante trois prostrations le front

jusqu'à terre ; le pauvre homme demande grâce et miséricorde, comme s'il était question de le faire fusiller. L'amiral répond qu'il prendra connaissance de la lettre à tête reposée, et quand il aura la traduction, qu'il en avisera ensuite. Les pathétiques *salamalecs* sont suivis d'une offrande de présents. C'est du tabac en feuille, des boîtes de gâteaux et de vermicelle. Il y en a pour l'Amiral, pour les trois commandants et pour moi. On juge à propos d'accepter.

En retour de cette politesse, l'amiral prie le grand mandarin de passer dans la salle à manger, où est servie une belle collation. Je suis à côté du Ministre, et il me témoigne encore cette fois beaucoup d'amitié. Séance tenante, il invite l'amiral à dîner pour mardi prochain.

La collation finie, il ne se passa plus rien de bien important. L'amiral demanda seulement par écrit le nom chinois et indigène de toutes les îles du royaume, et on lui promit de lui donner ce renseignement. — Après un échange courtois de quelques mots insignifiants, le grand mandarin se retira. — Je le reconduisis jusqu'au rivage, et dans notre courte traversée, il me fit une politesse bien extraordinaire pour un homme de son rang et de son pays. Tout d'un coup, sans aucun préambule, il me prend le cigare allumé que j'avais à la bouche, il le fume lui-même, et en me disant que c'était du bon tabac, il me présente sa pipe, me priant de goûter aussi son tabac. J'accepte comme cela va sans dire, et après avoir dégusté deux ou trois gorgées, je me donne un air parfait de reconnaissance, et présente à Son Excellence l'honorable instrument qu'elle a daigné me prêter. Le digne homme ne voulut jamais le reprendre, il me dit très gracieusement qu'il était à moi ; puis, m'ajustant son assez jolie blague de soie pleine de tabac, il se contenta de garder, en retour de son double cadeau, mon malheureux cigare à demi-fumé. — Je fus alors assez embarrassé ; car je suis ici dans la résolution de ne recevoir, comme de ne faire aucun présent. Je crus cependant que la circonstance exigeait que je dérogeasse à mes habitudes. J'acceptai donc, *confus de tant d'honneur* !

Il était facile de prévoir la cause de ces débordements d'amabilité; il s'agissait de faire accepter la réponse que voici :

« Lettre pour exposer ses sentiments d'affection, pour implorer la miséricorde, préparée par *Chang-ting-tcheou*, ministre général de la ville de *Tchong-Chou*, au royaume de Lieou-Kieou.

« Le vingt-huitième jour de la précédente lune, j'ai accepté la bienveillante invitation de Son Excellence qui m'a appelé et m'a donné à moi présent une précieuse lettre. Après l'avoir emportée, l'avoir ouverte et l'avoir lue, je m'en allai sur le champ à *Choui*; avec respect je dénonçai clairement la chose au roi du royaume. Le roi a dit en gémissant : « C'est une affaire de très grande importance ; qu'y a-t-il à « faire pour agir en sûreté ? Tu dois te réunir avec tous les « mandarins, mûrement délibérer et m'en référer. »

« Conformément à cet ordre, j'ai convoqué aussitôt tous les mandarins, et après avoir délibéré sur toutes choses avec la plus grande attention, nous en avons référé respectueusement au roi, nous lui avons demandé sa volonté, et nous en avons reçu la décision suivante, écrite en encre rouge :

« Cette Excellence est venue ici de fort loin avec une « très grande difficulté pour faire amitié et commerce. « Sa volonté est bonne ; nous lui en devons des actions de « grâces qui soient sans fin. Mais l'état d'un petit royaume « est bien différent de l'état des grands royaumes : tu dois « aller toi-même sous le pavillon d'autorité de Son Excel- « lence, selon ce que tu m'as déjà dénoncé, pour faire des « prostrations et implorer sa miséricorde. »

« Maintenant exposant ouvertement avec respect mes raisons sincères, je crains de manquer à la volonté de Son Excellence ; mais en examinant, nous avons reconnu que ce royaume est aussi petit que la balle que lance l'arc ; (1) et que les îles qui lui sont soumises sont petites aussi. Il manque d'argent et d'or, de cuivre et de fer, de fils de soie et d'étoffes de soie belles ou non belles. Les grains n'y abondent point; il n'a que fort peu de produits ; il ne peut s'appeler un royaume. Depuis la dernière dynastie des *Ming* jusqu'à présent, il a obtenu d'être compté parmi les pays à qui la Chine confère la dignité royale. De génération en génération il reçoit la dignité royale, et s'acquitte des devoirs de tributaire. C'est pourquoi, usant de l'occasion où il va payer le tribut dans la province de *Ming* (du *Fo-Kien*), outre des ustensiles, on achète de plus des étoffes de soie, tant pour confectionner les ornements royaux, que pour faire les bonnets et les habits des mandarins, afin que l'ordre établi par la loi soit distingué. On achète aussi des médicaments pour guérir les malades, afin que les hommes ne meurent point autrement qu'il a été décrété d'en haut. — Quant aux choses que nous payons en tribut, et aux différentes marchandises qui sont exportées pour être vendues en Chine, il n'en est aucune qui soit le produit du vil royaume. Nous ne pouvons nous les procurer qu'en les achetant dans l'île de *Fou-kia-la*. De plus le riz, les bois, les marmites de fer, le coton, les feuilles de thé, le tabac, l'huile de moutarde, la cire jaune, les ustensiles, les instruments, sont aussi apportés ici par les marchands de cette île, et c'est ainsi qu'en quelque manière on subvient à ses besoins.

« On dit que, dans les royaumes du Japon, il existe des lois très sévères, qu'on n'y a jamais de communications avec les autres royaumes, si ce n'est dans le port de *Nagasaki*, où sont établis des satellites de mandarins qui y tiennent très strictement (s. e. les marchands étrangers). Le nombre des navires et la quantité des marchandises étant déterminés, on permet enfin aux Hollandais et aux Chinois de venir là chaque année pour y faire le commerce. Quant à l'île dite *Fou-kia-la*, quoiqu'elle soit soumise au Japon, comme cependant elle est voisine du vil royaume, on lui permet d'apporter ici des productions pour les échanger contre le sucre noir, le *saki*, les bananes du vil royaume et diverses marchandises apportées ici de la province de *Ming* (du *Fokien*). Lorsque les marchands retournent d'ici dans leur île, s'ils portent parmi les autres marchandises quelque chose de prohibé, ou si les marchandises excèdent la quantité indiquée dans le catalogue ; s'il y a quelqu'autre délit, dès que la chose est découverte par les douaniers, on saisit à l'instant ces marchandises, et ils sont très griè-

(1) En Chine, on a des arcs avec lesquels on lance des balles comme des fusils

vement punis.— On dit cela et autres choses de ce genre.— Que si le vil royaume faisait amitié avec le noble royaume pour faire le commerce, alors les marchands de ladite île seraient certainement empêchés par les lois du Japon de venir ici. Et alors certainement on manquerait au devoir de payer le tribut (à la Chine), on ne remplirait pas les obligations de sujets. Les choses nécessaires aux mandarins et au peuple de tout le royaume, on ne pourrait se les procurer de nulle part, et ces choses venant à faire défaut, le royaume par lui-mè e ne pourrait subsister.

« Maintenant, comme le dit Son Excellence, faire le commerce avec les autres royaumes, est impossible aux ressources du royaume. Quant aux temps antiques où les navires du vil royaume allaient en Corée et en Cochinchine et à d'autres lieux, ce n'était pas à dessein d'y chercher les avantages du commerce, mais c'était afin de se procurer les choses nécessaires pour payer le tribut, jusqu'au temps de *Kang-hi*, qui à dessein fit connaître sa volonté sur les choses à payer en tribut, et déclara qu'il n'estimait pas ces objets merveilleux. Depuis lors cessa l'usage d'aller à tous les royaumes.

« En examinant les lois du vil royaume, on trouve :

« Toutes les fois que les navires des autres royaumes ont « été ici jetés par les vents, de quelque royaume que soient « les hommes, on leur donne des provisions et de l'eau pour « subvenir à leurs besoins. Soit qu'il y ait danger de tem- « pête, soit que le vaisseau ou ses agrès soient brisés, on « prendra soin d'eux. Ceux que nous pourrons reconduire, « nous les reconduirons ; ceux à qui il faudra donner un « navire, on le leur donnera, afin qu'ils ne se trouvent point « dans une condition qui n'est pas la leur.»

« C'est ainsi que deux navires anglais, ayant été poussés par le vent sur une île soumise au vil royaume appelée *Mià-ko* (*Tai-pin-san*), l'un d'eux, donnant contre les écueils, se brisa. Aussitôt nous les avons aidés, et leur donnant un autre navire, nous les avons renvoyés chez eux. Ces choses se font ainsi, non par alliance et traité, mais parce que la raison de secourir les malheureux est intrinsèque à la raison du ciel et à celle de l'homme. C'est pourquoi, quoiqu'on délègue des Mandarins pour prendre soin de la chose, quoiqu'on fasse appel au peuple pour fournir le nécessaire, que d'*en haut* (de la part du gouvernement), on épuise les greniers publics ; que d'*en bas* (de la part du peuple), on laisse là ses travaux, c'est cependant encore avec de grandes difficultés et un travail sans relâche, qu'on peut parvenir à ce que la chose se fasse ainsi. Quant aux navires du noble royaume, s'ils se trouvaient dans les mêmes circonstances, il faudra nécessairement d'après les lois prendre soin d'eux.

« Nous considérons humblement la volonté par laquelle Son Excellence veut faire avec nous un traité d'amitié, comme celui qui a déjà été fait avec la Chine. En vérité cela provient de la bonne volonté d'un grand royaume ; c'est pourquoi nous rendons des actions de grâces qui seront sans fin. Mais le vil royaume est une terre aussi petite que le coquillage *Fama-gondi* (étym. ordure du rivage) ; il n'a que fort peu de produits ; ce n'est que par l'île *Fou-kiala* qu'il parvient à subsister. On ne peut donc pas le considérer sur le même niveau que le grand royaume (la Chine). — Nous demandons maintenant dispense de l'amitié et du commerce. — Quoique nous craignions beaucoup, cependant comme il a été exposé, il y a véritablement des difficultés qui nous empêchent (s. e. d'agir comme vous le voulez).

« C'est pourquoi nous osons exposer la chose à Son Excellence, suppliant Son Excellence de clairement examiner la misère et l'impuissance du royaume, d'abaisser jusqu'à nous cette miséricorde par laquelle le grand royaume (la France) a coutume d'avoir pitié des petits, de dilater les faveurs et d'accorder ce que nous demandons. Nous la prions de plus, quand elle sera revenue dans sa patrie, de dénoncer la chose (au Roi) du mieux qu'elle pourra, et de demander qu'elle se fasse ainsi.

« Et alors *en haut* le roi et *en bas* les mandarins et le peuple rendront des actions de grâces pour le bienfait d'une nouvelle création, et dans les siècles ils en feront l'objet de leur culte (l'âge éternel de l'Empereur) n'oubliant jamais. — Il y a réponse à tout en détail. »

« L'an 26 de *Tao-Kouang*, le 12 de la 5e lune intercalaire, *Chang-ting-tchou*, Ministre général de la ville *Tchong-chaou*, au royaume de *Lieou-Kieou*, dénonce avec respect. »

(A suivre).

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(ÉDITION FRANÇAISE)

A la mémoire de M. Vacher, vicaire à Jarnosse, diocèse de Lyon. 100
Anonyme du diocèse de Lyon 60
M. Gouleyrat, diocèse de Limoges 1 50
La famille C ..., don recueilli par l'*Écho de Fourvière* 81

Pour les missions les plus nécessiteuses (à Mgr Laouénan pour l'œuvre des mariages).

Anonyme de Bostz, diocèse de Moulins 500

Pour les missions des Pères Jésuites en Arménie, Syrie et Égypte.

Anonyme de Paris 300

A Mgr Puginier, pour les missions du Tong-King occidental.

M. Lenoil à Nantes 8 50
M. F., vicaire à H .. don recueilli par notre correspondant de Bruxelles 90
C. B. à Niort, diocèse de Poitiers 3

A M. l'abbé Chaffanjon, pour le sanctuaire dédié à N.-D. de Fourvière en Chine.

A S. diocèse de Lyon 10

A Mgr Lavigerie, pour la mission du Tanganyka, pour former une famille chrétienne.

Anonyme de Lyon 500

A S. Em. le cardinal Lavigerie, pour ses œuvres.

M. Boissard, à Lons-le-Saunier, dioccèse de Saint-Claude 25

Pour acheter une statue de St-Joseph dans une mission qui en est dépourvue (Au R. P. Planque).

Madame Doliger, à Abbeville, diocèse d'Amiens 50

Au R. P. Picarda, missionnaire à Mandéra, pour le rachat d'une petite négresse à baptiser sous le nom d'Anne.

M. Jacques de Chauvelin, à Rilly, diocèse de Blois 100

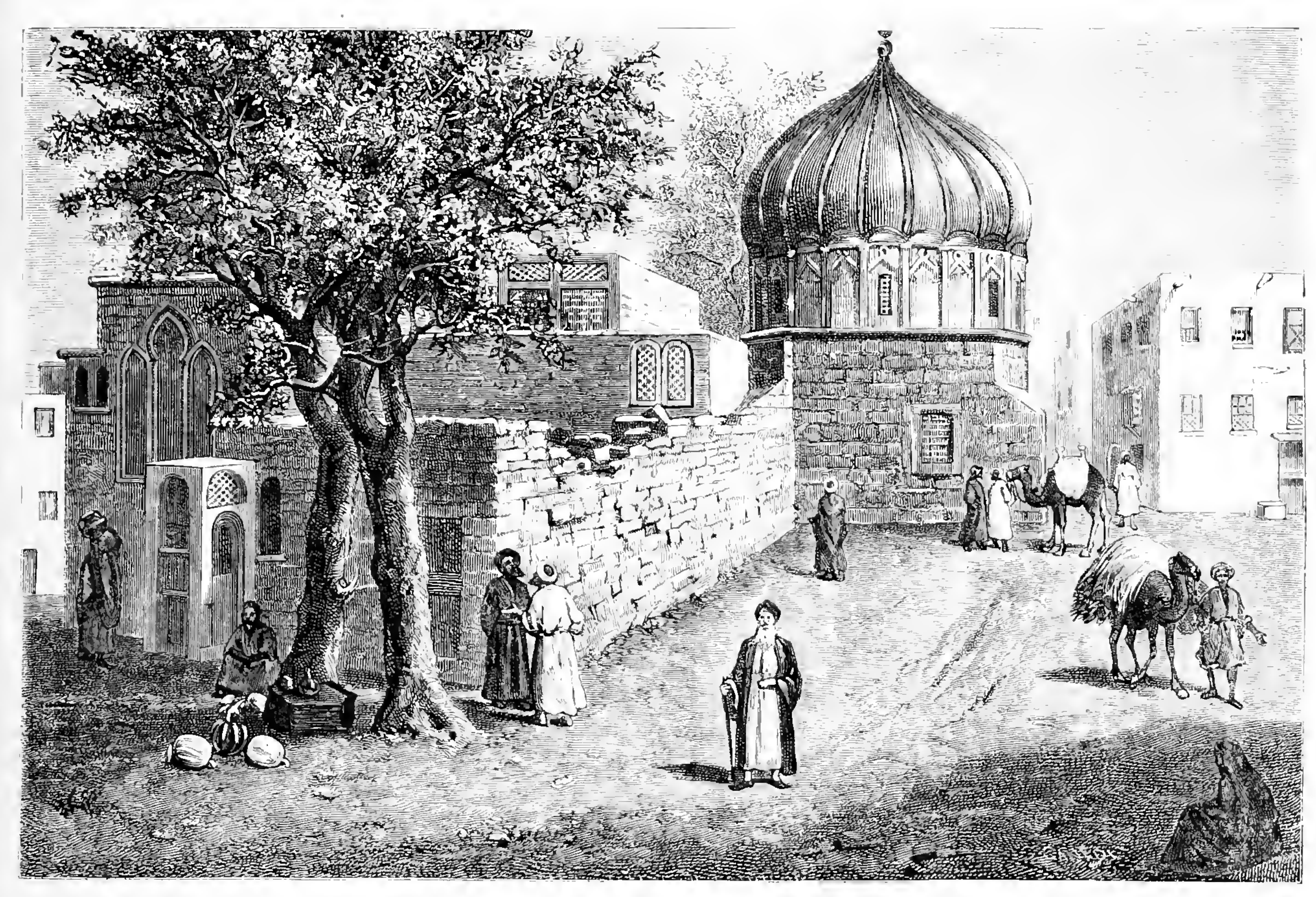
A Mgr de Courmont pour le R. P. Charles Gommenginger missionnaire à Mrogoro.

Mme veuve P. Sch. de Prhinan, diocèse de Strasbourg 50

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*.

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



Égypte. — Prison de Saint-Louis à Mit-Camar; d'après le dessin d'un missionnaire (Voir page 363).

CORRESPONDANCE

KOUANG-TONG (Chine)

La lettre suivante du vénéré coadjuteur du Kouang-Tong, province si voisine du théâtre de la guerre franco-chinoise, a été adressée quelques jours avant la signature du traité. Elle montre les appréhensions des missionnaires, appréhensions fondées sur le caractère si connu des peuples de l'Extrême-Orient, et doit exciter nos lecteurs à prier pour que la paix soit en même temps glorieuse pour l'Eglise et pour la France.

LETTRE DE MGR CHAUSSE, DES MISSIONS-ÉTRANGÈRES DE PARIS, ÉVÊQUE DE CAPSE, COADJUTEUR DU PRÉFET APOSTOLIQUE DU KOUANG-TONG.

L'intérêt que vous prenez à tous les événements de nos missions persécutées et la gratitude que nous devons à votre bienveillante générosité et à la charité de tant de bienfaiteurs, qui se sont empressés de répondre à nos cris de détresse, nous font un devoir de ne pas vous laisser ignorer la situation actuelle de notre belle province du Kouang-Tong. Depuis la terrible panique, que les édits du vice-roi de Canton avaient soulevée dans toute la région, nos chrétiens, battus, chassés, pillés, n'ont pas obtenu officiellement une grande amélioration. Si les remontrances du ministre russe au *Tsong li ya men* ont amené plus de réserve dans les mandarinats et partant un adoucissement considérable, il n'en est pas moins vrai que, jusqu'à ce jour, la plupart de nos chrétiens vivent encore loin de leur village et nous en avons à cette heure plus de deux mille à Hong-Kong et à Macao.

A la faveur de ce calme, cependant, ceux qui ont regagné leur foyer ruiné ont été encouragés et aidés, parce qu'un double avantage nous paraissait ressortir de cette conduite. En reprenant place dans leur village, ils facilitaient les rapports brusquement interrompus avec les païens et devenaient comme une base au relèvement futur d'un de nos districts dévastés. Sur ce sol sacré du village, ils retrouvaient leurs habitudes, leur travail, et nécessairement un moyen plus facile de soutenir leur

existence : quelques-uns ont réussi ; d'autres ont échoué : et il a fallu encore une fois reprendre le chemin de l'exil, ou afficher les insignes de la superstition.

Vous jugerez de la violence de cette tempête par le dénombrement des pertes que nous venons d'établir d'une manière à peu près certaine. 1,900 familles, environ 14,000 personnes, ont été pillées ; sur ce nombre sept à huit mille chrétiens ont été chassés de leur village. Plus de cent dix chapelles, écoles ou résidences ont été pillées ou détruites ; toutes nos maisons, oratoires, et un grand nombre de maisons des chrétiens, sous prétexte qu'on y priait, ont été fermées avec le sceau de l'autorité locale. Jusqu'à ce moment, malgré tous mes efforts auprès des puissants, je n'ai rien obtenu pour les rouvrir au culte ; elles sont encore scellées et les chrétiens ne peuvent y pénétrer. C'est l'acte officiel qui a produit le plus grand mal dans les campagnes. Outre que les satellites, chargés de ce travail, en ont profité pour enlever les objets les plus précieux, l'apposition des scellés a excité tous les sentiments hostiles contre les chrétiens. En Chine, les scellés ne sont guère apposés que pour des causes infamantes et, une fois scellée, la maison d'un particulier devient la propriété du mandarin qui, au bout d'un certain temps, la vend à son profit.

Les quelques missionnaires qui ont pu retourner dans leurs stations, sont obligés de vivre dans le voisinage de leurs chapelles sans pouvoir y résider, ni y célébrer les saints mystères.

A part quelques villages situés aux environs de Canton, nos prêtres chinois peuvent, en se cachant, administrer les sacrements, dans toutes les localités, sans être inquiétés. Tel est l'état actuel de notre mission. Ce n'est pas prospère ; mais nous sommes plus tranquilles. Vers la fin d'avril, à quatre lieues de Canton, quelques chrétiens revenus dans leur village, n'ayant pas voulu se conformer aux usages païens à l'égard des ancêtres, ont été chassés de nouveau, et leurs maisons démolies jusqu'aux fondements par leurs parents. Dans toute la région abondamment peuplée, on a encore beaucoup à craindre pour l'avenir.

Quoique la paix semble presque assurée, l'esprit belliqueux de nos autorités cantonnaises doit être pour nos chefs militaires du Tong-King, un avertissement continuel. Si les préliminaires avaient été conclus quinze jours plus tôt, après la prise de Lang-song et la victoire de Tuyen-kouang, les Chinois, atterrés par leurs défaites, ruinés dans leurs finances, auraient accepté des conditions plus dures, parce qu'ils soupiraient après la paix. Aujourd'hui, ils accréditent le bruit que les Français ont demandé la paix eux-mêmes. Les généraux du Céleste Empire, enflés d'une victoire qui ne leur a rien coûté, ont repris leur morgue vantarde et ont facilement entraîné dans leur sens toute la population turbulente, la moins saine et la plus facile à remuer. En ce moment même, on lève de nouvelles recrues, on forme de nouveaux bataillons et les exercices militaires se continuent de plus belle.

Le gouvernement de Péking veut, je crois, sincèrement la paix ; et les deux cents millions, votés par la Chambre des députés, ont été le plus sûr instrument, le meilleur acte politique de notre Parlement durant cette campagne interminable...

... Que dire de l'avenir qui nous est réservé ? Le texte du traité nous servira de guide et éclairera notre appréhension. Si nous pouvions garder les îles Pescadores, comme le brave amiral Courbet le proposait, notre honneur serait sauvegardé même aux yeux des Chinois.

Enfin, nous attendons avec impatience l'heure de Dieu. Dès que la paix nous permettra de rejoindre nos districts, nous chanterons tous un *Alleluia*, et malgré les désastres immenses que nous avons subis, nous avons la confiance que nous aurons bientôt relevé nos ruines. Daigne le ciel entendre nos vœux et écouter nos prières, et la foi de nos braves chrétiens, fortifiée par la persécution, étendra de plus en plus ses rameaux verdoyants sur cette vaste province !

DEPART DE MISSIONNAIRES

Le collège américain de Louvain vient d'envoyer quinze missionnaires aux différentes missions américaines, ce sont :

MM. François Grav y Cruz du diocèse d'Orihuela, et Cam. van Heirreweghe, du diocèse de Gand, au diocèse de Monterey et Los Angeles ;

MM. Jean Cunningham, du diocèse de Kerry, François Kulisek et Charles Dragoun, du diocèse d'Olmutz, Sigison Wozny, du diocèse de Cracovie, Guillaume Schmandt, du diocèse de Paderborn, aux missions du Kansas, diocèse de Leavenworth ;

MM. Bernard-Henri Geers et Charles van Tourenhout de St-Louis, à l'archidiocèse de St-Louis, Missouri ; au diocèse de Vancouver, M. Remy-François Verbeke, du diocèse de Bruges.

M. Antoine Hillebrand, du diocèse de Paderborn, à l'archidiocèse d'Orégon-City ;

M. Joseph-Martin Nau, du diocèse de Trèves, au diocèse d'Erie.

M. Jean-Jacquet Dolje, du diocèse de Ruremonde, au vicariat apostolique d'Arizona ;

M. Cyrille Pauwelyn, du diocèse de Bruges, au diocèse d'Helena ;

M. Richard Dunne, de Chicago, à l'archidiocèse de Chicago.

— Deux Pères de la Société de Marie sont partis de Marseille le 3 juin dernier :

Le R. P. Henri Couloigner, du diocèse de Nantes, nommé Procureur des Missions à Sydney (Australie) et le R. P. Etienne Cummings, du diocèse de Southwark (Angleterre).

— Mgr Cazet de la Compagnie de Jésus, vicaire apostolique de Madagascar, est actuellement en route pour Rome.

INFORMATIONS DIVERSES

Andrinople. — Le R. P. Valérien Przewlocki, supérieur des Pères Résurrectionnistes d'Andrinople, nous écrit le 15 juillet :

« Permettez-moi d'attirer votre bienveillante attention sur les principales œuvres de notre mission auprès des Bulgares. Notre action, toujours prudente, s'étend sans relâche. Notre collège d'Andrinople nous donne les plus grandes consolations. Nous n'avons qu'un regret, celui d'être obligé de restreindre le nombre des admissions pour ne pas trop compromettre notre situation. Le succès de notre école de Malko-Tirnowo, fondée à l'automne dernier, dépasse, et de beaucoup, nos espérances. Encouragés par ces résultats imprévus, nous nous préparons à en ouvrir une autre à Dédéaghagtch, petit port à l'embouchure de la Maritza.

« M. le Consul de France et les autorités locales se plaisent à rendre justice à nos efforts. Ils ont honoré de leur présence la distribution solennelle des prix de notre collège et nous ont prodigué les plus précieux encouragements.

« Cette fête scolaire avait été précédée d'un triduum solennel en l'honneur des saints Cyrille et Méthode, apôtres des Bulgares, car nous tenions à ce que nos élèves unissent leurs prières à celles des autres Slaves catholiques. Ils nous ont édifiés pendant ces jours de prières et se sont presque tous approchés de la Sainte Table.

« Nous avons la confiance que Dieu continuera de bénir notre œuvre, et que des âmes généreuses viendront, comme par le passé, à notre aide pour nous permettre de ramener au bercail de pauvres âmes que l'ignorance seule retient dans l'erreur. »

Arménie. — M. Joseph Bababan, missionnaire arménien à Mouche, écrit, le 25 juin 1885, à S. B. Mgr Azarian, patriarche de Cilicie :

« Mgr Djiandjian, notre évêque, vient de faire un voyage au vilayet de Bitlis pour visiter les catholiques de cette ville et pour conférer avec S. Exc. le Vali. Le prélat est revenu de son voyage rempli d'espérance pour le rétablissement de la vraie religion dans cette ville importante de son diocèse. Nos catholiques de Bitlis ont reçu leur évêque comme l'envoyé du ciel.

« La communauté arménienne schismatique elle-même n'a manqué en rien au respect dû au caractère épiscopal. Tous les notables de la ville ont rendu visite à Mgr Djiandjian et lui ont manifesté le désir de le voir s'établir à Bitlis. Mais il a éprouvé une consolation plus grande encore en recevant d'une vingtaine de familles la promesse de se convertir, si on leur bâtissait une chapelle et si on leur donnait un prêtre à poste fixe. Le bon évêque pouvait-il refuser des conditions si raisonnables ? Mais comment pourvoir aux frais d'une église si petite qu'elle soit ? Comment trouver un prêtre pour la ville de Bitlis ? Mgr Djiandjian n'en a que cinq dans tout le diocèse, ils desservent quatre paroisses. Toutes ces pensées lui sont venues à l'esprit, pourtant son cœur d'évêque ne put se résigner à répondre négativement et immédiatement il improvisa une chapelle.

« Il y envoya un prêtre, se chargeant lui-même des soins d'une paroisse de cinquante-trois familles catholiques. Les protestants travaillent depuis longtemps dans cette ville, mais avec bien peu de fruits. Nous, nous espérons meilleur sort, les pauvres schismatiques trouveront près de nous leur langue, leurs rites, etc... et une charité chrétienne ; voilà ce qui nous fait espérer.

« Votre Béatitude sait qu'à Mouche même, la ville épiscopale, nous n'avons ni église, ni évêché, ni école. Pendant l'hiver passé notre évêque a été continuellement souffrant ; il était exposé, à cause de sa pauvre demeure, à toutes les rigueurs de la saison. Aussitôt qu'il pleuvait, l'intérieur de sa maison était inondé, parce que la toiture était couverte de terre et en fort mauvais état. Nous en avions déjà parlé à S. Em. le cardinal Siméoni. L'éminent préfet de la Propagande a bien voulu nous envoyer un subside de 3,000 francs.

« Aussitôt que Mgr Djiandjian fut de retour de son voyage à Bitlis, il entreprit de se bâtir une modeste résidence sur l'emplacement d'une ancienne église que la fureur schismatique avait démolie il y a 62 ans. Ce terrain a été destiné à l'évêché. Dans les fouilles on a trouvé des ossements de prêtres et les fonds baptismaux. Les fidèles qui assistaient aux travaux versaient des larmes de joie en se souvenant des anciens jours. Chose remarquable, l'ingénieur et la plupart des ouvriers sont schismatiques ; tout naturellement on faisait la remarque que les mains qui avaient détruit cette église travaillent aujourd'hui à bâtir une maison pour l'évêque catholique. Mgr Djiandjian a bénit la pierre angulaire ; une grande foule de catholiques et de schismatiques assistaient à cette cérémonie. »

Tong-King. — Nous avons publié dernièrement une savante communication de M. Romanet du Caillaud sur les anciennes missions du Tong-King et l'opportunité de l'érection dans la province de Thanh-Hoa d'un sanctuaire sous le vocable de Notre-Dame de Lourdes. Une lettre de S. Em. le cardinal Parocchi à M. le Supérieur des missionnaires de Notre-Dame de Lourdes, en date du 9 juillet, annonce que le Saint-Père a daigné bénir cette œuvre d'une manière spéciale. Nous apprenons, en outre, que tous les jours à la grotte de l'Apparition de Lourdes, des prières sont adressées à la sainte Vierge pour ceux qui contribueront à cette œuvre catholique et française.

UNE EXCURSION DANS LA BASSE ÉGYPTE

PAR M. BARRON

Missionnaire à Tantah, de la Société des Missions Africaines de Lyon.

(Suite et fin [1]).

Mit-Kamar (en arabe *lieu du chagrin, place du deuil*) a une petite mosquée qu'on dit avoir été la prison de St-Louis (voir le dessin page 361). L'histoire fait mention de l'emprisonnement du saint roi à Mansourah ; mais cela ne prouve rien contre la tradition locale. L'Orient, comme vous le savez, est par excellence le pays de la tradition. Qui empêche de croire que le royal captif fut emmené de Mansourah vers la capitale de l'Egypte, pour être présenté au jeune soudan Almodan qui venait de succéder à son père Melech-Salah ? Ou peut-être le jeune prince musulman avait-il établi son quartier général à Zifta, se croyant trop peu en sûreté dans Mansourah, qui, selon toutes les probabilités autorisées par les succès des croisés, ne devait pas tarder à tomber aux mains des chrétiens. La distance de Mansourah à Zifta n'est pas si grande qu'elle puisse être une difficulté pour cette tradition, d'ailleurs fort accréditée dans le pays. La prison de saint Louis est près du Nil. Malgré les récentes réparations qu'on lui a faites, elle a un certain air de vétusté qui cadre assez bien avec sa réputation d'antiquité. Elle a la forme d'un tombeau de saint musulman.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 24 juillet 1885.

Les saints musulmans sont des drôles qui ont ou paraissent avoir perdu l'esprit. On dirait de vrais aliénés. Ils sont couverts de haillons. Ils sont entourés de vénération dans tout le pays, et le plus pauvre lui-même n'oserait lui refuser une partie de sa nourriture ou de ses provisions, si le saint lui en manifeste le désir. Avez-vous quelques affaires de famille embrouillées, vous n'avez qu'à recourir au saint. Il se présentera alors à vous appuyé sur son bâton, au haut duquel pendent quelques chiffons de toutes couleurs et de toutes nuances : ce sont les insignes de sa vertu. Que pensez vous d'un village possédant un tel personnage? Il croit avoir un trésor et s'attirer par lui toutes les bénédictions de Mahomet. A la mort de ce curieux personnage, hommes, femmes, vieillards et enfants, tout le monde prend le deuil. Par souscription ou aux frais du trésor public, on lui bâtit un tombeau où, plusieurs fois l'année, tout le village viendra en pèlerinage, au son bruyant du tam-tam, bannières et croissants déployés, pour implorer la protection de ce saint d'un nouveau genre.

Après cette digression sur les saints musulmans, revenons à notre sujet. Zifta et Mit-Kamar ne manquent pas d'activité. Sur leurs marchés on trouve facilement toutes les denrées du pays. Vous faire la description des maisons, des costumes, des bazars, serait vous répéter ce que tout le monde sait : c'est toujours la même chose. J'attire cependant votre attention sur leur tenue On dirait que, pour eux, la malpropreté est la première vertu du musulman, malgré les ablutions prescrites par le Coran. Aujourd'hui, ils mettent un habit pour la première fois; ils ne quitteront ce vêtement que quand il ne pourra plus leur servir; ils ajouteront pièce sur pièce, morceau sur morceau, au point d'en faire une véritable mosaïque. S'il leur arrive de le laver, il ne tarde pas à reprendre sa couleur : ce n'est pas leur faute : comment en changeraient-ils, ils n'en ont qu'un. Par-dessus le marché il sert à tout : il est mouchoir, essuie-main, etc., etc Les enfants dans les rues en donnent une idée très exacte.

A lui seul le Nil est une richesse pour Zifta et Mit-Kamar. Le pays produit en abondance, comme dans tout le Delta, le blé, le doura ou maïs, l'orge, les lentilles, les pois, les fèves, l'oignon, la canne à sucre, le chanvre, le tabac, le coton, qui est la principale branche du commerce.

Sans doute la majeure partie des habitants est musulmane. Après les sectateurs du prophète, viennent les cophtes schismatiques, assez nombreux, qui possèdent encore une belle église, bien située. Et les catholiques ? Un prêtre grec catholique réside ordinairement à Zifta ; une chambre malpropre lui tient lieu d'église. C'est en cette chapelle que nous avons dit la sainte messe et administré les sacrements. Pendant nos deux messes nous avons failli être asphyxiés par la fumée d'un four arabe d'un compartiment voisin ; elle remplissait littéralement la chambre. On fut obligé d'interrompre le saint sacrifice pour ouvrir une lucarne au-dessus de l'autel ; c'est l'unique fenêtre de ce réduit. Le P. Cador fut aussi contraint de s'installer dans un autre appartement pour pouvoir confesser.

Les catholiques sont maronites ou cophtes; ces derniers sont environ quatre-vingts. Et dire que, dans ce centre, il n'y a qu'une école juive, dirigée par un protestant venu de Syrie. C'est une école mixte de quatre-vingts élèves. Elle serait beaucoup plus nombreuse, si elle était moins mal vue de la population des deux villes. Si une autre s'ouvrait, celle-ci ne tarderait pas à diminuer rapidement. Ce qui encore excite le peuple contre cette école, c'est que la plus grande partie des élèves est juive, race qui est moins qu'estimée. Actuellement le bruit court qu'un jeune enfant cophte schismatique de quatre à cinq ans a été immolé par les juifs pour leur fête de Pâques. Quoi qu'il en soit, jusqu'ici cet enfant n'a pu être retrouvé. Pour détourner l'accusation, les juifs de Mit-Kamar disent avoir vu l'enfant se promener sur le bord du canal. Leurs dires ne sont crus de personne.

Après cela ai-je besoin de vous dire avec quelles instances les catholiques nous suppliaient d'établir une école chez eux. Je ne vous parle pas d'une usine qu'ils nous firent visiter à Mit-Kamar d'un prix abordable et paraissant convenir pour un établissement religieux (voir le dessin p. 370); car, comme vous le savez, Mit-Kamar est sur la rive droite du canal et par conséquent n'appartient pas à la préfecture apostolique de la Basse-Égypte. Si, malgré cela, je vous ai tant parlé de Mit-Kamar, c'est qu'elle n'a ni école, ni prêtre catholique et que, si nous étions établis à Zifta, les chrétiens ne manqueraient pas de venir remplir leurs devoirs chez nous et nous enverraient certainement leurs enfants.

A une demi-lieue de Mit-Kamar, en descendant le Nil, on rencontre le village de Daadous habité presque uniquement par des Cophtes schismatiques. Pendant que le P. Cador finissait d'entendre les confessions, je fis une visite à cette bourgade. A peine y fus-je arrivé que je me vis entouré par un grand nombre de jeunes gens, qui s'empressèrent de m'ouvrir leur église, de me montrer un tableau encadré de bois grossier, fixé à la grille qui sépare l'église du sanctuaire. Cette image représente la Ste Vierge tenant (comme toutes les vierges du Liban) sur son bras gauche le saint Enfant Jésus. Ils m'expliquèrent que ce tableau est très vénéré, qu'on vient en pèlerinage même de la Haute-Égypte à Notre-Dame de Daadous. Puisse cette bonne Mère ouvrir les yeux à ces pauvres aveugles qui l'honorent encore ! Cette église est massive, écrasée, mal entretenue, d'une nudité remarquable.

En chemin je rencontrai un riche cophte catholique, plein de zèle pour ramener au sein de l'Église nos frères séparés. Le Vendredi-saint, étant allé voir l'office des schismatiques, on lui présenta un livre pour qu'il lût quelques prières à l'assemblée. Il s'en excusa en les priant de vouloir bien lui permettre de leur dire une parole d'édification. Il parla avec énergie et adresse sur les points qui divisent les catholiques et les schismatiques.

Le culte que les Cophtes rendent à la bonne Mère m'est une preuve de plus qu'ils pourraient être ramenés à l'unité. Mais qui s'en est occupé sérieusement en ce pays ?

Priez donc le Père de famille qu'il nous fournisse les ressources dont nous aurions besoin pour fonder au moins ces postes de Mahalleth et de Zifta. Dans ces deux villes nous avons fait faire quatre-vingt-douze communions ; c'est bien peu et c'est beaucoup pour ce pays, et surtout pour ces localités qui voient si rarement un prêtre catholique.

FIN.

PRÈS DES GRANDS LACS

DEUXIÈME PARTIE

LE TANGANYKA

Par Mgr CHARBONNIER, de la Société des Missionnaires d'Alger, provicaire apostolique du Tanganyka.

IV

A KIBANGA, CHEZ LE ROI PORÉ.

(Suite 1)

VIII. *Pacte de sang entre le roi Poré et le Père Moinet.*

MOTIFS DE CE PACTE. — L'ESCORTE DU ROI. — PRÉSENTS RÉCIPROQUES. — DISCOURS IMPROVISÉ. — LA CÉRÉMONIE. — LA FÊTE.

Quelques jours après cette panique des Wayoas ou Wamassanzés dont nous avons déjà parlé, Poré, notre vieux roi, jugeant que le sceau de la fraternité de sang le rassurerait davantage sur notre compte et augmenterait son prestige auprès de ses ennemis du dehors, est revenu, ces jours-ci, nous demander d'en faire avec nous la cérémonie solennelle. La date en est fixée à l'avance. Ce jour arrivé, tous les sauvages sujets du roi Poré, des villages les plus rapprochés, se pressent sur les sentiers qui aboutissent à Kibanga et, vers dix heures du matin, cinq cents nègres au moins sont réunis à la mission. Je vais au milieu d'eux et demande si l'opération doit bientôt commencer. On n'est pas pressé chez les nègres, aussi l'on me répond :

« Attends, qu'on te regarde un peu. »

Tout le monde cause, rit, fume. C'est un jour de fête, il faut bannir la tristesse.

Ce n'est qu'à une heure de l'après-midi que commence la cérémonie. Poré a, près de lui, le remplaçant de Mounyé-Taré qui est retenu malade chez lui, d'autres petits chefs de villages l'entourent, et, à une certaine distance, cachée par un rideau, se trouve la famille des Kambas dont les chefs ne peuvent paraître devant le Mohami. Les causes de cet éloignement sont très curieuses. Poré ne peut rien prendre, rien manger des vivres qui sortent de leur pays, il ne peut visiter leurs villages, sans quoi il serait aussitôt ensorcelé. Ce sont les Kambas qui devront achever le Mohami, lorsqu'il sera sur le point de mourir, manger certaines parties de son corps et nommer un chef à sa place. C'est dans cette famille encore qu'on devra chercher l'auteur de la mort de Poré, car ce prince, moins que tout autre, ne mourra naturellement.

Je me suis donc assis au milieu de la foule, entouré du P. Dromeaux, de MM. le capitaine Joubert et Visser et de tous les enfants de la mission. Après une dernière consultation de ses Watémis, consultation qui est favorable à son désir, Poré invite le remplaçant de Mounyé-Taré à prendre la parole. Il apporte sur la scène deux petits esclaves qui nous sont destinés :

(1) Voir les *Missions catholiques* du 5, 12, 19, 26 juin, 3, 10, 17 et 24 juillet 1885.

— « C'est aujourd'hui, dit-il, que Poré fait amitié de sang avec les Blancs ; son but est surtout de leur demander leur appui contre les Waorooros et il saura par la fermeté qu'ils mettront à le défendre que ce sont des hommes de cœur. Poré leur donne ces deux enfants qui seront désormais les enfants des Blancs. Admettez-vous l'échange du sang ?... »

— « Oui, oui, qu'ils échangent !... »

Avant de répondre pour moi-même, je vois que le Mohami n'est réellement pas décemment vêtu. Je lui donne une chemise toute neuve, un manteau rouge couvert de perles, de bariolures, de coupures de drap d'or, un ancien manteau de théâtre dont nous n'avions pas encore trouvé le débit ; enfin une calotte rouge. A mesure qu'on habille mon nouveau frère et qu'il prend une forme un peu royale, des murmures de satisfaction, sourds d'abord, puis plus accentués, éclatent parmi la foule et finissent en un bruit assourdissant, lorsqu'il revêt la calotte. Poré se met à se regarder, à regarder son monde, à se tourner pour qu'on le voie mieux. Il veut prendre la parole ; il est trop ému ; il s'assied et donne un coup d'œil à quelques autres étoffes posées à ses pieds.

Kalonda, un de nos enfants, improvise alors un discours, et, dans le langage imagé des nègres, que Kilouba, un sauvage de Poré, répète, en frappant avec une baguette sur une corne de buffle, avec tant de fidélité qu'il ne laisse pas même échapper un éternument de l'orateur sans aussi le répéter, il dit que les Blancs se montreront les amis de Poré et ses défenseurs.

Pour l'échange du sang, cérémonie qui a été très souvent décrite, il y a nécessairement les deux frères, puis deux opérateurs qui ont pour mission de faire une entaille à la poitrine à la hauteur du cœur et de recueillir le sang.

Le roi Poré et moi, sommes assis en face l'un de l'autre, les jambes entrecroisées et les pieds appuyés sur un arc couché à terre ; des flèches et des lances sont plantées en terre entre la corde et l'arc d'un côté, de l'autre on place un fusil, canon en terre, crosse en l'air. C'est dans cette position que Kalonda taillade le Mohami qui commence à trembler.

Quelques gouttes de sang des deux frères sont recueillies et mises dans un verre, puis mélangées à deux cueillerées de miel. Après un discours, dans lequel les nouveaux frères prennent l'engagement, sous peine de mort, de ne jamais se servir l'un contre l'autre, ni de l'arc, ni des flèches, ni de la lance, ni du fusil, donnant comme preuve de leur parole les armes qu'ils foulent aux pieds, nous buvons, moitié par moitié, le sang ainsi mélangé.

Une salve d'applaudissements porte la santé des deux frères ; dix de nos enfants arrivent en courant et déchargent leurs fusils au-devant de l'assemblée. Plus de 500 sauvages avec leurs lances les suivent et simulent un combat des plus intéressants.

La tempête passée, les danses, dans lesquelles le Mohami ne le cède à personne, commencent au son des tambours, des chants de la foule et des *you-you* des femmes, qui, comme partout, un peu curieuses, veulent assister à tout et tout voir.

La journée se termine par quatre heures de *manéno*

(paroles); les sauvages ayant la manie de parler beaucoup pour ne rien dire, les paroles ne coûtent rien; aussi chacun en prodigue-t-il à profusion. Le mohami n'est pas le moins loquace, mais son langage est toujours ému: il tousse, il balbutie d'une voix éraillée et fait même des gestes sans rien dire; tout est fidèlement reproduit par Kalonda qui frappe toujours sur sa corne de buffle.

Nous prions Dieu de toute notre âme de tourner vers lui des cœurs qui viennent se livrer entre nos mains. Nous lui demandons de leur donner en nos instructions du catéchisme au moins, la même confiance qu'ils veulent bien nous accorder à nous-mêmes pour des intérêts temporels: car c'est uniquement pour leur faire connaître notre religion, pour les convertir, que nous sommes au milieu d'eux, et c'est dans cette intention seule que nous avons cédé à cette cérémonie un peu barbare en elle-même, mais que nous savons être la plus grande marque d'amitié que les nègres puissent se donner entre eux.

IX. *Une histoire de sorcellerie qui commence mal et finit bien.*

MOUNYÉ KAMBA FAUSSEMENT ACCUSÉ PAR LES SORCIERS. — IL EST CONDAMNÉ MALGRÉ L'INTERVENTION DES MISSIONNAIRES. — INSTRUIT ET BAPTISÉ PAR EUX, IL VA D'UN PAS FERME A LA MORT. — HONTE ET RETOUR DU ROI PORÉ. — DÉLIVRANCE PAR LES PÈRES DU CHEF MBINGO AUSSI INJUSTEMENT POURSUIVI.

A la date du 15 mars 1884, le P. Moinet écrivait les détails suivants qui nous mettent sous les yeux les attaques et les défaites de Satan à la station de Kibanga.

« Au mois de février dernier, je vous adressais une lettre dans laquelle je vous disais quelques mots de notre mission de Kibanga. Depuis ce jour, nous avons continué en paix notre œuvre qui avance trop lentement, d'après nos désirs, mais qui cependant semble bénie de Dieu. Je vous annonçais dans ma lettre le baptême de nos chrétiens. Ces enfants continuent à se bien conduire; nous avons formé deux d'entre eux à nous servir la sainte Messe.

« Je vous parlais en second lieu de l'amitié de sang avec Poré; l'effet produit a été favorable à la mission. Depuis ce temps, plusieurs événements dignes de remarque se sont encore passés. Je veux vous en faire part.

« D'abord, nous avons envoyé trois protecteurs au ciel. Le premier est un de nos enfants, qui a reçu le nom de Léonce; puis un sauvage que nous avons rencontré chez lui à la dernière extrémité, mais on ne peut mieux disposé à recevoir le saint baptême. Un troisième est un enfant de huit jours, né de nos sauvages, que nous avons appelé Henri.

« Le principal événement qui aurait pu avoir des suites fâcheuses pour la mission, mais qui heureusement en eut de bonnes, est une de ces histoires de sorcellerie, qui sont une source de querelles entre les sauvages, de haines inextinguibles et de toute sorte de combats entre les familles.

« Étant admis en principe ce mensonge affreux que l'homme ne peut mourir naturellement, il faut toujours rechercher la cause de la mort de chaque personne défunte. Nous commençons à être assez au courant des inventions diaboliques mises en pratique en ces circonstances, et il faut, certes, la plus grande faiblesse d'esprit pour croire à ces mensonges. Si un homme meurt, les parents du mort vont consulter au loin un Mganga (sorcier), qui, sur les données de celui qui le renseigne et le paye, déclare un tel coupable, un tel sorcier. Une fois dénoncé, l'individu est déjà condamné, il est pris par ruse, lié et tué à la volonté des parents du défunt. Ses biens sont confisqués, ses femmes et ses enfants vendus au profit de l'accusateur. Ces jours-ci, mourait auprès de la mission, le mtémi de Poré, du nom de Kamba. Ses enfants accusèrent, avec l'assentiment de Poré, et même poussés par lui, un autre chef, neveu du mort, du nom de Mounyé-Kamba, ami de la mission et l'homme au jugement le plus droit que nous ayons vu parmi les nègres qui nous entourent. Il fut pris, lié et battu, puis on vint avertir Poré qui était logé dans notre village et prendre ses ordres sur l'état du prisonnier. Il n'y a aucun doute pour nous que ce ne soit Poré qui ait demandé sa mort, car Poré le détestait déjà avant notre arrivée ici, et sa présence de temps à autre à la mission lui fut imputée à crime.



TANGANYKA. — Mbousou, arbre dont l'écorce sert à faire des étoffes et de petites maisons de paille pour les *mzimous* (esprits).

« Poré était donc à sa maison; il se verse un pot d'eau sur la tête et charge les envoyés de massacrer immédiatement l'accusé. Cette nouvelle parvint à nos oreilles, nous résolûmes de sauver notre ami ou du moins de le baptiser avant sa mort. Mais il fallait détourner l'ordre du souverain, ordre qu'il avait donné par haine contre son vassal. Dans

un premier bon mouvement, nous obtenons de Poré qu'il retarde l'exécution, pour que nous puissions écouter ceux qui l'entourent et ceux qui le défendent. M. Joubert part aussitôt avec cinq askaris chez Mounyé-Kamba à une demi-lieue de la mission. Il était temps, la foule qui était sur le point de donner le coup de grâce à l'accusé, nous le laisse emmener plus mort que vif, sans aucune résistance. Il y eut bien cependant, parmi les intéressés à sa mort, un sentiment d'indignation contre nous qui prenions la défense d'un sorcier. Cela surpassait, en effet, tout ce que l'on avait vu jusqu'à ce jour ; mais la vue de notre sang-froid, au milieu de l'effervescence des sauvages, formant un contraste frappant, arrête les plus animés.

Nous adressant alors à la foule qui fait aussitôt silence pour nous écouter, l'un d'entre nous prend la parole en ces termes : « Nous ne venons pas, ô habitants de l'Oubouari, vous empêcher de punir Mounyé-Kamba comme il le mérite s'il est vrai qu'il soit coupable de la mort de son oncle, car nous aimons la justice, mais on nous dit qu'il est innocent; s'il en est ainsi, il ne vous est pas permis de le faire mourir. Nous désirerions donc connaître les accusations portées contre lui ». Plusieurs de ceux qui étaient intéressés à la mort de Kamba, s'avancent aussitôt en criant : « Oui, il est coupable, oui, il doit mourir, car il est allé s'entendre avec les ennemis pour battre notre roi Poré, il leur a porté de l'huile, il est venu chez vous acheter de l'étoffe pour faire


Le R. P. Guillet avec deux petits enfants nouvellement baptisés.
TANGANYKA — Une rue de notre village à Kibanga ; d'après une photographie faite par les missionnaires du Tanganyka.

la guerre, puis on l'a vu pendant la nuit danser sur la tombe de son oncle. » « Mais, répond le Père, où sont les témoins, qui ont vu Kamba traiter avec vos ennemis, qui l'a vu sur la tombe de son oncle? » « Les témoins ne sont pas là, mais nous les trouverons, demain nous les amènerons. » « Eh bien ! à demain, répondons-nous. »

Comprenant qu'il nous serait fort difficile de sauver le pauvre Kamba de la fureur de ses nombreux ennemis, nous lui parlons des principales vérités de notre sainte religion, du repentir de ses fautes, du moyen d'éviter le feu de l'enfer et d'être heureux pour toujours dans le ciel et nous lui proposons le saint baptême. La grâce divine a éclairé et touché notre sauvage. « Hâtez-vous, dit-il, de me donner ce grand remède qui lavera mon âme et m'ouvrira le ciel ; quand je l'aurai reçu, s'il faut mourir, je mourrai content. » Nous accédons à son désir et nous lui disons que, si nous ne pouvons le sauver de la mort, nous lui administrerons ce baptême avant qu'il ne tombe au pouvoir de ses ennemis.

Cependant, la foule armée de la veille est revenue en vociférant et réclamant Kamba pour le mettre à mort. Nous nous présentons encore et demandons où sont les témoins qu'on a promis de nous amener.

« Nous savons que Kamba est coupable, répondent-ils, nous n'avons pas besoin de témoins, ce Mganga a été signalé par d'autres Wagangas comme auteur de la mort du Mtémi du roi, cela nous suffit; il faut qu'il meure. « En même temps on ouvre passage au Mohami qui, hors de

lui-même, se couche par terre et le couteau sur la gorge, jure de faire périr l'ensorceleur Kamba. Nous essayons encore, mais sans succès, d'obtenir la grâce de la victime; nous obtenons seulement un sursis de quelques instants, le temps de baptiser l'accusé, ce que nous faisons en présence de tous ses bourreaux. A peine avions-nous achevé que Kamba était enlevé et conduit au lieu du supplice. Ce cher néophyte, transformé et aidé de la grâce divine, marcha à la mort avec calme et avec une rare fermeté. Son corps fut enterré secrètement et le bruit se répandit que Kamba était allé avec le Dieu des Blancs.

Quand Poré fut revenu de sa fureur, il parut honteux de sa mauvaise action, et pendant plusieurs jours il alla se cacher dans la montagne avec toute sa famille.

Persuadé que nous étions mécontents de lui, il nous envoya des présents pour nous apaiser.

Nous lui fîmes dire que, dans cette affaire, il s'était, sans doute, mal conduit, mais que, puisqu'il se repentait, il n'avait pas à avoir peur de nous; qu'il pouvait continuer comme autrefois à venir nous voir.

Poré paraît avoir profité de la leçon que nous lui avons donnée. Quelques jours après la triste exécution que nous venons de citer, un autre chef nommé Mbingo nous fit dire que, lui aussi, était accusé faussement comme l'avait été Kamba et que son voisin voulait le tuer, qu'il avait même donné de l'argent au roi pour obtenir cette permission. Informé que nous étions au courant de cette affaire, Poré donna des ordres pour empêcher la mort de Mbingo et nous fit dire qu'il ne voulait plus désormais nous déplaire en faisant ainsi tuer son monde pour quelques biens. Daigne le Seigneur, par notre humble ministère, achever d'éclairer ce pauvre roi et l'arracher à la tyrannie de ses pratiques superstitieuses et de sa cupidité!

(*A suivre.*)

LE PREMIER MISSIONNAIRE DU JAPON AU XIXme SIÈCLE

Par Mgr FORCADE, archevêque d'Aix

(Suite 1)

VI

M. LE TURDU A TUMAI, SES RELATIONS AVEC LE RÉVÉREND BETTELHEIM. — CONTINUATION DES NÉGOCIATIONS AVEC LE MINISTRE DU ROI A PORT-MELVILLE.

6 juillet. — Je reçois une lettre de M. Le Turdu, en date du 4 juillet; j'en transcris quelques passages intéressants :

« Votre lettre m'est parvenue trop tard pour le ministre, mais à point nommé pour l'Anglais, qui sans cela allait le lendemain vous rejoindre. La veille du départ d'Augustin, il m'écrivit pour me dire qu'il voulait être de la partie et me demander si Augustin ne pourrait pas retarder son départ d'un jour, parce qu'il devait encore surveiller sa petite fille qui avait été malade. Je lui répondis qu'il était impossible qu'Augustin différât son voyage; qu'au reste, il ne perdrait rien à ne pas faire cette course; que, si c'était pour connaître le pays, je pouvais lui en faire la description; que, s'il voulait voir l'amiral, je croyais que la circonstance actuelle n'était pas favorable; qu'attendant d'un jour à l'autre le ministre, cet officier général ne pourrait pas sans doute le recevoir. Il me répliqua que, malgré les détails que je lui ai donnés sur le pays, il désire voir de ses yeux ce que j'ai vu; car l'esprit de l'homme est tel qu'en tout, comme en religion, il veut pouvoir dire : « Je crois, non « parce que j'ai entendu, mais parce que j'ai vu. » Sur cette déclaration quelque peu protestante, je prends mon chapeau et mes sandales, et je me rends chez lui. Je le trouve entièrement décidé; il doit partir demain soir. Craignant alors que plus d'opposition de ma part ne paraisse inspiré par la jalousie, je lui fournis les renseignements nécessaires pour faire une bonne route; mais je me garde bien de lui donner quoi que ce soit pour vous. Pendant que je suis chez lui, un petit mandarin apporte réponse à la demande qu'il avait faite d'une servante pour sa petite. On lui dit que le grand mandarin s'en occupe et qu'il pourra l'avoir dans un mois. L'intérieur de la maison est ouvert aux petits mandarins qui vont et viennent, examinant tout.

« A neuf heures du soir m'arrivait votre lettre. Vous m'y disiez de bien prendre garde à ce que l'Anglais n'aille pas vous ennuyer à *Ounting*; vous m'y donniez aussi réponse pour le vin. Je lui récrivis le lendemain matin de bonne heure que l'amiral, étant en ce moment fort occupé, aimerait mieux le voir plus tard, quand les négociations seraient terminées. Une raison qu'il me donne pour faire sa visite à l'amiral, c'est qu'étant seul anglais dans ce pays, il représente sa nation, et qu'il est de son devoir de prouver aux habitants de *Liou-Kiou* que la France et l'Angleterre sont amies.

« A dix heures, il arrive à la maison content de ma lettre et disposé à remettre son voyage. Je lui donnai deux bouteilles de vin pour le dédommager, et nous nous sommes séparés bons amis. Il m'a prié de vous demander si vous ne pourriez pas vous charger de quelques exemplaires de l'Évangile selon saint Jean traduit en japonais, pour les distribuer dans votre voyage du nord, ou les remettre en mains sûres. Il est chargé par une Société anglaise d'en répandre le plus qu'il pourra. Il n'a pas pu en faire accepter ici. Je lui ai dit d'abord que je lui demandais un exemplaire pour moi, en qualité d'habitant de *Liou-Kiou*, et même en chinois, s'il l'a aussi. Il m'a envoyé hier ces deux ouvrages. Quant à ce qui vous regarde, je lui ai répondu que, si ses traductions étaient conformes à la Vulgate catholique, je vous les enverrais volontiers : mais que nous n'en étions pas suffisamment convaincus. Il vous prie aussi de faire des recherches, s'il y a moyen, au sujet des dix tribus d'Israël, sur lesquelles il est chargé de recueillir des notes (1). Aujourd'hui sa femme m'envoie un gâteau pour le vin, et lui douze évangiles japonais suivant saint Jean,

(1) Voir les *Missions catholiques* du 24 avril, 1er, 8, 22, 29 mai, 5, 12, 26 juin, 3, 10, 17 et 24 juillet.

(1) Quelques auteurs plus ou moins autorisés ont prétendu que le Japon est habité par les descendants des dix tribus d'Israël, emmenées en captivité par Salmanasar.

avec une dissertation anglaise sur les dix tribus. Il me prie de vous faire passer le ballot. »

7 juillet. — Entre midi et une heure l'amiral se rend au dîner du ministre, dans le même ordre et à peu près le même équipage que le 19 juin. Cette fois-ci, ce n'est pas une simple collation; c'est un dîner complet et à n'en plus finir.

On mangea plus ou moins bien; on ne dit pas grand' chose, et dans le peu qui s'est dit, rien ne vaut la peine d'être mentionné.

Le repas fini, vinrent pour l'amiral, les commandants, tous les officiers présents et votre serviteur même, des cadeaux de fort peu de valeur. On offrit du papier, quelques rouleaux de mauvaises étoffes, quelques pipes, blagues, éventails, le tout très commun.

L'amiral jugea à propos d'accepter, mais à la condition expresse que Son Excellence recevrait aussi l'orgue de Barbarie qui déjà lui avait été offert. La condition fut acceptée et l'on se quitta amiablement.

8 juillet. - Vers midi, le ministre vient en marche solennelle recommencer ce qu'il a déjà fait le 22 juin; il se poste majestueusement sur le rivage vis-à-vis de la frégate. Je pars immédiatement dans le canot de l'amiral, pour savoir ce que veut son Excellence. Elle veut simplement saluer à cette distance M. Cécille, et le remercier pour l'honneur qu'il lui a fait en acceptant son dîner d'hier. J'engage le grand mandarin à se rendre plutôt à bord: ce sera plus agréable et plus convenable. Il y consent.

Rien de notable dans cette nouvelle entrevue. Toujours beaucoup de *salamalecs* de la part des indigènes, mais on ne parle d'affaires ni d'un côté ni de l'autre. L'amiral dit seulement qu'il a écrit ses observations sur la réponse de son Excellence, et que, dès qu'elles seront traduites en chinois, il les communiquera: ce sera probablement vendredi prochain.

Au retour de la promenade, vers huit heures du soir, je trouve une lettre de M. Le Turdu, en date du 6 juillet. En voici un petit passage concernant notre curieux Anglais.

« Encore un mot de l'Anglais. Avant-hier il m'a envoyé des annonces de l'hôpital qu'il veut établir, en me priant d'en afficher aux murs de ma bonzerie et de vous en adresser pour *Ounting*. Comme je ne sais pas ce que contiennent ces annonces, que d'ailleurs l'hôpital n'est qu'un moyen de propagande protestante, je n'ai pas voulu m'en charger et me rendre ainsi complice de l'hérésie. Je les lui ai retournées en lui conseillant de ne rien faire avant de savoir si le grand mandarin n'aurait pas accordé quelque chose à l'Amiral. Je savais bien que ce conseil était un peu tardif, et que les affiches s'étalaient déjà en plusieurs endroits; mais c'était un prétexte plausible pour me tirer d'embarras. Je lui dirai, *occasione data*, qu'il n'ait plus à me parler de ce qui touche sa religion; que nous vivrons en bons amis, mais jusqu'à l'autel. Il m'a répondu qu'il n'était plus à même de suivre mon conseil, par la raison que je vous ai dite; que d'ailleurs, dans un tel pays, le mieux était d'agir suivant les petites lumières que Dieu nous a données; que, dans les circonstances actuelles, il devait agir comme représentant de la nation anglaise, indépendamment de toute autre nation..., et mille autres choses plus ou moins sensées. Mais il ne m'a pas renvoyé ses affiches, et c'est ce que je désirais.

« Si la bonne Vierge dont l'Eglise chante: *Gaude, Virgo Maria, quæ cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo*, voulait le convertir! C'est bien difficile sans doute, humainement impossible; trop de passions s'y opposent: intérêt, préjugés d'éducation et de religion. Mais qu'y a-t-il d'impossible à Dieu? Quel cœur si rebelle la miséricordieuse Marie ne peut-elle pas enchaîner? Oh! quelle gloire pour elle, et quel bonheur pour cette mission, si elle convertissait ce chef d'hérésie, cet ennemi de son nom comme du nom de son divin Fils, puisque d'un côté il ne veut pas de Marie, et que d'un autre il cherche à induire en erreur ceux que Jésus-Christ est venu racheter et éclairer!...

« Mais pour un pareil ouvrage, que de prudence, que de lumières, que de sainteté que je n'ai pas! — Il faut ici que Marie fasse tout visiblement afin que sa gloire soit complète. C'est son ennemi particulier, l'ennemi de sa mission; à Elle de le perdre, non pas dans l'abîme, mais dans les lumières de la vérité. Voyez si vous jugez à propos de tenter cette conversion; voyez moins les difficultés, les impossibilités, que la miséricorde de Marie...

« Si vous jugez que nous devons espérer en Marie contre toute espérance: alors priez; cela me donnera de la confiance, car mes péchés sont là qui me rendent timide avec raison. Je ne néglige pas de mon côté la prière. J'avais oublié de vous parler du désir que j'avais de profiter de ces jours où je n'ai point de maître, pour faire la retraite ordonnée par le livre des instructions, quand on arrive en mission. J'ai cru néanmoins devoir la commencer dimanche dernier, et je vous en avertis aujourd'hui. Si vous m'approuvez, je continuerai; sinon, je cesserai. Je lui donne aussi pour objet la conversion de l'Anglais pour faire, comme on dit, *d'une pierre deux coups*, opérer ma conversion et la sienne. Une autre raison me l'a fait placer en ces jours; c'est que maintenant vous êtes à traiter d'affaires bien importantes, et moi qui suis loin du théâtre sur lequel elles s'agitent, j'ai cru que je devais, pendant ce temps-là, avoir les mains et le cœur élevés sans cesse vers le ciel et vers Marie... »

9 juillet. — Entre huit et neuf heures du matin, de petits mandarins viennent me dire: « que, dans la soirée du 14 de la présente lune (7 juillet), un navire du royaume de France a été fortuitement jeté par le vent sur leur île; qu'il a donné contre un écueil près de Nafa; qu'ayant amené un canot pour placer des cordes, le canot a chaviré et qu'un homme s'est noyé; que 15 autres Français secourus par les barques du pays ont été sauvés; que maintenant le noble navire est hors de péril, et qu'il est probable, quoique non certain, qu'il est entré en rade de Nafa. » — Ces naufragés auraient demandé s'il y avait ici des bâtiments français, et on leur aurait répondu qu'il y en avait trois, au port d'Ounting. L'amiral ne comprend rien à cette histoire; nous attendons avec impatience de plus amples détails, et il est probable qu'une lettre de M. Le Turdu ne tardera pas à nous les donner.

(A suivre).

NÉCROLOGIE

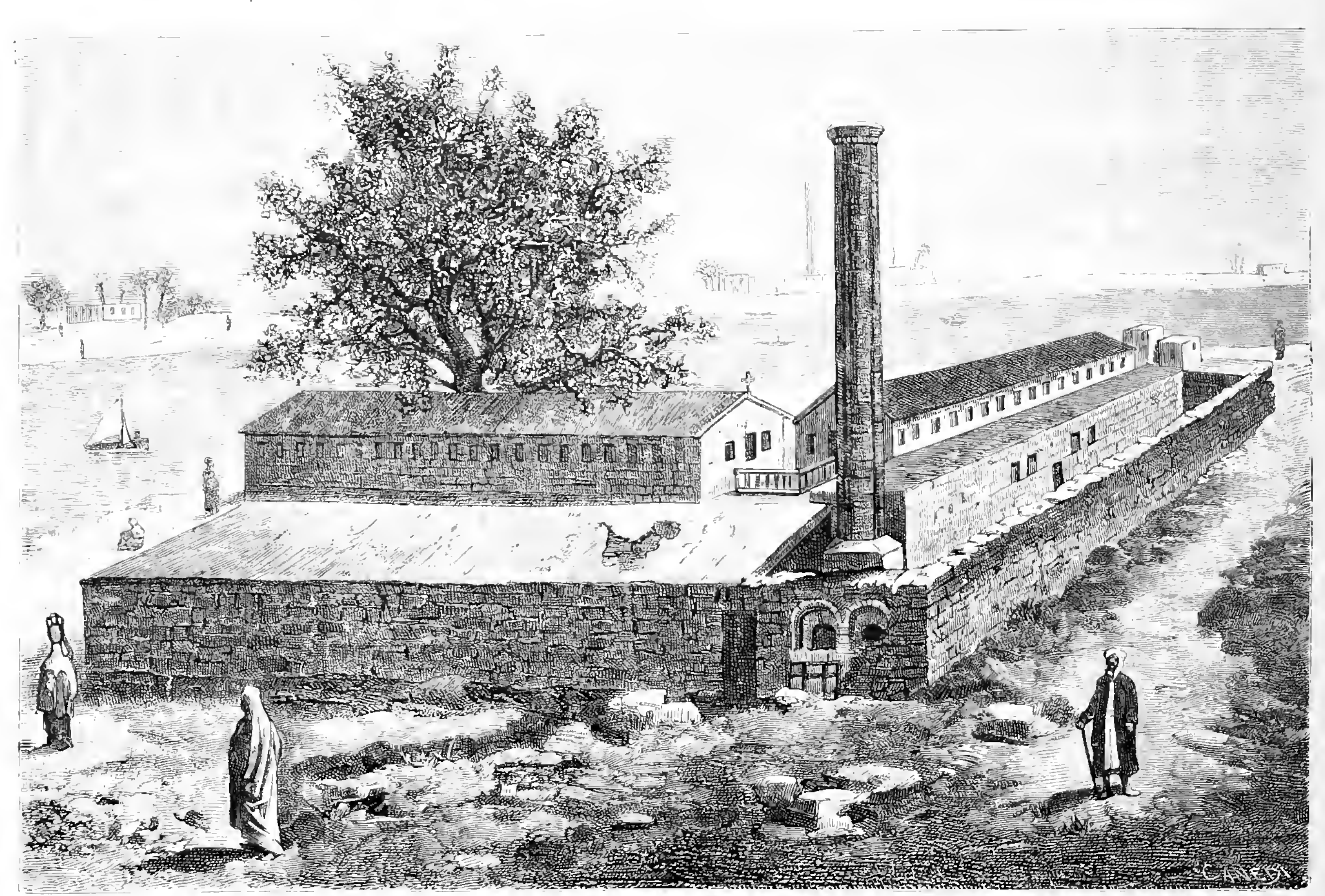
M. MATHEVON, PROVICAIRE DU TONG-KING ET CONFESSEUR DE LA FOI

Notice envoyée par son évêque, Mgr Puginier.

En parlant de la vie de saint Benoît racontée par saint Grégoire-le-Grand, un auteur disait avec raison : « L'historien est digne de son héros. » Nos lecteurs auront certainement la même impression après avoir achevé la lettre magnifique du vénérable Mgr Puginier dans laquelle il retrace avec tant de grandeur et d'émotion l'histoire d'un de ses plus illustres missionnaires.

... Né à Lyon en 1830, dans la paroisse de St-Georges, où Mgr Retord avait été vicaire, il eut le bonheur de rencontrer, en son enfance, un bon prêtre qui lui donna des soins particuliers et prépara en lui un apôtre du Seigneur. Ce vertueux ecclésiastique, dont le nom m'échappe en ce moment, mais dont j'ai beaucoup entendu parler, dirige encore la paroisse de St-Georges (1), qu'il a pour ainsi dire formée, où il a fondé des œuvres très utiles, qu'il a dotée d'une magnifique église, et où il est aimé et vénéré comme un père par des enfants qu'il a vus naître en grand nombre, et qu'il a tous dirigés de longues années.

M. Mathevon, après avoir fait ses humanités, sa rhétorique et sa philosophie dans le diocèse de Lyon, se sentit



ÉGYPTE. — Ancienne usine en vente à Mit-Gamar; d'après le dessin d'un missionnaire (Voir page 364).

appelé à la vie apostolique dans les pays lointains. Il étudia la théologie au séminaire des Missions-Étrangères de Paris. Il en partit à la fin de mars 1854, en destination pour le Tong-King occidental, où il allait trouver ce grand évêque, Mgr Retord, l'une des gloires de la mission, que nous devons au diocèse de Lyon. De ses trois compagnons de voyage, il n'en reste plus qu'un, Mgr Croc, évêque de Laranda, vicaire apostolique du Tong-King méridional. Les deux autres, M. Saiget et M. Marc, sont allés recevoir depuis de longues années la récompense de leurs mérites.

Après quelque temps d'étude de la langue annamite, M. Mathevon s'exerça au ministère apostolique dans la paroisse de *Kè-Bàng*, relevant du district qui avait été précédemment dirigé par deux missionnaires lyonnais, M. Charrier, confesseur de la foi, et le vénéré Bonnard, martyrisé le 1er mai 1852. Je puis dire en passant qu'au Tong-King occidental, les Lyonnais ont vraiment de la chance. Outre les deux dont je viens de parler et M. Mathevon, qui lui aussi a confessé la foi, quatre autres missionnaires du même diocèse, M. Gaspard Béchet, M. Etienne Rival, M. Eugène Manissol, M. André Tamet, ont eu la tête tranchée dans ces derniers temps de tourmente, où les ministres du Seigneur et les chrétiens ont été poursuivis pour le double motif de religion et d'amour de la France.

En 1858, lors de la débâcle occasionnée par cette grande persécution qui fit tant de désastres, M. Mathevon et M. Charbonnier, provicaire, accompagnaient Mgr Retord en fuite dans les

(1) M. l'abbé Servant.

montagnes; cachés dans un antre où l'on n'arrivait que par des chemins détournés et escarpés au milieu des forêts malsaines de *Dông-Bau*, ils eurent à souffrir beaucoup de privations, car ce n'était que de temps à autre que les chrétiens des environs pouvaient se hasarder au péril de leur vie à leur porter quelques provisions. M. Charbonnier, fortement atteint de la fièvre des bois, dut quitter cet endroit trop malsain et fut transporté dans une chrétienté éloignée où sa présence n'était pas connue. M. Mathevon, un prêtre indigène et quelques catéchistes restèrent auprès de Mgr Retord, et eurent la douleur de le voir mourir le 22 décembre 1858, miné par la fièvre, par les privations et les souffrances de tout genre auxquelles ce grand évêque déjà âgé (il avait 58 ans), était en butte depuis de longs mois. Il est facile de comprendre la douleur et l'embarras que dut éprouver M. Mathevon, en recevant le dernier soupir de celui que tout le monde jugeait nécessaire à la mission pour la diriger au milieu des tempêtes incessantes de cette longue persécution. Mais les desseins de Dieu ne sont pas ceux des hommes, et lui n'a besoin de personne en particulier pour accomplir ses œuvres.

Après avoir rendu à son évêque les derniers devoirs de la sépulture, M. Mathevon quitta le cœur bien gros cet endroit où il laissait un tombeau et alla rejoindre M. Charbonnier. La recrudescence de la persécution ne permit pas à nos deux missionnaires de rester longtemps dans le même lieu. Après avoir plusieurs fois changé d'endroits de refuge, l'intensité de la tempête religieuse augmentant toujours, ils se virent forcés de prendre la mer pour ne pas compromettre leurs chrétiens et d'aller chercher à Touranne un abri auprès des bateaux français. Ils y arrivèrent de nuit après une huitaine de jours de navigation sur une petite barque annamite. Quel ne fut pas leur étonnement en voyant la rade complètement vide : Touranne avait été évacué, et le corps expéditionnaire s'était porté sur *Saïgon*. Il fallut donc se décider à repartir pour le Tong-King, cette nuit même, à la faveur des ténèbres, de crainte d'être reconnus par la garde du port. Les provisions touchaient à leur fin, le vent était contraire, les rameurs étaient fatigués et découragés : mais n'importe, il fallut se mettre en route et ce n'est qu'après de grandes privations, au bout de douze jours de navigation, que les missionnaires arrivèrent à *Càu Bàng* chef-lieu de la paroisse la plus méridionale de la mission. On les cacha là dans un antre, où ils ne tardèrent pas à être aperçus par les païens du voisinage.

Arrêtés le 24 juin 1861, jour de la fête patronale de M. Mathevon, les missionnaires furent conduits, la cangue au cou, au chef-lieu de la province de *Thanh-Hoa*, où ils rencontrèrent plusieurs prêtres indigènes, des catéchistes et de nombreux chrétiens détenus en prison pour la foi. Dans cette prison, par suite de la méchanceté du mandarin des sentences, les chrétiens avaient à souffrir d'une manière toute particulière. Ils étaient entassés par centaines dans des greniers à riz, et on ne leur distribuait pas de quoi manger : le peu qu'on leur apportait du dehors, en prolongeant leur vie, ne faisait qu'augmenter leurs souffrances. Quand un prisonnier venait à mourir, on laissait son cadavre où il avait expiré afin de créer un nouveau supplice pour les malheureux néophytes, qui avaient à supporter cette infection pendant cinq ou six jours. Lorsque la paix fut signée et que l'on mit en liberté les prisonniers chrétiens, on s'aperçut qu'ils avaient rongé les colonnes en bois de fer, et il fallut refaire à neuf les greniers à riz qui leur avaient servi de prison.

Nos deux missionnaires eurent à subir les interrogatoires d'usage, et, comme de coutume, on leur proposa d'apostasier. Ces interrogatoires se faisaient avec un grand apparat d'instruments de supplice, sabres, lances, chaînes, rotins garnis de pointes de fer, bâtonnets pour écraser les doigts, tenailles froides et tenailles rougies. Le patient était à la merci du mandarin qui interrogeait et qui faisait choix, selon son caprice, des instruments à employer. On appliqua à M. Mathevon le supplice des tenailles qui consiste à enlever au gras des cuisses le morceau de chair qu'a saisi l'instrument. On fait tourner lentement les tenailles et de temps à autre, sans lâcher prise, on pose une question au patient. Lorsque, après ce long supplice, le morceau a été enlevé, on recommence selon la volonté des mandarins. J'ai rencontré un catéchiste auquel, dans une séance, on avait arraché de la sorte sept gros morceaux de chair, dont quatre aux tenailles rougies et trois aux tenailles froides. Ces dernières sont beaucoup plus pénibles, parce que, n'ayant pas l'action du feu pour ronger les chairs, les muscles se retirent lentement, et ce n'est qu'à force de tourner et de déchirer que le morceau est enlevé. Pendant ce temps, les mandarins boivent le thé et se plaisent à ricaner sur la religion.

On fit aussi subir à notre confesseur de la foi un autre genre de supplice : on lui inséra entre les doigts plusieurs petits bâtonnets, et on pressait lentement, mais régulièrement les deux mains de manière à écraser les chairs et à broyer les os. Le patient, qui avait une complexion nerveuse et délicate, se sentit par la force de la douleur pris subitement d'une sueur froide et tomba évanoui dans ce supplice. On le rapporta dans sa cage, car lui et le provicaire, M. Charbonnier, n'étaient pas incarcérés comme les autres prisonniers ; on leur avait préparé une cage faite avec des barreaux de bois et de bambous ; la porte était fermée par une clef, que le capitaine préposé à la garde des prisonniers gardait soigneusement. Cette cage à claire-voie avait un mètre de hauteur, un mètre vingt centimètres de largeur et autant de longueur, de sorte que nos deux missionnaires ne pouvaient se tenir ni debout ni entièrement étendus de tout leur long ; ils devaient être continuellement accroupis ou couchés de manière à replier leurs genoux sur eux-mêmes. Ces cages leur ont servi d'habitation pendant plus de dix mois sans jamais en sortir. Elles étaient placées devant le prétoire, face à face et à une distance d'environ quarante mètres l'une de l'autre. Les deux confrères se voyaient et pouvaient se confesser mutuellement à très haute voix. Lorsqu'on leur demandait ce qu'ils disaient, ils répondaient : « Nous parlons français. »

Cependant nos deux missionnaires étaient impatients de voir arriver le beau jour, le jour si attendu, le jour du martyre. Tous les interrogatoires de règle avaient été faits, la sentence était terminée, elle avait été expédiée à Hué, capitale de ce royaume, pour être ratifiée. Ce n'était plus qu'une question de jours. Nos confesseurs étaient condamnés à avoir la tête tranchée, ils le savaient, ils étaient sûrs d'être martyrs. Cette pensée les soutenait, les fortifiait, et

leur donnait un avant-goût des joies célestes : ils comptaient les jours et les recomptaient : de temps à autre, ils voyaient passer des prêtres indigènes arrêtés avant eux, tirés de la prison pour être conduits au martyre. Cette vue les enflammait et excitait l'ardeur de leurs désirs. Quand arrivait un courrier de la capitale, nos deux missionnaires s'informaient auprès de leurs gardiens s'ils n'apportaient pas la ratification de leur sentence de mort. N'est-il pas permis à celui qui a confessé son Dieu, de désirer l'arrivée du jour où un coup de sabre lui permettra de s'envoler vers ce Seigneur qu'il a servi et qu'il a aimé !

Un soir, nos confrères aperçoivent un mouvement extraordinaire : ils entendent des conversations plus animées que de coutume, et le mot *européen* frappe leurs oreilles : ils sont au comble du bonheur : C'est fini ! se disent-ils : demain nous serons exécutés. Ils se préparent à la mort par une nouvelle confession : ils passent une bonne partie de la nuit en oraison, pour renouveler à Dieu le sacrifice de leur vie. ils prient pour la mission, pour la France, pour les parents et les amis.

Le matin, ils étaient éveillés de très bonne heure : ils aperçoivent des soldats. L'heure suprême est arrivée ! se disent-ils mutuellement. Les mandarins arrivent auprès d'eux avec leurs soldats, ils font ouvrir les cages, et ordonnent aux missionnaires de les suivre ; les deux confesseurs s'embrassent ; ils se recueillent et prient.

Mais, hélas ! ils ne sont pas conduits à la mort. Après les vives sollicitudes et les angoisses qui ont précédé l'arrestation, après les épreuves de la détention et les tourments de la confession de foi, après la sentence de condamnation à mort, nos confesseurs ne doivent pas voir arriver le beau jour du martyre. Les mandarins leur annoncent que la paix est signée entre la France et l'Annam, qu'ils vont être embarqués sur un bateau du Roi, et conduits à la capitale d'où ils seront rendus aux Français à *Saïgon*.

O pénible déception ! nos deux confrères se regardent instinctivement sans pouvoir prononcer un mot. — Mais ce sont deux vrais apôtres ! après un moment de regrets, ils disent avec un accent de tristesse, mais du fond du cœur : *Fiat voluntas tua* !

Les deux missionnaires furent conduits à Huê, où ils séjournèrent un certain temps, et de là une jonque les mena à *Saïgon*, où il furent remis officiellement au commandant en chef de la Cochinchine française. M. Charbonnier, provicaire de la mission du Tong-King occidental, fut ensuite sacré évêque et envoyé en qualité de vicaire apostolique, diriger la mission de Cochinchine orientale. M. Mathevon, dont la santé avait été fortement secouée, fut condamné au repos. A la fin de 1865, il revint au Tong-King amenant avec lui un renfort considérable de missionnaires. A son arrivée, Mgr Jeantet le nomma provicaire, et lui confia la direction du Grand Séminaire de théologie.

A la mort du vicaire apostolique le 24 juillet 1866, et pendant l'absence du coadjuteur de Mgr Jeantet, M. Mathevon eut la direction de la mission jusqu'au retour de Mgr Theurel de France, à la mi-décembre de la même année. Il professa la théologie jusqu'à la fin de 1873. Des infirmités et des souffrances que lui avait occasionnées sa longue réclusion, le forcèrent alors d'aller chercher des soins à *Hong-Kong* et à *Saïgon*. Rentré dans la mission, il dut en sortir de nouveau en 1876 pour aller en France. Mais son mal ayant été déclaré incurable, il revint au Tong-King pour mourir là où il avait travaillé et souffert.

Depuis 1878, M. Mathevon ne pouvait plus remplir les fonctions du saint ministère, mais il priait pour la mission. La paralysie de ses mains et de ses pieds ne lui permettait plus depuis trois ans de dire la Messe : mais il nous a donné les plus beaux exemples de patience, de résignation et d'amour de Dieu. Le 30 avril, à une heure du matin, il a rendu sa belle âme au Seigneur. *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.*

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(ÉDITION FRANÇAISE)

Un prêtre du diocèse de Lyon........ 90
Mgr Desflèches, à Rome........ 100
En mémoire d'une personne pieuse de St-Laurent-sur-Sèvre, diocese de Luçon........ 500
Au nom de Mme Félix Luneau à Vieille-Vigne, diocèse de Nantes 100

Pour les missions les plus nécessiteuses (Tong-King).

M. Bouxin à Laon, diocèse de Soissons........ 2 50
Dons recueillis par l'*Edition espagnole*........ 1000

Pour l'établissement de nouvelles missions dans les pays non encore évangélisés (Mélanésie et Micronésie, Nouvelle-Guinée).

M. H. Laugier, à Dauphin, diocèse de Digne........ 70

A Mgr Puginier pour le Tong-King occidental.

M. l'abbé Guichet, à Nantes........ 50

Pour l'édification d'une église votive de N.-D. de Lourdes au Tong-King occidental.

M. l'abbé Chirouze, à Taulignan, diocèse de Valence, pour obtenir la guérison d'un parent........ 20

A M. Cheffanjon pour le sanctuaire dédié à N.-D. de Fourvière au Kouy-Tchéou.

L'obole d'un pauvre du diocèse de Belley........ 1 05
Une mère qui recommande son fils aux prières, diocèse de Tarbes........ 20

Pour le R. P. Barrier, missionnaire apostolique au Kouang-si.

B. A., prêtre, diocèse de Clermont........ 5

Pour le R. P. Grangeon, missionnaire en Cochinchine orientale.

B. A., prêtre, diocèse de Clermont........ 5
Anonyme du diocese de Clermont avec demande de prières........ 50

Pour M. l'abbé Guerpillon, missionnaire à Codively (Pondichéry, Indes).

Anonyme de Saint-Forgeux, diocèse de Lyon........ 20

A Mgr Charbonnier, pour le rachat d'esclaves au Tanganyka.

C. F. à Gand........ 40

Pour le R. P. Courtois, missionnaire à Tété (Zambèze).

C. F., à Gand (Belgique)........ 10

Pour la mission du Sénégal.

T. U. J. A. D., diocese de Nevers........ 100

A la mission d'Elmina (Côte-d'Or), pour le baptême d'un enfant sous le nom de François.

Un prêtre belge........ 5

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



ZANZIBAR. — La plage de Gnambo; d'après une photographie prise par les missionnaires (Voir page 378).

CORRESPONDANCE

CHINE

Honneurs rendus à Shang-Haï à l'amiral Courbet

Voici les premières nouvelles qui nous parviennent de nos missions sur l'impression produite par la mort du regretté amiral Courbet. La lettre suivante montre une fois de plus combien vivement nos missionnaires ressentent les douleurs de la patrie et l'union intime qui existe entre l'Église et la France.

LETTRE DE M. MARTINET, PROCUREUR DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS-ÉTRANGÈRES DE PARIS A SHANG-HAI.

19 juin 1885.

Vous savez que, depuis quelques mois, le pavillon russe remplaçait le pavillon français dans notre concession, en signe de protection. Dimanche dernier, au coup de huit heures, il fut arboré pour la deuxième fois en présence de MM. les consuls de France et de Russie, en grande tenue, et de la plupart des résidents français réunis pour témoigner leur reconnaissance au représentant du gouvernement russe, et saluer le drapeau tricolore à sa réapparition. Le pavillon russe ayant été hissé, pendant que la société musicale française *La Lyre* jouait l'air national, M. le Consul et M. le Président du Conseil municipal adressèrent quelques mots de remerciement à M. le Consul de Russie. Aussitôt le pavillon russe fut baissé et fut remplacé par le pavillon français que l'on salua de tout cœur. C'était donc la paix, une vraie paix ! puisse-t-elle être solide et durable !

Mais hélas ! les réjouissances ne furent pas de longue durée. A neuf heures du matin un télégramme apportait à Shang-haï la triste nouvelle de la mort du digne amiral Courbet, décédé le 11 aux iles Pescadores, enlevé par une seconde attaque de fièvre bilieuse. Ce fut un deuil général à Shang-haï ; les pavillons des consulats et des navires de guerre furent en berne pendant deux jours, et plusieurs maisons françaises arborèrent les couleurs nationales recouvertes d'un long crêpe. Le soir,

la corvette française *l'Éclaireur*, ayant à bord l'amiral Rieunier, entrait en rade, pavillons en berne et vergues en panne, et tirait vingt-et-un coups de canon en mémoire de son commandant en chef défunt. Sur la demande de notre Conseil municipal, un service funèbre des plus solennels fut célébré le mardi matin à l'église St-Joseph. L'église, toute tendue de draperies noires, était trop petite pour contenir la foule qui s'y pressait.

Des faisceaux de pavillons aux couleurs nationales entouraient des écussons aux lettres initiales du cher défunt, et étaient suspendus à toutes les colonnes, pendant que le fond de l'église disparaissait sous une immense draperie sur laquelle était écrit en lettres blanches : « *La France reconnaissante.* »

Un immense catafalque, recouvert du drapeau français, avait été élevé en avant du sanctuaire, et sur ce catafalque étaient placées deux riches couronnes, l'une donnée par la *Communauté française de Shang-hai* et l'autre par la Société musicale *La Lyre*. Ces deux couronnes furent ensuite envoyées aux îles Pescadores pour être déposées sur le cercueil du défunt et l'accompagner jusqu'en France.

L'amiral Rieunier et M. le Consul de France conduisaient le deuil. Derrière eux et à des places réservées, les officiers de l'*Eclaireur*, les officiers de trois navires de guerre anglais, américain et japonais ; MM. les ministres d'Italie et d'Espagne, Messieurs les Consuls et les divers membres de tous les consulats, tous en grande tenue officielle ; Messieurs les membres du Conseil municipal français, toutes les dames françaises en grand deuil, tous les résidents français et bon nombre d'étrangers : quatre-vingts matelots de l'*Eclaireur* dont quarante en armes, la police française en armes également et enfin la Société musicale *La Lyre* qui joua un morceau funèbre des mieux exécutés.

Un R. P. Jésuite chanta la messe et Mgr Garnier fit l'absoute au milieu d'un clergé très nombreux. L'assistance était émue, et chacun regrettait de voir ainsi disparaître, au lendemain de son triomphe, le héros de Sontay et de Fou-tchéou, le digne commandant en chef d'une armée qui partout, disons-le à sa gloire, a bien rempli son devoir. Honneur donc au brave enseveli dans son triomphe ! Honneur à nos marins et à nos soldats, qui toujours dans cette longue et difficile campagne, sous un climat meurtrier, ont si vaillamment soutenu l'honneur du drapeau ! La patrie reconnaissante réservait sans doute à l'amiral Courbet de bien belles couronnes. Le bon Dieu lui en aura donné de plus belles encore et éternelles, celles-là.

Nous n'avons pas encore de détails sur les derniers moments du vénéré défunt ; mais ses sentiments si profondément religieux nous donnent l'assurance que sa mort fut celle du juste. Daigne le bon Dieu le recevoir au plus tôt dans sa gloire !

J'ai fait part à toutes nos missions de la mort du cher amiral qui a bien mérité d'elles, et je suis certain que dans toutes il y aura de nombreuses messes célébrées pour le repos de son âme.

L'amiral Rieunier, avant de partir, a publiquement remercié la communauté française de Shang-Haï de sa vive sympathie dans la perte cruelle éprouvée par la marine.

Le souvenir du brave défunt restera vivant en Chine. Les Chinois ne parlaient que de *Cou-pa* qu'ils craignaient, aujourd'hui ils se réjouissent de sa mort et leurs journaux osent publier que l'amiral a été tué à Fou-tchéou, mais que les Français ont tenu secrète cette nouvelle jusqu'après la conclusion de la paix. C'est donc une nouvelle victoire qu'ils s'attribuent et qui sera crue dans toute la Chine.

COCHINCHINE ORIENTALE

Malgré la paix conclue récemment avec la Chine, de mauvaises nouvelles continuent à nous arriver. Nous les transcrivons sans commentaires, laissant à Dieu, *le prince de la paix*, le soin de veiller sur nos missions si éprouvées de l'Extrême Orient.

Lettre de Mgr Van Camelbeke, des Missions Étrangères de Paris, évêque de Hiérocésarée, vicaire apostolique de la Cochinchine orientale.

Quinhon, 8 juin 1885.

Plusieurs fois déjà, comme vous le savez, notre mission a été sérieusement menacée des mêmes malheurs qui ont affligé le Tong-King et la Cochinchine septentrionale. Mais, grâce à Dieu, nous en avions toujours été quittes pour la peur.

Aujourd'hui, au moment même où la paix conclue avec la Chine et nos succès militaires sur le théâtre de la guerre nous permettaient d'espérer une ère de tranquillité définitive, nous sommes à notre tour éprouvés par un commencement d'émeute, dont il est encore difficile de juger la gravité et dont on ne peut prévoir les conséquences désastreuses. Voici les faits tels qu'ils se sont passés dans la province de Quang-Ngãi, d'après les renseignements qui m'ont été communiqués par un témoin oculaire, le P. Garin.

Depuis le commencement de cette année, le P. Poirier avait eu la consolation de baptiser cent cinquante adultes dans une localité de son district, ce qui naturellement ne devait plaire ni aux mandarins, ni aux villages païens des environs. Ce mécontentement ne pouvait que s'accroître quand vingt nouveaux catéchumènes se présentèrent d'eux-mêmes pour demander à se faire instruire.

Parmi eux se trouvait le frère cadet ou le cousin germain du chef de canton sur le territoire duquel se trouvent les deux nouveaux postes de Van-Bân et de Bô-dè. Celui-ci, au mépris des traités, entreprit de susciter mille obstacles à son parent. Mais, loin de se laisser effrayer, le jeune homme alla porter plainte au catéchiste que le P. Poirier avait laissé à Vân-Bân.

Ce catéchiste envoya alors trois chrétiens auprès du chef du canton, pour lui faire comprendre qu'il ne devait pas s'opposer ainsi à la conversion de son frère. Mais ce haut personnage, au lieu d'accéder à la demande qui lui était faite, donna ordre de garrotter les trois chrétiens et de les garder prisonniers. Le catéchiste,ne les voyant pas revenir, en députa successivement plusieurs autres pour savoir ce qui se passait et joindre leurs prières à celles des premiers. Mais ils furent tous également arrêtés et mis à la cangue.

Après cette capture habilement calculée, le chef du canton fit répandre çà et là autour de sa maison une certaine quantité de riz et de menus objets, renversa et fractura quelques meubles, puis, saisissant un *gong* (tamtam), il frappa l'alarme avec fureur, assurant que les chrétiens étaient venus le voler à main armée, etc., et montrant les preuves de cette prétendue attaque.

Le mot d'ordre étant donné depuis longtemps, les gens de tous les villages environnants accoururent à ce signal, armés de longs bâtons, et frappèrent rudement ces douze pauvres néophytes qu'ils conduisirent ensuite à la sous-préfecture. Le sous-préfet, qui faisait partie du complot, emprisonna et mit à la question tous ces malheureux, qu'il voulut ensuite, pour comble d'infamie, forcer à signer le procès-verbal de leur prétendue agression.

A ce moment, le P. Poirier, ayant eu connaissance de tousces faits diaboliques et de la cruelle injustice dont ses chers chrétiens étaient victimes, n'hésita pas à se rendre près du sous-préfet pour implorer sa pitié et réclamer prompte justice. Ses efforts demeurèrent sans résultat et c'est alors que notre confrère se disposa à aller lui-même à Vân-Bân pour voir s'il n'y aurait pas moyen d'entrer en négociations pacifiques avec les autorités du village. Il les fit donc inviter à venir le trouver à la petite cure de la nouvelle paroisse de Vân-Bân ; mais aucun d'eux n'accepta l'entrevue proposée. Voulant en finir au plus tôt, le P. Poirier, animé des intentions les plus pacifiques, ne fit pas de difficulté d'aller lui-même à la maison commune du village, accompagné d'un seul suivant âgé de dix-sept ou dix-huit ans. Un peu après, trois chrétiens suivirent aussi le Père. Mais les païens, ameutés, refusèrent d'entrer en accommodement avec notre confrère. Bien plus, ils le saisirent brutalement et le frappèrent de violents coups de bâton, surtout à la tête et au bras gauche.

Le pauvre Père ainsi maltraité dut rester sur place, couvert de nombreuses blessures et attendant le coup de grâce. Il fit alors généreusement le sacrifice de sa vie, prêt à mourir pour la cause de notre sainte religion. Un des chrétiens, témoin de cette scène tragique, s'empressa de partir en toute hâte pour annoncer la nouvelle de cet odieux attentat aux PP. Garin et Guégan, alors fort éloignés de là. Ces deux confrères partirent immédiatement et en passant entrèrent dans la citadelle du chef-lieu pour porter leurs plaintes au grand mandarin et réclamer secours et protection en vertu des passeports dont sont munis les missionnaires. Leur requête demeurant sans effet, ils continuèrent bravement le chemin. Mais, avant d'arriver sur le territoire de Vân-Bân, ils rencontrèrent des chrétiens qui leur annoncèrent que tous les villages étaient soulevés en masse et les supplièrent de ne pas chercher à pénétrer en ce moment près du P. Poirier, car c'eût été s'exposer inutilement à un danger certain, à cause de l'état de surexcitation générale. Ce ne fut donc que le lendemain qu'ils firent une nouvelle tentative pour arriver jusqu'au théâtre de l'émeute.

On ne les avait pas trompés ; car, à peine approchaient-ils de la maison commune où gisait le pauvre blessé, que le gong donna l'alarme et de tous côtés une véritable armée sembla sortir de terre pour les poursuivre et renouveler leur toute récente prouesse. Il leur fallut donc céder devant la force et se réfugier dans la petite chrétienté de Vân-Bân, voisine de là.

La nuit suivante, le P. Garin put en cachette pénétrer jusqu'auprès du P. Poirier dont la tête était couverte de blessures encore toutes saignantes, les bras tout noirs et meurtris de coups, les jambes transpercées par les lances. L'entrevue fut des plus touchantes. Le pauvre malade, croyant sa fin venue, profita de cette visite pour se confesser et se préparer à tout événement. Le lendemain de grand matin, le P. Garin réussit même à lui porter secrètement la sainte communion.

Cette révolte subite n'a pu encore être maitrisée, quoique le mandarin ait semblé vouloir se saisir de quelques-uns des coupables. Ces fous furieux ont également poursuivi le P. Guégan, qui n'a échappé au danger que grâce à la vitesse de son cheval. On m'écrit même encore aujourd'hui que ce soulèvement, qui n'était d'abord que local, augmente d'intensité et menace de s'étendre à toute cette province. Qu'adviendra-t-il ? Dieu seul le sait. L'état du P. Poirier me cause les plus vives inquiétudes.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

N. T. S.-P. le Pape a tenu, le 27 juillet, au palais apostolique du Vatican un consistoire secret, dans lequel, après avoir prononcé une allocution sur la situation religieuse en Italie, en France et en Allemagne, il a créé huit cardinaux de la sainte Église romaine, parmi lesquels :

Mgr François Moran, archevêque de Sydney, en Australie, é à Lieghlimbridge, dans le diocèse de Kildare (Irlande), le 17 septembre 1830.

Sa Sainteté a publié ensuite les Églises suivantes précédemment pourvues par bref :

L'Eglise métropolitaine d'Orégon-City, pour Mgr Guillaume Gross, transféré du siège de Savannah ;

L'Eglise titulaire archiépiscopale de Stauropolis, pour Mgr François Dominique Raynaudi, des Mineurs Capucins, démissionnaire du vicariat apostolique de Philippopoli et Sophia, transféré de l'église titulaire d'Égée ;

L'Eglise titulaire archiépiscopale de Gangra, pour Mgr Robert Menini, des Mineurs Capucins, vicaire apostolique de Philippopoli et Sophia, transféré de l'église de Metellopolis ;

L'Eglise métropolitaine de Bucharest, pour le R. P. Paul-Joseph Palma, Romain, de la Congrégation des PP. Passionnistes ;

L'Eglise métropolitaine de Dublin, pour le R. D. Guillaume Walsh ;

L'Eglise cathédrale de Southwark, pour Mgr Jean Butt, transféré de l'Eglise de Milo ;

L'Eglise cathédrale de Bâle, pour le R. D. Frédéric Fiala, prévôt de ce Chapitre, vicaire-général et commissaire épiscopal dans le canton de Soleure ;

Les Eglises cathédrales de Zante et Céphalonie, pour le R. D. Denys Nicolosi ;

L'Eglise de Nicolet au Canada, érigée en cathédrale par Sa Sainteté, pour le R. D. Elphège Gravel, chanoine-curé de Saint-Hyacinthe, vicaire-général de ce diocèse et docteur en droit canonique.

Dans le Consistoire secret du 30 juillet, le Saint-Père a publié les Eglises suivantes :

L'Eglise métropolitaine de Cologne, pour Mgr Philippe Krementz, né à Coblentz le 1er décembre 1819, transféré du siège de Warmie ou Ermeland, dont il était évêque depuis le 20 décembre 1867 (voir son portrait page 378).

L'Eglise cathédrale de Mobile, pour le R. D. Jérémie O'Sullivan ;

L'Eglise cathédrale de Bathurst, pour le R. D. Joseph Byrne ;

L'Eglise cathédrale de Breda, pour le R. D. Pierre Leyten ;

L'Eglise titulaire épiscopale de Sozuse, pour le R. P. Jean-Baptiste Cazet, de la Compagnie de Jésus, vicaire apostolique de Madagascar ;

L'Eglise titulaire épiscopale d'Acmonia, pour le R. D. Jules-Alphonse Cousin, des Missions Etrangères de Paris, vicaire apostolique du Japon méridional ;

L'Eglise titulaire épiscopale de Trapezopolis, pour le R. D. François Sogaro, vicaire apostolique de l'Afrique centrale ;

L'Église titulaire épiscopale de Thermopolis, pour Mgr François-Antoine-Hubert Boermans, camérier secret surnuméraire de Sa Sainteté, prévôt à Ruremonde, député coadjuteur avec future succession de l'évêque de ce diocèse, Mgr Jean-Augustin Paradis ;

L'Église titulaire épiscopale de Cibyra, pour le R. D. Richard Phelan, choisi comme coadjuteur avec future succession de Mgr Jean Tuigg, évêque de Pittsburg ;

L'Église titulaire épiscopale de Cardica, pour le R. D. Auguste Bonetti, de la Congrégation de la Mission, curé à Salonique.

Puis, l'instance du Sacré Pallium a été faite à Sa Sainteté pour les Églises métropolitaines de Dublin, Cologne, Oregon-City, Bucharest, ainsi que de Santa-Fé de l'Amérique, en faveur de Mgr Jean-Baptiste Salpointe, qui a succédé sur ce siège à Mgr Jean Lamy, démissionnaire.

— Le 2 août, dans l'église de Sainte-Agathe-des-Goths, S. Em. le cardinal Moran, archevêque de Sydney (Australie), a donné la consécration épiscopale à Mgr Walsh, archevêque de Dublin, à Mgr Sogaro, vicaire apostolique de l'Afrique centrale, et à Mgr Gravel, évêque de Nicolet (Canada).

DEPART DE MISSIONNAIRES

Mercredi 29 juillet, se sont embarqués à Marseille sur le *Salazie* des Messageries maritimes, pour la Nouvelle-Guinée, le R. P. Michel Tiernay, irlandais, et les Frères scolastiques Toublanc, du diocèse de Nantes, et Kuter, du diocèse de Strasbourg. Tous appartiennent à la Société des missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun.

INFORMATIONS DIVERSES

Bagdad. — Le R. P. Albert de Saint-Sauveur, procureur des missions des RR. PP. Carmes, écrivait de Paris dernièrement :

« Les missions de *Bagdad* et *d'Ispahan* furent fondées en 1638 par les Carmes déchaussés, et l'un d'eux, le R. P. Bernard de Sainte-Thérèse, fut créé, à cette occasion, archevêque de Babylone. Depuis lors, les fils de sainte Thérèse n'ont jamais abandonné leur mission de la Babylonie. Leur école florissante de Bagdad est due à l'initiative et au zèle du R. P. Marie-Joseph, Carme déchaussé, préfet apostolique actuel de la mission, et ce sont les religieux du même Ordre qui la dirigent. Mgr Altmayer, délégué apostolique dans la Mésopotamie, et en résidence à Mossoul, où les Dominicains ont, eux aussi, une école florissante, est, en même temps, évêque administrateur de Babylone. »

Le livre de M. Denys Ryvoire : *Les vrais Arabes et leur pays*, rend aux Carmes déchaussés, à propos de leur mission et de leur école de Bagdad, la justice qui leur est due :

« Le quartier chrétien, dit-il, est le mieux tenu, le mieux bâti et le plus moral de Bagdad. C'est au fond de celui-là que j'allai chercher l'établissement des Pères carmes. Depuis près de deux cents ans qu'il est fondé, l'emplacement n'en a pas varié, mais l'importance s'en est singulièrement accrue. Des bâtiments propres et clairs, de larges cours, et une église qu'envierait plus d'une paroisse de nos grandes villes, y ont aujourd'hui remplacé les masures étroites, la chapelle mesquine, dont il se composait, il y a une trentaine d'années. Ces améliorations sont, en partie, l'œuvre du supérieur actuel, le R. P. Marie-Joseph. Ils sont là quatre Pères, dont le zèle ne se fatigue pas plus des devoirs du sacerdoce que de l'enseignement de la jeunesse....

« Depuis leur demeure particulière, bien modeste et silencieuse, je parcours tout, salles de récréation, d'études, de musique, chapelle et cimetière, hélas !.... Dans une cour, la première division, celle des *grands*, comme nous disions au collège, rangée sur deux rangs, nous attendait. Le P. Préfet adressa la

parole à quelques-uns, en français ; tous répondirent avec facilité dans la même langue. Puis ils se mirent en mouvement : même ordre, mêmes allures que chez nous. Sauf les costumes d'une bigarrure pittoresque, c'était à se croire dans une institution de Paris ou de la banlieue. Nous nous rendîmes dans les classes. Quelques questions furent posées sur l'histoire, sur la géographie de la France. J'en adressai moi-même au hasard. Point d'hésitation dans les réponses. C'était, on le voyait, un thème familier à tous. Après l'arithmétique, le dessin, la musique. Le plus jeune des Pères, artiste lui-même, avait organisé une fanfare. C'était une initiative à lui, il tint à m'en faire apprécier les progrès.

« Dans le nombre, il me fut montré des Israélites, des musulmans, qui venaient, eux aussi, demander aux leçons des Pères une instruction qu'ils auraient vainement cherchée ailleurs. Plus tard, lorsque, devenus grands, ils quittent les bancs de l'école, ce ne sont pas ceux qui leur deviennent le moins attachés... Aux yeux de l'indigène, les Pères Carmes personnifient en même temps la France, le pays généreux d'où ils sortent ; et celui-ci reporte sur son nom le mérite des vertus qu'il salue en eux. »

Voilà comment nos missionnaires contribuent, pour leur part, à favoriser et à étendre en Orient l'influence française ; et M. Denys Ryvoire fait acte d'impartialité, de bon sens et de patriotisme quand il ajoute :

« Non ! on ne saurait trop le redire chez nous, trop proclamer ces luttes obscures d'un patriotisme qui ne se lasse jamais, et auquel la France doit le meilleur de son prestige, de son influence dans ces régions de l'Orient, elle qui persécute ces humbles apôtres sur son sol même et les repousse de son sein. »

Gallas. — Mgr Taurin Cahagne, capucin, vicaire apostolique de Gallas, nous écrit d'Harar, le 21 mai 1885 :

« Cette lettre va partir avec le dernier détachement de l'armée égyptienne. Nous restons donc ici sous un gouvernement indigène musulman un peu improvisé et sous un protectorat anglais assez peu défini et surtout démuni de forces militaires qui le feraient respecter. Mercredi dernier, le gouverneur égyptien, Redouan-Pacha, s'est déchargé du pouvoir, et, par un firman du Khédive, l'a transmis au fils aîné de l'ancien Émir renversé par les Égyptiens eux-mêmes. La bannière égyptienne a été abaissée, et le nouvel Émir Abdullai a élevé la bannière verte du prophète. Le pavillon anglais continue de flotter sur la maison de M. Peteen, agent britannique. Nous ne saurions connaître les dispositions du nouvel Émir. Dans sa vie privée, il a paru assez bon, nos rapports avec lui ont été convenables. Reste à savoir si le pouvoir ne le changera pas à l'égard des Européens. Il ne faut point oublier que Harar est une ville foncièrement musulmane. Il ne manquera point d'embarras et d'anxiété lui-même. Les tribus galla, longtemps opprimées par les Égyptiens, montrent des dispositions hostiles. Une expédition faite contre les plus ardents d'entr'eux et la mort de plusieurs n'ont fait qu'augmenter l'effervescence.

« Le changement de régime nous a quelque peu émancipés et nous avons pu nous mettre plus facilement en rapports avec les tribus galla. Actuellement, je suis à Harar avec un Frère. Nos missionnaires rayonnent autour de moi à la distance d'une journée ou d'une journée et demie, dans une situation assez indépendante. La tribu des Nolé, qui confine aux Issa et tient les plus grandes voies commerciales, est surtout notre lieu de refuge. Son territoire se compose de hauts plateaux, puis de vallées profondes, bien arrosées la plupart, fertiles mais peu accessibles, sinon du côté du désert. Nous occupons trois des vallées principales, les plateaux étant particulièrement musulmans. Une de nos premières fondations est dans la vallée d'Awolé où la population, surtout pastorale, est moins entamée par le mahométisme.

« Le T. R. P. Ferdinand qui occupe cette station, outre les villages fixes de la vallée, a les campements de ses bergers à une journée de distance au milieu des bois et des broussailles. Cette année, vu l'abondance des pluies, la population pastorale est dans la jubilation. En passant du nord-ouest au nord-est, s'ouvre la vallée d'Ama signalée par des ruines d'anciens édifices ; on y descend avec peine sur les pentes rapides et boisées de hautes montagnes. Malheureusement le mahométisme y a fait de grands progrès ; mais, en dehors de la vallée elle-même, le P. Léon, qui occupe cette station, trouve de nombreux groupes de simples infidèles. Si, de là, nous nous dirigeons vers l'est et gravissons les flancs des montagnes pendant deux heures, on se trouve sur les beaux sommets de l'Edjersa-Goro. La première fois que je conduisis le P. André par ces routes difficiles, il admirait avec moi les belles forêts de hibirsa (*Pinus abyssinica*) et de gatira (*Juniperus procera*) qui ombragent les sommets et descendent assez profondément dans les vallées. De là, on découvre dans le lointain, à trente ou quarante kilomètres, les plaines brûlées des Issa. Mais il faut se décider à descendre dans la vallée de Mité, ancienne route commerciale, comme l'attestent les ruines assez considérables de sa partie inférieure. On nous avait offert de nous bâtir une maison presqu'à la limite des Issa, près d'une source fort abondante. Mais, comme la population était surtout musulmane, nous nous sommes arrêtés plus haut, près d'un chef puissant de la tribu des Danka-Djarso, mais allié aux Nolé. Là encore se trouvent des ruines de fortifications anciennes que l'on veut nous donner, les Galla craignant les esprits qui hantent les ruines. C'est le pays de Bio-Mudagdou ; il est confié au R. P. André. Les populations environnantes sont assez favorables ; le mahométisme y a fait moins de ravages. En dehors de ces vallées des Nolé et des Danka, nous avons la plaine et le pays des Dirano-Ala, où le P. Pierre réside depuis longtemps et où son influence paraît assez bien établie.

« Nous nous sommes hâtés de faire toutes ces fondations en vue des événements qui peuvent se produire dans un pays profondément troublé comme celui-ci. Il est possible, en effet, que notre position de Harar soit menacée : il fallait donc imiter l'ancien patriarche Jacob et diviser par bandes séparées la famille évangélique pour échapper à une ruine totale. Mais le principal était de faire acte de liberté en nous établissant dans les pays galla, ce qui avait toujours été formellement interdit, et commencer véritablement notre œuvre d'apostolat.

« Si le pays se maintient dans une tranquillité suffisante et qu'une tempête ne vienne point tout en evelir, notre travail ne sera point sans fruit. Mais il faut tenir compte de l'effervescence qui règne dans tous les pays musulmans et des intrigues des émissaires du Mahdi qui apparaissent de temps en temps. Les succès du faux prophète ont exalté les têtes ; on ne parle plus, dans certains cercles, que de triomphes et d'extermination. Il y avait un remède à tout cela ; c'était une occupation anglaise plus sérieuse, appuyée d'un petit corps de troupes. C'était bien, je crois, le projet primitif ; mais les événements extérieurs, les guerres prolongées, ont tout mis en question. Aussi quelques négociants italiens et grecs quittent-ils le pays. D'autres, en plus grand nombre, restent comme nous restons nous-mêmes à la garde de Dieu. C'est pourquoi je me recommande, moi et les miens, à vos prières. »

Australie. — Il y a quelques jours, plusieurs religieuses du Carmel d'Angoulême, ayant à leur tête la Révérende Mère Marie de la Croix, prieure, ont quitté Angoulême pour se rendre à Sydney (Australie), sur la demande de l'archevêque de cette ville.

Ainsi se trouvent réalisés le vœu et l'espoir exprimés par sainte Thérèse qu'il y aurait un jour des Carmels dans toutes les parties du monde. L'Océanie seule n'en possédait point encore. Désormais, elle aura des vierges chrétiennes qui, dans la solitude, la prière et le sacrifice, appelleront sur ces régions immenses les bénédictions divines.

Nous publierons dans notre prochain numéro une intéressante correspondance du R. P. Fourmond, missionnaire au diocèse de Saint-Albert. Ce religieux donne sur la révolte des métis du Canada des détails circonstanciés et fait l'historique de cette insurrection aujourd'hui complètement réprimée.

NOTRE-DAME DES ANGES
OU
UN HOPITAL A ZANZIBAR

PAR MGR DE COURMONT

de la Congrégation du Saint-Esprit, vicaire apostolique du Zanguebar.

Lorsque, deux ans après sa fondation (décembre 1860), les Pères du Saint-Esprit vinrent prendre possession de la mission de Zanzibar, commencée par Mgr Fava, la ville n'avait pas son étendue actuelle. Elle ne couvrait guère qu'une petite presqu'île formée de coraux et de madrépores, une langue de terre s'élargissant entre la mer et le bord sablonneux d'une vaste lagune tantôt envahie, tantôt abandonnée par le flot. Au Nord, l'étroit canal, ouvert au flux, avait permis l'établissement d'une sorte de pont s'aboutant avec une voie encore mal alignée, mais que jalonnaient vaguement quelques maisons d'arabes.

Ce quartier s'appelait déjà *Gnambo*, mot qui veut dire *de l'autre côté*. Il comprend la plage sablonneuse faisant suite aux dernières déclivités du sol, et, sur celle-ci, une zône assez étendue vers l'Est, surnommée *les Carrières*. Là, en effet, se trouvent des exploitations de pierres utilisées pour les constructions. Les noirs émigrants de Madagascar se fixaient de préférence dans les environs et y bâtissaient leurs cases. Ils y ont constitué une sorte de colonie distincte, qui, se développant toujours, a fait appeler presque toute la partie Est de Gnambo, *le village malgache*.

Parallèlement à ces développements, la partie du bord de la mer se peupla et se couvrit de cases. Des pêcheurs, trouvant là un lieu propice d'atterrissage pour leurs canots et leurs pirogues à balanciers, s'y établirent. Les patrons des boutres jugèrent commode, pour les calfatages et autres réparations, de faire échouer aux basses-marées, sur ce fonds de sable, leurs lourdes embarcations. Déjà du reste, par suite des relations commerciales plus fréquentes avec Katch, Bombay, Mascate, Brawa, Lamo, Mozambique, les Seychelles, Mayotte, Madagascar, la place semblait manquer pour les travaux de radoubs, effectués surtout à la pointe *Malindi*, de l'autre côté du bras de mer. Il fallait comme de nouveaux chantiers et un lieu de décharge. On ne pouvait mieux trouver que la plage de Gnambo.

D'ailleurs la population de Zanzibar croissait. Elle n'était plus formée seulement des Arabes de la conquête et d'esclaves noirs. Les Malgaches continuaient d'arriver ; Bombay envoyait ses contingents d'Indiens et de Banians ; Goa, ses Portugais catholiques ; la Perse et les villes commerçantes d'Asie, les Parsis, ces maîtres de la finance ; l'Europe, ses missionnaires, ses explorateurs et ses négociants, de jour en jour plus nombreux. Forcément il fallait un débouché pour le trop-plein de la cité arabe.



Mgr Philippe KREMENTZ, transféré le 30 juillet du siège d'Ermland à l'archevêché de Cologne (Voir page 376).

Aussi, les accroissements de Gnambo furent-ils rapides, les abords de la voie principale se couvrirent d'un plus grand nombre de maisons en pierres ; les huttes en torchis et à toiture de *macoudis* ou feuilles de cocotiers, se multiplièrent ; bientôt, reliées aux habitations malgaches des *Carrières* mieux construites et plus propres, elles formèrent, sur l'autre côté de la lagune, comme un immense faubourg de Zanzibar. Quelques trouées laissées par hasard, s'allongeant en forme de rues, allaient, se ramifiant en une foule de passages étroits et tortueux, au milieu de ces agglomérations de cases et de paillottes. Ainsi, Gnambo se développait et prenait peu à peu la physionomie de *ville noire* que ce quartier offre aujourd'hui.

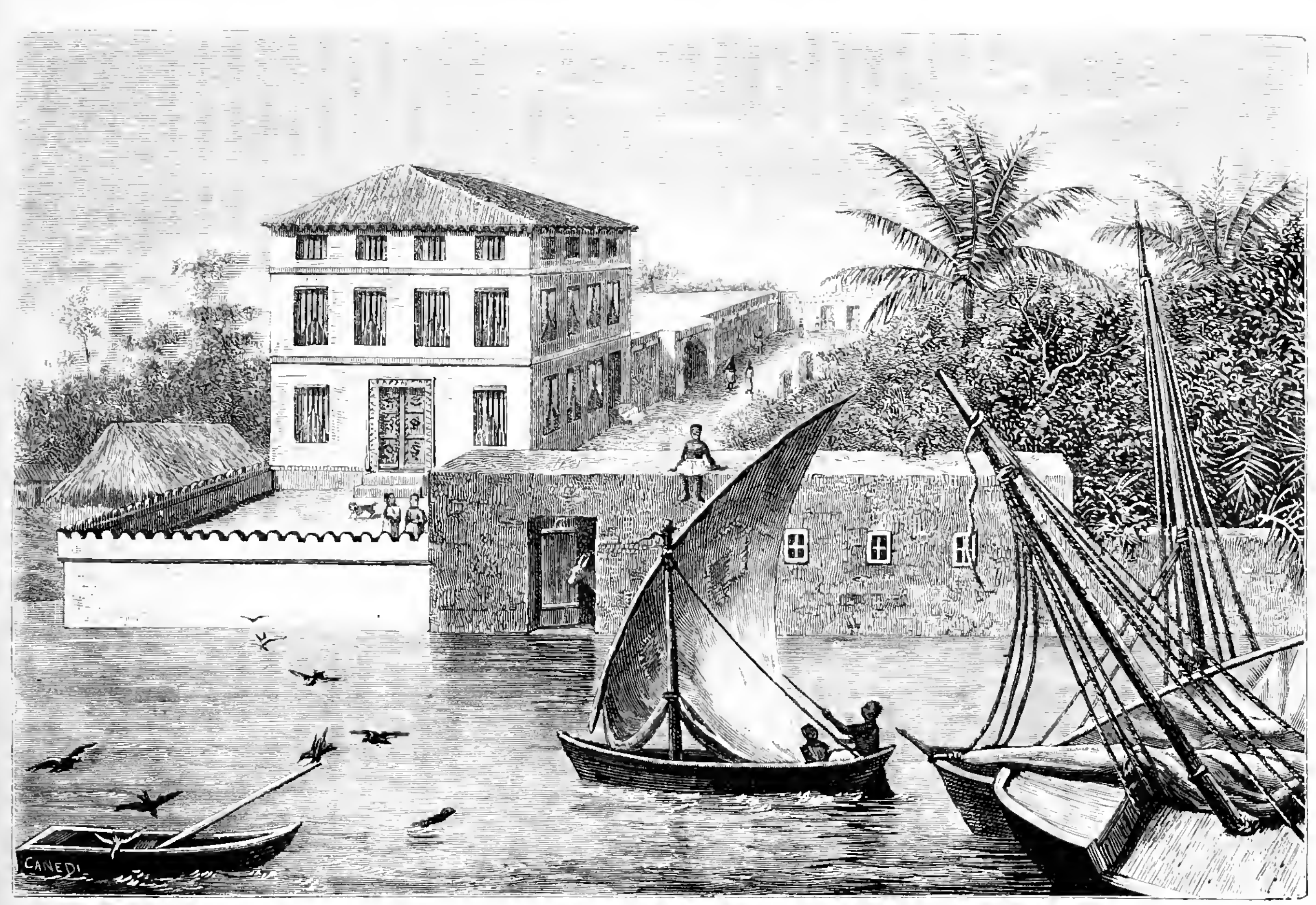
Je dis « ville noire, » non que je veuille négliger un certain nombre d'Arabes et surtout un élément important de sa population, formé d'Indiens. Ceux-ci, en effet, se rencontrent tout le long de la grande voie de Gnambo, laquelle pourrait être appelée *rue des Indiens* ou *rue du Commerce*, si, à Zanzibar, les rues recevaient un nom. Ils sont tous boutiquiers ou petits marchands. Patronnés par leurs compatriotes, riches négociants de la ville, ils débitent d'ordinaire, en menu détail, ce que ceux-là vendent en gros.

Rien d'animé, de pittoresque ou de bizarre, comme le coup d'œil, tout à fait exotique, que présente aux regards d'un Européen cette grande artère de Gnambo. Aucune rue de Zanzibar n'est aussi fréquentée. Vers sept ou huit heures du matin surtout, c'est un flot qui circule. Hommes et femmes défilent par longues lignes, se rendant au marché. Ils vont alertes, pressés de déposer la lourde charge

qu'ils portent en équilibre sur la tête, leur crâne laineux faisant office de tortillon. On les dirait avides aussi de recueillir, en retour des produits qu'ils espèrent vendre, les quelques menues monnaies, dont ils doivent compte à leurs maîtres. Ces pauvres gens, en effet, sont des esclaves ; rien n'est à eux, sinon les deux ou trois *pessas* (sous) à prélever pour leur nourriture de la journée.

Tous les fruits, tous les légumes, toutes les productions diverses que le sol fertile de Zanzibar prodigue à l'indolence de ses habitants s'offrent alors successivement et selon la saison à vos regards. Ce sont de superbes ananas, des oranges de toute qualité, diverses espèces de mandarines, des pamplemousses, des cédrats, les belles mangues de Pemba, des bananes de différentes sortes, des cannes à sucre, du manioc, des patates, des cocos livrant au Noir, qui en est toujours friand, leur eau et leur crème laiteuse, ou leur amande durcie et toute chargée d'un suc huileux.

A droite et à gauche de la rue, les boutiques se succèdent sans interruption et aussi nombreuses que les magasins d'un rez-de-chaussée sur un boulevard de Paris. Elles n'offrent pas un spectacle moins intéressant que le précédent. Ce sont tout autant de petits bazards destinés à pourvoir à toutes les utilités, comme à toutes les vanités de la vie. Elevées d'un demi-mètre au-dessus du sol, elles présentent un étalage des objets les plus divers et souvent les plus disparates. Devant, dans des paniers appelés *kikapo*,



ZANZIBAR. — Notre-Dame des Anges à Gnambo ; d'après une photographie exécutée par un missionnaire.

toutes les denrées alimentaires d'un grainetier : froments, riz, maïs, sorgho, pois du pays et le reste ; dans des caisses à compartiments : du vitriol vert, des pétales de roses, du pain de singe, des allumettes chimiques, du benjoin, du savon, du coriandre, du cachou, du gingembre, du safran, du bois de santal, de l'alun, de la myrrhe, du soufre, de l'encens, de la cannelle, du haschich, du girofle, du sel et du poivre ; sur les parois du mur : des couteaux, des miroirs, des cuillers, des verroteries, des oripaux ; dans un coin, quelques ballots d'étoffes roulées.

L'Indien et l'Indienne se relèvent pour la vente. Celle-ci, tout encapuchonnée dans des étoffes de soie, travaille à l'aiguille et suit de l'œil les clients, sans négliger d'étendre sa sollicitude de mère à de charmants petits enfants.

Outre ces boutiques d'Indiens, on remarque encore à Gnambo de petites cabanes d'étalagistes, vendeurs de légumes et de fruits distribués par tas d'un prix déterminé. Sous un petit abri ouvert, assis près d'une table, un Noir débite des feuilles de bétel, des rognures de noix d'arec et de petites portions de chaux. Ce sont les trois éléments du fameux masticatoire, d'un usage entraînant de si pernicieux abus dans l'Inde, et connu en Orient sous le nom de *Siri-daun*. Je ne finirais pas si je m'amusais à décrire tous les traits de cette physionomie *sui generis*, intéressante même pour un Zanzibarite.

C'est ainsi que, toujours grossissant, la population de Gnambo peut bien s'élever à quarante mille âmes, c'est-à-dire à la moitié du nombre total des habitants de Zanzibar.

Nos Pères, attentifs à ces accroissements, se rendaient aussi compte des misères morales et physiques de tous ces pauvres Noirs. Mais comment leur venir en aide? Déjà Zanzibar, Bagamoyo, les stations naissantes de l'intérieur défrayaient, et au-delà, leur activité, sans assouvir leur zèle. D'ailleurs, un ministère quelconque à Guambo se montrait hérissé de difficultés. Sous les yeux des sectateurs de l'Islam et d'une autorité gardienne de ces croyances, un prosélytisme à découvert, ayant pour objectif des sujets musulmans, pouvait aliéner des esprits sympathiques à la surface et changer en adversaires religieux, ceux qui nous traitaient sur le pied d'une bienveillance, ou même d'une amitié tolérante, sans rien perdre de leur profonde aversion contre le christianisme. Il importait donc de procéder avec prudence.

Que pouvait-on espérer, du reste, des Noirs musulmans de Zanzibar? Rien de difficile autant que la conversion d'un mahométan, dit-on très justement. Le seul espoir d'un bien à réaliser était dans le baptême des enfants ou des vieillards sur le point de mourir. Mais cette œuvre demandait à être faite sous le couvert d'une assistance purement matérielle et par des mains en apparence nullement engagées dans une propagande religieuse. Ainsi, il fallait un hôpital, et il ne devait rien y avoir qui mît trop en évidence le prêtre et la religieuse ; il importait de faire circuler de case en case, des donneuses de remèdes et de conseils hygiéniques, sauf pour celles-ci à conférer de meilleurs dons encore, dérobés sous l'étiquette d'un médicament ; de mettre ce pauvre peuple égoïste et grossier en contact avec des âmes généreuses, dévouées, inspirant confiance, gagnant d'emblée les sympathies, s'emparant de toutes les affections, commandant tous les respects, pour exercer à une heure voulue une influence décisive sur d'infortunés malades, pour avoir droit de pénétrer au plus intime des familles, de s'asseoir auprès des berceaux, de prendre dans leurs bras, avec une tendresse de mère, de chers petits enfants d'ordinaire bien repoussants, et de ne les laisser mourir que nés à la vraie vie : et tout cela discrètement, sagement, sans discours donnant mal à propos l'éveil à un sentiment religieux prompt à s'alarmer ; par conséquent, sans rien qui, dès l'abord, pût trahir sous ces pieux stratagèmes, sans l'habit des Sœurs, et au besoin avec un ton plus alerte et des procédés plus dégagés des saintes timidités du couvent.

L'instrument le plus efficace, pour cette œuvre de miséricorde corporelle et spirituelle, semblait être des femmes du monde, des dames de charité pour les hôpitaux, comme il s'en rencontre de si admirablement dévouées dans les villes de France.

Pourquoi Zanzibar, où le besoin s'en faisait sentir, ne verrait-il pas le ministère de ses missionnaires, religieux et religieuses, aidé et fécondé par le concours de cet élément intermédiaire, dont la participation à toutes les grandes œuvres du zèle chrétien semble indispensable ailleurs? Cependant là n'était pas la seule chose à désirer pour entreprendre quelque bien à Guambo. Il fallait, tout en formant d'autres vœux et en espérant toujours, attendre encore et laisser à Dieu son heure. *(A suivre).*

PRÈS DES GRANDS LACS

DEUXIÈME PARTIE

LE TANGANYKA

Par Mgr CHARBONNIER, de la Société des Missionnaires d'Alger, provicaire apostolique du Tanganyka.

V

CHEZ LE ROI ROUSSAVIA, DANS L'OUZIGHÉ.

Le pays. — Accueil fait par le roi. — Fondation d'une station.

(Suite 1)

« J'ai fait mon voyage dans l'Ouzighé, pays de Roussavia, au Nord du lac Tanganyka, écrit le R. P. Guillet, afin d'étudier la possibilité d'un poste de mission. J'étais accompagné par le P. Dromeaux et le capitaine Joubert. L'Ouzighé est un pays très riche et très peuplé. La population est la plus considérable et la mieux groupée de toutes les rives du lac. Sur le rivage elle forme une véritable ville qui s'étend à une grande distance. Dans l'intérieur, entre le lac et les montagnes qui s'élèvent à deux ou trois kilomètres, il y a aussi de nombreux villages. C'est dans un de ces villages qu'habite Roussavia. Le matin, après avoir offert le saint sacrifice pour obtenir l'accomplissement de la volonté de Dieu, nous allâmes lui faire visite. Nous l'avions prévenu de notre arrivée, et lui-même nous avait fixé cette heure pour notre entrevue. Roussavia nous attendait dans sa case de réception. Il était seul, assis sur une belle natte du pays. Nous entrâmes avec notre suite. Il nous invita à nous asseoir au fond de sa case, place d'honneur, sur une natte neuve préparée pour nous.

« Roussavia conserva la gravité qui convient à un chef de son importance. Il ne fit paraître à notre vue ni crainte, ni étonnement, ni admiration. Il nous fit bien meilleure impression que le jeune Mvourouma, son rival sur la rive droite du Roussizi. Et, comme d'ailleurs ses sujets sont bien plus nombreux et son pays plus salubre, nous n'hésitâmes pas à lui donner la préférence. Nous lui exposâmes le but de notre visite.

« Si mon pays vous plaît, nous dit-il, il vous est ouvert ;
« je vous verrai avec plaisir chez moi. Demain je vous ferai
« montrer un endroit que vous pouvez choisir pour vous
« établir, ou, si vous préférez, cherchez vous-mêmes un lieu
« qui vous plaise. »

« Le lendemain nous cherchâmes nous-mêmes et nous trouvâmes, à moins d'un kilomètre de la place du marché, une belle éminence inhabitée au pied de laquelle coule un ruisseau limpide. Ce lieu nous parut salubre, propre à la culture à cause du ruisseau qui arrose la plaine, et enfin très convenable pour la prédication, n'étant qu'à quelques pas des villages des bords du lac. Nous le désignâmes

(1) Voir les *Missions catholiques* du 5, 12, 19, 26 juin, 3, 10, 17, 24 et 31 juillet 1885.

aux envoyés de Roussavia, qui ratifia notre choix. Nous lui fîmes quelques présents et repartîmes pour le Massanzé en priant pour ces peuplades où se trouvent certainement les élus du bon Dieu. Dans quelques jours nous espérons y aller fonder une station.

« Le 7 mars 1884, écrit encore le P. Guillet à Son Eminence le cardinal Lavigerie, le P. Coulbois s'embarquait pour l'Ouzighé avec le P. Randabel et le F. Gérard. Je n'ai pas eu de leurs nouvelles depuis; mais j'espère que, cinq ou six jours après, ils étaient à leur poste. Ils auront trouvé des cases prêtes à les recevoir et à les abriter durant les grandes pluies. Ils se construiront ensuite une résidence plus convenable. L'endroit choisi par le P. Coulbois et moi, est à trois kilomètres environ du rivage et à cinq minutes du village de Roussavia. Selon les ordres de Votre Eminence, nous avons recherché avant tout un site salubre. Enfin voilà donc la chère mission de l'Ouzighé ouverte, après un an et demi d'attente faute de missionnaires. Daigne le bon Dieu la bénir et y établir son règne! Nous avons ainsi trois postes au nord du Tanganyka : Mouloueva, Kabanga et l'Ouzighé. Nous sommes obligés de retarder la fondation des postes du sud par manque d'ouvriers pour travailler à ce vaste champ du Père de famille. »

Enfin dans une lettre partie du Tanganyka, le 15 juillet 1884, et que nous venons de recevoir seulement le 11 de ce mois de février, le P. Coulbois nous parle ainsi de son poste.

« Comme vous le supposez, votre lettre nous trouve dans le poste de l'Ouzighé, au milieu des mille tracas d'une construction, d'une installation et d'autres petites misères, qui crucifient bien dame nature.

« Hélas! il faut s'y faire et s'attendre à mourir, à tout et à ne voir plus que le ciel. Heureuse nécessité! Pourquoi faut-il que nous ne l'acceptions pas toujours avec un peu plus de courage, un plus joyeux acquiescement aux adorables volontés de Dieu. Nos chers nègres sont d'une forte et noble race, à la belle couleur de bronze. Priez pour eux et faites prier. Nous allons, le P. Randabel et moi, leur annoncer le règne de Notre-Seigneur, ce règne est devenu proche : *Appropinquavit in vos regnum Dei*. Hélas! que ne sommes-nous des saints pour obtenir cette grâce qui incline à croire les vérités de la foi! Je vous dirai donc comme l'ange de Macédoine à saint Paul : *Transiens in Macedoniam adjuva nos*. Venez d'esprit, sinon de corps, au pays de l'Ouzighé et aidez-nous. Envoyez-nous de nombreuses caravanes d'apôtres; qu'est-ce que neuf missionnaires pour la région du Tanganyka ?

« Le voyage, avec un bon chef de caravane et l'expérience du passé n'est pas si terrible qu'autrefois. Avec un peu de précaution, on évite fièvre et dyssenterie; ce qu'il faut, c'est de la patience et un sans-souci que l'on trouve dans l'abandon à Dieu.

« Ce qu'il nous faut ici, vous le savez mieux que moi, c'est un grand fonds de vie intérieure, une vie de prières et une bonne provision de science. J'ajoute que les travaux matériels auxquels il faut s'astreindre au début d'une mission, joints à l'état d'accablement que cause parfois le climat, rendraient les hommes terre à terre, si l'on ne savait réagir. Puis il y a des jours où l'on est incapable de tout : étude, travail, prière, lecture; tout ce que l'on peut faire est de se soumettre entièrement au bon Dieu. Il connaît bien notre misère et le néant dont nous sommes faits.

« C'est un beau pays que notre Ouzighé. Dans la saison sèche, ce ne sont que vapeurs, ciel terne et triste, atmosphère si chargée que l'on ne voit pas les gigantesques montagnes du Sambourizo, situées à quelques lieues d'ici. Quand arrivent les pluies, cette atmosphère se dégage un peu.

« Ici le Tanganyka est bordé sur toutes ses rives, à part quelques échappées, de chaînes de montagnes qui l'étreignent et laissent tomber à pic, dans ses eaux, leurs flancs couverts de verdure. Rien de beau comme ces montagnes! Çà et là un ruisseau qui s'échappe en cascades gracieuses; là-haut, par crainte des pillards, les huttes des pauvres Noirs, cherchant à cette hauteur un peu de sécurité. Ces rives sont très belles. Combien elles le seraient encore davantage si l'incomparable lumière de notre sainte religion les éclairait! Le ciel de France est plus beau que celui-ci, mais il faut dire qu'il y a là une miséricorde du bon Dieu : si le terrible soleil de ce pays-ci pouvait rayonner à son aise, je crois qu'il nous tuerait tous.

« Le Manyéma est là-bas, derrière les montagnes dont je viens de vous dire un mot : quels sont les heureux missionnaires qui iront en faire la conquête? Croiriez-vous qu'on supporterait ici que quelques-uns des anciens accompagnent les nouveaux venus. Moussavia notre roi nous aime, il vient presque tous les jours nous voir. C'est un homme de quarante-cinq à cinquante ans, intelligent, droit et distingué. Puissions-nous plus tard le gagner à Notre Seigneur!

« Savez-vous que nous sommes ici dans une faction de l'Ouroundi, la race est la même que celle où s'établit autrefois le P. Déniaud. Tous les roitelets de ce pays ont pour suzerain le Monéri, être quasi-légendaire, au pouvoir mystérieux, qu'on nous dit résider au-delà des montagnes qui nous bornent l'horizon à l'est. »

(La fin prochainement).

LE PREMIER MISSIONNAIRE DU JAPON AU XIXme SIÈCLE

Par Mgr FORCADE, archevêque d'Aix

VI

M. LE TURDU A TUMAI, SES RELATIONS AVEC LE RÉVÉREND BETTELHEIM. — CONTINUATION DES NÉGOCIATIONS AVEC LE MINISTRE DU ROI A PORT-MELVILLE.

(Suite 1)

10 juillet. — Au milieu de la nuit, Augustin vient me réveiller pour me remettre une lettre de M. Le Turdu. Elle est du 8 juillet, postérieure par conséquent à l'échouage du navire *prétendu français* près de la rade de Nafa; et cependant pas un mot à ce sujet. D'après ce que j'ap-

(1) Voir les *Missions catholiques* du 24 avril, 1er, 8, 22, 29 mai, 5, 12, 26 juin, 3, 10, 17, 24 et 31 juillet.

prends ce matin à terre, il paraît qu'on a fait à mon cher confrère mystère du naufrage, et le récif qui l'a occasionné n'étant point visible du lieu de sa résidence, il n'a pu s'apercevoir de rien. Je me plains auprès des petits mandarins d'une conduite si étrange: je demande pourquoi ce mystère vis-à-vis d'un homme appelé par sa qualité de compatriote, à rendre dans la circonstance les plus utiles services, etc., etc., et j'expédie au plus vite une lettre à *Tumai*.

L'amiral se plaint, de son côté, de n'avoir reçu aucun avis officiel, ni du ministre, ni du préfet de la province, tandis qu'on raconte l'événement à qui veut l'entendre.

A ces justes plaintes on ne répond rien; il est même impossible d'obtenir de nouveaux détails. — J'écris ceci à midi passé, et à cette heure il n'y a encore rien de neuf. C'est une énigme que tout cela.

La lettre de M. Le Turdu contient sur ses rapports avec l'Anglais ces nouveaux détails :

« L'affaire religieuse avec l'Anglais est plus en train que vous ne pensez : lui-même m'a prévenu en me faisant plusieurs questions sur les principes catholiques. Voici la réponse que je lui ai faite hier :

Monsieur le Docteur,

« Je bénis la divine Providence qui nous a tirés de notre patrie, et nous a réunis dans cette île où nos relations sont nécessairement fréquentes. Quelles ont été ses vues en agissant ainsi, sinon la conversion de l'un de nous deux ? Si nous étions demeurés en Europe, tranquilles dans notre foi, nous n'aurions peut-être pas eu l'idée d'examiner devant Dieu les deux croyances, afin de reconnaître la véritable. Car, nous ne pouvons nous le dissimuler, elles sont opposées en bien des points; ce que je crois, vous ne le croyez pas, et vous avez bien des articles que je rejette. Si donc vous êtes dans le vrai, je suis dans l'erreur ; et si c'est moi qui possède la doctrine du Divin Maître, celle que vous avez n'est pas la véritable. De là, si vous êtes dans la voie du salut, je suis en voie de perdition, puisqu'il n'y aura de sauvés que ceux qui suivent la vraie religion, ou qui, en suivant une fausse, n'ont pu connaître la véritable et sont invinciblement dans l'erreur. Mais nous ne sommes pas dans la condition de ces derniers. Faisons donc taire, Monsieur, toute vue humaine, et cherchons la vérité dans la droiture de notre cœur : examinons de part et d'autre. Pour moi, je vous assure que, s'il m'est prouvé que je suis dans l'erreur et que vous êtes en possession de la vérité, dès l'instant même je suis des vôtres ; car si je suis catholique, c'est parce que je crois être dans le vrai ; mais en réalité ce que je suis, et ce que je veux être, c'est être sectateur de la vérité, disciple de Jésus-Christ.

« Je suis sûr, Monsieur le docteur, que vous êtes aussi dans les mêmes dispositions : vous n'aimez pas moins que moi la vérité, et vous n'êtes pas moins disposé à lui sacrifier tout ; certain d'ailleurs que celui qui quitte tout pour le royaume de Dieu et la justice, aura le reste par surcroît. Je vous envoie l'Exposition de la doctrine catholique par Bossuet; vous y trouverez la solution à vos questions. Je vous serai obligé de m'adresser aussi l'exposé de vos croyances et de vos griefs contre l'Eglise catholique. La première fois que j'aurai l'honneur de vous voir, nous conférerons ensemble de ce que nous aurons lu. Ajoutons la prière à la réflexion, afin que Dieu bénisse nos études, et je ne doute pas que la vérité qui se fait voir à tous facilement et prévient même ceux qui la recherchent, ne se montre aussi à nous. Si c'est moi qui suis vaincu, je bénirai mille fois Dieu de m'avoir éclairé par votre moyen... »

« Vous trouverez peut-être, Monsieur et vénéré confrère, que je me rabaisse trop. J'ai cru devoir agir ainsi pour ménager sa susceptibilité de ministre protestant et sa morgue anglaise. Encore une fois j'ai besoin de votre autorisation ; je vous demande un ordre, afin que le mérite de l'obéissance supplée à ce qui me manque.

« L'Anglais me répond, le soir même, que c'est avec plaisir qu'il voit ouverte la polémique religieuse, et qu'il espère que Dieu nous conservera toujours en amitié et en charité : que cependant il ne croit pas comme moi que si l'un est dans la voie du ciel, l'autre coure à sa perte, parce que nous pouvons avoir tous deux la doctrine du Christ. Il parle sans doute des *points fondamentaux*, qu'il sera bien embarrassé de me nommer et de me prouver par l'Ecriture. Tout ceci n'est que le prélude, je veux auparavant finir ma retraite. Si vous m'approuvez, veuillez m'indiquer la marche à suivre: si, par exemple, vous trouvez expédient de remonter aux principes, d'examiner quelles sont les marques que doit avoir la véritable Eglise de Jésus-Christ.... »

Dans la soirée, le préfet de la province se rend à bord, et vient enfin parler officiellement du bâtiment français échoué près de Nafa ; il ne fait du reste que répéter ce qui avait été dit précédemment,

L'amiral demande au préfet à quelle heure il pourra voir demain le ministre Koudja : sa lettre est prête, et il voudrait la lui remettre. — Le préfet répond que Son Excellence le fera savoir demain matin.

Il remet ensuite à l'amiral la liste des îles composant le royaume de *Lieou-Kieou* (1), mais, dans la crainte que nous n'allions aux îles du nord, que nous n'y soyons mal reçus, et qu'il n'en résulte pour son pays quelque mauvaise affaire, il donna en même temps à leur sujet la note que voici :

« Ces îles étaient originairement des terres soumises à notre royaume dont le sol est pierreux et où les récoltes font souvent défaut. Quand arrivent les calamités des tempêtes et des sécheresses, il n'a rien à manger, et alors c'est uniquement par le riz emprunté à l'île Fou-kia-la que nous soutenons nos vies. Mais l'emprunt de ce riz s'était élevé à une telle quantité que nous ne pouvions le restituer. Il fut donc convenu avec cette île que nous ferions restitution et satisfaction pour nos dettes par les productions de ces îles. Maintenant cette île (Fou-kia-la) envoie des mandarins qui sont préposés à l'exécution de la convention. »

Voilà ce qui a été dit par écrit ; mais de vive voix on a parlé d'une cession complète faite depuis plus de deux cents ans. Il paraît, du reste, assez clair que cette cession ne s'est point faite pour des dettes du genre de celles dont il est question dans la note, mais pour la rançon d'un roi d'*Oukinia*, fait prisonnier de guerre vers cette époque, et emmené au Japon où il fut deux ans détenu.

(1) C'est d'après cette liste que nous désignons ici ces îles, sous leur nom indigène et leur nom chinois mis entre parenthèses.

1° Le nom de la grande île est *Oukinia*, et c'est aussi le nom de tout le royaume; il est toujours dans la bouche des habitants; mais longtemps ignorant que ce fût un nom propre (on se gardait bien de me le dire), je l'avais traduit dans ma tête par *indigène*. Le nom chinois est *Lieou-Kieou*, et nos braves gens ayant de la peine à le prononcer de la sorte, prononcent *Loutchou*, quand les circonstances exigent qu'ils en usent. M. Cécille cherchant à faire adopter le nom *Oukinia* comme le véritable et en même temps le plus facile à écrire et à prononcer, c'est aussi celui que je compte adopter à l'avenir.

Viennent maintenant les trente-six îles dépendantes d'*Oukinia*, et qui se groupent dans son voisinage de la manière suivante :

Huit au nord. 1° Younno (Jou-nou) ; 2° Yrabou (Inïn-leang-son); 3° Toukou-Sima (Tai-tao) ; 4° Yourou (lou-lu) ; 5° Ouking (Ou-ki-nou) ; 6 Kakirouma *ou bien* Amourou (Kin-ki-loy-ma) ; 7° Ousima *ou bien* Oufousima (Tai-po) ; 8° Ki-kay (Kouï-kiai).

VII

Arrivée et naufrage du *Pacifique*. — Continuation et fin des négociations avec le ministre du roi. — Le révérend Bettelheim a bord de la *Cléopâtre*.

11 juillet — Vers onze heures du matin, arrive un *bonnet jaune* : il vient, de la part du ministre, me remettre pour l'amiral la note suivante :

« A dix heures du matin, le 16 de la présente lune (jeudi « 9 juillet), un navire du noble royaume a été conduit à « *Po-tsong* (Tumaï); il y a jeté l'ancre. Ensuite le capitaine « du navire et deux hommes avec lui sont descendus à « terre,et ont vu maître Pierre (M. Le Turdu), à la bonzerie « d'Amikou. — Un mât de son navire a été cassé à la mer; « c'est pourquoi il a demandé qu'on lui envoyât une pièce « de bois de pin de six pieds de circonférence et de cinq « brasses de long ».

Ce sont là, dit-on, les seules nouvelles que l'on connaisse. Le susdit *bonnet jaune* demande encore, de la part du ministre à ce que l'amiral ne se fatigue pas pour aller le trouver aujourd'hui. Son Excellence aimerait mieux venir elle-même prendre la lettre à bord. Une heure de l'après-midi est l'heure fixée pour l'entrevue.

Le ministre, s'excusant sur ce qu'il n'a pas de montre, et qu'il ne sait pas l'heure, nous arrive avant midi. Après les formalités ordinaires, l'amiral lui remet sa lettre décachetée, et l'invite à en prendre immédiatement connaissance.

« — J'aimerais mieux la lire chez moi, à tête reposée.

« — Il serait bon de la lire maintenant : s'il y a des choses que vous ne compreniez pas, on vous les expliquera. Vous pourrez du reste la relire à loisir, quand vous serez seul et chez vous. »

Après quelques difficultés sur ce mince sujet, le ministre fait venir à ses pieds un *bonnet jaune* interprète, et se fait traduire par lui ce document en japonais, tandis que lui-même paraît suivre des yeux les caractères chinois.

Après avoir longuement et solidement réfuté, dans cette lettre, les plus choquantes mauvaises raisons que le ministre avait mises en avant dans sa réponse pour refuser le traité proposé d'amitié et de commerce, l'amiral disait qu'il ne pouvait faire autre chose, dans la circonstance présente, que d'en référer à son Empereur et de promettre que, dans un an, au plus tard, un nouveau bâtiment, envoyé ici, viendrait faire connaître ce qu'aurait décidé Sa Majesté ; il terminait ainsi :

« En attendant, M. Forcade restera dans le royaume. Il « faut qu'il apprenne parfaitement votre langue, et que par « conséquent on lui fournisse pour l'instruire un maître « habile avec les livres nécessaires. Quand viendra la ré- « ponse de l'Empereur, lui seul pourra servir d'interprète ; « car Augustin, dont j'ai bien besoin ailleurs, s'en ira avec « moi et ne reviendra pas. Mais M. Forcade, qui jouit de « mon estime et de ma considération, que je place sous la « protection de Son Excellence, ne doit plus être traité « comme il l'a été auparavant ; il ne doit plus être gardé « à vue et suivi, comme si c'était un malfaiteur et un « aventurier. Il faut qu'il jouisse de sa liberté, qu'on lui « loue *à prix d'argent* une maison avec son jardin, car je « ne veux pas qu'il soit à charge à ce royaume que vous « dites être si pauvre. Il faut que son domicile soit in- « violable, et que personne ne puisse l'y troubler, quand il « voudra être seul. Il faut qu'il ait ses domestiques à lui, « qu'il puisse prendre et renvoyer à volonté, qu'il puisse « envoyer directement au marché public acheter toutes les « choses qui lui sont nécessaires. M. Forcade est d'ailleurs « un homme de considération, etc., etc... ».

Rien dans cette lettre ne dut surprendre le ministre ; il la connaissait parfaitement depuis au moins hier matin ; car, du consentement de l'amiral, Augustin, exténué de fatigue, s'était servi des propres scribes de Son Excellence pour faire transcrire son brouillon.

Le ministre (après avoir lu la lettre).

— « C'est une chose de grande importance ; je ne puis répondre immédiatement.

— « Mais il me semble que l'affaire est terminée, et qu'il n'y a pas de réponse à faire. — Vous m'avez refusé ce que je vous ai demandé ; je vous ai dit que j'en référerai à l'empereur ; jusqu'à ce que l'Empereur ait parlé, que voulez-vous dire de plus ?

— « C'est une affaire de grande importance : j'ai besoin d'y réfléchir, et je répondrai encore. »

— « Son Excellence pourra-t-elle ici et d'elle-même me donner cette réponse, ou bien faudra-t-il qu'elle retourne encore à *Choui* ?

— « C'est incertain : quand j'aurai relu la lettre et que j'aurai réfléchi, je verrai.

— « Si Son Excellence peut elle-même et promptement me donner la réponse, je l'attendrai ; sinon, s'il faut encore aller à la capitale, alors la réponse devra être remise, pour m'être transmise ensuite, au commandant de *la Sabine* que je renverrai ici dans deux mois. Pour moi, je ne puis attendre plus longtemps. Une affaire grave m'appelle au plus vite en Corée. Nous avons appris que trois Français y avaient été mis à mort par le Gouvernement du pays, et j'ai ordre de l'Empereur de m'y transporter, pour examiner si leur condamnation a été juste ou injuste. Que si elle a été injuste, je dois en demander une satisfaction éclatante. Car, sachez-le bien, les Français, en quelque pays du monde qu'ils se trouvent, sont toujours les sujets de notre Empereur, et toujours il les couvre de sa haute protection. »

Le ministre (d'un air tout troublé).

— « Quand partirez-vous ?

— « Le plus tôt possible.

— « Je vois bien que je dois mettre beaucoup d'activité à cette affaire ; demain ou après-demain je vous donnerai une réponse quelconque.

— « Il est possible qu'au retour de mon expédition de Corée, je repasse moi-même par ici ; alors j'irai chercher à Choui votre réponse définitive. »

Le ministre paraît très peu flatté de cette grande complaisance, et à cette aimable proposition il ne répond rien du tout. L'amiral reprenant :

— « J'emmène avec moi en Corée M. Forcade et Augustin pour qu'ils me servent d'interprètes. Augustin, comme je l'ai déjà dit, ne doit plus revenir ; mais M. Forcade reviendra par *la Sabine*, et demeurera ensuite dans les conditions

indiquées par ma lettre. Pendant son absence, M. Le Turdu gardera ses effets à *Tumaï*; puis il doit rester avec lui pour lui tenir compagnie. »

A tout cela on ne répond rien dont je me souvienne. Assez semblable à un mouton en compagnie d'un loup dans une cage de ménagerie, le pauvre ministre se lève à chaque instant, commence son salut de départ, et semble singulièrement démoralisé de ce qu'on ne cesse de lui dire : « Attendez un peu, ce n'est pas encore fini. »

S'apercevant enfin qu'on veut maintenant aborder la question de la fameuse île *Ton-kin-ta*, entendant demander le nom de son port, et prévoyant sans doute qu'on va lui en demander beaucoup plus long encore : « Nous ne savons pas, dit-il, d'une voix émue : il n'y a pas un homme ici qui pourrait dire cela ! »

Et sur ce, il se tourne vers la porte et décampe.

(*A suivre*).

L'ATLAS DES MISSIONS CATHOLIQUES

De grands changements et de notables améliorations apportés à la confection de notre Atlas nous obligent à mettre à l'épreuve la patience des nombreuses personnes qui ont souscrit à cet important ouvrage. Annoncé pour le mois de juillet, il ne pourra paraître qu'au mois d'octobre.

Que nos bienveillants souscripteurs se consolent du moins en recevant l'assurance que ce délai est motivé surtout par des modifications qui rehausseront de beaucoup la valeur de l'Atlas. Ils savent déjà, d'après notre article du 26 décembre 1884, que cette publication se compose de deux parties bien distinctes : 1° une introduction explicative ; 2° l'atlas proprement dit. Or, ces deux parties ont été augmentées dans des proportions considérables.

I

L'introduction explicative qui, dans la première édition allemande, n'avait pas plus de dix-huit pages et que nous nous proposions de reproduire intégralement, est devenue une véritable brochure. Le vénérable religieux qui, depuis plusieurs années, concentre sur cet Atlas toutes les forces de son esprit et les ressources de ses études, encouragé par le succès de son œuvre (1), a entièrement refondu et triplé d'étendue la notice explicative qui lui sert de préface. C'est une esquisse complète de la géographie des missions que le R. P. Werner met en tête de la deuxième édition de son Atlas et nous nous sommes fait un devoir de faire profiter nos lecteurs de cette savante et précieuse étude en la traduisant *in extenso*, malgré sa longueur. Nos souscripteurs apprécieront ce travail magistral et consciencieux, basé sur des documents de premier ordre.

II

Quant à l'Atlas proprement dit, il se composera de vingt cartes. Aux dix-neuf cartes énumérées dans notre article du 26 décembre dernier, nous avons jugé à propos d'ajouter celle de l'Irlande, bien que cette île ne soit pas considérée comme pays de missions, à cause de l'intérêt qu'elle offre.

(1) La première édition du *Katholischer Missions-Atlas*, tirée à un chiffre d'exemplaires qui semblait exagéré, a été complètement épuisée en quelques semaines.

Tous les changements survenus ou qui surviendront dans la hiérarchie des missions jusqu'au moment du tirage de chaque feuille, sont notés au fur et à mesure et soigneusement inscrits, afin que l'Atlas soit le plus parfait possible. Les progrès admirables des missions étrangères à notre époque, rendent laborieux et compliqués les remaniements incessants que doit subir notre travail pour être tenu constamment à jour.

Ces quelques explications que nous devions à nos lecteurs justifieront à leurs yeux, nous en avons la confiance, et nous feront pardonner le retard apporté à la livraison de cet ouvrage.

Nous continuons à enregistrer les souscriptions. Nous rappelons ici les conditions auxquelles nous tenons l'Atlas à la disposition de nos abonnés :

Pris dans nos bureaux............	Broché	**5** fr.	»
Envoyé *franco* par la poste........	»	**5** fr.	**50**
Pris dans nos bureaux............	Relié	**7** fr.	»
Envoyé *franco* par la poste.......	»	**7** fr.	**50**

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(ÉDITION FRANÇAISE)

Une communauté de Dominicains, diocèse d'Avignon.............. 50
Anonyme, don transmis par l'*Écho de Fourvière*.............. 10
A. L. avec demande de prières, don transmis par l'*Écho de Fourvière*.............. 2
Mgr l'évêque de Narni (Italie).............. 3)

Pour les missions les plus nécessiteuses (Tong-King occidental).
Anonyme de St-Germain de Tallevende, diocèse de Bayeux, recommandant ses parents défunts aux prières des missionnaires, don recueilli par M. l'abbé P.............. 20
Mlle Usson, diocèse de Montpellier, avec demande de prières 5
Anonyme du diocèse de Quimper.............. 10

Pour les missions de Chine les plus éprouvées par la persécution (Kouang-Tong).
M. Grandel, à Paris.............. 10

Pour l'église dédiée à N.-D. de Lourdes au Tong-King occidental.
Mme la marquise de Cussy de Jucoville, diocèse de Bayeux..... 1

A Mgr Puginier pour le Tong-King occidental.
M. Grandel, à Paris.............. 10

Pour M. Chaffanjon, missionnaire au Kouy-Tchéou.
A l'intention d'un défunt, don transmis par l'*Écho de Fourvière*... 50

A Mgr Charbonnier, pour la mission du Tanganyka.
M. l'abbé Tangay, à St-Jean-Port-Joli (Canada).............. 3

Au R. P. Guillet, missionnaire du St-Esprit à Dakar (Sénégal).
Anonyme du diocèse de Nantes : *Le catéchisme en images du R. P. Vasseur.*

ÉDITION ITALIENNE

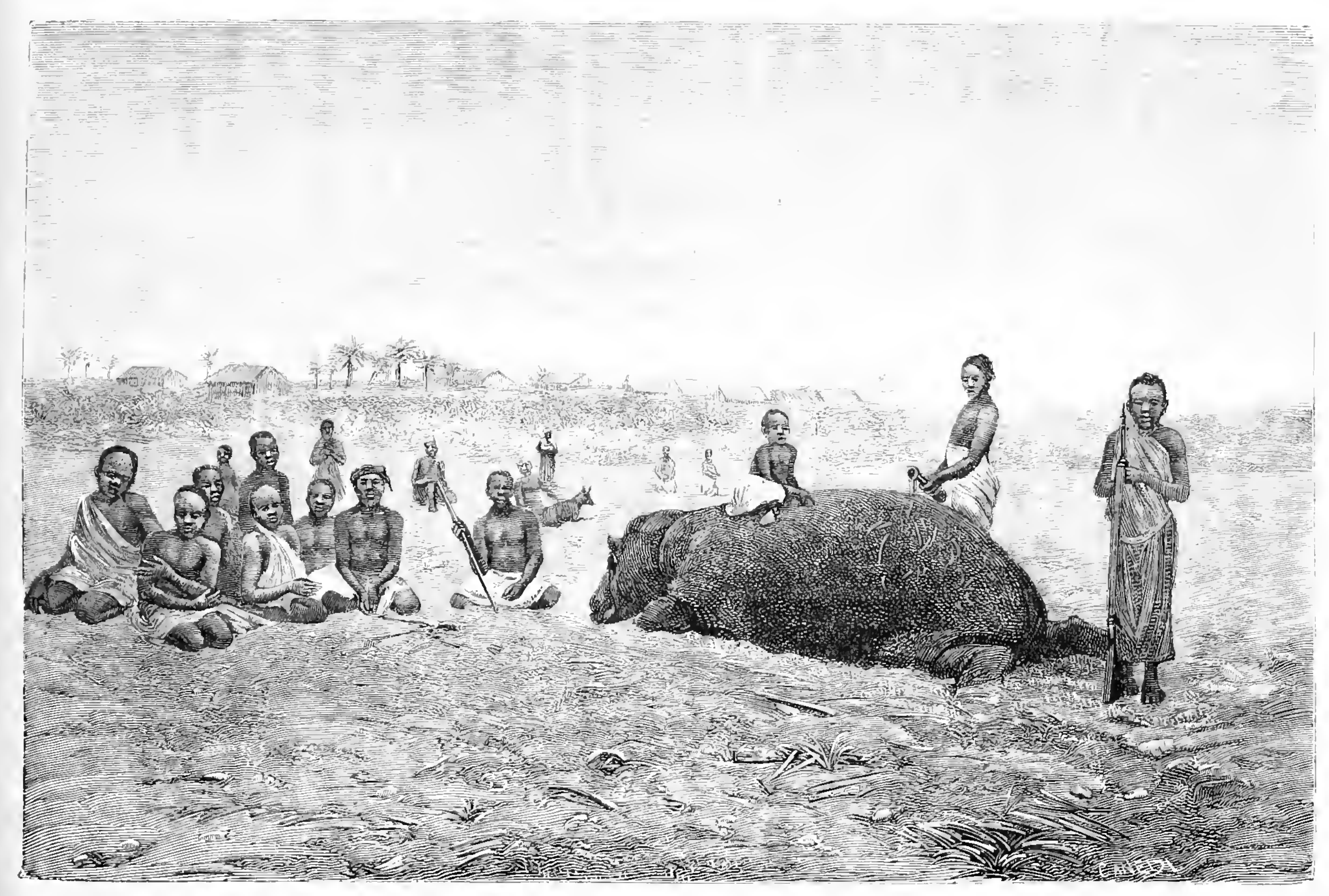
2me trimestre 1885

Pour l'œuvre.	470	65
Pour les missions les plus nécessiteuses (Hydérabad).	209	»
A Mgr Azarian, pour l'église N.-D. du Spasme, à Jérusalem	240	»
Pour Mgr Mladenoff, évêque de Satala (Bulgarie). . .	40	»
Pour les missions de Chine les plus éprouvées (Hongkong)	20	»
Pour les missions les plus ravagées par les cyclones (Mgr Mélizan)	250	»
A Mgr Lavigerie, pour l'Afrique équatoriale. . . .	100	»
Pour les prêtres polonais.	10	»

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



TANGANYKA. — Partage de l'hippopotame, devant le village de Kibanga ; d'après une photographie exécutée par les missionnaires (Voir page 392).

MASSACRE

De cinq missionnaires du séminaire des Missions-Étrangères de Paris et de plus de 10,000 chrétiens dans la Cochinchine orientale.

Cette grave nouvelle, transmise par Mgr Van Camelbeke, évêque d'Hiérocésarée et vicaire apostolique de la Cochinchine orientale, est arrivée par la voie de Saïgon. La dépêche, expédiée de cette ville, le 8 août, à 1 heure 40 du soir, est parvenue au séminaire des Missions Etrangères de Paris le même jour à 4 heures 30.

En voici le texte :

MM. Poirier, Guégan, Garin, Macé, Martin massacrés avec plus de dix mille chrétiens ; assassinat et incendies continuent, vicariat anéanti.

Signé : VAN CAMELBEKE.

M. Jean-Marie-Julien Poirier, né le 23 juin 1848 à Sainte-Colombe, canton de Rhétiers (Ile-et-Vilaine), entré tonsuré au séminaire des Missions Etrangères le 6 septembre 1871, ordonné prêtre le 20 septembre 1873, parti pour la Cochinchine orientale le 5 novembre de la même année.

M. Louis Maréchal Guégan, né le 28 mai 1849 à Saint-Vran (Côte-du-Nord), ordonné prêtre le 25 février 1874, entré au séminaire des Missions Etrangères le 29 septembre 1881, parti pour la Cochinchine orientale le 22 novembre 1882.

M. André-Marie Garin, né le 25 mai 1854, à Chevron, canton d'Albertville (Savoie), entré au séminaire des Missions Etrangères le 19 août 1874, ordonné prêtre le 16 mars 1878, parti pour la Cochinchine orientale le 16 avril de la même année.

M. Henri-Marie-Joseph Macé, né le 19 juin 1844 à Bazoges-en-Paillers, canton de Saint-Fulgent (Vendée), ordonné prêtre le 19 décembre 1868, entré au séminaire des Missions Etrangères le 27 septembre 1874, parti pour la Cochinchine orientale le 23 septembre 1875.

M. Jean-Joseph Martin, né le 16 juillet 1850 à Bourg Saint-Maurice (Savoie), entré au séminaire des Missions Etrangères le 7 septembre 1871, ordonné prêtre le 30 mai 1874, parti pour la Cochinchine orientale le 1er juillet de la même année.

En transcrivant dans sa douloureuse concision cette communication qui nous a été faite par le vénérable supérieur du séminaire des Missions Etrangères de Paris, nous envoyons, au nom de notre Œuvre et de tous nos lecteurs, nos témoignages de sympathie respectueuse et d'admiration à la vaillante et héroïque Société si bien appelée la pourvoyeuse du martyre. D'autres ouvriers apostoliques, nous le savons, animés par les exemples de leurs frères, auront bientôt rempli les vides causés par la mort, mais que nos bienfaiteurs multiplient et leurs prières et leurs aumônes et nous aident, dans une large mesure, à relever les ruines de ces églises désolées.

CEYLAN

L'Inde, sanctifiée par les travaux de saint François Xavier, voit mûrir aujourd'hui la moisson, et un temps bien long ne s'écoulera pas peut-être sans que ces missions florissantes ne voient organiser la hiérarchie ecclésiastique. L'île de Ceylan forme un des joyaux de ces Églises ; aussi ce Rapport de l'éminent évêque de Colombo, Mgr Bonjean, Oblat de Marie-Immaculée, intéressera-t-il vivement nos lecteurs.

§ I. — *L'île de Ceylan.*

Cette île, située à l'extrémité méridionale de l'Inde dont la sépare le golfe de Manaar, s'étend entre le 5° 56 et le 9° 48 latitude nord et entre le 77° 34 et 79° 40 longitude est de Paris : sa longueur est de 360 kilomètres ; sa plus grande largeur de 190 kilomètres ; son pourtour de 1,060 kilomètres ; sa superficie de 64,000 kilomètres carrés, à peu près l'équivalent de onze départements de la France. Son climat est sec et chaud au nord, humide et tempéré au sud ; dans les provinces maritimes de l'ouest et du sud qui forment le Vicariat apostolique de Colombo, les variations du thermomètre sont : minimum, 24 degrés ; maximum, 36 degrés ; moyenne, 30 degrés. Durant la plus grande partie de l'année, la chaleur y est agréablement tempérée par les brises de la mer. Sauf les invasions périodiques du choléra et les fièvres qu'engendre la malaria dans quelques districts marécageux, le climat est généralement salubre, et il suffit de quelques précautions hygiéniques pour y conserver sa santé. Dans toute la partie de l'île qui dépasse la latitude du cap Comorin, le pays est fertile ; le nord, au contraire, est sec et aride ; les plaines de l'intérieur sont couvertes de forêts ou *jungles*, repaire de l'éléphant, de l'ours, de la panthère, des sangliers et autres animaux sauvages ; les montagnes du centre s'élèvent à une altitude variant entre 1,000 et 7,000 pieds au-dessus du niveau de la mer ; sur ces montagnes, défrichées par des colons européens, s'étendent les vastes plantations de café qui, jusqu'en 1878, firent la prospérité de l'île, mais qui ont été depuis entièrement dévastées par un insecte microscopique dont la science a été jusqu'ici impuissante à arrêter les ravages. La destruction irréparable de cette grande source de richesses a produit une crise agricole, industrielle et commerciale qui a porté partout la ruine et la misère.

Ceylan est la Taprobane des anciens. Connue dès la plus haute antiquité des nations de l'Europe avec lesquelles elle entretenait des relations commerciales régulières, elle était renommée pour ses pierres précieuses, ses perles, sa cannelle, ses aromes et ses épices. On l'a longtemps regardée comme l'extrémité du monde à l'Orient, et on lui attribuait une étendue prodigieuse.

Les anciens habitants de l'île ne sont plus représentés que par la tribu des Veddahs, dont les débris vivent à l'état de purs sauvages au fond des forêts, fuyant tout contact avec les autres races.

La population dépassait autrefois, dit-on, 10 millions. Des guerres d'extermination causèrent la destruction des réservoirs et des canaux qui portaient la fertilité dans le cœur du pays et convertirent en désert les riches contrées où régna, dans une splendeur incomparable, l'antique Anuradjapura, la ville sainte du boudhisme. De nos jours, la population de Ceylan n'atteint pas tout à fait 3 millions.

Vers le commencement du seizième siècle, les contrées maritimes de Ceylan furent conquises par les Portugais. Les Hollandais les en dépouillèrent cent ans plus tard pour être eux-mêmes dépossédés par les Anglais en 1795. Depuis, l'île est restée sujette de la Grande-Bretagne, dont elle forme l'une des plus belles colonies. Sous la domination anglaise, la civilisation européenne a fait de grands progrès à Ceylan ; la langue anglaise est fort cultivée par les indigènes ; mais le commerce et l'industrie sont entre les mains des Européens ; les impôts deviennent chaque année plus lourds, et, malgré ses nombreuses écoles, ses belles routes, ses beaux ports, ses chemins de fer et ses nombreux journaux, Ceylan n'est pas et ne sera jamais plus l'Eldorado qui séduisait l'imagination des poètes et tentait la cupidité des marchands.

§ II. — *Le christianisme à Ceylan.*

Sans tenir compte des tentatives d'évangélisation des siècles précédents, dont il ne restait point de trace lorsque l'apôtre des Indes aborda dans notre île, c'est à la prédication de saint François Xavier qu'il faut rapporter l'introduction du christianisme à Ceylan. Son expansion fut merveilleuse et rapide : là, comme dans tous les pays, la semence évangélique fut fécondée par le sang des martyrs. Dès le début, sept cents néophytes à Manaar et plusieurs membres de la famille royale à Jaffna scellèrent du sacrifice de leur vie leur foi en Jésus-Christ, et un demi-siècle s'était à peine écoulé que les chrétiens se comptaient par centaines de mille dans les provinces

maritimes. Tout le pays était à la veille de devenir entièrement catholique lorsque, le pouvoir passant des Portugais aux Hollandais, l'enfer déchaîna une des plus cruelles, des plus habiles et des plus longues persécutions que l'histoire des missions de l'Inde ait enregistrées. Les missionnaires ou furent exilés ou périrent dans des supplices atroces : la profession du catholicisme fut déclarée crime de haute trahison ; tous les chrétiens, placés sur les listes officielles des calvinistes, ne purent pratiquer leur religion qu'à la dérobée et dans l'ombre ; les forêts ou les déserts devinrent leur asile ; cet état de choses dura plus de 150 ans, depuis 1634 jusqu'en 1796. Cependant, lorsqu'en 1796 l'île passa aux Anglais et que la liberté de conscience fut proclamée, on comptait encore à Ceylan 50,000 catholiques ! Le phénomène qui s'est produit au Japon, de chrétiens privés de tout secours religieux, mais conservant leur foi intacte pendant de nombreuses générations, a été également constaté à Ceylan, où, au commencement de ce siècle, on trouva, dans le sein de forêts jusqu'alors inexplorées, les deux petites chrétientés de Galgama et de Vaha-Kotta observant de leur religion tout ce qui ne demande pas absolument le ministère du prêtre ; le chef de ces intéressants villages était le chef de la religion, c'était lui qui baptisait les nouveau-nés, instruisait les enfants, célébrait le service religieux, lisait les prières, faisait le prône, présidait aux mariages et aux sépultures, et même n'omettait pas, dit-on, l'aspersion de l'eau bénite.

Jusqu'en 1842, la chrétienté de Ceylan fut administrée par des prêtres goanais de l'Oratoire de Saint-Philippe de Néri. Tant que leur maison-mère subsista à Goa, ces prêtres édifièrent le peuple par leur conduite ; deux d'entre eux, Joseph Vaz et Jacques Gonzalès, avaient, au milieu même de la persécution, maintenu et propagé la foi par leurs travaux vraiment apostoliques ; mais les Oratoriens furent enveloppés dans le décret de Pombal qui proscrivait les ordres religieux ; ils dégénérèrent de leur ferveur primitive, sauf quelques honorables mais très rares exceptions, et alors commença, pour l'Église de Ceylan, une période d'affaissement et de profonde dégénération.

En même temps que la liberté de conscience était rendue à Ceylan, l'île était envahie par les Sociétés protestantes. Ces Sociétés, désireuses de montrer que l'évangélisation des peuples infidèles n'était pas le privilège exclusif de l'Église catholique, protégées d'ailleurs et soutenues dans des vues politiques par le gouvernement anglais, riches en ressources et non encore déconcertées par les échecs successifs de leurs efforts et par la stérilité de leurs sacrifices, envahirent l'île ; et, soit par l'attrait de la nouveauté, soit par l'appât de l'éducation qu'elles offrirent gratuitement à toutes les classes, elles réussirent à attirer dans leurs écoles l'élite de la jeunesse, tant catholique qu'infidèle.

Cette situation était pleine de danger. A ces essaims de prédicants protestants, riches, habiles, souvent savants, et toujours plus ardents pour la perversion des catholiques que pour la conversion des infidèles, l'Église de Ceylan n'avait à opposer qu'une vingtaine de prêtres goanais sans instruction, sans éducation, sans tenue, sans zèle, d'une conduite généralement peu édifiante et d'une foi assez suspecte. Déjà l'on sentait que le venin de l'hérésie inoculé aux enfants dans les écoles et répandu partout au moyen de la presse, avait altéré la foi des catholiques. A la persécution ouverte, ceux-ci avaient répondu par la résistance ; les séductions perfides des nouveaux sectaires les avaient trouvés moins forts.

En 1836, le pape Grégoire XVI, par le bref *Ex munere pastorali*, détacha l'île de Ceylan de l'ancien évêché de Cochin sous la métropole de Goa, et l'érigea en vicariat apostolique relevant directement du Saint-Siège. Pour rendre ce changement plus facile, ce sage pontife choisit les premiers vicaires apostoliques parmi le clergé goanais ; mais en même temps il leur donna pour coadjuteurs des prélats européens. Deux évêques italiens, NN. SS. Bettachini et Bravi, occupèrent successivement ce poste. Le premier reçut bientôt la charge du vicariat apostolique de Jaffna, détaché de Colombo en 1845 ; il le gouverna comme coadjuteur et provicaire jusqu'en 1849 ; il fut alors élu vicaire apostolique. Comprenant qu'il ne pouvait assurer l'avenir de cette mission qu'en s'assurant le concours d'une congrégation religieuse, il avait, dès 1847, demandé des missionnaires au fondateur des Oblats de Marie Immaculée, Mgr de Mazenod, évêque de Marseille. A sa mort, qui arriva en 1857, son coadjuteur, Mgr Semeria, le premier vicaire apostolique Oblat à Ceylan, lui succéda. Il n'appartient pas à son successeur immédiat de raconter les transformations que la mission de Jaffna a subies durant ce laps de vingt-huit années sous la direction des Oblats de Marie Immaculée. Qu'il suffise de dire qu'il y avait alors quinze missionnaires dans ce vicariat, douze missions, une population catholique de 50,000 chrétiens et deux écoles. Aujourd'hui, il y a trente-huit missionnaires, vingt-trois missions, de 75.000 à 85.000 chrétiens, cent treize écoles, un collège, trois couvents, quatre orphelinats, une presse et un journal catholique.

A la mort du dernier vicaire apostolique goanais, en 1857, Mgr Bravi, de la congrégation des Sylvestrins, prit la direction du vicariat de Colombo ; il y eut pour successeurs NN. SS. Sillani et Pagnani. Il est juste de noter le progrès accompli dans ce vicariat par nos prédécesseurs ; on leur doit un grand nombre d'écoles, la construction de plusieurs églises, un couvent, un établissement des Frères des écoles chrétiennes, une presse, un journal catholique et enfin une augmentation notable du nombre de la population chrétienne.

Cependant, la ruine de l'industrie qui avait fait la

prospérité de Ceylan, amenait graduellement le pays à l'état d'appauvrissement général où il se trouve aujourd'hui. La Mission de Colombo, qui ne s'appuyait que sur les ressources locales, en ressentit le violent contre-coup. D'un autre côté, la congrégation des Pères sylvestrins subissait la conséquence des mesures prises en Italie contre les Ordres religieux ; elle ne se recrutait plus et ne pouvait fournir à une aussi grande mission le nombre d'ouvriers que réclamaient ses besoins toujours croissants. Mgr Pagnani crut devoir demander au Saint-Siège la subdivision de la mission, ne réservant pour lui et les siens que la province centrale. Conformément à ses désirs, cette province fut, en 1883, démembrée de l'ancien vicariat apostolique de Colombo pour former le petit vicariat de Kandy ; les provinces de l'ouest et du sud qui constituent le nouveau vicariat apostolique de Colombo, furent confiées à la congrégation des Oblats, et celui qui écrit ces lignes dut se résigner à quitter la Mission de Jaffna, que vingt-sept ans de travaux comme missionnaire et comme évêque lui avaient rendue chère, pour aller, avec une petite escorte de Religieux Oblats, mettre au service de la Mission du Sud le reste de ses forces et de sa vie.

Aujourd'hui, l'île de Ceylan comprend trois vicariats apostoliques :

Colombo, au sud : population totale, 1,700,000 ; population catholique, 115,000 à 120,000 : missionnaires, 29 ; élèves dans les écoles catholiques, 11,300 : vicaire apostolique, Mgr Bonjean, des Oblats de Marie Immaculée.

Jaffna, au nord ; population totale, 800,000; population catholique, 75,000 à 85,000; missionnaires, 38; élèves dans les écoles catholiques, 7,700; vicaire apostolique, Mgr Mélizan, de la même congrégation.

Kandy, au centre; population totale, 400,000; population catholique, 8,000 à 12,000; missionnaires, 8; élèves catholiques, 452; vicaire apostolique, Mgr Pagnani, de la congrégation bénédictine de Saint-Sylvestre.

Ceylan, avec la mission de Vérapoly, sur la côte de Malabar, tient le premier rang parmi les missions de l'Inde pour la proportion des catholiques relativement à la population totale, et le vicariat de Colombo occupe la même position parmi les vicariats de l'île. Il y a, à Ceylan, un catholique pour quatorze habitants, et, dans le vicariat de Colombo, un sur douze. En certains lieux, comme à Négombo, la population est presque entièrement catholique.

Le chiffre des catholiques s'est augmenté de 80,000 dans l'espace des cinquante dernières années ; il suit une progression toujours croissante ; chaque année voit le troupeau de Jésus-Christ s'augmenter d'un millier de néophytes ; et si le petit nombre des missionnaires, déjà bien insuffisant pour le soin des chrétiens, ne les mettait dans l'impossibilité d'évangéliser directement les infidèles qui les entourent, il est certain que les conversions se multiplieraient. Aujourd'hui, ne pouvant aller à la recherche des infidèles, nous devons nous contenter d'accueillir ceux qui d'eux-mêmes viennent à nous.

On a dit que les bouddhistes n'étaient pas accessibles à la prédication évangélique : cela peut être vrai en Birmanie, à Siam, en Chine, au Thibet, où la religion nationale a l'appui des souverains indigènes et où les chrétiens sont en nombre infime par rapport à la population générale ; mais c'est une assertion à laquelle les faits donnent un éclatant démenti dans le vicariat de Colombo. Si dans l'une des provinces de ce vicariat, celle du Sud, nous comptons à peine 2,000 catholiques sur une masse de 500,000 bouddhistes, c'est que cette province est un terrain entièrement neuf; pendant de longues années, elle n'a possédé qu'un *seul* missionnaire retenu à Pointe-de Galle, par le soin des catholiques de l'armée et d'une petite congrégation d'Européens et de créoles.

Nous aurions à dire sur nos chrétiens ceylanais bien des choses qui ne manqueraient pas de réveiller des sympathies en leur faveur. Nous mentionnerons l'attachement de ce peuple pour sa religion, son dévouement à ses pasteurs, sa piété envers le saint Sacrement, sa dévotion filiale pour la Mère de Dieu, son amour pour la sainte Église et pour le vicaire de Jésus-Christ. Ces sentiments ne se traduisent pas seulement en fêtes fréquentes et aussi magnifiques que le permet leur pauvreté, mais en actes sérieux.

Ils les montrent en s'imposant de lourds sacrifices pour la construction de leurs églises et de leurs écoles et l'entretien de leurs missionnaires. Quelques-uns donnent un vingtième, d'autres un dixième ou même plus, du produit de leurs filets ou de leurs champs. Ils trouvent la chose juste et naturelle. Pourvu qu'ils aient un prêtre et la messe dans leurs églises, ils sont contents ; leur vie sociale et nationale se concentre dans leur religion. Ils ne croient pas devoir tout attendre de leurs frères d Europe ; ils font ce qu'ils peuvent; ils donnent de leur misère, et c'est bien là ce qui les doit rendre dignes d'un plus grand intérêt et leur obtenir des secours pour le reste, que leur indigence ne leur permet pas de faire.

Tel est ce peuple confié à notre houlette et à notre amour de père ; il a, sans nul doute, ses défauts, ses écarts et ses fautes; il est Indien et en a les faiblesses ; mais qui ne serait touché de son amour pour sa religion? Quel chrétien d'Europe, reconnaissant des secours spirituels que Dieu lui prodigue, se refuserait à quelque léger sacrifice pour procurer à ses pauvres frères déshérités de ces lointains pays, non le superflu, non l'abondance des secours spirituels, mais le strict, l'absolu nécessaire?

INFORMATIONS DIVERSES

Rome. — Par suite de la création des six nouveaux princes de l'Église, le Sacré-Collège compte actuellement soixante-deux cardinaux, dont vingt-huit ont été créés par Pie IX et trente-quatre par Léon XIII.

Sur ces soixante-deux cardinaux, il y en a treize qui appartiennent à des Ordres religieux, savoir : Cinq Bénédictins, un Augustin, deux Oratoriens, un Oblat de Marie, un Jésuite, un Capucin et deux Dominicains. Sous le rapport de la nationalité, il y a actuellement dans le Sacré-Collège : trente-cinq cardinaux italiens, cinq français, quatre anglais ou irlandais, trois allemands, deux hongrois, quatre autrichiens, quatre espagnols, deux portugais, deux polonais et un américain.

Quarante-deux cardinaux sont décédés sous le pontificat de Léon XIII. Les Cardinaux morts cette année sont les EEm. MacCabe, Chigi, Schwarzemberg, Lasagni et Nina.

Mandchourie. — M. Raguit, des Missions-Étrangères de Paris, missionnaire au Mandchourie, écrit de Païen-Sousou :

« Mon petit troupeau augmente peu à peu. J'ai actuellement cinq cents baptisés dans la ville de Païen-Sousou. Je couvre en ce moment les voûtes et les murs de mon modeste oratoire, d'un beau papier peint, acheté l'année dernière, à Chang-Haï. J'ai refait, peint et doré l'autel et le tabernacle, et j'espère pouvoir conserver le Saint-Sacrement. Mes écoles de filles et de garçons vont bien. J'ai plus de soixante-dix enfants qui chantent, prient et animent journellement le froid ordinaire de ma résidence... »

États-Unis. — Nous trouvons dans l'*Ave Maria*, excellente Revue anglaise publiée à Notre-Dame (Indiana), une touchante histoire que le vénérable Mgr Benoit, vicaire-général de Fort-Wayne, mort dernièrement, aimait à raconter :

« Envoyé, par Mgr Bruté, sur les bords du lac Michigan pour porter les secours de son ministère aux quelques catholiques dispersés dans les environs de la bourgade qui est devenue aujourd'hui la grande cité de Chicago. M. Benoît partit à cheval. Presque tout le voyage se faisait à travers des forêts et des prairies sans aucune sorte de sentier, si bien que le missionnaire s'égara. Il était tard ; M. Benoît, épuisé, vint frapper à la première cabane qu'il rencontra sur sa route. Il demanda un gîte pour la nuit, observant qu'il ne pouvait pas aller plus loin. Le pauvre colon à qui il s'adressait, lui répondit :

« — Étranger, c'est impossible ; je n'ai qu'une misérable hutte et point de lit à vous offrir.

« — Donnez-moi seulement un abri pour mon cheval ; moi, je coucherai sur le plancher, au fenil, n'importe où.

« — Puisque vous n'êtes pas plus difficile, soyez le bienvenu. Amenez votre cheval ; mais je ne puis vous bien traiter, car ma femme est au lit de mort. »

Le missionnaire entra et fut surpris de voir des images catholiques. S'adressant à la malade :

« — Il me semble, lui dit-il, que vous êtes catholique.

« — Oui, je le suis, répondit la mourante.

« — Ne seriez-vous pas heureuse de voir un prêtre avant de mourir ?

« — Oh ! je demande cette grâce depuis dix-sept ans dans mes prières. Il y a bien des années que je n'ai pu recevoir les sacrements.

« — Réjouissez-vous ; votre prière a été entendue : je suis prêtre catholique. Je me suis perdu dans les bois et Dieu m'a conduit près de vous. »

« M. Benoit passa la journée du lendemain à préparer la mère et les enfants qui connaissaient d'ailleurs parfaitement le catéchisme. Il administra la mourante et fit faire aux enfants leur première communion. Le jour suivant, comme il prenait une tasse de café et se disposait à partir, la pauvre femme rendit doucement son âme à Dieu. »

NOTRE-DAME DES ANGES

OU

UN HOPITAL A ZANZIBAR

PAR MGR DE COURMONT

de la Congrégation du Saint-Esprit, vicaire apostolique du Zanguebar.

(Suite 1)

En 1883, un des Pères de la mission dut rentrer en France pour rétablir sa santé. Par un hasard providentiel, il fut mis en relations à Paris avec une pieuse veuve qui, depuis longtemps déjà, savait les joies de la souffrance et des humiliations pour Jésus-Christ. Sa vie tout entière avait été travaillée par un immense besoin de se dévouer dans l'ombre et l'humilité, aux œuvres pauvres, petites et méprisées. Certes, le champ était vaste à Paris ; mais il était en trop grande lumière et d'ailleurs les ouvriers de Dieu n'y manquaient pas. On parla de Zanzibar, de Gnambo, des Noirs qui y vivaient et y mouraient esclaves, sans qu'une parole vînt leur livrer le secret d'un monde meilleur. Il fut question des misères corporelles auxquelles les soins de la charité pourraient s'adresser, pour atteindre plus sûrement celles qu'on voulait surtout secourir. L'utilité d'un hôpital fut montrée. On examina la facilité qu'il y aurait, d'ailleurs, de voisiner familièrement avec les pauvres habitants des cases. On supputa les chances de bon accueil, les intimités mêmes que créerait l'offre spontanée de soins, de services et toutes les approches aisées que cela vaudrait pour atteindre des malades expirants, des petits enfants désespérés et permettre une instruction sommaire et l'effusion clandestine de l'eau du baptême.

Cet entretien semblait vaguement attendu depuis longtemps. Aussi, chaque parole faisait une lumière dans cette âme, qui découvrait, à n'en pouvoir douter, toute une vocation souhaitée, mais inespérée. Zanzibar était bien loin ; l'œuvre nouvelle et pratiquement encore mal définie ; l'entreprise hardie, d'autres la diraient certainement téméraire ; mais enfin, trop de voix intérieures lui révélaient là un dessein de Dieu, pour qu'elle le traitât avec indifférence ou légèreté. Une ouverture encore auprès de personnes sages et désintéressées, pour soumettre des attraits au contrôle d'une judicieuse expérience, et nulle hésitation ne la tiendrait désormais indécise. Elle consulta, elle pria, le dernier mot fut dit avec un concert unanime d'assentiments ; elle quitta tout, et, ne cherchant que Jésus seul, elle partit.

∴

A Gnambo, à l'extrémité de cette longue rue dont j'ai parlé, une maison se distinguait d'elle-même pour l'œuvre projetée. Nos Pères l'avaient déjà en vue, alors qu'ils ne pouvaient former que de vagues espérances. Sise dans une petite circonscription du nom de Gulioni, elle avait été bâtie, vers 1864, par un des frères du sultan, Saïd-abd-el-Houab. C'était donc pour le pays une résidence princière. Elle offrait un corps

(1) Voir les *Missions catholiques* du 7 août 1885.

unique de bâtiment, avec des dépendances assez spacieuses facilement convertissables en salle de consultation, pharmacie, dispensaire et chambres pour les malades. Devant, sur la mer, une cour en terrasse battue, ceinte d'un parapet dentelé; à côté, un long promenoir, servant d'avenue, depuis la porte d'entrée jusqu'à un escalier menant à un appentis bordant le rivage en contrebas; enfin, un verger assez étendu, planté d'arbres : cocotiers, orangers, manguiers, dattiers, donnant leurs fruits et leur ombrage.

Ce séjour, sorte de villégiature pour les résidents de Zanzibar, avait un peu son histoire. Et d'abord son premier maître, Saïd-abd-el Bouab, aimait à y réunir les Européens. Il se faisait volontiers leur amphytrion, et prenait plaisir à leur dresser une table somptueuse, à laquelle, pourtant, il ne s'asseyait jamais lui-même. Il affectionnait nos Pères : le P. Baur s'était vu assez fréquemment du nombre de ses invités.

Passée, à la mort de ce personnage, à un riche Indien, Taria-Topan, cette propriété, moins dénuée de confortable et d'agréments que les résidences de Zanzibar, avait reçu des célébrités assez marquantes. C'est là, qu'en 1866, l'illustre Livingstone s'était établi pour faire les préparatifs de sa dernière grande exploration. Une princesse russe, visitant les côtes d'Afrique, y avait séjourné. Voyageuse un peu romanesque et esprit bizarre, elle amenait partout avec elle son médecin, voulant faire entrer dans son hygiène et le



ZANZIBAR. — Puits d'El Hema, près de Gulioni : d'après une photographie prise par les missionnaires

traitement de ses maladies, en chaque endroit où elle résidait, seulement les produits alimentaires et thérapeutiques du pays. Le P. Baur avait été appelé à cette occasion à fournir d'utiles indications au médecin.

Plus tard, cette maison était devenue un lieu de changement d'air pour les Européens, qui y passaient quelques mois. L'air salubre et relativement frais qu'on y respire, la gaieté du paysage qui s'y déroule le long de la côte, reposaient et ranimaient les forces, promptes à se débiliter ailleurs.

Sir John Kirth, consul général d'Angleterre, et d'autres riches Anglais surtout s'y étaient succédé. Elle restait inoccupée depuis un certain temps, lorsque nous la louâmes. Le bail fut passé pour sept ans et signé le 16 mai 1884.

Les préparatifs d'occupations furent assez longs à cause des aménagements à faire. Cependant, à la fin de juillet, les travaux étant terminés, je résolus de bénir la maison et d'inaugurer l'Œuvre le 2 août, fête de Notre-Dame des Anges. Marie en fut constituée patronne, et tous les anges gardiens des pauvres Noirs de Gnambo, zélateurs. J'avais invité, pour cette circonstance, le consul français, M. Ledoulx, M. Van des-Elst, consul de Belgique, les Pères d'Alger et le chancelier du consulat de France. La messe fut célébrée dans la petite chapelle de l'Œuvre, gracieusement décorée (1). Notre

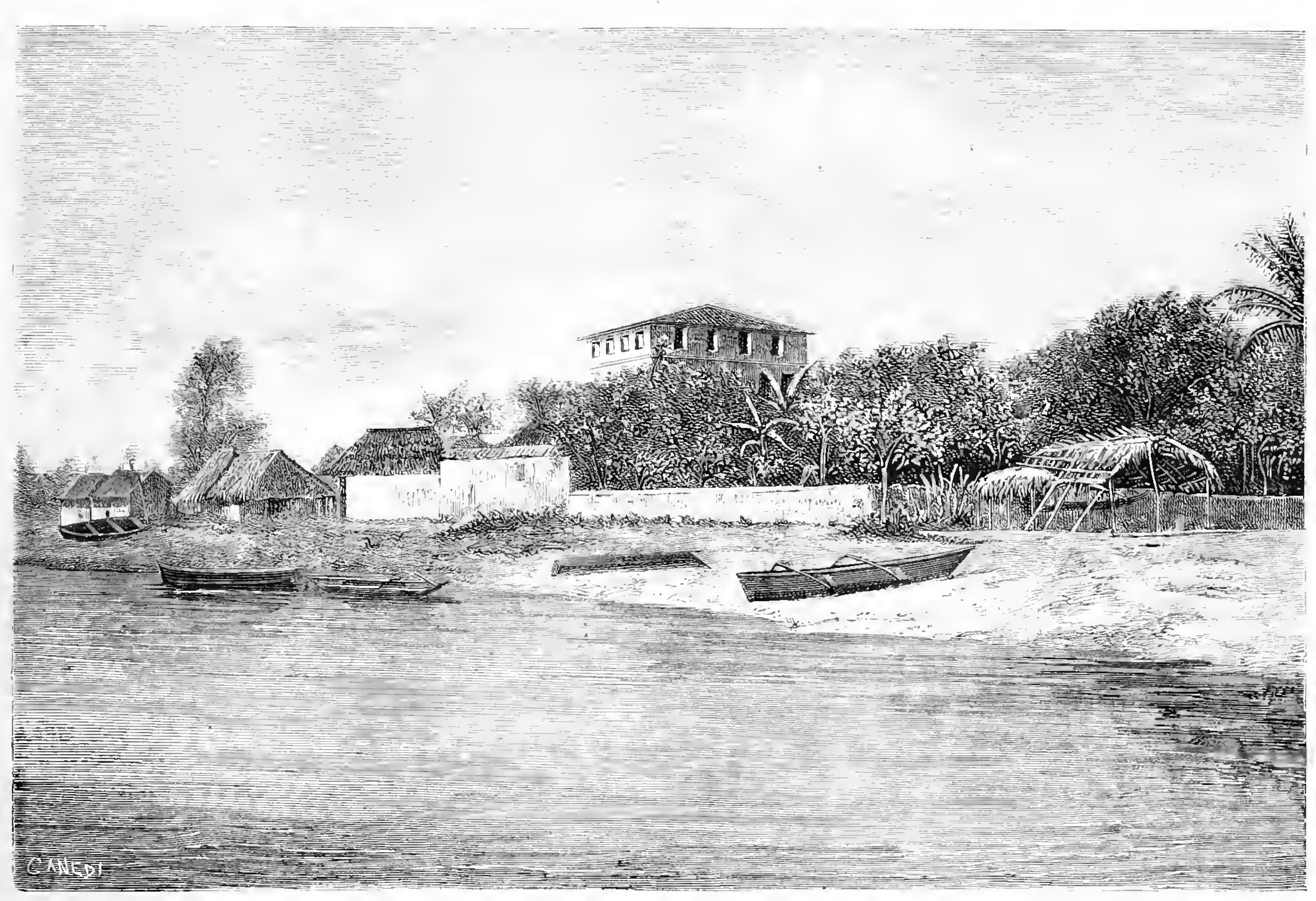
(1) C'est dans cette chapelle qu'a été placée la statue de la T. S. Vierge, donnée sous le nom de N.-D. de Zanzibar, par Mmes Pulcherie Desmoulins, Laure Guastalla, Jeanne Blache, Julie Habay, Augusta Dreesen, Aglaé Duval et M. Emile Robin.

Seigneur, une fois descendu sur le sol de Gnambo, où jamais encore Il n'avait pris asile, consentit à y demeurer prisonnier d'amour pour les âmes que leur charité exilait de France et les autres encore païennes, auxquelles il voulait adresser de plus près de si miséricordieux appels.

Le concours de M. le consul de France, pour cette sainte entreprise, ne nous avait pas été parcimonieusement prêté. Jugeant de l'Œuvre à tous les points de vue, il en appréciait le caractère éminemment chrétien et catholique, admirait l'abnégation et le dévouement qui l'inspiraient ; surtout il ne pouvait se défendre d'une légitime fierté, en pensant que c'était des mains françaises auxquelles était échue la noble mission de l'accomplir. N'était-ce pas, en effet, faire admirer et bénir, unies ensemble, et la religion catholique et la France dans ce qu'elles ont toutes deux de plus caractéristique, l'amour qui se dévoue ?

Les premiers jours, on ne vit se présenter que fort peu de malades. Nous étions prévenus de ces hésitations du début de la part des Noirs. Ces pauvres gens, en effet, qui ne connaissent que l'esclavage, honteux et tout égoïste exploitation de l'homme par l'homme et pour l'homme, ne pouvaient se persuader qu'on s'établissait à côté d'eux avec un complet désintéressement, rien que pour leur faire du bien.

Du reste, ils ont un peu peur du Blanc, dont la supériorité leur inspire souvent non moins de terreur que d'admiration.



ZANZIBAR. — Gulioni vu de la lagune; d'après une photographie prise par un missionnaire.

Il fallut donc les apprivoiser peu à peu. Ce fut aisé. Les premiers malades, pansés et traités avec la plus maternelle charité, amenèrent bientôt une surabondante clientèle.

Dès le 12 août, les consultations commencèrent. Le mot est peut-être relevé pour les traitements qui sont prescrits et appliqués à Gnambo. On n'y traite guère, en effet, que les indispositions ou maladies, dont toute personne, munie d'un bon manuel de santé, saurait avoir raison. Les cas difficiles sont réservés aux médecins attitrés; d'autres, on ne l'ignore point, n'ont pas droit d'hôpital à N.-D. des Anges. Ces éliminations une fois faites, l'office des hospitalières de Gulioni n'exige pas même le brevet d'officier de santé. Il demande, ce qui est plus difficile et plus rare, à coup sûr, le dévouement inspiré par un profond amour de Dieu. Le corps, en effet, quels que soient les soins qu'on lui prodigue, n'est qu'un prétexte, l'âme est le véritable objectif.

Sans entrer dans plus de détails par rapport au côté matériel de l'Œuvre de N.-D. des Anges, je dois dire que, au 1er mai 1885, le nombre des personnes qui s'étaient présentées, au moins une fois, pour recevoir des médicaments, s'élevait à deux mille cent quatre-vingt-seize. Ce chiffre témoigne de la grande confiance inspirée à la population de tout Gnambo. C'était précisément un des résultats souhaités comme moyen très efficace de gagner les cœurs et d'exercer une salutaire influence sur ceux dont il importe d'entreprendre, sans plus tarder, la conversion, quand la mort est imminente.

(A suivre).

PRÈS DES GRANDS LACS

DEUXIÈME PARTIE

LE TANGANYKA

Par Mgr CHARBONNIER, de la Société des Missionnaires d'Alger, provicaire apostolique du Tanganyka.

V

Chez le roi Roussavia, dans l'Ouzighé.

(Suite et fin 1)

X. *Les roitelets du Tanganyka recherchent l'amitié et la présence des missionnaires dans leurs États.*

Le mouvement qui se produit, surtout depuis deux ou trois ans, en faveur de nos missionnaires chez les souverains qui se partagent les rives du Tanganyka et les régions adjacentes est bien propre à encourager notre zèle, notre piété et notre générosité, à nous faire désirer instamment que de nouveaux ouvriers évangéliques aillent satisfaire au plus tôt aux pressantes réclamations de plusieurs autres de ces rois et de leurs peuples, comme on l'a fait l'année dernière pour le roi Poré et le roi Roussavia, auxquels on n'a pas donné la préférence sans faire quelques jaloux. Qu'on nous permette d'attirer un peu l'attention sur chacun d'eux, en exposant brièvement les démarches qu'ils ont faites dans le but d'amener nos Pères à aller s'établir chez eux.

1° *Le roi Roumongué.*

Nous avons appris qu'il regrettait vivement de nous avoir laissé partir de l'Ouroundi, lors de la mort du P. Déniaud: tous ses voisins lui en font des reproches. Il a conservé notre terrain et les arbres que nous y avions plantés, dans l'espoir, sans doute, de nous attirer encore à lui. Nos confrères semblent nous inviter du fond de leur tombe ou plutôt du haut du ciel à retourner dans cette mission qu'ils aimaient tant, malgré les peines qu'ils y avaient endurées au commencement de leur installation.

2° *Le roi Souïma.*

Plusieurs fois déjà, le bon roi Souïma avait envoyé son fils nous voir et nous témoigner son amitié par des présents. Après notre malheur de l'Ouroundi, il nous avait offert une installation chez lui. L'année suivante, au mois de novembre, il venait lui-même nous voir et nous prier avec instance d'aller habiter à côté de lui.

« Je veux des Blancs chez moi. »

Voilà ses propres paroles. Pour nous prouver son amitié, il nous laissa des vivres et nous fit présent de deux enfants de six à sept ans et d'une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans destinée à un de nos plus grands jeunes gens, qui, à plusieurs reprises, nous avait demandé une épouse.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 5, 12, 19, 26 juin, 3, 10, 17, 24 et 31 juillet et 7 août 1885.

Avant de se retirer, Souïma voulut voir de près les objets que nous avions dans notre maison. Il fut comme stupéfait d'entendre les sons de l'harmonium, de voir des hommes très forts qui, répondant à notre appel, venaient tenir notre electro-aimant, saisis par le fluide qui leur enlevait toute force, leur tendait les bras et leur faisait pousser des cris de grâce.

Dans la pharmacie il voit beaucoup de bouteilles et nous demande en quoi cela pouvait être fait, on le lui dit et c'est pour lui une nouvelle surprise ; il s'enquiert de ce qu'elles peuvent contenir, nous lui répondons que ce sont des remèdes; ce mot est bien vague pour lui et ne répond guère à l'idée qu'il s'était faite des remèdes dans son pays. Alors je prends un flacon d'alcali, je le lui présente et le prie de sentir. Les quelques pleurs qu'il ne put s'empêcher de verser lui démontrèrent, plus que toutes les paroles, l'efficacité de nos remèdes. Avant de partir, le roi Souïma se montra pleinement satisfait de sa visite et nous demanda une seule chose, en retour de ses présents, savoir : que nous allions nous-mêmes le visiter dans ses États. Après son départ, nous remerciâmes Notre Seigneur Jésus-Christ de tout notre cœur d'avoir inspiré à ce roi, encore payen, tant d'intérêt pour notre mission et nous le prions de le récompenser de ses bontés pour nous en lui accordant d'être un jour éclairé des lumières de la vérité.

3° *Le roi Mourouma.*

Le 13 janvier, nous étions à la lecture spirituelle, disent les Pères du Massanzé, lorsqu'une détonation d'arme à feu se fait entendre au seuil de notre habitation, puis un Wangouana apparait en nous annonçant que le roi Mourouma est campé près de Moulouéva et qu'il nous fera visite le lendemain.

Le lendemain, en effet, Mourouma arrive avec sa suite nombreuse. Il nous fait cadeau d'un bœuf, d'une vache et de quelques chèvres en disant au Père supérieur : « Me voici, je suis ton enfant. » Comme nous l'avons fait pour Souïma, nous nous appliquâmes à intéresser Mourouma en lui montrant tout ce que nous avions de plus beau et de plus curieux parmi les objets venus de France, miroirs, allumettes, aimant, musique, jumelles, fusils, feu obtenu avec des loupes, etc. Tout fut exhibé et examiné en détail. L'effet produit fut au-delà de toute expression. Des petits riens tiraient de la bouche de ces sauvages de vives exclamations. L'un d'entre eux, se tournant vers ses frères, leur dit avec un profond étonnement : « Mais ils font tout, ces Blancs, vraiment il n'y a que Dieu à les vaincre. »

Nous profitâmes de ces paroles pour les entretenir un peu des vérités du salut : nous leur disons, entre autres choses, que tout ce qu'ils venaient de voir ne sortait que de l'intelligence humaine, mais que nous connaissions une autre science bien plus parfaite, la science de Dieu, qui conduit au bonheur et que nous étions envoyés par lui pour les en instruire.

Quand le Père supérieur eut fini de parler, Mourouma le remercia, puis il lui dit :

« Vous savez que depuis longtemps je vous désire dans mes États, je vous répète aujourd'hui la même invitation. »

Sur le soir, il se retira, emportant de cette visite un souvenir ineffaçable. L'année suivante au mois d'avril, il vint encore nous voir pour faire amitié plus intime avec nous par le *pacte de sang*.

4° Le roi Mtamana.

Le petit royaume de Mtamana est situé sur la côte du Tanganyka ; le roi, comme c'est ici l'habitude, a donné son nom à ses États. Notre barque est passée souvent chez lui, soit de l'Ouroundi, soit du Massanzé pour aller à Oujiji ; il y a un bon port, ce qui est la cause que souvent on s'y est arrêté.

Nos relations ont toujours été très amicales avec Mtamana. Aujourd'hui, 14 mars 1883, il ne se contente pas de ses bons sentiments à notre égard, il nous envoie une députation avec un présent de sept chèvres et un grand pot de beurre en nous faisant prier d'aller nous établir sur son territoire, auprès de lui.

Son pays offre de belles positions ; un orphelinat et un village chrétien, en particulier, pourraient s'y développer à l'aise sur des terres fertiles, irriguées par une petite rivière et dévorées en ce moment par de grandes herbes.

Aux présents de Mtamana, nous répondons par des présents ; à ses avances, nous ne pouvons répondre que par de bonnes paroles, sans prendre d'engagement, à cause de l'incertitude dans laquelle nous sommes de recevoir bientôt de nouveaux confrères.

Ne pourrait-on pas dire des missions du Tanganyka : « *Videte regiones, albæ sunt. — Messis quidem multa, operarii autem pauci, rogate ergo Dominum messis ut mittat operarios* ».

VI. *Au Manyéma.*

Avantage d'une station au Manyéma. — Voyage facile. — Tipo-Tipo s'offre a y conduire les missionnaires du Tanganyka.

(Extrait d'une lettre du P. Guillet à Son Eminence le cardinal Lavigerie.)

Le voyage au Manyéma, comme je l'ai écrit précédemment est, d'ici, très facile et peu coûteux, beaucoup plus facile et moins que coûteux que celui de Tabora à Oujiji. Je crois qu'avec une subvention de vingt mille francs, nous pourrions, à trois, faire facilement le voyage et subsister pendant un an. Sans doute, ce sont de nouveaux frais à ajouter à ceux dont nous vous faisons déjà porter le poids écrasant; mais la charité des vaillants catholiques de France voudra-t-elle nous faire défaut et reculer devant une œuvre si belle, si urgente, si consolante même, à laquelle les missionnaires consacrent généreusement leur santé et leur vie. Non, non ; elle saura se maintenir à la hauteur de nos besoins, et Dieu en retour conservera à notre chère patrie sa grandeur et sa foi.

Les bonnes relations que le P. Jamet a établies avec Tipo-Tipo à Zanzibar, et que j'espère fortifier dans quelques jours, lors de son passage pour le Manyéma, nous aideront beaucoup et nous engagent à ne pas différer. Je vous rappelle que, de l'avis de tous les voyageurs européens et des Arabes, le Manyéma est un pays très salubre. Les Arabes qui, au Tanganyka, sont comme nous exposés à la fièvre, sont unanimes à dire qu'ils ne l'ont jamais au Manyéma.

Il serait donc urgent d'aller au plus tôt dans ce pays. Si nous tardons quelque temps, nous y arriverons, comme partout, après les ministres de l'erreur. Si nous y arrivons les premiers, nous pourrons occuper les meilleures places, et il est même à croire que les Anglais n'y viendront pas du tout. Je soumets cette remarque à votre haute sagesse et propose à l'arrivée de la nouvelle caravane de partir pour le Manyéma.

Votre Eminence a sans doute appris que les Anglais possèdent déjà sur le Tanganyka un beau bateau en fer à voiles et en ont reçu un bien plus grand en fer aussi et à vapeur au sud du lac. M. Hore s'occupe en ce moment de le monter. D'ici quelques mois il le promènera sur le lac du sud au nord, à l'admiration des indigènes. Sans doute, ce n'est pas avec son bateau à vapeur qu'il fera des prosélytes ; mais il est certain aussi que c'est en sa main un puissant moyen de faire prévaloir son influence.

J'ai eu occasion de voir ces jours derniers à Oujiji le fameux Tipo-Tipo, qui, comme vous le savez, parle en maître dans le Manyéma. Sur mon invitation, il est venu prendre le thé chez nous. Je lui ai parlé de notre intention de nous établir prochainement sur cette partie du Haut-Congo, lui ai exposé dans quel but, et lui ai demandé si nous pouvions compter sur son appui. « Notre but, lui ai-je dit, est d'instruire les indigènes, de leur apprendre à connaître, à aimer, à servir Dieu, et les sauver ainsi de l'enfer. » Voici quelle a été, en substance, sa réponse :

« Vous pouvez compter entièrement sur moi, venez quand vous voudrez, je sais qui vous êtes, et ce que vous cherchez dans la droiture de votre cœur. J'étais à Zanzibar quand Saïd Bargache a été honoré de votre Bwana-Mkouboua (haut supérieur) d'un très beau cadeau en témoignage d'amitié (il voulait parler de la mosaïque que le Saint-Père a envoyée au Sultan). Vous pouvez donc me regarder comme votre ami, je vous aiderai de toutes mes forces. Si vous voulez faire des excursions, aller jusqu'à la côte occidentale, je vous fournirai des hommes sûrs. Si vous voulez vous fixer dans le pays, vous me trouverez également à votre disposition ; mais je ne vous conseille pas de vous établir chez les Wangouanas, comme à Koua-Kasongo ou à Nyangoué, les Arabes ne reçoivent pas volontiers votre doctrine qui leur semble trop sévère. Il vous faut des sauvages et beaucoup de sauvages ; je vous conseille donc de passer le Loualaba et de vous installer chez Roussouma ou chez Kaboura à Mouavi ou à Imbani. Dans toutes ces localités, vous trouverez des populations très denses, vous y aurez tout de suite à vos instructions des milliers d'hommes. Dans ce pays vous n'aurez rien à craindre, ni des indigènes, ni des Wangouanas, parce que je suis maître et seul maître. Dès que vous serez prêts, écrivez-moi à Koua-Kanougo qui est à un jour environ de Nyangoué, où je réside habituellement. Si je n'y suis pas, je laisserai des ordres à mon frère, pour qu'il vous reçoive en ma place. Vous visiterez tout le pays dont je vous ai parlé, et choisirez l'emplacement qui vous conviendra le mieux. Quant aux enfants, vous en trouverez à racheter autant qu'il vous plaira et pas cher. »

Je m'empresse, Éminence, de vous communiquer ces excellentes dispositions, que je crois sincères. Je regarde cette offre comme aussi avantageuse à notre mission que l'a été celle de Mirambo à nos confrères du Nyanza. Il importe donc d'en profiter le plus tôt possible, aussi je n'attends que votre autorisation, ainsi que des missionnaires et des ressources, pour me rendre au Manyéma.

VII. *Nouvelles récentes de la mission du Tanganyka.*

Les lettres que nous avons reçues du Tanganyka le 19 février nous donnaient des nouvelles rassurantes de chacun de nos postes et nous annonçaient, en même temps, la fondation de la station Tchansa dans le Maroungou au sud-est du lac. Nous espérons que le prochain courrier nous apportera des détails sur cette fondation nouvelle.

Tel est l'exposé de la situation des Missions du vicariat apostolique du Tanganyka, sur lequel j'ai l'honneur d'appeler votre bienveillante attention. Tout imparfait qu'il est, il suffira néanmoins, j'en ai la confiance, à satisfaire le désir bien légitime manifesté par vous d'avoir des renseignements détaillés sur ces missions établies et entretenues avec le secours indispensable de l'Œuvre admirable de la Propagation de la Foi et la paternelle bienveillance de ses dignes directeurs.

FIN.

LE PREMIER MISSIONNAIRE DU JAPON AU XIXme SIÈCLE

Par Mgr FORCADE, archevêque d'Aix

VII

ARRIVÉE ET NAUFRAGE DU *Pacifique*. — CONTINUATION ET FIN DES NÉGOCIATIONS AVEC LE MINISTRE DU ROI. — LE RÉVÉREND BETTELHEIM A BORD DE LA *Cléopâtre*.

(Suite 1)

12 Juillet. — Vers une heure de l'après-midi, je reçois enfin une lettre de M. Le Turdu ; il ne m'a pas écrit plus tôt, parce que, d'heure en heure pour ainsi dire, le capitaine du navire échoué paraissait prêt à se mettre en route par terre pour aller trouver l'amiral.

D'après les renseignements donnés par mon cher confrère, le bâtiment en question est un brick de commerce nommé le *Pacifique* ; son capitaine s'appelle de Servan. Parti de Bordeaux en septembre 1845, il a visité plusieurs archipels du grand Océan, tels que ceux des îles Marquises, Taïti, Sandwich, etc., etc. Il se rendait en Chine quand un typhon lui a brisé son beaupré, et, comme il était assez près d'Oukinia, il s'est dirigé vers Nafa pour s'y réparer. Manquant de plans, et les vigies manquant de vigilance, il a été se jeter, dans la soirée du 7 courant, sur deux bancs de corail, au sud de la pointe *Saki-Barou* (Pointe-Abbey); il s'y est échoué, et il est resté en perdition depuis sept heures du soir jusqu'à quatre heures du matin. Le vent, heureusement, était tombé ; mais la mer était encore mauvaise, et le navire n'a cessé d'éprouver pendant tout ce temps des secousses horribles. Cependant, comme il est neuf et très solidement construit, il ne paraît pas avoir beaucoup souffert, et ne fait pas un pouce d'eau. Le capitaine se loue beaucoup des Oukiniens, qui sont accourus en grand nombre à son secours, ils ont travaillé toute la nuit avec une intelligence et une bonne volonté incroyables. Il paraît que, sans eux, tout était perdu.

Le capitaine, son associé M. de Laurencel et notre Anglais doivent nous arriver demain matin.

13 Juillet. — Les trois susdits personnages nous arrivent en effet, comme nous l'avait annoncé M. Le Turdu. L'amiral fait un chaud accueil aux deux Français ; il reçoit poliment mais froidement l'Anglais ; il les invite tous trois à déjeuner et à dîner.

M. de Servan et M. de Laurencel paraissent d'excellentes gens et des hommes distingués. Le premier, qui a des parents prêtres, paraît surtout s'intéresser beaucoup aux missions. Il me fait espérer qu'il repassera par ici l'an prochain.

14 Juillet. — L'Anglais qui n'a pas eu l'avantage de plaire aux officiers de la division, et qui a été très froidement reçu partout, estime sage de rebrousser chemin au plus vite. Sa chaise-à-porteurs appareille dès aujourd'hui, quatre heures du matin. Ses deux compagnons de route ne doivent s'en aller que demain.

Vers une heure de l'après-midi, le ministre Coudja, qui s'était fait annoncer dès le matin, arrive à bord avec son train ordinaire.

L'amiral le remercie d'abord, dans les termes les plus dignes et les plus gracieux, des secours et des soins récemment prodigués par le gouvernement et les habitants d'*Oukinia*, au navire français qui s'était échoué près de Nafa. Il lui offre deux grandes et belles glaces comme témoignage de sa reconnaissance pour le sauvetage du *Pacifique* et comme souvenir de ses propres rapports avec Son Excellence.

Le grand mandarin de répondre, à plusieurs reprises, que le pays, en venant au secours des naufragés, n'avait fait qu'obéir à ses propres lois et accomplir un devoir. Il refuse en conséquence d'accepter le cadeau que lui offre l'amiral. Pressé toutefois par les vives instances de celui-ci, il finit par se rendre. Suivant la coutume des siens, il refusait par politesse et en cédant aussi à des considérations politiques, mais au fond de son cœur il doit être enchanté, car le don qu'il reçoit est ici magnifique et hors de tout prix. Je ne crois pas exagérer en disant que les moindres verroteries sont estimées dans ce royaume presque à l'égal des pierres précieuses, puisqu'on les y appelle du même nom et que j'ai plus d'une fois vu des hommes, qui ne sont pas de la dernière classe de la société, s'extasier chez moi devant un prisme, un verre à boire et un miroir à barbe de la plus mince valeur.

Jusque-là tout allait vite et bien; la suite, comme on va

(1) Voir les *Missions catholiques* du 24 avril, 1er, 8, 22, 29 mai, 5, 12, 26 juin, 3, 10, 17, 24, 31 juillet et 7 août.

le voir, fut plus difficile. Bientôt le ministre remet à l'amiral sa nouvelle réponse, et comme la précédente fois on peut immédiatement juger à son air embarrassé qu'elle n'est point favorable. La lettre à peine remise, Son Excellence se prépare à recommencer son triple prosternement, le front jusqu'à terre ; et c'est à grand peine que l'amiral peut l'en empêcher, en lui représentant qu'en France un tel honneur ne se rend à aucun homme, pas même à l'Empereur, mais est réservé pour Dieu seul.

Chacun ayant pris sa place, l'amiral ouvre la lettre, et, sans plus tarder, se la fait traduire de vive voix par Augustin. En voici la teneur :

« Lettre préparée par Chang-ting-tcheou, ministre général de la ville de *Tchong-chou*, pour fatiguer de nouveau les oreilles de Son Excellence et implorer avec larmes sa miséricorde.

« J'ai reçu avec respect les avis de Son Excellence, et entre « autres celui-ci : « Je tâcherai de faire part à l'Empereur, « selon vos désirs, de la réponse que m'a remise le noble « royaume, et des raisons pour lesquelles il refuse l'amitié « et commerce; mais mon devoir étant de dénoncer l'état « des choses en toute fidélité et vérité, je n'oserai jamais « tromper l'Empereur par des mensonges, et ne pourrai « dire par conséquent, que le noble royaume soit aussi « pauvre et aussi misérable, etc... »

« Après avoir donc ouvert et lu cette lettre, j'ai été frappé d'une si insurmontable terreur, que, même en dormant et en prenant mes repas, je n'ai point eu de tranquillité d'esprit. Quoique je craigne de fatiguer les oreilles de Son Excellence, ce que j'ose cependant exposer de nouveau, c'est qu'en examinant ce vil royaume, comme il a été déjà dit, on trouve qu'il est aussi petit que la balle que lance l'arc; les îles qui lui sont soumises sont également petites. Il n'a ni or, ni argent, ni cuivre, ni fer; les fils et les étoffes de soie lui manquent; il n'a que quelques produits qui se réduisent à du sucre noir, du saki, des étoffes de bananiers.

« C'est pourquoi nous allons en Chine, et nous avons des communications avec l'île *Ton-Kia-la*; faisant actuellement un échange de produits, nous nous procurons ainsi en quelque manière les choses nécessaires à l'usage du royaume. Que si nous ouvrions une plus large voie au commerce, et si nous communiquions avec tous les royaumes, ce serait vraiment au-dessus des ressources du royaume. Car si nous faisions amitié avec le noble royaume pour que notre royaume lui devînt un centre de commerce, alors tous les autres royaumes pourraient arriver ici comme des nuées et ce serait certainement rompre toute communication avec *Ton-Kia-la*. Ce qui est plus à craindre encore, nous ne pourrions nous procurer beaucoup de choses nécessaires à notre usage, et le royaume en tomberait dans un réel état de ruine. Voilà des paroles vraies qui partent d'un cœur sincère, elles ne sont en aucune manière ni vaines, ni mensongères. C'est pourquoi, dans ma précédente lettre, j'ai osé déjà demander excuse.

« Quant aux navires du noble royaume qui relâcheront ici en passant, s'il en est qui aient besoin de vivres, nous les leur fournirons ; s'il en est qui aient besoin d'eau et de bois à brûler, nous les en pourvoirons également. Tout ce qui sera possible de procurer selon nos moyens, nous nous ferons un devoir de le donner de bon cœur.

« Nous considérons humblement que, bien que ce soit l'Empereur du noble royaume, qui doive par sa sagesse et son intelligence prendre la décision, il dépend cependant de la faveur de Son Excellence, faveur qui sera pour nous celle d'une nouvelle création, que cette décision nous soit avantageuse. Nous prions donc Son Excellence qu'abaissant jusqu'à nous sa miséricorde, quand elle sera de retour dans son royaume, elle expose du mieux qu'elle pourra, comme nous l'avons déjà demandé, l'état des choses à l'empereur, dont la bonté nous accordera ce que nous demandons.

« Voici ce que nous avons aussi considéré : Quand des hommes d'un autre royaume viennent ici, on leur met des gardes de toutes parts ; on les fait suivre sur les chemins. Il ne leur est pas permis de louer de maison ni de rester longtemps. C'est ce qui est établi par les lois. Nous prions donc Son Excellence de ramener avec elle maître Pierre (M. le Turdu). Alors *en haut* le roi, *en bas* les mandarins et tout le peuple de génération en génération, regardant de loin la terre occidentale, allumant des bâtonnets, saluant de la tête et des mains, nous souhaiterons à Son Excellence un grand et éternel bonheur. Ce que j'ai exposé est exact.

« L'an 26 de Tao-Kouang, le 21 de la 5e lune intercalaire, *Chan-ting-'chou*, ministre général de la ville de *Tchong-Chou*, au royaume de *Lieou-Kieou*, dénonce avec respect. »

On se souvient sans doute que l'amiral dans sa lettre ne parle que de moi et ne dit pas un mot de M. Le Turdu. Et voilà précisément pourquoi *Coudja* dans sa réponse ne parle que de M. Le Turdu, et de moi ne souffle mot. C'est ainsi que, dans ce pays, on a coutume de vous répondre *ad rem*! Cependant la vraie raison pour laquelle on parlait de l'un et l'on se taisait sur l'autre, c'est qu'on savait que je partais et que mon confrère restait.

Après avoir pris connaissance de cette lettre, l'amiral répondit :

« Depuis mon arrivée dans ce pays, j'ai constamment admiré le caractère de ses habitants, l'ordre et la tranquillité qui y règnent; j'ai conçu la plus haute opinion de sa moralité. Il a toujours été loin de mes intentions de faire ou d'exiger quoi que ce soit qui puisse être contraire aux intérêts ou même à la volonté du Gouvernement. Je suis parfaitement disposé à parler à l'Empereur selon vos désirs, et je ne doute pas que sa Majesté ne donne, dans sa justice et sa haute sagesse, une décision aussi favorable que vous pouvez l'espérer. Vous n'avez donc aucune espèce d'inquiétude à concevoir à ce sujet. »

Le ministre et les petits mandarins ont la joie peinte sur leurs figures ; on fait à l'amiral les plus vifs remerciements.

L'amiral continue :

« Mais, pour que la décision de l'Empereur puisse vous être communiquée, quand viendra le bâtiment qui l'apportera, il faut qu'il y ait des interprètes qui sachent parfaitement votre langue et la nôtre ; et Augustin ne devant pas

rester ici, comme je l'ai déjà déclaré, il n'y a que MM. Forcade et Le Turdu qui puissent en servir. Il y a donc pour vous comme pour nous utilité et même nécessité à ce que ces deux hommes demeurent dans votre pays, et comme une langue ne peut s'apprendre sans maîtres et sans livres, vous devrez leur procurer des maîtres et leur fournir des livres. »

Le ministre (non sans hésitation).

— « Oui, nous comprenons qu'il faut des interprètes; ces hommes que vous proposez pourront donc rester et on prendra soin de les instruire; mais ils devront s'en retourner par le bâtiment qui apportera la réponse de l'Empereur. »

— « Comme je l'ai dit, pour apprendre une langue, il faut des livres; leur en fournira-t-on ? »

— « Dans ce vil royaume, il n'y a pas de livres en langue du pays; il n'y a que quelques livres chinois. »

— « Ceci paraît inconcevable; dans tout pays civilisé, il y a des livres. Comment donc fait-on pour instruire vos jeunes gens, pour leur apprendre votre langue? il faut nécessairement qu'il y ait pour cela au moins quelques livres élémentaires; et ce sont ceux-là précisément que nous demandons. Tout le monde ici ne sait pas le chinois : Parmi les grands mandarins eux-mêmes, il en est, j'en ai des preuves, qui ne connaissent point cette langue : comment se seraient-ils procuré sans livres l'instruction suffisante? »

— « Dans ce vil royaume il n'y a pas de livres.

— « Encore une fois, c'est un fait incroyable. — Mais j'ai devant moi, dans la personne de Son Excellence et dans celle de ses interprètes, des hommes fort instruits; comment avez-vous pu acquérir sans livres autant de connaissances ? »

— « Si vous le voulez, on pourra leur écrire, et leur montrer, sans livres, les caractères du pays. »

— « Cela ne suffit pas; sans livres, on ne pourra jamais bien apprendre les caractères; et pourrait-on les apprendre, à quoi cela servirait-il ? »

— « Quand je serai de retour chez moi, j'en conférerai avec les mandarins que j'ai amenés de Chouï, et je donnerai ensuite une réponse. »

— « En vérité, je ne comprends pas qu'on me fasse sur une chose aussi simple et aussi facile tant de difficultés. — Ceci n'est point à mettre en délibération ; c'est une conséquence nécessaire d'un principe que vous-même vous avez admis. Vous avez reconnu qu'il fallait des interprètes; vous devez donc reconnaître qu'il faut leur apprendre suffisamment votre langue et pour cela leur donner des livres. »

— « Après que je serai retourné chez moi, et que j'aurai pu en conférer avec mon conseil, je rendrai réponse. »

— « Mais, encore une fois, il ne s'agit pas de délibérer sur une affaire si nécessaire et une question si simple? Quel danger voyez-vous donc à ce que les étrangers aient entre les mains quelques livres élémentaires? — Je viens de vous donner une grande preuve de ma bonne volonté, en vous promettant de parler en votre faveur à l'Empereur; je m'étonne qu'on y réponde de la sorte. »

— « Il faut au moins que je confère de ceci avec le mandarin appelé *Maître des hôtes*, qui est chargé spécialement du soin des étrangers. »

— « Comment! Son Excellence qui est envoyée ici pour traiter avec moi, ne peut-elle donc décider rien absolument par elle-même? Et faut-il pour trancher cette minime question, qu'elle en réfère à un de ses inférieurs qui n'est jamais venu ici, avec qui je n'ai jamais été en rapport, qui ne me connaît point, et qui peut-être, dans un moment d'humeur, répondra par un refus qui me choquera beaucoup ? »

— « Si j'ai parlé d'en référer au *maître des hôtes*, c'est que je craignais qu'en accordant la chose sans l'avoir consulté, il ne se crût pas plus tard le pouvoir de l'exécuter. Mais enfin, puisque vous le voulez, je lui donnerai l'ordre de faire instruire les interprètes aussi bien que possible. »

— « Mais enfin leur donnera-t-on des livres? Car c'est là la question. »

Le ministre, après quelques nouvelles hésitations et maintes petites délibérations avec ses interprètes, sans l'assistance de qui il ne tranche jamais rien :

— « Comme vous le voulez, on leur en donnera. »

— « Il serait bon aussi qu'un des vôtres apprît la langue française, afin que plus tard, lorsqu'il n'y aura plus de Français parmi vous (1), nos bâtiments venant ici puissent y trouver toujours un interprète. — Si vous voulez faire choix d'un homme intelligent, MM. Forcade et Le Turdu se feront un plaisir de l'instruire aussi bien qu'ils le pourront, et on lui fournira tous les livres qui lui seront nécessaires. »

(*A suivre*).

(1) Cette parole m'a fait peine, et je ne comprends pas encore pourquoi l'amiral non provoqué s'est exprimé de la sorte quand précédemment il avait su si bien éluder la question.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(ÉDITION FRANÇAISE)

M. Jules Ducray, paroisse de Combres, canton de Perreux, diocèse de Lyon. 500
Anonyme de Lyon, transmis par l'*Écho de Fourvière*.......... 83 50
Anonyme de Lyon.......... 5

Pour les missions les plus nécessiteuses (Cochinchine orientale).

Un abonné de Tours.......... 20

Pour le baptême d'enfants païens (Cochinchine orientale).

Anonyme du diocèse de Lyon.......... 250

Pour les missions du Tong-King.

M. Hébert, diocèse de Bayeux.......... 10
M. G., diocèse de St-Claude.......... 10

Pour M. Chaffanjon, au Kouy-Tchéou, afin de servir à la construction d'une chapelle de la sainte Vierge, sur la montagne.

Un paroissien de Lacapelle, diocèse de Cahors.......... 2 10
Anonyme de Caluire (diocèse de Lyon), transmis par l'*Écho de Fourvière*.......... 5

A Mgr Canoz, vicaire apostolique du Maduré, pour aider le P. Delpech à construire sa chapelle de Callicoulam.

Mlle de Blondinière, couvent des Bénédictines, Paris 17

A Mgr de Courmont, vicaire apostolique du Zanguebar, pour la mission et pour le rachat de deux nègres.

Des Professeurs et des élèves du petit Séminaire de Saint-Pé, diocèse de Tarbes.......... 250

Pour les œuvres du cardinal Lavigerie.

M. G., diocèse de St-Claude.......... 10

A Mgr Charbonnier, provicaire du Tanganyka, pour le baptême de deux enfants nègres sous les noms de Louis de Gonzague et de Jeanne.

Anonyme de Saumur, diocèse d'Angers.......... 25

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



ZANGUEBAR. — Les deux hospitalières de N.-D. des Anges et leur infirmière ; d'après une photographie tirée par un missionnaire (voir page 401).

LES

VICTIMES DE LA PERSÉCUTION EN COCHINCHINE

Au moment de mettre sous presse, nous recevons de M. le Supérieur des Missions Étrangères ce télégramme que lui adresse Mgr Van Camelbeke, vicaire apostolique de la Cochinchine orientale. C'est le cri de détresse d'un père qui pleure ses cinq missionnaires martyrisés et ses dix mille chrétiens massacrés. Nos lecteurs, nous en sommes certains, écouteront la prière du vénérable évêque et aideront l'Œuvre de la Propagation de la Foi à sauver la vie de ces infortunés, victimes de leur amour pour l'Église et la France.

Mgr Van Camelbeke télégraphie de Saïgon :

Près de dix mille chrétiens réfugiés ici meurent de faim. Envoyez secours abondants. Urgent.

N° 846. — 21 AOUT 1885.

CORRESPONDANCE

CONSTANTINOPLE

On nous écrit de Constantinople, le 4 août 1885.

I.

Je dois vous communiquer une bien triste nouvelle. Vos lecteurs connaissent la question des églises syriennes de Mossoul. Elle avait été réglée définitivement du temps de M. H. Fournier, l'ancien et sympathique ambassadeur de la France près la Porte Ottomane. Le Patriarche des Jacobites (Syriens schismatiques) avait comme représentant M. S. Rabban Hurmuz, chaldéen de Mossoul, devenu protestant, antiquaire de renom et autrefois ami

de sir Henry Layard, consul anglais à Mossoul. Sir Henry Layard, ambassadeur d'Angleterre dans cette capitale, avait été chargé par son ami, Rabban Hurmuz, de défendre le parti des Jacobites, tandis que l'ambassadeur de France soutenait la cause de l'archevêque syrien catholique de Mossoul. Celui-ci, comme le Patriarche des Jacobites, se trouvait alors à Constantinople : or les deux ambassadeurs tranchèrent la question en qualité d'arbitres, et leur sentence fut transmise à la S. Porte par une note identique. La S. Porte, ratifiant cette sentence arbitrale, rédigea un firman qui, sanctionné par S. M. le Sultan, fut solennellement publié et communiqué aux deux parties intéressées.

L'exécution eut lieu sans aucun incident, le partage des églises contestées se fit conformément à la teneur du firman : M. P. Rabban Hurmuz, qui représentait les intérêts des Jacobites, se déclara satisfait du résultat; mais le patriarche des Jacobites, trouvant que la meilleure des églises était échue à Mgr Benni, désavoua M. Rabban Hurmuz, réclama contre l'ingérence de sir Layard et porta plainte jusqu'à la reine Victoria. Il adressa aussi des requêtes à la S. Porte, contestant l'équité du firman. Mais la S. Porte opposa le fait accompli.

Plus tard, du temps de M. Tissot, qui succéda à M. Fournier, l'ambassadeur d'Angleterre, molesté par le patriarche jacobite, tenta de faire auprès de M. Tissot une demande de révision du jugement; mais M. de Freycinet, consulté par M. Tissot, intima l'ordre de ne pas revenir sur la *chose jugée*.

Il semblait que tout était fini lorsque l'archevêque jacobite de Mossoul partit pour Constantinople. Plus heureux que son patriarche, il réussit à obtenir un iradé impérial abrogeant le dernier firman et lui cédant l'église contestée de *Tahara*. On n'eut vent de ce revirement de la S. Porte que bien après la publication de l'iradé : les deux ambassades de France et d'Angleterre ont été les dernières à en avoir connaissance.

Des plaintes furent portées à la S. Porte ; mais l'archevêque jacobite, en possession du nouvel iradé, se hâta de se rendre à Mossoul et, présentant l'ordre viziriel au valy, en requit l'exécution immédiate. Le valy, se conformant à sa teneur et sans tenir compte des remontrances de Mgr Benni, qui priait de lui accorder un délai raisonnable afin de plaider sa cause, comme d'ailleurs une clause du nouvel iradé lui en reconnaissait le droit, s'empara par surprise, le 31 juillet dernier, de l'église de Tahara et la remit à l'archevêque jacobite.

Voilà donc une église desservie depuis nombre d'années par le culte catholique, enlevée par la force armée et remise au culte jacobite. Il est inutile de faire des commentaires sur ce fait regrettable. Je suis sûr que si le Conseil d'Etat avait, comme il le devait, interrogé Mgr Benni avant d'annuler une chose jugée, il n'aurait pas osé prendre semblable décision.

II

Le Patriarcat arménien non-uni paraît très alarmé des conversions nombreuses qui ont eu lieu dans la province de Diarbékir, ainsi que je vous l'avais exposé dans ma dernière correspondance. D'après le *Arevelk*, son organe officiel, le patriarche a télégraphié à l'évêque grégorien d'Ourfa de partir sur le champ pour Diarbékir et de chercher à arrêter le courant de conversions ; mais, l'évêque ayant répondu qu'une indisposition l'empêchait de faire le voyage, le patriarcat s'est adressé à l'évêque de Karpouth : celui-ci a allégué son âge avancé. Le Patriarcat s'est enfin décidé à hâter la nomination de l'évêque de Mouche, qui, après avoir visité une fois son diocèse, passera à Diarbékir pour tenter de paralyser les conversions. Mais ce mouvement de retour à l'Eglise romaine étant l'œuvre de Dieu, l'évêque de Mouche travaillera vainement à le détruire ou à l'affaiblir. En attendant, Mgr Ferahian télégraphie à son patriarche, Mgr Azarian, pour lui annoncer des succès nouveaux et demander l'envoi de deux missionnaires arméniens, ainsi que les moyens nécessaires pour entretenir ces nouvelles missions. Mgr Azarian espère que l'Occident lui procurera des secours extraordinaires et qu'on pourra faire face à ces œuvres si pleines d'espérance.

Le gouverneur de Malatia s'étant démis de ses fonctions pour cause de santé, de retour à Constantinople, a cru de son devoir d'exprimer à Mgr Azarian toute sa satisfaction au sujet de l'éducation que les Sœurs arméniennes de l'Immaculée-Conception donnent aux jeunes filles : il les appelle des *anges*, et fait ressortir tout le prix de cette Institution. Il ajoute que ces religieuses édifient les habitants de Malatia sans distinction de race ni de religion, qu'il leur a confié sa propre fille et n'a qu'à se louer de sa détermination. Sa femme fréquentait souvent l'établissement des Sœurs et achetait des objets confectionnés par les jeunes filles pauvres afin d'encourager l'Institution.

L'ex-gouverneur pria en même temps le patriarche de construire à Malatia une habitation convenable pour les Sœurs ; le logement actuel étant étroit et malsain, les Sœurs souffrent souvent des indispositions et voient leur santé s'affaiblir à vue d'œil. Cette démarche de l'ex-gouverneur n'est-elle pas un sujet digne de méditation? Un musulman, un fonctionnaire se faisant l'avocat des Sœurs arméniennes, et priant le patriarche de les envoyer sur d'autres points de l'Arménie. « C'est le plus grand bienfait que vous puissiez accorder, dit-il au patriarche, aux populations de notre Empire. » Il faut noter que les Arméniens schismatiques et les Sociétés bibliques possèdent à Malatia des établissements qui, par leur luxe, dépassent de beaucoup l'humble habitation des Sœurs catholiques ; or, l'ex-gouverneur de Malatia était bien loin de leur donner le même éloge.

A la suite de ce témoignage précieux, S. B. Mgr Azarian a résolu de faire quelque chose pour améliorer la condition de l'Institution des Sœurs de Malatia. Mais il espère que de fervents catholiques et surtout des dames charitables, imitant la femme musulmane de l'ex-gouverneur, voudront bien apporter leur obole et encourager, comme elle, ces bonnes Sœurs.

INFORMATIONS DIVERSES

Afrique centrale. — Le R. P. Bonomi, miraculeusement échappé des mains du Mahdi, est arrivé à Rome le 9 août. Il apporte avec lui toute une collection d'objets de curiosité qui sont destinés au Souverain-Pontife. Il se propose de présenter à Léon XIII et à la Propagande un rapport détaillé sur les résultats de sa mission.

Son Em. le cardinal Siméoni, préfet de la Propagande, a reçu avec effusion l'héroïque missionnaire. Le Saint-Père lui a accordé une audience particulière dans laquelle il l'a comblé des témoignages de sa haute et paternelle bienveillance.

Saint-Albert *(Canada)*. — On écrit de Fort Qu'Apelle au journal *Le Manitoba* :

« Mgr Grandin a célébré dans notre église un service pour le repos de l'âme de ses deux missionnaires, les RR. PP. Fafard et Marchand. L'assistance était nombreuse. Il était facile de lire sur la figure du vénérable évêque le chagrin qui remplissait son âme ; mais c'est surtout après la messe, lorsqu'à la demande du Supérieur de la mission, le R. P. Lebret, il adressa la parole aux Métis, que l'on put comprendre quelle peine il éprouvait. En parlant de l'horrible massacre du lac la Grenouille, le prélat dit :

« ... Trois mois auparavant, les Sauvages me protestaient de leur « respect et de leur obéissance envers ces mêmes missionnaires « qu'ils ont massacrés. Ils étaient loin alors de vouloir les tuer. D'où « est donc venu chez eux un tel changement ? Pourquoi se sont-ils « portés à de tels excès ? Ah ! c'est que des gens instruits et plus « coupables qu'eux leur ont donné de mauvais conseils et leur « ont fait croire que le prêtre était leur ennemi et était vendu au « gouvernement pour les perdre. Deux excellents missionnaires « ont été massacrés par ces mêmes sauvages pour le salut des- « quels ils avaient tout quitté ; ils sont tombés victimes de leur « zèle, le Vendredi Saint, quelques instants après avoir renouvelé « la mémoire d'un sacrifice qui a dû être une excellente prépara- « tion au martyre.

« N'est-ce pas aussi pour avoir rejeté les conseils de leurs prê- « tres, pour s'être persuadé qu'ils étaient leurs ennemis, pour « s'être laissé tromper par un insensé, que nos pauvres Métis de « la Saskatchewan ont attiré sur eux tant de malheurs, et même « ont en quelque sorte apostasié leur foi ?

« Quoi de plus triste que de rencontrer sur le chemin nos pau- « vres Métis de la Saskatchewan misérablement vêtus, eux qui « l'année dernière avaient encore des établissements si prospères. « J'ai déjà tant versé de larmes que j'en trouve à peine pour « pleurer de tels malheurs... »

« En disant ces mots, Mgr Grandin éclata en sanglots. Il ne put continuer. La vue de ce saint vieillard pleurant la mort de ses missionnaires et les malheurs de ses diocésains, était de nature à arracher les larmes aux cœurs les plus durs. L'assistance se retira douloureusement impressionnée et pénétrée de sympathie pour ce pasteur qui compatissait si vivement aux maux de son troupeau. »

LE CHOLÉRA ET SON TRAITEMENT

Par le R. P. Fiorovich, jésuite et missionnaire à Beyrouth.

L'apparition en Europe du terrible fléau donne une douloureuse actualité à cette étude que nous adresse un Père jésuite, depuis de longues années missionnaire à Beyrouth.

Le choléra a pris son origine dans les Indes ; il s'est répandu dans le monde entier. Partout où il a passé il a semé l'épouvante et la mort. On calcule que, depuis 1817, il a tué près de cent millions d'hommes. La science a épuisé ses moyens, et le spécifique n'a pas été trouvé.

Traitement ancien du choléra

Ceux qui sont atteints du fléau ressentent d'abord les symptômes du mal. Une diarrhée légère se déclare : on la méprise, on vaque à ses affaires comme à l'ordinaire. On mange avec peu d'appétit. Tout à coup on est saisi par de grandes douleurs qui forcent le malade à garder le lit. Les vomissements et les selles se succèdent avec précipitation, on s'effraie, on court chercher le médecin. Avant que celui-ci soit arrivé, le mal a fait de grands progrès. Le médecin arrive, il constate la maladie, il ordonne la potion. Avant que cette dernière soit préparée, beaucoup de temps s'écoule et les crises se succèdent avec précipitation.

Le cholérique se refroidit. Plusieurs médecins s'efforcent de le réchauffer par des infusions bouillantes, par des frictions ou avec des couvertures ; mais le plus souvent ceux qui frictionnent le malade lui laissent les jambes et différentes parties du corps découvertes. Le malade s'agite dans les douleurs, les spasmes ; il se découvre sans cesse. Ceux qui l'entourent ont peur de respirer les émanations du cholérique, et plusieurs pour se garantir ouvrent portes et fenêtres. Le malade se refroidit ainsi de plus en plus, et il devient de toute impossibilité de le réchauffer, de le faire transpirer. A mesure que le mal progresse, le cholérique se refroidit. Bon nombre de médecins admettent en principe la nécessité de la transpiration ; mais en pratique ils n'emploient pas tous les moyens nécessaires pour l'obtenir, parce que leur confiance dans ce traitement n'est pas suffisante. Comme ils ont échoué souvent, ils cherchent et essaient différents moyens de guérison. L'un ordonne une saignée, l'autre non. L'un administre des vomitifs, l'autre des purgatifs, le plus grand nombre des astringents. L'un prescrit des bains froids, un autre des bains chauds ; l'un des boissons chaudes et l'autre de la glace, d'autres défendent toute boisson ; celui-ci fait frictionner avec une matière, celui-là avec une autre ; l'un administre telle potion, un second telle autre. Chaque médecin cherche et tâtonne, ignorant que la transpiration seule peut guérir cette maladie et que toutes les potions et traitements doivent tendre à un seul but, faire transpirer le malade.

J'ai observé que certains médecins introduisent dans les potions alcooliques qu'ils donnent aux malades plusieurs ingrédients qui les rendent très violentes. Si ces potions

étaient données en deux ou trois fois et à doses modérées, elles ne pourraient pas nuire, mais voici ce qui arrive. Le médecin, voyant le mal s'aggraver d'heure en heure, ne sachant plus que faire, continue à administrer ces potions, espérant quelque bien imprévu. Ces boissons alcoolisées donnent à la tête du malade et, reçues dans un estomac épuisé par les vomissements et les selles continuelles, achèvent pour ainsi dire de l'empoisonner. D'autres médecins font frictionner le malade avec des matières si fétides qu'un homme sain ne pourrait en supporter l'odeur. Souvent ceux qui soignent le malade, et quelquefois le médecin lui-même, par peur de la contagion, mettent dans la chambre des alcools, des sels volatils, etc. Ces exhalaisons, ces odeurs fortes fatiguent énormément la tête et l'estomac du sujet, car l'estomac et la tête s'influencent naturellement beaucoup; en agissant ainsi, on contribue souvent à tuer le malade, tandis qu'il aurait peut-être surmonté le mal par les seules forces de la nature.

J'ai jugé nécessaire de noter ici tous les défauts du traitement actuel afin qu'on puisse les éviter à l'avenir.

Méthode pour traiter le choléra

J'ai étudié les caractères du choléra : après une expérience suffisante, et, tout en remerciant le Seigneur, auteur de toute lumière, je déclare :

1° Qu'aucune maladie n'est plus facile à guérir que le choléra ;

2° Que le grand secret de la guérison consiste à attaquer le mal dès son début ;

3° Que l'unique résultat à obtenir dans le traitement consiste dans la transpiration ;

4° Que plus on retardera l'attaque de la maladie, plus il deviendra difficile de faire transpirer le malade et par suite de le guérir ;

5° Que lorsque le cholérique n'a pas transpiré et que la réaction ne s'est pas faite, la mort surviendra ou une espèce de fièvre typhoïde souvent plus dangereuse que le choléra lui-même.

6° Que tout homme peut se guérir du choléra sans l'assistance du médecin.

Le choléra est-il contagieux

Cette question est débattue depuis l'apparition du fléau. Un grand nombre d'anciens enseignent que le choléra ne se contracte pas par le contact du malade, mais seulement par l'air ambiant.

La conférence sanitaire internationale réunie à Constantinople en 1866, se basant sur un grand nombre de faits, a été d'accord sur cette opinion. Elle a reconnu que l'homme est le principal agent importateur de la maladie. Elle a reconnu encore que l'air ambiant est le véhicule principal de l'agent générateur du choléra; mais que la transmission de la maladie par l'atmosphère reste, dans l'immense majorité des cas, limitée à une distance très rapprochée du foyer d'émission..... que l'air ambiant est le principal, sinon le *seul* véhicule du principe cholérique.

D'après des faits que je citerai, j'ai constaté que, le choléra régnant dans une localité, qu'on communique avec un cholérique ou non, on peut être également atteint du fléau, car la contagion n'existe pas dans le cholérique même, mais est répandue dans toute la région où règne le fléau.

La peste est contagieuse; si on touche un pestiféré, ou ses habits seulement, on est presque certain de contracter le mal. A peine quelques individus échappent-ils à cette loi, comme par privilège. Je parle de la peste en toute connaissance de cause, et cela d'après ma propre expérience. Ceux qui ne touchent ni les pestiférés, ni aucun objet qui les a approchés, ne sont pas atteints : c'est un fait certain.

Le contraire se produit pour le choléra.

Il n'est contagieux ni par l'attouchement, ni par l'aspiration. Les médecins et infirmiers sont toujours moins attaqués par le fléau, même après avoir, durant des heures, frictionné les malades, respiré toutes leurs exhalaisons.

J'étais à Beyrouth (Syrie) à l'époque des deux choléras de 1865 et 1875. Dans ce moment solennel, le missionnaire devait se dévouer tout entier au service des cholériques. Nous étions jour et nuit au chevet des malades, tandis que quinze Sœurs de charité s'occupaient des femmes. Nous remplacions souvent les parents qui s'étaient enfuis. Pour remplir notre ministère de prêtres et d'infirmiers, autant que pour relever le courage des peureux, nous avons dû bien souvent et pendant des heures entières rester courbés sur les malades, les frictionner, leur rendre tous les services; toutefois aucun médecin, aucun missionnaire, aucune Sœur de charité, aucun domestique de l'hôpital ne fut atteint du fléau. La même immunité fut constatée en Égypte parmi les religieux et les religieuses. Dans tous les pays où le choléra a paru, ceux qui ont servi les cholériques ont été les plus épargnés. On peut donc conclure avec certitude qu'il n'est pas contagieux.

Le choléra n'est pas contagieux, même si on dort avec le malade, ou dans le lit non purifié du malade ou du mort; ces expériences ont été faites ailleurs, et même c'est ce que j'ai constaté souvent pendant les deux choléras de Beyrouth. La classe ouvrière est très pauvre dans ce pays, il n'y a qu'une seule chambre et même parfois qu'un seul lit pour toute la famille. J'ai vu des personnes de tout âge, dormir côte-à-côte avec des cholériques, se coucher après la guérison ou la mort dans le même lit, sans même l'avoir purifié. Il m'est souvent arrivé de faire couvrir les cholériques de toutes les couvertures ou autres vêtements qui se trouvaient dans la pauvre maison. Le soir même, la famille se servait de ces habits tout imprégnés des matières du malade : chose étonnante et même incroyable, dans ces familles où il n'y avait qu'un seul lit, je n'ai pas constaté d'autre cas de choléra. J'ai suivi ces faits avec la plus grande attention ; dans aucun pays peut-être on n'a pu les établir avec la même évidence qu'ici.

Par conséquent on ne doit pas craindre de soigner les cholériques, car leur guérison dépend uniquement des petits soins qu'on leur donne. J'ai vu des médecins qui n'avaient pas le courage d'entrer dans la chambre d'un cholérique; des maris abandonner leurs femmes; des mères, leurs enfants. Les hommes intelligents doivent rassurer le peuple et, s'ils ont du cœur, donner l'exemple. On a observé que le choléra frappe quelquefois plusieurs per-

sonnes dans la même famille et quelquefois un groupe de maisons. Quelques-uns attribuent cela aux commotions morales, à la peur, à la douleur de la perte des parents, d'autres en plus grand nombre l'attribuent à la contagion : pour moi, je crois que ces cas ne dépendent que du caprice du fléau; car beaucoup plus souvent il frappe un seul individu dans une nombreuse famille, quoique tous les membres de la famille aient eu la même peur et les mêmes commotions morales.

Plusieurs croient que les évacuations du cholérique communiquent le mal, et qu'il faut les enterrer. Les faits que j'ai cités prouvent le contraire; je donnerai encore une autre preuve. Pendant les deux épidémies auxquelles j'ai assisté à Beyrouth, dans l'hôpital, ces évacuations étaient versées dans les lieux communs. Les nombreux linges étaient pénétrés de toutes les matières cholériques, et cependant aucune laveuse, ni aucune autre personne de l'hôpital ne fut atteinte du fléau. Néanmoins pour plus de sûreté, on pourra enfouir les matières du cholérique et éviter autant que possible les émanations du malade.

Le choléra est-il foudroyant

Plusieurs, en temps d'épidémie, tremblent d'être frappés subitement par le choléra. Plusieurs médecins célèbres assurent au contraire que le choléra n'est jamais foudroyant, c'est-à-dire qu'il n'arrive jamais tout à coup avec violence, mais que toujours il s'annonce et prévient par des indispositions légères. Ces symptômes se développent peu à peu jusqu'à ce qu'éclate le choléra proprement dit. Je n'ai jamais rencontré un seul cas de choléra foudroyant ; s'il s'en produit quelqu'un, ce doit être très rarement. Au reste, si le mal est attaqué dès son début, on se guérira infailliblement, en suivant mes prescriptions.

(A suivre.)

NOTRE-DAME DES ANGES

OU

UN HOPITAL A ZANZIBAR

PAR MGR DE COURMONT

de la Congrégation du Saint-Esprit, vicaire apostolique du Zanguebar.

(Suite et fin 1)

Quels ont été jusqu'ici, au point de vue des âmes, les résultats obtenus à N.-D. des Anges? J'ai dit que la zélée directrice de l'Œuvre ne se contente pas de donner des remèdes à ceux qui se présentent à Gulioni. Elle profite de ses loisirs pour visiter les cases et s'enquérir de l'état des vieillards, des malades et des petits enfants en danger. Pour ceux-ci, elle les baptise à l'insu de leurs parents. Quant aux malades ne laissant pas espoir de guérison, elle tâche de les faire porter à l'hôpital.

Mais écoutons un instant le récit qu'elle a fait de ses pieuses conquêtes, comme aussi des insuccès moins fréquents qu'elle a essuyés.

« Le premier malade, Abdalla, arabe de Mascate, entra à l'hospice le 16 août. Il était atteint de la dyssenterie. Dans une de mes tournées dans les cases, je le reconnus pour un de ceux qui venaient recevoir des remèdes, alors qu'il était encore sur pied. J'exprimai le désir qu'il fût porté à l'hôpital pour être mieux soigné; et ses parents, lui surtout, y consentirent. Le mal était ancien; le pauvre homme épuisé; je n'avais donc aucun espoir de le guérir. Mais je pouvais le sauver. Discrètement, prudemment, je lui fis quelques ouvertures. Il accueillit mes paroles, touché jusqu'aux larmes des soins que je lui prodiguais. Je lui parlai du *dawa*, c'est-à-dire du *remède* du bon Dieu, du baptême, qui guérit l'âme et fait vivre même après la mort. Tout cela le surprit, l'intéressa. Il consentit à se laisser instruire. Bientôt il fut prêt, et il ne s'agissait plus que de guetter l'instant propice pour le régénérer. Le 24 août, à neuf heures du soir, voyant que sa faiblesse croissait, je lui donnai le baptême. Sa famille, désireuse de le voir mourir chez elle, était venue pour le chercher; mais lui, devenu chrétien, ne pouvait consentir à nous quitter. Il réclamait deux ou trois jours encore, et disait, en me regardant d'un air suppliant : « Quoi ! la *Bibi* (la dame) permettra donc qu'on m'emporte ! » Purifiée par le baptême, cette âme était belle à contempler, sous les traits amaigris d'un visage presque expirant. Je lui parlais de Dieu, du bonheur qu'il aurait de le voir bientôt, des joies du ciel. Et lui de me répondre : « Oh ! oui, j'aime Dieu de tout mon cœur et « plus encore que la *Bibi*, si bonne pourtant, et que j'aime « aussi beaucoup. » Il fallut déférer, cependant, au désir des parents. Mais trois heures après sa rentrée chez eux, il expirait.

« La seconde malade, Misiki, entra à l'hôpital le 26 août, pour y mourir dans des dispositions bien différentes. C'était une malheureuse esclave, rejetée par son maître, qui n'en voulait plus, la sachant incurable. Ni mes bontés, ni mes soins, ni mes prières, rien ne put toucher ce cœur. Le 3 septembre, elle expira, sans vouloir même entendre prononcer le nom de Dieu.

« Le 27 septembre, mourait Dafarini, baptisée et joyeuse, bien qu'elle souffrît d'affreuses douleurs.

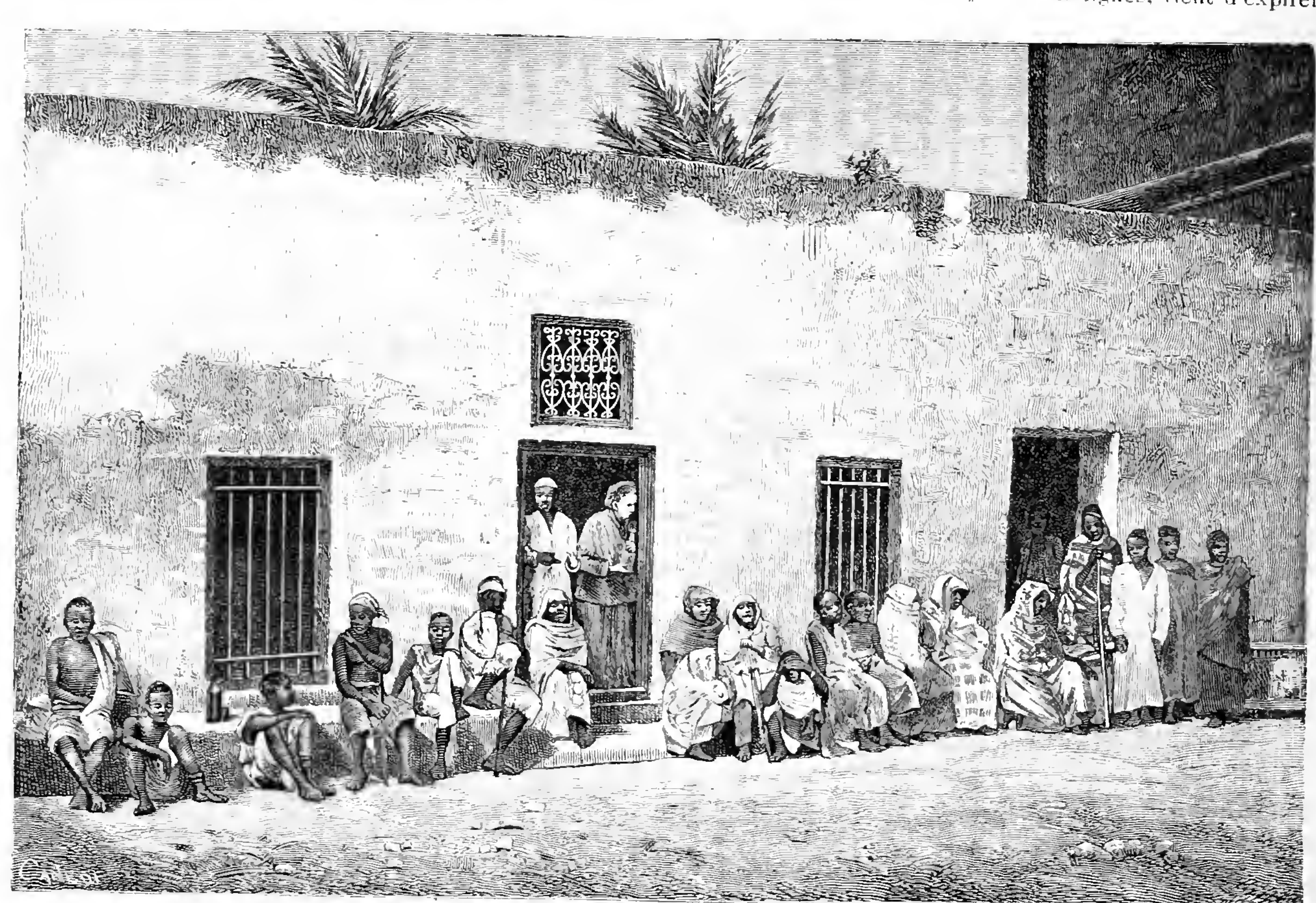
« Le démon livre de rudes assauts à ces pauvres malades dont il entrevoit la conversion. Une fois surtout, je pus assister, désolée, à l'une de ces luttes, dont l'issue fut terrible. C'était un musulman. Je lui parlai, commençai à l'instruire avec quelque succès. Docile à ma voix, il se montrait assez souple et complaisant. Quelque temps, je crus le gagner. Pourtant, je remarquais qu'après lui avoir parlé, le laissant à lui-même, je le retrouvais moins bien disposé, quand je l'entreprenais de nouveau. Cet homme espérait guérir, et il se revoyait au milieu des siens, professant, s'il se convertissait, une religion qu'ils exècrent. Son cœur semblait presque gagné ; mais le respect humain fut le plus fort. Une de ses dernières paroles fut un « *sitaki* » énergique, qui signifiait : « Je ne veux pas » de ta religion. Il mourut peu après.

« Mais j'eus un bien doux dédommagement dans la mort d'un Indien du nom d'Ismaël. Il venait de chez un négociant

(1) Voir les *Missions catholiques* des 7 et 14 août 1885.

de Zanzibar, et était rongé par une affreuse plaie. Je ne sais quoi m'attachait à son âme qui me semblait marquée d'un sceau de prédestination. Aussi, je priais beaucoup pour elle. Je le comblais de soins, et son cœur reconnaissant s'ouvrait à mes insinuations. Je l'instruisis. Mon dévouement surtout à panser sa plaie donnait de l'empire à mes paroles. Le 7 janvier fut une journée de bonheur pour moi. Le cher malade, suffisamment instruit, exprima le désir de recevoir le « *dawa* » de l'âme, « le remède de l'âme apporté ici-bas, disait-il lui-même, par Jésus-Christ, Dieu. » Sa fin approchait, je n'aurais pas eu le temps peut-être de faire venir un Père de la mission: je le baptisai donc tout de suite, lui donnant le nom d'Eugène, en souvenir d'un frère bien-aimé. Impossible, à partir de ce moment, de me séparer de lui. Quand je m'éloignais un peu, sa voix mourante me rappelait : « Mama ! Bibi ! » Il fallait revenir aussitôt près de lui. Je restai donc, priant à ses côtés et mes mains dans les siennes, dont je sentais les défaillantes étreintes, comme une muette expression de sa foi et d'un bonheur déjà goûté par anticipation. Il mourut ainsi, sans que je pusse saisir l'instant de son dernier soupir. Philomène, une chrétienne de la mission et mon infirmière toujours dévouée, qui m'aidait à le soigner, ainsi que tous ceux qui assistèrent à sa mort, restèrent ravis de ce spectacle si consolant.

« Enfin, au moment où j'écris ces lignes, vient d'expirer



ZANZIBAR. — La cour de l'hôpital de Notre-Dame des Anges au moment d'une consultation: d'après une photographie prise par un missionnaire.

une jeune fille de dix-huit ans, victime d'un incendie où six personnes ont péri à Zanzibar. Elle était la septième atteinte, et me fut apportée, le haut du corps, les pieds, les mains, complètement brûlés. Cette pauvre enfant souffrait le martyre. Je la pansais et la soignais de mon mieux, bien que nul espoir ne me restât de la conserver. Elle était en proie à une fièvre ardente, dont la violence la jetait dans un demi-délire. Touchée des soins que je lui donnais assidûment, elle me témoigna bien vite un vif attachement. J'avais surtout à cœur de profiter des moments où, souffrant moins, elle était plus à même de saisir mes enseignements. Trois jours furent mis à l'instruire suffisamment pour le baptême. Un matin, un Père de la mission vint pour la baptiser: elle était dans le délire. Le soir, elle me fit appeler : « Tout de suite, me dit-elle, donne-moi le dawa « du bon Dieu. » Je n'hésitai pas et la baptisai, pensant que, la mort étant imminente, une grâce d'en haut lui faisait demander elle-même le baptême. Elle vécut pourtant plusieurs jours encore, son corps n'étant qu'une plaie, et le délire ne la laissant presque pas. Souvent je priais près d'elle, lui parlais du bon Dieu. On eût dit que, malgré son délire, son âme me comprenait et s'unissait à la mienne. Pauvre enfant! La voilà enfin au terme de son martyre, aujourd'hui, lundi de la Pentecôte. Quel supplice a été le sien, mais aussi quelle grâce que son entrée à Gulioni et quelle félicité maintenant là-haut!

« Pour ce qui est des baptêmes d'enfants, les résultats sont aussi bien consolants. Sept ont été régénérés, dont quatre à N.-D. des Anges, pendant les consultations, et trois chez leurs parents. Quel bonheur de délier ainsi les ailes de ces chers petits anges, égarés sur les plages terrestres, n'aspirant qu'à reprendre leur essor vers le ciel!

« Quand je pénètre dans les cases, toute la famille m'environne. Tous sentent que je les affectionne, que je chéris leurs enfants. Ceux-ci me sont fréquemment offerts. Le père et la mère surtout voudraient me les donner, persuadés que je les rendrais heureux, en leur faisant plus de bien qu'eux-mêmes. Ils me laisseraient sans doute tout droit de les traiter comme mes propres enfants. Mais la prudence commande d'aller doucement et de couvrir encore du voile du mystère les secrets de la divine miséricorde. »



ZANZIBAR. — Groupe de malades dans l'avenue devant la porte de l'hôpital de Notre-Dame-des-Anges ; d'après une photographie prise par un missionnaire.

Quand donc la grâce de Dieu pourra-t-elle, à Zanzibar, se répandre à découvert comme ailleurs s'épandent paisibles et fécondantes les eaux du grand fleuve chrétien, et la voix du prêtre catholique remplaçant celle du Muezin, porter à tous, pauvres altérés dans les déserts du paganisme ou de l'infidélité, l'invitation pressante d'Isaïe : *Omnes sitientes, venite ad aquas.*

∴

Voilà, dans ses débuts du moins, l'œuvre de Gnambo. Que deviendra-t-elle dans la suite? Sera-t-elle appelée à se développer selon l'idée conçue et le type que dès maintenant elle présente? Recevra-t-elle, au contraire, des modifications qui la transformeront? Aura-t-elle même un avenir?...

Elle est l'œuvre de Dieu, nous l'espérons; elle aura donc la destinée que lui réservent ses desseins de miséricorde. S'il est téméraire d'en préjuger avec une trop imprévoyante confiance, il est bon, au contraire, de prêter à ses accroissements toute la coopération que réclame ce que Dieu daigne entreprendre avec le concours des hommes.

Je l'ai dit plus haut : pourquoi Zanzibar, pourquoi les Missions n'auraient-elles pas ce que possèdent les chrétientés surabondamment pourvues d'Europe, des dames de charité, faisant œuvre d'apôtres, là où le zèle du missionnaire ni même de la religieuse ne peut facilement se produire? En Europe, en France principalement, ces âmes admirables sont appelées à ouvrir les voies aux prêtres. Elles deviennent un trait d'union entre lui et ce que les doctrines incroyantes du jour éloignent de plus en plus de la religion et de l'Église. Ici, à Zanzibar, cet intermédiaire serait-il donc inutile ou inefficace? Non, certes : la preuve en a été jusqu'ici suffisamment acquise. Entre la religieuse, le prêtre catholique et le musulman, quel qu'il soit, un abîme fait séparation. La doctrine de l'Évangile est encore plus éloignée de son esprit, et surtout sa morale plus étrangère à ses œuvres, que le missionnaire à ses sympathies. Il garde, malgré tout, pour lui, un mot qui trahit son admiration et que parfois, sur notre passage dans les

rues de la ville, ses lèvres laissent échapper comme avec stupeur : « *matawa* », dit-il, ce sont « les chastes ». Ce mot est sans doute une louange ; mais il marque toute la distance et toute l'opposition qu'il y a entre un chrétien, disciple de l'Évangile, et un sectateur de l'Islam.

La prédication seule ramènera-t-elle au catholicisme ceux qu'éloigne une religion tout entière complice des plus tyranniques passions ? Je ne le crois pas, pour ce qui concerne Zanzibar. L'expérience, du reste, ailleurs, n'atteste non plus qu'insuccès presque partout. De là, cette parole qui serait hérétique, prise dans un sens absolu, et qu'on ne cesse néanmoins de répéter : « Impossible de convertir un musulman. »

Impossible ? Non, assurément. Mais quelle vertu toute puissante opèrera cette conversion ? La charité, ce semble, et elle seule. La charité a ses liens ; elle est une chaîne qui enlace, attire et captive. Nulle force à laquelle l'homme puisse moins se dérober. Nulle influence sous laquelle plus spontanément son cœur ne soit prêt à céder. N'est-elle pas cet engin surnaturel dont la miséricorde de Dieu s'arme pour capturer les âmes ; le piège divin dans lequel tout, en elles-mêmes, conspire à les faire tomber ; ce *funiculus Adam* dont parle le prophète (1), et que ne traduit aucune langue, alors pourtant qu'un sentiment intime permet à chacun d'en saisir, dans son propre cœur, les fils délicats ou la trame mystérieuse ?

Pour le gagner et plus tard le guérir spirituellement, la charité doit s'offrir au mahométan, sous sa physionomie la plus sympathique et sans voiler ses traits les plus séduisants. Derrière les murs d'une communauté religieuse, ou la clôture d'un couvent, sous l'habit qui en revendique les actes comme des devoirs professionnels, elle n'aurait ni assez de rayonnements, ni une expansion assez spontanée; elle ne serait pas assez cet épanouissement divin de la miséricorde et de l'amour, sous lequel Dieu, en dehors des manifestations extraordinaires, se réserve encore de se découvrir à l'homme. Il est de ces initiatives, de ces poursuites, de ces assiduités, de ces condescendances, de ces hardiesses surtout et de ces tentatives dites parfois téméraires, qui doivent être écartées des procédés moins livrés à l'imprévu, mais au contraire soigneusement supputés, contrôlés, assortis et réglés dans l'action du prêtre et de la religieuse, celle-ci fût-elle d'ailleurs une fille de saint Vincent de Paul et le prêtre saint Vincent lui-même. Et cependant ce sont ces choses qui frappent, émeuvent, ravissent l'admiration, subjuguent les cœurs et les volontés.

Les mêmes précautions ou les mêmes réserves ne sont pas nécessaires, on le comprend, avec les femmes du monde. Instruites par l'expérience, mûries par l'âge, elles peuvent donner un libre cours à leur dévouement, sous l'attrait que stimule la grâce et selon les opportunités qu'elle dispose. Leur costume n'en fait point des porte-drapeau. Dès lors, elles éveillent moins de défiance, n'excitent aucune susceptibilité de conscience, et elles évitent ainsi la contradiction systématique. Du reste, elles sont par là-même moins obligées de se poser sur des sommets. Leurs bienfaits ont toute facilité de se répandre, de couler sur toutes les pentes, de s'abaisser à tous les niveaux. Entre leurs mains, la charité ne voile rien de ses charmes surnaturels, n'atténue rien de ses souveraines efficacités. Elle ne se démet, d'ailleurs, d'aucune de ses abnégations, ce qui permet de la retrouver avec tous ses héroïsmes dans ces âmes grandes et généreuses. Ainsi présentée à ciel ouvert, avec toutes ses délicatesses, toutes ses sollicitudes, toutes ses prévenances, toutes ses tendresses, toutes ses énergies, tous ses sacrifices, toutes ses immolations, et pourtant, avec toutes ses joies et tous ses rayonnements, elle apparaît sous cette physionomie qui en fait la perfection des vertus d'ici-bas, une vision d'un autre monde, la messagère de Dieu pour briser des chaînes et lui gagner des cœurs. Voilà pourquoi il me semble que dans une ville musulmane, surtout au début d'une évangélisation et pour des œuvres de propagande, une dame de charité est plus à sa place qu'une religieuse enseignante ou hospitalière. « *Et nescierunt quod curarem eos. In funiculis Adam traham eos in vinculis charitatis.* » « Sans qu'ils se doutent que c'est pour les guérir, touchant à ces fibres sensibles du cœur des enfants d'Adam, je les attirerai à moi par les rets de la charité. »

(1) Osée, XI, 4.

. ˙ .

Mais un autre motif nous fait souhaiter aussi la continuation de l'œuvre de N.-D. des Anges, avec son élément actuel. Partout le catholicisme doit apparaître comme la source féconde de tous les vrais dévouements, et c'est à lui qu'il appartient de les présenter dans la pureté de leur type, sous quelque forme qu'ils se manifestent ailleurs. Or, dans les missions protestantes, à côté du ministre, se trouve la diaconesse, dont les soins sont surtout dévolus aux malades, aux filles et aux petits enfants. Je veux bien que cette femme ne soit souvent que la compagne d'un homme, qui n'est à son tour qu'un vulgaire mari. Dans bien des cas, cependant, il y a plus et il y a mieux. Le protestantisme, par le fait qu'il est un christianisme faussé et incomplet, ne laisse pas de garder encore des vérités qui inspirent un certain amour de Dieu et du prochain, et engendrent des abnégations. Si bien que de faibles femmes sans liens entre elles, sans famille religieuse, obéissant à ces attraits élevés, s'expatrient et vont au loin secourir ceux qu'elles aussi appellent « des âmes à sauver ».

Impossible, sans être injuste, de méconnaître là de beaux dévouements ; mais impossible aussi de les accepter comme la forme achevée d'une manifestation particulière de la charité. C'est dans le catholicisme qu'il faut en chercher le modèle. En regard de la diaconesse, je pourrais mettre la religieuse missionnaire. Ce serait trop lui opposer. Réservons ce rapprochement pour le jour où il plaira au protestantisme d'avoir, lui aussi, ses religieuses. Où il y a plus de parité, c'est entre la diaconesse et la dame de charité. C'est donc en celle-ci que doit se retracer, avec toutes ses perfections, le type de celle-là.

Aussi, puisque Zanzibar possède une mission protestante, qui compte dans cet ordre d'auxiliaires, des coopératrices ferventes et zélées, nous désirerions aussi perpétuer à Gnambo l'œuvre des Dames de la charité. J'ai essayé de faire voir, qu'en cela, il n'y aurait point une superfétation. Nous avons la pieuse et zélée Congrégation des Filles

de Marie; mais elle évolue déjà dans un cadre bien rempli de dévouements appropriés à son esprit et à ses règles. En tous cas, ce serait, sous les yeux des infidèles, présenter l'Église catholique dans une des plus fécondes expansions de sa charité. Ce serait la montrer non moins ingénieuse à diversifier presque à l'infini, la forme de ses maternelles assistances, que puissante à y assortir avec perfection des âmes, filles de sa doctrine et de ses œuvres avant de devenir instruments de ses bienfaits.

∴

Qu'ajouter encore à ces lignes? Elles sont, en même temps que l'exposé d'une œuvre nouvelle, un appel aux dévouements que cette œuvre réclame. Je n'ai pas besoin d'insister. Déjà la divine Providence s'est plu à donner une compagne à la pieuse directrice. Que d'autres imitent leur abnégation et leur zèle, et elles seront les bienvenues.

Il ne s'agit pas néanmoins de céder à un premier enthousiasme. C'est ici affaire de vocation. Comme pour les plus sérieuses et les plus hautes, s'il vient des attraits, il faut les étudier, les éprouver et les soumettre. Mais il importe également, si ces lignes deviennent pour quelque âme, messagères d'une parole d'en haut, de ne pas détourner hâtivement les regards des sévères et lointaines perspectives qu'elles découvrent. Pas de légèreté; mais non plus pas de pusillanimité : Dieu fera le reste.

FIN.

LE PREMIER MISSIONNAIRE DU JAPON AU XIXme SIÈCLE

Par Mgr FORCADE, archevêque d'Aix

VII

ARRIVÉE ET NAUFRAGE DU *Pacifique*. — CONTINUATION ET FIN DES NÉGOCIATIONS AVEC LE MINISTRE DU ROI. — LE RÉVÉREND BETTELHEIM A BORD DE LA *Cléopâtre*.

(Suite 1)

Après avoir offert ses remerciements pour cette difficile concession de livres, l'amiral passe à un autre chapitre non moins important.

— « Je l'ai déjà dit; la position de M. Forcade ne pourra plus être ce qu'elle a été. Il ne faut plus qu'il soit partout gardé à vue, mais il devra jouir de toute sa liberté. »

— « D'après les lois de notre vil royaume, s'il y vient des étrangers, ils ne peuvent y demeurer longtemps, et tant que dure leur séjour ils doivent être gardés partout où ils sont. »

— « Ces lois ont été sans doute faites pour des aventuriers ou des naufragés, et alors elles peuvent être sages; car il est de la prudence de surveiller de près des hommes que l'on ne connaît pas, et qui sont peut-être des malfaiteurs. Mais les hommes que je laisse ici, ne sont pas dans un semblable cas; ils ont été amenés et présentés par des bâtiments de guerre, ils restent là pour le service de l'Empereur. Son Excellence doit comprendre qu'ils ne peuvent être traités de la même façon.

— « Eh bien! alors nous ne mettrons que peu de gardes, quatre par exemple. »

— « C'est encore trop; il n'en faut pas du tout. — Je prie Son Excellence de considérer que M. Forcade est déjà resté deux ans dans ce pays, et qu'il doit y rester au moins encore une année. C'est déjà chose bien dure en soi que d'être si longtemps éloigné de sa patrie, de sa famille, de tout ce qu'on a de plus cher; mais si les rigueurs de la captivité auxquelles il a été soumis jusqu'ici, venaient à continuer encore, la situation qu'il n'accepte que par dévouement, serait véritablement un état intolérable. D'ailleurs, Son Excellence doit maintenant savoir que, nous autres Français, nous sommes bons, que, pendant ces jours que nous venons de passer avec vous, nous n'avons fait aucun mal, et que par conséquent on n'a rien à craindre de nous. »

« — S'il n'y avait point de gardes, les hommes du pays pourraient s'introduire chez eux et leur faire du mal : ce serait là pour nous une inextricable affaire. »

— « Son Excellence a une trop défavorable opinion des hommes de son pays. Pour moi, après tout ce que j'ai vu, je les juge beaucoup mieux; je puis même dire que je n'ai jamais rencontré des hommes aussi bons et aussi pacifiques. Il n'y a donc point d'inquiétude à concevoir sous ce rapport. »

— « La bonzerie où a demeuré jusqu'ici M. Forcade est très bien située; elle est en dehors du bourg, et il n'a pas à craindre d'y être troublé par les voisins; je l'engage à y demeurer encore. »

— « Ce n'est pas là la question : on ne vous fait pas de difficultés sur cette maison que, nous aussi, nous trouvons convenable et bonne. Maintenant, il s'agit toujours des gardes, et je demande à ce qu'il n'y en ait point. »

Après quelques hésitations encore, le pauvre Ministre finit par octroyer la chose. L'amiral le remercie et continue ainsi : « La maison qu'habite M. Forcade est entourée d'un jardin; il faudrait qu'il en eût la jouissance, afin qu'il pût y trouver quelques distractions et être parfaitement chez lui. »

Le Ministre (sans trop de difficultés) : « Il en sera ainsi; je donnerai l'ordre au bonze de céder le terrain. »

— « Quelle sera l'indemnité à donner au bonze, ou, en d'autres termes, le prix du loyer? »

— « Je ne puis le déterminer actuellement : c'est une chose à arranger avec le bonze. »

— « C'est juste. Eh bien! alors vous donnerez réponse à ce sujet au retour de M. Forcade. »

Le ministre y consent.

— « Je désirerais que tout ce qui vient d'être convenu fût immédiatement mis à exécution à l'égard de M. Le Turdu. Je voudrais surtout qu'on ne tardât pas à lui procurer des maîtres et des livres, pour qu'il ne perde pas son temps pendant ces deux mois qui vont s'écouler. »

(1) Voir les *Missions catholiques* des 24 avril, 1er, 8, 22, 29 mai, 5, 12, 26 juin, 3, 10, 17, 24, 31 juillet, 7 et 14 août.

— « Dès que je serai de retour à la capitale, je donnerai des ordres en conséquence. »

Troisième et dernier remerciement de l'amiral.

La question des domestiques, sur laquelle le Ministre n'a rien répondu dans sa lettre, est censée accordée comme le reste, et l'on n'en parle pas.

Ainsi battu sur tous les points, le pauvre Ministre se lève pour prendre congé de l'amiral ; déjà à plusieurs reprises, il avait vainement tenté d'en faire autant. On ne l'arrête plus qu'un instant, cette fois, et franchement il n'y a pas pour lui sujet de s'en fâcher. Pour le remercier des concessions qu'il vient de faire, et sans doute aussi pour répandre sur son âme attristée un peu de baume de consolation, l'amiral lui présente deux beaux vases de cristal de Bohême que Son Excellence avait précédemment admirés, et il le prie de vouloir bien les offrir de sa part à sa femme, comme un dédommagement du chagrin et de l'ennui qu'a dû causer à cette respectable dame la trop longue absence de son mari. Le Ministre accepte après quelques petites difficultés de pure politesse.

L'amiral annonce enfin à Son Excellence, au moment où elle se retire, que, tout étant terminé, il profitera du premier bon vent pour appareiller. Cette dernière communication est manifestement celle qui lui fait le plus de plaisir.

Suivant ma coutume, je pris place dans le canot, à côté du ministre, et je le reconduisis jusqu'à terre. Le digne homme, quoique un peu abattu de tant d'échecs diplomatiques, essayait cependant de faire contre fortune bon cœur. Quant à ses trois interprètes, ils ne soufflaient mot, avaient l'œil morne et l'air consterné. C'étaient eux, beaucoup plus que Coudja, qui avaient dirigé toute la négociation, et jamais dans leurs relations avec les Européens, ils n'avaient été si joliment battus qu'ils venaient de l'être dans la séance d'aujourd'hui par le fin normand à qui ils avaient affaire (1).

Il a obtenu pour nous tout ce qu'il était possible d'obtenir dans la circonstance, et plus même que nous n'osions l'espérer : nous lui en devons beaucoup de reconnaissance. Tout n'est pas fait, je le sais ; tous les obstacles ne sont pas levés, et le succès de la mission est encore actuellement fort douteux ; mais sachons nous contenter de notre nouvelle position et, la mettant à profit autant que nous le pourrons, attendons le reste du temps et par dessus tout de la divine Providence.

Mercredi 15 juillet. — Le capitaine du *Pacifique* et son associé M. de Laurencel quittent ce matin *Ounting* pour retourner à *Nafa*.

Pendant notre déjeuner, le ministre arrive vis-à-vis de la frégate, pour faire de là, comme précédemment, ses adieux à l'amiral. Je vais saluer son Excellence qui m'annonce son départ immédiat pour *Choui*, et je ramène avec moi deux petits mandarins chargés par leur chef d'offrir des présents. L'amiral les accepte ; mais pour quelques mauvaises pipes, quelques éventails de papier, quelques étoffes grossières et autres objets de très peu de valeur, il donne immédiatement aux porteurs des miroirs et autres objets d'Europe qui sont ici d'un grand prix.

Après ces envoyés du ministre, nous arrivèrent d'autres envoyés du préfet de la province. Ceux-ci amenaient un bœuf, trois cochons, des œufs, des légumes. L'amiral ennuyé n'était d'abord guère disposé à accepter. Il s'y résolut cependant, tenant à ne contrister en rien les mandarins à son départ. Il rendit encore cette fois en objets européens beaucoup plus qu'il n'avait reçu.

J'écris dans la journée à M. Le Turdu pour lui faire part de l'heureux résultat de la conférence d'hier, et le mettre à même en cas de besoin de réclamer ses droits.

Le vent ne nous permet pas d'appareiller.

VIII

DÉPART DE PORT-MELVILLE, EN ROUTE POUR LE JAPON. — L'ILE *Toukara*. — LES DEUX SŒURS.

17 juillet. — Tout le monde est sur pied de grand matin pour appareiller avec vent contraire, ou même sans vent, s'il faut en passer par là. Les chaloupes et tous les canots de la division sont à la mer ; on s'apprête à sortir du port, toutes voiles carguées, au moyen d'ancres à grelin. Heureusement, au moment de commencer cette longue et difficile opération, se lève une légère brise assez favorable pour permettre de larguer les voiles et nous conduire dehors. Sur les huit heures enfin, la *Cléopâtre* est au large. Pour les deux corvettes, elles ne s'en tirent pas si vite. Il arriva, je ne sais comment, que, s'embarrassant mutuellement dans leur marche, elles furent obligées de mouiller de nouveau, et la *Victorieuse* avait même commencé par échouer jusqu'à deux fois. Par suite de ce contre-temps, la *Sabine* n'est sortie du goulet qu'entre cinq et six heures du soir ; la *Victorieuse* qu'à la tombée de la nuit. Cette dernière, à qui le jour manquait pour finir ses opérations, se vit dans la nécessité de mouiller encore une fois en dehors des passes et de rester la nuit entière à ce mouillage. Tout ceci fut très ennuyeux et très fâcheux pour nous. Devant faire route ensemble, nous fûmes obligés d'attendre l'une et l'autre corvettes : nous passâmes la nuit à courir d'inutiles bordées, et comme la brise favorable était devenue fraîche, que le temps était magnifique, nous perdîmes ainsi une belle journée.

Deux lettres me sont parvenues aujourd'hui. La première m'a été remise ce matin au moment de l'appareillage par un petit mandarin du pays. Elle est du ministre protestant, et en vers français des plus *curieux* (1). Le tout est pour me prier de présenter à l'amiral quatre pastèques que lui envoie notre dit Anglais.

La seconde lettre, portée à un de nos canots restés en

(1) L'amiral Cécille était de Rouen. Fils d'un pauvre maçon, il avait débuté dans la marine comme simple mousse, et il ne devait qu'à son mérite son élévation. A son retour de Chine, le pape lui conféra le titre de comte et lui donna pour armoiries deux croix écartelées de deux ancres, avec son propre chiffre au milieu, pour signifier que, sous le pontificat de Pie IX, il avait avec son ancre défendu la croix. Il devint ensuite député, ambassadeur à Londres et sénateur de l'Empire. Pour couronner sa noble existence, il fit dans un âge très avancé une mort des plus chrétiennes. Dieu s'est plu à le récompenser de toute manière des nombreux et importants services qu'il avait rendus à nos missions.

(1) Voici, pour faire juger du reste, les deux premiers vers de ce morceau :

« J'envoie des melons
« A l'amiral si bon... »

arrière et par ce canot à moi transmise en mer, est du cher Le Turdu. Les passages suivants sont dignes d'être notés :

Toumai, 13 juillet 1846. — « Hier soir a eu lieu une cérémonie grotesque. Je revenais du *Pacifique* sur les sept heures, quand j'aperçus sur le rivage une immense procession : flambeaux, banderolles, tam-tams, cri-cris ; je ne pouvais m'imaginer ce que c'était. Je m'avance vers elle ; au premier rang, autour d'une espèce de bannière, étaient des enfants couronnés ; leur fonction était de crier et de frapper sur des marmites. Ensuite venait une longue file d'hommes qui tiraient des cordes ; au milieu était, je crois, le gouverneur de *Nafa* en costume. Enfin j'arrive à l'objet vénéré : c'était un gros arbre qu'on avait coupé dans l'intérieur et qu'on amenait ainsi pour faire un beaupré au navire. Un bonze le suivait avec une foule immense de peuple. O excès d'honneur et de complaisance !

« Le vendredi précédent, on en avait abattu un autre sur le rivage. Avant qu'on y mît la hache, un bonze, à ce que croit le capitaine, était venu faire des libations au pied avec certaines grimaces ; puis il avait dit au capitaine présent : « Ne craignez rien, maintenant il ne cassera plus. » Malheureusement, il était creux en dedans et n'a pu servir. »

Ce qui suit est plus consolant.

« Hier matin j'ai eu l'équipage à la messe ; le capitaine était allé de lui-même le proposer aux marins. Ce sont tous de braves gens. Je leur ai offert de leur faire quelques conférences religieuses chaque soir, après leur dîner ; ils l'ont accepté de bonne grâce. Un matelot et le mousse se préparent à la première communion ; les autres paraissent disposés à s'approcher aussi de la sainte Table. Je les recommande à vos prières. »

18 juillet. — La *Victorieuse* se met enfin sous voiles vers cinq heures du matin, et elle prend la tête de la division ; la *Sabine* est en queue ; la *Cléopâtre* entre les deux corvettes. La brise d'est, assez faible d'abord, fraîchit bientôt. Nous dépassons *Jalo*, *Wakina* et l'île de Soufre au nord d'*Oukinia*. A l'approche de la nuit, nous avons en vue des îles qui ne sont point marquées sur la carte, et que l'on se propose d'aller reconnaître demain matin.

19 juillet. — Vers minuit nous étions tout près des îles en vue : des grains qui survinrent nous obligèrent à prendre le large. La brise étant très faible toute la matinée, nous ne pouvons regagner qu'assez tard le terrain perdu. Il y a là plusieurs îles groupées les unes sur les autres, et elles ne sont marquées sur aucune carte. L'une, celle qui est le plus au sud, paraît bien cultivée, et l'on y découvre un village. On ne voit pas d'habitations ni de trace de culture sur les autres. En somme l'archipel paraît assez grand ; mais c'est un sol volcanique qui ne doit pas être bien fertile.

J'ai demandé à l'amiral la permission de descendre à terre dans un canot. Comme il y a beaucoup d'apparence que les habitants parlent japonais, j'aurais probablement pu obtenir d'eux quelques détails qui nous eussent éclairés dans nos conjectures. Malheureusement, l'amiral, m'alléguant des dangers nautiques, n'a jamais voulu consentir à me laisser aller.

A l'approche de la nuit, on reprend par prudence la bordée du large ; demain matin nous devons revenir encore une fois sur nos pas et longer la terre aussi près que possible, pour l'examiner de nouveau, en bien déterminer la position et en dresser un plan aussi exact qu'on pourra le faire.

Ces parages inconnus sont hérissés d'écueils et féconds en tempêtes ; la navigation en est difficile et dangereuse.

20 juillet. — Vers midi, nous approchons de très près du groupe d'îles qui nous occupe depuis avant-hier. Sur l'une de celles qui nous paraissaient hier inhabitées, on distingue un village et çà et là des champs cultivés : elle est plus grande que nous ne le pensions et l'on y découvre deux mouillages. C'est probablement *Ou-Sima*.

Au fur et à mesure que nous avançons, nous rencontrons de nouvelles îles, qui sont jusqu'à présent inconnues ou mal indiquées sur la carte. L'amiral, voulant avoir enfin quelques éclaircissements, me demande lui-même aujourd'hui si je veux aller à terre. Je consens de grand cœur, et accompagné de l'aide de camp, je me dirige dans un bon canot vers une petite île que nous côtoyons. Pour plus de sûreté, nous sommes suivis par un autre canot, dont les hommes sont armés de fusils. Notre route fut plus longue que je ne l'avais imaginé du bord : nous paraissions sur l'île et nous en étions encore assez loin. Le trajet fut d'ailleurs très pénible, car on avait oublié la tente du canot, et un soleil ardent dardait ses rayons sur nos têtes. Enfin, pour comble de malheur, nous ne pûmes communiquer et nous perdîmes complètement notre temps.

Ce fut un malentendu qui fit ainsi tout manquer. L'amiral m'avait recommandé de ne pas m'écarter du rivage, mais de me tenir toujours en vue de la frégate ; et ceci voulait dire, non pas qu'il m'était défendu de descendre à terre, ce qui aurait été absurde ; mais simplement, qu'il ne fallait pas aller s'aventurer dans l'intérieur, ce qui était fort sage.

Malheureusement l'aide de camp avait compris la chose dans le premier sens, et m'alléguant les ordres qu'il avait reçus, ne voulut pas consentir à me laisser débarquer.

En vain, tandis que nous longions le rivage, poussai-je de grands cris à plusieurs reprises, pour y attirer quelque figure humaine : soit que ma voix perdue par la distance, ou couverte par le bruit du ressac, n'ait pas été entendue, soit qu'elle n'ait servi qu'à effrayer les indigènes qui ne devaient rien comprendre à notre manœuvre ; soit ceci, soit cela, ce qu'il y a de certain, c'est que personne ne parut et que nous ne vîmes d'autres êtres vivants que deux veaux et trois bœufs ou vaches qui, le mufle allongé, nous contemplaient du bord de l'eau avec un air très naturellement hébété.

Quand nous fûmes de retour à bord, l'amiral parut contrarié du mauvais succès de l'entreprise, et m'assura positivement que son aide de camp avait mal compris ses ordres. Il ajouta que, derrière notre dos, le grappin à peine levé, cinq hommes avaient paru sur la plage. Nous ne les avions pas vus ; et en tout cas, je n'aurais pu, en demeurant dans le canot, entrer en conversation avec eux et obtenir les renseignements désirés. Les gens de ces contrées sont remplis de méfiance ; ils ne parlent pas facilement de leur pays ni de leurs affaires ; si on les aborde

de front avec des questions de ce genre, on peut être sûr de ne rien obtenir ou de n'entendre que des mensonges. Ce n'est qu'en commençant à parler de la pluie et du beau temps, et en tournant de bien des manières, qu'on parvient parfois à leur tirer quelque chose. Pour cela il faut du temps; il faut être paisiblement assis sous un arbre ou dans une case; il ne suffit pas de hurler au milieu du ressac, du haut d'un canot qui danse sur la lame.

(A suivre).

NÉCROLOGIE

LE R. P. GUILLET, SUPÉRIEUR DE LA MISSION DU TANGANYKA

Le R. P. Coulbois écrit de Kibanga, le 1er décembre 1884.

« La divine Providence vient de nous envoyer une dure épreuve. Samedi dernier, 29 novembre, à deux heures de l'après-midi, notre bien-aimé supérieur, le R. P. Guillet, est mort doucement et saintement entre nos bras. C'est un coup terrible pour la mission et pour nous. L'âme si fortement chrétienne et sacerdotale, que Dieu a rappelée de ce monde mortel, était pour tous ici l'exemple, le guide, la leçon vivante de l'apostolat.

« Il y a deux mois que le R. P. Guillet a dû se mettre au lit, le 29 septembre. Jusqu'au 22 octobre, le mal ne fit que s'aggraver. Des accès de fièvre d'une extrême violence et des vomissements continuels, que rien ne pouvait arrêter, épuisèrent rapidement les forces du malade. Autant que nous pouvions en juger, le R. P. Supérieur était atteint d'une hépatite aiguë. Nous nous remplacions tour à tour auprès de son lit, le veillant sans interruption, nuit et jour. »

Un mieux sensible se déclara ensuite dans l'état du malade et les missionnaires rendaient grâces à Dieu pour sa guérison, lorsque, le 24 novembre, la fièvre le reprit et le mal s'aggrava subitement.

« Le samedi, 29 novembre, raconte encore le R. P. Coulbois, l'agonie était imminente. Vers midi, sentant l'approche du moment suprême, notre vénéré Supérieur demanda les derniers sacrements. Le Père Vincke lui administra l'extrême-onction et lui donna l'absolution générale avec l'indulgence plénière *in articulo mortis*. Jusqu'au dernier soupir, le R. P. Guillet conserva sa pleine connaissance.

« Au milieu de la tristesse générale, il gardait sur sa figure une sérénité douce et calme qui était le reflet de sa belle âme résignée et confiante. Sur ce pauvre lit où il avait tant souffert depuis deux mois, il attendait tout de la main de Dieu, et il acceptait avec joie la mort qui venait à lui, comme il eût accueilli la vie, s'il avait plu au Tout-Puissant de la lui laisser. Pas une plainte, pas un mot de regret, pas un signe d'impatience ne lui échappa pendant tout le cours de sa maladie. Depuis longtemps, il avait fait sans retour le sacrifice de cette existence, toute remplie de bonnes œuvres et vraiment apostolique. Il nous regardait priant autour de lui, et les seules paroles, qu'il nous disait comme adieux, étaient les noms de Jésus et Marie.

« Nous lui demandâmes une dernière bénédiction et il s'éteignit doucement, son crucifix de missionnaire dans les mains, au moment où nous achevions les prières des agonisants.

« La nouvelle de sa mort consterna la population, qui a pu apprécier son dévouement sans mesure et sa charité héroïque. Tous nos enfants pleurent leur père et ne peuvent croire qu'il est perdu pour eux.

« L'âme envolée à Dieu, nous revêtîmes le corps des habits sacerdotaux, et l'exposâmes dans notre petite chapelle où tout le monde vint le voir et prier. Le Père Vincke essaya de reproduire ses traits par la photographie. On eût dit un père dormant d'un paisible sommeil au milieu de ses enfants agenouillés autour de son catafalque. Le soir, on psalmodia les Vêpres des morts; les Pères et les Frères firent, à tour de rôle, la veillée pendant la nuit.

« Le lendemain, premier dimanche de l'Avent, à sept heures, je célébrai le service solennel. A l'issue de la messe, en quelques paroles émues, le Père Landeau esquissa les principales vertus de celui que tous pleuraient. Après l'absoute, on se dirigea vers le cimetière. Six de nos grands catéchumènes portaient le cercueil. Les prêtres marchaient devant, précédés eux-mêmes par les enfants en rangs. En tête, s'avançait la croix gravée qu'on plantera sur la tombe; et tout en avant, le drapeau du Sacré-Cœur, le seul que nous ayons à la chapelle, signe de l'amour divin, labarum victorieux sous la garde duquel les missionnaires vivent et meurent au centre de l'Afrique. »

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(ÉDITION FRANÇAISE)

A Mgr Van Camelbeke, pour les victimes de la persécution dans la Cochinchine orientale.

Anonyme du diocèse de Nantes	5
Anonyme de Cassis, diocèse de Marseille	1000

A Mgr Puginier, pour élever une église à N.-D. de Lourdes.

M. M. Théophyle de Saint-Vinox	2
M. Auguste Gatteron	5
M. Léopold Auboux	1
Un prêtre de Sentenac, diocèse de Pamiers	5
Anonyme d'Orléans	5

A Mgr Lions, pour M. Chaffanjon, afin de construire sa chapelle de N.-D. de Fourvière au Kouy-tchéou.

M. P. C., diocèse de Lyon	50

A Mgr Biet, pour M. Saleur, missionnaire du Thibet à Pédong.

Anonyme de Vaucouleurs, diocèse de Verdun	18

A S. E. le cardinal Lavigerie pour rachat d'esclaves.

Une abonnée du Nord de l'Angleterre	250

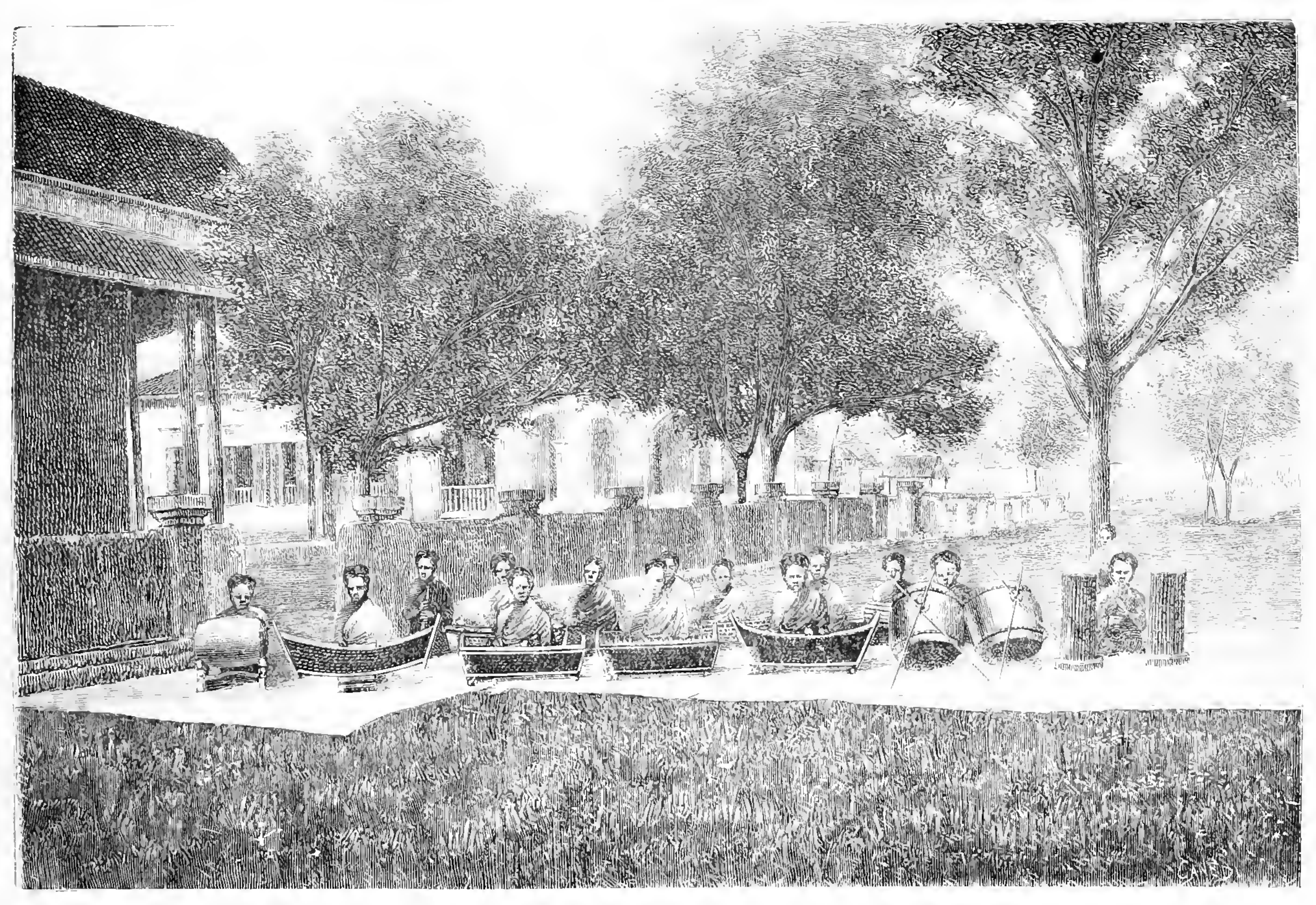
Pour le R. P. Jullien, missionnaire au Caire, afin d'élever une église de N.-D. de Lourdes en Egypte.

Anonyme d'Orléans	5

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



CAMBODGE — Musiciennes avec leurs instruments devant le théâtre du gouverneur de Battambang ; d'après une photographie de M. Sauvebois (Voir p. 411).

LES

VICTIMES DE LA PERSÉCUTION EN COCHINCHINE

M. le Supérieur du Séminaire des Missions Étrangères de Paris nous adresse la lettre suivante que nous nous empressons de publier.

Veuillez me permettre une petite rectification relative au télégramme de Mgr Van Camelbeke, publié dans le dernier numéro (21 août) des *Missions catholiques*. Dans sa dépêche, le prélat disait : *Près de dix mille chrétiens réfugiés meurent de faim*. On a imprimé : Près de dix mille chrétiens réfugiés *ici* meurent de faim. Comme la dépêche était expédiée de Saïgon, les lecteurs auront dû croire que ces chrétiens étaient réfugiés dans cette ville, ce que Mgr Camelbeke ne laissait supposer en aucune façon, et ce qui ne peut pas être. Ces chrétiens doivent plutôt se trouver à *Qui-Nhon* ou sur d'autres points de la Cochinchine orientale où leur vie était en sûreté.

Le lieu d'origine de la dépêche aura aussi fait supposer au lecteur que le Vicaire apostolique de la Cochinchine orientale se trouve à Saïgon. Le zélé prélat doit être dans sa mission, au milieu de ses chrétiens, et a simplement envoyé sa dépêche à Saïgon, n'ayant pas d'autre poste télégraphique plus commode.

Il m'a paru indispensable, pour enlever toute cause d'erreur, de donner ces explications. Elles ne changent, du reste, rien au fond des choses, et la situation demeure bien telle que vous l'avez exposée. Je ne puis donc que répéter le cri d'alarme de Mgr Van Camelbeke : *Dix mille chrétiens meurent de faim. Envoyez-leur des secours.*

Déjà, comme le montre la liste des dons qui termine cette livraison, quelques-uns de nos lecteurs ont répondu généreusement à l'appel du vénérable évêque et nous les en remercions en son nom. Mais, hélas ! combien sont faibles les sommes dont nous disposons pour soulager tant d'infortunes ! Puisse Dieu inspirer à d'autres âmes nombreuses une sainte émulation de charité ! Puissent les catholiques de France et d'Occident accourir au secours de ces frères de l'Extrême-Orient qui souffrent pour la justice et pour la cause de Jésus-Christ !

CORRESPONDANCE

CAMBODGE

Visite aux ruines d'Angkor. — Bonnes dispositions des autorités. — Le gouverneur de Battambang; ses musiciennes, son gendre. — Urgence d'une nouvelle église à Battambang.

LETTRE DE M. SAUVEBOIS, MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE DU CAMBODGE, A M. PERNOT, DIRECTEUR DU SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS.

Battambang, le 13 février 1885.

... J'ai visité les fameuses ruines d'*Angkor*. En face de ces monuments, on demeure comme anéanti. On voudrait qu'une voix sortit de ces pierres pour dire quand, comment, par qui de si grandes choses ont été faites, mais, hélas! les pierres sont muettes et les ruines gardent leur secret.

Le temple qu'on appelle *Angkor-Vat* est un vaste quadrilatère de 250 mètres de côté; de riches sculptures parfaitement conservées ornent l'édifice sur presque tout son pourtour. L'ensemble se compose de trois bâtiments distincts encadrés les uns dans les autres; le second domine le premier, le troisième domine le second et le dernier est lui-même surmonté par une tour énorme et très haute. Chaque angle de l'édifice a aussi sa tour. Un mur de plusieurs kilomètres ferme l'enceinte, et dans tout cet enclos, la forêt. Quelques bonzes sont là, au pied des monuments antiques, pour montrer (on le dirait du moins en voyant les misérables paillottes qui leur servent de temple et d'habitation) combien le peuple d'aujourd'hui est inférieur à celui d'autrefois. Les habitants, pour expliquer cette infériorité, qu'ils constatent eux-mêmes, affirment que les esprits, et non leurs ancêtres, ont bâti ces monuments grandioses. Pour moi, en parcourant ces ruines, je me disais: Que c'est facile à Dieu d'anéantir un peuple et son histoire! il laisse aux générations futures le soin d'expliquer le fait qu'il leur donne comme leçon.

A une heure de là, se trouve *Angkor-thôme* (la grande). Ses remparts, hauts de sept à huit mètres et très bien conservés, ont vingt-sept kilomètres de tour, les portes surtout nous ont frappés par leur grandeur et la richesse de leur ornementation; elles ne seraient pas déplacées auprès des arcs-de-triomphe de Paris. Dans cette immense enceinte, à part les ruines, dont plusieurs sont bien belles, il n'y a que la forêt aux grands arbres, mesurant quelques-uns cinq et six mètres de tour. Les arbres poussent maintenant où les hommes ont vécu. Comment une ville si puissante est-elle morte? Les pensées qui naissent en ces lieux sont salutaires et tristes, salutaires comme celles qu'inspire une tombe, tristes car c'est une tombe que ne surmonte pas la croix. Hélas! dans ces vastes contrées où la superstition a eu tant d'autels, il n'y a pas une croix, les générations anciennes sont mortes dans l'erreur, Dieu aura-t-il pitié des nouvelles?

Le vice-roi, gouverneur de la province d'Angkor, habite, à deux heures environ des ruines, un endroit appelé *Siem-Reap*. Nous n'eûmes qu'à nous louer de son accueil, il se montra plein d'amabilité et de politesse et nous fournit tous les moyens de transport par terre et par eau. Quelque temps auparavant, le P. Maillard, qui est dans sa province, avait eu des difficultés avec les sociétés secrètes chinoises et annamites; celles-ci voulaient tuer le Père, parce qu'il leur avait enlevé deux adeptes devenus chrétiens. Le gouverneur de Siem-Reap averti envoya son frère au secours du P. Maillard, mit plusieurs Chinois à la chaîne, enfin fit tout son possible pour protéger le Père et ses chrétiens.

Dans la même occasion le brave gouverneur de Battembang a aussi très bien fait son devoir; il fut le premier prévenu du danger que courait le P. Maillard, et immédiatement il envoya des ordres pour arrêter les rebelles; tous ses mandarins furent avertis de faire bonne garde, et bientôt le calme fut rétabli. Les Chinois tirèrent quelques coups de fusil, dont l'un abattit le chapeau d'un chrétien et un autre troua une barque; la chaîne qu'ils ont portée au cou et aux pieds a dû leur inspirer de salutaires réflexions.

Le premier de l'an, M. Brien nous invita, le P. Maillard et moi, à déjeuner chez lui en compagnie du gouverneur et de son fils. Le bon gouverneur, fervent boudhiste, à la fin du déjeuner, ne trouva rien de mieux que de nous souhaiter à tous d'être un jour réunis dans le *Nirpéam;* je pris occasion de cette amabilité pour lui souhaiter à lui-même de connaître le chemin qui conduit au véritable *Nirpéam*, séjour des bienheureux. Ah! s'il se faisait chrétien! quelle riche capture et que d'espérances pour l'avenir! Hélas! nous n'en sommes pas là! En attendant ce que réserve l'avenir, je n'ai qu'à me féliciter des autorités locales; quoique boudhistes, elles sont loin de m'être hostiles.

Je vous envoie la photographie de ma chapelle (*Voir p. 414*) de Sach-Pnoi. Vous verrez là ma belle église, vous verrez le curé entouré de plusieurs de ses enfants. Me reconnaissez-vous, avec mon grand chapeau de paille? Il est vrai que, pour me reconnaître, il faut savoir que c'est moi. Le manguier est plus haut que ma pauvre église et que les maisons groupées autour; il est si grand qu'à son ombre on pourrait bâtir un village entier. Des bananiers entourent le presbytère et la chapelle; le tigre et la panthère qui viennent rôder aux environs, quand je dors, ont besoin d'être alléchés par les porcs du voisi-

nage, pour me laisser tranquille ; les murs en feuillage qui m'abritent me défendraient mal contre eux. Ma maison est bien pauvre ; mais, comme elle est, elle me suffit. Si le bon Dieu en avait une plus belle ! Hélas ! je célèbre les divins mystères sous un toit de feuilles.

Comme curiosité, voici une photographie des musiciennes du gouverneur de Battambang ; on les a prises au moment où elles sont en position pour jouer. Ces espèces de barques devant lesquelles elles sont assises, ce sont leurs instruments, sorte de pianos dont les touches sont des planchettes en bois reliées entre elles par une ficelle ; de cet instrument tout primitif elles tirent de très beaux sons. Aux deux extrémités sont des tambours qu'on bat avec la main, des clarinettes et des flûtes ; au milieu, mais sur la seconde ligne, voici deux cercles en bois garnis de petits timbres qui frappés donnent des sons agréables et variés ; dans la musique cambodgienne, c'est sans contredit ce qu'il y a de mieux comme harmonie et, comme prix, ces instruments coûtent plus cher que tous les autres ensemble.

L'autre photographie (*p. 415*) est la reproduction d'un coude de la rivière de Battambang, à quelques centaines de mètres en amont de ma maison : elle donne une petite idée de la beauté du pays. Les bords de la rivière ne sont que jardins d'aréquiers, de cocotiers, de manguiers entourant les maisons cambodgiennes.

J'ajoute à ma lettre quelques mots sur *Balat*, gendre du gouverneur. Celui-là, je le crains bien, brûlera longtemps dans l'autre monde avant que ses mains ne soient pures. La veille de sa mort, j'allai le voir avec M. Brien. Une circonstance nous frappa, les mains seules étaient enflées jusqu'aux poignets ! Ne semble-t-il pas que Dieu voulut par là montrer qu'il le châtiait dès cette vie ; ces mains qui s'étaient ouvertes si souvent pour opprimer les malheureux, n'ont pu être fermées par la mort. On fait actuellement de grands préparatifs pour la crémation du cadavre, la dépense pour cette cérémonie funèbre montera au moins à dix mille francs ; ils seraient bien mieux employés à autre chose.

Puissé-je bientôt vous envoyer aussi la photographie de ma chrétienté cambodgienne avec son église en ruines et exciter ainsi les âmes pieuses à prier pour la conversion du royaume *Kmer* et spécialement pour la partie qui m'est échue.

Je ne vous parlerai pas ici de mes Cambodgiens ; je vous en ai déjà parlé dans mes autres lettres. Il y a bien à faire pour imprimer des sentiments vraiment chrétiens à ceux même qui ont reçu le baptême et qui sont chrétiens depuis plusieurs générations. Est-ce à la race qu'il faut l'attribuer ou au délaissement dans lequel ils ont vécu depuis plusieurs années? Je crois que la première raison est en grande partie la vraie, car lorsque Mgr Cordier était ici, ils n'étaient pas meilleurs : leur foi n'est pas pure, elle est toujours entachée de superstition ; ainsi, pendant que l'un vient me chercher pour visiter un malade, un autre en secret va quérir le sorcier. Si partout on a besoin de la grâce, c'est ici qu'elle est nécessaire : il y a tant de ruines morales et matérielles à relever !

J'ai toujours peur qu'un jour ou l'autre mon église ne me tombe sur la tête ; je vais être forcé d'en construire une nouvelle en bambou et en feuillage comme celle de Sach-Pnoi. Pour cette entreprise comme pour bien d'autres choses, c'est l'argent qui me fait défaut. J'ai trouvé l'occasion d'acheter un terrain propre à établir une belle chrétienté annamite ; mais pour cela il me faudrait dix barres ou cent soixante piastres.

Voici un bon vieillard et sa femme qui se présentent à l'instant devant moi. Ils ont répondu pour quelqu'un qui a manqué à sa parole, et depuis quatre ans ils sont esclaves tous deux ; soixante piastres suffiraient pour leur rendre la liberté. Je confie toutes mes œuvres et ma personne à la divine Providence....

INFORMATIONS DIVERSES

Athabaska-Mackenzie. — Le R. P. Le Corre, missionnaire dans l'Amérique du Nord, écrit de la mission Providence, le 6 mars 1885 :

« Voilà déjà six mois passés que j'ai recommencé ma vie de missionnaire, et il me semble que mon séjour de deux hivers en France n'est plus qu'un rêve.

« Nos bonnes Sœurs ont repris courage, et leur modeste chapelle a un air de fête, qui contraste avec la désolation de la nature tout à l'entour; notre maison est devenue un modèle de régularité, par suite du Noviciat qui y a été fixé pour le Nord.

« Malheureusement les caribous ne sont pas aussi réguliers. Ordinairement, poussés par le froid, ils viennent en grosses bandes des steppes de la mer Glaciale, chercher un refuge dans les grands bois, et c'est là que nos sauvages les attendent pour s'approvisionner. Mais, cet hiver, ils sont allés dans d'autres parages que les nôtres, et par conséquent il faut recourir à la pêche sous la glace pour y suppléer. Heureusement les lièvres se multiplient depuis deux ans, et la neige est toute sillonnée de leurs pistes. Dans l'espace de trois mois, le F. Carour, chargé de leur faire la guerre pour nous en procurer un repas chaque jour, à nous et à nos enfants d'école, en a pris près de 2,000. Mais quel triste mets ! On croirait manger de l'écorce de saule ! N'importe, cela empêche de mourir de faim ; et c'est tout ce à quoi on vise dans ces pays perdus. Quant à la pêche sous la glace, elle est on ne peut plus pénible, à cause du froid qu'il faut affronter toute la journée, les mains à l'air ou dans l'eau, et à cause de l'épaisseur de la glace qu'il faut creuser, à quatre et cinq pieds de profondeur.

« J'ai visité dernièrement un camp de sauvages Esclaves, sur la montagne La Corne. Cette tribu est la dernière de tout le nord, par son apathie, sa malpropreté et sa paresse. Son nom indique le sort qu'elle a subi autrefois, au milieu des guerres sanglantes qui décimaient les tribus Montagnaises. L'esclavage a avili son caractère et comme hébété ses facultés intellectuelles. Cependant ce sont nos enfants, comme les autres, et il ne faut pas les déprécier. Je suis rentré, fatigué de six jours de marche, accablé de sommeil et rongé de vermine, mais le cœur joyeux d'avoir pu baptiser quelques pauvres petits enfants et entendre quelques confessions dans les loges. »

Sydney. — S. Em. le cardinal Moran, archevêque de Sydney, écrit de Rome, le 25 juillet, au T. R. P. Chevalier, Supérieur général des Missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun.

« Il y a cinq ans, au premier appel que l'Eminentissime Cardinal Préfet de la Propagande daignait vous faire, au nom de S. S. Léon XIII, vous acceptâtes courageusement, avec une indicible confiance dans le Sacré-Cœur de Jésus, malgré tous les obstacles inhérents à une si sainte mais si difficile entreprise, le double et immense Vicariat de la Mélanésie et de la Micronésie demeuré vacant depuis un quart de siècle.

« Bénis du Souverain Pontife qui leur disait : « Ne craignez « rien, c'est l'Église qui vous envoie, » vos jeunes missionnaires sont partis joyeux : si leurs épreuves ont été longues et pénibles, les bénédictions du ciel ont été aussi abondantes et précieuses.

« Témoin moi-même de l'esprit de foi et de la constante persévérance du R. P. Navarre, supérieur de la mission, et de ses dignes confrères, j'ai cru ne pouvoir rien faire de mieux en leur faveur que de leur offrir un abri à Sydney pour y établir leur Procure, tout en leur confiant un ministère dans mon diocèse. Aujourd'hui, à la vue du mouvement général qui pousse tant d'intérêts divers à l'exploration de cette grande île de la Nouvelle-Guinée plus vaste à elle seule que toute la France, il me semble que le moment est venu, et qu'il faut se hâter d'y faire pénétrer l'Évangile de Jésus-Christ, et de gagner à la sainte Église catholique tant de millions d'âmes qui gémissent encore dans l'infidélité et la barbarie.

« Mais pour atteindre ce résultat si désirable, il est nécessaire d'avoir en grand nombre des ouvriers apostoliques dévoués, et aussi des ressources en rapport avec la grandeur et l'importance de l'œuvre.

« C'est à votre Société qu'a été confiée par le Saint Siége cette belle mission et l'heure a sonné pour vous de faire pour la Nouvelle-Guinée ce qui a été fait pour l'Afrique centrale, un séminaire spécial où se recruteraient et se développeraient, sous l'influence du Cœur de Jésus et sous la direction de votre Congrégation, les vocations à l'apostolat.

« Et cette fondation, que les circonstances vous imposent et que votre zèle ne saurait refuser, est impossible sans un secours extraordinaire de la Propagation de la Foi, dont la généreuse charité est la providence continuelle des Missionnaires et sans d'héroïques dévouements que Notre-Dame du Sacré-Cœur inspirera, j'en ai la confiance, à plus d'une âme pour établir au plus tôt et d'une manière stable, une œuvre que j'appelle de tous mes vœux et que le Sacré-Cœur ne manquera pas de bénir.

LE CHOLÉRA ET SON TRAITEMENT

Par le R. P. Fiorovich, jésuite et missionnaire à Beyrouth.

(Suite 1)

Variétés de choléra

Le choléra indien varie peu, les symptômes sont presque toujours les mêmes. A l'apparition du fléau dans un pays, j'ai observé que jamais les médecins ne sont d'accord pour constater sa présence. Cette erreur provient de ce qu'un grand nombre n'ont jamais vu le choléra; que beaucoup d'autres l'ont vu une seule fois, et qu'aucun n'a l'expérience nécessaire. D'après mes constatations, le choléra prévient toujours d'un à dix jours d'avance de sa présence, ensuite commence la diarrhée. Après éclate le grand choléra accompagné de violentes douleurs surtout dans le ventre, de vomissements, de selles continuelles, etc.; cependant si le choléra a commencé à la suite d'une indigestion, alors il se précipite avec violence.

Presque toujours la diarrhée précède de quelques heures, ou de plusieurs jours, le grand choléra. En 1865, généralement le cholérique vivait de sept à neuf heures depuis le moment où le grand choléra se déclarait et presque toujours les crises étaient accompagnées de crampes. En 1875, les malades vivaient de trois à quatre jours, et presque aucun ne souffrait de crampes. Ce second choléra est préférable parce qu'il donne plus de temps au traitement, mais les deux variétés sont également mortelles. Pendant les deux époques, quand le malade n'était pas mort et cependant n'avait pas transpiré, le choléra se changeait en une espèce de fièvre typhoïde.

Souvent le choléra se complique d'indigestions, j'en parlerai plus tard et tout spécialement.

Il existe encore une variété de choléra que les médecins nomment sec et nerveux. Il a les mêmes symptômes que les deux autres. La seule différence consiste en ce qu'il n'est accompagné ni de vomissements, ni de diarrhée. Le malade dépérit et se consume comme sous l'action d'un feu intérieur. Je préviens que cette variété est extrêmement rare. Je l'ai rencontrée une seule fois en 1855 chez une femme qui venait de perdre son enfant.

Signes ou symptômes du choléra qu'aucun homme ne peut ignorer en temps d'épidémie sous peine de mort

Le choléra s'annonce de un à plusieurs jours d'avance. Voici quels en sont les symptômes : Légère diminution d'appétit, digestion pénible, embarras et pesanteur d'estomac, gargouillement dans le ventre, faible envie de vomir, malaise général physique et moral, c'est-à-dire du corps et de l'esprit. Tout le corps est généralement endolori. La faiblesse est surtout dans les genoux. Si on tâte le pouls, on le trouve plus faible qu'à l'ordinaire. Enfin commence une petite diarrhée. Les évacuations sont brusques, accompagnées généralement de gaz. Après quelques évacuations on pourra remarquer que les matières sont blanchâtres et ressemblent à l'eau de riz : plus tard elles ressemblent à l'eau de savon et forment des bulles d'air. C'est le choléra ! Malheur au malade s'il ne connaît pas ces symptômes et n'applique pas immédiatement le traitement. D'un moment à l'autre peut éclater le grand choléra. On s'effraiera ; on ira chercher le médecin, ensuite les médicaments. Un temps précieux sera perdu. En attendant, le mal aura progressé, le traitement sera appliqué trop tard; après quelques heures, le malade paraîtra dans l'éternité.

Tous ces symptômes *n'existent pas toujours* au commencement du choléra : par conséquent, quand on s'aperçoit qu'on a quelqu'un de ces symptômes et, lorsqu'après être allé à la selle, on sent des gargouillements ou des mouvements dans le ventre, et qu'on retourne à la selle peu après, qu'il y a explosion de matières liquides, c'est le moment d'appliquer tout de suite le traitement du choléra et de faire transpirer comme je l'enseignerai.

Il pourrait cependant arriver que le grand choléra éclatât

(1) Voir les *Missions catholiques* du 21 août.

avant les selles, comme on le remarque dans le choléra compliqué d'indigestions ou dans le choléra sec. Donc il ne faut pas toujours attendre la diarrhée. A peine s'apercevra-t-on d'un malaise général, d'un léger dégoût de la nourriture, d'une faible envie de vomir, d'un affaiblissement du pouls, de mouvements dans le ventre, on devra appliquer le traitement et transpirer.

Constatation du choléra.

Plusieurs personnes diront peut-être que, les symptômes énumérés étant communs à toutes les grandes maladies, il est impossible de reconnaître seulement par eux le choléra. Je répondrai qu'en réalité il est difficile de constater dans le commencement s'il y a choléra ou non : cependant dans le choléra il y a *deux signes* spéciaux. Ces signes sont basés sur le ventre et le pouls. Au commencement des autres grandes maladies, le ventre est tranquille et est porté à la constipation, tandis qu'au commencement du choléra presque toujours on sent des gargouillements, on est agité et disposé à la diarrhée. Ces mouvements, unis à quelques autres symptômes que j'ai indiqués, sont des signes très probables de la présence du fléau. Pour les connaisseurs, l'affaiblissement du pouls fournira le signe le plus net ; car dans le commencement des grandes maladies, le pouls est fiévreux et bat plus qu'à l'ordinaire. Toutes les fois que le pouls indiquera un commencement de fièvre, il n'y aura donc pas choléra, tandis que, dans le commmencement du mal le pouls est plus faible et s'affaiblit de plus en plus, jusqu'à devenir insensible.

Souvent, en entrant dans les maisons des cholériques, j'ai rencontré chez les personnes qui les soignent et vaquent aux autres offices de la maison un *cercle bleuâtre* autour des yeux. Elles avaient le choléra sans s'en douter. Ce cercle n'existe pas dans les commencements du choléra, mais s'il existe on aura une preuve certaine de la présence du fléau.

Dans l'incertitude si c'est le choléra.

Les mouvements du ventre, en temps de choléra, pourraient provenir d'une diarrhée naturelle ; mais alors les autres symptômes ne se présenteront pas. Toutefois toute diarrhée en temps de choléra doit être suspecte et il est bon de la traiter tout de suite comme le choléra. Dans tous les cas douteux où l'on ne peut pas assurer que ces symptômes sont ceux d'une fièvre ou d'une autre maladie déterminée, on doit appliquer immédiatement le traitement. On ne doit pas s'effrayer de ce traitement, car, consistant simplement à faire transpirer le malade, il ne peut nuire en aucun cas et peut au contraire couper à la racine une autre grande maladie. J'insiste avec toute l'urgence possible. Si l'on ressent les symptômes que j'ai indiqués, retarder le traitement serait s'exposer à des douleurs horribles et à une mort presque certaine. L'unique secret pour guérir consiste à attaquer le mal dès son début. Après une demi-heure de traitement, le choléra et tous ces malaises auront disparu complètement comme si l'on avait enlevé le mal avec la main. Au contraire plus on aura différé, plus il sera difficile d'obtenir la transpiration et la guérison. Dans cette épouvantable maladie, le mal progresse souvent avec une rapidité étonnante. Les minutes sont des heures ; si l'on diffère, le grand choléra peut éclater tout à coup avec son cortège de crises qui sont les suivantes.

Crises du grand choléra.

Les vomissements et les selles se succèdent avec précipitation ; bouche sèche et pâteuse, abattement complet, oppression intense de poitrine, voix faible et presque éteinte, tintement des oreilles, hoquet, urine rare et rougeâtre jusqu'à la suppression complète de cette évacuation, soif dévorante et inextinguible, crampes ; le malade, dans les douleurs, l'anxiété, les spasmes, s'agite et rejette les couvertures. Après les premières évacuations, les matières qu'il vomit et qui sortent par les selles sont de même couleur, blanchâtres comme l'eau de riz, un peu troublées, ensuite comme l'eau de savon, forment des bulles d'air, quelquefois verdâtres. Ces matières n'ont aucune odeur. Le pouls est faible dès le commencement de la maladie et s'affaiblit de plus en plus jusqu'à être complètement insensible au tact. Le corps se refroidit en commençant par les extrémités, et devient livide. Sans doute toutes les crises cholériques ne se présentent pas toujours. Souvent les crampes n'ont pas lieu. Dans le choléra sec, il n'y a ni vomissement ni selles. Le malade se consume alors comme dévoré par un feu intérieur.

L'aspect du cholérique, lorsqu'il touche à sa fin, est hideux. Le corps est amaigri, décharné, épuisé, livide : tous les sucs du corps ont été évacués. Le nez est effilé, les doigts sont émaciés, les ongles bleuâtres, la peau du ventre est presque collée à la colonne vertébrale, les yeux sont ternes et entourés d'un cercle bleuâtre, le corps est glacé. Quand on assiste un cholérique, on le voit se décomposer d'heure en heure avec une rapidité étonnante, jusqu'à se réduire à l'état cadavérique.

Traitement du choléra

Tout l'art de guérir le cholérique consiste à le faire transpirer abondamment. Pour y arriver, il faut commencer par l'échauffer intérieurement et extérieurement : intérieurement par les boissons alcooliques et les infusions bouillantes ; extérieurement par les couvertures et les frottements alcooliques et l'application de bouteilles d'eau chaude.

S'aperçoit-on que quelqu'un est atteint du choléra, aussitôt une personne doit se charger de faire chauffer à l'instant et le plus vite possible l'eau pour remplir les bouteilles. Pour aller plus vite, elle fera bouillir l'eau pour les infusions dans un vase spécial. Une autre personne fermera portes et fenêtres de la chambre, fera déshabiller et coucher le malade et lui mettra un bonnet chaud ou, à défaut de bonnet, lui enveloppera la tête. Ensuite elle couvrira tout le corps, même la tête si le patient le peut supporter, de quatre ou six grosses couvertures. Aussitôt après que l'infusion est faite, on y versera le sucre et de un à trois petits verres de bonne eau-de-vie. Pour la quantité, on aura égard à l'âge et aux habitudes du malade pour les boissons alcooliques. A un enfant on donnera un petit verre, à un homme qui a l'habitude de boire, trois petits

verres : il boira le tout le plus chaud et le plus vite possible, et son entourage aura soin que le malade soit bien enveloppé. On le frictionnera avec la main ou avec un morceau de flanelle trempé dans quelque liquide alcoolique. Il faudra frotter fortement l'épine dorsale dans toute sa longueur. S'il y a encore une personne disponible, elle devra frictionner également les pieds, les mains et ensuite la poitrine du malade, mais surtout les pieds qui sont les premiers à se refroidir. Toutes ces frictions doivent être faites sous les couvertures sans jamais découvrir le malade.

A peine l'eau sera-t-elle bien chaude que l'on remplira six bouteilles. On les bouchera bien : on enveloppera chaque bouteille d'une serviette afin que le corps puisse supporter la chaleur de l'eau. On appliquera deux bouteilles à la plante des pieds, deux bouteilles aux flancs, deux bouteilles aux aisselles. On continuera à frictionner l'épine dorsale, qui est la partie la plus importante, ensuite les jambes et les genoux, les bras, les mains, la poitrine.

Si, vingt minutes après la première infusion, le malade n'a pas commencé à transpirer à grosses gouttes, on répétera l'infusion mélangée à l'eau-de-vie. Dès que le malade commence à suer à grosses gouttes, l'eau-de-vie n'est plus nécessaire ; mais il faut continuer à frictionner l'épine dorsale pendant un quart d'heure encore, afin d'aider la transpiration, et continuer à donner l'infusion toutes les vingt minutes pour favoriser la transpiration.



CAMBODGE — Église et résidence du village de Sach-Pnoi ; d'après une photographie de M. Sauvebois (Voir page 410).

Si le choléra a été attaqué dès son début, le malade commencera à transpirer avant un quart d'heure. La transpiration commencée, on est assuré de la guérison à moins que le malade ne prenne froid ou ne commette une imprudence.

Si le mal est attaqué à son début, les bouteilles d'eau chaude ne sont pas nécessaires ordinairement ; une dose d'eau-de-vie suffit. Le frottement de l'épine dorsale suffit quelquefois aussi. Mais en pratique on doit toujours appliquer les bouteilles et, pour plus de sûreté, faire tout ce que j'ai indiqué. On ne doit pas exposer la vie d'un homme pour s'épargner un petit travail.

Si le choléra n'a pas été attaqué à son début et que le malade soit déjà saisi par le grand choléra, la difficulté d'obtenir la transpiration sera d'autant plus grande que le retard aura été plus long. Dans ce cas, il faut persister à frictionner le malade pendant plusieurs heures sans se fixer d'autre limite de temps que celle où arrivera une abondante transpiration. Après la première heure de friction, les heures suivantes devront être séparées par un quart d'heure de repos pour laisser le malade se reposer. On continuera à lui donner l'infusion bouillante toutes les vingt minutes jusqu'à la transpiration et même jusqu'à la fin de la transpiration et à la guérison complète. Au commencement on ne devra pas donner l'eau-de-vie à boire plus de trois fois en une heure et demie parce que cette boisson trop répétée pourrait faire du mal. Si le malade continue à vomir, on pourra administrer l'eau-de-vie une fois à chaque heure et demie.

Il ne faut jamais désespérer du cholérique, mais agir avec persévérance et confiance, car dans cette maladie on voit très souvent se produire la réaction dans un homme réduit à toute extrémité; le corps transpire et la vie revient comme par enchantement.

On se gardera d'approcher la lumière du malade; car, frotté qu'il est d'alcool, il pourrait se brûler vivant. Pour la même raison celui qui aura frictionné ne devra pas approcher ses mains du feu sans les avoir lavées.

Lorsqu'on frotte le malade, il ne faut jamais le découvrir, mais frictionner sous les couvertures. Il faut bien l'envelopper lorsqu'il a ses selles, et même il sera beaucoup mieux de mettre le vase dans le lit. Il faut savoir que, si le malade prend froid même un instant, tout l'effet du traitement passé est perdu et la transpiration peut devenir impossible.

Si le mal est attaqué à son début, le malade n'aura presque pas soif. Plus on différera, plus la soif sera ardente. Quelquefois elle sera inextinguible, et quoiqu'on donne au malade l'eau et la glace à volonté, il en demandera à toutes les minutes et de plus en plus. Dans notre traitement, lorsque le malade ne peut supporter la soif, on lui donnera de loin en loin un demi verre d'eau de riz ou d'eau panée ou autre boisson froide, mais jamais de la glace. Si on veut changer l'air, qu'on couvre bien la tête du malade avec une forte couverture, et pendant quelques minutes on ouvrira portes et fenêtres. *(A suivre).*



CAMBODGE. — Un coude de la rivière de Battambang; d'après une photographie de M. Sauvebois (Voir page 414).

UN VOYAGE A L'APOSTOLIQUE

DE BURRISAL A CHITTAGONG

D'APRÈS LES NOTES DU R. P. LANSLOTS

Missionnaire au Bengale oriental

Par le R. P. Dom Th. BÉRENGIER, bénédictin de la Congrégation de France.

Dans le district très *aquatique* de Bakergunj (1), on ne voyage pas comme l'on veut, mais comme l'on peut; et il n'est pas loisible au missionnaire d'inspecter ses chrétientés toutes les fois qu'il le désirerait. En effet, durant la saison des pluies, la plus grande partie de ce district est submergée. Pendant la saison sèche *relativement*, c'est-à-dire depuis novembre, l'eau diminue peu à peu; mais le terrain n'est un peu à sec que depuis le mois de mars jusqu'au commencement de juin. C'est donc, comme nous allons le voir, la saison des pluies qui est l'époque la plus favorable pour voyager dans cette région si humide, et le missionnaire en profite pour visiter, en barque, toutes ses chrétientés; car, dans les mois qui suivent, il y a trop d'eau pour aller à pied et pas assez pour aller à la rame, même dans cette petite et incommode embarcation que l'on appelle une *Dinghi*. On rencontre dans la saison sèche un

(1) Voir, sur la mission bénédictine de Bakergunj, les *Missions catholiques* du 18 juillet 1884 au 8 août de la même année.

autre inconvénient ; la paille de riz pourrit dans les innombrables rizières ; l'eau devient noirâtre et fétide. Aussi, dans ces contrées basses que l'on nomme les *Bills*, on ne peut circuler longtemps sans contracter la fièvre de marais, surtout si l'on n'est pas doué d'un très fort tempérament.

« Ce fut donc, nous écrit le P. Lanslots, dans cette période pluvieuse au commencement du mois que je partis pour visiter chacune de mes chrétientés. Quand on ne doit voyager que peu de jours, on prend une barque quelconque ; mais, quand il faut naviguer deux mois et plus, on tâche d'en choisir une où l'on soit plus à l'aise, sans s'exposer à rester étendu nuit et jour au fond de la barque, ce qui m'obligerait, je le sais par expérience, à me faire conduire bientôt à l'hôpital ; car vous savez combien ma santé est frêle. Je m'installai donc dans une de ces barques, qui, avec leur toit de bambou et leurs cloisons nattés, ressemblent assez à des maisons flottantes. Quoiqu'elle ne fût pas très grande, j'avais assez de place pour m'asseoir sur la *mora*, espèce de paillasson du pays, et je pouvais lire et même écrire à mon aise. Il me fallait deux jours de navigation pour arriver au premier village que je devais visiter. Mais il n'était pas facile de s'y rendre, car il est situé au milieu des *Bills* et la rivière Meghna, qui nous portait, roule ses eaux écumantes à travers des jungles presque impénétrables. A tout instant la barque se heurte contre quelque grosse branche ou quelque bambou renversé par le vent. On la dégage comme on peut, pour recommencer, un peu plus bas, la même manœuvre. Enfin à un tournant de la rivière, où elle coule plus rapidement, ma maison flottante va donner contre un gros arbre penché sur les eaux et le choc emporte le toit de bambou. Me voilà donc exposé au soleil ardent de l'Inde, en attendant la première averse.

« Le *Mangèe* ou pilote lance mille imprécations ; car il n'avait pas prévu tous ces accidents, lorsqu'il me loua sa barque, dont les réparations resteront à sa charge.

« — Est-ce possible, s'écriait-il plein de colère, qu'un « *Bilati Shaïb* (Européen) se fasse conduire dans des en- « droits aussi abominables ! »

« J'eus donc encore à subir sa mauvaise humeur, et ma position n'était pas très agréable. A chaque instant il demandait aux indigènes qu'il apercevait sur le rivage ou aux bateliers qui passaient près de nous, s'il y avait loin encore pour arriver au village que je voulais visiter. Mais c'était un peu comme en Europe : plus on demande, plus on semble s'éloigner de la localité que l'on veut atteindre. Je dis au *Mangèe* qu'il perdait son temps à faire toutes ces questions. Sa réponse fut assez drôle.

« — Oh ! ce n'est pas que je croie un mot de ce qu'ils me « disent, c'est seulement pour faire leur connaissance. »

« En route, je rencontrai un village d'anabaptistes. Dès que les habitants aperçurent ma barque, ils vinrent promptement sur la rive et demandèrent au *Mangèe* le nom du passager.

« — C'est le *Padri Shaïb* de Burrisal. »

« A ces mots, je vis l'étonnement se peindre sur tous les visages et la plus vive curiosité briller dans tous les yeux. Il faut savoir que les ministres de la secte leur avaient souvent parlé de moi et m'avaient entièrement noirci par leurs absurdes accusations. Aussi, n'y pouvant plus tenir, les principaux d'entre eux, voyant la barque arrêtée à un angle de la rivière, s'approchèrent le plus près qu'ils purent et, m'ayant salué respectueusement malgré tout ce qu'on avait pu dire sur mon compte, me prièrent de descendre à terre et de les suivre dans leurs demeures. Comme je n'avais pas de temps à perdre et que je savais les propos de leurs ministres à mon sujet, je n'étais pas très empressé, on le comprendra, de satisfaire à leur demande ; mais, me souvenant que l'Apôtre a dit qu'il se faisait tout à tous (1), je suivis mes anabaptistes.

« On m'introduit dans la plus belle chaumière du village et l'on me fait asseoir sur la meilleure *mora*. Alors commencent les présentations ; car ce peuple est très cérémonieux. Les hommes viennent me faire leur *salam*, puis les femmes. Après un moment de silence, la mère de famille me dit :

« — Mais où est votre femme ? »

« Je réponds gravement :

« — Les prêtres catholiques ne se marient pas. »

« Cette parole les plonge tous dans un profond étonnement et il fallut à la maîtresse du logis, qui restait la bouche béante, près d'un quart d'heure pour revenir de sa stupéfaction.

« Cependant tous prennent place autour de moi, accroupis sur leurs genoux et me considèrent attentivement. Je me permis alors de leur demander ce qu'ils désiraient. Le plus âgé des assistants me dit :

« — *Padri Shaïb*, veuillez avoir un peu de patience. »

« Je patiente, tout en maugréant dans mon for intérieur contre ces lenteurs qui retardent mon voyage. Enfin après un quart d'heure, n'y tenant plus, je leur dis :

« — Expliquez-vous donc, si vous avez quelque chose à « me dire ou à me demander ; je suis très pressé.

« — Voici, me répond le doyen de l'assemblée ; c'est que « l'on a notifié votre visite à tous les habitants du village, « et ils ne vont pas tarder d'arriver. »

« A ce moment, je comprends qu'ils veulent me parler religion et je leur dis :

« — Je vois que vous voulez faire de la controverse reli- « gieuse ; eh bien, je suis à votre disposition ; questionnez- « moi, exposez-moi vos doutes ou vos difficultés. »

« Mais tous se taisaient et une véritable anxiété se peignait sur leurs brunes physionomies. Enfin l'un d'eux plus hardi me répond :

« — *Padri Shaïb*, nous ne pouvons rien vous dire tant que « le maître de la Bible (le catéchiste anabaptiste) n'est pas « là. Nous vous en supplions, ayez encore un peu de « patience. »

« Il en fallait, en effet, une bonne dose, et j'avais envie de leur dire : « Puisque vous n'êtes pas capables de rendre « compte de vos croyances, je vous laisse. »

« Cependant je me contentai de leur faire cette remarque :

« — Mes pauvres amis, au jour du jugement, croyez-moi, « chacun aura à répondre pour soi-même, sans invoquer le « secours de son catéchiste. Tâchons de nous sauver nous- « mêmes, avant de nous préoccuper des autres. »

« Je savais bien que l'anabaptiste ne se servirait de son

(1). Cor. I, IX, 22.

influence que pour les détourner de la bonne voie. Il y avait son intérêt.

« Je partais encore, lorsqu'il arriva, portant sous son bras une grosse Bible traduite en bengali par les presses protestantes. Il me fit un petit salut d'un air protecteur, car il aurait cru se déshonorer en me faisant, comme les autres hindous, la grande prostration orientale. Alors commença la controverse. Le catéchiste était assisté de trois ou quatre autres anabaptistes qui ouvrirent aussi leur Bible d'un air important. Ils commencèrent, selon leur habitude, à me parler de l'idolâtrie des catholiques qui *adorent* la sainte Vierge et les saints, du célibat des prêtres, du baptême des petits enfants, enfin un peu de tout, sauf du dogme catholique. A l'appui de leurs accusations, ils citaient de nombreux passages du livre, mais à tort et à travers, et parlaient tous ensemble.

« Quand ils eurent bien crié et argumenté, Dieu sait comme, je les priai de se taire et d'écouter ma réponse. Durant une bonne heure je réfutai leurs pauvres arguments et, après avoir mis à néant leurs sottes accusations et éclairci tous leurs doutes, je leur dis qu'il me fallait maintenant continuer mon voyage ; mais qu'à mon retour, je leur donnerais tout le temps nécessaire pour les instruire de notre sainte religion.

« Ils me remercièrent de bon cœur et paraissaient heureux de mes explications. Seul, leur catéchiste avait la mine renfrognée. C'est qu'il redoutait de perdre le traitement que lui faisaient les anabaptistes, si les Hindous de ce village se convertissaient au catholicisme. Aussi, lorsque je partis, il me suivit jusque dans ma barque, voulant, disait-il, me parler d'une affaire très grave.

« — Eh bien, parlez, mon brave homme.

« — Je voudrais, *Padri Shaïb*, vous accompagner quelque « temps.

« — J'y consens, mais que voulez-vous ?

« — Depuis longtemps, *Padri Shaïb*, je ne crois plus à « rien de ce que l'on enseigne chez les anabaptistes; mais, « vous comprenez, on me paye pour mes fonctions de caté- « chiste, et c'est uniquement ce qui me retient dans leur « secte. »

« Je cherchais vainement à lui faire comprendre que, s'il avait un peu de conscience, il rougirait de trafiquer ainsi des choses de la religion, que si l'on croit à un Dieu tout puissant, qui récompense les bons et punit les méchants, on doit tout abandonner pour son service. Il fit la sourde oreille et finit par me proposer de lui donner le même traitement que lui faisaient les hérétiques ; il me promettait, en retour, de m'amener tous ses coreligionnaires.

« — Malheureux ! lui répondis-je, comment osez-vous « faire une semblable proposition à un prêtre catholique ? « Ne vaut-il pas mieux perdre les sept roupies que l'on vous « donne chaque mois, que de perdre votre âme ? Si vrai- « ment vous vouliez vous convertir, je chercherais à vous « trouver une position pour que vous ne mouriez pas de « faim ; mais je ne veux pas acheter votre âme à prix « d'argent. »

« Tout fut inutile. L'anabaptiste voulait toujours remplir chez nous les fonctions dont il jouissait chez les sectaires.

« Je ne peux, lui répliquai-je, vous faire mon catéchiste, « vous qui ignorez les premiers éléments de notre sainte « religion et qui n'avez pas même la foi. »

« Le malheureux se retira sans mot dire, mais fort désappointé. Plus tard, il revint me voir à Burrisal et me renouvela son absurde proposition. Je fus obligé de l'éconduire. Depuis j'ai appris qu'il avait même perdu son poste chez les anabaptistes ; ainsi, en cherchant avant toute chose son intérêt temporel, il se vit ruiné sans aucun avantage pour sa pauvre âme.

« Revenons à la barque qui me portait sur la rivière de Méghna. Nous avions à peine quitté le village des anabaptistes, lorsque les bateliers me crient tout à coup :

« — *Padri Shaïb*, un crocodile. »

« Je regarde dans la direction qu'ils m'indiquent et j'aperçois en effet, couché dans la vase, à une faible distance, l'énorme amphibie qui paraissait endormi et qui faisait sans doute sa digestion après un bon repas. Je commande d'arrêter la barque, je prends mon fusil et je lui envoie une balle au défaut de l'épaule. Je crois l'avoir touché, car il fit un bond dans la rivière et ne reparut plus.

A quelque distance de là nous arrivâmes à l'endroit néfaste où cinq religieuses et un missionnaire firent naufrage il y a plusieurs années. C'était sur un banc de sable qu'ils échouèrent en se rendant de Chittagong à Noakhally, à la suite d'une de ces marées qui font monter les eaux du Meghna à une si prodigieuse hauteur et mettent en danger parfois les *steamers* qui font le service de Dacca à Chittagong. Un second missionnaire n'échappa à la tempête et au naufrage que par une sorte de miracle. Les restes de ces pieuses victimes de l'apostolat chrétien reposent dans l'église de Noakhally. Je dis à leur intention un *De profundis* et je leur demandai de protéger ma pauvre mission.

« Après cet incident, voyant que, malgré les efforts de mes rameurs, je n'avançais guère, car les détours de la Meghna étaient toujours plus nombreux, l'impatience me gagna et je résolus de couper court, en faisant à pied le reste du voyage. Mal m'en prit, le terrain était presque partout inondé et il me fallait marcher dans la boue jusqu'aux genoux. Ignorant même le chemin, je devais, à chaque instant, me renseigner sur la direction à suivre, et les cultivateurs hindous que j'interrogeais, me répondaient presque toujours d'une manière contradictoire. Enfin, après trois heures d'une marche fort pénible, sous un soleil de feu, je parvins à ma destination. J'étais à bout de forces et l'on ne put cependant me donner pour me reposer qu'une petite natte. Une autre épreuve m'attendait. Ma barque n'arriva que le lendemain et je dus me passer ce jour-là de dîner. Après une nuit assez pénible, dans une mauvaise case ouverte à tous les vents, je vis accourir tous les habitants du village que l'on avait avertis de ma présence. Ils me firent un grand *salam*, puis se retirèrent discrètement pour me laisser prendre un peu de nourriture, car la barque venait d'aborder.

« Dès que j'eus expédié mon repas, les réceptions commencèrent dans l'ordre suivant : d'abord les malades, puis les pauvres et autres malheureux et enfin les hérétiques et les payens. Ces braves hindous croient que tout *Bilati Shaïb* ou Européen est médecin. Aussi, me fallut-il pas longtemps pour acquérir dans mon district de Bakergunj la

réputation d'un grand docteur. Tous les missionnaires doivent avoir, dans cette contrée encore peu civilisée et d'un climat fort malsain, une petite pharmacie, autant pour eux-mêmes que pour ceux qui les entourent. Par la grâce de Dieu, je n'en ai pas eu jusqu'à présent un trop grand besoin; mais je suis heureux de soulager, quand l'occasion se présente, mes pauvres ouailles dans les maladies, qui sont ici si fréquentes, même pour les indigènes. Le malheur c'est que bien souvent, après la visite de trois ou quatre villages, ma boîte à médicaments est épuisée, parce que l'exiguité de mes ressources ne me permet pas d'avoir une trop grande pharmacie. C'est une véritable souffrance de cœur de voir autour de soi tant d'infirmités et de ne pouvoir les soulager faute de quelques remèdes. Je cherche bien à faire comprendre à mes bons hindous qu'étant presque aussi pauvre qu'eux-mêmes, il m'est bien difficile de les contenter tous. Il faut pourtant donner quelque chose aux plus malheureux, et l'on n'a alors, hélas ! que l'embarras du choix : des aveugles, des sourds-muets, des enfants orphelins et qui étalent des plaies hideuses, de jeunes femmes malades, que leurs maris ont renvoyées comme des êtres inutiles et incommodes, etc., etc. Tous ou presque tous ces infortunés devront mourir de faim, s'ils ne succombent pas à leurs cruelles infirmités; car leurs parents ne s'occupent plus d'eux. Cependant, dès que le missionnaire arrive, ils leur rendent ce service de venir



CAMBODGE. — Le gouverneur de la province d'Angkor; d'après une photographie de M. Sauvebois (Voir page 410).

plaider leur cause devant le *Padri Shaïb*, afin qu'il leur donne quelque remède et quelque nourriture. Je profite toujours de cette occasion pour leur recommander ce premier devoir de la nature, qui est de prendre soin de ses parents.

« Si vous ne le faites pas, leur disais-je, vous êtes sem-« blables aux animaux, qui oublient ceux qui les ont mis « au monde aussitôt qu'ils n'ont plus besoin de leurs se-« cours. »

« Ces pauvres hindous me promettent toujours de m'obéir, mais à peine suis-je parti, qu'ils oublient mes recommandations. Ils voudraient que le *Padri* se chargeât de tous les malheureux qui se trouvent dans leurs villages. Assurément ce serait pour moi et pour tous mes confrères une grande consolation d'établir des hospices dans nos principales chrétientés.

Combien parmi ces nombreux infortunés ouvriraient les yeux à la lumière de l'Évangile; combien de ces pauvres jeunes femmes, abandonnées de leurs maris, feraient d'excellentes catholiques. Déjà rejetés de leurs castes par la misère, tous ces malheureux verraient tomber le plus grand obstacle qui les retient dans l'idolâtrie. Mais comment songer à établir des hospices, quand nous avons tant de peine à construire quelques chapelles et quelques écoles !

(*A suivre*).

LE PREMIER MISSIONNAIRE DU JAPON AU XIXme SIÈCLE

Par Mgr FORCADE, archevêque d'Aix

VIII

DÉPART DE PORT-MELVILLE, EN ROUTE POUR LE JAPON. — L'ILE *Foukiala*. — LES DEUX SŒURS.

(Suite 1)

22 juillet. — Encore une nouvelle île en vue. L'amiral veut absolument savoir ce qu'elle est; il se résout à m'y envoyer. Ce sera la corvette la *Victorieuse* qui m'y conduira. Un de ses canots est appelé à notre bord, et un lieutenant de vaisseau, intrépide entre tous, M. de Coriolis (2), est chargé de diriger l'expédition. Pour pourvoir à tout évènement, on charge la batterie de la corvette; on cache sous les bancs de l'embarcation des fusils avec leurs baïonnettes et des cartouches; on emporte une boussole et des vivres pour deux repas. Nous partons, et cette fois-ci, les instructions données à l'officier sont parfaitement claires.

Cette seconde expédition fut assez heureuse. On en jugera par le rapport suivant :

« MONSIEUR L'AMIRAL,

« Conformément à la demande que vous m'en avez faite, j'ai l'honneur de vous transmettre, par écrit, les détails de ma petite excursion à l'île inconnue où vous avez eu la bonté de m'envoyer le 22 juillet.

« En quittant la *Victorieuse*, M. de Coriolis a fait diriger le canot vers une petite crique, où l'on apercevait une jonque au mouillage. Il nous a fallu du temps et de la peine pour y arriver la mer profonde jusqu'à la côte était tourmentée par des courants contraires ; bien que la brise fût faible, nous avions près de terre une lame assez forte, et, malgré tous les efforts de nos braves matelots, nous ne pouvions gagner de l'avant qu'avec beaucoup de lenteur. Rendus enfin près de la jonque, nous y reconnûmes des sujets du roi d'*Oukinia*. Loin de paraître effrayés, ils nous faisaient signe d'approcher, et nous montraient des cordes qu'ils préparaient pour nous aider à les accoster. Nous montâmes à bord, et le capitaine, qui est de *Nafa*, me reconnut aussitôt. Après nous avoir offert du thé avec un aimable empressement, il me dit qu'il avait quitté son port depuis vingt-sept jours, que l'île était japonaise, et (ce qui me paraît peu probable), qu'il ne s'y trouvait que parce qu'il y avait été jeté par les mauvais temps. Il me demanda depuis combien de jours nous étions partis d'*Ounting*, si Augustin était à bord, s'il y avait encore quelque Français à la bonzerie d'*Amikou*, si l'Anglais était toujours à celle de *Nafa*, si les navires du tribut étaient revenus de Chine, etc. Je répondis selon la vérité à toutes ces questions.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 24 avril, 1er, 8, 22, 29 mai, 5, 12, 26 juin, 3, 10, 17, 24, 31 juillet, 7, 14 et 21 août.

(2) C'était le digne frère de l'héroïque marquis de Coriolis qui, après avoir brisé en 1830 son épée de capitaine, s'engagea dans sa vieillesse comme simple soldat et fut tué à l'ennemi pendant la malheureuse guerre de 1870. Lui-même, démissionnaire au Coup d'État, reprit alors du service et se distingua dans une sortie pendant le siège de Paris. Fervent chrétien, il se montra constamment dévoué à toutes les saintes causes. Il est mort récemment dans son château de La Salle, près de Marseille, et le missionnaire qu'il avait piloté dans les mers du Japon, devenu archevêque d'Aix, se fit un pieux devoir d'aller présider ses obsèques.

« Cette première conversation se passait sur l'arrière de la jonque, dans le lieu le plus propre et le plus honorable. J'y aurais été très bien si la mer eût été parfaitement calme; mais il n'en était pas ainsi, et le malheureux bateau dansait tellement que bientôt, fatigué, n'y pouvant plus tenir, je manifestai le désir de descendre à terre. Le capitaine n'y fit point de difficultés et sur mon invitation, nous accompagna lui-même dans notre canot.

« Les Japonais étaient alors accourus assez nombreux au rivage : eux aussi nous appellent de la voix et du geste, et quelques-uns même se jettent à la nage pour nous indiquer la route que nous avons à suivre. Le ressac ne nous permettant pas d'accoster au débarcadère indiqué, ils courent sur un autre point où la mer brise moins; ils nous disent que là ce sera plus facile; ils demandent une corde; l'un d'eux vient la prendre en nageant, et les voilà qui nous *hâlent*. Cet expédient ne pouvant réussir, ils crient à la jonque de nous envoyer sa pirogue et, la saisissant de tout bord, ils nous l'échouent hors de la portée de la lame, avec autant de promptitude que d'adresse. Cette plage sur laquelle nous descendions, était couverte d'une prodigieuse quantité d'énormes galets. Ils nous servirent de sièges, et nous nous y reposâmes quelque temps au pied et à l'ombre d'une montagne à pic qui domine la crique. Trente à quarante Japonais au moins étaient autour de nous. A l'exception de cinq ou six hommes assez proprement vêtus et portant le sabre au côté, ils n'avaient d'autre vêtement qu'une indispensable ceinture, et paraissaient appartenir à l'une des dernières et des plus pauvres classes de la société. Ils se montraient polis et gais.

« Je demandai d'abord si l'on ne pourrait pas me vendre des légumes et du poisson. On me répondit qu'on allait m'en envoyer chercher, et deux ou trois hommes furent expédiés, je ne sais où, dans l'intérieur. J'appris que l'île s'appelait *Akouchéki*, et qu'elle avait environ trois lieues de tour. On m'assura, ce que j'ai peine à croire, qu'elle n'avait aucun village, pas une femme, et que toute sa population actuelle se réduisait à la trentaine d'hommes qui se trouvait autour de moi. *Les circonstances les y avaient amenés passagèrement.*

« En face de nous, dans le sud-ouest, était une île en vue. C'était cette île même où la veille vous m'aviez envoyé, Monsieur l'Amiral, et où, par suite d'un malentendu, il ne m'avait point été donné de débarquer. Je la montrai de la main, et j'en demandai le nom. Deux ou trois voix prononcèrent immédiatement, à ma très grande surprise, le nom de *Fou-Kia-la*. Me tournant alors vers le capitaine d'*Oukinia* : « Est-ce donc là, lui dis-je, cette île *Fou-Kia-la*, qui fait le commerce avec vous? » Sa réponse fut *oui*. Je demeurai confondu; car, à en croire les gens d'*Oukinia*, tout leur vient de cette île; c'est le grenier, c'est le magasin général de leur pays; et l'île que j'avais sous les yeux a, comme vous le savez, fort peu d'étendue, et son sol aride paraît à peine cultivé. Pensant ou qu'on s'était mépris ou qu'on m'avait menti, je m'adressai plus tard à un autre japonais qui alors n'était pas présent; il me répondit de la même manière. Le fait paraît donc indubitable; et je suis forcé de conclure qu'à *Oukinia*, on nous a, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, menti impudemment.

« Les galets sur lesquels nous étions assis étaient si brûlants, qu'au bout de quelques instants, nous n'y tenions plus. Sur notre demande on nous conduisit bientôt à quelques pas de là sous un hangar élevé dans un ravin. Il était ouvert aux deux extrémités ; la brise y circulait; des nattes y étaient étendues; dans ce nouveau gîte nous étions fort bien. Près de nous, à notre droite (*nous étions alors tournés vers la mer*) se cachait dans un bouquet d'arbustes une toute petite pagode; à notre gauche, sous un autre hangar, était une petite jonque en construction ou en réparation ; sur un chemin qui, partant du rivage, s'en allait serpentant dans la montagne, nous avions sous les yeux trois bateaux échoués.

« Les notables, les gens à sabre et le capitaine de la jonque d'*Oukinia* étaient entrés et s'étaient assis avec nous. La conversation recommença bientôt. Conformément à vos ordres, Monsieur l'amiral, j'essayai d'obtenir quelques renseignements sur les îles que nous avions rencontrées sur notre route depuis *Oukinia*, jusqu'au point où nous étions. On me donna leur nom dans l'ordre suivant, en partant du sud et en remontant vers le nord ; 1° *Younno*,

qui est probablement l'ile inscrite sur la carte sous le nom de *Julo;* 2° Yrabou: 3° Toukonno-Sima; 4° Yourou; 5° Ou-Sima; 6° Ki-Kay, — Fou Kia-la dont j'ai déjà parlé. Ce renseignement est-il exact ou non? Je l'ignore. Les gens paraissaient répondre avec bonne volonté; mais il m'était assez difficile de leur faire bien comprendre la route que nous avions suivie, les différents points que nous avions vus.

« Je n'étais pas dans ce cercle *le seul questionneur*, les Japonais qui m'entouraient m'adressaient à moi-même beaucoup de questions sur notre pays, sur vos bâtiments, Monsieur l'amiral, sur notre voyage, sur nos projets, etc., et au fur et à mesure que je répondais, on prenait soigneusement note de toutes mes réponses. On paraissait surtout très désireux de savoir si nous allions à *Nagasaki*, et l'on avait quelque peine à me croire quand je disais, ce qui est pourtant très vrai, que je n'en savais rien.

« Pendant que nous causions ainsi, M. de Corolis faisait souper ses matelots, et nous avait fait apporter quelques rafraichissements. Nous offrîmes du pain, du vin et du *rhum* aux honnêtes gens qui nous entouraient, et ils acceptèrent sans se faire prier. Le pain fut généralement trouvé bon; mais nos liquides ne furent point également goûtés, et firent faire à un brave homme surtout des grimaces affreuses; par contre on fuma de grand cœur tous les cigares que nous avions apportés. Quant au tabac à priser, on n'en avait pas la moindre idée dans cette pauvre île; on parut fort surpris de m'en voir user; on me demanda à ce sujet des explications assez comiques, et comme je disais que c'était excellent pour dégager le cerveau, chacun voulut en goûter, toutes les mains s'étendirent, et au milieu de l'hilarité générale, produite par les éternuements de l'assemblée, ma tabatière y passa tout entière.

« Les choses, comme vous le voyez, Monsieur l'amiral, se passèrent bien sous cette case: étrangers et indigènes, nous étions devenus en peu de temps bons amis. Les deux coups de canon tirés pour nous rappeler n'effrayèrent personne: on me dit seulement quand on les entendit: « Ils ont de l'inquiétude là-bas, « parce qu'ils vous croient avec de mauvaises gens; mais, soyez « tranquilles, vous n'avez rien à craindre. Le cœur japonais et le « cœur français, ajouta un amateur, c'est un même cœur! » Et en disant cela, il s'efforçait de nous faire ses yeux les plus doux, et portait la main sur son cœur. La vue de vos trois bâtiments et de leurs cent canons, était sans doute ce qui les touchait le plus.

« Nous voulions nous en aller; il se faisait tard, et nous étions rappelés; mais les provisions demandées n'étaient pas encore arrivées, et l'on ne voulait pas nous laisser partir sans que nous les eussions. Nous tardâmes un peu, tandis qu'on dépêchait courrier sur courrier par le chemin de la montagne. Enfin, au moment où bon gré mal gré nous étions en route pour rejoindre notre canot, on nous apporta deux paniers, l'un rempli de poissons secs, l'autre de concombres et autres légumes. J'offris une piastre, on la prit et on l'examina avec beaucoup d'attention; mais on me la remit bientôt de force dans les mains, en me disant que l'accepter serait se faire couper le cou.

« — Soit, dis-je, mais vous me mettez dans l'impossibilité de « prendre ces provisions. »

« — On vous les donne, répétait-on de toutes parts; prenez tou- « jours, c'est choses sans valeur, etc. »

« Tandis que je délibérais, on trouva moyen d'aller porter le tout au canot. — « Acceptez du moins cette bouteille de saki. » (C'était notre bouteille de rhum aux trois quarts vide). — « C'est impossible! Il y aurait du danger. » — « Buvez-le de suite et jetez-le à la mer. » — « C'est impossible! C'est impossible! »

« Les pauvres gens remirent la bouteille dans le canot, et s'éloignèrent au plus vite.

« L'un d'eux nous rendit encore un dernier service. Nous avions de la peine à déraper notre grappin, et nous craignions même de le perdre. Le brave homme qui était alors devant nous dans le bateau de la jonque, voyant notre embarras, plonge dans l'eau, nous dégage à l'instant, et en sort sa tête d'un air triomphant. Nous lui fîmes beaucoup de remerciements, et nous nous éloignâmes au milieu des salutations générales. — Je dis *à revoir* à mes nouveaux amis.

Pendant que j'étais dans cette île d'*Abouchéki*, j'écrivis au crayon quelques mots à mon cher confrère M. Leturdu et je confiai mon billet au capitaine de la jonque, qui me promit bien de le remettre à son adresse.

(A suivre.)

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(Edition française)

Au nom d'une défunte du diocèse de Lyon	1050 50
Anonyme de Luneville, diocese de Nancy	5
B. A don recueilli par l'*Écho de Fourvière*	25
Mesdames B R. Id Id.	20
C. C. Id. Id.	5
M. T .. de Lyon	1000
L. A J., diocese d'Alby	200

A Mgr Van Camelbecke pour le vicariat persécuté de la Cochinchine orientale.

Anonyme de Lyon	1000
Anonyme du diocèse de Périgueux	150
M. L Dupont, diocèse de Bayonne, avec demande de prières	20
B F E d'Yvetot, diocèse de Rouen	50
Un recteur breton, diocèse de Vannes	50
M. l'abbé Guérard, au collège de la Malgrange, diocèse de Nancy.	10
M. l'abbé de Breon, à Paris	50
M l'abbé Sadin, à Crémieu, diocèse de Grenoble	10
Un fonctionnaire, diocese de Laval	5
C. V. diocèse d'Autun, avec demande de prières	20
M. Allard, à Nantes	20
Un abonné du diocèse de Valence, avec demande de prières	25
M. Bonjour, a Saint-Martin d'Estréaux, diocèse de Lyon	20
M Pietrini, a Nantes	5
Mme E D , diocese de Bayonne	1000
A. X C , à Autun	50
M Prax, à Narbonne, diocèse de Carcassonne	20
M. l'abbé Delpech, à Toulouse	50
Anonyme de Couzon, diocèse de Lyon	50
Anonyme du diocèse de Verdun	375
Mme du Liège, d'Aunis, diocèse d'Amiens avec demande de prières	100
Une abonnée de Gardanne, diocèse d'Aix	50
Une abonnée du diocèse de St-Claude, avec demande de prières.	20
Deux anonymes d'Orléans	40
Les missionnaires du Sanatorium d'Hyères, diocèse de Fréjus	35
M. l'abbé Profillet, diocèse de Versailles	[illegible]

A Mgr Van Camelbecke, pour les milliers de chrétiens mourant de faim à Saïgon.

Au nom du comte Hermann de Stainlein, avec demande de prières, au troisième anniversaire de sa mort (31 août)	2000

A Mgr Puginier, pour les victimes de la persécution au Tong-King occidental.

Un abonné de Mont-de-Marsan, diocèse d'Aire, avec demande de prières	40
Un anonyme du diocèse d'Annecy	15
Anonyme de Cysoing, diocèse de Cambrai	50

A Mgr Puginier pour le P. Henri Berthet.

De la part de sa mère, diocèse de Chambéry	5

A Mgr Puginier pour le P. Jean-Marie Martin.

De la part de son frère, diocèse de Chambéry	10

A Mgr Lavigerie pour le rachat et le baptême d'un enfant sous le nom de Joseph.

M. l'abbé Guérard, au college de la Malgrange	10

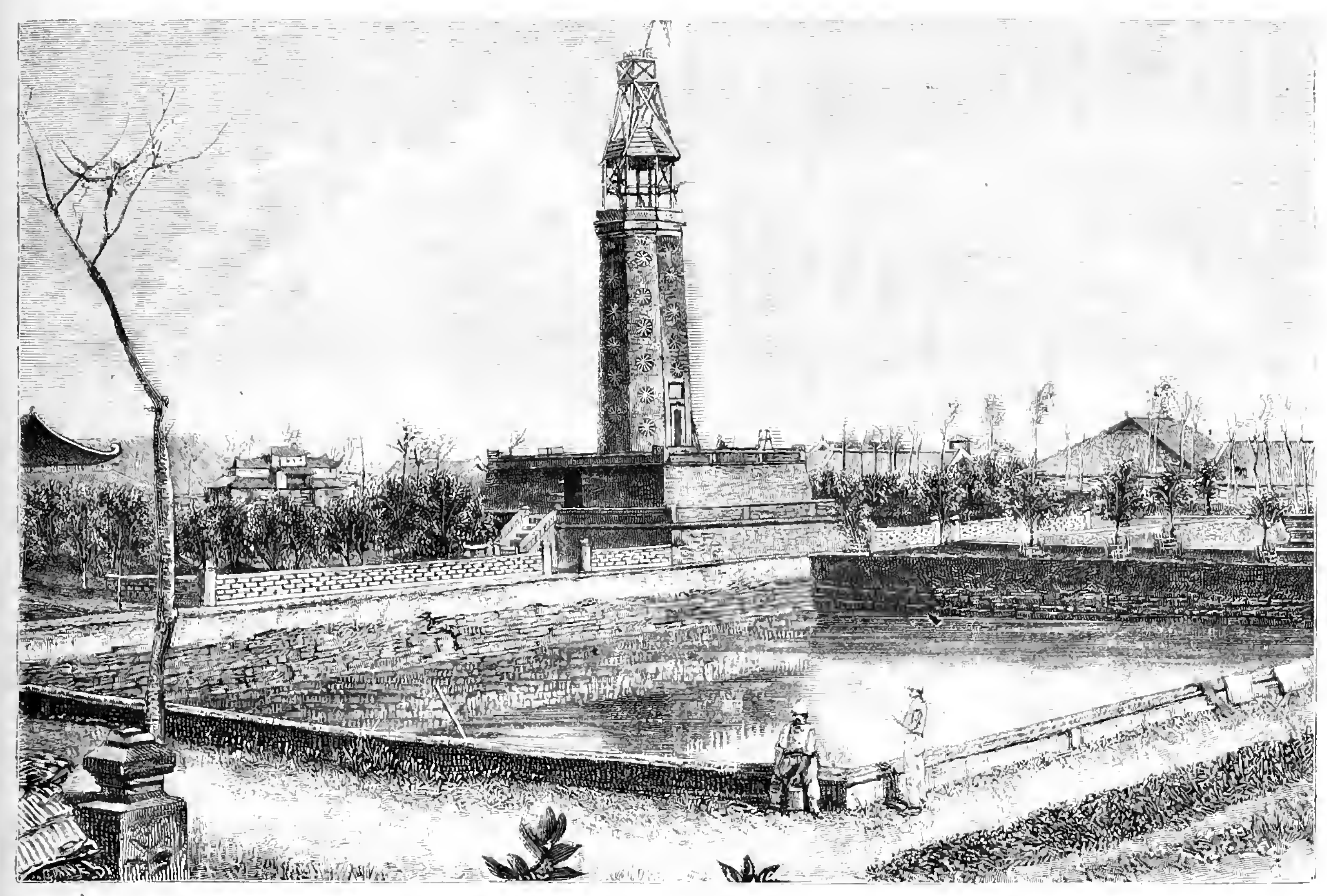
A Mgr Charbonnier pour le vicariat du Tanganyka.

B. F. E. d'Yvetot, diocèse de Rouen	50

(La suite des dons prochainement.)

Th. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



TONG-KING OCCIDENTAL. — La citadelle de Son-Tay et sa tour ; d'après une photographie donnée à Mgr Puginier par l'amiral Courbet (Voir page 426).

CORRESPONDANCE

CIMBÉBASIE

Massacre de trois missionnaires dans l'Ovampo

De graves nouvelles nous parviennent de la Cimbébasie. Cette mission si florissante vient de voir cinq de ses membres frappés par le martyre ou par la fièvre. Dieu visite par l'épreuve ses serviteurs soit dans l'Extrême-Orient, soit en Afrique et unit dans la même gloire et la Société des Missions-Étrangères de Paris et la Congrégation du Saint-Esprit. Voici ce que nous écrit à ce sujet le T. R. Père Barillec, assistant général.

C'est, pour nous, une semaine d'épreuves, comme jamais nous n'en avons eues : cinq victimes dans une seule mission, car, outre trois missionnaires massacrés dans l'Ovampo, nous en avons perdu deux autres aux Amboëllas, les RR. PP. Lynch et Hogan.

Ces deux derniers décès nous ont été annoncés par le P. Duparquet, alors à Huilla. J'ai l'honneur de vous envoyer copie de la lettre qu'il nous écrit à ce sujet.

Quant au massacre de l'Oukouanyama, nous n'avons encore aucun détail de la part de nos missionnaires, tous ceux qui étaient là ayant été massacrés et ceux des autres stations étant assez éloignés et n'ayant pu sans doute nous écrire à temps. Nous ne savons rien que par une dépêche du gouverneur de Mossamédès, que nous a transmise de Lisbonne un ami dévoué de la mission, M. Fernando Pedroso. Je vous envoie aussi la copie de sa lettre.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. PÉDROSO, DE LISBONNE, AU T. R. P. BARILLEC, ASSISTANT GÉNÉRAL DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT-CŒUR DE MARIE.

Lisbonne, 15 août 1885, fête de l'Assomption.

Je viens de recevoir une lettre du gouverneur de Mossamédès avec des nouvelles très graves, dont je dois vous donner connaissance.

Le *Soba* (roi) de Quanhama, dans l'Ovampo, région située entre le Cunène et le Cobango, par le 17° de latitude sud, jeune homme très bien disposé pour les Européens est mort, empoisonné par un anglais selon les uns, ou, selon d'autres, et comme cela est probable, par des habitants du pays mécontents de la grande sympathie du Soba pour les Blancs. Quoi qu'il en soit, après la

mort du roi, les indigènes se sont jetés sur les Européens et en ont massacré une vingtaine. Parmi eux on compte trois membres de la mission du R. P. Duparquet : un Père et deux Frères. Voilà trois martyrs. Que leur sang soit la bénédiction de la mission de la Cimbébasie et de celle de Mossamédès !

Les victimes sont le R. P. Louis Delpech, du diocèse d'Albi, le F. Lucien Rothan, du diocèse de Strasbourg, et le F. Gérald, du diocèse d'Ardagh (Irlande).

Extrait d'une lettre du R. P. Duparquet, Préfet apostolique de la Cimbébasie, au T. R. P. Emonet, Supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie.

Huilla, le 30 mai 1885

Un double malheur vient de frapper la mission des Amboëllas. Le P. Hogan et le P. Lynch ne sont plus. Ils ont succombé l'un et l'autre aux atteintes de la fièvre.

La mort de ces deux regrettés confrères a été accompagnée des circonstances les plus consolantes. L'un et l'autre sont morts en parfaite conformité à la sainte volonté de Dieu et dans les sentiments de la plus vive et la plus ardente piété.

Inutile de vous dire quelle perte immense la mission de Cimbébasie vient de faire dans la mort de ces deux missionnaires. Le P. Hogan surtout était comme la base de tout l'édifice.

KOUANG-TONG (Chine)

La lettre suivante, postérieure à la paix conclue entre la France et la Chine, donne d'intéressants détails sur les dispositions actuelles du gouvernement chinois et sur l'état de nos chrétientés dans la grande province de Canton.

Lettre de Mgr Chausse, des Missions-Étrangères de Paris, coadjuteur du préfet apostolique du Kouang-tong.

Hong-Kong, 22 juillet 1885.

La paix étant signée depuis quatre longs mois, il semblerait tout naturel que nous soyons déjà de retour dans notre mission, occupés à relever les ruines accumulées sur notre province par la méchanceté du vice-roi et du fameux commissaire impérial, *Pang yoc lun*. Hé bien ! non ; jusqu'à ce jour, il n'a pas été possible d'obtenir cette licence. Le vice-roi, qui vient de recevoir une plume de *Martin pêcheur*, en récompense de la reprise de Lang-song, se retranche sur l'hostilité de la populace et retarde les proclamations du traité : « Je dois attendre l'heure opportune, dit-il, et ne rien précipiter. Soyez patients, quand le moment sera venu, je vous ferai prévenir ; les Pescadores ne sont pas encore abandonnées par la France et un accident comme celui de Bac-Lé peut si facilement surgir au Tonkin !... »

Le Consul de France est obligé d'attendre comme nous à Hong-Kong que Son Excellence veuille bien ouvrir les portes de son consulat, scellées tout aussi bien que nos chapelles. Ses instances et les ordres de Péking n'ont pas encore convaincu le vice-roi... La honte nous monte au visage !...

La semaine dernière, j'avais été avisé par un télégramme de notre ministre à Péking, que le Tsong li yamen avait donné des ordres pour notre retour immédiat ; je pris mes dispositions en conséquence ; mais, quand mon envoyé se présenta devant les mandarins pour obtenir l'ouverture de nos portes et nous préparer un logis, tous ces hauts dignitaires se récrièrent : « C'est impossible, le vice-roi ne le permet pas encore... »

Il est vrai que la population est mécontente. Ce n'est pas étonnant : on l'écrase d'impôts.

Le vice-roi, avec son habileté ordinaire, a trouvé moyen de battre monnaie : toutes les industries, chaque branche de commerce, depuis la plus minime jusqu'à la plus considérable, tout est taxé extraordinairement. J'ignore si les trésors de Son Excellence sont à sec ; il est certain que le fisc n'avait jamais fait tant d'efforts pour remplir ses coffres.

Ces bons Cantonnais voulaient la guerre, surtout la victoire ; ils commencent à penser que cela coûte cher et leur verve se tourne maintenant contre le vice-roi, qui les ruinera quand même.

Au commencement de juillet, les nombreuses barques qui sillonnent les mille cours d'eau du Delta, portant voyageurs et marchandises dans les vastes marchés de cette région, furent taxées de cent taëls chacune. C'était énorme. Les maîtres, les agents, les actionnaires s'unirent pour protester et refusèrent de payer. Pour réussir, ils se mirent en grève. Pendant sept à huit jours, aucun produit, aucun voyageur ne put circuler. La gêne était grande dans un pays si populeux, si actif ; les têtes se montaient, on craignait une émeute. Que fit le vice-roi pour les calmer ? Il publia l'édit suivant :

Attendu que les barques publiques refusent le service, le gouvernement va établir des bateaux qui transporteront gratis tous les voyageurs. Si les barquiers persistent dans leurs mauvais desseins, on confisquera l urs barques au profit du trésor public.

Le lendemain tout rentrait dans l'ordre et le fleuve s'animait comme si une baguette magique avait passé là-dessus.

Telle est cette terrible population dont on nous menace sans cesse : elle est à la merci des mandarins comme l'herbe sous la main du faucheur.

A Tong-Koun, les femmes, indignées de voir taxer les tissus sortis des métiers, se portèrent en foule devant

le mandarinat; des pierres furent lancées de part et d'autre: la tête de quelque héroïne reçut une blessure... le vent de la révolte courut à travers la région; les villages s'agitaient pour venger les femmes outragées (car en Chine la chose n'est pas permise). Le vice-roi envoya deux régiments et l'on n'a plus entendu parler de cette bourrasque menaçante.

Malheureusement, aux misères de la guerre est venue s'ajouter une autre calamité plus terrible encore : les pluies du mois de juin ont été si abondantes que les fleuves et les rivières ont partout débordé. Le Si-Kiang a rompu ses digues dans plusieurs endroits et les eaux se précipitant dans les rizières ont tout détruit. Le Pé-Kiang et ses affluents ont, sur un parcours de cent lieues, fait encore plus de ruines et de ravages. Les villages ont été emportés et des centaines d'habitants ont péri dans les flots ou sous les décombres de leurs maisons submergées. Jamais depuis trente ans, pareille inondation n'avait affligé cette province.

Nos chrétiens, pillés dans la persécution, chassés de leur village, commençaient, dans plusieurs endroits, à reprendre vie quand ce nouveau désastre est venu s'abattre sur eux. Dans les districts de *Nam hoi*, *Shiou hing*, *Yan tac*, *Shun tac*... toutes les moissons de plusieurs milliers de chrétiens ont été la proie du fléau. Que vont devenir ces pauvres gens déjà si malheureux ?

La colonie de Hong-kong s'est émue à l'annonce de tant de maux et une souscription a été ouverte. En quelques jours. elle recueillait soixante mille piastres (300,000 francs). Du riz, des biscuits, ont été envoyés sur le champ dans toutes les directions.

Ce sont les riches Chinois de Hong-kong qui se sont mis à la tête de ce mouvement et qui ont couvert la plus grande partie de cette somme. Ils ont eux-mêmes envoyé des vivres et de l'argent sur les points les plus misérables. De leur côté, les Anglais ont chargé les ministres protestants de porter les secours fournis par la communauté européenne. Grâce à l'évêque anglican de Hong-kong nous avons obtenu 500 l. st. (12,500 fr.), pour nos districts les plus ravagés par le fléau.

Mais que c'est peu de chose en face de tant de misères !... Que les secours de la France chrétienne nous seraient encore nécessaires pour subvenir à tous les désastres de la persécution et des inondations! Combien il est douloureux pour nous de tendre la main à des païens et à des ennemis de notre sainte religion!

En terminant, permettez-moi de vous annoncer que plusieurs missionnaires n'ont pas attendu l'invitation du vice-roi pour regagner leur district. Ils sont arrivés au milieu de leurs chrétiens qui les attendaient avec impatience et les ont reçus avec de grandes démonstrations de joie, malgré les malheurs des temps. Jusqu'ici, aucun accident n'est arrivé à nos confrères, partout la population des campagnes s'est montrée pacifique : il y a, je crois, au fond des cœurs, l'appréhension de recevoir bientôt le châtiment des méfaits passés, et cette considération est souvent suffisante pour contenir un certain temps les têtes les plus exaltées, surtout dans les cantons éloignés des villes populeuses. Notre plus grand ennui provient de la fermeture de nos chapelles ; l'effet est mauvais aux yeux des païens et des chrétiens qui ne comprennent pas la délicatesse de notre situation... Quand plaira-t-il au vice-roi de faire lever les scellés ?... Hélas !...

Vous voyez combien notre position est encore précaire et, malgré la paix, nous avons toujours beaucoup de chrétiens des environs de Canton qui ne peuvent pas encore rentrer dans leur village; car ils risqueraient, avant les proclamations du vice-roi, d'être fort mal reçus par ceux qui les ont pillés. Chaque jour nous apporte quelque fait douloureux, arrivé à ces pauvres gens qui se sont trop confiés aux espérances de la paix. Voici, par exemple, ce que m'écrit un missionnaire, à la date du 6 juillet :

« ... Je comptais, en arrivant dans mon district, me raconte le P. Laurent, n'avoir à vous donner que de bonnes nouvelles sur la situation de mes chrétiens. Je me trompais. La première chose que j'apprends, c'est que l'on vient de massacrer l'un de mes plus fervents néophytes. Il se nomme *Voun A Sip*, du village de *Ma lou*. Depuis longtemps, son zèle pour notre sainte religion l'avait désigné à la haine des païens. En apprenant que la paix est signée entre la France et la Chine, et que le missionnaire est sur le point de revenir, ils se réunirent pour délibérer sur le parti à prendre contre les chrétiens qu'ils avaient chassés dès le début de la guerre.

« Enlevons au *Diable d'étranger* le moyen de faire des « prosélytes, dit l'un d'eux. Vous savez tous l'ardeur d'A « Sip à prêcher et à défendre la religion, tuons-le. Lui « mort, le Père ne pourra plus venir dans notre village. « Les autres chrétiens sont timides, ils n'oseront plus « parler de religion et recevoir le missionnaire étranger. »

« Cette résolution est adoptée presque par tous les assistants. Cependant, un vieillard qui n'approuvait pas cette conduite avertit secrètement A Sip de se tenir sur ses gardes, parce qu'on voulait le tuer.

« Le 25 juin, A Sip travaillait avec son frère, dans un champ de cannes à sucre. Après midi, deux païens se présentent à eux, paraissant avoir les meilleures intentions ; ils invitent même les deux frères à rentrer au village, sous prétexte que tout le monde était désireux de faire la paix avec les chrétiens et voulait restituer les biens qu'on leur avait volés.

« C'était un piège tendu aux deux frères; ils s'en aperçoivent et s'excusent poliment d'être retenus par leur travail. Tandis qu'ils conversaient, une bande de païens armés de piques et de bâtons entourent le champ, et se rapprochent, en formant le cercle. Les deux néo-

phytes, voyant le danger, essayent de fuir en se frayant un passage à travers les assaillants. Le plus jeune réussit à s'échapper. A Sip, voué à la mort, est bientôt saisi et accablé de coup; les bandits ne le laissent que lorsqu'ils le croient sans vie. Cependant la nuit arrive, et la fraîcheur ranime le malheureux chrétien. Il se lève avec beaucoup d'efforts et cherche à se mettre à l'abri de ses ennemis. Ceux-ci veillent et l'aperçoivent; ils accourent, le saisissent de nouveau et lui font subir les plus indignes traitements.

« Le lendemain, sa vieille mère retrouva son cadavre : son cœur et ses entrailles étaient répandus au milieu d'un champ de riz..... »

Je n'ai pas d'autres détails.

Les mandarins puniront-ils les auteurs de ce nouveau crime ? Je n'ose l'espérer. Les mandarins savent trop bien qu'aujourd'hui, hélas ! ils peuvent compter sur l'impunité.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

S. Em. le cardinal Siméoni, préfet de la Propagande, vient de répondre à S. M. Amelia Lavelua, reine de Wallis (1). Son Eminence lui exprime la haute satisfaction de S. S. le Pape Léon XIII et la gratitude de la Propagande pour les sentiments si nobles de filial dévouement envers le Saint-Siège et de reconnaissance à l'égard de la Sacrée Congrégation exposés dans la lettre adressée dernièrement par cette souveraine à l'éminent cardinal. Le prélat la félicite de son attachement à la religion catholique et la remercie de la protection qu'elle accorde au vicaire apostolique de l'Océanie centrale, Mgr Lamaze, et à ses missionnaires. Il lui transmet la bénédiction apostolique accordée par le Saint Père à elle et à son peuple et lui envoie un riche chapelet.

— S. Em. le cardinal Moran, archevêque de Sydney, a présenté au musée Borgia de la Propagande, une précieuse collection de minéraux d'Australie. Le même musée a été récemment enrichi d'objets de haute valeur par Mgr Alemany, ancien archevêque de San Francisco. Le vénérable prélat a offert, entre autres objets, une croix magnifique, composée de métaux rares et précieux, extraits des profondeurs de la terre par les indigènes du territoire de l'Yuta en Californie. Ces bons chrétiens ont formé eux-mêmes cette croix, haute d'un mètre, et l'ont donnée au missionnaire pour lui témoigner leur gratitude et leur respectueux attachement.

— Mgr Touvier, Lazariste, vicaire apostolique de l'Abyssinie, vient d'arriver à Rome.

(1) Voir, dans les *Missions catholiques* du 3 juillet, page 316, la lettre de cette princesse.

INFORMATIONS DIVERSES

Jerusalem. — On nous écrit de Jérusalem, le 12 août 1885 :

« Je vous ai déjà entretenu de notre nouvelle mission d'Hosson. Le patriarche grec déploie une activité incroyable pour retenir dans le schisme les diocésains que lui a donnés son élection simoniaque. Voyant avec indignation le missionnaire latin planter sa tente au milieu de son troupeau à Hosson, il envoya dans cette localité, un évêque accompagné de plusieurs archimandrites et d'un grand nombre de clercs et de laïques. Des mulets chargés de caisses précédaient la caravane épiscopale; d'autres portaient les tentes qui devaient abriter le prélat et sa suite.

« Aïssa-El-Abdallah est le plus influent des chefs de familles néo-catholiques d'Hosson. L'évêque résolut d'aller le lendemain lui faire visite et lui demander à dîner. C'est le plus grand honneur qu'on puisse faire dans ce pays à une personne considérable. Le prélat lui apportait un splendide habit. Pendant que cuirait le mouton traditionnel destiné à régaler les nobles hôtes, on devait revêtir Aïssa du somptueux vêtement. Puis, lorsque le mouton serait présenté, les convives devaient refuser d'y toucher avant que le malheureux Aïssa n'eût donné sa parole de revenir au schisme. Le tour était bien joué, le succès infaillible; mais le plan fut divulgué et le lendemain quand on se présenta chez notre Aïssa, on trouva porte close. Au lieu de se préparer à la visite si honorable, le propriétaire de la maison avait dispersé sa famille et s'était retiré chez son curé.

« — Il n'y a rien à faire, dirent les chefs grecs à leur évêque; « Aïssa a pris le chemin de l'enfer, il n'en reviendra pas. »

« L'évêque quitta Hosson en jurant de se venger ; et cette fois il a réussi à compromettre gravement notre mission.

« L'argent est partout un puissant levier; ici il soulève les montagnes. Le patriarche grec, pour rallier les habitants de Hosson, a résolu de leur bâtir une église. Les travaux sont commencés et se poursuivent avec ardeur. Cette entreprise relève le prestige des Grecs au détriment des Latins qui ne sont pas en état de construire en ce moment. Non seulement ceux-ci sont exclus du travail comme ouvriers, mais honnis en toute occasion et tournés en ridicule.

« Autre manœuvre, celle-ci, des plus perfides. Le gouverneur général de Damas a écrit au sous-préfet d'Herbed en ces termes : « On nous avertit que le patriarche latin de Jérusalem a envoyé « à Hosson deux prêtres français qui jettent le trouble dans la « population à l'aide de quelques brouillons dont ils se sont en- « tourés et qui n'appartiennent pas à leur religion. Je vous prie de « m'informer exactement du fait et de me dire s'il y a des latins « à Hosson, quels ils sont et depuis combien de temps ils profes- « sent la religion des latins. »

« Cette lettre a profondément troublé nos néophytes ; ils se voient dénoncés et sur le point de tomber victimes de la vengeance grecque qui aura pris ses précautions pour assurer à prix d'argent un rapport de la part du sous-préfet tel qu'elle le désire. Ils sont découragés et nous-mêmes nous ne sommes pas sans appréhension. Recommandez cette affaire aux prières et à la générosité de vos lecteurs. »

Mandchourie. — M. Aristide Raguit, des Missions-Étrangères de Paris, missionnaire en Mandchourie, écrit de Païen-Sousou, le 11 mai :

« Peu s'en est fallu que nous aussi, pauvres missionnaires du nord de la Chine, nous ne soyons obligés, comme tant d'autres de nos confrères, de quitter pour un temps nos chères chrétientés. Quelques jours avant Pâques, notre sous-préfet vint me dire qu'il avait reçu du gouverneur de la province l'ordre de nous faire déguerpir. Il me priait donc d'en informer mes deux confrères voisins, MM. Riffard et Card.

« C'est en ami que je viens te trouver, ajoutait-il. Crois-moi, il « vaut mieux pour toi t'absenter pendant quelque temps. Tu pour- « ras revenir après. »

« Son désir de me faire éviter des malheurs était si grand qu'il m'offrit tout l'argent que je voudrais pour mon voyage, voire même pour un retour en France. Je le remerciai avec effusion et feignis d'entrer dans ses vues. Mais, pour gagner du temps, je le priai de nous accorder jusqu'après le dégel du fleuve, sous prétexte qu'il valait mieux nous diriger sur les possessions russes que prendre la route du Sud. Il y accéda.

« Immédiatement je fis part de cette nouvelle à mes deux confrères, qui m'arrivèrent à Païen-Sousou pour le dimanche des Rameaux. Nous nous mîmes alors à entendre les confessions. Tous voulaient se confesser, tous se préparaient à la mort. Je ne sais comment le bruit s'était répandu, le jour des Rameaux, que nous allions être massacrés. Voilà mes malheureux chrétiens affolés, qui quittent la ville et s'enfuient à travers champs. Mais, les peureux ont eu honte de leur fuite précipitée et sont rentrés chez eux dans le courant de la semaine sainte.

« Le Mardi Saint, dans l'après-midi, une bande de soldats fait irruption dans notre enclos, enfonçant une porte et sautant pardessus la clôture en planches qui me sert de mur. Nous étions dans nos chambres. Nos domestiques, tremblants, viennent nous prévenir. Nous sortons tous les trois et allons à la rencontre de ces vauriens. A notre vue, les braves, saisis de peur, s'enfuient en se bousculant. Immédiatement je fis prévenir le préfet de ce qui venait de se passer. Il dépêcha à ma résidence un chef de satellites et deux hommes pour veiller à notre sécurité. Depuis ce temps, nous jouissons d'une paix relative. Les satellites que je loge et nourris engraissent à vue d'œil. Leur chef lit avec attention nos livres de religion et promet de se faire chrétien. Le 5 avril, jour de Pâques, ma modeste chapelle était bondée de fidèles. J'avais plus de cent communiants.

« Quelques jours avant ce commencement de persécution, j'étais revenu tout heureux d'une tournée dans l'infortuné district de Houlan. Malgré les bruits de guerre et de massacre, quelques catéchumènes avaient tenu bon et persévéraient dans la pratique de notre sainte religion. Je les ai trouvés admirablement disposés, et j'eus la joie de conférer le saint baptême à vingt et un adultes, ainsi qu'à onze enfants. Depuis ce temps ces braves gens apprirent q l'on allait nous chasser. Tout émus de ces bruits, ils ont dépêché deux exprès pour me faire leurs adieux, me dire qu'ils n'avaient pas peur et qu'ils n'apostasieraient jamais. Mon Dieu, bénissez-les, et faites qu'ils persévèrent jusqu'au bout ! »

A HYÈRES ET AUX SALINS

Par un ancien missionnaire du Tonkin

Le 18 août dernier a été célébré par Mgr Forcade dans l'église paroissiale de Saint-Louis, à Hyères, un service solennel pour les cinq missionnaires français et les 10.000 chrétiens annamites récemment massacrés en Cochinchine, en haine de la foi et du nom français. L'illustre archevêque d'Aix, ancien missionnaire des Missions-Étrangères, devant, comme vous le savez, présider la cérémonie religieuse, au moment du débarquement des restes glorieux de l'amiral Courbet, à Toulon, était venu attendre à Hyères, dans le *Sanatorium* des Missionnaires, l'arrivée du *Bayard*. Sa Grandeur a voulu profiter de son séjour en cette ville, pour célébrer le service dont je viens de parler.

Le vénérable curé-doyen de la paroisse ne négligea rien pour donner à cette cérémonie funèbre la plus grande pompe possible. Tout le clergé de la ville et une affluence de fidèles aussi nombreuse qu'aux grands jours de fête répondirent à son appel.

Mgr Forcade fut très touché de cette démonstration, et après l'absoute, il adressa à l'assistance quelques paroles émues, dont l'écho restera longtemps vivant dans les cœurs.

Par suite du changement de programme pour le lieu et l'ordonnance du débarquement du corps de l'amiral Courbet, Sa Grandeur quitta Hyères quelques jours après.

Le 24, le *Bayard* jetait l'ancre, et le 26 au matin le glorieux mort était déposé sur le sol de la patrie.

Les journaux ayant raconté cette cérémonie des Salins, qui a été comme la première étape du triomphe national de Courbet, permettez-moi de ne vous mentionner que quelques détails passés sous silence ou restés inaperçus.

Avant la levée du corps à bord du *Bayard*, et en présence des amiraux et commandants des navires en rade, M. l'abbé Rogel, aumônier de marine, le même qui avait administré les derniers sacrements à l'amiral Courbet, célébra la sainte Messe et fit l'absoute, assisté de M. l'abbé Corre, aumônier de la flotte.

Dès que le cercueil eût été descendu dans le canot que devait remorquer une chaloupe à vapeur, les deux aumôniers, revêtus du surplis, prirent place dans le canot du préfet maritime, qui tenait la tête de la petite flottille formant le cortège d'honneur.

Le curé-doyen de la paroisse d'Hyères, dont relève le hameau des Salins, M. le chanoine Gabriel, prêtre vénérable dont les cheveux blancs et le port plein de dignité inspirent à tous le respect, attendait sur le rivage avec son second vicaire, M. l'abbé Olivier, au milieu des marins rangés sur deux haies, afin de rendre à l'illustre mort les honneurs religieux. Au moment du débarquement, les amiraux invitèrent gracieusement M. le curé et son vicaire à se joindre aux deux aumôniers, et à accompagner le corps jusqu'à la gare.

Derrière le char funèbre étaient portées les superbes couronnes offertes par le *Bayard* et la marine de Toulon ; puis, venait immédiatement le clergé en surplis, suivi par plusieurs missionnaires du *Sanatorium* d'Hyères. Ces derniers avaient tenu à rendre un dernier hommage au grand marin qui avait donné tant de témoignages de sympathie à leurs confrères dans l'Extrême-Orient. Depuis le lieu du débarquement jusqu'à la gare, on ne cessa de réciter à haute voix des psaumes et des prières.

La cérémonie n'a donc pas eu, com e certains journaux ont affecté de le dire, un caractère *uniquement* militaire. Mais il y a eu loin, de la simplicité avec laquelle elle a été faite, à la pompe grandiose avec laquelle elle aurait eu lieu à Toulon.

Sur tout le littoral de la Provence, depuis Marseille jusqu'à Vintimille, où l'on ne rencontre guère que ravissants paysages encadrant de coquettes villas et de délicieux jardins, il eût été difficile de choisir un endroit aussi désert et d'aspect aussi désolé que *les Salins*, situés à sept kilomètres de la gracieuse ville d'Hyères.

En revanche, c'est le lieu même où débarqua saint Louis le 12 juillet 1254, à son retour de la croisade, et c'était le lendemain de la fête du grand roi qu'avait lieu cette cérémonie. Aussi, que de souvenirs et de rapprochements touchants évoquaient ce lieu et cette date !

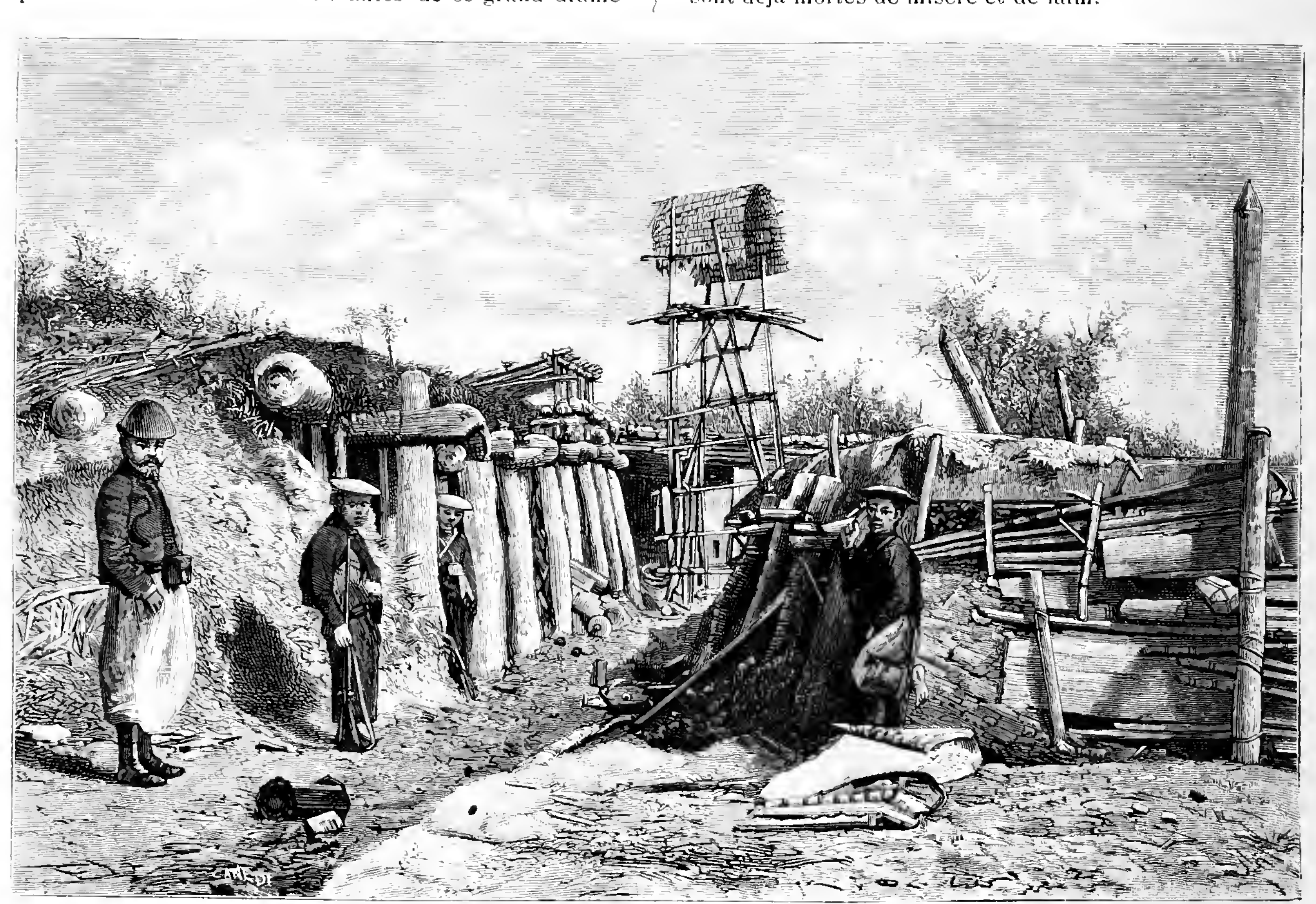
C'était le 25 août (1270), que saint Louis avait rendu le dernier soupir, sur la terre d'Afrique, vis-à-vis les côtes de Provence. C'était le 25 août (1248), qu'il s'était embarqué à Aigues-Mortes pour la croisade, et c'était au lieu même où il avait touché le sol de France, à son retour du pays des infidèles, que débarquait le corps de Courbet!

Pour ma part, je me rappelais aussi que, deux ans auparavant (25 août 1883), avait été signé le traité de paix entre la France et l'Annam, à la suite du bombardement des forts de Thuan-an, le premier exploit par lequel Courbet a révélé ses talents supérieurs d'homme de guerre.

Je ne pouvais surtout m'empêcher de retracer dans mon esprit les circonstances si émouvantes de ce grand drame de la prise de Phu-sa et Son-tay, où Courbet fit preuve personnellement d'une si grande bravoure, et qui fut sa dernière victoire au Tonkin. Cette victoire est une de celles qui suffisent à elles seules pour immortaliser la mémoire d'un grand capitaine (1).

Mais ce qui me rendait ce souvenir douloureux, c'était la pensée que le contre-coup de cette victoire avait été le massacre de six missionnaires du Tonkin et la ruine d'un grand nombre de chrétientés.

Or, à l'heure qu'il est, aucune réparation n'a encore été faite, aucune restitution n'a été accordée aux nombreuses victimes de cette lâche agression, et beaucoup d'entr'elles sont déjà mortes de misère et de faim.



TONG-KING OCCIDENTAL. — Fortin N.-E. de Phu-Sa, près de Son-Tay ; d'après une photographie donnée par l'amiral Courbet à Mgr Puginier.

Heureusement que l'œuvre de Dieu n'a pas besoin du concours des hommes et nous avons le ferme espoir que le sacrifice de tant de victimes innocentes fécondera cette glorieuse Église d'Annam dont les martys se comptent par milliers!

C'est ainsi qu'à Son-tay, où furent autrefois décapités pour la foi les Vénérables Cornay (1837), Schœffler (1851), Néron (1860), les missionnaires sont maintenant établis à poste fixe et en sécurité, malgré tous les obstacles suscités par les puissants de la terre; or, avant que Courbet s'en fût emparé, jamais ils n'avaient pu y mettre les pieds, sinon pour marcher au martyre.

SON-TAY

Les quatre gravures que nous publions dans ce numéro reproduisent quatre photographies données par l'amiral Courbet à Mgr Puginier. Nous les offrons aujourd'hui à nos lecteurs; ce sera comme un suprême hommage au vaillant chef dont l'Eglise et la France viennent de saluer les glorieuses dépouilles.

1° *Citadelle de Son-tay.* — Les Annamites et les Chinois

(1) Nous avons publié l'année dernière (p. 205 et suiv.) une lettre de Mgr Puginier, qui contient le récit détaillé de ce glorieux épisode de la guerre du Tonkin.

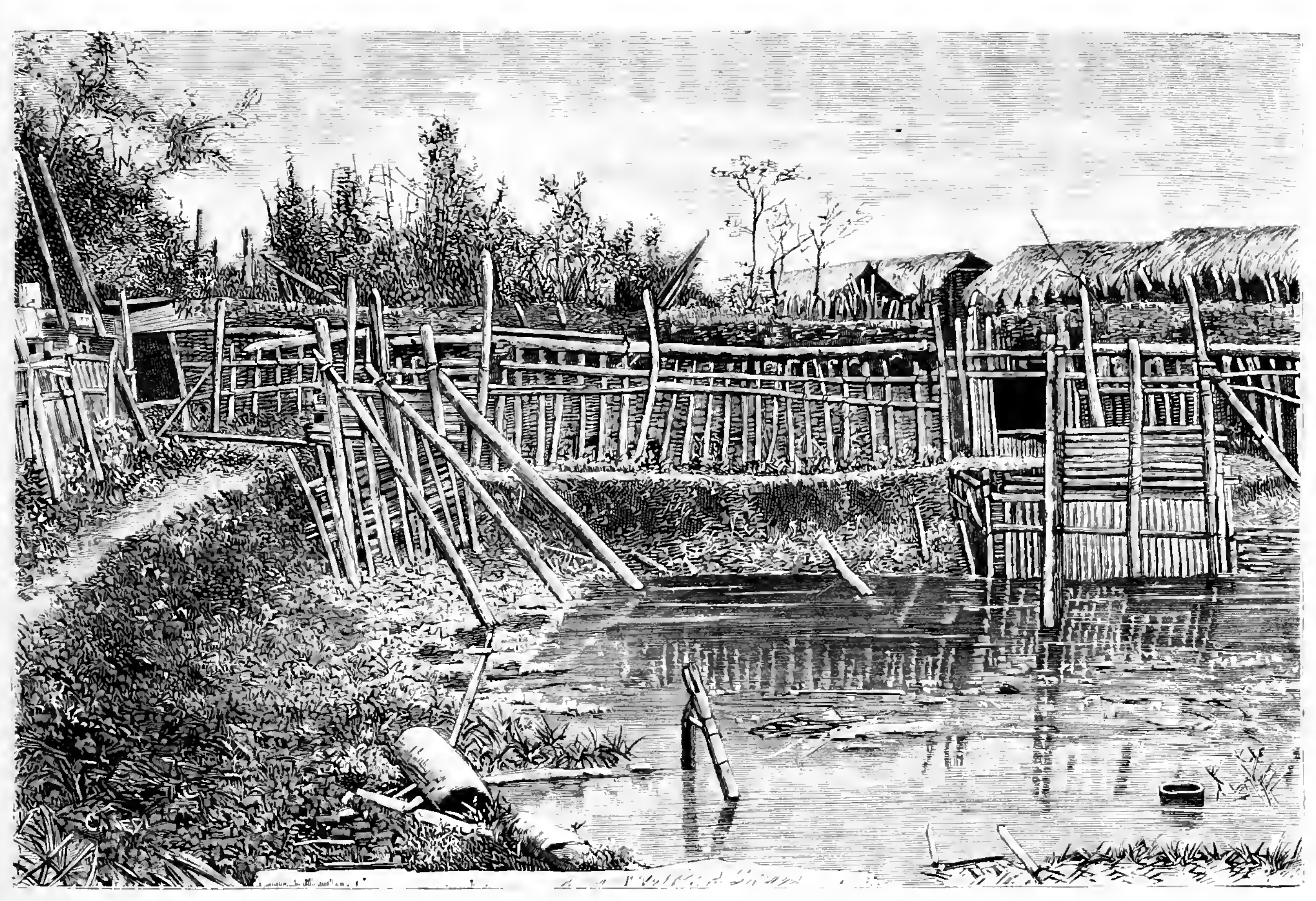
démoralisés l'abandonnèrent pendant la nuit du 16 au 17 décembre 1883 *(Voir la gravure page 421).*

2° *Phu Sa.* — Ce fort, situé à la jonction de deux digues, était une des clefs de Son-Tây, et l'ennemi y avait accumulé un ensemble de travaux de défense qui la rendait pour ainsi dire imprenable *(voir page 426).* Il fut occupé le 14 décembre après un combat acharné qui dura jusqu'au soir. Deux fois dans la nuit du 14 au 15 décembre, les Pavillons-Noirs firent des efforts désespérés pour le reprendre.

3° *Retranchement à Son-tay.* — Fortification consistant en un rempart en terre entièrement garni d'épaisses haies de piquants de bambou. Elle était protégée par un fossé rempli d'eau et par des trous-de-loup plantés aussi de piquants.

4° *Porte septentrionale de Son-tay.* — Notre gravure page 430 représente la porte murée qui donne, du côté nord, accès dans la ville.

C'est un véritable fort hérissé de défenses, protégé par de fortes tranchées et des barricades de terre avec des bambous et de grosses pièces de bois.



TONG-KING OCCIDENTAL. — Un retranchement à Son-Tay ; d'après une photographie donnée par l'amiral Courbet à Mgr Puginier.

UN VOYAGE A L'APOSTOLIQUE

DE BURRISAL A CHITTAGONG

D'APRÈS LES NOTES DU R. P. LANSLOTS

Missionnaire au Bengale oriental

Par le R. P. Dom Th. BÉRENGIER, bénédictin de la Congrégation de France.

(Suite 1)

« J'eus dans le premier village que je visitai, après mon entrevue avec les anabaptistes, une petite consolation. Il s'y trouve tout au plus une vingtaine de catholiques, qui ont pour chapelle une hutte de bambous. En route, quelques hérétiques m'avaient appris, non sans une intention malicieuse, que toutes mes ouailles avaient apostasié et que leur chapelle était transformée en étable. Sans ajouter trop de foi à ces bruits, je voulus pourtant m'assurer de la vérité et, dès le soir de mon arrivée, je m'y rendis sans témoins. Grâce à Dieu la chapelle était debout et bien ornée pour la circonstance ; je n'eus qu'à répéter le dicton qui a cours chez mes chrétiens : « Menteur comme un anabaptiste. » Malheureusement je ne pouvais m'arrêter longtemps dans cette petite localité. Aussi, après avoir donné à ces bons néophytes quelques instructions sur leurs devoirs religieux et leurs obligations sociales, je remontai dans ma barque et repris mon voyage apostolique sur la Meghna.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 28 août.

« Ce n'était pas très facile de naviguer dans les champs de riz submergés par la puissante rivière. En plusieurs endroits la paille de riz avait une hauteur de douze ou quatorze coudées, ce qui gênait considérablement la marche du petit bateau. Nous n'avancions qu'avec une lenteur désespérante. Enfin j'arrivai dans un village presque entièrement payen et dont les habitants appartiennent, comme ceux de beaucoup d'autres villages de mon district de Backergunj, à la caste très méprisée des *Omos*, subdivisée elle-même en quatre ou cinq autres classes inférieures. La dernière est celle des pêcheurs. On doit avouer qu'à tous les points de vue, elle paraît justifier le mépris qu'elle inspire aux indigènes.

« Les indigènes qui la composent sont d'une malpropreté repoussante : ils vivent presque comme des animaux, toujours occupés de leur grossière besogne. Dans la saison des pluies, n'ayant pas de quoi s'occuper chez eux, on les voit parcourir les *Bills*, dans tous les sens, pour y pêcher à la ligne. Quelquefois, montés sur leurs légers *dinghis*, ils luttent de vitesse pour se disputer du gros poisson appelé *tortoise*. Pour le saisir, ils lancent avec une grande adresse une sorte d'épervier, formé par plusieurs petits bâtons, munis d'une pointe de fer. Cet instrument de pêche s'ouvre par l'effort du bras qui le lance et se referme promptement en enfermant le poisson qui lui sert de but.

« Les ministres protestants fréquentent ces parages depuis une cinquantaine d'années et ils y ont dépensé des sommes considérables, sans avoir produit chez les indigènes une importante amélioration.

« Voici d'ailleurs l'histoire abrégée de l'un de ces ministres qui semble descendre d'une ancienne famille de Portugais, très puissants jadis, comme nous l'avons dit, dans toute la contrée ; car il s'appelle *Bareiros* (1). Il était d'abord anabaptiste; mais, ayant épousé une bengalaise, il fut déclaré, pour ce fait, par ses coréligionnaires *Outcast*, c'est à-dire déchu de sa caste. Alors il se fit d'anabaptiste anglican et fut ordonné diacre de l'Église haute d'Angleterre. Il voulut, en cette qualité, continuer ses prédications et réussit en effet à conduire à l'église épiscopalienne toutes ses ouailles du Backergunj. Il mourut peu après, et ses pauvres hindous n'ayant plus personne pour les protéger dans leurs procès et pour les marier, car c'est presque à cela que se borne le ministère des catéchistes protestants, se refirent anabaptistes. Quelques-uns pourtant demeurèrent fidèles à la religion anglicane, jusqu'au jour où ils entendirent parler de la religion catholique. Bon nombre d'entre eux vinrent à nous et j'en ai baptisé plusieurs.

« Mais ces nouvelles recrues faites par le catholicisme ont exaspéré les sectaires et les payens du district. Aussi n'est-il pas rare de voir des conciliabules tenus par ces pêcheurs hindous dont nous avons parlé et leurs compagnons hérétiques. Leur conversation ne roule pas toujours sur la pêche qu'ils viennent de faire, sur le prix du poisson et sur les nouvelles du jour ; mais ils parlent de tel ou de tel de leurs compatriotes qui ont abandonné le culte de Bouddha ou la Bible protestante pour se faire catholiques. C'est dans ces réunions que se forment les complots contre nos pauvres chrétiens. On se consulte pour savoir quand et comment l'on trouvera l'occasion de battre l'un, d'intenter un procès à l'autre et de les ruiner tous. Ils ne se contentent pas de comploter dans le temple protestant sous la présidence du catéchiste, ils en arrivent aux faits. Bien souvent dans ces villages que je visitais pour la première fois, les hindous catholiques venaient se plaindre à moi de conjurations vraiment sataniques. Celui-ci avait été battu au milieu des *Bills*, alors qu'il s'occupait paisiblement de sa pêche ; celui-là s'était vu enlever tout son petit avoir par suite d'un procès absurde et qu'il avait perdu par la malice de faux témoins, toujours empressés de déposer contre lui. Ici, pour la faible somme de quatre ou cinq *Annas* (une dizaine de sous), on trouve des gens qui jureront tout ce que l'on voudra et qui accuseraient même un chrétien d'avoir volé une pagode et de l'avoir emportée sur son dos. Malgré toutes les avanies qu'on leur fait, malgré toutes les persécutions, mes catholiques de Backergunj demeurent fidèles à notre sainte religion ; ce qui prouve, en passant, que leur caractère est moins inconstant qu'on semble le dire. Ils gémissent et se plaignent beaucoup; mais la pensée ne leur vient même pas d'abandonner la loi du Christ dont ils sont ainsi les véritables confesseurs.

« Le but principal des sectaires en persécutant les catholiques de mon district est uniquement de les forcer à apostasier ; on l'a bien deviné. Cette haine qu'ils portent à tous ceux qui pratiquent la véritable religion vient du diable certainement, car elle leur fait oublier tous les devoirs de la nature. En voici un exemple. Je visitais dernièrement un village où je n'avais qu'une seule famille de catéchumènes. Elle était composée du père, de la mère et de six ou sept enfants. Le père, qui est un excellent homme, souffrait depuis plusieurs années d'un mal cruel, qui le rend pour tous un objet de compassion. Il n'y a pas longtemps, son fils aîné épousa une femme hindoue, enrôlée parmi les anabaptistes. Ces sectaires ont endoctriné cet homme et l'ont obligé à quitter la maison paternelle et à laisser sans ressources l'auteur de ses jours, qui ne peut plus travailler et qui se trouve encore chargé de plusieurs enfants en bas âge. Non content de cet acte d'inhumanité, ils l'ont poussé à dépouiller son malheureux père de son misérable avoir et à l'abandonner ainsi dans le plus affreux dénûment.

« Ce n'est pas le seul exemple de ce mépris des devoirs de famille que les protestants inspirent à leurs adeptes. Que de parents sont ainsi condamnés à ne plus se voir par suite de leurs odieux procédés ! Mais, ce qui est plus fort, c'est que, si l'un d'eux a le malheur de dîner une seule fois avec son père ou sa mère devenus catholiques, il est chassé de leurs temples et obligé de subir toutes les conséquences d'une exclusion comparable à l'excommunication majeure, telle qu'elle se pratiquait chez nous au moyen-âge. Cependant le calcul des hérétiques est parfois déjoué. Ces pauvres gens, qui se voient repoussés par leurs coreligionnaires pour avoir obéi à la plus respectable des affections, le sentiment filial, se rapprochent alors des catholiques, cherchent à connaître notre sainte religion et finissent souvent par l'adopter. C'est ainsi que Satan et ceux qu'il inspire se prennent parfois dans leurs propres filets.

« Je reprends le récit de mon voyage. J'étais parvenu, toujours dans ma barque, au village le plus éloigné du

(1) *Missions catholiques*, année 1884, p 369-370.

centre de mon district. Les catholiques de cette localité étaient venus peu auparavant me solliciter pour avoir un catéchiste et une chapelle. Je pus, malgré mes faibles ressources, leur faire construire cette petite maison de Dieu qui me coûta, tous frais compris, une cinquantaine de roupies (près de 140 francs). Elle devait servir non seulement d'oratoire, mais encore d'école et d'habitation pour le missionnaire à l'époque de ses visites. Le seul Hindou qui sût lire et écrire fut chargé de cette école et j'en fis l'inspection qui me donna assez de satisfaction. Il ne sera peut-être pas inutile de vous en faire une description sommaire. Les chaises et les tables y sont entièrement inconnues, et tout l'ameublement consiste en quelques nattes avec des feuilles de bananier, quelques morceaux de bambou et un peu d'encre, qui est de leur fabrication. Il y a dans cette école une quarantaine de garçons, c'est-à-dire cinq ou six protestants, une quinzaine de petits payens et le reste musulman. Tous sont assis sur leurs nattes, une feuille de bananier dans la main gauche pour y tracer des caractères avec le morceau de bambou qu'ils tiennent de la main droite. Le maître est assis au milieu d'eux de la même manière que ses élèves. Pendant qu'ils écrivent sur leur papier végétal, ils sont assez tranquilles ; mais, quand ils veulent lire ce qu'ils ont écrit d'après l'exemplaire que le maître leur a montré, c'est un tapage infernal, un véritable charivari, parce que chaque enfant veut lire plus haut et plus vite que son voisin. On comprendra aisément que, durant mon séjour, je dus donner congé aux élèves, parce qu'un même local ne peut servir à la fois d'école et d'église ; mais, avant de les licencier, je leur fis passer un examen et je fus étonné des progrès qu'ils avaient accomplis durant l'espace seulement de deux ou trois mois. J'avais une école semblable dans une douzaine de villages ; mais bientôt je me vis obligé d'en supprimer quelques-unes, n'ayant pas les ressources suffisantes pour entretenir à la fois douze catéchistes et maîtres d'école. Il me sera facile de les rétablir dès que la Providence m'aura procuré ce qui est le nerf de l'éducation comme le nerf de la guerre : l'argent.

Je quittai ce village si éloigné pour me rendre à celui de Mandra où j'avais huit familles de catholiques. C'était un missionnaire du Bengale central qui y avait annoncé, le premier, l'Évangile, parce que ce village, faisant partie civilement du district de Furreedspore, on croyait qu'il appartenait aussi à la même préfecture apostolique. Il n'y avait pas alors de chapelle à Mandra, et le brave missionnaire dut se loger chez le premier hindou qui reçut la parole de vérité. Les payens et les protestants prirent aussitôt l'alarme, car ils prévoyaient, les derniers surtout, que plusieurs de leurs adhérents pourraient les quitter pour embrasser la religion catholique ; ils vinrent donc sommer le catéchumène de faire partir le missionnaire, et comme cet honnête hindou s'y refusait énergiquement, ils entourèrent sa demeure ayant à leur tête le ministre anabaptiste et tous des bâtons à la main pour forcer le missionnaire à s'éloigner. Mais celui-ci, qui était un homme intrépide et d'une stature imposante, se présenta à eux avec une fermeté d'attitude qui leur imposa. Voyant qu'ils avaient affaire à un Européen d'un caractère si déterminé, ils se calmèrent subitement et s'éloignèrent en murmurant, mais sans oser commettre la moindre violence.

Le courage de ce digne missionnaire m'avait ouvert les voies et quand ce village fut rendu au vicariat du Bengale oriental, je pus, sans scrupule mettre la faux dans la moisson d'autrui (1). A mon arrivée à Mandra, quelques catéchumènes vinrent me prendre dans leurs barques et je les vis faisant force de rames à qui arriverait le premier et aurait l'honneur de me conduire dans son étroit *dinghi*. Je passai une semaine dans ce village, occupé tout le jour à les catéchiser et, dans la belle fête de l'Assomption, j'eus la consolation d'en baptiser une douzaine. Je leur enseignai, entre autres dévotions, à réciter le chapelet. Par malheur, il ne m'en restait plus qu'un et je le donnai à un bon vieil hindou qui m'avait touché par son grand esprit de foi. Immédiatement il le mit, avec une sainte fierté, autour de son cou, comme un signe d'honneur. Ce fut vainement que quelques-uns de ses parents, plus timides, lui dirent que les protestants et les paiens se moqueraient de lui.

« Oh ! peu m'importe, répondit ce brave homme, qu'ils « s'en amusent s'ils veulent ; ils ne savent pas mieux faire. « Pour moi, je me ferai gloire de le porter toujours sur « ma poitrine. »

(A suivre).

LE CHOLÉRA ET SON TRAITEMENT

Par le R. P. Fiorovich, jésuite et missionnaire à Beyrouth.

(Suite 1)

Régime pendant et après la transpiration.

J'ai dit que, lorsque le malade commence à transpirer, on doit continuer à lui frictionner l'épine dorsale dans toute sa longueur pendant un quart d'heure afin d'aider la transpiration.

Si, en effet, elle venait à cesser, probablement le choléra recommencerait plus violent qu'auparavant : ce serait une rechute.

Quand le cholérique sera entièrement guéri, il faudra changer son linge et son lit. Avant de changer de linge, il faut auparavant qu'un nouveau matelas, les draps, tout enfin soit prêt dans la chambre afin de n'avoir pas à ouvrir la porte, de peur que, tout inondé de sueur, le malade ne prenne froid. On agira le plus vite qu'il sera possible, on recouchera le malade, on lui jettera sur la tête et sur tout le corps plusieurs couvertures. Ensuite on ouvrira portes et fenêtres pour purifier l'air et on emportera tout ce qui était trempé de sueur. De nouveau on fermera portes et fenêtres et on découvrira le malade en lui laissant les couvertures exigées par la saison. Après vingt minutes, si la saison est très chaude, on pourra ouvrir une fenêtre et la porte en évitant cependant que le convalescent soit exposé au courant d'air. Je recommande de nouveau avec toute l'insistance possible à ceux qui soignent le cho-

(1) Matth. XXIV, 25.
(2) Voir les *Missions catholiques* des 21 et 28 août.

lérique de faire en sorte qu'il ne prenne jamais froid soit pendant les frictions, soit pendant les selles, soit pendant les vomissements, soit pendant la transpiration. Si l'on néglige cette recommandation, ou le malade ne transpirera pas, ou la transpiration sera coupée et le malade périra. La guérison dépend de la promptitude et des petits soins.

Le matelas et le linge trempés de sueur peuvent être maniés sans aucune crainte : car, encore une fois, le choléra ne se communique ni par l'attouchement ni par l'aspiration.

Régime après la guérison.

Après la cessation de la transpiration, le cholérique est complètement guéri : il lui reste uniquement une faiblesse proportionnée au retard apporté au traitement. Si le mal a été attaqué à son début, le malade se sentira complètement guéri après une demi-heure de traitement. Il lui restera uniquement une légère faiblesse, comme il arrive naturellement à un homme qui a transpiré. Puis il se sentira si bien qu'il pourra se lever et vaquer à ses affaires ordinaires, ce qu'il ne devra pas faire sous peine de rechute. Il devra rester chez lui et au repos pendant deux ou cinq jours suivant le retard apporté à l'attaque du mal, garder la diète la plus rigoureuse pendant douze heures, si le mal a été attaqué à son début; pendant dix-huit ou vingt-quatre heures, si le grand choléra s'était déjà déclaré. Il pourra



TONG-KING OCCIDENTAL. — Porte nord de Son-Tay; d'après une photographie donnée à Mgr Puginier par l'amiral Courbet (Voir page 427).

boire autant qu'il le désirera. Il commencera par manger une petite soupe de riz très cuit : il augmentera peu à peu sa nourriture jusqu'au 2e, 3e et 4e jour. Si le malade est un enfant, il devra être tenu à la maison et gardé à vue. Je recommande aux personnes intelligentes d'inculquer la nécessité de cette diète aux hommes du peuple, car je sais que plusieurs n'écoutent guère cette recommandation; ils se sentent si à l'aise qu'il leur est très difficile de ne pas manger et de ne pas vaquer à leurs travaux. S'ils le font, une rechute est presque certaine. Je parle ici par expérience : j'ai eu à soigner plusieurs de ces rechutes, je ne citerai qu'un fait. Un jeune portefaix, que j'avais guéri la veille, mangea le matin et alla porter des fardeaux à la douane. Il fut repris du choléra peu après. Il courut à la maison et se fit répéter le traitement et guérit après vingt-quatre heures. Il retourna à son travail, mais fut repris une troisième fois du choléra accompagné de grandes douleurs au ventre. Cette fois il fut si effrayé qu'il saisit une bouteille de pétrole dans une boutique voisine et but une partie de ce liquide pur. Il arriva chez lui, en courant, il transpira, se fit répéter le traitement, et guérit encore. Mais cette fois la convalescence fut longue.

Je dois ajouter que tous ceux qui sont retombés se sont guéris en répétant le traitement.

La fièvre après le choléra

Si le malade n'a pas transpiré, si la réaction ne s'est pas

faite et que cependant le malade ne meure pas, le choléra se changera toujours en une espèce de fièvre typhoïde plus ou moins forte. Dès qu'on s'aperçoit que la fièvre survient, il faut abandonner le traitement du choléra, et appeler un médecin pour qu'il coupe la fièvre avec du quinquina et quelque clystère rafraichissant. Si la diarrhée n'a pas cessé, on fera bien de verser dans l'eau du clystère de trois à sept gouttes d'essence de menthe ou de laudanum, en ayant soin de bien agiter le mélange pour que l'essence se disperse dans l'eau. On pourra réitérer ce clystère plusieurs fois.

Alcooliques à employer dans le traitement du choléra

Tout l'art de guérir le choléra consiste à savoir provoquer la transpiration. Pour arriver à ce but il faut réchauffer le corps intérieurement et extérieurement. Toute eau-de-vie est bonne, l'esprit de vin même. Mais il y a une condition nécessaire ; c'est que l'eau-de-vie soit de bonne qualité. Une bonne eau-de-vie réchauffe l'estomac, tandis qu'une mauvaise eau-de-vie dérange, et, comme on dit vulgairement, détraque l'estomac. Ces effets différents de l'eau-de-vie proviennent de la matière dont elle est extraite ou des ingrédients qu'elle contient. Quelquefois, quand, après avoir mangé, on boit certains alcooliques, on sent un dégoût, une répugnance dans l'estomac et même une légère envie de vomir. Cela vient de ce que l'estomac répugne à l'objet qui le dérange et lui fait mal. Au lieu de cela, lorsqu'on boit certains liquides alcooliques, on sent un bien-être général. C'est une preuve que l'estomac agrée ces liquides et s'y complait. Il faut que l'eau-de-vie soit stomachique, forte ; car la principale vertu réside dans l'alcool. Le brandy, le cognac, le genièvre, l'absinthe, le kirsch, les différents bitters, la chartreuse verte, les liqueurs de menthe et de mélisse, et plusieurs autres alcooliques, à condition qu'ils soient de bonne qualité, sont tous bons, parce qu'ils sont reconnus stomachiques. Il n'y a pas à avoir peur de l'effet du pétrole, car, en Amérique, ceux qui l'extraient s'habituent à le boire par petits verres comme l'eau-de-vie.

Je préviens que, pour les ivrognes d'habitude, les doses alcooliques doivent être doublées.

J'ai observé, en mer, que les matelots, lorsqu'ils sont saisis d'un fort rhume, font chauffer un verre de vin et versent dans ce vin, dès qu'il est retiré du feu, deux cuillerées à soupe de poivre noir en poudre. Ils laissent infuser ce poivre pendant quinze minutes, et boivent dans leur lit le tout aussi chaud que possible. Après quelques instants se produit une abondante transpiration et le malade est guéri. Si l'on n'avait pas de vin ou que l'on ne fût pas habitué à en boire, on préparerait une infusion dans laquelle on met du sucre et de la bonne eau-de-vie et on fait infuser le poivre dans ce punch un quart d'heure, mais il faut toujours mettre du sucre, soit dans le vin, soit dans le punch, passer cette boisson à travers un linge, et rejeter les petits grains restant sur le linge, ce que les matelots ne font pas. Le vin, blanc ou rouge, est également bon, à condition qu'il soit de bonne qualité.

Dans un fort rhume j'ai expérimenté ce traitement, et, quoique ce fût pendant l'hiver, une transpiration très abondante se déclara au bout de quelques minutes. J'ai observé avec étonnement que ce vin infusé de poivre ne m'a nullement fatigué ; au contraire, j'ai ressenti dans l'estomac et dans tout le corps un grand bien-être. Or, d'après l'expérience que j'en ai faite, je suis convaincu qu'un seul verre de ce vin poivré, pris bien chaud, est le meilleur *spécifique* pour transpirer et pour guérir le choléra, et il n'est pas besoin d'autre infusion ni d'autre alcoolique. Pour les enfants de quatorze ans, un demi-verre suffira.

Plusieurs personnes ne savent pas préparer une infusion. On doit faire bouillir l'eau, ensuite retirer le vase du feu et jeter dans le vase les feuilles, couvrir bien et laisser infuser près du feu pendant dix à quinze minutes. L'infusion ne doit jamais bouillir ; autrement elle prendrait un mauvais goût.

La feuille jaborandi est le plus puissant sudorifique qui existe. Je n'ai pas pu le constater pendant le choléra ; plus tard j'en ai fait l'expérience sur moi-même, et j'ai trouvé que ses effets étaient violents. Je doute que, dans le choléra avancé, le corps épuisé puisse le supporter. En second lieu le jaborandi produit une salivation excessive, par conséquent, je crains qu'il ne provoque aussi des vomissements.

Sur le témoignage d'une Sœur de charité infirmière et digne de foi, on a essayé pendant la guerre de Crimée de faire transpirer les cholériques par la vapeur, mais, la transpiration à peine commencée, les malades mouraient. Donc, ou le moyen était trop violent, ou il était peu propre à rétablir la circulation du sang.

Tout alcoolique peut servir à frictionner le cholérique. Le meilleur, à mon avis, est le pétrole à cause de son huile, mais on ne doit pas en frotter les personnes trop délicates, car la violence de l'odeur les incommoderait.

Également, si la personne est trop délicate et ne peut pas supporter les boissons alcooliques, il suffit de lui donner des infusions sans alcool, quoiqu'elles soient moins efficaces.

Toute infusion aromatique est bonne, à condition qu'elle soit agréable à l'estomac. La principale vertu de l'infusion consiste dans l'eau chaude.

Traitement pour les enfants allaités

Plus les enfants sont jeunes et plus rarement ils sont atteints du choléra. Aux enfants à la mamelle on ne peut donner aucune boisson. On les couvrira de flanelles chauffées au feu, on leur appliquera une bouteille d'eau chaude à la plante des pieds. Cette bouteille sera bien enveloppée afin qu'ils puissent la supporter. On leur frottera délicatement l'épine dorsale avec de l'esprit-de-vin. Après la transpiration, on leur fera garder la diète autant que possible.

Germe ou première atteinte du choléra

Si le choléra est attaqué dès le début, un thé, un punch bien chaud, ou un petit verre de bonne eau-de-vie préviendra le mal. On a peut-être observé quelquefois

qu'après avoir pris une de ces boissons, on a ressenti une réaction dans tout le corps et une légère transpiration. Cette réaction suffit souvent, même dans le commencement du choléra, et le malade est guéri sans que la grande transpiration ait lieu. Lorsque le premier germe du choléra sera détruit, on devra garder une petite diète de six heures, après quoi un repos modéré. Si l'on mange et qu'on se livre aux travaux pénibles, il y aura rechute ; et le choléra se développera avec sa force accoutumée.

(*A suivre*).

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(ÉDITION FRANÇAISE)

Cinq anonymes du diocèse de Lyon 14
Anonyme, recueilli par l'*Écho de Fourvière* 36

Pour les missions les plus nécessiteuses (Cochinchine orientale.

Une abonnée se recommandant aux prières, don transmis par notre correspondant de Paris 50
Anonyme du diocèse de Périgueux 50

A un missionnaire pour ses pauvres (Cochinchine orientale).

Anonyme du diocèse de Laval 10

Au R. P. Jean de Lannion, pour l'établissement de Frères à la Canée (Candie).

Un abonné de Caen 2

A Mgr Van Camelbecke pour ses missions de Cochinchine orientale persécutées.

M. Toucas, dit Terrin, de la Crau, diocèse de Fréjus 2
Un abonné de Caen 2
R. C., du diocèse de Limoges 10
Anonyme de Lille, diocèse de Cambrai 10
Un prêtre du diocèse de Bayeux 200
Anonyme de Nantes 21
Anonyme de Paris 20
Une anonyme du diocèse de Montauban 10
M. Ripert Camille, à Mazan, diocèse d'Avignon 20
La famille Galliard à Hendaye, diocèse de Bayonne 20
M. Eugène de la Gournerie, de Nantes 100
Un abonné du diocèse de Nantes 20
F. D. V., diocèse de Bayeux 100
M. G., diocèse de Clermont, se recommandant aux prières 50
Un lecteur des *Missions* à Nîmes, avec demande de prières 50
Anonyme du diocèse de Nantes 50
Un abonné de Marseille 50
M. Labelle à Lacapelle, diocèse de Cahors 10
Deux anonymes du diocèse de Sens, recommandant leurs parents défunts aux prières 5
M. Michaud a Tonnay-Charente, diocèse de La Rochelle 5
Un abonné du diocèse de Versailles 5
M. l'abbé X..., à Châlons-sur-Marne 25
M. de Galembert, diocèse d'Angers 10
Anonyme d'Avranches, diocèse de Coutances 20
M. Ménard à Avranches, diocèse de Coutances 10
Anonyme du diocèse d'Arras 10
Une abonnée du diocèse de Cambrai 20
Anonyme du diocèse de Tarbes 2
Un anonyme d'Oloron, diocèse de Bayonne 10
M. M. Duhoureau, diocèse d'Aire 10
Un abonné du diocèse du Mans 20
Anonyme d'Angleterre (Durham) 125
Deux anonymes d'Aubigné, diocèse du Mans 10
Un domestique d'Aubigné 5
Anonyme de Lyon 150
M. de Chambure, à la Chaux, diocèse de Nevers 50
E. L. M., diocèse de Moulins 50
Anonyme du diocèse de Bordeaux 5
M. Bonnamour, à Autun, avec demande de prières 20
Un abonné du diocèse de Rouen 20
Un abonné de N.-D. d'Alençon, diocèse de Séez 5
M. d'Anselme, diocèse d'Avignon 7 50
C. F. à Cornwall, Angleterre 50
Produit d'une quête dans une famille chrétienne belge, diocèse de Namur 50
Une mère de famille, diocèse de Clermont, avec demande de prières 5
G. à Gardanne, diocèse d'Aix 10
M. Lejeune, à Boulogne, diocèse d'Arras 20
Anonyme de Méricourt, diocèse de St-Dié 60
M. Oudin-Fossez, à Froidmont, diocèse de Soissons 5
M. Hestrest, missionnaire apostolique à Froidmont 2
L. R. diocèse du Mans 5
Anonyme du diocèse de Fréjus 5
Mlle Maria Ussou, à Clermont, diocèse de Montpellier 5
Anonyme de Dijon 5
F. G., diocèse de Nice 50
Un abonné du diocèse de Séez 10
M, l'abbé Gralle, curé d'Estrun, diocèse de Cambrai 10
M. l'abbé Jauffret, à Istres, diocèse d'Aix 5
B. R. diocèse d'Arras 10
Anonyme de St-Servan, diocèse de Rennes 12

A Mgr Puginier, pour les victimes de la persécution au Tong-King occidental.

A M., à Nîmes 5
Une abonnée du diocèse de Cambrai 10
M. Cointe, a Cosne, diocèse de Nevers 5

A Mgr Puginier pour une église de N.-D. de Lourdes au Tong-King occidental.

Un abonné de Caen 2
Anonyme de Paris 5

A Mgr Biet, vicaire apostolique du Thibet.

Plusieurs anonymes de Nancy 52 50

Pour M. Desgodins, provicaire du Thibet.

Mlle Gasson, à Bouzée, diocèse de Verdun 1
M. et Mme Faivre, à Manheulles, diocèse de Verdun 5
M Louis Bourguignon, à Manheulles 2
La famille Bourguignon, a Manheulles 2
M. Perraud, au château de Laurière, diocèse de Séez 5
M. d'Hannoncelles, à Nancy 100

A M. Chaffanjon, pour le sanctuaire dédié à N.-D. de Fourvière au Kouy-Tchéou.

Un abonné de Caen 2
Anonyme du diocèse de Lyon 200
Deux anonymes, recueilli par l'*Écho de Fourvière* 53

Pour la fondation de deux sanctuaires à N.-D. de Lourdes aux îles Pescadores et à Ki-tong, près des tombes de nos soldats et marins.

R. C., du diocèse de Limoges 10

Pour les faméliques du Chan-Si et du Chan-Tong (Chine).

R. C., du diocèse de Limoges 5

A Mgr Bonjean, vicaire apostolique de Colombo (Ceylan).

Anonyme du diocèse de Lyon 500

A Mgr Lavigerie pour ses œuvres.

Une abonnée du diocèse de Cambrai 10

Au R. P. Jullien, pour son sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes à Matarieh (Égypte).

Anonyme de Paris 5

Au R. P. Stoll, missionnaire à Monrovia, pour une école de filles.

Un abonné de Caen, diocèse de Bayeux 2

A Mgr Riehl, vicaire apostolique de la Sénégambie, pour son sanctuaire de la sainte Vierge.

Anonyme du diocèse de Lyon 200

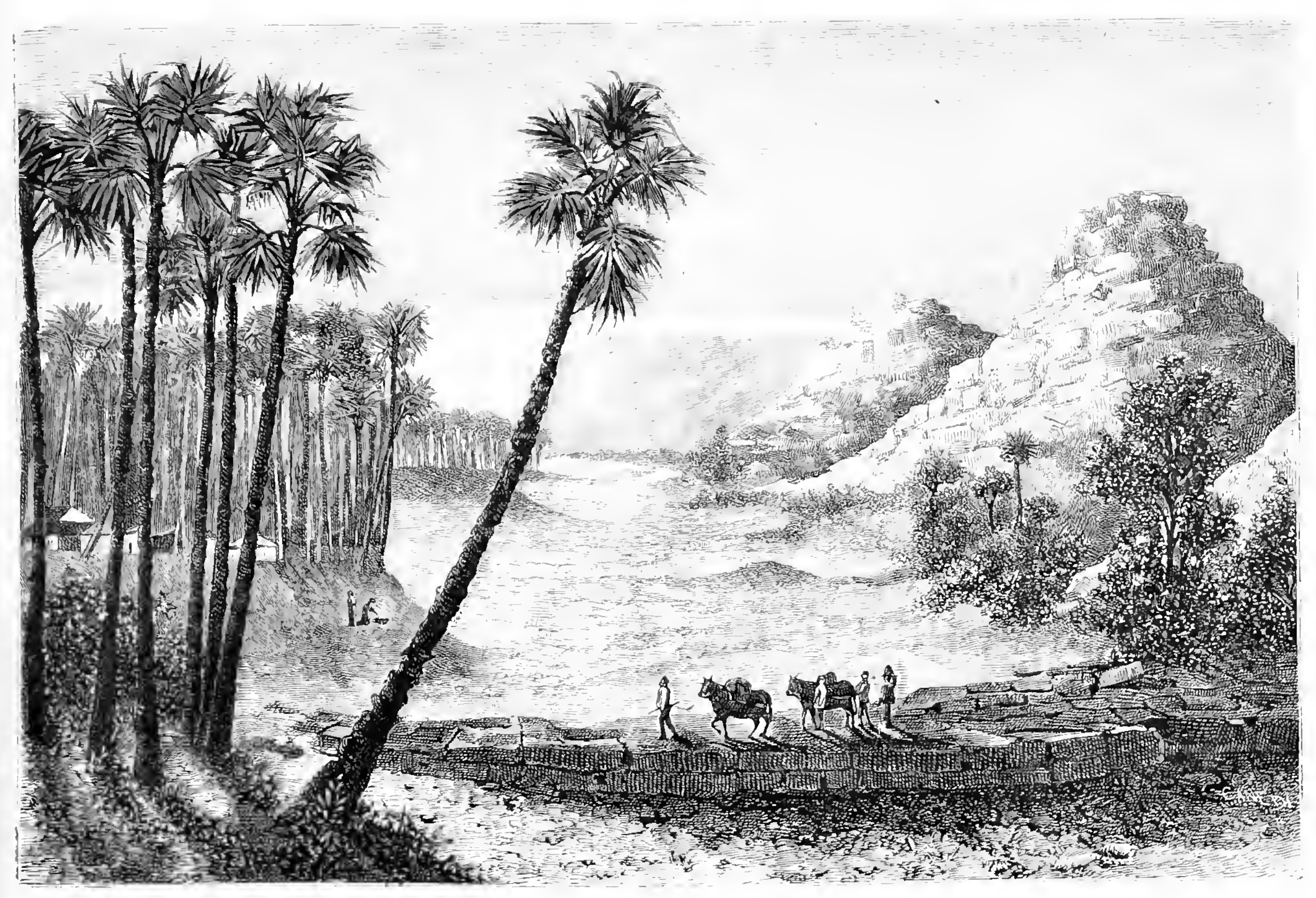
Pour les prêtres polonais.

Anonyme du diocèse de Lyon 100

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



MADURÉ (Hindoustan). — Vue de Tulképetty, station chrétienne; d'après un dessin du R. P. Delpech, missionnaire de la Compagnie de Jésus.

CORRESPONDANCE

PONDICHÉRY (Hindoustan)

Nos lecteurs ont témoigné toujours une grande sympathie à l'auteur de la lettre que nous allons publier; plusieurs même trouvaient que, depuis bien longtemps, l'aimable missionnaire gardait le silence. Nous sommes heureux d'offrir aujourd'hui un nouveau récit écrit avec la même simplicité et avec la même grâce qu'on remarquait dans les relations précédentes.

LETTRE DE M. FOURCADE, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, MISSIONNAIRE A ALLADHY, A MM. LES DIRECTEURS DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Depuis une vingtaine d'années, notre sainte religion a fait de grands progrès dans nos régions du nord parmi les parias. Mais en est-il de même chez les païens de haute caste? Hélas, non ! D'où cela vient-il? Les parias ayant en très grand nombre reçu le baptême, l'Indien noble se sera sans doute imaginé que leur nouvelle religion est aussi basse que leur caste. De là une répulsion invincible pour nos croyances et un mépris complet pour tout ce qui a un nom chrétien. Une fois baptisé, l'Indien noble perd toute considération, n'est plus reçu par ses parents, qui refusent de donner des filles à ses enfants : on lui interdit l'eau, le feu, le blanchisseur ; on ne lui permet pas d'entrer dans les maisons païennes ; quant à la nourriture, on la lui apportera sur le seuil comme à un paria... C'est un être souillé, excommunié !

Comment s'étonner après cela qu'il y ait si peu de conversions dans les hautes castes ? A tous les efforts du missionnaire, on répond invariablement :

— « En embrassant votre religion, nous serions déshonorés, on nous chasserait de la caste, nous ne trouverions pas de parti pour nos enfants, etc. »

Les choses étant ainsi, la tâche du missionnaire consiste à détruire le préjugé qu'il y a déshonneur à recevoir le baptême.

Fatigué, navré d'entendre dire que notre religion est une religion de parias, je résolus de fonder partout où je pourrais, des villages chrétiens de haute caste.

Alors, au moins, les païens ne pourront pas dire qu'il n'y a que des parias dans notre religion. Mais la chose n'était pas facile. Naturellement, je devais commencer par Allâdhy. A mon arrivée dans ce village, il y a dix ans, j'y trouvai trois familles de haute caste. Grâce à leur présence et à leur zèle, je pus baptiser les vingt-cinq familles que j'ai actuellement réunies autour de l'église. Je dois ajouter que, sans la famine, nous n'aurions jamais pu obtenir un tel résultat. La faim ne prêche pas, ne fait point de miracles ; mais elle a le secret de convertir. Elle est le meilleur missionnaire du monde.

Grâce à ce rude champion, à la fin de 1878, j'avais vingt-cinq à trente familles. Ai-je besoin de dire que le paganisme m'avait donné ses pires adeptes? Bien que devenus chrétiens, ce n'était pas la foi qui les gênait. Il me fallut de la patience. Je m'encourageais par la pensée que le temps les rendrait meilleurs.

Pour y réussir, je me fis l'ami des enfants, je leur fis de fréquents catéchismes, des instructions suivies. La grâce de Dieu aidant, sur ce terrain mes efforts eurent un succès complet. Peu à peu ils se mirent à porter des médailles, à réciter le chapelet, à assister à la messe tous les jours et enfin à faire la sainte communion les premiers vendredis du mois en l'honneur du Sacré-Cœur. Ils devinrent d'une piété exemplaire. Vous connaissez déjà grande et petite Rose. Ils sont tous aussi fidèles et aussi pieux. Que de consolations me donnent ces chers enfants !

De si beaux exemples ne pouvaient manquer d'être suivis par les parents. Bien qu'ils ne soient pas de première ferveur, il n'y a pas de comparaison à établir entre ce qu'ils étaient autrefois et ce qu'ils sont aujourd'hui...

Mon nouveau village avait donc fait des progrès sensibles sous le rapport spirituel, mais au temporel son état faisait pitié...

Tout mon monde était entassé dans l'ancien catéchuménat. Il fallait à tout prix leur bâtir des maisons particulières et leur donner des terres de manière à ne pas les avoir toujours à ma porte.

En 1882 j'exposai la situation à Mgr Laouënan. Le vénérable évêque eut la bonté de vous communiquer ma lettre et elle fut publiée dans les *Missions catholiques*. L'histoire du vœu de petite Rose excita des sympathies. Jugez de l'épanouissement de mon cœur quand je vis les dons des âmes généreuses ! Que nos bienfaiteurs soient à jamais bénis ! Avec leurs aumônes nous pûmes bâtir des maisons, acheter des terres, des bœufs, creuser des puits et mes enfants vécurent du travail de leurs mains. Le bonheur s'établissait.

Mais, pour que la nouvelle fondation fût durable, ne fallait-il pas le creuset de l'épreuve ?

Faute d'un terrain meilleur, j'avais bâti le village derrière l'étang, à un endroit où il ne s'était jamais rompu. Au mois de décembre dernier, d'effroyables pluies tombèrent ; l'étang était bondé et devait se rompre nécessairement. Que fait le maire ? Il s'en va avec un autre

---

VARIÉTÉS

A TRAVERS L'INDE

LES ORPHELINES DU MADURÉ

D'après des notes arrangées par le R. P. Georges [illegible], de la Compagnie de Jésus

Si je voulais réunir sous un titre général les détails que je dois vous communiquer de la part de Mgr Canoz, évêque de Tamase, vicaire apostolique du Maduré, j'intitulerais ma relation : *Les orphelines de l'Inde*.

Et d'abord, c'est la photographie d'une orpheline que je vous envoie (*Voir la gravure page 438*) ; il est vrai que c'est une orpheline birmane et non pas indienne ; mais la curiosité du type a semblé justifier mon envoi. Je tiens cette précieuse monstruosité d'un de mes confrères, le P. T***, qui la recevait lui-même de sa sœur, religieuse de Saint-Joseph-de-l'Apparition, et vivant depuis longtemps déjà à Mandalay, dans l'empire birman.

Voici ce que cette religieuse écrit à son frère :

« Je t'envoie un portrait quelque peu comique. Tu vas sans doute en être épouvanté à l'ouverture de ma lettre, mais rassure-toi. C'est la photographie d'une *jeune fille* que j'ai vue ici de mes propres yeux. Il n'existe en Birmanie qu'une seule famille de cette curieuse espèce. Leur figure est couverte de poils très fins, comme tu pourras t'en convaincre, ainsi que tout le corps. Le père de cette enfant étant mort, la famille tomba dans la misère. Sa fille elle-même a succombé il y a environ un an; mais il reste encore son frère et sa mère, que j'ai vus bien des fois dans notre maison. Ils ne sont pas plus sauvages que les autres, ils sont au contraire bien gentils, un peu timides et tout honteux de n'être pas comme le reste des humains. L'an passé, un riche lord anglais, assez haut placé, vint demander cette famille au roi et à la reine. Il offrait en compensation une somme énorme. Le croirais-tu! Leurs Majestés birmanes sont tellement fières de leurs monstres, qu'elles n'ont pas voulu entendre les propositions séduisantes de l'Anglais. »

Après ces détails que j'ai crus piquants et instructifs, revenons aux Indes et à ses orphelines. Dès que le père vient à manquer dans une famille indienne, on peut dire que chacun des membres de cette famille est d'avance condamné à la misère, à l'injustice, à la persécution. Aussi, dès qu'ils l'ont pu aisément, les missionnaires du Maduré se sont-ils occupés de provoquer la fondation de quelques Congrégations religieuses, pour secourir les veuves et les orphelines abandonnées. Dans une lettre du 21 juillet 1884, le P. Pinsolle, après avoir donné d'intéressants détails sur les religieuses indigènes de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs vouées à l'enseignement, ajoutait au sujet d'une seconde Congrégation indigène dite de Sainte-Anne :

« C'est le 16 septembre 1877, que *neuf* bonnes veuves de Trichinopoly entraient dans un nouveau couvent bâti pour

païen ouvrir une issue en face de mon village. Les eaux fondirent par torrents contre les maisons en terre... Panique générale ! cris déchirants ! Mes pauvres gens à moitié submergés luttèrent contre les eaux, on accourut de tous côtés, et grâce au bon Dieu, il n'y eut pas un seul noyé. Mais les maisons et les provisions furent balayées. Pauvres naufragés! je fus, au milieu de tant de malheurs, fort heureux de les retrouver tous et de leur donner asile chez moi!

La pluie passée, je leur fis des abris avec des feuilles de palmier.

Si vous voulez savoir pourquoi le maire avait commis cette indignité, je vous dirai qu'un devin avait dit aux païens :

« Tant que ce village chrétien sera à l'ouest du vôtre, vous ne prospérerez pas. »

C'en fut assez pour décider la ruine du nouveau village. Les grandes eaux en favorisèrent l'exécution.

Le maire croyait n'avoir pas été vu. Interrogé par moi il nia avec une audace incroyable. Pour le faire punir j'aurais dû dépenser beaucoup d'argent et je n'aurais peut-être pas réussi. Je pensai mieux faire en achetant un autre terrain très bien situé. C'est là que je veux rebâtir le nouveau village. Je compte encore une fois sur la charité de nos bienfaiteurs. Je sais qu'ils ont toujours dans leur cassette quelques pièces impatientes d'aller aux expéditions orientales. Elles ont la vocation des missionnaires !

La perte des récoltes a eu pour conséquence la famine : nous sommes bien dignes de pitié ! J'hésite à vous raconter un fait parce qu'on se refusera à le croire, tant il est invraisemblable. La misère est telle que les enfants se sont mis, comme pendant la grande famine, à manger de la terre et des cendres. Cela leur donne un teint terne et cadavéreux. Le ventre gonfle et les bras et les jambes deviennent minces. Encore hier au soir j'en ai surpris deux, je les ai bien grondés.

« — Que voulez-vous que nous fassions! m'ont-ils répondu, nous avons faim. »

J'ai alors pris de la terre, je l'ai mâchée pour savoir si elle avait un goût supportable. C'était affreux, j'ai dû expectorer pendant une demi-heure.

« — Comment pouvez-vous manger cela? leur disais-je.

« — Pour vous c'est comme cela, Père ; mais pour ceux qui en ont pris l'habitude, la terre a un certain bon goût, » m'ont dit plusieurs grandes personnes.

Sous ce rapport, les parents surveillent bien leurs enfants, car la terre engendre une maladie de langueur qu'on appelle *Sògguéi*, très difficile à guérir. La chair de corbeau en vient, dit-on, à bout.

L'année dernière nous avions la famine aussi. Un jour petite Rose vient me trouver et me dit :

« — Père, je n'y tiens plus, je n'ai pas mangé depuis deux jours, donnez-moi quelque chose.

« — Comment depuis deux jours as-tu pu soutenir la faim ?

---

elles et jetaient les premiers fondements de la Congrégation des religieuses de Sainte-Anne. Dix mois plus tard, le 26 juillet, elles prenaient l'habit religieux. Aujourd'hui, cette Congrégation compte trente et un membres dont quatre feront l'an prochain leurs vœux perpétuels. De plus, vingt-trois veuves, agrégées à la Congrégation, s'appliquent, sous la direction des Religieuses, à des œuvres de zèle et de charité. Le but des Sœurs de Sainte-Anne est, outre la direction des veuves, la tenue des orphelinats de filles, des refuges et des catéchuménats de femmes.

« En ce moment, l'orphelinat de Trichinopoly possède 195 jeunes filles, sans compter les enfants de la crèche. Les femmes de l'asile et de l'hôpital sont au nombre de quarante. A Adeïkalabouram, il y a neuf religieuses, quatre-vingts orphelines, soixante femmes au refuge. Je ne parle pas des catéchuménats qui sont encore peu nombreux. »

Nous avons de plus amples détails sur les orphelinats de l'Inde. Une lettre du P. Denis de Ribaius nous parle de celui de Trichinopoly :

« Écoutez l'histoire, écrit-il à Mgr Canoz, du dernier billet de 1000 fr. que vous m'avez remis pour mes orphelinats :

« A peine avais-je obtenu de mon supérieur la permission de le dépenser en faveur de mes néophytes, que je rencontre Aroulay (Jeanne), une pauvre veuve, très pieuse, mais très misérable. Elle fut mariée toute jeune à André qui était alors *cipaye* ou soldat indien. Après son service, André, malade et épuisé, fut pensionné par le gouvernement. Le choléra vint bientôt le frapper et il laissa la pauvre Aroulay veuve avec cinq enfants dont quatre en bas âge. Dès que l'aîné a pu aider sa mère, nous l'avons fait placer, sous bonne garde, à la manufacture de tabac, où il gagne quelques sous en faisant des cigares. Cependant Aroulay sentait ses forces l'abandonner et elle venait me dire qu'elle n'espérait plus nourrir ses enfants, lorsque je la rencontrai sur le seuil de notre porte. C'était son bon ange qui la conduisait. J'ai pris à ma charge Louis et Marie, âgés de dix et huit ans, et les ai placés aux orphelinats de Trichinopoly. Or, Aroulay, pour me témoigner sa reconnaissance, m'amène, quelques heures après, deux autres pauvres orphelines de néophytes, dont la pâleur et la maigreur l'avaient émue. Enfin, il y a quelques jours, elle m'a conduit une brave païenne et son fils âgé de douze ans, pour leur administrer le baptême. Aroulay se charge de les instruire et surtout de les édifier. Elle m'a bien promis que ce ne serait pas sa dernière conquête. »

La première Vierge baptiseuse d'Adéikalabouram, morte le 24 février 1885, à l'âge de 25 ans,

Par le R. P. François Buisson, de la Compagnie de Jésus.

Maria-Régina était fille de Pakkiadaden, catéchiste protestant de Cottar ou Maléalam. Elle avait une sœur plus jeune qu'elle et, jeune encore, les deux enfants perdirent leur mère. A peine âgée de 16 ans, Maria-Régina était nom-

— « Je bois de l'eau fraiche, ça me ranime un moment.

— « Oui, mais l'eau fraiche ne soutient pas.

— « Père, moi du moins je trouve de l'eau, tandis que Notre Seigneur sur la croix n'a pu en obtenir une seule goutte. »

Sublime parole dans la bouche d'une enfant ! Elle prouve à merveille que les enfants d'Allâdhy ont bien compris le christianisme et qu'à l'avenir ils me seront d'un précieux secours pour fonder d'autres villages ailleurs et pour travailler à la conversion de leurs compatriotes. Ils seront ce bois, dont parle l'Écriture, qui, planté le long des eaux, donnera son fruit en son temps. Son feuillage ne tombera point ; j'ajouterai, moi, que beaucoup de pauvres malheureux fatigués du paganisme viendront se reposer à son ombre.

Pars, ma pauvre petite lettre, vole, et quand tu seras fatiguée, va te reposer entre les mains de nos bienfaiteurs, les directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, et dis-leur gentiment que leur bienveillance pour celui qui t'a écrite le touche bien profondément. Prieles de te faire un peu de toilette pour qu'on t'accueille bien et présente-leur mes meilleurs sentiments de respect, de reconnaissance et d'affection.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

M. Delpech, supérieur du Séminaire des Missions Etrangères, ayant communiqué les graves nouvelles de la Cochinchine orientale à l'Eminentissime préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande et à notre Saint-Père le Pape Léon XIII, le cardinal Simeoni lui a répondu, en date du 27 août, par une lettre pleine de bienveillance que nous nous faisons un devoir de publier en partie pour la consolation des familles et des amis des cinq missionnaires récemment massacrés :

........« Je me suis empressé de remettre au Saint-Père la lettre que vous lui adressiez sous mon pli, en date du 12 courant. Sa Sainteté, profondément touchée par les douloureuses nouvelles de la Cochinchine orientale, vous envoie du fond du cœur à vous, à tous les missionnaires de votre très méritante Société et aux parents de ceux qui ont été massacrés dans ce vicariat, sa spéciale bénédiction apostolique, désirant qu'elle soit pour tous une consolation et un encouragement.

« Quant à moi et aux membres de cette Sacrée Congrégation, nous avons ressenti la plus vive douleur, dès le premier avis que vous m'avez donné de la mort des missionnaires et de tant de fidèles de cette chrétienté désolée, et de l'anéantissement de ce vicariat.

« J'unis mes prières à celles que, dans le ciel, élèvent vers le Seigneur ces nouvelles victimes, afin que leur sang devienne une semence de nouveaux chrétiens dans le pays même où elles ont consommé leur sacrifice »...

---

mée maitresse d'école pour les filles dans le village où son père exerçait les fonctions de catéchiste. Très intelligente et assez instruite, Maria soupçonna de bonne heure le côté faible de la doctrine protestante ; droite et pieuse, son âme, loin d'avoir la paix, trouvait en elle un vide que rien, dans le protestantisme, ne venait combler.

Un jour Maria-Régina entendit parler des belles fêtes catholiques d'Adeïkalabouram, du bonheur des chrétiens dirigés par les prêtres romains, de la pureté et de l'innocence des nombreuses jeunes filles de notre orphelinat. En même temps une voix intérieure lui disait qu'elle n'était pas dans la vraie religion, et qu'à Adeïkalabouram elle trouverait un prêtre qui la mettrait sur le chemin du ciel. Elle s'échappe de la maison paternelle, elle part. Après trois jours et trois nuits d'un voyage pénible à pied, seule, accablée de fatigue, elle frappe à ma porte le 1er juillet 1876.

J'écoute l'histoire de cette pauvre enfant et, voyant le doigt de Dieu en ce qu'elle me raconte, je l'admets au nombre de mes orphelines. Elle se montre pieuse, docile, très empressée à apprendre les prières et le catéchisme. Elle a un caractère généreux, énergique et franc. Bientôt elle est aimée de ses compagnes. Après un mois et demi d'épreuves et d'instruction, jugeant ses dispositions excellentes, je l'admets au baptême qu'elle reçoit le jour de l'Assomption et je lui donne, pour satisfaire son amour envers la T. S. Vierge, le nom de Maria-Régina.

Cependant Pakkianaden, qui aimait sa fille et en était fier, ne pouvait se consoler de sa fuite, et ne négligeait rien pour la retrouver. Il apprit, je ne sais comment, qu'elle se trouvait à Adeïkalabouram. Il vint furieux la réclamer. Pour ne pas me compromettre avec la police, je dus obliger Régina, malgré ses supplications et ses larmes, à quitter l'orphelinat et à suivre son père.

Quinze jours et plus se passèrent sans nouvelles. Au commencement d'octobre, Régina revenait ; mais cette fois elle m'amenait sa sœur Ounamanal, à qui elle avait inspiré le désir de renoncer comme elle à l'hérésie. A peine les deux jeunes filles étaient-elles installées à l'orphelinat que leur père arriva plus furieux que jamais et voulut à tout prix les reprendre. Quelle humiliation pour un catéchiste protestant de voir ses propres filles abandonner le protestantisme ! Mais ce catéchiste fanatique eut beau crier, pleurer, menacer et promettre, ses deux filles montrèrent tant d'énergie qu'il n'osa pas user envers elles de violence. Il me dit alors :

« J'ai le cœur déchiré en voyant l'obstination de mes filles ; mais enfin je suis leur père et je les aime ; je ne veux pas les rendre malheureuses en les emmenant : je les laisse libres de rester ou de revenir quand elles le voudront. »

Ainsi s'acheva l'année 1876. Depuis lors, la plus jeune des deux sœurs a reçu le baptême sous condition et s'est mariée à un honnête chrétien. Elle n'a jamais manqué de venir voir sa sœur aînée et de prendre ses conseils. Quant au père, il est resté acharné protestant. Dans ses longues et fréquentes visites à Adeïkalabouram, il s'est montré sourd à mes

INFORMATIONS DIVERSES

Constantinople. — Un de nos abonnés de Péra nous adresse cette intéressante notice :

« Depuis quelque temps l'attention du public religieux se porte sur ce qui se passe à Constantinople. Marie Immaculée opère là, comme dans ses sanctuaires les plus vénérés de la catholicité, des prodiges qui frappent la population.

« Les nombreux miracles accomplis en Europe semblent surtout destinés à maintenir la foi et la confiance dans les cœurs. Mais, en Orient, ils ont pour résultat d'ouvrir à la vraie lumière les yeux des infidèles et des schismatiques.

« A dix minutes du cimetière latin de notre ville est située une modeste chapelle desservie par des religieux Géorgiens, sous le titre de serviteurs de l'Immaculée Conception Bénédictins. Cette chapelle jusque-là était à peine connue; mais, depuis quelque temps, elle est devenue le rendez-vous de toute la capitale. Des guérisons éclatantes y ont eu lieu; des grâces obtenues, des prières exaucées ont excité la dévotion des uns et la curiosité des autres.

« Il est touchant de voir cette affluence de gens à genoux devant la Vierge et la priant les larmes aux yeux. Les schismatiques eux-mêmes manifestent une foi marquée en la Vierge, et leurs prières sont vraiment émouvantes. Aussi ont-ils obtenu des guérisons nombreuses, attestées par tout le monde.

« Deux prêtres géorgiens, de la Congrégation de l'Immaculée Conception, les RR. PP. André Simonati et Michel Tamarati ont été ordonnés prêtres il y a quelques jours. Le 12 juillet, le R. P. André Simonati a été ordonné selon le rite grec, par Sa Grandeur Mgr Benjamin Démétrius Eusébides, archevêque des Grecs-Unis à Constantinople, dans la chapelle de N.-D. de Lourdes de Feri-Keui. Tous les négociants géorgiens présents à Constantinople s'étaient rendus au sanctuaire, vêtus de leur costume national. Le R. P. Michel Tamarati a été ordonné, selon le rite latin, le dimanche 9 août, par Sa Grandeur Mgr Testa, vicaire général, dans la chapelle de l'hôpital français de Taxim. Tous les membres de la Communauté géorgienne assistaient également à cette fête solennelle.

« Une des institutions les plus utiles que la Congrégation des RR. PP. Géorgiens ait fondées à Constantinople depuis son établissement en Orient est l'école St-Joseph, située à Papaz-Keupra de Péra. Inaugurée en 1876, cette école, qui a pris un notable développement, est affectée exclusivement aux enfants pauvres de rite grec. A l'établissement est jointe une magnifique chapelle grecque. Il possède actuellement cent dix-sept élèves dont soixante-seize sont grecs schismatiques et le reste catholiques. Cette année les examens et la distribution des prix ont eu lieu sous la présidence de M. Huart, second drogman de l'ambassade de France.

Chine. — Le nouveau vicaire apostolique du Pé-tché-ly méridional, Mgr Sarthou, de la Congrégation de St-Lazare, a reçu la consécration épiscopale dans la cathédrale de Péking, des mains de Mgr Tagliabue.

Né dans les Landes, à l'ombre du vieux chêne de saint Vincent de Paul, il a voulu y abriter aussi ses armoiries et sa carrière d'évêque en prenant pour devise : « *Robur meum et refugium* « *meum*. Mon chêne (ma force) et mon refuge. »

Canada. — L'installation de Mgr Elphège Gravel, préconisé dernièrement premier évêque du nouveau diocèse de Nicolet, a eu lieu solennellement le 25 août dernier.

Mgr Taschereau, archevêque de Québec, et plusieurs autres évêques canadiens assistaient à cette cérémonie.

Mgr Gravel était précédemment chanoine et vicaire général du diocèse de St-Hyacinthe et curé de la cathédrale de cette ville.

---

exhortations comme à celles de Maria. Aujourd'hui il a assisté, la mort dans l'âme, à l'enterrement de sa fille qu'il aimait beaucoup; mais son cœur n'en reste pas moins fermé à la grâce. Je compte pourtant sur sa conversion, tant j'espère que sa sainte enfant est au ciel et prie pour lui.

Jusqu'à l'an dernier, Maria-Régina a mené la vie commune des orphelines; vaillante au travail, très aimée des religieuses, elle était vénérée et admirée de ses compagnes. Elle aimait beaucoup la Sainte Vierge, mais son cœur, sa vie, on peut le dire, étaient au Tabernacle, pour le Dieu de l'Eucharistie.

Vers le mois de septembre 1881, sa piété, sans être moins intérieure, moins intime, sembla devenir plus apostolique. Elle sentit s'allumer en son cœur un zèle dévorant qui la poussait à parcourir les villes et les villages, pour aller, malgré vents, chaleurs et pluies, donner le baptême aux petits enfants païens en danger de mort.

Elle partit. Elle marchait toujours accompagnée d'une femme d'un âge respectable et d'une vertu solide. Dans ses courses apostoliques, dans ses lointains voyages, Maria-Régina a bien donné 200 baptêmes.

Maria n'avait pas une forte santé. Quand je la voyais revenir pâle, fatiguée, j'aurais bien voulu lui imposer un long repos :

« Père, me répondait-elle, laissez-moi aller donner des baptêmes et je guérirai; si vous me forcez à rester ici, je deviendrai plus malade à la pensée de tant de petits enfants païens qui meurent sans baptême. »

Si j'insistais davantage, elle reprenait :

« Oh! ce n'est pas la fatigue des voyages qui me rend malade, c'est un feu qui me brûle là. »

Vers le 1er décembre 1884, la faiblesse de Régina devint si grande que je crus devoir lui défendre absolument de continuer ses courses apostoliques. J'espérais encore que le repos la remettrait. Mais ses forces ont été en déclinant de plus en plus, et elle vient de mourir d'épuisement après de cruelles souffrances supportées avec la plus admirable résignation. Elle voulut recevoir de bonne heure l'extrême-onction et elle communia plusieurs fois en viatique. Elle avait pris la sainte habitude de baiser fréquemment une image du Sacré-Cœur et un crucifix indulgencié. A mesure que sa fin approchait, elle redoublait ses baisers ardents et ses pieuses invocations. Un instant un nuage, un scrupule sembla altérer la sérénité de son âme; mais aussitôt la pensée des 200 petits anges qu'elle avait envoyés en Paradis vint lui rendre la joie, une joie qui ne pouvait être qu'un avant-goût du bonheur du ciel.

« Et maintenant, ajoute l'auteur de cette lettre en s'adressant à Mgr Canoz, vous vous demandez sans doute qui donc va remplacer Maria-Régina? Je réponds : « J'ai autant de vierges-baptiseuses à ma disposition que vous m'enverrez de billets de 1,000 francs pour assurer leur subsistance pendant qu'elles iront, avec un zèle égal à celui de Régina, porter la grâce du baptême, jusqu'aux extrémités du Maduré. »

LE CHOLÉRA ET SON TRAITEMENT

Par le R. P. Fiorovich, jésuite et missionnaire à Beyrouth

(Suite et fin 1)

Si l'on est saisi par le choléra hors de sa maison.

Dans ce cas on doit boire de un à trois petits verres d'eau de vie à la première boutique qu'on rencontre, et se diriger à l'instant vers sa maison en marchant le plus vite possible. Si l'on court, ce sera beaucoup mieux, particulièrement s'il y a une montée. Si la maison est très près, qu'on fasse un long détour afin d'arriver trempé de sueur chez soi. Cette marche forcée, ou mieux la course, remplacera avec avantage toutes les frictions possibles. Si l'on ne rencontre pas sur son chemin de la bonne eau-de-vie, qu'on n'en boive pas de mauvaise, de crainte qu'elle ne dérange l'estomac : car l'eau-de-vie n'est pas absolument nécessaire.

Avant de se mettre à courir, il ne faudra boire ni infusion ni punch, car je crains que l'excitation de la course n'empêche la digestion de ces liquides volumineux. Pour la même raison, si l'on est saisi par le fléau après le dîner, on ne devra pas courir, mais marcher le plus vite possible. Si l'on arrive à la maison trempé de sueur, on est guéri; mais on doit compléter la transpiration, et en arrivant fermer à l'instant les fenêtres et se coucher avec ses habits dans la crainte du plus léger refroidissement. Si le malade a transpiré, les frictions ne seront pas nécessaires ; mais aussitôt que possible on lui fera boire une ou deux infusions pour favoriser la transpiration, ensuite on observera la diète et tout le reste comme je l'ai indiqué. Je recommande beaucoup cette méthode de la course, car, au commencement du mal, on a encore toutes ses forces.



BIRMANIE. — Une orpheline de Mandalay, née de parents semblables ; d'après une photographie envoyée par Mgr Canoz (Voir page 434).

Cholérine.

J'ai dit que le choléra prévient toujours à l'avance. Quelquefois, après deux ou trois selles, éclate le grand choléra. Le plus souvent une diarrhée légère persiste plusieurs jours avant le grand choléra; si l'on attaque le mal avant qu'il éclate dans sa violence, on l'écartera très facilement. Cette petite diarrhée, beaucoup de médecins l'appelent cholérine. Par ce mot ils entendent une légère indisposition, un rien; ce qui est une grande erreur, car si le malaise n'avait pas été soigné à temps, le grand choléra aurait éclaté indubitablement. Déjà en 1849, la commission de l'Institut de France a affirmé que ce qu'on appelle cholérine est le commencement du choléra.

Persévérance du traitement dans le grand choléra.

Quoique mon but principal soit de rassurer les populations en temps d'épidémie, de les garantir de la mort en leur enseignant à attaquer le mal à son début, je suis cependant convaincu que plusieurs imprudents se laisseront saisir par le grand choléra. Dans ce cas je leur recommande de suivre mon traitement avec toute l'exactitude possible. Si on prend froid un instant, tout l'effet du traitement précédent sera perdu et la transpiration deviendra impossible.

On doit *persévérer* dans le traitement jusqu'à la guérison ou la mort; car souvent dans cette maladie le malade est déjà à l'extrémité lorsque la réaction apparait. Le cholérique commence alors à se réchauffer, le sang s'active et reprend sa circulation, le pouls bat avec force, le froid, la couleur livide disparaissent; le corps se teint d'une couleur rosée ; bientôt de tout le corps ruissellent de grosses gouttes de sueur. Peu après toute douleur disparait, la vie revient comme par enchantement et la guérison est complète.

Régime de vie pendant le choléra

En temps de choléra, on doit suivre le régime qu'on suivait auparavant, avec quelque légère modification. En certains climats trop chauds, on peut dormir la nuit les fenêtres ouvertes. Moi-même je l'ai fait; mais à toute époque on doit éviter de dormir entre deux ouvertures, au courant d'air. On doit aussi éviter de dormir à la rosée. On peut manger herbages et fruits à condition qu'ils soient mûrs. Les estomacs vigoureux, qui digèrent tout, peuvent suivre leur régime ordinaire. Les estomacs faibles doivent éviter tout ce qu'ils digèrent ordinairement avec difficulté. En tout temps ceux qui veulent conserver la santé doivent

(1) Voir les *Missions catholiques* des 21, 28 août et 4 septembre.

se lever de table avec un peu d'appétit, plutôt que rassasiés. Cette règle doit être spécialement suivie en temps de choléra. On ne doit pas alors boire à la glace, car les boissons trop froides dérangent et empêchent la digestion. Manger trop retarde la digestion, boire trop d'alcooliques la gêne aussi. Ceux qui sont habitués aux alcooliques peuvent en boire, mais avec grande modération ; car, s'ils sont saisis par le choléra, les alcooliques ne feront plus sur leur estomac blasé leur effet salutaire. Plusieurs, en temps de choléra, dans le but de se préserver du mal, boivent continuellement des alcooliques. La digestion devient pénible et l'alcoolique employé dans le traitement n'a plus alors d'effet. Quand on sent une légère indisposition, on doit commencer par boire du thé, de la camomille ou quelque autre infusion.

En un mot, pour se préserver du grand choléra, on doit s'abstenir de tout ce qui ralentit ou gène la digestion. Je ne crois pas que l'indigestion puisse jamais attirer le choléra ; mais si l'on est saisi par le mal pendant une digestion pénible, il se développera avec précipitation et en quelques moments éclatera le grand choléra. L'indigestion seule est par elle-même toujours dangereuse : combien ne le sera-t-elle pas davantage lorsqu'elle sera compliquée de choléra !

Pour la même raison, lorsqu'en temps d'épidémie on sent un malaise et particulièrement une légère diminution d'appétit, on doit cesser aussitôt de manger ; et, en ce cas, on fera bien de boire une tasse de camomille, de thé ou autre infusion, et répéter cette boisson souvent jusqu'à ce que l'état de santé se manifeste nettement. On ne devra recommencer à prendre de la nourriture qu'au retour complet de l'appétit. Si, faute d'appétit, on ne mange pas pendant quatre jours, on ne mourra pas. La diète, en effet, est utile dans toutes les maladies et d'une nécessité absolue dans le choléra. Ce léger malaise, cette inappétence est souvent un commencement de choléra : dans ce cas, si l'on mange et si la digestion ne se fait pas, ce germe se développera promptement et le grand choléra éclatera. C'est le cas auquel on donne souvent le nom de *choléra foudroyant*.

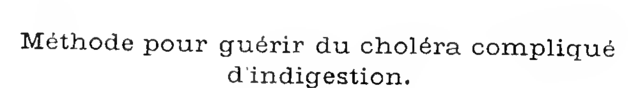
Je répète encore que le choléra, de sa nature, prévient toujours un ou plusieurs jours à l'avance et donne plus que le temps nécessaire à l'extirper en toute sûreté ; mais voici ce qui arrive : plusieurs, en temps de choléra, ressentent un malaise, une légère diminution d'appétit. C'est souvent le commencement du mal : ils ne se doutent de rien, mangent comme à l'ordinaire et quelquefois même, pour se donner du ton, boivent davantage. La digestion ne se fait pas. Le germe se développe. Le plus souvent ils se réveillent la nuit la tête lourde, le ventre endolori et avec envie de vomir. Peu d'instants après éclate le grand choléra précipité. D'autres (particulièrement les hommes du peuple) ont le choléra sans s'en douter : une diarrhée depuis deux ou trois jours. S'ils savaient appliquer le traitement, ils se guériraient tout de suite ; mais ils ne connaissent ni les symptômes du mal, ni le moyen de guérir. Que font-ils ? Pour se donner de l'appétit, ils se gonflent de salades, de concombres, de sardines et autres choses semblables, et, pour arrêter la diarrhée, mangent plusieurs œufs durs, arrosent, en outre, presque toujours ce repas d'abondantes boissons alcooliques. Quelques heures après, ils passent dans l'éternité.



R. P. François Broger, de la Compagnie de Jésus, ancien missionnaire à Calcutta. (Voir page 443).

J'ai dit, dès le commencement, que tous ceux qui seront atteints du choléra et suivront mes prescriptions guériront certainement. Ceux qui se laissent surprendre par l'indigestion ne suivent pas une de mes prescriptions principales. Je ne puis donc pas assurer leur guérison.

En Europe le choléra arrive à des époques très éloignées. Il y règne de trois à quatre mois, quelquefois même moins : j'affirme que celui qui n'a pas la force d'être sobre pendant ce petit espace de temps n'est pas digne de vivre. Je ne dis pas cependant que le choléra compliqué d'indigestion ne puisse se guérir, je dis seulement que la chose est plus difficile.



Méthode pour guérir du choléra compliqué d'indigestion.

Dans ce cas, il faut faire absorber au malade le plus vite possible de trois à quatre grands verres d'eau tiède

sans sucre. Le malade doit ensuite s'exciter à vomir en s'enfonçant deux doigts dans la gorge. Quand il aura vomi la nourriture non digérée, il se rincera la bouche, et il boira une infusion bouillante de menthe, de camomille ou de thé avec du sucre, mais sans alcoolique : cette infusion est destinée à faire descendre les restes de la nourriture qui sont dans l'estomac et on doit y aider par plusieurs clystères. Une fois que le sujet sera soulagé, on commencera le traitement du choléra avec énergie et promptitude.

Surveillance des enfants en temps de choléra.

En temps d'épidémie, les parents doivent toujours avoir leurs enfants sous leurs yeux, quoique ceux-ci soient plus rarement attaqués du choléra que les adultes. On doit observer s'ils mangent et jouent comme à l'ordinaire, de crainte de quelque indisposition. A cet âge on ne sait pas parler. Il faut questionner les enfants pour savoir s'ils ont quelque malaise. Souvent même, il faut leur demander combien de fois ils sont allés à la selle. Les enfants doivent manger comme à l'ordinaire. Il ne faut pas se préoccuper de leur digestion, car elle est toujours active; mais s'ils manquent d'appétit, ils doivent cesser à l'instant de manger.

Traitement des autres maladies en temps de choléra.

Quand le choléra se déclare dans un pays, ordinairement il y régnait déjà d'autres maladies, et particulièrement la fièvre. J'ai observé qu'en ce cas, la majorité des médecins évite de donner des vomitifs et des purgatifs, qui cependant, sont alors si nécessaires. Ils craignent que les purgatifs n'attirent le choléra, ce qui est une grande erreur. J'ai donné moi-même, en 1875, et on donnait en ces temps-là d'innombrables purgatifs contre une fièvre qui régnait dans le pays; et j'ai remarqué que *jamais* ils n'ont causé le choléra. Ces purgatifs, au contraire, peuvent préserver d'autres maladies et probablement du choléra compliqué d'indigestion.

On craint le choléra qui, cependant, traité au début, est plus aisé à guérir et moins dangereux que le plus léger refroidissement. Aucune maladie au monde n'est plus promptement et plus *complètement chassée* que le choléra qui s'en va en une demi-heure et *sans convalescence*. Ce que j'avance est mon intime conviction, basée non sur la théorie, mais sur une réelle expérience, et ceux qui essayeront ma méthode acquerront la même conviction et seront rassurés pour eux et leurs familles.

Un système.

J'ai pensé souvent que la peste peut provenir d'insectes invisibles, du genre des poux, qui restent collés aux corps des pestiférés et à leurs vêtements. C'est pour cette raison qu'on ne peut contracter la peste que par le contact, soit des personnes atteintes de ce mal, soit des objets qu'elles ont touchés. Le choléra, au contraire, se contracte par l'air. Peut-être proviendrait-il également d'insectes qui s'engendrent dans les eaux comme les moustiques et volent comme eux. Dans cette hypothèse, il est possible que ces insectes partent d'un pays cholérique comme de gros essaims d'abeilles et suivent dans les airs les hommes et les navires.

Quand un pays est infecté du choléra, il est prouvé, par les faits, qu'on peut être atteint, qu'on touche le cholérique ou non; ce qui démontre que le mal se communique par l'air et non par l'attouchement.

Souvent, et on ne sait pourquoi, certains quartiers de la ville sont atteints du choléra, d'autres quartiers et d'autres régions sont épargnés : ce phénomène ne proviendrait-il pas du caprice des insectes?

Pendant les deux choléras auxquels j'ai assisté en Syrie, toutes les villes du littoral qui sont au pied du mont Liban étaient atteintes du mal; le Liban était complètement épargné, quoique anciennement le choléra ait sévi jusque sur ses cimes. Pendant ces deux épidémies nombre de personnes, de celles qui avaient émigré au Liban, sont mortes du choléra, plusieurs jours après leur arrivée : elles avaient apporté, sans le savoir, le germe du mal avec elles. Remarquez qu'à leur mort, le choléra disparut sans laisser de trace. Ce qui prouverait que les insectes s'arrêtaient au pied du mont Liban et que les cholériques émigrés ne pouvaient pas communiquer leur mal.

Quelquefois, dans une ville, le nombre des cholériques est plus ou moins considérable; cela pourrait dépendre de la quantité plus ou moins grande des insectes qui y sont répandus.

Il est certain que la peste, comme maladie contagieuse, laisse son germe dans les linges et autres objets du pestiféré, et cela même pendant plusieurs années s'ils ont été enfermés et privés d'air. Le choléra ne paraît pas déposer ce germe, quoique la question soit encore à l'état d'étude. Les insectes cholériques piquent-ils, entrent-ils dans quelque partie du corps, ou déposent-ils simplement leur germes? c'est un mystère.

Il me paraît que le choléra est un réel empoisonnement dans le sang, et voilà pourquoi. Les pulsations du cholérique deviennent lentes et de plus en plus faibles jusqu'à ne plus être sensibles; le contour des yeux, tout le corps et particulièrement les extrémités deviennent bleuâtres et livides : ce qui prouve la corruption du sang et sa grande difficulté de circuler. Mais à peine le malade commence-t-il à transpirer, que le pouls se reprend à battre et, à proportion que la transpiration augmente, il acquiert plus de force; la lividité disparaît complètement, et sous la douce chaleur tout le corps se teint d'une couleur rosée. Or, pourquoi le sang circule-t-il, pourquoi tous les vomissements, selles et toutes les douleurs cessent-elles? sinon parce que le sang s'est épuré par la transpiration.

En 1875, le choléra nous est arrivé de Damas : les voyageurs qui venaient de cette ville à Beyrouth étaient enfermés et enfumés; ce moyen n'a abouti à rien, car ils nous ont apporté le choléra. N'est-il pas constaté par ailleurs qu'il y a des microbes ou insectes qui ont la vie extrêmement dure?

Jusqu'aujourd'hui l'expérience a prouvé que tous les pays qui n'ont voulu avoir aucune communication avec les régions atteintes de l'épidémie ont été épargnés du fléau.

Ce que doivent faire les autorités à l'approche du choléra.

Le spécifique unique pour guérir le choléra consiste à faire transpirer le malade dès le début du mal, avant que tout le corps en soit comme empoisonné et ravagé. En d'autres termes, la guérison du choléra dépend de la promptitude à attaquer le fléau; car, on le sait, on n'a que très rarement le temps d'appeler le médecin. Le peuple, ne connaissant pas les symptômes, ne réclame son secours que quand éclatent les grandes crises.

Si donc on veut rassurer le peuple et éviter la mortalité, il faut faire en sorte que, dans chaque famille, on connaisse les symptômes du mal et le traitement, et que chaque famille tienne prêts : du sucre, quelques feuilles de menthe pour faire l'infusion, une bouteille de bon vin, une demi-bouteille de bonne eau-de-vie, du poivre pilé, six bouteilles vides avec de bons bouchons et du pétrole.

Les autorités sont constituées pour veiller à l'instruction et à la conservation du peuple, par conséquent elles doivent, à l'approche du choléra, imprimer ce petit traité qui est écrit en style simple, et où les répétitions n'ont pas été épargnées afin que tous puissent bien le comprendre. Il faudrait faire en sorte que chaque famille ouvrière ait son traité. La dépense sera bien minime.

Les autorités ecclésiastiques doivent coopérer de leur côté à la santé générale. Dans chaque quartier les hommes d'intelligence et de cœur doivent former une société pour veiller et accourir au besoin.

Le peuple sera ainsi rassuré et la mortalité arrêtée, au grand avantage de la tranquillité et des finances générales, car beaucoup de travaux ne seront pas interrompus.

Observation finale

Peut-être dira-t-on que je n'ai rien trouvé de nouveau, et que la guérison du cholérique par la transpiration et la nécessité d'attaquer le mal au début étaient déjà connues. Je répondrai que ces connaissances étaient imparfaites et partielles. C'est un fait avéré que jusque aujourd'hui on essaie, on tâtonne, et il n'existe pas encore une méthode précise et certaine pour guérir le fléau. Par ce traité on rassure le peuple et on arrête la mortalité ; et je puis ajouter que ceux-là seuls mourront du choléra qui le voudront.

Le choléra est-il foudroyant?

En 1875, pendant le choléra, j'avais, à la hâte, composé une très petite brochure ; une seconde suivit la première en 1883. Ces brochures ont été imprimées en langue arabe, et avaient pour titre : *Guérison certaine du choléra*. Plus tard, un de nos missionnaires de l'Égypte m'a envoyé un article du *Citoyen*, daté du 28 juillet 1883, article extrait du *Gaulois*. Il rapporte les paroles suivantes du célèbre docteur Vulpian :

« D'abord, quelque violente que soit l'épidémie, il est extrêmement rare que le choléra vous prenne et vous emporte, comme on croit généralement en trois ou quatre heures. Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, il se fait pressentir dix-huit ou vingt heures avant de se déclarer par une diarrhée plus ou moins forte. En 1849, j'étais interne à Bicerta. J'y ai soigné plusieurs centaines de cholériques. Les symptômes étaient toujours les mêmes : tous avant ont eu la diarrhée. Ainsi, un jour, deux infirmiers transportent un cholérique : tout à coup l'un d'eux tombe le visage décomposé ; trois heures après, une foudroyante crise de choléra l'emporte. Ce fut une panique dans l'hospice. Vérification faite, cet infirmier avait la diarrhée depuis quinze à dix-huit heures, et il n'avait rien dit. Sans doute, il se produit quelques cas foudroyants non précédés de diarrhée, mais seulement chez les sujets qui viennent de se livrer à quelque excès de table. »

Donc l'éminent professeur confirme ce que j'ai dit, que le choléra de sa nature n'est jamais foudroyant, — excepté dans le cas d'un excès de table qui a causé une indigestion.

Donc, en temps de choléra, excepté le cas d'une forte indigestion, on peut vivre sans aucune crainte, et en pleine sécurité, et ne pas s'imaginer à tout moment qu'on a peut-être le choléra, car, si l'on est saisi par le mal, on le sera avec évidence et on aura plus que le temps nécessaire pour s'en débarrasser. Je le répète : si l'on sent que la digestion n'est pas faite, il faut préparer plusieurs infusions de camomille ou autre plante, et, si cela ne suffit pas, il faut s'aider par quelques clystères et ne reprendre la nourriture qu'après l'entier retour de l'appétit.

En achevant ce travail, j'ai confiance que cette terrible maladie ne sera plus un épouvantail, même pour les femmes.

FIN.

UN VOYAGE A L'APOSTOLIQUE

DE BURRISAL A CHITTAGONG

D'APRÈS LES NOTES DU R. P. LANSLOTS

Missionnaire au Bengale oriental

Par le R. P. Dom Th. BÉRENGIER, bénédictin de la Congrégation de France

(Suite et fin 1)

« Je ne pus, à mon grand regret, demeurer que huit jours à Mandra ; j'avais à visiter tant d'autres villages ! De Mandra, je me rendis à Digolia. Il s'est produit dans cette localité un mouvement de conversion qui s'est étendu assez loin. Dieu s'est servi pour cette œuvre d'un individu qui n'était guère digne de cette mission et qui n'y cherchait que son intérêt temporel, comme j'ai pu m'en convaincre depuis. Ce fut lui qui le premier entendit parler de la mission catholique à Jessore. Espérant faire avec nous un meilleur profit qu'avec les protestants, il communiqua son projet à quelques-uns de ses amis, et tous, d'un commun accord, le chargèrent d'aller à Jessore demander un missionnaire. On le leur envoya de la préfecture apostolique du Bengale oriental. Après avoir entendu ses instructions, les habitants de Digolia se divisèrent en plusieurs groupes. Les uns disaient :

(1) Voir les *Missions catholiques* du 28 août et 4 septembre.

« C'est là vraiment une bonne religion et qui rend les « hommes meilleurs qu'ils ne sont naturellement. »

D'autres répondaient :

« Vous avez certainement raison ; mais cette nouvelle « religion demande trop de retranchement à nos habitudes; « elle est trop exigeante. »

« C'est-à-dire qu'ils reculaient devant les sacrifices que doit faire un payen idolâtre et polygame pour embrasser la loi du Christ. Cependant un bon nombre de ces Hindous voulurent l'accepter, et, à mon arrivée, je trouvai qu'ils avaient édifié deux chapelles; mais, peu de jours auparavant, un ouragan avait renversé l'une d'elles, dont il ne restait plus que les murailles en bambou. Je passai encore une semaine à Digolia où je pus conférer plusieurs baptêmes.

« Les habitants d'un village éloigné à peine de trois ou quatre lieues de cette dernière localité, ayant appris que j'étais dans le voisinage, me prièrent de les visiter. J'y consentis de grand cœur, quoiqu'il fallût m'embarquer dans ces petits *dinghis*, si incommodes pour les voyageurs qui ne sont pas hindous. Me voilà donc parti avec quelques catéchumènes qui avaient voulu m'accompagner. Nous passions notre temps à faire des prières ou à expliquer le catéchisme ; pas une parole profane. Cependant je leur permis de chanter; car c'est, dans ce pays, la seule consolation des rameurs. Ils savaient quelques chants en bengali, ceux qu'ils font entendre, le dimanche, dans leur chapelle ; mais ils leur avaient donné à tous des airs de leur façon. Il n'y a guère que l'*Adeste fideles* qu'ils chantent à l'européenne. Je leur dis de commencer par ce gracieux morceau, qui rappelle si bien la nuit de Noël. Mais j'eus lieu de m'en repentir, parce que ce fut à qui crierait le plus fort, chacun croyant l'emporter sur son voisin, s'il parvenait à couvrir sa voix. C'étaient de véritables beuglements. Aussi, je les priai de revenir à leurs airs en bengali, qui sont moins criards, quoique bien mélancoliques et surtout peu agréables à cause de leur ton nasal dont ils ne peuvent se départir. Mais eux trouvent cette musique fort touchante, et ils me disaient naïvement :

« Voyez-vous, *Padri Shaïb*, le plus petit air en bengali « vaut toute votre musique de l'Europe. »

« Les habitants du village, à mon arrivée, furent consternés, c'est le mot, de me voir dans ce mauvais petit *dinghi*. Les payens, les protestants et les musulmans n'en étaient pas moins scandalisés.

« Comment, disaient nos catholiques, le ministre des « anabaptistes a une grande barque où l'on est aussi à « l'aise que dans sa maison et notre *Padri Shaïb* voyage « en *dinghi* comme les plus pauvres d'entre nous, cela ne « peut plus durer. »

« Je compris que je perdais beaucoup dans leur estime et que je devenais presque un objet de risée pour les idolâtres et les hérétiques et qu'il fallait les éclairer.

« Mes amis, leur dis-je, vous voyez deux sortes de mis« sionnaires parcourir votre contrée. Quels sont ceux qui « annoncent le véritable Évangile ? Vous les reconnaîtrez « à leur ressemblance avec les Apôtres et avec le Sauveur « du monde lui-même. C'est nous, prêtres catholiques, « je le dis hardiment, qui vous annonçons la vraie parole « du salut, car c'est nous qui imitons de plus près Notre « Seigneur Jésus-Christ, lui qui n'avait pas une pierre pour « reposer sa tête, qui voyageait dans une pauvre barque « comme la mienne. Vous le voyez, vous n'avez aucune « raison de vous scandaliser, parce que je me sers pour « venir chez vous d'un misérable *dinghi*, j'imite le Fils de « Dieu, le Sauveur des hommes. »

« Cette explication contenta mes catholiques et imposa silence aux sectateurs de Boudha, de Mahomet et du protestantisme. Mais il me fallut redresser encore leurs idées sur un autre point. Plusieurs fois ils m'avaient demandé quel était mon salaire de chaque mois ; car ils pensaient que je recevais au moins une centaine de roupies. C'était peut-être dans l'espoir d'en avoir leur part qu'ils me faisaient cette question. Il fallut leur dire et leur prouver qu'en dehors de ma nourriture, de mes habits et de ce qui était nécessaire à l'entretien décent du culte et des écoles, je ne recevais pas un *annas* de mes supérieurs.

« Combien croyez-vous, leur disais-je pour mieux les « persuader, que Notre Seigneur Jésus-Christ donnait à ses « Apôtres chaque mois ? Eh bien, nous ne recevons pas « davantage, c'est-à-dire on nous fournit le vivre, le vête« ment et le logement, et ce sont encore les charités de « nos frères, les catholiques d'Europe, qui nous procurent « ce nécessaire, comme du temps du Rédempteur du monde « les saintes femmes qui le suivaient, pourvoyaient aux « besoins du divin Maître et de ses disciples. »

« Cette explication était nécessaire, parce que mes Hindous voyaient tous les jours les ministres protestants, qui mènent ici une vie large et presque fastueuse, distribuer de l'argent à ceux qui veulent les écouter et acheter ainsi bien des consciences.

« Le plus souvent, dans ce pays de Backergunj, les conversions au catholicisme, comme, hélas! au protestantisme, s'opèrent par village entier, ce qui prouve l'indifférence religieuse des Hindous du Bengale oriental. Ils voient presque toujours dans le changement de religion une affaire temporelle et ce n'est pas une petite difficulté pour le missionnaire de leur faire envisager avant tout le salut de leur âme et leur bonheur éternel. Donnons un exemple. Le dernier village que je pus amener, cette année, à la vraie foi était peuplé d'Anabaptistes, c'est-à-dire d'indigènes de la caste *Amos*, entraînés dans l'erreur depuis près de cinquante ans par des moyens entièrement financiers. Leur catéchiste fut accusé par eux-mêmes d'un crime très odieux, qui, d'après l'ancienne loi hindoue, était puni par la lapidation. Le fait paraissait certain ; aussi devant le Tribunal du district, qui juge en première instance, fut-il condamné à une peine assez sévère. En appel, il ne trouva personne pour déposer en sa faveur, sauf toutefois le ministre anabaptiste, qui montra en cette circonstance plus de bonne volonté pour son employé que de respect pour la vérité et la justice.

« Cependant les habitants du village n'avaient pas attendu la confirmation du premier jugement pour le mettre à exécution et ils augmentèrent sensiblement le nombre de coups de bâton que devait recevoir leur catéchiste. Quand ils apprirent que le ministre anabaptiste n'avait pas craint, malgré l'évidence du crime, de déposer en faveur du cou-

pable, ils furent profondément indignés et conçurent des doutes bien légitimes sur une religion qui permettait à ses ministres de se conduire avec tant de légèreté et de préférer ainsi l'intérêt à la justice. C'est alors qu'ils vinrent me trouver pour me prier de les recevoir dans l'église catholique.

« Je n'ai pu encore acquiescer à leurs désirs ; mais je leur ai envoyé un de mes catéchistes afin de connaître leurs véritables dispositions et de les instruire des premiers éléments de notre sainte religion, en attendant que je puisse aller leur annoncer la parole du salut. Les ministres anabaptistes, ayant appris la démarche de ces bons Hindous, en furent très mortifiés, ils se hâtèrent de leur envoyer un autre catéchiste aux lieu et place de celui qui avait reçu une si forte bastonnade ; mais cela ne servit de rien.

« Ils résolurent alors de frapper un grand coup en promettant de doubler les subsides qu'ils accordaient aux habitants de ce village ; cette offre séduisante fut aussi rejetée, et j'ai maintenant grand espoir d'établir prochainement en ce lieu une fervente chrétienté.

« En terminant la relation de ma visite apostolique, je vous dirai que j'ai maintenant un nombre satisfaisant de catéchumènes dans une douzaine de villages de cette partie du district de Backergunj que traverse le Meghna. Les protestants anabaptistes, établis en cette région depuis beaucoup plus longtemps que nous, y comptent 6 à 700 disciples. Mais je suis assuré que, si nous avions les moyens d'entretenir un plus grand nombre de catéchistes et de bâtir une chapelle (1) partout où se trouvent quelques-uns de nos catéchumènes, nous l'emporterions bientôt sur les anabaptistes.

« Mgr Ballsiéper, notre vicaire apostolique, a eu l'heureuse idée d'envoyer dans nos orphelinats, à Chittagong, les jeunes garçons et les petites filles dont les parents consentaient à se séparer pour quelques années, afin que nous pussions leur donner une éducation chrétienne et européenne.

« Il faudra bien du temps pour que ce pieux dessein produise les résultats que nous en attendons. Mais aussi nous ne pouvons douter que ces enfants, devenus grands et bien instruits dans notre sainte religion, la feront mieux apprécier de leurs parents et de leurs compatriotes, quand ils reviendront dans leurs villages avec le prestige d'une éducation bien soignée. Ils seront une preuve vivante des heureux et rapides changements que peut produire l'instruction chez les Hindous catholiques ; ils seront aussi une condamnation pour la secte des Anabaptistes qui laisse les enfants de ses adhérents croupir dans la plus profonde abjection morale et intellectuelle. Nous espérons qu'avec la grâce de Dieu et les secours des catholiques d'Europe nous pourrons, un jour, réaliser ces grandes choses dans le district de Backergunj, qui est certainement un des plus arriérés et des plus abandonnés des Indes anglaises.

(1) En ces pays une chapelle ne coûte que 50 à 60 roupies, c'est-à-dire 140 à 170 fr.

FIN.

NÉCROLOGIE

Le R. P. Brocer, de la Compagnie de Jésus, ancien missionnaire au Bengale occidental.

Né à Breslau le 2 février 1844, le R. P. François Brocer (*Voir son portrait page 439*) s'était fait jésuite à l'âge de seize ans. Ordonné prêtre en 1868, il fut d'abord missionnaire dans le duché de Posen ; puis il demanda au R. P. Général à être envoyé aux Indes.

Il travailla pendant sept ans avec le plus grand dévouement, tantôt à Calcutta, où il prêchait tous les dimanches en plusieurs langues, tantôt parmi les tribus sauvages du Bengale qu'il évangélisait avec beaucoup de succès malgré toutes sortes de difficultés et au milieu des plus grands dangers. Mgr l'archevêque de Calcutta appréciait beaucoup les services que le P. Brocer rendait à la mission.

Malheureusement, la faible santé du Père ne pouvant s'accommoder du climat des Indes, on jugea un prompt retour en Europe indispensable pour sa guérison. Revenu en Galicie, il souffrait encore beaucoup de la fièvre des Indes. Mais, dès qu'il eut recouvré quelques forces, il demanda instamment la permission de les employer aux travaux de sa vocation. Quoique allemand de naissance, il se livra avec succès à la prédication polonaise. Ceux qui ont entendu ses instructions de retraite et ses sermons, admiraient la force de sa parole et la chaleur de son éloquence.

Mais, son ancienne maladie ayant fait tout à coup de grands progrès, les médecins jugèrent son état désespéré. Il se prépara à la mort avec la résignation d'un religieux et d'un missionnaire. Le 20 août il rendit sa belle âme à Dieu dans la résidence des RR. PP. Jésuites de Sandecie, entre les bras de son père, ancien directeur de musique à Breslau, et maintenant membre aussi de la Compagnie de Jésus.

Le R. P. Beaud, missionnaire de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie.

Le R. P. Beaud, supérieur provincial des Pères du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie à l'île Maurice, a succombé le 3 février, à l'âge de 63 ans, à une maladie de cœur dont il était atteint depuis quelque temps.

Arrivé à Maurice en 1848, le R. P. Beaud faisait partie de cette vaillante légion d'apôtres qui comptait dans ses rangs les RR. PP. Laval et Mazuy et qui, sous l'épiscopat de Mgr Collier, fit faire de si grands progrès à la religion dans ce pays.

Théologien distingué en même temps que prêtre irréprochable, le R. P. Beaud, par l'étendue de ses connaissances aussi bien que par l'éclat de ses vertus sacerdotales, faisait honneur à la Congrégation à laquelle il appartenait.

Ennemi de la pompe et des grandeurs, il a toujours recherché la société des petits, des humbles, des pauvres. Consoler les affligés, ramener à Dieu les pécheurs, c'était là le principal bonheur du bon religieux.

Après avoir longtemps et vaillamment combattu le bon combat, le R. P. Beaud s'est endormi dans la paix du Seigneur, laissant une mémoire vénérée de tous et un exemple salutaire à suivre.

La foule immense qui l'accompagnait à sa dernière demeure témoignait de la haute estime et de la vénération en lesquelles il était tenu. Mgr l'évêque et presque tous les prêtres de l'île, réguliers et séculiers, le gouverneur et lady Hennessy, les honorables Beyts, Naz, Adam, et un grand nombre d'autres notabilités composaient le brillant cortège de l'humble missionnaire.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(ÉDITION FRANÇAISE)

L'*Union catholique*, à Martigny, Valais (Suisse)........ 99 25
Un abonné du diocèse de Vannes........ 15
Anonyme du diocèse de Lyon........ 500

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Van Camelbecke: Cochinchine orientale).

M. H. Bernardy, à Nice........ 10
Anonyme du diocèse de Bourges, avec demande de prières........ 200
Une lectrice des *Missions Catholiques*, diocèse de Lyon........ 1000

A Mgr Van Camelbecke pour ses missions de Cochinchine orientale persécutées.

Un abonné du diocèse de Poitiers........ 20
J. J. diocèse de St-Claude........ 2
A. G. diocèse de Lyon........ 10
Mlle Agathe Treynet, avec demande de prières, don transmis par M. l'abbé Josserand, diocèse de Lyon........ 50
Les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, à Gray, avec demande de prières, diocèse de Besançon........ 25
E. G. à Rive-de-Gier, du diocèse de Lyon........ 100
P. P. diocèse de Meaux........ 10
Trois anonymes du diocèse de Bayeux........ 100
P. P. de Lyon........ 100
M. le chanoine Jourde, à Marseille........ 20
Anonyme de Joigny, diocèse de Sens, avec demande de prières pour une grâce spirituelle et une faveur temporelle........ 50
Mme Vve M. G. diocèse de St-Claude........ 5
Anonyme d'Autriche........ 33 43
Anonyme d'Anvers (Belgique)........ 1000
Un abonné de Tours, avec demande de prières........ 20
Cinq anonymes d'Orléans, avec demande de prières........ 50
M. l'abbé Rousset, à Pont d'Ain, diocèse de Belley........ 10
Un abonné du diocèse de Toulouse........ 25
J. Dufau à Carrère, diocèse de Toulouse........ 5
Suzanne Labau, à Carrère........ 1
Marie Matou à Carrère........ 0 50
M. Chamayou, à Toulouse........ 20
Anonyme, don recueilli par l'*Écho de Fourvière*........ 1
G S. T. Id. Id. 10
M. Fontaney Id. Id. 50
Un associé de la Propagation de la Foi du canton de Montluel, don transmis par l'*Écho de Fourvière*........ 15
Anonyme, don transmis par l'*Écho de Fourvière*........ 40
J. M. G. Id. Id. 50
G. A. M. Id. Id. 50
J. B. D., diocèse de Rennes........ 50
Un frère et une sœur du diocèse de Clermont, avec demande de prières........ 5
Un abonné du diocèse de Montpellier, avec demande de prières........ 50
F. C. O'N. Manchester, Angleterre........ 50
M. Maréchaux, à Chaource, diocèse de Troyes........ 5
J. G., diocèse de Dijon........ 10
Anonyme du diocèse de Lausanne et Genève........ 40
Mme S. d'Oderen (Alsace) se recommandant aux prières........ 73
Anonyme du diocèse de Quimper........ 5
M. de Mauduit, diocèse de Vannes........ 50
M. Dastarac, diocèse de Toulouse........ 50
Anonyme de Grenoble........ 80
Anonymes du diocèse d'Angers........ 10
Une abonnée du diocèse de Cambrai........ 50
Un anonyme du diocèse de Séez........ 20
M. Delert à Causses et Veyan, diocèse de Montpellier........ 3 50
M. l'abbé Bergerot, diocèse de Dijon........ 5
M. M. George à Menin, diocèse de Bruges (Belgique)........ 50
M. F. Bertin à Nantes........ 1 95
Anonyme de Lyon........ 20
Un abonné de Redon, diocèse de Rennes........ 10
Un anonyme du Havre, diocèse de Rouen........ 20
Comtesse de M., diocèse de Luçon........ 24
Un abonné de Nay, diocèse de Coutances........ 10
M. l'abbé Collobert à Ploncis, diocèse de Quimper........ 10
Un prêtre du diocèse de Fréjus........ 100
Anonyme du diocèse d'Orléans........ 5
M. d. l. F., à Alger........ 5
Anonyme de Saumur, diocèse d'Angers........ 20
Anonyme d'Allones, diocèse d'Angers........ 5
M. Courgeon, à Petit-Mars, diocèse de Nantes........ 30
M. Bataille, à Caen, diocèse de Bayeux........ 5
Un anonyme du diocèse d'Orléans........ 20
Anonyme du diocèse de Bruges (Belgique)........ 20
Mme de la Villardière, diocèse de Grenoble........ 500
Mme Leroy-Beaulieu, diocèse de Paris........ 50
M. Muller, à Strasbourg........ 33 65
Deux professeurs de l'institution N.-D. de Rethel, diocèse de Reims........ 2 50
Un jeune homme de Lyon, avec demande de prières pour sa famille........ 5 10

A Mgr Puginier, pour les victimes de la persécution au Tong-King occidental.

M. de Mauduit, diocèse de Vannes........ 50

A Mgr Puginier, pour aider à la construction d'un sanctuaire à N.-D. de Lourdes dans la province de Thanh-Hoa.

Anonyme du diocèse d'Angers........ 2

Pour les missions du Tonkin ravagées par la guerre.

Une enfant de Marie, de Dôle........ 100

Pour les missions de Chine ravagées par la guerre.

Une enfant de Marie, de Dôle, diocèse de Saint-Claude........ 100

Pour les victimes de la famine au Cambodge.

Une famille de Bordeaux qui demande des prières........ 50

Au cardinal Lavigerie, pour ses œuvres.

Anonyme du diocèse de Saint-Claude........ 100

Pour les missions du Tanganyka.

Anonyme du diocèse d'Angers........ 10

A Mgr Charbonnier, pour le rachat d'enfants nègres au Tanganyka.

Anonyme du diocèse d'Angers avec demande de prières........ 2

Pour le R. P. Guillet, missionnaire au Sénégal.

Anonyme du diocèse d'Angers, avec demande de prières........ 2

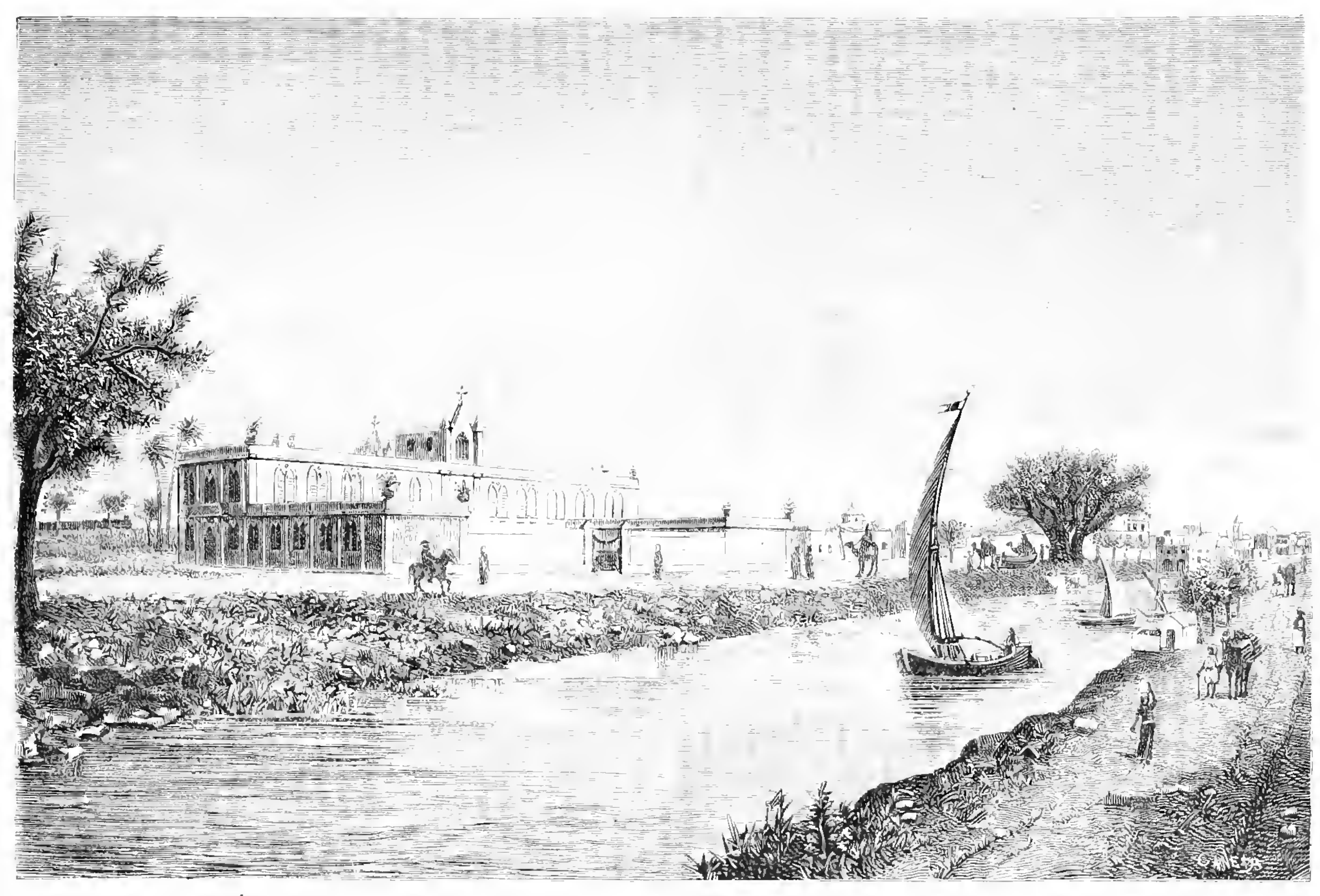
Pour Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert (Canada).

Un abonné de N.-D. d'Alençon, diocèse de Séez........ 5

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, ***Directeur-Gérant.***

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



ÉGYPTE. — Le collège de Saint-Louis à Tantah ; d'après un dessin du R. P. Baron (Voir page 452).

PREMIÈRES NOUVELLES
SUR LES
Désastres de la Cochinchine orientale

M. le Supérieur du séminaire des Missions Etrangères de Paris vient de recevoir les trois lettres suivantes, écrites par Mgr Van Camelbeke, vicaire apostolique de la Cochinchine orientale, et par M. Geffroy, missionnaire du même vicariat. Elles donnent de douloureux détails sur les épreuves de cette Église désolée. Nos lecteurs verront quelle détresse leurs offrandes, données avec tant de générosité, peuvent soulager.

PREMIÈRE LETTRE DE MGR VAN CAMELBEKE.

Le 2 août 1885.

C'est l'âme brisée par la douleur et remplie des plus cruelles anxiétés, que je vous envoie ces quelques lignes pour vous faire part de l'étendue de mes malheurs.

A la suite de la prise de Hué par les troupes françaises, une révolte de lettrés a éclaté tout à coup dans la province de Quâng Ngai. Les rebelles se sont emparés de la citadelle, où ils ont trouvé les armes qui leur manquaient, et de suite ont commencé leur œuvre sinistre en détruisant toutes les chrétientés et en massacrant sans pitié tous nos chrétiens sans distinction d'âge et de sexe. Les Pères Guégan, Poirier, Garin ont été, dès le début, mis à mort avec la plus cruelle barbarie. Dans cette pauvre province, jadis si florissante, tout est donc désormais anéanti. Maintenant le tour de la province de Binh-Dinh est arrivé, et les massacres ont commencé sur plusieurs points. Eglises, maisons, séminaire de théologie, communautés, deviennent successivement la proie des flammes. D'autres missionnaires vont également être victimes de cette infernale persécution. Je me trouve en ce moment dans notre collège avec quelques confrères, plusieurs prêtres indigènes et des milliers de chrétiens accourus de toutes parts. J'ai demandé avec instances des secours à Hué, au Tong-King, et j'ai député les PP. Geffroy et Lacassagne pour appuyer mes sollicitations.

... Qu'allons-nous devenir? Je crains, hélas! la destruction totale de cette grande et jadis si belle mission. Que de larmes! que d'angoisses et d'inquiétudes mortelles! Excusez la précipitation de cette lettre, mais au milieu du feu et des coups de fusil on n'a guère le courage d'écrire longuement.

Si le bon Dieu me conserve, je vous donnerai plus tard les détails que vous pouvez désirer.

Priez pour notre pauvre mission!

Deuxième lettre de Mgr Van Camelbeke.

5 août, en fuite à la concession française

Après la ruine totale de la province de Quâng-Ngai, celle de Binh-Dinh est toute en feu. Rien n'a été épargné.

MM. Macé et Martin sont morts à leur tour, le premier, sous le fer des assassins; le second, de fatigue et de misère au milieu de la route, tandis qu'il fuyait avec ses néophytes. Huit ou dix mille chrétiens en fuite sont campés autour de la résidence française qui ne peut rien pour arrêter le mal. C'est l'anéantissement de toute cette belle mission. Que de victimes! que de pertes irréparables! *Consummatum est!*

Lettre de M. J. M. Geffroy, missionnaire apostolique de la Cochinchine orientale.

Saïgon, le 8 août 1885.

La mission de Cochinchine orientale est à peu près anéantie. Le télégramme que je vous ai envoyé aujourd'hui au nom de Mgr Van Camelbeke ne marque que cinq missionnaires et dix mille chrétiens massacrés, c'est le chiffre dont nous sommes absolument sûrs; mais très probablement le nombre des victimes aura été plus considérable dans notre mission. Dans huit ou quinze jours vous recevrez de nouveaux détails.

C'est au Quâng-Ngai qu'ont commencé les massacres et les incendies. Les lettrés, qui y sont très nombreux et très turbulents, y étaient surexcités depuis déjà deux mois, quand survint la prise de la capitale. Vous savez que le P. Poirier faillit être tué par eux peu avant cette époque. Naturellement la prise de Hué accrut leur fureur contre les Européens. Ils se soulevèrent, organisèrent une révolte et s'emparèrent de la citadelle du Quâng-Ngai le 13 juillet dernier. Le lendemain 14, ils commençaient à incendier les chrétientés et à massacrer les chrétiens. Van-Bân et Bàn-Gôï succombèrent l'une le 14, l'autre le 15 juillet. Le P. Poirier fut tué dans cette dernière chrétienté avec à peu près deux cent cinquante chrétiens. Il y eut après ce massacre deux

VARIÉTÉS

UN MARIAGE CHRÉTIEN

Épisode raconté par M. Fourcade, des Missions Étrangères de Paris, missionnaire à Pondichéry, à son évêque, Mgr Laouënan.

Nous avons entretenu plusieurs fois nos lecteurs des villages organisés à Pondichéry par le moyen de mariages chrétiens; au milieu des épisodes édifiants racontés par le P. Fourcade, nous détachons ce récit. Il est écrit avec le charme et la grâce dont ce missionnaire a le secret.

.... On frappe à la porte de la chapelle. J'interromps mon catéchisme pour aller voir qui m'attend. J'ouvre la porte, un petit homme trapu, à barbe à moitié grisonnante et à figure singulièrement réjouie, se prosterne et me dit très gentiment :

« Gloire à Dieu! Père. »

Je lui réponds :

« Que Dieu te bénisse! »

Il était païen quand j'arrivai à Alladhy. Calladhycoupam a entendu ses vagissements, a été témoin de ses vols d'enfants. Je me figure que ce devait être une tempête dans son temps, car il est encore très vif. Il reçut le baptême avant la famine et depuis est toujours resté brave homme. Sa seconde fille étudie pour le mariage. Et savez-vous qui elle épouse? Un païen, mais entendons-nous, un païen qui, lui aussi, étudie pour recevoir le baptême.

« A la bonne heure, » direz-vous.

Oui, mais vous ne savez pas comment il nous a été amené, c'est ce que je vais vous raconter :

Sandaï, la jeune fille en question, a beaucoup de qualités. Le païen les a appréciées et a résolu d'en faire sa compagne. Il parle de ses intentions à ses quatre frères, païens comme lui. Des éclairs commencent à sillonner les nues.

« Comment! lui crient quatre voix à la fois, comment nous autres, plutôt que d'embrasser cette religion, nous avons souffert toutes les horreurs de la famine et toi maintenant tu voudrais épouser une chrétienne! Que diront nos parents de Mampethou? ils se moqueront de toi et de nous. Impossible! nous chercherons une fille païenne. Est-ce qu'on n'en trouvera pas au monde une selon ton cœur, aussi bien que celle-là? »

Tout cela était bon à dire. Ammani n'avait certes pas envie de recevoir le baptême, mais il avait beau chercher ailleurs; pas une, à son avis, ne valait Sandaï. Il devait bien savoir que, pour l'épouser, il lui faudrait recevoir le baptême, mais, feignant de l'ignorer, il la demanda à son père à la condition de rester païen et avec l'espoir de faire tourner la fille au paganisme.

Le bonhomme se mit à rire et lui répondit :

« Écoute, mon petit étourdi, tu ne sais pas ce que tu dis,

jours d'interruption. Les mandarins du Binh-Dinh et le mandarin chargé de garder les sauvages au Quàng-Ngai se réunirent soi-disant pour étouffer la rébellion. Ils reprirent la citadelle et décapitèrent une quinzaine de rebelles. C'est ce qui nous a trompés nous-mêmes, pendant quelque temps, et aussi l'administration française. En effet, puisqu'ils décapitaient les lettrés rebelles, c'est qu'ils n'étaient pas de connivence avec eux. Mais les ont-ils réellement décapités ?

Plusieurs païens et chrétiens, qui paraissaient bien informés, m'ont affirmé peu après le contraire. Ils m'ont assuré que les têtes que l'on voyait exposées au bout de piques dans les abords de la citadelle du Quàng-Ngaï, étaient celles de malheureux prisonniers exécutés uniquement pour donner le change et tromper l'opinion, tandis que les vrais coupables étaient à la tête des lettrés, portant partout la destruction et la mort. Aussi, deux jours seulement après le massacre du P. Poirier, les lettrés recommençaient les incendies dans le district du P. Guégan.

Les mandarins du Binh-Dinh et le Tieu-Phu, chargés du poste des sauvages,écrivaient et faisaient dire partout que la rébellion était étouffée, l'ordre rétabli et le gouvernement régulier reconstitué.

Tous les jours ils expédiaient des ordres aux chefs de cantons et aux maires de villages, leur enjoignant de veiller à ce que l'ordre ne fût pas troublé. Des païens influents étaient même officiellement chargés d'aider les maires dans leur œuvre de pacification. En même temps les mêmes mandarins communiquaient à la capitale les meilleures nouvelles :

« Tout est en paix, disaient-ils, il y a eu un moment de trouble, mais l'ordre est parfaitement rétabli. »

Voilà leur politique au grand jour. Du Quàng-Ngai cette politique passa au Binh-Dinh, au Phu-Yen et ailleurs. Aussi qu'entendait-on partout de la bouche des mandarins ? Des protestations de paix, des plaintes même contre les chrétiens parce qu'ils avaient peur :

« Nous vous certifions, disaient-ils, qu'il ne vous arrivera aucun mal ; restez en paix chez vous, l'ordre ne sera pas troublé. »

Au Binh-Dinh, le quatrième grand mandarin (Thuong Bien) envoyé par le gouverneur de la province, parcourait tous les grands centres chrétiens, se mettait en relations avec l'évêque et les missionnaires, leur faisait la meilleure figure du monde, si bien qu'à le croire toute sa sympathie était pour nous.

Au grand jour, c'était leur manière de procéder ; mais, en dessous, ils organisaient les lettrés pour une plus sûre et plus prompte exécution de leur complot contre les chrétiens. « Ce n'est, disaient-ils dans leur langage figuré, qu'après avoir exterminé les Français de terre, que nous parviendrons à chasser du pays les Français de mer. »

---

aussi je te pardonne, mais tu peux chercher femme ailleurs. »

Depuis cette première ouverture, trois mois se sont écoulés. Trois mois de lutte de part et d'autre. Mais le père répondait aux plus beaux arguments toujours et invariablement :

« Tu as beau dire, je ne cesserai de te répéter que tu dois te faire baptiser pour avoir ma fille. »

Puis suivait une lignée de raisonnements pour lui prouver que c'était son devoir de devenir chrétien et d'adorer le seul vrai Dieu.

Petit à petit l'oiseau fait son nid.....

Petit à petit Ammani se convertit et il annonça à ses frères sa résolution de recevoir le baptême.

Aux premières ouvertures, il n'y avait eu que des éclairs; à cette déclaration le tonnerre gronda terriblement. Les quatre frères éclatèrent, menacèrent et bref désespérèrent de le pervertir. Voyant sa résolution inébranlable, ils le chassèrent de la maison... Où ira-t-il ?

Il alla trouver son futur beau-père et lui dit :

« C'est une affaire finie, mes frères m'ont mis dehors, je suis désormais ton enfant, conduis-moi à Alladhy chez le Père, pour étudier les prières. »

Ils arrivèrent une après-midi et me racontèrent ce qui s'était passé. Le jeune homme me parut fort bien, il est assez blanc, parle très respectueusement :

« Je suis venu tomber à vos pieds, je n'ai plus d'autre espérance qu'en votre Dieu et en vous ; que vous me mettiez sur une hauteur, que vous me jetiez dans un trou, c'est toujours en vous que j'espèrerai. »

Le lendemain, Ammani et Sandai arrivèrent pour apprendre les prières ; ils ne m'ont pas quitté depuis quinze jours.

Avant-hier Ammani me demanda la permission d'aller faire une dernière démarche auprès de ses frères, pour les prier de ne pas se fâcher et les inviter à son mariage. Il fut mal reçu par trois de ses frères qui lui dirent :

« Il n'y aura plus rien de commun entre toi et nous, tu peux regarder ton chemin. »

Un quatrième, moins sauvage, consentit à faire quelques frais et à favoriser le mariage. Ce quatrième est celui qui accompagne aujourd'hui le père de Sandaï. Il m'a salué en même temps que lui, mais d'une manière différente, c'est-à-dire en se prosternant à plat ventre et en collant son oreille gauche contre terre.

« Qui es-tu, toi? lui ai-je demandé.

« Je suis le frère aîné de celui qui étudie; voyant que les autres frères l'abandonnaient, j'ai eu pitié de lui, j'ai consenti à faire quelques frais pour son mariage, mais je suis pauvre, je n'ai pas trouvé à emprunter, je viens prier le Père de donner quelque chose pour inviter ceux qui viendront au mariage. Désormais mon frère est votre enfant, ayez pitié de lui !...

« Et toi, tu es païen ?

Ainsi, des chrétiens de mon district, échappés au massacre, m'ont affirmé que ce grand mandarin, qui prêchait partout la paix, trouvant ma chrétienté de Gia-huû trop bien fortifiée, est revenu à la citadelle, a pris des éléphants, soi-disant pour arrêter la marche des rebelles de Quang-Ngaï, mais, en réalité, s'en est servi pour détruire ma chrétienté.

Le temps fixé pour l'exécution arrivé, les grands mandarins poussaient l'hypocrisie jusqu'à prétendre qu'ils étaient assiégés dans leur citadelle, qu'ils déploraient le malheur des chrétiens, mais que c'était au-dessus de leurs forces de les protéger contre les rebelles. Avant l'attaque, pour tromper les chrétiens, ils promettaient de maintenir l'ordre et la tranquillité ; pendant l'exécution qui devait être rapide, ils s'avouaient impuissants à réprimer les rebelles, et avant, pendant et après, ils faisaient parvenir à la capitale les nouvelles les plus rassurantes, pour mieux tromper l'Administration française : mais que le régent Van Thuong ne fût pas au courant de la véritable situation, il est impossible d'en douter.

Voilà la politique des Annamites ; je l'ai clairement vue bien avant l'attaque du Binh Dinh et j'ai tâché d'en informer l'Administration française, espérant qu'elle viendrait à notre secours aussitôt qu'elle connaîtrait le véritable état des choses. . . . .
. . . .

La prise de Hué par les Français devait nécessairement produire dans le pays une émotion très vive. Ce qui a encore exaspéré les mandarins et les lettrés, au moins tout autant que la prise de la capitale, c'est l'ordre donné par Van Thuong et le commandant en chef (Nguyen-Soaï) de désarmer toutes les citadelles des provinces. Canons, fusils, etc., devaient être transportés à la capitale par mer. Des lettrés, qui sont venus chez moi, sans doute dans l'intention d'espionner, m'ont parlé de cet ordre, en le qualifiant d'injustice criante de la part des Français, qui traitaient ainsi leur pays en pays conquis, avant de les avoir vaincus.

Au Quang-Ngaï, la dernière chrétienté vers le sud, par conséquent la plus rapprochée de mon district, venait de succomber. De quarante chrétientés, pas une seule n'y restait debout ; trois missionnaires et plus de six mille chrétiens y avaient été massacrés. Toutes les églises, tous les établissements de la Mission, toutes les maisons des chrétiens y avaient été pillés, saccagés, puis enfin livrés aux flammes. L'orage grondait horriblement et certainement le Binh Dinh allait être attaqué.

Je parvins, le 24 juillet, vers quatre heures du matin, à tromper la vigilance des gardes échelonnés tout le long de la côte et à me jeter dans une barque annamite mouillée en dehors du port de Tan Quan. Je néglige, pour le moment, de vous raconter toutes les misères de la traversée ; ce ne fut qu'au bout de huit jours que je

---

« Oui, Père.

« Oh ! que tu es malheureux ! Si tu savais comme il est glorieux d'adorer notre Dieu, comme il est honteux d'adorer les démons, tu n'hésiterais pas un instant à devenir chrétien.

« Père, toutes mes alliances sont à Mampethon ; or, ce village n'a pas encore donné de chrétiens, comment voulez-vous que j'abandonne tant d'alliés ? »

Je ne pouvais perdre cette occasion d'éclairer cet homme qui paraît bon, je me suis donc mis à lui prouver l'inanité de ses dieux, à faire ressortir la corruption de leur nature, leur impuissance, la honte qu'il y a pour un être humain à les adorer, etc., etc. Je voyais cet homme atterré, humilié ; pour lui remettre le moral, je lui ai démontré la grandeur de notre Dieu par la création et toutes les merveilles que nous voyons chaque jour. Puis, d'un air triomphant, j'ai ajouté :

« Eh bien, dis-moi, y a-t-il seulement à établir une comparaison entre mon Dieu et le tien ? »

Ce brave garçon s'est mis les deux mains sur les yeux et les y tenant attachées :

« J'étais un aveugle ! (puis détachant les mains), maintenant je vois clair, tout ce que vous venez de me dire a été pour moi une lumière. Si j'avais su tout cela, je n'aurais pas tant tardé à devenir chrétien. Oh ! quelle honte d'être païen! je n'y avais pas réfléchi ; je ne veux plus l'être, j'irai trouver mes frères, je vous les amènerai, ils sont un peu sauvages; cependant, en général, ils m'obéissent ; je suis plus raisonnable qu'eux, c'est moi qui dirige la barque de la maison, mal ira si je ne les décide pas ; en tout cas, moi, j'embrasserai votre religion, puis pour eux, ce ne sera qu'une affaire de temps. »

Est-il nécessaire d'affirmer que j'étais content et que je l'ai loué fort et ferme de sa détermination !

« Père, a ajouté le vieux, pour terminer l'affaire de sa conversion, apportez le stéréoscope, montrez-lui toutes ces belles choses, puis il sera solide comme un rocher !

« Je l'ai prêté au Père de Tindhivanam, quand il me l'aura renvoyé, je le lui montrerai.

« Je suis content, s'est écrié le vieux, je présumais bien qu'en donnant ma fille à Ammani, je faisais dans cette famille une trouée salutaire. Dieu soit béni ! »

Pour que la finale fût bonne, j'ai été chercher deux roupies (5 fr.) et les ai données à ce bon païen pour les frais de la noce. Il fallait voir le doux sourire de ses lèvres et l'écarquillement de ses yeux !

Je les renvoyai après avoir fixé à mercredi le mariage.

J'ai bien raison de m'écrier souvent :

O fortunatos nimium.....
Missionarics.

Quel honneur pour eux d'apaiser la soif des âmes de Notre Seigneur et quelle joie inénarrable !

Je désire être encore longtemps le soldat du bon Dieu, car il est glorieux de combattre pour sa cause.

Il m'est aussi bien doux, ô mon vénérable évêque, de guerroyer sous vos ordres et de me savoir votre enfant privilégié.

parvins à Hué, où je trouvai le P. Lacassagne qui m'y avait précédé de quelques jours.

Le 1er août, on nous faisait dire de la légation que Van Thuong venait de recevoir des nouvelles des provinces du sud, dont voici les principales. Au Quang Ngaï, en effet, il y avait, eu des troubles ; deux missionnaires et *quelques* chrétiens y avaient été massacrés ; mais, depuis, l'ordre était parfaitement rétabli partout. Les préfets et sous-préfets étaient rendus responsables des troubles ultérieurs, etc., etc... Nous n'avions qu'à rentrer en toute confiance dans notre mission, aucun mal ne nous arriverait.

Le 3 août, nous nous embarquâmes sur le *Saïgon* pour rentrer à Quin-hon et nous pûmes voir le P. Maillard en passant à Touranne. Au Quang Nam, les lettrés menaçaient fort, mais tout y était encore intact. Le mercredi matin 5, nous étions en face de Gia-Huû ; jugez de ma douleur en voyant du bateau les chrétientés de mon district en flammes !

Quelques heures après, nous entrions au port de Quinhon : la résidence épiscopale et le collège de Lang-Son formaient un immense foyer d'incendie ; quelques chrétientés environnantes brûlaient en même temps. A terre, la plage était couverte de chrétiens ; plus de huit mille s'étaient réfugiés tout autour de la concession.

Monseigneur et une dizaine de confrères s'y trouvaient ; ils attendaient notre retour avec anxiété. Pendant la nuit tout le ciel était en feu, dix foyers d'incendie illuminaient l'horizon dans un rayon de huit à douze kilomètres.......

Mgr Van Camelbeke m'envoya avec quatre confrères à Saïgon avec la mission d'acheter du riz pour nourrir les huit mille chrétiens réfugiés au poste de Quin-hon et qui n'ont de vivres que pour quelques jours ; dans la débâcle générale, ils n'ont rien pu sauver de leurs biens. Nous passâmes la nuit auprès du prélat et le lendemain nous nous embarquâmes sur le paquebot des Messageries.

En passant devant le Phu-Yen, nous avons pu voir plusieurs chrétientés situées plus près de la mer dévorées par les flammes. Ce qui prouve qu'un ordre supérieur avait été donné, et était exécuté avec le plus sinistre empressement.

En passant devant le Than-Hoa, nous n'avons pu rien apercevoir, car les chrétientés sont en général éloignées de la mer, et à ce moment, du reste, un orage nous dérobait l'horizon. Du Binh-Thuan point de nouvelles ; mais tout me porte à croire que, si ces deux provinces ont été épargnées jusqu'au 6 août, elles sont déjà ou seront bientôt victimes de la même fureur.

Je termine ici cette lettre déjà bien longue ; je ne puis vous dire encore rien de précis sur la mort des chers confrères et sur les massacres déjà accomplis. Dans une quinzaine de jours, Mgr Van Camelbeke, mieux informé, se fera un devoir de vous donner de plus amples détails. Tout ce que l'on peut maintenant affirmer, c'est que la mission est ruinée, que la résidence épiscopale, deux séminaires, les orphelinats, les couvents du Quang-Ngaï et du Binh-Dinh, plus de cent cinquante églises et paroisses sont entièrement anéantis.

Malgré ces désastres, les charges augmentent de jour en jour et s'aggravent d'une façon effrayante. Dès maintenant huit mille chrétiens à nourrir ; demain peut-être viendront s'y ajouter d'autres milliers, et l'on ne peut prévoir la fin de ce malheureux état de choses, ni quand la paix sera rétablie. Il est donc impossible de savoir l'époque où nos chrétiens pourront rentrer dans leurs villages, rebâtir leurs maisons, et chercher dans le travail leur pain quotidien.

Aussi, Mgr Van Camelbeke vous prie instamment de recommander notre infortunée mission aux prières et à la charité des fidèles, afin que de prompts secours nous permettent de subvenir à l'extrême besoin où sont réduits nos pauvres chrétiens.

DEPARTS DE MISSIONNAIRES

Dix-neuf missionnaires de la Compagnie de Jésus sont partis de Marseille pour le Kiang-Nan (Chine).

Le 30 août : Les RR. PP. Vite Boulais, Henri Grémillon, Henri Antoine, Louis Capitaine, Yves Pennors, prêtres ; Auguste Pierre, Félix Perrin, Lievin van der Linden, scolastiques, et le frère Raynel, coadjuteur.

Le 13 septembre : Les RR. PP. Clovis Bienvenu, Jacques Jacquet, Jules le Chevallier, Louis Gaillard, Marie Le Quellec, Edouard Leblond, prêtres ; Louis Bouvet, Etienne Labourey, Yves Lemercier et Martin Kennelly, scolastiques.

— Le 1er août, se sont embarquées à Bordeaux pour Valparaiso (Chili), neuf Petites Sœurs des Pauvres qui vont fonder la première maison de cette Congrégation dans l'Amérique du sud :

Sœurs Marie de Saint-Pierre ; Basilide Joseph ; Rose de Saint-Pierre ; Antonia de la Présentation ; Rose Frédéric ; Abel de la Présentation ; Justine Aimée ; Brigitte de la Présentation et Joséphine du Saint-Sacrement.

INFORMATIONS DIVERSES

Afrique centrale. — Le R. P. Bonomi, qui a réussi à revenir du Kordofan en Europe, a fait de sa captivité un douloureux récit dont nous citons aujourd'hui un passage des plus remarquables. Nous commencerons la semaine prochaine la publication *in extenso* du journal inédit de l'héroïque missionnaire. Mgr Sogaro a bien voulu nous réserver la primeur de cette émouvante relation.

« ... Nous étions au nombre de sept, raconte le missionnaire, et nous fûmes amenés en présence de Mahommed-Achmet (le Mahdi). Il nous déclara qu'il fallait, sans délai, embrasser l'islamisme. Nous répondîmes avec fermeté :

« Nous ne pouvons faire cela, ni abandonner notre sainte religion. Dieu le défend : lors même que nous t'obéirions et que « nous deviendrions musulmans extérieurement, nos cœurs ne « changeraient point. »

« Cette réponse hardie irrita beaucoup le Mahdi. Il s'écria :

« Écoutez, infidèles maudits ! C'est demain vendredi. Je vous « accorde le temps de réfléchir. Si demain, au lever du soleil, « vous n'avez pas embrassé l'islamisme, vous serez conduits au « supplice en punition de votre obstination et de votre désobéis- « sance. Faites donc attention et repentez-vous, pendant qu'il en « est temps encore. J'ai dit. »

« Dans le courant de la journée, nous reçûmes la visite de plusieurs derviches, qui nous adjurèrent d'embrasser l'islamisme : mais nous leur répliquâmes :

« O derviches, nous vous ferons la même réponse qu'à votre « maître : nous ne pouvons pas faire cela. »

« Sur quoi ils s'enflammèrent de colère, crachèrent sur nous et brandirent leurs longues épées. Mais nous avions mis notre confiance en Dieu. Le lendemain, nous fûmes extraits de la hutte dans laquelle nous avions été enfermés. Nous trouvâmes les Arabes rangés en ligne.

« Derrière eux, il y avait de nombreux cavaliers. Des milliers de lances et de sabres étincelants brillaient aux rayons du soleil levant. Nous le regardions monter dans le ciel et dorer l'extrémité des rares mimosas et des rochers épars dans la plaine de sable jaunâtre, — et nous nous disions que c'était la dernière fois que nous assistions à ce spectacle. Jamais plus nous ne verrions le soleil se lever ; notre carrière était finie : comme des milliers d'autres avaient fait avant nous, nous allions mourir martyrs pour la foi de Notre Seigneur. Nous étions sans crainte. Nous nous réjouissions à la pensée que nous avions été jugés dignes de mourir pour lui. Comme on nous conduisait sur le front de cette longue ligne, nous marchions d'un pas ferme et la tête haute. Les Arabes brandissaient leurs longues épées à deux tranchants au-dessus de nos têtes, en nous maudissant sur notre passage.

« Enfin, nous arrivâmes à l'endroit où se trouvait le Mahdi. Il était monté sur un superbe dromadaire. Il nous cria du plus loin qu'il nous aperçut :

« O chrétiens ! êtes-vous prêts à embrasser l'islamisme ou à « avoir la tête coupée ? »

« Mais nous, mettant notre confiance dans le Seigneur, nous lui répondîmes :

« O sheik Mahommed-Achmet ! ta puissance est grande ; tu « commandes à cet immense assemblage de guerriers qui s'étend « aussi loin que le regard peut aller. Tu peux ordonner tout ce « qui te semble bon et tu es obéi. Tu as aussi le pouvoir de nous « faire mourir, car Dieu, en vue de quelque sage dessein, nous a « livrés à toi, mais tu n'as pas le pouvoir de nous faire embrasser « l'islamisme. A cela nous préférons la mort. »

« Tous nous fîmes la même déclaration. Un silence profond régnait dans les rangs de ces guerriers noirs ; auprès de nous se tenaient les derviches, avec leurs longues épées, attendant avec impatience et appelant de leurs vœux l'ordre de leur maître de faire tomber nos têtes. Mais Mahommed-Achmet tourna ses regards plusieurs fois vers le ciel et vers l'est et demeura sans parler. Puis il fixa avec intensité sur nous son coup d'œil d'aigle, et voyant que nous étions inébranlables dans la foi, il s'écria :

« O Nazaréens, daigne Allah le Tout-Puissant et le Tout-Miséricordieux donner la rectitude à vos cœurs et vous montrer le « droit sentier ! »

« Puis, ayant ainsi parlé, il ajouta à haute voix :

« Vous tous qui êtes ici présents, sheiks et derviches, et tous « ceux sous vos ordres qui portent les armes, remettez mainte- « nant vos sabres dans leurs fourreaux, car tel est l'ordre que je « vous donne. Que ces Nazaréens soient conduits sains et saufs « à ma hutte. J'ai dit. »

« Nous fûmes donc ramenés, louant Dieu de ce qu'il avait mis dans le cœur de cet homme farouche la résolution de nous épargner. Nous fûmes conduits dans une hutte en paille. Il nous ordonna de nous asseoir et de partager son repas. Puis il se mit à converser avec nous librement et avec beaucoup d'animation nous demandant notre avis sur une foule de sujets.

« Soyez assuré de ma protection, dit-il, on ne touchera pas à « un cheveu de votre tête. »

Malgré ces assurances, le missionnaire et ses compagnons eurent à souffrir bien des privations. Mais celles-ci étaient peu de chose comparativement aux souffrances atroces des assiégés dans la ville d'Obéïd. On frémit en lisant dans la relation du P. Bonomi les horreurs de la famine dans cette malheureuse cité. Enfin elle se rendit, quand les soldats de la garnison furent hors d'état de tenir les armes. Lorsque les derviches entrèrent dans la place, ils trouvèrent le commandant turc, Achmet-pacha-Saïd, assis, les bras croisés, sur un siège élevé et les regardant d'un air de dédain et de défi. Ils souillèrent leur victoire par le massacre de ce brave soldat.

« Cependant, continue le Père, le chef Abdhalla était arrivé à Obéïd. La première chose qu'il fit fut d'ordonner qu'on nous amenât devant lui. Il nous enjoignit alors d'embrasser l'islamisme. Nous lui fîmes la même réponse que naguère à Mahommed-Achmet. Il nous fit ramener dans notre demeure. Quant à moi, le 20 avril, je fus renvoyé à Rahat avec deux de mes compagnons. Nous y fûmes gardés jusqu'au 30 août. A cette époque, on nous ramena à El-Obéïd, une lourde chaîne autour du cou, comme on conduit les criminels. Puis nous fûmes délivrés de nos fers et nous habitâmes dans la maison du Shérif Mahmoud. Pleine liberté nous était laissée de circuler dans la ville et même dans le voisinage.....

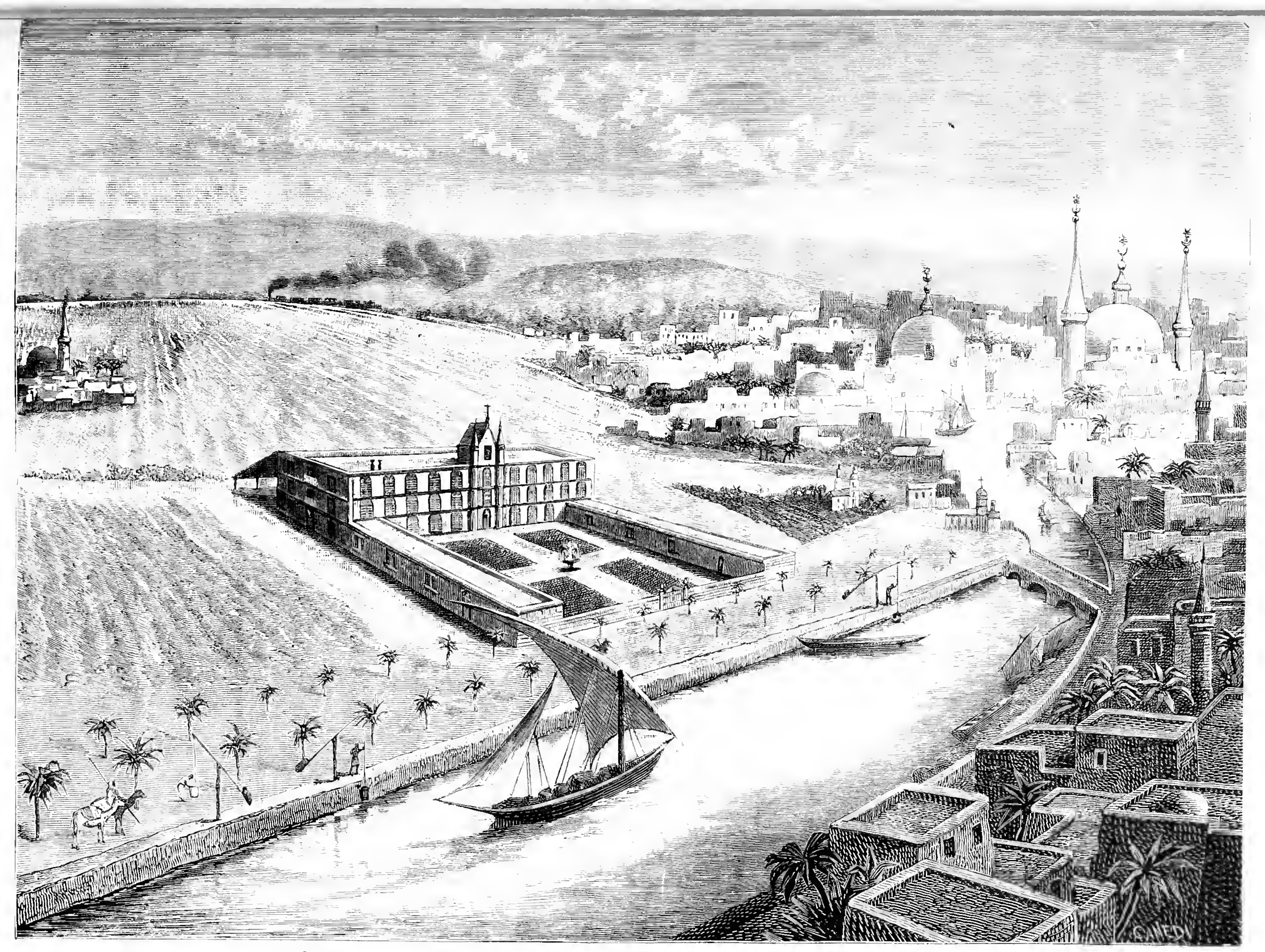
Zambèze. — Le R. P. Courtois, de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Zambèze, nous écrit de Tété :

« Le 4 juin, sont arrivés dans nos murs deux illustres explorateurs portugais, MM. le lieutenant-colonel H. Capello et le major R. Ivens. Ces deux intrépides voyageurs viennent de faire heureusement la traversée de l'Afrique dans sa plus grande largeur de l'ouest à l'est. Leur voyage a duré seize mois et s'est accompli dans les meilleures conditions, sans fièvres, sans morts, sans accidents graves et par des pays pour la plupart inexplorés jusqu'à ce jour. C'est un nouveau pas pour la science. Espérons que la religion en tirera profit et que de nouveaux peuples seront donnés en héritage à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les deux nobles voyageurs sont demeurés sept jours au milieu de nous. Le mercredi, 10, ils sont descendus en barque jusqu'à Quilimane, d'où ils s'embarqueront pour retourner à Lisbonne. »

Tanganyka. — Le R. P. Giraud, missionnaire d'Alger, écrivait dernièrement à sa famille :

« ... Vous me demandez si notre monde se convertit. Nous devons d'abord apprendre la langue, chose bien difficile quand on manque de maîtres. Il nous faut plusieurs mois pour pouvoir seulement distinguer les sons et les mots. Reste à deviner le sens qu'il faut leur donner... Ce qui retarde pour moi cette étude, c'est que j'ai souffert beaucoup de la fièvre. Tout accès est accompagné de violents maux de tête qui font déraisonner. On se croit divisé en deux personnes, l'une acharnée contre l'autre. Un voyageur en proie à cette fièvre voulut se débarrasser de cet être nouveau, insupportable : il lui tira un coup de revolver et se tua. Un jour que l'accès était assez fort, je me voyais deux têtes. L'une avait la veine gauche très gonflée : je me disais qu'en l'ouvrant avec un couteau ou une balle de fusil, je ferais sortir le mal. L'intelligence heureusement revint et chassa ces folies de l'imagination.

« Nos gens ne sont pas méchants. Un noir ne fait du matin au soir que de se promener de village en village pour s'amuser, rire et boire le *pombé* (espèce de bière). Les femmes cultivent pendant deux mois de l'année. Elles vont à leur travail la pioche sur l'épaule, une pipe de trente à cinquante centimètres de tuyau à la bouche, emportant leur enfant attaché sur le dos avec un vieux



ÉGYPTE. — Vue à vol d'oiseau de la ville de Tantah ; d'après un dessin du R. P. Merlini (Voir page 452).

morceau d'étoffe ou une peau de bique. Ce sont des fumeuses enragées; les hommes prisent, ce qui est plus digne suivant eux. Lorsqu'elles bêchent, si l'enfant est un peu grand, elles le placent dans un sillon où il crie, pleure et chante à volonté. S'il est petit, elle le gardent sur leur dos : le marmot suit tous les mouvements de sa mère et dort sur ce berceau primitif. Les manches des pioches ont un mètre et plus de longueur : la femme n'a point la tête en bas pour piocher; elle ne fait qu'un mouvement d'arrière en avant à chaque coup et l'enfant apprend la manœuvre de bonne heure.

« Quant à nos rapports avec tous ces noirs, ils sont excellents. Nos gens nous aiment; ils iraient même jusqu'à la familiarité et craignent beaucoup de nous causer du déplaisir. Ainsi, un imbécile avait tiré sur mon âne qu'il prenait pour une hyène; sept ou huit hommes sont aussitôt sortis, l'ont poursuivi, essayant de le tuer; le lendemain, ils réussirent à le prendre, et sans notre intervention, ils l'étranglaient.

« Un certain nombre désire s'instruire. Nous les gagnerons, sans doute, mais lentement, parce qu'ils craignent leurs sorciers qui ne sont point nos partisans. »

TANTAH (Egypte).

Quelques notes sur la nouvelle mission de Tantah d'après le R. P. Merlini.

Le R. P. Merlini, sur le point de retourner dans sa chère mission de Tantah, qu'il avait dû quitter momentanément, a bien voulu nous honorer de sa visite et en même temps nous donner quelques renseignements précieux que nous nous empressons de faire connaître aux lecteurs des *Missions Catholiques*. Le dévouement vraiment apostolique, montré depuis bientôt huit ans par les Pères des Missions Africaines dans cette mission, ne saurait être trop connu.

En effet, les premiers missionnaires, au nombre de quatre, vécurent pendant plusieurs mois dans un pays purement musulman, abrités dans une humble case arabe construite avec de la boue et si délabrée qu'elle donnait accès à toute espèce d'animaux. Les serpents, les rats, les chats, les poules et même les ânes venaient librement partager leur humble nourriture. Cet état de misère, occasionné par le manque de ressources, amena même la mort d'un des premiers apôtres.

« Pendant ces tristes moments d'épreuves, dit le Père Merlini, les missionnaires purent se convaincre de plus en plus de la nécessité de commencer leur nouvelle mission par l'établissement d'une école pour l'instruction de la jeunesse; car, sans cela, en Egypte surtout, toute réforme serait éphémère : le missionnaire devant continuellement lutter, ici contre l'hérésie, là contre l'ignorance, partout contre la corruption. A peine avions-nous manifesté nos intentions que de nombreuses demandes nous furent adressées de toutes les parties de l'Egypte. Latins, Grecs, Melchites et Grecs non unis, Maronites, Syriens, Arméniens, protestants, Israélites et musulmans sollicitèrent d'être admis dans nos écoles projetées. Toutes ces demandes amenèrent la fondation d'un collège, dont l'ouverture eut lieu en novembre 1883. Il est situé à un petit kilomètre de la ville de Tantah sur le bord du canal Gaffarieh comme le montrent nos gravures, p. 445 et 451.

En Egypte il ne s'agit pas d'annoncer l'Evangile à des peuples ensevelis dans les ténèbres d'une idolâtrie grossière, ni de soutenir des discussions suivies avec des prédicants de sectes dissidentes; le principal obstacle est une commune et profonde ignorance, et l'instruction seule peut atteindre ces peuples. Le Coran, en effet, ne conserve encore des disciples que parce qu'il proscrit l'instruction. Aujourd'hui cette défense n'est déjà plus respectée par les grands dont le mépris pour la loi de Mahomet est à peine dissimulé par quelques pratiques qu'ils affichent aux yeux du peuple. Leur tendance à se mettre en rapport avec les missionnaires catholiques est une heureuse disposition qu'il m'a été donné de constater plusieurs fois. Le fait que nos écoles deviennent de jour en jour insuffisantes à renfermer la multitude d'enfants qui y affluent est une preuve évidente de ce que je viens de démontrer.

Tantah, après Alexandrie et le Caire, est la principale ville d'Egypte, elle compte une population de près de 100,000 âmes, généralement agglomérées dans de petites cases construites avec de la boue ou des briques crues, cases dans lesquelles croupissent de nombreuses familles. Cette ville est appelée par les Arabes « la ville sainte » à cause de certaines reliques qu'elle renferme, appartenant, dit-on, à un de leurs illustres sectaires.

Sous le dôme d'une immense mosquée, véritable chef-d'œuvre et un des plus beaux édifices de la foi musulmane, se trouve le tombeau de ce prétendu saint appelé : « Saïd-Ahmed-el-Bedaoui ». Une grille en bronze très habilement travaillée entoure le sarcophage qui est couvert de draperies en soie; çà et là des colonnes précieuses qui sans doute appartenaient autrefois au temple d'Isis et, autour de ces dépouilles sacrées, un immense réservoir d'eau destiné aux ablutions du Coran.

Saïd-Ahmed-el Bedaoui vivait dans le treizième siècle; il s'établit à Tantah à l'époque où saint Louis débarquait en Egypte. Il mourut avec une grande réputation de sainteté, et un magnifique tombeau lui fut élevé un siècle plus tard, Ce monument fut placé dans une mosquée érigée par ordre du sultan, Melac-el-nar, mosquée reconstruite dernièrement dans toute sa magnificence par le Baly-Bay. En l'honneur de ce personnage, un pèlerinage amène chaque année à Tantah une moyenne d'un million de croyants. On y vient des Indes, de la Syrie, de la Perse, de l'Asie-Mineure et de toutes les parties de l'Afrique ranimer, sous l'extérieur d'une piété corrompue par les excès d'un fanatisme brutal, la haine contre les serviteurs de Dieu et leur sainte religion.

Ces détails nous indiquent pourquoi les musulmans de Tantah ont montré plus de cruauté et de fanatisme dans la guerre contre nos chrétiens, que ceux des autres parties du Delta égyptien.

Ainsi, pendant l'insurrection d'Araby Pacha, 120 chrétiens furent massacrés dans l'espace de quelques heures seulement. Une de ces pauvres victimes, un excellent chrétien, ne cessant, pendant qu'on le tourmentait, de faire le signe de la croix, un de ses bourreaux lui dit :

« Fils de chien, tu fais le signe de la croix, attends un instant : désormais tu ne le feras plus, » et, en disant cela, il lui coupa les deux mains.

Le corps du martyr, après avoir été traîné dans les rues de la ville, fut jeté par mépris dans le cimetière des juifs, car, aux yeux des musulmans, ces derniers sont plus méprisables encore que les chrétiens.

Cette ville, on le voit, semble donc avoir été bien choisie par les Apôtres de l'Évangile pour y établir des œuvres de christianisme et de civilisation.

Pour ne parler que de notre première école gratuite, quel espoir de succès ne nous offre-t-elle pas dès son début ?

Ouverte pour la première fois en octobre dernier, elle compte aujourd'hui près d'une centaine d'élèves dont les deux tiers environ sont musulmans. Le fond de l'enseignement est le même qu'au collège, les classes facultatives seules n'existent pas. L'école gratuite est une véritable providence pour les enfants qui la fréquentent, car ce sont presque tous de pauvres malheureux, abandonnés souvent de leurs familles et arrachés aux écoles hérétiques et musulmanes, où l'éducation est nulle. Chose triste, hélas ! le local est beaucoup trop restreint pour les nombreuses demandes qui nous arrivent tous les jours, et nos ressources ne nous permettent pas de faire face à de nouvelles dépenses.

L'impérieuse nécessité de pourvoir à l'éducation chrétienne des enfants du sexe féminin, nous a décidés à ouvrir des écoles pour les filles. Les Sœurs de la Société des Missions Africaines s'installèrent, pour la première fois, à Tantah, vers la fin de l'année 1881, dans une petite case arabe, la seule qu'on ait pu trouver disponible pour le service du Dieu des chrétiens, dans le quartier le plus infect de la ville. Une année plus tard, nous pûmes signer un bail pour une maison plus centrale, mais elle n'est ni moins humide, ni moins malsaine, ni moins dépourvue d'air et de lumière ; elle exhale une odeur fétide et nauséabonde qui ruine la santé des pauvres religieuses et les conduit prématurément à la tombe.

Outre l'œuvre des écoles, ces saintes femmes ont établi à Tantah un dispensaire pour soigner gratuitement les malades. Deux Sœurs font ce service avec quelques remèdes seulement et souvent sans avoir de linge pour bander les plaies. Avant même qu'elles ouvrent, le matin, une foule attend dans la rue, et pour prendre leurs repas, elles sont obligées de fermer leurs portes : encore pendant ce temps ne leur laisse-t-on point la paix et les réclame-t-on par les fenêtres. Évidemment deux Sœurs sont insuffisantes pour ce service, mais, si elles sont secondées, elles pourront plus tard développer cette œuvre importante. Il est à désirer que ce vœu soit réalisé le plus tôt possible, car, déjà par leurs écoles et leur charité pour les malades, elles se sont acquis la plus grande popularité.

Grâce à ces œuvres, les musulmans de cette grande ville commencent à perdre beaucoup de leur fanatisme et, nous en avons la confiance, la divine Providence changera les cœurs et éclairera les intelligences.

Rappelons, en finissant, aux lecteurs des *Missions Catholiques* la relation du P. Merlini, publiée l'année dernière (voir tome XVI, page 14), sur le choléra qui envahit l'Égypte après les horreurs de la révolte d'Araby Pacha. Ce missionnaire, à la grande surprise des musulmans et des schismatiques, brava les lignes de soldats qui le séparaient du lit d'un jeune homme syrien atteint par le fléau ; il s'approcha, s'assit auprès de lui et lui administra les derniers sacrements. Dans la même relation, le Père parle de son confrère le P. Wellinger qui, en récompense de son dévouement au moment du choléra, reçut une médaille d'honneur du gouvernement français.

Le R. P. Merlini nous quitta en disant : « Nous sommes pauvres, mais nous travaillons pour un bon Maître qui a entre ses mains toutes les richesses du monde. Puisse quelque âme chrétienne nous offrir une obole ! Du linge, des médecines, des instruments de chirurgie pour notre dispensaire d'Égypte, seront reçus par nous avec la plus vive reconnaissance. »

LE PREMIER MISSIONNAIRE DU JAPON AU XIXme SIÈCLE

Par Mgr FORCADE, archevêque d'Aix

En continuant la publication du journal du vénérable archevêque d'Aix, nous ne saurions oublier de donner un souvenir respectueux à l'éminent prélat. Cette vie de prêtre commencée par tous les labeurs d'un admirable apostolat se termine par une maladie contractée au chevet des cholériques. Mgr Forcade meurt comme un fils héroïque de la vaillante société des Missions Étrangères à laquelle il a appartenu d'abord et donne dans le ciel la main aux martyrs, ses frères, dont nous avons si souvent la douleur d'annoncer la mort.

VIII

DÉPART DE PORT-MELVILLE, EN ROUTE POUR LE JAPON. — L'ILE DE *Foukiala*. — LES DEUX SŒURS.

(Suite [1])

22 juillet. — Dès que je fus de retour, la *Victorieuse* se mit en marche pour rallier l'amiral, qui, après mon départ, avait continué sa route. Nous croyons l'avoir rejoint vers neuf heures du soir ; on met un canot à la mer pour me reconduire à son bord. Malheureusement on avait pris la *Sabine* pour la *Cléopâtre*, dont nous étions encore bien loin. Il nous fallut, au milieu des ténèbres, faire peut-être une lieue en pleine mer sur une frêle embarcation. Nous nous serions trouvés dans une dangereuse position, si, comme le ciel semblait en menacer, il nous fût survenu un coup de vent. Par la grâce de Dieu il ne nous arriva rien ; et il n'y eut à plaindre dans cette affaire que l'excellent officier qui me reconduisait. Il avait mené parfaitement toutes choses, et avait constamment été aux petits soins pour moi ; mais cela n'empêcha pas que cette méprise, qui ne lui était pourtant aucunement imputable, ne lui valut en arrivant à bord une bien désagréable réception. Notre bon amiral, qui, depuis plus d'une heure, suivait des yeux le fanal de notre canot, et se rendait compte du péril que nous courions, en avait conçu une si vive inquiétude qu'elle se traduisit en reproches, aussi violents qu'immérités, à l'adresse du malheureux M. de Coriolis.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 24 avril, 1er, 8, 22, 29 mai, 5, 12, 26 juin, 3, 10, 17, 24, 31 juillet, 7, 14, 21 et 28 août.

23 juillet. — Beaucoup d'îles en vue; on voit la fumée de plusieurs volcans. — L'amiral remarquant une petite île assez centrale, d'où l'on doit découvrir toutes les autres, signale l'ordre à la *Victorieuse* de m'envoyer prendre et de m'y conduire.

L'ordre est exécuté; mais la brise étant venue à mollir, ce n'est que fort tard que nous pouvons parvenir à l'île indiquée. Autre déception, elle est tout entourée de hautes falaises qui la rendent inabordable, et l'on n'y découvre, en effet, ni habitations ni traces de culture. Il faut renoncer à la descente et, comme la nuit vient, se hâter de rejoindre l'amiral *sans avoir rien fait*. Nous remarquâmes en côtoyant cette île un fait assez curieux : une grande croix blanche, formée naturellement sans doute, se dessinait de la manière la plus distincte sur l'une des falaises.

A environ 5 milles de là, un autre îlot, ou, pour parler plus juste, un gros rocher couronné de verdure, s'élevait au milieu des flots, comme une meule de foin dans un pré fraîchement fauché. J'appris, lorsque je fus de retour à bord, que l'amiral, en le faisant porter sur la carte, m'avait fait l'honneur de lui donner mon nom. Une île à volcan avait déjà été appelée l'*Archimède*, en souvenir d'un bateau à vapeur qui faisait, l'an dernier, partie de la station. — Les autres découvertes n'ont encore reçu aucune dénomination. C'est, sans doute, parce qu'étant habitées ou supposées telles, on espère savoir plus tard leur véritable nom.

24 juillet. — Nous ne sortons pas des îles et des roches, nous en voyons tous les jours de nouvelles, et l'on a toujours autant de peine à les trouver sur les cartes.

25 juillet. — Aujourd'hui, nous rencontrons un volcan, qui ne cesse de jeter une épaisse fumée. Nous en avons déjà vu plusieurs.

Au coucher du soleil, on découvre les terres de la grande île *Kiu-Siu*.

Salut, plage jadis privilégiée, toi qui fus la première à recevoir la bonne nouvelle et que foulèrent les pieds glorieux de saint François-Xavier! Salut, terre sacrée, arrosée des sueurs de tant d'hommes apostoliques et du sang de tant de martyrs!... *Jerusalem, Jerusalem quæ occidis Prophetas et lapidas eos qui mittuntur ad te; quoties volui congregare filios tuos, quemadmodum avis nidum suum sub pennis!... Quia si cognovisses et tu, et quidem in hac die tua, quæ ad pacem tibi!....* Que la persécution cesse de peser sur toi et de mettre obstacle aux nouvelles bénédictions que te réserve la bonté divine! Au milieu de ces îles innombrables, tu fus le berceau et longtemps le foyer de l'Eglise du Japon! Qui sait si dans ton sein tu n'en caches point encore des débris vivants?..... Puisse-t-elle du moins sur tes rivages bénis, sur tes saintes montagnes, sortir bientôt pure et glorieuse du tombeau! *Et mittam ex eis qui salvati fuerint ad gentes in mare, ad insulas longe.....*

26 juillet. — Ce matin, en déjeunant, l'amiral a la bonté de me dire qu'il a envie de me donner un compagnon dont la société, sans doute, ne me sera pas désagréable. Je ne pouvais imaginer de qui ni de quoi il voulait me parler, et je le priai de vouloir bien m'expliquer cette énigme.

— « Je m'étonne, me dit-il, que depuis si longtemps qu'il vient par ici des navigateurs, pas un n'ait encore songé à baptiser une de ces îles du nom de saint François-Xavier; c'est pourtant le premier apôtre du Japon; il y a fait tant et de si grandes choses! Je veux réparer cet oubli, et je vais faire appeler saint François-Xavier l'île qui est près de votre rocher, et que vous avez été reconnaître l'autre jour, etc., etc..... »

Cette île dont j'ai parlé jeudi 23, est précisément celle sur laquelle une grande croix blanche est naturellement tracée. — Elle est située par 30°, 55', 15° lat. nord, et 127°, 41', 30° long. est. — Le Père Forcade est par 29°, 53', 0° lat. nord et 127°, 46', 30° long. est (méridien de Paris).

La journée se passe à aller reconnaître des îlots et des roches; nous navignons toujours au milieu des cailloux.

27 juillet. — Nous côtoyons à distance et par une très belle brise, la côte ouest de *Kiu-Siu*. — Point de découverte, ni de travaux hydrographiques.

28 juillet. — Nous suivons toujours la côte de *Kiu-Siu* nous dirigeant vers Nagasaki; mais la brise est si faible que nous n'avançons presque pas.

IX

Arrivée a Nagasaki. — Insolence des officiers japonais. — Départ pour la Corée.

29 juillet. — Enfin la brise a fraîchi un peu, et dès le matin nous sommes assurés de pouvoir arriver au mouillage dans la journée. En approchant de la baie entre onze heures et midi, nous remarquons un petit bateau qui paraît examiner de près les trois bâtiments; il est bientôt suivi par d'autres et il en accoste un à chaque bord. Personne toutefois ne cherche à monter sur le pont, mais on se contente de présenter liée au bout d'une perche, une petite boîte contenant une lettre. « Cette lettre, m'a dit l'amiral, était écrite en anglais et français. » Je n'ai point osé demander ce dont il s'agissait, et jusqu'à présent je l'ignore.

A quelque temps de là, un autre bateau nous accoste de la même manière et apporte une nouvelle lettre. Cette lettre que j'ai vue, était aussi en anglais et en français; elle présentait une série de questions sur le bâtiment, son équipage, son armement, ses intentions, etc., etc. Une place en blanc était réservée pour les réponses. Elles furent données sous la dictée de l'amiral, et on remit le tout à ces hommes. C'était un Hollandais qui, à titre d'interprète, avait écrit cette pièce, munie du sceau de deux mandarins du pays.

A deux heures, nous jetions l'ancre près d'un village, dans une vaste baie très ouverte et peu sûre. Ce n'était pas encore la rade de Nagasaki; mais nous n'avions ni plan ni pilote, et nous n'osions nous avancer davantage. Nous restâmes là jusqu'à quatre heures. A cette heure nous arrivèrent à bord quelques Japonais, dont l'un se disait capitaine du port. Ils nous dirent que le mouillage n'était pas sûr, et nous offrirent de nous conduire en face de la ville, dans une meilleure position. L'offre fut acceptée, on appareilla immédiatement par une assez jolie brise, et environ une heure après, nous étions dans un mouillage excellent, mais surtout bien entouré de forts et de batteries. Et c'est pour cela, sans doute, qu'on l'avait si fort recommandé à notre dévotion.

L'ancre jetée, l'amiral demanda au capitaine du port si, dans le cas où il saluerait la terre, on lui rendrait son salut. Comme la réponse fut négative, on s'abstint de saluer, bien entendu.

Vers six heures, députation du gouverneur de Nagasaki; auprès de l'Amiral, elle est escortée de soldats armés ; elle est nombreuse et bruyante, mais composée de très petites gens. « Les chefs, m'a dit Augustin, n'étaient pas même de petits mandarins; on pourrait tout au plus les comparer à des maîtres de matelots sur un bâtiment de guerre. » Quoi qu'il en soit, les principaux envoyés sont admis chez l'amiral. Ils y entrent sans grande cérémonie, s'installent sans façon sur le canapé et les fauteuils, et n'ayant pas l'air d'y faire la moindre attention, laissent le maître du logis se poster comme il peut dans un coin, sur la seule chaise qui reste libre. L'insolence de ces manières n'était pourtant rien encore en comparaison de l'insolence des paroles.

Pendant les trois ou quatre mortelles heures qu'ils nous tinrent là, sans qu'il fût possible de leur faire quitter la place, ils nous assommèrent des plus inconvenantes questions.

« D'où venez-vous ? — Depuis combien de temps êtes-vous partis? — Etes-vous venus directement? — Avez vous relâché quelque part en route ? — Qu'êtes-vous allés faire à *Lieou-kieou* ? etc.

Et puis :

« Combien d'hommes à bord ? — Combien d'officiers ? — Combien de matelots? — Quelle est la longueur, quelle est la largeur de la frégate? etc. »

Et, quand on leur répondait, ils se faisaient répéter dix fois la même réponse, trouvaient toujours moyen de demander de nouvelles explications, et il fallait inscrire toutes choses et toutes choses il fallait lire et relire à chacun, et c'était sans fin... En vain, leur disait-on qu'il y avait là des questions auxquelles il n'y avait pas de réponse à faire ; que, dès le matin, avant le mouillage, on avait répondu par écrit aux autres; en vain au milieu de la séance, je dis expressément que l'amiral, extrêmement fatigué, demandait à remettre la suite au lendemain ; personne ne bougeait. On se contentait de se répéter parfois en riant, et avec l'air de se moquer parfaitement du monde, nos observations à cet égard.

Ce n'est pas tout : quoique la galerie de l'amiral soit assez grande, tous les envoyés n'avaient pu y entrer. Ceux qui étaient restés dehors frappaient à la porte, hurlaient par la claire-voie, et c'est à grand'peine que les factionnaires qui ne voulaient point user de violence, parvenaient à les contenir.

J'avoue que, témoin de ces scènes étranges, je ne me sentais pas tout à fait tranquille. Au milieu de je ne sais combien d'hommes, tous armés de sabres et de poignards, l'amiral, Augustin et moi nous étions sans armes, hors de toute vue et de toute oreille. S'il eût pris fantaisie à ces honnêtes gens de faire sauter nos trois têtes, personne ne s'en fût aperçu dans le premier moment, et les assassins, s'ils n'essayaient pas de s'emparer du bâtiment, pouvaient à tout le moins s'évader facilement, escortés par leurs soldats armés, qui encombraient le pont et cernaient en canots la frégate.

L'interrogatoire terminé, on nous signifia et de vive voix et par écrit, en des termes fort impertinents, qu'on n'eût pas le malheur de tirer, sous quelque prétexte que ce fût, ni un coup de canon, ni un coup de fusil. On ajouta que non seulement il n'était pas permis d'aller à terre, mais qu'il était même défendu de mettre les canots à la mer et de circuler en rade.

— « Ainsi, dit l'amiral, mes trois bâtiments ne pourront donc même pas communiquer ensemble ? »

— « Non. »

— « Je ne puis souscrire à un tel règlement; je veux communiquer avec les bâtiments qui sont sous mes ordres, et j'entends qu'eux aussi puissent toujours communiquer avec moi. »

Tout ce qu'on put obtenir sous ce rapport, c'est qu'on en référerait au gouverneur de Nagasaki, et qu'on aurait demain matin la réponse.

L'amiral demandant à entrer en communication avec le gouverneur de Nagasaki :

— « Qu'est-ce que vous lui voulez ? »

— « S'il lui plaît de me recevoir, je le lui dirai quand je le verrai ; sinon, je lui écrirai. »

On n'ajouta rien d'important, qu'il m'en souvienne.

L'amiral fut d'une patience admirable au milieu de tout ce *brouhaha ;* mais il me dit, quand les gens furent partis, qu'ils pourraient bien le lui payer plus tard. Ce qu'il y avait de plus choquant, c'est que ces Japonais, si grossiers envers nous, étaient entre eux d'une politesse exquise.

Depuis que nous sommes au mouillage, des bateaux remplis de soldats, et ayant chacun un canon sur l'avant, ne cessent de faire la garde autour de nos bâtiments.

30 juillet. — On avait promis de venir donner, dès le grand matin, la réponse du gouverneur de Nagasaki, relativement à la communication des bâtiments entre eux. Ce n'est pourtant que vers onze heures que l'on reparait à bord. Les envoyés sont en partie ceux d'hier, en partie de nouveaux visages. Leur suite est un peu moins nombreuse.

Eclairé par les désordres de la veille, le capitaine de pavillon, M. Maussion de Candé, commence par installer une garde bien armée à la porte de l'amiral ; il ne laisse entrer que huit individus, dont deux sont interprètes pour la langue chinoise ; il place le reste de la députation sur la gauche du pont, entre le grand mât et le mât d'artimon, et poste un factionnaire chargé de l'y contenir. La frégate est sur un pied de guerre ; les fusils sont chargés à balle et les canons à boulet

L'amiral, de son côté, ne reçoit point dans sa galerie ces envoyés de trop bas étage ; il se contente de les faire placer autour de la table dans la salle à manger, et a le très louable soin de se hâter de s'y asseoir à la première place.

J'abandonne aux réflexions du lecteur le dialogue suivant que j'ai tâché de reproduire aussi fidèlement que possible. J'en aurais trop long à écrire, si je voulais dire tout ce que j'en pense

L'amiral : « Quel est le premier d'entre vous ? »

Un interprète :

— « Celui qui est à la gauche de l'amiral. »

Un des envoyés reprend :

— « Nous sommes envoyés tous six par le gouverneur de Nagasaki ; nous venons recevoir vos communications

Si nous pouvons vous répondre par nous-mêmes, nous le ferons immédiatement ; sinon, nous en référerons au gouverneur, et lui alors vous répondra pourvu que la chose ne dépasse pas ses attributions. Dans ce dernier cas, le gouverneur en référerait au ministre d'État, pour en recevoir une décision qu'on vous transmettrait.

— « Le gouverneur a-t-il permis la communication par canots entre mes bâtiments ? »

— « Oui, mais seulement depuis cinq heures du matin jusqu'à sept heures du soir. »

— « Quand m'apportera-t-on de l'eau ? »

— « Si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain sans faute. »

Et en disant ceci, ils remettent à Augustin, pour être communiqué, un papier écrit en chinois.

En voici non seulement le sens, mais la traduction presque mot à mot :

Ordres aux Capitaines (ou Patrons) des navires des différents Royaumes, afin qu'ils sachent (S. E. ce qu'ils ont à faire.)

« Vous qui venez à dessein dans la rade de Nagasaki, vous devez vous soumettre entièrement à toute espèce d'interrogatoires et d'inspections.

« Les canots ne doivent point aller à terre, mais doivent demeurer sur le navire, y attendant tranquillement ce que j'aurai réglé, moi le gouverneur.

« Non seulement (ceci paraît s'adresser directement à M. le contre-amiral Cécille), non seulement sur votre propre navire, mais aussi sur les petits navires, il n'est pas permis de tirer le canon, ni même les fusils ou pistolets.

« Il faut que tous, depuis le capitaine jusqu'aux autres officiers, inculquent à tous et à chacun des hommes de l'équipage, qu'ils ne doivent, sous aucun prétexte, transgresser les susdites règles. Si quelqu'un les transgresse, fût-ce par erreur, il sera puni très sévèrement.

« Les ordres susdits sont dénoncés (ou promulgués); que tous les observent avec crainte et avec attention. »

« 6me lune. »

(Point d'autre date.)

Cet ordre du jour, écrit sur un bout de papier, n'est muni d'aucun sceau.

— « Pourquoi n'y a-t-il pas de sceau ? »

— « Il existe un ancien exemplaire de ces ordres, et il est scellé ; ceci n'en est qu'une copie. Quand viennent ici des capitaines étrangers, de quelque nation qu'ils soient, on se contente de leur donner une copie de ce genre. »

L'amiral (remettant la pièce à l'individu qui est à sa gauche). — « Je ne reçois pas de communication non signée. Je pense, du reste, que de tels ordres ont été rédigés pour des capitaines de navires de commerce, et non pour des commandants de bâtiments de guerre. Chez tous les peuples civilisés, on sait faire une grande différence entre les uns et les autres ; et je ne puis attribuer qu'à votre profonde ignorance des choses, la méprise que vous faites en ce moment. »

— « On transmet ces mêmes ordres à tous les capitaines qui viennent ici. »

— « Aux capitaines de commerce, c'est possible ; mais je suis contre-amiral, et je ne suis pas patron de barque. Je sais d'ailleurs que vous avez accueilli d'une tout autre manière le commandant d'une frégate hollandaise qui est venue précédemment ici, et il était pourtant d'un rang inférieur au mien. »

— « Nous ne pouvons que référer de ceci au gouverneur de Nagasaki. »

— « Vous lui direz par la même occasion que je suis extrêmement mécontent de la manière tout à fait inconvenante dont on se comporte à mon égard ; que je ne puis souscrire à la règle qu'il veut m'imposer de ne pouvoir communiquer avec les bâtiments qui sont sous mes ordres qu'à des heures par lui déterminées. Je partirai donc demain, et je demande que, dès le matin, on m'envoie un pilote. Quand je serai de retour en France, je rendrai compte à l'Empereur de l'inconvenance avec laquelle on a traité un de ses officiers généraux. » *(A suivre).*

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(ÉDITION FRANÇAISE)

M. Morand, à Lyon	20
Mlle de la Meillère, à Gacé, diocèse de Séez	3

A Mgr Azarian, pour l'École des Sœurs de Malatia.

M. Michaud, notaire à Tonnay-Charente, diocèse de La Rochelle.	3

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Van Camelbeke).

C. R., à M..., diocèse du Mans	5
M. et Mme de Gillès, diocèse d'Amiens, avec demande de prières.	20
Georges L. C. diocèse du Mans	2
Anonyme du diocèse de Verdun	5
Une associée de Bordeaux	15
Mlles R. et M.. de Bitche (Lorraine), avec demande de prières...	30

A Mgr Van Camelbeke pour ses missions de Cochinchine orientale persécutées.

M. C. diocèse de Lyon	10
X. Y., à Avallon, diocèse de Sens	10
M. Guillier, curé de Noyen-sur-Sarthe, diocèse du Mans	20
Deux anonymes de Reims	3
M. le chanoine Defrance, à Châlons-sur-Marne	20
M. l'abbé J. H., diocèse de Lyon	50
Anonyme de Châlons-sur-Marne	20
Mlle Antoinette Ouain à Froidmont, diocèse de Soissons	0 50
Mlle Léonie Hestrest à Froidmont	0 60
Anonyme du diocèse d'Annecy	55
Plusieurs bons fidèles de la paroisse de Saint-Martin-d'Estréaux, diocèse de Lyon	40
Anonyme de Lisieux, diocèse de Bayeux	20
M. J., du diocèse de Toulouse, se recommandant avec sa famille aux prières des missionnaires	1000
Anonyme d'Ant... diocèse de Rennes	50
M. l'abbé Fouque à Argentan, diocèse de Séez	10
M. Pélot à Lieucourt, diocèse de Besançon	5
La R. Mère supérieure de la communauté du premier monastère de la Visitation Sainte-Marie de Rouen	10
Mlle de la Meillère à Gacé, diocèse de Séez	5
L'aumône de la pauvreté, à Kouba (Algérie)	5
Anonyme de Laval	1000

A Mgr Puginier, pour la mission du Tong-King occidental.

M. l'abbé Bourgault à Merdrignac, diocèse de Saint-Brieuc	100

A M. Fourcade, pour sa chrétienté d'Alladhy.

Un abonné du diocèse de Versailles	2

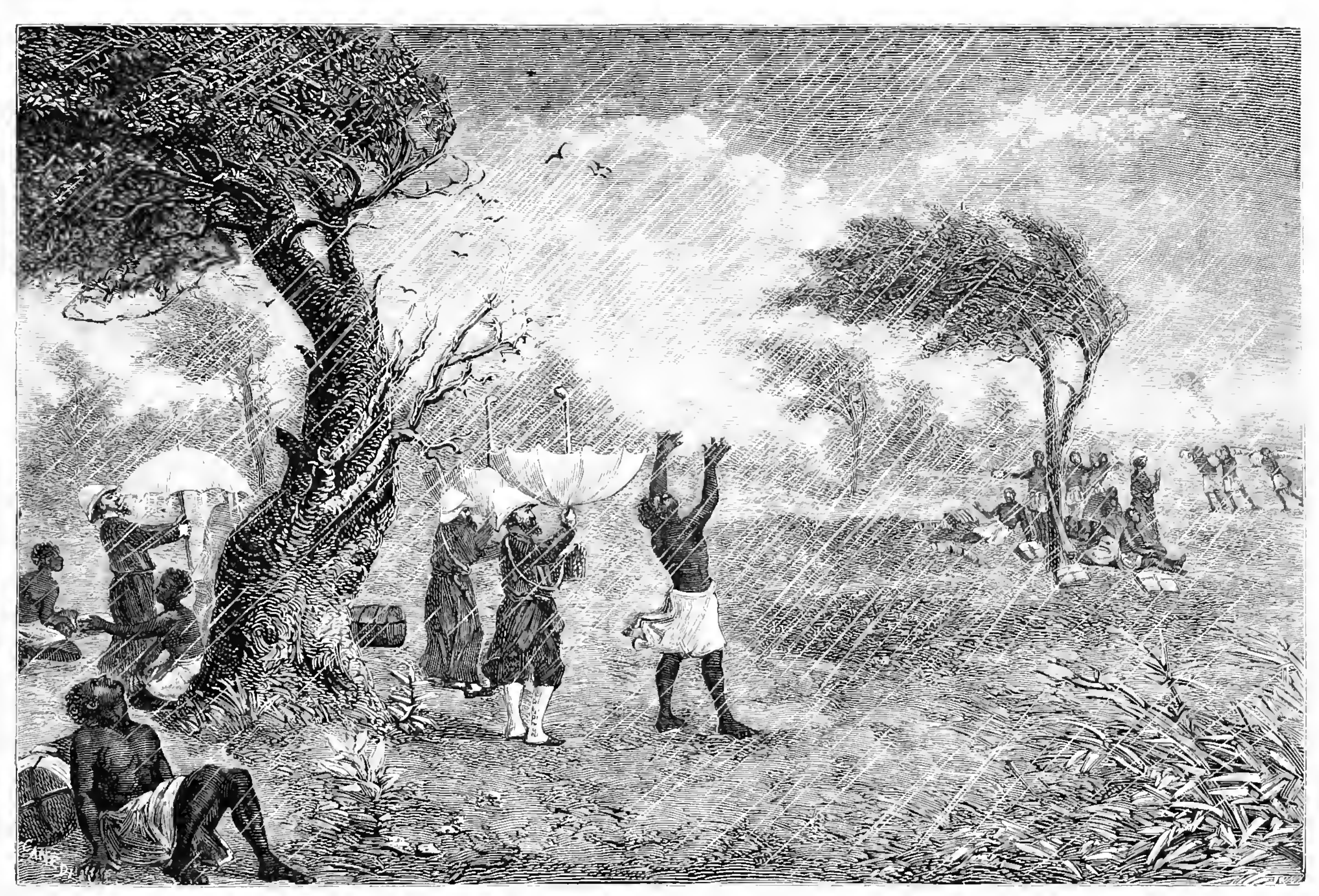
Au R. P. Le Louet, missionnaire à Landana (Congo), pour le rachat et le baptême d'un enfant sous le nom d'Alain.

Un abonné du diocèse de Quimper	5

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



ZANGUEBAR. — Enfin, nous pouvons boire... ; gravure d'après un dessin du R. P. Le Roy, missionnaire de la Congrégation du St-Esprit (Voir p. 464)

DERNIÈRES NOUVELLES DE LA PERSÉCUTION DANS LA COCHINCHINE ORIENTALE

Nous recevons la dépêche suivante que nous adresse le vénérable Supérieur du Séminaire des Missions Étrangères de Paris.

Paris, 22 septembre, 9 heures 15.

Monseigneur Van Camelbeke fait télégraphier de Saïgon le 21 courant :

« *Barrat, Dupont, missionnaires massacrés. Nombre des chrétiens massacrés jusqu'à ce jour vingt-quatre mille.* »

DELPECH.

Cette douloureuse dépêche confirme le passage de la lettre suivante où M. Chambost annonce que les précédentes évaluations de Mgr le vicaire apostolique étaient bien au-dessous de la réalité. Ce prélat ne parlait, en effet, que de 10,000 victimes dans son premier télégramme. Au milieu de ce désastre presque sans exemple dans l'histoire des missions, nous ne pouvons que confier la cause de nos frères persécutés à la générosité de nos lecteurs !

Quant aux deux missionnaires dont nous devons inscrire les noms au martyrologe de la Mission, à côté de ceux de leurs cinq confrères naguère égorgés pour la foi, le plus ancien, M. Barrat, du diocèse de Nantes, né en 1853, était parti depuis cinq ans ; l'autre, M. Dupont, du diocèse d'Angers, depuis quelques mois seulement.

LETTRE DE M. CHAMBOST, MISSIONNAIRE DE LA COCHINCHINE ORIENTALE A MM. LES DIRECTEURS DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI,

En son nom et au nom de MM. Dourisboure, Geffroy, Lacassagne et Valfort, réfugiés à Saïgon.

Saïgon, séminaire de Saint-Joseph, 15 août 1885.

... Nous n'osons pas entrer dans de nouveaux détails sur cette catastrophe. Nous dirons seulement que, pour trouver dans l'histoire un désastre comparable au nôtre, il faudrait remonter plus haut que les Vèpres siciliennes,

jusqu'aux actes de vandalisme des hordes barbares qui envahirent, une à une, les provinces du vaste empire romain. De plus, ce qui en augmente les horreurs, c'est que cette série de tueries et de boucheries de nos chrétiens a été exécutée dans un pays privé de communications télégraphiques et dont les côtes n'étaient surveillées, depuis déjà longtemps, par aucun bateau de guerre, de telle sorte que les théâtres des incendies et des scènes de carnage ont été aussi nombreux et aussi multipliés pour ainsi dire que nombreuses étaient nos chrétientés ou paroisses catholiques, éparpillées elles-mêmes sur une étendue considérable de terrain, du nord au sud. A cause de tout cela, les meurtriers et les incendiaires ont pu faire leur œuvre infâme en toute liberté. Jamais, croyons-nous, on n'a vu autant de massacres et d'incendies se succédant, en quelques jours, deux ou trois semaines environ, sur une aussi vaste échelle, et sur tant de points à la fois, avec tant de férocité et d'acharnement de la part de compatriotes dénaturés exterminant leurs frères désarmés : l'odieux se mêle au raffinement de la rage. Nos ennemis ont réussi au-delà de leurs espérances.

C'est principalement à cause de la France que nos chrétiens ont été persécutés et tués. Nos catholiques, en effet, passent, aux yeux des payens, pour être et sont réellement les seuls amis des Français. Les payens, par le guet-apens du 5 juillet à Hué, ont essayé leurs forces tout d'abord contre les Français. Ne pouvant réussir selon leur gré, ils viennent de tomber, en masses innombrables et organisées, sur nos pauvres chrétiens pris à l'improviste et sans armes. Car la population catholique se compose, dans sa presque totalité, d'agriculteurs paisibles, peu mêlés aux affaires et aux fonctions publiques, et, ainsi, elle n'a pas à se reprocher d'avoir, par des excitations turbulentes et brouillonnes, suscité des haines et des représailles.

Hélas! en mesurant l'étendue de nos désastres, notre âme est triste jusqu'à la mort. De nouvelles dépêches vous apprendront bientôt combien, de vingt-neuf missionnaires, de dix-sept prêtres indigènes, de plus de quarante maîtres de religion, de cent vingt élèves en latin et en théologie, de quatre cent cinquante religieuses indigènes et de 41,000 chrétiens, combien peu, dis-je, il restera de survivants. Mgr Van Camelbeke, notre vicaire apostolique, qui n'a pas voulu s'éloigner de ses ouailles et demeure jusqu'au bout à Quin-hon pour consoler leur infortune, vous adressera de plus amples informations.

Les détails envoyés par le vénérable prélat dans ses deux télégrammes sont malheureusement au-dessous de la réalité. Pour que ces nouvelles calamités si incroyables ne puissent en aucune sorte être taxées d'exagération, même de la part des plus mal intentionnés, Dieu a permis que des laïques, en grand nombre, soit les officiers et soldats de la compagnie d'infanterie de marine du poste français, soit les officiers et matelots de la canonnière le *Lion*, qui, depuis le 5 août, mouille dans la rade de Quin-hon, soit encore l'équipage et les passagers du paquebot le *Saïgon*, des Messageries maritimes, arrivé au port le même jour, fussent témoins du spectacle horrible de dix à douze foyers d'incendie (autant de foyers, autant de chrétientés) qui éclairaient l'horizon, tout autour de la rade elle-même, sur une étendue d'au moins 12 kilomètres. Tous ces officiers, soldats et voyageurs, la plupart étrangers, et quelquefois indifférents à toutes les questions de missions, ont vu de leurs propres yeux, et avec une vive émotion, la grandeur de nos désastres. Ils ont vu, également, parqués sur le sable de la plage, autour de la concession française, nos 8,000 chrétiens des environs, échappés à la mort, qui s'étaient réfugiés à l'ombre du drapeau français. A l'heure qu'il est, malgré la bonne volonté et le dévouement intelligent de M. Navelle, résident de Quin-hon, du capitaine Raggio et de ses officiers, ces 8,000 catholiques se trouvent encore au même endroit, affolés de terreur et privés de riz, de vêtements et d'abri contre les chaleurs du jour et l'insalubrité de la nuit.

Quoique ruinée, la mission de Cochinchine orientale est obligée de nourrir ces pauvres malheureux. Monseigneur nous a envoyés à Saïgon pour faire un achat de riz considérable : car on ne peut pas laisser ces infortunés mourir de faim. Notre arrivée ici et les nouvelles qui nous suivaient, ont produit une émotion profonde. Mgr Colombert et ses missionnaires, les communautés religieuses, les chrétiens annamites, et aussi le général Béjain et la population française et annamite de la colonie, tous, en un mot, ont rivalisé d'empressement pour recueillir des aumônes et des subsides. Un convoi de riz va parer aux premières nécessités : mais il devra être suivi de plusieurs autres ; et, alors, où prendre les ressources et l'argent nécessaires pour en couvrir les frais ? Combien de mois cette situation durera-t-elle ?... Nous espérons que le bon Dieu y pourvoira.

Missionnaires et chrétiens nous sommes littéralement dénués de tout : habits, maisons, riz, ornements pour la célébration de la sainte Messe et l'administration des sacrements, livres, tout nous manque : presque personne d'entre nous n'a pu sauver une partie de ses effets. Mais ce qui nous a le plus attristés, nous autres missionnaires, c'est d'avoir dû assister, désolés et impuissants, à la ruine et à l'extermination de nos chrétiens. Combien de fois n'avons-nous pas répété les paroles de l'Ecclésiaste : « *Vidi calumnias quæ sub sole geruntur, et lacrymas innocentium.... nec posse resistere eorum violentiæ, cunctorum auxilio destitutos : et laudavi magis mortuos quam viventes...* » Oui, bienheureux ceux d'entre nous qui sont morts avant d'être témoins de toutes ces calamités, en comparaison desquelles un typhon, une inondation, une peste même ne semblent être que des malheurs ordinaires.

Cependant, il ne nous est pas permis de verser longtemps des larmes stériles. C'est pourquoi nous crions vers vous pour implorer des prières et des secours. Ce n'est qu'un premier cri. Notre évêque viendra à son tour faire entendre sa voix plus autorisée.

Mais, c'est assez, notre misère, et surtout celle de nos chrétiens, est si grande et si universelle que les faits parlent d'eux-mêmes et nous attendons avec confiance les secours de toute sorte que nous vous prions de susciter et de recueillir, par tous les moyens dont votre charité industrieuse pourra disposer.

LA PERSÉCUTION AU TONG-KING

Malgré la paix, la situation des chrétiens ne s'améliore pas au Tong-King et le vénérable Mgr Puginier nous donne encore de navrants détails sur sa mission infortunée. Dans notre prochain numéro nous publierons une autre lettre de l'illustre évêque. C'est un article nécrologique sur le dernier missionnaire qui avait survécu à ses frères martyrisés dans le Laos tonkinois.

LETTRE DE MGR PUGINIER A MESSIEURS LES DIRECTEURS DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Hanoi, 27 juillet 1885.

Ce que j'ai dit, dans une lettre précédente, du prêtre indigène nommé Câp, dont j'ai raconté l'arrestation et la mort, est tout à fait exact. Tout en rapportant le bruit qu'il avait été condamné par le grand chef des Réguliers chinois, je n'osais pas l'affirmer, sans en avoir reçu la confirmation. Des renseignements qui m'ont été donnés par un chrétien, ancien catéchiste, arrêté le même jour que le prêtre et conduit avec lui à tous les postes ne laissent plus de doutes à ce sujet. Ce chrétien ne fut pas mis à mort, grâce à la protection de l'interprète chinois qui le demanda pour son domestique. Il m'a raconté les détails suivants que j'ignorais en partie.

Le curé, affaibli par l'âge et les maladies, éprouvait un surcroît de fatigue par suite de la réclusion et des voyages continuels qu'on lui faisait faire d'un poste à un autre. On lui avait mis une lourde cangue au cou, et il la portait nuit et jour sans pouvoir se coucher entièrement. Le 12 et le 13 avril furent deux jours de voyages longs et pénibles. Le 14, repos, non par compassion pour le prêtre, mais parce que ceux qui le conduisaient sentaient eux-mêmes le besoin de se délasser. On fit passer cette journée au prêtre dans un antre creusé dans la terre. Le 15, au matin, on lui servit modestement à manger comme de coutume, mais on lui refusa toute espèce de boisson, même de l'eau claire, ce qui fut pour lui une grande souffrance. On se mit ensuite en marche de bonne heure pour l'endroit où était campé le grand chef chinois nommé Sâm. Le prêtre, toujours chargé de la cangue et exténué par la soif et la fatigue, tombait à tout instant. Le plus souvent, il fallait le soutenir pour lui permettre de marcher. A chaque flaque d'eau, même la plus bourbeuse que l'on rencontrait le long de la route, il s'étendait pour en boire. Les quelques gorgées qu'il pouvait avaler furtivement, car on le forçait de suite à se relever, lui faisaient plus de mal que de bien.

Après une journée très pénible, les prisonniers, car ils étaient plusieurs, arrivèrent au village de Bâi-daong, près du poste appelé Tuân-quân, où se trouvait le quartier général du grand chef chinois. On fit de suite entrer le prêtre dans la maison du grand mandarin, tandis que le chrétien était dans la cour à environ trois mètres, de sorte qu'il entendait très distinctement tout ce que l'on disait. Le mandarin fit d'abord au curé quelques interrogations sur sa patrie et sur sa condition. Celui-ci répondit qu'il avait été élevé jeune encore par les missionnaires français, que plus tard il avait été honoré de la prêtrise et qu'il n'était ni rebelle ni malfaiteur. On lui montra le saint office qu'on lui avait enlevé et qu'on venait de livrer au chef chinois qui le força de lui en lire quelques phrases. Le prêtre, ouvrant le livre, lut le *Pater* en latin et, sur l'ordre qu'on lui en donna, il le traduisit en langue annamite, que l'interprète expliquait ensuite en chinois. Arrivé à la phrase : « Que votre règne arrive, » le mandarin lui demanda de quel règne et de quel royaume il était question.

« — Du règne de Dieu, » lui répondit le prêtre.

Alors le mandarin ordonna d'aller de suite l'enterrer vivant la tête en bas. Le chrétien, auquel on ne fit que quelques interrogations insignifiantes, put encore, en sortant de chez le mandarin, voir creuser la fosse et y enterrer le prêtre. Il n'était séparé du théâtre de cette exécution que par une distance d'environ deux cents mètres.

* * *

La mission du Tong-King occidental continue toujours à être affligée par une série de malheurs qui n'ont pas cessé depuis deux ans et demi. Le 8 de ce mois de juillet, la paroisse de Lac-Thô a été complètement dévastée par les Pavillons Noirs et des bandes de rebelles qu'ils entrainent à leur suite. Cette paroisse, composée de dix-huit chétientés exclusivement *Muong* (Sauvages), compte environ deux mille chrétiens et est administrée par un missionnaire français, M. Brisson, aidé d'un prêtre indigène. Ce dernier, atteint d'une grave maladie, était venu se faire soigner dans la plaine. Le missionnaire resté seul était sorti le 24 juin des montagnes pour aller se confesser, lorsqu'il reçut la nouvelle que des bandes de Pavillons Noirs et de rebelles ravageaient les peuplades de l'intérieur et menaçaient fortement la paroisse de Lac-Thô. M. Brisson, apprenant ces nouvelles, regagna

immédiatement son poste pour veiller au soin de ses ouailles. En partant, il m'écrivit la lettre suivante :

« Les Pavillons Noirs exigent que les chrétiens aillent se présenter à eux pour apostasier, et la somme d'argent qu'on les force à livrer est double de celle imposée aux païens. Jusqu'à présent, les chrétiens refusent tout, ce qui rend très mécontent le chef de la tribu qui est païen. Les chrétiens sont menacés, non seulement par les Pavillons Noirs, mais encore par les tribus voisines qui sont du parti de ces derniers. Ils voudraient résister, mais ils ont bien peu d'armes et de munitions. Ici, maintenant, dire qu'on veut résister aux Pavillons Noirs, c'est déclarer qu'on embrasse ouvertement le parti des Français. Or, chez les sauvages, les ennemis des Français sont nombreux, parce qu'on les a travaillés : il n'y a que les chrétiens du Lac Thô et deux ou trois autres tribus disposés à lutter contre les bandes de rebelles. Si les Français savaient les Pavillons Noirs ici, peut-être enverraient ils des troupes pour les combattre. Monseigneur, je repars demain pour le Lac-Thô, parce que je suis inquiet et, en retournant à mon poste, je demande à y rester. »

M. Brisson, rentré au milieu de ses chrétiens, envoya des émissaires prendre des renseignements sur la marche de l'ennemi et sur ses intentions vis-à-vis de la paroisse de Lac-Thô. Il ne fut pas longtemps à se convaincre que les nouvelles données d'abord étaient exactes. Maintenant les Pavillons Noirs ne se contentaient plus de la somme qu'ils avaient exigée en premier lieu : les chrétiens devaient livrer en outre trente barres d'argent ,environ trois mille francs. Mais les moyens de résistance manquaient et aucun secours n'arrivait du dehors.

Cependant le Père faisait bonne garde pour n'être pas surpris. Le 7 juillet parvint la nouvelle que l'ennemi devait être le soir même dans une tribu voisine, distante seulement de deux heures de marche. Toute la nuit on veilla aux alentours du village, et le Père lui-même,bien qu'il fût atteint d'un accès de fièvre, passa ce temps à prendre des dispositions pour préserver ses chrétiens de tomber entre les mains des rebelles. A trois heures du matin, exténué de fatigue et ne voyant rien arriver, il s'étendit sur sa natte pour se reposer un peu. Heureusement qu'un catéchiste veillait.

A quatre heures on entend subitement des cris féroces à la porte du village, c'étaient les Pavillons Noirs qui arrivaient. M. Brisson et deux catéchistes partirent précipitamment et eurent à peine le temps de pénétrer dans la forêt. Les brigands pillèrent d'abord la cure et l'église et y mirent ensuite le feu. Au bout de deux heures, seize chrétientés brûlaient en même temps et quelques néophytes dont j'ignore encore le nombre étaient massacrés. Il n'a pas été possible aux chrétientés de se porter un mutuel secours, ni de se défendre, parce que chacune d'elles était attaquée au même moment par une bande particulière chargée de la piller et de l'incendier.

Les chrétiens ont tout perdu et le Père ne possède plus rien. Mais les néophytes, ne pouvant se mettre à la suite des Pavillons Noirs comme le font les païens pour piller les tribus voisines, se sont réfugiés du côté de la plaine. Dès que j'ai connu leur arrivée, j'ai envoyé de suite au milieu d'eux M. Brisson qui était venu m'exposer les désastres. Je lui ai remis un peu de notre provision de riz avec quelques barres d'argent pour venir en aide à ses néophytes malheureux. Mais il me sera impossible de subvenir longtemps à leurs besoins.

De tous côtés, ce ne sont que des malheurs et des malheureux à soulager. En Son-tây, un chef-lieu de paroisse, Bâu-no, vient encore d'être pillé et détruit en partie, la semaine dernière, par les rebelles. Dans ce district du nord, sur six paroisses, cinq sont encore privées de leurs prêtres, parce qu'elles sont continuellement parcourues par l'ennemi. Un très grand nombre de chrétiens, surtout les femmes et les enfants, sont toujours exilés de leurs anciens villages où ils ne pourraient rentrer sans danger pour leur vie. La mission en nourrit encore plusieurs centaines.

Dans la province de Than-Hoa, les paroisses affligées au commencement de l'année dernière par les massacres, le pillage et l'incendie, souffrent cruellement de la famine. La récolte de riz et de maïs du mois de juin dernier y a été complètement perdue par la sécheresse et les néophytes ne trouvent personne qui consente à leur prêter. Malgré la gène dont nous avons souffert, j'ai dû leur envoyer des secours relativement considérables, mais hélas! ils sont loin de suffire !

Ni la mission, ni les chrétiens n'ont reçu encore aucune indemnité pour les biens qu'on nous a pillés et les dommages énormes qu'on nous a fait subir. Mes réclamations souvent renouvelées restent sans effet et les assassins des missionnaires et des chrétiens sont toujours impunis et triomphants. C'est à ne plus croire à la justice humaine. Priez le bon Dieu de nous soutenir dans nos dures épreuves et de faire tourner à sa plus grande gloire les malheurs qui affligent notre mission depuis plus de deux ans.

LES MISSIONNAIRES PRISONNIERS DU MAHDI

Relation adressée par le R. P. Louis BONOMI, à Mgr François Sogaro, Vicaire apostolique de l'Afrique centrale.

Nous avons publié, à mesure qu'ils nous parvenaient, tous les renseignements sur la captivité des missionnaires de Vérone. Aujourd'hui Mgr Sogaro nous envoie un long et émouvant rapport du R. P. Bonomi qui a pu échapper à la surveillance du Madhi. C'est une vue d'ensemble des souffrances inouïes endurées héroïquement pendant trois années par les Pères et les religieuses.

Mon premier devoir, au sortir de la terre de captivité, est d'adresser à mes Supérieurs et aux généreux bienfaiteurs de notre mission les plus ferventes actions de grâces, pour leur empressement à nous secourir par leurs prières et leurs aumônes. Je leur dois aussi une relation détaillée des tribulations qui nous ont frappés. Ils sont restés si longtemps privés de nouvelles à cause de l'éloignement, de la difficulté des routes et du manque de communications, qu'ils ont peut-être accordé quelque créance à des rumeurs erronées.

Je me propose donc de tracer le tableau de nos malheurs en m'attachant plus particulièrement aux faits qui concernent notre mission si éprouvée, réservant pour plus tard, s'il plaît à Dieu, l'historique du mouvement politico-religieux dont j'ai été témoin oculaire.

Pour bien comprendre l'état des prisonniers du Mahdi, il faut relire ma lettre datée de Boga, près d'El Obéïd, le 1er janvier 1883 et adressée à l'éminent protecteur de notre mission, le cardinal de Canossa. Cette lettre publiée dans les *Missions Catholiques* du 25 mai 1883, pages 241-245, raconte nos aventures et les phases de l'insurrection jusqu'à la fin de l'année 1882. C'est à cette époque que je vais reprendre le récit des évènements.

I

Prise d'El-Obéïd. — Captifs au camp du Mahdi — Malheureuse expédition du général Hicks.

C'est le 18 janvier 1883 que la ville d'El Obéïd se rendit à l'armée innombrable du Madhi; l'entrée des vainqueurs eut lieu heureusement sans massacres. Durant le long siège qu'ils avaient dû faire, ils s'étaient concertés de façon à ne rien laisser échapper du riche butin accumulé dans cette capitale. Entre chaque maison ils avaient placé une sorte de corps de garde avec un chef; on séquestrait dans un coin les pauvres habitants et on les obligeait à livrer tout ce qu'ils possédaient jusqu'à la dernière obole. Les enfants, les serviteurs et les esclaves gardés séparément, intimidés et même maltraités, finissaient par révéler les cachettes les plus introuvables. Après avoir ainsi fait main basse sur tous les objets de valeur, on envoyait sous bonne garde au camp du Mahdi les personnes libres, en leur permettant d'emporter le seul vêtement qui les couvrait et la nourriture nécessaire pour quelques jours. Quant aux esclaves, leurs nouveaux maîtres les contraignaient par de cruelles tortures à fouiller sous leurs yeux et à creuser tous les endroits susceptibles de recéler quelque chose de précieux.

Ainsi la tombe même du R. P. Losi ne fut pas respectée. Comme les pillards n'avaient trouvé chez nous que peu d'argent, ils s'imaginèrent qu'on avait enfoui le reste dans le cercueil du missionnaire; aussi, s'empressèrent-ils de l'exhumer, et ils ne furent satisfaits que lorsqu'il n'y eut plus rien où ils n'eussent pas fureté. Comme ils ont coutume d'enterrer leurs morts avec un simple drap de toile blanche, ils croient que nous mettons les nôtres dans des bières de bois pour y déposer en même temps de l'or et des richesses de toute sorte.

Malgré leur triste état de santé, nos confrères et les Religieuses, brisés par les émotions et la maladie, furent soumis aux mêmes mesures vexatoires; on les menaça même de mort, s'ils refusaient d'embrasser l'islamisme. Durant deux jours on les conduisit à diverses reprises en présence du Mahdi; on essaya de les intimider; mais, après plusieurs épreuves inutiles, on se décida à les renvoyer. Un Père et un Frère, gravement atteints du scorbut, furent emportés presque sans connaissance au camp des rebelles où nous les attendions, en proie à des inquiétudes faciles à concevoir. Les Religieuses vinrent aussi nous y rejoindre; elles firent à ânes le trajet d'El Obéïd au campement.

Ce fut pour nous une joie et une consolation inexprimables de retrouver ces chers confrères après de si vives alarmes. Nous nous empressâmes de subvenir de notre mieux à tous leurs besoins spirituels et matériels.

On consentit à laisser aux Sœurs une jeune fille du pays qui ne put jamais se résoudre à les abandonner. C'est Blanche Lermina, dont les *Missions Catholiques* ont raconté, en 1881, la curieuse et touchante histoire (1). Bien qu'issue de parents nègres et considérée comme esclave, elle ne pouvait, à cause de la blancheur extraordinaire de sa peau, être mise en vente sur les marchés du Soudan; aussi la laissa-t-on libre d'aller où il lui plairait. Elle voulut donc partager le sort de ses bienfaitrices. Aucun choix ne pouvait être plus heureux pour elle; car, frappée aux sources de la vie, le cœur brisé du malheur de ses compagnes brutalement séparées les unes des autres, elle s'endormit quelques mois plus tard dans le baiser du Seigneur, assistée maternellement par les Religieuses, munie de la bénédiction *in articulo mortis* et purifiée par une dernière absolution, seul sacrement, hélas! dont il nous fut possible de fortifier son âme à cette heure suprême.

* * *

Dans l'intervalle nous avions, de nos propres mains, élevé trois cabanes : une pour les hommes, une deuxième pour les religieuses et une autre qui servait de cuisine. Nous les entourâmes d'une clôture épaisse et, grâce aux ordres du Mahdi qui avait défendu de nous inquiéter, nous pûmes un peu respirer. Quant à la nourriture, nous nous en procurions au moyen d'une somme d'argent reçue secrètement de nos confrères d'El-Obéïd avant la chute de cette place. Nous eûmes ensuite les secours du Syrien Georges Stamboulié qui nous accueillit charitablement et nous offrit l'hospitalité.

Notre privation la plus sensible était l'impossibilité où nous nous trouvions de célébrer les saints mystères et de réciter l'office divin, tous les objets de l'église ayant été détruits ou emportés.

Je me souviens que, pour écrire ma lettre au cardinal de Canossa le 1er janvier 1883, je fus obligé de calciner un morceau d'os; je le broyai ensuite entre deux pierres et le fis dissoudre dans de l'eau avec un peu de gomme; ce mélange me donna une sorte d'encre. Puis je taillai en forme de plume un morceau de roseau et j'appuyai mon papier sur la semelle d'une chaussure en guise de table. Ce même

(1) Voir le numéro du 29 juillet, pages 350-352.

procédé me servit pour écrire, du mieux que je pus me les rappeler, les exercices du Chemin de la Croix et autres pratiques de piété.

Pour mettre le comble à notre infortune, au moment où nous avions à peine achevé d'organiser notre installation sur un pied relativement passable, un terrible incendie détruisit le camp tout entier et nous força à tout recommencer. C'était donc le bon plaisir du divin Maître que notre temps fût partagé entre la prière et le travail!

Nous avions sur les Sœurs l'avantage de pouvoir circuler, aller au bazar et ailleurs, mais toujours vêtus d'une robe blanche et coiffés d'un turban de même couleur. Le tarbouch ou béret rouge égyptien et tout autre costume nous étaient interdits. Cette liberté relative ne doit pas surprendre; au milieu d'une population si différente d'aspect et aux vêtements bariolés, nous étions reconnaissables à première vue, par le teint de notre visage, la blancheur de notre habillement, notre accent et tout notre extérieur. Nous ne pouvions faire un pas sans que le fait ne fût immédiatement signalé au Mahdi ou à ses séïdes.

Malgré la surveillance incessante dont nous étions l'objet, il nous fut possible d'exercer notre ministère en diverses circonstances. Nous pûmes baptiser des enfants et surtout assister quelques pauvres Syriens qui, après la prise d'El-Obéïd, avaient professé l'islamisme pour sauver leur vie. Ces malheureux, à leurs derniers moments, tremblaient à la pensée du jugement de Dieu, car leur apostasie n'avait en rien diminué la foi vive de leurs cœurs; ils s'empressaient d'abjurer en présence des témoins obligés et, réconciliés avec le Seigneur, ils mouraient chrétiens et repentants.

* * *

Ainsi se passa toute l'année 1883 dans une tranquillité relative, troublée de loin en loin par des alarmes plus ou moins sérieuses. Nous entretenions dans nos âmes l'espoir d'une prochaine délivrance, fondée sur les victoires des armées du Khédive.

Effrayés des succès des partisans du Madhi dans le Soudan occidental et résolus d'en finir d'un coup avec l'insurrection, les gouverneurs anglais et égyptien de Khartoum décidèrent de lancer contre eux le colonel, depuis général anglais Hicks-pacha. Après plusieurs mois de préparatifs, cet officier se porta, à la tête de 12,000 hommes, vers Douen, sur le fleuve Blanc, en amont de Khartoum. Il laissa 2,000 hommes dans cette position et se dirigea avec le reste des troupes du côté du Kordofan.

Nous avions appris avec des transports de joie sa marche et nous suivions par l'imagination chacun des pas victorieux qui le rapprochaient de nous. Comme tant d'autres, cette espérance devait, hélas! s'évanouir. Le 6 novembre, on nous annonçait la défaite et la destruction complète de l'armée libératrice dans les journées fatales des 3, 4 et 5 du même mois près de Casghé, village à douze lieues au sud d'El-Obeïd.

Le seul Européen échappé au massacre fut un prussien du nom de Gustave Cloz, ancien sergent de uhlans, alors attaché à la personne de M. Donnevan, correspondant du *Daily News*. Quelques jours avant la bataille, ce misérable, voyant le déplorable état de l'armée et l'impossibilité d'un succès, s'était enfui nuitamment du camp égyptien. Les rebelles, qui cernaient le camp de tous côtés, avaient arrêté le fugitif, l'avaient dépouillé de tout et conduit pieds nus au Mahdi. Deux missionnaires furent requis pour interprètes et le faux prophète l'interrogea longuement sur les forces ennemies. En entendant les détails qu'il donnait sur la démoralisation, l'indiscipline et la triste situation de l'armée égyptienne, tous les assistants crurent que le traitre exagérait afin de se faire bien venir du Mahdi.

Celui-ci avait concentré le gros de ses troupes à El-Obeïd; il choisit, pour les lancer contre Hicks-pacha, le moment où cet officier levait son camp de Rahad. Les bataillons du général anglais, forcés de passer à travers un long bois épineux, ne pouvaient garder leurs rangs serrés; ils étaient obligés de s'éparpiller pour ouvrir un passage aux nombreux bagages qui les accompagnaient. Aussi ce ne fut pas, à proprement parler, une bataille, mais un carnage, une suite de combats partiels où une poignée de soldats, enserrés de toutes parts, luttaient désespérément contre d'innombrables hordes. *(A suivre).*

UNE TOURNÉE DANS LE VICARIAT APOSTOLIQUE DU ZANGUEBAR.

OCTOBRE-NOVEMBRE 1884

Par Mgr Rodolphe de COURMONT, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, évêque titulaire de Bodona, vicaire apostolique du Zanguebar.

I.

DE BAGAMOYO A MROGORO.

Départ. — Nouvelle de la catastrophe de Mrogoro. — Kikoka.

Arrivé dans la mission du Zanguebar, le 23 mars 1884, le dimanche de *Lætare*, il me tardait de visiter successivement les points du vicariat occupés par nos missionnaires. Ce voyage, toutefois, dut être différé, des occupations plus urgentes me retenant à Zanzibar et à Bagamoyo.

Enfin, le mercredi 8 octobre, rien ne me faisait plus obstacle, et je m'éloignais de Bagamoyo, non plus avec le seul dessein de me rendre aux stations fondées, mais voulant, en outre, explorer un peu *l'Oukami*, pour y choisir un lieu propice à l'établissement d'une nouvelle mission. Nous partions nombreux. Avec moi voyageaient le R. P. Etienne Baur, provicaire du Zanguebar, le R. P. Daull et le F. Acheul, destinés à la fondation projetée. Nos deux caravanes, réunies à celle de Mrogoro, groupaient autour de nous un contingent de quatre-vingt-dix *pagazi* ou porteurs. C'était assez important; l'entrain et une joyeuse ardeur éclataient au départ sur tous les visages, tandis que de bruyantes détonations de coups de fusil prolongeaient, sous les verts tunnels des cocotiers, les souhaits d'adieu du personnel et des amis de la mission.

Deux heures plus tard, c'en était fait de cette jubilante allégresse. Nous touchions aux rives bourbeuses du *Kingani*, et là nous était remis le navrant message du R. P. Gommenginger. Quelques lignes d'une écriture convulsive sur un chiffon de papier nous disaient, à la façon d'un télégramme de deuil, l'incendie de Mrogoro, la ruine de cette florissante mission, la détresse de toute la petite colonie chrétienne du charmant village de l'Immaculée-Conception.

Que faire? Mrogoro était le premier but de mon itinéraire. Séjourner dans cette localité ainsi dévastée, n'était-ce pas se rendre les hôtes bien importuns de nos pauvres incendiés? Nous calculons, cependant, que nos caravanes sont suffisamment pourvues; qu'avec nous s'achemine celle de ravitaillement, munie déjà pour Mrogoro, d'un envoi assez important de diverses provisions; que le personnel nombreux d'hommes vigoureux et jeunes pris à notre solde, pourra prêter son concours aux premiers travaux de réinstallation; enfin, un sentiment plus élevé nous avertit que nous avons à porter quelques consolations de frères à ces membres affligés de notre chère famille religieuse, dussions-nous, comme les amis de Job, rester quelque temps muets au spectacle d'une si navrante calamité. Aussi, je me décidai à continuer ma route. Le F. Oscar, qui nous avait accompagnés, rentra aussitôt à Bagamoyo, pour équiper sans délai une nouvelle caravane et faire parvenir au R. P. Gommenginger tous les objets de première nécessité dont on le savait dépourvu.

ZANGUEBAR. — Le Mzimu; d'après un dessin du R. P. Le Roy, missionnaire de la Congrégation du Saint-Esprit (Voir page 464).

Dans l'après-midi, nous poursuivîmes notre étape, accablés plus encore du poids de cette désastreuse catastrophe que des ardeurs d'un soleil de plomb, au sein d'une atmosphère embrasée. Pas un souffle ne venait incliner les jungles ou bruire sur les tiges épineuses des arbustes bordant la route jusqu'à Kikoka. Nous ne sortîmes pas tout à fait indemnes de cette première marche. Un coup de soleil, assez bénin néanmoins, se traduisit le jour suivant, sur deux de nos compagnons et moi, par une légère excoriation de l'épiderme à la face et aux mains.

ROUSAKO.— MARCHE A L'AVENTURE.

Le lendemain, à cinq heures, départ pour Rousako. Pas d'eau sur le trajet, un soleil de feu sans brise pour en tempérer l'ardeur. A dix heures et quart, nous campons, non loin d'un trou où nos porteurs vont à l'envi remplir leurs gourdes d'une eau fangeuse et fétide. Elle dut servir à l'apprêt de notre dîner.

Le vendredi, 10 octobre, nous sommes en route dès quatre heures et demie. L'abattement moral des deux premiers jours semble disparaître devant un retour d'impétueux élan que le désir de voir bientôt nos confrères affligés et de les secourir, imprime à nos jarrets, déjà assouplis par la marche. Nous allons de l'avant, sans nous préoccuper du guide, que retient derrière le soin de réunir tous les hommes et de grouper la caravane. Un des porteurs s'offre à nous piloter; mais il ne réussit qu'à nous perdre. Pendant toute une chaude journée, nous le suivîmes dociles, en dépit des indications de la boussole

qui accusait son itinéraire, nous n'osions réformer son orientation d'après celle de l'instrument. En Afrique, en effet, il semble que la ligne droite ne soit pas toujours le plus court chemin d'un point à un autre. Les obstacles de la route ne sont pas d'ordinaire attaqués de front et franchis après qu'on en a débarrassé la voie. Chargés de lourds fardeaux, les porteurs des caravanes préfèrent à cet effort, une marche prolongée en courbes tortueuses, qui leur permet de les tourner, et, en somme, leur fait gagner du temps. Nous allions donc espérant toujours, par un détour, aborder enfin *Kitako*. En réalité, nous ne faisions que pousser une pointe avancée vers l'*Oudoé*, pays des anthropophages.

Après six heures d'un trajet sous un soleil ardent, nous mourions de soif. Circonstance providentielle, des nuages, dont nous côtoyions un épais ruban à l'horizon, grossirent, et, s'approchant de nous, laissèrent tomber un fort grain. Nos parasols devinrent parapluies, et, comme d'instinct, chacun se mit à soutenir sa gourde, depuis longtemps tarie, sous l'extrémité des baleines d'où s'écoulait un filet d'eau limpide que ne contaminait la présence d'aucun microbe. Nous pûmes ainsi nous désaltérer tout à notre aise. *(Voir la gravure page 457)*.

Forcément, il fallut faire halte. Le guide d'aventure que nous avions accepté se prit enfin à douter de sa route: et, tandis que nous nous reposions un peu, il poussa plus loin, avec mission d'interroger le voisinage. Pendant ce temps, nous faisions tirer des coups de fusil à quelques-uns des enfants de la mission, pris avec nous à Bagamoyo. Quelques porteurs les imitèrent: ce fut un signal de détresse que comprit fort bien le chef de caravane dont nous étions séparés dès le matin, et qui, depuis longtemps, arrivé à *Kitako* avec le gros de notre suite, ne savait de quel côté diriger ses recherches. Aussi, rejoints deux heures après, nous revenions sur nos pas.

Sans ce chef de caravane, nous eussions longtemps erré dans ces parages. Les gens des villages voisins, entendant les détonations de nos armes, ne songeaient, en effet, qu'à se confiner chez eux, sur pied de défense. « Ce sont les *Wadoès*, se disaient-ils, qui, mourant de faim, attaquent un village pour le piller et manger les prisonniers. » La famine régnant dans le pays rendait ces propos plausibles.

Baraka. — Un village de l'intérieur.

Enfin, après une heure et demie de marche environ, nos nouveaux conducteurs nous faisaient camper près d'un charmant village du nom de *Baraka* (Bénédiction), situé au sommet d'une colline à pente dénudée, sous un courant de fraîche brise.

Ce village, comme tous ceux, du reste, de l'intérieur, se dissimule derrière une ceinture d'épais halliers, qui précèdent les entrelacements confus d'arbres, de tiges multiples, de lianes de toute sorte, formant d'impénétrables fourrés. Nul regard ne peut, à quelque distance, sonder ces vertes oasis pour y découvrir une case, un lieu d'habitation. Pourtant quelques indices significatifs révèlent la présence d'un village. Les sentiers plus nombreux vont s'entrecroisant; déjà l'on a traversé quelques plantations de sorgho et de maïs auxquelles ils conduisent; ici ou là s'est montré un homme, qu'on juge n'être pas loin de sa demeure à l'absence du fusil, qui d'ordinaire charge son épaule; une femme s'est rangée, timide, sur le bord du sentier : un double fardeau ralentit sa marche, qu'une émotion de craintive surprise tendrait à accélérer; sur son dos, un enfant maintenu par un linge attaché en forme d'écharpe; sur sa tête, un énorme vase plein d'eau, où plonge un bouquet de feuilles vertes, pour en empêcher le clapotis.

Plus près de cette ruche humaine, les signes, partout identiques, deviennent comme caractéristiques. C'est d'abord, à droite et à gauche d'un chemin s'ouvrant plus spacieux et aboutissant à l'une des portes du village, un amoncellement de cendres et autres débris ou résidus de tout genre, véritable voirie du lieu, laquelle fait involontairement penser aux Monfaucon et aux Bondy de nos grandes cités européennes.

C'est aussi la case du *Mzimou*. Cette case est ce qu'on nomme vulgairement une *paillotte*. Elle se dresse d'ordinaire autour d'un cactus-candélabre. Un enfant pourrait tout au plus y trouver place. La toiture de paille, qui, le plus souvent, s'arrondit en parasol autour de la plante favorite du *mzimou*, abrite parfois quelques offrandes; et, sur le sol, sont semés épars des tessons, débris des vases où étaient offerts les présents. De là, comme d'une sorte de rond-point, partent des sentiers en divers sens. Tout auprès, un long bâton, fiché en terre, porte à son extrémité quelque loque flottante. Malheur à l'étranger qui profanerait l'humble habitacle de cette divinité foraine. Si l'indignation n'arme pas les bras pour le punir, un morne silence accueillera ses paroles. Nul ne lui dira son chemin. Vainement il demandera le lieu de la source, et étalera, pour les échanger contre des poules et du riz, les étoffes aux voyantes couleurs qui doivent payer sa nourriture. Personne ne voudrait traiter avec ce sacrilège.

Digression a propos du Mzimou-Dieu. — Les anges, les ames.

J'ai nommé le Mzimou. Mais quel est donc cet être mystérieux, le seul, peut-être, qui reçoive du Noir, un culte né de la confiance et soutenu par l'espoir d'une intervention secourable de ce génie bienfaisant?

Et d'abord, disons-le, les Noirs du Zanguebar ne sont ni matérialistes, ni athées. Ils croient à l'existence de Dieu. Leur langue lui donne un nom « *Moungou* ». Elle exprime deux de ses attribus essentiels, le qualifiant de tout-puissant et de créateur : « *Moungou-mnyèzi* », *Moungou-mououmba* ». Toutefois, on chercherait vainement une religion basée sur ces idées fondamentales, et un culte attestant pratiquement cette croyance. Ce Dieu unique, qui n'est pas tout à fait le Dieu inconnu, est au moins un Dieu sans autels. Tout au plus, dans les adjurations, son nom est-il prononcé, pour rappeler à l'homme contempteur des droits de son prochain, l'incorruptible gardien de la justice et le rémunérateur suprême.

Ainsi, au retour de mon voyage, ayant à traiter à *Karaza*, avec le batelier, pour le prix de passage d'une rive à l'autre du Kingani, nous ne voulûmes convenir de rien avant d'être transbordés. Il demandait une somme exagérée,

spéculant sur notre situation, qui nous mettait un peu à la merci de ses exigences. Voyant notre persistance à ne lui promettre que la juste rétribution de ses services, il se résigna à nous passer sans prix réglé. Cependant, songeant sans doute à plus d'un mécompte essuyé de la part d'autres voyageurs, il se prit à craindre de se voir, le passage effectué, frauduleusement frustré de son paiement. Élevant alors les yeux, et de la main nous montrant le ciel : « Là-haut, nous dit-il, est quelqu'un qui me fera justice si vous me trompez. »

Les Noirs ne sont pas athées; ils ne sont pas davantage *matérialistes*. Au-dessous de cette divinité suprême, reconnue par l'ensemble, sinon par chacun pris individuellement, ils échelonnent des catégories d'esprits : les *Pepo*, puis les *Mzimou*.

Selon quelques-uns, dont l'opinion ne s'est faite qu'après de longues et attentives recherches, les *Pepo* ne seraient autres que les anges, surtout les mauvais anges; les Mzimou répondraient aux âmes, principalement aux âmes séparées des corps après la mort, aux Mânes, tels que les honoraient les anciens Romains.

Il n'est pas douteux qu'après l'invasion des Arabes, ceux-ci n'aient ajouté beaucoup d'idées religieuses aux croyances des indigènes du Zanguebar. Parallèlement au Symbole, le langage ki-swahili s'enrichit de nouvelles expressions. C'est ainsi qu'on y trouve emprunté à l'arabe les mots «*Malaika* » anges, « *Shatani* » satan, « *Djini* » génie, « *Ibilisi* » Eblis, l'ange rebelle, qui, d'après le Coran, refusa de s'incliner devant Adam. La connaissance des Anges n'est donc certainement pas étrangère depuis cette époque aux Noirs du pays. Mais, que leur en apprenaient auparavant leurs propres traditions religieuses? Il n'est pas aisé de le déterminer; il semblerait même qu'elles soient aujourd'hui tout à fait muettes sur ce point. Cependant, leur langage supplée en partie aux enseignements traditionnels. « *Pepo,* » «*Peponi*,» sont deux mots quelque peu révélateurs. « *Pepo mbaya* » l'esprit malin ou méchant, est une expression fréquemment usitée. Qui désigne-t-elle d'une façon générale? les démons. Ceux-ci reçoivent des noms propres, qui les individualisent, à raison de quelque méfait particulier, ou d'un genre spécial de sévice. Il y a le démon de l'épilepsie, celui de l'hystérie, celui du cauchemar, etc. C'est un certain démon qui donne la crampe au nageur; un autre qui provoque les convulsions spasmodiques; un troisième fait souffler les vents en tourbillons et tournoyer les trombes marines; un quatrième déchaîne la tempête, et ainsi des autres.

Ces démons, dans la croyance populaire, hantent par obsession et par possession. Qu'il y ait des possédés véritables, la chose paraît indubitable dans un pays où l'Évangile n'a pas encore émancipé les âmes de la cruelle tyrannie du prince de ce monde. Toutefois, il s'en faut de beaucoup que tous ceux, toutes celles surtout, qui se disent possédés, le soient en réalité. Les phénomènes extraordinaires, observés chez certaines personnes, tiennent simplement, en règle générale, à des états maladifs, névroses de toute nature et de tout nom, liées souvent à des excitations très vives de l'imagination.

Comme corrélatif de la possession, on trouve, dans les croyances indigènes, l'exorcisme. Chaque possédé d'un esprit particulier a son *Mganga*, dont les charmes et les enchantements sont mis en œuvre, avec tout un appareil de rites et de cérémonies magiques, pour conjurer l'intrus. Il serait trop long de décrire ici les diverses phases et les différentes formes de l'exorcisme. Les adjurations ont lieu d'ordinaire après immolation d'une chèvre ou d'un autre animal, pour rendre l'esprit complaisant. Elles sont accompagnées des batteries de danses de plusieurs tambours, au fracas étourdissant, tandis que, autour de la tête du patient, le *mganga* meut en divers sens une queue noire, pour « agiter l'esprit » « *koupounga pepo* », le mettre en mouvement et finalement le congédier. Ce qui prouve que ces états ne sont pas de vraies possessions, c'est qu'il n'est pas rare que l'art du mganga produise l'effet voulu.

On le voit, les « Pepo » dont il s'agit ici sont les démons, les « *Pepo mbaya* ». Mais le mot Pepo seul n'a point essentiellement la signification d'esprit mauvais. Sous l'épithète « mbaya » ou un complément de phrase qui lui donne ce sens, il indique sans distinction une catégorie d'esprits supérieurs à l'âme humaine. Une autre expression dérivant de celle-là « *Peponi* » justifie cette interprétation. Ce terme signifie, en effet, le paradis, la région heureuse des esprits, laquelle n'est ni le domaine, ni le séjour des démons ou esprits méchants. Voilà, ce me semble, ce qui, dans les croyances des indigènes du Zanguebar, se rattache au dogme chrétien de l'existence et de la nature des anges.

Le *Mzimou*, ai-je dit, paraît appartenir à une autre catégorie d'esprits : ce serait l'âme d'un défunt. Tous ne sont pas de cet avis, il faut le reconnaître. A la suite des docteurs Steere et Krapf, beaucoup n'en font qu'un mauvais génie, un démon. C'est peut-être une assimilation hâtive, qu'un examen plus réfléchi condamnerait.

Et d'abord, autres sont les sentiments inspirés par le Mzimou, autres ceux qu'excite le « *Pepo mbaya* ». Celui-ci est craint; il est haï; on fait tout pour le conjurer et se soustraire à ses influences. Le Mzimou, au contraire, est respecté, invoqué et reçoit un culte; on reprend sévèrement et l'on malmène ceux qui le traitent de démon, ou simplement le dédaignent. On recherche ses bonnes grâces; on redoute ses mécontentements, et des offrandes spéciales doivent apaiser ses colères. Ses fidèles, jaloux de sa protection, la sollicitent pour le succès de leurs bons ou de leurs mauvais desseins. On l'intéresse à la vie domestique. Il est initié aux querelles et aux rivalités, aux vengeances et aux représailles tramées contre un ennemi. Il doit veiller sur les familles, être une puissance tutélaire du village près duquel on lui a dressé la modeste case où on l'honore. Mais, du reste, ce n'est pas son unique habitat. Il hante aussi les grands arbres, les sombres forêts, les cavernes, les solitudes mornes et désolées. On l'invoque sur la tombe d'un grand chef, d'un *mganga* célèbre dont il porte le nom : preuve nouvelle que ce Mzimou n'est souvent que l'âme d'un défunt illustre, dont la région garde un souvenir de terreur ou d'admiration.

Voici un trait qui paraît l'établir encore : Kingarou, le roi nègre de Mandera, étant venu à Zanzibar, avait reçu un chapelet et se l'était passé au cou. Un Père s'avisa de lui dire :

« Que penses-tu faire de ce chapelet, le garderas-tu? »

— « Sans doute, répondit-il, je le garderai précieusement, puisque c'est un objet qui sert à prier Dieu ».

— « Mais après ta mort, que deviendra-t-il ? »

— « Il reviendra à mon fils, et mon *mzimou* passant dans ce chapelet, ce sera pour lui un objet vénéré ».

— « Qu'est-ce que tu entends par ton mzimou ? »

— « Mon *mzimou*, c'est mon âme, et à ma mort, elle entrera dans ce chapelet. »

Le langage corrobore cette affirmation. Sans entrer dans de trop longues considérations philologiques, disons seulement que l'expression « *Mzimou Wangou* » veut dire : mon *âme*; que « *Kouzimou* » signifie la région des âmes séparées des corps.

Ainsi, on le voit, le culte du *Mzimou* s'assimile assez bien à ce que l'antiquité nous présente des devoirs rendus aux âmes des morts, honorées sous le nom de *Mânes*. Comme ces *Mânes* antiques, il y en a de bons et de méchants. Nous avons vu, en effet, qu'on les invoque pour des entreprises criminelles auxquelles ils sont susceptibles de s'associer en les protégeant. Si on les confond quelquefois avec les démons, cela prouve simplement une absence de notions assez précises chez un grand nombre ; ce qui, du reste, n'infirme nullement l'assimilation que nous faisons des *Mzimou* avec les *Mânes*. Les divinités infernales, ou démons,étaient souvent appelées mânes, dans le langage des anciens. Mais assez de cette longue et peut-être téméraire digression.

(*A suivre.*)

LE PREMIER MISSIONNAIRE DU JAPON AU XIXme SIÈCLE

Par Mgr FORCADE, archevêque d'Aix

IX

Arrivée a Nagasaki. — Insolence des officiers japonais. — Départ pour la Corée.

(Suite 1)

— « Vous n'avez pas raison de vous irriter, dit l'envoyé japonais à l'amiral Cécille ; la note donnée ne vous était pas destinée, mais c'était seulement pour l'interprète, afin qu'il en prît connaissance. Certainement que le gouverneur n'a pas eu l'intention de vous traiter avec mépris ; et, s'il vous a offensé, ce ne peut être que par ignorance. »

— « Je ne puis pas le croire ; car vous autres Japonais, vous êtes des hommes civilisés, et quand vous insultez, vous savez ce que vous faites. Le gouverneur, du reste, ne peut ignorer qui je suis, puisque je l'ai fait connaître par écrit avant mon mouillage. Encore une fois, je ne suis pas un patron de barque, mais un contre-amiral ; je suis d'un rang au moins égal et même supérieur à votre gouverneur, car j'ai le rang d'un préfet de province. »

— « Dans tout ce que vous dites, il y a plusieurs choses qui sont raisonnables. Nous savons bien que vous êtes d'un rang élevé, et qu'il n'est point encore venu ici un officier si haut placé. »

— « Voici une lettre pour le gouverneur de Nagasaki ; elle est en français, parce qu'on n'a point eu le temps de la traduire en chinois : mais, puisque hier on a bien pu m'écrire en français, on trouvera sans doute à qui s'adresser pour en avoir la traduction. Dans cette lettre, je rends compte au gouverneur de la manière dont on a traité dans un des ports de l'Empire un baleinier français que la tempête avait forcé à s'y réfugier ; je le prie de faire connaître à l'Empereur ce qui s'est passé dans cette occasion, et de recommander à la bienveillance de Sa Majesté les Français naufragés que la tempête jetterait à l'avenir sur les côtes du Japon. »

— « Nous remettrons fidèlement votre lettre au gouverneur. »

— « Je désirerais qu'il m'en accusât réception, et qu'il me fît connaître la suite qu'il se proposera de donner à mes demandes. »

— « Le gouverneur vous répondra certainement ; mais la réponse ne pourra peut-être pas être donnée aujourd'hui. »

— « Si je puis espérer d'avoir cette réponse demain dans la journée, je l'attendrai. »

— « Et si vous ne la receviez pas demain dans la journée, qu'en résulterait-il ? »

— « Il en résultera qu'à la grave inconvenance déjà commise à mon égard, je verrais s'y joindre beaucoup de mauvaise volonté. »

— « Si le gouverneur peut décider par lui-même ce que vous demandez, la réponse ne tardera pas ; mais s'il est obligé d'en référer au ministre d'État, il faudra bien attendre quelque temps, puisque nous sommes à trois cent soixante lieues de la capitale. »

— « Vous m'avez mal compris ; je sais fort bien que ce je demande dans ma lettre est au-dessus de la compétence du gouverneur de Nagasaki. Tout ce que je puis attendre de lui, c'est qu'il veuille transmettre ma requête à l'Empereur ; et que dès à présent il me donne, avec un simple *récépissé* de ma lettre, l'assurance qu'il fera suite à ma communication. Pour cela, il ne faut pas longte

— « Nous en référerons au gouverneur. »

— « Si je pars demain matin, puis-je compter sur le pilote que je vous ai demandé ? »

— « C'est une chose que nous ne pouvons décider par nous-mêmes ; nous rendrons compte de cette demande au gouverneur, et nous penserons qu'il y acquiescera. »

La fière députation se retira là-dessus, l'air très peu flatté de la manière dont on venait de répondre aujourd'hui à toutes ses insolences. Depuis longtemps on ne voit ici que des Hollandais en fait d'Européens ; et devant les Japonais, ils sont, dit-on, si *petits garçons!*

Il ne paraît pas toutefois que le gouverneur de Nagasaki ait été fort effrayé des paroles de l'amiral ; car, au lieu de lui envoyer faire des excuses, ou de chercher du moins

(1) Voir les *Missions catholiques* des 24 avril, 1er, 8, 22, 29 mai, 5, 12, 26 juin, 3, 10, 17, 24, 31 juillet, 7, 14, 21, 28 août et 18 septembre.

à réparer, d'une manière quelconque, les inconvenances déjà commises, il se hâta d'en commettre une nouvelle, en envoyant vers deux heures de l'après-midi quelques gens de bas étage, des douaniers sans doute, demander à l'amiral la permission de faire la visite des deux corvettes, et la personne d'Augustin pour leur servir d'interprète dans cette excursion. C'était se moquer du monde, autant qu'il est possible, après la manière dont avait été reçu l'ordre insolent cité plus haut. Aussi l'amiral fit-il défendre à ces hommes de se rendre même à bord de ses deux corvettes.

— « Nos lois exigent que nous les visitions, » répondirent-ils.

« Les nôtres, leur fit dire l'amiral, exigent autre chose. » Et il les fit congédier.

Cette dernière histoire parut faire un peu plus d'impression. Ce qu'il y a de certain, c'est que non seulement on n'osa point aller faire la visite des corvettes, mais que, peu de temps après, on nous apporta assez poliment de l'eau et quelques légumes. On ajouta même que si l'on avait besoin d'autres choses, on n'avait qu'à parler. L'amiral fit demander le prix des choses apportées, et dire qu'il n'avait besoin de rien en sus. Les gens se re irèrent, affirmant que ce qui avait été apporté, n'était pas vendu, mais donné, et, comme on insistait pour payer, ils dirent qu'ils ne pouvaient rien accepter, et que tout ce qu'ils pouvaient faire était d'en référer au gouverneur. Ils ne reparurent plus à bord de la journée.

Peu de temps après le dîner, en plein jour et bien avant sept heures du soir, heure à laquelle, selon les ordres du gouverneur, tous les canots doivent être hissés, le lieutenant de la frégate ayant eu l'audace d'en faire le tour dans sa yole pour en examiner l'état extérieur, tous les bateaux armés des environs se mettent à l'instant en mouvement, lui donnant la chasse et le forcent de rallier au plus vite. Il avait un quelque peu dépassé, dit-on, la limite déterminée. Quoi qu'il en soit, on supporte sans mot dire cette nouvelle insulte.

Toute la nuit, de petits bateaux viennent, avec une inconcevable insolence, faire la ronde à toucher la frégate. Les officiers étaient exaspérés; ils auraient bien voulu qu'on leur permît de faire feu sur cette *canaille*. L'un d'eux, par une inspiration digne de Lobau d'illustre mémoire, rabattait ses prétentions à laver au moins une bonne fois la face de ces drôles, en faisant jouer sur eux les pompes à incendies. Mais l'amiral, quoique sentant les choses plus vivement que personne, ne voulut permettre aucune démonstration. *Il espère bien, je crois, s'en dédommager plus tard.*

31 juillet. — Dès que le jour paraît, les gabiers montent dans les hunes et sur les vergues, on vire au cabestan, on commence l'appareillage. En ce moment quelques coups de canon se font entendre; ils partent de différents forts. Plus d'un cœur bondit en entendant ce tonnerre; car, depuis les officiers jusqu'aux simples matelots, tout le monde à bord brûlait d'envie de se battre; on voulait apprendre la politesse à ces insolents Japonais. Malheureusement pour nos braves, ce n'était rien du tout. Un bateau, nous accostant à l'instant, vint nous prévenir que cette décharge d'artillerie n'était qu'à poudre, et que c'était tout simplement parce que le bâtiment hollandais, qui vient annuellement pour le commerce, paraissait en vue.

On ajouta foi alors à cette explication; mais était-elle vraie? j'en doute. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en nous retirant par la route même que devait suivre ce navire, non seulement nous ne nous croisâmes pas avec lui, mais nous ne le vîmes même point. Ce même bateau annonçait, en même temps, que la demande ou plutôt le *récépissé* du gouverneur de Nagasaki allait immédiatement arriver. On priait donc l'amiral d'attendre quelques instants. L'amiral attendit en effet quelque peu; mais, ne voyant rien paraître et se croyant joué, il fit lever l'ancre et partit. Il se passa parfaitement du pilote qu'on ne daigna pas lui envoyer, et nous sortîmes très heureusement.

Il paraît qu'on n'avait pas prévu à terre ce départ précipité, et qu'en le voyant se réaliser, on finit par concevoir quelques inquiétudes. Au moment où nous sortions de la rade, un nouveau bateau dépêché vers nous, nous accoste en toute hâte, et les hommes qui le montent, viennent, les oreilles très basses, prier l'amiral d'attendre encore un peu la réponse du gouverneur qu'on ne peut tarder de lui apporter. Ils donnent pour excuse du retard qu'il a fallu faire traduire la lettre du français en hollandais, et du hollandais en japonais, ce qui a demandé beaucoup de temps. Ils ajoutent que des légumes seront envoyés par la même occasion. L'amiral leur fait dire qu'on a expliqué, dès hier matin, qu'il n'était pas question d'une réponse, mais d'un simple *récépissé*, ce qui pouvait toujours se faire facilement et promptement; qu'il n'a pas besoin de leurs légumes, et que, le vent étant bon, il se hâte d'en profiter; sur ce, on les congédie.

Ils parurent terrifiés, et, revenant sans cesse à la charge, ils avaient beaucoup de peine à se décider à quitter le bord. Il fallut bien pourtant qu'ils en prissent leur parti.

Cette rade de Nagasaki que nous venons de quitter, est parsemée de jolies petites îles, entourée de montagnes boisées et de champs cultivés, elle offre à l'œil un charmant aspect; depuis mon passage à Rio-Janeiro, je ne me rappelle pas avoir rien vu de si beau. Nos marins la jugent d'un facile accès, sûre et de tous points excellente. Le port où nous ne sommes pas entrés, mais que l'on voyait de notre mouillage, paraît un grand et magnifique port. Au fond de ce port, s'étend agréablement, au pied des collines, la ville de Nagasaki qui, du reste, a peu de profondeur et ne semble pas très grande. Un peu en avant de la cité, sur le fameux îlot de *Décima*, la factorerie hollandaise s'élève triste et sombre comme une prison, et en effet elle n'est pas autre chose. — Ces lieux pourraient être puissamment fortifiés; mais actuellement, quoiqu'ils soient couverts de batteries de canons, le tout est, dit-on, si mal entendu que la place n'offre rien de bien redoutable. L'amiral, avec ses trois bâtiments, ne demandait que deux heures de temps pour prendre ou démolir tous les forts, et réduire la ville. Les officiers, bien entendu, allaient encore plus vite en besogne.

D'autres pensées m'occupaient alors, et mes yeux toujours errants sur la plage, cherchaient vainement à découvrir quelques dernières traces de la florissante église de *Nagasaki*.

Parmi toutes ces collines, quelle est la *montagne sainte* arrosée du sang de tant de martyrs ? Où était la prison des confesseurs, la maison de la Prière, la maison des Pères, la maison de l'évêque du Japon ? Hélas ! qui peut me les montrer, qui peut m'en parler aujourd'hui ! Des yeux meilleurs que les miens m'assurent qu'à une des extrémités de la rade, on voit comme un vieux cimetière tout couvert de croix. Si l'on ne s'est pas trompé, là gisent sans aucun doute les reliques de beaucoup de saints : et le respect qu'en ces contrées on a pour les tombeaux, aura sauvé jusqu'à ceux-ci ! Oh ! quand nous sera-t-il donné d'aller prier sur ces tombes, et d'espérer qu'au milieu d'elles nous trouverons la nôtre !

Inutile de dire que je n'ai rien pu apprendre des Japonais que j'ai vus chez l'amiral, on ne parlait que d'affaires, et la manière dont les choses se passaient, ne favorisaient aucunement les causeries intimes. Eussé-je pu parvenir à quelque tête-à-tête, c'eût été peine perdue et de plus imprudence que d'adresser de prime abord des questions de ce genre : on ne me connaissait déjà que trop bien ! Dès le jour de notre arrivée, alors que nous changions de mouillage, les Japonais venus à bord avec le soi-disant capitaine du port, paraissaient fort étonnés de m'entendre parler tant bien que mal avec eux. Ils ne tardèrent pas à me demander mon nom et je ne crus pas, après quelque hésitation, pouvoir me dispenser de le leur donner. Ils ne l'eurent pas plutôt entendu que, se faisant signe des yeux et me montrant même du doigt, ils avaient l'air de se dire : « Ah ! le voilà le drôle ! »

A quelques instants de là, ils dirent à Augustin : « Vous autres, vous êtes venus ici ; mais il en reste encore un à Nafa. »

Les voyant si bien informés : « *Lieou-Kieou,* leur demandai-je, est-il une dépendance du Japon ? »

Plusieurs voix me répondirent à l'instant : « Oui, oui. »

Il y a longtemps, du reste, que je n'ai plus de doute à cet égard. Les bruits répandus précédemment à Batavia et ailleurs par les Hollandais, n'étaient donc pas sans fondement (1). Je suis très porté à croire qu'en effet messieurs les Japonais ont voulu mettre le grappin sur moi ; mais mes pauvres Oukiniens, dans la crainte d'une vengeance française, auront adressé tant et de si belles supplications, auront dit qu'ils me gardaient si bien, et que je devais si tôt m'en aller, etc..., qu'on aura renoncé à m'arracher de leurs mains. Qu'arrivera-t-il quand on me verra retourner à mon poste, et dans les conditions obtenues par l'amiral ? Je n'en sais rien. A la Providence ! Tout ce que je puis dire avec vérité, c'est que je ne crains point du tout, mais que je souhaiterais plutôt, pour beaucoup de raisons, ma transportation au Japon.

J'ai peine à quitter mes chers Japonais. Ce sont généralement de beaux hommes à figure intelligente, aux manières distinguées. Ils sont entre eux d'une politesse exquise, mais vis-à-vis de l'étranger d'une fierté qui va souvent jusqu'à l'insolence. Leur vêtement est assez semblable à celui des habitants d'Oukinia ; c'est une espèce de robe de chambre qui ne se boutonne pas, mais se croise sur la poitrine au moyen d'une large ceinture. La chevelure est un peu différente, et ce qui les distingue surtout, c'est un sabre et un poignard ordinairement très beaux qu'ils ont toujours au côté. Les soldats ont des costumes bigarrés, de formes incroyablement bizarres : en Europe on prendrait leur uniforme pour un travestissement de carnaval.

Il paraît qu'en cet aimable Japon, une des peines les plus communes, pour petits délits, pour affaires en police correctionnelle, par exemple, est d'arracher l'œil gauche au coupable. Ce qu'il y a de certain, c'est que, parmi les douaniers et autres qui sont venus à bord, il y en avait plus d'un qui avait cet œil non point crevé mais arraché. Je me rappelle qu'on en a compté jusqu'à huit d'un coup ; et il n'est pas présumable que ce soit simplement la suite d'accidents ordinaires. Ceci, du reste, n'a pas de quoi surprendre ceux qui ont lu l'histoire des persécutions du Japon ou qui ont entendu tant soit peu parler de sa législation actuelle. Il ne faut pas s'en permettre bien long pour qu'on vous prie galamment de vous fendre vous-même le ventre en deux, en quatre ou en six à votre choix, pourvu que mort s'ensuive ; et c'est incontestablement une opération encore plus désagréable que celle de l'extirpation d'un œil.

(*A suivre*).

(1) L'amiral Cécille avait appris à Batavia que le gouvernement japonais voulait absolument ma tête et avait insisté auprès du roitelet de Lieou-Kieou pour que je lui fusse livré. Mais le résident hollandais à Décima serait parvenu à le dissuader de cette entreprise.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

ÉDITION ALLEMANDE

2e trimestre 1885.

Pour l'Œuvre	433 10
Pour les missions de Chine (à Mgr Chausse)	710 30
Pour les missions du Japon	14 80
Pour les missions du Tong-King (à Mgr Puginier)	462 85
Pour les missions de Syrie	3 75
Pour les missions du Bengale occidental	3 75
Pour les missions du Cambodge	6 25
Pour les missions de Ceylan	7 50
Pour les missions de Bornéo	108 85
Pour les missions d'Afrique	215
Pour les Sœurs de Saint-Joseph au Caire	3 75
Pour les missions des PP. Jésuites au Haut-Zambèze	351 30
Pour les missions du Niger	5
Pour la mission de Zanzibar	37 50
Pour le R. P. Zimmermann, missionnaire à la Côte des Esclaves	124 80
Pour les missions du Dahomey	62
Pour la mission du Tanganyka	25
Pour la subsistance d'enfants païens (Mgr Van Camelbeke)	1.456 05
Pour le rachat et le baptême d'enfants païens sous les noms de Agnès, Anne, Joseph, Jean, Catherine, Marie, François, François-Xavier, Joseph-Fidèle-Jean, Antoine, Philomène, Lidwine, Léon, Aloyse, Antoine, Marie-Anne, Thérèse, Hermann, Catherine, Gustave, Maximilien (pour le Chan-Tong méridional)	764 75
Pour le rachat d'enfants nègres (Bagamoyo)	820 50
Pour le rachat et baptême d'enfants nègres sous les noms de Agnès, Guillaume et Jean (Bagamoyo)	64

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



M. PINABEL, des Missions Étrangères de Paris, missionnaire au Tong-King occidental, mort le 3 juillet (Voir page 478).

LES
VICTIMES DE LA PERSÉCUTION
DANS LA
COCHINCHINE ORIENTALE

Les nouvelles les plus désolantes continuent à nous parvenir de la Cochinchine orientale. Cette mission noyée dans le sang de vingt-quatre mille de ses enfants, qui a vu piller et incendier ses trois cents églises ou chapelles, ses vingt orphelinats, ses douze couvents de religieuses, ne peut donner, au milieu de ses ruines, aucun secours aux néophytes qui ont survécu à tant de désastres. L'évêque, les missionnaires, implorent la charité de nos lecteurs et, dans ces malheurs exceptionnels, nous ne saurions ne pas nous faire l'écho de leurs supplications. Déjà, il y a sept ans, au moment de la grande famine qui a désolé les Indes, nous avons pu, grâce à la générosité de nos bienfaiteurs, envoyer dans ces pays éprouvés des sommes relativement considérables et, comme le dit saint Paul, faire la vérité par la charité. Aujourd'hui, nous l'espérons, nous aurons les mêmes consolations et ces infortunés, victimes de leur foi et de leur amour pour la France, béniront le nom de chacun de leurs bienfaiteurs. Déjà la liste des dons qui termine cette livraison montre que les cœurs ont été touchés par tant de malheurs; puissent ces exemples être suivis et dans une sainte émulation l'obole du pauvre se mêler abondante à l'offrande du riche!

L'extrait suivant d'une lettre d'un missionnaire de Cochinchine réfugié à Saïgon montre l'état de détresse dans lequel se trouvent les survivants de la persécution.

J'ai assisté hier à un spectacle navrant : mille de nos chrétiens sont arrivés à Saïgon sur le *Marie*, vapeur de commerce allemand, loué par Mgr Van Camelbeke. Ils ont fait un trajet de deux à trois jours presque sans prendre de nourriture, car la cuisine du bateau ne pouvait faire cuire du riz que pour cent de ces infortunés. Aussi sont-ils parvenus à Saïgon presque mourants. Le Père Vivien qui les accompagnait saute à terre et, à minuit, va au Séminaire, à la Sainte Enfance, demander de faire cuire tout le riz disponible, puis il court dévaliser toutes les boulangeries et trouve de suite près de cent petits pains.

Vers deux heures il vient faire la distribution. Ces malheureux se précipitent sur la nourriture et on est forcé de les obliger à manger peu à la fois. A huit heures on partage de nouveau cinq cents pains d'une livre.

Vers neuf heures s'opère le débarquement sur le quai de Saïgon. J'ai pu alors savourer à loisir toutes les douleurs à la fois. Ces chrétiens que je connaissais étaient là pressés les uns contre les autres, mornes, abattus, ahuris. Les mères serraient leurs enfants sur leur sein. Quel spectacle! Mgr Colombert, quoique malade, s'était transporté au débarcadère et dès la veille avait invité les missionnaires, les prêtres indigènes des environs à venir prendre eux-mêmes cent à deux cents chrétiens chacun pour leur donner, au moins pendant deux ou trois jours, le riz indispensable et un abri. Des Français, des Annamites discouraient sur le débarcadère, émus, indignés de toutes ces horreurs, inouïes encore dans les annales de l'Église. Bientôt arriveront les autres victimes.

Des dons particuliers ont afflué. Sur un seul mot de Mgr Colombert, les mille chrétiens du premier convoi ont été enlevés comme par enchantement et placés dans les familles chrétiennes; mais, hélas! combien de temps nos pauvres néophytes pourront-ils s'imposer de si lourds sacrifices. Donnez donc, donnez donc beaucoup, ayez pitié de nous, car nos chrétiens survivants soit qu'ils demeurent sur la plage de Quin-hon, soit qu'ils émigrent à Saïgon, ne pourront de longtemps pourvoir à leur subsistance....

CIMBÉBASIE

Dans notre numéro du 4 septembre, nous avons annoncé les épreuves qu'a eu à supporter la préfecture apostolique de la Cimbébasie. Voici les détails d'un événement qui, sans la charité chrétienne, retarderait les progrès de l'Evangile dans cette vaste contrée du continent africain.

Lettre du R. P. Lecomte, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, a M. le curé et a MM. les vicaires de Mortagne.

Détails sur les événements qui ont amené la ruine de la station de Saint-Michel d'Oukouanyama.

Huilla, 27 juillet 1885.

J'hésite à commencer cette lettre, car ma main tremble de faiblesse, et je ne sais si j'arriverai au bout. Je suis rentré à Huilla assez souffrant. Mais ce n'est pas de moi que je veux vous parler, mais de la ruine de notre mission.

La mort des deux Pères des Amboellas m'avait appelé dans cette contrée, qui n'avait plus pour missionnaires que deux Frères malades. J'y suis resté plus de deux mois, attendant avec impatience un remplaçant qui me permît de rentrer dans ma chère mission d'Oukouanyama. Ce remplaçant n'arrivant pas, je dépêche un courrier. Il me revient hors de lui.

« C'est fini, s'écrie-t-il, tout est perdu! la Mission de Saint-Michel n'existe plus ; on a tout tué, Pères, Frères, enfants, on a tout pillé, tout volé, et Nambadi est mort. »

Vous devinez le coup qui me frappa au cœur.

J'aimais cette œuvre, je la regardais comme le centre de toutes nos missions futures de l'Ovampo. Il y a là 80.000 âmes à évangéliser ; j'allais me mettre au travail avec ardeur, quand tout à coup s'écroule l'échafaudage de mes espérances, et je ne trouve plus que des ruines. Mon Dieu, c'est une bien grande épreuve que vous nous envoyez ; puisse-t-elle être le gage de vos bénédictions !

Cependant, les nouvelles que j'avais reçues ne me paraissaient pas suffisamment certaines, et je ne pouvais rester plus longtemps sous le poids d'une aussi cruelle incertitude. J'étais malade, mais peu importe ; je saute sur mon bœuf, et je pars pour Humbé où je vais tout savoir. J'arrive au bout de huit jours de voyage, et j'entends le récit détaillé de la catastrophe.

Sachant qu'un commerçant anglais, M. Jordan, devait partir, le roi Nambadi alla la veille lui faire visite : c'était le 1er juin. Il but chez lui de la bière que partagea aussi le Fr. Gérald qui se trouva là par occasion.

Il était alors quatre heures du soir. En sortant de chez M. Jordan, le roi se rendit dans une *libatta* (hutte) voisine, pour boire du *macao*, boisson du pays. Puis il rentre à son palais, en disant à son frère Kihépo :

« Allons vite, car je sens des coliques épouvantables. »

Il se couche sans forces et demande le F. Lucius pour lui apporter des remèdes, mais le bon Frère, quelque tentative qu'il fît, ne put jamais entrer au palais royal. Les uns lui disaient : « Le roi dort en ce moment » ; d'autres : « Il n'est pas chez lui, » etc. Le fait est que le pauvre roi mourut au bout de deux jours.

L'opinion générale est qu'il a été empoisonné; on était fatigué de son gouvernement despotique. Aussitôt après sa mort, l'héritier légitime, son neveu, un jeune homme de quinze ans, du nom d'Hélouyou, s'installe roi et vient faire sa visite à la mission ; ensuite il s'en va à six lieues de là pour la cérémonie de l'intronisation, et attend que le peuple vienne le chercher.

Jusque-là tout allait bien, mais cela ne devait pas durer longtemps. Auprès de la mission, demeure un commerçant anglais, M. Sabbati. Le 6 juin, les Noirs, profitant de l'interrègne, s'avisent d'aller voler les bœufs de ce dernier. Alors il commence à faire feu sur eux. Ce fut le signal de la lutte.

Dans le même temps les pillards courent à la mission, renversent la pharmacie, brisent l'harmonium et volent ce qu'ils peuvent emporter. Au premier bruit, le F. Lucius s'était dirigé du côté où l'on avait fait feu, ne sachant ce que c'était. Il ne tarde pas à tomber frappé d'une balle. Le P. Delpuech va pareillement aux informations, il est tué de même. Tous deux étaient allés sans s'en douter au milieu du danger.

Grâce à Dieu, ce sont, parmi les membres de la mission, les seules victimes. Le F. Gérald, que l'on croyait aussi massacré, a échappé à la mort. Ce Frère était resté

tranquillement dans sa cuisine. On vient lui dire de fuir, il n'en a pas le temps. Les émeutiers arrivent et lui enlèvent tous ses vêtements à l'exception d'une chaussette, mais ils ne lui font aucun mal. Le pauvre Frère s'enfuit dans cet état, puis il se cache dans un bois jusqu'à la nuit. Alors il cherche à revenir vers la maison de l'Anglais et, en route il rencontre notre domestique qui lui donne une chemise ; des indigènes lui rendent ses souliers.

Le nouveau roi Hayoulou était de retour. Au matin, le F. Gérald se rend chez lui. Le roi le reçoit avec grande commisération, lui donne des habits, lui témoigne sa douleur de tout ce qui est arrivé, et l'assure que tout à été fait contre ses intentions, ce qui est certain.

La moitié de nos enfants s'étaient réfugiés auprès de lui ; les autres avaient été repris par des parents et amis, ou volés par des indigènes comme esclaves, mais aucun n'a été tué. Le roi prêta un cheval au Frère, et celui-ci partit pour Humbé, avec les enfants présents, au nombre de dix. Ils eurent beaucoup de misères dans le voyage, furent trois jours sans manger ; mais n'importe : les plus petits, il y en avait qui n'avaient pas huit ans, marchèrent jusqu'au bout, et firent ainsi vingt-cinq lieues, et ceux que je croyais morts, vinrent à ma rencontre tout joyeux à mon retour à Humbé. Quelques jours après, arriva un autre enfant qui s'était échappé d'entre les mains de ceux qui voulaient le garder comme esclave.

Voilà le récit fidèle des événements d'Oukouanyama : on a tué deux missionnaires ; pour quel motif? Pour aucun ; c'était une révolution, et dans une révolution il y a toujours des morts. Cependant ces chers confrères, s'ils fussent restés tranquillement chez eux, au lieu de venir travailler à la conversion des Noirs, n'auraient pas été massacrés ; ils sont venus en Afrique par leur volonté libre ; ils ont renoncé librement à leur santé et à leur vie, ils ont donc part au mérite des martyrs. Mourir en Afrique ou emporté par une fièvre, ou piqué par un serpent, ou épuisé par de longues années de travaux, ou massacré dans une révolution, qu'est-ce autre chose sinon être martyr?

Outre ces morts, on a tout pillé dans la mission ; les pertes sont évaluées à plus de 15,000 fr. Il ne reste absolument rien : chapelle, bibliothèque, cuisine, lingerie, magasin, tout est dévalisé ; on a coupé les ornements d'église en lambeaux pour se les mettre autour du front, etc. On m'a volé divers objets auxquels je tenais beaucoup, surtout ma croix de missionnaire reçue à la Profession. La dernière joie du missionnaire est de mourir la tenant entre ses mains. Je n'aurai pas cette consolation.

Maintenant que faire ? reconstituer la chapelle et le mobilier. Je ne sais comment nous trouverons ces 15,000 francs. Je compte que l'on aura pitié de nous et que l'on viendra à notre secours ; nous attendons cela avec impatience pour rentrer dans l'Ovampo par une porte ou par une autre. Les âmes chrétiennes nous procureront les moyens de commencer de suite une nouvelle mission dans quelqu'un des Etats de cette vaste contrée. De nouvelles vocations surgiront, pour remplacer les morts. Plaise au ciel qu'il en soit encore ainsi, et que la pauvre mission de l'Ovampo voie arriver en grand nombre des ouvriers évangéliques!

MÉLANÉSIE & MICRONÉSIE

Dieu, dans sa miséricorde, a placé l'espérance à côté de la douleur. Aussi au milieu des tristesses causées à l'Église par les événements de l'Extrême-Orient, remercions-nous la Providence des consolations que nous promet la laborieuse mission de la Mélanésie et Micronésie. Comme nos lecteurs le verront, l'heure de la grâce semble avoir sonné pour ces peuplades hier encore antropophages et qui accueillent aujourd'hui avec tant d'empressement les porteurs de la bonne nouvelle.

Lettre du R. P. Henri Verius, missionnaire du Sacré-Cœur d'Issoudun.

Première installation dans la Nouvelle-Guinée.

Ile Jule, le 7 juillet 1885.

Comme autrefois d'Albertis, le fameux explorateur de la Nouvelle-Guinée, notre petite Société peut s'écrier : « *Je suis enfin en Nouvelle-Guinée, et avec la grâce de Dieu j'y resterai.* » Oui, nous sommes enfin en Nouvelle-Guinée, mais ce n'est que par une suite de vrais prodiges, dans lesquels on ne peut se refuser à voir clairement la main de Dieu.

Depuis longtemps, le R. P. Navarre cherchait le moyen de se rendre en Nouvelle-Guinée. Mais le démon le sut et il nous le fit bien comprendre, et c'est une chose assez curieuse que de confronter en cela notre mission avec celle de saint François-Xavier. Un jour que ce grand saint voulait aller de Ternate chez les sauvages du détroit de la Sonde, l'enfer irrité lui fit refuser les bateaux et en vint jusqu'à faire publier une loi par laquelle le gouverneur défendait aux navires portugais de transporter des passagers chez les Maures ; saint François ne se laissa pas intimider, il fit tant et si bien qu'il arriva et fut parfaitement reçu de ceux qu'on voulait lui représenter comme des cannibales.

C'est mot pour mot ce qui vient d'arriver au R. Navarre à propos de la Nouvelle-Guinée. On se plut tout d'abord à nous détourner sous prétexte de santé, puis parce que les sauvages étaient les plus cruels du monde ; enfin défense fut faite, par une loi, de passer en

Nouvelle Guinée. Pour de l'or, on s'offrit pourtant à nous transporter: mais nous ne sommes pas riches, et l'enfer crut un moment triompher. Cependant, quand le bon Dieu veut une chose, elle arrive. On fit exception à la loi pour les missionnaires. Mais les bateaux ne pouvaient pas partir. Il nous eût fallu en avoir un, propriété de la mission. Impossible, nous étions trop pauvres. Un dimanche, après la grand'messe, voici venir le capitaine Moresby, émigré américain, qui est dans ces parages depuis vingt-un ans, et qui a lui-même exploré la côte sud-est de la Nouvelle-Guinée et donné son nom au fameux port si connu depuis quelque temps sous le nom de *Port-Moresby*. Ce bon capitaine, malade à *Cooktown*, entend parler par Mgr Hutchinson de notre embarras. Il apprend notre désir d'aller en Nouvelle-Guinée, et l'impossibilité où nous nous trouvons.

« Je veux témoigner ma reconnaissance aux catholiques qui m'ont soigné, s'écrie-t-il. J'ai conduit les missionnaires protestants à *Port-Moresby*, je prêterai un de mes bateaux aux missionnaires catholiques et les conduirai où ils voudront. »

C'est pour tenir sa promesse que M. Moresby arrivait si juste à point. Jugez s'il fut bien reçu. Le capitaine demanda quelques semaines pour réparer le bateau qu'il voulait nous prêter pour quatre mois. On lui donna tout le temps qu'il voulut.

Enfin, le 18 juin au soir, Moresby nous arrivait tout effrayé: malgré la bonne volonté de M. Douglas, le nouveau gouverneur de Thursday, qui nous avait souhaité mille prospérités du meilleur cœur, malgré nos droits incontestables et l'autorisation donnée par le général Scratchlez, malgré enfin que le missionnaire envoyé par le Souverain Pontife et ses supérieurs n'ait besoin de nulle autre autorisation humaine, on voulait empêcher le départ. Mais le R. P. Navarre tint bon; on donna un écrit à Moresby pour dégager sa responsabilité et l'on résolut de partir le soir même du 19.

Le R. P. Navarre vint m'accompagner jusqu'à bord, avec les deux Frères qu'il me donnait pour compagnons. Trois pauvres petits missionnaires, c'est peu de chose, mais le missionnaire peut tout en celui qui le fortifie!

⁂

Je voudrais maintenant vous faire faire connaissance avec notre bateau et notre personnel. Le *Josh* est une petite barque de cinq ou six tonnes au plus, mais bien pontée et bien armée. En arrivant à bord, nous y voyons sept pauvres sauvages, que Moresby vient de chercher en Australie pour les conduire à sa station de pêche. Nous serons donc déjà en famille pour commencer, je dis en famille, car nous sommes les uns sur les autres, le bateau n'ayant guère plus de huit mètres de long sur trois mètres de large. On se demande, en le voyant, comment on ose affronter les fureurs de la mer avec de pareilles embarcations. De plus, nous avons à bord deux matelots, Moresby lui-même et deux *Majestés*. Les deux Majestés en question sont: l'une, le roi de l'île *Mont-Ernest*, près de laquelle nous allons passer, et le roi de *Moatta*, sur la rivière *Katau*, en Nouvelle-Guinée. Ces deux Majestés sont noires, mais assez convenablement vêtues, elles sont pour le moment au service du capitaine Moresby.

Le roi de *Moatta* se nomme *Maïno*, c'est le fils du *Maïno* qui conduisit d'Albertis sur le *Fly-River*. Ce brave sauvage est dans les meilleures dispositions; il aime le bon Dieu, il désire le baptême et veut brûler toutes ses idoles, dont il est lui-même grand fabricateur.

Enfin, avec toute cette aimable compagnie, nous sortîmes du port le 19 juin, vers dix heures du soir, pour aller jeter l'ancre à la pointe de l'île, y passer la nuit, et le lendemain y prendre le vent pour *Jorke*, station du capitaine *Moresby*. L'Océan était furieux, et, comme jamais nous n'avions encore voyagé sur ces barques de pêche, le mal de mer arriva aussitôt. De plus, la barque étant trop chargée, il fallut transborder une partie du personnel et nos quelques caisses à bord du *Coral-Seca* qui stopait au même endroit. Je fis une visite à M. *Thompson*, capitaine de ce bateau. Il consentit à tout et s'engagea à transporter gratuitement nos valises à *Jorke*, station de Moresby, car là seulement, nous devions prendre le bateau qui nous était destiné.

Vers le soir du 20 juin, la mer devint tellement grosse que nous dûmes ancrer derrière l'*Ile-Double*. Nous en profitâmes pour descendre à terre et faire nos exercices de piété; car, à bord, impossible de lire ou de parler, on ne peut songer qu'à une chose: se tenir ferme aux mâts et aux cordages, sous peine de prendre un bain forcé et de faire une visite aux poissons. La soirée fut belle; après nous être reposés un peu à terre, nous plantâmes une croix dans cette île déserte, nous y fîmes notre lecture spirituelle, notre prière, et, après une courte réfection, nous retournâmes à bord. Le lendemain la mer fut meilleure, le surlendemain aussi, mais la nuit venant, nous étions toujours obligés de chercher un refuge derrière une île quelconque. L'île *Jorke* parut enfin à l'horizon et près d'elle, au mouillage, le « *Gordon* » grosse barque de pêche que le capitaine Moresby a la bonté de mettre pour quatre mois à notre disposition.

Arrivé à *Jorke*, Moresby nous reçut dans son île sauvage, où il avait commandé, exprès pour nous, une cabane toute neuve. Tout allait pour le mieux, mes hommes chargeaient le bois et l'eau avec les bagages, mais le démon revint à la charge.

D'abord Moresby ne pouvait plus nous donner le pilote convenu. Un moment je pris peur, car comment oser exposer la vie de sept hommes sur une mer inconnue et pleine d'écueils? Mais bientôt la sainte Vierge vint à

notre secours. Elle-même nous conduira. Je bénis le bateau, je nomme officiellement devant mes hommes « *Notre-Dame du Sacré-Cœur pilote du* Gordon *pour la Nouvelle-Guinée.* » La confiance revint et il fut décidé que nous partirions quand même. Le pilote manquant, un homme au service de Moresby s'engagea avec nous et tout fut réglé.

Le lendemain, nouvelles difficultés. Je croyais trouver le bateau tout prêt et tout armé. Il n'a point de boussole. Comment faire?... Retourner à *Thursday* pour en acheter une?... Mais pour y aller il m'en faut une. Heureusement arrive un bateau qui en a une de reste et qui nous la cède. Enfin, le 25 juin au matin, après avoir remercié notre brave Moresby, célébré le saint sacrifice de la messe dans notre cabane de paille, nous levâmes l'ancre pour la Nouvelle-Guinée.

*
* *

La journée fut terrible ; juste au moment de traverser deux bancs de coraux, la pluie se mit à tomber, la mer passait par-dessus le bateau et j'eus mille peines à rassurer mes compagnons de voyage et à me tenir cramponné sur l'avant pour examiner la route. Le soir, mouillés jusqu'aux os, nous ancrâmes derrière l'île *Darnley*, dont d'Albertis parle longuement dans son voyage à *Jule-Island*. Nous dressâmes la tente sur le pont pour y passer la nuit, mais tout était mouillé. Impossible de se réchauffer. Pour comble, le vent agissant sur la tente fit chasser le bateau sur son ancre et nous renvoya au large. Il nous fallut une bonne heure pour revenir. Le lendemain, impossible de partir. Mais le 27, vers trois heures du matin, le vent étant favorable, nous levâmes l'ancre pour ne plus la jeter qu'en Nouvelle-Guinée. Nous entrions en pleine mer, plus d'îlots pour s'abriter. il fallait marcher. En avant donc, il n'arrivera que ce que le bon Dieu voudra pour sa gloire !

Toute la journée du 27, la nuit et la journée du 28, nous eûmes la mer la plus affreuse : les vagues étaient deux fois plus hautes que les mâts de notre barque. Par trois fois nous faillîmes tous être balayés. Comme l'on se sent petit dans ces terribles occasions !... Les bons Frères étaient pâles d'effroi, ils me regardaient pour savoir ce qu'ils devaient penser. Enfin, le 23, vers six heures du soir, le ciel s'ouvrit et devint tout à coup serein, du côté de la Nouvelle-Guinée. Une pauvre petite colombe nous avait annoncé la terre ; fatiguée du chemin, elle cherchait à se reposer sur nos voiles. J'en fus touché, tout le monde disait : « C'est de bon augure. »

Vers le soir, au moment où nous ne pensions qu'à prier, le Frère Gasbarra s'écria :

« *La Nouvelle-Guinée !... La Nouvelle-Guinée !...* »

Elle était là, en effet, cette chère Terre Promise. Les larmes nous vinrent aux yeux à tous, larmes de joie et de reconnaissance.

Imaginez si je pus dormir. Je passai une grande partie de la nuit à regarder la Nouvelle-Guinée. Je lui trouvais toutes les qualités imaginables, mais mon premier soin fut de la bénir au nom du Souverain-Pontife.

*
* *

Le lendemain et le surlendemain furent employés à reconnaître les lieux. Nous étions tombés au *cap Possession*. Nous devions donc descendre pour arriver à *Jule-Island*. En louvoyant le long de la côte, nous vîmes deux grands villages. Ayant jeté l'ancre devant l'un d'eux, vite les sauvages vinrent à notre bord avec des *cocos* qu'ils troquèrent pour du tabac. Ils ont déjà au milieu d'eux un catéchiste protestant.

Enfin, le 30 juin au soir, dernier jour du mois du Sacré-Cœur et fête de saint Paul, apôtre des Gentils, nous ancrâmes dans *Hall-Sound*, en face de l'île *Jule* ou *Roro*, but de notre voyage, et où nous devons établir une station qui sera comme la mère de toutes les stations subséquentes de la Nouvelle-Guinée.

Le lendemain, 1er juillet, fut le jour de descente.

Arrivé dans une baie fort jolie qui se trouve au sud de l'île, le capitaine de notre barque me dit :

« Je vois des maisons..., des plantations..., je vois un sauvage, puis deux, puis trois... »

« Arrière donc, lui dis-je et jetez l'ancre au centre de la baie, c'est là que le bon Dieu nous veut. Cette baie sera *Port-Léon*, en perpétuelle mémoire de Sa Sainteté *Léon XIII* qui nous a confié l'évangélisation de la Nouvelle-Guinée, et la colline que voilà sera notre future résidence. »

*
* *

A peine eûmes-nous ancré que les sauvages se montrèrent en foule sur le rivage. Ils sortaient de toutes parts. Je leur fis signe de venir. Aussitôt une vingtaine d'entre eux se précipitèrent dans leurs pirogues qu'ils tenaient cachées, et se dirigèrent vers nous.

C'était plus que n'en voulait notre capitaine ; il eut un peu de frayeur et chargea son revolver. Je défendis aux hommes de tirer sans mon ordre. Les sauvages arrivèrent, bons, presque timides. Je fis monter les plus âgés et leur donnai un peu de galette de mer. Ils ne se firent pas prier, je vous assure. J'avisai alors l'un d'eux qui se nomme *Raouma*, et je lui fis entendre que je voulais descendre dans son île, près de sa maison. Il comprit mes gestes, et fit éclater sa joie d'une manière extraordinaire. Il voulut savoir qui j'étais :

« Missionnaire, » lui répondis-je.

Le pauvre homme prit cela pour mon nom et depuis tout le monde m'appelle : « *Mitsinary* ».

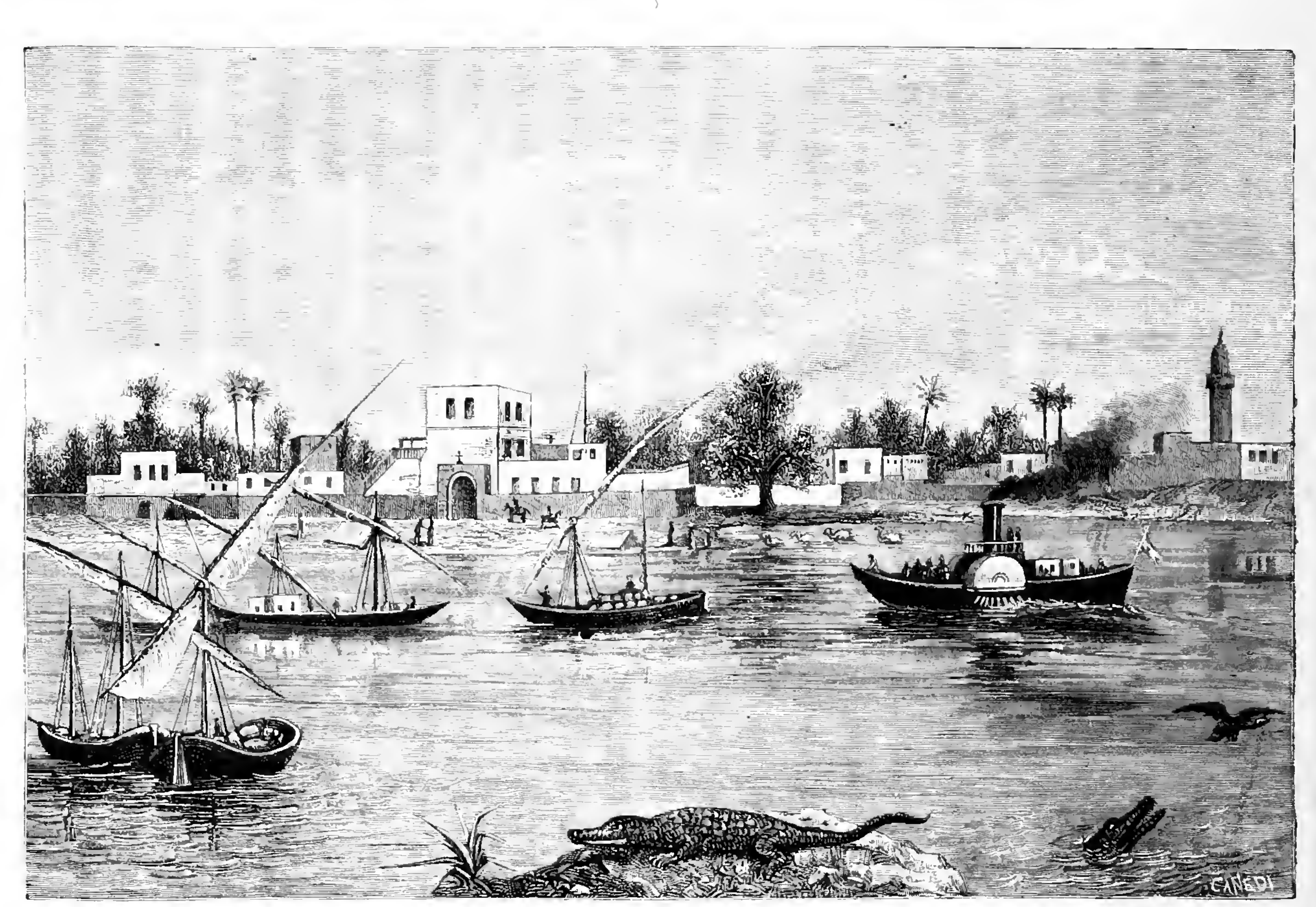
Quand je vis ces pauvres gens en de si bonnes dispositions, je dis au capitaine :

« Battons le fer pendant qu'il est chaud ; suivez-moi avec Frère Nicolas et allons de suite acheter un terrain. »

Je pris le paquet préparé d'avance pour cet achat et nous voilà partis sur une pirogue de sauvage. L'affaire fut conclue en un quart d'heure. *Raouma*, *Colva*, sa femme, toute sa famille et nous, fîmes le tour de la terre que je voulais acquérir, marquant l'espace désiré par de petits tas de pierres. J'étalai ensuite aux pieds de *Raouma* trois chemises, trois couteaux de poche, trois colliers, trois miroirs et deux petites musiques avec un peu de tabac. Puis, lui faisant admirer le tout, je lui fis signe que *cela* était à lui et le terrain *à moi*. Il consentit, et toute sa famille sautait de joie. Nous revînmes à bord pour dîner, et le soir même nous descendîmes à terre pour couper le bois de la cabane.

*
* *

Le lendemain, 2 juillet, jour de la Visitation de Notre-Dame, en moins de quatorze heures, nous arrivâmes à mettre sur pied une cabane couverte d'herbes sèches, de six mètres sur quatre avec deux compartiments. Les sauvages en sont dans l'admiration.



AFRIQUE CENTRALE. — La mission catholique de Berber, d'après une photographie.

Le 4 juillet, jour de saint *Irénée*, martyr, à qui est consacré mon petit autel portatif, j'eus l'immense bonheur de dire la première messe qui ait été célébrée en Nouvelle-Guinée. La cérémonie fut simple, mais bien touchante. Nous avions tapissé de blanc notre pauvre cabane; la bannière du Sacré-Cœur, offerte par les bonnes Sœurs de la Bocca, de Rome, formait le fond de l'autel et l'unique ornement de notre modeste sanctuaire. Le petit autel qui me fut donné à Marseille était monté. Tous ces souvenirs, joints aux circonstances au milieu desquelles nous nous trouvions, nous touchèrent tellement que nos marins eux-mêmes étaient émus...

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Dans leur réunion générale du 14 septembre, les cardinaux de la S. Congrégation de la Propagande, voulant pourvoir au siège vacant de St-André et Édimbourg en Écosse, ont décidé de proposer au Saint-Père comme digne d'être nommé archevêque, Mgr Jean-Guillaume Smith, prêtre de ce diocèse, ancien élève du collège écossais à Rome, camérier secret de Sa Sainteté, qui depuis deux ans administrait le diocèse. Le Saint-Père a approuvé, dans l'audience du 20 septembre, le choix des cardinaux et a nommé archevêque de St-André et Édimbourg Mgr Jean-Guillaume Smith.

— Par décret de la même Sacrée Congrégation daté du 21 septembre, le Souverain Pontife a approuvé les résolutions et décrets des Pères du troisième Concile général de Baltimore dont les actes avaient été soumis à la révision des cardinaux de la Propagande.

— Par bref apostolique, S. S. le Pape Léon XIII vient d'ériger en diocèse le vicariat de Nébraska et a nommé évêque du nouveau siège Mgr O'Connor, évêque titulaire de Dibone et vicaire apostolique du territoire de Nébraska.

— Mgr Cazet, vicaire apostolique de Madagascar, arrivé à Rome le 22 septembre, a eu, le 24, l'honneur d'être reçu par Sa Sainteté, qui, dans une audience de près de trois quarts d'heure, l'a questionné avec beaucoup d'intérêt sur la mission de Madagascar.

Mgr Cazet sera sacré, le dimanche 11 octobre, dans la basilique de Notre-Dame de Lourdes, par Son Eminence le cardinal Desprez, archevêque de Toulouse.

— S. Em. le cardinal Moran, archevêque de Sydney, s'est embarqué le 16 septembre sur la *Ligurie* pour retourner en Australie. L'éminent prélat emmène douze prêtres, six religieuses de la Petite Compagnie de de Marie, de Nottingham, six autres de la Société des Fidèles Compagnes de Jésus et deux Dames du Sacré-Cœur.

— Le R. P. Giulianelli, revenu de Chine pour apporter au Saint-Père la réponse de l'empereur du Céleste-Empire, est reparti pour le Chen-si, le 23 septembre, avec trois autres missionnaires.

R. P. Louis Bonomi, missionnaire de l'Afrique centrale; d'après une photographie (Voir page 476).

INFORMATIONS DIVERSES

Afrique Centrale. — Mgr Sogaro, évêque titulaire de Trapézople et vicaire apostolique de l'Afrique Centrale, nous écrit de Vérone, le 26 septembre.

« Je m'empresse de vous envoyer un extrait d'une lettre que je viens de recevoir du Caire, du R. P. Vicentini, supérieur des Instituts pour les nègres, en date du 16 septembre.

« Aujourd'hui est « arrivé ici Anastasio « Mikaliciano, de « Khartoum ou mieux « de Omdurman, après un voyage de « cinquante jours. Il « a traversé le désert « jusqu'à Abu-Dom, « et de là il s'est « porté sur la rive « droite du Nil.

« Les rebelles s'étant saisis de lui à « Abu-Fatmeh, voulaient le renvoyer à « Khartoum; mais, « grâces aux bons offices de deux Arabes de la caravane, « on lui rendit la liberté.

« Quant à nos prisonniers, il ne nous « a rien appris que « nous ne sachions « déjà. Les religieuses ne sont pas maltraitées; elles vivent du produit de « leur travail, il assure que les Grecs « les protègent comme leurs propres « sœurs, et ils s'en « font un honneur « dans l'espoir que « notre mission leur « viendra aussi un « jour en aide.

« Il assure encore « que, sur les vingt « mille habitants qui « se trouvaient renfermés au siège de « Khartoum, à peine « quinze cents ont échappé au glaive des rebelles.

« A son avis, aujourd'hui il serait facile de reconquérir le Soudan, « le Mahdi étant mort et les troupes rebelles tant à Khartoum « qu'à Omdurman atteignant à peine dix mille hommes. Les habitants sont fatigués de la guerre et ne demanderaient pas mieux « que de se mettre sous la domination de l'Égypte.

« Après la mort du Mahdi, il n'y a plus ni ordre, ni unité. Les « rebelles ont fait un grand carnage des Chaghiès par haine entre

« tribus. Il assure encore que le palais du gouvernement et la « Moudirie ont été détruits pour en faire le tombeau du Mahdi à « Omdurman; mais les bâtiments de la mission sont intacts.... »

Australie. — On nous écrit de Sydney :

« L'*Océanien*, des Messageries maritimes, est arrivé à Sydney le 30 juillet après un retard de quinze jours. Un cas isolé de variole s'étant déclaré à bord sur un jeune mousse avant de toucher à la Réunion, le navire s'est vu refuser la franchise dans ce port et a dû s'arrêter une quinzaine de jours en face de Maurice pour opérer son déchargement. La traversée d'ailleurs a été bonne.

« A leur entrée dans la magnifique rade de Sydney, le R. P. Gonloigner, le R. P. Cummings de la Société de Marie, et les quatorze carmélites d'Angoulême, dont nous avons annoncé le départ, ont été reçus sur un petit vapeur qui les attendait. Ils ont ainsi remonté quelques milles la rivière de Paramatta et ont débarqué en excellente santé. L'essaim de Notre-Dame du Mont-Carmel a été installé dans une maison provisoire qui leur avait été préparée à Hunter's-hill, en attendant la construction de leur monastère. »

LES MISSIONNAIRES PRISONNIERS DU MAHDI

Relation adressée par le R. P. Louis BONOMI, à Mgr François Sogaro, Vicaire apostolique de l'Afrique centrale

(Suite 1)

II

Tentative des missionnaires pour obtenir leur délivrance — Le camp de Rahad. — Les montagnards de Daier ; leur résistance au Mahdi ; souffrances de leurs compatriotes prisonniers. — Marie Combatti. — Olivier Pain.

Comment dépeindre la consternation où nous jeta la défaite d'Hicks pacha ? La dernière lueur de salut s'éteignait à nos yeux. Il nous fallait renoncer à la perspective consolante qui, depuis une année, nous faisait supporter courageusement toutes les horreurs de notre position. Nous étions condamnés à une captivité éternelle. Après l'effondrement de l'armée d'Hicks-pacha, la puissance du Mahdi devenait formidable et personne ne pouvait plus songer à se mesurer avec lui.

.˙.

Nous étions abandonnés à nous-mêmes ; il s'agissait d'utiliser toutes les chances qui nous restaient.

Nous avions une négresse d'une énergie peu commune et d'une fidélité à toute épreuve, que nous avions fait élever en Europe; elle se nomme Mariette Combatti. Nous résolûmes de l'envoyer à Khartoum avec des lettres de recommandation, pour qu'elle nous rapportât de l'argent pour notre rançon.

J'essayai, d'autre part, d'obtenir du Mahdi lui-même, par l'entremise de quelque puissant intercesseur, la permission de partir. Je lui adressai donc une lettre dans laquelle, lui rappelant les promesses qu'il nous avait faites au commencement, je le suppliai de les mettre à exécution.

Le faux prophète me répondit, de sa propre main, au bas de ma lettre, en termes courtois, mais évasifs; il terminait sa réponse par cette réflexion :

« Le monde appartenant tout entier à Dieu, quelle raison as-tu de préférer tel lieu à tel autre ? Si, d'autre part, tu savais à quel point je désire ton bien, tu ne voudrais pas être éloigné de moi une heure seulement. »

Je n'eus pas de peine à deviner de quel bien il voulait parler. Je lui répliquai que je désirais, non le bien qui nous vient des hommes, mais le bien qui nous vient de Dieu.

« Si ce souverain Seigneur, ajoutai-je, le veut, il saura bien m'arracher de l'esclavage ; et, s'il ne le veut pas, j'adorerai quand même ses décrets et m'efforcerai de le servir le mieux possible. »

Cette voie nous étant fermée, nous combinâmes tout un plan d'évasion. Je trouvai un homme qui me promit de nous envoyer un nombre de chameaux et de conducteurs suffisants pour nous acheminer par le désert jusqu'à Dongola. L'heure et le lieu étaient fixés et les vivres prêts pour la traversée. Mais, juste la veille du jour choisi, il plut au Divin Maître d'en disposer autrement.

.˙.

C'était à la fin du mois de mars 1884. Le Mahdi, ayant décrété le siège de Khartoum, organisa le départ de ses hordes pour cette ville. Il voulait nous trainer à la suite de cette multitude que l'enthousiasme ou la crainte avait rassemblée autour de lui. A cette occasion il fit de grandes largesses. Son calife ou vicaire Abdulah vint nous trouver de sa part et nous réitéra les précédentes sommations d'avoir à nous convertir à l'islamisme. Cette démarche ayant, comme de juste, complètement échoué, on nous arrêta à l'improviste, on nous sépara les uns des autres et on nous plaça sous la garde de différents chefs. Nous n'eûmes pas même le loisir de rentrer dans nos pauvres cabanes ; on nous fit partir en compagnie des esclaves. Le peu que nous avions pu recueillir de vêtements, d'ustensiles et de provisions et tout ce qui se trouvait de manuscrits et de livres furent détruits. Nous perdîmes de la sorte le Journal des événements survenus depuis le commencement de l'insurrection et quelques Mémoires d'officiers de l'armée d'Hicks-pacha, entre autres un exposé historique de toute la campagne.

Le point de concentration où toute cette multitude devait bivouaquer jusqu'au mois d'août était la vallée de Rahad. Au moment du départ on renouvela les menaces et les tentatives d'intimidation, mais de préférence sur les Sœurs; notre contenance intrépide leur en imposait peut-être un peu.

Je dois avouer que l'héroïsme de nos braves religieuses nous remplit d'admiration. Séparés d'elles alors, nous n'avons pu recueillir de leur bouche le récit des détails ; mais des témoins véridiques nous ont informés de tout ce qu'elles ont eu à souffrir. On les fit marcher pieds-nus sur des terrains semés d'épines, exposées aux ardeurs du soleil, brûlées de soif et même parfois accablées de coups quand la fatigue et la souffrance les empêchaient d'avancer aussi vite que les autres. Enfin elles arrivèrent à Rahad ; des Grecs de notre connaissance, émus de compassion à la vue de leur triste état, s'empressèrent de leur prêter assistance et nous remplacèrent auprès d'elles. Quant à nous, durant notre long séjour à Rahad, nous fûmes sans cesse gardés à vue et privés de toute communication.

.˙.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 25 septembre.

Rahad est une dépresion de terrain à deux journées de marche au sud-est d'El-Obéïd. A la saison des pluies, les eaux descendues des hauts plateaux d'alentour y forment une sorte d'étang qui alimente pendant longtemps les nombreux puits de la région. Aussi cet endroit est-il devenu un des points où se donnent rendez-vous durant la sécheresse les Arabes nomades.

Au sud, à trois lieues de Rahad, se dresse la montagne de Daïer, vrai repaire de brigands dont le gouvernement égyptien n'a jamais pu venir à bout. Cette montagne, l'une des plus élevées du Kordofan, couvre un espace de trente kilomètres de circuit et dessine une sorte de demi-cercle ; on y a accès d'un seul côté qui peut être aisément rendu impraticable. Plusieurs points de cette forteresse naturelle sont abondamment pourvus d'eau. Les habitants peuvent donc y braver indéfiniment les efforts de l'armée la plus formidable.

Ces montagnards ayant refusé de suivre le faux prophète dans ses expéditions, l'irascible Mahdi déclara qu'il leur ferait sentir le poids de son bras et les châtierait sévèrement afin d'ôter aux autres toute velléité de résistance. Pour réussir sûrement, il commença par promettre un pardon complet à une fraction de la population qui se laissa malheureusement séduire; il essaya ensuite de réduire le reste par la force. Plus de 50,000 hommes multiplièrent les assauts contre la citadelle imprenable et saccagèrent toutes les parties découvertes de la montagne; mais les assiégés tinrent bon et, luttant avec l'énergie du désespoir, ils firent subir aux Mahdistes des pertes énormes. Ce fut la première défaite infligée au drapeau de l'insurrection ; en dépit de tous les efforts, Mohammed Achmet ne put triompher de ces valeureux montagnards. Il tourna sa colère contre les malheureux trop confiants qui s'étaient rendus à sa discrétion et avaient été conduits au camp de Rahad.

Il m'est impossible de relater toutes les barbaries dont on usa à l'égard de ces pauvres gens ; il y a de quoi frémir. On les dépouilla absolument de tous leurs vêtements, on les parqua comme des troupeaux entre des buissons d'épines, exposés au soleil, à la pluie, au froid, souffrant de la faim et de la soif durant trois mois. Pour toute nourriture une poignée de grains crus et une écuelle d'eau leur étaient données chaque soir. Ce régime ne tarda pas à exercer dans leurs rangs les plus affreux ravages : les pères voyaient expirer leurs fils sans pouvoir leur venir en aide. Des enfants décharnés et livides se traînaient près de leur mère défaillante elle-même d'inanition. Chaque matin les gardiens forçaient les prisonniers les plus robustes à porter en dehors de l'enceinte les cadavres et les mourants qui parfois étaient leurs amis ou leurs propres parents.

A la seule pensée des scènes d'horreur dont je fus le témoin pendant trois mois, le sang me bout dans les veines et l'émotion m'étouffe. Profitant de l'aisance relative dont je jouissais, je m'ingéniai à soulager tant de misères; mais mes ressources étaient si limitées et les besoins si grands! Je pus du moins baptiser un grand nombre de ces enfants condamnés et déjà touchés par la mort; je réussissais à les attirer près de moi en leur offrant soit un peu d'eau à boire, soit un morceau de pain, qui était pour eux une véritable gourmandise. Ainsi le Seigneur, qui sait tirer le bien du mal, faisait, dans sa sagesse infinie, servir notre captivité au salut d'une multitude d'âmes; elles prient maintenant dans le ciel pour la postérité maudite du deuxième fils de Noé.

* * *

Cette situation elle-même ne devait pas tarder à se modifier. Arriva l'époque où le Mahdi, jugeant bon de se porter sur Khartoum pour renforcer les bataillons occupés à en faire le siège, disposa tout pour quitter Rahad. Un de ses principaux lieutenants, pourvu du titre de gouverneur du Kordofan, retourna à El-Obeïd et y ramena tous les missionnaires confiés à sa garde. Quant aux religieuses, elles durent faire la route conjointement avec l'armée jusqu'à Ondurman, en face de Khartoum, localité où fut fixé le nouveau camp dés insurgés.

La Providence nous vint alors en aide, en nous envoyant à temps la négresse Marie Combatti qui nous rapportait quelques secours. Elle avait quitté Khartoum à la fin de janvier et revenait à El-Obeïd lorsqu'elle fut surprise par une bande de soldats. Arrêtée comme esclave, parce qu'elle était noire, elle avait été traînée d'ici et de là durant trois mois, dépouillée des vêtements qu'on lui avait donnés pour nous, maltraitée et plusieurs fois menacée de mort. Un de nos amis, qui se trouvait cependant parmi les partisans les plus fanatiques du Mahdi, ayant entendu parler du triste sort de notre messagère, se donna beaucoup de peine pour la retrouver et réussit à l'arracher à ses ravisseurs. Elle avait fort heureusement pu cacher une grande partie de l'argent qu'elle nous apportait et à son arrivée elle nous le remit fidèlement. Nous partageâmes cette somme entre les religieuses et nous. Ces subsides inespérés nous firent vivre à El-Obeïd où nous fûmes reconduits au commencement du mois d'août 1884.

Nous continuâmes à habiter en commun, jouissant d'une certaine liberté et demeurant le plus possible dans les cabanes que nous avions dû nous bâtir dans le voisinage de la résidence du Shériff Mahmoud. Ce personnage avait été nommé gouverneur du Kordofan par le Mahdi dont il était, paraît-il, l'oncle et il avait fixé sa demeure à El-Obéïd.

* * *

A peine étions-nous de retour dans cette ville que survint un événement dont il est bon de relater tous les détails afin d'éviter toute interprétation fâcheuse.

Au milieu du mois d'août 1884, on amena un beau matin dans la cour de l'ancienne *moudirie* (préfecture) d'El-Obeïd où étaient réunis les chefs du pays, un Européen accompagné de trois Arabes de la tribu des Abalda, montés sur de magnifiques chameaux. L'inconnu avait l'air franc et ouvert, la démarche légère et assurée, la taille haute, le teint naturellement coloré, mais bronzé par le soleil, la barbe et les cheveux blonds. Le bruit se répandit aussitôt que c'était un Français; on ajoutait même que c'était un ministre ou un prince de cette illustre nation.

Nous étions, je l'ai déjà dit, voisins de la maison du gouverneur. On vint me chercher en toute hâte pour servir

d'interprète. Quand j'arrivai, l'Européen se tenait debout en face des chefs ; il était entouré d'une foule curieuse qui fixait sur lui des regards avides. On nous fit asseoir par terre selon l'usage et le voyageur, tantôt seul, tantôt avec mon aide, commença son récit.

On parvint à comprendre qu'il était venu de Dongola en treize jours, après avoir échappé aux Anglais.

« Je m'appelle, dit-il, ou plutôt je m'appelais Olivier Pain; car, au Caire, ayant embrassé l'islamisme, j'ai adopté le nom d'Hassan. Je suis venu par la voie du fleuve. L'habit que je porte, je l'ai reçu en Egypte comme étant l'uniforme des partisans du Mahdi. Je m'étais chargé pour le Prophète de lettres de Ziber-pacha ; mais j'ai dû les détruire en route par crainte des Anglais. Je suis venu, ajouta-t-il, pour rendre hommage au Mahdi au nom du gouvernement de mon pays et de tous les Français ; la nouvelle de son glorieux avènement est allée jusqu'à eux, tous se sont donnés à lui et se sont déclarés musulmans ».

Je dois ajouter que tout ceci, il le disait, ou, pour mieux dire, il le donnait à entendre avec de grands efforts en répondant aux questions qu'on lui adressait et que je devais lui répéter en français. Mais lui, sans doute pour montrer qu'il était bien musulman de cœur, ne daignait pas me parler en français ; il s'adressait directement aux chefs mahdistes et se donnait une peine incroyable pour s'exprimer en arabe.

La séance terminée, il fut dépouillé de tout ce qu'il avait sur lui : on le relégua dans une cabane isolée et les Arabes qui l'avaient guidé à El-Obeïd furent également dépouillés et placés séparément sous bonne garde.

Tout le monde me demandait quel était ce Monsieur et ce qu'il était venu faire. On s'accordait généralement à le regarder comme un espion des Anglais. Je ne pus naturellement donner aucun éclaircissement à ce sujet.

Le lendemain, les chefs m'envoyèrent quérir de nouveau et me firent examiner le contenu d'un paquet. C'étaient quelques Journaux de voyage, un dictionnaire arabe, le Coran traduit en français, plusieurs cartes, des lettres particulières et un passeport daté de l'année courante. Les chefs m'obligèrent à décrire minutieusement chaque objet et je n'eus aucune difficulté à les satisfaire ; il n'y avait rien qui fût compromettant pour Olivier Pain. Ils prirent un intérêt spécial aux Journaux de voyage : ils étaient émerveillés d'y trouver notées leurs tribus avec leurs noms, leur population et quantités d'autres indications. Chose étrange, ils n'étaient pas rassurés sur le compte de ce Français. Ils continuèrent à le garder étroitement surveillé et séparé de ses compagnons : il leur semblait impossible qu'un Européen fût venu de si loin saluer la puissance de leur Maître et recevoir sa bénédiction. Si intraitable que soit leur orgueil, ils sentent invinciblement la supériorité des hommes du Nord et ce sentiment se trahit malgré eux dans leurs paroles et leurs actions.

Peu de jours après, Olivier Pain partit sous bonne escorte pour Rahad et de là fut dirigé vers le fleuve sur Scial et Douen pour être présenté au Madhi. J'ai su depuis, des Arabes qui l'avaient conduit, que le faux prophète lui avait fait un assez bon accueil, mais ne lui avait rendu ni son argent, ni ses effets. Il se contenta de lui faire donner un cheval, une lance et une esclave. Ainsi enrégimenté dans l'armée du Mahdi, Olivier Pain descendit le long du fleuve, à la suite de ce chef, dans la direction de Khartoum. Le but de son voyage au Soudan a toujours été pour nous un mystère ; sur ce point nous sommes réduits à des conjectures.

A la fin du mois de novembre, Slatin Bey et Lupton Bey furent jetés en prison à Ondurman sur l'ordre du Mahdi. Craignant le même sort pour Olivier Pain, je demandai à différentes personnes ce qu'était devenu le Français. On m'apprit qu'il était mort. Plus tard, je m'inquiétai encore de lui à diverses reprises ; on me fit toujours la même réponse ; le seul détail que je recueillis fut qu'il avait succombé en se rendant à Ondurman. Quand j'arrivai au Caire, j'y rencontrai un Syrien de mes amis qui s'était enfui en même temps que moi de Khartoum. Il était au courant de tout ce qui s'était passé et connaissait tous les prisonniers de cette capitale. Il m'assura que la mort d'Olivier Pain avait dû survenir à Sciabarcia, village sur le fleuve Blanc entre Douen et Ondurman. Pris d'un violent accès de fièvre, il était tombé de chameau et avait été enseveli à l'endroit même de sa chute. Cette nouvelle qui confirmait, en les précisant, mes précédentes informations, me semble l'expression de l'exacte vérité ; car elle émane d'un témoin digne de foi et parfaitement informé. *(A suivre).*

NÉCROLOGIE

M. PINABEL, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, MISSIONNAIRE AU TONG-KING OCCIDENTAL.

Lettre de Mgr Puginier, vicaire apostolique.

Hanoï, 22 juillet 1885.

La mort vient encore de faire un grand vide parmi nous. M. Pierre Pinabel, seul missionnaire échappé miraculeusement aux massacres du Laos, a succombé à la fièvre le 3 juillet. Après tous les malheurs qui ont affligé cette mission naissante des Châu et Laos, il me restait encore un espoir ; je comptais sur le P. Pinabel pour réunir de nouveau les nombreux néophytes dispersés, pour rétablir les chrétientés et recomposer les ouvrages de religion et les dictionnaires qui ont tous été perdus dans les pillages et les incendies de 1884. Voilà que dans un moment je viens de perdre ce dernier espoir, et je dois répéter une fois de plus : Que la sainte volonté de Dieu soit faite !

Il ne me reste plus un seul missionnaire des Châu et Laos, car M. Mignal est malade et dans l'impossibilité d'y rentrer. Cependant, je ne délaisserai pas cette mission.

M. Pierre-Charles-Louis Pinabel naquit dans le diocèse de Coutances où il fit toutes ses études et reçut tous les ordres sacrés jusqu'à la prêtrise inclusivement. A la fin de l'année 1869, il partit pour le séminaire de Paris, accompagné de quatre autres jeunes prêtres. Mgr Bravard, qui d'un seul coup perdait cinq prêtres zélés et capables, en fit le sacrifice en évêque vraiment apostolique; il voulut

profiter de l'occasion pour favoriser les vocations et, selon son désir, eut lieu, à Coutances même, la cérémonie du départ en usage au Séminaire de la rue du Bac.

En 1870, M. Pinabel était envoyé dans la mission du Kouy-Tchéou ; mais, à son arrivée à Hong-Kong, la situation des missions de Chine n'étant pas rassurante, sa destination fut changée. Il fut désigné pour le Tong-King occidental, et le 1er janvier 1871, il mettait le pied sur la terre annamite, en compagnie de dix autres confrères, dont cinq pour la même mission, deux pour le Tong-King méridional, et trois pour les vicariats des Dominicains espagnols. Dès leur début, ces jeunes apôtres eurent à subir l'inconvénient des vexations dont nous étions victimes depuis 1868. Leurs passeports durent être envoyés à Hué pour être vérifiés par la cour, et il leur fallut les attendre un grand mois.

Avant un an d'étude de la langue annamite, M. Pinabel dut s'exercer dans une paroisse au ministère apostolique, et l'année suivante il était chargé de la surveillance de cinq grandes paroisses qui formaient son district. Esprit observateur et pratique, il se forma facilement aux usages du pays, et il en connut promptement les mœurs. Il était aimé des prêtres et des chrétiens confiés à ses soins.

A la fin de 1873, au moment de l'expédition de M. Garnier, M. Pinabel arrivait dans l'endroit même où commencèrent les massacres et l'incendie .Le 23 décembre. Trois prêtres de son district, entre autres le curé de la paroisse où il se trouvait, plusieurs catéchistes, parmi lesquels un des siens et un grand nombre de chrétiens, furent subitement massacrés par les lettrés, soudoyés par les mandarins. En un instant une trentaine de villages chrétiens étaient en feu, et M. Pinabel se trouvait sur le théâtre des malheurs. Poursuivi par l'ennemi, il eut le temps de gagner à la tombée de la nuit une grotte du voisinage ; mais il avait été aperçu et il fut entouré par une bande de lettrés armés. Heureusement que les brigands n'osèrent pas pénétrer, mais ils fouillaient avec leurs lances dans l'obscurité de la grotte : plusieurs fois le fer rasa et même toucha la poitrine du Père qui se blottissait contre les parois de la grotte. A la faveur de la nuit, suivi d'un catéchiste et d'un chrétien qui l'accompagnaient, il gagna l'intérieur de la montagne où il passa deux jours et fut ensuite conduit furtivement jusqu'à Ninh-Binh.

Pendant les années 1877-78 et 1879, M. Pinabel remplit successivement les fonctions de Procureur de la mission et de professeur au collège de Phuc Nhac.

En 1880, M. Fiot, premier apôtre du Laos, m'ayant demandé un renfort de missionnaires, je fis choix de deux sujets capables et déjà formés, M. Thoral et M. Pinabel, qui, à une expérience de dix ans, joignaient toutes les qualités nécessaires à la mission naissante.

Ils partirent le 13 janvier de ma résidence, et avant le 15 février, ils étaient à *Na-hàm*, chrétienté laotienne, où ils baptisèrent à leur arrivée les premiers catéchumènes.

Deux mois après, commençait pour les apôtres du Laos une série d'épreuves d'un nouveau genre, suite inévitable de la guerre civile qui éclata entre deux populations de races différentes, habitant le même pays. Ces luttes intestines amenèrent la destruction de la chrétienté de *Na-hàm*. Heureusement que les missionnaires avaient déjà fondé d'autres postes. Ils se réfugièrent les uns à *Bang-pang* et les autres à *Luc-Na*. Là, à la limite du théâtre des combats, ils purent continuer, au milieu des craintes et des alarmes, il est vrai, mais cependant d'une manière assez tranquille, à gagner la confiance des populations.

Au mois de janvier,la tribu des *Muòng-Dèng*, appartenant à une sous-préfecture plus rapprochée de la plaine, ayant entendu parler des missionnaires, alla les prier de venir leur prêcher la religion. M. Pinabel partit avec eux, laissant le P. Thoral chargé seul du district supérieur ; mais leur isolement ne devait durer que quelques jours, car, après la mort de M. Fiot, j'avais envoyé M. Perreau avec le titre et les pouvoirs de provicaire de la mission des Chaû et Laos. Le nouveau supérieur était accompagné de trois autres missionnaires et ils furent rendus à destination quelques jours après le départ de M. Pinabel.

Ce dernier confrère, arrivé chez les *Mùong-Dèng*, fut fortement éprouvé par la fièvre qui le mena à la porte du tombeau et le laissa aveugle plusieurs mois. Cependant grâce aux soins du missionnaire le plus voisin, M. Hébert, qui alla le visiter, notre cher malade reprit peu à peu le dessus sur la fièvre et il finit par se rétablir complètement. Malgré les nombreuses difficultés qu'il éprouva de la part du sous-préfet, poussé par le gouverneur de la province (*Thanh-hoa*) à empêcher la prédication de la foi, M. Pinabel sut assez bien gagner l'estime et l'affection des populations pour se maintenir dans le pays, y acquérir une influence bienfaisante et convertir plusieurs centaines d'habitants. Au mois de septembre de la même année (1881), il vint m'entretenir de sa chrétienté naissante, des espérances de nombreuses conversions et me demander du renfort. Je lui adjoignis un missionnaire,M. Séguret,et lui accordai une dizaine de nouveaux catéchistes. Au bout de quelques mois, le Père baptisait près de cinq cents infidèles. Dans l'année 1882, la foi était implantée dans une vingtaine de villages et de nombreuses tribus demandaient encore des catéchistes.

Le P. Pinabel, après avoir élevé dix-huit églises dans les nouvelles chrétientés, laissa M. Séguret soigner les néophytes des *Mùong-Dèng* et vint s'établir dans un endroit intermédiaire plus rapproché de la plaine afin d'y fonder une chrétienté et un poste pour faciliter les relations avec l'extérieur. I. réussit à exécuter son projet, et à la fin de l'année, le 1er décembre 1883, sa nouvelle maison donnait l'hospitalité à trois jeunes missionnaires et à une vingtaine de catéchistes. M. Antoine était destiné au district du P. Pinabe , et MM. Rival et Manissol au district supérieur.

L'arrivée des nouveaux missionnaires fut une vraie fête. Hélas! qui aurait pensé que, un mois après, ils seraient massacrés avec près de cinquante catéchistes; que quatre-vingt chrétientés environ seraient ou détruites ou dispersées, et que cette mission naissante n'existerait plus que par ses néophytes. Mais au Tong-King les désastres éclatent avec une rapidité qu'il est à peine possible de prévoir.

Le 23 décembre, le P. Pinabel m'écrivait pour m'annoncer le départ des PP. Rival et Manissol pour le district supérieur, et me faire connaître quelques bruits vagues, mais peu rassurants, qu'on lui annonçait de la plaine. Il me disait que, tout en se tenant sur ses gardes, il n'était pas très alarmé, qu'il espérait que, comme par le passé, ces

menaces étaient exagérées. Malheureusement le Père ignorait que le complot venait du gouvernement annamite lui-même, et qu'il devait être exécuté par les mandarins. Cependant il avait l'œil au guet et il faisait prendre des informations, mais, comme le mal venait surtout du côté de la plaine, il ne remarquait pas le danger.

Le 1er janvier, on annonce subitement l'arrivée de l'ennemi. Le Père sort avec quelques catéchistes et il se dirige vers un défilé pour en barrer le passage. C'était trop tard, et de nombreuses troupes débordaient en même temps, les unes en barques, les autres par terre. Plusieurs catéchistes tombèrent entre les mains de l'ennemi qui les massacra sans pitié. Le Père, avec quatre catéchistes ou servants, put gagner la forêt où il s'égara. Après avoir erré plusieurs jours, ils se retrouvèrent dans un endroit occupé par l'ennemi qu'ils cherchaient à éviter. Il fut aperçu et arrêté avec ses hommes. Le chef de la bande voulait immédiatement lui trancher la tête, mais le second s'y opposa et obtint qu'il serait livré à la préfecture de *Thanh-hoa*.

Les soldats le dépouillèrent aussitôt de ses vêtements et ne lui laissèrent que son pantalon et sa chemise. Nous étions alors aux jours les plus rigoureux de l'hiver, et le Père eut beaucoup à souffrir du froid et de la faim, car on le laissa longtemps sans manger. On lui passa au cou une lourde cangue de bambou vert en forme d'échelle, et il dut la porter pendant deux jours et deux nuits à travers la forêt sans qu'il lui fût permis de s'en débarrasser un seul instant pour prendre un peu de repos. Enfin, après bien des fatigues et des souffrances, il arriva à la préfecture où il fut relâché; l'on traitait à Hué avec le ministre de France, et, crainte de nuire aux négociations la cour, s'était empressée de faire surseoir aux massacres.

Le P. Pinabel nous arriva dans un état de faiblesse telle que son estomac ne pouvait presque plus supporter la nourriture. Après quelques jours de repos, je l'envoyai au sanatorium de Hong-Kong où les forces lui revinrent peu à peu. Rentré dans la mission et ne pouvant revenir chez ses sauvages, il les fit visiter, tandis que lui exerçait le saint ministère dans une paroisse voisine des montagnes. Au mois de juin, il fut pris de la dyssenterie que des soins particuliers firent disparaître au bout de quelques jours. Mais son corps était exténué et le Père sentait déjà un engourdissement des jambes et des bras accompagné d'un état fiévreux qui le minait. La nuit du 2 au 3 juillet où la chaleur fut pénible, il se déclara un grave accès de fièvre qui emporta notre regretté confrère.

Prions pour son âme et pour le Laos !

Avant de finir, je le répète, je compte sur la Providence et je continuerai à veiller sur les chrétiens malheureux du Laos. Je viens d'ordonner à deux catéchistes de visiter les néophytes du district inférieur, tandis qu'un autre s'occupe de ceux du district supérieur. Demandons au Seigneur de donner la tranquillité à ce pays et de préparer les voies pour qu'il me soit possible d'envoyer sans trop de retard des missionnaires réunir les brebis dispersées de cette mission naissante et leur donner l'assurance que leurs frères d'Europe leur portent toujours un grand intérêt.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(Édition française)

M. l'abbé Berseaux, à Pagny-sur-Moselle, diocèse de Nancy	25
Anonyme de Lyon	100
Paroisse du Grand Coteau, diocèse de la Nouvelle-Orléans	19 87
M. Ruffier Marie-Laurent à Feisson, diocèse de Chambéry	5
M. Von Roosmalen à Lith (Hollande)	10

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Van Camelbeke).

Anonymes du diocèse de Verdun	2
Edition espagnole	500

A Mgr Van Camelbeke pour ses missions de Cochinchine ravagées par la persécution.

Mgr l'évêque d'Autun	500
Anonyme du diocèse de Marseille	1000
Anonyme du diocèse de Bayonne	3900
M. Gouteyrat, diocèse de Limoges	10
Anonyme de Nevers	2 50
Un abonné du diocèse de Toulouse, avec demande de prières	50
M. Ballier, à Blois	10
M. Édouard Lamy de La Chapelle, diocèse de Limoges	50
M. Henry de La Chapelle	10
Un curé de Lyon	50
Anonyme du diocèse de Paris	20
Deux anonymes de Cessenon, diocèse de Montpellier, se recommandant aux prières	25
A. D., don transmis par notre correspondant de Paris	100
Anonyme, don transmis par notre correspondant de Paris	5
Mlle Joséphine Nirpot, à Fougerolles, diocèse de Besançon	17 50
M. l'abbé Joseph Marie, du diocèse de Belley	10
M. Henri Bergasse, à Marseille	100
Un prêtre du diocèse de Clermont	100
M. l'abbé Lary, curé de Gouts, diocèse d'Aire	10
M. l'abbé Lary, curé de Lesgor, diocèse d'Aire	10
Mlle M. C. et M. P., de Lyon	5
CC. St-R., diocèse de Lyon	50
Anonyme de Dreux, diocèse de Chartres, avec demande de prières	5
F. H., diocèse d'Alby	30
M. Gustave de Conigliano, à Lunéville, diocèse de Nancy	10
Une anonyme de Paris	100
Mlle Mathilde Barbot, à Tilliers, diocèse d'Angers	10
Mlle Bertholon, à Lyon	50
Anonyme de Lyon	5
M. et Mme G..., diocèse de Lyon	250
M. Crétinon Belmont, diocèse de Lyon	200

A Mgr Puginier, pour la mission du Tong-King ravagée par la guerre.

Mlle Émilie Wlocher, à Paris	20
Mlle Bertbolon, à Lyon	20
M. et Mme G..., diocèse de Lyon	250

A Mgr Puginier, pour l'œuvre de N.-D. de Lourdes, au Tong-King.

M. l'abbé H. A., du diocèse de Limoges	1
Anonyme du diocèse de Blois, avec demande de prières pour une famille et une malade	3

A M. Fourcade, missionnaire à Altadhy, pour son village de haute caste.

Mlle A. Cavelier, à Yvetot, diocèse de Rouen	40
Un abonné du diocèse de Toulouse, avec demande de prières	10
Deux anonymes de Bourbonne, diocèse de Langres, avec le désir et l'espoir de rencontrer des imitateurs	50
Anonyme d'Avranches, diocèse de Coutances	5
M. Desnos, au Grand-Lucé, diocèse du Mans	25
Une mère et sa fille, du diocèse d'Angers	200

A Mgr Chausse, pour les chrétiens réfugiés à Hong-Kong.

M. Michaud, à Tonnay-Charente, diocèse de La Rochelle	3

A M. Chaffanjon, pour le sanctuaire de N.-D. de Fourvière au Kouy-Tchéou.

Mlle A. G., de la paroisse de l'Immaculée Conception, à Lon...	25
Anonyme du dioc. de Lyon, don transmis par l'*Écho de Fourvière*.	3
M. l'abbé Joseph Marie, du diocèse de Belley	5

Pour la mission d'Afrique la plus nécessiteuse (C.-d'Or).

M. Desbenoît, à St-André-d'Apchon, diocèse de Lyon	10

Pour les petites négresses de Bagamoyo, en l'honneur de N.-D. de la Merci et en souvenir du P. Horner.

Une mère et sa fille malade, du diocèse d'Angers	300

Pour le baptême d'une petite négresse sous le nom de Marie-Antoinette (Mgr de Courmont).

Anonyme du diocèse de Verdun	5

Pour les prêtres polonais.

Anonyme de Nevers	2 50

(La suite des dons prochainement.)

Th. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



TONG-KING OCCIDENTAL. — Van Phai, station du vicariat de Mgr Puginier ; d'après une photographie.

LES VICTIMES DE LA PERSÉCUTION DANS LA COCHINCHINE ORIENTALE

A la vue des désastres inouïs qui viennent de frapper la Cochinchine orientale, Mgr Colombert, vicaire apostolique de la Cochinchine orientale, oubliant pour un moment les besoins immenses de sa propre mission et uniquement préoccupé de l'extrême misère des pauvres chrétiens de la mission voisine échappés aux massacres, vient d'adresser aux résidents français de son vicariat ce touchant appel.

Saïgon, 29 août 1885.

Vous connaissez déjà la réponse de l'Annam à l'occupation de Hué. La mission de Cochinchine orientale, tranquille et florissante il y a deux mois, est maintenant anéantie. Il n'est plus douteux que 24,000 chrétiens ont été horriblement massacrés dans les provinces de Quan-ngãi, Binh-dinh et Phu-Yên. Les survivants de ces trois provinces, au nombre d'environ 8,000, se sont réfugiés près du Consulat français de Qui-nhon, où ils vivent sans abri, sur une plage de sable. Mille d'entre eux sont arrivés à Saïgon par le vapeur *Marie*, mais la nécessité de transporter tous les autres dans la colonie paraît inévitable. Ils n'ont plus d'espoir de rentrer dans leurs villages, et, à la fin de septembre, la saison des pluies va arriver violente et meurtrière.

D'un autre côté, le vapeur *Gerda*, loué par la mission à Quinhon, a sauvé et débarqué hier à Saïgon 700 chrétiens de Thanh-hoa, où les massacres n'étaient pas encore commencés, il y a trois jours. — Le *Gerda* est reparti immédiatement pour le Thanh-hoa, dans le but d'arracher à une mort prochaine le plus possible des 2,000 chrétiens qui restent dans cette province. Le même jour, l'*Aréthuse*, des Messageries maritimes, est parti pour recueillir 2,000 chrétiens sur la côte du Binh-thuân.

Aucun bateau de l'Etat n'étant disponible, c'est à la mission qu'incombe la nécessité de sauver ces malheureux. Malgré la réduction exceptionnelle consentie généreusement par les Messageries et la modicité des prix faits par les autres vapeurs, il faut cependant trouver à bref délai une somme de 14,000 à 15,000 piastres (soit 70 à 75,000 francs), pour payer le passage de tous ces malheureux.

La mission de Cochinchine orientale est absolument ruinée. Elle n'a plus un seul de ses nombreux établissements ! 260 églises, les presbytères, les écoles, les orphelinats, tout est réduit en cendres. L'œuvre accomplie depuis 250 ans est à recommencer. Il ne reste pas une seule maison chrétienne debout.

Dans la précipitation de leur fuite, les chrétiens ont tout abandonné, et plusieurs habitants de Saïgon ont pu voir l'affreux dénûment des passagers du *Marie*.

Avec la subvention de 1400 piastres donnée par l'Administration et les autres secours recueillis jusqu'à présent dans la colonie, j'ai pu acheter pour 6000 piastres de riz et fournir aux réfugiés de Qui-nhon les vivres nécessaires pour jusqu'à la fin de septembre.

Reste maintenant à trouver les ressources indispensables pour couvrir les frais de cette immigration.

Des appels ont été faits récemment à la charité publique, je le sais; cependant, vu la nécessité extrême où se trouvent réduits ces malheureux chrétiens, j'ose faire un nouvel et pressant appel à mes compatriotes, comme à tous les habitants de la colonie, en faveur d'innocentes victimes, à qui leurs féroces ennemis ne reprochent d'autre crime que d'être les amis de la France. Le mot d'ordre est celui-ci : « Exterminons les Français du dedans, nous verrons par après avec les Français du dehors. » Ils n'ont que trop réussi dans la première partie de leur affreux programme.

Si les chrétiens de la Cochinchine orientale ont vu le massacre de leurs frères et l'incendie de leurs maisons, s'ils ont éprouvé les douleurs de la faim et les feux du jour sur un sable aride, s'il leur faut maintenant subir les tristesses de l'exil loin du sol natal et des tombes de leurs aïeux, c'est uniquement par suite de la haine invétérée des lettrés contre la France. A ce titre, tout Français, tout cœur généreux ne leur doit-il pas quelque chose?

C'est donc au nom de la charité chrétienne, au nom de l'humanité, comme au nom du patriotisme, que j'ose tendre la main et demander à tous un sacrifice exceptionnel et généreux pour leur sauver la vie. *Date et dabitur vobis.*

30 août.

L'*Aréthuse* est de retour. Échec complet. On n'a pu recueillir que sept chrétiens. Les autres, avec le P. Villaume, s'étaient enfuis depuis quatre jours dans les montagnes des sauvages. Quel y sera leur sort?

TONG-KING OCCIDENTAL

Mgr Puginier, dont le vicariat a tant souffert depuis le commencement de la guerre franco-chinoise, nous fait part à son tour de ses appréhensions, et, tout en remerciant nos lecteurs pour le passé, adresse un nouvel appel à leur charité.

Après avoir montré le complot organisé contre les chrétiens dans la province de Thanh-hoa, le vénérable évêque continue ainsi :

Quatre fois le sous-préfet et le mandarin préposé à la garde des montagnes ont envoyé des soldats s'emparer du curé de la paroisse de Nhân-Lô, située à l'endroit même de la sous-préfecture de Quâng-hoa. Heureusement, chaque fois le curé s'est trouvé absent : il était allé administrer les sacrements à des mourants éloignés de la cure. Prévenus des dispositions hostiles des mandarins et voyant leurs préparatifs, les prêtres des paroisses dévastées l'année dernière ont, avec raison, jugé le danger imminent et sont partis subitement et en secret avec un grand nombre de leurs chrétiens, surtout les femmes et les enfants. Ils sont venus se réfugier dans les villages situés à la frontière de Ninh-Binh, sans avoir absolument rien pu emporter.

Sur ces entrefaites, j'apprenais par un grand mandarin, d'une manière officieuse, mais certaine, que les autorités de Thanh-hoa avaient décidé le massacre des chrétiens et le pillage de leurs biens. Ils ont écrit aux gouverneurs des provinces voisines pour les engager à prendre part au complot au jour fixé par eux.

Il n'y a pas à en douter, le sort des chrétiens de Thanh-hoa est très critique et comme il n'a pas été possible à tous de prendre la fuite, à chaque instant nous pouvons apprendre que les massacres ont commencé.

La nuit du 4 au 5 juillet, les troupes annamites cernèrent à Hué les Français dans leurs différents postes et les attaquèrent vivement de nuit à l'improviste, pensant les massacrer jusqu'au dernier. Par une protection spéciale et visible de la Providence, l'ennemi ne put réussir dans sa tentative d'extermination et les différents postes tinrent bon jusqu'au matin, malgré la vive canonnade dirigée contre eux toute la nuit. Dès la première lueur du jour, les troupes françaises attaquèrent à leur tour la citadelle, et, en moins de trois heures, elles occupaient toutes les positions. La cour annamite prit la fuite et le deuxième régent emmena le jeune roi accompagné seulement d'une escorte fidèle, car la plus grande partie des troupes s'était dispersée. Ce régent est en route avec son souverain vers le Tong-King, où il se rend par la voie des montagnes, de très difficile accès pour les soldats français. Des ordres ont été donnés par ce régent appelé Thuijèt aux autorités supérieures de la province de Thanh-hoa de se préparer à recevoir le jeune roi et sa suite. C'est après l'arrivée de ces ordres que les mandarins ont formé le projet de massacrer les chrétiens.

Le général en chef, M. de Courcy, vient de faire occuper, par quelques troupes, le chef-lieu de la province de Thanh-hoa; plaise à Dieu que leur arrivée empêche l'exécution du complot!

En attendant et surtout à la nouvelle des massacres qui viennent d'affliger la mission du Binh-Dinh, les chrétiens de Thanh-hoa, réfugiés en Ninh-Binh, nous restent sur les bras et, malgré notre pauvreté, je n'aurai pas le courage de les renvoyer dans leurs villages où ils pourraient être exterminés jusqu'au dernier avant même que la nouvelle de leur mort pût arriver aux Français...

INFORMATIONS DIVERSES

Syrie. — M. Secrétant, professeur au collège de N.-D. de Lourdes à Salima, écrit au R. P. Moyse d'Orléans, vice-procureur général des missions de l'Ordre des RR. PP. Capucins :

« Les examens nous ont donné des résultats très satisfaisants.

« La distribution des prix, d'abord fixée au 25 juillet, a été renvoyée au 3 août. Cette année encore, nous avons donné le plus d'éclat possible à cette fête. Dès sept heures du matin, les invités arrivaient.

« A huit heures et demie nous vîmes approcher une troupe de cavaliers... C'était M. Patrimonio et son escorte. Jugez de notre surprise. M. le Consul était parti à trois heures du matin et n'avait pas craint d'affronter le soleil et le périlleux chemin de Beyrouth à Salima.

« Quant aux autres sommités du pays : le Kaïmakam, le Pacha, les évêques, etc., ils se firent représenter.

« A neuf heures la cérémonie fut ouverte par une marche-fanfare, ensuite on joua un drame arabe, puis une petite pièce française. Chaque entr'acte était rempli par des morceaux de musique ou par de petites déclamations. A onze heures la première partie de la fête était terminée. A une heure et demie commença la seconde partie, pour laquelle nous avions réservé tout ce que nous avions de mieux, soit en musique, soit en comédie. Ensuite eut lieu la distribution des prix; plusieurs discours furent prononcés. A cinq heures, tout était terminé. De nos 60 internes, 50 sont rentrés dans leurs familles, les dix autres, qui sont d'Alep ou d'Alexandrie, nous restent pendant les vacances.

« M. le Consul nous félicita chaleureusement. Au souper, il renouvela tous ses compliments, puis il porta un toast à la prospérité du collège. Le lendemain à quatre heures, il partit pour Beyrouth.

« M. Mommàas supporta admirablement la fatigue toute la journée, mais le lendemain et le surlendemain il dut garder le lit. Aujourd'hui, le mieux s'est déclaré et ne fera qu'augmenter.

« Voilà donc notre troisième année terminée et couronnée d'un magnifique succès. Que la Providence nous accorde la continuation de cet admirable élan. Nous sommes certains d'avoir une belle rentrée l'année prochaine, mais vous savez quelles sont les conditions d'admission des enfants dans notre collège. Jusqu'à ce que leur nombre soit augmenté dans une proportion notable, le prix de la pension suffit à peine à nourrir les élèves. Et cependant, il faut, à mesure que progresse le nombre des élèves, augmenter celui des professeurs et des surveillants. Le mobilier même ne suffit plus. En face de ces besoins chaque jour renaissants, nous nous demandons dans quelle bourse puiser pour y faire face... »

Canada. — Le *Manitoba*, journal de Saint-Boniface, consacre la plus grande partie de son numéro du 28 août aux fêtes qui ont célébré dans cette ville le quarantième anniversaire de l'arrivée de Mgr Taché, comme missionnaire, au Manitoba.

C'est, en effet, le 25 août 1845 que Mgr Provencher, le premier évêque de Saint-Boniface, recevait le jeune Alexandre Taché, alors novice oblat, à peine âgé de vingt-deux ans, qui venait consacrer sa vie aux missions de la Rivière Rouge. Cinq ans plus tard, il le demandait au Saint-Siège pour coadjuteur, et lui laissait, en 1853, le gouvernement de l'Église du nord-ouest, que le pieux et illustre archevêque dirigera encore, espérons-le, de longues années.

LES MISSIONNAIRES PRISONNIERS DU MAHDI

Relation adressée par le R. P. Louis BONOMI à Mgr François Sogaro, Vicaire apostolique de l'Afrique centrale.

(Suite 1)

III

Prise de Khartoum. — La fuite du missionnaire. — Traversée du désert.— Emouvantes péripéties du voyage. — Arrivée à Dongola.

Je m'abstiendrai de relater minutieusement les événements qui se sont déroulés durant le mémorable siège de Khartoum parce que je n'en ai pas été témoin oculaire et ne les ai connus que par ouï-dire. Je me contenterai de quelques mots sur la prise de cette capitale, qui tomba au pouvoir des rebelles le 26 janvier 1885.

Le découragement des assiégés, causé par le retard, alors inexplicable pour nous, de l'armée anglaise de secours et la disette de vivres, décida un commandant supérieur de la garnison égyptienne à entrer secrètement en relations avec le Madhi pour la reddition de la place à l'insu du brave Gordon. Les rebelles simulèrent, la veille du jour fatal, un assaut général afin d'attirer et de tenir en suspens derrière les lignes de défense toute l'armée de Khartoum, tandis que la trahison leur donnait accès à l'intérieur en leur ouvrant dans le lit du fleuve, entre le courant et le terre-plein élevé par les assiégés, un passage que le retrait des eaux rendait praticable.

Il n'en fallait pas davantage. Introduits dans l'enceinte, ils prirent à revers les défenseurs, qui, tout déconcertés, durent bientôt se rendre. Dans le premier moment de fureur, les assaillants se dispersèrent par toute la ville et ivres de ce fanatisme aveugle dont le Mahdi les grisait sans cesse par ses proclamations, ils commencèrent par massacrer, sans distinction d'âge ni de condition, tous ceux qui tombèrent sous leurs coups. Des témoins de cette horrible journée estiment à 20.000 le nombre des victimes. Parmi elles se trouvent Gordon pacha, M. Martin Hansal, consul d'Autriche-Hongrie, le consul de Grèce et un grand nombre de marchands grecs et coptes schismatiques. Un notable musulman de ma connaissance, Ahmed el Nour el Kébir, perdit en cette circonstance trente personnes de sa famille.

* * *

La chute de Khartoum eut pour conséquence la retraite des Anglais, qui, au prix de sanglants efforts, avaient obtenu de notables succès. Ce fut une suprême déception pour ceux qui avaient mis leur espoir dans cette dernière citadelle de la civilisation et de la liberté au Soudan.

Peu avant la prise de la capitale, comme je l'ai appris plus tard, un messager envoyé de Dongola par le R. P. Vicentini, apporta deux lettres adressées l'une au Mahdi, l'autre à moi-même. Il aurait été imprudent de faire parvenir la première à sa destination ; elle fut brûlée. Quant à la seconde, comme je me trouvais alors à El-Obéïd, elle fut reçue par la Supérieure, sœur Thérèse Grigolini, qui en prit connaissance. Dans la réponse à cette dépêche, après une courte et douloureuse exposition des souffrances des pauvres captifs, elle ajoutait incidemment : « Dom Louis est à El-Obéïd et souffre autant que nous. » Heureuse phrase, phrase bénie ! En portant au Caire les premières nouvelles que Votre Grandeur ait reçues de moi, elle dirigea vers la triste retraite où je languissais, les pas de mon libérateur. En effet, M. le chevalier Santoni prit à cœur la mission que vous lui aviez confiée, et il n'épargna ni fatigues, ni industries pour m'arracher à ma captivité.

* * *

Le 3 juin 1885 un habitant d'El-Obéïd, copte d'origine, mais né dans le pays, m'avertit secrètement qu'un Arabe porteur d'une lettre à mon adresse venait d'arriver et que ce messager était chargé de m'emmener. Moi qui depuis si longtemps n'avais en vue que de trouver le moyen de m'enfuir, qui avais dépensé tant de temps et d'argent

(1) Voir les *Missions catholiques* du 25 septembre et 3 octobre.

pour réussir, je n'en pouvais croire mes oreilles. Mais lorsqu'arrivé en présence de l'Arabe dans une maison écartée, il me remit un billet qu'il avait caché et fait coudre dans son vêtement, je ne pus plus douter. Avec quelle anxiété et quels battements de cœur je retournai chez moi, soupirant après le moment où il me serait possible de lire cette précieuse communication ! Quand je fus rentré sous mon toit, j'ouvris avec mille précautions le billet, tremblant de crainte, effrayé de ma propre ombre, et je lus les trois lignes suivantes :

« Le porteur de la présente se nomme N. N. Confiez-vous à lui ; il est chargé de vous conduire à Dongola où vous attendent anxieusement vos confrères et votre compatriote Santoni. »

Une émotion indescriptible me saisit à cette lecture. Les rêves qui m'avaient tant de fois bercé allaient donc se réaliser et ma liberté ne dépendait plus que d'un effort hardi ! J'avertis l'Arabe que j'étais tout prêt à le suivre. Le brave messager craignait que je ne fusse irrésolu et hésitant à me confier à sa direction. Mais mon enthousiasme le rassura bien vite. Je fixai le départ au lendemain et lui recommandai de sortir seul de la ville et de m'attendre dans le désert avec les chameaux et les provisions. Il disposait de deux chameaux ; je devais monter avec son jeune fils sur le premier ; l'autre était pour lui-même et le guide qu'il avait retenu. Avant de consentir au départ, j'avais mis comme condition que l'Arabe me donnerait un peu d'argent pour mes confrères. Je le remis au P. Ohrwalder en lui promettant que je ne cesserais de travailler à leur délivrance aussitôt que je serais libre.

En attendant, pour donner le change et éloigner tout soupçon, j'achetai de la paille, du bois, tout ce qu'il me fallait pour bâtir une nouvelle cabane, car la saison des pluies commençait. Je me mis aussitôt à l'œuvre et travaillai si activement ce soir là et le lendemain matin que je l'achevai complètement.

A l'heure fixée, deux heures du soir, je m'en allai emportant une petite corbeille et un couteau, afin d'avoir un motif plausible pour expliquer mon excursion dans le cas où un curieux me rencontrerait. J'avais pour compagnon jusqu'au désert le P. Joseph Ohrwalder, qui seul était dans le secret. Ni lui, ni moi, n'avions la force de prononcer une parole, tant était grande notre émotion. Nos cœurs parlaient et se comprenaient : « Adieu ! adieu !! », disaient-ils l'un et l'autre ; ce mot résumait toutes les douleurs souffertes ensemble dans le passé, tous les espoirs que la réussite de ma tentative allait faire naître dans l'avenir ; c'était le sceau d'une amitié que la séparation allait rendre encore plus sacrée.

* * *

Il était quatre heures de l'après-midi. Le désert s'ouvrait devant moi, le désert à travers lequel je devais cheminer à pied jusqu'à la rencontre de mon guide. Dans la première fougue, soutenu et emporté par l'ivresse de la liberté, je courus longtemps, beaucoup plus longtemps qu'il ne fallait. Déjà le ciel brunissait, la nuit descendait rapide et je n'avais encore aperçu personne qui fût en quête de moi. Aussi, en réfléchissant sur ma position, je me rendis compte que j'avais dû aller trop loin et peut-être m'écarter de la route à suivre. Je m'arrêtai, je fixai le regard sur les vagues ténèbres qui enveloppaient de plus en plus le désert et je criai à diverses reprises le nom de mon guide. Personne, pas même l'écho, ne répondit à mon appel. Des pensées peu gaies me vinrent à l'esprit. Ce n'était ni la peur des bêtes féroces, ni la crainte des voleurs, mais l'impossibilité pour l'Arabe de me découvrir au milieu de la nuit si loin d'El-Obéïd. Mon épuisement après une journée d'émotions et de fatigues, passée sans prendre de nourriture (la joie m'avait coupé totalement l'appétit), l'obscurité d'un ciel pluvieux achevèrent de me dérouter et il me fallut bientôt renoncer à reconnaître le chemin. Je me gardai bien d'abord de m'arrêter à l'idée de demander la bonne voie aux cabanes arabes dispersées dans l'immense solitude ; je craignais de faire naître des soupçons ; mais la nécessité et ma faiblesse toujours croissante m'y forcèrent.

Il faisait nuit depuis plus de deux heures lorsque je m'approchai d'une cabane de bergers pour me procurer un peu d'eau et de lait. J'avais par hasard sur moi un quart de florin autrichien ; je l'offris à ces pauvres gens ; ils me donnèrent en échange une bonne tasse de lait chaud ; cela me reconforta un peu. Nous engageâmes la conversation et, grâce à ma corbeille je pus justifier mon excursion en prétextant que j'étais allé à la recherche de plantes médicinales. Je pris congé d'eux après m'être enquis de la direction de la capitale.

J'étais bien indécis sur le parti à prendre. Je résolus enfin de retourner chez le copte qui m'avait annoncé l'arrivée de l'Arabe libérateur. Heureusement j'ai de bonnes jambes ; elles me ramenèrent à la ville par d'affreux sentiers couverts de ronces et coupés de fondrières qui, dans la nuit, me semblaient autant de précipices. Je traversai à tâtons les ruines de l'ancienne El-Obéïd. A minuit je me trouvai devant mon habitation ; j'y pénétrai en coupant, afin de ne point faire de bruit, les cordes qui en ferment l'entrée, et je me jetai sur ma couche sans avoir donné l'éveil à personne. Mais je ne pus goûter de repos qu'après avoir fait tremper dans l'eau et avalé un peu de pain dourah.

Je fus réveillé en sursaut avant l'aube par une voix qui m'appelait du chemin. Je me levai aussitôt et sortis. C'était mon brave copte, qui était tout étonné de ne m'avoir pas trouvé au rendez-vous. Je lui expliquai brièvement ma mésaventure. Il m'emmena aussitôt, me couvrit le visage jusqu'aux yeux de la pièce d'étoffe que portent les Arabes et me conduisit près du guide. Sans plus tarder, nous enfourchâmes les chameaux et leur bon trot m'éloigna rapidement du lieu de ma captivité.

* * *

Il serait trop long de raconter les incidents de notre pénible traversée de treize jours dans le désert.

Mon conducteur avait bien promis de se pourvoir des vivres nécessaires pour tout le voyage ; mais il n'avait pris qu'un peu de farine et un morceau de galette, de quoi nous nourrir tout au plus deux jours. Les trois premiers jours on parcourt, il est vrai, un pays assez peuplé ; mais cette cir-

constance était un danger de plus; nous risquions d'être découverts et devions user de beaucoup de réserve soit pour faire halte, soit pour nous ravitailler.

Nous avions formé un plan pour favoriser l'évasion de mes confrères. Nous avions projeté de nous arrêter dans un grand village pour faire nos provisions de nourriture et d'eau et y attendre les missionnaires d'El-Obéïd qu'une personne de confiance serait allée chercher. Nous aurions ensuite fait ensemble le reste du chemin. Malheureusement, le soir du troisième jour après le départ, nous fûmes obligés de prendre le large en toute hâte; les agents du Mahdi, fixés dans cette localité, avaient eu vent de notre arrivée.

Un guide consentit, à prix d'or, à nous mener nous approvisionner, à deux journées et demie de là, dans un autre village. Mais, pour ce trajet, nous n'avions plus guère d'eau et encore moins de grains. Ces parages déserts sont infestés de pillards qui rançonnent au passage les rares marchands attirés au Soudan par l'appât du gain. La bonne Providence nous fit encore échapper à ce péril. En homme avisé, notre conducteur nous fit voyager le plus possible de nuit pour moins souffrir de la soif et passer inaperçus. Une vingtaine d'heures avant de rencontrer les premières citernes, toute l'eau était épuisée. Nous arrivâmes encore en vie; mais la gorge desséchée au point de ne pouvoir plus dire un mot. Nos chameaux, n'ayant pu se désaltérer à la dernière halte, étaient tellement exténués que nous tremblions de les voir succomber avant le terme; aussi, pour les ménager, fîmes-nous à pied une grande partie du chemin.

La soif qui nous dévorait était si grande que nous ne prîmes pas même le temps de trouver un vase quelconque pour puiser de l'eau, lorsque nous fûmes en face des puits. Leur peu de profondeur permit au guide d'y descendre; il remplissait du précieux liquide le creux de ses mains, le déversait dans les nôtres et, après nous être désaltérés, nous nous empressâmes de donner à boire à nos montures.

*
* *

Nous n'avions plus à craindre d'être découverts et arrêtés dans notre exode. Mais il nous restait à traverser le désert, le vrai désert, sept jours de marche sans rencontrer aucune oasis, avant d'arriver au Nil.

Dans cette localité où nous étions venus nous approvisionner, tout était hors de prix et l'achat de quatre jours de vivres épuisa complètement les ressources pécuniaires de mon conducteur. J'avais laissé à mes confrères à El-Obéïd le peu d'argent que je possédais; j'étais parti avec un quart de florin et je le dépensai, comme on l'a vu, le jour même de ma fuite.

Une bonne dame de l'endroit eut la complaisance de nous moudre le peu de grains que nous pûmes acheter et nous mit ainsi à même de fabriquer durant le voyage de la galette que nous faisions cuire dans le sable avec du bois ou des excréments de chameaux desséchés.

La compagnie de quelques Arabes nomades, qui, avec leurs dromadaires, se dirigeaient aussi vers le Nil pour se pourvoir de grains, nous fut d'une grande utilité dans les derniers jours du trajet.

Enfin, le 18 juin, nous pouvions saluer les eaux du grand fleuve et entrer à Abou Guzzi, ou Agouzé.

*
* *

Là se terminait la plus pénible partie de notre voyage. Je n'étais cependant pas encore tout à fait hors de danger, car le retrait des troupes anglaises laissait le pays exposé sans défense aux incursions des Mahdistes, qui y faisaient déjà une active propagande. Nous y restâmes cependant quatre jours chez des parents de mon guide. Cette petite halte nous rendit nos forces et permit de réparer les selles gravement endommagées de nos montures.

Le 22 juin, nous nous remîmes en route et, après avoir côtoyé durant deux jours le beau fleuve égyptien, nous entrâmes à Dongola. L'Arabe avait fidèlement tenu sa parole; il m'avait amené sain et sauf de la capitale du Kordofan à l'ancienne capitale de la Nubie. Parti le 4 juin d'El-Obéïd, j'arrivai le 24 juin à Dongola. O mois du Sacré-Cœur, sois à jamais béni! Toi qui as vu commencer et s'achever l'œuvre périlleuse de ma délivrance si longtemps désirée, comment pourrais-je ne pas garder éternellement ton souvenir!

FIN

UNE TOURNÉE DANS LE VICARIAT APOSTOLIQUE DU ZANGUEBAR.

OCTOBRE-NOVEMBRE 1884

Par Mgr Rodolphe de COURMONT, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, évêque titulaire de Bodona, vicaire apostolique du Zanguebar.

I.

DE BAGAMOYO A MROGORO.

(Suite 1)

INDIGÈNES DE BARAKA ET WADOÉS.

A *Baraka*, nous campâmes en dehors du *Boma* ou enceinte. Les hommes, armés de leurs fusils, étaient venus s'asseoir près de nous; plus loin, se tenaient les femmes. Tous faisaient ce que font partout les habitants des villages chez lesquels passe un Blanc, ils nous observaient attentivement des pieds à la tête, analysant nos traits, les détails de notre costume, ne perdant aucun de nos mouvements, curieux surtout de nous voir manger et boire, et comme heureux de constater, à cette opération, que nous ne sommes pas des êtres si différents d'eux-mêmes, ni d'une condition si supérieure à la leur.

Pendant ce temps, nous nous livrions, nous aussi, à des études analogues de types et de mœurs. Ce qui nous frappa à *Baraka*, ce fut la coupe singulière des cheveux, adoptée

(1) Voir les *Missions catholiques* du 25 septembre.

par les jeunes gens et les hommes. Ici, en effet, ce ne sont pas les femmes, mais les hommes qui cultivent leur chevelure, avec un soin et une vanité empruntés à l'autre sexe. Une forme domine et se retrouve sur toutes les têtes d'homme, la *toque d'avocat*. A les voir, avec leurs cheveux crêpus et laineux, coupés cylindriquement à une hauteur d'un décimètre au-dessus du front, quand, à la fraicheur du soir, drapés dans une pièce de *Kaniki*, ils se réunissent pour causer et deviser ensemble, on les prendrait aisément pour une assemblée de juges au pays des Peaux noires.

Nous remarquâmes aussi que les femmes et les enfants ne sortaient pas seuls du village. Des hommes armés s'adjoignaient comme escorte, et, de plus, les enfants avaient soin de prendre des arcs proportionnés à leur taille pour se défendre au besoin. On nous dit que c'était mesure de précaution. Baraka, en effet, confine presque au pays des anthropophages, et, ainsi que nous l'avions appris déjà, ceux-ci, stimulés par la famine, faisaient des rondes pour capturer les Wakouéré, surpris sans défense.

Le lendemain, nous fîmes rencontre de deux compagnies de ces rôdeurs : un chef conduisait l'une d'elles. Ils se tinrent cois sur le bord de notre sentier, essuyant d'un air en apparence impassible, les narquoises interrogations que leur adressaient nos porteurs sur le succès de leur chasse à l'homme.

ZANGUEBAR. — Habitants de Baraka; d'après un dessin du R. P. Le Roy, missionnaire de la Congrégation du Saint-Esprit.

La messe au désert.

Le 11 octobre nous partons pour *Kitako*. Le jour suivant, un dimanche, notre grand désir était de célébrer le Saint-Sacrifice ; mais je fus seul à avoir ce bonheur, que je ne me vis pas refuser tout le temps que dura le voyage.

Ce n'est pas une médiocre difficulté que de pouvoir ainsi, en caravane, satisfaire sa dévotion et dire chaque matin la sainte Messe. En effet, le départ s'effectue à la pointe du jour, et il importe de n'en pas retarder l'heure matinale. Il faut donc que, vers deux heures et demie ou trois heures, l'on soit déjà sur pied et qu'à la faveur du clair de lune ou d'un méchant fallot, on ait métamorphosé en chapelle la tente sous laquelle on a dormi. Il n'y a ni temps à perdre, ni soins à omettre. Pour peu que vous tardiez, vous serez surpris par le réveil des porteurs, dont les propos confus, les cris, les appels renvoyés de l'un à l'autre, l'agitation tumultueuse vous distrairont dans la récitation des paroles de la sainte liturgie. Si vous n'y avez pris garde, un cierge trop long mettra le feu aux parois de la tente; l'autel portatif, mal assuré sur son support à trépied, basculera aux génuflexions, et quel désolant embarras, si un accident se produit. Mais déjà pour ne pas manquer le moment de ces préparatifs, on est à surveiller l'heure, parfois depuis minuit. La fatigue rompt les membres, la paupière s'appesantit sous un sommeil réparateur, que la fraîcheur de la

nuit rend plus envahissant. Soyez indulgent à des réclamations si légitimes de la nature, et vous n'ouvrirez plus les yeux qu'au cri du *pagazi*, qui déjà a déplanté les piquets extérieurs de votre tente et réclame le reste pour amarrer sa charge et n'être pas en retard.

Mais quel dédommagement à tous ces petits déboires, que le bonheur indicible dont l'âme se sent inondée pendant le saint sacrifice. C'est une joie intime, qui puise ses éléments dans le mystère lui-même et naît de toutes les circonstances si émouvantes où il s'accomplit silencieusement. Que de pensées pieuses et grandes montent à l'esprit! Ce petit coin de la solitude où Notre Seigneur descend pour être offert à son Père, ne reçoit-il pas une consécration sans égale? Jésus prend pied sur ce sol que n'ont foulé jusqu'ici que les pas des bêtes fauves, ou ceux de l'homme ignorant et stupide presque autant que ces animaux mêmes. Là, il daigne comme s'emparer de toute cette nature, et, la purifiant des souillures qui la flétrissent, l'offrir dans son originelle beauté et sa grandeur native à son créateur. Il semble aussi poser là, comme en germe, pour l'indigène, le fétichiste grossier, qui n'a nulle idée d'un culte élevé, une grâce d'intelligence, gage de miséricorde et de pardon.

Qui dira les destinées futures de ce point de l'immense désert? Les Anges l'ont sans doute relevé avec soin. Cette terre, plus que le lieu où s'endormit Jacob, est bénie; et peut-être les générations à venir verront-elles s'y réaliser ce dont la mystérieuse échelle du patriarche de Béthel n'était que la symbolique figure. Une chapelle, une église s'y dressera un jour; Jésus se fera une demeure là où il reçut, sous la tente du missionnaire, une hospitalité de quelques instants, et ce ne seront plus les Anges qui seront médiateurs, ce sera lui, lui toujours vivant, pour interpeller son Père en notre faveur « *semper vivens ad interpellandum pro nobis.* » Oui, je le répète, une profonde émotion saisit le cœur, pendant cette messe à laquelle la nature entière, recueillie et muette, mais brillante de toute la splendeur du firmament étoilé des régions tropicales, semble assister, dans le silence de l'adoration et de la prière. Ce qu'alors on croit entendre, ce ne sont plus les gémissements de toute créature, ainsi que s'exprime saint Paul; c'est plutôt une sorte de tressaillement universel qui trahit la joie et la reconnaissance, un frémissement d'amour et d'espérance, comme à la clarté naissante du jour nouveau de l'éternité.

Zanguebar. — Une messe au désert; d'après un dessin du R. P. Le Roy, missionnaire de la Congrégation du Saint-Esprit.

Mbiki. — Termitières. — Fourmis géantes.

Le 12 octobre, à quatre heures et demie, nous quittions Kitako et marchions sur *Mbiki*. Tout le parcours jusqu'à Mrogoro a été décrit par les voyageurs. Notons seulement les curieuses *termitières*, qui deviennent, ce semble, plus nombreuses dans ces régions. Ce sont de véritables monuments, simples palais de fourmis cependant, d'un art bien autrement achevé que celui qui a présidé à la construction des cases des paresseux et insouciants indigènes. Il y a

là un triomphe du pur instinct de l'animal sur l'intelligence de l'homme que nul souffle de civilisation n'est venu tirer du sommeil léthargique de ses hautes et nobles facultés. M. de Quatrefages, dans ses « *Souvenirs d'un naturaliste,* » a décrit admirablement les termitières. Comparant la taille et les ouvrages des termites à la taille et aux constructions de l'homme, il établit que, pour ne pas rester hors de proportion, les monuments de son architecture devraient dépasser de cent mètres, la hauteur du Puy-de-Dôme.

De loin, ces *termitières* font penser aux Menhirs de Bretagne; elles ressemblent assez à des tombelles, à des mausolées de forme pyramidale ou à dômes coniques, agglomérés et comme absorbés dans un cône principal, qui domine tout l'édifice. On les voit s'élever du milieu des hautes herbes ou couronner un tertre que revêt un bouquet d'arbres. D'ordinaire dénudées, elles offrent la couleur du sol. Dans certaines régions, cependant, on utilise les déclivités de ces éminences, hautes souvent de trois ou quatre mètres, pour des plantations de tabac: culture qui y réussit très bien.

Dans les mêmes régions, on trouve d'autres fourmis, celles-ci noires et de vraies géantes. Elles ne sont pas architectes comme les termites. Au lieu de se signaler de loin aux regards étonnés de l'explorateur, par la gracieuse silhouette de leur habitation, elles annoncent leur présence par une odeur désagréable qui s'échappe de leurs informes fourmilières. C'est une véritable infection, et l'on croirait, à s'y méprendre, passer à côté de quelque animal en putréfaction.

De *Mbiki*, nous nous rendons à *Msoua*. La forêt, avec ses entrelacements de lianes, retarde la marche des porteurs. Nous y admirons de magnifiques cactus-candélabres. La rivière est à sec; elle déborde dans la saison des pluies et convertit en étang des surfaces considérables autour de ses berges.

Msoua. — Kisemo. — Victimes humaines.

Dans le trajet de *Msoua* à *Kisemo*, nous passons à côté d'un bûcher où un homme a été brûlé trois jours auparavant. Nous considérons, avec un saisissement d'horreur et l'âme navrée, ses os calcinés qui blanchissent sur le fond noirci et charbonneux de cet affreux théâtre d'exécution. De l'autre côté du sentier, un arbre porte à l'une de ses branches la cangue qui le retenait prisonnier. Son linge est suspendu tout auprès.

Que ce spectacle lugubre est particulièrement douloureux au cœur du missionnaire! Rien n'accuse mieux la superstition qu'il vient combattre; nul trait n'est plus révélateur de cet empire bien établi du démon, l'ennemi juré du Maître divin qui l'envoie propager son règne.

Qu'a fait cet infortuné pour mériter ce sort? On a perdu quelqu'un dans une famille marquante du voisinage. Mais nul, dans le pays, n'admettra que la maladie ou la vieillesse soit cause de sa mort. Non, il a été victime d'un maléfice; aussi doit-il être vengé. Les sorciers se donnent mission de découvrir les coupables; la crédulité publique les accrédite, et, avec une foi aveugle, elle leur demande des révélations. Malheur à ceux qui se sont faits leurs ennemis, ou sont devenus, à leur insu, les objets de leur jalousie!

S'ils sont faibles, dépourvus d'influence, incapables partant de se dérober à leurs haines ou d'exercer des représailles, ils sont d'avance destinés à ces sanglantes immolations. Quand ils s'y attendent le moins, souvent même dans des réunions auxquelles ils ont été conviés et que président les grands chefs, ils se voient circonvenus, arrêtés et déclarés coupables. Quelquefois, on les traite en simples prévenus, sans laisser, cependant, de les soumettre à des épreuves mortelles par elles-mêmes, comme, par exemple, avaler du poison, traverser des brasiers ardents. En dehors de ces condamnations moins rigoureuses, le bûcher est la peine ordinaire. Trois jours durant, ces pauvres prisonniers, dont une fourche ou une sorte de cangue arrête et comprime les membres, voient s'exécuter autour d'eux des danses frénétiques, au son de plusieurs tambours accompagnant des chants sauvages. C'est la lugubre danse des « *Pepo* ». Elle devient une occasion de libations copieuses de *pombé* que les danseurs s'administrent pour se surexciter et tenir l'arène dans cette joute échevelée de cris, de sauts, de gambades et de contorsions de toute sorte.

Le condamné est traité avec préférence dans ces orgies funèbres. On le régale de mets relativement recherchés; on l'abreuve de *pombé*; de sorte que, sous l'influence de cette boisson fermentée, au fracas assourdissant des tam-tam, au centre de ces rondes dont le tournoiement finit par l'étourdir, le pauvre patient tombe dans une espèce d'assoupissement nerveux, où il perd conscience de son état, et dans lequel on le voit encore suivre, en remuant la tête comme un automate, les évolutions bruyantes et cadencées de la danse. Cependant, il retrouve toute sa sensibilité quand le bûcher s'allume. La flamme est lente à le dévorer. Il n'est pas de gémissements et de cris que la douleur ne lui arrache. Mais nul, autour de lui, ne connaît la compassion. Plus le bûcher se consume, plus les hurlements sont affreux, les chants sinistres, la danse effrénée. Le *pombé*, joint à l'infernal vacarme des tam-tam, porte au paroxysme les instincts barbares de ces Noirs, qui, par une amère dérision de la pitié et pour hâter la mort du patient, saisissent des tisons qu'ils lui lancent à la tête. Il est bientôt plongé dans un ardent brasier, en proie à des convulsions atroces, qui trahissent d'indicibles souffrances. La mort vient comme une délivrance *(Voir la gravure page 490)*.

Voilà quelles scènes d'horreur s'étaient accomplies, quelques jours auparavant, à l'endroit où nous étions. Aussi, nous sentions la tristesse envahir notre âme. Non, dans les sociétés païennes, Satan n'est pas seulement le tyran des âmes, il est de plus le bourreau des corps. En toute vérité, selon la parole de Notre-Seigneur, il a été homicide dès le commencement, et il l'est encore.

Le Gernigéré. — Koo. — Mkesi.

Le lendemain, 15 octobre, nous allions camper sur les bords du *Gernigéré*. Le fleuve ne présentait que quelques flaques d'eau semées dans son lit de sable, bordé de frais roseaux, et, çà et là, d'insignifiantes plantations de cannes à sucre. La sécheresse n'avait pas épargné le pays, plus favorisé néanmoins que tout celui que nous avions traversé jusqu'ici.

Le 16 octobre, nous étions à Koo. L'ascension opérée avait été sensible. Aussi nous bénéficiions d'un air plus pur et plus frais. En route, nous avions pu saluer à l'horizon, les hautes chaînes de l'*Ouroungourou* et de l'*Oukami*, au pied desquelles nous devions nous rendre. Entre tous ces sommets, nos regards avaient cherché le pic de Mrogoro. Mais un nuage en voilait la cime, comme s'il se fût couvert d'un crêpe de deuil. Triste emblème, qui ramenait nos esprits aux angoisses du départ.

De Koo à Mrogoro, il ne restait que deux étapes. Le 17, nous partions pour *Mkesi*. Nous devions, le lendemain, arriver à la station. Pour ne pas trop surprendre le P. Gommenginger, nous fîmes partir en avant deux de nos enfants, avec mission de nous annoncer.

(*A suivre*).

LE PREMIER MISSIONNAIRE DU JAPON AU XIXme SIÈCLE

Par Mgr FORCADE, archevêque d'Aix

(Suite 1)

X

SUR LA COTE DE CORÉE. — L'ILE WAI-AN-DO. — LETTRE DE L'AMIRAL AU GOUVERNEMENT CORÉEN.

Samedi 1er août 1846. — Nous doublons le cap Gotto dans l'après-midi, en faisant route pour la Corée.

Lundi 3. — La brise continue à être très fraiche et nous avançons en conséquence. Nous passons en vue de quelques petites îles inconnues. A la nuit, le vent devient si frais que, sans autre toile que nos huniers auxquels encore on a pris un ris, nous filons jusqu'à neuf et dix nœuds. C'est beaucoup plus qu'on n'en veut de nuit, dans cette mer inexplorée.

Mardi 4. — Au fur et à mesure que nous approchons de la côte, nous découvrons une incroyable multitude d'îlots et de rochers. Il faut une prudence et une vigilance extrêmes pour se tirer d'affaire dans ces dangereux parages qui sont peut-être aujourd'hui les moins connus du monde.

Dans l'après-midi, nous jetons l'ancre, en attendant mieux, à l'abri de quelques petites îles qui sont au sud du mouillage auquel l'amiral compte définitivement aller. On voit à la longue vue des champs cultivés et des gens qui nous regardent ; on ne remarque aucun bateau.

Mercredi 5. — Vers huit heures du matin, un petit bateau à deux voiles se détache de l'une des îles près desquelles nous sommes mouillés. Il paraît se diriger vers le continent et va sans doute faire part à qui de droit de notre arrivée.

Appareillage à dix heures et demie. A trois heures moins quelques minutes, la brise était devenue si faible qu'on ne pouvait lutter contre un courant contraire. La frégate allant alors de l'arrière plutôt que de l'avant, nous jetons une ancre assez loin de toute terre, et attendons ainsi qu'il plaise au vent de fraichir.

Jeudi 6. — On n'a pu hier réappareiller de la journée ; nous avons donc passé la nuit au mouillage. Ce matin enfin nous levons l'ancre à sept heures et demie. Vers neuf heures, nous sommes près d'une des passes de *Maribanks* où l'on compte aller, mais elle est étroite, on y découvre des rochers, et le vent est contraire : on n'ose s'y aventurer. Nous revenons sur nos pas, pour aller chercher une autre passe que l'on croit meilleure, et où, avec le vent qui règne, on pourra facilement entrer.

La brise manque à une heure et quart ; on mouille. La brise se lève et on appareille de nouveau à cinq heures et quart. Nous faisons une assez bonne route jusqu'au coucher du soleil qui nous force à jeter l'ancre.

Vendredi 7. — Au lever du soleil on découvre une soixantaine de jonques rangées en ligne à l'entrée de la passe vers laquelle nous nous dirigeons. Profitant bientôt d'une très forte brise,elles font mine de marcher sur nous. Personne ne doute qu'elles n'aient l'intention de nous attaquer ou à tout le moins de nous disputer le passage.

L'amiral paraît sur la dunette en uniforme ; il fait hisser les couleurs et signaler à sa division le branle-bas du combat. Les trois bâtiments appareillent en toute hâte ; tous les canons, fusils, pistolets sont chargés ; on distribue des cartouches, on encombre la batterie de boulets et de paquets de mitraille. Les canonniers sont à leurs pièces ; état-major et équipage, tout le monde prend les armes et chacun court à son poste. Le mien m'est assigné dans la cale, au poste des blessés. Jamais je n'ai vu *charivari* pareil à bord de notre frégate; on met tout sens dessus-dessous ; on démolit tout. Cloisons de l'hôpital sur l'avant, cloisons de l'amiral sur l'arrière, disparaissent en un clin d'œil : tapis, meubles, fenêtres, journaux de bord, batterie de cuisine, tout est enlevé et descendu dans le faux pont.

Il est très vrai que l'esprit français est essentiellement guerrier. En attendant le premier coup de canon et la descente en cale de quelque blessé,j'ai pu assister aux préparatifs, circuler partout et tout observer. Pas une face ne pâlissait, je l'assure; mais la joie et l'envie de se battre se peignaient sur toutes les figures. On se promettait bien de *leur en donner une salade à ces gueux de Coréens.*

Le temps malheureusement était loin de favoriser l'ardeur de nos braves; le calme plat nous avait repris dès le moment de l'appareillage, et jusqu'à onze heures pas moyen de bouger de place. Vers onze heures enfin, une légère brise se lève, nous allons marcher sur l'escadre ennemie..... Peine inutile ! Déception profonde !

Les soixante jonques, usant de ce vent qui souffle pour elles aussi bien que pour nous, nous tournent le dos et, défilant paisiblement,font route vers le sud, sans avoir l'air de nous prêter la moindre attention.

On finit par penser que c'était un convoi de marchandises s'en allant on ne sait où ; on met bas les armes, on remet les choses en place, on songe à déjeuner, et, au désappointement général, la guerre coréenne est finie.

La brise fraîchit, et à trois heures moins un quart nous sommes près de la passe, que nous cherchions depuis hier. Mais le vent a changé; celui d'hier nous eût été pro-

(1) Voir les *Missions catholiques* des 24 avril, 1er, 8, 22, 29 mai, 5, 12, 26 juin, 3, 10, 17, 24, 31 juillet, 7, 14, 21, 28 août et 18 et 25 septembre.

pice pour entrer par cette passe : celui d'aujourd'hui qui serait excellent si nous étions encore à la passe d'hier, nous est tout à fait contraire pour celle d'aujourd'hui. Celle-ci est d'ailleurs étroite ; on manque de plan ; il serait dangereux et peut-être impossible d'y courir des bordées. L'amiral fait jeter l'ancre, a une conférence avec le commandant de la *Sabine* qu'il a appelé à bord, et enfin à quatre heures et demie, renonçant définitivement au mouillage de *Maribanks*, donne l'ordre d'appareiller pour aller je ne sais où.

Vers sept heures du soir, la sonde n'accusant que six brasses de fond, tandis que la frégate en cale cinq et demie, on jette l'ancre en toute hâte dans la crainte d'un échouage. Après s'être assuré par un sondage en canot d'une route à suivre sans danger, on réappareille encore ; et rencontrant enfin à la tombée de la nuit un fond de huit brasses et demie, on mouille pour la dernière fois de ce jour à cinq ou six milles de la côte. Quelle journée que celle-ci !



ZANGUEBAR. — La fin du supplice ; d'après un dessin du R. P. Le Roy, missionnaire de la Congrégation du Saint-Esprit (Voir page 488).

Des dangers de plus d'une espèce, un branle-bas de combat, je ne sais combien de virements, de bordées, de changements de voilures ; trois appareillages et autant de mouillages ! Nos officiers, comme nos matelots, sont exténués de fatigue. Au moment où à la nuit on carguait les voiles, l'amiral, me voyant près de lui sur la dunette, fait un pas vers moi, puis me secouant l'épaule et secouant lui-même la tête : « En voilà assez, mon cher, me dit-il à l'oreille, nous jouons un trop gros jeu ! »

Ces paroles m'attristèrent profondément, car elles m'annonçaient le non résultat de cette expédition de Corée, dont jusque là j'espérais beaucoup. Après le dîner, qui fut aujourd'hui renvoyé jusque sur les neuf heures du soir, j'eus avec l'amiral un petit entretien à ce sujet.

Le bon amiral essaya de me faire comprendre les difficultés nautiques qu'il rencontrait à chaque pas ; il me dit que faire de nouvelles tentatives, c'était s'exposer à perdre la frégate et peut-être ses trois bâtiments ; qu'il en avait conféré dans la journée avec le commandant de la *Sabine* qu'il considérait comme bon marin et que celui-ci était du même sentiment.

« Je viens ici sans ordre ; j'ai pris sous mon bonnet d'aller à *Loutchou*, à *Nagasaki* et en Corée. Tant que tout ira bien, ce sera à merveille ; mais, s'il m'advient quelque malheur, que d'hommes en France me jetteront la pierre, surtout quand ils connaîtront le motif qui m'a fait agir !... Et la vie de tant d'hommes dont j'ai à répondre ! Il n'y a pas moyen, il faut y renoncer. »

Une autre considération que me fit valoir l'amiral, et qui mérite, en effet, d'entrer en ligne de compte, c'est que la division n'a plus que pour deux mois de vivres et qu'on ne peut espérer en trouver avant Manille. Jusque-là on a encore une ou deux relâches à faire, et le bâtiment qui doit me ramener à *Oukinia* en aura sans doute trois. Le vent et les découvertes nous ont déjà fait perdre beaucoup de temps ; nous sommes exposés à en perdre beaucoup encore. Si l'on voulait sérieusement traiter les affaires en Corée, le mouillage étant aussi loin qu'il l'est de la capitale, et les

hommes de ces contrées n'allant pas vite en besogne, il faut calculer au moins sur un mois de séjour. Tout cela mènerait bien loin et pourrait fort bien mettre la famine à bord.

« Tout ce que je puis faire et ce que je ferai, me dit l'amiral, c'est d'écrire une lettre au premier ministre, et de l'envoyer porter dans une île à quelque mandarin, à qui l'on recommandera bien de la remettre à son adresse. »

Nous n'étions alors, comme je l'ai dit plus haut, qu'à cinq ou six milles du continent ; un village assez considérable avait été en vue dans la journée, et à l'heure où nous étions, on y voyait des feux.

« Pourquoi n'enverriez-vous pas à ce village, dis-je à l'amiral, la lettre parviendrait peut-être plus sûrement ! »

« — Et si l'on me garde mes hommes et mon canot, comment pourrai-je les ravoir? Sur le continent ce ne sera pas une petite affaire, tandis que, dans une petite île, je puis retrouver promptement mon monde avec 200 hommes de débarquement. »

C'est donc tout simplement ainsi que la chose se fera.

Gardons-nous bien de murmurer contre un homme qui nous a fait jusqu'ici beaucoup de bien et qui nous en veut toujours beaucoup. S'il ne nous en fait pas davantage dans la circonstance, c'est qu'il ne le peut vraiment pas. Qui connaît, du reste, la volonté de Dieu? Qui sait ce qui nous vaudra le mieux? Résignons-nous et reposons-nous, les yeux fermés, dans les bras de la Providence!

Chère et glorieuse église de Corée, tu n'as sans doute pas encore envoyé dans le ciel cette *tantam nubem testium* que Dieu demande de toi!

Samedi 8. — L'amiral, malgré toutes ses fatigues d'hier, se lève aujourd'hui de très grand matin, et au moment où je sors du lit, je le trouve finissant à son bureau la lettre suivante :

Le contre-amiral, commandant les forces navales françaises dans les mers de l'Inde et de la Chine, à Son Excellence le premier ministre du roi de Corée.

« Excellence,

« Chargé de la protection de mes compatriotes dans cette partie du monde, j'ai appris que trois Français, connus parmi nous par leurs vertus, les nommés Imbert, Chastan et Maubant, avaient été mis à mort dans votre royaume, le 14 de la huitième lune de l'année *Ki-hai* (21 septembre 1839); et je suis venu pour savoir quel grand crime ils ont commis pour mériter un si cruel châtiment. Pourquoi, s'ils ont été trouvés dans le royaume en contravention aux lois qui en interdisent l'entrée aux étrangers n'en a-t-on pas agi avec eux comme on le fait envers les Chinois, les Tartares ou les Japonais qui y sont saisis, c'est-à-dire, pourquoi n'ont-ils point été simplement arrêtés et conduits hors du royaume sans être molestés? Les grands mandarins de Corée ignorent probablement que le roi des Français n'abandonne jamais ses sujets, dans quelque pays éloigné qu'ils se trouvent, que partout il les couvre de sa haute protection, et que c'est le blesser profondément que d'attenter à leur vie, à moins qu'ils n'aient commis quelque grand crime, comme serait celui de donner la mort, de verser le sang ou d'incendier.

« Ne pouvant attendre les explications que je prie Votre Excellence de donner au sujet de la mort de ces trois Français, j'ai l'honneur de vous informer que, l'an prochain, un bâtiment de guerre viendra exprès pour les recevoir, et qu'à l'avenir informés, comme vous l'êtes, de l'intérêt paternel que le roi des Français porte à ses sujets, si pareil attentat était commis, et s'il en résultait de grandes calamités pour la Corée, le roi et les mandarins n'auraient à s'en prendre qu'à eux-mêmes ».

On va faire deux copies de cette lettre, dès qu'elle sera traduite en chinois, et elles seront déposées, pour plus de sûreté, sur deux îles différentes et en différentes mains.

Si cette démarche n'est pas suffisante pour procurer la paix aux pauvres chrétiens de Corée, elle suffira du moins, je l'espère, pour sauver la vie si précieuse de nos chers confrères.

Plus tard, quand viendra ce bâtiment annoncé, on parviendra peut-être, avec la grâce de Dieu, à ce résultat complet, que nous avions lieu d'espérer actuellement, si la crainte de la famine, les vents, les marées, les courants et les rochers n'y mettaient un trop invincible obstacle.

On met sous voiles au moment où l'amiral me remet sa lettre pour la traduire en latin, et la faire ensuite traduire en chinois par Augustin.

Quelque temps avant déjeuner, ce digne amiral m'exprime tous ses regrets de ne pouvoir réaliser tout ce qu'il comptait faire pour procurer la paix aux pauvres chrétiens de Corée. Son projet était habilement et sagement calculé, il y a beaucoup d'apparence qu'il aurait réussi.

Quel malheur!... Mais enfin, à la volonté de Dieu! Il faut bien se résigner.

A cinq heures du soir, nous jetons l'ancre devant ces même îles, où déjà nous avions mouillé mardi dernier.

L'amiral fait hisser au mât de misaine un grand pavillon blanc à croix bleue, comme signal pour les chrétiens, si parfois il y en avait dans ces parages. (*A suivre*).

NÉCROLOGIE

Le R. P. Ducat, de la Compagnie de Jésus.

Un pieux et savant Jésuite, dont les nombreuses communications à notre Bulletin ont toujours été remarquées, le R. P. Henri Ducat vient de mourir à Alger.

Né à Besançon en 1820, ce saint religieux a partagé entre les missions de Syrie et d'Algérie sa longue carrière apostolique.

« Lors des misères de l'année terrible, lisons-nous dans le *Courrier Franc-Comtois*, il obtint d'être envoyé à Besançon et y rendit de grands services à l'œuvre des ambulances. Sa connaissance approfondie de la langue arabe lui permit alors d'assister et de consoler de nombreux malades appartenant aux races africaines. L'œuvre des écoles françaises de l'Algérie fut le principal objet de son zèle, tandis que son beau talent de dessinateur venait en aide aux explorateurs scientifiques. »

Nos lecteurs ont pu souvent apprécier eux-mêmes les beaux croquis dus au crayon du R. P. Ducat.

Les obsèques du regretté missionnaire ont eu lieu à Alger le 16 septembre.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(ÉDITION FRANÇAISE)

Une anonyme de Loudun, diocèse de Poitiers........ 100
M. l'abbé Geumas à Courdemanche, diocèse de Laval........ 5
Mlle M.-A., d'Angoulême........ 2 60
Une domestique, don recueilli par l'*Écho de Fourvière*........ 2 60
La famille C., don recueilli par l'*Écho de Fourvière*........ 50
Anonyme du diocèse de Saint-Claude........ 20

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Van Camelbeke).

Anonyme du diocèse d'Avignon........ 20
Anonyme du diocèse de Saint-Brieuc, avec demande de prières pour deux familles........ 60
Une abonnée du diocèse de Saint-Claude........ 20
M. Tardiveau, curé de Béron, au nom de deux orphelines du diocèse d'Evreux........ 5
M. Barrieu à Espécy, diocèse de Bayonne........ 100
Le supérieur du Petit-Séminaire de Montigny-les-Metz........ 100
X. Y. Z de B... (Lorraine)........ 50

A Mgr Van Camelbeke pour ses chrétientés ravagées de Cochinchine orientale.

M. l'abbé Gœury, M. et Mlle Gœury à Guinguy, diocèse de Saint-Brieuc avec demande de prières........ 100
M. de Marcilly à Auxerre, diocèse de Sens........ 25
M. P., diocèse de Lyon........ 50
Anonyme du diocèse de Chartres, avec demande de prières pour toute une famille........ 100
Mme Edgard Lamotte au Havre, diocèse de Rouen........ 50
Anonyme du diocèse d'Autun........ 50
Mme Ceyte, Mlles Marie, Anna et Maria Ceyte, M. Joseph Ceyte, du diocèse d'Autun........ 20
M. Jacquart, curé de la Flamangrie, diocèse de Soissons........ 20
M. Pietrini, diocèse de Nantes........ 5
A. S., de Lyon........ 25
M. l'abbé Peltier, curé de Vivy, diocèse d'Angers........ 10
Anonyme du diocèse de Cambrai........ 40
M. l'abbé Corlay, à Plérin, diocèse de Saint-Brieuc, avec demande de prières........ 20
M. Dupont à Pau, diocèse de Bayonne, avec demande de prières. 20
Anonyme du diocèse de Vannes, avec demande de prières........ 50
Anonymes de Leyr, diocèse de Nancy........ 10
M. l'abbé Bourdeix, à Sauviat, diocèse de Limoges........ 10
M. l'abbé Brunet, curé de la Chatelaine, diocèse de St-Claude.... 100
M. du Liège d'Aunis, diocèse d'Amiens, avec demande de prières pour une infirme........ 100
Anonyme du diocèse de Lyon........ 10
M. le curé de Chuyer, diocèse de Lyon........ 20
Anonyme de Londres........ 25
Mme Vve M. G., diocèse de St-Claude........ 20
M. de Lesquen, diocèse de St-Brieuc........ 5
M. Henry Chégaray, au Havre, diocèse de Rouen........ 50
Un prêtre de Honfleur, diocèse de Bayeux........ 20
M. l'abbé Cambournac, curé au Mars, diocèse de Limoges........ 20
Mlle Rosalie Bréfaut, au Mars........ 5
Anonyme du diocèse de Nancy........ 100
Anonyme du diocèse de Lyon........ 500
Anonyme du diocèse de Valence........ 15
Un prêtre du diocèse de Viviers........ 7 25
En l'honneur de St-Michel, anonyme d'Angoulême........ 2 20
Une anonyme de Bordeaux........ 20
M. l'abbé Fontaine, vicaire à Hérent près Louvain (Belgique).... 105
Mme de Réals, diocèse de Quimper........ 25
Mme Vve Laurent, diocèse de St-Dié........ 5
T. M. L. M., à Avignon........ 15
J. D. B., diocèse de Rennes........ 50
A. K., diocèse de St-Dié........ 100
Anonymes de St-Aignan, diocèse de Blois........ 400
Quelques anonymes d'Angleterre (Darlington Durham)........ 375
Anonyme de Lyon........ 10
C. B., abonné de Niort, diocèse de Poitiers........ 8
Anonyme de Lyon........ 300
Anonyme de Strasbourg........ 200
Anonyme du diocèse de Rennes........ 20
Anonyme du diocèse de Nice........ 50
M. Payan d'Augery, à Marseille........ 100
Anonyme du diocèse d'Arras........ 25
Anonyme du diocèse d'Aix........ 10
Quête faite dans l'église de Montcorbon, diocèse d'Orléans........ 3
M. l'abbé Roche, diocèse d'Agen........ 6
Un prêtre de Lyon........ 12
M. F. Peloux, à Marseille........ 3 75
M. Caussé, curé à Buzet, diocèse de Toulouse........ 20
M. Maurel, à Bruges........ 20
Anonyme de Toulouse, avec demande de prières........ 50
Cinq élèves du petit séminaire de St-Anne, diocèse de Vannes.... 12
M. de Poulpiquet, diocèse de Quimper........ 10
M. l'abbé Bédigié, diocèse de Châlons........ 5
Anonyme du diocèse de Séez........ 100
Mme Grandin de l'Éprevier, à Vendôme, diocèse de Blois........ 50
Anonymes d'Annecy........ 100
Anonyme de St-Martin, diocèse de Lyon, avec demande de prières. 30
M. et Mme Paul Guérin, diocèse de Lyon........ 50
Un abonné du diocèse de Bayeux........ 3
M. Garrigou au Montat, diocèse de Cahors........ 11
Anonyme du diocèse de St-Brieuc........ 6
Un abonné du diocèse de Liverpool........ 125
Deux prêtres de Louhans, diocèse d'Autun........ 350
Une communauté religieuse du diocèse de Fréjus........ 100
Un anonyme du diocèse de Moulins, qui se recommande aux prières des missionnaires........ 500

A Mgr Puginier, pour le sanctuaire de N.-D. de Lourdes à Than-Hoa.

Mlle Alexandrine Mautalen, diocèse de Bayonne........ 5
Anonyme de St-Martin, dioc. de Lyon, avec demande de prières. 20

A Mgr Puginier, pour les missions du Tong-King occidental.

Anonyme du diocèse de Soissons........ 5
Anonyme, don transmis par M. Jacquart, curé de la Flamangrée, diocèse de Soissons........ 10
M. l'abbé Brenet, curé de la Madeleine, diocèse de St-Claude.... 100
M. Ménard, à Avranches, diocèse de Coutances........ 10
M. Delert, curé de Causses, diocèse de Montpellier........ 5
L'abbé X. X. C., aumônier à Marseille........ 50
M. Noitrier, à Nancy........ 20

A Mgr Chausse, coadjuteur du préfet apostolique du Kouang-Tong.

. H. Le M. de Lyon........ 6

A Mgr Van Camelbeke, pour le baptême d'une enfant sous le nom de Marie-Julienne.

Anonyme du diocèse du Mans........ 10

Pour M. Chambost, missionnaire en Cochinchine orientale.

Un de ses anciens condisciples de l'Argentière, diocèse de Lyon.. 10
Anonyme du diocèse de Lyon, demandant des prières........ 5
Un prêtre du diocèse de Lyon........ 10

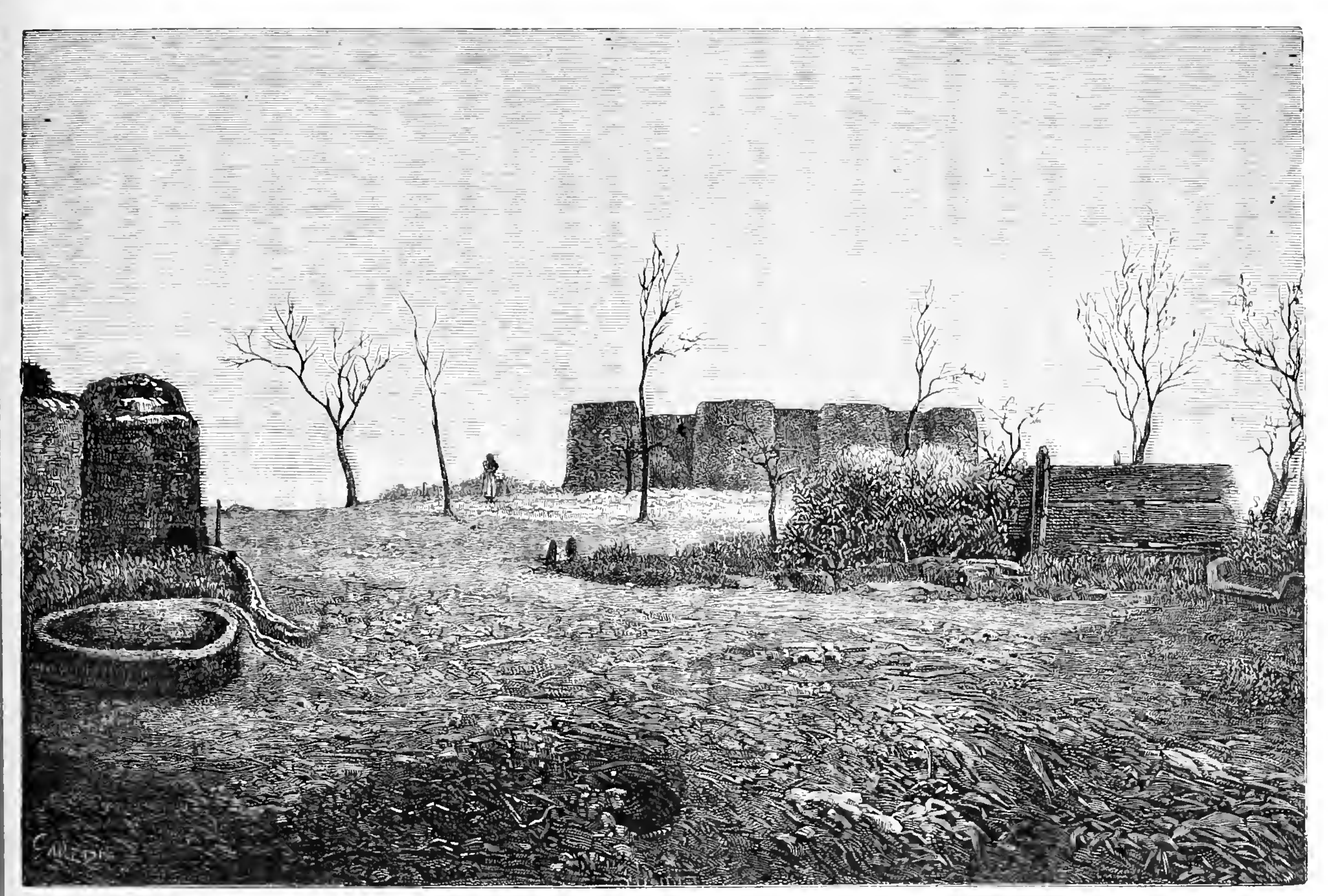
A Mgr Charbonnier, pour les missions du Tanganyka.

M. O. Tanguay à St-Jean-Port-Joli (Canada)........ 2 50

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



ZANGUEBAR. — Le plateau de Mrogoro après l'incendie ; d'après un dessin du R. P. Le Roy, missionnaire de la Congrégation du Saint-Esprit (Voir p. 499).

CORRESPONDANCE

CONSTANTINOPLE

On nous écrit de Constantinople, le 28 septembre 1885.

I

Un changement complet de ministère vient d'avoir lieu au moment le plus inattendu. La cause avouable est l'événement grave qui s'est passé dernièrement à Philippopoli. La province privilégiée à laquelle le congrès de Berlin avait donné le nom de *Roumélie orientale* et dont le titulaire actuel était Gavril Pacha, bulgare lui aussi, s'est déclarée unie avec la Principauté et a proclamé Alexandre chef de la Bulgarie du sud. Ce prince a accepté l'offre et a réuni ainsi sur sa tête le nord et le sud.

La nouvelle de cet événement est arrivée à Constantinople la veille du beiram des Turcs (fête du sacrifice des moutons). Aussitôt au Palais impérial un Conseil extraordinaire a été tenu sous la présidence du sultan lui-même. Les télégrammes du valy d'Andrinople annonçaient que les Bulgares s'étaient emparés des chemins de fer jusqu'à la dernière station de Mustapha Pacha, limite extrême de la Roumélie orientale, et que, les fils télégraphiques ayant été coupés par les rebelles, on ne pouvait recevoir aucune nouvelle de la province insurgée. Mais des télégrammes arrivés par la voie de Varna ont fini par faire connaître que l'union de la Roumélie orientale avec la Bulgarie était déjà accomplie.

Le prince Alexandre, tout en lançant une proclamation patriotique à l'adresse des Bulgares pour leur notifier qu'il acceptait le titre de Prince de la Bulgarie du sud, et tout en appelant aux armes les Bulgares, adressa au Sultan un télégramme très courtois par lequel il lui annonçait le fait accompli et le priait de le reconnaître, en promettant qu'il s'engagerait envers le Gouvernement ottoman à supporter toutes les charges financières de l'ancienne Roumélie orientale.

A la suite du Conseil tenu sous la présidence du sultan, on décida de réunir une armée sur la frontière de la province insurgée et d'en appeler aux puissances signataires du traité de Berlin. Toutes reconnurent au sultan le droit d'envoyer des soldats pour rétablir en Roumélie orientale l'ordre des choses établi; mais toutes accompagnèrent leur avis de conseils de prudence et engagèrent la Sublime-Porte à ne pas précipiter ses démarches. Le sultan s'était d'ailleurs déclaré contre l'effusion du sang.

Il parait pourtant qu'un grave dissentiment d'opinions s'est manifesté au sein du cabinet. Jeudi dernier un iradé impérial releva le grand vizir Saïd Pacha de ses fonctions en alléguant pour motif sa santé ébranlée, et nomma à sa place Kiamil Pacha, précédemment ministre des Legs Pieux.

Kiamil Pacha, originaire de Chypre, a fait son éducation en Egypte. Il parle correctement l'arabe, le grec, le français et l'anglais : il a été longtemps gouverneur de Jérusalem, et les catholiques étaient complètement satisfaits de son administration. Il a été aussi gouverneur de Beyrouth et valy d'Alep. A son retour de cette dernière ville, il fut nommé d'abord ministre de l'Instruction publique, puis de l'*Evkof* (Legs Pieux). D'un caractère doux, pacifique et en même temps sérieux, il est doué d'excellentes qualités : un peu plus d'énergie cependant serait désirable.

Avec l'ex-grand vizir Saïd Pacha, tous les ministres de l'ancien cabinet ont quitté leur poste, y compris Ghazi Osman Pacha, le héros de Plewna. Exceptons cependant le ministre de la marine, le Cheik-ul-Islam et le ministre de l'artillerie qui a cumulé le portefeuille de la guerre. On ignore si le cabinet sera homogène. La réintégration dans son ancien poste de Dadian Artin Effendi, ex-substitut du ministère des affaires étrangères, un arménien grégorien très instruit, l'antagoniste le plus déclaré de Saïd Pacha, indique pourtant que le parti de l'ex-grand vizir est tombé en disgrâce, ce à quoi personne ne s'attendait.

Au point de vue de la paix, le cabinet actuel est plutôt enclin à finir l'affaire diplomatiquement. Quant au point de vue des intérêts catholiques, la présence de S. A. Kiamil Pacha à la tête du nouveau cabinet est une garantie consolante. Il faut espérer aussi que Son Excellence Server Pacha, le nouveau ministre de la justice et des cultes, instruit par les événements de la fidélité constante des catholiques, sujets ottomans, voudra bien protéger nos intérêts.

II

Dans ma précédente correspondance du 4 août, je vous racontais comment la force armée avait livré l'église syrienne catholique de Mossoul, *la Tahora*, aux

VARIÉTÉS

HISTOIRE D'UNE BARQUE ET D'UN COURRIER VOLÉS

Par le R. P. COURTOIS, missionnaire jésuite au Zambèze

Nos lecteurs n'ont pas oublié les récits charmants du R. P. Courtois. Ecrits avec verve et entrain, ils nous initient aux mœurs des tribus cafres et nous font pour ainsi dire vivre de la vie de ces lointaines peuplades (1). Nous publierons bientôt quelques contes et quelques chansons cafres. Aujourd'hui c'est un simple épisode qui montre bien l'astuce des Noirs et les difficultés que rencontre l'apostolat en Afrique.

Tété, le 29 septembre 1884.

Le lundi, 18 août, j'étais assis après diner sous la vérandah, quand je vois passer M. Anacleto Nunez un peu attristé, qui se dirigeait vers la résidence du gouverneur. Dès qu'il m'aperçoit, il me crie du chemin. :

« — Père, nous sommes volés! La barque qui apportait notre courrier a été capturée, hier, à Nhaloupanda... »

Sur ce, je vais à de plus amples informations. Qu'était-ce que ce courrier tant désiré ?

C'est une histoire qui mérite d'être racontée.

Nous sommes en train de négocier l'achat d'une maison à Tété pour l'établissement des Sœurs de Saint-Joseph, qui doivent arriver bientôt. Or, M. Anacleto Nunez possède en ville une maison splendide, vaste, bien aérée, réparée à neuf et d'un prix abordable. Mais, ne pouvant rien faire sans le consentement du supérieur de la mission, nous avions envoyé, M. Anacleto et moi, une almandie à Quilimané avec un courrier spécial au R. P. Gabriel.

Depuis deux mois nous étions à attendre la réponse quand enfin, le dimanche 17 août, le retour des messagers nous fut annoncé pour le lendemain. La barque, outre le courrier, apportait, pour M. Anacleto, différentes commandes de valeur et, pour nous, deux dames-jeannes de vin de messe, trois caisses contenant des ornements d'église, un calice, des livres d'école et autres objets dont j'ignore encore la qualité et le nombre. Et voilà que, la dernière nuit que les mariniers dormirent en chemin, au prazo de Nhaloupanda, la barque fut capturée et, le lendemain, nos individus se trouvèrent tout surpris de ne point rencontrer l'embarcation à la plage. Ils arrivèrent donc à Tété,

Honteux et confus,
Jurant, mais un peu tard, qu'on ne les prendrait plus ..

Jugez de notre surprise et de notre dépit de nous voir ainsi frustrés de nouvelles qui nous étaient indispensables pour traiter de l'achat de la maison des Sœurs.

« — Il faut à tout prix, dis-je à M. Anacleto, que nous retrouvions le courrier ou au moins que nous découvrions les voleurs. »

« — Mais comment y réussir? répondit M. Anacleto, nous ne connaissons aucun des malfaiteurs. »

(1) Voir le numéro des 16, 30 janvier, 6, 13 et 27 février 1885.

jacobites. La deuxième église qui formait également l'objet du nouvel *iradé* a été aussi également enlevée, grâce à un guet-apens organisé par le valy de Mossoul, puis livrée aux jacobites. La spoliation a donc été consommée. En attendant, le valy a eu le courage d'écrire à la Sublime-Porte que tout s'est passé avec calme et avec le consentement préalable de Mgr Benni et des notables de la communauté syrienne catholique. C'est un abominable mensonge. Mgr Benni et tous les notables ont énergiquement protesté et l'opposition de la communauté était telle que le valy avait dû déployer une grande force armée. La Sublime-Porte, croyant ou plutôt voulant croire aux assertions du valy, a répondu dans le même sens aux remontrances que M. le marquis de Noailles a présentées dernièrement au ministre des Affaires Étrangères contre un acte arbitraire qui constituait en même temps un déni irrespectueux de la sentence arbitrale rendue par les ambassades de France et d'Angleterre, et cela sans même prévenir les deux puissances intéressées.

Quoi qu'il en soit, le grand vizir Saïd Pacha, qui depuis vendredi dernier est tombé du pouvoir, avait soumis de nouveau cette affaire au conseil des ministres. Après une courte discussion on avait vu la nécessité de réunir tous les anciens documents pour prononcer avec plus de connaissance de cause. Nous verrons si le nouveau cabinet voudra poursuivre la révision de cette question. Son Exc. Server Pacha, le titulaire actuel du ministère de la Justice et des Cultes, était alors précisément le titulaire du département aux affaires étrangères et en cette qualité avait pris acte de la sentence arbitrale des deux Ambassades ; il l'avait confirmée et fait sanctionner par iradé impérial. Son propre honneur est donc en jeu et lui dicte son devoir.

III

A côté de cet événement déplorable nous avons quelques faits consolants à signaler. Mgr Yakoub Abraham, évêque chaldéen catholique de Djeziré en Mésopotamie, muni du bérat impérial, avait été, il y a quelques mois, accusé d'avoir télégraphié à la Porte de fausses nouvelles de sacrilèges commis dans son église par les tribus kurdes et, sur la demande du valy de Diarbékir, le gouvernement l'avait exilé de son diocèse. Comme Mgr Yakoub n'avait pas voulu se soumettre à cet acte arbitraire, il avait été conduit par la force armée à Mossoul auprès de son patriarche Mgr Elie Abolionan. Mgr Azarian, après examen des pièces, voyant que les plaintes de l'évêque étaient parfaitement fondées, avait demandé au ministère de la Justice et des Cultes ou de faire juger l'affaire devant le conseil d'Etat, ou de réintégrer le prélat dans son caractère officiel.

Après échange de télégrammes entre la Porte et le valy de Diarbékir et explications données, Mgr Azarian a réussi à obtenir le décret de réhabilitation. Ce fait contribue à

« — J'irai moi-même à Massangano en informer le capitan-môr Bonga-Choutaré de qui dépendent les riverains de Nhaloupanda et lui qui a bon flair, finira certainement par les découvrir. »

Ma proposition sourit à M. Anacleto. C'était une dernière lueur d'espérance, il fallait en profiter. »

« — Eh bien! me dit-il, si vous avez le courage de faire ce voyage ennuyeux, préparez-vous. Je vais vous donner un canot et des mariniers. »

Une heure après je m'embarquai. Il était environ deux heures de l'après-midi. J'avais avec moi trois nègres à qui la mésaventure était arrivée et qui devaient exposer nos griefs au capitan-môr de Massangano.

Vers les cinq heures, nous arrivâmes au prazo de Nhabarouaré où habite un jeune homme, marié à l'une des nièces de Bonga ; il pouvait nous appuyer de son crédit, vu qu'il a des rapports fréquents avec les colons de Nhaloupanda qui lui sont limitrophes. Le seigneur de Nhabarouaré nous reçut avec honneur et nous offrit la plus généreuse hospitalité. Il m'hébergea dans la meilleure chambre de la maison, où j'étendis ma natte à terre, au milieu d'une épaisse fumée que projetait un feu énorme allumé dans une pièce voisine. Autour de moi, étaient étendus sur la terre nue, pliés dans leur *foumba*, les mariniers qui bientôt se mirent à ronfler comme des hommes qu'aucun souci n'accable.

Tout à coup, au milieu des plus profondes ténèbres, nous entendons un rugissement épouvantable.

En un instant, les mariniers et les Noirs de la case sont sur pied, armés de leurs lances, battant du tambour et poussant des hourras formidables :

« *Pondoro! pondoro!* le lion ! le lion ! »

Je me lève. Impossible de vous décrire le tumulte indescriptible qui se produit autour de moi, pendant plus d'une demi-heure qu'on pourchassa le lion. Mais ce fut en vain. Le fauve avait pris la fuite et ses rugissements allèrent se perdre dans l'épaisseur des bois ! Le lendemain, notre hôte me donna un guide et me força d'accepter des provisions, de riz pilé et un mouton, à la queue chargée de graisse.

Le mardi, 19 août, vers les neuf heures, nous abordâmes aux premières paillotes du village de Nhaloupanda. Nous allons d'abord examiner l'endroit où a été commis le vol. C'était une plage tranquille, peu profonde, abritée par d'immenses lagunes couvertes de roseaux. Il fallait nécessairement une main d'homme pour tirer la barque de l'impasse où elle était en repos. D'ailleurs, une preuve évidente du vol, c'est qu'on avait coupé la corde qui retenait la barque amarrée. Le nœud était resté fixé au pieu qu'on avait planté dans le sable.

Nous nous rendons alors chez le capitaine de la bourgade. Dix femmes, assises autour d'un grand vase d'argile, distillaient de l'eau-de-vie de *maçan*, espèce de petites pommes sauvages du Zambèze. Le capitaine était absent ; il ne restait que son frère, lequel fit beaucoup de difficultés pour nous donner audience. A la fin sortit d'une paillote un grand diable de nègre, pauvre hère, au regard sournois, affublé d'un lambeau d'étoffe, sale et crasseux. A toutes nos questions il n'opposa que des dénégations, bien que, dans

relever le prestige du catholicisme auquel les événements scandaleux des églises syriennes de Mossoul avaient porté quelque atteinte.

Autre fait. Le valy d'Angora en cours d'excursion dans son vilayet, arrivé à Césarée, avait, sur la demande du Métropolitain grec, fermé la chapelle et l'école des Grecs catholiques, en alléguant qu'elles avaient été ouvertes sans firman. Mgr Azarian, provisoirement chargé des rapports officiels de cette communauté naissante avec la Sublime-Porte, est immédiatement intervenu et a obtenu un ordre ministériel prescrivant l'ouverture immédiate, vu que, suivant l'usage en vigueur, il est permis aux nouvelles missions d'établir provisoirement une chapelle et une école jusqu'à l'obtention du firman.

Dès que l'ordre ministériel obtenu fut arrivé à Césarée, les Arméniens et les Grecs catholiques se réunirent en masse et ce fut au milieu de la joie générale qu'un haut fonctionnaire, suivi de ses huissiers, procéda à l'ouverture solennelle des deux établissements.

Nous devons faire aussi connaître à nos lecteurs que, depuis plus de deux ans, les RR. PP. Capucins de Karpouth, dans l'Arménie, avaient sollicité un firman pour construire une église près de leur hospice. La Sublime-Porte, sur l'avis des autorité locales, avait objecté la proximité de la caserne des soldats, et la pétition, appuyée par l'ambassade de France, était demeurée en souffrance. En dernier lieu on est revenu à la charge et Mgr Azarian a fortement contribué à écarter la difficulté et a réussi à obtenir le firman. Le patriarche arménien catholique s'est empressé de porter par le télégraphe cette bonne nouvelle à la connaissance de Mgr Altmayer, délégué apostolique de la Mésopotamie, dont relève la mission latine des Capucins de Karpouth. C'est la première église latine qui va être érigée dans le cœur de l'Arménie. Cet événement ne contribuera pas peu à relever le prestige du catholicisme dans ces contrées éloignées, travaillées par les Sociétés bibliques.

INFORMATIONS DIVERSES

Norwège. — Mgr Van den Braden de Reeth, évêque titulaire d'Erythrée et auxiliaire de Malines, s'est rendu dernièrement en Norwège pour y procéder aux ordinations. C'est à Drontjem qu'elles se sont accomplies. Depuis la Réforme, pareille cérémonie n'avait plus été célébrée dans ce lointain pays.

La situation du clergé catholique, qui commence à renaître en Norwège, est difficile; le clergé luthérien, au contraire, y jouit de revenus considérables. Le territoire norwégien est divisé en six évêchés protestants; ce sont autant de grasses prébendes, exploitées par des docteurs luthériens de l'université de Christiania. Comme l'anglicanisme, le luthéranisme scandinave est rongé par les sectes dans les couches inférieures, et par l'indifférence et l'athéisme dans les classes élevées.

sa manière de parler, on reconnût un homme peu rassuré dans sa conscience.

Que faire? Il ne restait d'autre moyen que de recourir au tribunal suprême de Bonga-Choutaré. En route donc pour Massangano. Mais n'était-ce point quitter les griffes de l'aigle pour tomber dans les serres du vautour. Les mariniers ne goûtaient nullement ma décision. Ils auraient mieux aimé retourner immédiatement à Tété, que d'aller s'exposer à une entrevue fastidieuse avec le tyranneau de Massangano. Mais leurs craintes et leurs murmures ne me firent point changer de détermination.

« Nous irons à Massangano, leur dis-je, et nous y resterons jusqu'à ce que les voleurs soient découverts et nous aient restitué notre bien. »

Nous y arrivâmes vers les quatre heures de relevée.

Mon apparition soudaine dans ces lieux où, un mois et demi auparavant, j'avais prêché, fut un événement considérable. Un grand nombre de curieux m'attendaient à la plage. Trois enfants du Bonga que j'avais baptisés vinrent à ma rencontre à travers le sable ; ils portaient suspendus au cou la médaille et le chapelet que je leur avais donnés le jour de leur baptême. Je me rendis à la maison du capitan-môr et me fis annoncer. Choutaré me fait dire de m'asseoir en attendant qu'on ait balayé la salle de réception.

Quelques instants après, je vois arriver le chef de Massangano qui me donna une chaleureuse poignée de main et me manifesta le plaisir de me revoir. Sans préambule, je lui exposai le but de mon voyage, le vol dont j'avais été victime sur les terres d'un si magnifique seigneur, le priant de vouloir bien user de son autorité pour me faire rentrer en possession des biens qui appartenaient, lui dis-je, beaucoup plus à Dieu qu'au Cacice, attendu que c'étaient des objets du culte destinés à la messe des chrétiens.

Il écouta ma plainte avec bienveillance et se fit exposer par un des mariniers l'état de la question. L'histoire des deux dames-jeannes surtout, plut à son imagination et réveilla sa convoitise, car il ignorait encore, paraît-il, la capture de la barque par les affidés de ses rapines ! Quoi donc ! du bon vin d'Europe, volé sur les terres de Nhaloupanda ! et le roi de ces lieux n'en pourrait déguster les délicieuses saveurs !... Ce serait par trop cruel !... Bonga se montra donc traitable, je dirai même obséquieux et aimable à mon égard. Il fit donner aux mariniers un *quiçapo* de riz non pilé, quatre poules, une grande jatte de pombé et de la farine de millet pour la polenta du soir.

Pendant que l'on préparait le souper, eut lieu une première assemblée des grands de l'empire où l'on exposa de nouveau l'état de la question, et chacun fut appelé à donner son avis. Une main habile aurait trouvé à prendre des croquis intéressants parmi les vieux manamambos du palais, qui formaient (disons le mot) le conseil... des voleurs ! Je me contente de quelques coups de pinceau.

En voici un qui a des yeux fuyants et une bouche fendue jusqu'aux oreilles ; celui-là ne répond qu'en riant. Le second a un nez épaté qui ne dépare nullement son laid visage ; le troisième présente une figure si grimaçante que celle du macaque n'en approche pas ; le quatrième porte sur ses

Bulgarie. — Sœur Élisabeth, Fille de la Charité, nous écrit de Salonique, le 27 septembre 1885 :

« Je vous entretenais, il y a quelques mois, de la joie avec laquelle les habitants de notre cité avaient reçu la nouvelle de la promotion à l'épiscopat de leur cher et vénéré pasteur Mgr Bonetti; permettez-moi de vous entretenir aujourd'hui de celle qu'a causée son retour au milieu d'eux.

« Mgr Bonetti quittait Salonique le 24 juin dernier, pour se rendre à Rome et de là à Paris où il devait recevoir l'onction épiscopale le 12 juillet, dans la chapelle de St-Lazare. La durée de son voyage, rendu plus long à cause des quarantaines, faisait plus vivement désirer son retour. Le bateau qui devait le ramener à Salonique était annoncé pour le 20 septembre dans l'après-midi, mais il était à peine huit heures du matin que le *Trepano* jetait l'ancre. En un clin d'œil tous les catholiques furent sur pied. Les notables de la ville se firent un honneur d'être les premiers à aller baiser l'anneau de Sa Grandeur ; quelques instants plus tard, le bateau subissait un véritable envahissement, les ouvriers et les pauvres voulaient, eux aussi, parvenir près du prélat.

« On distinguait, dans la foule, des Grecs, des Turcs, des protestants, des Israélites, des Bulgares non unis. Notre petite église ne put pas même contenir la moitié des fidèles. Quand Mgr Bonetti entra dans l'église, les choristes entonnèrent l'*Ecce Sacerdos* pendant le chant duquel Sa Grandeur fit sa préparation et commença l'auguste sacrifice.

« Après l'Évangile, Mgr Mladenoff lui adressa, au nom des Thessaloniciens, quelques mots sur le bonheur qu'éprouvaient le clergé et les fidèles de revoir au milieu d'eux leur bien-aimé Père; Mgr Bonetti y répondit en quelques mots éloquents et émus. Le Saint Sacrifice terminé, Sa Grandeur donna la bénédiction papale et fut ensuite accompagné à la mission par une foule immense. Plus de quinze cents personnes baisèrent l'anneau du prélat au sortir de l'église. Une bonne vieille ne put s'empêcher de dire dans sa joie naïve : « Il est aussi bon que lorsqu'il n'était « que curé... »

UNE TOURNÉE DANS LE VICARIAT APOSTOLIQUE DU ZANGUEBAR.

OCTOBRE-NOVEMBRE 1884

Par Mgr Raoul de COURMONT, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, évêque titulaire de Bodona, vicaire apostolique du Zanguebar.

(Suite 1)

II.

MROGORO.

LA MISSION AVANT L'INCENDIE.

Ce fut en 1881, après un voyage des PP. Baur et Hacquard dans l'*Ousigoua*, que fut décidé l'établissement d'une station à Mrogoro. Le P. Hacquard devait en être le fondateur. Mais, rentré à Bagamoyo, il ne tarda pas à succomber aux suites des fatigues qu'il avait endurées.

L'œuvre fut alors confiée au R. P. Gommenginger. Parti de Bagamoyo à la fin de novembre 1882, il rencontra de la part du chef des oppositions inattendues, dont il sut heureusement se délivrer par une prise de possession pure et

(1) Voir les *Missions catholiques* des 25 septembre et 9 octobre.

épaules une tête énorme; impassible comme le bronze des statues, il est voûté par le poids des ans et est en proie à un violent catarrhe. Le cinquième est un vieillard posé qui parle par sentences et applaudit beaucoup. Il a cependant la manie de priser énormément, et sa figure est toute barbouillée d'une poudre jaunâtre qu'il aspire fortement en se frottant le nez avec une peau de chat où est contenue la précieuse poudre ! Enfin, une dizaine d'autres individus, la plupart grêlés de la petite vérole, faisaient l'ombre du tableau, et Choutaré, avec son gros rire, se dandinant sur sa chaise, me faisait l'effet d'un arlequin qu'on applaudit !

Il serait intéressant de suivre les débats. Le vieil amateur de nicotine disait que le vent pouvait avoir détaché la barque et que les flots du Zambèze l'avaient entraînée à la dérive, car, ajoutait-il, « de même que le vent emporte les feuilles, de même l'eau entraîne le bois vers les abîmes. » Mais on eut soin de lui faire remarquer que le vent n'a pas de couteau pour couper le nœud d'une corde. L'homme à la figure grimaçante ajouta que ce pouvait être des pirates étrangers qui avaient fait le coup et que les sujets de Bonga n'étaient pour rien dans la question; mais on se hâta de lui répondre que, bien que l'on ne pût désigner personne en particulier, cependant tout portait à croire que c'étaient bien des gens du susdit endroit, attendu que des vestiges humains étaient restés imprimés sur le sable allant dans la direction de Nhaloupanda. L'homme à la tête impassible comme le bronze fit remarquer que l'on ne pouvait condamner personne sans avoir été sur les lieux ou fait appeler les auteurs présumés du vol. Ce dernier avis fut pris en considération. La séance se leva et la clôture en fut remise au lendemain.

On me servit à souper un plat unique, avec volaille et sauce pimentée ; de nombreux laquais à grande livrée cafre s'agitaient autour de moi. Je les entendais s'entretenir dans leur baragoin, des étrennes à recevoir et à demander. Je sortis de la salle où j'étouffais grâce à la fumée d'une grosse mèche d'étoffe allumée dans une assiette d'huile qui semblait posée là pour une veillée funèbre. J'allai respirer la brise du soir sous la véranda d'entrée. Trois musiciens se présentent jouant de la flûte, du marimba et du tambour. Dans toute autre circonstance, la scène m'eût amusé; mais, ce jour-là, elle n'était pas tolérable. Pour m'en délivrer, j'allai visiter mes mariniers et m'assurer que rien ne leur manquait.

La nuit se passa dans une salle où les rats, les lézards, les chauves-souris ne nous laissèrent ni trêve ni repos. Impossible de fermer l'œil; quatre nègres qui dormaient dans le même appartement trouvaient la chose plaisante: dès qu'un rat leur trottinait sur le ventre, sur la tête ou les jambes, mes gaillards poussaient un éclat de rire, en disant : « *Bèvra, bèvra*, un rat, un rat ! » Et, moi, je n'étais pas mieux traité, j'attrapai de plus une bonne chemise de punaises et de tiques sur le grabat princier où j'avais l'honneur de me reposer. Bref... inutile d'insister sur un si maigre sujet.

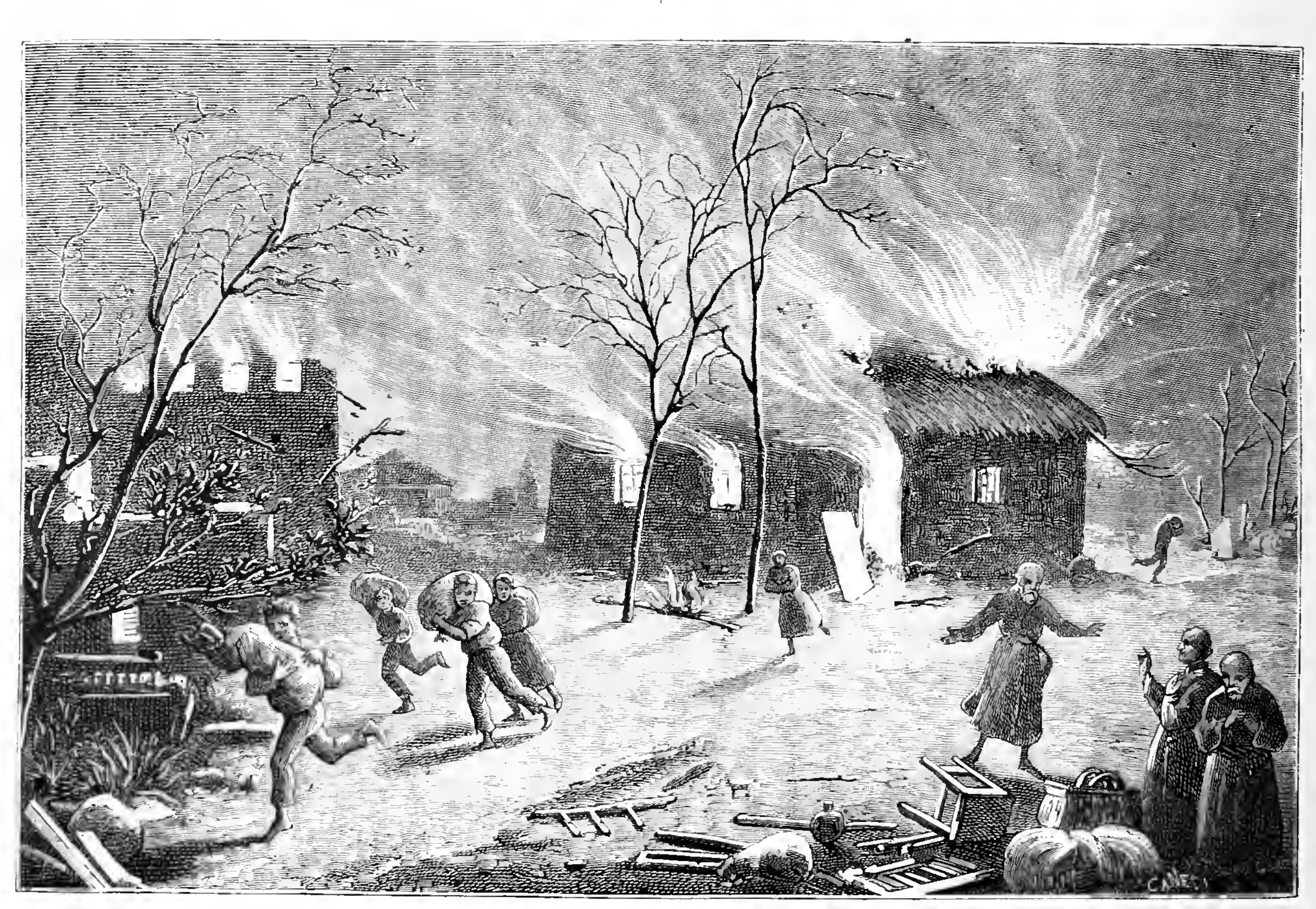
Nous saluâmes avec bonheur le retour de l'aurore matinale.

(A suivre).

simple du terrain concédé l'année précédente. Elle eut lieu sous le patronage de saint Joseph, précisément le dernier mercredi de l'année 1882.

De cette époque à celle de l'incendie, que de travaux avaient été réalisés! Tout d'abord, préoccupé d'organiser le village chrétien, le R. P. Gommenginger l'avait placé sous la protection de la Très Sainte Vierge, et avait choisi pour vocable l'Immaculée Conception de Marie. Des cases avaient été élevées pour chaque ménage. Puis, tous s'étaient mis avec entrain à construire, sous la direction du Père, tout à la fois architecte, entrepreneur, ouvrier et manœuvre au besoin, les principaux bâtiments de la station : chapelle, magasin, maison des missionnaires, ainsi que les dépendances de première utilité. Des travaux de mine et d'atterrissement avaient permis de conquérir, sur le lit frais et fertile du *Tonguéni*, torrent qui coule sur le terrain de la mission, un espace suffisant pour un jardin. Un troupeau de chèvres et de moutons avait été réuni tête par tête; on en comptait une trentaine.

D'autre part, sur l'immense étendue de terres concédées à la mission, dans une plaine au riche terroir, des lots avaient été faits et assignés à chaque couple. Bientôt nos jeunes chrétiens allaient tirer de ce sol leur nourriture : riz, manioc, sorgho, maïs, patates, ambrevades et autres produits. Aux poules élevées déjà dans un petit enclos derrière leur case, ils ajouteraient, par famille, une ou deux



ZANGUEBAR. — La mission de Mrogoro en feu; d'après un dessin du R. P. Le Roy, missionnaire de la Congrégation du Saint-Esprit.

chèvres. Chez eux, les étrangers viendraient demander l'excédant de leurs grains et leur rapporter en retour des étoffes ou de l'argent. L'aisance s'offrait déjà en perspective.

Ainsi était au moment de se réaliser pour Mrogoro, cette vie prise à leur propre compte, et en quelque sorte personnelle, de nos chrétiens. Après les multiples années où la mission s'est vue dans l'obligation de les conduire toujours pas à pas, comme des enfants, dans la pratique de leurs devoirs religieux, et de fournir à tous leurs besoins matériels, doit venir le moment où une longue pratique du bien leur en ayant donné l'habitude, leur en assure désormais l'initiative toute spontanée; comme aussi celui où une industrieuse activité, développée chez eux, leur permet enfin de pourvoir efficacement à leur entretien et à une certaine prospérité temporelle. Le R. P. Gommenginger croyait déjà tenir comme une précieuse récompense de ses soins et de ses labeurs, tous les avantages de cet ordre nouveau. Il se réjouissait enfin d'une existence, qui, moins absorbée par les occupations de l'intérieur, allait lui permettre de rayonner autour de lui et de porter aux populations païennes des environs les premières annonces de la bonne Nouvelle. Mais, hélas! la divine Providence avait un tout autre dessein.

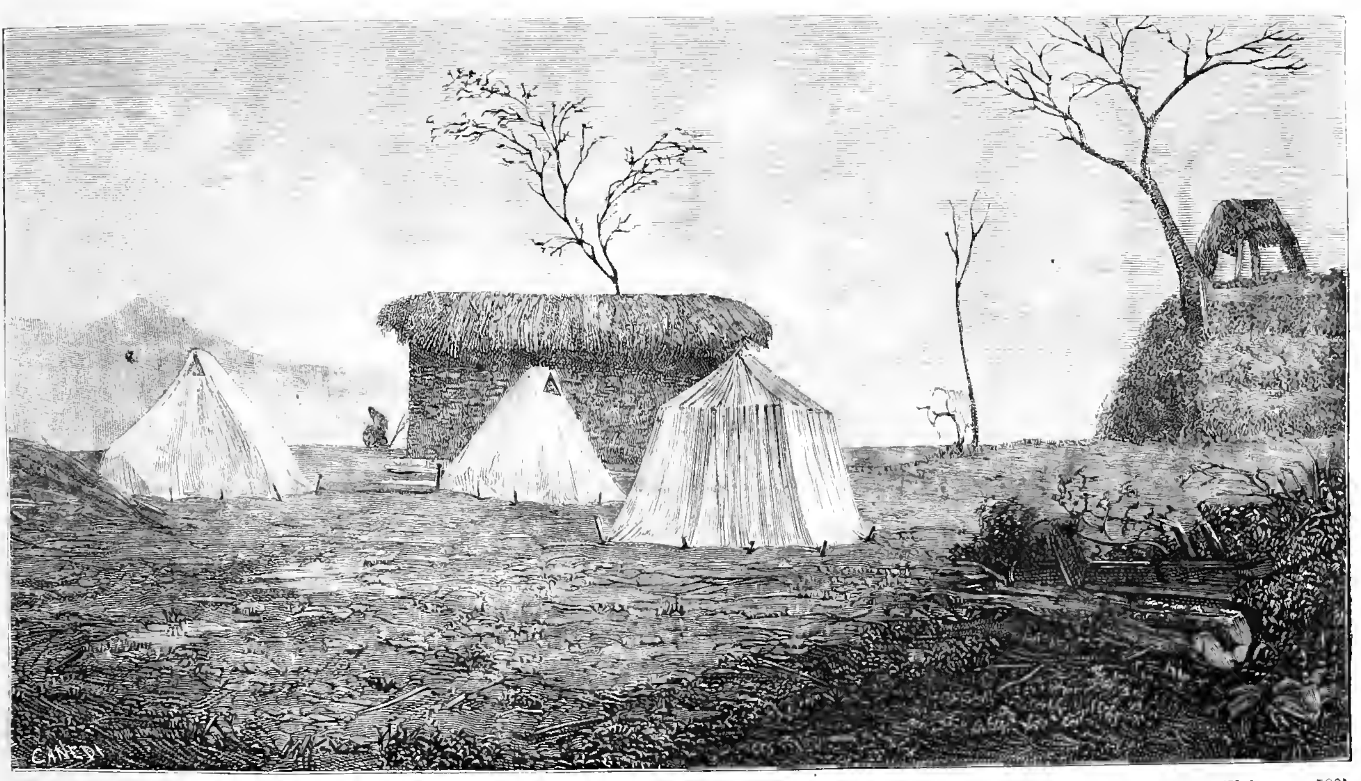
L'INCENDIE.

Ce fut le vendredi 3 octobre 1884, qu'éclata l'incendie, qui, en quelques instants, réduisit à néant les résultats de près

de deux années de pénibles travaux. Il était deux heures de l'après-midi. Un four, assez habilement maçonné par le R. P. Gommenginger pour fournir un peu de pain aux missionnaires, était chauffé à ce moment. La petite maisonnette qui l'abritait, située à une faible distance de la chapelle, était couverte en paille, ainsi, du reste, que toutes les autres constructions du village. Quelqu'un passe et, pour activer le chauffage, approche deux paquets de paille de la gueule du four, puis s'éloigne pour chercher un bâton et les pousser plus avant. L'imprudent revient aussitôt; mais déjà la toiture flambe. Vains efforts pour éteindre la flamme qu'une bouffée de vent porte sur les toits voisins de la cuisine et de la chapelle. En un instant, toute la couverture est en feu. L'air chaud, s'élevant rapidement, fait tourbillonner l'incendie en larges spirales. Dans ses évolutions autour du foyer ardent de la chapelle, la flamme se communique, à l'ouest, à une sorte de chalet destiné à la réception des étrangers; à l'est, à la maison d'habitation, et de celle-ci, au magasin. En moins d'une demi-heure, tout le plateau qui porte les bâtiments de la mission devenait ainsi un immense brasier.

Comment dépeindre l'effroi de la jeune colonie chrétienne! Ce spectacle affole les néophytes; à peine songent-ils à organiser des secours, pour lutter contre le feu ou soustraire à l'avidité des flammes quelque chose de cette proie qu'elles vont dévorer. Par bonheur cependant, l'un des jeunes gens a songé à quelques barillets de poudre gardés au magasin, et ils sont promptement mis en lieu sûr.

Seul, dans cette catastrophe, le R. P. Gommenginger conserve son sang-froid et sa présence d'esprit. A peine voit-il la chapelle atteinte qu'il pense à sauver le Saint-Sacrement. Il entre : mais pas de clé au tabernacle. En vain



ZANGUEBAR. — Notre campement à Mrogoro; d'après une photographie du R. P. Le Roy, missionnaire de la Congrégation du Saint-Esprit (Voir page 500).

prend-il quelques instants pour la chercher; il ne la trouve nulle part. Il se décide alors à détacher, par un violent effort, le tabernacle de l'autel, et à enlever de la sorte le saint Ciboire. Il fait plus qu'il ne se propose, il arrache aussi les gradins et tout suit à la fois. Mais, heureusement, ses bras sont assez vigoureux pour tout emporter. La sainte Réserve échappe ainsi aux flammes.

Le F. Théonas a le temps de tirer de la sacristie les caisses renfermant les ornements et les vases sacrés. Mais, c'est tout; le reste : croix, chandeliers, vases de fleurs, bouquets, missels, livres de chant, tout le mobilier est brûlé ou liquéfié par l'ardeur du feu.

Après avoir mis en lieu sûr le St-Sacrement, le R. P. Gommenginger court au magasin déjà en flammes. Il se charge de quelques marchandises qu'un Français des environs, le capitaine Bloyet, a commises à ses soins. S'il réussit à en sauver une partie, ce n'est pas sans danger pour sa vie. Trois fois la porte, vers laquelle il se dirige péniblement, se ferme sur lui, et il a toutes les peines du monde à se dégager. Cependant, il dut s'arrêter à moitié besogne et se résigner à voir se consumer sous ses yeux, une quantité considérable de provisions réunies déjà pour près d'une année entière!

NOTRE ARRIVÉE. — NOUVEL INCENDIE.

On sent, plus qu'on ne saurait l'exprimer, la situation lamentable faite à nos confrères par ce désastreux incendie. Plus un seul bâtiment debout. Détresse complète de vivres, de vêtements et des divers objets d'échange, qui eussent permis d'adoucir un peu les rigueurs de toutes les privations réunies. Pas une vraie sympathie non plus aux alen-

tours. Gens cupides, faisant métier de vendre aux caravanes et ne trouvant dans l'infortune d'autrui qu'une meilleure occasion de spéculer, les Noirs des environs n'offraient leurs poules, leur mtama ou leur riz, qu'en renchérissant sur les prix déjà fort élevés par suite de la famine qui sévissait.

Combien, à certaines heures, il faut au missionnaire une foi vive et une espérance profonde, pour triompher des angoisses terribles où le jette moins le dénûment matériel, que cet isolement cruel dont son âme, à qui nul ne saurait répondre, éprouve les désolantes amertumes! Nous avons bien fait de pousser vers Mrogoro. Notre société pour quelques jours, plus que les secours matériels procurés par les caravanes, allait rendre un peu de joie, de calme et de bien-être moral à cette chère communauté de l'Immaculée Conception, à laquelle Marie elle-même semblait avoir refusé son sourire, avec ses maternelles protections.

Ce fut le samedi, 18 octobre, vers dix heures, que j'arrivai à Mrogoro. Parti de Mkesi à trois heures trois quarts, j'avais devancé la caravane, pour entrer seul à la communauté et éviter ainsi toute réception solennelle. C'eût été un choquant contraste avec l'aspect des ruines et le deuil répandu dans les âmes.

Déjà j'avais longé la première case, au haut de la pente rapide encaissant la rivière, lorsque l'un des enfants, que nous avions expédiés la veille en avant-coureurs, me reconnaît et tire un coup de fusil pour me saluer. J'avance vers le R. P. Gommenginger que j'aperçois à quelques pas, amaigri, défait, la tête ceinte d'un linge en forme de turban et chaussé d'une paire de bottes d'emprunt. Privé de tout, il était réduit à ces expédients de toilette. A peine l'ai-je embrassé, ainsi que le F. Théonas, que nous voyons les enfants courir en foule du plateau où ils travaillent, en poussant les cris : « *Moto, moto*, le feu, le feu! » Nous nous retournons interdits.

En effet, une fumée ardente, que la flamme déchire et sillonne bientôt, s'élève du pignon de la case près de laquelle j'ai passé. C'est un nouvel incendie que vient d'allumer la bourre du fusil déchargé à mon passage, trop près de la paille du toit.

Mes deux confrères pâlissent. Il semble qu'ils aient entrevu, pour la partie du village occupée par nos chrétiens, un nouveau sinistre, terrible complément du premier, qui les a, eux au moins, épargnés. Nous volons au secours, et ordre est donné aux jeunes mariés de vider immédiatement les cases de tout ce qu'elles contiennent. La prière nous paraît le meilleur gage de nos espérances. Aussi, tout en essayant de combattre les flammes, nous invoquons Marie.

Toutes les cases, si le vent eût soufflé de la montagne, auraient pu brûler. Deux seulement furent consumées. La Sainte Vierge nous avait exaucés, en ne permettant pas, cette fois, que le vent changeât de direction et que la flamme, en tourbillonnant, étendît tout alentour ses ravages.

Une demi-heure après, l'arrivée de la caravane vint faire diversion et nous ôter aux pénibles émotions provoquées par ce fâcheux accident.

Séjour. — Confirmation.

On juge aisément de l'embarras du P. Gommenginger pour nous héberger sur les ruines de sa mission. Mais il était plutôt notre hôte que nous les siens. Nous avions d'excellentes tentes. Nous les dressâmes sur une petite esplanade en contre-bas, du côté ouest du plateau. Le R. P. Daull et le F. Acheul occupaient la plus grande; le R. P. Baur et moi, nous avions chacun la nôtre *(Voir la gravure p. 499)*.

Non seulement nous avions la joie d'offrir de nos provisions à nos pauvres incendiés, mais nous aurions pu, à leur avantage peut-être, leur proposer nos abris. Une case unique, hâtivement charpentée et couverte, leur fournissait, depuis la catastrophe du 2 octobre, une salle assez étroite pour leurs divers exercices, tandis qu'un autre compartiment servait de magasin provisoire. Pour nous, notre sort n'était pas à plaindre. En plein air, sous notre double toile, l'une de *mèricani*, l'autre de percale bleue, nous trouvions un espace suffisant pour nos petits aménagements. L'air frais de la colline circulait aisément sous ce mobile quoique solide abri. Soleil, pluies, vent, ne pouvaient nous incommoder. Un troisième incendie seul nous eût été funeste; mais c'eût été vraiment trop jouer de malheur. Munis d'une sorte de pliant, nous pouvions sans difficulté, à l'aide d'un mécanisme simple, l'étendre en forme de lit, le dresser en guise de fauteuil ou de chaise longue, ou bien, finalement, le ramasser en une légère charge, quand il s'agissait de plier bagage pour partir.

Ce campement sous la tente, dans cette station désolée, était de convenance locale. C'était plus assorti au dénûment de nos confrères, plus conforme à la détresse du lieu saint. A Mrogoro, en effet, le divin Maître devait, pendant de longs jours, rester encore sans demeure. En quelque sorte exilé de la mission, il n'y descendait qu'un instant, le matin, pendant la sainte messe. Plus de sainte réserve et, en dehors du dimanche, où, pour offrir accès à plus de monde, nous fîmes l'office dans la salle commune, ce fut toujours, comme pendant la marche, sous la tente que nous célébrâmes le Saint-Sacrifice.

Je fus heureux, ce dimanche, 19 octobre, fête de la Pureté de la Sainte Vierge, d'adresser quelques mots aux enfants du village. Ils avaient vivement désiré ma visite. Mais hélas! le malheur de la mission tempérait leur joie. Adieu les fêtes projetées, la réception solennelle, les loisirs, les jeux et les douces réjouissances, que plus d'un, peut-être, avait caressés dans son attente. Partout une empreinte de deuil. Jusqu'aux paroles d'encouragement, aux sourires de satisfaction, tout était triste et paraissait froid.

Le R. P. Gommenginger voulut profiter de mon passage pour la confirmation de deux jeunes femmes du village. Afin de laisser notre confrère tout à ses occupations, bien accrues depuis notre arrivée, le R. P. Baur les prépara à recevoir ce sacrement, en achevant de les instruire et en disposant leurs cœurs.

Le lendemain de cette cérémonie, jeudi 23 octobre, jour de mon départ, elles communièrent. Les autres chrétiens, trop absorbés par les travaux urgents, n'avaient pu s'unir à elles.

Gens des environs. — Le Dawa. — Mwana-Gomera. — Sa mort.

Pour habiter dans le voisinage ou même dans l'enceinte de ce qu'on décore du nom de *ville de Mrogoro*, les habitants des environs de la mission ne se distinguent pas des autres par leurs vertus sociales, ou leurs qualités meilleures. Le contact avec des étrangers, arabes, européens, qui sillonnent en grandes caravanes cette partie de l'Afrique, et trouvent dans leur cité un des principaux centres de ravitaillement, loin de leur donner un certain vernis de civilisation, n'a fait que développer leurs instincts cupides, les rendre plus âpres au gain et plus experts dans l'art des transactions mercantiles. Je l'ai dit plus haut, le malheur survenu à la mission ne fut pour eux qu'une bonne fortune. Incapables d'une pensée de commisération, et même de quelques bons offices dans ces conjonctures si pénibles, ils n'entrevirent l'état nécessiteux du R. P. Gommenginger que pour spéculer sur ses besoins.

Oh! quel triste champ à défricher que ces âmes! Et lorsque, à ces dispositions défectueuses, le missionnaire doit ajouter le long et navrant inventaire des vices qu'il a l'occasion de relever par lui-même, combien il lui faut reporter bien loin dans l'avenir ses pures et chères espérances, et faire appel à toute sa foi, pour ne pas renoncer à ce qui peut lui paraître un stérile ensemencement en des natures si ingrates.

Ainsi, chez ces hommes, pas un sentiment voisin de la charité chrétienne, pas une disposition secourable. L'égoïsme et, pour son semblable, la défiance. Pour lui, à certaines heures, la haine vouée aveuglément, comme au plus mortel ennemi; les dénonciations aux sorciers et les supplices d'une justice arbitraire et superstitieuse, infligés par ces *mganga*. Partout et toujours, la superstition et son hideux cortège de crimes.

Précisément, pendant notre séjour, une pauvre femme, accusée par les sorciers d'avoir causé la mort d'un membre d'une famille assez notable, avait bu le *dawa*, c'est-à-dire, avalé le poison. Elle alléguait son innocence et en donnait pour preuve l'innocuité du breuvage absorbé Mais, hélas! la malheureuse n'en était pas quitte avec sa vénéneuse potion. Nous partîmes, la laissant entre la vie et la mort, livrée à de cruelles convulsions.

Du reste, se tirer la vie sauve d'une si redoutable épreuve ne suffit pas à innocenter le sujet qui l'a subie. Les accusateurs répondent simplement que des sorciers supérieurs à ceux qui ont condamné le prévenu, ont neutralisé ou seulement amorti, par l'action d'un *dawa* plus puissant, l'efficacité du premier.

Nulle expression plus fréquemment employée que ce mot *dawa*: et nulle qui éveille davantage, avec l'idée de force, de vertu secrète, un sentiment de confiance ou de terreur de la part du noir. Ce mot est emprunté de l'arabe. Dans cette langue, il ne signifie que médicament, remède. Il reçoit, au contraire, une infinité de sens dans le kiswahili. Dans cet idiome, toutes les drogues d'un pharmacien sont des *dawa*, et aussi toutes les médications employées par un médecin, tous les breuvages fatidiques des sorciers; *dawa*, tous les agents chimiques ou autres, capables de produire une réaction, un changement dans l'état des corps. Le levain qui fait fermenter la pâte est un *dawa*; la poudre qui fait explosion et projette au loin la balle ou le plomb du chasseur, est encore un *dawa* et même le *dawa* par excellence. Dans certaines provinces de l'intérieur, en effet, ce mot sert par antonomase à désigner la poudre, qu'on appelle autrement *barouti*.

Voilà la signification propre du mot *dawa*. Au figuré, les sens ne se comptent pas. Toute vertu cachée est un *dawa*. Toute influence mystérieuse, toute action qui semble hors nature, s'explique par un *dawa*. Le sorcier a des charmes qu'on appelle des *dawa*. Et le missionnaire, lui-même, n'opère point sans ce suprême engin, le *dawa*. Quand il tire une âme du sein des ténèbres, la purifie de ses péchés, la revêt d'une grâce divine, c'est à la puissance de son *dawa* qu'il doit tout cela.

Il faut en passer par là et subir le mot sans récriminer Du reste, il rend service : il aide l'intelligence du Noir à saisir ce qu'elle n'entendrait pas sous une forme abstraite. Deux fois j'ai vu de pauvres vieillards qu'il importait d'instruire sommairement et de baptiser sans délai. Ce mot : le *dawa du bon Dieu* leur disait tout. Ils comprenaient, quand on leur proposait le baptême sous ce nom, qu'il était question du dernier et suprême remède, s'appliquant, celui-là, à l'âme, et agissant par une vertu mystérieuse et avec une efficacité sans égale. Était-ce étonnant, dès lors qu'il s'agissait d'un *dawa* et du *dawa* du bon Dieu? L'un d'eux disait quelque temps avant de mourir, l'œil rayonnant, le visage épanoui et souriant : « Oh! donne-moi le *dawa* du bon Dieu, parce que je veux aller où Il est et vivre où Il habite. »

Quelle heureuse fortune si le missionnaire n'était consulté ou appelé que pour la dispensation de ce suprême *dawa*. Hélas! ce n'est pas ce qui a lieu. On a vécu près de lui, on sait qu'il abomine les sorciers, hait la divination, poursuit à outrance la superstition sous toutes ses formes. N'importe. La magie, pour les Noirs, est si bien la souveraine puissance, qu'inefficace entre les mains de ses praticiens attitrés, on la suppose toujours susceptible de livrer au missionnaire des secrets que les adeptes n'ont su pénétrer.

Voici, à ce propos, ce qu'il advint au R. P. Gommenginger, à la mort de Mwana-Gomera. Ce personnage, mari divorcé de la fameuse reine *Simba-Mwéné* (la Lionne souveraine), était précisément le chef qui fit opposition à nos Pères, au moment où ils allaient installer la mission. Le R. P. Gommenginger avait hardiment passé outre, si bien que, forcé de compter avec son attitude résolue, Gomera était devenu bon voisin, sinon bon ami de nos missionnaires. On se visitait, on échangeait présents contre prescriptions médicales, conseils ou assistance d'une autre sorte. Six mois avant mon passage, une caravane de l'intérieur porta la petite vérole dans la ville de Mrogoro. Le village de Mwana-Gomera, à quelque distance de là, ne fut pas épargné. Lui-même, il se rendit chez le R. P. Gommenginger et reçut attentivement l'indication du traitement à faire suivre à deux de ses hommes. Ceux-ci guérirent, mais le mal l'atteignit. Il eut recours aux sorciers et son état ne fit qu'empirer. Quelques huit jours après sa visite, il députait une petite ambassade auprès du Père. Une chèvre et une poule lui furent présentées. La chèvre était un cadeau, la

poule était pour un sacrifice. Le bonhomme priait, en effet, le Père de rechercher, dans les entrailles de la poule, le secret de sa guérison. Pour ce rôle d'aruspice dont on voulait l'investir, le R. P. Gommenginger manifesta une violente indignation, et renvoya incontinent poule, chèvre et ambassade. Le lendemain, il apprit que Mwana-Gomera était mort étouffé. Grand émoi dans tout le pays. Les sorciers s'assemblèrent et désignèrent une de ses femmes pour monter sur le bûcher. La malheureuse fut brûlée vive, et l'on estima que l'hécatombe avait été à peine digne de la majesté de l'époux royal de la *Lionne souveraine*.

(A suivre).

LE PREMIER MISSIONNAIRE DU JAPON AU XIXme SIÈCLE

Par Mgr FORCADE, archevêque d'Aix

X

SUR LA COTE DE CORÉE. — L'ILE WAI-IAN-DO. — LETTRE DE L'AMIRAL AU GOUVERNEMENT CORÉEN.

(Suite 1)

Dimanche 9 août. — Dès que le jour paraît, l'amiral fait armer un canot, en donne le commandement à M. de Pampelonne, enseigne de vaisseau, et m'envoie à terre porter un des deux exemplaires chinois de sa lettre d'hier.

Les Coréens nous avaient vus venir de loin, et étaient accourus en assez grand nombre au rivage.

Au moment où nous approchions, quelques hommes, descendus jusqu'au bord de l'eau, gesticulaient beaucoup et semblaient nous faire signe de ne pas débarquer. Voilà du moins ce que je compris alors; les matelots m'attestèrent pourtant en revenant qu'on voulait seulement nous indiquer que le chemin que nous prenions était plein de cailloux, et que ces gestes étaient tout simplement pour nous engager à prendre une meilleure route.

Quoi qu'il en soit, le brave M. de Pampelonne sauta le premier à terre, son sabre à la main et son pistolet chargé au côté; je le suivis et Augustin vint ensuite. Nous nous assîmes au milieu de la foule qui ne paraissait pas malveillante, en vue et à portée de fusil de notre canot. Quelques hommes, qui étaient sans doute les principaux du lieu, s'approchèrent de nous, et la conversation s'engagea de la manière suivante, non de vive voix, parce qu'il n'y avait pas moyen de s'entendre, mais par écrit, avec des caractères chinois.

M. Forcade. — Comment s'appelle cette île ?

Les Coréens. — Elle s'appelle *Wai-ian-do* (en chinois *Wai-ien-tao.)*

M. Forcade. — Dans cette noble île, y a-t-il des mandarins envoyés par la Corée ?

Les Coréens. — Il n'est pas d'usage qu'on en envoie ici.

M. Forcade. — Y a-t-il un chef quelconque dans cette île.

Les Coréens. — Oui.

M. Forcade. — Où est ce chef? Invitez-le à venir me trouver.

Les Coréens. — Le premier chef, la nuit dernière, est parti pour porter quelque chose à la Préfecture; mais le second chef viendra ici.

M. Forcade. — Invitez-le à venir tout de suite; je désire le voir.

Les Coréens. — Il viendra bientôt.

En attendant l'arrivée du chef, les Coréens, qui nous entouraient, me questionnent à leur tour.

Les Coréens. — De quel royaume sont les nobles navires ?

M. Forcade. — Ce sont les bâtiments de guerre du grand royaume de France; ils sont envoyés par ordre de notre Empereur dans les régions de l'Inde et de la Chine, et spécialement en Corée, où ils ont quelque chose à dénoncer. Sur le principal des trois est un grand mandarin amiral.

Les Coréens. — Si ces bâtiments ont été envoyés dans l'Inde, comment se fait-il que vous soyez venus ici et que vous ayez quelque chose à y dénoncer ?

M. Forcade. — Mais ce n'est pas seulement dans l'Inde qu'ils sont envoyés; ils sont envoyés aussi et spécialement en Corée. Appelez-moi donc promptement le second chef.

Les Coréens. — Nous avons envoyé des hommes pour le faire venir. Combien y a-t-il d'hommes sur les bâtiments et y en a-t-il de malades ?

M. Forcade. — Il y a huit cent soixante-dix hommes, et il n'y a pas de malades.

Les Coréens. — Y a-t-il des hommes qui soient tombés à la mer et qui y soient morts?

M. Forcade. — Non.

Les Coréens. — Pourquoi tant d'hommes ?

M. Forcade. — Pour des bâtiments de guerre, ce n'est pas un grand nombre d'hommes.

Les Coréens. — Pourquoi n'y a-t-il là que des bâtiments de guerre ?

M. Forcade.— Parce que ce sont des bâtiments de l'Empereur qui ne font pas le commerce. Les navires de commerce sont à des particuliers.

Et comme déjà un long temps s'était écoulé (car, grâce à la lenteur des hommes de ces contrées, il en avait fallu beaucoup pour échanger par écrit les quelques questions et réponses ci-dessus énoncées) j'ajoute : « — Faut-il attendre encore longtemps l'arrivée de votre chef? »

Les Coréens. — Voici qu'il vient. — A ce moment, on nous apporte une natte, on l'étend par terre et l'on nous invite à nous y asseoir. Les principaux des Coréens présents y prennent place avec nous. Ne voyant pas de nouveaux visages :

M. Forcade — Où est le chef?

Les Coréens. — Le voilà. — En disant cela, ils me présentent un assez vieux bonhomme qui, à coup sûr, ne venait pas de loin, pour s'être fait tant attendre, car il était derrière mon dos ou à côté de moi depuis le commencement. M. de Pampelonne et moi, nous l'avons parfaitement reconnu.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 24 avril, 1er, 8, 22, 29 mai, 5, 12, 26 juin, 3, 10, 17, 24, 31 juillet, 7, 14, 21, 28 août, 18, 25 septembre et 9 octobre.

M. Forcade (présentant la lettre). — Voici une lettre que l'amiral vous prie de faire parvenir au premier ministre du royaume. Je vous recommande bien de n'y pas manquer, car, si cette lettre n'était point remise, il pourrait plus tard en résulter de grands malheurs pour votre pays.

Le Chef (ne prenant pas la lettre). — Notre île est située au milieu de la mer, très loin de toute maison de mandarin, et il nous serait extrêmement difficile de nous charger de cette lettre.

M. Forcade. — J'ai peine à croire à cette dificulté extrême. Ici vous n'êtes pas très loin de la capitale, et il est impossible que vous n'ayez pas, de temps à autre, communication avec quelque mandarin. Je vous le répète, si cette lettre n'est pas remise, il en adviendra peut-être de grandes calamités pour le noble royaume.

Et ces derniers mots étant écrits et communiqués, parfaitement convaincu que de plus longs discours n'avanceraient aucunement l'affaire, je dépose la lettre sur les genoux du brave homme; puis, nous levant, M. de Pampelonne et moi, nous rallions au plus vite notre canot.

Augustin, malheureusement, ne fit pas la chose aussi lestement que nous. Les gens voulaient écrire encore et le retenaient à toute force; il avait peine à s'arracher de leurs mains. Tandis qu'il se débat avec eux, ils ont le temps de le prévenir au canot, et ils y jettent notre lettre.

Conformément alors aux instructions que m'avait données l'amiral, je la ramasse, je la renferme dans la boîte qui m'avait servi à l'apporter et, remettant le tout à un matelot, je le charge d'aller le déposer sur un rocher voisin qui tient à la terre. Notre matelot était leste; le coup se fit vite et bien : nous poussons au large et regagnons notre bord.

Tant que, de notre canot, nous pûmes discerner le lieu où avait été déposée la lettre, personne n'y toucha. Mais plus tard, et à peu de temps de là, sans doute, on se détermina à la ramasser, car, vers onze heures, nous arrive un bateau du pays, et ceux que nous voyons dedans sont nos hommes du matin. L'amiral donne audience aux six principaux.

L'amiral. — Qu'est-ce que voulez ?

Les Coréens. — Notre île est si petite et à une telle distance, qu'en vérité nous ne pourrons remettre la lettre cachetée que vous nous avez livrée peu auparavant. Qu'y a-t-il donc à faire ?

L'amiral. — Je ne demande pas à ce que la lettre qui vous a été remise ce matin soit portée immédiatement à la capitale de la Corée, car je n'ai pas besoin d'une réponse immédiate. Plus tard viendra un bâtiment de guerre pour recevoir la réponse et terminer l'affaire. Tout ce que je désire, c'est qu'à la première occasion, vous fassiez porter ma lettre avec toute la diligence possible à la capitale, et cela me suffit.

Les Coréens. — Si l'on portait immédiatement votre lettre à la capitale, attendriez-vous ou retourneriez-vous à votre noble royaume ?

L'amiral. — Je m'en irais également, sans plus tarder. L'an prochain viendra un bâtiment pour recevoir la réponse et terminer l'affaire.

Les Coréens. — Recevoir une réponse et terminer l'affaire, nous ne savons pas ce qui sera décidé à cet égard ; c'est pourquoi nous n'écrivons rien à ce sujet.

L'amiral. — On ne comprend pas ce que vous voulez dire ; écrivez de nouveau.

Les Coréens (changeant de matière). — Quel est le sens de la lettre ?

L'amiral. — Ceci n'est pas votre affaire. Tout ce que j'ai à vous dire, c'est que je suis venu de 50.000 *lis* (20,000 kilomètres) pour apporter cette lettre, que je vous prie de la faire parvenir au premier ministre, et qu'un bâtiment de guerre viendra, l'an prochain, chercher la réponse.

Les Coréens. — Pourquoi un bâtiment de guerre viendra-t-il pour chercher la réponse?

L'amiral. — Parce que je ne puis rester longtemps ici pour attendre cette réponse, et que maintenant je m'en vais. Je ne fais pas actuellement autre chose que de livrer la lettre.

Les Coréens. — Le bâtiment qui doit venir l'an prochain, viendra-t-il pacifiquement ou pour faire la guerre ?

L'amiral. — La réponse du ministre décidera de tout.

Les Coréens. — Près de ces îles, les côtes sont dangereuses, la mer est mauvaise ; quand partirez-vous ?

L'amiral. — Le danger des côtes et de la mer, ce n'est pas là ce qui m'effraie, mais je partirai aujourd'hui.

Les Coréens. — Les trois bâtiments s'en vont-ils en même temps?

L'amiral. — Oui.

L'amiral se lève, plante là les gens qui semblaient en avoir encore bien long à demander, et monte sur le pont pour commander l'appareillage qui a lieu immédiatement.

Les Coréens avaient généralement de bonnes figures, et, à l'exception d'un petit bonhomme qui avait l'air un peu *rageur*, tous paraissaient d'excellentes gens. Leurs longs vêtements de toile que je n'essaierai pas de décrire parce qu'ils sont trop compliqués, étaient d'une propreté remarquable. Ils avaient sur la tête un énorme chapeau, de la forme la plus originale qu'on puisse imaginer. Les plus fameux *lions* de Paris, tout inventifs qu'ils soient, courront encore longtemps, j'imagine, avant d'en trouver un comme celui-là. Ce chapeau est fait de je ne sais quelle matière, mais il est à jour, et, sauf la structure qui est toute différente, ressemble assez à ces cloches de fil de métal dont on couvre les viandes dans un garde-manger.

Nous avons remarqué deux manières différentes d'arranger les cheveux. Tous les vieux, les hommes faits, les ont relevés sur le sommet de la tête, et là ils les organisent je ne sais trop de quelle façon, mais cela ne ressemble pas mal à une queue de cheval nouée par un charretier.

Les enfants, les jeunes gens et quelques hommes même qui paraissaient entre 20 et 30 ans, séparent leur cheveux par une raie à la Nazaréenne sur le devant de la tête, les tressent par derrière, et laissent cette queue pendre sur leur dos comme une queue de Chinois. Je crois avoir vu dans le temps de petites Françaises de 8 à 10 ans, arrimées dans ce goût-là. Nous avons présumé que la première coiffure était celle des hommes mariés, et la seconde celle des garçons. Quoi qu'il en soit, les Coréens sont probablement les plus propres et les plus convenables de tous leurs alentours. Jusque sur cette pauvre petite île où je suis descendu, on ne voyait pas cette masse d'hommes presque entièrement nus qui fourmillent partout à *Oukinia* et au Ja-

pon. Les plus pauvres, les plus petits enfants même, tous avaient au moins un pantalon avec une espèce de camisole, et si l'étoffe n'en était pas toujours belle, elle n'était généralement ni sale, ni trouée. On est pourtant maintenant dans les plus grandes chaleurs.

(A suivre.)

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(Édition française)

M. Van den Peerebon à Liége.... 56
Mme B. R. don recueilli par l'*Echo de Fourvière*.... 100
Une anonyme id id. 3

Pour les missions les plus nécessiteuses.

M. Vacquerie à Alençon, diocèse de Séez.... 10
M. Havet, curé de Lespinay, diocèse d'Arras.... 20
Une mère du diocèse d'Avignon, avec demande de prières.... 10

Mgr Van Camelbeke pour les pauvres chrétiens victimes de la persécution en Cochinchine orientale.

M. Dumaine à Paris.... 5
Anonyme du diocèse de Coutances.... 20
M. l'aumônier Sylvestre, diocèse de Valence.... 20
Une abonné de Montpellier.... 10
M. l'abbé Guyot à Vallet, diocèse de Nantes.... 10
Anonyme du canton de Roisel, diocèse d'Amiens.... 10
R. D., à Mantes-la-Ville, diocèse de Versailles.... 10
M. Blanchard, curé de Viry, diocèse de Saint Claude.... 30
M. Peloux à Marseille.... 10
Anonyme de Lyon, paroisse Saint-Joseph.... 5
Un prêtre de Rennes, en mémoire de M Poirier récemment martyrisé.... 5
Un prêtre du diocèse d'Annecy.... 5
Un abonné du diocèse de Nantes.... 5
M. de Gastebois à Condat, diocèse de Bordeaux.... 6
Un abonné du diocèse de Versailles.... 8
Anonyme de Sainte-Marie-aux-Mines (Alsace).... 134 15
Uue anonyme de Salford (Angleterre).... 25
Un diocésain de Coutance.... 10
M. S. Ch. des M , diocèse de Rennes.... 200
Anonyme d'Oullins, don recueilli par l'*Écho de Fourvière*.... 5
B. J. id. id. 100
L. B. id. id. 1000
Un instituteur primaire, id. id. ....
V. A. F., id. id. 100
Quatre anonymes, id. id. 77
Un abonné, id. id. 10
Une pauvre ouvrière malade, id. id. 5
Mme Montucla, id. id. 10
Mlle A de Contenson, id. id. 5
C. F., à Gand, Belgique, id. id. 50
M. l'abbé Coutier, au Dorat, diocèse de Limoges.... 30
M. et Mme Eug. Guy, à Alby, avec demande de prières.... 10
M. le curé de Causses et Veyrau, diocèse de Montpellier.... 20
M. l'abbé X... à Châlons-sur-Marne.... 50
P. S. de N., diocèse de Saint-Claude.... 60
Anonyme de Vinneuf, diocèse de Sens.... 100
Anonyme du diocèse d'Angoulême.... 5
M. l'abbé Le Sausse, diocèse de Vannes.... 13 50
Anonyme de Vitry-le-François, diocèse de Châlons.... 20
Anonyme d'Orléans.... 40
M. et Mme Lalongey, à Mouzeuil, diocèse de Luçon.... 60
Au nom d'un prêtre défunt, diocèse de Saint-Brieuc.... 50
L. R. diocèse du Mans, avec demande de priéres.... 5
Anonyme de Tours,.... 25
Un prêtre du diocèse de Clermont.... 20
M. Victor d'Astarac à Toulouse, avec demande de prières.... 100
Un prêtre de la ville de Caen, diocèse de Bayeux.... 200
Anonyme du diocèse de Versailles.... 200
Anonyme du diocèse de Marseille.... 1000
Anonyme de la paroisse de Nozay, diocèse de Nantes.... 500
M. l'abbé Rousselot à Nancy.... 50
Une personne de Leyr, diocèse de Nancy.... 5
Mme veuve Gréa à Lons-le-Saunier, diocèse de St-Claude.... 50
R. R. N. J. missionnaire de Tarentaise.... 70
Mlle Ussou à Clermont, diocèse de Montpellier.... 10
M. Lenail à Nantes.... 20
M. l'abbé Cimmetierre à Gaudelain, diocèse de Séez.... 20
M. M. P. M. de Lyon.... 80
M. l'abbé X... diocèse d'Amiens.... 100
Anonyme du Havre, diocèse de Rouen.... 25
M. l'abbé Caquet, curé de Vienne-le-Château, diocèse de Châlons-sur-Marne.... 50
Un prêtre du diocèse d'Auch.... 10
A. M. à Nimes.... 10
Mme la marquise de Cussy de Jucoville à Isigny, diocèse de Bayeux.... 5
Un abonné de Carcassonne.... 6000
Mme Maréchal à S , diocèse de Dijon.... 5
M, et Mme L. F. à S., diocèse de Dijon.... 20
Mme Le Marquiére à Moulins.... 200
M. l'abbé Venet, curé de Toulis, diocèse de Soissons.... 25
M. le curé et M. le vicaire de Montoison, diocèse de Soissons.... 10
Anonyme de Bayonne.... 5
Anonyme du diocèse de Strasbourg.... 30

A Mgr Puginier, pour les victimes de la persécution au Tong-King occidental.

R. D. à Mantes-la-Ville, diocèse de Versailles.... 5
Une mère qui demande des prières pour sa très nombreuse famille, du diocèse d'Avignon.... 20
MM. de Mauduit à la Rouardais, diocèse de Rennes.... 1050
Anonyme de Crest, diocèse de Valence.... 1000
R. V., diocèse d'Angers.... 10
Mme Chibourg au Havre, diocèse de Rouen.... 10
M. l'abbé Venet, curé de Toulis, diocèse de Soissons.... 25
MM. Fr et L. Kern, professeur à l'institution Fourier à Lunéville, diocèse de Nancy.... 20

Pour M. Benoit Chambost, du diocèse de Lyon, missionnaire en Cochinchine orientale.

Anonyme du diocèse de Lyon.... 100
Mlle M Montibert, diocèse de Lyon.... 10
Un prêtre son condisciple à l'Argentière, don recueilli par l'*Echo de Fourvière*.... 15
Anonyme de Firminy, don recueilli par l'*Echo de Fourvière*.... 10
Une vieille domestique id. id. 100
Une communauté de religieuses, id. id. 50

Pour M. l'abbé Valfort, du diocèse de Lyon, missionnaire en Cochinchine orientale.

Un de ses anciens professseurs à Saint-Jodard, du diocèse de Lyon.... 22 50

A Mgr Colombert, pour les victimes de la persécution en Cochinchine occidentale.

M. l'abbé Pillon à Toutencourt, diocèse d'Amiens.... 10

A M. Chaffanjon, pour le sanctuaire de N.-D. de Fourvière en Chine.

Anonyme, don recueilli par l'*Echo de Fourvière*.... 20

Pour les victimes de la persécution dans l'Annam.

Trois anonymes de Bordeaux.... 12

Au R. P. Marie de Brest, pour les missions du Chan-si et du Chan-Tong.

Au nom et en mémoire du comte Hermann de Stainlein.... 1000

Pour la ferme de Toepo (Côte des Esclaves).

Anonyme du diocèse de Clermont.... 5

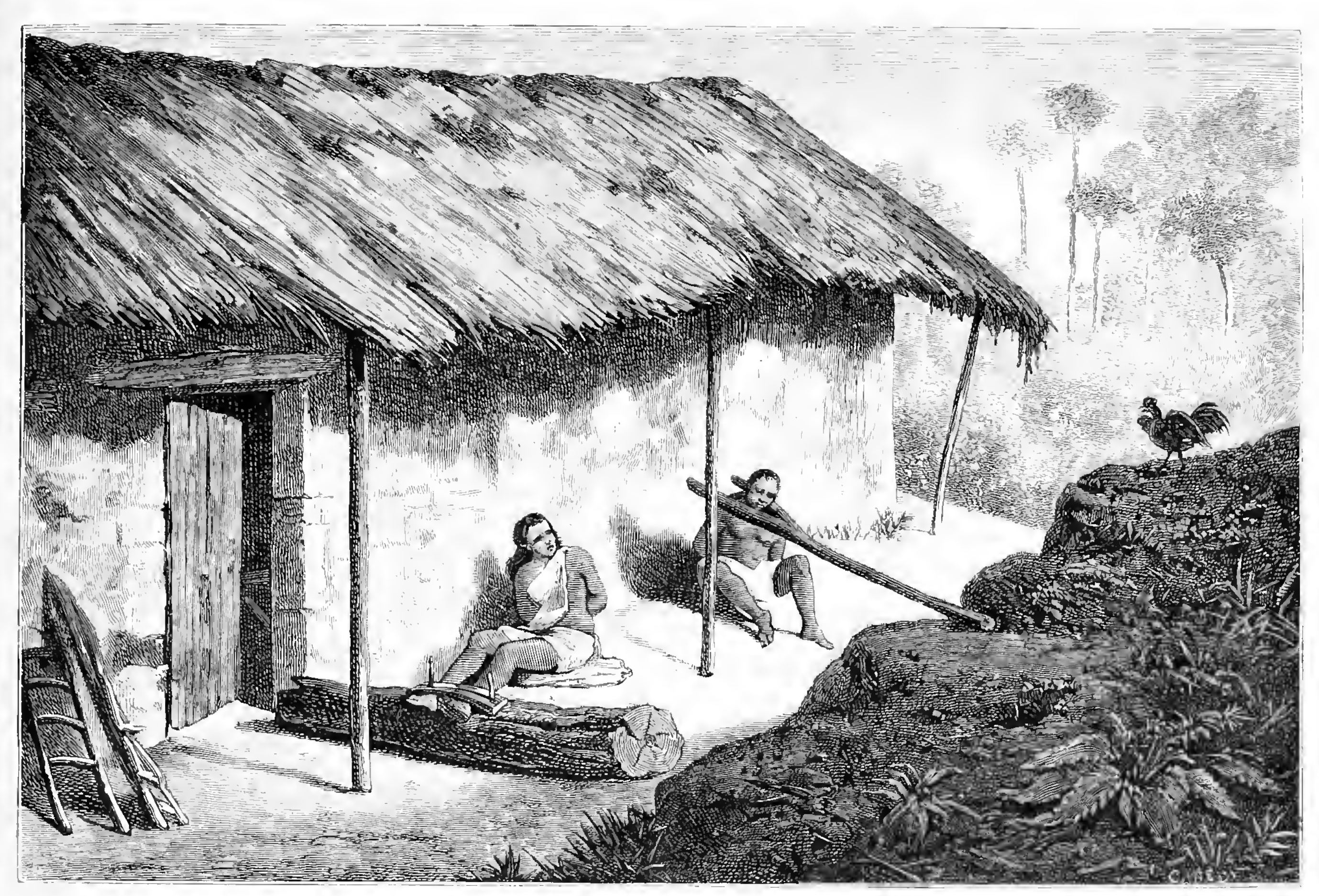
Au R. P. Duparquet pour le P. Lecomte, missionnaire en Cimbébasie.

M. Peloux à Marseille.... 10
M. Pietrini, diocèse de Nantes.... 5
M. T. J., diocèse de Soisson.... 5

(La suite des dons prochainement.)

Th. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



ZANGUEBAR. — Les prisonniers de Kounzagira; d'après un dessin du R. P. Le Roy, missionnaire de la Congrégation du Saint-Esprit (Voir page 515)

NOUVEAUX MASSACRES EN COCHINCHINE

Le vénéré supérieur du séminaire des Missions Étrangères de Paris nous adresse la dépêche suivante qui nous est parvenue après le tirage de notre dernier numéro.

Paris, 17 octobre, 11 h. 50.

Recevons de Saïgon le télégramme suivant :

Abbé Châtelet de Saint-Didier (Rhône), dix prêtres indigènes, sept mille chrétiens Hué massacrés. Signé : MARTIN.

DELPECH.

Cette dépêche est, s'il se peut, plus douloureuse encore que les précédentes. Au lieu de s'apaiser après tant de ravages, la persécution s'attaque à une nouvelle province. On ne peut s'empêcher de frémir en voyant se renouveler dans la mission de la Cochinchine septentrionale, jusque-là respectée, et dans les environs de Hué, les scènes épouvantables qui se sont produites dans le vicariat de Mgr Van Camelbeke. Le missionnaire martyr, dont nous avons encore à pleurer la perte, n'était âgé que de trente ans.

LES VICTIMES DE LA PERSÉCUTION DANS LA COCHINCHINE ORIENTALE

On nous communique la lettre suivante écrite par un des missionnaires de la Cochinchine orientale qui ont été le plus mêlés aux horribles événements dont cette infortunée mission est le théâtre. En lisant cette correspondance navrante, toutes les âmes chrétiennes sentiront redoubler leur sympathie et multiplieront leurs prières pour ces frères de l'Extrême-Orient, victimes d'une persécution qui rappelle les pages les plus sanglantes des annales de l'apostolat.

Lettre de M. Geffroy, missionnaire dans la Cochinchine orientale, a M. Pernot, directeur au Séminaire des Missions Étrangères de Paris.

Saigon, le 3 septembre 1885.

Forcé aujourd'hui de prendre un peu de repos, j'en profite pour écrire. Depuis près de deux mois, je mène la vie la plus agitée, la plus affreuse qu'il soit possible d'imaginer.

De mon cher Gia-Hieu où, pendant six ans, j'ai passé de si heureux jours, il ne reste plus que le nom. J'y ai vécu depuis le 13 jusqu'au 24 juillet dans les angoisses. Tous les jours, et pour ainsi dire à toute heure il m'arrivait du Tu-Ngai les nouvelles les plus déplorables. Pillage, massacre, incendie d'abord d'une chrétienté, puis de deux, puis enfin de toutes, tout cela jetait l'épouvante et la terreur parmi mes chrétiens qui ne se faisaient pas illusion sur le sort qui les attendait. Une petite montagne seulement nous séparait du Tu-Ngai et elle ne tarderait pas à être franchie par les assassins et les incendiaires.

Pendant dix jours j'ai travaillé à organiser la résistance ; ma chrétienté de Gia-Hieu était à la fin une véritable place forte, bien en état de repousser pendant longtemps les attaques des seuls lettrés. Je ne visais qu'à gagner du temps, persuadé que les Français, enfin prévenus ne tarderaient pas à venir à notre secours et à nous délivrer. Dans ce but, j'expédiai des lettres au nord et au sud.

Tous mes chrétiens s'étaient réfugiés, avec ce qu'ils pouvaient emporter, dans l'enclos de l'église et de la communauté qui, quelque vaste qu'il fut, devint trop étroit. On tâcha toutefois de s'y caser, et l'on attendit les lettrés, bien résolus de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Ce que je faisais dans mon district, tous les confrères et les prêtres indigènes le faisaient dans le leur. Qu'on ne vienne donc pas nous reprocher de nous être laissés égorger comme un vil bétail. Quant à former une armée de chrétiens pour protéger toute une province, il faut être bien étranger à ce qui se passe en Annam pour soutenir que c'était possible. Nous étions dispersés, sans armes, dans un pays ennemi et nous avions contre nous une armée pourvue de canons et de fusils que le gouvernement régulier tenait à la disposition des lettrés.

Tant que je n'ai pas été sûr que ce gouvernement prétendu régulier fût contre nous, je n'ai pas désespéré de sauver mes chrétiens ; mais, du moment que la connivence des mandarins avec les lettrés devint pour moi évidente, je compris la gravité de notre situation et me suis toujours cru perdu si quelque bateau français ne venait promptement à notre secours.

VARIÉTÉS

HISTOIRE D'UNE BARQUE ET D'UN COURRIER VOLÉS

Récit du R. P. COURTOIS, missionnaire jésuite au Zambèze

Suite et fin (1)

Le mercredi, 20 août, je me hâtai de sortir de mon taudis et j'allai sous la véranda me livrer à mes exercices de piété. J'étais à peine assis que le capitaine de la barque arrive et me dit :

« Père, le mouton qu'on nous avait donné est mort, pendant la nuit, de faim et de misère; car nous avions oublié de lui donner à manger et de lui délier les pattes; mais cela ne fait rien, nous le mangerons quand même, car il aurait bien fallu le tuer. »

Mes hommes avaient déjà, de grand matin, fait dauber la carcasse et les pattes, empaqueté les gigots et préparé un gras double fort appétissant. Et dire que ce jour-là, en route, je mangeai deux fois de cette viande, ne me souvenant plus de la fin tragique du pauvre mouton.

Vers les huit heures, nouveau conseil des voleurs ! Pour sauvegarder les formes, Choutaré ordonne une descente sur les terres de Nhaloupanda et désigne un manamambo pour m'accompagner. Ce fut le mambo à la grosse tête, un peu voûté par les ans et qui était en proie à un violent catarrhe. Nous nous mettons en route ; mais, ce jour-là, il fut impossible d'arriver à Nhaloupanda. Nous nous décidons à passer la nuit à la plage de Kasshana. Mes mariniers allument un grand feu et le capitaine de la bande prépare mon maigre souper. Le meilleur morceau fut une côtelette de l'infortuné mouton. Mes nègres n'étaient pas si délicats : ils grillaient autour du feu, les uns agitant avec un bâton la farine de millet dans la marmite, les autres faisant tourner à l'aide d'un bâtonnet des morceaux de viande au-dessus de la braise, tous avalant sans s'émouvoir des gorgées de fumée. Après souper, je voulus me payer le luxe d'une tasse de café. Je dis au cuisinier d'en préparer une tasse également pour le Manamambo qui m'accompagnait. Et lui de me faire la jolie réponse que voici :

« Mais, Père, cet homme des bois peut-il boire à la même tasse qu'un Blanc ? C'est lui faire trop d'honneur, son gosier n'est pas accoutumé à ces choses-là et sa bouche n'est pas faite pour boire à une tasse; lui ne se sert jamais de verre pour boire, ni d'assiette pour manger. De la massa, pour lui, c'est assez ! »

J'étendis ma natte sur le sable et j'essayai de dormir, mais nous avions compté sans la visite de nos cousins les moustiques et sans une forte rosée qui nous pénétrait jusqu'aux os.

La journée du jeudi, 21, s'annonçait pesante et chaude. Un brouillard se promenait sur la vaste nappe d'eau qui s'étendait devant nous. Les premiers rayons du soleil eurent bientôt assaini l'atmosphère et nous reprenons notre course. Il me tardait de savoir le résultat qu'obtiendraient

(1) Voir le numéro du 16 octobre

J'offris alors au P. Dupont d'aller à Hué exposer la situation au général de Courcy : mais il s'y refusa, disant qu'il était trop jeune et que c'était plutôt à moi d'y aller; il me promit de veiller à mon district pendant mon absence et de donner l'absolution générale à mes chrétiens quand toute résistance deviendrait inutile.

Je m'occupai de trouver une barque pour aller à Hué par mer; par terre, c'était impossible. Mais les ports et la côte surtout étaient bien gardés. Enfin, grâce au dévouement de quelques chrétiens, je parvins, par une nuit obscure et pluvieuse, à me jeter dans une barque annamite qui se préparait à faire voile vers le sud. Le chef et quatre barquiers étaient païens, les autres étaient chrétiens et cinq familles chrétiennes s'y étaient réfugiées. A force d'instances, je parvins à lui faire tourner le cap vers le nord. Le voyage était long, et nous n'avions pas assez d'eau. Qu'importe? On leva l'ancre et on hissa la voile, car on avait peur d'être arrêté. Nous ne pouvions aborder ni au Quang-Nam ni au Tu-Ngai pour prendre de l'eau. Nous eûmes donc à souffrir un peu de la soif jusqu'au soir du troisième jour où nous abordâmes une petite île pas loin de Tourane. Au-dessus de Tourane le vent fut contraire et je dus mettre huit jours pour aller de Gia-Hieu ou Tan-Quan jusqu'à Hué.

Ma mission à Hué n'ayant pas abouti, le 3 août, je revins à Thuan-an prendre le paquebot des Messageries et retourner à Qui-Nhon. Le 5, au matin, j'étais en face de mon district. Mes chrétientés brûlaient, je ne pouvais en douter... Les feux que l'on voyait tout le long du Binh-Dinh indiquaient bien que cette province était attaquée.

Mais, c'est surtout à Qui-Nhon où nous entrâmes vers quatre heures du soir que le spectacle était le plus horrible. Lang-Song et plusieurs chrétientés des environs étaient en feu, et la plage de Qui-Nhon était couverte de chrétiens qui avaient pu fuir devant les lettrés. Mgr Van Camelbeke et plusieurs confrères étaient au consulat. Oh! quelle douleur de nous rencontrer dans des circonstances si navrantes! Tout était perdu : c'en était fait de notre chère et belle mission du Binh-Dinh. De tout mon district qui comptait près de 3.000 chrétiens, il y en a de sauvés à peine une centaine.

Nous reçûmes l'ordre de nous embarquer pour Saïgon, les PP. Dourisboure, Chambost, Lacassagne, Walfort et moi pour acheter du riz et des objets de première nécessité. Après avoir passé huit jours à Saïgon, je revins seul à Qui-Nhon avec le convoi de riz. Il était temps, car les 7 ou 8.000 chrétiens réfugiés à Qui-Nhon en étaient à leurs derniers grains.

Quand j'arrivai, Monseigneur et les confrères avaient déjà affrété le *Marie*, bateau allemand, pour transporter à Saïgon un millier de chrétiens; le *Vivier* se disposait

---

nos dernières démarches. L'entrevue devait être brûlante, car ces gens-là, connaissant mon voyage à Massangano, ne pouvaient manquer de nous faire un accueil peu sympathique. Nous nous présentons à la hutte du capitaine du prazo. Nous tombons au milieu de toutes les diableries des Cafres. La femme du capitaine était en possession des esprits et les autres négresses faisaient *marombo* solennel avec chants, danses, accoutrements bizarres et *batuque* retentissant! Notre arrivée interrompt quelques instants la fête. Il ne s'agissait pas de danser, il fallait cependant s'expliquer.

Le capitaine vient à notre rencontre accompagné de trois gaillards portant des haches sur leurs épaules. Le manamambo qui m'accompagnait lui expose le but de notre visite et le chef des mariniers lui fournit les explications voulues. Mêmes dénégations que le jour précédent, mêmes réponses évasives. Cependant, les mariniers, pendant la journée, avaient appris une circonstance tout à fait aggravante : il paraît que le jour du vol, sur le soir, cet individu avait offert des cocos au frère de Bonga, qui passait par là; mais celui-ci les aurait refusés, disant : « Je ne veux pas les accepter, parce qu'ils ont été volés. » Et, en effet, il y avait dans la barque plusieurs douzaines de cocos que les mariniers apportaient de Mazaro pour M. Anacleto. C'était donc un indice compromettant : mais le frère de Bonga n'était plus là et le capitaine, se voyant pris dans une impasse, entre dans des transports de fureur tels, que je crus prudent de hâter le moment du départ. Déjà un attroupement de nègres hostiles se formait autour de nous. Le vieux manamambo était débordé, il avait beau dire : « Laissez-moi parler; » la parole lui fut impitoyablement refusée. Mes mariniers étaient assis par terre, mornes et consternés, se demandant quelle serait l'issue des négociations.

Je me retirai dans la barque et j'appelai les mariniers à leurs bancs.

« Non, non, s'écria le capitaine, les mariniers ne partiront pas, je les retiens captifs ainsi que la barque... Nous irons de nouveau à Massangano; je prendrai le *muave* pour me justifier. »

Et moi, l'interpellant de la barque, je lui dis :

« Moi aller à Massangano, assister au muave! Le *cacice* des Blancs ne peut ajouter foi au serment des païens! Moi, te suivre à Massangano? Tu me crois donc ton esclave pour obéir à tes ordres? Sache que, si je suis venu dans ton village, c'est par l'ordre de ton maître et sous la protection d'un de ses représentants. M'obliger à rebrousser chemin, c'est me faire insulte, c'est faire insulte à Choutaré, mon ami et mon défenseur! »

Le capitaine se tut, mais la femme de ce dernier, troublée dans son *marombo*, se démène comme une furie, criant, gesticulant et vociférant contre moi un torrent d'injures. Elle s'approcha de la berge du fleuve, tenant un enfant de chaque bras. Les bambins, épouvantés par les cris de la mère, se débattent comme deux petits démons, au point que l'un d'eux tombe à terre et peu s'en faut qu'il ne se brise la tête. Dieu nous préserve d'une querelle de femme, même au Zambèse! C'était une vraie scène d'enfer.

Et moi, de ma barque, j'assistais à ces jolies choses. Pour me préserver des rayons du soleil, je me couvris la tête de ma natte et je me mis à écrire dans mon calepin. La

à partir pour les accompagner. J'arrivai le mercredi 19 août; on n'avait aucune nouvelle des provinces du sud. Le Phu-Yen avait été attaqué, il n'y avait pas de doute : mais nous ignorions encore ce qui se passait au Khanh-hoa et au Binh-thuan.

Le lendemain, jeudi soir, une petite barque arrive du Khanh-hoa portant des lettres des PP. Auger et Guillon datées du 17 août. Les massacres et les incendies n'y avaient pas encore commencé : mais ils ne devaient pas tarder à avoir lieu Le prêtre indigène et les chrétiens de Ninh-hoa s'étaient enfuis sur les montagnes, et à Nha-trang les chrétiens commençaient aussi à s'enfuir. Monseigneur supplia le commandant du *Lion* d'aller au Khanh-hoa pour sauver les confrères et les chrétiens de cette province : mais le *Lion* n'osa sans doute et il resta stationnaire à Qui-Nhon, comme il y est toujours resté depuis le 5 août.

Le samedi 22 août entra à Qui-Nhon le petit bateau allemand *la Gerda*. Nous l'affrétâmes aussitôt pour aller sur les côtes du sud sauver s'il était possible des missionnaires et des chrétiens. Comme je connais le Khanh-hoa, Monseigneur me chargea de cette mission avec un prêtre indigène qui connaissait le Binh-thuan.

Nous partîmes de Qui-Nhon, le dimanche 23 août, au point du jour, et le soir du même jour nous jetâmes l'ancre devant le fort de Nha-trang. Monseigneur nous avait donné un petit canon, car à bord il n'y en avait pas; on commença par en tirer six coups ; ce qui répandit la frayeur parmi les païens. Mais qu'étaient donc devenus les chrétiens ? Je n'en vis pas paraître un seul toute la nuit ni le lendemain matin. Je crus que c'était fini.

Je fis mettre une chaloupe à la mer pour débarquer. Nous ne rencontrâmes que des païens qui ne firent à toutes nos questions que des réponses évasives. Enfin un vieillard nous dit franchement que le jour du massacre des chrétiens était fixé au lendemain ou surlendemain. Il ne savait où étaient les missionnaires. Je pris alors le parti de me rendre à une maison de chrétiens située au haut du village du port. C'était dangereux, car il fallait passer entre deux forts. Mais nous étions cinq, armés jusqu'aux dents : deux Allemands, deux Français et un prêtre annamite : le chancelier de Qui-Nhon avait tenu à m'accompagner et me rendit tout le temps les plus grands services.

Tout le monde fuyait devant nous et nous arrivâmes à cette maison sans encombre. Nous apprîmes que les missionnaires avaient pu fuir dans une barque deux jours auparavant, et que les chrétiens commençaient à gagner les montagnes. J'envoie immédiatement prévenir toutes les chrétientés de Nha-trang, que pendant la nuit je transporterai à mon bord tous les chrétiens qui se seront réfugiés sur la grève de Dong-De située derrière

---

négresse crut que je jetais les sorts pour consulter les esprits :

« Ah! s'écria t-elle, voilà le Cacice qui prend le muave ! »

« Oui, lui répondis-je en cafre, j'ai consulté Dieu et Mouroungo me dit qu'il punira ceux qui volent et disent le mensonge. Car, sache-le bien, ces objets volés sont choses de Dieu, et, si tu les touches, malheur à toi et à ta maison. »

Je me mis alors à déchirer une feuille de papier en petits morceaux et les jetai dans le fleuve !...

C'était plus qu'il n'en fallait pour donner une peur épouvantable à ces pauvres nègres superstitieux à l'excès. La femme commença par déguerpir en vomissant des injures contre moi. Le capitaine, devenu plus calme et peut-être songeant déjà à la restitution, nous laissa pacifiquement sortir de son village et continuer notre route. Mes menaces de maléfice avaient produit bon effet.

Faisons une courte digression.

Ici se place une histoire curieuse d'un courrier perdu, il y a quatre ans, sur les terres de Massangano. Un soldat, porteur de lettres et de dépêches, se rendait de Tété à Quilimane. Ayant passé la nuit dans une bourgade située aux gorges de Lupata et dégusté plusieurs calebasses de pombé, il tomba ivre mort, et, le lendemain oublia le courrier dans une paillote. Trois jours après, un négociant de Tété, M. Martins, se rendant à Quilimane, s'arrêta dans le même village et fut témoin d'une scène curieuse et inattendue. A l'intérieur d'une cour, une vingtaine d'hommes et de femmes se livraient à une danse obscène et dévergondée. Au milieu du cercle des danseurs, deux individus tenaient par les bouts une sacoche remplie de papier et se la faisaient passer de l'un à l'autre en prononçant des paroles magiques. Qu'était-ce que ce sac ensorcelé ? Ce n'était autre chose que le courrier oublié par le soldat et que les gens de l'endroit voulaient désensorceler ! M. Martins eut bien vite deviné la chose et il dit au chef :

« Tiens, voici une bouteille de cachacho et donne-moi ce sac et ces papiers qui te sont inutiles. »

Le courrier fut ainsi arraché des mains de ces furieux et rendu à destination.

J'avais donc trouvé un moyen efficace pour me faire restituer mon bien : la peur ! Les mariniers eux-mêmes en convinrent :

« Vous verrez, disaient-ils, qu'à la prochaine lune la barque et les objets seront rendus. »

Je dois encore noter une aventure qui ne manque pas de piquant.

Les rives du Zambèze, au prazo Domwé, sont bordées, sur un parcours d'environ deux kilomètres, d'énormes rochers granitiques qui surplombent le fleuve, et il se forme, en cet endroit, des tourbillons difficiles et dangereux à franchir. Nos Cafres qui ont la manie de voir des divinités dans tous les creux des rochers et sur les pics de montagnes un peu bizarres, prétendent que les rochers majestueux de Domwé sont habités par des esprits et que les passants ne doivent approcher de ces lieux qu'avec respect et dans le plus profond silence.

Nous étions engagés dans le passage difficile; les mariniers se taisaient et le capitaine ne donnait plus des ordres que par signes. Le timonier (*makadamo*), en appuyant sa gaffe dans le creux d'un rocher, en fait sortir

le port. Cela fait, nous revenons en toute hâte vers notre chaloupe pour regagner le bateau. Notre excursion avait duré trois heures, car nous avions été obligés de mouiller asssez loin de terre.

Dans l'après-midi, vers deux heures, nous aperçûmes une barque se détacher d'une île à côté et se diriger vers nous. Elle approchait lentement et presque avec méfiance. Que venait-elle faire ? Sont-ce des chrétiens, sont-ce des païens ? Dans cette île pourtant, dis-je, il n'y a point de chrétiens. La barque approche toujours : elle était pleine de monde. Enfin j'ôte mon chapeau pour la saluer. Aussitôt, dans la barque, deux grands chapeaux se lèvent, et je reconnus mes deux confrères, le P. Auger et le P. Guitton. Jugez de notre joie au milieu de tant de tristesse.

Le soir, avec une lunette d'approche, on apercevait déjà plusieurs chrétiens sur la grève, lieu du rendez-vous. Nous fûmes obligés de réquisitionner des barques païennes pour opérer le sauvetage. Durant toute la nuit six barques allaient du bateau à la grève et de la grève au bateau pour y transporter nos chrétiens. Au point du jour il n'en restait plus un : tous avaient été amenés à bord. Les Allemands nous prêtèrent dans cette circonstance le plus généreux concours. Combien de chrétiens avions-nous sauvés ? Près de sept cents. Nous levâmes l'ancre immédiatement et nous nous dirigeâmes vers Saïgon où nous n'arrivâmes que deux jours après.

Mgr Colombert, en apprenant que les chrétiens de Binh-thuan et du Khanh-hoa n'étaient pas encore massacrés, s'ingénia pour trouver un second bateau qui irait au Binh-thuan, tandis que la *Gerda*, après avoir déposé son monde à Saïgon, retournerait au Khanh-hoa.

L'*Aréthuse* ne devait partir pour le Tong-King que dans quatre jours ; on nous la prêta.

Nous nous divisâmes donc. Le P. Auger avec quelques chrétiens et le P. Hamon de Saïgon pour servir d'interprète devaient monter la *Gerda* et retourner au Khanh-hoa, tandis que le P. Guitton, le prêtre indigène et moi, nous devions aller au Binh-thuan avec l'*Aréthuse*. Je n'ai pas encore de nouvelles de la *Gerda*, mais l'expédition de l'*Aréthuse* manqua complètement. Le P. Guitton et le prêtre indigène allèrent pendant la nuit jusqu'à la maison du P. Villaume qui était déjà parti depuis quatre jours pour gagner Saïgon par les montagnes des sauvages. Les chrétiens s'étaient enfuis sur les montagnes : cependant si l'*Aréthuse* avait pu mettre à notre disposition encore un jour et une nuit, nous aurions pu sauver au Binh-thuan un grand nombre de chrétiens.

Je suis à Saïgon depuis dimanche dernier et j'y reste pour prendre un peu de repos. Il est question de transporter ici tous les chrétiens de Qui-Nhon. Nous aurons après à les rapatrier. Ce ne sera pas facile. Priez pour moi et pour tous, et faites prier pour nous.

---

une couleuvre énorme qui s'élance en sifflant dans la barque, passe par dessus nos épaules, m'effleure la joue et va s'entortiller autour de celui qui dirigeait le gouvernail. Tous de crier : « *Nhioka ! Nhioka !* » et d'incliner la tête.

Le capitaine secoue le bras et se penche en arrière. La couleuvre fut rejetée sur moi et elle bondit dans les flots où elle se sauve à la nage ; je crus un moment que nous allions chavirer. Quand nous eûmes échappé au danger, je dis aux mariniers en plaisantant :

« Il faut avouer qu'au Zambèze vous avez de vilains *mouzimos* (divinités). Ils se jettent sur les gens pour leur donner des frayeurs mortelles. »

« C'est vrai, répond le capitaine et c'est bien pis quand ils entrent dans notre tête !.... Aussi pour nous guérir des émotions que nous a causées le *mouzimo*, cela vaut bien une bouteille de *cachacho*, quand nous serons à Tété ! »

C'était un ex-voto d'un nouveau genre.

« Et pourquoi pas maintenant, lui dis-je, voici le village de Domwé. Voyez si vous pouvez trouver du *cachacho* de *maçan* pour vous remettre au cœur force et courage. »

Ils s'en procurèrent deux bouteilles pour une brasse de coton dont je les gratifiai.

« N'en buvons que la moitié, dit le capitaine ; nous pourrions perdre la tête et mal conduire notre barque. Nous achèverons le reste quand nous aurons déjeuné. »

Il était plus de midi, les mariniers étaient encore à jeun.

Nous fîmes notre dernière halte au prazo *Bonga* et le soir à huit heures nous rentrions à Tété. Mes nègres étaient contents ; ils chantaient en revoyant le toit enfumé de leur paillotte, comme le conscrit, de retour dans ses foyers, salue le clocher de son village. Et moi, hélas ! je n'étais guère plus avancé qu'au départ. Mais, patience ! la peur au cœur des habitants de Nhaloupanda fera naître des remords salutaires.

P.-S. — *Jeudi 18 septembre.* — Heureuse trouvaille ! A huit heures du soir, M. Martins me fait aviser d'aller chez lui, parce qu'il a une caisse d'ornements d'église à me remettre. La caisse vient de lui être apportée de Massangano par trois nègres de Bonga. C'était une épave échappée au désastre de Nhaloupanda : mais le vin, le courrier, une centaine de francs et les autres objets manquent à l'appel. Bonga naturellement s'était réservé la part du lion ; soit respect pour Dieu, soit superstition, il me faisait remettre les objets du culte, « trouvés, disait-il, dans une barque abandonnée sur le sable. »

J'ai su depuis, de source certaine, que Bonga, informé par moi de l'aventure, n'eut plus de trêve ni de repos jusqu'à la découverte des voleurs. C'étaient les habitants de Nhaloupanda qui avaient commis le vol, mais, par prudence, ils avaient brûlé les lettres et les papiers et fait transporter les objets de la barque chez les compères du prazo de Chingozi. Ce fut là que Bonga parvint à dénicher les dernières épaves du larcin !... Il était trop tard pour nous faire rendre justice. Nous n'avons qu'à compter sur Dieu ; aussi, dans la privation et le dénûment, il est doux au cœur du missionnaire de dire à ce bon Maître avec amour et confiance :

« Notre père qui êtes aux cieux... donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour et délivrez-nous de tout mal. »

Fin.

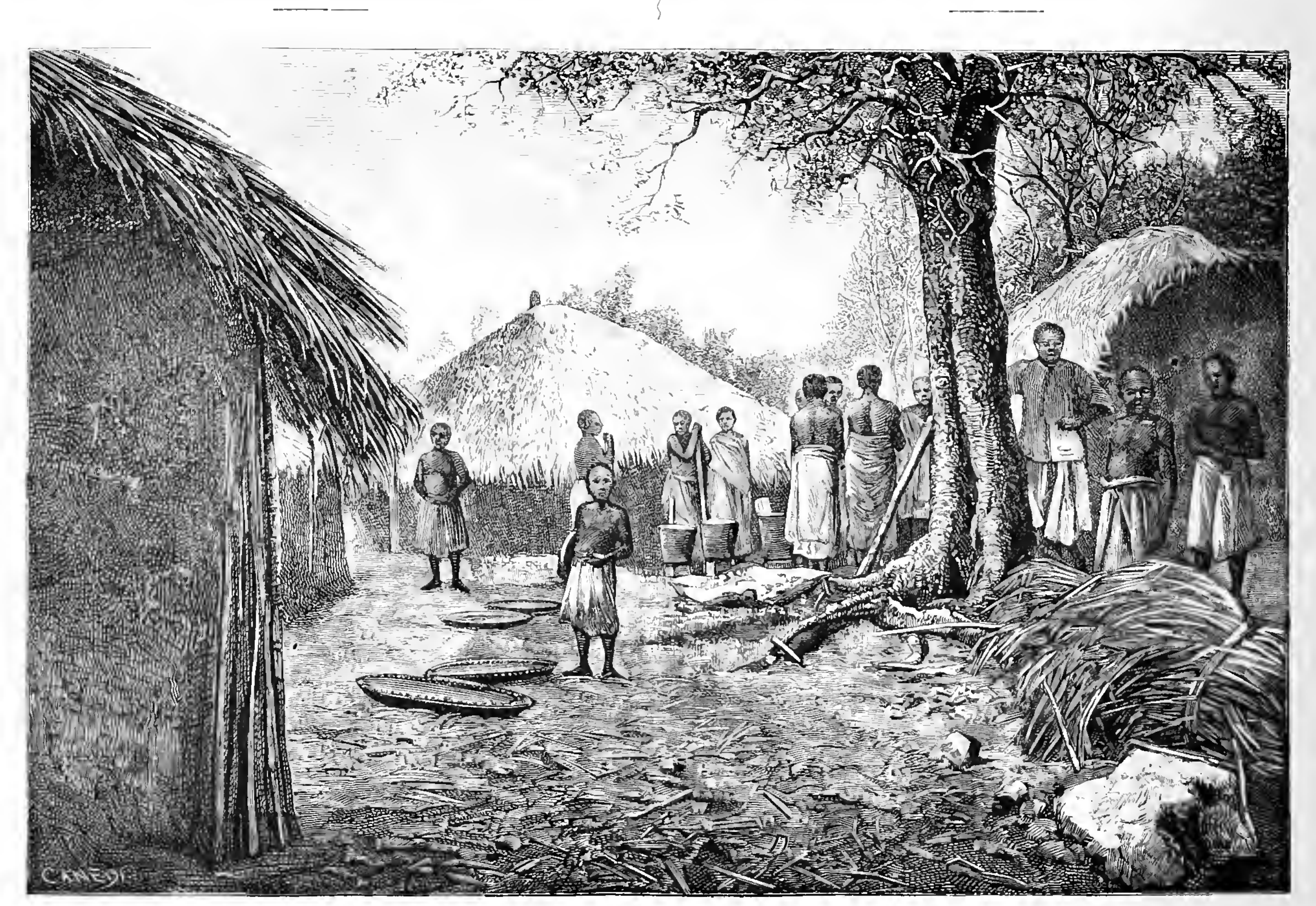
Saigon, le 4 septembre.

Je finissais hier ma lettre quand j'appris que la *Gerda* entrait au port et transportait mille chrétiens de Qui-Nhon. Elle n'a pu sauver personne au Khanh-hoa. La maison chrétienne où j'étais entré quelques jours auparavant n'existait plus : elle avait été brûlée. Tout le Khanh-hoa a subi le même sort que les autres provinces.

Je viens d'apprendre que le Quang-Nam resté jusqu'ici intact a été attaqué. Les PP. Bruyère et Maillard font leur possible pour protéger vers Tourane la retraite des chrétiens... Je repars demain matin pour Qui-Nhon...

Pendant que se déroule en Annam le drame affreux dont nous retraçons chaque semaine depuis plusieurs mois les sanglantes péripéties, la Providence divine, pour réconforter nos âmes cruellement attristées par tant d'horreurs, fait briller dans un autre empire de ce même Orient l'aurore d'un avenir rempli de promesses.

Nous recevons au moment de mettre sous presse et nous publierons dans notre prochain numéro, l'intéressant compte-rendu de l'audience solennelle que S. M. l'empereur du Japon a daigné accorder, le 12 septembre, à Mgr Osouf, chargé d'une lettre du Souverain Pontife à l'adresse de ce prince.



ZANGUEBAR — Pileuses de mtama à Kounzagira; d'après une photographie du R. P. Le Roy, missionnaire de la Congrégation du St-Esprit (V. page 515).

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 27 septembre, cinq missionnaires de Scheut-lez-Bruxelles se sont embarqués à Marseille : MM. Théophile Redant et Polydore de Beule, du diocèse de Gand, pour la Mongolie orientale; MM. Edmond Rubbens, Gustave Teirlinck, du diocèse de Gand, et Louis Verstrepen, du diocèse de Malines, pour la Mongolie centrale.

— Le 26 septembre, sont partis pour Bornéo deux missionnaires de Mill-Hill, les RR. PP. Vesterwoudt et Reyffert.

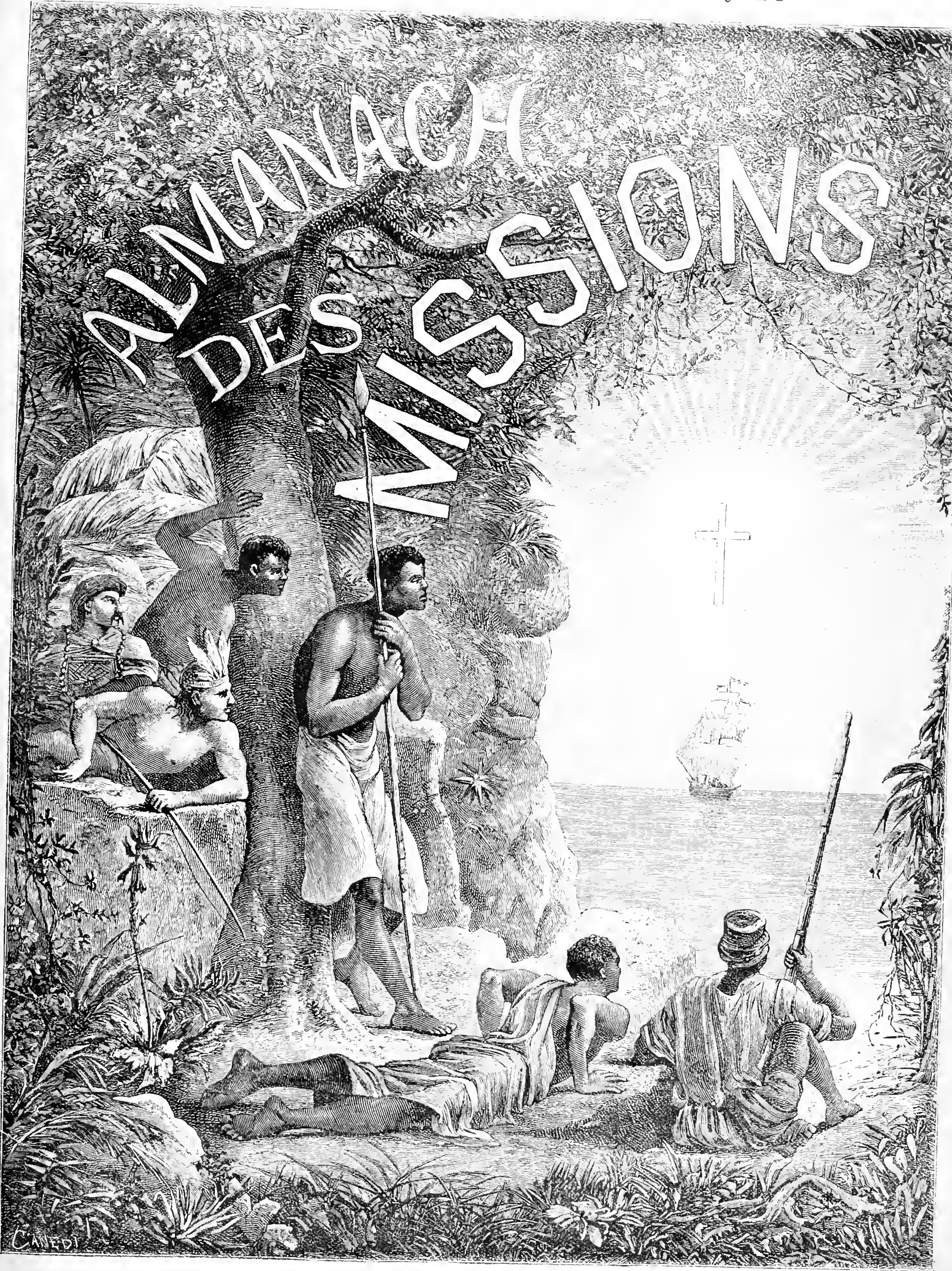
INFORMATIONS DIVERSES

Canada. — Mgr P. Durieu, oblat, évêque coadjuteur de la Colombie britannique, écrivait dernièrement de New-Westminster :

« Notre mission se transforme depuis quelques années et va nous offrir un double champ à cultiver; ce ne sera plus seulement des sauvages infidèles que nous aurons à convertir, mais des hérétiques de couleur blanche ou civilisés que nous aurons à ramener au bercail du bon Pasteur.

« En trois ans, plus de mille hérétiques d'Angleterre, d'Allemagne ou d'Amérique sont venus se fixer dans notre contrée. Ce qui a occasionné cette émigration est la construction d'une voie ferrée à travers les possessions anglaises de l'Amérique du Nord,

SUPPLÉMENT AUX *MISSIONS CATHOLIQUES*



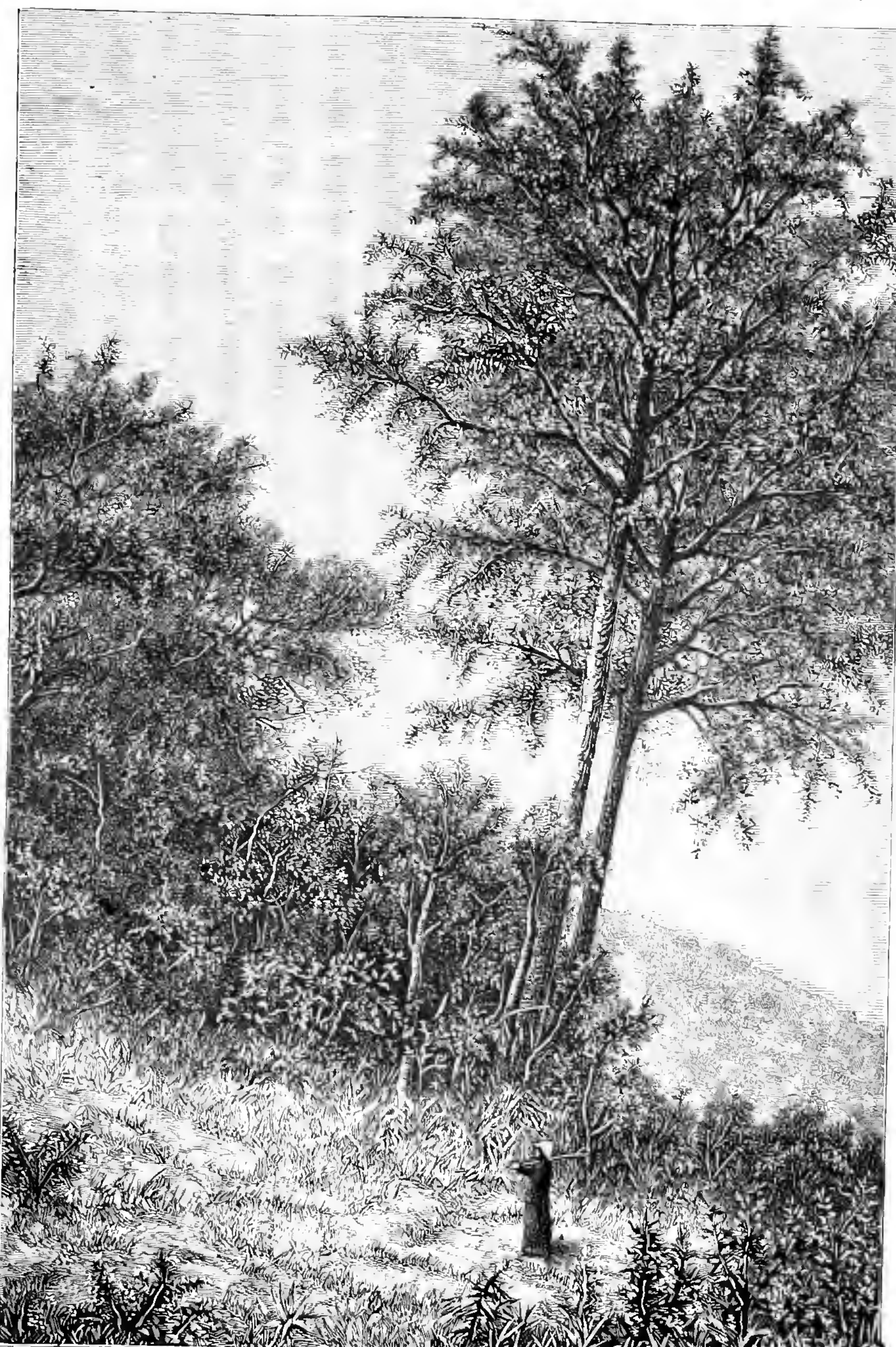
reliant l'Océan Atlantique au Pacifique, près de New-Westminster. Par ce chemin de fer, l'Angleterre, se passant de l'isthme de Suez pour son commerce de la Chine et des Indes, amènera ses marchandises au commerce européen avant que les Compagnies rivales qui suivent l'ancienne route n'aient reçu leurs chargements. Cette voie ferrée, à laquelle on travaille depuis trois ans, doit être inaugurée à la fin de la présente année ; elle va nous amener beaucoup d'autres émigrants anglais et protestants. Les Irlandais catholiques qui émigrent préfèrent se rendre aux Etats-Unis, n'aimant pas s'établir là où la domination anglaise se fait sentir.

« Nos missionnaires exercent leur zèle parmi ces hérétiques, se mêlant avec eux, les amenant aux offices de l'Eglise catholique. Plusieurs retours à la vraie foi ont déjà consolé nos Pères et encouragé leurs efforts.

« Nos sauvages, même infidèles, sont restés attachés à la *robe noire* et ne veulent pas d'autre religion que la sienne. Les six grandes tribus que nous évangélisons depuis plus d'un quart de siècle, ont fait de grands progrès dans la civilisation. Cédant à la douce influence de la religion, ils ont abandonné leur vie nomade pour se grouper autour de l'église, et forment aujourd'hui des villages qui rivalisent avec ceux des émigrants européens tant pour la forme et la tenue des maisons, que pour la propreté, le bon ordre, la conduite honorable et régulière des habitants. L'infidélité est éteinte parmi ces six tribus, l'ivrognerie est aujourd'hui inconnue parmi elles et un bon nombre sont des associés de la Propagation de la Foi, donnant fidèlement leur *sou par semaine*.

« Voilà le bien opéré par trente ans de ministère auprès d'eux et par trente ans de secours envoyés par la Propagation de la Foi.

« Il y a encore plusieurs tribus de sauvages plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie ; notre nombre restreint de missionnaires et le manque de ressources ne nous ont pas permis de les visiter régulièrement. Espérons que le Maître de la vigne enverra des ouvriers pour cette partie de son champ... »



ZANGUEBAR — Le *taxus elongatus* ; d'après une photographie du R. P. Le Roy, missionnaire de la Congrégation du Saint-Esprit (Voir page 513).

Nouvelle-Zélande. — Sœur Marie du St-Esprit, religieuse de N.-D. des Missions, écrit de Napier :

« Permettez-moi de vous donner un court aperçu de nos Œuvres dans ces missions lointaines.

« Vous savez que nous avons un grand nombre d'enfants maories et européennes à instruire ; elles demandent beaucoup de soins, surtout les maories, qui, lorsqu'elles arrivent, sont souvent tout à fait sauvages. Depuis quelques années, quarante-sept ont été baptisées dans notre chapelle, cinquante-deux ont fait leur première communion, vingt ont été confirmées, vingt-sept sont mortes munies des sacrements. Plusieurs aussi ont été mariées à l'Église catholique, ce qui n'est pas une petite consolation pour nous, car elles sont par là préservées en grande partie des dangers qu'elles pourraient rencontrer. Beaucoup d'entre elles, lorsqu'elles retournent dans leur famille, font tout leur possible pour engager d'autres âmes à se faire instruire dans la religion catholique et réussissent à nous en envoyer un certain nombre.

« Les Sœurs, chargées des maories, leur apprennent les prières et le catéchisme dans leur langue, ainsi que des hymnes et des cantiques ; ces enfants ont beaucoup de goût pour la musique ; elles pourront bientôt, selon les désirs des missionnaires, accompagner sur l'harmonium le chant de la Messe et des Vêpres. Quelques-unes déjà le font depuis quelques années.

« Le Gouvernement ne paie plus que pour celles qui sont tout à fait maories et qui habitent les *pahs* ou villages éloignés des écoles protestantes. Nous devons faire bien des sacrifices pour les garder ; mais nous comptons sur le concours des âmes charitables.

« Quant aux filles européennes, le Gouvernement a retiré tout secours pour elles : il entretient des écoles protestantes dans lesquelles il est défendu de parler de Dieu. Tous les moyens sont pris pour engager les parents pauvres à y envoyer leurs enfants ; il y en a toujours qui se laissent gagner, quoique nous recevions

les enfants pauvres gratuitement. Dans nos classes nous enseignons, outre les éléments des sciences, différentes langues étrangères, le dessin, la musique, etc.; nous ne devons rien négliger pour égaler ou surpasser les autres écoles. Aussitôt que nous pourrons ouvrir une école supérieure, beaucoup de familles riches catholiques et protestantes y enverront leurs enfants.

« Une attention toute spéciale est donnée à l'instruction religieuse, et, de temps en temps, nous avons le plaisir de voir quelqu'une de nos élèves abjurer le protestantisme; plusieurs même ont suivi avec bonheur la vocation religieuse... »

UNE TOURNÉE DANS LE VICARIAT APOSTOLIQUE DU ZANGUEBAR.

OCTOBRE-NOVEMBRE 1884

Par Mgr Raoul de COURMONT, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, évêque titulaire de Bodona, vicaire apostolique du Zanguebar.

II.

MROGORO.

(Suite 1)

DÉPART. — MORT DU FRÈRE THÉONAS. — LE TIGRE.

Cependant, il fallait quitter Mrogoro. Je m'étais rendu compte des nouveaux travaux à entreprendre. Le R. P. Gommenginger, d'un courage à toute épreuve, ne demandait qu'à recommencer, saluant secrètement dans son cœur les espérances d'un avenir béni, dont les malheurs récents semblaient lui donner le gage. Il ne restait qu'à lui procurer les ressources nécessaires. Comment y réussir sinon en intéressant à son infortune les âmes dévouées aux œuvres des missionnaires, et que ce dévouement associe à leurs traverses journalières, non moins qu'à leurs féconds labeurs?

En m'éloignant du cher village de l'Immaculée Conception, je me sentais vaguement inquiet. Etait-ce bien pour cette pauvre station, la fin de ses épreuves? J'emportais ce souci, m'efforçant de le dissiper en le confiant à Marie. Mais, hélas! c'est de résignation que, tous, nous avions encore besoin, et la grâce, découlant surtout de son cœur, était celle-là.

Le F. Théonas O'Donnell m'avait paru bien ébranlé par le désastre survenu. Non que son courage faiblit; au contraire, dès le lendemain de l'incendie, il avait voulu se mettre au travail et il y déployait une ardeur fiévreuse que le R. P. Gommenginger avait dû modérer. Encore que grand et robuste au physique, il était au moral d'une extrême sensibilité. Une épreuve comme celle-là était de nature à l'affecter vivement et à retentir en violente commotion dans tout son organisme. Cependant, rien ne se caractérisait. Le repos eût prévenu tout mal; mais comment rester les bras croisés sur ces ruines toutes fumantes! Et, du reste, quels soins prendre, alors que tout manquait, nourriture et médicaments surtout.

Pendant notre séjour, le Frère parut se remettre un peu. Mais il mangeait à peine et souffrait sans rien dire. Quelques jours après notre départ, un grand échauffement détermina une fièvre intense, qui alla le consumant. Nous avions laissé quelques médicaments au R. P. Gommenginger; mais il lui eût fallu autre chose que de la quinine, pour combattre efficacement cette fièvre. Il comprit bientôt qu'il était au moment de perdre son unique compagnon. Qu'allait donc devenir encore pour lui cette solitude si morne et si triste déjà? Aussi, tout en enviant son sort, dut-il lui parler du bonheur qu'il aurait bientôt, sans doute, de se reposer au ciel.

Si la mort s'offre à l'esprit sous des aspects lugubres et un appareil redoutable, c'est pour ceux-là seulement qui, déjà, n'ont pas, au moins de cœur, tout quitté et suivi Jésus-Christ. Au missionnaire jeté dans un désert, perdu dans les solitudes de l'Afrique, elle ne montre, après le premier saisissement de la nature, qu'un rivage de paix, et sa main est vraiment libératrice.

Le cher F. Théonas, aux ouvertures du Père, sentit une soudaine et rapide surprise. Mais, reconnaissant lui-même que c'était bien la fin, il n'eut plus sur les lèvres qu'un sourire et des paroles qui exprimaient sa foi et son espérance ardentes. Il porta un souvenir attendri sur ses parents. — Qui donc s'en souvient plus et mieux que le missionnaire? — Puis, il parut se ramener tout entier au sein de sa famille religieuse, pour s'y absorber en Dieu et mourir en renouvelant pour jamais ses trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Le 13 novembre, il expirait doucement, n'ayant encore que trente-cinq ans révolus.

Circonstance à noter. Peu de jours avant de s'aliter, le F. Théonas avait engagé le R. P. Gommenginger à se faire céder par le chef voisin, un terrain attenant au plateau de la mission. On décida d'en faire le cimetière. Jusque-là, la mission n'avait pas eu de décès et le cimetière manquait. A peine acquis, comme à son instigation, le F. Théonas fut le premier à en prendre possession. La cérémonie de son enterrement fut sans solennité extérieure. L'absolu dénûment n'en permettait aucune. Mais, qu'elle dut parler au cœur des jeunes chrétiens qui y assistaient! Cette mort n'avait-elle pas été, entre toutes, une de celles que l'Ecriture appelle précieuses devant Dieu!

A peine remis de cette nouvelle et si pénible affliction, le R. P. Gommenginger essuya une peine d'un autre genre. L'incendie avait dévoré les bâtiments et ce qu'ils contenaient, mais n'avait point atteint le troupeau. Il s'y trouvait environ trente têtes de bétail, moutons ou chèvres; c'était son unique ressource. Qu'arrive-t-il un matin? Il est, dès le réveil, appelé près du parc, par le petit berger tout saisi, et que voit-il? Tout son troupeau égorgé. Le tigre avait fait ce beau coup. Déjà plusieurs nuits auparavant, on l'avait entendu rugir, en rôdant autour de la bergerie; mais la palissade était solide et l'animal n'avait pu la forcer. Aussi l'on estimait le troupeau suffisamment en sûreté. Son insuccès des premières nuits rendit, cependant, le tigre

(1) Voir les *Missions catholiques* des 25 septembre, 9 et 16 octobre.

plus habile et plus audacieux. Ne pouvant défoncer la palissade, l'affreuse bête s'avise de bondir sur le toit et de l'effondrer. Tombé de la sorte en plein troupeau, il s'était taillé un régal exquis. Moutons et chèvres, chacune des pauvres bêtes portait un coup de griffe à la gorge et rien de plus. Le tigre les avait toutes égorgées ; puis, ivre de sang, il avait de nouveau bondi au dehors et pris la clé des champs, sans rien emporter de cette sanglante hécatombe.

De Mrogoro a Tounoungouo. — Kiroka. — Tomondo. — Kitimbwizi.

Nous avions quitté Mrogoro le 23 octobre, le R. P. Baur et moi. La veille, le R. P. Daull et le F. Acheul avaient pris les devants. Tous nous nous dirigions vers le sud-est, laissant l'*Ousigoua* où se trouve Mrogoro, et allant dans les riantes et fertiles vallées de l'*Oukami*, chercher le lieu propice à une nouvelle station.

Après une heure et demie de marche, nous arrivâmes à Mwhalé, village de la reine Simba-Mwéné, où j'avais passé peu de jours auparavant. Nous poussâmes plus loin, sans nous arrêter. L'illustre souveraine était elle-même en ce moment à voyager sur la côte et à Zanzibar. Ce fut un fâcheux mécompte pour le R. P. Baur, une de ses vieilles connaissances. Il eût été heureux de me présenter à ce personnage, dont l'amitié et la protection ne sont pas à dédaigner en pays nègre.

Nous marchions à grands pas, dans une région accidentée, et par une matinée de brises légères. Aussi, l'étape fut-elle vite parcourue. Après quatre heures et demie d'un trajet de vingt-quatre mille pas, nous campions dans un épais massif de végétation, au pied d'un magnifique *Tarus elongatus*; nous étions à *Kiroka*.

Cet arbre rappelle étonnamment le platane. On le voit de loin, se signalant à la fois par la hauteur de son faîte, qui atteint souvent une vingtaine de mètres ou davantage, et par la blancheur du tronc, qui tranche sur les fonds verts des forêts environnantes. Ce tronc est lisse, et ne pousse que très haut ses superbes branches qu'il porte en bouquets. L'écorce s'en détache par plaques, quand elle est un peu desséchée.

Il n'est pas rare que les indigènes, assemblés par circonstance, ou les caravanes voyageuses, à l'heure du bivouac, choisissent, pour allumer leurs feux, le sol que ces arbres protègent. Aussi, quand les ténèbres sont venues, ils blanchissent au loin, tronc et feuillage réfléchissant la clarté de la flamme et prenant, dans la nuit, les tons pâles d'une apparition fantastique.

Celui près duquel nous campions, tout enguirlandé de lianes flottantes, de parasites grimpants, de fleurs enlacées dans de verts et frais treillis, s'élargissait au sommet en dôme d'épaisse végétation, tandis que son pied, s'évasant en base de cône, mesurait de huit à dix mètres de circonférence.

Tout en trouvant ce fourré magnifique, je n'osais en sonder les vertes profondeurs. Rien d'étonnant si quelque énorme reptile eût élu domicile dans les halliers épais, les troncs vieillis et creux, qui faisaient là une résidence à souhait pour toute une génération de serpents.

Continuant notre route, le lendemain, dès cinq heures, nous nous arrêtâmes à *Tomondo* à huit heures et demie. L'étape avait été courte et le trajet aisé. Nous avions marché presque tout le temps dans des fonds herbeux, clair-semés d'arbres. Le sentier se creusait entre les derniers coteaux se rattachant à la haute chaîne de l'*Oukami* et les premières pentes menant au superbe massif du *Kongwé*.

Dans une de ces clairières fraîches et plantureuses, nous eûmes la chance d'abattre une magnifique antilope. Chose assez rare, l'animal pâturait seul dans les hautes herbes encore humides de la rosée du matin. Que de fois nous en avions aperçu paissant plusieurs ensemble, et s'enfuyant rapides à quelque éclat de voix lointain d'un homme de la caravane, pour ne s'arrêter que bien loin, hors de la portée de nos meilleurs fusils.

Du reste, chez ces animaux, la vue n'est pas moins puissante que l'ouïe ; et, souvent, des troupeaux entiers, au signal d'une sorte de guetteur d'office, s'éloignaient avant même que nous eussions remarqué leur présence aux environs.

Nous admirâmes, avec les formes sveltes et gracieuses de cet animal, sa puissante vitalité. La balle lui avait traversé le cœur de part en part, puis labouré tous les intestins, et cependant, nous le vîmes, au coup de fusil, bondir et parcourir par sauts impétueux, une distance de cent mètres environ. Alors, il s'affaissa, à notre grande surprise.

Comme bien on le pense, la bête fut dépecée aussitôt. Les provisions faites pour nous et nos jeunes chrétiens de la caravane, nous abandonnâmes le reste aux porteurs, très friands des moindres reliefs. Assurément, aimer la viande d'antilope n'accuse pas un goût dépravé. Cette chair est ferme sans être dure, substantielle et savoureuse, avec un fumet légèrement sauvage. Nous nous en apprêtâmes — dégoûtés que nous étions de la chair flasque et sans substance de maigres volailles — plusieurs repas plus confortables que ceux auxquels nous étions depuis longtemps condamnés.

Tomondo, qui veut dire, en *kikami*, hippopotame, est le nom du chef de ce quartier assez fourni de villages. Celui où il réside tient de lui sa dénomination. Elle ne semblerait pas très glorieuse en Europe ; en Afrique, elle est presque royale. Dans un pays où toute supériorité s'attribue aux qualités du corps, à la force physique, aux habitudes guerrières, plutôt qu'aux prérogatives de l'intelligence et aux vertus morales, les noms « *Simba*, lion, » « *Mamba*, crocodile », « *Tomondo*, hippopotame », deviennent quelque chose comme des titres et sont, dès lors, ambitionnés.

De plus, au lieu de recevoir son nom de son domaine, chaque chef y attache, d'ordinaire, le sien. De sorte que, un village ayant eu dix ou quinze chefs, dans un laps de temps donné, c'est tout autant de noms différents qu'il aura successivement portés. Telle est la pratique presque générale en nos pays du Zanguebar. Ce n'est pas tant qu'on veuille ne faire qu'une même chose du nom du chef et de celui de sa résidence. En principe, on doit mettre toujours la préposition « *Kwa* » devant le nom du chef : « *Kwa Tomondo* », par exemple ; ce qui veut simplement dire : *chez Tomondo*. Mais l'usage procède par abréviation et « *Kwa Tomondo* » devient « *Tomondo* » tout court.

Qu'on juge un peu du désarroi où ces changements de noms jettent les explorateurs. Ils ne retrouvent plus, après un temps plus ou moins long, les noms qu'eux-mêmes ou leurs devanciers ont marqués sur leurs itinéraires. Si l'on ajoute à cela qu'un même fleuve prend presqu'autant d'appellations différentes, qu'il arrose de régions échelonnées sur ses rives; qu'une même montagne reçoit un nom nouveau dans chacun des pays que domine sa cime, on sera presque tenté de croire à un complot des Noirs contre les géographes, ce qui est, à tout le moins, assez irrévérencieux à l'endroit d'une science tant glorifiée et si fort à la mode aujourd'hui.

Nous rencontrâmes Tomondo dans son champ, avec quelques esclaves. Il savait déjà que des Blancs, en quête d'un lieu propice pour s'établir, devaient passer chez lui. La veille, du reste, il avait aussi rencontré le R. P. Daull, et toute son éloquence avait été mise à le persuader de rester et de recevoir les présents et la terre qu'il ne demandait qu'à lui donner. Le lendemain, même discours et même insistance. Son meilleur argument, à son sens, consistait à nous répéter à satiété qu'en poursuivant notre voyage, nous ne trouverions qu'un pays complètement étranger à tout commerce avec les arabes, tandis que, chez lui, il passait beaucoup « *d'Islam* » (de Mahométans). C'en était assez pour nous renseigner sur les avantages du lieu. Chacun sait, en effet, que, s'il est un contact dont le missionnaire tient à voir éloignés ses néophytes, et surtout une population à convertir, c'est celui du Mahométan.

Nous ne passâmes pas la nuit à *Tomondo*. Levant le camp vers deux heures trois-quarts, nous allâmes dresser les tentes en plein *pori*, après une marche évaluée, au podomètre, à quinze mille quatre cents pas. Les pas comptés étaient ceux du R. P. Baur, équivalant presque à un mètre l'un. Nous fîmes donc, ce jour-là, en comptant les dix-huit mille quatre cents pas de la matinée, une étape d'environ trente kilomètres. En Europe, ce n'est pas énorme; en Afrique, c'est raisonnable; dans la région que nous traversions, c'était quasi héroïque. En effet, les ardeurs du soleil et les hautes herbes brûlées çà et là sur notre route, par larges zones, communiquaient à l'atmosphère toute chargée de fumée, une chaleur étouffante. De plus, nous étions entre le *Kongwé* et les hauts sommets de l'*Oukami*, dans un vrai chaos de collines accotées les unes aux autres. A peine avions-nous gravi une pente, qu'il fallait la descendre sur l'autre revers. Le sentier, presque toujours fortement incliné sur l'horizon, passait tantôt sur des bancs de cailloux roulants, tantôt sur d'épaisses et larges dalles d'un granit mélangé de quartz et de mica, tout scintillant aux rayons du soleil. Arrivés au campement après deux heures consécutives d'une semblable gymnastique, nous étions exténués.

Le lendemain, nous repartions à six heures, après un trajet tout semblable à celui de la veille, moins les brûlantes ardeurs du soleil et des herbes en feu, nous campions à *Kitumbwizi*.

Le R. P. Daull avait, le matin même, quitté ce campement et gagné *Kounzagira*. Nous avions hâte de le rejoindre dans ce village; car, là, nous devions entrer en pourparlers avec les chefs.

Kounzagira. — Village et chef. — Villages sous bois. — Traits de mœurs.

Le 26 octobre, vers quatre heures et demie, nous arrivâmes à *Kounzagira*, gros village du nom du chef. Nous étions chez Kounzagira, « *Kwa Kounzagira* ». Ce chef s'empressa de nous faire souhaiter la bienvenue, et nous-mêmes nous eûmes hâte de le visiter. Déjà il avait reçu très amicalement le R. P. Daull. Selon l'usage, il avait pris les devants et offert des cadeaux. Après la visite que nous lui fîmes, il s'empressa de nous envoyer, au R. P. Baur et à moi, des poules et du mtama ou sorgho.

Le site du village est fort agréable. Il s'étage sur un gracieux monticule terminant la chaîne des collines détachées du *Kongwé*, pour encaisser sur la rive gauche du fleuve le lit du *Rouvou*, branche principale du *Kingani*. Trois enceintes le protègent; il disparaît derrière un vrai fouillis de végétation, qui s'étend sur toute la superficie du monticule, abritant et dissimulant une foule d'autres charmants villages. Du niveau assez élevé où est établi *Kounzagira*, assis à peine, cependant, au quart de la hauteur totale, le regard se perd sur une immense plaine largement ondulée. Elle n'a de limite que les collines de l'*Ouzaramo*, qui courent à l'horizon lointain, sans saillie apparente, sur cette surface nivelée par la distance.

Je l'ai dit, toutes les pentes sont boisées. Grands et beaux arbres; tiges plus humbles, mais plus flexibles et plus gracieuses sous les balancements de la brise; arbustes de tout bois et de tout feuillage; lianes dont les mille croisements forment la verte trame d'un manteau de luxuriante végétation, où les convolvulus sèment, avec profusion et grâce, les nuances douces ou éclatantes d'une étonnante variété de fleurs : tel est à peu près le détail de cette riche parure dont la nature tropicale orne les flancs arrondis du monticule de *Kounzagira*.

Le lendemain, 27 octobre, et les jours suivants devaient être aux affaires sérieuses. Nous commençâmes par faire plus ample connaissance avec notre hôte princier, sinon royal, l'excellent et digne Kounzagira. Excellent : bon nombre de chefs, et même la plupart, méritent cette qualification, quant aux bons procédés dont on est l'objet de leur part, à la bienveillance, à la générosité même apparente qu'ils témoignent. Digne : presqu'aucun ne l'est. Ils font des présents, mais pour en recevoir. Ce n'est pas seulement le régime du « *do ut des* ». Ils veulent plus et mieux que ce qu'ils ont donné. Après qu'on a satisfait sur ce point, on est en butte à mille désirs, mille sollicitations, mille demandes exprimées et réitérées avec des importunités fatigantes. On s'explique un peu ces convoitises. Tout ce que porte le Blanc avec lui est en effet si nouveau, si étrange, si bon et si beau ! Comment cela ne donnerait-il pas dans l'œil et ne tenterait-il pas la cupidité de ces grands enfants ? Aussi, nulle part peut-être, l'art de quémander n'est si bien pratiqué qu'en Afrique, par les Noirs de toute condition, pauvres ou riches, esclaves ou maîtres, ou chefs.

Eh ! bien, à cet égard, Kounzagira tranche sur ses pareils. Jamais il ne se permit de nous manifester le moindre désir de quoi que ce fût. Ce qu'il a été au début, il l'est encore :

poli, obligeant, discret, désintéressé. Pour lui, d'ailleurs, ce n'est pas de l'éclat et du bruit que doit venir le prestige d'un chef, mais de ses qualités morales. Il comprend cela et s'en fait une maxime de conduite. Il est simple, plein d'aménité, de droiture. Dépourvu d'ambition, il semble n'avoir à cœur que la bonne administration de son village. Sa case ne se distingue guère des autres ; son costume ne le désigne aucunement. Sans prétendre à se singulariser, il négligera le long bâton et le bonnet à perles, le fusil à clous et à armure de cuivre luisant, qui signalent les chefs. Le vulgaire *canezou* est son vêtement ordinaire. Avec ses pairs, dans les assemblées, les conseils, il paraît s'effacer. Son avis, s'il est nécessaire, viendra le dernier. Ce sera toujours, peut-être, le plus judicieux, le plus pratique, le plus sage. Calme, réfléchi, sans se désintéresser d'aucune question, il ne se porte à en discuter aucune avec impétuosité ou passion. La réflexion semble avoir mûri les paroles que lui dicte une ferme et droite raison. Aussi reste-t-il comme le conseiller intime de chacun, celui que tous consultent et suivent avec confiance. Tel m'a paru Kounzagira, un chef modèle dans l'espèce, un type remarquable, auquel il ne manque, pour être achevé, que de devenir chrétien.

De tous les villages que j'ai vus, le sien m'a paru le mieux administré. Chose digne de remarque, Kounzagira, le chef pacifique, jouit d'une autorité que n'aurait pas un tyran. Il semble, lui, païen, bénéficier de la maxime évangélique qui promet la suprématie à la douceur. Son village reflète sa physionomie douce et sereine. Tout s'y fait régulièrement, pacifiquement et bien, sans doute parce que tout est conduit par une main ferme et sûre. Je ne veux pas dire que ses subordonnés ignorent pratiquement ce qu'est un délit. Mais ils savent aussi ce que le coupable doit attendre. Pour n'être pas outillé à la façon européenne, Kounzagira ne reste pas désarmé vis-à-vis des délinquants. Ses châtiments ont un côté médicinal qui doit être efficace. Pendant mon séjour, je vis deux prisonniers, deux esclaves, un homme et une femme, condamnés pour tentative d'évasion. Il devaient, pour un temps assez long, rester les jambes écartées et les pieds pris dans une grosse pièce de bois fixée au sol. Ce genre d'entraves les condamnait à une fatigante immobilité *(Voir la gravure page 505)*.

A côté d'eux, on menait la vie, tour à tour, sérieusement et gaiement, selon les heures. Le matin, pendant que les hommes allaient aux champs, les femmes, les jeunes filles se réunissaient à des endroits marqués pour piler le *mtama*. Là se trouvaient rangés de larges et profonds mortiers en bois, et les pileuses, cadençant leurs mouvements, exécutaient, avec de lourds pilons, un battage mesuré, rappelant les rythmes rapides et sonores des batteurs en grange.

Le soir était à la danse. C'était alors à *Kounzagira*, fête d'un genre particulier. Il s'agissait de la présentation d'une jeune fille nubile. Et, en effet, usage qui témoigne de mœurs réservées et chastes, les jeunes filles jusqu'à quatorze ou quinze ans ne sont pas produites en public. Elles ne quittent guère la case maternelle où elles s'emploient aux soins de l'intérieur. Quand elles sont en âge d'être mariées, tout le village en est averti et l'on s'apprête à fêter l'intéressante jouvencelle. L'annonce en est donnée aux environs. Alors, des quatre coins de l'horizon accourent en nombre prétendants, danseurs et buveurs de pombé. Chaque soir, pendant huit ou dix jours, pour fournir à la fête tous ses éléments d'entraînante gaieté, la danse est organisée pour la nuit, et le pombé, préparé par grandes cuves, se prodigue à tous ceux qu'allèchent sa couleur brunâtre, sa saveur aigrelette, sa liqueur épaisse chargée d'un grossier résidu de mtama pilé. Une marche triomphale réunit un long cortège, qui accompagne partout la jeune fille, tandis qu'un héraut invite à se réjouir de ce qu'une femme de plus est donnée au village. Ces cérémonies n'entraînent pas de désordre.

A *Kounzagira*, la police a ses ordonnances et ses crieurs publics qui les promulguent. Un soir quelques-uns de nos enfants se mirent à chanter à une heure indue. Il leur fut, de par le chef, intimé l'ordre de se taire.

Une nuit, le R. P. Baur et moi avions aperçu un individu rôdant autour de nos tentes avec des allures suspectes. Nous en donnâmes avis au chef lui-même, dès le lendemain matin. Le soir venu, un crieur public annonça par tout le village que personne ne devait s'arrêter près de nos tentes, qu'en passant, il fallait tousser, pour n'avoir pas l'air d'aborder furtivement notre campement, et que, supposé omission de ces précautions, tout droit nous était laissé de faire feu sur n'importe quel promeneur nocturne, s'aventurant dans nos parages.

Autre trait des plus touchants, et qui montre ce qu'est, chez ces Noirs, l'hospitalité, cette vertu native des orientaux, desquels peut-être ils la tiennent. Deux négresses passent un jour près de notre tente. Chacune, sur sa tête, portait son panier plein : bananes dans l'un, frais bourgeons d'une tige de citrouille ou de concombres dans l'autre ; c'était tentant. Le R. P. Baur les appelle et demande à acheter de ces rafraîchissants légumes. Ces femmes s'arrêtent, posent à terre leurs paniers, s'éloignent discrètement, et d'une voix douce et posée :

« Tu es notre hôte, disent-elles, c'est à nous de te nourrir. Tout ce qui est à nous est à toi. »

Le R. P. Baur prend deux bananes et une poignée de ces frais herbages. Il veut les dédommager, et leur offre à chacune une chaînette de cuivre argenté :

« Non, reprennent-elles, tu es notre hôte, tout t'appartient, nous ne pouvons rien te vendre. »

Il fallut parlementer, et quand il fut bien entendu que ce n'était non point une vente, mais présent contre présent, les chaînettes furent acceptées et passées au cou. Ramassant leurs paniers, elles disparurent sous le feuillage d'un pas alerte qui trahissait leur joie.

(A suivre.)

NÉCROLOGIE

MGR CROC, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, VICAIRE APOSTOLIQUE DU TONG-KING MÉRIDIONAL.

Un télégramme de Hong-Kong, daté du 12 octobre, a apporté la semaine dernière, au séminaire de la rue du Bac, la nouvelle de la mort de Mgr Croc.

Yves-Marie Croc était né à Coaetreven, diocèse de Saint-Brieuc, le 29 juin 1829. Entré tonsuré au séminaire des Missions Étrangères de Paris, le 27 décembre 1851, il fut ordonné prêtre le 17 décembre 1853, et partit, le 22 mars 1854, pour la mission du Tong-King méridional. Nommé évêque de Laranda et coadjuteur de Mgr Gauthier, au commencement de l'année 1868, il fut sacré le 7 juin de la même année. Il devint vicaire apostolique à la mort de ce prélat, le 8 décembre 1877.

Nous avons publié le portrait de Mgr Croc dans notre numéro du 17 mai 1878.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(ÉDITION FRANÇAISE)

Mlle Douillard, diocèse de Bordeaux, pour une intention particulière ... 20
P. F. M., diocèse de Bordeaux, pour une intention particulière .. 10
M. Piérik, à Maestrich (Hollande) ... 22 50
Anonyme de Lyon, don recueilli par l'*Echo de Fourvière* ... 10
Anonyme du diocèse de Châlons-sur-Marne ... 200

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Van Camelbeke).
M. Laucaigne, curé de Sombrun, diocèse de Tarbes ... 5
M. Delaval, à Sarreguemines ... 20
Anonyme de Neuville-sur-Saône, diocèse de Lyon ... 100

A Mgr Masucci, pour la fondation d'un hôpital à Syra.
Un abonné de Caen ... 2

A Mgr Bracco, pour le Frère Evagre, pour la création d'un juvénat à Jérusalem.
Un abonné de Caen, diocèse de Bayeux ... 2

A Mgr Van Camelbeke pour les victimes de la persécution en Cochinchine orientale.
Une anonyme du diocèse de Limoges, avec demande de prières. 30
M. Pagel, à Louhans, diocèse d'Autun ... 20
Un prêtre du diocèse de Chartres ... 20
Anonyme du diocèse de Chartres ... 20
Une enfant de Marie du diocèse de Chartres, avec demande de prières ... 5
M. Chanteloup, à Quelaines, diocèse de Laval ... 30
Anonyme de Rennes ... 100
Mme G..., à Laval ... 100
Mlle J. G. à Laval, avec demande de prières ... 5
Un curé du diocèse de Gand ... 50
M. l'abbé Fontaine, vicaire a Hérent, près Louvain (Belgique) ... 100
M. Faivre, banquier à Beaune ... 50
Anonyme du diocèse de Rouen ... 4 50
D. W. diocèse de Laval ... 10
Un anonyme de Wattrelos, diocèse de Cambrai ... 10
Une abonnée du diocèse de Cambrai ... 10
Mlle Marie Bourgoin du diocèse de Séez ... 5
Un prêtre du diocèse de Séez ... 15
Anonymes abonnés, du diocèse de Nantes ... 20
M. Louis Kervégan, régisseur du Carol de Boulou, diocèse de Pamiers ... 10
M. l'abbé Brunon, curé de Panissières, diocèse de Lyon ... 50
A. X. C., à Autun ... 25
M. l'abbé Petrus Borias, diocèse de Clermont ... 25
M. l'abbé Cosse, chanoine de Clermont ... 10
M. X. à Montataire, diocèse de Beauvais, avec demande de prières. 30
Mme Marie V. d'A.. diocèse de Laval, avec demande de prières.. 100
Mlle Josèphe B. de T., diocèse de Laval, avec demande de prières. 50
Mlle Emma d'E. de M., diocèse de Laval, avec demande de prières. 50
Le Supérieur et les professeurs du Petit Seminaire de Ste-Anne d'Auray, et les chapelains de la basilique, en souvenir de MM. Guyomard et Guégan, diocèse de Vannes ... 150
Une famille de Rohessadoule, diocèse de Nimes ... 5
M. de Champeaux, diocèse de La Rochelle ... 5
M. E. Babant, à Charenton, diocèse de Paris ... 50
M. l'abbé A. B, du diocèse d'Amiens ... 40
M. l'abbé Bailly, diocèse de Saint-Dié ... 5
M. Mennesson et Mlles J. H et A. C., diocèse de Soissons, avec demande de prières ... 50
Au nom et au souvenir de Mme Sophie Nagelmakers, du diocèse de Liège ... 1000
M. Joseph Durand, chapelain de Fourvière ... 93
Trois anonymes, don recueilli par l'*Écho de Fourvière* ... 115
Mme veuve P. id. id. ... 100
Mlle Socquet id. id. ... 10
L. C id. id. ... 20
Les Ursulines de St-Cyr id. id. ... 50
V. B. M. C. id. id. ... 100
Mme Sandélion, diocèse de Moulins ... 5
Anonyme du diocèse de Lyon ... 500
Anonyme de Millery, diocèse de Lyon ... 3
Id id. ... 3
Anonyme de Lyon ... 50
Un abonné du diocèse de Périgueux ... 60
Anonyme du diocèse de Rennes, avec demande de prières ... 15
Anonyme de Lyon ... 260
Anonyme de Lyon ... 30

A Mgr Caspar, pour ses missions de Cochinchine septentrionale.
Au nom et en mémoire du lieutenant Martial Ansart, mort à Hué, le 26 août 1885, diocèse de Quimper, avec demande de prières ... 100

A Mgr Colombert, pour ses missions de Cochinchine occidentale.
Au nom et en mémoire de l'aspirant Laurent Ansart, mort à Saïgon le 6 novembre 1884, avec demande de prières ... 100

A Mgr Puginier, pour les victimes de la persécution au Tong-King occidental.
Anonyme de Rennes ... 100
M. Faivre, banquier à Beaune ... 50
Divers anonymes de Cessenon, diocèse de Montpellier, avec demande de prières ... 40
A. X. C., à Autun ... 25
C. V., diocèse d'Autun, avec demande de prières ... 130

A M. Chaffanjon, pour le sanctuaire de Notre-Dame de Fourvière au Kouy-Tchéou (Chine).
Anonyme, don recueilli par l'*Echo de Fourvière* ... 5

A M. B. Chambost, missionnaire en Cochinchine orientale, pour les victimes de la persécution.
Un abonné de Caen ... 2

Pour les missions du Cambodge.
M. Faivre, banquier à Beaune ... 50

A Mgr Puginier, pour les missions du Laos, à la mémoire de M. Pinabel.
Une anonyme du diocèse de Séez ... 12

A M. Fourcade, missionnaire à Alladhy, pour les victimes de la famine.
Un abonné de Caen ... 2

Pour le Père Victor Bouchard, missionnaire au Su-Tchuen occidental.
Anonyme de Nantes ... 120

Pour les œuvres du cardinal Lavigerie, en Algérie et en Tunisie.
M. X., à Montataire, diocèse de Beauvais, avec demande de prières. 20

Au cardinal Lavigerie, pour le rachat d'enfants nègres.
Un curé du diocèse de Gand ... 20

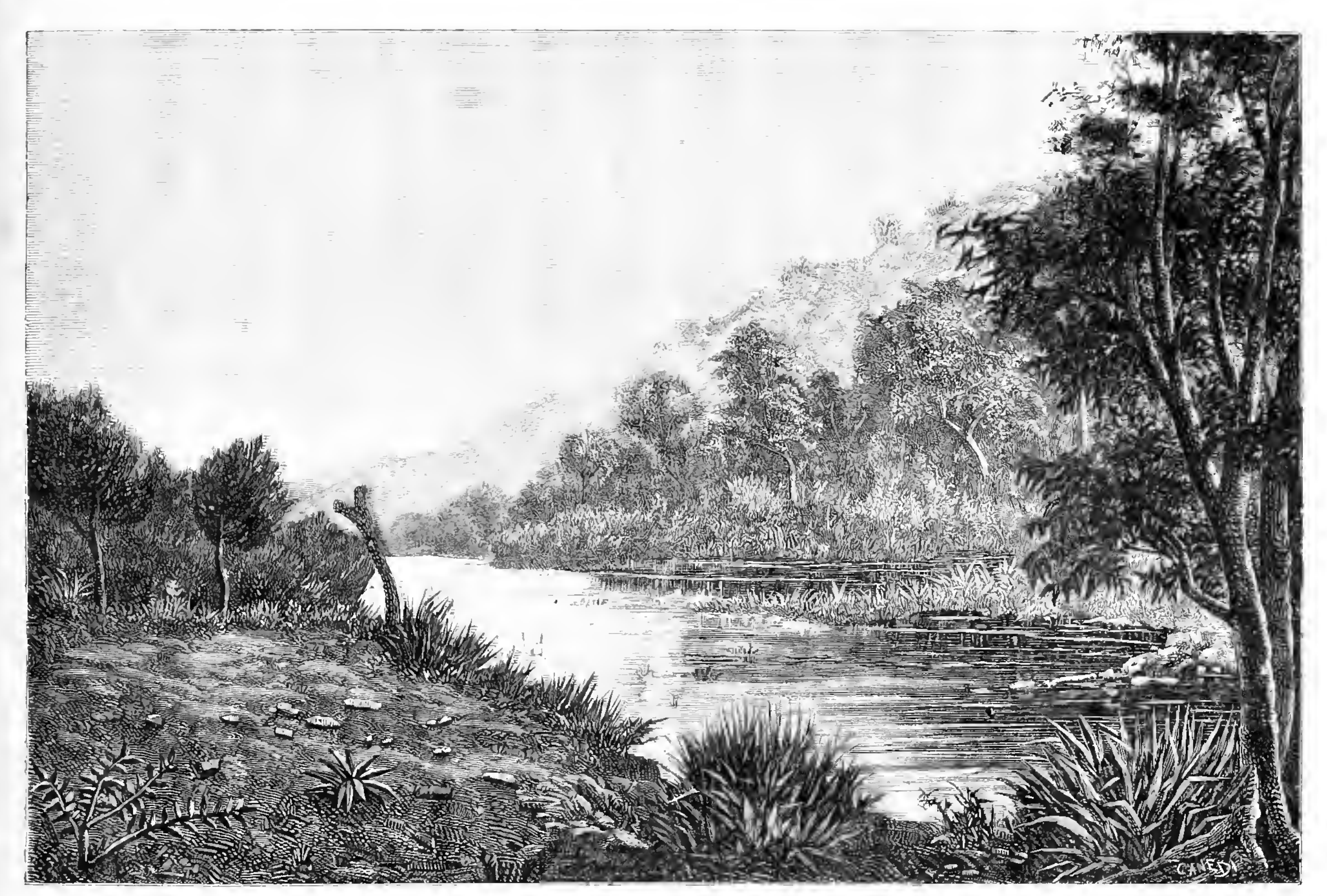
Au R. P. M. Lecomte, pour la mission de l'Ovampo (Cimbébasie).
Un abonné de Caen ... 2
Une enfant de Marie du diocèse de Chartres ... 5

Pour les prêtres polonais.
Les Bénédictines de N.-D. de la Sainte-Espérance, diocèse de Troyes ... 10

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



ZANGUEBAR. — Vue du Rouvou ou Kingani, à Tounoungo; d'après un dessin du R. P. Le Roy, missionnaire de la Congrégation du Saint-Esprit (Voir p. 521).

LA PERSÉCUTION EN COCHINCHINE

Nous continuons à tenir nos lecteurs au courant de la situation terrible créée à nos missions de la Cochinchine. Voici, dans sa navrante actualité, le journal de Mgr Caspar, relatant les événements du 7 au 13 septembre. Tout en remerciant nos lecteurs de leur généreuse sympathie pour les pauvres victimes de la persécution, nous leur adressons de nouvelles et instantes prières.

JOURNAL DE MGR CASPAR, VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA COCHINCHINE SEPTENTRIONALE, DU 7 AU 13 SEPTEMBRE 1885.

La vaste conspiration des lettrés contre les chrétiens a semé les désastres dans les provinces de la mission de Cochinchine orientale; aujourd'hui 6 septembre, elle s'annonce furieuse dans le Quàng-tri. Le P.Mathey, séjournant près du chef-lieu de cette province envoie à cette même date un billet conçu en ces termes :

« La citadelle du chef-lieu est prise par les lettrés, notre position est des plus critiques. Pouvez-vous faire quelque chose pour nous ? Si nous ne devons plus nous rencontrer en ce monde, adieu ! j'ai fait mon sacrifice. »

Ce billet était écrit dans l'après-midi; à la tombée du jour, la chrétienté où se trouve ce cher confrère était cernée par les païens des villages d'alentour. Toutes les autres chrétientés de la province ont dû pareillement être isolées les unes des autres par l'investissement. Cette première précaution prise par les lettrés, les assaillants devaient attendre le signal pour tout incendier et tout massacrer. La nuit tombée, alors que cet ordre cruel n'était pas encore parvenu, le P. Mathey, après avoir donné une dernière absolution à ses chrétiens, voulut faire une reconnaissance ou peut-être une trouée à travers la ligne des envahisseurs; mais il fut pris, croit-on, avec tous ceux qui l'accompagnaient. Là s'arrêtent pour aujourd'hui les nouvelles qui concernent le district avoisinant le chef-lieu de la province.

Le 7 septembre, veille de la Nativité de la Sainte Vierge, j'apprends que les chemins sont interceptés. Les nouvelles précédentes se confirment et font craindre le dénouement le plus désastreux qu'il soit possible d'imaginer.

Le 8 septembre, m'arrivent quelques fuyards échappés aux yeux vigilants de leurs ennemis, et qui m'affirment tous l'incendie et le massacre du district. L'un d'eux a vu de ses propres yeux les odieux persécuteurs rejeter dans les flammes les femmes et les enfants qui venaient d'en sortir. Les lueurs sinistres qui, au dire des fuyards, bordaient l'horizon dans la nuit du 7 au 8 septembre, font redouter que toutes les chrétientés aient été anéanties.

C'est une extermination complète que le démon veut réaliser par la fureur des lettrés. La trame est ourdie depuis longtemps. La prise de Hué n'a fait qu'accélérer l'exécution des plans conçus. Rien de bien sévère n'avait été arrêté contre les nombreux fauteurs des massacres de décembre 1883; ils se trouvent presque au grand complet après leur première campagne contre les chrétiens. Quoi d'étrange après cela, s'ils se sont enhardis à en entreprendre une seconde et à se promettre un succès aussi entier contre le nom chrétien que leur rage peut le leur dicter. C'est une guerre à mort que l'enfer entreprend contre l'Église dans ce pays, et il faut, je crois, remonter bien loin dans l'histoire des persécutions pour trouver un déploiement de férocité aussi vaste et un nombre de victimes aussi grand que celui que marque le désastre de la mission de Cochinchine orientale, et celui dont nous sommes menacés ou plutôt déjà atteints. Si les bruits se confirment, nous avons cinq mille chrétiens, victimes de l'odieux complot tramé par les suppôts de Satan.

9 septembre.

Le Père Mathey nous revient sain et sauf après avoir franchi monts et vaux. Il annonce que, le lendemain de sa fuite, il avait vu les flammes dévorer ses chrétientés et que partout les massacres devaient avoir eu lieu.

11 septembre.

Le P. Bonnand nous écrit que les lettrés, avec leurs adhérents au nombre de plusieurs milliers, se mettent en mesure de fondre sur ses chrétientés. Le district de ce confrère est à vingt kilomètres de Hué, et, quoique les rebelles aient vu passer la colonne que le général de Courcy envoyait, le 8, reprendre la citadelle du Quàng-tri, ils n'en sont, paraît-il, que plus exaspérés et plus déterminés à anéantir tous nos villages. Ce même jour nous arrivent des détails navrants sur les massacres qui ont eu lieu au Quàng-tri. Tout aurait été mis à feu et à sang. Trois prêtres indigènes auraient été tués avec les raffinements d'une cruauté que la plume se refuse à dépeindre. Nulle pitié pour l'âge ou pour le sexe, et les cadavres, après avoir été traités de la manière la plus horrible, auraient été livrés aux flammes qui dévastaient tous les alentours.

Le nord de cette province où se trouve le petit séminaire est pour le moment en pleine agitation, et je redoute que de désolantes nouvelles ne viennent confirmer les permiers bruits de désastres qui parviennent aujourd'hui. C'est un soulèvement général de la population ameutée et conduite par les lettrés contre toutes nos chrétientés.

12 septembre.

Les bruits deviennent de plus en plus alarmants, et je vais tout à l'heure me trouver assez autorisé pour dire que nos malheurs dépassent tout ce que l'imagination peut supposer. L'agitation fermente partout et aujourd'hui elle s'étend jusque sous les murs de la citadelle de Hué. Il nous arrive des fuyards de partout et à chaque instant; ils sont porteurs des plus désolantes nouvelles. Tous les districts du Quàng-tri sont anéantis, paraît-il. Un jeune homme échappé au massacre dit avoir vu massacrer trois prêtres indigènes. Je suis encore sans nouvelles au sujet des confrères. Quatre chrétientés situées à douze ou quinze kilomètres de Hué viennent d'arriver et nous demandent un logement et de la nourriture. Le chiffre des réfugiés est actuellement de mille personnes.

13 septembre.

Nous n'avons pas encore de nouvelles certaines des désastres qui ont eu lieu, mais nous présumons que nos trois districts du Dinh-Cát, Bai-Trôi et Dât-dô, comprenant soixante-cinq chrétientés, un séminaire et trois couvents de religieuses, auront été complètement dévastés, et la presque totalité des chrétiens, victimes de la fureur des lettrés, ce qui ferait de dix à quinze mille personnes massacrées. Je ne puis encore l'affirmer, mais je crains d'être plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité.

JAPON SEPTENTRIONAL

Audience accordée à Mgr Osouf par S. M. le Mikado.

Au milieu des épreuves qui frappent l'héroïque Société des Missions-Étrangères de Paris, Dieu, toujours miséricordieux, lui ménage une consolation. Cette lettre de M. Midon, provicaire apostolique du Japon septentrional, donne les détails d'un événement qui peut avoir les plus heureux résultats pour l'avenir de cette Église si longtemps éprouvée.

Yokohama, 14 septembre 1885.

Vous n'ignorez point l'honorable mission que daigna confier, au mois de mars dernier, à Mgr Osouf, le Souverain Pontife, désireux d'entrer en relations avec le Gouvernement japonais.

Dès son retour à Tôkiô, vers le milieu d'août, le prélat s'empressa de faire les démarches nécessaires, afin d'ob-

tenir l'audience voulue pour la remise d'une lettre de Sa Sainteté à Sa Majesté le Mikado. M. Sienkiewicz, ministre plénipotentiaire de France au Japon, officiellement chargé par le Gouvernement français,sur la demande du Vatican, de prêter son concours à Mgr d'Arsinoë, montra, en cette circonstance, une entente des affaires et un dévouement qui lui font le plus grand honneur.

Après les entrevues préliminaires, usitées en pareil cas, S. Exc. le comte Inouye, ministre des Affaires Étrangères du Gouvernement japonais, vint informer Mgr Osouf que l'audience impériale était fixée au samedi 12 septembre. En même temps, le *Journal officiel* publiait une note annonçant qu'à cette date, l'Empereur recevrait Mgr d'Arsinoë, porteur d'une lettre du Pape de Rome pour Sa Majesté, et que deux voitures de la cour conduiraient au palais les personnes admises à l'audience.

Les choses se sont, en effet, passées d'après ce programme, et je viens aujourd'hui vous donner à ce sujet quelques détails.

Samedi dernier, à dix heures, arrivaient à Tsoukiji, résidence de Mgr d'Arsinoë, deux voitures de la cour, dont l'une ordinairement est envoyée aux ministres plénipotentiaires quand ils vont présenter leurs lettres de créance. Sa Grandeur prit place dans la voiture d'honneur avec celui qui vous adresse ces lignes ; dans la deuxième, monta M. Brotelande, qui accompagnait Monseigneur à titre de secrétaire; M. Vigroux, provicaire, était malheureusement retenu par une indisposition bien regrettable en pareil jour.

Nous nous rendîmes à la Légation de France, où Monsieur le Ministre et tout son personnel en uniforme prirent place dans les voitures, escortées par les deux cavaliers de la Légation, et l'on partit pour le palais d'Akasaka.

Nous trouvâmes, dans le salon d'attente, S. Exc. le ministre des Affaires Étrangères, en grand uniforme, constellé de décorations, S. Exc. le comte Ito, ministre de la Maison de l'Empereur, avec le grand cordon de l'ordre du *Soleil Levant*, plusieurs gentilshommes de la Chambre, l'Introducteur des audiences impériales et le premier interprète de la cour, en habits de cérémonie.

Tous ces hauts fonctionnaires firent à Monseigneur et aux personnes qui l'accompagnaient le plus gracieux accueil, en attendant le moment de l'audience.

A onze heures, les huissiers annoncèrent l'arrivée de l'Empereur, et nous pénétrâmes dans la salle des réceptions : Monsieur le Ministre de France et Mgr Osouf ouvraient la marche, suivis des deux missionnaires et des membres de la Légation. Sa Majesté le Mikado, en habit militaire, relevé par la décoration de son ordre, se tenait debout au fond de la salle, — devant un fauteuil — les mains appuyées sur son épée. Autour de lui, les fonctionnaires signalés précédemment.

Après les trois saluts d'usage, renouvelés de la porte à l'endroit où l'on s'arrête devant l'Empereur, M. le Ministre, en quelques mots parfaitement dits, présenta à Sa Majesté Mgr Osouf, porteur d'une lettre de Sa Sainteté Léon XIII. L'interprète fit la traduction voulue, et Mgr d'Arsinoë, prenant la parole, s'adressa en ces termes au Mikado :

« Sire,

« Le Souverain Pontife Léon XIII, connaissant les progrès qui s'accomplissent sous votre règne dans l'empire du Japon, a désiré se mettre en relations avec Votre Majesté, aussi bien qu'avec les Souverains des autres grandes puissances du monde. Sa Sainteté a donc résolu d'adresser une lettre à Votre Majesté, pour Lui exprimer directement combien Elle apprécie les nobles aspirations de son gouvernement, et Lui témoigner aussi les sentiments particuliers qui L'animent à l'égard de Votre Auguste Personne.

« Le Saint Père a daigné m'appeler à Rome et me charger de porter de sa part cette lettre à Votre Majesté, recourant au bienveillant intermédiaire de Son Excellence Monsieur le Ministre de France, pour m'introduire devant Elle à cet effet.

« En venant m'acquitter de cette très honorable mission, qu'il me soit permis, Sire, d'offrir à Votre Majesté mes plus profonds hommages et de Lui exprimer aussi mes vœux les plus sincères pour que tous les progrès, inaugurés par Votre règne, continuent et se développent de plus en plus, à la gloire de Votre Majesté et pour le bonheur de son peuple ! »

Quand l'interprète eut traduit cette adresse, Monseigneur reçut des mains de l'un de ses missionnaires la lettre du Souverain Pontife et la présenta à l'Empereur. La lettre de Sa Sainteté était renfermée dans une enveloppe de soie blanche, aux armes pontificales délicieusement reproduites, et fermée par un cordonnet d'or.

Sa Majesté reçut le pli, le considéra un instant, puis, le passant à un officier, il lut à son tour, en japonais, sa réponse. L'interprète la traduisit à Monseigneur en excellent français.

Il m'est impossible de vous donner le texte même de la réponse impériale. En voici les idées principales :

Sa Majesté le Mikado exprima combien il s'estimait honoré de la démarche bienveillante du Souverain Pontife, et chargea Sa Grandeur d'offrir au Pape l'expression de ses remerciements. Il affirma son désir de continuer à marcher dans la voie du progrès, sa volonté d'accorder à ses sujets chrétiens une protection égale à celle dont il favorise tous les autres.

L'audience était terminée. Mgr Osouf présenta à l'Empereur les deux missionnaires de sa suite, et tous se retirèrent avec le cérémonial suivi lors de l'entrée.

A peine revenus dans le salon, le comte Inouye exprima de nouveau à Mgr d'Arsinoë combien le gouvernement japonais était honoré de la lettre pontificale. Sa Grandeur,

à son tour, témoigna à Son Excellence ses remerciements pour la manière dont on avait bien voulu accueillir le message et le messager de S. S. Léon XIII. Pour se conformer aux usages du pays, on offrit le thé et les accessoires, puis les voitures ramenèrent à la légation et à la mission les personnes qui avaient assisté à l'audience.

Dans l'après-midi, Mgr Osouf fit au Ministre de la maison de l'empereur la visite d'usage ; puis Sa Grandeur alla remercier M. le Ministre de France de ses bons et gracieux offices en cette occasion.

Tel est le résumé de l'audience que j'ose appeler l'*événement du 12 septembre*. L'effet moral qui en résultera tournera, Dieu aidant, au bien de la Religion, et par suite au bonheur du pays dont la Providence a daigné nous confier l'évangélisation. Inutile de vous dire combien nos néophytes sont heureux tout ensemble et de la démarche du Saint Père et de l'audience impériale.

Veuillez prier avec nous pour que les vues élevées de S. S. Léon XIII trouvent sur ces îles lointaines, jadis si chrétiennes, l'écho désiré, *ut sermo Dei currat*.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Lundi, 11 octobre, le Saint Père daignait recevoir en audience particulière le R. P. Jouet, missionnaire et procureur général de la Société du Sacré-Cœur d'Issoudun, qui venait avec deux Pères de la même Société et au nom de son vénéré supérieur général, le T. R. P. Chevalier, annoncer à Sa Sainteté que le R. P. Vérius avait pu heureusement pénétrer en Nouvelle Guinée le 30 juin dernier.

C'est le premier missionnaire catholique qui ait célébré la messe dans cette contrée encore païenne. Le port où il a abordé et sur le rivage duquel il a arboré la bannière du Sacré-Cœur bénite par Sa Sainteté Léon XIII lui-même, a reçu à cause de cela le glorieux nom de *Port Léon*.

Sa Sainteté a voulu, sur le globe du monde qui lui était présenté, voir et toucher l'endroit précis où se trouvait Port Léon, et, traçant le signe de la croix, le Souverain Pontife a béni la nouvelle mission, le missionnaire et tous les bienfaiteurs de cette œuvre apostolique.

INFORMATIONS DIVERSES

Candie. — Le R. P. Jean de Lannion, capucin, nous écrit de La Canée :

« Notre église vient d'être préservée par miracle d'un incendie qui menaçait de la consumer entièrement avec notre hospice. Le feu s'est déclaré dans la nuit du 17 au 18 septembre. Il a consumé un magasin et une autre maison attenante à l'église, puis il s'est communiqué au toit de l'église ; mais, grâce au dévouement des pêcheurs napolitains et des autres catholiques de Candie, on a maîtrisé la flamme et on en a été quitte pour la peur et quelques dégâts au toit et à la voûte de l'église. Aussi dimanche avons-nous chanté un *Te Deum* d'actions de grâces à l'issue de la messe principale. »

Syrie. — On nous écrit de Jérusalem le 12 octobre 1885 :

« La mission de Gifneh, une des plus anciennes du Patriarcat, était aussi jusqu'à ces jours une des plus florissantes. Elle était pourvue d'une jolie petite église avec un presbytère passablement grand pour contenir l'école des garçons et celle des filles ; ces écoles étaient très bien organisées.

« Le missionnaire actuel avait trouvé cet état de choses créé par ses prédécesseurs et il cherchait à en tirer tout le fruit possible, lorsque l'orage est venu fondre sur cette belle récolte. D'abord une immense apostasie est venue le contrister. Le démon qui ne dort pas, profitant du mécontentement d'un individu qui croyait avoir quelque grief contre son pasteur, a groupé autour de ce pauvre dévoyé ses parents de près et de loin. Le patriarche schismatique leur a fait bon accueil et a envoyé en grande pompe un archimandrite pour rebaptiser les *convertis*. Chaque rebaptisé recevait deux pièces de monnaie valant 8 fr. 50. Il n'en fallait pas davantage pour exciter l'appétit de ces pauvres gens ; plusieurs qui n'avaient pas même pensé à suivre le mouvement ont eu la faiblesse de faire rebaptiser leurs enfants et se sont ainsi trouvés exclus de la foi catholique. Le nombre de ces malheureux n'était pas inférieur à cent.

« Ceci se passait il y a trois mois. Dans les derniers jours du mois d'août, Mgr le patriarche a eu la bonne pensée de remplacer le curé de Gifneh par son prédécesseur actuellement directeur du séminaire. Cet ecclésiastique, que distinguent la piété et le zèle, avait évangélisé cette localité pendant plusieurs années et il y avait laissé le meilleur souvenir. Par son influence il a réussi à ramener tous ces pauvres apostats. Quelques-uns étaient catholiques depuis trente ans, et malgré l'acte de publique apostasie, ils n'avaient pas eu le cœur d'aller prier dans l'église schismatique. Aussi furent-ils heureux de profiter de la présence de leur ancien curé pour rentrer dans le bercail. Dieu en soit béni !

« A peine cette plaie était-elle fermée qu'une autre survenait plus douloureuse et plus grave dans ses conséquences. Dans une rixe motivée par le vol de quelques grappes de raisins, un catholique a été terrassé par un coup de pierre et a rendu son âme à Dieu la nuit suivante. Grand émoi dans le pays, plainte au Gouvernement, incarcération préalable de quelques prévenus, mais par-dessus tout, antiques haines ravivées. Aussi, les représailles ne se firent pas attendre. Quelques jours après, un autre jeune homme était tué d'un coup de fusil en plein midi et à cinq cents mètres du village. Pas de témoin cependant, le jeune homme est trouvé mort par un passant étranger ; il est percé d'une balle à la poitrine, mais personne ne l'a vu tomber. Naturellement les soupçons se portent sur les parents de la première victime et ceux-ci les confirment par leur fuite précipitée. Ce pauvre village offre alors le spectacle le plus hideux ; comme une horde de sauvages, les parents du mort se précipitent sur les maisons des fuyards ; en un instant elles sont saccagées et pillées sans égard aux cris des femmes qui, pour se soustraire à leurs violences, accourent éplorées chercher un refuge au presbytère avec leurs enfants en bas âge. Depuis huit jours cette population féminine est renfermée dans notre maison et, quand elle pourra en sortir, sous la protection du Gouvernement, ce sera pour mourir de faim si le curé cesse de la nourrir. Par un paroxysme inouï de surexcitation bestiale, on a éventré à coups d'épée des ânes et des bœufs appartenant aux pauvres fuyards.

« C'est un sujet de grande tristesse pour le cœur de Mgr Bracco et l'occasion de nouvelles et considérables dépenses pour le patriarcat. Veuille le Seigneur ramener bientôt la paix dans cette malheureuse chrétienté ! »

Chine. — Mgr Rouger, évêque titulaire de Cissame, vicaire apostolique du Kiang-Si méridional, écrit à M. Terrasson, secrétaire général des Lazaristes :

« Ici des ruines, toujours des ruines, chez nos pauvres catéchumènes ; par conséquent toujours des larmes à essuyer, toujours des misères à soulager ! Cette semaine, on a pillé un village de nouveaux convertis : on a démoli l'oratoire et horriblement endommagé les maisons des familles les plus ferventes. Tous ces infortunés accourent à la résidence des missionnaires, s'imaginant que le Vicaire apostolique a le pouvoir d'apaiser la

tempête d'un seul mot de sa bouche, et qu'une lettre de sa main aux autorités chinoises ou françaises, va de suite leur obtenir pleine et entière réparation. C'est trop vite oublier que, l'an passé, j'ai moi-même été dépouillé et presque assassiné, et que jusqu'ici je n'ai pu me faire rendre justice.

« On m'avait écrit de Kiou-Kiang ou de Shanghaï que la paix était signée entre la France et la Chine et je m'imaginais que de nouvelles persécutions ne viendraient pas si vite aggraver nos malheurs précédents ; je me trompais... la malice du démon a soulevé contre nous une foule de lettrés de l'arrondissement de *Yun-Sin* d'où, à Pâques dernier, on a chassé notre jeune confrère M. Lion, après lui avoir tout enlevé, vases sacrés, ornements, habits, couvertures, livres, etc., et après avoir renversé les maisons dans lesquelles il avait été reçu pour l'administration des sacrements. En mars, c'était la partie occidentale de l'arrondissement qui était si maltraitée ; cette fois, c'est la partie septentrionale qui est le théâtre des fureurs de nos pharisiens chinois. Prions, afin que les épreuves du moment tournent à la plus grande gloire de Dieu. »

Madagascar. — Mgr Cazet, élu vicaire apostolique de Madagascar, a reçu la consécration épiscopale à Lourdes, le 11 octobre. Le prélat consécrateur était S. Em. le cardinal Desprez, archevêque de Toulouse, assisté de Mgr Delannoy, évêque d'Aire, et de Mgr Duboin, évêque missionnaire. Ces trois pontifes ont exercé leur apostolat dans les colonies.

Le cardinal Desprez, prélat consécrateur, avant d'être évêque de Limoges et archevêque de Toulouse, avait été évêque de St-Denis, capitale de l'île de la Réunion. Dans cette île, située à 520 kilomètres de Madagascar, des milliers de Malgaches, du temps de la traite des Noirs, avaient été transportés comme esclaves pour la culture de la canne à sucre. Grâce au zèle ardent et dévoué du clergé de la Réunion, la plupart de ces esclaves furent instruits des vérités de notre sainte religion, reçurent le baptême et devinrent de fervents chrétiens.

Mgr Delannoy, évêque d'Aire, fut également évêque de Saint-Denis, et vit de près la mission de Madagascar. En 1875, il fit aux Pères missionnaires et aux chrétiens de Madagascar une visite toute de charité et de zèle apostolique. Son entrée dans la capitale fut un vrai triomphe.

Mgr Duboin, avant d'être évêque au Sénégal, a longtemps habité les îles de la Réunion et de Maurice. A St-Denis, il était chargé de la direction d'un établissement industriel, appartenant au gouvernement, où venaient se former à divers métiers et à la piété de nombreux créoles.

Mgr Jean-Baptiste Cazet, le nouvel évêque de Madagascar, naquit à Jurançon, dans le Béarn, le 31 juillet 1827. Après de brillantes études, il entra au noviciat de la Compagnie de Jésus, à Toulouse. Ses supérieurs, appréciant ses hautes qualités, le désignèrent pour supérieur général de la mission de Madagascar, en 1864.

Arrivé à Bourbon, il se signala par son activité, son zèle et son dévouement à toute épreuve. En 1872, il succéda, en qualité de Préfet apostolique, au R. P. Jouen, qu'on peut appeler le fondateur de la mission. Les œuvres établies à Madagascar disent éloquemment ce que fut l'administration du R. P. Cazet. Deux grands centres de missions fondées à Tananarive et à Fiaranantsoa, deux grands collèges, une multitude d'écoles, comprenant 20,000 élèves et dirigées par 530 instituteurs catéchistes, 32 chrétientés comprenant chacune 15 à 20 paroisses, dotées d'une église et d'une imprimerie d'où sortent les livres de prières, les ouvrages classiques et un journal mensuel en langue malgache, une magnifique cathédrale en style ogival, toute en pierres de taille, et 24,000 Malgaches convertis au catholicisme, tels sont les résultats obtenus par le R. P. Cazet malgré toutes sortes d'obstacles et surtout malgré les entraves suscités par le protestantisme.

Après la déclaration de guerre, les missionnaires furent obligés de quitter la capitale de la grande île africaine. Mais cette épreuve passagère ne servira qu'à rendre plus ferme l'œuvre de Dieu et la création d'un évêque de Madagascar sera le point de départ d'une nouvelle ère de prospérité pour cette belle et vaste mission.

UNE TOURNÉE DANS LE VICARIAT APOSTOLIQUE DU ZANGUEBAR.

OCTOBRE-NOVEMBRE 1884

Par Mgr Raoul de COURMONT, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, évêque titulaire de Bodona, vicaire apostolique du Zanguebar.

(Suite 1)

III

TOUNOUNGUO

MWÉNYÉ-MKOU. — CONSEIL DES CHEFS PRÉSENTS. — BOUMLOMA. — LA DISPUTE. — GUERRE IMMINENTE.

Déjà, sur notre invitation, Kounzagira avait initié le grand chef à nos projets. Celui-ci est une sorte de suzerain duquel relèvent les chefs inférieurs et Kounzagira lui-même. *Mwényé-mkou*, tel est son titre. Ce mot veut dire littéralement « qui possède la grandeur (2) ». Nous n'aurions pu, sans son assentiment, acquérir un pouce de terre dans ce pays. Il importait donc de le voir, de lui exposer nos projets, et d'obtenir, en même temps qu'une ample concession de terrain, l'appui de son autorité. Nous avions pris jour et heure pour le voir. Aussi, le 27 au matin, à huit heures, nous nous acheminâmes vers sa résidence.

Guidés par le P. Daull, qui, la veille, avait un peu rayonné dans les environs, nous nous rendîmes jusqu'au *Rouvou*. Ce cours d'eau nous parut superbe. C'est, croyons-nous, la principale branche du *Kingani*, prenant sa source au-delà de *Kinolé*, dans les montagnes de *Mrogoro*, et grossissant son cours du tribut des eaux de la *Mwouha*, sur la rive droite. Là où nous étions et en pleine saison sèche, d'un bord à l'autre il mesurait trente-six mètres. A la saison des pluies, il doit couvrir un lit beaucoup plus large, dont le profond encaissement se creuse dans des fourrés de longs roseaux, tandis que les berges supérieures se couvrent de plantations de cannes à sucre, de bananiers et de tabacs (*Voir la gravure page 517*).

Déjà le P. Daull avait jeté son dévolu sur un terrain magnifique. C'était un riche fonds offrant un terroir des plus fertiles pour les plantations. De gracieux mamelons, et même des collines assez hautes, s'y dressaient comme pour assurer, tout proche des champs, une position avantageuse à un village, également préservé sur leurs flancs, et des miasmes montant du sol humide, et d'une irruption soudaine des *Maffitis* : ceux-ci, en effet, dans leurs attaques, se glissent au travers des hautes herbes, sans plus de bruit que des reptiles.

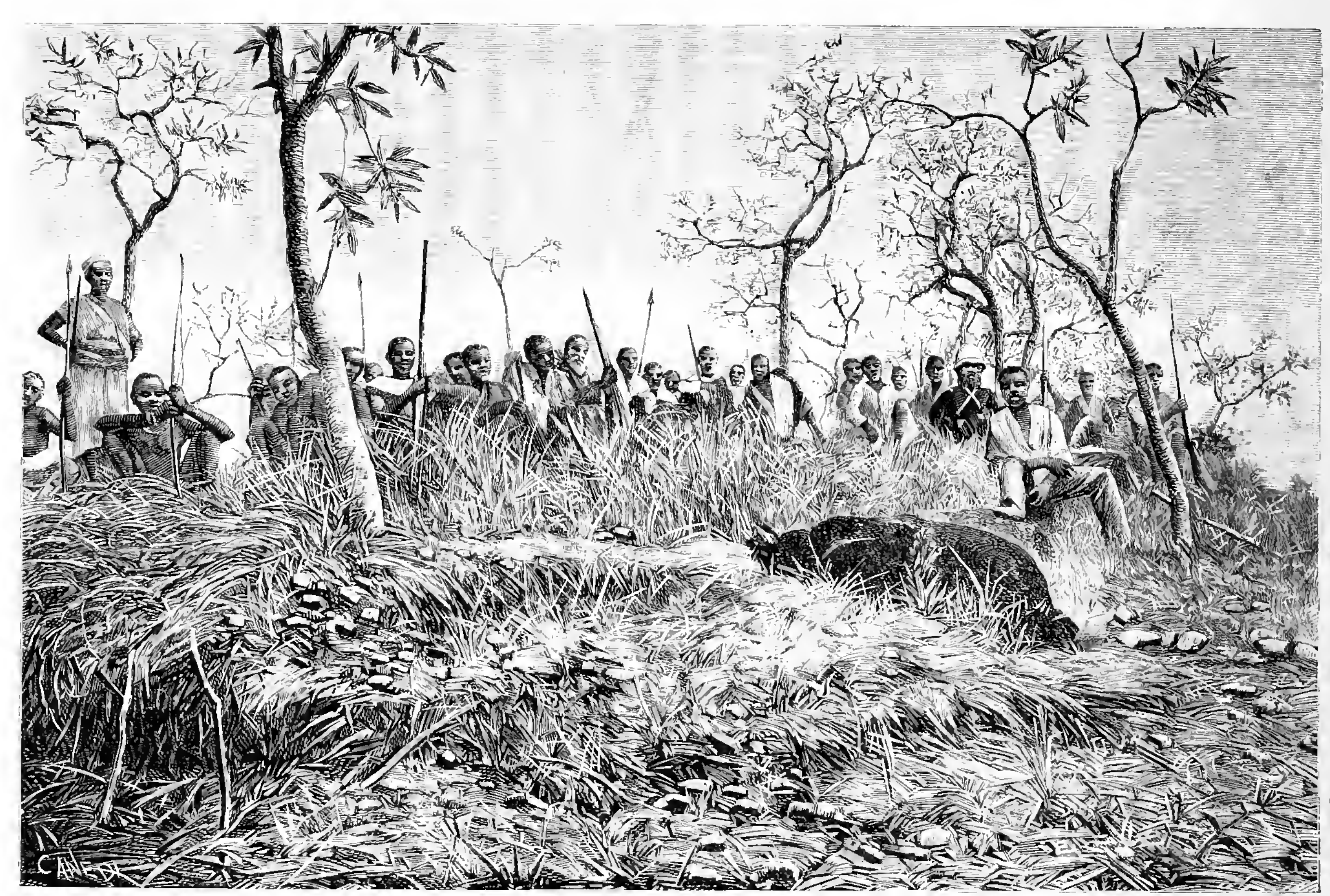
Les lieux ainsi sommairement inspectés et choisis, nous nous rendîmes chez le Mwényé-mkou. Il habite un petit

(1) Voir les *Missions catholiques* des 25 septembre, 9, 16 et 23 octobre.
(2) Son nom est Magona.

hameau qu'il n'a voulu composer que de quelques cases : la sienne, celle de ses femmes et celles aussi de quelques conseillers intimes, parents ou amis, qu'il investit de sa confiance. Ici, comme partout, c'est un nid à découvrir sous le feuillage, derrière les haies épineuses, plantées, en guise de remparts, selon les règles de la stratégie africaine.

Quand nous débouchâmes dans la petite cour, sur laquelle s'ouvre sa case, il vint à nous, et nous nous répétâmes de gracieux « Yambo » en les accompagnant de chaudes poignées de main.

Le *Mwényé-mkou* semble avoir près de cinquante ans. Barbe et cheveux grisonnent chez lui. Il est assez grand, sec, au corps élancé, que l'âge commence à appesantir, sans lui ôter encore une certaine vivacité d'allures, qu'explique la structure de ses membres nerveux et grêles. Il nous parut bon, sympathique, mais froid. La conversation languissait; car nous n'osions, dès l'abord, nous poser en demandeurs. Il nous fallait d'ailleurs lui parler par interprète, sa langue n'étant pas du Kiswahili pur. Après quelque temps, il nous fit servir un grand verre de *pombé*. On procéda ensuite, sous nos yeux, à la réunion des pièces du cadeau. Un long filet fut déplié, puis tendu le long des halliers voisins. Un ou deux noirs, entrés dans les buissons, poussaient des cris, claquaient des mains, en pourchassant les poules par les



ZANGUEBAR. — Réunion des chefs et de leur suite sur la crête de la montagne de Mwenyé; d'après une photographie du R. P. Le Roy, missionnaire de la Congrégation du Saint-Esprit (Voir page 525).

issues s'ouvrant sur le filet. Les pauvres affolées donnaient tête baissée en pleines mailles et s'y entortillaient au mieux, en se débattant. On nous choisit, sur toute la capture, deux superbes coqs. Ces chefs de basse-cour furent, sans doute, jugés plus dignes, pour des présents échangés entre chef de Blancs et chef de Noirs.

Enfin nous exposâmes l'objet de notre visite. *Mwényé-mkou* écouta l'interprète d'un air bienveillant et nous fit répondre qu'il voulait consulter les autres chefs ; que, cela fait, il irait nous voir. Nous prîmes congé et rentrâmes au campement.

Dans l'après-midi, tous les chefs, présidés par *Mwényé-mkou*, étaient réunis à *Kounzagira*, pour un grand *manemo* (conseil). Nous fûmes appelés à exposer notre demande. La chose faite, nous nous retirâmes, les laissant délibérer. Mais, en diplomate habile, le R. P. Baur profita de ce moment pour leur faire servir des bols de café, et étaler sous leurs yeux des présents de diverses sortes, étoffes bariolées, tissus frangés, bonnets de chefs, canezous et bouchtis, le tout pour une valeur d'environ cinquante piastres (250 francs). Nous revînmes quelques instants après voulant juger de l'effet produit. Il était bon ; les chefs, sans grande démonstration pourtant, paraissaient bien disposés en notre faveur. Nous étions invités à nous rendre le lendemain chez *Mwényé-mkou*, pour assister à une nouvelle réunion, à la suite de laquelle nous devions être lotis à souhait.

Le matin, quand nous nous rendions chez *Mwényé-mkou*, un homme à turban, au dioho à liseré d'or, portant un

poignard à la ceinture, précédé et suivi de quelques esclaves armés, s'était trouvé sur notre sentier. C'était un chef noir ; mais évidemment un musulman, un agent plus ou moins officiel de l'influence arabe dans le pays. Son nom était *Boumboma*. Il nous fit un accueil très démonstratif et s'offrit aussitôt à seconder nos desseins. Le soir, nous ne pensions déjà plus à lui, quand nous reçûmes un cabri, dont il accompagnait, en guise de présent, les *Salam* dont son messager était porteur. Un cadeau lui fut fait en retour, et nous croyions en avoir fini avec cet homme, dont les bons offices nous paraissaient inutiles.

Le 28, au matin, nous nous apprêtons à partir pour le rendez-vous convenu chez *Mwényé-mkou*. Mais quelle n'est pas notre surprise, en sortant de la tente, d'apercevoir *Boumboma*, avec quelques hommes armés, se disposant à nous accompagner. Il n'avait pas été convoqué à la réunion des chefs, de sorte que nous appréhendions quelque fâcheuse explication. Nous essayons de le congédier ; mais impossible. Bref, nous arrivons chez *Mwényé-mkou*. Les chefs s'y trouvaient déjà. Bien vite, nous sentons que quelqu'un est de trop dans notre compagnie, à la réserve, au silence, à la froideur même avec laquelle nous sommes accueillis.

Pendant un quart d'heure ou vingt minutes, nous faisons bonne contenance; puis, voyant que l'attitude reste toujours embarrassée et défiante, nous prions *Mwényé-mkou* de venir nous montrer ce qu'il aurait dessein de nous concéder. Nous espérions que *Boumboma*, déconcerté par la méfiance qu'il a inspirée, se retirerait, et nous l'y invitons explicitement, du reste. Il n'en fait rien et nous suit.



ZANGUEBAR. — L'arbre de la dispute; d'après une photographie du R. P. Le Roy, missionnaire de la Congrégation du Saint-Esprit.

Nous longeons la rive gauche du *Rouvou* et *Mwényé-mkou* nous montre un sol fertile, qu'il mettra à notre disposition, si nous le trouvons avantageux. Mais ce côté du fleuve est trop encombré de plantations et de villages; nous ne pourrions y développer notre œuvre. Nous conduisons le chef sur le bord du *Rouvou* au pied d'un grand et bel arbre, et là, nous lui formulons nos désirs. Cet arbre, du pied duquel on découvrait très bien le terrain convoité par le P. Daull, sur la rive droite, a été depuis appelé par nous l'*Arbre de la dispute.* »

Voici l'incident qui donna lieu à cette dénomination : *Mwényé-mkou*, environné des siens, appuyé sur les racines émergeant du sol, nous décrivait à grandes lignes, d'un geste calme et plein d'autorité, les limites de la concession qu'il voulait nous faire, quand, tout à coup, *Boumboma* l'interpelle :

« Ce que tu prétends donner n'est pas à toi, s'écrie-t-il. Cela m'appartient, et si quelqu'un peut se montrer généreux envers les Blancs, c'est moi et non pas toi. »

Le vieux chef bondit comme une panthère, un frémissement convulsif agitait ses membres, son sang bouillonnait :

« Crache donc ton venin, affreux serpent, repartit-il. Maintenant, du moins, tu dévoiles toute ton ambition.. .. Quoi ! ce qu'ont possédé mes pères, ce qu'ils m'ont légué n'est pas

à moi ? C'est à toi, toi qui n'es qu'un étranger parmi nous ! Eh bien ! demain, j'irai installer les Blancs ; viens m'y trouver, si tu l'oses. Nous verrons si c'est de toi ou de moi qu'ils tiendront cette terre. »

Boumboma ne se tint pas pour battu ; il répliqua sur un ton d'insulte, qui amena une répartie plus véhémente encore de *Mwényé-mkou*. On en serait sur le champ venu aux mains, si nous ne nous étions interposés. Nous déclarâmes que nous étions des hommes de paix ; que nous ne venions dans le pays que pour apprendre à tous à s'aimer et à se faire du bien comme des frères ; qu'à aucun prix, nous ne voulions être occasion d'inimitié et de conflit ; que, si nous ne pouvions pacifiquement être investis de la possession du terrain, nous préférions y renoncer à tout jamais, et repartir incontinent pour Bagamoyo. Ces paroles calmèrent un instant l'excitation des deux partis. Mais, nous le comprîmes, un brandon de discorde avait été lancé. La défiance ombrageuse et une secrète animosité couvaient au fond des cœurs. Nous rentrâmes à *Kounzagira*, après nous être assurés que *Boumboma* et les siens étaient retournés, eux aussi, chez eux.

Toute l'après-midi se passa dans une assez vive agitation. Le mot de guerre avait été prononcé ; nous apercevions un plus grand nombre d'hommes allant et venant, tous armés de fusils, d'arcs ou de zagaies. Le soir, nous demandâmes des explications à Kounzagira, qui nous dit qu'une réunion de chefs venait d'avoir lieu chez *Mwényé-mkou*, et que tous avaient été d'avis de repousser par les armes les prétentions ambitieuses de *Boumboma*.

Que faire ? La situation se compliquait. *Boumboma* se posait envers nous en ami. Il désirait notre établissement dans le pays :

« Mais, disait-il, si la rive gauche du *Rouvou* est à *Mwényé-mkou*, la rive droite m'appartient ; là, c'est à moi de donner et d'investir. »

Nous n'avions pas qualité pour trancher le différend ; nous essayâmes de le pacifier.

Boumboma avait un frère du nom de *Kaseco*. Il était instruit et jouissait d'une influence méritée sur les Noirs, à cause d'un esprit d'équité qui présidait à ses jugements. Je dis jugements, voulant marquer les décisions qu'il était souvent appelé à donner sur des points litigieux pour lesquels on recourait volontiers à son arbitrage. Il ne paraissait pas très persuadé des droits de son frère. En tout cas, il regrettait son attitude et souhaitait d'opérer un rapprochement entre lui et les autres chefs. Aussi nous n'eûmes pas de peine à l'investir du rôle de médiateur. Il alla donc trouver *Mwényé-mkou* et fut bien accueilli. Le grand chef lui dit qu'il ne désirait pas la guerre, mais qu'il ne pouvait renoncer à ses droits indiscutables sur la rive droite ; que, seul, il prétendait nous y installer et que toute tentative de *Boumboma* pour le supplanter en cela, serait repoussée à main armée.

Boumboma, de son côté, trouvait l'occasion bonne pour consacrer ses prétentions en nous conférant l'investiture. De sorte que, tout en redoutant peut-être la guerre, il ne pouvait se résoudre à sacrifier son ambitieux désir.

Les choses traînèrent ainsi sans dénouement toute la journée du 29 et celle du 30. Depuis longtemps nous demandions à Dieu une solution vraiment pacifique. Elle semblait devoir se faire encore attendre, quand, le soir du jeudi, 30 octobre, Kounzagira d'abord, puis *Kaseco* vinrent nous dire que nous pouvions, sans crainte, aller nous installer sur la rive droite, dès le lendemain matin.

Que s'était-il passé ? Nous l'apprîmes plus tard. *Boumboma*, fixé avec ses gens depuis plusieurs jours dans un petit village que *Mwényé-mkou* lui avait abandonné précédemment sur la rive gauche, avait laissé sans défense sa principale résidence de *Mworia* dans l'*Oukoutou*. Un chef voisin, son ennemi, profitant de son absence, avait fait appel aux *Maffitis* et ceux-ci avaient pillé et dévasté son village. Désormais sans ressources, *Boumboma* n'avait plus qu'à porter bas l'oreille et à laisser faire.

Prise de possession. — Le pays. — Bénédiction d'une croix. Installation provisoire.

Le vendredi, 31 octobre, le neveu de *Mwényé-mkou*, un joueur de clarinette et quelques hommes armés vinrent nous prendre. Tous nous partons joyeux, emportant provisions et tentes, pour nous fixer sur cette rive droite du *Rouvou*, devenue presque une terre promise, après notre anxieuse attente.

Nous pensions que *Mwényé-mkou* ne viendrait pas en personne nous installer. Mais à peine avions-nous touché les bords du fleuve, qu'il y arriva lui-même, avec une escorte nombreuse et bien armée. Le premier, il descendit la berge, montant le gué et donnant le signal de le suivre. Ses hommes, puis nous, perchés sur le dos des porteurs, nous passâmes l'eau peu profonde en cet endroit.

Mwényé-mkou se mit à nous montrer en détail le vaste et splendide domaine qu'il nous cédait. Nous exprimâmes le désir de gravir la plus élevée des collines, afin de mieux nous rendre compte de l'étendue de la concession.

Après une ascension d'environ un quart d'heure, nous voyons se déployer autour de nous le plus magnifique panorama. Au nord, le monticule de *Kounzagira* et la chaîne de coteaux, s'étageant sur la rive gauche du fleuve, jusqu'aux lointains sommets de *Mrogoro*. A nos pieds, ainsi qu'un gigantesque serpent, le *Rouvou*, se déroulant entre les replis du sol, fuyant sous une forêt de roseaux et de hautes herbes, ici et là, envoyant les reflets argentés de ses eaux, comme les mobiles miroitements de la robe écailleuse et reluisante d'un reptile. De notre côté, à l'ouest et au sud, tout un pays mamelonné : fraîches et gracieuses collines, aux sommets tantôt arrondis, tantôt s'effilant en point de cône ou en légères aiguilles. De la hauteur où nous sommes jusqu'aux majestueux sommets du *Kombako*, du *Kombasi* et de la chaîne de l'*Ourougourou*, on croirait assister à un bouillonnement du sol, qui se soulève, se creuse, s'accidente de mille façons, et garde la surface la plus mouvementée et la plus pittoresque qu'on puisse admirer. Partout, dans ces oasis sans fin, une belle végétation, des herbes, d'inépuisables pâturages, des arbres à haute futaie, au travers desquels nous voyons bondir des troupeaux d'antilopes, qui s'enfuient au bruit insolite des voix.

Par delà ces ondes verdoyantes, se perdant au loin comme les flots tourmentés d'une mer, et nuancés, dans les bas, d'un vert foncé, sur les pentes et les cimes, des

teintes adoucies d'un feuillage jaunissant ou doré, se déroule un magnifique rideau de hautes montagnes. C'est le *Kombako*, et, à une grande distance, le *Kombasi*, reliés ensemble comme deux pointes extrêmes d'un inexpugnable rempart; puis la chaîne de l'*Ourougourou*, dont les vigoureux sommets, fièrement élancés de leurs bases, dominent, çà et là, les groupes des premiers massifs, et portent plus haut leurs fronts, qu'il dégagent, par moments, d'un bandeau de nuages flottants, ainsi que d inquiètes vigies, pour sonder à l'horizon de plus lointaines profondeurs. Les flancs de ces belles montagnes ont des tons bleuâtres, qui accusent une abondante et riche végétation. Elle se déploie en une magnifique ceinture de forêts vierges, dont les somptueux replis ondoient sur les pentes. Là où celles-ci sont plus abruptes, le sol appauvri ne se recouvre plus que d'un tissu de maigres tiges et d'herbes courtes, qui prennent au soleil une couleur terne et indécise. Ailleurs, la roche vive a été mise à nu par des éboulements. Plus loin, des rubans argentés se déroulent entre les rochers gris, marquant ici un trait vif et brillant, ailleurs serpentant avec moins de reflets, pour disparaître bientôt derrière des encadrements de verdure. Ce sont des lits de torrents jamais taris, qui bondissent en cascades, et dont les eaux cristallines, frappées des feux du jour, jettent des rayons. Toutes les sinuosités des crêtes s'unissent en une courbe gracieuse qui profile, sur le ciel, leurs formes capricieuses, élégantes et bizarres.

Vers le sud-ouest, le regard se repose avec complaisance sur l'imposante pyramide du *Kombako*. A l'œil nu, ses versants paraissent unis; mais à la jumelle, on reconnaît des abîmes coupés à pic, dont les ouvertures béantes envoient à travers l'espace un saisissement d'effroi. Son faîte se dénude en certains endroits; ailleurs, une maigre végétation y lutte contre le rocher. C'est le sommet le plus majestueux de tout ce puissant massif. En l'admirant, je ne pus m'empêcher de penser au superbe Pic-du-Midi de nos grandes et belles Pyrénées.

Vers le sud-est, naît brusquement la plaine, profonde, immense, lassant presque le regard par ses aspects fuyants, ses vagues perspectives, ses lointains déroulements jusqu'aux rivages cachés de l'Océan Indien. Tous, nous disions dans nos cœurs : Que ce domaine est beau ! et nous bénissions Dieu, qui daignait nous le choisir et nous le donner.

Sur l'étroit plateau de la colline, nous fîmes une assez longue halte. Le R. P. Baur en profita pour tirer une photographie du groupe. Les chefs sont mêlés à leurs hommes, selon les hasards d'un placement que nulle étiquette n'avait réglé et que nous n'avions garde de modifier. Il fallut même faire fonctionner l'appareil, en leur recommandant seulement de ne pas bouger, et leur laissant croire qu'il s'agissait simplement de déterminer un alignement. Les Noirs, si superstitieux à l'endroit du *mauvais œil*, n'auraient jamais consenti à rester immobiles, s'ils avaient pu supposer que le R. P. Baur braquait sur eux le verre de son objectif *(Voir la gravure page 522)*.

Nous redescendîmes la colline, après nous être bien fait déterminer les bornes d'une riche et spacieuse concession. *Mwényé-mkou* reçut de nous quelques nouveaux présents, et tous prirent congé, nous laissant maîtres chez nous.

(A suivre)

LE PREMIER MISSIONNAIRE DU JAPON AU XIXme SIÈCLE

Par Mgr FORCADE, archevêque d'Aix

X

SUR LA COTE DE CORÉE. — L'ILE WAI-IAN-DO. — LETTRE DE L'AMIRAL AU GOUVERNEMENT CORÉEN.

(Suite 1)

Une chose aussi qui m'a beaucoup frappé, c'est que ces gens-là, au rebours de tous leurs voisins, n'avaient pas à notre bord le plus petit air de défiance.

Pendant que les principaux étaient chez l'amiral, les gens de leur suite circulaient sans rien craindre par toute la frégate. Les matelots qui dînaient alors, leur donnaient à boire et à manger, et ils prenaient tout de grand cœur, sans la moindre façon. Le biscuit le plus dur ne leur cassait pas les dents; ils vous mordaient dans un gros morceau de lard comme dans une pomme reinette, et n'étaient pas longs à en trouver la fin.

La conférence finie chez l'amiral, j'invitai celui que, le matin, on m'avait présenté comme le chef, à venir avec moi visiter la frégate. Il ne se fit pas prier, et me suivit tout seul à mon grand étonnement. Je le menai partout, dans la batterie, dans l'hôpital, dans le faux-pont, jusque dans les ténèbres du magasin général; nulle part il ne parut se troubler. En passant par le carré des officiers, je lui fis donner un petit verre d'eau-de-vie, il l'avala sans sourciller et sans en laisser goutte.

On lui offrit à manger; il se mit à table. Je le laissai seul avec les officiers; tout cela ne l'inquiéta pas le moins du monde. Enfin, on virait au cabestan, et on larguait les voiles, et les braves gens s'amusaient à admirer la manœuvre, sans craindre, comme je ne sais combien d'autres l'auraient fait à leur place, qu'on voulût les emmener. Nous ne pouvions venir à bout de les faire embarquer. D'où venait cette confiance incroyable pour ces pays-ci? Il serait assez difficile de l'expliquer, à moins qu'on ne l'attribue à l'isolement et à l'ignorance de ces pauvres gens.

Y avait-il des chrétiens parmi eux? Je n'en serais pas étonné, quoique je n'en aie pas eu de preuve positive. Le matin, en descendant à terre et dans la journée quand on vint à bord, j'étais en habits laïques; mais je m'étais mis à dessein mon chapelet au cou. A terre, il attirait tous les regards; et il y avait surtout quelques yeux toujours fixés sur moi, tandis qu'ils paraissaient ne prêter que fort peu d'attention à mon ami Pampelonne, qui, avec ses épaulettes d'or, son grand sabre et son brillant uniforme, sans parler de son air martial, était pourtant bien autrement beau.

A bord je remarquai un homme très pauvrement vêtu, qui, tandis que tous les autres s'embarquaient, semblait

1) Voir les *Missions catholiques* des 24 avril, 1er, 8, 22, 29 mai, 5, 12, 26 juin, 3, 10, 17, 24, 31 juillet, 7, 14, 21, 28 août, 18, 25 septembre, 9 et 16 octobre.

chercher à demeurer le dernier. Au moment de descendre, il avança sa tête comme s'il avait envie de me parler et porta sa main tout près de ma croix; malheureusement un des chefs était encore derrière lui, il s'en aperçut sans doute et en demeura là. De plus, pendant que nous étions à terre, un des principaux ayant touché, je ne sais comment, à la poche d'Augustin, ne vit point, mais y sentit son chapelet. Il lui demanda ce qu'il avait là ; Augustin le lui sortit : « *Nieu-tchou* » dit-il aussitôt en ayant l'air d'être parfaitement au fait; et c'est là précisément le terme adopté au *Su-tchuen* pour signifier chapelet, terme que Mgr Imbert aura sans doute introduit en Corée. Je ne crois pas que cet homme fût chrétien; mais cela prouverait au moins qu'il connaissait des néophytes et que, par conséquent, il y en aurait sur l'île ou bien près de là. Sans doute notre sainte Religion n'aura jamais été prêchée sur cette petite île, mais peut-être de pauvres chrétiens, fuyant les persécuteurs, s'y seront-ils réfugiés. Si cette hypothèse est fondée, qu'ils auront dû être heureux en nous voyant avec nos chapelets, en voyant flotter radieuse sur notre belle frégate cette divine croix que les impies qui les gouvernent veulent les contraindre de fouler aux pieds! Et puissent-ils, ces bien-aimés frères, avoir deviné l'unique motif qui nous amenait chez eux!

XI

Départ de Corée et retour en Chine. — Chu-san. — Ning-po. — Bon accueil des mandarins chinois. — M. Danicourt. — Le premier vicaire apostolique du Japon.

Lundi 10. — Nous faisons route au sud-ouest avec bonne et fraîche brise. Nous avions monté au nord, vent arrière ou grand largue; à très peu de jours de distance, nous redescendons au sud avec même voilure : c'est un rare bonheur en navigation, dans ces mers-ci surtout, où règnent les moussons.

Mardi 11. — L'amiral a renoncé à son voyage au *Leao-tong*; nous faisons voile pour *Chu-san*. Nous avons toujours bon vent; malheureusement la *Sabine* qui est mauvaise marcheuse et est obligée, pour nous suivre, d'exagérer sa voilure, casse son mât de misaine, vers dix heures du matin, et par suite nous fait perdre un peu de temps.

Vers huit heures du soir, on estime que nous sommes près des îles *Pa-tcha-chau* et *Te-Chong*, au nord de l'archipel de *Chu-san*, dont je crois qu'elles dépendent. La crainte d'aller donner contre quelque roche est ce qui détermine, je pense, à mettre au plus-près et à prendre ainsi la bordée du large. Ceci nous occasionne du retard.

Dans la journée, je donne à l'amiral le second exemplaire chinois de la lettre au ministre de Corée. On ne le remettra pas, comme d'abord on en avait eu le projet : il est toujours dangereux d'aller se frotter avec une frégate à ces petites îles inconnues, et la manière dont les choses se sont passées dimanche avec les habitants de *Wai-ian-do* paraît une garantie suffisante que le premier exemplaire parviendra.

Mercredi 12. — La brise a molli ce matin, et tout ce que nous pouvons faire dans la journée est d'arriver jusqu'à ces îles, dont hier à huit heures du soir on s'estimait près. — A la nuit, nous sommes pris par le calme plat.

Jeudi 13 et vendredi 14. — Calme plat.

On appareille et on mouille par deux fois pour profiter de la marée à des heures où elle nous est favorable ; mais tout cela n'aboutit qu'à nous rapprocher un peu plus de l'entrée de la passe.

Vers midi plusieurs bateaux chinois arrivent autour de la frégate; ils n'apportent aucune provision, mais partout des hommes de mauvaise mine et d'allures suspectes. Un individu se hissant je ne sais comment, paraît bientôt par la coupée. On lui demande ce qu'il veut. Il répond que la sécheresse a mis la famine dans ces quartiers-là, et qu'il demande à manger parce qu'il meurt de faim. « As-tu du poisson à vendre. — Non! — Va-t-en donc à la pêche, apporte-nous du poisson, et on te donnera à manger. »

Cet expédient ne paraît pas convenir à l'honorable fils du Ciel; il répond qu'il n'a pas de quoi pêcher, et il insiste beaucoup pour que, sans tant d'histoires, on lui donne à manger. Comme il n'obtenait rien : « Quel commerce faites-vous ? » s'informa-t-il. Augustin lui montra les nombreux boulets de canon rangés entre les pièces, et lui dit : « *Voilà notre commerce.* »

Sur ce, l'industriel parut suffisamment éclairé; il rallia les siens, et tous les bateaux déjà nombreux autour de nous, s'en allèrent au plus vite, comme ils étaient venus. Nous n'en avons pas revu depuis. Il y a beaucoup d'apparence que, si un malheureux navire de commerce avec une quinzaine d'hommes d'équipage, se fût trouvé là en notre lieu et place, ces honnêtes affamés vous l'eussent très joliment rançonné.

Samedi 15. — La journée est moins mauvaise que celle d'hier; les courants et un peu de brise nous promettent de faire quelque chemin. Nous sommes à la nuit à dix lieues environ de la ville de *Chu-San*.

Dimanche 16. — Dans la matinée, brise très légère et contraire. On appareille, mais on remouille vers dix heures, parce qu'on perd plutôt qu'on ne gagne. Dans l'après-midi, on se remet sous voiles, pour profiter de la marée alors favorable. Sur les cinq heures s'élève une assez bonne brise qui nous fait faire un bon bout de chemin, et nous aurait sans doute conduits d'un trait jusqu'au port, si la nuit ne nous eût bientôt obligés de jeter l'ancre. Il faut y voir clair pour se tirer d'affaire dans les passes étroites et peu profondes de l'archipel *Chu-San*.

Lundi 17. — La jolie brise d'hier soir a duré toute la nuit, mais elle s'en est allée avec le lever du soleil. Entre dix et onze heures se lève une nouvelle brise, mais elle nous est absolument contraire. On appareille cependant, pour profiter au moins du courant qui est alors favorable, et après avoir couru maintes bordées, qui nous avancent toujours un peu, nous jetons l'ancre vers trois heures assez près de l'étroite entrée de la dernière passe qui reste à franchir.

De notre mouillage, nous voyons trois navires anglais ; ils sont à l'ancre près de la côte, dans une espèce de petit port.

Entre trois et quatre heures nous arrive un bateau chinois; il vend des poires et des noix. Les hommes qui le mon-

tent nous apprennent ce que l'amiral soupçonnait et sans doute espérait, que les Anglais ont enfin évacué *Chu-San*, et qu'il n'en reste plus un seul à terre. Le bourg devant lequel sont mouillés les trois navires anglais, s'appelle *Li-Kang;* il paraît que c'est un entrepôt pour l'abominable contrebande de l'opium. On nous dit, du moins, que c'est là ce que débitent actuellement les bateaux *Poils-rouges* que nous avons en vue.

Mardi 18. — Calme plat presque toute la journée. Vers quatre heures un peu de brise se lève ; on appareille, mais on a contre soi le vent et le courant, l'on ne peut parvenir à enfiler la passe, et l'on remouille bientôt après. A la nuit nous sommes retombés en calme. Quel métier de patience que la navigation !

Les Chinois viennent, comme hier, nous vendre à bord des provisions fraîches. C'est du moins, dans les ennuis présents, une distraction autant qu'un soulagement.

Mercredi 19. — Nous parvenons enfin, quoique non sans peine, à notre mouillage définitif et nous y laissons tomber l'ancre à cinq heures et quart.

Deux chrétiens arrivent bientôt à bord ; ils s'adressent à moi et me prient de les recommander à l'amiral. Ils sont marchands et désireraient obtenir la pratique des bâtiments.

Je leur demande si M. Danicourt, missionnaire lazariste, est encore à *Chu-San*.

— « Non, il est à *Ning-Po* depuis une vingtaine de jours.

— « Y a-t-il là quelque Père chinois?

— « Oui, le Père *Tcheou*.

— « Allez annoncer au Père notre arrivée et priez-le de « notre part de venir nous trouver ; l'amiral et moi nous « voudrions le voir. Si le Père rend bon témoignage de « vous, on aura égard à votre demande. »

Jeudi 20. — Dès le matin, l'amiral envoie à terre M. de Candé, son capitaine de pavillon, pour saluer de sa part les mandarins de *Ting-Hai*. Augustin et moi nous l'accompagnons.

Nous venions de débarquer, et nous avions à peine fait quelques pas sur un petit chemin qui conduit à la ville, quand un Chinois, s'arrêtant devant moi, me dit : *Pater*. C'était le P. *Tcheou*, qui, averti hier soir par les deux chrétiens dont j'ai parlé ci-dessus, se rendait en toute hâte à bord de la *Cléopâtre*. Notre présence le fait rétrograder ; il nous donne un chrétien pour nous conduire chez les mandarins.

Un malentendu nous empêche d'entrer chez le mandarin lettré, gouverneur de la ville ; nous nous rendons chez le mandarin militaire. Son Excellence n'était pas chez elle ; elle faisait faire l'exercice à ses troupes. Il paraît même, aux coups de fusils que nous entendons, que c'est l'exercice à feu. Les petits mandarins de service nous prient avec instance d'attendre leur général ; on l'envoie chercher immédiatement. Une explosion de trois ou quatre pétards nous annonce bientôt son approche.

Précédé de son parasol, l'éventail à la main, il arrive dans sa chaise. Quoi qu'il soit tout au plus huit heures du matin, il a déjà revêtu la longue robe de grande tenue ; sur sa tête est un chapeau éteignoir orné d'une plume de paon et d'un bouton rouge mat, insigne de son haut grade. Il a autour de son cou un collier de grains de verre jaune, comme on en met parfois en France aux petits enfants, ce qui lui donne naturellement un air très martial.

Après un salut très gracieux, notre grand mandarin fait asseoir M. de Candé et moi au fond de la salle de réception sur son tribunal ; il prend place au-dessous avec Augustin. Nous l'avons ouï dire depuis, le bruit s'était répandu que l'escadre française venait s'emparer de *Chu-San* à peine évacuée par les Anglais ; et nous sommes même assez portés à croire que c'était ce bruit terrifiant qui avait déterminé Son Excellence à faire si matin un branle-bas de combat. Ce brave des braves s'attendait donc à entendre de notre part d'étranges propositions, et je laisse à juger de sa satisfaction, quand on lui assura que nos bâtiments ne venaient ici que pour faire de l'eau et des vivres, quand il put se convaincre que notre présente visite était purement et simplement une visite de politesse.

Il nous fit toutes les offres de service qu'il put imaginer, nous permit d'acheter en ville dans les boutiques, d'acheter à bord dans les petits bateaux, de faire tout ce que nous voudrions ; il s'entretint gaiement avec nous avec ce bien-aise et ce laisser-aller naturels à un homme qui se sent échappé à un grand péril ; et, lorsqu'enfin nous voulûmes prendre congé de lui, il nous reconduisit bon gré mal gré jusqu'à la porte de la rue.

Nous devions, en sortant de là, aller faire visite au Père chinois ; mais Augustin et le chrétien de *Chu-san* ne se comprenaient, je crois, qu'à moitié, et un nouveau malentendu nous ramena à notre canot. On nous dit alors que le Père *Tcheou* nous avait fait préparer à déjeuner ; mais nous l'apprenions trop tard, et nous nous vîmes forcés, en laisant parvenir nos excuses au bon Père, de rallier immédiatement notre frégate.

L'amiral nous renvoya dans l'après-midi chez le mandarin civil, qui nous fit également une excellente réception. Je laissai M. de Candé retourner seul à son bord, et je m'en allai chez le Père chinois avec l'intention d'y coucher.

Ce Père, âgé de vingt-huit ans, n'est prêtre que depuis le mois de septembre dernier ; il a été élevé à Macao, et croit se rappeler m'avoir vu chez les Lazaristes pendant mon séjour dans cette ville. Je n'ai pas besoin de dire qu'il m'a bien reçu. C'est un excellent homme ; il a très bonne tenue ; il paraît capable et instruit. Voilà l'effet qu'il a produit non seulement sur moi, mais sur l'amiral, les commandants et les officiers qui l'ont vu. Je crois qu'il n'est là que provisoirement et en passant ; on attend prochainement un autre prêtre chinois qui doit garder définitivement le poste de *Chu-san* qu'il a déjà occupé.

La chapelle des chrétiens est dans la maison du Père ; elle est petite, mais bien ornée et vraiment jolie. Toute la chrétienté se réduit à vingt et quelques personnes ; il n'y avait pas un chrétien au moment de l'occupation anglaise, et il a fallu quatre ans pour former ce petit noyau. Les commencements sont partout difficiles, et le fait de l'invasion britannique favorisait peu la propagande.

Parmi ces chrétiens, j'en ai vu un récemment converti, qui n'a conquis qu'au prix des plus grands sacrifices le royaume de Dieu. Il a été chassé de sa maison par son père et par sa mère, abandonné par sa femme, rejeté par tous

les siens. Sculpteur de son état, il gagnait sa vie à faire des idoles, et obligé de renoncer à cette industrie, il s'est trouvé absolument sans ressources. Le Père l'a recueilli et en a fait son domestique. C'est là, après avoir joui d'une honnête aisance, le seul moyen d'existence qui lui reste ; il en paraît d'ailleurs parfaitement content. Des faits de ce genre ne sont pas rares en Chine. On n'attribuera pas à quelque intérêt humain de telles conversions ; le doigt de Dieu est là, et il faudrait être bien aveugle pour le méconnaître.

(A suivre.)

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(Édition française)

Anonyme du diocèse d'Angoulême, avec demande de prières particulières, don transmis par notre correspondant de Paris....... 100
Anonyme de la paroisse de St-François à Lyon....... 200

Pour les missions les plus éprouvées par la persécution (Mgr Van Camelbeke).

Anonyme du diocèse d'Aix, avec demande de prières....... 10
Mlle Marie Plagnat à Annecy....... 7 50
R. N. de V., diocèse de Grenoble....... 15

Pour les Sœurs du Rosaire à Jérusalem.

Anonyme du diocèse d'Aix, avec demande de prières....... 5

Pour les Pères Dominicains au couvent de Saint-Étienne à Jérusalem.

Anonyme du diocèse d'Aix, avec demande de prières....... 5

Pour le baptême de deux enfants sous les noms de Marguerite et Georges. (Mgr Van Camelbeke.)

Anonyme du diocèse de Verdun....... 10

Pour le rachat d'une petite Chinoise à baptiser sous les noms de Marie-Marguerite-Henriette. (Mongolie.)

Mlle Poupeler à Louvain (Belgique)....... 8

A Mgr Van Camelbeke pour les victimes de la persécution en Cochinchine orientale.

M. l'abbé Bouthors à Amiens....... 10
Une paroissienne de Cessenon, diocèse de Montpellier, avec demande de prières....... 30
M. l'abbé A.-J. Benoît à Lyon....... 20
Mlle Marie Benoît à Lyon....... 10
M. l'abbé Yvelande, curé du Vicel, diocèse de Coutances....... 20
Un anonyme de St-Maurice-lez-Lille, diocèse de Cambrai....... 10
Un cultivateur de Foncine-le-Haut, diocèse de St-Claude....... 50
Mme de Loche, diocèse d'Annecy....... 10
Mme Estève de Bosch à Perpignan, avec demande de prières....... 10
Anonyme du diocèse d'Angoulême, don recueilli par notre correspondant de Paris....... 100
M. Lhuissier, curé de Champvert, diocèse de Nevers....... 10
M. Aubineau, du diocèse d'Angers....... 2 50
Anonyme de Paris-Vaugirard....... 10
Un aumônier de Tunisie....... 12 50
M. l'abbé Kervella, à Plougar, diocèse de Quimper....... 10
Anonyme du diocèse de Dijon....... 500
M. Lefebvre, diocèse d'Evreux....... 2 50
Offrandes recueillies par la *Semaine religieuse* du diocèse de Tournay (Belgique)....... 594 75
J. J. du diocèse de St-Claude....... 5
Anonyme de Régnié, diocèse de Lyon....... 5
M. l'abbé Lazare Arnaud à Marseille....... 10
Un aumônier de La Rochelle....... 50
Mlle de Missoly, à Roiffieux, diocèse de Viviers....... 20
M. le curé de Roiffieux....... 10
M. le vicaire de Roiffieux....... 10
Une abonnée du diocese de Lyon, avec demande de prières....... 6
Mme Vve C. Berthenod, diocèse de Lyon....... 15
A. F. de Lyon....... 50

Quatre anonymes, dons recueillis par l'*Écho de Fourvière*....... 351
Une enfant de Marie id. id. 10
S. J. id. id. 4000
Mlle Perroncel id. id. 5
Les Religieuses de Claveisolles id. id. 10
P. M. B. id. id. 10
Un aumônier id. id. 5
Anonymes d'Angers....... 25
Anonyme du diocèse de Rennes....... 40
Une abonnée du diocèse de Séez....... 5
M. Desbenoit à Saint-André d'Apchon, diocèse de Lyon....... 8
Anonyme de Belgique, diocèse de Tournay....... 10
N. M. à Paris....... 10
Anonymes du diocèse de Besançon....... 4
Anonymes du diocèse de Saint-Flour, avec demande de prières pour sa famille défunte et lui-même....... 20
Mme de la Villardière, diocèse de Lyon....... 500
Les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame à Gray, diocèse de Besançon, avec demande de prières....... 25
Les religieuses du Carmel de Blois....... 40
M. Rowicki à la Peyrade, diocèse de Montpellier....... 5
M. le chanoine Tandeau de Marsac, à Limoges....... 50
M. Ardant, chanoine honoraire, secrétaire général de l'évêché de Limoges....... 10
Mlle Noëmi Benoit du Buis, diocèse de Limoges....... 10
Un anonyme de Limoges....... 20
Mlle Ramade, de Mérinchal, diocèse de Limoges....... 40
Mme Olphe-Galliard et sa famille à Lourdes, diocèse de Tarbes... 20
M. Estève à Toulouse....... 10
M A. J. Id. 150
M. le curé de Flumet et sa sœur, diocèse de Chambéry....... 40
M. d'Hedouville à Beauvais....... 20
Un anonyme de Versailles....... 10
Une anonyme du diocèse d'Annecy....... 50
E. A. L. diocèse de Nevers, avec demande de prières....... 50
Un anonyme du diocèse de Moulins, qui se recommande aux prières des missionnaires....... 1000
M P., diocèse d'Angers, avec demande de prières....... 10

A Mgr Puginier, pour les victimes de la persécution au Tong-King occidental.

Un curé du diocèse de Gand (Belgique)....... 50
Au nom du comte Louis de Stainlein, en demandant des prières pour lui, diocèse de Liége....... 1000
L. D. diocèse de Lyon....... 100
J. C. diocèse de Lyon....... 10
L. C. D. diocèse de Lyon....... 5
Mme veuve Monceau à Fleury-la-Rivière, diocèse de Châlons-sur-Marne....... 10
Un anonyme du diocèse de Saint-Dié....... 100
Anonyme du diocèse de Dijon....... 500
Anonyme de Narbonne, diocèse de Carcassonne....... 10

A M. B. Chambost, missionnaire en Cochinchine.

La famille Noyel de Saint-Forgeux, don recueilli par l'*Echo de Fourvière*....... 20

A Mgr Puginier, pour le sanctuaire de N.-D. de Lourdes à Than-Hoa.

M. Deltil, curé de Saint-Martin de Lastours, diocèse de Montauban. 5

Au cardinal Lavigerie, pour ses œuvres.

Mlle Ramade, de Mérinchal, diocèse de Limoges....... 40

Au cardinal Lavigerie, pour le rachat d'enfants nègres.

Un curé du diocèse de Gand (Belgique)....... 50

Au cardinal Lavigerie pour le rachat et le baptême de deux enfants nègres, sous les noms d'Antoine et d'Antonine.

Mme Antoinette Piégay, femme Baujolin, à Sainte-Catherine, diocèse de Lyon....... 25
Mlle Antoinette Baujolin à Sainte-Catherine....... 20

Pour les missionnaires prisonniers au Soudan.

Un abonné du *Journal des villes et campagnes*, diocèse de Paris.. 10

(La suite des dons prochainement.)

Th. Morel, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



ZANGUEBAR.— Première installation du R. P. Daull, à Tounoungo ; d'après un dessin du R. P. Le Roy, missionnaire de la Congrégation du St-Esprit (V. p. 536).

UN ÉPISODE DE LA PERSÉCUTION

DANS LA

COCHINCHINE ORIENTALE

Les détails commencent à nous parvenir sur les événements de la Cochinchine orientale que le télégraphe seul nous avait fait connaître. Ce dramatique récit emprunté à une lettre de M. Guitton, missionnaire, contient un touchant épisode de cette persécution. Le missionnaire y raconte, au prix de quelles fatigues, il a pu échapper aux bourreaux qui le poursuivaient et sauver un certain nombre de chrétiens.

LETTRE DE M. GUITTON, MISSIONNAIRE, A M. PERNOT, DIRECTEUR AU SÉMINAIRE DES MISSIONS-ÉTRANGÈRES DE PARIS.

Saigon, le 6 septembre 1885.

Vous connaissez déjà les terribles événements dont notre pauvre Cochinchine orientale vient d'être le théâtre ; mais je suis sûr que vous seriez heureux d'avoir des détails sur ce qui concerne chaque district, aussi je vais vous raconter en quelques mots ce qui regarde ma station du *Thành-Hoà*.

Comprise entre le cap *Varéla* et le faux cap du même nom, la province du *Thành-Hoà* va se perdre dans les montagnes du Laos. C'est un pays situé dans un site magnifique, mais malheureusement plus beau que riche, car il a peine à nourrir une population de 60,000 hommes pauvres et paresseux. J'y arrivai le 15 mars et m'y livrai aussitôt à l'étude de la langue annamite. Vers la fin de juin, je commençais l'administration de mes chrétiens au nombre de 3,000, de concert avec le P. Auger, qui devait me céder le district au mois d'août. Tout alla bien jusqu'au mois de juillet. J'avais au moins vingt-cinq catéchumènes dont onze seulement furent baptisés, les autres ayant été dispersés par la persécution qui éclata au moment où j'allais les instruire. J'étais content de ce chiffre pour ma première année, mais le démon ne l'était pas.

Le 20 juillet, arrive la triste nouvelle que trois confrères ont été massacrés au *Tu-Ngia* avec 7,000 chrétiens ; à partir de ce jour les païens ne connaissent plus de

limites dans leurs exactions. Le grand mandarin de la province livre toutes les armes de la citadelle aux insurgés qui s'organisent pour ne laisser échapper personne. Cependant, l'heure du massacre général n'est pas encore venue.

Le 25, un prêtre annamite qui me servait de vicaire, arrive de *Qui-Nhon*, confirme ce que j'avais appris antérieurement, et de plus m'annonce que toutes les provinces du nord sont soulevées, que les lettrés ont commencé leur œuvre satanique. Dès lors, mes chrétiens affolés s'enfuient sur les montagnes pour échapper à une mort inévitable. Tous les sentiers des villages sont gardés avec soin ; toute communication, toute correspondance avec mes confrères devient impossible ; et défense est faite à tout païen de sauver les chrétiens et leurs biens.

Chaque nuit, les sous-préfets parcourent les villages chrétiens, et surtout ceux où se trouvent les Pères qu'ils gardent à vue. Les grands mandarins cependant, ne voulant pas paraître trop ouvertement contre nous, sont d'une hypocrisie sans pareille : l'un deux même, allait jusqu'à nous dire :

« S'il y a un seul chrétien de tué, je consens à mourir moi même. »

Ne nous laissant pas tromper par cette phraséologie annamite, nous convinmes, le Père Auger et moi, de nous réunir dans une paroisse du centre pour organiser la défense. Jusqu'au 6 août, nous n'eûmes à déplorer que quelques vols et incendies de maisons. Ce jour-là, un lettré nous apprit que le *Binh-Dinh* même, qui est sous la protection de la concession française et des soldats français à *Qui-Nhon*, avait été mis à feu et à sang ; que les lettrés descendaient au *Phu-Yèn*, où se trouvaient les Pères Chatelet et Iribarne, dernière province qui me séparait de ces vampires. L'heure approchait donc. Je pus toutefois circuler jusqu'au 10 août pour administrer les vieillards malades qui n'avaient pu fuir : on me montrait, il est vrai, des lances qui toutes devaient avoir l'honneur de me tuer, mais cela n'était pas encore de nature à m'effrayer.

Le 7 août, des chrétiens du P. Guégan, qui s'étaient réfugiés sur les montagnes, descendent chez moi, sans savoir où ils se trouvaient, mais trop fatigués pour aller plus loin.

Le soir du même jour, on vint me dire que mon prêtre annamite avait fui, qu'on avait pillé ses églises et sa maison et tué plusieurs de ses chrétiens. On avait fixé le 11 août pour nous mettre à mort, ce qui n'empêcha pas mon confrère de monter à la citadelle le 11 au matin pour reprocher aux grands mandarins toutes leurs menées et leur connivence avec les lettrés. Étonnés de son audace et de ses menaces, ils remirent la partie à la nuit du 15 au 16. Nous ne vîmes que le premier maître des lettrés et le maire du canton, qui arrivèrent à notre maison vers onze heures de la nuit pour voir si vraiment nous étions sur la défensive. Ils passèrent au milieu de mes chrétiens que je commandais le fusil sur l'épaule.

Le 15, les lettrés tuèrent un bœuf et un porc dont ils burent le sang, jurant d'être unanimes pour le massacre, et le soir eut lieu un banquet solennel auquel furent invités les chefs. Le deuxième chef, honnête homme, se trouvant avoir la présidence, s'empara de tous leurs diplômes, et partit après leur avoir notifié que jamais il ne participerait à un acte aussi monstrueux. C'est ce brave homme qui nous mit au courant de tous les événements, et qui plus tard nous avertit de fuir. Les lettrés, furieux contre lui, se décidèrent alors à attendre le signal donné par leurs collègues des provinces supérieures qui ravageaient alors le *Phu-Yèn.*

Le 15 août au soir, nous nous séparions, mon confrère et moi, pour aller attendre la mort sur les montagnes au milieu de nos chrétiens; mais voici que le 22, le lettré dont j'ai déjà parlé, quitte la citadelle à l'ouverture des portes, jette dans les fossés ses beaux habits bleus, et vient en mendiant, avertir mon confrère qu'on en voulait surtout aux deux Pères, et que, si nous fuyions, on ne massacrerait peut-être pas nos chrétiens. Il nous fallait une raison semblable pour nous determiner à abandonner nos chères ouailles.

A la nuit mon confrère arrivait dans ma maison, et à minuit, nous traversions le fleuve au moment où cent vingt lettrés descendaient chez moi. Pour ne pas être aperçus dans notre fuite, nous dûmes contourner une montagne afin de prendre sur une plage déserte une barque de chrétiens, qui était sortie sous prétexte d'aller pêcher. Nous voulions d'abord gagner *Qui-Nhon*, mais notre barque étant trop petite pour tenir la mer, nous dûmes nous contenter de fuir dans les îles. Et encore avons-nous eu bien de la peine à en atteindre une. Nous faillîmes sombrer à deux ou trois reprises, et nous restâmes jusqu'au lendemain trempés jusqu'aux os.

Le dimanche matin, nos catéchistes dûrent pêcher des huitres pour leur déjeuner. L'un d'eux prit même un gros poisson que mangea le Père Auger ; pour moi, je dus m'abstenir de toute nourriture et cela deux jours et deux nuits. Bientôt nous nous aperçûmes que nous étions poursuivis; furieux de ne nous avoir pas trouvés, les bandits pillèrent et brûlèrent ma maison, mais comme c'était surtout à nous-mêmes qu'on en voulait, ordre fut donné de nous traquer sur les montagnes; toutes les barques du port furent réquisitionnées et lancées à notre recherche avec promesse de récompense pour ceux qui nous amèneraient morts ou vifs.

Le dimanche soir même, nous fûmes atteints par deux barques annamites, mais intimidés par nos fusils, et ne se croyant pas en force pour nous faire prisonniers ou pour nous tuer, les brigands se contentèrent de dix-huit ligatures. Cependant il fallait dépister les autres bandits; nous nous décidâmes donc à chercher une plus grande barque

et à gagner *Qui-Nhon*. Nous voyageâmes toute la journée et toute la nuit, et ce ne fut que le lundi vers dix heures que nous en trouvâmes une, mais le pilote refusa de nous prendre. Cet homme après d'assez longs pourparlers, nous dit, comme pour se moquer de nous :

« Mais vous n'avez pas besoin de monter dans ma barque pour vous sauver; il y a là dans le port un navire européen qui vous protégera. »

Personne ne crut à sa parole, et cependant, en regagnant les montagnes où nous devions passer la nuit, nous regardons entre les îles pour voir si, contre tout espoir, il n'aurait pas dit vrai. A deux heures, nous perdions courage, et, depuis quelque temps déjà, nous nous étions couchés au fond de notre barque, lorsqu'un catéchiste s'écria :

« Pères, je crois voir un navire noir à peu près à l'endroit où nous avons pris la mer l'autre jour. »

Une seconde après, nous l'avions aperçu de nos propres yeux, et nous nous dirigions sur lui, sans connaître sa nationalité, car il ne portait pas de drapeau. Quelle ne furent pas notre surprise et notre joie, lorsqu'à deux cents pas de son bord, un chapeau s'agite, et nous entendons crier en bon français :

« Eh ! dépêchez-vous donc. »

Le Père Auger reconnait aussitôt le Père Geffroy qui avait occupé ce district il y a huit ans. Arrivés à bord, contents d'être sauvés, nous nous informâmes des autres confrères et de leurs districts. Quelles nouvelles ! ! Les Pères Poirier, Garin, Guégan, Martin, Macé, Barrat, Chatelet, Dupont, ainsi que beaucoup de prêtres annamites étaient tués avec 30.000 chrétiens. Nous-mêmes étions regardés comme morts, lorsque le 20, Monseigneur reçut une lettre que j'avais remise le 18 à un barquier païen. Le prélat frêta aussitôt un navire allemand en rade à *Qui-Nhon* pour nous sauver, si la chose était encore possible..

Toute la nuit, nous embarquâmes des chrétiens réfugiés sur les montagnes qui bordent la mer. Pour cette besogne, nous avions réquisitionné des barques païennes; pour moi j'en commandais une, montée par six païens que je faisais travailler en leur montrant mon revolver. Nous ne pûmes sauver que 700 chrétiens, 2.300 restaient encore sur les montagnes, destinés, hélas ! à être massacrés par les païens ou à mourir de faim ou sous la dent des bêtes sauvages !

Vous le voyez. Ce sont des allemands, ce sont des protestants qui sont venus nous sauver, nous français, nous missionnaires catholiques !...

Je conduisis mes chrétiens à *Saïgon*, où Français et Annamites furent émus de pitié, et donnèrent d'assez abondantes aumônes.

Ce même jour 27 août, je repartais pour sauver le Père Villaume au *Binh-Thuân*. Je dus descendre à terre à minuit, avec deux annamites seulement, et voyager pendant deux heures et demie pour arriver à la maison du Père : je la trouvai gardée par des païens. Le Père avait fui le 24 avec ses chrétiens. Je ne rencontrai qu'un catéchiste et six néophytes, ainsi que les religieuses ; je ne pus les délivrer, les païens étaient trop nombreux !

A mon arrivée, on commença à tout brûler, et quand je voulus partir, j'étais cerné. Je forçai une patrouille composée seulement de quatre hommes, mais je fus poursuivi pendant plus de deux heures jusqu'à la mer. De temps en temps, je faisais arrêter les bandits en les mettant en joue. Traversant les rizières et les salines, j'arrivai à cinq heures sur le rivage, mais nous étions cernés de tous côtés, et nous étions à 3 kilomètres du lieu de débarquement. Je fis alors monter mes gens dans une petite barque que je trainai moi-même, ayant de l'eau jusqu'à la poitrine : une fois dans la barque, je quittais de temps en temps la rame pour prendre le fusil, et repousser les agresseurs qui eux aussi accouraient en barque, puis je déposais le fusil pour reprendre la rame, et cela pendant une heure. Peu à peu le nombre des barques diminua; bientôt il n'y en eut plus que trois dont l'une venait perpendiculairement sur la mienne ; mais je voyais le bateau français. Je tirai trois coups pour me faire reconnaître, aussitôt deux des barques lancées à ma poursuite s'arrêtèrent. La troisième était trop avancée pour reculer, je fis mettre en joue par mes deux Annamites ceux qui la montaient et leur commandai de carguer les voiles. A leur grand étonnement, je sautai à son bord, y fis passer mes gens ; j'abandonnai ma première barque, et me fis conduire sur le bateau français.

J'arrivai brisé de fatigue, et les jambes crispées par le froid.

Voici mon histoire et les péripéties de ma fuite ; j'aurais dû périr bien des fois, si j'en avais été digne.

Et maintenant, je suis à *Saïgon* avec le Père Vivier et 2.700 chrétiens (5.000 environ sont encore à la Concession de *Qui-Nhon*). Nous avons déjà acheté pour 6.000 piastres de riz; et vous savez que pour une mission qui a tout perdu, même ses missionnaires, ce n'est pas chose facile que de payer cette somme. Mais je connais votre cœur et je sais d'avance que vous ne négligerez rien pour nous venir en aide.

D'après une lettre particulière qui nous arrive au dernier moment, les massacres continueraient toujours au-delà d'un certain rayon protégé par la citadelle de Binh-Dinh ; un missionnaire aurait été tué avec une cruauté inouïe. Sa tête aurait été plantée et exposée sur un arbre et son corps aurait été écorché, coupé en morceaux et brûlé sur la route. Nous attendons la confirmation de ces nouvelles horreurs et nous adressons une prière à nos lecteurs en faveur des pauvres survivants de tant de massacres.

SIERRA-LEONE (Afrique occidentale).

Rapport sur Krootown.

Les désastres de l'extrême Orient ne nous font pas oublier nos missions plus heureuses, aussi nous publions avec empressement cet intéressant rapport sur Krootown, sur les mœurs de ses habitants et sur les espérances que donne cette mission. Une carte, page 531, permettra à nos lecteurs de suivre ce récit.

LETTRE DU R. P. BOURZEIN, MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT CŒUR DE MARIE, AU R. P. BARILLEC, ASSISTANT ET SECRÉTAIRE GÉNÉRAL.

Monrovia, 22 juin 1885.

KROOTOWN ET SES HABITANTS.

Quand un navire aborde à la baie de Mésirado, qui sert de port à la ville de Monrovia située sur le cap Montserrado, on voit à l'instant d'innombrables pirogues se détacher d'un petit village à l'entrée de la capitale de Libéria, et se diriger à la rencontre du navire. Ce sont les *Kroumen* qui viennent offrir leurs services soit au capitaine pour compléter son équipage, soit aux passagers qui désirent descendre à terre.

« Les indigènes, dit M. Wauwermans (1), sont honnêtes, assez intelligents, bons marins et très hostiles à la traite. » Leur haine de l'esclavage est, en effet, si grande qu'ils ont fait entre eux une espèce de pacte, par lequel ils s'engagent à ne jamais se livrer volontairement comme esclaves et à se prêter un mutuel secours pour délivrer celui de leurs tribus qui aurait été enlevé de force.

Je dis leurs tribus, parce que, de fait Krootown en comprend sept. En voici les noms : 1° Néphou ; 2° Lastown ; 3° Boutou ; 4° Canwapi ; 5° Ceti-Kroo ; 6° Raxèce ; 7° Sangwin. Toutes ces différentes populations viennent du comté de Sinou — le troisième comté de la République noire — lequel est formé, en grande partie, du pays de *Krou*.

Afin de donner plus de force à leur pacte et d'en faciliter l'exécution, chaque Krou, homme, femme, enfant, porte au milieu du front une marque distinctive, la même pour tous. Voici comment elle est formée. Dès qu'un enfant, garçon ou fille, a atteint l'âge de six ans ou à peu près, au moyen d'un canif ou d'un morceau de verre, on lui fait deux incisions au milieu du front dans le sens vertical. Lorsque le sang coule, on donne à l'enfant une pipe qu'il doit fumer. Elle contient une certaine plante du pays, appelée kône. L'enfant, pendant qu'il fume cette herbe, met une de ses petites mains au-dessus de la pipe. A l'instant il s'y forme, par les vapeurs de la fumée, un certain jus de couleur verdâtre. Le père prend alors de ce jus au bout du doigt, et l'applique sur les plaies saignantes que l'on vient de pratiquer sur le front de l'enfant. Il en résulte une marque verdâtre ineffaçable. Désormais il est reconnu par tous comme Krou ; il ne doit jamais vendre sa liberté, et, grâce au concours des gens de sa tribu, il ne peut jamais devenir esclave. Malheureusement, cet esprit d'indépendance est un obstacle à la conversion des Krous, qui ignorent la suavité du joug de N. S. Jésus-Christ.

Les Kroumen croient à l'existence d'un Être suprême. Ce Dieu, ils l'appellent Niou-Souâ, juste et bon. Ils croient aussi à une vie future mais un peu à la façon mahométane. Ils semblent faire consister le bonheur du ciel, nommé par eux Nanadie, dans les jouissances des sens. Voilà pourquoi, quand un des leurs vient à mourir, on a bien soin d'enterrer avec le cadavre toute espèce de provisions : riz, manioc, tabac, etc., etc. Ils rejettent en général l'existence de l'enfer ; ils admettent cependant les mauvais esprits.

Avec de telles croyances, on peut aisément se faire une idée de leur moralité. Aussi sont-ils tous grands partisans de *la polygamie*. Il n'y a pas un Kroumen à Monrovia qui n'ait au moins deux femmes avec lui, au village de Krootown, et autant dans chaque case qu'il peut posséder en d'autres endroits de la côte. C'est là un des principaux obstacles à leur conversion.

Ce qui excite à la fois une répugnance instinctive et une grande pitié pour ces pauvres païens, c'est leur état de nudité presque complète. Tous les enfants qui sortent comme un essaim d'abeilles noires de chaque case, ne portent absolument rien sur eux jusqu'à l'âge de 8 à 12 ans. Les femmes apparaissent dans un état vraiment dégoûtant. La pipe à la bouche, les tatouages les plus bizarres sur tout le corps, leur enfant sur le dos, les cheveux coupés ras, à peine un mouchoir pour ne pas effaroucher complètement l'instinct naturel de la pudeur, chaînettes aux bras et aux pieds, allure dévergondée, cris sauvages : voilà la femme Krou. Quant aux hommes, ils sont plus civilisés, grâce à leurs rapports continuels avec les factoreries et les navires, car leur dévouement et leur adresse les font rechercher par tous les capitaines de navire.

Voilà quelques détails que j'ai cru devoir vous donner sur le Krouman en général, afin de mieux faire ressortir la nécessité de notre mission à Krootown. Un mot maintenant sur l'historique de cette station, ses espérances, ses résultats et ses difficultés.

DÉBUTS DE L'ŒUVRE DE KROOTOWN. — CONSTRUCTION D'UNE CHAPELLE.

Dès les premiers jours de l'arrivée des PP. Blanchet et Lorber à Monrovia, ce qui attira surtout l'attention du

(1) *Liberia*, ou fondation d'un état nègre libre, par le colonel Wauwermans, président de la Société de géographie d'Anvers.

préfet apostolique sur Krootown, ce fut l'état de misère dans lequel lui apparurent les Krous, leur grand nombre, surtout pour ce qui concerne les enfants, et leur abandon presque complet de la part des protestants. Une seule case était réservée au culte. Donc, à peine avais-je mis le pied sur le sol de Libéria, que le R. P. Blanchet m'engagea à m'occuper d'une manière particulière des Kroumen.

Le village de Krootown, en effet, compte au moins 150 cases, et chaque case abrite de 15 à 20 personnes, ce qui fait une population de 2.000 à 3.000 âmes, toutes païennes. — « Ce sont des cases, écrit le capitaine de vaisseau Bouet-Willaumez, qui ne sont plus les huttes enfumées de la côte de Sénégambie, mais des maisons en paille (c'est-à-dire en bambous), très spacieuses, à toitures pointues et élevées, de forme quadrangulaire. »

Cette description est exacte. Il faut ajouter que les cases sont tenues très proprement. Tout y est en ordre. Les femmes ont leurs compartiments à part, les enfants aussi, les hommes également. Au milieu se trouve la salle commune de famille. Les quatre principales rues du village sont aussi très propres, mais on ne pourrait pas en dire autant de l'enceinte du village, tracée pour les différents besoins de la nature.

Les six premiers mois se passèrent à examiner avec soin l'état moral et religieux de Krootown. Enfin le 7 septembre 1884, un dimanche, le P. Supérieur et moi nous inaugurions la première station de la mission catholique de Monrovia. Cette première réunion eut lieu, dans la case affectée au service religieux. On nous disait que cette case était publique et appartenait au village de Krootown, et non à quelque secte protestante ou à une personne privée, quoique une femme blanche, qui remplit dans la ville la fonction de *preacher*, y allât assez régulièrement tous les dimanches soir. Le chef du village, avec lequel nous sommes toujours en bons rapports, nous avait donné d'ailleurs toute liberté de réunir les Krous dans cette case.

Cependant un mois après, deux jeunes *preacher*, débarqués récemment d'Amérique, vinrent à la mission et demandèrent à me parler.

« Avant de partir pour l'Amérique, me disent-ils, nous avons vu Mme Sharpe (c'est la ministresse en question, qui était allée, depuis notre arrivée à Monrovia, au nouveau monde, pour y chercher des ressources) et elle nous a fortement recommandé d'empêcher les catholiques d'avoir leurs réunions religieuses à Krootown dans sa chapelle.

« C'est bien, leur dis-je un peu étonné. Je vais prendre d'autres informations touchant le véritable propriétaire de la case que vous me dites appartenir à Mme Scharpe; puis j'agirai en conséquence »

Ils se retirèrent peu satisfaits de ma réponse.

Le lendemain dimanche, je trouve la case fermée pour la première fois avec un cadenas, et finalement, d'après tous les renseignements que je prends, je reconnais que c'est réellement la chapelle de Mme Scharpe. Alors le chef s'empresse de m'offrir sa case, assez spacieuse pour contenir une cinquantaine de personnes, jusqu'à ce que nous ayons nous-mêmes fait construire une chapelle à Krootown.

Deux mois après, on pouvait voir au milieu de la place du village de Krou, une grande case, à une dizaine de pas de la chapelle des protestants, surmontée d'une croix en bois. C'est l'église catholique de Krootown; l'emplacemement en a été choisi et donné par le chef, qui a voulu lui-même la construire. Les dépenses s'élèvent à 200 fr. Donc les missionnaires catholiques sont maintenant chez eux; ils peuvent à leur aise annoncer la parole de Dieu à ces pauvres païens, instruire leurs enfants, tous païens, et presque au nombre de 1.000 et en faire des chrétiens catholiques.

Puisque je parle du chef Krou, un mot concernant son autorité. Il est élu à vie par les Kroumen. Il est assisté de deux sous-chefs et d'un conseil. Le gouvernement des Kroumans est donc une sorte de monarchie constitutionnelle.

Avenir de l'œuvre. — Ecole.

Je viens de vous tracer, en quelques lignes, l'origine de la mission de Krootown. Je n'ai pas besoin de vous en parler longuement, pour vous faire comprendre le grand bien que nous pouvons faire par l'évangélisation de ce petit coin de Libéria. Faire de Krootown un village chrétien c'est se créer de suite de puissants auxiliaires pour annoncer avec efficacité la parole de Dieu dans toute l'étendue du comté de Simou; car la plupart des Krous de Monrovia viennent de ce comté et y ont même des cases à eux.

Et à ne considérer seulement que les enfants du village Krou, qui atteignent au moins le chiffre de 1.000, que d'âmes on pourrait envoyer au ciel, et quel moyen facile de faire naître bientôt, parmi la nation Kroue, toute une jeune génération de chrétiens! Aussi, comme il y a peu d'espérance de convertir les vieux Krous, concentrons-nous particulièrement nos soins sur la jeunesse et tout spécialement sur les petits enfants. A cet effet, nous avons depuis six mois ouvert une école dans notre case qui nous sert de chapelle à Krootown.

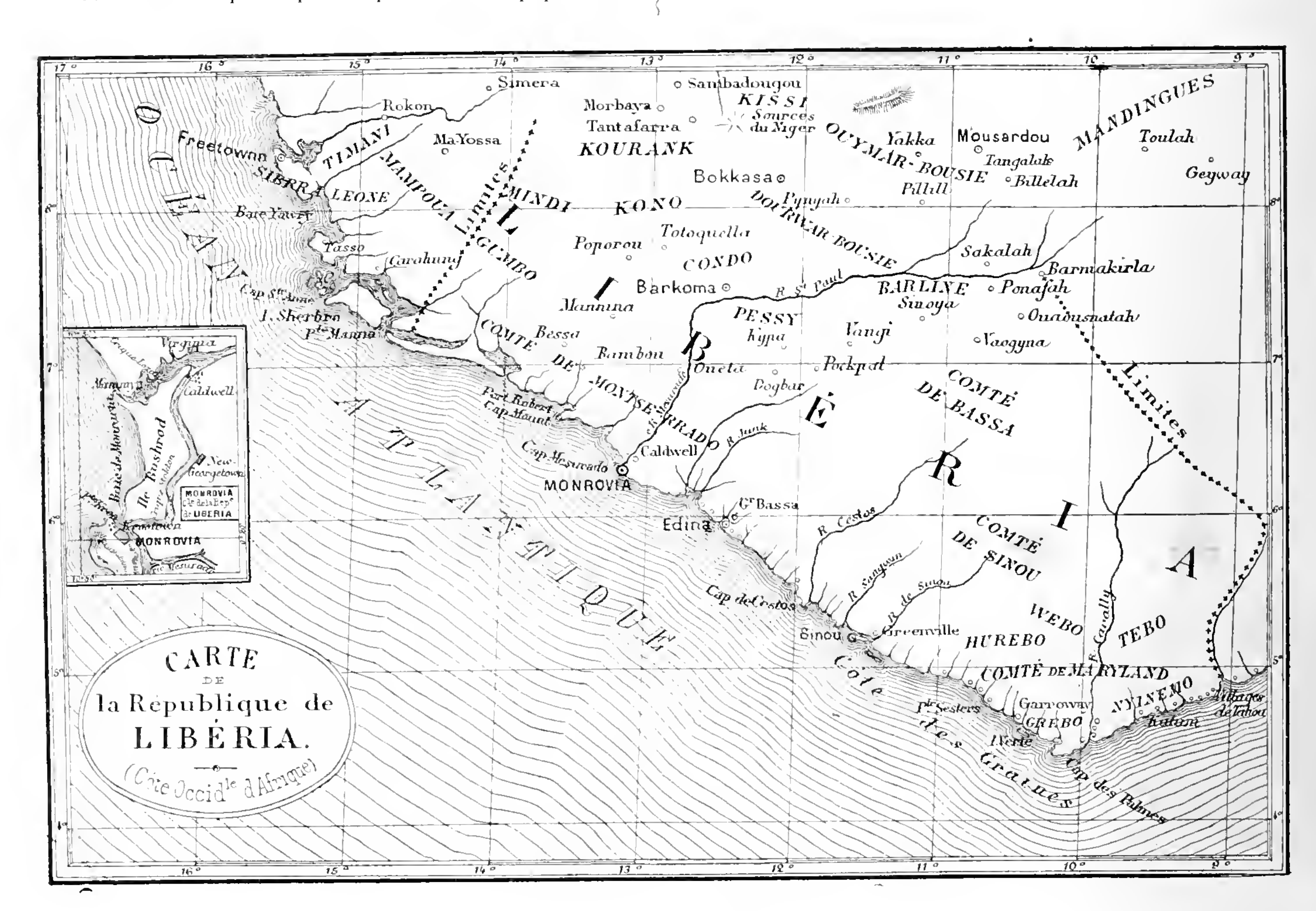
Cette école, la première qui ait existé à Krootown, ne tarda pas à exciter le zèle de la *ministresse*. Elle aussi, pour faire concurrence aux catholiques, en ouvrit une dans sa case. Afin d'avoir tous les enfants, elle avait soin de me précéder de quelques minutes. Comme elle fait une autre classe dans la ville elle en amenait avec elle tous les élèves, uniquement pour faire du bruit, afin de nous soustraire les enfants du village.

De fait, le premier jour de l'ouverture de cette nouvelle école, tous ceux qui auparavant fréquentaient nos classes,

allèrent avec elle. Mais le second jour, la femme du chef me voyant seul, eut pitié de moi. Faute d'enfants, elle appelle les femmes Kroues, qui toutes viennent et se mettent à épeler *a b c d*. Les enfants s'en aperçoivent, à l'instant ils désertent l'école Sharpe, et accourent à la nôtre. L'institutrice furieuse, n'eut qu'une chose à faire, fermer sa case et partir. Les autres jours elle est allée jusqu'à enlever ces enfants par force. Bien plus elle a excité ou essayé d'exciter quelques Krous à détruire notre chapelle.

Tout cela a été peine perdue pour elle. La population nous estime et nous aime. Et aujourd'hui notre école est fréquentée par une trentaine d'enfants, plus par quelques adultes, tandis que le manque d'élèves a obligé notre adversaire à fermer la sienne depuis un mois. Dieu en soit béni !

Vaincu du côté des enfants, le démon a dirigé sa tactique vers les adultes. Ceux-ci, chaque dimanche, viennent dans notre chapelle entendre la parole de Dieu, l'explication du cathéchisme, au nombre de quarante à cinquante. Le *Bishop* Taylor, qui a fait tant de bruit lors de son passage à Monrovia, voulut nous les enlever ;



mais voyant que le peuple nous estimait beaucoup, il se contenta de prêcher l'égalité de toutes les religions. Un leader noir, un des plus grands commerçants de la ville et celui qui travaille le plus contre nous à Monrovia, a essayé aussi à plusieurs reprises de détourner les Krous du chemin de notre église. Il réussit un peu, le premier dimanche : ce jour, au lieu de cinquante Kroumans, nous n'en avions que dix. Mais dans la suite, tous ont continué à venir comme auparavant.

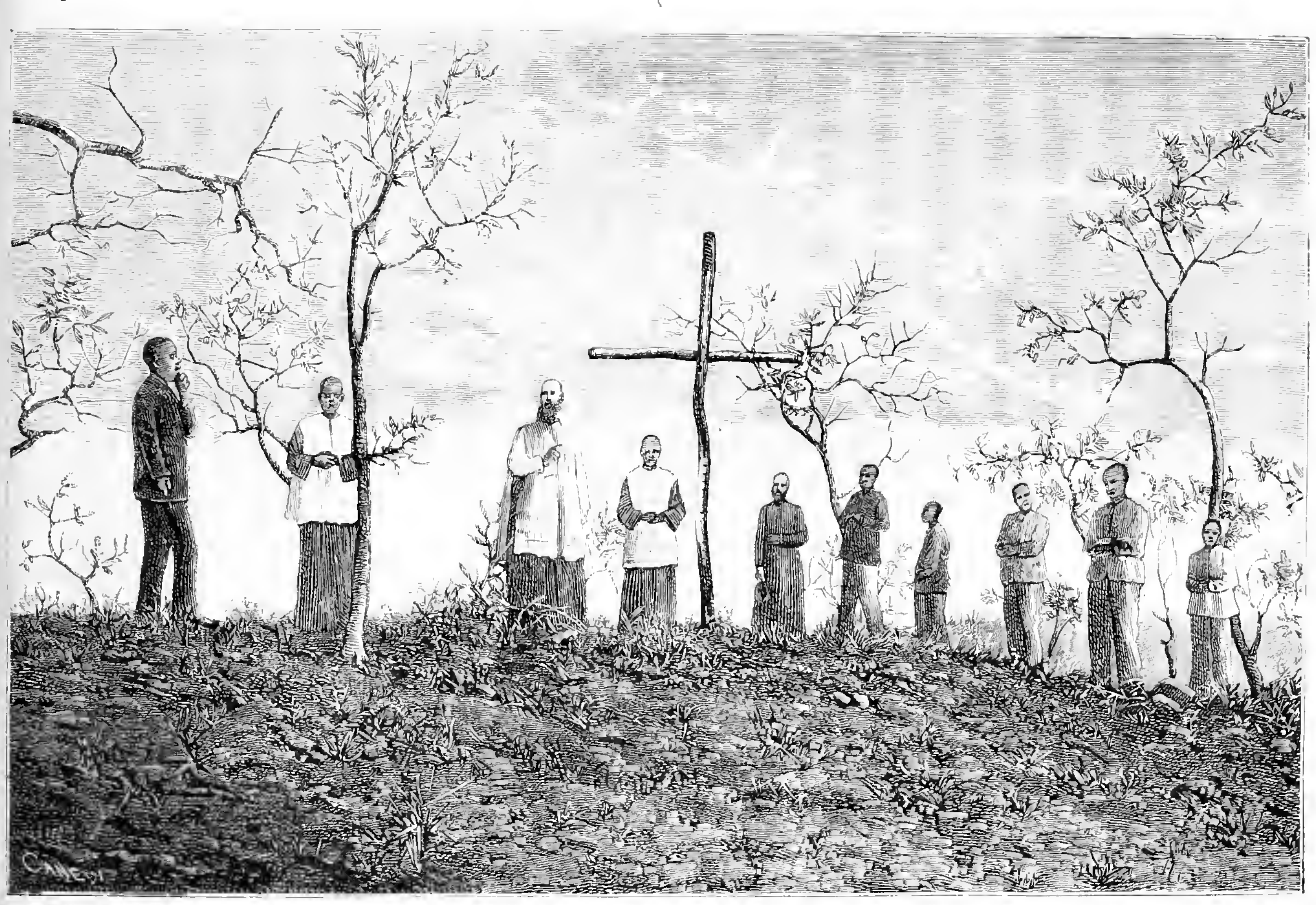
Mais quel est le nombre de baptêmes que nous avons faits à Krootown. Hélas ! nous n'avons encore baptisé que deux enfants ; ils nous avaient été confiés comme internes par leurs parents ; et peu de temps après, ils nous ont été enlevés par surprise. On les a conduits à l'intérieur et ils sont retombés dans le paganisme.

Si Krootown subissait moins l'influence du protestantisme, nous pourrions à l'instant y faire au moins vingt baptêmes d'enfants. Si nous différons de baptiser ces enfants, c'est uniquement par prudence. Car, actuellement, vu la lutte acharnée des protestants contre nous, nous sommes à peu près sûrs qu'une fois baptisés par nous, ces pauvres petits nous seraient enlevés d'une manière ou d'une autre, pour être confiés aux hérétiques.

En attendant un temps plus favorable, nous prions et nous travaillons.

Un mot maintenant de la langue Kroue, qui est le langage du comté de Senou. Les protestants ont déjà des grammaires et des dictionnaires de toutes les langues indigènes des tribus environnantes, et, chose curieuse, le langage Krou a été comme oublié jusqu'à présent. C'est une difficulté de plus qui vient s'ajouter aux autres pour l'évangélisation de ce peuple. Car toutes les femmes et aussi un assez grand nombre d'hommes ignorent l'anglais. J'ai néanmoins essayé de faire une bonne collection de mots et d'expressions krous; mais, malheureusement, je n'ai pas un instant à moi pour m'en occuper d'une manière sérieuse.

Je crois vous avoir dit tout ce qui peut avoir le plus d'importance au sujet de la mission de Kroolown. Ce qui fait le plus défaut actuellement c'est d'abord une chapelle construite au moins en planches, puis un catéchiste fidèle sur lequel on puisse compter pour baptiser les païens mourants. Tout cela exige des ressources, que nous sommes loin d'avoir. Et, où les trouver? Nous avons confiance en l'Œuvre de la Propagation de la Foi.



ZANGUEBAR. — Plantation de la croix sur le sommet de la montagne, à Tounoungo; d'après une photographie du R. P. Le Roy, missionnaire de la Congrégation du Saint-Esprit. (Voir page 536).

INFORMATIONS DIVERSES

Japon. — On nous communique les extraits suivants d'une lettre adressée à deux de ses amis par M. l'abbé Fraineau, missionnaire au Japon méridional :

« J'étais, il y a quelque temps, supérieur du Grand et du Petit Séminaire, car ici c'est tout un. En France, une pareille charge donne tout de suite droit à des privilèges. Ici, les supérieurs sont de simples mortels comme les autres, sans autre distinction qu'un surcroît de travail et de fatigues. Tout en enseignant la théologie a nos chers tonsurés, j'étais obligé de professer le latin à trois classes différentes d'élèves.

« Aujourd'hui, je suis missionnaire ambulant, c'est-à-dire perdu au milieu de nos immenses populations païennes, que je tâche d'éclairer des lumières divines de la foi. C'est au Boungo (royaume de l'est de la grande île Kiouchou) que j'ai concentré tous mes efforts et dressé toutes mes batteries. J'en suis descendu, le 20 août dernier, pour assister à la retraite annuelle du commencement de septembre. Demain matin, je reprends la route de mon poste. J'y ai une cinquantaine de chrétiens et d'autres en espérance. Priez pour eux, priez pour moi. Si vous saviez toutes les misères que nous avons à souffrir de la part des bonzes! Donnez-moi tous les matins un de vos meilleurs souvenirs à l'autel! »

Canada. — Les Ilatheads, peuplade d'Indiens américains qui sont presque tous catholiques, ont envoyé une pétition au Saint-Père pour le prier de canoniser Catherine Tegakwita, une vierge iroquoise, ainsi que deux martyrs, les Pères Jésuites Jogues et René Goupil.

La pétition est ainsi conçue :

« A notre Père, le Pape :

« Bien que nous soyons de pauvres et misérables Indiens, Dieu a cependant eu compassion de nous et nous a donné la religion catholique. Il a fait davantage encore : Il nous a donné Catherine Tegakwtita. Comme nous, cette sainte vierge était indienne ; elle a vécu très dévotement ; elle avait été enrichie par Jésus-Christ de beaucoup de grâces, et elle avait un profond amour pour son Créateur. Elle est morte d'une pieuse et sainte mort, et elle est maintenant, nous l'espérons, dans la gloire des cieux, où elle prie pour nous. Nous sommes fermement convaincus que cette vierge nous a été donnée par Dieu comme une grande faveur, car elle est notre sœur bien-aimée.

« Nous espérons donc, cher Père, que vous, qui êtes le Vicaire du Christ, vous voudrez bien nous accorder aussi une faveur. Nous vous prions de nous dire :

« Mes enfants, faites de Catherine un objet d'honneur dans « votre Église, car c'est une sainte et elle est au Ciel. »

UNE TOURNÉE DANS LE VICARIAT APOSTOLIQUE DU ZANGUEBAR.

OCTOBRE-NOVEMBRE 1884

Par Mgr Raoul de COURMONT, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, évêque titulaire de Bodona, vicaire apostolique du Zanguebar.

III

TOUNOUNGUO

Mwényé-mkou. — Conseil des chefs présents. — Boumloma. — La dispute. — Guerre imminente.

(Suite 1)

Il n'y avait pas de temps à perdre. Après un sommaire repas, on se mit à couper des arbres, pour construire des cases provisoires. Bien que le pays en soit couvert, le vrai bois de construction ne se trouve que très loin. On fit main basse sur les arbres voisins ; mais les branches, les troncs mêmes, par suite des incendies annuels, sont étiolés et tordus. Aussi, en élevant la charpente de la case principale, les enfants, habitués à bien aligner leurs chevrons, étaient honteux de l'aspect de cette construction torse et boiteuse.

Le lendemain était la *Toussaint*. Nous célébrâmes dévotement cette fête, comme prise de possession. Quelques-uns de nos enfants communièrent, et aux prières de la messe se mêlèrent les chants liturgiques, qui rappelaient les glorieux et puissants intercesseurs, dont Dieu semblait proposer les vertus à ces jeunes fondateurs d'une chrétienté nouvelle. Comme pour consacrer cette journée toute au recueillement, et nous préparer aux pieux souvenirs et aux saintes tristesses du Jour des Morts, un ciel noir, chargé d'épais nuages, laissa tomber une pluie continue. *Tounounguo*, contemplé jusqu'ici aux éblouissantes clartés de son soleil, se révélait ainsi sous l'aspect sombre et mélancolique de ses journées d'hivernage.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 25 septembre, 9, 16, 23 et 30 octobre.

Le lundi, 3 novembre, je pus répondre à l'un des désirs les plus empressés du R. P. Daull. Il avait fait dresser une croix au sommet de la colline où les chefs et nous étions montés pour délimiter la propriété. J'en fis la bénédiction, après le chant ému du *Vexilla Regis*, dont nos voix jetaient aux échos des alentours les solennelles et consolantes paroles. Nous, missionnaires, nous sommes essentiellement armés de la Croix, et c'est l'étendard béni du Dieu-Roi que nous portons et déployons partout où nous faisons briller ce signe mystérieux.

Vexilla Regis prodeunt,
Fulget crucis mysterium !

Nul autre ne saurait mieux marquer une prise de possession, au nom de l'Evangile. Depuis lors, cette colline a été appelée le *Morne de la Croix*, et le P. Daull se propose d'y compléter plus tard l'installation d'un calvaire.

Quant au patron spécial de la station, c'est Saint-Augustin que nous avons choisi. Quel saint, plus que cet illustre docteur, l'immortel évêque d'Hippone, le *grand Africain*, comme il a été surnommé, intercèdera efficacement pour la conversion de l'immense continent que ses lumières et ses vertus ont consacré! Nous avons confiance d'avoir bien placé notre dévotion. Déjà nos jeunes chrétiens de *Tounounguo* ont des chants en son honneur. Quand viendra donc le jour où une belle église s'élèvera sous son vocable, groupant, dans son enceinte, une nombreuse assemblée de fidèles, nés, grandis, accrus, sous l'influence de son Patronage puissant et béni.

Nom et position de la station. — Les Maffitis.

Il nous fallait, le P. Baur et moi, songer au départ. Nous tînmes à revoir les chefs et à nous assurer d'une bonne et constante protection pour la station naissante. *Mwényé-mkou* et Kouzagira surtout, nous promirent de rester toujours amis des Blancs et de les défendre si on les attaquait. *Boumboma* et *Kaseco* vinrent aussi de leur côté. Le premier, tout en alléguant encore des droits sur cette rive du fleuve, nous dit qu'il respectait le fait accompli et resterait, quoi qu'il advint, dévoué à la mission. A lui, ainsi qu'aux autres chefs, nous fîmes encore quelques cadeaux pour sceller ainsi, par des présents, l'amitié promise.

Après diverses interrogations et des réponses comparées, nous sûmes que le vrai nom du quartier était *Tununguo* (prononcez Tounounguo). Il est ainsi appelé d'un grand arbre qui croît sur les bords du fleuve, dans les massifs de végétation. Autrefois, toute la région était occupée par des villages. On en voit à peine d'anciens vestiges aujourd'hui. Les habitants, sans doute fatigués des incursions des Maffitis, ont jugé sage de mettre entre eux et ces hordes de pillards, le lit profond du *Rouvou*.

Quant à la province à laquelle *Tounounguo* appartient, les intérêts rivaux accumulent à dessein des obscurités sur

e point. Située sur la limite de l'*Oukousou* et de l'*Oukami*, notre station, selon l'opinion la plus accréditée, occupe encore, paraît-il, un point de cette dernière province, bien qu'établie sur la rive gauche du fleuve, frontière naturelle des deux pays.

J'ai nommé les Maffitis. De même que *Mandera* et *Mhonda*, qui confinent avec le pays des *Massai*, *Tounoungno* a pour voisins les *Maffitis*. C'est peut-être ce qui laisse à désirer pour la station nouvelle. Mais si la proximité de cette tribu n'assure pas une absolue sécurité, elle ne semble pas créer un péril sérieux. Du reste ne sommes-nous pas de ceux auxquels Notre-Seigneur a dit : « *Ego mitto vos sicut agnos inter lupos* » ?

Voici sur les *Maffitis* des renseignements puisés à diverses sources, par un de nos Pères, qui les a réunis à ma demande.

« Les *Maffitis* sont des membres dispersés de la forte et puissante tribu des *Zoulou* ou d'une tribu voisine. Ils en parlent la langue et ils en conservent les mœurs. Qu'ils aient été rejetés, pour crimes vrais ou supposés, du sein de la famille primitive, comme l'affirment quelques-uns, ou qu'ils aient été démembrés par le fameux chef *Thaga*, au moment où il fondait l'empire *Zoulou*, toujours est-il qu'on trouve les *Maffitis*, répandus par groupes plus ou moins nombreux dans une grande partie du Sud africain. Ici, ils se sont fixés, depuis quelques années, à *Mpala*, au sud-ouest de l'*Oukousou* ; mais le chef principal de la tribu dispersée se trouve beaucoup plus loin, du côté du *Nyassa*.

Il porte le nom de *Pangarara*.

« Les *Maffitis* cultivent la terre et élèvent des troupeaux. Ils ont des poules, des moutons, des chèvres, des bœufs, le tout en grand nombre ; d'ailleurs, pour eux, il n'est pas nécessaire qu'ils soient favorisés des biens de ce monde : il suffit que leurs voisins l'aient été. Leur principale occupation, en effet, c'est la guerre, ou, si l'on veut parler sans euphémisme, c'est le pillage, mais le pillage organisé en grand et porté à la hauteur d'un principe d'économie politique et sociale.

« Les *Maffitis* sont donc essentiellement un peuple soldat. Placés au milieu de nombreuses tribus où, parfois, chaque village a un chef indépendant et jaloux de son voisin, on les trouve toujours aux ordres de celui des deux qui leur fait les offres les plus avantageuses. Ils ne font donc pas seulement la guerre pour leur propre compte, mais encore, et surtout pour celui de tous ceux qui les appellent. Et c'est pourquoi les *Maffitis* sont toujours si bien fournis de grains, d'animaux domestiques et d'esclaves. Lors donc que, dans ces conditions, une campagne est résolue, ils s'entendent et ils partent. Tout homme est soldat.

« Les seules armes des *Maffitis* sont la lance, la javeline et le petit bouclier rond fait de peau de bœuf. C'est tout : point d'arcs, point de fusils, un vêtement réduit à sa plus simple expression. Ils n'attaquent jamais la nuit. Si, dans le combat, l'un d'eux recule, il est tué sur l'ordre des chefs ; il faut avancer ou mourir.

« D'ailleurs, en dehors des guerres, on vante l'hospitalité de ces pillards terribles et redoutés, la facilité de leur commerce, leur probité.

« Ils sont monogames. On trouve aussi chez eux beaucoup d'enfants et de jeunes gens, dont la plupart ont été volés dans les nombreuses campagnes qu'ils renouvellent plusieurs fois chaque année. Ces recrues sont soumises elles-mêmes à une éducation toute militaire, et destinées à augmenter les forces de la tribu.

« En fait de religion, les *Maffitis* ne paraissent pas avoir des notions plus avancées que la plupart des tribus qui les entourent.

Enfin, pour tout résumer au point de vue qui nous est propre, celui de la civilisation et de la conversion, les *Maffitis* constituent au Zanguebar un groupe peu nombreux, mais énergique, et chez lequel il y aurait peut-être plus à faire que chez des populations moins mal famées, mais plus douces, plus indifférentes et plus molles. »

Lettre du Sultan. — Contrat avec Boumboma. — Le grand chef Kawamba. — Droits de Mwényé-mkou reconnus. — Nouvelle concession de terrain. — Constructions.

Le 6 novembre, nous avions pris congé de nos confrères de *Tounoungno*, et, conduits par un guide, ou *kirongozi*, que *Kaseco* nous avait procuré, nous nous mîmes en marche pour Bagamoyo. *Mwényé-mkou* nous attendait sur l'autre rive du fleuve. Là, nous lui fîmes nos adieux, et, de son côté, il nous réitéra ses promesses d'amitié et de dévouement.

Arrivés au pied du monticule de *Kounzagira*, nous obliquâmes à droite, prenant à l'est, vers Bagamoyo, un chemin suivi seulement par les indigènes et que ne connaissent pas les Européens.

Mais, avant de continuer la relation de ce voyage, un mot encore des faits qui ont marqué, depuis notre départ, les commencements de l'intéressante station dont nous nous séparions à regret.

Pendant que les compétitions jalouses de *Boumboma* menaçaient de compromettre nos négociations auprès de *Mwényé-mkou*, nous avions promptement averti, à Zanzibar, le P. Aker, procureur de la mission, l'engageant à informer le Sultan de nos embarras, et à solliciter des lettres de protection.

Sa Hautesse Saïd Bargach s'était montrée très obligeante, et, sans délai, avait rédigé et signé une lettre, qu'elle nous faisait parvenir pour son représentant dans ces parages. Elle portait en substance que le Sultan s'étonnait des difficultés survenues ; qu'il fallait nous céder les terrains désirés et nous traiter avec les mêmes honneurs que Sa Hautesse. Cette lettre arriva après notre départ et fut remise au R. P. Daull.

De représentant du Saïd dans le pays, il n'y avait à s'arroger ce titre que *Boumboma*. Le Père lui fit donc parvenir le pli adressé par son souverain. On juge aisément de la joie de l'infortuné prétendant, à la réception de ce message. Une lettre de Saïd Bargach réclamant son intervention en faveur des Blancs de *Tounoungno*, mais n'était-ce pas, entre ses mains, une pièce incomparable ; ne lui donnait-elle pas droit à tous les titres, sans même excepter celui de sultan ? Sa folle vanité ne se refusa pas cette jouissance ; et les riverains du *Rouvou* furent invités à appeler désormais « Sultan » le chef contesté de la veille.

Sans tarder, *Boumboma* vint trouver le R. P. Daull. Sa mission était facile, puisque, finalement, l'incident était clos avec *Mwényé-mkou*. En tout cas, elle n'eut consisté qu'à le pacifier lui-même. Le Sultan demandait, en effet, à ce que rien ne mit entrave à nos projets, et, seul, son ambitieux désir de nous installer avait retardé notre établissement.

De plus, la lettre du Saïd ne tranchait rien quant aux prétentions opposées, élevées au sujet de la rive droite. Pourtant, plus que jamais, *Boumboma* se crut vraiment l'unique maître de ces terrains. Il voulut donc traiter avec nous, et nous délivrer, disait-il, un acte de cession en bonne et due forme. Pour en finir, le R. P. Daull le laissa faire.

Son frère rédigea une sorte de factum, en réalité insignifiant, où l'on affectait de nommer avec la phraséologie complimenteuse des Orientaux, Sa Hautesse Saïd Bargach, et de nous reconnaître l'insigne privilège d'être ses protégés. Ce contrat — c'est ainsi que *Boumboma* appelait cet acte malheureusement sans date aucune — fut signé par lui et le R. P. Daull, celui-ci agissant en mon nom.

La sotte ambition de cet homme nous rendit service. Avisant, en effet, sur le terrain à nous cédé, les indigènes qui y avaient des plantations, et dont nous réussissions mal à nous débarrasser, il leur enjoignit, au nom de Saïd Bargach, d'avoir à déguerpir au plus vite. Cette intimation fut décisive.

Cependant, *Mwenyé-mkou* n'était pas sans s'apercevoir des assiduités de *Boumboma* auprès du R. P. Daull. Il en prit ombrage et alla même jusqu'à exprimer le désir que le Père ne reçût pas son rival. Tout en ménageant ses susceptibilités, le R. P. Daull dut faire entendre au grand chef qu'il tenait à garder pleine liberté d'action.

Tout cela jetait du froid sur les relations de la Mission avec les chefs. *Boumboma*, d'autre part, revenait de plus belle à ses anciennes prétentions, si bien qu'on pouvait craindre de voir de nouveau surgir les éléments de quelque sanglant conflit.

Ce fut à ce moment qu'arriva à *Tounoungmo* un certain *Mka-Mwamba*. Il venait de Bagamoyo, et était porteur, pour le R. P. Daull, d'une longue pancarte que lui avait donnée le R. P. Le Roy, en guise de lettre de créance.

C'était un grand chef, autrefois considéré et même puissant dans l'*Oukoutou*, mais dépossédé par les Maffitis, des villages sur lesquels il exerçait sa suzeraineté, et, sans prestige aussi bien que sans ressources désormais. Depuis sa déchéance, il vivait misérablement à *Mlingotini*, près de Bagamoyo, ayant laissé dans le pays *Boumboma*, dont il s'était fait une espèce de lieutenant. Celui-ci, à notre arrivée, lui avait aussitôt mandé notre désir de nous fixer dans le pays, et fait savoir que l'occasion était bonne d'élever des prétentions sur les bords du fleuve rattachés à ses anciens domaines. Il accourait. Mais il reconnut bien vite l'impossibilité d'endosser à son propre compte et de maintenir *manu militari* les prétentions de Boumboma. La guerre, comment l'entreprendre, sans soldats ni argent? Il crut bien faire de proposer à *Mwényé-mkou*, pour trancher la question qui les divisait, une assemblée plénière de tous les chefs. L'issue n'en pouvait être douteuse : *Mwényé-mkou* fut, en effet, acclamé grand chef de la rive droite, à l'unanimité des suffrages. Ainsi, finalement, se vidait ce différend.

Cette solution rasséréna l'esprit de *Mwényé-mkou*, assombri depuis quelque temps, et l'arrivée d'un superbe *dioho* (manteau arabe) que je lui envoyais, en présent, de Zanzibar, rouvrit le cours de ses libéralités. Profitant d'un de ses moments de bonne humeur, le R. P. Daull lui demanda trois nouvelles collines, que l'étude des lieux lui avait montrées préférables pour l'installation de la communauté et du village. Le brave chef accéda de bonne grâce à sa requête.

Cette seconde concession complète très heureusement la première, et fait de la station de Tounoungo, la plus favorisée de toutes celles de la Mission du Zanguebar. Le sommet aplani de la colline du milieu porte déjà cinq cases en pisé, ainsi que la maison principale. Tout permet d'espérer qu'en juillet prochain, on pourra bénir la chapelle. On le voit, nos jeunes colons de *Tounounguo* n'ont pas perdu leur temps. Ils ont, du reste, fait aussi des plantations importantes. A Dieu de bénir et d'ajouter le « *Crescite et multiplicamini* » de sa parole qui seule féconde.

(La fin prochainement).

LE PREMIER MISSIONNAIRE DU JAPON AU XIXme SIÈCLE

Par Mgr FORCADE, archevêque d'Aix

XI

DÉPART DE CORÉE ET RETOUR EN CHINE. — CHU-SAN. — NING-PO. — BON ACCUEIL DES MANDARINS CHINOIS. — M. DANICOURT. — LE PREMIER VICAIRE APOSTOLIQUE DU JAPON.

(Suite 1)

Vendredi 21. — Je célèbre la Sainte Messe dans la chapelle chrétienne. La piété des chrétiens chinois m'est un grand sujet d'édification.

Les commandants de la *Sabine* et de la *Victorieuse*, plusieurs officiers des trois bâtiments viennent dans la journée faire visite au Père chinois.

J'accompagne les commandants dans une promenade en ville. Ce qui attire le plus mon attention, c'est une grande pagode où l'on fait des prières publiques pour obtenir de la pluie, et pour conjurer l'arrivée de deux ou trois diables annoncés par tous les sorciers. C'est une histoire qui a pris une consistance qu'on aurait peine à croire en Europe, et qui préoccupe actuellement, dit-on, tout le Céleste-Empire.

Un homme de papier, un homme blanc et un tigre doivent paraître incessamment, tout renverser et tout détruire. Les païens y croient fermement, et sont dans des transes épouvantables. A *Ting-hai* les portes de la ville sont fermées; on n'y entre que par un égoût. On fait partir des pétards, on fait de nuit et de jour un vacarme épouvantable avec des *tam-tams*, des cymbales et autres instruments

(1) Voir les *Missions catholiques* des 24 avril, 1er, 8, 22, 29 mai, 5, 12, 26 juin, 3, 10, 17, 24, 31 juillet, 7, 14, 21, 28 août, 18, 25 septembre, 9, 16 et 30 octobre.

bruyants. Les bonzes hurlent dans les pagodes; le peuple y court en foule; c'est un infernal sabbat dont on ne se fait pas idée.

Dans la pagode où nous allons, on a réuni je ne sais combien d'hommes, de femmes, de diables de toute espèce en papier : tout ce monde là debout ou assis dans des galeries, offre un coup d'œil vraiment extraordinaire. Au milieu de la cour est un vaisseau européen fait en papier; il est posé sur une estrade avec une jolie escorte de diables de même étoffe; on va brûler, dit-on, le navire et les diables. Pauvres Chinois !

Le Père *Tchéou* revient à bord avec moi, pour faire sa visite à l'amiral. Il en est parfaitement reçu. Il n'était pas encore parti, quand arrive la visite du gouverneur de *Ting-hai* et d'un autre mandarin lettré ; le Père fut prié de rester là. Les mandarins parurent étonnés de voir un chinois assez pauvrement vêtu assis près de l'amiral et l'objet de ses attentions. Ils ne tardèrent pas à demander qui il était.

« C'est le prêtre chrétien de *Chu-San*, répond l'amiral. » Les mandarins conversèrent alors avec lui et lui firent en se retirant beaucoup de politesses. Le Père s'en alla enchanté, persuadé que ce qui venait de se passer serait d'un bon effet.

Samedi 22. — Plusieurs raisons me faisaient désirer de voir M. Danicourt; après avoir pris l'avis de l'amiral, je pars ce matin pour *Ning-po* dans un bateau chinois. La traversée est très heureuse. A une heure de l'après-midi, je suis au terme du voyage.

Malheureusement je ne trouve pas le Père Danicourt. Il était depuis quelques jours à quatre lieues dans l'intérieur, pour surveiller les travaux d'une église en construction.

Les gens du *Tien-Tchou-Tang* m'engagent à lui écrire un petit mot, et deux d'entre eux se mettent immédiatement en route pour le lui porter.

Dimanche 23.— Dans la matinée, les chrétiens de *Ning-po* conduisent en grande cérémonie à sa dernière demeure, un mandarin militaire baptisé depuis une quinzaine de jours seulement. Sa mort a été très édifiante, et tout porte à croire qu'elle a été précieuse devant Dieu.

Le Père Danicourt arrive à midi; il me fait le plus aimable accueil. C'est un bon Picard tout rond, ce qui s'appelle vraiment un brave homme. J'espérais qu'il aurait quelques lettres pour moi ; mais le commerce européen est presque nul à *Ning-po*, comme il l'était précédemment à *Chu-san*; les communications y sont rares avec Macao, et il y a longtemps que le Père n'en a rien reçu.

Les Mandarins de *Ning-po* et des environs paraissent bien disposés pour les chrétiens; ils traitent M. Danicourt avec beaucoup de considération ; il est très content d'eux. Dès l'an dernier, on avait restitué l'église bâtie sous *Kang-hi* avec une partie de ses dépendances; mais une assez grande maison habitée par quatre familles, n'avait point été rendue. M. Danicourt la réclama dernièrement auprès du *Fou-tai*; le grand mandarin le reçut bien, et lui promit de faire ce qu'il pourrait pour arranger l'affaire. Bientôt après, en effet, il indemnisa les quatre familles, au moyen d'une somme qui peut s'évaluer à environ 5,000 fr. et remit la propriété entre les mains du Père Danicourt, moyennant une redevance annuelle d'environ 120 fr. Les chrétiens ont maintenant un bel emplacement qui occupe un grand espace entre deux rues, avec une issue sur chacune. Malheureusement, église, maison, tout tombe en ruines et il n'y a pas même à songer à des réparations. Il faut tout démolir et tout rebâtir, si l'on veut faire quelque chose de bien. On s'arrête à ce dernier parti, mais ce sera une dépense de 15,000 piastres (82,500 fr.), et pour des missionnaires, c'est beaucoup.

La chrétienté de *Ning-po* est d'environ 200 âmes ; elle a été beaucoup plus nombreuse autrefois ; mais, par suite des persécutions, elle est restée trente ou quarante ans sans voir de prêtres, et elle a bien diminué.

Il y a eu quelques conversions dans ces derniers temps. J'en citerai une qui est très remarquable, et qui prouve bien, ce que disent les théologiens, que si un homme, non éclairé des lumières de la foi, suivait toujours en conscience celles de sa raison, Dieu ferait plutôt un miracle que de le laisser périr dans son infidélité.

La veille d'une des fêtes de cette année, un chrétien s'en alla dans la campagne chercher des fleurs pour orner l'église. Il arriva, je ne sais comment, chez un homme au-dessus du commun, et lui demanda des fleurs de son jardin :

« Pourquoi faire ces fleurs?

« C'est pour l'église des chrétiens?

« Est-ce qu'il y a une église à *Ning-po* ?

« Oui.

« J'ai bien entendu parler des chrétiens, mais je n'en ai jamais vu. Que sont ces gens-là. Je voudrais bien en voir.

« Mais je suis chrétien, moi qui vous parle.

« Eh bien! qu'est-ce que c'est donc que votre religion?

« Nous n'adorons point les idoles ; mais nous adorons un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre.

« Si ce n'est que cela ; moi j'en ai toujours fait autant ; jamais je n'ai cru aux idoles ; jamais je n'ai été faire des superstitions dans les pagodes. Mais je crois qu'il y a un Etre suprême qui gouverne toutes choses, je lui rends mes hommages et je les lui ai toujours rendus. »

La conversation se prolongea quelque temps de la sorte, et le chrétien dit de si belles choses de la Religion au pauvre infidèle, que celui-ci accourut bientôt à la maison des Pères, pour se faire instruire. Comme il était lettré, on lui remit tous les livres chinois qui traitent de la religion chrétienne, l'exposent ou la défendent. Il les dévora, en fut charmé et se rangea bientôt parmi les catéchumènes. Il a été baptisé, le jour de l'Assomption.

Non seulement cet homme ne s'était jamais rendu coupable de superstitions, mais, s'étant toujours préservé des vices grossiers qui sont l'habitude et le partage des païens, il avait constamment mené une vie que l'on peut appeler irréprochable. Dieu l'en a récompensé, comme jadis le centurion Corneille, par le don de la foi.

J'ai vu ce fervent chrétien, que dévore le zèle de la maison de Dieu. Avant son baptême même, il avait déjà fait plusieurs conversions, et entre autres celle du Mandarin enterré ce matin.

M. Danicourt m'a dit que le petit mandarin qui avait cru faire un beau coup en arrêtant M. Carayon, avait été tancé d'importance par ses chefs :

« Imbécile, lui auraient-ils dit, il y en a plein la Chine, et tu t'en vas en prendre un !..... Maintenant il faut le

reconduire jusqu'à Macao ; ce n'est pas un petit embarras ni une petite dépense. »

Pendant son long voyage, ce missionnaire n'a pas été maltraité : on s'est permis seulement une fois de lui mettre les menottes ; il a réclamé, on les lui a ôtées.

Dans les lieux où il couchait, on ne le mettait pas dans la prison publique, mais on lui donnait une chambre dans une maison particulière. M. Danicourt ne pense pas qu'on recommence facilement une pareille arrestation. Pour lui, qui, avec sa figure ronde, ses yeux bleus, ses cheveux blonds et sa fausse queue, n'a pas le moins du monde l'air d'un Chinois, il s'en va continuellement administrer ses chrétiens en dehors des limites tracées aux Européens ; il fait les offices publiquement et prêche souvent en présence des païens ; les mandarins le savent très bien, et on ne l'inquiète point.

A *Ning-po*, comme à *Ting-hai*, la prophétie des trois diables met toute la ville en ébullition. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que les païens se sont imaginés qu'ils étaient cachés dans l'église, et que c'est de là que doivent fondre tous les malheurs attendus. Une lettre passablement inquiétante a été glissée dernièrement sous la porte de la maison des Pères ; M. Danicourt l'a envoyée au *Fou-tai* qui lui a fait dire d'être tranquille ; mais il n'en reste pas moins inquiet. Il paraît qu'il y a beaucoup de païens enragés contre les chrétiens, et, malgré la protection actuelle des mandarins, c'est assez alarmant dans un pays où l'on a lieu de craindre tous les jours une révolution.

(*A suivre.*)

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(ÉDITION FRANÇAISE)

Un abonné de Vaucluse, diocèse d'Avignon........................ 600
Une abonnée de Chimay (Belgique)........................ 200
Mlle Michon de Veurey, diocèse de Grenoble........................ 5

A M. Delpech, pour ses missions de Chine et du Tong-King.

Anonyme de St-Laurent-du-Pont, diocèse de Grenoble........... 100

Pour la mission la plus pauvre (Cochinchine orientale).

M. Le Bris à Douarnenez, diocèse de Quimper, avec demande de prières........................ 10

Au R. P. Moyse, pour le collège de N.-D. de Lourdes à Salima.

M. le Bris a Douarnenez, avec demande de prières.............. 10

A Mgr Van Camelbeke pour les victimes de la persécution en Cochinchine orientale.

M. l'abbé Sauvebois, curé de Montbrand, diocèse de Gap......... 2
M. A. Tramblay, curé de St-Martin-du-Bois, diocèse de Blois..... 5
Une famille alsacienne........................ 40
Mme veuve Croc et Mlle Croc, à Aubusson, diocèse de Limoges, avec demande de prières........................ 100
M. Petit-Mangin, curé de Chaouilly, et quelques paroissiens, diocèse de Nancy........................ 23 50
M. Dabot, à Paris........................ 10
A. G. de Lyon........................ 10
M. C. de Grenoble........................ 20
Anonyme de Lyon........................ 5
Le curé de Quémigny, diocèse de Dijon........................ 5
Mme Françoise Mignotte, à Quémigny........................ 5
La famille P... de Villefranche, diocèse de Lyon........................ 30
Anonyme de Tours........................ 100
M. Apol. Brocard, curé de Marigny, diocèse de St-Claude........ 46 55
M. le baron et Mme la baronne d'A..., diocèse de Sens........... 20
Rev. Taylor, à Londres........................ 25
M. Brisebarre, à Soligny-la-Trappe, diocèse de Séez.............. 10
M. l'abbé Br..., à Salins, diocèse de St-Claude........................ 10
M. l'abbé A. . à Salins........................ 5
M. Chandon à Pressieu, diocèse de Grenoble........................ 10
M. l'abbé Douillet, à Corbie, diocèse d'Amiens........................ 43 15
M. l'abbé Hébant à Hazebrouck, diocèse de Cambrai............... 5
Une famille de Nantes........................ 40
M. R de Lyon........................ 50
J C à Albi........................ 2 75
Anonyme du diocèse de Grenoble........................ 10
M. Ménard à Avranches, diocèse de Coutances........................ 10
M. Bissay à Kœnigshoffen, diocèse de Strasbourg................. 10
Un lecteur de l'*Echo de Fourvière*........................ 100
Produit d'une tirelire, don transmis par l'*Écho de Fourvière*...... 56 05
Mme Vve Franche. id. id. 10
Mme d'A. id. id. 30
Trois anonymes id. id. 42
Quelques pauvres missionnaires id. id. 11
L. C. A. id. id. 3
Mme de Chazournes. id. id. 5
Mme L. B id. id. 5
M. le baron de Jerphanion. id. id. 100
M. l'abbé Brat. id. id. 25
H. C. id id. 200
Mme Liaud. id. id. 5
Une abonnée de Chimay. (Belgique)........................ 100
M. l'abbé Biseau, à N.-D. de Liesse, diocèse de Soissons.......... 30
Un abonné de Fontenay-le-Comte, diocèse de Luçon............... 50
M. Le Bris à Douarnenez, diocèse de Quimper avec demande de prières........................ 40
M. l'abbé E J. M. à Namur. (Belgique)........................ 100
Mlle Aldégonde Noel du diocèse de Séez........................ 10
Mlle Félicité Tessier du diocèse de Séez........................ 5
M. l'abbé Hecq à Couvron, diocèse de Soissons................... 10
A. C. à Saint-Rambert, diocèse de Lyon........................ 10
Anonymes du canton de Berne, (Suisse)........................ 5 30
M. l'abbé Giray, aumônier du Bon pasteur, (Grenoble)........... 10
M. l'abbé Picaud, curé de Saint-Barthélemy du Gua, diocèse de Grenoble........................ 100

A Mgr Puginier pour les victimes de la Persécution au Tong-King occidental.

E R curé de R. (Haute Alsace), pour les défunts de sa famille... 17 60
M. Joseph Nicolas à Cherchell (Algérie)........................ 5
M. Papin à Chavagne-en-Paillers, diocèse de Luçon................ 3 60

A Mgr Puginier pour l'Eglise de N.-D. de Lourdes au Tong-king.

M. Le Bris à Douarnenez, diocèse de Quimper, avec demande de prières........................ 10

A Mgr Puginier pour M. l'abbé Brisson, missionnaire au Tong-King occidental.

De la part de son ancien curé de Sainte-Lumine, diocèse de Nantes. 25

A M. Chaffanjon, missionnaire au Kouy-Tchéou pour la construction de sa chapelle, dédiée à N.-D. de Fourvière.

Anonyme du diocèse de Lyon........................ 20

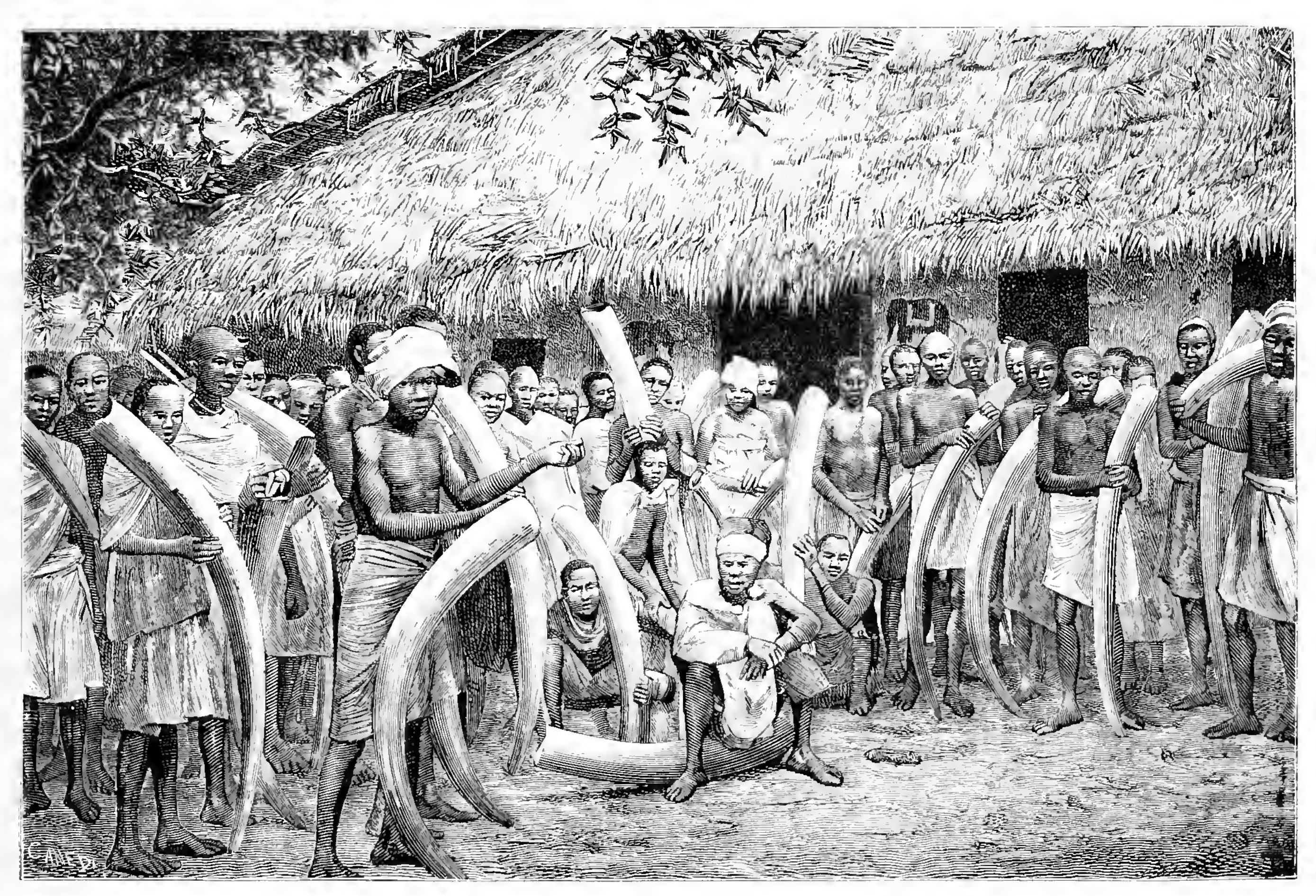
Pour M. l'abbé Léon Girod et ses confrères au Tong-King.

M l'abbé Noël curé doyen de Saint-Julien, diocèse de Saint-Claude. 10
M. le chanoine Bailly. id. 5
M le chanoine curé d'Epy. id. 10
M. l'abbé Rozet, curé de Louvenne. id. 5
M. l'abbé Blanchot, curé de Bourcia. id. 5
M. l'abbé Richard, curé de Dessia. id. 5
M. l'abbé Bouillier, curé de Laios. id. 5
M. l'abbé Richard, curé de Montfleurs. id. 5
M. l'abbé Mutin, curé d'Andelot. id. 5
M. l'abbé Lamberou, curé de Gigny. id. 5
M. l'abbé Clerc, vicaire d'Epy. id. 5
M. le curé de Montagnat-le-Templier. id. 5
Mlle Noël Julie. id. 5

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



ZANGUEBAR. — Porteurs d'ivoire au repos; d'après une photographie du R. P. Le Roy, missionnaire de la Congrégation du Saint-Esprit. (Voir page 545).

CORRESPONDANCE

BENGALE OCCIDENTAL

Chez les Kôles

L'Inde est un pays curieux ; on se fait généralement, en Europe, des idées fausses sur le caractère de ses habitants de race et de types si divers. Aussi publions-nous avec plaisir ces extraits d'une lettre d'un jeune missionnaire belge. Elle nous est transmise par les *Précis historiques* de Bruxelles. Elle est adressée de Mariadi à cinq milles environ de Bandgaon, à droite de la route de Chaïbassa vers Dorunda. C'est de ce village que le Père parcourt les localités voisines où sont disséminés les chrétiens nouvellement convertis.

Lettre du P. Joseph Mullender, de la Société de Jésus.

...Je partis de Mariadi, ma résidence habituelle, accompagné de mon catéchiste Nicolas et d'un autre vigoureux Kôle de Simbua, qui plus d'une fois avait chassé le buffle sauvage dans les forêts que nous avions à traverser. Il marchait à nos côtés, armé de son *kappi*, la redoutable hache de bataille des Kôles, tant pour nous montrer le chemin que pour nous secourir en cas de danger. Dans ces parages ce n'est pas une protection inutile.

Après avoir évangélisé différents villages, nous aboutîmes enfin à Halarama. Il n'y a que des païens. Mes catéchistes s'en vont réunir les habitants pendant que je m'établis sur une de ces larges pierres sous lesquelles les fondateurs de Halarama attendent le jour de la résurrection.

— « Où sont vos ancêtres ? demandai-je au *Manki-Munda*, quand tous les notables du village se trouvèrent rassemblés.

— « Mais ne les voyez-vous pas, me répondit-il, sous ces mêmes pierres que voici.

— « Oui, leur dis-je, leurs ossements sont ici ; mais, où sont leurs âmes ?

— « Nous n'en savons rien », fit le Munda.

Je profitai de cette réponse pour leur expliquer les principaux points de la religion chrétienne. Ces braves

gens m'écoutaient avec la plus grande attention ; ils promirent de consulter tout le village et me demandèrent de revenir. Je chargeai Lazare, le catéchiste de Sorra, d'y aller régulièrement, m'engageant à y retourner moi-même quand je le pourrais. Je les quittai sur cette promesse.

De là, toujours à travers les forêts, nous gagnâmes Porka, et débouchâmes bientôt en face de Bari-Ikir, grand village de forgerons, assis sur le penchant d'une colline, d'où ces pauvres montagnards extraient le fer qu'ils travaillent. J'ai vu souvent des forgerons kôles à l'œuvre, mais jamais je n'avais rencontré un village entier exclusivement composé de ces fils de Vulcain. Une trentaine de feux étaient allumés, et, pendant que les hommes battaient le fer, les femmes et les enfants s'occupaient à faire fonctionner les soufflets. Ces soufflets ne ressemblent aucunement à ceux d'Europe, ils n'en témoignent pas moins d'un certain esprit d'invention. Figurez-vous deux récipients construits en bois, présentant exactement, quant à leur forme, l'aspect de nos grands chaudrons d'Europe ; ils sont à moitié enfoncés dans le sol et recouverts chacun d'une peau lâchement tendue et qu'un bambou incliné et fiché en terre tout auprès tend sans cesse à soulever par le milieu. Vers la base du récipient, je dirais volontiers du corps de pompe, on a percé un orifice auquel s'adapte un tuyau de trois pieds de long, qui vient aboutir au foyer.

Pour faire fonctionner l'appareil, on monte dessus, un pied sur chaque récipient, et l'on imprime au corps un mouvement de bascule semblable à celui de certains souffleurs d'orgue. Les peaux, alternativement relevées par le bambou et refoulées par le poids du corps, attirent l'air et le chassent dans la direction du foyer.

A notre approche tout le village était en activité. Rien de curieux à voir comme ces différents groupes dont partout le feu formait le centre ; non loin de nous, la femme d'un forgeron, empêchée sans doute par les soins du ménage, était remplacée au soufflet par ses deux enfants, qui, pour faire le poids voulu, se tenaient étroitement liés par les bras et faisaient ainsi fonctionner l'appareil. Les hommes m'ont semblé d'une taille plus qu'ordinaire, mais tous paraissaient extrêmement minés par la faim, quelques-uns avaient l'air de vrais squelettes. J'eus bien de la peine à lier une conversation suivie avec eux ; après quelques instants d'entretien, ils me quittaient :

— « Nous ne pouvons vous entendre, me disaient-ils, nous devons travailler pour ne pas mourir de faim. » Pauvres gens ! que de choses de première nécessité leur font défaut !

Si je pouvais trouver une âme généreuse qui s'intéressât au salut et à la misère de ces déshérités du monde ! Rien ne les attire et ne les dispose davantage à vous écouter que la charité que l'on témoigne à l'égard de leurs misères corporelles.

Depuis lors j'ai visité d'autres parties de l'immense champ confié à mon zèle par Mgr Goethals, vicaire apostolique. Je me suis rendu à Birbanki, gros village situé au fond d'une vallée pittoresque d'une circonférence de quatre à cinq milles. Cette vallée est sillonnée de cours d'eau, les montagnes qui l'entourent sont couvertes de forêts vierges. Les habitants m'ont semblé bien disposés quoique d'une timidité extrême. Il me suffisait de m'approcher d'un groupe de huttes pour mettre en fuite ces craintifs montagnards. Je restai toute la journée à Birbanki, et le soir seulement quelques braves se risquèrent à venir causer avec moi, après nous avoir adressé le salut habituel des Kôles :

— « Hé, amis ! êtes-vous bien portants ou non ?

— « Nous nous portons bien.

— « Y a-t-il parmi vous des maux de tête ou d'entrailles ?

— « Non.

— « L'estomac est-il rempli ?

— « Oui.

— « Alors c'est bien. »

Le lendemain nous étions sur pied de bonne heure, car le chemin que nous avions à faire était long et mauvais. Deux hommes se présentèrent pour nous servir de guides, la plupart des habitants se trouvaient sur le seuil de leurs portes pour nous voir partir. De Birbanki je me dirigeai à Rugudi. Je gravis une haute montagne et arrivai dans une magnifique vallée parsemée d'une cinquantaine de villages kôles.

Cette vallée tire son nom du Sona ou *Samrom-river* qui la traverse dans toute sa longueur de l'ouest à l'est. On trouve dans cette rivière de l'or en petits grains. Les Kôles qui s'occupent de la recherche du précieux métal ne peuvent gagner par jour que deux ou trois annas seulement, car ils ne savent comment s'y prendre. Si le beau spectacle de la nature réjouissait mes yeux, ce qui faisait tressaillir bien plus encore mon cœur de missionnaire, c'était la vue de tous ces villages disséminés dans la plaine, habités par des milliers de Kôles. Quelle moisson pour les greniers du bon Maître ! C'est bien le cas de dire : *Messis quidem multa, operarii autem pauci !*

Nous nous arrêtâmes quelque temps au sommet de la montagne pour reprendre haleine ; pendant que je me livrais à mes réflexions, un de mes guides Tamarias se mit à tirer du feu de deux petits morceaux de bois, d'une façon fort singulière. Il plaça sous une latte très mince une feuille sèche, puis tenant entre les mains une petite baguette, il lui imprima un mouvement de rotation d'une vitesse incroyable, de façon à perforer la latte, et à l'instant la feuille prit feu. Je voulus essayer du système qui me semblait aisé, mais le Tamaria de me dire :

— « Quand le soleil aura disparu derrière les montagnes, ta main sera en sang et tu n'auras pas encore de feu.

— Voyons, lui répondis-je, au plus vite !

Et comme il s'apprêtait à recommencer l'opération, j'allumai à l'instant une allumette à sa grande stupéfaction.

— « Maître, dit alors sentencieusement le Tamaria, nous autres, hommes des forêts, nous avons l'esprit dans la main, mais vous autres, blancs, vous l'avez dans la tête. »

On se remit en route, et le soleil se couchait lorsque nous fîmes notre entrée solennelle à Rugudi.

Les deux *diguars* ou policemen de l'endroit m'avaient aperçu de loin et inclinant leurs lances, signe de leur autorité, en témoignage de soumission, ils me précédèrent au village, criant à tue-tête : « *Hakim hejutanae, hakim hejutanae!* Le gouverneur arrive ! le gouverneur arrive ! *Dera taiyarepe !* Préparez son logement ! »

Je ne pouvais m'empêcher de rire intérieurement de leur simplicité, mais je m'efforçai de garder mon sérieux, car le monde commençait à s'assembler pour saluer le gouverneur. Je descendis par conséquent à la plus grande hutte de Rugudi et, pendant que Nicolas s'occupait à nous préparer un modeste repas, les habitants vinrent me saluer jusqu'à terre, puis allèrent s'asseoir respectueusement à quelque distance. Dans l'entretemps le Munda vint, accompagné de son fils, me souhaiter la bienvenue et donner des ordres pour que tout me fût fourni. C'était à qui m'apporterait un lit, de l'eau, du bois, de l'herbe pour le poney, etc., etc.

Les deux diguars fichèrent leur lance en terre à côté de moi, sans doute pour me montrer qu'ils étaient tout à mon service et me dirent :

— « Gouverneur, commandez, nous ferons tout ce que vous voudrez. »

Je crus alors que c'en était assez de la plaisanterie, et commençai à leur expliquer en mundari que je n'étais pas précisement le gouverneur, mais un missionnaire venant pour guérir leurs maladies du corps et de l'âme.

— « Un gouverneur qui parle kôle ! s'écrièrent ces braves gens, jamais nous n'avons vu cela, que nous sommes heureux ! Quoi que vous disiez, vous êtes *hakim* quand même ; » — et jusqu'à mon départ le surlendemain, ils continuèrent à m'appeler gouverneur.

Dans la soirée, on m'amena beaucoup de malades de la fièvre ; je distribuai à droite et à gauche les médecines que j'avais apportées avec moi, puis je leur expliquai l'objet de ma visite, je leur parlai du bonheur de connaître et de servir Dieu en cette vie et de le posséder dans l'autre, de la beauté de l'Église catholique. C'était la première fois que ces pauvres gens entendaient parler du bon Dieu ; ils m'écoutaient avec attention et semblaient heureux. Il était bien tard quand je pus m'étendre sur mes deux pauvres grabats, car le grabat des Kôles est tellement petit dans ces parages qu'il m'en fallut toujours deux, bien que je ne sois pas précisement un géant. Ma hutte consiste en une grande chambre, plus une véranda ouverte ; les parois sont formées par des bambous fendus et entrelacés, par où le bon air et le froid entrent librement. Pour chasser les moustiques, Nicolas eu l'idée de les enfumer en jetant une bûche de bois vert sur le feu. Cela les engourdit et nous enfuma aussi plus ou moins ; mais comme l'air pénétrait de tous côtés, il n'y avait pas de danger d'être asphyxié ; et fatigués du long voyage, nous eûmes tous une excellente nuit. Les diguars montaient la garde, comme il convenait de le faire pour le gouverneur !

Le lendemain, les scènes de la veille se renouvelèrent. A une bonne cinquantaine d'hommes j'exhibai mes belles grandes images chinoises et leur expliquai en détail les principales vérités de notre sainte religion.

Durant cette matinée, toute une procession d'infirmes vint me voir : des enfants boiteux, un homme aveugle, bon nombre de gens atteints d'une hypertrophie du foie, d'une hépatite ou inflammation de cet organe. Un plus grand nombre souffrait de congestion de la rate, maladie si commune dans ce pays de malaria. Un vieillard voulait que je le guérisse de sa vieillesse ; un autre vint me demander quand son enfant mourrait ; un troisième, si je ne pouvais pas faire en sorte qu'il pleuve, etc., etc. A tous je devais donner quelque médecine et dire une parole consolante...

A Piakuli nous vîmes beaucoup de gens occupés à fabriquer d'énormes plats qu'ils taillaient dans une sorte de pierre blanche appelée eu kôle *patradill*, et *soap-stone* par les Anglais. C'est une pierre fort lourde ; tous ces plats avaient deux pieds de diamètre. A Bijoigiri, à un mille environ au sud de Tarai, je fus arrêté par un Kotwala armé d'une énorme hache. Il m'apprend qu'un tigre infeste ces parages et que, durant le mois, il avait déchiré et dévoré trois hommes, bien qu'ils fussent armés de leurs faucilles.

« Je suis payé, me dit-il, par le Manki pour avertir les voyageurs.

Je lui demande s'il reste seul en cet endroit pendant la nuit.

— « Ne me trahis pas, » répondit-il ; puis à mi-voix et mystérieusement : « Maître, quand le soleil descend derrière ces montagnes, quelque chose m'apparait à quoi il m'est impossible de résister.

— « Qu'est-ce qui t'apparait ainsi tous les soirs ?

— « Maître, me trahiras-tu ?

— « Non, voyons.

— « Eh bien ! c'est la peur ; quand elle arrive, je ne puis résister et je m'enfuis au village voisin. »

Malgré mes protestations, ce brave homme voulut m'accompagner jusqu'à Tarai pour me savoir en sûreté. « Sans cela, disait-il, je craindrais toujours qu'il n'arrivât quelque fâcheuse aventure. » Je ne partageais pas ses craintes, habitué à me confier entièrement en Celui qui a dit à ses anges de veiller sur nous.

Tarai est un fort grand village kôle, habité par le seigneur de ces parages, le Manki-Gomke, ses ministres,

secrétaires, cipayes, etc. Le pouvoir de ce grand Manki équivaut à celui d'un petit rajah. Au milieu de Tarai, dans un beau parc entièrement clos, se trouve la résidence du Manki, de sa famille et de ses ministres. Un ruisseau limpide longe le parc en dehors de l'enceinte.

J'avais envoyé d'avance le catéchiste Nicolas chez ce seigneur pour m'annoncer et demander un logement. Je fus reçu avec honneur et conduit à la maison d'école. Bientôt arrivèrent tous les notables. Le Dewan ou premier ministre vint lui-même me saluer au nom du Manki. On se mit à causer; j'eus à expliquer une foule de choses, la rotation de la terre, la cause des éclipses, etc., etc.

Après avoir satisfait leur curiosité, je priai le Dewan de vouloir bien avertir le Manki-Gomke de mon désir de lui offrir mes respects: la réponse arriva sans tarder : le Manki était prêt à me recevoir. Ayant fait toilette, je pris une chemise de flanelle sous le bras et suivi de tout le village, je me rendis à l'audience. A l'entrée du parc on avait étendu un grand tapis, sur lequel s'en trouvait un autre plus petit, de cachemire, pour Son Excellence et votre serviteur. J'étais à peine arrivé, que le Manki, robuste vieillard de soixante-dix ans, s'avança lentement accompagné de son Dewan et d'une douzaine d'officiers. Il me salua respectueusement me priant de m'asseoir près de lui. L'ayant salué à mon tour à l'européenne, je lui remis comme *salami*, ou cadeau de bienvenue, la chemise de flanelle, ce dont il se montra satisfait. Puis il me présenta ses fils, petits-fils et petites-filles, tous enfants dont la beauté me charma. Les garçons portaient un turban blanc comme la neige, des habits à l'orientale de même couleur, et autour du cou un double collier en corail, orné d'une grosse pendeloque en or. La famille du Manki est une famille de Rajputs: leurs traits sont si délicats qu'on les prendrait presque pour des Européens, si le teint cuivré n'était là pour attester leur origine asiatique. Tous firent sur moi la meilleure impression: le Manki avait l'air et les manières d'un vrai gentleman. Je le complimentai sur tout ce que je voyais, sur l'étendue de son territoire que je venais de traverser, lui donnai quelques conseils sur la meilleure manière d'exploiter ses richesses, et dis finalement que là où l'on se montrerait le mieux disposé, j'établirais une mission et, naturellement, une école.

— « Dans ce cas, restez ici, me dit le Manki, je vous donnerai un terrain pour bâtir, vous serez mon ami et prendrez soin de l'éducation de mes enfants. »

— « Mais moi, je ne désire pas devenir catholique, s'écria alors un des membres de la famille du Manki, je crois en Ram-Ram.

« Doucement, lui répondis-je, il ne faut pas rejeter d'avance ce que vous ne connaissez pas. »

Tout le monde trouva cet avis fort raisonnable et je continuai à causer avec le Manki jusqu'à la nuit qui nous força de lever la séance. Nous nous séparâmes bons amis. Le Manki me fit envoyer du lait, du beurre clarifié, etc.; deux de ses cipayes vinrent monter la garde à la porte de ma hutte durant la nuit.

Mardi matin, 16 octobre, vers neuf heures, nouveau message. Le Manki me fait dire qu'avant mon départ il désire me rendre ma visite de la veille. A dix heures, en effet, ses deux fils aînés, accompagnés de leurs enfants et de toute la cour, m'arrivent en cérémonie.

— « Le Manki, me dit le Dewan, s'excuse à cause de son grand âge et de la distance, mais pour t'honorer, il t'envoie tous les membres de sa famille.

Alors le fils aîné s'avançant vers moi me remet à son tour au nom de son père un *salami* de douze roupies.

Tous me demandèrent avec instance de revenir au milieu d'eux.

« Je ferai mon possible, leur répondis-je, j'enverrai mon rapport à Monseigneur l'Archevêque, c'est à lui de décider. »

Vous voyez, par ce récit, quelles sont ici nos espérances. Priez Dieu qu'il nous aide puissamment à les réaliser en convertissant ces populations païennes à la foi de Jésus-Christ.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Mgr Sogaro, vicaire apostolique de l'Afrique centrale, va retourner dans sa mission et emmène avec lui six autres prêtres missionnaires : les RR. PP. Léon Henriot, du diocèse de Nancy, Casimir Giacomelli, du diocèse de Trente, Séraphin Schmitt, du diocèse de Metz, Charles Titz du diocèse de Vienne et le Frère coadjuteur Angelo Prada, de Trente.

Jeudi 5 novembre dernier Sa Grandeur a été reçue en audience particulière par le Saint-Père qui lui a témoigné sa plus grande sollicitude pour son vicariat, ses missionnaires et pour tous les fidèles dont il est le pasteur. Sa Sainteté a manifesté les sentiments de consolation qu'elle éprouvait de savoir qu'en outre du P. Bonomi, trois Sœurs prisonnières étaient saines et sauves et qu'on avait beaucoup d'espoir de délivrer les autres.

Les Sœurs de la mission d'Afrique centrale délivrées sont : Sœur M. Caprini de Negrar par Vérone; Sœur Fortunata Quasie, négresse du Soudan et Sœur M. Venturini de Raldon, diocèse de Vérone. Cette dernière se trouve encore à Berber et Mgr Sogaro a envoyé un exprès, pour la reconduire en Europe.

On espère aussi sauver les trois autres Sœurs et les missionnaires, mais il faut pour cela une somme considérable que le vicaire apostolique s'efforce de recueillir.

Le R. P. Bonomi qui a été délivré le premier des mains du Madhi, est déjà reparti pour la Haute-Nubie et se porte vers la dernière ligne de défense des Anglais d'où il sera plus à proximité pour négocier la mise en liberté de ses confrères.

INFORMATIONS DIVERSES

Paris. — Nous recevons, au moment de mettre sous presse, de M. le Supérieur du Séminaire des Missions Etrangères de Paris, la suite du journal de Mgr Caspar dont nous avons commencé la publication. Nous publierons, dans notre prochain numéro, ce récit émouvant et plein d'une navrante actualité.

Constantinople. — On nous écrit de cette ville, le 3 novembre 1885 :

« Les Communautés chrétiennes et surtout les catholiques de la Turquie se promettent beaucoup de la politique du Cabinet actuel. Dans notre précédente correspondance nous avons donné un léger aperçu sur la capacité, les vues bienveillantes et pacifiques du chef du ministère Kiamil Pacha et du sous-secrétaire d'État des Affaires Étrangères, le fonctionnaire le plus intelligent et le plus expérimenté du Cabinet. La politique inaugurée est toute contraire à celle de l'ex-grand vizir Saïd-Pacha, politique anti-européenne, anti-étrangère, voire même anti-chrétienne. Autant S. M. I. le Sultan Abdul-Hamid II honorait les représentants des puissances étrangères, les célébrités de l'Europe et les chefs des communautés chrétiennes, autant son premier ministre Saïd-Pacha les traitait avec raideur et dédain. C'est ainsi qu'il était devenu antipathique à tout le monde. Il cherchait à combattre l'influence française, surtout l'influence catholique en Syrie et, pour cette raison, les missions catholiques rencontraient toutes les difficultés possibles de la part des fonctionnaires de cette province. Il faut espérer que la direction que le nouveau Cabinet vient d'imprimer à l'administration générale, écartera toutes les difficultés.

II

« Les lettres arrivées du diocèse de Diarbékir confirment les conversions dont nous avons parlé dans nos précédentes correspondances. Le nombre des familles arméniennes schismatiques converties dans différentes localités monte à deux cents.

« S. G. Mgr Férahian le 5 du mois dernier a quitté Diarbékir accompagné de M. l'abbé Pierre Apelian pour visiter ses nouvelles missions. Il est certain que si le Patriarcat Arménien catholique pouvait faire les frais nécessaires pour entretenir le culte parmi les populations néo-converties, le mouvement de retour à la vraie foi prendrait de plus consolantes proportions surtout dans cette province. NN. SS. les évêques d'Erzeroum, d'Adana et de Marach surtout annoncent des espérances semblables parmi les nombreux Arméniens schismatiques de leurs diocèses. Ainsi un grand avenir est réservé au Patriarcat Arménien catholique.

Chine. — Dans un article intitulé : *Les missions catholiques romaines de la Chine* (*Roman catholic missions in China*) le *London and China Telegraph*, après avoir énuméré très exactement les vicariats ou préfectures apostoliques du Céleste Empire et de l'Indo-Chine, ainsi que les diverses Sociétés religieuses chargées de leur administration, établit un parallèle entre les missions catholiques et les missions protestantes et conclut en déclarant que le morcellement de la Chine entre diverses familles de missionnaires, offre l'avantage d'éviter les compétitions, les rivalités, et est l'un des secrets du succès de la propagande catholique. « Tout missionnaire catholique, en partant pour la Chine, dit ce journal, a sa mission fixée d'avance. Il n'en est pas ainsi des missionnaires protestants : là où se trouvent des ministres anglais on est bien sûr de rencontrer des ministres américains. Pas une seule parcelle de force n'est perdue dans l'immense et magnifique organisation qui travaille si harmonieusement sous l'impulsion du Vatican. »

UNE TOURNÉE DANS LE VICARIAT APOSTOLIQUE DU ZANGUEBAR.

OCTOBRE-NOVEMBRE 1884

Par Mgr Raoul de COURMONT, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, évêque titulaire de Bodona, vicaire apostolique du Zanguebar.

III

TOUNOUNGUO

(Suite et fin 1)

ADIEUX A KASECO. — ANIMAUX. — LE PAYS. — INCENDIES ANNUELS.

Nous étions partis à sept heures du matin de *Tounounguo*, le 6 novembre, et après avoir fait vingt-deux mille sept cents pas, nous campions, à onze heures vingt, dans un frais *pori* (un désert), semé d'arbres grands et majestueux. *Kaseco* nous avait accompagnés jusqu'à la *Gobeta*, affluent du *Kingani*. Là, nous prîmes congé de ce brave homme, et traversâmes le lit desséché de la rivière, sur un gros tronc renversé, qui rejoint les deux rives.

Ce pays avait un aspect des plus riants. Nous apercevions au loin, derrière nous, les hautes chaînes de l'*Oukami* et de l'*Oukoutou*. Tout autour, s'étendaient en larges zônes les ondulations de cette immense plaine, contemplée des hauteurs du « *Morne de la Croix* ». Elles conduisaient en pente douce à de magnifiques plateaux, se succédant les uns aux autres, comme ces ondulations elles-mêmes.

Tout ce sol était herbu et boisé. Admirable pâturage pour des troupeaux d'antilopes, de girafes, de buffles et de zèbres. Ces animaux y abondent, en effet. Souvent, nous en aperçûmes quelques-uns isolés, d'autres paissant par troupes. Les endroits du sol quelque peu humides se couvraient de pistes nombreuses et diverses qui allaient se croisant, se dirigeant en tout sens, disparaissant soudain là où le terrain s'affermissait. Elles eussent fait tour à tour, la joie et le désespoir d'un chasseur.

Si la beauté de ces pâturages attire toute cette variété de ruminants et de pachydermes, à leur tour ils servent d'appas aux carnassiers. Ces régions sont très fréquentées par les lions, les tigres, les hyènes. J'ai parlé des prouesses du tigre de *Mrogoro*. Le cabri que *Boumboma* nous avait donné, devint une nuit la proie d'une panthère à *Tounounguo*. Là, dès huit ou neuf heures, nous étions assurés, chaque soir, d'entendre, dans les fourrés, non loin de nos tentes, le cri caractéristique de la hyène, rappelant la voix d'un enfant. Un jour, en descendant la colline de *Kounzagira*, nous rencontrâmes des Noirs chargés d'une magni-

(1) Voir les *Missions catholiques* des 25 septembre, 9, 16, 23, 30 octobre et 6 novembre.

fique peau de lion. Ils l'avaient tué dans les environs et allaient payer une redevance à *Mwényé-mkou*, avant de porter cette royale dépouille à un grand chef de l'Oukoutou, désireux, semblait-il, de s'en faire un vêtement de parade. Plus tard, avant d'arriver à *Mahoundi*, dans une sorte de forêt à végétation basse et amaigrie, à tiges généralement épineuses, sur un sol sableux, nous suivîmes longtemps les traces d'un lion. Ses vigoureuses griffes portaient empreinte, et toute la patte se dessinait sur le sentier qu'il avait suivi, en sens inverse de notre marche. Avant ou après lui un léopard avait aussi fait une partie du même trajet.

Quant à l'aspect général du pays, il se retrouve là ce qu'il est dans les vastes plaines de l'*Oukouéré*, de l'*Ousigoua* et autres provinces, sans doute. Vainement, dans ces parages, chercheriez-vous la forêt vierge. Si elle se rencontre, c'est en raccourci, dans quelques splendides oasis, rares et restreintes, qu'un obstacle naturel a préservées des profanations et des ravages de l'incendie.

Ce qui caractérise, en effet, la forêt vierge, dans les Antilles, les vastes bassins de l'Orénoque et des Amazones, c'est ce touffu des tiges, qui, malgré leur nombre, croissent et se multiplient sans cesse, et atteignent les plus imposantes hauteurs; c'est, au pied, une vraie profusion d'arbustes frutescents, de plantes arborescentes, de ronces, de parasites, de lianes volantes, s'élançant de la base au sommet des arbres et reliant les branches par des entrelacements confus; ce sont de vieux troncs affaissés sous le poids des ans, d'autres courbés et déracinés par l'ouragan, plongeant dans les eaux du lac, jetés en ponts sur des torrents, et des rameaux desquels sont sorties, en racinant, des pousses vigoureuses, grandes comme leurs aînées de la première souche; c'est, de cet ensemble, une sorte d'océan de végétation que l'homme contemple avec admiration, comme ravi des magnificences de son séjour terrestre; c'est un impénétrable fourré qu'il redoute, et où il ne s'aventure que muni d'une cognée pour se frayer un passage, et d'une arme sûre pour parer à toute attaque des fauves; en bas, à la faveur des ombres profondes, c'est un affreux repaire d'animaux de proie, d'énormes reptiles; en haut, la cité aérienne qu'habite tout un peuple d'oiseaux aux plus riches plumages, et dont les chants ou les cris se mêlent aux clameurs de légions sautillantes et babillardes de singes de toute taille et de tout pelage.



ZANGUEBAR. — Arbre gigantesque à l'entrée d'une oasis; d'après un dessin du R. P. Le Roy, missionnaire de la Congrégation du St-Esprit.

En Afrique, au Zanguebar, pour trouver quelque chose de semblable, il faut gagner les régions montagneuses, les sommets perdus, loin du voisinage de l'homme. La forêt vierge ne se retrouve que là dans sa luxuriante beauté. Ailleurs, ce que la cognée ou le coutelas du Noir n'a point fait, la flamme s'en est acquittée pour lui. En effet, veut-il défricher une terre, il n'a besoin ni de hache, ni de sarcloir : il a le feu. A la saison sèche, les hautes herbes ne demandent qu'une étincelle pour flamber. Que fait-il ? Il les incendie.

Mais la flamme ne se circonscrit pas aux limites du champ convoité. Chassée par le vent, elle roule et embrasse rapidement des surfaces immenses ; elle pénètre dans les forêts, couve longtemps dans les lieux humides, parfois s'y éteint, souvent dessèche les menues plantes, les herbages trop verts, dont elle se fait ainsi un aliment, pour se propager encore. Quels ravages ! Tout ce qui ne périt pas, reste noirci, grillé, étiolé par le feu ! Les pluies reviennent ; tout végète à nouveau. Mais bientôt, nouvelle épreuve du feu. Pour les pousses récentes, c'est la destruction qui recommence. Pour les plus fortes tiges, c'est une sorte de crémation lente, qui fait crever l'écorce ou la fendille en tous sens, dessèche le végétal, le rend tout rabougri, tord et contorsionne les branches, et condamne l'arbre entier à une précoce vétusté.

Et ce qu'un Noir a fait en vue d'une plantation, tel autre le fera pour se ménager un passage facile, se frayer une route, éclaircir les abords de sa case ou de son champ. Cela tourne en manie pour quelques-uns ; ils brûlent pour brûler sans parler des enfants, qui brûlent pour s'amuser.

Comment, avec ce système, sinon de coupes, du moins d'incendies réglés, demander des forêts vierges aux plaines du Zanguebar ?

Je le disais plus haut, on trouve, çà et là, des oasis d'une végétation luxuriante ; pour y rencontrer la vraie forêt vierge, il faut gravir les pentes des hautes montagnes de l'*Oukami* ou d'autres provinces. Ce qu'on nomme *pori* dans nos régions, c'est le désert herbu et plantureux, où la flamme promenant ses caprices, a dessiné à sa manière, mais d'une façon grandiose, ce qu'on admire dans les parcs d'Europe, sous le nom de jardins anglais. La similitude est frappante, à la réserve, toutefois, des pièces d'eau, pendant la saison sèche... Ici, un arbre puissant à belle et forte ramure ; plus loin, un rassemblement de quelques troncs noueux, qu'une termitière semble protéger par une enceinte de bastions et de tours ; sur les côtés, un superbe massif arrondi ou sinueux ; là, des lianes pendantes, des arbustes nombreux et feuillus, de hauts sommets d'où descendent l'ombre ou la fraîcheur ; à droite, à gauche, devant, derrière, de larges échappées de vue, où l'œil s'attache à de lointaines perspectives, s'arrête à des bosquets touffus, suit des pentes douces : l'herbe naissante y verdit comme en nos prairies d'Europe, tandis que, plus tard, grandie et desséchée par le soleil, elle donne au moelleux balancement de ses chaumes, sous la brise du désert, l'illusion et le charme des gracieuses ondulations des blés jaunissants dans les champs jamais oubliés du beau pays de France. Malheureusement pas de chute, ni de nappe d'eau pour agrémenter le coup d'œil. Avec quelles délices le voyageur épuisé s'y désaltèrerait ! Il lui faut lutter contre son imagination qui lui en montre de limpides et de fraîches, et l'invite à les encadrer avec art dans le paysage. Quant à animer cette nature, des troupeaux d'antilopes ou de zèbres, des bandes de singes, des compagnies de pintades et de francolins lui donnent une vie, qui la laisse toujours un immense désert. C'est le *pori*, ce n'est pas la forêt vierge.

ZANGUEBAR. — Un nid de serpents à Mirambo ; d'après un croquis du R. P. Le Roy, missionnaire de la Congrégation du Saint-Esprit (Voir page 548).

De la rivière Gobeta a Bagamoyo. — Villages. — Nid de serpents. — Arrivée. — Etymologie de Bagamoyo.

De la rivière *Gobeta*, nous gagnâmes *Magogounda* et *Kongo*, deux endroits où nous espérions trouver de l'eau. Mais rien, pas même un léger suintement du sol. *Kongo* est le nom d'un arbre. Celui qui dénomme l'endroit a un énorme tronc tout bossué et contrefait, d'un aspect singulier.

Le soir, nous campâmes à *Kirouiri*.

Le 7 novembre, départ matinal, une marche rapide nous conduit au village de *Kisoudi*, fin de l'étape. Nous avons traversé la forêt de *Gongorogoa*, où il y a encore, dit-on, des éléphants; et la rivière sans eau de *Kisoudi*, affluent du *Géringéré*, qui n'en a que, çà et là, quelques flaques.

De *Kisoudi* à *Mirambo*, bon nombre de villages; l'un deux, *Mzakouzi* appartient au frère de Kounzagira. Plusieurs lits de torrents se montrent à nous complètement desséchés; ils sont tous tributaires du *Géringéré* : ce sont : le *Koungo*, le *Mikouambé*, le *Mkonga*.

A *Mirambo*, nous avions campé dans ce que je nommais plus haut un jardin anglais. Un très beau bouquet d'arbres avait été choisi pour ombrager nos tentes et nous avions à peine fini l'installation, que des Noirs de la caravane s'enfuient, criant hors d'eux-mêmes : *mioka* (serpent!). En effet, une tête de reptile dépasse les herbes et paraît à la fois effrayée et menaçante. Le serpent entre rapidement dans le fourré et s'enfonce sous une pierre où le R. P. Baur lui envoie un coup de fusil. Quelques instants après, nouveaux cris. C'est un autre serpent qui veut aussi regagner le gîte et glisse droit sur nous. Quelques porteurs plus courageux s'arment d'une longue gaule et réussissent à lui casser les reins. Notre tranquillité n'est pas longue. Deux de nos hommes entrent dans le massif pour poser leurs fardeaux. Une vipère à tête de trigonocéphale, le corps roulé autour d'une branche, le cou flottant, s'y balance comme une liane, tandis qu'un autre de ces affreux reptiles s'entrelace dans une racine et se blottit dans ses trous. D'un coup de fusil, le R. P. Baur coupe en deux la vipère. Ça finissait par être plus que déplaisant; car ce bosquet nous paraissait ne devoir le céder en rien à la célèbre caverne des serpents de Marmontel. Toutefois, nous ne délogeâmes pas; des feux allumés entre le fourré et nos tentes parurent suffisants à nous protéger. Le lendemain, à peine partis, nous trouvâmes tué, sur le sentier, un de ces petits serpents, très venimeux, dont la tête et la queue affectent à peu près la même forme, et ne se distinguent pas à distance. Un peu plus loin, un gros reptile avait traversé la voie et laissé sur le sable la trace de son corps. On eût dit ces lieux frappés d'un anathème. Sur nos carnets, nous écrivîmes : *Nid à serpents* (Voir la gravure page 547).

Le lendemain, 9 novembre, nous arrivons à *Kasenga*; nous avons traversé la rivière et la forêt de *Marera*. De *Kasenga* à *Mahoundi*, nous rencontrons des rivières taries : le *Doutoumi*, le *Mrougourou*, le *Soïgayou*. Entre ces deux dernières, se trouvent un pays et le marais du nom de *Kingéga*. En route, nous apercevons une bande de huit zèbres, qui semblent paître sous la houlette d'un gros singe. Zèbres et singe s'enfuient à notre approche, ainsi qu'un peu plus loin, une volée de pintades.

Nous sommes depuis longtemps dans l'*Oukouéré*, et les Noirs nous apprennent qu'ils ont eu à repousser par la force l'attaque des grands chefs de l'*Oudoé*, soi-disant suzerains de cette partie de la province. La famine leur a mis les armes à la main, pour essayer de lever des impôts, mais sans succès.

Le 11 novembre, partis du *Mahoundi*, nous traversons la rivière de *Msoua*, affluent de *Kingani*, sans eau, comme toutes les autres, à cette époque. Nous passons le fleuve à *Karaza*, et, après une halte de trois heures sur la rive droite, nous repartons pour *Kirourouti*, où nous campons près de la source, sous un manguier. Le trajet parcouru depuis le matin est d'environ onze lieues.

Le 12 novembre devait être le jour de notre arrivée à Bagamoyo. Nous partons à cinq heures vingt-cinq, et faisons halte à *Kwadiouni*. C'est la belle et riche province de l'*Ouzaramo* qui, depuis le fleuve, se déroule devant nous avec ses manguiers et ses plantations de manioc. Plus nous allons, plus la culture apparaît partout et refoule derrière nous le morne et triste pori. Les collines boisées, où l'on trouve, plus près de la côte, des forêts de manguiers, sont d'un vert foncé qui les fait ressembler aux grandes ondulations de l'Océan, avec lequel elles se confondent à l'horizon. Nous marchons alertes, encore que fatigués et les pieds moulus. Sur notre gauche, nous laissons *Dounda* et dépassons successivement *Tondo*, *Koti*, *Mikongoro*. Nous traversons divers marais où nos hommes sont obligés de nous porter à dos. Enfin, il est cinq heures, et nous descendons dans la grande plaine cultivée de Bagamoyo. Le coup d'œil est superbe : le cocotier et le manguier y règnent en souverains; les champs de manioc s'étendent partout; des pluies récentes ont rafraîchi la terre et verdi les feuillages. Enfin, nous foulons le sol de la Mission. Nous avons fait, depuis le matin, douze lieues et demie. L'élan ne s'arrête qu'au pied du tabernacle, à l'endroit même où, trente-quatre jours auparavant, nous nous sommes relevés pour commencer ce long voyage. Il nous semble entendre la parole du bon Maître, qui nous dit comme aux apôtres : « *Requiescite pusillum* » reposez-vous un peu. Ce repos, nos corps et nos cœurs le demandent. Le lieu lui-même nous y invite et nous en porte le consolant augure. Car, pour le dire en finissant, le nom « *Bagamoyo* » formé de *Baga* ou *Bwaga* (déposer) et de *moyo* (cœur), n'a d'autre signification que cette suave et toute mystique pensée, traduite sous forme d'invitation :

« *Repose ton cœur.* »

Fin.

UNE EXCURSION EN CILICIE

Par le R. P. Amédée de Damas, de la Compagnie de Jésus, supérieur des Missions des RR. PP. Jésuites en Arménie.

Constantinople, le 28 juillet 1885.

Je viens de faire un voyage de trois mois dans cette

petite Arménie que le Souverain Pontife nous a ordonné d'évangéliser. A vous mes premiers loisirs en rentrant à Constantinople, à vous, qui vous montrez si bienveillants envers nous.

Comme toujours, j'ai gagné les rivages de l'Asie par la mer Noire, et, sur l'unique véhicule du pays, la classique charrette, j'ai atteint la Méditerranée.

Si vous le voulez bien, je ne vous parlerai pas aujourd'hui de nos maisons du Pont et de la Cappadoce, dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir précédemment, et j'attirerai votre attention sur le point extrême de notre mission, Adana et la Cilicie, que j'ai trop laissé dans l'ombre.

La Cilicie est cette portion méridionale de l'Asie mineure qui descend du Taurus à la Méditerranée. Elle est célèbre dans l'histoire de l'Arménie. Lorsqu'à la suite des invasions répétées des Grecs et des Perses, les fils d'Haïg se virent contraints de descendre, en pleurant, les pentes de l'Ararat où fut leur berceau, ils transportèrent de ce côté du Taurus les débris du trône des Pagratides. La famille princière de Roupène y ceignit la couronne, et, durant près de quatre cents ans, elle y porta le sceptre, non sans quelque gloire. Aujourd'hui encore, le nom de cette province reste en honneur, et le chef spirituel des catholiques arméniens prend le titre de patriarche de Cilicie.

Le premier qui prit possession de cette terre fut le héros Cilix, fils d'Agénor, d'où lui vint le nom de Cilicie, qui s'est perpétué jusqu'à nos jours.

Cilix était, selon toute apparence, de race phénicienne, car ni lui ni les siens ne parlaient grec, et leurs médailles portent des légendes et des symboles qui se rapportent aux mythes et aux divinités de la Phénicie.

Ce hardi colon et ses descendants vécurent de la mer plutôt que de la terre. La nécessité de pourvoir à leur défense leur avait fait préférer le séjour de cette portion de la Cilicie qu'on appelle Trachaotis ou rocheuse, pour la distinguer de celle que sa fertilité fit surnommer champêtre. Or, comme le sol ne leur offrait ni moyen de subsistance ni matière à échange pour le commerce, ils se mirent à écumer la mer. La domination romaine n'arrêta point ce brigandage. On soupçonne même les gouverneurs imposés par le peuple-roi de l'avoir encouragé dans leur intérêt personnel.

Au temps des Croisades, les rois arméniens de la race roupène étaient maîtres du pays. Ils accueillirent les guerriers francs en amis dévoués. Ils leur fournirent des vivres; ils les soutinrent les armes à la main; ils s'unirent à nos familles princières par des mariages; et, lorsque leur dynastie fut près de s'éteindre, deux Lusignan, qui tenaient aux Roupène par les femmes, occupèrent leur trône.

Les Turcs finirent par hériter de cette contrée; mais leur autorité y est mal assise; et, de nos jours encore, plusieurs dynasties turcomanes s'y maintiennent çà et là, dans une indépendance absolue.

La fière attitude des Ciliciens en face de voisins jaloux, s'explique par la configuration de leur territoire. Rarement on rencontra un pays mieux organisé pour la défense. A l'ouest, au nord et à l'est des montagnes gigantesques le protègent; et, vers le midi, des falaises ardues ou des plages inhospitalières le tiennent à l'abri d'un coup de main.

Si nous voulons entrer en Cilicie par le nord, le Taurus se dresse devant nous, et, du haut de ses pics neigeux ou du fond de ses cavernes béantes, une voix semble nous crier : « On ne passe pas ! » Force nous est d'aller, par mille détours, chercher la coupure unique qui permet de franchir cette masse de rochers amoncelés depuis le commencement du monde. Pas plus que nous, humbles pèlerins, les fiers conquérants ne se frayèrent une autre voie. Alexandre et Darius durent s'y engager. Or, quelques blocs précipités d'en haut suffiraient à y barrer le passage d'une armée.

Ainsi protégée au nord, la Cilicie n'est guère plus accessible du côté du levant. Nous y arrivions d'Antioche, il y a vingt cinq ans, et nous chevauchions insouciants dans une plaine en pente douce, lorsque, soudain, les monts Amanus nous arrêtèrent. Ici, comme au Taurus, une seule fissure livre passage. Elle est si étroite que les anciens la fermaient avec des portes dont les montants de pierre restent debout. Quoi de plus facile à défendre ! Les Turcs essayèrent longtemps de s'en rendre maîtres sans y réussir. Au commencement de ce siècle, le chef de tribu Kutchuc-Ali en restait possesseur et faisait payer rançon à tout venant. En 1825 seulement, il fut surpris et tué par le pacha d'Adana, et le passage devint libre; mais combien reste aisé de l'intercepter encore !

S'agirait-il maintenant d'accéder en Cilicie par l'ouest ou le midi ! La difficulté n'est guère moindre. Le bateau a quitté Rhodes ; il nous amène du couchant. Or, tandis que nous admirons les verdoyants rivages de la Pamphylie, tout à coup, brusquement, à l'embouchure du fleuve Mélas, nous nous heurtons au cap Caracésium, où commence la Cilicie. Ce ne sont que rocs entassés, au-dessus desquels dominent de dix-huit cents à deux mille mètres les sommets déchirés de l'Imbarus. Ici comme au nord, comme à l'est, la nature s'est chargée d'élever un rempart à la Cilicie.

Reste sans doute un accès au midi, par la mer. Mais quelques châteaux-forts élevés sur les falaises, rendent la défense singulièrement facile. Les pirates l'avaient compris, et la côte est semée des ruines de leurs forteresses.

Les premières en vue sont les pans de murs pélasgiques du château de Diodote Tryphon. Ce corsaire s'était embusqué derrière les rocs tourmentés du cap Caracésium. De là, sur ses hardis navires, il s'élançait à la chasse des hommes qu'il réduisait en esclavage et vendait en Italie. Sa position était inexpugnable. Pour mettre fin à ses brigandages, il fallut qu'Antiochus, fils de Démétrius, le surprit dans une de ses courses et le fit couler bas. Plus tard, Pompée détruisit son château; et Marc-Antoine céda son port à Cléopâtre, qui exploitait les forêts du Taurus pour la construction de ses flottes.

A mesure que nous avançons, d'autres ruines se présentent. Voici Sélinus, où Trajan vint mourir, en l'an 117 de notre ère, lorsqu'il s'en allait réduire une révolte des Juifs ; et puis Anémurium, aux murailles flanquées de tours ; et encore Séleucie, fondée par Séleucus Nicanor, 300 ans avant Jésus-Christ, et qu'on appela Trachæa, la rocheuse, pour la distinguer des autres Séleucies ; et aussi Corycus, l'ancienne demeure des rois arméniens, fièrement campée sur la pointe d'un rocher battu par la mer ; enfin, Pompéiopolis, un peu enfoncée dans les terres, mais reliée au port

par un portique de deux cents colonnes, dont cinquante restent debout.

A quelques kilomètres de Pompéiopolis, il est vrai, se rencontrent les terres basses et la rade ouverte de Mersina. Mais, là encore, la nature a pris soin de la défense de ce point vulnérable. La rade est sans profondeur, les grands navires doivent mouiller au large et des coups de vent rendent souvent le rivage inaccessible.

Un soir, nous arrivons joyeux de toucher au but. Le commandant nous prévient qu'il sera probablement impossible de débarquer et qu'il faudra le suivre à Beyrouth, sauf à rebrousser chemin plus tard. La nuit se passe. Le lendemain matin, la mer continuait à faire rage. Cependant, une forte barque se détache du rivage et se hasarde à venir à nous. Elle approche, mais la vague la rejette à distance, et l'abordage est problématique. Enfin, on lui lance une corde; elle se maintient à peu près, et, à force de gymnastique, nous parvenons à nous y jeter. Alors commence une lutte d'une grande heure. Le flot nous repousse ; il passe pardessus nos têtes et nous inonde. A l'approche de la terre, nouvel embarras. Le ponton s'élève à deux mètres, et son échelle vient d'être emportée par la vague. Nous étendons les mains. Deux robustes portefaix les saisissent, un coup de mer emporte la barque, et nous restons suspendus dans le vide. Heureusement, nos sauveurs tiennent bon. Ils tirent, nous hissent comme des ballots, et nous voilà sur la plate-forme, accueillis par les rires joyeux des spectateurs.

S'il s'agissait de débarquer une armée, elle serait exposée au sort terrible de la flotte de Charles-Quint sur les côtes d'Afrique. C'est ainsi qu'abritée au midi par l'escarpement de ses rivages, ses châteaux, ses villes et les flots incléments, la Cilicie défiait l'ennemi du côté de la mer, et ses forbans restaient sûrs de l'impunité.

(A suivre).

LE PREMIER MISSIONNAIRE DU JAPON AU XIXme SIÈCLE

Par Mgr FORCADE, archevêque d'Aix

XI

DÉPART DE CORÉE ET RETOUR EN CHINE. — CHU-SAN. — NING-PO. — BON ACCUEIL DES MANDARINS CHINOIS. — M. DANICOURT. — LE PREMIER VICAIRE APOSTOLIQUE DU JAPON.

(Suite 1)

Lundi 24. — Dans la matinée, une dizaine d'officiers de la division arrivent chez le P. Danicourt. L'amiral leur a donné la permission d'aller se promener à *Ning-po*, et ils sont arrivés la nuit dernière dans des barques chinoises. Ces messieurs sont invités à dîner, et vont en attendant, faire un tour dans la ville.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 24 avril, 1er, 8, 22, 29 mai, 5, 12, 26 juin, 3, 10, 17, 24, 31 juillet, 7, 14, 21, 28 août, 18, 25 septembre, 9, 16, 30 octobre et 6 novembre.

Je m'embarque le soir sur un bateau chinois, pour partir demain, à quatre heures du matin. Je ne dirai rien de *Ning-po*, j'y suis resté trop peu de temps, et je ne suis pas sorti de chez M. Danicourt.

Mardi 25. — Je suis réveillé vers trois heures du matin par des cris horribles poussés par mes bateliers. Ils étaient occasionnés par une attaque de voleurs qui cherchaient à s'introduire par l'arrière de mon bateau. Heureusement qu'il était au mouillage à côté de ceux de nos officiers. Réveillés par les cris qui viennent de mon bord, ces braves amis se mettent sur pied, et les voleurs décampent. J'appareille bientôt après, et à midi je suis de retour sur la *Cléopâtre*.

Mercredi 26. — Rien de notable.

Jeudi 27. — Je reçois dans la matinée chez le P. *Tcheou*, la visite d'un mandarin nommé *Tchong*. Cet homme dont m'avait beaucoup parlé M. Danicourt, s'est fait depuis longtemps l'ami des Pères et le protecteur des chrétiens.

S'il faut l'en croire, non seulement des jonques chinoises partant de *Che-fou*, iraient annuellement faire le commerce au Japon (ce qui est bien connu), mais, ce que nous ignorions, des jonques japonaises viendraient aussi tous les ans commercer à *Che-fou*. Ce commerce, naguère assez considérable, serait du reste bien tombé depuis l'ouverture de *Chang-hai* et de *Ning-po* au commerce européen.

« On dit que les *Poils-Rouges* (1) veulent aller faire la guerre aux Japonais, pour les forcer de commercer avec eux : est-ce vrai, demanda *Tchang*, qui paraît pour son compte, croire que ce bruit est fondé ? »

« Qu'est-ce que le royaume de *Lieou-Kieou?* demanda l'amiral. »

« C'est un pays *dépendant du Japon*, mais qui paie néanmoins tribut à la Chine; ses jonques vont à *Fou-tchéou*. »

Les pauvres *Ou Kiniens* n'imaginent pas sans doute que ce point de leur histoire est si bien connu jusqu'en Chine ; car alors il n'en feraient pas tant de mystère.

Je voudrais que le temps me permît d'inscrire ici, tout ce que notre ami *Tchang* nous a dit d'intéressant. C'est un homme qui a en histoire et en géographie des connaissances peu communes parmi les lettrés eux-mêmes de son noble pays.

Vendredi 28. — Je vais faire avec M. de la Roche-Poncié, ingénieur en chef de la division, M. de Lapelin, second de la *Victorieuse* et M. de Lafond, élève de la même corvette, une excursion en règle sur l'île de *Pou-to*, tristement célèbre dans l'archipel *Chu-san*. C'est l'île du démon, si jamais il en fut; elle est couverte d'innombrables pagodes et peuplée de bonzes; les idoles qu'on n'y voit par millliers, à l'exception de quelques-unes qui sont en bronze, sont généralement de bois doré : il y en a de toutes les dimensions et de toutes les formes; il en est de fort bien travaillées; il en est d'autres qui se font remarquer par leurs proportions colossales.

Il a fallu qu'il y eût autrefois dans ces contrées une bien grande ferveur païenne, pour que les bonzes soient parvenus à se faire construire sur cette petite île des monuments aussi nombreux, aussi coûteux et aussi merveilleux. Cette ferveur antique est heureusement aujourd'hui dimi-

(1) Les Anglais.

nuée. Là comme en général par toute la Chine, m'a-t-on dit, non seulement on ne bâtit plus de nouvelles pagodes, mais c'est à peine si l'on entretient celles qui existent. Les tristes splendeurs de *Pou-to* sont passés : j'ai vu ses temples déserts et tombant en ruine.

A quelques lieues de là, dans un petit village des environs de *Ning-po*, cinquante pauvres chrétiens ont dernièrement trouvé le moyen de se faire bâtir une jolie église ; à *Ting-haï* qui ne compte pas trente fidèles, la chapelle est très petite il est vrai, mais elle est bien propre, bien ornée, et les louanges de Dieu y retentissent tous les jours; à *Ning-po* même, tout est plein de vie jusque sous les ruines de ce temple que dévastèrent les persécutions..... Ici d'innombrables infidèles ne peuvent pas même entretenir ces édifices somptueux qu'ont élevés leurs pères; ici point d'adorateurs, point de prières, point de culte; quatre Européens curieux qui errent çà et là; quelques bonzes inattentifs à leurs dieux, qui les regardent passer.....

Je ne sais; mais aujourd'hui ne voyons-nous pas en Chine, comme deux peuples en présence? L'un, jeune adolescent, est encore faible, il est vrai; il est pauvre et inconnu; mais plein de sève, plein de vie, plein d'avenir, il ne peut que se fortifier, que grandir et se manifester au monde. L'autre, misérable vieillard, se confie vainement dans sa gloire passée et dans une force qu'il n'a plus; vainement il étale les richesses fanées d'un autre âge, on ne l'en voit pas moins s'affaiblissant chaque jour; il n'est déjà plus qu'un objet de pitié; sa tombe est là qui s'entr'ouvre; et qui pensera à lui quand il y sera tombé?.....

Ces rêveries ou d'autres de ce genre m'occupaient l'esprit et me rassérénaient le cœur, tandis que je parcourais les ruines de *Pou-to*, dont l'aspect est plus morne encore que celui des ruines de Versailles.

Samedi 29. — Après avoir passé la nuit dans notre bateau, nous partons dès la pointe du jour pour une grande pagode située sur le haut d'une montagne, et à laquelle on n'arrive, dit-on, qu'en montant huit cents marches. Nous les avons comptées, et nous n'en avons trouvé que six cent trente-neuf; mais pour un escalier c'est déjà un assez joli chiffre. Toutes ces pagodes sont plus ou moins vastes, plus ou moins délabrées, mais au fond, c'est toujours la même chose. Leur richesse et leur beauté ne consistent, en définitive, qu'en une énorme collection de diables, tous plus laids les uns que les autres.

Les sites de l'île *Pou-to* sont en général magnifiques : ils élèvent l'âme, la portent au recueillement et à la méditation. De saints monastères y remplaceraient avantageusement et y remplaceront peut-être un jour les bonzeries actuelles.

Nous appareillons avant midi, et sommes de retour à bord à quatre heures et demie.

Après dîner, l'amiral m'emmène promener avec lui dans la campagne, sur la grande île de *Chu-san*. Partout les paysans se montrent pleins de politesse et de prévenance pour nous. Les Français paraissent aimés dans ces quartiers, et comme un brave homme le faisait remarquer à ceux qui nous entouraient, on sait très bien que, tandis que les *Poils-Rouges* tiraient le canon et dévastaient tout, les *Fou-lang-si* présents ne faisaient jamais de mal à personne.

Nous nous étions assis, le soir, à la porte d'une pauvre maison isolée ; hommes, femmes, enfants s'empressaient autour de nous ; il y avait là surtout un petit garçon de quatre à cinq ans qui était gentil à faire plaisir. Ce fut lui qui présenta du feu à l'amiral pour allumer son cigare ; l'amiral lui rendit la mèche avec une piastre dessus. Rien ne peut rendre la joie de cet enfant qui nous amusa beaucoup avec ses remerciements et ses *Ko-teou*. Pauvre enfant, puisse-t-il un jour en faire d'aussi profonds et d'aussi sincères au vrai Dieu !

Dimanche 30. — Plusieurs chrétiens de *Ting-haï* qui ont assisté à ma messe, viennent pendant mon déjeuner me faire *Ko-teou*. Trois enfants tout petits, les seuls, je crois, de cette chrétienté naissante, me sont amenés par leurs mères, et, quoique pouvant à peine marcher, ces chers petits anges savent déjà se mettre sur leurs talons pour faire comme les autres. Je promis aux mères une médaille pour eux, et je leur donnai de suite un gâteau, ce qui parut leur faire au moins autant de plaisir qu'une bénédiction.

Mon repas terminé, je vais chez l'excellent mandarin *Tchang-Lao-ié*, lui rendre la visite qu'il m'a faite jeudi dernier. Le brave homme me reçoit à merveille, et me fait toujours force questions sur l'Europe, qu'il paraît admirer beaucoup. Dieu lui fasse la grâce d'en admirer surtout la religion ! Je recommande bien sa conversion aux bonnes âmes qui liront ceci.

A deux heures arrivent au rivage deux beaux canots envoyés par l'amiral. J'en fais les honneurs au P. *Tcheou*, au grand mandarin militaire, à *Tchang-Lao-ié*, au gouverneur de *Ting-haï* et à un autre mandarin, qui tous ont reçu pour aujourd'hui une invitation à dîner. Le repas fut splendide et tout se passa très bien. Seulement nos mandarins qui prirent un peu trop de goût au champagne, en étaient sur la fin passablement influencés. *Tchang-Lao-ié* fut le seul qui s'observa constamment et sa raison ne me parut aucunement troublée.

Le P. *Tcheou* m'avait parlé d'un pauvre catéchumène injustement accusé auprès du gouverneur, et qui ne pouvait s'en tirer (bien que son innocence fût parfaitement reconnue) sans qu'il lui en coutât bien des milliers de sapèques. C'était une trop mince affaire pour mettre l'amiral en avant ; je me contentai d'en dire un mot à M. de Candé, son capitaine de pavillon. A la première recommandation du brave commandant, le mandarin s'empressa de promettre tout ce qu'on lui demandait.

Lundi 31. — La frégate appareillera demain si le vent le permet. Je fais mes malles pour passer à bord de la *Victorieuse*, qui doit me reconduire à *Nafa*. L'amiral, qui sait que j'attends des dépêches de M. Libois, a eu la bonté de lui donner l'ordre de demeurer ici jusqu'au 10 septembre.

L'excellent M. Rigault de Genouilly, commandant de la corvette, veut à l'exemple de l'amiral, me loger chez lui et m'avoir à sa table.

(A suivre.)

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(ÉDITION FRANÇAISE)

Anonyme d'Ergné-Armel, diocèse de Quimper.................... 32
Quelques élèves du petit séminaire de Montmorillon, diocèse de Poitiers.................... 2 50
T. A., abonné de Paris, don transmis par notre correspondant.... 20

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Van Camelbeke).

M. Fanneau, au Mans.................... 2
Mlle Marie Burel, à Vire, diocèse de Bayeux.................... 20
Une anonyme de Bordeaux.................... 10

Pour une église dédiée à Saint-Joseph (Tocpo).

Une anonyme de Bordeaux.................... 3 50

A Mgr Van Camelbeke pour les missions de Cochinchine orientale dévastées par la persécution.

M. C. Furnion, à Lyon.................... 100
Mme David à Chauché, diocèse de Luçon.................... 10
M. Labado à Bangor, diocèse de Vannes.................... 15
M. Mette, diocèse de Langres.................... 5
M. Aubert, id. 1
Lepine, id. 1
M. Moine, id 1
M. Chaumont, id. 1 50
B. Moisson, id. 1
S. M., id. 1
Marie Jolibois, id 1
Oct. Gervillers, id. 2 50
A. A. id. 5
Mme veuve da Rocha-Machado, à St-Florentin, diocèse de Sens.... 20
Anonyme de St-Etienne, diocèse de Lyon.................... 20
M. Henri Mairie, avocat à Carcassonne.................... 10
Anonyme du diocèse de Nantes.................... 11
Anonyme de Belgique, diocèse de Tournai.................... 20
Mlle Le More, à Chantenay, diocèse du Mans, don transmis par notre correspondant de Paris.................... 10
M. Michaux, à Satres, diocèse de Saint-Dié.................... 10
Mme du Closel, à Riom, diocèse de Clermont.................... 50
Anonyme du diocèse de Clermont.................... 25
F. V. C. G., à Toulouse.................... 55
M. l'abbé A. D., diocèse de Nice.................... 5
V. B., diocèse de Beltey.................... 30
Une abonnée d'Aubusson, diocèse de Limoges, avec demande de prières.................... 10
Un prêtre de Lyon, condisciple de M. Châtelet.................... 20
M. Richard O'Neill (Indes).................... 7 35
Deux personnes d'Orsennes, diocèse de Bourges.................... 40
Anonyme du diocèse de Nantes, avec demande de prières.......... 50
Un recteur du diocèse de Vannes.................... 4
Quelques personnes de Neuvy en Sullias, diocèse d'Orléans....... 11 50
M. le chanoine de Boye, don transmis par la *Semaine religieuse de Châlons sur-Marne*.................... 20
Un anonyme, *id*.................... 1
Un anonyme de Vitry-le-François, *id*.................... 6
Une tertiaire de Châlons, *id*.................... 2
Une anonyme de Châlons, *id* 30
Un anonyme de Châlons, *id*.................... 10
M. le chanoine Piérette, *id*.................... 8
Un anonyme de Châlons, *id*. 3
Mlle Marie Burel à Vire, diocèse de Bayeux.................... 20
Anonyme de Lyon.................... 10
M. Desseligny, à Paris 5
Les jeunes filles du refuge, à Saint-Etienne.................... 12
Anonyme du diocèse de Moulins.................... 25
Un prêtre du diocèse de Malines (Belgique).................... 1000
François-Hippolyte-Patrice J., du diocèse de Contances.......... 50
Charles-Albert J., du diocèse de Coutances.................... 25
Au nom de Mlle Solange-Rollet, défunte, de diocèse de Bourges... 20
M. l'abbé Aubry, curé de Neuvillers-sur-Moselle, diocèse de Nancy. 10
Mlle Elisa Colotte, à Sainte-Marie-a/m (Alsace).................... 77
Un anonyme du diocèse de Quimper, avec demande de prières... 40
M. Gouteyrat, diocèse de Poitiers.................... 12 50
Anonyme du diocèse de Chambéry.................... 10
Mme veuve D..., don transmis par M. l'abbé Rambouillet, à Paris. 100
Mme Thierry, à Saint-Barnabé, banlieue de Marseille............ 30
Anonyme de Lyon.................... 20
Une abonnée de Bar-le-Duc, diocèse de Soissons.................... 10
A. C. de Liége (Belgique).................... 20
Un curé de campagne, du diocèse de Carcassonne qui se recommande aux prières.................... 50
Don transmis par la *Semaine religieuse* du diocèse de Tournai (Belgique).................... 924 50

A Mgr Puginier, pour les victimes de la persécution au Tong-King occidental.

M. Gillot, à La Fresnais, diocèse de Rennes, avec demande de prières.................... 2
Anonyme du diocèse de Moulins.................... 25
Mme de V., diocèse de Lyon.................... 1000
M. de Chavaudon, diocèse de Troyes.................... 100

A Mgr Puginier pour le sanctuaire dédié à N.-D. de Lourdes au Tong-King.

M. l'abbé Pinon, à Maisdon, diocèse de Nantes.................... 10
Mme J. de M., de Mâcon, diocèse d'Autun.................... 5
A. A. Durand, à Marseille.................... 10

A Mgr Van Camelbeke, pour le clergé indigène de Cochinchine orientale.

Mlles M. P. et M. C. de Lyon, avec demande de prières.......... 10

Pour le rachat et le baptême de deux enfants chinois sous les noms de François et Henry (Chan-tong).

Anonyme du diocèse de Clermont, avec demande de prières...... 25

A Mgr Van Camelbeke, pour le rachat et le baptême d'enfants païens sous les noms de Marie, André et de Marie-Amélie.

Anonyme du diocèse de Cambrai.................... 50
Mme S. Masse, à Serrières, diocèse de Chambéry, avec demande de prières.................... 50

Pour la construction de la chapelle de Nicou-Sin-Chan.

Une anonyme de Lyon....................

A M. l'abbé B. Chambost, missionnaire en Cochinchine.

L'Hôtel de la *Petite Bombarde*, en souvenir de nos morts........ 20

A Mgr Caspar, pour les victimes de la persécution en Cochinchine septentrionale.

Mme de Malglaive, à Neuvillers sur Moselle, diocèse de Nancy, avec demande de prières.................... 50

A Mgr Laouënan, pour le R. P. Fourcade, missionnaire à Alladhy (Pondichéry).

Anonyme de Marseille.................... 5

A Mgr Charbonnier, pour la formation d'une famille chrétienne au Tanganyka.

V. F., diocèse de Langres, au nom de ses parents défunts........ 500

Pour les missions africaines (Cardinal Lavigerie).

Un prêtre du diocèse d'Agen.................... 20

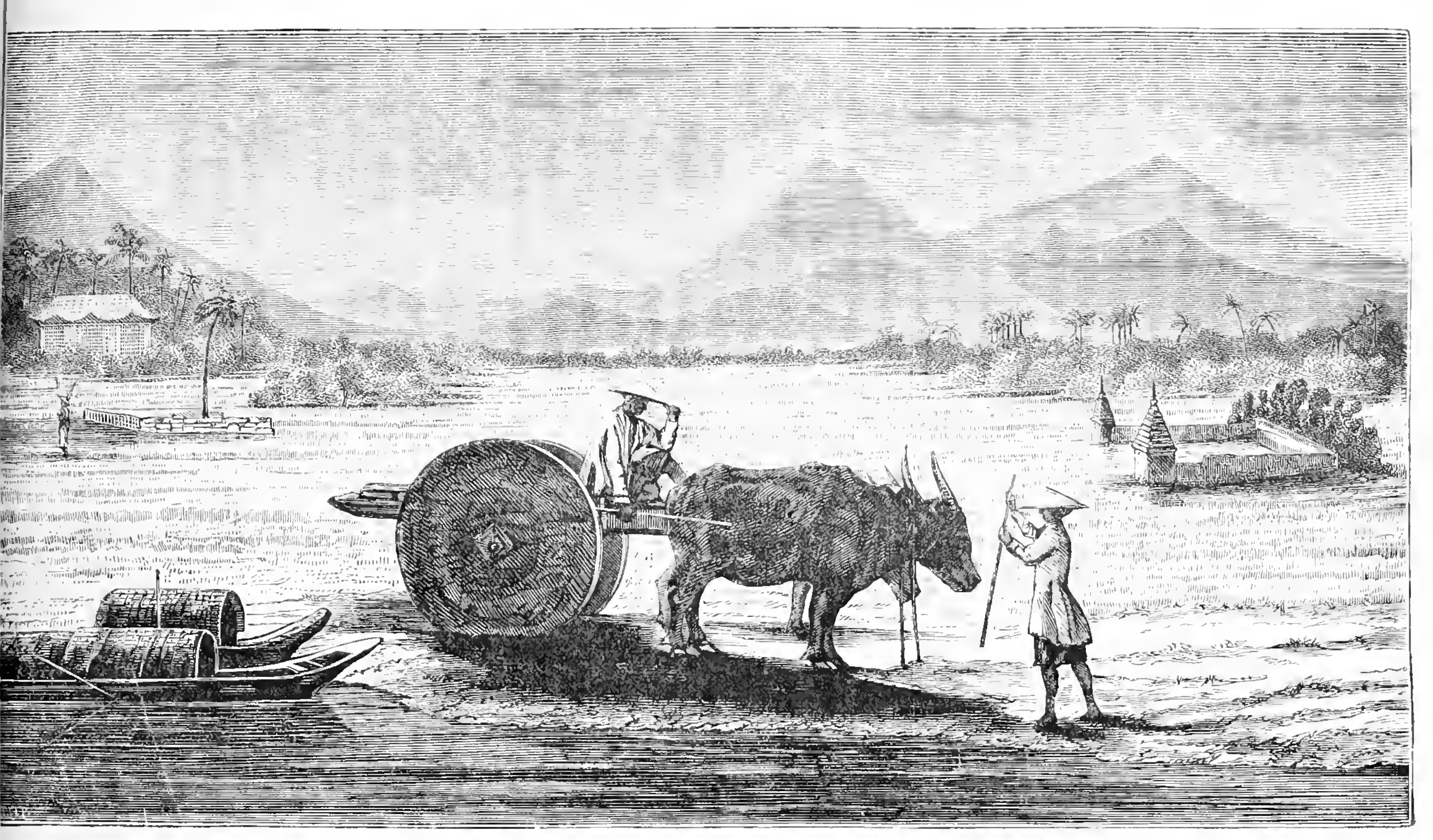
Pour la léproserie la plus nécessiteuse.

Une anonyme de Bordeaux.................... 2 50

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



ANNAM. — Chariot annamite; d'après le dessin d'un missionnaire.

CORRESPONDANCE

—

MADURÉ (Hindoustan).

Nous sommes heureux d'offrir quelquefois à nos lecteurs un tableau général et complet d'une de nos missions. Ils voient mieux ainsi le chemin parcouru et le bien opéré, grâce à leurs aumônes. Aussi, nous l'espérons, ils liront, avec un grand intérêt et une profonde édification, ce résumé des travaux et des succès des RR. PP. Jésuites, dans le vicariat apostolique gouverné depuis quarante ans par le vénérable Mgr Canoz.

LETTRE DU R. P. G. DRIGET, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, MISSIONNAIRE AU MADURÉ, A MM. LES DIRECTEURS DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Mgr Canoz, vicaire apostolique du Maduré, en faisant parvenir jusqu'à ses frères exilés d'intéressantes nouvelles sur sa chère mission, prie l'un d'entre eux de vous les communiquer. Le vénérable prélat connait tout l'intérêt que vous portez aux missions et aux missionnaires de l'Inde, et il espère que ces nouveaux renseignements pourront vous être agréables et édifier vos lecteurs.

Voici d'abord, d'après une lettre du P. Visavasam, jésuite indien, les résultats des derniers examens subis par les élèves de la mission devant les délégués de l'Université de Madras.

A TRICHINOPOLY :

Middle-School.

Collège catholique : 114 présentés, 78 admis, dont 17 en 1re classe.
Collège protestant : 184 présentés, 87 admis, dont 17 en 1re classe.

Matriculation.

Collège catholique : 120 présentés, 63 admis, dont 9 en 1re classe.
Collège protestant : 82 présentés, 37 admis, dont 9 en 1re classe.

First-Arts.

Collège catholique : 50 présentés, 25 admis, dont 7 en 1re classe.
Collège protestant : 46 présentés, 11 admis, dont 2 en 1re classe.

A PALAMCOTTA :

Middle-School : . . . 17 admis, sur 18 présentés.
Matriculation : . . . 9 admis, sur 11 présentés.

A SIVAGUNGAH :

Sur 20 élèves présentés, 9 ont été admis, dont 5 en 1re classe. L'école protestante rivale a eu à subir un échec complet.

A TUTICORIN :

Trente élèves se sont présentés. On ne connaît pas encore le résultat : le choléra a interrompu les compositions. Un élève a été frappé en pleine séance.

La rentrée des élèves au Collège Saint-Joseph de Trichinopoly a eu lieu officiellement le 19 janvier dernier.

Avec les retardataires et les nouveaux venus, on a l'espoir et la crainte tout à la fois de dépasser le chiffre de 900 pensionnaires ou externes.

Vous le savez, le vicariat apostolique du Maduré est divisé en *six* districts principaux, où plus de *cent dix* missionnaires, dont soixante-dix prêtres travaillent à l'avènement du règne de Dieu parmi les Indiens. Or, on peut se faire une idée des fruits de ces travaux apostoliques par les comptes-rendus de quelques missionnaires.

Le R. P. Verdier, supérieur du district de Palamcotta, écrivait à Mgr Canoz, la veille de la fête de saint Joseph :

« Comme bouquet de fête, je puis offrir à saint Joseph d'assez nombreuses et d'assez belles fleurs épanouies dans nos sables du Sud durant les six derniers mois : 1,084 baptêmes d'enfants chrétiens : 416 baptêmes d'adultes : 196 baptêmes d'enfants de catéchumènes ; 2,205 baptêmes d'enfants païens *in extremis* : 54,288 communions. Par ce temps d'épidémie, nous ne comptons plus les extrêmes-onctions et les absolutions données *in articulo mortis*. Nous sommes *neuf* missionnaires dans le district, et, si nous étions un tiers seulement plus nombreux, les résultats seraient doublés. »

Le P. Mengelle, missionnaire à Aneïkarie, écrit à la même date :

« Vous me demandez, Monseigneur, si la moisson a été abondante en ces temps de choléra. J'ai perdu, dans mon *pangou*, à peu près 200 chrétiens. Tous ont fait une mort édifiante : j'ai pu en administrer plus de 100 et j'ai été témoin de bien des actes héroïques de piété et de résignation. Durant le dernier trimestre, j'ai baptisé 15 enfants païens, 31 adultes païens, 131 païens *in extremis*. Un de mes catéchistes a donné 40 baptêmes. Demain soir, je pars pour Tissacouviley, où je baptiserai 35 catéchumènes qui se préparent depuis longtemps déjà. »

Une lettre du P. Bouisset, datée de Caïttar, le 11 janvier 1885, peut donner l'idée de l'étendue d'un *pangou* ou paroisse :

« Ma chrétienté a deux centres principaux : Caïttar et Camanayakenpatty à vingt kilomètres l'un de l'autre. Autour de Caïttar j'ai, aux quatre points cardinaux, quatre villages distants d'à peu près 3 ou 4 kilomètres. Sur un rayon double, à six ou huit kilomètres, se trouvent six chapelles au milieu de chrétientés encore peu nombreuses ; enfin, perdue à l'ouest, à plus de vingt kilomètres, était la misérable petite chapelle d'Ouparancottey, dont la plupart des chrétiens sont passés au protestantisme, se croyant abandonnés par les missionnaires catholiques trop occupés pour les visiter souvent.

« Autour de Camanayakempatty, j'ai trois villages éloignés d'un mille seulement : 200 chrétiens dispersés dans les villages environnants dans un rayon de quatre ou cinq kilomètres : enfin à dix-huit ou vingt kilomètres au nord, se trouvent les deux gros bourgs de Vagalasalabouram et de Carpour, où je compte 250 chrétiens.

« J'ai la charge de 4.500 ou 5.000 âmes de chrétiens de vieille date ; je les ai à peu près tous visités en ces trois derniers mois. Vous le savez, Monseigneur, après m'avoir confié le cours de théologie morale au grand séminaire de Trichinopoly, vous m'avez envoyé ici au commencement d'octobre. Je compte, dans ce trimestre, 3.100 confessions, 2.440 communions, près de 200 baptêmes. Je n'ai pu encore m'occuper des païens qui sont trente fois au moins plus nombreux. Je n'ai pas le don des langues ni celui de la multiplication des heures du jour. Puissent vos prières et votre bénédiction multiplier au moins mes forces et mes ressources ! »

Ces païens, souvent, ne demanderaient qu'à entrer en masse dans le bercail de l'Église catholique. Un exemple récent nous est rapporté dans une lettre d'un jésuite indien, le P. Amirdanader, qui, le 25 février 1885, écrivait, lui aussi, à Mgr Canoz :

« Votre Grandeur n'ignore pas qu'il y a eu dans ces dernières années beaucoup de conversions à Punikaïel. Je puis lui annoncer aujourd'hui comme certaine et prochaine la conversion du bourg de Muditanandam. Ce bourg a 1,000 maisons dont 700 de nobles Vellages. Il y a cinq mois, six familles vinrent me demander le baptême. Pour les éprouver, je leur donnai un petit catéchisme qui devait servir pour tous et leur dis d'apprendre eux-mêmes les prières. Une semaine après, ils revenaient me réciter les prières et me supplier de venir les visiter et les baptiser. Le 13 janvier dernier, je passais à Muditanandam. Les principaux païens du village organisent aussitôt une procession avec tambours, flageolets et divers autres instruments de musique. On me conduit ainsi tout autour du village jusqu'à un grand bâtiment d'un style tout à fait indien et magnifiquement décoré pour la circonstance. Là, ces pauvres païens que je voyais pour la première fois, vinrent m'offrir des présents. La cérémonie des *sandipous* terminée, on me servit un repas soigné. Quand j'eus fini, les femmes me présentèrent leurs enfants afin que je les bénisse ; enfin, pendant tout ce temps, hommes et femmes ne cessèrent de me conjurer d'établir le plus tôt possible parmi eux la vraie religion, la *Sathiavedam*.

« Cette première visite a remué tout le village ; non seulement les nobles *Vellages*, mais encore des païens d'autres castes influentes, demandent le baptême. Notre Seigneur étant mort pour tous les hommes, je travaille de tout mon cœur à la conversion de tous les païens et protestants, sans distinction de caste. Cependant, il m'est bien permis d'éprouver une joie particulière au seul espoir d'introduire le christianisme parmi les 700 familles *Vellages* de Muditanandam. Leur exemple amènerait peu à peu la conversion de tous les autres *Vellages*. Dieu se susciterait parmi eux des prêtres vertueux, des catéchistes intelligents, des baptiseuses, des maîtresses d'école. La noblesse de leur caste leur donnerait de l'influence.

« Quel chagrin ce serait pour moi, Monseigneur, si le manque de ressources m'empêchait de faire les dépenses indispensables pour seconder les excellentes dispositions de ces bons païens. Il serait à craindre que, se voyant abandonnés par les catholiques, ils ne se jetassent dans les bras du protestantisme. Il y a déjà dans ce village un catéchiste et un maître d'école protestants. Vous savez, Monseigneur, si c'est l'argent qui leur manque ! »

Non, assurément, ce n'est pas l'argent qui manque à l'hérésie : une lettre du P. Laventure nous dit ce qu'a fait pour s'en procurer, le Rév. *bishop* Cadwell, ministre protestant de Tuticorin.

« Je vous avais annoncé le départ du Rév. Cadwell pour l'Angleterre, écrit le P. Laventure. Notre *bishop* est revenu, chargé d'or et d'argent comme l'âne de la fable. Il a quêté, gagné, emprunté : enfin, le voilà riche et puissant. Il a consacré à ses écoles seulement 400.000 francs, dont l'intérêt servira à entretenir des boursiers désignés au concours parmi les jeunes Indiens qui montreront les meilleures dispositions pour la science et aussi pour le protestantisme. En outre, chaque mois, 2.000 francs seront répartis entre les élèves les plus diligents et les plus assidus. Vous le comprenez, la fondation de ces 210 bourses et de ces récompenses mensuelles serait faite pour dépeupler nos écoles ou ne nous laisser que les nullités.

« De plus, ces générosités perfides pour attirer les enfants nous font pressentir un redoublement d'intrigues pour acheter à prix d'argent les âmes de nos pauvres Indiens. Mais Celui pour qui nous travaillons nous viendra en aide : le propriétaire s'intéresse à sa vigne bien autrement que l'ouvrier. »

Le missionnaire du Maduré a besoin de cet espoir, de cette confiance en Dieu pour le soutenir non seulement au milieu des obstacles qui viennent entraver son œuvre, mais aussi contre des épreuves personnelles sans cesse renaissantes. Vous connaissez les ravages causés dans l'Inde par le choléra ; à ce fléau est venu se joindre celui de l'inondation.

« Nous avons eu cette année un temps exceptionnel, écrit de Madura le P. Darrieutort. Pas de pluie au moment voulu, puis deux tempêtes effroyables. La première a sévi en novembre ; la seconde, le 17 décembre 1884. La voie ferrée a été emportée ; en ce moment, elle n'est pas encore rétablie partout. Les premières pluies ont renversé les digues des étangs ; les secondes ont détruit les moissons, qui avaient échappé aux précédents ouragans. Des milliers de maisons se sont écroulées et nous sommes à la veille d'une disette. Ici, la rivière a fait de grands ravages. Nos édiles avaient fait construire dans son lit même une façon de château-d'eau, avec pompe aspirante et foulante, mise en mouvement par une machine à vapeur. Nous avions eu, enfin, pendant quelques jours de la bonne eau, puisée sous les sables du fleuve et bien filtrée. Mais la tempête de novembre a tout emporté et nous voilà réduits à l'ancienne eau bourbeuse et trop purgative de Madura. Ce qui me touche le plus vivement, c'est la perte d'un beau vitrail d'Europe enfoncé par le vent et celle d'une assez jolie statue de la sainte Vierge. Je crains pour mes chapelles ; à certains endroits, l'eau s'est élevée jusqu'à la hauteur de six et huit pieds. Enfin l'humidité, dont on ne peut se défendre, a déjà redoublé les fureurs du choléra. »

A Ramnad, le P. Cartier a été bien éprouvé, lui aussi :

« Que de dégâts ! écrit-il. Comment les réparer ? hélas ! ce qui m'inquiète le plus, c'est le danger que vont courir mes pauvres chrétiens. La plupart avaient à peine de quoi ne pas mourir de faim, et maintenant, ils n'ont plus rien. Le sinistre a détruit leurs maisons, bouleversé leurs terres, tué leurs bœufs, leurs moutons et tous leurs animaux domestiques : que vont-ils devenir ? Je les vois déjà me demandant quelques secours, et je serai forcé de leur dire que je n'ai rien. En me quittant, ils rencontreront les agents des prédicants du protestantisme, qui leur feront mille promesses, leur donneront de l'argent en leur faisant écrire des « *Billets de dette* » au taux de 18, 20 ou 25 pour cent, et, en fin de compte, les forceront à donner leurs noms et à prendre rang dans leur secte. Or, à part la malice de cette apostasie, après une pareille désertion, ils n'osent plus reparaître devant le missionnaire ; ils croient leur péché irrémissible et c'est fini. »

Ne croyez pas, cependant, qu'il soit difficile de trouver chez les Indiens du Sud des exemples de persévérance au milieu des épreuves. Je choisis entre plusieurs autres celui d'un des néophytes du P. Delpech. Vous avez eu dernièrement la bonté d'insérer dans votre intéressant *Bulletin* un fragment d'une lettre de ce zélé missionnaire : je transcris, en finissant, ce passage d'une de ses relations :

« Parmi mes néophytes de l'an dernier, je compte un certain Vissouvassam qui m'édifie par sa résignation et sa confiance en Dieu. Persécuté par le *Cramatar* de son village, privé des biens dont il était fermier, abreuvé d'insultes et de calomnies, non seulement il supporte tout avec patience, mais il ne cesse de supplier sa femme, ses enfants, son frère et la famille de son frère de le suivre dans la religion du vrai Dieu. Dernièrement, le choléra et la petite vérole se sont abattus sur lui et sur ses parents. Mais Dieu les a préservés de toute défaillance. L'exemple et les conseils de Vissouvassam nous donneront bientôt deux familles de chrétiens inébranlables. Après la maladie, est arrivée la pauvreté, la misère ; l'inondation a emporté au pauvre Vissouvassam ce qui lui restait de ses récoltes ; forcé d'emprunter à gros intérêts, il a bientôt achevé de se ruiner. On a saisi tous ses meubles ; enfin, hier encore, il me disait que le *Cramatar* du village veut à tout prix le chasser du pays. Or,

dans cette détresse, la foi de mon néophyte n'a pas subi la moindre atteinte. De plus, il ne fait pas de ses malheurs une réclame : il ne m'a jamais demandé le moindre secours. Acheter la foi au prix de tant de sacrifices et ne rien attendre en retour, du moins en ce monde, c'est beau, c'est héroïque partout et pour tous, mais particulièrement pour un Indien. »

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Le 12 novembre a été célébré à Rome dans l'église du collège pontifical américain un service solennel pour le repos de l'âme de S. Em. le cardinal Mac-Closkey, archevêque de New-York.

Mgr Dominique Jacobini, archevêque de Tyr, secrétaire de la Propagande, a célébré la messe pontificale. Mgr Michel Wigger, évêque de Newark, actuellement à Rome pour sa visite *ad limina*, a prononcé l'éloge funèbre de l'illustre défunt, et S. Em. le cardinal Simeoni, préfet de la Propagande, a donné l'absoute.

Tous les élèves du collège américain assistaient à la cérémonie, ainsi que beaucoup d'autres élèves américains du collège de la Propagande, plusieurs prélats et diverses familles américaines.

INFORMATIONS DIVERSES

Danemark. — De récents événements ont attiré l'attention sur le royaume de Danemark, qui occupe dans l'histoire une place plus importante que sur la carte de l'Europe. Un des faits les plus consolants de ces dernières années, c'est le progrès rapide du catholicisme dans ce pays sympathique.

Dans le Danemark, comme dans tous les royaumes du nord, le luthéranisme fut implanté par la violence ; ce fut en 1536, sous le règne de Christian III, que le protestantisme fut proclamé religion d'État. Les lois promulguées contre l'Église catholique étaient d'une extrême sévérité.

En 1613, une loi établissait que les catholiques seraient privés du droit d'hériter et ne pourraient remplir aucune charge publique. En 1683, Christian V ordonna — et ce décret demeura en vigueur jusqu'en 1849 — que tout prêtre catholique, qui serait trouvé en Danemark, serait mis à mort.

Il semble qu'une législation aussi draconienne eût dû faire disparaître à jamais les vestiges du catholicisme. Et cependant l'antique foi ne cessa de conserver de courageux adeptes. En 1606, on élevait à Altona le premier autel catholique depuis la Réforme. En 1630, l'ambassadeur français obtint du roi la permission d'avoir une chapelle. A la fin du XVIIe siècle, on comptait dans le Danemark jusqu'à sept stations catholiques.

En 1841, les catholiques de ce royaume furent placés sous un Vicaire apostolique. Dans la nouvelle Constitution de 1849, une législation plus humaine et plus tolérante fut inaugurée : les catholiques eurent le libre exercice de leur culte et ils furent mis peu à peu sur le pied d'égalité vis-à-vis des autres citoyens. A cette époque il n'y avait guère que 200 catholiques à Copenhague et une centaine dans le reste du pays. En 1865, on érigea à Copenhague l'église de Saint-Ansgarius, l'apôtre du Danemark. En 1856, des Sœurs de l'Ordre de Saint-Joseph de Chambéry étaient déjà venues s'établir dans le pays. Enfin, en 1869, un préfet apostolique fut placé à la tête de l'Église catholique du Danemark.

Aujourd'hui, il y a plus de 3,300 catholiques dans le Danemark, sur une population de 2 millions. On compte qu'il y a annuellement 150 conversions au catholicisme. Dans tout le royaume il y a dix églises et trois chapelles. Une école est attachée à chaque église et à chaque chapelle ; les Jésuites possèdent un collège à Ordrup. Ces écoles sont suivies par environ 500 enfants dont une centaine appartiennent à des familles luthériennes, ce qui atteste leur confiance dans l'éducation catholique. Le fait est d'autant plus significatif que l'instruction est obligatoire et très avancée dans le Danemark. Le collège des Jésuites à Ordrup a été construit en 1872. Il donne l'éducation à plus de quarante élèves, parmi lesquels plusieurs appartiennent à des familles luthériennes influentes. Les Jésuites possèdent également une école à Copenhague.

La mission catholique danoise se compose de huit prêtres danois et de dix-neuf prêtres allemands ; il y a, en outre, soixante Sœurs de l'Ordre de Saint-Joseph de Chambéry et trois autres religieuses de Paderborn. Ces saintes filles, par leur vie toute de sacrifice et de dévouement, exercent autour d'elles une immense et salutaire influence.

Comme on le voit, en peu d'années, le catholicisme a pris dans le Danemark un rapide développement. Puisse-t-il s'étendre toujours plus et prospérer ! Ce petit royaume y trouvera un nouvel et précieux élément de force et de grandeur !

Etats-Unis — *Les catholiques aux Etats-Unis*.— Au lendemain de la proclamation de l'Indépendance des Etats-Unis, les catholiques étaient au nombre de 25.000 dans tout le pays, avec 25 prêtres. Il n'y avait pas encore d'évêque.

Ce n'est qu'en 1789, que le Pape Pie VI, par sa bulle du 6 octobre, en nomma un dans la personne de Jean Carroll, ancien Jésuite.

Aujourd'hui l'Église catholique compte près de *huit millions* de fidèles répandus sur les immenses territoires de l'Union.

La hiérarchie ecclésiastique s'y compose de treize archevêques et soixante-trois évêques.

Voici leur dénombrement par nationalités diverses :

Nés en Irlande :

Les archevêques Kenrick, Ryan, Feehan.

Les évêques Conroy, Fitzgerald, Tuigg, O'Reilly, Bradley, Moore, Hennessy, Hendriken, Hogan, Ireland, Keane, Manogue, Mullen, O'Connell, O'Farell, O'Connor.

Issus de parents irlandais, en Amérique : Le feu cardinal Mac Closkey ; les archevêques Gibbons, Williams, Corrigan et Riordan.

Les évêques : Ryan, Macquaid, Shanahan, Mac Neirny, Mac Mahon, Mac Closkey (évêque de Louisville), Kain, Gallagher, Healy et Cosgrove.

Les neuf qui suivent sont d'origine anglaise : Grace, Manucy, Spalding, Wadhams, Watterson et Northrop.

Neuf sont allemands de naissance : l'archevêque Heiss, les évêques Baltes, Borgess, Finck, Flash, Junger, Krautbauer, Richter et Seidenbush.

Sont issus de parents allemands, en Amérique : les évêques Dwenger, Wigger et Rademacher.

L'évêque Gross est d'origine germano-irlandaise.

La France a donné huit évêques aux Etats-Unis : les archevêques Leray, Lamy et Salpointe ; les évêques de Goësbriand, Machebœuf, Neraz, Robot et Durier.

Quatre sont enfants de la Belgique : l'archevêque Seghers ; les évêques Brondel, Maes et Glorieux.

Deux sont espagnols : l'archevêque (démissionnaire) Alemany et l'évêque Mora ; l'évêque Gilmour est écossais ; l'évêque Marty est suisse ; l'évêque Janssens est hollandais et l'évêque Vertin est de l'Esclavonie.

A TRAVERS LES CHRÉTIENTÉS DE LA COCHINCHINE ORIENTALE

Par M. Grangeon, missionnaire de la Société des Missions Etrangères de Paris.

Nos lecteurs ont répondu à l'appel du vénérable évêque de la Cochinchine orientale, Mgr Van Camelbeke et, nous le savons, les secours que, grâce à la générosité catholique, nous avons pu envoyer à ces missions éprouvées, ont été accueillis avec la plus touchante reconnaissance. Mais une pensée naturelle au cœur humain, c'est de désirer connaître les infortunés auxquels on s'intéresse : chaque détail de leur vie, chaque trait de mœurs est un encouragement à la charité, aussi nous reproduisons avec empressement ce récit d'un jeune missionnaire de Cochinchine. Ecrit avec entrain, il renferme une série de tableaux, d'épisodes dans lesquels se détache le caractère annamite.

Le départ et ses tristesses. — Moyens de transport. — Aspect du pays. — Entrain des néophytes. — Les tambours. — Des Caton annamites. — Les porteurs de parasols.

... J'ai eu l'honneur d'accompagner Mgr Van Camelbeke dans la visite de son vicariat. Le prélat nous arriva à Gia-Hou à la mi-juillet. Le 18, nous nous mettions en route et je quittais avec tristesse mon district, où un séjour de cinq mois et demi m'avait rendu chère plus d'une âme.

Mon cœur ne s'y était pourtant pas attaché comme à une seconde patrie, car je savais devoir ne pas y rester longtemps, et Monseigneur m'avait déjà averti de faire mes adieux ; il me destinait un autre poste. Les dignitaires vinrent me saluer selon le cérémonial prescrit en pareil cas. Extérieurement tout fut assez froid, car on pouvait se dire encore au revoir. Mais, dans le fond du cœur, j'étais bien ému. C'est là que j'avais fait l'apprentissage du saint ministère, surtout de la confession en langue annamite ; et, à ce dernier moment, il me semblait être au jour où Dieu me demanderait compte de toutes les absolutions données. Je n'eus d'autres ressources que de me jeter dans les bras de sa miséricorde, le conjurant d'oublier mes ignorances.

Le lendemain nous partions à six heures. Tous nos chrétiens en fête accompagnèrent Monseigneur jusqu'aux confins de la paroisse. Nous les congédiâmes bientôt pour aller plus vite, au grand trot de nos vaillants coursiers.

* * *

En ce pays chacun va à sa guise, à condition seulement de se procurer le moyen de transport qui lui sourit le plus. Quelques fortunés se donnent de grands airs : gravement étendus, les yeux fermés, invisibles au public curieux, ils voyagent dans le monument portatif que vous décorez, en France, du nom de palanquin. C'est une façon d'aller que je ne goûte pas du tout, vu sa lenteur, le grand nombre de porteurs qu'elle exige et la fatigue qu'elle leur impose. Quelques autres, plus fortunés encore, pour qui le temps est de l'argent, font leurs dix lieues par jour, perchés bien haut sur un cheval alerte, que de nombreux grelots annoncent de loin. On fait souvent deux fois la route, à cause des détours sans fin qu'impose le morcellement des champs dont on suit toujours les limites ; on prend plus d'une fois un bain de *rizières*, grâce aux éboulements de ces tertres étroits, tantôt très élevés, tantôt défoncés, et par suite tout détrempés qui servent habituellement de voies de communication.

Il faut cependant faire une exception pour la route modèle et royale qui parcourt le royaume dans toute sa longueur, du sud au nord. Elle a à peu près la largeur de nos routes départementales ; mais en quel état pitoyable l'ont réduite ses longues années de service ! car il est rare qu'on la répare. Toutefois on rencontre par ci, par là, quelques bons tronçons, où les chevaux peuvent se lancer, tout en ayant grand soin de passer sous les ponts, ou au moins à côté ; c'est souvent indispensable, c'est toujours plus prudent. Les mandarins en ordonnent bien l'entretien ou la réparation par les villages voisins, mais se dérangent-ils pour s'assurer de l'exécution de leurs ordres ? Si jamais ils doivent traverser quelque pont en mauvais état, le maire du village voisin, toujours informé d'avance de l'arrivée du *grand homme*, requiert les quelques bonnes planches mises en réserve pour la fabrication des cercueils ; on les étend sur le pont qui paraît tout neuf. Le mandarin enchanté se félicite de la prospérité du peuple, s'inquiétant peu si, une heure après, on enlève les belles planches neuves, laissant le pont improvisé aussi mauvais qu'auparavant.

* * *

C'est sur cette route nationale que nous chevauchâmes pendant cinq heures avant de rencontrer la première chrétienté. Les ponts ne furent pas très nombreux, mais en revanche il nous fallut franchir une série de collines presque à pic ; les monter ou descendre à cheval serait fort dangereux.

Autant les petits sentiers, à travers les rizières, sont tortueux et d'une longueur interminable, autant la grande route a la prétention d'être directe ; même à travers les montagnes, souvent un petit détour éviterait une rude montée, on n'a pas songé à le faire. Il est bien plus glorieux de franchir les obstacles que de les tourner.

A cet endroit, du reste, le royaume annamite, d'ailleurs très étroit depuis la colonie française jusqu'au delà de la capitale, atteint, je crois, sa plus simple expression. Resserré entre la mer et des montagnes inhabitées, voisines des sauvages, il n'a pas une lieue de largeur.

Vers le milieu nous rencontrâmes la pagode du génie tutélaire qui garde la province que nous allions quitter, et à quelques pas, celle du génie protecteur de la province où nous allions entrer, le Tu-Nghia. Là dit-on, l'annamite est parlé avec le plus de pureté. Au lieu de remercier l'un des génies de sa protection passée, d'implorer l'assistance future de l'autre, je les maudis tous les deux sous le même nom de Satan, menteur et tyran. Je fis un grand signe de croix, et récitai mon *credo*, comme je le fais toujours en pareille circonstance. Le cœur me saignait à la vue des petites baguettes recouvertes d'un encens mêlé de boue offerte par les pauvres piétons, à l'immobile et hideuse idole pour obtenir sa protection contre le tigre et les voleurs, hôtes de ces parages. Demandez pour moi à Notre Seigneur l'esprit de foi ! .. faites prier pour nos trop malheureux païens !....

C'est près de là qu'au plus fort de la persécution de Minh-Mang, deux missionnaires se rencontrèrent fuyant l'un et l'autre la rage des bourreaux qui les poursuivaient dans leurs provinces respectives. On les vit disparaître un instant dans les broussailles. Que se passa-t-il entre eux ? Dieu le sait, mais on le devine aisément. Toujours est-il que, peu après, l'un d'eux, devenu aujourd'hui le Vénérable Gagelin, offrit généreusement sa tête au glaive ; l'autre, moins heureux, dut se résigner au martyre, non moins méritoire peut-être, d'un long apostolat.

* * *

Le Tu-Nghia, que j'ai parcouru tout entier et en bien des sens, m'a paru avoir au moins la longueur de notre département du Puy-de-Dôme, mais il est bien moins large. Le sol en est agréablement varié par de nombreuses collines souvent couronnées de broussailles, émergeant des rizières. Les nombreux villages occupent généralement de petites éminences et se perdent au milieu de leurs haies multiples de bambous. La canne à sucre le dispute au riz sur les terrains un peu élevés. Mais malheureusement les moyens de culture et de préparation industrielles sont tout à fait primitifs, et un débouché suffisant pour l'exportation fait encore défaut.

Le climat est à peu près partout sain et agréable. La population vantarde et tumultueuse, plus brave en paroles qu'en actes, peut bien s'élever à sept ou huit cent mille âmes. Sur ce nombre six mille quatre cents chrétiens seulement, disséminés sur toute la surface du territoire, et répartis en quatre districts, dont trois confiés aux missionnaires et le quatrième à un prêtre indigène.

La difficulté des routes, les troubles survenus à la suite de l'expédition Garnier en 1874, la mort prématurée et inattendue de Mgr Charbonnier en 1878, le si court passage de Mgr Galibert, et je ne sais quelles autres circonstances furent cause que, depuis dix-huit ans, les chrétiens de toute cette contrée n'avaient vu leur évêque, ni par conséquent reçu le sacrement de confirmation.

Aussi, à peine de retour de Saïgon où il avait été recevoir l'onction sainte des mains de Mgr Colombert, Mgr Van Camelbeke promit de faire droit à leurs vœux, et leur ordonna de se préparer à la confirmation. A cette nouvelle l'enthousiasme fut général. Partout on fit les préparatifs les plus empressés pour accueillir le prélat de la manière la plus solennelle. En cela sans doute nos chrétiens étaient inspirés avant tout par leur esprit de foi, qui leur montrait, en la personne de l'évêque, le plus haut représentant de l'autorité divine, après notre Saint-Père le Pape, si connu ici et si aimé.

* * *

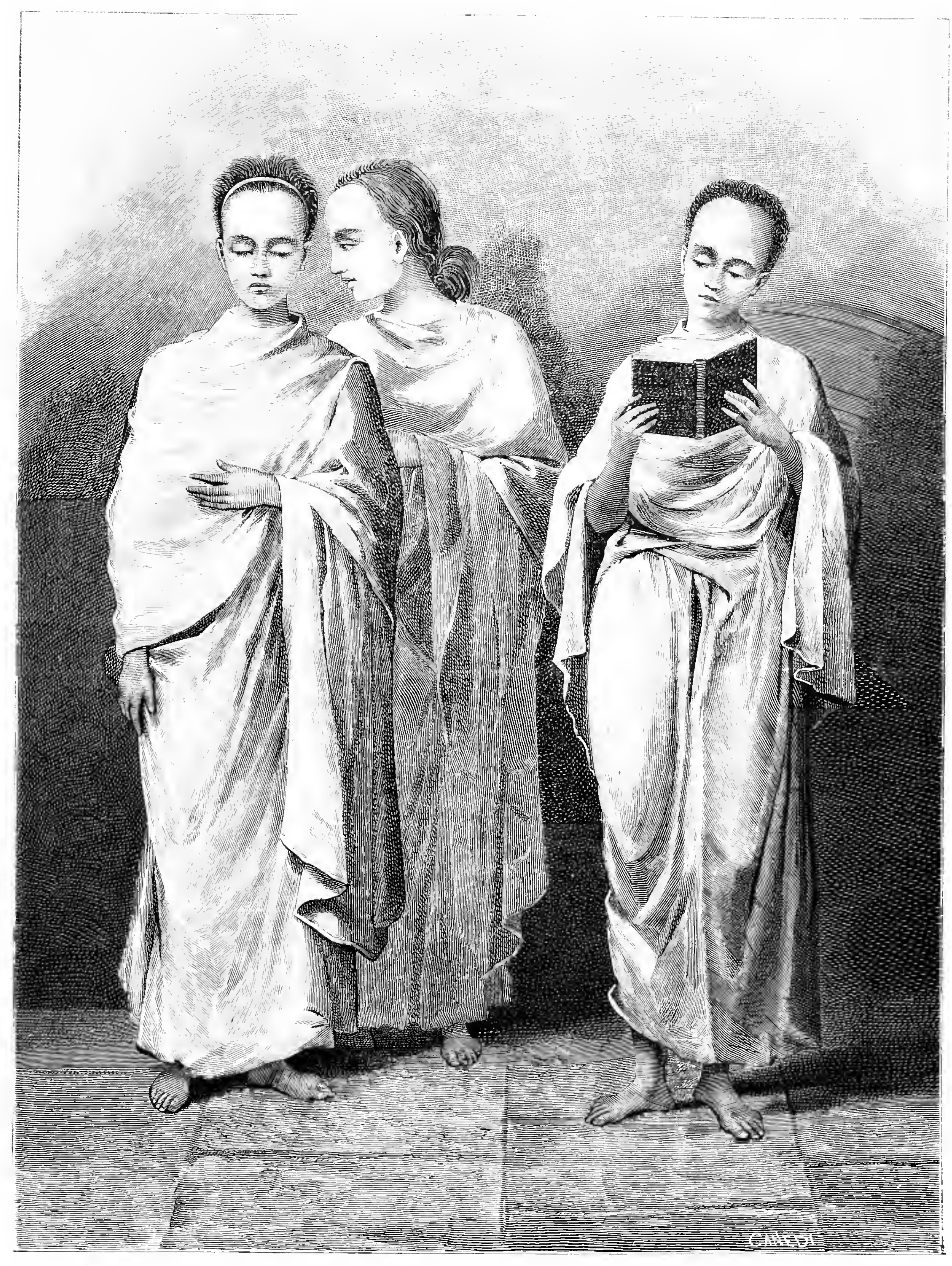
Il est permis de croire cependant, sans leur faire injure, que le plaisir de se venger, très légitimement du reste, de toutes les menaces de mort proférées contre eux par les païens pendant les cinq ou six mois précédents, de novembre à mai, ne fut pas étranger à leur ardeur. Alors la cour espérait encore dans l'intervention victorieuse de la Chine, pour mettre à la porte « les Barbares » d'Europe, mais il fallait lui préparer les voies par le massacre de tous les chrétiens regardés toujours comme les alliés naturels, les amis et les introducteurs des Français. Des ordres secrets de courir sus à la religion infâme partirent, nous le savons maintenant, de la capitale pour toutes les provinces : on les mit à exécution autour de Hué, au Tonkin surtout : la prise de Bac-Ninh par le brave amiral Courbet en amena la révocation, qui, chez nous, arriva presque aussitôt que l'ordre lui-même. Nous en fûmes donc encore quittes pour la peur.

Dans les parages où je me trouvais alors, non loin du collège, le danger nous parut moins grave ; nous nous moquâmes même de nos chrétiens affolés. Au Tu-Nghia les menaces furent, paraît-il, plus sérieuses, et les deux confrères qui se trouvaient alors seuls dans cette province, m'ont affirmé n'avoir dû leur salut qu'à leur énergique contenance. Ce sont deux fiers gaillards : l'un breton, zouave du Mans, l'autre savoyard de six pieds. Leur barbe rouge est à elle seule un épouvantail pour nos païens superstitieux.

Nos chrétiens donc tenaient à prouver aux païens que la religion, toujours menacée, toujours mourante et sous le glaive, renaît de ses cendres mêmes. Aussi, tout alla au-delà même de nos espérances, de nos désirs, au-delà des ordres de Monseigneur. Il fallut se soumettre et laisser l'entrain suivre son cours. Vous allez en juger par cette description, bien imparfaite d'ailleurs, de la réception, du séjour et du départ dans chaque paroisse. Car tout se ressemble en Annam : ce qui se fait aujourd'hui s'est fait depuis des siècles et se fera pendant des siècles encore, si la France n'impose ses usages à la place des mœurs locales, chose peu désirable en bien des points.

* * *

Nous avions cheminé l'espace de trois heures environ, la route devenait belle, et, malgré le soleil ardent, nous commencions à filer bon train, quand les sons joyeux du tambour battant le rappel et appelant chacun aux armes, nous annoncèrent que nous étions attendus à quelque distance par la paroisse la plus voisine. Bientôt, en effet, nous aperçûmes les étendards se déployer, se ranger peu à peu sur deux rangs en ordre de procession. En avant, le capitaine de *la garde*, ceint d'une écharpe rouge, portant derrière les épaules une espèce de sabre en bois passé en bandoulière. Non loin de lui le tambour, suspendu à une pièce de bois dont les deux extrémités reposent sur les épaules de deux robustes gaillards tout fiers d'un aussi retentissant fardeau. Un troisième, non moins fier, frappe en mesure deux coups précipités suivis d'un coup sec. Plus loin encore, et toujours au milieu de la route, près du grand personnage objet de la cérémonie, un second petit tambour plat, emmanché d'une poignée artistement travaillée, et peint des plus belles couleurs. Le porteur le frappe lui-même avec une légère baguette, sur le même rhythme que le grand tambour. Vous vous représentez, sans doute, un de nos tambours de France ; c'est à la fois bien plus simple et bien mieux : un tronc de gros arbre, d'un mètre au moins de longueur, taillé en forme de tonneau, creusé à l'intérieur, et revêtu aux deux extrémités d'une peau de buffle clouée avec des chevilles en bois, voilà le tambour annamite.



MADURÉ (Hindoustan). — Trois élèves du collège des RR. PP. Jésuites, à Trichinopoly, d'après le dessin d'un professeur du collège (Voir page 553).

Il est de toutes les fêtes. Chaque village païen, chaque église chrétienne a le sien, car les cloches ne sont pas encore inventées. Dans la circonstance actuelle il a pour fonction d'annoncer au loin l'arrivée de l'illustre seigneur qui a le *droit* de le faire porter et battre devant lui, afin que piétons, cavaliers, palanquins ou simple peuple laissent libre passage et se tiennent à distance respectueuse. C'est aussi un signal qui attire tous les curieux. Ils ne s'y méprennent pas et trouvent toujours le temps d'accourir en si grand nombre qu'on se demande combien il en reste pour garder les maisons contre les voleurs de profession ou improvisés, toujours prêts à profiter d'une bonne occasion.

∴

Sur les deux bords de la route quand elle est assez large, ou l'un derrière l'autre quand les chemins sont étroits, flottent au vent des drapeaux triangulaires, fixés, du côté de leur plus grande largeur, à des hampes en bambou. Ils sont d'ordinaire, en coton rouge et blanc, artistement entremêlés. Plus il y en a, plus belle est la procession : ceux-là seuls sont admis dans les rangs, qui ont la force de défendre leur drapeau contre la violence du vent, les épines des haies ; aussi choisit-on les plus robustes.

Autour du cheval ou du filet qui porte le héros de la fête, sont rangés douze gardes d'honneur, graves comme des Caton, tenant fièrement, d'une main, le bâton du commandement. C'est une simple tige de bambou ou de liane, ayant des nœuds et noircie à différents endroits, surmontée d'une poignée en os, ou tout bonnement enveloppée d'un papier doré ou argenté : un cordon, artistement tressé et terminé par de longues franges aux multiples couleurs, pend gracieusement du sommet jusqu'au milieu. Je n'ai jamais compris ce que pouvait signifier ce bâton de berger ou de bouvier ; et surtout j'ai bien ri, même malgré moi et malgré l'habitude de ce spectacle presque quotidien, de la solennelle majesté de ces bâtonniers improvisés. C'est l'usage, n'en demandez pas plus long ! On peut cependant y voir l'emblème du pouvoir pastoral, nos bénins mandarins s'arrogeant à tout propos le titre de *pasteurs* du *bon* peuple !

∴

J'allais oublier le plus bel ornement de la cérémonie. Vous avez vu sans doute, un jour ou l'autre, la caricature d'un gros mandarin chinois mollement assis sur un éléphant et protégé contre les ardeurs du soleil par un plus ou moins grand nombre de parapluies plats, recourbés verticalement sur le bord de la circonférence. N'est-ce pas que c'est beau de loin ! et de près donc ? Et comme l'on doit être à l'ombre et au frais sous ce petit dôme ambulant ! Tout grand mandarin doit en avoir au moins quatre pour sauvegarder la lucidité de son intelligence et la finesse de sa peau gravement menacée par la chaleur. Ils ne font pas un pas hors de leur demeure sans qu'aussitôt accoure le parapluie protecteur. Au moins doivent-ils à leur dignité de le faire porter à leur suite. Monseigneur, dans les grandes circonstances, est aussi obligé d'en *subir* quatre.

Chacun des quatre porteurs ambitionnait l'honneur d'enfoncer ses compagnons et de mettre son parasol à la meilleure place. De là, des rixes, non entre les hommes : il leur est défendu par l'étiquette de souffler mot ; mais entre les parasols qui se heurtaient, se repoussaient, se heurtaient encore, si bien que le soleil peu respectueux trouvait moyen de pénétrer jusqu'à la tête du prélat. Nouveaux efforts des porteurs effrayés, nouveaux chocs et écarts des parasols indociles : c'était bien comique ! Tout en riant à mon aise, je ne savais qu'admirer le plus, du zèle de ces braves gens à s'acquitter dignement de leur si importante fonction, ou de la patience du prélat à les supporter. Parvenaient-ils à les tenir tous les quatre d'aplomb et bien près les uns des autres, l'impitoyable soleil se glissait juste par l'espace laissé vide au bon milieu.

En ma qualité de Père attaché à l'évêque je participais un peu à tous les honneurs et j'avais ordinairement mon parasol champignon. Point de chocs à redouter, néanmoins j'étais peu protégé contre l'astre du jour, car mon porteur, s'apercevant bien qu'il n'abritait pas une Grandeur, se relâchait vite de son attention, se couvrait souvent lui-même à ma place, et poussait parfois l'oubli jusqu'à ombrager la tête ou la queue de mon cheval. *(A suivre).*

UNE EXCURSION EN CILICIE

Par le R. P. Amédée de Damas, de la Compagnie de Jésus, supérieur des Missions des RR. PP. Jésuites en Arménie.

(Suite 1)

Nous gagnerons aujourd'hui cette province par le nord, et nous partirons de Césarée, parce que cette route est la plus intéressante, sinon la plus facile. Elle est à peine fréquentée par les Européens. Le peu de sécurité des chemins, l'insuffisance des gîtes et la crainte des brigands en éloignent les voyageurs d'Orient. Les livres même n'en parlent pas.

« Croiriez-vous, nous disait un homme distingué, que, sur une velléité de voyage en Arménie, j'ai cherché dans les auteurs les renseignements nécessaires à celui qui s'aventure dans des régions nouvelles, que je n'y ai rien trouvé, et que j'ai dû recourir à une de vos lettres publiées dans les *Annales de la Propagation de la Foi?* » Puissent ces nouveaux renseignements être utiles à d'autres !

Le mont Argée nous empêche de descendre droit vers le midi. Nous contournons la montagne le long d'une plaine insipide, qui se transforme en un immense marécage durant l'hiver. Jusqu'au Taurus, la marche solitaire serait fastidieuse si sa monotonie n'était brisée, à grandes distances, par la rencontre de villages et de villes, charmantes oasis, qui reposent la vue et remettent en contact avec des êtres humains.

C'est d'abord Indjé-sou, à trente-quatre kilomètres de Césarée, modeste cité d'un aspect vraiment curieux.

C'est ensuite Kara-Hissar, sorte de nid coquettement dissimulé au sein de frais vergers.

C'est encore Nigdé, mollement étendue au pied d'un rocher, couronnée de ruines et comme submergée dans un océan de verdure.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 14 novembre.

C'est enfin Klissé-Hissar, l'ancienne Tyane, autour de laquelle, semblables à une guirlande, les têtes verdoyantes des arbres forment ceinture.

Indjé-sou est construite au fond d'une enceinte de rochers, et n'a que deux entrées fort étroites. Celle devant laquelle nous stationnons, est protégée par un mur élevé qui court d'un rocher à l'autre et rend la défense extrêmement facile. Une assez belle mosquée, construite au siècle dernier par Sélim Bey, domine les humbles maisons de la cité. La population est de deux mille familles turques et de mille familles grecques. Les femmes portent un costume pittoresque. Outre les nombreuses pièces de monnaie dont elles se chargent la tête et les épaules, elles attachent aux chevilles de leurs pieds des anneaux connus dans l'antiquité sous le nom de périscélides. Horace nous peint une courtisane pleurant sa chaîne et ses périscélides qu'on lui a volées.

Nigdé, à 324 kilomètres de Césarée, est, de beaucoup, le centre le plus important de la contrée. Un mutéssarif y réside. Nous y visitons avec intérêt les ruines d'une ancienne mosquée du xve siècle, et un *médrécé*, précédé d'un portique aux arcades mauresques supportées par des colonnes de marbre blanc dont les chapiteaux sont arabes. Sur les collines environnantes, semés dans la verdure, plusieurs villages semblent être les faubourgs de la ville. L'un d'eux, Kaïabachi (tête du rocher), est remarquable pour ses sépultures seldjoucides, mélange d'art arménien et arabe. Parmi ces tombeaux, il en est un qui renferme les cendres d'une fille du sultan Akmed Ier. Paris possède un livre qui appartint à cette princesse, morte à Nigdé en 1610, lorsqu'elle allait à la Mecque. Ce livre, classé *au supplément arabe de Saint-Germain-des-Prés*, traite de magie, de chiromancie, et contient des figures coloriées.

L'ancienne Tyane, aujourd'hui Klissé-Hissar, dut sa plus grande célébrité à cet Apollonius, né en 97 de l'ère chrétienne, qui embrassa à seize ans la règle sévère de Pythagore, partagea son bien entre ses frères et les pauvres, laissa croître sa chevelure, marcha pieds nus, vêtu d'une simple toile, visita presque toutes les parties du monde connu, et fut si habile magicien que les païens opposaient ses prodiges de sorcellerie aux miracles de N.-S. Jésus-Christ. Le village est traversé par une ligne imposante d'arcades en blocs de pierres calcaires à bossages, ancien aqueduc destiné à conduire à Tyane les eaux d'une source voisine.

Dans les environs se voient deux petits lacs. Au centre du plus petit, surgit, en bouillonnant, comme celle d'un puits artésien, une eau saumâtre qui rentre dans le sol par un conduit inconnu. L'eau est froide, mais le bouillonnement et les globules gazeux lui donnent l'apparence de l'eau bouillante.

Après Tyane, nous commençons à gravir, en pente assez douce, les premiers contreforts du Taurus. Cette montagne célèbre n'est point imposante de ce côté, comme elle l'est au midi. Lorsqu'on la regarde de la Méditerranée ou des plaines de la Cilicie, elle se présente abrupte, taillée à pic, le front couvert de neige, comme un géant qui fait peur. En venant de la Cappadoce, au contraire, nous la voyons descendre progressivement, et les monts et les monticules amoncelés sur ses flancs dissimulent aux yeux son élévation.

Notre arabadji nous fait passer la nuit dans un pauvre village qu'on suppose construit sur les ruines de l'ancienne forteresse de Cibystra, où le dernier roi arménien de la famille des Pagratides fut traîtreusement assassiné par les Grecs.

La journée de demain sera mauvaise. L'arabadji taille du bois, se fabrique un timon et des chevilles de rechange pour parer aux accidents probables.

Au soleil levant, nous partons, accompagnés de deux villageois qui soutiendront la charrette et tâcheront de l'empêcher de rouler dans les précipices. Le chemin est, en effet, presque impraticable aux voitures, et nous avions eu bien de la peine à trouver à Césarée un homme déterminé à y risquer son véhicule et ses chevaux. Nous ferons huit heures de chemin à pied devant la charrette, car ce serait folie de rester dedans. Comment nos pauvres bêtes ont-elles pu gravir ce rocher à pic? Comment la charrette ne s'est-elle pas brisée? Nous nous le demandons encore. Au moment où nous sortions d'une fente de rocher, se dressa devant nous, comme une apparition fantastique, un homme, grand, sec, nerveux, vêtu du froc des tertiaires de saint François, abritant son mâle visage et sa barbe blanche sous un capuchon, et tenant à la main le bourdon traditionnel surmonté d'une croix. C'est un médecin espagnol. Il a fait vœu d'aller pieds nus à Jérusalem. Il a traversé une première fois l'Europe et l'Asie, et, ses dévotions accomplies, il retourne au tombeau de Saint Jacques de Compostelle. Comme nous étions honteux, en face de ce chrétien héroïque, de traîner derrière nous une charrette avec une valise!

La montagne franchie, nous entrâmes dans une gorge profonde, que sillonne un torrent fougueux. Il fallut longer le torrent, le traverser douze fois, sur des cailloux roulants qui cédaient sous les roues, et nous exposaient à des chutes. Lorsque nous arrivâmes, le soir, au Khan de Pozanti, notre arabadji jurait qu'une fois de retour à Césarée, ni pour or, ni pour argent, il ne recommencerait le voyage. Il le fera cependant, et d'autres avec lui, car le gouvernement s'est décidé à ouvrir une route. Le terrible rocher qui nous a fait obstacle, sera évité. Une chaussée, taillée dans le roc vif, courra le long du fleuve Sarus et permettra aux voitures de circuler sans peine. Elle ressemblera à la route tracée par les ingénieurs hongrois, le long du Danube; nous croyons qu'elle sera plus pittoresque encore.

Bozanti, où nous arrivons tard, est un triste lieu de repos après une journée aussi fatiguante. Nous sollicitons du Khandji la faveur d'étendre nos matelas dans un lieu qui ne soit pas trop malpropre. Il venait de construire en planches un abri pour ses poules, au-dessus duquel se dressait un pigeonnier qui n'avait pas encore servi. Il nous céda le pigeonnier.

De tout temps, ce lieu fut misérable. Saint Basile le compare au *charonium*, qui exhalait des vapeurs pestilentielles.

La ville de Podandus s'y éleva cependant autrefois. L'impératrice Faustine y mourut en 174, lorsqu'elle accompagnait Marc Aurèle dans un voyage en Syrie. L'empereur y fit construire un temple à la mémoire de sa femme.

(A suivre)

LE PREMIER MISSIONNAIRE DU JAPON AU XIX[me] SIÈCLE

Par Mgr FORCADE, archevêque d'Aix

(Fin)

XI

Départ de Corée et retour en Chine. — Chu-San. — Ning-po. — Bon accueil des mandarins chinois. — M. Danicourt. — Le premier vicaire apostolique du Japon.

Suite et fin (1)

Du mardi 1er au vendredi 4 septembre. — Le mauvais temps ne permet point à l'amiral d'appareiller. Rien de notable.

Samedi 5. — A la tombée de la nuit, m'arrive chez le Père *Tchéou*, où je me trouve alors, un prêtre qu'à coup sûr je n'attendais guère. C'est M. Adnet destiné pour ma mission. Ce cher confrère me remet plusieurs lettres, et j'y vois que ma nomination au vicariat apostolique du Japon et *Lieou-Kieou* est actuellement un fait public et parfaitement certain. Mon bref d'institution canonique doit me parvenir d'ici à quelques jours.

Dimanche 6. — J'ai passé la nuit blanche. La cause de ma préoccupation n'est pas la question de savoir si je dois, oui ou non, accepter le vicariat apostolique qu'a daigné me confier le Saint Siège. Depuis le mois de mai, où m'en est parvenue la première nouvelle, j'ai eu tout le temps de faire mes réflexions, et il y a longtemps que ma détermination est prise à cet égard. Ce qui m'embarrasse aujourd'hui, c'est de savoir si je dois ou ne dois pas retourner immédiatement dans ma mission par la *Victorieuse*.

Si je le fais, je serai promptement et sûrement à mon poste, ce qui me paraît fort avantageux à tous égards : mais quand et comment pourrai-je me faire sacrer? Jamais évêque, selon toute apparence, ne viendra chez moi pour m'imposer les mains; il me faudra donc, je ne sais à quelle époque ni de quelle façon, mais il me faudra toujours une seconde fois quitter la place, et la quitter peut-être bientôt : ces allées et venues seront-elles d'un bon effet dans un pays où l'autorité est si ombrageuse?

Voilà une première difficulté. Une seconde, c'est que, moi rentrant actuellement, M. Adnet n'entre point (l'amiral l'a positivement déclaré) ; et je perds ainsi un confrère, dont, il me semble, nous avons pourtant grand besoin. Il faut être au moins trois dans cette mission isolée : si l'on n'est que deux, l'un mourant ou s'en allant, l'autre reste seul, ce qui, selon moi, ne devrait jamais être ; si nous sommes trois au contraire, il y a beaucoup plus de chance pour que nul ne reste jamais longtemps seul. Embarquons donc M. Adnet sur la *Victorieuse*, envoyons-le à *Tu-maï*, et remettons notre retour après notre sacre.

Mais ce retour, comment s'opérera-t-il? Ce sacre, où se fera-t-il? Nouveaux embarras! Attendrai-je à *Ning-po* mon bref, qui est, dit-on, en route pour y venir? De là m'en irai-je à *Chang-hai* demander la consécration épiscopale à Mgr de Bezi qui vient de m'adresser les félicitations les plus aimables au sujet de ma nomination? Rien de plus facile. Quelques piastres me suffisent pour faire promptement cette route dans des bateaux chinois. Mais, l'escadre partie, et elle va partir, elle ne peut m'attendre, le moyen d'aller de *Chang-hai* à *Lieou-Kieou*? Selon toute apparence, il me faudra, non sans dépense, retourner à Macao pour y chercher et attendre une occasion, qui se trouvera ou se présentera quand il plaira à Dieu. M'en irai-je à Manille par la *Cléopâtre*, tandis que j'expédierai mon confrère par la *Victorieuse*? Dans ce cas, pas un sou de dépensé pour le présent, mais quelle perte de temps! Et, une fois sacré à Manille, je vois toujours, pour mon retour, les mêmes difficultés. Qui sait cependant si le commandant de la nouvelle station ne se laissera pas toucher par mes instances et ne consentira point à me faire reconduire? Qui sait si je ne pourrai pas au moins profiter du navire de commerce le *Pacifique* qui doit, l'an prochain, retourner à *Nafa* après avoir passé par Macao? Tout pesé, tout considéré, c'est encore ce parti-là qui me semble le plus raisonnable. M. Adnet que je consulte est du même avis.

La sainte messe célébrée, je me rends à bord : je fais part de mon embarras à notre bon amiral ; je lui demande ses conseils. Il opine comme moi pour le voyage de Manille. La chose est donc résolue.

Je m'empresse, en conséquence, d'écrire à Mgr de Bézi et à M. Danicourt, les priant, dans le cas où mon bref leur parviendrait, de le renvoyer immédiatement à M. Libois, notre procureur à Hong-Kong. J'écris aussi à ce cher confrère pour lui faire part de ma résolution et le prier de m'expédier le bref à Manille, dès qu'il le pourra.

On s'accorde à dire que le commandant Lapierre, désigné pour remplacer l'amiral Cécille, est un excellent homme, et les commandants qui le connaissent, me font grandement espérer qu'il ne m'abandonnera point. A la divine Providence! A la sainte volonté de Dieu! Je puis me tromper, mais je crois sincèrement agir pour le mieux.

Manille, 10 octobre 1846. — Partis de *Chu-San* le 7 septembre, nous ne sommes arrivés à Manille que le 29 du même mois. Nous avons été très contrariés dans cette traversée.

M. Adnet embarqué, le matin de notre départ, sur la *Victorieuse*, a dû, le lendemain 8, partir avec elle pour *Nafa*. Il est étonnant que cette corvette qui marche très bien et qui devait s'arrêter fort peu de temps à *Lieou-Kieou*, n'ait point encore rallié l'amiral. Je ne suis pas sans inquiétude sur son compte.

Je suis à Manille chez Mgr l'archevêque qui, comme moi, n'est pas sacré. L'un et l'autre nous attendons un évêque et nos lettres apostoliques, et, pas plus l'un que l'autre, nous ne savons au juste quand cela viendra. A la sainte volonté de Dieu!

Ici se termine le journal de Mgr Forcade. Cette volonté de Dieu à laquelle il s'abandonnait avec tant de générosité, lui réservait à lui et à sa chère Mission de longues et pénibles épreuves. Les circonstances ne lui permirent pas de revenir aux îles Lieou-Kieou. M. Adnet, qui tenait compagnie à M. Leturdu, mourut deux ans après son arrivée dans ces îles; M. Leturdu,

(1) Voir les *Missions catholiques* des 24 avril, 1er, 8, 22, 29 mai, 5, 12, 26 juin, 3, 10, 17, 24, 31 juillet, 7, 14, 21, 28 août, 18, 25 septembre, 9, 16, 30 octobre, 6 et 14 novembre.

demeuré seul, sans espoir de pouvoir exercer son ministère ou de passer au Japon, fut rappelé en Chine où il mourut saintement, après avoir glorieusement confessé la foi dans les prisons de Canton.

Ce ne fut que treize ou quatorze ans plus tard que les portes du Japon s'ouvrirent enfin. Comme Moïse, l'évêque de Samos avait entrevu la terre promise; comme lui, il ne devait pas y entrer, à d'autres était réservé le bonheur d'y rétablir notre sainte religion et de relever l'Église du Japon de ses ruines. Mais dans la haute situation que le vénérable prélat occupait dans l'Église de France, il n'oubliait pas son ancienne mission, il aimait à lui témoigner ses plus affectueuses sympathies et à la combler de ses bienfaits.

FIN.

NÉCROLOGIE

M. LANDAIS, MISSIONNAIRE DU TONG-KING OCCIDENTAL

Encore un vide douloureux dans les rangs des missionnaires du Tong-King occidental! Chaque jour voit s'ajouter de nouvelles douleurs aux douleurs de Mgr Puginier et s'il est vrai que le bon Pasteur souffre de toutes les souffrances de son troupeau, quelle épreuve pour le vénérable évêque de conduire tant de deuils, et d'annoncer si souvent la mort de ses compagnons d'apostolat!

NOTICE ENVOYÉE PAR MGR PUGINIER, VICAIRE APOSTOLIQUE.

M. Joseph-Michel Landais a quitté ce monde le 31 août sans qu'aucun signe grave ait fait présager d'avance le malheur qui nous a frappés.

J'ai perdu en lui un bon soutien et un ami dévoué. C'est près de moi qu'il fut placé dès son arrivée au Tong-King, et depuis lors, nous avions toujours gardé les relations intimes qui nous unissaient, quand nous étions encore tous deux jeunes missionnaires.

M. Joseph-Michel Landais, né en 1839 dans le département de la Mayenne, fit ses humanités au Mans où il les avait commencées avant la division du diocèse. Une voix intérieure, qui fut jugée par le directeur de son âme comme venant de Dieu, l'appelant aux missions, il alla étudier la théologie au séminaire des Missions Étrangères. Ordonné prêtre en 1864, il fut destiné au Thibet; mais, les circonstances ne lui permettant pas alors d'entrer dans sa mission, il fut envoyé au Tong-King occidental. Peu après son arrivée en mission, Mgr Jeantet le plaça à côté de moi pour s'initier à l'étude de la langue, des us et coutumes du pays. Ses progrès furent rapides; au bout de peu de temps, il fut jugé capable d'aller faire ses premiers essais de ministère apostolique dans des chrétientés sauvages (Muong) de la province de *Ninh-Binh* où il contracta la fièvre des bois.

Le district nord de la mission, composé des provinces de Son-Tay, Tuyên-Quang, Hàng-hoa pour la partie qui relève de notre vicariat, car deux de ces provinces nous sont communes avec les RR. PP. dominicains, ce vaste district, dis-je, qui comptait alors plus de quatorze mille chrétiens, avait besoin d'un missionnaire déjà formé. M. Landais y fut envoyé en 1867 pour réparer les malheurs occasionnés par de longues années de persécutions. Pendant six ans, il visita à différentes reprises les six paroisses de ce district où il sut se faire aimer des prêtres indigènes et des chrétiens. Il y a peu de chrétientés qu'il n'ait parcourues souvent au péril de sa vie, car ces pays de montagnes sont toujours malsains pour des étrangers. Plusieurs fois, il faillit tomber entre les mains des « Pavillons Jaunes » qui dévastaient alors ce district, mais son bon ange le retira toujours du danger.

A la fin de l'année 1873, obligé de fuir devant les Pavillons Noirs qui venaient attaquer M. Francis Garnier, le P. Landais dut gagner le Delta. Je le retins auprès de moi pour lui confier le poste de Hanoi, dans un moment bien critique et bien douloureux. Pendant plus de deux ans qu'il l'occupa, il rendit de grands services à la cause française, aux catholiques annamites et même aux païens.

En 1876, le district du nord réclamait les soins de son ancien missionnaire. La guerre, les Pavillons Noirs et Jaunes y avaient fait d'immenses ravages, et cinq paroisses avaient été démembrées en tout ou en partie. M. Landais, qui était déjà connu des prêtres et des fidèles, était le plus apte à réparer les ruines spirituelles occasionnées par plusieurs années d'une désorganisation complète. Je le rendis à son ancien poste où, pendant deux ans, il travailla avec beaucoup de fruit, au grand contentement de tout le monde.

Au commencement de l'année 1878, la mort du regretté M. Bonfils me força de rappeler M. Landais à Hanoi, et c'est là qu'il a travaillé depuis lors à la satisfaction générale de son supérieur, de tous ses compatriotes et de tous les chrétiens annamites. Les officiers et les soldats qui ont tenu garnison à Hanoi l'ont connu et aimé, et, au besoin, ont eu recours à ses services; car personne n'ignorait son bon cœur et son dévouement. Les autorités annamites lui ont aussi témoigné une très grande confiance, et plusieurs fois, elles ont fait appel à son bienveillant concours dans leurs relations avec les représentants de la France. Notre regretté défunt a souvent passé par des circonstances difficiles, mais avec son savoir-faire, son caractère ferme et loyal, il a toujours su se maintenir à la hauteur de sa position.

Lorsqu'en mai 1883, les Pavillons Noirs et les bandes ennemies attaquèrent à deux reprises la maison de la mission à Hanoi, M. Landais put faire face au danger et, avec cinq matelots envoyés par le commandant Rivière, l'ennemi fut repoussé.

L'âge et la santé du P. Landais semblaient lui promettre encore de longs jours, mais, dans les chaleurs pénibles de cet été, il dut se prodiguer pour assurer le service religieux de l'hôpital et porter à nos soldats malades des paroles de consolation en même temps que les secours spirituels. Le voyant souffrant, je l'envoyai au collège de Hoàng-Nguyên situé dans un endroit très sain, pour changer d'air et prendre quelques jours de repos. Nous espérions tous que son absence ne serait que de peu de temps et que, grâce à la fraîcheur de l'automne, il reprendrait les bonnes couleurs qu'il avait conservées, malgré ses vingt et un ans de mission. Mais Dieu, dont les vues ne s'accordent pas toujours avec celles des hommes, en a décidé autrement. Trois jours de chaleur extraordinaire ont beaucoup fatigué le Père et il était décidé qu'il reviendrait à Hanoi pour aller se refaire au sanatorium de Hong-Kong. Le 31 août, il allait partir

avec le P. Gérad lorsqu'on lui entendit dire : « Je reste ici ; si je partais, je mourrais en route. » Il put encore marcher la distance de cent cinquante mètres environ, mais on remarquait à certains moments que les forces lui manquaient. Il dicta trois lettres importantes qu'il signa lui-même, et parfois le sourire paraissait encore sur ses lèvres. Lui seul était convaincu que sa dernière heure était arrivée ; mais il n'en était nullement troublé et n'exprimait aucun regret. N'est-ce pas là un vrai signe d'une conscience tranquille et en paix avec son Dieu ? Cette mort calme et sans grande souffrance est une grâce que Dieu lui a accordée pour les nombreux mérites de sa vie apostolique.

M. Cosserat, supérieur du collège de Hoang-Nguyên, compagnon de voyage et ami intime de notre regretté défunt, a mis toute la diligence possible à me prévenir immédiatement. Cela m'a permis de communiquer la douloureuse nouvelle dès le matin du 1er septembre aux autorités militaires et civiles, françaises et annamites, à tous les Européens et catholiques de Hanoï. Les témoignages d'affection et de regrets ont été universels, et se sont manifestés par l'assistance au service solennel que j'ai célébré le 3 septembre. Quatre généraux, un très grand nombre d'officiers de tous grades, les autorités civiles françaises et annamites, la plupart des négociants ont eu à cœur d'y assister, sans parler des chrétiens de la paroisse de Hanoï qui étaient au complet. Cette démonstration a été une consolation pour ma vive douleur. On peut dire de M. Landais que c'était un missionnaire aimé et estimé de tous ceux qui le connaissaient. Que son âme repose en paix dans le sein de Dieu où j'espère le retrouver un jour !

Nous avons été obligés, bien à regret, de faire attendre les nombreuses personnes qui ont souscrit à l'Atlas des Missions catholiques. L'imprimeur active le tirage de cet important ouvrage et nous en fait espérer l'achèvement dans un délai très prochain. Aussitôt que nous l'aurons reçu, nous nous empresserons d'en faire opérer la livraison à tous les souscripteurs.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(ÉDITION FRANÇAISE)

District de Tahiti et de Moorea, Papeete 385
id. id. Atine 57
id id. Papara 25 35
id. id Papeuriri 83 20
id. id. Faaone 16
id id. Haapape 44
id id. Papaoa 65
id id. Haapiti 80
Archipel Gambier, les îles réunies. 600
Archipel Pomotou, district de Tuuhora. 143
id. id. Temarie 159
id. id. Otepipi 181
id. id. Putuahara 91 50
id. id Tekahora 62 50
id. id. Tematahoa 75 50
id id. Takume 125
id. id. Baroia 110
Marc David, chef de Putuahara (Anaa) 25
Petero Tiurai d'Atine (Tahiti) 25
M. Louis d'Atine (Tahiti) 20
Un aumônier du diocèse de Lyon 10
Mme Marie Garin à La Chapelle de Vaudragon, diocèse de Lyon... 100

Pour les missions les plus éprouvées par la persécution (Cochinchine orientale).

Un anonyme de Cléguer, diocèse de Vannes 30
Anonyme du diocèse de Nantes 5
Anonyme du diocèse de Saint-Dié, avec demande de prières pour la guérison d'un enfant malade 60
Anonyme de Grenoble 5

A Mgr Van Camelbeke, pour les missions persécutées de la Cochinchine orientale.

Un anonyme du diocèse de Quimper 2
Mlle G. L. de C., diocèse de Laval, avec demande de prières 50
B. G., diocèse de Cahors 5
Les religieuses hospitalières de Semur, diocèse de Dijon 10
Les religieuses ursulines id. 5
L'aumônier de ces religieuses id. 10
M. Charil de Villenfray à Rennes 10
M. l'abbé Dubray, diocèse de Laval 6 50
Anonyme de Meulebeke, diocèse de Bruges 1000
Un prêtre du diocèse de Lyon 10
Anonyme du diocèse de Blois 5
M. Labelle à La Capelle, diocèse de Cahors 40
Un abonné de l'*Écho de Fourvière* 12
Anonyme, don transmis par l'*Écho de Fourvière* 5
H. V. id. id. 2
Mlle de B. id. id. 20
Mlle A. A id. id. 5
Anonyme, id id. 5
Mme Legendre id. id. 30
Mme veuve A. Goutarel, don transmis par l'*Écho de Fourvière*. 10
M. A. Le Conte, id. id. . 20
Anonyme de St-Étienne, id id. . 5
Anonyme de St-Étienne, id. id. . 30
M. A. A. C. id. id. . 20
Une enfant de Marie id. id. . 20
Mme C. id. id. . 20
M. l'abbé E. F. de Beaujeu id. id. . 25
Mme O. P. F. id. id. . 25
Anonyme, id. id. . 5
Mme L. de Lonchamp, id. id. . 20
Deux ouvrières de St-Étienne, id. id. . 2 10
Anonyme, id. id. . 5
Anonyme (Tronc de Fourvière), id id. . 5
Anonyme, id. id. id. . 1000
Mme et Mlles B id. id. id. . 110
Les Religieuses de la Visitation de Valence, id. . 50
Mlle Ludovica Noyaux, id . 20
A. B., du diocèse de Belley 250

A Mgr Puginier, pour les victimes de la persécution au Tong-King occidental.

M. Dellery à Echannay, diocèse de Dijon 6
Quelques paroissiens de St-Martin-de-la-Lieue, diocèse de Bayeux 10 50
Une domestique du diocèse de Langres 10
M. Perreau, à Nevers 5
A. B., du diocèse de Belley 250

A Mgr Van Camelbeke, pour le rachat d'enfants cochinchinois.

Anonyme de Lyon 100

Pour les œuvres du cardinal Lavigerie.

Un prêtre du diocèse de Lyon 50

Pour Mgr Grandin, évêque de St-Albert (Canada).

Anonyme de Meulebeke, diocèse de Bruges (Belgique) 200

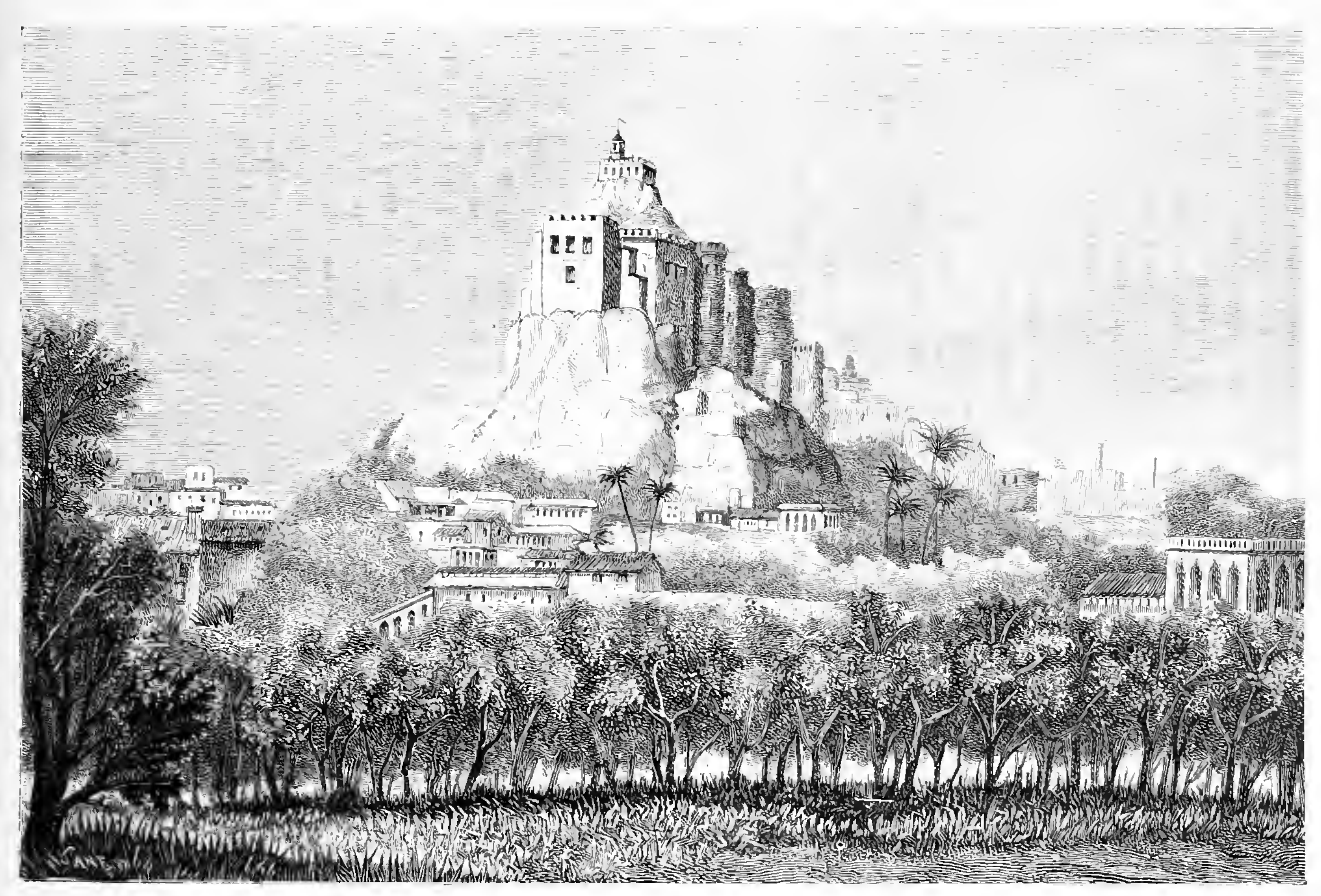
Pour les prêtres polonais.

C. F. à Gand (Belgique) 20

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



MADURÉ (Hindoustan). — Fort de Trichinopoly ; d'après le dessin d'un professeur du collège des RR. PP. Jésuites (Voir page 576).

LA SITUATION EN EXTRÊME-ORIENT

EN COCHINCHINE

Des lettres de Saïgon, sous la date du 17 octobre, viennent malheureusement confirmer la dépêche adressée le même jour de cette ville à M. Pernot, directeur au séminaire des Missions Etrangères, et ne laissent plus de doute sur la mort du P. Iribarne, que, faute de renseignements suffisants, on s'était fait un devoir de ne pas publier jusqu'à ce jour. Ce généreux missionnaire a été massacré le 19 août dans la province de Phu-Yên.

Saïgon, le 17 octobre 1885.

Nous venons d'apprendre la nouvelle certaine du massacre du P. Châtelet et de trois prêtres indigènes, le 26 août dernier.

D'un autre côté, des lettres de Hué annoncent que : sept mille chrétiens et huit prêtres indigènes ont été massacrés entre Hué et Dong-Son dans la province de Quang-Tri.

Les PP. Dangelzer, Girard et Closset ont été débloqués par une colonne de soldats français, après avoir soutenu un siège rigoureux. Réfugiés avec trois mille chrétiens dans une enceinte de deux cents mètres de côté, ils ont résisté pendant trois semaines à toutes les attaques de milliers de rebelles bien armés.

Une expédition organisée par les chrétiens de Qui-Nhon et soutenue par la présence du P. Auger, a tenté un heureux coup de main au Phu-Yên, où un millier de chrétiens se défendaient courageusement, depuis deux mois, sur le plateau de Trà-Kè. La petite colonne chrétienne a pu délivrer ses frères et, après dix jours, les ramener à Qui-Nhon, avec six canons pris sur l'ennemi. Beaucoup d'entre eux sont mutilés par des coups de lances ou des coups de sabre.

Où donc s'arrêteront ces massacres lamentables, car l'audace des lettrés encouragés par le succès fait redouter l'anéantissement complet de la mission de Hué comme de celle du Binh-Dinh, et peut-être aussi du Tong-King !

Lettre de Mgr Caspar aux directeurs du séminaire des Missions Étrangères.

Hué, ce 9 octobre 1885.

Un télégramme adressé à M. Delpech vous sera parvenu depuis longtemps quand cette lettre vous arrivera. Ce que demain nous apportera de nouvelles calamités à subir, Dieu le sait, mais nos appréhensions ne sont rien moins que calmées par les bruits sinistres qui nous arrivent. De toutes parts on signale une agitation parmi la population soulevée tout entière par la classe intelligente et dirigeante et que les mesures répressives n'ont encore pu apaiser. La province de Quang-Tri, comptant près de soixante-dix chrétientés, est ruinée de fond en comble. Les chrétiens fugitifs ne trouvent d'asile que sous les murs des citadelles où séjournent des troupes françaises, et bientôt peut-être ce voisinage ne les défendra pas contre la rage de leurs ennemis. Un quart d'heure d'attaque pendant la nuit suffira aux rebelles pour exercer leurs ravages avant que les secours aient pu nous arriver. Que Dieu change le cœur de nos cruels persécuteurs! c'est alors seulement que nous aurons l'espoir de voir conservés ceux que le fer et le feu ont épargnés jusqu'à ce jour.

Plus de sept mille chrétiens ont été massacrés dans la Cochinchine septentrionale. Il en mourra encore plusieurs centaines par suite des privations et des misères qui sont la suite des désastres, ce qui fera bientôt monter le chiffre de nos pertes au tiers du total de la population chrétienne. Plaise à Dieu que les deux autres provinces soient épargnées! Celle du Quàng-Hinh est menacée dans sa partie sud par les rebelles que la colonne expéditionnaire a refoulées du Quàng-Tri. Celle du Thua-Thièn profite de la proximité des troupes françaises séjournant à la citadelle de Hué et au port de Thuàn-Ain. Mais des surprises nocturnes préparées en secret et menées avec promptitude sont encore à craindre pour toutes nos chrétientés et pendant de longs jours. Dieu veuille avoir égard à tout le sang versé par nos sept mille victimes pour nous accorder cette paix si ardemment désirée!

Le télégramme de Mgr Caspar n'a pas pu, indépendamment de sa volonté, être expédié le 9 octobre de Hué, et a dû être envoyé de Saïgon le 17 du même mois.

Lettre de Mgr Van Camelbeke a M. Delpech, supérieur du séminaire des Missions-Étrangères.

Qui-Nhon, 13 octobre 1885.

J'ai encore la douleur de vous annoncer la mort d'un confrère de cette mission. Le cher P. Châtelet a été massacré le 26 août au Phu-Yèn comme, peu de jours auparavant, son compagnon le P. Iribarne et les trois prêtres indigènes qui travaillaient dans cette province. Pour arrêter les massacres de nos pauvres chrétiens, nous avons dû armer vaille que vaille deux cent cinquante de nos hommes réfugiés à Qui-Nhon et les envoyer sous la conduite du P. Auger au secours d'un millier de malheureux qui soutenaient héroïquement un siège de plus de deux mois sur le haut plateau de Tra-Ké (province de Phu-Yèn, district du P. Châtelet). Notre petite mais brave colonne a fait très convenablement son devoir pendant les dix jours qu'a duré cette expédition et cela par des chemins fort difficiles occupés par des bandes de lettrés. Le P. Auger a donc pu franchir tous les obstacles et arriver jusqu'à ces pauvres assiégés mourant de faim et de fatigue. Malheureusement le P. Châtelet avait déjà été massacré depuis longtemps par les rebelles; mais nous avons eu la consolation de ramener à Qui-Nhon les restes mutilés de nos chrétiens de Phu-Yèn. Hélas! six mille manquent à l'appel et ont été tués avec la dernière barbarie dans les diverses chrétientés de cette province. Ceux qu'on a pu sauver des mains de nos ennemis et ramener ici, forment à peine un millier, parmi lesquels beaucoup de malades et de blessés de coups de sabre et de lance. Au moins aurons-nous plus tard un petit noyau pour tenter de relever de leurs ruines tant de belles chrétientés aujourd'hui complètement détruites. . . . .

Voici les quelques détails que nous recevons de Saïgon, relativement à la mort du P. Dominique Iribarne, né le 8 juillet 1859 à Osses (Basses-Pyrénées), entré au séminaire des Missions Étrangères le 24 octobre 1880, ordonné prêtre le 17 février 1883, parti pour la Cochinchine orientale le 28 mars de la même année.

Saïgon, le 22 septembre 1885.

Quatre chrétiens du Phu-Yèn, échappés au fer des assassins, sont arrivés à Baria le 20 septembre. Voici les détails qu'ils ont donnés. Le 10 du septième mois (19 août), la chrétienté de Quan-Càu, où ils se trouvaient, fut cernée pendant la nuit, et, au point du jour, les massacres et incendies commencèrent. Les quatre survivants ont pu se sauver jusqu'à Bà-ma-lieû, où des amis les ont cachés pendant quelques jours. Finalement un barquier païen de cette localité consentit à les conduire à Saïgon. Le même barquier avait également consenti à conduire à Saïgon le Père Iribarne et deux prêtres indigènes. Ils devaient s'embarquer le 20 août. Mais les lettrés arrivèrent auparavant.

Le P. Iribarne, se sauvant à cheval, fut arrêté et décapité sur le champ: on porta sa tête au P. Bao, qui, à cause de son âge et de ses infirmités, n'avait pu s'enfuir.

Après lui avoir fait reconnaître la tête du missionnaire, les assassins décapitèrent aussi le P. Bao.

Le P. Haû a été également massacré.

EN CHINE

—

LETTRE DE MGR CHAUSSE, COADJUTEUR DU PRÉFET APOSTOLIQUE DU KOUANG-TONG.

Il y a deux mois, je vous annonçais que, malgré la signature de la paix, nous n'avions pas encore pu rentrer officiellement dans notre mission du Kouang-Tong, à cause de la mauvaise volonté du vice-roi, l'ennemi acharné de la France. Le *Tsong-li-Yamen*, prévenu de cette hostilité, intima aux autorités cantonnaises l'ordre de publier un édit dans toute la province, à l'effet de rouvrir nos chapelles et de recevoir de nouveau les missionnaires.

Après mille tergiversations, l'édit parut enfin, le 25 juillet, au nom du vice-roi, du commissaire impérial et du général tartare. Il était ainsi conçu :

« Nous Tchang-tchi-tong, vice-roi des Deux-Kouangs; Pang-yoc-lun, commissaire impérial; Gni, commandant des troupes impériales à Canton, faisons savoir que l'empire de Chine et le royaume de France, après une suspension d'armes dans le but d'arriver à un arrangement pacifique, sont tombés d'accord, le 28 de la 2me lune, sur les bases du traité de Tien-Tsin. En conséquence, le 11 de ce mois (6me lune), ayant reçu l'ordre de laisser rentrer les missionnaires, nous avons mandé aux préfets, sous-préfets et autres mandarins de Canton et de la province, d'avoir à enlever les scellés des consulats, chapelles et maisons appartenant aux Français et de les rendre à leurs propriétaires.

« Comme il est à craindre que le peuple soit dans le doute ou cherche à créer des disputes, nous adressons aux magistrats une dépêche qui enjoint de publier cet édit dans toute l'étendue de leur juridiction, afin que le peuple en soit informé. Maintenant la paix existant entre la Chine et la France, tous les Français qui viendront ici devront être traités comme les Anglais, Prussiens et Américains sans aucune différence. Que tous ceux qui ne voudront pas se soumettre à cet édit ou essaieront de troubler l'ordre soient saisis et punis sévèrement. Telle est notre volonté. 14me jour de la 6me lune de la XIe année de Kouang-Su.

Cet édit, dicté par Péking, ne représentait guère les sentiments de Canton ; aussi le moment de notre retour dut encore être retardé. Le vice-roi alléguait l'irritation du peuple et renvoyait à plus tard notre entrée dans la province. M. le Consul répondit en fixant au 1er août le jour de son arrivée. « Pour vous, dit-il, il faut attendre ; les mandarins redoutent plus votre retour que le mien, je dois donc le préparer convenablement : c'est mon devoir... »

Devant de si bonnes paroles, nous n'avions qu'à prendre patience ; c'était l'affaire de quelques jours.

Dès son arrivée, M. le Consul demande audience au vice-roi qui lui répond par un refus, prétextant une maladie. Le gouverneur ne fut pas plus poli. Seul le général tartare se montra convenable; mais il avoua son impuissance dans les affaires politiques et ne promit rien. « D'ailleurs, ajouta-t-il, le vice-roi veut tout faire par lui-même et n'écoute les conseils de personne. »

Tels étaient les premiers résultats que nous obtenions d'une paix signée après l'échec de Lang-Song. Le vice-roi avait été la tête de la guerre au Tong-King ; il savait sa valeur, il savait qu'en se montrant fier et arrogant, il n'avait rien à craindre et sa haine était satisfaite.

Nous ne pouvions pas cependant nous éterniser à Hong-Kong : les missionnaires, les chrétiens, tout nous pressait. Je résolus donc de me rendre à Canton sans plus tarder, et de reprendre possession de nos établissements de la manière qu'il plairait à Dieu.

Nous choisîmes le beau jour du triomphe de Marie, du jour de l'Assomption, pour tenter notre première entrée ; le lendemain à onze heures tout avait réussi. Le cher Père Mioux pénétrait le premier dans notre propriété, guidé par deux commissaires et quelques soldats qui vinrent l'attendre au vapeur venant de Hong-Kong. Le lendemain je rejoignais le cher confrère, tout heureux de nous retrouver dans nos maisons abandonnées depuis un an.

Après que la première émotion fut passée, nous songeâmes à visiter notre propriété. Les herbes, les arbustes avaient tout envahi ; les chemins, les avenues avaient disparu sous les efforts de la végétation tropicale ; notre jardin ressemblait à un désert de jungles. L'église se dressait encore toute brillante des dernières lueurs d'un beau soleil ; mais, tout à côté, notre résidence n'étalait qu'un monceau de ruines. Hélas ! toutes les richesses que nous avions laissées à notre départ, gisaient là en poudre sous ces décombres : l'incendie du 8 novembre, allumé par la malveillance, avait tout dévoré !...

Notre orphelinat des garçons a été assez bien préservé; on a cependant essayé de le brûler ; le feu a dévoré quelques vieilles couvertures de coton. La miséricorde divine a eu pitié de nous ; sans cela, aujourd'hui, nous serions sans habitation ! *Sit nomen Domini benedictum....*

Toutes les maisons autrefois habitées par nos chrétiens étaient en ruines ou occupées par de païens, qui depuis délogent peu à peu ; elles sont reprises par nos fidèles, qui reviennent de Hong-Kong, à mesure que la place devient libre.

Au cimetière, tout a été saccagé : la chapelle, le village, les tombes, les arbres n'existent plus. Le monument des soldats français, leurs ossements, ont été profanés.... La croix seule, toute de granit et dominant ce champ des morts, n'a pas été touchée ; bon présage pour l'avenir.

Tandis que nous étions occupés à notre première installation, M. le Consul s'efforçait de nouer des relations avec le vice-roi. Enfin après un mois d'attente, il recevait une réponse peu convenable.

Pendant ce temps, nos chrétiens pillés, chassés reviennent peu à peu dans leur village; mais quelle triste perspective que celle d'un grand nombre : plus de maisons, plus de mobilier, plus rien... plus rien que le

visage menaçant de leurs voisins : ils espéraient être indemnisés au traité de paix; c'était juste, ils avaient souffert pour la France... Ils vont être heureux de ne pas subir une seconde expulsion.

Et nos nombreuses chapelles, qui gisent par terre, comment allons-nous les relever?... Que de tristesses! que d'angoisses pour le pauvre missionnaire!

De tous côtés, m'arrivent avec les lettres des missionnaires des récits lamentables. N'est-il pas à craindre même que la persécution ne recommence. Les païens enhardis par l'impunité ne se livreront-ils pas à de nouveaux pillages? Ce serait peut-être plus terrible qu'auparavant; car les bruits de nouveaux massacres dans l'Annam se répandent dans nos campagnes :

Dernièrement un chrétien plus hardi, porte plainte au mandarin :

« — Qui es-tu? demande le magistrat.

« — Je suis chrétien, on m'a pillé et je prie le grand homme de me rendre justice. .

« — Si tu es chrétien, on a bien fait de te piller; pourquoi t'es-tu fait chrétien? si on t'avait massacré, comme dans l'Annam cela se fait maintenant, je n'aurais rien à dire, » et il le congédia.

Ce mandarin quinze jours auparavant avait reçu le missionnaire du district avec honneur.

Je m'arrête : cette lettre déjà trop longue vous dit assez dans quelle condition se se trouve aujourd'hui la belle mission du Kouang-Tong. Cependant sur le drapeau du missionnaire brillent toujours l'espérance et le dévouement; malgré les sombres nuages qui nous enveloppent de toute part en ce moment, l'horizon peut tout à coup s'éclaircir et le soleil de vérité illuminer de nouveau de ses rayons bienfaisants ces champs immenses confiés à nos soins; alors les brèches seront vite réparées par le travail et le zèle de l'ouvrier apostolique. Daigne le Seigneur entendre nos vœux et nos prières!

DEPARTS DE MISSIONNAIRES

Sont partis de Marseille le 27 septembre 1885 :

Les RR. PP. Régis Nicolas, Jean-Marie Lafaye, Pierre Machabert, Jean-Baptiste Bessal, de la Compagnie de Jésus, se rendant à la mission du Maduré ;

— Les RR. PP. Félix Pradel et Alois Bardon, de la même Compagnie, se sont embarqués le 24 août 1885, pour la mission de Madagascar ;

— Le P. Jean-Marie Barthe et le F. Scolastique Venance Manifatra, originaire de Nossi-bé, de la même Compagnie, se sont embarqués le 18 novembre pour la même Mission.

— Le 21 octobre dernier se sont embarquées à Marseille pour Melbourne (Australie), les Petites Sœurs des Pauvres dont les noms suivent :

Sœur Honorine de St-François et Sœur Pierre-Joseph: et le 25 octobre, pour Calcutta : Sœur Julia de l'Ascension et Sœur Gabrielle de St-Pierre.

— Dimanche 8 novembre, dix missionnaires de la Société des Missions Étrangères de Paris se sont embarqués pour l'Extrême-Orient :

MM. Alfred-Eugène Pettier de Rennes ; Paul Caron, de Nantes ; et Casimir Enjalbal, de Rodez, pour le Japon septentrional ;

MM. Charles Mutz, de Metz ; Frédéric Garnier, du Puy; Édouard Durand, de Reims, et Louis Relave, de Lyon, pour le Japon méridional ;

M. Émile Sandrin, de Besançon, pour la Mandchourie;

M. Jacques-François Murcier, de Lyon, pour le Kouang-Tong;

M. Paul-Pierre Provost, d'Angers, pour le Sutchuen oriental.

— Le 10 novembre, quatre nouveaux missionnaires sont partis du séminaire des Missions-Étrangères de Milan:

MM. Charles Cedri, du diocèse de Milan ; Charles Laboranti, du diocèse de Vigevano, et Jean Nava, du diocèse de Bergame, pour le Bengale central ;

Et M. Dominique Pozzoni, du diocèse de Milan, pour le vicariat apostolique de Hong-Kong.

INFORMATIONS DIVERSES

France. — Il y a seize ans, le 18 février 1869, mourait à Tchin-ting-fou (Chine) un évêque lazariste dont la mémoire est restée en vénération dans la mission qu'il a évangélisée, la Congrégation dont il était membre et le diocèse où il reçut le jour.

Mgr Jean-Baptiste Anouilh était né en 1819 dans l'Ariège. Les compatriotes du vénérable pontife viennent d'élever à Prat, sa ville natale, dans l'église même où il reçut le baptême, un monument en son honneur. C'est une statue en bois sculpté qui représente le prélat défunt avec une grande perfection. Elle est supportée par un socle en marbre blanc orné de ses armoiries épiscopales.

Vizagapatam. — Les détails commencent à arriver relativement au récent cyclone de la côte d'Orissa.

On estime que l'étendue du terrain dévasté par la trombe de mer représente plus de 400 milles carrés. Toutes les récoltes et les habitations ont été rasées. Les maisons forment une masse de décombres et la quantité de cadavres est effrayante. Les rapports portent à sept cents le nombre de villages entièrement anéantis et dont les trois quarts de la population ont péri.

Mésopotamie. — Le 9 septembre dernier, Mgr Henri Altmayer, archevêque de Chalcis et délégué apostolique pour la Mésopotamie, a fait son entrée solennelle à Mossoul, qui est le lieu de sa résidence. Le R. P. Duval, pro-préfet de la mission dominicaine du district, s'était déjà porté quelques jours auparavant au-devant du prélat. Mgr Benni, archevêque syrien de Mossoul, avec tout le clergé séculier ou régulier des différents rites orientaux, les Pères de la Mission et une immense multitude de

peuple, est venu à une distance considérable de Mossoul pour saluer Mgr Altmayer et lui faire cortège. Une escorte d'honneur, envoyée par les autorités ottomanes, sur la demande du consul français, M. Siouffi, ouvrait la procession. Quand le cortège arriva à l'église des Dominicains, où Mgr Altmayer fut reçu avec tous les honneurs dus à son rang, la foule était si compacte, qu'on eut grand'peine à lui ouvrir un passage. Mgr Abolionan, patriarche chaldéen de Babylone, résidant à Mossoul, se présenta alors, ainsi que le consul de France. Le *Te Deum* fut chanté solennellement et le délégué apostolique donna la bénédiction du Saint-Sacrement. Le lendemain, le Consul français offrit un grand dîner en l'honneur du nouveau délégué, dîner auquel étaient invités toutes les autorités ecclésiastiques et les principaux personnages de Mossoul.

Chine. — M. Métayer, missionnaire apostolique de Mandchourie, écrit de Lien-Chân, le 5 août 1885.

« Je vous écris par 42 degrés de chaleur. Je suis inondé de sueur jour et nuit. Avec cela des myriades d'insectes me dévorent. Si vous ajoutez les précautions qu'il faut prendre la nuit pour ne pas être piqué par les scorpions qui pullulent dans presque toutes les habitations du pays, il vous sera facile de conclure que le saison de l'été est loin d'être agréable en Mandchourie. Mais patience! dans deux mois la fraîcheur reviendra, et ces insectes agaçants et dangereux auront disparu. Malgré tout cela, je me porte bien. L'air pur de la mer semble me rajeunir. On me donnerait trente ans, et cependant j'en ai bientôt cinquante-huit révolus.

« Pendant la guerre franco-chinoise, aucun malheur ne m'est arrivé. Pourtant j'étais le plus exposé de notre mission, je me trouvais juste sur le passage des troupes chinoises qui, pendant les mois de décembre et de janvier, ont été envoyées dans le midi. L'an passé, notre ministre, en quittant Pékin, eut la bonne idée de nous mettre sous la protection de la Russie. C'est ce qui nous a sauvés.

« Néanmoins je fus un jour assez inquiet. On m'avait dénoncé comme Français au général Tonnerre (*lei*), qui suivait son corps d'armée. Il déjeunait dans une auberge; la foule était amassée dans la cour. Après s'être informé minutieusement de ce que je faisais à Lien-Chân, il dit tout haut, de manière à être entendu par la foule :

« Ce monsieur est un missionnaire français ; eh bien ! je vous « déclare que c'est un brave homme, et je désire n'en rencontrer « que de semblables. Qu'on se garde bien de le molester en quoi « que ce soit. Ces hommes, sachez-le bien, portent le bonheur « partout où ils se trouvent. »

« En entendant ces paroles, vous devinez quelle fut la mine de mon accusateur. Il fut hué de tout le monde. Ce discours du général Tonnerre rassura mes pauvres chrétiens.

« Son corps d'armée, composé de cinq à six mille soldats déguenillés, formait l'élite de l'armée chinoise du nord. Dix mille autres, commandés par le général Song, défendaient le port de la pointe sud du Leaotong, que les Anglais appellent le port Arthur.

« Au printemps, l'apparition des deux vapeurs, qu'on avait signalés à l'horizon, les fit trembler. Ce sont des soldats même du général Song qui m'ont affirmé le fait. Nul doute que le brave amiral Courbet, avec quelques centaines de marins, ne se fût emparé du port, des forts, et de six ou sept navires de guerre qui n'osaient sortir.

« Mon orphelinat est toujours prospère et continue de faire ma consolation.

« Une sécheresse inouïe n'a permis aux malheureux cultivateurs d'ensemencer la plupart de leurs terres que vers le 15 juillet. La plus grande partie des moissons n'arrivera pas à maturité. Une nouvelle disette, plus terrible qu'il y a deux ans, nous menace. Tout le monde s'attend ici à des troubles et à de nouveaux soulèvements. Que vais-je devenir moi même, avec mes quatre-vingts petites orphelines ?... A la grâce de Dieu ! »

A TRAVERS LES CHRÉTIENTÉS DE LA COCHINCHINE ORIENTALE

Par M. Grangeon, missionnaire de la Société des Missions Etrangères de Paris.

(Suite 1)

II

LES DOUZE APOTRES. — JOIES ET TRISTESSES. — UN FESTIN IMPROVISÉ. — LA FÊTE RELIGIEUSE. — UN CHRÉTIEN HÉROIQUE.

Dans tout cet appareil plus ou moins burlesque, rien encore que de profane et de civil, rien qui indique une cérémonie religieuse. C'est le cortège habituel des grands mandarins. Considéré comme tel aux yeux des païens, qui nous appellent tous *mandarins pasteurs des âmes*, Monseigneur dût se soumettre à tout ce tintamarre malgré ce qu'il avait d'ennuyeux et de contraire à nos mœurs européennes. S'y refuser eût été gâter toute la fête. D'ailleurs devant ces peuples d'enfants qui ne savent juger que par les sens et sur l'extérieur, on ne vaut que dans la mesure du train que l'on mène. Je connais tel excellent néophyte qui affirme devoir sa conversion à la pompe extérieure d'un enterrement de chrétiens, pompe bien inférieure cependant à ce qu'il y a de plus commun en France, et même à ce que font ici les païens en pareille circonstance. Et un Père m'a raconté qu'un catéchumène avait renoncé au baptême par suite de la mauvaise impression que lui causa l'absence de cérémonies dans la sépulture de son fils, mort baptisé

En outre, nos chrétiens, plus ou moins païens sous ce rapport, n'eussent jamais compris un voyage sans tout cet attirail; recevoir autrement le prélat eût été, à leurs yeux, lui faire la plus grande injure et déprécier d'autant la religion. On leur fixait la distance, ils la dépassaient; le nombre d'étendards, etc., ils doublaient toujours. Pour les renvoyer il eût fallu les battre. J'en ai vu se mettre à genoux et supplier de leur permettre d'accompagner Sa Grandeur leur drapeau à la main. Il y avait, en effet, cette différence entre le cortège de Monseigneur et celui des mandarins en pareille circonstance, c'est que celui-ci est toujours composé de soldats mourant de faim et harassés de fatigues, que la crainte du rotin retient seule dans les rangs, qu'ils gardent d'ailleurs le moins possible; tandis que nos chrétiens n'avaient d'autres chaînes que celles de leur religieuse affection et de leur dévouement filial. Aussi remarquai-je les païens, accourus partout en foule, la bouche béante d'admiration devant le nombre, la bonne tenue, le joyeux entrain de tous nos braves. Involontairement, ils semblaient se recueillir eux-mêmes, mettaient leur habit noir, et observaient tout ce que la politesse leur prescrit devant un personnage digne de respect.

D'ailleurs le cortège ne tardait pas à prendre une tournure religieuse et un cachet de vraie procession. Lorsque nous n'étions plus qu'à une demi-heure environ de la chrétienté, nous rencontrions la vénérable *confrérie* des douze apôtres, tous revêtus d'habits de chœur, tenant sur deux lignes autour d'une bannière de la Sainte Vierge,

(1) Voir les *Missions catholiques* du 21 novembre.

derrière la croix enrubannée qui marchait en tête. Les douze apôtres, dénomination bien ambitieuse, n'est-ce pas! Elle l'est de fait beaucoup plus que la chose elle-même, nos douze conquérants du monde ne sont autres, en effet, que les douze enfants les moins dissipés de la paroisse, auxquels on apprend quelques prières en vers, qu'ils chantent les jours de fête.

Pour ces grands jours, on leur met sur la tête quelque chose qui ressemble tantôt à une mitre, tantôt à je ne sais quoi; on les revêt d'une robe jadis blanche serrée autour des reins par une ceinture rouge; on leur met à la main un cierge, un bouquet de fleurs, ou bien rien du tout, et les voilà fiers comme des rois, pieux comme des anges, ne s'imaginant pas le moins du monde que leurs confrères de France ne voudraient de ces brillants costumes que pour jouer la comédie, ou essuyer les tables. Si, au moins, ces derniers songeaient à partager avec leurs pauvres frères d'Orient ces belles pièces blanches qu'on leur distribue bien souvent, nos costumes seraient plus beaux. Quant à la ferveur, à la modestie, à l'adresse dans les cérémonies, nos *apôtres* ne le cèdent en rien à leurs aînés de là-bas... et le bon Dieu ne les aime pas moins les uns que les autres. Moi aussi, je les aime beaucoup, tout en confessant que j'aimerais les voir mieux vêtus. Hélas! ils n'y peuvent rien, et moi guère plus.

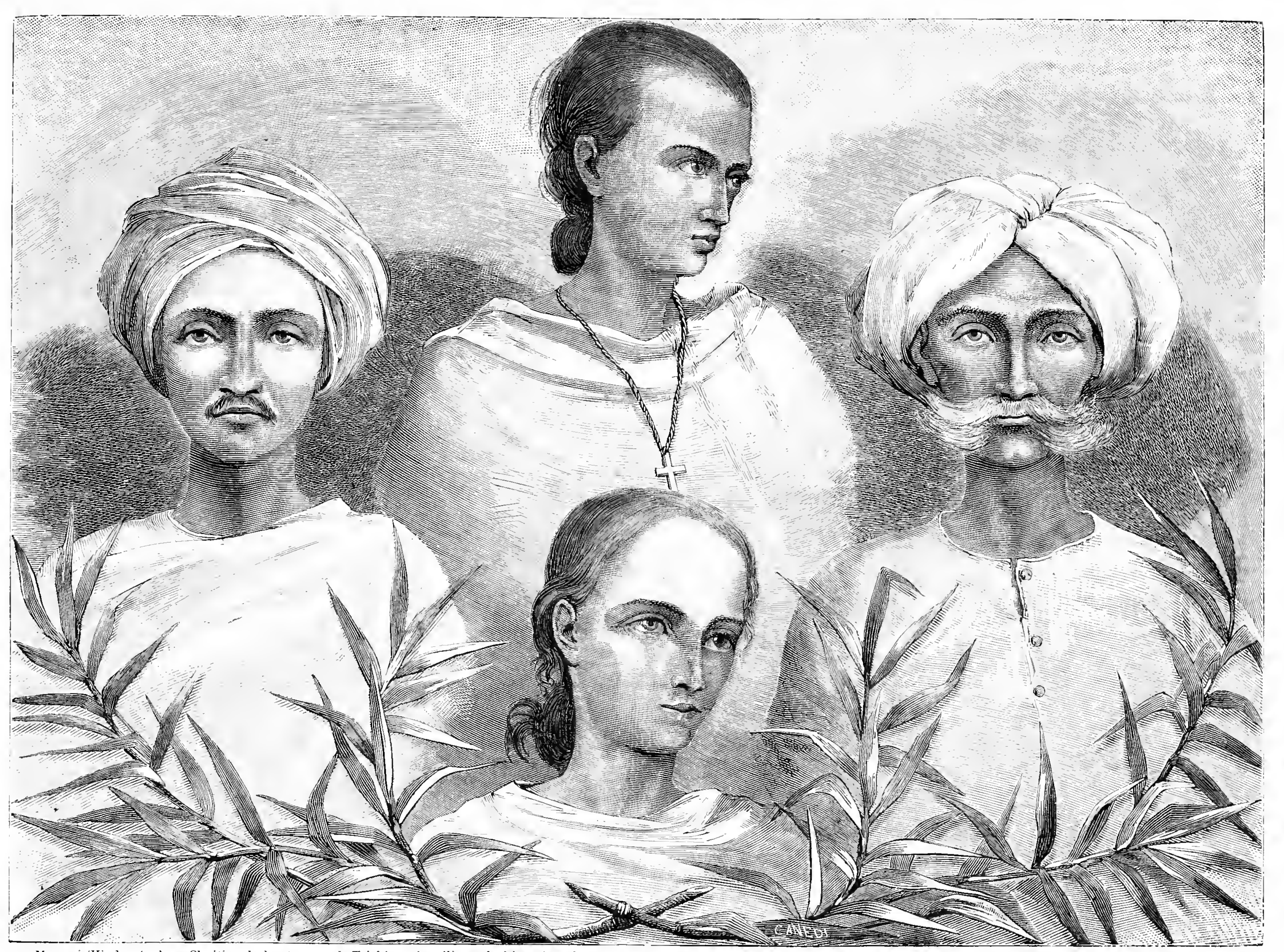


MADURÉ (Hindoustan). — Deux jeunes brahmes du collège des RR. PP. Jésuites de Trichinopoly, d'après le dessin d'un professeur du Collège (Voir page 575).

La croix marche donc en tête, les drapeaux flottent au vent quand il souffle; le tambour bat, les apôtres chantent, les païens regardent ébahis, les chrétiens, qui ne sont point en rang, se mettent à genoux et font un grand signe de croix pour recevoir la bénédiction de Monseigneur. Et c'est ainsi que nous arrivons à l'église où le chant de l'*Ave Maris Stella* et une dernière bénédiction mettent fin à la cérémonie.

***

Comme on allait lentement, j'avais tout le temps de suivre mon imagination dans ses fantaisies de toute nature. Je m'amusais parfois à contempler le paysage et l'effet produit par la solennité. La variété et l'originalité des costumes, la gravité surtout et la pose de nos braves me faisaient souvent rire de bon cœur. Mais le plus ordinairement mon âme était saisie à la fois de joie et de tristesse... Le concours et l'enthousiasme de nos chrétiens me consolaient. Je pensais au bien qu'allait procurer à leurs âmes cette visite pastorale, et instinctivement j'avais sans cesse sur les lèvres et fredonnais tout bas un certain air en musique du *Benedictus qui venit in nomine Domini*. Bientôt mes regards tombaient sur les païens accourus plus nombreux encore que nos chrétiens et qui, avec des yeux grands ouverts nous contemplaient mais sans rien comprendre. Le Messie est cependant bien venu pour eux aussi, et Mgr le vicaire apostolique, son délégué et représentant ici-bas, les embrassait dans l'ardeur de ses désirs et de sa charité universelle. Combien il aurait voulu venir aussi pour eux!... Mais ils refusaient de le recevoir... On ne saurait croire quelle amère désolation se trouve dans ces graves



MADURÉ (Hindoustan). — Chrétien de haute caste de Trichinopoly ; élèves chrétiens du collège des RR. PP. Jésuites et ancien militaire chrétien ; d'après le dessin d'un professeur du collège (Voir p. 575).

pensées... Je ne savais que m'anéantir aux pieds de la croix de Notre Seigneur, adorant les secrets desseins de sa miséricordieuse Providence, et le conjurant de nous donner à tous plus de foi, plus d'esprit de sacrifice, plus d'amour!

.˙.

Rendus à la maison carrée, car je n'oserais dire la cure, le confrère chargé du district et moi, nous nous mettions un peu à l'aise et respirions librement. Mais Monseigneur!... si jamais j'avais envié le plaisir et l'honneur de porter au doigt une boucle d'or enrichie d'une pierre précieuse, je vous assure que ce ne serait pas ces jours-là. A peine entré, le prélat devait s'asseoir au milieu de la porte et donner à baiser son anneau à tous les chrétiens accourus. Ils étaient souvent de quinze cents à deux mille, sans compter ceux qui passaient deux ou trois fois; aussi la séance était longue et fatiguante!

Les petits, en toute affaire, s'esquivent aisément. Il n'en est pas ainsi des grands... Nos braves gens étaient si heureux! il n'en fallait pas davantage pour nous rendre heureux nous-mêmes.

Il est déjà bien près de midi ou bien près de la nuit quand la réception a lieu le soir. Les chrétiens sont accourus de toutes les paroisses, dont plusieurs sont à une demi-journée, quelques-unes à une journée de distance.

Les renvoyer *à jeun*, ou dans les bourgs voisins, acheter quelques grains de riz, serait bien dur. Notre Seigneur daigna apprendre lui-même à ses apôtres qu'ils ne devaient pas en agir ainsi. D'ailleurs un ou deux bols de riz sec, cuit à l'eau, même assaisonné d'un peu de ce poisson salé qu'on calomnie en France, sous le nom de poisson pourri, fond ordinaire du menu annamite, ne rehausserait guère l'éclat de la cérémonie, et ne serait que tout juste du goût de tant d'estomacs creux. En outre, point de fête maigre en Annam : recevoir un supérieur et des invités sans leur offrir une viande quelconque, ne fût-ce que le bec d'une poule, serait de la dernière impolitesse. Il faut donc faire un miracle.

Les dignitaires de la paroisse s'en chargent, non sans se consulter préalablement avec le Père. On fait la quête, et des 30 ou 40 ligatures qu'elle produit (20 à 25 francs), on achète un vieux buffle qui ne peut plus labourer, un jeune porc de la taille d'un chien ordinaire de France. On amène le premier au bout d'une corde ; on porte le second dans une cage où il trouve moyen de s'asseoir très poliment, et le tout est déposé devant la porte. Les dignitaires viennent alors saluer par trois prostrations, selon le grand cérémonial, celui dont ils veulent fêter la joyeuse arrivée et le prient d'accepter ces présents insignifiants. On les paie de quelques bonnes et gaies paroles, et surtout on leur laisse le soin de faire le procès aux deux trop honorés quadrupèdes. Une demi-heure après, buffle et porc rôtissent dans je ne sais combien de marmites, et font bientôt tous les frais des agapes fraternelles que nos chrétiens s'offrent ainsi une fois en leur vie. En tout ceci, rien qui ne soit imposé par les circonstances, rien non plus qui ne soit prescrit par les mœurs et la politesse. Les païens font aussi tout cela et le plus souvent possible ; c'est, avec quelques pétards, toutes leurs cérémonies religieuses. Mais il y a cette différence que, chez eux, la quête se change en impôt, et que MM. les dignitaires ont mission de *dîner* au nom de tous leurs subordonnés. A ces derniers suffit la bonne odeur !

.˙.

Dès le lendemain commencent les occupations sérieuses. La pénitence doit précéder la confirmation. Il faut donc se mettre au confessionnal. Nous y passions en moyenne cinq heures par jour. J'avais le temps, pour mon compte, d'entendre vingt-cinq à trente pénitents. Le bréviaire récité, les autres exercices de piété accomplis, je trouvais ma journée bien remplie, et ne demandais pas à la prolonger. A la difficulté de la langue et d'un ministère assez nouveau pour moi, s'ajoutait la fatigue d'une chaleur continue de 35 à 40 degrés. Dieu m'a conservé mes forces et j'ai pu fournir jusqu'au bout ma carrière.

Le lendemain, avant la messe, Monseigneur confirmait les confessés de la veille, ordinairement au nombre de quatre-vingts à cent et quelquefois au-dessus. Le confrère du district voisin venait nous prêter son concours et, Monseigneur confessant habituellement lui-même autant et plus que n'importe lequel de nous, la besogne avançait rapidement.

J'ai dû déjà vous le dire, chacun de nos villages chrétiens forme une *paroisse* avec son église et, s'il est possible, sa petite maison pour le Père, qui va là de temps à autre, confesser, juger les différends, baptiser les nouveaux catéchumènes, etc... Mais il faut plusieurs paroisses pour former un district. Le dimanche, toutes les chrétientés se réunissent dans celle qui est la plus centrale pour entendre la sainte Messe. C'est ce qui a lieu aussi pour la confirmation. Chaque chrétienté envoyait à jour fixe ceux de ses membres qui n'avaient point encore reçu le sacrement des forts. Ils devaient apporter avec eux le riz suffisant pour la route et le séjour, car le *gala* du premier jour ne se renouvelait plus, et les hôtels *garnis* ne sont pas à la mode en ce pays ! Or je connais plusieurs chrétientés qui ont dû faire un voyage d'un jour et demi en barque, vent et courant favorables. Bien d'autres devaient franchir trois à quatre lieues, et par quels chemins ! Et malgré toutes ces difficultés, pas un ne manqua à l'appel. J'ai vu plusieurs fois de jeunes mères soutenir dans leurs bras leurs tout petits enfants, tandis que leur mari portait les provisions du pauvre ménage !...

.˙.

Un dimanche soir, vers six heures, nous étions de retour à la paroisse centrale, après avoir visité toutes les chrétientés, par exception, assez rapprochées, du petit district que dessert un vieux prêtre indigène. Monseigneur se promenait à côté de l'église, se préparant à dire son bréviaire. Un rassemblement se forme tout à coup autour d'un individu étendu par terre. A l'empressement et au ton plaintif des assistants, nous crûmes à un accident et accourûmes en même temps. C'était un pauvre jeune homme tout décharné accablé de fatigue et qui semblait n'avoir plus qu'un souffle de vie. A la vue de Sa Grandeur, il fait un effort pour se redresser sur ses genoux trop faibles, joint les mains, et d'un air suppliant :

« — Monseigneur, oh! que je voudrais être confirmé avant de mourir! »

« — C'est trop tard, interrompt un impitoyable assistant; Monseigneur part demain de grand matin, tous ses objets sont en malle. »

« — Qu'importe!... Tout de suite, mon enfant..., reprend vivement le prélat, mais d'où viens-tu et pourquoi arrives-tu si tard?

« — Je viens de telle chrétienté (à trois quarts d'heure au moins), il y a cinq jours que j'ai reçu les derniers sacrements; on me croyait mort. Ce matin, je me suis trouvé mieux. Oh! que je désirais vous voir et recevoir la confirmation! Mais il ne restait personne pour me porter; j'ai prié la sainte Vierge et j'ai pu me traîner jusqu'à moitié chemin. Les chrétiens m'ont trouvé là et transporté jusqu'ici. Oh! que je suis content! »

Il se confesse; deux hommes le mettent sur son séant en le tenant sous les bras, et Monseigneur le marque du signe sacré qui fait les soldats de Jésus-Christ. Il en était bien digne!

A quoi bon multiplier les faits de ce genre, preuve irrécusable de la foi énergique de nos bien-aimés chrétiens? Plusieurs d'ailleurs dont j'ai été témoin échappent actuellement à ma mémoire. Un plus grand nombre qui n'ont eu pour témoins que Dieu et mon âme de prêtre, je ne les raconterai qu'en paradis. Ceux-là sont les plus édifiants et de ceux qui causent au ciel plus de joie que la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes. Sous tout rapport, cette tournée de Monseigneur aura été une source de bénédiction.

∴

La veille de l'Assomption, un confrère m'invita à baptiser à sa place vingt et un catéchumènes. Je m'y prêtai volontiers. Mon bonheur cependant, je le confesse, eût été plus grand encore si j'avais eu moi-même la joie de leur apprendre Jésus-Christ avant de les engendrer à la vie de sa grâce.

Les graves événements politiques, les haines et les craintes qu'ils suscitent, ont, comme vous le supposez aisément, presque arrêté le mouvement de conversion, très prononcé les années précédentes. Au lieu de deux mille baptêmes d'*adultes*, peut-être n'en aurons-nous cette année que quatre à cinq cents. Dieu soit béni quand même, et qu'il daigne dans sa miséricorde nous accorder la sécurité complète que nous désirons, et que seul peut nous procurer le triomphe des armes françaises!

∴

Le lendemain, Monseigneur célébra la messe pontificale avec toute la pompe que nous pûmes lui donner. Il manquait bien des choses pour que la cérémonie extérieure fût une faible image des grandes solennités qui se déploient sous les voûtes de vos cathédrales.

Toutefois nos chrétiens pour la plupart n'avaient jamais rien vu de si beau. Aussi étaient-ils accourus de toutes parts.

(A suivre)

UNE EXCURSION EN CILICIE

Par le R. P. Amédée de Damas, de la Compagnie de Jésus, supérieur des missions des RR PP. Jésuites en Arménie.

(Suite et fin 1)

Trente kilomètres seulement nous séparent du célèbre défilé que les anciens appelèrent les Portes ciliciennes, et que, dans leur langage imagé, les turcs nomment *Kulek-Boghaz*, le défilé du Moucheron. Nous nous étions fait illusion sur ce défilé. Nous nous attendions à quelque grand effet de nature, à un de ces coups-d'œil féériques, tels qu'il nous avait été donné d'en voir sous d'autres cieux. Nous nous souvenions du Valais, par exemple, et du ravissement que nous éprouvâmes, dans notre jeunesse, lorsque, après une longue journée de marche dans une vallée pierreuse, le rocher sembla se fendre pour nous montrer une plaine luxuriante. Nous pensions aussi à la route de Constantine à Biskra, lorsque nous la suivions, avec l'armée française, à la poursuite de tribus arabes insoumises. Devant nous, se dressait alors l'Atlas, majestueux et fier. Nous nous demandions comment il nous serait possible de le traverser, lorsque nous aperçûmes une fissure, à travers laquelle s'engouffrait un torrent. Nous suivîmes le cours de l'eau qui s'élançait par bonds. Tout à coup, le rocher se déchira et, à nos pieds, nous vîmes la plaine immense du grand désert, le Sahara. L'exclamation spontanée, arrachée par la surprise et le ravissement à des milliers de soldats, bruit encore à nos oreilles.

Nous nous trompions en attendant des effets semblables. le défilé du Moucheron ne ravit point l'âme hors d'elle-même. Il est pittoresque. Les rochers s'élèvent à une assez grande hauteur; des arbres d'une belle venue croissent dans ses anfractuosités, mais il faut de la réflexion pour se rendre compte de l'importance de cette gorge. Les Portes Ciliciennes ont cela de remarquable qu'elles sont l'unique passage praticable entre la Cappadoce et la Cilicie. Les voyageurs sont leurs tributaires; le commerce l'est également; les grandes armées lui demandent le droit de passer: les guerriers les plus célèbres tremblèrent devant la nécessité d'y engager leurs soldats. Gardiennes jalouses du passage, elles arrêteraient les plus fiers conquérants. Alexandre le Grand se félicita de son bonheur, lorsqu'il vit son armée en sortir saine et sauve; et, dans notre siècle, les troupes de Méhémet-Ali, en marche sur Constantinople, n'eurent rien de plus à cœur que de s'assurer la possession du Kulek-Boghaz.

Nous le franchîmes à pied, pour mieux nous en rendre compte, et nous fîmes halte, quelques kilomètres plus loin, au Khan de Mézarlik, où l'on croit reconnaître la fontaine de Mopsus, *sub Tauri radicibus positam*, Mopsucrène, qui vit mourir l'empereur Constance.

La journée fut mortellement longue. Nous nous étions remis en route avec l'espérance de rencontrer un gîte vers le coucher du soleil et de nous rendre à Tarse le lendemain matin. Illusion! Il fallut marcher bien avant dans la nuit.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 14 et 21 novembre.

Les ténèbres étaient profondes, lorsque nous arrivâmes à Tarse; la fatigue était grande; mais comment se souvenir de la longueur du chemin, comment écouter la fatigue en face de cette patrie de tant de grands hommes, qui fut la métropole de la confédération cilicienne?

Sardanapale s'attribua la gloire de l'avoir fondée, dans cette épitaphe cynique, gravée sur son tombeau :

« Sardanapale, fils d'Anaxyngarax, a bâti Tarse et Anchiale en un jour.
Passant, bois, mange, ris, le reste ne vaut rien. »

Toutefois, il est permis de douter que ce roi voluptueux ait construit la cité, et surtout qu'il l'ait bâtie en un jour. Peut-être l'enrichit-il de beaux édifices, lorsque, tout près, à une journée de distance, il fondait Anchiale, où il fut enterré; mais Tarse paraît avoir existé avant lui.

N'y cherchons pas aujourd'hui les splendides demeures aux portiques élégants, qui la rendaient si fière. Les éléments se sont conjurés pour les détruire.

La terre, entr'ouverte par des commotions violentes, en engloutit une partie, comme aurait fait la mer en courroux; et les archéologues ont retrouvé des édifices enterrés jusqu'à l'imposte des voûtes, et des colonnes enfoncées jusqu'à l'astragale.

Son fleuve aux eaux si froides qu'Alexandre-le-Grand faillit y périr, le Cydnus, entraîna dans sa course furieuse le reste de ses temples et de ses palais de marbre.

Pourquoi faut-il que ce fleuve se soit montré si inclément? En même temps qu'il faisait la gloire et la richesse de la cité, il partageait avec elle l'honneur de sa renommée. Un jour, on vit une galère dorée, armée d'avirons aux reflets d'argent, déployer ses voiles de pourpre sur ses eaux limpides. Elle portait la reine Cléopâtre, qui faisait son entrée à Tarse, accompagnée de Marc-Antoine; et tous les jours d'ailleurs, les riches marchands lui confiaient les opulents produits de l'Orient et de l'Occident. En ruinant la ville, le Cydnus s'est lui-même amoindri.

Par suite de catastrophes successives, Tarse a perdu sa couronne. Elle n'est plus la reine de la Cilicie. A peine est-elle une ville. Mais qu'importe son triste aspect? Cette terre est sacrée. J'écoute et j'entends retentir, plus haut que celui des conquérants, le nom de Paul, ce faiseur de tentes, au cœur ardent, au zèle sans bornes, qui, touché de la grâce et devenu apôtre, conquit à la foi une partie du monde connu, sans faire verser une goutte de sang et par la vertu du nom de Jésus qu'il prêchait intrépidement aux nations. Tarse peut se consoler de la perte de ses splendeurs. Elle fut la patrie de saint Paul; et ce sera son éternelle gloire.

Après une ardente prière à l'Apôtre, nous continuons notre route à travers la Cilicie champêtre. De vastes champs à perte de vue bordent le chemin à la gauche et à la droite. Ils sont admirablement fertiles. On y récolte en abondance le coton, le sésame et le blé. Coton et sésame se sèment vers la fin de février ou le commencement de mars. On les récolte en septembre. Le cultivateur n'a pas le souci de pourvoir à l'arrosement. Un peu de pluie en hiver pour labourer, une ou deux averses en avril pour faire germer, cela suffit. Nous apercevons bien quelques vignes, mais elles servent à l'agrément. Les fermiers ne savent pas faire le vin ou ne s'en donnent pas la peine. Ils préfèrent l'acheter à Chypre.

Après quatre heures d'une route monotone toujours en plaine, l'aspect de la campagne se modifie. Des jardins, des orangers et même quelques palmiers nous avertissent de l'approche d'une ville. Il faut cela pour s'en douter, car Adana ne s'aperçoit pas de loin. Son vieux château byzantin attirait jadis l'œil du voyageur. Il déployait avec un certain orgueil ses murs d'enceinte flanqués de tours, et donnait à la ville un cachet féodal. Les Égyptiens le ruinèrent en 1836. L'ornement de la cité a pour toujours disparu. Il ne reste plus que des maisons basses, sombres, qui de loin paraissent se confondre avec le sol.

Cette ville n'a pas d'histoire. Étienne de Byzance attribue sa fondation à deux frères en guerre contre Tarse. L'aîné, Sarus, aurait donné son nom au fleuve qui arrose la ville; le second, Adana, aurait imposé le sien au groupe de maisons qui devint plus tard une cité. Quelle que soit son origine, son antiquité n'est pas contestable. Pompée y établit une colonie de pirates, et le pont qui traverse le Sarus, date de l'empereur Justinien.

Aujourd'hui, Adana demeure la capitale incontestée de la Cilicie. Les troupes de Méhemet-Ali avaient reconnu son importance, puisqu'elles y établirent leur quartier général; et la Sublime-Porte n'a pas cru devoir placer ailleurs le siège du Pacha gouverneur général de la province.

Lorsqu'il s'agit de nous établir en Cilicie, la tentation fut grande de nous fixer à Tarse, en souvenir de saint Paul, mais la raison nous commandait de préférer la ville centrale.

D'ailleurs, le peuple d'Adana avait des titres à notre préférence. Lorsqu'un mouvement catholique se prononça en Arménie vers le milieu de ce siècle, les Adanites donnèrent le branle, et les nouveaux convertis firent des preuves de générosité dont il faut leur tenir compte.

La communauté catholique occupe ici une situation importante. Le déplorable schisme anti-Hassouniste a malheureusement fait décroître le nombre des fidèles. Schisme pour schisme, plusieurs des convertis préférèrent retourner vers celui où ils étaient nés. Toutefois, une forte aggrégation reste encore compacte. Elle a son église, ses écoles pour les deux sexes, et le Saint-Siège lui a récemment envoyé un évêque. Espérons que la bonne semence germera, que l'arbre grandira et que les oiseaux du ciel viendront nombreux s'abriter sous son feuillage.

Par un effort digne de tous les éloges, un prêtre du rite syrien, dénué de toute ressource, a trouvé le moyen de bâtir, ici, une église et une école pour ceux de son rite.

Un religieux grec prend également soin des catholiques de sa nation. Il n'a point de lieu de réunion et célèbre ses offices dans notre chapelle.

Enfin les latins et les maronites ont aussi leurs représentants à Adana. Ils forment paroisse; nous sommes leurs pasteurs.

Quel avenir est celui de la religion en cette contrée? Nous n'osons le prévoir.

Assurément, le schisme est fort entamé. A vingt-quatre heures d'ici, dans la ville de Cis, ancienne capitale des rois de la famille Roupène, est un patriarche arménien. Il a

rompu en visière avec ses collègues. A la mort du primat des patriarches, il refusa de se rendre à Eczmiadzin pour l'élection d'un successeur. La séparation est complète. Que feront les schismatiques de sa juridiction ? Tous ne l'approuvent pas. Un parti s'est formé contre lui. C'est un schisme dans le schisme. Moins que tout autre, le patriarche aurait le droit de le trouver mauvais. N'a-t-il pas donné l'exemple de la défection en se séparant d'Eczmiadzin ? Il a cependant réclamé à Constantinople. La Porte a ordonné de dissoudre l'association de ses opposants. Le Pacha a agi dans ce sens. Mais le parti subsiste. Il travaille dans l'ombre, au lieu de le faire en plein jour. La confusion est extrême.

Les Anglais profitent du désarroi général pour atteindre leur but qui n'est un secret pour personne. Ils sont à Chypre et prétendent bien n'y point rester confinés. Leurs yeux se tournent vers la Cilicie. Leurs vaisseaux sillonnent le bras de mer qui les en sépare. Ils s'occupent de la construction d'un chemin de fer entre Mersina et Adana. Ils disent, dans leurs meetings, que ce tronçon est l'amorce de la grande route des Indes. Selon leur usage, ils envoient devant eux des ministres protestants comme avant-coureurs, et ne leur épargnent ni l'argent ni la protection. Ces ministres s'établissent grandement. La Sublime-Porte est, pour eux, d'une condescendance extrême, et ferme les yeux sur leurs agissements. Elle qui se montre si hargneuse envers tout chrétien, *raya* ou étranger, qui essaye de construire un lieu de prière, elle vient de leur permettre d'édifier à Adana un temple dont les proportions dépassent celles de toutes les églises. Une haute tour supporte les cloches et domine, sans rivale, campaniles chrétiens ou minarets. Les ministres protestants poussent l'audace à ce point qu'à Mersina, ils ont écrit en anglais, en français, en turc, en arabe, sur la porte de leur temple : « Notre religion est la seule véritable ; il n'y en a point d'autre. » Il est vrai que, devant une émeute probable, ils ont dû effacer cette parole de lèse-majesté musulmane ; mais il faut qu'ils se soient sentis bien forts pour tenter une semblable manifestation. On dit que le patriarche de Cis ne serait pas éloigné de se rapprocher d'eux, et voudrait entrainer vers le protestantisme les Arméniens soumis à sa juridiction.

Qui l'emportera du schisme ou des Anglais ? Peut-être nul des deux partis.

Au milieu de cette confusion, la grande voix de la vérité ne serait-elle pas assez forte pour se faire entendre et s'imposer ?

Voilà la situation telle que je la connais. Elle est grave. Nos missionnaires auront-ils le bonheur de faire quelque chose pour amener le triomphe de Dieu ? C'est le secret de l'avenir. Que le Seigneur Jésus leur vienne en aide !

Pour nous, trop faibles pour combattre avec eux dans la plaine, nous avons accompli notre tâche plus modeste, et nous les quittons. Partis des bords de la mer Noire, nous voici aux rivages de la Méditerranée. Notre course est finie. Nous reprenons le bateau pour gagner Rhodes, Smyrne et Constantinople, d'où j'ai l'honneur de vous adresser, avec la nouvelle expression de ma reconnaissance, mon hommage respectueux.

FIN.

VARIÉTÉS

A TRAVERS L'HINDOUSTAN

Nous devons à l'amabilité d'un professeur du collège des RR. PP. Jésuites au Maduré, fixé dans l'Inde depuis vingt-cinq ans, les beaux dessins que nous avons fait reproduire par la gravure pour ce numéro. Cet envoi était accompagné d'une notice que nous nous empressons de publier.

I

ÉLÈVES DU COLLÈGE DE TRICHINOPOLY.

Le groupe des deux élèves représenté à la page 570, est composé d'un Vellage et d'un Brahme. Comme une grande partie des élèves du collège appartient à cette dernière caste, il nous semble bon d'en dire quelques mots.

Dans l'*Encyclopédie britannique*, ouvrage récent et très étendu, nous lisons à l'article *Brahmanisme* :

« Le Brahme est non seulement un penseur, mais aussi un homme d'études ; élégant de complexion, il a le front large, les lèvres fines et la bouche expressive ; ses yeux sont vifs et pénétrants, ses doigts effilés ; sa démarche est noble et presque sublime. Le vrai Brahme, avec l'orgueilleuse conviction de sa supériorité peinte sur tous les muscles de son visage, et sensible dans chaque mouvement de son corps, est un admirable spécimen de l'humanité. »

Si l'on compare ce portrait physique qui ne semble pas exagéré, avec le portrait moral de cette race, tel que saint François Xavier nous l'a présenté, on pourra se convaincre que les dehors les plus séduisants ne sont pas toujours un indice infaillible de la beauté intérieure.

Rien de poli, d'aimable, d'élégant et d'intelligent comme les jeunes brahmes ; leur ardeur pour l'étude est incomparable, ils mendieront pour acheter un livre, se fatigueront les yeux quatre ou cinq autour d'un lampion ne donnant qu'un pâle reflet de lumière ; ils passent ainsi une grande partie de la nuit en étudiant, se lèvent avant le jour et ont presque continuellement le livre à la main. Dans tout cela l'ambition semble avoir une bonne part, car ils savent bien que leur avenir, les honneurs, les richesses dépendent de leur succès aux examens du Gouvernement. En effet, c'est en grande partie par ce moyen qu'ils peuvent conserver l'ascendant et la prépondérance de leur race si déchue depuis la domination étrangère.

II

LE FORT DE TRICHINOPOLY.

Le rocher et le fort de Trichinopoly sont l'orgueil du paganisme hindou. Ils sont surmontés d'une pagode ornée des statues d'un grand nombre de dieux, dominant toute la ville. Le nouveau collège catholique des RR. PP. Jésuites est bâti tout près, et un des temples païens est déjà converti en salle d'études présidée par une belle statue de la sainte Vierge.

Les maisons autour du roc sont habitées par les familles des prêtres brahmes, dont les enfants, élevés en grand nombre dans le collège, se nourrissent tous les jours des exemples et des paroles qu'ils reçoivent continuellement. Quel bonheur pour les missionnaires, si, un jour, ce rocher sublime prêtait ses épaules pour porter en triomphe la statue et l'étendard de la reine du ciel.

Ce roc de trois cents pieds de haut a été plus d'une fois fatal aux armes françaises. Quand les troupes de Dupleix cernaient Trichinopoly de toutes parts en 1751, voici ce qui se passait :

« Sur le sommet de ce rocher, dit le colonel Laurence, commandant des troupes anglaises, se trouvait une pagode qui nous servit singulièrement pendant tout le temps de la guerre; un homme avec un télescope nous mettait au courant de toutes les dispositions de l'ennemi. »

En 1753, les Français sous les ordres de Mainville, attaquèrent la ville, et prirent tous les avant-postes avec leur courage habituel, ils se seraient rendus maîtres de la ville, s'ils n'avaient pas agi contrairement aux ordres de leur général; mais, au lieu de garder un profond silence comme il l'avait ordonné, ils se mirent à crier de toutes leurs forces des : Vive le roi, répétés, au milieu des détonations de deux canons qu'ils avaient pris à l'ennemi, et de leurs autres armes à feu. Alors la garnison anglaise de la citadelle se précipita pour les refouler, et comme les échelles manquaient, les Français ne purent pas retourner en arrière, ils furent massacrés, précipités dans les fossés ou faits prisonniers.

Il nous reste à réparer cette défaite de sabres et de bayonnettes, avec des armes bien plus puissantes : la foi et la charité chrétiennes.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(Édition française)

M. J. de B., diocèse de Perpignan	40
Mlle Marie de B., diocèse de Perpignan	200
Anonyme, don recueilli par l'*Écho de Fourvière*	2000
Don d'un paroissien de St-André de Tarare	200
Une enfant de Marie, de Marseille, recommandant aux prières de l'œuvre un défunt et une affaire sérieuse	1000

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Chausse).

Édition espagnole	500
Un abonné du diocèse de St-Claude, avec demande de prières	100
M. Léon Dubourg, à Vire, diocèse de Bayeux	5

Pour le baptême de deux enfants sous les noms de Louis et Eugénie (Mgr Chausse).

Un anonyme du diocèse de Verdun	10

Pour les chrétientés chinoises (Mgr Chausse).

Don recueilli par le journal *Le Bien Public*, à Gand	250

A Mgr Van Camelbeke, pour les victimes de la persécution en Cochinchine orientale.

La Congrégation des enfants de Marie d'Écully	42
B. F. E., diocèse de Rouen	150
Anonyme du diocèse d'Orléans	10
Anonyme d'Alençon, diocèse de Séez	5
M. C., du diocèse de Séez	10
Un prêtre belge	100
Divers anonymes de Cessenon, diocèse de Montpellier, avec demande de prières	20
Un anonyme du diocèse d'Annecy	50
Quatre anonymes de Vaubadon, diocèse de Bayeux	20
Anonyme d'Ecully	3
Un abonné de Rodez	100
Un prêtre du diocese de Bayeux	100
Z. M. diocèse d'Alby	50
M. Debut, chanoine titulaire, à Grenoble	10
Anonyme de Notre-Dame, à Grenoble	10
Une abonnée du diocese de Cambrai, avec demande de prières	20
Un anonyme de St-Antonin, diocèse de Montauban	10
Mlle B..., don recueilli par l'*Écho de Fourvière*	20
Mme Vaillant, pour obtenir une grâce, don transmis par l'*Écho de Fourvière*	2
Un prêtre, don recueilli par l'*Écho de Fourvière*	2
A. M. P. id. id.	2
Anonyme, id. id.	5
Mme B id. id.	10
M. l'abbé G. id. id.	10
Un aumônier, id id.	30
La famille F. B id. id	100
C. M id. id.	3
M. l'abbé Brat, id. id.	10
Un abonné de Tarare, id.	5
Un prêtre du diocèse de Belley, id.	20
Un lecteur de l'*Écho de Fourvière*	3
Anonyme de Chaligny, diocèse de Nancy, avec demande de prières	10
Un prêtre du diocèse de Quimper	4 25

A Mgr Van Camelbeke, pour M. Vuillaume, missionnaire réfugié à Saïgon.

M. l'abbé Didier à Dommartin, diocèse de Saint-Dié	10

Pour M. Chouzy, missionnaire au Kouang-si (Chine).

Don remis par M. le curé de Saint-André de Tarare	150

A Mgr Puginier, pour les victimes de la persécution au Tong-King occidental.

M. Rombaud du Caire (Egypte)	25 25
Un prêtre d'Amiens	10
V. L., diocese de Belley	10
Anonyme du diocese de Bayeux	2 50
Z. M., diocèse d'Alby	50
Don recueilli par le journal le *Bien Public* à Gand (Belgique)	2700

A Mgr Caspar, pour la Cochinchine septentrionale.

V. L., diocèse de Belley	25

A M. Le Mée, curé de Saïgon, pour les annamites persécutés.

M. Texier à Laval	10

A Mgr Colombert, pour les chrétiens victimes de la persécution, réfugiés à Saïgon.

C. F., à Gand (Belgique)	25

A M. Chaffanjon, missionnaire au Kouy-Tchéou, pour la vierge de Niéou.

Anonyme de Lyon	

A Mgr Banci, pour le R. P. Quirin, missionnaire au Houpé nord-ouest, pour son séminaire.

Mme la comtesse de Stainlein, diocèse de Liége	100

A Son Eminence le cardinal Lavigerie, pour le Congo.

Don recueilli par le journal le *Bien Public* à Gand	50

Pour la propagande du Bulletin.

Mme M. D. à Lyon	10

Édition polonaise

3me trimestre 1885

Pour les missions de Bulgarie (Philippopoli)	182 55
Pour les missions de Serbie	12 30
A Mgr Van Camelbeke, pour la Cochinchine orientale	150 45
Pour la mission du Zambèze	110 70
Pour le R. P. Sebastyanski de la Compagnie de Jésus, à Nebraska, (Etats-Unis)	150 05
Pour les missions de Patagonie (Dom-Bosco)	90 75
Pour le rachat d'enfants païens (Zambèze)	105 25
Pour les missions de Saint-Joseph (Tocpo)	2 45
Pour les missions les plus nécessiteuses. (Cochinchine orientale)	280
Pour les prêtres polonais	2

Édition italienne

2me et 3me trimestres 1885

Pour l'œuvre de la Propagation de la Foi	1096 50
Pour les missions les plus nécessiteuses. (Hydérabad)	1091 10
Pour l'église du Spasme à Jérusalem (Mgr Azarian)	5
Pour les Lieux Saints	4
Pour les missions de la Bulgarie	3 90
Pour les missions de Chine (Hong-Kong)	71
A Mgr Puginier, pour le Tong-King occidental	210
A Mgr Van Camelbeke, pour la Cochinchine orientale	862
Pour la mission d'Alladhy	50
Pour le rachat d'esclaves (Mgr Lavigerie)	20
Pour le rachat de petits nègres (Mgr Lavigerie)	5
Pour les prêtres polonais	11 50

(La suite des dons prochainement.)

Th. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



CANADA. — Le canot qui a transporté Mgr Lorrain chez les sauvages de la baie d'Hudson ; d'après une photographie (Voir page 581).

CORRESPONDANCE

OCÉANIE CENTRALE

Un souvenir à Mgr Bataillon!

L'île de Wallis se trouve dans la partie septentrionale du vicariat de l'Océanie centrale. C'est de cette île bénie encore toute remplie du souvenir de Mgr Bataillon, que nous écrit Mgr Lamaze. Elle eut les prémices du ministère apostolique de l'éminent missionnaire qui fut le premier évêque de l'Océanie centrale et dont l'évêque actuel reproduit si bien les vertus.

LETTRE DE MGR LAMAZE, DE LA SOCIÉTÉ DE MARIE, VICAIRE APOSTOLIQUE DE L'OCÉANIE CENTRALE ET ADMINISTRATEUR DE L'ARCHIPEL DES NAVIGATEURS, A MM. LES DIRECTEURS DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Puisque je me trouve à Wallis et dans le district de Mua, qui fut le berceau de toutes les stations de mon double vicariat, c'est de cette belle et intéressante station de Mua que je me plais à vous entretetenir.

Il y a quarante-sept ans que le premier apôtre de l'Océanie, le R. P. Bataillon, aborda à Wallis. Le groupe était encore païen. L'hérésie avait fait quelques essais pour s'y implanter. Des catéchistes indigènes de l'île de Niua, ayant suscité une guerre religieuse à Wallis, en furent repoussés par la population indignée, qui protesta qu'elle voulait rester païenne.

La Providence avait ses vues sur cette île privilégiée, d'où le salut devait se répandre plus tard dans tous les archipels voisins. Cependant, le missionnaire catholique fut loin d'être accueilli cordialement à Wallis. Il courut les plus grands dangers. Mais ce n'est pas le lieu d'en parler ici.

I. *Nukuatea.*

N'osant aborder la grande terre, il se fit débarquer dans la petite île de Nukuatea, à l'entrée du port. Une pauvre case lui servit de résidence et de chapelle. C'est là qu'il célébra, pour la première fois en Océanie, la fête de Saint François-Xavier, et celle de l'Immaculée-Conception de la T. S. Vierge.

Le 17 septembre dernier, à la suite de la retraite paroissiale de Mua et d'une communion générale de plus

de treize cents néophytes, j'ai eu la consolation de bénir une grande croix de mission, érigée sur l'emplacement de l'antique et pauvre chapelle de Nukuatea. Les deux autres paroisses de l'île s'étaient réunies à celle de Mua pour la cérémonie de la bénédiction et pour la fête océanienne qui suivit. La bonne reine Amélie était là entourée de tous ses chefs, heureuse de raconter, avec les plus intéressants détails, ce que le R. P. Bataillon eut à souffrir dans les commencements de son apostolat, et comment elle lui avait sauvé la vie dans les moments critiques de la persécution. L'un de nos bons vieux néophytes, appelé « Filipo », orateur distingué dans le pays, raconte à son tour tout ce qu'il avait vu et entendu lors du séjour du R. P. Bataillon à Nukuatea. Son discours fit une impression profonde et générale : nos poètes uvéens ont composé à ce sujet de très beaux chants, que les élèves de nos écoles se plaisent à répéter dans les réunions.

A côté de sa case, le missionnaire, aidé de son brave compagnon, le F. Joseph, creusa un très beau puits, que l'on entretient avec beaucoup de soin. On aime à s'abreuver de cette eau, après avoir prié au pied de la croix. Dans trois ans nous célébrerons le jubilé de la mission avec le plus de solennité possible : nous y inviterons les chrétientés des îles voisines, et sans aucun doute Nukuatea sera la principale station de ce pieux pèlerinage.

II. *Teesi.*

Lorsque la bonne nouvelle s'étant répandue de Nukuatea dans la grande terre, on put y réunir un certain nombre de néophytes, le R. P. Bataillon transporta sa résidence dans le village de « Teesi », à trois milles de là. On y construisit une vaste église, à l'océanienne. Ce fut dans ce sanctuaire qu'en 1843, c'est-à-dire six ans après son arrivée dans l'île, notre vénéré missionnaire, nommé évêque d'Enos et vicaire apostolique de l'Océanie centrale, reçut la consécration épiscopale des mains de son coadjuteur, Mgr Douarre. C'était le 3 décembre, fête de Saint François-Xavier, le sixième anniversaire par conséquent de la première messe célébrée à « Nukuatea ». La cérémonie fut rehaussée par la présence de l'état-major et de tout l'équipage d'un navire de guerre français, *le Bucéphale*, qui porta ensuite en Nouvelle Calédonie le premier apôtre de cette île, alors si inhospitalière.

Elle est devenue, depuis, une colonie française. Sans aucun doute, c'est de la part du ciel une juste récompense accordée à notre chère patrie, en retour de tout ce qu'elle a fait en faveur des missions. Dans toutes les îles de mon double vicariat, je me plais à le publier, la France s'est toujours montrée la fille aînée de l'Église catholique, la nation protectrice des missionnaires et de leurs néophytes. Tous les ans, grâce à l'obligeance des amiraux qui commandent la station navale du Pacifique, un navire de guerre fait la tournée des missions. Aussi, dans ces parages, les mots catholique et français sont-ils synonymes. A Wallis en particulier, depuis la fête du 3 décembre 1843, on est français par le cœur, et l'on se regarde comme officieusement protégé par le gouvernement de notre Mère-Patrie.

III. *Mua.*

A son tour, disparut l'église de Teesi, devenue trop petite pour le nombre toujours croissant des néophytes, il n'en reste plus qu'une grande croix élevée sur l'emplacement de l'autel, qui servit à la cérémonie du sacre.

La résidence fut transportée dans le village principal de « Mua ». Sur une petite élévation, à quelques pas du littoral, en face du port, le R. P. Padel jeta les fondements de l'église actuelle, dont je vous envoie la photographie et le dessin (*voir p.* 583). C'est le plus vaste édifice qui ait été construit, à la louange du Seigneur, non seulement dans ce double vicariat, mais même dans les missions voisines. Il mesure cent quatre-vingts pieds de long et soixante de large. Les murs, appuyés sur de puissants contre-forts, s'élèvent à une hauteur de trente-huit pieds pour la nef et de quarante-huit pour le sanctuaire. La tour est vraiment imposante; elle est surmontée par une flèche gracieuse, qui ne figure pas dans notre dessin, ayant été terminée récemment. La croix de bois incorruptible qui domine le monument est toute couverte de nacre et paraît s'illuminer aux rayons du soleil. Dans bien des pays, hélas! la croix du Sauveur est profanée ou du moins n'est pas honorée. A Wallis aujourd'hui elle est vénérée par tous les habitants, qui regarderaient comme une honte de manquer à leurs devoirs religieux.

La population de la paroisse de Mua, qui s'élève à près de dix-huit cents personnes, est disséminée dans dix petits villages, sur un rayon de deux lieues. Le dimanche, pendant les offices, tous ces villages sont déserts : il n'y reste que les malades incapables de se rendre à l'église ou d'y être portés. Le chiffre des communions, dans le cours de l'année 1883, atteint onze mille quatre cent cinquante. La communion réparatrice a été établie cette année, chaque vendredi du mois, le premier pour les jeunes gens, le deuxième pour les jeunes filles, le troisième pour les hommes, le quatrième pour les femmes : chaque vendredi le nombre des communions dépasse la centaine.

Dans les dernières douze années, les registres de la paroisse donnent neuf cent vingt-neuf baptêmes, sept cent dix-huit sépultures, deux cent soixante-quatorze mariages.

Devant l'église de Mua s'étend une très vaste place. A gauche de cette place et le long de l'église, est construit le couvent, suivi de quatre vastes clos avec de longues cases océaniennes : l'un de ces clos est destiné aux petites filles, qui, pendant trois ou quatre ans, se préparent à la

première communion ; un autre clos est destiné à celles qui ont fait leur première communion ; un autre aux filles plus âgées ; le quatrième aux veuves.

A droite de la place et de l'église s'élève un presbytère, suivi de quatre clos, avec de longues cases océaniennes pour les petits garçons et les jeunes gens.

Toute cette intéressante jeunesse se réunit à la chute du jour, pour assister à la prière de l'église, et à une petite classe de lecture, chant, écriture, etc. A un signe donné, les classes et les jeux cessent dans toutes ces résidences. A l'*Angelus* du matin tous entendent la sainte messe, qui est suivie d'une petite classe : puis chacun se rend au travail dans sa famille.

Comme vous le voyez, nos enfants et nos jeunes gens sont élevés à l'ombre du sanctuaire : c'est même là qu'ils prennent leur repos de la nuit, sous la surveillance paternelle du missionnaire et de braves catéchistes pour les garçons ; sous la surveillance maternelle de cinq religieuses indigènes et de quelques personnes pieuses pour les petites filles. On ne quitte la mission qu'à l'époque du mariage. On se marie jeune ; et de chaque famille uvéenne on peut dire : « *Sicut novellæ olivarum filii tui in circuitu mensæ tuæ,* » en remarquant toutefois qu'en Océanie on ne se met pas à table pour manger. Mais tous ces chers enfants n'en ont pas moins bon appétit. C'est un spectacle vraiment attendrissant que cette multitude de petits enfants dans les paroisses de Wallis, surtout quand on compare cette île, si heureuse et si privilégiée, avec nos autres îles, qui se dépeuplent petit à petit par suite du divorce admis par les Wesléyens et de la corruption des mœurs.

Un souvenir au R. P. Padel, vrai breton par le caractère comme par l'origine, qui se dévoua corps et âme à la construction de cette belle église de Saint-Joseph ; il y travailla pendant dix années consécutives. Nous n'oublierons pas de si tôt dans nos missions cet intrépide ouvrier apostolique : il n'eut pas la consolation d'achever la flèche et de mourir dans cette paroisse : il mourut curé de la paroisse de Hihifo, à l'autre extrémité de l'île et il repose maintenant dans la chapelle de notre petit séminaire indigène de Lano.

Il eut pour successeur le R. P. Ollivaux, son compatriote, qui dirige avec tant d'intelligence depuis dix ans, cette belle chrétienté de Mua. Parmi les œuvres dont il s'occupe, celle qui semble dominer toutes les autres est l'ornementation de son église. Il s'est appliqué surtout à élever un beau trône épiscopal, tout couvert de nacre, sur le tombeau de notre vénéré Mgr Bataillon. Ce n'est pas sans une grande confusion que, dans les offices pontificaux, je m'assieds sur ce trône : puissé-je hériter du zèle apostolique de ce premier apôtre de l'Océanie, mourir comme lui à la tâche, au milieu de nos chers océaniens, et me préparer aussi saintement qu'il le fit au passage de ce monde à l'éternité !

A Wallis et à Futuna, les moribonds sont transportés à l'église pour recevoir les derniers sacrements. Mgr Bataillon, lui aussi, se fit porter à l'église de Mua ; et ce fut assis sur le siège bien modeste qui lui servait de trône qu'il reçut l'onction des mourants, avec une foi et une piété angélique dont on garde encore le plus salutaire souvenir.

Une belle inscription rappelle les principaux événements de cette vie si bien remplie : la plaque en marbre est placée à côté du trône épiscopal. Mais il n'est guère besoin de ce modeste monument. L'église de Mua est toute remplie du souvenir de ce premier apôtre de l'Océanie. Il ne pouvait avoir un tombeau plus digne de lui !

Je vous adresse, en même temps que cette lettre, deux dessins faits par un officier d'un navire de guerre : l'un, de l'église de Mua, l'autre, de l'ancien presbytère ; il a disparu pour faire place à une belle construction en pierres de taille (*Voir les gravures pages 582 et 583*).

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Le 26 novembre, S. Em. le cardinal Simeoni, préfet de la S. Congrégation de la Propagande, a présenté à S. S. le pape Léon XIII le premier volume de la Collection des fragments bibliques en langue copte-sahidique conservés au musée Borgia de ladite Congrégation. Le Saint Père, qui en avait ordonné la publication et l'avait confiée aux soins du R. P. Antoine Ciasca, des Augustins, professeur de langues orientales et interprète de la S. Congrégation, a accueilli avec plaisir ce précieux travail. L'illustre professeur a eu l'honneur d'accompagner S. Em. le cardinal Simeoni à l'audience où eut lieu la présentation du volume au Souverain Pontife. Sa Sainteté a daigné témoigner sa haute satisfaction en faisant un bel éloge de l'ouvrage.

DEPARTS DE MISSIONNAIRES

Voici les noms des Membres de la Congrégation du St-Esprit et du St-Cœur de Marie récemment partis pour diverses missions confiées à cette Société.

1° Pour la mission des *Deux-Guinées*, le 31 mai, de Hambourg : Les RR. PP. Sébastien Fuschs, du diocèse de Strasbourg, et Alexandre Lejeune, du diocèse de Séez ; — De Liverpool, le 2 octobre : Les RR. PP. Joachim Buléon, du diocèse de Vannes, et Jean-Marie Poulard, du diocèse de Rennes ; et le Frère Sophrone Fastrick, du diocèse de Cologne.

2° Pour la mission du *Congo*, le 2 octobre, de Liverpool : Les RR. PP. Annet Ussel, du diocèse de Clermont,

Georges Schmitt, du diocèse de Strasbourg, Emile Callwaert, du diocèse de Bruges, et Pierre Lecomte, du diocèse de Séez, et le F. Nérée Guillerm, du diocèse de St-Brieuc.

3° Pour la mission du *Cunène* et de la *Cimbébasie*, le 20 septembre, de Bordeaux, et le 6 octobre de Lisbonne : Les RR. PP. Benoît-Marie Bonnefoux, du diocèse de Clermont, Etienne Génié, du diocèse de Montauban, et Alain Galéron, du diocèse de Quimper.

4° Pour une nouvelle mission à fonder dans le *Bas-Niger* et le *Bénoué*, pays dépendant du vicariat des Deux-Guinées, le 8 octobre, de Liverpool : Les RR. PP. Joseph Lutz, du diocèse de Strasbourg, Jean-Nicolas Horné, du diocèse de Limbourg : les Frères Hermas Huck et Jean-Gotto Jacob, du diocèse de Strasbourg.

5° Pour la mission de *Sierra-Léone*, le 8 octobre, de Liverpool : Le Frère Jacques Ott, du diocèse de Strasbourg. — Dans quelques semaines doit aussi partir pour le *Rio-Pongo*, dépendant de cette mission, le R. P. Jean-Baptiste Raimbault, du diocèse d'Angers, qui termine actuellement des ouvrages sur la langue indigène.

6° Pour la mission de la *Sénégambie*, le 20 octobre, de Bordeaux : Les RR. PP. Antoine Kieffer, du diocèse de Strasbourg, Edmond Guillet, du diocèse de Nantes, et Simon Fal, du Sénégal, prêtre indigène de cette mission, et le Frère Ciry Blume, du diocèse de Paderborn.

7° Pour la Préfecture apostolique des *Petites îles de Madagascar*, le 23 septembre, de Marseille : Le R. P. Jacques Montel, du diocèse de Clermont, destiné à Nossi-Bé, M. l'abbé Arbogast, du diocèse de Strasbourg, destiné à Sainte-Marie de Madagascar.

8° Pour le *Zanguebar*, de Marseille, le 27 septembre : Les RR. PP. Pierre-Marie Péremnec, du diocèse de Quimper, Emile Lutz, du diocèse de Strasbourg, Nicolas Pacé, du diocèse de St-Brieuc, Joseph Kornmann, du diocèse de Strasbourg, Louis Déchesne, du diocèse d'Annecy (1) : et les Frères Géréon Meyer, du diocèse de Rottembourg, Faron Dollinger, du diocèse de Strasbourg, Géré Spiekermann, du diocèse de Paderborn.

9° Pour l'*Amérique du Nord*, le 13 août : Le R. P. Patrice Mac-Dermott, du diocèse de Cashel (Irlande) ; le 31 octobre, le R. P. Cotonéa, du diocèse de Saint-Brieuc.

Pour la *Trinidad*, de Bordeaux, le 25 octobre : Les RR. PP. Guillaume Power, du diocèse de Waterford (Irlande) et Emile Allgeyer, du diocèse de Strasbourg.

11° Pour le *Para au Brésil*, en octobre et novembre : Les RR PP. François Dunoyer, du diocèse d'Annecy, Jean-Baptiste Parissier, du diocèse de Clermont, Louis Veillet, du diocèse d'Angers, Jean-Michel Desnier, du diocèse de Clermont, Antoine Bourbonnais, du diocèse de Clermont, Jean-Pierre Bruyère, du diocèse d'Alby, Louis Berthon, du diocèse de Lyon, et les Frères Samuel Correia, du diocèse de Vizeu (Portugal), Antonio Pereira, du diocèse de Lemego (Portugal).

(1) Le R. P. Déchesne, est mort en route à Aden, le 10 octobre.

12° Pour *Haïti*, le 21 octobre, de St-Nazaire : Les RR. PP. Léonard Bertrand, du diocèse de Clermont, Ignace Schérer, du diocèse de Strasbourg.

13° Pour les *îles de Saint-Pierre et Miquelon*, le 3 octobre, au Havre : Le R. P. Oster Joseph, du diocèse de Strasbourg.

INFORMATIONS DIVERSES

Maduré. — Le R. P. Fabre, de la Compagnie de Jésus, missionnaire à Ramnad, nous écrit le 31 octobre 1885 :

« Depuis deux années, je n'ai pu trouver le temps d'écrire une lettre un peu longue et de nature à intéresser vos lecteurs. J'ai trois mille néophytes répandus sur un territoire grand comme un département français, totalement dépourvu de chemins et je suis réduit, en fait de moyens de transport, à un char traîné par deux bœufs. Il faut sans cesse passer d'un village à l'autre, se multiplier partout pour arrêter les intrigues des agents protestants. Tout dernièrement encore, je leur ai enlevé deux villages où, comme ailleurs, il a fallu bâtir aussitôt une petite hutte en terre, recouverte de feuilles de palmier et décorée du nom d'église. Pendant que j'étais occupé à instruire mes nouvelles recrues, le missionnaire voisin m'appela en toute hâte à son secours. De riches païens s'étaient permis d'attaquer les chrétiens d'une petite localité et avaient à moitié démoli leur pauvre chapelle. A notre arrivée, la persécution redoubla sous toutes les formes ; mais, nous tînmes bon contre la tempête durant près d'un mois et avons réussi à faire porter l'affaire devant le *collecteur* anglais de Ramnad. Espérons qu'il saura nous rendre justice. »

Chine. — On nous communique l'extrait suivant d'une dépêche officielle adressée, en date du 19 septembre, par le *Tsong ly-ya-men* à M. le Ministre de France en Chine.

D'après ce qu'on nous écrit de Péking, il paraît que M. Patenôtre voulait obtenir, avant son départ, un nouvel édit de l'Empereur qui fît connaître que les chrétiens et les missionnaires catholiques ne s'occupaient pas de politique et qui enjoignait de les laisser en paix, etc. Il a reçu cette lettre officielle dans laquelle on lui donne l'assurance que des instructions, tendant à faire revivre les prescriptions de l'édit du 26 août 1884 relatives aux chrétiens et à en expliquer la portée, seraient envoyées dans toutes les provinces.

... « Aujourd'hui, la paix et l'amitié sont rétablies entre nous, le calme revient peu à peu dans les esprits. Puisqu'un décret a été promulgué l'année dernière pour assurer la protection (des chrétiens), il devra naturellement être observé à jamais. Notre Conseil se propose d'envoyer, de nouveau, des dépêches dans toutes les provinces, pour exposer nettement (les stipulations de) l'édit impérial du 26 août 1884, et pour que des proclamations soient lancées dans toutes les localités où des Missions sont établies, afin de faire savoir au peuple que les Missions catholiques ont pour but d'exhorter les hommes à faire le bien et ne se mêlent pas d'autre chose : que les gens qui professent cette religion n'en restent pas moins des Chinois et que les uns et les autres doivent faire tranquillement leur devoir, sans conserver entre eux de défiance ou de haine ; que, si des procès s'élèvent, ils devront être jugés et réglés par les autorités locales, conformément à la justice, en ne distinguant qu'entre ceux qui ont raison et ceux qui ont tort, et non pas entre chrétiens et non-chrétiens : qu'une prompte solution devra être donnée à ces affaires : que si, sans motifs, des vexations sont commises, les auteurs en seront immédiatement saisis et rigoureusement punis, pour prévenir le retour de faits analogues. Lorsque des proclamations auront été nettement rédigées et promulguées dans ce sens, nous croyons que la bonne intelligence pourra régner et qu'il ne se produira plus de désordres. » *(Sceau du Tsong-ly-ya-men).*

EN ROUTE POUR LA BAIE D'HUDSON

Tournée épiscopale de Mgr Lorrain, vicaire apostolique de Pontiac, dans le nord de sa mission.

Au milieu des événements qui se sont succédé dans l'Extrême-Orient et des explorations nombreuses qui ont attiré l'attention sur l'Afrique, nous avons dû donner une large place aux relations des missionnaires qui évangélisent ces deux vastes continents. Nous n'avons pas oublié, cependant, nos églises plus fortunées d'Amérique et nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs cet intéressant récit dû à la plume intelligente d'un compagnon de Mgr Lorrain, M. l'abbé Proulx, et transmis à notre Œuvre par le vénérable évêque lui-même.

... Nous sommes entrés au port hier soir à cinq heures, solennellement, majestueusement, traînés par la vapeur, à bord du steamboat de M. Latour.

Le lac est dans toute sa gloire. Le soleil inonde de ses flots de lumière pure et gaie les champs de l'espace, les forêts et les eaux qui scintillent comme un miroir. Après avoir navigué cinquante milles sur le lac, au moment où toute issue vous paraît fermée par un rideau de montagnes, tout à coup, au détour d'une pointe, comme si une toile de théâtre tombait soudain, une vue plus longue s'ouvre devant vous, sans limites, sans horizon ; et à une petite distance, sur deux pointes qui s'avancent en face l'une de l'autre, vous apercevez une église et un port : c'est une surprise, c'est Témiscamingue.

Du côté d'Ontario, la maison des Pères et le couvent sont bâtis, près de la grève, de manière à laisser cependant devant la porte de la place pour un jardin potager. A deux arpents en arrière, se dresse la chapelle, dominée par une colline à la croupe arrondie, couverte de trembles, de chênes et d'érables. Au sommet de la colline, on voit un oratoire, auquel on arrive par un sentier large et bien travaillé, qui serpente aux flancs d'une côte abrupte et coupée en précipices. En arrière encore s'élève une puissante montagne aux énormes assises, qui domine à son tour la colline de toute sa tête. Du côté de Québec, vous voyez le fort de la Compagnie de la baie d'Hudson, environné d'une palissade qui peut avoir deux à trois arpents de circonférence ; une petite élévation en arrière le couronne de son sommet couvert de pins. La maison du riche est peinte avec élégance; les autres bâtiments, au nombre d'une douzaine, ainsi que la palissade, sont blanchis à la chaux, ce qui donne à l'établissement un grand air de propreté.

*
* *

Pan ! pan ! pan ! les fusils font un feu d'enfilade, le canon résonne, le bateau siffle, la cloche envoie dans les airs ses tintements que les échos répètent. Le R. P. Mourier, les FF. Mofat et Plante reçoivent, au rivage, Sa Grandeur qui monte de suite à l'église, suivie de la foule. Seuls les Pères Déléage, supérieur, et Laverlochère manquent à la fête : le premier se trouve à l'hôpital d'Ottawa, dangereusement malade ; le second est retenu à sa chambre par les infirmités et une maladie qui menace de l'emporter. C'est lui qui a ouvert, au prix de bien des fatigues et de nombreuses courses on ne peut plus difficiles, ces missions de la baie d'Hudson que nous allons visiter. Il me disait, il y a trois ans :

« Je ne désire pas aller reposer mes vieux jours ni à Montréal, ni en France. Je veux être enterré ici, au pied de la grande croix du cimetière. Après avoir passé la plus grande partie de ma vie au milieu de mes chers sauvages, il est bien juste que, après ma mort, je vienne me coucher et dormir avec eux. »

Ce matin il y a eu messe pontificale, avec sermon en trois langues : français, anglais et sauvage. Bien que ce ne soit pas le temps de la mission et que le gros des sauvages soit encore dispersé dans les bois, l'église s'est plus que remplie. Le steamboat, hier, avait amené une quarantaine de personnes, et depuis la pointe du jour, des canots arrivent de toutes les baies environnantes ; pour les colons du lac, c'est fête et liesse. O puissance du sentiment religieux, qui sait tout mettre en mouvement !

*
* *

L'église a cinquante pieds sur vingt-cinq ; elle est couverte en bardeaux et sa flèche élancée, étincelant aux rayons du soleil, se voit de loin sur les eaux du lac. La cloche, qui pèse cinq cents livres, trois fois par jour redit l'Angelus aux échos d'alentour. Les murs de l'église, à l'intérieur, imitent la pierre de taille, la voûte en est élancée, les châssis sont en couleur et représentent des sujets bien choisis ; le jubé possède un harmonium dont les sons mélodieux relèvent la solennité des fêtes religieuses ; l'autel est construit dans le style gothique et au-dessus de la plus haute flèche domine, comme une reine, une belle statue de Marie Immaculée. Pour la circonstance, une main délicate avait orné le petit temple avec goût ; au-dessus du trône on lisait cette inscription : *Pasce agnos meos.* Dans Pontiac, le bercail est étendu, et le bon Pasteur doit courir bien loin pour rejoindre toutes ses brebis. Heureusement, elles se montrent pleines de bonne volonté pour se réunir.

*
* *

Nous avons quitté Mattawan vendredi 13 juin, à six heures du matin. Nous sommes cinq voyageurs. Outre Sa Grandeur et mon humble personne, le canot porte dans ses larges flancs trois Pères Oblats : le P. Paradis, missionnaire à Témiscamingue, les PP. Gladu et S. Dozois, professeurs au collège d'Ottawa ; ils devront nous accompagner jusqu'au bout du voyage. Ces deux derniers sans doute, sont envoyés par leur supérieur, pour s'initier au secret de ces missions lointaines, afin de remplacer les vieux ouvriers, quand les années et les infirmités les forceront à quitter l'arène. De plus le Frère Proulx fait le voyage avec nous jusqu'à Témiscamingue.

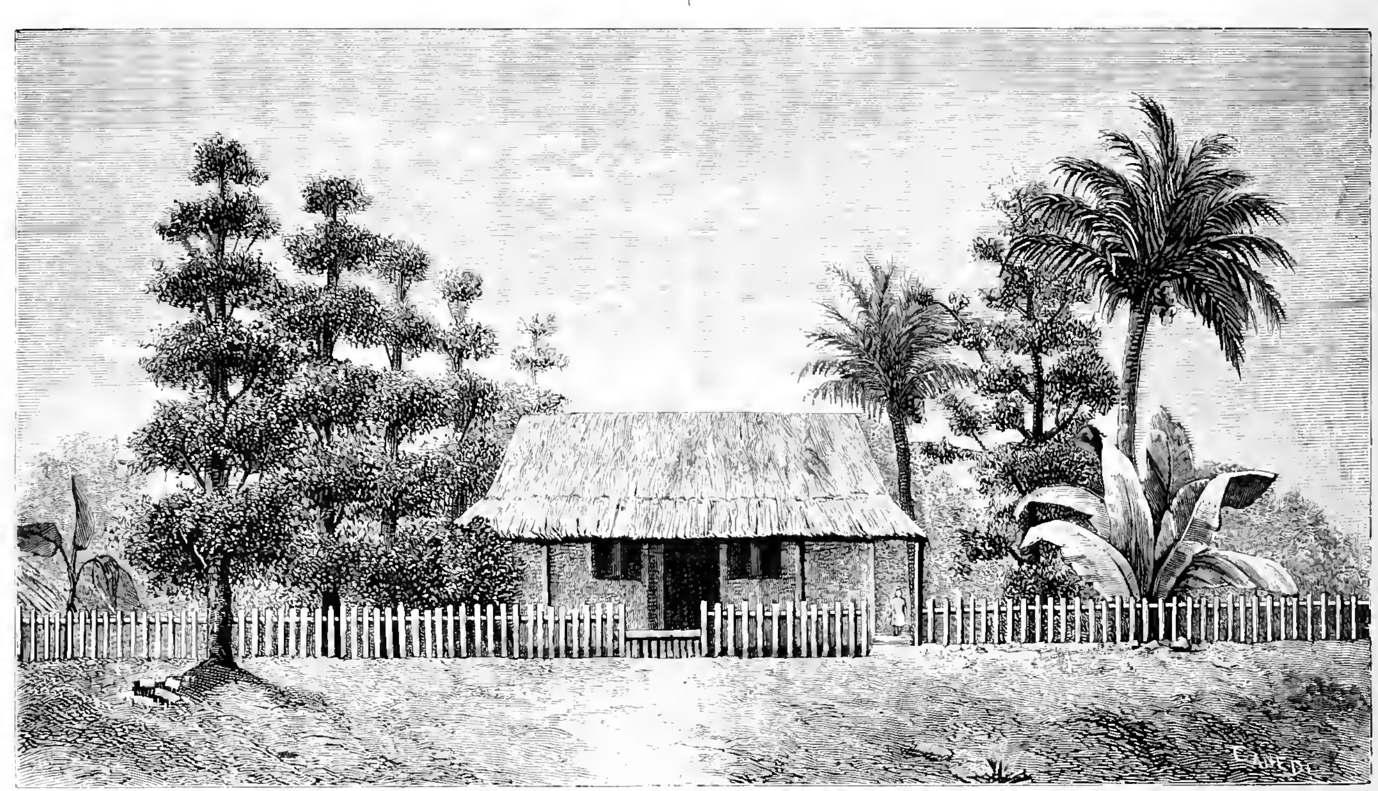
Mgr Lorrain entonne l'*Ave Maris Stella*, tous répondent en chœur. Nous partons sous la tutelle de l'Étoile des mers. Qu'elle conduise notre frêle esquif à travers les écueils et les dangers de ces nombreuses rivières, de ces lacs vastes et profonds ! *Iter para tutum*, qu'elle nous accorde un voyage heureux et prospère !

Équipage : *Acouchin*, le capitaine assis à la proue ; *Angus Wabekijik* (le temps clair), le gouvernail, assis à la poupe ; *J. Massinekijik* (le gros ventre), *François* et un Canadien *M. Lapointe*, le cuisinier, chargé de faire bouillir la marmite pendant tout le cours de l'expédition. Ce sont dix bras nerveux. Voyez comme ils plongent et retirent leurs avirons lestement, comme les coups sont vigoureux, comme ils frappent les eaux en cadence ! L'homme de l'avant, le regard fixe comme un lynx, semble sonder les profondeurs de la rivière ; l'homme de l'arrière, debout à son poste, en deux coups d'aviron, au besoin fait tourner le canot bout pour bout.

∴

Aussi est-ce un joli bâtiment que notre canot tout neuf, svelte et pimpant ; il mesure vingt-huit pieds de long sur cinq de large ; avec les paquets on y bâtit des sièges aussi confortables que les fauteuils d'un salon et nous nous y asseyons tous de front, parfaitement à l'aise. On ne dirait pas que nous ne sommes séparés de l'abîme que par quelques planchettes, quelques écorces et un peu de gomme. Ce canot, qui sortait du chantier, n'avait pas encore de nom ; nous l'avons baptisé « *Le Zéphyr* » en souvenir du terme d'affection dont se servaient vis-à-vis de Mgr Zéphyrin Lorrain ses amis de jeunesse, lorsqu'il était au collège.

Un d'entre nous, le P. Dozois, s'improvisa poète pour l'occasion et composa une chanson impromptu qui va sur l'air d'une fantaisie de Sabatier : *Il était un canot*. Vous aimeriez peut-être à en avoir quelques couplets ?



OCÉANIE CENTRALE — Ancien presbytère de Mua (Wallis) ; d'après le dessin d'un officier de marine (Voir page 578)

Il était un canot,
Le plus beau des canots,
N'ayant pas le défaut
D'aller au fond de l'eau.

Belle était sa couleur
Et bien grand son honneur :
Il avait le bonheur
De porter Sa Grandeur.

Il s'appelait « Zéphire » ;
A vous qui savez lire
Pas n'est besoin d'écrire
Ce que cela veut dire.

Il était bien nommé ;
Il était bien gommé ;
Il allait s'promener
Jusqu'à la « Hudson Bay ».

Ah ! Dieu, qu'il était beau
Quand il dansait sur l'eau !
Il vous faisait des sauts
Dignes d'un vrai chevreau.

∴

Nous avons un temps fait exprès : beau soleil, grand air, bon vent, pas trop de maringouins, force bonne humeur, pas de brûlots, brise délicieuse, etc. C'est un charme de glisser sans bruit sur la surface liquide, de considérer le panorama varié qui se déroule sous nos yeux, cette rivière dont l'aspect et les beautés se renouvellent à chaque pas, ces baies sombres et profondes, ces montagnes qui encaissent le lit du fleuve comme entre deux hautes murailles, tantôt à la pente douce et longue, tantôt abruptes et coupées à pic : ici avec des flancs couverts d'arbres aux espèces les plus différentes et aux couleurs le plus diver-

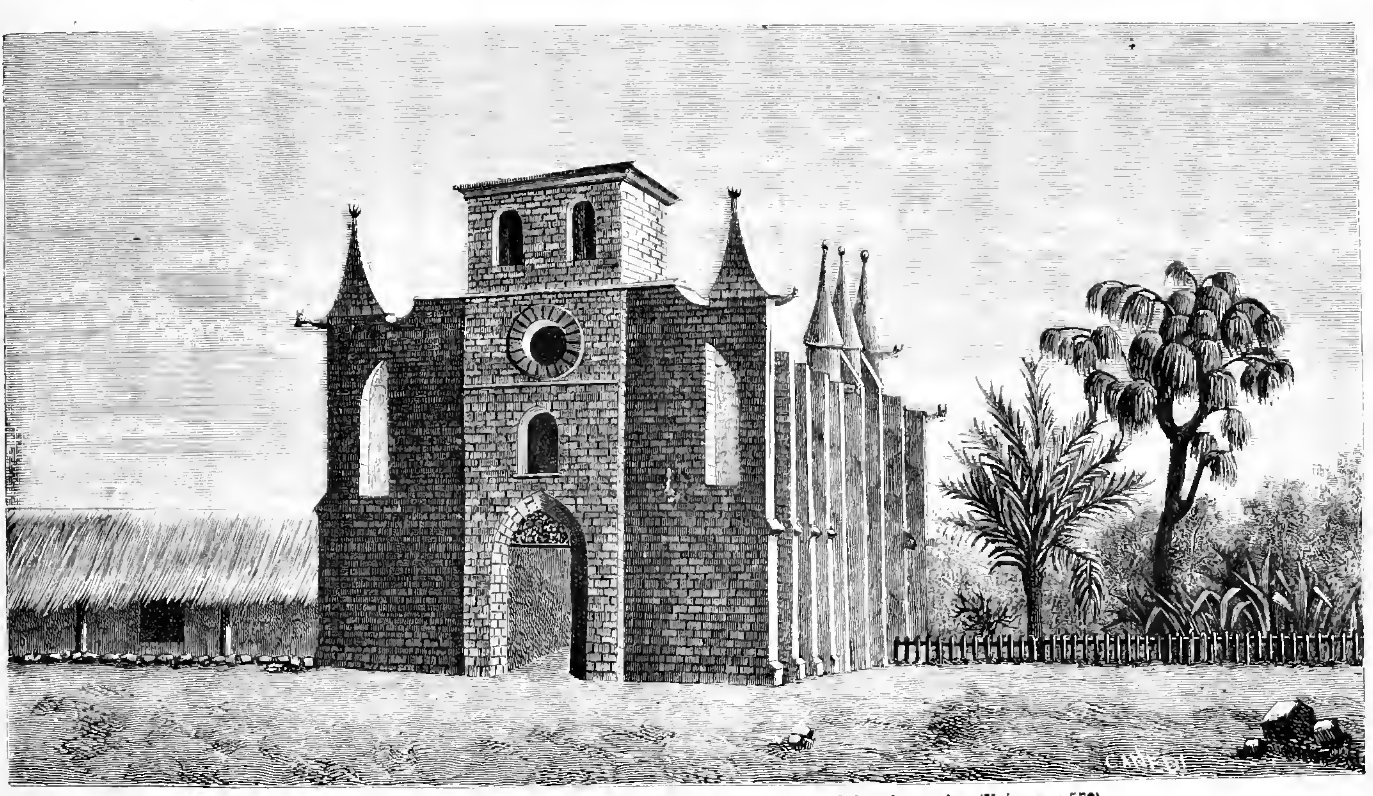
sement nuancées, là, pour faire ombre au tableau, ne présentant que des masses granitiques entassées les unes sur les autres avec des sommets chauves et dénudés; ces ruisseaux, ou plutôt ces filets d'argent qui descendent leurs marches de pierres à travers le feuillage, ces torrents mugissants, tout blancs d'écumes, qui de loin nous apparaissent comme autant de rivières de crême fouettée. Oh! qu'elle est belle et grande la nature, quand on la voit dans son état primitif et sauvage, à peu près telle qu'elle est sortie des mains de son créateur!

. ˙ .

Vendredi, nous remontâmes les rapides de la *Demicharge*, de la *Cave*, des *Erables*, de la *Montagne* et du *Pied du Long Sault*. C'est là que nous campâmes pour la nuit; nous avions fait environ trente-deux milles de chemin. Deux tentes sont dressées, le feu est allumé et les flammèches, comme autant de feux-follets, jouent, dansent à travers l'obscurité et vont se perdre dans les airs.

Vendredi était le quarante-deuxième anniversaire de la naissance de Mgr Lorrain. Au souper le R. P. Paradis présente à Sa Grandeur un bouquet composé de fleurs sauvages cueillies le long de la route. Un autre membre de la caravane se charge de faire la harangue:

« Monseigneur, dit-il, cette fête, par le passé, est revenue pour vous dans des circonstances bien diverses, tantôt au milieu des affections de la famille, tantôt dans les murs plus sévères d'un collège où vous étiez entouré du respect de vos élèves, tantôt au sein d'une paroisse où tous les citoyens vous considéraient comme un père, jamais cependant dans une circonstance aussi singulière, et je pourrais dire aussi grandiose. Nous vous présentons nos vœux, ce soir, sous la voûte étoilée du firmament, à l'ombre de ces forêts séculaires, sur les bords de ces eaux limpides où les grands arbres viennent mirer leurs têtes altières, au bruit sourd et solennel d'un sault bouillonnant. Vous êtes entouré des membres de cette Congrégation religieuse que vous estimez tant et qui font une si grande somme d'ouvrage dans la desserte de votre vicariat, de ces enfants des bois que votre zèle épiscopal va chercher si loin, et d'un ami d'enfance à qui vous faites l'honneur de continuer la bonne amitié d'autrefois. Tous s'unissent pour vous souhaiter de longues et d'heureuses années, encore au moins quarante-deux ans, afin de voir un jour ces immenses solitudes habitées par des chrétiens fervents et d'aller à la baie d'Hudson, non plus en canot d'écorce, mais emporté avec rapidité sur les ailes de la vapeur.



OCÉANIE CENTRALE. — L'église de Mua; d'après un dessin d'un officier de marine (Voir page 578).

On chanta des chansons, on chanta des cantiques; même le P. Gladu sortit son trombone pour réveiller les échos endormis des montagnes. L'éloquence de la poésie, le chant et la musique se donnèrent la main pour nous faire passer la plus agréable des soirées.

. ˙ .

Samedi matin, à quatre heures, debout! debout!! Nous remontâmes le reste du Long-Sault à pied, une distance de six milles; les hommes de leur côté montaient le canot à l'aviron, à la cordelle, ou faisaient portage. A neuf heures nous nous retrouvâmes au pied du lac Témiscamingue, où nous attendait le steamboat de M. Latour.

M. Latour est un des grands bourgeois de chantier du haut de l'Ottawa. Il possède de vastes concessions forestières sur le lac Keepawe et sur les deux rives du lac Témiscamingue. C'est un brave citoyen, bon chrétien; il est difficile que l'un aille sans l'autre. Son steamboat perd deux jours pour avoir l'honneur de conduire l'évêque jusqu'à la tête du lac Témiscamingue, et chaque heure du jour représente quatre dollars. Samedi, il a donné à tous ces hommes « grand congé » comme au collège, et il en a chargé

son vaisseau pour les amener à la messe. Il est reconnu pour sa générosité envers ses gens ; mais aussi, à un moment donné, quand l'ouvrage presse, ne se font-ils pas prier pour sacrifier une ou deux nuits de leur sommeil. Un de ses hommes disait :

« Nous dormons si peu en ce temps-ci qu'il m'a fallu trois nuits pour finir le même rêve. »

A midi, nous arrêtons à l'établissement de M. Latour, où il a maison, magasin, hangar, scieries, champ cultivé, étables, écurie, vaches et quarante chevaux. Une adresse bien composée fut présentée à Monseigneur. Sa Grandeur répondit :

« Je suis bien aise de faire honneur et plaisir à M. Latour en visitant le siège de ses opérations, il le mérite à tous égards. Je le propose à ses nombreux employés comme un exemple de ce que peuvent l'énergie, l'amour du travail et l'honnêteté. Je parcours ce vicariat surtout pour les intérêts spirituels de mes ouailles ; mais, comme citoyen, je ne puis, rester indifférent au développement matériel de notre pays. Ce qui m'encourage au milieu des difficultés de mon voyage, c'est que je vois des hommes de cœur qui supportent les mêmes traverses par amour pour leurs parents ou pour leurs enfants ; l'amour pour les âmes ne doit pas être moins vif et moins fort. Si les hommes ignorent les travaux obscurs que vous faites au fond des bois, l'œil de Dieu vous voit partout, et sa bonté tient compte de votre patience et de vos mérites pour vous en récompenser. »

.·.

Nous continuons notre route, et, assis sur le devant du steamboat, nous admirons le paysage. Depuis sa décharge jusqu'à la mission, c'est-à-dire sur une étendue de seize à dix-sept lieues, on dirait plutôt une grande rivière, large d'un à deux milles ; mais, en remontant à la tête du lac, la largeur en devient plus considérable, elle est de huit milles environ. Les rangées de montagnes qui l'encaissent courent du sud-ouest au nord-est, et le lac coule du nord au sud, en sorte qu'il coupe la chaîne des Laurentides, non à angle droit, mais sur le triangle, ce qui donne une foule de points de vue magnifiques. Vous apercevez au loin devant vous sept à huit tronçons de montagnes aux croupes arrondies, couchés régulièrement les uns à côtés des autres, et séparés par des baies plus ou moins profondes. Sur le côté est la nature a été fortement bouleversée : on y voit des rochers abruptes de plusieurs centaines de pied de hauteur, dans le genre de ceux que les touristes admirent au Saguenay.

Je ne dois pas oublier de dire qu'au pied du lac Temiscamingue, nous avons rencontré un parti d'arpenteurs conduit par M. Guérin, envoyé là par le gouvernement afin d'établir officiellement si le *plan du P. Paradis* est praticable. Il s'agirait, ni plus ni moins, de baisser le niveau du lac Témiscamingue de 22 pieds, en abattant les battures de cailloux roulés qui forment les deux premiers rapides du Long-Sault, et de hausser le niveau de l'Ottava de 32 pieds, en élevant une digue aux rapides des *Erables*. Ce qui resterait du *Long-Sault* et le rapide de la *Montagne* se trouveraient noyés, et l'on aurait un cours de navigation non interrompu jusqu'à la tête du lac Témiscamingue, 106 milles, sans compter 30 milles de plus sur la rivière Blanche. Sept milles de chemin de fer relieraient les *Erables* au Pacifique canadien, à Mattawan, et ainsi se trouveraient ouverts à la colonisation les millions d'acres de terre arable qui, maintenant, gisent inutiles autour du lac Témiscamingue.

Le P. Paradis est plein de confiance dans son plan gigantesque.

— « Mais, mon Père, vous allez tarir le lac *Témiscamingue*, au moins y créer de nouveaux rapides.

— « Il n'y a pas de danger, ce lac a des centaines de brasses de profondeur. *Témiscaming* en sauvage veut dire *eau profonde*.

— « Vous n'avez pas peur de déterminer, à gauche ou à droite, le cours d'autres rivières et de submerger le pays circonvoisin.

— « Pas de danger encore, les murailles de l'Ottawa sont trop hautes, trop compactes et trop solides.

— « Pourquoi ne canalisez-vous pas la rivière plutôt que de la creuser et de la barrer ?

— « Parce que cela coûterait trop cher et que la navigation deviendrait trop lente.

— « A combien alors estimez-vous le coût de votre digue ?

— « Pas à la moitié de ce qu'a coûté un seul des grands canaux du Saint-Laurent.

— « Bâtissez plutôt un chemin de fer du lac Nipissingue au Pemikan sur le Témiscamingue, on dit qu'il n'y a que quarante milles.

— « Ce chemin viendra en son temps, quand les produits de ma colonisation offriront au commerce un large débouché ; mais, en attendant, la voie d'eau est la plus naturelle, la plus facile et la moins dispendieuse.

— « C'est bien, Père, réussissez, et l'on dira que Témiscamingue a son Lesseps. »

Nous partons à deux heures, pour la tête du lac en steamboat ; là nous reprendrons notre canot d'écorce pour ne plus le quitter du voyage.

(A suivre.)

A TRAVERS LES CHRÉTIENTÉS DE LA COCHINCHINE ORIENTALE

Par M. Grangeon, missionnaire de la Société des Missions Etrangères de Paris.

(Suite 1)

III

Les sauvages !!!

Le soir, j'enfourchais mon cheval aux grelots, et à la suite de deux braves dont j'ai déjà parlé, qui tinrent en échec toute la rage des lettres, nous allons rendre visite à nos amis les sauvages voisins. En moins d'une demi-heure nous étions chez eux.

En jetant les yeux sur une carte d'Annam et du Tong-King, qui, j'imagine, attire bien souvent les regards en France, vous avez dû remarquer un immense vide ou terrain

(1) Voir les *Missions catholiques* du 20 et 27 novembre.

vague et inconnu, au delà et à l'ouest de la chaine de montagnes qui forment la frontière d'Annam du nord au sud. Tout ce vaste espace est occupé par des tribus sauvages, aux mœurs et au langage plus ou moins variés. Nous n'en connaissons que le petit point occupé par notre mission des Ba-Hnars. Les peuplades voisines de nos frontières, sont, les unes inoffensives et pacifiques, les autres guerrières et pillardes; c'est le plus grand nombre. Elles font d'immenses ravages par leurs fréquentes incursions sur le territoire annamite. Nos mandarins fanfarons qui se piquent de ne rien oublier pour la défense de la patrie et la prospérité *du bon peuple*, et d'égaler en tout, en la copiant, la Chine leur suzeraine, ont bien élevé sur un immense parcours une espèce de grande muraille, contre leurs turbulents voisins. C'est de fait un travail gigantesque, vu sa longueur et l'imperfection des moyens de transport et de construction en usage dans le pays. Elle a dû coûter bien des têtes et faire briser bien des rotins sur le dos des pauvres *manants*.

Mais le sauvage agile la franchit d'un bond. Elle n'a d'autre utilité que d'indiquer les limites de la soi-disant civilisation et de la barbarie; on a renforcé ce rempart matériel, dont l'insuffisance est patente, par un rempart humain. Cinq mille soldats échelonnés à des distances assez rapprochées, par divisions de cinquante, de cent et au-dessus, ont mission de refouler les envahissseurs. Mais les mandarins qui les commandent, amis de leur bourse d'abord et de la patrie ensuite, vendent les congés pendant lesquels ils « *mangent* » en outre la solde. On peut affirmer qu'en moyenne une bonne moitié de la garnison est en vacances. Le sauvage, du reste, ne redoute guère ces soldats laboureurs qui ne savent de quel côté tenir un fusil, souvent n'ont pas de cartouches, et qui d'ailleurs en usent le moins possible : car tout coup portant à faux est aux frais du tireur. Du haut de ses montagnes, le sauvage calcule à l'avance son plan : il se porte le soir dans la forêt voisine, et, dès neuf ou dix heures, à la faveur des ténèbres, fond sur sa proie. Il a déjà regagné avec elle ses broussailles impénétrables à d'autres qu'à lui-même, quand la citadelle, toujours avertie la dernière, frappe tous ses tambours pour chasser l'ennemi. Jugez un peu de tout cela par le fait suivant !

La besogne terminée dans le district le plus voisin de la frontière sauvage, Monseigneur allait visiter diverses chrétientés, dont plusieurs situées à quelques centaines de mètres seulement de la fameuse muraille, qui a bien en moyenne quatre mètres de hauteur à partir du fond du fossé antérieur.

C'était le samedi soir, lendemain de la fête de l'Assomption. Nous devions passer la nuit à Phuoc-Tho : dix heures approchaient, et nous nous disposions à prendre un peu de repos, après une journée bien fatiguante. Les chrétiens, attardés plus qu'à l'ordinaire par l'affluence des autres paroisses, achevaient à peine de réciter leurs prières communes. Quelqu'un arrive criant de toutes ses forces : « Les sauvages; les sauvages ! »

Aussitôt chacun de répéter le même cri et d'appeler au secours. On bat le tambour comme aux jours de grande détresse; tous les autres instruments d'alarme (ils sont assez nombreux) retentissent. On s'arme de piques, de bâtons, etc. ; pour les fusils, défense d'en posséder! Mais où courir?... Les sauvages avaient déjà regagné la forêt, emportant deux enfants chrétiens dont l'un d'une huitaine d'années, l'autre de quatre ans. Leur mère récitait tranquillement sa prière auprès d'eux quand les hardis voleurs, pénétrant à pas de loup dans la maison, les enlèvent d'un tour de main et se sauvent à toutes jambes. La maison étant un peu isolée, ils étaient déjà bien loin avant que la pauvre mère ait pu appeler au secours les maisons voisines. On fait la ronde dans le village; mais, comme toujours, il était trop tard... Je n'ai jamais vu vacarme pareil à celui qu'on fait en ces circonstances. Il est à lui seul capable de donner une peur bleue, non à l'ennemi qui est déjà hors de danger, mais à ceux mêmes qui voudraient le poursuivre en braves,... et le nombre n'en est pas bien grand.

∴

Il s'était bien écoulé une bonne demi-heure. Les villages voisins avaient répondu au signal d'alarme; seule la citadelle, située de l'autre côté du fleuve, en face de l'église, à une portée de fusil, gardait le silence, elle qui a devoir de protéger le pays et de donner l'éveil la première. Pas un coup de tambour! Nous n'y comprenions rien! Ne sachant pas très bien encore le plan des sauvages, nous soupçonnions presque une entente du mandarin avec ces pillards pour nous susciter une mauvaise affaire.

Il fallait dévoiler publiquement leur paresse, sinon leur complicité. On donne donc ordre au tambour de passer le fleuve et d'aller battre sous les oreilles du mandarin et de ses braves. Ce fut l'affaire de dix minutes ou d'un quart d'heure. En même temps accoururent quatre autres tambours des chrétientés ou villages païens voisins. Jugez un peu du ramage. Les torches illuminent tous les alentours, les cinq peaux de buffle résonnent de plus belle, les gens crient de leur côté; et de la place-forte pas de lumière, pas un son... Je crois bien! Le sergent et le caporal qui la gardaient au nom des 100 soldats qui auraient dû légitimement s'y trouver, avaient fui dès le premier signal!

Oh! les bons *militaires!*

∴

Sans nul doute les sauvages avaient fui avec leur proie; plus rien à faire. Chacun donc rentre chez soi : nous nous préparons nous-mêmes au repos. Il était onze heures et demie. La disparition des deux enfants ne nous inquiétait pas beaucoup, car le Père du district, qui déjà avait eu à s'occuper de plusieurs affaires du même genre, et avec succès, était sûr de les recouvrer au bout de quelques jours. Il suffit pour cela de presser le mandarin gardien de la frontière : celui-ci presse à son tour certains Annamites, ou riches sauvages, qui se sont engagés à maintenir en paix les peuplades au milieu desquelles ils sont commerçants. A eux de découvrir, de saisir et d'amener le coupable. Celui-ci n'est pas toujours mécontent de comparaître en justice; car il se fait ordinairement accusateur à son tour. Le mandarin juge ainsi double procès, dont le chef tyrannique et injuste supporte les plus grands frais. Une preuve que telle est bien l'intention des sauvages, lorsqu'ils se contentent de prendre les individus, c'est que l'un d'eux demanda un

au Père la permission de se saisir de deux chrétiens, promettant de bien les traiter et de les rendre à la liberté dès que le mandarin lui aurait fait justice... En pareil cas ils s'emparent de préférence des chrétiens; car ils savent bien que le Père les exigera, tandis que, pour les païens, à moins que leurs parents n'aient quelques barres d'argent pour pousser dans les roues, personne ne s'en inquiètera...

* * *

Remis un peu de notre émotion, nous commencions à dormir, quand retentit un second cri : « Les sauvages, les sauvages !... » Ils sont redescendus !... « Ah ! pour le coup, dit notre *zouave*, en secouant sa couverture, je ne reviens pas que je n'en aie assommé dix. » Et il saisit un gourdin, réservé là pour la défense. Le savoyard prend une pique, ou espèce de lance assez courte emmanchée d'un long bâton. Je trouve moi-même une arme quelconque qui n'était rien plus qu'un long et léger bâton, et ainsi équipés nous voilà en campagne. Nous laissons à la maison Monseigneur faisant des vœux pour le succès de notre entreprise. Deux ou trois individus tenant des torches enflammées éclairaient notre route. La bataille n'a plus lieu sur le théâtre de l'attentat : déjà bon nombre de braves, tant païens que chrétiens, ont envahi le territoire sauvage : nous entendons leurs cris confus, et distinguons leurs divers groupes à la lueur des torches ambulantes. Au bout d'une demi-heure, nous les avions rejoints. Ils n'étaient encore que sur la lisière de la forêt ou des broussailles, et l'ennemi avec ses captifs était, dit-on, plus avant. A certaines reprises nous entendions même la voix plaintive des pauvres enfants appelant au secours. Il fallait pénétrer jusqu'à eux et les sauver. Nos gens ne paraissaient guère disposés à tenter la fortune : quelques-uns seulement avaient osé s'engager dans le fourré; il pouvait leur arriver aussi malheur.

« Qui a peur s'en retourne, s'écrie le Père savoyard, serais-je seul, j'irai jusqu'au bout. En avant ! »

* * *

Il entraine ainsi tout son monde. Un petit sentier nous conduit jusqu'au premier groupe : on s'interroge, on s'excite, et surtout on ne se comprend pas. Enfin une main heureuse finit par découvrir les deux pauvres petits au fond d'un épais fourré. Ils en avaient été quittes pour la peur, mais comme leurs petites poitrines battaient fort! Le père des deux prend à son bras le plus petit : le plus grand nous donne la main, et nous raconte, en haletant, son aventure. Les sauvages, au nombre de sept, après s'être emparés de lui et de son frère, avaient fui directement vers la forêt. L'un d'eux le portait sur ses reins et les autres suivaient.

« J'ai invoqué la très sainte Mère, disait-il. Et puis j'ai crié du côté du village. Alors ils m'ont frappé du plat de leur lance et je me suis tu... Arrivés dans la forêt, ils se sont assis autour de nous et ont délibéré assez longtemps. Enfin, ils nous ont cachés là et ont fui ! »

Pourquoi ne l'avaient-ils pas bâillonné quand il criait au secours? Pourquoi ne les avaient-ils pas transpercés l'un et l'autre quand, je ne sais pour quelle cause imprévue, ils se virent dans l'impossibilité de les transporter plus loin? C'est le sort ordinaire de tout prisonnier qui tente de fuir... Sans doute ils se proposaient de les reprendre plus tard, après la retraite des poursuivants... Dans tous les cas, leur conduite si en désaccord avec leurs mœurs nous parut bien extraordinaire. Nous ne pûmes nous l'expliquer que par l'intervention de la sainte Vierge que le petit avait invoquée.

* * *

Nous reprenons triomphants la route de la chrétienté. Ce n'était pas précisément l'*Avenue de la grande armée*, mais qu'importait l'eau des torrents et des bourbiers puisque personne n'avait de chaussures! Une clairière se présente sur un côté de l'étroite allée que nous parcourions. Nous commandons la halte. On dépose à terre, sur le lieu le plus élevé, trois larges boucliers légèrement convexes. Nous prenons place sur ces pavois improvisés, et la foule des combattants se rassemble autour de nous. Ainsi devaient faire, j'imagine, nos pères les Arvernes quand ils complotaient une vengeance contre César. Comme c'était horriblement beau, cette forêt sauvage éclairée par la lueur de plus de cinquante torches, au milieu d'une nuit sombre!

Un des Pères impose silence, et, après avoir prêché l'union de tous, païens et chrétiens, contre l'ennemi commun, rappelle l'inique félonie de la citadelle, qu'il faut nécessairement dénoncer au grand mandarin. Un papier avait été dressé d'avance à cet effet; on avait encre et pinceau.

Les maires et dignitaires des villages voisins, accourus presque tous, signèrent de grand cœur, tant les païens que les chrétiens. Nous les laissâmes à l'œuvre et ramenâmes, sans plus tarder, ses deux enfants retrouvés à la pauvre mère toute désolée. Comme elle fut heureuse! Le procès-verbal, couvert des cachets municipaux, a été expédié à la préfecture. Qu'en est-il advenu, qu'en adviendra-t-il? Ce qui est advenu pour tant d'autres de ce genre qui l'ont précédé. Pas si naïfs, nos mandarins de se manger les uns les autres!

Il était trois heures quand nous rentrâmes. La faim, la fatigue, le besoin de sommeil nous accablaient. Nous racontâmes nos exploits à Monseigneur que notre longue absence n'avait pas peu inquiété. Avant de me mettre au lit, j'avalai quelques bouchées d'un certain pain de riz, arrosé d'une tasse de thé chaud. A huit heures je dormais encore. N'était-ce pas sous de glorieux lauriers?...

(A suivre.)

ATLAS DES MISSIONS CATHOLIQUES

VINGT CARTES TEINTÉES AVEC TEXTE EXPLICATIF

Par le R. P. O. WERNER, de la Compagnie de Jésus.

Après avoir imposé à l'impatience bien légitime de nos abonnés des délais que toute notre bonne volonté ne pouvait abréger, nous avons enfin la satisfaction de leur annoncer la fin d'un travail dont l'importance a dépassé notablement nos prévisions. Dans quelques jours nous commencerons à mettre en vente dans nos bureaux les exemplaires brochés de notre *Atlas des missions catholiques*. Quant aux nombreuses personnes qui nous ont d'avance manifesté l'intention de le recevoir par la poste, l'expédition leur en sera faite dans la première quinzaine de décembre

et dans l'ordre même des souscriptions. Seuls les exemplaires cartonnés subiront un léger retard motivé par le travail de la reliure; mais, avant la fin du mois, tous nos souscripteurs, nous pouvons leur en donner l'assurance, auront l'ouvrage entre les mains. Nous prions ceux de nos lecteurs qui désirent se le procurer, mais qui ne nous ont pas encore envoyé leur demande, de vouloir bien nous la faire parvenir au plus tôt; car, le chiffre du tirage de l'*Atlas* ayant été basé sur le chiffre des premiers souscripteurs, il ne nous restera, une fois ceux-ci servis, qu'un nombre limité d'exemplaires.

C'est la première fois qu'on offre au public, en forme d'Atlas, le tableau détaillé du domaine de l'apostolat catholique. Nous pouvons dire la première fois, car on ne saurait prendre au sérieux l'ouvrage publié à Paris en 1874, sous le même titre que le nôtre. Résultat d'études hâtives, l'*Atlas des Missions catholiques* de M. l'abbé Durand eut le mérite, mais mérite réel, de montrer combien, il y a dix ans, la publication d'un recueil de cartes spéciales aux missions catholiques paraissait répondre à un besoin véritable. Les nombreuses erreurs, soit du texte explicatif, soit des cartes, trahissent la précipitation apportée à la confection de cet ouvrage par son honorable auteur qu'absorbaient trop d'autres travaux. Le succès relatif qu'il obtint cependant s'explique par l'intérêt puissant qu'inspirent à toutes les âmes chrétiennes les choses de l'apostolat.

Notre Atlas, au contraire, réunit toutes les qualités qu'on est en droit d'attendre d'une œuvre de ce genre. Préparé de longue main et perfectionné lentement par un religieux d'une érudition éprouvée, et qu'aidaient dans son œuvre tous les documents précieux que possède la Propagande, minutieusement revu et complété par des hommes d'une incontestable compétence, il offre une esquisse générale du théâtre des conquêtes apostoliques dans un cadre restreint, mais suffisamment large pour permettre d'en étudier tous les principaux détails.

L'*Atlas des Missions catholiques* se compose de trois parties distinctes : d'abord une longue et savante Introduction à laquelle nous avons donné le titre de Notice explicative; ensuite, plusieurs grands tableaux synoptiques qui en sont comme le complément; enfin, la collection des vingt cartes géographiques particulières aux Missions, c'est-à-dire l'Atlas proprement dit.

***

Le volume s'ouvre par un avant-propos, suivi de la courte préface mise par le R. P. Werner en tête de la deuxième édition de l'Atlas allemand. Après avoir exposé le but qu'il s'est proposé en entreprenant ce travail, le vénérable religieux adresse le tribut de sa respectueuse reconnaissance à S. Em. le cardinal Simeoni, pour la bienveillance avec laquelle l'illustre préfet de la Propagande a daigné lui ouvrir les trésors des archives de son palais. Il termine en rappelant le succès de la première édition de son Atlas et en tire un augure favorable de l'accueil réservé à la seconde.

I

NOTICE EXPLICATIVE.

Cette remarquable introduction de quarante-cinq pages est, sauf de légères modifications, la reproduction exacte du texte explicatif du *Katholischer Missions-Atlas*.

Elle est divisée en treize chapitres. L'auteur y a condensé, sous une forme un peu sèche peut-être, mais substantielle, claire et très précise, tous les éclaircissements qui peuvent guider dans la lecture des cartes de l'Atlas. Les amis des missions seront heureux d'y trouver les données suffisantes pour avoir une idée exacte de l'importance, des progrès, de l'avenir des diverses circonscriptions dont se compose le domaine ecclésiastique subordonné à la Congrégation de la Propagande. C'est, on le voit, une sorte de Géographie sacrée pour les missions étrangères contemporaines et un complément nécessaire de l'Atlas.

II

TABLEAUX SYNOPTIQUES.

Ces grandes pages nous font embrasser d'un seul regard la genèse, la filiation complète des missions, l'épanouissement total de la hiérarchie catholique dans les pays infidèles. Nous assistons à la naissance, aux développements, aux démembrements de chacune des Églises fondées sur les terres païennes.

En parcourant ces curieux tableaux, dont chacun résume l'histoire de trois ou quatre siècles, on croit lire une généalogie. Chaque ligne représente un rameau de l'arbre mystérieux dont la parabole évangélique nous dit qu'il doit un jour abriter de son ombre tous les oiseaux du ciel.

III

ATLAS PROPREMENT DIT.

Quant à l'atlas proprement dit, il se compose, on le sait, de vingt cartes teintées, dont quatre doubles (n°s 1, 2, 16 et 17).

En voici la nomenclature :

1. Distribution des catholiques sur le globe terrestre.
2. Planisphère comparé des missions en 1822 et en 1885.
3. Angleterre et Ecosse.
4. Irlande.
5. Danemark, Suède et Norwége.
6. Péninsule des Balkans.
7. Patriarcat arménien catholique.
8. Syrie, Palestine et Chypre.
9. Indes orientales.
10. Indo-Chine, Indes néerlandaises et Philippines.
11. Chine occidentale.
12. Chine orientale.
13. Afrique septentrionale et centrale.
14. Afrique méridionale.
15. Dominion du Canada.
16. Provinces ecclésiastiques de Québec, Halifax et Toronto.
17. Etats-Unis.
18. Indes occidentales, Guyanes.
19. Australie et Polynésie.
20. Australie sud-est.

***

On le voit par cette simple énumération, l'*Atlas des Missions* est de nature à intéresser toutes les classes de lecteurs. Mais il a été créé surtout en vue des lecteurs du

Bulletin illustré des *Missions catholiques*. En indiquant la situation géographique de ces centaines de missions dont le nom leur est familier, mais la position précise plus ou moins vaguement connue, il augmentera l'intérêt que leur inspirent les lettres des vaillants héraults de l'Évangile. Grâce à lui, nos souscripteurs pourront suivre la marche de la petite armée apostolique chargée d'affermir et d'étendre le règne de Jésus-Christ jusqu'à la consommation des siècles.

Nous tenons désormais l'*Atlas* à la disposition de nos abonnés aux conditions suivantes :

Pris dans nos bureaux.	Broché	**5** fr.
Envoyé franco, par la poste	»	**6** fr.
Pris dans nos bureaux	Relié	**7** fr.
Envoyé franco, par la poste	»	**8** fr.

Notre Atlas français étant plus volumineux que l'Atlas allemand qui nous avait servi de type, nous avons dû légèrement augmenter, comme on vient de le voir, les frais de port. Cette augmentation ne regarde que les futurs souscripteurs.

NÉCROLOGIE



Nous recommandons aux suffrages de nos missionnaires et de nos lecteurs l'âme du vénérable Président du Conseil central de l'Œuvre de la Propagation de la Foi à Paris.

M. Léon Colin de Verdière est décédé à Paris, dans sa 84e année, le 24 novembre. Sa vie tout entière s'est passée en faisant le bien et notre Œuvre surtout n'oubliera jamais les longues années pendant lesquelles il lui a consacré son intelligence, son dévouement et son cœur. « Que Dieu lui rende en bénédictions tout le bien qu'il a fait aux missions! » Cette parole que nous écrivait dernièrement le chef d'une grande Congrégation renferme le plus bel éloge du vénérable défunt.

Vice-Président honoraire au Tribunal de la Seine, ancien Président de l'Ordre des Avocats à la Cour de Cassation, ancien maire du 6e arrondissement de Paris, Président honoraire de la Société de secours mutuels du quartier de Notre-Dame-des-Champs, Chevalier de la Légion-d'Honneur, Commandeur de l'Ordre Pontifical de St-Grégoire-le-Grand, M. de Verdière était Président de notre Conseil central de Paris depuis 1873.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(ÉDITION FRANÇAISE)

Anonyme, don recueilli par l'*Écho de Fourvière*	500
Anonyme, id. id.	10
Anonyme de Lyon	50

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Caspar).

Un abonné de la Haute-Alsace, canton de Ribeauville	100
Un abonné de Ste-Marguerite-la-Figère, diocèse de Viviers	50

A Mgr Van Camelbeke, pour les victimes de la persécution en Cochinchine orientale.

Anonyme, don transmis par notre correspondant de Paris	10
M. Alphonse Girodon, à Roiffieux, diocese de Viviers	30
Dons recueillis par la *Semaine religieuse de Châlons-sur-Marne* :	
Plusieurs anonymes d'Épernay	12
M. le doyen d'Avize	15
Mlle Colsenet	5
Mlle Lahire	5
Anonyme de Châlons	5
Id. id	10
Mme Le Conte	30
M. l'abbé Le Conte	10
Mlle Lemoine	3
M. Ladrague	5
Mlle Drouet	6
M. l'abbé Thuillier	5
Anonyme d'Écury-sur-Coole	5
Anonyme d'Epernay	10
d. id	10
Id. id.	4
Mlle M. Grosch	10
Anonyme de Chaumont, diocèse de Langres	10
Une abonnée de St-Étienne	10
Anonyme de Vaugneray, diocèse de Lyon, avec demande de prières	50
M. Guinoiseau à Loiron, diocèse de Laval	10
Anonyme du diocèse de St-Brieuc, avec demande de prières pour une fille défunte	20
M. l'abbé Cazenave, à Moulis, diocèse de Bordeaux	2
Deux sœurs de Caen, diocèse de Bayeux	15
M. Ant. Milet, à Carentan, diocèse de Coutances	5
Anonyme, don recueilli par l'*Écho de Fourvière*	10
J. D. id. id.	10
Deux anonymes, id.	6
Mlle Mény id. id.	5
Anonyme de Millery id.	5
Mlle Dhôte de Mérez, diocèse de Besançon	10
M. l'abbé Chabod à Montrond, diocèse de Besançon	5

A Mgr Puginier, pour les victimes de la persécution au Tong-King occidental.

Anonyme d'Andouillé, diocèse de Laval, en souvenirs du R. P. Landais	5
Un enfant de Marie, du diocèse de Saint-Clande	100

A Mgr Caspar, pour les victimes de la persécution en Cochinchine septentrionale.

Un compatriote, l'abbé Rumpler, aumônier de l'hospice général à Douai, diocèse de Cambrai	10

A Mgr Biet, évêque du Thibet.

Anonyme de Nancy	18

A M. Desgodins, provicaire du Thibet.

Les familles A. et J. Collard, château de Pesselières, diocèse de Bourges	100
M. E. de Baudreuil, Paris	20
M. C. H. Desgodins à Nancy	65
La famille G. du Bouys, château du Grand Monceau, diocèse de Moulins	100
Une anonyme du diocèse de Moulins, se recommandant aux prières des missionnaires	65

A Mgr Blanc, pour les missions de Corée.

M. O. Boulanger, diocèse de Nancy	5

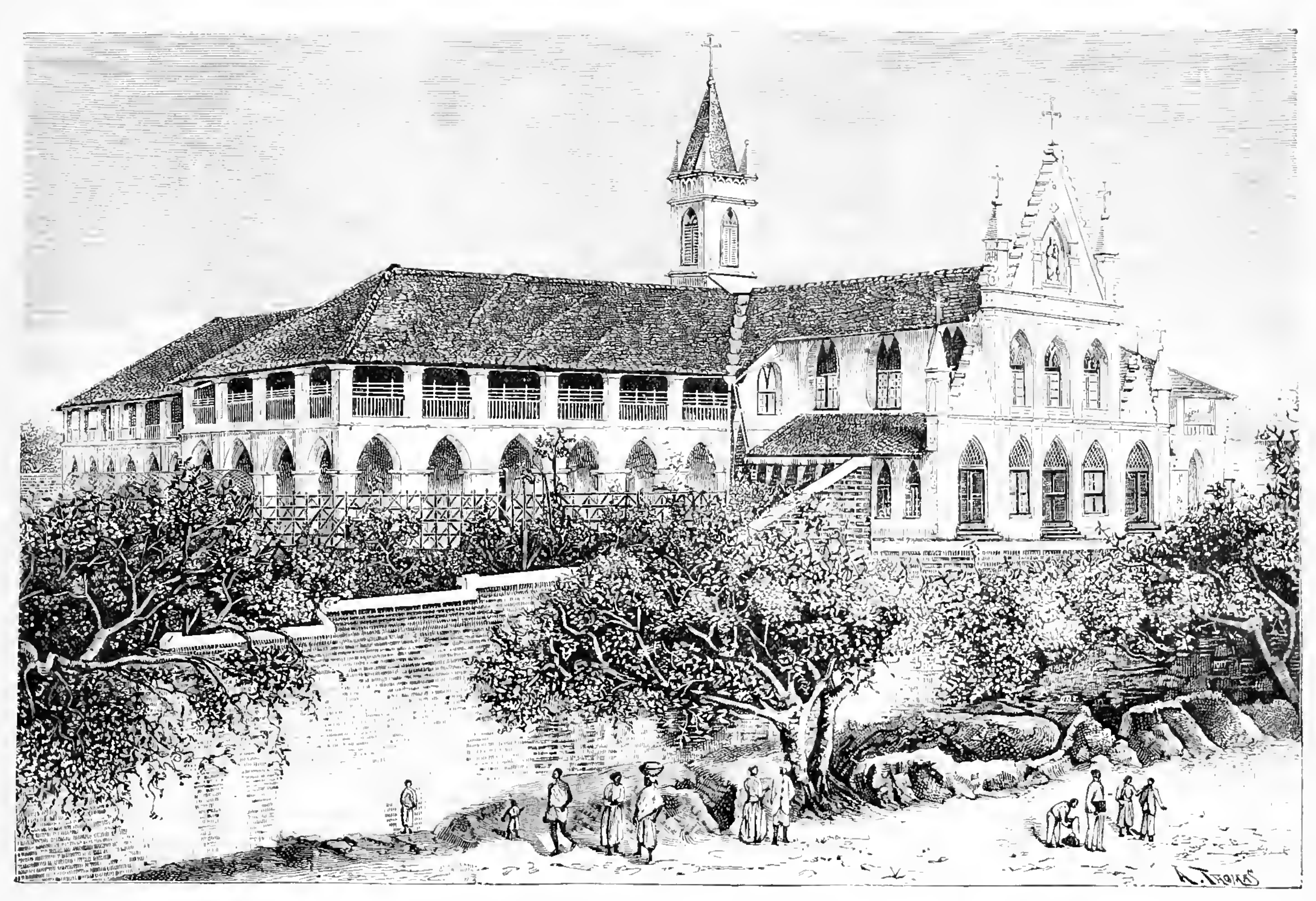
A Mgr Lavigerie, pour les missions des Grands-Lacs.

Anonyme de Lyon	100

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



MANGALORE (Hindoustan). — Nouveau couvent des Carmélites ; d'après une photographie envoyée par les missionnaires (Voir page 593).

DERNIER COURRIER DE L'ANNAM

Nos malheureuses missions de l'Extrême-Orient continuent d'être en proie aux terribles épreuves par lesquelles il plaît à Dieu de les visiter depuis de si longs mois. Et, pour redoubler nos angoisses, nous ne pouvons prévoir le terme que la Providence se réserve d'assigner à ce déchaînement des forces de l'enfer contre les florissantes chrétientés de l'Indo-Chine, hier encore le plus beau fleuron de la vaillante Société des Missions Étrangères de Paris.

M. Delpech, le vénérable supérieur du Séminaire des Missions Étrangères de Paris, nous communique la lettre suivante qui peint exactement la situation en Cochinchine, au départ de la dernière malle.

Saigon, le 30 octobre 1885.

Hué. — Cochinchine septentrionale, vicariat de Monseigneur Caspar.

Les désastres annoncés par le dernier courrier sont confirmés. Un millier de nouvelles victimes a succombé sous le fer des assassins dans la dernière quinzaine.

Total : huit mille morts dans les soixante-dix chrétientés de Quang-tri, qui sont entièrement anéanties : il n'y reste pas une église, pas une seule maison chrétienne ; l'incendie a tout dévoré, même les cadavres des victimes.

Le petit séminaire seul est encore debout. Trois missionnaires, réfugiés dans son enclos avec plus de trois mille chrétiens, y ont d'abord soutenu un siège de trois semaines. Une colonne française est venue les dégager et disperser les rebelles ; mais elle était à peine rentrée à la citadelle que le petit séminaire était bloqué de nouveau par les rebelles qui ont juré d'en finir cette fois.

Le 20 octobre, les assiégés n'avaient plus que pour quelques semaines de vivres, et, pour comble de malheur, le choléra est tombé sur eux et a fait trois cents victimes en dix jours. Une nouvelle colonne française ira sans doute les dégager et les amener au chef-lieu. La retraite opérée, le petit séminaire, dernier établissement de la mission dans la province, disparaitra comme tout le reste.

En ce moment, huit mille réfugiés, sans abri et sans riz, sont à la charge de la mission de Mgr Caspar. Il est à noter que les provinces voisines de la capitale (Hué) sont les plus pauvres de tout l'Annam.

CORRESPONDANCE

ATHABASKA-MACKENZIE (Canada).

Il y a longtemps que nous n'avions reçu de nouvelles des missions si déshéritées et si intéressantes de l'extrême nord de l'Amérique. Les deux lettres suivantes de Mgr Clut et du R. P. Le Corre, offrent un tableau touchant de l'apostolat héroïque des missionnaires Oblats dispersés dans les neiges de l'Athabaska-Mackenzie. Pour être dur et ingrat, leur ministère n'est pas infécond, et nos lecteurs ne verront pas sans émotion les grâces de choix dont Dieu daigne bénir leurs efforts.

LETTRE DE MGR ISIDORE CLUT, DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE, COADJUTEUR DU VICAIRE APOSTOLIQUE DE L'ATHABASKA-MACKENZIE.

Voyage au fort Raë, mission Saint-Michel.

Mission de la Nativité, 4 août 1885.

Le 7 avril, surlendemain de Pâques, je quittais la chère mission Providence, pour me rendre à la mission Saint-Michel (Fort Raë).

Notre voyage fut prompt : le 10, à deux heures après midi, nous étions arrivés.

Le R. P. Roure et ses ouailles, me voyant venir de loin, s'empressèrent d'accourir à ma rencontre sur le bord du grand Lac des Esclaves, tandis que d'autres m'attendaient devant la porte de la mission. La petite clochette de l'église essayait de se faire entendre, afin de me saluer. Ayant fait une longue traversée du détroit et cela par un vent glacial, j'étais transi de froid.

Après que j'eus donné ma bénédiction et l'accolade à notre cher Père Roure, toute la population voulut me toucher la main. J'invitai tout le monde à entrer dans la maison du Père. C'est là que je me prêtai à la longue cérémonie.

Cependant la disette régnait au fort Raë, et le cher Père, tout en étant heureux de sortir de sa solitude par l'arrivée de trois hôtes, était en peine de savoir comment il pourrait nous nourrir. Heureusement il reçut peu après une bonne provision de viande.

Le lendemain, j'allai voir à domicile tous les Blancs et les Indiens campés autour du fort. Parmi ces derniers plusieurs étaient malades et dénués de tout. J'encourageai ces pauvres sauvages en leur parlant des souffrances de notre bon Maître.

J'employai mes loisirs à corriger quelques *errata* de notre nouveau livre de prières et de cantiques en langue montagnaise; enfin je composai quelques nouveaux cantiques et traduisis le *Veni Creator* et le *Pange lingua*.

∴

Nos indiens des différentes tribus montagnaises aiment beaucoup à apprendre à lire et à écrire en caractères syllabiques. Grâce à cette ardeur, encouragée par les missionnaires, plus de la moitié savent lire et écrire en leur langue. C'est une excellente chose, car, vivant, la majeure partie du temps, isolés çà et là dans leurs déserts, ils peuvent s'instruire eux-mêmes au moyen des livres que nous leur procurons à grands frais. Ils aiment tant à écrire qu'ils se servent tous de bouleaux qu'ils effeuillent. Leur donner un crayon, c'est leur offrir un trésor. A défaut de crayon, ils écrivent avec du charbon de bois. A défaut de papier ou d'écorce, ils écrivent leurs messages sur une planchette quelconque. Le R. P. Roure me racontait que dans un camp où il s'était rendu pour baptiser un enfant, un malade lui envoya un triple message : le premier sur un manche de hache, le second sur une flèche, et le troisième sur le bras de sa petite fille. Celle-ci vint se mettre à genoux auprès du Père et lui dit en lui montrant son petit bras: « Lis cela. »

∴

Durant les trois mois que je viens de passer dans cette mission, j'eus la consolation de voir tous les Indiens fréquentant ce poste, à l'exception de douze à quinze familles.

Ces chers Indiens firent tout leur possible pour amener leurs femmes et leurs enfants. Aussi, tout le temps que je me suis trouvé là, c'était un va-et-vient continuel. Malheureusement le manque de provisions ne leur permettait pas de rester plus de huit ou dix jours auprès de nous. Les principaux me demandaient quelquefois des entretiens particuliers, et, lorsque je le pouvais, j'accédais à leur désir, sachant que les paroles qu'on leur dit en particulier, leur profitent bien mieux que ce qu'on leur dit en public. Il est arrivé trois ou quatre fois que ces pauvres *Flancs-de-chien* (car tel est le nom que leur donnent les tribus voisines), dans leur admiration, me faisaient des compliments dont ils ne comprenaient pas la portée. Ces pauvres ignorants me disaient, entre autres choses,qu'ils me regardaient presque comme le bon Dieu, que je pouvais obtenir toute espèce de miracles en leur faveur, et enfin que, quand ils me touchaient la main, c'était presque comme s'ils touchaient la main du bon Dieu. Inutile d'ajouter que je me crus obligé, en ces circonstances, de les instruire et d'essayer de leur faire comprendre la différence infinie qu'il y a entre Dieu et sa pauvre créature.

Le 14 mai, jour de l'Ascension, j'ai officié pontificalement. Tous nos métis et un assez grand nombre d'In-

diens assistèrent émerveillés à cette messe solennelle. Cependant les pauvres Indiens qui étaient accourus de loin à la fête mouraient de faim. Ils me prièrent de leur donner la permission de partir après l'office du soir; je le leur permis d'autant plus volontiers qu'ils faisaient pitié à voir, et que, outre le manque absolu de provisions, la glace commençait, sur le lac, à devenir mauvaise par places. Des familles avaient amené plusieurs malades quelques jours auparavant. Il y avait entre autres une pauvre vieille à l'extrémité. On aurait bien voulu l'assister jusqu'à son dernier soupir, mais il aurait fallu nourrir toutes ces familles. Le R. P. Roure, après l'avoir confessée, communiée, administrée, fut obligé hélas! de les congédier. On mit donc la malade sur un petit traineau, et, trois ou quatre jours après, elle mourut loin de la mission. Notre cœur saigne quelquefois en nous voyant réduits à l'impuissance d'assister les malheureux.

*
* *

Le 18 mai, une bande d'Indiens nous arrivèrent de très loin. Ils venaient pour me voir, se confesser et vite repartir, le lendemain, pour un lieu de pêche, car eux aussi n'avaient rien à manger. Parmi ces nouveaux venus se trouvait une jeune femme très désireuse de faire sa première communion. En me voyant, et en me touchant la main, elle ne pouvait s'empêcher de dire : « *Marci tcho* (grand merci)! J'ai enfin le bonheur de voir le *grand Priant* (l'évêque). » Lorsqu'elle avait appris ma présence au fort Rae, elle se trouvait très loin avec son mari. Elle fit tant d'instances qu'elle obtint enfin d'accompagner celui-ci jusqu'à la mission. Tout le camp s'ébranla et nous arriva le 18 mai. Dès ce jour les gens de ce camp se confessèrent tous. La jeune femme me pria de l'admettre à la première communion. Mais, comme je ne la trouvais pas assez instruite, je voulais la renvoyer après la débâcle des glaces, époque où elle devait revenir et où devaient se trouver réunis presque tous nos Indiens pour la mission proprement dite. Ma pénitente réitéra tant ses supplications qu'à la fin je me laissai fléchir. Son mari, ayant appris qu'elle était admise à la première communion, demanda la même faveur avec les mêmes instances.

Le jour même de leur première communion, les deux époux durent se préparer à partir, toujours pour la même raison : le manque de vivres. Ils étaient venus me faire leurs adieux quand, tout à coup, la jeune femme perdit connaissance, poussa un grand soupir et tomba morte. Cette mort si subite fit une vive impression sur tout le monde.

*
* *

Le 14 juin, solennité de la fête du Sacré-Cœur de Jésus, presque tous nos métis et Indiens se sont approchés des sacrements. Il y a eu, en outre, une confirmation de sept Indiens.

Après l'instruction eut lieu la plantation d'une croix placée en face de la chapelle et dominant le petit village du fort Rae. Le soir, après la récitation du chapelet, consécration au Cœur de Jésus en français d'abord, puis en montagnais. Toute notre population était enthousiasmée.

A partir du 21 juin commença la mission proprement dite. Presque tous nos Indiens étaient accourus du fond de leurs forêts. La besogne devint écrasante. Outre les instructions, j'avais des entretiens particuliers presque continuellement, hors le temps où j'étais au confessionnal. Cet excès de travail m'avait bien fatigué, et j'étais presque sur le point de rendre les armes, lorsque la famine obligea nos auditeurs à gagner leurs pays de chasse ou de pêche.

Pauvres gens! durant tout le temps de la mission qui n'a pu durer que dix jours, ils n'ont pas mangé une seule fois à leur appétit. A la fin plusieurs familles n'avaient rien mangé depuis trois ou quatre jours.

Le résultat de ma nouvelle visite au fort Rae a été très consolant. Nous avons eu quatre cents communions et cent-dix-neuf confirmations.

*
* *

La première visite faite au fort Rae par les missionnaires Oblats eut lieu en 1859. C'est le défunt P. Henri Grollier qui y vint le premier; jusqu'en 1873, quoique la population fréquentant le fort fût une des plus nombreuses, le trop petit nombre de missionnaires et le manque de ressources ne nous permirent pas d'y mettre un Père à poste fixe. Un des membres de notre mission Saint-Joseph y venait au moins une fois l'an.

En 1873, j'y allai moi-même pour la première fois, et j'y conduisis le jeune P. Roure qui y est resté jusqu'à présent tout seul, ne voyant un confrère qu'une fois ou deux chaque année. Il a très bien appris le dialecte de ses Indiens et le parle très couramment. Les Indiens l'aiment et l'estiment beaucoup et avec raison : il a tant de zèle et de dévouement pour eux !

J'ai le cœur peiné de voir que nos Pères, nos Frères Oblats et nos Sœurs de charité s'étiolent par le manque de nourriture. Si je pouvais leur apporter l'abondance ou du moins le nécessaire; mais je viens, au contraire, vivre de leurs privations, et même les augmenter! Oh! comme les âmes généreuses seraient émues, si elles étaient témoins des souffrances des missionnaires du Mackenzie! Partout le gibier est devenu rare; il faut se contenter en général de poisson, qui fait aussi bien souvent défaut. Dans quelques missions, nous sommes obligés de faire venir des provisions de très loin, mais les frais de transport nous coûtent trois fois plus cher que les provisions elles-mêmes. Cependant si les amis nombreux de la Propagation de la Foi veulent que les missionnaires du Mackenzie ne meurent pas de

faim, je te prie, au nom des âmes de nos nombreux Indiens, de venir à leur secours d'une manière toute particulière. Nos prières reconnaissantes leur sont assurées...

Lettre du R. P. Le Corre, des Oblats de Marie Immaculée, missionnaire dans l'Athabaska Mackensie.

La fête de saint Pierre au fort Simpson.

Mission Providence, 29 juin 1885.

Aujourd'hui, à l'occasion de cette grande fête catholique, je me plaisais, dans un entretien de retraite mensuelle, à rappeler à nos Frères et à nos Sœurs les prérogatives et les vertus du pauvre pêcheur de Bethsaïde, et les raisons toutes particulières que nous avions de recourir avec confiance à la protection et à la charité ardente de cet ami de Jésus. Saint Pierre vivait du produit de ses pêches au moment où le Sauveur le prit à sa suite : et nous aussi, dans cette mission, comme dans la plupart des missions du Nord, à cette époque, nous n'avons que cette ressource pour élever notre jeune et nombreuse famille. Chaque matin, après les exercices religieux de cette première heure du jour, l'un de nos Frères s'embarque dans un petit esquif et va, de l'autre côté du fleuve, visiter ses *rets* ou filets. C'est vingt, trente, quarante poissons, c'est-à-dire un repas ou deux pour nos trente et quelques enfants : poissons blancs, nez cassés, dorés, carpes, truites, poissons bleus, brochets, loches, tout est bon ; et la part est souvent si petite, l'appétit si vif, que tous les autres commensaux de la mission, c'est-à-dire quinze chiens et deux cochons qui vivent des restes, se battent à outrance pour se disputer quelques arêtes religieusement nettoyées par les petits doigts de nos enfants... Heureusement les cochons (c'est de l'histoire naturelle que je fais là, à propos de la pêche de saint Pierre) ont pris le parti d'imiter les bêtes à corne et de brouter de l'herbe, à défaut de mieux. Mais l'herbe elle-même leur est disputée énergiquement par des myriades de sauterelles, qui sont écloses aux premières chaleurs et grossissent à vue d'œil. Si le bon Dieu n'intervient pas, non seulement l'herbe, mais l'orge et le peu de blé que nous avons semé, auront disparu avant longtemps. Quand donc serons-nous délivrés de ce fléau ?

Puis, une autre raison de notre confiance dans le Prince des apôtres, c'est que son vœu le plus cher, au sein de la gloire comme durant ses travaux et ses courses ici-bas, est celui de son divin Maître, celui de son noble successeur, de défendre le troupeau contre les loups ravisseurs, la vérité contre l'erreur, et de rassembler toutes les âmes, âmes privilégiées des lumières de la civilisation comme âmes des pauvres sauvages des bois, en un seul et même bercail et sous la même houlette. Eh bien, nous sommes, dans cette mission, placés au centre de la lutte. Le protestantisme nous étreint de toutes parts, et, avec ses richesses et sa propagande active, cherche à battre en brèche le cher édifice que nous nous efforçons d'élever et de consolider au prix de tous les genres de fatigues et de dévouement. Les évêques, les ministres, les maîtres d'école, les adhérents anglais, qui sont placés à la tête des différents postes de traite de la Compagnie de la baie d'Hudson et influencent comme ils veulent les tribus, par les ressources dont ils sont dépositaires, forment aujourd'hui comme une armée. Ils ont encore peu de prosélytes, mais l'indifférence et l'apathie suivent leurs pas, et leur passage, leur séjour dans les loges indiennes ou dans les salles des postes de traite où les sauvages se rassemblent, sont signalés assez généralement par un refroidissement de ferveur, par une abstention marquée à la prière durant quelque temps. Voilà le mal que nous avons à déplorer dans cette mission. Tous nos Esclaves de la Providence sont baptisés catholiques, et hier encore cinq de leurs enfants nous étaient présentés pour devenir chrétiens. Ils sont tous catholiques, et lorsque le ministre anglican du fort Simpson, appuyé du fanatisme, hélas ! prépondérant du commis du poste, essaya à diverses reprises de les détourner de la mission, il ne put réussir à gagner, ni par présents, ni par menaces, un seul d'entre eux... Je me trompe, un misérable *bigame* excommunié se donna à lui, et ce fut toute sa moisson !

Mais cet attachement à notre sainte religion ne va pas encore, hélas ! jusqu'à leur faire accomplir leur devoir de chrétien ; ils prient volontiers, lorsqu'ils viennent ici ; mais il faut les pousser à se confesser, et il est presque impossible de les rassembler, pour les instruire, à cause de cette indifférence pratique. Ah ! quel contraste pour moi entre ces pauvres Esclaves et les tribus Montagnaise et Peau-de-Lièvre, au milieu desquelles j'ai vécu quelque temps ! Cependant je ne me décourage pas, et, fixé à cette mission au labeur si ingrat vis-à-vis des sauvages, mais si consolante et si fructueuse, quand on envisage la petite pépinière de familles vraiment catholiques que notre école et notre orphelinat préparent pour l'avenir et pour tout le vaste territoire du nord, je me mets sérieusement à l'étude de la langue esclave, qu'on n'a pas encore connue comme il faut, et qui est peut-être la clef de la conversion entière de ces sauvages.

Voilà la raison principale pour laquelle nos cœurs ces jours-ci s'élancent vers le chef des apôtres ! Nous baisons, comme lui, nos chaînes, nos chaînes d'amour des âmes et d'obéissance religieuse : ah ! que n'avons-nous aussi parfois, comme lui, le don des langues ! L'étude persévérante et la patience dans la lutte seront nos armes, avec

la grâce de Dieu. D'ailleurs, la charité de nos compatriotes, ce filon d'or exploité aujourd'hui par tant d'œuvres catholiques en souffrance, et plus généreux à mesure qu'il est plus fouillé, viendra encore à notre aide. Par ses aumônes, elle permettra aux missionnaires de faire face aux frais des expéditions lointaines dans les camps indiens, et de faire, à leur tour, la charité aux misères sans nombre qu'ils y rencontrent ; par ses aumônes, elle laissera au prêtre plus de facilité pour s'occuper de l'étude des langues, si difficiles parfois, de ces nombreuses tribus, en le débarrassant, en partie, des travaux manuels que la pauvreté lui impose. Par ses aumônes aussi, elle nous aidera à recueillir encore plus d'orphelins et à gagner les familles par leurs enfants.

INFORMATIONS DIVERSES

Angleterre. — On fait actuellement des instances à Rome pour obtenir l'introduction de la cause de canonisation de deux cent soixante-dix-sept serviteurs de Dieu, qui vécurent saintement ou moururent héroïquement en Angleterre aux XVIe et XVIIe siècles. Sur ce nombre on compte 149 prêtres séculiers, 18 jésuites, 7 bénédictins, 12 franciscains ; les autres sont des laïques.

Mangalore *(Hindoustan)*. — Nous annoncions, il y a trois ans, la prise de possession par les Carmélites de Mangalore du monastère que la munificence d'un noble et pieux catholique a permis de leur bâtir sur une des collines de la ville. On nous communique une photographie de ce beau couvent, aménagé pour recevoir vingt-deux religieuses, mais n'en contenant encore qu'une quinzaine. (Voir la gravure p. 589.)

La chapelle, sans égaler les magnifiques chapelles gothiques des Carmels de France, est pleine de charme et d'élégance; c'est un des monuments les plus remarquables du pays. La position de l'établissement est superbe, en face de la mer et dominant la cité anglaise. De leur asile recueilli, au pied duquel viennent expirer tous les bruits du monde, les filles de Sainte-Thérèse élèvent vers le ciel leur incessante prière et attirent sur le vicariat des grâces précieuses qui fécondent le travail des missionnaires.

Zambèze. — Le R. P. Courtois, de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Zambèze, nous écrit de Tété, le 3 septembre 1885 :

« Le fameux Bonga-Choutaré, dont j'ai souvent entretenu vos lecteurs (1), est mort le 3 août dernier, étouffé par l'ivresse. Son successeur s'appelle Makombé; il a été intrônisé sans qu'il y ait eu de sang versé ; le 14 août, il a envoyé au gouverneur de Tété une députation solennelle pour renouveler amitié avec nous.

« Le 2 août, le R. P. Gabriel, qui se rendait au Zumbo, a succombé à une fièvre bilieuse à Nhamasugo et, le 23 juillet, mourait saintement à Senna le R. P. Charles Petidy, ancien zouave pontifical. Notre nombre diminue ; mais, en face de l'épreuve et de la mort, il est doux de dire : « *Quis nos separabit a caritate* « *Christi?* »

Australie. — Mgr Salvado, évêque de Port Victoria, abbé de la Nouvelle-Nursie, vient de rentrer dans sa mission après un long séjour en Europe. « Parti de Liverpool, le 24 juillet, nous écrit le R. P. Bérengier, Mgr Salvado est arrivé à bon port à la Nouvelle-Nursie après une laborieuse navigation de cinquante jours. L'arrivée du vénérable prélat et de ses onze ou douze novices espagnols a mis en grande joie toute la colonie bénédictine. »

(1) Voir notamment les numéros des 16 et 23 octobre 1885.

EN ROUTE POUR LA BAIE D'HUDSON

Tournée épiscopale de Mgr Lorrain, vicaire apostolique de Pontiac, dans le nord de sa mission.

(Suite 1)

Lac des Quinze, 17 juin 1884.

Il est six heures du matin. Pendant que notre cuisinier fait rôtir la grillade, qu'Okocin gomme le canot, que les autres hommes *portagent* le reste du bagage, que le soleil réjouit la solitude, que les oiseaux chantent au-dessus de ma tête et que le rapide murmure à mes pieds, assis sur un caillou, je prends ma plume et je vous écris.

***

Dimanche, 15 juin, à deux heures, le *Mattawan* de M. Latour, par un dernier coup de sifflet, donnait le signal du départ, et nous montions à bord au milieu des vœux des Pères, de MM. Rankin et Farr, l'un *chief factor* et l'autre bourgeois de l'honorable compagnie, enfin de toute la population réunie sur le rivage. Au fur et à mesure que vous avancez sur le lac, les côtes s'éloignent, les montagnes s'affaissent, l'œil mesure neuf milles d'une rive à l'autre. A la tête du lac, une vingtaine de familles, sauvages, métis, colons, ont élevé leurs demeures et commencé des défrichements : ce qui donne à l'endroit un petit air de civilisation.

« — La civilisation, la civilisation ? Qu'est-ce que la civilisation ? » disait un sauvage d'Abbitibi qui n'était jamais sorti de ses bois épais.

Un sauvage de Témiscamingue, fier des progrès de son pays, lui répondit :

« — C'est quelque chose comme la tête du lac, où l'on voit tant de maisons qu'on ne sait plus comment marcher, ni se comporter. »

***

A l'embouchure de l'Ottawa, sur un petit promontoire, chez M. Mac Bride, un des plus anciens résidents de l'endroit, tout le peuple des environs, soixante quinze personnes, hommes, femmes et enfants, s'est réuni pour rencontrer Sa Grandeur. Le chemin est balisé du rivage à la maison, un autel a été dressé dans l'appartement principal; mais il est impossible à Monseigneur de s'y arrêter pour dire la messe le lendemain, par la raison qu'il veut profiter jusqu'au bout du steamboat, qui doit retourner le soir même; une autre raison encore plus forte, c'est que notre chapelle est déjà à Abbitibi. Presque tous comprennent l'anglais; Monseigneur leur dit :

« Je suis heureux de voir que vous travaillez à vous créer des *chez vous* libres et indépendants; avec de la constance et les avantages d'un aussi beau pays, vous réussirez. Mais en travaillant pour le *home* de la terre, n'oubliez pas le *home* éternel, celui du ciel. Le travail est une source de mérite. faites-vous une habitude chaque matin d'offrir votre journée à Dieu et de sanctifier vos labeurs par la prière. »

(1) Voir le numéro du 4 décembre.

Le steamboat nous conduit au pied du premier rapide des *Quinze*. Nous dîmes adieu à M. Latour; il nous répondit : *au revoir*.

« Si la chose est possible, ajouta-t-il, à votre retour de la baie d'Hudson, je viendrai vous reprendre ici. »

* * *

Nous sommes dans un vaste pays de colonisation, renfermant non seulement quelques cantons de bonne terre, mais toute une province, tout un royaume. Ordinairement, le touriste qui remonte l'Ottawa, voyageant depuis Pembroke entre les masses de granit, de gneiss, de formation laurentienne ou huronienne, s'imagine qu'il ne doit y avoir qu'une succession non interrompue de montagnes bouleversées et de rochers dénudés jusqu'au pôle nord. En admirant les points de vue de Témiscamingue, dignes des Alpes et de la Suisse, il ne soupçonne pas qu'à un mille du rivage, quelquefois à cinq arpents, il se trouve un sol uni, aussi fertile, aussi facile aux travaux de la culture que celui des environs de Montréal.

Depuis le lac des *Sept lieues*, sur l'Ottawa, plus bas que le *Long-Sault*, à cinq milles du rivage, jusqu'au Pémikan, sur le lac Témiscamingue, s'étend, du nord-est au sud-ouest, une large lisière de pays, plane, couverte de bois franc, dont le fond est composé tantôt de *loam*, tantôt de glaise. La rivière de Montréal, le plus grand tributaire du



ATHABASKA-MACKENZIE. — Mission de la Providence ; Mgr Clut, le R. P. Le Corre et autres membres de la mission ; d'après des photographies communiquées par le R. P. Le Corre (Voir page 592)

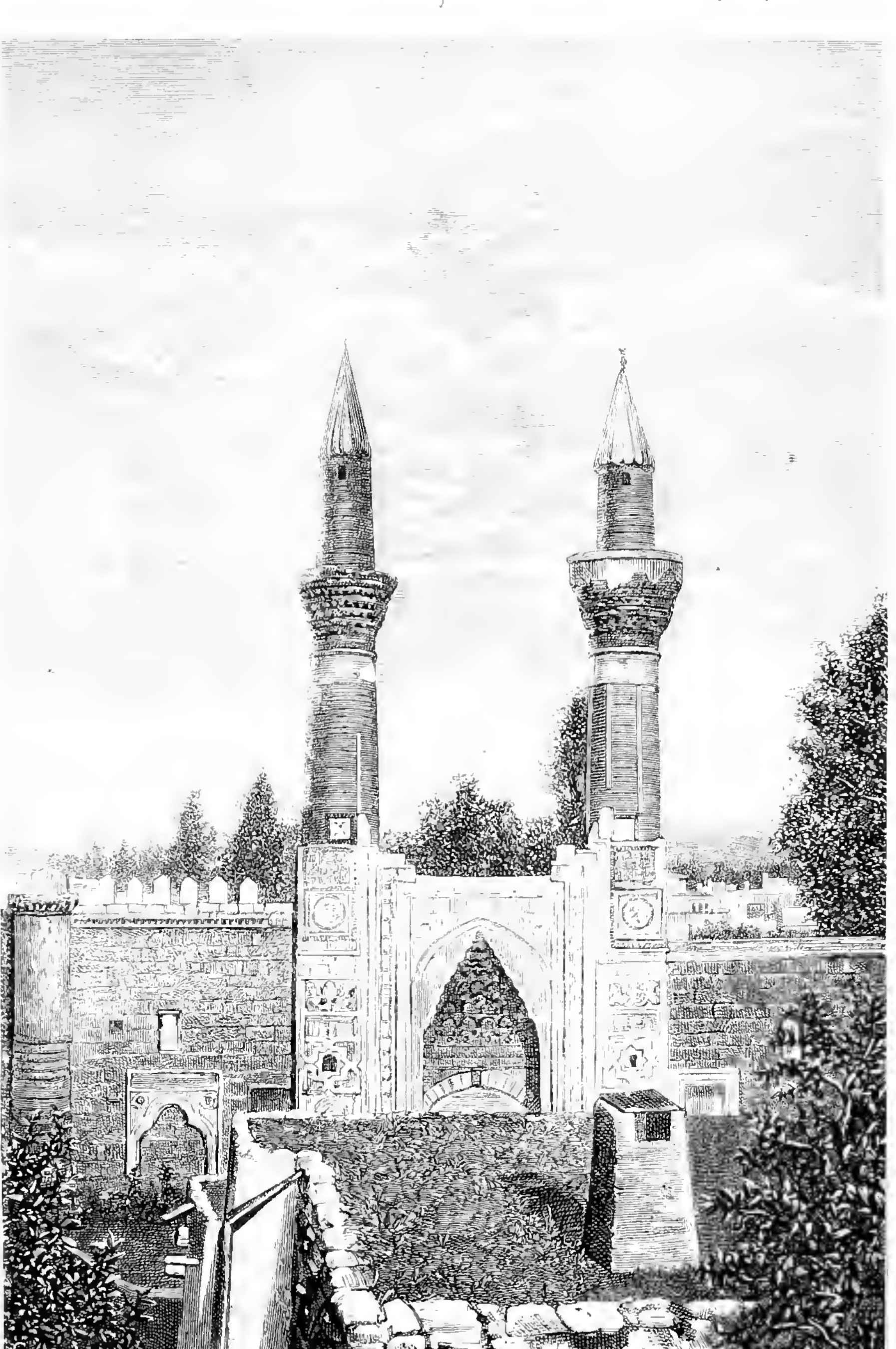
Témiscamingue, qui vient se jeter dans le lac douze milles plus bas que la mission, sur un parcours de cent vingt milles, offre en plus d'un endroit des rivages qui sont loin d'être rebelles aux travaux de la charrue et aux efforts du laboureur. Le pays entre la rivière de Montréal et la rivière Blanche ne présente plus cette monotonie uniforme de roches cristallines ; les rangées de collines deviennent plus déterminées, les vallées plus larges, et plusieurs d'entre elles ont un fond de glaise cultivable.

Mais l'Eden du Témiscamingue se trouve à la tête du lac ; les rives n'ont pas cinquante pieds de hauteur, et la vue ne découvre au loin et au large aucune montagne dans l'intérieur. La plaine de glaise, couverte d'érables, de chênes, de noyers et d'ormes, que traverse la rivière Blanche, a plus de six cents milles carrés ; elle renferme plus de douze *townships* (communes) de 32 000 acres chacun. Les marais, formés à leur embouchure par les sédiments que charroyent la Blanche et la Loutre, fournissent un foin de qualité supérieure. Si le P. Paradis parvient à baisser le niveau du lac, il surgira en cet endroit du fond des eaux plusieurs cantons qui égaleront pour la beauté de leurs prairies les paroisses de Maskinongé et de la Rivière-du-Loup. La rive est du lac, pour des centaines et des centaines de milles, offre les mêmes avantages à l'agriculture ; c'est là que se trouvent les townships Guigues et Duhamel, qui sont déjà arpentés. Les obstacles qui s'opposent à la colonisation immédiate

de ce beau pays sont l'éloignement, la difficulté de communication, et surtout les préjugés qui présentent une barrière plus infranchissable que la plus haute chaîne de montagnes.

Mais, me direz-vous, le climat n'est-il pas trop rigoureux? Il faut bien remarquer que nous sommes ici plus au sud que le lac de Saint-Jean, et qu'en avançant vers l'ouest, la température s'adoucit de plus en plus; le printemps à Témiscamingue commence aussitôt qu'à Trois-Rivières et l'automne finit aussi tard. Du reste l'expérience est toute faite depuis plus de quinze ans; il y a une vingtaine de fermes autour du lac, les Pères ont en culture une centaine d'acres, et jamais on ne s'est plaint que la gelée ait causé des dommages au blé ni aux autres céréales, quand ils sont semés en saison convenable.

Quant au marché, il est beaucoup plus sûr que celui de Montréal. Les chantiers ne peuvent qu'augmenter sur le lac Témiscamingue et sur les nombreuses rivières qui y portent leurs eaux; et les bourgeois préfèreront toujours acheter les provisions à leur porte plutôt que de les faire venir, à grands frais, de Toronto ou d'Ottawa. L'année dernière, le blé se vendait 62 fr. 50 le minot, l'avoine 25 fr., les patates 25 fr. la poche, et le foin 875 fr. la tonne. Si jamais, dans un avenir éloigné, les chantiers viennent à faire défaut, les colons seront assez nombreux, alors que le commerce, depuis longtemps, aura eu intérêt d'y bâtir des chemins de fer, et Témiscamingue aura ses débouchés faciles sur les grands marchés cosmopolites.



ARMÉNIE — Ancien monument seldjoucide, aujourd'hui école catholique, à Sivas; d'après une photographie; (Voir page 599).

Lundi, nous partons de bonne heure, car il s'agit de faire une rude journée : c'est la plus difficile du voyage. Le *Rapide des Quinze* peut avoir quatorze milles de long; quinze fois il nous faut débarquer, décharger sur la grève, porter à bras bagage et canot, puis rembarquer pour débarquer de nouveau, quelquefois seulement à cinq arpents plus loin. Le plus long de ces portages peut avoir un mille; d'autres n'ont guère qu'une centaine de verges. En certains endroits, où le courant le permet, nos hommes, dans leur galanterie sauvage, ne veulent pas nous laisser mettre pied à terre; nous restons tranquillement assis sur nos sièges, et ils nous remorquent à la cordelle au milieu des bouillons. Nous voyageons comme autrefois la déesse Cybèle sur un char attelé de cinq dauphins!

* * *

Savez-vous ce que c'est que *monter à la cordelle?* Nos hommes s'attellent les uns à la suite des autres à une longue corde et ils courent sur les grèves, sautent de cailloux en cailloux, grimpent par dessus les arbres renversés et passent à travers les broussailles, pendant que deux de leurs compagnons, restés dans l'esquif, avec leurs avirons ou de longues perches, le tiennent droit au milieu du courant et l'empêchent de se heurter contre les pierres aiguës. Dix fois par jour, ces pauvres gens sont obligés de se jeter à l'eau, quelquefois jusqu'à la ceinture, mais ils n'en font aucun cas; pourvu que, le soir, ils aient un bon feu pour faire sécher leurs habits et une bonne tasse de thé, c'est tout ce qui leur faut.

Désirez-vous connaître le nom de ces différents rapides? Voici les principaux : le *Pied des Quinze*, le *Rapide de l'Alouette*, le *Kanitawakamenjamong*, c'est-à-dire « l'endroit où il y a un chemin sur les deux côtés. »

* * *

Pendant que nos hommes préparent le déjeuner, nous allons visiter successivement une belle chute qui tombe de la hauteur d'une quarantaine de pieds; le *Rapide de l'Ile*, une petite ile de verdure, longue de cinq arpents, située entre deux courants impétueux qui dévorent ses rivages, et ressemblant à un grand canot que l'on remorque à la cordelle avec difficulté; le *Kinebic*, la couleuvre; l'*Akouanikijikikidji*, « le courant ombragé de cèdres », parce que nombre de cèdres, s'inclinant du rivage, couvrent les eaux de leur ombrage odorant, et même y font boire l'extrémité de leurs branches; le *Kekek*, « l'épervier » où nous sautons par un portage impossible, à travers les cailloux et les embarras, dans un petit lac en dehors du lit de l'Ottawa, et où nous revenons par un second portage plus impossible encore. Ce lac, emprisonné entre de hautes murailles de gneiss, tire son nom d'un épervier qui avait bâti son nid, à plusieurs centaines de pieds du sol, dans l'anfractuosité d'un rocher; dans ces dernières années, un corbeau conquérant l'a délogé de ses pénates, et comme un second Bismarck, il jouit en paix du fruit de ses conquêtes; le *Kaokikensajemok*, « le chemin qui tourne dans les cyprès »; en effet, on commence à rencontrer ici des bois de cyprès, si rares dans le bas de l'Ottawa et si communs à la hauteur des terres, et notre canot, qui voyageait depuis le matin vers le nord-ouest, prend tout à coup sa direction vers le sud; *Les Érables*, le portage se fait à travers une belle forêt de merisiers et d'érables; pour ceux qui viennent de la baie d'Hudson, ces espèces de bois, en aussi grande quantité et en aussi belle qualité, sont un spectacle nouveau; enfin la *Tête des Quinze*, et vous arrivez à un beau lac, celui sur les rives duquel je vous écris en ce moment, long de plus de soixante milles, et dont les eaux sont presque de niveau avec celles de la hauteur des terres, du moins dans cette partie du pays.

* * *

Si les *Quinze* apportent des fatigues corporelles, en revanche, ils ont pour le regard et l'esprit des agréments toujours nouveaux. Les expressions dont s'est servi M. Routhier pour dépeindre les rapides du Saguenay, conviennent très bien à ceux de l'Ottawa. Tantôt, c'est un fleuve qui court comme un torrent, une énorme masse d'eau qui se précipite, qui bondit, qui se cabre comme un coursier, qui tombe en mugissant dans des caves profondes, et qui rejaillit en gerbes d'écume; tantôt ce sont des courants qui se déchaînent, qui se rencontrent, qui se combattent, et les ondes qu'ils charrient se resserrent, s'écrasent, tournent sur elles-mêmes et décrivent des spirales qui attirent comme des gorges sans fond tous les objets passant à la surface; tantôt ce sont des ondulations inégales et pleines d'aspérités, des crêtes superbes couronnées d'aigrettes blanches, des lames éperdues se brisant en des millions de gouttelettes qui rejaillissent comme des étincelles : ondes violentes, livrées à tous les caprices de la fureur, bondissant de rochers en rochers comme des bacchantes en délire. Puis la rivière élargit son lit, recueille ses eaux et s'étend paisible entre des bords charmants pour recommencer un peu plus loin sa course vagabonde et tumultueuse. Le lac des Quinze descend dans le lac Témiscamingue par une suite de gradins; à chaque degré il se repose, forme des étangs paisibles, se divise en mille chenaux divers, fait paresseusement le tour des îles aux figures les plus fantastiques, se perd dans les baies profondes, s'endort sous l'ombre des feuillages; enfin il se décide à faire un autre saut et à descendre une nouvelle marche de pierre, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il soit arrivé, tout blanc d'écume, au bas de ce vaste amphithéâtre dont la longueur est de cinq lieues et la hauteur de 200 pieds.

* * *

Nous ne pouvions nous lasser d'admirer la patience et l'habileté de nos sauvages; trois d'entre eux, après avoir fait avec leur capot une espèce de coussin qu'ils placent sur leur cou, renversent le canot et le chargent sur leurs épaules : l'embarcation pèse près de cinq cents livres; deux marchent en avant, un en arrière; ils s'avancent à travers les arbres, quelquefois dans un chemin étroit, rempli de cailloux et de précipices, montant, descendant, un vrai sentier de chèvre; nous avions peine, complètement allégés, à y transporter nos personnes. Les autres s'attellent au bagage; ils s'appuient sur le front une large bande en cuir qu'ils appellent leur collier, et à l'autre extrémité, ils attachent une grosse caisse qu'ils se renvoient sur les reins; ils jettent sur la caisse un paquet, puis un autre, puis un autre, puis un autre, et ainsi chargés, comme de vrais mulets, ils s'élancent à travers les difficultés du portage. Notre bagage est trop considérable pour qu'ils puissent le porter d'un seul coup, et à chaque rapide, ils sont obligés de faire un second voyage. Cependant vous les voyez toujours gais, contents, de bonne humeur; vous n'entendez pas un seul juron, pas un seul mot déplacé. Hélas! il serait à souhaiter que, sous ce rapport, plus d'un Blanc de nos grandes villes fût sauvage!

* * *

Au portage de *Kinebic*, une famille sauvage nous rejoignit; ils étaient huit de leur bande, le père, la mère et six enfants. L'aînée est une fille qui peut avoir dix-huit ans, le bébé, fortement lacé dans son maillot et attaché sur une planche, est âgé de deux ans. Ils ont bonne figure sans toutefois être très jolis, ils sont gros et gras. Leur habillement est décent et bien convenable. Au fort d'où ils viennent, quatre se sont acheté des chapeaux de paille dont ils paraissent tout fiers; celui de l'aînée des filles est plus coquet et de diverses couleurs, sans doute parce qu'elle est d'âge à avoir des cavaliers; le père n'a qu'un mouchoir autour de la tête; deux des enfants n'ont pas de couvre-chef, en revanche leur nuque est couverte d'une forêt de cheveux dignes d'un Absalon.

— « Nitchi, mon ami, quel est ton nom?

— « *Pon Kanijite* (Paul Lesecond).

— « Celui de ta femme?

— « *Manianne Okikowe* (Marianne la femme au Cyprès).

— « Toi, la fille au beau chapeau?

— « *Cécine* (Cécile).

— « Et toi?

— « *Madaneine* (Madeleine).

— « Et toi ?

— « *Pien* (Pierre).

— « Et toi ?

— « *Mani Esten* (Marie-Esther).

— « Et toi?

— « *Cathenine* (Catherine).

— « Et lui, le bébé?

— « Mathias. »

Il faut savoir que les Algonquins manquent des lettres *l*, *r*, *f* et *v* dans leur alphabet, voilà pourquoi leur prononciation estropie ainsi les saints et leur nom.

— « Où demeurez-vous?

— « Au grand Lac, à trois cents milles d'ici.

— « D'où venez-vous?

— « De Témiscamingue.

— « Pourquoi?

— « Pour voir *aiamie ganawabite* « le gardien de la « prière. »

Qui n'admirerait cette foi qui transporte réellement les montagnes? En effet que de montagnes à traverser, que de fatigues à supporter pour contempler, le temps d'une messe, leur premier pasteur et recevoir sa bénédiction! En vérité voyons-nous autant de foi en Israël, chez les peuples chrétiens depuis des siècles? Monseigneur leur dit de bonnes paroles et leur donna à chacun une médaille; cinq minutes après ils les avaient tous suspendues au cou; de plus il leur distribua quelques petites douceurs que nous avions dans nos sacs, et eux de dire à plusieurs reprises : « *Migwete*, *migwete*, merci, merci. »

Je donnai au père trois cigares. De suite il en passa un gracieusement à sa chère moitié. Avant d'être chrétien l'aurait-il fait? je ne le crois pas, les femmes étaient tenues en trop grand mépris, et l'égoïsme naturel lui aurait dit de les garder pour lui-même. Je demandai aux deux grandes filles et au jeune garçon de dix ans :

— « Fumez-vous?

— « *Enh*, *enh*, répondirent-ils, oui, oui!! »

Je présentai à chacun un *telebikinikasote nassema*, un tabac roulé, comme ils disent, et tous se mirent à goûter avec délice les douceurs de la fumée délectable. Ils ne voulurent pas rester avec nous en dette de reconnaissance. Ils nous suivirent pendant cinq ou six portages; toute la famille s'attelait au bagage, portant qui un coffre, qui un lit, qui un porte-manteau; puis, marchant en canards, l'un derrière l'autre, ils s'engageaient dans le sentier; l'enfant de six ans fermait la marche ayant sur le dos la planche et dessus attaché son petit frère.

Ces pauvres gens n'ont pour toute fortune qu'un canot, une tente, une chaudière, un fusil, des lignes, et quelques casseaux de bouleau; et cependant ils ont l'air réjoui, ils paraissent les plus heureux des hommes. Ils ne changeraient certainement pas leur vie pour les honneurs et les inquiétudes de nos premiers potentats. Leur fusil abat le gibier des forêts, leur ligne tire le poisson du lac, et Celui qui nourrit les oiseaux de l'air ne les laisse pas mourir de faim.

Nous avons passé la nuit à la tête des *Erables*. Nous avons fait ce matin le dernier portage des Quinze, et dans un quart d'heure, nous naviguerons à grands coups d'aviron sur le lac qui porte le même nom. Adieu! Je vous écrirai d'Abbitibi. (*A suivre.*)

A TRAVERS LES CHRÉTIENTÉS DE LA COCHINCHINE ORIENTALE

Par M. Grangeon, missionnaire de la Société des Missions Etrangères de Paris.

(Suite et fin 1)

IV

Le nord de la mission. — Tristes souvenirs du passé. — Encore les sauvages. — Dévotion a la Ste-Vierge; disette de chapelets. — De Tourane a Qui-Nhon par mer.

Dix jours plus tard, le lundi 25 août, nous partions pour le Quang-Nam... Cette province est la plus septentrionale de la mission. Elle a aussi ses collines et ses plaines plus ou moins étendues; mais la moyenne partie de celles-ci, je le crois du moins, ne sont qu'un désert de sable, d'où émergent çà et là quelques pauvres villages. On ne peut guère douter que la mer n'ait occupé jadis ce vaste espace, comme d'ailleurs la plus grande étendue du sol annamite actuellement en culture. A quelle époque? Que de plus savants le devinent!

Cheminer à travers ce sable blanc est bien fatiguant, par un ardent soleil du mois d'août. Heureusement que la bonne Providence a eu pitié des pauvres voyageurs, et a ménagé une artère du nord au sud de la province. Ce sont deux fleuves coulant, l'un au nord, l'autre au sud, de l'ouest à l'est, débouchant l'un et l'autre à la mer, mais réunis entre eux par un large canal, navigable même pour les grandes barques annamites. Sur ces deux bords, presque d'un bout à l'autre, sont deux étroites bandes de rizières; au-delà deux collines de sable blanc. Je n'ai nulle part rien vu de si curieux en ce genre : Lesseps et de grandes Compagnies auraient présidé au tracé et à la construction de ce canal qu'ils n'auraient pas mieux fait. Toujours est-il qu'il est une fortune pour le pays. Une foule de barques le sillonnaient sans cesse dans les deux sens. Nous en profitâmes à notre tour. Descendus en barque vers les neuf heures et demie, nous arrivions dès sept heures du soir, grâce au vent favorable, dans la chrétienté centrale d'un nouveau district. Nous avions ainsi parcouru, en moins d'un jour, un espace immense que les piétons ne traversent qu'en deux ou trois jours.

***

Le Quang-Nam, plus peuplé encore que la province voisine, ne renferme guère que cinq mille quatre cents chré-

(1) Voir les *Missions catholiques* du 20, 27 novembre et 4 décembre.

tiens, répartis en trois districts confiés l'un à un prêtre indigène, les autres à deux missionnaires.

Les habitants ont la réputation d'être plus énergiques et plus *hommes* que dans les autres provinces méridionales. Les païens en sont par là même plus tapageurs. En 1867, malgré les traités en vigueur, malgré les passeports en bonne et due forme, un simple chef de canton arrêta Mgr Charbonnier en tournée de confirmation, accompagné du P. Van Camelbeke, aujourd'hui vicaire apostolique, et de plusieurs prêtres indigènes ou catéchistes. Ces derniers furent battus sous les yeux mêmes de Sa Grandeur. On demeura deux ou trois jours entre la mort et la vie. Monseigneur et son provicaire échappèrent aux coups, mais, en retour, on les abreuva d'outrages et d'humiliations devant toute la population païenne accourue de loin. Le mandarin ne se proposait pas d'autre but.

Il les relâcha, mais dès lors toute besogne devenait impossible, il fallut repartir sans avoir rien fait qu'effrayer les pauvres chrétiens.

***

Les lettrés, fort nombreux en ce pays, nous menaçaient de la même réception. Nous en eûmes la nouvelle peu après notre arrivée à Tu-Nghia. On nous assura même que ces braves, craignant de nous voir échapper par la fuite, avaient comploté de nous surprendre dans le district voisin des sauvages dont j'ai déjà parlé. Ils se mettaient en route à travers les montagnes sauvages, en vestes rouges et en pantalons noirs, et nous tombaient dessus après une dizaine de jours. Nous ne pouvions croire à tant de bravoure. Des informations plus exactes nous enlevèrent les quelques inquiétudes que la prudence nous commandait. Nous partîmes, parcourûmes le pays en tous sens avec la plus complète liberté. Nulle part, même mandarins et païens, ne furent aussi calmes, ni aussi bienveillants.



PONTIAC (Canada). — Amable Stoqua, ancien chef sauvage de la tribu des Algonquins ; interprète des missionnaires ; d'après une photographie (V. p. 596).

Je ne parle que de l'extérieur, car aucun doute qu'ils n'aient la rage dans le cœur.

A Trà-Kiêu, chef-lieu du district que Mgr Galibert avait longtemps administré avant sa nomination, Mgr Camelbeke célébra un service solennel pour le repos de l'âme de son digne prédécesseur. Les chrétiens, dont il avait su se faire aimer autant que respecter, étaient loin de l'avoir oublié, malgré sept ans d'absence. Ils éclatèrent tous en gémissements quand, le jour de la Nativité, Monseigneur, rappelant un peu le passé, annonça la cérémonie pour le jeudi suivant. Ils s'y rendirent en foule; la vaste église, œuvre du défunt qu'on pleurait, pouvait à peine les contenir. Ils ont du cœur, nos chrétiens! et le dévouement de leurs *Pères* rencontre chez eux une profonde reconnaissance, quoiqu'ils ne sachent pas toujours la témoigner à l'extérieur.

***

Je ne vous ai rien dit du départ des chrétientés. Il ressemble à l'arrivée, avec quelques larmes de circonstance en plus et quelques bannières en moins.

***

Un mot encore sur les sauvages. Ceux que nous allâmes visiter nous reçurent selon le grand rite de leur politesse, très courtoise en son genre. Ils sont paisibles, grâce au voisinage des Annamites et à l'intérêt qu'ils ont de conserver avec eux de bonnes relations commerciales. Mais quelle dégradation! Ils n'ont peur que d'une divinité, le « Sàng » qui peut leur faire du mal, aussi sont-ils à lui sacrifier à tout propos et hors de tout propos.

Partout sur la route et dans le village nous rencontrâmes de petits autels en feuillage, chargés de présents destinés à conjurer cette malfaisante divinité. Ils n'en connaissent point d'autres, et ne veulent point en connaître d'autres. Le Père, qui est leur voisin possède assez leur langue pour leur dire quelques mots de religion. Il en a parlé plusieurs fois à ceux qui lui paraissent le mieux doués et lui témoignent plus de confiance. « Pourquoi changer de Dieu? » répondent-ils. Et, impossible de discuter avec eux: leur intelligence ne va pas plus loin. Pauvres âmes!

***

J'allais oublier le plus important. La sainte Vierge a prédit vrai quand elle a dit que toutes les nations la proclameraient bienheureuse. Ici, comme partout, la dévotion à son nom béni et à son culte tutélaire est sans contredit la plus répandue et la plus goûtée parmi nos chrétiens. A peu près dans chaque district est érigée en son honneur la confrérie du Saint Rosaire. Bien des familles disent le chapelet tous les soirs. Le dimanche, dans chaque chrétienté, le *rosaire* fait partie des prières qu'on récite solennellement en commun à la maison qui sert d'église.

Je suis persuadé que le plus grand nombre de nos chrétiens devront leur salut éternel à l'intercession de cette bonne Mère, et, pour mon compte, je ne sais mieux faire que

lui confier toutes les âmes qui s'adressent à moi, la priant de les garder contre la fureur du démon, si puissant en ces malheureux pays. Mais imaginez un peu mon embarras et ma perplexité quand de braves jeunes gens, non moins dévots que les vieillards et les femmes, viennent me demander, comme une précieuse faveur... un chapelet, que les jours de fête ils porteront fièrement, passé autour du cou, après l'avoir pieusement récité trois fois...

Un chapelet, c'est bien peu de chose, et je présume qu'il n'est pas arrivé souvent aux prêtres de France d'en refuser à qui leur en demandait... Eh! bien, moi, missionnaire apostolique, qui ai le pouvoir de les bénir, j'ai eu la *douleur* de renvoyer les mains vides un bon nombre de braves gens qui m'en réclamaient avec instance. Les envoyer chez le marchand d'en face? Il ne sait pas ce que c'est... Quelques chrétiens savent cependant les monter, mais il leur manque les grains, la croix, etc..., sinon le fil de fer... C'est surtout pendant mon voyage à la suite de Monseigneur que j'ai pu me convaincre de la pauvreté de nos chrétiens sous ce rapport et de leur avidité à s'enrichir d'un chapelet. Sa Grandeur en avait fait bonne provision, ainsi que de médailles, croix, images, etc. Nous n'étions pas à moitié chemin que déjà tout était épuisé... Et de combien de ruses ne fallut-il pas user pour en prolonger un peu la durée!...

Tout le monde réclamait un souvenir, un chapelet, pour pouvoir le réciter de temps en temps. Les enfants surtout et les jeunes gens étaient insatiables. Ils s'embusquaient par bandes d'une douzaine derrière les maisons voisines et envoyaient un député qui s'annonçait comme seul ; on se laissait fléchir par ses prières, mais, à peine sorti triomphant, il faisait signe aux amis qui arrivaient pendant que le paquet était encore ouvert. Comment leur dire qu'il n'y en avait pas pour eux !

Oh ! que d'heureux feraient ici les chapelets et autres objets de piété qui souvent se perdent en France ou dorment dévotement à un clou ! Et que de mérites auraient les bonnes âmes qui procureraient à leurs sœurs d'ici ce moyen si simple, mais si efficace, de se conserver dans l'innocence et la ferveur !

* * *

Le vendredi 26 septembre, nous montions à bord du *Saïgon*, mouillé en rade de Tourane, qui passe à juste titre pour l'une des plus belles du monde. Le dimanche suivant, vers trois heures du soir, nous descendions à Qui-Nhon, ayant ainsi parcouru par voie de mer, en moins de deux jours, l'espace qui par terre aurait exigé deux mois et demi. Pendant que le bateau complétait son chargement et se préparait au départ, seul sur la dunette, je contemplai longtemps le petit cimetière où reposent les restes de nos braves compatriotes, morts en grand nombre lors de l'expédition de l'amiral de Genouilly, en 1862. Il est situé solitaire à l'entrée de la rade, dans une dépression de la montagne qui l'abrite du côté de l'est. Dans le principe une croix ombrageait chaque tombe, annonçant la foi et l'espérance en la résurrection et à la réunion dans le royaume où tous les habitants sont frères. Aujourd'hui elles sont presque toutes détruites et qui songe à les remplacer ? Qui songe à prier pour ces généreux défenseurs de la religion persécutée, de Notre-Seigneur et de l'honneur français outragés?... les missionnaires, quand, à de rares intervalles, ils traversent ces parages encore tout païens...

Pour ma part, je récitai un long *De Profundis*. Et, rapprochant le passé du présent, je me disais : Gloire à la France toujours, et même malgré elle, instrument de Dieu dans la propagation de la foi, et par la foi, dans la civilisation des peuples. Oh ! quel malheur pour elle et le monde, qu'elle ne comprenne plus sa destinée et ne s'y montre plus fidèle!...

* * *

Béni soit Dieu qui nous a conservés sains et saufs pendant cette longue et laborieuse tournée, et qui a daigné se servir de notre ministère pour répandre ses bénédictions sur nos chers chrétiens et, nous l'espérons aussi, ouvrir les yeux à plus d'un malheureux païen.

Pourquoi faut-il qu'à ces lignes qui ne respirent que la joie et l'action de grâce, je sois obligé de joindre une triste nouvelle. Nous avons appris hier qu'un affreux ouragan, plus terrible encore que tous ceux qu'on se souvient d'avoir vus jusqu'ici (ils sont cependant si fréquents !), a ravagé toute la province du Tu-Nghia. Le confrère voisin des sauvages, écrit que, de ses *neuf* églises, il n'en a conservé qu'*une* debout, et que, sur ses 2.600 chrétiens, deux cents familles sont sans asile. Les orphelinats, le couvent, tout est par terre. Dans les autres districts, les dégâts sont en proportion. On n'avait pas encore recueilli la moisson du neuvième mois : il n'en reste plus trace. Que de pertes à réparer, d'infortunes à soulager, de larmes à sécher, de pauvres affamés à soutenir ! Mais comment y subvenir, si nos amis de France ne nous viennent en aide. Que le bon Dieu ait pitié de nous !

* * *

Cette première épreuve, dont parle le sympathique missionnionnaire, n'était que le prélude des malheurs épouvantables qui viennent de désoler sa pauvre mission. Aussi, comme sa prière doit être écoutée de nos charitables lecteurs !

FIN.

VARIÉTÉS

A TRAVERS L'ARMÉNIE

MONUMENTS SELDJOUCIDES DE SIVAS (1)

Sivas, qui portait autrefois les noms de Cabira, de Diospolis et de Sébaste, ne conserve presque plus rien d'antique. Les anciens fossés sont comblés presque partout : quelques rares vestiges marquent l'emplacement de ses vieilles murailles disparues. La citadelle démantelée est couverte de maisons ; il en reste encore quelques pans de murs formés de moellons : car les pierres de taille en ont

(1) Notice transmise par les missionnaires jésuites.

été enlevées : une horloge, enfermée dans une baraque en planches, y sonne les heures et une pièce d'artillerie n'y a pour tout emploi guerrier que celui d'annoncer le commencement et la fin du jeûne au mois de Ramazan.

Le sultan Bajazet et le féroce tartare Tamerlan se rencontrèrent plus d'une fois sous les murs de Sivas. Ce dernier s'empara de la ville, la saccagea et en fit un monceau de ruines. Il y renouvela le massacre d'enfants qu'il avait déjà exécuté dans les Indes en les faisant fouler sous les pieds de ses cavaliers. On montre encore à Sivas la place où les chevaux de ce sauvage conquérant piétinèrent les enfants de la cité vaincue. Tamerlan, en quittant cette ville, n'y laissa qu'un amas de décombres.

Cependant quelques monuments échappèrent, en partie du moins, à la fureur du barbare guerrier : ce sont les *Madrécés* ou écoles fondées par les Sultans seldjoucides d'Iconium. Elles sont au nombre de quatre ou cinq. L'une d'entre elles est dans un état de conservation assez parfaite : c'est celle dont nous reproduisons la photographie (voir la gravure page 595). Les deux minarets qui s'élèvent au-dessus de la porte ont été ajoutés après coup, car ils sont en briques, tandis que tout le monument est en pierres ou en marbre. La façade de cette *Madrécé* est couverte de splendides arabesques magnifiquement sculptées. Une fontaine à gauche est enclavée dans le mur. Des tourelles, chargées de haut en bas de broderies en pierre, sont espacées de distance en distance autour du monument. Le portail est fermé aujourd'hui par un mur dans lequel on a pratiqué une petite porte. L'intérieur est à ciel découvert ; il y règne un cloître autour duquel sont rangés les appartements où l'on enseignait autrefois la loi musulmane. Actuellement quelques *Khodjas* ou maîtres d'école mahométans y passent la nuit. Sur les murs noircis par le temps sont sculptés des versets du Coran. Au milieu de la cour se trouve un bassin abrité par un arbre et dans lequel les enfants turcs vont patauger pendant les chaleurs de l'été. Il est entouré par un petit mur fabriqué avec les débris des colonnes et des sculptures anciennes. Une inscription arabe, gravée au-dessus du portail à l'extérieur, indique la date de la fondation de cette *Madrécé* : elle porte qu'elle a été bâtie à l'époque du sultan Ghiath-ad-Din-Kaï-Kosrou l'an 670 de l'hégire, ce qui fait remonter la fondation du monument vers l'année 1272 de l'ère chrétienne.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(ÉDITION FRANÇAISE)

Un prêtre du diocèse du Puy 8 65
Anonyme de la paroisse Saint-Vincent de Lyon, avec demande de prières 500
Une enfant de Notre-Dame de Chartres 50
M. de Roodenbeke à Vouillé, diocèse de Poitiers 19 50
M. Albert Peschard, à Caen, diocèse de Bayeux 100
M. l'abbé Charles, à Saint-Jean d'Aulps, diocèse d'Annecy 5
Un jeune prêtre de Marseille 50
M. le comte Estève à Pau, diocèse de Bayonne 3000
Anonyme de Turin 20

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Caspar).
Un abonné du diocèse de Cahors 8 50
Mlle Martin, à Saint-Quentin, diocèse de Soissons 30
Anonyme de Pau, diocèse de Bayonne 100
Mme veuve Dubois à Pau, diocèse de Bayonne 90

Pour les religieuses de St-Joseph, à Athènes (Grèce).
C. M. V., du diocèse de Tournai (Belgique) 25

Pour les missions des RR. PP. Jésuites en Syrie.
C. V. M., du diocèse de Tournai 25

Pour les missions des RR. PP. Jésuites en Arménie.
C. V. M., du diocèse de Tournai 25

Pour les missions des RR. PP. Dominicains en Mésopotamie.
C. V. M., du diocèse de Tournai 25

Pour les missions des RR. PP. Lazaristes en Perse et dans le Kurdistan.
C. V. M., du diocèse de Tournai 25

Pour M. Métayer, missionnaire apostolique de Mandchourie, pour son asile d'orphelines.
Au nom de Mme Sophie Nagelmackers, diocèse de Liège 500

A Mgr Van Camelbeke pour les victimes de la persécution en Cochinchine.
M. Magnin à Aveyzieux, diocèse de Lyon 20
M. l'abbé Trouillet et ses confrères à Bollène, diocèse d'Avignon 50
Un prêtre de Lyon 50
Souscriptions recueillies par l'évêché de St-Claude 500
Anonyme du diocèse de Clermont-Ferrand, au nom et en souvenir d'une personne chère 100
M. Burdin, à Lyon 50
Les Carmélites de Bagnères-de-Bigorre, diocèse de Tarbes 10
Un anonyme du diocèse de Montpellier 50
M. Gauthey, à Paray-le-Monial, diocèse d'Autun 10
Mlle Madeleine P., au Mans 50
M. Dissandre de Bogenet, vicaire-général à Limoges 20
Mme de Fursac, diocèse de Limoges 40
M. Veyrirac, curé de Panazol, diocèse de Limoges 15
Deux anonymes du diocèse de Paris 500

A Mgr Puginier, pour les victimes de la persécution au Tong-King occidental.
M. l'abbé Michel, curé de Vignot, diocèse de Verdun 23
Un anonyme du diocèse de Montpellier 50
Anonyme de Lyon 30
Plusieurs anonymes de Vaubadon, diocèse de Bayeux 20
Un prêtre de Belley 10
Deux anonymes du diocèse de Paris 500

Pour les missions des RR. PP. Dominicains dans le Fo-Kien (Chine).
C. V. M. diocèse de Tournai 25

Pour les missions des RR. PP. Jésuites dans l'Inde (Maduré).
C. V. M. diocèse de Tournai 25

A Son Eminence le cardinal Lavigerie pour les missions d'Afrique équatoriale.
C. V. M. diocèse de Tournai 25

Pour le R. P. Lecomte, missionnaire en Cimbébasie.
M. Michaud, diocèse de la Rochelle 3

Au R. P. Ménager, préfet apostolique pour le Dahomey.
M. F. Devoucoux, diocèse de Lyon 20

Au R. P. Damien Grangeon, missionnaire en Cochinchine orientale.
Anonyme de Clermont 200

Au R. P. Auger, missionnaire en Cochinchine orientale.
Anonyme de Clermont 100

A l'orphelinat de Bagamoyo pour le rachat et le baptême de deux petites négresses sous les noms de Anne-Marie et Marie-Eulalie.
Mlle E. R. du diocèse de Nîmes 200

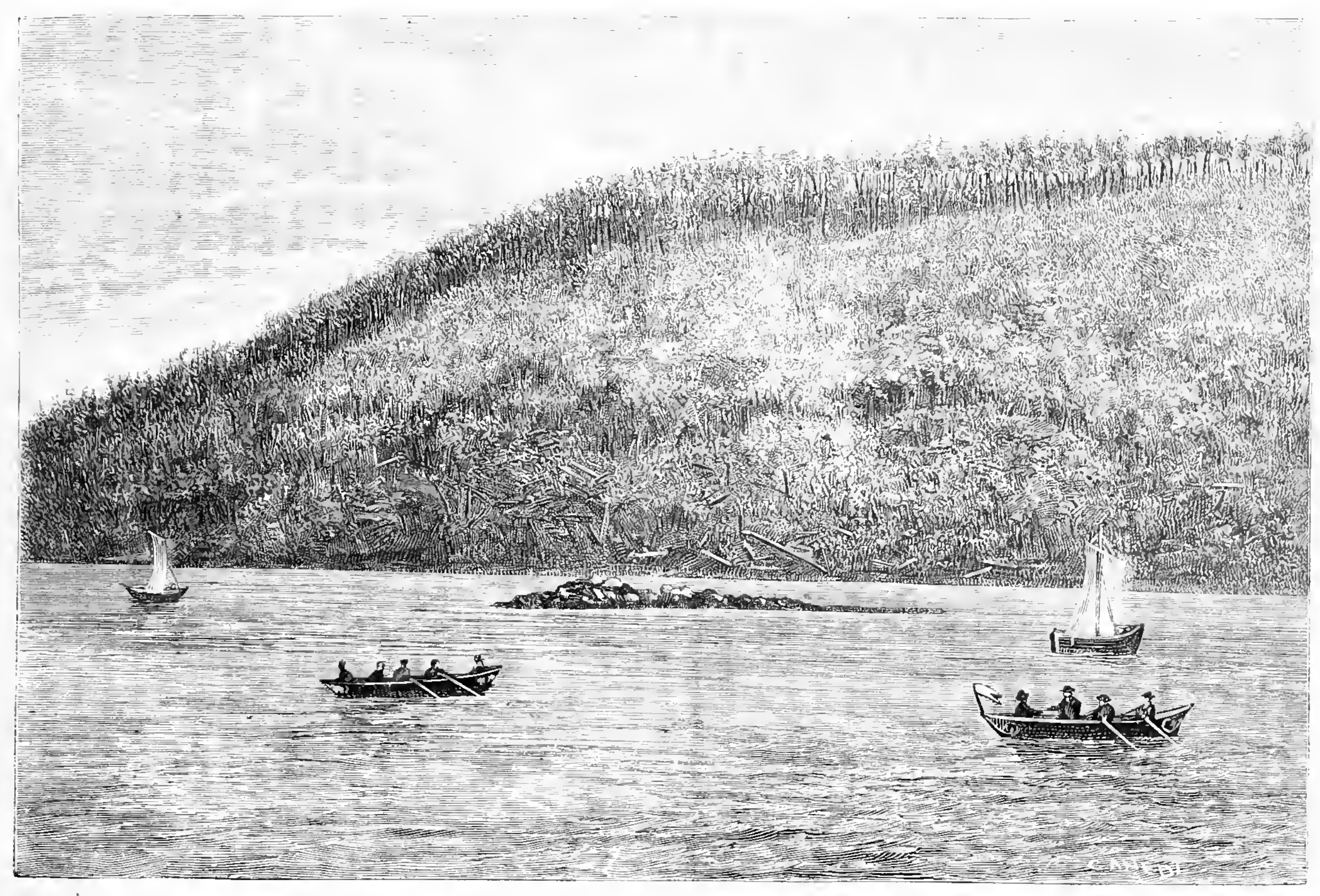
A Mgr Livinhac pour le rachat et le baptême d'un petit nègre sous les noms de Marie-Cyprien-Paul-Etienne.
Un anonyme du diocèse de Montpellier 100

Pour la colonie bénédictine de la Nouvelle-Nursie.
M. René de Sémallé, diocèse de Clermont 20

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



CANADA. — Montagne en face du village de Mattawa, dans le comté de Pontiac; d'après une photographie (Voir page 609)

SIÈGE HÉROIQUE SOUTENU PAR LES CHRÉTIENS

De la Cochinchine septentrionale

Les détails des terribles événements qui ont ensanglanté l'Annam, continuent à nous parvenir. Nous détachons, parmi de nombreux documents, ce récit plein d'un douloureux et émouvant intérêt.

LETTRE DE MM. GIRARD ET CLOSSET, DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, MISSIONNAIRES DE LA COCHINCHINE SEPTENTRIONALE, A MGR CASPAR, VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA MÊME MISSION.

Petit-Séminaire d'An-Ninh, dimanche, 4 octobre, fête du Saint-Rosaire.

Aujourd'hui, après tantôt deux mois de siège, héroïquement soutenu par nos chrétiens contre la rage des lettrés, nous pouvons enfin vous faire passer de nos nouvelles.

Les Français que Dieu a placés partout à la garde de la croix, des missionnaires et des chrétiens, n'ont pas failli à leur mission et c'est par eux, que le secours, le salut, vient encore d'arriver à nous, à votre petit séminaire et aux quatre mille néophytes réfugiés dans ce dernier asile.

Le *lundi 7 septembre*, nous parvenait la nouvelle de la prise de la citadelle du Quang-Tri par les lettrés. C'était en même temps le jour de la rentrée des élèves. Nous rappelant aussitôt les massacres des chrétiens dans la mission de Cochinchine orientale, massacres commencés tous par la prise des villes et chefs-lieux de province, nous avons vu immédiatement que l'heure de l'épreuve était sonnée pour les grandes et belles chétientés du Quang-Tri : missionnaires et prêtres indigènes de la Dât-do, réunis à Di-Loan chez le P. Dangelzer, provicaire, ont aussitôt décidé de réunir les chrétiens de la contrée en deux postes plus faciles à défendre et de se secourir mutuellement : Di-Loan et le petit séminaire d'An-Ninh. En même temps nous avons expédié deux barques de mer demander secours, l'une au sud, à Huê, à Votre Grandeur, l'autre au nord, au P. Héry et aux Français du Quang-Binh. Sur cette dernière barque on a aussi envoyé les séminaristes rentrés dans la journée, pour conserver quelques futurs prêtres au petit troupeau qu'il plairait à la Providence de sauver si nous devions succomber.

Les lettrés avaient aussi compris que le signal et le mot d'ordre « Mort aux chrétiens » donné par les deux Régents depuis deux ans, allait être exécuté. Dès le mardi 8 sep-

tembre, fête de la Nativité de la sainte Vierge, nous avons pu voir la lueur des incendies allumés par les lettrés dans les chrétientés plus éloignées et incapables de se défendre : Da-Mon, Cao-Xa, An-Lôc. En même temps nous arrivaient les fuyards du Dinh-Cât et la nouvelle de l'arrestation et du massacre d'un prêtre indigène en voyage. Les chrétiens se préparaient partout à la mort par de bonnes confessions. De très nombreuses communions marquèrent ce dernier jour de fête. Au petit séminaire, à la messe, communion générale; après quoi les saintes espèces furent consommées et on livra la chapelle et toutes les maisons aux chrétiens qui arrivaient en masse. Le Dieu de l'Eucharistie, en sûreté nulle part, laissait la place à ses membres persécutés, les martyrs de demain peut-être, mais sa Providence ne nous abandonnait pas.

***

Le *mercredi 9*, les incendies se rapprochèrent; les chrétiens encore restés chez eux se hâtèrent de se réunir aux postes fixés, sans avoir le temps de rien emporter. Les lettrés étaient partout; les avant-gardes de leurs bandes sortaient des bois pour tomber sur les malheureux néophytes retardataires.

Nous étions à peu près sans armes ; au petit séminaire il y avait un fusil de chasse. Tous nos chrétiens se munirent de grands bambous aiguisés en pointe.

Le *jeudi 10*, au point du jour, flambaient toutes les églises et les maisons des villages chrétiens abandonnés la veille. L'ennemi, appuyé par les païens d'alentour, attaquait en même temps et de tous les côtés et Di-Loan et le petit séminaire.

Di-Loan, la chrétienté qui gardait les évêques au temps de la persécution, se montra digne de sa réputation ; elle chargea les rebelles, la lance de bambou et la torche à la main; les brigands reculèrent aussitôt et le village de Tông-Luât qui les conduisait allait brûler, quand il jeta ses armes à terre demandant la paix et jurant de garder la neutralité. Le P. Provicaire arrêta les torches, accordant la paix ainsi demandée et jurée.

Au petit séminaire la victoire devait être plus disputée. Le gros des ennemis déboucha dans la plaine du coté d'An-Do, se développant lentement pour nous cerner peu à peu. Au même instant, au port de Tung, à demi-heure du séminaire, arrivait la barque envoyée au nord pour chercher du secours chez le P. Héry. Le moment était critique. Par un chemin détourné nous envoyons cinquante hommes débarquer les armes. L'ennemi ne s'aperçut de rien, et nos armes rentraient déjà heureusement au collège, quand il achevait son mouvement. Nous recevions deux petits canons et quatre fusils à mèche qui furent immédiatement portés aux remparts et la bataille commença. L'ennemi, que nous croyions sans armes à feu, était abondamment pourvu de canons, de fusils de rempart à longue portée et de fusils ordinaires. A Câm-Lô, dans la montagne, où le régent Tuyêt, ministre de la guerre, s'était sauvé en juillet avec le roi, après avoir vu les Français déjouer son infâme guet-apens et s'emparer de Hué, des armes et des munitions avaient

VARIÉTÉS

VAROUDEN & AMOURDAM

Par M. FOURCADE, missionnaire à Alladhy.

Nous n'avons pas besoin d'un avant-propos quand nous publions un récit du R. P. Fourcade. Le nom seul du gracieux missionnaire vaut par lui-même une introduction et appelle la générosité de nos lecteurs sur cette œuvre des mariages chrétiens qu'a entreprise l'éminent vicaire apostolique de Pondichéry, Monseigneur Laouënan, et qui fait tant de bien dans les Indes.

Vous ne connaissez pas Varouden de Vipethou ?... C'est mon ami, mais à la manière du chien et du chat. En 1876, il vint s'enrôler comme catéchumène, fit baptiser ses deux femmes et tous ses petits-enfants. Pour lui, il garda la maison pendant le catéchuménat, s'engageant à se faire baptiser peu après. Mais les petits démons nichés dans son cœur s'y trouvaient bien apparemment. Prévoyaient-ils que saint Michel irait les clouer dans quelques déserts de la Thébaïde ou redoutaient-ils d'être fouettés par Lucifer s'ils quittaient la place? Varouden leur dit : « Mes amis, bannissez toute crainte, restez comme par le passé, vous avez peur de l'eau du baptême, elle ne touchera pas mon front... »

Éloigné d'Alladhy, Varouden put à son aise continuer à vivre en païen ; il réussit, de plus, à pervertir sa famille. Il y a deux ans, il songea à marier son aîné. Où irait-il chercher bru? Chez les païens, c'est clair. N'est-ce pas la meilleure manière de couronner son apostasie? Il alla donc chez ses alliés à Paradhycoupam. Ceux-là lui dirent qu'ils ne pouvaient lui donner leur fille à cause de sa qualité de chrétien.

— « Oh ! que cela ne vous inquiète pas, il y a longtemps que nous avons tout laissé. »

Sur ces protestations on lui accorda une fille nommée Amourdam et, sans que j'en sache rien, le mariage eut lieu avec toutes les cérémonies païennes. Tout marchait au gré des désirs de Varouden. Malheureusement la bru de son choix allait gâter son bel ouvrage.

Six mois après, j'arrivai à Sittamour pour faire l'administration des chrétiens des environs. Vipethou se trouve à trois milles à l'ouest. J'envoyai mon catéchiste chercher Varouden. Pris à l'improviste, il bredouilla quelques paroles, fit semblant d'aller au jardin, puis entama une course folle. Le catéchiste, à la vue de cette débâcle, se tenait les côtes de rire. Après avoir ondoyé deux enfants, il s'en retourna. Le lendemain, je le faisais repartir pour amener Amourdam et son mari. Varouden n'avait pas reparu, il courait peut-être encore!... Digne fils de son père, Saminâden répondit au catéchiste :

— « En l'absence de mon père, je ne puis venir; attendons son retour; s'il me dit d'aller trouver le Père, j'irai.

— « Avec çà que je n'ai pas d'autre ouvrage qu'à me briser les jambes du côté de Vipethou ; j'ai un ordre sévère de vous emmener, je ne partirai pas sans vous. »

De neuf à deux heures, ce fut une lutte dans laquelle chacun décocha toutes les flèches de son carquois. Les femmes n'étaient pas les moins causeuses. Amourdam seule s'était bornée à écouter. A la fin, elle demanda la permission d'intervenir.

été portées depuis deux ans pour faire de ce point comme une seconde capitale et un refuge contre les Français. Le mandarin gouverneur avait livré ces armes aux rebelles. Nos chrétiens qui n'avaient jamais manié d'armes à feu brûlèrent d'abord beaucoup de poudre sans atteindre l'ennemi. L'armée des lettrés, au contraire, formée, en partie, des soldats mercenaires du régent Thuyêt, dirigeait mieux ses coups.

***

Vers midi, l'ennemi envahissait le jardin extérieur, refoulant et tuant nos hommes ; notre dernier moment semblait arrivé, quand Di-Loàn vainqueur et prévenu de notre détresse accourut à notre secours. En même temps quelques-uns de nos braves se faisaient tuer pour défendre la porte qui conduit au jardin intérieur, notre dernière enceinte. On eut ainsi le temps de se barricader, de se reconnaître, de placer les canons et les fusils, et la victoire se déclara pour nous. L'ennemi revint à la charge plusieurs fois, mais sans succès. A trois heures, une grande pluie d'orage le força de se retirer à An-Do. Nous avions environ vingt morts et cinquante blessés. L'ennemi avait emporté ses morts selon son habitude.

Pendant la bataille et en se retirant, il incendia l'église paroissiale d'An-Ninh, beau temple neuf en pierres et couvert en tuiles, dont on pensait faire prochainement la dédicace. Il incendia également toutes les maisons des chrétiens.

Le soir, au petit séminaire, du haut du clocher on proclama la prière publique d'action de grâces : un *Pater* et un *Ave*, plus un *De profundis* pour les glorieux morts de la journée. Aussitôt tout le monde, missionnaires et prêtres indigènes au quartier-général, hommes valides aux remparts, femmes et enfants dans l'intérieur des maisons, se mettent à genoux pour remercier Dieu et la sainte Vierge qui nous avaient sauvés. Qui avait, en effet, ramené notre barque juste pour le matin de la première bataille ? Qui l'avait fait entrer sans encombre dans un port ennemi ? Qui avait aveuglé l'armée des rebelles quand on transportait les armes au collège? Qui avait donné le matin si prompte victoire à Di-Loàn pour l'amener à notre secours au moment critique? Ah! nos chrétiens le disaient bien haut : « La Sainte Vierge nous a sauvés. Les païens n'ont pas la bonne Mère. » Pendant cette première bataille et pendant toutes celles qui suivirent, les autels de l'oratoire de Notre-Dame de Lourdes et de notre chapelle du Saint-Sacrement vide de son Dieu, mais remplie de femmes et d'enfants, étaient illuminés comme aux saluts des grandes fêtes. Tout le monde priait, récitait le rosaire, et les hommes allaient au feu avec leur chapelet passé au cou.

***

Le lendemain, *vendredi 11 septembre*, toute la matinée fut employée à fortifier notre enceinte. A l'intérieur, derrière les haies de bambous, on fit un second rempart avec arbres, planches, madriers, et tout ce que l'on put trouver dans la maison, pour mettre nos combattants à l'abri des projectiles ennemis. A midi, l'armée des assaillants nous

---

— « Il est certain, dit-elle, que vous avez été à la religion, ce qu'on appelle la vraie religion. Du moment que vous avez abandonné vos dieux et que vous avez juré fidélité au Dieu des chrétiens, je trouve étrange que vous vouliez trahir vos serments et revenir à vos dieux. Il fallait ne pas y aller ; mais vous y avez été, vous devez y rester : toutes ces fourberies ne me vont pas, le catéchiste a grandement raison ; je vois que vous avez peur que je m'enfuie ou que mes parents m'emmènent : ne craignez rien ; j'ai promis fidélité à mon mari ; je ne la trahirai pas... Catéchiste, je suis décidée à faire ce que le Père dira, viens, partons. »

Le catéchiste ne se le fit pas répéter deux fois ; il loua Amourdam et partit avec elle.

Pour le salut de cette famille, le bon Dieu avait donné à cette enfant toutes les qualités du corps, de l'esprit et du cœur. Surpris, honteux, subjugué, Saminàden cria :

— « Attendez-moi, je viens, moi aussi. »

Ils arrivèrent à Sitamour de trois à quatre heures du soir. Le catéchiste me raconta ce qui s'était passé.

— « Voilà qui est beau, dis-je à Saminàden, c'est une païenne qui vous fait la leçon ; tu devrais en rougir !

— « Père, j'avais peur qu'elle ne s'en aille si je lui disais de venir étudier, mais, comme elle s'est décidée d'elle-même, il n'y a plus d'obstacle à faire votre volonté.

— « Quelle charmante enfant tu es! dis-je à Amourdam, quelle belle action tu as faite ! Tu es donc bien décidée à embrasser notre religion ?

— « Oui, Père, mon mari étant chrétien, ne dois-je pas le devenir?

— « C'est vrai, mais tes parents sont païens, ils viendront te chercher, tu n'auras pas assez d'énergie pour résister à leurs assauts.

— « Père, je suis venue de mon propre gré ; si j'avais dû reculer, je l'aurais fait auparavant; j'ai tout prévu, je suis résolue : je vous promets que rien ne me fera changer de résolution.

— « C'est fort bien, je suis content de toi. Allez donc vous asseoir au catéchuménat et étudiez avec attention. »

L'orage prévu ne tarda pas à éclater. Peu de jours après arrivaient à Sittamour le père et la mère d'Amourdam. Cette dernière, se jetant au cou de sa fille, se mit à moduler le chant funèbre des femmes et à exhaler sa douleur en imprécations contre les dieux, contre les hommes ; elle pleurait comme une désespérée... Aux lamentations succédèrent les pourparlers.

— « Non, ma fille, disait-elle, jamais je ne permettrai que tu embrasses cette religion. Y a-t-il un seul chrétien dans notre parenté...? Et tu voudrais être la première et la seule!... Aie pitié de moi ! Ne me condamne pas à ce déshonneur, retourne chez nous ; nous te ferons faire un beau mariage chez un païen et tu seras heureuse. »

Que se passait-il dans le cœur d'Amourdam ? Je ne le savais pas, je ne pouvais intervenir pour lui donner du courage. Mon cœur battait, battait ! « Va-t-elle céder, me disais-je, ô mon Dieu, soutenez votre enfant ! » Que ces deux heures de lutte me parurent longues !

Vers trois heures de l'après-midi, Amourdam et sa mère vinrent me trouver.

— « Ma fille, me dit la mère, est venue étudier votre religion, ça ne me va pas; je suis venue pour l'emmener,

cernait de nouveau plus nombreuse que la veille, poussait des hurlements féroces selon le rit de la guerre chinoise, et commençait le bombardement et l'incendie des haies. Environ cent charges de paille étaient successivement lancées tout enflammées sur nos remparts de bambous pour ouvrir la brèche. Mais nos hommes étaient là, derrière les haies, sans bouger, la pique de bambou à la main, prêts à transpercer l'audacieux qui monterait à l'assaut. Des fusées incendiaires lancées par l'ennemi jusque sur les maisons intérieures toutes couvertes en paille, nous forcèrent de les découvrir en partie et de garder le reste avec des nattes mouillées.

Cependant le feu fait brèche, le péril augmente. alors les femmes chrétiennes, enflammées d'un beau courage, sortent des chapelles et des maisons intérieures; les unes courent puiser de l'eau aux deux puits du collège, les autres volent porter cette eau aux remparts, et cela sous les balles et les boulets qui en peuvent tuer quelques-unes, mais n'en font pas reculer une seule. Les hommes jettent l'eau sur les haies enflammées et parviennent à éteindre le feu. L'ennemi tente l'assaut; mais nos deux pierriers chargés à mitraille le forcent à reculer, ce qu'il fait en emportant ses morts.

A trois heures du soir, la victoire était complète, et nos ennemis rentraient dans leur quartier général situé à une heure d'ici. La prière d'action de grâces monta ce soir là pour la seconde fois du camp chrétien jusqu'au ciel.

Un pauvre petit enfant païen porté par sa mère qui suivait l'ennemi au pillage, fut abandonné presque mort et recueilli au collège. On le baptisa aussitôt, et, le soir même, son âme régénérée allait rejoindre au ciel nos martyrs de la journée. *O altitudo divitiarum sapientiæ Dei : quam incomprehensibilia sunt judicia ejus!...*

∴

Le *samedi 12*, siège simultané des deux camps chrétiens de Di-Loan et du collège, pour les empêcher de se secourir mutuellement. Les quatre cantons de l'arrondissement s'étaient joints à l'armée des mercenaires, et le dernier jour semblait encore venu pour le petit troupeau de Notre Seigneur. L'attaque se porta surtout sur Di-Loan où les chrétiens étaient sans armes et sans enceinte retranchée. Le village de Tong-Luât parjure conduisait les bandits; l'incendie des maisons chrétiennes marquait partout la marche des lettrés.

L'ennemi repoussé d'un côté avançait de l'autre. Le moment était critique : soixante religieuses du couvent de Di-Loan, nombre de femmes et d'enfants étaient réunis dans l'église et allaient être massacrés. Il ne restait de salut que dans la retraite opérée sur le collège; mais la retraite était coupée si l'ennemi s'en apercevait. Le P. Dangelzer, provicaire général, prit alors le seul parti qui pouvait encore sauver tout le monde. Sur son ordre, les hommes restent aux avant-postes, l'arme au bras, et le tambour de bataille bat la charge.

Pendant ce temps, religieuses, femmes et enfants viennent sans bruit se réfugier au collège par un chemin caché. Puis les hommes se replient successivement et prennent le

---

mais elle ne veut pas me suivre, parce qu'elle vous a donné sa parole de tenir ferme : dégagez-la de sa promesse et renvoyez-la. »

Je lui répondis :

— « Tu as donné le jour à une enfant douée des plus belles qualités, elle est venue à moi et à mon Dieu et tu voudrais que je la renvoie! Serait-ce raisonnable? Juge toi-même... Cependant, si elle veut s'en aller, je ne puis le lui défendre.

— « Mon Père, interrompit Amourdam, pourquoi parlez-vous ainsi? Je vous ai promis de tenir ferme et vous cédez; croyez-vous que j'aurais encore le cœur d'adorer les démons? N'écoutez pas ma mère, elle parle sans connaissance de cause...

— « Tu le vois, dis-je à la mère, le procès est terminé; tu t'imagines qu'il y a déshonneur à devenir chrétien. Mais, je te le demande, est-il quelque chose de plus glorieux que d'adorer le Créateur du ciel, de la terre et des hommes? Y a-t-il rien de plus juste?... J'espère que toi-même tu viendras l'adorer ce grand Dieu. N'est-ce pas, Amourdam, que tu m'amèneras ta mère?

— « Oui, Père, répondit-elle en souriant.

— « Oh! ça non!

— « Oh! ça si! Nous prierons notre Dieu, il te retournera le cœur et tu seras prise dans nos filets et tu seras bien contente; j'ai nivelé des montagnes plus élevées que toi, et pour cela mes forces ne sont pas diminuées... J'aurai raison de toi comme de tant d'autres..... Tu m'as l'air possédée du démon; mais je le battrai et il sera obligé de s'en aller. »

C'est ainsi que, sur un ton jovial, nous prolongeâmes assez longtemps notre conversation; la vieille se dérida peu à peu, laissa même échapper quelques sourires, puis, en me quittant, me dit :

— « Père, je vous laisse ma fille; puisqu'elle devient votre enfant, à vous de la protéger. »

La lutte avait abouti au triomphe. L'heureuse Amourdam reprit ses prières et son catéchisme. En peu de jours elle en sut plus long que ses compagnes venues avant elle, elle répondait bien à des questions relativement difficiles; mais ce n'était pas sans travail, elle ne détachait pas les yeux de celui qui disait les prières ou qui faisait les instructions.

Au catéchisme elle me dit un jour en présence de son mari :

— « Père, donnez de bons conseils à mon mari. Je crains qu'il ne garde quelque chose de l'esprit païen; de retour à la maison, mon beau-père et ma belle-mère voudront nous faire faire des cérémonies païennes, recommandez-lui de ne pas y donner la main. De deux choses l'une : ou tout chrétien ou tout païen, pas de mélange... J'ai peur pour lui de la mauvaise influence de son père et de sa mère... »

Samināden rougit et protesta de sa fidélité à l'avenir. Amourdam se prépara de son mieux au baptême et le reçut avec les meilleures dispositions de piété. Le mariage chrétien eut lieu le lendemain. Au saint sacrifice, Jésus, qui se donna à eux dans l'Eucharistie, dut montrer avec orgueil son nouveau trophée à ses anges ravis.

---

même chemin. Quelles angoisses dans ce long défilé de plus de mille personnes ne pouvant aller que lentement, et une à une, presque sous les yeux de l'ennemi ! Mais la bonne mère gardait ses enfants et aveuglait les païens. Ici au collège, des larmes de joie coulèrent de bien des yeux, lorsque on vit le P. Dangelzer conduisant l'arrière-garde arriver sain et sauf. Quels cris de rage dut pousser l'ennemi, quand il vit sa proie lui échapper ! Bientôt les flammes qui brûlaient l'église, le couvent et toutes les maisons de Di-Loan nous donnèrent une idée de cette rage impuissante. Mais quelles pertes matérielles dans cette journée ! La grande et belle église de Di-Loan ; le couvent où étaient gardées les épargnes de 60 religieuses, épargnes faites au prix de tant de sacrifices depuis 25 ans pour la construction d'un monastère en briques ; registres de messe et de toute l'administration du district : procès des martyrs des anciennes persécutions précieusement conservés au provicariat pour être envoyés à Rome, tout est devenu la proie des flammes. Une perte bien sensible pour nous, prêtres, fut celle de la farine pour hosties et du vin de messe. Désormais nous ne pourrions plus offrir le sang de la grande victime du Calvaire avec le sang de nos martyrs pour demander paix et miséricorde.

Aussitôt Di-Loan en cendres, les bandes ennemies entourèrent le collège d'un cercle de fer et de feu. Il était six heures du soir. Le bon Dieu qui mesure l'épreuve à la force envoya alors une grande pluie d'orage qui éteignit les torches incendiaires et força l'ennemi à se retirer.

***

Dimanche 13 (fête du Saint Nom de Marie). — L'ennemi semble nous oublier pour le pillage de Di-Loan. Au collège on s'organise, on se fortifie, nous sommes environ quatre mille chrétiens, trois missionnaires français, cinq prêtres indigènes, sept clercs du grand séminaire, soixante religieuses, huit cents hommes en état de porter les armes et le reste vieillards, blessés, femmes et enfants.

Naturellement, aux prêtres appartient de gouverner et de sauver cette petite république chrétienne. Les clercs très braves sont placés à la tête des détachements ; aux religieuses la préparation et la distribution des vivres ; les hommes sont postés aux remparts où s'élèvent bientôt quatre lignes de tentes en paille. Les femmes et les enfants restent dans l'intérieur des maisons. Nous avons des vivres pour six jours et en rationnant, pour vingt jours ; mais les munitions de guerre et surtout la poudre seront épuisées après un ou deux combats. A la garde de Dieu !

La nuit, désormais pendant tout le siège, des veilleurs sont en permanence sur la tour de l'église pour surveiller les mouvements de l'ennemi et frapper de cinq minutes en cinq minutes le tambour et le tam-tam auxquels doivent répondre tous les hommes de veille aux remparts.

***

Lundi 14 septembre (Exaltation de la Sainte Croix). — Jour de bataille. A midi, attaque furieuse de l'ennemi sur tous les côtés. Les boulets traversent le toit de l'église, la chapelle de Notre-Dame de Lourdes. En même temps tentatives d'incendies des haies avec des monceaux de paille, et des maisons avec des fusées. Mais les maisons sont protégées par des nattes, les haies par l'eau que les femmes, les religieuses en tête, s'empressent de porter aux remparts. C'est en vain que trois bandes ennemies de troupes fraîches se succèdent tour à tour jusqu'au soir, qu'un vent violent pousse la flamme sur nos haies, qu'un soleil de feu favorise l'embrasement des bambous. L'héroïsme des hommes et des femmes avec la grâce de Dieu parvient à nous sauver. L'ennemi se retire battu. Nous avions quatre ou cinq morts et une vingtaine d'hommes blessés plus ou moins grièvement. Notre provision de poudre était presque épuisée.

Le *mardi 15 septembre* et les jours suivants, tout en maintenant le gros de leurs troupes dans leur camp, nos ennemis envoyaient de nombreuses patrouilles pour nous empêcher de nous ravitailler. Ils faisaient leurs préparatifs pour une attaque décisive ; l'artillerie et les munitions leur arrivaient de Cam-Lô ; les villages païens apportaient paille et bois de chauffage ; deux camps se formaient dans la plaine autour du collège. Pendant ces jours un certain nombre de chrétiens, réfugiés d'abord chez des païens parents ou amis, furent expulsés et purent rentrer de nuit au collège. Les lettrés avaient proclamé que tout païen qui donnerait asile aux chrétiens serait brûlé vif dans sa maison avec toute sa famille. Les courriers que nous envoyons soit au nord chez le P. Héry, soit à Huè chez Monseigneur, trouvent tous les villages en armes et le passage leur est impossible. Plus d'espoir qu'en Dieu !

Vendredi 18 septembre. — Quatrième assaut. — L'ennemi, solidement établi autour du collège, nous bombarde toute la journée, nous tue quatre ou cinq hommes et en blesse une dizaine, mais sans réussir à pénétrer dans la place.

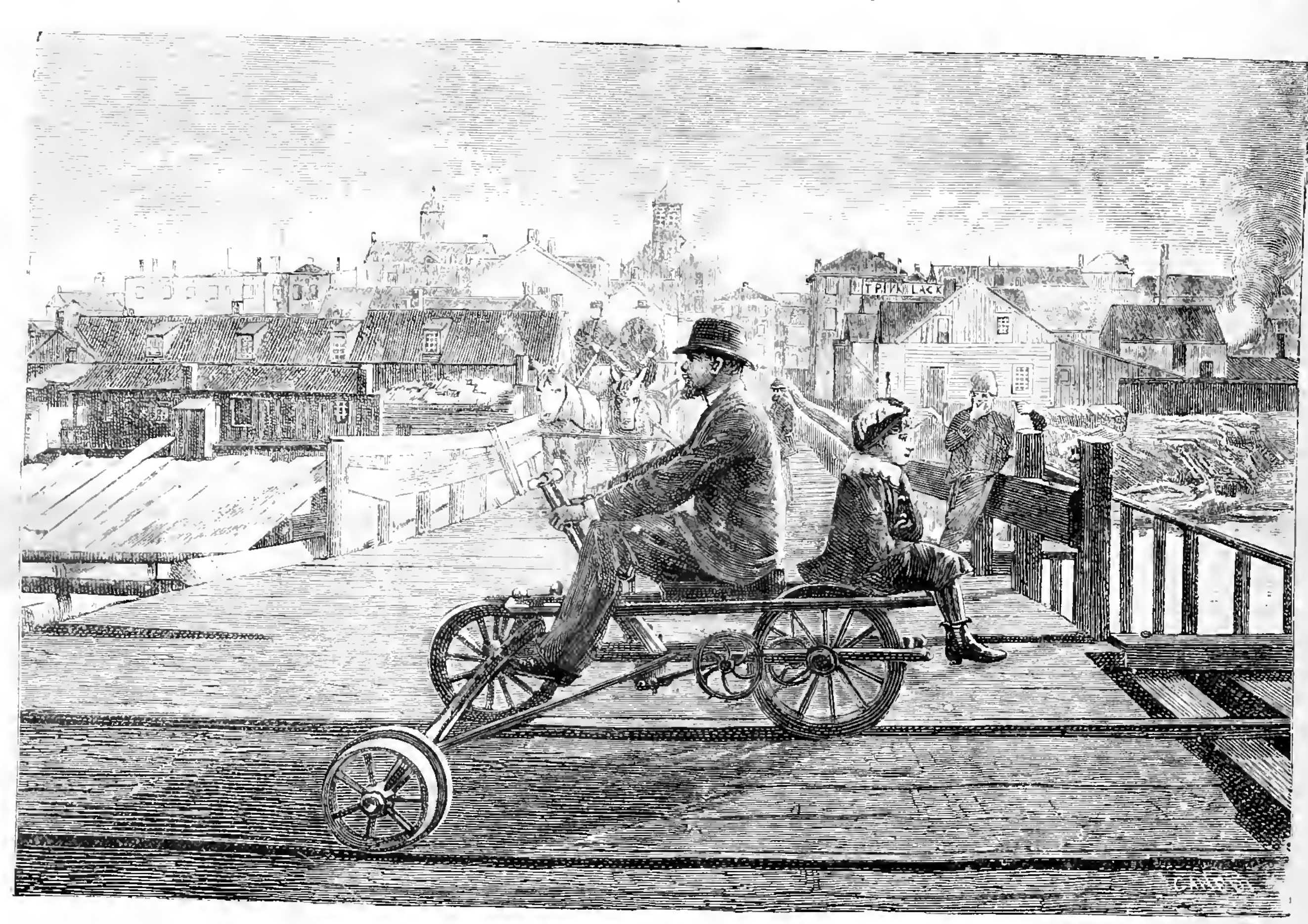
***

Samedi 19 septembre. — Cinquième assaut, cinquième bataille. Nous ne pouvons plus tirer faute de poudre. Nos hommes se font tuer en détail ; la position est critique. On décide une sortie. Chaque chrétien reçoit une bande de toile blanche qu'il se passe autour du cou pour se reconnaître dans la mêlée. Une grande image de Notre-Dame des Victoires est suspendue sur le sommet de la tour, où la protection de Dieu a pu seule sauver nos veilleurs contre les boulets qui criblent l'église. Puis, réunissant nos objets de piété, nous en faisons une distribution générale. Chaque soldat chrétien reçoit, qui un petit crucifix, qui une médaille de la Sainte-Vierge, qui une image du Sacré-Cœur. On leur communique le signal de la sortie : trois coups de tamtam.

Pendant ce temps l'ennemi continue son œuvre, rasant toute les haies extérieures et s'ouvrant un large chemin pour fondre en masse dans l'enclos quand le feu en aura consumé les haies. Nos fusiliers sans poudre ne tirent plus, nos canons sont rapportés au quartier général. Il est quatre heures du soir, et l'église catholique commence la célébration de la fête des Sept-Douleurs de la Sainte-Vierge. Dans l'office du dimanche on lit ces paroles : *O Adonaï, Domine, qui dedisti salutem in manu feminæ, exaudi preces servorum tuorum.* Dans nos chapelles, et surtout devant l'autel de l'Immaculée Conception, tout le monde redit la même prière à la vraie Judith du peuple chrétien.

L'attaque de l'ennemi redouble de fureur de minute en minute; ses hourras, mêlés au bruit du canon, nous disent assez qu'il se croit sûr de la victoire. Il faut sortir ou mourir. Un dernier conseil des Pères décide la sortie immédiate. Trois coups de tamtam donnent le signal; deux poternes sont ouvertes; nos huit cents hommes se précipitent en masse sur l'ennemi qui croit d'abord à l'arrivée de troupes alliées; les piques et les lances de nos soldats le tirent de son erreur. Débandade générale. L'ennemi terrifié se sauve dans toutes les directions, laissant canons, fusils, fusées, caisses de poudre et de munitions sur tous les chemins. Les chrétiens poursuivent et tuent partout. Mais il est tard et la nuit empêcha la victoire complète. On rappela nos braves qui, comme les Vendéens des anciens jours, rentrent au collège, l'image du Sacré-Cœur ou la médaille de la Sainte-Vierge sur la poitrine, en rapportant les dépouilles de l'ennemi : un canon, un fusil des remparts qui nous faisait tant de mal, deux autres fusils, des boulets, balles, fusées, caisses de poudre mais à peu près vides, le bâton de commandement du général, tambour, coffre plein de vivres, etc., etc.

Ce soir là encore, la prière d'action de grâces, les litanies de la Sainte-Vierge récitées en commun témoignèrent à la bonne Mère que nous lui devions la victoire. Nous avions eu une dizaine de morts ou de blessés pendant la journée, et aucun mort pendant la sortie.



CANADA — Vue générale de Pembroke, ville épiscopale de Mgr Lorrain ; d'après une photographie envoyée par l'évêque (Voir page 609).

Le lendemain, *dimanche 20 septembre*, on compta encore septante cadavres sur le champ de bataille, outre ceux que l'ennemi avait emportés durant la nuit. Dans une lettre adressée aux mandarins supérieurs à Cam-Lò, après cette bataille, lettre que nous pûmes saisir, l'ennemi accusait une perte de quatre-vingt-cinq hommes.

Le *lundi 21*, nous essayâmes d'envoyer des courriers, mais sans succès. Il fallait pourtant faire savoir aux Français que nous vivions encore. Nos provisions s'épuisaient rapidement et l'ennemi, quoique plus éloigné, préparait sa revanche. Toutes les barques chétiennes avaient été saisies ou coulées par le village du port, Tung-Luât.

Mardi 22. — Une troupe d'élite de 200 hommes descend au port pour s'emparer d'une barque de mer. Le village tire sur nous, tue un homme et s'enfuit dans ses barques de l'autre côté du fleuve.

Mercredi 28. — La sentinelle sur la tour annonce de nouveau l'arrivée des rebelles. La bataille et l'incendie des haies commencent vers midi. Comme les autres jours, hommes et femmes font héroïquement leur devoir. Vers quatre heures, après avoir tiré contre l'ennemi toutes les munitions que nous lui avions prises dans la dernière bataille, on donne de nouveau le signal de la sortie ; l'ennemi épouvanté se sauve plus vite encore que la première fois, en laissant trente cadavres sur le terrain, trois canons, un fusil de remparts, six fusils ordinaires, boulets,

poudre et armes en assez grande quantité, sept tambours, sept palanquins, un cheval, nombre de drapeaux, fusées incendiaires, cachets de mandarin et montagne de paille, etc. C'était notre sixième bataille et notre sixième victoire. Ce soir là encore, l'église commençait la célébration de la fête de Notre-Dame de la Merci. La bonne Mère nous associait ainsi à toutes ses fêtes.

Dans la nuit, nous envoyâmes une troupe d'élite chercher une barque de mer pour la faire parvenir armée au P. Héry. Réussite complète. Une barque chrétienne, réfugiée à Hué dès le début de la guerre et qui revenait aux nouvelles, reconnaît nos chrétiens, s'approche de la côte; cinq de nos marins avec armes et vivres la montent aussitôt et un vent favorable la pousse vers le nord. Le corps expéditionnaire rentre au collège.

* *

Jeudi 24 (Notre-Dame-de-la-Merci). — On dit que l'ennemi a envoyé chercher des renforts, de nouveaux canons et même des éléphants. Des murs de terre mettent nos bastions à l'abri des boulets, des faucilles liées à de longs bambous chasseront les éléphants que l'ennemi fera aller en avant sur la brèche, des fusées sont prêtes pour incendier la paille avant qu'elle ne soit portée jusqu'à nos haies. On dit même que l'ennemi demande des filets à tigre à Thung-Ba, grand village chasseur de tigres. On le voit, c'est la guerre



CANADA. — Village de Mattawan ; d'après une photographie envoyée par Mgr Lorrain (Voir page 609).

à mort. Mais les chrétiens sont armés, aguerris, et Dieu est avec eux.

Vendredi 25. — Quelques chrétiens, une trentaine, trop impatients de revoir les débris de leurs églises et maisons brûlées, sont surpris et massacrés à An-Do par les lettrés. Nous envoyons chercher les morts; les brigands les avaient tous décapités.

Samedi 26. — Retour de la barque de mer montée par le Père Héry lui-même. Ce brave Père au dévouement héroïque, en recevant de nos nouvelles, avait couru de suite chez les Français à la citadelle de Dong-Hoi, et après avoir obtenu tout ce que ces Messieurs pouvaient nous donner, il était descendu en barque, voulant nous amener lui-même les armes qui nous étaient destinées. Sa présence apporta une grande joie au collège.

Dimanche 27. — Le P. Héry, après avoir tout vu, tout entendu par lui-même, repart la nuit pour nous obtenir des Français un secours décisif. Depuis, nous avons appris qu'une forte tempête l'avait rejeté par deux fois à la côte, et finalement porté à moitié mort à Thuàn-An. De là, il était monté à Hué et avait réussi dans sa mission auprès du général.

Lundi 28. — Septième bataille commencée dès six heures du matin. L'ennemi nous avait investis pendant la nuit et dressé une embuscade en cas de sortie de notre part. Des pièges placés autour de nos poternes devaient percer les

pieds de nos soldats. Deux bandes cachées devaient aussitôt forcer nos remparts dégarnis. Mais la sentinelle de la tour nous avertit de l'embuscade. Ordre est donné de se défendre à son poste sans sortir. Notre artillerie, munie de poudre et de munitions par le P. Héry et avantageusement placée dans les bastions, tue beaucoup de monde à l'ennemi qui cependant avance toujours. A midi, il apporte ses monceaux de paille près de nos haies. Encore quelques mètres, et nos remparts de bambous allaient brûler. Mais alors nos tireurs déchargent les fusées incendiaires sur la paille qui prend feu. Nous sommes sauvés. Nos fusiliers tirent à bout portant sur les incendiaires qui se sauvent, et tous les détachements des rebelles, pris de panique, s'enfuient en poussant des cris de rage. Le soir, les litanies de la Sainte-Vierge rendaient grâces à Marie pour notre septième victoire.

* * *

Mardi 29 (Saint-Michel) et les jours suivants. — La famine commençant à se faire sentir, nos hommes sortent pour chercher des vivres, mais ne peuvent trouver que quelques pommes de terre. Du reste, les patrouilles des brigands rôdent partout et massacrent les chrétiens isolés.

Vendredi 2 octobre (Saints Anges Gardiens). — Le veilleur de la tour signale une compagnie de soldats extraordinaires qui marchent sur le quartier-général de l'ennemi à Tan-Sai. Bientôt on entend la fusillade et l'on voit la flamme s'élever au-dessus du camp ennemi. Tous les cœurs palpitent d'espoir. Les loups ne se dévorent pas entre eux. Sont-ce les Français? A midi, plus de doute. Nous reconnaissons nos compatriotes, nos vaillants protecteurs, nos libérateurs, nos sauveurs. Toutes les portes du collège s'ouvrent pour recevoir le capitaine Dallier, ses officiers et la colonne expéditionnaire de chasseurs à pied et de tirailleurs tonkinois. Le P. Mathey, échappé comme par miracle lors des massacres des chrétiens du Dinh-Càt, guide la compagnie.

Décrire la joie de nos chrétiens est impossible. Chacun veut s'approcher, voir, entendre.

Le lendemain *3 octobre* et le *dimanche 4*, fête du saint Rosaire, les Français vont à la poursuite de l'ennemi qui fuit partout. Tous les villages des alentours, coalisés contre le collège, sont réduits en cendres. Le capitaine Dallier nous ravitaille pour deux mois avec le riz entassé chez le grand chef des rebelles pour nourrir l'armée ennemie. Demain les Français rentrent à la ville du Quàng-Tri; ils sont en petit nombre, et ils ont toute la province à pacifier. Merci à ces vaillants compatriotes, au capitaine Dallier, aux lieutenants Duboc et Pichon et à toute la compagnie.

* * *

Ici finit l'histoire du siège du petit séminaire d'An-Ninh, et commence celle des calamités sans nombre, filles de la guerre, la misère, la famine, le choléra.

Pendant ce long mois de siège, l'ennemi a livré sept assauts, sept batailles, et s'est toujours retiré battu. Dans chaque combat, son artillerie a tiré plus de deux cents coups de canon, soit en boulets, soit en mitraille, en tout environ quinze cents coups sans pouvoir emporter la place. Il y a deux ans, les Français en avaient tiré neuf cents pour prendre le port de Hué. Les pertes dans les batailles peuvent s'évaluer à deux ou trois cents morts et le double de blessés. Le seul village de Liem-Cong accuse trente morts et cent blessés. Et après nos deux sorties seulement, sans compter leurs morts dans les cinq autres rencontres, nous avons trouvé cent cadavres ennemis. Il a laissé entre nos mains six canons, trente fusils, dix tambours, drapeaux, poudre, balles, boulets, fusées incendiaires, etc., etc.

Le nombre des chrétiens morts dans le seul district de Di-Loan s'élève de douze à quinze cents, dont deux à trois cents dans les batailles au collège, et douze cents massacrés par les païens dans les chrétientés avec la dernière barbarie, sans distinction d'âge, de sexe, ni de parenté.

Les uns ont été brûlés vifs dans leurs maisons, dans les églises et dans les cimetières; d'autres, en très grand nombre, pris en se cachant dans les buissons, ont été percés de lance, de pique, déchiquetés ou comme coupés en morceaux. Plusieurs, se sauvant sur la côte, ont été jetés à la mer une pierre au cou. Beaucoup, saisis près des fleuves et des arroyos et attachés tout vivants à des bananiers pieds et mains liés, pour les empêcher de couler à fond de suite, ont été précipités dans le fleuve, et ont vu leur agonie se prolonger ainsi des jours entiers. Quand les Français sont venus nous délivrer, nos chrétiens ont vu le fleuve ainsi garni de ces cadavres flottants, descendant peu à peu vers la mer.

Un pauvre boiteux a eu les deux oreilles et le nez coupés, le crâne transpercé à quelques minutes du collège, où il est venu rendre le dernier soupir. Nous avons vu de nos yeux nombre de blessés que l'ennemi croyait morts et qui ont pu se traîner de nuit jusqu'au collège! des femmes avec leurs enfants encore à la mamelle, la tête, le corps labourés de blessures, de plaies, de brûlures en putréfaction. Grand nombre ont été enterrés tout vivants; d'autres jetés dans les puits. Glorieux morts, dont les cicatrices brilleront au ciel parmi les phalanges des martyrs!

Mais comment expliquer cette rage de tout un peuple se ruant ainsi à l'improviste sur quelques milliers de chrétiens avec qui, hier encore, il vivait en frères!... Nous adorons la main du Père qui est dans les cieux, qui ne frappe que pour convertir et ne blesse que pour guérir. Mais dans quel abîme de dégradation sont tombées toutes ces sociétés païennes! Qui osera jamais comparer cette civilisation de confusions à la civilisation apportée au monde par Jésus-Christ!

Nous ne maudissons pas ces pauvres païens que l'enfer a déchaînés : nous prions pour leur conversion à l'exemple du divin Maître. Ah! puisse bientôt se vérifier la parole de Tertullien pour ce grand royaume annamite : *Sanguis martyrum semen christianorum!*

Les trois ou quatre mille chrétiens réfugiés au collège sont décimés par le choléra. Il ne leur reste plus rien, pas une paille pour abriter leur tête, pas un grain de riz pour nourriture. Nous prions Votre Grandeur d'implorer pour eux la charité chrétienne de nos frères de France. Pitié pour tant de veuves et d'orphelins, pour tant de blessés et d'infirmes. Pitié pour le district de Di-Loan. Nous

vous prions aussi de recommander à la charité des fidèles d'Europe le petit séminaire d'An-Ninh où ces milliers de chrétiens ont trouvé le salut. Hier encore nos élèves s'y livraient à l'étude et à la prière dans le calme et la joie, et aujourd'hui que la guerre a passé par là, on voit partout l'empreinte de la misère et de la ruine.

De nos maisons il ne reste que les colonnes et les toits. Planchers, cloisons, tables et bancs de l'étude, du réfectoire, de la chapelle, lits de dortoir, tout a été porté aux remparts pour arrêter les boulets et les balles. La provision de riz pour l'année a tout entière été distribuée aux chrétiens pendant le siège. La chapelle du Sacré-Cœur presque achevée, et dont la tour élevée nous a permis de déjouer souvent les projets de nos ennemis, a été criblée par les boulets et ses matériaux sont dispersés partout pour les besoins de la défense. Un souvenir, une aumône pour le petit séminaire d'An-Ninh !

EN ROUTE POUR LA BAIE D'HUDSON

Tournée épiscopale de Mgr Lorrain, vicaire apostolique de Pontiac, dans le nord de sa mission.

(Suite 1)

Nous sommes ici, depuis hier soir, les hôtes de M. Henderson, bourgeois du Fort : il a mis sa maison et sa table à la disposition de Monseigneur et de sa suite, avec cette politesse de grand seigneur qui est de tradition chez les officiers de la Compagnie de la baie d'Hudson.

Le mardi 17, à huit heures, laissant l'Ottawa sur notre droite, nous entrions dans une baie du lac des Quinze, qui peut avoir quatre lieues de long sur deux de large, avec des rivages à fleur d'eau, un vrai miroir encadré d'azur. Tout à coup nous apercevons en arrière trois canots qui nous poursuivent à bride abattue; nous nous arrêtons. C'est Amable Jiwim, « la mouche », avec sa famille. Il y a une quinzaine d'années, il a tué deux hommes, dont l'un était son frère. Aujourd'hui il ne montre pas autant d'audace, c'est à peine s'il peut parler. Il est tout interdit ; sa femme est obligée de lui dire :

« Mets-toi donc à genoux... fais le signe de la croix... dis donc oui..., dis ton nom... »

Monseigneur leur distribua des objets de piété et les chargea de dire aux Wanoweiwas, tribu à laquelle ils appartiennent, de venir à sa rencontre à Témiscamingue au commencement d'août. Ce sont des messagers de paix que le ciel met sur notre passage afin de répandre la bonne nouvelle.

* * *

A dix heures, nous nous arrêtons à la ferme de M. Hoggard, maire de Mattawan, pour prendre des provisions que le R. P. Nédelec a fait transporter là dans le courant de l'hiver. C'est le défrichement le plus avancé vers le septentrion ; il a été commencé, il y a trois ans, par M. Taggart, bourgeois de chantier, décédé dans le courant de l'année dernière. Soixante arpents environ sont transformés. M. Britt est chargé de l'exploitation; il nous fit visiter son champ et il répondit avec la plus grande bienveillance aux diverses informations que je lui demandai.

« Le fond de terre est une glaise recouverte d'une couche de *loam ;* on ne rencontre pas sur toute la ferme une roche assez grosse pour cogner une cheville. L'année dernière, la moisson a très bien mûri. Cette année, le lac était libre de glaces le 10 mai ; il faut remarquer que nous sommes dans une baie et qu'aucun courant n'aide, ici, à la débâcle. J'ai semé mes patates et mes oignons le 18 mai, mon orge et mes pois le 30 ; vous voyez que tout a belle apparence ; les prairies sont bien fournies, et le foin a déjà six pouces de hauteur. Le climat est certainement plus favorable à la culture qu'à Rimouski, la saison doit être aussi longue qu'à Québec. Pour des milles et des milles dans l'intérieur, autour du lac des Quinze, du lac Barrière, de la rivière Ennuyante, le sol est uni, sans montagnes, sans rochers, tout à fait arable; il m'a paru d'excellente qualité : les bois qu'il produit sont le pin blanc, l'épinette, le cèdre, le sapin, le tremble et le bouleau ; en plus d'un endroit vous voyez de l'érable et du merisier. Toutes ces terres sont excellentes, et je ne doute pas qu'un jour ce pays ne renferme une nombreuse population agricole. »

Je suis de l'avis de M. Britt. Sans doute, cette forêt lointaine ne sera pas envahie par les colons dès l'année prochaine; l'émigration s'avancera petit à petit, de proche en proche ; mais dans cent ans (et qu'est-ce qu'un siècle dans la vie d'un peuple ?), la race canadienne aura étendu ses rameaux jusque dans cette partie éloignée de ses domaines ; ces beaux lacs seront entourés de riches campagnes aux moissons dorées; ces rivages seront bordés de villages florissants et de villes superbes ; ces eaux seront sillonnées par des bateaux à vapeur qui écouleront les produits d'un commerce considérable.

* * *

Le Nord, voilà le champ ouvert à l'activité et au développement des Canadiens français. Eux seuls aimeront à y vivre. Les populations étrangères que l'émigration transatlantique vomit tous les ans par milliers sur nos bords, préfèreront toujours se diriger vers les prairies de l'ouest, où les premiers travaux de défrichement sont moins pénibles. La vigueur de nos colons ne recule pas devant les arbres de la forêt, le climat leur est salutaire, et leur tempérament est fait à la rigueur de nos hivers. Sachons profiter du mouvement colonisateur qui agite le pays ; que le gouvernement ouvre de bonnes voies de communication, même qu'il ne craigne pas de pousser des lignes de chemin de fer dans les régions de l'intérieur, et avant longtemps, le surplus de notre population aura remonté le cours de toutes les rivières, échelonnant des établissement continus sur les rives du Saint-Maurice, de la Rouge, de la Lièvre et de la Gatineau. Bientôt de courageux colons, après avoir pénétré la chaîne des Laurentides, parviendront aux immenses plateaux de la hauteur des terres, et dérouleront une succession non interrompue de paroisses depuis la vallée du lac Saint-Jean jusqu'aux rivages lointains du lac Témiscamingue.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 4 et 11 décembre.

Dans ce temps-là, comme le disait il y a plus de trente ans un conférencier prophétique, la patrie canadienne, restreinte au midi et au sud-ouest, s'étendra vers le nord, embrassant des espaces plus vastes que ceux qu'elle occupe aujourd'hui. Le nord sera notre domaine, la forteresse de notre nationalité. Quelle puissance au monde pourrait anéantir ce peuple homogène, jeune et plein de sève, défendu par cette position isolée, à l'extrémité d'un continent, position inexpugnable, qui fait ressembler le Canada français à une île bordée de toutes parts par d'énormes banquises redoutées de l'envahisseur.

* * *

A deux heures, par un portage, nous passons dans le lac Barrière. Plusieurs averses nous tombèrent à l'improviste sur le dos : mais avec nos grandes bottes à jambe, nos culottes de prunelle, nos capots d'hiver pour prévenir l'humidité, nos capots de toile cirée et nos chapeaux de pompiers en toile goudronnée, nous pouvons braver le mauvais temps, regarder en paix les gouttelettes de pluie danser sur les eaux comme des diamants, et chanter le refrain :

En attendant le beau temps,
Vivons contents, vivons contents!

Il est six heures. Tout à coup : « *Monz, Monz!* un orignal, un orignal! » dit Okocin d'une voix impressionnée, en montrant du doigt le fond d'une longue baie ; c'est à peine si nous pouvions apercevoir un point noir. La pointe du canot est tournée de ce côté-là, les avirons nagent dru et fort. Okocin prépare son fusil, il rit malgré lui ; son œil étincelle. Nous ne pouvons nous défendre d'un certain tressaillement, d'une certaine surexcitation. Quand nous arrivons à l'endroit désigné, l'orignal avait disparu déjà depuis assez longtemps. Okocin, de son regard d'aigle, sonde le fourré.

« — Nous allons le retrouver, dit-il, dans l'autre baie. »

En effet, en doublant la pointe, nous l'aperçûmes qui clapotait dans la vase, qui tantôt s'arrêtait et tantôt marchait nonchalamment, s'occupant à manger la tête des herbes.

« — Couvre ta chemise rouge, » dit Okocin à l'un de nos hommes et nous pointons droit sur l'orignal.

Nous étions à cinq arpents ; sans nous avoir vus, la bête entre dans le bois. Le chasseur saute à terre, examine les pistes, flaire comme un bon lévrier. « Il est par delà l'autre pointe. » Il disait vrai. Le canot glissait sur l'onde ; pas un mot, les commandements se donnaient de la main, la course devenait palpitante d'intérêt. L'orignal lève le nez au vent et nous regarde en face. Sur un signe d'Okocin, tous les avirons s'arrêtent. L'orignal baisse la tête, les avirons sans bruit recommencent à travailler. Que de précautions pour les plonger à l'eau, pour les en retirer! Deux fois l'ennemi se tourne vers nous, deux fois les bras restent suspendus et notre écorce coule sur l'eau comme une plume sur l'huile. Déjà nous sommes à cinquante verges, l'orignal présente sa tête, le bout du canon est braqué sur lui ; impossible pou. la pauvre bête d'échapper, Okocin est le meilleur chasseur de Témiscamingue. La détente part, le fusil a fait faux cap. En deux bonds l'orignal est sur la côte, la forêt retentit, le second coup a donné, mais c'est trop tard. Ce fut un vrai désappointement. N'importe, nous avions vu comment le sauvage approche sa proie, l'instinct qui le dirige, l'habileté et la patience qu'il sait apporter dans ses poursuites. Pour nous reposer de notre chasse, nous allâmes camper à l'embouchure de la rivière Ennuyante.



CANADA. — Eglise et couvent de Pembroke : d'après une photographie envoyée par Mgr Lorrain.

* * *

Savez-vous ce qu'est un campement? D'abord il faut choisir une pointe élevée pour avoir de l'air, du vent et moins de maringoins. L'un débarque le bagage sur la grève, un autre tire le canot à terre, un autre court chercher du bois pour allumer le feu, l'autre dresse la tente sur un terrain sec et uni. On place sur le sol un lit de branches de cèdre ou de sapin, ce qui embaume toute la demeure d'un arôme tout à fait agréable ; par dessus on étend un prélart, puis une peau d'ours avec le poil, puis une couverte ; avec ces précautions vous n'avez rien à craindre de l'humidité de la terre. Le cuisinier fait rôtir ses grillades de gros lard, qui nagent dans la graisse et répandent un fumet délicieux. La nappe est tendue, selon les endroits, sur le gazon ou sur les galets, et tout autour sont placées les assiettes et les écuelles de fer blanc. Nous prenons le repas, comme les Romains, couchés autour de la table ; l'appétit est ce qui manque le moins. Okocin, un tison à la main, visite toutes les coutures du canot, répare les avaries de la journée, et regomme l'embarcation là où il en est besoin. Après souper, commence une petite veillée autour du feu qui pétille au milieu de la nuit sombre : chacun a son histoire, son bon

mot. Vient ensuite la prière du soir, avec le chapelet, tantôt en français, tantôt en sauvage : le petit exercice se termine par un cantique qui retentit grave, mystérieux et solennel sous le couvert des grands bois, au milieu des silences profonds et des vastes solitudes. On promène un peu de fumée dans la tente pour chasser les maringoins et ceux qui restent collés à la toile comme engourdis, on les brûle un à un avec une chandelle. Vous vous étendez sur votre couche odoriférante, et vous dormez toute la nuit sous le regard de Dieu, au fracas assourdissant d'une chute ou au bruit monotone du vent dans la tête des grands arbres.

⁂

Le lendemain, à cinq heures avant midi, nous entrions dans la rivière Ennuyante, qui unit le lac Barrière au lac Long. Certainement celui qui l'a baptisée de ce nom a péché par la calomnie : car cette belle petite rivière, large d'environ cent pieds, serpente à travers une épaisse forêt d'épinettes, qui portent leurs têtes superbes haut dans les airs et dont les pieds baignent dans l'eau profonde; et, l'espace de trois lieues, nous naviguons entre deux hautes murailles de feuillage et de verdure. Le ciel bleu nous apparaît seulement large d'une aune. L'eau est dormante, le soleil levant dore le sommet des arbres, les oiseaux voltigent et ramagent autour de nous. Nous respirons à pleins poumons les exhalaisons e : baumées que nous envoient les bois trempés de la rosée matinale, notre poitrine se dilate, l'aise et la joie entrent au cœur. Nous entonnons l'*Ave Maris Stella*, les échos du désert semblent se réjouir de répéter les gloires de Marie. Le chant est le cri de l'âme, l'enthousiasme et l'ivresse de la prière. Chaque matin, après la récitation de l'Itinéraire, nous chantons un hymne à la Sainte-Vierge et quelque cantique; dans le courant de l'après-midi, aussi à l'aise dans notre canot que dans une salle d'exercice, nous faisons en commun notre lecture spirituelle, et nous arrivons le soir au campement en redisant les harmonies graves du *Tantum ergo* et du *Laudate*. Ici tout nous parle de la grandeur du Créateur, et l'immensité des forêts, et l'étendue des lacs, et la puissance des rivières, et la hauteur des montagnes, et même les rochers incultes suspendus dans l'espace au-dessus de nos têtes.

A sept heures, nous entrons dans le lac Long pour n'en sortir qu'à quatre heures. Il ressemble beaucoup pour le paysage au lac de Témiscamingue, excepté que les côtes en sont moins hautes. Vers le milieu, il se rétrécit beaucoup; les sauvages appellent cet endroit *obasatic*, le détroit des Trembles. En effet, nous entrons ici dans le royaume du tremble; il est aussi commun que le pin blanc dans le haut de l'Ottawa. Il pousse droit comme un cierge; son écorce est lisse et sans branche; il n'a qu'un bouquet de feuillage au sommet de la tête comme le palmier; sa hauteur atteint jusqu'à soixante pieds; nous en avons mesuré qui avaient jusqu'à sept ou huit pieds de circonférence. Il peut faire de jolies pièces de bois carré et des planches assez larges : c'est un bois de construction qui a de la durée lorsqu'il n'est pas exposé aux intempéries de l'air.

Nous avons dit adieu aux bois francs; on voit bien çà et là quelques ormes, quelques frênes, mais à leurs membres estropiés, à leur chevelure maigre, ils ont l'air d'orphelins égarés hors de leur pays. Le pin rouge remplace le pin blanc; l'épinette rouge se mêle à l'épinette grise; mais l'arbre le plus commun après le tremble, c'est le cyprès sombre. Au flanc de certaines collines, vous pouvez admirer, dans le feuillage, des nuances et des dispositions de couleur tout à fait tranchées et artistiques. Au pied vous voyez des trembles au vert tendre, vers le milieu les épinettes au vert foncé, au sommet les cyprès au vert sombre et noir. Quel artiste que Celui dont la main a disposé, comme en se jouant, toutes ces beautés !

⁂

A cinq heures, nous passons dans le lac des Vases, dont les rives sont de glaise molle, et les eaux blanches et troublées. A six heures, nous sommes à la hauteur des terres, un pied dans la province de Québec, l'autre dans le territoire du nord-ouest. Si nous eussions été païens, nous nous serions imaginés que les dieux du pays où nous entrions étaient irrités contre notre entreprise, car il nous tomba sur les épaules un orage violent accompagné de tonnerre. Nous nous embarquâmes sur les eaux qui descendent vers la baie du nord, en chantant le *Veni Creator*. Que l'Esprit-Saint souffle dans nos voiles, qu'il embrase nos âmes du zèle apostolique et les cœurs des pauvres sauvages, que nous allons visiter, du feu de son amour !

Nous traversons un petit lac, « lequel, nous dit Okocin, a trop peu d'importance pour mériter un nom ; » nous suivons les méandres de la petite rivière « Serpent » qui va, vient et revient au milieu des algues et des roseaux ; nous filons une couple de nœuds sur le beau « lac des Iles, » et au soleil couchant, nous accostons, pour la nuit, sur un rocher ovale de cent cinquante pieds de long, couvert d'une mousse épaisse et tendre, et couronné d'un bouquet de sapins.

Le spectacle est féérique. L'azur du firmament apparaît à travers les déchirures des nuages et le soleil à son déclin dore l'occident de pourpre et d'or. Tout autour de vous, vous voyez des îlots, ici plus grands, là plus petits, à la forme ronde, couverts d'un bois verdoyant. Ce sont des berceaux de feuillage qui semblent flotter sur la surface liquide, des bouquets de sapins odorants fièrement assis sur leur base de granit, des touffes ombreuses et gigantesques qui baignent leurs pieds dans les eaux profondes, des rochers abrupts et nus entourés d'une frange de mousse. De tous côtés serpentent des lagunes limpides, langues étroites, sinueuses, tantôt brisées par un mur de verdure, tantôt ouvrant sur le lac des échappées de vue sans limites. A travers les illusions du crépuscule, ces îles charmantes se dressent devant vous, comme des villas enchantées, des palais des *Mille et une Nuits*, des villes superbes avec leur forêt de dômes et de clochers, des citadelles avec leurs bastions et leurs créneaux. Voyez-vous ces cyprès qui, çà et là, élèvent au-dessus des autres arbres leurs têtes coniques ? Ne dirait-on pas autant de flèches hardies, de clochetons gothiques ? Ne dirait-on pas, transportées comme par enchantement dans ces déserts, des églises du Moyen-Age, de nouvelles cathédrales de Milan ?

⁂

Au sud se trouve la hauteur des terres que nous venons de franchir; les sauvages, dans leur langage expressif, l'appellent *Akokwehidjiwan* « l'eau étant suspendue s'en retourne. » Les langues indiennes sont admirables pour donner dans les mots la définition de la chose qu'ils expriment. Ainsi le lac que nous devions traverser le lendemain s'appelle *Okoteqami* « les eaux suspendues, » et *Abbitibi* signifie « les eaux mitoyennes », mitoyennes entre le versant de la mer du Nord et celui de l'Atlantique. En effet, on peut dire que tous les lacs, depuis les *Quinze* jusqu'à *Abbitibi* inclusivement, sur une étendue de plus de cent milles, appartiennent au plateau de la hauteur des terres. Ce vaste plateau renferme presqu'autant d'eau que de terre: ce n'est pas un pays de montagnes; au contraire, en certains endroits, le sol paraît si bas et si marécageux qu'on dirait un terrain submergé. Quand on a parcouru et compté ces nombreux et ces immenses réservoirs que la Providence a creusés, on est moins étonné de voir que l'Ottawa, le Saint-Maurice et le Saint-Laurent roulent des masses d'eau aussi considérables.

Sur la hauteur des terres, tout près de l'endroit où nous avons passé la nuit, s'élèvent deux pics isolés comme ceux de Belœil et de Rougemont; les sauvages les appellent *Wewebisonadji* « les montagnes de la balançoire. » Les *Wendigous*, c'est-à-dire les sorciers, en quête d'exercice, tendent une corde d'un sommet à l'autre et se balancent dans les airs. Ces montagnes sur les confins de deux horizons avaient quelque chose de mystérieux qui frappait l'imagination de ces peuples superstitieux. C'est là que ceux qui voulaient devenir sorciers passaient, d'après les règles de leur initiation, trois semaines à la tête d'un arbre, en observant le jeûne le plus rigoureux. Il y a quelques années, un pauvre innocent résolut d'entrer dans l'ordre de la sorcellerie. Il se percha dans un arbre au pied de la montagne sacrée; mais le troisième jour, s'étant endormi, il dégringola de branche en branche, et il se cassa un bras. Il n'était pas encore assez sorcier pour se guérir; il retourna tout honteux à son wigwam et il renonça au métier.

(A suivre).

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(Édition française)

Anonyme de Boulogne, diocèse d'Arras 10
M. V. Bier, à Hasborn (Prusse Rhénane) 3
Un abonné de Marseille 82
M. P. Coste, aux Mouriers, diocèse de Viviers 5
M. Rivat, à Prey, diocèse de St-Dié 12
Un abonné du diocèse de Rodez 10
Anonyme d'Aix 100
Anonyme du diocèse de Sens, avec demande de prières 10
M. Audouard Jean-Baptiste de la paroisse Saint-Pothin de Lyon 3000
Anonyme de St-Jean-la-Bussière, don recueilli par l'*Écho de Fourvière* 50
Mme M. D de Condrieu, don recueilli par l'*Écho de Fourvière* 5
Anonyme, id. id. 50

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Caspar).

M. Cazal, curé de Pinsaguel, diocèse de Toulouse 21 35
Un abonné de Marboz, diocèse de Belley, avec demande de prières. 20
Anonyme de Laize-la-Ville, diocèse de Bayeux 2
F. R. à Pau, diocèse de Bayonne 10
M. Simon Siver à Béthamie, diocèse de Bordeaux 6

A M. Delpech, pour les missions de Chine et de Cochinchine les plus nécessiteuses.

Sœur Marie-Joseph de la Croix, à La Chablière-s-Lausanne (Suisse) 14
Un enfant de Saint-François, diocèse d'Angers 100
Une abonnée de Saint-Florentin, diocèse de Sens 2
Anonyme de Dijon 5
Anonyme du diocèse de Besançon 7

A Mgr Van Camelbeke pour les victimes de la persécution en Cochinchine orientale.

Un abonné de Rouen 4
E. B., à Paris 10
M. Desdouits, diocèse de Versailles 25
M. L. C., diocèse de Lyon 200
Mlle Marie Bartet et M. Alfred Bartet, à Rochefort, diocèse de La Rochelle 10
E. R., à Nevers 2
Mlle Pitrel à St-Malo, diocèse de Rennes 5
Mlle Marie Varin, à Châteaubourg, diocèse de Rennes 50
M. le curé de Saint-Pantaléon, diocèse d'Autun 25
M. le curé de Saillenard, id. 10
M. le curé de Beaurepaire, id 6
M. le curé de Savigny-en-Revermont, id 5
M. le curé de Couhard, id 8
Mme Grillot-Bassard, id. 40
Produit d'une quête à la cathédrale d'Autun 252
M. l'abbé Thierry, curé à Evrange (Lorraine) 25
M. l'abbé Le Path à Quéven diocèse de Vannes 10
M. Loue, diocèse de Luçon 20
Mme de Saint-Auban, diocèse de Quimper 5
M. l'abbé Peneau, curé de Saint-Satur, diocèse de Blois 19
M. l'abbé Boumard, diocèse d'Angers 5
M. Eug. R., de Marseille, reconnaissance 50
M. le curé et quelques paroissiens de Fiel-Sauvin, diocèse d'Angers 22
Anonyme, don transmis par l'*Écho de Fourvière* 5
Une enfant de Marie, id. 10
Anonyme id. 2
C. D., diocèse de Belley 20
M. Servantie, à Bordeaux 2 50
M. Richard, à Laval, avec demande de prières 20

A Mgr Van Camelbeke, pour le baptême d'un enfant sous le nom de Pierre-Marie.

P. L., du diocèse d'Annecy 4

A Mgr Puginier, pour le sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes au Tong-King occidental.

Anonyme de Versailles 5
M. Reussard, vicaire à St-M'hervé, diocèse de Rennes 15
Une anonyme du diocèse d'Avignon se recommandant aux prières ainsi que sa famille 9 30
Une anonyme du diocèse de Séez 20

Pour M. l'abbé de Noailles, missionnaire à Niigata (Japon).

Mme la comtesse R. de Lacroix-Laval 100
Deux anonymes du diocèse de Lyon 200

A Mgr Caspar pour les victimes de la persécution en Cochinchine septentrionale.

P. P., diocèse de Meaux 5

Pour M. Chambost, missionnaire en Chine.

Anonyme de Firminy, en mémoire de son oncle M. l'abbé Charles Ch., diocèse de Lyon 20

Pour le sanctuaire dédié à N.-D. de Fourvière en Chine.

Anonyme de Haute-Rivoire 5

Pour le R. P. Le Corre, missionnaire à Athabaska Mackenzie (Amérique du Nord).

M. Eugène R., de Marseille, reconnaissance 50

Pour les missions du vicariat apostolique de Colombo (Ceylan).

M. Michaud, notaire, diocèse de La Rochelle 4

A Mgr Sogaro, vicaire apostolique de l'Afrique centrale, pour le rachat des Sœurs prisonnières au Soudan.

Anonyme de Paris 5

Pour le rachat et le baptême de petits esclaves nègres (Bagamoyo).

Une abonnée du nord de l'Angleterre 18

Pour les missions de Madagascar.

M. Eugène R. de Marseille, reconnaissance 50

Au Cardinal Lavigerie, pour le vicariat du Tanganyka.

M. Eugène R. de Marseille, reconnaissance 50

A Mgr Sogaro pour les missions du Soudan.

M. Richard à Laval, avec demande de prières 19

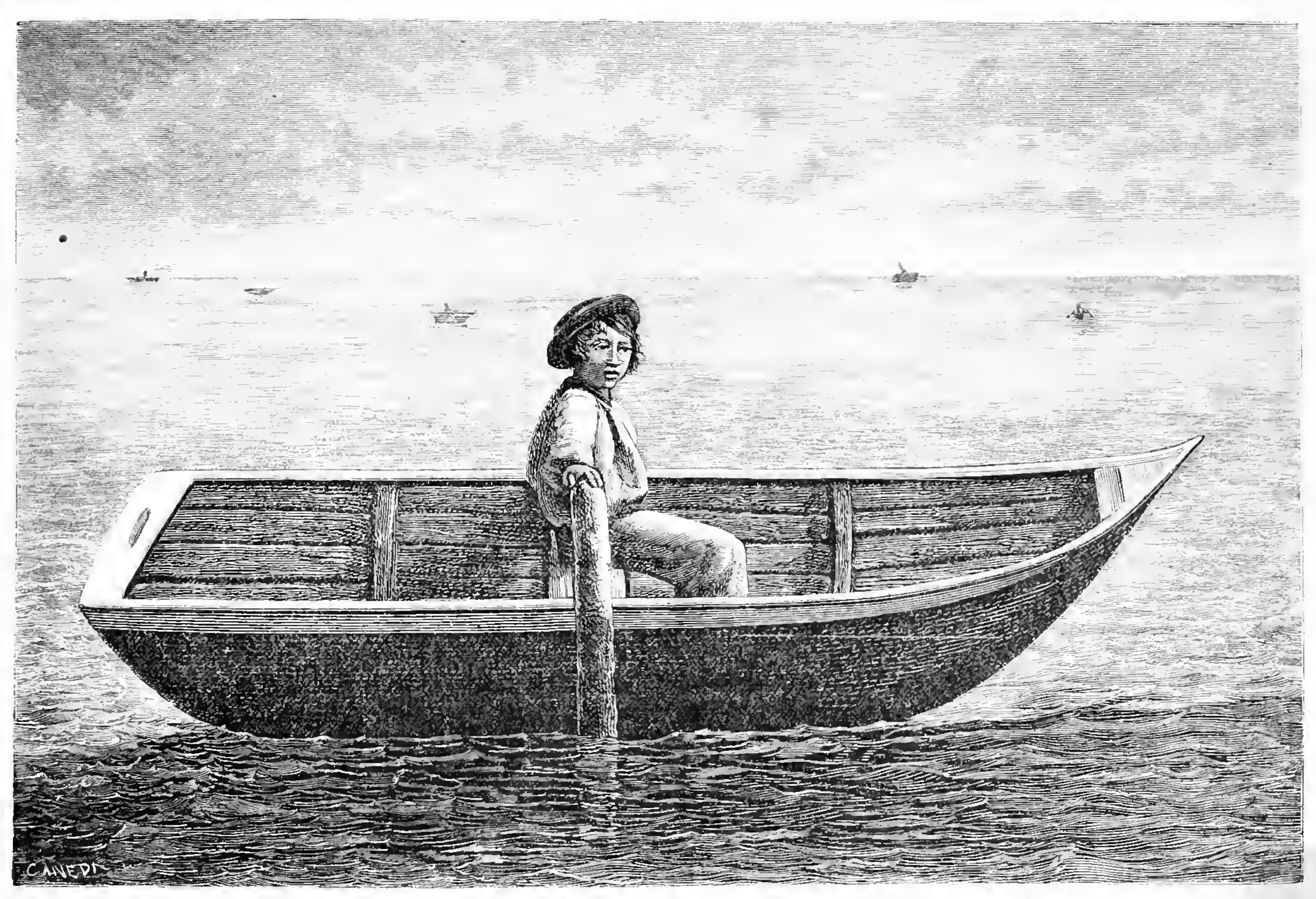
Pour la propagande du Bulletin.

M. Servantie à Bordeaux 7

(La suite des dons prochainement.)

Th. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.



PONTIAC. — Un canotier de la suite de Mgr Lorrain : d'après une photographie (Voir page 615).

CORRESPONDANCE

ZAMBÈZE (Afrique australe)

LETTRE DU R. P. COURTOIS, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, MISSIONNAIRE AU ZAMBÈZE.

Tété, 4 septembre 1885

Je vous ai déjà annoncé la mort de notre voisin de Massangano, le fameux Antoine-Vincent de la Croix Bonga Choutare. Voici quelques détails.

Dans le courant de juillet, on apprit que Choutare-Nhamuzinga (l'homme de fer, l'artilleur) avait fait élever une *aringa* (enceinte formée de pieux) à Kataruze, sur les terres du domaine de Chingudwé arrenté à un négociant connu de cette ville, M. Joseph Pereiva de Carvalho. On fit des observations à Choutare, mais sans résultat.

Vers la fin de juillet, un lieutenant de Tété se rendait à Massangano avec un caporal, pour demander à Bonga de faire enlever le retranchement qu'il avait fait construire aux portes de la ville sur un terrain appartenant à la couronne.

L'affaire se traita à l'amiable. Bonga promit de s'exécuter. Pour cimenter la paix, on lui offrit, selon l'usage, quelques cruches de genièvre et quelques bonnes bouteilles de vin. Il se mit à boire au point de tomber ivre-mort. On crut d'abord que notre homme reposait heureusement dans les bras du sommeil et qu'il reprendrait bientôt vie et mouvement. Espérance vaine.

On évita le premier jour de divulguer le tragique événement. Le lendemain, 4 août, une embarcation de M. Martins, qui montait vers Tété, chargée de provisions, fut arrêtée, volée et pillée. Comme les bateliers essayaient de réclamer, ceux de Massangano répondirent :

« — Ne savez-vous pas que notre maître Choutare est mort étouffé par le vin ?

« — Que nous importe ? dirent les bateliers ; laissez-nous retourner à la maison de M. Martins.

« — Martins lui-même est coupable, ajoutèrent les voleurs, parce qu'il avait coutume d'envoyer beaucoup de présents d'alcool à notre maître... »

Et, ce disant, ces pirates d'un nouveau genre s'emparent de la barque et des provisions de Martins. Les nègres de fuir en toute hâte à Tété.

Le 5 août, on annonça officiellement en ville, trompette en tête, que Choutare était mort. Immédiatement il y eut hausse dans le commerce, car le bruit courait que plusieurs embarcations avaient été capturées et que plusieurs autres déjà engagées dans les Lupatas, avaient subitement fait volte face pour Senna ou Guengwé pour y attendre des jours meilleurs. Par prudence, on arma la ville et on établit des patrouilles nocturnes. On craignait quelque remue-ménage des sujets du défunt roitelet qui d'ordinaire font consister leur deuil à voler, à piller, à s'entr'égorger! Le huitième jour, ils se coupent les cheveux, et alors a lieu l'intronisation du nouveau roi.

Cependant les habitants de Massangano furent assez modérés : *Makombé* (l'enclume), frère de Choutare, fut élu pour lui succéder dans la *butaka* (héritage de famille) sans conteste et sans effusion de sang. (1) A l'entrée en charges, tout passe entre les mains du nouvel élu : terres, maisons, femmes, enfants, esclaves, bestiaux.

Nous étions sur expectative.

Le 11 août, vers les neuf heures du matin, une panique indescriptible s'empare des habitants de la ville, principalement des femmes et des enfants. De tous côtés on aperçoit des fuyards qui crient : « *Kondo! Kondo!* guerre! guerre! Elle est là! » Les uns vont chercher un refuge à la résidence du gouverneur, les autres à la garnison ou chez des particuliers. On tire le canon d'alarme ; les soldats sont à leur poste; les négociants se mettent sur la défensive. Des femmes, des vieillards, des enfants circulent affolés dans toutes les directions emportant sur leur tête des paquets de pauvres hardes! Les dames européennes avaient bien aussi leurs craintes.

Je crus qu'il était prudent de prendre mes mesures. Je renvoyai aussitôt les enfants de l'école qui pleuraient déjà à chaudes larmes. J'armai mes nègres de cinq bons fusils, je préparai des haches, des arcs et des flèches, trois ou quatre casse-têtes ! Je mis de ronde un de mes petits nègres armé d'un grand sabre! Mais mon défenseur eut tellement peur qu'il pleura et me menaça de s'enfuir chez sa mère!... Nous attendîmes de pied ferme. Soudain, l'orage se calma. C'était une fausse alerte qui avait été occasionnée en ville. Des nègres passant à Mopadwé avaient aperçu dans le bois des gens armés et campés autour d'un feu. Ils les prirent naturellement pour des ennemis se dirigeant sur Tété et n'eurent rien de plus pressé que de venir annoncer la terrifiante nouvelle... *Kondo! Kondo!* La guerre est là ! Et ce cri, répété de bouche en bouche, circula en un instant dans toute la ville, semant partout la terreur, l'épouvante et l'effroi.

On alla aux informations.

Les hommes campés à quelques minutes de la ville étaient des colons de Mopadwé en train de dépecer un buffle qu'ils venaient d'abattre. Eux-mêmes ignoraient le bouleversement que leur présence en ce lieu avait causé parmi nous.

Tout rentra de nouveau dans l'ordre, mais beaucoup de nègres fuyards trouvèrent leurs huttes vides. De charitables voisins avaient eu soin de recueillir les biens vacants laissés à leur disposition !

La guerre était si peu probable que le 14 août, au matin, nous reçûmes une ambassade solennelle envoyée par Makombé pour nous annoncer son arrivée au trône et nous exprimer son désir de vivre en paix avec les habitants de Tété. L'ambassade était composée d'un des plus jeunes frères du roitelet, Mutontova, et de quatre grands du royaume. Ils offrirent en présent deux petites défenses d'éléphant. On dressa un procès-verbal de la réception du message de Makombé et le gouverneur fit stipuler que le nouveau chef de Massangano enlèverait le cantonnement de Kataruze, question déjà résolue avec feu Nhamuzinga-Choutare. Nous rentrions dans le *statu quo*.

Cependant Makombé n'avait pas l'air de se presser beaucoup d'exécuter les clauses du traité. Kataruze était toujours en état de siège. Le directeur du *prazo* crut de son devoir de se faire justice. Il arme quelques nègres et les envoie détruire l'enceinte fortifiée de Chingudwé. Dans la bagarre, deux femmes et un nègre, originaires de Massangano, sujets de Makombé, furent tués !

A cette nouvelle, Makombé, furieux, menace, crie, tempête. Il jure de tirer vengeance des assaillants ; il envoie immédiatement un messager demander aux autorités locales si c'est le gouvernement ou un simple particulier qui veut lui faire la guerre ? Dans tous les cas, il saura bien en tirer une vengeance éclatante.

De nouveau notre ciel s'assombrit.

Il y a quinze jours, M. Martins, voyant que ses embarcations n'arrivaient pas, se mit en route pour aller à leur rencontre. Dimanche dernier, il était heureusement de retour, amenant à sa suite vingt-huit barques chargées de marchandises; d'autres suivent et environ cinquante-une arriveront cette semaine.

... Vous le voyez, notre horizon est toujours un peu noir, tant il est vrai que *fides punica et fides cafrea est eadem*.

Mais l'ennemi du moment qui nous harcèle, c'est la famine... Déjà en ville plusieurs victimes ont succombé dans les tortures de la faim. Dans les villages environnants, c'est encore plus triste; les hommes robustes ont pris la fuite ; les femmes, les vieillards et les enfants restent pour le martyre... de la faim. C'est navrant de voir une si grande misère, surtout de ne pouvoir y remédier.

---

(1) Voici les noms des principaux roitelets qui ont régné à Massangano : 1° Antoine Vincent de Cruz, naturel de Goa; 2° son fils, peu connu ; 3° Inhaude (l'araignée); 4° Chimuara (la pierre immuable), mort en 1879; 5° Nhamuchenga (le sable), aussitôt détrôné qu'élu; 6° Choutare-Nhamuzinga (l'homme de fer, l'artilleur) mort le 3 août 1885, 7° Makombé (l'Enclume) roitelet actuel.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Le Saint-Père, approuvant une proposition de la S. Congrégation de la Propagande, a érigé le nouveau vicariat apostolique du Chan-tong méridional. Sa Sainteté l'a confié au séminaire des Missions-Étrangères de Steyl et a nommé vicaire apostolique avec caractère épiscopal M. J.-B. Anzer, qui administrait la mission comme provicaire. Ce vicariat comprend les trois préfectures civiles de Yan-tchéou, Y-tchéou et Tchao-tchéou, plus la sous-préfecture de Tsi-ning-tchou.

— Mgr Léonard, vicaire apostolique du district occidental du cap de Bonne-Espérance, vient d'obtenir du Saint-Siège un coadjuteur à cause de sa mauvaise santé. M. Jean Rooney, ancien élève du collège de la Propagande et depuis dix-huit ans missionnaire dans le vicariat, a été choisi pour cette charge.

INFORMATIONS DIVERSES

Arménie. — Le monument seldjoucide de Sivas, dont notre numéro du 11 décembre a reproduit la façade, p. 595, contient une école *musulmane*. C'est par erreur que le mot de *catholique* a été glissé dans la légende de la gravure.

Mangalore. — Une lettre particulière adressée à M. Zecchini, secrétaire particulier de S. Em. le cardinal Simeoni, contient d'intéressants détails sur le sacre de Mgr Pagani, le nouveau vicaire apostolique de Mangalore.

La cérémonie avait été fixée au 25 octobre. Le prélat consécrateur, Mgr Agliardi, délégat apostolique, fut reçu le dimanche précédent, avec de grands honneurs à son arrivée de Bombay et conduit du débarcadère à la résidence épiscopale au milieu d'une foule empressée et respectueuse. Le soir du sacre, une fête de nuit : illuminations, feux d'artifice, fut donnée en l'honneur des évêques venus à Mangalore. Après avoir passé quelques jours dans cette ville, Mgr Agliardi s'embarqua pour Cochin.

EN ROUTE POUR LA BAIE D'HUDSON

Tournée épiscopale de Mgr Lorrain, vicaire apostolique de Pontiac, dans le nord de sa mission.

(Suite et fin 1)

Jeudi nous partons à quatre heures du matin. Une brume épaisse nous empêche de jouir des beautés du lac des Iles. A neuf heures nous entrons dans la rivière Abbitibi, qui nous ménage quatre portages, pas longs, pas difficiles. A une heure après midi, le lac *Akotegami* s'ouvre devant nous, grandiose nappe d'eau circulaire de trois à quatre lieues, parsemée d'iles, aussi circulaires, avec un bel horizon de collines bleues. Au milieu du lac surgit à fleur d'eau un rocher nu, une roche plate, sans un brin de végétation; on l'appelle l'*ile aux Iroquois*. Ces farouches guerriers, à la suite d'une expédition heureuse contre les Algonquins de ces parages, seraient venus ici, d'après la légende, scalper, torturer et manger leurs prisonniers. Les Iroquois ont laissé des souvenirs sanglants et des terreurs ineffaçables chez toutes les tribus sauvages du nord de l'Amérique. Aujourd'hui encore, leur nom est terrible; on en menace les enfants, comme chez nous on les menace du loup.

A cinq heures, par le portage de la « danse, » nous sautons de nouveau dans la rivière Abbitibi. Dans deux heures nous serons à la mission. La rivière s'élargit, elle prend les allures d'un fleuve. Pan ! nous entendons un coup de fusil, suivi d'un second, suivi d'un troisième. Ce sont les estafettes du P. Nédelec, postés de pointe en pointe, qui se renvoient l'un à l'autre la nouvelle de notre arrivée, jusqu'à ce qu'elle soit parvenue au Fort: c'est le télégraphe du pays.

Voyez-vous, là-bas, cette flotte de canots d'écorce, divisés en deux ailes, avec un large passage au milieu ? C'est la nation des sauvages d'Abbitibi, conduite par son missionnaire, qui vient au-devant de Mgr Lorrain. Il y a quarante embarcations, montées par plus de deux cents sauvages : à l'avant et à l'arrière de chaque canot s'agitent, à l'extrémité de longues perches, des pavillons de toute grandeur et de toute couleur; le P. Nédelec fait porter devant lui la bannière de la Sainte-Vierge. Dans ce pays-ci, pas de fête complète, si on ne brûle quelques livres de poudre : en conséquence, Monseigneur est salué de loin par des mousquetades cent fois répétées; les échos du rivage n'ont pas de repos; ils disent à la forêt d'alentour, aux oiseaux de l'air, au ciel et à la terre, combien c'est grande fête à Abbitibi.

***

Nous approchons, le moment est solennel, nous ne pouvons nous défendre d'une touchante émotion; Okocin et ses compagnons ont le corps droit, l'air grave, sérieux, les bras d'acier : ils ont le sentiment de leur importance. Nous entrons dans l'espace mitoyen, à toute vapeur. Alors eut lieu une évolution nautique telle que n'en exécutent pas de plus rapides et de plus précises les marins les mieux exercés. Les canots de droite, en faisant le *left about turn*, passèrent à gauche, et les canots de gauche à droite. Le lac s'agita sous tant de coups d'avirons; toutes les embarcations semblaient mêlées d'une manière inextricable; aucune ne heurta sa voisine et, en un clin d'œil, toutes eurent pris leur place sur une ligne droite comme des soldats au *fall in*. Vous auriez dit des cavaliers sur leurs coursiers impatients qui bondissent, dansent et caracolent; ils les laissent faire quelque temps, puis, les dominant de la rêne et de l'éperon, ils les remettent à la course, au pas, au repos.

Le R. P. Nédelec serre la main à Sa Grandeur, et nous prenons le chemin de la mission, à petits coups d'aviron, dans une marche lente et majestueuse. Tous les esquifs s'avancent de front, aucun n'empiète sur son voisin : seulement le canot amiral, celui de l'évêque, en marque d'honneur, a le pas sur les autres d'une quinzaine de pieds. Les squaws et leurs jeunes filles manient l'aviron comme les hommes. Un grand canot avait un équipage de vingt personnes. Tous sont convenablement habillés; même cer-

(1) Voir les *Missions catholiques* des 4, 11 et 18 décembre

tains chapeaux de fillettes se sont donné le luxe de fleurs et d'aigrettes ; un jeune homme porte fièrement un plumet composé d'une feuille de glaieul. Nous avançons toujours, balancés par la houle que soulèvent tant de rameurs, au bruit cadencé des avirons sur le flanc des canots. Monseigneur entonne l'*Ave Maris stella*, et nous continuons l'hymne en latin, puis les sauvages la repètent en leur langue ; et pendant le reste du trajet, ce n'est qu'une succession de pieux cantiques. Les figures et les cœurs paraissent contents et réjouis.

* * *

Nous avons encore une demi-lieue pour nous rendre à destination, et de loin, nous apercevons, près des eaux, sur une presqu'île qui s'avance dans le lac, la chapelle dont le clocher en fer-blanc brille aux rayons du soleil, et le fort de la Compagnie de la baie d'Hudson. La maison du bourgeois est une habitation bien convenable, avec une galerie sur le front, à demi cachée derrière une rangée de trembles plantés avec symétrie ; devant la porte principale se trouve un jardin où croissent oignons, navets, choux de Siam et gadeliers ; à côté s'élèvent huit grandes bâtisses qui servent de magasin, de hangars et de logements pour les engagés de la Compagnie. A trois arpents de là, trône la chapelle sur une élévation qui domine le fort; on y arrive par une montée rapide, et les galets, par leurs couches superposées, servent comme de marches naturelles. Elle a quarante-deux pieds sur vingt, et à l'arrière est accolée une petite sacristie dont le missionnaire fait sa résidence pendant les jours de la mission. Au-dessus du fort, en signe de réjouissance, flotte le drapeau anglais, ce drapeau rouge que le commerce et la puissance britanniques promènent par toute la terre : *Rule, Britannia, over land and over seas;* devant la chapelle flotte le drapeau français, cet antique protecteur du droit et de la faiblesse, dont la mission est de monter la garde aux portes du Vatican. Hélas ! que les temps sont changés ! mais espérons que bientôt reviendront des jours meilleurs.

* * *

Pendant que je me perds dans mes descriptions, le canot a filé ses nœuds, et nous voici en vue du quai de la Compagnie. Le trombone envoie sur les eaux ses harmonies sonores et, sur le rivage, deux cents chiens, effrayés par cette voix et ces vibrations inconnues, s'enfuient vers la forêt en poussant des hurlements sinistres.

Nous accostons. Monseigneur revêt le rochet, et, comme c'est la première fois qu'il visite cette mission, il s'avance sous un dais préparé pour la circonstance ; le chemin est bordé de balises. Les sauvages, après avoir sauté sur la grève, courent s'agenouiller sur le passage de Sa Grandeur, puis ils suivent en procession, chacun tenant sa bannière et son pavillon. Nous passons sous un arc portant les inscriptions de *bienvenue* et *welcome*. Le R. P. Nédelec attend avec l'eau bénite à la porte de l'église, et Sa Grandeur fait son entrée solennelle, selon toutes les cérémonies prescrites au Rituel romain. Le petit temple est pimpant de propreté et des guirlandes de sapin courent à l'intérieur sur les murs. Pour un endroit si éloigné au fond des bois, je puis dire sans exagération que c'est un petit bijou ; la voûte, en planches d'épinette, est peinte en blanc; la nef est séparée par deux rangées de colonnes, les fenêtres en ogive ont leurs vitraux de couleur, l'autel est paré de jolis bouquets artificiels, et le petit clocher possède sa cloche dont la voix argentine, répétée par les échos sur les eaux tranquilles du lac et dans la solitude des forêts profondes, appelle pieusement à la prière.

Après souper, vers huit heures, Monseigneur alla présider la prière du soir, ce qu'il fit les jours suivants. Les sauvages commencent par chanter un cantique ; ils récitent des prières, ils entonnent un nouveau cantique, ils disent le chapelet, ils finissent par un ou deux cantiques. Ils aiment à chanter et ils chantent bien. Les hommes et les femmes, assis, les uns du côté de l'évangile et les autres du côté de l'épitre, alternent à tour de rôle. La plupart ont à la main leur livre de prières ; ils savent tous lire, à l'exception de quelques vieillards. Ces sauvages sont habillés à l'européenne ; la seule différence qu'il y a dans leur costume avec celui des gens de nos campagnes, c'est que les femmes en général se recouvrent la tête d'un mouchoir. Ils sont habillés, je ne dirai pas élégamment, mais proprement ; on n'en voit point en haillons. Ils se tiennent bien dans l'église, et leur maintien plein de respect indique assez qu'ils comprennent ce que c'est que le temple du Seigneur.

* * *

Il y a près de quatre cents sauvages attachés à cette mission ; ils sont présents pour la plupart ; quelques-uns cependant ont dû rester au fond des bois, dans leur pays de chasse et de pêche, faute de vivres pour faire le voyage. La paroisse est grande, plusieurs centaines de milles carrés, et il n'est pas facile, à un moment donné, de rassembler tous les paroissiens.

Les sauvages sont campés sur la grève entre le fort et l'église ; ils ont dressé leurs tentes de toile blanche, au nombre de soixante-quatre, çà et là, sans ordre ; les canots sont renversés sur le rivage ; vous diriez l'armée des Hellènes qui, après avoir tiré ses carènes sur la plage troyenne, est assise sur les murs d'Ilion. L'habitation n'est pas grande, huit pieds sur huit ; le ménage n'est pas considérable : un coffre, quelques couvertures, un poêle, une marmite; rien de plus commode quand il faut déménager ; dans un quart d'heure un propriétaire a plié son bagage et il emporte tout son avoir au fond de son canot. Quand il veut se passer de toutes les superfluités des coutumes et de la civilisation, c'est extraordinaire comme l'homme peut vivre de peu. Comme ces jours-ci sont des jours de repos complet, sans travail, ni pêche, ni chasse, il est intéressant de considérer à la porte de leur tente les femmes qui jasent, les enfants qui jouent, les jeunes gens qui courent et gambadent, et les hommes qui fument leur calumet solennellement, heureux comme des rois sur leur trône. Je souhaiterais autant de tranquillité d'esprit et de contentement de cœur au czar des deux Russies.

* * *

Vendredi, fête du Sacré-Cœur, à sept heures du matin, Monseigneur dit la messe pour le public. Il n'est pas nécessaire d'attendre à une heure avancée de l'avant-midi pour permettre aux paroissiens d'arriver, ils sont tous campés autour de l'église. Le petit temple se remplit

comme un œuf, ce qui eut lieu, du reste, à tous les exercices de la visite. Monseigneur lut en algonquin son sermon d'entrée.

Les sauvages ont très bien compris Sa Grandeur, et ils étaient heureux d'entendre leur premier pasteur leur parler dans leur langue. Dans une circonstance semblable, un sauvage se plaignait au Père en disant :

« — Pourquoi Monseigneur ne nous parle-t-il pas hors de l'église? il est savant en sauvage.

« — Il sait lire, répond le Père, il ne sait pas parler.

« — Comment çà! moi, j'ai appris à parler avant que d'apprendre à lire. »

Et il ne pouvait comprendre comment l'on peut lire une langue qu'on ne sait pas.

*
* *

Samedi, Monseigneur chanta une grand'messe de *requiem* pour le repos des sauvages défunts. Pendant la messe, le peuple ne chanta en latin que la réponse au *Dominus vobiscum* et, comme le disait un fort helléniste, le *Kyrie eleison ;* tout le reste, le *Sanctus*, l'*Agnus Dei*, et, quand il y a lieu, le *Gloria* et le *Credo*, se chante en sauvage. Cependant, dans l'intervalle entre les exercices publics, le Père Nédelec continue ses catéchismes, entend les confessions et prépare les confirmants. Pendant cette mission il s'est fait douze baptêmes.

Samedi après-midi, Monseigneur a fait le tour des tentes ; partout il a été reçu à deux genoux. Pendant ces trois jours, chaque fois que Sa Grandeur se rendait à la chapelle ou en revenait, il était édifiant de voir grand nombre de sauvages se précipiter sur son passage et s'agenouiller pour recevoir sa bénédiction ; ils ne se relevaient qu'après avoir fait un grand signe de croix. Monseigneur distribua des objets de piété, chapelets, grandes images, crucifix à tous les chefs de famille ; à ceux qui sont comme les piliers de l'église par leurs services et leur bonne volonté, aux deux *diaconnesses*, comme les appelle le Père, qui entretiennent la chapelle dans une si grande propreté, il a fait des dons plus précieux. Il fallait voir si ces pauvres gens étaient contents de la visite et du présent ; de toutes les bouches on entendait : « *Migwete*, *migwete*, merci, merci. »

*
* *

Dimanche, à la messe de sept heures, près de quatre-vingts fidèles reçurent la sainte communion. Monseigneur administra le sacrement de confirmation à quarante personnes. Ce nombre est considérable, si l'on fait attention qu'il n'y a que trois ans que Mgr Duhamel a fait la visite pastorale dans cette mission. Puis Sa Grandeur, en s'aidant de son *masanaigan*, de son papier, fit aux chrétiens assemblés quelques remarques de circonstance. Elle les félicita sur la décence de leur chapelle, mais elle leur dit de veiller davantage encore sur la propreté et la pureté du temple intérieur de leur âme. « Ils allaient s'éloigner de l'église et du missionnaire, mais Dieu leur serait présent partout ; ils ne devaient jamais oublier de l'invoquer soir et matin, le dimanche, dans leurs dangers, dans leurs besoins, dans les nombreux voyages de leur vie errante. »

A dix heures, il y eut messe pontificale : M. Proulx et le P. Dozois faisaient les fonctions de diacre et de sous-diacre, et le Père Nédelec celles de maître des cérémonies. Les PP. Paradis et Gladu chantèrent en latin la messe du second ton ; en voyant un si nombreux clergé autour de l'autel, on se serait cru à Pembroke ou à Montréal.

A trois heures, Monseigneur réunit dans l'église tous les enfants jusqu'aux bébés à la mamelle. Il leur fit donner par interprète des conseils propres à leur âge, et leur distribua des médailles. Certes, ce n'est pas leurs charmes extérieurs qui les lui faisaient attirer autour de sa personne ; mais leurs âmes ont été rachetées au prix du sang d'un Dieu, et le Sauveur n'a-t-il pas dit, lorsque les apôtres les trouvaient importuns : « Laissez venir à moi les petits enfants ? »

*
* *

La procession du Saint-Sacrement fait époque dans la vie du sauvage; il y tient; sans elle la mission ne serait pas complète. Tout le monde y assiste. A cinq heures, cette procession s'organisa sous la direction du P. Paradis. Un reposoir avait été préparé avec des branches de sapin, dans une prairie, à quelques arpents de la chapelle. La bannière de la Sainte-Vierge marche en tête, portée par une fière matrone ; suivent, sur deux lignes, les femmes, les petits garçons, puis les hommes, tenant à leur main chacun un pavillon ; vient ensuite sous le dais le Saint Sacrement, porté par Monseigneur. Pendant la marche, les hymnes et les fanfares du P. Gladu se succèdent en alternant. Au reposoir, le *Tantum Ergo* est chanté en sauvage ; on revient par le même chemin. Jésus bénissait non les champs cultivés comme dans nos campagnes, mais les produits des eaux et des bois, ce qui soutient la vie du sauvage, la fécondité des poissons au fond des abîmes du lac, la multiplication des orignaux et des caribous dans les retraites des forêts : *crescite et multiplicamini*.

La journée s'est terminée par un grand festin, une vraie *magocewin*. Pour s'emparer du cœur des sauvages, Monseigneur a saisi la note juste, il a fait vibrer la vraie corde. Quelqu'un qui les connait bien a dit :

« Si vous voulez arriver à leur intelligence, passez par l'estomac. »

Les choses ont été faites royalement. C'est Darius, convoquant tous les satrapes de son empire pour une fête de huit jours, ou plutôt c'est Salomon, faisant la dédicace du temple et immolant pour tout le peuple réuni sept mille bœufs et vingt-deux mille brebis.

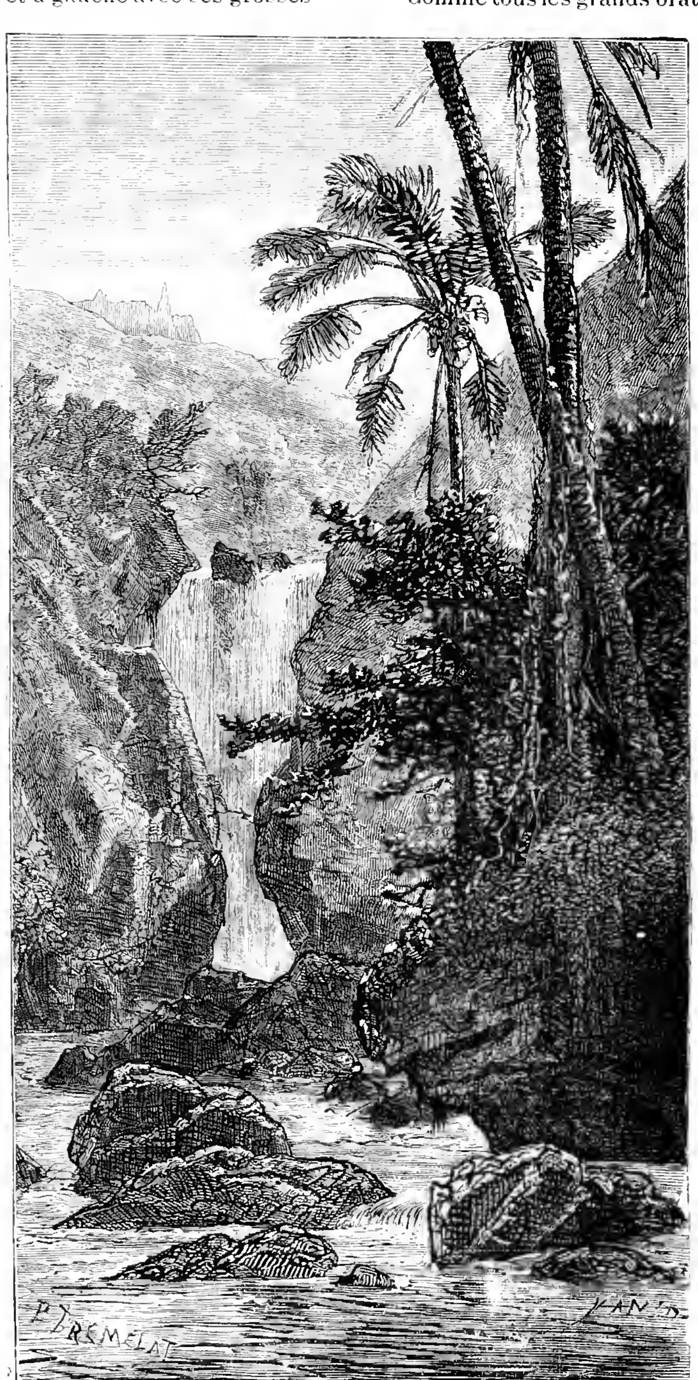
Depuis deux jours dix grandes chaudières pendent à la crémaillère; les pains s'entassent par mules ; les puddings se comptent par douzaines et l'on fait cuire des quartiers de porc tout ronds. M. Lapointe, avec ses quatre acolytes, ne sait où donner de la tête. Le repas se prend en plein air sur le sommet d'un petit coteau qui domine le lac; la brise du soir rafraîchit la salle du festin. Dominique va à travers les tentes en criant :

« —Amis, approchez à la *magocewin*. Que chacun apporte son écuelle, son couteau et son assiette. Venez tous, hommes, femmes, enfants, c'est le Gardien de la prière qui paie. »

Deux longs prélarts sont tendus sur l'herbe ; les hommes s'asseoient autour de l'un, les femmes autour de l'autre; quant aux enfants, ils ont pour nappe le vert gazon. Chacun

a devant lui son énorme morceau de pain, son écuelle de thé du Japon et son gros morceau de lard; de distance en distance sont de larges plats remplis de sagamité au riz, des assiettes chargées de beurre et des soucoupes pleines de sirop; un servant passe sur la table avec ses souliers de chevreuil et distribue à droite et à gauche avec ses grosses mains noires des briques de plum-puddings; cependant, six hommes ne suffisent pas à couper du pain et à remplir les plats. Tous les yeux sont flamboyants, les figures riantes et les langues déliées; vous entendez partout comme le murmure d'un ruisseau gazouillant.

Les enfants prennent le beurre à poignée et l'étendent sur le pain avec leur doigt. Un homme, voulant tremper dans le sirop et n'ayant pas de couteau pour couper son pain, casse les morceaux avec ses dents et ensuite tend les bouchées à la soucoupe. Des femmes, ayant oublié leur cuiller, prennent des copeaux qui sont derrière elles pour plonger dans la sagamité, et elles se tirent d'affaire aussi bien que les autres. Un homme saisit une écuelle pleine de graisse liquide, la lève en l'air comme pour porter un toast et la boit à la santé de la compagnie. Plusieurs enfants laissent échapper des cris de désespoir quand il leur faut, de guerre lasse, quitter les tables encore chargées; un petit garçon, entr'autres, avait le ventre arrondi et tendu comme un tambour. Une femme, complètement repue, les mains dégouttantes de graisse, vient se plaindre au Père, la larme à l'œil, de ce que les cuisiniers ne veulent pas lui laisser charger ses poches. Cependant je dois dire que tout s'est passé dans le plus grand ordre, sans cris, sans tumulte, sans brouhaha; pourrait-on en dire autant de tous les festins des Blancs ?



TAHITI. — Grande cascade dans la vallée de Fatahoua ; dessin d'après une photographie (Voir page 621).

* * *

Le repas fini, le chef des *Wanoweias* sort des rangs et vient remercier Monseigneur. Il porte suspendue à son cou une grande médaille en argent frappée à l'effigie de George III. C'est un vieillard de plus de quatre-vingts ans; si vous lui demandez son âge, il vous répond :

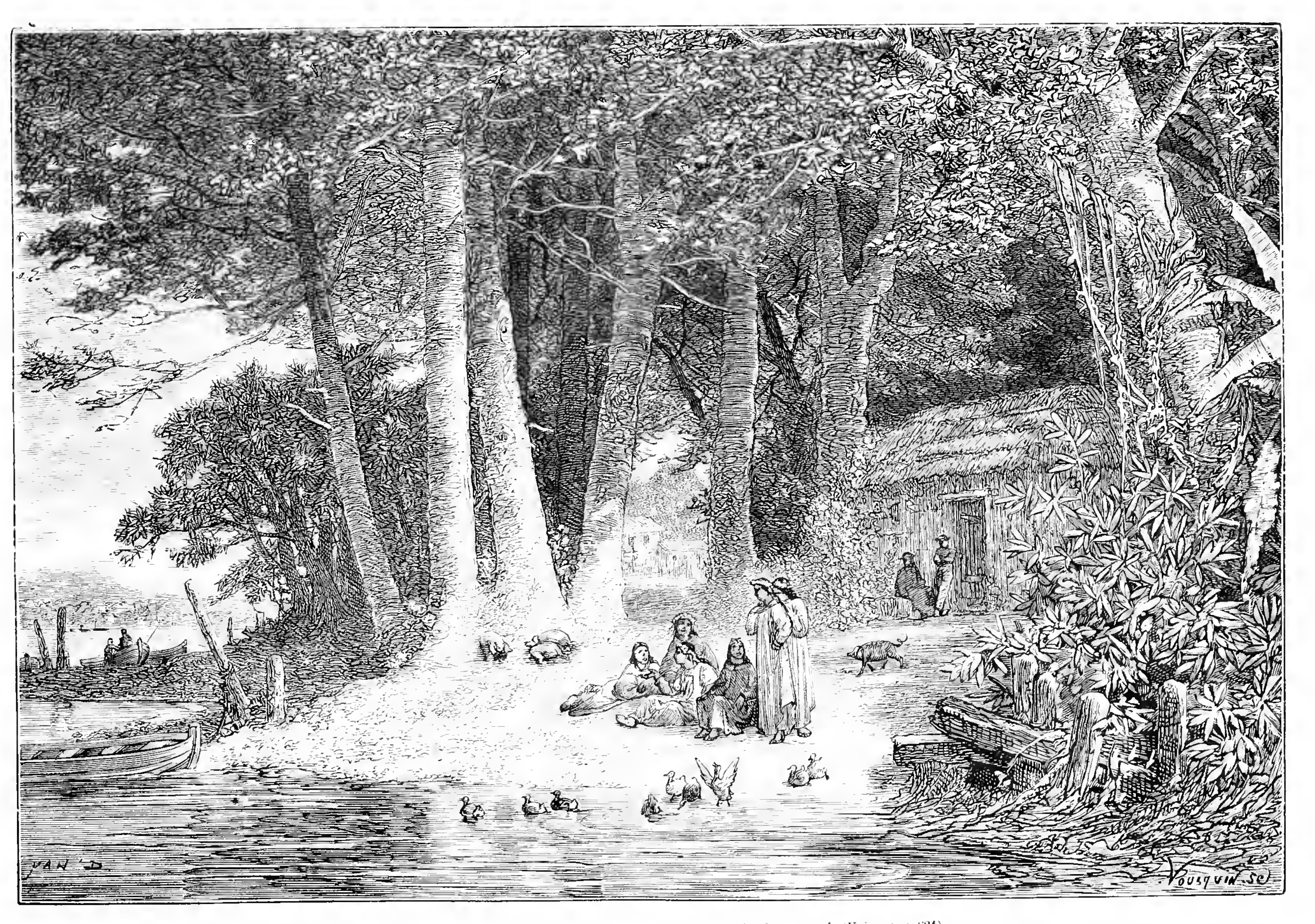
« Je ne sais pas, mais tous ceux que j'ai connus dans ma jeunesse sont descendus dans la terre. »

Comme tous les grands orateurs, il commence par tousser, cracher et se moucher; mais, n'ayant pas de mouchoir, il se sert, non pas de ses doigts (il connait trop les convenances pour cela), mais d'un copeau qu'il ramasse à ses pieds. Il parle couramment et avec de grands gestes. Entre autres choses, il dit :

« Il y a bien des chefs dans le pays, mais le plus grand de tous, c'est le Grand-Esprit; et le gardien de la prière nous parle la parole de ce grand chef. Il a mis des eaux en haut dans les nuages pour nous donner la pluie; il en a mis en bas aussi sur la terre, dans les lacs et les rivières, pour permettre aux sauvages de voyager en canot. Aujourd'hui, ô gardien de la prière, tu fais comme le grand maître. Il répand la rosée sur l'herbe pour la nourrir; tu répands la nourriture sur le gazon pour nourrir tes enfants. »

* * *

Cette mission d'Abbitibi doit remonter bien haut; sans doute, elle a vu dans les commencements les anciens Pères Jésuites. Après la conquête, elle a été visitée par M. Bellefeuille, sulpicien, en 1837 et 1838. Ensuite M. Poiré, curé de Ste-Anne de la Pocatière, et le défunt grand vicaire Moreau, de Montréal, ont poussé leurs courses apostoliques jusqu'ici. On voit avec plaisir le portrait de ce dernier appendu au mur de la sacristie. Les RR. PP. Oblats se sont chargés de la mission en 1844; le premier qui y soit venu est le P. Laverlochère, ce vétéran entre les missionnaires de la baie d'Hudson. Il ne trouva ici absolument aucun édifice religieux. Le cahier des baptêmes, mariages et sépultures porte les signatures des RR. PP. Déléage, Plan, Sebret, Guégen et Nédelec.



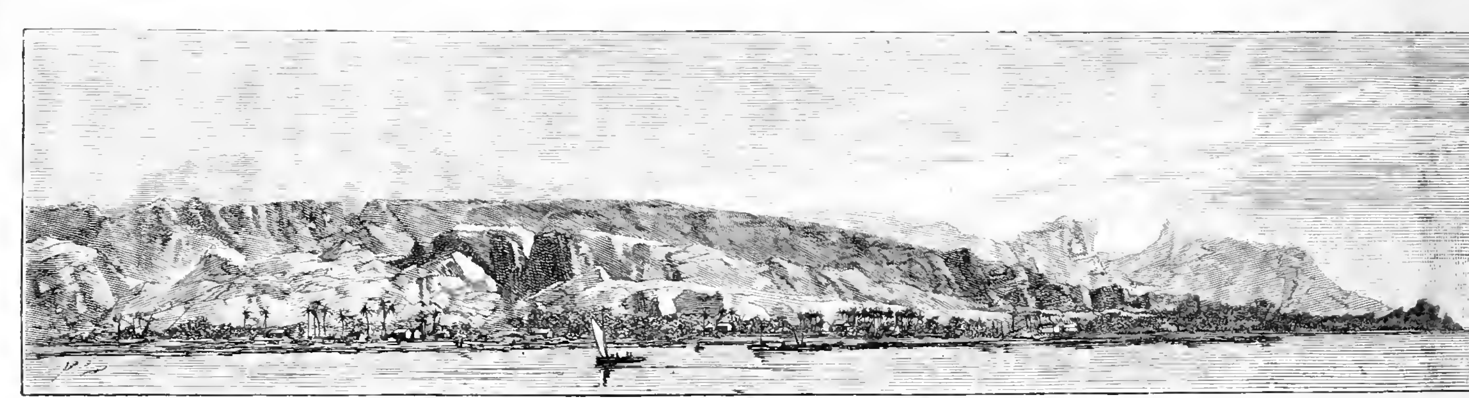
TAHITI. — Naturels, Cases, Animaux domestiques ; d'après des croquis (Voir page 621)

Le P. Nédelec est le missionnaire actuel de ce poste; il le visite depuis seize ans : c'est un apôtre plein de zèle, d'activité et de mouvement. *Vita in motu*, a-t-il coutume de dire. L'été il part de Mattawan pour se rendre à Abbitibi, et d'ici pousser jusqu'à Albany, sur la baie d'Hudson, environ quatre cents milles plus au nord, et l'hiver, il fait les missions des chantiers. Il aime ses sauvages et il porte loin pour eux sa charité et sa condescendance. Il ne veut pas qu'on les gronde. « Avec des reproches, dit-il, on n'en fait rien de bon. Le sauvage, tout sournois et rancunier qu'il soit, ne connait pas d'impatience et elle lui déplait fort chez les Blancs. Au contraire, on le relève et on le soutient avec de bonnes paroles et du sucre. »

Tous les printemps, au commencement de juin, les sauvages d'Abbitibi sortent de leur bois et viennent au Fort de la Compagnie vendre leurs pelleteries; c'est le temps de la mission. Ils restent campés autour de la chapelle pendant une quinzaine de jours, et ils y resteraient volontiers plus longtemps si le missionnaire n'était appelé ailleurs pour porter les mêmes secours spirituels à une autre partie de son troupeau. Ce sont pour lui quinze jours d'un travail incessant. Il s'agit d'entendre les confessions, de catéchiser les enfants, d'instruire les adultes, de faire les baptêmes, de bénir les mariages, d'enseigner à lire et à chanter : pas de repos ni le jour ni la nuit.

Après ces deux semaines d'exercices spirituels, fortifiés par la parole de Dieu et le pain eucharistique, les sauvages reprennent le chemin de leur pays de chasse. Ils ont en propriété chacun leur part de la forêt sur une étendue de dix milles, de vingt milles, de quarante milles carrés; ils sont familiers avec les limites de leurs domaines respectifs, comme un *habitant* de nos campagnes connait les lignes de sa ferme. La pêche, la chasse aux bêtes errantes et voyageuses comme l'orignal et le caribou, enfin toute chasse nécessaire pour le soutien de l'existence, sont libres partout; mais, pour la chasse des pelleteries précieuses, comme celle des castors, des martres, des bisons qui cherchent et trouvent leur vie dans un rayon assez circonscrit, personne ne doit empiéter sur le terrain de ses voisins.

Après qu'ils ont satisfait aux devoirs et assisté aux exercices de la mission, les Pères aiment mieux les voir dispersés dans la forêt que réunis en village. Ils vivent tranquilles, seuls avec leurs familles dans leurs wigwams, et par cet isolement ils échappent à bien des périls, surtout aux excès de l'ivrognerie et aux fréquentations dangereuses. Vraiment, Dieu a pour ces sauvages fidèles des grâces toutes spéciales; il est étonnant que, n'ayant l'occasion de voir le missionnaire qu'une seule fois par année, ils puissent se conserver aussi bien dans la foi et la pratique des vertus. La prière du cœur simple et humble pénètre les nues. Le divin Pasteur connait ses brebis et ses brebis le connaissent, il les conduit dans de gras pâturages.



TAHITI. — Vue générale panoramique de l'île (côté ouest); (Voir page 621).

* * *

Le dernier exercice de la mission, ce matin, a été une messe de *requiem*, suivie de la visite à la paroisse des morts, au cimetière. Il est beau de voir chaque tombe couverte d'un tumulus d'un pied de hauteur, sur lequel s'étend une croix de gazon. *Requiescant in pace*. Oui, dormez en repos, cendres des ancêtres, pendant que vos enfants se dispersent dans les bois. Onze mois durant, vous n'entendrez que le silence ; aucun pas ne passera sur vos têtes, personne ne s'agenouillera sur vos tombeaux. Que vos os reposent en paix !

* * *

Nous partons à neuf heures du matin pour l'inconnu; jamais évêque n'a porté ses pas plus loin dans cette direction. Je ne puis quitter Abbitibi sans répéter hautement nos sentiments de gratitude envers M. Henderson, qui nous a hébergés tous les six pendant près de quatre jours, et dont l'hospitalité a été si large et si généreuse. Priez pour nous.

FIN.

LA CARTE DE CORÉE PAR LES MISSIONNAIRES.

La carte de Corée que nous offrons aujourd'hui aux abonnés des *Missions Catholiques* est l'œuvre des missionnaires de ce pays. Retirés à N.-D. des Neiges en Mandchourie, non loin des frontières de leur mission dont la persécution leur interdisait l'accès, Mgr Ridel, de sainte mémoire, et ses chers collaborateurs durent pendant plusieurs années attendre le jour si désiré où ils pourraient y

rentrer au péril de leur vie et y reprendre le cours de leurs héroïques travaux. Ces années passées dans la retraite, consacrées à la prière et à l'étude, n'ont pas été stériles.

Les premiers missionnaires, M. Petitnicolas en particulier, avaient, durant leurs trop rares loisirs, fait d'importants travaux sur la langue coréenne, et, lorsque la persécution de 1866 éclata, leur œuvre était assez avancée pour bientôt être livrée à l'impression. Mais tout périt dans la tourmente, les auteurs reçurent la couronne du martyre et leurs manuscrits furent détruits. C'est à refaire ce travail que l'héroïque évêque de Philippopolis et ses missionnaires employèrent les années passées à N.-D. des Neiges, et lorsque le moment vint pour le prélat de rentrer dans sa chère mission où bientôt il devait glorieusement confesser la foi, en même temps qu'il s'embarquait pour la Corée, un de ses collaborateurs allait s'établir au Japon afin d'y surveiller l'impression du dictionnaire et de la grammaire, fruits de leurs labeurs et de leurs veilles.

Au dictionnaire les auteurs ajoutèrent un appendice géographique qu'ils accompagnèrent d'une carte, celle-là même que nous publions. Cette carte a été dressée, pour le littoral, d'après les travaux hydrographiques de la marine, et pour l'intérieur, d'après une carte indigène traduite, corrigée et complétée par Mgr Ridel et ses collaborateurs. C'est grâce à la bienveillance du vénérable auteur qui, peu de temps avant sa mort, avait bien voulu la mettre à notre disposition que nous pouvons l'offrir à nos abonnés.

La Corée aujourd'hui commence à sortir de son isolement, des traités internationaux en ont ouvert l'entrée aux étrangers et attirent davantage l'attention sur cette contrée. Mais une chose qui, aux yeux des lecteurs des *Missions catholiques*, doit ajouter à l'intérêt de ce document géographique, c'est que la Corée a été le théâtre d'une lutte presque sans exemple entre l'Eglise naissante de ce pays et le paganisme. Cette lutte a duré un siècle, elle a donné des milliers de martyrs, elle a ensanglanté le pays et accumulé bien des ruines, mais le christianisme en est sorti vainqueur. A l'heure qu'il est, des missionnaires parcourent en tous sens le pays ; les chrétiens échappés à la persécution se groupent autour d'eux, et voient leur nombre grandir tous les jours par les conversions que la grâce de Dieu opère parmi les païens. D'ailleurs, le souvenir du savant et héroïque auteur qu'elle évoque, suffirait à lui seul pour lui concilier les sympathies ; ce pays dont il a rédigé le tableau géographique, il l'a parcouru en apôtre, il l'a illustré par ses combats et ses souffrances pour Jésus-Christ.

Nous n'ajouterons rien sur le mérite de la carte de Corée. Qu'il nous suffise de dire que, à notre connaissance, c'est la seule qui existe en Europe, cette contrée étant jusqu'à ces derniers temps demeurée inaccessible aux étrangers. La partie lithographique du travail a été exécutée par M. Hausermann avec tout le soin que l'habile graveur met à ses œuvres.

Nous rappelons à nos lecteurs qu'il ne nous sera possible de leur envoyer cette carte que dans la dernière quinzaine du mois de janvier.

NÉCROLOGIE



Nous recommandons aux prières et aux pieux suffrages de nos missionnaires et de nos lecteurs l'âme de M. le comte Léopold de Tricaud, membre du Conseil central de la Propagation de la Foi à Lyon.

Depuis l'année 1874, le regretté défunt consacrait à notre Œuvre des qualités vraiment remarquables d'esprit et de cœur et donnait à la rédaction du *Bulletin* un précieux et dévoué concours. C'est lui qui écrivait sur les dons recueillis chaque année par les *Missions Catholiques* ces articles dans lesquels il montrait le talent si rare de faire oublier au lecteur la sécheresse des chiffres en les présentant dans un tableau plein de vie et de coloris.

Sa Sainteté le Pape Léon XIII qui, pendant son pontificat, a enrichi de tant de faveurs l'Œuvre de la Propagation de la Foi, avait daigné, il y a quelques années, nommer M. de Tricaud, chevalier de Saint Grégoire le Grand.

VARIÉTÉS

A TRAVERS L'OCÉANIE

En mettant la main aux dernières pages du XVII[e] volume des *Missions Catholiques*, nous nous apercevons que, cette année, nous n'avons pas encore fait mention des intéressantes missions des Pères des Sacrés-Cœurs dans l'Océanie orientale. Les événements de l'Extrême-Orient, hélas ! ont absorbé l'attention générale.

Pour faire diversion aux tristes nouvelles de l'Annam, disons donc un mot d'une belle mission qui développe en paix ses œuvres à l'abri du drapeau français, dans l'une des plus brillantes îles de l'Océan Pacifique.

TAHITI (1)

Tahiti est située par 17° 39 de latitude sud, et 151° 48, de longitude ouest. Sa superficie est de 104.215 hectares. L'île est de forme ronde, montagneuse au centre, avec des côtes assez basses sur plusieurs points.

A l'est de l'île est la pointe de Vénus, garnie de pics élevés qu'on aperçoit de quatre-vingt-dix kilomètres en mer ; près de cette pointe, la rade de Matavaï, avec son phare, dont la portée n'est que de dix kilomètres.

Une hauteur considérable, appelée le Diadème, marque le centre de l'île et se détache de loin sur le ciel, flanquée du pic de l'Orohéna découpé en deux pitons de plus de

(1) Notice extraite d'une relation géographique.

2.000 mètres de hauteur, et des pitons de l'Aoraï et de Pithoïti qui ne sont guère plus bas. (*Voir la gravure p. 620*).

Nous avons nommé la vallée de Fatahoua. Elle est commandée par un pic de ce nom et présente un défilé des plus pittoresques avec une admirable cascade de deux cents mètres de chûte, dont le bassin n'est pas moins de quatre cent-vingt mètres d'altitude. (*Voir la gravure p. 618*).

Les rivières qui arrosent Tahiti ont un cours peu étendu, mais elles sont pour ainsi dire innombrables, et leurs eaux, fort belles, forment des cascades à chaque pas.

Au point de vue géologique, elle ne présente pas moins d'intérêt. C'est un soulèvement qui l'a fait sortir de l'Océan: l'action volcanique s'y peut constater encore, car les inégalités du sol ne sont autre chose que les ondulations d'une lave refroidie dans sa course. D'immenses colonnades basaltiques encadrent aussi ses vallées.

Cependant nul pays n'est plus pauvre en minerais. A peine y a-t-on découvert quelques parcelles de fer à l'état de sulfure.

La flore y est, en revanche, des plus riches et des plus luxuriantes, car le sol est excessivement fertile. Les arbres y sont magnifiques, surtout les cocotiers, les pandanus, les orangers et les arbres à pain, qui couvrent les plages. Les forêts sont pleines d'arbres précieux pour la construction et l'ébénisterie.

Avec une si riche nature, les mammifères étaient peu nombreux à Tahiti. A l'exception du cochon et du rat qui y sont fort communs, tous les animaux y ont été importés. (Voir la gravure page 619.)Les oiseaux y sont encore extrêmement rares. Il y a peu de serpents dangereux et peu de poissons et d'insectes.

Les Tahitiens ont embrassé le christianisme en 1797. Quarante-huit églises ou chapelles et cinquante-deux écoles ont été élevées par les missionnaires dans les principales îles de l'archipel. Un évêque et vingt-deux prêtres de la Congrégation des Sacrés-Cœurs évangélisent actuellement les indigènes.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

(ÉDITION FRANÇAISE)

Anonyme de Périgueux	12
Anonyme du diocèse d'Amiens	106
M. Sénéquier, à Toulon, diocèse de Fréjus	2
Anonyme de Lyon	2 60
M. l'abbé Biseau à N.-Dame de Liesse, diocèse de Soissons	38
M. l'abbé Lallemand, à Mazières, diocèse d'Angers	7
Un pauvre sourd-muet de Poitiers	1
Anonyme de Rontalon, diocèse de Lyon	25
Mme Peau à Chazay-Marcilly, diocèse de Lyon	10
Anonyme de Tulle, pour un défunt. D. B	100
Anonyme, don recueilli par l'*Écho de Fourvière*	5
Mlle Marie J. C. G., pour obtenir une grâce, transmis par l'*Écho de Fourvière*	3

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Caspar).

M. Rounel, à Vitré, diocèse de Rennes	10
M. Bouton à Nogent-sur-Marne, diocèse de Paris	2
Un abonné d'Arras	10
A. P., diocèse d'Autun	20
Un anonyme du diocèse d'Arras	10
Une paroissienne de Neuvy-en-Sullias, diocèse d'Orléans	5
M. l'abbé Veltin, diocèse de Sens	5
M. Baal à Juilly, diocèse de Meaux	5
Une famille de Nantes	30
Sœur M. Anselme à Nancy	5
M. Couturier à Langres	4
Une anonyme du diocèse de Metz	38
Le frère de la précédente, diocèse de Metz	50
M. Cambournac, diocèse de Limoges	5
M. le curé de Vivy, diocèse d'Angers	20
Mme Tournier à Confolens, diocèse d'Angoulême	4 50

A Mgr Tissot, pour les victimes du cyclone de la côte d'Orissa (Vizagapatam).

Un abonné d'Alsace	3

A Mgr Van Camelbeke pour les victimes de la persécution en Cochinchine orientale.

Un abonné de Cancale, diocèse de Rennes	5
M. Babey, à Paris	2
Anonyme du diocèse d'Amiens	50
Anonyme du diocèse de Montpellier	20
M. Hyacinthe Bernardy, à Nice	10
Une abonnée de St-Amour, diocèse de Saint-Claude	32
M. B. de Bitche (Lorraine)	10
S. S. id. id.	10
M. M. id. id.	8
M. Larère, à Avranches, diocèse de Coutances	100
Un chanoine de Toulouse	15
Au nom des membres vivants et défunts de la famille Tuffay-Agoutin, diocèse d'Évreux	2 50
Un abonné d'Alsace	5
M. Guitterel, diocèse de Saint-Brieuc	10
E. de F., à Paris	5
Un pauvre orphelinat, diocèse de Lyon	100
Mme Vve R., diocèse de Bayeux, avec demande de prières pour son mari défunt	90
M. l'abbé Choulot à Dôle, diocèse de Saint-Claude	10
Une abonnée du diocèse de Bourges	40
M. Ennebic à Sommerie, diocèse de Rouen	10
M. B***, d'Orléans	200
Mlle Seuzaret, don recueilli par l'*Écho de Fourvière*	3
M. Castillon, id id	20

A Mgr Van Camelbeke, pour M. Grangeon pour sa chrétienté de Tu-Nghia ravagée par un cyclone.

Anonyme d'Anvers (Belgique)	2000
Anonyme du diocèse de Lyon	300

A Mgr Caspar, pour la Cochinchine septentrionale.

Anonyme du diocèse de Lyon	500
Anonyme de Vaugirard (Paris)	4
C. B. de Niort, diocèse de Poitiers	4
Un abonné d'Alsace	5

A Mgr Foucard, pour le Kouang-Si.

Anonyme du diocèse de Lyon	400

Pour le sanctuaire de N.-D. du Spasme à Jérusalem.

Mme Vve R., diocèse de Bayeux, avec demande de prières	10

A Mgr Puginier, pour le baptême de deux enfants au Tong-King occidental sous les noms d'Elisabeth-Aline et Henri-Yves.

Mme Dilmar mère, de Saint-Brieuc	44

A Mgr Puginier pour les victimes de la persécution au Tong-King occidental.

M. Guitton à Doué la Fontaine, diocèse d'Angers	20
M. Chognot, diocèse de Saint-Dié	5
Au nom des membres vivants et défunts de la famille Taffay-Agoutin, diocese d'Evreux	2 50

A l'orphelinat de Bagamoyo pour le rachat d'une petite négresse.

M. de Chavaudon, diocèse de Troyes	20

A Mgr Clut, pour la mission d'Athabaska Mackenzie.

Anonyme du diocèse de Lyon	800

A Mgr Faraud pour la mission d'Athabaska Mackenzie (Canada).

A. X. C., à Autun	40
C. D. V. diocèse de Bayeux	14
Anonyme du diocèse de Versailles	17
M. de Conegliano, au nom de sa sœur défunte, avec demande de prières, diocèse de Nancy	12

(La suite des dons prochainement.)

NÉCROLOGE DES MISSIONS

1883 *(Supplément)*

NOMS ET PRÉNOMS	NAISSANCE	PAYS *ou diocèse d'origine*	SOCIÉTÉ	DÉPART	MISSIONS	LIEU ET DATE DE LA MORT	OBSERVATIONS
Moncany (R. P. Regis).	»	Cahors.	Congrégation des Sacrés-Cœurs	1853	Iles Sandwich.	Honolulu, 13 mai 1883.	
Batz (R. P. Gaston de).	1836	France.	Compagnie de Jésus.	»	Madagascar.	Mananjary, 28 juillet.	
Ennemann (R. P. Egide).	»	Bavière.	Ordre de St-Benoit	»	Louisiane et Arkansas.	Nouvelle-Orléans, 23 décembre.	

1884

NOMS ET PRÉNOMS	NAISSANCE	PAYS *ou diocèse d'origine*	SOCIÉTÉ	DÉPART	MISSIONS	LIEU ET DATE DE LA MORT	OBSERVATIONS
Séguret (M. Joseph-Auguste).	1856	Rodez	Missions Etrang. de Paris.	1880	Tong-King occidental (Laos).	Mûong-Dêng, 3 janv	Outre ces cinq missionnaires du Laos massacrés de différentes manières, un prêtre indigène, 63 catéchistes et 200 chrétiens ont été victimes de la même persécution.
Antoine (M. Charles-Félix).	1858	Saint-Dié.	Miss. Etr. de Paris.	1882	Tong-King occidental (Laos).	Mûong-Dêng, 3 janv.	
Gelot (M. Pierre).	1843	Luçon.	Miss. Etr. de Paris.	1867	Tong-King occidental (Laos).	Ban-Pong, 6 janvier.	
Rival (M Etienne).	1855	Lyon.	Miss. Etr. de Paris.	1879	Tong-King occidental (Laos).	Ban-Pong, 6 janvier.	
Manissol (M. Eugène)	1858	Lyon.	Miss. Etr. de Paris.	1883	Tong-King occidental (Laos).	Ban-Pong, 6 janvier.	
Jan (R. P. Martial).	1803	Nantes.	Cong. des S.-Cœurs	1840	Iles Sandwich.	Honolulu, 9 janvier.	
Venault (M Charles-Joseph).	1806	Poitiers.	Miss. Etr. de Paris	1842	Mandchourie	An-Sin-Tai (arr. de Moukden), 12 janv.	Provicaire de la mission de Mandchourie.
Booker (R. P. Charles).	»	Londres.	Compagnie de Jésus	»	Etats-Unis.	Grand-Coteau (Louisiane), 23 janvier.	
Begel (M. Jean-Joseph).	1817	Saint-Dié.	»	»	Etats-Unis	New-Bedford (Pennsylvanie), 23 janv.	
Deroo (M Pierre-Henri).	»	Cambrai.	»	1875	Jérusalem.	Bethléem, 23 janvier.	
Bacheiard (R. P. Ambroi").	1835	Le Puy.	Compagnie de Jésus.	1873	Maduré.	Tuticorin, 28 janv	
Lynch (Mgr).	1816	Dublin.	»	1838	Sydney.	Campbelltown (Australie), fin janvier	Prélat domestique de Sa Sainteté.
Cazeau (R P. François).	1843	»	Compagnie de Jésus.	»	Canada.	Montréal, 3 février.	
Wilson (R. P. George).	1807	»	Frères Prêcheurs.	»	Etats-Unis.	Springfield, 20 févr.	Converti de l'hérésie en 1830
Laborde (R. P. Joseph).	1819	Agen	Compagnie de Jésus	»	Syrie.	Beyrouth, 20 février.	
Keller (R. P François)	»	Autriche.	Franc̃isc -Observ	1867	Afrique centrale.	Tahta, 24 février.	
Combal (R. P. Casimir).	1851	France	Compagnie de Jésus.	1882	Maduré.	Trichinopoly, 26 fév	
Pugnet (M. Etienne).	1848	Lyon.	Miss Etr. de Paris	1874	Cochinchine occid	Paris, 28 février.	
Gasté (R. P. René).	1855	France.	Oblat de Marie.	»	Canada.	Saint-Albert, 6 mars.	
Meredith (R. P. Guillaume).	1832	»	Congrégat du Très-St-Rédempteur.	»	Louisiane.	Nouvelle-Orléans, 13 mars.	
Martin (M Michel).	1818	Irlande.	»	»	Etats-Unis.	Sainte-Brigitte (Philadelphie), 18 mars.	
Le Louarn (R. P. Louis-Marie).	1845	Saint-Brieuc.	Congr. du St-Esp. et St-Cœur de Marie	1878	Guyane.	Chevilly, près Paris, 27 mars.	
Verdonck (R P Adrien)	1860	Belgique.	Compagnie de Jésus.	»	Bengale occidental.	Assensole, 28 mars.	
Laverrière (Mgr Vincent-Louis-Stanislas).	1828	Lyon.	»	»	»	Lyon, 30 mars.	Rédacteur des *Annales de la Propagation de la Foi* de 1864 à 1880 ; fondateur et premier directeur des *Missions Catholiques*, depuis 1880 chanoine titulaire de la primatiale de Lyon ; nommé, en mars 1884, prélat de la maison de Sa Sainteté.
Lynch (R P. Daniel).	1814	»	Compagnie de Jésus.	»	Etats-Unis	Baltimore, 2 avril.	
Uberti (M C.)	1857	Italie.	Miss Etr de Milan.	»	Bengale central.	Krishnagur, 3 avril	
Pourias (M. Emile-René)	1843	Angers.	Miss. Etr. de Paris.	1868	Yun-nân (Chine).	Tông - tchaân - fou (Chine), 6 avril.	
Tamet (M. André).	1854	Lyon.	Miss Etr de Paris.	1881	Tong-King oc. (Laos)	Ban-Pong, 9 avril.	Massacré par les Infidèles
Bouvet (M. Gustave).	1858	Annecy	Miss Afr. de Lyon.	»	»	Nice, 10 avril	
Mac Govern (R P. P. C)	»	Irlande.	Ordre des Augustins.	»	Etats-Unis.	Lawrence (Boston), 16 avril	
Sanchez (R. P. François de Jésus).	1813	Espagne.	Ordre Franciscain.	»	Etats-Unis.	Sainte-Barbe (Californie), 17 avril.	
Beaudry (R. P Isidore).	1813	France.	Compagnie de Jésus	1837	Canada	Montréal, 17 avril.	
Sommier (R P. Louis-Edouard-Edmond).	1851	Saint-Claude	Cong. du St-Esprit.	1881	Zanguebar.	Bagamoyo, 23 avril	
Ratisbonne (R. P Alphonse-Marie).	1814	Strasbourg.	»	»	Palestine.	Jérusalem, 6 mai.	Miraculeusement converti de la religion israélite en 1842 ; fondateur des œuvres de la Congrégation de N.-D. de Sion en Terre Sainte.
Robert (R. P. Ignace).	1839	France.	Compagnie de Jésus.	»	Etats-Unis.	New-York, 8 mai.	
Blanzat (R. P. Jean)	1860	Clermont	Cong. du St-Esprit.	1883	Pondichéry.	Pondichéry, 14 mai.	
André (M. Sébastien).	1853	Valence.	Miss Afric. de Lyon.	1877	Côte des Esclaves.	Lagos, 17 mai	
† *Delaplace* (Mgr Louis-Gabriel)	1820	Sens.	Cong. des Lazaristes	1845	Chine.	Péking, 24 mai.	Nommé le 27 février 1852 évêque d'Adrianopolis et vicaire apostolique du Kiang-Si, transféré en 1855 au Tché-Kiang et, en 1869, au Pé-tchi-ly septentrional
Coyle (R. P. Thomas).	1847	Irlande.	Congr. du St-Esprit.	1882	Sierra-Leone.	Free-town, 25 mai.	
Horn (M Nicolas).	1846	Mayence	»	»	Etats-Unis.	Nébraska, 26 mai.	
Pallavicini (M. Joseph).	1857	Milan.	Miss. Etr. de Milan.	1883	Chine	Ho-nan méridional, 27 mai.	

NOMS ET PRÉNOMS	NAISSANCE	PAYS ou diocèse d'origine	SOCIÉTÉ	DÉPART	MISSIONS	LIEU ET DATE DE LA MORT	OBSERVATIONS
Cleary (R. P Guillaume)	1842	Irlande	Compagnie de Jésus.	»	Etats-Unis.	Providence, 30 mai.	
Desjacques (R. P. Marie)	1825	France	Compagnie de Jésus.	»	Kiang-nan (Chine).	Shang-hai, 19 juin.	
† *Ridel* (Mgr Félix-Clair).	1830	Nantes.	Miss. Etr. de Paris.	1860	Corée.	Vannes, 20 juin.	Sacré évêque de Philippopolis et vicaire apostolique de Corée, le 5 juin 1870, arrêté le 28 janvier 1878, et après cinq mois de captivité exilé en Chine, rentré en France pour cause de maladie en 1882.
Roger (M. Pascal-François).	1849	Coutances.	Miss. Etr. de Paris.	1875	Cochinchine orientale.	Chez les Sauvages Ba-Nhars, 30 juin.	
Konings (R. P. Antoine).	1821	»	Congrég. du T. S. Rédempteur.	»	Etats-Unis.	Ilchester, 30 juin.	
Poupinel (R. P. Victor-François).	1815	Bayeux	Société de Marie.	1857	Océanie.	Lyon, 10 juillet.	Pendant douze ans procureur général, puis visiteur général des missions de sa congrégation; depuis 1871, assistant général de la Société de Marie.
Haza Radtlitz (R. P. Paul d')	»	Russie.	Compagnie de Jésus.	»	Etats-Unis	Loose-Creek, 16 juil.	
Collins (R. P. Jean-Sylvestre).	1842	»	Frères Prêcheurs.	»	Etats-Unis.	South Mineapolis, 17 juillet.	
Wolfe (R. P. Hermann).	1816	»	Ordre de St-Benoit.	»	Etats-Unis.	Richmond, 18 juil	
Ridet (R. P. Louis).	1851	Autun	Cong. du St-Esprit.	1879	Sénégambie	Ste-Marie de Gambie, 22 juillet.	
Pajean (M. Jean-Louis).	1822	Chambéry.	Miss. Etr. de Paris.	1846	Coïmbatour.	Challes-les-Eaux (Savoie), 23 juillet.	
Moricet (R. P. Jean-Marie).	1818	Nantes.	Cong. du St-Esprit.	1862	Haïti	Beauvais, 25 juillet	
† *Miège* (Mgr Jean-Baptiste).	1815	Annecy.	Compagnie de Jésus.	1850	Etats-Unis.	Woodstock, 29 juil.	Ancien vicaire apostolique du Kansas, démissionnaire en 1874. Sacré évêque de Messénie, le 25 mars 1851.
Rozel (R. P. Louis).	1813	Lyon	Société de Marie.	1840	Nouvelle-Zélande.	N.-D. de Rochefort, 30 juillet.	
† *Maddalena* (Mgr Spiridion).	1823	»	»	»	Corfou	Corfou, 1er août	Nommé archevêque de Corfou, le 22 septembre 1860.
Déléage (R. P. Jean-François-Régis).	1821	France.	Oblat de Marie-Immaculée	»	Canada	Ottawa, 1er août.	
Tozzi (R. P. Jérôme).	1843	Italie.	Ordre de St-Benoit	»	Ceylan.	Kandy, 10 août	
Durieu (M. Antoine).	1849	Lyon.	Miss. Afr. de Lyon	1876	Côte des Esclaves.	Lagos, 12 août.	
Salles (R. P. François-Dominique).	1843	Bayeux.	Saint-Esprit et Saint Cœur de Marie.	1869	Inde française.	Lommelet (Nord), 13 août	
Beyssac (M. Jean-Baptiste).	1845	Le Puy.	Missions Etrangères de Paris.	1870	Tong-King mérid.	Xa-Doai, 26 août.	
Faure (R. P. Joseph).	1824	France	Compagnie de Jésus.	1859	Madagascar	St-Denis (Réunion), 27 août.	
François (M. Jérôme).	»	Gand.	Miss. étrang. belges.	1883	Mongolie.	Sy-wan-tse, 29 août.	
Carbonnel (R. P. Emile).	1851	France.	Compagnie de Jésus	»	Kiang-nan (Chine).	Shang-hai, 30 août.	
Shanley (R. P. Thomas).	1838	Dublin	Ordre des Augustins	»	Etats-Unis	Ivesville, 2 septem.	
Dédébant (R. P. Basile).	1833	France	Oblat de Marie-Immaculée.	»	Canada.	Montréal, 8 septem.	
Grézil (R. P. Isidore).	1816	Besançon.	Société de Marie.	1842	Océanie centrale.	Valenciennes, 10 septembre	Revenu en 1871 pour cause de santé.
Roger (M. Mathurin).	1855	Nantes.	Miss. Etr. de Paris	1882	Japon méridional.	Tse, 10 septembre.	
Enders (R. P. Joseph).	1807	Bavière.	Compagnie de Jésus	»	Etats-Unis.	Frédérick, 10 sep.	
Tracy (R. P. Michel).	»	»	Compagnie de Jésus	»	Etats-Unis.	Cincinnati, 21 sep.	
Creuzet (R. P. Antoine).	1843	Clermont-Ferrand.	Compagnie de Jésus.	»	Syrie.	Jérusalem, 26 sep.	
Mulry (R. P. Michel)	1853	Irlande.	Compagnie de Jésus.	»	Etats-Unis	New-York, 30 sep.	
Paturini (R. P.).	1814	Italie.	Compagnie de Jésus	»	Etats-Unis.	New-York, 1er oct.	
Laverlochère (R. P. Nicolas).	1812	Grenoble.	Oblat de Marie-Immaculée.	»	Canada	Téminskaming, 4 octobre.	
Méhay (M. Charles-Evariste).	1806	Arras.	Miss. Etr. de Paris	1832	Pondichéry	Morval (Pas-de-Calais), 4 octobre.	
† *Petitjean* (Mgr Bernard-Thadée).	1829	Autun	Miss. Etr. de Paris.	1860	Japon.	Nagasaki, 7 octobre.	Evêque de Myriophyte et vicaire apostolique du Japon en 1866.
† *Hyland* (Mgr Thomas-Raymond).	1837	Dublin.	Ordre des Frères Prêcheurs	»	Trinidad.	Port-d'Espagne, 9 octobre.	Sacré le 30 avril 1882 evêque d'Evaria et coadjuteur de Mgr Gonin.
Ernest (R. P.).	1848	Arras.	Ordre des Capucins	1879	Gallas.	Angers, 14 octobre.	Revenu en France pour raison de santé en janvier 1884
Chérubin de Saint-Louis (R. P.).	1819	Italie.	Ordre des Carmes-Déchaussés.	1854	Verapoly	Cochin, 17 octobre.	
Maury (M. Amédée).	1822	Rodez	Miss. Etr. de Paris.	1851	Pondichéry	Rivière (Aveyron), 21 octobre.	Directeur au Séminaire des Missions Etrangères de Paris depuis 1865.
Dœrnemann (R. P. Geoffroy)	1855	Cologne	Congrégation du St-Esprit.	1884	Inde française.	En mer, 30 octobre	
Brunner (R. P.).	»	»	Compagnie de Jésus	»	Bombay.	Bombay, fin oct.	
Guiornand (R. P. Joseph).	1820	Besançon	Compagnie de Jésus.	»	Syrie	Alep, 4 novembre.	
Brady (R. P. Georges).	1843	Irlande.	Société de Marie	»	Etats-Unis	N.-Orléans, 10 nov	
Médevieille (R. P. Alexis).	1824	Bayonne	Oblat de Marie.	»	Canada	Montréal, 4 décemb.	
Kiernan (R. P. Thomas).	1857	Irlande.	Cong. du St-Esprit.	1882	Pondichéry.	Pondichéry, 4 déc.	
Brennan (M.).	1826	Irlande	»	»	Etats-Unis.	Cumberland, 6 déc.	
Helmpræcht (R. P.)	»	Allemagne	Congrégation du T.-S.-Rédempteur.	»	Etats-Unis	New-York, 15 déc.	
Menguy (R. P. Jean-M.)	1863	Toulouse	Compagnie de Jésus.	1883	Maduré	Trichinopoly, 21 déc	

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imprimerie Mougin-Rusand, rue Stella, 3

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME DIX-SEPTIÈME DES MISSIONS CATHOLIQUES

JANVIER-DÉCEMBRE 1885

C

H

I

J

K

L

M

N

O

P

R

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME DIX-SEPTIÈME.

GRAVURES

PUBLIÉES DANS LE TOME DIX-SEPTIÈME

Janvier-Décembre 1885

ÉGLISES ET MONUMENTS

VUES

TYPES ET SUJETS DIVERS

PORTRAITS

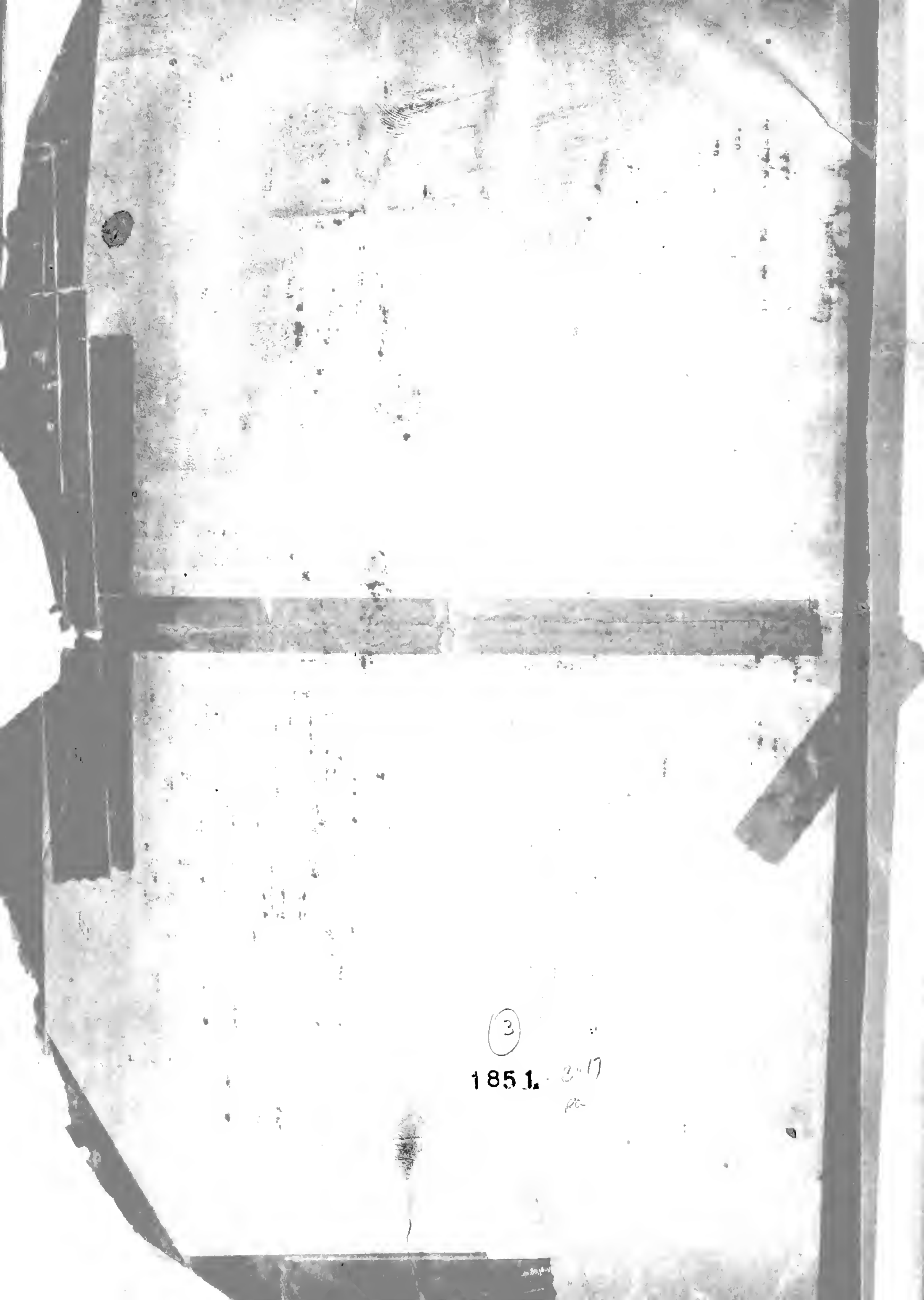
CARTES ET PLANS

ERRATA

TOME DIX-SEPTIÈME. — Janvier-Décembre 1885.

Page 115, colonne 1, ligne 27, *au lieu de* :	La*ff*adj.	*lire* : La *H*adj.
— 155, — 2, — 32, —	24 janvier.	— 12 janvier.
— 220, — 2, — 3, —	As*t*anian.	— As*l*anian.
— 256, — 2, — 51, —	*Zi-nan-fou*.	— *Tai-iuen-fou*.
— 270, — 1, — 19, —	Hélo*r*ian.	— Helo*u*an.
— 272, — 1, — 43, —	Mouhontah.	— Machoutat.
— 282, (légende de la gravure) —	*au sud* de Tell.	— *à l'est* de Tell.
— 283, colonne 2, (note) . —	Hibr*un*.	— Hibr*im*.
— 302, — 1, ligne 19 et 22, —	Lopeoton	— Lossedat.
— 371, — 1, — 12, —	le 22 décembre.	— le 22 octobre.
— 397, — 1, — 14, —	réfugiés *ici*	— réfugiés *à Qui-Nhon*
— 406, — 2, — 20, —	Toukara.	— Fonkiala.
— 422, — 1, — 7, —	Delpech.	— Delpuech.
— 435, — 1, — 46, —	Ribai*us*..	— Ribai*ns*.
— 595, (légende de la gravure) —	école *catholique*	— école *musulmane*.

Lyon. — Impr. P. Mougin-Rusand, rue Stella, 3.


3
1851